1 ED. XLIV

DICTIONNAIRE

GÉOGRAPHIQUE, HISTORIQUE, DESCRIPTIF, ARCHÉOLOGIQUE

DES

PÈLERINAGES

ANCIENS ET MODERNES

ET

DES LIEUX DE DÉVOTION

LES PLUS CÉLÈBRES DE L'UNIVERS,

RENFERMANT :

L'HISTOIRE ABRÉGÉE DES SANCTUAIRES, DES FÊTES, DES CÉRÉMONIES ET DES PROCESSIONS QUI ONT EU, OU QUI ONT ENCORE LA RELIGION POUR OBJET ;

L'INDICATION DES VILLES, DES MONTAGNES, DES RIVIÈRES OU DES FLEUVES CONSACRÉS PAR LA FOI DES PEUPLES ;

L'ENUMERATION DES RELIQUES INSIGNES DONT DIEU S'EST PLU A MANIFESTER LA VERTU PAR QUELQUE MIRACLE MÉMORABLE ;

LE DÉTAIL TOPOGRAPHIQUE DES CHAPELLES, DES ÉGLISES OU DES TEMPLES BATIS EN *ex-voto* APRÈS QUELQUE GRACE INESPÉRÉE, OU EN VUE D'OBTENIR DU CIEL QUELQUE FAVEUR PARTICULIÈRE, ETC. ;

AVEC UNE NOTICE SPECIALE ET CURIEUSE SUR LES STATUES MIRACULEUSES DE LA SAINTE VIERGE, ET SUR LES VILLES SAINTES DE ROME ET DE JÉRUSALEM ;

TERMINÉ PAR UN APPENDICE QUI RENFERME UN CALENDRIER COMPLET DES FAITS HISTORIQUES SE RAPPORTANT, POUR CHAQUE JOUR DE L'ANNÉE, A LA SAINTE MÈRE DE DIEU,

QUELQUES NOTIONS SUR LE BRAHMANISME, LE PAGANISME EN OCCIDENT, LA RELIGION GRECQUE CHRÉTIENNE, ETC.

LE TOUT SUIVI D'UN PRÉCIS SUR LE CULTE MUSULMAN,

ET D'UN DICTIONNAIRE DES MOTS EMPLOYÉS DANS LA RELIGION DU FAUX PROPHÈTE DE L'ISLAMISME ;

OFFRANT AINSI AUX PIEUSES MÉDITATIONS DU PHILOSOPHE CHRÉTIEN UN TABLEAU INTÉRESSANT DE LA FORME RELIGIEUSE CHEZ TOUTES LES NATIONS DU GLOBE ;

PAR M. LOUIS DE SIVRY,

Membre de la Société Asiatique,

ET

M. CHAMPAGNAC,

Auteur du *Dictionnaire de Chronologie universelle*, etc.

PUBLIÉ

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU

DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE ECCLÉSIASTIQUE.

TOME SECOND.

O-Z

2 VOL. PRIX : 14 FRANCS.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ L'ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES DU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1851

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Imprimerie Migne, au Petit-Montrouge.

K 32

ENCYCLOPÉDIE

THÉOLOGIQUE,

OU

SÉRIE DE DICTIONNAIRES SUR TOUTES LES PARTIES DE LA SCIENCE RELIGIEUSE

OFFRANT EN FRANÇAIS

LA PLUS CLAIRE, LA PLUS FACILE, LA PLUS COMMODE, LA PLUS VARIÉE
ET LA PLUS COMPLÈTE DES THÉOLOGIES.

CES DICTIONNAIRES SONT :

D'ÉCRITURE SAINTE, DE PHILOLOGIE SACRÉE, DE LITURGIE, DE DROIT CANON, D'HÉRÉSIES ET DE SCHISMES, DES LIVRES JANSÉNISTES, MIS A L'INDEX ET CONDAMNÉS, DES PROPOSITIONS CONDAMNÉES, DE CONCILES, DE CÉRÉMONIES ET DE RITES, DE CAS DE CONSCIENCE, D'ORDRES RELIGIEUX (HOMMES ET FEMMES), DES DIVERSES RELIGIONS, DE GÉOGRAPHIE SACRÉE ET ECCLÉSIASTIQUE, DE THÉOLOGIE DOGMATIQUE ET MORALE, DE JURISPRUDENCE RELIGIEUSE, DES PASSIONS, DES VERTUS ET DES VICES, D'HAGIOGRAPHIE, D'ASTRONOMIE, DE PHYSIQUE ET DE MÉTÉOROLOGIE, DES PÈLERINAGES RELIGIEUX, D'ICONOGRAPHIE RELIGIEUSE, DE CHIMIE ET DE MINÉRALOGIE, DE DIPLOMATIQUE, DE SCIENCES OCCULTES, DE GÉOLOGIE, DE CHRONOLOGIE, ETC.

PUBLIÉE

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHEQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU

DES **COURS COMPLETS** SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE ECCLÉSIASTIQUE.

PRIX : 6 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE, 7 FR., 8 FR., ET MÊME 10 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL DICTIONNAIRE PARTICULIER.

TOME QUARANTE-QUATRIÈME.

DICTIONNAIRE DES PÈLERINAGES RELIGIEUX.

TOME SECOND.

O-ZZ

2 VOL. PRIX : 14 FRANCS.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ L'ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES DU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1851

DICTIONNAIRE

GÉOGRAPHIQUE, HISTORIQUE, DESCRIPTIF, ARCHÉOLOGIQUE

DES

PÈLERINAGES RELIGIEUX

ANCIENS ET MODERNES

ET

DES LIEUX DE DÉVOTION

LES PLUS CÉLÈBRES DE L'UNIVERS.

N

NADIR (Egypte).

« Nous sommes arrivés hier devant l'embouchure du canal de Ménouf, qui tire ses eaux de la branche de Damiette, et qui arrose la partie supérieure du Delta. A quelques milles de là, notre barque s'est arrêtée près de la rive : notre patron est monté avec nous au village de Nadir. C'est une pauvre bourgade qui n'a rien de remarquable...

« Notre réis nous a conduits dans un lieu qui semblait destiné à la joie; c'était un café, établi dans une enceinte assez vaste, et n'ayant que les quatre murailles; une lampe ou *kandil*, placée dans un coin de la salle, remplaçait la lumière du jour, qui commençait à tomber; deux musiciens jouaient, l'un d'un chalumeau formé de roseaux du Nil, et l'autre d'un instrument en terre cuite recouverte d'une peau de chacal : autour de ces musiciens, plusieurs jeunes femmes dansaient, tenant en mains des castagnettes, et jouant les pantomimes les plus obscènes; une espèce de Gilles, qui se mêlait à leurs danses, avait sur sa tête des coquillages qu'il faisait retentir en mesure, et dont le bruit accompagnait l'orchestre; ajoutez à cela des chansons que notre interprète n'a pas osé nous traduire. Trois ou quatre fellahs, accroupis par terre, fumaient gravement l'*assabeh* ou savouraient la liqueur arabique, jetant un regard distrait sur les danseuses. Tout ce que je voyais me paraissait si étrange, que j'en ai témoigné ma surprise au patron de notre barque. Tout à l'heure, lui ai-je dit, vous reprochiez à votre pacha de laisser tomber les mosquées, de laisser fermer les écoles; il a grand tort sans doute; mais comment tolère-t-il des spectacles comme celui que nous voyons? — La chose est toute simple, m'a-t-il répondu : il faut que le pacha donne de l'argent pour l'entretien des écoles et des mosquées, et les cafés comme celui-ci donnent au contraire de l'argent au pacha.

« Notre patron nous a parlé de plusieurs cafés semblables à celui de Nadir; on en trouve dans beaucoup de villages du Nil; les Arabes les appellent du nom générique de *fantasia*. Les courtisanes qui les fréquentent sont inscrites sur le registre du fisc et payent un tribut; elles ont une organisation et des règlements qui leur sont propres; elles ont même, dans plusieurs bourgs, un quartier séparé, comme à Fouah : le bourg ou la ville où elles se trouvent en plus grand nombre, et qui est comme le quartier général de la prostitution, est Mehallet-el-kibir, situé à quatre lieues de la branche de Damiette, non loin de Mansoûrah et de Sémanour; elles choisissent une matrone à laquelle elles obéissent, et qui les envoie par détachements dans les bourgs et villages du Delta.

« Les courtisanes que nous avons vues à Nadir doivent se rendre à la foire de Tantah, qui s'ouvrira dans la première quinzaine d'avril. Tantah est un gros bourg, situé à quatre ou cinq lieues de Nadir, dans l'intérieur des terres. Là est le tombeau du santon Saïd le Bédouin, qui est en grande vénération parmi les Egyptiens; les femmes surtout vont implorer le saint musulman pour ne pas demeurer stériles, et lui sacrifient jusqu'à la pudeur de leur sexe, jusqu'à la

fidélité conjugale. Il y a dans le bourg de Tantah des maisons bâties tout exprès pour la réunion mystérieuse des deux sexes, et pour faciliter en quelque sorte les miracles qu'on demande au santon.

« La foire est ouverte par le grand cheik du Caire, qui fait la prière dans la mosquée; le katchef de la province y vient en personne pour veiller au maintien de l'ordre, et pendant tout le temps que dure la foire, il est campé sous des tentes vertes : l'affluence des étrangers reste en dehors de la ville. D'un côté, des boutiques formées de branchages ou de toiles tendues étalent toutes sortes de marchandises, et se prolongent sur deux rangs dans la plaine; de l'autre, la campagne est couverte de pavillons élégants, de tentes de roseaux habitées par des courtisanes et des almées. Cette foire dure quinze jours : au bout de quinze jours, une seconde foire, qui est comme une continuation de la première, s'ouvre dans un autre bourg, à trois lieues de Nadir, en descendant le Nil.

« Dans ce dernier bourg est un autre santon, nommé Ibraham-el-Soukgy, qui n'est pas moins révéré que le santon Saïd le Bédouin; on fait dans ce lieu les mêmes pèlerinages qu'à Tantah; on y retrouve la même affluence de marchands, de courtisanes, de dévots musulmans; tous ces pèlerinages, toutes ces réunions, moitié religieuses, moitié profanes, ressemblent beaucoup à certaines solennités de la vieille Egypte; on célèbre aujourd'hui la fête de Saïd le Bédouin et d'Ibrahim-el-Soukgy, comme on célébrait autrefois celle de Sérapis à Canope, et celle d'Isis à Bubaste.

« Nadir est sur la rive orientale du Nil. Rentrés dans notre bateau, nous nous sommes rapprochés de la côte occidentale; les monceaux de sables y annoncent plus fréquemment le voisinage du désert; les habitants ont l'air plus sauvage. Nous n'avons point débarqué à Terranéh, que nous avons laissé à notre droite : c'est là qu'est le dépôt du natron que le pacha tire des lacs de Nitrie, et qu'il fait transporter à Alexandrie par des caravanes. Je regrette de n'avoir pu faire quelques courses dans cette partie des déserts de la Libye : j'aurais voulu visiter ce *fleuve sans eau* où l'imagination des Arabes a vu des navires pétrifiés, et cette solitude habitée autrefois par les deux Macaire.

« De toutes les lectures que j'ai faites en ma vie, aucune ne m'a laissé plus de souvenirs que l'histoire des Pères du désert; leur abstinence et leurs mortifications tenaient du prodige; les solitaires de Scété jeûnaient tous les jours de l'année : on s'accusait parmi eux d'avoir mangé une grappe de raisin; d'avoir bu de l'eau toutes les fois qu'on avait soif, d'être resté une heure sans travailler et sans prier; c'est là que se pratiquait une humilité inconnue parmi les hommes, et qu'on poussait jusqu'à l'excès l'amour de la pauvreté. Un des hôtes du désert ayant laissé en mourant une somme de cent écus, les uns proposaient de la donner aux pauvres, d'autres à l'église. « Que ce trésor, dit Macaire, « suive au tombeau les dépouilles du dé- « funt, et qu'il périsse avec celui qui l'a pos- « sédé. »

« Vous voyez jusqu'à quel point les anachorètes de Nitrie méprisaient la richesse; je veux vous montrer comment ils traitaient la gloire : un des hôtes d'Alexandrie se présenta pour vivre au milieu des solitaires; Macaire, auquel il s'adressa, voulut l'éprouver : Allez, lui dit-il, dans le cimetière qui est proche, adressez-vous aux morts, et dites à chacun tout ce qu'on peut dire à un homme de plus injurieux. Le jeune homme fit ce qu'on lui avait commandé, et lorsqu'il revint, Macaire lui demanda ce qu'on lui avait répondu. — Rien. — Eh bien! retournez, et faites le tour du cimetière en chantant les louanges de tous ceux qui y sont ensevelis. Le jeune néophyte obéit, et revint. — Qu'ont dit les morts? — Rien. — Profitez donc de la leçon, dit le vieux solitaire; imitez l'indifférence des morts pour le jugement des hommes, et vous vivrez pour Jésus-Christ. — Voilà quelle était la philosophie du désert de Scété. Croyez-vous, mon cher ami, qu'on ait jamais entendu d'aussi belles paroles dans Saïs, dans la ville de Minerve, dans la ville où Solon et Platon allaient apprendre la sagesse?...

« La navigation du Nil n'est pas sans danger, surtout dans la saison où nous sommes. Nous avons eu souvent les vents contraires, et souvent la tempête s'est élevée sur notre passage; le khamsin a deux fois rassemblé autour de nous des tourbillons de sable, et nous a forcés de chercher un abri derrière une côte escarpée; mais ce que nous redoutons plus que le khamsin, ce sont les brigands qui habitent certains villages du Nil; tous ces villages sont connus de nos mariniers, qui évitent prudemment de s'arrêter dans leur voisinage pendant les ténèbres de la nuit, et qui nous avertissent souvent de nous tenir sur nos gardes. Les Arabes voleurs épient les bateaux qui passent, surprennent les voyageurs dans leur sommeil, les dépouillent et quelquefois leur ôtent la vie. Parmi les faits les plus récents qu'on nous a racontés, j'ai retenu celui-ci : un marchand d'Alexandrie, après avoir amassé au Caire quelques milliers de piastres, se retirait dans sa patrie avec son petit trésor; étant descendu à Terranéh, il eut l'imprudence de parler de la somme qu'il emportait avec lui : lorsqu'il fut rentré dans sa barque, et que la nuit eut couvert le Nil de ses ombres, des coups de fusil se firent entendre; le rivage répéta des cris plaintifs; c'était le marchand d'Alexandrie qu'on avait assassiné. Méhémet-Ali a fait depuis longtemps la guerre à ces pirates du Nil; plusieurs de leurs villages ont été démolis : mais on n'a pu les détruire entièrement. Ammien-Marcellin dit que de son temps il n'y avait point de supplice qui pût corriger les Egyptiens de leur malheureux penchant pour le vol.

« Dans ce pays, le vol est comme la corruption des mœurs; les temps n'y ont rien

changé; l'Egypte a perdu sa gloire, mais elle a conservé ses voleurs et ses filles de joie. Il faut vous dire d'ailleurs qu'il n'y a nulle part sur notre globe d'hommes plus exercés à la rapine et plus adroits dans leurs expéditions nocturnes que les Arabes. Ce qu'on nous raconte de nos filoux d'Europe n'approche pas de la ruse et de la dextérité d'un fellah qui veut s'emparer du bien d'autrui: il n'y a point de danger qu'il ne brave, point de difficulté qu'il ne surmonte; les voleurs arabes se tiendront cachés, s'il le faut, pendant toute une journée, dans un égout ou dans une meule de fourrage; ils ramperont comme des reptiles sous des voûtes obscures; ils se glisseront comme des lézards à travers la fente d'un mur. Si l'occasion les favorise, une seule minute leur suffit pour achever leur expédition; un navire, une maison, sont dévalisés en un clin d'œil, et lorsqu'ils se retirent, on peut être sûr qu'il ne reste pas un parah, pas un habit, pas une natte dans les lieux qu'ils ont visités. Leur grande précaution pour qu'on ne les reconnaisse pas et pour échapper plus facilement à toutes les poursuites, c'est d'être dans un état de complète nudité. Il est rare qu'on les prenne sur le fait, et même qu'on les arrête après le vol, car il ne leur faut qu'un moment pour mettre le désert entre eux et la justice. »

MICHAUD, de l'Académie française.

(Extrait de la *Correspondance d'Orient.*)

NÆFELS (Suisse), dans le canton de Glaris.

On y bâtit une chapelle commémorative d'une victoire illustre remportée par cinq cents hommes de Glaris contre six mille Autrichiens, en 1388. On y a été très-longtemps en procession et en pèlerinage. Cette pieuse coutume est tombée en désuétude depuis que Glaris est devenu protestant.

Il y a en Suisse une multitude de chapelles semblables, abandonnées ou fréquentées, selon que le pays a embrassé la réforme ou est resté fidèle au catholicisme.

NAIM (Palestine), ancienne ville de Galilée, encore célèbre par un miracle de Jésus-Christ. Elle est dans le voisinage d'Endor et de Béthulie, villes fameuses, dont la première rappelle le souvenir de la pythonisse consultée par Saül, et la seconde, le patriotisme courageux de Judith. Nous allons aller à Naïm sur les pas d'un pieux et éloquent pèlerin, le P. de Géramb.

« Le chemin qui conduit à la plaine d'Esdrelon, à l'extrémité de laquelle se trouve Naïm, est tortueux et fort mauvais. A la pointe du jour, nous entrâmes dans cette vaste plaine. Nous approchions de la montagne d'Hermon, lorsque nous remarquâmes sur une colline un misérable petit village formé de quelques huttes construites à pierres sèches, mais entouré de nombreuses ruines qui annoncent qu'autrefois il dut y avoir là une ville assez considérable; nos gens ne purent nous en dire le nom.

« A trois cents pas sur la droite d'un puits situé au pied de la montagne d'Hermon on voit quelques pauvres habitations irrégulièrement construites autour d'énormes monceaux de pierres; c'est Naïm. Une partie de ces pierres vient, assure-t-on, des débris d'une vieille église. Non loin est un fossé bordé d'un mur en ruine, près duquel se trouvent deux petites colonnes de marbre mutilées. Ce fut là, d'après la tradition, qu'ayant arrêté ceux qui portaient le corps du fils d'une veuve pour aller l'enterrer hors de la ville, selon la coutume des Juifs, Jésus ressuscita le mort et le rendit vivant à sa mère.

« En arrivant, nous nous mîmes à genoux, et le vénérable curé, revêtu de son étole, lut d'une voix haute et forte, bien que vivement émue, les paroles évangéliques suivantes, que j'écoutai dans un religieux silence :

« Jésus allait dans une ville nommée Naïm, et ses disciples allaient avec lui, et une grande multitude l'accompagnait. Au moment où il approchait des portes de la ville, on emportait un mort, fils unique d'une veuve. Beaucoup de gens de la ville suivaient le cercueil. A la vue de cette mère désolée, le Seigneur fut ému de compassion, et il lui dit : Ne pleurez pas. Il s'avança, toucha le cercueil; les porteurs s'arrêtèrent, et Jésus dit : Jeune homme, je vous le commande, levez-vous. Aussitôt le mort se leva et il commença à parler, et Jésus le rendit à sa mère. Tous furent frappés d'admiration et ils louaient Dieu. »

NAMUR (Belgique), chef-lieu de la province de Namur, au confluent de la Meuse et de la Sambre, ancien chef-lieu du département français de Sambre-et-Meuse; en latin *Namurcum*.

Dans l'église des Jésuites, on vénérait, avant la fin du XVIIIe siècle, Notre-Dame-de-Consolation de Luxembourg. *Voy.* LUXEMBOURG.

NANCY (France), capitale, ville importante de l'ancienne Lorraine, chef-lieu du département de la Meurthe et siége d'un évêché. C'est une des villes les mieux bâties de France. Elle doit ses plus beaux monuments au vertueux et religieux roi de Pologne Stanislas, dont elle était la résidence favorite, depuis qu'il avait perdu son trône royal. La mémoire de ce prince bienfaisant est demeurée chère et vénérée dans toute la Lorraine. Parmi les édifices religieux du moyen âge que possède Nancy, nous citerons : l'*église des Cordeliers.* Cet édifice, commencé en 1477, par Henri II, duc de Lorraine, et achevé vers l'an 1484, n'offre qu'une seule nef voûtée en ogive, de 80 mètres de long, y compris le chœur, sur 9 mètres 74 cent. de large. On y voit plusieurs tombeaux remarquables, tels que ceux de René II, de Henri de Vaudemont, mort en 1375, et d'Isabelle de Lorraine, sa femme.

A gauche de l'église des Cordeliers, des pieds-droits décorés d'arabesques supportent une architrave sur laquelle se détachent les parties du blason de Lorraine. Au milieu, un aigle supporte les armes pleines.

Au-dessus, dans la frise, se trouvent six niches, sous lesquelles sont rangés saint Georges, saint Nicolas, l'ange Gabriel, la Vierge, saint Jérôme et saint François ; et puis viennent une suite d'anges qui portent encore les blasons de Lorraine. Tout auprès se trouve une belle statue qui représente, à genoux devant un prie-Dieu, Charles de Lorraine, cardinal de Vaudemont, mort à Toul, dont il était évêque, en 1587. Auprès de la porte de la chapelle ducale, au-dessus d'un sarcophage moderne, sont incrustées dans la muraille les statues de Gérard d'Alsace, comte de Vaudemont, et de sa femme Hedwige de Hapsbourg. Ce fragment curieux de la statuaire du XI^e^ siècle a malheureusement été barbouillé d'un épais badigeon qui en altère les formes. Ce groupe, quoique d'une exécution tant soit peu barbare, est fort remarquable.

Nous ne décrirons pas la chapelle ducale ; elle a été tant de fois restaurée qu'elle est entièrement moderne.

Eglise de Saint-Epvre. — Cette petite église, défigurée par des restaurations du XVI^e^ siècle, n'est remarquable que par sa tour, seul reste de l'édifice construit en 1451. Elle est carrée, fort simple, en appareil assez irrégulier, et éclairée vers le haut par quatre ouvertures en ogives géminées, découpées en trèfle.

Nous ne quitterons pas Nancy sans parler de sa collection archéologique. La majeure partie de cette collection est due au zèle du Père Le Bonnetier, curé de Scarpone, qui la rassembla dans son presbytère. Après la révolution, elle fut apportée à Nancy. Elle consiste en statues, fragments de statues, autels, inscriptions, figurines de bronze, en ustensiles antiques et poteries.

Chapelle de Saint-Jean. — Dans le faubourg de Saint-Jean de Nancy se trouve une ancienne commanderie des chevaliers de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem ; les bâtiments ont été détruits en grande partie ; il ne reste plus qu'une petite chapelle, qui paraît fort ancienne. La nef est toute simple, à plafond plat, murs unis, ouverture plein cintre, sans aucun ornement. L'axe du chœur est incliné à droite ; sa voûte est ogive en carré long ; les nervures retombent sur trois colonnes engagées à chaque angle, avec des chapiteaux à feuilles saillantes. Trois fenêtres ogives accolées s'ouvrent dans le mur du fond du chœur ; celle du milieu est tréflée, ainsi que la porte d'entrée au mur de face. A gauche du chœur, qui est séparé de la nef par un mur percé d'une large arcade, se trouve une tour ronde, percée près du toit de deux fenêtres plein cintre géminées. Une pierre droite s'élève derrière l'autel, et est décorée d'une croix de Malte ciselée en relief. Des vitraux du XVI^e^ siècle ont été modernement rapportés aux fenêtres du chœur.

NANDACNI (Hindoustan), rivière sainte. *Voy.* GANGE.

NANDAPRAYAGA (Hindoustan). *Voy.* GANGE.

NANGASAKI ou NAGASAKI (Japon), ville célèbre du Japon, lieu d'une grande dévotion, dont nous prendrons la notice dans le voyage, ou plutôt dans l'*Histoire du Japon* de Engelb. Kœmpfer (liv. IV, ch. 6).

« Parmi les sin ou cami, c'est-à-dire les dieux du pays, je dois premièrement faire mention de l'Udsigami de la ville. Udsigami c'est la divinité principale, le saint et le patron d'une province, ville ou village. Les habitants de Nagasaki reconnaissent en cette qualité et rendent un culte particulier à Suwa Dai Miosin, c'est-à-dire la grande et sainte idole de Suwa. Son temple n'est pas loin de la ville, sur la montagne de Tatta. Un bel escalier de pierre de deux cents marches conduit au Mia, devant lequel il est adoré ; c'est le plus haut bâtiment de son temple, parce que Suwa ayant été revêtu d'un titre plus illustre qui lui a été conféré par Daïri, ou la cour de l'empereur ecclésiastique héréditaire, son Mia a dû être bâti plus haut qu'il n'était auparavant. La cour du temple est un peu plus basse que le Mia, sur le penchant de la même montagne. A l'entrée de la cour, près de la porte il y a une longue place couverte, ou galerie destinée à la représentation des comédies pour le divertissement de Suwa et de ses adorateurs. Cette galerie est ornée d'un grand nombre de beaux tableaux et d'images ciselées, qui sont des dons et présents que les sectateurs de cette religion vouent de temps en temps aux sinsja ou temples des dieux de la nation. Un peu plus loin on trouve de petites chapelles ou temples, bâties de bois, qu'on tient fort proprement, mais sans aucun autre ornement. On trouve dans la même cour les temples de Murasok et de Symios Dai Miosin, c'est-à-dire le grand et saint Simios ; chacune de ces deux divinités a aussi son mikosi ou niche octogone, curieusement ornée de longs bâtons où sont suspendues les images et reliques que l'on porte en procession les jours de fêtes. Je remarquai aussi une autre petite chapelle ou temple singulier, bâti en l'honneur du dieu et seigneur de mille jambes suspendues tout autour et accompagnées d'un grand nombre de ses créatures, c'est-à-dire de jambes de toutes les espèces et de toutes les tailles, consacrées pour ornement par ses adorateurs. Il y a plusieurs jours de fête qu'on célèbre en l'honneur de Suwa ; la principale, qui est en même temps une des plus grandes fêtes de l'année, est célébrée le neuvième jour du neuvième mois ; elle est connue sous le nom de Kunitz ou Kuguatz Kokonoka ; c'est le jour de la naissance du dieu qu'on solennise avec des réjouissances générales dans tout l'empire, mais plus particulièrement à Nagasaki, avec une pompe et une magnificence extraordinaires, à cause qu'il est le patron et le dieu tutélaire de la ville. On y fait un matsûri solennel, c'est-à-dire des spectacles publics, des jeux, des pièces de théâtre, des processions, et choses semblables : la solennité commence dès le septième jour du neuvième mois, et le huitième jour,

qui est la veille de la fête, le dieu est diverti aux dépens des gens riches et dévots, avec une espèce de concert de musique, exécuté dans son temple par de jeunes garçons qui battent du tambour et des cloches. Cette musique est exactement la même dont on se sert pour apaiser le suprême Cami ou dieu du pays Tensio Dori Sin, qui de colère et d'indignation se cacha dans une caverne et priva ainsi le monde de la lumière du soleil.

« Le douzième jour du neuvième mois, auquel Suwa naquit, lui est consacré et on le célèbre principalement avec des jeux publics et des spectacles.

« Les personnes qui desservent les temples de Suwa sont appelées nege, quelquefois, mais à tort, kuge, ce titre appartenant seulement à la cour sainte de l'empereur ecclésiastique héréditaire. Ils sont comme les autres sinsio ou ministres des temples des Sin ou dieux du pays; ils ne sont point ecclésiastiques, étant séculiers et mariés, quoiqu'en même temps, en vertu de leur emploi honorable, ils s'attribuent un plus haut degré de sainteté et de respect qu'ils croient qu'on leur doit bien plus qu'au gros des laïques. Ils demeurent avec leurs familles dans des maisons qui leur sont destinées, sur le penchant de la montagne dont je viens de parler, non loin de la cour du temple. Leur manière de vivre et de s'habiller ne diffère de celle des autres habitants qu'en ce qu'ils ne se rasent point la tête, mais laissent croître leurs cheveux et les tiennent attachés derrière la tête.

» Lorsqu'ils vont au temple, ils prennent l'habit ecclésiastique avec divers couvre-chefs, selon l'office et la qualité de chacun. Ils s'entretiennent des aumônes et des offrandes que les habitants leur donnent lorsqu'ils les voient à la procession de Matsuri, que je décrirai plus amplement dans la suite, ou, en d'autres temps, lorsqu'ils viennent faire leurs adorations dans le temple.

« Les gens riches leur font des présents, en particulier la veille de la grande fête de Suwa, qui est le huitième jour du neuvième mois, et cela pour faire exécuter une espèce particulière de musique surérogatoire pour le divertissement de l'idole.

« Deux ottona sont nommés pour être inspecteurs de ces ministres; ils sont des deux quartiers de la ville, et reçoivent le salaire de leur emploi d'inspecteurs de l'argent public. Ils sont assistés par deux autres membres de leur compagnie, qui les servent tour à tour chacun une année, mais ceux-ci ne reçoivent aucun salaire; leur occupation est de tenir en bon état le temple et les bâtiments qui en dépendent, de prendre soin de la subsistance des nege, et de faire en sorte que le matsuri, les jeux et autres divertissements publics en l'honneur de l'idole soient exécutés avec la splendeur et la magnificence que l'on croit convenir à la grandeur de cette divinité. Les processions de ce clergé séculier, car il l'est en effet, en l'honneur de

ce grand patron de Nagasaki, se font avec la pompe et l'ordre suivant : premièrement, deux chevaux de main demi-morts de faim, chacun aussi maigre et décharné que celui que le patriarche de Moscou monte le jour de Pâques fleuries, lorsqu'il va à la cathédrale. 2° Plusieurs enseignes ecclésiastiques et marques d'honneur pareilles à celles qui étaient en usage parmi leurs ancêtres, et que l'on voit de même aujourd'hui à la cour ecclésiastique de Miaco : ce sont, par exemple, une lance courte et large, toute dorée, une paire de souliers remarquables par leur grandeur et la grossièreté de l'ouvrage, un grand panache de papier blanc attaché au bout d'un bâton court : c'est le bâton de commandement ecclésiastique. 3° Des tablettes creuses pour y placer les mikosi; on les porte renversées, afin que le peuple y jette ses aumônes. 4° Les mikosi mêmes qui sont des niches octogones, presque trop grandes pour être portées par un seul homme; elles sont vernissées et ornées avec art de corniches dorées, de miroirs de métal poli, et ont entre autres ornements une grue dorée au sommet. 5° Deux petites chaises de bois ou palanquins un peu différentes pour la figure d'un norimon, et semblables à celles dont on se sert à la cour de l'empereur ecclésiastique. 6° Deux autres chevaux de main, avec tout leur harnais, appartenant aux supérieurs du temple, et autant haridelles que ceux qui sont à la tête de la procession. 7° Le corps du clergé marchant à pied, en bon ordre, et avec une grande modestie. 8° Les habitants et le peuple de Nagasaki, dans la confusion ordinaire, sont à la queue. Après que le clergé est entré dans la cour du temple avec les mikosi, les niches et autres ornements, et qu'il a pris les places qui lui sont assignées, les subdélégués des gouverneurs se montrent avec leur suite ordinaire, et outre cela, à cause de la solennité du jour, ils sont précédés de vingt longues piques de cérémonie, au bout desquelles sont attachés des panaches de copeaux de bois peints et vernissés, qui représentent en quelque sorte les plumes de coq d'Inde. Quatre des principaux subdélégués, après avoir lavé leurs mains dans un bassin qui est devant le temple, y entrent ensuite, et font au nom de leurs maîtres, et en leur propre nom, avec l'humilité qui convient à la sainteté du lieu, le compliment ordinaire aux deux supérieurs du temple. Ces messieurs, pour le recevoir avec bienséance, sont assis entre les deux mikosi ou niches octogones. Cela fait, un des nege remplit une grande cuiller d'or d'une certaine liqueur douce nommée amosaki, et la verse, en mémoire de l'indigence de leurs ancêtres, dans une petite écuelle de terre non vernissée, qu'il présente aux subdélégués des gouverneurs. L'amosaki est une espèce particulière de bière faite avec du riz bouilli que l'on laisse fermenter toute la nuit. Ils la brassent ordinairement peu de jours avant leurs grandes fêtes, pour la boire dans cette occasion en mémoire de la vie

frugale de leurs ancêtres, qui ne connaissaient point d'autre manière de brasser cette liqueur. Le premier jour de la fête consacrée à Suwa, les deux corps dont je viens de parler, savoir le clergé et les commis ou délégués des gouverneurs, ne se présentent point en public que la solennité ne soit presque finie; mais le troisième jour de la naissance de l'idole qui est l'une des plus grandes fêtes de l'année, ils se montrent de bon matin, pour assister ensuite au matsuri. Matsuri signifie, à proprement parler, et dans un sens étendu, une offraude faite à un cami, et dans le sens où l'on doit le prendre quand on parle d'une si grande fête, ce mot signifie un jubilé solennel que l'on célèbre avec des réjouissances extraordinaires, des processions, des danses, des pièces dramatiques et autres spectacles publics en l'honneur et pour le divertissement du dieu, ou idole reconnue et honorée en qualité d'Udsigami ou dieu tutélaire de la ville, et cela le jour de sa naissance.

« Le matsuri est une des plus superbes solennités que l'on puisse voir à Nagasaki ou ailleurs; aussi j'espère que le lecteur ne trouvera pas mauvais que je fasse ici une description particulière de l'une de ces fêtes que je vis célébrer à Nagasaki, et qui peut donner l'idée des autres fêtes que l'on célèbre ailleurs dans l'empire.

« Le matsuri, comme je l'ai remarqué plus haut, est fait à Nagasaki en l'honneur de Suwa, le neuvième jour du neuvième mois, jour de sa naissance. Cet acte de religion ne consiste pas à prêcher, à faire des prières, ou à aller aux temples, mais en des processions dans les principales rues de la ville, et en de beaux spectacles publics, représentés dans une grande place bâtie exprès, qui, à cause des visites qu'y fait ce jour-là l'idole de Suwa, avec son compagnon que l'on y porte en procession, est nommée Oo Tabi Tokora, comme qui dirait la place du haut ou grand voyage. On a bâti dans cette place, pour la solennité du jour, un temple de bambous, avec des ailes aux deux côtés; le frontispice est tourné vers la place, et le tout couvert de paille, bordé de branches de tsugi : tout le bâtiment mérite à peine d'être comparé à une de nos grauges, tant il est simple et chétif : il doit être ainsi pour représenter la misérable architecture de leurs pauvres ancêtres. Il y a un grand sapin de chaque côté de la façade du temple. Les trois côtés de la place sont disposés en loges pleines de siéges pour la commodité des spectateurs.

« Tout étant prêt, le clergé du sintos paraît en corps avec une suite magnifique, portant en procession le mikosi ou niche de leur grand Suwa, et celle aussi de Symios pour lui tenir compagnie. On laisse Mitrasaki au logis, parce qu'il n'y a point d'exemple dans l'histoire de sa vie et de ses actions mémorables qui donne à entendre qu'il se plût à marcher ou à voyager. Le clergé du sintos se donne en cette occasion le titre d'Ootomi, c'est-à-dire haut ou grand cortége; mais, malgré ce titre pompeux, le tronc des aumônes est une des principales choses qu'ils portent avec eux à la procession, et cela assurément avec beaucoup de raison, car la foule des spectateurs superstitieux leur jette tant de choses, qu'il semble qu'ils veuillent les lapider par charité. Lorsque les ecclésiastiques sont arrivés à la place que j'ai dite, ils s'asseyent en bon ordre, selon leur qualité, que l'on reconnaît aisément à leur habillement, sur trois bancs bâtis pour eux vis-à-vis de la façade du temple. Les deux supérieurs de ce temple s'asseyent sur le banc le plus exhaussé; ils sont habillés de noir, ont un couvre-chef particulier, et portent un bâton court comme une marque d'autorité. Quatre autres ecclésiastiques, d'un rang immédiatement inférieur, s'asseyent au second banc; ils sont habillés de blanc et portent un bonnet noir vernissé, un peu différent de celui de leurs supérieurs. Le reste du clergé s'assied sur le troisième banc, qui est le plus bas, sans ordre, tous portant des robes blanches avec un bonnet noir et vernissé, qui ressemble assez à celui des jésuites. Les valets et les porteurs, destinés à porter les saints ustensiles du temple, et le reste des gens employés à cette solennité, se tiennent, tête nue, près des ecclésiastiques.

« De l'autre côté de la place, vis-à-vis le clergé, sont placés les subdélégués des gouverneurs : ils sont sous une tente et assis sur une natte fine, un peu élevée sur le rez-de-chaussée. Ils ont pour la magnificence et par respect pour cet acte de religion, vingt piques de cérémonie plantées en terre vis-à-vis d'eux. Ils donnent les ordres pour faire ranger la foule avec des bâtons, et doivent prendre garde d'ailleurs qu'il n'arrive aucun accident et que la populace ne fasse aucun désordre : c'est pour cela que quelques-uns des joriki ne font qu'aller et venir à la cour des gouverneurs pour les informer de tout ce qui se passe, et porter leurs ordres à leurs subdélégués...

« Plusieurs couvents et temples magnifiques ont été bâtis à Nagasaki par les quatre principales sectes de cette religion; il y en a peu dans la ville : la plupart sont dehors, sur le penchant des collines et montagnes voisines. Il y a de beaux escaliers de pierre pour y monter, et plusieurs petites chapelles ou temples bâtis dans la même cour. Ils sont moins remarquables par leur grandeur et leur magnificence que par leur situation commode et charmante; ils sont ornés aussi de fort beaux autels, d'images dorées grandes comme nature, de piliers vernissés, de portes, de colonnes, le tout fort propre et gentil plutôt que magnifique. Tous ces temples du Budsdo sont desservis par des prêtres de la même secte à laquelle il appartient. Tous les temples qui appartiennent à la même secte sont distingués en tousin, c'est-à-dire principaux, chefs-temples ou couvents, et en matsusi, ce qui signifie temples ou couvents-fils dépendants, à cause qu'ils dé-

pendent des précédents, et sont sous la direction des mêmes supérieurs.

« Kataisi est le principal couvent et temple du Sensju ou secte du Sen, qui est de l'ordre ou plutôt du démembrement schismatique du sotofa ou sotosju. A côté de ce temple, dans la cour, est un autre temple ou chapelle ouverte de tous côtés, avec l'image de Sioka, le fondateur de la religion dorée, d'une grandeur extraordinaire, et assis sur une fleur dorée de Taratte (*Faba Ægyptiaca*); plusieurs matsuri ou temples inférieurs dépendent de celui-ci, où sont entretenus un grand nombre de gens d'église et des moines de tout âge.

« Siuntokusi est un autre des principaux temples de la secte du Sensju, de l'ordre de Rinsaifa. Le supérieur a aussi plusieurs matsusi sous sa direction, dans lesquels sont entretenus autant de moines que dans le précédent.

« Senriusi est un autre temple du dernier ordre dont j'ai parlé; le supérieur de celui-ci n'a point de matsusi sous sa dépendance, quoiqu'il relève, de même que les supérieurs des temples que j'ai dits ci-dessus, immédiatement de leur général de Miaco.

« Ces temples de Sensiu sont fréquentés par la plupart des habitants de la ville. Les ecclésiastiques qui les desservent voyagent beaucoup et changent souvent de monastère, ce qui rend leur nombre fort incertain; cependant ils ne sauraient être moins de trois cents.

« Daiwonsi est le principal temple de la secte du Siodosju; plusieurs matsusi sont sous la direction de son supérieur. Dans tous les temples de cette secte, il y a des tables ou des monuments érigés à la mémoire des empereurs décédés de la famille régnante qui faisaient profession de cette secte. Les moïnes disent leurs prières tous les jours devant ces monuments, pour l'âme des empereurs morts, et l'un d'eux fait, certains jours de l'année, une offrande de viandes. Le nombre des ecclésiastiques qui desservent les temples de cette secte est à peu près le même que celui des précédents.

« Forinsi est le principal temple de la secte de Fokke siu. Les tsiososi et quelques autres matsusi sont sous la direction du supérieur de ce temple; le nombre des ecclésiastiques de cette secte n'approche pas de celui des deux précédents, y ayant peu de gens qui en fassent profession.

« Daikoosi est le principal temple de la secte et de l'ordre de l'Omotteno Ikosju, c'est-à-dire la secte d'Iko la plus avancée, ainsi nommée parce que son général réside à Miaco.

« Koojensi est le principal temple de second ordre de la secte d'Iko dont je viens de parler, nommée Aurano Ikosju, c'est-à-dire la secte d'Iko la plus reculée, que l'on appelle ainsi du nom de la résidence de leur général et de la situation à l'égard du précédent. »

« Il y a, outre cela, un autre petit temple ou chapelle, appartenant à la même secte d'Iko.

nommée Guensiensi, dont les danna, c'est-à-dire les dévots qui y vont faire leurs dévotions, contribuent, depuis peu d'années, les uns les autres cent siamome pour rebâtir et agrandir le temple.

« Les ecclésiastiques de toutes les sectes de la religion de Budsdo, dont je viens de parler, n'ont ni procession ni spectacle public, comme le clergé de Sintos; ils se tiennent toujours dans la juridiction de leur couvent, où ils ne font guère autre chose que des prières dans le temple aux heures marquées.

« Il y a trois temples à Nagasaki, qui appartiennent aux Chinois; ils sont également remarquables par leur belle structure et par le nombre de moines qui y sont entretenus. Ils sont proprement de la secte de Sen, quoiqu'ils soient ornés en dedans d'idoles et d'images de plusieurs saints et empereurs Chinois, grands comme nature. On voit dans les cours des temples de beaux arcs de triomphe et plusieurs autres ornements d'un goût étranger. Les Chinois et les nations qui leur sont voisines et qui trafiquent sous leur nom, quoiqu'elles parlent un langage différent, ont fondé ces temples, après l'extirpation totale de la religion chrétienne, pour le libre exercice de leur culte et pour y mettre les idoles de leurs navires; car, sitôt que leurs vaisseaux sont entrés dans le havre de Nagasaki, on porte les idoles à terre, et on les place dans certaines chapelles bâties exprès dans le voisinage du grand temple. Cela se fait avec un très-grand respect et des cérémonies singulières, au son des cymbales et des tambours. Ces cérémonies sont répétées, lorsqu'au départ de leurs jonques on reporte ces idoles à bord. Ces couvents portent le nom du pays ou de la province de leurs fondateurs, avec une autre épithète empruntée de leurs richesses. Voici leurs noms :

« 1° Nankiudira, c'est-à dire le temple de la ville de Nanquin et du pays circonvoisin. 2° Tsiaksjudira ou Tsiansjudira, c'est-à-dire le temple du pays d'Elimes, par où l'on doit entendre les provinces méridionales de l'empire de la Chine. Les Chinois qui habitent l'île de Formose et qui sont établis dans les autres pays éloignés de la Chine, dépendent de ce temple. 3° Foksiudira, c'est-à-dire le temple des pays septentrionaux, fut fondé et est fréquenté par les Chinois qui viennent des parties septentrionales de la Chine; son autre nom est Fuka-daisi, c'est-à-dire le temple des richesses et des offrandes. Les supérieurs de ces trois couvents relèvent immédiatement d'un général pris de leur corps, qui réside près de Miatro sur la montagne d'Oobaku. »

NANGIS (France), jolie petite ville, très-agréablement située dans un des plus beaux bassins de la Brie. Elle est chef-lieu de canton du département de Seine-et-Marne, et fait partie de l'arrondissement de Provins, dont elle n'est éloignée que de quatre lieues.

Son église, placée à l'extrémité méridionale de la ville, est un bel édifice du XIII^e^

siècle; elle est bien bâtie en pierres grises; ses bas-côtés sont terminés en rond point; les arcades de la nef et du chœur sont surmontées de galeries et de grandes croisées ogivales. Nous ne parlerons pas des détails de son architecture, qui est en général fort mal exécutée.

NAN-KING (Chine), Il y a peu de monuments antiques en Chine. Les édifices sont loin d'être construits solidement; les colonnes, pour la plupart du temps en bois, se moisissent facilement par suite des extrêmes fréquents de l'humidité et de la sécheresse, du froid et du chaud. Les bâtiments à neuf étages, appelés pagodes, étant construits en bonnes briques, sont ceux qui durent le plus longtemps. La tour de Nan-king est à la tête de ces monuments, qui ont été consacrés à la religion, comme les clochers le sont chez nous. C'est un édifice isolé, octogone, de 40 pieds de diamètre à sa base, et de 200 pieds de hauteur totale; l'escalier en spirale, bâti dans la partie solide du mur, qui entoure un espace vide, s'élève jusqu'au sommet de l'édifice; à chacun des angles extérieurs pend une clochette de cuivre; des images de Bouddha ou de la déesse Kuan-yin sont placées dans des niches, aux côtés de l'escalier. Voici un curieux article sur cette célèbre tour de porcelaine, appelée en chinois la *pagode du couvent de la Reconnaissance.*

On lit dans un ouvrage sur les monuments anciens : En dehors de la porte de *Kin-ling* (Nan-king), appelée « la porte où sont réunies les choses précieuses », s'élève un *feou-thou*, ou tour bouddhique. Là, jadis, au centre d'un couvent, s'élevait une tour construite par le roi A-yo (qui, vers l'an 833 avant Jésus-Christ, fit bâtir, dit-on, 84,000 tours du même genre). Depuis cette époque, il s'est écoulé bien des siècles.

Sous la dynastie de Ou, l'empereur Ta-ti, dans la troisième année de la période tchi-ou (en 240 après Jésus-Christ), commença à y bâtir un couvent, qu'il appela « le couvent de première fondation, » et il répara la tour du roi A-yo.

L'un de ses descendants, nommé Tchou-kao (il régna depuis 264 jusqu'en 277 après Jésus-Christ), détruisit le temple, qui resta en ruines jusqu'à la période thaï-khang de la dynastie des Tsin (depuis l'an 280 jusqu'en 290 après Jésus-Christ. A cette époque, un prêtre indien, nommé le grand maître Rousa-ha, ayant trouvé des reliques de Bouddha dans le village de Tchang-kan, les déposa dans l'intérieur du couvent.

L'empereur Kien-wen-ti, de la dynastie des Tsin (371-373 après Jésus-Christ), reconstruisit le couvent « de première fondation » dans le lieu appelé « la route des bénédictions réunies, » le nomma « le couvent du village de Tchang-kân, » et rebâtit la tour du roi A-yo, qui eut alors trois étages. Il fit déposer dans l'intérieur de cette tour les reliques recueillies par le religieux indien.

Sous la grande dynastie des Tang, dans la période hien-king (656-661 après Jésus-

Christ), l'empereur Khao-tsong répara le temple, et donna au couvent le nom de « couvent du Bonheur céleste. »

Sous la dynastie des Song, dans la période kiên-té (de 960 à 963), on l'appela le « couvent de l'Affection et de la Reconnaissance, où l'on honore les sujets fidèles. »

Sous le règne de Chun-ti, de la dynastie des Mongols (de 1333 à 1341), ce couvent fut détruit par un incendie.

Sous la dynastie des Ming, dans la 10e année de la période yong-lo (1413), la cour se transporta dans le nord de la Chine. Afin de témoigner sa reconnaissance à feu l'impératrice-mère pour les bienfaits dont elle l'avait comblé, l'empereur commença la reconstruction du couvent et de la tour, le 5 de la sixième lune de la même année, à l'heure de midi. Ce travail fut achevé le premier jour de la huitième lune de la sixième année de la période siouen-té (1431), après avoir duré dix-neuf ans. En vertu d'un décret impérial, Hoang-li-taï, membre du ministère des ouvrages publics, construisit, d'après les dessins qui lui furent donnés, la précieuse tour de neuf étages, et la revêtit de briques émaillées de cinq couleurs; savoir : blanches ou en porcelaine, rouges, bleues, vertes et brunes. On l'appela « la première tour de l'Empire. » Ce monument avait pour but de glorifier les vertus de feu l'impératrice-mère. La construction du corps entier de la tour coûta 2,485,484 onces d'argent (ou 18,841,110 francs). Sa hauteur est d'environ 32 tchang 9 tchi (329 pieds) 4 pouces 9 dixièmes. La poire qui surmonte la tour a 36 pieds de circonférence et 18 de hauteur. On y a employé 2400 livres de cuivre rouge, et afin qu'elle conservât longtemps son éclat, on l'a recouverte de feuilles d'or pesant ensemble 48 livres. De la base de la poire partent huit chaînes de fer (l'édition coloriée porte neuf chaînes), pesant 150 livres, et longues de 80 pieds, auxquelles sont suspendues 72 clochettes (édition coloriée 81), qui pèsent chacune 12 livres. Ces chaînes vont se rattacher aux têtes de dragons qui ornent les huit angles du dernier étage. On a employé pour la coupole 8470 livres de cuivre rouge.

Au-dessus de la coupole, il y a neuf grands cercles de fer, dont la circonférence est de 60 pieds, et, dans l'intérieur de ces cercles, un nombre égal de cercles plus petits, dont la circonférence est de 24 pieds. Ces dix-huit cercles pèsent ensemble 3600 livres.

Au-dessous des cercles, on voit deux bassins de cuivre dont le poids total est de 900 livres, et la circonférence de 60 pieds. Ils sont surmontés d'un bassin plus petit, appelé « Bassin du ciel, » pesant 450 livres, et de 24 pieds de circonférence.

Aux huit angles des neuf étages, sont suspendues 80 clochettes qui, jointes aux 72 du sommet, forment un total de 152.

En dehors des neuf étages, on compte 128 lampes.

Aux huit angles intérieurs du premier étage et au centre de la tour, il y a 12 lam-

pes en verre (édition coloriée : dans l'intérieur de la tour il y a 49 lampes). Pour allumer chaque soir toutes les lampes du dehors et du dedans, on dépense 64 livres (édition coloriée : 54 livres) d'huile. Elles éclairent les trente-trois cieux, les vertus et les vices des hommes du siècle, et la ville de Tsé-hi-hien, de la province de Tché-kiang.

Sous le dôme de la tour, on a déposé ou enfermé : 1° une escarboucle ; 2° une perle qui préserve de l'eau ; 3° une perle qui préserve du feu ; 4° une perle qui préserve de la poussière ; 5° une particule arrondie des reliques de Bouddha ; 6° un lingot de 40 onces d'or ; 7° un pécul (130 livres) de feuilles de thé ; 8° mille onces d'argent ; 9° une masse de Ming-hiong (?) pesant 100 livres ; 10° un diamant ; 11° mille chapelets, composés chacun de mille monnaies de cuivre de la période yong-lo (1403-1425) (1) ; 12° deux pièces de soie jaune ; 13° un exemplaire de chacun des quatre ouvrages bouddhiques qui suivent : le *livre sacré de l'Enfer ;* le *livre d'Amida-Bouddha ;* le *livre de Chakya-Bouddha ;* le *livre de Bouddha, qui accueille et attire les hommes.* Tous ces objets ont été enveloppés avec soin et enfermés sous le dôme.

La circonférence de la base octogone est de 24 tchang (240 pieds). La hauteur totale des neuf étages est de 32 tchang 9 tchi (328 pieds 5 pouces) (2). Depuis la galerie du dernier étage jusqu'à la pointe de la poire, il y a 12 tchang (120 pieds).

Le supérieur du couvent avait pour nom de religion Tao-sieou ; ses disciples, dont le nom de religion était « ceux qui se sont affranchis du siècle, » étaient au nombre de 850. Le chef des ouvriers en briques s'appelait Tao ; son surnom était Sieou. Il était originaire de la ville de Tchin-kiang. Le chef des ouvriers en bois (charpentiers et menuisiers) s'appelait Hou ; son surnom était thang. Il était de la province du Kiang-si.

Le terrain occupé par le couvent embrasse une étendue de 770 meou 8 dixièmes (le meou vaut 6600 pieds carrés anglais). Au midi, il occupe 226 meou, et va jusqu'à la propriété de Tchin-ouan-sân. Au levant, il occupe 234 meou 8 dixièmes, et va jusqu'à la propriété du maître ou docteur Tchin. Dans cet espace de terrain se trouve une propriété appartenant à Hou-king-té. A l'ouest, il va jusqu'à la propriété d'un musulman nommé Cha, et occupe 130 meou ;

(1) La monnaie de cuivre des Chinois, dont le nom vulgaire est *sapèque*, est percée au milieu d'un trou carré qui permet d'y passer une corde et d'en former des sortes de chapelets de mille pièces, qui valent chacune un liang ou une once d'argent (7 f. 50). Le liang (l'once) qui a cours en Chine est un petit lingot carré, long d'environ 5 centimètres, et portant en relief, d'un côté, les mots : *Une once d'argent pur.* Il y a des lingots de dix et de vingt onces.

(2) D'après les mesures prises par les officiers de la corvette française *la Favorite*, la tour n'aurait que 71m,9.

au nord, il va jusqu'à la propriété du maître Lieou, et occupe 180 meou.

Depuis que ce monument a été reconstruit dans la période yong-lo (1403-1420), il a une splendeur qui brillera pendant cent siècles, et il témoignera pendant dix mille ans de la reconnaissance du fondateur. Voilà pourquoi on a donné au couvent le nom de Pao-ên-ssé (ou le couvent de la Reconnaissance), et l'on a placé, sur la façade de la tour, une tablette portant les mots Ti-i-tha, ou la première tour de l'Empire. Après avoir lu la notice sur la tour de Lieou-li (c'est-à-dire revêtue en porcelaine et en briques émaillées), on est tenté de croire qu'elle a été élevée par la puissance des dieux plutôt que par la main des hommes.

Anciennement, le quinzième jour de la cinquième lune de la cinquième année du règne de Kia-khing (en 1800), à l'heure de în (de 3 à 5 heures du matin), le génie du tonnerre (nous conservons le récit des Chinois), poursuivit un monstre extraordinaire jusqu'au pied de la tour, et, en un clin d'œil, trois faces des neuf étages furent grandement endommagées. Mais la puissance des dieux était redoutable et imposante, et la loi de Bouddha possédait une force sans bornes. C'est pourquoi il lui fut impossible de détruire la tour tout entière.

Le commandant général des troupes et le vice-roi de la province, ayant présenté à ce sujet un rapport à l'empereur, le sixième jour de la deuxième lune de la septième année (1802), on commença à réparer la tour ; ce travail fut achevé le dix-neuvième jour de la cinquième lune de la même année (édition imprimée en noir : le deuxième jour de la sixième lune).

Depuis cette époque, la tour, nouvellement restaurée, continue à briller dans toute sa splendeur.

N. B. L'édition imprimée en noir est terminée par ces mots : « Gravé avec respect par les religieux du couvent de la Reconnaissance. »

« L'autre édition porte : Publié à la librairie appelée *Yn-king-thang* (littéralement « la salle du Bonheur surabondant »), dans la ville de Tchin-kiang-fou (1).

§ NANT (France), petite ville du Rouergue, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Milhaud, département de l'Aveyron. Son église, bâtie en 878, appartient au style byzantin. C'est une croix parfaite dont la tête s'incline sur le bras droit ; elle a nef, bas-côtés et coupole ; ses voûtes sont à plein cintre. Ses lourds piliers carrés portent une colonnette sur chaque face. Les bas-côtés et l'abside se terminent en un hémicycle garni de colonnettes accouplées deux à deux. Les nombreux chapiteaux en forme de corbeille présentent beaucoup de variété. Malheureusement le type byzantin de cette église

(1) Cet article est traduit du chinois par M. Stanislas Julien, de l'Institut, et emprunté par nous au *Magasin Pittoresque* (déc. 1844).

a été profondément altéré par de maladroites restaurations modernes.

NAN-TCHANG (Chine), chef-lieu d'une des provinces intérieures de l'empire. Il y a dans cette ville un temple consacré à une divinité appelée Kouja. La statue de cette idole est sur un trône élevé. Elle a un manteau couleur de pourpre sur les épaules, et elle est assise sur une longue perche que deux dragons affreux entourent de leurs replis.

NANTERRE (France), bourg du département de la Seine, au pied du mont Valérien, à 11 kil. de Paris. Son nom latin était *Nanetodurum* ou *Neptodurum*. Ce bourg, assez important, eut la gloire de donner naissance à sainte Geneviève (1); elle naquit vers l'an 419. Son père s'appelait Sévère, et sa mère Géronce. C'étaient, selon la tradition commune, des propriétaires aisés du pays, qui, suivant la coutume des anciens temps, gardaient eux-mêmes leurs troupeaux. Leur fille partagea leurs travaux, et Dieu la choisit, dans cette humble et innocente condition, pour l'élever à une éminente sainteté, et la donner pour patronne à la première ville du royaume. Saint Germain, évêque d'Auxerre, connut, par inspiration, que Geneviève se distinguerait un jour par une éclatante piété. Ce saint évêque, accompagné de saint Loup, évêque de Troyes, passa par le village de Nanterre, en allant combattre l'hérésie des Pélagiens dans la Grande-Bretagne, appelée depuis l'Angleterre. Comme les habitants se pressaient en foule autour d'eux pour recevoir leur bénédiction, saint Germain distingua Geneviève au milieu de la foule : elle était alors âgée de huit à neuf ans. Il la fit approcher avec ses parents, et leur prédit la sainteté future de leur fille ; et en même temps il exhorta Geneviève à persévérer dans la vertu. La jeune fille lui dit qu'elle avait formé le dessein de se consacrer à Dieu et de n'avoir d'autre titre que celui d'épouse de Jésus-Christ. Saint Germain lui donna sa bénédiction, et il la mena ensuite à l'église, accompagné du peuple, qui s'était assemblé autour de lui. Là, il étendit les mains sur Geneviève pour la consacrer à Dieu ; il la fit ensuite manger à sa table, et, la remettant à ses parents, il leur fit promettre de la lui ramener le lendemain matin avant son départ.

Sévère et Géronce conduisirent leur fille chez saint Germain à l'heure marquée. L'évêque lui demanda si elle se souvenait de la promesse qu'elle avait faite à Dieu la veille, « Oui, mon père, je m'en souviens, répondit-elle, et j'espère y être fidèle, avec le secours de la grâce. » Le saint évêque, touché de cette réponse, exhorta Geneviève à persévérer, et lui donna une médaille de cuivre, où était gravée la figure de la croix; il la recommanda ensuite très-particulièrement à son père et à sa mère.

(1) Le mot Geneviève, dans l'ancienne langue du pays, signifie *bouche céleste*, ou fille du ciel.

Geneviève se regarda dès lors comme séparée du commerce du monde ; elle vécut dans la solitude et la retraite autant que son état le lui permettait, et elle se consacra avec ferveur au service de Dieu ; avançant dans la piété, malgré son extrême jeunesse, et donnant l'exemple de vertus qui semblaient au-dessus de son âge.

Geneviève aimait surtout la tranquillité et la sainteté de l'église pour y prier devant Dieu ; et à ce sujet on rapporte une histoire bien frappante. Son père allant un jour a l'église, ne voulut pas y mener sa fille avec lui ; Geneviève, vivement affligée, le conjura en pleurant de lui permettre de le suivre. Sa mère, qui, sans doute, ne connaissait pas la pureté de ses intentions, fut irritée de la vivacité de ses instances, et elle lui donna un soufflet. Dieu la punit en la rendant aveugle, et elle ne fut guérie, vingt mois après, que lorsqu'elle se fut frottée deux ou trois fois les yeux avec de l'eau que Geneviève avait tirée du puits, et sur laquelle elle avait fait le signe de la croix. C'est l'origine de la dévotion au puits de Nanterre, dont l'eau, selon la tradition, fut bénite par sainte Geneviève,

Geneviève quitta Nanterre après la mort de ses parents et se retira chez une dame qui était sa marraine : là elle continua sa vie pénitente et mortifiée ; elle ne mangeait ordinairement que deux fois la semaine, le dimanche et le jeudi : et encore sa nourriture ne consistait qu'en un peu de pain d'orge et de légumes ; elle ne buvait jamais de vin ni d'aucune liqueur qui pût enivrer ; et ce genre de vie si pénible dura jusqu'à la cinquantième année de son âge.

Depuis ce temps la vénération des peuples pour Geneviève ne fit que croître de jour en jour, et Dieu se plaisait à lui accorder des faveurs extraordinaires ; non-seulement elle avait le don de prophétie, mais encore elle obtenait des miracles éclatants. On s'adressait à elle de toutes parts, et les villes de Paris, de Meaux, de Laon, de Troyes, ressentirent les heureux effets de la puissance de ses prières.

Le bruit d'une vertu si grande, accréditée par des miracles, se répandit jusque dans les pays les plus éloignés ; et le célèbre saint Siméon Stylite, qui était alors en Orient un prodige de pénitence, demandait de ses nouvelles, du haut de sa colonne, aux marchands gaulois qui venaient le visiter, et il les chargeait de le recommander à ses prières.

Geneviève avait une grande dévotion envers saint Denis, apôtre de Paris, et envers les compagnons de ses travaux et de son martyre. Pour honorer dignement leur mémoire, elle fit bâtir une église en leur honneur sur le lieu même où ils avaient été ensevelis après avoir donné leur vie pour la cause de Jésus-Christ : c'était à deux lieues de Paris, au village de Chateuil, qui prit par la suite le nom de Saint-Denis. Quelque temps après, Dagobert fonda auprès de l'église un monastère, qui a donné l'origine

à la célèbre abbaye de Saint-Denis, où étaient les tombeaux des rois.

Ce fut elle encore qui inspira à Clovis l'idée d'élever une magnifique église sur la chapelle souterraine que saint Denis avait autrefois consacrée à Paris en l'honneur de saint Pierre et de saint Paul ; cette église lui fut dédiée à elle-même par la suite et porta son nom parce qu'elle y fut enterrée.

Sainte Geneviève continua ainsi sa carrière pleine d'années et de bonnes œuvres. Une mort heureuse termina sa vie sainte et pure le 3 janvier en 512, cinq semaines après la mort de Clovis, le premier roi chrétien de France. Son corps fut déposé à côté de celui de ce prince dans l'enceinte de cette même église de Saint-Pierre et de Saint-Paul, qu'elle avait fait commencer et qui n'était pas encore terminée.

Aussitôt après sa mort, le peuple, la considérant comme reçue dans le ciel, se hâta de lui rendre les honneurs dus aux saints qui ont été un sujet d'édification sur la terre ; on éleva sur son tombeau un oratoire en bois, jusqu'à ce que l'église fût finie. Dans la suite on leva son corps de terre pour le renfermer dans une châsse magnifique, faite par saint Eloi. On plaça cette châsse derrière le grand autel ; elle était élevée sur quatre grosses colonnes de jaspe et soutenue par quatre chérubins. En 1242, Robert de la Ferté-Milon, abbé de Sainte-Geneviève, à la place de cette châsse qui n'était qu'en argent, en fit faire une autre en vermeil ; il y entra cent quatre-vingt-treize marcs et demi d'argent, et huit marcs et demi d'or. Le cardinal de Larochefoucault, réformateur de cette abbaye, aidé par les libéralités de Marie de Médicis, l'enrichit d'un grand nombre de pierres précieuses.

La ville de Paris a souvent obtenu des grâces signalées par la puissante intercession de sainte Geneviève. On connaît surtout la guérison miraculeuse de la cruelle maladie, appelée *des ardents*, parce qu'elle consumait par un feu intérieur ceux qui en étaient atteints. Ce fléau faisait de si grands ravages, que Etienne, évêque de Paris, ordonna des prières publiques et fit porter en procession dans la ville les reliques des saints ; mais la terrible maladie ne diminuait pas ; Dieu, pour honorer sainte Geneviève, inspira à l'évêque d'aller chercher son corps pour lui faire traverser les principaux quartiers de Paris. Il ordonna un jeûne public en expiation des péchés, et il désigna les religieux les plus connus par leur piété, pour porter processionnellement la châsse qui contenait la précieuse relique. L'évêque et un peuple immense suivaient la procession. Aussitôt que la châsse entra dans la cathédrale, tous les malades furent guéris à l'exception de trois, soit qu'ils n'eussent pas une foi aussi vive que les autres, soit pour d'autres raisons connues de Dieu seul. Ce miracle arriva sous le règne de Louis le Gros, l'an 1129. Le pape Innocent II, qui vint en France l'année suivante, après avoir constaté la vérité du miracle, ordonna qu'on

en célébrerait tous les ans la mémoire, le 26 du mois de novembre. C'est encore pour perpétuer le souvenir de ce miracle qu'on bâtit dans l'île de la Cité une église qui fut appelée *Sainte-Geneviève-des-Ardents*.

Depuis ce temps on portait la châsse de sainte Geneviève dans les calamités publiques, avec de grandes cérémonies. Il fallait pour cela un ordre du roi et un arrêt du parlement. Une confrérie de bourgeois avait été instituée pour la porter.

Cependant un magnifique temple devait être élevé sur la montagne pour remplacer l'ancienne église de Sainte-Geneviève, qui tombait en ruines et qui ne pouvait pas être réparée. Louis XV conçut ce dessein en reconnaissance de sa guérison presque miraculeuse d'une dangereuse maladie. Il posa, en 1764, la première pierre de ce grand édifice, qui fut continué sous son règne et sous celui de Louis XVI. La révolution changea la destination religieuse de l'église et en fit un Panthéon pour y recevoir les cendres des grands hommes. Napoléon adopta cette idée, mais il forma le projet d'établir un chapitre pour y faire l'office, comme il en avait établi un pour desservir l'église de Saint-Denis. Louis XVIII rendit au culte cette église : elle fut consacrée, en 1822, par M. de Quelen, archevêque de Paris, en présence de tous les corps de l'Etat et d'un peuple immense. A la place de l'inscription : *Aux grands hommes la patrie reconnaissante*, on lisait sur le frontispice : *D. O. M. sub invocatione sanctæ Genovefæ, Ludovicus XV dicavit ; Ludovicus XVIII restituit ;* c'est-à-dire : « Louis XV dédia ce temple au Dieu très-bon, très-grand, sous l'invocation de sainte Geneviève : Louis XVIII le rendit au culte. » Les missionnaires de France étaient chargés de faire l'office de cette église, et ils y réunissaient beaucoup de fidèles de tous les quartiers de la ville. La révolution de 1830 a encore changé la destination de ce monument. Une croix magnifique, qui dominait la coupole, a été abattue : et on a annoncé, en replaçant l'ancienne inscription, qu'on faisait de nouveau, du monument, un Panthéon pour les grands hommes.

Le corps de sainte Geneviève n'a jamais été exposé à la vénération publique dans le temple commencé par Louis XV. Dans le temps de la terreur révolutionnaire, cette précieuse relique fut brûlée en place de Grève (1).

Il existait anciennement à Nanterre, outre la paroisse actuelle, un oratoire de Sainte-Geneviève ; cette chapelle était bâtie, selon la tradition, au lieu même où se trouvait la maison de Sévère, père de la patronne de Paris. On y voyait un puits, ayant servi au ménage de cette famille, et dont les eaux ont la réputation d'être miraculeuses. M. l'abbé Court, curé de Nanterre, qui a déjà dépensé 15,000 francs de ses propres deniers

(1) *Extrait d'une* Vie de sainte Geneviève *qui se trouve dans la sacristie de l'église de Saint-Etienne-du-Mont.* Paris, 1848.

pour la restauration de son église, a entrepris la réédification de l'ancienne chapelle de Sainte-Geneviève. Il a donc acheté à cet effet le terrain sur lequel se trouve le puits merveilleux, afin de faire construire sur le même emplacement la nouvelle chapelle gothique dont les travaux sont suspendus en ce moment. Ceux de la chapelle intérieure dédiée à l'illustre patronne de Paris ont été amenés au point où ils sont arrivés vers 1845. Depuis cette époque ils ont été interrompus, et ne demandent qu'à être repris et terminés.

L'un des plus précieux ornements de cette chapelle, c'est la statue de la sainte. Cette statue, fort remarquable dans son ensemble et dans ses détails, porte le véritable visage de sainte Geneviève, sur le corps d'une statue du moyen âge. Cette ressemblance authentique peut jusqu'à un certain point consoler les pieux pèlerins de la perte trop réelle de la plupart de ses vénérables reliques, et cette paisible physionomie sur laquelle le recueillement et la méditation des choses du ciel ont empreint je ne sais quel caractère grave, n'est point incompatible avec la force d'âme de celle qui a sauvé Paris des Barbares; enfin elle parle au cœur plutôt encore qu'à l'esprit; et celui qui la voit s'agenouille avant de songer à l'admirer.

Nous ne terminerons pas cet article sans emprunter quelques détails à l'abbé Lebeuf sur cette petite chapelle aujourd'hui détruite, et sur une autre qui était située hors de la ville.

« La chapelle de Sainte-Geneviève à Nanterre s'étendait autrefois sur la place où l'on voit encore aujourd'hui le puits de la sainte. On sait qu'il y avait au XVe siècle, en cette chapelle, une confrérie à laquelle un bourgeois de Paris, potier d'étain, et sa femme Colette de Lestre, se disant descendus de la famille de sainte Geneviève, donnèrent, en 1488, une maison, un jardin et des terres. Cette confrérie, diminuée à l'occasion des guerres, dit l'abbé Lebeuf, fut relevée, en 1495, par Jean Simon, évêque de Paris.

« C'est à cette chapelle de sainte Geneviève, et non à l'église paroissiale dédiée alors à saint Maurice, que, dans l'année 1625, Henriette-Marie de France, reine d'Angleterre, donna des étoffes somptueuses, et la maréchale de Vitry, une lampe d'argent et du linge. Louis XIII y vint en 1630, à son retour de Savoie, pour y rendre grâces à Dieu de la guérison d'une grande maladie qu'il avait eue à Lyon. La reine y vint pareillement, le 3 janvier 1630, faire ses dévotions et demander un dauphin au ciel. Elle y envoya des présents d'argenterie et de linge.

« Hors le bourg, à moitié chemin ou environ du pont de Chatou, est encore, continue l'abbé Lebeuf, une autre chapelle très-petite, du même titre de Sainte-Geneviève, entourée de quelques arbres, bâtie, à ce que l'on dit, à l'endroit où elle gardait les moutons de son père, dans le système qu'elle a été bergère. Mais pour que cette chapelle en servît de preuve, il faudrait qu'elle fût plus ancienne qu'elle n'est et qu'il ne parût pas au contraire qu'elle a été nouvellement bâtie pour aider à confirmer les idées des peintres (1). »

Cette chapelle a été détruite pendant la révolution de 1789. On en voyait encore l'emplacement avant la construction du chemin de fer de Saint-Germain.

NANTES (France), ville importante de la Bretagne, chef-lieu du département de la Loire-Inférieure, ville épiscopale. C'est une cité fort belle et généralement bien bâtie. Nous n'avons à nous occuper ici que de sa cathédrale, vénérable monument du moyen âge.

Nous emprunterons aux *Cathédrales de France* de M. l'abbé Bourassé, quelques détails archéologiques d'un grand intérêt sur cette cathédrale, qui porte le nom de Saint-Pierre, le prince des apôtres.

La première église de Nantes fut élevée par saint Clair, l'un des apôtres du christianisme en Bretagne, vers le IIIe siècle; mais une obscurité profonde entoure l'histoire de cet édifice primitif. Saint Félix, élu évêque en 567, édifia ensuite un monument somptueux pour l'époque, monument dont Fortunat célèbre la splendeur dans un de ses poëmes.

Cette seconde église fut en partie ruinée lors de l'invasion des Normands, et, bien que restaurée par Fulchérius, l'un des évêques de Nantes, on dut la reconstruire en entier vers la fin du Xe siècle.

Au commencement du XIIe siècle, une nouvelle reconstruction devint nécessaire.

Les parties extérieures de l'abside existantes de nos jours semblent appartenir à la reconstruction de Fulchérius; le chœur et l'abside appartiennent à la dernière époque.

En 1434, le duc de Bretagne, Jean V, résolut de réédifier en grande partie la cathédrale de Nantes suivant le style de l'architecture ogivale, alors en honneur. On ne conserva du monument primitif que le chevet, et l'on éleva la nef, les bas-côtés, le portail et ses tours: malheureusement cet édifice ne fut pas achevé; sans cela il eût été classé au nombre des chefs-d'œuvre de l'art chrétien.

L'extérieur inachevé de ce monument lui donne un caractère de froideur et de lourdeur qui nuit à son effet général. Les tours dépourvues de couronnement, les flancs nus et pauvres, dans l'intérieur le manque de bas-côtés, la petitesse et la lourdeur du chœur, reste de l'édifice élevé par saint Félix, un immense jubé d'architecture grecque qui l'écrase encore, tout dans cet édifice présente un défaut d'unité et d'harmonie qui le rejette dans un rang secondaire.

Il paraît certain qu'autrefois le chœur avait des bas-côtés et des chapelles. Il en existe encore une au nord-est, à parements

(1) Lebeuf, *Hist. du dioc. de Paris*, t. VII, p. 112 et suiv.

de pierres cubiques taillées et assemblées comme dans une construction romaine. Derrière le chœur on remarque une arcade bouchée, de style byzantin du XII^e^ siècle. Auprès de cette arcade, on en voit d'autres qui appartiennent au style roman primitif; ce que fait connaître suffisamment la forme grossière des chapiteaux.

Le chœur et l'abside, qui appartiennent bien évidemment à l'ère romane, n'offrent que des arcades en plein cintre et à nervures toriques.

La crypte, qui est la partie la plus ancienne de l'église, comprend plusieurs caveaux voûtés en blocage et d'appareil irrégulier. On n'y voit pour toute décoration que quelques colonnes engagées, terminées par des chapiteaux en cône renversé et sans aucune espèce de moulures.

La nef, extrêmement élevée, est supportée par dix piliers, couverte d'une multitude de moulures prismatiques qui suivent les contours des arcades et s'élèvent jusqu'aux nervures de la voûte; les ogives sont partout terminées en pointe aiguë; les piliers des collatéraux sont couronnés par des chapiteaux ornés de feuilles frisées et découpées. La galerie du triforium est très-élégante; elle est composée de petits arcs surbaissés, entourés d'archivoltes en ogive à contre-courbe et de feuillages profondément refouillés.

Les collatéraux sont accompagnés de chapelles d'une belle architecture. La voûte de la nef principale est moderne. Le jubé, également moderne, est sans doute très-remarquable par son dessin, par le fini de son exécution et la richesse de son ornementation, mais son style fait une disparate choquante avec le reste.

On regrette de ne voir aucune verrière peinte dans cette église. La lumière tempérée qui pénètre dans une église à travers des vitraux coloriés harmonise son intérieur. Ici il résulte de l'éclat du jour qui pénètre dans Saint-Pierre un ton froid et discordant.

Le portail se divise en trois parties. Il est décoré d'un grand nombre de statuettes groupées avec assez de goût. Mais ce qui est surtout remarquable, c'est le cintre intérieur des portes, garni de niches, de dais, et d'une immense quantité de figurines.

A droite du chœur, une portion conservée de transsept forme une avant-sacristie. On y a transporté de l'église des Carmes, détruite pendant la révolution, le tombeau que la reine Anne de Bretagne fit élever à François II, son père, et à sa femme Marguerite de Foix.

Ce mausolée, exécuté en marbre blanc en 1507, est l'une des belles productions de la sculpture. Les deux statues couchées sur le tombeau, représentant le duc et la duchesse, sont avec la couronne et le manteau ducal. Leurs têtes reposent sur des carreaux soutenus par trois anges. Leurs pieds sont appuyés contre un lion et un lévrier, symbole du courage et de la fidélité. Les statues de la Justice, de la Tempérance, de la Prudence et de la Force, de grandeur naturelle, ornent les quatre angles du monument. N'oublions pas de dire que la statue emblématique de la Justice, portant une couronne fleurdelisée sur la tête, représente Anne de Bretagne. Aux deux côtés du mausolée sont les douze apôtres dans des niches de marbre rouge.

La cathédrale de Nantes a 40 mèt. de longueur, 32 mèt. de largeur, et 37 mèt. de hauteur sous clef de voûte. Cette hauteur de la nef surpasse celle de presque toutes les églises de France. L'élévation des tours est de 63 mètres.

Il y avait dans la ville de Nantes une église collégiale de Notre-Dame; mais Gumppenberg cite, comme attirant particulièrement la dévotion du peuple, *Notre-Dame-de-Sécurité*.

Avant 1789, on comptait dans la ville de Nantes douze paroisses, et quatre dans la banlieue.

NANTILLY ou NANTILLÉ (France), Notre-Dame de Nantillé. *Voy.* SAUMUR.

NAPLES (Italie), capitale du royaume des Deux-Siciles. Elle s'appelait autrefois Phaléron, puis Parthénope, et plus tard elle prit le nom de Néapolis. Aujourd'hui ses habitants l'appellent *Napoli*.

La vue admirable de cette partie de l'Italie, que les anciens appelaient la *Grande-Grèce*, nous oblige à en dire quelques mots.

Ceux de nos lecteurs qui désireraient avoir sur ce pays des notions plus étendues pourront consulter les récits des célèbres voyageurs qui ont visité ces contrées et qui tous en ont parlé avec un véritable enthousiasme.

La ville nouvelle de Naples, d'abord descendant le long de la rue de Tolède jusqu'au Château-Neuf et au palais du roi, puis au delà de Sainte-Lucie et du château de l'Œuf, s'étendant sur la plage étroite de Chiaja, derrière les jardins de Villa-Réale, couvre l'immense espace que dérobe, à gauche, le rehaussement des collines. La ville ancienne et pauvre, lieu infect, où une population presque nue s'agite dans des ruelles bordées de haillons et de provisions de ménage, se déploie confusément dans cet amas de toits où dominent les clochers des églises et des couvents que le moyen âge avait élevés parmi ces malheureux pour les consoler. Hors de la ville on aperçoit encore des maisons qui reparaissent et qui couvrent le fond du golfe de leur suite non interrompue. Ce sont les villages de Portici, de Résina, de Torre del Greco, de l'Annunziata, qui forment comme une ceinture à la mer, et qui foulent sans souci le sol où dorment ensevelies les villes antiques. Herculanum, englouti par les laves, se trouve sous Portici et sous Résina; Pompéi, que les cendres seules ont caché, est à l'extrémité des pentes du volcan; plus loin Stabia, qu'on n'a pas retrouvé, existait près du pied des montagnes qui ferment l'horizon et que parent les bouquets de verdure de Castellamare et

de Sorrente. Au milieu de ces populations et de ces souvenirs, la mer ; au-dessus, le Vésuve qui se couronne de feu et de fumée.

Tel est le pays dans lequel vivent les plus insouciants et les plus bruyants des hommes. On y trouve de quoi satisfaire tous les goûts. La nature seule suffirait pour faire de cette contrée un lieu enchanté. Chaque jour les navires y amènent des gens qui viennent de visiter le Bosphore, et qui sont forcés d'avouer que rien n'est pareil à la magie des lignes, ni supérieur à celle des couleurs que l'on admire ici. Le golfe s'arrondit dans les terres avec une grâce exquise. Il est fermé du côté de Sorrente par le cap de Massa, du côté de Naples par le cap de Misène, qui laisse entre lui et le promontoire de Pausilippe une autre anse admirable, celle de Pouzzoles marquée par les délices de l'antiquité. Il est gardé de part et d'autre par des îles qui semblent jetées çà et là pour veiller, comme des sentinelles avancées, à l'entrée de ce bassin magnifique ; en avant du cap de Massa, Capri s'allonge comme une barque qui s'élance de la côte ; au delà du cap de Misène, Ischia semble un grand navire fixé par l'ancre, et sous les flancs duquel Procida s'abrite comme une petite chaloupe. Quand on file entre ces îles et qu'on regarde en arrière Naples se cachant dans l'un des replis les plus enfoncés du golfe, au milieu de ces ondulations variées de la côte et des collines, on croit rêver un spectacle impossible. La lumière se joue parmi ces grandes scènes avec les effets les plus inattendus : pure et vive, elle détache les plans les uns des autres, et rend saillants au regard, dans le plus grand éloignement, les accidents les plus piquants. Souvent aussi, mêlée à des vapeurs colorées, elle semble empourprer l'air, la terre et les eaux ; elle confond tout dans des teintes qu'elle varie et dégrade à chaque instant, comme pour le plaisir des yeux ; ce ne sont plus alors les choses elles-mêmes qu'elle vous montre, ce sont les apparences inconnues d'un monde qui vous éblouit par son éclat, en vous étonnant par ses changements. Un peintre qui n'a pas vu cette transfiguration de la nature par la lumière ne peut savoir ce que c'est que la couleur ; mais, pour qu'il conserve son imagination maîtresse au milieu de ces horizons noyés, il faut que, comme Léopold Robert, il ait le trait le plus ferme et le plus vigoureux, et que, comme lui, ce soit par la figure humaine qu'il se propose de faire comprendre la beauté des mirages de Nisita et de Sorrente. Le paysage de Naples est intraduisible : Claude Lorrain lui-même n'en a donné que des images infidèles. Pour en reproduire l'éclat, il faut le détourner et l'appliquer à des sujets dont l'art humain puisse librement disposer.

Le moraliste trouve aussi à Naples un objet continuel d'études. Ailleurs la terre est ferme, et les accidents qui se produisent à sa surface sont réguliers. Ici elle est sans cesse en mouvement, et prend presque, d'année en année, des formes nouvelles.

Le Vésuve, qui offre à la science, en les tirant de ses gouffres, les substances cachées dans les entrailles du globe, présente lui-même à toute heure des aspects différents Son cratère est maintenant dominé par le sommet plus élevé de Cima, qui était certainement le cratère antique d'où se sont échappées les laves et les cendres qui ont autrefois englouti Herculanum, Pompéi et Stabia. Il y a quelques années à peine, il formait comme un vaste abîme au bord duquel on pouvait se suspendre pour entrevoir ses fournaises : aujourd'hui il a comblé cet abîme, au-dessus duquel il élève un cône nouveau qui ne laisse qu'un passage étroit à ses flammes, et qui se charge des débris expulsés de son sein ; quand il ne pourra plus en supporter le poids, il le fera voler en éclats par un nouvel effort dont l'énergie peut changer non-seulement les formes de la montagne, mais celles même de tout le pays qui s'étend à ses pieds. Un observatoire météorologique s'élève sur l'un des flancs du volcan : on le construit avec la lave même qui semble annoncer comment les observateurs doivent un jour finir.

Mais ce n'est pas encore dans les grands spectacles du Vésuve qu'on connaît le mieux les accidents de cette nature agitée par une force secrète. La petite anse de Pouzzoles voit se répéter avec moins de vigueur, mais avec des effets plus étonnants, les phénomènes et les beautés du golfe dont elle est tout à la fois une partie et une image réduite. La pointe de Pausilippe et celle de Misène y forment de même deux caps avancés et opposés ; les écueils de la Gajola, l'îlot de Nisida ou Nisita, y reproduisent à l'entrée les îles plus grandes ; sur les deux côtes, Pouzzoles et Baies se regardent comme Naples et Sorrente ; au fond, dans la place qui correspond à celle que le Vésuve occupe dans le golfe, on ne voyait autrefois que le lac Lucrin, dont les eaux, semées des roses effeuillées par les voluptueux de Rome, avaient été réunies par Auguste au lac Averne, tout imprégné des glaciales terreurs de la sibylle de Cumes et de l'enfer antique. *Voy.* Cumes.

L'image que les anciens se faisaient de la félicité éternelle n'est pas très-éloignée de celle qu'ils prenaient de l'éternel malheur. Entre Baies et le cap de Misène, au bord du Mare-Morto, s'étendent les Champs-Elysées. Ce sont des tombeaux que l'eau semble bercer au pied de collines qui arrêtent les vents ; jamais l'hiver ne se fait sentir en cet endroit, et des arbres élégants couvrent la terre de leurs feuillages transparents et légers comme les ombres. S'il en faut croire les traditions, Cumes, dont on voit encore les débris au nord du plus considérable des tronçons séparés de l'Achéron, déposait ses morts dans une barque qui les passait à l'autre extrémité du lac et les rendait dans cette vallée tranquille. La barque, le passage, la vallée, sont devenus les majestueux symboles des grandes idées des peuples occidentaux. On ne connaît pas l'auguste simplicité

des anciens, quand on n'a pas vu combien sont tout à la fois touchants et peu fastueux les lieux auxquels ils ont attaché des conceptions aussi élevées.

On ne connaît pas non plus la magnificence des Romains quand on n'a point parcouru cette côte qu'ils avaient couverte des monuments de leur luxe et de leur volupté. Baies et Pouzzoles en conservent les ruines imposantes, en partie sur ce que la mer a respecté de leur ancienne assiette, en partie sous les flots où, par un temps calme, on se voit naviguer sur les péristyles des temples et sur les dômes des palais descendus dans l'abîme. Là où le roc a cédé au choc de la mer, souvent les constructions éternelles de Rome en bravent la colère et tiennent les terres suspendues. Derrière la pointe de Pausilippe, auprès de l'écueil entamé de la Gajola, s'élève ainsi, fier au-dessus des eaux qui l'entourent sans l'abattre, un escalier qui conduisait sans doute autrefois des palais construits sur la colline jusqu'à la mer ; les habitants l'appellent l'école de Virgile, comme si le poëte y avait tenu conseil avec les flots : ce sont les débris impérissables des villas romaines. En ce lieu même, on suit, au milieu des décombres récemment soulevés, le plan d'une villa que les habitants veulent avoir été celle de Lucullus ; on y voit, quoique dans un espace resserré, des vallées et des sommets, d'un côté l'immense mer, de l'autre une gorge profonde, plus haut les substructions peintes des habitants qu'accompagnent le théâtre et le cirque, encore revêtus en partie de leurs beaux marbres. Ces maîtres du monde voulaient avoir dans leurs campagnes un abrégé des villes qu'ils quittaient, en attendant que Adrien fît représenter dans la sienne un abrégé de l'univers entier, la Tempé de Thessalie et la Canope d'Egypte, le Pœcile d'Athènes, le Palatin de Rome, l'Odéon, l'Académie et le Nymphée, l'Amphithéâtre, l'Hippodrome et le Champ-de-Mars. L'empereur, comme pour rendre sa folie plus admirable, voulut la faire au milieu même de la campagne de Rome. Avant lui, les Romains étaient des fous qui songeaient plus encore à contenter leurs plaisirs qu'à étonner les nations par des entreprises gigantesques. Fuyant la plaine brûlante et monotone où ils avaient fixé le centre des affaires du monde, c'est à Naples qu'ils venaient jouir des jours qu'ils pouvaient donner au loisir ; c'est là que l'art, excité par un admirable climat, s'était plu à créer pour eux des merveilles ; c'est là que leur génie, se rencontrant avec celui des Grecs, et adouci par ce contact, avait composé les plus beaux mélanges de la civilisation antique ; c'est là que Virgile avait égalé la poésie des Grecs au milieu des villes qui en rappelaient l'élégance et le goût. Le musée de Naples a recueilli toutes les peintures, toutes les sculptures, toutes les inscriptions, tous les meubles, tous les bijoux, tous les livres qui demeurèrent ensevelis dans ces campagnes à moitié grecques dont les Romains faisaient leurs délices. Mais les campagnes et les cités elles-mêmes nous reçoivent encore ; nous y pouvons placer notre pied sur la trace de ceux des anciens, éveiller les échos que leur voix a frappés, et lire en quelque sorte la mesure de leurs idées sur ces mêmes murailles où leurs yeux étaient fixés, tandis qu'ils laissaient tomber de leurs lèvres les paroles qui faisaient le destin de la terre.

Cependant sur ce tombeau riant de l'antiquité vit une population animée. Il n'y a peut-être pas de pays où le peuple combatte la misère de sa condition avec plus de gaieté et d'esprit. Si l'on peut s'accoutumer à sa nudité, à sa mendicité, à ses cris, à son langage à la fois elliptique et superflu, on voit bientôt éclater en lui une nature pleine de ressources et de puissance. La poésie, qui s'éteint ailleurs parmi les hommes heureux et perfectionnés, vit là parmi des hommes indigents et incultes. Chaque jour, à la même heure, les improvisateurs paraissent au Môle et refont, dans une langue cursive et pourtant harmonieuse, les histoires épiques que les poëtes leur ont apprises. Quand on vient de se donner ainsi la dernière image des rapsodes de l'ancienne Grèce, on peut passer aux spectacles qui des commencements de la société vous ramènent à ses perfectionnements les plus récents. On va en chemin de fer visiter à Pompéi la maison de Cicéron, et mesurer le pavé pélasgique sur lequel les roues des chars antiques ont marqué les ornières.

Après cette vue générale de la ville de Naples, dont nous avons pris les éléments dans un recueil estimé, nous allons, sur les pas de M. Fulchiron, visiter les lieux qui appartiennent plus particulièrement à notre sujet.

Le jardin (Villa-Reale) est dans une situation admirable, et peut-être la plus belle qui existe. Dominé par une colline chargée de casins entremêlés de verdure, et par les somptueux bâtiments de Chiaja, il a devant lui une mer limpide, réfléchissant l'azur des cieux ; plus loin, sur la droite, surgissent en demi-cercle les îles de Procida, d'Ischia, de Capri, témoin des honteuses débauches de Tibère, et fière encore des brillants exploits de nos soldats ; à gauche, Naples monte et s'étend de gradins en gradins chargés de dômes, de palais, de forteresses, de vastes monuments, et en face le majestueux Vésuve, exhalant ses volcaniques vapeurs, ferme l'horizon. Divisé, du côté de l'entrée, en cinq allées d'acacias, d'yeuses et de saules pleureurs, ce jardin contient, dans leurs intervalles, des massifs de rosiers de Bengale, de myrtes et d'orangers ; du sein de ces corbeilles de fleurs sortent des vases, des statues, et au centre une coupe, ou plutôt un bassin de granit soutenu par des sphinx, laisse échapper une nappe d'eau retombant en cascade et complète la décoration ; aux deux tiers de sa longueur commence la partie plantée à l'anglaise, et remplie de bosquets et de sentiers sinueux. J'avoue que je n'aime pas ces routes toujours tortueuses,

manquant de noblesse et de moyens de surveillance pour un lieu public, où d'un regard on devrait embrasser tout ce qui s'y passe. Deux petits temples consacrés au Tasse et à Virgile sont un juste hommage rendu à ces grands poëtes, dont l'un naquit près de Naples et l'autre y termina ses jours.

A l'extrémité de Chiaja est une petite église conservant une image miraculeuse, du moins, selon la tradition. En grande vénération auprès du peuple napolitain, et, à cause de son voisinage du tunnel de Pausilippe, appelée Santa-Maria di Piedigrotta, elle fut fondée, en 1335, à la suite d'une vision qu'eurent, le 8 septembre, trois saints personnages; aussi est-ce à la même date que tombe la fête de cette chapelle, l'une des plus brillantes solennités du pays, et qui met en mouvement la population de la ville et de sa banlieue. La famille royale s'y rend en grande pompe, en gala, comme disent les Italiens, et ce qui ajoute à l'éclat de ce pèlerinage, c'est la présence de la garnison et des régiments provinciaux rangés en bataille sur le cours de Chiaja, et que le roi passe en revue. La fête est à la fois religieuse et militaire; le cours, les rues adjacentes; le jardin, ouvert ce jour-là seulement aux paysans, aux lazzaroni et aux gens de livrée, présentent un curieux spectacle. Partout est le mouvement, partout, villageoises et citadines, parées de leurs plus riches atours, étalent les vives couleurs, les galons, les ornements en or de leurs pittoresques costumes, dont les formes variées font aisément reconnaître les femmes de la cité et celles des divers cantons ruraux; car chaque localité a ses modes particulières. Cependant, il faut le dire, si l'affluence est toujours la même, le nombre, la richesse, la variété de ces habits féminins déclinent sensiblement; les toiles peintes de Mulhouse et la robe des grisettes parisiennes portée, il est vrai, avec peu de grâce, envahissent Piedigrotta. Ainsi vont s'effaçant dans toute l'Europe les marques distinctives des nationalités : le Turc lui-même quitte ses nobles draperies et s'enferme dans une étroite redingote. Est-ce un bien, est-ce un mal? Je sais, pour ma part, ce que j'en pense; mais ce n'est pas ici le lieu de traiter cette grave question. La fête du 8 septembre était jadis en telle renommée et si attrayante, que les jeunes filles stipulaient, dit-on, dans leurs contrats de mariage, qu'on ne pourrait les empêcher d'y assister.

Non loin de Piedigrotta est une autre église, également consacrée à la mère du Sauveur, sous le nom de Santa-Maria del Parto (de l'enfantement); car c'est sur son emplacement actuel que Sannazar composa le poëme latin *de Partu Virginis*, auquel il attachait tant d'importance, et qu'il regardait comme son plus beau titre de gloire. Il y possédait une maison de campagne qu'il s'était plu à embellir, et qui fut ruinée lorsque Philibert, prince d'Orange, assiégea Naples au commencement du XVI^e^ siècle. Le poëte, courtisan voluptueux, un peu avide d'argent pour satisfaire à ses plaisirs, n'en fut pas moins fidèle à la reconnaissance, et s'attachant noblement à son bienfaiteur, au roi Frédéric dépouillé de sa couronne, le suivit dans l'exil (1). A son retour, il fonda, sur le terrain de sa villa, une église et un couvent de Servites auxquels il imposa vaniteusement pour surnom le titre de son poëme, ouvrage bizarre par son plan et ses détails, par un mélange continuel de personnages du christianisme et de la mythologie, mais d'une remarquable élégance de versification. Toutefois, la fondation ne s'acheva pas sans plaintes amères, sans malédictions lancées en sonnets et en dithyrambes harmonieux contre le général, auteur de son désastre. Si le poëte fit éclater sa gratitude envers son roi, les Servites obéirent à la même vertu en élevant à Sannazar un magnifique tombeau, œuvre de deux sculpteurs, Santacroce et Poggibonzi. Le buste du poëte est placé entre deux génies en pleurs, tenant à la main des branches de cyprès; les côtés de la tombe sont décorés des statues d'Apollon et de Minerve : singulier ornement, et qui contraste avec la sainteté du lieu. A-t-on voulu par là faire allusion aux styles sacré et profane employés à la fois par l'auteur, ou bien est-ce tout simplement une de ces inconvenances moins choquantes aux yeux des peuples méridionaux qu'elles ne le seraient pour les habitants du Nord? Témoin les trois Grâces antiques, entièrement nues, et mises en pleine évidence dans la sacristie de la cathédrale de Sienne. Quoi qu'il en soit, quelques murmures s'étant élevés, et un vice-roi ayant voulu faire transporter ces statues à Madrid, sous prétexte qu'elles ne pouvaient rester dans un lieu saint, les Servites substituèrent aux noms de Minerve et d'Apollon ceux de David et de Judith; mais rien ne fut changé aux attributs : les divinités grecques restèrent telles que les forma le ciseau des artistes, et l'apparence païenne n'en subsiste pas moins. Les bas-reliefs du piédestal représentent également des faunes, des nymphes, des bergers jouant de la flûte; ce sont des scènes dignes de l'Arcadie, et non d'un temple chrétien. Il faut aussi remarquer un tableau bizarre et anecdotique de Leonardo de Pistoie; il y a peint, sur la demande de l'évêque Caraffa, saint Michel combattant le diable. Le saint est le portrait du prélat, et le démon celui d'une femme dont la séduisante beauté fut près de triompher de la vertu épiscopale. Echappé à ce danger, Caraffa voulut perpétuer le souvenir de sa pénible résistance.

On ne doit pas quitter le beau quartier de Chiaja sans visiter un établissement de charité fondé pour l'instruction de pauvres en-

(1) Détrôné en 1501 par Louis XII et Ferdinand d'Aragon, qui s'étaient partagé ses Etats, ce roi, digne d'un meilleur sort, vécut à Tours, d'une pension de 30,000 ducats que lui faisait la France, et y mourut en 1504. Après sa mort Sannazar revint à Naples.

fants du sexe masculin ; et surtout pour ceux qui sont frappés de cécité ; entourés de soins touchants, ces jeunes aveugles s'appliquent principalement à la musique ; ils donnent des concerts d'une bonne exécution et que le public encourage par sa présence.

En sortant de ce pieux asile, produit de la charité moderne et religieuse, on peut, en s'élevant sur le promontoire de Pausilippe, acquérir d'horribles preuves, encore subsistantes et bien conservées, de la barbarie antique, de son entier mépris de l'humanité : ce sont les viviers où l'exécrable Vedius Pollio engraissait des murènes avec la chair de ses esclaves, et put se livrer à ce crime atroce sans autre punition que l'indignation que lui témoigna l'empereur Auguste. L'esclave était la chose du maître, qui pouvait en user et en abuser. Ces bassins ont dix-sept mètres de longueur, six de largeur et huit de profondeur.

En contournant la colline, on arrive à son point culminant où se trouve le château Saint-Erme, construit dans le double but de défendre extérieurement la ville, et de la dominer en cas de révolte intérieure. Quelques antiquaires prétendent que son nom lui vient du grand nombre de termes où hermès plantés jadis sur le lieu où il est assis, pour délimiter les propriétés rurales ; d'autres, moins savants, le font dériver d'une chapelle dédiée à saint Erasme ; laissons-leur débrouiller ce problème étymologique. Cette forteresse était, au moyen âge, une simple tour élevée par les princes normands. Charles II, de la maison d'Anjou, la convertit, au XIV^e^ siècle, en un château qui lui-même fut entouré, en 1518, de nouvelles fortifications, lorsque le général français Lautrec assiégea la capitale ; enfin, Charles-Quint la fit monter au rang de véritable citadelle, et Philippe V y joignit encore d'autres ouvrages. Aujourd'hui elle présente un hexagone de 200 mètres de longueur, et n'est en réalité qu'un fortin ; ses murs sont d'une grande hauteur, trop peut-être, selon les règles de l'art, puisqu'il m'a paru qu'en plusieurs endroits ils offraient des découverts. On a taillé dans le roc la contrescarpe ainsi que les fossés, et la place, pourvue de casemates, est minée et contreminée ; néanmoins elle est irrégulière. Ses bastions sont dépourvus de flancs, on cherche vainement des courtines, et son système peut s'assimiler à une étoile à vastes redans. Une immense citerne, nécessaire sur cet aride plateau, pourvoit aux besoins de la garnison ; on prétend qu'elle occupe souterrainement une étendue égale à celle du château.

Presque contiguë à la citadelle, et fondée en 1325 par le roi Robert et la reine Jeanne I^re^, la Chartreuse de Saint-Martin, quoique déchue de son ancienne opulence, mérite toujours une visite attentive, et par les objets d'art qu'elle contient, et par l'admirable panorama que lui procure sa position. Tout ce que Naples, le golfe, les îles, la féconde campagne s'étendant de Caserte au

pied du Vésuve, les Apennins aux formes aiguës, les riches villages de Portici, de Torre del Greco, de l'Annunziata, et les baies et montagnes de Sorrente, de Vico et de Massa, peuvent offrir aux regards, se déroule devant elle. De cette élévation, l'œil du voyageur plonge sur les rues, les places, le port de la grande ville. Il en suit l'agitation, le bourdonnement continuel de la foule arrive à son oreille ; le calme et le silence sont autour de lui, le mouvement et le bruit dans le lointain.

Deux cents ans après sa fondation, l'église, qui n'a qu'une grande nef et huit chapelles, fut reconstruite sur les plans de Fansaga, et successivement ornée, outre mesure, par la longue patience des Chartreux. Il n'y a qu'une corporation toujours vivante, qu'une succession d'hommes toujours animés du même esprit, achevant ce que leurs prédécesseurs ont commencé, qui puissent accumuler tant de richesses, et mettre en œuvre tant et de si rares matériaux. Si la chapelle de Médicis à Florence, resplendissante d'agates, de porphyre, de lapis-lazuli, d'albâtres orientaux, est le triomphe de la marbrerie, Saint-Martin peut se vanter de l'égaler en ce genre de précieuse décoration ; il s'y trouve telle pierre si dure qu'il a fallu des années pour la tailler et lui donner le poli. Le frère chartreux, remplissant l'office de *cicerone*, montre surtout avec complaisance des rosaces en émeri, sonores comme du bronze quand on les frappe, qui ont usé les ciseaux d'un grand nombre de sculpteurs. Oserai-je dire que les sommes énormes que tous ces marbres ont coûtées eussent été plus chrétiennement employées par des religieux, à des établissements bien entendus, à des charités utiles à leur prochain ? Sans doute, il faut honorer et décorer nos temples ; mais souvenons-nous aussi que nous devons améliorer le moral des pauvres, couvrir leur nudité et apaiser leur faim ; le patron de cette Chartreuse leur donna la moitié de son manteau.

Les marbres, prodigués même sur le pavé, ne sont pas les seuls ornements de cette église ; les stucs dorés et la peinture y brillent de toutes parts ; les plus fameux artistes lui ont consacré leurs talents. Parmi les productions de leur génie, il faut distinguer, sur les deux côtés de la nef et sous la voûte, Moïse, Elie et les douze prophètes, par Ribeira et Berardino, beaux de composition, d'énergique dessin et de vigoureuse couleur. Lanfranc, ce grand peintre de plafonds, y a également représenté, à fresque, une Ascension et les Apôtres ; œuvre capitale de ce maître, où il a déployé ses qualités caractéristiques, savoir la hardiesse de conception, la chaleur de pinceau, unies à la grandeur des formes et quelquefois à leur correction, lorsqu'il se souvint qu'il était élève des Carrache. Le chœur est éblouissant de splendeur ; le chevalier d'Arpino, connu sous le nom de Josépin, et qui, malgré son mérite réel, eut le tort de trop se livrer à l'idéal et de négliger la

nature, en a peint une partie. On doit à Guido Reni le tableau du maître-autel, représentant la Nativité; mais la mort le surprit avant qu'il l'eût achevé; Lanfranc, l'Espagnolet, Massimo, ont aussi ajouté à ces magnificences. Les chapelles ne sont pas moins ornées ; on doit y remarquer les tableaux et les fresques de Corenzio, que l'on peut comparer, pour la fécondité et le coloris, au Tintoret, son maître, quand il sait modérer sa fougue d'exécution; le Baptême de saint Jean, le seul ouvrage de Carle Maratte que Naples possède, et l'Assomption due à l'énergique dessinateur Caracciolo; enfin, saint Bruno donnant les règles de son ordre, et des fresques de Stanzioni; mais quelque mérite que puissent avoir ces dernières peintures, elles sont loin d'égaler celles de notre Raphaël français, de Le Sueur, qui a traité le même sujet. Deux statues de Lorenzio Vaccaro, la Grâce et la Providence, sans être de premier ordre, doivent néanmoins fixer l'attention. Du chœur, on entre dans la salle du chapitre, où l'on retrouve Corenzio. La sacristie est trop belle pour un lieu qui n'est pas public, peut-être même trop coquette, puisque ses armoires, habilement sculptées, sont toutes en bois exotiques; Massimo y a représenté Pilate montrant Jésus au peuple, et le Josépin a fixé à la voûte un exemple de son incorrecte facilité. A côté de la sacristie, on visite le trésor pour admirer la Descente de croix de l'Espagnolet, regardée comme son chef-d'œuvre, et qui, de toutes façons, en est un par la vigueur du ton, le pathétique de la composition, la vérité des attitudes et la profonde et sainte douleur empreinte sur la belle tête de Marie. Cette salle renferme encore une Judith à fresque de Giordano, son dernier ouvrage, et, assure-t-on, commencée et achevée en quarante-huit heures. Si près de la fin de sa carrière, et âgé de 73 ans, cet homme étonnant n'avait rien perdu encore de sa prodigieuse rapidité d'exécution qui lui avait valu le surnom de *Fà-Presto* (1).

Le couvent, divisé en deux parties et en deux cloîtres, a maintenant des destinations différentes. Le petit cloître, formant un carré de quinze colonnes sur chaque face, est encore occupé par les Chartreux, dont le nombre diminue rapidement depuis que l'Etat, en s'emparant de leurs biens, les a mis à la portion congrue de 1 franc 50 centimes environ par tête et par jour. On éprouve un sentiment de tristesse, en voyant leur résignation et cette splendeur d'un monument qu'ils ne sont plus en état d'entretenir par leurs propres ressources; c'est le gouvernement qui s'est chargé des réparations. Le grand cloître est converti en caserne de vétérans, et leur commandant loge dans l'ancien appartement du prieur. Parmi les objets précieux que cette Chartreuse renfermait, on ne doit pas oublier une riche collection de manuscrits grecs, aujourd'hui déposés dans les bibliothèques publiques.

(1) Né en 1632, Luca Giordano mourut en 1705.

Des hauteurs où nous sommes actuellement, on revient au bas de la ville en passant près d'une manufacture de fleurs artificielles établie dans l'ancien couvent de la Cesarea. Les Napolitains ont porté à un grand degré de perfection ce genre d'industrie; mais pourtant sans pouvoir rivaliser avec les fabriques parisiennes, uniques encore pour l'élégance, l'exactitude des formes et la finesse des détails.

La place du Saint-Esprit est ornée d'une construction demi-circulaire élevée par Vanvitelli aux frais de la ville et en l'honneur de Charles III; la balustrade porte vingt-six statues et couronne dignement l'édifice, dont le style est plus simple et plus noble que celui des autres monuments de la même époque.

L'église de Sainte-Thérèse, jadis appartenant aux Carmes déchaussés, et bâtie en 1600 sur les plans de Conforti, est une des plus magnifiques de la capitale; son maître-autel, en marbres précieux et en bronzes dorés d'un beau travail, a été transporté à la chapelle du palais royal, lors de la suppression d'un grand nombre de couvents; mais une perte irréparable est celle de la bibliothèque, qui fut en partie dissipée, et que le couvent devait à la générosité de Marinis. Au don de ces livres, ce généreux citoyen joignit celui de 80,000 ducats (352,000 fr.), somme considérable pour le temps où vécut le donateur. Sa statue en marbre est placée à droite en entrant dans l'église, et je la désigne pour que le voyageur puisse considérer les traits d'un homme de bien, d'un ami de la science. Les peintures de Massimo et de Giacomo del Po doivent aussi attirer ses regards; celles du second artiste, peu connu en France, révèlent la magie de son coloris, l'originalité de ses effets de lumière, la juste projection de ses ombres et la vérité des reflets, que la plupart des autres peintres ont trop souvent négligée. Del Po fut moins habile dessinateur et perdit les bonnes traditions de l'école du Dominiquin.

Après avoir quitté l'église de Sainte-Thérèse, on pénètre dans le quartier de Mont-Oliveto, où d'abord on arrive à une place ornée d'une assez belle fontaine et de la statue en bronze érigée aux frais de la ville, en 1668, à Charles II.

Sainte-Marie de Mont-Olivèto, ainsi que le couvent de même nom et de l'ordre des Olivétains, furent fondés, en 1411, par Gurrello Orriglia, sous le règne de Ladislas, et successivement enrichis par de pieuses donations et la bienfaisance d'Alphonse II, qui les dota de plusieurs fiefs. L'église est une des plus riches en ornements de toutes espèces, principalement en sculptures, et peut-être cette abondance cause-t-elle un peu de confusion ; car en tout, même pour les plus belles choses, il faut rester dans de justes limites, que la raison et un goût épuré posent aisément. Quoi qu'il en soit, et à ne considérer chaque œuvre qu'en elle-même, les bas-reliefs de la chapelle Liguori, par

Jean de Nola, représentant la Vierge et l'Enfant Jésus, saint Jean, saint François de Paule et les quatre Evangélistes, méritent un sérieux examen. A la chapelle del Pezzo, on doit aussi considérer avec attention Jésus appelant saint Pierre dans sa barque, et dans celles de Mastro-Giudici et Piccolomini, une Annonciation de Maïano et une Nativité de Donatello, montrant, par leur style et la fermeté de leur exécution, qu'elles sont l'ouvrage d'artistes florentins. Dans la chapelle du Saint-Sépulcre, les statues, en terre cuite, de Modanino, présentent un double intérêt, sous le rapport de l'art et de l'histoire, en offrant la ressemblance d'hommes célèbres ; Nicodème est le portrait de Pontanus (1), Joseph d'Arimathie est celui de Sannazar ; saint Jean et une autre figure retracent le roi Alphonse II et son fils Ferrandino. Georges Vasari peignit dans le chœur le tableau de la Purification et décora la sacristie ; peintre correct, sage compositeur, dessinateur instruit aux leçons de Michel-Ange, il possède tout ce que l'étude peut donner, mais il lui manque l'élan napolitain.

Le couvent, d'une vaste étendue, a quatre cloîtres ; le second contient un obélisque, quelques petites statues antiques et un bas-relief de Jean de Nola, dont la main habile a retracé l'apparition de Jésus aux disciples d'Emmaüs. Le Tasse, pauvre et persécuté, trouva asile et bienveillante protection dans ce monastère ; c'est sous ses longs portiques, au milieu de leur silence, qu'il composa plusieurs chants de sa *Jérusalem délivrée*. Le cygne de Sorrente ne fut point ingrat, un poëme et un beau sonnet en l'honneur des Olivétains divulguèrent sa reconnaissance.

C'est dans ces mêmes lieux, où retentirent les nobles accents du poëte, que se font entendre aujourd'hui les clameurs de la chicane et le tumulte des affaires ; ce couvent supprimé est actuellement le siége d'une haute cour de justice, d'une municipalité, de l'intendance de Naples et d'autres administrations.

De Mont-Oliveto on entre dans la rue de Tolède, la plus fréquentée, la plus tumultueuse, la plus longue de Naples.

Aux monuments de ce quartier, il faut ajouter le couvent de la Trinité des religieuses (*Trinita delle Monache*), vaste édifice, en forme de croix grecque, dont les architectes furent Grimaldi et Fansaga. Le tableau du maître-autel est de Santafede ; un saint Jérôme, de l'Espagnolet, et deux autres peintures remarquables, sont avec raison, je crois, attribués à Palma l'Ancien : on y retrouve cette couleur vénitienne, ce mélange des tons du Giorgion et du Titien, ce fini précieux sans sécheresse et les airs de tête qui caractérisent cet artiste d'un ordre éminent. Le cloître sert aujourd'hui d'hôpital militaire, et les religieuses ont été transférées à Dona-Regina.

(1) Pontanus, littérateur distingué du xv^e^ siècle, fut poëte et prosateur, et laissa un grand nombre d'ouvrages écrits en latin assez pur ; celui que l'on peut lire encore avec intérêt est son histoire des guerres qui eurent lieu entre Ferdinand I^er^ d'Aragon et Jean d'Anjou, pour la possession du royaume de Naples.

En prolongement de la rue de Tolède, commence celle des Studj, à laquelle aboutit la large voie de Capo di Monte, plantée d'arbres, ornée de ronds-points, tracée en pente sur la colline, et dont l'ancienne roideur a été considérablement adoucie par la construction d'un pont à sept arches traversant un vallon.

Les fameuses catacombes, percées dans la colline, ont donné lieu à une multitude de controverses fondées sur des raisons, les unes probables, les autres absurdes, et il est fort singulier qu'un travail énorme, exécuté aux portes mêmes de l'ancienne ville, n'ait point laissé de traditions certaines sur les causes qui l'ont fait entreprendre. On peut parcourir un espace considérable, et de plusieurs milles, dit-on, dans de longs corridors de quatre à cinq mètres de hauteur et de largeur inégale, contenant des niches creusées sur les parois, souvent superposées au nombre de deux ou trois, et même davantage, selon l'élévation du plafond : c'étaient des *loculi* ou *sepulcreta* ; presque toutes furent revêtues de plaques de marbre que l'on enleva pour former le pavé de la cathédrale de Saint-Janvier ; leurs inscriptions appartenaient à l'ère du christianisme, et jusqu'à présent on n'en a point trouvé d'une autre époque, bien qu'évidemment une grande partie de ces excavations soit de la plus haute antiquité ; les corridors, sinueux en quelques endroits, sont de véritables labyrinthes, et plusieurs, placés en étages les uns au-dessus des autres, communiquent entre eux par des escaliers, ainsi que l'affirment les antiquaires qui les ont attentivement explorés ; quelquefois ils s'élargissent, s'élèvent et forment des grottes d'assez grandes dimensions. C'est là surtout que l'on trouve des débris de corps humains, et que les pestiférés de 1656 furent ensevelis ; l'abbé Romanelli prétendit, en 1814, que plusieurs étaient non-seulement bien conservés, mais encore revêtus de leurs habits. Au reste, ce fait n'est pas impossible, ces catacombes étant creusées dans un tuf volcanique, aride et peut-être imprégné de substances salines ; mais quelle fut leur destination première ? car pour la seconde il n'y a point de doute. Quelques savants ont prétendu qu'elles furent commencées par les Cimmériens pour s'y loger ; mais d'abord, ce peuple, dont Homère fait mention, et si ancien qu'il est presque relégué dans la Fable, occupait Cumes et non le territoire de Naples, et puis est-il probable que des hommes, à l'état demi-sauvage et assez ignorants pour ne pas savoir construire des maisons et même de simples cabanes, entreprennent une opération plus difficile, et surtout plus pénible ? On ne va pas du plus au moins, et ce ne fut jamais la marche de l'esprit humain. Les Troglodytes de l'antiquité habitaient des cavernes naturellement formées dans le sein des montagnes. D'autres ont gravement assuré que ces

immenses souterrains ont été excavés par les premiers chrétiens pour se mettre à l'abri des persécutions ; une pareille opinion se réfute d'elle-même : ces crédules auteurs auraient dû se demander comment ces nouveaux convertis, encore en petit nombre, et surtout proscrits et pourchassés par les autorités locales, auraient pu se livrer à des travaux gigantesques et sortir des entrailles de la terre les déblais qu'ils exigeaient, sans attirer l'attention des magistrats et se dénoncer eux-mêmes. L'opinion la plus probable est donc que ces catacombes, semblables à nos carrières de Paris, furent successivement exploitées pour obtenir des matériaux de construction, qu'ensuite on les convertit en lieu de sépulture, et que plus tard les chrétiens, devenus nombreux et puissants, les consacrèrent à la même destination ; au moyen âge, elles étaient vénérées des fidèles, comme renfermant les restes mortels des premiers évêques de Naples, et l'on y célébrait le service divin dans une chapelle que Romanelli a visitée et dont il a donné la description. Autrefois, ces souterrains avaient plusieurs entrées, telles que celles de la Madona del Pianto, des Capuccini-Vecchii, de Santa-Maria della Vita ; mais la police les a sagement fermées ; et on n'y entre plus que par une seule ouverture, dont l'inspection est confiée à un gardien.

Le collége des Chinois est un établissement unique, mais il décline sans cesse par la difficulté de se procurer des sujets, véritable malheur, non-seulement pour la religion, mais pour l'étude des langues chinoise et tartare, et surtout pour leur bonne prononciation, point si essentiel, que les Européens qui les traduisent parfaitement, ont cependant beaucoup de peine à se faire comprendre des habitants du céleste empire. Fondé en 1726 par le missionnaire Matheo Ripa, à son retour de la Chine, où il avait passé de longues années, ce collége se recrute de jeunes Chinois amenés en Europe à l'âge de de douze à treize ans. Après un séjour prolongé à Naples, et quand ils ont terminé leurs cours de théologie et de sciences, ils repartent pour leur pays natal et courent avec zèle au-devant des privations, des dangers et du martyre. On voit, dans une salle, leurs portraits au bas desquels sont des inscriptions indiquant leurs noms, le lieu et le jour de leur naissance, la date de leur retour à la Chine, celle de leur décès, et s'ils ont succombé pour la foi, il en est fait mention. Cet établissement possède un musée de curiosités chinoises.

Immédiatement à côté du jardin de botanique s'élève l'immense bâtiment de l'hospice des pauvres ou Serraglio, commencé en 1751 sous le règne de Charles III et que l'on continue encore par les ordres du souverain actuel ; plus d'un million de ducats (environ cinq millions de francs) y ont été déjà dépensés, et l'œuvre n'est conduite qu'aux trois cinquièmes. La façade, longue de 352 mètres et qui doit l'être davantage quand elle sera terminée, puisqu'elle n'est

pas égale en ce moment aux constructions en retrait, a un noble et simple aspect. Divisé en cinq parties distinctes, séparées par quatre cours dont l'ensemble offre 540 mètres de développement, ce vaste établissement reçoit plusieurs destinations, et trop peut-être, car l'unité d'administration et une exacte surveillance en deviennent plus difficiles ; sa principale est de servir d'école des arts et métiers pour les orphelins et des enfants de familles indigentes ; on leur apprend diverses fabrications et même la chirurgie, la musique, le dessin, la gravure sur métaux ; une manufacture d'épingles en occupe un certain nombre. Les jeunes filles sont employées à coudre, à filer, à tisser des étoffes et à confectionner des articles de mode. Deux mille enfants sont ainsi instruits et entretenus par le gouvernement. Des sourds-muets y reçoivent aussi l'instruction d'après la méthode française de l'abbé de l'Epée. L'église a cinq nefs, et l'autel, posé au milieu, peut être vu de toutes parts ; cette disposition calculée permet de placer séparément, sous les portiques et dans les tribunes, les sexes et les divers ateliers qui viennent assister au service divin. Quelques légères imperfections que puisse montrer le Serraglio, il n'en est pas moins une fondation vraiment royale et conçue dans un but éminemment utile et charitable.

Je ne parlerais pas ici du Campo-Santo, du cimetière public où chaque jour on ouvre une fosse nouvelle, si, le 2 novembre, fête des Morts, il ne s'y conservait pas un usage évidemment emprunté au paganisme. Le peuple, après avoir prié pour ses parents et ses amis, se répand dans la campagne voisine et se livre en leur honneur, dit-il, et pour consoler les âmes du purgatoire, non-seulement à d'abondants repas, mais à de véritables orgies. Aux larmes succèdent la joie et l'ivresse ; car le Napolitain passe rapidement d'une sensation à la plus opposée.

L'église de Gesù-Nuovo, ainsi nommée au XVI^e^ siècle, après que les jésuites s'y furent établis, est aujourd'hui sous l'invocation de la Trinité-Majeure, et fut érigée en 1470 par l'architecte Novello San-Lucano, sur l'emplacement du palais des princes de Salerne. Un des murs de cette féodale demeure lui sert encore de façade, et par ses lignes sévères présente un singulier contraste avec l'élégance un peu trop mondaine de l'intérieur. Je n'ai pu savoir comment ce palais tomba en puissance ecclésiastique, et si ce fut au moyen d'achat, d'échange ou d'une de ces confiscations souvent infligées alors à des vassaux rebelles. Le temple est en croix grecque ; au point d'intersection de ses branches, d'égale longueur, s'élevait jadis un dôme peint par Lanfranc ; on dit que c'était un de ses plus beaux ouvrages, et on peut le croire s'il avait le mérite des quatre Evangélistes qui subsistent encore sur les pendentifs. Le tremblement de terre de 1688 fit écrouler le reste de la coupole. La chapelle de Saint-Ignace possède six magnifiques colonnes de marbre africain et les statues de

David et de Jérémie par Cosimo ; dans celle de Sainte-Anne on voit une fresque de Solimène, qu'il exécuta à l'âge de dix-huit ans, et au-dessus de la grande porte un Héliodore du même artiste, qui aurait dû s'abstenir de traiter ce sujet après Raphaël : la composition confuse, les expressions forcées, le faible coloris, mettent cette œuvre à une énorme distance de celle du peintre immortel. Le Guerchin décora les voûtes et la chapelle de la Trinité ; au moins, à défaut de noblesse, retrouve-t-on là grandiose et vigoureuse couleur.

Sur la place de la Trinité-Majeure, il faut, pour avoir une idée de la dégradation où l'art peut descendre, s'arrêter devant un obélisque, chef-d'œuvre de mauvais goût et monstrueux assemblage des plus ridicules ornements. Borromini lui-même, cet architecte romain si contourné, si bizarre, n'eût rien produit d'aussi étrangement détestable.

Sainte-Claire date de 1310, et fut construite par Masuccio, grâce à la munificence du bon, sage et bienfaisant roi Robert, de la branche d'Anjou, qui, après 34 ans de règne, mourut au milieu des larmes de son peuple, et fut honoré du surnom de Salomon de son siècle ; amateur de la paix, il tâchait de la maintenir entre tous les souverains ; aussi voit-on sculptés sur sa tombe un loup et un agneau buvant fraternellement dans le même vase. Sainte-Claire est d'architecture gothique, non pas svelte comme celle des contrées du Nord, mais un peu lourde, et se rapprochant du style byzantin, dont la tradition a été longue à s'effacer en Italie, et surtout dans le royaume de Naples, où les Grecs possédaient encore, au XI^e^ siècle, plusieurs villes et une partie du littoral. Le Giotto avait orné les palais de ses admirables fresques ; mais un barbare procurateur de l'église, appelé Bario (que son nom soit flétri à jamais !), les fit couvrir d'un badigeonnage à la chaux pour donner plus de clarté au monument. Un seul de ces tableaux, représentant la Vierge, et placé dans une chapelle, fut épargné ; quels que soient les ravages que le temps a exercés sur lui, on y retrouve tout le talent du véritable restaurateur de la peinture italienne, de celui qui, peut-être, aurait égalé Raphaël s'il eût vécu à la même époque. En 1744, Sainte-Claire fut trop modernisée par de prétendus embellissements d'assez mauvais goût en stucs dorés et des peintures de Conca et de Francesco Mura ; elles font regretter celles que la chaux a détruites, et sont loin de la noble simplicité, de l'expression vraie du peintre toscan. Dans la chapelle des princes de Sanfelice, autrefois souverains de l'île de Rhodes, on voit un Crucifiement de Lanfranc et un très-beau sarcophage antique employé comme tombeau moderne, pour un des membres de cette famille ; cependant cette tombe est toute païenne par ses ornements et ses bas-reliefs. Sainte-Claire est aussi le lieu de sépulture des princes de la dynastie des Bourbons ; mais une autre race royale, celle de la maison d'Anjou, et française également, les y a devancés depuis quatre cents années. Parmi ces tombeaux du moyen âge, plusieurs sont dignes d'attention ; celui de Robert, par Masuccio, est un des plus remarquables ; outre le bas-relief du loup et de l'agneau, dont il vient d'être fait mention, il faut examiner les statues de ce bon roi, car il est doublement représenté : d'abord assis et royalement vêtu, ensuite couché et en habit de moine dominicain ; c'est le seul exemple, connu du moins, d'une pareille singularité. Robert donna lui-même le plan de son monument funèbre, qui fut exécuté de son vivant, et l'artiste dut se conformer à la souveraine volonté. Près de là, repose Charles, duc de Calabre, fils de roi, père de reine, et qui ne monta point sur le trône ; cette reine, Jeanne I^re^, a également son mausolée dans cette église. Comment, après le meurtre odieux de son mari André de Hongrie, et ses mœurs suspectes, fut-elle de son vivant et longtemps après sa mort toujours populaire ? Eut-elle à l'affection du pays des titres que nous ignorons ? C'est un problème historique resté jusqu'à présent sans recherches et sans solution. Si, dans une relation de voyage, on pouvait traiter un pareil sujet et présenter ses conjectures, je me hasarderais à dire que, sortant des rois devenus indigènes par la succession des temps, Jeanne représentait la nationalité napolitaine, tandis que André et les Hongrois, accourus sur ses pas, étaient des étrangers dont les habitudes demi-barbares ne pouvaient sympathiser avec l'élégance comparative des Italiens. Le peuple craignit probablement de voir tomber le sceptre en leurs mains.

Le clocher de Sainte-Claire, qui ne fut jamais achevé, jouit cependant d'une grande réputation et passe pour le chef-d'œuvre de Masuccio ; mais comment un auteur digne d'estime, un voyageur doué de l'esprit d'observation, a-t-il pu dire que ce clocher est d'un beau et pur gothique, et ajouter en même temps qu'au troisième étage on admire l'heureuse innovation du chapiteau ionique, dont l'artiste napolitain doit partager l'honneur avec Michel-Ange ? Ces seules paroles démontrent ce qui est vrai en effet, savoir : que ce morceau d'architecture, quoique digne d'éloges, n'est pas d'un pur gothique, tel que nous l'entendons en France, en Angleterre, en Allemagne ; mais d'un style particulier et inventé par Masuccio.

Vrai musée du moyen âge, pleine des monuments des arts et de souvenirs historiques, la vaste église de Saint-Dominique est, à mon sens, la plus belle de Naples et à coup sûr la plus intéressante. Bâtie en 1284 par Charles II d'Anjou, on voit que l'architecture française de l'époque a eu de l'influence sur ses formes ; divisée en trois nefs ainsi que nos cathédrales du Nord, elle peut donc passer pour gothique, mais d'un gothique à puissants piliers, à fortes membrures et un peu surbaissé : noble construction pourtant, et qui allie une certaine élégance à l'aspect de la solidité.

Il serait trop long de se livrer à une longue description de tous les tableaux, de toutes les sculptures que renferme ce monument, d'autant plus que s'ils sont dus, en grande partie, à des artistes renommés; aucune de ces œuvres ne peut être placée hors de ligne : il faut donc se borner à indiquer les principales ou celles qui offrent quelques singularités. Ainsi le tombeau du cardinal Hector Caraffa présente un étrange contraste entre la qualité du défunt et ses ornements tous mythologiques : anomalie inexcusable, puisqu'ils furent exécutés du vivant de ce mondain prélat, et qu'on ne peut en rejeter la faute sur l'ignorance ou l'irréligion du sculpteur. Le mausolée élevé par l'amitié et la reconnaissance du marquis de Villa Manso au poëte Marini, dont il fut l'héritier, rappelle un des écrivains les plus agréables et les plus purs de l'Italie; celui de Galeazzo Pandone est un des plus beaux ouvrages de Giovanni di Nola. Dans la chapelle de Saint-Jean-Baptiste, deux tableaux du Calabrois où l'on retrouve la force de son coloris; des fresques d'Angiolo Franco, imitant le style et la manière du Giotto et d'une couleur plus vigoureuse, décorent celle de Saint-André et sont de précieux témoins du point où l'école napolitaine était arrivée au milieu du XV^e^ siècle. Près de ces fresques, et comme terme de comparaison, on en voit une autre de Giotto lui-même : on peut ainsi juger le maître et son élève. La chapelle du Crucifix contient deux tableaux du Zingaro que l'on dirait un pastiche d'Albert Durer (1), quoique le peintre napolitain vécût un siècle avant l'artiste de Nuremberg, et que le génie italien n'ait jamais rien emprunté à l'Allemagne. La chapelle de Saint-Dominique prétend montrer le portrait contemporain du fondateur de l'ordre, mais ne serait-ce pas une copie d'après un original que le temps aurait altéré ou détruit? Il ne m'a point paru que ce tableau fût du style de la fin du XII^e^ siècle, dont à peine il reste quelques peintures authentiques, et je ne sais même si l'art était alors exercé en Espagne et en Languedoc, ou Dominique naquit et habita presque toujours. Quant à Naples, il paraît certain qu'il n'y fit aucun voyage : on peut donc douter, sans être trop incrédule, que cette ville soit en possession des véritables traits du saint, et surtout peints d'après nature. Le Titien, Michel-Ange, Caravagé, Raphaël même, si l'on en croit les *ciceroni*, ont contribué à orner ce riche sanctuaire; mais le tableau attribué au divin artiste passe généralement, parmi les connaisseurs, pour une bonne imitation.

La sacristie, presque de la grandeur d'une église, et décorée d'un pavé de marbres divers, de stucs dorés, d'armoires en bois précieux et de peintures de Solimène, d'Andrea di Salerno, de Lanfranc et de Giacomo del

(1) Pastiche est un mot emprunté de l'italien; il signifie un tableau où un peintre a imité la manière, le goût, les formes, le coloris d'un autre, de façon à le lui faire attribuer et à tromper les amateurs.

Po, est surtout remarquable par les douze tombeaux des rois et princes aragonais, ou plutôt les douze sarcophages recouverts de velours rouge portant les armoiries des défunts; car ce sont des coffres en bois ne touchant pas le sol et circulairement posés sur une balustrade. Là est venue s'éteindre cette dynastie dont plusieurs membres eurent de réels talents, mais encore plus de mauvaise foi.

Le cloître est d'une vaste étendue; son ancien dortoir contient la cellule de saint Thomas d'Aquin, aujourd'hui convertie en une riche chapelle; ce Père de l'Eglise, ce profond dialecticien, dont la doctrine et la morale sont empreintes d'une douceur rare pour le temps où il vécut, y composa plusieurs de ses ouvrages, et professa quelque temps la théologie dans la célèbre école de ce couvent, dont la bibliothèque était alors la plus riche en bons manuscrits et la plus volumineuse du royaume de Naples; c'est par cette raison que Saint-Dominique fut le siége de l'université dans le moyen âge.

La place sur laquelle s'ouvre la petite porte de l'église contient les palais de Saluzzo, de Sangro et de Casacalenda; dans celui-ci existe encore la chapelle de Santa-Maria Rotonda, construite sur les fondations circulaires de l'ancien temple de Vesta; on sait que cette forme fut toujours celle des monuments consacrés à la déesse du feu, et que, par un motif traditionnel que l'on ignore, ils étaient d'exiguës proportions. L'église a hérité des colonnes de granit qui soutenaient le temple.

L'église de Santa-Maria della Pietà fut érigée, en 1590, par Francesco di Sangro, prince de San-Severino; ses descendants la firent rebâtir et orner somptueusement; les marbres précieux y sont prodigués; mais ce qu'aucune église ne possède avec plus de profusion relativement à sa grandeur, ce sont des tombeaux, et encore tous appartenant à la postérité de Francesco. Chapelles, entrecolonnements, même les faces des pilastres, contiennent les mausolées de cette foule de Sangri décédés depuis que Santa-Maria est fondée; une statue médiocre ou mauvaise, faisant allusion aux qualités du défunt, et son portrait sculpté dans un médaillon décorent chacune de ces tombes. En général, ces travaux furent accomplis dans le temps de la décadence de l'art, et sont dus aux élèves du Bernin, qui ont tant contribué à le dégrader par leur afféterie, et en faisant consister une grande partie de leur talent à bien tailler et assouplir le marbre, négligeant ainsi la pureté du dessin, la beauté des formes, la noblesse de l'expression pour une véritable main-d'œuvre. Trois de ces statues, le Christ mort, la Pudeur et le Vice repentant, sont détestables, quoique vantées outre mesure par les *ciceroni* et les livrets pompeusement intitulés : *Guides des voyageurs*. Le Christ est entièrement recouvert d'un voile laissant entrevoir, tant bien que mal, les traits de son visage et ses membres amaigris; le *cicerone* s'efforce de vous faire

accroire que ce voile est si artistement sculpté, qu'il paraît imprégné d'une dernière sueur; la vérité, c'est qu'il ressemble à un linceul mouillé, et rien de plus. Est-ce ainsi que l'on devait représenter le Rédempteur et cacher ridiculement sa face divine? Il en est de même pour la mère de don Raimond, car il paraît que les princes de San-Severino avaient une affection prononcée pour les statues voilées; mais celle du père de ce même don Raimond rassemble tout ce qu'on peut imaginer en fait de mauvais goût et de puérilés difficultés vaincues; difficultés, toutefois, surmontées bien plus par le metteur au point (1) que par l'artiste lui-même; elle représente un homme se débattant dans un filet à larges mailles et cherchant à le rompre; c'est, dit-on, un emblème des efforts du défunt, grand pécheur dans sa jeunesse, pour se débarrasser de ses vices lorsque l'âge eut amené de salutaires réflexions : il aurait mieux fait de nous épargner ces confidences et cette stupide allégorie. Les mailles du filet, quoique en partie séparées du corps, sont toutes sculptées dans le même bloc, et c'est là ce qui excite l'admiration des ignorants. Au bout du compte, la patience a suffi à cette œuvre, *difficilis nuga*, indigne de l'art. Une autre statue est aussi ridicule et plus barbare; elle figure Francesco Sangro armé d'une épée, d'un casque et d'une cuirasse, et sortant d'une espèce de coffre renforcé de bandes de fer. Il m'a été impossible de saisir le sens d'une pareille énigme. Santa-Croce, Fansaga, Querolo, ont eu le malheur d'employer leur ciseau à de pareils ouvrages. L'autel possède deux magnifiques colonnes de rouge antique, et le plafond est remarquable par l'habileté de sa perspective; on y a figuré un dôme faisant illusion lorsqu'on se place au point convenu, car c'est un des inconvénients de ces tours de force perspectifs que l'on ne peut considérer que de l'endroit pour lequel les lignes furent tracées. Conca a produit à Sienne le même effet accompagné d'un semblable défaut.

C'est sur l'emplacement du temple de Castor et Pollux, érigé aux frais de Julius Tarsus, affranchi de Tibère, que fut construite au IVe siècle l'église de Saint-Paul, non pas entièrement, mais en conservant l'ancienne façade et les colonnes intérieures; comme elle menaçait ruine après douze cents ans d'existence, on la rebâtit en 1591 sur les plans de Grimaldi, et l'on put encore épargner la façade; mais le désastreux tremblement de terre de 1688 l'ayant fait écrouler, il y eut obligation de la réédifier complétement. Après tant de vicissitudes, il ne reste plus, de ses premiers ornements, que les deux colonnes placées de chaque côté de la porte et les statues mutilées des Fils de Léda, gardées, malgré leur origine païenne, dans un sanctuaire chrétien. L'autel est d'une grande richesse ainsi que son tabernacle, ouvrage de Raphaël Flamand, et composé des pierres dures les plus précieuses; mais ce n'est point cette richesse, toujours alliée au bon goût, qui distingue les églises toscanes. Les chapelles sont également décorées de marbres, de sculptures et de tableaux de Sólimène, Massimo, Marco de Sienne, et, il faut le dire, toutes ces peintures se ressentent de l'époque de décadence où elles furent exécutées. Une de ces chapelles, celle della Purità, possède quatre statues : deux, la Prudence et la Tempérance, sont de Falcon, sculpteur français; mais ce qui est vraiment beau, c'est l'intérieur du couvent; il contient deux vastes cours, dont la première est entourée de vingt-quatre colonnes doriques de granit appartenant jadis au temple de Castor et Pollux, ou au théâtre, car, selon l'usage, les antiquaires n'ont pu se mettre d'accord sur cette question; la seconde cour présente encore un des murs de ce théâtre, où, si l'on en croit Sénèque et Tacite, Néron fit ses débuts scéniques et chanta des vers de sa composition; imitant les acteurs de profession, ce fou, ce monstre couronné s'essayait en province avant de s'avilir aux yeux du peuple romain.

Saint-Philippe-de-Néri est une des plus belles églises de la capitale, quoique sa façade, toute construite en marbre par Lazzari, ait deux rangs de colonnes superposées; distribution d'ordre qui ne doit être permise que lorsque la division du bâtiment en plusieurs étages la rend nécessaire; ainsi les anciens, si pleins de bon sens en tout ce qui touche aux arts, ne l'ont guère appliquée qu'aux cirques, amphithéâtres, où la superposition des corridors et des vomitoires pour l'entrée, la sortie et le placement des spectateurs sur les gradins, était obligatoire.

Divisé en trois nefs, par douze colonnes corinthiennes, ce monument religieux et la sacristie qui en dépend peuvent se vanter de renfermer des tableaux de premier ordre, tels que le Saint-François et le Saint-Jean du Guide; l'Agonie de saint Alexis de Pierre de Cortone; la Sainte-Famille de ce grand coloriste Santafedè; une Gloire à fresque de Saint-Philippe par Giordano; l'Ecce Homo du puissant Ribeira; la Passion du Christ, que l'on doit au vieux Bassano; la Vierge, l'Enfant-Jésus et Saint-Jean, assez beaux pour être attribués à Raphaël; le Saint-Jérôme de Gessi, quelquefois rival heureux du Guide, et d'autres nobles peintures du Dominiquin et de Baroccio, dont les sujets échappent à ma mémoire. Certes, voilà une liste de chefs-d'œuvre; mais on doit remarquer que peu de peintres napolitains ont contribué à la remplir. Saint-Philippe-de-Néri conserve le modeste tombeau de Vico, auteur de la *Science nouvelle* (*Scienza nuova*), qui vécut obscurément et mourut pauvre, et dont les doctrines sont aujourd'hui étudiées et commentées par la génération présente; études et commentaires auxquels cependant il faut se livrer avec prudence. Les restes

(1) On appelle metteur au point, un ouvrier chargé, au moyen de certains instruments et du compas de proportion, de copier en marbre le modèle de terre ou de plâtre du sculpteur. Lorsque cet ouvrier est habile, il reste peu de chose à faire à l'artiste.

mortels de Vico demeurèrent négligés et presque ignorés jusqu'en 1789; alors son fils Gennaro lui fit graver une simple épitaphe, après un demi-siècle d'oubli. Est-ce la gloire du père, que l'on appréciait enfin, qui réveilla le souvenir filial? 150,000 volumes sont déposés dans le couvent.

Nous voici enfin au centre de la vieille et laide ville aux rues étroites, malpropres, où se réfugie le petit commerce et habite la partie infime de la population; c'est là que s'élève la cathédrale de Saint-Janvier, si connue par son miracle annuel; on l'a beaucoup discuté; beaucoup de voyageurs ont exercé, pour s'en moquer, leur verve satirique; mais, en vérité, est-il bien utile, bien prudent même, d'ôter la foi à un peuple violent et grossier dont elle est la seule bride morale? Lorsqu'il se livre à ces émeutes auxquelles il est sujet, essayez donc de l'apaiser en lui parlant philosophie; c'est cependant ce que saint Janvier, plus éloquent que vous, a fait plusieurs fois en liquéfiant son sang; maintenant, que cette liquéfaction soit miraculeuse ou le résultat d'une opération chimique, ne vous en mêlez pas, et laissez au lazzaroue sa croyance; car, si vous la lui ôtez, peut-être ne pourrez-vous rien mettre à la place.

Bâtie sur les ruines des temples de Neptune et d'Apollon, l'église, de beaucoup plus petites dimensions, fut d'abord dédiée à sainte Restitute; Charles Ier d'Anjou, terrible destructeur de la dynastie de Souabe et bourreau du jeune Conradin, commença la réédification de cette cathédrale en 1280. Terminée dix-neuf ans après par Charles II, elle s'écroula lors du tremblement de terre de 1456, et fut reconstruite par Alphonse Ier, sur les dessins de Nicolo Pisano, non toutefois de son argent; l'économe Aragonais trouva plus profitable d'y procéder aux frais des riches et nobles familles, et de leur octroyer, pour dédommagement, la permission d'attacher leurs armoiries aux pilastres. L'architecture se ressent de son époque de transition; d'un genre mixte, elle peut passer pour demi-gothique, les arceaux étant presque en ogive et les pieds-droits s'unissant à trois longues et minces colonnes de granit et de porphyre qu'on avait eu la barbarie de recouvrir d'un stuc blanchâtre, et qu'heureusement on dégageait, en 1838, de cette stupide enveloppe. Un habile architecte cherchait à rendre à la grande nef et aux petites leur caractère primitif; mais là se borne l'architecture du XVe siècle; les colonnes ne s'épanouissent pas en sveltes arêtes pour former, comme dans nos cathédrales, une voûte aérienne; un plafond sculpté et doré touche à la frise, et le chœur est entièrement modernisé. Ce qui seul n'a subi aucun changement, ce sont les deux clochers bâtis par Masuccio et incorporés à l'église; car, à Naples, on ne les en sépare point, ainsi qu'on l'a fait en Toscane et en d'autres lieux d'Italie. Huit arceaux de chaque côté forment la longueur de la nef, et leurs pilastres supportent les statues des évêques napolitains

que la canonisation a sanctifiés; cent dix colonnes arrachées à des constructions antiques, presque toutes en beaux marbres et dispersées dans l'intérieur du monument, lui composent une riche décoration, mais manquant d'unité, d'ordre et de style. Une assez belle Assomption, sculptée par Pietro Bracci, est placée sur le maître-autel, plus remarquable par sa splendeur que par le travail des artistes; mais ses deux candélabres antiques en jaspe doivent être recommandés à l'attention des amateurs. Fontana a transféré au-dessus de la grande porte le tombeau de Charles d'Anjou, ouvrage de Pietro degli Stefani, et grand et sévère comme le rude conquérant qu'il renferme; tout auprès on voit ceux de Charles-Martel, descendant du coupable usurpateur, et de sa femme Clémence. A gauche de cette porte est placé le baptistère, vase antique en basalte égyptien, dont les bas-reliefs représentent les mystères de Bacchus; à côté d'une petite porte de la sacristie se trouve, presque en face de celle de Charles, la tombe d'André de Hongrie, étranglé, sinon par l'ordre, au moins du consentement de Jeanne, son épouse; ainsi la cathédrale garde les cendres d'un roi assassin et d'un roi assassiné; mais le meurtrier a un superbe monument, et l'autre dort en paix dans une humble sépulture.

Me bornant aux objets vraiment curieux, je ne ferai point une minutieuse description de toutes les chapelles de cette vaste église, espèce de labyrinthe composé de plusieurs monuments que la succession des temps a soudés les uns aux autres. Dans la chapelle des anciens princes de Capoue, nouvellement restaurée, il faut observer le tombeau du pape Innocent IV, mort en 1254 à Naples, où il avait transporté son siége pontifical. Ce tombeau du cruel persécuteur de l'empereur Frédéric, et dont l'oreille se ferma aux sollicitations de notre bon roi saint Louis en faveur de son collègue couronné, est l'œuvre de Stefani; on y aperçoit déjà la renaissance de la sculpture. La vaste chapelle des Minutoli était l'ancienne cathédrale du rite latin, comme celle de Sainte-Restitute du rite grec. Masuccio fut son architecte, Tommaso Stefani y peignit la Passion: ce rival de Cimabué n'a point cependant la manière large du peintre florentin, et sa réputation m'a paru un peu usurpée; Pietro Stefani construisit et sculpta l'autel et la tribune: cette chapelle contient donc les premiers essais des trois restaurateurs de l'art à Naples, ou du moins des trois artistes qui ont produit des œuvres de quelque mérite. Celle de Tocco présente les fresques de Bernardo Tesauro, florissant de 1460 à 1480, peintre se rapprochant le plus de la manière moderne, et que deux siècles après Luca Giordano ne citait qu'avec éloge et respect. Ces fresques méritent donc d'être attentivement examinées. Près de la petite porte était placé le tableau du Pérugin, dont la vue opéra une révolution dans l'école napolitaine; devenu historique, il a été transporté

au muséum. L'église de Sainte-Restitute, unie à Saint-Janvier, fut fondée, non par Constantin le Grand, au IVe siècle, mais en 669, par son homonyme, surnommé Pogonate, qui vint alors à Naples, dont les empereurs d'Orient étaient encore souverains. La table du maître-autel est soutenue par des consoles, débris de quelque temple païen; le plus curieux objet qu'elle contienne dans une de ses chapelles est une Vierge en mosaïque, exécutée au VIIe siècle par Tauro; on y retrouve toute la roideur, toutes les formes amaigries, tout le faire de convention des peintres grecs de cette époque. Deux colonnes corinthiennes, également antiques, s'élèvent aux deux côtés de l'autel que le Pérugin enrichit d'une Assomption. Del Fonte, ainsi nommée parce qu'elle possède aussi un baptistère en basalte, a sa coupole entièrement couverte de mosaïques du même âge que celle de Tauro; elles sont semblables par le style et les défauts. En face de Sainte-Restitute brille la chapelle supérieure de Saint-Janvier, appelée du Trésor, non-seulement à cause des sommes immenses qu'elle a coûtées (un million de ducats), mais encore pour les richesses que la dévotion y accumule. Etincelante d'or et de pierreries les jours de fêtes, elle est alors décorée de trente-cinq bustes en argent posés entre quarante-deux colonnes de brocatelle d'Espagne. L'architecte de son intérieur, le Théatin Grimaldi, lui donna une forme ronde, et Fansaga construisit sa façade extérieure en marbre noir et blanc. Aux deux côtés de la porte en laiton, des niches contiennent les statues de saint Pierre et de saint Paul, assez bien exécutées par Finelli. C'est dans ce somptueux sanctuaire que, trois fois par an, s'accomplit le miracle de saint Janvier, huit jours de suite au mois de mai, autant en septembre, et le 16 décembre, pour la fête patronale, au milieu d'un concours énorme de peuple, et surtout de femmes, dont l'ardente, oserai-je le dire, la frénétique dévotion ressemble souvent à de la fureur. Il est difficile d'avoir une idée de leurs cris forcenés, des imprécations qu'elles adressent au saint lorsque la liquéfaction du sang tarde à se faire, et des hurlements de joie qui s'élèvent quand elle est opérée; c'est le *femineus ululatus* de Virgile. Cette église, car sa grandeur lui mérite ce nom, contient de magnifiques tableaux du Dominiquin, de Ribeira, de Massimo, et la voûte porte les preuves du talent de Lanfranc. Tout ce vaste ensemble de peintures avait été confié à Guido Reni; mais la criminelle jalousie de Ribeira et de Corenzo ayant essayé de recourir au poison pour se débarrasser de ce rival, l'illustre élève des Carrache, le prince de l'école bolonaise, fut obligé d'abandonner ses travaux et de quitter Naples précipitamment. On prétend que, dans le but de mieux assurer leur conservation, plusieurs tableaux de cette chapelle ont été peints sur cuivre. Sous la cathédrale, il existe une église souterraine construite en 1492, par le cardinal-archevêque Oliviero

Caraffa, et qui contient sous le maître-autel le corps de saint Janvier. La figure du cardinal, placé à genoux derrière l'autel, passe pour être de Michel-Ange; mais une inspection attentive de cette statue doit faire penser qu'elle est d'un imitateur de Buonarotti. De plus, aucun biographe de ce grand sculpteur n'en fait mention, et cependant presque tous ont scrupuleusement décrit chacune de ses œuvres. On descend au moyen d'un double escalier dans cette église, revêtue de marbre blanc, chargée d'arabesques, de bas-reliefs, et dont le plafond est soutenu par dix colonnes de cipollin.

Sans doute Saint-Janvier est un vaste, un splendide monument, et pourtant il ne fait point naître les émotions qu'on éprouve à la vue des cathédrales de Pise et de Florence; il lui manque ce que possèdent ces chefs-d'œuvre toscans, la simplicité jointe à la grandeur, l'unité de conception et cette empreinte d'un siècle fécond en nobles événements.

Sur la place située devant la cathédrale, on voit le palais archiépiscopal, et un obélisque presque d'aussi mauvais goût que celui de la Trinité-Majeure; Finelli y a néanmoins épuisé tout son savoir-faire; aussi n'est-ce point par l'exécution des seulptures qu'il est blâmable, mais par son style bizarre et ses lignes tourmentées.

Autour de Saint-Janvier, le quartier prend le nom d'Anticaglia, à cause de constructions romaines qui surgissent çà et là et appartiennent, pour la plupart, au théâtre, dont la forme se composait d'un hémicycle uni à un parallélogramme, la première partie destinée aux spectateurs et la seconde à la scène.

Je ne citerai l'église des Saints-Apôtres qu'en souvenir des fresques de la nef et des arcs de la coupole, peints par Lanfranc, œuvre capital du maître, et d'une chapelle où l'architecte Borromini a donné carrière à ses folles inventions; mais elle contient de belles mosaïques exécutées par Calandra, d'après les originaux de Guido Reni.

La place du Marché (*del Mercato*) est la plus grande de Naples. Tout ce qui est nécessaire pour la subsistance et l'habillement du bas peuple qui habite les environs, s'y trouve en abondance et pêle-mêle, l'ordre et la propreté n'étant pas les qualités distinctives des marchés de la capitale. Outre les ventes quotidiennes, il s'en fait de plus importantes le lundi et le vendredi; cette place est alors le rendez-vous des marchands de la ville et des forains; on peut y entendre dans toute leur nationalité le jargon du lazzarone, les patois provinciaux, et admirer leur vive expression et leur énergique laconisme. Souvent le geste supplée à la parole, car le Napolitain est criard et non bavard. *Il Mercato* fut le théâtre de deux grands évenements: c'est là que Masaniello brisa les balances du percepteur de l'impôt indirect, devint roi enivré de sa puissance populaire, et tomba bientôt sous le poids de ses cruautés et de sa

folie. Là aussi, au milieu des pleurs de nos barons français, Conradin monta sur l'échafaud dans sa seizième année : meurtre si odieux d'un enfant royal, qu'aussitôt après l'exécution, un chevalier immola le bourreau sans que personne osât l'en punir. Il faut ici venger une mémoire outragée et combattre de menteuses traditions; non, il n'est pas vrai que Clément IV ait prononcé ces abominables paroles : *Conradi vita, Caroli mors; Caroli vita, Conradi mors*, et dicté le sanglant arrêt; car ce pape était mort avant la bataille du lac Fucin et avant le supplice du dernier rejeton de la maison de Souabe (1).

L'Annonciation, bâtie en 1346 par la reine Sancia, reconstruite en 1540 et incendiée en 1757, fut réédifiée en 1782 sur les plans de Vanvitelli, dont la magnificence coûta 260,000 ducats; elle est d'un style plus pur que celui des monuments du XVII^e^ siècle et du commencement du XVIII^e^; on s'aperçoit, en la voyant, que les bonnes études renaissaient; cette église, une des plus remarquables de Naples, est en croix latine décorée de colonnes de marbre d'un galbe élégant; elle ne possède point de tableaux d'élite, et je ne l'ai citée que comme indiquant une époque de transition et de retour à de meilleurs principes d'architecture. A côté de l'Annonciation s'élève l'hospice des enfants trouvés, qui offre aussi un asile aux filles repenties.

Santa-Maria-del-Carmine, où les marbres et le stuc doré sont prodigués, est plutôt riche par ses matériaux que belle par leur emploi; exiguë d'abord, c'est à Marguerite d'Autriche qu'elle doit son agrandissement. Mère infortunée de Conradin, Marguerite apporta trop tard sa rançon; elle ne put que la consacrer aux sépultures de son fils, de son neveu Frédéric, et les abriter sous un temple. Ces deux princes sont enterrés derrière le maître-autel, dans un lieu si obscur, qu'il faut un flambeau pour lire les inscriptions gravées sur leurs tombes. L'inexorable vainqueur a-t-il voulu dérober à la lumière les preuves heureusement toujours subsistantes de son forfait? Le lendemain de Noël, l'église est remplie d'une foule empressée d'adorer un Christ miraculeux, et une image de la Vierge que le vulgaire croit peinte par l'apôtre saint Luc; mais en réalité, cette Madone est beaucoup plus moderne, et probablement l'ouvrage de quelque artiste grec du Bas-Empire. Dans le couvent attenant à Santa-Maria, et que Marguerite a fondé, une statue de cette impératrice la représente une bourse à la main (2).

NAPLOUSE (Asie Ottomane), capitale de l'ancien royaume de Samarie, est encore aujourd'hui la métropole de la secte des Samaritains. C'est le Sichem de l'Ancien Testament, le Sychar du Nouveau, la Neapolis des anciens Grecs et Romains, le Nabolos des Arabes et autres Orientaux. Cette ville rappelle des souvenirs historiques de 3000 ans. Elle est dans une vallée fertile et agréable, formée par le mont Ébal au nord, et le mont Garizim au sud. Une tradition populaire y place les grottes sépulcrales de Joseph, de Jacob et de Josué, ainsi que le fameux puits creusé par ce dernier; tous ces monuments existent encore. C'est sur le mont Garizim que s'élevait le temple fréquenté par les anciens Samaritains et rival de celui de Jérusalem, et c'est sur cette même montagne que les Samaritains adorent encore Jehovah. *Voy.* GARIZIM.

NARA (Asie), ville de l'empire du Japon, ancienne résidence des empereurs, ville en très-grande vénération chez les Japonais. Cette ville est très-florissante par le grand nombre de ses temples, qui y attirent une foule de dévots de la religion de Bouddha. Le père Almeïda, jésuite portugais, qui la visita sur la fin du XVII^e^ siècle, décrit en détail plusieurs de ces édifices, aussi étonnants par leur étendue que par leurs richesses. Le temple de Koubosi est précédé de trois vastes cours qui s'élèvent en amphithéâtre; on monte de l'une à l'autre par de superbes escaliers. Dans la première cour, on remarque deux figures gigantesques armées de massues; la porte du temple proprement dit est gardée par deux lions d'une taille monstrueuse et d'un travail très-curieux. Au fond du temple on voit la statue de Siaka avec deux autres de chaque côté; elles sont d'une hauteur et d'une grosseur prodigieuses. Tout l'intérieur du temple est revêtu d'une peinture rouge. Le toit avance de plusieurs pieds au-delà du mur. Le monastère, qui est contigu au temple, n'est pas moins remarquable par son étendue, par sa richesse et les beaux jardins dont il est accompagné. La bibliothèque était remplie de livres au point que les fenêtres en étaient presque fermées.

Le temple de Daïbouts est environné d'un portique de 60 toises sur chaque face, et le plafond est soutenu par 98 colonnes de trois toises et demie de circonférence. La statue du dieu est en cuivre et d'une dimension colossale; elle a 14 aunes portugaises de largeur à la poitrine.

Au rapport du géographe Adrien Balbi, tous les ans il part de cette ville une troupe de pèlerins sous la conduite de certains bonzes, dans le but de visiter le fameux temple de Siaka pour l'expiation de leurs péchés. Pendant leur longue marche, ces pèlerins vont nu-pieds et ne vivent que de deux poignées de riz par jour. Le pays qu'ils ont à traverser est montagneux et aride; les bonzes qui les conduisent les soumettent à des pénitences cruelles. Parvenus au lieu de l'expiation, chaque dévot est mis dans les plateaux d'une balance suspendue sur un épouvantable précipice. Là il doit faire publiquement l'aveu de ses fautes. Si les prêtres s'aperçoivent qu'il hésite ou ne fasse

(1) Clément IV mourut à Viterbe, le 29 novembre 1268, et Conradin, le 26 octobre 1269.

(2) *Voyage dans l'Italie méridionale*, par M. Fulchiron (année 1844), Paris, Pillet aîné, 4 vol. in-8°.

pas des aveux complets, ils ôtent le contre-poids de la balance, et le malheureux est précipité dans l'abîme. Les pèlerins prennent ensuite congé des bonzes, après leur avoir toutefois payé chacun la valeur de 12 francs. (*Abrégé de géographie*, par Adrien Balbi.)

NARE-O-KEAVE (Océanie). Dans les environs immédiats d'Honono, dans l'île d'Hawaï, sur une chaussée de lave qui s'avance très-loin dans la mer, s'élève le Nare-o-Keave, célèbre moraï ou ossuaire des rois et des princes d'Hawaï depuis six ou sept cents ans.

Ce temple, autrefois le plus renommé de l'île, tombe aujourd'hui en ruine, et de tous les travaux élevés dans son enceinte la chapelle seule est encore debout, bien conservée et bien entretenue. Un *tabou* sévère en interdit encore l'entrée; mais de la porte on aperçoit, gisant à terre, des morceaux de nattes et d'étoffes, des débris de vêtements, et dans tous les angles du bâtiment, des faisceaux d'ossements humains, soigneusement blanchis, et attachés avec des tresses en bourre de cocotier.

L'intérieur de ce moraï ou ossuaire est rempli de statues en bois et de figures en plumes rouges; leurs bouches sont démesurément fendues et garnies de dents de requin, et leurs yeux sont en nacre de perle.

Autrefois ce moraï, bien entretenu et fortement construit, était entouré d'une cour pavée en dalles bien assemblées. Le toit était recouvert de feuilles de *ti* artistement unies, et une palissade serrée ceignait tout l'édifice. La cour intérieure était pleine de figures grotesques et d'effigies grossières, représentant les divinités tutélaires du lieu. On reconnaissait le grade ou le rang de ces divinités aux ciselures plus nombreuses et mieux exécutées, surtout vers la tête; mais elles étaient toutes de même taille. *Voy.* l'*Océanie* par M. D. de Rienzi.

NARRAINGANG (Inde), dans le Bengale.

On visite auprès de Narraïngang, dans le Bengale, une trace du pied de Mahomet, très-vénérée par les dévots musulmans qui viennent la voir en grand nombre de Dacca et des villes adjacentes. *Voy.* BÉNARÈS, CATTACK, GOUR, etc.

NAXOS (Grèce). C'est aujourd'hui Naxie ou Naxia, la plus grande, la plus agréable et la plus fertile des Cyclades. Il y a dans cette île une petite ville du même nom, qui est le siége d'un archevêché catholique et d'un évêché grec.

Cette île a été remarquable comme ayant été le noyau du duché de Naxie, fondé par Marc Sanudo, noble vénitien, et qui était devenu depuis un des principaux États de cette partie de l'Europe pendant le moyen âge.

On y voyait autrefois un temple de Bacchus, dont on montre encore des vestiges. Bacchus passait pour avoir fait un assez long séjour dans l'île de Naxos, et les habitants croyaient lui être redevables des excellents vins qu'elle produisait.

NAZARETH ou NASRA (Palestine), petite ville située dans la fameuse plaine d'Esdrelon, qui était la partie la plus fertile de la terre de Chanaan. Cette plaine est couverte des plus riches pâturages. Elle servit de lieu de campement aux armées, depuis Nabuchodonosor, roi d'Assyrie, jusqu'à l'expédition des Français en Egypte sous la conduite du général Bonaparte. Ainsi, Juifs, Gentils, Sarrasins, Croisés, Egyptiens, Persans, Druzes, Turcs, Arabes, Français, y ont tour à tour déployé leurs étendards.

Mais ce qui est infiniment au-dessus de tout ce vain bruit d'armées et de destruction, ce qui assure à Nazareth une gloire incomparable, c'est que Notre-Seigneur Jésus-Christ y résida avec sa famille jusqu'à l'âge de trente ans; c'est que non loin de là est le joli petit village de Cana (*Voy.* ce mot), où le Sauveur fit son premier miracle.

Voici ce que le P. de Géramb, qui a visité Nazareth en 1832, dit de cette ville célèbre :

« Nazareth, que les habitants trouvent assez bien bâtie, comparativement aux autres villes du pays, n'est réellement qu'une bourgade pauvre et misérable. Elle ne présente en général que de petites maisons irrégulièrement groupées sur le penchant et au pied d'une montagne qui s'élève en amphithéâtre et la domine. Les édifices les plus considérables sont : le monastère, qui est beau, vaste et construit avec un extrême solidité; une ancienne église chrétienne, convertie par les Turcs en mosquée, et un *kan* très-grand et très-commode à l'entrée de la ville, sur la route de Jaffa.

« On y voit en outre quelques maisons particulières qui sont d'une construction passable, et font supposer une certaine aisance dans leurs propriétaires.

« La population est d'environ 3000 habitants. Elle se compose de catholiques, de maronites, de Grecs schismatiques et de Turcs. Les premiers sont les plus nombreux.

... « L'église est dans l'intérieur du couvent. La jalousie des Turcs et la tyrannie des gouverneurs ne permirent pas dans le temps qu'elle fût achevée, et c'est la cause à laquelle il faut attribuer la disproportion qui existe entre sa longueur et sa largeur, disproportion dont l'œil est sensiblement choqué quand on y entre. Du reste, elle est très-belle, et surtout tenue avec une propreté remarquable.

« C'est dans cette église qu'est renfermé le lieu auguste et à jamais béni où s'opéra le grand, l'ineffable mystère de miséricorde et de salut, le divin mystère de l'Incarnation.

« Ce fut là que « l'ange Gabriel fut envoyé « par Dieu... à une vierge mariée à un « homme nommé Joseph, de la maison « de David, et le nom de la vierge était « Marie.

« Et l'ange étant entré vers elle, dit : Je « vous salue, Marie, pleine de grâce; le Sei- « gneur est avec vous; vous êtes bénie entre « toutes les femmes.

« Marie, en entendant ces paroles, fut

« troublée, et elle pensait à ce que pouvait « être cette salutation.

« Et l'ange lui dit : Marie, ne craignez « point, car vous avez trouvé grâce devant « Dieu.

« Voilà que vous concevrez en votre sein, « et vous enfanterez un fils, et vous l'appel- « lerez du nom de Jésus.

« Il sera grand ; il s'appellera le Fils du « Très-Haut, et le Seigneur Dieu lui don- « nera le trône de David son père, et il « règnera sur la maison de Jacob éternel- « lement.

« Et son règne n'aura point de fin.

« Or, Marie dit à l'ange : Comment se « fera ceci, puisque je ne connais point « d'homme ?

« Et l'ange répondant, lui dit : Le Saint- « Esprit viendra en vous, et la vertu du « Très-Haut vous couvrira de son ombre ; « c'est pourquoi le Saint qui naîtra de vous « s'appellera le Fils de Dieu ..... car rien ne « sera impossible à Dieu.

« Or, Marie dit : Voici la servante du Sei- « gneur ; qu'il me soit fait selon votre parole, « et l'ange s'éloigna d'elle... » (S. Luc. ch. I, v. 26 et suiv.)

« On descend au lieu où se trouvait Marie par un large et magnifique escalier de marbre blanc. Comme tous les autres sanctuaires de la Palestine, celui-ci est placé sous un autel, sur lequel des lampes ardentes sont continuellement entretenues. Sur une table, également de marbre, on lit, écrits en gros caractères, ces mots, les plus augustes, les plus mémorables, la plus énergique expression de l'amour infini de Dieu pour les hommes :

VERBUM CARO HIC FACTUM EST.

« Derrière l'autel sont deux chambres taillées dans le roc, qui faisaient partie de la maison de saint Joseph. Il suffit de les voir pour demeurer convaincu que c'est là un ouvrage des temps antiques. Elles présentent ensemble une longueur de 20 pieds sur 10 de large. La seconde communique à la première par un petit escalier dont la largeur est inégale. Dans celle-ci se trouve un autel surmonté d'un tableau médiocre représentant la Sainte Famille, et sur lequel on lit :

HIC ERAT SUBDITUS ILLIS.

« Sur le devant était construite une autre chambre, dont la longueur devait être de 17 à 18 pieds et la largeur de 8 ou 9.

« On rencontre encore à Nazareth quelques maisons semblables à celle de saint Joseph, c'est-à-dire petites, peu élevées, et communiquant sur le derrière à une grotte pratiquée dans le flanc de la montagne.

« L'église de Nazareth est sans doute de tous les temples de l'univers celui qui inspire la dévotion la plus vive, la plus tendre pour la sainte Vierge. Partout on y rencontre son image. Le catholique ne cueille pas une fleur qu'il n'en fasse hommage à Marie et ne la dépose sur son autel. De tous côtés

s'offrent des inscriptions en son honneur. Sur toutes les portes, sur tous les murs on lit ces mots : *Je vous salue, Marie.* En un mot, ce doux nom se retrouve partout.

« On remarque dans le chœur des Pères franciscains un tableau d'une assez grande dimension représentant cette Vierge divine. Bien qu'il ne soit pas d'une main habile, l'effet en est admirable et on ne peut plus gracieux. Le peintre a su donner aux traits qu'il a prêtés à Marie une expression si touchante et si douce, qu'après s'être arrêté à le contempler longuement une première fois, on ne s'en éloigne que pour revenir le contempler encore. C'est aux pieds de cette image que les catholiques de Nazareth vont chaque jour offrir le tribut de leurs prières à celle qu'ils regardent comme étant spécialement leur protectrice et leur toute-puissante patronne...

... Sainte Hélène avait fait construire à Nazareth la plus belle église qu'il y eût en Orient, et y avait renfermé les saints lieux dont je viens de vous entretenir. Une colonne y marquait l'endroit d'où l'ange Gabriel salua Marie, et à deux pieds de là une autre indiquait la place où se trouvait alors cette chaste vierge. Il ne reste plus de l'église que quelques débris qui en rappellent la grandeur ; mais la première des deux colonnes subsiste entière ; la seconde a été brisée par des misérables qui s'étaient imaginé que dans son intérieur elle recelait des trésors. On en voit encore près du sanctuaire la partie supérieure, qui, par une cause inconnue, et que plusieurs croient miraculeuse, est demeurée suspendue à la voûte.

« En 1251, le jour même de la fête de l'Annonciation, 25 mars, saint Louis, le plus grand et le plus vertueux des rois de France, vint communier au pied de l'autel élevé tout près de ces colonnes (1).

... « J'ai eu le bonheur de recevoir la sainte communion au même lieu, au même autel, demandant humblement à Dieu qu'il daignât mettre dans mon cœur des sentiments de piété et d'amour aussi ardents, aussi vifs que ceux du saint roi.

« A 130 ou 140 pas de là était la maison où l'époux de Marie exerçait le métier de charpentier. On en désigne encore la place sous le nom de *Boutique de saint Joseph.* Cette boutique avait été transformée en une église assez vaste ; les Turcs en ont détruit une partie ; il en reste une chapelle où l'on célèbre tous les jours le saint sacrifice de la messe. Au-dessus de l'autel est un tableau fort médiocre représentant le saint occupé au travail et aidé par l'enfant Jésus...

« Non loin est la synagogue où Jésus enseignait, lorsqu'il en fut chassé par les Juifs, et conduit au sommet de la montagne d'où ils voulurent le précipiter (S. Luc, ch. IV, v. 16-30).

... « Cette synagogue est un édifice voûté,

(1) Voyez l'*Histoire de France* de Daniel, t. III.

construit en pierres de taille, long de 30 pieds ou environ, sur 15 ou 16 de large. Elle appartient aux Grecs schismatiques, qui l'ont convertie en une église. Les Pères franciscains sont en possession d'y aller dire la messe.

« A trois cents pas de la synagogue, est une chapelle dans laquelle se trouve renfermé un quartier de rocher d'une forme irrégulière, long d'environ 12 pieds et large de 9 ou 10 dans ses plus grandes dimensions, sur lequel on croit que le Sauveur prenait quelquefois ses repas avec ses disciples. Une inscription latine avertit *que cet endroit a été sanctifié par la présence de Jésus-Christ, avant et après sa résurrection*...

... « En revenant à Nazareth, on aperçoit à moitié chemin, sur une colline, les ruines d'un monastère jadis habité par des religieuses, et celles d'une très-belle église bâtie par sainte Hélène, et dédiée à la sainte Vierge sous le nom de Notre-Dame *del Tremore*, Notre-Dame-de-l'Effroi. Selon quelques-uns, Marie se trouvait déjà à cet endroit lorsque les Juifs traînaient son fils vers le sommet de la roche escarpée pour l'en précipiter. Selon d'autres, à la nouvelle des homicides projets de ces furieux, elle y avait couru en hâte; mais étant arrivée trop tard, *saisie d'effroi*, elle n'avait pu aller plus loin. Et la sainte, l'excellente mère de Constantin, avait voulu qu'un monument religieux élevé par ses soins rappelât la profonde douleur de la plus sainte, de la plus tendre de toutes les mères.

... « A un quart de lieue d'ici, est un puits qui porte le nom de *Marie*. Il est aujourd'hui renfermé dans l'église des Grecs schismatiques, qui tout près ont élevé un autel. La tradition raconte que la sainte mère de Jésus allait habituellement y puiser l'eau dont elle avait besoin; et pour se convaincre qu'il devait en être ainsi, il suffirait de considérer que l'eau est extrêmement rare, soit à Nazareth, soit dans les environs.

« Le chemin qui y conduit, bordé de nopals et d'arbres fruitiers, offre une promenade charmante, que l'aspect des montagnes voisines et des champs couverts de moissons rend encore plus pittoresque.

« L'eau de ce puits, grossie par celle d'une autre source, déborde constamment, et s'écoule dans un vaste réservoir construit cent pas plus loin, qu'on appelle *la Fontaine de Marie :* c'est là que la plupart des habitants vont en chercher.

On voit aussi à peu de distance de Nazareth le mont Thabor, où s'opéra la divine transfiguration de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en faveur de trois de ses disciples, Pierre, Jacques et Jean. On lit dans saint Luc, c. 9; saint Matthieu, c. 17, et saint Marc. c. 9, que Jésus s'étant mis en prière sur une montagne haute et écartée, où il avait conduit ses trois disciples, son visage leur parut tout à coup resplendissant comme le soleil, et ses vêtements d'une blancheur éblouissante. Moïse et Elie apparurent à ses côtés et s'entretinrent avec lui. Ils étaient plongés tous trois dans une nuée lumineuse, d'où sortit une voix qui fit entendre ces paroles : « Voilà mon Fils bien-aimé en qui « j'ai mis mes complaisances; écoutez-le. » Les trois disciples étant tombés la face contre terre, Jésus les releva, les rassura et leur défendit de publier ce miracle avant sa résurrection.

On voit au mont Thabor une grotte où l'on a construit trois autels en mémoire des trois tabernacles que saint Pierre proposa d'y élever; tous les ans les Pères latins y célèbrent la messe le jour de la Transfiguration. *Voy.* THABOR.

C'est aussi dans les environs de Nazareth qu'on rencontre plusieurs lieux où Jésus-Christ fit des miracles : le champ des épis, l'endroit de la multiplication des cinq pains et des sept poissons, le mont des béatitudes, sont les plus remarquables; tous les ans les moines s'y rendent processionnellement pour chanter l'Evangile le jour de leur commémoration. Nous engageons nos lecteurs à consulter l'article LORETTE, où ils trouveront tous les détails désirables sur la sainte maison habitée à Nazareth par la Sainte Famille et sur sa miraculeuse translation.

NECTAIRE (SAINT-), en France, dans le département du Puy-de-Dôme, en Auvergne.

Le village de Saint-Nectaire, Senneterre ou Senecterre, est situé à 19 kilomètres d'Issoire, au milieu d'un paysage sévère, dans un amphithéâtre de granit. Sa vieille église, qui date du IXe ou du Xe siècle, semble suspendue au-dessus d'un précipice. Aux environs jaillissent des sources précieuses d'eau minérale. Une petite rivière qui coule au sud des maisons, franchit à quelque distance une digue volcanique d'où elle retombe en cascade. Parmi les autres curiosités que les guides signalent aux voyageurs, l'une des plus dignes d'une excursion est un dolmen appelé par les habitants la *Pierre-Levade*. L'ancien château de Saint-Nectaire a laissé quelques souvenirs dans la population. La veuve de Guy-Excupery, l'un de ses possesseurs, fut une sorte d'héroïne comme il s'en trouvait encore en France à la fin du XVIe siècle : elle guerroyait à l'exemple de ses pères, et chevauchait par le pays à la tête de ses gentilshommes : entre autres faits d'armes où elle se fit remarquer par son intrépidité, on cite une attaque qu'elle dirigea contre les troupes du seigneur de Londi qui assiégeaient le château de Miremont; elle se battit vaillamment et blessa mortellement d'un coup de pistolet le bailli d'Auvergne.

NEFFIACH (France), dans le département des Pyrénées-Orientales.

Sur un mamelon isolé qui domine au loin les vallons de la Tet et de l'Agly, on remarque l'ermitage de Féra-Réal, qui a remplacé une forteresse bâtie par les Romains. Dans le XVe siècle, un pieux suzerain y érigea une chapelle sous l'invocation de la sainte Vierge, où il se fait encore aujourd'hui un grand pèlerinage.

NÉHÉMIE (PUITS DE), en Palestine, près de Jérusalem. Ce puits est ainsi appelé parce

que Néhémie, à son retour de Babylone, y retrouva le feu sacré que les prêtres y avaient caché autrefois par l'ordre du prophète Jérémie. Il est très-profond et entouré de bâtiments qui ressemblent aux débris d'une mosquée, et dans lesquels se trouvent plusieurs réservoirs où les troupeaux vont se désaltérer.

NÉMI (Italie), près d'Albano.

Ce lieu était visité très-souvent autrefois par ceux qui venaient y prier Diane *Nemorensis*, dans son bois sacré. On sait que le lac voisin, qui s'appelle aujourd'hui le lac de Némi, portait autrefois le nom poétique de *Speculum Dianæ*.

NEPTUNE (Italie), ville des Etats-Romains, à 58 kil. de Rome. *Voy.* NETTUNO.

NESLE-LA-REPOSTE (France), lieu dépendant de Nogent-sur-Seine, département de l'Aube. On y voyait une abbaye de Bénédictins, fondée en 501 et qui jouissait d'une grande célébrité dans le pays.

Les ruines de cette antique abbaye ne consistent plus qu'en une tour carrée supportée par quatre arcades.

NETTUNO (Italie), ancienne ville des Etats-Romains, qui s'appelait Cœno dans l'antiquité. Cette ville, dit un voyageur, tire son nom moderne du célèbre temple de Neptune, renfermé dans l'enceinte d'Antium : ainsi cette grande cité s'étendait jusque-là et les débris de sculptures et de colonnes, épars dans la campagne, le démontrent. On aperçoit encore au fond de la mer les substructions que le temps et les flots ont épargnées; c'est là seule antiquité subsistante encore à Nettuno, détruit par les barbares, longtemps au pouvoir des mahométans, et réédifié au moyen âge.

Le fortin, destiné à sa défense, date du XV^e^ siècle; mais ce qui est singulier, ce qui fixe l'attention des voyageurs, c'est le costume des femmes : il rappelle celui des Sarrasins, qui, comme on vient de le dire, s'emparèrent de Nettuno, probablement pendant les discussions des papes avec les rois de Naples, dont ces Africains étaient les alliés. Peut-être aussi leur occupation remonte-t-elle au temps du pontificat de Léon IV, élu en 847, lorsqu'ils firent une dangereuse irruption sur les côtes romaines; c'est un fait historique à éclaircir.

Cette ville avait acquis aussi quelque célébrité à cause de ses temples de la Fortune (*Voy.* ANTIUM), de Vénus, d'Esculape, et d'un palais de campagne qu'y avaient les empereurs romains.

L'ancien port qui existait à Nettuno fut détruit par Numicius en l'an de Rome 284. Dans les environs de cette petite ville on remarque le promontoire de Circé sur la frontière orientale des Marais Pontins. Le palais de cette célèbre magicienne s'élevait à l'endroit occupé maintenant par la petite ville de San-Felice.

NEUFCHATEAU (France), dans le département des Vosges. *Voy.* DOMREMY.

NEUVILLE-EN-HEZ (LA), en France, dans le département de l'Oise.

On dit que saint Louis naquit en ce lieu, ce qui est dénué de preuves, et qu'il ne fut que baptisé à Poissy.

Dans la forêt, il y avait un couvent de Cordeliers sous le titre de Notre-Dame-de-la-Garde.

NEUVILLE-AUX-JOUTES (LA), en France, dans le département des Ardennes.

Il y existait jadis un collége de druides, et, à une petite distance, un temple de Jupiter.

On a trouvé sur son territoire des urnes funéraires, des tombeaux, des souterrains et des monnaies romaines.

NEUWILLER (France), petite ville de l'Alsace, département du Bas-Rhin, arrondissement de Schelestadt. Elle est située au pied des Vosges.

On y remarque une ancienne abbaye de Bénédictins qui porte son nom. Sa fondation remonte au VIII^e^ siècle ; elle fut la proie des flammes à plusieurs reprises. Deux anciennes chapelles adossées au chœur et placées l'une au-dessus de l'autre paraissent être un reste de la construction primitive. Les voûtes à plein cintre de celle du bas sont supportées par des colonnes simples fort basses, à chapiteaux cubiques unis. Dans celle du haut, les arceaux que surmonte le plafond sont soutenus par des colonnes du même genre ; deux de leurs chapiteaux sont ornés de sculptures fort remarquables. Ces chapelles sont terminées à l'orient par trois absides semi-circulaires sans ornements; elles sont séparées du chœur par un mur, et présentent, avec ce dernier et le reste de l'église, une succession de styles curieux à étudier. Les chœurs et les ailes appartiennent au style byzantin orné. Des sculptures d'un goût et d'un travail parfaits se remarquent sur les chapiteaux de plusieurs colonnes et autour d'une porte de l'aile méridionale qui s'ouvre vers l'ouest. La nef est de l'époque de transition ; sa partie orientale est plus récente que l'autre. Une porte de l'aile méridionale, qui s'ouvre du côté de l'ouest, est surmontée d'arcs en plein cintre; des colonnes minces garnissent ses faces rentrantes : elle était décorée de sculptures d'un travail admirable et de clochetons transparents qui devaient être d'un effet très-gracieux ; malheureusement on n'en voit que de faibles vestiges. Une façade, construite au commencement du siècle dernier, termine cette église à l'occident.

Une seconde église fut construite au XII^e^ siècle, en dehors de l'enceinte de l'abbaye, sous l'invocation de saint Adelphe; son portail occidental offre l'aspect d'une véritable antiquité : deux tourelles semi-circulaires très-massives s'élèvent des deux côtés d'une porte en plein cintre, surmontée d'une rose byzantine. A l'intérieur, des piliers octogones supportent, du côté de l'occident, des arceaux ronds et des arcs légèrement pointus. On a ajouté à cette église un chœur de style gothique. Les piliers sveltes et gracieux sont formés par quatre colonnes engagées en forme de trèfle à quatre feuilles autour d'un noyau carré.

NIAMTZ, en Moldavie; petite ville remar-

quable par son site pittoresque et par son vaste monastère, où se trouve une image de la Vierge, en argent massif, visitée annuellement par un grand nombre de pèlerins. (*Abrégé de géographie*, par Adrien Balbi.)

NICEY (France), dans le département de la Côte-d'Or.

On voit aux environs la fontaine Saint-Gengoult, qui était jadis le but d'un grand pèlerinage qui a dégénéré en fête mondaine.

NICOLAI ou Wats-Nicolaï-Leghetté, à l'ouest de Donifars en Géorgie. Les gens du pays y font de nombreux sacrifices, et prétendent que leur saint leur apparaît très-souvent sous la forme d'un aigle. Il faut remarquer que les aigles doivent se montrer fréquemment dans une caverne où abondent les débris des victimes immolées.

Le mot Wats-Nicolaï-Leghetté signifie à la lettre *Caverne de Saint-Nicolas.*

NICOMÉDIE (Bithynie). Auprès de cette ville, à environ 2 kilom., on voyait autrefois plusieurs arbres appelés *coucouvia*, qui portent un petit fruit noir et renferment une grosse pierre de dix pieds de hauteur sur trois de large. C'est là, dit la tradition grecque, que fut enterrée sainte Barbe ; et les gens du pays visitaient ce lieu sacré avec la plus grande dévotion. Voilà l'histoire qu'on fit à Paul Lucas, qui visita ce pays du temps où M. de Ferréol était ambassadeur à Constantinople.

Sainte Barbe était fille d'un nommé Dioscorus, de la ville de Nicomédie; après avoir souffert le martyre pour la foi avec beaucoup de constance sous l'empereur Maximilien, on la mit en cet endroit, sous ces deux pierres dont l'une était à sa tête et l'autre à ses pieds. Les chrétiens du pays, ajoute-t-il, disaient que ces arbres y ont crû par miracle; le papas me racontait toutes ces merveilles en marchant. A mesure que nous avancions, le chemin se trouvait pavé de pierres de plus en plus belles ; il m'assura que sous ce beau chemin il y avait eu une église magnifique où avaient été ensevelis plus de vingt mille martyrs ; que pour preuve de ce qu'il avançait, je n'avais qu'à faire attention à l'odeur qui en sortait. Il est vrai que j'eus l'odorat frappé d'une odeur fort agréable dès que nous fûmes auprès de cet endroit ; une chose particulière, c'est qu'elle se sent beaucoup plus des deux côtés que sur le lieu même; j'en attribuai la raison aux avenues qui y conduisaient autrefois, et qui apparemment étant moins comblées que les voûtes laissaient passer plus facilement les exhalaisons des parfums dont ces corps ont été embaumés.

L'église de Saint-Pantaléon est à quelque distance de ces ruines ; à la porte, il y avait seulement au haut plusieurs ornements dont il serait inutile de parler. L'église était assez belle, dit notre voyageur, pour une église grecque. Le corps de saint Pantaléon est dans un caveau fort creux, que l'on a fait dessous ; mais son corps n'y est plus, et l'on me dit qu'il avait été volé (1).

Nicomédie s'appelle aujourd'hui Isnikmid : elle fut aussi la patrie de sainte Julienne. *Voy.* Val-Saint-Germain (Le).

NIEDERHASLACH (France), en Alsace, dans le département du Haut-Rhin.

Ce village doit son origine au culte particulier des environs pour la châsse de saint Florent, qu'on remarque encore aujourd'hui, selon Briand de Verzé, à l'entrée du sanctuaire de l'église, dans une armoire grillée.

Dans une représentation du sépulcre de Notre-Seigneur, les gardes ont le costume du moyen âge.

NIL (Egypte), fleuve sacré de l'ancienne Egypte et l'un de ses plus grands dieux. Ses sources sont toujours restées inconnues aux anciens, mais ses débordements périodiques ont sans cesse entretenu l'abondance sur ses rives.

Le culte des anciens habitants de l'Egypte s'est perpétué en quelque sorte chez les nouveaux maîtres de ce sol antique, et les bords du fleuve sont couverts aujourd'hui de mosquées, de pieux santons où viennent prier souvent les dévots sectateurs de l'islamisme.

La question des sources du Nil est la plus importante que la géographie ait jamais soulevée. On aurait pu la résoudre dans la ville de Meroé, cette capitale antique si florissante et si célèbre, dont on ne connaît aujourd'hui ni l'origine, ni la langue, ni l'histoire ; mais Hérodote ne nous dit rien sur ce grand mystère, quoiqu'il ait recueilli la précieuse tradition que le berceau des Coptes est sur le plateau lointain de la haute Ethiopie. Bien des siècles plus tard, le roi de Macédoine, entré par droit de conquête dans le temple de Jupiter-Ammon, questionna en vain ses prêtres sur l'origine d'un fleuve célèbre depuis les premiers âges du monde.

La plus ancienne approximation à la solution de la grande énigme se trouve dans Eratosthène, qui nous apprend que le Nil se compose de deux principaux affluents ayant leurs sources dans deux lacs ; et Ptolémée appelle ces lacs des marais, ce qui s'accorde, comme on le verra plus loin, avec nos dernières découvertes. Ces deux affluents furent plus tard dénommés par les Arabes, qui mirent la source du fleuve Blanc dans les Djebel-el-Kamer (montagnes des Gamrou), et comme l'écriture du Koran manque de ces lettres capitales qui désignent si précisément chez nous un nom propre, les Européens ont traduit ces mots par *Montagnes de la Lune.*

Au premier coup d'œil, la recherche des sources du Nil peut paraître oiseuse en pratique, quelque importance qu'on lui assigne en théorie, pour bien comprendre la géographie de l'Afrique centrale. Mais si l'on réfléchit qu'il est impossible de pénétrer dans l'intérieur d'un vaste continent sans étudier et connaître ses peuples, leurs lois et leurs cultes, aussi bien que les chaînes de monta-

(1) Paul Lucas, *Voyage dans l'Asie Mineure*, ch v, t. 1, p. 65 et suiv.

gnes et la configuration des bassins, on cessera de s'étonner de l'acharnement des savants, qui proposaient encore, il y a quelques années, le problème de la source du Nil comme un des plus importants de l'histoire physique du globe : visiter les sources, c'est résumer des réponses à toutes ces grandes questions. D'ailleurs, la haute Ethiopie, étant dépourvue des éléments qui font naître et fleurir un grand commerce, n'a jamais attiré l'attention des négociants qui font connaître un pays avec tant de détails, ni celle de ces conquérants qui brisent les plus fortes barrières, et racontent l'histoire et la géographie du pays vaincu pour élever un monument à leur gloire. A vrai dire, la haute Ethiopie n'a pas laissé d'avoir, comme l'Europe, ses hordes envahissantes; mais ces conquêtes eurent lieu dans les premiers âges du monde, alors que l'homme était trop novice pour comprendre l'importance des annales écrites, qui enseignent aux siècles à venir les folies et la sagesse de leurs pères.

Envisagée dans toute sa généralité, la question qui nous occupe est des plus complexes. Commençons par nous demander quels sont les caractères qui font reconnaître, parmi les divers tributaires du haut cours d'un fleuve, celui qu'on doit regarder comme l'affluent principal dont la source peut être prise pour celle du fleuve lui-même. En général, on se laisse guider par l'opinion reçue dans le pays, car l'homme est toujours esclave du préjugé. Mais la voix des indigènes ne saurait être invoquée sur la vraie origine du Nil ; car au-dessous de Kharthoum, tous les riverains ignorent cette origine, et au-dessus de ce point ils ne connaissent même pas le mot *Nil*. Privé du secours si commode du consentement universel, le géographe a recours à l'une des considérations suivantes: la source du fleuve est celle de la rivière affluente qui a la même direction que celle de la partie inférieure du fleuve lui-même; ou bien, on doit regarder comme tributaire principal celui qui apporte le plus grand volume d'eau au point de la jonction avec les autres affluents. Ce dernier caractère, qui est généralement le résultat d'un plus long parcours, et par conséquent d'un bassin plus étendu, a motivé l'opinion de la grande majorité des géographes qui mettent le Abbay au-dessus du Didesa, et qui regardent le fleuve Blanc comme le vrai Nil, à la préférence du fleuve Bleu.

Quelques personnes, rejetant les principes ci-dessus posés et qui sont puisés dans la nature des choses, ont voulu rechercher quel était au-dessus de Khartoum, le vrai Nil des anciens, et un auteur anglais a choisi le Abbay d'après des motifs qui nous sont inconnus. Nous avons essayé de résoudre cette question par les indigènes, d'après la croyance que si le nom de *Nil* est d'origine éthiopienne, il doit encore être appliqué dans le pays même à désigner l'un des grands affluents. Or, le Didesa se prête assez à cette hypothèse. Le son que nous rendons ici par D est identique avec le *d* cérébral du sanskrit, lequel se permute à tout moment par L dans les langues indo-germaniques. On a donc *Liles* en supprimant le *a* final qui n'est qu'une terminative-article des langues primitivement parlées près le Didesa. Enfin, M. Bopp, et surtout notre savant compatriote M. Ad. Pictet, nous apprendront que N et L s'échangent en passant d'une langue à une autre, et l'on obtient *niles* qui n'est pas loin du *nilus* latin où le *s* final a été regardé comme étranger à la racine. Nous ne nous dissimulons pas que les Coptes donnaient un nom très-différent à leur fleuve qu'ils appellent Kaoun, Amerei ou Aoudis, selon un vocabulaire que nous avons trouvé près de Tcherkin ; mais on peut remarquer qu'outre de nombreuses ressemblances dans les langues, les Ethiopiens et les Romains donnent à très-peu près le même nom à l'Egypte, que les Coptes, de leur côté, appellent Kami.

Le Didesa, quoi qu'il en soit de cette supposition, a sa source, à peu de chose près, sous le 8e parallèle nord, et à 75 milles ouest de Saka, qui est la capitale d'Inarya. Le manque d'éphémérides nous ayant jusqu'à présent empêchés de calculer nos observations de longitude faites à Saka, nous avons provisoirement placé ce bourg à un degré ouest de la source du Abbay, que Bruce met par 34 degrés 40 minutes à l'est du méridien de Paris. Le Didesa sort d'une prairie humide ou sorte de marais situé sur le même plateau qui donne naissance aux rivières Baro, Gandji, Naso et Godjeb, qui sont tous les affluents du fleuve Blanc. Laissant sur sa rive gauche le royaume de Gouma, qui lui verse les eaux du Mullou, le Didesa se dirige à peu près vers l'est, reçoit sur sa rive droite trois affluents qui arrosent le royaume de Gera, et sur la même rive, mais en aval, les eaux du Gomma, qu'il sépare du royaume rival de Gouma. Dans le désert de Sedetcho, l'Aetou, affluent de rive droite, lui porte les eaux d'un petit bassin qui forme politiquement parlant, un district de Djimma-Kakka. Arrivé à la hauteur de Kotchao, dans le royaume de Limmou ou d'Inarya, le Didesa tourne brusquement au nord, et sépare ce dernier royaume de celui de Gouma. Son cours est ici très-sinueux, et en été on le traverse aisément à gué. Les pays dont il forme ensuite la frontière sont: Bounno, Toummé et Djimma-Dabbo, sur la rive gauche ; Nonno, Djimma-Hinné et Sibou, sur la rive droite. Tous ces pays sont occupés par les Gallas, qui chassèrent les Sidama devant eux, et les obligèrent de se réfugier dans l'île de Kafa. Nous avons les noms de quelques affluents de la rive gauche qui se joignent au Didesa en aval de Gouma ; ce sont le grand Sidan, le petit Sidan, le Tchara et le Dabana. Sur la rive droite, nous avons traversé le Bokak, le Walmay et le Wourgesa, près d'Inarya, ainsi que le Angar, rivière notable dans cette partie de l'Afrique, et qui sépare le Horro des Amourou. Un homme de Sibou nous ayant assuré avoir vu la jonction du Abbay avec le Didesa, nous croirions pouvoir identifier ce dernier avec le Toumat de M. Caillaud,

lequel a son embouchure vers le 11° degré de latitude nord.

Le Abbay, dit fleuve Bleu, en aval de sa jonction avec le Didesa, est appelé Abbaya par les Galla et Gonga, et Abbawi par les Agaw, nom qui signifie *paternel* dans la langue de ce dernier peuple. Les PP. jésuites qui, vers la fin du XVI° siècle, entreprirent la conversion de l'Abyssinie, et Bruce, qui visita ce pays à la fin du XVIII°, prirent le Abbay pour le principal affluent du Nil. Les Abyssins eux-mêmes partagent cette opinion, mais ils ignorent l'existence du fleuve Blanc, puisqu'ils attribuent à leur roi David II le projet de détourner les eaux du Abbay vers l'Océan Indien, afin d'affamer les musulmans de l'Egypte. La même idée de la prééminence du Abbay semble être partagée par les Sidama et Dawaro, puisqu'ils envoient le fleuve Blanc au Abbay, et non le Abbay au fleuve Blanc; mais cette manière de parler s'explique par l'importance traditionnelle du Abbaya, dont les Sidama habitaient les rives avant leur émigration pour le grand Damot, d'où les Gallas les chassèrent plus tard. On connaît le haut Abbay par les travaux de Bruce. Il se dirige d'abord vers l'ouest, tourne au nord en séparant le Metcha du pays des Agaw ou Awa, et entre dans le lac Tzana en longeant la fertile péninsule de Zagé. A sa sortie de ce grand lac, le Abbay a près de 200 mètres de large, ce qui ferait croire qu'il entraîne une partie des eaux du Tzana. On connaît la singulière spirale que le Abbay décrit autour du Gojam. Les principaux affluents de la rive droite sont le Kebezza, près la source en Sakala, le Djemma, le Tzoul en Metcha, le Abeya, qui sépare ce dernier pays du Ennebsi, le Tché, qui fait la frontière nord du Gojam, les rivières Soha, Yebert, Betchet, Bagana, Gatla, Tchamoga en Gojam, le Godab, qui borde le Damot au sud, le Temcha, Bir, Fatsam dans le petit Damot, le Zingini et le Doura chez les Awawa, le Belesa chez les nègres Gounza, l'Alatis en Kwara, le Gadjgué en Alafa, et les Dender et Rahad chez les Arabes pasteurs, dit Gindjar par les Abyssins. Les affluents de la rive gauche du Abbay sont moins nombreux : nous connaissons le Tanti et le Barauti chez les Agaw, le Bachilo, grande rivière qui sépare le Begemidr du Kollo, le Gouder et l'Agoul, près Goudrou, l'Alaltou en Tchelliha, le Bonka et le Doubbouq chez les Gonga, le Mogar, qui a sa source en Limmou, et qui sépare Tchelliha de Hebantou, l'Ouelmal en Limmou, et enfin le Didesa.

Le Godjeb ou Godeb, dit *Godefo* par les Sidama, doit être regardé comme la rivière principale parmi toutes celles qui concourent à former le fleuve Blanc. La source du Godjeb est par environ 7° 20' de latitude nord et 1° 20' de longitude ouest de Saka. Les données de cette position sont : 1° le lieu du pont suspendu sur lequel nous avons traversé le Godjeb, entre Yigga et le désert de Kankatti; 2° la direction de la source indiquée auprès du pont; 3° la distance de la source à Bonga, dont nous avons déterminé les coordonnées

par des observations astronomiques non encore calculées, il est vrai. Le Godjeb forme, en tournant autour de Kafa, une spirale parfaitement analogue à celle que fait le Abbay autour du Gojam, et comme le Gandji, qui se jette dans le Baro, tributaire de rive droite du Godjeb, a sa source près de la fontaine d'où jaillit ce dernier, Kafa forme une véritable île terrestre avec les pays qui l'avoisinent. Ne serait-ce pas là cette île terrestre des Exilés dont Hérodote nous parle? Un Gamrou de vingt à vingt-cinq ans, qui nous fut donné par le roi de Kafa, décrit ainsi la source du Godjeb ou fleuve Blanc: « Mon roi m'envoya chercher du miel à l'œil (la source) du Godefo : c'est une maigre fontaine sortant du pied d'un gros arbre de l'espèce qui sert en Ethiopie à laver la toile de coton. A droite et à gauche sont deux hautes collines boisées jusqu'à la cime et appelées Bochi et Dochi. Le terrain est un plateau froid, inhabité et plein de kribaba (sorte de bambou). Les Sidama ont une telle vénération pour cette source qu'ils y font tous les ans un sacrifice solennel. Le lieu se nomme Gandjès et forme un désert qui sépare les pays Sidama de Kafa et Seka des contrées Galla de Gera Obo et Walagga. Parmi les tribus les plus voisines sont les Icheno, Bello, Mao, etc., qui parlent à peu près la même langue que nous et que pour cette raison les étrangers confondent sous le nom collectif de Gima Gamaro ou Gamrou ; sur le même plateau, et à environ trois journées (50 milles) de distance, est la source du Baro dans Bouta, terre de Gamaro. »

Là s'arrêtent les renseignements de notre Gamrou. Nous ferons remarquer à cet égard que les gens du Dawaro disent que la source du Godjeb est dans le pays de Gamrou. Or, c'est un fait historique, qu'avant le seizième siècle les Arabes avaient de nombreuses relations avec le Hararge et le Dawaro. C'est probablement de ce côté qu'ils ont pris leurs renseignements sur les sources du fleuve Blanc, et vu les deux montagnes de Gandjès; ils ont pu dire montagnes de Gamrou (Djabal el Qamr). Or le mot arabe gamr ou qamr signifie *lune*, et de là vient la bizarre erreur des *montagnes de la Lune*. Comme la végétation de Gandjès ressemble beaucoup à celle qui vêtit les environs de la source du Abbay, on peut fixer approximativement, et faute de mieux, la hauteur de la source du fleuve Blanc à tout au plus 2800 mètres au-dessus du niveau de l'Océan.

Les pays situés dans l'île de Kafa sont : 1° à l'est, le royaume de Koullo, habité par les Omate, terre haute, montueuse, et dont nous avons relevé au théorolithe les principales sommités; 2° Gobo, au sud de Koullo, et vis-à-vis les Dokko, dont le fleuve les sépare; 3° Kafa, à l'ouest de Koullo, ayant Bonga pour capitale, et pouvant mettre sur pied dix mille cavaliers, ce qui est une force imposante en Ethiopie; 4° la région des Gimira, qui se donnent le nom de Ché; 5° celle des Souro ou Danm, nègres pasteurs dans le sud-ouest de cette île méditerranée; 6° celle

des nègres Machango, au nord des Souro.

Les régions qui enserrent l'île de Kafa, en formant la rive gauche du fleuve Blanc, sont, en partant de la source du Godjeb, ou fleuve Blanc : Gatchera (inhabité), Gera et Djimma, pays gallas; Bocha ou Garo, pays Sidama; Tambaro et Touffè, qui parlent des langues à part; Masmasa, Djergo dit aussi Walemo ou Walahayta, Koutcha, Gofa, et Malo sous-divisé en quatre Etats. Enfin, vis-à-vis Gobo, là où le fleuve tourne vers l'ouest, sont Wachikanta, Markallio et les autres Etats nègres parlant la langue Dokko. Ces nègres, trapus et très-musclés, vivent dans la terre comme de vrais troglodytes.

Comme la sécheresse est le caractère général de l'Afrique centrale, on doit s'attendre à trouver de nombreux affluents pour expliquer le grand volume du fleuve Blanc. Ceux de la rive gauche sont le Naro en Gera, le Borou en Djimma, le Kousaro, dit *Gibé* par les Gallas, et qui sépare Garo de Djimma-Kakka, le deuxième Gibé, qui part de Sibou, longe la frontière orientale des Yamma et se réunit au Borara; le Walga et le Borara, qui portent le tribut des pluies et des sources du pays Gourage; le Sanna, qui forme la frontière méridionale de Toufte, et le Wocho, dont la source est en Walamo, au point de partage entre le bassin du fleuve Blanc et celui du lac Abbale. Ce lac a, dit-on, 80 milles de long, et contient plusieurs îles habitées par les nègres Arouro. Le pays Dokko doit aussi fournir ses affluents, et l'on peut ainsi présumer que leurs sources vont au troisième et peut-être jusqu'au deuxième parallèle nord; mais les Dokko, que nous avons questionnés, nous assuraient qu'aucune de leurs rivières n'était comparable au Godjeb. Quant aux affluents de la rive gauche, qui se joindraient au fleuve en aval du point où sa course se dirige vers le nord, des raisons théoriques nous permettent d'affirmer qu'ils sont très-peu nombreux.

Revenons aux affluents de la rive droite. Nous connaissons le Bitino en Koullo, le Gora, le Bandja, le Caatcho et le Hirgimo dans Gobo; le Gouiha, qui effectue sa jonction à Mési dans le même royaume, l'Abâwa aussi dans Gobo, le Kecho chez les Souro, l'Ochko ou Baqo, qui va par Seka chez les Machango, le Kotada chez les Yambo, le Birbir, enfin le Baro. Ce dernier mérite une mention particulière, car déjà en Walagga il est aussi grand que le Abbay au gué d'Amourou, et les timides Éthiopiens n'osent le traverser sans faire un sacrifice au dieu du fleuve. Le Baro, que les Sidama appellent Bota, a sa source près de celle du Godjeb, et, selon des témoignages dignes de foi, est presque aussi grand que ce dernier, lorsqu'il effectue sa jonction dans le pays Yambo. Les affluents de la rive droite du Baro sont les suivants : Botor, Sor, Witchi, Goumaro, Konnor, Youbbi, Boure et Gabba. La rive gauche reçoit le Gaudji, le Siria et le Bonga. Cette liste se grossirait encore si nous comptions les sous-tributaires du Baro.

Il a fallu plusieurs mois de travail sur les lieux mêmes pour démêler les éléments de ce vaste bassin. Outre la difficulté de questionner en des langues différentes des gens souvent peu instruits et toujours peu civilisés, nous avons eu à lutter contre la difficulté d'identifier la synonymie de rivière et de pays. Ainsi la rivière Ochko nous a paru être la même que le Woch des Gimira, le Wasa des Sidama, et le Bago des Gallas, rivière dont la source est dans l'intérieur de la grande spirale, à une journée de Bonga. De même les nègres appelés Souro ou Chouro par leurs voisins de Kafa, se désignent eux-mêmes sous le nom de Matche, et sont des Golda pour les Dawaro de Gobo, tandis que leurs voisins Gimira les appellent Daum. Le fleuve lui-même qui nous occupe est le Godefo ou Godepo des Sidama, le Godjeb ou Godeb des Gallas, le Omo des Yamma et Yangara, le Ouma des Dawaro, le Bago des gens du Walagga, le Bahr-el-Abiad des Arabes et le Nil des Européens.

Il est curieux de remarquer comment s'entrelacent, dans le grand Damot, les bassins du fleuve Blanc et du fleuve Bleu, car la source du Gibe dans Sibou est au moins un degré de latitude plus au nord que la forêt qui donne naissance au Didesa. Mais l'observation la plus importante porte sur la nature même des fleuves rivaux. Un vaste soulèvement ayant amené la surface du Gojam à une grande hauteur, le Abbay a trouvé son lit non pas dans le terrain rouge et superficiel ni dans le grès blanc sous-jacent, mais dans le granit qui, en purifiant ses eaux, lui a procuré le beau nom de fleuve d'Azur (Bahr el Azraq). Au contraire, le grand Damot a été peu bouleversé par ces convulsions dont M. Élie de Beaumont suit pas à pas les périodes. Les pentes ont été moins fortes, les îles et les marécages plus fréquents, et le grès blanc, en restant au niveau du lit, a fourni sa couleur au fleuve malsain et sinueux. Ces caractères sont déjà saillants au désert de Kankatti, à deux journées (30 milles) de la source du Godjeb. L'eau d'une source voisine, bouillante sous un admirable thermomètre de M. Walferdin, a donné 95,61 grades pour une température de la vapeur, ce qui, selon la formule du savant M. Biot, correspond à une colonne de mercure de 648 millimètres. Prenant, faute de mieux et selon la formule empirique de Ramond, 762 millimètres et 36 grades pour observations correspondantes au niveau de la mer, on obtient environ 1450 mètres pour hauteur de ce point de Kankatti au-dessus de l'Océan. Si l'on suppose au Nil un cours de 2000 milles géographiques, ou, en tenant compte des sinuosités, environ quatre fois la longueur de la Loire, on lui trouvera une pente de 4 déci-millimètres par mètre, ou environ $\frac{1}{2500}$ ce qui exclut toute idée d'un cours rapide ou d'un lit bien encaissé.

Bien que la source du Nil Bleu ait été décrite par Bruce dans le siècle dernier, et encore il y a deux ans par un voyageur anglais, nous avons cru qu'une description

française de ces mystérieuses fontaines plairait aux lecteurs d'une *Revue* qui ne s'intéresse pas moins au progrès des sciences physiques qu'à l'histoire des événements qui agitent la politique de l'Orient. En Gojam et en Bagemder, chez les Galla comme chez les Gonga, partout enfin en 'amont' de la jonction de cette rivière avec le Didesa, on la nomme Abbay, mot qu'il faut écrire ainsi, car Abbawi signifie *qui refuse;* Abbay, au contraire, est une abréviation du Abbaya de la langue gonga, et se traduit par *paternel*, de même que le nom Abbawi, que les Agaw appliquent au principal affluent du Nil Bleu. A sa sortie du lac Tzana, près Bahr Dar Saint-George, le Abbay s'épanouit en une vaste nappe d'eau à laquelle notre mesure, un peu hâtive, il est vrai, nous permet d'assigner une largeur d'environ 200 mètres. Plus loin, le lit se resserre tellement qu'au pont bâti près de l'embouchure du Toul, un guerrier armé de toutes pièces a pu franchir le Nil Bleu d'un seul bond. A partir de ce point, la rivière s'enfonce de plus en plus dans une vaste fissure dont on peut expliquer la forme spirale, en supposant son origine contemporaine à celle de deux systèmes de montagnes à angles droits qu'on trouve dans le centre du Gojam. Quoi qu'il en soit, cette fissure pénètre jusqu'au granit, dont la surface insoluble entretient la pureté des eaux du Abbay, tandis que le Godjab, coulant sur un grès souvent friable et toujours blanc, donne au Nil Blanc un limon laiteux et malsain. Dans le lac Tzana, que le Abbay traverse, comme le Rhône au lac de Genève, en conservant un courant sensible, il côtoie la presqu'île de Zagé, dont la plupart de nos cartes ne font aucune mention, bien qu'elle contienne une des villes les plus peuplées de l'Abyssinie. En amont du lac, la rivière est guéable en été et sépare le Metcha du pays des Agaw, ou Awawa.

Dedjaz-Birrou, s'étant mis en marche pour soumettre ces deux contrées, avait campé dans la haute vallée de Sakala, à peu de distance au nord de la source. Nous obtînmes une escorte de quinze lances et partîmes le 30 juin, traversant le Kebezza et deux autres ruisseaux pour gravir ensuite le mont Woqsosta. Cette colline fait partie d'une chaîne qui court à peu près N.-O. et S.-E., et occasionne la course du Abbay vers l'ouest, ainsi que Bruce l'a si bien tracé. En descendant le Woqsosta sur son flanc sud, nous foulâmes sans pitié un champ d'orge, et parvînmes bientôt à un ponceau de deux poutrelles jetées à travers le Abbay, qui est ici (dans la saison pluvieuse) large de 4 mètres, profond de 2 décimètres, et paraît couler avec une vitesse de plus de 4 milles à l'heure. Nous traversâmes ensuite un terrain inculte, plein d'herbes et d'arbres la plupart rabougris, et parvînmes à une portion du bosquet de l'église d'Ach-ha, Saint-Michel. Un peu plus loin est une petite clairière pleine de joncs et d'autres plantes aquatiques, et trempée d'eau dans tous les sens. Voilà la source du Abbay, dit le guide, en

montrant une ouverture irrégulièrement circulaire du diamètre d'environ 4 décimètres et enserrée de joncs. Ce bassin était rempli jusqu'aux bords d'eau limpide et immobile, dont la température de 14,3 grades était sans doute mêlée à celle de la pluie qui tombait en abondance.

Depuis notre arrivée à Sakala, nous avions été continuellement enveloppés de nuages qui opposèrent un obstacle sérieux à toute espèce d'observations, et surtout à celle qui devait fixer la hauteur absolue de la source. Il ne nous restait d'autre ressource que d'attendre un jour serein ou de faire bouillir le mercure de notre baromètre pour échapper au reproche fait à Bruce. Mais il est très-difficile de bien faire cette opération dans une hutte en plein vent, sans charbon, et au milieu des curieux. D'ailleurs nous nous exposions à casser notre dernier tube de verre, et à ne plus pouvoir étudier les mouvements horaires du baromètre dans Gondar. Mais notre savant physicien M. Biot, en créant une formule nouvelle pour exprimer la hauteur de la colonne de mercure correspondant à une température donnée de vapeur aqueuse, nous avait permis de remplacer, avec un très-léger sacrifice d'exactitude, l'observation du baromètre par celle d'un thermomètre à eau bouillante. Nous avions reçu ce dernier instrument de M. Walferdin, dont les thermomètres admirables avaient été choisis par M. Arago pour étudier les profondeurs du puits de Grenelle. Enfin le soleil parut dans la matinée du 2 juillet, et nous retournâmes au Gich-Abbay. Ayant fait bouillir de l'eau de la source, nous trouvâmes que la température de sa vapeur était égale à 91° 318 millièmes du thermomètre centigrade, celle de l'air étant à 16° au-dessus de zéro. Pour trouver la température du point de rosée, dont quelques savants voudraient tenir compte dans la mesure des hauteurs par la pesanteur de l'air, nous observâmes un petit thermomètre enveloppé d'un tissu lâche de coton, et qui accusa 12,8 grades. Dans l'état actuel de la science, il est plus facile de faire ces observations que de les calculer. On sait que la détermination des hauteurs par le baromètre dépend de deux observations simultanées, dont l'une doit être faite à un niveau connu d'avance. D'ailleurs, suivant le précepte de Ramond, les deux stations ne doivent pas être assez éloignées pour qu'il existe entre elles une différence sensible de climat. Or, sur les côtes de la mer Rouge, les mois d'hiver, c'est-à-dire de pluie et de fraîcheur, sont les mêmes qu'en Europe, tandis que sur tous les hauts plateaux d'Abyssinie, il ne pleut d'une manière continue que dans les mois de juin, juillet, août et septembre. Avant de pouvoir affirmer l'exactitude d'aucune mesure barométrique en Abyssinie, il faudrait donc fixer la hauteur absolue du premier haut plateau exposé aux pluies étésiennes, et cette détermination ne pourrait se faire que par une opération au niveau ou par une suite de distances zénithales réciproquement liées entre

elles. N'ayant pu exécuter un travail aussi laborieux et qui exige le concours d'un aide, nous nous bornerons, avec Ramond, à une hypothèse empirique que les progrès de la science permettront toujours de corriger plus tard. La hauteur du baromètre au niveau de la mer, et réduit à zéro de température, sera de 762,727 millimètres; la température de l'air au niveau inférieur sera trouvée en multipliant par 122 la différence des logarithmes, ce qui donne 33,1 grades. Appliquant ensuite la formule connue, on obtient 2800 mètres pour hauteur très-approchée de la source du Abbay, au-dessus du niveau des mers. Cette mesure est à peu de chose près une moyenne entre le chiffre donné par Bruce et celui qu'un voyageur récent a essayé d'établir par la végétation.

Le 2 juillet, la température de l'eau de la source *à sa surface*, et non mélangée de pluie, était de 15,1 grades. Comme je m'approchais pour faire cette observation, le petit bassin fut troublé par de grandes bulles qui s'élevaient des profondeurs du trou pour se briser à la surface. « Homme heureux ! s'écrièrent deux Agaw qui me suivaient, Abbawi aime votre approche, car il vous a fait un cadeau. » L'idée que l'eau sort en bouillonnant a motivé le nom de la source, qu'on appelle *Gich*, en latin *eructatio*, mot que le lecteur français ne se laisse pas traduire. Cependant un examen attentif fait voir que les bulles ne contiennent que de l'air, et qu'elles crèvent à la surface, en éparpillant dans l'eau limpide une petite quantité de vase, ce qui induit à penser que cet air a été généré dans la couche terrestre sur laquelle l'eau repose. En approchant une bougie allumée, nous eûmes le plaisir d'entendre ces petites explosions familières à ceux qui allument le gaz hydrogène à l'air. On peut donc conclure que ces bulles d'air ne sont que de l'hydrogène sur-carburé, tel qu'on en trouve dans tous nos marais. La source du fleuve Blanc est aussi un marais, et l'on a ainsi la confirmation de ce que Ptolémée écrivait il y a près de deux mille ans : « Le Nil est formé de deux branches principales ayant leurs sources dans des marais de la haute Ethiopie. »

Au nord-nord-ouest et à 2 ou 3 mètres du bassin principal, est une pièce d'eau stagnante que nous appellerons la seconde source, si cela plaît au voyageur anglais; mais à ce compte on trouverait aisément d'autres sources partout, car dans un espace d'un quart de mille, l'eau doit sourdre partout pour qu'on s'explique le volume considérable d'eau au ponceau jeté sur le Abbay à environ un demi-mille de là. En somme, la source du Abbay ou Abbawi est un marais caverneux situé sur le flanc oriental de la montagne qu'on appelle Gich-Abbay, comme la source même. L'un de nos gens s'étant mis à sauter en place au petit bassin, tout le sol trembla comme un plancher de sapin. A en juger par un examen rapide, la source est située dans ce même grès blanc,

probablement de l'époque secondaire, et qui abonde en Ethiopie du Tigré au Kafa.

Le terrain qui avoisine la source se nomme Ach-ha. Il s'y trouve une caverne (wachcha), où les habitants cachent leurs effets en temps de guerre. Selon mes guides, wachcha n'est pas un nom de lieu, ainsi qu'on l'a dit en Angleterre. Retournant au mont Woqsosta, on traverse le hameau de Koult, contenant cinq ou six maisons, dont la principale venait d'être brûlée. La grande route de Goudera au pays Agaw, et passant par Gich-Abbay, est ici bien définie par une haie morte de krihaha (sorte de bambou) qui servait d'enclos à un champ de choux. Le ruisseau Goudi, l'un des premiers affluents du Abbay, est près de Koult, et en allant de là à Kwalal Saint-Michel, on traverse la jeune rivière sur trois rudes ponceaux, là où deux îlots élargissent beaucoup son lit. A 50 mètres en aval est une jolie double cascade, probablement la première de ce fleuve au cours si lointain, si solitaire. Il y a tout au plus un mille de là à l'église de Kwalal. Ce temple est honteusement petit, bâti en khribaha, et si bien enseveli dans le bosquet, que nous eûmes peine à le trouver. Les arbres morts et les lianes monstrueuses faisaient bien voir que ce bois est sacré, et nous firent conclure que tout le Gojam serait bien boisé, si l'idée de conserver un arbre fût jamais entrée dans la tête de ses habitants. La pluie nous ayant forcés de chercher un abri dans l'une des maisons de Kwalal, déserte aussi bien que Koult, nous entrâmes dans une vaste hutte ronde, à toit très-avancé, abritant complétement un corridor circulaire qui communique avec l'intérieur par deux portes. Nos guides nous firent remarquer la construction soignée de cette maison, et vantèrent les talents des architectes agaw. Nous en conclûmes qu'on avait cherché comment on ferait entrer dans l'intérieur le moins de lumière possible, car une cave d'Europe n'est pas plus sombre. Les personnes qui ont argué de l'obscurité de l'intérieur des pyramides pour affirmer que ces vastes constructions ne sont que des tombeaux devraient savoir qu'en Ethiopie il est honteux de laisser entrer la lumière du soleil dans une maison, et que ces hauts plateaux intertropicaux furent, selon Hérodote, la patrie primitive des Coptes, qui bâtirent Thèbes et Memphis.

Revenus au mont Woqsosta, nous prîmes des angles au théodolithe pour déterminer à la fois la latitude et la longitude de cette source célèbre. Nous relevâmes surtout la montagne près Ysmala, laquelle est visible de Qwarata, et le mont Amadamid, géant du Damot. Ce dernier mont avait déjà été relevé de Gondar et de Dambatcha, lieux dont les coordonnées pourront être déduites de nos observations de latitude et d'occultations.

Le cours du Kebezza, tel qu'il se présente à l'œil nu du haut du Woqsosta, fait croire que sa source est plus éloignée du lac Tzana que celle du Abbay. Le Kebezza serait donc la principale branche ; mais tant qu'il y aura du sang agaw et damot, on vénérera le Gich

Abbay comme la vraie source du Nil, puisque les riverains du fleuve Blanc, Dawaro, Sidama, Gimira et Galla, envoient leur fleuve au Abbay, tant ces peuples demi-civilisés se laissent pénétrer de respect pour les traditions qui leur montrent autour des rives du Abbay le souvenir lointain de leur patrie primitive.

(*Revue de l'Orient.* Septembre-octobre 1846.)

NILKANTHA (Inde). C'est le nom d'une montagne du royaume de Népaul, où se fait un célèbre pèlerinage. Il se trouve dans le voisinage de la ville de Noa-Kote, qu'on regarde comme la mieux bâtie de tout le royaume.

NIMES ou NISMES (France), ancienne ville du Bas-Languedoc, chef-lieu du département du Gard, est riche de remarquables monuments de l'antiquité. Nous allons prendre, dans le *Magasin pittoresque* de l'année 1846, une notice sur cette cité antique.

Lorsque les Romains pénétrèrent dans les Gaules, ils trouvèrent, dans le midi de cette contrée, au delà des établissements des Phocéens rangés sur les côtes de la Méditerranée, un peuple à moitié barbare, qui se nommait les Volces, et qui, s'étendant du Rhône à la Garonne, y formait deux divisions assez semblables à celles du Bas-Languedoc et du Haut-Languedoc. Du côté de la Garonne habitaient les Volces Tectosages, dont *Tolosa* était le principal établissement, et qui contribuèrent considérablement aux expéditions conduites en Grèce et dans l'Asie Mineure; du côté du Rhône étaient fixés les Volces Arécomiques, ayant à *Nemausus* le siége le plus important de leur puissance. C'étaient deux tribus différentes, venues toutes deux du pays des Belges, et séparées par ce rameau détaché des Cévennes qu'on appelle aujourd'hui la *Montagne noire.* Les Romains les trouvèrent déjà douées d'une certaine civilisation, dont l'origine n'est point obscure. Les Grecs, qui avaient apporté à Marseille leur commerce et leurs arts, les avaient communiqués, suivant le rapport de tous les historiens, aux Gaulois leurs voisins; ils leur avaient donné l'alphabet hellénique; ils leur avaient appris à vivre dans des villes dont presque toujours les étrangers eux-mêmes avaient posé les fondements.

C'est ce qui paraît assez clairement pour Nîmes. Si, avec Eusèbe, on rapporte sa fondation à Nemause, fils d'Hercule, il y a lieu de douter, malgré les conjectures de l'érudition contemporaine, qu'il faille voir dans cet Hercule le héros de Tyr plutôt que celui de la Grèce. On sait en effet que les Phocéens reçurent de Rome, pendant la seconde guerre Punique, la souveraineté de Nîmes et de plusieurs autres villes sur lesquelles tout fait croire que leurs droits étaient anciens. Nîmes eut un théâtre grec, des écoles grecques, comme les colonies helléniques; elle parlait encore le grec sous la domination des barbares. Après que César eut mis fin à la puissance des Massaliotes, étant tombée,

comme les autres colonies, au pouvoir des Romains, elle reçut de ses nouveaux maîtres des monuments où l'empreinte de leur force semble modifiée par les restes du goût de la Grèce.

On a répété que les Romains voyaient dans cette ville comme une image de la leur; ils avaient besoin, sans doute, d'y mettre quelque complaisance. Ils auraient vainement cherché dans Nemausus, même un torrent qui de loin rappelât les eaux jaunes du Tibre. Il est vrai que la ville des Volces Arécomiques était assise sur de petites collines arides; mais elle n'en contenait pas sept dans son enceinte. Elle était presque entièrement bâtie sur le penchant de celle du haut de laquelle on peut le mieux en embrasser l'ensemble. Tout ce qu'on peut accorder, c'est qu'en regardant de ce point la plaine qui s'étend vers le midi jusqu'à la Crau, vers l'est jusqu'aux Alpines, on peut prendre quelque ressouvenir de la vue qu'on a lorsque, du bas des prolongements du *Cœlius*, devant le portique de Saint-Jean-de-Latran, on considère la Campagne de Rome, bornée à l'est par la masse du *Monte-Albano*, et fuyant au sud-ouest vers Ostie. Le paysage de Nîmes est plus vaste; mais combien sont plus grandes les lignes du paysage romain! La parure des deux plaines est aussi différente. Les herbes et les joncs, qu'entretiennent les flaques d'eau perdues dans la Campagne romaine ou les courants qui s'y égarent, offrent à l'œil un spectacle moins triste que celui de la terre pierreuse mise à nu, dans la campagne de Nîmes, par les travaux de l'agriculture, et seulement ombragée par la feuille rare des petits oliviers.

Il y a cependant des endroits où cette nature si terne prend un aspect grandiose et tout à fait saisissant. Lorsqu'en sortant de Beaucaire, par la voie nouvelle tracée au chemin de fer, on monte sur ces collines dont Nîmes occupe les rampes plus éloignées, et qu'on laisse tomber le regard sur les plaines au-dessus desquelles on est emporté, on jouit d'un spectacle admirable. Le Rhône qui coule à l'est anime le paysage; on suit son cours depuis les hautes tours du château de Beaucaire jusqu'aux tours plus imposantes encore que le moyen âge a élevées sur les arènes d'Arles : ce vaste amphithéâtre, où se mêlent ainsi le souvenir des Romains, celui des Francs, celui des Arabes, cette ville impériale aux murs encore antiques, cet amas de monuments que leur grandeur fait distinguer de si loin sous les rayons brûlants qui tombent d'un ciel orageux, offrent comme l'effet d'un mirage merveilleux. Si l'art pouvait reproduire de si grandes scènes, on n'en saurait pas indiquer de plus dignes d'être retracées. Mais à mesure qu'on s'avance au milieu des collines, le mirage disparaît, et du haut des murs de Nîmes on n'aperçoit plus qu'une immense plaine monotone et desséchée.

Le plus beau des monuments que les Romains élevèrent à Nîmes est ce temple qu'on

appelle la *Maison-Carrée*. On trouve à Rome, près du Forum, sur le Vélabre, un édifice antique de forme semblable, mais d'une moindre élégance. Celui-ci est connu sous le nom de *temple de la Fortune Virile;* et on prétend qu'il fut construit par Servius Tullius, qui voulut ainsi remercier le destin de l'avoir élevé du rang d'esclave jusqu'au trône. Il est également carré, ou plutôt bâti dans la forme d'un parallélogramme, tout entouré de colonnes engagées qui reposent sur un soubassement élevé, et qui supportent une riche corniche; il avait aussi sur le devant un portique qu'on a muré, lorsqu'après l'an 872 il fut consacré au culte chrétien, et dont on aperçoit encore les colonnes dans l'intérieur de l'église. Le temple de Nimes, dessiné sur le même plan, est beaucoup plus riche. Au lieu de l'ordre ionien, qui règne dans celui de Rome, il montre l'ordre corinthien dans toute sa magnificence. Le portique, encore entier, est d'une profondeur qui fait merveilleusement valoir l'élégance de la *cella* qu'il précède; il formerait à lui seul un des plus beaux morceaux qui restent de l'antiquité, quoique ses colonnes aient souffert du frottement des charrettes qu'on faisait autrefois entrer de force et toutes chargées dans le temple converti en grange. Il va sans dire que le temple de la Fortune Virile de Rome ne fut point, dans sa forme actuelle, bâti par Servius Tullius; les antiquaires veulent qu'il ait été reconstruit dans les derniers temps de la république. La richesse même de sa corniche et le luxe inutile des colonnes ioniennes engagées dans les murs latéraux de la cella, semblent le reporter à une époque où l'architecture grecque s'était singulièrement éloignée de la simplicité des beaux temps. A plus forte raison faut-il faire cette remarque pour la Maison-Carrée de Nîmes, qui déploie une richesse encore plus ornée dans ses colonnes corinthiennes et dans la décoration de sa corniche. Cependant il ne faut pas oublier de signaler dans ce monument de l'opulence des Romains un goût exquis de proportions, une vivacité d'angles et d'arêtes, une netteté élégante de profils, qui rappellent aussi toute la finesse des Grecs. Jamais, peut-être, une châsse mieux taillée, plus artistement ciselée, ne servit de demeure aux idoles du polythéisme romain.

La Maison-Carrée de Nimes fut destinée, sous la Restauration, à devenir un musée que, du nom de la duchesse d'Angoulême, on appela le musée Marie-Thérèse. Les villes de la France, et surtout celles du Midi, ont toujours été ingénieuses à parer de noms tout à fait étrangers à leur histoire les monuments où elles auraient dû s'attacher à perpétuer la gloire de leurs souvenirs particuliers. Dans cette contrée, sous deux régimes différents, on a vu des noms politiques couvrir tour à tour des places, des rues, des allées, quelquefois toute la partie moderne et élégante des cités où ils n'avaient évidemment rien à faire

Près du lieu où jaillit la source que les

habitants de Nîmes appellent *la Fontaine*, nous avons encore à indiquer les restes remarquables d'un autre monument antique. Cet édifice, dont on aperçoit les trois entrées arrondies et la voûte à moitié brisée, est ce qu'on a surnommé le temple de Diane. Il recevait probablement l'ombre des bois qu'on avait dû planter autour des bains dans cette partie consacrée sans doute par le voisinage de la source, résidence de la divinité primitive, premier rendez-vous commun des antiques habitants du pays. Des fouilles pratiquées dans le sol ont suffisamment prouvé que la face actuelle de ce temple, irrégulière et très-grossière, ne servait qu'à appuyer la façade véritable, composée d'un portique plus orné. L'intérieur a gardé des vestiges plus manifestes de l'ancienne décoration. Les murs, percés de niches du plus beau style, étaient, dans les intervalles, masqués par des colonnes qui aidaient à porter la corniche magnifique où posait le berceau de la voûte. Quelques troncs de ces colonnes subsistent encore et font comprendre tout le luxe de la décoration. Deux niches flanquent l'entrée, à laquelle répond, dans le fond de l'édifice, une autre niche plus grande, carrée, et destinée évidemment à une idole. Une petite salle contiguë pouvait servir soit comme une chapelle annexée pour quelque divinité particulière, soit comme l'opistodome réservé aux prêtres et au trésor. On a conjecturé que chacune des niches de ce temple avait reçu une statue, et que, par conséquent, le temple, offrant une réunion de dieux, était un véritable panthéon. La grandeur de la niche du fond oblige cependant à croire que l'un des dieux y recevait un culte spécial et plus solennel. D'ailleurs les panthéons des anciens, tels que nous pouvons les comprendre d'après les fouilles de Pompéi, étaient des édifices plus vastes et plus libres, où, au milieu d'une vaste enceinte carrée entourée de portiques et accrue des salles nécessaires pour les banquets et pour l'habitation des prêtres, on adorait les dieux placés en rond, peut-être sous le ciel nu.

Ce qui n'est guère moins intéressant pour nous, c'est de savoir comment la décoration employée dans le temple de Diane s'est reproduite dans les églises chrétiennes. Celles qui furent construites les premières, au sortir des catacombes, durent, avec moins de faste, ressembler beaucoup à ce temple. Nous pouvons en tirer la preuve de monuments très-curieux; et d'une chapelle qu'on voit à Ratisbonne, derrière la cathédrale, et qui, plus intégralement conservée que les basiliques de Rome, donne une idée des premiers édifices du christianisme. On y voit de même les niches, moins marquées, il est vrai, sur les murs latéraux et dans le fond. Les églises que les Grecs bâtirent dans leur pays, où les modèles semblables au temple de Diane étaient plus fréquents, s'en rapprochèrent de plus près encore; on y reproduisit non-seulement les niches latérales, mais les colonnes rapprochées des murs, de telle

façon qu'elles laissaient à peine un passage libre. Ce fut un des caractères dominants de l'architecture néo-grecque ou byzantine, que de faire des contre-nefs étranglées, tandis que dans l'architecture des Latins et bientôt des Romains, les petites nefs offraient de larges passages qui formaient au moins la moitié de la nef principale. Dans l'église de Saint-Marc de Venise, construite sur le modèle oriental, on peut voir un des exemples les plus frappants de cette étroitesse des collatérales. La mode en fut assez singulièrement conservée dans les constructions qu'élevaient, à peu près vers le temps de l'édification de Saint-Marc, quelques villes du midi de la France où avait longtemps persisté la tradition des Grecs. C'est ainsi que des monuments d'ailleurs romans, à Arles Saint-Trophime, quoique déjà inclinant à l'ogive, à Saint-Remi l'abbaye de Saint-Paul, élevée au XIe siècle, offrent la particularité de leurs contre-nefs à peine développées. En cherchant bien, il n'est pas d'usage ancien qu'on ne retrouvât ainsi persistant au milieu des révolutions qui ont paru changer le plus profondément la face des choses humaines.

A Nimes même il serait curieux de rechercher l'influence que les monuments antiques ont eue sur les constructions modernes. De belles ruines sont une richesse que l'histoire n'a pas accordée à toutes les villes, et qui fécondent toujours celles qui ont le bonheur d'en jouir. La cathédrale de Nimes, quoique élevée sans doute au XIIe siècle, a un frontispice qui, partout ailleurs, ferait croire qu'elle date au moins du IVe siècle ; on y voit en effet le fronton des anciens, leurs entablements réguliers, leur juste mélange de lignes horizontales et perpendiculaires, imitation, il est vrai, effacée, suffisante cependant pour donner à cet édifice un caractère singulier de simplicité et de goût antiques. C'est le fronton et le portique de la Maison-Carrée qui sont cause de cette piquante exception apportée à l'histoire de l'art du moyen âge. De même, il semble que les cintres des arènes, et aussi la masse énergique de l'amphithéâtre, se retrouvent çà et là jusque dans les maisons vulgaires que les temps modernes ont érigées à Nimes, et qui ont, malgré leur médiocrité, une certaine apparence toute locale. Il faut croire que le jeune architecte chargé d'élever une nouvelle église à Nimes, se sera soumis à cette loi de convenance que d'autres ont suivie peut-être à leur insu, et qu'on ne serait pas excusable de violer dans une époque comme la nôtre, dont tout le mérite consiste à comprendre les exemples des autres âges et à s'y conformer.

Nous ajouterons à ces détails quelques lignes sur un monument du moyen âge. C'est l'église épiscopale de Nimes, bâtie au XIe siècle, et qui devint, en 1507, la victime des guerres de religion : elle tomba sous les coups des sectateurs de Calvin.

L'église actuelle est donc presque entièrement moderne; toutefois on retrouve à la façade principale quelques fragments intéressants de l'église du XIe siècle. Une partie de la tour a échappé à la ruine générale, ainsi qu'une frise sculptée, où l'on remarque des scènes tirées de l'Ancien Testament.

On voit à quatre lieues de Nimes, une petite ville nommée Saint-Gilles-les-Boucheries, qui doit son nom à une abbaye fondée par saint Gilles au Ve siècle. L'église de cette abbaye, construite du IXe au Xe siècle, présente une façade admirable. C'est dans une tour voisine, appartenant autrefois à une autre église dont elle est le seul vestige, qu'on trouve un escalier d'une construction toute particulière et fort curieuse, qu'on appelle dans le pays la *Vis-Saint-Gilles*. C'est une espèce de voûte annulaire rampante, dit un archéologue, disposée pour soutenir les marches d'un escalier tournant autour d'un noyau plein ou évidé. Le tracé de cette voûte passe pour être l'un des plus difficiles de la coupe des pierres. Elle est composée de neuf cordons de pierre qui forment à la fois la voûte de l'escalier inférieur et les supports des degrés supérieurs, présentant ainsi l'effet de l'intérieur d'un véritable limaçon dont l'ombilic répondrait au noyau évidé de l'escalier.

La tour dans laquelle cet escalier a été pratiqué faisait partie d'un édifice considérable, parmi les vestiges duquel on remarque deux chapiteaux byzantins, dont l'un est orné de feuilles d'acanthe et l'autre de l'aigle de Charlemagne.

NIMUTCH (Inde). Non loin de Nimutch, dans l'Inde, l'on célèbre chaque année des fêtes religieuses dans les premiers jours de la lune, pour perpétuer le souvenir de l'époque à laquelle apparut dans ces cantons, il y a 300 ans, Sook-Deo, saint personnage dont on y voit le temple. L'usage veut que dans ces fêtes un dévot se précipite de la droite du portique et se brise les membres. Les Indous sont persuadés que ce sacrifice rend le saint favorable à celui qui se dévoue; aussi les amateurs ne manquent jamais. L'année dernière, l'énergumène qui a voulu se distinguer ainsi est malheureusement tombé sur un enfant qu'il a écrasé. Qu'un fou qui a la manie de se tuer le fasse, tant pis pour lui ; mais au moins devrait-il faire en sorte que sa sottise ne coûte la vie à personne, car la mort n'est pas du goût de tout le monde.

(*Revue de l'Orient*. Septembre-octobre 1846.)

NINIQUAH (Turquie d'Asie), l'ancienne Ninive. *Voy.* NINIVE.

NINIVE (Assyrie), ville célèbre de l'antiquité, capitale du royaume d'Assyrie, sur la rive gauche du Tigre, au nord-ouest de Babylone.

Cette ville, aujourd'hui détruite, est remplacée par un pauvre village nommé Niniouah et bâti sur un monticule. C'est là qu'est construite la mosquée de Nabi Jounes (prophète Jonas), qui, suivant la tradition du pays, renferme les cendres du célèbre pro-

phète hébreu. C'est un lieu sacré aux yeux des Musulmans, et souvent visité par les dévots.

Bien qu'elle ait laisse peu de souvenirs dans l'histoire et qu'elle ait été détruite il y a vingt-cinq siècles, la ville de Ninive n'en a pas moins conservé une immense célébrité, due probablement au récit de Jonas. Les traditions qui se rapportent à ce prophète sont aussi populaires chez les musulmans que chez les chrétiens, et c'est au nom de *Nébi-Jounès*, donné par les premiers à un tombeau voisin du Tigre, que l'on reconnaît la position de la cité où il alla prêcher la pénitence. D'après les excursions assez récentes de plusieurs voyageurs anglais, il est maintenant certain que Ninive occupait sur la rive orientale du Tigre un emplacement situé en face de Mossoul, et que traverse une rivière nommée Khausser. L'enceinte embrasse une étendue de terrain d'environ 3 kilomètres de large sur 5 kilomètres de long.

M. Botta, qui représente actuellement en qualité de consul le gouvernement français à Mossoul, après avoir fait faire sur l'emplacement de Ninive des fouilles qui ne produisirent aucun résultat, envoya des ouvriers dans le village voisin de Khorsabad, situé au nord-est de Mossoul. Il ne tarda pas à se féliciter de cette détermination; car on découvrit bientôt la partie inférieure de murailles parallèles, séparées par un espace large d'environ 3 mètres, et conduisant à une salle dont les parois sont couvertes de bas-reliefs d'un haut intérêt. D'autres fouilles firent découvrir successivement un autre passage aboutissant à la même salle, et plusieurs autres murailles et passages. M. Botta a envoyé à Paris, outre une copie des nombreuses inscriptions cunéiformes qui les entouraient, le dessin de ces bas-reliefs. *Voy.* Jonas (*Tombeau de*).

NIORT (France), ville de l'ancien Poitou, chef-lieu de préfecture du département des Deux-Sèvres, est surtout remarquable par deux édifices religieux dont nous allons donner de courtes descriptions empruntées à la *France monumentale :*

Eglise Notre-Dame. — C'est un édifice du xv^e^ siècle. Son intérieur est divisé en trois parties par deux rangs de piliers sans chapiteaux. Il ne présente rien de remarquable. Les parties les plus dignes d'attention sont l'ancienne porte latérale de l'église, aujourd'hui bouchée, et sa tour... Celle-ci, qui date de l'an 1520, est d'une grande beauté. Elle présente d'abord un massif carré flanqué de contre-forts très-ornés, et couronné par une balustrade; ses angles supportent des clochetons. Au centre de la tour s'élève une flèche magnifique ornée de nombreux triangles garnis de crochets, ainsi que les arêtes de la flèche. La hauteur totale du clocher est de 75 mètres 80 cent.

Le porche latéral dont nous venons de parler est garni de nervures et de moulures en torsades; au-dessus est un dais richement ciselé et d'une grande élégance.

L'Eglise de Saint-André de Niort possède quelques restes d'architecture fort ancienne. Après les trois premières travées, sont deux énormes piliers du xi^e^ siècle. Le chapiteau de celui de droite est couvert de figures d'animaux; celui de gauche ne présente qu'une guirlande de fleurs.

Cet édifice était autrefois extrêmement remarquable par sa beauté et par sa grandeur. Mutilé, presque détruit par les protestants en 1588, il ne conserva que les travées du chœur et deux chapelles. Il fut en partie reconstruit sous Louis XIV.

NO-AMMON ou Ammon-No (Egypte). *Voy* Ammon.

NOBLAC (France), à 16 kil. de Limoges. *Voy.* Léonard (Saint-) *le Noblac* ou *le Noblet.*

NOGENT-SUR-SEINE (France), petite ville du département de l'Aube en Champagne.

Son église paroissiale est un vaste édifice de style gothique. Sa construction remonte au xv^e^ siècle. Une inscription placée sur les murs extérieurs nous apprend qu'elle a été commencée sous Charles VI et achevée sous Henri II. Elle est surmontée par une tour élevée et d'une belle construction. Au sommet de cette tour, bâtie de 1521 à 1542, est une statue colossale de saint Laurent, environnée d'une belle galerie à jour.

NOGENT-LES-VIERGES (France), dans le département de l'Oise, à 12 kil. sud-sud-est de Clermont.

Il s'y fait chaque année un ancien et nombreux pèlerinage aux reliques de sainte Maure et de sainte Brigitte. Ces deux vierges saintes sont les patronnes de l'église du lieu, où l'on conserve encore, dit La Martinière, une cheminée à l'antique, qui servait dans le temps où l'on baptisait par immersion.

L'abbé Lebeuf (1) croit que ce Nogent est le *Novigentum* où se retira le roi Thierry, dans le temps de la mort de Childéric II, son frère, l'an 673.

En 1816, on a trouvé à Nogent-les-Vierges deux cents squelettes humains dans une grotte sépulcrale, sur des lits alternativement séparés par des couches de sable. Il s'y trouvait une grande quantité de haches de silex; ce qui fait remonter ces sépultures au temps des druides.

NOIRMOUTIERS (France), en latin *Nigrum Monasterium*, s'appelait chez les anciens *her*, *herio*, *herius* ou *hero*. Peut-être est-ce de *hermoutier*, qu'on aura fait par corruption *noirmoutier*, à cause de la couleur noire des vêtements des Bénédictins qui en occupèrent l'abbaye Notre-Dame, depuis le vii^e^ jusqu'au ix^e^ siècle.

Noirmoutiers est situé dans une île du golfe de Gascogne: cette île appartient à la France et fait partie du département de la Vendée, dont elle est un chef-lieu de canton.

Les moines de Cîteaux vinrent s'établir dans cette île au xii^e^ siècle, du monastère de Buzay, près de Nantes. La couleur blanche de leur habit fit donner à l'abbaye le nom de

(1) *Notes manuscrites.*

Notre-Dame-la-Blanche. Cette Vierge est toujours restée en grande vénération dans ce pays.

NOISY-LE-SEC (France), dans le département de Seine-et-Oise. Son église a pour patron saint Etienne, et l'on y honore aussi saint Vincent, protecteur des vignerons, surtout dans le temps des vendanges.

Vers le commencement du XVIIIe siècle, il arriva dans ce village un événement qui prouve combien souvent l'empressement de la foule est imprudent, même dans les choses de piété. Je cite les propres paroles de l'abbé Lebeuf.

« Il arriva, en 1707, dans le cimetière une chose peu ordinaire : on y trouva, en faisant une fosse sous un arbre, le corps d'une femme inhumée depuis près de trente ans (dont la mère vivait encore), presque en son entier, la peau seulement desséchée. Comme le peuple, sans autre formalité, la prenait pour une sainte, le doyen rural, par ordre de l'archevêque, la fit réinhumer dans l'église, pour empêcher le concours. Le peuple fit un trou, et mit au-dessus une grille, au travers de laquelle on voyait les pieds de la défunte. On y faisait toucher des chapelets, on y disait des évangiles, et l'on y faisait des offrandes. M. l'archevêque fit défendre le tout, et ordonna de publier au prône sa défense, par laquelle il apprit au peuple que la conservation de ce corps pouvait venir d'une cause naturelle. Et depuis il n'en fut plus parlé (1). »

NOLI (LE CAP DE), duché de Gênes, dans la mer Méditerranée, environ à un kil. à l'est du village de Varigouste et à 4 kil. au sud-sud-est de l'île de Brasili. Vers la moitié de sa hauteur, ce cap porte un ermitage où l'on se rend en pèlerinage de tous les environs.

NOTRE-DAME. Pour ne point surcharger ce mot d'une foule d'articles commençant tous par les mêmes mots, nous renverrons nos lecteurs au nom des villes ou villages dont la Vierge a pris la qualification, toutes les fois que nous pourrons le faire sans inconvénient. Il faut bien avouer aussi que nous n'avons pu insérer ici tous les pèlerinages à la sainte Vierge, qui s'étendent aujourd'hui à presque toutes les églises ou chapelles de la chrétienté. Nous avons cité seulement les plus connus ou les plus dignes de l'être.

NOTRE-DAME-D'ALET ou ALETH (France). Alet est une petite ville du Languedoc, dans l'arrondissement et le voisinage de Limoux, département de l'Aude, diocèse de Toulouse.

Il y a dans cette ville une chapelle appelée *Notre-Dame-d'Alet*.

Il existe dans le pays où cette chapelle est située, une tradition populaire respectable par son antiquité, et qui se trouve consignée dans les monuments et les peintures de ce sanctuaire de la Mère de Dieu.

Vers la fin du XIe siècle vivait en ces contrées un pieux laboureur nommé Raymond, homme simple et craignant Dieu ; animé de la plus tendre dévotion pour Marie, il désirait depuis longtemps voir s'élever dans cette solitude un modeste sanctuaire en son honneur. Plein de confiance en la Providence, il forma le projet de consacrer tout son pauvre héritage à réaliser enfin ce vœu si cher à son cœur.

Le Seigneur, qui envoyait autrefois ses anges aux pasteurs d'Israël, lui fit connaître combien ses désirs lui étaient agréables, et le confirma dans ce pieux dessein par un éclatant miracle. Or, un jour qu'il labourait son champ, les bœufs qui traînaient la charrue s'arrêtèrent tout à coup, et refusèrent obstinément d'avancer, quoiqu'il les pressât avec force de son aiguillon. Alors, par un mouvement naturel, il jeta au loin cet aiguillon, qui s'enfonça dans la terre de manière à ce qu'il ne fût plus possible de l'en arracher.

Surpris, étonné à la vue de ce prodige, il se fatiguait vainement pour en découvrir la cause, lorsque la sainte Vierge apparut à ses yeux et lui déclara que c'était dans cet endroit même qu'elle désirait qu'une chapelle fût bâtie en son honneur. Raymond, ravi de joie par ce grand miracle et encouragé dans ses pieux desseins par Marie elle-même, ne pensa plus qu'à les exécuter. Pauvre et sans secours, il sollicita la générosité des riches et religieux habitants de ces contrées, à qui il rapporta le prodige qui lui était arrivé. La sainteté de ce laboureur incapable de mentir ne permit pas de douter de la vérité de son récit, et la chapelle fut élevée au lieu qui lui avait été désigné, et où on la voit encore aujourd'hui.

Vers le milieu du XVIe siècle, les hérétiques, ennemis des saintes images et du culte de Marie, se répandirent dans ces pays, et la chapelle de Notre-Dame-d'Alet ne put échapper à leur rage impie. Elle fut entièrement détruite. Le portail et l'autel demeurèrent seuls au milieu de ces ruines, restes précieux auprès desquels les fidèles désolés venaient répandre des larmes et chercher des souvenirs et des espérances.

Plus d'un siècle s'était écoulé depuis la destruction de cette chapelle, lorsqu'il plut au Seigneur de manifester par des prodiges incontestables le désir qu'il avait que ce sanctuaire fût relevé de ses ruines en l'honneur de son auguste mère. Les habitants de ces lieux, fidèles à l'inspiration du ciel, travaillèrent de concert avec le zèle le plus ardent à construire de nouveau la chapelle de Notre-Dame-d'Alet, devenue célèbre dans tout le midi par le concours incessant de pèlerins qui venaient offrir leurs hommages à la sainte Mère de Dieu. Pendant les jours néfastes de la révolution française, la chapelle fut pillée, dépouillée de ses nombreux et riches *ex-voto*, mais le Seigneur permit que l'édifice fût conservé.

La chapelle de Notre-Dame-d'Alet est située sur la paroisse de Montégut, à trois

(1) Lebeuf, *Histoire du diocèse de Paris*, part. VI, p. 286.

lieues de Toulouse; seule et entièrement isolée, elle domine sur toutes les autres habitations de la contrée. C'est sur les plus hautes montagnes que la sainte Vierge s'est plu à fonder ses principaux pèlerinages, soit pour faire apercevoir de plus loin aux malheureux l'astre bienfaisant qui doit les sauver, soit aussi pour nous montrer comment elle aime à jeter un regard étendu sur toutes nos misères.

Il est remarqué dans l'Evangile que la sainte Vierge, aussitôt après avoir conçu le Verbe divin, courut à la hâte vers les montagnes de la Judée pour y visiter sa cousine Elisabeth et célébrer avec elle les merveilles du Tout-Puissant. Maintenant elle nous invite à monter à cette colline où sa chapelle est bâtie, et où elle se plaît à être visitée et à répandre ses plus abondantes faveurs. Elle nous attend, non dans la plaine, mais sur la montagne; car elle n'aime pas les âmes basses et rampantes à terre, mais celles qui sont élevées par des désirs célestes et détachées des créatures.

Sur la porte extérieure de la chapelle on aperçoit une petite statue de la sainte Vierge dans une niche, pour nous montrer que nous allons à Jésus par Marie, que l'Eglise appelle Porte du ciel, *Janua cœli*. Au-dessus de la porte du péristyle on voit gravée sur une pierre l'inscription suivante :

Quisquis es, aut morbis, scelerum vel mole gravatus,
Huc ades et merita me pietate cole :
Mox tibi restituam sublatam labe salutem,
Et sanum mea te gratia semper ALET.

On a traduit ainsi ces vers :

Chrétien, qui que tu sois ou souffrant ou coupable,
Viens d'une voix pieuse implorer mon secours;
Et, soulagé par moi du fardeau qui t'accable,
Ma main du haut des cieux te soutiendra toujours.

C'est sans doute du dernier mot de cette inscription *Alet* qu'est venu le titre de la chapelle.

Une antique statue de Notre-Dame-des-Douleurs, placée dans le sanctuaire au milieu d'un riche retable, inspire la plus tendre compassion et la plus vive confiance. Sur les murs de la chapelle paraissent quelques *ex-voto* isolés, échappés à la spoliation de l'impiété.

Les paroisses voisines viennent en procession chaque année à Notre-Dame-d'Alet. La fête principale se célèbre le 8 septembre, au milieu d'un concours immense de fidèles. Un missionnaire du Calvaire, qui se repose de ses travaux apostoliques, partage la solitude de Marie, et offre aux nombreux pèlerins les secours de son ministère.

Un grand nombre d'éclatants miracles ont été opérés par l'intercession de Notre-Dame-d'Alet, comme on peut le voir dans l'opuscule qui traite de cette dévotion.

L'archiconfrérie du Cœur immaculé de Marie pour la conversion des pécheurs, établie à Notre-Dame d'Alet, a déjà obtenu un grand nombre de conversions (1). Nous nous contenterons de rapporter celle d'un homme du monde qui depuis longues années négligeait tous ses devoirs religieux; recommandé aux pieux exercices de l'archiconfrérie, le dimanche soir, il se convertit trois jours après d'une manière miraculeuse. Nous allons citer un fragment de lettre de sa fille, où respirent l'amour filial le plus tendre et la plus grande confiance en Marie.

« Que Dieu est bon !... que sa miséricorde est grande !.... Je ne saurais assez le dire, assez le publier. Oh ! non, l'éternité ne sera pas trop longue pour remercier le Dieu bon de toutes les grâces dont il nous comble ! ! Toujours de nouveaux motifs de confiance et d'amour, oui ! toutes mes tristesses se sont changées en joie, le Seigneur a fait éclater son immense miséricorde, j'ai la douce consolation, après bien des craintes, bien des perplexités, bien des larmes, de voir enfin celui dont le cœur était si indifférent, revenir à Dieu; quelle grâce, quelle faveur insigne ! Oh ! comprenez mon bonheur, vous qui savez toutes mes sollicitudes. Il y a peu de jours, mon père s'obstinait à ne pas vouloir se confesser; vous connaissez une partie de mes craintes à ce sujet, je vous les avais fait pressentir, j'ai cependant toujours conservé l'espérance que la très-sainte Vierge, que vous avez tant priée, nous obtiendrait cette grâce; je me suis adressée à son *cœur immaculé*, d'une manière toute particulière, pendant le jubilé; mais lorsque, arrivée aux derniers jours, je n'apercevais aucun signe favorable, la tristesse me saisit le cœur, je répandis des larmes bien amères, il me sembla alors que le jubilé allait me laisser bien des regrets !... Et voilà que lorsque je me sens comme anéantie sous ce poids, le Seigneur touche ce cœur et le change à son gré, l'éclair n'est pas plus rapide ! Quelle merveilleuse transformation s'opère ! Ce cœur devient docile, on dirait un jeune enfant. Dans moins d'une heure, la résolution et l'exécution furent une même chose. Il eut le bonheur de se confesser au Père J., jeudi dernier, à quatre heures de l'après-midi. Quelques instants après, il vint me trouver dans ma chambre; un air de sérénité et de satisfaction était répandu sur tous ses traits; il approche de mon lit où j'étais retenue depuis la veille. *Je viens de me confesser*, me dit-il, *j'ai reçu l'absolution, je dois gagner le jubilé samedi.* Vous dire ce que produisirent en moi ces paroles, oh ! je ne le puis, mais ce que je sais très-bien, c'est que je me relève avec une extrême promptitude, je l'embrasse, je le presse; nos larmes se confondirent et coulèrent abondantes et bien douces, mon respect s'accrut, mon affection augmenta, mes sentiments furent entièrement renouvelés. Mon père a été généreux jusqu'au bout; il avait la permission de gagner le jubilé le samedi, comme je vous l'ai déjà dit, mais il a voulu attendre le

(1) Le nombre des associés à l'archiconfrérie pour la conversion des pécheurs a déjà dépassé onze millions, et les diocèses, paroisses et confréries agrégés s'élèvent à près de huit mille.

dimanche ; la journée du samedi se passa en pieuses lectures, pour se préparer à la sainte communion. Il demeura bien avant dans la nuit en prière ; dès cinq heures du matin, il sortait de la maison pour se rendre à l'église. La cérémonie dura trois heures et demie. Papa revint tout transporté ; plus de 1500 hommes firent la communion à cette messe. Comme Marie a été bonne, comme elle nous garde et nous protége ! Oh ! douce et aimable mère, je sens mon cœur pressé de reconnaissance et d'amour pour vous. »

Que pourrions-nous ajouter à un récit si naturel et si touchant? Après avoir obtenu par Marie la conversion de son malheureux père, cette fille si tendre et si dévouée a si bien prié la sainte Vierge, qu'elle a eu la consolation de le voir persévérer dans ses bons sentiments.

NOTRE-DAME DES ANGES (France). Beaucoup d'images miraculeuses portent ce nom en mémoire de la Reine des Anges de saint François d'Assise. *Voy.* Anges (*Notre-Dame des*) et Assise.

Il y en a trois en France qui ont donné leur nom à des hameaux : 1° dans le département des Basses-Alpes, hameau de Lurs, près de Forcalquier ; 2° dans le département de Seine-et-Oise, écart de Clichy-la-Garenne près de Livry ; 3° dans le département du Var, écart de Pignans.

NOTRE-DAME DES ARDILLIERS (France). *Voy.* Saumur.

NOTRE-DAME D'AURAY (France). *Voy.* Auray.

NOTRE-DAME-DE-BARRE-Y-VA (France). A un quart de lieue de Caudebec, dans le département de la Seine-Inférieure, on voit une chapelle, connue sous cette dénomination. Elle est située sur la rive droite de la Seine. Cet édifice, qui jouit d'une grande célébrité dans la contrée, parmi les marins, date de l'année 1216, ainsi que l'annonce une inscription placée sur une de ses murailles. La voussure de cette chapelle est toute en bois.

NOTRE-DAME DE BONENCONTRE (France), dans le département de Lot-et-Garonne, à 4 kil. sud-est d'Agen.

Pèlerinage célèbre en l'honneur de la sainte Vierge.

NOTRE-DAME DE BON-SECOURS (France). Il y a quatre villages de ce nom en France ; ce qui est la preuve d'anciens pèlerinages.

1° Dans le département de l'Aude, chapelle vicariale du canton de Chalabre.

2° Dans le département de la Meurthe, hameau de Nancy.

3° Dans le département du Nord, sur la frontière de Belgique. *Voy.* Vieux-Condé.

4° Enfin, dans le département de la Seine-Inférieure, à Blosseville ou Bloville. *Voy.* Blosseville-Bon-Secours.

NOTRE-DAME DE BRUGUIÈRES (France), dans le département de la Haute-Garonne. *Voy.* Bruguières.

NOTRE-DAME DE CLÉRY (France). C'est le nom d'une petite ville du département du Loiret, arrondissement d'Orléans. Elle est

célèbre par son église. Saint Liphard de Meung bâtit en ce lieu une chapelle dédiée à la Vierge, à laquelle succéda une belle église érigée par Philippe de Valois. Presque détruite par les Anglais en 1428, elle fut restaurée par Louis XI. Cet édifice est un des plus beaux monuments de l'Orléanais. A côté de l'entrée latérale du nord s'élève une grosse tour carrée, autrefois surmontée par une flèche élevée. Au point d'intersection de la nef et de la croisée s'élance un élégant clocher pyramidal. Le portail, surmonté d'un campanile, ne manque ni de grâce ni de légèreté. La nef est accompagnée de bas-côtés d'une belle disposition. Cette nef, assez majestueuse, est éclairée par vingt-trois croisées, dont les vitraux ont disparu, à l'exception de ceux de la fenêtre du rond-point. La porte de la sacristie est ornée de sculptures d'un fini admirable, représentant des guirlandes et des ceps de vigne. Les sculptures des stalles, offrant des ornements variés et des têtes bizarres, méritent l'attention. On sait que Louis XI, qui fit plusieurs pèlerinages dans cette église, y fut enterré. On lui éleva un monument qui, après avoir été brisé par les calvinistes, puis restauré, puis spolié en 1793, et déposé au musée des Petits-Augustins, à Paris, fut rétabli à son ancienne place en 1816.

On le voit agenouillé sur son tombeau ; quatre anges sont aux quatre coins ; à ses genoux on aperçoit le sceptre et la main de justice, un chapelet, et son chapeau orné de l'effigie de Notre-Dame. Sous cette statue est le caveau qui a renfermé le corps du roi et de Charlotte de Savoie, sa femme, celui de leur fils le prince Louis, le cœur de Charles VIII et les restes de François de France.

Non loin de Cléry est une tombelle gauloise, que l'on nomme dans le pays *Renaud-Tombant ;* peut-être dans l'origine a-t-on voulu dire la *tombe de Renaud.*

NOTRE-DAME DU CROS (France), dans le département de l'Aude, près de Caunes.

C'est un ermitage très-ancien et très-vénéré, où le pèlerinage se fait le 8 et le 9 septembre de chaque année. La chapelle, décorée avec profusion de marbres de toutes couleurs, est dans une situation charmante, sur un rocher de 900 pieds d'élévation, taillé à pic, au pied duquel jaillit une source abondante (1).

NOTRE-DAME DE DUSENBACH (France), dans le département du Bas-Rhin. *Voy.* Ribeauville.

NOTRE-DAME DE L'ÉPINE (France), dans le département de la Marne, à l'est de Châlons et à l'ouest de Courtisols. Ce n'était au XIVe siècle qu'un hameau avec une chapelle dépendant de Melay, et faisant partie du village de Courtisols ; on l'appelait le territoire de Sainte-Marie. L'église que l'on a bâtie près de cette chapelle, au commencement du XVe siècle, en 1419, est fort belle. Des bergers aperçurent un buisson d'épines, tout brillant d'une éclatante lumière, la veille

(1) Briand de Verzé, 4e édit., 1816.

de l'Annonciation, et cette lumière miraculeuse dura tout un jour et une nuit. On trouva ensuite dans ce buisson une petite image de la Vierge, tenant l'enfant Jésus entre ses bras, et le buisson resta aussi vert qu'auparavant.

Cet événement y fit accourir une grande multitude de peuple, dont les offrandes devinrent suffisantes pour bâtir l'église que l'on y visite habituellement. Les habitants de Melay s'y établirent, et le lieu devint insensiblement ce qu'il est aujourd'hui. Louis XI y vint en pèlerinage en 1472, et y laissa 12,000 écus d'or pour les besoins de l'église.

Les seigneurs qui achetèrent ce lieu en 1550, le défendirent contre les calvinistes, dans le temps des guerres de religion : c'est en mémoire de cette défense que le curé était obligé de faire présent de deux épées bénites aux seigneurs du lieu, qui les distribuaient aux jeunes gens du bourg qui avaient gagné le prix à la course.

Notre-Dame de l'Epine a été un des plus grands pèlerinages de France (1).

Il y a encore une Notre-Dame de l'Epine, qui a donné son nom à un village du département de l'Eure, à peu de distance à l'ouest de Pont-Authou et de Bernay.

NOTRE-DAME DE L'ESPINAR (France), dans le département du Var, en Provence.

C'est le nom d'une image vénérable de la sainte Mère de Dieu, particulièrement honorée sous cette invocation dans la ville de Barjols.

NOTRE-DAME DE L'ÉTANG (France), dans le département de la Côte-d'Or, écart de Velars-sur-Ouche

Lieu de dévotion à la Mère de Dieu, situé dans le duché de Bourgogne, sur une très-haute montagne, à 12 kil. de Dijon. Il s'était établi là des moines à la faveur d'une image de la Vierge trouvée dans le bois voisin, et qui passa pour miraculeuse. Les pèlerins n'avaient dans l'origine qu'une seule maison pour se retirer en cas de mauvais temps, ou pour y prendre quelques rafraîchissements.

NOTRE-DAME DE FONT-ROMEU (France), dans le département des Pyrénées-Orientales. *Voy.* FONT-ROMEU.

NOTRE-DAME DE GARAISON (France), pèlerinage dans le diocèse de Tarbes.

Voici la pieuse légende que l'on rapporte à son sujet :

Anglèse de Sagasau, bergère d'un hameau de la vallée de Garaison, se trouvait un jour au bord d'une fontaine, lorsqu'il lui apparut une belle dame, vêtue d'une longue robe blanche. Son air, sa majesté, sa douce modestie, pouvaient faire deviner qu'elle n'était point une simple mortelle ; mais Anglèse, qui n'avait pas plus de douze ans, n'était guère capable de réfléchir dans le premier moment de la surprise. Elle regardait cette inconnue avec des yeux étonnés, et demeurait comme ravie en extase. La Vierge

(1) Robert de Hesseln, *Diction. universel de la France.*

lui dit alors, d'un ton plein de douceur, qu'elle était Marie, mère de Jésus ; qu'elle voulait avoir une chapelle dans ce lieu, pour y faire descendre les plus abondantes bénédictions, et elle lui commanda de dire à son père qu'il en avertît ceux de la ville de Montléon. La petite bergère, ivre de joie, court à sa maison, et raconte ce qu'elle a vu, ce qu'elle a entendu. Son père, homme simple et religieux, se rend aussitôt à Montléon pour annoncer cette nouvelle ; mais on ne veut point y ajouter foi. Le lendemain, même apparition, même message avec aussi peu de succès. Cela affligea beaucoup la jeune fille, qui résolut de s'en plaindre à la Vierge, si elle la revoyait. Plusieurs personnes voulurent l'accompagner à la fontaine le jour suivant. A peine y fut-on arrivé que la Vierge apparut à Anglèse pour la troisième fois. Tous ceux qui étaient présents entendirent sa voix ; mais elle ne fut aperçue que de la seule bergère, qui dut, sans doute, cette faveur spéciale à son innocence et à sa piété. Cette fois Marie voulut appuyer la vision de raisons assez puissantes pour triompher des plus incrédules. Anglèse avait du pain très-noir et très-âpre au goût ; tout à coup il est changé en un pain très-blanc et très-savoureux. Tous ceux qui furent témoins de ce prodige poussèrent des cris de joie ; il fut bientôt suivi d'un second. Les parents de la bergère étaient pauvres et n'avaient presque plus rien pour leur subsistance. La Vierge leur dit que leur coffre se trouverait rempli d'un pain excellent. On se hâte d'aller visiter le coffre, et l'on y trouve le pain miraculeux, ce qui fait verser des larmes de reconnaissance et d'amour à tous les habitants de cet heureux hameau.

Cependant il n'était bruit à Montléon que de la double apparition de la Vierge ; et ce n'était pas seulement le peuple qui en parlait ; des personnes instruites et sensées s'en entretenaient sérieusement, et étaient fort disposées à y croire. On ne pouvait traiter la bergère de visionnaire. A douze ans, l'imagination n'est pas d'ordinaire assez vive, assez ardente, assez exaltée, pour produire de semblables illusions. D'ailleurs, la piété de cette jeune fille et la probité de son père ne permettaient pas de penser que leur récit fût controuvé. Les *esprits-forts*, c'est-à-dire les orgueilleux raisonneurs, se raillaient apparemment de la simplicité des fidèles ; mais l'obstination des plus incrédules fut forcée de céder à l'arrivée de plusieurs personnes de Garaison, qui vinrent attester la troisième apparition, et les miracles qui l'avaient accompagnée. Alors tous les doutes se dissipent, tout Montléon est en émoi. Le son des cloches annonce une procession solennelle qu'on doit faire à Garaison. Les autorités civiles et ecclésiastiques se mettent en marche, suivies d'un peuple nombreux. Les villages avoisinants se joignent à eux pour prendre part à la touchante cérémonie. Arrivés à la fontaine des apparitions, ils y plantent une croix, tandis que l'air retentit des louanges de la très-sainte Vierge. Peu

de temps après on y bâtit une chapelle, où se sont opérés une multitude de miracles ; on en compte cent quatre-vingts des plus éclatants et des mieux avérés.

Il y a eu peu de dévotions aussi célèbres que celle de Garaison. Un grand nombre d'hommes, illustres par leur naissance et par leurs talents, se sont retirés dans cette sainte solitude. On y a vu des conseillers du parlement de Paris, des docteurs-régents des universités, des généraux d'armée, qui y ont voué leurs épées ; des princes, des princesses, qui sont venus y rendre leurs hommages à Marie avec les plus grands seigneurs de l'Europe ; des nonces apostoliques, des ambassadeurs des couronnes étrangères. De là, comme d'une source vive et abondante, se sont répandues sur toute la France les bénédictions les plus signalées. Des villes entières ont ressenti l'effet de la protection de Notre-Dame de Garaison ; mais ne pouvant rapporter en détail ces prodiges, nous croyons faire plaisir aux lecteurs, en leur disant ce que devint la bienheureuse bergère.

« Anglèse, avant la vision dont la sainte Vierge voulut la favoriser, était aussi pieuse qu'on peut l'être dans un âge encore tendre ; mais depuis ce moment on remarqua en elle quelque chose de miraculeux. La vue de Marie avait fait sur son jeune cœur une si puissante impression, qu'elle songeait à elle presque toujours. Elle ne trouvait rien de beau, rien de charmant dans les choses de ce monde, quand elle se représentait la beauté ravissante de cette Reine du ciel. Simple, tranquille, recueillie habituellement, elle portait sur sa figure l'expression de la naïve candeur ; cependant quelquefois sa modestie semblait s'évaporer tout à coup. Dans ces moments son air s'animait, ses yeux devenaient brillants, et il en partait vers le ciel des regards enflammés. Pleine de dégoût et de mépris pour les biens et les plaisirs de la terre, elle conçut le dessein de s'enfermer dans un couvent. Elle se présenta à celui de Fabas, où, après avoir été longtemps novice, elle fit profession l'an 1543. Dès lors elle se regarda comme morte au monde, et sa piété devint plus ardente, au point qu'elle faisait l'admiration des religieuses qui avaient vieilli dans la pratique de la vertu. A une douceur toujours égale, à une obéissance sans bornes, elle joignait une profonde humilité. Jamais elle ne parlait des apparitions dont la Vierge l'avait favorisée, à moins qu'un ordre de ses supérieurs ne l'y obligeât. Cependant sa réputation était si répandue, qu'il fallut donner aux peuples le plaisir de la voir quelquefois. Le général de l'ordre permit donc à la supérieure de la faire sortir, quand elle le jugerait à propos, pour aller visiter la sainte chapelle, et elle fit ainsi plusieurs fois le voyage de Garaison. Les fidèles accouraient de toutes parts pour la voir. On déchirait ses habits pour en conserver les lambeaux comme des reliques. Cela fut cause qu'elle s'abstint de sortir du couvent. Elle jeûnait particulièrement le samedi, parce que ce fut à pareil jour que Marie lui apparut pour la troisième fois, et qu'elle opéra en sa faveur le double miracle que nous avons rapporté. Sa mort arriva l'an 1589 ; elle était âgée de plus de 100 ans. Les reliques de cette bienheureuse bergère ont été conservées. On s'occupe d'une enquête pour en constater l'identité. »

Quel est le vieillard qui n'a pas mille fois raconté à ses enfants étonnés les miracles de Garaison, la magnificence et la piété de ses fêtes ! Que de douces larmes n'a point fait couler la mémoire de tant de merveilles !

Garaison ! lieu plein de mystérieux souvenirs, les yeux ne peuvent contempler tes antiques murailles, tes sacrés portiques, sans rappeler à l'esprit une suite non interrompue de prodiges de grâce et de salut, opérés depuis plusieurs siècles en faveur d'une infinité de malheureux que les fatigues de la vie, les chagrins de l'âme et les infirmités du corps conduisirent au pied des autels de Marie pour implorer celle qui est la *guérison* des infirmes et la consolatrice des affligés. Là, Marie ne cesse de consoler et de bénir ; là, pas un cœur qui n'ait éprouvé la douce influence de sa protection, qui n'ait reçu quelque grâce particulière

Quand les jours mauvais se levèrent sur la France, la douce *étoile du matin* sembla disparaître un moment au milieu de l'orage et de la tempête. Le sanctuaire de Marie fut dépouillé de ses richesses et de ses nombreux *ex-voto*, pieux témoignages de la reconnaissance des peuples. Cependant le ciel permit que l'édifice fût conservé comme par miracle.

Depuis le jour trois fois heureux où le sanctuaire de Garaison fut de nouveau ouvert aux enfants de Marie, les pieux pèlerinages n'ont point discontinué.

La première fois qu'il vous est donné de visiter Garaison, vous ne pouvez vous en arracher ; il y a tant d'inscriptions à lire, tant de miracles à examiner, tant de choses à voir ! Il faut cependant s'éloigner enfin d'un séjour si plein de charmes ; alors le cœur se remplit de regrets, et se console en se promettant de se procurer encore à l'avenir de si suaves et de si pures jouissances.

Mais, pour avoir une idée de la dévotion à Marie qui distingue les populations des montagnes, il faut voir Garaison le jour de la Nativité de la sainte Vierge. Par tous les sentiers qui conduisent au sanctuaire de Marie arrivent, en priant à haute voix, ou en chantant des cantiques sacrés, des multitudes sans nombre qui se suivent les unes les autres. L'enceinte sacrée est toujours trop étroite pour recevoir les enfants de Marie ; plus de vingt mille âmes se trouvent réunies par une même foi et une même pensée près de la chapelle de Garaison. C'est l'image de l'ancienne Jérusalem aux grands jours de Pâques et de Pentecôte. A l'ombre du sanctuaire de la Mère de Dieu, vivent de saints prêtres, toujours disposés à réconcilier les pécheurs, à accueillir les pèlerins, à secou-

der leur piété et à rendre facile l'accomplissement de leurs vœux.

NOTRE-DAME DE LA GARDE (France). Il y a trois villages de ce nom en France.

1° Dans le département des Bouches-du-Rhône, près de Marseille. *Voy.* MARSEILLE.

2° Dans le département de l'Oise, écart de la Neuville-en-Hez. *Voy.* NEUVILLE-EN-HEZ (La).

3° Dans le département du Var, le Fort Notre-Dame de la Garde, écart de Six-Fours.

NOTRE-DAME DE GRACE (France). Il y a quatre villages de ce nom en France, ce qui suppose qu'il y avait en ces lieux autant d'anciens pèlerinages.

1° Dans le département de l'Eure, près de Gaillon-l'Archevêque.

2° Dans le département de la Loire, hameau de Périgueux.

3° Dans le département de Saône-et-Loire, hameau de Savigny-sur-Grosne, près de Saint-Gengoux ou Gengoult-le-Royal.

4° Dans le département du Tarn, hameau de Mezens, près de la Pointe-Saint-Sulpice.

Voy. HONFLEUR, HAVRE (Le), ALENÇON, etc., on se trouvent des chapelles sous cette invocation.

NOTRE-DAME DE GRACE (France), dans le département de l'Hérault, près d'Agde.

Gumppenberg cite cette image comme l'objet d'une haute vénération mais il n'entre dans aucun détail.

Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons dit ailleurs du pèlerinage dont cette sainte image est l'objet; nous renverrons seulement nos lecteurs au mot AGDE.

NOTRE-DAME DE LACKEN (Belgique), joli village situé à peu de distance de Bruxelles.

On assure qu'il existait dès le VII^e^ siècle, et que son église fut bâtie par Hugues, duc bénéficiaire de la Basse-Lorraine, dont le Brabant faisait partie. Plus tard cette église fut fort visitée, à cause d'une image miraculeuse de la Vierge, qui s'y voit encore. L'infante Isabelle y vint en pèlerinage, en 1623, accompagnée des dames de la cour et de 400 béguines, et après avoir entendu les vêprés, elles dînèrent toutes ensemble dans les champs voisins. Cette église contient un grand nombre d'*ex-voto* et beaucoup de tableaux.

Ce n'était primitivement qu'une petite chapelle. L'origine merveilleuse attribuée par la tradition à la construction et à l'agrandissement de l'édifice était représentée autrefois par les magnifiques vitraux dus à la pieuse magnificence des princes souverains du Brabant.

La chapelle Sainte-Anne, située près de l'église paroissiale de Lacken, paraît avoir été bâtie au XIV^e^ siècle. On y fait des pèlerinages pour être préservé de la fièvre. La drève, en face de la grande porte de l'église près de cette chapelle, lui a emprunté son nom. La fontaine dite des Cinq-Plaies, alimentée par quatre puits et située à proximité de l'église, rappelle la foi vive et la

piété de l'archiduchesse Isabelle-Claire-Eugénie.

Cette princesse, persuadée qu'elle avait été guérie d'une fièvre brûlante qui la minait, en buvant des eaux de la source qui existait en cet endroit, fit construire par reconnaissance le bassin antique qu'on a restauré en 1841 et qui date de 1625. Le trop plein de ce bassin porte ses eaux à la fontaine publique placée devant le grillage de l'église.

L'archiduchesse Marie-Christine, qui fit construire le château de Lacken en 1784, et l'impératrice Marie-Thérèse, avaient témoigné de même une grande vénération pour l'église de Notre-Dame de Lacken. Le nom de la paroisse s'écrivait autrefois avec sept lettres : *Laecken*, et non pas Lacken, comme aujourd'hui.

Par arrêté du 14 octobre 1850, Léopold, roi actuel des Belges, a décidé qu'une église serait érigée à Lacken, sur sa fortune privée, en commémoration particulière de la reine Louise-Marie-Thérèse-Charlotte-Isabelle d'Orléans, décédée à Ostende le 11 du même mois, et qui, avant de mourir, avait désigné, pour lieu de sa sépulture, la commune de Lacken, dont elle aimait particulièrement le séjour.

La réalisation de ce pieux arrêté se rencontre d'ailleurs avec les exigences du culte. L'église actuelle de Lacken n'était plus en rapport avec le nombre des fidèles ; le temple se ressentait aussi de son état de vétusté, et la nécessité d'une réédification avait déjà été signalée par le conseil de fabrique. La future église tiendra donc lieu de l'église paroissiale de la commune de Lacken.

NOTRE-DAME DU LANS (France), dans le département des Hautes-Alpes, hameau de Saint-Etienne d'Avançon.

C'est un lieu de pèlerinage sur une petite éminence, au revers des montagnes de Prévat et de Prémorel, où, le jour de la Pentecôte, viennent en procession une foule de pieux fidèles de toutes les paroisses des environs.

NOTRE-DAME DE LAVAL (France), dans le département des Pyrénées-Orientales.

Ce lieu est un écart du bourg de Caudiès-Saint-Paul. C'est un pèlerinage que font les habitants du pays à un ermitage qui domine toute la vallée de Caudiès.

NOTRE-DAME DE LIESSE (France), dans le département de l'Aisne, en Picardie. *Voy.* LIESSE.

NOTRE-DAME DE LORETTE (France). Il y a en France deux villages qui portent ce nom :

1° Dans le département du Jura, écart de Pont-Lesney, près de Mouchard ;

2° Dans le département de la Meurthe, écart de Varangéville, près de Saint-Nicolas-du-Port.

Il y a une foule de chapelles ou d'églises bâties sous cette invocation à Paris et ailleurs.

NOTRE-DAME DE LA MER ou LES TROIS

Saintes-Maries (France), dans le département des Bouches-du-Rhône. *Voy.* Les trois Saintes-Maries, au mot Maries.

NOTRE-DAME DE MYANS ou La Vierge Noire des Abîmes (Savoie). *Voy.* Myans.

NOTRE-DAME-DE-NANTILLÉ ou Nantilly (France). *Voy.* Saumur.

NOTRE-DAME LA RICHE (France), en Touraine, dans le département d'Indre-et-Loire.

C'est là que saint-Martin, pour se conformer aux édits des empereurs qui défendaient, suivant l'antique loi romaine des XII tables, de faire des inhumations dans les enceintes des villes, fit établir un lieu de sépulture qu'il appela le cimetière des Pauvres. Il y fut enterré, suivant sa volonté, le 15 des calendes de janvier de l'an 301. Pour honorer sa mémoire, les chrétiens qui lui survécurent élevèrent sur ses restes une église en l'honneur de la sainte Vierge. Cette église, nommée d'abord Notre-Dame la Pauvre, porta bientôt le nom de Notre-Dame la Riche, à cause des nombreux présents qu'on fit dès l'origine à son sanctuaire révéré.

NOTRE-DAME DE ROC-AMADOUR (France), dans le département du Lot. *Voy.* Roc-Amadour.

NOTRE-DAME DE ROCHE (France), ou Notre Dame de la Rosche (de Rupe).

L'abbé Lebeuf prétend que l'ancien nom latin était *de Rooscha*, que ce n'est que plus tard qu'on a dit *Rupes*, et qu'en conséquence Moréri s'est trompé en nommant ce lieu Notre-Dame des Roches. Il dit encore que l'on appelait ce lieu La Rouche.

L'origine de cette abbaye remonte à un curé de Maincourt, nommé Guy, qui voulut quitter le monde avec quelques-uns de ses amis, vers l'an 1195. Cette abbaye devint bientôt célèbre et ne tarda pas à être un lieu de pèlerinage. On y vénérait sur le grand autel une très-belle statue de la sainte Vierge, tenant l'enfant Jésus. Les auteurs du *Gallia christiana* disent qu'elle est d'ivoire et ajoutent qu'il n'y en a pas de semblable dans toute la France. L'un des deux reliquaires qui ornaient l'autel contenait des reliques de sainte Eulalie, martyre d'Espagne, et l'autre celles de saint Blaise, qui était l'objet d'un grand concours de dévotion. La même église, dit l'abbé Lebeuf, est un lieu de pèlerinage pour les villages voisins dans le cas de nécessités publiques, sécheresses, etc.

Cette abbaye dépendait de la paroisse de Lévis, au diocèse de Paris.

NOTRE-DAME DE ROQUEVILLE (France), pèlerinage du diocèse de Toulouse. Nous prenons les détails qui le concernent dans le *Livre des enfants de Marie*, ouvrage d'une piété onctueuse et éclairée.

Tout près de la petite ville de Montgiscard, située sur les bords du gracieux canal du Languedoc, à quatre lieues de Toulouse, se trouve un antique sanctuaire de la Mère de Dieu, célèbre dans toute la contrée. Rien de plus délicieux que le chemin qui conduit à la chapelle de Marie; le paysage est toujours beau, mais solitaire, à travers les champs de maïs et la verdure des vignes, l'œil n'aperçoit aucune habitation. Le silence, rarement interrompu par le cri d'un oiseau, porte le pieux pèlerin de Marie au recueillement et à une douce mélancolie; peu à peu l'illusion le gagne, il croit être dans un beau vallon des Pyrénées ou de la Montagne-Noire, lorsque tout à coup, au détour du sentier, la cime du coteau lui apparaît avec son château flanqué de quatre tourelles et son église surmontée d'un étroit clocher comme celui de la chapelle d'un ermitage; alors il se découvre et il prie, il a vu l'église de Notre-Dame de Roqueville, qu'il est venu visiter de loin.

Ce sanctuaire vénéré de Marie remonte à une époque assez éloignée. En 1315, dit une légende respectable, transmise de père en fils dans la contrée, un laboureur heurta du soc de sa charrue une énorme pierre cachée dans son champ. Le laboureur se penche pour écarter l'obstacle, et il aperçoit enfouie mais intacte, à côté de la pierre, une statue de la très-sainte Vierge. La piété des villageois vit un miracle dans cette découverte, et pour répondre à l'invitation de la Mère de Dieu, se hâta de bâtir un oratoire à Notre-Dame du *Roc* ou de *Roqueville*; dès lors on vit commencer ce pèlerinage devenu célèbre dans ce pays. Jusqu'en 1640, un ermite prêtre fut attaché à la chapelle pour la desservir et recevoir les nombreux pèlerins qui venaient offrir leurs hommages et leurs vœux à l'auguste Reine des cieux. Depuis cette époque jusqu'à la révolution, de pieux missionnaires remplacèrent l'ermite; l'élite du clergé de Toulouse vint successivement partager la solitude de Marie; et la reconnaissance des campagnes voisines n'a point oublié les prêtres vénérables qui terminèrent, en 93, cette longue chaîne d'apôtres et de fervents missionnaires. La riche chapelle de Roqueville embellie par la piété des pèlerins et ornée de nombreux *ex-voto*, les bâtiments qui en dépendaient, une bibliothèque du plus grand prix par le choix et par le nombre des ouvrages, tout cela disparut dans la tempête révolutionnaire qui a couvert la France de deuil et de ruines.

Au reste, Dieu, jaloux de la gloire de sa sainte Mère, vengea les profanations de Notre-Dame de Roqueville. Les orages, racontent encore avec effroi les vieillards, d'affreuses grêles désolèrent pendant longtemps les lieux voisins. Un apostat, qui avait acheté la chapelle afin d'être plus certain de sa destruction, fut frappé soudain de mort, et les planches de la voûte lui servirent de bière. Cependant, de beaux exemples contrastaient alors avec tant d'impiété. Dans ce temps de funeste mémoire, où la moindre apparence de religion était si souvent punie par la prison et par la mort, que de fois ne vit-on pas des laboureurs, de pauvres femmes, les notables du pays monter religieusement la colline, se prosterner en plein jour sur le sol labouré de l'antique chapelle, priant avec ferveur et arrosant ses ruines sacrées de leurs larmes.

Aujourd'hui, grâce au zèle des habitants

de la contrée et à l'inépuisable charité des fidèles serviteurs de Marie, la chapelle de Roqueville est rebâtie ; elle s'élève avec grâce sur la cime du coteau, et les pieux pèlerins ont retrouvé ces sentiers si longtemps déserts.

Qui ne connaît l'église de Notre-Dame de Roqueville, qui ne l'a visitée, qui n'en a rapporté des marques évidentes de la protection de Marie? Demandez-le surtout à tous les villages, à tous les hameaux, à tous les châteaux et à toutes les chaumières qui sont placés à huit lieues à la ronde, et on vous parlera avec attendrissement de l'antiquité et des merveilles de la dévotion qui, tous les ans, durant l'octave de la Nativité de la Vierge, y conduit des milliers de pèlerins et des paroisses entières, bannière déployée, qui se rendent, en chantant les louanges de Marie, à son sanctuaire bien-aimé. Au temps même le plus heureux de nos pères, jamais la foule ne se pressa plus nombreuse et plus recueillie sur les chemins qui conduisent à Roqueville.

NOTRE-DAME DE THIL (France), village de l'ancienne province de Picardie, aujourd'hui du département de l'Oise, arrondissement et canton de Beauvais, et diocèse du même nom. Sa population, d'environ 1000 habitants, comprend les hameaux de Saint-Lucien, Villiers et Plouy, ainsi que la ferme dite de l'Hôtel-Dieu, celle de Bois, la maison de Beauséjour, et les moulins de Lamivroy.

Avant la révolution, il existait, au hameau de Saint-Lucien, réputé faubourg de Beauvais, une abbaye d'hommes de l'ordre de Saint-Benoît, qui a été démolie et dont il ne reste plus que des ruines.

Un pèlerinage se fait tous les ans au lieu dit la *Mie au Roi*, où se trouve un oratoire avec des tourelles que le temps a considérablement endommagées.

NOTRE-DAME DE VERDELAIS (France). *Voy.* VERDELAIS.

NOURADJAPOURA (Inde). C'est le nom de la ville qui, dans l'antiquité, était la capitale de l'île de Ceylan. Balbi croit que c'est la même que Anurogrammoum, qui est placée dans la Taprobane par Ptolomée. Cette ville fut rebâtie avec la plus grande magnificence, l'an 246 de Jésus-Christ, par Voundou-Kabadja, l'un de ses rois. On remarque encore un grand nombre de colonnes de marbre, dispersées de tous côtés, et plusieurs pyramides de très-grandes dimensions érigées en l'honneur de plusieurs rois qui se sont distingués par leur piété, et que les bouddhistes y invoquent comme des saints. Ce lieu est encore remarquable par le serimahabod (*Ficus religiosa*), le plus vénéré de l'île ; il est l'objet du principal pèlerinage des adorateurs de Bouddha, qui croient que ce dieu a souvent goûté le frais et le repos sous l'ombrage de cet arbre. (Voyez l'*Abrégé de géographie* d'Adrien Balbi).

NOYON (France), en Picardie, dans le département de l'Oise; en latin *Noviomagus Veromanduorum*.

Cette ville était autrefois un évêché dont le prélat compait, sous Philippe-Auguste, parmi les douze pairs de France, assistant au sacre des rois. Son ancienne cathédrale est une des œuvres les plus remarquables du moyen âge : aussi a-t-elle attiré à plusieurs reprises l'attention des savants.

Nous n'aimons pas à charger notre livre de détails artistiques, persuadé que nous sommes que ce n'est point là ce qu'attendent de nous nos lecteurs. Cependant nous extrairons d'un article de la *Revue des Deux-Mondes* quelques bonnes considérations qui pourront n'être pas inutiles à ceux qui ne sont pas complétement étrangers à l'architecture religieuse.

« L'histoire de cette grande église, remarquable à beaucoup d'égards par son architecture, est mêlée à celle des sanglantes catastrophes qui signalèrent, dans la ville de Laon, l'établissement de la commune. Au moment où les bourgeois venaient de massacrer leur évêque, la cathédrale, prise et reprise d'assaut, devint tout à coup la proie des flammes. L'incendie fut violent ; il dévora une moitié de la ville, et l'église fut en grande partie détruite. C'était en l'année 1112. Deux ans après, en 1114, grâce à des quêtes abondantes, faites non-seulement en France, mais même en Angleterre, grâce à l'ardeur du clergé et de la population, tout était réparé, et le culte était solennellement rétabli dans l'église (1).

« Venait-on seulement de restaurer l'édifice? l'avait-on reconstruit complétement? L'opinion commune croit à une reconstruction (2). Si cette opinion était fondée, si l'église qui subsiste aujourd'hui était celle de 1114, cet immense édifice serait l'œuvre de deux années et quelques mois! Une telle supposition ne peut pas se soutenir. Quelque nombreux que fussent les ouvriers, quelque abondant que fût l'argent, il était matériellement impossible qu'un si vaste vaisseau pût être élevé et couvert dans l'intervalle de deux ans et demi. Un pareil tour de force ne serait pas plus admissible avec les procédés employés aujourd'hui qu'avec ceux dont on se servait alors. Ajoutons que, parmi les monuments du moyen âge dont on sait exactement l'histoire, monuments moins grands, pour la plupart, que la cathédrale de Laon, plus richement dotés, soit par le zèle des fidèles, soit par la munificence de nos rois, comme l'église Saint-Yved de Braisne, par exemple (3), il n'en est pas un seul dont la

(1) « IV Id. Sept. anno 1114, ecclesiam cathedralem a se instauratam dedicavit, ut patet ex his verbis Hermani, lib. III, cap. 1 : Bartholomæus adeo templum dominæ nostræ studuit accelerare, ut post duos semi annos incensionis ejus rursum fieret solemnis dedicatio ejus. » *Gallia Christiana*, tom. IX, col. 550.

(2) Voy. Dom Lelong, *Histoire du diocèse de Laon*, in-4°. p. 215.

(3) L'église Saint-Yved de Braisne fut commencée en 1180, par Agnès, femme de Robert, comte de Dreux, fils de Louis VI. En 1216, on y travaillait encore lorsque l'archevêque de Reims et l'évêque de Soissons la consacrèrent; les travaux n'avaient pas été interrompus : les largesses de la fondatrice per

construction n'ait duré vingt, trente; quarante et même jusqu'à soixante ans (1). Il est donc évident que les travaux qui s'exécutèrent à Laon de 1112 à 1114 étaient des travaux, non de reconstruction complète, mais seulement de restauration. Comment d'ailleurs conserver le moindre doute, puisque le moine Herman, témoin oculaire du désastre, nous apprend que l'église n'avait pas été entièrement détruite, mais qu'elle avait seulement souffert de grands dommages?

« Ainsi la cathédrale consacrée en 1114 n'était autre que l'ancienne cathédrale, monument à plein cintre, d'une assez haute antiquité, qu'on venait de consolider, de réparer, afin de pourvoir aux besoins du culte. Au bout d'un demi-siècle environ, ces murailles calcinées auront de nouveau menacé ruine, et il aura fallu les rebâtir de fond en comble. De là l'église actuelle, construction faite évidemment d'un seul jet, bien qu'on y rencontre quelques disparates; monument dont certains chapiteaux conservent encore une forme un peu romane, mais où l'ogive domine presque exclusivement, et qu'il est difficile de ranger parmi les œuvres de l'époque de transition, tant il semble appartenir plutôt au XIII^e^ siècle qu'au XII^e^.

« Est-il besoin de dire que, puisque les travaux de 1114 n'ont été nécessairement que des travaux de restauration, il est impossible de supposer que le monument restauré se soit conservé jusqu'à nos jours, et que ce soit encore lui que nous ayons devant les yeux? D'abord on ne découvre pas sur la maçonnerie de la cathédrale actuelle la moindre trace d'une reprise, d'une réparation aussi importante que dut être celle de 1114; en second lieu, la cathédrale de Laon, d'après le témoignage des historiens, était déjà très-ancienne lorsqu'elle fut incendiée: croire à sa perpétuité, ce serait donc admettre l'existence d'un monument entièrement à ogive, non plus au début du XII^e^ siècle, mais bien avant l'an 1000. Ce serait faire un acte de foi encore plus complaisant que celui qu'on nous demande pour la cathédrale de Coutances.

« Cette thèse a pourtant été soutenue (2). On a prétendu que, les chroniqueurs ne parlant pas d'une reconstruction de la cathédrale postérieurement à 1114, cette reconstruction ne pouvait avoir eu lieu. Pour nous, elle n'en est pas moins certaine, et à défaut de toutes les raisons que nous venons d'en donner, il suffirait, pour se convaincre, de jeter les yeux sur un autre monument encore debout dans la ville de Laon, l'église de l'ancienne abbaye de Saint-Martin. Cette collégiale n'ayant été réformée et régularisée par saint Norbert qu'en 1124, et le nombre des religieux ne s'étant augmenté dans une proportion assez considérable pour motiver la reconstruction de l'église qu'environ douze ans après, on ne peut faire remonter cette reconstruction qu'à 1140, ou tout au plus à 1136. Eh bien! à l'exception de la façade, qui est beaucoup plus récente, l'église entière n'est percée extérieurement que de fenêtres à plein cintre; sa forme, son aspect général, les sculptures de la corniche, les moulures qui relient les cintres des fenêtres, tout en elle appartient au style roman de la dernière époque.

« Que ceux qui verront cette église de Saint-Martin de Laon la comparent avec la cathédrale, et qu'ils se demandent s'il est possible de supposer que, de ces deux édifices, la cathédrale soit le plus ancien. Admettons même, si l'on veut, l'hypothèse d'une reconstruction totale en 1114, hypothèse démentie par les faits, comme on l'a vu plus haut: il n'en sera pas moins hors de toute vraisemblance qu'à côté d'un monument où le style à ogive semble déjà presque parvenu à son entier développement, il se soit élevé, vingt ou trente ans plus tard, dans la même ville, un autre monument servilement fidèle, par ses formes extérieures, aux lois de l'ancienne architecture, et se rattachant à peine à l'époque de transition par quelques arcades à ogive qui se montrent timidement à l'intérieur (1).

mettaient de les pousser avec la plus grande activité.

Cette belle église, comblée des faveurs royales, ne put cependant être terminée plus vite; il est vrai qu'elle fut exécutée avec un soin extrême. C'est un admirable modèle de ce style, qui, quoique entièrement à ogives, porte encore un léger caractère de transition.

(1) Les travaux de la cathédrale de Reims durèrent trente ans sans interruption. A Saint-Denis, la reine des abbayes, la reconstruction du XIII^e^ siècle commence en 1231 et se poursuit sans relâche jusqu'en 1281.

(2) Voyez Devismes, *Histoire de Laon*, tome I^er^, p. 226.

(1) On pourra dire, nous le savons, que l'église Saint-Martin dépendait d'une abbaye; que le clergé régulier était en général très-attaché aux traditions anciennes, très-peu enclin aux innovations; qu'il ne serait donc pas étonnant que les moines de Saint-Norbert, en construisant leur église, n'eussent pas pris modèle sur la brillante cathédrale qu'ils avaient devant les yeux. L'observation est vraie, mais seulement dans une certaine mesure. Entre une abbaye et une église séculière bâties à la même époque, il y a presque toujours une certaine différence, c'est-à-dire un peu plus de tendance aux idées novatrices dans l'église séculière, un peu plus de respect pour les anciennes traditions dans l'abbaye; mais ni d'un côté ni de l'autre on ne saute deux ou trois degrés intermédiaires, soit en arrière, soit en avant. Les différences se bornent à des nuances peu sensibles. Ici, au contraire, deux styles entièrement opposés sont en présence; leur apparition simultanée serait déjà un vrai prodige, mais on va plus loin: on veut que celle de ces deux églises qui est la plus moderne en apparence, c'est-à-dire la cathédrale, soit en réalité la plus ancienne. Ce premier point établi, on n'est malheureusement pas maître de rendre la cathédrale plus ancienne seulement de vingt ou trente ans; l'hypothèse d'une reconstruction totale, en 1114, est, comme on sait, inadmissible: il faut donc remonter à un siècle ou deux pour assister à la construction première de l'église; dès lors les moines de Saint-Martin, en construisant leur église, ont dû faire un terrible effort rétrospectif, puisque l'aspect qu'ils lui ont donné est plus ancien que celui d'un

« L'incendie de 1131 a dû détruire l'église de fond en comble, ou du moins il a rendu nécessaire sa complète reconstruction. Quelle que soit la part que le plein cintre conserve dans l'église actuelle, bien que cette part semble presque égale à celle de l'ogive, il n'en est pas moins vrai que l'ogive y règne à peu près en souveraine, et que le monument tout entier est conçu sous l'influence et dans l'esprit du système à ogive. Or, nous savons maintenant jusqu'à quel point il serait chimérique de supposer qu'un tel monument ait pu exister avant 1131.

« Reste à savoir, ce qui est beaucoup plus difficile, à quel moment a dû s'effectuer la reconstruction : a-t-elle été entreprise immédiatement après l'incendie? s'est-il, au contraire, écoulé un intervalle plus ou moins long avant qu'on se soit mis à l'œuvre?

« Sans pouvoir déterminer en quelle année commencèrent les travaux, nous ne pensons pas que la reconstruction ait été immédiate. D'abord, au moment du désastre, les finances de l'évêché ne devaient pas être florissantes. L'évêque Simon se livrait depuis sept ans avec un grand zèle à la fondation de la célèbre abbaye d'Ourscamp. Cette œuvre pieuse avait épuisé toutes ses ressources. Il est vrai qu'à la nouvelle de l'incendie, le pape vint, comme on l'a vu, au secours de l'évêque en écrivant la lettre que nous avons rapportée ; mais rien ne prouve que les évêques de Rouen et de Sens aient répondu avec beaucoup d'enthousiasme à la provocation du saint-père. Il serait même possible que, pour complaire au pape lui-même, leur zèle se fût bientôt refroidi, car on voit, quelques années après, notre évêque encourir les censures de la cour de Rome pour avoir favorisé le divorce de son frère Raoul, comte de Vermandois. Cette disgrâce dura longtemps et eut de fatales conséquences pour l'évêché de Noyon, car elle lui fit perdre l'espèce de suzeraineté qu'il exerçait sur le siége de Tournay. La réunion de ces deux évêchés s'était maintenue depuis plusieurs siècles, au grand désespoir des chanoines flamands ; l'évêque, en effet, résidait presque toujours à Noyon, et malgré l'apparente égalité des deux siéges, celui que n'occupait pas l'évêque était réellement soumis à l'autre. Profitant des mauvaises dispositions du pape à l'égard de Simon, les chanoines de Tournay obtinrent une bulle qui prononçait la séparation des deux siéges, et donnait à Tournay un évêque propre. De ce moment, ce n'est plus ni la fondation d'Ourscamp, ni le désastre de sa cathédrale, c'est la perte d'une de ses deux crosses qui devient la première affaire de l'évêque de Noyon. Nous le voyons aller à

monument qui aurait été bâti plus de deux siècles auparavant.

N'avions-nous pas raison de dire que cette observation, sur les caractères de l'architecture propre aux abbayes et aux églises séculières, n'était vraie que dans une certaine mesure, et l'application qu'on en voudrait faire ici ne serait-elle pas complétement dépourvue de fondement?

Rome pour tâcher de fléchir le saint-père ; puis, n'ayant pas réussi, venir implorer l'assistance de son cousin le roi Louis VII ; mais ce prince allait bientôt se brouiller lui-même avec la papauté : Simon, se liant étroitement à la personne et à la fortune de son royal parent, le suivit à la croisade, et mourut pendant l'expédition, à Séleucie, l'an 1148.

« Il y avait dix-sept ans que la cathédrale avait été incendiée, et, selon toute apparence, on n'avait pas encore pu s'occuper sérieusement de sa reconstruction. Peut-être avait-on réparé, pour abriter le culte, les parties les moins endommagées de l'édifice, mais sous un épiscopat aussi agité, au milieu de circonstances aussi défavorables, il est plus que probable que le chapitre avait dû se borner à de simples travaux provisoires, et que la réédification de toute la cathédrale avait été ou ajournée ou poursuivie avec beaucoup de lenteur et d'hésitation.

« Sous le successeur de Simon, au contraire, de meilleurs jours commencent à luire pour l'évêché de Noyon. La perte de Tournay n'est pas réparée, mais les vertus du nouveau prélat, Baudouin II, son activité prévoyante, son administration calme, énergique et régulière, ont bientôt fait disparaître les désordres que les continuelles absences de Simon avaient encouragés. Honoré de la faveur de Suger, de l'amitié de saint Bernard, Baudouin cherchait à prendre ces deux grands hommes pour modèles. Or, la construction des églises fut, comme on sait, une des grandes occupations de leur vie. N'est-il donc pas probable que Baudouin, après avoir rétabli l'ordre dans son diocèse, dut se consacrer avec ardeur à la réédification de son église? Un fait, que Levasseur a probablement puisé dans les archives capitulaires, et qu'il cite en passant sans y attacher d'importance, vient à l'appui de cette conjecture. Levasseur nous dit qu'en 1153 l'évêque Baudouin confirma les autels de la cathédrale; et plus loin il ajoute que, par l'ordre du même Baudouin, le corps du bienheureux saint Eloi (le patron, le saint tutélaire de Noyon) fut transféré dans une nouvelle châsse et exposé à la piété des fidèles.

« Qu'était-ce que cette confirmation des autels? S'agissait-il d'une consécration de chapelles nouvellement reconstruites? n'était-ce pas plutôt une déclaration solennelle par laquelle l'évêque annonçait que, dans la nouvelle cathédrale, les anciens autels seraient maintenus, resteraient sous l'invocation des mêmes patrons, et conserveraient leurs priviléges et leurs revenus? Cette déclaration n'était-elle pas une sorte d'appel à la dévotion, et surtout à la générosité des fidèles? Accoutumés à s'agenouiller de préférence devant certains autels, ils avaient besoin d'être assurés que, s'ils s'imposaient des sacrifices pour faire sortir la cathédrale de ses ruines, ils y retrouveraient encore les objets de leur culte et de leur prédilection. Quant à la châsse nouvelle pour les

reliques de saint Eloi, n'était-ce pas encore un moyen de faire pleuvoir les offrandes et de se préparer des ressources pour le grand œuvre qu'il s'agissait d'entreprendre? Enfin, si l'on se rappelle qu'un an avant cette confirmation des autels, la ville avait été ravagée par un nouvel incendie, n'y a-t-il pas lieu de supposer que les populations, frappées de terreur, durent attribuer le retour de ce fléau à l'état d'abandon où le temple à demi détruit était resté depuis vingt ans, que la nécessité de le relever devint plus pressante que jamais, et que l'évêque et son chapitre durent saisir cette occasion d'exalter plus vivement encore les esprits par le spectacle de cérémonies pieuses?

« En somme, il nous paraît probable que, tant que vécut Simon, les travaux durent être languissants, et se borner, soit à l'enlèvement des décombres, soit à des démolitions ou à des réparations partielles, tandis que, sous Baudouin II, ils furent certainement conduits avec ardeur et persévérance; enfin, si l'on nous demandait de désigner l'année où la reprise de ces travaux dut commencer à devenir active et efficace, les faits que nous venons de citer nous feraient croire que c'est en 1153.

« Maintenant, peut-on présumer que Baudouin acheva son œuvre, et qu'à sa mort, en 1167, la construction de la cathédrale était complétement terminée? Nous ne le pensons pas. D'abord nous avons vu combien, en général, les monuments du moyen âge s'édifiaient lentement. Les travaux de la cathédrale de Senlis se sont continués sans interruption pendant plus de trente ans, *spatio annorum triginta et amplius* (1), ceux de Braisne pendant trente-six ans; ceux de la cathédrale de Paris étaient à peine achevés au bout d'un siècle (2). Or, nous ne voyons aucun motif pour qu'on eût fait preuve à Noyon d'une plus grande diligence. Nous avons au contraire une raison de supposer qu'en 1167, à la mort de Baudouin, l'édifice n'était pas complétement terminé, car nous voyons que, contrairement à l'ancien usage, cet évêque ne fut pas enterré dans la cathédrale, et que son corps fut porté à Ourscamp (3). N'en pourrait-on pas conclure que l'édifice, encore en voie de construction, n'était pas en état de recevoir dignement la dépouille du prélat. Ses deux successeurs, Baudouin III et Etienne Ier, furent également ensevelis à Ourscamp, et ce n'est qu'en 1228, lors de la mort de l'évêque Gérard, que l'antique usage fut enfin rétabli pour se perpétuer ensuite sans exception jusqu'à la fin du XIVe siècle.

« Nous ne voudrions pas, sur la seule autorité de ce fait, affirmer qu'avant l'épiscopat de Gérard, c'est-à-dire avant 1221, la cathédrale de Noyon ne fût pas entièrement reconstruite; nous voudrions encore moins soutenir le contraire. Quelle que soit l'homogénéité de la construction, et malgré le grand caractère d'unité qui résulte d'une persistance presque constante dans le même plan, nous sommes convaincu que les travaux ont dû se continuer longtemps. Se seront-ils prolongés au delà de l'an 1200? personne n'en peut répondre; mais, en examinant de près certaines parties de la nef, et en particulier ces bases de colonnes au profil si vivement accentué, il nous semble permis de croire que, si elles n'ont pas été sculptées au XIIe siècle, elles ne l'ont pas été du moins beaucoup plus tôt que la fin du XIIe.

« Ainsi, en dernière analyse, la cathédrale de Noyon doit prendre rang, selon nous, parmi les monuments de transition de la deuxième et de la troisième époque : conçue et entièrement ébauchée de 1150 à 1170, elle n'aura été totalement sculptée, ragréée et parachevée que vers la fin du siècle, et peut-être même un peu au delà.

« La révolution architecturale dont le XIIe siècle est témoin ne provient-elle que d'un de ces changements de goût matériel, d'un de ces besoins de nouveauté que les hommes éprouvent nécessairement à certains intervalles? L'ogive est-elle née seulement parce qu'il y avait trop longtemps que le plein cintre durait? N'y a-t-il là qu'une affaire de mode? Cette explication, dont quelques-uns se contentent, n'en est réellement pas une. La mode elle-même ne doit-elle pas avoir sa cause? Cette cause est futile et insaisissable, s'il ne s'agit que du caprice de quelques individus; mais ne peut-elle pas être grave et profonde, lorsqu'il est question des habitudes de tout un peuple? Or, d'où est née la mode

(1) *Gallia Christiana*, t. IX.

(2) Les constructions entreprises par Suger à Saint-Denis furent beaucoup plus rapidement exécutées, *en trois ans et trois mois;* mais aussi Suger cite ce fait comme un miracle. Dans cette même abbaye de Saint-Denis, à une époque où le trésor n'était pas moins riche que du temps de Suger, et où les moyens d'exécution étaient au moins aussi puissants, on voit les travaux de reconstruction du chœur et de la nef se continuer pendant *cinquante ans*, de 1231 à 1281. Aussi les constructions du XIIIe siècle ont duré jusqu'à nos jours, tandis que celles du XIIe, si promptement terminées, menaçaient ruine au bout de quatre-vingts ans.

(3) L'évêque Simon avait aussi été enseveli dans l'église d'Ourscamp. Comme il en était le fondateur, cette exception, en ce qui le concerne, s'expliquerait assez naturellement, mais les trois successeurs de Simon furent comme lui enterrés à Ourscamp : or, il n'existait à leur égard aucun motif de violer une règle si constamment observée. Avant la mort de Simon, on ne pouvait citer que deux évêques de Noyon qui n'eussent pas été ensevelis dans la cathédrale, savoir, Baudouin Ier, enterré, en 1068, dans le couvent de Saint-Barthélemy, et Fulchaire, enterré, en 955, dans le monastère de Saint-Eloi. Tous les autres évêques, depuis 956 jusqu'en 1148, et depuis 1228 jusqu'à la fin du XIVe siècle, ont été ensevelis dans la cathédrale. Pendant la réunion des deux évêchés, certains prélats voulurent être enterrés à Tournay, d'autres à Noyon, mais jamais hors de l'une des deux cathédrales. N'avons-nous donc pas quelque raison d'attacher une certaine importance à cette interruption d'un usage si ancien, surtout lorsqu'elle correspond à une période pendant une grande partie de laquelle la cathédrale devait, selon toute apparence, être en voie de reconstruction?

qui, pendant le XII^e^ siècle, fit adopter universellement, dans une moitié de l'Europe, un nouveau genre de construction ? La question, comme on voit, reste toujours au même point.

« Cette révolution doit-elle être attribuée uniquement, comme d'autres l'ont voulu, à la nécessité toujours croissante d'exhausser les églises, soit par zèle religieux, pour mieux honorer la Divinité, soit par motif de salubrité, pour prévenir l'asphyxie des fidèles? L'ogive, il est vrai, s'emploie utilement dans les constructions d'une grande hauteur; mais on peut faire des monuments très-élevés sans se servir de l'ogive. Les cathédrales de Mayence, de Worms, de Spire, ont tout autant d'élévation que beaucoup de grandes églises du XIII^e^ siècle, et leurs arcades sont toutes à plein cintre. L'architecture à ogive ne serait donc pas devenue d'un usage nécessaire, universel et exclusif, s'il n'y avait eu d'autre motif de l'adopter que le besoin d'élever de très-hautes murailles. Ce n'est encore là qu'une cause secondaire, ce n'est pas l'explication que nous cherchons.

« La trouverons-nous, comme on l'a souvent prétendu, dans ces voyages en Orient, si fréquents à la fin du XI^e^ siècle? Mais, comme il n'existe en Orient de monuments réellement analogues à nos monuments à ogive que ceux qui y ont été construits depuis le XIII^e^ siècle par des Européens, peu nous importe que les croisés aient eu occasion d'apercevoir çà et là quelques arcs brisés sur des pans de murailles arabes; il est probable qu'en cherchant bien, ils en auraient trouvé même en Occident. Ce qu'ils ne pouvaient, au contraire, rencontrer nulle part, c'était l'architecture à ogive, car elle n'est arrivée toute faite ni d'Orient ni d'aucun autre point du globe. Elle s'est formée dans nos climats (1) : comment et pourquoi s'est-elle formée ? c'est là toujours qu'est la question.

« Un point nous paraît évident, c'est qu'elle n'a pas été le produit d'une cause unique, et qu'elle résulte du concours d'une foule de circonstances diverses. Ainsi la tendance à exhausser de plus en plus les constructions aura certainement contribué à son développement : le souvenir du tombeau de Jésus-Christ, s'il est vrai qu'il fût dès lors entouré d'ogives, aura dû concourir à sanctifier, à populariser cette nouvelle sorte d'arcades ; mais toutes ces causes, et tant d'autres également secondaires, auraient été sans vertu par elles-mêmes, si elles n'eussent été dominées et mises en mouvement par une cause supérieure.

« Cette cause n'est autre, selon nous, que l'esprit même du XII^e^ siècle, esprit novateur, hasardeux, systématique. N'est-ce pas à lui que sont dus les premiers combats de la raison contre l'autorité, de la bourgeoisie à sa naissance contre la féodalité à son déclin, des langues populaires et vivantes contre la langue antique et sacerdotale, près de devenir langue morte? Au milieu de cette lutte générale, de ce mouvement universel des esprits, lorsque tout change et se transforme, l'architecture pouvait-elle rester immuable ? Le style qu'elle avait adopté depuis tant de siècles n'avait-il pas même durée, même origine, même fondement, pour ainsi dire, que cette autorité qu'on attaquait à coups redoublés ? Le plein cintre n'était-il pas comme identifié avec l'ancien état de la société ? n'en était-il pas le représentant, le type, le symbole? A la société nouvelle, à cette société tourmentée d'une fièvre d'affranchissement, il fallait un nouveau type, un nouveau symbole, un autre drapeau. Maintenant, pourquoi l'ogive plutôt que toute autre forme, plutôt que la ligne horizontale et l'architrave, par exemple ? C'est là, qu'on nous permette de le dire, le petit côté de la question. Toute révolution est à la fois accidentelle et nécessaire. Ce qui était purement accidentel alors, c'était la forme qu'adopterait la nouvelle architecture : ce qui était nécessaire, c'était qu'il se formât un style nouveau, que ce style se rattachât à l'ancien par de nombreux éléments communs, mais qu'il s'en séparât par certains éléments propres et par une originalité visible et saisissante. L'ogive s'est trouvée là, favorisée et mise en évidence par ces causes multiples et accessoires que nous avons signalées ; sa forme insolite semblait prédestinée à caractériser un mouvement tout nouveau des esprits. Tel est, selon nous, le secret de sa fortune.

« Et qu'on ne croie pas que ce sont là de chimériques conjectures. Montrons combien sont réels les rapports qui rattachent l'origine et les progrès de l'ancienne architecture à la révolution sociale du XII^e^ siècle.

« Le caractère dominant de cette époque, ce n'est pas seulement le besoin de l'émancipation, c'est la tendance à la sécularisation. La société, jusque-là exclusivement monacale, aspire pour la première fois à devenir laïque. La puissance temporelle de l'Eglise, après avoir atteint son apogée, est sourdement menacée jusque dans ses fondements.

La foi ne perd rien de son ardeur, mais elle aussi se sécularise, pour ainsi dire. On commence à admettre la possibilité de faire son salut ailleurs que dans un cloître : l'Université de Paris se croit et se proclame aussi bonne catholique que l'Eglise; en un mot, la société laïque, en même temps qu'elle cherche à se constituer et à s'entourer de garanties vis-à-vis des pouvoirs purement temporels, s'exerce peu à peu à faire par elle-même tout ce qui était jusque-là l'apanage exclusif de la société sacerdotale.

« Voilà le spectacle que présentent les deux sociétés ; voyons maintenant les deux architectures.

« Un fait incontestable, c'est qu'avant le XII^e^ siècle on ne construit pas un seul édifice religieux dans le nord de l'Europe sans

(1) Si elle eût existé en Orient, comment aurait-elle pénétré si difficilement et si imparfaitement dans les pays de l'Europe méridionale ? comment serait-elle devenue si populaire dans le Nord ?

que l'architecte soit moine, chanoine, ou tout au moins ecclésiastique. Presque toutes les sciences, il est vrai, n'avaient alors d'autres adeptes que les hommes d'église ; mais parmi toutes les sciences, celle de l'architecture était réputée sainte et sacrée par excellence. Un des premiers devoirs de l'abbé, du prieur, du doyen d'une communauté, était de savoir tracer le plan d'une église et de pouvoir en diriger la construction. On voit des moines entreprendre de longs voyages, aller jusqu'à Constantinople pour se fortifier dans cette étude, pour puiser les saintes traditions à leur source. Et ce n'est pas seulement dans le clergé régulier que cette science est obligatoire ; il faut que les évêques président aux travaux de leurs cathédrales, comme les moindres prêtres à ceux de leurs églises. En un mot, la règle est générale : jusqu'au XII^e^ siècle point d'architecte qui ne soit religieux.

« Un autre fait non moins incontestable, c'est qu'à partir du XIII^e^ siècle, sauf quelques exceptions presque imperceptibles, nous ne voyons plus d'autres architectes que des laïques. Les Robert de Luzarches, les Thomas de Cormont, les Hugues Libergier, les Robert de Coucy, les Pierre de Montereau, les Jean de Chelles, les Erwin de Steinback, les Eudes de Montreuil, n'appartiennent ni à l'Eglise ni à aucun ordre ; ils sont tous bourgeois, vivant de leurs œuvres, et la plupart mariés.

Ainsi, avant le XII^e^ siècle, avant la première apparition du style à ogive, l'architecture est dans les mains du clergé, elle n'a que lui pour interprète ; au XIII^e^ siècle, au contraire, lorsque l'ogive est souveraine, l'art de bâtir n'appartient qu'aux laïques ; il reste à peine dans le fond des cloîtres quelques vieux moines essayant encore de manier l'équerre et le compas.

« Du rapprochement de ces deux faits ne résulte-t-il pas que, dans l'époque intermédiaire, pendant le XII^e^ siècle, lorsque les deux architectures étaient en lutte, lorsque la victoire semblait encore indécise, les deux sortes d'architectes devaient aussi se trouver en présence : d'un côté, la cohorte cléricale, les champions de l'esprit d'autorité, s'efforçant de maintenir le système et les traditions du plein cintre ; de l'autre, les libres constructeurs, les *maîtres d'œuvres*, comme ils s'intitulaient, s'appropriant l'ogive, s'en façonnant un système, et s'en servant comme d'une arme pour se rendre maîtres à leur tour de l'art de bâtir.

« Jamais toutefois ce système laïque n'aurait triomphé, si ceux qui le soutenaient n'eussent été que des individus isolés. Aux associations monacales, dépositaires des traditions hiératiques, il fallait opposer d'autres associations organisées avec assez de force pour durer et pour devenir à leur tour gardiennes de traditions, avec assez de mystère pour ne pas éveiller dès le début de dangereuses résistances. Telles furent les confréries maçonniques, les *fraternités* de constructeurs (*fraternitates*) dont l'existence, dès le XII^e^ siècle,

dans l'Ile-de-France et dans la Picardie, ne saurait être mise en doute. Il est vrai que c'est seulement vers la fin du XIV^e^, et principalement aux bords du Rhin, que la grande institution des francs-maçons commence à prendre un caractère historique ; c'est alors qu'elle s'organise sur une vaste échelle, et qu'elle cherche à donner à ses statuts une nouvelle autorité ; mais cela même est une preuve qu'elle existait depuis longtemps. Les francs-maçons des XIV^e^ et XV^e^ siècles n'avaient plus rien à inventer de nouveau, l'architecture qu'ils professaient était triomphante, incontestée, et avait produit ses plus beaux chefs-d'œuvre. Si nous les apercevons alors pour la première fois dans l'histoire, tandis qu'antérieurement il faut les y deviner, c'est que, leur institution se relâchant, ils commençaient à divulguer eux-mêmes leur propre existence. Pourquoi dans leurs nouveaux statuts se recommandent-ils si sévèrement le secret ? Parce qu'ils se surprenaient sans doute à ne le plus bien garder. La formation des *loges* allemandes du XV^e^ siècle passe donc à tort pour la création des confréries maçonniques ; elle n'en est qu'une reorganisation, motivée probablement par des symptômes de décadence. Le propre de ces sortes d'institutions est de n'avoir jamais autant de vigueur et de discipline que dans leurs commencements ; il est donc permis de croire non-seulement que la confrérie des francs-maçons existait depuis au moins deux siècles, lors de l'établissement pour ainsi dire officiel des *loges*, mais que les jours de sa plus grande, de sa réelle puissance étaient déjà passés

« C'est pendant la lutte entre les deux styles, quand il fallait triompher des habitudes et des routines du passé, quand il fallait diriger dans des voies régulières, méthodiques, savantes, le système vainqueur, c'est alors que les confréries maçonniques durent déployer leur plus grande énergie et faire preuve de cette persévérance que l'esprit d'association peut seul inspirer. Sans le secours de ces confréries, jamais, encore une fois, l'architecture à ogive n'aurait accompli sa destinée. Ce système de proportions, ce système de construction, ce système d'ornementation végétale et indigène, dont nous avons constaté l'existence ; l'unité, l'harmonie, la conséquence qui règnent dans les œuvres de cette architecture une fois parvenue à sa perfection, tout cela était impossible sans les confréries, c'est-à-dire sans une science à la fois traditionnelle et expérimentale transmise comme un mot d'ordre de générations en générations. Si l'art de bâtir, échappant aux mains de l'Eglise, fût tombé à la merci des caprices individuels et d'une liberté non organisée, au lieu des chefs-d'œuvre du XIII^e^ siècle, nous aurions eu un pêle-mêle anarchique de tous les styles. Heureusement la foi, l'oubli de soi-même, toutes les vertus qui font naître et durer les associations, étaient encore vivaces dans ce monde : l'art pouvait impunément se sécu-lariser ; à défaut de l'Eglise spirituelle, il

trouvait dans la franc-maçonnerie une sorte d'Eglise laïque, au sein de laquelle il devait se perpétuer et se maintenir pendant trois siècles, comme un secret mystérieux et respecté.

« Ainsi, pour tout résumer, peu importe que l'ogive, en tant que forme géométrique et architecturale, ait été mise en faveur par telle ou telle cause accidentelle, et que ces causes soient plus ou moins nombreuses; ce qui est d'un véritable intérêt, c'est de savoir par qui, comment et pourquoi elle a été convertie en système, et d'où est venue à ce système une physionomie si tranchée, si originale, si exclusive, si incompatible avec tout autre genre d'architecture. Une fois qu'il est reconnu que l'esprit de liberté, l'esprit séculier et laïque, l'esprit du XII^e^ siècle, est, sinon le créateur, du moins le principal promoteur de ce système; que la fortune du plein cintre, au contraire, se lie à celle des idées et des institutions dont la société nouvelle tend à s'affranchir, dès lors les mélanges, les amalgames, les contradictions de l'époque de transition ne sont plus des bizarreries inintelligibles, nous en pénétrons le sens, nous leur trouvons une signification. L'architecture devient pour nous un reflet, presque toujours fidèle, des événements dont la société est le théâtre. Ainsi, dans celles de nos villes où les tentatives d'émancipation sont tardives, timides ou immédiatement comprimées, dans les abbayes, dans les communautés, dans tous ces pieux asiles défendus par une triple enceinte contre les invasions des idées nouvelles, l'ancien style persiste longtemps, et ce n'est que peu à peu et comme à regret qu'il se laisse altérer par quelques tentatives de nouveauté; dans les lieux, au contraire, où la victoire reste de bonne heure aux idées de réforme, et où, soit de gré, soit de force, une bourgeoisie improvisée s'est mise en possession des droits de cité et de commune, on s'aperçoit bien vite que les nouveaux constructeurs ont dû trouver la porte ouverte, pour ainsi dire, et qu'ils se sont établis avec liberté et hardiesse, sans se soucier des anciennes traditions; enfin, lorsque les franchises municipales, nées de transactions pacifiques ou d'octrois bénévoles, sont tempérées, incomplètes, et laissent une large part à la vieille autorité, il n'est pas rare que les deux styles semblent se marier et se fassent à chacun leur part en bonne harmonie et d'un mutuel consentement.

« Or, c'est là précisément le spectacle que nous offre notre cathédrale de Noyon. Le plein cintre et l'ogive sont en présence, mais sans qu'il y ait entre eux la moindre hostilité : l'ogive domine, mais en quelque sorte malgré elle, et en laissant voir une sorte de soumission inaccoutumée vis-à-vis du plein cintre. Cette singularité devient toute naturelle si l'on fait attention aux circonstances qui amenèrent et qui suivirent l'établissement de la commune dans la ville de Noyon. Ce ne fut pas, comme à Laon, comme à Reims, au moyen de violentes insurrections et au prix de leur sang, que les habitants de Noyon obtinrent leurs franchises. Ils étaient gouvernés, vers le commencement du XII^e^ siècle, par un évêque nommé Baudry, homme sage, clairvoyant et de bonne foi; avant d'être élevé à l'épiscopat, Baudry, simple chapelain de l'évêché de Cambrai, avait assisté aux troubles sanglants de cette ville, et s'était convaincu qu'on ne gagnait rien à résister aux tentatives d'indépendance qui éclataient alors de toutes parts ; que mieux valait les prévenir par d'habiles concessions, et qu'une fois ces concessions faites, elles devaient être fidèlement respectées. Il n'attendit donc pas que la révolte se fît entendre; il alla au-devant d'elle, et, dès l'an 1108, de son propre mouvement, il présenta aux habitants de la ville une charte de commune, jura de l'observer, et tint parole. Les droits octroyés par cette charte n'étaient pas, comme le remarque M. Thierry (1), tout à fait aussi étendus que ceux qui avaient été conquis de vive force dans d'autres villes; mais les bourgeois de Noyon s'en contentèrent, et comme les successeurs de Baudry eurent la sagesse d'imiter son exemple, on ne vit point à Noyon, comme dans tout le voisinage, ces fausses trêves sans cesse rompues par le meurtre et la violence : la paix y fut sincère et durable, et le bon accord ne cessa de régner entre la ville et son seigneur.

« Ainsi, lorsque, vers 1150, Baudouin II entreprit, comme nous le supposons, la reconstruction de sa cathédrale, il existait à Noyon une commune depuis longtemps établie et consacrée par une paisible jouissance, mais placée en quelque sorte sous la tutelle de l'évêque. C'est le reflet de cette situation que nous présente l'architecture de l'église. Le nouveau style avait déjà fait trop de chemin à cette époque pour qu'il ne fût pas franchement adopté, surtout dans un édifice séculier et dans une ville en possession de ses franchises; mais en même temps le pouvoir temporel de l'évêque avait encore trop de réalité pour qu'il ne fût pas fait une large part aux traditions canoniques (2). Nous ne

(1) *Lettres sur l'histoire de France*, in-8°, p. 268.

(2) « Il n'en était pas de même à Senlis, ni par conséquent à Saint-Leu d'Esserent. Le territoire du diocèse de Senlis faisait partie du domaine royal. L'émancipation communale et laïque s'y était accomplie librement et sans restriction, et en ne laissant à l'évêque qu'une faible part de pouvoir temporel.

« A Noyon, au contraire, l'évêque avait, comme seigneur féodal, un pouvoir très-étendu : il était à la fois grand vassal de la couronne, en vertu de fiefs immédiats réunis à son siége, et seigneur indépendant du Vermandois, qui relevait de son évêché. Comme grand vassal, il était un des pairs ecclésiastiques, et portait le baudrier au sacre du roi de France; comme suzerain du Vermandois, il traitait d'égal à égal avec le pouvoir royal. Aussi, lorsqu'en 1191, après la mort de Philippe d'Alsace, comte de Vermandois, Philippe-Auguste eut réuni le Vermandois à la couronne, il fallut qu'il transigeât avec l'évêque de Noyon. Le roi et le prélat se donnèrent des lettres doubles ou lettres d'échange, scellées de leurs sceaux, en date du mois d'août 1213, par lesquelles, d'un côté, Etienne, évêque de Noyon, déclare qu'il remet et quitte au roi Philippe l'hommage

prétendons pas que cette part ait été réglée par une transaction explicite, ni même qu'il soit intervenu aucune convention à ce sujet; les faits de ce genre se passent souvent presque à l'insu des contemporains : que de fois nous agissons sans nous douter que nous obéissons à une loi générale! et cependant cette loi existe, c'est elle qui nous fait agir, et d'autres que nous viendront plus tard en signaler l'existence et en apprécier la portée. C'est ainsi que l'évêque et les chanoines, tout en confiant la conduite des travaux à quelque maître d'œuvre laïque, parce que le temps le voulait ainsi, tout en le laissant bâtir à sa mode, lui auront recommandé de conserver quelque chose de l'ancienne église, d'en rappeler l'aspect en certaines parties, et de là tous ces pleins cintres dont l'extérieur de l'édifice est percé; de là ces grandes arcades circulaires qui lui servent de couronnement tant au dedans qu'au dehors. Il est vrai que les profils déliés de ces arcades les rendent aussi légères que des ogives : l'obéissance de l'artiste laïque ne pouvait être complète : elle consistait dans la forme et non pas dans l'esprit.

C'est encore certainement pour complaire aux souvenirs et aux prédilections des chanoines que le plan semi-circulaire des transsepts aura été maintenu : la vieille église avait probablement ses bras ainsi arrondis, suivant l'ancien type byzantin; mais, tout en conservant cette forme, on semble avoir voulu racheter l'antiquité du plan par un redoublement de nouveauté dans l'élévation. Remarquez, en effet, que ces transsepts en hémicycle sont percés de deux rangs de fenêtres à ogive, tandis que, dans la nef, bien qu'elle soit évidemment postérieure, toutes les fenêtres sont à plein cintre.

« Il est très-probable aussi que la forme arrondie de ces deux transsepts a été conservée en souvenir de la cathédrale de Tournay, cette sœur de notre cathédrale. A Tournay, en effet, les deux transsepts byzantins subsistent encore aujourd'hui dans leur majesté primitive, avec leur ceinture de hautes et massives colonnes. En 1153, la séparation des deux siéges n'était prononcée que depuis sept années. La mémoire de ces admirables transsepts était encore toute fraîche, et c'est peut-être en témoignage de ses regrets, et comme une sorte de protestation contre la bulle du saint père, que le chapitre de Noyon voulut que les transsepts de sa nouvelle église lui rappelassent, au moins par leur plan, ceux de la cathédrale qu'il avait perdue. Cette conjecture s'accorde avec toutes celles qui précèdent; c'est une explication de plus de ce mélange de traditions et d'inventions, de formes anciennes et de style novateur, qui est le caractère dominant de la cathédrale de Noyon. » (*Notre-Dame de Noyon*, par L. VITET.)

NULVI (Sardaigne), chef-lieu de la province d'Anglona. C'est un gros village de deux mille huit cents habitants. On voit dans l'église de cette paroisse un grand et beau tableau représentant le miracle de saint Pantaléon, guérissant un paralytique en présence de l'empereur Maximien, du peuple et des prêtres païens. Ce tableau porte la date de 1595, belle époque de la peinture, et fait honneur au peintre sarde André Lusso, omis par Lanzi, et qui est vraiment digne d'être plus connu. (*Voyage en Sardaigne*, par Valery.)

NUMATSJU (Japon). « On trouve à Numatsju, ville de près de deux mille maisons, un temple appelé Komanomia, et par quelques-uns Sannonia, où l'on garde une pièce fort curieuse : c'est une grande marmite qui appartenait à Jorilomo (quelques-uns disent à son frère aîné Fostsine, général des troupes de l'armée impériale et premier monarque séculier du Japon. On dit qu'elle a deux nattes de diamètre, et qu'elle servait à cuire les sangliers que l'on avait tués à la chasse autour de la montagne de Fusinojamma. La nuit nous surprit à Numatsju, de sorte que nous fûmes obligés de marcher une heure et demie dans l'obscurité pour nous rendre à Misijma, où nous avions dessein de coucher. Nous passâmes par plusieurs petits hameaux presque contigus l'un à l'autre, et sur un pont de quarante-cinq kin ou brasses de longueur; la rivière qui passe dessous prend sa source dans les montagnes d'Artagua et de Farone, d'où, après avoir baigné le pied de plusieurs collines, elle traverse une suite presque continuelle de champs cultivés pour aller à la mer. On l'appelle communément Ksingava ou Sisingava. Quelques-uns l'appellent Kamagasuti : ce dernier nom doit son origine à l'histoire fabuleuse suivante. Il y avait au temple de Sanno, dont nous venons de parler, un kama ou instrument de chasse d'une grandeur extraordinaire dont on se servait anciennement dans les Fusinomakagiri, comme ils les appellent, ou anciennes chasses autour de la montagne de Fusinojamma. Une nuit, des voleurs entrèrent dans le temple et dérobèrent le kama : comme ils l'emportaient, il devint si pesant, qu'ils furent forcés de le laisser tomber dans la rivière. La chute d'un instrument si monstrueusement gros et pesant fit un grand trou dans le lit de la rivière, qui, de là, s'appelle Kamagafutz. Le kama lui-même devint un

dû à son église pour le comté de Vermandois; et le roi, en échange, lui cède les terres et fiefs qu'il possédait à Lassigny et à Coye. Dans ce marché, c'était l'évêque qui gagnait du pouvoir temporel. Est-ce seulement à partir de cette époque, et comme une compensation de plus accordée par le roi, que les évêques de Noyon prirent le titre de comte? le portaient-ils, au contraire, trois ou quatre siècles auparavant, comme semble l'indiquer une charte du roi Eudes de 893? D. Mabillon est de ce dernier avis; Colliette, l'auteur des *Mémoires sur le Vermandois*, soutient l'opinion contraire. Peu nous importe; ce qu'il nous suffit de constater, et ce qui est parfaitement établi, c'est que le pouvoir temporel des évêques de Noyon était considérable, et que, même au milieu de la crise du XII^e^ siècle, au lieu de déchoir, il ne fit que se fortifier. (Voir les *Recherches historiques* de M. Lafons, p. 22 à 27; l'*Art de vérifier les dates*, t. IX, p. 184-193, et t. XII, p. 201.)

esprit qui a l'inspection et le gouvernement de la rivière (1). »

NUREMBERG (Bavière), dans le cercle de Rezat, sur la Pegnitz, à 77 kil. sud-est de Wurtzbourg.

Cette ville avait déjà une certaine importance du temps de Charlemagne, et fut une des premières à se convertir au christianisme.

Son église de Notre-Dame, fort belle et fort riche, est bâtie sur l'emplacement d'une synagogue abandonnée par les Juifs dans les persécutions qu'ils eurent à subir dans tous les pays de l'Europe au moyen âge. Mais la plus célèbre de toutes est l'église de Saint-Sebald, la plus magnifique comme la plus ancienne. On dit qu'elle fut érigée en 740, et dédiée au prince des apôtres ; quoi qu'il en soit, on y vénère aujourd'hui avec une grande dévotion le patron actuel, saint Sebald, dont les reliques sont exposées dans une châsse d'un travail merveilleux. OEuvre de foi, cette châsse est en même temps un chef-d'œuvre de l'art.

Saint Sebald et saint Laurent étaient et sont encore les patrons de Nuremberg. Les uns disent que saint Sebald est le frère Ewald, qui vint en Allemagne, avec saint Boniface, prêcher le christianisme aux païens ; suivant d'autres, saint Sebald serait un ermite allemand, nommé Sewald, et saint Laurent un marchand de légumes des environs de Nuremberg. La tradition raconte que saint Sebald, rencontrant un soir un paysan qui ne pouvait pas trouver ses bœufs égarés dans les champs, et qui l'appelait à son secours, lui fit luire les dix doigts de sa main comme des chandelles.

Les deux églises, sous l'invocation de saint Sebald et de saint Laurent, sont magnifiques. Presque nulle part les deux tours de nos cathédrales gothiques ne sont achevées ; ici, elles s'élancent dans les airs avec une majestueuse perfection. La façade de saint Sebald, quoique bâtie à diverses reprises, n'en offre pas moins un ensemble imposant et une grande richesse de détails. L'intérieur du temple présente un bel aspect : il reçoit le jour par quatre-vingt-quinze fenêtres, garnies pour la plupart de vitraux de couleur. La chapelle de Loeffelholz est ornée de trois fort beaux tableaux peints sur or, de plusieurs bas-reliefs d'Adam Kraft et d'un appareil pour les fonts de baptême en cuivre blanc, admirablement sculpté. La plus grande magnificence que renferme cette cathédrale est le tombeau de saint Sebald, chef-d'œuvre de Pierre Vischer. Le maître y travailla avec ses cinq fils pendant treize ans ; il y employa 120 quintaux de métal, et ses dépenses se montèrent à 2,042 florins, 6 heller et 21 pfennige (4,100 francs), que le magistrat ne voulut pas rembourser ; si bien que le maître se vit forcé de faire un appel aux dons volontaires. Ce monument en fonte, de 15 pieds de hauteur, est du style gothique le

(1) Kœmpfer, *Histoire du Japon*, liv. v, t. III, p. 60-61.

plus riche et le plus élégant : il est orné des douze Apôtres, de douze Pères de l'Eglise et de soixante-douze figures, plus ou moins grandes. La pureté du dessin, la variété des poses, l'expression des têtes, la largeur des draperies, mettent cet ouvrage sur le même rang que les bronzes les plus célèbres des maîtres italiens.

Ce tombeau, fondu en bronze par Pierre Vischer, avec l'aide de ses cinq fils, dans les années 1506-1519, est placé au milieu du chœur de l'église de Saint-Sebald. Il est de moyenne dimension ; ses minces et brunes colonnettes enferment et font admirablement valoir la châsse de saint Sebald, toute couverte de lames d'or et d'argent (1). La base du monument, soutenue par d'énormes escargots et chargée de figures d'enfants qui jouent avec des insectes, son toit surmonté de constructions architectoniques et de clochetons byzantins, les colonnettes qui joignent la base au faîte, sont d'un goût tout à fait allemand ; on retrouve encore le même caractère dans les figures d'enfants jouant avec des chiens qui ornent la console de la châsse, dans les bas-reliefs qui en entourent le socle et qui représentent les miracles attribués à saint Sebald, dans le portrait du saint portant son église sur sa main, dans celui que Pierre Vischer a fait de lui-même. Mais les douze statues d'apôtres qui sont adossées aux colonnes, à la hauteur de l'entablement de la châsse, ont des têtes et des draperies qu'on peut comparer aux plus beaux morceaux que l'imitation des anciens ait inspirés au génie moderne : les sirènes qui soutiennent les candélabres aux quatre angles affectent les formes allongées et fuyantes que, quelques années après, le Primatice naturalisa en France ; les figures nues qui sont assises au pied des colonnes semblent posées par Michel-Ange, et celles qui en couronnent le faîte ont le costume et la tournure des œuvres les plus élégantes que Florence ait produites à la fin du XIVe siècle. Ce chef-d'œuvre, qui n'a point son pareil parmi toutes les sculptures allemandes, ne peut être comparé qu'aux pages les plus complexes et les plus élevées d'Albert Durer. L'exécution, quoique faite sur de petites proportions, est tout à fait monumentale.

A côté de Saint-Sebald est une construction fort curieuse, appelée *pfarrlaf* (presbytère) ; c'est l'ancienne demeure des prévôts de l'église : l'architecture de ce bâtiment est du XIVe siècle. Le grand chœur à l'extérieur est un ouvrage remarquable par ses proportions gracieuses. Les vitraux ont été peints par Veit Hirrchrogel, et sont de la plus grande beauté.

La perle des églises de Nuremberg est Saint-Laurent, dont le portail magnifique ar-

(1) Nous empruntons cette description au savant ouvrage de M. H. Fortoul sur *l'Art en Allemagne*. Ce livre, que nous consultons souvent, est jusqu'ici le seul en France qui fasse bien connaître et comprendre l'histoire ancienne et moderne des beaux-arts en Allemagne.

rête involontairement le passant. Si l'on peut reprocher à Saint-Sebald certaine profusion d'atours, certaine surcharge de toilette qui rappelle un peu la marchande endimanchée, Saint-Laurent est pur, simple, tranquille, sublime, comme une vierge de Raphaël. Saint-Sebald est tout luisant de marbre, d'or et de bronze; il porte colliers sur colliers, diadèmes sur diadèmes : Saint-Laurent n'a que de la pierre et du fer ; il ne porte au front qu'une tour et qu'une couronne : mais quelle tour ! quelle couronne ! Entrez à Saint-Laurent quand il n'y a personne ; car c'est ainsi, dans la solitude et le silence, qu'il faut aller voir ces églises : montez les deux ou trois marches qui exhaussent le pavé du chœur, et là, tournant le dos au maître-autel, regardez cette nef inimitable, dont les piliers semblent être sortis de terre tout seuls, et avoir poussé comme des arbres. Regardez cette voûte vaporeuse que l'on dirait flottante dans les airs, tant il est incompréhensible que le bras de l'homme ait pu s'étendre si haut : séparez les détails irréprochables de cet irréprochable ensemble, la croisée, les portes, les piliers, l'orgue, les voûtes, les trèfles, les ogives ; étudiez une à une toutes ces choses ; qu'y a-t-il qui ne soit admirable là dedans ? Contemplez aussi les deux rosaces de la croisée, ouvrage mémorable du vitrier Volkamer, et n'oubliez pas le *tabernacle* d'Adam Kraft, incroyable bijouterie de pierre, toute ruisselante de religion et de poésie. Ce monument, dont aucune gravure ne peut rendre l'élégance, pourrait vraiment nous faire croire

ce que dit la chronique : « Adam Kraft avait » le secret d'amollir la pierre de taille, de la » fondre et de la durcir de nouveau. » Voici des arbres et des fleurs qui ont poussé et fleuri dans la pierre ; voici des fruits qui vous invitent à les cueillir ; vous assistez à toute l'histoire de la *Passion ;* vous entendez les femmes qui pleurent ; ces hideux soldats, qui battent le Sauveur de leurs verges, rient et grincent des dents à faire peur. Les figures agenouillées du maître et de deux de ses compagnons supportent ce tabernacle, qui finit dans une fleur délicieusement sculptée.

Certes, il n'est plus donné aux hommes de produire ces œuvres gigantesques. Le portail de Saint-Laurent est dans les choses à jamais passées, comme le chœur de Saint-Sebald et son tombeau, comme le vestibule de Sainte Marie avec ses petites figures sculptées dans les cannelures du portail, comme l'enthousiasme religieux qui mettait le ciseau à la main d'Adam Kraft, le sculpteur de Saint-Laurent. La foi catholique bâtissait ses cathédrales, et combien d'autres bienfaits ne lui dut pas la société, des bienfaits sans nombre dont nous jouissons en les niant avec une odieuse ingratitude ! Et, pour ne citer que les principaux, n'est-ce pas aux conciles qu'il faut reporter tout l'honneur de notre belle civilisation française ? N'est-ce pas aux ordres religieux que la France doit les grands développements de son agriculture ? Ainsi la foi catholique savait discipliner les peuples, veiller à leur bien-être, en même temps qu'elle construisait d'admirables églises et de splendides cathédrales.

O

OASIS DE THÈBES (Afrique). Cette oasis est dans la région occidentale du Nil. On la nomme aussi Grande-Oasis ou Oasis d'El-Khargeh. En 1818, on a découvert dans son voisinage les ruines de trois beaux temples, et une nécropolis ; le grand temple avait trois enceintes comme celui de Jupiter Ammon ; le toit, dont il subsiste encore une partie, était formé par d'immenses blocs ; on en a mesuré un de 35 pieds de long sur 19 de large et 2 et un quart d'épaisseur ; ce temple a des statues colossales et des hiéroglyphes. La nécropolis offre 2 ou 300 édifices construits en briques non cuites ; les figures de saints, peintes sur les murs, indiquent qu'ils ont servi de demeure à des chrétiens. Cette oasis est traversée par les caravanes qui vont au Dar-Four. (*Abrégé de géographie* d'Adrien Balbi). *Voy.* l'article AMMON.

OCHSENBACH (Wurtemberg). Les femmes d'Ochsenbach célèbrent, depuis un temps immémorial, les fêtes de la *bonne déesse*. Ces gaies réunions semblent rappeler le souvenir de quelque antique pèlerinage à un temple de Cybèle, bâti en cette contrée. Elles se renouvellent encore ailleurs, dans les pays où cette déesse était adorée autrefois.

ODILE (sainte), en France ; c'était le nom d'un ancien monastère de l'Alsace, situé dans le département du Bas-Rhin, arrondissement de Schelestadt. Ses restes offrent encore un monument intéressant aux véritables amis de l'art chrétien. Voici des détails à cet égard, que nous puisons dans la *France monumentale*, recueil archéologique extrêmement curieux en ce qui regarde la France.

Monastère de Sainte-Odile. — Il est construit sur la montagne de ce nom, à quatre kilomètres de la petite ville d'Obernai, chef-lieu du canton. Il est étonnant que quelques-unes des constructions les plus anciennes se soient conservées jusqu'à nos jours, malgré les divers incendies qui eurent lieu, et que la rareté de l'eau rendait d'autant plus dangereux. Telles sont la *Chapelle de la Croix*, et une autre sur l'emplacement situé au-dessus et nommée *le Calvaire*. Des colonnes de proportions fort lourdes supportent leurs voûtes à plein cintre. La forme du chapiteau de celle du bas représente une pyramide tronquée et renversée. Quoique grossièrement sculptés, les ornements ne manquent point d'élégance ; on remarque surtout quatre paires de mains sortant des coins de la base et tenant le tore. Les colonnes du Calvaire ont pour tout ornement de petites saillies

de forme demi-conique, elles n'ont point de chapiteaux. Sur la droite de la chapelle de la croix, on voit le cercueil où furent déposés les restes d'Etichon, et de Bereswinde, parents de sainte Odile. Quelques os de ce duc sont renfermés dans une châsse en forme de croix que l'on conserve dans la sacristie. Cette chapelle appartient, ainsi que le Calvaire, à l'époque romane.

De cette chapelle on entre dans celle de sainte Odile, dont le sanctuaire a été plusieurs fois renouvelé ; on l'a fait communiquer avec la nef par un arceau en ogive. Le cercueil de la sainte qu'on y vénère est recouvert d'une enveloppe en maçonnerie, sur laquelle est placée sa statue à genoux.

On remarque des sculptures du XII^e^ siècle; dans le corridor du cloître, on voit sur la même pierre, d'un côté, Etichon remettant un livre à sainte Odile, d'un autre saint Léger, et sur le troisième, les abbesses Herrade et Relindis aux pieds de la Vierge et du Christ. Toutes les autres figures portent leurs noms sculptés au-dessus de leurs têtes.

La chapelle des Larmes et celle des Anges sont toutes deux d'une si grande simplicité, qu'il est difficile d'y distinguer les caractères d'aucune époque, si ce n'est par l'extrême petitesse des fenêtres, qui semble attester leur ancienneté.

OEGNIES (Belgique), on écrit aussi quelquefois *Ognies*, *Ogny* ou *Oignies* ; village peu important, que le séjour et le tombeau de sainte Marie-d'Oignies a rendu célèbre. On y conserve son couteau et sa chemise de laine, en laquelle, dit l'abbé Lebeuf, les femmes ont grande confiance dans le temps de leur accouchement, au rapport de Gazet (1).

Les reliques de sainte Marie sont derrière le grand autel de Notre-Dame-d'Oignies, dans une châsse d'argent (2), souvent visitée par les pèlerins, comme elle-même durant sa vie avait plusieurs fois visité le sanctuaire de sa sainte patronne.

OETA (Grèce). C'était un mont célèbre dans les fastes de la Mythologie grecque. Il séparait l'Etolie et la Phocide de la Thessalie. C'est sur le mont OEta qu'Hercule s'était brûlé lui-même, pour échapper aux souffrances atroces que lui faisait endurer la fatale tunique du centaure Nessus, tunique qui s'était collée sur sa peau et comme incorporée à ses membres, et qui le dévorait d'un feu dont il se sentait pénétré jusque dans la moelle de ses os. Ceci se passait quelques années avant la fameuse guerre de Troie.

C'était sur le mont OEta qu'on allait recueillir le précieux ellébore, que les anciens croyaient propre à guérir la folie.

Cette montagne s'appelle aujourd'hui *Coumaïta*.

OETTINGEN (Bavière), dans le cercle de Rezat, à soixante kilomètres sud-ouest de Nuremberg. Elle est située sur l'Inn, au-dessous de Salzbourg. Quelques-uns croient que c'est le pont de l'Inn, connu des anciens sous le nom d'*OEni-Pons*. Son nom lui vient d'Oto, duc de Bavière, fils de Théodon II, qui y établit sa résidence. Au milieu est l'église de Saint-Philippe et de Saint-Jacques, où était la sépulture des princes. Saint Rupert y baptisa Diethen, fils d'Othon le Grand, duc de Bavière. L'église que ce prince bâtit auprès de son palais, consacrée à Jésus-Christ et à sa sainte Mère, est appelée la Vieille-Chapelle : quelques-uns en attribuent la fondation à Charlemagne. Les Hongrois ont brûlé autrefois l'ancienne OEttingen, jusqu'à cette chapelle, où il se fait beaucoup de pèlerinages. Cette chapelle et l'image miraculeuse qu'on y conserve y attirent une si grande quantité de pèlerins, qu'on appelle OEttingen la Lorette de l'Allemagne, à cause du trésor considérable, et du concours qui s'y fait ordinairement. On y vient non-seulement de toutes les parties de l'Allemagne, mais de toutes les nations étrangères.

Sur l'autel de cette chapelle on révère une image de la Vierge qui tient de sa main gauche son enfant assis sur son bras, et de sa droite un sceptre orné d'une fleur de lis. L'enfant tient dans sa main un globe d'azur, frangé d'une bordure d'or. La tête de la sainte Vierge est couverte d'une sorte de couronne princière d'une forme originale et dont le cercle est orné de croix. Le corps est enveloppé d'une longue robe rouge bordée d'or, avec un manteau blanc qui s'attache par une boucle sur sa poitrine. Telle était la statue quand elle sortit des mains du sculpteur et du peintre ; mais depuis longtemps la piété des peuples l'a surchargée de manteaux tissés d'or et d'argent, de colliers de perles et de pierres précieuses.

Les monuments écrits nous manquent pour connaître l'origine de cette célèbre chapelle ; mais la tradition porte que saint Rupert, apôtre des Boïens, la dédia à Dieu et à sa sainte Mère. Cependant on ne peut préciser l'époque de cette dédicace ; on la place au plus tôt vers l'an 520, et au plus tard vers 612.

Nous ne pouvons détailler ici tous les trésors qui enrichissaient la sainte chapelle, et qui s'augmentaient de jour en jour par la piété des empereurs, des rois, des princes, des grands, des villes et des peuples. Tous les présents les plus somptueux abondaient dans cette église et excitaient l'admiration des pèlerins. Ce n'était qu'or et pierreries, et l'on en peut trouver le détail dans les anciennes histoires de cette ville.

Ce lieu était autrefois dédié aux planètes. Jules César nomme le soleil et la lune ; Tacite, Mars et Mercure. Ils appelaient Mars Hésus ou Arès, et Mercure, Woda, Wouda ou Teutatès. Jupiter y portait le nom de Gad ou Goda ; et Vénus, ceux de Freia ou Vria. Saturne y était adoré sous le nom de Krodo.

OEUMRÉ (Arabie), petite chapelle que visitent les musulmans en faisant le saint pèlerinage de la Mecque.

Elle est à deux heures au nord de la ville,

(1) Lebeuf, *Mémoires manuscrits*.
(2) Godescard, *Vies des Pères, martyrs et autres principaux saints*, 23 juin, *sainte Marie d'Oignies*.

du côté de la montagne Djébel-Hinndy. Les anciens Arabes avaient pour ce lieu une vénération particulière, et tous les ans ils le visitaient en pèlerinage avant ou après leur voyage à la Kaabah. Mahomet crut de sa politique de consacrer cet usage ; mais il n'en fit cependant pas une loi absolue pour ses sectateurs. C'est pourquoi les imams Hanéfys ne proposent la visite de l'OEumré que comme une pratique de dévotion ou pratique imitative, et qu'à l'exception des musulmans du rite Schafiy, auxquels elle est recommandée comme précepte divin et d'obligation, il n'y a que les plus dévots des trois autres rites orthodoxes qui se fassent un devoir de s'en acquitter.

OGNIES (Belgique). *Voy.* OEgnies.

OGNY (Belgique). *Voy.* OEgnies.

OIGNIES (Belgique). *Voy.* OEgnies.

OLAIMI (Amérique septentrionale), mont qui fait partie de la grande chaîne des Apalaches dans les Etats-Unis. Il est un but de pèlerinage dans ces contrées lointaines. Au retour de chaque saison, les apalachites ou Floridiens sauvages vont offrir un sacrifice sur le mont Olaïmi pour rendre des actions de grâces au soleil, qui, disent-ils, sauva leurs pères du déluge. Les pèlerinages de ce genre sont fondés sur des traditions corrompues par le temps, mais certainement historiques. « On y retrouve, dit M. Orsini, à qui nous empruntons ces réflexions, on y retrouve les traces, on y voit les effets de la pensée de profonde terreur qui se traduisit dans la plaine de Sennaar, par l'érection de la fameuse tour de Babel. » (*La Vierge*, ou *Histoire de la Mère de Dieu.*)

OLBA ou OLBI (Asie Mineure). C'était le nom d'une ville de Pisidie, province de la Pamphilie, pays montagneux, enclavé dans la Phrygie, la Cilicie et la Lycie. Il y avait à Olba un célèbre temple de Jupiter, qui passait pour avoir été fondé par Ajax, fils de Teucer, et dont les principaux du pays étaient les grands prêtres.

OLÉRÈS (Grèce), ville de l'île de Crète ; on y célébrait des fêtes nommées Oleries, en l'honneur de Minerve, qui en avait pris le surnom d'Oleria.

OLINDA (Amérique), ville de la province de Bahia dans l'empire du Brésil. Les géographes la confondent quelquefois dans leurs descriptions avec Pernambuco, dans les environs immédiats de laquelle elle se trouve.

Olinda fut longtemps la capitale de la province ; elle possède d'anciens édifices qui attestent sa primitive grandeur. Elle est aujourd'hui très-déchue ; mais elle conserve pourtant une certaine importance, à cause de son jardin botanique, et surtout de son évêché, de son séminaire et de sa belle cathédrale, monument qui ne manque ni de grandiose, ni d'élégance, et qui s'élève sur une colline.

OLIVIERS (Montagne des), ou Mont des Olives, en Palestine, petite colline située à l'est de Jérusalem, au delà de la vallée de Josaphat.

« Rien n'égale, dit M. de Géramb, la surprise que l'on éprouve lorsque, arrivé à la moitié de la hauteur du Mont des Olives, dont l'ascension est fort roide, on aperçoit, en se retournant, la ville de Jérusalem devant soi. Ce n'est plus cette cité en ruines, dont les rues sales, étroites et tortueuses, font sur les étrangers une si triste et si profonde impression. La tour de David, les coupoles de l'église du Saint-Sépulcre, la mosquée d'Omar, bâtie au milieu de la place où était jadis le temple de Salomon, les maisons qui l'environnent, cette foule de minarets, les couvents du Saint-Sauveur, des Grecs et des Arméniens, ces murs crénelés qui entourent la ville, la porte Dorée, celle de Saint-Etienne, ces églises désertes, dont le lointain empêche de distinguer les ruines, tout cela donne à la ville sainte un air de grandeur et de magnificence qui frappe le pèlerin et arrête ses regards.

« Du sommet de la montagne, en portant ses pas à gauche, on traverse un champ d'oliviers, et de là on arrive à des masures connues sous le nom de *Viri Galilæi*. Comme ces deux mots sont les premiers qu'adressèrent les anges aux fidèles, témoins de l'ascension du Sauveur, en leur demandant pourquoi ils s'arrêtaient à regarder au ciel (1), plusieurs ont cru que c'était de cet endroit que Marie, les apôtres et les cent vingt disciples avaient vu Notre-Seigneur s'élever dans les cieux. D'autres disent que la dénomination de ces masures ne vient que de ce qu'avant Jésus-Christ elles servaient de retraite aux Galiléens qui allaient à Jérusalem célébrer la pâque. Ce qui donnerait quelque probabilité à cette dernière opinion, c'est la distance considérable de ce point au lieu de l'ascension : elle est au moins de trois cents pas.

« Sur le sommet de la montagne on trouve une mosquée sur l'emplacement de laquelle était jadis une église de la plus grande magnificence, bâtie par sainte Hélène, au lieu même d'où Jésus-Christ monta au ciel après sa résurrection. Cette mosquée, qui menace ruine, est entourée de misérables maisons habitées par des Turcs

« Au centre, dans une espèce de chapelle, on voit le vestige qu'imprima sur le rocher le pied gauche du Sauveur, au moment de quitter la terre pour s'élever dans les cieux.

« On assure que jadis on y voyait aussi l'empreinte du pied droit ; que les Turcs l'ont d'abord soustraite et enterrée, pour la transporter ensuite dans la mosquée du temple. L'insuffisance des renseignements que j'ai recueillis ne me permet pas de rien dire de positif à ce sujet.

« Quant à l'empreinte du pied gauche, elle existe de manière à ne laisser aucun doute, quoiqu'elle soit un peu usée par les baisers sans nombre que les pèlerins, depuis tant de siècles, ne cessent d'y imprimer, et peut-être

(1) *Viri Galilæi, quid statis aspicientes in cœlum?* Act. 1, 2.

aussi par quelques pieux larcins qu'une surveillance sévère n'a pas toujours su prévenir.

« Cette partie du rocher, aujourd'hui entourée de maçonnerie, est confiée à la garde du santon, espèce de Turc chargé de s'opposer à la moindre altération. Ce santon est pourvu de petites pierres carrées qu'il fait toucher au vestige du pied de Notre-Seigneur, et qu'il offre ensuite aux pèlerins ; il en reçoit en échange un petit présent.

« A en juger par la direction du pied, le Sauveur, en montant au ciel, devait avoir le visage tourné au nord.

« Les catholiques, les Grecs et les Arméniens célèbrent, le jour de l'Ascension, la messe dans cette mosquée, après l'avoir auparavant purifiée.

« En descendant du Mont des Olives, du côté opposé à celui par lequel j'étais monté, on trouve, à quatre-vingts pas de la mosquée, les ruines d'une ancienne chapelle où Notre-Seigneur enseigna à ses disciples l'Oraison Dominicale, prière admirable, qui autorise le chrétien, averti par les préceptes salutaires et formé par l'instruction même de son Sauveur, à oser donner à Dieu le doux nom de Père, à se considérer comme son enfant, et à demander avec confiance à sa toute puissante paternité les grâces et les biens qui peuvent seuls lui donner la portion de bonheur qu'il est permis de goûter sur la terre, et lui assurer l'immense et éternelle félicité de la vie à venir.

« Plus loin sont les ruines d'une espèce de citerne remarquable par douze arcades ou niches voûtées, sous lesquelles il ne peut entrer qu'une seule personne. Selon la tradition, c'est là qu'avant de se séparer, les apôtres composèrent en commun le Symbole auquel les fidèles devaient se reconnaître entre eux.

« Dans le voisinage, sur une pente rapide et pierreuse qui continue jusqu'au bas du Mont des Olives, on voit les débris de quelques bâtiments près d'un rocher appelé le rocher de la Prédiction, parce que ce fut là que Jésus, étant arrivé et regardant Jérusalem, pleura sur elle, en disant :

Ah ! si du moins tu reconnaissais en ce « jour qui t'est donné encore, ce qui peut te « procurer la paix ! mais maintenant tout « est caché à tes yeux.

« Aussi viendra-t-il des jours pour toi, où « tes ennemis t'environneront de tranchées, « qu'ils t'enfermeront et te serreront de « toute part, qu'ils te raseront et te détruiront entièrement, toi, et tes enfants qui « sont dans tes murs, et qu'ils ne te laisseront pas pierre sur pierre, parce que tu « n'as pas connu le temps auquel Dieu t'a « visitée. »

« Paroles que, selon mon habitude je lus sur le lieu même, découvert et à genoux.

« L'histoire a remarqué que par une permission toute particulière de la Providence, lors du siége de la ville coupable, Titus avait sa tente dressée précisément à l'endroit où le Seigneur avait prédit la ruine de Jérusalem. »

OLMETO (Corse), bourg très-riche, industrieux, qui compte 1,400 habitants et rappelle Nice par son site et son doux climat.

On y voit une jolie chapelle qui a été consacrée à Notre-Dame-de-la-Miséricorde par la famille Pianelli ; un tableau de la Madone y excite l'admiration. L'église est un édifice de construction toute moderne ; elle offre un tableau de saint Antoine assis. (*Voy.* le *Voyage en Corse* de Valery.)

OLYMPE (Grèce), montagne de la Macédoine, voisine de celle d'Ossa et de Pélion. On en avait fait la demeure des dieux, l'endroit où se tenaient la cour céleste et le conseil des douze grands dieux, qui de là reçurent le nom d'Olympiens.

On prétendait aussi que les nymphes avaient anciennement habité l'Olympe, d'où leur surnom d'Olympiades.

Il y avait dans le voisinage du mont Olympe une fontaine qu'on nommait Olympias. Non loin de là, la terre vomissait des flammes que l'on regardait comme une suite du combat des Titans contre les dieux.

Il y a un autre mont Olympe (*Kéchichdagh*), dans la Mysie et la Bithynie.

OLYMPIE (Elide). Le Jupiter d'Olympie fut non-seulement le chef-d'œuvre de Phidias, mais encore celui de la sculpture antique. Phidias était très-âgé quand il exécuta cette statue : vers la 85e Olympiade, obligé de s'enfuir d'Athènes, par suite de l'accusation de sacrilége et de vol intentée contre lui, il se réfugia en Elide, à l'époque où les travaux du temple d'Olympie étaient en très-grande activité ; et les Eléens s'empressèrent de confier à l'illustre sculpteur l'exécution de la statue du dieu qui devait être adoré dans leur temple.

L'ordonnance du temple d'Olympie était dorique, l'intérieur environné de colonnes : sa hauteur, jusqu'au sommet du fronton, était de 68 pieds, sa largeur de 95, sa longueur de 230. L'édifice, construit en pierres du pays, était couvert de dalles de marbre taillées en forme de tuiles. C'était dans le fond du temple que se trouvaient placés le trône et la statue de Jupiter. Phidias conçut l'un et l'autre dans les proportions les plus colossales, et il eut à sa disposition les plus riches matériaux.

Le dieu, fait d'or et d'ivoire, se voyait assis sur son trône ; sa tête portait une couronne imitant la branche d'olivier. Dans sa main droite il avait une Victoire faite aussi d'or et d'ivoire, tenant une bandelette, ayant sur sa tête une couronne. Dans la main gauche de Jupiter était un sceptre brillant de toutes sortes de métaux ; au sommet du sceptre était posé un aigle ; le dieu avait une chaussure d'or ; son manteau était également d'or, on y avait peint des figures et des fleurs.

La structure élémentaire du trône consistait en un bâti de charpentes, et était de forme carrée ; trois sortes de figures entraient dans les décorations : des bas-reliefs, des rondes-bosses, puis des ornements peints ; ces figures avaient été travaillées

séparément, placées, rapportées et incrustées sur le bois. Ce trône était un assemblage diversifié d'or, de pierres précieuses, d'ivoire et d'ébène. A chacun des quatre pieds, on voyait quatre Victoires, et encore deux autres en avant de la partie inférieure de chaque pied. Sur chacun des quatre pieds étaient représentés de jeunes Thébains enlevés par des sphynx. Au-dessous des sphinx, Apollon et Diane perçaient de leurs flèches les enfants de Niobé. Dans le milieu des pieds du trône, s'étendaient quatre traverses carrées, qui allaient d'un pied à l'autre. Sur la traverse qui s'apercevait du côté de l'entrée du temple, il y avait huit figures qui représentaient des combats athlétiques. On voyait un jeune homme se ceignant la tête d'une bandelette, qui passait pour avoir été fait d'après Pantarcès, jeune Eléen, favori de Phidias. Sur les autres traverses, était représentée la troupe des compagnons d'Hercule, prête à combattre contre celle des Amazones. Le nombre des personnages des deux troupes était de vingt-neuf. Le trône ne portait pas uniquement sur quatre pieds ; il s'élevait encore dans le milieu de leur intervalle deux colonnes égales aux pieds. Sur les sommités du trône et au-dessus de la tête de la statue du dieu, Phidias avait sculpté d'un côté les Grâces, de l'autre, les Heures, les unes et les autres au nombre de trois. Le marche-pied de Jupiter avait des lions d'or, et sur ses faces on voyait le combat de Thésée, contre les Amazones. Sur le soubassement qui portait le trône étaient placés beaucoup d'autres objets d'ornement. Les sujets représentés en or étaient : le Soleil montant dans son char ; ensuite Jupiter et Junon ; tout auprès une Grâce ; celle-ci donnait la main à Mercure, qui la donnait à Vesta. Après Vesta, c'était l'Amour recevant Vénus qui sort de la mer, et que Pitho couronne ; suivaient Apollon et Diane, Mercure et Hercule. A l'extrémité du soubassement étaient Neptune et Amphitrite, et la Lune montée sur un cheval.

La tradition grecque racontait que l'habileté de Phidias avait reçu un témoignage éclatant de la satisfaction de Jupiter lui-même. L'ouvrage terminé, le grand artiste pria le dieu de lui faire connaître s'il en était content ; aussitôt le pavé du temple fut frappé de la foudre.

Le pavé en face de la statue était fait en marbre noir, entouré circulairement de marbre de Paros, destiné à arrêter l'huile qu'on versait sur le pavé. Cette huile servait à préserver l'ivoire de l'humidité de l'Altis, sur le terrain duquel avait été construit le temple d'Olympie.

Les Eléens élevèrent le temple et la statue avec les dépouilles remportées sur les Pisans et leurs alliés après la destruction de Pise.

La statue et le trône de Jupiter étaient éclairés par une ouverture pratiquée dans la toiture du temple ; un voile de pourpre tombant en avant pouvait garantir la statue de l'influence de l'air extérieur.

Le Jupiter assis avait, sans le marche-pied, jusqu'au sommet de la tête, 30 pieds. Le marche-pied avait 3 pieds ; le trône, sans le soubassement, avait 40 pieds de hauteur et 24 de largeur ; le soubassement 12 pieds de hauteur.

C'est avec les bas-reliefs et médailles de l'antiquité qui ont conservé un grand nombre des figures du Jupiter de Phidias, et avec les récits des anciens écrivains, et surtout de Pausanias, qu'il a été possible de se représenter cette merveille de la sculpture antique.

Nous devons à M. Quatremère de Quincy un magnifique ouvrage sur le Jupiter Olympien, dans lequel il est parvenu à recomposer la statue, le trône et les ornements ; c'est dans ce beau travail que nous avons puisé les détails de cet article

Nos lecteurs ne seront sans doute pas fâchés de lire, au sujet d'Olympie, un extrait du *Voyage du jeune Anacharsis*, excellent ouvrage que nous citons assez rarement, parce qu'il est entre les mains de tout le monde :

Deux chemins y conduisent : l'un par la plaine, long de 300 stades (1); l'autre par les montagnes, et par le bourg d'Alésium, où se tient tous les mois une foire considérable. Nous choisîmes le premier : nous traversâmes des pays fertiles, bien cultivés, arrosés par diverses rivières ; et, après avoir vu en passant les villes de Dyspontium et de Létrines, nous arrivâmes à Olympie.

Cette ville, également connue sous le nom de Pise, est située sur la rive droite de l'Alphée, au pied d'une colline qu'on appelle mont de Saturne (2). L'Alphée prend sa source en Arcadie : il disparaît et reparaît, par intervalles : après avoir reçu les eaux de plusieurs rivières, il va se jeter dans la mer voisine.

L'Altis renferme dans son enceinte les objets les plus intéressants : c'est un bois sacré fort étendu, entouré de murs, et dans lequel se trouvent le temple de Jupiter et celui de Junon, le sénat, le théâtre, et quantité de beaux édifices, au milieu d'une foule innombrable de statues.

Le temple de Jupiter fut construit, dans le dernier, des dépouilles enlevées par les Éléens à quelques peuples qui s'étaient révoltés contre eux ; il est d'ordre dorique, entouré de colonnes, et construit d'une pierre tirée des carrières voisines, mais aussi éclatante et aussi dure, quoique plus légère, que le marbre de Paros. Il a de hauteur soixante-huit pieds ; de longueur, deux cent trente ; de largeur, quatre-vingt-quinze (3).

Un architecte habile, nommé Libon, fut chargé de la construction de cet édifice. Deux sculpteurs, non moins habiles, enrichirent, par de savantes compositions, les frontons des deux façades. Dans l'un de ces frontons, on voit, au milieu d'un grand nombre de figures, OEnomaüs et Pélops prêts à se disputer, en présence de Jupiter, le prix de la

(1) Onze lieues et huit cent cinquante toises.
(2) Voy. l'*Essai sur la topographie d'Olympie.*
(3) Hauteur, environ soixante-quatre de nos pieds ; longueur, deux cent dix-sept ; largeur, quatre-vingt-dix.

course; dans l'autre, le combat des Centaures et des Lapithes. La porte d'entrée est de bronze, ainsi que la porte du côté opposé. On a gravé sur l'une et sur l'autre une partie des travaux d'Hercule. Des pièces de marbre, taillées en forme de tuiles, couvrent le toit : au sommet de chaque fronton s'élève une Victoire en bronze doré; à chaque angle, un grand vase de même métal, et également doré.

Le temple est divisé par des colonnes en trois nefs. On y trouve, de même que dans le vestibule, quantité d'offrandes que la piété et la reconnaissance ont consacrées au dieu; mais, loin de se fixer sur ces objets, les regards se portent rapidement sur la statue et sur le trône de Jupiter. Ce chef-d'œuvre de Phidias et de la sculpture fait au premier aspect une impression que l'examen ne sert qu'à rendre plus profonde.

La figure de Jupiter est en or et en ivoire; et, quoique assise, elle s'élève presque jusqu'au plafond du temple. De la main droite, elle tient une Victoire également d'or et d'ivoire; de la gauche, un sceptre travaillé avec goût, enrichi de diverses espèces de métaux, et surmonté d'un aigle. La chaussure est en or, ainsi que le manteau, sur lequel on a gravé des animaux, des fleurs, et surtout des lis.

Le trône porte sur quatre pieds, ainsi que sur des colonnes intermédiaires de même hauteur que les pieds. Les matières les plus riches, les arts les plus nobles, concoururent à l'embellir. Il est tout brillant d'or, d'ivoire, d'ébène et de pierres précieuses, partout décoré de peintures et de bas-reliefs.

Quatre de ces bas-reliefs sont appliqués sur la face antérieure de chacun des pieds de devant. Le plus haut représente quatre Victoires dans l'attitude de danseuses; le second, des Sphinx qui enlèvent les enfants des Thébains; le troisième, Apollon et Diane perçant de leurs traits les enfants de Niobé; le dernier enfin, deux autres Victoires.

Phidias profita des moindres espaces pour multiplier les ornements. Sur les quatre traverses qui lient les pieds du trône, je comptai trente-sept figures, les unes représentant des lutteurs, les autres, le combat d'Hercule contre les Amazones. Au-dessus de la tête de Jupiter, dans la partie supérieure du trône, on voit d'un côté les trois Grâces qu'il eut d'Eurynome, et les trois Saisons qu'il eut de Thémis. On distingue quantité d'autres bas-reliefs, tant sur le marchepied que sur la base ou l'estrade qui soutient cette masse énorme, la plupart exécutés en or, et représentant les divinités de l'Olympe. Aux pieds de Jupiter on lit cette inscription : Je suis l'ouvrage de Phidias, Athénien, fils de Charmidès. Outre son nom, l'artiste, pour éterniser la mémoire et la beauté d'un jeune homme de ses amis appelé Pantarcès, grava son nom sur un des doigts de Jupiter (1).

(1) Telle était cette inscription : Pantarcès est Beau. Si l'on en eût fait un crime à Phidias, il eût pu se justifier en disant que l'éloge s'adressait à Jupiter, le mot Pantarcès pouvant signifier : celui qui suffit à tout.

On ne peut approcher du trône autant qu'on le désirerait : à une certaine distance, on est arrêté par une balustrade qui règne tout autour, et qui est ornée de peintures excellentes de la main de Panénus, élève et frère de Phidias. C'est le même qui, conjointement avec Colotès, autre disciple de ce grand homme, fut chargé des principaux détails de cet ouvrage surprenant. On dit qu'après l'avoir achevé, Phidias ôta le voile dont il l'avait couvert, consulta le goût du public, et se réforma lui-même d'après les avis de la multitude.

On est frappé de la grandeur de l'entreprise, de la richesse de la matière, de l'excellence du travail, de l'heureux accord de toutes les parties; mais on l'est bien plus encore de l'expression sublime que l'artiste a su donner à la tête de Jupiter. La divinité même y paraît empreinte avec tout l'éclat de la puissance, toute la profondeur de la sagesse, toute la douceur de la bonté. Auparavant, les artistes ne représentaient le maître des dieux qu'avec des traits communs, sans noblesse et sans caractère distinctif; Phidias fut le premier qui atteignit, pour ainsi dire, la majesté divine, et sut ajouter un nouveau motif au respect des peuples, en leur rendant sensible ce qu'ils avaient adoré. Dans quelle source avait-il donc puisé ces hautes idées? Des poëtes diraient qu'il était monté dans le ciel, ou que le dieu était descendu sur la terre : mais il répondit d'une manière plus simple et plus noble à ceux qui lui faisaient la même question : il cita les vers d'Homère où ce poëte dit qu'un regard de Jupiter suffit pour ébranler l'Olympe. Ces vers, en réveillant dans l'âme de Phidias l'image du vrai beau, de ce beau qui n'est aperçu que par l'homme de génie, produisirent le Jupiter d'Olympie; et quel que soit le sort de la religion qui domine dans la Grèce, le Jupiter d'Olympie servira toujours de modèle aux artistes qui voudront représenter dignement l'Etre suprême.

Les Éléens connaissent le prix du monument qu'ils possèdent. Ils montrent encore aux étrangers l'atelier de Phidias; ils ont répandu leurs bienfaits sur les descendants de ce grand artiste, et les ont chargés d'entretenir la statue dans tout son éclat. Comme le temple et l'enceinte sacrée sont dans un endroit marécageux, un des moyens qu'on emploie pour défendre l'ivoire contre l'humidité, c'est de verser fréquemment de l'huile au pied du trône, sur une partie du pavé destiné à la recevoir.

Du temple de Jupiter nous passâmes à celui de Junon : il est également d'ordre dorique, entouré de colonnes, mais beaucoup plus ancien que le premier. La plupart des statues qu'on y voit, soit en or, soit en ivoire, décèlent un art encore grossier, quoiqu'elles n'aient pas trois cents ans d'antiquité. On nous montra le coffre de Cypsélus, où ce prince, qui depuis se rendit maître

de Corinthe, fut dans sa plus tendre enfance renfermé par sa mère, empressée de le dérober aux poursuites des ennemis de sa maison. Il est de bois de cèdre; le dessus et les quatre faces sont ornés de bas-reliefs; les uns exécutés dans le cèdre même, les autres en ivoire et en or; ils représentent des batailles, des jeux et d'autres sujets relatifs aux siècles héroïques, et sont accompagnés d'inscriptions en caractères anciens. Nous parcourûmes avec plaisir les détails de cet ouvrage, parce qu'ils montrent l'état informe où se trouvaient les arts en Grèce il y a trois siècles.

On célèbre auprès de ce temple des jeux auxquels président seize femmes choisies parmi les huit tribus des Eléens, et respectables par leur vertu ainsi que par leur naissance. Ce sont elles qui entretiennent deux chœurs de musique pour chanter des hymnes en l'honneur de Junon, qui brodent le voile superbe qu'on déploie le jour de la fête; et qui décernent le prix de la course aux filles de l'Elide. Dès que le signal est donné, ces jeunes émules s'élancent dans la carrière, presque à demi nues et les cheveux flottants sur leurs épaules : celle qui remporte la victoire reçoit une couronne d'olivier, et la permission, plus flatteuse encore, de placer son portrait dans le temple de Junon.

En sortant de là, nous parcourûmes les routes de l'enceinte sacrée. A travers les platanes et les oliviers qui ombrageaient ces lieux, s'offraient à nous de tous côtés des colonnes, des trophées, des chars de triomphe, des statues sans nombre, en bronze, en marbre, les unes pour les dieux, les autres pour les vainqueurs : car ce temple de la gloire n'est ouvert que pour ceux qui ont des droits à l'immortalité.

Plusieurs de ces statues sont adossées à des colonnes ou placées sur des piédestaux; toutes sont accompagnées d'inscriptions contenant les motifs de leur consécration. Nous y distinguâmes plus de quarante figures de Jupiter de différentes mains, offertes par des peuples ou par des particuliers, quelques-unes ayant jusqu'à vingt-sept pieds de hauteur (1). Celles des athlètes forment une collection immense; elles ont été placées dans ces lieux ou par eux-mêmes, ou par les villes qui leur ont donné le jour, ou par les peuples de qui ils avaient bien mérité.

Ces monuments, multipliés depuis quatre siècles, rendent présents à la postérité ceux qui les ont obtenus. Ils sont exposés tous les quatre ans aux regards d'une foule innombrable de spectateurs de tous pays, qui viennent dans ce séjour s'occuper de la gloire des vainqueurs, entendre le récit de leurs combats, et se montrer avec transport les uns aux autres ceux dont leur patrie s'enorgueillit. Quel bonheur pour l'humanité, si un pareil sanctuaire n'était ouvert qu'aux hommes vertueux! Non, je me trompe, il serait bientôt violé par l'intrigue et l'hypocrisie, auxquelles les hommages du peuple sont bien plus nécessaires qu'à la vertu (1).

(1) Vingt-cinq de nos pieds et six pouces.

OMER (Saint-), en France), dans le département du Pas-de-Calais, sur l'Aa et sur le mont Sithieu.

Son église de Notre-Dame renferme un *ex-voto* de Syderack de Lallaing, ancien doyen de l'église; il porte la date de 1534.

Le nom latin de Saint-Omer est *Audomari Fanum*, ou *Audomaropolis*. On y vénérait Notre-Dame-du-Soleil, conservée dans le couvent des filles, qui avaient pris ce nom; Notre-Dame-des-Miracles, qui avait une chapelle au milieu d'une place de la ville, et Notre-Dame-du-Mont-Carmel dans le couvent des Carmes Déchaussés.

ON (Egypte). *Voy.* Onion

ONCHESTE (Grèce), ville de Béotie dans laquelle Neptune avait un temple, une statue et un bois sacré, d'où il fut surnommé Onchestien. On y célébrait en son honneur des fêtes qu'on appelait *Onchesties*.

ONION (Egypte), ville célèbre d'Egypte, connue dans l'antiquité par un temple que les Juifs y bâtirent sur le modèle de celui de Jérusalem. Quelques rabbins disaient que ce temple fameux égalait en richesse celui de Jérusalem, si même il ne le surpassait pas. Voici ce qu'on lit dans les *Heures hébraïques et talmudiques* de Lightfoot (2) :

« Au temps où les parents de Jésus se réfugièrent en Egypte, ce pays était rempli de Juifs qui s'y étaient retirés, les uns sous Jokhanan, fils de Karea (*Jerem.* XLII), et les autres plus récemment, quand le temple d'Onias fut bâti, près d'Héliopolis, sous les ruines abandonnées d'un ancien temple de Bubastis ou Poubasti, la Diane de la religion égyptienne, comme on le voit dans l'historien Josèphe (*Antiq.* liv. XIII, c. 6), et dans les deux Talmuds (Babyl. *Menakhoth*, ch. XIII, et *Succah*, ch. V; — Jerus. *Joma*, fol. 43, 4) : Siméon le Juste (qui vivait du temps d'Alexandre) ayant dit : Je dois mourir cette année, on lui dit : Qui mettrons-nous à votre place? Il répondit הנה בני נחונין, *Voici que mon fils Onias est devant vous.* Onias fut donc établi souverain pontife; mais son frère Siméon lui porta envie. Onias s'enfuit alors, d'abord sur le mont Royal et ensuite en Egypte, et y fonda un sanctuaire, en disant avec le prophète : Ce jour-là, il s'élèvera un autel au Seigneur au milieu de l'Egypte (*Is.* XIX, 19).

« On lit dans *Succah :* Celui qui n'a pas vu le temple d'Alexandrie n'a jamais vu la gloire d'Israël. Il avait la forme d'une basilique avec un double portique. Le nombre des Juifs qui s'y réunissaient était souvent plus du double de celui des Juifs qui quittèrent l'Egypte sous la conduite de Moïse. On y voyait soixante-dix chaires d'or et de pierres précieuses pour les soixante-dix membres du conseil des anciens, et dans le

(1) J.-J. Barthélemy, *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, ch. 38.

(1) J. Lightfoot. *Hor. hebr. et talmud.* in Matth., cap. II, v. 14, et in Joan., cap. IV, v. 20.

centre s'élevait une sorte de tribune de bois pour le chef de la synagogue. Après la lecture de la loi, l'un des prêtres inférieurs (הדיטות) faisait un signe après chaque bénédiction, en agitant un voile, et l'assemblée répondait *Amen*. »

Quelques Hébreux rigides et scrupuleux virent avec peine l'érection du nouveau temple qui rompait l'unité du culte extérieur ; cependant le plus grand nombre aimait à penser que leurs frères bannis pouvaient sacrifier au Seigneur sur la terre étrangère; aussi, en faveur des bannis et des exilés qui s'y réfugiaient en foule, on y avait établi un usage très-hospitalier : « On ne s'y rassemblait point au hasard ni confusément, disent les traditions juives (*Succah* et *gemara babylon.*), mais chacun se réunissait à ceux de sa profession, de manière qu'un nouvel arrivant pauvre et sans ressource, après s'être fait connaître de ceux qui exerçaient le même métier que lui, en obtenait facilement quelque secours pour lui-même et pour sa famille. »

Rabbi Meïr, qui était un de ces Juifs sévères dont nous avons parlé, accusa Onias d'avoir bâti son temple d'Egypte pour y offrir des sacrifices idolâtriques ; mais Rabbi Jehuda lui répondit : « Non, il n'en est point ainsi, et si Onias s'enfuit à Alexandrie, en Egypte, et y fonda un autel, ce fut pour y offrir ses sacrifices au nom du Seigneur, comme il est dit : Il sera élevé un autel au Seigneur, au milieu de la terre d'Égypte, etc. (*Is.* XIX, 19). »

Les Juifs dissidents avaient bâti un autre temple sur le mont Garizim après la révolte des dix tribus ; mais les Juifs restés fidèles au culte et au temple de Jérusalem repoussèrent toujours l'idée de ce schisme religieux, tandis qu'ils parlèrent toujours beaucoup plus favorablement du temple d'Onias, qu'ils considéraient véritablement comme une succursale du temple de Zorobabel, sans cependant lui attribuer aucune des hautes prérogatives attribuées par Dieu lui-même au sanctuaire de Jérusalem.

On peut voir, pour plus de détails, l'art. ONION du *Dictionnaire de la Bible* de D. Calmet, 4e édition, *revue, corrigée, complétée et actualisée* par M. l'abbé A.-F. James. Migne, 1846, gr. in-8°. Les additions qu'y a faites le nouvel éditeur contiennent des citations curieuses.

Si l'on s'étonne de voir ce temple appelé généralement temple d'*Héliopolis* ou d'*On*, et par les rabbins temple d'*Alexandrie*, c'est que cette dernière ville étant celle où se rendaient tous les Juifs qui s'y réunissaient pour faire leur commerce, et se trouvant, en effet, à l'époque où ces docteurs israélites écrivaient, la principale ville de toute l'Egypte, le nom d'Alexandrie était devenu sans doute pour eux le synonyme de l'Egypte elle-même. D'ailleurs, plusieurs d'entre eux ont pu faire ici une faute de géographie réelle ou affectée, comme il leur arrivait trop souvent dans les livres qu'ils écrivaient pour leurs frères en religion. Ce n'est point ici le lieu d'entamer une dissertation sur ce sujet, mais on peut nous en croire sur parole.

OPHIR (Arabie). C'est le pays qui était probablement la résidence de cette fameuse reine de Saba dont parle l'Ancien Testament, et qui vint trouver Salomon pour lui offrir de riches présents.

On sait que le pays d'Ophir est célèbre dans l'Ecriture par ses mines d'or, ses aromates, ses bois précieux et son ivoire. C'est là que les vaisseaux de Salomon allaient chercher les trésors qui en firent le plus riche monarque de l'univers.

Au reste, malgré mille conjectures des savants, on ignore la véritable position de cette contrée. Les uns la placent dans l'Arménie, dans la Colchide, dans l'Arabie ; d'autres dans le midi de l'Espagne ; d'autres, enfin, dans le royaume de Sofala, sur la côte sud-est de l'Afrique, où l'on trouve encore aujourd'hui une assez grande quantité de poudre d'or et d'ivoire pour justifier leur opinion.

ORCHOMÈNE (Grèce), ville de l'Arcadie, qui possédait beaucoup de troupeaux.

L'abbé Barthélemy, s'appuyant de l'autorité de Pausanias et Xénophon, dit qu'il y avait dans le voisinage de cette ville un temple de Diane, situé sur une colline, où l'on célébrait, tous les ans, la fête de la déesse.

Ce temple était commun aux habitants d'Orchomène et de Mantinée. Les uns y entretenaient un prêtre, les autres une prêtresse. Leur sacerdoce était perpétuel. Tous deux étaient obligés d'observer le régime le plus austère. Ils ne pouvaient faire aucune visite ; l'usage du bain et des douceurs les plus innocentes de la vie leur était interdit. Ils vivaient dans l'isolement le plus complet, astreints à la plus exacte continence, et privés de toutes distractions.

La ville d'Orchomène était située sur une montagne. On y fabriquait des miroirs faits d'une pierre noirâtre qui se trouvait aux environs (1).

ORCIVAL (France), dans l'Auvergne (Puy-de-Dôme).

Son église renferme une image de la sainte Vierge, qui y attire chaque année une affluence considérable de pèlerins le jour de l'Ascension,

Des foires établies dans ce pays le mercredi de Pâques, le lendemain de l'Ascension, le 14 août et le 9 septembre, indiquent encore d'autres époques de pèlerinage, qui n'ont plus aujourd'hui le même but religieux. Orcival est situé à 18 kil. de Clermont.

OREB ou HOREB (Palestine), mont sacré qui touche au Sinaï du côté de l'ouest.

Ce fut sur cette montagne que Dieu apparut à Moïse, dans un buisson ardent. Le rocher d'Oreb, d'où Moïse fit jaillir l'eau en le frappant avec sa baguette, appartenait à cette montagne célèbre.

Plus tard, le prophète Elie, fuyant la per-

(1) *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, ch. 52.

sécution de la reine Jézabel, vint chercher un refuge dans les cavernes du mont Oreb, qui est appelé quelquefois *Montagne de Dieu* dans l'Ecriture. (*Leçons de géographie ancienne*, par l'abbé D. Pinart.)

ORGEVAL (France), département de Seine-et-Oise, dans le canton de Poissy.

On y voit une fontaine d'eau minérale, qui a longtemps passé pour miraculeuse.

ORLÉANS (France), chef-lieu du département du Loiret. On y visitait autrefois Notre-Dame de Recouvrance et Notre-Dame du Mont-Carmel, dans deux couvents de Carmes et un couvent de Carmélites. Il y avait aussi Notre-Dame de Bonne-Nouvelle chez les Bénédictins; puis Notre-Dame du Chemin et Notre-Dame de la Conception dans des paroisses collégiales.

Mais sous le rapport archéologique, il y a plusieurs églises qui sont dignes d'être vues. La *France monumentale* va nous fournir à cet égard des détails du plus grand intérêt.

Eglise cathédrale de Sainte-Croix. — L'époque de sa construction primitive est très-incertaine. Toutefois on l'attribue à saint Euverte, qui vint de Rome à Orléans, vers l'an 330. Il y fut proclamé évêque dans l'église de Saint-Etienne, et forma le projet d'élever une église plus vaste dans un lieu qui lui fut, dit-on, miraculeusement indiqué. Ce lieu paraît être celui qu'occupaient Saint-Etienne et d'anciennes fortifications. La nouvelle église fut mise sous l'invocation de la Sainte-Croix, en mémoire de la découverte encore récente de la vraie croix. En 865, les Normands la brûlèrent; elle éprouva un sort semblable en 999, et les réparations qu'on y fit furent sans doute imparfaites, car elle s'écroula en 1277. L'année suivante, Robert de Courtenay entreprit sa reconstruction, et la première pierre fut posée le 11 septembre 1287. On conserva à cette époque quelques parties de l'église ancienne, telles que le portail et les tours qui s'élevaient alors vers le milieu de la longueur de l'église.

En 1567, les calvinistes étant parvenus à pénétrer dans Sainte-Croix, ils minèrent les quatre piliers qui soutenaient le clocher, élevé de 107 mètres, ce qui determina sa chute et celle d'une partie du monument. Mais le chœur, les onze chapelles qui l'entourent, six piliers de la nef, le portail et les tours ne furent pas détruits.

C'est à la protection de Clément VIII et à la libéralité de Henri IV que cette cathédrale dut sa restauration. Un jubilé solennel fut proclamé par le pape pour tous les fidèles qui viendraient à Orléans, et qui contribueraient, par leurs aumônes, à la réédification de Sainte-Croix. La première pierre fut posée le 18 avril 1601, par le roi et la reine. Les anciennes tours et le portail ne furent pas conservés, en sorte que les constructions qui les ont remplacées sont tout à fait modernes, car elles datent de 1710, et ne furent achevées qu'en 1790.

L'église Sainte-Croix, bien qu'au second rang des grandes cathédrales, se fait remarquer par son ordonnance régulière, par la grâce et la légèreté de toutes ses parties, par la richesse de ses ornements et le fini de leur exécution, enfin par la noblesse et l'aspect pittoresque de son portail. Les architectes modernes qui ont travaillé à sa réédification se sont en général astreints à suivre le style de l'édifice du XIIIe siècle. Cependant on peut leur reprocher, dans l'un des portails, l'adjonction de quelques membres d'architecture empruntés à l'ordre corinthien.

Le vaisseau principal est majestueux; la nef est accompagnée de doubles collatéraux. Ses travées sont soutenues sur des piliers chargés de nervures prismatiques; mais les parties qui doivent fixer particulièrement l'attention de l'archéologue sont l'abside et le rond-point du chœur, qui appartiennent à l'édifice primitif.

Voici les dimensions de cette belle église : longueur totale, 138 mètres; largeur, 42 mètres 60 centimètres; longueur du transsept, 54 m. 60 centim.; hauteur sous clef de voûte, 32 m. 50 centim.; hauteur des tours, 80 m. 60 centimètres.

Eglise de Saint-Aignan. — La première église de ce nom fut bâtie, en 249, sur les ruines d'un temple païen. Charlemagne la gratifia de dons considérables, et y fit faire des constructions importantes. Brûlée à plusieurs reprises et toujours réédifiée, elle fut définitivement rasée en 1370, parce qu'étant située hors des murs, on craignait que les Anglais ne s'en fissent un point de défense. Louis XI réédifia cette église, et fit pratiquer au midi une esplanade, d'où il pouvait jouir des vues pittoresques de la Loire. Cet édifice, d'une architecture remarquable, appartient au style ogival. Son intérieur présente un aspect satisfaisant. Les fenêtres principales sont d'un bel effet, mais ses nefs latérales sont un peu écrasées. Une crypte ou chapelle souterraine, dédiée à saint Martin, présente les caractères d'architecture du temps du roi Robert.

Saint-Pierre-en-Pont. — Cette église était la seconde collégiale d'Orléans. Elle s'appelait dans le principe Saint-Pierre-aux-Hommes, parce que Diopet, évêque d'Orléans, avait, dit-on, établi deux baptistères à Orléans; l'un pour les hommes, à Saint-Pierre-en-Pont, et l'autre pour les jeunes filles, à Saint-Pierre-le-Puellier (*Sanctus Petrus Puellarum*). Cette église, dont la tour servait autrefois de beffroi, rappelait le style roman primordial. Elle était une des plus anciennes de la ville. Elle a été démolie, puis reconstruite sur un nouveau plan, qui n'a rien de commun avec celui de l'église primitive. Elle sert aujourd'hui de temple au culte protestant.

Saint-Pierre-le-Puellier. — Cette église, aussi ancienne que celle dont nous venons de parler, a été rendue au culte après avoir longtemps servi de magasin à sel. Son clocher est moderne. Elle renferme des inscriptions assez curieuses.

Saint-Donatien. — Cette ancienne église existait déjà en 1123, époque où Louis VI,

dans des lettres datées de Lorris, en fait don à Brice, évêque de Nantes. Elle fut restaurée vers 1429 et 1563; en 1650, on y ajouta une nef.

Chapelle de Saint-Jacques. — Cette chapelle, située près de la Loire, à l'extrémité de la rue des Hôtelleries, fut primitivement bâtie par Louis le Jeune, vers 1155, puis reconstruite en grande partie par Louis XI, qui avait une grande dévotion *envers monsieur saint Jacques*. On admire son élégant et gracieux portail gothique. Ses beaux vitraux ont disparu en 1793.

ORMOY-VILLIERS (France), village du département de l'Oise, arrondissement de Senlis, canton de Crépy, diocèse de Beauvais, situé à 12 3/4 au nord-est de Paris. Villiers était une annexe de cette paroisse, où il existe un ancien château.

On voit à quelques pas de l'église une chapelle dite de Notre-Dame de Bon-Secours, où l'on vient en pèlerinage.

ORNÉE (Grèce), ville fondée, suivant quelques mythologues, par une nymphe qu'ils appellent Orniéa, et qui lui donna son nom. On y célébrait, en l'honneur de Priape, surnommé alors Ornéus, des fêtes appelées *Ornées*, pendant lesquelles ce dieu n'avait pour ministres que des femmes mariées.

ORONTE (Syrie), fleuve que les anciens appelaient Axius. Il prend sa source dans l'Anti-Liban ou le Djebel-el Chaïkh, traverse la partie septentrionale de l'eyalet de Damas et partie de celui d'Alep, et va se jeter dans la Méditerranée, après avoir passé par Hems, Hamah, Antakia et Antioche.

Ce fleuve avait reçu le nom d'Oronte, du corps d'un géant trouvé dans son ancien canal, dans un tombeau de briques, de onze coudées. Si l'on nous demande comment l'on avait pu savoir le nom de ce géant, pour le donner à ce fleuve, nous répondrons que ce fut l'oracle d'Apollon à Claros qui daigna lui-même en instruire les Syriens.

OROPE (Grèce), ville de la Béotie, qui fut longtemps disputée entre les Athéniens et les Thébains. On arrivait dans cette ville par un chemin assez rude, mais ombragé en quelques endroits de bois de lauriers.

Située sur les confins de la Béotie et de l'Attique, Orope n'était éloignée de la mer que d'environ vingt stades (environ trois-quarts de lieue).

Près de la ville, dans un endroit embelli par des sources d'une eau pure, était le temple d'Amphiaraüs. Amphiaraüs avait été un des chefs de la guerre de Thèbes, et comme il y faisait les fonctions de devin, on pensa qu'il devait rendre des oracles après sa mort, et on lui décerna un culte.

Ceux qui venaient implorer ses lumières devaient s'abstenir de vin pendant trois jours, et de toute nourriture pendant vingt-quatre heures. Ils immolaient ensuite un bélier auprès de sa statue, en étendaient la peau sur le parvis, et s'endormaient dessus. Le dieu, disait-on, leur apparaissait en songe et répondait à leurs questions. On citait une foule de prodiges opérés dans ce temple. « Mais, ajoute Barthélemy, les Béotiens ajoutaient tant de foi aux oracles, qu'on ne pouvait s'en rapporter à tout ce qu'ils disaient (1). »

Orope n'est plus aujourd'hui qu'un pauvre village.

ORTA (Italie). Le bourg d'Orta est riche et bien bâti, situé au pied d'un promontoire sur lequel s'élève le mont Sacré. Ce mont Sacré est coupé de sentiers agréables, à l'ombre des pins, des hêtres, des lauriers et d'autres arbres de haute futaie. De distance en distance s'élèvent dix-neuf chapelles où sont représentées les différentes actions de la vie de saint François d'Assise, par des statues et par des fresques fort remarquables.

L'église et le couvent couronnent le sommet de la montagne et sont l'objet d'un célèbre pèlerinage.

ORTHYGIE (Sicile). C'était le nom d'une île où se trouvait la célèbre fontaine d'Aréthuse. Suivant la mythologie, Aréthuse était une nymphe d'Elide en Arcadie, et l'une des compagnes de Diane, qui la métamorphosa en fontaine, pour la dérober aux poursuites trop pressantes du fleuve Alphée. Ceci nous remet en mémoire une délicieuse comparaison de l'auteur de la *Henriade*, qui, pour caractériser Mornay conservant l'austère pureté de ses mœurs au milieu de la séduction de la cour, s'exprime ainsi :

Belle Aréthuse, ainsi ton onde fortunée
Roule, au sein furieux d'Amphitrite étonnée,
Un cristal toujours pur, et des flots toujours clairs,
Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.

ORVAL (France). Voici l'origine de l'ancienne abbaye de ce nom, telle que la rapporte un laborieux écrivain de l'ordre de Cîteaux, Jean-Chrysostome Henriquez :

« Vers le milieu de la seconde moitié du XI^e^ siècle, si fécond en grands hommes et en grandes choses, des Bénédictins calabrois quittèrent le beau ciel de l'Italie, et furent, dans leur sainte ferveur, demander un asile à l'âpre forêt des Ardennes. Ils choisirent une vallée sombre, humide, couverte de bois, que Arnoux II, comte de Chiny, leur céda avec un religieux empressement (1070). Ils y bâtirent des cellules, un oratoire en l'honneur de la sainte Vierge, et édifièrent les populations par les austérités de la vie contemplative.

« La comtesse Mathilde pleurait alors un époux et un fils unique, cruellement enlevés à sa tendresse ; elle vint, dans sa douleur poignante, chercher des consolations près des pieux cénobites, et prêtait à leurs discours une oreille attentive, quand son anneau nuptial glissa de ses doigts amaigris et tomba dans le bassin d'une fontaine

« On se hâte, on s'épuise en vaines recherches, tandis que Mathilde court à l'oratoire de la mère du Christ et la conjure de lui faire retrouver le seul gage qu'elle ait encore de son bonheur passé. La Vierge *aux*

(1) *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, ch. 34.

sept Douleurs s'empressa d'exaucer la noble suppliante, et fit apparaître le précieux joyau à la surface de l'onde.

« Mathilde, transportée de reconnaissance, s'écria dans un saint enthousiasme : « Heureuse vallée ! désormais tu auras le nom d'*Aurea vallis* (Orval), en mémoire de la miraculeuse *recouvrance* de mon anneau d'or. »

« C'est également en souvenir de cet événement qu'Orval portait pour arme : d'argent à un ruisseau d'azur surmonté d'une bague d'or à trois diamants au naturel. »

Ainsi cette abbaye d'Orval, qu'une fameuse prophétie relative à la restauration de la France a de nouveau célébrée de nos jours, est une fondation indirecte de la Vierge *aux sept Douleurs*, due à la plus illustre femme du moyen âge, la comtesse Mathilde, qui fit pour l'Eglise de Rome plus peut-être que n'avait fait Charlemagne au sein de toute sa puissance ; car les services qu'elle rendit au saint-siége furent signalés, et la donation solennelle qu'elle lui fit de toutes ses possessions ne fut jamais révoquée en doute comme celles de Constantin et de Charlemagne. Or elle possédait la Toscane, Mantoue, Parme, Reggio, Plaisance, Ferrare, Modène, une partie de l'Ombrie, le duché de Spolète, Vérone, presque tout ce qui est appelé aujourd'hui le patrimoine de Saint-Pierre, depuis Viterbe jusqu'à Orvieto, avec une partie de la Marche d'Ancône. Il y eut lutte entre la papauté et l'empire au sujet de la possession de ces Etats ; mais, à la longue, il fallut céder au saint-siége une partie de l'héritage de Mathilde.

ORVIETO ou Orviète (Italie), ville épiscopale des Etats-Romains. Cette ville, suivant quelques géographes, n'est autre que celle qu'on appelait *Oropitum*. On l'appelait aussi en latin *Herbanum*, *urbs vetus*, ou *Urbiventum*. Nous n'avons point à parler de ses curiosités civiles, ni de son puits fameux, si large et si profond, construit par Clément VII, et dans lequel on peut descendre à dos de mulet et remonter par deux escaliers en spirale. Nous ne voulons attirer l'attention que sur la cathédrale, de style gothique, très-riche de mosaïques et de sculptures innombrables, et particulièrement sur la chapelle consacrée au saint Corporal de Bolsena. (*Voy.* ce mot.)

La cathédrale fut fondée pour perpétuer le souvenir de ce célèbre miracle du saint Corporal. Le reliquaire qui contient ce précieux objet a la forme de la façade de l'Eglise. Les figures, les ornements et les peintures en émail sont un chef-d'œuvre de l'orfévre siennois Ugolin Vieri, et portent la date de 1338.

On aime aussi à s'agenouiller devant les fresques de Luc Signorelli à la chapelle de la madone d'Orvieto.

La population de cette ville est évaluée à 8000 âmes.

OSMOY (France), dans le département de Seine-et-Oise. Il s'y fait un pèlerinage le jour de la Nativité de la sainte Vierge, le 8 septembre, à l'église dédiée sous le vocable de Notre-Dame de la Pitié. Ce village n'a jamais eu de mendiants. Il est de l'arrondissement de Houdan et du canton de Mantes.

OSROÈNE (Asie), partie de la Mésopotamie, où se trouvaient Edesse, dont on attribuait la fondation à Nemrod, et Haran, ville fameuse dans l'Ecriture, et qui fut habitée par le patriarche Abraham. Cette dernière ville s'appelait aussi Charræ ou Carræ. C'était là que les anciens Sabéens avaient leur temple principal, et que de tout temps les adorateurs des astres se réunissaient de préférence (1).

OSSA (Grèce). C'est le nom d'une montagne de Thessalie, où les Centaures avaient fixé leur séjour. C'était une des montagnes que les géants entassèrent pour escalader le ciel, et Jupiter, suivant la Fable, punit leur révolte audacieuse en les ensevelissant sous ces masses entassées. C'est ce qui a fait dire au poëte Ovide dans ses *Métamorphoses :*

Tum Pater omnipotens misso perfregit Olympum
Fulmine, et excussit subjecto Pelio in Ossam.

Diodore de Sicile et Senèque rapportent que Hercule sépara le mont Ossa de l'Olympe, auquel il était uni, et qu'il forma ainsi le vallon de Tempé, qu'arrose le Pénée, et qui a été si souvent célébré par les poëtes de l'antiquité.

OUDIPORE. La race d'Oudipore, ou Mewar, est la plus ancienne de toutes les races de l'Hindoustan. Elle se vante de descendre en ligne directe du soleil. La lutte qu'elle a soutenue contre les envahisseurs mahométans fut longue et opiniâtre. Pendant toute sa durée elle se montra digne du haut renom de valeur que lui ont légué ses ancêtres. Il n'y a certainement rien, dans les traditions européennes, qui réponde mieux que les récits contenus dans les chroniques de Chitore, nom de l'ancienne capitale, à l'idée que nous pouvons nous faire d'une époque de chevalerie héroïque et romanesque. Quand Chitore tomba entre les mains de ses vainqueurs, ils n'y trouvèrent guère d'autres habitants que des cadavres. Les hommes étaient morts sur les remparts de la ville, et les femmes s'étaient précipitées dans les flammes plutôt que d'accepter l'esclavage sous des maîtres étrangers.

On montre encore une caverne où la princesse Padmani se renferma avec treize mille femmes à l'approche d'Alla-o-Deen. Une immense provision de combustible avait été d'avance préparée. On y mit le feu après avoir fermé l'ouverture de la caverne, et ces patriotes dévouées périrent toutes, suffoquées, dans ce gigantesque terrier. Depuis cette fatale époque, personne n'a pénétré dans l'enceinte consacrée. Le bruit court qu'elle est gardée par de mauvais génies, dont la surveillance en défend l'approche aux mortels. Mais ceux que ne retiendrait pas cette crainte superstitieuse sont plus ef-

(1) Voy. les *Leçons de géographie ancienne* de M. l'abbé D. Pinart.

ficacement arrêtés par la certitude que l'on a acquise de l'existence de nombreux serpents retirés dans les crevasses du rocher. Les temps modernes offrent peu d'exploits qui pussent tenter la chevalerie errante, telle que l'ont connue, dit-on, nos pères; pourtant, à Oudipore elle trouverait une entreprise digne d'elle; car, non-seulement il y aurait des serpents à combattre, une sombre caverne à explorer, mais la récompense de ces travaux pénibles serait au bout de tout cela. N'est-il pas probable en effet que ces grandes dames, dont la légende fait mention, n'auront pas quitté les palais de la capitale sans emporter avec elles leurs bijoux et leurs effets les plus précieux?

Il faut lire, dans la belle Histoire du Rajast'han, publiée par le colonel Tod, d'autres exemples de sublime héroïsme. C'est que les femmes rajpoutes sont placées dans une situation bien plus favorable que le reste de leur sexe dans l'Hindoustan. Récemment elles ont obéi aux coutumes introduites chez ces peuples par les mahométans, et par conséquent évitent avec soin les regards des hommes. Malgré cela, toutefois, si elles n'exercent pas une influence plus grande que les autres femmes hindoues, du moins leur est-il loisible de manifester cette influence avec une publicité qui révolterait ailleurs une population plus fidèle aux vieux préjugés. Il y a des princesses rajpoutes qui ont gouverné ouvertement comme régentes. Quelques-unes ont laissé des noms qui ne sont pas sans gloire. Voici, entre autres, une circonstance qui se rapporte à une certaine *ranie* (princesse) de Djeypore :

Le prince régnant mourut sans laisser d'héritier mâle. Sa femme favorite prétendit qu'elle était enceinte, et trouva moyen de faire entrer par contrebande dans le *zenana* (gynécée) un enfant que l'on dit avoir été celui d'une malheureuse chargée du balayage intérieur dans le palais. Avant que la fraude eût été même soupçonnée, elle parvint à réunir les principaux nobles de la cour dans un repas où ils mangèrent des mêmes mets que le jeune garçon. Aussi, lorsque plus tard ils acquirent la conviction qu'un héritier du souverain leur avait été imposé à tort, ils n'osèrent rendre cette nouvelle publique, par crainte de perdre leur caste pour avoir partagé le riz du faussaire. Cependant le bruit s'en répandit malgré eux, et la *ranie* ne maintint son protégé sur le trône qu'à force d'intrigues et de violences.

La population de ce pays offre dans son caractère un mélange de vices et de vertus, entre lesquels il serait difficile d'établir la balance. Les Européens qui ont tour à tour résidé au milieu d'elle la représentent sous des traits bien différents selon les rapports hostiles ou amicaux qu'ils ont pu entretenir avec les indigènes qui, d'après les uns, sont des espèces de démons, et, d'après les autres, des anges de douceur. On s'accorde toutefois à leur reconnaître des notions exaltées et chevaleresques de dévouement.

Ainsi, leur moyen favori, pour venger ou

punir une injure, est le sacrifice volontaire de la vie. La partie lésée croit, en immolant un de ses proches, que le sang de la victime retombera sur la tête de l'agresseur. Chez ceux qu'animent des sentiments moins nobles et moins purs, on choisit pour cet usage un des membres inutiles de la famille ; mais on cite dans le Rajast'han des cas où les meilleurs et les plus nobles se sont résignés à mourir plutôt que de permettre un acte d'oppression auquel ils ne pouvaient opposer d'autre résistance. Nous en choisissons un mémorable exemple.

La défense d'une certaine partie de la frontière est confiée à la loyauté d'une famille résidant près de la rivière qui sépare les Etats du souverain d'Oudipore de ceux de quelque autre prince. Toutes les fois que le chef ennemi persiste à traverser la rivière, malgré les instances où les efforts de cette famille, un de ses descendants est tenu de se tuer, dans la persuasion que sa mort pèsera comme une malédiction sur la personne de l'envahisseur. A aucune époque ces héros indiens n'ont négligé d'accomplir un devoir qui repose sur la notion la plus fantastique qu'on se soit jamais formée au sujet de l'honneur.

Du reste, les sacrifices de ce genre n'ont pas toujours été volontaires à Oudipore. Il était autrefois d'usage d'arroser la tombe du souverain d'un déluge de sang humain. Malheur à l'étranger qu'on surprenait à parcourir le pays ! Il était immolé de préférence, quoiqu'on ne se fît pas faute de compléter le nombre des victimes avec des indigènes, quand cela devenait nécessaire, pour rendre aux mânes du défunt un hommage proportionné à ses mérites. L'abolition de cet usage cruel n'est que très-récente, puisqu'il est dû à l'influence des Anglais. Cependant il avait déjà perdu son caractère d'antique férocité.

On ne s'étonnera pas que dans un pareil pays les *suttee* aient été fort communs ; même ils le sont encore aujourd'hui. A la mort de Bheem-Singh, le dernier *rana* d'Oudipore, quatre femmes, ni plus ni moins, s'offrirent pour être brûlées sur son bûcher funéraire.

Une vieille esclave leur donna l'exemple. Quoiqu'elle n'eût jamais été élevée à la dignité d'épouse, cependant elle exerçait dans le *zenana* une autorité presque sans rivale. Mais, à la mort du maître, elle pensa que l'occasion s'offrait plus belle que jamais de terminer sa vie d'une manière glorieuse. Dès lors, aussitôt que la nouvelle lui fut annoncée, elle délia ses cheveux, selon l'usage, et jeta par-dessus sa tête une jarre pleine d'eau. C'est une déclaration après laquelle il serait honteux de se rétracter.

Deux de ses compagnes, quoique jeunes, belles et de haute naissance, étaient restées inaperçues dans la foule des femmes que possédait le *rana*. Aussi n'est-ce point l'amour qui les décida au sacrifice de leur vie ; mais l'une et l'autre paraissaient lassées de l'existence monotone et recluse qu'elles menaient. La plus ambitieuse se laissa séduire en

même temps par le désir d'exciter un instant l'attention générale. Imbue des superstitions du pays, elle déclara positivement qu'elle avait souvenance parfaite d'avoir existé déjà sous une autre forme, qu'elle s'était brûlée une première fois sur le bûcher d'un ancien époux, et qu'elle reviendrait encore habiter au milieu du peuple d'Oudipore. Mais elle eut soin d'ajouter qu'elle choisirait pour sa troisième apparition le corps d'une pauvre femme; le bonheur, ainsi qu'elle le proclama bien haut, étant plus commun dans les chaumières que dans les palais.

La quatrième victime avait été la femme favorite du *rana*. C'était une personne de mérite distingué et de grandes vertus. La superstition ni la douleur n'influèrent sur sa décision, qu'elle prit uniquement par dégoût pour le sort qui lui était réservé dans le cas où elle aurait survécu à son époux. En effet, non-seulement il est interdit aux femmes hindoues de contracter un nouveau mariage, mais il leur est prescrit d'observer durant une année le jeûne le plus absolu. Leur maigreur doit attester en public les regrets qu'elles sont tenues d'éprouver de force ou de gré. D'ailleurs la favorite de Bheem Singh avait, durant la vie de son époux, dirigé d'une manière presque absolue les affaires de l'Etat. Le vieux prince était incapable et faible. Elle avait tenu les rênes du gouvernement à sa place, le pays s'en était bien trouvé, et maintenant il fallait les quitter pour les passer aux mains de Jaun Singh, successeur du *rana*. Celui-ci, seul du reste, pouvait la sauver.

C'est l'usage. L'héritier d'une noble maison a le droit d'arracher au bûcher l'une des femmes de son père, en la saluant du titre de *raje-baee*, et en la plaçant ainsi à la tête du *zenana*. Mais un acte d'humanité de ce genre coûte fort cher. La *raje-baee* perçoit un revenu annuel de plusieurs milliers de roupies. Ainsi, soit avarice, soit jalousie, Jaun Singh abandonna l'infortunée au suicide solennel qu'elle s'était réservé. Ajoutons que, sans le zèle du résident anglais pour arrêter cette manie de sacrifice, Bheem Singh aurait emporté avec lui dans l'autre monde toute une centurie d'épouses fanatiques. (*Asiatic journal.*)

OUDJEIN (Hindoustan), capitale de l'Etat de Sindiah. Les habitants du pays la considèrent comme une ville sainte.

On y remarque l'ancienne caverne de radjah Bhaptey, qui communique, dit la tradition populaire, par un passage souterrain à Herdouar et à Bénarès, et le palais des Eaux ou Kalydeh, bâti dans une île du Sypra.

Les temples de la ville sont beaux, et ornés, au rapport des voyageurs, de sculptures fort remarquables. La population est de 100,000 âmes.

OUEN-SUR-SEINE (SAINT-), en France, près de Paris, dans le département de la Seine. Le pèlerinage à cette église était fort fréquenté au sujet du mal de surdité. On y conservait un doigt du saint évêque Ouen (*Audoenus*), et on le faisait passer près des oreilles des personnes affligées de cette maladie, et un grand nombre de pèlerins, dit l'abbé Lebeuf, s'en sont bien trouvés.

Saint Ouen, nommé aussi Dadon, fut évêque de Rouen, et mourut le 24 août 683, dans la quarante-troisième année de son épiscopat.

C'était à Saint-Ouen qu'étaient établis les chevaliers de Notre-Dame de la Noble-Maison, dont la fête était célébrée en grande pompe le 15 août, jour de l'Assomption de la sainte Vierge (1).

OULON-ELT (grande Kabardah, au pays des Tcherkesses, au nord-ouest de la Géorgie).

A peu de distance de ce village on voit une vieille église d'environ six mètres de longueur, située sur un rocher où l'on arrive par un passage tortueux, garni de chaque côté d'une rampe de fer. Les femmes grosses font des vœux dans cette église pour leur heureuse délivrance. Cette cérémonie consiste à manger en grande cérémonie la chair d'un animal tué exprès pour cette occasion.

OURSCAMP (France). C'était le nom que portait une ancienne abbaye, située en Picardie, département de l'Oise, arrondissement de Compiègne, canton de Ribecourt. Elle n'offre plus aujourd'hui que de belles ruines qui, chaque jour, acquièrent une plus grande popularité.

Voici la légende de cette abbaye, de l'affiliation de Clairvaux, extraite de ses propres archives :

«... Quant sainct Eloy, adonc évesque de Noyon, voulust par dévotion et par inspiration divine édifier un oratoire et chapelle au pourprins de la dicte abbaye, en laquelle souvent venoit célébrer, il fit par un bœuf et un varlet qui le menoit commencer mener les pierres. Lequel bœuf un ours sauvage issant des dites forêts estrangla. Et à la clameur du dict varlet faicte au dict sainct de son bœuf estranglé, le dict sainct alla au lieu où le dict ours s'estoit retraict, ès dictes forests; et au nom de Dieu le conjura que puisque son bœuf avoit estranglé, il feist son office et amenast les pierres de la dicte chappelle. Et tantost le dict ours entra ès limons, et de faict amena les dictes pierres au conduict du dict varlet, comme il appert en figure sur ce faict par sculpture. Et est vérité; et pour ce proprement est dicte *Ourscamps*, camps de ours. Car au dict lieu adonc habitoit grande planté d'ours et d'autres bestes sauvages, comme dit est. »

Cette abbaye, fondée en 1129 par Simon, évêque de Noyon, fut primitivement occupée par treize Bernardins. Le nombre de ces religieux s'accrut tellement, qu'il fallut bientôt construire une nouvelle église sous l'invocation de Notre-Dame, en l'année 1201.

Les bâtiments de cette abbaye furent réédifiés, vers la fin du XVII^e^ siècle, par dom Lagot, prieur d'Ourscamp; il ne changea que le portail de sa gracieuse église.

L'abbaye d'Ourscamp fut vendue comme

(1) Voy. Lebeuf, *Histoire de la banlieue ecclés. de Paris.*

propriété nationale en 1795, et nous croyons qu'on y a établi une manufacture.

Une superbe grille, ornée jadis de deux ours en pierre, donne accès dans la cour d'honneur, au fond de laquelle est une magnifique façade dont l'église occupait le centre. Le portail de cette église est encore debout.

On admire la belle portion du chœur épargnée par le vandalisme révolutionnaire. A la gauche de l'église était le palais abbatial, et à sa droite le logement du prieur, des hôtes et des pèlerins.

La salle des Morts, dont la destination est restée un problème, se compose de trois berceaux en ogive, supportés par un grand nombre de colonnes du même style. — Cette vaste salle d'architecture mauresque est éclairée par une immense quantité de fenêtres et de petites ouvertures. On prétend que cette salle était destinée à recevoir les dépouilles mortelles des Bernardins, ou bien ne doit-elle son nom lugubre qu'à la petite salle qui lui est adossée, et qui avait cette destination? Quoi qu'il en soit, nous admettons l'opinion de M. Vitet, qui pense que cette magnifique salle était destinée à la tenue du chapitre.

OUSSASSIR (Iles Kouriles), au sud-ouest du cap Lopatka qui termine le Kamschatka au sud, commence la chaîne des îles Kouriles. La plupart de ces îles manquent d'eau potable, et sont inhabitées; cependant la quatorzième, à partir du nord, est célèbre par ses sources thermales, qui attirent les habitants des îles voisines. Cette île s'appelle *Oussassir* ou *Ouchichir*, et les pèlerinages qui s'y font fréquemment n'ont pour mobile qu'une misérable superstition. On y va chercher la solution des différends qui s'élèvent entre les habitants de ce triste pays. Voici les cérémonies usitées en pareil cas : Chacune des deux parties taille des copeaux qu'on distingue par une marque particulière; ensuite on place des planches à côté de la plus forte des sources, et chacun des plaideurs s'y étend tout nu. Suivant la tradition, des vers velus sortent de l'eau et se promènent, en rampant, sur le corps des hommes ainsi étalés, qui presque toujours tremblent de froid et de peur, et souvent perdent connaissance; mais celui qui a le courage de passer trois nuits de cette manière, sans témoigner aucune frayeur, a le bon droit de son côté; plus tard, dit-on, les esprits le servent, et l'aident à faire de la sorcellerie (1). Cette île est une de celles qui appartiennent aux Russes; les autres dépendent du Japon.

OUVILLE-LA-BIEN-TOURNÉE (France). C'est le nom d'une commune de Normandie, département du Calvados, arrondissement de Lizieux, canton de Saint-Pierre-sur-Dive. Son église est d'une structure remarquable.

Voici comment M. de Caumont s'exprime en parlant de l'église :

« Le chœur, plus ancien que la nef, est vraisemblablement de la première moitié du XIII^e^ siècle et d'une grande élégance; les fenêtres en lancettes ont des archivoltes garnies de zigzags, moulure que l'on retrouve sur une porte latérale au sud; le bandeau de cette porte est couvert d'étoiles et porte au centre un écusson sans armoiries; une charmante garniture de feuilles entablées supporte la corniche; on voit sortir de ces feuillages des têtes d'hommes et d'animaux sculptées avec beaucoup de délicatesse. »

Si le titre de Bien-Tournée donné à la commune se rapporte à l'église, il a certainement un sens ironique; car, au lieu d'être tournée de l'est à l'ouest, comme toutes les anciennes églises, elle est tournée du sud au nord. Au reste, le *Pouillé* manuscrit du diocèse dit : « Le nom de Bien-Tournée y conduit une quantité de femmes enceintes, tous les ans, qui s'y rendent en dévotion et de fort loin, pour obtenir, par l'intercession de Notre-Dame la Bien-Tournée, un heureux accouchement. »

OXYRINCHUS (Egypte), ville célèbre de l'antiquité, sur l'emplacement de laquelle on ne voit plus aujourd'hui qu'un misérable village nommé Behnésé. Les habitants d'Oxyrinchus étaient renommés parmi les anciens Egyptiens pour leur extrême dévotion à l'égard de leurs faux dieux, et particulièrement pour le culte qu'ils rendaient à un poisson du nom de leur ville.

Plus tard, quand le christianisme y eut fait luire la lumière de l'Evangile, Oxyrinchus se fit encore remarquer par la ferveur de sa dévotion. Tous ses bâtiments publics et les temples des idoles se convertirent en monastères; ces derniers y étaient même plus nombreux que les maisons particulières. On n'y comptait pas moins de 20,000 religieuses et de 10,000 moines, à tel point que leur nombre surpassait celui des laïques

(1) Eyriès, *Voyage en Asie.*

P

PADERBORN (Prusse). Les jésuites y conservaient autrefois une Vierge miraculeuse, nommée Notre-Dame la Romaine, et célèbre par plusieurs miracles.

PADOUE (Italie), ville importante de la haute Italie, à 28 kil. de Venise, sur le Bacchiglione et la Brenta.

Le pèlerinage le plus célèbre de cette ville est celui qui se fait à l'église de Saint-Antoine.

Né en 1195, à Lisbonne, et jeté par la tempête sur les côtés de l'Italie, saint Antoine, qui avait formé le dessein de sacrifier sa vie à la conversion des infidèles, commença par enseigner la théologie, d'abord à Montpellier, puis à Toulouse, et enfin à Padoue, où il

mourut âgé seulement de trente-six ans. La ville de Padoue, qui avait appris à connaître ses hautes vertus, le choisit bientôt pour son patron et lui éleva une église somptueuse, ornée de six coupoles et de plusieurs clochers. Dans le chœur on voit un crucifix de bronze, et un candélabre de même métal, haut de 12 pieds, ouvrage d'André Riccio. C'est le plus beau qui soit en Italie ; l'admirable candélabre d'André Breseiano, dans l'église de Santa Maria della Salute, à Venise, ne peut pas lui être comparé. Le chœur est entouré de douze bas-reliefs de bronze d'un travail précieux, représentant des faits de l'Ancien Testament. L'ancienne chapelle Saint-Antoine est ornée de peintures fort curieuses, qui datent du XIII^e^ siècle. La nouvelle chapelle est magnifique : elle est entièrement revêtue de bas-reliefs en marbre blanc, fouillés très-profondément, et représentant la vie du saint. L'autel renferme le corps du saint, pour lequel on a la plus grande vénération. Il est à remarquer que, dans toute l'Italie, les chapelles consacrées à saint Antoine de Padoue sont, après les autels dédiés à la Vierge, celles qui renferment la plus grande quantité d'*ex-voto*. A Rome, à l'église d'*Ara cœli*, non-seulement les murailles de la chapelle de saint Antoine de Padoue, mais encore tous les piliers environnants, en sont entièrement tapissés.

L'église Saint-Antoine possède quatre orgues célèbres, vingt-six chapelles et une foule de mausolées. Dans une vaste chapelle, derrière le chœur, nommée le Trésor de saint Antoine, on conserve, dit-on, 780 reliques, et entre autres, le menton et la langue du saint. Les armoires qui contiennent ces reliques sont surmontées d'une statue de saint Antoine dans une gloire, groupe énorme taillé dans un seul morceau de marbre. On y voit aussi un portrait de saint Antoine qu'on regarde comme authentique.

L'église de Saint-Antoine s'appelle, dans tout le pays, la basilique du saint par excellence, *la basilica del santo*. C'est sans aucun doute l'un des plus beaux sanctuaires connus. On y vénère aussi une Vierge noire (*Madona mora*) qui opère un grand nombre de miracles, et qu'on a longtemps attribuée à saint Luc. Cette chapelle renferme une statue de la Vierge, d'ouvrage grec, auprès du tableau byzantin qui attire la dévotion des pèlerins.

On vénère encore une autre Vierge miraculeuse dans l'église de Saint-François, à la chapelle de Saint-Grégoire.

Casanova rapporte que dans la ville de Padoue on croit que saint Antoine a fait trente miracles par jour : la quantité de messes qu'on dit en son honneur ne doit donc point surprendre ; elle est si considérable, qu'il n'y a point assez d'autels ni assez de prêtres pour les célébrer, et qu'une bulle du pape autorise le chapitre à dire, vers la fin de l'année, certaines messes qu'on appelle *messone* en vénitien, et qui comptent pour mille messes ordinaires (1).

L'antique cathédrale de Padoue est dédiée à sainte Sophie. Elle fut fondée en 1123, achevée en 1400, par l'évêque Etienne de Carrare, et restaurée en 1624, par san Sovino. Pétrarque en était chanoine : il laissa en mourant, au chapitre de la cathédrale, sa bibliothèque et une précieuse Vierge du Giotto. Cette vierge est célèbre par plusieurs miracles.

L'église de Sainte-Justine, construite sur les dessins d'André Riccio, mérite d'être citée même après Saint-Antoine. Devant la façade sont deux griffons tenant, l'un un soldat armé et l'autre un lion. Ces deux morceaux d'une sculpture grossière paraissent de la plus haute antiquité. Le tableau du maître-autel, représentant le martyre de la sainte, est un des chefs-d'œuvre de Paul Véronèse. Dans une chapelle on conserve précieusement un cercueil de bois, qu'on prétend avoir renfermé les restes de saint Luc.

Les madones principales de Padoue sont : sans compter les moins importantes :

1° Notre-Dame du Carmel, dans l'église des Carmélites ;

2° *La Vergine addolorata*, du Titien, dans l'église de Saint-Gaétan, qui contient en outre une *Annonciation* et une *Purification* de Palma ;

3° Notre-Dame de Lorette, dans l'église de Saint-Benoît le Vieux ;

4° Notre-Dame des Miracles ou de Saint-Grégoire, dans l'église magnifique de Saint-François : elle est placée dans une chapelle de saint Grégoire ;

5° Notre-Dame des Servites, regardée comme miraculeuse et attribuée à Donatello ;

6° Notre-Dame de Sainte-Sophie, dont l'église était l'ancienne cathédrale de Padoue ; cette Vierge est un ouvrage curieux du XIV^e^ siècle ;

7° Notre-Dame de l'Annonciation, dans l'église bâtie sur l'emplacement d'une arène antique : elle date du XIV^e^ siècle.

Nous omettons à dessein toutes les autres Vierges qu'on trouve dans l'église d'Ognissanti (Tous les saints), dans celle de Saint-Thomas, ou des Philippins, etc.

PAGHAM (Asie), ancienne capitale de l'empire des Birmans ; elle est aujourd'hui déserte, mais elle était remarquable par ses temples nombreux.

PAIMPONT (France), dans le département d'Ille-et-Vilaine (Bretagne).

Il y avait là autrefois une abbaye d'hommes de l'ordre de Saint-Augustin réformé, fondé, en 630, par Judicaël, où l'image de la Vierge était souvent visitée en pèlerinage.

PALERME (Sicile). La chapelle souterraines de Sainte Rosalie est un lieu de dévotion très-fréquenté par les pèlerins et par les étrangers. Elle est située dans une grotte, à l'ouest de Palerme, et près de la cime escarpée du

(1) Valery, *Voyages en Italie*, liv. VII, ch. 3.

mont Pellegrino. L'ouverture de cette caverne, qui servit, dit-on, de corps de garde aux soldats d'Hamilcar Barcas, est masquée aujourd'hui par une petite chapelle d'une architecture sévère. Lorsqu'on a traversé cette chapelle, et que l'on continue à s'avancer dans les profondeurs solitaires de la grotte, la voûte semble s'abaisser, et plus on marche, plus on se sent environné de ténèbres, et le silence glacial de ce lieu sombre n'est interrompu que par l'écho lointain des prières qu'un prêtre prononce à haute voix dans la chapelle. *Voy.* PELLEGRINO.

La statue de la sainte, toute couverte d'or et de pierres précieuses est d'une belle exécution ; sa tête et ses mains sont de marbre de Paros.

Sainte Rosalie était la nièce du roi Guillaume le Bon, prince de la race normande, qui régna sur la Sicile de l'an 1150 à 1154. Dès l'âge de seize ans, elle prit en dégoût les joies et les divertissements de la cour, et s'enfuit seule dans les montagnes. Elle y fut protégée par sa piété et par sa grandeur d'âme. Elle disparut en 1159, et l'on ne découvrit plus aucune trace ni d'elle ni de ses vêtements. La croyance populaire fut qu'elle avait été enlevée au ciel en récompense de ses vertus. Mais, cinq siècles plus tard, Palerme fut ravagée par la peste : un homme renommé par sa piété eut alors une vision. Il raconta qu'une nuit il lui avait semblé qu'il était transporté dans la caverne du mont Pellegrino, et qu'il y avait vu les ossements de Rosalie privés de sépulture. Au même instant une voix céleste lui avait dit que si ces restes précieux étaient portés trois fois en procession autour des murs de la ville, la contagion cesserait sur-le-champ. La ville surprise se rendit en foule sur la montagne, et trouva les ossements au lieu indiqué ; on fit les trois processions prescrites, et Palerme fut en effet délivrée du fléau. Palerme alors reconnut solennellement sainte Rosalie pour sa patronne : ses os furent enchâssés dans un reliquaire d'argent orné de pierreries et de joyaux d'un grand prix, puis on la déposa dans la cathédrale de la ville.

Cependant la sainte grotte ne fut pas négligée. On construisit pour y arriver un superbe escalier qui s'élève de terrasse en terrasse, à travers les escarpements et les précipices de la montagne. Enfin, on bâtit une chapelle sur l'endroit où avaient été trouvées les saintes reliques, et un logement pour les prêtres chargés de la desservir.

Cette ville importante dispute encore à Catane la gloire d'avoir vu naître dans ses murs sainte Agathe, et multiplie les fêtes et les pèlerinages en l'honneur de cette sainte, comme pour attirer sa protection de préférence à la ville de Catane. *Voy.* CATANE.

Le Père Gumppenberg comptait en outre à Palerme onze images miraculeuses de la sainte Vierge, et quatre, où les habitants avaient des dévotions particulières.

Le titre de capitale de la Sicile fut disputé longtemps à Palerme par l'infortunée Messine, dont les feux de l'Etna, les tremblements de terre et d'autres fléaux non moins redoutables, semblent avoir conspiré la destruction. Dans la même île, des cités encore plus illustres que Messine ne conservent presque rien de leur ancienne grandeur : Syracuse, Agrigente, Drépane, etc., ne sont plus que de misérables bourgades. De vastes ruines, une population rare, indolente, sans industrie, voilà ce qu'aperçoivent partout les voyageurs attirés dans cette contrée, où tant de souvenirs excitent leur curiosité. Les causes de la décadence de Messine sont des agents naturels ; celles dont les autres villes et toute la Sicile ont éprouvé l'influence ne tiennent qu'aux événements politiques ; cette œuvre de destruction est uniquement l'ouvrage des hommes. Le sol n'a rien perdu de son antique fécondité, et le volcan, très-affaibli, ne peut plus porter ses laves jusqu'à sa cime pour les répandre sur ses flancs ; de nouveaux cratères s'ouvrent encore de temps en temps, mais seulement vers la base de cette montagne gigantesque, en comparaison de laquelle l'impétueux Vésuve ne serait qu'un *volcan de cabinet*, suivant l'expression d'un savant naturaliste, Spallanzani. Cependant le volcan napolitain est encore dans son enfance; il ne compte encore qu'une trentaine de siècles d'éruptions, au lieu que l'Etna, dont la hauteur est plus que quadruple de celle du Vésuve, déployait toute sa puissance avant les temps historiques de la Sicile et de toute l'Europe. Ce redoutable colosse éprouve aujourd'hui les premières atteintes de la vieillesse; mais le temps qui s'écoulera jusqu'à son extinction totale peut être aussi long que son existence passée.

Le port de Palerme n'est pas, à beaucoup près, aussi spacieux que celui de Messine, quoiqu'il reçoive des vaisseaux, et de toutes les grandeurs ; il paraît mieux disposé pour la marine marchande. Rien de plus pittoresque, de plus beau que ses environs, comme on peut en juger par l'inscription gravée sur la terrasse du palais de Ziza, près de la ville : « L'Europe est l'*ornement* (gloria) de la terre, l'Italie celui de l'Europe, la Sicile celui de l'Italie, et la contrée que l'on voit d'ici est l'ornement de la Sicile. » Les voyageurs approuvent surtout la dernière de ces comparaisons, et c'est assez louer les environs de Palerme. La ville elle-même ne dépare point un si beau pays ; deux rues larges, longues, bien pavées et bordées de trottoirs se coupent à angles droits et aboutissent à quatre portes d'une belle architecture. Une grande place octogone est à leur intersection, et laisse apercevoir à la fois les quatre portes principales. La ville est ainsi partagée en quatre quartiers, à peu près égaux quant à l'étendue. Des places plus petites que celles du centre sont décorées par des obélisques, des fontaines, des édifices publics. Aucune ville n'est mieux pourvue d'eau que Palerme ; plusieurs maisons particulières ont des fontaines dont les sources abondantes et placées dans les coteaux autour de la

ville portent l'eau jusqu'aux étages supérieurs.

La *Marina*, promenade publique, magnifique chaussée qui s'étend le long de la côte, aboutit au *Jardin des Plantes*, lieu consacré à l'instruction aussi bien qu'à la promenade, et à un autre jardin attenant, celui de *Flore*, où la nombreuse famille des orangers et une multitude d'autres arbres et arbustes odorants exhalent leurs parfums.

PALESTRINE (Italie), ville de la Campagne de Rome, à 13 kil. nord-ouest de Frascati. C'est l'ancienne Préneste, où l'on remarquait un ancien temple de la Fortune, dont les oracles (*sortes prænestinæ*) étaient acceptés du monde païen tout entier. On y remarquait aussi un *ex-voto* dont j'ai donné ailleurs la description et l'explication (1).

« Palestrine ne conserve aujourd'hui que de rares vestiges de son antique splendeur. Je n'entreprendrai point la description du temple de Préneste, ce Delphes du Latium; je ne veux parler que de la célèbre mosaïque (λιθοστρώτος) qui a tant exercé la sagacité des antiquaires. Le bon Kircher, qu'on est toujours sûr de trouver partout où il y a quelque chose de bien incompréhensible à deviner, et quelque miraculeuse interprétation à mettre en avant, n'y voit pas autre chose que les vicissitudes de la fortune. Le cardinal de Polignac, l'auteur de l'Anti-Lucrèce, croit y voir le voyage d'Alexandre à travers l'Egypte, quand le jeune conquérant se mit en tête de se faire reconnaître ou adopter pour fils de Jupiter Ammon. Volpi, qui n'y reconnaît rien, conclut fort naïvement qu'elle retrace un fait inconnu; seulement je ne sais sur quoi il se fonde pour rattacher ce fait à l'histoire de Sylla. Montfaucon, qui explique tant de choses, ne s'arrête pas pour si peu; il croit y voir clairement le cours du Nil; Dubos rentre assez dans cette idée, en y trouvant une carte géographique de ce fleuve. Winckelmann y découvre, non sans peine, l'entrevue d'Hélène et de Ménélas, en Egypte, scène d'Euripide; Chaupy, l'embarcation des grains que l'Egypte faisait transporter à Rome, et Barthélemy, le voyage de l'empereur Adrien à l'île Eléphantine. Charles Fea, le savant et vénérable archéologue, y voit la conquête de l'Egypte par Octave sur Antoine et Cléopâtre; Nibby se demande si cet amas de figures égyptiennes qui jouent de plusieurs instruments de musique, d'animaux différents, de plusieurs plantes, de personnes occupées aux travaux de la campagne, de soldats dans une tente, etc., si tout cet assemblage incohérent de pierres de toutes les couleurs ne représente pas plutôt les fêtes qu'on célébrait en Egypte sous les Ptolémées, à l'occasion des inondations du Nil. Cet avis est celui de Valéry et de Melchiori, qui avoue que la scène représentée se passe en Egypte, au bord du Nil, et que les noms grecs tracés au-dessous de chacun des animaux indique assez que l'auteur était grec. Pour moi, ces

(1) *Rome et l'Italie méridionale*, p. 216.

inscriptions grecques et le choix du sujet me prouveraient assez que cette pierre est une sorte d'*ex-voto* dédié à la Fortune Prénestine par un prince égyptien, ou au nom de la nation égyptienne, à la suite de quelque inondation du Nil, dont on avait commencé à désespérer. Les animaux, les plantes, les hommes, si l'inondation n'avait pas eu lieu, étaient près de périr : ils se réunissent ici pour rendre grâces à la déesse bienfaisante. On sait que depuis les Ptolémées, et même plus tard, sous la domination romaine, le grec était, aux yeux des Egyptiens, la langue universelle. C'était celle de leurs rois, de la haute société de l'époque, des gens instruits, des savants, des poëtes, des philosophes, la langue usuelle, dont il fallait de bonne heure apprendre les règles et les finesses. On n'en parlait pas d'autre à l'école d'Alexandrie, et dans tous les rapports qu'on pouvait avoir avec les nations étrangères, surtout dans les relations forcées qu'on eut bientôt avec les Romains, qui tous entendaient la langue d'Homère et de Démosthène; c'était la seule dont on pût convenablement se servir, que chacun devait posséder à fond, et que le peuple lui-même comprenait un peu.

« Il me semblait fort naturel qu'ayant à dédier son œuvre à une divinité étrangère, dans un pays étranger, la nation, le prince ou l'artiste, ait cru devoir écrire ces quelques mots, de pure indication, en grec. Mais nous avouons qu'il fallait bien être de son Egypte pour écrire au bas d'une figure : Ceci est un hippopotame, ceci est une girafe, ceci est un ibis, etc. Il est vrai que pour quelques-unes de ces représentations l'avis n'est pas superflu: »

Ce fameux temple de la Fortune Prénestine y appelait un nombre considérable de dévots, car il était considéré comme l'un des principaux sanctuaires du paganisme.

PALMYRE (Syrie), ancienne ville très-célèbre, fondée ou du moins fort embellie par le roi Salomon, qui lui donna le nom de Tadmor (palmier), dénomination par laquelle la désignent encore ses habitants actuels.

Cette ville, située au milieu du désert, au centre d'une oasis extrêmement fertile et abondante en eaux excellentes, était autrefois l'un des centres religieux de la dévotion des Syriens pour le soleil. Un temple magnifique s'élevait dans son enceinte en l'honneur du grand astre. Ce temple, actuellement converti en mosquée, atteste l'ancienne splendeur de Palmyre sous les règnes brillants d'Odenat et de Zénobie. Il est environné de colonnes colossales et d'une vaste enceinte carrée formant une immense double colonnade intérieure. Les quatre énormes colonnes de granit situées en obélisque au centre de l'avenue, les débris de cette même avenue qui offre une colonnade d'un mille de longueur, les restes d'un arc de triomphe; ceux des sépulcres, espèce de tours carrées en marbre à plusieurs étages, sans ornements dans la partie extérieure, mais couvertes de sculptures et embellies dans l'intérieur; ces magnifiques ruines doivent être rangées parmi

les plus imposantes que nous ait léguées l'antiquité.

Le voyageur Volney décrit ainsi les ruines de Palmyre :

« Le soleil venait de se coucher; un bandeau rougeâtre marquait encore sa trace à l'horizon lointain des monts de la Syrie; la pleine lune, à l'orient, s'élevait sur un fond bleuâtre aux planes rives de l'Euphrate; le ciel était pur, l'air calme et serein; l'éclat mourant du jour tempérait l'horreur des ténèbres; la fraîcheur naissante de la nuit calmait les feux de la terre embrasée; les pâtres avaient retiré leurs chameaux; l'œil n'apercevait plus aucun mouvement sur la plaine monotone et grisâtre; un vaste silence régnait sur le désert; seulement, à de longs intervalles, on entendait les lugubres cris de quelques oiseaux de nuit et de quelques chacals.

L'ombre croissait, et déjà, dans le crépuscule, mes regards ne distinguaient plus que les fantômes blanchâtres des colonnes et des murs. Ces lieux solitaires, cette soirée paisible, cette scène majestueuse, imprimèrent à mon esprit un recueillement religieux. L'aspect d'une grande cité déserte, la mémoire des temps passés, la comparaison de l'état présent, tout éleva mon cœur à de hautes pensées. Je m'assis sur le tronc d'une colonne; et là, le coude appuyé sur le genou, la tête soutenue sur la main, tantôt portant mes regards sur le désert, tantôt les fixant sur les ruines, je m'abandonnai à une rêverie profonde

« Ici, me dis-je, ici fleurit jadis une ville opulente, ici fut le siége d'un empire puissant. Oui, ces lieux, maintenant si déserts, jadis une multitude vivante animait leur enceinte, une foule active circulait dans ces routes aujourd'hui solitaires : en ces murs, où règne un morne silence, retentissaient sans cesse le bruit des arts et les cris d'allégresse et de fête; ces marbres amoncelés formaient des palais réguliers; ces colonnes abattues ornaient la majesté des temples; ces galeries écroulées dessinaient les places publiques! Là, pour les devoirs respectables de son culte, pour les soins touchants de sa subsistance, affluait un peuple nombreux. Là, une industrie créatrice de jouissances appelait les richesses de tous les climats, et l'on voyait s'échanger la pourpre de Tyr pour le fil précieux de la Sérique, les tissus moelleux de Cachemire pour les tapis fastueux de la Lydie; l'ambre de la Baltique pour les perles et les parfums arabes, l'or d'Ophir pour l'étain de Thulé!

« Et maintenant, voilà ce qui subsiste de cette ville puissante, un lugubre squelette! Voilà ce qui reste d'une vaste domination, un souvenir obscur et vain! Au concours bruyant qui se pressait sous ces portiques a succédé une solitude de mort. Le silence des tombeaux s'est substitué au murmure des places publiques. L'opulence d'une cité de commerce s'est changée en une pauvreté hideuse. Les palais des rois sont devenus le repaire des bêtes fauves : les troupeaux paissent au seuil des temples, et les reptiles immondes habitent le sanctuaire des dieux!.. Ah! comment s'est éclipsée tant de gloire!... Comment se sont anéantis tant de travaux!.. Ainsi donc périssent les ouvrages des hommes! Ainsi s'évanouissent les empires et les nations! »

Dans un autre ouvrage, l'écrivain semble répondre aux questions qu'il se faisait tout à l'heure

« Odénat et Zénobie, dit-il, mirent le comble à cette prospérité; mais, pour avoir voulu passer la mesure naturelle, ils en détruisirent tout à coup l'équilibre, et Palmyre, dépouillée par Aurélien de l'état qu'elle s'était fait en Syrie, puis assiégée, prise et dévastée par cet empereur, perdit en un jour la liberté et la sécurité, qui étaient les premiers mobiles de sa grandeur. Depuis lors les guerres perpétuelles de ces contrées, les dévastations des conquérants, les vexations des despotes, en appauvrissant les peuples, ont diminué le commerce et tari la source qui venait au sein des déserts faire fleurir l'industrie et l'opulence : les faibles canaux qui en ont survécu, dérivés par Alep et Damas, ne servent aujourd'hui qu'à rendre son abandon plus sensible et plus complet. »

Châteaubriand, remarquant que les ruines, considérées sous les rapports pittoresques, ont des rapports particuliers avec leurs déserts, selon le style de leur architecture, les lieux où elles se trouvent placées, et les règnes de la nature, au méridien qu'elles occupent, « dans les pays chauds, dit-il, peu favorables aux herbes et aux mousses, les ruines sont privées de ces graminées qui décorent nos châteaux et nos vieilles tours; mais aussi de plus grands végétaux se marient aux plus grandes formes de notre architecture. A Palmyre, le dattier fend les têtes d'hommes et de lions qui soutiennent les chapiteaux du temple du Soleil. Le palmier remplace de sa colonne la colonne tombée; et le pêcher, que les anciens consacraient à Harpocrate, s'élève dans la retraite du silence. On y voit encore une espèce d'arbre, dont le feuillage échevelé, et les fruits en cristaux, forment, avec les débris pendants, de beaux accords de tristesse. Une caravane arrêtée dans ces déserts y multiplie les effets pittoresques. Le costume oriental allie bien sa noblesse à la noblesse de ces ruines; et les chameaux et les dromadaires semblent en accroître les dimensions, lorsque, couchés entre de grands fragments de maçonnerie, ces énormes animaux ne laissent voir que leurs têtes fauves et leurs dos bossus. »

Disons enfin que la poésie a trouvé des accents en harmonie avec les ruines funéraires de Palmyre, ainsi que l'attestent ces vers de Dorion, dans son poëme de *Palmyre conquise :*

Palmyre voit au fond de sa triste vallée,
Que borne à l'orient l'âpreté des déserts,
Le sommet d'une tour s'élever dans les airs.
Des vierges, l'urne en main, le front mélancolique,
Montrent sur trois côtés leur forme emblématique.

Sous une épaisse voûte, asile de la nuit,
Se cachent les degrés de ce pieux réduit,
Dont la façade ouverte, au sein du marbre, étale
Odénat, revêtu de la pourpre royale.
Ses aïeux qu'anima le fidèle ciseau,
Veillent toujours en pleurs dans le même tombeau.
Des pilastres, plus bas, l'intervalle recèle
Le trésor embaumé de leur chair immortelle ;
L'albâtre le renferme. Il présente d'abord
Et les traits et le nom et les hauts faits du mort.
Art pieux, que du Nil fit naître la contrée,
Un vil débris te doit l'immortelle durée ;
Et trompant de la mort l'irrévocable loi,
L'homme semble revivre et s'animer pour toi.
Les esclaves du prince, après sa dernière heure,
Peupleront le sommet de sa vaste demeure ;
La verdure, les fleurs et le cristal des eaux
Qui fuient en murmurant sous d'épais arbrisseaux,
Aux pensers douloureux mêlent encor des charmes
Et sans tarir leur source interrompent les larmes.

On me pardonnera sans doute d'avoir un moment quitté notre sujet pour nous lancer dans les nuages de l'imagination ; mais notre excuse est facile : cette prose, ces vers ont été inspirés par les ruines de Tadmor, et ces ruines ont été couvertes de temples. Cela nous suffit, et suffira, nous l'espérons, à nos lecteurs les plus sévères.

PALUE (La), en France. *Voy.* Anne de la Palue (Sainte-).

PANIPAT (Hindoustan), dans la province de Dehli.

« Le cheik Charaf-bou-Ali Calandar naquit à Panipat (1), ville située à trente kos nord-ouest de Dehli. A l'âge de quarante ans il vint à Dehli et eut l'avantage d'être introduit auprès du Khadja Coutb-uddin ; mais néanmoins il ne pensa pendant vingt ans qu'à s'occuper des sciences extérieures. Enfin, la lumière divine vint éclairer le miroir de son cœur ; il jeta tous ses livres dans la Jamna et se mit à voyager pour son instruction religieuse. Arrivé en Asie Mineure, il y retira de grands avantages de la société de Chams Tabriz (célèbre poëte persan), et de Maulavi Roum (2), ainsi que de plusieurs autres saints personnages. Il revint ensuite à son pays et vécut constamment dans l'angle de la retraite, jusqu'au moment où Dieu daigna l'appeler à lui. Un grand nombre de gens ont été les témoins oculaires de ses miracles, et de nos jours encore son tombeau est un lieu de pèlerinage très-fréquenté.

« Ce personnage, un des plus célèbres de l'Inde musulmane, mourut, s'il faut en croire M. W. Hamilton (3), en 724 (1323-24) ; mais si, à l'âge de quarante ans, il fut effectivement en relation avec Couto-uddin, qui décéda en 630 (1232-33), la date donnée par M. Hamilton ne doit pas être exacte, car elle supposerait que Calandar avait plus de 130 ans lorsqu'il mourut.

« Dans sa jeunesse, Akbar II, le soi-disant empereur régnant de Dehli, fut conduit au tombeau de Calandar par son malheureux père, Chab Alam, qui consacra au saint une boucle de ses cheveux. Cette cérémonie impose l'obligation de laisser, sans la toucher, pendant un certain temps, la portion de cheveux qu'on a taillée ; on doit ensuite venir couper ces cheveux au lieu même qui a été choisi la première fois pour cette consécration. L'empereur tient beaucoup, dit-on, à consommer ce rite ; mais, comme ce pèlerinage occasionnerait de grandes dépenses qu'il ne pourrait se dispenser de faire sans que ce fût pour lui un sujet de confusion, on l'a jusqu'ici persuadé de différer d'accomplir cette cérémonie.

« On trouve le fatiha de ce saint dans l'Eucologe musulman, imprimé à Calcutta. Il est conçu en ces termes :

« A cause du prince des contemplatifs, du « chef des spiritualistes, l'illustre chah Cha- « raf-uddin Yahia Mouniri, d'Ahmad Khan « et de Moubarac Khan (que Dieu sanctifie « leurs tombeaux), que le Très-Haut daigne « accepter les oblations et les prières que je « lui offre.

« Dans cette intention, le fidèle dira le pre- « mier chapitre du Koran ; ensuite le verset « du trône (255-258 du second chapitre du « Koran) trois fois ; le quatre-vingt-quator- « zième chapitre trois fois ; le premier trois « fois ; le cent-douzième dix fois ; la prière « Douroud dix fois. »

PARINAGGAR (Hindoustan), très-petite ville de la principauté de Haïderabad, chef-lieu du Parckar (Parkur), espèce de péninsule qui s'avance dans le Rin. Elle est renommée par l'idole Goritcha (Goreccha), qui y attire tous les ans une grande affluence de pèlerins.

PARIS (France), capitale de la France, et chef-lieu du département de la Seine (1).

Résumé méthodique de l'organisation religieuse de la ville de Paris.

Siége d'archevêché, Paris a pour suffragants, Chartres, Meaux, Orléans, Blois et Versailles. Il renferme le chapitre et le séminaire diocésain, et une école secondaire

(1) C'est près de cette ville que se donna entre les musulmans et les mahrattes, en 1761, la bataille de Panipat, que remportèrent les premiers, et qui a été célébrée en hindoustani dans un livre intitulé : *Yang-Namah* (livre du combat). Makenzie, collection 11,115.

(2) Très-célèbre spiritualiste musulman, fondateur de l'ordre des Maulavi et auteur d'un poëme très-renommé, connu sous le titre vague de Masnavi. A l'époque dont il s'agit, il résidait à Iconium (Cogni). D'Herbelot, *Bibliothèque orientale.*

(3) *Voy.* Hamilton, *East-India Gazett.*, II, 367.

(1) Pour faire de notre mot Paris un article aussi complet que rapide, nous avons cru devoir le faire précéder d'un *Résumé* sur l'ensemble du système des cultes dans cette grande cité, et ajouter ensuite, sous forme de liste alphabétique, quelques dates sur chacune des églises, paroisses, chapelles ou maisons religieuses que Paris a contenues autrefois ou conserve encore aujourd'hui. Nos lecteurs retrouveront ainsi dans nos pages leur dévotion particulière, et si plusieurs nous accusent encore de trop de longueur, d'autres nous remercieront intérieurement de leur avoir donné ces courtes notices sur les lieux où ils vont habituellement abriter leur prière et leurs pieuses méditations.

ecclésiastique. Il compte dans son enceinte trente-neuf paroisses. Auprès de chaque paroisse est établi un conseil de fabrique qui en administre les revenus, en approuve les recettes et les dépenses, et s'adresse, s'il est nécessaire, au conseil municipal pour en obtenir les améliorations dont les églises peuvent avoir besoin, ou la subvention pour payer les frais de culte, en cas d'insuffisance des revenus.

Avant la révolution, le nombre d'églises, chapelles, couvents, qui couvraient le sol de Paris, était immense; la piété des premiers temps, la ferveur religieuse du moyen âge, avaient multiplié outre mesure ces saints édifices. Réunis au domaine national, en 1790, et aliénés pour la plupart, plusieurs furent démolis. Si l'art et l'archéologie purent y perdre, la circulation et la richesse de Paris y gagnèrent beaucoup. Lorsque le culte fut réorganisé par le concordat de l'an X, celles de ces églises qui avaient été conservées et qui parurent convenablement placées pour l'exercice du culte dans chaque arrondissement furent rendues à la fréquentation religieuse.

L'église de Notre-Dame, église métropolitaine, remonte aux premiers âges du christianisme, et elle a été édifiée sur les débris d'un temple païen. La première église était érigée sous l'invocation de saint Etienne, martyr. La reconstruction de cette église fut commencée par Maurice Sully, en 1163, et la première pierre fut posée par le pape Alexandre III; Jean de Chelles, maître des œuvres, entreprit le portail méridional en 1257; le portail septentrional fut construit, en 1312, avec les biens enlevés aux templiers. En 1447, Charles V donna des sommes considérables pour l'achèvement de la cathédrale. La première pierre du grand autel fut posée, en 1699, par le cardinal de Noailles, et le chœur fut commencé sur les dessins de Mansard; il ne fut terminé qu'en 1714.

Le célèbre bourdon de Notre-Dame, la plus grosse cloche de France, se trouve dans la tour méridionale; cette énorme cloche fut fondue en 1685 et baptisée par Louis XIV.

Chacun des douze arrondissements de Paris est doté d'une paroisse et d'une ou plusieurs succursales, suivant son étendue.

Le premier arrondissement a pour église paroissiale la Madeleine. C'était autrefois une chapelle fondée par Charles VIII, rebâtie en 1660 et située à l'angle des rues de la Madeleine et de la Ville-Lévêque. Elle fut jugée insuffisante en 1763, et l'on s'occupa de sa reconstruction sur l'emplacement qu'elle occupe aujourd'hui. Les architectes Coutant et Couture en furent successivement chargés. Pendant ce temps, la paroisse occupa l'église de l'Assomption, chapelle d'une communauté religieuse de femmes établie en 1632 par le cardinal de la Rochefoucauld et construite par l'architecte Erard. La nouvelle église de la Madeleine fut abandonnée, lors de la révolution, avant d'être achevée, et Napoléon, par un décret daté de Posen, le 2 décembre 1806, voulut en faire

le temple de la Gloire. Le plan présenté pour cet édifice par Pierre Vignon fut adopté et mis à exécution. Sous la Restauration, le temple fut de nouveau transformé en église; et le monument fut achevé par M. Huvé pour cette dernière destination, qu'il ne remplit que fort imparfaitement, malgré sa magnificence extérieure, les dorures, les sculptures et les peintures dont il est orné.

Les succursales de la Madeleine sont: Saint-Louis d'Antin, Saint-Philippe du Roule et Saint-Pierre de Chaillot.

Le 2e arrondissement a pour église paroissiale Saint-Roch, qui a remplacé la petite chapelle de Sainte-Susanne et celle de Gaillon construites en 1521. Elle a été commencée sur l'emplacement de l'hôtel Gaillon, en 1653, par Jacques Lemercier. Le portail a été construit, en 1736, par Robert de Cotte.

Cette paroisse a pour succursale l'église Notre-Dame de Lorette; cette succursale était autrefois placée faubourg Montmartre, dans l'ancienne chapelle des Porcherons; l'église actuelle a été commencée en 1823 sur les dessins de M. Lebas, et terminée en 1836. Petite et frivole, dorée, peinte, sculptée et pomponnée plus encore que la Madeleine, l'église Notre-Dame de Lorette est célèbre et mérite de l'être, mais il est difficile d'y voir une église.

Le 3e arrondissement a pour église paroissiale Saint-Eustache. En 1214, c'était une petite chapelle sous le vocable de sainte Agnès, et elle ne s'appela Saint-Eustache qu'en 1223. Son voisinage des halles rendit toujours cette église populaire; les pastoureaux s'y réunirent, et les cabochiens bourguignons s'y couronnèrent de roses avant d'aller massacrer les Armagnacs. L'église actuelle, commencée le 19 août 1532, par Jean de la Barre, comte d'Etampes, ne fut finie qu'en 1642. Le portail actuel est malheureusement d'une époque plus récente et d'un tout autre style que l'intérieur de cet imposant et magnifique édifice: commencé en 1752 sur les dessins de Mansard de Jouy, ce malheureux portail fut repris en 1772 et continué par Moreau jusqu'en 1788.

L'église Saint-Eustache a pour succursales Notre-Dame des Victoires, dite des Petits-Pères, parce qu'elle servait de chapelle au couvent des Augustins déchaussés, et Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, construite de 1823 à 1828.

Le 4e arrondissement a pour paroisse Saint-Germain-l'Auxerrois, l'une des plus anciennes églises de Paris; construite par Chilpéric Ier, puis rebâtie par le roi Robert le Pieux, puis restaurée et complétée par Philippe le Bel, qui fit élever le portail, et par Charles VII, qui édifia le porche ou vestibule qui le précède. Cette église a été récemment restaurée dans le style archaïque, par M. Lassus.

Saint-Germain-l'Auxerrois n'a pas de succursale.

Le 5e arrondissement a pour paroisse l'église Saint-Laurent, qui existait déjà au VIe siècle; elle fut rebâtie en 1429, et aug-

mentée en 1548. On dut la reconstruire presque entièrement en 1595. Le portail actuel ne date que de 1622.

Elle a pour succursale Saint-Vincent de Paul. D'abord établie dans l'ancienne chapelle Saint-Lazare, elle fut ensuite transportée dans un local tenu à bail rue Monthol on. L'église actuelle vient d'être terminée par MM. Lepère et Hittorf.

Le 6e arrondissement a pour paroisse Saint-Nicolas des Champs. C'était, vers 1119, une chapelle sous le vocable de saint Nicolas ; elle fut rebâtie en 1420 et agrandie en 1575. Le portail le plus ancien se trouve sur la rue Saint-Martin ; l'autre, sur la rue Aumaire, est de 1576.

Cette paroisse a pour succursales l'église Saint-Leu et Saint-Gilles et l'église Sainte-Elisabeth.

Le 7e arrondissement a pour paroisse l'église Saint-Méderic ou Saint-Merri, bâtie sur l'emplacement d'une ancienne chapelle dédiée à saint Pierre, vers l'an 700. Cette église, placée près de la Porte-de-Paris, qui en reçut le nom d'Archet-Saint-Merri, fut rebâtie, vers 936, aux frais d'Odon-le-Fauconnier, puis agrandie sous François Ier, en 1520. Toutefois, l'église tout entière est d'un style gothique fort gracieux. La façade a été récemment restaurée avec goût.

Saint-Merri a pour succursales l'église des Blancs-Manteaux, Saint-François-d'Assise et Saint-Denis du Saint-Sacrement, bâtie en 1822.

Le 8e arrondissement a pour paroisse l'église Sainte-Marguerite. C'était d'abord une petite chapelle édifiée en 1625 ; en 1634 on construisit l'église, on l'agrandit en 1713 et 1765. Elle a pour succursales l'église Saint-Ambroise, ancienne chapelle des religieuses Annonciades, et la chapelle des Quinze-Vingts, qui fut autrefois celle des Mousquetaires-Noirs. La ville de Paris la tient en location ; mais elle s'occupe de faire construire une église dans ce quartier.

Le 9e arrondissement a pour paroisse Notre-Dame, église métropolitaine. Les succursales sont : Saint-Louis-en-l'Ile, petite chapelle construite par un maître couvreur nommé Nicolas, sous le vocable de Notre-Dame, vers l'année 1616, lorsque l'île était encore presque déserte. Elle fut rebâtie en 1654 et terminée en 1726, sur les dessins de Levau et Leduc; Saint-Gervais, l'une des plus anciennes églises de Paris, et qui existait dès le VIe siècle. Elle fut reconstruite en 1212 et terminée en 1420. Son architecture intérieure est remarquable. Le portail, d'un style tout différent, œuvre célèbre de Jacques Debrosse, fut exécuté en 1616 ; enfin, Saint-Louis-Saint-Paul, ancienne chapelle des jésuites.

Le 10e arrondissement a pour paroisse Saint-Thomas-d'Aquin. Cette église était la chapelle d'un couvent de jacobins fondé en 1632. Elle a été bâtie en 1682 par Pierre Bullet, et compte pour succursales : l'église Saint-Pierre du Gros-Caillou, et Saint-Louis, dôme des Invalides, dont nous avons déjà parlé ;

ensuite l'église de l'Abbaye-aux-Bois, l'église des Missions et l'église de Sainte-Valère, tenues toutes trois à bail par la ville de Paris. L'administration fait élever en ce moment, place Bellechasse, une église dans le style gothique, sous l'invocation de sainte Clotilde, pour remplacer ces locations provisoires.

Le 11e arrondissement a pour paroisse l'église Saint-Sulpice. Dès le commencement du XIIIe siècle, il existait à cet endroit une petite chapelle sous cette invocation ; elle fut rebâtie et agrandie sous François Ier ; enfin l'église actuelle fut commencée en 1646. Les travaux furent successivement dirigés par les architectes Gamart, Levau, Gittard, Oppenord et Servandoni, qui construisit le portail en 1745 ; mais il ne termina pas les tours. La tour méridionale est de Maclaurin, et la tour septentrionale de Chalgrin, en 1777. L'intérieur de cette église est remarquable ; la chapelle de la Vierge, exécutée sur les dessins de Levau, est célèbre.

Cette église a pour succursales deux des plus anciennes églises de Paris : Saint-Germain des Prés et Saint-Severin.

L'abbaye de Saint-Vincent, depuis Saint-Germain des Prés, fut fondée par Childebert Ier, vers 543, sur les débris d'un ancien temple d'Isis. Cette église, dévastée par les Normands, fut rebâtie vers l'an 1000 par l'abbé Morard. Toutefois on peut croire que la tour appartient à l'ancien édifice de Childebert, ainsi que les piliers de la nef. Deux clochers existant sur chacun des côtés de la croisée ont été abattus en 1821.

On a également attribué la fondation de Saint-Severin à Childebert ; d'autres la font remonter au temps de Clovis : au reste l'église existait pendant les invasions des Normands, qui la saccagèrent. Elle fut reconstruite en 1347 et agrandie en 1489. C'est dans sa tour, surmontée d'une flèche et de huit clochetons dentelés, que sonnait le couvre-feu pour le quartier de l'Université. Saint-Severin est une des premières églises qui aient possédé des orgues ; maître Regnault de Douy, écolier en théologie, lui en fit présent en 1358.

On a récemment adapté à Saint-Severin le joli portail de l'église Saint-Pierre-aux-Bœufs, démolie pour le percement de la rue d'Arcole, en la Cité.

Le 12e arrondissement a pour paroisse Saint-Etienne du Mont. Cette église existait sous cette invocation en 1221. Elle fut reconstruite vers 1517 ; l'aile et les chapelles méridionales ne furent cependant élevées qu'en 1588. Enfin les parties occidentales ne furent achevées que sous Charles IX. La chapelle de la Communion est de 1606, et ce fut Marguerite de Valois, première femme de Henri IV, qui posa la première pierre du portail. Ces circonstances expliquent le mélange du style gothique et de la renaissance qu'on remarque dans cette église. Saint-Etienne du Mont est d'ailleurs la seule église de Paris qui offre un jubé ; elle est, en outre,

décorée de vitraux remarquables dus à Pinaigrier, célèbre artiste du XVI^e^ siècle.

Cette paroisse a pour succursales Saint-Jacques du Haut-Pas, Saint-Nicolas du Chardonnet, et Saint-Médard, célèbre surtout par les extravagances de la secte fanatique des convulsionnaires, qui se réunissaient auprès de la tombe du diacre Pâris, enterré dans le cimetière attenant à cette église.

En outre il existe un certain nombre de chapelles et d'oratoires particuliers, dont quelques-uns sont ouverts au public. Entre autres nous citerons : l'église du Val-de-Grâce, chapelle de l'hôpital militaire établi dans les bâtiments de l'ancienne abbaye du Val-de-Grâce, fondée par Anne d'Autriche en 1621 ; — l'oratoire du Temple, construit sur l'hôtel du grand-prieur des Templiers et qui sert de chapelle aux dames bénédictines du Saint-Sacrement ; — la chapelle expiatoire de la rue de l'Arcade, élevée aux mânes de Louis XVI et de Marie-Antoinette sur les dessins de M. Fontaine, etc. D'autres églises, qui n'ont point été rendues au culte ou qui ont été démolies en partie, offrent encore des monuments remarquables. Nous citerons la tour Saint-Jacques-la-Boucherie, débris de l'ancienne église, construite par Nicolas Flamel, démolie pendant la Révolution ; l'église des Barnabites, bâtie sur l'emplacement d'un couvent fondé par le célèbre saint Eloi ; — la tour Sainte-Geneviève dans le collége Henri IV ; — l'ancien prieuré de Saint-Martin des Champs, etc.

Tous les cultes reconnus par l'Etat ont, en outre, à Paris, des temples qui leur sont consacrés. Ils sont administrés par des consistoires. Le consistoire de la communion évangélique réformée ne relève d'aucune autorité religieuse supérieure ; mais celui de la confession d'Augsbourg est subordonné au directoire général de la même communion établi à Strasbourg, et le consistoire israélite est soumis au consistoire central du même culte, dont l'autorité s'étend sur toutes les synagogues de France et qui siége également à Paris.

Le culte évangélique réformé compte à Paris trois temples :

1° L'Oratoire Saint-Honoré, ancienne chapelle des Pères de l'Oratoire, organisés par le cardinal de Bérulle en 1611.

2° L'église Sainte-Marie-Saint-Antoine, chapelle du couvent de la Visitation des filles Sainte-Marie, bâtie sur l'hôtel de Cossé, en 1632, d'après les dessins de Fr. Mansard, qui imita Sainte-Marie de la Rotonde, à Rome.

3° L'église de Panthemont, chapelle de l'abbaye des religieuses augustines du Saint-Sacrement, établie sur ce point en 1644. Cette église, qui servait de magasin militaire, vient seulement d'être réparée et livrée cette année à l'exercice du culte.

Le culte protestant de la confession d'Augsbourg est célébré dans deux temples : 1° les Billettes, ancienne église rebâtie en 1754, sur les dessins du P. Claude, dominicain ; 2° la Rédemption, église construite en 1843.

La synagogue des juifs, située rue Notre-

Dame de Nazareth, a été bâtie il y a seulement quelques années.

D'autres communions dissidentes se sont élevé des édifices où elles exercent leur culte ; ainsi le culte anglican possède deux chapelles : un joli édifice gothique, construit par M. de Gisors, rue du Marché-d'Aguesseau, et une autre chapelle élégante, élevée récemment sur les dessins de M. Thierry, rue Marbeuf. Les méthodistes se réunissent rue de Provence ; les wesleyens, place de la Madeleine, les Frères moraves, rue de La Bruyère, etc. La liberté de conscience règne à Paris dans toute son étendue, et cette précieuse conquête de la raison, qu'il faut se garder de confondre avec l'indifférence, définitivement acquise aujourd'hui, s'exerce sans ombrage, sous la sauvegarde des mœurs publiques et la surveillance éclairée de l'administration parisienne.

Notre-Dame. — Nous trouvons un curieux article sur l'église métropolitaine de Paris dans le livre intitulé : *Les Eglises de Paris.* Cette monographie est due à M. l'abbé Moreau, premier vicaire de cette basilique.

Comme l'histoire des peuples, l'histoire des monuments a ses lacunes : l'une et l'autre se lient d'une manière trop intime pour qu'il en soit autrement. Si nous remontons jusqu'au premier feuillet de nos chroniques, nous y trouvons un nom, à demi effacé, que les siècles nous ont religieusement transmis, une date à peine indiquée, cent fois mise en question par les savants, cent fois controversée, mais toujours victorieuse : ce nom et cette date sont trop loin de nous pour qu'il nous soit permis de les faire disparaître sans retour.

Il arrive aussi que ces profondes ténèbres, jetées sur un événement que plusieurs siècles nous dérobent, semblent parfois se dissiper pour faire place à une lumière éblouissante. L'amour du merveilleux, dédaigneux des choses connues, ennemi du grand jour, et d'ailleurs trop à l'étroit dans les sentiers battus, s'élance d'un seul bond dans l'abîme béant que les temps ont laissé derrière eux, s'y attache, s'y arrête pour édifier, à grands efforts d'imagination, mais sous le manteau de l'histoire, quelques récits nouveaux tout aussi surprenants, et non moins vraisemblables que les contes des *Mille et une Nuits.* Au fond de tout cela, rarement il y a quelque chose : c'est un conte, le temps en fait toujours bonne justice. A côté de ces prétendues chroniques, ou plutôt bien au-dessus d'elles, d'autres chroniques, celles que le frottement perpétuel des siècles n'a point effacées, se montrent çà et là à l'historien pour le guider, l'intéresser et captiver son intelligence. Sans doute, ces couleurs sont bien riches et ces merveilles bien grandes pour que l'immense poésie des temps ne les ait pas enfantées ou tout au moins revêtues ; sans doute les longues veillées d'hiver et les ineffables joies du coin du feu se révèlent tout au long dans ces traditions ; sans doute elles se sont augmentées, enrichies, brillantées, de foyer en foyer, de génération en génération ; mais

par cela seul qu'elles sont arrivées jusqu'à nous, parées de tous leurs charmes, de toute leur fraîcheur, de tout le pittoresque de leur origine, n'est-il pas raisonnable de penser qu'il y avait en elles un principe de vie, c'est-à-dire un rayon de lumière ou de vérité ? Par cela seul qu'elles ne sont pas mortes, ne peut-on pas hardiment conclure qu'elles ne doivent jamais mourir ?

Ce voile mystérieux, ces traditions incomplètes, entourent le berceau de *Notre-Dame*. On sait que vers 375 ou 380, sous l'épiscopat de Prudent ou Prudence, cette basilique existait déjà ; quelques auteurs prétendent même qu'en 252 ou 253, se creusaient, à la pointe est de l'île, par les soins de saint Denis, les fondements de cette cathédrale. Là s'arrête l'histoire de cette période, là aussi commencent les traditions qui, de miracle en miracle, nous conduisent au règne du successeur de Clovis.

Il est à peu près démontré que ce fut en 555, sous l'épiscopat de saint Germain et par ses conseils, que Childebert Ier entreprit de rebâtir l'église cathédrale de Paris. La nouvelle basilique, élevée sur les débris d'un temple dédié à Jupiter, fut vouée en *l'honneur de sainte Marie*, et dès lors on ne l'appela plus, comme l'annoncent quelques pièces authentiques, que l'*Eglise-Mère de Paris*.

Les largesses de Childebert Ier, qui fit en faveur de l'église la cession de plusieurs terres importantes, contribuèrent beaucoup sans doute à la prompte édification de ce monument : car le service divin y fut célébré longtemps avant la mort du fondateur.

« Il ne paraît pas, dit l'abbé Lebeuf, dans son *Histoire du diocèse de Paris*, que cette église ait subsisté au delà de trois siècles ; car les Normands y mirent le feu en 857. » Jusqu'à cette époque malheureuse, la basilique s'était enrichie des legs nombreux que la piété des fidèles et la magnificence des rois et des évêques lui avaient à l'envi concédés. Depuis l'invasion jusqu'en 907, c'est-à-dire pendant un demi-siècle, l'église ne présenta plus que des ruines au milieu desquelles, cependant, le service divin ne cessa jamais d'être célébré. En cette année, sous le règne de Charles le Simple, Anschéric, évêque de Paris, exposa à ce prince l'état de délabrement de la cathédrale, et obtint pour les premières réparations les revenus de l'abbaye de Rebais. Plus tard, en 1123, Louis VI accorda à Bernier, doyen de l'église de Paris, une pension de dix livres, qui devait être consacrée à la réparation de la toiture de Notre-Dame. Un des articles de cette charte mentionne que les bois, les poutres et autres matériaux seront fournis par l'évêque lui-même. Ce fut vers cette époque, dit Gérard du Bois, qu'elle prit le titre de *Nova Ecclesia*, pour la distinguer de celle de Saint-Etienne (longtemps sa rivale), que l'on avait surnommé *le Vieux*. Enfin l'archidiacre Garlande fit faire à l'église des réparations nombreuses sous lesquelles disparurent les

traces de vandalisme que trois siècles n'avaient pu complétement effacer.

« On doit, dit M. Gilbert, à la piété d'Etienne de Garlande la fondation d'une petite chapelle dédiée à saint Aignan et construite vers les années 1110 ou 1120, dans l'enclos de sa maison, située au cloître Notre-Dame, et formant l'angle des rues Chanoinesse et de la Calandre... On y célébrait autrefois l'office tous les ans, le 17 novembre, jour de la fête du patron. Cette chapelle est solidement bâtie en pierres ; les arcs de la voûte sont en plein cintre. On s'aperçoit que le sol a été exhaussé, car les bases des piliers sont enterrées. On a cessé d'y faire l'office depuis 1790 (1). »

D'autres chapelles nombreuses, et plus anciennes que celle de Saint-Aignan, entouraient la basilique de Notre-Dame ; celles de Saint-Etienne, de Saint-Jean-Baptiste, surnommée *le Rond*, et qui renfermait le baptistère de la ville, de Saint-Denis *du Pas*, ainsi nommée, parce qu'elle était séparée de l'église par un étroit sentier, étaient les plus remarquables. Presque tous ces petits oratoires furent détruits ou abandonnés au moment de la réédification ; quelques-uns ; parmi lesquels nous devons citer *le Rond* et Saint-Denis, traversèrent presque toute notre histoire : le premier fut démoli en 1748 et le second en 1813.

Tel est, en quelques lignes, le récit succinct, mais complet des événements de ces deux périodes. La première commença cinquante ans avant notre monarchie et finit en 555, sous le règne de Childebert Ier ; la seconde nous conduit jusqu'à Philippe-Auguste. Les documents historiques ne nous en apprennent pas davantage.

Cette église, dont l'origine remonte aux premiers siècles du christianisme, et qui fut tant de fois dévastée, brilla sous la troisième race de tout l'éclat d'une haute faveur. Le palais des rois de France, situé à l'ouest de l'île, n'était séparé de la Cathédrale que par une très-courte distance que les princes franchissaient souvent pour assister, en compagnie du clergé, au service divin. Sous le règne de Henri Ier, ces cérémonies étaient déjà entourées d'une grande pompe ; mais sous celui de Louis VII, elles prirent un tel caractère de solennité, que l'église ne se trouva bientôt plus assez grande pour recevoir la foule qui s'y rendait de toute part. Il est probable que cette circonstance dut faire songer sérieusement à la reconstruction totale de l'édifice que l'on entreprit bientôt après.

Le siége de la monarchie s'étant fixé à Paris, la Cathédrale se trouva donc trop petite, et l'on s'occupa de sa reconstruction. Quoique bien moins éloignée de nous que les deux premières, l'époque de cette troisième fondation est encore si pleine d'obscurité, que les plus anciens historiens eux-mêmes ont reculé devant une date. Il est certain, cependant, que, vers 1163, l'évêque

(1) Description de la basilique de Notre-Dame.

Maurice de Sully, homme supérieur à son siècle, et que sa grande intelligence seule avait élevé au siége épiscopal, entreprit la construction du majestueux édifice que nous voyons encore aujourd'hui (1). Le pape Alexandre III, réfugié en France, posa la première pierre, et, en 1182, le grand autel fut consacré par Henry, légat apostolique, le jour de la quatrième fête de la Pentecôte, ce qui porte à croire que le chœur était déjà terminé.

« En 1185, dit M. Gilbert, un an avant la mort de Maurice de Sully, la construction de l'église était assez avancée pour qu'on pût y célébrer l'office divin. Héraclius, patriarche de Jérusalem, venu à Paris pour y prêcher la croisade, célébra la messe dans cette église, le 17 janvier, en présence de Maurice de Sully et de son clergé. »

Et plus loin :

« Geoffroy, duc de Bretagne, fils de Henri II, roi d'Angleterre, décédé à Paris en 1186, fut inhumé dans Notre-Dame, devant le grand autel, ainsi que la reine Elisabeth de Hainault, épouse de Philippe-Auguste, morte en 1189. »

Vers la même époque, le corps de l'archidiacre Philippe, fils de Louis le Gros, qui avait refusé l'évêché de Paris, fut transféré de l'église Saint-Etienne dans Notre-Dame, et déposé derrière le grand autel. L'église de Saint-Etienne fut abattue en 1218. « On trouva en creusant la terre, dit Lebeuf, les reliques suivantes, données par Philippe-Auguste: trois dents de saint Jean-Baptiste, un bras de saint André, des pierres dont saint Etienne avait été lapidé, et une partie du chef de saint Denis, martyr. »

Ces travaux étaient conçus sur une trop grande échelle pour qu'il fût possible de les mener de front ; aussi voyons-nous que chaque partie importante de l'édifice ne fut entreprise qu'après l'entier achèvement d'une autre partie. En 1257, le maître maçon Jean de Chelles commença le portail méridional, et ce ne fut que cent cinquante ans plus tard, c'est-à-dire vers 1312, que le portail septentrional fut bâti avec les biens confisqués aux Templiers, dont Philippe le Bel venait de supprimer l'ordre. Les bas-côtés ou courtines, les chapelles du chœur et la charmante porte du cloître, sont les dernières parties qui vinrent compléter l'imposant édifice. Enfin, en 1447, Charles VII consacra des sommes considérables à l'achèvement de Notre-Dame.

Il a donc fallu plus de deux cents ans pour élever l'église cathédrale de Paris, et quelques-unes de ses merveilles s'étaient déjà assombries sous la puissance du temps, lorsque d'autres merveilles, fraîches et pures,

(1) Maurice de Sully fut un de ces écoliers qui demandaient l'aumône à Paris, et auxquels l'espoir d'obtenir un bénéfice faisait supporter les rigueurs extrêmes de l'étude. Il fut chanoine à Bourges. Le siége épiscopal de Paris devint vacant ; les électeurs, partagés d'opinios, remirent leur choix à la décision de Maurice, qui, lui-même se nomma évêque. *Gallia christiana*, t. VI, p. 70.

mais vierges de cette harmonie que les siècles seuls donnent aux monuments, naissaient encore à profusion sous le ciseau de l'artiste. Image bien fidèle du christianisme, le temple saint traversa comme lui et avec lui des époques terribles qui tracèrent sur son front des cicatrices nombreuses et profondes : invasion de barbares, guerres intérieures, persécutions et pauvreté, ont tour à tour, quelquefois en même temps, essayé d'ébranler les fondements de cette église. Le fer, le feu et la misère lui ont livré une triple bataille ; et, aujourd'hui, après des siècles d'une lutte incessante, l'église se montre à nous majestueuse, riche de ses inestimables trésors de souvenirs, glorieuse de son passé et rayonnante de ses destinées futures.

Autour d'elle s'épanouirent ces fleurs précieuses qui naissent de la charité pour consoler le pauvre et adoucir ses douleurs: une maison de secours, un asile pour les enfants trouvés et un hôpital s'élevèrent sur la place du Parvis.

Le Parvis, qui fut témoin de tant d'événements, écrits dans notre histoire en caractères ineffaçables, a été successivement agrandi, et l'église s'est lentement débarrassée de ces ignobles masures qui s'attachent encore si disgracieusement à la plupart de nos anciens édifices.

On sait que c'était sur le Parvis de Notre-Dame que les condamnés à mort faisaient amende honorable avant d'être conduits en place de Grève. Les cardinaux Etienne et Béranger firent élever, devant le portail principal de l'église, le 11 mars 1314, un échafaud où montèrent Jacques de Molay, Hugues de Récalde, Guy et un autre chevalier du Temple, pour entendre la sentence qui les condamnait à une détention perpétuelle. Ce fut aussi sur la place du Parvis que, quatre siècles plus tard, Robert-François Damiens, condamné au supplice pour avoir attenté à la vie de Louis XV, fit amende honorable le 28 mars 1757, jour de son exécution.

La cathédrale de Paris n'a jamais été dédiée. Comme dans toutes les églises de France, on y célèbre tous les ans son anniversaire, le deuxième dimanche après la fête de la Toussaint, selon les prescriptions du concordat de 1802.

Tout a été dit sur l'architecture de Notre-Dame. Elle offre un résumé fidèle des transformations de l'art au moyen âge. Cependant, quelque remarquables que soient certaines de ses parties, on est bien forcé de reconnaître que d'autres basiliques, de la même époque, présentent un ensemble plus parfait, une finesse de détails plus grande, et peuvent lui disputer la royauté que lui ont accordée quelques écrivains. Solidement assise sur ses bases, l'église de Notre-Dame a traversé les siècles qui n'ont pu que noircir ses murailles et user ses sculptures. Les éléments eux-mêmes lui livrèrent souvent de terribles batailles. Le lundi, 1er juillet 1709, le tonnerre entra dans la basilique par la tour septentrionale, effleura le grand autel, et vint s'abattre dans la chapelle de la Vierge, pendant

qu'on y célébrait la messe. La foudre, après avoir fait le tour de l'abside, sortit par la porte méridionale et alla frapper la sœur du chefcier ou chevecier de l'église. Ce fut la seule victime. Mais, comme on le pense, les dégradations causées par les intempéries des saisons sont bien légères à côté de celles dont la main des hommes s'est rendue coupable. 1793, cette époque terrible, qui mutila tout ce que la France possédait de noble et de grand, laissa sur toutes les parties de Notre-Dame des traces ineffaçables. La *Galerie des Rois*, celle qui se trouve immédiatement au-dessus de l'ordonnance inférieure, renfermait 28 statues, hautes de 14 pieds et représentant les rois de France depuis Childebert Ier jusqu'à Philippe-Auguste. Ces statues, exécutées au commencement du XIIIe siècle, ont été impitoyablement brisées en 1793, et les entre-colonnements sont restés vides depuis cette époque. Dans la même année, l'autorité municipale de Paris ordonna la destruction d'une flèche en aiguille, haute de 104 pieds, qui s'élevait sur la plate-forme octogone. Ce campanile était surmonté d'une croix de fer supportée par une boule de cuivre doré dans laquelle on trouva quelques reliques inconnues.

La longueur de l'église, dans œuvre, est de 390 pieds; sa plus grande largeur, de 144; et sa hauteur, depuis la dalle jusqu'à la partie la plus élevée de la voûte, de 104 pieds. La façade en a 120 de développement. Les tours occupent les deux tiers de la façade, elles sont carrées et n'ont pas moins de 204 pieds d'élévation; on arrive à leur sommet en gravissant 389 marches. On lisait autrefois sur une plaque de cuivre, scellée dans le mur, à côté de la porte d'entrée :

Si tu veux savoir comme est ample
De Notre-Dame le grand temple,
Il y a, dans œuvre, pour le sûr,
Dix et sept toises de hauteur;
Sur la largeur de vingt-quatre,
Et soixante-cinq sans rabattre
A de long; aux tours haut montées
Trente-quatre sont bien comptées;
Le tout fondé sans pilotis,
Aussi vray que je te le dis.

L'aspect de la façade principale est imposant et sévère. Les trois portiques, de formes irrégulières, mais enrichis d'une foule de statues et d'ornements admirablement travaillés, ont aussi beaucoup souffert pendant la révolution. Le portail du nord est remarquable par son zodiaque : au 12e signe, à la place de Cérès, a été sculptée la vierge Marie.

Autrefois il fallait monter treize degrés pour arriver jusqu'à l'église. « Le degré, dit un auteur moderne, c'est le temps qui l'a fait disparaître en élevant d'un progrès irrésistible et lent le niveau du sol de la Cité, mais tout en faisant dévorer une à une, par cette marée montante du pavé de Paris, les marches qui ajoutaient à la hauteur majestueuse de l'édifice, le temps a rendu à l'église plus peut-être qu'il ne lui a ôté, car c'est le temps qui a répandu sur la façade cette sombre

couleur des siècles, qui fait de la vieillesse des monuments l'âge de leur beauté. »

Les ferrures des portes, exécutées par le serrurier Biscornet, parurent d'un travail si merveilleux, que la crédulité du peuple et son amour pour le surnaturel, s'empressèrent d'y voir la coopération du diable.

« Les quatre portes ferrées des deux côtés du grand portail, dit M. de Montjoye, méritent l'attention des curieux. Les plus habiles dans l'art de la serrurerie croient que le fer a été fondu. On y remarque, dans plusieurs bandes, des têtes ayant des cornes, ce qui fait croire à bien des gens que c'est l'ouvrage du démon. Ils disent qu'un garçon serrurier, s'étant présenté pour être reçu maître, on lui donna, pour son chef-d'œuvre, les portes de Notre-Dame à ferrer; un pareil ouvrage étant hors de sa portée, et cherchant le moyen de l'exécuter, le démon se présenta à lui sous la figure d'un homme, et s'offrit à faire son chef-d'œuvre s'il voulait se donner à lui dans un certain temps, ce que l'ouvrier ne manqua pas d'accepter. Le lendemain, les quatre portes se trouvèrent ferrées, mais non les deux du milieu, que le démon ne put faire, parce que le saint sacrement passe par là. Le serrurier se trouva dégagé par ce moyen de la promesse qu'il avait faite au démon, et fut reçu maître.

« Voilà ce que pensent les personnes crédules : n'est-ce pas une erreur bien grande de croire aussi aveuglément à l'industrie du démon? Ne doit-on pas plutôt présumer que le nom de *Biscornet* était celui d'un habile serrurier, qui avait le secret d'employer le fer différemment que ses confrères, et que, pour conserver à la postérité la mémoire de son nom dans son propre ouvrage, il aura mis dans les ornements plusieurs têtes d'animaux ayant des cornes, comme armes parlantes et faisant l'anagramme de son nom (1)? »

Trois galeries, celle des Rois, celle de la Vierge et celle des colonnes, se déploient sur la façade. La galerie de la Vierge était ornée autrefois d'une grande statue de la Vierge et de deux anges en adoration : la révolution a brisé ces images. Le péristyle de la troisième galerie est enrichi de trente-quatre colonnes d'une seule pierre, remarquables par leur hauteur et la ténuité de leur diamètre. Entre la galerie des Rois et celle de la Vierge se trouve une des trois grandes fenêtres ou *roses*, formées de vitraux éclatants; ces fenêtres, qui ont été souvent réparées, n'ont pas moins de 40 pieds de diamètre. L'église est éclairée par cent treize vitraux représentant des symboles et des sujets religieux. Ce fut, disent quelques historiens, Suger, abbé de Saint-Denis, qui fit présent à la basilique de Notre-Dame de ses plus anciens vitraux.

Une grande quantité d'arcs-boutants partent des bas-côtés de l'église et viennent s'appuyer sur tous les points de la voûte. Des gargouilles nombreuses et admirablement travaillées, en forme d'animaux fantastiques, surgissent de tout l'édifice. Du côté

(1) *Description des curiosités de l'Eglise de Paris.*

droit on pénètre dans l'église par le portail Saint-Marcel; le portail septentrional s'ouvre sur le côté gauche. Ces deux entrées principales sont surmontées d'une rose pareille à celle de la façade. On remarque encore, à droite et à gauche de l'église, les vestiges d'anciens bas-reliefs représentant la vie de Jésus-Christ et quelques autres sujets de la même époque.

En entrant dans le temple, on se sent pénétré de respect, d'admiration et d'étonnement. La pensée s'élargit, devient chaste et recueillie sous ces voûtes colossales, rendues si légères par leurs fines nervures. La hardiesse des lignes, la richesse des ogives, les teintes mystérieuses que projettent çà et là les vitraux, réveillent l'âme que le tumulte avait endormie, et la plongent dans l'océan sans limites de l'infini. On est à la fois petit et grand, faible et fort, en présence de cette grandeur, de cette force et de cette majesté. Si l'église est muette, ce silence a une voix qui vous parle éloquemment, et remue jusqu'à vos fibres les plus intimes; si l'orgue se fait entendre, les notes descendent, tantôt douces et suaves comme des chants de vierges, tantôt violentes et fortes comme les voix de l'orage; tout s'anime à ces séraphiques accents; les lumières vacillent sur les lampes d'argent; les vitraux frémissent; les échos de toutes les chapelles répondent, et la foule s'incline : Dieu se révèle à vous!

Les voûtes ogives sont soutenues par cent vingt piliers de formes différentes, qui datent pour la plupart de la seconde construction. Le chœur, entièrement pavé en marbre, n'a pas moins de 115 pieds de long sur 35 de large; au-dessus des bas-côtés, et tout autour de la nef et du chœur, se déploie une fort belle galerie ornée de cent huit colonnes d'une seule pierre. L'intérieur de Notre-Dame a la forme d'une croix latine.

On voyait autrefois, à droite en entrant dans l'église, une statue colossale représentant saint Christophe. En face de cette statue on lisait ces mots, gravés sur une colonne que supportait un homme à genoux : « *C'est la représentation de noble homme, Messire Antoine des Essarts Chevalier, jadis sieur de Thierre et de Glatigny au val de Galice, conseiller et chambellan du Roy notre sire Charles VI de ce nom, lequel chevalier fit faire cette grande image et remembrance de monsieur saint Christophe, en l'an* 1413. *Priez Dieu pour son âme.* » La statue de saint Christophe, haute de 28 pieds, fut abattue en 1785.

La première pierre du grand autel fut solennellement posée, en 1699, par le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, qui en fit la bénédiction. L'on déposa sous cette pierre une lame de métal qui portait ces mots :

LOVIS le Grand,
fils de Lovis le Juste et petit fils de Henri le Grand;
après avoir dompté l'hérésie,
rétabli la vraie religion dans tout son royaume,
terminé glorieusement plusieurs grandes guerres
par terre et par mer,
voulant accomplir le vœu du roi son père
et y ajouter des marques de sa piété,
a fait faire dans l'église cathédrale de Paris,
un autel avec ses ornements d'une magnificence
au-dessus du 1er projet,
et l'a dédié au dieu des armées, maître de
la paix et de la victoire,
sous l'invocation de la sainte Vierge, patronne
et protectrice de ses Etats,
l'an de N. S. 1699.

A cette même époque, en 1699, le chœur fut recommencé sur les dessins de Hardouin Mansard; il ne fut terminé qu'en 1714, par de Cotte. Le sanctuaire est élevé sur sept marches de marbre. Le devant du grand autel, représentant le Christ au tombeau, était en marbre, en bronze doré et en or moulu, et les côtés en porphyre. Les bas-reliefs qui décorent l'autel principal, tel que nous le voyons aujourd'hui, sont l'œuvre de M. Deseine. Six anges, de Chavannes, en bronze, supportés par des socles de marbre blanc, complètent, avec les magnifiques boiseries sculptées des stalles, et quelques tableaux de Philippe de Champagne, Louis de Boulogne, Lafosse, Jouvenet et Hallé, la décoration du chœur.

Parmi les richesses monumentales et artistiques qui se dressaient en foule dans le chœur, les chapelles et les bas-côtés de l'église, nous ne devons pas oublier la statue de Louis XIII par Coustou, celle de Louis XIV par Coysevox, une magnifique descente de croix par Coustou l'aîné; le caveau de marbre blanc, placé au bas du sanctuaire, qui renfermait les entrailles de Louis XIII et de Louis XIV; les chaires sculptées, un magnifique candelabre d'argent du poids de 320 marcs, donné en 1639 par Anne d'Autriche, femme de Louis XIII; la statue en albâtre de la Vierge par Raggi; les tombeaux de Philippe de France, archidiacre de Paris, fils de Louis le Gros; de Geoffroy, duc de Bretagne, fils de Henri II, roi d'Angleterre; de la reine Isabelle, première femme de Philippe II; de Philippe de France, comte de Boulogne, fils de Louis VIII; de Louis de France, duc de Guyenne, fils de Charles VI; de Denis du Moulin, évêque de Paris; de Juvénal des Ursins; de Henri Claude, comte d'Harcourt, etc., etc.

Le temps et 93 ne nous ont conservé que quelques-unes de ces pages.

Extérieurement, les bas-côtés du chœur étaient entourés de bas-reliefs représentant les scènes de la vie de Jésus-Christ, sculptées par Jean Ravy et maître le Bouteiller. Ces sculptures remontent au milieu du XIVe siècle; on en voit encore quelques parties dans un état de conservation remarquable.

A gauche, dans l'église, à côté de l'escalier de la tour, se trouve une pierre sculptée d'environ 8 pieds de haut sur 4 de large, représentant le jugement dernier; sur le premier plan, on aperçoit un cadavre rongé de vers, sous lequel on lit :

Preoccupaverunt me dolores mortis; torrentes iniquitatis conturbaverunt me; nam

sum vermis, et non homo. Induta est caro mea putredine et sordibus pulveris; cutis mea aruit et contracta est : Deus, Deus meus, respice in me et miserere mei, quia tibi peccavi et malum coram te feci.

Cette terrible image est la première qui se présente en entrant dans Notre-Dame par la tour septentrionale.

L'église cathédrale renfermait des reliques nombreuses et d'une authenticité incontestable. Les principales étaient : le chef de saint Philippe, apôtre, donné à Notre-Dame, en 1406, par Jean, duc de Berry ; le chef de saint Denis ; un doigt de saint Jean-Baptiste; une partie considérable de la vraie croix, envoyée de Jérusalem à Paris dans le XII^e^ siècle ; la châsse de la sainte Vierge, celle de saint Côme, Damien, etc., etc.

Les malheureuses et trop fréquentes réparations que l'église Notre-Dame a subies, la démolition de ses plus anciennes chapelles (elle en comptait autrefois quarante-cinq et n'en a plus que trente-une aujourd'hui), le badigeonnage des voûtes et des piliers, des mutilations sans nombre, ont porté de rudes atteintes à la beauté du monument, et lui ont laissé des traces à jamais ineffaçables.

Il faut monter, avons-nous dit, 389 marches pour arriver au sommet des tours. De la terrasse supérieure, la vue s'étend sur tout Paris, et embrasse un des plus merveilleux spectacles du monde. La charpente des voûtes, appelée la *forêt*, est entièrement construite en bois de chêne ; sa hardiesse et sa solidité font encore l'admiration de tous les hommes de l'art.

Le *bourdon*, la plus grosse cloche de France, se trouve dans la tour méridionale; cette énorme cloche fut refondue en 1685, et baptisée en présence de Louis XIV et de la reine, sous les noms de *Emmanuel-Louise-Thérèze*. Jusqu'à cette époque, elle avait conservé le nom de *Jacqueline*. Quand on la sonne, sa grande voix traverse tous les bruits de Paris, et se répand en sons lugubres dans les campagnes environnantes. Cette cloche est la seule qui soit échappée à la fonderie révolutionnaire. On la démonta, en 1794, dans la crainte qu'on ne s'en servît pour donner l'alarme, et ce ne fut que huit ans après, à l'occasion du Concordat, qu'on la remit en place. Son poids est de 31 milliers et celui du battant de 976 livres. Elle avait pour sœur et pour voisine, *Marie*, le deuxième bourdon, qui pesait 25 mille livres. Cette cloche, dont la première fonte remontait à 1472, fut brisée en 1792.

On lisait sur le mouton d'*Emmanuel-Louise-Thérèze* :

Laudo Deum verum, plebem voco; congrego clerum,
Defunctos ploro; pestem fugo, festa decoro.

La tour septentrionale renfermait huit cloches, toutes ont été détruites en 1792; en voici les noms : *Gabriel*, fondue en 1641, pesait 10,500 livres; *Guillaume*, refondue en 1790, pesait 7,002 livres; *Pasquier*, refondue en 1765, pesait 5,400 livres; *Henriette-Thibault*, refondue en 1764, pesait 4,185 livres; *Jean*, refondue en 1769, pesait 3,127 livres; *Claude*, refondue en 1714, pesait 2,000 livres; *Nicolas*, refondue en 1714, pesait 1,510 livres ; *Françoise*, fondue en 1769, pesait 1,200 livres. Toutes ces cloches portaient les noms de leurs donateurs ou donatrices.

Ce fut dans la basilique de Notre-Dame que se célébrèrent, jusqu'à la révolution, toutes les grandes solennités nationales (1). Après leurs victoires, les rois de France venaient au pied de son grand autel pour adresser à Dieu leurs actions de grâces ; ils y venaient aussi chercher des espérances et du courage avant le combat. Les tribunes, tendues des étendards pris à l'ennemi, se remplissaient alors de tout ce que la France comptait d'illustrations. L'église était trop petite pour recevoir la foule, qui encombrait la place du Parvis et circulait à grand'peine dans les rues environnantes. Chaque jour amena pendant longtemps une nouvelle victoire et une nouvelle solennité.

Le 22 décembre 1627, quarante-quatre drapeaux enlevés aux Anglais dans l'île de Ré furent déposés à Notre-Dame.

En 1693, un *Te Deum* fut chanté dans Notre-Dame à l'occasion de la victoire de la Marsaille, remportée par le maréchal de Catinat. La nef et une grande partie de la voûte étaient tendues des drapeaux pris à Fleurus, à Steinckerque et à Nerwinde. *Place, place*, dit Conti, en écartant la foule qui se pressait devant le maréchal de Luxembourg, *laissez passer le tapissier de Notre-Dame !*

Ces cérémonies ne se célébrèrent pas toujours au milieu du silence et du recueillement. On rapporte que, le jour de Pâques de l'année 1728, une troupe de larrons profita de cette solennité pour tenter un hardi coup de main et dévaliser les assistants. L'office touchait à sa fin, et la foule serrée dans l'église répondait pieusement aux dernières prières des prêtres : tout à coup des cris déchirants, qui se firent entendre de divers points, répandirent la plus grande confusion et remplirent tous les cœurs d'effroi : *La voûte s'écroule! la voûte s'écroule!*..... D'où partaient ces cris ? personne ne songea à se le demander. Les portes cédèrent sous le flot mouvant qui se ruait contre elles ; l'office fut suspendu ; des vieillards, des femmes et des enfants furent étouffés et horriblement mutilés sous les pieds de trois mille personnes. Pendant le tumulte, les voleurs, qui avaient donné la fausse alarme, firent une abondante moisson d'argent, de bijoux et d'objets précieux : la peur était trop grande pour qu'on pût les apercevoir. On ne connut que le lendemain les véritables causes de cet événement.

En parlant de quelques-unes des anciennes cérémonies qui se célébraient à Notre-Dame, M. de Montjoye s'exprime ainsi dans sa *Description des curiosités de l'église de Paris :*

(1) On sait que ce fut dans l'église Notre-Dame que, le 2 décembre 1804, Napoléon, revêtu du manteau impérial, fut oint par le pape Pie VII.

« Lorsque le roi et la reine viennent à Notre-Dame, on sonne, la veille, les deux bourdons, *Emmanuel* et *Marie*, depuis cinq heures jusqu'à cinq heures et demie; le matin on bourdonne à sept heures. Lorsque le roi et la reine sont près d'arriver, on sonne toutes les cloches de l'église. Tout le chapitre, précédé de ses suisses, huissiers, du Spé, portant la grande croix, se rend en chapes à la grande porte de l'église, suivi de M. l'archevêque en habits pontificaux. Le roi et la reine étant entrés dans l'église, M. l'archevêque leur présente de l'eau bénite et ensuite les encense; puis, le roi et la reine s'étant mis à genoux sur des carreaux qui leur sont présentés par les deux chanoines intendants de la fabrique, M. l'archevêque leur donne la vraie croix à baiser, après quoi tout le chapitre précède le roi et la reine, que M. l'archevêque accompagne et conduit dans le chœur sous un dais qui leur est préparé. Le roi et la reine, après avoir entendu la messe, viennent faire leur prière à la chapelle de la sainte Vierge, et le chapitre avec M. l'archevêque les accompagnent jusqu'à la grande porte de l'église, au son des orgues et de toutes les cloches. Ce jour-là l'église est gardée par les cent-suisses du roi et le chœur par les gardes du corps.

« On fait à Notre-Dame, tous les trois ans, la bénédiction des drapeaux des gardes-françaises et des gardes-suisses, des étendards et guidons des mousquetaires et des gendarmes.

« La veille de la bénédiction, on bourdonne, à cinq heures du soir, *Emmanuel* et *Marie*; le jour, à sept heures du matin, à l'arrivée et à la sortie de la troupe. Toute la troupe étant arrivée, l'état-major va chercher M. l'archevêque pour le conduire à la sacristie où il prend ses habits pontificaux. M. l'archevêque étant arrivé au bas de l'autel et s'étant assis sur un fauteuil, bénit les drapeaux et les étendards, et ensuite monte dans son trône, pendant qu'on chante le *Sub tuum*, etc., *Domine salvum*, etc., après quoi il donne la bénédiction, et l'état-major le reconduit dans la sacristie pour quitter ses habits pontificaux, et ensuite dans son palais archiépiscopal, le tout au son des tambours et instruments (1). »

Parmi les personnages distingués par leur naissance, leur piété, leurs bienfaits envers l'Eglise et leur érudition, qui ont illustré le clergé de Paris, nous devons nommer : Adam de Petit-Pont, d'abord chanoine de cette église, en 1145, ensuite évêque de Saint-Asaph, en Angleterre; Hugues de Champfleury, d'abord chanoine, puis évêque de Soissons, et enfin chancelier de France, sous le règne de Louis le Jeune; Pierre, chantre de l'église de Paris, un des plus célèbres érudits du XII^e^ siècle, auteur de plusieurs ouvrages de théologie, mort en 1199; Pierre de Poitiers, chancelier de l'église, un des plus grands scolastiques de son temps; Pierre

(1) *Description des curiosités de l'Eglise de Paris.* 1763.

de Corbeil, qui devint évêque de Cambrai et archevêque de Sens; Pierre le Mangeur, chancelier de l'église de Paris, auteur d'une Histoire scolastique; Pierre Lescot, abbé de Cluny et chanoine de Notre-Dame, mort en 1578, et une foule d'autres ecclésiastiques dont les vertus, les lumières et les bienfaits ont honoré les premières places de l'Eglise et de l'Etat.

Nous n'avons eu que trop souvent déjà l'occasion de le dire, la révolution n'épargna pas l'antique basilique de Paris. Comme sur toutes les églises de France, la tourmente laissa sur Notre-Dame les déplorables traces de son passage. La cathédrale resta longtemps fermée et son sanctuaire fut profané. Cette fatale époque est trop connue, elle est encore trop près de nous pour que nous puissions en parler davantage. Si le monument tout entier ne s'est pas écroulé sous les leviers froids et aveugles des démolisseurs, c'est parce qu'il eût fallu des années entières pour renverser ses bases solidement assises : le pays avait besoin de tous les bras et de toutes les volontés.

La Restauration fit disparaître, autant qu'elle le put, les dégradations que l'église avait souffertes. En 1822, on vota une somme annuelle de cinquante mille francs qui devait être continuée jusqu'à l'entier achèvement des travaux. Les réparations les plus urgentes furent entreprises; mais la *Galerie des Rois* est encore veuve de ses statues, et le monument offre de toute part des stigmates que vingt ans de paix n'ont pu faire disparaître, et qui ne s'effaceront sans doute jamais.

Contre la partie méridionale de l'église s'élevait l'ancien archevêché; ce monument, construit en 1409, a été en partie détruit pendant les journées des 14 et 15 février 1831. Dans son aveuglement et sa fièvre coupable, le peuple ne songeait pas sans doute qu'une heureuse pensée germerait bientôt de cet acte de vandalisme. Les ruines de l'archevêché sont enlevées depuis quelques années; à leur place des allées de marronniers ont été plantées, et aujourd'hui, grâce à ces travaux, la vue peut embrasser l'ensemble de la basilique sans être blessée par les constructions misérables qui étouffent presque toutes nos anciennes églises.

Nous ajouterons qu'un magnifique monument élevé à la mémoire de Mgr Affre, mort en juin 1848, par suite d'une blessure que lui avaient faite les balles des insurgés, se verra bientôt sous les voûtes de l'église métropolitaine.

L'Abbaye aux Bois (10^e^ arrond.), rue de Sèvres, n° 16.

La maison qui porte ce nom aujourd'hui était autrefois la demeure de religieuses Annonciades, auxquelles succédèrent des religieux de Notre-Dame aux Bois, de l'ordre de Cîteaux (1). En 1718 on posa la première

(1) Ces religieux étaient ainsi nommés à cause de leur abbaye-mère fondée en 1202, au milieu des bois, au diocèse de Noyon.

pierre de l'église, qui existe encore comme première succursale de Saint-Thomas-d'Aquin. Le reste des bâtiments est occupé par des particuliers et par une maison religieuse d'éducation : elle avait été consacrée dans l'origine aux dix principales vertus de la sainte Vierge

L'Adoration perpétuelle du Saint-Sacrement (6e arrond.), rue du Temple, n° 80.

Ce couvent fut fondé en 1814 par mademoiselle de Condé, dans l'ancien hôtel du grand prieur du Temple, qui avait été restauré, en 1812, pour loger le ministère des cultes. Il couvrait l'ancien emplacement du Temple, et la tour où fut enfermé Louis XVI s'élevait dans l'endroit où fut depuis le jardin du couvent. Les religieuses sont de l'ordre de Saint-Benoît.

Saint-Agnan (Cité, 9e arrond.), rue Chanoinesse, n° 22.

Cette chapelle avait été fondée, au commencement du XIIe siècle, par Etienne Garlande, chancelier de France ; elle n'était ouverte au public que le jour de saint Agnan. Depuis 1795 on en a fait une maison particulière.

Sainte-Agnès (Cité, 9e arrond.); au bout du Petit-Pont et proche de l'Hôtel-Dieu il y avait une chapelle de sainte Agnès. Saint-Eustache fut bâti sur l'emplacement d'une autre chapelle dédiée à la même sainte.

Saint-Ambroise (8e arrond.). C'était l'église des religieuses Annonciades du Saint-Esprit : elle a été construite en 1659. Ces religieuses s'établirent rue Popincourt en 1636, et furent supprimées en 1782. Depuis le Concordat de 1802, leur église fut choisie pour la seconde succursale de la paroisse Sainte-Marguerite.

Sainte-Anne (2e et 3e arrond.). Cette chapelle était située rue Sainte-Anne, aujourd'hui du Faubourg-Poissonnière, dont elle avait pris le nom ; elle avait été bâtie en 1655 : elle a été démolie au commencement du XVIIIe siècle.

Saint-André des Arts (11e arrond.). Cette église fut bâtie, en 1212, sur le territoire de Laas, formé d'une grande partie du jardin de l'antique palais des Thermes ; un acte de 1220 la nomme Saint-André-en-Laas. Elle fut rebâtie et agrandie en 1660; on la démolit au commencement du XIXe siècle ; elle était d'ailleurs isolée des maisons voisines par des passages publics. De son emplacement on a formé la place Saint-André des Arts ou des Arcs. C'est dans cette église, comme on le sait, que Voltaire fut baptisé.

L'Assomption (1er arrond.), rue Saint-Honoré, n° 369 et 371.

Cette église, construite de 1670 à 1676, sur les dessins d'Erard, peintre du roi, était celle des religieuses de Saint-Augustin, connues anciennement sous le nom d'Haudriettes et ensuite sous celui de l'Assomption. Elles quittèrent, en 1622, leur maison de la rue des Haudriettes, et s'établirent à l'endroit où s'élève aujourd'hui leur église et leur couvent. Le couvent, depuis la révolution de 1789, a été converti en caserne, et l'église, fermée aux offices publics depuis l'ouverture de l'église de la Madeleine, sert de salle de catéchisme à cette paroisse.

Ave-Maria (9e arrond.), rue des Barrés, n° 24.

Les religieuses de l'Ave-Maria vinrent s'établir rue des Barrés en 1471, dans le couvent qui appartenait, au XIIIe siècle, aux Béguines. En 1485, Charles VIII leur accorda deux tours dépendant de l'enceinte de Philippe-Auguste, et le mur de clôture qui joignait leur couvent. Leurs bâtiments sont transformés en caserne depuis la suppression du couvent en 1790.

Sainte-Avoye (7e arrond.), rue Sainte-Avoye, n° 47.

Cette église dépendait d'un couvent qui était celui d'une sainte canonisée, en 1266, sous le nom de sainte Hedwige. Ce couvent est devenu une maison particulière.

Barnabites (9e arrond.). Cette église, dont l'origine remonte jusqu'à saint Eloi, fut plusieurs fois détruite et rebâtie. Les Barnabites ont occupé le monument qui existe encore aujourd'hui, et qui date de 1704, jusqu'en 1790. Depuis 1814, il est devenu le dépôt central des comptabilités générales de la France.

Saint-Barthélemy (9e arrond.). L'église de ce nom, qui fut celle des rois de France, quand ils habitèrent le Palais (de Justice), remonte au Ve siècle. Elle occupait l'emplacement où l'on a bâti depuis le théâtre de la Cité, aujourd'hui le Prado.

Chapelle Beaujon (1er arrond.), rue du Faubourg du Roule, n° 59.

Cette chapelle fut bâtie, vers l'an 1780, aux frais de M. Beaujon, conseiller d'Etat, receveur général des finances, pour être à la fois le lieu de sa sépulture et la succursale de Saint-Philippe du Roule. Elle est dédiée à saint Nicolas, patron du fondateur.

Saint-Benoît (11e arrond.), rue Saint-Jacques, n° 96.

Selon l'opinion des meilleurs historiens, il existait à cet endroit, dès le VIe siècle, une chapelle dédiée à saint Bacq ou saint Bache. Au XIIe siècle, époque où elle fut érigée en paroisse, elle est déjà nommée Saint-Benoît. Elle a été rebâtie en partie sous François Ier, réparée et augmentée en 1680, et fermée, comme la plupart des églises de France, en 1792.

En 1812, quoiqu'elle ne fût plus ni paroisse, ni succursale, elle était ouverte jusqu'à midi, et l'on y disait la messe. En 1832, on en a fait une salle de spectacle qu'on nommait théâtre du Panthéon. L'église et la salle de spectacle ont fait place à des établissements particuliers (1848).

Les Billettes (7e arrond.), rue des Billettes, n° 26.

L'église qui existe encore de nos jours, et qui est devenue depuis 1810 un temple pour les protestants de la confession d'Augsbourg (Luthériens), a été construite en 1754, sur les dessins du frère Claude, à la place d'une chapelle et d'un hôpital. Or, ces deux bâtiments avaient été élevés sur l'emplacement de la maison d'un juif nommé Jonathas, ac-

cusé d'avoir percé de coups de canif une hostie consacrée en 1290, le jour de Pâques. Cette hostie avait versé du sang, et elle fut conservée miraculeusement jusqu'au XVIIIe siècle dans l'église de Saint-Jean-en-Grève

Quant au juif, il fut brûlé vif, sa maison fut rasée, et le terrain confisqué au profit du roi. Philippe le Bel en donna une partie, en 1295, à Reinier Flaming, qui y fit construire une chapelle nommée des Miracles; le reste fut donné à Guy de Joinville, qui y fit construire un hôpital en 1299. Cet hôpital porta d'abord le nom de Collége des Miracles de la Charité Notre-Dame; il était desservi par les frères de la Charité Notre-Dame. Cependant, quand ces frères furent supprimés, les Carmes réformés de l'observance de Rennes, qui cherchaient depuis longtemps à s'établir à Paris, saisirent cette occasion et achetèrent aux frères de la Charité Notre-Dame tous les bâtiments qui leur appartenaient. Les Carmes dits Billettes, du nom de la rue où ils étaient établis, ayant été supprimés, leur église fut convertie en temple luthérien, comme nous l'avons dit plus haut.

Chapelle Saint-Blaise et Saint-Louis (XIIe arrond.).

Cette chapelle était située rue Saint-Julien le Pauvre, près de l'église Saint-Julien, dont elle dépendait. Depuis 1476, c'était la chapelle de la confrérie des maçons : elle a été démolie en 1765.

Blancs Manteaux (7e arrond.), rue des Blancs-Manteaux, n° 12.

Les religieux servites de Sainte-Marie s'étaient établis en cet endroit en 1258, et le nom de Blancs-Manteaux leur est venu de celui qu'ils portaient. Leur église était alors située autrement qu'elle ne l'est aujourd'hui: elle s'élevait le long de la rue des Blancs-Manteaux et touchait presque à la porte Barbette, placée alors rue Vieille-du-Temple. Cet ordre ayant quitté cette maison en 1274, les Guillemites ou ermites de Saint-Guillaume prirent leur place en 1297. En 1618, ils furent à leur tour remplacés par des religieux bénédictins de la congrégation de Saint-Maur. L'église et le monastère furent rebâtis en 1685.

C'est dans cette maison qui a servi de retraite à plusieurs Bénédictins zélés et savants, que furent composés l'*Art de vérifier les dates*, la *Collection des historiens de France*, et autres ouvrages de longue haleine.

Ces religieux ayant été supprimés en 1790, les bâtiments qui leur servaient de demeure furent détruits, et l'on bâtit sur leur emplacement la rue des Guillemites. L'église a été rendue au culte. Notre-Dame des Blancs-Manteaux est aujourd'hui la première succursale de l'église Saint-Merry.

Chapelle Saint-Bon (VIIe arrond.), rue Saint-Bon, n° 8.

La fondation de cette chapelle est très-ancienne, car il en est fait mention dans une bulle du pape Innocent II du 20 février 1136 ; elle a été supprimée en 1792; et après avoir

servi de corps de garde, elle a été transformée en maison particulière.

Collége des Bons-Enfants (12e arrond.), rue Saint-Victor, n° 68.

C'est au XIIIe siècle que remonte l'origine de ce collége ; mais, en 1624, il fut donné à saint Vincent de Paul, qui en fit le séminaire de Saint-Firmin, et en resta principal et chapelain. C'est là qu'il fonda la célèbre congrégation de la Mission, dont cette maison devint le centre et le chef-lieu. Supprimée en 1790, elle fut destinée, en 1815, à l'éducation des jeunes aveugles, jusqu'à leur translation au boulevard des Invalides, où ils sont aujourd'hui.

Religieuses du Calvaire (XIe et VIIIe arrond.), près du palais du Luxembourg, et rue des Filles du Calvaire.

Il y avait à Paris deux couvents de ce nom.

Le premier, rue de Vaugirard, 23, fut fondé en 1622, et supprimé en 1790. Les bâtiments, après avoir servi longtemps de caserne, furent, en 1834, changés en prison pour les détenus politiques renvoyés devant la cour des pairs. Depuis cette époque jusqu'à 1848, on refit une prison nouvelle et l'on redressa le portail de la chapelle pour lui donner l'alignement de la rue. Mais ces travaux étaient à peine terminés que la révolution de 1848 survint, et que, sous le nouveau régime de la liberté, de l'égalité et de la fraternité, on crut qu'il ne devait plus subsister aucune prison politique. On démolit donc la chapelle et la prison. Mais les tristes journées du 15 mai et des 23, 24, 25 et 26 juin, ainsi que les arrestations inévitables qui en furent la suite, vinrent prouver qu'en politique ce n'est pas aux pierres qu'il faut s'en prendre.

Le second était situé rue des Filles du Calvaire. Il fut fondé en 1633; l'église fut commencée en 1635 et terminée en 1637. Ce couvent fut supprimé en 1790, et l'emplacement fut traversé par les rues Neuve de Bretagne et Neuve Ménilmontant.

Couvent des Capucines (1er arrond.), rue des Capucines.

Ce couvent, qui faisait face à la place Vendôme, avait son entrée rue des Capucines. Madame de Pompadour y avait un appartement et une chapelle, où elle se retirait quelquefois. Elle y a été enterrée auprès de sa fille Alexandrine. Cette maison ayant été supprimée en 1790, les bâtiments furent destinés à la première fabrique d'assignats qui furent mis en circulation ; ensuite une partie fut affectée au service du timbre, et le reste démoli. Ce couvent ne remontait pas plus loin que l'an 1604.

Couvent des Capucins (1er et 7e arrond.), place Sainte-Croix, rue Saint-Honoré et rue du Perche et d'Orléans (au Marais).

Les Capucins eurent plusieurs établissements à Paris : nous les indiquerons seulement.

1° Ceux de la place Sainte-Croix s'étaient logés d'abord au faubourg Saint-Jacques, où leur maison est devenue un hospice, et vin-

rent ensuite occuper les bâtiments nouveaux construits sur les dessins de Brongniart, et affectés aujourd'hui au collége Bourbon (Lycée Bonaparte). Leur église est devenue Saint-Louis d'Antin, première succursale de la Madeleine.

2° Ceux de la rue Saint-Honoré vinrent au nombre de quatre avec le cardinal de Lorraine, à son retour du concile de Trente, en 1564. Leur couvent fut démoli après la suppression de l'ordre en France, et l'on bâtit sur son emplacement les rues Castiglione, de Rivoli et du Mont-Thabor.

3° Les Capucins de la rue du Perche sont venus s'y établir en 1622, dans un couvent fondé par le P. Athanase Molé, capucin, frère de Matthieu Molé, premier président du parlement en 1641. Depuis la révolution de 1789, l'église de ce couvent est devenue Saint-François d'Assise, au Marais, seconde succursale de Saint-Merry.

Couvent des Carmélites (10e et 11e arrond.). En 1790, à l'époque de la suppression de tous les ordres religieux en France, il y avait à Paris deux couvents de Carmélites.

Le plus ancien était situé impasse des Carmélites et rue d'Enfer, n° 67. La maison, que ces religieuses occupèrent à cet endroit, était fort ancienne : c'était d'abord un prieuré de Notre-Dame des Vignes ou Notre-Dame des Champs. Sa grande antiquité a fait croire, mais sans preuve, à plusieurs historiens, qu'elle était bâtie sur l'emplacement d'un temple antique dédié à Cérès, à Isis ou à Mercure. Cette maison fut, au xe siècle, habitée par les religieux bénédictins de Marmoutiers, qui la cédèrent, en 1604, à six religieuses carmélites, qui vinrent d'Espagne pour fonder à Paris un couvent de leur ordre. Ces religieuses du Mont-Carmel suivaient la règle de sainte Thérèse. Elles furent d'abord nommées Carmélines ou Thérésiennes.

C'est dans ce couvent que mademoiselle Louise-Françoise de La Beaume Leblanc, duchesse de la Vallière, se retira en 1675, sous le nom de sœur Louise de la Miséricorde.

Depuis la révolution, l'église fut démolie, et une partie de la rue du Val-de-Grâce a été percée sur le jardin.

L'autre couvent était situé rue de Grenelle Saint-Germain, n° 128, et les religieuses se partageaient en deux maisons : celles de la rue de Grenelle, qui demeuraient dans la rue du Bouloi en 1663, et qui vinrent dans le faubourg Saint-Germain en 1687; et celles de la rue Chapon, nos 17 à 25, où elles s'établirent en 1619. A leur suppression, leur propriété fut vendue à plusieurs particuliers.

Aujourd'hui, de nouvelles carmélites se sont établies, en 1820, aux grands Carmes de la rue de Vaugirard, et depuis elles ont quitté cette maison pour aller se loger dans une autre plus petite, mais plus commode, dans la même rue, au n° 89. Leur chapelle est décorée avec goût et avec élégance, et comme toutes les églises de cet ordre, dédiée à Notre-Dame du Mont-Carmel.

On y remarque à droite une statue de marbre de la bienheureuse Acarie, avec ces inscriptions :

La bienheureuse Acarie, sœur Marie de l'Incarnation, fondatrice et religieuse des Carmélites en France :

Décédée au monastere de Pontoise le 18 *avril* 1618; *béatifiée par le souverain pontife Pie VI, le* 24 *mai* 1791.

Et derrière la statue on lisait ces lignes aujourd'hui effacées.

Marie de Médicis, reine de France et de Navarre, fit faire cette statue. Elle voulut que la sœur Marie de l'Incarnation, déjà tant illustrée par ses miracles, reçût un nouveau lustre de la munificence royale. MDCXXVI.

Couvent des Carmes (12e et 10e arrond.). Il existait à Paris, avant 1789, deux grandes congrégations de Carmes.

Les premiers qui vinrent s'y établir furent amenés en France par saint Louis à son retour de la terre sainte, en 1254, et leur première maison était située à l'endroit où furent plus tard les Célestins (rue du Petit-Musc, n° 2, et quai des Célestins). Ils y restèrent jusqu'au commencement du xive siècle. A cette époque, fatigués des fréquents débordements de la Seine qui alors n'était pas, comme aujourd'hui, retenue par des quais, ils demandèrent à Philippe le Bel une maison située rue de la Montagne-Sainte-Geneviève : il la leur accorda en 1309, et en 1310 le pape Clément V leur permit d'y bâtir un nouveau couvent. En 1317, Philippe V, à cette maison donnée par Philippe le Bel, ajouta le don d'une autre maison qui avait une issue dans la grande rue Saint-Hilaire (aujourd'hui des Carmes). Au moyen de ces donations diverses et de quelques autres encore, ils se trouvèrent en état de faire construire une chapelle et des bâtiments plus commodes que ceux qu'ils quittaient. Mais bientôt cette chapelle devenant trop étroite pour les gens qui s'y rendaient en foule, ils firent construire une église et la dédièrent à Notre-Dame du Mont-Carmel en 1553. Ce monastère fut supprimé, comme tous les monastères de France, en 1790. L'église a survécu quelque temps à ses religieux, et elle subsistait encore en 1812. Plus tard elle a été détruite et remplacée par le marché des Carmes, construit de 1813 à 1818.

L'autre couvent des Carmes était situé rue de Vaugirard, n° 70, dans la maison qui s'appelle encore aujourd'hui les Grands-Carmes. Ces Carmes étaient *déchaussés*, c'est-à-dire qu'ils ne portaient point de bas et n'avaient aux pieds que des sandales.

Nicolas Vivien leur fit don, le 11 mai 1611, d'un vaste emplacement composé de bâtiments et de jardins, situé rue de Vaugirard. Ils établirent d'abord leur chapelle dans une salle qui avait servi de prêche aux protestants, ils firent bâtir les logements indispensables. La même année, M. Jean de Tillet de la Buissière leur fit bâtir une chapelle qui fut bientôt trop petite, à cause du grand concours de fidèles qui se rendaient chaque jour aux pieds de Notre-Dame du Mont-Car-

mel. On prit alors le parti de rebâtir l'église et le couvent. En 1613, le 20 juillet, Marie de Médicis posa la première pierre de l'église que l'on voit encore aujourd'hui, et qui fut achevée en 1620. Cette église, régulièrement construite, est surmontée d'un dôme, le premier, de cette dimension que l'on construisit à Paris. On admirait dans la chapelle de la Vierge, située dans la travée gauche, une Vierge en albâtre, sculptée par Antoine Raggi. Cette belle production, qui fut portée, pendant la révolution, au Musée des monuments français, a depuis été transférée à l'église métropolitaine; elle est remplacée dans celle des Carmes par un plâtre moulé sur l'original. Cette belle œuvre d'art, jointe à la nouveauté d'un dôme dans le genre italien, donnait à cette église un grand intérêt historique qu'elle a perdu en grande partie à la fin du XVIII^e^ siècle.

La révolution laissa dans cette église d'autres souvenirs plus déplorables : c'est là qu'eurent lieu les massacres des 2 et 3 septembre 1792. Cette église, devenue propriété nationale à l'époque de la suppression de tous les ordres religieux, fut achetée par un acquéreur qui conserva les bâtiments dans l'état où ils étaient alors. En 1808, une société de dames pieuses s'en rendit propriétaire et la rouvrit au culte, et en 1820, les Carmélites s'y installèrent. Elles en ont fait leur séjour jusqu'au temps où elles se transportèrent dans la maison de la rue de Vaugirard, qu'elles occupent aujourd'hui. Cette église leur fut achetée depuis par M. Affre, alors archevêque de Paris, qui avait l'intention d'en faire une haute école ecclésiastique pour le clergé de son diocèse, et le siége de la commission d'examen pour les livres soumis à l'approbation diocésaine.

Sainte-Catherine du Val des Ecoliers (VIII^e^ arrond.), rue Culture-Sainte-Catherine, au Marais.

Cet ordre de chanoines a pris naissance en 1201. Quelques professeurs de l'Université de Paris, dans le dessein de fuir le monde, se retirèrent dans une vallée déserte de la Champagne, où ils furent bientôt suivis de plusieurs écoliers attirés par le même motif. Cette réunion de jeunes disciples fit donner à la congrégation le nom d'ordre du Val des Ecoliers; ils y joignirent le nom de Sainte-Catherine qu'ils choisirent pour leur patronne. Vers l'an 1229 ils fondèrent une congrégation régulière à Paris, dans un endroit que l'on nommait la Couture, ou la Culture, en y faisant bâtir une maison et une église. En 1767, ils prirent possession de la maison des jésuites qui venaient d'être bannis de France, et s'établirent dans les bâtiments qui sont devenus depuis le collége Charlemagne et l'église Saint-Louis-Saint-Paul. Sur l'emplacement de la maison qu'ils abandonnaient, on construisit le marché Sainte-Catherine. Cet ordre disparut en 1790.

Les Nouvelles Catholiques (II^e^ arrond.), rue Sainte-Anne, n° 63.

Ces religieuses s'établirent d'abord à Paris.

rue des Fossoyeurs, en 1634; en 1647, elles se transportèrent rue Pavée, au Marais, ensuite rue Saint-Antoine, puis rue Neuve-Saint-Eustache, en 1651, et, enfin, rue Sainte-Anne en 1672. Cet ordre fut supprimé en France en 1790, et la maison convertie en maisons particulières.

Les Célestins (9^e^ arrond.), rue du Petit-Musc, n° 2, et quai des Célestins.

Ces religieux, institués par le pape Célestin V, s'établirent à Paris en 1352. Charles V posa la première pierre de leur église et leur abandonna une partie des jardins de l'hôtel Saint-Paul. Cet ordre fut supprimé en France en 1778; les bâtiments, détruits pendant la révolution de 1789, ont été remplacés par une caserne de cavalerie.

Sainte-Chapelle du Palais (11^e^ arrond.).

« La Sainte-Chapelle du Palais, élevée par ordre de saint Louis pour recevoir les saintes reliques rapportées d'Orient, est le type le plus complet et le plus riche de l'architecture du XIII^e^ siècle. C'est l'œuvre de Pierre de Montereau (1), que saint Louis avait emmené avec lui en Palestine. La Sainte-Chapelle n'était pas seulement une chapelle royale, c'était une véritable châsse; et, considérée comme telle, on peut dire qu'elle a été admirablement conçue pour sa destination.

« La construction de cet édifice avait été exécutée avec la plus exquise recherche, et en même temps avec toutes les conditions qui devaient en assurer la solidité. Dans les colonnettes, dans les contreforts, et jusque dans les murs, on retrouve l'emploi de la plus belle pierre de liais, des crampons de fer enveloppés de plomb relient toutes les assises entre elles; aussi ce monument serait-il parvenu intact jusqu'à nous, sans l'incendie de la flèche en charpente, revêtue de plomb, qui couronnait l'édifice..... »

Lors de la transformation de la Sainte-Chapelle en dépôt des archives du Palais de Justice, « on avait démonté le jubé ou estrade, sur lequel on exposait autrefois la châsse des saintes reliques. Ce jubé avait été transporté au Musée des monuments français; les statues des douze apôtres avaient été enlevées et dispersées de tous côtés.

« Aujourd'hui tous ces objets sont rétablis à leurs places primitives; les statues peintes et dorées se dressent de nouveau sur les piliers intérieurs, et le jubé, avec ses deux élégants escaliers à jour, vient compléter la riche décoration de l'abside (2). »

On sait quelles précieuses reliques de la passion renfermait la Sainte-Chapelle de Paris : elles y furent reçues le 30 septembre 1247, dans le temps qu'on finissait l'édifice. De là, dit l'abbé Lebeuf (3), vint la coutume que nos rois avaient de montrer eux-mêmes

(1) Quelques auteurs nomment cet architecte Pierre de Montreuil, et même Eudes de Montreuil; mais le nom véritable de l'architecte de saint Louis était Pierre de Montereau.

(2) *Mag. Pitt.* t. XIV, décembre 1846.

(3) *Hist. du diocèse de Paris*, tome préliminaire, p. 357.

la vraie croix au peuple, en certains jours de l'année. Charles V le faisait le jour du vendredi saint ; ce qui fut aussi observé, en 1423, par le duc de Bedfort pour le roi d'Angleterre, par ordre du parlement. D'autres rois le firent le matin du 30 septembre, jour de la fête des reliques de cette église. Les chanoines l'ont depuis montrée alternativement tous les vendredis de carême. On y honorait aussi du sang sorti d'une image de Jésus-Christ, que l'on voyait en Orient.

Quant aux reliques des saints, ajoute le même auteur, la principale est la tête de saint Louis, apportée de l'abbaye de Saint-Denis en 1306 ; un bras de saint Léger, en chair et en os, dont le reliquaire a été donné, en 1368, par le roi Charles V ; quelques fragments des os de saint Martin ; et, suivant l'inventaire dressé en 1335, il y a pareillement des reliques de saint Germain, évêque d'Auxerre, lequel aujourd'hui y est mis en oubli. Il y a aussi plusieurs autres reliquaires venant du même Charles V, entre autres un de saint Exupère de Bayeux (vulgairement saint Spire), patron de l'église royale de Corbeil. On apprend, par des lettres du roi Charles IV, de l'an 1322, qu'aux quatre fêtes annuelles on transportait les anciennes reliques où le roi était, pourvu que ce ne fût pas au delà de trente-quatre lieues de Paris. C'étaient les frères et sœurs de l'Hôtel-Dieu de Paris qui les menaient sur des chevaux du roi, conduits par quatre valets.

La dédicace de cette chapelle supérieure fut faite le même jour et la même année que la basse chapelle, par Odon, évêque de Tusculum, légat du saint-siége, sous le titre de la Couronne d'épines et de la sainte Croix. On ne dit point pour quelle raison il fut besoin de consacrer de nouveau, en 1524, le grand autel de cette chapelle. L'évêque de Mégare fit la cérémonie, avec la permission de François de Poncher, évêque de Paris, du 13 mars. La même année, le clergé de cette chapelle vint en procession à Notre-Dame, où Pierre Filhol, archevêque d'Aix, officia pontificalement, en déclarant qu'il n'entendait préjudicier ni à l'évêque de Paris ni au chapitre. Quatre ans auparavant, la cathédrale était venue en procession à cette même Sainte-Chapelle, afin de prier pour la conservation du roi, et l'évêque y avait officié. Ces processions en cette église n'étaient pas extrêmement rares alors.

En 1538, le clergé de la Sainte-Chapelle, voulant remercier Dieu au sujet de la paix prochaine, vint à Notre-Dame avec la vraie croix.

On peut voir dans le glossaire de Ducange (*voc.* Cereus) l'usage où l'on était en cette église, comme dans les cathédrales, d'attacher au cierge pascal une table chronologique de diverses époques, sans oublier celle de l'année de l'épiscopat de l'évêque diocésain. Ce fragment curieux et très-détaillé, qui est de l'année 1327, finit par cet article : *Annus episcopatus Hugonis Paris. episcopi* II.

Il s'agissait de Hugues de Besançon.

La Sainte-Chapelle, comme on l'a vu plus haut, avait une autre chapelle souterraine fort curieuse et toute pavée de pierres tombales. Cette chapelle inférieure est plus large que l'autre, et n'a pour supporter celle-ci que de petites colonnes très-peu éloignées des murs.

Ce qu'on dit de l'image de la sainte Vierge qui est à la porte, et dont la tête est penchée, savoir, que Scot ayant fait sa prière devant cette image, dans le temps qu'il allait disputer pour soutenir l'immaculée Conception, la statue baissa la tête, est une histoire faite à plaisir, dit toujours l'abbé Lebeuf. Cette image a été taillée suivant le goût particulier du sculpteur, et il en reste ailleurs de toutes semblables (1).

Le couvent des Chartreux (11e arrond.), rue d'Enfer, n° 86.

En 1257, les Chartreux, ainsi nommés de leur couvent de la Chartreuse, près de Grenoble (Isère), vinrent s'établir à Gentilly, et, en 1259, à l'hôtel Vauvert, appartenant alors à saint Louis, qui leur en fit don. Cet hôtel, selon la tradition populaire, était habité par des fantômes et des démons, qui s'enfuirent aussitôt après l'installation des vénérables cénobites. Il avait été construit sous Robert II ; l'entrée principale était rue d'Enfer, qui prenait son nom des apparitions fantastiques et des flammes qu'on y voyait avant l'arrivée des moines (2). La première cour offrait à gauche une chapelle que l'on nommait *Chapelle des Femmes*, parce que c'était le seul endroit du couvent où il leur fût permis d'entrer ; dans la seconde, à gauche aussi, se présentait l'église dans toute sa longueur. De l'église on passait dans le petit cloître qui était orné de pilastres doriques. Les tableaux de Lesueur, représentant la vie de saint Bruno, étaient encastrés dans les arcs de ce cloître. Le réfectoire avait été établi dans l'ancienne chapelle du château de Vauvert ; la bibliothèque était considérable et très-estimée. Les dépendances de cette maison s'étendaient jusque dans les clos de Vigueray et de Saint-Sulpice. Marie de Médicis, ayant eu besoin d'une partie de ce terrain pour son parc du Luxem

(1) Cet article est en partie extrait de l'abbé Lebeuf, *Hist. du diocèse de Paris*, tome préliminaire, p. 354 et suiv.

(2) En nous rendant l'écho d'une tradition populaire sur l'étymologie du nom de cette rue, nous n'ignorons pas qu'il existe d'autres opinions à ce sujet. Elle porta d'abord plusieurs noms différents : *chemin de Vanves* et *d'Issy*, *chemin de Vauvert*, *rue des Chartreux*, *rue de la Porte-Gibart*, *rue Saint-Michel*, quand la porte Gibard prit le nom de porte Saint-Michel, et, enfin de *rue du Faubourg-Saint-Michel*. Huet, évêque d'Avranches, prétend qu'elle a été ainsi nommée, parce que c'était un lieu de désordre, de débauches et de voleries. Quelques historiens, et c'est le meilleur nombre, disent que la rue Saint-Jacques, qui lui est parallèle, se nommait *Via Superior*, et qu'alors on nomma celle-ci *Via-Inferior*, *Via Infera*, et que ce nom a été altéré. Nous nous rangerions volontiers à cet avis, si l'on nous prouvait que la rue Saint-Jacques a été nommée *Via Superior*, et qu'on pût nous dire à quelle époque, pour comparer les dates.

bourg, leur donna en échange des terres situées vis-à-vis de leur monastère.

En 1790, cet ordre a été supprimé ; l'église et le couvent ont été démolis en 1797, et le terrain a servi à l'agrandissement du jardin du Luxembourg.

Saint-Christophe (Cité, 9e arrond.). Cette église, détruite en 1747, existait déjà au VIIe siècle, et fut érigée en paroisse en 1300 : elle fut rebâtie de 1494 à 1510 ; son emplacement a servi à agrandir le Parvis Notre-Dame.

Chapelle des Cinq-Plaies (2e arrond.). *Voy.* SAINT-ROCH.

Sainte-Clotilde (10e arrond.), place Belle-Chasse.

On termine en ce moment cette église, dont l'extérieur est en grande partie achevé (1850). On va s'occuper de l'ornementation de l'intérieur. Les fidèles de ce quartier ont hâte de voir finir cette construction religieuse, destinée à remplacer l'église de Sainte-Valère, aujourd'hui démolie.

Saint-Côme et Saint-Damien (XIe arrond.), rue de l'Ecole-de-Médecine, au coin de la rue de la Harpe.

Cette église fut fondée au XIIIe siècle, sur un terrain qui dépendait de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, pour y déposer les reliques de saint Côme, apportées d'Orient, à l'époque des croisades, par le comte de Beaumont-sur-Oise. Elle fut depuis l'église patronale des chirurgiens de Paris. Cette église, supprimée en 1790, fut occupée par un atelier de menuisier jusqu'en 1836, époque de sa démolition pour le percement de la rue Racine.

Couvent des Cordeliers (11e arrond.), rue de l'Ecole de Médecine, au coin de celle de l'Observance.

Il avait été construit, en 1230, sur l'emplacement du château de Hautefeuille. L'église, bâtie par les libéralités de saint Louis, fut dédiée en 1262. Un incendie l'ayant consumée en 1580, on la rebâtit de 1582 à 1606. Le cloître fut construit de 1673 à 1683. Ce couvent a été supprimé en 1790, et démoli quelques années après. On a construit, en 1834, sur son emplacement et sur le jardin, l'hôpital clinique de l'Ecole de Médecine, ainsi que les pavillons de dissection. Ce couvent avait donné son nom à la rue et à la place de l'Ecole de Médecine ; il était connu aussi sous le nom de Grand Couvent de l'Observance de Saint-François. Les religieux qui l'habitaient étaient nommés Cordeliers, parce qu'ils portaient une ceinture de corde.

Les Cordelières, dont le couvent avait été fondé par la reine Marguerite, femme de saint Louis, étaient établies rue de Lourcine, n° 95 (XIIe arrond.).

Sainte-Croix (9e arrond.), rue de la Vieille-Draperie, au coin oriental de la rue Sainte-Croix.

L'origine de cette église est un peu obscure ; on croit qu'elle était une dépendance du monastère Saint-Eloi, et qu'elle tirait son nom de quelques morceaux de la vraie croix que saint Eloi aura pu avoir en

échange de ses travaux, et qu'il aura ensuite déposés dans un des oratoires que renfermait son monastère. Au XIIe siècle, elle fut dédiée à saint Hildevert, et un bâtiment qui en dépendait fut alors changé en hôpital pour les frénétiques et les épileptiques. Elle fut érigée en paroisse en 1107, et rebâtie de 1450 à 1529. Elle a été démolie en 1797.

On comptait à Paris quatre communautés de Filles de la Croix. La première, fondée en 1641, rue de Charonne, n° 86 ; la deuxième, fondée en 1643, impasse Guéménée, n° 4 ; la troisième, en 1656, sur l'emplacement du Petit-Séjour d'Orléans, rue d'Orléans Saint-Marcel, n° 11 ; la quatrième, enfin, en 1664, rue des Barrés, n° 14. Toutes ces maisons religieuses et leurs dépendances furent supprimées en 1790.

Les Chanoines de Sainte-Croix de la Bretonnerie (7e arrond.), rue Sainte-Croix de la Bretonnerie, nos 39 et 41.

Ces religieux avaient été institués, en 1211, à Clairlieu, par Théodore de Celles, chanoine de Liége. Comme ils passaient leur vie à méditer sur les mystères de la croix de Jésus-Christ, on les appelait *cruciferi*, *cruce signati*, *croisiers*, *porte-croix*, *fratres de sancta Cruce*. Saint Louis les engagea à venir s'établir à Paris, et leur donna, en 1258, la maison de l'ancienne monnaie du roi, située rue de la Bretonnerie, dont ils prirent leur surnom. Ils ont été supprimés en 1790.

Saint-Denis de la Châtre (Cité, IXe arrond.), rue de la Lanterne, au coin septentrional de la rue du Haut-Moulin.

Cette église existait déjà au commencement du XIe siècle ; elle fut reconstruite au XIVe, sous le nom de Prieuré de Saint-Denis de la Châtre, et démolie en 1810. Sur l'emplacement qu'elle occupait, ainsi que sur celui de ses dépendances, on a élevé plusieurs maisons, et pratiqué l'ouverture du quai septentrional de la Cité, nommé quai Napoléon. Le pavé de cette église était beaucoup plus bas que le pavé extérieur.

Saint-Denis du Pas (Cité, 9e arrond.), au chevet de Notre-Dame.

L'origine de sa fondation est inconnue, elle existait déjà avant le XIIe siècle. En 1749, on y réunit saint Jean le Rond, et elle devint paroisse du cloître Notre-Dame, sous le nom de Saint-Denis et Saint-Jean-Baptiste : elle a été démolie vers la fin du XVIIIe siècle. M. de Launoy croyait que saint Denis avait souffert le martyre en ce lieu, et que le mot *passus* ne signifiait autre chose que *passio*, souffrance, de sorte que ce titre de Saint-Denis du Pas aurait signifié Saint-Denis de la Passion. L'abbé Lebeuf combat cette opinion par d'assez bonnes raisons, et ajoute que cette église a pu être nommée ainsi à cause de son peu de distance de la cathédrale, selon l'usage du moyen âge, rapporté par Ducange, d'appeler en général *passus* tous les passages étroits. Cette église avait dix bénéficiers qui portaient le titre de chanoines de Saint-Denis du Pas.

Saint-Denis du Saint-Sacrement (8e ar-

rond.), rue Saint-Louis, n° 50, au Marais.

Cette église a été commencée en 1826, d'après les dessins de M. Godde, architecte, sur l'emplacement de la chapelle des Filles du Saint-Sacrement, dont le couvent avait été bâti en 1684, sur le terrain qu'occupait l'hôtel habité par Turenne. Ce monument a été livré au culte le jour de Pâques 1835.

Sainte-Elisabeth (6e arrond.) rue du Temple, n° 107

Cette église, bâtie de 1628 à 1630, était celle du couvent des religieuses de Sainte-Elisabeth, du tiers ordre de Saint-François, qui s'établirent à Paris au commencement du XVIIe siècle, et qui furent supprimées en 1790. L'église a été rendue au culte en 1803, et restaurée en 1835. C'est la seconde succursale de Saint-Nicolas des Champs.

Chapelle Saint-Eloi (6e arrond.), rue des Orfèvres, n° 4.

Cette chapelle avait été construite, pour la première fois, en 1399, par les orfévres. Celle dont il existe encore une partie a été construite de 1550 à 1566, sur les dessins de Philibert de Lorme, elle a été supprimée en 1786. On y voyait quelques figures de Germain Pilon, qui étaient très-estimées. On ignore ce qu'elles sont devenues depuis la destruction de ce monument, dont une partie a servi à l'agrandissement du Grenier à sel, tandis que l'autre était changée en maison particulière.

Saint-Etienne des Grès, église célèbre avant la révolution, par son image miraculeuse de la sainte Vierge. Cette image a été solennellement transférée, en 1830, dans l'église des Dames de Saint-Thomas de Villeneuve, de la rue de Sèvres. *Voy.* SAINT-THOMAS *de Villeneuve.*

Saint-Etienne du Mont. — M. l'abbé Faudet, curé de cette paroisse, a publié, dans les *Eglises de Paris*, l'article suivant qu'on lira sans doute avec intérêt.

Il est remarquable, dit-il, que tous les anciens auteurs, historiens ou archéologues s'accordent à déclarer qu'on ne sait rien de certain sur l'église de Saint-Etienne du Mont, et pourtant, en y regardant de près, en étudiant avec soin ce qu'ils en ont écrit, en rassemblant, en coordonnant les renseignements qu'ils en fournissent pour ainsi dire à leur insu, on parvient à reconnaître que cette origine est d'autant plus glorieuse et vénérable qu'elle se rattache, d'une part au berceau de la monarchie française, et de l'autre à l'histoire de la célèbre patronne de Paris. Il nous a donc paru convenable, même nécessaire, de jeter d'abord un rapide coup d'œil sur ces temps mémorables ; ils nous aideront peut-être à soulever l'espèce de voile qui semble couvrir l'époque positive de la fondation de Saint-Etienne du Mont, en tant qu'église paroissiale, sous son titre actuel.

Par la conversion de Clovis le christianisme eut raison de l'idolâtrie des Francs, et des erreurs plus dangereuses encore, sous certains rapports de l'arianisme, implanté dans les Gaules par les Visigoths. Ce double triomphe de la foi marque le point de départ de notre nationalité, assise dès lors sur le principe impérissable de l'unité catholique, source féconde où notre moderne civilisation a puisé ses plus purs élément. Un auteur fameux du dernier siècle, Gibbon, tout hostile qu'il est au catholicisme, n'a pu s'empêcher de constater ce fait remarquable (1). Aussi, malgré les fractionnements passagers qui eurent lieu sous les rois de la première et de la seconde dynastie, malgré les usurpations de la grande féodalité, la France a-t-elle toujours vu heureusement prévaloir son unité fondamentale, favorisée qu'elle est d'ailleurs par sa position géographique et par d'autres circonstances, qu'il n'entre pas dans notre sujet d'examiner.

On sait que c'est particulièrement aux efforts réunis de saint Remi, évêque de Reims, de sainte Geneviève et de sainte Clotilde, épouse de Clovis, que l'honneur de la conversion de ce prince est due. C'est là un des plus éminents services que ces illustres personnages aient rendus au pays... Il est vrai que le pays, alors reconnaissant, à justes titres, leur a élevé des autels. Nous venons de nommer sainte Geneviève : que de choses admirables, même au point de vue purement humain, nous aurions à rappeler, si notre cadre comportait le développement de tous les actes de sa vie : car elle aussi se trouve mêlée aux événements de son siècle; elle aussi exerce sur eux sa part de salutaire influence, à ce point que cette influence s'étend jusqu'aux délibérations du *conventicula civium*, ou assemblée des citoyens de Lutèce (2). On voit, en effet, Geneviève figurer sur le premier plan du tableau animé que présentait alors la cité parisienne, émue par les craintes que produit l'approche d'Attila. Seule, calme et confiante, au milieu de l'agitation générale, elle annonce hautement que celui qui ose se dire *la terreur de l'univers et le fléau de Dieu* (*metus orbis et flagellum Dei*), ne pénètrera point dans la future capitale du royaume très-chrétien. Mais Clovis, non encore soumis à la loi du Christ, bloque la ville, espérant la réduire par la famine. La disette commence à se faire sentir, la population murmure, Geneviève devient l'objet de ses aveugles préventions, des cris de mort se font entendre contre elle, elle est menacée d'être jetée dans la Seine... Dans ce péril imminent, à quoi va-t-elle se résoudre ? Elle sait que les Francs n'occupent point les cités champenoises, baignées par les eaux de la Seine ; elle s'y rend en toute hâte avec douze grosses barques, dont elle dirige la marche avec autant de résolu-

(1) *Hist. de la décad. de l'emp. rom.*, ch. 38.

(2) Pouvoir municipal organisé en l'absence des magistrats romains qui avaient pris la fuite, et dont le principe politique était fondé sur le célèbre *Traitatus-armorico-catholique* des cités du centre des Gaules, confédérées dans le but de se délivrer de la domination oppressive du gouvernement des empereurs d'Occident et de repousser l'invasion des nouveaux conquérants, celle surtout des peuples infectés de l'hérésie arienne.

tion que d'habileté, et elle les ramène chargées de blé qu'elle distribue libéralement à tous ceux de ses concitoyens qui en ont besoin, et surtout aux classes les plus nécessiteuses. Ainsi fut réalisée la parole prophétique de saint Germain d'Auxerre, qui visita Geneviève, encore enfant, chez ses parents à Nanterre : *Cette jeune fille*, dit-il, après l'avoir interrogée, *sera grande devant Dieu et devant les hommes.*

Geneviève, que la tradition qualifie du modeste titre de bergère, parce qu'elle était occupée dans son enfance à faire paître les troupeaux de son père, possédait des biens assez considérables, car son plus ancien biographe, auteur contemporain, qu'on croit être le prêtre Genesius, assure qu'elle fit bâtir une église en l'honneur de saint Denis, premier évêque de Paris; que de plus elle pourvoyait aux besoins d'une congrégation de vierges, fondée par elle; que par ses soins, les malades indigents et les pauvres infirmes, ou non, étaient secourus, le tout avec ses propres ressources (1).

La noble conduite de Geneviève, que rehaussait la pratique des plus éminentes vertus chrétiennes, lui acquirent la profonde vénération de Clovis, devenu catholique. Ce prince lui en donna une preuve éclatante en l'an 507. Il venait de décider que Paris serait la capitale du royaume des Francs, et il se disposait à partir pour aller combattre les Visigoths en Aquitaine, lorsque Geneviève l'ayant engagé à élever un temple sur le mont *Lucoticius*, sous l'invocation de saint Pierre et de saint Paul, il s'empressa de déférer à sa demande. Sainte Clotilde, pendant l'absence de son royal époux, en fit commencer les constructions, sur cette haute colline, au sud-est de la ville, tout près d'un ancien cimetière. Elles furent continuées par ses ordres, et quoiqu'elles ne fussent point encore terminées à la mort de Clovis, survenue le 26 novembre de l'an 511, c'est-à-dire peu après son retour du concile d'Orléans, on l'inhuma dans l'ancien caveau placé un peu au-dessous du chœur de la nouvelle église. La tradition considérait ce souterrain comme un lieu où les premiers chrétiens s'assemblaient secrètement pendant les persécutions, pour vaquer en sûreté aux saints exercices du culte (2). Il paraît même qu'il y avait là une chapelle dédiée aux deux grands apôtres, avant qu'il fût question de leur ériger une basilique. Geneviève, elle-même étant décédée le 3 janvier suivant de l'an 512, âgée de quatre-vingt-neuf ans, on mit son cercueil au pied de celui de Clovis. L'auteur précité de sa vie, l'ayant visité en 530, dit qu'il était en pierre, et qu'une grille de bois l'entourait. Les Parisiens, objets de sa sollicitude tant spirituelle que temporelle, durant le cours de sa longue carrière, accouraient en foule au tombeau de leur protec-

(1) Apud Bollandum, t. I, sous le 3 janvier. — *Voy.* aussi l'édition publiée, en 1697, par le P. Charpentier.

(2) Rabel, *Chroniq. et antiq. de Paris*, p. 11 ; — Dom Dubreul, *Hist. des antiq. de Paris*, p. 120.

trice, et *plusieurs guérisons miraculeuses prouvèrent qu'elle veillait toujours à leur bonheur* (1). D'autres saints ou illustres personnages eurent également leur sépulture en ce même lieu : sainte Clotilde, la femme d'Amalaric, roi visigoth d'Espagne, sa fille; sainte Aude, vierge, compagne de sainte Geneviève; Thibaud, fils de Theodebert, roi d'Austrasie; Gontran, fils de Clodomir, roi d'Orléans et de Bourgogne en partie; saint Prudent et saint Céran, évêques de Paris. La basilique, terminée en 520, fut solennellement dédiée par saint Remi, et, dès les premières années du IXe siècle, on la voit connue et désignée sous le nom de Sainte-Geneviève (2), quoique saint Pierre et saint Paul en soient toujours restés les titulaires (3). A cette époque commencent les incursions des Normands; ils avaient paru aux embouchures de la Seine, en l'an 820, mais ce n'est qu'en 841 qu'ils entrèrent à Paris. Aux premiers bruits de leur approche, le tombeau de la vierge de Nanterre fut ouvert, et ses précieuses reliques déposées dans un coffre de bois recouvert de quelques feuilles d'argent (4), que l'on transporta à Athis, et de là à Draveil. On rapporta ce coffre à l'église de la sainte en 846. Brûlée par ces barbares, en 857 (5), ainsi que presque toutes les églises des faubourgs, la châsse de bois n'y fut réintégrée qu'en 891, après être restée cachée pendant environ quarante-cinq ans. Le sentiment de terreur qu'ils avaient inspiré prit un caractère pour ainsi dire traditionnel; car, s'il faut en croire un auteur du XVIe siècle, *les religieux de saincte Geneviefve*, de son temps étaient encore dans l'usage *d'intercaler entre leurs prières ecclésiastiques ceste-cy :* A FURORE NORMANORUM LIBERA NOS, DOMINE (6). Les Parisiens alors délivrés pour toujours de la crainte ou du moins des insultes *de ces brigands trop formidables, jouirent enfin de la paix* (7). Alors aussi le clos de sainte Geneviève commençant à se peupler, le service paroissial pour les laïques qui vinrent y demeurer, se fit à l'autel de Notre-Dame, dans la crypte ou chapelle souterraine (8).

(1) Viallon (chan. régul. de Sainte-Geneviève), *Hist. de Clovis*, p. 483.

(2) Sauval, *Hist. des antiq. de Paris*, t. I, p. 262; — Dom Toussaint Duplessis, *Nouv. ann. de Paris*, p. 132.

(3) Viallon, p. 485.

(4) Ce n'est qu'au XIIIe siècle que fut contruite la grande et magnifique châsse de vermeil, d'un travail gothique et couverte de pierreries dues à la libéralité de nos rois. Plusieurs historiens l'attribuent faussement à saint Eloi. Ce saint avait seulement orné le tombeau de sainte Geneviève d'ouvrages d'orfèvrerie, c'est-à-dire de rinceaux d'or et d'argent qui formaient au-dessus de ce monument une espèce de petit édifice qu'on a pris pour une châsse. Saint Victor, *Tableau pittoresque de Paris*, t. III de l'édit. in-4°, p. 304.

(5) Duplessis, p. 146; — Dom Félibien, *Hist. de la ville de Paris*, t. I, p. 87.

(6) Corrozet, *Antiq. et singul. de Paris*, p. 46.

(7) Duplessis, p. 186.

(8) Sauval, ouv. cité, t. I, p. 387; — Piganiol de

Robert le Pieux répara et fit couvrir la basilique délabrée en l'an 1000 (1), mais il ne toucha point aux murs; en sorte que, vers la fin du XII^e^ siècle, elle menaçait ruine. « Etienne de Tournay, abbé de cette maison, en 1170, entreprit de la reconstruire et de la voûter. Comme elle était au plein pied de la basse église, enterrée et, par conséquent, malsaine, il en éleva le terrain et la nef en la voûtant, et fit une église basse du chevet de l'ancienne. C'est alors qu'on transporta le tombeau de Clovis dans la haute église, pour le placer au milieu du chœur, de même que la châsse de sainte Geneviève ; on laissa le premier cercueil de celle-ci dans l'église basse (2). » Ainsi, l'antique caveau qui avait reçu les dépouilles mortelles de la grande sainte et qui prit ultérieurement le nom de chapelle de Notre-Dame, ayant été agrandi par la voussure de l'ancien édifice auquel il était contigu, s'appela désormais église basse. Or, il est évident que Saint-Étienne du Mont doit son origine à cette même basse église. Mais aucun historien ne fait connaître les époques pas plus que les motifs qui déterminèrent l'adoption des divers vocables, sous lesquels on l'a successivement désignée. Il est probable que lorsqu'on exécuta les réparations ordonnées par le roi Robert, outre l'autel élevé à la sainte Vierge, dans la chapelle basse qui y existait déjà, on en consacra un autre à saint Jean l'évangéliste, c'est-à-dire au *disciple bien-aimé*, à celui des apôtres à qui Jésus-Christ, du haut de la croix, recommanda sa mère, en lui disant qu'elle serait aussi la sienne, et qu'il devait, lui, en être le fils (3). L'association de leur culte en un même lieu aura donc paru toute naturelle et parfaitement logique. Cette circonstance expliquerait très-bien le vocable de Saint-Jean du Mont qu'on voit donner à l'église basse, concurremment avec celui de Notre-Dame, jusqu'au temps d'Etienne de Tournay, dont il vient d'être parlé, temps auquel il faut rapporter son érection en église paroissiale. La preuve s'en déduit d'un fait inaperçu de tous ceux qui, après dom Félibien, se sont occupés de cette question : c'est que sous l'épiscopat de Maurice de Sully, environ l'an 1180, le curé de la nouvelle paroisse, qualifié de chapelain de sainte Geneviève, *capellanus sanctæ Genovefæ*, se nommait Barthélemy ; ce titulaire de la cure est le plus ancien que l'on connaisse (4). » Cette paroisse acquit en peu de temps une très-grande importance par le mouvement de la population qui se portait sur son territoire, surtout depuis qu'en l'an 1190 la nouvelle enceinte, ordonnée par le roi Philippe Auguste, en eut renfermé une partie dans la ville : c'est alors que l'évêque, Eudes de Sully, voulut la soumettre à la juridiction

la Force, *Descrip. historiq. de Paris*, t. VI, p. 106 ; — Saint Victor, ouv. cité, t. III, p. 509, etc., etc.

(1) Viallon, p. 485.
(2) Le même, p. 486.
(3) Saint Jean, évang. ch. XIX, v. 26-27.
(4) Félibien, t. I, p. 234.

de l'ordinaire diocésain. L'abbé de Sainte-Geneviève lui contestait ce droit, en alléguant la possession immémoriale de celui de sa maison sur l'église, qui d'ailleurs n'était qu'une dépendance de l'église canoniale. L'intervention du pape Innocent III fit cesser le conflit, qui se termina par une transaction du mois de juin 1202. Il fut convenu entre les parties, qu'à l'avenir les droits épiscopaux seraient exercés par l'évêque, qu'il nommerait à la cure les sujets que l'abbé lui présenterait, lesquels, fussent-ils chanoines réguliers, auraient charge d'âmes ; mais qu'il ne pourrait bâtir aucune église ou chapelle dans le bourg sans le consentement des chanoines, et ceux-ci, de leur côté, sans celui de l'évêque.

L'évêque annexa par donation, à la nouvelle paroisse, le terrain d'une vigne qu'il possédait dans le Clos-Bruneau, où l'on commençait à bâtir. De son côté, l'abbé, pour cimenter cet accord et prévenir tout litige ultérieur, céda au prélat la cure de l'église Sainte-Geneviève la Petite, dite aussi des Ardents, représentée plus tard par celle de Saint-Germain le Vieux, dans la Cité, ainsi que la prébende ou vicairie dont jouissait sa maison à la cathédrale. A la même époque, les chanoines donnèrent à Mathieu de Montmorency le fief du Clos-Mauvoisin, dont ils étaient propriétaires, à condition que ceux qui viendraient l'habiter feraient partie de la paroisse. C'est sur le premier de ces clos que furent ouvertes les rues Saint-Jean de Latran, Saint-Jean de Beauvais, Saint-Hilaire, Chartière ; et sur l'autre, les rues Saint-Julien le Pauvre, du Fouare, des Rats, des Trois-Portes, de la Bûcherie, Galande, etc.

L'érection en paroisse de l'église basse, lors de la reconstruction de la vieille basilique de Saint-Pierre et Saint-Paul, appelée ensuite Sainte-Geneviève, nous semble donc assez bien constatée par ce qui précède. Il reste à établir que le vocable de Saint-Etienne du Mont date de la même époque.

Personne n'ignore qu'Etienne, dont le nom hébreu *Cheliel* a sa synonymie dans le mot *Stephanos*, qui signifie triomphe et couronne, est, en effet, le premier qui ait triomphé des ennemis de la foi, en recevant la couronne immortelle de la sainteté, par le martyre, neuf mois après la passion du Sauveur. Elu premier diacre, quoique le plus jeune parmi les sept, qui, à la seconde assemblée (ou deuxième concile) des apôtres, tenue à Jérusalem, en l'an 33 de l'ère chrétienne, furent préposés à la surveillance des distributions aux pauvres, à peine eut-il reçu l'imposition des mains, qu'il s'appliqua avec un zèle aussi ardent que sincère, à publier le grand fait de la rédemption spirituelle et sociale du genre humain, par l'incarnation, la mort et la résurrection du Fils de Dieu. Les scribes de la synagogue, irrités de ce qu'en discutant avec Étienne *ils ne pouvaient résister à la sagesse et à l'esprit qui parlaient en lui, subornèrent des témoins pour l'accuser d'avoir blasphémé contre*

Dieu et Moïse, contre la loi et le saint lieu. Traduit devant le sanhédrin, tribunal suprême des Israélites, le grand prêtre, après lecture de son réquisitoire, lui permit de présenter ses moyens de défense. Etienne commença par exposer la doctrine de son divin maître ; il chercha ensuite à dissiper les préventions de ses adversaires. Mais les murmures sourds qui avaient accueilli la première partie de son discours, éclatèrent avec une violence qui lui fit comprendre que c'était un parti pris d'opprimer la manifestation des vérités qu'il voulait faire entendre. Il n'insista plus, il se tut un instant pour se recueillir, les yeux tournés vers le ciel ; puis, sortant tout à coup de l'extase à laquelle il avait été livré, il lance sur ses juges ces paroles courageuses autant qu'incisives : *Têtes dures, oreilles et cœurs incirconcis, vous repoussez obstinément l'Esprit-Saint ! ainsi ont fait vos pères... Est-il un prophète qu'ils n'aient persécuté ? n'ont-ils pas mis à mort tous ceux qui prédisaient l'avénement du Juste, et jusqu'à son précurseur ?.... Quant à vous, vous avez dépassé vos pères ; oui, vous les avez dépassés en iniquité, vous avez été les meurtriers du Christ lui-même, vous avez trempé vos mains homicides dans son sang innocent* (1) ! L'effet de cette vigoureuse péroraison ne pouvait être douteux. Etienne fut condamné à être lapidé. On l'inhuma pieusement par les soins du docteur Gamaliel, celui-là même qui avait instruit saint Paul, dans un champ qu'il possédait au territoire de la petite ville de Caphargamala, non loin de Jérusalem. Le tombeau du saint martyr fut découvert en 415, et ses reliques transférées dans une église du mont de Sion. Transportées ensuite dans un temple que l'impératrice Eudoxie, femme de Théodose le Jeune, fit bâtir sous son invocation, en 445, sur le chemin du Cédar, où il avait été lapidé, et qui fut dédiée en 460 ; ces reliques se répandirent bientôt, ainsi que son culte, dans toute la chrétienté. A la fin de ce même siècle, neuf basiliques ou églises étaient déjà érigées sous son vocable, à Constantinople. L'une de ces basiliques, celle que fit construire sainte Pulchérie, sœur de Théodose et femme de l'empereur Arcadius devint célèbre par le privilége qu'elle obtint de servir au couronnement des empereurs et des impératrices d'Orient. Le culte de saint Etienne était établi en France dès le milieu du VI^e^ siècle, et c'est par saint Grégoire de Tours que nous l'apprenons, car il y avait dans sa ville épiscopale une chapelle qui en portait le nom et qui passait pour ancienne ; enfin, avant 89, douze cathédrales, un nombre considérable de collégiales, succursales, monastiques ou autres, étaient dédiées de même. Il y en avait deux à Paris, dès le VII^e^ siècle : celle de Saint-Etienne *le Vieux*, et celle de Saint-Etienne des Grecs, *vulgo* des Grès.

Si l'on considère maintenant qu'Etienne

(1) *Act. des apôtres*, chap. VI, v. 10, 11, 13, 51, 52, 53.

de Tournay avait l'illustre martyr pour patron particulier, on comprendra l'importance qu'il dût attacher à l'introduction de son culte, dans une église dont il pouvait se regarder en quelque sorte comme le second fondateur. Il existe au surplus un témoignage historique qui lève tous les doutes à cet égard ; c'est celui d'un auteur contemporain d'Étienne de Tournay ; nous allons le reproduire. Guillaume Lebreton, chapelain de Philippe-Auguste, qui écrivait, en 1220, la continuation de l'histoire de ce prince, commencée par son médecin, nommé Ricord, dit en termes exprès : la maison de l'aumônerie est située devant l'église de Saint-Étienne du Mont : *Domus eleemosynæ ante ecclesiam sancti Stephani de Monte* (1). Or, cette dénomination n'a pu être notoirement connue et consacrée dans l'usage que par un certain laps de temps qui, évidemment, nous reporte à celui plus haut assigné, c'est-à-dire entre 1170 et 1180. Mais, pourrait-on objecter, pour qu'Etienne de Tournay pût canoniquement imposer à son église le vocable de son patron, il fallait y déposer une portion quelconque des reliques du saint ; nous en convenons. Aussi, l'abbé Lebeuf (*Histoire du diocèse de Paris*, t. II, p. 295), dont nous avons adopté l'opinion dans notre notice sur cette paroisse et sur les monuments anciens et modernes que renferme son territoire, pense-t-il, avec raison, que l'évêque de Paris *dut donner quelques fragments des reliques du premier martyr, quand on démolit* (vers l'époque dont il s'agit) *l'ancienne basilique de Saint-Etienne le Vieux*, dans l'île de la Cité, *alors église métropolitaine*, ou qu'on y transféra ceux que possédait l'abbaye de Sainte-Geneviève (2).

Nous avons dit que la nouvelle enceinte de Paris, ordonnée par Philippe-Auguste, fit affluer la population au bourg du Mont, qui prit alors le nom de Sainte-Geneviève ; ce fut au point que bientôt l'église basse ne suffisant plus pour contenir les fidèles de la paroisse de Saint-Etienne, il y eut nécessité d'en faire bâtir une autre. On la construisit en 1222 ou 1223, mais tellement adhérente à l'église de l'abbaye et dans une telle dépendance, qu'on ne pouvait y communiquer que par une porte percée dans le mur méridional de la maison. Cette communication intérieure existait là où se trouve la chapelle de Jésus-Christ au tombeau.

Les proportions de l'édifice furent établies, moins sur les besoins d'un avenir prochain, qui en auraient exigé de plus grandes, que sur les ressources actuelles du chapitre qui en fit les frais. Aussi arriva-t-il qu'il fallut s'occuper de son agrandissement en 1491, époque à laquelle le curé et les marguilliers de la paroisse demandèrent à l'abbé Philippe Cousin et aux chanoines de leur céder le vieux bâtiment situé derrière le

(1) Dom Bouquet, *Rec. des hist. de Fr.*, t. XVII, p. 775 ; — Dulaure, *Hist. de Paris*, t. II, éd. de 1857, p. 106.

(2) Prem. part., p. 12.

chevet de l'église, et qui avait autrefois servi d'infirmerie; cette demande ayant été accueillie, l'acte de cession fut signé le 9 février de la même année. Mais, comme les travaux ne commencèrent qu'en 1517, le même abbé concéda spontanément une seconde portion de terrain, sous l'*innocente* condition que la paroisse lui présenterait tous les ans, le 26 décembre, jour de la fête de saint Etienne, *une livre de bougie rouge* (1). L'aile de la nef, parallèle à l'ancienne église de Sainte-Geneviève, démolie en 1807, et dont l'emplacement est occupé par la rue Clovis, fut terminée en 1538, et la chapelle de la Communion ou des Charniers en 1606 seulement. On jeta les fondements du grand portail en 1610; le 2 août, la reine Marguerite de Valois, première femme de Henri IV, en posa la première pierre, sur laquelle on avait gravé ses armes, avec l'inscription suivante : *Deo favente S. Stephano deprecante; et auspiciis Margaretæ Valesiæ reginæ. Anno Domini* 1610. 2 *Augusti*. En 1624 les fonts baptismaux, qui étaient restés jusque-là dans la grande église, y furent transférés, et enfin, le 15 février 1626, François de Gondi, archevêque de Paris, consacra avec solennité l'église paroissiale de Saint-Etienne du Mont, considérablement agrandie, et telle qu'elle est aujourd'hui.

L'église de Saint-Etienne du Mont, considérée dans son ensemble, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, accuse une époque de transition, un mouvement de rénovation, une ère nouvelle; car son style, foncièrement formé de l'élément gothique, le rejette dans les détails, pour revêtir l'ornementation architecturale de la Renaissance. Cette combinaison peut être critiquée au point de vue de l'art; mais ici les deux genres, loin d'y être en lutte, comme on l'a écrit quelque part, s'y harmonisent avec un rare bonheur et impriment à l'édifice un caractère d'agréable originalité qui le rend digne d'attention, autant par ses heureux défauts que par ses incontestables beautés. « L'intérieur surtout est remarquable par la hardiesse des voûtes ogivales de la nef et des bas-côtés. L'architecte a remplacé les piliers massifs qui supportent ces voûtes par des colonnes qui paraîtraient trop grêles si elles n'étaient enveloppées vers le milieu par la belle galerie qui règne autour d'elles. Du sommet des colonnes naissent en faisceaux les arêtes de la voûte. Au milieu du transsept, ces arêtes forment une clef pendante ou fleuron de deux toises de saillie qu'on cite comme un des travaux les plus difficiles de ce genre, par la hardiesse de la pose et par l'exécution de ses sculptures. On s'accorde à regarder les orgues de Saint-Etienne comme les plus belles et les meilleures de Paris. L'autel, d'une grande richesse, formé entièrement de marbres choisis, a coûté 25,000 francs, que le zèle de la fabrique et la piété des fidèles eurent bientôt réunis. Il fut consacré le 27 mars 1806. Au-dessus de l'autel

(1) Dom Félibien, t. I, p. 234.

et de la gloire, qui le surmonte, est une grande châsse peu ancienne, qui renferme diverses reliques (1). »

Le jubé, qui date de 1600, et que supporte une voûte très-surbaissée, est une œuvre non moins hardie; ses deux escaliers à jour s'élèvent, en contournant par encorbellement le fût d'une colonne, avec tant de légèreté, qu'ils semblent portés en l'air et sans point d'appui jusqu'à la galerie dont il vient d'être parlé.

La belle chaire qu'on voit à droite de la grande nef et au-dessous du jubé, a été exécutée par Claude Lestocard, vers le milieu du XVII^e^ siècle, sur les dessins de Lahire. C'est un travail irréprochable par le soin avec lequel il est traité dans toutes ses parties : il est à panneaux séparés par des encadrements de très-bon goût, et dans lesquels sont figurées les Vertus chrétiennes; celui du centre représente Samson, symbole de la force morale de l'éloquence évangélique; l'abat-voix ou dais qui couronne la chaire est surmonté d'un ange, embouchant deux trompettes, comme pour appeler les fidèles à venir écouter la puissante parole de Dieu.

Cette église possède l'admirable groupe du célèbre sculpteur Germain Pilon, représentant Jésus-Christ au tombeau, les trois Marie, Nicodème et Joseph d'Arimathie. Elle conserve une partie des beaux vitraux qui, avant la révolution, décoraient toutes ses fenêtres, et dont la plupart avaient été peints par Jean Cousin et Nicolas Pinaigrier : « Les débris de ces vitraux ont été placés, en 1834, dans les chapelles des bas-côtés; les fragments les plus considérables se trouvent dans celle de Sainte-Geneviève. Le premier, vers l'autel, représente d'un côté la Cène de Jésus-Christ et la Pâque des juifs; de l'autre côté, le sacrilége qui amena la fondation du couvent nommé depuis les Carmes des Billettes (2), et au-dessus l'ange exterminant les premiers-nés en Egypte. Le second vitrail représente : 1° l'apparition des anges à Abraham; 2° le sacrifice d'Elie sur lequel vient de descendre le feu du ciel; et à côté, celui des prêtres de Baal qui priaient vainement leur Dieu de consumer la victime; 3° le saint sacrement entouré des symboles de l'ancien et du nouveau sacrifice; 4° le temple des juifs et une église chrétienne; 5° Jésus-Christ lavant les pieds à ses apôtres, et les prêtres de l'ancienne

(1) *Not. hist. sur Saint-Etienne du Mont*, p. 32.

(2) En 1291, le juif Jonathas ayant exercé d'horribles profanations sur une hostie consacrée qu'il s'était fait remettre par une femme, en échange gratuit de divers objets qu'il tenait en gage, fut brûlé par ordre de Philippe le Bel. On confisqua ses biens, et une partie de sa maison, située dans la rue des Billettes, devint une chapelle expiatoire. Peu de temps après, cette chapelle fut convertie en monastère des *Hospitaliers de la charité de Notre-Dame*, remplacés au XVII^e^ siècle par les Carmes réformés de l'observance de Rennes : la femme, nommée Bécatine, se convertit; on la baptisa, ainsi que ses deux enfants; sa fille entra dans le couvent des Filles-Die

loi faisant des ablutions dans le bassin d'airain, suivant l'usage constant de mettre en rapport les enseignements de l'Ancien et du Nouveau Testament. Enfin, dans le troisième, qui est un peu confus par suite des restaurations qu'on y a faites, on voit l'arche d'alliance, la pluie de la manne, et au bas Jésus-Christ apparaissant au souverain pontifé. Dans la partie du vitrail caché par le tombeau de sainte Geneviève (dont il va être parlé), on reconnaît un fragment représentant le Sauveur adoré sur la croix, sous la forme du serpent d'airain, *grand sujet, d'un goût exquis de dessin et d'un merveilleux détail*, dessiné par le célèbre Jean Cousin ou par un de ses meilleurs élèves, sur ses cartons (1).» L'espace dans lequel nous sommes obligé de nous circonscrire, ne nous permet pas de donner ici la description des autres vitraux, tous fort curieux et fort beaux. Elle possède de plus deux tableaux votifs, que les échevins de Paris offrirent à l'ancienne église de Sainte-Geneviève : l'un pour la cessation du grand froid de 1709, par Detroy père, et l'autre à l'occasion de la disette qui affligea la capitale en 1725, par Detroy fils, selon nous, et selon Dulaure, par Largilière. Parmi les tableaux modernes qui ont été donnés par la ville, on distingue une *Prédication de saint Etienne*, par M. Abel de Pujol; *Sainte Geneviève en prière pour détourner un orage; la Charité*, par M. Laitié; *la Mort de la sainte Vierge*, par M. Caminade.

Mais le monument le plus précieux dont l'église de Saint-Etienne du Mont se glorifie à juste titre d'être dépositaire, est l'antique tombeau en pierre où la grande patronne de Paris fut inhumée en l'an 512. Il est placé dans une chapelle consacrée à son culte, à droite du chœur. C'est par les soins du respectable de Voisins, qui en était curé, en 1802, que l'on y transféra le vénérable monument. Voici l'acte qui en constate l'authenticité.

« Nous, Claude ROUSSELET, ancien abbé de Sainte-Geneviève, supérieur général de la Congrégation de France, et nous, anciens chanoines réguliers desdites abbaye et congrégation ;

« En considération du dessein à nous manifesté par François-Amable de VOISINS, curé de la paroisse de Saint-Etienne du Mont, à Paris, de rétablir dans l'église paroissiale de Saint-Etienne le culte solennel qu'on rendait dans notre abbatiale à sainte Geneviève, patronne de la ville de Paris ; du désir qu'il aurait, pour ranimer la dévotion des fidèles envers cette sainte, de transférer dans ladite église paroissiale et exposer de nouveau à la vénération publique le tombeau de sainte Geneviève ; et sur la demande qu'il nous a faite de donner par notre témoignage le degré d'authenticité nécessaire à ce monument, afin d'en perpétuer la mémoire; voulant seconder autant qu'il est en nous ses pieux desseins, certifions, attestons et déclarons à qui il appartient :

« Que le tombeau qu'on voyait autrefois dans la chapelle souterraine de l'église abbatiale, était, depuis un temps immémorial, l'objet de la vénération des fidèles ; que ce monument n'était pas une simple désignation de l'endroit où sainte Geneviève avait été inhumée, puisqu'il est constant qu'elle le fut dans un autre lieu, quoique peu éloigné; mais que la pièce principale dont il était composé était une pierre qui fermait la partie inférieure de la tombe dans laquelle ses ossements avaient été renfermés, avant que d'être déposés dans la châsse, qui se voyait encore à la révolution; que cette pierre, exposée à découvert pendant des siècles, courant risque d'être entièrement détruite par la dévotion des fidèles qui en détachaient des morceaux avec des outils pour les conserver comme de précieuses reliques, on fit une construction plus élevée qu'on revêtit de marbres, et elle se trouva ainsi à couvert; enfin, que cette pierre et autres objets réunis dans le même massif, méritant la même vénération, doivent être tenus pour aussi précieux que par le passé, puisqu'il résulte du procès verbal de la reconnaissance et de la démolition de ce monument, en date du 8 novembre 1803, que les marbres seuls en ont été enlevés.

« En foi de quoi nous avons signé le présent certificat. A Paris, 15 décembre 1803.

« Signé : Claude Rousselet, ancien abbé de Sainte-Geneviève, Montmarthin, Champion, Bizet, Hémin et Vialon, anciens chanoines réguliers.

« Collationné, certifié conforme à l'original déposé aux archives de l'archevêché de Paris, et délivré par moi, soussigné, secrétaire dudit archevêché, sous le sceau de son Eminence Monseigneur l'archevêque de Paris.

« Paris, le 20 décembre 1803 (28 frimaire an XII de la République).

« Signé Buée, secrétaire. »

Le résumé de cet acte est gravé sur une table de marbre noir, fixée contre l'un des piliers de la chapelle de Sainte-Geneviève. Une seconde inscription atteste que saint Eloi avait orné le tombeau de la sainte, avant que ses reliques en eussent été retirées, pour être mises dans une châsse (au IXe siècle), et que ce fut par les soins du cardinal de Larochefoucauld, abbé de la congrégation, sous Louis XIII, que ce monument avait été restauré.

Parmi les personnages illustres qui ont été inhumés dans l'église, on remarque Eustache Lesueur, à bon droit surnommé le Raphaël français ; le célèbre botaniste Tournefort; Claude Perrault, auteur de la façade du Louvre ; Antoine Lemaistre et Isaac Lemaistre de Sacy, dont les restes mortels y furent transportés, ainsi que ceux de Racine, lors de la suppression du monastère de Port-Royal, en 1710; et Pascal. Quelques autres paroissiens beaucoup moins notables y ont également leur sépulture. On trouve

(1) *Not. hist. sur Saint-Etienne du Mont*, p. 37, 38 et 39.

au nombre de ces derniers un chirurgien qui paraît avoir eu une certaine réputation de son temps, nommé Nicolas Thognet, mort en 1642, dont le mérite n'est aujourd'hui connu, dit Piganiol de la Force, que par l'inscription emphatique qui avait été gravée sur son tombeau, derrière la chaire. Voici cette pièce aussi curieuse par son objet que par sa forme :

« Passant, qui que tu sois, arrête, et considère
Qui gist sous ce tombeau :
Tu sauras que THOGNET par un secret mystère,
Ce monde abandonna pour en prendre un plus beau.
Son art et son savoir garantissaient les hommes
Bien souvent de mourir.
Mortels, pensez à vous, dans le siècle où nous [sommes ;
Puisque THOGNET n'est plus, qui pourra vous guérir? »

Décidément, notre époque n'a pas inventé, comme on le voit, la légende mortuaire, confectionnée à grand renfort de rimes boursouflées ; mais il faut lui rendre justice, elle imite avec habileté, et c'est quelque chose.

L'église de Saint-Etienne du Mont, outre son vocable spécial, est aujourd'hui honorée de celui de Sainte-Geneviève. La raison, tout le monde la connaît, elle est des plus déplorables..... la *patrie*, oubliant les immenses services que la Jeanne-d'Arc lutécienne, l'immortelle vierge de Nanterre, lui a rendus, a consacré son temple *aux grands hommes*, par la *reconnaissance*, alors qu'elle commettait ainsi un acte d'épouvantable ingratitude. Ce temple magnifique a reçu l'appellation mythologique de Panthéon... Quelle étrange anomalie ! chez des peuples polythéistes, cette dédicace nominalement collective se conçoit : A Rome, le Panthéon d'Agrippa avait une destination réelle, un but positif, mal dirigé, il est vrai mais il en avait un. On y sacrifiait à Jupiter, au plus grand des dieux, dont, après tout, le nom même rappelait par dérivation le sublime quadrilitère JeHoVaH (1). On y sacrifiait aussi aux divinités subalternes, on y pratiquait des cérémonies plus ou moins pompeuses... Et que se passe-t-il à celui de Paris ? Quel culte y exerce-t-on ? Où sont les ministres de ce culte imaginaire de la reconnaissance, qui n'existe que dans une phrase superbement clouée au-dessous d'un bas-relief dont nous ne dirons rien, et pour cause ?... Solitude pavée de marbre, ornée de portiques, de colonnades, de pilastres corinthiens, où règne le morne silence de la tombe ; où rien ne dit qu'au delà il y a quelque chose à espérer... la véritable et éternelle vie ! voilà ce qu'on en a fait. « Napoléon avait une pensée autrement élevée, quand il décrétait, en 1806, que le monument recevrait toujours les cendres des grands hommes, qu'il serait dédié comme église, et qu'un chapitre y célébrerait perpétuellement l'office, ainsi que le pratiquait le chapitre qu'il avait créé à Saint-Denis pour prier auprès des tombeaux des rois (1). »

(1) Saint Jérôme, épît. XIII, à Marcelle ; — Théodoret, quest. XV sur l'Exode ; — Le P. Souciet, *Dissert. sur les pass. diffic. de l'Ecriture*, passim ; — Le P. Lamy, *App. de la Bible*, liv. III, ch. 1 ; — L'abbé Mignot, *Mém. de l'Académie des Inscript.*, t. XXXVI et C.

Il semble qu'on ait voulu réaliser les tristes pressentiments d'un poëte qui, à l'époque où l'architecte Soufflot travaillait à la construction de l'édifice, fit circuler les vers suivants dans Paris :

Templum augustum, ingens, regina assurgit in urbe,
Urbe et patrona virgine digna domus.
Tarda nimis pietas, vanos moliris honores !
Non sunt hæc cœptis tempora digna tuis ;
Ante Deo in summa quam templum erexeris urbe,
Impietas templis, tollet et urbe Deum.

« La reine des cités, qui se glorifie d'avoir Geneviève pour patronne, lui élève un temple auguste, une basilique digne enfin de cette vierge célèbre... Piété tardive, vains honneurs d'un siècle indigne de les décerner... Hélas ! peut-être avant que l'œuvre soit terminée, l'impiété aura exclu Dieu lui-même du temple et de la cité. »

Communauté des Eudistes (12e arrond.), rue des Postes, n° 20.

Ces religieux établis à Paris en 1671, près Saint-Josse, ensuite Cour du Palais, où ils desservaient la basse Sainte-Chapelle, prirent possession, en 1727, de leur maison de la rue des Postes, et ils furent supprimés en 1790. Cette communauté était destinée surtout à la direction des séminaires et aux missions.

Saint-Eustache (2). — Au milieu d'une foule de monuments pour lesquels aujourd'hui l'admiration est unanime, l'église de Saint-Eustache, le seul chef-d'œuvre peut-être qui soit le produit d'une époque de transition, a vu bien souvent contester son mérite, et s'est vu bien souvent en butte aux attaques à la fois les plus violentes et les plus déraisonnables, avant de jouir de cette gloire qu'enfin aujourd'hui personne ne songe à contester. Nous ne voulons pas donner d'autre preuve de ces attaques que le jugement prononcé par un homme recommandable pourtant, mais entraîné par l'engouement de son époque pour l'art grec à nier le mérite de notre architecture gothique. Ne pouvant pardonner à Saint-Eustache de ne devoir qu'aux souvenirs de cette dernière école ce caractère de grandeur, cette élégance sévère qui seuls conviennent au christianisme, à l'élévation de ses dogmes et à la magnificence de ses cérémonies, Germain Brice, car c'est lui que nous citons, s'exprime ainsi :

« Les voûtes de Saint-Eustache sont élevées, et l'on peut dire que l'on n'a rien négligé pour la perfection de cet ouvrage, que la chose principale, à savoir, le dessin et la régularité, qui y sont très-mal traités. L'architecte y a fait paraître une horrible confusion du gothique et de l'antique, et a tellement corrompu et massacré l'un et l'autre, pour ainsi dire, qu'on n'y peut rien décou-

(1) *Not. hist.*, p. 79.

(2) Cette intéressante notice est due à M. Auguste Pâris, qui l'avait publiée, en 1845, dans les *Eglises de Paris.*

vrir de régulier et de supportable; ce qui fait que l'on doit plaindre avec raison la grande dépense que l'on a faite dans cette fabrique, sous la conduite du misérable maçon qui en a donné les dessins. »

Il faut avouer que la passion la plus ardente et la plus exclusive pour une école ne saurait excuser de tels blasphèmes, et si le génie ne succombe pas sous de tels coups, s'il ne renonce pas à créer des chefs-d'œuvre pour une époque si peu intelligente, il faut que la gloire, cette magique déesse, exerce sur ses adorateurs une puissance bien souveraine. Mais laissons ici la question d'art, sur laquelle nous aurons à revenir plusieurs fois, pour nous occuper de l'histoire de Saint-Eustache.

L'église de Saint-Eustache, comme paroisse, date des premières années du XIII^e^ siècle. On n'a pu jusqu'à ce jour rien trouver de positif, soit sur l'époque précise de sa fondation, soit sur les motifs de sa consécration sous le vocable de saint Eustache. Voici ce que nous avons découvert de plus certain au milieu de toutes les opinions diverses qui ont été émises à ce sujet.

Dans les vingt dernières années du XII^e^ siècle, la population de Paris s'était portée avec une telle affluence vers Montmartre, qu'un bourg considérable s'y était fondé, et s'appelait le Nouveau-Bourg Saint-Germain-l'Auxerrois. L'église de ce nom, ne pouvant plus contenir ses nouveaux paroissiens, autorisa la fondation de deux chapelles; l'une d'elles fut dédiée à sainte Agnès, et, si l'on en croit une légende admise par quelques historiens, et repoussée par d'autres, son fondateur, nommé Jean Alais, l'un des traitants de cette époque, avait accompli cette œuvre « en satisfaction d'avoir été l'auteur de l'impôt d'un denier sur chaque panier de poissons qui arrivait aux halles. » Quoi qu'il en soit, on trouve cette chapelle désignée dans une charte du mois de février 1213, sous le nom de *Nova capella sanctæ Agnetis*, et dans une charte de décembre 1216, on trouve cette nouvelle désignation : *Capella sanctæ Agnetis quæ tunc recens erecta postea fuit parocchia sancti Eustachii.* Dès l'année 1216, l'église Saint-Eustache existait donc déjà, et il n'est guère permis d'en douter, quand on retrouve dans l'enceinte de Philippe-Auguste, achevée en 1211, la porte la plus voisine, désignée sous le nom de Porte Saint-Eustache. D'un autre côté, on ne peut croire que la chapelle de sainte Agnès, qui était *nouvelle* en 1213, ait été détruite avant l'année 1216, et remplacée par l'église Saint-Eustache, ce qui ne serait possible qu'à la condition d'un accident dont il serait dès lors resté quelque trace. Il faut donc expliquer la construction de Saint-Eustache à la place de la chapelle Sainte-Agnès, par un simple accroissement de celle-ci, devenue ainsi une partie du nouvel édifice. C'est un fait que l'on retrouve assez souvent dans notre histoire monumentale, pour qu'on l'admette ici, où toute autre version est inadmissible. Reste la difficulté la plus sérieuse :

comment cette chapelle, dite de Sainte-Agnès, a-t-elle été, lors de son accroissement, dédiée à saint Eustache, et comment de ces deux patrons le dernier l'a-t-il emporté sur l'autre. Suivant quelques auteurs, à l'orient de la chapelle de sainte Agnès existait une autre chapelle vouée à saint Eustase, moine de l'abbaye de Luxell; cette chapelle en ruine aurait nécessité la réédification, ou plutôt l'accroissement de la chapelle de sainte Agnès, qui, dès lors et par corruption, aurait été consacrée à saint Eustache. Cette version ne serait probable que si l'on retrouvait quelque trace de l'existence d'une chapelle de saint Eustase, et on n'a jusqu'à ce jour formé, à cet égard, que de simples conjectures. Dans tous les cas, il est bien difficile d'admettre cette prétendue corruption d'Eustase en Eustache, corruption dont le clergé eût été l'auteur; ce qui est invraisemblable, car il n'avait pas d'intérêt à cette substitution d'un saint à un autre, et on ne peut guère l'accuser d'avoir agi par ignorance en ces sortes de matières. Nous nous en tiendrons à l'abbé Lebeuf, plus digne de confiance, à tous égards; il avance qu'une partie des reliques de saint Eustache, martyr, que Rome avait envoyée, cent ans avant, à l'église de Saint-Denis, fut transportée à Paris dans la nouvelle église, et donna lieu à la dédicace.

De 1216 à 1254, on trouve à chaque instant la paroisse Saint-Eustache en contestation avec le doyen et le chapitre de Saint-Germain-l'Auxerrois, dont elle relevait, tantôt au sujet de la nomination à ses bénéfices, tantôt pour les produits mêmes de l'église que revendiquait Saint-Germain-l'Auxerrois. En 1254 seulement, Renaud, évêque de Paris, choisi pour arbitre entre les parties, fixa leurs droits respectifs. Mais il ne put si bien faire que la discorde ne vint bientôt diviser encore les deux églises, et, en 1407, une nouvelle sentence arbitrale intervint sur des contestations analogues à celles qu'avait terminées la sentence de 1254. Ce fut seulement en 1539 que Jean Lecoq, alors curé de Saint-Eustache, traita avec Saint-Germain-l'Auxerrois de l'affranchissement de sa cure et la libéra, moyennant une somme d'argent.

Cependant, dès le XIV^e^ siècle, Saint-Eustache avait eu à subir des désordres bien plus graves que ces querelles de suprématie; pendant que saint Louis luttait courageusement en Palestine contre la peste, la famine et les Sarrasins, la reine Blanche, sa mère, régente du royaume, cédant au désir d'envoyer des secours à son fils, avait autorisé la formation d'une nouvelle armée, qui devait, sous la conduite d'un Hongrois, nommé Jacob, s'embarquer pour la Palestine. Cette troupe, qu'on connaît dans l'histoire sous le nom de *Pastoureaux*, ne tarda pas à oublier sa mission, et ne songea plus qu'à piller les villes où elle pouvait pénétrer. Rouen fut traitée en ville conquise, et ils arrivèrent de là à Paris, dans le but d'y continuer les mêmes pilla-

ges. Ils trouvèrent plus d'obstacles ; toutefois, on ne put les empêcher de s'emparer de l'église Saint-Eustache, et d'en faire le théâtre de leurs prédications furibondes : le Hongrois Jacob montait en chaire à chaque heure du jour, prêchant une nouvelle religion, et il n'en descendait que pour rebaptiser de bon gré ou de force tous ceux qui tombaient entre ses mains. Plusieurs prêtres furent massacrés par ses fougueux prosélytes, et il fallut les laisser maîtres de l'église jusqu'au jour où, à l'aide d'un déploiement de forces assez respectable, on vint à bout de leur persuader de quitter Paris et de se diriger vers le midi de la France, où ils devaient s'embarquer pour la terre sainte. Ils n'allèrent pas jusque-là. Dans un de leurs pillages leur chef fut tué ; alors ils se divisèrent et disparurent peu à peu. Le curé de Saint-Eustache, qui assistait à ces sanglantes scènes, se nommait *Guillaume*.

Postérieurement nous avons trouvé comme curé de cette paroisse, en 1305, Jean de Lavaux ; en 1333, Richard de Besoncelle ; en 1352, Pierre de Marolles ; en 1384, Jacques Petit, emprisonné en 1403 et 1404, par arrêt du parlement, pour de prétendus crimes dont il se justifia plus tard ; Jean Chauffart, en 1448, et, en 1462, Pierre de Brabant ; Jean Louet après lui, et, en 1496, Martin Rusé. En 1497, la cure de Saint-Eustache fut dévolue à Cosme Buymier, célèbre jurisconsulte, qui la conserva jusqu'en 1510, époque de sa mort. Jean de la Balue lui succéda ; il était parent du cardinal de ce nom, et un auteur assez léger l'a accusé, bien à tort, de n'avoir dû cette place qu'à la toute-puissance de ce dernier, puisque, après s'être échappé à grand'peine de la prison où Louis XI l'avait renfermé, la Balue était mort en 1491. Le nouveau curé de Saint-Eustache obtint, en 1525, le titre de *protonotaire*. Jean Lecoq, dont nous avons déjà prononcé le nom, vint après lui, et eut lui-même pour successeur un des hommes les plus célèbres qui aient occupé la cure de Saint-Eustache, et l'un des personnages les plus importants de son époque. René Benoist, nous l'avons nommé, était né près d'Angers, en 1541. Protégé par le cardinal de Lorraine, il fut attaché, comme confesseur, à la reine Marie, et, après la mort de son royal époux, la suivit en Ecosse. Revenu à Paris, deux ans après, il obtint, en 1566, la cure de Saint-Pierre des Arcis, et, en 1569, celle de Saint-Eustache, qu'il devait garder pendant quarante ans, et avec tant d'autorité, que les ligueurs l'appelèrent le *Pape des Halles*. « C'était un esprit prodigieusement fécond : traités, polémiques, interprétations de l'Ecriture, oraisons, homélies, méditations ascétiques, tout se succédait de sa part sans goût et un peu au hasard (1). » Launoy lui attribue cent cinquante-quatre ouvrages ; Nicéron, renchérissant encore, en énumère cent cinquante-neuf.

Mais nous avons anticipé sur les événements, et les prêtres de Saint-Eustache nous ont fait oublier l'église elle-même. Revenons sur nos pas. L'église, qui était le théâtre des prédications de René Benoist, n'était déjà plus celle de 1216 : dès les premières années du XVI^e^ siècle, on avait décidé sa reconstruction. Après de longs travaux et de nombreux projets pour la nouvelle église, les plans de l'architecte David furent admis par la fabrique, et, le 19 août 1532, Jean de la Barre, comte d'Etampes, alors prévôt de Paris, posa la première pierre de l'édifice que nous admirons aujourd'hui. Mais les travaux ne devaient pas si tôt finir. Les fonds amassés pour la reconstruction étaient insuffisants, les libéralités ne purent elles-mêmes combler le déficit, et plusieurs fois, faute d'argent, les travaux furent interrompus pendant de longs intervalles. En 1541, quatre autels avaient été bénis par Gui, évêque de Mégare : c'étaient ceux de la Trinité, de saint Fiacre, de saint Venice et de saint Nicolas. Le même évêque bénit, en 1549, cinq nouveaux autels. Le chœur ne fut commencé qu'en 1624, et, c'est seulement le 26 avril 1637, que Paul de Gondi, archevêque de Paris, consacra l'église entière et la mit sous l'invocation de sainte Agnès, saint Eustache et saint Louis. On voit encore aujourd'hui l'inscription qui relate cette consécration ; elle a été retrouvée dans les premières années de ce siècle, et replacée dans l'un des bas-côtés de l'église. Ce n'est qu'en 1642 que l'édifice fut complétement terminé.

Cette lenteur dans la construction de Saint-Eustache explique jusqu'à un certain point, sinon les attaques dont ce monument a été l'objet, au moins le peu de sensations qu'il produisit à cette époque. Les travaux, si souvent interrompus, avaient duré cent dix ans. La génération de l'année 1642 s'était depuis longtemps habituée aux magnifiques proportions d'un édifice déjà presque achevé, lorsqu'elle était arrivée en ce monde. Aussi, la consécration de l'archevêque de Gondi, et dix ans plus tard, l'entier achèvement des travaux, passèrent-ils inaperçus. Déjà le nom de l'architecte était oublié, et on ne devait le retrouver que pour lui adresser les injures que nous citions en commençant. Quoi qu'il en soit, et quel que soit le nom dont on appelle l'admiration exclusive des derniers siècles pour l'art grec, et la réaction contre l'architecture gothique qui en fut la conséquence, il faut plaindre une époque où, après avoir franchi la porte de Saint-Eustache, une population tout entière, en face de cette admirable voûte si élégamment découpée par ces nombreuses arêtes toutes réunies dans deux pendentifs du goût à la fois le plus élégant et le plus pur, en face de ces piliers élancés sans maigreur, ornés de riches moulures, sans en être surchargés, qui se prêtent si heureusement au fardeau qu'ils supportent, ne sentit pas sa pensée s'élever vers le ciel et son cœur battre d'enthousiasme. On doit plaindre surtout ces pauvres aveugles qui, au lieu d'admirer ces bas-côtés mystérieusement conduits autour

(1) Labitte, *les Prédicateurs de la Ligue*.

de l'église, ces teintes de lumière un peu sombre, si habilement projetées par la galerie de vitraux qui règne autour de la nef, et par les magnifiques rosaces des deux portails latéraux; ces deux portails eux-mêmes, qui constituent deux chefs-d'œuvre, et qui méritent, sans contredit, d'être placés entre les plus belles productions de la Renaissance, ont trouvé en eux le courage de prononcer des paroles comme celles-ci : Cet édifice est mal entendu pour la commodité des paroissiens, et du plus mauvais goût pour l'architecture. Mais ici, la tâche de l'écrivain devient plus rigoureuse encore, et, après avoir plaint l'inintelligence de cette époque, il doit l'accuser de vandalisme, et signaler, comme un des actes les plus barbares qui aient été commis, la destruction du portail principal, dont on avait pu dire qu'il était un des plus beaux de Paris, pour sa largeur et l'excellence de ses ouvrages, taillés fort mignonnement et fort délicatement dans la pierre; le dessin de ce portail nous est resté, heureusement pour l'honneur de l'artiste, qui se trouve ainsi justifié contre les ridicules attaques dont il était l'objet; mais malheureusement pour nous, qui avons pu mesurer toute l'étendue de la perte que nous avons faite, et qui avons trouvé si peu de compensation dans la manière dont on l'a remplacé.

Donc, dès l'année 1688, ce portail, que nous ne déclarons pas sans défaut, mais que nous défendons surtout en raison de son harmonie avec l'édifice, et en raison du défaut d'harmonie de ce même édifice avec le portail qui l'a remplacé, ce portail, terminé depuis un demi-siècle à peine, vit sa destruction arrêtée, et la fabrique de Saint-Eustache recevoir du ministre Colbert une somme de vingt mille livres, destinés à être capitalisés jusqu'à concurrence de la somme nécessaire à la construction d'un nouveau portail. Lorsque cette somme eut produit un capital de 111,000 livres environ, les travaux furent décidés, et, le 22 mai 1754, le duc de Chartres (père de Louis-Philippe) vint, au nom de son père le duc d'Orléans, poser la première pierre du nouveau portail. Les dessins étaient de Mansard de Jouy et de Moreau. Commencé en 1754, interrompu à diverses époques, il ne put jamais être entièrement fini, et, aujourd'hui encore, une des tours, celle du midi, est restée inachevée.

Plusieurs écrivains ont répété l'un après l'autre, que l'élévation de l'église n'était pas en rapport avec sa longueur, et qu'elle était trop considérable, et pas un n'a songé à énoncer ce fait, qu'il existait, avant la destruction de l'ancien portail, une travée de plus; que cette travée avait été absorbée par les nouvelles constructions; ils ne paraissent pas avoir su que cette travée contenait, à droite, la chapelle des fonts baptismaux, et à gauche, celle des mariages; que ces deux chapelles, détruites aussi légèrement, étaient précisément des plus remarquables de l'église entière; que la première, celle des fonts baptismaux, était peinte à fresque

par Mignard, et représentait, à la voûte, le ciel entr'ouvert et Dieu au milieu de ses anges; à droite, la circoncision, et à gauche, le baptême du Christ; que la seconde, celle des mariages, aussi peinte à fresque, était l'œuvre de Lafosse, élève de Lebrun, et représentait, à la voûte, Dieu au milieu des quatre évangélistes, bénissant, d'un côté, le mariage d'Adam et d'Eve, et de l'autre, celui de Marie et de Joseph. Leurs attaques eussent sans doute été moins violentes, et peut-être seraient-ils convenus avec nous que c'est encore là une perte, que le nouveau portail ne saurait compenser.

Ici vient se placer naturellement la description des principaux monuments qui, vers la fin du XVIII^e^ siècle, se trouvaient dans l'église Saint-Eustache, et dont on ne rencontre aujourd'hui qu'une bien faible partie. Après les peintures à fresque que nous venons de citer et qui furent détruites dès 1754, on admirait surtout, à cette époque, un tableau dont on a perdu la trace, que Lebrun avait fait pour Jean-Baptiste Colbert, et que celui-ci avait donné à l'église. Il entrait dans la destinée de Saint-Eustache de devoir à des financiers repentants ou charitables une partie de ses richesses. Jean Alais se repentait d'avoir établi un impôt sur le poisson; Colbert avait aussi su tirer un assez grand parti des impôts, dans l'intérêt de son maître, il est vrai; mais peut-être avec assez de rigueur pour que, sur la fin de sa carrière, quelques inquiétudes de conscience l'aient poussé sur les traces de Jean Alais, et qu'il soit devenu l'un des bienfaiteurs de Saint-Eustache. Ce qui est plus positif, c'est la haine universelle dont il était l'objet lorsqu'il mourut, haine fondée uniquement sur les nombreux impôts qu'il avait créés, mais si énergique et si redoutable, que, sans parler des milliers d'épigrammes qu'on improvisa sur sa tombe, on fut obligé, dans la crainte de la populace, de l'enterrer le soir, sans bruit, sans apparat, et avec une escorte d'archers du guet. Comment deviner cette cérémonie obscure et misérable, à la vue du magnifique mausolée qui lui fut élevé dans la chapelle de la Vierge, et où sont venus le rejoindre successivement plusieurs de ses descendants. Ce monument est, sans contredit, l'un des plus remarquables que nous possédions; on ne sait quoi admirer le plus, de la statue de Colbert agenouillé sur un sarcophage en marbre noir, ou des deux statues qui, sur le devant, semblent pleurer la mort du ministre du grand roi. L'une d'elles, l'Abondance, est, avec la figure de Colbert, l'œuvre de Coyzevox; la seconde statue, la Religion, ainsi qu'un ange agenouillé, qui tient ouvert devant Colbert un livre dans lequel il prie, étaient de Baptiste Tuby; le dessin est attribué à Lebrun. Au reste, l'orgueil n'a pas disparu en présence de la mort, et avec l'énumération des services qu'il a rendus et que nous sommes les premiers à reconnaître, l'épitaphe cachée, du reste, derrière le sarcophage, contient cette prétention, que

Colbert n'osait avouer vivant, qu'il descendait d'une illustre famille écossaise, émigrée en France au XIIIe siècle (1). Tout le monde sait que Colbert était simplement d'une bonne famille de bourgeoisie de Reims.

En face de ce monument se trouvait un médaillon en marbre blanc sur un fond noir, tenu par l'Immortalité, et représentant Marin Cureau de la Chambre, médecin ordinaire du roi, et l'un des quarante de l'Académie française. Ce précieux bas-relief était l'œuvre du chevalier Bernin : il n'existe plus à Saint-Eustache.

Nous ne ferons que citer les autres, aussi curieux pour l'histoire, mais beaucoup moins importants comme œuvres d'art.

René Benoist, le prédicateur politique, avait été inhumé dans son église, et un monument lui avait été élevé par les soins de Estienne Tonnellier, son successeur. On ne trouve nulle part l'indication du lieu où il se trouvait. Il en est de même pour le tombeau de Bernard de Girard, seigneur du Haillan, historiographe de France et généalogiste de l'ordre du Saint-Esprit, mort à Paris le 23 novembre 1610, et, sans contredit, l'un des critiques les plus judicieux qui aient écrit sur l'histoire de France; et, pour celui de la fille adoptive de Montaigne, Marie Jars de Gournay, morte en 1645, à qui l'on doit une édition des Essais. On n'en sait pas davantage sur ceux de Voiture, de Vaugelas, de Lamothe le Vayer et de Furetière, morts tous dans la seconde partie du XVIIe siècle. Dans une chapelle de l'un des bas-côtés se trouvaient inhumés, sous de simples monuments sans épitaphes, Aubusson de Lafeuillade, pair et maréchal de France, mort subitement en 1691, et l'illustre amiral, comte de Tourville, aussi maréchal de France, mort en 1701. Plus bas, près de l'entrée méridionale de l'église, était un monument très-simple, élevé à Chevert, et dont l'inscription a souvent été citée comme un modèle en ce genre. Elle est de d'Alembert. La voici :

« François Chevert, gouverneur de Givet et de Charlemont, lieutenant général des armées du roi : sans aïeux, sans fortune, sans appui, orphelin dès l'enfance, il entra au service à l'âge de onze ans; il s'éleva malgré l'envie et à force de mérite, et chaque grade fut le prix d'une action d'éclat. Le seul titre de maréchal de France a manqué, non pas à sa gloire, mais à l'exemple de ceux qui le prendront pour modèle. Il était né à Verdun-sur-Meuse, le 2 février 1693; il mourut à Paris le 24 janvier 1769. »

On voyait encore, de l'autre côté de l'église, les sépultures de Benserade, de Guil-

(1) Voici cette épitaphe : *D. O. M. Præclara ac pernobili stirpe equitum Colbertorum qui anno Domini* 1285 *ex Scotia in Gallium transmigraverunt Ortus est vir magnus Joannes-Baptista Colbertus, marchio de Seignelai*, etc., *regi administer; Erarii rationes in certum et facilem statum redegit, rem navalem instauravit, promovit commercium, Bonarum artium media fuit summa regni negotia pari sapientia et æquitate gessit fidus, integer providus, Ludovico magno placuit, obiit Parisiis, anno Domini*, 1683, *ætatis* 64.

laume Humbert, de Charles Lafosse, le peintre de la chapelle des mariages, du garde des sceaux d'Armenonville et de son fils Charles de Morville, aussi secrétaire d'Etat, morts, le premier en 1728, et le second en 1732; de M. de Callière, l'un des négociateurs du traité de Riswick, enfin, de plusieurs membres de la famille d'O.

Le maître-autel était décoré de quatre colonnes corinthiennes et de six statues de marbre du fameux sculpteur Charles Sarrasin. Si l'on s'en rapporte au témoignage des écrivains qui les ont vues, leur perte est une de celle que l'on doit le plus regretter. Deux d'entre elles, les plus élevées, représentaient saint Eustache et sainte Agnès, et étaient accompagnées de deux anges en prière, et les trois autres, les portraits de Louis XIII, de la reine Anne d'Autriche et de Louis XIV, se nommaient *Saint-Louis*, *la Sainte-Vierge* et *l'Enfant-Jésus*.

La grande grille de fer qui sépare la nef du chœur, fut encore un des dons de Colbert à l'église Saint-Eustache ; au milieu de cette grille se trouvait un crucifix en bronze, d'un travail très-remarquable et d'un poids de 1100 livres; on le fit tomber en 1726, en raccommodant quelques chaînes qui l'attachaient. *En nettoyant la figure du Christ, on aperçut sous la plante de ses pieds* (je cite textuellement cette singulière phrase que trois ou quatre écrivains, Dulaure le dernier, ont insérée tour à tour dans leur description, sans remarquer ce qu'elle avait de ridicule) ces deux inscriptions : *Estienne la Porte m'a fait, et Rufinus presbyter sollicitus est mei.* J'ai signalé ce fait, parce qu'il intéresse l'art, en nommant un sculpteur inconnu, et surtout parce qu'on y retrouve le nom du curé de Saint-Eustache.

La chaire à prêcher et le banc d'œuvre avaient été exécutés par Lepeintre; la chaire, sur les dessins de Lebrun, et le banc d'œuvre, sur ceux de Cartaud. L'un et l'autre nous ont paru d'une grande médiocrité, plus encore sous le rapport du dessin que sous celui de l'exécution.

Enfin, et pour terminer cette description, l'église de Saint-Eustache possédait et possède encore un assez grand nombre de reliques, sans parler de celles de sainte Agnès, qui lui appartiennent depuis sa fondation, non plus que de celles de saint Eustache, qui furent, suivant l'abbé Lebeuf, transportées de l'église Saint-Denis à Paris, vers l'an 1216. La paroisse reçut, en 1622 ou 1623, sous le pontificat de Grégoire XV, de nouvelles reliques de saint Eustache, que le Chapitre romain de l'église de ce nom lui envoyait par l'entremise du cardinal d'Este.

Nous ne croirions pas avoir fait l'histoire de l'église Saint-Eustache, si nous ne disions pas quelques mots des fondations qui y furent faites successivement, et des chapelles et autres bénéfices qui en dépendaient.

La première fondation remonte à l'année 1223. Le fondateur, riche bourgeois de Paris, se nommait Guillaume Poinlasne; il créa deux chapellenies à l'autel de Saint-

André, et les dota de 300 livres. Les chapelains rendaient hommage à l'évêque de Paris, et le droit de nomination lui appartenait alternativement avec le curé de Saint-Eustache. La chapelle de Saint-André, devenue déjà plus importante par cette fondation, s'accrut encore de l'établissement d'une confrérie qui prit son nom.

Cette confrérie, dit l'auteur du *Journal de Paris*, sous Charles VI, estoit au moustier Saint-Huctasse, en 1418, au mois de juin; les prêtres et autres avaient un chapeau de roses sur la tête.

Du reste, les priviléges de cette confrérie n'étaient pas sans importance.

En l'année 1351, le roi Philippe de Valois fonda une nouvelle chapelle à l'église Saint-Eustache, et s'en réserva la nomination; les auteurs ne la désignent sous aucun nom.

Les autres chapellenies les plus remarquables étaient : 1° celles de Saint-Jacques et de Sainte-Anne, fondées en 1342, par les exécuteurs testamentaires de Marie Lapointe, pâtissière, avec une rente de 12 livres sur la boîte royale de la marée; 2° celle de Saint-Jean-Baptiste, fondée, en 1382, par Jean Fontenay, bourgeois, et dotée de 20 livres de rentes sur plusieurs maisons de la censive épiscopale; 3° celle de Saint-Léonard, fondée vers 1336; 4° une chapelle, bâtie en 1403, avec fondation de messes, par Louis d'Orléans, frère du roi Charles VI; 5° celle de Sainte-Radegonde et celle de Sainte-Lucrèce, sur lesquelles on n'a pas d'autres renseignements.

Outre la confrérie de Saint-André, dont nous avons parlé plus haut, la paroisse Saint-Eustache était le siége des confréries de Saint-Louis et de la Madeleine. La dernière remonte aux premières années du XV^e^ siècle. En 1493, les bourgeois de cette paroisse en fondèrent une en l'honneur de sainte Geneviève; et la même année, une seconde fut établie en l'honneur de saint Roch. La confrérie de Notre-Dame du Bon-Secours, pour le soulagement des pauvres honteux, fut autorisée par lettres patentes de 1662.

La communauté des prêtres fut fondée, en 1674, par Pierre Martin, curé de Saint-Eustache, au moyen d'un don de 20,000 livres, fait par M. Seron-du-Four-Aligret, conseiller au parlement. En 1735, cette communauté dut à la générosité du célèbre Crozat une dotation bien plus importante : elle consistait en 6030 livres de rente, destinées à la nourriture d'une partie des prêtres.

L'histoire des cimetières est plus difficile à établir. Dans une charte du XV^e^ siècle, nous avons trouvé la mention d'un cimetière que l'église de Saint-Eustache aurait possédé, attenant à Notre-Dame de Lorette. A la même époque, on retrouve dans les règlements du cimetière des Saints-Innocents le nom de Saint-Eustache, comme venant y enterrer ses paroissiens. En 1647, des charniers avaient été établis, contigus à la chapelle souterraine de Sainte-Agnès; dans un censier de l'évêché, de 1372, on trouve

énoncée une maison, appartenant au bourgeois de Saint-Huctasse, qui est aujourd'hui cimetière. Cette maison, bien désignée d'ailleurs, se trouvait entre la rue des Deux-Ecus, la rue du Four, et l'emplacement occupé par les halles; ce ne peut donc pas être là le cimetière dont parle l'abbé Lebeuf, comme situé entre la rue du Bouloi et celle des Petits-Champs, pour lequel une permision d'aliénation fut donnée en 1560, et qui ne fut aliéné cependant qu'en 1625. Ce cimetière fût depuis transporté à la chapelle de Saint-Joseph, dont nous allons parler.

Saint-Eustache avait en outre la suprématie, 1° sur un hôpital de ce nom, fondé, vers 1320, par Philippe de Magni, au coin de la rue Tiquetonne, et qui fut rebâti en l'an 1500. En 1535, le parlement le désigna comme exclusivement réservé aux malades atteints du mal Saint-Main et du mal Saint-Fiacre;

2° Sur l'hôpital des Veuves, fondé en 1497, dans la rue de Grenelle, par Catherine du Homme, femme de Guillaume Barthélemy, maître des requêtes. Il était destiné à recevoir et à entretenir huit pauvres femmes, veuves et filles de quarante ans;

3° Sur la chapelle de Saint-Jacques de l'Hôpital, bâtie vers l'année 1322, et occupée par les pèlerins de Saint-Jacques en Galice;

4° Sur la chapelle de la Jussienne, qui existait dans la rue Montmartre, en face la rue de ce nom. Cette chapelle nous révèle un fait curieux de la corruption du langage. Dédiée à sainte Marie l'Egyptienne, elle s'était appelée successivement l'Égyptienne, la Gipecienne et enfin la Jussienne. L'histoire de sa fondation est enveloppée de profondes ténèbres, que notre cadre ne nous permet pas de dissiper. On s'accorde à peu près à placer son origine entre l'année 1340 et l'année 1370. En 1450, elle avait deux chapellenies dépendantes, l'une du chapitre de Tours, et la deuxième de celui de Paris. Cette chapelle devint, du reste, la chapelle patronale des drapiers;

5° Enfin, sur la chapelle de Saint-Joseph, située rue Montmartre, fondée, en 1650, par le chancelier Séguier, et par lui donnée à Saint-Eustache pour le cimetière de la rue du Bouloi, dont nous avons parlé, et qui était derrière son hôtel. La Fontaine avait été inhumé dans cette chapelle, en 1695; Molière, l'y avait précédé de quelques années (1673).

Nous avons laissé à René Benoist la nomenclature que nous avions pu restituer des prêtres de Saint-Eustache. Après lui avait été nommé, en l'année 1608, Estienne Tonnellier, qui reçut de la cour de Rome les reliques de saint Eustache, martyr. Il avait eu pour successeur Pierre Martin, qui ne conserva la cure que peu de temps; il mourut en 1669, et fut remplacé par Léonard de Lamet. Dès le commencement du siècle suivant, la cure était occupée par M. Secousse, qui fournit une carrière très-longue et contribua beaucoup à la construction du nouveau portail. Enfin, vers 1770

la cure de Saint-Eustache était entre les mains de M. Poupart, qui la conserva jusqu'en 1790. Sans doute, les fureurs révolutionnaires le forcèrent alors à fuir, ou, plus malheureux encore, il alla porter sur l'échafaud une tête innocente comme tant d'autres. Nous n'avons, à cet égard, rien de positif ; seulement il paraît certain que, pendant la période la plus malheureuse des excès révolutionnaires, l'église de Saint-Eustache était devenue le lieu de réunion des femmes de la Halle qui y tenaient leur club. Aucun détail sur ces assemblées n'est parvenu jusqu'à nous, et ce club n'eut pas, comme d'autres, l'honneur d'un historien qui fît passer à la postérité ses décisions, nous pouvons dire, ses blasphèmes. Félicitons-nous de l'obscurité dans laquelle sont ensevelis de pareils excès, et gardons-nous de chercher à soulever le voile qui les couvre : c'est autant d'épargné à l'honneur de l'humanité en général et des femmes en particulier.

Dès que les fureurs révolutionnaires permirent de rouvrir les églises, Saint-Eustache fut rendu au culte, et l'abbé Bossut fut appelé à remplacer M. Poupart. Depuis, et jusqu'à nos jours, l'église de Saint-Eustache n'a dans son histoire qu'un fait qui trouve ici sa place. C'est la consécration, faite le 28 décembre 1804, de la chapelle de la Vierge, par le pape Pie VII, alors à Paris pour le sacre de l'empereur.

Aujourd'hui, la paroisse Saint-Eustache qui, sous Philippe le Bel, renfermait un vaste parallélogramme, borné au nord par les rues Mauconseil, Tiquetonne, Coq-Héron et de la Jussienne ; au midi par la rue Saint-Honoré ; à l'est par la rue Saint-Denis, et à l'ouest par la rue des Bons-Enfants, qui, dès Henri IV et jusqu'au règne de Louis XVI, était l'une des plus importantes de Paris, est la cure titulaire du troisième arrondissement. Elle n'a plus que deux succursales, Notre-Dame de Bonne-Nouvelle et Notre-Dame des Victoires (les Petits-Pères) ; encore sa suprématie n'est-elle que purement nominale.

En même temps elle ne possède plus qu'une bien faible partie des monuments que nous avons cités plus haut, et ceux qui les ont remplacés sont loin, à notre sens, de leurs prédécesseurs. La chapelle souterraine de sainte Agnès, qui se trouvait à la partie orientale, a été fermée depuis longtemps, et on ne paraît pas s'occuper de la rendre au culte.

Le tombeau de Colbert avait été, pendant la révolution, transporté au musée des Petits-Augustins ; il a été rétabli postérieurement dans la chapelle de la Vierge, mais il n'est revenu qu'incomplet. On retrouve encore le médaillon de François Chevert, et celui de M. Secousse, curé de Saint-Eustache.

Nous mentionnerons aussi les tableaux suivants :

Au-dessus du portail du bas-côté gauche, *la Condamnation de saint Eustache*, par Mlle Vaulchier, fille de l'ancien directeur général des postes ; *le Baptême de Jésus-Christ*, donné par la ville de Paris en 1825 ou 1826. Au-dessus du portail de droite, *la Veuve de Naïm*, et *Jésus-Christ prêchant dans le désert*. Tout près de là, sur le mur à droite, *saint Louis mourant recevant le saint viatique*, peint par Doyen. Ce tableau ornait autrefois le maître-autel de l'Ecole-Militaire. Dans la chapelle de l'Ange-Gardien, *Tobie conduit par un Ange ;* ce tableau, qui ne manque pas d'un certain mérite, a été attribué à Raphaël, mais il n'est certainement pas de lui. Au-dessus du portail latéral du midi, *la Cène*, que l'on croit être de Porbus ; *le Martyre de saint Jean Népomucène*, par Marigny, donné par la Ville en 1827 ; *Jésus chassant les vendeurs du Temple*, aussi donné par la Ville. Dans la chapelle du Sacré-Cœur, *la Conversion de saint Augustin*, peinte par Dominique, donnée par la Ville en 1819. Dans la chapelle voisine, le tableau des *Disciples d'Emmaüs*, par Lagrenée ; dans la chapelle de la Vierge, consacrée par Pie VII, le 28 décembre 1804, *le Martyre de sainte Agnès ; le Baptême de Jésus-Christ*, par Stella ; *Moïse dans le désert*, par Lagrenée, et *la Guérison des lépreux*, de Vanloo. La statue en marbre de cette chapelle est de Pigalle. Le portail nord est orné de *la Nativité* et de *l'Adoration des bergers*, par Vanloo. Enfin, à l'entrée de ce portail on remarque *un bénitier*, de Bion, qui représente le pape Alexandre VI distribuant l'eau bénite, deux anges soutiennent le pape, qui foule au pied le démon.

Nous nous sommes efforcé de reproduire dans ces pages tous les détails, tous les événements qu'une étude consciencieuse des documents originaux nous a révélés ; notre tâche est finie ; qu'on nous permette un mot encore : vers 1772, un projet avait été formé qui avait obtenu un commencement d'exécution : une somme assez considérable avait été affectée, par ordonnance royale, au dégagement de Saint-Eustache de tous les bâtiments qui encombrent son portail, sa nef et ses bas-côtés ; une place devait être formée devant ce portail principal, et les trois façades en étaient déjà dessinées. Quelques retards furent apportés à l'exécution, le besoin d'argent détourna de son emploi primitif la somme qui avait été consacrée à ces travaux ; la révolution arriva et le projet, ajourné d'abord, fut ensuite complétement abandonné. Aujourd'hui que le conseil municipal de Paris est entré dans une si belle voie d'amélioration et d'embellissement des monuments confiés à sa surveillance, la reprise de ce projet nous a semblé une des œuvres à la fois les plus utiles et les plus belles que l'administration pût accomplir. Elle a su, en donnant au quartier l'air et l'espace dont il a si grand besoin, faire de l'église Saint-Eustache un monument plus admirable encore, en découvrant aux regards surpris toute la hardiesse et toute l'élégance extérieure de sa construction.

Chapelle Expiatoire (1er arrond.), élevée par Louis XVIII sur l'emplacement de l'ancien cimetière de la Madeleine, où avait été

déposé le corps de Louis XVI, entre les rues de l'Arcade et d'Anjou-Saint-Honoré.

Couvent des Feuillantines (12e arrond.), impasse des Feuillantines, n° 12.

Ces religieuses vinrent s'établir à cet endroit en 1623. Les bâtiments et la chapelle furent élevés de 1713 à 1719, et cet ordre fut supprimé, comme tous les autres, en 1790.

Couvent des Feuillants (2e arrond.), rue Saint-Honoré, près des Tuileries.

Ces religieux réformés de Citeaux étaient ainsi nommés de Jean de la Barrière, abbé de Notre-Dame des Feuillants. *Voy.* le mot Feuillants dans le *Dictionnaire des Ordres religieux*, par le P. Hélyot, édit. Migne.

Le couvent fut construit en 1587, et rebâti en 1601. Le portail, qui était rue Saint-Honoré, en face de la place Vendôme, avait été élevé en 1676, sur les dessins de Mansard. Ces religieux furent supprimés en 1790. L'enclos et le couvent occupaient l'espace compris entre la rue Saint-Honoré et la terrasse du jardin des Tuileries, qu'on nomme terrasse des Feuillants, et touchait à l'ouest à celui des Capucins. Tous ces bâtiments ont été démolis en 1804, et sur leur emplacement on a construit les rues de Rivoli, de Castiglione et du Mont-Thabor. Ces religieux avaient, dans la rue d'Enfer, n° 43, une autre maison où ils s'étaient établis en 1633, et qui fut supprimée aussi en 1790.

Couvent des Filles-Dieu (5e arrond.) Ce couvent fut fondé en 1226, sur le terrain de Saint-Lazare, qui était à cette époque hors de Paris ; en 1360, elles furent transférées dans la ville, près la porte Saint-Denis, et habitèrent un hôpital bâti en 1316. Les religieuses de Fontevrault leur succédèrent en 1494, et prirent le même nom de Filles-Dieu, et en 1495, on construisit la chapelle : elles furent supprimées en 1790.

On voyait au chevet extérieur de leur église un crucifix, devant lequel on conduisait anciennement les criminels qu'on allait exécuter à Montfaucon ; ils le baisaient, recevaient de l'eau bénite, et les religieuses leur apportaient trois morceaux de pain et du vin. Cette triste collation s'appelait le Repas du Patient. Ce couvent fut détruit dans la révolution, et la rue du Caire fut bâtie, en 1798, sur l'emplacement qu'il occupait auparavant.

Saint-François d'Assise (7e arrond.), rue du Perche, n° 13, et rue d'Orléans, quartier du Mont-de-Piété.

C'était l'ancienne église d'un couvent de Capucins construit en 1622, sur l'emplacement d'un jeu de paume. L'ordre des Capucins ayant été supprimé en 1790, cette église resta abandonnée jusqu'en 1802, où le concordat de Bonaparte avec le pape Pie VII ramena la religion catholique en France. Saint-François d'Assise est aujourd'hui la deuxième succursale de la paroisse Saint-Merry.

Saint-Germain-l'Auxerrois (4e arrond.).

Cette église est fort ancienne ; le premier édifice religieux bâti sur cet emplacement fut élevé en 580, sous le règne de Chilpéric Ier, roi de Soissons. Saint-Landry, évêque de Paris, y fut inhumé vers le milieu du viie siècle. Elle porta depuis le nom de Saint-Germain le Rond, à cause peut-être de la forme de son chevet, qui donne sur la rue de l'Arbre-Sec. Le portail actuel date de 1325.

Elle fut dévastée en 1831, dans une émeute populaire, et elle est restée fermée jusqu'en 1837. En 1848, la restauration est à peu près terminée : la peinture du portail a été livrée au public dans les premiers mois de l'année 1847, et la chapelle de la sainte Vierge est achevée dans le style gothique, bien étudié et bien compris.

On garde dans cette chapelle une statue de la sainte Vierge, où ne manquent point de réciter une prière ceux qui visitent cette belle église. Cette statue est accompagnée de deux pierres gravées en lettres rouges : sur l'une d'elles on a écrit :

O Notre-Dame de Bonne-Garde,
Veillez sur nous,
Protégez-nous,
Conduisez-nous,
Préservez-nous,
et
Gardez-nous,
Toujours !!!

Et sur l'autre, voici ce que nous avons lu :

« *Le 13 mai 1837, jour de la réouverture de cette église, cette statue, placée sur l'ancien autel de la sainte Vierge, fut trouvée intacte en sa place, échappée seule au désastre général de l'église, du 15 février 1831. Ce fait remarquable émut vivement la piété des fidèles envers Marie, qu'ils saluèrent comme la Conservatrice et la Gardienne de leur église. Touché de ces pieux sentiments, M. l'abbé de Merson, curé de la paroisse, lors de la construction du nouvel autel en pierres, avec sculptures et peintures, aux frais du ministère de l'intérieur et de la fabrique, en 1844 et 1845, fit établir en ce lieu cette image vénérée sous l'invocation de* Notre-Dame de Bonne-Garde, *plaçant sous sa douce protection tous ceux qui, par leurs actes ou autrement, ont concouru à la réouverture et aux magnifiques réparations de ce saint édifice.* »

Saint-Germain des Prés (10e arrond.). A cette ancienne église de Paris tenait autrefois une célèbre abbaye, l'une des plus anciennes et des plus illustres de France, qui fut bâtie, en 543, par Childebert Ier, fils de Clovis, à son retour d'une expédition en Espagne. Les bâtiments furent, dit-on, élevés sur les débris d'une temple d'Isis et terminés en 557. L'église fut d'abord dédiée à sainte Croix et à saint Vincent, par saint Germain, évêque de Paris, en 558, le jour de la mort de Childebert. Au viie et au viiie siècle, elle est nommée indistinctement basilique de Saint-Vincent et basilique de Saint-Germain, car le corps de ce saint évêque y avait été inhumé dans la chapelle de saint Symphorien (1).

En 845 et 858, les Normands pillèrent cette église avec le monastère qui en dépendait,

(1) Cette chapelle de saint Symphorien avait été bâtie par saint Germain, près de l'église, du côté du midi. Son corps y fut d'abord déposé, puis transféré dans la grande église en 754.

et y mirent le feu en 861. L'abbé Gozlin le fit rebâtir en 869, mais il fut de nouveau ruiné par les Normands en 885, et ne fut plus rebâti qu'à la fin du xe siècle, par Robert II. En 1368, Charles V, craignant une invasion des Anglais, fit entourer le monastère d'une forte muraille et d'un fossé. En 1653, on fit à l'église des réparations considérables, et la première pierre du grand autel, élevé sur le dessin d'Oppenord, fut posée en 1704.

La révolution de 1789 renversa tout ce qui tenait au monastère, et bâtit des maisons particulières sur cet emplacement. Il n'est plus rien resté que le palais Furstemberg (l'ancien palais abbatial), quelques murailles et l'église, dont on vient de repeindre le chœur et le sanctuaire. Dans le bas de la nef latérale, à droite de la porte principale, on a placé une vieille statue de pierre, devant laquelle brûle toujours un grand nombre de cierges.

Parmi les nombreux objets de piété qu'elle conservait, l'ancienne abbaye de Saint-Germain, de l'ordre de Saint-Benoît, gardait la ceinture de sainte Marguerite, et cette relique y était si célèbre, que l'une des rues voisines de l'église porte encore aujourd'hui le nom de cette sainte.

Dom Bouillart, bénédictin de Saint-Maur, a publié une histoire de cette abbaye (1724, in-f°., ornée de gravures, etc.). La description des reliques qu'elle renfermait se trouve pag. 313 et suiv. On y trouvait entre autres:

Plusieurs saintes épines de la couronne de Notre-Seigneur, des morceaux de la vraie croix, un fragment de l'éponge de la passion, des habits de Notre-Seigneur, de son sépulcre, de la colonne de la flagellation; un morceau de la ceinture de la Vierge; une portion de la crèche de Jésus; des fragments de ses habits, de ses sandales, de sa croix et de son sépulcre; et enfin un grand nombre de reliques de saint Benoît, de huit apôtres, d'un grand nombre de saints et de saintes, dont les noms sont marqués, et un linge qui avait touché les reliques de l'apôtre saint Pierre, et dont saint Grégoire le Grand fit présent à la reine Brunehault.

On y remarquait aussi plusieurs reliques données en 1684, par Anne de Gonzague, princesse palatine, qui s'exprime ainsi dans son testament en faveur des religieux de Saint-Germain des Prés : « Je leur donne ma croix de pierreries avec la sainte vraie croix que j'atteste avoir vue dans les flammes sans brûler. Je leur donne encore le sang miraculeux que j'ai eu du feu duc d'Hanovre. »

Le sang miraculeux dont il est ici question venait d'un calice répandu sur un corporal auquel le sang précieux avait donné la couleur d'un sang naturel; c'est ce qui se prouvait par une incrustation de six cents ans qui en faisait foi. On dit qu'il se fit tant de miracles à l'occasion de ce sang précieux, que des offrandes des fidèles on fonda l'église ducale et collégiale de Saint-Alexandre d'Eimbeck, en Allemagne.

La pointe d'un des clous dont Notre-Seigneur fut attaché sur la croix n'était pas moins avérée. Elle venait aussi du trésor de la couronne de Pologne, et le roi Jean Casimir, qui l'avait apportée avec lui en France, en avait gratifié la princesse.

Saint-Germain le Vieux (9e arrond.). Cette église était une ancienne chapelle baptismale sous l'invocation de saint Jean-Baptiste. En 885, pendant les invasions des Normands, les religieux de Saint-Germain des Prés s'y réfugièrent avec le corps de Saint-Germain, évêque de Paris. Par reconnaissance, les religieux firent don à cette abbaye d'un bras du saint. Depuis cette époque elle portait le nom de Saint-Germain. Son surnom lui vient de ce qu'elle avait fini par être délaissée, et qu'elle avait un aspect de ruine. Elle fut démolie entièrement en 1802.

Saint-Gervais-Saint-Protais.—Cette église est considérée comme la plus ancienne que l'on connaisse dans la partie septentrionale de Paris; mais nul document historique ne met sur la voie de fixer l'époque précise de sa fondation. L'opinion de ceux qui la reportent à la fin du ive ou au commencement du ve siècle, sans l'appuyer d'aucune espèce de raisonnement plausible ou non, ne peut avoir dès lors que la valeur d'une simple hypothèse. D'un autre côté, l'assertion de dom Duplessis, consistant à dire que l'église de Saint-Gervais-Saint-Protais *était sur pied avant l'an* 576 (1), se réduit à énoncer un fait notoire et incontesté, puisque nous savons avec certitude que saint Germain allait souvent y prier, et que de son temps déjà elle était honorée du titre de basilique (2), désignation alors attribuée aux temples plus ou moins vastes, ou plus ou moins connus par la renommée des saints, sous l'invocation desquels on les dédiait; or, saint Germain fut appelé à l'épiscopat en 554, et il mourut le 28 mai de l'an 576 précité. Quant à nous, s'il fallait que nous émissions un avis sur ce point difficultueux, nous inclinerions, avec quelque restriction toutefois, vers le sentiment de Baillet, qui affirme que l'église, objet de notre étude, fût bâtie en 560 (3). Et, quoique lui aussi ne produise ni témoignages propres à faire autorité, ni preuves décisives de ce qu'il avance, il nous paraît néanmoins que sa conjecture ne s'éloigne pas autant de la vraisemblance que celle des auteurs dont les uns en font remonter la fondation au règne de Clovis, et les autres la descendent à celui de Chilpéric. Mais, attendu que si cette fondation avait eu lieu sous l'épiscopat de l'illustre prélat parisien, Fortunat, évêque de Poitiers, qui a écrit sa Vie, ne dit rien qui puisse le faire présumer, quoique, dans son ouvrage, des faits bien moins importants y soient notés; nous croyons pouvoir conclure de ce silence que l'église Saint-Gervais existait lorsque saint Germain de-

(1) *Nouv. ann. de Paris*, p. 66
(2) Fortunat, *Vie de saint Germain*, ch. 57, 66.
(3) *Vies des Saints*, t. IV de l'édit. in-8°, p. 467.

vint évêque de Paris. Maintenant ne serait-il pas permis d'induire de là que ce doit être entre 540 et 550 qu'elle a été fondée et construite? Nous n'insisterons pas davantage sur cette question, pour nous occuper des temps sur lesquels les données historiques échappent à toute controverse.

Qu'il nous soit donc permis d'abord, pour procéder avec quelque méthode, d'indiquer rapidement les circonstances qui expliquent le double vocable de l'église, quelle qu'ait pu être, d'ailleurs, l'année positive de sa fondation.

On sait fort peu de chose de la vie des deux saints martyrs, Gervais et Protais; car la lettre aux évêques d'Italie, qui porte le nom de saint Ambroise, et qui renferme une grande abondance de détails, se trouvant en contradiction formelle avec celle que ce Père illustre écrivit à sa sœur Marceline, est rejetée par tous les critiques comme apocryphe, ainsi que le démontrent les Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, dans le IIe tome de l'édition qu'ils ont publiée de ses œuvres, en 1686-90. C'est à peine si l'on a pu savoir qu'ils étaient fils de saint Vital, présumé officier des armées impériales, sous Néron, et qui avait lui-même versé son sang pour la foi, à Milan, environ vers l'an 62. Cela est si vrai, qu'à Milan même on n'avait plus, vers la fin du IVe siècle, qu'un souvenir vague et confus des deux saints. Saint Ambroise, aidé de ce qu'il put recueillir de ces débris épars de la tradition qui les concernait, et surtout éclairé par une lumière instinctive autant que mystérieuse, se mit sur les traces du lieu de leur sépulture, et il acquit ainsi la conviction qu'elle ne pouvait exister qu'auprès des barreaux qui environnaient le tombeau de saint Nabor et saint Félix. Il y fit alors pratiquer des fouilles qui eurent des résultats conformes à ses prévisions. On trouva les corps, et l'identité en fut reconnue par la vérification que diverses circonstances, bien connues d'ailleurs, permirent d'opérer. L'illustre prélat se disposait, en ce moment, à consacrer l'église, appelée depuis *basilique ambroisienne*, de son nom. Les fidèles auraient voulu que la cérémonie eût la même solennité que celle de la consécration récente de l'église des Apôtres. C'était aller au-devant des vœux de saint Ambroise. Il fit d'abord transporter ces saintes dépouilles dans la basilique de *Fauste*, puis appelée de Saint-Vital et Saint-Agricol, laquelle était voisine de celle de Saint-Nabor. Les reliques des martyrs y furent exposées pendant deux jours. Le troisième, qui était le 18 juin de l'an 387, on les transféra dans la basilique Ambroisienne avec une grande pompe, et cette cérémonie fut suivie de réjouissances publiques, auxquelles toute la population catholique de la cité prit part, et elle était en immense majorité, malgré les menées des ariens qui s'y agitaient auprès de l'impératrice Justine, femme de Valentinien le Jeune, pour y propager leur hérésie. De ces circonstances date la célébrité de saint Gervais et de saint Protais. Aussi, est-ce moins par l'appréciation des actes de leur vie que par la certitude et l'éclat des faits miraculeux qui présidèrent tant à la découverte de leur tombeau qu'à la translation solennelle de leurs corps dans la basilique de Milan, que les deux saints acquirent cette juste et si légitime célébrité.

Saint Augustin et saint Paulin assistèrent aux cérémonies pompeuses de la translation, qui durèrent trois jours; ils furent témoins oculaires de ces miracles, ainsi que la foule qui s'y pressait, et ils en propagèrent bientôt la connaissance, l'un en Afrique (1), l'autre dans l'Italie méridionale et dans les Gaules, sa patrie, où il avait conservé de nombreuses relations (2). Quand des hommes, dont les hautes lumières et les vertus n'étaient ignorées nulle part dans le monde chrétien, attestaient de tels faits, certes, on comprend fort bien qu'il était impossible de les taxer de visionnaires, et qu'on dut avec raison croire à la réalité de leurs récits. Bientôt aussi les reliques authentiques de ces saints martyrs se répandirent, avec leur culte, en Orient et en Occident, mais surtout en France, où plusieurs des cathédrales et des nombreuses paroisses qui s'y érigèrent, dans le cours des deux siècles suivants, les adoptèrent pour patrons titulaires. Il suit de là que leur vocable, appliqué à une église de Paris, n'a rien en soi que de très-simple et de très-naturel; en même temps, l'on se rend mieux compte de la dévotion particulière que saint Germain professait pour saint Gervais et saint Protais. Nous avons vu plus haut que Fortunat qualifiait cette église du titre de basilique, qu'il ne lui eût certainement point donné s'il ne s'était agi que d'une chapelle ou oratoire, ainsi que Dulaure le prétend. Ce titre, elle le portait encore au milieu du IXe siècle, et pourtant elle était restée dans toute l'intégrité de son état primitif. C'est ce qui résulte des termes exprès du testament d'Hermentrude (3), première femme de Charles le Chauve, morte en 869. Son importance est en outre établie par le privilége dont on la trouve dès lors investie, d'avoir une chapelle baptismale dans l'enceinte de la ville, sous l'invocation de saint Jean-Baptiste, vulgairement saint Jean de Grève.

Tous les historiens conviennent qu'au XIe siècle l'église de Saint-Gervais-Saint-Protais et ses dépendances appartenaient aux seigneurs de Meulan, qui en avaient fait don au prieuré conventuel de Saint-Nicaise, situé dans le ressort de leur suzeraineté, lequel ressortait à l'abbaye du Bec, en Normandie; car le comte Galeran confirma la donation de ses ancêtres par une charte de l'an 1141, où sont spécialement mentionnées les églises de Saint-Gervais et de Saint-Jean, sises *in vico qui dicitur Greva* (4). Mais il paraît que le cha-

(1) *Cité de Dieu*, liv. XXII, ch. 8. — *Confessions*, liv. IX, ch. 7.
(2) Epit. XXXII, à saint Sévère-Sulpice.
(3) Saint-Victor, *Tabl. pitt. de Paris*, t. II de l'éd. in-8, p. 83.
(4) Dubreul, *Th. des Antiq. de Paris*, p. 601; — Saint-Victor, p. 838

pitre de Notre-Dame possédait une portion de ces propriétés, c'est-à-dire du fief dit *Moncellum*, d'où provient sans doute le nom de Monceau-Saint-Gervais. Ce fief était administré par un prévôt, qui percevait les redevances auxquelles la cure était tenue envers les chanoines. « On voit, par exemple, dit Saint-Victor, qu'en 1230, ces redevances consistaient en un certain nombre de moutons, et qu'en 1484 les enfants de chœur recevaient le produit de l'offrande du jour de la fête patronale des saints titulaires, ainsi que des cerises (1).

Quoi qu'il en soit, le droit de collation ou présentation aux cures de Saint-Gervais et de Saint-Jean de Grève a appartenu, jusqu'à la révolution de 89, à l'abbé du monastère du Bec.

Il y a tout lieu de croire que l'ancien édifice, auquel on avait affecté la dénomination de basilique, a subsisté jusqu'aux premières années du XIII^e^ siècle, ce que pourtant nous n'oserions affirmer. Mais il est très-vrai aussi que l'histoire laisse ignorer si elle avait été agrandie ou rebâtie avant l'an 1212, époque de la première reconstruction qu'elle constate. La dédicace n'eut lieu qu'en 1420, et pour perpétuer le souvenir de cette cérémonie, une inscription gravée en lettres gothiques sur une table de marbre, fut scellée dans le mur, où elle est toujours restée, à gauche, en entrant par le grand portail, à côté du second pilier de la chapelle Saint-Laurent, sous la tour. En voici la copie textueile :

« Bonnes gens, plaise à vous sçavoir que ceste présente église de Messeigneurs sainct Gervais, sainct Proctais, fust dédiée le dimanche devant la feste de sainct Simon-sainct Jude, l'an 1420, par la main de révérend Père en Dieu maistre Gombault, évesque d'Auxerre, et sera à toujours la feste de l'Annualité de dédicace, le dimanche devant la dicte feste S. Simon-S. Jude. S'il vous plaist y venir recommander vos maulx et prier pour les bienfaicteurs de ceste église, et aussi pour les trespassés. *Pater noster*, *Ave Maria*. »

A l'époque où commença la reconstruction de l'église, c'est-à-dire en 1212, Saint-Gervais se trouva compris dans l'enceinte dont Philippe-Auguste venait de faire environner Paris ; la population de son territoire, très-étendu, s'était considérablement augmentée, et cette circonstance motiva le partage qu'on en fit en deux parties, pour en attribuer une à la chapelle de Saint-Jean de Grève, qui, de même que sa mère, devint alors paroisse. Cette séparation avait été préalablement convenue entre l'évêque Pierre de Nemours, le prieur de Saint-Nicaise de Meulan et l'abbé du Bec, ainsi que le prouve la charte, reproduite en entier par Malingre (2), qui stipule les conditions auxquelles les parties contractantes constituent les deux paroisses. On remarque surtout celle qui impose au curé de Saint-Jean de Grève l'obligation d'accompagner avec croix, bannière, cierges allumés et encensoirs, la procession de Notre-Dame, lorsqu'elle se rendait, par la Mortellerie, à Saint-Paul des Champs et à Montmartre, pendant les jours des Rogations. Cette charte se trouve aussi reproduite à la suite d'un très-beau missel manuscrit, format petit in-folio, que possède l'église Saint-Gervais.

(1) Saint-Victor, p. 839.
(2) *Antiq. de la ville de Paris*, p. 574.

Les écrivains de nos jours, qui reculent jusqu'au règne de Charles VI la réédification de Saint-Gervais, n'ont lu, et, en général, ne lisent que Dulaure. Il peut être quelquefois utile de consulter cet archéologue ; mais ce doit être avec précaution, car alors même que ses opinions ne le portent pas à altérer ou à défigurer les faits, il tombe encore dans d'assez graves erreurs, et cela par la raison que la masse énorme de matières qu'il traite ne lui permet pas de les approfondir : il ne peut que les effleurer. Voilà pourquoi il est le seul qui n'ait placé aucun intervalle entre la reconstruction de Saint-Gervais et sa dédicace, en 1420. Personne n'ignore, par exemple, que la basilique de Saint-Germain des Prés, rebâtie par l'abbé Morard, vers la fin du X^e^ siècle, ne fut pourtant dédiée par le pape Alexandre III qu'en 1163. Au reste, Saint-Gervais n'eut pas alors les dimensions qu'on lui trouve aujourd'hui ; il reçut des augmentations très-notables vers 1580, sous le règne d'Henri III (1). Il est vrai qu'on eut le bon esprit d'assortir ces additions au style ogival ou gothique de l'édifice, qui paraîtrait bâti sans interruption et à une même époque, si Jacques Debrosse, architecte, qui a construit l'aqueduc d'Arcueil et le Luxembourg, par ordre de la reine Marie de Médicis, n'était venu rompre sa belle unité à l'extérieur. Le portail et la façade, dont il a cru l'orner, l'ont enlaidi et gâté, en ce sens qu'on pourrait, à son aspect, faire prendre le temple du Seigneur pour un monument profane, si la croix, qui doit être bientôt replacée à son sommet, ne lui restituait une plus digne signification. On est toujours tenté, en apercevant les églises copiées sur des modèles païens, de s'écrier avec Berchoux :

Qui nous délivrera des Grecs et des Romains?

Le jour de la délivrance est arrivé pour leur mythologie ; elle ne se montre plus dans notre littérature.... Quand donc leur système architectural sera-t-il exclu des demeures consacrées au culte du Dieu des chrétiens?

Le 24 juillet 1616, Louis XIII posa la première pierre de la façade devant laquelle on s'est tant extasié. Il pourra paraître curieux de mettre en regard des admirations outrées, qui semblaient se transmettre de main en main sur cette œuvre depuis plus de deux siècles, l'opinion qu'on s'en forme aujourd'hui, au point de vue des convenances architectoniques appliquées aux monuments de l'art chrétien. « On a beaucoup trop vanté, selon nous, le portail de l'église

(1) Jaillot, *Rech. hist. sur Paris*, t. XI (Quart. de la Grève), p. 52; — Saint-Victor, *loc. cit.*, p. 839.

Saint-Gervais, et pas assez remarqué l'église elle-même, qui est un modèle de l'architecture sarrasine.... Quels rapports trouver, en effet, entre les trois ordres qui le composent : dorique, ionique, corinthien, et les voûtes aiguës, les arceaux à nervures, les fenêtres à rosaces et les clefs pendantes de l'église intérieure? Autant vaudrait une statue gothique que surmonterait un casque grec ou romain. Malheur aux monuments qui subissent tous les caprices de la mode ; faits pour le siècle qui les a vus naître, ils en forment un trait distinctif et doivent rester ce qu'ils sont : de pareils travestissements les déshonorent... ; mais la partie de Saint-Gervais la plus intéressante pour l'histoire de l'art, est la chapelle de la Vierge; c'est là qu'on remarque des arcs qui, portant en l'air sans toucher aux voûtes, dit Sauval, soutiennent une couronne qui a trois pieds et demi de saillie et six pieds de diamètre. L'habileté des Jacquet, sculpteurs du temps, a décoré cette couronne d'ornements déliés, raffinés, coquets, dont on ne peut se défendre d'admirer l'audace et la légèreté. Or, cette curieuse chapelle était restée, comme la plupart de nos églises, qu'on a cru restaurer en les grattant, blanche, nue, glaciale. Dans ce moment on la restaure avec le plus grand soin; M. Delorme représentera dans les compartiments, non sur toile, mais sur les murs mêmes, des sujets empruntés à l'histoire de la Vierge; les voûtes sont peintes en bleu de ciel, et les nervures, rehaussées d'or, se découpent à merveille sur un fond clair (1). »

Les prétendus embellissements de Debrosse ne s'arrêtèrent pas à la porte : ils se glissèrent dans l'intérieur et s'emparèrent de plusieurs pièces d'ornementation, entre autres, d'un autel de la chapelle des fonts baptismaux, où l'on eut la singulière idée de reproduire avec exactitude, mais sur une petite échelle, la figure du portail grec. Une somme de 24,000 francs, pour couvrir la dépense d'un bel autel en marbre, a été votée par le conseil municipal, ainsi que les fonds nécessaires pour l'exécution d'une statue de la sainte Vierge, destinée à cette chapelle.

Il existe aussi, dans un des bas-côtés de l'église, une chapelle secrète attenant à celle de Sainte-Anne, qu'on nomme *chapelle dorée*, à cause des divers ornements sur bois qui la parent, et qu'on a fait dernièrement redorer avec beaucoup de soin. Ce morceau, vraiment remarquable, a la forme d'un caveau sépulcral, éclairé par le faite d'une galerie vitrée. Les parois de cette chapelle sont entièrement recouvertes de petits panneaux en bois, ornés de peintures d'un travail très-curieux, qu'on présume être du XVII^e^ siècle. Tous les actes les plus merveilleux de la vie du Christ y sont représentés dans un style d'une suave originalité. Dans ces peintures, qui décèlent toutefois la naissance de l'art, on distingue surtout Jésus-Christ prêchant dans le temple, en face de la porte. Le Christ au tombeau, formant le devant d'autel, ainsi que la résurrection du Sauveur, dans le fond à gauche. On n'a aucune donnée sur le fondateur de cette chapelle, et le nom de l'artiste qui l'a décorée est resté complétement inconnu.

(1) *J. des Débats* du 24 août 1842.

L'église de Saint-Gervais-Saint-Protais a eu le bonheur de conserver intactes toutes ses reliques, savoir : celles des deux premiers titulaires, de saint Ambroise, de saint Roch et de saint Sébastien ; et, en objets d'art, ses magnifiques vitraux peints par Pinaigrier, artiste renommé en ce genre, ainsi que plusieurs anciens tableaux, parmi lesquels un de Pérugin et un autre d'Albert Durer. Dans les tableaux des grands maîtres qu'elle a perdus, on doit regretter surtout ceux de Lesueur : *Un portement de croix ; Jésus-Christ au tombeau; saint Gervais et saint Protais refusant de sacrifier aux idoles.* — De Gualay : *Le premier de ces saints fouetté sur le chevalet.* — De Bourdon : *La décollation du dernier.* — De Philippe de Champagne : *L'apparition des deux saints à saint Ambroise; l'Invention de leurs reliques; leur Translation;* — et l'*Ecce Homo*, en pierre, de Germain Pilon.

Mais elle a également perdu les tombeaux de Philippe de Champagne, de Scarron et du chancelier Boucherat, qui y avaient été inhumés. Déposés, pendant la révolution, au Musée des Grands-Augustins, on les a ensuite transférés à Saint-Roch ; on ne lui a rendu que le mausolée de Michel Letellier, garde des sceaux sous Louis XIV, principal moteur de la révocation de l'édit de Nantes, et père du fameux marquis de Louvois, grand maître de l'artillerie et ministre de la guerre; ce mausolée a été rétabli dans la chapelle de Saint-Eutrope.

Les produits de l'art moderne, que Saint-Gervais possède, ne sont pas en grand nombre, mais ils sont généralement estimés. En peinture : saint Ambroise refusant l'entrée du temple de Milan à l'empereur Théodose, souillé du massacre des habitants de Thessalonique, par M. Couder; le martyre de sainte Julitte et de son fils saint Cyr, par M. Heim ; l'Annonciation, par M. Lordon. En sculpture : le Christ ; — *Ecce Homo*, par Cortot; statues en marbre de sainte Catherine, martyre, par le même, la Vierge immaculée, par M. Rudde ; statues en bronze de saint Marc et saint Matthieu, modelés par M. Laitié ; celles de saint Luc et saint Jean, modelés par M. Lebeuf-Nanteuil. Ces quatre dernières décorent la chaire à prêcher, beau travail, qui a coûté 30,000 francs, et dont l'exécution fut confiée à M. Pierre Gauthier, à la suite d'un concours ouvert en 1824 entre dix architectes lauréats de l'Institut.

Les chapelles de Saint-Gervais sont consacrées ainsi qu'il suit : celles de droite, en entrant par le grand portail, au Saint-Esprit, à sainte Catherine, à saint Pierre, à saint Jean, à sainte Geneviève et à saint Eutrope, aux âmes du purgatoire, aux agonisants ; celles de gauche, aux fonts bap-

tismaux, a saint Laurent, à la Providence, à saint Denis, à sainte Anne. La chapelle de la sainte Vierge, occupant le chevet, n'est pas visible en ce moment, attendu les restaurations qu'on y pratique, et dont il a été parlé plus haut.

A la chapelle de Saint-Eutrope se rattache l'origine de l'hôpital Saint-Gervais et d'une confrérie célèbre.

Un maçon, nommé Garin, et Harcher, son fils, prêtre, étaient propriétaires d'une maison située derrière le chevet de l'église, laquelle, par conséquent, se trouvait presque en face du mur extérieur de la chapelle. Charitables et pieux, ils y hébergeaient, pendant neuf jours, les pèlerins qui venaient faire des neuvaines à l'autel des saints Eutrope et Quentin, pour les maladies *dont on requiert lesdits saints* (1), c'est-à-dire l'épilepsie, la paralysie, les convulsions nerveuses et les rhumatismes. La destination honorable de cette maison fixa l'attention publique; on y vit la base d'un établissement de bienfaisance, et comme elle était grevée d'une censive ou redevance féodale de quatre deniers envers Robert de France, comte de Dreux, frère de Louis VII, dit le Jeune, ce prince, conjointement avec sa femme Alix de Bretagne, et son fils, céda ce cens en 1171. L'établissement, approuvé par le pape Alexandre III, prit dès lors plus de consistance : un procureur et des frères servants furent chargés de l'administrer, et Nicolas IV, par une bulle de l'an 1190, le mit sous la protection du saint-siége. Jusqu'au milieu du XIV^e^ siècle les choses en restèrent là. Foulques de Chanac, évêque de Paris, y apporta quelques modifications, en substituant aux frères servants quatre religieuses Augustines et un directeur qualifié de maître proviseur. Mais le nombre des pèlerins, passants et pauvres augmentant toujours, il y eut nécessité d'accroître, dans les mêmes proportions, celui des religieuses. Enfin, la maison tombant en ruines, les sœurs hospitalières de Saint-Anastase, ou filles de Saint-Gervais, comme on les appelait, achetèrent, en 1654, Vieille rue du Temple, entre la rue des Francs-Bourgeois et celle des Rosiers, l'hôtel du marquis d'O, surintendant des finances et gouverneur de Paris, que ses créanciers leur vendirent. Un arrêt du 7 juillet 1655 le leur adjugea dans les formes légales du temps. Le cardinal Paul de Gondi, archevêque de Paris, ayant approuvé l'acquisition en 1656, la prise de possession en fut amortie, ou, en d'autres termes, permise par lettres patentes du roi, de la même année. Mais, à cette époque, les pauvres passants, quel que fût le motif qui les amenât à Paris, n'y étaient reçus que pour trois jours, au lieu de neuf. Quoique l'économie administrative de la maison des hospitaliers de Saint-Anastase fût déjà très-éloignée de son principe fondamental, elle n'en était pas moins ordinairement désignée par le nom d'hôpital Saint-Gervais (2).

(1) Mallingre, p. 596.
(2) Jaillot, t. XV (Quart. Saint-Antoine), p. 130.

Dès la fin du VI^e^ siècle, un établissement pareil existait à l'église de Saint-Julien-l'Hospitalier, dit le Pauvre ou le Vieux, situé sur la rive gauche de la Seine, près de la rue qui porte encore ce nom. Il y avait dans ses dépendances des bâtiments dont une partie était destinée à servir d'hospice aux pèlerins et aux pauvres passants, et l'autre aux étrangers et aux voyageurs qui vénéraient particulièrement le saint martyr. Grégoire de Tours, lorsqu'il venait à Paris, allait ordinairement y loger.

Dans un temps où il n'existait point de grandes routes, et le commerce intérieur n'ayant pas acquis assez de développements pour que la profession d'aubergiste pût être exercée avec quelque avantage, on sent combien ces institutions étaient utiles, et combien étaient précieux les services qu'elles rendaient à la société, puisque, concurremment avec les monastères, elles facilitaient seules les rapports des populations éloignées les unes des autres par des distances considérables.

La conversion de la maison Garin en hôpital régulier accrut encore l'importance du culte des saints Eutrope et Quentin. Une multitude de visiteurs, étrangers à la ville, se pressaient continuellement autour de leur chapelle. Les marguilliers et notables paroissiens de Saint-Gervais, frappés de ce spectacle pieux qui répandait un si grand lustre sur leur église, voulurent aussi prendre part à ce beau mouvement de l'opinion publique. Dans ce but, ils conçurent le projet d'une confrérie, sous le patronage spécial des deux saints, et où seraient admises toutes les personnes qui voudraient en faire partie, sans distinction de profession, de rang ni de qualité. Les statuts de la confrérie ayant été rédigés en l'an 1400, dans cet esprit, d'ailleurs si conforme aux vrais principes du christianisme, furent soumis à Charles VI, qui, après en avoir pris lui-même connaissance, autorisa l'association. Ces statuts, en fondant, entre autres actes de dévotion particulière aux saints patrons, une messe solennelle qui se dirait tous les ans à leur autel, le jour de leur fête collective, portaient que le roi et la reine participeraient aux bienfaits des prières et oraisons de la confrérie. Le roi, en les approuvant, y ajouta : 1° qu'il serait permis aux membres de la confrérie de s'assembler annuellement, tel jour qu'il leur conviendrait de choisir, pour se concerter et délibérer sur leurs communs intérêts; 2° qu'ils pourraient élire trois ou quatre d'entre eux, parmi les plus capables, et qui seraient chargés de veiller au maintien de ses priviléges. Deux ans après, un conflit vint à surgir entre les surveillants élus et les marguilliers de la paroisse. Ces derniers, se prévalant de ce que c'était à leur requête nominale que le roi avait autorisé la constitution de la confrérie, prétendaient administrer sa caisse comme bon leur semblerait. Les autres leur contestaient ce droit, en tant qu'exclusif de leur intervention. De là recours au roi par une autre requête que nous appellerions au-

jourd'hui pétition, signée par la majorité des confrères. Charles VI décida qu'à l'avenir l'administration financière appartiendrait aux quatre surveillants élus et choisis selon l'usage, sauf à être tenus de rendre compte de leur gestion de la même manière et dans les formes qu'observaient les autres confréries de Paris. Cette décision fut notifiée aux marguilliers, par un huissier d'armes de la chambre du prince, avec injonction expresse de s'y conformer strictement. Ces sages mesures produisirent d'heureux résultats. La confrérie de saint Eutrope devint en peu d'années l'une des plus nombreuses et des plus édifiantes de la capitale. Le roi, la reine (Isabelle de Bavière), le dauphin, depuis Charles VII, tous les princes du sang, s'y firent agréger, et elle se maintint fort longtemps dans cet état de prospérité.

En l'an 1274, un quidam, qui s'était introduit nuitamment dans l'église, y vola les vases sacrés. Parvenu au champ de foire, dit le Landit, dans la plaine de Saint-Denis, il fut aperçu par des passants, à qui ses mouvements embarrassés parurent suspects ; ils l'arrêtèrent au moment où il s'apprêtait à briser les vases, et le livrèrent à la justice ; mais il n'avait pas eu le temps de consommer son sacrilége, car le saint ciboire, dans lequel se trouvaient des hosties consacrées, était demeuré fermé et intact. L'abbé de Saint-Denis et l'évêque de Paris, Etienne Tempier, vinrent en procession purifier ce lieu par des prières et des chants appropriés à la circonstance. « L'histoire de ce fait miraculeux est naïfvement dépeinte, dit Dubreul, en une vitre de la chapelle de Saint-Pierre d'icelle église, où sont aussi quelques vers français, contenant partie d'icelle histoire (1). »

Ces épisodes de l'histoire de Saint-Gervais, outre les notions intéressantes d'usages et de mœurs qu'ils renferment, prouvent que la paroisse de ce nom, a, elle aussi, des titres assez nombreux pour justifier la part d'illustration qu'elle réclame. Pour compléter le résumé de cette histoire, il ne nous reste plus qu'à rappeler ce qui concerne le fameux *Orme* dit *de Saint-Gervais*, dont les habitants du quartier de la Grève gardent encore le souvenir traditionnel.

Un usage sur l'origine primitive duquel on n'est pas bien fixé, veut qu'un ou plusieurs ormes soient toujours plantés devant les églises ou les presbytères de campagne, et à l'ombre desquels les villageois se rassemblent dans la belle saison, avant et après la messe dominicale. Là, debout ou assis sur les bancs de pierre, établis auprès, en beaucoup de localités, les parents et amis qui habitent des fermes, ou des hameaux éloignés les uns des autres, s'y entretiennent occasionnellement de leurs intérêts : espérance de bonne récolte de tel ou tel produit du sol, ou crainte d'une mauvaise de tel autre. On y discute les litiges survenus, on y propose ou on y conclut des mariages, des *parrainages*, etc. Les *on dit d'alentour* entrent quelquefois comme élement de variété dans ces conversations hebdomadaires des campagnards. Enfin, si la nature des arrangements qu'on y a pris, des affaires qu'on y a ourdies ou définitivement conclues, exige une nouvelle entrevue ; dans ce cas, on se donne rendez-vous positif pour un dimanche ou un jour de fête quelconque, et on se quitte, en se disant : *Si vous arrivez le premier :* ATTENDEZ-MOI SOUS L'ORME. Cette formule même est depuis longtemps proverbiale, dans un sens ironique : elle s'emploie pour faire entendre qu'on attendrait en vain.

Autrefois, outre les circonstances que nous venons d'indiquer, les rendez-vous sous l'orme avaient des motifs obligatoires et forcés. Sous les rois des deux premières dynasties, c'est-à-dire jusqu'au VIIIe siècle, la justice ordinaire se rendait aux portes des églises ou des villes, et toujours dans un lieu public et à découvert. Ceux qui devaient prononcer le jugement y venaient armés ; mais avant d'entendre les parties ils attachaient leurs boucliers et leurs haches à un poteau disposé à cet effet, autour duquel l'assemblée se groupait. Lorsque ensuite le régime féodal eût été constitué, que la justice passa aux mains des feudataires, les porches des églises en hiver, et l'orme ou les ormes en été servirent à la tenue des *plaids de la justice foncière des fiefs* (1). Les juges ou baillis seigneuriaux, appelés *Juges de l'Orme*, ou *Pédanées*, y établissaient le siége de leur juridiction ; les vassaux s'y rendaient pour régler ou payer les censives ou rentes féodales. A Paris, celles des fiefs Popin et Harenc étaient soldées sous le porche de Saint-Jacques de la Boucherie (2). Quant à ce qui concerne spécialement l'orme de Saint-Gervais, nous allons voir qu'il avait la même destination. Le *monceau*, du nom de ce saint, c'est-à-dire le terrain élevé sur lequel se trouve l'église, était un fief de l'évêché dont Pierre de Nemours céda une partie, en 1216, à Gautier, fils de Jean, chambrier de Louis le Jeune, agissant au nom de ce roi, et stipulant pour le comte de Dreux, en échange du cens dont la maison Garin, devenue hôpital Saint-Gervais, était grevée, ainsi que nous l'avons dit. L'évêque réserva, sur la partie cédée, cinquante sols, annuellement destinés à l'achat du cierge pour la fête de la Purification (3). Or, il était d'usage que les redevances dues à ce fief, par ceux qui faisaient bâtir des maisons sur le territoire du Monceau, se payassent sous l'Orme de Saint-Gervais. D'un autre côté, Dulaure rapporte que, dans un compte de l'an 1443, dont il paraît avoir eu connaissance, « on trouve une déclaration de vignes et terres, appartenant au duc de Guyenne, à cause de son hôtel, situé près de la Bastille ; ceux qui les tenaient étaient obligés de payer la rente à

(1) *Th. des Antiq. de Paris*, p. 601.

(1) Sauval, *Hist. des Antiq. de la ville de Paris*, t. II, p. 119.

(2) Villain, *Hist. de Saint-Jacques la Boucherie*, p. 20.

(3) Jaillot, t. XI (Quart. de la Grève), p. 18.

l'Orme de Saint-Gervais, le jour de saint Remi et à la saint Martin (1). »

Tout le monde sait que saint Louis, lorsqu'il allait à Vincennes passer quelques jours à *la villa* que Philippe-Auguste avait bâtie, à l'une des extrémités du bois, y recevait avec bienveillance tous ceux qui croyaient pouvoir recourir à sa haute justice. « Maintes fois, dit Joinville, ai vu que le bon sainct, après qu'il avait ouï messe en esté, il se allait esbattre au bois de Vincennes, et se seoit au pied d'une chesne, et nous faisoit asseoir tout emprès luy. Et tous ceux qui avoient affaires à luy venoient luy parler, sans ce que auscun huissier ne autre leur donnast empeschement. »

Cet orme historique était fort petit du temps de Guillot, qui, dans ses *Dits des rues de Paris*, l'appelle du diminutif d'ORMECIAU. A l'époque peu reculée où il a été abattu, c'est-à-dire peu de temps avant 1800, suivant Saint-Victor (2), qui ne précise pas cette époque, il était d'une forte dimension.

Le rôle que jouaient les ormes dans les usages qui viennent d'être rappelés est certainement bien établi et incontestable. Mais jusque-là rien ne fait connaître l'origine du motif pour lequel on plantait ces sortes d'arbres devant les églises. On peut cependant, selon Jaillot, en donner une autre explication. « Les premiers chrétiens, dit-il, pour distinguer les tombeaux des martyrs, gravaient sur la pierre qui les couvrait les instruments de leur supplice, ou une palme, symbole de leur victoire ; et l'on voit encore, en plusieurs endroits, des palmiers ou des ormes plantés devant les basiliques qui portent le nom des martyrs. La bannière, le banc de l'œuvre, une des portes de l'église de Saint-Gervais, et les jetons que ses marguilliers ont fait frapper, nous représentent un orme placé entre les figures des deux saints titulaires de la paroisse, apparemment pour conserver la mémoire de cet usage antique, qui remonterait ainsi au berceau même du christianisme (3).

Cette explication nous paraît, sinon démonstrative, du moins très-plausible. On pourrait, toutefois, la motiver mieux que ne le fait Jaillot, par des développements auxquels le cadre de notre étude se refuse. Les armes de la paroisse, en effet, étaient un orme sortant d'un puits, car il y avait autrefois un puits dans l'église même, et il était situé derrière le banc de l'œuvre.

Au surplus, l'orme de Saint-Gervais a laissé de profondes racines dans le souvenir de ses paroissiens; les plus âgés ont vu le dernier, et les autres en ont entendu parler d'une manière plus ou moins circonstanciée. De nos jours plusieurs marchands ont encore pour titre d'enseigne : l'Orme de Saint-Gervais. M. Gautier, fabricant de taillanderie et de quincaillerie, rue François-Miron, n° 6, à gauche du grand portail, a mis un certain luxe à cette indication ; il a fait appliquer en relief, à côté de l'entrée de ses magasins, un orme sortant du rebord d'un puits, le tout parfaitement doré, et au-dessus est écrit : Aux Armes de Saint-Gervais. Ces faits, quoique peu importants en apparence, n'en témoignent pas moins que tout ce qui, même dans l'ordre matériel des choses, touche de près ou de loin à l'idée chrétienne, ne tombe jamais dans un oubli brusque et complet : il en reste toujours quelque trace, qui est comme un reflet de sa puissante influence et de son éternelle durée. Saint-Gervais n'est plus aussi riche qu'autrefois en objets d'art, en décors somptueux ; mais pour lui appliquer, à juste titre, ce que Fortunat, évêque de Poitiers, dit de Saint-Germain des Prés : *empreinte du sang du Christ, la foi prête* toujours *à cette église une éclatante splendeur* (1) !

Abbaye Sainte-Geneviève (12e arrond.). Cette abbaye, dont il ne reste plus que la tour de l'église et quelques bâtiments, avait été bâtie par Clovis Ier, à la demande de sainte Geneviève, et dédiée à saint Pierre et saint Paul, de 500 à 511. En 1148, on la dédia à sainte Geneviève, qui y avait été inhumée.

L'église fut rebâtie en 1175, et le cloître en 1744. On y conservait, avant la révolution de 1789, la châsse de sainte Geneviève, objet d'un grand concours de peuple, le jour de la fête de la sainte, le 3 janvier, et durant les jours de l'octave.

On avait aussi la pieuse coutume de porter cette châsse en procession par la ville dans les grandes calamités publiques.

Aujourd'hui ces reliques ayant été brûlées pendant la révolution, on n'en trouve plus nulle part. On n'en a point à Rome ; à Nanterre, on ne conserve qu'un petit ossement sans désignation précise, et à Saint-Etienne du Mont, dans la chapelle de la sainte, on n'a que la pierre sur laquelle a reposé son saint corps, quand il fut enterré dans l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul. *Voy.* SAINT-ÉTIENNE *du Mont*, PANTHÉON et NANTERRE.

Sainte-Geneviève des Ardents (9e arrond.), dans la Cité.

Cette église, dont l'origine est inconnue, fut érigée en paroisse au commencement du XIIIe siècle. Le portail fut reconstruit en 1402, et elle fut démolie en 1747 pour faire place à la maison des Enfants-Trouvés, occupée aujourd'hui par les bureaux de l'administration des hôpitaux de Paris.

« Régnant en France, Louis, surnommé le Gros, fils de Philippe Ier, et tenant le saint-siége Innocent II, comme le temps des guerres avec licences d'icelles eût aussi gâté et corrompu les mœurs du peuple de Paris, Dieu, comme bon père de famille, se déplaisant de la débauche des siens, et n'en demandant l'extrême ruine, étendit la main

(1) *Hist. de Paris*, t. II, édit. de 1837, p. 105.
(2) *Tabl. pittoresq. de Paris*, t. II. édit. de 1812, p. 840.
(3) Jaillot, *loc. cit.*, p. 54.

(1) Extrait des *Eglises de Paris*. Cet article est de M. l'abbé Chenevier, ancien trésorier de cette paroisse.

courroucée de sa punition pour matter le corps de ses enfants, afin que ce corps dompté, les âmes n'en fussent punies et tourmentées au feu de la torture éternelle des enfers. Tant que notre Dieu, voyant comme les citoyens de Paris, au lieu de s'humilier devant sa face, après l'affliction des guerres, allaient de mal en pis, et couraient le déréglement après leurs folies et concupiscences, envoya un de ses fléaux, et répandit sa colère sur eux, les affligeant d'une ardeur extravagante et feu nuisible, qu'on appelle feu sacré, qui leur rongeait misérablement les membres, qu'ils avaient employés au service du diable. Les médecins et les chirurgiens, quoique étonnés de la nouveauté de cette maladie, ne laissaient pas que de chercher les moyens d'y remédier par leur art et science : mais il n'y eut cataplasme ni recette qui pût y donner aucune allégeance, en tant que c'était le doigt de Dieu et la main du Tout-Puissant qui frappaient, et que, pour guérir cette infection, il en fallait ôter la cause mouvante, et châtier la vie malheureuse qui en était l'occasion : joint que le mal, étant miraculeux, il fallait qu'il fût aussi guéri par miracle.

« Ce mal se répandant par les lieux voisins de la grande cité, on ne savait plus que faire, sinon que de s'adresser à Dieu, lequel ne voulait entendre les prières de ceux qui avaient l'âme souillée, de même que leur corps était infecté ; chacun allait et se faisait conduire à l'église nouvellement édifiée en l'honneur de la glorieuse Vierge Marie, mère de Dieu : la nef et le parvis de laquelle étaient si pleins de malades, qu'il n'y avait qu'un bien petit sentier pour passer et aller au lieu de dévotion.

« Pour lors était évêque de Paris un saint personnage nommé Etienne, homme religieux, craignant Dieu et secourant l'affliction des pauvres, lequel voyant les calamités de ce peuple misérable, pleurant en son cœur et en ayant compassion, ordonna le jeûne, commanda que chacun retournât à Dieu et fit des prières; puis ordonna au clergé des processions générales pour apaiser notre Dieu justement irrité contre son peuple.

« On jeûne, on prie, pendant plusieurs jours, on veille et on s'assemble de toutes parts; les saintes reliques de chaque église et monastère sont portées au saint temple de la mère de Dieu, avec litanies, hymnes et cantiques, chacun priant la bonté infinie de Notre-Seigneur qu'il lui plaise de les délivrer de cette infection et du mal contagieux. Mais on ne vit encore aucune relâche; Dieu voulant être glorifié en ses saints, il inspira au bon évêque de faire tout pour qu'il envoyât la santé au peuple; le sage évêque se souvenant comment la glorieuse vierge sainte Geneviève avait jadis par ses prières détourné les barbares des murs de la ville capitale du royaume, et que par son mérite la rivière de la Seine, étant débordée, avait repris son cours ordinaire, s'assura encore qu'en cette affliction elle obtiendrait de Dieu l'allégeance de ceux qui souffraient sous la violence de cette maladie.

« A cette cause il s'en va avec quelques chanoines et gens honorables vers l'abbé de sainte Geneviève, et les religieux auxquels il expose la misère qu'ils n'ignoraient point ; les prie de permettre que la châsse de la glorieuse patronne de Paris fût portée en l'église Notre-Dame, pour le secours de tant de misérables qui languissaient en la ville. Et l'abbé y consentant, un jour fut pris pour la descente de la châsse et les jeûnes commandés par l'évêque, universellement par tout le diocèse.

« Chacun attendait avec joie le jour heureux de cette procession solennelle, sentant je ne sais quelle espérance de se voir allégé par celle qui était coutumière à faire des miracles, et le secours de laquelle la ville de Paris avait souvent expérimenté. On choisit ceux qui devaient porter le corps heureux et les saintes reliques de la vierge, gens de bien et sanctifiés par le jeûne, et vêtus de robes blanches, afin que tout fût net devant Dieu : et il s'y assembla une si grande foule par les rues qu'à grande difficulté on pouvait y passer, chacun souhaitant de toucher le lieu où gisaient les saints ossements de la vierge : l'évêque ayant fait nombrer les malades couchés près le parvis de l'église Notre-Dame, afin de donner plus d'autorité au fait et de bien vérifier le miracle. Et comme le corps saint entra en la grande église, il sembla que Dieu se souvint de son peuple, et que, jetant les verges au feu, il lui prit compassion de ceux qu'il avait châtiés et punis : car sur le même instant il ne demeura que trois ou quatre (peut-être n'ayant pas la foi telle qu'ils le devaient en Dieu) de tous les malades, qui ne ressentirent pas la faveur et la miséricorde de Dieu, tous les autres étant guéris par l'intercession de la sainte vierge Geneviève.

« Que pouvaient ici faire les prêtres sinon louer Dieu, qui donne telle grâce, telle vertu de guérison aux saints, et magnifier les mérites et la sainteté de cette dame tant aimée de Notre-Seigneur? Puis l'évêque fit son sermon et exhorta le peuple à rendre grâce à Dieu, à celui qui est glorifié en ses saints et qui veut honorer les siens, afin que, par leur exemple, ceux qui vivent soient invités à lui faire très-humble et affectionné service.

« Or, afin que la mémoire de ce miracle ne demeurât assoupie et que le temps ne l'obscurcit, on l'écrivit premièrement sur les registres de l'abbaye; puis l'année suivante que le miracle était advenu, comme le pape Innocent s'en vint en France, fuyant la fureur et poursuite de Pierre Léon, soutenu par l'empereur Henry V, et, averti de ce miracle, il en rendit grâces à Dieu ; et afin que chacun en eût souvenance, il ordonna une fête annuelle de ce miracle, comme aussi pour signe perpétuel, on en voit à Paris une église appelée du nom de Sainte-Geneviève des Ardents (1). »

(1) Gazet, *Briève hist.*, etc.

Saint-Hilaire (12e arrond.). Cette église était connue du temps du pape Adrien IV, de 1158, sous le titre de *Chapelle* de Saint-Hilaire du Mont. En 1200, elle est citée sous le titre de paroisse. Rebâtie en 1300 et en 1470, elle fut restaurée au commencement du XVIIIe siècle; mais elle fut démolie vers l'an 1795.

Saint-Hippolyte (12e arrond.). Cette église, qui n'était qu'une chapelle en 1158, fut érigée en paroisse au commencement du XIIIe siècle, et démolie en 1795.

Saint-Honoré (4e arrond.). Les bâtiments de cette église furent commencés en 1204. Agrandie en 1579, elle fut démolie en 1792, et son emplacement fut couvert de maisons en 1796.

Saints-Innocents (4e arrond.), rue Saint-Denis, au coin de la rue aux Fers.

Cette église fut construite vers le commencement du XIIe siècle. Reconstruite en 1445, elle fut démolie en 1785.

Saint-Jacques la Boucherie (6e arrond.), rue des Arcis.

Cette église, sur l'origine de laquelle on n'a rien de certain et dont les commencements sont entremêlés des histoires hermétiques de Nicolas Flamel et de sa femme, n'était, au Xe siècle, qu'une chapelle dédiée, dit-on, à sainte Anne, et deux siècles plus tard érigée en paroisse. L'église, qui fut démolie à la fin du siècle dernier, était fort irrégulière; ce qui tenait aux différentes époques où l'on y avait travaillé. Commencée au XIVe siècle, elle ne fut terminée que sous François Ier. Il ne reste plus debout aujourd'hui que la tour, qui attend, pour disparaître, la réalisation d'un projet gigantesque qui consisterait à relier par une seule rue la rue de Rivoli à la place de la Bastille.

Saint-Jacques du Haut-Pas (12e arrond.), rue Saint-Jacques, n° 252.

Cette église fut commencée en 1630, n'offre aucun intérêt particulier à la dévotion des fidèles.

Saint-Jacques-l'Hôpital (Ve arrond.), rue Saint-Denis, au coin méridional de la rue Mauconseil.

Cette église avait été construite en 1322, ainsi que l'hôpital dont elle dépendait, et dédiée en 1323. L'hôpital était destiné à recevoir les pèlerins qui feraient le voyage de Saint-Jacques de Compostelle, ou qui en reviendraient, ainsi que les pauvres passants. Il fut supprimé quelque temps avant la révolution, qui détruisit aussi l'église et la collégiale qui la desservait alors.

Saint-Jean (7e arrond.), rue du Martroi, derrière l'hôtel de ville.

Cette église a complétement disparu dans la dernière reconstruction de l'hôtel de ville. C'était autrefois l'église baptismale de Saint-Gervais.

Saint-Jean de Latran (XIIe arrond.). Les hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, nommés depuis les hospitaliers de Saint-Jean de Latran, étaient établis en cet endroit dès l'an 1171. Les Templiers leur succédèrent. Après l'abolition de cet ordre, en

1312, on céda cette commanderie à l'ordre de Malte, qui en fut propriétaire jusqu'à l'époque de la révolution. Cette commanderie occupait tout le terrain compris entre la place Cambrai et la rue des Noyers. Elle se composait d'une grande maison où demeurait le commandeur, et d'une immense tour carrée destinée à recevoir les pèlerins.

Saint-Jean-Porte-Latine (2e arrond.), rue du Faubourg-Montmartre, n° 66.

Cette chapelle, bâtie depuis 1760, dépendait du cimetière de la paroisse Saint-Eustache. En 1802, après la démolition de la chapelle des Porcherons, on y établit la dévotion à Notre-Dame de Lorette jusqu'à ce qu'une nouvelle église de ce nom fut bâtie rue Olivier. *Voy.* NOTRE-DAME DE LORETTE.

Saint-Jean le Rond (Cité, 9e arrond.), Cette église, située auprès de la tour septentrionale de Notre-Dame, servait autrefois de baptistère à la cathédrale. « Comme on bâtissait autrefois assez communément en forme de rotonde l'oratoire dans lequel était la cuve ou le bassin pour l'administration du baptême, c'est la raison pour laquelle on l'appela Saint-Jean le Rond..... Au reste le nom de Saint-Jean le Rond n'était pas singulier à la cathédrale de Paris : celles de Sens et d'Auxerre ont aussi leur Saint-Jean le Rond comme leur Notre-Dame et leur Saint-Etienne.

La bâtisse de Saint-Jean le Rond de Paris ne paraissait être que du XIIIe siècle. Le portail était beaucoup plus nouveau. Le chapitre y allait plusieurs fois chaque année en procession, surtout en des jours relatifs à saint Jean-Baptiste, ou au Baptême, comme la semaine de Pâques. Le 13 janvier, jour auquel on fait l'office du Baptême de Jésus-Christ, avait aussi été choisi pour une procession par Guillaume Chartier, évêque de Paris au XVe siècle (1). »

En 1847, quand la ville de Paris, occupée à la réparation totale de l'église Notre-Dame, entreprit d'abaisser le niveau du Parvis, pour donner plus de hauteur à l'édifice, on s'occupa de rechercher la vérité de cette tradition, tant de fois répétée, que le portail était précédé de onze marches, couvertes par une sorte de marée montante du sol de la Cité. On fit donc quelques fouilles qui n'amenèrent point la découverte des marches, mais qui mirent à nu les murailles de Saint-Jean le Rond, détruit en 1748. J'ai vu moi-même leur enceinte circulaire et une pierre percée qui servait probablement à la piscine des fonts baptismaux. On y a découvert aussi quelques débris antiques.

Chapelle Saint-Joseph (3e arrond.), rue Montmartre, n° 144.

Cette chapelle fut fondée le 14 juillet 1640; le chancelier Séguier en posa la première pierre, et la fit bâtir à ses frais. Cette chapelle fut détruite au commencement de la révolution.

Il y avait aussi dans la rue Saint-Domi-

(1) Lebeuf, *Hist. du dioc. de Paris*, tome prélim., p. 20-21.

nique (Saint-Germain) un couvent de filles de Saint-Joseph de la Providence, dont les religieuses se destinaient à l'éducation des orphelines. Cet institut fut supprimé en 1790. *Voy.* aussi UNION CHRÉTIENNE.

Saint-Josse (6e arrond.), au coin de la rue Aubry-le-Boucher et de la rue Quincampoix.

C'était dans l'origine une chapelle qui fut érigée en paroisse en 1260. Reconstruite en 1679, elle fut démolie en 1791. Elle était antérieure au xe siècle.

Saint-Julien le Pauvre (12e arrond.). Selon Grégoire de Tours, il existait déjà dans le même endroit une église de ce nom l'an 580. Depuis le xie siècle, ce prieuré appartenait aux chanoines de Longpont, qui le cédèrent aux administrateurs de l'Hôtel-Dieu en 1655. Les bâtiments du prieuré ont été démolis en 1839. L'église a été restaurée avec goût et sert de chapelle à l'hôpital de l'Hôtel-Dieu.

Chapelle de la Jussienne (3e arrond.), rue de la Jussienne, n° 25.

Cette chapelle était dédiée à sainte Marie Egyptienne, dite par corruption la Gypetienne et la Jussienne, et datait du xive siècle. Elle a été démolie vers l'an 1792.

Saint-Landry (9e arrond.). Il y avait autrefois en cet endroit une chapelle où l'on prétend que saint Landry, évêque de Paris, allait souvent faire ses prières. Cette chapelle avait déjà le titre de paroisse au xiie siècle : elle fut reconstruite vers la fin du xve, et démolie en 1826.

Saint-Laurent (5e arrond.), rue du Faubourg Saint-Martin, n° 123.

Son origine est inconnue : il en est fait mention pour la première fois au xiie siècle. Elle a été reconstruite vers 1425, rebâtie en 1595, et réparée en 1622.

Saint-Lazare (3e arrond.), rue du Faubourg Saint-Denis, n° 117.

Elle dépendait autrefois de la maison de Saint-Lazare : c'est aujourd'hui une succursale de la paroisse Saint-Laurent.

Saint-Leu et Saint-Gilles (6e arrond.), rue Saint-Denis, n° 182.

Cette église a été bâtie vers l'an 1235 ; ce n'était alors qu'une chapelle qui fut reconstruite en 1320, et à la fin du xve siècle. En 1611, le chœur fut rebâti et l'église agrandie. Ce n'est qu'en 1617 qu'on l'érigea en paroisse. C'est aujourd'hui la première succursale de Saint-Nicolas des Champs.

Derrière le chœur, on descend dans une crypte souterraine.

Saint-Leufroi (7e arrond.), vers le milieu de la place du Châtelet.

Il en est fait mention dès l'an 1113 : elle est qualifiée de cure en 1246, et elle fut démolie en 1684 pour agrandir les bâtiments du Grand-Châtelet.

Saint-Louis d'Antin (1er arrond.), rue Sainte-Croix d'Antin.

C'était autrefois la chapelle du couvent de Capucins, dans les bâtiments duquel on a placé, en 1800, le lycée Bonaparte, devenu depuis le collége Bourbon, et qui a repris son premier nom en 1848. Cette chapelle a été terminée en 1782, sur les dessins de l'architecte Brongniart, et les Capucins vinrent du faubourg Saint-Jacques en prendre possession l'année suivante 1783. Cette chapelle est devenue paroisse depuis la révolution, mais elle est beaucoup trop petite pour la nombreuse population du quartier ; les dernières réparations qu'on y a faites n'ont pu remédier à ce défaut.

Sur la frise du fronton on a inscrit DOMUS DEI : « Maison de Dieu. » Ces mots paraissent n'être placés en cet endroit que pour parodier la célèbre maxime évangélique : *Multi autem sunt vocati, pauci vero electi :* « Oui, beaucoup ont été appelés, mais un petit nombre a été choisi. »

Saint-Louis-en-l'Ile (9e arrondissement).

Depuis la fondation de Paris jusqu'aux premières années du xviie siècle, l'île, qui porte aujourd'hui le nom de *Saint-Louis*, ne fut qu'un terrain inhabité. Une branche de la Seine coulant du sud au nord, dans un lit sur lequel est aujourd'hui la rue Poulletier, divisait ce terrain en deux îles ; la plus rapprochée de la Cité se nommait l'île *Notre-Dame*, parce qu'elle appartenait au chapitre de la cathédrale ; l'autre portait le nom d'île *aux Vaches*, à cause des pâturages qu'elle offrait à ces animaux. Jusqu'au règne de Louis XIII, aucune de ces deux îles n'a eu de maisons. Il est donc bien étonnant qu'une tradition mensongère s'obstine encore aujourd'hui à y placer un hôtel qui aurait été habité par la reine Blanche ; ce serait celui qu'on nomme le Petit-Hôtel *Chenizot*, rue *Guillaume*. Mais on ne peut pas réfuter sérieusement des contes de grand'mère. Selon quelques historiens, les comtes de Paris, sous Charles-Martel, s'étaient emparés de ces deux îles, et les chanoines de Notre-Dame n'en possédaient qu'une faible partie sous le règne de Pepin. Mais Charles le Chauve la leur restitua tout entière dans la personne de l'évêque Enée, et l'affranchit de toute charge ainsi que de toute autre juridiction.

L'île Notre-Dame servait quelquefois de théâtre à de grandes cérémonies religieuses et civiles. Ainsi, en 1313, lorsque le roi Philippe le Bel donna de brillantes fêtes pour la promotion de son fils le roi de Navarre au grade de chevalier, c'est dans l'île Notre-Dame qu'elles eurent lieu. Cet emplacement était fort commode pour des réjouissances publiques. Une ceinture de peupliers entourait cette île, dont le sol n'était qu'un gravier uni. Dans la circonstance dont nous parlons, Edouard II, roi d'Angleterre, gendre de Philippe, s'y trouva avec son beau-père et son beau-frère. Les trois rois et plusieurs grands seigneurs de leur cour reçurent la croix des mains du légat du pape, quoiqu'il n'y eût chez eux ni projet ni désir de commencer une nouvelle croisade. Un des plus estimés historiographes descripteurs de Paris ayant dit que le cardinal *Nicolas*, légat du saint-siége en France, avait présidé à cette cérémonie religieuse, tous les faiseurs de livres tels que le *Mémorial*

paristen, par Dufey, le *Guide des étrangers à Paris*, etc., etc., ont répété le même anachronisme. Un mot suffira. Nicolas de Cusa naquit en 1401, à Cusa, village situé sur la Moselle, diocèse de Trèves, et ne fut légat en France qu'au milieu du XV^e^ siècle. Il aurait donc assisté à cette grande solennité de l'île Notre-Dame cent cinquante ans à peu près avant cette époque, et près d'un siècle avant sa naissance.

Les historiens du temps font une pompeuse description de ces réjouissances publiques. On y distribua des robes neuves à tous les seigneurs, et trois fois par jour on changeait d'habillements et d'atours. Aux spectacles qui eurent lieu, on voyait Adam et Eve avant et après leur péché, le Massacre des Innocents, le Martyre de saint Jean-Baptiste, Caïphe sur son tribunal, Pilate se lavant les mains. Ajouterons-nous que, pour complaire à Philippe, qui avait été brouillé avec le pape Boniface VIII, on représenta dans ces mauvaises farces : « Maître Renard, « d'abord simple clerc, qui chante l'épître, « ensuite évêque, puis archevêque, enfin « pape, mangeant poussins et poulets ? » La mort de ce grand pape, arrivée en 1303, n'avait pu, au bout de dix ans, calmer les mauvaises haines.

A cette occasion, les Parisiens construisirent en deux jours un pont de 54 mètres de longueur sur 14 de largeur, entre la Cité et l'île Notre-Dame. Godefroy de Paris, dans sa Chronique en vers, en parle ainsi :

Ce fu par devers Nostre-Dame
Einsinques fu, je n'en doute ame
Ou fu fait et drécié cel pont.

Etait-ce un pont de bateaux, comme le dit Jaillot? c'est ce qu'on ne peut décider. L'île Notre-Dame servait ordinairement au blanchissage des toiles, dont l'émolument appartenait à l'évêque et au chapitre. L'auteur que nous venons de citer prétend qu'il y avait, au nord et au midi de cette île, des ponts de bois qui la faisaient communiquer avec les deux rives, et qu'ils furent emportés par un débordement de la rivière en 1296. Aucun monument historique ne démontre l'existence de ces communications. Quelques autres réjouissances publiques ont eu lieu sur ce terrain, qui était si favorable, surtout à cause de sa proximité du centre de la capitale, mais elles n'offrent par elles-mêmes aucun intérêt. Nous avons dû nous attacher exclusivement aux faits dignes d'attention (1).

En 1614, Christophe Marie, entrepreneur des ponts-et-chaussées, ayant pour associés les sieurs Regrattier, trésorier des Cent-Suisses, et Poulletier, commissaire des guerres, obtint la concession des deux îles Notre-Dame et aux Vaches, et prit l'engagement de combler le bras de la Seine qui les séparait. Dans l'espace de dix ans, il devait faire bâtir les maisons, les quais et les ponts. Marie commença par la construction du pont qui porte encore aujourd'hui son nom. Les constructions des maisons se firent avec tant de rapidité, qu'en 1618 le nombre des habitants de l'île était assez considérable pour qu'on s'occupât d'y bâtir un oratoire. Un couvreur, qui avait bâti une maison à l'extrémité orientale de l'île Notre-Dame, près du canal qui séparait celle-ci de l'île aux Vaches, éleva en ce même endroit, à côté de sa demeure, une petite chapelle. Nicolas le Jeune était le nom de ce pieux habitant, dont la mémoire doit être signalée à la reconnaissance des amis de la religion ; car ce modeste oratoire, bâti en grande partie à ses propres frais, est le berceau de la paroisse de Saint-Louis-en-l'Ile. Ne serait-il pas convenable qu'une inscription placée dans l'église conservât le souvenir de ce fait historique?

La population s'accroissant de jour en jour, le nombre des fidèles parut suffisant pour y former une paroisse. La chapelle de Nicolas le Jeune fut érigée en église curiale, dont le titulaire était à la nomination du chapitre de Notre-Dame. Ce fut le premier acte d'érection fait par Jean François de Gondi, premier archevêque de Paris, en 1623. On sait que jusqu'à cette époque Paris n'avait été qu'un évêché suffragant de la métropole de Sens. Cette paroisse, plus ancienne que celle de Saint-Jacques du Haut Pas, érigée en 1633 par le même prélat, en est donc au III^e^ siècle de son existence. La chapelle, devenue église curiale, possédait seulement un tableau de saint Louis et un de sainte Cécile. Le premier de ces tableaux pourrait faire présumer que l'érection se fit sous ce titre. Il est néanmoins certain que l'acte, daté du 14 juillet 1623, donne à la nouvelle paroisse le vocable de Notre-Dame de l'Ile ; c'est plus tard, comme on verra, que le nom de Saint-Louis-en-l'Ile lui fut imposé.

Cependant, le nombre des habitants devenait plus considérable, et la chapelle de Nicolas le Jeune ne pouvait plus contenir les nombreux fidèles qui la fréquentaient. En ce temps, que plusieurs écrivains nous représentent comme une époque d'obscurantisme, l'homme était assez éclairé pour se distinguer, par la prière et le culte public, de la créature qui n'a pour guide que l'instinct de l'animal. Le progrès des lumières n'avait pas révélé encore aux hommes qu'ils ne sont que des machines organisées, et nos bons ancêtres du XVII^e^ siècle se gardaient soigneusement de mériter le reproche : *Homo cum in honore esset non intellexit; comparatus est jumentis insipientibus.....* Nous laissons aux progressistes du XIX^e^ siècle le soin de traduire ces paroles. Un riche paroissien, Jean-Baptiste Lambert, légua par testament, en 1645, une somme de trente mille livres pour la construction d'une nouvelle église. Quelques autres personnes y

(1) Un jeune habitant du quartier Saint-Louis, M. Henri Martin, a recueilli plusieurs notions historiques sur l'île et a bien voulu nous les communiquer. Nous devions signaler ici son obligeance et faire connaître son zèle et son goût pour des recherches de cette nature.

joignirent leurs pieuses libéralités, et enfin, le 1er octobre 1664, M. de Péréfixe, archevêque de Paris, posa, au nom du roi, la première pierre. Les travaux s'effectuèrent assez rapidement, puisque M. de Harlay, successeur d'Hardouin de Pérefixe, bénit le chœur le 20 août 1679, et le même jour, le grand autel fut consacré par M. de Guémadeuc, évêque de Saint-Malo. La chapelle de Le Jeune était ainsi devenue la nef du nouvel édifice ; mais le 2 février 1702, cet ancien bâtiment s'écroula en partie, et tua le marquis de Verderonne, en blessant plusieurs autres fidèles.

Ce malheureux événement fit prendre sur-le-champ la résolution de continuer l'édifice. Le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, posa la première pierre le 7 septembre 1702. On y grava une inscription que nous allons reproduire d'après Piganiol de la Force, qui nous la fournit dans le tome Ier de sa *Description historique* de la ville de Paris : *Regnante Ludovico Magno, Eminentissimus S. R. E. cardinalis Ludovicus Antonius de Noailles, archiepiscopus Parisiensis, dux sancti Clodoaldi, par Franciæ, reg. ord. Sancti Spiritus commendator, primarium lapidem navis hujus ecclesiæ in honorem S. Ludovici Deo dicatæ posuit, anno Domini* 1702, *die 7 septembris. Jacobo Luillier, doctore et socio sorbonico pastore : Benigno Le Ragois Domino de Bretonvilliers, in camera computorum præside, Ludovico Benyy in eadem camera correctore, ædituis honorariis; et Mathurino Compagneux, pharmacopolarum parisiensium præfecto, Petro Ticquet in senatu parisiensi causarum actore ædituis ærariis.*

En voici la traduction :

« Sous le règne de Louis le Grand, Son « Eminence le cardinal de la sainte Eglise « romaine, Louis-Antoine de Noailles, ar- « chevêque de Paris, duc de Saint-Cloud, « pair de France, commandeur de l'ordre « royal du Saint-Esprit, a posé la première « pierre de la nef de cette église dédiée à « Dieu, en l'honneur de saint Louis, l'an de « N.-S. 1702, et le 7e jour de septembre ; « étant curé Jacques Luillier, docteur de la « société de Sorbonne; Bénigne Le Ragois, « seigneur de Bretonvilliers, président en la « chambre des Comptes, Louis Bengy, con- « seiller-correcteur en la même chambre, « marguilliers d'honneur, et Mathurin Com- « pagneux, syndic des pharmaciens de Pa- « ris, Pierre Ticquet, avocat au Parlement, « marguilliers-trésoriers. »

Une belle médaille de deux pouces de diamètre fut frappée en cette circonstance; nous l'avons sous les yeux. L'inscription que nous venons de faire connaître ne s'accorde point parfaitement avec cette médaille. Sur sa face est représenté le buste du cardinal vu de profil ; la légende est ainsi conçue : *Ut sapiens architectus fundamentum posui* : « Comme sage architecte j'ai posé la « pierre fondamentale. » Au bas est l'exergue : *Lud. ant. card. de Noailles, dux, par Franciæ, archiepiscopus Paris.* : « Louis-Antoine, cardinal de Noailles, duc, pair de « France, archevêque de Paris. » Au revers, on voit l'intérieur du chœur, et sur le sol où doit s'élever la nef, la machine à monter les pierres nommée chèvre, et quelques ouvriers occupés à les tailler. La légende porte : *D. Ludovico sacrum in ins. inchoatum anno* M. D. C. LXIIII. *Continuatum* A. M. D. C. C. II : « L'église ayant été commencée en 1664, « sous l'invocation de Saint-Louis, a été con- « tinuée en 1702. » Sur l'exergue : *Régis liberalitas et parochianorum. Jacobus Luillier pastor. æditui honorarii Benig. Le Ragois, Lud. Bengy, æditui ærarii J. B. Voisambert, M. Champagneux :* « Munificence du « roi et des paroissiens. Jacques Luillier, « curé. Marguilliers d'honneur : Bénigne Le « Ragois, Louis Bengy. Marguilliers-trésо- « riers : J.-B. Voisambert, Mathurin Cham- « pagneux. » Comme on voit ici, le syndic des pharmaciens ne s'appelle plus *Compagneux*, et à la place de *Pierre Ticquet*, nous trouvons *J.-B. Voisambert*. Le bronze doit obtenir la préférence sur le papier. Il est vrai que les dates sont identiques, et c'est là le point essentiel.

Louis Levau, premier architecte du roi, avait donné les premiers plans, et c'est sous sa direction que le chœur fut bâti. La nef fut achevée, en 1723, sur les dessins de Levau et ceux de Gabriel le Duc, qui continua l'œuvre. Louis XIV et Louis XV fournirent les sommes qu'exigea cette construction, et les paroissiens y contribuèrent par leur générosité. La dédicace et la consécration de tout l'édifice furent faites, le 14 juillet 1726, par M. de Caulet, évêque de Grenoble, au nom du cardinal de Noailles. La coupole du transsept a été construite, en 1724 et 1725, sur les dessins de Jacques Doucet, architecte, marguillier de cette église. La première pierre en avait été placée par M. Bertin, maître des requêtes. Enfin, la riche sculpture de toutes les parties de ce charmant édifice est l'ouvrage de Jean-Baptiste de Champagne, peintre et neveu du célèbre Philippe de Champagne. Le premier était marguillier de la paroisse de Saint-Louis-en-l'Ile. Ces embellissements furent exécutés moyennant le secours d'une loterie accordé à cette église.

Il est à regretter que l'ordonnance extérieure n'ait jamais été terminée. Gabriel le Duc avait projeté un grand portail au centre du pignon qui fait face à l'abside. Quatre colonnes doriques isolées, selon ses dessins, devaient supporter un entablement surmonté d'un fronton. Cela n'empêche pas les descripteurs modernes de nous parler de ce portail comme s'il avait été exécuté. Au lieu de voir par eux-mêmes, ils trouvent plus commode de copier Piganiol de la Force et autres, qui nous vantent ce péristyle et son perron. Un *Conducteur des étrangers à Paris*, imprimé en 1841, ne se fait pas faute de signaler ce *joli portail*, qui cependant n'a jamais été seulement commencé. Il est vrai que le pignon de l'ouest, dans lequel devait être ouverte cette porte principale, n'avait

été bâti qu'en moellon jusqu'à la naissance de la voûte, ce qui semblait annoncer qu'on n'avait point abandonné le plan primitif. Ce mur provisoire a été continué jusqu'au comble en 1830. Mais il est bien démontré, d'ailleurs, par la construction du presbytère sur l'emplacement même où devait s'élever le perron de ce portail que, longtemps avant 1789, il n'était plus question d'exécuter le dessin de Gabriel le Duc.

La médaille dont nous avons parlé présente un joli clocheton ou campanile qui surmonte le comble au-dessus de la coupole du transsept. Il retrace assez bien le lanternin terminé par une aiguille qui couronne le dôme des Invalides. Ce campanile s'écroula en 1741; mais on crut le remplacer par le clocher qui s'élève à l'extrémité occidentale de l'église, à droite du portail latéral. Il suffisait de voir cette flèche, qui produit un effet si bizarre et si disgracieux, pour y reconnaître le style de la dernière moitié du XVIII^e^ siècle. Une inscription ainsi conçue nous l'apprend : *Pietatis monumentum Deo opt. max. erectum anno* MDCCLXV. « Ce mo-« nument de piété a été élevé à Dieu très-« bon et très-grand, l'an 1765. » Qu'il y a loin de cette flèche qui dépasse à peine la hauteur du comble avec ces autres flèches sveltes et artistement découpées des XV^e^ et XVI^e^ siècles! Mille fois mieux aurait valu un pavillon couronné par une balustrade.

L'extérieur de cet édifice ne présente rien d'imposant, ni même de gracieux. Son architecture gréco-romaine naturellement lourde, les maisons particulières qui l'avoisinent et dans lesquelles il est enchâssé, la hauteur de ces mêmes habitations particulières, la rue trop peu large dont il forme, en ce point, un des côtés, ne contribuent pas médiocrement à déprécier son aspect. La galerie dont nous avons parlé domine tout ce collatéral. La balustrade en pierre qui en fait le parapet unit le pavillon qui, surmonté de son obélisque, forme le clocher, au pavillon placé à l'extrémité orientale. Cette galerie, qui sert d'avenue aux appartements pratiqués sur les chapelles, entre les arcs-boutants de la grande nef, a une hauteur de 12 mètres au-dessus du pavé de la rue, sur une longueur de 48 mètres. Le clocher est élevé d'environ 30 mètres, et le pavillon qui lui correspond, à l'est, en a environ 21. Au bas de celui-ci est une petite porte donnant entrée à un escalier de soixante-six marches qui conduit à la susdite galerie, ainsi qu'aux appartements ménagés au-dessus du pourtour du chevet. Mais le collatéral du midi en est dépourvu. A gauche du clocher est le grand portail dont il a été question au chapitre précédent. Le transsept ne fait qu'une légère saillie sur les murs extérieurs des collatéraux. Une seconde porte d'entrée, percée sous le pavillon oriental, en retour d'équerre, au coin de la rue Poulletier, donne accès dans l'église, moyennant plusieurs marches qu'on monte pour y pénétrer. Une troisième porte, mais que rien ne distingue d'une entrée particulière, est pratiquée à l'autre extrémité du mur du chevet, dans la même rue. Le comble de tout l'édifice est en ardoise, et la charpente, une des plus belles qui existent à Paris, est tout en bois de chêne. Le côté méridional et le mur occidental où devait, comme il a été dit, s'élever le beau portail à colonnes, sont obstrués par des maisons, des cours et des jardins.

Si les abords de cette église sont assez peu remarquables, il n'en est pas de même pour l'intérieur. Quoique nous professions peu d'estime pour l'architecture païenne appliquée aux monuments du christianisme, surtout pour celle dont plusieurs églises bâties à Paris, depuis un demi-siècle, nous offrent de déplorables exemples, nous ne pouvons refuser nos éloges à celle de Saint-Louis. En se plaçant sous le porche qui soutient la tribune de l'orgue, et dont l'arc surbaissé et l'ornementation sont d'un grand mérite, l'œil est agréablement frappé de l'harmonie architectonique de l'ensemble et des détails de l'édifice. Du point le plus rapproché du mur de ce porche sans portail, jusqu'à l'extrémité orientale du rond-point, nous comptons, dans œuvre, plus de 57 mètres ou 172 pieds. Sa plus grande largeur, prise du seuil de la grande porte latérale jusqu'au mur de la chapelle qui est vis-à-vis, est de 28 mètres ou 84 pieds. La forme de la grande nef est une croix latine, dont le centre est surmonté d'une coupole très-surbaissée, que supportent quatre grandes arcades. Seize piliers quadrangulaires, flanqués, sur chaque face, d'un pilastre à chapiteau corinthien, soutiennent la grande voûte, dont l'élévation est de 20 mètres. La coupole du transsept n'a que 2 mètres de plus en hauteur. Elle a 33 mètres de circonférence. Ses pendentifs présentent des caissons où sont figurés en relief plusieurs emblèmes religieux, soutenus par des anges. Son pourtour est une belle guirlande en saillie. Une magnifique corniche, formant un large entablement appuyé sur des consoles, règne au-dessus des arcades, sous les fenêtres, dans toute cette partie de l'édifice, et dessine admirablement la croix latine. Il ne manque à cet entablement qu'une balustrade en fer, telle qu'on la voit dans l'église de Saint-Paul-Saint-Louis, rue Saint-Antoine, et par ce moyen on pourrait circuler sans danger le long de cette galerie. Dix-sept grandes fenêtres introduisent le jour dans la nef. Il est inutile de dire que le plein cintre caractérise toutes les baies de cette église, où domine le style gréco-romain dans toute sa correction classique.

La grande nef a une largeur de près de 11 mètres, et c'est celle des deux branches du transsept. Les quatre arcades qui portent la coupole ont la même hauteur que la voûte. Les arches de la nef et du chœur ont 10 mètres d'élévation sur 4 d'ouverture à leur base. Celles du chœur sont au nombre de 5; mais au point où celui-ci s'arrondit pour former l'abside sont percées deux grandes niches à jour, dont chacune a près de 5 mètres de hauteur sur 3 d'ouverture. Contrai-

rement au systeme du plein cintre adopté pour toutes les ouvertures, ces deux niches ont leur entre-colonne en linteau, ce qui est le style grec pur, mais ce contraste produit un très-bon effet.

Les deux collatéraux partant des deux extrémités vont se réunir, par une équerre légèrement arrondie, derrière le chœur. Ils ont une largeur de 4 mètres d'un pilier à l'autre. Vis-à-vis de chacune des arcades est une chapelle ayant sa fenêtre. Nous reviendrons à ce sujet après avoir décrit l'ornementation de la nef.

Avant de commencer, nous devons consigner le fait historique du vandalisme qui, en 1793 et 1794, dépouilla complétement cette église du plus mince objet d'ornementation, que nous appellerons accidentelle, dans le but officiellement annoncé de raser tout l'édifice pour construire à sa place un marché. Les lumières progressistes de la philosophie du XVIIIe siècle avaient enfin élevé le génie humain jusqu'à la hauteur d'un *emporium* pour les poissons et les légumes... aux dépens des chefs-d'œuvre de l'art que l'esprit chrétien avait inaugurés. Son excellent buffet d'orgues, réparé et augmenté par le célèbre Cliquot, ses bancs d'œuvre, les superbes grilles du chœur et des chapelles, les dalles mêmes de son pavé disparurent pendant ce terrible ouragan. Trois autels de marbre et deux statues que l'on métamorphosa en déesses de la Raison et de la Liberté, mais seulement d'une manière provisoire, purent se conserver pour de meilleurs temps. Néanmoins, comme il fallait faire des dépenses pour abattre l'église et construire le marché, on se ravisa. L'édifice fut vendu à un particulier : le bénéfice des meneurs était ainsi plus réel. Lorsque la Providence eut ramené le calme, l'église de Saint-Louis fut rachetée moyennant la somme de 60 mille francs. Au Concordat, elle devint, pour l'île, succursale de Notre-Dame. Les réparations les plus urgentes y furent faites, et aussitôt après la prise de possession de cette cure par M. Jean-Baptiste Hubault-Malmaison, en 1821, l'église de Saint-Louis reconquit, par ses soins, une très-grande partie de son ancien lustre. Depuis ce moment jusqu'à celui où nous écrivons ces lignes, on n'a point cessé de la réparer et de l'embellir, et quoique cette paroisse, qui compte une population inférieure à sept mille âmes, soit une des plus minimes de la capitale, son église est une des mieux ornées.

1° *Grande nef.* Nous venons de dire que l'ancien orgue et sa belle menuiserie ont été détruits. Le nouveau buffet n'est pas, à beaucoup près, un digne successeur de l'ancien ; mais l'instrument, tel qu'il est, remplit très-bien sa destination : il est du facteur Dallery.

Au-dessus de l'orgue et en face de l'abside a été récemment placé un grand tableau qui représente saint Louis faisant enterrer les victimes de la peste de Sidon. Il a été peint par Vautier, pour le maître-autel, où

il bouchait l'arcade centrale du chevet. Quand on dégagea cette arcade pour laisser apparaître le vitrail de la chapelle du rond-point latéral, il fut relégué provisoirement sur la boiserie qui fermait la chapelle voisine. Dès ce temps, nous faisions des vœux pour qu'il fût placé à l'endroit où il est maintenant, et qui est le seul convenable. Sous le porche ou tribune de l'orgue est une statue en plâtre de saint Jean-Baptiste, par Guichard, et sur le mur, au-dessus de celle-ci, est un tableau de Mignard, représentant le Repos de la sainte Famille en Egypte. C'est bien, sans contredit, le plus précieux de l'église.

Le banc d'œuvre du Saint-Sacrement, à droite, n'a rien que de très-ordinaire. Celui de la fabrique, un peu plus haut et sur la même ligne, est d'un goût excellent ; il est en bois de chêne verni ; son large dossier, orné de deux pilastres corinthiens, offre à l'admiration un superbe Christ de stuc blanc, de proportion naturelle, appliqué sur une croix d'acajou plein : nous le croirions sorti des mains de Jacques Sarazin. Vis-à-vis est une chaire en bois de chêne d'une assez élégante simplicité ; elle coûta six mille francs, et remplaça, après le Concordat, l'ancienne chaire qui était une des plus estimées de Paris.

L'entrée du chœur est marquée par une grille de fer doré, au centre de laquelle est une porte pareille, à deux vantaux. A ses extrémités est, dans l'intérieur du chœur, un ambon auquel on monte par deux marches, pour l'Épître et l'Évangile. De chaque côté est un double rang de stalles, au nombre de quarante-deux, pour le clergé. Deux petites grilles latérales en fer doré introduisent dans le chœur et le sanctuaire : on monte à celui-ci par quatre marches en pierre ; l'entrée en est marquée par une balustrade en quart de cercle, se rattachant aux pilastres des arcades d'un côté, et se terminant à l'autre par des socles chargés de deux candélabres dont le fût porte une girandole à six branches dorées, sur bronze, d'or moulu. Les deux niches dont on a fait plus haut la description sont ornées de statues en plâtre, plus fortes que nature, par Bra. Celle de saint Pierre est du côté de l'Évangile, qui était autrefois le côté droit des églises, et par conséquent le plus honorable. La raison liturgique en est que le prêtre était considéré comme se tournant vers le peuple. Saint Paul était donc alors à gauche, tandis que, selon notre point de vue actuel, où l'on considère le célébrant tourné vers l'autel, cette statue est à droite. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans d'autres explications à cet égard. Nous dirons seulement que ces deux statues sont la première épreuve ou premier modèle de l'artiste, tandis que celles qu'on voit à Saint-Paul-Saint-Louis sont du second jet en moule.

Deux marches en marbre blanc conduisent à la table du maître-autel en marbre blanc veiné, portant au centre un très-beau médaillon de Notre-Dame des Douleurs. Les

gradins supérieurs, du même marbre, sont décorés de six candélabres en bronze de la hauteur de 4 pieds 2 pouces métriques, et d'une croix de même métal ayant 5 pieds métriques de hauteur. Le carton-pâte doré a envahi cet autel en ce qui concerne son tabernacle...; à la place du nouveau en était un, en marbre griote d'Italie, qu'on a estimé trop petit pour cette place. Ce maître-autel occupe l'arcade peinte en marbre vert, avec rosaces dorées. Il paraît qu'avant la révolution cette arcade était remplie par un tableau, comme elle l'a été depuis jusqu'à 1829. Un ouvrage imprimé en 1792, que nous avons sous les yeux, parle ainsi qu'il suit : « Je voudrais qu'on supprimât le tableau du maître-autel, et le retable de bois « doré, et la table de l'autel, qu'on y substituât un autel en marbre, et qu'on aperçût « la chapelle derrière le chœur. » Le désir de cet écrivain fut outrepassé dans quelques mois.....

2° *Chapelles*. Elles correspondent aux arcades de la grande nef, à droite et à gauche de chaque bas-côté. A chaque flanc du porche sur lequel est l'orgue est une chapelle sans autel; celle de droite conduit à une belle salle bâtie en dehors du plan de l'église; celle de gauche est occupée par la piscine baptismale. En partant de la première, qui est adossée au pignon occidental, on trouve:

1° Une chapelle, aujourd'hui sans vocable, qui fut longtemps celle des Ames du purgatoire; elle est close en menuiserie, avec porte, et sert de lieu de décharge pour plusieurs objets.

2° La suivante est celle dite de la Communion, se dirigeant du nord au sud. Elle occupe en longueur un espace à peu près trois fois plus profond que toutes les autres. Quatre fenêtres l'éclairent, deux sur chaque flanc de sa nef. On y remarque un bel autel en marbre. Son retable est orné d'un tableau de Coypel représentant la Fraction du pain aux disciples d'Emmaüs. Le sanctuaire, pavé de marbre; est fermé d'une balustrade ou grille de fer pour la communion. Dans sa petite nef, la porte à droite conduit à la salle ou charnier dont nous venons de parler; celle à gauche dans une salle à peu près semblable, construite en dehors du plan. Le tableau de Coypel est accompagné, à droite, d'une *Naissance de Jésus-Christ*, par Perrin, et à gauche d'une *Résurrection de Notre-Seigneur*, par Perron. Le tabernacle, qui est en marbre du Languedoc comme celui de tout l'autel et du pavé, possède une porte en bronze doré, représentant le crucifiement de Jésus-Christ; deux groupes de figures en grand relief, dans l'attitude de la douleur, accompagnent le principal sujet; on attribue ce morceau au célèbre Girardon ; il a été employé pour servir de fermeture à ce tabernacle; mais telle ne fut pas sa destination primitive. Enfin, sur le mur latéral de droite est une *Communion de saint Louis*, par Scheffer.

3° Cette chapelle, qui a 10 pieds métriques de profondeur, porte le vocable du Sacré-Cœur. Son retable est décoré d'un tableau de Bazin représentant *Jésus-Christ montrant son cœur rayonnant*. Vis-à-vis est un tableau qui figure la Conversion de saint Martin; ce tableau, assez ancien, est très-estimable; son auteur est inconnu. Avant d'arriver à la croisée se présente une petite porte introduisant dans la seconde salle, qui a aussi une porte dans la nef de la chapelle de la Communion. Cette dernière salle servait anciennement de sacristie pour les messes basses.

4° La chapelle de la sainte Vierge est ménagée, avec un rare bonheur, au fond de l'aile droite de la croisée qu'elle occupe en entier. Les angles en sont élégamment arrondis et chargés de très-beaux reliefs. Une balustrade semi-circulaire, ne gênant point la voie du collatéral, entoure ce sanctuaire élevé sur deux marches. Son autel, en marbre de Languedoc, est surmonté d'une grande niche de marbre où est placée, sur une console, la belle statue de la sainte Vierge, en pierre, ayant 7 pieds métriques de hauteur, ouvrage du sculpteur La Datte, un des plus habiles du XVII^e^ siècle. Deux pilastres de marbre, soutenant un fronton qui s'élève jusqu'à l'entablement de l'édifice, encadrent richement ce bel autel et sa statue. Celle-ci traversa les jours mauvais de la révolution, travestie en déesse de la Raison. La largeur des ailes de la croisée est la même, avons-nous dit, que celle de la grande nef. Cet autel est dirigé vers le sud, comme celui de la Communion. Tous les autres ont leur direction vers l'orient, excepté celui qui, à l'autre extrémité du transsept, symétrise avec l'autel de la sainte Vierge, et conséquemment se dirige au nord. Il en est de même de celui de la nouvelle chapelle du purgatoire, placée vis-à-vis la chapelle de la Communion.

5° Chapelle de saint Jean-Baptiste. C'est la première qui, de ce côté, existe autour du chœur. Au retable de son autel est un tableau de *Noli me tangere*. La Madeleine aux pieds de Jésus-Christ est fort bien dessinée.

6° Chapelle de saint Vincent de Paul, qui y est représenté sur un assez bon tableau peint par Bodem.

7° Celle-ci est dédiée à saint Louis, patron de la paroisse. Un tableau de Simon Vouet, décédé en 1649, représente ce pieux monarque descendant de son lit de mort pour recevoir le saint viatique. Ce petit tableau est digne du célèbre peintre qui a enrichi Saint-Nicolas des Champs du magnifique tableau en deux parties, qu'on voit sur le grand retable de son maître-autel, représentant l'Assomption de la sainte Vierge. La châsse, qui renferme quelques reliques de saint Louis et de sainte Isabelle, sa sœur, est placée dans l'intérieur de son autel, où une ouverture pratiquée sur le devant permet de l'apercevoir à travers une glace.

A l'angle arrondi qui se présente après cette chapelle, placée à l'extrémité orientale du collatéral du sud, est la grande porte de la sacristie. Le vestibule de celle-ci est le

palier d'un escalier qui conduit, par l'intérieur, aux appartements ménagés sur les chapelles de l'est et du nord, ainsi qu'aux combles. A droite de ce palier est la porte interne de la sacristie principale. Celle-ci est assez petite, mais commode. Nous n'avons point à décrire les objets qu'elle renferme, tels que vases sacrés, habits sacerdotaux, etc.

Trois petites chapelles occupent le fond de ce collatéral. On a orné dans ces derniers temps leur trois fenêtres de vitraux peints dans le goût du moyen âge; l'effet en est très-beau. On nous permettra cependant de faire observer que l'architecture romaine s'accommode beaucoup moins de ces verrières de couleur que les styles roman, gothique, ou de la renaissance du milieu du XVI^e^ siècle. A chaque genre, dirons-nous, l'ornementation qui lui est intime. Chacune de ces fenêtres se trouve placée, par une fort heureuse disposition, au sommet oriental des trois nefs. La voussure de la chapelle centrale, que l'on peut voir du fond de l'église par l'arcade ouverte de l'abside, est décorée, sur fresque à la cire, de plusieurs peintures qui retracent des traits des croisades et de la vie de saint Louis. Au point culminant, deux anges portent une châsse dans le goût roman. Les quatre évangélistes, deux sur chaque face, occupent les espaces latéraux de la fenêtre. Le génie chrétien a-t-il bien inspiré ces quatre têtes? et ne dirait-on pas qu'il y a ici plus de mythologie que de christianisme? Le vitrail de cette fenêtre présente saint Louis en habits royaux. Pour être juste, nous devons dire que les encadrements et la facture de ces vitraux s'harmonisent bien avec le style architectural de l'édifice, et que l'écueil qu'on devait redouter a été vaincu. Les dessins des vitraux sont de Baltar, et exécutés par Vigné. Les peintures sont confiées au pinceau ou à la direction de M. Jollivet.

A l'angle opposé, et qui va être notre point de départ pour les chapelles du collatéral du nord, est la porte latérale percée au coin des rues Saint-Louis et Poulletier. Ses vantaux intérieurs symétrisent avec ceux de la sacristie, qui est à l'angle du sud. En donnant à ces trois chapelles les numéros 8, 9 et 10, celle d'après, en descendant, est :

11° La chapelle de saint François de Sales. Son tableau, par Daniel Hallé, passe pour être un très-fidèle portrait du saint évêque de Genève. Ce peintre fut le père de Guy Hallé, un des plus distingués du XVII^e^ siècle.

12° Chapelle de l'Assomption. Le tableau du retable a été peint par Lemoine. Cet habile artiste naquit à Paris en 1688, et fut l'élève de Galloche. Le plafond du grand salon de Versailles, qui représente l'Apothéose d'Hercule, est de Lemoine; mais c'est surtout la coupole de la chapelle de la Vierge, à Saint-Sulpice, qui l'immortalise.

13° Un petit tableau de Notre-Seigneur crucifié a fait donner à cette chapelle le nom de la Passion.

14° Cette grande chapelle ne se distingue de celle de la sainte Vierge, décrite sous le numéro 4, que par sa statue de sainte Geneviève, qui est aussi de La Datte. Cette belle statue, digne sœur de la première, fut conservée, en 1794, grâce à son travestissement en déesse de la Liberté.

15° Chapelle de saint Louis de Gonzague. Un joli tableau par Bodem, honoré de l'exposition au salon de 1827, représente, sur le retable, le saint que nous venons de nommer. Vis-à-vis est un autre tableau qui montre saint Louis, roi de France, prosterné devant les reliques de la Passion de Notre-Seigneur; l'auteur en est inconnu.

16° Depuis peu de temps, cette chapelle, décorée sous la direction de M. l'abbé Potier, premier vicaire de la paroisse, porte le nom de chapelle des Ames du Purgatoire. Son retable, appliqué contre la fenêtre qui a été aveuglée, est orné d'un tableau de Bodem, représentant la délivrance des âmes. La décoration de cet autel fait preuve de beaucoup de goût.

17° C'est le porche du grand portail et de la petite porte qui l'accompagne, sous le pavillon du clocher. Celui-ci sert de tour pour l'horloge du quartier qui y est placée. Si le plan du portail eût été exécuté, comme on a dit, l'église aurait été enrichie d'une chapelle à la place de ce porche.

Telle est la charmante église de Saint-Louis-en-l'Ile, généralement assez peu connue des habitants de la capitale, quoiqu'elle soit située presque au centre de la grande ville. Nous n'hésitons pas à dire qu'en fait d'architecture païenne, employée depuis plus de deux siècles pour la construction des temples chrétiens, l'église de Saint-Louis est une des plus heureuses applications qui en aient été faites. En ce genre, il serait difficile de trouver une aussi parfaite harmonie de proportions; et, sous ce rapport, la vaste église de Saint-Sulpice est inférieure à celle que nous venons de décrire, parce que le grand vaisseau dont nous parlons, quoique Louis Levau, premier architecte de Saint-Louis, en ait tracé les dessins, ne présente pas l'unité architectonique qu'on admire à Saint-Louis-en-l'Ile. Qui ne sait, en effet, que Gittard, Oppenord, Servandoni, Maclaurin et Chalgrin, ont tour à tour altéré les dessins de Louis Levau? Il est vrai que, pour Saint-Louis-en-l'Ile, Gabriel le Duc et Jacques Doucet en ont été les continuateurs; mais il est vrai aussi qu'ils ont su mériter ce titre par leur respect scrupuleux pour les plans du premier architecte. Pour l'église de Saint-Sulpice, on n'a pas pu se soustraire à la lourdeur qui est innée à l'architecture gréco-romaine, en ce qui concerne l'ordonnance intérieure; à Saint-Louis, la même architecture est svelte et pleine de grâce, dans ses voûtes et la distribution de ses piliers. Nous ne parlons point de l'aspect extérieur de Saint-Louis, comparativement à Saint-Sulpice, dont le magnifique portail et les portes latérales sont d'un prix inestima

ble, sous le point de vue classique du style gréco-romain (1).

Saint-Louis des Invalides (10e arrond.), sur la rive gauche de la Seine, à l'extrémité occidentale de Paris.

Non loin du Champ-de-Mars s'élève l'asile où les débris vivants de nos armées, les vétérans de notre gloire, trouvent enfin, au milieu de l'appareil belliqueux qui doit leur plaire, l'asile et le repos qu'ils ont si bien mérités. L'hôtel royal des Invalides, dont déjà Henri IV avait eu l'idée, a été fondé par Louis XIV en 1670. Ce magnifique édifice, commencé sur les dessins de Libéral Bruant, fut achevé par J.-H. Mansard, auquel on doit le dôme qui coûta trente années de travail, et ne fut terminé qu'en 1706.

C'est sous le dôme, dans la crypte de l'église, que reposent les restes de l'empereur Napoléon; les vieux soldats qui l'ont suivi autrefois sur les champs de bataille, gardent aujourd'hui ses cendres glorieuses, et les transmettront à ceux qui doivent leur succéder dans ce dernier asile de la gloire militaire.

Saint-Louis du Louvre, située à l'extrémité méridionale de la rue Saint-Thomas du Louvre.

Cette collégiale avait été fondée, vers la fin du XIIe siècle, par Robert, comte de Dreux, frère de Louis VII, sous l'invocation de saint Thomas. *Voy.* SAINT-NICOLAS *du Louvre*. En 1735, les chanoines obtinrent une somme de 150,000 livres pour faire reconstruire leur église qui menaçait ruine; mais elle s'écroula en 1739, au moment où les chanoines étaient à l'office; il n'y en eut que deux qui se sauvèrent, et qui en fuyant repoussèrent un troisième qui entrait. Cet événement tragique donna lieu à l'érection d'une nouvelle église qui fut achevée et dédiée, en 1744, à saint Louis. En 1802, cette église fut donnée aux protestants de la confession d'Augsbourg et démolie en 1811. On y remarquait le mausolée du cardinal de Fleury.

Saint-Paul-Saint-Louis (9e arrond.). Cette église fut bâtie sur l'emplacement des hôtels Rochepot et Danville. Louis XIII en posa la première pierre en 1627, et le portail fut élevé en 1634.

Elle fut bâtie sur les dessins du P. François Derrand et du frère Marcel-Ange, jésuites: quoique celui-ci fût un très-habile architecte, le premier y eut, dit-on, la plus grande part; une inscription gravée sur la façade relate que ce fut le cardinal de Richelieu qui fit les frais du portail en 1634. L'église des jésuites ne fut achevée qu'en 1641, et le 9 mai de cette même année le cardinal de Richelieu y célébra la première messe en présence du roi et de la reine, et de Gaston, duc d'Orléans, frère du roi, qui y reçurent la communion des mains de cette éminence. Le

(1) Cette curieuse et intéressante monographie a été rédigée par la savant abbé Pascal, chanoine honoraire, ancien vicaire de la paroisse de Saint-Louis-en-l'Ile, et auteur de l'ouvrage intitulé: *Origine et Raison de la liturgie catholique*, publié par M. l'abbé Migne; Paris, 1844.

style de l'architecture de cette église est celui que les jésuites importèrent dans tous les pays de l'Europe où ils formèrent des établissements de leur ordre. Ce style ne brille ni par la simplicité ni par la correction, mais il est empreint d'une grande richesse, et ne laisse pas que de produire un certain effet. Quoique inspirée par les églises italiennes, la décoration du portail de l'église Saint-Louis se ressent évidemment du voisinage de celui de Saint-Gervais qu'on s'était probablement proposé d'éclipser. Il y a, comme dans celui-ci, trois ordres d'architecture superposés; tandis que dans le portail des églises du Jésus, de Saint-André della Valle, de Saint-Ignace, à Rome, qui passent pour leur avoir servi de modèles, il n'y en a que deux. Le dôme qui s'élève sur la croisée, contribue à donner à cette église un caractère de grandeur peu commun dans les églises de cette époque.

Le plus grand luxe avait présidé à la décoration intérieure de l'église de Saint-Louis. Les jésuites, qui attachaient une grande importance à la pompe extérieure du culte, avaient mis tout en œuvre pour que leur magnificence fût sans rivale, au moins parmi les églises de Paris.

Le maître-autel était décoré de colonnes corinthiennes en marbre de Dinan, avec bases et chapiteaux en bronze doré; le tabernacle était d'argent et enrichi d'ornements de vermeil; il était surmonté d'un grand soleil en or, enrichi de grosses perles et de nombreux diamants d'un prix très-considérable; toutes les chapelles étaient décorées de marbres precieux; dans l'une d'elles avait été déposé le cœur du roi Louis XIII; il était supporté par deux anges en argent, dont les draperies étaient de vermeil; le cœur de Louis XIV avait été déposé dans une autre chapelle non moins richement ornée. On remarquait aussi dans cette église, entre autres somptueux monuments, ceux élevés à la mémoire de Henri de Bourbon, prince de Condé, et à son fils surnommé le grand Condé, etc. Tel fut l'ensemble de l'un des premiers exemples qu'on puisse citer d'une église de quelque importance, construite dans l'intention de rivaliser avec les plus belles églises de Rome.

Cette église, qui d'abord ne portait que le nom de Saint-Louis, prit le titre de Saint-Paul, quand l'église, dédiée sous cette invocation, fut démolie.

Dans une chapelle où l'on voit aujourd'hui une statue de saint Vincent de Paul, on lit cette inscription sur un marbre noir:

REGI SÆCULORUM
IMMORTALI
LUDOVICUS XIV
FRANCIÆ ET NAVARRÆ REX
REBUS BELLO ET PACE
PER ANNOS TRES ET SEPTUAGINTA
FORTITER ET RELIGIOSE GESTIS
ORBIS SUFFRAGIO MAGNUS
COR SUUM
PATERNO EXEMPLO,
HAS PIANDAS AD ARAS,
DEPONI MORIENS JUSSIT,

DIE I SEPTEMB.
ANNO CHRISTI
M. DCC XV.
ÆTALIS LXXVII.

La Madeleine (1er arrond.). L'église actuelle de la Madeleine est la quatrième édifiée sur cet emplacement. La première remonte au commencement du XIIIe siècle. A cette époque il existait au même endroit une église qui portait le nom de la Ville-l'Evêque, à cause d'une ferme que l'évêque de Paris avait en ce lieu (ferme se disant en latin *villa*).

Sur la rive droite de la Seine, où le terrain était moins favorable à la culture de la vigne, il se trouvait peu de clos. Les vastes marais, qui couvraient autrefois, de ce côté, les environs immédiats de la ville, furent défrichés au XIIe siècle et convertis en grands terrains appelés cultures ou coultures. On y établit aussi, sous le nom de Courtilles, des jardins ou vergers, environnés de haies, qui servaient à la promenade et à la récréation des habitants.

Par suite d'un traité conclu à Melun, en 1222, entre le roi Philippe-Auguste et l'évêque de Paris, après deux ans de débats, pour déterminer les limites de leurs droits respectifs, et d'une sentence arbitrale rendue par Guillaume, oncle du roi et archevêque de Reims, Louis de France, fils aîné du roi, Garin, évêque de Senlis, Barthélemy-de-Roy, chambellan du roi, le connétable de Montmorency, d'une part, et, de l'autre, les comtes de Bretagne, de Dreux, de Blois, de Grandpré, de Namur, le maréchal de Tournel, et autres grands du royaume, l'évêque devint seigneur et propriétaire du vaste territoire appelé déjà Culture-l'Evêque, où se trouvait sa maison de plaisance nommée la Ville-l'Evêque, autour duquel se trouvaient accumulées quelques maisons, dont les habitants, anciens affranchis ou serfs de la ferme, formaient le noyau d'un village qui ne devint paroisse que fort tard.

Un abreuvoir et un port sur la Seine, où se trouve aujourd'hui la place de la Concorde, dépendaient de cet endroit, où l'évêque avait des granges pour renfermer les récoltes et les dîmes qui lui revenaient. On voiturait au Port-l'Evêque (situé entre le Cours et la porte de la Conférence), sur la rivière, les denrées que l'on voulait transporter à l'évêché ou aux marchés de Paris.

Vers la fin du XVe siècle, la Ville-l'Evêque était devenue un bourg, et l'ancienne chapelle se trouvant insuffisante par surcroît de population, on la démolit pour en bâtir une seconde plus spacieuse. Le roi Charles VIII en posa la première pierre en l'année 1487. Ce roi y institua une confrérie de pénitents, sous l'invocation de sainte Marie-Madeleine, et s'y fit recevoir avec sa femme, la reine Anne de Bretagne. Ce ne fut qu'environ deux siècles après, en 1639, qu'elle fut érigée en paroisse, avec un curé titulaire.

La chapelle de Charles VIII ne suffisant plus aux besoins du culte, fut démolie de nouveau en 1659. Anne-Marie-Louise d'Orléans (Mademoiselle) posa la première pierre de la chapelle plus vaste qui la remplaça, et qui reçut alors le nom d'église de la Madeleine.

La paroisse Saint-Roch se terminait à la porte Saint-Honoré ; la population devenant plus nombreuse, les fidèles ne pouvant tenir dans l'église de la Madeleine, il fallut s'occuper d'une quatrième église, plus vaste que les trois premières.

L'église de la Madeleine fut commencée, en 1764, par Pierre Contant, d'Ivry, sur un plan régulier, mais qui se ressentait du goût du temps. L'architecte Couture lui fut adjoint, et changea capricieusement la disposition primitive. Il y ajouta un porche de huit colonnes, avec sept colonnes en retour. Cette imitation des temples anciens, alors nouvelle en France, pouvait avoir de l'intérêt ; mais elle fut gâtée par la manière dont elle se mariait avec le reste de l'ordonnance. Cependant les constructions s'étaient continuées jusqu'en 1789, et presque partout elles étaient arrivées à la hauteur des astragales du grand ordre extérieur. La révolution fit suspendre les travaux.

En 1807, après la brillante campagne de Prusse, l'empereur Napoléon, voulant consacrer par un monument la gloire de son armée, ordonna que l'édifice fût achevé sous le titre de *Temple de la Gloire*. Un concours fut ouvert. Le projet de M. Vignon, qui n'avait obtenu que l'accessit, fut néanmoins choisi par l'empereur lui-même. Le rapport de cette ordonnance avec sa propre pensée, qui rentrait dans les idées antiques, put influer sur ce choix. En effet, le nouveau plan complétait le portique et convertissait l'édifice en un temple périptère.

Jusqu'en 1814, les travaux suivirent une marche plus ou moins rapide, selon les vicissitudes de la fortune impériale ; mais ils ne furent jamais entièrement interrompus. Pour en diriger la conduite, M. Vignon s'était associé dès l'origine M. Huvé, qui, après avoir rempli successivement les fonctions de conducteur, de sous-inspecteur et d'inspecteur, succéda enfin, comme architecte en pied, à Vignon, mort en 1828 (1).

En 1816, le temple fut rendu à sa destination première, avec les changements intérieurs indispensables. Déjà Napoléon avait senti ce qu'il y avait de bizarre ou de vide dans une dédicace païenne, et sans cette ténacité de volonté qui le caractérisait, il l'eût probablement restitué au culte chrétien. Sous la Restauration, de suffisantes allocations de fonds eurent lieu chaque année, et

(1) Vignon mourut âgé de 65 ans, le 1er mai 1828, et fut inhumé sous le portail de l'église, comme l'avaient été avant lui Soufflot au Panthéon et Wren à Saint-Paul de Londres. L'épitaphe de son tombeau est ainsi conçue :

« Ici repose le corps d'Alexandre-Pierre Vignon, architecte, né à Paris le 5 octobre 1763, décédé le 1er mai 1828 ; déposé dans ce caveau le 21 mai 1829, en vertu de l'ordonnance royale du 5 juin 1828, comme architecte de cette église, élevée par lui jusqu'au-dessus du grand entablement intérieur et extérieur, et continuée sur ses plans et dessins. »

soutinrent le progrès des travaux. En 1830, il ne restait plus à construire que les grandes voûtes. En 1833, la loi des cent millions assura les moyens non-seulement de faire arriver l'édifice à son terme, mais encore d'en hâter l'achèvement.

Cette loi, féconde en résultats, mit à la disposition du ministre des travaux publics une forte somme applicable aux grands travaux commencés sur toute la surface de la France. Il ne faut pas se borner à y voir un immense bienfait pour les arts; elle fut en outre un acte bien entendu. Le gouvernement parut comprendre que la première règle d'une bonne économie est de ne pas perdre les dépenses faites, en laissant les travaux inachevés ; que si, dans un moment de gêne financière, entreprendre au-dessus de ses moyens est imprudent, terminer ce qui a été entrepris est toujours nécessaire ; que dépenser pour les arts, c'est semer pour recueillir, surtout chez un peuple qui se place à la tête de la civilisation. Une proposition fut faite aux chambres dans ce sens. Cent millions réalisés comme par enchantement, en répandant la vie et l'activité dans l'intérieur, durent rehausser aux yeux de l'étranger la puissance de la France. Dix-sept millions furent affectés aux monuments de la capitale.

L'extérieur de la Madeleine est, par lui-même, plein de cette beauté que produira toujours la grandeur. Comme on l'a dit, c'est un monument grec, trois ou quatre fois plus grand que ne l'étaient ceux des anciens. Ce qui caractérisait principalement les temples païens, c'était leur peu d'étendue et de hauteur. Jupiter se logeait à moins de frais que Ménélas ou Néron. Cela venait de ce que le peuple n'entrait pas dans les temples, lesquels étaient réservés aux prêtres. Les sacrifices se faisaient au dehors, dans des cours spéciales; la multitude fréquentait peu ces temples, parce que chacun ayant des dieux chez soi, sous sa main, se tenait au pied des portiques.

Ce vaste monument forme un parallélogramme de 100 mètres de long sur 42 de large hors d'œuvre.

Il s'élève sur un soubassement de 4 mètres de hauteur. Il est entouré de 52 colonnes cannelées, d'ordre corinthien, de 15 mètres de hauteur, de 5 mètres de circonférence, et de 2 mètres et demi de diamètre. Ces colonnes sont isolées et ont beaucoup d'élégance. Le péristyle est formé par un double rang de colonnes.

Le devant de l'église offre un perron de trente marches, divisé en deux parties par un palier. Rien de plus majestueux que le coup d'œil que présente cette façade, ornée de tout ce que la sculpture peut produire de plus riche et de plus élégant, et d'un fronton qui est une magnifique œuvre d'art.

Le seul trait de la vie de la sainte dont le développement pût remplir le champ du fronton, était le repas chez Simon. Mais quelques images profanes, inséparables de ce sujet, ne permettaient pas de s'y arrêter pour le frontispice d'une église. Le sculpteur a donc eu recours au symbole. Le programme de M. Lemaire, choisi à la suite d'un concours ouvert en 1829, est l'expression figurée de toute la foi chrétienne. Religion d'amour, de repentir et de pardon, le christianisme se personnifie en quelque sorte dans la Madeleine. Cette pécheresse, à genoux aux pieds du Christ, plongée dans la douleur de la pénitence, et recevant de la clémence divine la rémission de ses fautes, c'est le résumé de la doctrine évangélique en action. Le groupe de ces deux personnages est la traduction fidèle de l'inscription :

D. O. M. SVB INVOC. S. M. MAGDALENAE.

Commencé le 3 mai 1830, ce bas-relief a 38 mètres 350 millimètres de longueur sur 7 mètres 150 millimètres de hauteur à l'angle; le Christ a plus de 5 mètres et demi ; les autres figures sont dans la même proportion. Le Christ, sujet principal, accorde le pardon à la Madeleine ; cette pécheresse est à genoux aux pieds du Sauveur; la sainte est plongée dans la douleur de la pénitence, et reçoit de la clémence divine la rémission de ses fautes ; cette figure a 1 mètre 362 millimètres de saillie.

A la droite du Christ (et à gauche du spectateur), l'ange des miséricordes, appuyé sur le trône de Dieu, contemple avec satisfaction la pécheresse convertie. Chargé d'appeler les justes, il laisse approcher l'Innocence, que la Foi et l'Espérance soutiennent. La Charité, assise et groupée avec deux enfants (symbole maternel), regarde la place réservée à la vertu triomphante dans les demeures célestes. Dans l'angle un ange accueille une âme pieuse sortant du tombeau ; il lui lève son voile et lui montre le séjour qui l'attend, la vie éternelle. Cette partie du bas-relief, remarquable par la sérénité des figures, se termine par ces paroles de l'Ecriture sainte : *Ecce dies salutis* (voici le jour du salut).

A gauche du souverain Juge (à droite du spectateur), l'ange des vengeances repousse les Vices : l'Envie, au regard sombre ; l'Impudicité, représentée par une femme échevelée et en désordre, qui entraîne avec elle l'objet de sa passion impure; l'Hypocrisie, au maintien équivoque, sous les traits d'une jeune fille, la tête surmontée d'un masque soulevé ; l'Avarice, représentée par un vieillard pressant contre son sein ses inutiles trésors : tout ce cortége s'enfuit devant la flamboyante épée. Un démon, qui précipite dans les flammes une âme impie, termine l'angle de cette partie du fronton. Sur une pierre tumulaire, soulevée par cette dernière figure, se lit cette menace de l'Ecriture : *Væ impio!* (malheur à l'impie !) Ces paroles, prononcées par Jésus-Christ, expliquent et consacrent toute la scène. C'est le plus grand fronton que l'on connaisse ; son exécution a duré deux ans et quatre mois.

La porte principale de cet édifice, ouvrage unique dans ses immenses proportions, a 10 mètres de hauteur sur 5 de largeur ; elle représente les dix commandements de Dieu. Les

deux premiers sont contenus dans l'imposte; les troisième, quatrième, cinquième et sixième dans le battant de gauche, et les septième, huitième, neuvième et dixième dans celui de droite.

1er Commandement. — *Tu n'auras qu'un seul Dieu.* Moïse fait adorer les tables de la loi.

2e Commandement.— *Tu ne prendras point son nom en vain.* Moïse fait lapider le blasphémateur.

3e Commandement. — *Sanctifie le jour du Sabbat.* Repos de Dieu et adoration des êtres créés le septième jour.

4e Commandement. — *Honore ton père et ta mère.* Noé maudit son fils Cham, qui l'a insulté pendant son sommeil.

5e Commandement. — *Tu ne tueras point.* Mort d'Abel, malédiction de Caïn.

6e Commandement. — *Tu ne commettras point d'adultère.* Nathan annonce à David et à Bethsabée la punition de leur péché.

7e Commandement. — *Tu ne déroberas point.* Josué punit le vol d'Acham après la prise de Jéricho.

8e Commandement. — *Tu ne diras point faux témoignage.* Jugement de Susanne, punition des vieillards.

9e Commandement. — *Tu ne convoiteras point la femme de ton prochain.* Dieu reproche à Abimelech le rapt de Sara.

10e Commandement. — *Tu ne convoiteras point le bien d'autrui.* Elie reproche à Achab et à Jézabel le meurtre de Naboth.

Cette porte magnifique est en bronze, et sa composition est due à M. H. de Triqueti; les ornements à M. Marbeuf; la fonte à M. Richard; la reparure et la moulure à MM. Eck et Durand.

Elle a plus de quatre fois la surface de celles du Baptistère de Florence (d'Andrea Pisano et Ghiberti); du dôme de Pise, par Jean de Bologne; du Panthéon à Rome; du Sansovino à Venise, antiques et admirables modèles.

Celle de Saint-Pierre de Rome (par Antoine Philarète et Simon Donato) seule semble se rapprocher des dimensions de celle-ci, ayant 7 mètres 33 centimètres de haut sur 3 mètres 66 centimètres de large; tandis que celle de la Madeleine, de 10 mètres 430 millimètres sur 5 mètres 40 millimètres, présente une surface de bronze de 170 mètres carrés; celle de Rome ne contient que 77 mètres environ.

Dans l'intérieur, sous le vestibule d'entrée, on remarque trois bas-reliefs représentant les trois Vertus théologales, savoir : la Foi, l'Espérance, la Charité.

Dans le vestibule à droite, chapelle des mariages, un groupe de M. Pradier représente le mariage de la Vierge.

A gauche, dans la chapelle des fonts baptismaux, un groupe de M. Rudde représente le baptême de Jésus-Christ par saint Jean.

Le buffet d'orgue, ainsi que la chaire, sont de M. Tuevenbourg.

L'orgue lui-même, qui est d'une grande richesse de sons et de jeux, est de MM. Cavaillé-Coll, auteurs de l'orgue de Saint-Denis, œuvres parfaites, qui placent ces artistes au premier rang.

L'église de la Madeleine est remarquable par sa magnifique décoration; partout l'éclat des dorures rehausse des revêtements en marbre, de superbes sculptures et peintures. Une balustrade en marbre blanc règne dans le pourtour intérieur de l'église et encadre toutes les constructions qui s'adossent au grand mur d'enceinte. Autour du mur du rond-point s'étend un grand bas-relief. Dans le plan primitif de Vignon, approuvé par l'Empereur, la coupole de l'hémicycle du chœur devait être ornée de caissons dont les rangs inférieurs auraient contenu des victoires. C'est par suite des modifications de M. Huvé que la coupole a été destinée à des peintures, et confiée par M. Thiers, alors ministre de l'intérieur, à M. Ziégler, le 6 mars 1835

Description de la grande composition de l'abside.

L'auteur a caractérisé par des personnages les événements qui ont le plus puissamment contribué à établir, à propager et à maintenir la religion chrétienne, et son but a été d'en glorifier la morale, en faisant voir l'influence salutaire qu'elle n'a pas cessé d'exercer sur la destinée des nations dans tous les temps. La Charité qui pardonne, l'Espérance donnée au pécheur qui a la foi, sont les plus consolantes maximes de notre religion; la Madeleine en est l'emblème.

L'artiste a donc cru devoir la placer au centre de la composition, à genoux à droite du Christ, et dans l'attitude d'une pécheresse repentante; trois anges placés sous le nuage qui la porte, développent sur un cartouche ces paroles de saint Luc : *Dilexit multum* (elle a beaucoup aimé), qui rappellent la cause de sa chute et de son pardon. Pour suivre avec plus de facilité l'enchaînement de cet immense tableau, il faut se faire une idée de l'ordonnance matérielle de tous les personnages qui y ont été introduits. Sur cette superficie concave qui forme l'abside devant laquelle est placé le maître-autel, l'artiste a disposé toutes ses figures de manière à ce qu'elles formassent un vaste cercle dont le point le plus éloigné dans la peinture est le Christ, sainte Madeleine et d'autres saints personnages.

Ce point culminant, quoique le plus éloigné de la composition, en est le centre religieux, mystique; et bien que lié au reste par l'art du peintre, cette partie théologique se distingue du reste du tableau où n'apparaissent plus que des personnages historiques. Reprenons donc l'ordre de classification : le Christ assis, tenant d'une main le signe de la rédemption, et de l'autre faisant un geste de paix et de miséricorde, ayant à ses pieds la Madeleine, est entouré des apôtres et des évangélistes qui représentent les temps et les glorieux travaux de la primitive Eglise. C'est de l'un et de l'autre côté de ce groupe important par l'espace qu'il oc-

cupe et par sa place centrale et élevée, que se déroulent tous les faits historiques qui se rattachent à la glorification du christianisme.

A la droite du Christ sont caractérisés les principaux événements relatifs à l'histoire du christianisme en Orient. Immédiatement après les apôtres, on voit l'empereur Constantin, la couronne en tête; saint Maurice, chef de la légion Thébaine; saint Laurent, tenant le gril en main; saint Augustin, en habit de moine, écrivant son admirable polémique, et, près de lui, son ami, son guide, son inspirateur, saint Ambroise, évêque de Milan. A cette époque succèdent les temps obscurs du moyen âge; les événements des croisades forment cette partie du tableau; d'abord paraissent les papes Urbain II et Eugène III; puis saint Bernard, Pierre l'Ermite vêtu de blanc, et prêchant le départ des Croisés; au-dessous on distingue des ducs, des comtes et des barons présentant leurs épées, donnant leurs richesses; un vieillard qui n'a rien que ses trois fils les offre aussi pour cette sainte cause. Cela rappelle cette croisade d'enfants qui périrent si misérablement dans les plaines de Lombardie. Non loin de là, et sur le devant du groupe où est la Madeleine, saint Louis à genoux, couvert d'une tunique fleurdelisée; puis Godefroy de Bouillon, portant l'oriflamme et le bourdon; puis Louis le Jeune qui, le premier, eut pour armoiries le lis des prairies de la Palestine (1).

Entre Louis VII et Godefroy, on aperçoit Suger, abbé de Saint-Denis (2); Richard d'Angleterre, dit Cœur de Lion; Robert de Normandie; un connétable de Montmorency, la poitrine armoriée de ses alérions d'azur. Sur la même ligne, Dandolo, le vieux doge, aveugle, porte le drapeau qu'il planta à l'âge de soixante-dix ans sur les murs de Constantinople; près de lui, celui qui tient la plume est Ville-Hardouin, l'historien de la Croisade.

Après avoir indiqué ainsi largement les grands traits de l'histoire des Croisades, l'artiste, pour consacrer la mémoire des efforts faits jusqu'à nos jours par les chrétiens contre l'islamisme, a représenté quelques-uns des malheurs récents soufferts par la Grèce moderne; sur le devant de ce groupe, un guerrier est renversé, comme symbole de la Grèce expirante; près de lui, une mère embrasse ses enfants, et un prêtre grec lève ses bras, suppliant pour implorer le Christ.

Plusieurs Grecs assemblés en prière autour de l'étendard de la croix, représentent les derniers malheurs et les dernières prières de Missolonghi.

Tous les personnages et les faits indiqués ci-dessus, partant de la droite du Christ, viennent en descendant en demi-cercle jusqu'au centre inférieur de la composition.

Reprenons maintenant tous les faits relatifs à l'histoire d'Occident, partant du sommet gauche de la pyramide, et poursuivons la description de cet immense travail.

A gauche du Christ, dans l'espace où sont représentés les personnages et l'histoire des premiers temps de l'Eglise, sont les disciples, les premiers martyrs, les saintes de Cologne, saint Symphorien, premier martyr des Gaules.

Sur un plan plus rapproché, se trouvent sainte Catherine s'appuyant sur la roue, instrument de son supplice, et sainte Cécile tenant une lyre, emblème de l'harmonie divine. Plus loin, dans une teinte sombre, est un homme, la besace sur l'épaule et un bâton en main, exprimant le désespoir: c'est le disciple maudit, Aashvérus, le juif errant, commençant, selon la légende populaire, son perpétuel voyage. Un peu au-dessous, les guerriers de Clovis, dont saint Vaast, portant une croix, instruit les chefs; à son aspect, une druidesse, couronnée de verveine et tenant une faucille d'or, s'enfuit épouvantée.

Saint Remi baptise Clovis, et près d'eux sainte Clotilde, reine de France, est à genoux.

Sur un nuage correspondant à celui qui porte saint Louis, de l'autre côté de la pyramide, est assis Charlemagne, à qui un cardinal présente les insignes d'empereur romain; derrière, un jeune secrétaire porte les Capitulaires. Un envoyé du khalife Arroun-al-Raschid, accompagné d'un gardien du Saint-Sépulcre, lui en offre les clefs et la chemise de la Vierge; des prisonniers, vus de dos, et leur chef, qui cache en partie l'envoyé musulman, complètent ce groupe.

Plus bas l'on voit le pape Alexandre III (qui posa la première pierre de Notre-Dame de Paris) donnant sa bénédiction à l'empereur Fréderic Barberousse; le doge Ziani et un sénateur vénitien, placés auprès, rappellent que cette scène se passa à Venise. Othon, chef de la maison de Bavière, paraît ensuite; puis Jeanne d'Arc, accompagnée de guerriers. Enfin, dans l'angle de ce tableau sont réunis Raphaël, Michel-Ange et le Dante, comme les représentants des arts chez les chrétiens.

En se rapprochant du centre, est placé Louis XIII, élevant sa couronne et la présentant à la Vierge en souvenir du vœu qu'il lui avait fait. Près de lui est le cardinal de Richelieu.

Avec ce groupe se combine celui de Henri IV, de ce prince qui, devenu roi de France, rentra dans le sein de l'Eglise catholique.

Le dernier groupe, celui qui ferme cette grande œuvre cyclique, et qui sert de premier plan, est consacré à Napoléon. L'em-

(1) L'an 1190, le jour de la Saint-Jean, le roi, suivi d'un nombreux cortége, se rendit à l'église de Saint-Denis, pour y prendre l'oriflamme sur le tombeau du martyr; il reçut dévotement les insignes du pèlerin des mains de l'archevêque de Reims, qui lui remit deux étendards de soie et deux grandes bannières brodées d'or, et lui donna sa bénédiction; c'est cette oriflamme que portait Godefroy de Bouillon.

(2) Qui fit réédifier l'abbaye de Saint-Denis en 1140.

pereur reçoit la couronne des mains du pape Pie VII (1). Près de lui est l'évêque de Gênes, tenant le concordat ; le légat cardinal Caprara et le cardinal Braschi.

Là s'est arrêté l'artiste : seulement il a inscrit sur un piédestal l'année du règne de Louis-Philippe où son travail a été achevé, et y a mis son nom.

Ce chef-d'œuvre, dont les figures du premier plan ont 18 pieds de proportion, se développe avec beaucoup de clarté aux yeux comme à l'esprit.

Outre le mérite que présentent ses nombreux détails, il a celui, fort rare, d'être parfaitement en harmonie dans son ensemble avec les dimensions et les tons variés de l'architecture qui l'encadre.

Si le plan semi-circulaire d'une abside est plus favorable qu'une coupole pour le développement d'un tableau, cette forme cependant fait naître, pour le tracé des figures, des difficultés extrêmes.

Pour M. Ziégler, il est vrai que c'était une insigne bonne fortune d'avoir à grouper des personnages juifs, romains, grecs, africains, asiatiques, de tous les siècles et de toutes les nations, depuis dix-huit cents ans, ce qui mettait à sa disposition une immense variété de figures, d'attitudes, d'expressions, d'armes et de costumes.

Il faut avouer que le peintre n'a pas manqué au sujet, et que son œuvre est de celles qui donnent un beau nom dans les arts, quand on n'en a pas, et qui le propagent et le conservent quand on en a un. Parmi les objets accessoires qui contribuent à rendre cette grande scène facile à saisir, il faut compter cette espèce de grand escalier conique, dont le sommet sert de trône au Christ; escalier sur les degrés duquel toutes les générations historiques de l'Orient et de l'Occident vont en quelque sorte prendre leur rang et leur ordre chronologique. Ce long degré, qui établit une relation entre le ciel et la terre, et contribue encore à mettre l'ordre matériel dans ce monde de personnages, est une belle idée qui satisfait les yeux et plaît à l'esprit.

Le groupe que nous voyons au maître-autel, dont la composition est de M. Marochetti, représente la Madeleine ravie ; elle élève son regard vers le ciel, ses bras s'entr'ouvrent comme pour saisir son immortalité ; une riche tunique, et cette longue chevelure qui essuya les pieds divins du Sauveur, se drapent sur sa figure ; trois anges la portent vers les nuées ; deux archanges, placés sur des piédestaux de chaque côté, sont dans l'attitude de l'adoration. Les dimensions sont celles de la nature.

L'église de la Madeleine est chauffée et ventilée par les nouveaux appareils de M. L. Duvoir-Leblanc.

Au moyen de ces calorifères, les couches d'air froid, qui dans tous les monuments de ce genre régnaient constamment dans la

(1) Grégoire-Barnabé Chiaramenti, né à Césène, le 14 août 1742.

basse région, et formaient un courant glacial que beaucoup de personnes ne pouvaient supporter, sont maintenant remplacés par une température régulière de 10 à 12 degrés.

Un seul foyer chauffe la totalité du monument, qui se compose de deux galeries semi-souterraines, de trois étages de chaque côté du chœur, et du vaisseau de l'église, de la contenance de 30,000 mètres cubes environ.

Dans le fronton du côté de la rue Tronchet un espace a été ménagé intérieurement dans cette partie de l'édifice pour recevoir la sonnerie ; c'est un jeu de timbres gradués, nouveau moyen reconnu très-ingénieux pour remplacer le clocher.

Le toit de l'édifice est entièrement construit en fer et en cuivre ; c'est un des plus beaux ouvrages qui existent en ce genre : il se compose d'une vaste charpente en fer ; de grands arcs soutiennent un grillage sur lequel s'appuient des lames de cuivre ; les arcs sont liés à leur extrémité par des cordes en fer, avec des barres latérales de même métal pour empêcher l'ébranlement.

L'église de la Madeleine, telle qu'elle se montre aujourd'hui, riche, élégante et pure, orne Paris de la plus belle et de la plus noble production de l'art ancien, un temple pour la Divinité. Quand on contemple ces files de colonnes, tantôt fuyant en perspectives majestueuses, tantôt se détachant l'une sur l'autre ou sur le mur qui leur sert de fond, les jeux variés de la lumière et de l'ombre entre ces masses cylindriques, les tons dorés ou rosés dont elles se nuancent, les effets éclatants ou mystérieux qui résultent de ces accidents, et qui tour à tour dessinent vivement les profils ou les noient dans une espèce de vapeur : on se croit en présence d'un temple grec. Et n'est-ce pas déjà un résultat bien précieux que de pouvoir se faire une idée de ce que les monuments de la Grèce ont été et sont encore après tant de siècles ?

Saint-Marcel (12e arrond.), place de la Collégiale, agrandie aujourd'hui sous le nom de Saint-Marcel.

Cette église collégiale s'appelait d'abord Saint-Clément. Saint Marcel, évêque de Paris, y fut inhumé en 436 ; de là lui vint le nom qu'elle porta jusqu'à sa suppression, et qu'elle communiqua au quartier où elle était bâtie. Elle fut démolie au commencement du XIXe siècle. C'était une des quatre collégiales qui dépendaient de l'archevêché de Paris.

Sainte-Marguerite (8e arrond.), rue Saint-Bernard, n° 28.

Cette église fut d'abord une chapelle construite en 1625 ; elle fut érigée en succursale de l'église Saint-Paul en 1634, et devint paroisse en 1712. Elle a été réparée et agrandie vers 1736 et dans l'année 1765.

Sainte-Marine (IXe arrond.). On ignore l'année où cette église fut fondée : le plus ancien document qui en fasse mention est de l'an 1036 ; elle était alors la paroisse du palais épiscopal de Paris.

C'est dans cette église qu'on mariait les personnes que la juridiction ecclésiastique, nommée l'*official*, forçait à faire bénir leur union par l'Église.

Cette église est supprimée aujourd'hui.

Sainte-Marthe (8e arrond.). Les religieuses de Sainte-Marthe vinrent se fixer en cet endroit en 1719; mais elles furent supprimées en 1790. Les bâtiments qu'elles habitaient furent occupés ensuite par les sœurs de Saint-François et Sainte-Claire, destinées au service des hôpitaux de Paris.

Saint-Martial (9e arrond.), rue Saint-Eloi, près l'impasse Saint-Martial.

Cette église, bâtie sous le règne de Dagobert Ier, devint paroisse en 1107, et fut démolie en 1722.

Abbaye Saint-Martin (6e arrond.), rue Saint-Martin, n° 208.

Il existait déjà, vers le VIe siècle, une chapelle ainsi dédiée, mais on ignore le lieu où elle était située.

Cette abbaye, située rue Saint-Martin, fut fondée, ainsi que l'église, en 1060, par Henri Ier, et dotée de fonds de terre très-considérables. La dédicace de l'église fut faite en 1067, sous Philippe Ier, fils du roi Henri. L'abbaye perdit alors son premier titre pour prendre celui de prieuré.

Le prieuré de Saint-Martin des Champs, occupé par les moines Bénédictins de la congrégation de Cluny, avait avec ses dépendances une étendue de quatorze arpents; il était entouré de murailles élevées et crénelées, et flanquées de distance en distance de tourelles.

Le cloître était le plus remarquable de Paris par le style et la magnificence de son architecture; cet ancien cloître a été démoli; celui qui existe maintenant a été commencé en 1702 et terminé en 1718.

En 1633, le cardinal de Richelieu, premier ministre de Louis XIII, fut nommé au prieuré de Saint-Martin des Champs, sur la résignation du cardinal Lavalette.

Les bâtiments de l'ancien monastère de Saint-Martin datent de différentes époques; aucun de ceux qui existent encore n'appartient à celle de la fondation, à l'exception peut-être de quelques restes de murailles et de deux tourelles, dans l'une desquelles on a établi un réservoir qui alimente une fontaine publique au coin des rues Saint-Martin et du Vertbois. Le chœur de l'église, bien qu'en très-mauvais état, est un spécimen des plus intéressants de l'architecture du XIIe siècle; c'est, avec certaines parties de l'église Saint-Germain des Prés, ce que nous possédons dans ce genre de plus ancien à Paris. La nef de l'église, qui est d'une époque plus récente (du XIVe siècle probablement), est très-remarquable par ses proportions et son étendue; elle est très-bien éclairée par dix-huit grandes fenêtres en ogive; c'est certainement le plus grand vaisseau sans point d'appui intérieur qui existe dans Paris.

Le réfectoire adossé au cloître fut érigé sous le règne de saint Louis. Il est attribué à Pierre de Montereau, et peut être considéré comme un petit chef-d'œuvre d'architecture gothique. Sous le règne de Louis XIII on commença le grand bâtiment sur le jardin faisant face à l'est, et les deux ailes en retour au midi et au nord; ils furent achevés en 1742. Le grand escalier, placé au centre des bâtiments et dans le milieu de la façade du jardin, est remarquable par sa grandeur et sa belle disposition. Sa construction mérite d'être citée; il fut exécuté en entier dans le siècle dernier par Antoine. Le jardin du couvent, outre l'espace du jardin actuel du Conservatoire, occupait toute la partie consacrée depuis au marché Saint-Martin.

Les bâtiments, les cours, les jardins et l'église de cette abbaye, jusqu'à la rue Vaucanson, furent affectés au Conservatoire des arts et métiers par un acte d'urgence du 10 juin 1798 (22 prairial an VI), en exécution de la loi du 10 octobre 1794 (19 vendémiaire an III), qui avait décrété la création du Conservatoire. Une partie réservée à cette époque pour la Mairie du sixième arrondissement sera bientôt restituée au Conservatoire, en exécution d'une ordonnance du 5 février 1833.

Saint-Martin (12e arrond.), au coin septentrional de la rue des Francs-Bourgeois-Saint-Marcel et de la place de la Collégiale.

C'était une simple chapelle au XIIe siècle; elle fut érigée en paroisse vers l'an 1200; le chœur fut rebâti en 1544. En 1678 on y fit de grands travaux; mais elle fut démolie au commencement du XIXe siècle.

Les Mathurines (8e arrond.). Cette maison religieuse était établie petite rue de Reuilly, n° 12. *Voy.* TRINITÉ.

Les Mathurins (11e arrond.). Ces religieux, dont l'institut avait pour but de racheter les chrétiens tombés captifs au pouvoir des Musulmans, s'appelaient encore religieux de la Sainte-Trinité, de la Rédemption des captifs. Ils furent établis par saint Jean de Matha. C'était un ordre tout français. Souvent on a vu ces religieux non-seulement délivrer les chrétiens des mains des Musulmans, mais racheter encore ceux-ci des mains des chrétiens, quand ils y étaient tombés. Ils étaient déjà établis à Paris en 1209. Leur monastère fut rebâti dix ans après, et le portail de l'église construit en 1719.

Saint-Médard (12e arrond.). L'église Saint-Médard est une des plus anciennes églises de Paris. On croit qu'elle fut fondée au commencement du XIIe siècle, mais la date précise de sa fondation n'a pas été recueillie dans les archives de la fabrique, et ne s'est pas conservée dans la mémoire des habitants du quartier.

Les souvenirs historiques qui ont donné à l'église Saint-Médard quelque célébrité ne remontent pas à une époque fort éloignée. C'est en 1727 que le diacre Pâris mourut et fut enterré dans le cimetière Saint-Médard, qui entourait alors l'église. C'était un religieux de la secte des jansénistes. Il avait mené une si sainte vie qu'on fut persuadé

qu'après sa mort il devait faire des miracles. Quelques personnes, qui étaient dans les mêmes sentiments de religion que le diacre Pâris, étant venues prier sur son tombeau, crurent éprouver et éprouvèrent peut-être, par l'effet de leur foi exaltée, des mouvements de convulsion. Le bruit s'en répandit; on accourut en foule au tombeau du nouveau saint; on s'y pressait le jour et la nuit. Les miracles du même genre que le premier se multiplièrent avec le nombre des curieux et des fidèles. La merveille des convulsions fit à la fin tant de bruit, et le concours du peuple augmenta à tel point pour la voir, que le gouvernement, craignant les désordres qui en pouvaient naître, fit fermer le cimetière et disposer des gardes pour en défendre les abords. A cette occasion, un plaisant fit le distique suivant :

De par le roi, défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu.

Aujourd'hui l'emplacement du cimetière est occupé par les maisons qui masquent l'église, à l'exception de deux endroits restés libres : l'un est loué à un tailleur de pierres qui y exerce son industrie; dans l'autre fleurit le jardin du curé, à côté de la cure. Mais les jansénistes sont encore en grand nombre dans la paroisse illustrée par les miracles du diacre Pâris, et conservent pieusement le souvenir de ce dernier défenseur de leur foi. On les reconnaît à leur exactitude sévère dans l'exercice de tous les devoirs de la religion, auxquels ils ne manquent jamais.

Un recueil périodique avait dit qu'ils affectaient de ne point paraître à l'église les jours des fêtes de la sainte Vierge. Cette réflexion a blessé un de ces religionnaires, qui adressa, peu de temps après l'apparition de cet article, la lettre suivante au rédacteur en chef de cette publication:

« Vous dites, Monsieur, dans votre feuille du samedi 27 septembre, à l'article *Eglise Saint-Médard*, que les jansénistes, existant encore dans cette paroisse, s'y font remarquer par leur assiduité, mais aussi par leur absence affectée aux jours de fêtes de la Vierge.

« C'est contre cette dernière assertion que je me fais un devoir de protester. Les jansénistes ont toujours honoré la sainte Vierge; trois fois, dans chaque journée, ils l'invoquent par la salutation de l'ange, et jamais ils n'ont fait défaut dans les fêtes consacrées de tout temps à son culte public et solennel. Voilà l'exacte vérité, vérité démontrée par les faits et par les écrits des jansénistes eux-mêmes. Ne sait-on pas que le grand Arnaud récitait chaque jour son chapelet? N'a-t-on jamais lu dans le livre du P. Quesnel ayant pour titre: *Prières chrétiennes*, les admirables élévations de l'âme, composées par ce savant docteur pour chacune des fêtes de la Vierge?

« Pourquoi donc un déplorable esprit de parti s'est-il plu à répandre des accusations si graves et si dénuées de fondement; accusations que j'ai la douleur de voir reproduites dans votre estimable recueil? — Pourquoi? — C'est qu'il fallait bien légitimer la ruine de Port-Royal, la destruction entière de cette maison que saint François de Sales dirigeait de ses conseils, et qui donnait à la religion et à la France les Nicole, les Arnaud, les Lancelot, les de Saint-Cyran, les Pascal, les Racine. »

Religieux de la Merci (7e arrond.), rue du Chaume, au coin méridional de la rue de Braque.

Ces religieux, établis d'abord rue des Sept-Voies, près de la Montagne Sainte-Geneviève, reçurent de Marie de Médicis, en 1613, une chapelle et les bâtiments qui en dépendaient rue du Chaume. Cette chapelle et les bâtiments, destinés d'abord à un hôpital, avaient été bâtis, en 1348, par Arnould de Braque : les religieux de la Merci en prirent possession l'année même de la donation. Ils firent rebâtir l'église et le monastère en 1618; mais ils furent supprimés en 1790, et leur maison démolie quelques années après.

Saint-Merry. — Vers la fin du VIIe siècle, un pieux personnage, nommé Merry ou Médéric, quitta le monastère d'Autun, dont il était abbé, et, voulant vivre en simple religieux, vint à Paris accompagné de Frodulfe ou Frou, son disciple. Il établit sa demeure dans une humble cellule bâtie auprès d'une chapelle dédiée sous l'invocation de saint Pierre. Après avoir habité cette retraite pendant trois ans, le cénobite Merry rendit son âme à Dieu, et sa dépouille mortelle fut recueillie dans la chapelle de Saint-Pierre.

L'historien qui nous a conservé ces particularités de la vie de Merry, fixe l'époque de sa mort au 29 août de l'an 700, et c'est aussi à cette date que, chaque année, l'Eglise honore sa mémoire sous le nom de saint Médéric.

La chapelle de Saint-Pierre ne tarda pas à acquérir une grande célébrité par les miracles nombreux qu'y opéraient les reliques de Merry, mort en odeur de sainteté. C'est ce qu'atteste un diplôme de Louis le Débonnaire, de l'année 820. Dans le même siècle, sous le règne de Charles le Chauve, un culte public fut établi dans le même lieu en l'honneur de notre saint, comme on le voit dans un martyrologe qui fut composé alors par le laborieux bénédictin Usuard, et qui, depuis cette époque, fut lu dans tous les chapitres. Cependant la chapelle de Saint-Pierre conserva encore son ancien nom. Mais, en 884, un prêtre, nommé Théodelbert, qui la desservait, désirant que le corps de saint Merry fût placé dans un lieu plus convenable, en fit préparer un plus digne de le recevoir. On apprend, dans les actes de Saint-Merry, que la translation de ce précieux dépôt fut faite en présence du clergé séculier, des moines de Paris et des environs, et d'une grande affluence de peuple. La cérémonie était présidée par les archidiacres du diocèse, représentant l'illustre Gozlin,

évêque de Paris, prélat doué des plus grandes qualités, et qu'on vit plus tard défendre en personne les murs de la ville assiégée par les Normands.

Suivant l'abbé Lebeuf (1), c'est à l'époque de cette translation qu'on peut fixer la formation d'un petit clergé destiné à soulager le chapelain dans ses fonctions, à célébrer avec lui l'office divin, et à remplir les pieuses fondations dont le nouvel oratoire avait été l'objet. Les riches donations, faites par de grands personnages, et approuvées successivement par les rois Eudes, Carloman et Louis d'Outremer, étaient en effet suffisantes pour subvenir aux besoins de ce clergé naissant.

Ce fut dans la seconde moitié du IXe siècle que cette chapelle fut changée en une église, sous l'invocation de saint Pierre et de saint Merry. Le nom du fondateur de cette nouvelle basilique demeura longtemps inconnu; il serait sans doute encore ignoré sans les démolitions qu'on fit au XVIe siècle, sous le règne de François Ier, pour reconstruire l'église telle qu'elle existe aujourd'hui. On découvrit alors dans un tombeau de pierre le corps d'un guerrier qui avait aux jambes des bottines de cuir doré, et l'on put lire sur la pierre tumulaire l'inscription suivante :

Hic jacet vir bonæ memoriæ Odo Falconarius, fundator hujus ecclesiæ.

M. de Saint-Victor, auteur du *Tableau historique et pittoresque de Paris*, présume que cet Odon le Faulconnier était ce fameux guerrier de Paris, lequel, avec Godefroi, autre guerrier non moins célèbre, défendit si vigoureusement la ville contre les Normands en l'an 886, sous les ordres du comte Eudes, qui devint roi deux ans après.

Quoi qu'il en soit, on a lieu de croire que l'église, fondée par Odon, avait été considérablement agrandie, et peut-être même rebâtie en entier vers l'an 1200. Il n'est point étonnant que, lors de ces constructions, le tombeau de ce fondateur ait été lui-même enfoui involontairement. Il ne faut pas chercher d'autre cause du silence absolu qui, durant plusieurs siècles, a pesé sur le nom du pieux fondateur de l'église de Saint-Merry.

« Il y a lieu de croire, dit encore l'auteur du *Tableau historique et pittoresque de Paris*, que, dès le temps de sa fondation, cette église était devenue paroissiale, et l'on en trouve une preuve, commune à beaucoup d'autres églises, dans son éloignement des deux paroisses au milieu desquelles elle était située, et dans la population nombreuse de ce quartier. Mais on ne connaît aucun titre qui la présente alors comme une collégiale desservie par des chanoines, ainsi que l'ont avancé quelques auteurs; et lorsque, vers l'an 1015, le chapitre de Notre-Dame la demanda et l'obtint de Renaud, évêque de Paris, les lettres qui furent données à ce sujet ne font nullement mention de ces chanoines, dont le consentement eût été essentiel pour opérer cette union, s'ils eussent effectivement existé. On n'y parle que de l'archidiacre Elisiard, de qui cette église dépendait, et du prêtre Herbert, qui la desservait et à qui on la conserva pendant sa vie. Telle est du reste l'origine de la supériorité que l'église-mère a toujours conservée sur celle de Saint-Merry, qui, pour cette raison, était nommée l'une des filles de Notre-Dame.

« Une simple tradition veut que le chapitre de la cathédrale, s'étant mis en possession de l'église de Saint-Merry, y ait aussitôt placé sept de ses bénéficiers, qui prirent le titre de chanoines, et formèrent dès lors cette collégiale telle qu'elle était au moment de sa suppression. Quel qu'ait été le nombre des prêtres qui furent employés alors au service de cette église, il est constant qu'ils portaient, au XIIe siècle, le nom de chanoines, et qu'ils administraient alternativement, et par semaine, les sacrements, usage qui subsista jusqu'en 1219, qu'à la requête et du consentement de ces chanoines de Saint-Merry, le chapitre de Notre-Dame attacha la cure de leur église à la prébende dont était alors pourvu Etienne Dupont, ordonna qu'à l'avenir elle serait toujours annexée à cette prébende, sans jamais pouvoir en être séparée, et déchargea les autres chanoines du soin des âmes et de toutes les fonctions qui y sont relatives. Ce chanoine-curé fut appelé *pleban, presbyter, plebanus, qui plebi præest, qui plebem regit.* »

Dès le commencement du XIVe siècle, les habitants de la paroisse de Saint-Merry étaient devenus si nombreux qu'on fut obligé d'accorder un coadjuteur au chanoine pleban ou curé. Ces deux prêtres se partageaient les fonctions curiales et les remplissaient alternativement; tous deux avaient le nom de *chefcier* (1); cependant le curé pleban avait non-seulement la prééminence en toutes occasions, mais encore jouissait de quelques priviléges utiles et honorifiques qui le distinguaient de son coadjuteur.

Cet établissement de deux chefciers ou curés à Saint-Merry était contraire à l'esprit et aux sages règlements de l'Eglise : aussi donna-t-il lieu quelquefois à des conflits et à des divisions qui nuisaient à l'administration curiale. Mais une bulle du pape Innocent XI ayant approuvé, en 1683, le projet de réunion des deux cures, une transaction fut passée en conséquence entre les deux titulaires, et cette transaction fut ratifiée, dans le mois de mai 1685, par l'archevêque de Paris, par le chapitre de Notre-Dame et par les marguilliers de Saint-Merry, qui tous donnèrent leur consentement à l'exécution des lettres patentes obtenues à cet effet, au mois d'avril précédent, et enregistrées au parlement le 25 mai de la même année.

Par suite de ce nouvel état de choses, le

(1) *Hist. de la ville et de tout le diocèse de Paris.*

(1) Le savant Mabillon et l'abbé Lebeuf, recherchant l'étymologie du mot *chefcier*, disent *capitiarius a capitio*, qui est le chevet de l'église ou le sanctuaire dans lequel se portaient les offrandes.

chapitre de Saint-Merry était composé du chefcier curé, de six chanoines et de six chapelains en titre. Deux chanoines de Notre-Dame jouissaient exclusivement du droit de conférer ces bénéfices.

Mais parlons maintenant de l'église de Saint-Merry qui fut construite à la place de celle qu'avait fondée le guerrier Odon le Faulconnier. La reconstruction de ce temple, commencée vers 1520, ne fut pas achevée avant 1612. Cette église, qui est celle que nous voyons aujourd'hui, est d'une architecture gothique, quoique datant du règne de François 1er. Elle est située à l'entrée de la rue Saint-Martin; son chevet, c'est-à-dire la partie qui termine le chœur, s'étend du côté de l'orient, comme dans le plus grand nombre des églises.

Le goût moderne, qui se montre si peu en harmonie avec la pensée religieuse, et qui s'est déclaré plusieurs fois en faveur de l'isolement des églises, trouve que l'entrée de Saint-Merry est tout à fait dépourvue d'intérêt, parce qu'elle se confond, pour ainsi dire, avec la masse des maisons qui l'avoisinent. Nous ne sommes pas d'accord avec les partisans de ce faux système, qui consiste à isoler les édifices religieux au milieu de vastes places, et nous leur opposerons ce que dit à ce sujet l'éloquent auteur des *Eglises gothiques :*

« Les églises du moyen âge, dit-il, ne sont point faites pour être vues aussi à découvert; elles ne sont convenablement placées qu'au milieu du silence et de la retraite; elles aiment à se voir entourées de demeures modestes et paisibles, qui semblent venir se presser à leur pied, comme pour y chercher une protection ; elles ont besoin surtout d'être environnées de ces cloîtres muets et solitaires, destinés à l'habitation des ministres et des serviteurs du temple, qui en formaient la garde, comme autrefois la tribu de Lévi à Jérusalem. C'est seulement alors qu'elles conservent leur caractère pieux, mystérieux et solennel; que le recueillement, la méditation et les pensées graves se trouvent près du sanctuaire. Mais on les cherche vainement, lorsque le bruit des voitures qui circulent tout autour au dehors, les cris des marchands ambulants ou des enfants que leurs parents laissent vagabonder sur la voie publique, viennent couvrir la voix du célébrant; lorsque les chants des hommes ivres se mêlent à ceux du chœur, ou que l'orgue de Barbarie ou la musique du charlatan qui débite ses drogues s'unissent aux mélodies (souvent bien profanes) de l'orgue consacré; lorsque les tambours ou les trompettes du régiment qui défile ou qui parade sur la place, viennent troubler tout à coup l'homme qui prie, ou le pénitent qui s'accuse dans l'obscur réduit du confessionnal (1). »

« Nous ne craignons pas de le dire, dit encore le même écrivain, c'est en dédaignant, en méprisant ces accessoires, si bien appré-

(1) *Les Eglises gothiques*, p. 160 et 161.

ciés par nos pères, dans ce siècle si plein du sentiment religieux, c'est en s'efforçant de placer matériellement les églises dans les mêmes conditions que les édifices destinés aux usages profanes, en les faisant participer aux progrès de l'agréable et du confortable, qu'on a fini par réduire les pratiques religieuses au niveau des simples affaires de goût, de mode et de commodité; qu'on a eu des ténèbres de Longchamps, des messes musquées, et enfin des églises désertes. Dès que l'église n'a plus été qu'un bâtiment jeté sur la voie publique comme une salle de spectacle, comme un bazar, comme un café, on s'est dit naturellement : « J'y entrerai en passant, » comme on se dit : « J'entrerai en passant au Musée (1). »

En pesant ces judicieuses considérations, on demeure convaincu que l'église de Saint-Merry est convenablement placée pour répondre aux nombreux besoins de l'une des paroisses les plus populeuses de la capitale. Si son entrée semble trop simple au premier aspect, cette simplicité n'en fait que mieux ressortir la religieuse majesté de l'intérieur, qui offre un vaste vaisseau gothique, dont toutes les parties, admirablement distribuées, présentent un ensemble d'une magnifique régularité. En pénétrant sous ces voûtes silencieuses, image des anciennes forêts des Gaules, on éprouve une sorte de frissonnement et un sentiment vague de la Divinité. Ces piliers dépourvus de chapiteaux, ces arcs ou nervures qui fortifient les voûtes et s'en détachent comme les branches d'un arbre ou comme les épis d'une gerbe de blé, toutes ces constructions légères sont d'une heureuse hardiesse qui contraste avec la timide et lourde symétrie de l'architecture du paganisme.

L'intérieur de l'église de Saint-Merry se compose, comme la plupart des églises gothiques, d'une nef étroite, de bas-côtés et de chapelles qui l'entourent comme d'une ceinture Ce temple fut, dans le siècle dernier, l'objet de grandes réparations et de beaucoup d'embellissements, plus remarquables sous le rapport de la richesse que sous celui du bon goût. La châsse de saint Merry, soutenue par deux anges, était d'argent massif et ornée de pierres précieuses; elle contenait la plus grande partie des reliques de notre saint. Le chœur avait été décoré sur les dessins des frères Slodtz, habiles artistes comme statuaires et dessinateurs, à qui l'on doit, entre autres admirables ouvrages, les bas-reliefs en pierre qui ornent le portique du rez-de-chaussée du portail de l'église de Saint-Sulpice. Par leurs soins, les arcades du chœur de Saint-Merry avaient été revêtues d'un stuc imitant le marbre, et celles du sanctuaire étaient enrichies de bas-reliefs représentant des vases sacrés. Le grand autel, fait en forme de tombeau antique et tout à fait isolé, était orné, sur ses faces et dans ses encoignures, de consoles de bronze doré, et deux anges, placés au bas du chœur, sou-

(1) *Les Eglises gothiques*, p. 163.

tenaient les pupitres de l'Evangile et de l'Epître.

Pendant la tourmente révolutionnaire, époque de sauvage vandalisme, où l'on croyait détruire la religion en détruisant les églises, le monument gothique dédié à saint Merry fut moins malheureux que tant d'autres temples catholiques. A part les spoliations et les mutilations qu'il eut à subir, on peut dire qu'il fut épargné comparativement, car il resta debout avec la plus notable partie de ses décorations.. Le chœur conserva presque tous les ornements dont nous venons de parler, les vitraux mêmes n'avaient été que très-peu endommagés. On y voit encore dans plusieurs chapelles quelques-unes des belles vitres peintes de Pinaigrier, célèbre peintre sur verre du XVI^e^ siècle. On doit vivement regretter de n'y plus retrouver une *Susanne*, qui passait pour le chef-d'œuvre de Parroy, autre habile peintre sur verre. Ce morceau avait été recueilli, pendant la révolution, au Musée des monuments français.

Les chapelles des Croisés sont ornées de colonnes corinthiennes supportant des frontons triangulaires, ornement qui, soit dit en passant, forme une choquante disparate dans un édifice gothique. La chapelle dite de la Communion, éclairée par trois lanternes, avait été reconstruite en 1754. On voit encore quelques-uns des beaux tableaux qui décoraient les murs de Saint-Merry, et parmi lesquels on citait les ouvrages de Charles Coypel, Belle, Ulin, Carle Vanloo, Restout, Vouet. On admirait, dans la seconde chapelle, à gauche, près du chœur, un tableau en mosaïque fort estimé, représentant la Vierge et l'enfant Jésus entre deux anges ; il était de David Florentin, et avait été apporté d'Italie, en 1496, par Jean de Ganay, chancelier de France, qui avait accompagné le roi Charles VIII dans son aventureuse expédition au delà des monts.

Il y avait aussi à Saint-Merry de belles tapisseries représentant l'histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; elles avaient été exécutées sur les dessins de Louis Lerambert, sculpteur de l'Académie.

Outre le corps de saint Merry, cette église possédait un grand nombre d'autres reliques, dont on trouve le détail historique dans l'ouvrage de l'abbé Lebeuf, que nous avons déjà cité (1).

Quelques personnages célèbres avaient été inhumés dans l'église de Saint-Merry, ainsi que le témoignaient des inscriptions tumulaires qu'on pouvait y lire encore avant 1789. C'était une précieuse institution que celle des sépultures dans les églises. « L'homme d'Etat ne doit pas regretter moins vivement que l'homme religieux, a dit un écrivain moderne, la disparition de ces monuments funèbres si pleins de souvenirs et d'enseignements, la destruction presque universelle de ces pavés tumulaires formés par la piété, et que l'on ne foulait qu'avec un pieux frémissement. Ces enseignes

(1) Tome I^er^, p. 260.

de la mort rappelaient aux fidèles que le christianisme, qui s'est élancé d'un sépulcre à la conquête du monde, a confié son culte naissant et ses premières initiations au culte des tombeaux. Il n'était pas une de ces effigies qui ne semblât crier d'une voix terrifiante : *Homme, souviens-toi que tu n'es que poussière !* Le peuple, qui voyait sous ses pieds l'image de ceux qui, de leur vivant, marchaient sur sa tête, comprenait mieux qu'un jour vient où le puissant et le pauvre, également couchés dans la poussière, ne se distinguent plus que par leurs œuvres. Il apprenait à supporter ses maux, à dépouiller ses haines dans cette confiance, et la richesse même des mausolées qui se dressaient aussi à ses côtés, ne servait qu'à lui rendre la leçon plus frappante. L'accumulation des écus blasonnés et des épitaphes ne faisait ressortir qu'avec plus d'éclat la vanité des grandeurs humaines et l'inexorable impartialité de la tombe insatiable. Qui peut dire aussi combien d'impressions salutaires ces oppresseurs de l'humanité, ces fléaux que le ciel envoie aux hommes dans sa colère, n'ont pas rapporté eux-mêmes de ces funèbres contemplations ? On parle des vices dont ils se sont souillés, on énumère les crimes qu'ils ont commis ; mais qui fera le compte de ceux devant lesquels a reculé leur conscience effrayée, cédant à ces utiles et salutaires admonitions ! Dieu seul le sait. »

Parmi les anciennes sépultures de Saint-Merry, on distinguait celle de Simon Marion, jurisconsulte d'une grande réputation, mort en 1699 ; celle d'Arnaud, marquis de Pomponne, ministre d'Etat, mort la même année ; enfin, celle du fameux Chapelain, de l'Académie française, de son temps l'oracle de la littérature, rimeur plat, sec, lourd et dur, mais à qui l'on doit pardonner ses mauvais vers, dont le ridicule a été d'ailleurs bien surpassé depuis, en considération de l'immense service qu'il rendit aux muses françaises ; il eut assez de goût pour deviner le génie naissant de Racine, et assez de probité littéraire pour encourager ses premiers essais. C'était un bien généreux sacrifice de la part d'un auteur qui se croyait poete, et qui était d'une avarice telle qu'il se refusait le nécessaire.

Dans le cloître Saint-Merry, derrière le chevet de l'église, on voit la maison qui fut longtemps le siége de la juridiction consulaire, appelée actuellement *Tribunal de Commerce*. Les juges-consuls avaient été institués à Paris par un édit royal de novembre 1563, avec mission de connaître et décider sommairement toutes contestations entre marchands et autres pour le fait de la marchandise, et les juger sans appel, pourvu toutefois que la demande n'excédât pas 500 livres. L'édit du roi Charles IX, portant établissement de cette nouvelle juridiction, dont on ne pouvait encore apprécier toute l'utilité, ne fut enregistré par le parlement qu'au mois de janvier 1565, et ce fut dès ce moment que les juges consulaires entrèrent en fonctions. Durant plusieurs années

leurs seances se tinrent dans l'auditoire de Saint-Magloire ; mais l'acquisition qu'ils firent, le 16 novembre 1590, de la maison du président Baillet, située dans le cloître Saint-Merry, leur permit d'y établir leur tribunal, et ils vinrent s'y installer peu de temps après. Ce tribunal avait à peu près la même organisation qu'aujourd'hui ; il était composé d'un juge et de quatre consuls, et tenait ses séances trois fois par semaine. Les consuls portaient le titre de *sire*, qualification donnée autrefois indistinctement à tous les seigneurs français d'un haut lignage ; mais, depuis le XVI^e^ siècle, elle n'a plus été employée que pour les rois et les consuls en charge.

Diverses peintures décoraient la maison consulaire. Il y avait dans la salle d'audience un tableau représentant le jugement de Salomon. On y voyait aussi le roi Charles IX remettant aux juges-consuls l'édit de leur création, par le peintre Porbus ; le portrait en pied de Louis XV, et un tableau de Lagrenée le jeune, représentant le buste de Louis XVI soutenu par la Justice. Cette dernière toile ornait la salle du conseil (1).

Une autre institution s'est maintenue dans le cloître de Saint-Merry. C'est l'hospice qui y fut fondé, le 15 décembre 1783, en faveur des pauvres de la paroisse. Les sœurs grises y prodiguèrent longtemps leurs soins aux malades sous l'administration du curé et des membres du bureau de la charité. Aujourd'hui cet hospice est placé sous la surveillance du comité de bienfaisance. Derrière l'hospice étaient les écoles de charité, où les enfants des familles indigentes venaient chercher les premiers éléments de l'éducation chrétienne.

On ne peut s'occuper de l'église de Saint-Merry et des choses qui s'y rattachent, sans dire quelques mots d'un monument religieux qui a disparu pour faire place à une maison particulière. Nous voulons parler de l'église ou chapelle de Saint-Julien des Ménétriers, dont le nom rappelle une tradition touchante.

Au commencement du XIV^e^ siècle, deux ménétriers ou joueurs d'instruments de musique, touchés de compassion à la vue d'une femme paralytique, que son extrême misère condamnait à rester nuit et jour exposée aux injures du temps, conçurent le charitable projet de fonder, dans le lieu même où languissait cette infortunée, un petit hôpital qui pût servir d'asile aux pauvres errants.

L'abbesse de Montmartre était propriétaire de ce terrain, situé dans la rue Saint-Martin, un peu au-dessus de Saint-Merry ; elle consentit à le céder aux deux ménétriers, moyennant cent sous de rente et huit livres payables en six ans. On voit dans l'acte de cession, daté de l'année 1330, que ces deux hommes se nommaient Jacques

(1) Le Tribunal de Commerce ne siége plus dans le cloître Saint-Merry, il fut transféré au palais de la Bourse vers 1822.

Grare et Huet ou Hugues le Lorrain. La construction de l'hôpital suivit de près, et l'année suivante, la confrérie des ménétriers, s'unissant aux pieuses institutions des deux fondateurs, obtint l'autorisation de faire bâtir une chapelle, sous la condition de la doter de seize livres. Dès ce moment l'hôpital fut connu sous le nom de Saint-Julien et Saint-Gènes, et la chapelle, dédiée sous ceux de Saint-Georges, Saint-Julien et Saint-Gènes. Cet établissement ne tarda pas à être approuvé par le pape, le roi, l'évêque de Paris, et la chapelle fut érigée en bénéfice à la nomination des ménétriers. Mais cette sorte de privilége fut aboli en novembre 1644. Jean-François de Gondi, premier archevêque de Paris, trouvant sans doute de graves inconvénients à laisser ce bénéfice à la discrétion de la confrérie, jugea convenable de confier aux Pères de la Doctrine chrétienne le soin de desservir cette chapelle, et la réunit définitivement à leur congrégation, en 1649. La confrérie des Ménétriers réclama vivement contre cette disposition ; mais, après de longues contestations, un arrêt fut rendu en 1658, qui confirma les Pères de la Doctrine chrétienne dans la possession de la chapelle de Saint-Julien des Ménétriers, ne laissant à la confrérie que le droit de nommer un chapelain et quelques autres prérogatives dont les fondateurs avaient ordinairement la jouissance. Au reste, l'architecture de cette petite église n'offrait rien de remarquable, non plus que son ornementation intérieure. Seulement, parmi les figures de ronde-bosse qui décoraient le portail, les regards distinguaient tout d'abord celle d'un jongleur ou ménétrier, qui, tenant de la main droite un archet, de la gauche un instrument de musique de ce temps-là, nommé *vielle* ou *rebec*, semblait exécuter avec une sorte de fougue quelqu'un de ces airs que le petit peuple écoutait avec le plus de plaisir. Cette figure rappelait, d'une manière naïve, l'origine de l'église de Saint-Julien des Ménétriers.

Un peu au delà de la collégiale de Saint-Merry était située une porte de la première enceinte, que l'on croit avoir été bâtie sous les derniers rois de la seconde race, à l'époque où tout le terrain que comprend le quartier Saint-Martin était en bourgs et en cultures ; il subsistait encore quelques vestiges de cette porte au XV^e^ siècle, sous le nom de l'*Archet-Saint-Merry*. La rue de la Verrerie portait primitivement le nom de rue Saint-Merry dans sa partie occidentale. On ignore à quelle époque précise elle a quitté ce dernier nom pour prendre, dans toute sa longueur, celui de la Verrerie que portait l'autre partie ; mais il est certain qu'elle était ainsi désignée dès 1380. Quant à la rue Neuve-Saint-Merry, elle était déjà bâtie au commencement du XIII^e^ siècle et peu après l'érection de la nouvelle enceinte ordonnée par Philippe-Auguste. Elle reçut le surnom de Neuve, non-seulement parce qu'elle était formée de constructions nouvelles, mais encore pour la distinguer de la

rue de la Verrerie. Elle est indiquée sous son nom actuel dans un contrat fait entre Philippe le Hardi et le chapitre de Saint-Merry, en 1273. Enfin, du côté de la rue Saint-Martin, à l'entrée du cloître, qui était fermé à toutes ses issues, il y avait une porte et une barrière qui avaient été nommées la *Barre-Saint-Merry*. M. de Saint-Victor conjecture que ce nom pouvait venir de la juridiction temporelle que les chanoines de Saint-Merry faisaient exercer dans cette enceinte ; car leur auditoire et les prisons du chapitre y étaient situés, et c'était là qu'on tenait encore, dans les derniers temps, les assemblées capitulaires.

Dans le voisinage de l'église de Saint-Merry s'élevaient plusieurs autres églises paroissiales qui n'existent plus. De ce nombre était Saint-Jacques-la-Boucherie, qui jouissait du droit d'asile, et dont le petit portail, du côté de la rue de Marivault, avait été bâti, en 1399, aux frais du célèbre Nicolas Flamel.

On peut citer encore, comme très-voisine de Saint-Merry, la petite église paroissiale de Saint-Josse, puisqu'elle s'élevait au coin des rues Aubry-le-Boucher et Quincampoix. Ce n'était d'abord qu'une simple chapelle dont la destination fut changée à l'occasion des nouveaux murs élevés par Philippe-Auguste. Cette chapelle venait d'être renfermée dans la ville, et les paroissiens de l'église Saint-Laurent, dont le territoire s'étendait jusque-là, réclamaient avec instance l'érection de la chapelle Saint-Josse en succursale ou en paroisse, alléguant l'éloignement de Saint-Laurent, et la difficulté d'administrer la nuit, et à une telle distance, les sacrements aux malades et aux mourants. L'évêque de Paris, touché de ces raisons, nomma des arbitres pour régler cette affaire. Il fut convenu que, du consentement du prieur de Saint-Martin des Champs, qui nommait à la cure de Saint-Laurent, et du curé de cette dernière église, la chapelle Saint-Josse serait déclarée paroissiale, moyennant certaines redevances envers les parties intéressées, et qu'elle aurait pour paroissiens tous ceux qui, dans la nouvelle enceinte, étaient auparavant de la paroisse Saint-Laurent. Cette église, qui avait été reconstruite en 1679, tomba sous le marteau révolutionnaire, et fit place à des maisons d'habitation.

Il faut en dire autant de l'église et du monastère de Saint-Magloire, qui étaient situés dans la rue Saint-Denis ; de l'église et du chapitre du Saint-Sépulcre, qui ont été remplacés en partie par le bâtiment connu sous le nom de *Cour-Batave* ; de l'hôpital de Sainte-Catherine, qui devint le magasin d'un marchand d'étoffes, dont l'enseigne était l'image de la sainte ; de l'ancienne église royale et collégiale de Sainte-Opportune, dont la tour était curieuse par les ornements dont elle était couverte, tels que fleurs de lis, festons, cornes d'abondance, trophées, etc.

Tous ces édifices consacrés au culte catholique, et se trouvant si rapprochés les

uns des autres, étaient d'éloquents témoignages de la piété des siècles qui les avaient vus s'élever. Ils semblaient tous se grouper autour de l'église de Saint-Merry, quoiqu'ils n'en dépendissent point. Nous avons donc cru pouvoir, en passant, saluer de quelques regrets, non les ruines et les vestiges de ces temples, car le vent des révolutions a tout balayé, mais du moins la place où ils furent si longtemps l'objet de la vénération des fidèles.

Revenons maintenant à l'église de Saint-Merry pour mentionner quelques souvenirs historiques, anciens ou récents, qui doivent nécessairement trouver place dans cette rapide esquisse.

Notons d'abord que l'illustre abbé Suger, cet habile et sage ministre, qui mérita et obtint le surnom de *père de la patrie*, fut, pendant quelque temps, l'un des paroissiens de Saint-Merry. En 1140, il habitait non loin de cette église. La tradition ne nous a conservé aucun indice sur l'emplacement qu'occupait sa maison. Mais si l'on en juge par l'économie qu'il montra dans l'administration de la fortune de l'Etat, il est probable que ce n'était pas un palais.

Le 10 décembre 1592, un service funèbre fut célébré dans l'église de Saint-Merry pour le repos de l'âme d'Alexandre Farnèse, duc de Parme, habile général de Philippe II, roi d'Espagne, qui, après avoir forcé Henri IV de lever le siége de Rouen, venait de mourir à Arras d'une blessure au bras. On déploya une grande pompe pour les funérailles de ce héros de la Ligue, qui avait tout récemment défendu Paris contre les attaques du roi légitime de France. Cette cérémonie avait attiré une grande affluence. On y voyait tous les chefs des ligueurs, les officiers espagnols de la garnison et le cardinal Cajetan, que le pape Sixte-Quint, après la mort de Henri III, avait envoyé en France en qualité de légat *a latere*, pour contribuer de toute son influence à l'élection d'un souverain catholique.

L'année suivante, Claude Morenne ou Moraine, curé de Saint-Merry, montra un zèle vraiment courageux pour la cause de Henri IV, que repoussait tout Paris séduit par les menées de la Ligue. Nous lisons dans le *Registre-Journal* de Pierre de Lestoile (année 1593) : « Le dimanche 27 de ce mois (juin), le curé de Saint-Germain de l'Auxerrois osta sa chaire à Moraines, curé de Saint-Merry, disant qu'il preschoit en politique, pour ce qu'il parloit pour la paix, et avoit dit qu'il faloit recevoir l'hérétique se convertissant, prescha, ce jour, séditieusement comme de coustume, contre la paix et contre le Roy ; dit qu'il avoit pris expressément la chaire pour prescher, et l'avoit ostée à Moraines à cause de l'évangile du jour, qui estoit de la brebis perdue : sachant que c'estoit une évangile de politique, et que l'autre n'eut failli à l'allégoriser politiquement. »

Dans le mois de juillet suivant, le curé de Saint-Merry fut appelé par Henri IV à Saint-Denis, avec plusieurs autres docteurs, pour travailler à sa conversion. Claude Morenne

s'y rendit, le 15, avec René Benoist, curé de Saint-Eustache. Plusieurs autres docteurs s'y trouvaient déjà réunis, entre autres Aymart de Chavaignac, curé de Saint-Sulpice. On sait quel fut l'heureux résultat de leurs conférences avec le roi.

Ecoutons encore le récit de Pierre de Lestoile :

« Le mercredi 21 juillet, le sieur Benoist, curé de Saint-Eustache, et six ou sept autres curéz docteurs, ses confrères, appeléz par le roy pour assister à sa conversion, ont été demander à M. de Mayenne la permission d'aller à Saint-Denys, et lui ont fait voir les lettres qu'ils ont reçues de Sa Majesté. Le dit duc les a renvoyés à M. le légat, qui, après plusieurs remontrances, les a menacés de censures ecclésiastiques s'ils alloient à Saint-Denys. Sur quoi, le sieur curé de Saint-Eustache portant la parole, tant pour lui que pour ses compagnons, lui a dit qu'il ne lui pouvoit défendre et encore moins l'excommunier pour se trouver à une cérémonie si désirée de tous les gens de bien, voire ordonner et commander, par les décrets et saints canons à ceux de sa profession, de se trouver en semblables événements, pour savoir et discerner par les signes, indices et autres remarques, si la conversion seroit feinte, simulée ou digne d'être approuvée d'eux ; et a dit de plus à M. le légat que son état et office l'obligeoient lui-même d'y devoir être.

« Après quoi, le dit curé, nonobstant ces défenses, est allé avec ses compagnons à Saint-Denis ; et en chemin et en pleine rue ont dit qu'ils alloient assister à la conversion du roi. »

Quatre jours après (le 25 juillet), quoique le duc de Mayenne eût fait publier de rigoureuses défenses d'aller à Saint-Denis et de sortir de Paris sans sa permission, le curé de Saint-Merry, ainsi que ceux de Saint-Eustache et de Saint-Sulpice, étaient présents à l'abjuration publique de Henri IV, qui eut lieu dans l'église de Saint-Denis, entre les mains de l'archevêque de Bourges, assisté d'un grand nombre de prélats, d'abbés et de religieux de divers ordres.

Ainsi le curé Claude Morenne eut le périlleux honneur de contribuer à ce grand changement qui devait mettre un terme aux horreurs de la guerre civile, en replaçant sur le trône le souverain légitime.

De nos jours, le cloître Saint-Merry a acquis une triste célébrité. On se souvient de cette formidable insurrection des 5 et 6 juin 1832. Les révoltés s'étaient concentrés dans la rue Saint-Martin, et, placés derrière une barricade qu'on ne put démolir qu'avec de l'artillerie, opposaient une résistance opiniâtre et désespérée. Ce ne fut que le second jour qu'on put voir la fin de cette sanglante et déplorable collision. Puissent les lumières de la religion nous procurer enfin une civilisation morale qui ne compte plus de pareils trophées ! C'est contre l'étranger qu'il faut se battre, comme le vaillant Odon le Faul-

connier, le généreux fondateur de Saint-Merry.

Notre église avait eu beaucoup à souffrir du canon et de la fusillade, dans ces journées sinistres. Mais, grâce à d'importantes réparations qui ont été faites depuis, il ne reste que fort peu de traces de ces dégradations.

Quoique Saint-Merry ait été dépouillée de sa collégiale, cette paroisse n'en est pas moins une des plus importantes de Paris. Au centre du quartier le plus populeux, s'étendant sur un territoire qui embrasse plusieurs parties fort éloignées les unes des autres, ne comptant que des artisans pauvres et peu éclairés dans le plus grand nombre de ses habitants, elle a une pénible et grande tâche à suivre, au spirituel comme au temporel, et jusqu'ici le ciel lui a fait la grâce de la remplir avec autant de succès que de zèle. Aux grandes solennités de la religion, l'église de Saint-Merry est toujours une de celles où les fidèles affluent avec le plus d'empressement. Les prédicateurs les plus renommés aiment à y venir annoncer la parole de Dieu à un nombreux auditoire ; et dernièrement encore, un prélat illustre, dont on admire l'éloquence aussi bien que la charité, administrait dans cette basilique les sacrements d'eucharistie et de confirmation à de jeunes ouvriers qui paraissaient ravis de leur bonheur. Le pieux évêque voulait encourager par sa présence et par ses paroles apostoliques une nouvelle œuvre qui vient de s'établir à Saint-Merry, et qui a pour objet d'instruire et de disposer à la première communion ces jeunes enfants qu'on emploie dans les ateliers dès l'âge le plus tendre, et qui n'y trouvent le plus souvent que des principes d'irréligion et des exemples d'inconduite (1).

Saint-Michel (11e arrond.), dans la cour de la Sainte-Chapelle, près la rue de la Barillerie.

On ignore l'origine de cette chapelle. Au XIIe siècle, on la nommait Saint-Michel de la Place, parce qu'elle était hors de l'enceinte du Palais. Philippe-Auguste y reçut le saint baptême en 1165 : elle a été démolie en 1782.

Saint-Michel (12e arrond.), rue Saint-Jacques, n° 193

Ce couvent a été bâti, en 1623, pour les religieuses de la Visitation-Sainte-Marie. En 1760, l'église fut entièrement rebâtie, et les bâtiments réparés et augmentés. Ces religieuses furent supprimées en 1790, et les bâtiments furent donnés depuis aux dames de Saint-Michel. Ces religieuses s'occupent de l'éducation de la jeunesse, et reçoivent les jeunes filles repenties ou détenues par mesure de police ou de correction paternelle. La maison première de ces dames était située rue des Postes, n° 38; elle avait été bâtie en 1724.

Les Minimes (8e arrond.), rue de la Chaussée des Minimes, n° 6.

Cet ordre a été fondé en 1436, dans la Calabre,

(1) Nous reproduisons ici un article que nous donnâmes, en 1844, dans les *Eglises de Paris*.

sous le nom de Ermites de Saint-François d'Assise, par François Martotillo, connu depuis sous le nom de saint François de Paule. Cet ordre fut approuvé par le pape Sixte IV en 1474, et par Jules II en 1507. On les nommait à Paris les Bonshommes, soit parce que les rois Louis XI et Charles VIII les appelaient ainsi, soit parce qu'ils s'étaient établis dans le bois de Vincennes, dans le monastère des religieux de Grand-Mont, que l'on appelait les Bonshommes. En Espagne le peuple les appelle les Pères de la Victoire à cause d'une victoire que Ferdinand V remporta sur les Maures, et qui lui avait été prédite par saint François de Paule. Ces religieux se donnèrent à eux-mêmes le nom de Minimes (les plus petits), comme pour se rabaisser au-dessous des Franciscains, qui se nommaient les Frères Mineurs.

Ils vinrent en France sur l'invitation de Louis XI, et occupèrent, outre le monastère du bois de Vincennes, un autre couvent à Chaillot, et un autre sur l'emplacement d'une partie du jardin des Tournelles.

L'église de ce dernier monastère, construite en 1630, fut démolie, en 1798, pour prolonger la rue de la Chaussée des Minimes; le reste des bâtiments a été transformé en caserne.

Les Miramionnes, rue de la Tournelle, n° 5.

Ces religieuses furent placées en cet endroit par les soins de madame de Miramion. Elles s'appelaient aussi les Filles de sainte Geneviève. Elles furent supprimées, comme congrégation religieuse, en 1790, et remplacées dans leur maison par la pharmacie centrale des hôpitaux de Paris.

Religieuses de la Miséricorde de Jésus (12e arrond.), rue Mouffetard, n° 68.

Ces dames s'établirent en ce couvent vers l'an 1653; leur maison fut réparée et agrandie en 1710, et elles furent supprimées en 1790. On les nommait aussi religieuses de Saint-Julien et de Sainte-Basilisse.

Missions Etrangères (10e arrond.), rue du Bac, n° 120.

Cette église est celle du séminaire destiné aux prêtres qui se destinent aux missions étrangères. Elle a été bâtie en 1633, et le séminaire en 1663, par M. Bernard de Sainte-Thérèse, évêque de Babylone. Ce séminaire fut entièrement rebâti en 1736, supprimé en 1790, mais rendu, depuis la révolution, à sa destination primitive. L'église est aujourd'hui la deuxième succursale de Saint-Thomas d'Aquin.

Les Pères de Nazareth (6e arrond.). Ces religieux, appelés aussi pénitents du tiers ordre de Saint-François, furent institués par saint-François d'Assise en faveur des personnes des deux sexes qui voulaient vivre en communauté, sans prononcer de vœux. En 1642, ils fondèrent leur couvent de la rue du Temple; ils furent supprimés avec tous les autres ordres religieux en 1790.

Saint-Nicaise (1er arrond.). La chapelle de ce nom fut démolie au commencement du XVIIIe siècle : elle dépendait de l'hôpital des Quinze-Vingts, et servait aux aveugles infirmes.

Saint-Nicolas (11e arrond.). Cette chapelle, détruite depuis plusieurs siècles, était située dans l'intérieur du palais de Justice : elle avait été construite au Xe siècle, et rebâtie en 1160, sous Louis le Gros.

Saint-Nicolas des Champs. L'origine de cette église se rattache à la fondation du prieuré de Saint-Martin des Champs. Nous n'avons point ici à discuter sur l'époque précise qui vit s'élever ce célèbre monastère; nous dirons seulement avec l'histoire que le roi Henri Ier, fils de Robert, roi de France, édifia, aux portes de Paris, une abbaye en l'honneur de saint Martin, sans rechercher si antécédemment, sur le même terrain, il existait une abbaye du même nom qui aurait été détruite par les Normands. On n'ignore pas que saint Martin était alors en France l'objet d'une immense vénération; sa chape était le palladium de nos armées, et jamais il ne se livrait de batailles où les Français ne portassent respectueusement cette fameuse relique comme un gage assuré de la victoire. Henri Ier fit cette fondation de 1050 à 1060; ce prince dota de beaucoup de domaines ce monastère nouveau ou restauré. Philippe Ier, son fils, ne se montra pas moins généreux et libéral envers l'abbaye; elle était peuplée de religieux vivant à la manière des cénobites, et portant le nom de chanoines, *canonici cœnobialiter viventes*. Mais, quelques années après l'installation de ce chapitre régulier, les chanoines cédèrent la place à des religieux de Cluny, que le roi Philippe avait demandés à saint Hugues, sixième abbé de ce célèbre monastère, qui jouissait d'une grande réputation de sainteté. Dès lors, l'abbé de Saint-Martin dut se contenter de la qualité de prieur subordonné à l'abbé de la maison-mère de Cluny, dont Saint-Martin des Champs fut la troisième fille.

A la vive confiance envers saint Martin s'unissait une spéciale vénération pour un autre évêque, qui, sous le ciel de l'Asie, avait accompli un brillant apostolat, comme l'évêque de Tours dans les contrées occidentales; nous voulons parler de saint Nicolas, évêque de Myre. Nous n'avons pas besoin de rappeler qu'un grand empire, celui de Russie, conserve pour le saint pontife de Myre une vénération qui lui fut transmise par les populations orientales, en même temps que la connaissance de l'Evangile. Après Dieu, le Moscovite ne reconnaît point de providence plus bienveillante que celle de saint Nicolas. Heureuses seraient ces vastes contrées, si leur foi actuelle était celle du pontife illustre que la pureté de sa doctrine et son intime et constante union avec l'Eglise romaine ont placé dans le catalogue des saints qu'elle honore !

Auprès de Saint-Martin des Champs, longtemps avant le roi Robert, existait une chapelle placée sous l'invocation de saint Jean l'Evangeliste. Il est à présumer que cet oratoire était destiné à fournir les secours de

la religion aux cultivateurs des champs qui avoisinaient le monastère, et qui en étaient la propriété. Ce disciple bien-aimé du Sauveur est encore le premier patron de la paroisse de Saint-Nicolas des Champs. Pourquoi donc celle-ci semble-t-elle avoir répudié ce beau patronage pour accepter le vocable de saint Nicolas? C'est de deux choses l'une : il faut l'attribuer, ou à un éclatant miracle qui se serait opéré dans cette enceinte par l'intercession du saint évêque de Myre, ou bien à la dévotion personnelle du roi Robert, qui, sur les ruines ou l'emplacement de l'ancien oratoire Saint-Jean, aurait érigé une chapelle sous l'invocation de saint Nicolas. Il en ressortira toujours un fait important en faveur de l'antiquité d'une église de Saint-Nicolas auprès de Saint-Martin des Champs : c'est qu'au commencement du XI^e^ siècle il existait un temple chrétien, sous le vocable du grand pontife de Myre, sur le sol qu'occupe aujourd'hui l'église paroissiale de ce nom. De cet ancien édifice, il ne reste que les fondements, sur lesquels s'élève la grande chapelle, à gauche du portail principal.

Le premier document historique sur une chapelle de Saint-Nicolas, érigée pour les cultivateurs des champs qui environnaient le prieuré de Saint-Martin, est une bulle du pape Calixte III, qui, en novembre 1119, confirma la donation des biens dudit prieuré; elle contient ces paroles remarquables : *prope monasterium sancti Martini capellam sancti Nicolai*. Les bulles d'Innocent II, en 1142, et d'Eugène III, en 1147, font mention de la même chapelle. Jusqu'ici nous ne pouvons y voir qu'une annexe ou succursale, car les paroisses, proprement dites, sont désignées sous le nom d'*ecclesia*, église ; il en résulte que la cure était attachée à l'église conventuelle. Mais, en 1184, le pape Luce III, par une bulle, déchargea le prieur de Saint-Martin du soin spirituel (*cura*) des populations agglomérées autour du monastère, et lui permit de désigner un prêtre qui devait y exercer les fonctions pastorales. C'est à dater de cette année que la chapelle de Saint-Nicolas porta le nom d'*ecclesia*, et que le vicaire qui la desservait prit le nom de *presbyter sancti Nicolai*, prêtre, c'est-à-dire curé de Saint-Nicolas. Dans les anciens monuments, le titre de *presbyter*, annexé au nom d'une église, en désigne toujours le pasteur. Le prieur et les religieux de Saint-Martin avaient cependant gardé les prérogatives et la qualité des curés primitifs, et jusqu'à la suppression des ordres religieux, à la fin du XVIII^e^ siècle, les curés de Saint-Nicolas des Champs étaient à la nomination des moines de Saint-Martin. L'érection de cette paroisse remonte donc au XII^e^ siècle; elle se fit sous le règne de Philippe II, dit Auguste, aïeul de saint Louis.

En peu de temps, la population de la nouvelle paroisse s'accrut tellement, que la cour du prieuré, qui servait de cimetière, ne put suffire à cet usage ; ce champ de repos était l'espace actuellement occupé par la rue Royale-Saint-Martin, qui sépare la vieille église du prieuré, aujourd'hui Conservatoire des Arts et Métiers, de l'église de Saint-Nicolas. Les religieux accordèrent à la paroisse un terrain sur lequel s'élèvent les rues Jean-Robert et du Cimetière-Saint-Nicolas. Le curé Gauthier Valtherius pria l'évêque de Paris, Guillaume de Seignelay, d'en faire la bénédiction, qui eut lieu en 1220. Le besoin d'une sacristie se faisait sentir ; à cette époque, presque toutes les églises, autres que les cathédrales, en étaient privées. Le prieuré concéda encore un terrain, et, en 1233, la sacristie fut construite : elle sert aujourd'hui de vestibule à l'escalier du presbytère, du côté de l'église.

Quelle était la forme de cette dernière au XIII^e^ siècle? Il est impossible d'en dire quelque chose de certain. Charles V, en 1374, ayant ordonné que les faubourgs fussent regardés comme partie intégrante de la ville de Paris, saint Nicolas, dont le surnom *des Champs* n'était déjà plus qu'un souvenir de son ancienne position dans la campagne, devint paroisse de Paris. Toutefois, avant cette époque, une partie de la circonscription paroissiale était *intra muros*. Le livre de la taille de 1292 indique, comme faisant partie de la paroisse, les rues « *de Symon-* « *Franque, de la Plastrière, des Estuves, des* « *Jugléeurs, de Biau-Bourc, de Quiquempoist,* « *la rue où l'on cuit les oës, environ la méson* « *Mahi-l'Abé et la rue Saint-Martin.* » Hors des murs, selon le même document, étaient les rues de « *Guarin-Boucel, Saint-Martin,* « *Guernier-de-Saint-Ladre, la Poterne-Hui-* « *deron, Michiel-le-Conte, du Temple, de* « *Frépillon, aux Graveliers, Chapon, Trace-* « *P.....* (aujourd'hui Transnonain), *du Cy-* « *metire.* » En ce temps, la ville de Paris finissait du côté du nord, en longeant la rue Saint-Martin, à la hauteur de la rue actuelle *Grenier-Saint-Lazare*, et conséquemment l'église de Saint-Nicolas était encore *extra muros*.

En 1383, sous Charles VII, une nouvelle enceinte fermée de gros murs recula l'ancienne limite jusqu'au delà de Saint-Martin des Champs, et alors la paroisse entière se trouva dans la ville. C'est alors que ce territoire se couvrit presque entièrement de maisons, et l'ancienne église devint insuffisante. L'abbé Lebeuf dit que, vers l'année 1420, le vieux édifice fut démoli, et qu'on rebâtit une nouvelle église ; il ajoute que le grand portail et le bas de la tour semblent être de cette époque. Hurtaut ne partage point son avis, et pense que l'on se contenta d'agrandir la vieille église. Nous penchons à croire que, s'il est resté quelque chose de l'ancienne construction, l'agrandissement n'a pu convenablement s'effectuer qu'en démolissant la majeure partie des vieilles bâtisses. Soixante ans s'écoulèrent avant que ce travail fût terminé, à partir du grand portail, qui est de cette époque, jusqu'à la septième arcade de la nef, y compris les collatéraux et les chapelles correspondantes; l'abside à trois pans s'élevait à l'endroit

même où est en ce moment l'entrée principale du chœur. Au XVI^e^ siècle, d'autres travaux furent entrepris pour élargir l'église ; les chapelles furent changées en nefs collatérales, d'autres chapelles les remplacèrent, et au milieu du même siècle, l'église de Saint-Nicolas avait une largeur à peu près égale à sa longueur ; les cinq nefs en faisaient un édifice régulier, moins la disproportion que nous venons de signaler.

Les additions successives faites à cet édifice semblaient enfin devoir suffire aux nombreux fidèles qui en peuplaient les abords ; l'art chrétien du moyen âge avait présidé à l'ensemble et aux détails ; le style ogival en était le caractère ; toute cette partie subsiste encore, et le grand portail qui s'élève sur la rue Saint-Martin mérite l'attention de tous les vrais amis de l'esthétique religieuse. Son aspect général présente un pignon très-élevé qu'accompagnent, à droite et à gauche, deux autres pignons d'une hauteur moins considérable. Le pignon central est percé d'une porte dont le seuil, élevé sur plusieurs marches, a 10 pieds, ou 3 mètres 33 centimètres, entre les deux montants ; le contour de sa voussure très-ogivale est orné de niches délicatement fouillées, dont les figures, qui en faisaient l'ornement, ont disparu. En dehors de la voussure s'élèvent, de chaque côté, de plus grandes niches veuves de leurs statues ; elles sont surmontées de baldaquins pyramidaux d'une très-élégante sculpture ; un rinceau de feuilles de vigne couronne ce portail en affectant la forme d'un arc allongé dont les flancs sont rentrants ; le sommet très-aigu de cet arc présente un lion accroupi, et chacune des bases de l'arc a pour support un crocodile et un griffon ; au-dessus de cette baie est un grand vitrail à meneaux, tandis que les pignons collatéraux sont percés d'une petite rosace ; le clocher s'élève à la droite du spectateur ; il est carré à deux étages, et chaque face est percée de deux grandes baies ogivales ; il se termine en terrasse bordée d'un parapet treflé à jour ; sa hauteur est d'environ 32 mètres. Nous aurons à revenir sur la partie descriptive, en faisant l'histoire de l'agrandissement.

En l'an 1560, le territoire de cette paroisse, qui s'étendait dans une partie du Marais, se couvrit de nouvelles habitations ; les marguilliers, prévoyant que cette progression incessante rendrait encore leur église insuffisante, résolurent de l'agrandir de telle sorte qu'on n'eût plus à craindre l'inconvénient d'un édifice trop resserré ; cette détermination ne fait-elle pas l'éloge de ces populations du XVI^e^ siècle, qui plaçaient à la tête de leurs devoirs l'exactitude à venir, au moins les dimanches et les fêtes, rendre à leur créateur, dans ses temples, l'hommage de leurs adorations et de leur reconnaissance? Qu'est-ce qu'une philosophie qui tend à isoler la créature intelligente de l'INTELLIGENCE suprême, et à la rabaisser vers la matière? Non, ce n'est point la sagesse, même sous l'aspect rationnel ; et les

siècles antérieurs au XVIII^e^ et au XIX^e^ furent ceux de la philosophie, dignes d'en porter le nom, parce qu'ils furent religieux. Il fallait, avons-nous dit, une vaste église aux paroissiens de Saint-Nicolas, vers la fin du XVI^e^ siècle ; mais il fallait aussi un terrain pour les nouvelles constructions qui devaient plus que doubler l'enceinte sacrée. Le prieuré de Saint-Martin des Champs fut obligé de céder l'espace nécessaire ; un arrêt du parlement, en date du 24 juillet 1574, condamna les moines du prieuré royal à faire cession d'un terrain de vingt toises, en longueur et en largeur, moyennant la somme de sept mille francs d'indemnité, que dut solder la fabrique. On se mit sur-le-champ à l'œuvre.

L'architecte qui dirigea cet important travail nous est inconnu ; mais son nom, qui à cette époque était environné probablement d'une auréole de gloire, ne mériterait pas aujourd'hui des éloges bien flatteurs. En un temps où l'on exaltait ce qu'on nommait la Renaissance, le style ogival de la vieille église était injurié sous le nom de *gothique*. Le plein cintre était seul en possession du suffrage universel ; l'architecte pouvait-il résister à l'entraînement enthousiaste de son époque? Aussi il n'hésita pas à souder à la partie ancienne une ordonnance qui devait si malheureusement contraster avec elle ; le style dorique fut accolé au gothique des XIV^e^ et XV^e^ siècles ; la hauteur des nouvelles arcades à plein cintre surpassa de plusieurs pieds l'élévation des ogivales ; aucune transition ne fut ménagée, et elle pouvait facilement, du moins en partie, dissimuler la disparate ; il ne fallait, pour obtenir ce résultat, que construire encore deux travées ogivales, former un transsept, et, à partir de cette croisée, élever le nouveau chœur et les collatéraux correspondants, selon le système dorique. Néanmoins, nous devons être juste envers l'auteur de cet agrandissement architectural ; malgré le caractère gréco-romain qu'il voulut imprimer à son œuvre, il éleva ses nouveaux piliers-colonnes sans chapiteaux, et, pareils à ceux de la partie ancienne, ces piliers montaient sans interruption jusqu'à la naissance de la voûte ; il n'avait donc pas complétement abjuré le sentiment des convenances monumentales ; mais le XVIII^e^ siècle, parvenu à l'apogée de l'engoûment pour le style de la prétendue renaissance, voulut y mettre son cachet. On dit que c'est vers le milieu du règne de Louis XV, époque trop fameuse par une dépravation systématique du bon goût dans les arts, que le malencontreux *restaurateur* coiffa d'un énorme chapiteau tous les piliers de la partie construite en 1576, et aplatit, en forme de pilastre cannelé, le fût de la colonne engagée qui montait jusqu'à la naissance de la voûte. La plupart des piliers anciens virent hacher les colonnettes groupées dont ils étaient flanqués. Enfin, en 1794, les clefs pendantes qui ornaient les points de jonction des nervures de la grande voûte, dans toute sa longueur, furent sciées ; une seule, placée au-dessus

du maître-autel, échappa à ce vandalisme; chacune de ces clefs était un groupe de trois anges portés sur un cul-de-lampe.

L'adjonction architecturale de 1576 constitue aujourd'hui la majeure partie de l'édifice, et l'accessoire en est le principal; une porte latérale du côté du midi, dans la portion moderne de l'église, y donne entrée; ce portail secondaire s'harmonise avec le style du XVI^e^ siècle, et, par conséquent, est dans la plus parfaite dissonance avec le portail dont nous avons fait la description; mais, considéré en lui-même, c'est un des plus riches morceaux de sculpture qui existent à Paris; les montants en sont décorés de quatre pilastres cannelés que couronnent des chapiteaux corinthiens supportant une magnifique corniche surmontée d'un fronton; la porte de menuiserie en chêne n'est pas d'une moindre beauté. Nous copions Sauval : « Elle est toute chargée de feuillômes, d'oiseaux, de sirènes, taillés avec une délicatesse incroyable et merveilleuse, sans embarras ni confusion, et d'une manière fort facile; c'est le chef-d'œuvre de Colo et la porte la plus belle et la mieux ordonnancée de Paris. » L'attique du portail est chargé d'une inscription en lettres d'or sur marbre noir; elle fait connaître la date de l'agrandissement de l'église au XVI^e^ siècle. Nous croyons devoir la donner d'une manière textuelle :

Anteriore templi hujus parte a Roberto Gall. reg. 37. *D. O. M. D. D. Joann. evangel. Nicol. in suburb. ad reg. ædes constr. in parroch. erecta ; posterior hæc pop. urb. tandem infl. et sub. mod. aucto S. D. ext. recep. anno restit. sal.* 1576 *sept. id. jul. Henrici III Gall. et Pol. reg.* 2.

Voici maintenant l'inscription dans son intégrité grammaticale :

Anteriore templi hujus parte a Roberto Galliæ rege 37°, *Deo optimo maximo, divis Joanni evangelistæ, Nicolao in suburbio ad regias ædes constructa in parrochiam erecta ; posterior hæc populo urbicano tandem influente et suburbio modo aucto, sacris dicundis extrui recepta, anno restitutæ salutis* 1576, *septimo Idus Julii, Henrici III, Galliæ et Poloniæ regis, secundo.*

« La partie antérieure de ce temple (le grand portail et les arcades ogivales) ayant été bâtie par Robert, trente-septième roi de France, auprès de sa demeure royale, dans le faubourg, en l'honneur de Dieu très-bon et très-grand, sous l'invocation des saints Jean l'Évangéliste et Nicolas, et ayant été érigée en paroisse, comme le peuple de la ville affluait dans ce quartier, et que le faubourg en peu de temps s'était accru, on se mit de nouveau à l'œuvre pour construire cette autre partie, afin d'y célébrer les saints mystères, l'an de grâce 1576, le septième jour des ides de juillet (c'est-à-dire le 9 de ce mois), la deuxième année du règne de Henri III, roi de France et de Pologne. »

Les deux niches pratiquées entre les deux pilastres latéraux étaient ornées des statues des deux saints patrons de l'église. Les vandales de 93 les brisèrent, et c'étaient deux chefs-d'œuvre. On travaillait encore à cette porte au commencement du siècle dernier. C'est encore ici un objet d'art qui n'offre rien de frappant au premier coup d'œil, mais qui mérite singulièrement l'attention de l'amateur éclairé. Cette vaste église, qui a une longueur de 280 pieds métriques hors d'œuvre sur 112 de largeur, ne présente rien d'imposant à l'extérieur, malgré ses vingt-cinq grands vitraux et ses nombreux arcs-boutants. Elle est comme ensevelie dans une masse de hautes maisons qui l'étreignent de toutes parts, et ne laissent un peu de jour qu'à ses deux portes principales. Le presbytère dérobe aux regards un riche entablement gothique et plusieurs baldaquins en dentelle de pierre, qui décorent les parois de l'antique collatéral du midi. C'est bien, sans contredit, sous ce rapport, l'église la plus maltraitée de la capitale, et le XIX^e^ siècle se montre plus respectueux envers les tabernacles du Dieu vivant, auxquels on n'adosse plus des bâtiments profanes. Et pourtant que gagnent dans cet isolement les temples pagano-chrétiens de Saint-Denis, au Marais, de Notre-Dame de Lorette, et même le Parthénon de la Madeleine? Ne serait-on point tenté de leur souhaiter, pour l'honneur de l'art chrétien, un voile solide et impénétrable de pierre?...

Après avoir franchi les marches du portail gothique de l'ouest, se présente un portique d'une rare magnificence de menuiserie sculptée. Il est vrai que ce tambour est une moitié de la belle tribune de l'orgue. De ce point se déroule l'aspect de la grande nef, avec sa voûte élevée de vingt mètres, et qui, du moins, n'offre point de divergence architecturale, quoique une de ses moitiés soit de construction moderne. Il n'en est pas malheureusement ainsi des piliers et des arcades, dont les douze premières sont du style ogival, et les quatorze autres du style dorique. C'est ici que la disparate frappe d'une manière fort désagréable les yeux les moins exercés ; aucun verre de couleur n'étincelle dans ses vingt-cinq hautes et larges fenêtres à meneaux, qui très-certainement en furent primitivement garnies ; il faut en excepter quelques bordures de verre colorié de très-mauvaise facture. A la distance de six mètres du rond-point ou hémicycle de l'abside s'élève un grand retable formé, pour le premier ordre, de quatre hautes colonnes de marbre; elles supportent un second ordre composé de pilastres corinthiens surmontés d'un fronton couronné d'une croix dorée. Deux tableaux de Simon Vouet décorent le centre de ces deux ordres. Laissons parler Piganiol de la Force, dans sa *Description de Paris*:

« Le grand autel est d'une ordonnance belle et ingénieuse, et consiste en deux ordres d'architecture : dans le milieu du premier est un tableau où l'on voit les apôtres, dont les uns regardent et fouillent dans le tombeau de la Vierge, pendant que d'autres, avec des regards empressés, cherchent son corps autour

du tombeau, et que d'autres enfin lèvent les yeux au ciel pour voir s'ils ne l'apercevront point dans les airs. Les uns sont pénétrés de douleur de l'avoir perdue, et d'autres sont ravis de joie de la voir monter au ciel. Dans le second ordre est un autre tableau où l'on voit la Vierge qui monte au ciel et qui est environnée d'une gloire d'anges. Deux anges de stuc, placés aux deux extrémités de la première corniche, semblent, par leurs attitudes, avertir les apôtres de l'assomption de la Vierge. Sur le fronton du second ordre d'architecture sont deux autres anges qui tiennent en main une couronne, et qui paraissent dans une impatience infinie de la lui mettre sur la tête. Ce tableau est de Simon Vouet, et un des plus beaux qu'il ait jamais faits. Quant aux anges, ils sont de Sarrazin et dignes de la réputation qu'il s'est faite par ses ouvrages. »

Comme on voit, toute cette ordonnance tend à consacrer l'alliance de la peinture avec la statuaire et la sculpture. La seconde face de ce grand retable isolé imita la première, si ce n'est qu'au lieu de colonnes supportant l'attique, ce sont ici des pilastres crénelés. Au centre était un tableau de saint Charles communiant les pestiférés de Milan. Il fut peint, sous Louis XV, par Godefroy, spécialement pour l'autel de la Communion, qui est adossé à cette face du retable. On l'a remplacé fort mal à propos par un tableau médiocre représentant la Cène, et le tableau de Saint-Charles a été relégué dans une chapelle où il perd beaucoup de son mérite. Le centre du second ordre est décoré d'un tableau représentant le Père Eternel, par le même Godefroy. On peut connaître à peu près la date de l'érection de ce retable, en rappelant que Simon Vouet mourut en 1649 et Sarrazin en 1660. La seconde face, dont nous venons de parler, fut restaurée à neuf en 1775, sur les dessins de Boulland et d'Antoine.

Ce monument, intrinsèquement précieux, est-il à sa place? Ne masque-t-il pas l'abside qui, par les soins de l'architecte de la renaissance, s'arrondit à l'extrémité orientale de la longue nef? Un autel sans retable, placé au centre de cette abside, ne serait-il pas d'un effet plus noble, et surtout ne laisserait-il pas à l'œil la perspective de l'hémicycle? Il ne faut, pour répondre affirmativement, que posséder le sentiment d'harmonie monumentale qui est inné à tout observateur.

Parmi les autres objets qui peuvent mériter mention dans la grande nef, nous pouvons classer : 1° l'orgue qui est de la facture du célèbre Cliquot, auteur des orgues de Notre-Dame et de Saint-Sulpice. Ce magnifique instrument, *organum*, est des plus complets ; la boiserie de son buffet est une des plus belles de Paris; 2° les deux vantaux de fer qui forment la principale entrée du chœur, exécutés en 1775, sur les dessins de Boulland; 3° la chaire qui, à la vérité, ne remplace pas l'ancienne, que l'on regardait comme une des plus remarquables de la capitale. Cette dernière fut vendue pour quelques assignats à un menuisier, qui la détruisit ; 4° le banc d'œuvre, s'élevant entre huit colonnes doriques, et figurant un arc de triomphe. Un second banc d'œuvre pour les marguilliers de la confrérie du Saint-Sacrement avait pour dossier un des plus magnifiques ouvrages de serrurerie, exécuté par Lucotte. Il disparut dans le gouffre de 93, pour faire place à un nouveau qui est très-ordinaire.

Cette grande nef est ceinte de deux autres séparées par des colonnes. Le nombre total de celles-ci, pour toute l'église, en y comprenant celles qui sont engagées à l'entrée des chapelles, est de quatre-vingt-dix-huit, dont chacune porte un numéro d'ordre, en chiffres romains. Parmi celles-ci, quelques-unes, dans l'ancien collatéral droit, ont conservé leur style et leurs chapiteaux gothiques. L'église que nous décrivons présente donc cinq nefs développées dans tout le pourtour, comme à Notre-Dame, à Saint-Eustache, et en partie à Saint-Séverin, Saint-Germain-l'Auxerrois et Saint-Merry. Les chapelles de cette église, en y comprenant l'édicule de la porte latérale, correspondent aux arcades, et sont, par conséquent, en même nombre.

Le grand charnier, que nous venons de mentionner, peut être considéré comme une petite église en dehors du plan général ; celle-ci a ses trois nefs. Six piliers isolés et quatorze engagés soutiennent ses voûtes à nervures, dans le goût gothique. Il remonte au XV^e^ siècle. On y entre par la chapelle de l'extrémité occidentale du collatéral méridional. Un éclaircissement sur les charniers ne sera point ici déplacé. Le nom qu'on leur donne en indique la destination primordiale. Il suffit de se rappeler qu'anciennement tous les cimetières étaient autour des églises. Les restes des fidèles étaient sous la protection de la Foi. Le terme de cimetière est d'ailleurs un mot tout à fait catholique ; il signifie *dortoir*, parce qu'en effet les corps y dorment en attendant la résurrection générale. On aurait regardé comme une profanation de laisser errer sur le sol les ossements extraits des fosses ; on ménageait donc auprès des églises un local destiné à les recevoir, et ce local était le *Charnier*. Durand, évêque de Mende, au XIII^e^ siècle, nous apprend, dans son *Rationale*, qu'on enterrait aussi quelquefois dans les charniers : *In voltis ecclesiæ exterius adhærentibus*, « dans des voûtes extérieurement adhérentes à l'église. » Il y avait donc trois degrés de sépulture chrétienne : 1° l'intérieur de l'église ; 2° le charnier ; 3° le cimetière. On donne aujourd'hui le nom de charniers à des salles attenant aux églises, et dans lesquelles se font les catéchismes et d'autres exercices pieux.

Ces chapelles sont décorées de tableaux, dont quelques-uns sont dignes de fixer l'attention.

La chapelle de la sainte Vierge est au sommet de l'édifice et a une profondeur plus considérable que les autres édicules. Une statue en marbre blanc y représente Marie et son divin Fils. Elle fait honneur au ciseau

de Delaistre, qui la fit en 1817. Le roi Louis XVIII en gratifia cette paroisse.

En redescendant vers le grand portail, la troisième chapelle est enrichie d'une *Descente de croix*, par Sébastien Bourdon.

Enfin, la grande chapelle, à gauche du grand portail, offre au centre de son retable, qui fut celui du maître-autel de Saint-Benoît, rue Saint-Jacques, un charmant tableau de Noël Hallé, qui le fit en 1775. Il représente le divin Sauveur accueillant et bénissant les petits enfants.

Un grand nombre d'autres tableaux, dont quelques-uns ont été donnés par la ville de Paris, se font remarquer dans ces nombreuses chapelles. Ceux-ci ont figuré dans les expositions, depuis 1824 jusqu'à 1828. Ce sont : *le Christ au Jardin des Olives*, par Rouget ; *Jésus portant sa croix*, par Coutant; *la Résurrection de Lazare*, par Souchon ; *l'Education de la Vierge*, par Dassy ; *un Repos en Egypte*, par Caminade ; *un saint Etienne, diacre*, par Léon Cogniet.

Aucun monument funèbre n'existe dans cette église. Quelques-uns s'y faisaient remarquer avant la révolution. Sur le pilier central, qui est en face de la chapelle de la Vierge et sur lequel viennent se reposer toutes les ramifications des nefs collatérales, était un petit monument en marbre, composé d'un génie tenant en main un médaillon de la femme de Laurent Magnier, sculpteur célèbre, auteur du tombeau du chancelier d'Aligre, dans l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois. Dans la seconde chapelle, à droite, en entrant par le grand portail, on admirait un squelette en marbre blanc, sur le tombeau de la famille de de Montmor. La troisième chapelle, à la suite de celle-ci, était enrichie d'une pyramide funéraire en marbre noir, élevée sur les sépultures de la maison de la Briffe. Dans la chapelle qui est la seconde après celle de la Vierge en redescendant vers le grand portail, on voyait une niche de marbre noir, qui offrait le buste, en marbre blanc, du célèbre Gassendi.

Plusieurs chapelles sont dallées de tombes chargées d'épitaphes. Nous ne pouvons ici les transcrire, mais nous devons nommer les personnages illustres dont les cendres reposent dans les caveaux de cette église :

1° Guillaume Budé, né à Paris en 1467, fut un des plus habiles de son temps dans les langue grecque et latine. On a de lui plusieurs ouvrages. Il fut prévôt des marchands, et mourut le 23 août 1540 ; son corps repose dans l'ancienne chapelle de Sainte-Geneviève, aujourd'hui de Saint-Nicolas ;

2° Pierre Gassendi, né à Chantersier, diocèse de Digne, en 1592, mourut à Paris le 24 octobre 1646. Il était chanoine et prévôt de la cathédrale de Digne, et professeur de mathématiques au Collége-Royal, aujourd'hui Collége de France. Il a laissé six volumes *in-folio* sur l'astronomie, et plusieurs ouvrages de philosophie;

3° Louis-Victor de Rochechouart, duc de Mortemart et de Vivonne, prince de Tonnay-Charente, maréchal de France, est enterré dans la chapelle de saint Jean-Baptiste, à gauche du maître-autel ; il mourut le 15 septembre 1688. A côté de lui est le corps de son épouse, Antoinette-Louise de Mesmes, décédée le 10 mars 1701;

4° Henri de Valois, historiographe de France, et son frère Adrien de Valois, sont inhumés dans cette église. Le premier mourut en 1676, le second en 1692. Ces deux personnages sont très-connus par leurs œuvres d'érudition ;

5° Madeleine de Scudéri, née au Havre, en 1607, sœur de Georges de Scudéri, dont Boileau a dit :

Bienheureux Scudéri, dont la fertile plume
Peut, tous les mois, sans peine, enfanter un volume !

Elle mourut à Paris le 2 juin 1701. Ses ouvrages nombreux sont des romans, tels que Artamène, Clélie, etc. ;

6° Francisque Milé ou Milet, professeur de l'Académie royale de peinture, mort à Paris en 1680. Il est auteur de plusieurs tableaux d'un grand mérite. Il fut d'abord enterré dans le cimetière, puis dans un caveau de l'église.

Nous ne mentionnons pas Théophile de Viaud, fameux poëte de son temps et aujourd'hui oublié. Il était né en Agenois, vers l'an 1590. Il mourut chez le duc de Montmorency, un des nobles paroissiens de Saint-Nicolas des Champs ; il fut inhumé non dans l'église, mais dans le cimetière de la paroisse.

Plusieurs faiseurs ou compilateurs de livres portatifs, sous les noms de *Conducteur dans Paris*, etc., font enterrer dans Saint-Nicolas, Ammien Marcellin, païen, mort en 390, auteur d'une histoire de Julien l'Apostat. L'anachronisme est trop absurde pour être sérieusement réfuté. Nous en faisons connaître l'origine dans notre grande Notice sur l'église et la paroisse de Saint-Nicolas des Champs.

Parmi les faits historiques nous devons retracer un de ceux qui honorent le plus la piété des habitants de cette paroisse. La fête solennelle du Saint-Sacrement, connue sous le nom de Fête-Dieu, était à peine établie dans l'Eglise universelle, qu'une confrérie se forma, en son honneur, dans la paroisse de Saint-Nicolas des Champs. En effet, la bulle du pape Jean XXII, qui, confirmant celles de ses prédécesseurs, institue définitivement cette grande solennité, est de l'année 1316, et la confrérie dont nous parlons est mentionnée dans un manuscrit sur parchemin qui remonte à l'an 1360. On y lit ces paroles : « Nous, les maistres et governeurs de la confrarie du Sainct-Sacrement de l'autel, fondé en l'église de Sainct-Nicholas des Champs, à Paris, de tel et si long temps que il n'est mémoire comment ne du contraire... etc. » Ce manuscrit existe dans les archives du royaume, et il nous a été permis de le compulser ainsi qu'un Missel manuscrit, de la même époque, et qui appartenait à cette paroisse. Il faut donc convenir que cette

confrérie est sinon la plus ancienne, du moins une de celles qui peuvent se glorifier de la plus haute antiquité, comparativement à la date de l'institution de la fête elle-même.

Sous le règne de François Ier existait une coutume dont l'origine est plus ancienne. Le 6 décembre, fête de saint Nicolas, les enfants de chœur de Notre Dame se rendaient à Saint-Nicolas des Champs, pour y chanter l'office. On sait que ce pontife illustre est regardé comme le patron des jeunes garçons. Chemin faisant, dit la chronique, ces enfants jouaient, le long de la rue Saint-Martin, de petits drames que l'on nommait *facéties*. Il paraît qu'en 1525 il s'y commit de graves excès que l'on doit imputer aux malveillants qui se mêlèrent parmi les enfants de chœur. La cour dut porter plainte, mais le chapitre de la cathédrale y mit bon ordre, et par la suite cela se borna à un salut que les chapelains et les chantres de Notre-Dame allaient chanter avec lesdits enfants à Saint-Nicolas des Champs. Sous Charles V, les petits écoliers habillaient un d'entre eux en évêque, le jour de Saint-Nicolas, et le promenaient par les rues, avec autorisation du Parlement. Mais pourquoi les enfants se placent-ils sous le patronage du saint évêque de Myre? Une ancienne légende raconte le trait suivant : Saint Nicolas voyageait dans son diocèse de l'Asie; il entre un jour dans une hôtellerie, et il lui est miraculeusement révélé que l'hôtesse avait tué trois enfants dont elle avait mis les corps à saler dans un baquet. Saint Nicolas se fait représenter l'horrible vase, et, faisant sur ces trois jeunes victimes le signe de la croix, il les rend à la vie. C'est pourquoi, dans les tableaux et images, on voit constamment figurer saint Nicolas opérant ce prodige.

L'église orientale, qui professe la plus haute vénération pour saint Nicolas de Myre, rappelle un trait qui a quelques rapports avec la légende européenne. Voici la traduction de la strophe d'une hymne que les Grecs chantent le jour de sa fête :

« Embouchons la trompette, faisons retentir nos cantiques joyeux pour célébrer ce grand jour... Rois et princes, accourez pour vous joindre à nos concerts. Que tous exaltent le divin Père qui, dans un songe terrible, avertit les rois pour délivrer trois innocents condamnés à la mort. » Les matelots en danger invoquent encore saint Nicolas, et l'église que nous décrivons possède un tableau qui retrace des marins au fort d'une tempête, et saint Nicolas leur apparaissant et les délivrant du danger. Aussi, dans la même strophe, les Grecs lui adressent cette prière : « Célébrons ce grand pasteur, célébrons-le, car il est notre médecin dans nos maux, notre intercesseur dans nos iniquités, notre trésor dans l'indigence, notre consolateur dans nos misères, notre compagnon dans nos voyages, notre pilote sur les flots de la mer; disons à sa louange : O très-saint Nicolas, délivre-nous de la nécessité présente, et par tes prières, sois le sauveur de de ton troupeau »

Parmi les curés de Saint-Nicolas des Champs, nous citerons Jean Dupont, installé en 1605, sous le règne de Henri IV dont le zèle éleva le couvent des Madelonnettes, qui offrait un refuge de repentir aux femmes de mauvaise vie, et Claude Joly, qui, en 1665, devint évêque d'Agen. On a de lui huit volumes de prônes et de sermons très-estimés.

Un dernier fait mérite d'être rapporté. Au moment où toutes les églises de la capitale étaient livrées à la profanation, sous le régime révolutionnaire, celle de Saint-Nicolas des Champs, qui était devenue le temple du ridicule et sacrilége culte de la *Théophilanthropie*, se rouvrit au culte catholique, le 4 octobre 1795... La date est digne de remarque. A la fin de 1799, l'église de Saint-Sulpice était encore le temple de la Déesse de la Victoire.

Saint-Nicolas des Champs est la cure du sixième arrondissement municipal de la ville de Paris, et la population de sa paroisse, dans ce quartier si animé, s'élève au-dessus de cinquante mille âmes.

Ce précis historique et descriptif n'est qu'un abrégé de la Notice que nous avons publiée en 1841, et qui est l'histoire et la description complètes de l'église et de tout l'arrondissement paroissial, y compris ses anciens établissements, tels que Saint-Martin, le Temple, Sainte-Elisabeth, les Madelonnettes, etc., etc. (1).

Saint-Nicolas du Chardonnet (12e arrond.), rue Saint-Victor, n° 104.

Cette église date du règne de saint Louis : elle a été fondée en 1230, et devint paroisse quelques années après. Elle fut en partie rebâtie de 1656 à 1667, et terminée en 1705.

Son nom lui vient du fief du Chardonnet, sur lequel elle fut bâtie.

A cette église est jointe une communauté d'ecclésiastiques qui se destinaient à l'instruction des jeunes gens. Ils étaient venus se fixer là en 1632; mais le 20 avril 1644, l'archevêque de Paris érigea cette communauté en séminaire : les bâtiments furent augmentés par la suite, et surtout en 1730. Supprimé en 1790, il fut rétabli depuis la Restauration.

Saint-Nicolas du Louvre (4e arrond.), près de la galerie méridionale du Louvre et du Musée.

C'était d'abord la chapelle d'un hôpital fondé, au XIIe siècle, par Robert II, comte de Dreux; elle fut construite lorsque cet hôpital fut séparé de la collégiale de Saint-Thomas. En 1740, les chanoines furent réunis de nouveau à ceux de Saint-Thomas du Louvre, qui prit alors le nom de Saint-Louis du Louvre. Elle a été démolie en 1780.

Filles de la confrérie Notre-Dame (12e arrond.), rue Neuve-Saint-Etienne, n° 6.

Ces religieuses s'établirent en ce lieu en 1673, et furent supprimées en 1790. L'église

(1) Article de M. l'abbé Pascal, extrait des *Eglises de Paris*. Voy. plus haut *Saint-Louis-en-l'Ile*.

de leur couvent existait encore en 1838 : elle est construite depuis 1682.

Notre-Dame des Blancs-Manteaux (7e arrond.), rue des Blancs-Manteaux, n° 12. *Voy.* BLANCS-MANTEAUX.

Chapelle Notre-Dame du Bois (4e arrond.). *Voy.* SAINTE-OPPORTUNE.

Notre-Dame de Bonne-Nouvelle (5e arrond.). Cette église est bâtie sur l'emplacement d'une chapelle construite en 1551, au centre du village nommé alors la Ville-Neuve, origine de ce quartier. Cette chapelle ayant été détruite avec les maisons environnantes, en 1593, lors du siége de Paris par Henri IV, elle fut reconstruite en 1624, et érigée en paroisse en 1673. Elle est maintenant succursale de la paroisse Saint-Eustache. De 1823 à 1828 elle a été rebâtie entièrement par M. Godde, architecte.

Notre-Dame de Bon-Secours (8e arrond.), rue de Charonne, n° 95.

Ce couvent fut fondé, en 1648, par madame Claude de Bouhavau, veuve d'un directeur de finances ; il a été supprimé en 1790.

Il y a aujourd'hui une communauté de femmes du même nom dans la rue Notre-Dame des Champs, n° 20, destinées au service des malades. La chapelle du couvent est un chef-d'œuvre de délicatesse gothique nouvelle.

Notre-Dame des Champs ou *des Vignes* (11e arrond.). *Voy.* CARMÉLITES.

Notre-Dame du Mont-Carmel. Voy. CARMES et CARMÉLITES.

Notre-Dame de la Conception ou *le Couvent des Religieuses Anglaises de la Conception* (8e arrond.), rue Moreau, au coin de la rue de Charenton.

Ces religieuses vinrent de Nieuport à Paris en 1638 : on leur procura une maison dans le faubourg Saint-Jacques. Deux ans après elles firent l'acquisition d'une autre maison et d'un jardin, rue de Charenton. Ce nouvel établissement fut confirmé par lettres patentes en 1670 ; l'église fut bâtie de 1672 à 1679. Depuis 1790 ce couvent est devenu une maison particulière.

Notre-Dame de la Conception ou *les Filles de la Conception Notre-Dame* (1er arrond.), rue Saint-Honoré, au coin occidental de la rue Neuve-du-Luxembourg.

Ces religieuses, du tiers ordre de Saint-François, s'établirent à Paris en 1635, et furent supprimées en 1790.

Collége Notre-Dame des Dix-Huit (11e arrond.), près de la Sorbonne.

Ce collége, un des plus anciens de Paris, avait été fondé par Jocius de Londonna, en faveur de *dix-huit* pauvres écoliers. En 1171, le chapitre de Notre-Dame avait l'inspection sur ce collége, et dans les derniers temps, les boursiers, réduits à huit, étaient à la pleine nomination des chanoines. A l'époque de la reconstruction de la Sorbonne (1627), le bâtiment occupé par ce collége fut démoli, et son emplacement réuni à la Sorbonne. Nous n'avons cité ce collége qu'à cause de son titre de Notre-Dame.

Chapelle Notre-Dame de l'Etoile (11e arrond.). Cette chapelle, qui n'existe plus depuis plusieurs siècles, était située dans l'enceinte du Palais de Justice : elle avait été construite en 1022.

Chapelle Notre-Dame de la Fontaine (9e arrond.), rue de la Vieille-Draperie, au chevet de l'église Saint-Barthélemy.

C'est la même que Notre-Dame des Voûtes, qui fut réunie à l'église de Saint-Barthélemy.

Notre-Dame de l'Immaculée Conception ou *Religieuses de l'Immaculée Conception* (10e arrond.), rue du Bac, n° 75.

Ces religieuses, appelées aussi Récollettes, vinrent se fixer à Paris en 1637. Leur couvent fut déclaré fondation royale en 1664 ; en 1693, on commença à bâtir leur église. Elles furent supprimées en 1790.

Notre-Dame de Liesse (10e arrond.). C'était autrefois un couvent de Bénédictines de Notre-Dame de Liesse, situé rue de Sèvres, n° 5, au delà du boulevard. Madame Necker, femme du contrôleur général des finances, établit dans leur couvent, qui venait de s'éteindre en la personne de sa dernière religieuse, un hôpital qui prit et garda le nom d'hôpital Necker.

Religieuses de Notre-Dame de Miséricorde (11e arrond.), rue du Vieux-Colombier, n° 8.

Cet ordre fut fondé à Aix en 1630, par une religieuse connue sous le nom de Madeleine de la Trinité, et par un prêtre de l'Oratoire nommé Antoine Yvan. Ces religieuses, qui suivaient la règle de saint Augustin, vinrent s'établir à Paris en 1651, et furent supprimées en 1790.

Notre-Dame de Lorette (2e arrond.), rue Olivier.

Cette église, dont la première pierre a été posée en 1824, fut terminée en 1835, sous la direction de M. Lebas, architecte ; elle a été livrée au culte le 15 décembre 1836 ; c'est une succursale de la paroisse Saint-Roch.

Notre-Dame de Nazareth (6e arrond.). Voy. *Les Pères de* NAZARETH.

Notre-Dame de Penthemont (10e arrond.), rue de Grenelle-Saint-Germain, n° 106.

C'était d'abord un couvent de religieuses Augustines du Verbe Incarné et du Saint-Sacrement, fondé en 1644 et supprimé en 1671 ; alors leurs biens furent appliqués à l'hôpital général.

Les religieuses de Penthemont ou Pentemont, ainsi nommées sans doute à cause de la situation de leur monastère, fondé en 1217 sur la pente de la montagne de Saint-Symphorien, près Beauvais, vinrent à Paris en 1672, achetèrent des administrateurs de l'hôpital général les bâtiments du couvent des Augustins, et s'y établirent la même année. L'église fut reconstruite vers le milieu du XVIIIe siècle, par Coutant, architecte, et terminée par Fransque, son élève. Ces religieuses furent supprimées en 1790 ; les bâtiments ont été transformés en caserne de cavalerie, et l'église en dépôt d'effets militaires.

Mais depuis quelques années cette église

a été accordée aux protestants. Ce qu elle renferme de plus curieux, sans doute, c'est son orgue moderne, construit par MM. Cavaillé-Coll, facteur des orgues admirables de Saint-Denis et de la Madeleine.

Notre-Dame de Pitié (12e arrond.), rue Copeau, n° 1, quartier du Jardin des Plantes.

Le nom de cette chapelle a servi à désigner par la suite l'hôpital dont elle dépend, et qui fut fondé en 1612.

Notre-Dame des Prés (11e arrond.), rue de Vaugirard.

Les religieuses de ce nom vinrent à Paris en 1675, et s'établirent d'abord rue du Bac ; en 1689, rue de Vaugirard, où elles demeurèrent jusqu'au moment de leur suppression en 1739.

Elles étaient ainsi nommées parce qu'en 1647, on réunit à leur maison un monastère de Guillemites, qui avait été fondé en 1240, en un lieu appelé le Pré-Notre-Dame, dans le diocèse de Reims.

Notre-Dame de la Présentation ou *La Présentation de Notre-Dame* (12e arrond.), rue des Postes, n° 34.

Les religieuses de ce nom s'établirent en cet endroit, en 1671, et furent supprimées en 1790.

Notre-Dame des Victoires (3e arrond.), appelée aussi l'église des Petits-Pères, à cause des Pères Augustins Déchaussés qui l'occupaient avant 1790, commencée en 1628 et terminée en 1739.

Nous allons emprunter quelques détails sur la pieuse association qui s'y est fondée depuis plusieurs années, et connue aujourd'hui dans le monde entier, à un Manuel d'instruction et de prières, publié par le curé, M. Dufriche-Desgenettes. Nous copions textuellement.

La paroisse de *Notre-Dame des Victoires*, située au centre de Paris, centre elle-même du commerce et des affaires, entourée de théâtres et de lieux de plaisirs, devenue le point central d'où partaient et où aboutissaient les mouvements politiques qui ont agité Paris pendant tant d'années, la paroisse Notre-Dame des Victoires avait vu s'éteindre dans son sein presque tout sentiment, presque toute idée religieuse. Son église était déserte, même aux jours des plus grandes solennités ; les sacrements, les pratiques religieuses étaient abandonnés. Rien ne semblait devoir mettre un terme à ce déplorable état, qui avait déjà six années d'existence, quand tout à coup la miséricorde divine éclate, et la grâce du Seigneur vient féconder un désert frappé de stérilité.

Dans les premiers jours de décembre 1836, une pieuse pensée fut inspirée, celle de consacrer la paroisse de Notre-Dame des Victoires au très-saint et immaculé cœur de la bienheureuse Vierge Marie, pour obtenir, par sa protection, la grâce de la conversion des pécheurs. Aussitôt le plan et les statuts d'une association de prières sont dressés; Mgr l'archevêque de Paris approuve cette dévotion ; par son ordonnance du 16 décembre 1836, il

érige l'association. Le prélat, qui connaît la disposition des esprits, ordonne, dans sa haute prudence, que les exercices publics de l'association commenceront immédiatement, mais que le registre destiné à inscrire les associés ne sera ouvert que le 12 janvier suivant. Le troisième dimanche de l'Avent, 11 décembre, les exercices commencèrent par le chant des vêpres de la sainte Vierge, célébrées à sept heures du soir. L'assistance était plus nombreuse qu'aux offices paroissiaux les jours de fêtes. On y remarquait un nombre considérable d'hommes que l'on n'y voyait jamais dans d'autres circonstances. La douce et puissante protection de Marie se faisait déjà sentir. L'instruction qui suivit les vêpres expliqua les motifs et le but de la dévotion : ils furent compris et sentis. Au salut du Saint Sacrement qui suivit l'instruction, l'invocation à Marie dans ses litanies *Refugium peccatorum*, et le *Parce, Domine*, furent chantés avec une ardeur et une effusion de sentiments qui annonçaient qu'il se trouvait dans cette assistance, composée de cinq à six cents personnes, un nombre considérable de pécheurs, qui sentaient peut-être pour la première fois, depuis longtemps, le besoin qu'ils avaient de la miséricorde divine, et qui l'imploraient par la médiation de la Reine du ciel et de la terre.

Le pasteur était à genoux devant le saint sacrement : à ces cris de repentir et d'amour, son cœur tressaillit de joie, il leva ses yeux baignés de larmes vers l'image de Marie et lui dit : « Oh ! ma bonne mère, vous les entendez ces cris de l'amour et de la confiance ; vous les sauverez, ces pauvres pécheurs qui vous appellent leur refuge.»

L'ouverture du registre de l'association eut lieu, comme Mgr l'archevêque de Paris l'avait ordonné, le 12 janvier. Dix jours après, deux cent quatorze associés étaient inscrits, presque tous habitants de la paroisse. C'était déjà beaucoup plus qu'on n'aurait osé espérer en si peu de jours. Bientôt des habitants des autres paroisses de Paris vinrent se réunir à ce petit troupeau. Mais ce à quoi nous ne pouvions penser, c'est l'extension subite et prodigieuse qu'a prise cette œuvre qui ne semblait devoir être que paroissiale, et par conséquent faible et chétive, à raison du terrain où elle avait pris naissance. C'est ici surtout que la protection, que l'action de la divine Marie, sont sensibles et palpables. Ce n'est plus Paris seulement qui présente des fidèles qui associent leurs hommages au très-saint et immaculé cœur de Marie, pour obtenir par ses mérites la conversion des pécheurs ; il y a peu de diocèses en France qui ne comptent parmi leurs fidèles des associés au saint cœur de Marie. Deux pasteurs zélés, les curés de Saint-Pierre d'Auxerre et de la ville de Mirepoix, établissent l'association dans leurs paroisses.

Cette dévotion se propage à l'étranger. Nous comptons des associés dans presque toute l'Europe. Il n'y a que le Portugal, le royaume de Naples, la Suède, dont les noms ne figurent pas sur notre registre. Le Nou-

veau monde commence à marcher à la conquête des pécheurs, sous la bannière du saint et immaculé cœur de Marie. Nous comptons aussi des associés qui prient avec nous, à Boston, à New-York, à Charles-Town, dans le nouveau diocèse de Dubusque, au Détroit, aux îles Bermudes, sur les bords du Lac Supérieur, à la Martinique, à Saint-Domingue. Le nombre des associés inscrits aujourd'hui sur le registre, après dix-huit mois de son ouverture, est de quatre mille sept cent quatre-vingt-deux, parmi lesquels se trouvent onze cent vingt hommes. Si on nous demande par quels moyens la connaissance d'une œuvre si humble, si petite dans son principe, a pu être répandue en si peu de temps et dans tant de lieux si différents, si éloignés les uns des autres, de la Martinique, des bords du Mississipi à ceux de la Newa ; car un certain nombre de nos associés invoquent journellement à Saint-Pétersbourg, en union avec nous, la conversion des pécheurs par la médiation du très-saint et immaculé cœur de Marie, nous répondrons que nous ne sommes pour rien dans ce prodige que nous admirons ; que nous ne pouvons l'attribuer qu'à la protection de l'auguste souveraine dont l'empire s'exerce dans le ciel et sur la terre. C'est la mère de la clémence et de la miséricorde qui a réuni tant de cœurs, de nations et de langues si diverses, dans la pieuse pensée d'en appeler à sa toute-puissance et à la tendre compassion de son cœur pour le salut des pécheurs. C'est notre bonne mère qui, par ces témoignages signalés de son auguste protection, voulait préluder, pour notre encouragement, aux grâces et aux faveurs que sa miséricorde nous réservait. Et voilà que celui à qui le salut du monde est confié, le successeur de saint Pierre, le vicaire de Jésus-Christ sur la terre, notre très-saint-père le pape Grégoire XVI, instruit des grâces et des bénédictions que la divine miséricorde se plaît à répandre sur cette petite association, abaisse lui-même un regard de bienveillance et d'amour sur cette portion de l'immense famille dont il est le père. Ministre et dépositaire de la toute-puissance de Jésus-Christ, il ouvre les trésors de l'Eglise catholique, il y puise des grâces, de nombreuses indulgences, dont il enrichit à perpétuité l'association, et tous et chacun de ses membres qui invoqueront, en faveur des pécheurs, la tendresse et la compassion du cœur de Marie. Nous avions osé la supplier d'autoriser d'établir en France la dévotion au saint cœur de Marie en faveur de la conversion des pécheurs, et Sa Sainteté, surpassant tous nos vœux, par un bref apostolique, donné à Rome, à Saint-Pierre, le 24 avril 1838, scellé de l'anneau du pêcheur, Sa Sainteté élève la petite association, érigée, établie dans l'église paroissiale de Notre-Dame-des-Victoires, à Paris, à la dignité d'archiconfrérie, institution bien rare dans l'Eglise catholique; donne, à perpétuité, à tous les curés de Notre-Dame-des-Victoires, comme directeurs de l'archiconfrérie, le

pouvoir d'y agréer toutes les associations déjà établies ou qui s'établiront dans la suite par toute la terre ; de leur communiquer, pour qu'elles en puissent jouir, toutes les facultés, droits, priviléges et indulgences dont le saint-père a enrichi l'archiconfrérie et énoncés dans son bref. En vertu de cette grâce apostolique, l'association en l'honneur du très-saint et immaculé cœur de Marie pour la conversion des pécheurs, établie dans l'église paroissiale de Saint-Pierre d'Auxerre, fait déjà partie de l'archiconfrérie et lui est agrégée.

Les circonstances qui ont accompagné l'institution de cette association, la facilité, la rapidité de son extension, de sa propagation, sont des témoignages bien authentiques de la protection dont la glorieuse Marie daigne honorer cette œuvre : et cependant nous en possédons un bien plus frappant et que la divine miséricorde daigne renouveler tous les jours. Nous voulons parler des conversions que nous pouvons appeler sans nombre, et qui, depuis dix-huit mois, ont été accordées aux prières de l'association. Que de vœux charitables, que de prières ferventes, prononcés autour de l'autel consacré au Dieu des miséricordes, sous l'invocation du très-saint cœur de Marie, sont montés jusqu'au trône de grâce sur lequel est glorieusement assise auprès du Tout-Puissant l'auguste Reine du ciel et de la terre, qui ne dédaigne pas d'être appelée la consolation des cœurs affligés, la ressource des chrétiens et le refuge assuré des pécheurs ! Mais que de faveurs, que de bénédictions, que de grâces nous ont été envoyées en retour! Nous regrettons bien de ne pouvoir faire connaître dans tous leurs détails si touchants, tant de faits dont plusieurs présentent le caractère du miracle; mais un sentiment de discrétion, dont il sera facile à tout le monde de sentir le motif, nous oblige à nous restreindre et à ne parler qu'en général sur ce beau et intéressant sujet.

Nous l'avons déjà dit, la paroisse de Notre-Dame des Victoires était tombée dans le plus affreux état d'indifférence irréligieuse et même d'irréligion formelle. Il serait au-dessus de nos forces de tracer cet effrayant tableau : nous conviendrons même que, placé à la tête de l'administration de cette paroisse en 1832, isolé au milieu d'elle, presque seul dans notre église, privé par les préjugés, suite des haines politiques et antireligieuses, de toute relation avec nos paroissiens, nous conviendrons que nous ne pouvions nous faire une idée juste de toute la profondeur du mal. Nous en voyions assez pour flétrir notre cœur de toutes les étreintes du découragement et de la douleur ; mais nous ne l'avons bien connu que quand la divine miséricorde a daigné nous donner elle-même les moyens d'y apporter remède. Un petit troupeau presque imperceptible d'âmes fidèles, qui par son exiguïté ne rendait encore que plus sensible à son pasteur la désertion de tant d'autres, c'était là tout ce qui pouvait

exercer son zèle. Nous dirons tout, en révélant que depuis le 1er janvier jusqu'au 31 décembre de l'année 1835, et déjà on croyait remarquer quelque amélioration, que dans tout le cours de cette année, dans une paroisse dont on peut, sans exagérer, porter la population de vingt-six à vingt-sept mille âmes, sept cent vingt hosties seulement ont été consommées pour la communion.

Les pieux exercices de l'association commencent le 11 décembre 1836; son registre est ouvert le 12 janvier 1837, et cette année ouvre une source de grâces, de conversions, qui ne s'interrompent point. Depuis cette époque si heureuse pour la paroisse de Notre-Dame des Victoires, elle a totalement changé de face. Son église est fréquentée, les saints offices sont suivis. On pourrait sans doute désirer davantage sous ce dernier rapport; mais une considération force à se borner dans ces vœux. La presque totalité de ses habitants se forme de négociants, de personnes fort occupées pendant tous les jours de la semaine. Les besoins impérieux de la santé, du délassement de l'esprit, les obligent à aller respirer l'air de la campagne pendant le dimanche, le seul jour où ils puissent jouir du repos. Mais au moins l'assistance est nombreuse aux messes du matin, qui précèdent les départs pour la campagne. Ce qui distingue surtout notre église, c'est le maintien religieux, l'esprit de piété, qu'y apportent les fidèles qui la fréquentent. Nous avons entendu plusieurs fois des prêtres, des curés des diocèses les plus religieux de la France, nous rendre compte de la satisfaction, de l'édification que leur avait procurée le recueillement de nos paroissiens pendant les saints offices, et nous exprimer le regret de l'absence de ces consolations dans leurs propres paroisses. Ce n'est pas seulement les jours de dimanches et de fêtes que ce pieux spectacle nous est donné, il y a peu d'instants le long des jours de la semaine, où on n'ait la consolation de voir les fidèles, et surtout les hommes, prier avec ferveur devant l'autel de Marie. Un pieux instinct les amène devant la sainte image, et nous en avons entendu un certain nombre se réjouir devant nous de la félicité avec laquelle ils priaient autour de son autel, nous raconter les grâces, les faveurs spirituelles qu'ils y avaient reçues. C'est surtout à l'exercice de prières offertes au nom de l'archiconfrérie au saint cœur de Marie, pour obtenir la conversion des pécheurs, qui a lieu tous les jours de dimanches et de fêtes, à sept heures du soir, que se donnent les signes de piété les plus touchants. Cet exercice se compose des vêpres de la sainte Vierge, d'une instruction familière sur les vérités et les devoirs de la religion, et du salut du Saint-Sacrement, auquel on chante les litanies de la sainte Vierge. Cet office se fait avec une simplicité qu'on peut appeler populaire. Le curé, quelques prêtres, deux chantres, chantent les psaumes, les prières, et sont accompagnés par toute l'assistance, plus nombreuse qu'on ne pourrait l'imaginer, et dans laquelle se

trouve un grand nombre d'hommes et de jeunes gens. Pendant l'instruction, plusieurs prêtres sont dans leurs confessionnaux; les confessions se prolongent jusqu'à environ dix heures; et il arrive que presque tous les jours de dimanche, des hommes que la curiosité a fait entrer dans l'église, à cette heure qu'ils regardent comme indue, frappés du spectacle dont ils sont témoins, touchés de l'instruction qu'ils entendent, sont subitement inspirés de la grâce et s'approchent du tribunal de la pénitence avant de sortir de l'église, ou viennent se confesser dans la semaine.

Les sacrements sont fréquentés, et plusieurs fois, les veilles de fêtes, les confessions, qui avaient occupé toute la journée, se sont prolongées jusqu'à onze heures et demie du soir. Nous avons dit que l'année 1835 n'avait produit que sept cent vingt communions; et pendant l'heureuse année de 1837 les communions ont consommé neuf mille cinq cent cinquante hosties. Par la grâce de Dieu, l'année 1838 augmentera encore notre joie, nos consolations; car à la date du 1er octobre nous avons déjà consommé huit mille neuf cents hosties, deux mille cent de plus que l'an dernier, à pareille époque.

Ce simple récit de faits, notoires pour ceux qui fréquentent l'église de Notre-Dame des Victoires, prouve que l'auguste Marie a entendu les vœux que le zèle et la charité offrent à la divine miséricorde, sous les auspices de son cœur compatissant, et celle dont saint Bernard nous dit que le Tout-Puissant a mis dans sa main la plénitude de tous ses biens, parce qu'il veut que toutes les grâces qu'il nous fait, que toutes les faveurs qu'il nous accorde, passent par les mains de sa Mère; celle qui, selon saint Anselme, a un si grand mérite, un crédit si puissant auprès de Dieu, qu'il est impossible qu'elle n'obtienne pas, qu'elle ne fasse pas ce qu'elle veut, Marie, la mère de la divine miséricorde, a répandu des grâces de conversion et de salut sur une foule d'âmes malheureuses et profondément égarées dans la voie de l'irréligion, de la perdition. Et on voit aujourd'hui des familles entières, qui avaient oublié, abandonné leurs devoirs, qui, depuis nombre d'années, n'étaient entrées dans le temple du Seigneur, on les voit, père, mère, enfants, rivaliser entre eux dans l'accomplissement de tous les devoirs, de tous les actes de piété chrétienne. Tous les âges, toutes les conditions, nous offrent ce consolant spectacle. Un grand nombre de jeunes gens brisent le joug des passions, embrassent la sainte sévérité de la pureté évangélique, et au milieu d'un siècle corrompu, restent fidèles à Jésus-Christ. Des sexagénaires, hommes, femmes, d'autres de cinquante, quarante, et trente ans, qui n'ont jamais pratiqué aucun acte religieux, qui n'ont reçu aucune espèce d'instruction religieuse, viennent, l'esprit fatigué par tous les systèmes successivement embrassés et abondonnés, le cœur glacé, usé par tous les événements d'une vie qui n'a pas trouvé d'appui contre les passions, ils viennent, avec la

simplicité, la docilité des petits enfants, écouter les instructions chrétiennes. La divine parole rend la vie à ces morts spirituels. Nous avons le bonheur de les admettre pour la première fois, au déclin de leur vie, à la participation du pain des anges, et les larmes si douces que nous leur voyons verser nous témoignent à la fois des grâces dont ils sont comblés et des consolations qui inondent leurs cœurs.

Un caractère universel et qui ne manque à aucune de ces conversions, c'est une piété vive, tendre et éclairée envers Marie. Tout dans ces œuvres admirables porte le cachet de la toute puissante intervention de l'auguste reine du ciel et de la terre. Ce ne sont pas seulement les enfants de la foi, les pécheurs nés catholiques, qui sont les heureux objets de la tendre compassion de son cœur; des frères séparés, des protestants, ouvrent les yeux à la lumière de la foi, et abjurent leurs erreurs; des juifs adorent Jésus-Christ et invoquent Marie, mère de la grâce; des infidèles sont baptisés. Oh! que ne nous est-il permis de dépeindre ici les vertus héroïques de nos néophytes, de raconter les combats dans lesquels sont terrassés l'orgueil, la cupidité et l'impudicité, ces trois bourreaux du genre humain! Quel hymne de gloire nous chanterions en l'honneur de Marie, mère et canal de toutes les grâces qui ont produit tant de victoires!

Ce n'est pas seulement dans le ressort de la paroisse de Notre-Dame des Victoires que ces grâces de conversions sont prodiguées; c'est dans tout Paris, c'est dans toute la France, c'est dans plusieurs royaumes de l'Europe, c'est en Amérique; on en verra la preuve dans le petit nombre de faits dont nous avons demandé la permission de parler. Pour comprendre ceci, il faut savoir qu'indépendamment des prières publiques qui ont lieu les dimanches et fêtes au nom de l'archiconfrérie, de celles que les associés adressent tous les jours à la très-sainte Vierge pour obtenir, par la puissance et les mérites de son très-saint et immaculé cœur, la conversion des pécheurs, des schismatiques, des hérétiques, des juifs et des infidèles qui sont répandus sur toute la terre, l'archiconfrérie a encore le pieux usage de recommander tous les dimanches et fêtes de l'année, les pécheurs pour lesquels on lui demande de faire des prières spéciales. Voilà la forme dans laquelle s'exerce cet acte de piété charitable. Le prêtre qui fait le sermon, annonce à la fin de la prédication que des personnes charitables recommandent aux prières de l'archiconfrérie un malade en danger, des jeunes gens dérangés, des personnes éloignées de leurs devoirs, de la pratique de la religion; demandent qu'on les comprenne dans la prière qui se fait pour les pécheurs spécialement recommandés, et on récite pour eux en commun, à haute voix, après la bénédiction du Saint-Sacrement, un *pater* et un *ave*, et l'invocation *Sancta Maria, refugium peccatorum, ora pro nobis*. Le prêtre ne sait souvent pas les noms ni le séjour des pécheurs qu'il recommande, rien de ce qui peut les désigner n'est dévoilé. Ce sont des personnes affligées, des parents désolés, de pieuses âmes, qui viennent faire cet appel à la charité. Tous les cœurs y répondent, et nous savons que les âmes pieuses ne se contentent pas de cette prière, mais que tous les jours, et surtout dans leur communion, elles supplient Marie d'implorer la divine miséricorde en faveur des pécheurs dont on leur a parlé.

Aussi; que de grâces, que de conversions sont les conséquences de ces vœux de la charité chrétienne!

Du centre de sa gloire, que voit la divine justice dans cette France, la fille aînée de son Eglise, portion chérie du troupeau du divin pasteur, comblée par lui de tant de faveurs, enrichie de tant de traits de sa divine miséricorde, dans cette France, sortie miraculeusement, il y a trente-huit ans, des ténèbres de l'erreur et des excès de l'impiété la plus brutale, prodige de miséricorde qui devrait être le sujet d'une reconnaissance et d'une fidélité inviolables; qu'y voit-elle? impiété dans la masse, stupide indifférence dans un grand nombre, quelques âmes fidèles, mais rares et éparses, l'impiété, le grossier matérialisme publiquement, effrontément professés, la religion de Jésus-Christ dédaignée; ses divins sacrements, notre unique ressource sur la terre, méprisés, abandonnés; les jours consacrés au Seigneur sans sanctification, horriblement profanés par les débauches les plus monstrueuses, les plus criminelles; la corruption des mœurs la plus effrénée, rongeant toutes les classes de la société et dévorant la jeunesse et l'enfance, et pour achever cet affreux tableau, le suicide passé en habitude.

Voilà le déplorable aspect que présente notre France. A tant de maux si profonds, quel remède? La bonté divine nous les a tous offerts, nous les a tous appliqués. Nous en avons abusé ou nous les avons affadis, rendus nuls par notre indifférence ou notre impiété. Et cependant, le cœur adorable du divin Rédempteur de nos âmes ne nous rebute pas encore. Il répète à chacun de nous, comme il l'a dit autrefois par la bouche de son prophète : « Reviens à moi, âme rebelle, et je ne te cacherai point mon visage, parce que je suis saint, plein de miséricorde, et que ma colère ne durera point éternellement. » C'est peu pour lui que de nous appeler si souvent par cette tendre invitation; son amour méconnu, si cruellement outragé, et que rien pourtant de notre part ne peut rebuter, ne peut lasser; son amour nous presse, et pour nous encourager, déjà il nous avait donné son cœur, il nous offre le cœur si tendre, si aimant, si compatissant, de sa divine mère. Entrant avec une charitable complaisance dans tous nos sentiments, nos préjugés mêmes, sentant avec nous l'effroi si naturel qui confond et pétrifie les grands criminels en présence de leur juge, sa clémence nous rassure; il nous dit : « Enfants coupables et que je n'ai pas

cessé d'aimer, vos iniquités sont montées à leur comble; le bras de ma justice est armé pour les frapper. Ma miséricorde retient encore la foudre suspendue sur vos têtes. Profitez des moments que mon amour vous accorde. Vos esprits sont glacés par la terreur; vos cœurs, flétris par le désordre des passions, n'ont plus ni puissance, ni énergie pour le bien..... Vous laisserai-je périr, vous, les ouvrages de mes mains, vous que j'ai tant aimés, vous pour lesquels j'ai versé mon sang, vous que j'aime encore malgré votre malice et votre ingratitude? Non, mon amour ne le souffrira pas. Vous tremblez à la pensée de vous approcher de moi; vous m'avez tant offensé, vous avez abusé de tous mes dons, de toutes mes grâces; vous les avez rendus inutiles. Eh bien! je vous donne un nouveau gage de mon amour et de ma mansuétude. Allez à ma Mère, confiez à son cœur si compatissant pour tous vos maux, le sentiment de vos péchés et de vos remords; conjurez-la, elle, votre avocate, votre médiatrice, votre mère, conjurez-la par la tendresse, par les mérites et la puissance de son cœur, de s'intéresser pour vous auprès de ma justice : elle intercédera pour vous. A la voix de celle qui est toute-puissante sur mon cœur, de celle à laquelle je ne puis, ni je ne veux rien refuser, ma justice se relâchera de ses droits; je vous pardonnerai, je vous sauverai. » Et ce doux sentiment que nous exprimons ici des desseins miséricordieux de la bonté divine, n'est-il pas justifié par ce que nous avons vu et voyons encore tous les jours! Quelle cité de la terre habitée par son peuple Dieu a-t-il choisie pour y faire éclater sa miséricorde! Celle qui, depuis 50 ans, n'a cessé d'être le camp des ennemis les plus acharnés de Dieu et de son Christ, qui s'est gorgée du sang des prêtres, qui naguère encore ravageait, détruisait les temples du Dieu vivant, renversait ses autels et violait ses saints tabernacles; il a choisi la moderne Babylone qui, selon le langage des prophètes, a enivré toutes les nations du vin de ses prostitutions, afin qu'il y ait une plus grande abondance de grâces, là où il y a eu abondance de péchés, et que par ce moyen sa miséricorde éclate davantage.

Et dans Paris, dans cette ville dont la corruption est en renom dans le monde entier, Dieu a-t-il choisi quelques-unes de ces heureuses paroisses où la gloire de son nom est honorée, où sa sainte religion a conservé de pieux sectateurs? Non, les hommes auraient pu s'y tromper, attribuer au concours de tel ou tel effort humain une grâce qui ne vient que de Dieu, la dédaigner comme tant d'autres, rendre vaine et inutile l'œuvre de sa miséricorde, et persévérer dans leur impiété ou leur indifférence. Il a choisi le centre de cette capitale, le quartier le plus absorbé par l'amour et les calculs de l'argent, le plus abandonné aux criminelles voluptés des passions. C'est dans un temple délaissé, devenu désert, consacré, il est vrai, sous l'invocation de l'auguste Marie et sous le titre de Notre-Dame des Victoires, titre glorieux et du plus heureux présage; c'est dans ce temple que sa bonté miséricordieuse élève et présente l'étendard sacré du très-saint et immaculé cœur de Marie comme le signe de la conversion et du salut des pécheurs, afin que tous ceux qui, avec confiance, amour et repentir, invoqueront les mérites de ce cœur, océan inépuisable de l'amour de Dieu et de charité pour les pécheurs, obtiennent la guérison de leurs âmes, comme autrefois les Israélites dans le désert furent guéris de la morsure des serpents, en contemplant le serpent d'airain que Moïse avait exposé au milieu de leur camp. Et n'est-il pas apparent que Dieu n'a réuni toutes ces circonstances que pour obliger les hommes, à la vue des prodiges que sa miséricorde opère, à repousser toute idée d'intervention humaine, et à rendre gloire à sa toute-puissance, en reconnaissant que le doigt de Dieu est là.

Et quels prodiges! comme ils attestent l'action de la divine miséricorde! des pécheurs s'enfonçaient de plus en plus dans l'abîme : le signe de la conversion et du salut leur est montré, et la première fois qu'ils le vénèrent et l'invoquent, le cœur maternel de Marie recueille leurs vœux, les porte au pied du trône de la divine justice, et des grâces de conversion et de salut se répandent sur ceux qui ont imploré la médiation de la mère de miséricorde. La reconnaissance les ramène au pied de son autel, et de nouvelles grâces plus signalées, plus abondantes que les premières, sont encore accordées. Elles sont distribuées çà et là sur la face de la terre et répandues jusqu'aux extrémités du monde. Elles vont réveiller dans leurs tombeaux des âmes ensevelies dans la mort du péché, elles leur rendent la vie spirituelle de la grâce, sans qu'elles puissent se douter d'où leur vient ce secours, et cet heureux échange de supplications et de grâces ne s'interrompt point. Témoin un de nos frères en Jésus-Christ, habitant la Normandie, recommandé depuis peu de temps aux prières de l'archiconfrérie, ne remplissant aucun devoir religieux depuis longues années, honnête homme selon le monde, ce qui, sans la pratique de la religion, n'empêche pas de se perdre pour l'éternité. Il est sorti, il y a quelques semaines, de cette léthargie, a ressenti le besoin de rechercher la société de son pasteur, s'est rendu à ses avis, s'est humblement approché du sacrement de réconciliation, et vit aujourd'hui en bon chrétien. Il disait, au commencement de sa conversion, à ceux qui étaient étonnés de ses démarches : « Je ne sais pas pourquoi j'agis ainsi; mais je sens quelque chose en moi qui me pousse et me presse, et je ne puis y résister. » Que de traits semblables à celui-là nous pourrions rapporter!

Rendrons-nous suffisamment gloire à Dieu pour tant de grâces et de bienfaits, en nous bornant au sentiment d'une stérile admiration? Non certainement. Tous ceux qui liront ces pages, et nous prions qu'on les

communique et qu'on les répande le plus possible pour la plus grande gloire de Dieu et l'honneur de la très-sainte Vierge Marie, tous ceux qui les liront sentiront sans doute pour eux-mêmes le besoin de se procurer le bonheur et les grâces dont la libéralité divine est si prodigue, et de contribuer à les procurer à leurs frères. Qu'ils veuillent bien lire les réflexions que nous allons leur adresser.

Le salut éternel, pour lequel nous avons été uniquement créés, est difficile à faire. Nous ne pouvons y parvenir par nos propres forces; la grâce nous est absolument nécessaire pour atteindre ce but. Dieu ne nous laisse jamais manquer de ce secours, il nous est toujours donné en raison de nos besoins. Voilà des vérités que la foi nous enseigne; et cependant, malgré ce don, ce secours, notre salut est difficile. Les tentations du péché nous assiégent et nous minent, car elles nous viennent du dehors et du dedans; les mauvais exemples nous séduisent, les occasions nous circonviennent, et nous succombons, nous sortons de la voie du salut, nous nous égarons dans la voie de la perdition. A ce mal quel remède? toujours la grâce, et la grâce toute seule, la grâce qui aurait pu prévenir notre chute, si nous lui avions été obéissants et fidèles, peut seule guérir la blessure que nous nous sommes faite, quelque profonde qu'elle soit, quelque invétérée qu'elle soit devenue. Si, au milieu de tant de dangers qui nous environnent, la grâce est difficile à conserver, combien n'est-il pas encore plus difficile de la recouvrer après l'avoir perdue!

De ces tristes pensées qui ne sont qu'un tableau bien abrégé de notre misère en cette terre, rapprochons ces oracles divins si souvent répétés dans les saintes écritures. « Ne différez pas à vous convertir au Seigneur, et ne remettez pas de jour en jour, car sa colère éclatera tout d'un coup, et il vous perdra sans ressource au jour de la vengeance. (*Ecclésiastique*, c. XXX, v. 8-9.) Convertissez-vous, que chacun de vous quitte sa voie corrompue; corrigez vos affections et vos désirs : *Convertimini unusquisque a via sua pessima, et bona facite studia vestra.* (*Jérém.*, c. XXXV, v. 15.) Convertissez-vous, faites pénitence de toutes vos iniquités, et l'iniquité ne causera plus votre perte. Ecartez loin de vous toutes les prévarications dont vous vous êtes rendus coupables, faites-vous un cœur nouveau, un esprit nouveau, et vous vivrez.» (*Ezéch.*, XVIII, 20.) Voilà les avertissements que nous donnent les hérauts des volontés divines; écoutons actuellement parler la vérité incarnée. Jésus-Christ nous dit dans son Evangile : « Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous : *Nisi pœnitentiam egeritis, omnes similiter peribitis.* » (*S. Luc*, XIII, 15.) Pour que nous sachions bien que l'œuvre de notre conversion doit être l'ouvrage de toute notre vie, il nous dit encore : « Quiconque, ayant mis la main à la charrue, regarde derrière soi, n'est point propre au royaume de Dieu : *Nemo mittens manum suam ad aratrum, et respiciens retro, aptus est regno Dei.* » Point de limites, point de bornes à ce travail autres que celles de notre vie. Ainsi, « que celui qui est juste se justifie encore; que celui qui est saint se sanctifie davantage : *Qui justus est, justificetur adhuc; qui sanctus est, sanctificetur adhuc.* » (*Apoc.* XXII, 11.)

Voilà la volonté divine formellement exprimée. Les promesses et les menaces qui l'accompagnent, en sont la sanction. Nous connaissons toute l'étendue de l'obligation qu'elle nous impose; cette notion qui devrait être un motif d'encouragement pour nous, rencontre chez les uns la lâcheté qui s'effraie des efforts qu'il faudrait faire pour changer de vie, et est combattue chez les autres par des passions irritées à la vue du frein qui leur est présenté. Ne nous y trompons pas, voilà le véritable et peut-être l'unique motif de cette haine acharnée que portent à la religion tant de fanfarons d'impiété. Ainsi toutes les grâces de la miséricorde divine viennent le plus souvent ou s'émousser contre l'insensibilité de nos cœurs, ou s'annuler par la résistance des passions et de notre volonté qu'elles pervertissent. Et dans ces derniers temps, au milieu des ruines et des débris que l'impiété a amassés au milieu de nous, Jésus, notre divin Sauveur, ne semble-t-il pas renouveler pour nous ces efforts qu'il attestait avoir faits en faveur de cette ingrate Jérusalem, quand il lui dit : « Combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants dans mon sein, comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes; et tu ne l'as pas voulu. » Sa tendresse nous offre un moyen infaillible d'apaiser sa justice; elle désire, elle veut que nous employions auprès d'elle la médiation toute-puissante du cœur de Marie. Cœur très-saint, cœur immaculé, cœur enrichi de toutes les grâces, pétri de toutes les vertus, cœur, qui, à lui seul, rend plus de gloire à la divine Trinité, aime plus Dieu que tous les anges, tous les esprits bienheureux ensemble ne pourront le faire dans tous les siècles des siècles; cœur qui exerce sur le divin cœur de Jésus une puissance telle qu'aucun de ses désirs ne peut manquer d'être à l'instant, et surabondamment comblé; car c'est le cœur de Marie qui a fourni le sang adorable qui animait le cœur de Jésus, ce sang précieux et divin par les mérites et l'effusion duquel le monde entier a été racheté.

Profitons tous et avec un saint empressement de cette nouvelle ressource de salut. Allons à Marie pour qu'elle nous ramène à Jésus; allons à Marie avec la plus vive confiance. Oh! qu'elle est bien fondée cette confiance! Efforçons-nous de la sentir aussi vive que saint Augustin l'exprime par ces paroles : « Vous êtes l'unique espérance des pécheurs, très-sainte Vierge; c'est par votre intercession que nous attendons le pardon de nos péchés, et l'éternelle récompense. *Tu es spes unica peccatorum; per te speramus veniam delictorum, et in te beatissima et exspecta-*

tio præmiorum. » Méditons souvent les pensées sublimes que l'esprit de vérité a inspirées aux saints docteurs de l'Eglise catholique.

« Qui que vous soyez, dit saint Bernard, qui vous trouvez sur cette mer orageuse du monde, agité de la tempête, au milieu des écueils, ayez toujours les yeux sur cette étoile du matin, si vous ne voulez pas faire naufrage. Si les vents des tentations soufflent, si vous allez donner contre les écueils, ne perdez jamais l'étoile de vue, invoquez Marie. Si vous vous sentez agité par la passion de l'orgueil, de l'ambition, de la détraction, de la jalousie, regardez l'étoile, invoquez Marie. Si la colère, si l'avarice, si le démon de l'impureté vous fatiguent, ayez recours à Marie. Si le souvenir de vos péchés passés vous effraie, si les remords d'une conscience souillée vous troublent, si la crainte des terribles jugements de Dieu semble vouloir vous jeter dans le désespoir, ayez recours à Marie. Dans toutes sortes de dangers, dans tous les accidents fâcheux, dans tous les doutes, que tout votre recours soit à Marie. Ayez continuellement le nom de Marie à la bouche; ayez-le profondément gravé dans le cœur; mais ayez soin d'imiter ses vertus, si vous voulez être exaucé dans vos prières. Vous ne sauriez vous écarter avec un tel guide, et sous sa protection vous devez être en repos. Votre salut est en sûreté, si la sainte Vierge vous est propice. Voilà, continue le saint docteur, voilà l'échelle des pécheurs, voilà ma très-grande confiance; toute mon espérance repose sur sa protection, car Dieu a mis en elle la plénitude de tous les biens, et il veut que toutes les grâces qu'il nous accorde, tout le bien qu'il nous fait, passe par les mains de sa mère pour nous être transmis. » Saint Bonaventure est encore plus expressif; il dit : « Celui qui honorera et servira dignement la sainte Vierge, sera sauvé; mais celui qui négligera son culte et son service, mourra infailliblement dans ses péchés. »

Nous venons d'entendre saint Bernard et saint Bonaventure, et dans ce que nous avons dit, nous avons recueilli l'expression des sentiments par lesquels tous les saints docteurs, tous les enfants de l'Eglise catholique ont constamment honoré Marie pendant tous les siècles; et l'Eglise catholique elle-même, que l'Esprit-Saint a instituée l'unique et infaillible interprète des divines Ecritures, ne nous enseigne-t-elle pas ces principes comme des vérités catholiques, lorsqu'elle applique à l'auguste Marie ces paroles du texte sacré : « Celui qui m'aura trouvée trouvera la vie, et puisera le salut dans la miséricorde du Seigneur; mais aussi celui qui n'a pour moi que de l'indifférence et de la froideur, celui qui blesse mon âme et me méprise, blesse son âme; tous ceux qui me haïssent aiment la mort. » (*Prov.* VIII, 35, 36.) La voilà donc annoncée et proclamée cette toute-puissance que le souverain maître de toutes choses a confiée à l'auguste

créature qu'il a instituée reine du ciel et de la terre. Elle peut tout ce qu'elle veut, et elle ne veut que ce qui peut contribuer à la gloire de Dieu, et procurer, assurer la sanctification des hommes.

La toute-puissance de Marie auprès de Dieu et sa bienveillance, son amour pour les hommes, voilà le fondement inébranlable de notre confiance en sa protection. Son amour pour nous, nous n'en pourrons jamais connaître l'étendue. Marie, mère de Jésus, dont le cœur sacré a toujours été et sera toujours si intimement uni au divin cœur de son fils, Marie, qui n'a jamais cessé de partager ses affections, d'épouser les intérêts du cœur de Jésus, Marie qui, étudiant avec tant de sollicitude et de tendresse les désirs de son divin fils, n'a vu dans son cœur que la volonté de réparer les outrages faits à la majesté divine et de sauver les hommes; Marie, pendant la vie mortelle de Jésus, aimait les hommes par amour pour Dieu, par le zèle de sa gloire; Marie, par amour pour eux et pour la consolation du cœur de Jésus, désirait ardemment qu'ils profitassent des grâces que le divin Rédempteur leur apportait. Mère du Sauveur des hommes, elle était déjà pour eux une avocate dévouée, une puissante protectrice.

Mais cet amour, ce zèle, cet intérêt, qui n'étaient encore que l'effet de la charité la plus pure et la plus ardente, changèrent de forme et presque de nature dans cette circonstance solennelle, dans ce moment si cruel pour Marie, où la miséricorde et la justice divine consommèrent l'œuvre de la rédemption des hommes par le sacrifice du Calvaire. Marie était au pied de la croix couverte du sang de son divin Fils, l'âme abîmée dans une mer de douleurs, le cœur brisé, déchiré par les tortures que Jésus endurait. Elle allait le perdre, il expirait sous ses yeux, et son amour, sa tendresse, ne pouvaient donner aucune consolation, aucun soulagement à ce Fils bien aimé; pour elle, point d'autre consolation que sa profonde et parfaite soumission aux décrets d'une justice sévère et inexorable, mais dont elle connaît tous les droits. Ce moment, dont la douleur et la cruauté pour Marie furent et seront toujours inouïes, eut pourtant aussi sa gloire. Le plus tendre des Fils ne pouvait délaisser la plus parfaite des mères sans adresser à son cœur désolé quelques paroles qui la soutiennent et la consolent; il l'appelle, il lui montre l'apôtre Jean; voilà votre fils, lui dit-il.

A ces paroles, qui enfoncent encore plus profondément le trait de la douleur dans le cœur de Marie, à ces paroles mystérieuses, sa grande âme s'élève, un rayon de la lumière divine l'éclaire; elle comprend la grandeur et la sublimité des desseins de Dieu sur sa personne. Déjà coopératrice de l'adorable Trinité dans le divin mystère de l'Incarnation, élevée à la gloire de la maternité divine, elle apprend que son Fils, Dieu fait homme, l'appelle encore à la gloire de devenir la coadjutrice de son divin amour, de l'ardeur de son zèle pour le salut des hommes. Il ac-

quiert le prix de la rédemption du genre humain et va en consommer la plénitude. Il la déposera dans les trésors de la miséricorde de son divin père; de là il la répandra sur tout homme qui habite la surface de cet univers. Mais c'est Marie qu'il charge de nous dispenser ce trésor de ses grâces; il n'en sera plus accordé une seule à la terre, qui n'ait été sollicitée par ses prières et qui n'ait passé par ses mains.

Il a lavé nos iniquités dans son sang; il a opéré notre salut, il nous a acquis tous les mérites à l'aide desquels seulement nous pouvons l'effectuer; mais c'est à Marie qu'il en confie le soin et l'application, et pour cela, ce n'est point assez pour le divin Sauveur que Marie, en qualité de sa mère bien-aimée, ait toute espèce de droits et de crédit sur son cœur, il veut qu'elle y joigne un titre qui l'identifie avec nous et qui ajoute encore au poids de ses supplications et de ses vœux tout le mérite que peut y donner la tendresse d'une mère. Marie a compris que Jésus, en lui montrant l'apôtre saint Jean, lui représentait le genre humain tout entier; et Marie, docile à la volonté de Jésus; Marie, arrosée de son sang divin; Marie nous a tous adoptés dans cet instant. Nous sommes devenus ses enfants; elle est notre mère, la meilleure et la plus puissante des mères.

Répétons-le donc avec une sainte joie, Marie, l'auguste créature que la divine Trinité a choisie et préparée pour être la mère glorieuse du Fils de Dieu, Marie est devenue notre mère toute-puissante auprès de Dieu. Son crédit, son pouvoir, s'exercent par ce cœur qui nous aime d'une tendresse dont un esprit mortel ne pourra jamais mesurer l'étendue. Marie nous l'offre aujourd'hui, ce cœur admirable; elle nous le présente comme notre refuge, le remède à tous nos maux, une source féconde, inépuisable, d'où jailliront toutes les grâces qui guériront les plaies de nos âmes, nous réconcilieront avec Dieu, et nous rendront l'espérance et la possession du bonheur éternel.

Serait-ce assez, nous le demandons encore, serait-ce assez, pour reconnaître tant de grâces et tant d'amour, que d'offrir à Marie le tribut de notre admiration, quelque étendue qu'elle puisse être? Non; elle nous demande aujourd'hui davantage. Elle nous présente son cœur, elle nous en fait connaître la puissance et l'amour par des prodiges, afin de multiplier au milieu de nous, d'appliquer à chacun de nous ses grâces et ses bienfaits.

Venons donc, avec un pieux empressement, nous enrôler sous la sainte bannière de son admirable cœur; entrons dans cette sainte société, dont le but religieux se compose de tous les motifs et de toutes les conditions qui peuvent procurer la plus grande gloire de Dieu. Unissons-nous à tant de milliers d'âmes ferventes qui, répandues bientôt sur toute la surface de la terre, sollicitent la grâce de la conversion des pécheurs.

Venez, âmes chrétiennes et fidèles, n'oubliez pas le commandement du Saint-Esprit: « Que le juste se justifie encore, que le saint se sanctifie davantage. » Unissez-vous à nous pour implorer la grâce de la persévérance dans les saintes dispositions que la bonté divine a daigné vous accorder; priez le cœur de Marie de vous obtenir l'augmentation de la foi, de l'espérance et de la charité. Demandez avec nous la conversion de tant de pécheurs que vous connaissez, qui vous appartiennent. Venez, pauvres pécheurs. Oh! c'est vous surtout que notre cœur appelle; puissiez-vous vous faire une idée du sentiment qui nous anime! Frères bien-aimés, amis infortunés, vous vous perdez, et si vous ne revenez à Dieu, si vous ne vous convertissez, vous terminerez une vie toute d'agitation, de honte et d'angoisses, pour vous voir précipiter dans l'horrible et éternel malheur. Ah! ne dédaignez pas la ressource que la bonté divine vous offre; venez avec nous implorer la compassion et l'amour de Marie, Marie, refuge assuré des pécheurs; Marie, dont le nom sacré n'exprime que l'amour, la compassion, la grâce et la miséricorde; priez avec nous, et vous serez sauvés. Epouses affligées, parents chrétiens, chefs de familles, nous les connaissons les douleurs, les craintes qui vous torturent et vous abattent : venez les déposer dans le cœur de Marie; appropriez-vous les mérites de tant de vœux, de tant de supplications que lui offrent ses enfants, en entrant dans leur pieuse société, et vos larmes se sécheront, car Marie vous rendra, et au gré de vos religieux désirs, ces êtres qui vous sont si chers!

Enfin, chrétiens enfants de Dieu, de quelque âge, de quelque condition, de quelque état que vous soyez, honorez sincèrement le très-saint et immaculé cœur de Marie; recourez à sa protection dans tous vos besoins, dans toutes vos peines, dans toutes vos épreuves. C'est un abîme inépuisable dans lequel reposent les trésors des grâces, des miséricordes et des consolations divines. Implorez sans cesse par ses mérites la conversion, la sanctification de vos âmes et de celles de vos frères.

Et vous, pasteurs des âmes, nos très-honorés collègues, les curés des paroisses des diocèses de France, permettez-nous de recommander à votre zèle pour la gloire de notre Maître commun, à votre charité pour le salut des âmes qu'il vous a confiées, permettez-nous de vous recommander le succès de nos désirs et de nos vœux. Inspirez à vos enfants spirituels la vénération, l'amour et la confiance qu'ils doivent au cœur de la mère de miséricorde; apprenez-leur qu'il est grand, puissant auprès de Dieu et compatissant à leurs besoins. Formez dans vos paroisses des associations en son honneur, vous en recueillerez bientôt les heureux fruits. Des difficultés, des obstacles même viendront contrarier, entraver votre zèle; car Satan, l'ennemi de Marie, ne restera pas tranquille. Mais, chers et honorés collègues, ne vous laissez pas rebuter; la paroisse de Notre-Dame des Victoires était, de toute la

France, le terrain le moins propre à développer et nourrir le germe de cette sainte institution : à peine y a-t-il été déposé, qu'il est devenu un arbre dont les rameaux s'étendent dans les deux hémisphères. C'est l'œuvre de Dieu, et celle qui a écrasé la tête du serpent infernal aplanira les difficultés ; Marie, vous aidera (1).

Plus loin (2) le vénérable auteur raconte comment la pensée de créer cette association pénétra dans son esprit et s'y implanta comme malgré lui :

« L'archiconfrérie a pris naissance le 3 décembre 1836. Beaucoup de personnes, qui ne jugent que d'après les apparences, nous en appellent le fondateur. Nous ne pouvons pas laisser passer ce préjugé sans le combattre et sans le détruire. Nous ne sommes point le fondateur ; à Dieu seul l'honneur et la gloire; nous n'avions aucune des dispositions d'esprit et de cœur qui pouvaient nous y préparer. Loin de là; nous devons confesser, en demandant pardon à Dieu et à Marie, que nous, enfant de Marie, habitué dès notre plus jeune enfance à l'aimer, à la vénérer comme la plus tendre des mères, nous ne comprenions rien à la dévotion à son saint cœur; que nous évitions même d'y penser. Nous ajouterons encore qu'un saint religieux, le P. Maccarthy, ayant un jour prêché dans notre église des Missions-Etrangères un sermon sur le saint cœur de Marie, nous ne recueillîmes de son sermon aucun sentiment, donnant notre suffrage ordinaire à l'éloquence du prédicateur, mais fâché, tant était grand l'orgueil de notre prévention, qu'il eût traité un tel sujet que nous pensions n'avoir pas été plus utile aux autres qu'à nous.

« Telle a été notre disposition constante jusqu'au 3 décembre 1836. Ce jour, nous célébrions les saints mystères à l'autel de Marie, que nous avons consacré depuis à son très-saint et immaculé cœur. Notre cœur était abîmé dans la douleur à la pensée du déplorable état des âmes qui nous étaient confiées, de l'inutilité de nos soins, de nos efforts depuis près de cinq ans. La pensée de la consécration de notre paroisse au très-saint et immaculé cœur de Marie, pour obtenir la conversion des pécheurs, nous fut suggérée; nous la repoussâmes comme une distraction : elle ne disait rien à notre esprit. Elle revint et s'acharna malgré tous nos efforts, jusqu'au *sanctus*. Ce fut alors qu'effrayé de cette idée fixe qui n'était qu'un tourment, une cause d'agitation, de distraction pour notre esprit, nous demandâmes à Dieu de la dissiper entièrement pour que nous pussions être à ce que nous faisions. Nous en fûmes délivré. Elle ne revint qu'à la fin de notre action de grâces, et ce fut pour posséder notre esprit. Nous la discutâmes, n'y voyant toujours rien qu'une mysticité vague et qui nous semblait ne pouvoir ni occuper l'esprit ni satisfaire le cœur. Fatigué des efforts que nous faisions inutilement pour anéantir cette pensée, nous cédâmes de guerre lasse. Notre consentement n'était pas libre; il était exigé par la fatigue de notre esprit; il était sans confiance. Voilà quelle fut notre pensée. C'est toujours un acte de dévotion à la sainte Vierge qui peut avoir un bon effet; essayons. Nous rentrâmes dans notre appartement, et toujours, pour nous délivrer de cette pensée, nous nous mîmes à composer nos statuts. A peine eûmes-nous la plume à la main que le sujet s'éclaircit à nos yeux; nos statuts ne tardèrent pas à être rédigés. Voilà la vérité.

« Ainsi la sagesse de Dieu a agi en cette circonstance comme elle agit quand, dans ses grandes œuvres, elle veut employer le concours des causes secondes; elle choisit ce qu'il y a de plus faible, de plus misérable, afin, dit le saint Apôtre, que personne ne se glorifie, et que tous reconnaissent, par l'insuffisance, l'incapacité de l'instrument mis en action, la puissance infinie, la souveraine sagesse du suprême Ouvrier. Ainsi nous ne sommes point fondateur, mais seulement instrument et serviteur. Plaise à la divine bonté que nous ne soyons point infidèle !

« Nos statuts dressés, nous fûmes, le 10 décembre, les soumettre au jugement et à l'approbation de notre archevêque. Mgr les approuva, nous permit de commencer nos prières et exercices dès le lendemain dimanche 11 décembre. Le 16 du même mois, par son ordonnance il érigea canoniquement l'association. »

En conséquence, vers la fin de l'année 1836, M. de Quelen, alors archevêque de Paris, sollicité par M. l'abbé Desgenettes de régulariser l'institution de la nouvelle confrérie, donna l'approbation suivante :

« Hyacinthe-Louis de Quelen, par la miséricorde divine et la grâce du saint-siége apostolique, archevêque de Paris, etc.

« Vu la supplique à nous adressée par M. l'abbé Dufriche-Desgenettes, curé de la paroisse Notre-Dame des Victoires, à Paris, tendant à ce qu'il nous plaise ériger canoniquement dans son église une pieuse association sous le titre d'*Association de prières en l'honneur du très-saint et immaculé cœur de la très-sainte Vierge;*

« Après avoir apprécié le but principal de cette association, exposé dans les articles préliminaires ci-après;

« Voulant donner un nouveau témoignage de notre dévotion envers la très-sainte Vierge, favoriser de plus en plus la propagation de son culte et offrir aux fidèles de notre diocèse un nouveau moyen de manifester leur piété et leur confiance envers l'auguste Mère de Dieu;

« Nous avons érigé et érigeons par ces présentes, dans l'église de Notre-Dame des Victoires, à Paris, une pieuse association sous le titre *d'Association de prières en l'hon-*

(1) *Manuel d'instructions et de prières à l'usage des membres de l'archiconfrérie du très-saint et immaculé cœur de Marie*, etc., par M. l'abbé Dufriche-Desgenettes, curé de N.-D. des Victoires, Paris, Saguier et Bray, 1846, 11e édit.

(2) *Manuel d'instructions et de prières*, etc., p. 334.

neur du très-saint et immaculé cœur de la très-sainte Vierge, pour obtenir, par la protection de Marie, la conversion des pécheurs.

« Les statuts et règlements de cette association nous ayant été soumis, nous les avons approuvés et approuvons par ces mêmes lettres, pour être fidèlement suivis par les associés.

« Donné à Paris, sous notre seing, le sceau de nos armes et le contre-seing du secrétaire de notre archevêché, le seize décembre mil huit cent trente-six.

«† HYACINTHE, archevêque de Paris.

« Par mandement de Monseigneur l'archevêque de Paris,

« MOLINIER, *chanoine, secrétaire.*»

Nous allons donner maintenant le texte des statuts, en omettant les deux articles préliminaires.

I. Une association de prières en l'honneur du cœur immaculé de la très-sainte Vierge Marie, pour obtenir par ses mérites la conversion des pécheurs, est établie dans l'église paroissiale de Notre-Dame des Victoires, à Paris.

II. Tous les catholiques, de quelque âge, de quelque sexe, de quelque nation qu'ils soient, sont appelés à entrer dans cette association. On leur recommande d'y apporter le zèle de la gloire de Dieu, du salut de leurs frères, et un saint désir d'imiter, chacun dans son état, les vertus dont Marie a donné de si admirables exemples.

III. Chaque personne associée, pour participer aux avantages spirituels de l'association, devra donner ses noms de baptême et de famille pour être inscrits sur le registre de l'association, à la suite duquel sera inscrite son admission avec la signature du directeur.

Chaque associé recevra, au moment de son admission, pour la porter sur lui avec respect et dévotion, la médaille indulgenciée dite de l'Immaculée Conception, connue sous le nom de Médaille miraculeuse. Il sera invité à réciter de temps en temps la prière gravée sur cette médaille : « O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous! »

IV. Le curé de Notre-Dame des Victoires sera à perpétuité le directeur de l'association. En cette qualité, il admet et inscrit sur le registre les personnes qui entrent dans l'association, signe leur certificat d'admission; il est le gardien du registre. Il nomme, s'il le juge à propos, un sous-directeur parmi les prêtres du clergé de la paroisse, pour le représenter en toute occasion, et le suppléer en tout ce qui a rapport à l'association. Il peut le révoquer à volonté.

V. Chaque associé est invité à contribuer par une offrande volontaire, le jour de son entrée dans l'association, aux frais et aux dépenses qu'occasionnera l'association, savoir : les offices qui seront célébrés tous les dimanches et fêtes, les sermons des jours de fête propres de l'association, les messes qui seront célébrées au nom des associés, en l'honneur du saint cœur de Marie, pour la conversion des pécheurs, ou pour le repos éternel des associés défunts, et l'ornement de la chapelle et de l'autel de l'association.

VI. Le produit de ces offrandes et celui des quêtes qui se feront aux offices de l'association seront déposés entre les mains du curé-directeur, qui en tiendra un compte exact, ainsi que des dépenses qu'il aura à faire. Le tout sera porté sur un registre particulier qui sera soumis à l'examen de Mgr l'archevêque de Paris toutes les fois que Sa Grandeur le jugera convenable. Il sera donné connaissance, deux fois par an, du produit et de l'emploi des offrandes et des quêtes, à une commission composée du curé, du sous-directeur, du président de la fabrique, du trésorier et d'un autre membre du conseil de fabrique, au choix du curé-directeur. Cette commission s'assemblera tous les ans, dans le cours des premières quinzaines de février et d'août, prendra connaissance des recettes et dépenses, constatera l'état du registre par un procès-verbal qui énoncera la quotité de la somme dont le curé restera dépositaire.

VII. Les associés feront en sorte d'offrir et de consacrer tous les matins au sacré cœur de Marie toutes les bonnes œuvres, prières, aumônes, actes de piété, mortifications, pénitences qu'ils feront dans le cours de la journée. Leur intention sera de les unir aux mérites de ce saint cœur, aux hommages qu'il rend sans cesse à la Divinité, d'adorer avec lui la très-sainte Trinité, le divin cœur de Jésus, et d'implorer par son infinie miséricorde la grâce et la conversion des pécheurs.

VIII. A toutes les intentions qui viennent d'être mentionnées, les associés réciteront, une fois par jour, dévotement, et plus encore de cœur que de bouche, la Salutation angélique en français ou en latin; ils sont exhortés à la réciter le plus souvent possible, ainsi que la supplique à la sainte Vierge : *Memorare, o piissima Virgo Maria*, etc., ou en français : *Souvenez-vous, ô très-pieuse Vierge Marie*, etc.; et cette invocation touchante qui convient si bien à leurs sentiments : *Refugium peccatorum, ora pro nobis: Marie, refuge des pécheurs, priez pour nous.*

IX. Les associés se souviendront que c'est surtout par la pureté du cœur qu'ils mériteront la protection du saint cœur de Marie; ils s'efforceront de se la procurer par de bonnes et fréquentes confessions et communions, et surtout aux jours des fêtes de l'association.

X. La fête principale de l'association est fixée par Mgr l'archevêque de Paris au dernier dimanche de chaque année après l'Epiphanie, et précédant immédiatement le dimanche de la Sèptuagésime, du rite solennel mineur; son office est d'obligation pour le clergé de la paroisse. Les autres fêtes sont la Circoncision, la Purification, l'Annonciation, la Compassion, la Nativité, l'Assomption et l'Immaculée Conception de la sainte Vierge, la Conversion de saint Paul,

et la fête de sainte Marie-Madeleine (1). Tous les samedis de l'année, particulièrement les premiers samedis de chaque mois, sont des jours de dévotion au saint cœur de Marie. On exhorte les associés à s'attacher à l'honorer d'une manière spéciale chacun de ces jours.

XI. Il sera célébré, tous les dimanches et fêtes chômées pendant l'année, et aussi les autres fêtes mentionnées dans l'art. X, un office au nom de tous les associés. Cet office consistera dans le chant des vêpres de la sainte Vierge ; un sermon ou instruction sur les vérités dogmatiques et morales de la religion, un salut du très-saint Sacrement, avec le saint Ciboire, auquel on chantera l'antienne du saint Sacrement, les litanies de la sainte Vierge, le *Sub tuum præsidium* et le *Parce, Domine*, avec les oraisons analogues. Cet office sera célébré par les prêtres de la paroisse désignés par le curé; il aura toujours lieu à sept heures du soir, à la chapelle de Notre-Dame des Victoires, dont l'autel est celui de l'association.

XII. Tous les samedis de l'année, excepté le samedi saint, le saint sacrifice sera offert à neuf heures du matin à l'autel de l'association, en l'honneur du saint cœur de Marie, pour la conversion des pécheurs. Le prêtre, avant de commencer la messe, récitera, à genoux, au pied de l'autel, la supplique : *Memorare*, *ô piissima Virgo Maria*, etc.; et après la messe le *Sub tuum præsidium* et l'*Ave Maria*.

Tous les premiers samedis du mois, à dix heures du matin, le saint sacrifice sera offert pour le salut des associés défunts. Après la messe, le prêtre récitera le *De profundis*.

M. l'abbé Desgenettes termine enfin son livre sur l'association, en rappelant aux directeurs de chacune des confréries particulières qui se rattachent à celle de l'église des Petits-Pères, qu'une des œuvres principales de l'archiconfrérie est la conversion de l'Angleterre à la foi catholique, et les engage à offrir à cette intention toutes sortes de prières et de bonnes œuvres.

Le 2 août, on célèbre à Paris, dans l'église de Notre-Dame des Victoires, la fête de Notre-Dame des Anges, avec une indulgence plénière pour tous les fidèles qui, sincèrement contrits de leurs péchés, se seront confessés, en auront reçu l'absolution, et viendront, après une bonne communion, prier dans l'église de Notre-Dame des Victoires, au pied de l'autel du très-saint et immaculé cœur de Marie, à toutes les intentions de notre très-saint Père le pape Pie IX.

Cette indulgence, que Notre-Seigneur Jésus-Christ accorda autrefois (octobre 1222 —*Voy.* Assise) aux prières de saint François, a été attachée à perpétuité à l'église de

(1) On verra plus loin l'indication de plusieurs fêtes nouvelles désignées avec de grandes indulgences, par le pape Grégoire XVI et Sa Sainteté Pie IX, depuis l'année 1845, aux associés de cette pieuse confrérie.

Notre-Dame des Victoires, le 6 juillet 1847, par le pape actuel, Sa Sainteté Pie IX. Le saint pontife déclare qu'en accordant cette indulgence à l'église des Petits-Pères, il veut offrir à Notre-Dame un hommage éclatant de sa reconnaissance pour les grâces et les faveurs dont elle comble l'Église catholique par la médiation de l'archiconfrérie de son très-saint et immaculé cœur, et qu'il se propose en même temps d'honorer le sanctuaire auguste que Marie a sanctifié par tant de bienfaits

Il y a encore, outre cette indulgence appelée vulgairement *de la Portioncule*, à cause de l'église de ce nom à Assise, à Notre-Dame des Victoires, une indulgence plénière pour le quatrième dimanche d'octobre, fête patronale de la paroisse des Petits-Pères;

Une autre pour les fidèles étrangers à Paris, ou qui n'y résident pas habituellement et qui viendront faire la sainte communion dans cette même église, à quelque jour de l'année que ce soit ;

Une autre de cinq cents jours pour tous ceux qui viendront y faire une prière ;

Et enfin, pour les associés à l'archiconfrérie seulement, trois indulgences plénières aux trois fêtes de saint Joseph, de saint Jean-Baptiste et de saint Jean l'évangéliste.

O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous.
Marie, refuge des pécheurs, priez pour nous.
Très-Saint et Immaculé Cœur de Marie, le plus doux, le plus compatissant de tous les cœurs,
Soyez ma consolation dans mes tribulations et mon refuge à l'heure de ma mort.

Notre-Dame des Vertus (8e arrond.), rue Saint-Bernard.

Les religieuses de Notre-Dame des Vertus s'établirent dans le faubourg Saint-Antoine en 1681, et se consacraient à l'éducation des enfants pauvres de leur quartier. Elles furent supprimées en 1790.

Chanoinesses de Notre-Dame de la Victoire de Lépante et de Saint-Joseph (8e arrondissement), rue Picpus.

Ces religieuses s'établirent en cette maison en 1640, par les soins de M. de Gondi, archevêque de Paris, et de M. Tubeuf, surintendant des finances de la reine. Elles ont été supprimées en 1790.

Notre-Dame des Vignes (11e arrondissement). *Voy.* Carmélites.

Chapelle Notre-Dame des Voûtes (9e arrondissement). *Voy.* Notre-Dame *de la Fontaine*.

Voici les autres chapelles de Notre-Dame qu'on trouvait encore ailleurs dans Paris, et que Gumppenberg donne sans indication :

Notre-Dame de toutes Grâces ;
Notre-Dame de l'*Ave Maria* ;
Notre-Dame de Chelles ;
Notre-Dame de Vauvert ou des Chartreux ;
Notre-Dame de la Charité ;
Notre-Dame de la Rue ;
Et enfin, Notre-Dame des Remèdes.

Sainte-Opportune (4e arrondissement). D'après l'opinion des historiens les plus judicieux, cette église avait été construite sous le règne de Louis le Bègue, sur l'emplacement d'une chapelle fondée dans les premiers siècles du christianisme, et dédiée à Notre-Dame des Bois, parce qu'elle était placée sur le bord d'un bois qui s'étendait d'un côté jusqu'au pied de Montmartre, et de l'autre depuis l'endroit où fut depuis la Bastille jusqu'à Chaillot. Cette église, démolie en 1795, renfermait les reliques de sainte Opportune, abbesse d'Almenêche.

L'Oratoire (4e arrondissement). L'église des Prêtres de l'Oratoire est élevée sur l'emplacement occupé autrefois par l'hôtel du Bouchage, connu auparavant sous celui de Montpensier, et, en 1594, sous le nom d'Estrées, parce qu'il était alors habité par la célèbre Gabrielle d'Estrées, duchesse de Beaufort. L'église, commencée en 1621, ne fut terminée qu'en 1745. Les oratoriens furent supprimés en 1790, et leur église, restée d'abord sans destination, fut livrée au culte protestant en 1802.

Panthéon (12e arrondissement). Ce superbe monument, destiné dans l'origine à remplacer la vieille abbaye de Sainte-Geneviève, qui menaçait de tomber en ruine dans plusieurs de ses parties, fut commencé sur les dessins de Soufflot, en 1757; mais la première pierre des fondations ne fut posée qu'en 1764. Soufflot, l'auteur d'un si beau projet, n'eut pas la gloire de le terminer : il mourut, et fut enterré sous le portail de son temple. L'œuvre fut reprise par Brévillon jusqu'en 1770, et, depuis cette époque, par Rondelet, qui les dirigea jusqu'à l'achèvement de l'édifice, après avoir repris en sous-œuvre les quatre piliers du dôme qui menaçaient de s'écrouler.

Malheureusement, la révolution de 1789 survint au milieu de ces travaux, et changea la destination religieuse de ce grand bâtiment en le consacrant à la sépulture des grands hommes. Il fut nommé Panthéon (à tous les dieux) en 1791, et depuis il dut recevoir dans ses caveaux tous ceux que la postérité mettrait au rang des grands hommes. Les symboles religieux furent remplacés par des attributs de la Patrie et de la Liberté.

En 1806, un nouveau décret de l'Empereur lui rendit son premier nom de Sainte-Geneviève, et le désigna toujours pour être la sépulture des grands dignitaires de la couronne, et des citoyens qui auraient rendu d'éminents services au pays; ce qui fit dire à cette époque qu'il était destiné aux grands hommes, mais qu'en attendant on y mettait les sénateurs.

En 1812, on reconstruisit la lanterne du dôme, qui avait été démolie en 1791; mais, en 1822, l'édifice fut rendu au culte catholique. Les allégories du fronton furent remplacées par une croix rayonnante, dont les rayons allaient se perdre dans les nuages.

L'ancienne inscription, due à M. de Pastoret: AUX GRANDS HOMMES LA PATRIE RECONNAISSANTE, fut remplacée par celle-ci : D. O. M. SUB. INVOCAT. S. GENOVEFÆ. LUD. XV. CONSECRAVIT, LUD. XVIII. RESTITUIT. On plaça sur la lanterne un couronnement en cuivre doré, et dans le milieu, sur le sommet, une boule surmontée d'une croix de même métal, et la nouvelle église fut remise aux missionnaires, qui la possédèrent jusqu'en 1830. A cette époque ils furent supprimés, et le culte chrétien exclu du Panthéon, qui reprit son nom et fut destiné à garder les noms, sinon les corps, de ceux qu'on appelait alors les héros de juillet; mais on n'y a plus enterré personne. On y voit encore les dépouilles mortelles de Voltaire, de J.-J. Rousseau, de Descartes, du maréchal Lannes et de plusieurs sénateurs morts sous l'Empire. Les restes de Mirabeau, qui y avaient été solennellement-déposés les premiers, en furent retirés par un décret du 21 septembre 1793, et remplacés par ceux de Marat, qu'on vint reprendre en tumulte après la journée du 9 thermidor an II (27 juillet 1794), pour les jeter dans l'égoût de la rue Montmartre. *Voy.* SAINT-ETIENNE *du Mont*, et NANTERRE.

Filles de la Passion (1er arrondissement). *Voy.* CAPUCINES.

Saint Paul (9e arrondissement). Il existait déjà dans le VIIe siècle, sur l'emplacement occupé depuis par cette paroisse, une chapelle nommée Saint-Paul des Champs, construite par saint Eloi, hors de l'enceinte de Paris, pour servir de sépulture aux religieuses de Sainte-Aure. Cette chapelle fut érigée en paroisse au commencement du XIIe siècle, et reconstruite sous Charles V. Elle était alors paroisse royale, parce que les rois de France habitaient alors les hôtels Saint-Paul et des Tournelles qui en dépendaient.

Elle fut démolie au commencement du XIXe siècle, et son titre paroissial fut alors transféré à Saint-Louis des Jésuites, rue Saint-Antoine.

Pentemont ou *Penthemont* (Xe arrondissement). *Voy.* NOTRE-DAME *de Penthemont*.

Sainte-Périne (1er arrondissement), rue de Chaillot, n. 99.

En 1651 les Chanoinesses de l'abbaye de Sainte-Geneviève, qui avaient été fondées et établies à Nanterre en 1638, furent autorisées à venir s'établir à Chaillot en 1659, et elles prirent à cette époque le nom de Chanoinesses de l'abbaye Notre-Dame de la Paix. En 1746, les Chanoinesses de l'abbaye Sainte-Périne de la Villette leur furent réunies, de là le nom d'abbaye Sainte-Périne que porta cette communauté. Ces religieuses furent supprimées, comme tous les couvents de France, en 1790, et leur maison est convertie aujourd'hui en un lieu d'asile pour les vieillards des deux sexes.

Eglise des Petits-Pères (3e arrondissement). *Voy.* NOTRE-DAME *des Victoires*.

Saint-Philippe du Roule (1er arrondissement), rue du Faubourg-du-Roule, n. 8.

Cette église, construite d'abord toute en pierre, sur les dessins de Chalgrin, en 1769, sur l'emplacement d'une chapelle construite

en 1697, semble être restée inachevée. Le chœur et les voûtes sont en planches. Cette église qui, comme la Madeleine, manquait de cloches, en a reçu une en 1848.

La chapelle de la sainte Vierge a pour statue une madone de bois doré, qui paraît abandonnée dans sa chapelle déserte.

Espérons toutefois que cet état de délabrement ne durera pas longtemps, et qu'il va se lever pour la France une ère nouvelle où la religion trouvera naturellement sa place au milieu de toutes les libertés que nous attendons avec confiance et résignation.

Religieux de Picpus (8e arrondissement). Ces religieux étaient des pénitents du tiers ordre de saint François. Ils s'établirent, en 1600, dans la rue Picpus, et leur église fut construite en 1611. Ils furent supprimés en 1790. Leur maison avait été occupée avant eux par les Capucins de la rue Saint-Honoré, et ensuite par les Jésuites de la maison professe. Ils sont rétablis aujourd'hui et se sont donné pour mission spéciale la direction des séminaires de France.

Saint-Pierre des Arcis (9e arrond.), dans la Cité.

Cette église était déjà connue avant le XIe siècle ; elle fut érigée en paroisse vers 1130 et rebâtie en 1424. En 1702 on y fit de grandes réparations et l'on acheva le portail. Elle a été démolie en 1800.

Saint-Pierre aux Bœufs (9e arrond.), rue d'Arcole.

L'époque de la fondation de cette église est inconnue, elle devint paroisse au commencement du XIIe siècle

Cette église, qui depuis plusieurs années servait de magasin, fut démolie en 1837, lorsqu'on rebâtit entièrement la rue Saint-Pierre aux Bœufs, aujourd'hui rue d'Arcole. Le portail gracieux de cette vieille église a été appliqué depuis à l'Eglise Saint-Séverin, où il semble avoir toujours été placé.

Saint-Pierre de Chaillot (1er arrond.), rue de Chaillot, n° 50.

Cette église existait déjà en 1097 et dépendait alors du prieuré de Saint-Martin des Champs. Le sanctuaire a été rebâti vers le milieu du XVIIe siècle ; la nef et le portail ont été commencés en 1740. En 1802 cette église devint la troisième succursale de la paroisse de la Madeleine.

Saint-Pierre du Gros-Caillou (10e arrond.). Cette église, bâtie en 1822 sur les dessins de M. Godde, architecte, en remplacement de celle qui avait été construite en 1738, et que détruisit la révolution de 1789, est une succursale de la paroisse Saint-Sulpice.

La Pitié, ou *Notre-Dame de Pitié* (12e arrond.). *Voy.* NOTRE-DAME *de Pitié.*

Piquepuce (8e arrond.). *Voy.* PICPUS.

Les Cinq Plaies de Notre-Seigneur (2e arrond.). Cette chapelle occupait l'emplacement où depuis fut bâtie l'église Saint-Roch.

Chapelle des Porcherons (2e arrond.), rue Coquenard (aujourd'hui rue Lamartine), n° 56.

Cette chapelle avait été construite sur la demande des habitants du quartier appelé

alors les Porcherons, à la condition qu'ils établiraient auprès un cimetière pour la paroisse Saint-Eustache.

En 1646, on y établit la dévotion à Notre-Dame de Lorette ; mais cette chapelle ayant été démolie en 1800, la dévotion à Notre-Dame fut transférée, en 1802, dans la chapelle Saint-Jean, rue du faubourg Montmartre, n° 66, et, depuis 1836, dans la nouvelle église de ce nom, rue Olivier.

Religieuses du Précieux Sang (12e arrond.), rue de Vaugirard, 60.

Ces religieuses vinrent s'établir en ce lieu en 1658 ; elles demeuraient, en 1636, rue du Pot-de-Fer, et, en 1656, rue du Bac. Elles ont été supprimées en 1790.

Les Prémontrés Réformés (10e arrond.). Ces religieux s'établirent à Paris en 1662, sous la protection de la reine-mère, Anne d'Autriche ; leur couvent fut construit en 1662 et 1663, sur un terrain nommé les Tuileries. L'Eglise fut rebâtie en 1719, sur les dessins de Simonet, architecte ; l'entrée principale de cet édifice était sur le carrefour de la Croix-Rouge. Ils ont été supprimés en 1790.

Filles de la Providence (XIIe arrond.), rue de l'Arbalète, nos 24 et 26.

Cette maison avait été fondée en 1630, par madame Marie Lumague, veuve de M. Pollalion, conseiller d'Etat, afin de retirer du libertinage les jeunes personnes que le mauvais exemple et la misère auraient pu y entraîner. Elle leur destina d'abord une maison qu'elle possédait à Fontenay, puis les religieuses furent transférées à Charonne, et de là rue d'Enfer. En 1652, la reine Anne d'Autriche leur fit don dans la rue de l'Arbalète de la maison qu'elles occupèrent jusqu'en 1790, époque de leur suppression.

Quinze-Vingts (8e arrond.). Cette église, qui est aujourd'hui une succursale de la paroisse Sainte-Marguerite, fut achevée en 1701, en même temps que l'hôtel des Mousquetaires noirs, dont elle dépendait.

Couvent des Récollets (5e arrond.), rue du Faubourg Saint-Martin, n° 106.

Ce monastère fut fondé, au commencement du XVIIe siècle, pour les Récollets qui vinrent s'y établir, en 1603, dans une maison qui leur fut donnée par Jacques Cottard, marchand tapissier. Les libéralités de plusieurs riches personnages les aidèrent à construire l'ensemble des bâtiments que nous voyons encore aujourd'hui.

Les Récollets furent supprimés en 1790, et leur couvent a été converti, en 1801, en un hospice pour les hommes indigents atteints de maladies graves et incurables.

Couvent des Récollettes (10e arrond.), rue du Bac, n° 75. *Voy.* IMMACULÉE CONCEPTION.

Saint-Roch. — Quoique l'origine de cette église ne se perde pas dans la nuit des temps, quoique sa construction n'ait rien de commun avec les vénérables et majestueuses basiliques qui attestent la sublimité de l'art chrétien, cependant son histoire offre diverses particularités qui ne seront peut-être pas sans intérêt pour nos lecteurs.

Il ne faut remonter qu'au XVIe siècle pour

retrouver l'humble berceau de l'église Saint-Roch. Sur l'emplacement qu'elle occupe aujourd'hui s'élevait, à cette époque, une grande maison accompagnée de jardins, qu'on appelait l'hôtel Gaillon, et qui avait donné son nom au quartier où elle était située. Non loin de cet hôtel, une petite chapelle, érigée en l'honneur de sainte Susanne, s'ouvrait à la piété des fidèles. Quelle était son origine? par qui avait-elle été fondée? c'est ce qu'on ignore absolument; mais, soit qu'elle eût eu pour fondateur le propriétaire de l'hôtel Gaillon, soit simplement en raison du voisinage de cette maison, cette chapelle est désignée dans tous les actes sous le nom de chapelle *de Gaillon* ou de *Sainte-Susanne de Gaillon*; et, plus tard, lorsqu'il fut proposé de l'acquérir pour la construction de l'église, elle ne fut cédée par le titulaire qu'à la charge de construire dans la nouvelle église, et le plus près possible du grand autel, un autel dit de la *chapelle de Sainte-Susanne de Gaillon* (1).

En 1521, un marchand de bétail, nommé Jean Dinocheau, et Jeanne de Laval, sa femme, firent bâtir auprès de la chapelle de Sainte-Susanne un autre monument religieux du même genre, qui fut appelé la chapelle des *Cinq-Plaies*. Cette nouvelle chapelle était située à l'endroit où l'on a construit depuis le portail et les marches de l'église actuelle.

Environ un demi-siècle après la fondation de la chapelle des Cinq-Plaies, la population du quartier Gaillon, qui était compris dans la circonscription de la paroisse de Saint-Germain-l'Auxerrois, s'étant considérablement augmentée et se plaignant du trop grand éloignement de l'église paroissiale, pour remédier à cet inconvénient, on forma le dessein d'édifier une église succursale, et l'on jeta les yeux à cet effet sur la chapelle des Cinq-Plaies. Les habitants éprouvèrent en cette circonstance la pieuse générosité d'Etienne Dinocheau, fourrier ordinaire du roi et neveu du fondateur. Cet homme, au lieu de s'opposer au plan projeté, ainsi qu'il en aurait eu le droit, fit avec empressement des sacrifices pour en favoriser l'exécution. Non-seulement il renonça aux droits qu'il pouvait avoir sur cette chapelle, mais encore il céda par acte du 13 décembre 1577, un grand jardin et une place qui en dépendait. Le 15 octobre de l'année suivante, on fit aussi l'acquisition de la chapelle de Gaillon, dite de Sainte-Susanne, avec ses dépendances, ainsi qu'on l'a dit plus haut, et ce fut, dit un historien, sur ces divers terrains qu'on construisit la succursale, dans des proportions beaucoup plus petites et avec bien moins de magnificence que le monument qui existe à présent.

Un fait bien digne de l'admiration des âmes pieuses, un fait qui se renouvelait fréquemment dans les âges chrétiens qui précédèrent le prétendu siècle de la philosophie, un fait enfin que notre époque d'égoïsme regarderait presque comme fabuleux, c'est que toutes les acquisitions de terrain, toutes les dépenses relatives à la construction de l'église, furent faites au nom et aux frais des habitants du quartier.

L'époque où fut achevée la construction de cette première église n'est pas connue d'une manière bien précise; les anciens historiens de Paris ne sont pas d'accord sur ce point, d'ailleurs peu important puisqu'il ne s'agit entre eux que d'une différence de deux ou trois années. Mais ce qui est positif, c'est que l'autorisation donnée par l'official pour l'érection de cette succursale est du 15 août 1578.

Cette nouvelle église fut consacrée sous l'invocation de saint Roch, du nom d'un hôpital destiné aux malades affligés d'écrouelles; le fondateur de cet hôpital, Jacques Moyen ou Moyon, Espagnol de naissance, avait commencé à l'établir dans cet endroit; mais ayant été obligé de céder l'emplacement aux paroissiens, il transporta son établissement de charité dans le faubourg Saint-Jacques.

Ce ne fut qu'en 1633 que l'église Saint-Roch prit rang parmi les églises paroissiales; elle dut son érection à François de Gondi, alors archevêque de Paris. Jusque-là elle était restée sous la dépendance de Saint-Germain-l'Auxerrois, et, suivant l'usage observé dans la hiérarchie ecclésiastique, c'était le curé de cette dernière église qui nommait le desservant de l'église Saint-Roch.

Bientôt, par suite de l'augmentation considérable et toujours croissante de ses paroissiens, la nouvelle église paroissiale se trouva trop petite pour que l'on pût y célébrer commodément le service divin. Cet état de choses nécessita de notables changements, qui ne se firent pas longtemps attendre. Les marguilliers de Saint-Roch reçurent des pouvoirs pour acheter la totalité du terrain qui dépendait de l'hôtel Gaillon, et, dès 1653, on mit la main à l'œuvre pour asseoir les fondations de l'édifice que nous voyons actuellement.

Jacques le Mercier, alors premier architecte du roi, celui à qui l'on doit l'église de l'Annonciade à Tours, fut chargé de faire les dessins et plans de la nouvelle église, et ce fut sous sa direction que furent commencés les travaux. Louis XIV voulut en poser lui-même la première pierre, dans laquelle furent placées deux médailles offrant, l'une le portrait de ce prince, l'autre celui de la reine Anne d'Autriche; toutes les deux portaient au revers l'image de saint Roch. Les noms des fondateurs et la date de la fondation étaient indiqués par une inscription gravée sur cette pierre.

Cette église est, comme le savent toutes les personnes qui ont vu Paris, le premier monument que l'on rencontre, en sortant du jardin des Tuileries par la porte du nord pour entrer dans la rue Saint-Honoré. Au lieu d'être tourné au levant, suivant l'antique usage, le chevet de Saint-Roch est exposé au nord. La situation du terrain ne permit pas

(1) Saint-Victor, *Tabl. historique et pittoresque de Paris*.

de faire autrement. Cet édifice demeura longtemps inachevé, n'ayant pour voûte qu'un simple plafond de bois. Les travaux furent quittés et repris plusieurs fois, pendant le cours du XVIII^e^ siècle ; enfin, grâce aux libéralités du roi et aux dons généreux de plusieurs riches paroissiens, le siècle dernier vit achever la construction de cette église. On dit que l'Ecossais Law, l'auteur du trop fameux système qui ruina tant de fortunes et naturalisa l'agiotage en France, donna 100,000 livres pour contribuer à l'achèvement de Saint-Roch.

Cette construction fut entièrement terminée par le grand portail qui donne sur la rue Saint-Honoré, et qui fut élevé par Jules-Robert de Cotte, intendant général des bâtiments du roi, et directeur général de la monnaie et des médailles, d'après les dessins de Robert de Cotte, son père, premier architecte de Louis XIV et de Louis XV. Ce fut le 1^er^ mars 1736 qu'eut lieu la pose solennelle de la première pierre.

Nous emprunterons à l'auteur du *Tableau historique et pittoresque de Paris* une description du portail et de l'intérieur de l'église Saint-Roch.

« Le portail, dit-il, assez purement exécuté, a eu beaucoup de réputation, et semble avoir servi de modèle à la plupart de ceux qui ont été élevés depuis, quoiqu'il ne soit lui-même qu'une imitation du style peu sévère de Mansard : c'est une décoration en bas-relief, composée de deux ordres dorique et corinthien, où il règne une certaine harmonie, mais dans laquelle on chercherait vainement cet effet imposant des péristyles, dont les colonnes isolées non-seulement présentent un utile abri, mais n'ont pas besoin, comme ces surfaces monotones, de cette multiplicité de ressauts et de profils, au moyen desquels on essaye d'offrir à l'œil quelques faibles projections d'ombres, et de rompre leur fatigante uniformité.

« On a suppléé, par des groupes et des ornements très-soigneusement finis, à ce manque d'effet ; et les connaisseurs ont pu distinguer dans ces travaux le passage du style usité au siècle de Louis XIV, à celui dont la maigreur et l'affectation ont ensuite caractérisé les productions du règne de Louis XV. Les figures sculptées par Claude Francin, de l'Académie royale de sculpture, représentaient en deux groupes quatre Pères de l'Eglise avec les attributs qui leur conviennent ; les armes du roi, qui remplissaient le fronton, et la croix qui le surmontait, étaient de la main du même sculpteur (1). Les ornements ont été exécutés par Louis de Montceau, de l'Académie des *Maîtres*. Le style de ces divers morceaux était tel, que si l'on n'y trouvait pas toute la dépravation qui, dans les arts d'imitation, fut le caractère du siècle dernier, on y reconnaissait du moins les premières traces du

(1) Ces figures, cette croix et ces armes, dit en note M. de Saint-Victor, ont été détruites pendant la révolution. Depuis, ce portail a été réparé.

mauvais goût qui l'a si rapidement amenée.

« Ce portail a 14 toises de largeur sur 13 toises 3 pouces d'élévation, depuis le pilier du perron jusqu'à la pointe du fronton. Une heureuse disposition du terrain a obligé d'y placer un grand nombre de marches, ce qui produit un bon effet et annonce dignement un édifice consacré à la religion.

« La distribution intérieure de l'église Saint-Roch offre des singularités qu'on ne rencontre dans aucun autre monument du même genre à Paris. Elle est composée d'une nef et de trois chapelles, qui se suivent dans l'alignement du portail, et se prolongent ainsi, en ligne droite, jusqu'à l'extrémité de l'édifice. Les bas-côtés de sa nef, également prolongés derrière la première chapelle consacrée à la Vierge, tournent ensuite autour de la seconde, qui est celle de la Communion. La troisième, qu'on nomme chapelle du Calvaire, est une espèce de rotonde coupée, que l'on a ajoutée depuis à l'église, et qui se rattache à ces constructions. Il résulte de cette disposition et de la forme du maître-autel, construit à la romaine et placé au rond-point du chœur, que, du portail de l'église, l'œil traversant la nef et l'arcade, au bas de laquelle cet autel est posé, plonge dans la profondeur immense de cette enfilade de chapelles qui, toutes les trois, sont éclairées par une lumière différente et dégradée à dessein, ce qui produit un effet presque théâtral.

« La nef de cette église, composée d'arcades d'une assez belle proportion, est décorée d'un ordre de pilastres doriques, couronné d'un entablement denticulaire, lequel se trouve aussi répété dans le pourtour de la croisée. Les deux chapelles qui la suivent offrent un ordre de pilastres corinthiens de la même manière ; et le long des bas-côtés on a établi un assez grand nombre de petites chapelles, dont les autels sont placés de manière qu'on peut les apercevoir de la nef, à travers les percées des arcades.

« Cette église était très-riche et peut-être trop riche en peintures et en sculptures : les archivoltes des arcades sont encore chargées de trophées et de figures ; la même profusion d'ornements se fait remarquer dans les croisées, et malheureusement toutes ces décorations, faites dans une époque de décadence, sont du plus mauvais goût. »

A cette description critique, qui nous a semblé pleine de justesse et de convenance, qu'il nous soit permis d'ajouter quelques remarques destinées à la compléter, du moins en ce qui concerne l'architecture.

Suivant nous, le portail de Saint-Roch a le défaut capital d'être composé de deux rangs de colonnes superposées ; disposition en quelque sorte barbare, surtout à l'entrée d'un temple chrétien. Les architectes de cette époque ne reconnaissaient pas de plus parfait modèle à imiter que le portail de Saint-Gervais, cette brillante monstruosité qu'avait enfantée Jacques Debrosse, sous l'inspiration du génie païen.

Quant à l'intérieur de l'église, la nef, le chœur, les trois grandes chapelles placées en

arrière du rond-point, les deux situées sous la croisée, les deux autres qui sont adossées aux piliers de l'entrée du chœur ; enfin les dix-huit autres petites chapelles qui l'entourent comme d'une ceinture jusqu'au rond-point : tout cela est bizarrement distribué, de telle sorte qu'il serait impossible d'en concevoir une idée exacte, sans avoir un plan sous les yeux. De plus, l'architecture, qui n'a pour ornement que des pilastres de l'ordre dorique, est généralement fort pauvre.

La chapelle de la Vierge et celle de la Communion furent bâties en 1709, au moyen d'une loterie que le roi avait accordée à la fabrique de l'église Saint-Roch.

La coupole de la chapelle de la Vierge, de forme circulaire et située derrière le chœur, offre une *Assomption*, peinte à fresque par Pierre. C'est un ouvrage fort médiocre, bien qu'il ait été loué avec l'emphase la plus ridicule.

Dans la chapelle de la Communion, on voyait une *Annonciation* en marbre blanc, par Falconnet, ainsi que les statues de Jésus-Christ tenant sa croix, et de Saint-Roch, par Michel Anguier. Au-dessus on avait pratiqué une gloire céleste, dont les rayons, mêlés de chérubins, partaient d'un transparent lumineux ; d'où résultait une sorte d'illusion qui, dans un lieu consacré à la prière, rappelait un peu trop, ainsi qu'on l'a dit, les très-profanes gloires de l'Opéra.

La chapelle du Calvaire est située à la suite, sur la ligne des chapelles dont nous venons de parler, et à l'extrémité de l'édifice ; on y entre par des portes basses et étroites. L'intérieur est faiblement éclairé par une ouverture qu'on ne voit point. Elle est ornée de plusieurs groupes de figures composant des scènes intéressantes. Une vaste niche présente le sommet du Calvaire, où l'on voit Jésus crucifié et Madeleine éplorée au pied de la croix. Le premier plan est occupé par les soldats préposés à la garde du tombeau ; près d'eux sont des troncs d'arbres, des plantes parmi lesquelles rampe un serpent ; au bas de cette espèce de montagne est un autel en marbre bleu turquin, en forme de tombeau antique, orné de deux urnes ; au milieu s'élève le tabernacle composé d'une colonne tronquée et autour duquel sont groupés les instruments de la Passion. Les figures du Calvaire sont dues au ciseau de Michel Anguier ; mais toute cette composition sépulcrale et poétique avait été conçue par l'habile sculpteur Falconnet.

La sculpture et la peinture avaient entassé dans Saint-Roch beaucoup d'autres ornements. Aux deux côtés de l'autel de la Vierge étaient deux statues en bronze doré, de huit pieds de proportion, représentant David et Isaïe. Plusieurs autres chapelles avaient été décorées en marbre par les Coustou. Les diverses parties de l'église étaient parsemées de tableaux, et, quoique la plupart de ces toiles eussent été exécutées par d'habiles maîtres, tels que Jouvenet, Lemoine, le Lorrain, Coypel, Vien, Doyen, cette profusion, il faut le dire, était une choquante anomalie dans un édifice consacré au culte du Dieu de l'Evangile. Nous aimons à citer à ce sujet quelques réflexions d'un juge très-compétent, réflexions qui peuvent également s'appliquer à la décoration intérieure de quelques-unes de nos églises modernes, qu'il n'est pas nécessaire de désigner.

« Les églises, dit ce critique, ne doivent pas devenir des musées. Combien donc est bizarre la manie de les encombrer de tableaux accrochés aux murailles, appendus aux colonnes ou perchés sur leurs chapiteaux, pour tronquer une arcade et cacher toute la perspective qui se déploie derrière. Il n'y a point d'architecture possible avec cette ridicule fantaisie, qui s'en vient rompre toutes les lignes, altérer toutes les formes, et donner au lieu saint l'aspect d'un bazar. Les artistes qui ont construit des églises gothiques les couvraient aussi de peintures, il est vrai ; mais ces peintures faisaient corps avec l'édifice : c'était la paroi même qui servait de champ aux tableaux ; dès lors, point de ces saillies disgracieuses formées par des cadres de toutes dimensions, diversement inclinés, et qui paraissent danser hors de mesure. C'est donc, osons le dire, une libéralité maladroite que celle qui dote les églises de tableaux qui ne sont point faits pour la place qu'ils doivent occuper. C'est tout au plus, on le sait, si le peintre à qui l'on commande un sujet s'informe de la dimension que doit avoir sa toile, si elle doit être de forme parallélogrammatique ou se terminer par une ogive formée par telle ou telle courbe. Mais, à coup sûr, il n'ira pas sur les lieux consulter la couleur générale de l'édifice, se rendre compte de la valeur du jour auquel son tableau sera exposé ; il ne s'informera peut-être pas même si l'église est éclairée par des fenêtres garnies de verres blancs ou par des verrières coloriées. Et que lui importe, en effet, pourvu que le tableau brille au salon, qu'il devienne ensuite ce qu'il pourra dans l'église ignorée des voyageurs, à laquelle il est destiné, et où il n'attirera aucune commande à l'artiste? Aussi a-t-on vu, on le croirait à peine, que, le tableau une fois arrivé, on n'a pu le mettre en place faute d'espace, ou qu'il s'est trouvé anuihilé complétement par des accidents de position dont l'auteur ne s'était nullement douté. Il ne reste plus à celui-ci d'autre chance, pour l'emploi de son œuvre, qu'une nouvelle spoliation des églises et le transport des objets d'art qu'elles possèdent dans quelques musées particuliers (1). »

« Il serait temps, dit plus loin le même auteur, il serait temps, pour le clergé et pour l'administration de revenir franchement à la peinture appliquée sur le nu des murs, soit à fresque, soit par les nouveaux procédés qu'on a imaginés pour y fixer l'huile. On se rapprocherait ainsi davantage du type primitif, et tous les inconvénients

(1) *Les Eglises gothiques*, p. 121 et suiv.

qu'on vient de signaler disparaîtraient; c'est seulement alors qu'on aurait de la peinture monumentale. »

Ces réflexions sont loin d'être ici un hors-d'œuvre, précisément parce que les peintures de l'église Saint-Roch ne sont point du genre monumental. Au reste, on chercherait vainement aujourd'hui dans cette église la plupart des toiles qui couvraient anciennement ses murs. En *mettant la main dessus*, pour nous servir de l'expression brutalement pittoresque de l'un de nos honorables, la révolution avait cette fois donné, sans le savoir, une preuve de bon goût. Mais, depuis cette époque de funeste mémoire, on a rendu à cette église quelques-uns des tableaux qui lui avaient été enlevés, entre autres la *Guérison des Ardents* par Doyen, et *saint Denis préchant la foi en France*, par Vien. Parmi les tableaux modernes qui ont été donnés à l'église Saint-Roch par la ville de Paris, on distingue : la *Résurrection de la fille de Jaïre*, peinte en 1817 par Delorme, et un *Saint Sébastien*, peint, à la même époque, par Bellai. On voit le premier dans la chapelle de la Vierge, et le second est placé à côté de la chapelle de la Communion. Plusieurs nouveaux bas-reliefs ornent également quelques-unes des chapelles ; ils représentent des sujets tirés de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et font honneur au talent de M. Desenne, qui a exécuté aussi, pour la chapelle du Calvaire, un groupe du Christ au tombeau, dont l'exécution mérite des éloges.

Une des curiosités artistiques qui attirent le plus les regards, c'est la chaire à prêcher, ouvrage remarquable par sa magnificence. Les quatre Vertus cardinales soutiennent cette espèce de tribune, qui offre sur les panneaux les Vertus théologales. Au-dessus s'étend un rideau représentant le voile de l'erreur, qu'un génie céleste s'efforce d'arracher. Toutes ces figures sont dorées ; leur éclat est rehaussé par la blancheur du voile et de toutes les parties lisses. En face de cette chaire est un beau tableau de Jésus-Christ expirant sur la croix.

Nous terminerons là ce détail sommaire des décorations anciennes et nouvelles de l'église Saint-Roch. Il convient de dire aussi quelques mots des sépultures, ces témoignages presque toujours vaniteux du néant des grandeurs mondaines.

Des personnages célèbres à divers titres avaient été inhumés dans l'église Saint-Roch :

1° Pierre Corneille, l'un des plus beaux génies poétiques de son siècle et de la France, mort en 1684.

2° André le Nôtre, intendant et architecte des jardins de Louis XIV, mort en 1700. Il sut embellir, par son art, Versailles, Trianon, et fit à Saint-Germain cette belle terrasse qu'on voit toujours avec une admiration nouvelle. On lui doit encore les jardins de Clagny, de Chantilly, de Saint-Cloud, de Meudon, de Sceaux, et le parterre du Tibre

à Fontainebleau. — Son tombeau était surmonté de son buste par Coysevox.

3° Antoinette du Ligier de la Garde, marquise Deshoulières, connue par ses Idylles, morte en 1694, et sa fille Antoine-Thérèse Deshoulières, qui cultiva aussi la poésie, morte en 1718.

4° Marie-Anne de Bourbon-Conti, fille naturelle de Louis XIV et de la duchesse de La Vallière, morte en 1739.

5° Claude-François Bidal, marquis d'Asfeld, maréchal de France, mort en 1743.

6° Les deux frères François et Michel Anguier, sculpteurs célèbres, morts, le dernier en 1686, le premier en 1699. Nous rapporterons leur épitaphe, à cause de la pensée pieuse qui la termine :

Dans sa concavité, ce modeste tombeau
Tient les os renfermés de l'un et l'autre frère.
Il leur était aisé d'en avoir un plus beau,
Si de leurs propres mains ils l'eussent voulu faire ;
Mais il importe peu de loger noblement
Ce qu'après le trépas un corps laisse de reste,
Pourvu que, de ce corps quittant le logement,
L'âme trouve le sien dans le séjour céleste.

7° François-Séraphin Régnier-Desmarets, membre et secrétaire perpétuel de l'Académie française, mort en 1713. Il est auteur d'une *Grammaire française* qui n'est pas sans mérite, d'une traduction en vers italiens des odes d'Anacréon, de poésies françaises, latines, italiennes et espagnoles, et de quelques autres ouvrages. On a retenu de lui ce charmant quatrain qu'il adressait à une personne, en lui envoyant une violette :

Modeste en ma couleur, modeste en mon séjour,
Franche d'ambition, je me cache sous l'herbe ;
Mais, si sur votre front je puis me voir un jour,
La plus humble des fleurs sera la plus superbe.

Etant pressé, dans une occasion, de mentir pour un homme puissant, sous peine d'encourir sa disgrâce, Régnier-Desmarets répondit : « J'aime mieux me brouiller avec lui qu'avec moi. »

8° Pierre-Louis Moreau de Maupertuis, habile mathématicien, moins connu par ses ouvrages, tous plus ou moins bizarres, que par ses démêlés avec Voltaire, et par la haute faveur que lui accordait le grand Frédéric de Prusse; il mourut en 1759. Son monument funéraire se composait d'un génie pleurant auprès d'un médaillon qui renfermait son portrait, et au-dessous duquel étaient groupés un globe et des instruments de mathématiques.

Ces monuments et plusieurs autres, tous fort peu remarquables, avaient été déposés, pendant la révolution, au musée des Petits-Augustins. Maintenant ils occupent, la plupart, leur emplacement primitif. De ce nombre sont le mausolée de Maupertuis et le médaillon du maréchal d'Asfeld, au-dessous duquel on lit une épitaphe composée par Coffin, célèbre recteur de l'Université. Cette église possède, en outre, les mausolées de Marillac et du peintre Miguard, ainsi que les tombeaux de Philippe de Champagne, de

Scarron et du chancelier Boucherat; ces trois derniers appartenaient, dans l'origine, à l'église Saint-Gervais; mais, à leur sortie du musée des Petits-Augustins, on les transféra à Saint-Roch.

Les cendres du grand Corneille reposaient dans cette église sans mausolée; cet illustre poëte était mort dans une maison de la rue d'Argenteuil, qui porte aujourd'hui le n° 18. En 1821, le duc d'Orléans, devenu depuis roi des Français, fit sculpter, au-dessus d'un des bénitiers de la grande nef, à gauche en entrant, un portrait de cet homme à jamais célèbre, avec cette simple inscription :

Pierre Corneille, né à Rouen le 6 *juin* 1606 *mort à Paris, rue d'Argenteuil, le* 1er *septembre* 1684, *est inhumé dans cette église.*

Une institution aussi importante qu'utile, connue sous le nom de communauté de Sainte-Anne, prospérait autrefois dans le voisinage de l'église Saint-Roch, et, pour ainsi dire, sous sa protection. Un homme d'une charité pieuse et éclairée, Nicolas Fromont ou Frémont, grand audiencier de France, avait fondé cette institution en faveur des filles pauvres de la paroisse, à l'effet de leur procurer, avec une éducation chrétienne, une industrie suffisante pour leur faire gagner honnêtement leur vie. Pour réaliser ce généreux dessein, Nicolas Frémont acheta un emplacement appartenant à la fabrique de Saint-Roch, et quand il y eut fait construire une maison convenable pour l'objet qu'il s'était proposé, il joignit à ce premier bienfait le don d'une rente de quatre cents livres sur l'Hôtel-de-Ville de Paris. Stimulées par cet exemple, plusieurs personnes pieuses voulurent concourir par leurs libéralités au succès de cet établissement.

Ce fut en 1686 que la communauté de Sainte-Anne fut approuvée et confirmée par le roi et par l'archevêque de Paris. Elle était composée de quinze sœurs, qui, animées d'un zèle que la religion peut seule inspirer, enseignaient gratuitement aux filles pauvres de la paroisse la couture, la tapisserie, la dentelle et tous les ouvrages qui conviennent à leur sexe et à leur condition. Cette communauté, établie rue Neuve-Saint-Roch, fut administrée jusqu'au commencement de la révolution, conformément aux intentions de son charitable fondateur. Il y a maintenant dans la même rue une communauté de sœurs de la Charité.

A l'histoire de l'église Saint-Roch se rattache aussi tout naturellement celle d'un couvent devenu fameux depuis la révolution. Nous voulons parler du couvent des Jacobins, qui était situé à peu de distance de cette église, en allant du côté de la place Vendôme.

Ce couvent, d'une fondation assez moderne, puisqu'il avait pour principal fondateur Henri de Gondi, évêque de Paris, qui avait approuvé son établissement par sa lettre du 8 avril 1612, était habité par les Jacobins dits *réformés*. Cette réforme de l'ordre des Jacobins avait été provoquée par le P. Sébastien Michaëlis, qui, frappé de tous les abus qui s'étaient introduits parmi ses religieux, mit tout en œuvre pour rétablir la règle dans sa pureté primitive. Les vues du P. Sébastien Michaëlis furent repoussées par le chapitre général de l'ordre. Mais ce pieux serviteur de Dieu n'en poursuivit pas moins son dessein avec zèle; il ne craignit pas de s'adresser au roi lui-même et à la reine-régente Marie de Médicis, pour obtenir la permission de bâtir un couvent de Frères Prêcheurs de son ordre; ce qui lui fut accordé par lettres patentes de septembre 1611.

Ce fut vers cette époque que, grâce à un don de cinquante mille livres, fait aux Jacobins par Henri de Gondi, et que vinrent grossir les libéralités de quelques personnes pieuses, on put construire l'église et le couvent qui leur furent destinés.

Ces constructions étaient d'une architecture extrêmement médiocre, mais on y voyait plusieurs monuments et objets d'art, entre autres un excellent tableau, au-dessus du maître-autel, représentant l'Annonciation; cette peinture était de Porbus. On y distinguait aussi deux tableaux attribués au célèbre Mignard : c'étaient un *Ecce Homo* et une *Mère de Douleur*. Quelques-uns des monuments funèbres ont été vantés avec exagération : ces ouvrages étaient d'une exécution médiocre, sans en excepter ceux du maréchal de Créqui et du peintre Mignard. On y conservait soigneusement une chaise qui, d'après la tradition, avait servi à saint Thomas, surnommé l'*Ange de l'Ecole*. Cette maison possédait en outre un cabinet d'histoire naturelle très-curieux, formé par les soins du P. Labat, qui s'était acquis tant de renommée par ses relations d'Afrique et d'Amérique. Enfin, la bibliothèque, composée d'environ trente-deux mille volumes, contenait des éditions rares et de précieux manuscrits.

Mais la tempête revolutionnaire n'épargna pas plus le monastère des Jacobins que tant d'autres établissements religieux. Une étrange destinée fut même le partage de ce couvent, puisqu'il devint le siége de la société démagogique la plus redoutable et la plus puissante, société dont les membres avaient pris le nom de *Jacobins*. Dans ce club, on discutait d'avance les questions dont l'assemblée nationale devait s'occuper, et de plus on préludait, par des scrutins préparatoires, aux nominations qui devaient être faites dans cette assemblée, afin de déterminer la majorité des votes. La société des Jacobins ou des *Amis de la constitution* exerçait sur les masses une immense influence, lorsque Robespierre, dans les premiers mois de la session de la Convention, s'en empara comme d'un puissant levier pour soulever l'opinion publique, et la jeter dans les criminels excès qui firent couler le sang de tant de victimes!

Cette terrible société populaire tenait ses séances dans la salle de la bibliothèque du couvent des Jacobins. « C'est, a dit un his-

torien, c'est dans la salle de cette bibliothèque que se rassemblait cette horde de *Frères prêcheurs* institués par le génie du mal, et dont les prédications ont eu des effets qui épouvantent encore le monde, et feront à jamais l'horreur de la postérité. »

Aujourd'hui l'église des Jacobins a totalement disparu, ainsi que les bâtiments et les jardins qui l'entouraient ; sur leur emplacement on a construit un marché, divisé en quatre compartiments couverts d'une simple toiture que supportent des piliers de bois façonnés en colonnes.

Mais revenons à l'église Saint-Roch. Il nous reste à retracer deux souvenirs historiques qui doivent nécessairement figurer dans cette monographie.

Dans la journée du 13 vendémiaire, l'une des époques les plus célèbres de nos tristes annales politiques, plusieurs sections de Paris entreprirent de secouer le joug monstrueux de la convention nationale. Les larges degrés qui montent aux portes de Saint-Roch devinrent ce jour-là une position de guerre. Les bataillons sectionnaires remplissaient la rue Saint-Honoré, et venaient aboutir jusqu'à l'entrée de l'impasse Dauphin faisant face à l'église. Un de leurs meilleurs bataillons s'était posté sur les marches au pied du portail, et il était placé là d'une manière avantageuse pour tirailler sur les canonniers de la convention. Bientôt le combat s'engagea vigoureusement de part et d'autre. L'artillerie de la convention s'avança et fit une première décharge. Les sectionnaires y répondirent par un feu de mousqueterie très-vif ; mais, écrasés par la mitraille, ils se replièrent précipitamment sur les degrés de l'église, où beaucoup de citoyens reçurent la mort. « On n'avait jamais vu d'émeute d'honnêtes gens, dit un célèbre écrivain, et il est à présumer qu'on n'en reverra jamais. Les amis naturels de l'ordre et de la paix réussissent quelquefois à réprimer les révolutions, mais ils s'entendent mal à les faire. Ils furent vaincus. Barras avait été investi du commandement de la force armée contre la garde nationale et les sections. Un jeune officier général, plein d'ardeur, de bravoure et de talent, commandait l'artillerie. Sur une fausse attaque simulée par une escouade de la police révolutionnaire, le canon foudroya les citoyens qui couvraient les marches de Saint-Roch. On y releva trois cent vingt-huit cadavres. — Le jeune général dont j'ai parlé s'appelait Napoléon Bonaparte, et c'est par les marches de Saint-Roch qu'il monta aux Tuileries. »

Longtemps le portail de Saint-Roch a montré des traces de la mitraille homicide, triste témoignage de l'un des sanglants épisodes de notre déplorable révolution ; nous ne savons même pas si, à l'heure qu'il est, on ne pourrait pas encore découvrir quelques-uns de ces stigmates doublement sacriléges.

L'autre fait dont nous avons à entretenir nos lecteurs est d'une nature différente. Il s'agit encore d'une sorte d'émeute ; mais cette émeute, quoique affligeante pour les sincères amis de la religion, ne donna pas lieu fort heureusement à l'intervention de la mitraille. C'était au mois de janvier 1815 ; une fameuse tragédienne, mademoiselle Raucourt, venait de mourir. Le scandale de ses obsèques semblait devoir couronner le scandale de sa vie. Pendant sa courte maladie, vainement le curé de Saint-Roch, sa paroisse, s'était présenté chez elle pour lui offrir les secours spirituels qui donnent tant de force à l'âme chrétienne pour franchir le terrible passage. Toujours le vénérable pasteur avait été éconduit par l'ordre de la mourante, qui s'obstina à repousser tous les secours de la religion. Au moment des funérailles, le curé, usant de son droit, et obéissant en cela aux prescriptions canoniques, crut devoir à son tour refuser l'entrée de son église à la dépouille mortelle d'une grande pécheresse morte volontairement dans l'impénitence. Il fit donc fermer les portes du temple quand le cortége funèbre se présenta. A cette époque les esprits se ressentaient vivement de la secousse causée par les événements politiques de l'année précédente.

Plusieurs comédiens faisant partie du convoi funèbre se récrièrent violemment contre ce qu'ils appelaient l'intolérance du prêtre : ils coururent endosser leurs uniformes de gardes nationaux pour se donner un air plus imposant, et revinrent en toute hâte haranguer la populace du haut des marches de l'église. Ce fut le signal du plus grand désordre. Une multitude furieuse, qu'aucune force publique ne contenait, se rua sur les portes de l'église, les enfonça, et se répandit dans le sanctuaire. Alors on fit une honteuse parade des saintes cérémonies de la religion. Quelques-uns des coupables promoteurs de cette scène impie ne craignirent pas de paraître dans la chaire de vérité et d'y faire entendre les paroles les plus irréligieuses. Enfin, après s'être livré aux plus tristes excès, accompagnés de déclamations furibondes contre le curé et contre les prêtres en général, on conduisit au cimetière du Père-Lachaise le cercueil de la grande actrice, qui venait d'être le prétexte de cette haineuse profanation. Cet événement fit une grande sensation dans la capitale ; il est inutile d'ajouter qu'il contrista profondément toutes les âmes honnêtes et chrétiennes. Depuis lors les disciples et les admirateurs du patriarche de Ferney nous ont appris, dans plusieurs circonstances, comment ils comprennent la tolérance et la liberté. Les croix arrachées des cloîtres des églises, le pillage et la démolition de l'archevêché, la dévastation exercée à Saint-Germain-l'Auxerrois, sont autant de faits qui n'ont pas besoin de commentaires. Mais, il ne faut pas se le dissimuler, les ennemis de la religion, malgré tous leurs grands mots, sont aussi les ennemis de l'ordre et de la liberté. Evidemment, ces gens-là n'ont d'autre but

que d'exploiter à leur profit ce vers ironique du grand Corneille :

« La liberté n'est rien quand tout le monde est [libre. »

Nous terminons là cette esquisse historique de l'église Saint-Roch. Placée au centre du quartier le plus luxueux de Paris, cette paroisse est une des plus opulentes de cette grande cité. Sa circonscription, sans être très-étendue, est d'une grande importance, puisqu'elle embrasse la partie la plus brillante de la rue Saint-Honoré, une grande partie de la rue Richelieu, des rues du Luxembourg et des Capucines, et la rue Louis le Grand tout entière, ainsi que la rue Neuve-Saint-Augustin. Nous n'avons rien à dire des messes en musique qui attirent fréquemment une affluence de curieux dans l'église Saint-Roch. Une sage critique a plusieurs fois signalé les inconvénients de ces sortes de solennités, qui offrent souvent un tout autre caractère que celui de la véritable piété.

Dans ces dernières années, c'est-à-dire depuis la révolution de 1830, l'église Saint-Roch, fréquentée par la famille royale, a dû à cette faveur de notables avantages; son intérieur a été repeint, on lui a donné une grille en fer, et quatre cloches ont été consacrées dans l'année 1838 pour son service. Saint-Roch a donc été un moment, de fait, la paroisse royale; mais le fait n'anéantit pas le droit. On sait que Saint-Germain-l'Auxerrois, cette antique basilique, était bien l'église fréquentée par les princes de la famille royale, tandis que Saint-Roch n'était et n'est encore que le siége du second arrondissement (1).

Toutefois, cette église est célèbre à plus d'un titre. Nous nous bornerons à mentionner son Chemin de la croix, sa Vierge de Compassion, dans la nef latérale à gauche, et la copie fidèle de la Vierge polonaise de Czenstochova des Polonais. C'est une grande bannière blanche placée le long d'un mur dans la chapelle du Tombeau; elle est entourée d'une draperie rouge, et porte pour légendes, en haut : *Votum Polonorum exulum* 1847, et au bas : *Sancta Maria Czenstochoviensis, regina Poloniæ*, avec un écusson qui porte les armes de la Pologne. C'est là sans doute que viennent prier tous les Polonais qui habitent la capitale de la France, et tous les Français qui ont quelque parent ou quelque ami en Pologne.

Hospitalières de la Roquette (8e arrondissement), rue de la Roquette, n. 103.

Ces religieuses s'établirent en cet endroit en 1639, et y demeurèrent jusqu'à leur suppression en 1790.

Les Frères Sachets (11e arrondissement), quai des Augustins.

Le monastère occupé par ces religieux était situé sur l'emplacement où s'éleva depuis celui des Augustins. Leur nom vulgaire vient de ce que leur vêtement avait la

(1) Extrait des *Eglises de Paris*.

forme d'un sac. Leur véritable nom était *les Frères de la Pénitence de Jésus-Christ*.

Ils furent supprimés en 1294.

Les Sœurs Sachettes (11e arrondissement), rue du Cimetière Saint-André des Arts (rue Suger).

Leur nom vulgaire venait de la forme bizarre de leur habit, qui avait l'apparence d'un sac. Elles s'établirent rue Suger au commencement du XIIIe siècle, et furent supprimées en 1294, en même temps que les Frères Sachets.

Séminaire du Saint-Esprit et de l'Immaculée Conception (12e arrondissement), rue des Postes, n. 26.

Ce séminaire doit son existence à M. Poullart, prêtre du diocèse de Rennes, qui le fonda en 1703, rue Neuve-Sainte-Geneviève. Il fut transféré rue des Postes en 1731; les nouveaux bâtiments furent commencés en 1769; en 1790 ils furent changés en maisons particulières. Depuis 1818, on y a rétabli le séminaire, et lors de l'invasion du choléra-morbus à Paris, en 1832, on transforma une partie des bâtiments en ambulance pour les militaires.

L'hôpital du Saint-Esprit était situé place de Grève. Ses bâtiments ont été détruits en 1800, et c'est à leur place que s'élève aujourd'hui l'hôtel du préfet de la Seine (maire de Paris).

Filles du Saint-Sacrement (8e arrondissement), rue Saint-Louis, n° 50, au Marais. *Voy.* SAINT-DENIS *du Saint-Sacrement*.

Il y avait d'autres religieuses du même nom rue Cassette, n° 22. Elles s'y étaient établies en 1669, après avoir demeuré quelque temps rue Férou. Elles furent supprimées en 1790.

Saint-Sauveur (5e arrondissement), rue Saint-Denis, n° 277.

Cette église remplaçait une chapelle qui existait déjà en 1216, et qu'on nommait chapelle de la Tour, à cause d'une ancienne tour qui s'élevait au coin de la rue Saint-Sauveur, et qui fut démolie en 1778.

Cette chapelle avait été érigée en paroisse dès l'an 1313; elle fut reconstruite, agrandie et réparée en 1537, 1571, 1622 et 1713. Ce monument gothique ayant été ébranlé par la démolition de la tour, on fut obligé de le démolir en 1787. Bientôt une très-belle église fut commencée sur cet emplacement, sous la direction de M. Poyet, architecte; mais, à l'époque de la révolution, cette église fut destinée à devenir une salle de spectacle, qui ne fut jamais achevée. Ce qu'il y avait de bâti fut complétement détruit, et les bains Saint-Sauveur furent construits sur la place que devait occuper cette église.

Les Filles du Sauveur (6e arrondissement), rue de Vendôme, n° 6.

Cette communauté fut instituée par l'abbé Raveau, en 1699, pour les pauvres filles qui se repentaient des désordres de leur vie passée. Elles s'établirent d'abord rue du Temple, et, en 1704, rue de Vendôme. Elles ont été supprimées en 1790.

Chanoines du Saint-Sépulcre (6e arrondissement), rue Saint-Denis.

Ces chanoines desservaient, depuis 1326, une maison destinée aux pèlerins de la Terre-Sainte; ils ont été supprimés en 1790, et sur l'emplacement de leur hospice on a bâti ce qu'on appelle aujourd'hui la Cour Batave.

Les chanoinesses du Saint-Sépulcre demeuraient rue de Bellechasse (xe arrondissement). Elles étaient venues se fixer à Paris en 1635; elles prirent aussi le nom de Chanoinesses de Bellechasse, à cause du terrain qu'elles avaient choisi. Elles ont été supprimées en 1790.

Saint-Séverin (11e arrond.). Entre la rue Saint-Jacques et la rue de la Harpe, dans une rue étroite, la petite église de Saint-Séverin élève, entre les six étages des maisons qui l'environnent, une haute flèche ardoisée, plantée sur une large tour. C'est là tout ce qui révèle aujourd'hui son existence aux regards des étrangers.

L'origine de l'église de Saint-Séverin est incertaine. Bâtie primitivement vers le ve siècle, au milieu des bois et des vignes qui entouraient Paris, elle fut mise sous l'invocation ou de saint Clément, ou de saint Laurent, ou de saint Martin, ou bien encore de saint Jean-Baptiste, et elle servit d'abord de baptistaire à Saint-Julien-le-Pauvre, qui était alors la métropole, et qui n'est aujourd'hui qu'une misérable nef tronquée, où viennent prier les malades de l'Hôtel-Dieu.

Plus tard, elle fut mise sous l'invocation de l'un des saints qui portent le nom de Séverin, soit de celui qui, abbé d'un monastère de Savoie, fut mandé à Paris par Tranquillinus, médecin de Clovis, pour guérir la *fièbure* de son roi; soit du Séverin qui, pauvre solitaire las du monde, se retira au fond d'un puits, vers la porte méridionale de l'église, auprès d'une chapelle, et fut tiré de cette sombre cellule par Clodoalde, devenu plus tard saint Cloud.

Dans la suite, au ixe siècle, cet oratoire, cette chapelle ou ce baptistère devint définitivement une basilique servant de paroisse aux femmes des rois de France qui habitaient le palais des Thermes. Elle souffrit beaucoup de l'invasion des Normands et Danois. Ses chanoines ne se défendirent pas en combattant comme ceux de Notre-Dame et de Saint-Germain des Prés. L'église naissante n'avait pas un trésor assez grand pour se racheter de la destruction comme celle de Saint-Etienne des Grès; et quand les barbares redescendirent le fleuve, Saint-Séverin ne faisait guère plus qu'un monceau de ruines.

Vers le milieu du xie siècle, Henri Ier en fit don à Notre-Dame; peu à peu ce canton de Paris s'étant peuplé, il fallut une église paroissiale; alors on releva les ruines de Saint-Séverin, et une sentence arbitrale, rendue en 1210, est le premier monument qui en fasse connaître la cure archipresbytérale. Cent ans après, le pape Clément VI décréta des indulgences pour la rebâtir: ses nefs s'agrandirent, ses chapelles et ses piliers se multiplièrent, et enfin, en 1493, elle fut achevée et solennellement bénite. Telle est en résumé l'histoire de ce monument, trop peu connu et trop rarement visité. Il est riche en sculptures et en ornements du vieil art chrétien.

Le premier jeu d'orgues de Paris fut dressé à Saint-Séverin, sous le roi Jean. La plupart des chapelles qui entourent l'édifice ont été bâties à différentes époques antérieures à sa dédicace. C'étaient des confréries particulières qui les élevaient; c'étaient des mourants qui léguaient tous leurs biens pour y faire dresser un pilier ou une portion de voûte. A l'un des piliers de l'aile méridionale, il y avait une plaque de cuivre rouge, aujourd'hui enlevée, sur laquelle était gravée, en capitales gothiques, l'épitaphe suivante: « Les exécuteurs testamentaires de « feu Antoine de Compaigne, enlumineur de « pincel, et de Ondete sa femme, ont fait « faire ce pilier du résidu des biens desdits « défunts, 1414. »

Les vitraux, malheureusement peu nombreux, portent des écussons de famille; le badigeonnage moderne a blanchi les nefs et recouvert les figures des saints, des apôtres et des sibylles, au-dessus des arcades du chœur, qu'avaient peintes Jacob Bunel de Blois et Philippe de Champagne. Près du portail, on voit une belle niche à clochetons avec un évêque décapité; de chaque côté sont sculptés en relief, sur le mur, deux lions. C'est là que la justice ecclésiastique rendait ses arrêts, et le greffier inscrivait: *Donné entre deux lions*. Plus bas, sont gravées les charges des fossoyeurs.

Avant que le charnier de l'église fût détruit, on voyait sur un tombeau la statue d'un jeune homme ayant un bras à demi-dévoré. C'est, dit une chronique, « Ennore de Embda, écolier de l'Université, qu'on a enterré tout vivant. »

En 1839, on adapta à cette vénérable église qu'on venait de restaurer, et qui avait toujours manqué de portail, le vieux portail d'une autre église aujourd'hui détruite, celle de Saint-Pierre aux Bœufs. Ce morceau curieux d'architecture gothique semble par ses heureuses proportions avoir été bâti pour le monument qu'il embellit et qu'il achève.

Sauval avait lu dans un compte de fabrique de la même église, rendu en 1419, que, lorsque les pauvres femmes après leurs couches entendaient la messe de relevée, on leur mettait un manteau fourré sur les épaules, afin de les tenir chaudement. On avait aussi dans la même église un usage pieux, suivi aussi à Notre-Dame de Paris, c'était un salut qui commençait par la lecture solennelle de l'évangile du jour, que faisait le diacre, revêtu de sa dalmatique, dans la chaire à prêcher, qui servait de tribune ou de jubé.

La chapelle qui était à côté de l'entrée du chœur vers le nord, avant l'élargissement de l'église, portait le nom de la Vierge, et elle y était honorée sous le titre de la Conception, depuis l'an 1311, selon quel-

ques-uns, ou 1395, selon d'autres. Comme on fut obligé d'abattre cette chapelle vers l'an 1490, lorsqu'on voulut agrandir les ailes, on la rebâtit au fond du nouvel accroissement; et c'est en ce dernier endroit qu'on a transféré le culte de la sainte Vierge. Seulement la statue porte aujourd'hui le nom de Notre-Dame d'Espérance. Sur le piédestal on a écrit ces mots : « NOTRE-DAME D'ESPÉRANCE, L'ESPOIR DES DÉSESPÉRÉS. »

Mais depuis ce temps, on a dressé (1724), contre le pilier où était l'ancienne chapelle, un mémorial qui représente la sainte Vierge dans une chaire de prédicateur, accompagnée d'une inscription gothique qui indique toutes les dates que nous venons de rapporter. Cette Vierge, perdue à l'époque de la révolution de 1789, fut remplacée, en 1842, par une petite statue de plâtre donnée par M. Micheli, mouleur de l'Institut. On a placé devant un lis doré, qui sert de candélabre.

Saint Martin, sous l'invocation duquel il y a une chapelle dans l'aile méridionale de cette église, y est regardé comme l'un des patrons, pour y avoir apparemment eu anciennement quelque autre oratoire de son nom plus considérable, qu'il aura fallu détruire lorsqu'on rebâtit l'église au XIV^e^ siècle. Le culte de ce saint évêque de Tours commença à y être célébré dans le même temps à l'occasion d'un morceau du manteau de ce saint, qui lui vint du chapitre de Saint-Martin de Champeaux en Brie, lequel l'avait obtenu d'une autre église dans le siècle précédent. Ce transport de la relique à l'église Saint-Séverin de Paris est marqué sous le nom d'*engagement* dans l'inventaire des titres de cette collégiale. J'estime que ce fut la dévotion envers saint Martin établie dans cette église, qui occasionna la coutume d'attacher à la porte de Saint-Séverin, tant de fers de chevaux qu'on y voit, soit neufs, soit un peu usés, de la même manière qu'il y en a à la porte de l'église collégiale de Saint-Martin de Chablies, et à celle de Saint-Martin d'Herblay, près Conflans-Sainte-Honorine; car autrefois on ne représentait point saint Martin autrement qu'à cheval et divisant son manteau. Ce saint était invoqué par les gens voyageant à cheval, ou qui étaient sur le point d'entreprendre un long voyage. Avant de partir, les fidèles venaient invoquer saint Martin, faisaient rougir au feu la clef de sa chapelle, en marquaient les flancs de leur haquenée, et ensuite clouaient un fer à la porte de l'église. *Voy.* HERBLAY.

On lit aussi dans Grégoire de Tours que, lorsque les chevaux avaient des maladies, on faisait des vœux à ce même saint, et que l'usage s'était établi, pour préserver d'accidents ces animaux, de les marquer aussi avec la clef de la même chapelle.

Saint Mamert ou Mammès a eu une chapelle et une célèbre confrérie à Saint-Séverin. Il paraît que l'origine de cette dévotion vient d'un Joachim de Chanteprime, chanoine d'Auxerre, décédé archiprêtre de Saint-Séverin en 1413. Ce chanoine aura pu obtenir de sa cathédrale quelques reliques de saint Mamert, abbé, dont on y conservait le corps, et cela par dévotion pour un saint sur la paroisse duquel il était né à Auxerre, mais qu'il confondait avec saint Mammès, qu'on honorait aussi en la même paroisse d'Auxerre. L'ossement, qui n'était qu'une esquille de couleur brune, était renfermé dans un beau reliquaire, et quoique la confrérie ait cessé en 1676, on vit encore, durant plusieurs années, dit l'abbé Lebeuf, des pèlerins venir de loin pour vénérer cette relique.

Jean Simon, évêque de Paris, bénit, l'an 1495, dans l'église de Saint-Séverin, entre autres autels celui de Notre-Dame et de sainte Brigite ou Brigide. Cette église était en effet, dès le siècle précédent, dépositaire de quelques reliques d'une sainte Brigide que l'on qualifiait vierge et martyre, suivant l'exposé qu'on fit alors au pape pour obtenir des indulgences en faveur du bâtiment de l'église. On ajoutait dans ce mémoire que les femmes dans l'enfantement, et autres malades, y avaient une grande dévotion. Mais, comme on ne connaît aucune sainte de ce nom martyre, il faut croire que c'étaient des reliques d'une des compagnes de sainte Ursule, à laquelle on avait donné ce nom. Telle est l'opinion du même auteur à ce sujet. Quoi qu'il en soit, on ne connaît plus ces reliques à Saint-Séverin.

Il y avait à Saint-Séverin une chapelle de Notre-Dame de Lorette, qui était toute nouvelle au milieu du XVI^e^ siècle, et qui fut bénie par un évêque de Mégare en 1549, avec la permission de l'évêque de Paris.

Aujourd'hui, de toutes les anciennes confréries attachées à cette église, il ne reste plus que celle du Saint-Sacrement, qui a des des confrères dans toute la ville. Ceux-ci se réunissent pour une procession qui se fait au salut du premier dimanche de chaque mois et aux fêtes du Saint-Sacrement.

Nous avons déjà parlé des reliques que l'on conservait à Saint-Séverin : la plupart ont disparu pendant la révolution de 1789; mais, par une disposition particulière de la Providence, ce même bouleversement politique et social, qui priva nos pères de tant d'objets de leur vénération, fit participer la ville de Paris à l'avantage de posséder dans ses murs un fragment de la sainte tunique de Notre-Seigneur, que l'on conservait intacte à Argenteuil depuis le IX^e^ siècle, et que des âmes pieuses divisèrent alors en plusieurs parties pour la sauver de la profanation (1). C'est un de ces morceaux qui sera tombé en la possession du curé de Saint-Séverin : il est déposé dans une chapelle voisine de celle de la sainte Vierge, le long de la muraille, dans un reliquaire doré.

Si nous étions obligé de donner notre avis sur le saint patron de la paroisse, nous avouons que nous serions fort embarrassé.

L'abbé Lebeuf, écrivain fort consciencieux, pense que c'est un saint Séverin, solitaire en ce lieu, reconnu pour patron en

(1) *Voy.* notre art. ARGENTEUIL.

1050. Mais on voit aujourd'hui dans l'église une chapelle dédiée à saint Séverin, abbé d'Agaune (aujourd'hui *Saint-Maurice*), dans le Valais, et mort à Château-Landon, comme si c'était ce saint qui fût le patron actuel. Cependant, s'il nous fallait prendre un parti, nous nous rangerions plutôt à l'opinion de l'abbé Lebeuf.

L'église de Saint-Séverin est une de celles auprès desquelles vivaient quelques recluses au moyen âge, dans une cellule qui faisait partie des bâtiments de l'église, et où ces femmes s'enfermaient par dévotion pour le reste de leurs jours. On a conservé la date de la mort d'une certaine dame Flore (*Floria*), morte le 11 avril sous le règne de Charles V.

Eglise de la Sorbonne (11e arrond.). L'église de la Sorbonne fut bâtie par le cardinal de Richelieu, sur l'emplacement d'un ancien collége fondé par Robert de Sorbon, né à Sorbon, petit village de Rethel en Champagne, et chapelain de Saint-Louis.

Quatre siècles plus tard, les bâtiments furent rebâtis à neuf, tels qu'on les voit aujourd'hui.

Le dôme de Saint-Pierre de Rome, terminé vers 1590, avait alors acquis une renommée universelle, et l'admiration que ce monument extraordinaire excitait généralement ne pouvait manquer de stimuler l'émulation des architectes français. Les dômes de l'église des Carmes et de celle des Jésuites n'étaient encore que de timides importations; il s'agissait d'obtenir au moins sous quelque rapport un effet analogue à celui du fameux dôme de Saint-Pierre, dont la pensée, sortie du cerveau de Michel-Ange, avait usé la vie de plusieurs architectes. Charles le Mercier conçut le premier l'idée de construire une église avec un véritable dôme, et l'occasion lui en fut offerte par la fondation de celle de la Sorbonne. Le 15 mai 1635, le cardinal de Richelieu posa lui-même la première pierre de l'église; elle ne fut terminée qu'en 1653, ainsi que le constate l'inscription placée sur le portail, du côté de la cour. La façade principale est composée de deux ordres superposés, l'un de colonnes et l'autre de pilastres, toujours en imitation des portails italiens devenus le type invariable de toutes les façades d'églises de cette époque. Le dôme qui s'élève au centre du plan n'est pas d'une grande dimension, mais sa silhouette extérieure n'est pas d'un mauvais effet. A l'intérieur, les pendentifs peints par Philippe de Champagne représentent quatre Pères de l'Eglise. Dans l'origine, le maître-autel était richement orné; on y remarquait un grand Christ en marbre de Michel Anguier.

Au centre de l'église, disposée en croix grecque, fut élevé, en 1694, le tombeau du cardinal de Richelieu; ce monument, tout en marbre, est l'œuvre de Girardon. Il avait été transporté, pendant la révolution de 1789, au Musée des monuments français; mais il fut rapporté dans la chapelle qu'il occupait autrefois.

Nous ajouterons ici que c'est dans les bâtiments de la Sorbonne que fut établie, en 1470, par les soins des docteurs de Sorbonne, la première imprimerie qui exista en France.

Saint-Sulpice (11e arrond.).

Dès le commencement du XIIIe siècle, cette église existait sous le patronage de Saint-Germain-des-Prés. Son curé était tenu de desservir la chapelle de Saint-Pierre, près de laquelle fut établi par la suite l'hôpital de la Charité.

L'accroissement de la population du faubourg Saint-Germain rendit nécessaire l'extension de cette paroisse; après plusieurs additions insuffisantes, il fut décidé, en 1613, qu'un nouvel édifice serait construit, et plusieurs notables du quartier promirent de venir au secours des marguilliers. Un architecte nommé Gamart fournit les dessins, et en commença l'exécution en 1646. Le duc Gaston d'Orléans posa la première pierre; mais, au bout de quelques années, on s'aperçut que le plan de ce bâtiment, déjà avancé, n'était pas encore d'une étendue suffisante.

Louis Levau donna les dessins d'une église plus vaste, et l'on recommença presque entièrement l'édifice. En 1655, Anne d'Autriche posa solennellement la première pierre. L'architecte Levau étant mort peu de temps après, la continuation des travaux fut confiée à Daniel Guittard.

La chapelle de la Vierge, qui était presque finie, fut conservée, et les travaux furent poussés avec activité jusqu'en 1678, où le défaut d'argent obligea de les suspendre. Les marguilliers s'adressèrent au roi; après dix années de délais, une commission fut nommée pour arrêter un état des biens de cette église, dont les dettes s'élevaient, suivant la déclaration des marguilliers, à 672,924 livres. Comme l'actif qu'ils avouaient ne montait qu'à 143,013 livres, il restait dû 529,911 livres. On découvrit bientôt que ces déclarations étaient fausses, et qu'une partie des deniers destinés à la paroisse *avait été divertie à d'autres usages, comme pour faire les nivelage et jonction des deux mers.* Cette affaire fut assoupie; les travaux furent suspendus, et on ne les reprit que quarante-trois ans plus tard. Un curé de Saint-Sulpice, Languet de Gergy, stimulait le zèle des plus riches bienfaiteurs, en leur accordant l'honneur de poser la première pierre de chaque porte, de chaque chapelle, de chaque pilier.

En 1718, l'architecte Oppenord fut chargé de la continuation de cette église. Pour fournir aux dépenses, le curé Languet obtint une loterie, dont les profits contribuèrent puissamment à l'achèvement de Saint Sulpice, et la nef fut entièrement construite en 1736.

Le portail, fondé en 1733, fut élevé sur les dessins de Servandoni, et presque achevé en 1745. Le 30 juin de cette année, l'église fut consacrée et dédiée sous l'invocation de la sainte Vierge, de saint Pierre et de saint Sulpice.

La beauté de ce portail, son caractère noble et imposant, qui résulte de l'harmonie

qui règne dans toutes ses parties, attestent le goût et le génie de l'architecte. Sa longueur est de 354 pieds. Il se compose de deux ordres, le dorique et l'ionique. Aux deux extrémités et sur la même ligne, sont deux corps de bâtiments carrés, servant de base à deux tours ou campaniles, qui ont 210 pieds d'élévation, c'est-à-dire 6 pieds de plus que les tours de Notre-Dame.

Il paraît que Servandoni échoua dans la composition des tours; le curé et les marguilliers jugèrent qu'il fallait les reconstruire. L'exécution en fut confiée à un architecte médiocre. Celle qui existe à l'angle méridional de la façade est de cet architecte.

En 1777, Chalgrin fut chargé de la reconstruction de ces deux tours, mais celle du nord a seule été rebâtie. Il la composa de deux ordonnances, l'une sur un plan quadrangulaire, et l'autre, plus élevée, sur un plan circulaire quoiqu'elle repose sur un socle carré, de sorte qu'elle est plus en harmonie avec le plan général de la façade.

Entre ces deux tours, Servandoni avait placé un fronton; mais la foudre l'ayant dégradé en 1770, on le remplaça par une balustrade.

A l'aplomb des tours sont deux chapelles : l'une est un baptistaire, et l'autre, le sanctuaire du viatique. Elles sont ornées de statues allégoriques sculptées par Boisot et Mouchi.

La longueur de l'édifice, depuis la première marche de la façade principale jusqu'à l'extrémité de la chapelle de la Vierge, est de 423 pieds; sa hauteur, depuis le pavé jusqu'à la voûte a 99 pieds. Les portes latérales offrent des niches extérieures où sont placées des statues de saints, qui ont 9 pieds et demi de proportion; elles sont dues au ciseau de François Dumont. Le chœur, entièrement construit sur les dessins de Guittard, a 89 pieds de longueur; il est entouré de sept arcades dont les pieds-droits sont ornés de pilastres corinthiens; cette ordonnance est aussi celle de la nef. En 1732, on posa solennellement la première pierre de l'autel principal. La chapelle de la Vierge, située au rond-point de l'église, est d'une exécution remarquable. La coupole, peinte à fresque par Lemoine, représente l'Assomption de la Vierge. Cette peinture, endommagée par l'incendie qui, en 1763, consuma la foire Saint-Germain, fut réparée par Callet. Dans une niche qui fait saillie du côté de la rue Garancière, est un groupe dont la figure principale représente la Vierge tenant l'enfant Jésus. Ce groupe est éclairé d'en haut par un jour dont on voit l'effet sans qu'on puisse reconnaître l'ouverture par laquelle il pénètre. Cette chapelle, achevée en 1777, a été richement décorée par Servandoni. A droite, dans la chapelle de saint Maurice, sont des peintures à fresque exécutées, d'après un procédé nouveau, par MM. Vinchon et de George. Les bénitiers de cette église sont formés de deux coquilles appartenant à un poisson appelé *tuilée*, et dont la république de Venise fit présent à François Ier. La chaire, placée en 1789, est plutôt hardie que belle. La tribune du buffet d'orgues est soutenue par des colonnes d'ordre composite. Ces orgues ont été fabriquées par Cliquot, célèbre facteur de ce temps-là.

La ligne méridienne, établie au milieu de la croisée, est tracée sur le pavé avec les signes du zodiaque, au vrai nord et sud, dans une longueur de 176 pieds. A son extrémité septentrionale cette ligne se prolonge et s'élève verticalement sur un obélisque de 25 pieds de hauteur. La fenêtre méridionale de la croisée est entièrement close, à l'exception d'une ouverture d'un pouce de diamètre, pratiquée sur une plaque de laiton. Par cette ouverture, placée à 75 pieds au-dessus du niveau du pavé, passe un rayon de soleil, qui vient frapper la ligne tracée, en y dessinant un ovale d'environ dix pouces et demi de long. Au solstice d'hiver, cette image se porte sur la ligne verticale de l'obélisque, et se meut avec rapidité, parcourant deux lignes par seconde. Cette ligne méridienne fut établie, en 1743, par Henri de Sully, pour fixer d'une manière certaine l'équinoxe du printemps et le dimanche de Pâques. *Voy.*, au mot Rome, l'art. *Sainte-Marie des Anges*.

Cette église renfermait plusieurs tableaux dignes d'attention, et entre autres monuments sépulcraux, le mausolée du curé Languet, mort en 1750. Ce curé, dans les quêtes qu'il faisait chez ses plus riches paroissiens, s'emparait souvent de vaisselle, de plats, de cafetières d'argent, qu'il fallait bien lui laisser emporter, et de ces offrandes il fit fondre une vierge en argent massif, haute de six pieds. On la renferma dans la sacristie, dans la crainte qu'elle ne tentât la cupidité. Pendant la révolution elle fut convertie en monnaie.

En 1802, l'église de Saint-Sulpice fut érigée en paroisse du XIe arrondissement. Elle a pour succursales les églises de Saint-Germain des Prés et de Saint-Séverin.

Sainte-Suzanne (2e arrond.). C'est une des anciennes chapelles sur l'emplacement desquelles on a bâti Saint-Roch. *Voy.* Saint-Roch.

Saint-Symphorien (12e arr.), rue des Cholets.

La chapelle Saint-Symphorien, qui avait été bâtie au milieu d'un clos de vignes, était très-ancienne. Il en est fait mention dans une charte de Philippe-Auguste, en 1185. Comme elle tombait de vétusté en 1662, elle fut démolie.

Il y avait encore une église dédiée au même saint martyr, et située rue du Haut-Moulin, n° 11 (6e arrond.). Elle avait été fondée au commencement du XIIIe siècle. En 1704, la communauté des peintres sculpteurs et graveurs, connue sous le nom d'Académie de Saint-Luc, en prit possession, la fit réparer et embellir; depuis cette époque, elle prit le nom de chapelle de Saint-Luc, et vulgairement *des Peintres*. Cette société s'y maintint jusqu'en 1776, qu'elle fut réunie à l'Académie royale.

Temple (6e arrond.). L'église de l'ordre religieux et militaire des Templiers était bâtie, suivant la tradition, sur le modèle de

Saint-Jean de Jérusalem. Elle fut détruite avec la tour et une partie des anciens bâtiments en 1811. L'hôtel du grand prieur fut occupé, sous la restauration, par les religieuses Bénédictines de l'*Adoration perpétuelle du Saint-Sacrement*.

Théatins (10e arrond.), sur le quai Voltaire, n° 21.

Ces religieux avaient pris leur nom de Jean-Pierre Caraffa, archevêque de Théate (aujourd'hui *Chieti*), dans le royaume de Naples. Ils vinrent s'établir à Paris en 1648, dans la maison que le cardinal de Mazarin avait achetée à leur intention, et qu'il leur laissa par testament avec la somme de 300,000 livres pour se faire bâtir une église. Ce bâtiment, commencé en 1662, ne fut terminé qu'en 1720. L'ordre fut supprimé en 1790, et l'église, changée d'abord en salle de spectacle, fut démolie en 1820 et remplacée par une maison particulière.

Saint-Thomas d'Aquin (10e arrondissem.). L'histoire de cette église, considérée comme paroisse, ne nous offrirait que bien peu de faits, puisqu'elle ne date que du Concordat proclamé à Paris le 18 avril 1802. Mais en remontant dans le passé, en fouillant dans les annales d'un ordre religieux à jamais célèbre, celui des Frères Prêcheurs, il nous deviendra facile de tracer une monographie aussi instructive qu'intéressante.

L'église appelée aujourd'hui Saint-Thomas d'Aquin appartenait, avant la révolution, à un institut qui avait acquis des droits à la reconnaissance du monde catholique, en se proposant le charitable et noble but d'extirper les hérésies, et de propager le christianisme par le moyen de la prédication.

Cet institut, qui a rendu de si grands services à la chrétienté, fut fondé au commencement du XIIIe siècle. Son fondateur, Dominique de Gusman, noble castillan, que l'Eglise honore comme un grand saint, se distingua par l'exercice constant des plus hautes vertus chrétiennes et par une parole admirablement puissante, surtout lorsqu'il exhortait au repentir et à la conversion des mœurs. « Le fondateur de l'ordre des Frères Prêcheurs, dit un de ses biographes (1), est l'un des hommes, à le considérer même humainement, le plus hardi par le génie, le plus tendre par le cœur qui ait existé. Il posséda dans une fusion parfaite ces deux qualités qui ne sont presque jamais possédées ensemble au même degré. Il exprima l'une par une vie extérieure d'une activité prodigieuse, et l'autre par une vie intérieure dont on peut dire que chaque souffle était un acte d'amour envers Dieu et envers les hommes. Son siècle nous a laissé sur lui des monuments courts et nombreux. »

Ces monuments contemporains n'ont pas empêché nos philosophes modernes de calomnier la mémoire de saint Dominique.

(1) *Vie de Saint Dominique*, par le R. P. frère Henri-Dominique Lacordaire, de l'ordre des Frères Prêcheurs.

Voltaire avance, avec son effronterie habituelle, que cet apôtre jeta les fondements de l'inquisition au XIIIe siècle ; et il ajoute, pour corroborer son invention infernale, que saint Dominique croyait fermement que l'Eglise catholique, apostolique et romaine, ne pouvait se soutenir que par des moines et des bourreaux (1). On sait que cette calomnie a trouvé de nombreux échos dans le siècle dernier aussi bien que dans le nôtre. Mais la douceur et la charité dont saint Dominique donna tant de preuves dans l'accomplissement de sa carrière apostolique, sont la meilleure réponse à ces imputations odieusement controuvées. Tous les écrivains du temps s'accordent à dire que ce saint missionnaire n'employa jamais contre l'hérésie d'autres armes que la prière, la persuasion et l'exemple. Voici d'ailleurs une autre raison qui ne peut manquer de faire ouvrir les yeux aux partisans les plus aveugles de Voltaire et de ses adeptes. Saint Dominique avait quitté la terre pour le ciel en 1221 ; il lui eût été par conséquent impossible d'établir l'inquisition, dont le projet ne fut formé que huit ans plus tard dans le concile de Toulouse, et qui ne fut confiée à l'ordre de Saint-Dominique qu'en 1233.

Quant aux déclamations dont le tribunal de la sainte inquisition s'est vu l'objet, elles ne sont pas mieux fondées. Les ennemis de la religion ont voulu alarmer les esprits en répétant le nom de l'inquisition, et en faisant grand bruit des fameux et souvent fabuleux *auto-da-fé* ordonnés par l'inquisition. Nous ne prétendons pas faire l'apologie des fautes de ce tribunal, qui était faillible comme tout ce qui est soumis à la condition humaine. Mais ce qui est incontestable, c'est que l'inquisition a fait verser beaucoup moins de sang dans toutes les parties du globe réunies, que les guerres de religion n'en ont fait répandre dans le seul royaume de France, et qu'elle met les pays où elle subsiste à l'abri du poison de l'incrédulité qui infecte le reste de l'Europe (2). Au reste, tous les détracteurs passés, présents et futurs de l'inquisition, sont victorieusement réfutés dans un écrit de l'illustre de Maistre (3). Ce puissant adversaire, homme de génie et de foi, a dissipé toute cette fantasmagorie de supplices et de tortures qu'on attribuait à ce tribunal, et en même temps il a prouvé jusqu'à l'évidence que l'inquisition était en soi une institution salutaire qui a rendu les services les plus importants à l'Espagne, et qui a été radicalement et honteusement calomniée par le fanatisme sectaire et philosophique.

Revenons à l'institut de Saint-Dominique. L'ordre des Frères Prêcheurs a compté parmi ses enfants plusieurs hommes du plus grand mérite, entre autres Albert le Grand, et plus

(1) *Diction. philosoph.*, article *Aranda*.
(2) *Hist. des Ordres religieux*, par M. Henrion, t. Ier, p. 383.
(3) *Lettre d'un gentilhomme russe sur l'inquisition espagnole*.

notamment encore le grand saint Thomas d'Aquin, l'une des plus étonnantes lumières de son siècle, qui, de son vivant, avait été proclamé *la fleur et l'ornement du monde chrétien*, et qui a mérité d'être surnommé le *docteur angélique* et *l'ange de l'école*. « Dans mon opinion, disait Erasme, il n'existe point de théologien qui puisse entrer en comparaison avec Thomas d'Aquin, soit pour le soin qu'il met à ses ouvrages, soit pour la rectitude d'esprit, soit enfin pour la solidité de sa doctrine.

Les enfants de saint Dominique portèrent d'abord le nom unique de *Frères Prêcheurs;* celui de *Dominicains* leur vint de celui de leur saint fondateur. Le premier couvent que les Dominicains eurent à Paris fut bâti dans la rue Saint-Jacques, sur l'emplacement d'un hôpital dit des pèlerins Saint-Jacques; c'est de là que les Frères Prêcheurs ou Dominicains furent communément appelés en France *Jacobins*, dénomination qui acquit une triste célébrité pendant nos saturnales révolutionnaires.

On a pu voir, dans notre notice sur la paroisse de Saint-Roch, des détails sur le couvent des Jacobins de la rue Saint-Honoré, et sur la réforme introduite dans l'ordre des Frères Prêcheurs par le P. Sébastien Michaëlis, réforme qui avait pour objet de rétablir dans toute sa pureté la règle de saint Dominique, et de bannir des maisons de l'institut le relâchement et tous les abus qui s'y étaient glissés avec le temps. Nous ne répéterons point ce que nous avons déjà dit sur ce sujet. Il était néanmoins opportun de rappeler ici cette particularité à nos lecteurs.

Le P. Nicolas Rodolfi, général de l'ordre des Dominicains, dans le but d'assurer le succès de la réforme entreprise par le P. Sébastien Michaëlis, conçut le dessein d'établir en France un noviciat général pour les religieux qui voudraient embrasser cette réforme. Un bref du pape Urbain VIII, donné en 1629, et des lettres patentes du roi Louis XIII l'autorisèrent à former ce nouvel établissement. Il eut en même temps, dans le cardinal de Richelieu, un protecteur puissant, qui, par ses libéralités, mérite d'être considéré comme le fondateur du nouveau monastère.

Cette maison, située rue Saint-Dominique, n'était alors qu'un bâtiment très-simple, accompagné d'un jardin et d'un clos contenant sept arpents et demi. Dès 1631, on y envoya quatre religieux tirés du couvent des Jacobins de la rue Saint-Honoré; leur premier soin fut de faire construire une petite chapelle qui fut achevée et bénite en 1632. Mais bientôt les localités ne suffirent plus pour recevoir le nombre toujours croissant des sujets qui se présentaient pour subir les épreuves et obtenir leur admission dans l'ordre. On songea donc à construire un bâtiment plus régulier et surtout plus convenable pour un monastère

L'église fut le premier objet de la sollicitude des religieux; la chapelle était trop petite; il était indispensable de la remplacer

par un édifice religieux d'une plus grande structure. La première pierre de ce monument fut posée en 1682, par Hyacinthe Serroni, archevêque d'Albi, et par Anne de Montbazon, duchesse de Luynes. Cette église fut bâtie sur les dessins de Pierre Bullet, habile et savant architecte, élève du célèbre François Blondel. Achevée en 1683, elle fut placée sous l'auguste vocable de saint Dominique, fondateur de l'ordre des Frères Prêcheurs. Ce fut là le premier nom de cette église, quoique les historiens n'en parlent pas; et ce n'est pas sans intention, comme on le verra plus loin, que nous le faisons remarquer.

Les religieux avaient partagé le terrain qui appartenait à leur couvent : le cloître et le jardin du monastère en occupaient une partie; l'autre était couverte de maisons qui étaient louées à des particuliers.

Le portail de l'église fut rebâti, quelques années avant la révolution, par le frère Claude, religieux de cette maison. Il se compose de deux portiques superposés : celui du rez-de-chaussée est de l'ordre dorique; l'autre, qui appartient à l'ordre ionique, est couronné d'un fronton angulaire. Ces deux ordres sont élevés l'un sur l'autre, dans la forme pyramidale adoptée pour plusieurs autres églises de Paris construites à la même époque. Quoiqu'ils soient d'une proportion et d'une maigreur qui ne leur permettent point de supporter un examen minutieux, l'ensemble de ces deux ordres a cependant une certaine apparence. Situé sur une petite place en harmonie avec ses dimensions, ce portail est d'un assez bel effet, vu de la rue Saint-Dominique.

Quant au bâtiment, il est d'une médiocre grandeur, très-convenable cependant pour l'église d'un monastère. L'intérieur est orné d'une colonnade corinthienne; il offre tous les caractères de l'architecture employée à cette époque dans les édifices sacrés. On n'y voit rien de remarquable sous le rapport architectural.

En revanche, la sculpture et la peinture n'avaient pas manqué à la décoration intérieure de cette église. Le maître-autel, construit à la romaine, était orné de huit colonnes de marbre, au milieu desquelles se montrait une gloire en bronze doré, accompagnée de chérubins. On y remarquait aussi la *Résurrection de Jésus-Christ*, sculptée par Martin, sur les dessins du célèbre Lebrun.

Le plafond du chœur fut orné d'une *Transfiguration de Notre-Seigneur* peinte par Lemoine, qui avait un pinceau doux et gracieux, et savait donner beaucoup d'agrément et d'expression à ses figures, en même temps que de la force et de l'activité à ses teintes. Dans la chapelle du Rosaire, à gauche du maître-autel, un artiste dont on ignore le nom avait représenté *la sainte Vierge donnant un rosaire à saint Dominique*. Il y avait aussi, sur l'autel de la chapelle Saint-Hyacinthe, un tableau sans nom d'auteur, offrant l'image du saint traversant un grand

fleuve pour dérober les choses saintes aux Tartares qui pillaient la ville de Kiow.

Toutes les autres peintures qui décoraient l'église, et elles étaient nombreuses, avaient pour auteur le frère Jean-André, de l'ordre des Dominicains, aussi habile peintre que bon religieux. A l'imitation d'un autre célèbre artiste du même ordre, frère Angélique de Fiesole, dont le pinceau pieux, naïf et poétique, sut atteindre fréquemment l'idéal de l'art chrétien (1), le frère André consacra son talent fécond et très-souvent heureux à la décoration des églises de plusieurs couvents de son ordre, et particulièrement de la maison des Jacobins réformés, à laquelle il appartenait. Les compositions de ce peintre avaient un caractère de simplicité; elles se faisaient remarquer par une sage ordonnance, par un dessein correct, mais un peu maniéré, dans le goût des artistes de son temps. On admirait surtout son coloris, brillant et vigoureux, qui rappelle celui du célèbre Jouvenet. Frère André, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, peignit encore une *sainte Geneviève*, destinée à l'ornement de la dernière chapelle de son couvent. Il mourut en 1753.

Parmi les peintures qu'il avait faites pour la maison des Jacobins réformés, on citait particulièrement neuf tableaux dont les sujets étaient tirés de la vie de Jésus-Christ, et qui se voyaient dans les panneaux du chœur, lesquels étaient d'une boiserie exécutée avec soin et très-estimée. Puis c'étaient, au milieu du rond-point de l'église, une *Résurrection ;* dans l'attique, à l'entrée du chœur, *saint Thomas d'Aquin en extase ;* en regard, *le pape Pie V à genoux devant un crucifix*, adressant des vœux au ciel pour le succès de la bataille de Lépante; dans la chapelle en face de celle du Rosaire, trois tableaux représentant *la Visitation, la Présentation au temple, la sainte Vierge* donnant à un religieux de l'ordre le portrait de saint Dominique; dans la chapelle de Saint-Barthélemy, le *Martyre de ce saint ;* dans la sacristie, les *Pèlerins d'Emmaüs*, la *Naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, *saint Louis recevant les saintes reliques*, etc. Il y avait encore bien d'autres toiles de ce peintre dans diverses parties de la maison. On voyait dans le réfectoire le *Repas chez Simon le lépreux*, et des portraits en médaillons représentant plusieurs religieux de l'ordre, martyrisés à la Chine. Cinq tableaux du frère André ornaient une salle du premier étage, où se faisaient les offices nocturnes. Enfin une autre salle offrait réunis tous les dessins et esquisses des tableaux de ce pieux artiste.

Le plus habile peintre de portraits du siècle dernier, Rigaud, qu'on surnommait le Van-Dyck français, avait exécuté huit portraits qui étaient placés dans la salle des récréations. Ils représentaient des princes et grands seigneurs de la cour de France : le duc de Bourgogne, le duc de Vendôme, le comte de Toulouse, le duc de Bouillon, le maréchal de Villars, le comte d'Evreux, etc. Le parloir des étrangers offrait les portraits en pied de plusieurs papes sortis de l'ordre de Saint-Dominique, ceux de plusieurs généraux de l'ordre, celui du cardinal de Richelieu, etc.

De nobles et opulentes familles, d'illustres prélats, des militaires distingués, de hautes et puissantes dames qui avaient brillé à la cour, avaient leurs sépultures dans l'église des Jacobins réformés, et leurs mausolées, plus ou moins fastueux, étaient pour les grands de la terre une leçon permanente d'humilité chrétienne, leçon trop souvent oubliée au milieu des illusions du monde ! C'était là que reposaient les restes de Philippe de Montault, duc de Noailles, maréchal de France, mort en 1684, et de Susanne de Parabère, sa femme, morte en 1700; de Charles de Lorraine, duc d'Elbeuf, mort en 1692; de Maximilien de Bellefourrière, marquis de Soyecourt; d'Hyacinthe Serroni, archevêque d'Albi, le même qui avait posé la première pierre de cette église; de Ferdinand, comte de Relingue, lieutenant-général des armées du roi, etc., etc. Avaient été aussi inhumés dans l'église des Jacobins réformés plusieurs bienfaiteurs de cette maison religieuse : le maître des requêtes Barthélemy Mascarini, mort en 1668; Louis Legay, mort en 1732, et l'abbé Arthur Poussin, docteur en théologie, décédé en 1735.

La bibliothèque du couvent, composée de plus de 24,000 volumes, était ornée de deux globes de Coronelli, savant cosmographe vénitien, qui fut général de l'ordre des Minimes.

La maison des Jacobins réformés a possédé plusieurs hommes d'un mérite éminent, entre autres le P. Vincent Baron, docteur conventuel de l'université de Toulouse, regardé comme l'un des premiers théologiens du XVII^e^ siècle; le frère Jean André, dont nous avons énuméré les principaux titres comme peintre; et le frère François Romain, ingénieur et architecte d'une grande renommée, qui construisit, par ordre des Etats de Hollande, une partie du pont de Maëstricht, acheva le pont Royal de Paris, commencé par Gabriel, et devint inspecteur des ponts et chaussées et architecte des bâtiments dépendants du domaine du roi. Frère Romain était aussi bon religieux que grand architecte, et ses travaux d'architecture ne l'empêchaient jamais de se conformer aux prescriptions de la règle de son ordre.

Là se borne, tout naturellement, l'historique sommaire des détails les plus intéressants qui se groupent, pour ainsi dire, autour de la maison des Jacobins réformés. Maintenant nous allons entrer dans un nouvel ordre de choses.

On ne sait que trop ce que devinrent les couvents lors du cataclysme politique qui, renversant en France l'autel et le trône, ébranla si violemment les fondements de la

(1) Voy. les *Monuments de l'histoire de sainte Elisabeth de Hongrie*, recueillis par le comte de Montalembert, pair de France.

société. La maison des Jacobins ne fut pas plus épargnée que tant d'autres institutions salutaires qui périrent dans ce grand naufrage. Depuis un demi-siècle, le philosophisme avait accumulé tant d'accusations monstrueuses et mensongères contre les monastères d'hommes et de femmes; il avait débité tant de jérémiades sentimentales sur le malheur imaginaire des prétendues victimes cloîtrées, que les masses ignorantes et passionnées étaient toutes prêtes à applaudir à ceux qui feraient fermer, pour toujours, ces demeures de l'oisiveté contemplative, comme les appelaient les ennemis de la religion. Aussi les ordres religieux furent-ils les premiers en butte à la violence et à la spoliation.

Les Jacobins réformés, dispersés au nom d'une loi d'iniquité, furent forcés d'abandonner aux agents de la nation leurs propriétés, leur cloître, leur église, qui furent bientôt en proie au pillage et à la dévastation. Mais hâtons-nous de franchir cette époque marquée par tant d'énormités impies, cette époque néfaste ou la Convention nationale prenait un arrêté ayant pour but de substituer un *culte raisonnable* au culte catholique. Passons sur cette ridicule fête de l'Être-Suprême, célébrée avec tant de solennité par Robespierre. Une autre folie, non moins absurde, eut aussi la prétention de s'ériger en religion nouvelle, sous le régime du directoire. On avait affublé ce nouveau culte du nom de *Théophilanthropie*, et ses partisans se nommaient Théophilanthropes.

Ces nouveaux sectaires firent bientôt de si nombreux prosélytes, qu'ils n'eurent pas de peine à obtenir du gouvernement d'alors l'autorisation de tenir leurs assemblées dans plusieurs églises aux heures où le culte n'était point célébré.

L'ancienne église des Jacobins réformés devint alors un des temples de la théophilanthropie. Le projet des nouveaux sectaires avait été de faire succéder aux majestueuses cérémonies du culte catholique des réunions assez semblables à celles des protestants, mais plus simples encore, et dégagées de toute représentation. Leurs réunions avaient pour objet des exhortations morales, des lectures philosophiques, des chants religieux. Les adeptes rejetaient tout ce qu'ils appelaient pratiques superstitieuses et toute image matérielle de la Divinité, et prétendaient qu'il ne fallait aux hommes que des réunions pour s'instruire en commun de la morale et de la grandeur de la création. Ils avaient la plus grande confiance, disaient-ils, dans leur nouvelle religion, et la regardaient comme capable d'arracher aux églises catholiques beaucoup de ces âmes tendres qui ont besoin d'épancher en commun leurs sentiments religieux. Voici quel était l'étrange cérémonial usité dans leurs réunions. Sur l'autel, une corbeille de fleurs et de fruits, signe symbolique de la création, était tout ce qui s'offrait à la contemplation des assistants. Un orateur, revêtu d'un costume approprié à la circonstance, prêchait tolérance et respect pour tous les cultes, et attachement inviolable à celui de la vertu. On chantait ensuite des hymnes à l'Être des êtres. Ces sortes de représentations, auxquelles on s'efforçait d'imprimer un caractère religieux, ressemblaient assez à celles qu'ont données de notre temps les fameux disciples de Saint-Simon; elles eurent aussi le même sort.

Le bon sens public commençait à faire justice des théophilanthropes et de leur doctrine, lorsque Bonaparte, alors premier consul, fit fermer à ces sectaires l'entrée de tous les édifices nationaux. De ce moment, la théophilanthropie, combattue par le pouvoir et par le ridicule, tomba pour ne plus se relever.

Cet événement eut lieu le 4 octobre 1800, et ce fut peu de temps après que l'ancienne église des Jacobins réformés fut érigée en église paroissiale par suite du concordat conclu entre le souverain pontife Pie VII et le gouvernement français. Ce fut alors aussi qu'elle reçut le vocable de Saint-Thomas d'Aquin. On rapporte à ce sujet une anecdote qui mérite d'être connue. Une discussion s'était élevée, dans le sein de la commission chargée de fixer la circonscription de chaque paroisse, sur le nom définitif à donner à la nouvelle église paroissiale : quelques membres demandaient qu'on lui rendît son nom primitif, celui de Saint-Dominique; les autres, plus nombreux, repoussaient ce dernier nom, comme susceptible de réveiller dans les esprits le souvenir de l'inquisition, et proposaient celui de saint Thomas d'Aquin. — Qu'à cela ne tienne, interrompit M. Ramond de Lalande, membre de la commission, et curé de la nouvelle paroisse : au défaut du nom du fondateur, nous acceptons bien volontiers celui de saint Thomas d'Aquin; ce dernier nom n'est-il pas celui du plus illustre enfant de l'ordre de Saint-Dominique?

Depuis ce moment l'église porte le nom de Saint-Thomas d'Aquin, mais elle conserve à son premier patron un culte de reconnaissance. La paroisse célèbre deux fêtes patronales, celle de saint Dominique et celle de saint Thomas d'Aquin.

Il s'en faut de beaucoup que l'église Saint-Thomas d'Aquin ait recouvré toutes les richesses, tous les ornements dont la révolution l'avait dépouillée. De toutes les peintures du frère André dont nous avons donné le détail, elle ne possède actuellement que deux portraits, celui de saint Dominique, qui est placé sur un autel dans la sacristie, et celui de saint Thomas d'Aquin, qu'on voit dans l'église, à droite, auprès de la chapelle de saint Vincent de Paul. La chapelle du Rosaire possède une fort belle statue de la Vierge; ce morceau de statuaire est en pierre; on regrette qu'un zèle de mauvais goût ait cru la rajeunir et l'embellir en la couvrant de la tête aux pieds d'une couche de couleur blanche; cette opération nous semble avoir altéré la pureté des lignes et la délicatesse des contours.

Sur l'autel de la chapelle située en face de celle du Rosaire, on voit une autre statue,

qui n'est pas sans mérite; elle représente saint Vincent de Paul portant un petit enfant dans son bras gauche et en relevant un autre de la main droite. Cette statue, dont on ne connaît pas l'auteur, dut subir une singulière destinée durant la révolution: elle figurait dans les cérémonies du culte bizarre que s'étaient fait les républicains, alors qu'ils avaient divinisé la raison, alors qu'ils avaient cru pouvoir compter saint Vincent de Paul parmi leurs fameux héros, et placer ce digne serviteur de Dieu au nombre de leurs philosophes.

L'église de Saint-Thomas d'Aquin a été décorée de quelques nouveaux tableaux pendant la Restauration. On cite surtout une *descente de croix*, par M. Guillemot, et un *saint Thomas d'Aquin* apaisant une tempête par ses prières, par M. Scheffer. Ces deux morceaux remarquables ont été donnés à la paroisse par la ville de Paris. Dans ces derniers temps, M. Blondel, membre de l'Institut, a exécuté une belle fresque dans la chapelle située derrière le maître-autel: cette fresque est divisée en deux parties dont l'une représente l'arche d'alliance portée par des lévites, et l'autre le grand-prêtre Aaron bénissant le peuple de Dieu.

Les constructions qui composaient le cloître des Jacobins réformés sont occupées aujourd'hui par le musée d'artillerie. C'est là une de ces nombreuses et inconvenantes transformations que déplorent les hommes de goût aussi bien que les amis de la religion. Il n'y a que de grands bouleversements politiques qui puissent enfanter ces monstrueuses anomalies. Ainsi ces lieux, jadis consacrés à la méditation, à l'étude ou à la prière, sont envahis maintenant par des armes de toutes espèces, instruments terribles que la guerre emploie pour donner la mort.

Ce musée d'artillerie, à part le local qu'on lui a choisi, offre un spectacle aussi instructif que curieux. Les diverses collections dont il se compose sont distribuées dans cinq grandes galeries. La plus vaste de ces pièces, qu'on nomme la *galerie des armures*, contient les anciennes armes défensives, telles que cottes de maille, armures de pied en cap, cuirasses, casques, boucliers.

Les collections d'armes offensives, les modèles de tous les systèmes d'artillerie, une grande quantité d'autres modèles d'armes de toute espèce, de machines et d'instruments servant à l'artillerie, occupent les quatre autres galeries. Quelques trophées sont composés à la fois d'armes offensives et défensives.

La galerie des armures est partagée, d'après l'ordonnance de sa colonnade, en trois parties ou travées, séparées l'une de l'autre par des colonnes accolées, surmontées d'arcades. Sur les côtés de cette galerie, et à commencer par la travée du fond, les armures complètes sont rangées dans l'ordre chronologique, établi d'après l'année de la mort du personnage dont cette armure porte le nom. La travée du milieu appartient tout entière au XVI^e^ siècle. On voit, à l'une de ses extrémités, l'armure de Louis XII, et à l'autre, le casque et les brassards de Henri IV. Les armures les plus anciennes sont rangées dans la travée du fond. La troisième travée, près de la porte d'entrée principale, est occupée par les armures les plus modernes, depuis Henri IV jusqu'à Louis XIV, époque où l'on abandonna entièrement les armures de pied en cap.

Des râteliers, garnis d'armes portatives, anciennes et modernes, sont établis en face des croisées, dans chacune des quatre autres galeries. On voit là depuis la plus ancienne des armes portatives à feu, l'arquebuse à mèche, jusqu'au fusil à percussion qui a été inventé de notre temps. On trouve en face des râteliers d'armes une suite de tables destinées à recevoir: 1° des modèles de bouches à feu, des affûts et des voitures qui ont servi dans l'artillerie, depuis les premiers temps de son introduction à la guerre jusqu'à nos jours; 2° les projets relatifs à l'arme de l'artillerie, qui ont été proposés dans le même espace de temps et qui n'ont pas été adoptés; 3° les modèles des machines et des instruments employés dans le service de l'artillerie; 4° les modèles des machines, des instruments et des outils servant aux constructions des armes de guerre et aux différentes matières qui participent à ces constructions. Sur le parquet, sous les tables et sur les murs, entre les croisées, sont placés encore une foule d'autres objets qui n'ont pu trouver place sur les tables qui garnissent les quatre galeries (1).

Voilà ce qu'est devenu l'ancien couvent des Jacobins réformés de la rue Saint-Dominique. Sans doute, cette nouvelle destination est moins choquante que celle que l'esprit du siècle a donnée à d'autres maisons religieuses, qui sont aujourd'hui ou des magasins, ou des casernes, ou des écuries. On ne peut nier que le musée d'artillerie ne soit une des curiosités de la capitale; c'est ce qui nous a déterminé à donner sur cet établissement quelques détails qui, bien que d'un genre qui tranche avec les sujets habituels de nos descriptions, n'en devaient pas moins trouver place dans notre cadre.

Il nous reste maintenant à parler de plusieurs autres établissements religieux qui se trouvaient dans le voisinage du couvent des Jacobins réformés, et qui, s'ils existaient encore, seraient aujourd'hui compris dans la paroisse de St-Thomas-d'Aquin. Quelques-unes de ces saintes maisons sont tombées sous le marteau révolutionnaire; celles qui sont encore debout ont subi d'étranges métamorphoses. Le vulgaire ne se doute même pas du service qu'elles rendaient à la société, il ne sait pas un mot de leur histoire; mais les esprits religieux leur conservent un reconnaissant et douloureux souvenir.

De ce nombre était le monastère royal de l'Immaculée Conception, situé dans la rue du Bac. Les religieuses qui l'habitaient sui-

(1) *Guide pittoresque du voyageur en France. — Paris et ses environs*, t. VI.

vaient la règle de sainte Claire ; elles portaient le nom de Récollettes, sous lequel elles avaient été introduites en France. Leur ordre avait été fondé à Tolède, en 1484, par Béatrix de Silva, et mis en 1501 sous la direction des Frères Mineurs par le pape Alexandre VI. Ce fut en 1637 que les Récollettes vinrent prendre possession d'une maison qu'elles avaient achetée, rue du Bac (1). La vie exemplaire de ces religieuses avait engagé la reine Marie-Thérèse d'Autriche à les choisir pour mettre à exécution le dessein qu'elle avait formé d'établir un couvent de l'ordre de la Conception de Notre-Dame. « Ces religieuses y ayant donné leur consentement avec joie, dit M. de Saint-Victor, cette princesse obtint pour elles, en 1663, une bulle d'Alexandre VII, qui leur permettait *de prendre l'habit, l'institut, la règle et la dénomination de religieuses de l'Immaculée Conception de la bienheureuse Vierge Marie, en demeurant toujours sous la direction des Récollets de la province Saint-Denis.* Les lettres patentes qui confirmèrent cette bulle, en 1664, déclarèrent ce monastère de fondation royale ; et les libéralités de Louis XIV procurèrent les moyens d'en rebâtir l'église. En 1693, la première pierre en fut posée par M. de Ligny et mesdemoiselles de Furstemberg, ses petites-filles. Elle fut achevée et bénite à la fin de l'année suivante. » On y voyait, sur le maître-autel de cette église, un beau tableau représentant l'Immaculée Conception, par La Fosse, célèbre peintre de l'école de Lebrun, à qui l'on doit les plus belles compositions qui ornent le dôme de l'Hôtel national des Invalides. Aujourd'hui l'église du monastère de l'Immaculée Conception n'existe plus, et les bâtiments habités par des particuliers composent la maison située dans la rue du Bac, n° 75.

Dans la même rue, il y avait aussi le couvent des Filles Sainte-Marie, ou de la Visitation, qui a subi le même sort. Ce monastère avait eu pour fondatrice une dame Geneviève Derval-Pourtel, qui consacra à cette bonne œuvre un don que lui avait fait par testament M. d'Eufréville-Cizei son mari, pour la fondation et dotation d'un monastère de tel ordre qu'il lui conviendrait de choisir.

Les religieuses qui devaient former la nouvelle maison de l'ordre de la Visitation s'établirent d'abord, en 1660, rue Montorgueil ; mais, ne s'y trouvant pas logées convenablement, elles achetèrent, rue du Bac, une maison dont elles vinrent prendre possession en 1673. On y construisit aussitôt des bâtiments réguliers et une chapelle dont la première pierre fut posée par une pauvre femme, sans autre cérémonie. Dans le siècle dernier, cette chapelle fut reconstruite sur les dessins et sous la direction de l'architecte Hélu. Cette fois ce fut la reine Marie-Leczinska, femme de Louis XV, qui en posa la première pierre en 1775. On admirait sur le maître-autel de cette chapelle un tableau de *la Visitation* par Philippe de Champagne ; il

(1) Jaillot, *Quartier Saint-Germain.*

y avait dans les petites chapelles des statues de saints et de saintes, par Bridan.

Un couvent des filles de Saint-Thomas d'Aquin existait dans la rue Saint-Dominique, n° 86. Depuis 1815, il a été occupé par les dames de la Croix.

Les Chanoinesses du Saint-Sépulcre, vulgairement appelées les religieuses de Belle-Chasse, parce que leur monastère était situé dans la rue de ce nom, s'étaient établies, vers 1632, à Paris. Malgré la protection de plusieurs personnes considérables, leur établissement éprouva d'abord quelques difficultés, parce que l'on ne voulait plus agréer à Paris de nouvelles institutions religieuses, à moins qu'elles ne fussent suffisamment dotées. Enfin, en 1635, la mère Renée de Livenne de Verville fit l'acquisition d'une maison située au lieu dit Belle-Chasse ; et l'année suivante, la duchesse de Croï gratifia ce couvent de 2,000 livres de rente. Avec ce secours, on put achever la construction du monastère, et les religieuses en prirent possession le 20 octobre 1635. Cet établissement fut confirmé par lettres patentes données en 1637. Depuis, ces religieuses avaient agrandi leurs jardins et leurs bâtiments, et fait reconstruire leur chapelle, qui fut bénite en 1673. L'ordre des Chanoinesses du Saint-Sépulcre avait été institué en Palestine ; il suivait la règle de Saint-Augustin. Les bâtiments de cette communauté ont été presque entièrement détruits ou changés en habitations particulières. Sur leur terrain s'étend une grande place sur laquelle on a construit une église. Voy. *Sainte-Clotilde.*

Nous ne citerons absolument que pour mémoire les Petites-Cordelières, connues aussi sous le nom de religieuses de Sainte-Claire de la Nativité. En 1689, elles avaient obtenu de Louis XIV l'autorisation de transférer leur communauté à l'hôtel de Beauvais, rue de Grenelle, dont elles avaient fait l'acquisition. Elles y demeurèrent jusqu'en 1749, que ce monastère fut supprimé.

Les bureaux du ministère de la guerre occupent présentement les bâtiments du monastère des filles de Saint-Joseph ou de la Providence, situé dans la rue Saint-Dominique. Cette communauté y avait été établie en 1640, et Jean-François de Gondi, archevêque de Paris, donna aux filles de Saint-Joseph des statuts qu'elles observèrent avec la plus grande exactitude. Le but charitable de cette institution était d'instruire des orphelins et de leur apprendre toutes les petites industries convenables à leur sexe et à leur condition sociale.

En 1663, la reine Marie-Thérèse d'Autriche ayant voulu, en l'honneur de sa patronne et en action de grâces de la naissance du Dauphin, fonder un nouveau couvent de Carmélites, obtint du roi des lettres patentes à cet effet. La reine fondatrice et la reine Anne d'Autriche posèrent la première pierre de l'église de cette maison, dans la rue du Bouloi (1664) ; mais le peu d'étendue et l'incommodité du lieu que les Carmélites habitaient leur firent désirer d'être transportées

ailleurs. En 1689, suivant Piganiol de la Force, elles obtinrent la permission de passer dans la rue de Grenelle-Saint-Germain, où elles avaient acheté un vaste terrain. Leur couvent est depuis longtemps une caserne de cavalerie.

Les religieuses de l'abbaye de Notre-Dame de Pentemont reconnaissaient pour fondatrices deux pieuses personnes, Catherine Florin et Jeanne-Marie Chésar de Martel, qui s'associèrent à Lyon, en 1625, pour former un nouvel institut, ayant pour objet l'instruction des jeunes filles. Cette communauté vint s'établir à Beauvais, et l'on croit que c'est de la situation de leur monastère, bâti sur le penchant de la montagne de Saint-Symphorien, que le nom de Pentemont leur a été donné. Quoi qu'il en soit, elles obtinrent, en 1672, l'autorisation de transférer leur communauté à Paris, où elles avaient acheté à titre d'échange le couvent qu'elles occupèrent dans la rue de Grenelle-Saint-Germain. Ce fut le dauphin, père de Louis XVI, qui posa la première pierre de leur église, en 1755. Cet édifice fut bâti sur les dessins et sous la conduite de Contant, architecte du roi. C'est une assez jolie coupole, supportée par quatre pendentifs. Le portail sur la rue est orné de deux colonnes ioniques, que surmonte un fronton circulaire qui écrase par sa lourdeur ses délicats supports. Les bâtiments de l'abbaye de Pentemont ont été changés en une caserne, et l'église est devenue un dépôt d'effets militaires, puis un temple protestant.

Terminons cette triste revue par le couvent des Théatins, établi autrefois sur le quai Malaquais. Ces religieux furent introduits en France, en 1642, par le cardinal Mazarin, qui leur acheta la maison qu'ils occupaient, et leur laissa une somme de 30,000 livres pour bâtir une église à la place de leur chapelle, qui était beaucoup trop petite. Cette église, commencée en 1662, ne fut achevée et bénite qu'en 1720. Le portail fut érigé en 1747, par les libéralités du Dauphin, père de Louis XVI. Cette construction de l'architecte Desmaisons, toute médiocre qu'elle est, avait cependant quelque chose de distingué, si on la compare aux produits du goût bizarre de cette époque. Les Théatins avaient une bibliothèque de douze mille volumes. Les bâtiments de leur couvent sont occupés par des particuliers ; l'église a subi plus d'une profanation : changée d'abord en salle de spectacle, elle est ensuite devenue une salle de bal. On dirait que Voltaire, mort dans un hôtel de ce quai, exerça sur ce monastère sa maligne influence.

La paroisse de Saint-Thomas d'Aquin, depuis son établissement, a eu l'heureux privilége de conserver longtemps ses curés. Dans l'espace de quarante ans, elle n'en compte que quatre, sans comprendre le titulaire actuel, dont trois ont été successivement élevés à l'épiscopat (1).

(1) Extrait des *Eglises de Paris*.

Saint-Thomas du Louvre (1er arrond.), petite église située dans la rue de ce nom, près de la place du Carrousel. Voy. *Saint-Louis du Louvre et Saint-Nicolas du Louvre.*

Saint-Thomas de Villeneuve, pèlerinage à Notre-Dame des Grès.

« On y honorait une statue de la Vierge dite de Bonne-Délivrance. Marie avait rempli ce titre à l'égard d'un saint qui, depuis, lui a procuré tant de gloire par l'institution d'un ordre rempli de son esprit et qui ne cesse de bien mériter de l'Eglise, d'un saint dont le nom rappelle un des plus beaux modèles de douceur évangélique, de saint François de Sales. Tandis que, jeune encore, il suivait avec distinction le cours de ses études au collége des Jésuites, le sanctuaire de Saint-Etienne des Grès était cher à son cœur. C'est là qu'aux pieds de Marie il avait fait vœu de chasteté perpétuelle; c'est là qu'il vivifiait et nourrissait sa dévotion par des communions fréquentes et des visites assidues.

« Nous ne raconterons pas en détail la faveur si précieuse qu'il y reçut de Marie. On sait assez que ce jeune saint, assailli par une tentation de désespoir, se trouva plongé dans une affreuse tristesse. Mais la Providence vint enfin à son secours, et elle daigna réserver à Marie la gloire de sa guérison. Il se sentit inspiré de retourner à Saint-Etienne des Grès. Là, tremblant en la présence de son Dieu, il s'adresse à la Mère de miséricorde, et, prosterné à ses pieds, il récite la prière *Memorare*. Il se sent à l'instant délivré du poids qui l'accablait. Le calme le plus parfait et le plus constant succéda bientôt à la tempête. Ses forces épuisées se ranimèrent, comme des fleurs brûlées par une longue sécheresse relèvent leur front après une douce pluie, et son visage reprit les charmes dont l'avaient orné, dès ses plus jeunes ans, l'innocence et la crainte du Seigneur. Une telle faveur ne put rester secrète. François la publia lui-même. Il s'en servait efficacement pour inspirer aux âmes abattues par le découragement cette confiance qui obtient tout de la Mère de miséricorde (1).

« Déjà l'on avait érigé, dès l'année 1533, à Saint-Etienne des Grès, une confrérie en l'honneur de Notre-Dame de Bonne-Délivrance. Les papes Grégoire XIII et Clément VIII l'avaient enrichie d'indulgences (2). Mme de Saint-Maurice, née Carignan, était directrice de cette pieuse association, à l'époque qui allait être marquée par tant de crimes et tant de malheurs. Au mois de mai de l'année 1791, Saint-Etienne fut, comme tant d'autres saints lieux, en proie à la dévastation. Ses dépouilles furent exposées à une vente publique. La tendre dévotion de Mme de Saint-Maurice lui suggéra la pensée de sauver du naufrage cette statue de Marie,

(1) Le fait est rapporté par différents auteurs de la *Vie de saint François de Sales*, par Maupas, par Marsollier, etc. V. l'*Esprit du saint*, 4e p., chap. dernier.

(2) Pour l'historique de cette église, on peut voir le *Tableau de Paris* de M. de Saint-Victor, tom. III, p. 327.

objet de la vénération de plusieurs siècles et célèbre par la faveur que le jeune saint avait obtenue à ses pieds. Elle réussit à la faire acheter par une personne inconnue, et elle la reçut dans sa maison de Notre-Dame des Champs comme un gage de salut dans des temps si orageux. Elle ne cessait de porter à ses pieds des vœux ardents pour la France. De fervents catholiques s'unissaient à elle pour invoquer Marie. Ils étaient soutenus et dirigés par M. Bailly, mort depuis évêque de Poitiers, après un épiscopat beaucoup trop court au gré du peuple confié à ses soins.

« Cette dame fut cependant atteinte par la fureur de la persécution et jetée en prison. Elle y contracta des liaisons intimes avec plusieurs dames de Saint-Thomas de Villeneuve, compagnes de captivité et particulièrement avec Mme de Valois, supérieure générale de cette congrégation. Leur foi, leur soumission à la Providence, leur tendre affection pour la mère de Dieu adoucissaient les rigueurs de leur situation. Elles eurent enfin le bonheur de recouvrer la liberté, et elles s'en crurent redevables à la protection de Marie.

« Le malheur et la vertu avaient établi entre Mme de Saint-Maurice et les dames de Saint-Thomas une amitié que rien ne devait rompre. L'établissement de ces religieuses avait plusieurs fois, surtout en 1795, couru risque d'être mis en vente. Mme de Saint-Maurice, pour éloigner le danger, fit vœu de donner à leur maison sa statue de Marie. Ses prières et celles des dames de Saint-Thomas conjurèrent l'orage. L'affiche qui avait déjà été exposée fut retirée : on n'a jamais su de quelle manière.

« La tourmente révolutionnaire étant dissipée, et les circonstances permettant aux dames de Saint-Thomas de rentrer en possession de leur chapelle, Mme de Saint-Maurice fit consulter le souverain pontife, en 1805, sur l'intention qu'elle avait de céder la statue de Marie à la chapelle de Saint-Thomas. L'église de Saint-Etienne des Grès ne subsistait plus. Non-seulement Pie VII approuva cette disposition, mais encore il accorda des indulgences au nouveau sanctuaire. La statue fut donc placée, en 1806, sur l'autel, du côté de l'Evangile, et quelque temps après dans une niche.

« M. le curé de Saint-Sulpice enviait aux religieuses de Saint-Thomas ce précieux dépôt. Il eût voulu en orner la magnifique chapelle de la Vierge qui est derrière le chœur de Saint-Sulpice, et où l'on voyait autrefois une statue en argent, fondue pendant la révolution. Il leur fit proposer de leur donner en argent le pesant de cette statue, ce qui eût produit une somme considérable, vu qu'elle était en pierre. Les dames de Saint-Thomas ne purent jamais consentir à un échange qui leur aurait fourni les ressources dont elles avaient le besoin le plus urgent pour agrandir et décorer leur église.

« La piété est ingénieuse. Mme de Mongermon, qui avait succédé à la mère de Valois, loin de se priver de l'image vénérée de

Marie, conçut le projet de lui élever un sanctuaire plus digne d'elle. Elle réunit une grande partie des fonds qu'exigeait son entreprise. Prévenue par la mort, elle laissa le soin de l'exécuter à Mme Sbire, qui lui succéda. On démolit l'ancienne chapelle, qui n'avait ni étendue suffisante ni élégance. Le 2 mai 1829, Mgr l'archevêque, supérieur de la congrégation des dames de Saint-Thomas, posa la première pierre du nouvel édifice. On lui donna la forme d'une église à trois nefs. Celle du milieu est couronnée par un dôme qui s'élève avec grâce. Au-dessous, on voit un monument soutenu par quatre colonnes, sous lequel est placé le maître-autel, orné de la statue de Marie.

« On se proposait d'en faire l'inauguration le jour même de la translation des reliques de saint Vincent de Paul, le 20 avril 1830, et la procession solennelle, s'arrêtant à Notre-Dame de la Délivrance, aurait déposé quelques instants la châsse du serviteur de Dieu aux pieds de la Reine du ciel. Mais les préparatifs ne purent être terminés à temps. Marie fut cependant associée en quelque manière à l'auguste solennité dont la capitale fut témoin. Plus de trente mille médailles frappées à cette occasion, des gravures sans nombre répandues dans toute la France, instruisirent les fidèles du double objet de cette cérémonie, et les invitèrent à louer Marie et son serviteur. On était sur le point de faire avec le plus grand éclat l'installation de l'image de la Vierge, lorsque survinrent les journées de juillet, qui concentrèrent pour un moment dans les cœurs tout élan religieux. L'installation se fit donc sans cette pompe et cette magnificence extérieure dont la piété eût désiré entourer la reine des cieux, mais avec ces sentiments intimes de respect, d'amour et de confiance qui suppléent à tout le reste et que rien ne supplée.

« Avant de procéder à cette pieuse cérémonie, on constata par un procès-verbal, dressé selon les formes canoniques, l'antiquité de la statue et son identité avec celle de Saint Etienne des Grès. On reçut à ce sujet la déposition des personnes les plus respectables, entre autres de plusieurs curés de la capitale. Les pièces originales se conservent dans la maison de Saint-Thomas de Villeneuve. On y voit aussi plusieurs brefs du souverain pontife Pie VII, qui accordent des grâces spirituelles, et entre autres une indulgence plénière, le 16 décembre, jour où l'on célèbre la fête de Notre-Dame de la Délivrance, ou le dimanche suivant, le 29 janvier, jour où l'Eglise honore saint François de Sales, et le 21 novembre, jour de la Présentation.

« L'orage qu'avait soulevé les événements politiques se calmant peu à peu, les craintes se dissipèrent. La religion conserva ses droits. Peu après l'installation de la statue, le sanctuaire fut ouvert à la piété des fidèles. De là s'élève tous les jours vers le ciel une nuée de prières qui font descendre sur la France une pluie de bienfaits.

« Bientôt après, par une disposition admirable de la Providence, on retrouva dans le cloître des Petits-Pères, au moment où l'on se disposait à le démolir, les restes du révérend P. Prost, supérieur provincial des Augustins de la stricte réforme, et fondateur de la congrégation des Dames de Saint-Thomas. Avec les autorisations convenables, on les plaça dans un caveau, au pied de l'autel de Marie (1).

Dames de la Trinité (8e arrond.). Ces religieuses, qui n'étaient point cloîtrées, furent fondées, en 1703, près de Saint-Marcel, et transférées, en 1713, Petite rue de Reuilly, n° 12. Elles furent supprimées en 1790 : leur but était de s'occuper de l'éducation des filles pauvres.

Il y avait un hôpital de la Trinité, rue Grenetat, n° 38 ; mais cette maison fut supprimée en 1790, et la cour est devenue un passage public.

Filles de l'Union chrétienne. Ces religieuses, établies d'abord à Charonne en 1661, par Anne de Croze, achetèrent l'hôtel Saint-Chaumond, rue Saint-Denis, en 1683, et s'y fixèrent en 1685 : leur chapelle fut construite sous l'invocation de saint Joseph. Elles s'occupaient de l'éducation des jeunes filles, mais elles furent supprimées en 1790.

Il y avait un petit hôpital du même nom rue de la Lune, n° 32, destiné par M. Berthelot à soigner cinquante soldats revenant de l'armée ; mais quand Louis XIV fit construire l'hôtel des Invalides, Berthelot accorda la jouissance de sa maison aux filles de l'Union chrétienne, qui s'y installèrent en 1682 et y restèrent jusqu'en 1790.

Religieuses Ursulines (12e arrond.), rue Saint-Jacques, n° 243.

Ces religieuses vinrent s'établir à Paris en 1612, par les soins de madame de Sainte-Beuve : leur église fut bâtie de 1620 à 1627. Ces dames se vouaient à l'éducation des jeunes filles ; elles ont été supprimées en 1790, et leur couvent démoli.

Val-de-Grâce (12e arrond.), rue Saint-Jacques, n° 277.

Le monastère du Val-de-Grâce fut fondé par la reine Anne d'Autriche; elle en posa la première pierre le 1er juillet 1624. A la mort de Louis XIII, cette reine, devenue régente, se trouvant maîtresse de disposer à son gré des finances de l'Etat, voulut accomplir le vœu qu'elle avait fait à Dieu de lui élever un temple magnifique, si elle avait le bonheur de donner un héritier au trône. Cet héritier, Louis XIV, encore enfant, posa la première pierre de l'église le 1er avril 1645. Les troubles qui agitèrent le royaume pendant quatre ou cinq ans obligèrent de sus-

(1) Les détails sur le nouveau sanctuaire et son image nous ont été fournis par un respectable ecclésiastique, qui se trouvait à Paris à l'époque de l'inauguration, et dont le zèle a beaucoup contribué à faire honorer cette ancienne image de la Mère de Dieu.

Cette note est due à l'ouvrage que nous citons ici : *Les Pèlerinages aux principaux sanctuaires de la Mère de Dieu*, p. 393 et suiv.

pendre les travaux, et il ne fallut pas moins de vingt années pour terminer ce monument.

François Mansard, qu'il ne faut pas confondre avec Jules Hardoin-Mansard, son neveu, donna les dessins du monastère et de l'église. Quant à l'église, ses projets ayant été d'abord accueillis avec acclamation, il en fit commencer l'exécution : les fondements exigèrent des travaux et des dépenses considérables, par suite des carrières profondes qu'on découvrit au-dessous du sol. Mansard fit élever les murs hors terre jusqu'à environ trois mètres ; mais cet architecte, difficile à se satisfaire, ne voulant pas s'engager à ne rien changer à ses projets, on lui ôta la conduite de cette importante construction pour la donner à Jacques Lemercier, architecte du roi, qui avait construit la Sorbonne et jouissait alors d'un grand crédit : celui-ci continua la bâtisse jusqu'à la hauteur de la corniche du dedans de l'église et du dehors du portail. Les travaux ayant été interrompus à plusieurs reprises, la reine ordonna, au commencement de 1654, qu'ils fussent repris, et elle en confia la conduite à Pierre Lemuet, auquel fut associé ensuite Gabriel Leduc, autre architecte de renom, récemment revenu d'un voyage à Rome, où il avait fait de nombreuses études d'architecture, principalement sur les églises. Ce fut sur ses dessins que l'on construisit le dôme, les quatre campaniles ou tourelles, et les bâtiments qui environnent la place au-devant de l'église. Toutes ces constructions furent achevées en 1665.

Cette abbaye était originairement située dans une vallée près de Bièvre-le-Châtel, ce qui lui avait fait donner le nom de Val-Profond. L'abbaye fut nommée ensuite Notre-Dame du Val de la Crèche. Comme les bâtiments tombaient en ruine, les religieuses vinrent s'établir à Paris en 1621 ; elles achetèrent un vaste emplacement au faubourg St-Jacques, avec une maison appelée le fief de Valois ou hôtel du Petit-Bourbon. Cette acquisition fut payée par Anne d'Autriche, femme de Louis XIII, qui avait fait vœu de construire une église pour la grâce qu'il lui accorda de faire cesser une stérilité de vingt-deux ans, en donnant un héritier à la couronne de France. Mais ce ne fut qu'après la mort de Richelieu et celle de Louis XIII que cette pieuse princesse, devenue régente, put exécuter sa promesse.

La première pierre de l'église fut posée, en 1645, et celle du cloître en 1655. Les travaux furent commencés sur les dessins de Mansard, qui les dirigea jusqu'au rez-de-chaussée ; mais ils furent continués par Lemercier, qui y fit des modifications.

Mansard, indigné d'avoir été maladroitement corrigé, fit exécuter, au château de Fresne (à 28 kil. de Paris), une chapelle sur le plan qu'il avait adopté pour le Val-de-Grâce : ce qui fit vivement regretter de lui avoir retiré la direction des bâtiments.

Il y eut alors une suspension dans les tra-

vaux, qui ne furent plus repris qu'en 1654, ainsi qu'on l'a déjà dit, sous la conduite des architectes Lemuet et Gabriel Leduc, et terminés en 1665. Les sculptures de l'église sont des frères Anguier, et les peintures de l'intérieur du dôme, de Mignard.

En 1790, on supprima cette abbaye, et les bâtiments servirent de magasin central des hôpitaux militaires ; ils devinrent un hôpital sous l'empire, et l'église fut rendue au culte sous Charles X.

Toute l'église est pavée de marbres de différentes couleurs. On y voyait autrefois une grande chapelle, toujours tendue de noir, dans laquelle on conservait, dans plusieurs niches d'un caveau souterrain, toutes revêtues de marbre blanc, les cœurs des princes et des princesses de la famille royale.

En considérant le dôme du Val-de-Grâce, soit extérieurement, soit intérieurement, on ne peut douter que Gabriel Leduc ne se soit proposé de se rapprocher autant que possible du dôme de Saint-Pierre de Rome ; c'est certainement l'imitation la plus complète de cette célèbre basilique, et ce dôme est incontestablement le plus beau de tous ceux de Paris ; il ne saurait être comparé toutefois à celui de Saint-Paul de Londres, dont les dimensions égalent presque celles de son modèle ; mais il faut admirer dans le dôme du Val-de-Grâce les heureuses proportions de l'ordre de pilastres saillants qui décore la partie inférieure, celles de l'attique décoré de médaillons, et la courbe de la coupole. Intérieurement, le dôme a 21 mètres 40 de diamètre ; il est soutenu par quatre grands arcs doubleaux et quatre pendentifs, selon le système de construction adopté alors pour la combinaison d'un dôme à base cylindrique élevé sur un plan carré. La coupole, peinte par Pierre Mignard, comprend au moins 200 figures dont les plus grandes ont 5 mètres 50 de haut. Ce peintre a fait entrer dans cette composition, l'une des plus vastes que l'on puisse citer, les trois personnes de la Sainte-Trinité, les principaux personnages de l'Ancien et du Nouveau Testament, des saints, des martyrs, etc. On y voit saint Louis et sainte Anne conduisant la reine Anne d'Autriche, qui dépose sa couronne aux pieds du Très-Haut et lui présente le temple qu'elle vient d'élever à sa gloire. Une foule d'esprits célestes distribuent des palmes aux vierges et aux martyrs, et font brûler l'encens en l'honneur du Très-Haut.

Les quatre évangélistes sculptés dans les pendentifs sont de Michel Anguier, ainsi que les figures en bas-relief sculptées sur les arcades des neuf chapelles.

Les peintures de la chapelle du Saint-Sacrement sont de Philippe de Champagne ; elles méritent de fixer l'attention.

Le maître-autel, qui rappelle celui de Saint-Pierre de Rome, est composé de six grandes colonnes torses de marbre de Barbançon ; on prétend que chacune d'elles avait coûté 10,000 livres : elles sont chargées de palmes et de rinceaux de bronze doré ; au-dessus de l'entablement sont des figures d'anges dorés portant des encensoirs.

La reine Anne d'Autriche avait fait don à l'église du Val-de-Grâce de riches ornements et de reliquaires nombreux en or et en argent. Cette reine avait un appartement dans l'enceinte du monastère ; elle s'y retirait surtout aux grandes fêtes de l'année, pour échapper aux intrigues de la cour et y goûter la paix qu'elle ne pouvait trouver sur le trône. C'est dans l'église du Val-de-Grâce qu'il était d'usage de déposer les cœurs des princes et des princesses de la famille royale. Aujourd'hui l'église, dépouillée de ses plus beaux ornements, a été rendue au culte, après avoir reçu diverses destinations.

Sainte-Valère (10e arrond.), quartier des Invalides, rue de Bourgogne, 8 *bis*.

Elle sera remplacée par Sainte-Clotilde, église encore en construction.

Chanoinesses de Notre-Dame de la Victoire de Lépante et de Saint-Joseph, rue Picpus, *Voy.* NOTRE-DAME *de Lépante*.

Abbaye de Saint-Victor (12e arrond.). Cette célèbre maison religieuse fut fondée, en 1108, par Guillaume de Champeaux et quelques autres chanoines de Paris. Elle doit son nom à une petite chapelle qui avait été construite sur la fin du XIe siècle, sous l'invocation de saint Victor de Marseille. Auprès de cette chapelle était un ermitage où se retirèrent les religieux pour y vivre conformément à la discipline monastique. Louis le Gros approuva leur résolution et se déclara le fondateur de cette abbaye en 1113. Elle a été supprimée en 1790, et la Halle aux vins fut construite sur le vaste emplacement de ses jardins et de ses bâtiments.

Chapelle de la Sainte-Vierge (XIe arrond.), dans l'enceinte du Palais de Justice. Elle avait été fondée en 1154, et elle fut supprimée sous le règne de Louis IX.

Saint-Vincent-de-Paul (2e arrond.). Cette église, construite dans le genre italien, n'est pas encore complétement peinte à l'intérieur. Les travaux ont été commencés en 1826, d'après les dessins de M. Lepère, architecte. La décoration est d'une grande richesse, et l'on a posé les sculptures du fronton dans les premiers mois de l'année 1848.

Religieuses de la Visitation-Sainte-Marie. Ce couvent fut bâti en 1628, et l'église, construite, disait-on, sur le modèle de la Sainte-Marie de la Rotonde (Panthéon) de Rome, fut achevée en 1634, sur les dessins du célèbre Mansard, par André Frémiot, archevêque de Bourges, et frère de madame de Chantal, fondatrice des Filles de la Visitation. Ces religieuses ont été supprimées en 1790, et, depuis 1812, l'église est livrée au culte réformé.

Il y avait encore à Paris plusieurs monastères de ce nom ; les principaux étaient : 1° celui de la rue du Bac, établi en 1673 ; 2° celui de Chaillot, entre les barrières Franklin et Sainte-Marie, fondé, en 1651, par Henriette de France, veuve de Charles Ier, roi d'Angleterre ; et enfin, 3° celui des Dames

Saint-Michel, bâti rue Saint-Jacques, pour les religieuses de la Visitation. *Voy.* DAMES-SAINT-MICHEL.

Il y a un autre couvent célèbre de ce nom rue d'Enfer, et un autre rue de Vaugirard, n° 112.

Saint-Yves (12e arrond.), rue Saint-Jacques, n° 47, au coin de la rue des Noyers.

Cette église avait été bâtie, en 1348, un an après la canonisation de ce saint, qu'on surnommait déjà l'avocat des pauvres.

Saint Yves devint bientôt le patron des procureurs et des avocats, qui établirent une confrérie dans cette chapelle. Ce sanctuaire fût supprimé en 1792, et démoli en 1796.

Il y a encore à Paris une foule de maisons religieuses qui sont autant de sanctuaires de la plus haute dévotion. Nous nous bornerons à indiquer seulement les suivantes, qui ne figurent pas dans notre liste alphabétique.

Les *Sœurs de Saint-Vincent de Paul*, rue du Bac ;

Le *Sacré-Cœur*, rue de Varennes, 41.

Les *Sœurs de Bon-Secours*, rue Notre-Dame des Champs, 20 ;

Les *Dames de Marie † Jésus*, rue Neuve-Saint-Etienne, 6 ;

Les *Dames de l'Assomption*, rue de Chaillot, 76 ;

Les *Carmélites*, rue d'Enfer, 67 ;

La chapelle de *Notre-Dame Auxiliatrice*, rue de la Roquette, 83 *ter* ;

Notre-Dame de Sion, rue du Regard, 11 ;

Les *Frères de Saint-Jean de Dieu*, rue Plumet, 15 ;

Les *Dames de la Croix-Saint-André*, rue de Sèvres, 108 ;

Les *Pères Lazaristes*, rue de Sèvres, 95 ;

Les *Frères de la Doctrine chrétienne*, rue du Faubourg Saint-Martin ;

Les *Enfants délaissés*, rue Notre-Dame des Champs, 31 ;

L'*Hospice des ménages*, rue de la Chaise, 8;

Les *Dames de Saint-Maur*, rue Saint-Maur, 8;

La maison des *Jeunes économes*, rue de l'Arbalète, 25;

Les *Dominicaines*, rue de Charonne, 86;

Les *Dames de Sainte-Marie*, rue. Notre-Dame des Champs, 51 ;

Congrégation *de Notre-Dame*, dite *les Oiseaux*, rue de Sèvres, 104, etc., etc.

PARME (Italie), assez jolie ville, capitale du grand-duché de ce nom, et siége d'un évêché, est surtout intéressante sous le rapport de ses monuments religieux. On en trouve la description détaillée dans le *Voyage dans l'Italie centrale* de M. Fulchiron. Nous reproduisons ici cette curieuse et savante monographie.

Vue de la campagne, la capitale du Parmesan ne présente point un aspect aussi pittoresque que celui de Plaisance ; mais son intérieur l'emporte sur elle par sa population plus nombreuse, plus animée, par la beauté de plusieurs de ses rues, le nombre de ses édifices publics, ses trois monuments religieux hors de ligne, savoir sa cathédrale,

le Baptistère et Santo-Giovanni, son riche musée, et enfin par ses remparts, que Dutillot fit orner de plantations dans toute leur circonférence et servant de promenade. La Parma, qui a donné son nom à la ville ou qui l'a reçu d'elle, la divise en deux parts inégales ; celle de la rive gauche est la moins considérable ; trois ponts les unissent ; l'un s'appelle *Ponte Mezzo* (pont du Milieu) ; le second, plus à l'amont, *Ponte Capra-Zucca* (1) ; et le troisième, à l'aval, *Ponte Verde*, nom qui provient de la couleur verte dont sa charpente fut revêtue. De la porte Santa-Croce à la porte Santo-Michele, une seule rue, de deux mille cent mètres, traverse la cité dans toute sa longueur et suit la même direction que l'antique voie Emilienne (2) ; le Ponte Mezzo y forme seul une lacune, sans interrompre toutefois la directe communication. Cette ligne continue permet facilement aux étrangers de retrouver leur chemin au milieu d'autres rues, non tortueuses, mais s'entrecoupant en tous sens, surtout dans les plus anciens quartiers. La grande place s'épanouit précisément à égale distance des points extrêmes, et c'est encore un moyen de reconnaissance. Entourée de vieilles fortifications, sans ouvrages extérieurs, dont les bastions sont trop petits et les courtines trop étendues, la partie de la ville assise à la gauche de la Parma possède un vaste jardin appelé ducal, et livré au public, excepté le parc réservé à la souveraine. L'autre côté de la rivière est mieux fortifié ; là cependant l'ingénieur a fait, par contre, les bastions trop gros et les courtines trop courtes ; de plus, ce bastionnage est à oreillons, ce qui rétrécit l'emplacement des feux de ses flancs. Ce système annonce l'âge de cette enceinte, qui date probablement de la première moitié du XVIIe siècle, et se rattache à une citadelle pentagone, plus moderne, plus régulière, pourvue d'un chemin couvert, de glacis, et de deux demi-lunes donnant sur la campagne.

Comme dans plusieurs villes de la France méridionale, le pavé de Parme est composé de cailloux que roulent les torrents, car aussi le territoire est privé de grès et de matériaux durs que l'on puisse façonner en cubes. Mais, si nous trouvons chez nous ce genre de pavage incommode, celui de la capitale du Parmesan est détestable ; ses pointes sont encore plus aiguës ; cependant il faut dire que, depuis quelque temps, on a fait de louables efforts pour atténuer son désagrément. Plusieurs des principales voies de communication ont reçu et recevront successivement de notables améliorations ; ce sont des trottoirs en briques, et au milieu

(1) Ces deux mots signifient littéralement chèvre-caboche. Nous n'avons pu savoir d'où ce pont a reçu un nom si bizarre.

(2) La voie Emilienne fut établie, en l'an 566 de la fondation, par le consul Marcus Emilius Lepidus, pour mettre en communication Rimini et Plaisance ; elle se rattachait à la route Flaminienne et conduisait ainsi à Rome en 638. Scaurus, portant le même surnom d'Emilius, la prolongea jusqu'à Tortona.

des rues deux ou trois larges bandes en pierre, laissant entre elles environ un mètre de distance, en sorte que les voitures peuvent rouler sans cahot sur les dalles. C'est une imitation de ce qui s'est pratiqué à Turin.

Lors du recensement de 1834, Parme, dans ses murs, comptait 3,430 constructions, dont 86 étaient consacrées aux églises, aux hospices, à des établissements publics ou de bienfaisance et à 7 couvents, savoir 4 d'hommes et 3 de femmes. Sans doute, depuis ces douze années, quelques-unes ont été édifiées, mais en petit nombre; car celles existantes auparavant sont plus que suffisantes pour recevoir l'augmentation graduelle des habitants; on en juge au prix à peu près stationnaire des loyers, et encore aujourd'hui on ne paye que 3 ou 400 fr. un appartement qui, en France et à population égale, coûterait 12 à 1,500 fr. En général, ces maisons n'ont que deux à trois étages; dans la voie Emilienne, centrale et commerçante, plusieurs cependant présentent quatre plans locatifs, mais en y comprenant les boutiques, magasins et cafés du rez-de-chaussée; aussi leur peu de hauteur donne-t-elle aux rues une grande clarté, en permettant au soleil italien d'y pénétrer, et la largeur de la plupart contribue également à la prompte évaporation des eaux pluviales, en laissant à l'air un libre courant.

Régulier parallélogramme, d'une superficie de 6,375 mètres carrés, la grande place est centrale, ainsi que nous venons de le dire, et six rues, parmi lesquelles se trouve *la Strada Maggiore*, y aboutissent. Sur trois de ses côtés, trois monuments la décorent : le palais du gouverneur, qui n'a de remarquable que sa longueur, et, dans son milieu, une tour quadrangulaire, svelte et haute de 37 mètres (114 pieds); le second est l'église de Saint-Pierre ou Santo-Pietro, fondée au XI^e^ siècle, gothiquement réédifiée au XV^e^, et enfin, en 1761, avec façade à quatre colonnes corinthiennes portées sur des piédestaux et surmontées d'un entablement et d'un attique; le troisième, enfin, celui qui a le plus noble caractère, quoique son architecture soit la plus simple, est le siége de l'administration municipale, *la casa communale*, toute construite en briques d'un rouge obscur. La masse, du moins ce qui en paraît sur la place, sans colonnes, sans ornements en saillie, percée de rares fenêtres et comme soulevée en l'air par trois rangs parallèles de vastes arcades, saisit d'étonnement. On circule sous tout ce rez-de-chaussée entièrement ouvert, excepté d'un seul côté, et partout on voit au-dessus de sa tête les voûtes soutenant les salles supérieures; cet effet est des plus singuliers, et l'on cherche l'escalier qui peut y conduire; on le trouve cependant au dernier rang des arcs, et pratiqué derrière le seul mur de fond existant sous ce portique. A certains jours, il sert de halle aux blés, et la fécondité du pays permet d'y conclure d'importantes affaires. Dans les pièces supérieures on voit, seule

curiosité qu'elles renferment, une fresque de Bertoja, de 1566, fort endommagée, peinte jadis à l'extérieur de l'ancien palais du gouvernement, et qui en fut détachée par l'ingénieur. Contre un des pieds-droits donnant sur la grande rue, un groupe d'Hercule étouffant Antée attire les regards; toutefois son exécution nous a paru entachée de lourdeur et de mollesse, et nous ignorons quel en est l'auteur. Cette noble construction, simple et grandiose, commencée en 1627 et terminée en 1673, semble en contradiction avec le style vicieux et tourmenté de l'époque. C'est à tort qu'on l'attribuait à Vignola, décédé presque un siècle auparavant; l'honneur doit en revenir à Maguani et à Rainaldi. C'est sur la place que se tient, le samedi, un marché où l'on peut admirer la puissance et les belles formes des bestiaux parmesans; nous l'avons visité plusieurs fois, et toujours le calme, l'ordre qu'on y voit régner, et qui atteste les mœurs paisibles des cultivateurs, nous a surpris. Il y a loin de là aux cris, à l'agitation des Napolitains, et même de nos paysans méridionaux en de semblables réunions.

Derrière l'église de Santo-Pietro, un théâtre antique, ou du moins son périmètre déterminé par ses fondations, a été dernièrement découvert, en creusant un conduit souterrain. Les fouilles ont déjà procuré plusieurs objets précieux, et surtout le bras colossal, en bronze, d'une statue.

Près de cette place, et sur sa droite, sont groupés, pour ainsi dire, les édifices les plus importants, ceux qui méritent l'examen le plus attentif et révèlent, par leurs divers styles, les modifications que l'architecture lombarde éprouva depuis le XI^e^ siècle jusqu'à nos jours.

Nous ne donnerons pas ici un catalogue des richesses modernes que possède le musée de Parme, qui se trouve dans le palais Farnèse; nous parlerons seulement de celles qui méritent la spéciale attention des amateurs. Commençons par les deux copies qu'exécuta Louis Carrache, d'après le couronnement de la Vierge de Corrège; copies d'autant plus précieuses que les originaux, peints à l'abside de Santo-Giovanni, furent barbarement détruits pour agrandir l'église. L'une représente Marie sur un nuage et près d'elle un ange enfantin; l'autre, Jésus prêt à poser sur la tête de sa mère une couronne d'étoiles. Louis, quoique chef d'une école dont le coloris vigoureux n'est que du second ordre, a bien rendu les tons blonds et aériens du maître; du même artiste, mais lui appartenant en propre, il faut admirer deux tableaux où il a représenté, dans le premier, les apôtres déposant la Vierge au tombeau, et, dans le second, leur étonnement de le trouver vide; superbes tableaux à figures colossales joignant à la vigueur, à l'expression, à la vérité de mouvement, la profonde science du dessin, et qui eurent l'honneur d'être apportés au Muséum de Paris; le Christ au cercueil, de Schedone,

et l'ange assis sur le bord du sépulcre, annonçant aux trois Marie la résurrection du Sauveur, peintures empreintes de grandeur et de noblesse; des premiers temps de l'école vénitienne et d'auteurs inconnus, deux cadres de Vierges: dans l'un, et le plus remarquable, saint Joseph, tenant une grande croix appuyée sur son épaule, la montre à l'enfant Jésus, pour lui indiquer qu'il doit un jour y accomplir le sacrifice rédempteur; touchante et philosophique allégorie, applicable à tout le genre humain, et déjà montrant à l'insouciante enfance les douleurs futures de la vie; sainte Cécile, du Procaccino, belle tête et belle couleur; la Vierge allaitant son Fils; le petit saint Jean, sainte Marguerite et sainte Cécile, d'Augustin Carrache, tableau de petite proportion, plein d'élégance et de douceur; une autre Vierge, de Van-Dick, tenant Jésus endormi sur son sein, œuvre ravissante par l'éclat de la couleur et le sommeil gracieux de l'enfant; une charmante toile de Girolamo Mazzuola, cousin du Parmesan et son heureux imitateur, représentant une sainte Famille, saint Michel et un ange jouant de la guitare; deux beaux ouvrages de Francesco Francia, mais surtout celui où l'on voit Joseph d'Arimathie, saint Jean et les trois Marie pleurant Jésus descendu de la croix; c'est un de ses chefs-d'œuvre par l'expression de la noble douleur des saintes femmes, le puissant coloris, la rondeur des contours et l'agencement des draperies; une remarquable page de Michel-Angelo Anselmi, élève du Corrège; il a de la grâce du maître, ses formes sont grandioses, ses têtes habilement étudiées et les tons de sa palette doux et riants; de Badolocchi, de l'école d'Annibal Carrache, saint François recevant les stigmates, tableau d'une prodigieuse énergie, où l'on voit l'ardeur de la foi, l'exaltation religieuse portées au plus haut degré, unies à une large exécution, au coloris le plus vigoureux; et pourtant cet artiste du premier rang est inconnu en France. Le Christ enseveli par sa mère, saint Jean, saint Pierre, saint Paul, sainte Catherine et sainte Madeleine, est d'Andrea del Sarto ou bien une magnifique copie, car on connaît un tableau semblable de ce grand peintre, donné aux religieuses de Lugo in Mugello; il est possible qu'Andrea se soit copié lui-même, et on doit le croire, tant la touche a de franchise; une main étrangère n'aurait pas eu cette fermeté d'imitation. Du Guerchin, saint Jérôme écrivant; l'auteur, si connu par la vigueur de son pinceau, sut reproduire sur ce panneau l'austérité, la rudesse de polémique dont le saint faisait preuve dans ses écrits; on reconnaît le Pannonien à demi-civilisé, quoique plein de génie, et venu des bords du Danube. Mais hâtons-nous d'arriver aux œuvres immortelles du Corrège, qui offrent, sous plusieurs rapports, un intérêt particulier.

Bien que ce soit à Parme que Corrège accomplit ses principaux ouvrages, la collection ducale ne compte pas plus de cinq tableaux de ce maître inimitable, lorsqu'il fut parvenu à l'apogée de son talent, et on ne doit pas s'en étonner; car ses travaux à l'huile et de chevalet furent toujours en petit nombre dans les musées, attendu qu'il peignit surtout à fresque les coupoles et les parois des monuments publics; mais ceux que possède ce muséum sont d'autant plus précieux qu'ils montrent clairement le point de départ, la modification de son style et ses progrès continus.

Ces tableaux révèlent donc trois manières, non tout à fait distinctes, mais se perfectionnant par degrés. Le Christ portant sa croix tient encore de l'imitation de l'école intermédiaire de Mantegna, où Corrège reçut ses premières leçons, bien que la sécheresse des formes et le défaut d'expression du peintre mantouan, s'attachant trop peut-être à l'imitation de l'antique et négligeant la vie et le mouvement de la nature, soient déjà grandement atténués (1). La couleur est plus vigoureuse, plus solide, et les figures plus animées expriment mieux les sensations que le sacrifice du Dieu montant au Calvaire leur fait éprouver. Vient ensuite la Déposition de croix, belle, d'une noble simplicité et de la douleur vraie, si touchante, de Marie et des disciples du Seigneur.

De la seconde manière, surtout pour les tons des chairs, appartenant à lui seul et leur empâtement, le Martyre de sainte Placide et de sainte Flavie; mais les figures ont un peu de maigreur dans le dessin, et ce qui contribue à faire ressortir ce léger défaut, c'est qu'elles sont au-dessous de la grandeur naturelle et n'ont pas plus de quatre pieds de hauteur. Quelle différence avec les puissantes fresques de Santo-Giovanni et de la cathédrale! Mais, en évitant un terme de comparaison, cette œuvre n'en est pas moins capitale, et si l'artiste ne se fût pas plus tard dépassé lui-même, elle suffirait à sa gloire. La tête de la sainte est admirable par sa beauté, par la foi vive, la résignation calme et profonde empreinte sur tous ses traits, par la divine inspiration brillant dans ses regards: déjà les cieux sont entr'ouverts pour elle.

Ces trois tableaux ornent la galerie; mais les deux derniers, comme de précieux diamants gardés sous clef avec amour et défiance, sont placés à part dans un cabinet, espèce de sanctuaire où l'on entre avec respect; l'un est la Madona *della Scodella* (de l'Ecuelle) ou le Repos en Egypte; l'autre, le saint Jérôme, dont le duc de Parme offrit vainement un million lorsque les commissaires de la république française étaient chargés de l'envoyer à Paris. On ne sait pourquoi ce tableau reçut le nom du saint, car Jérôme, rejeté dans un coin de la toile, n'y est qu'en qualité d'accessoire et pour faire opposition aux tons argentins irisés de Marie,

(1) Ce n'est point de Mantegna lui-même, mort en 1506, que Corrège reçut des leçons, mais de ses élèves.

de l'enfant Jésus, de Madeleine et de deux anges. Assise sur un tertre de gazon, la Vierge montre son Fils à la sainte, qui lui baise les pieds avec une humilité mêlée de chrétienne tendresse. Expression ravissante, admirable exécution, grâce enchanteresse, teintes douces, brillantes, inimitables, passage insensible des clairs aux demi-tons et de ceux-ci aux ombres, reflets habiles arrondissant les objets, dessin élégant : tout se trouve dans ce chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre. On a reproché aux figures de Marie et de Madeleine un peu d'afféterie, mais elle disparaît sous ce moelleux, sous cette *morbidezza* (1), apanage du Corrège, et qu'on ne saurait décrire (2). Tous ces éloges s'appliquent également au Repos en Egypte, dont le coloris a plus de fermeté, et les deux personnages de Marie et de Joseph montrent moins de bonheur, en contemplant le divin Enfant, comme l'exigeait le chagrin de l'exil.

Cette galerie possède aussi des bustes et des statues antiques, mais en petit nombre, et sa pauvreté en ce genre est due aux odieuses spoliations de don Carlos. Une tête colossale de Jupiter, en marbre de Carrare, ce qui prouve qu'elle provient d'un ciseau romain, appartient à la belle époque de la sculpture impériale, probablement de l'inter-

(1) *Morbidezza*, mot difficile à traduire en français ; il signifie, en italien, un mélange de beauté, de grâce, de délicatesse, de mouvements flexibles.

(2) Afin d'apitoyer sur la prétendue misère de l'artiste, on s'est fondé souvent sur les 47 sequins, les deux voitures de bois, les mesures de froment, le porc gras et la nourriture, pendant six mois, que donna au Corrège Briséis Cossa pour le prix de ce tableau. Nous avons déjà réduit ces exagérations à leur juste valeur, en établissant la proportionnalité entre le numéraire d'alors et celui du temps actuel ; mais rappelons encore que ces 47 sequins (552 fr.) représentaient, par l'emploi qu'on en pouvait faire, 4,000 fr. de notre époque. Quant à leurs accessoires en denrées, la manière simple de vivre alors permettait ces sortes de marchés ; et les peintres travaillant pour les couvents faisaient entrer dans leur salaire la nourriture et le logement. De fréquents déplacements et la rareté des hôtelleries les y obligeaient. Dès l'âge de vingt ans, le grand artiste reçut de l'église des couventuels de sa ville natale, pour les figures de saint Jean et de saint Barthélemi, 100 sequins, soit 4,800 fr. de notre monnaie actuelle. Loin d'être méconnu, il jouit de son vivant de sa réputation, fut chargé d'immenses travaux, occupé par des souverains, et laissa à ses enfants un héritage assez considérable, et d'autant plus, il faut bien l'avouer, qu'il était fort économe et même parcimonieux. Il joignait à cette espèce d'avarice une inquiétude continuelle sur son avenir et sur le mérite de ses ouvrages. Il est étonnant que ces défauts, qui rétrécissent l'âme ordinairement et amoindrissent le talent, lui aient permis de posséder cette délicatesse, ce sentiment des convenances éclatant partout dans ses compositions, cette grâce exquise, cette fraîcheur de coloris qui font le désespoir de ses copistes. C'est encore une fable que celle si souvent répétée qu'il mourut d'une pleurésie contractée en portant de la monnaie de cuivre reçue en payement ; car tous ses marchés, dont plusieurs existent encore, furent toujours stipulés en sequins ou florins d'or

valle de temps écoulé entre Auguste et Adrien ; un buste de Vitellius, demi-nature ; une Agrippine sans tête, mais dont les draperies sont magnifiques ; deux colosses gréco-romains, en basalte égyptien, et surprenant plus par leur grandeur que par la beauté de l'exécution ; un Athlète, qu'on a défiguré en le restaurant : telles sont, à peu près, toutes les richesses que l'antiquité a léguées à ce musée. Parmi les modernes, on distingue le saint Jean-Baptiste du Bernini, quoique son principal mérite consiste dans la taille du marbre et non dans la pureté des formes, comme tout ce qui sortit des mains de cet artiste ; en arrière, et au fond de la galerie, le buste de l'impératrice Marie-Louise, par le célèbre Canova.

A cette galerie sont jointes quatre salles renfermant une immense réunion de médailles, de camées, de pierres gravées, de statuettes, de bas-reliefs, de bronzes, de vases et antiquités d'Egypte et d'Etrurie, et enfin tout ce qui fut découvert depuis 1762 dans les fouilles opérées à Velléia, cité que l'on pourrait surnommer la Pompéia, l'Herculanum du Parmesan, et ensevelie sous l'éboulement de deux montagnes, au IVe siècle de notre ère. C'est là qu'on retrouvera l'industrie, la civilisation purement romaine, de même qu'à Pompéia on voit celle mélangée d'hellénisme.

Le médaillier est d'une grande richesse ; déjà, en 1825, le nombre des monnaies et médailles montait à 19,000, et de cette époque à 1846, de nouvelles acquisitions l'ont plus que doublé ; nous ne citerons que l'achat de la célèbre collection du marquis Strozzi, de Florence, qui, à elle seule, l'augmenta de 9,000 pièces, dont plusieurs étaient d'une rareté extrême. Les dons particuliers de généreux citoyens ont aussi contribué à l'accroissement de ce cabinet ; mais il doit surtout sa splendeur aux fonds du trésor public et de la liste civile.

Dans la seconde salle, on a rassemblé les inscriptions sur marbre, presque toutes tirées des fouilles de Velléia, et celles en terre cuite, d'autant plus remarquables que ce sont les plus anciennes que l'on connaisse ; quelques-unes ont été achetées à Rome. Il faut aussi examiner un calendrier lunaire, qui malheureusement est incomplet, il en manque une partie.

La troisième contient les bronzes et les inscriptions de ce métal La plus célèbre et la plus curieuse est la Table trajane, monument de l'humanité de cet empereur, et le plus étendu en fait d'écriture antique ; elle porte une ordonnance relative à l'entretien et la nourriture des pauvres enfants légitimes et naturels de la Gaule cisalpine. Divisée en six tables, formant une surface de trois mètres sur un et trente-trois centimètres, ses caractères profondément gravés et de la plus belle écriture romaine, laissent lire parfaitement deux actes obligatoires par lesquels sont hypothéqués des fonds de terre ; le premier constituant une rente de 104,400 sesterces pour l'alimentation de 281

entants, et le second, une autre de 72,000 pour 19; en tout 300. Les noms des citoyens qui créèrent ces rentes sont groupés sur sept colonnes, et on les lit encore avec attendrissement et respect. Une autre inscription donne le texte d'un sénatus-consulte réglant les intérêts particuliers de la province, et on y voit quelle était déjà la richesse de ce pays dès le temps de la république. Parmi les objets également en bronze, il faut distinguer les statuettes figurines d'Hercule ivre, de Bacchus, d'Apollon, de Minerve, d'Iris, d'Ajax, de Ménélas, une Victoire, la Fortune, etc. Outre ces trésors artistiques, cette salle rassemble encore une foule d'ustensiles, d'instruments toujours en métal, de meubles singuliers, quelquefois bizarres, révélant les mœurs de l'antiquité et provenant aussi de Velléia. Quant aux meubles de ménage et outils usuels, ils semblent être d'aujourd'hui; la succession des siècles n'y a rien changé, tant les cultivateurs en ont fidèlement respecté les formes; on croit voir leurs faucilles prêtes à scier les moissons, et leurs fléaux destinés au battage des grains.

La quatrième salle renferme les monuments égyptiens, des figurines, des chapiteaux antiques, corniches, fragments de sculptures et une mosaïque représentant Oreste et Pylade; mais la collection la plus curieuse de ce cabinet, sous le rapport de l'art et sous celui des connaissances chimiques, est celle des vases en verre et en terre cuite. En admirant leurs formes élégantes, on voit aussi que les anciens connaissaient la plupart des oxydes métalliques dont nous nous servons encore pour colorer les pâtes vitreuses. Quant à la matière et aux couleurs, ces vases ressemblent aux produits des verreries vénitiennes, qui de tout temps en exportèrent une grande quantité et avaient probablement hérité des secrets de cette fabrication.

Occupant dans le même palais le local où l'on voyait jadis le musée que don Carlos dépouilla si complétement, la bibliothèque, qui perdit aussi 40,000 volumes, peut être considérée comme nouvelle, non qu'elle manque d'ouvrages anciens; mais, après tous les dommages soufferts par le fait de ces coupables spoliations, il fallut remplacer ceux qu'on avait transportés à Naples, du moins autant que possible. C'est en 1769 qu'elle fut inaugurée en présence de l'empereur Joseph II, par don Philippe, successeur au duché de Parme et frère du spoliateur; et il est à remarquer que les ducs de la famille des Bourbons espagnols, qui se sont peu occupés de l'administration de l'Etat et du bien-être de leurs sujets, ont cependant favorisé les lettres et les beaux-arts. Considérablement accru par l'impératrice Marie-Louise, ce dépôt des connaissances humaines a été encore augmenté d'une salle vaste, élégante, ornée de peintures, de pilastres en stuc, imitant le marbre de Sienne, et spécialement consacrée aux rares éditions du piémontais Rossi et aux œuvres modernes. Un Français est heureux et fier d'y trouver une preuve de la supériorité intellectuelle de sa noble patrie, en contemplant, magnifiquement reliés, nos livres scientifiques, les voyages publiés sous les auspices de notre gouvernement, les explorations de sa marine, le grand ouvrage sur l'Égypte, les Mémoires de l'Institut, les documents historiques tirés de nos archives, la paléographie, les immortels travaux de Cuvier et de Laplace, etc.

En 1845, cette bibliothèque possédait plus de 90,000 volumes, 4000 manuscrits et 120,000 estampes, dont 100,000 anciennes, et par-là doublement précieuses, qui provenaient de l'achat fait aux héritiers Ortali. Après l'immense collection des gravures de Paris et de Vienne, celle de Parme est peut-être la plus considérable. Depuis l'occupation française jusqu'à présent, d'autres richesses furent encore obtenues, telles que les collections des couvents supprimés, et celles acquises à prix onéreux des bibliophiles Bartholomeo Gamba, Michele Colombo et du duc de Sussex : cette dernière achetée à Londres. Les deux premières dépassaient 12,500 volumes, et la troisième 3400, parmi lesquels étaient compris 1500 manuscrits hébreux, 200 orientaux; et, pour l'obtenir, la souveraine dut dépenser 100,000 fr.

Parmi les livres et manuscrits remarquables, bornons-nous à citer les Heures de Henri II et le Psautier hébreu de Luther; singulier rapprochement, qui met en contact deux livres de prières ayant appartenu, l'un au patriarche des luthériens et l'autre au roi allumant leur bûcher. Le Psautier est sali par un fréquent usage, et plusieurs feuillets en sont déchirés. L'irascible Luther se vengeait-il sur eux de quelques injures de ses adversaires, de quelques citations arguées par eux d'inexactitude ?

Un magnifique Evangile écrit sur des feuilles d'arbres, au x^e^ siècle ; un Bréviaire du xv^e^, couvert de superbes miniatures, d'un éclatant coloris, et dont le dessin et la composition montrent les progrès de l'art; la Morale de Confucius, imprimée à Pékin, et le tome quinzième des Œuvres de Fo, manuscrit en lettres d'or, sur papier azur plié en éventail; *de Civitate Dei*, de saint Augustin, sortie des presses de Subiaco en 1467 : nous avons déjà fait remarquer, en nous occupant des bibliothèques romaines, combien, presque au moment de sa découverte, l'imprimerie avait perfectionné le papier et ses caractères; cette édition est en effet d'une étonnante beauté (1); un saint Thomas d'Aquin, plus ancien de sept ans, imprimé à Mayence; de vieilles cartes géographiques et nautiques, et surtout la Mappemonde de Pizzigani, de 1367, donnant une curieuse

(1) L'invention de l'imprimerie en Europe, par Jean Guttemberg, d'abord, comme elle existe encore en Chine, au moyen de la gravure sur planches de bois, date probablement de 1440, car il y a un peu d'incertitude sur ce millésime; mais, dès 1462, les caractères en fonte étaient devenus d'un usage commun, et la Bible de cette année, de Fust et Schœffer, est ainsi imprimée.

idée de la configuration du globe, telle qu'on la concevait alors; on y voit, aux énormes inexactitudes qu'elle met en évidence, combien, sauf pour quelques parties de l'Europe, les connaissances cosmographiques étaient incertaines.

Parmi les manuscrits, on doit examiner un Virgile du XIIe siècle; une *Divine Comédie*, du Dante, postérieure de 50 ans à la mort de l'illustre et infortuné proscrit, et par conséquent de 1371; un élégant Térence, qu'une note indique comme ayant été copié, d'après un manuscrit, tout entier de la main de Pétrarque, de cet illustre poëte, vrai fondateur de la langue et de la poésie italiennes; un très-beau volume du commencement du XVIe siècle, que trois fleurs de lis, au milieu d'une couronne de laurier, font regarder comme ayant appartenu à François Ier; et, en admettant cette hypothèse, il aurait été pris à la bataille de Pavie, lorsque le camp des Français fut pillé par les troupes espagnoles. Mais le plus curieux manuscrit, par la manière dont il est arrivé à Parme, est un Coran d'une remarquable calligraphie. Après la victoire obtenue sous les murs de Vienne par la valeur de Sobieski, l'empereur Léopold trouva cet exemplaire dans la tente du grand visir Kara-Mustapha, et en fit hommage à l'impératrice Eléonore; celle-ci le donna au jésuite Costa de Plaisance, son confesseur, qui, à son tour, le remit à son frère habitant cette ville; enfin, en 1767, un membre de la même famille, possesseur de ce Coran par héritage, le déposa à la nouvelle bibliothèque fondée, comme on vient de le dire, sous les auspices de don Philippe. Une note écrite en arabe apprend qu'avant de tomber en des mains chrétiennes et d'appartenir au visir, ce précieux volume avait Assan-Aga pour maître et lecteur assidu.

Enfin, Marie-Louise a complété ce qui se rapporte à la librairie en faisant l'acquisition des types de Bodoni, un des trois célèbres imprimeurs du XVIIIe siècle et du commencement du XIXe. Ils sont rangés dans des casiers et remplissent un cabinet. On y admire surtout les modèles des caractères italiques.

Presque touchant au palais Farnèse, le couvent de Saint-Paul, jadis appartenant aux bénédictines et aujourd'hui abandonné, possède cependant un des prodiges de l'art italien, un des plus gracieux chefs-d'œuvre du Corrège; et, chose étrange, il fut tellement oublié, les religieuses ayant été plus tard soumises à la règle étroite et sévèrement claustrées, qu'il fallut, en 1790, lorsqu'on en fit, pour ainsi dire, la découverte, nommer une commission et faire une enquête, afin de s'assurer que ces ravissantes fresques sortaient réellement des pinceaux du divin artiste. C'est un des faits les plus curieux qu'aient mentionnés les annales de la peinture.

Commandé par l'abbesse Giovanna di Piacenzo, issue d'une noble famille, aimant le plaisir et vivant alors avec luxe et en pleine liberté, cet ouvrage capital représente des sujets entièrement profanes. Au rez-de-

chaussée, dans une chambre, non pas oratoire de religieuse, mais vrai boudoir de femme galante, on voit, au tiers de la voûte à quatre faces, seize médaillons contenant chacun deux enfants nus, plus grands que nature, en diverses attitudes et rayonnants de beauté et d'un admirable éclat de coloris; à l'entour, sur un ciel d'azur, se détache un grillage où s'élancent des pampres et se mêlent des fleurs et des fruits; au-dessous des médaillons, autant de camaïeux en grisaille et en demi-cercles offrent encore des personnages mythologiques, Minerve, Junon, la Fortune, Adonis, Endymion, les Grâces sans vêtements et telles que nous les montre la sculpture antique; au sommet de la voûte apparaissent, au milieu d'une couronne d'or, la crosse abbatiale et les croissants de Diane; au manteau d'une vaste cheminée cette divinité païenne est assise dans un char traîné par des biches, et l'on croit qu'elle reproduit les traits de l'abbesse. Si la ressemblance est fidèle, à coup sûr Jeanne de Plaisance était la mère des amours bien plus que la directrice d'un couvent; car cette prétendue déesse n'a pas même le pudique regard de la chaste sœur d'Apollon. Cette fresque, attestant si bien les mœurs libres du XVIe siècle, est la mieux conservée de toutes celles qui nous restent du grand peintre, et l'on ne saurait trop étudier ces modèles d'enfants réunissant la beauté, la puissance de la forme et une grâce inimitable : car il faut toujours en revenir à cette épithète lorsqu'il s'agit des œuvres du Corrège.

Une chambre voisine est également ornée d'arabesques et de petits tableaux où, cette fois, sont retracés des sujets sacrés et les armoiries de l'abbesse : décoration plus convenable et plus digne de la maîtresse du lieu. On les attribue soit à Araldi, soit à Caselli Temporello, artistes doués d'un vrai mérite dans le genre que l'on appelle antico-moderne ou de transition, et leur ouvrage, achevé en 1514, est antérieur de cinq ans à celui du Corrège que nous venons de décrire.

Au fond du jardin on voit encore deux belles fresques des mêmes auteurs; dans la première, sainte Catherine argumente, en présence de l'empereur Maximin, contre cinquante philosophes idolâtres et les amène au christianisme; étonnant miracle, car la philosophie est tenace et difficile à convertir. A la seconde, la sainte visite saint Jérôme dans sa grotte. Malheureusement le temps et l'humidité l'ont dégradée.

Fondée en 1521, l'église de la Steccata (1), terminée à l'intérieur en 1539, et seulement, quant à la façade et aux ornements extérieurs, en 1750, serait, sans contredit, un des plus beaux spécimens du style de la renaissance, de ce commencement du XVIe siècle qui vit Bramante, Raphaël, Ligorio, Peruzzi, Jules Romain, imprimer un si

(1) Steccata, palissade, enclos, et par extension de signification, barrière, porte d'une ville,

remarquable essor à l'architecture, si le mauvais goût des temps qui le suivirent n'en eût pas gâté plusieurs parties, soit par l'ornementation du dehors, soit surtout par celle du chœur aussi contournée, aussi barbarement tourmentée que possible; il semble qu'on ait voulu opposer, à la noble simplicité des trois autres branches du monument, tout ce que put inventer l'amour désordonné des lignes brisées et du clinquant. La forme du temple est celle d'une croix grecque, dont les quatre croisillons, d'égale longueur, s'arrondissent en absides à leurs extrémités; au centre s'élève, au point d'intersection, une vaste coupole extérieurement entourée d'élégantes arcades à colonnes et formant galerie. La branche d'entrée et les deux autres, s'y réunissant à angle droit, ont un aspect plein de majesté, car, Dieu merci, les décorateurs modernes ont bien voulu les respecter. Leur ornementation consiste simplement en pilastres corinthiens couverts de peintures en grisaille, par Michelangelo Anselmi; celles du chœur sont du même artiste, mais d'après un carton dessiné et colorié à l'aquarelle par Jules Romain; ainsi, sauf l'exécution à fresque exigeant une habitude particulière, ce n'est en réalité qu'une copie d'après un grand maître. A l'abside de la branche d'entrée, au-dessus de la grande porte, on voit encore d'Anselmi, et cette fois, lui appartenant entièrement, l'Adoration des Mages. Les demi-coupoles latérales appartiennent à Girolamo Mazzuola. Une autre du même nom, quoique plus connu sous celui du Parmesan, et souvent rival si heureux du Corrège qu'on attribua plusieurs de ses œuvres au chef suprême de l'école parmesane, peignit la voûte octangulaire au-dessus du sanctuaire et y retraça, en clair-obscur, Moïse brisant les tables de la loi, Adam, Ève et les Vierges prudentes; deux fresques du chœur, à gigantesques figures de prophètes, sont également du Parmesan, qui prodigua son talent à cette église. Près de là le Christ à la Colonne, de Lionello Spada, ne craint point la comparaison; il n'en est pas de même de la Nativité, par Bettino Cignaroli, peintre du XVIII^e^ siècle, qui, malgré la réputation dont il jouit alors, se ressentit de l'époque de décadence: A la chapelle du Rosaire on admire encore la Nativité de Jésus, du maître si fécond, du Parmesan, qui sembla se multiplier dans le court espace de temps où il exerça son art (1). A celle de Santo-Pietro, un charmant tableau que l'on attribue à Spada, mais dans le fait d'auteur incertain; et aux quatre pendentifs sont retracés en monochromes, des sujets de l'Ancien Testament, que l'on donne à Gatti ou à Gambara; au-dessus monte le dôme, et là, il n'y a point de doute, ses peintures sont bien authentiquement un ouvrage capital de Gatti, surnomme Sojaro, où il a figuré les diverses hiérarchies des anges entourant, comme d'une couronne céleste, Marie et son divin Fils. On y retrouve toutes les précieuses qualités de cet habile élève du Corrège, l'innocence, la candeur, la gracieuse beauté qu'il prêtait aux vierges et aux enfants, et cette suavité de couleur qui ne l'empêchait point de donner un puissant relief à ses figures (1). Certainement cette peinture est une des plus remarquables que possède l'Italie. Peu de monuments religieux réunissent plus d'ouvrages de célèbres artistes; mais, comme à beaucoup d'autres de la Péninsule italienne, on peut lui reprocher l'obscurité de ses absides et même de la coupole. Lorsqu'on demandait aux maîtres de l'art des chefs-d'œuvre, on aurait dû, au moins, les entourer de lumière et en faire jouir pleinement le public. Les architectes, en mettant la lampe sous le boisseau, ont mérité le blâme infligé par l'Evangile.

A la chapelle de Santo-Antonio di Padova, il faut examiner le tombeau de Bertrando Rossi, petit-neveu de Sixte IV, mort à l'âge de 19 ans, et celui de Sforzino Sforza, dont la statue et les bas-reliefs sont de Giànfrancesco da Grado et dignes du beau temps de la sculpture. Au-dessous de la Steccata, une crypte fut construite en 1823 pour y recevoir les mausolées des ducs de Parme, érigés précédemment aux Capucins ou dispersés en d'autres églises. On s'arrête surtout à celui d'Alessandro Farnèse, portant un seul mot pour épitaphe; on y lit : *Alexander*. Il était impossible de faire plus brièvement le juste éloge de ce grand capitaine.

La vaste sacristie, qui sert aussi de chapelle, a toutes ses parois couvertes de sculptures en bois de noyer, mi-partie en bas-reliefs et en ronde-bosse. C'est une œuvre capitale de Banzi; sculpteur parmesan, qui, depuis 1606, y travailla pendant quatorze années. La décoration consiste en panneaux ornés d'arabesques et encadrés par des pieds-droits au milieu desquels s'avancent, en saillie, des consoles portant, au nombre de trente, des enfants de grandeur naturelle; au-dessus règne une élégante corniche surmontée de médaillons, de génies, et aux angles quatre colonnes torses supportent chacune une statue de deux mètres de hauteur. Ce rare et grand travail est peut-être unique en son espèce, et il ne semblerait pas invraisemblable que la vie entière d'un artiste y eût été consacrée. Dans le corridor transversal, précédant cette sacristie, sont fixées à la muraille les armoiries des chevaliers de Constantinio di San Giorgio, possesseurs de la Steccata.

Tous les monuments, y compris ceux de la grande place, que nous venons de décrire, sont groupés dans un espace de quel-

(1) Possédé de la passion de l'alchimie, il quitta ses pinceaux pour courir après la transmutation des métaux et la vaine recherche de l'or. Mis en prison pour dettes, il s'en échappa, erra de ville en ville et mourut à 37 ans, au même âge que Raphaël.

(1) Travaillant jusqu'à la plus extrême vieillesse et toujours avec le même talent, Sojaro devint paralytique du bras droit et peignit alors avec la main gauche.

ques centaines de mètres, et, pour cette raison, nous avons cru devoir les réunir sous le même chapitre.

Nous allons maintenant nous occuper d'autres édifices consacrés au culte, et nous terminerons ensuite la description de Parme par les trois constructions religieuses de Santo-Giovanni, de la cathédrale et du Baptistère, que leur masse, leur style et les objets d'art qu'elles renferment rendent, sans contredit, les plus importantes et les plus dignes de la sérieuse étude des archéologues.

Dans la rue, suivant encore, après la grande place, la direction de la voie Emilienne, on trouve l'église de l'Annunziata, construite en 1566, par le duc Ottavio Farnèse, sur les plans de Giovanni Fornovo, et cet architecte répudia entièrement les traditions adoptées jusqu'alors pour cette espèce de monument; car celui-ci ne ressemble nullement aux croix grecque ou latine, ni même à une basilique; son extérieur a quelque chose d'imposant par son étendue et sa singularité. Sur toute la largeur de sa façade, on aperçoit avec surprise un *pronaos*, porche ou portique, car on peut lui donner plusieurs noms, tant son genre est incertain, formé d'une seule énorme arcade, profonde et accompagnée seulement, en fait de décoration, de deux pilastres doriques plaqués à chacun de ses pieds-droits; le tout est en briques. En dehors, à droite et à gauche, et se réglant sur le contour d'une ellipse, s'arrondissent successivement des hémicycles répondant intérieurement à autant de chapelles; en sorte que l'église semble être entourée de vastes festons, n'ayant aucun ornement, si ce n'est de petits arceaux simplement figurés dans l'épaisseur des murs. L'intérieur, beau par sa majestueuse nudité et blanchi à la chaux, se compose de deux demi-cercles rejoignant un parallélogramme étroit et long qui se dirige du portique à l'abside, où le grand autel est placé; c'est à cette disposition qu'il doit l'apparence d'un ovale; les voûtes viennent s'y rattacher. On ne peut se figurer l'effet produit à la fois par cette grandeur et cette simplicité. Un plan que nous avons donné de cette église, dans notre *Voyage dans l'Italie centrale*, en fournira un aperçu au lecteur.

Santo-Antonio, dont l'architecture se ressent trop du goût dépravé du dernier siècle, possède une Fuite en Egypte, de Cignaroli; le Christ en croix, la Vierge, saint Jean et Madeleine, fresque de Peroni, qui jouit d'une réputation méritée, bien que son auteur soit du plus mauvais temps de la peinture italienne; mais il en sut éviter une partie des défauts. Toutefois ce qui doit le plus attirer l'attention, ce sont des statues en plastique, de Gaetano Gallani, représentant les huit Béatitudes; magnifique ouvrage qu'admiraient Mengs et Canova, et qui vont peut-être de pair avec ceux de Begarelli, dont nous nous occuperons bientôt.

A l'église des Capucines, on voit, à la coupole, la belle Assomption, par Tinti, et les quatre figures de Moïse, de David, de Gédéon et d'un prophète, et à la frise, au-dessus des colonnes, de puissantes fresques offrant alternativement les prophètes et les sibylles; elles sont dans le style du Corrège et dues à Antonio Bernabei; ces figures, remarquablement bien composées, brillent par l'ordonnance et un vigoureux coloris; cependant ce peintre d'un réel talent, qui florissait au milieu du XVI^e^ siècle, est presque inconnu hors de Parme et de ses environs. La voûte est parsemée de médaillons, où Giovanni Maria Conti retraça l'histoire de la Vierge et de Jésus-Christ. Cette œuvre, datant de la troisième et dernière époque de l'école parmesane, est loin du mérite des fresques précédentes.

Il faut entrer à Santo-Uldarico pour contempler une Nativité, par Geronimo Mazzuola, œuvre charmante, pleine de grâce, de finesse d'exécution, et qui décore le grand autel; les stalles du chœur sont un beau travail en sculpture de Canoccio da Lendinara, et, dans une salle du monastère, il ne faut pas oublier de voir la fresque si expressive d'Araldi montrant le Christ en croix, la Vierge, les saintes Femmes, saint Benoît et une religieuse à genoux, que l'on prétend représenter l'abbesse Cabrina Carissimi, la même qui fit sculpter les stalles; anachronisme que l'on retrouve fréquemment dans les peintures italiennes jusqu'à la fin du XVII^e^ siècle, et rapprochant des personnages que les temps ont séparés; mais le blâme ne saurait atteindre les artistes, forcés d'obéir à ceux qui leur commandaient les tableaux.

Santo-Tommaso n'offre guère à la curiosité qu'une Nativité, si belle qu'on l'attribue au Parmesan, mais que défigure le saint patron de l'église, qu'une main étrangère y ajouta après la mort de Mazzuola; véritable profanation d'un ouvrage admirable, dont heureusement pour sa mémoire l'auteur est resté inconnu.

L'église des Capucins, dépossédée des œuvres des Carraches et du Guerchin, transportées au musée de Parme, ne peut plus montrer en peintures de premier ordre qu'un saint Louis, une sainte Elisabeth d'Annibal Carrache, et les deux miracles de saint Félix, par Leonello Spada. On doit, en lui assignant toutefois un rang inférieur, faire mention de la Madeleine pénitente, de Battista Pittoni, artiste vénitien mort à quatre-vingts ans, en 1766. Les ciceroni vantent beaucoup *questa opera stupenda;* mais, malgré leurs éloges, ce tableau, qui pourtant n'est pas sans mérite, surtout pour la composition et le coloris, prouve la décadence de l'école du Giorgione, de Paolo Veronèse et du Titien.

Santo-Bartolomeo della Giara (1) se glorifie du Martyre du saint, tableau de l'abbé Peroni, un des derniers bons peintres par-

(1) Giara, *verre*, et par extension verrerie.

mesans du XVIII^e^ siècle ; mais son coloris est faible, entaché de teintes verdâtres, et on peut lui appliquer ce qui vient d'être dit pour Pittoni. A cet ouvrage ajoutons , à cause de sa bizarrerie et de sa descendance manifeste de l'école du Corrège, quant au faire et à la couleur, un saint Jérôme dans sa grotte et en habit de cardinal ; le nom de son auteur est ignoré ; mais, homme de talent, il n'aura sans doute cardinalisé le saint, du IV^e^ siècle de l'ère chrétienne, que sur exprès commandement.

Enfin, Santo-Alessandro a sa voûte ornée des fresques remarquables de Michelangelo Colonna , le plus habile peintre, dans le genre décoratif, qui soit sorti de l'école bolonaise ; on est étonné de la hardiesse de sa manière et de son habileté en perspective à rendre planes à la vue ou en ligne droite des objets tracés sur des espaces courbes. La coupole et le sanctuaire sont couverts de peintures du Tiarini , où l'on retrouve toutes les qualités qui le distinguent , l'habileté, la gravité de ses compositions , la pose et les nobles mouvements de ses figures, leurs costumes variés par des draperies savamment plissées, un dessin correct et un coloris exempt de teintes trop vives, mais convenant aux sujets sévères qu'il aimait à traiter. Au maître-autel, on voit encore un tableau de Geronimo Mazzuola, dont le pinceau infatigable enrichit de ses œuvres presque toutes les églises de Parme.

Comme monument à la fois religieux et artistique, n'oublions pas le cimetière construit par Marie-Louise et commencé en 1817, d'après le plan du Campo-Santo de Bologne, réservé à la même destination ; il est donc aussi à portique, accompagné d'une chapelle et d'un lieu à part pour les dissidents des religions catholique, israélite et protestante ; mais, à la différence de celui de Pise, qui ne reçoit que des morts illustres ou d'un rang social élevé, celui-ci est à l'usage commun de tous les habitants de la ville, qui peuvent y avoir des tombeaux de famille ; il a rendu un grand service hygiénique en abolissant la dangereuse coutume d'inhumer dans les églises, et ce fut un typhus épidémique, multipliant les décès, qui fit naître à la souveraine la pensée de cet édifice et de l'abolition des enterrements au sein de la cité. Il contient déjà plusieurs tombes ayant un caractère monumental.

Nous voici arrivé aux trois monuments religieux capitaux de la cité par leur grandeur, les objets d'art qu'ils renferment, et dont la cathédrale et le Baptistère sont des types curieux de cette architecture des XI^e^ et XII^e^ siècles , propre à la Lombardie étrurienne. Le troisième, que nous décrirons le premier, est Santo-Giovanni ou Saint-Jean, beaucoup plus moderne ; et ces édifices se rapprochent tellement les uns des autres qu'ils forment un groupe à part et occupent à peine en longueur un espace de trois cents mètres.

Santo-Giovanni Evangelisto est presque

de nos jours, comparativement aux deux autres, car son intérieur, construit par l'architecte Zaccagni , date seulement de 1510, et la façade, tout en marbre blanc, élevée sur les dessins de Moschino, ne fut terminée qu'en 1604. Si nous commençons contre l'ordre des temps , par cette église, plus moderne de quatre cent quatre ans, c'est que les peintures de sa coupole , par le Corrège sont antérieures de plusieurs années à celles de la cathédrale, dues aussi au pinceau du divin artiste, et que nous suivrons ainsi la succession de ses œuvres les plus vastes et les plus célèbres.

Nous renonçons à décrire la façade, toute description étant impossible, tant Moschino, imbu du mauvais goût italien de son époque, eut horreur des lignes droites et se complut à multiplier, à l'excès, les brisures, les ressauts et les courbes bizarrement contournées. A droite s'élance, haut de quatre-vingt-un mètres, le campanile entaché des mêmes vices de style, surtout à sa partie supérieure, où il prend toutes les formes, excepté la bonne ; car, tourmenté à chaque étage, il passe successivement de la carrée à l'octogone, et de celle-ci à la cylindrique. De l'extérieur du monument on ne peut voir que la façade ; tout le reste est enveloppé de trois côtés par le couvent dépendant de Santo-Giovanni et des constructions particulières. Nous ignorons si elles préexistaient ou si on les a laissées s'appuyer sur l'édifice.

L'intérieur , plus ancien d'un siècle et d'une meilleure architecture , est à croix latine ; et au centre du monument, à l'intersection des branches , surgit une coupole. De chaque côté, les trois nefs sont séparées par six grandes arcades à plein cintre que supportent des piliers cannelés à chapiteaux composites. A droite , à gauche, et en arrière des petites nefs, le nombre des chapelles répond à celui des grands arcs. La voûte du milieu est aussi demi-circulaire ; cinq marches en marbre rouge exhaussent le chœur, surchargé d'ornements et de dorures, et l'autel est lui-même élevé sur un nombre égal d'autres marches. Selon l'usage presque universel en Italie, il précède ce chœur et l'abside où s'arrondissent les stalles des chanoines et du clergé, remarquablement sculptées par Marco-Antonio Zucchi, Pascale et Giovanni-Francesco Testa ; ce fut un travail de dix-neuf ans , payé, sur l'estimation du célèbre Dominiquin , 740 écus d'or (1).

A sa partie supérieure l'abside a reçu une fresque de Cesare Aretuse, copie de celle peinte par Corrège, et que des chanoines firent démolir pour allonger leur église. Un seul fragment de cette œuvre capitale put échapper à la destruction , et on le voit à la bibliothèque Farnèse : ce sont Jésus et la Vierge. L'original représentait le cou-

(1) 8,880 francs, valeur nominale d'aujourd'hui ; mais en réalité représentant un équivalent de 53,280 francs au XVI^e^ siècle.

ronnement de Marie accompagnée d'anges et de saints, et la copie le reproduit entièrement; mais elle est loin d'avoir cette fraîcheur de coloris, cette suavité d'exécution, partage admirable du maître. Les autres peintures de ce chœur et de la voûte sont d'Antonio Paganini, artiste parmesan et imitateur cependant du Florentin Daniele di Volterra plus que du chef de l'école nationale. D'autres ouvrages, mais en petit nombre, ornent encore les bas-côtés, tels que le Christ portant sa croix, de Michel Angelo Anselmi; Saint Jacques aux pieds de la Vierge; une Transfiguration au grand autel; la Vierge tendant la main à sainte Catherine, de Geronimo Mazzuola, toujours digne d'appartenir à cette nombreuse famille de grands peintres; et, aux cintres des chapelles de Sainte-Gertrude et du Crucifix, des fresques du Parmesan, où brillent sa grâce et son élégance accoutumées.

Au-dessus de la petite porte, conduisant au cloître, une fresque du Corrège représente saint Jean prêt à écrire son Evangile avec une plume d'aigle; fresque pleine de vigueur et de gravité, et qui montre que son auteur se fut le peintre par excellence des gracieuses vierges, des enfants et des anges, que lorsque le sujet le comportait. Cependant, tout le cède à son dôme, où brille une si poétique pensée, à cette œuvre d'un si prodigieux grandiose, d'une si admirable perspective, où se révèle la connaissance si profonde des raccourcis, l'art de retracer les objets sur les surfaces courbes, sous leur aspect naturel, œuvre immense enfin et entreprise à l'âge de vingt-six ans, à cet âge où ordinairement, loin de s'être formé un style, de posséder un talent original, on suit encore les travaux et les leçons d'une école. L'artiste a figuré une Vision de saint Jean, le bien-aimé du Seigneur, mais déjà chargé d'années et resté le seul vivant des apôtres. Dans un moment d'extase, il voit ses compagnons, les onze propagateurs de la foi, formant un chœur autour du Christ resplendissant de gloire. Comme dernier survivant, encore attaché à la terre, le peintre ingénieux l'a placé au bas, aux bords extrêmes de la coupole; là, à genoux sur un rocher, les bras appuyés sur un livre que son aigle supporte, et les regards tournés vers le centre du dôme, éclatant des splendeurs du paradis, le saint contemple le Rédempteur, ses disciples et une multitude d'anges peuplant les nuages et la voûte éthérée. Les pendentifs sont pareillement embellis des œuvres correggiennes, et représentent chacun un évangéliste et un docteur de l'Eglise, tous désignés par leurs attributs, saint Jean et saint Augustin, saint Matthieu et saint Jérôme, saint Marc et saint Grégoire, saint Luc et saint Ambroise, assis sur des nuées et supportés par des chérubins, dont la grâce céleste contraste habilement avec les formes plus mâles et plus sévères des propagateurs du christianisme. Telle est cette immense composition, achevée en quatre années et sans aides; car alors le

maître, si jeune encore, n'avait pu s'entourer d'élèves dignes de le seconder. Malheureusement ce dôme est si obscur, l'architecte donna si peu de passage au jour, qu'on ne peut admirer ce chef-d'œuvre dans tous ses détails et qu'il n'est possible que d'en bien saisir l'ensemble et les masses; mais ce qu'on voit saisit d'étonnement.

Ce temple, d'un noble aspect intérieur, a pourtant le défaut capital dont nous venons de nous plaindre pour la coupole: c'est son obscurité. Il n'est éclairé, au-dessous des voûtes, que par quelques fenêtres circulaires d'un petit diamètre, et, pour que la lumière y pénètre, il faut que la grande porte soit ouverte. Alors les reflets des rayons solaires, tombant sur la place située en avant de Santo-Giovanni, s'introduisent sous les nefs et permettent de voir un peu mieux les fresques et les tableaux qui les décorent; mais le grand maître, le divin Corrège, n'en profite guère, car l'élévation du dôme le laisse toujours dans une demi-ombre.

Attenant au flanc gauche de l'église, le cloître de Santo-Giovanni appartient à des moines bénédictins qui se livrent à l'instruction de la jeunesse, et ont compté parmi leurs écrivains et leurs professeurs des savants et des littérateurs distingués. Ce vaste édifice fut certainement agrandi à diverses époques, car il offre intérieurement plusieurs styles architectoniques. On traverse d'abord deux cours carrées d'égale dimension, communiquant entre elles par des passages latéraux, et que sépare seulement une étroite construction. Toutes deux ont des portiques à vingt-quatre colonnes, soutenant des arcs demi-circulaires. La première est plus moderne, à en juger par ses chapiteaux ioniques d'une assez grande pureté, et sa porte d'entrée ornée de riches sculptures laissant des jours entre elles et entourant un aigle qui tient dans ses serres l'Evangile de saint Jean. Les chapiteaux et les bases de la seconde indiquent le XIV^e^ siècle ou le commencement du XV^e^. Au fond de celle-ci se trouve une autre porte dont les deux pilastres corinthiens, la frise et le tympan, en marbre de Carrare, sont également décorés de charmantes arabesques, ciselées, pour ainsi dire, tant elles sont d'une délicatesse exquise. C'est à Tangradi que l'on doit ce délicieux ouvrage. Aux deux côtés de cette porte s'ouvrent deux élégantes fenêtres, divisées chacune par une colonnette du même ordre, et que l'artiste se plut aussi à sculpter avec amour. C'est une ornementation bien plus nouvelle que le corps du bâtiment, et son style le prouve sans réplique. Une troisième cour n'a point de portique; mais au faîte règnent des arceaux sur trois de ses faces, et à moitié de hauteur de la quatrième s'étend, sur un mur de 7 à 8 mètres d'élévation, une galerie que supportent dix-huit colonnes doriques.

Les logements destinés aux religieux, et consistant en modestes cellules, sont rangés, à la suite les uns des autres, dans quatre immenses et larges corridors, se coupant à

angles droits et figurant une croix grecque; mais aujourd'hui, beaucoup de ces cellules n'ont point d'habitants, le nombre des moines ayant été restreint. Au point d'intersection des corridors, formant une espèce de carrefour, on a placé sur des piédestaux quatre statues en plastique, par Begarelli, représentant, d'après les dessins de son ami Corrège, deux Vierges, saint Benoît, fondateur de l'ordre des Bénédictins, et saint Jean l'Evangéliste. Une de ces Vierges est debout, et près d'elle on voit, debout aussi, Jésus sorti de la première enfance, tenant une palme à la main et dans une complète nudité, quoique sa taille et ses traits annoncent neuf à dix ans; l'autre, assise sur un nuage, a son Fils sur ses genoux et à sa gauche le petit saint Jean-Baptiste, offrant une rose à son maître; toutes deux sont remplies d'une grâce modeste et charmante que le dessinateur inspirait au sculpteur (1).

A la suite de toutes ces constructions, un abside, situé en face de la porte du réfectoire, fut peint par Corrège; à peine en reste-t-il quelques traces, et, il faut bien l'avouer, sa perte si regrettable est due à des Français. En 1813, le couvent était momentanément converti en caserne et encombré de troupes; nos soldats établirent une cuisine sous la demi-voûte de cet abside, et la fumée, ne trouvant point d'issue pour s'échapper, a tout noirci. A droite, on n'aperçoit plus que deux ravissantes têtes d'enfants, mais considérablement dégradées; le coloris a disparu, et les traits et la grâce du jeune âge ont seuls échappé à la destruction. Tel est le fait universellement affirmé à Parme, et nous voudrions sincèrement qu'il fût apocryphe; mais il est difficile d'en douter, car la suie accusatrice est encore attachée aux parois (2). Au fond du réfectoire est un magnifique tableau à l'huile, de Girolamo Mazzuola, représentant la Cène; il fut transporté au muséum de Paris comme œuvre d'élite; mais, mal emballé à son retour, il subit d'irréparables dégradations.

Au delà du réfectoire, on voit encore une quatrième et vaste cour, également quadrilatère, à sept arceaux et huit colonnes sur chaque face. Les chapiteaux sont probablement du xv^e^ siècle, et, tous de fantaisie, n'imitent aucun ordre connu. Sur la frise et entre les fenêtres du seul étage s'élevant au-dessus des arcades, sont ou plutôt étaient

(1) L'amitié qui régnait entre ces deux artistes leur permit de se rendre de mutuels services. Si Corrège fournissait des dessins à Begarelli, à son tour celui-ci modelait en terre, pour Corrège, des statuettes dans toutes les poses qu'il désirait et qui l'aidèrent souvent, en les suspendant au plafond de son atelier, à étudier ces admirables raccourcis que personne n'a su rendre comme lui sur la toile et les fresques des coupoles. Cependant Begarelli n'eut pas toujours besoin des dessins de son ami, et après la mort du grand peintre il n'en resta pas moins le premier des sculpteurs en plastique.

(2) Nous concevons cette barbare indifférence des soldats pour un chef-d'œuvre; mais comment leurs officiers ont-ils pu consentir à ce sacrilége?

des fresques de Michel Angelo Anselmi; car la chute du mortier se détachant des murs les a presque entièrement détruites. Tel est cet immense couvent; et quelles étaient donc jadis les ressources pécuniaires d'un simple corps religieux assez riche pour l'édifier? Il est vrai que, ne mourant jamais, il pouvait y mettre de longues années, des siècles même, et les styles différents des quatre cours le démontrent pleinement.

Le dôme est un spécimen du passage de la pure architecture byzantine au gothique propre à l'Italie, c'est-à-dire dépourvu de cette extrême légèreté, caractère distinctif de celui du Nord; cependant la byzantine lombarde, si on peut lui donner cette épithète, prédomine encore dans ce noble édifice, car tous ses arceaux sont à pleins cintres. L'époque de sa fondation est incertaine, et l'on sait seulement qu'il fut commencé au xi^e^ siècle, et consacré par le pape Pascal II à l'origine du xii^e^ en 1106. Le nom de l'architecte est également inconnu.

La façade, de 29 mètres de hauteur, et qui se développe sur une place d'une assez grande étendue, a trois portes; deux sont latérales, et celle du milieu est précédée d'un avant-corps, espèce de porche orné de deux colonnes en marbre rouge, à chapiteaux corinthiens imparfaits, et portées sur le dos de lions fort peu ressemblants au roi du désert, assez grossièrement sculptés et montés sur des piédestaux. L'usage assez constant, depuis Plaisance jusqu'à Lucques, de donner de tels soutiens aux colonnes placées à l'entrée des principales églises, ne serait-il pas un emblème des longues et sanglantes querelles qui eurent lieu, au moyen âge, entre la tiare et le sceptre impérial? Cette colonne, imposant son fardeau au lion, ne désignait-elle pas la suprématie des papes sur les césars germaniques? Et ce qui le ferait croire, c'est qu'alors la Lombardie étrurienne était soumise à la fameuse comtesse Mathilde, si généreusement dévouée à Grégoire VII. Au reste, nous ne donnons cette conjecture que pour ce qu'elle vaut.

La partie supérieure de cet avant-corps soutient une tribune également à deux colonnes, portant une arcade profonde surmontée d'un fronton, et c'est de là que, dans les grandes solennités, on bénissait le peuple, et qu'aussi aux jours néfastes, aux temps de courroux, on lançait les excommunications, usage qui s'est conservé à Rome, où, du haut de la tribune de Saint-Jean-de-Latran, la bénédiction papale se donne encore, une fois chaque année, *Urbi et Orbi*. Au-dessus s'ouvre une large fenêtre en demi-cercle et donnant du jour à la grande nef; en sorte que trois arceaux se trouvent superposés sur la même perpendiculaire. Les deux petites portes latérales devaient avoir certainement, en moindres proportions, un avant-corps, comme le portail du milieu, mais sans tribunes, puisqu'elles ont chacune leurs deux lions, dont les reins sont chargés de bases attendant vainement des colonnes. Les ornements des arcs rén-

trants de ces portes sont admirablement ouvragés et d'une exquise délicatesse ; toutefois les bizarres chapiteaux des colonnes et des pilastres en retrait diffèrent tous entre eux, et représentent, presque en ronde-bosse, des figures d'hommes et d'animaux affectant de singulières postures, ce qui leur donne sur les fûts une trop forte saillie.

A la hauteur de la tribune du porche inférieur, et au niveau du sommet de l'arcade qu'elle supporte, on voit, à droite et à gauche, deux galeries à petits arcs et à colonnettes, au nombre de huit, qu'un pilier carré et massif divise par moitié. Un bandeau en pierre de taille, lisse, sans aucune ornementation et de deux mètres environ de hauteur, les sépare. Une troisième leur est encore superposée ; mais, au lieu d'être horizontale, elle monte et descend en diagonale, parallèlement aux deux pentes du fronton triangulaire, et se compose de vingt-et-un arceaux semblables aux autres ; toutefois, comme leurs colonnettes sont plus nombreuses, plusieurs de celles-ci ne répondent pas à l'aplomb des inférieures et portent à faux. Une espèce de corniche, sans entablement et formée de petits arcs entrelacés, couronne le faîte. Cette façade contient sur ses parois plusieurs inscriptions provenant de la démolition de monuments antiques dont les archéologues se sont fort occupés, sans pouvoir cependant se mettre d'accord entre eux ; habitude, au reste, assez constante chez ces savants.

A droite est un campanile carré, entièrement construit en briques, haut de 68 mètres, large seulement de 9, fondé en 1284, terminé dix ans après et un peu séparé de l'église, ainsi qu'il se pratique en plusieurs contrées italiennes ; sa décoration, d'une extrême simplicité, ne laisse pas d'être élégante et consiste, sur chaque face et entre les contreforts, en trois pilastres sans bases, sans chapiteaux, et divisés en quatre étages par des machicoulis transversaux à peine proéminants. Le dernier étage, surmonté d'un cône, est percé de trois fenêtres, toujours à petites colonnes, mais dont les arcs indiquent l'ogive ; on sent que cette construction est plus jeune de cent soixante-dix-huit années que la cathédrale : en effet, elle répond à l'époque où le pur gothique cherchait à s'introduire, sinon complétement en Italie, du moins à y exercer quelque influence. Un second clocher, semblable en tout à celui-ci, devait faire le pendant à gauche ; mais il est resté imparfait, et l'on s'arrêta à la première division, qui subsiste encore.

Des bâtiments modernes ayant masqué le prolongement des faces latérales, nous ne pouvons que décrire l'architecture extérieure des croisillons, du chœur et des trois absides qui les terminent : à leur point de rencontre intérieur surgit un dôme octogone, portant à sa partie supérieure des arceaux à colonnes, et la même décoration s'étend sur les trois côtés des croisillons. Au-dessous de chacune de ces galeries s'avance, en demi-

cercle, une abside ; sa largeur est moindre que celle des branches de la croix, et de son soubassement s'élancent cinq grands arcs très-allongés, dont les pieds-droits et les cintres ne figurent qu'en relief peu saillant sur le plein de la maçonnerie ; ils sont censés soutenir aussi une autre galerie de quinze petites arcades qui les dominent. L'abside du chevet de l'église est semblable quant à la forme ; seulement ses proportions sont plus vastes, et aucune colonnette, aucun arceau ne couronnent son sommet.

L'intérieur, long de 78 mètres et large de 29, est à trois nefs et à croix latine ; mais des chapelles en retrait, et d'autres constructions, ajoutées aux anciennes depuis trois siècles, lui ôtent malheureusement sa primitive simplicité. Autour des piliers de la grande nef, soutiens d'énormes arcades, se groupent plusieurs colonnes et pilastres presque gothiques, dont les chapiteaux, curieusement sculptés, représentent des figurines pareilles à celles des portails. Si les piliers approchent du gothique, les arcs qui les surmontent conservent néanmoins le cintre byzantin ou gallo-romain. Au-dessus, dans toute la longueur de la nef, s'étend une galerie où chacune des grandes arcades en porte quatre petites, et c'était là que, au moyen âge, les femmes assistaient au service divin. Plus haut encore un mur plat, un large bandeau qui termine une corniche, ou plutôt une espèce de bourrelet, va chercher la majestueuse voûte entièrement demi-circulaire, et aucune trace d'ogive n'apparaît dans cet édifice. Dix-sept marches en marbre rouge exhaussent le chœur et les croisillons, et quatre autres élèvent encore le maître-autel placé en avant de l'abside. Comme à Santo-Giovanni, les stalles canonicales sont en arrière. Si cette disposition empêche la vue de pénétrer horizontalement jusqu'au fond du temple, elle est mystérieuse, et ces chants du clergé, que l'on entend sans savoir d'où ils viennent, ont quelque chose de surprenant, d'auguste, et semblent descendre des cieux. Partout la peinture s'est emparée de ce vaste monument, et il n'est pas une voûte de la grande et des petites nefs, pas un espace lisse des murailles qui n'offrent une fresque aux regards ; et nous osons dire que cette prodigalité, en produisant de la confusion, finit par être fatigante. Cependant les parois du chœur et de l'abside ne partagent point ce défaut ; mais leurs combles sont encore chargés des œuvres d'habiles artistes.

Une crypte, d'une grande étendue, occupe tout l'espace que tiennent au-dessus les croisillons et le chœur, et affecte la même forme ; elle se compose d'abord de trois rangs d'arcades parallèles, à larges ouvertures surbaissées et soutenues par quarante-deux colonnes en marbre et à chapiteaux, tous dissemblables entre eux. Evidemment ils furent, ainsi que les fûts de diverses couleurs, arrachés à de plus anciens édifices. A chaque extrémité du portique médian s'arrondit une chapelle. Perpendiculairement à ces porti-

ques, étendus dans le sens des croisillons supérieurs, un autre à huit colonnes, répondant à l'axe du chœur et suivant le contour de son abside, se termine pareillement par une plus grande échelle. Quoique souterraine en apparence, cette crypte, à cause de l'exhaussement du chœur et des croisillons, se trouve en réalité de très-peu inférieure au pavé de la principale nef; il suffit, pour y pénétrer, de descendre quelques marches; sa chapelle majeure est éclairée par deux basses fenêtres donnant sur la place de Santo-Giovanni, presque au niveau elle-même de celle de la cathédrale et du portail de l'église.

Maintenant que la description des lieux est faite aussi exactement qu'il a été possible, passons aux principales œuvres que le pinceau d'habiles artistes y a produites; car, pour les rappeler toutes, il faudrait fatiguer la patience du lecteur. Désignons seulement à la curiosité des voyageurs les fresques du chœur et de son abside, par Girolamo Mazzuola, représentant le Christ dans sa gloire; mais, quel que soit leur mérite intrinsèque, on ne peut se dissimuler que le voisinage trop rapproché du Corrège est fâcheux pour elles. Ce peintre cependant possédait à un haut degré l'art du coloris, l'empâtement plein de vigueur qui le distingue, une partie de cette grâce, un peu affectée il est vrai, inhérente à sa famille, une grande facilité d'invention, et, pour suffire à tous ses travaux, *una stupenda furia di penello* (1), comme disent les Italiens. Le David et la sainte Cécile jouant de l'orgue, du Procaccino, décorent aussi le chœur et sont de premier ordre; au grand autel, une Assomption, où l'on voit réunis, sur le premier plan, saint Thomas, sainte Lucie, saint Jean et saint Bernard, œuvre remarquable de Giovanni Battista Tinti, habile imitateur du Parmesan et un des derniers grands peintres de l'école parmesane. Moïse sur le Sinaï et le peuple hébreu aux pieds de la montagne, que nous citons parce qu'ils sont du fils du Corrège, artiste qui ne fut pas sans mérite, mais que la gloire de son père a fait oublier; l'Apparition de sainte Agnès suivie des saintes Vierges, par Michel Angelo Anselmi; un Crucifiement avec Madeleine, sainte Agathe, saint Bernard et un ange, œuvre du Sojaro, œuvre magnifique et par sa composition et par sa couleur; une Chapelle peinte par Rondani, toujours heureux lorsqu'il représentait une seule figure, mais qui l'était moins quand il fallait en agencer plusieurs. Cependant les fresques dont il s'agit appartiennent sans aucun doute à un artiste d'un talent remarquable, quoiqu'on puisse le blâmer de s'attacher trop minutieusement aux détails. Une autre chapelle est remplie de petites peintures des premiers temps de la Renaissance, et, sous ce rapport, elles sont curieuses en ce qu'elles montrent le point de départ; tout l'espace contenu, dans la grande nef, entre les galeries supérieures et la corniche est occupé par les fresques de Lattanzzio Gambara, retraçant la vie de Jésus-Christ; immense entreprise et qui donne une haute idée de la fécondité d'un peintre inconnu en France, et mort à l'âge de trente-deux ans; on y retrouve le coloris de l'école vénitienne uni à la science anatomique, à des attitudes vraies et spirituelles, à l'intelligence des raccourcis, à un relief qui souvent fait illusion, à une grande originalité d'invention, et enfin, pour achever son éloge, disons que ses ouvrages ont le rare privilége de plaire encore à côté de ceux du Corrège. Les stalles du chœur appellent un examen attentif par l'élégance et la délicatesse de leurs sculptures, dues à Cristoforo Cannuci et Antonio dell' Abate.

Mais hâtons-nous d'arriver à la coupole, moins obscure que celle de Santo-Giovanni, et qui, par sa clarté même, fait naître d'amers regrets, puisqu'elle n'en fait que mieux apercevoir les déplorables dégradations qu'a subies l'œuvre capitale de l'immortel Corrège; dégradations provenant de l'humidité des murs et causée, dit-on, par la soustraction de lames de plomb à la couverture du dôme. Telle qu'elle est encore, on admire la grandeur du génie qui put concevoir et exécuter si rapidement cette œuvre immense. Reine des fresques, elle montre l'Assomption de Marie et le paradis, peuplé d'êtres aériens, ouvert pour la recevoir. L'artiste, peintre et poëte à la fois, a supposé que l'octogone, sur lequel s'élève le dôme, touche au sol où repose le tombeau de la Vierge. Partant de cette donnée, il a figuré à la naissance de la voûte une galerie à balustres, et à chacun de ses huit angles sont un candélabre surmonté d'une flamme, et une multitude d'enfants, à demi-nus, allumant des flambeaux et brûlant des parfums et des plantes odoriférantes. Sur le même soubassement, et répandus autour de sa circonférence, les apôtres portent leurs regards, étonnés et comme éblouis par sa splendeur, vers le cortége d'anges et de séraphins accompagnant Marie aux célestes demeures. Gabriel, entouré des hiérarchies des bienheureux, descend du firmament pour la recevoir et brille de la lumière éternelle. Aux quatre pendentifs, on voit les saints protecteurs de la ville, saint Hilaire, saint Jean-Baptiste et saint Thomas; chacun occupe un de ces pendentifs et s'y trouve admirablement placé au milieu d'anges d'une ravissante beauté, et de jeunes vierges tenant les insignes ecclésiastiques et les emblèmes des vertus du saint patron. Il est impossible que la parole puisse exprimer les sensations que fait éprouver ce travail surhumain, de décrire ces tons lumineux partout répandus et ne se nuisant point entre eux, cette vie animant toutes ces nobles et belles créations sorties de la main du maître, ces hardis raccourcis, cette grâce ineffable donnée à la jeunesse, la sévère et mâle beauté des apôtres, ce coloris doux et brillant, ou austère et vigoureux, selon que le sujet le réclame, et bornons-nous à dire que cette coupole n'eut jamais

(1) Une étonnante furie de pinceau.

de rivale, et que probablement elle n'en aura jamais. Sur quittance datée du 3 novembre 1522, elle fut payée 1100 ducats d'or répondant chacun en poids à 12 francs de notre époque, soit ensemble à 13,200 francs; mais alors le numéraire avait une valeur comparative au moins sextuple; c'était donc en réalité, comme représentation des besoins de la vie, 79,200 francs, et plus peut-être, que Corrège reçut pour rémunération de son œuvre (1). Sans doute elle eût mérité davantage, si le prix avait été réglé en proportion du mérite; mais les fabriciens de la cathédrale ne pouvaient disposer que des fonds appartenant à la fabrique; d'ailleurs, l'artiste n'éleva aucune plainte. Ainsi tombent encore toutes ces lamentations des touristes écrivant des impressions de voyages, et c'est pour les faire cesser que nous sommes revenu plusieurs fois sur l'évaluation des salaires accordés aux grands peintres du XVI^e^ siècle.

Outre ces chefs-d'œuvre, l'église possède aussi de remarquables sculptures, et il faut examiner au grand autel un bas-relief du XI^e^ siècle, représentant les Apôtres et les Evangélistes; quoique datant de l'enfance de l'art, on y découvre, au milieu de l'incertitude et de la grossièreté du travail, une certaine naïveté qui n'est pas sans quelque charme; un autre, incrusté dans un mur et plus moderne d'une centaine d'années, dont le sujet est la Déposition de croix, montre déjà de notables progrès. Exécuté en 1170, il fait honneur à son auteur, eu égard au temps où il vivait; malheureusement un confessionnal en cache une partie. Du XII^e^ siècle au commencement du XVI^e^, l'espace que la sculpture a parcouru est immense; aussi le mausolée du chanoine Montini, mort en 1507, par Giovanni Francesco da Grado, est-il du plus haut mérite, et prouve peut-être qu'à cette époque, où Raphael et Corrège n'avaient pas encore fondé leurs écoles, les sculpteurs étaient relativement plus avancés que les peintres (2). Le tombeau du jurisconsulte Bartolomeo Prati est dû à Prospero Clementi, de Reggio, élève de Michel-Ange, sculpteur de premier ordre, et qui abandonna l'austère manière de son maître pour sacrifier aux grâces; quelques auteurs l'ont même surnommé le Corrège de la sculpture. L'éloge est un peu empreint d'exagération; mais il n'en est pas moins vrai que les deux femmes assises

(1) De plus, pendant qu'il travaillait à cette coupole, Corrège produisit d'autres ouvrages et surtout des tableaux de chevalet.

(2) Nous avons déjà soutenu l'opinion que la sculpture était un art moins difficile que celui de la peinture; et en effet le sculpteur n'a qu'à s'occuper de la forme et de l'expression; tandis que le peintre est obligé d'y ajouter la couleur, la dégradation des tons, la connaissance des raccourcis, des deux perspectives aérienne et linéaire, de l'architecture pour les monuments introduits dans ses tableaux, et d'enrichir ses compositions d'un plus grand nombre de personnages, qui tous doivent concourir à l'action qu'ils représentent et se grouper habilement.

et plongées dans la douleur, ornant la tombe de Bartolomeo, sont des modèles de correction de dessin, d'élégance, de poses nobles et gracieuses, et que le marbre est taillé admirablement. Un magnifique cénotaphe (1) fut consacré à Petrarque, archidiacre et chanoine de cette cathédrale; nous n'avons pu savoir qui le lui fit élever et à quel ciseau il a été confié. A côté de ces splendides monuments funéraires, Augustin Carrache, mort de tristesse et de souffrance, à quarante-trois ans, au couvent des Capucins, n'obtint qu'une simple pierre tumulaire, que firent poser, ainsi que l'annonce l'inscription, ses deux amis Magnani, de Parme, et Guidotti, de Bologne. L'habile peintre Leonello de Spada a aussi sa sépulture dans cette église.

Situé à une vingtaine de mètres de la cathédrale et sur la même place, le Baptistère, tout construit de marbre rouge de Vérone, est sans doute le plus vaste, le plus haut de tous ceux existants en Italie, un des plus curieux monuments de cette contrée, et celui, peut-être, dont l'architecture présente le plus de singularités, car elle ne ressemble à aucune autre; spécimen unique et *sui generis*, il a toujours attiré l'attention des archéologues. Commencé en 1196, par l'architecte Antelami, il fut, sinon terminé en 1216 par le même artiste, du moins en état de remplir sa destination et de recevoir les enfants pour le baptême; toutefois il paraît qu'on y travailla longtemps encore après ce millésime, et que sa consécration n'eut lieu solennellement qu'en 1270. C'est donc à tort que des écrivains l'ont attribué aux bienfaits de la fameuse comtesse Mathilde, morte en 1115, quatre-vingt-une années avant qu'il fût érigé.

Sa masse, extérieurement octogone, a 32 mètres de hauteur et 24 de diamètre. En dehors, à chaque point de rencontre des huit faces, monte jusqu'au sommet du bâtiment un étroit pilastre dont le chapiteau, à peine sensible, se borne à quelques palmettes recourbées à leur extrémité. Du sol s'élèvent, au cinquième environ de la hauteur totale, trois portails, car ce baptistère a trois entrées et cinq arceaux figurés seulement par une légère saillie s'appuyant sur les grands pilastres, et le mur remplit tout l'espace compris entre les montants et les courbes des cintres. Le plein de ces cinq arceaux est divisé en trois parties par deux colonnes, dont six, sur trois faces, sont à chapiteaux corinthiens-composites assez bien imités de l'antique, et les autres ne rappellent aucun ordre connu; deux même imitent une draperie retombant de trois côtés, un tiers environ du diamètre des colonnes étant engagé dans la muraille; elles soutiennent une mince corniche qui les sépare des arcs et s'étend au-dessous de leur naissance. Portées sur des piédestaux allongés et plaquées à la plinthe,

(1) C'est un vrai cénotaphe, car les restes du grand poëte n'y sont point déposés; il mourut et fut inhumé à Padoue en 1374, à l'âge de soixante-dix ans.

ces colonnes sont liées entre elles, à la moitié de leur longueur, par une espèce de listel parallèle à la corniche. Une autre unit aussi les piédestaux et entoure les bases des colonnes ; en sorte que de ce listel inférieur à la corniche, le plein de la paroi est divisé en deux panneaux d'égales dimensions.

Sur quatre arcades et entre les deux listels, on voit, ainsi que sur les grands pilastres, et rangés horizontalement, soixante-quatorze médaillons creusés dans le marbre, contenant des sculptures en bas-relief d'une forte proéminence et parfaitement conservées. Elles représentent des animaux de toutes espèces, surtout des oiseaux, et nous avons cru y reconnaître le faisan ; on y trouve aussi quelques figures humaines et des signes du zodiaque, entre autres le Sagittaire. Quelle est la signification de ces sculptures ? sont-ce des ornements de fantaisie ou des emblèmes ? C'est une question qu'après un attentif examen nous n'avons pu résoudre, et notre ignorance en est peut-être la cause. Nous savions bien cependant que le savant orientaliste autrichien M. de Hammer a prétendu y reconnaître, ainsi que dans quelques parties de l'ornementation intérieure, des indices de la religion de Zoroastre ; mais est-il probable qu'au XIIIe siècle, au temps où le catholicisme était dans sa plus grande ferveur, dans sa plus entière puissance, où de nombreux conciles avaient irrévocablement fixé le dogme, qu'il restât quelques souvenirs de ce culte asiatique, ou, s'ils subsistaient encore, qu'on les eût rappelés sur un monument destiné au baptême des chrétiens, à les faire entrer dans la voie de la vérité ? Nous craignons que M. de Hammer, trop préoccupé de son système sur l'adoration du feu, n'ait cru voir ce qui n'existait pas.

Les trois portails sont profondément enfoncés dans l'épaisseur des puissantes parois, et les huit colonnes minces et élégantes dont chacun est décoré vont en retrait chercher les montants de portes presque carrées, tant leur forme se rapproche d'un quadrilatère à quatre lignes d'égale longueur. Des sculptures en grande partie allégoriques, et d'une conservation également parfaite, couvrent les montants et l'arc qui les domine, et l'on voit que heureusement les iconoclastes (1) soit du Bas-Empire, soit modernes, n'ont jamais eu d'accès à Parme. Au-dessus de la porte opposée à celle s'ouvrant sur la place, un bas-relief demi-circulaire a, dans son milieu, un palmier, symbole alors du christianisme, et, au pied de l'arbre, le malin esprit, sous la forme d'un dragon, le regardant avec colère ; son aspect le montre clairement. A droite et à gauche deux figures montées sur des chars attelés d'animaux ressemblant à des chiens, emblèmes de la fidélité, plutôt qu'à des chevaux, les excitent et paraissent accourir à la défense du palmier ;

(1) Iconoclastes, briseurs d'images et de sculptures. Secte religieuse du Bas-Empire grec qui n'a été que trop imitée par nos révolutionnaires en 1793.

leur attitude approche beaucoup de celle que l'antiquité donnait aux victoires portées sur des ambiges (1). Ce bas-relief était certainement destiné à rappeler les attaques du démon et des hérésies contre l'Eglise, et à célébrer son triomphe.

Surmontant les arceaux et ces portails, où le travail des sculpteurs a prodigué les ornements, surgissent, en quatre étages, des galeries faisant le tour de l'octogone et alternativement interrompues par les grands pilastres allant chercher le faîte du bâtiment. Chacune contient, sur ses huit faces, 4 colonnettes sans arcades et soutenant une plate-bande lisse et privée de décoration. Leur nombre est de 128, chaque étage en possédant 32. Un cinquième rang de petites colonnes les domine encore ; mais elles sont, cette fois, censées servir d'appui à des arceaux simplement indiqués et s'engageant dans le mur que porte le dernier bandeau. Sans doute, ce rang supérieur paraît trop massif, en opposition aux légères colonnettes des étages placées au-dessous de lui. Mais il devait, par son poids, résister à la poussée du dôme couronnant l'édifice, et ce fut une contrainte, une nécessité de solide construction imposées à l'architecte ; car extérieurement les murs perpendiculaires n'ont point de contreforts ; toutefois, la partie supérieure en souffre sous le rapport de l'élégance. Une corniche cordelée à grosses torsades sans entablement et une balustrade terminent cette remarquable et singulière construction, et leur faible saillie, leur extrême simplicité semblent peu en harmonie avec la riche ornementation du soubassement des portails et des sveltes galeries.

L'intérieur en rotonde, ou plutôt en polygone à seize faces, chacune des extérieures se subdivisant, n'est pas moins curieux. Du rez-de-chaussée partent autant de colonnes toutes en marbres de diverses couleurs, à chapiteaux différents, d'une sculpture très-compliquée, digne d'examen et profondément fouillée par le ciseau. Immédiatement posées sur ces chapiteaux, faisant pour ainsi dire l'office de supports, s'élèvent d'autres minces colonnes montant jusqu'à la naissance de la coupole et offrant aussi à leur épanouissement supérieur la même variété, les mêmes caprices de décoration ; entre elles on voit deux rangs superposés de trente-deux petites tribunes, toujours à colonnettes, que sépare un étroit bandeau horizontal. Au-dessus, et appuyant leur point de départ sur les chapiteaux de ces longues et minces colonnes, semblables à celles de nos églises gothiques, se courbent autant d'arcades en ogives. A l'aplomb des colonnes montent et convergent de vives arêtes jusqu'au sommet du dôme, où leur réunion entoure une rose, seule ouverture accordant du jour au baptistère. Au centre du polygone et sous la rose sont placées les anciennes cuves destinées au baptême par immersion ; car la grande,

(1) *Ambige*, char à deux chevaux ; *quadrige*, à quatre.

d'un seul bloc de marbre, en contient une seconde circulaire, semblable à un puits, et couverte de bizarres arabesques. La forme inusitée de la première est celle de quatre demi-cercles se rencontrant aux quatre angles d'un carré. On peut voir la gravure jointe à mon *Voyage dans l'Italie centrale*, pour se rendre mieux compte de cette description.

Toute surface, soit des parois, soit des courbes du dôme, qui a pu recevoir une peinture, en est chargée, et il en existe de toutes les époques du moyen âge; mais celles imitant le style byzantin ou de la première renaissance sont les plus nombreuses; elles datent de 1250 à 1270, au dire de quelques érudits qui parvinrent à déchiffrer les millésimes, les noms obscurs des imagistes de ces temps, et ont pour sujets sacrés ou emblématiques ceux que généralement on traitait alors; cependant, quoique paraissant, à plusieurs de leurs caractères, appartenir à l'école byzantine, elles sont moins roides, moins symétriques, moins anguleuses que les œuvres des peintres et des mosaïstes grecs, et l'on voit que les artistes parmesans commençaient à répudier les poncis traditionnels de ces étrangers. Leurs ouvrages ont quelque chose de plus original dans les costumes, les ornements et même la composition; ils prouvent surtout une grande habileté dans l'application des dorures et l'emploi des couleurs, qui, depuis cinq siècles, conservent une étonnante vivacité et confirment ce que nous avons fait remarquer plusieurs fois, savoir, que la chimie expérimentale était déjà fort avancée. Sur les murs perpendiculaires, ces fresques furent placées au hasard pour remplir les espaces vides, et il en résulte une véritable confusion; mais à la coupole elles occupent régulièrement trois rangs parallèles. Les figures de l'inférieur, espèce de frise, paraissent un peu plus petites que nature, du moins à les considérer d'en bas. Par contre, celles des deux rangs supérieurs sont gigantesques et seules, chacune entre les arêtes allant chercher la rose du dôme. Debout, vêtues d'habits sacerdotaux et représentant des saints, elles ont la tête environnée de nimbes dorés; plusieurs proviennent, dit-on, du pinceau d'Antelami, l'architecte du monument et qui fut aussi sculpteur; car, à la Renaissance, les mêmes hommes, entièrement dévoués à l'art, en cultivaient toutes les branches. Parmi ces vieilles peintures, il s'en trouve cependant quelques-unes de plus modernes, et l'on doit citer le Baptême du Christ, par Filippo Mazzuola, père du célèbre Parmesan; une autre fresque de Michele, membre aussi de cette famille, si féconde en peintres habiles, et la Mort de santo Ottavio, par Giovanni Lanfranco. Oserons-nous le dire? ces tableaux, d'un mérite bien supérieur, nous ont paru faire disparate avec leurs prédécesseurs, et nous aurions préféré que ce vieux baptistère fût resté, en tout et partout, un pur et complet spécimen du XIII^e^ siècle.

Tels sont ces deux édifices, sur lesquels on vient de donner, peut-être, de trop longs détails; mais on peut affirmer qu'il n'en est point en Italie qui méritent une plus sérieuse exploration, et cependant ils ont été, jusqu'à présent, bien peu décrits par les voyageurs; ils font naître aussi une foule de réflexions et un véritable étonnement lorsqu'on les contemple. Comment, se demande-t-on, une si petite république, car alors Plaisance et Guastalla ne dépendaient point du Parmesan et furent même souvent ses adversaires, put-elle élever de si vastes constructions et avec un luxe de matériaux qui dépasserait de beaucoup aujourd'hui les ressources financières d'un Etat plus étendu? La solution de ce problème se trouve dans la religion, dans l'ardeur de la foi animant les générations de cet âge; elles procuraient une foule de ressources, de dons particuliers, de legs pieux, de corvées volontaires, et soulageaient ainsi le trésor public. Toujours est-il que ces dernières églises ont un caractère particulier et tenant le milieu entre le byzantin et le premier gothique. Le baptistère de Parme est assurément le plus beau qui existe, et l'on remarquera qu'une partie de ses sculptures intérieures laisse apparaître, au milieu des emblèmes du christianisme, quelques réminiscences du paganisme (1).

Il y a à Parme plusieurs madones révérées: 1° Notre-Dame de la Steccata, dans l'église de ce nom; 2° Notre-Dame-des-Anges, dans la petite église appelée aujourd'hui la Capucine-Nouvelle; 3° Notre-Dame de la Nativité, dans l'église de Saint-Uldric; 4° Notre-Dame de l'Annonciation; 5° Notre-Dame *del Riscatto*, du Rachat, de la Rançon, ou de la Merci, dans l'église Saint-Vital.

PARNASSE (Grèce), chaîne de montagnes de la Phocide, qui, dans sa partie méridionale, se termine en deux pointes, au-dessous desquelles se trouve la ville de Delphes. Le mont le plus élevé de toute cette chaîne, et peut-être de toute la Grèce, est le mont Lycorée. C'est là que, suivant la tradition, se réfugièrent les habitants de ces contrées, pour échapper au déluge arrivé du temps de Deucalion. Il est très-difficile d'atteindre le sommet.

« La chaîne de montagnes du Parnasse, dit un voyageur, s'élève dans la Phocide, s'étend au loin vers le nord, et se termine tout à coup, du côté du midi, par deux masses imposantes de rochers. De l'ouverture que ces rochers laissent entre eux, on voit s'échapper et descendre dans la plaine la source célèbre que l'antiquité a nommée Castalie. »

« Suivant la riche et mystérieuse mythologie de la Grèce, ce double faîte du Parnasse était le séjour d'Apollon, des Muses et des Grâces; le dieu avait donné aux eaux de Castalie la secrète vertu d'inspirer les poëtes, et cette solitude, remplie de sa présence, était sacrée. En traversant les siècles, cette croyance n'a point perdu tout ce qu'elle avait de charmes pour l'imagination. Aujourd'hui encore, sous ces roches majestueuses, près du frais bassin de cette fon-

(1) *Voyage dans l'Italie centrale.*

taine, le voyageur sent les émotions les plus pures et les plus élevées de la poésie se presser dans son cœur.

« Il est vrai que, dans les temps modernes surtout, les invocations emphatiques de versificateurs qui se sont crus poëtes ont fatigué ces noms consacrés du Parnasse et de Castalie. Mais quelle influence peut avoir ce ridicule contre la sainteté des souvenirs ? Souvent aussi l'éloge de la vertu et de la justice a importuné, comme un lieu commun, dans des bouches suspectes, sans que jamais, heureusement, l'humanité ait cessé d'aimer et d'honorer ce qui est vertueux et juste. Se détourner de tout ce que les sots ou les méchants ont une fois touché, ce serait réellement donner aux sots et aux méchants trop de puissance.

« Nous remarquons, à l'appui de ces observations, que ces mêmes noms, qu'on souffre d'entendre invoquer par des voix vulgaires, restent toujours imposants quand ils sont prononcés par des hommes d'une élévation d'âme éprouvée. Nous en trouvons un exemple dans les vers suivants, inspirés à lord Byron, lorsque, parcourant la Grèce, il s'arrêta au pied du Parnasse, et approcha ses lèvres de la source de Castalie.

Et toi, Parnasse, que j'aperçois dans ce moment, non dans les délices d'un songe, non dans l'horizon d'un poëme, mais dans toute la pompe de ta masse sauvage et majestueuse, élevant jusqu'aux nues ton front couronné de neige!

Combien de fois j'ai rêvé de ton mont sacré! Celui qui ne connaît pas ton nom glorieux ignore les plus divines inspirations de l'homme! Aujourd'hui que je t'aperçois, je rougis de te célébrer avec de si faibles accents; lorsque je pense à ceux qui t'ont invoqué jadis, je tremble et ne puis que fléchir le genou. Je n'ose élever la voix, ni prendre un vain essor; mais je contemple en silence ton dais de nuages, content du moins de penser que je te vois.

Plus heureux en ce moment que tant de poëtes illustres que le destin enchaîna sur des rivages lointains, verrai-je sans émotion ces lieux sacrés que d'autres crurent voir, dans leurs folles extases, sans les avoir jamais visités? Quoique Apollon n'habite plus sa grotte, et que toi, jadis le séjour des Muses, tu ne sois plus que leur tombeau, un doux génie règne encore dans ces lieux, soupire avec le zéphyr, se tait dans les cavernes, et glisse d'un pied léger sur cette onde mélodieuse.

(*Child Harold*, chant I, strophes LX, LXI, LXII.

« Les ruines de Delphes sont à peu de distance de Castalie. En continuant à monter vers les sommets du Parnasse, on découvre, à l'ouest, un petit village bâti sur l'emplacement de cette illustre cité, et qu'on appelle Castri. Ce village se compose de quatre-vingt-dix cabanes; une église, dédiée à la Vierge, a remplacé le temple d'Apollon, dont les oracles, jadis consultés par toute la Grèce, terminaient les débats les plus graves, décidaient les plus grandes entreprises.

« M. Pouqueville rappelle que, d'après Pausanias, la terre rendait primitivement des oracles à Delphes par la voix de Daphné, l'une des nymphes du Parnasse. Neptune y prophétisa ensuite par l'organe de Pyrcon. Thémis, qui avait précédé l'arrivée de Jupiter à Dodone, lui ayant succédé, céda ses droits à Apollon, qui donna à Neptune l'île de Calaurée, voisine de Trézène. Apollon ne fut donc, suivant cette tradition, que la troisième divinité qui régna à Delphes et sur le Parnasse, vers l'ère à laquelle on assignait l'introduction des dieux dans la Grèce. Le premier temple consacré à Apollon fut un *téménos*, ou enceinte construite en branchages du laurier du Tempé, qui entourait un *hiéron*, ou autel à ciel couvert, composé de gazon. Dans la suite des temps, on lui éleva un temple en bronze, qui fut rebâti en pierres par Agramède et Trophonius, Béotiens. Ce nouvel édifice fut brûlé la première année de la 58e olympiade, et c'était un édifice élevé par les Amphictyons, dont Spiatharos de Corinthe avait été l'architecte, qui existait lorsque Pausanias visita Delphes.

« A cette époque, continue M. Pouqueville, des poëtes et des prophètes, voués au culte d'Apollon, racontaient les histoires du temps où la montagne sacrée avait pris son nom de Parnassus, fils de Cléopompe et de la nymphe Cléodore, et comment Parnassus fonda une ville qui fut submergée dans le déluge de Deucalion; ils montraient l'endroit où l'arche qui renfermait Deucalion s'arrêta, lorsque les eaux rentrèrent au sein des mers. Ils parlaient du temps où Amphictyon fixa à Delphes l'assemblée des États, composée de l'élite des nations voisines; mais déjà la splendeur de la ville était déchue; on n'y trouvait plus les chars d'or et les trépieds élevés sur des colonnes, que Brennus montrait de loin à ses soldats, pour les engager à gravir les escarpements du Parnasse.

« L'empereur Julien essaya de réhabiliter l'oracle qu'on avait cessé de consulter; ce fut en vain, et Delphes est complétement oubliée au temps du Bas-Empire. On sait seulement qu'une princesse catalane en fut dépouillée par Mahomet II, et réduite en esclavage avec sa fille.

« Il y avait à Delphes, outre le temple d'Apollon, des édifices consacrés à Minerve Pronœa, et à Phylacus, « dont le spectre gigantesque, revêtu d'une armure, apparut pour épouvanter les barbares. » A trois stades de ces deux temples, on arrivait au bord du Pleistus, maintenant appelé Sizalisca, qui baigne un sol fertile, couvert d'oliviers. Le ruisseau de la fontaine Castalie se perd dans le Pleistus; quelques auteurs croient même qu'il en est l'origine. »

PASSAW (Bavière), *Patavia* ou *Passavia*, en latin moderne, s'appelait chez les anciens *Batava castra*, ou, suivant quelques auteurs, *Bœodurum* ou *Bojodurum*, et, selon Ammien Marcellin, *Bolodurum*.

Passaw est une ville d'Allemagne, dans la Basse-Bavière, située sur la partie méridionale du Danube, qui reçoit au sud la rivière d'Inn, et au nord celle d'Iltz. Elle se compose de quatre parties ou quartiers : la ville de Passaw proprement dite; l'*Innstadt*, sur l'emplacement de l'ancienne *Bojodurum*; *Anger* et l'*Ilzolstadt* ou ville d'Iltz, sur la rive du Danube, qui reçoit cette rivière.

Cette ville, peu considérable aujourd'hui, puisqu'on ne porte guère sa population qu'à dix mille âmes (1), est célèbre par la dévotion à la Vierge, qui attire dans ses murs un grand nombre de pèlerins.

Pendant la révolution française, quelques prêtres exilés de leur patrie erraient au delà du Rhin, attendant qu'il leur fût permis de rentrer dans leurs foyers. Cependant l'Allemagne ne semblait pas avoir à leur offrir des asiles assez secrets, ni assez inviolables. Les armées de la République française semblaient les poursuivre de ville en ville, et il leur fallait à chaque instant chercher une nouvelle retraite, et la ville de Passaw leur offrit seule un repos de quelque durée. Ils y arrivèrent à la fin de juillet 1796. Leur seul bonheur, au milieu de ces persécutions sans cesse renaissantes, était de monter sur une élévation voisine de la ville, pour y adresser leurs vœux et leurs espérances de retour à une image de la Vierge, fort en vénération dans toute la contrée.

D'après les documents recueillis par un de ces vénérables prêtres, ce sanctuaire de Notre-Dame de Bon-Secours, qui couronne la montagne au bas de laquelle est bâti l'Innstadt, n'est pas d'une date fort ancienne; il ne remonte qu'au règne de Ferdinand II, cet illustre défenseur de la religion, auquel Gustave-Adolphe aimait à rendre hommage (2). Le frère de cet empereur, l'archiduc Léopold, possédait une image de Marie qu'il honorait avec une tendre piété. Un chanoine de Passaw (3), homme de Dieu, obtint du prince la permission d'en faire faire une copie, qu'il mit dans son oratoire. Il aimait à lui adresser ses prières et à recommander à celle que cette image rappelait à son esprit, toutes les œuvres que son zèle lui faisait entreprendre. Bientôt il connut que ce pieux trésor était un dépôt dont il devait faire part au peuple confié à ses soins.

Voici à peu près comment l'auteur des *Pèlerinages aux principaux sanctuaires de la Mère de Dieu* raconte le fait d'après l'*Atlas Marianus* de Gumppenberg, que nous avons nous-même traduit plusieurs fois en différents endroits de cet ouvrage.

« Passaw est dominé par une haute montagne, qui, à cette époque, était couverte de bois. Le chanoine remarqua que cette montagne était éclairée la nuit par un grand nombre de flambeaux disposés avec ordre. D'abord il ne fit pas grande attention à un événement si extraordinaire; mais ce spectacle s'étant présenté à ses regards une seconde fois, il sentit sa défiance se dissiper, et son âme se remplir d'un sentiment délicieux de joie. Il prit la résolution de se rendre plus fréquemment, vers le soir, à son jardin, et de jouir d'un spectacle qui nourrissait et enflammait sa dévotion (1).

« Il observa que le samedi ces flambeaux étaient en plus grand nombre, et qu'ils brillaient d'un éclat plus vif. Cet événement le frappa. Comme il était le seul à qui il fût donné d'apercevoir ce prodige, il réfléchit, il se consulte lui-même, il invoque les lumières du ciel, déterminé à suivre en tout sa volonté dès qu'elle lui sera manifestée. Dans le calme et le silence, dans le secret de son cœur, il crut entendre une voix qui lui disait que la reine des cieux voulait être honorée sur cette montagne. Il regarda cette pensée comme une inspiration d'en haut; il paraît même que la Vierge daigna se montrer à lui dans une chapelle qu'il avait élevée à la hâte pour y déposer son image, et qu'elle lui manifesta le désir qu'elle avait de recevoir, en une église construite sur la montagne, les vœux des fidèles (2). »

Le chanoine soumet son dessein à son évêque, et en sollicite l'approbation. Celui-ci ayant mûrement examiné sa supplique et toutes les circonstances du miracle, convaincu d'ailleurs du mérite et de la haute vertu de l'ecclésiastique, lui permet de donner suite à son projet. Le chanoine met donc la main à l'œuvre; il vient à bout de bâtir une vaste église qu'il dédie à la Mère de Dieu. C'est dans ce sanctuaire élevé par son zèle que le pieux ecclésiastique déposa l'image de la Vierge, et qu'il eut la consolation de voir les fidèles accourir en foule pour adresser leurs prières à Marie.

Ce sanctuaire, bâti sur une montagne fort élevée, était fort difficile à atteindre; le chemin était âpre et pénible : les pèlerins avaient à souffrir de l'intempérie de l'air et de l'inconstance des saisons. Le fervent serviteur de Marie, cet homme fécond en ressources dès qu'il s'agissait de l'honneur de la Mère du Sauveur, fit construire un escalier de pierre qui, serpentant autour de la hauteur, conduirait les pèlerins jusqu'au sanctuaire. Depuis, cet escalier fut couvert d'une galerie qui les met également à l'abri de la pluie et des ardeurs du soleil.

Marie ne tarda pas à montrer que cette demeure lui était agréable. Ce lieu devint le but d'une infinité de pèlerinages; on s'y rendait de plusieurs contrées lointaines. L'an 1662, la ville devint la proie des flammes, et la demeure de la Vierge fut aussi presque entièrement consumée. On parvint cependant à soustraire à l'incendie ce que ce sanctuaire renfermait de plus précieux. La piété des fidèles le tira bientôt de ses ruines. L'église, le vaste monastère qui l'avoisine, et la galerie couverte qui conduit jusqu'au terme du pèlerinage, tout fut rétabli, et la dévotion des peuples, après ce terrible accident, ne fut que plus vive et plus empressée. L'église actuelle est tout ornée d'*ex-voto*. Les richesses de son trésor attestent aussi la foi, la gratitude et la dévotion des peu-

(1) Balbi, *Abrégé de geogr.*, p. 235.
(2) Ferdinand II, naquit en 1578, devint roi de Bohême en 1617, fut fait empereur en 1619, et mourut en 1657.
(3) L'*Atlas Marianus* de Gumppenberg le nomme *Illustris. Dom. Marquardus de Schwendt.*

(1) *Atlas Marianus*, cccxviii.
(2) *Atlas Marianus*, loc. cit.

ples de cette région. Marie leur accorda, parmi tant d'autres bienfaits, une faveur dont ils ne sauraient assez apprécier la valeur : elle les préserva de l'hérésie qui les environnait de toutes parts; elle conserva leur foi pure, et elle leur a donné de garder inaltérable jusqu'à nos jours cette antique simplicité de mœurs qui n'existe plus parmi nous que comme un beau souvenir d'un siècle plus heureux.

« Les prêtres français, ajoute le pieux auteur de l'*Histoire des pèlerinages*, que nous avons cité plus haut, aimaient, pendant leur séjour à Passaw, à gravir la montagne de la Vierge de Bon-Secours, et à lui offrir leurs pieux hommages. Au sortir de ce célèbre sanctuaire, le tableau le plus pittoresque récréait leurs yeux, et leur faisait un moment oublier leur exil. A leurs pieds la cité se développait d'orient en occident, le long de la montagne. Du centre des habitations, ils voyaient s'élever majestueusement une superbe cathédrale, dédiée à saint Etienne, premier martyr, et bâtie en grande partie par les libéralités de Plectrude, fille du duc de Bavière et épouse de Pépin d'Héristal. Detruite, comme le reste de la ville, par l'incendie de 1662, elle avait été depuis reconstruite avec magnificence. L'Inn et l'Ilz venaient porter au Danube le tribut de leurs eaux, après avoir répandu l'abondance dans la cité. Le Danube, ce roi des fleuves germaniques, traversait la ville, et déployait au loin son cours majestueux dans une campagne où les ondes, les bois, les montagnes, et les productions variées de la nature répandaient des charmes toujours nouveaux.

« Mais le spectacle le plus agréable à leurs yeux, le plus délicieux pour leurs cœurs, était celui des pèlerins qui se rendaient sans cesse et en grand nombre au sanctuaire de Marie. Nous sommes trop éloignés de la foi et de la noble simplicité de nos pères, pour nous faire une juste idée de la piété naïve et affectueuse de ces catholiques de la Germanie. Ils prient avec une ferveur qui semble rapprocher d'eux et découvrir à leurs yeux la Vierge, objet de leurs supplications. Toutes les fêtes s'y célèbrent avec pompe. Mais c'est surtout le 8 septembre, où l'Eglise honore la Nativité de la Mère de Dieu, et dans l'octave de la solennité, qu'on y déploie toute la magnificence du culte. C'est la grande fête du sanctuaire. C'est alors que les pèlerins de la ville et de la campagne s'y portent en plus grand nombre, et donnent, aux pieds de Marie, des témoignages plus touchants de leur tendre dévotion.

« Ce fut à cette époque que les prêtres français furent obligés de quitter Passaw. Le bruit de la guerre retentissait autour d'eux. Ils ressentirent alors l'effet de la protection de Marie. L'empereur, auquel ils osèrent adresser leurs hommages, les fit assurer que la paix allait se conclure, et leur offrit un lieu de retraite dans un monastère de Vienne. A un court armistice succéda de nouveau le bruit des armes. Au printemps de 1793, l'orage menacait la capitale elle-même. François II, dans des conjonctures si critiques, daigna recommander les ecclésiastiques qu'il avait pris sous sa protection à un abbé dont le monastère, éloigné du théâtre de la guerre, leur offrait un asile paisible. »

PATAN (Hindoustan). « Farid-uddin Chakan-ganj, fils du cheikh Jalal-uddin Soliman, et issu de Faroukh chah Kabouli, naquit à Ghannawal, près de Moultan. Là il fut en relation avec le khadja Coutb-uddin Bakhtiar Kaki, et retira de sa société de grands avantages. Il se rendit ensuite à Dehli avec ce saint guide, et, plein d'ardeur, il entra dans la vie spirituelle. Quelques-uns disent que, conformément à l'ordre du khadja susdit, il alla de Moultan en Candahar et en Sistan, et qu'après avoir acquis les connaissances nécessaires, il vint à Dehli, où il fut admis comme disciple auprès de Coutb-uddin. Ce fut alors qu'il renonça tout à fait aux désirs des sens et se livra à des mortifications cruelles, à de pénibles pratiques de dévotion ; ensuite, ayant quitté son directeur dans la voie du salut, il se retira à Hunsi (ville de la province de Dehli), où il vécut paisiblement jusqu'au moment de la mort de ce dernier. A cette époque il alla de nouveau à Dehli pour retirer le froc et le bâton que Coutb-uddin tenait de son maître spirituel, et qu'en mourant il avait recommandé de remettre à Farid. Muni de ce précieux dépôt, il quitta cette ville et alla résider à Patan, où un monde entier obtint par son entremise la faveur céleste. Il mourut dans cette ville le samedi 5 mobarram 667 (15 septembre 1268), et y fut enseveli.

« Chacun sait que, par les regards de Farid, des monceaux de terre se changeaient en sucre. Tel est le motif du surnom de Chakan-ganj (trésor de sucre), qui lui a été donné. »

PATARE (Lycie), en latin *Patara*, ville d'Asie dans la Lycie, dont elle était la capitale (Tit. Liv., lib. XXXVII, c. 15). Elle avait un temple célèbre d'Apollon. Pomponius Méla (Lib. I, c. 15) dit que ce temple était aussi riche que celui de Delphes, et les oracles des deux sanctuaires étaient aussi recherchés l'un que l'autre. On ne consultait celui de Patare que l'hiver ; durant l'été, c'était à Delphes que se dirigeaient les pèlerins, selon ce que dit Virgile (*Æn.* l. IV, v. 143) :

Qualis ubi hibernam Lyciam Xanthique fluenta
Deserit, ac Delum maternam invisit Apollo.

Apollon prenait de Patare le surnom de *Patareus*,

. . . . . Qui Lyciæ tenet
Dumeta, natalemque silvam
Delius et Patareus Apollo.

Voy. ABA, DELOS, DELPHES, etc.

PATNA (Hindoustan). On y vénère la châsse de schah Arzani, mort en 1032 (de Jésus-Christ 1623), et ce pèlerinage est fréquenté par les musulmans aussi bien que par les Hindous. *Voy.* MONGHIR.

PAUL DE FÉNOUILLET (Saint-), en France, dans le Languedoc, département des Pyrénées-Orientales.

A 4 kil. de cette ville, dans un vallon étroit et sauvage, est l'ermitage de Saint-Antoine de Galamus, où l'on pénètre en gravissant une montée aride, puis pendant un kil., on marche par un chemin tracé sur le bord de l'Agly, et ombragé par des chênes verts, des lauriers, des myrtes et des buis. C'est une grotte spacieuse dans laquelle est la statue du saint sur un autel de marbre.

Les jours du pèlerinage principal sont le lendemain de la Pentecôte et le jour de l'Exaltation de la sainte croix.

PAUSILIPPE (Italie), petite montagne située près du lac Agnano, entre Naples et Pouzzoles. On y va visiter le tombeau de Virgile.

Nous ne dirions rien de ce pèlerinage, s'il n'avait eu, au moyen âge, un caractère tout à fait religieux. L'églogue du poëte à Pollion avait fini par être regardée comme une véritable prophétie analogue à celle du prophète Balaam et de quelques autres prophètes étrangers nommés ou cités dans l'Ancien Testament. Le laurier fameux qu'on voyait autrefois sur ce tombeau a été arraché feuille à feuille par les pèlerins. Il avait été planté par Pétrarque : Casimir Delavigne en a voulu planter un autre qui eut bientôt le même sort. On n'en voit plus que la place. Ce que les voyageurs ne pourront jamais enlever, ce sont les plantes sauvages et pittoresques qui couvrent cet illustre tombeau, qui n'a peut-être jamais renfermé les cendres de Virgile, mais qui portera toujours le nom du grand poëte, malgré les discussions obstinées des archéologues.

Le Pausilippe sépare la ville de Naples de la campagne fabuleuse où l'imagination des anciens plaçait l'enfer mythologique.

Sa grotte est une grande route taillée de temps immémorial dans le tuf volcanique. Le célèbre géographe et historien grec, Strabon, mort sous Tibère, vers l'an 25 de l'ère chrétienne, et Sénèque le Philosophe, mort vers l'an 65 sous Néron, en parlent dans leurs écrits. Elle a environ un mille de longueur, 28 pieds de large, et, suivant les endroits que l'on mesure, de 30 à 80 pieds de hauteur. Trois voitures peuvent y passer de front. Elle conduit de Naples aux villes de Pozzuoli (Pouzzoles), Baïes (*Baia*), Cumes et autres.

Pendant le jour, la lumière y pénètre à peine. Deux fois l'an seulement, au mois de février et d'octobre, les derniers rayons du soleil couchant la traversent tout entière. Le reste de l'année, c'est un spectacle étrange de voir au milieu d'une obscurité faiblement transparente, l'agitation qui règne sans cesse dans cette longue galerie.

PAVIE (Italie), dans les Etats Lombards-Vénitiens.

Cette ville, appelée autrefois *Ticinum* et *Papia* au moyen âge, est le chef-lieu de la délégation de Pavie, sur le Tessin, à 31 kil. sud de Milan. Cette ville ne renferme aucun pèlerinage remarquable ; mais c'est aux environs qu'on va visiter la célèbre Chartreuse qui en a pris le nom. Brantôme raconte qu'après sa défaite de Pavie, François Ier fait prisonnier dans le parc de la Chartreuse, se fit conduire à l'église pour y faire sa prière, et que là le premier objet qui s'offrit à ses yeux fut cette inscription tirée d'un psaume : *Bonum mihi quia humiliasti me, ut discam justificationes tuas* (1).

Pavie est un évêché suffragant de l'archevêché de Milan. On y visite avec respect un vaste tombeau qu'on dit être celui de saint Augustin : le corps était placé autrefois à Saint-Pierre *in Ciel d'oro*, et maintenant il est déposé à la cathédrale de Saint-Michel.

Les madones principales qu'on y va visiter sont :

1° Notre-Dame du Carmel, dont l'église vaste et majestueuse est de la fin du XIVe siècle ;

2° La Vierge Couronnée, qu'on nomme aussi *Canepanova*, dans une église du Bramante.

3° Notre-Dame du Rosaire, avec les tableaux des *Mystères* du rosaire d'Antoine Solari, dit le Zingaro.

PECQ (Le), en France, dans le département de Seine-et-Oise, canton de Saint-Germain-en-Laye.

Ce village s'appelait en latin barbare du moyen-âge *Alpicum* ou *Alpecum in pago Pinciacensi*, c'est-à-dire *le Pecq* en Pincerais (2).

Le jour de la fête du patron saint Wandrille (22 juillet), on y faisait autrefois un pèlerinage pour la guérison des fièvres des enfants ; mais on n'y voit plus aujourd'hui que de rares pèlerins attirés par l'ancienne réputation de saint Wandrille, qui viennent y faire dire une messe en son honneur le jour même de sa fête, ou dans l'octave.

Ici nous ferons remarquer que ce qui a pu contribuer à faire perdre le souvenir de saint Wandrille, c'est la fâcheuse coïncidence de sa fête avec celle de sainte Madeleine. L'almanach usuel de Paris marquant toujours cette sainte de préférence au saint abbé, le 22 juillet, il s'en est suivi, dans l'esprit du peuple, une confusion fatale à la gloire de saint Wandrille, qui jouissait d'une immense renommée dans toute la Normandie.

Ainsi, pour désigner la fête que le Pecq célèbre tous les ans, le dimanche qui suit le 22 juillet, les gens du pays ne manquent jamais de l'appeler la fête de la Madeleine, au lieu de la désigner sous le nom de la

(1) *Ps.* CXVIII, 71. Quelques auteurs racontent ce fait d'une autre façon. Dans le temps, disent-ils, que ce prince entra dans l'église, les religieux chantaient le verset précédent du même psaume CXVIII : *Coagulatum est sicut lac cor eorum ; ego vero legem tuam meditatus sum*, et le roi de France, captif et brisé de ses revers, aurait alors chanté en chœur avec les moines le verset que nous avons cité.

(2) Le Pincerais était ainsi appelé de sa capitale Poissy, en latin *Pinciacum*, ou *Pisciacum*.

Saint-Wandrille, qui serait la réelle appellation du patron de l'église.

Nous ne nous arrêterons pas à signaler ici toutes les substitutions de ce genre dont l'histoire ecclésiastique de nos paroisses est remplie ; mais les exemples ne nous manqueraient pas. A Corbeil, on regardait comme patron saint Léonard, parce que sa fête se célébrait le 6 novembre, jour de la translation de saint Melaine, évêque de Rennes, le véritable patron.

Cette même coïncidence a fait réunir saint Leu et saint Gilles, quoique ces deux saints n'aient entre eux aucun rapport, et qu'ils soient morts à plus de cent ans l'un de l'autre ; saint Jacques, apôtre, et saint Christophe ; saint Séverin, solitaire, et saint Clément, parce que la mort de l'un et de l'autre était arrivée le 23 novembre ; saint Quintien, évêque de Rodez, puis de Clermont, au lieu de saint Quintien, prêtre et solitaire, etc.

Nous avons déjà fait remarquer cette fausse analogie dans un *Précis historique sur Saint-Germain-en-Laye*, publié au commencement de cette année 1848.

PÉGOU ou PEGU (Asie), ville de l'empire Birman, autrefois capitale de l'empire de ce nom, est située sur les bords du Pégou et sur l'emplacement de l'ancienne ville entièrement détruite, en 1757, par Alompra, à l'exception de ses temples. Elle a été rebâtie en 1790 mais elle était encore presque déserte lorsque les Anglais y entrèrent en 1824.

On y admire le fameux temple de Choumadou ; c'est une pyramide composée de briques et de mortier, sans aucun creux ni ouverture, de forme octogone à sa base et terminée en spirale. La hauteur de ce monument est de 331 pieds anglais, et la circonférence de sa base est de 1296 pieds. Le sommet est surmonté d'une espèce de parasol en fer doré, qui a 56 pieds de circonférence. Les prêtres préposés au service de ce temple prétendent qu'il a été bâti, il y a 2,300 ans, par plusieurs monarques successifs. C'est sans contredit une des constructions les plus belles et les plus hautes de l'Asie ; elle est supérieure, sous le rapport de l'architecture, au temple de Choudayou à Rangoun (1).

PÉKIN ou PEKING (Chine), capitale du céleste empire, ville immense, dont le circuit, sans comprendre les faubourgs, est de 15,400 toises.

Cette capitale du plus vaste empire qui soit au monde possède entre autres édifices remarquables plusieurs temples qui sont en grande vénération chez les Chinois : 1° le beau temple de Foe, avec une statue de ce dieu en bronze doré, qui a 100 bras et 60 pieds de haut ; 2° le vaste temple mongol de Soung-Tchhou-Izu, habité par le Kontoukhthou, le premier des trois grands prêtres de la religion lamaïque, résidant à Pékin, et près duquel est placée l'imprimerie pour les livres de prières en langue tibétaine ; 3° le Sian-Nong-Than ou le temple de l'inventeur de l'agriculture, où l'empereur se rend tous les printemps, pour y labourer la terre et offrir un sacrifice au ciel ; 4° dans la ville Mongole, le fameux temple de Tiwangmiao, où sont les tablettes des plus illustres empereurs de la Chine, depuis Fo-hi, fondateur de la monarchie, jusqu'à la dynastie actuellement régnante ; 5° le temple de Confucius ; 6° le magnifique temple du Ti-thau, dont l'enceinte a environ 200 pas en carré, et dans lequel l'empereur sacrifie à la vertu de la terre.

Nous ajouterons que, dans les différents quartiers de Pékin, il y a des cloches ; mais elles ne servent que pour indiquer les heures de la nuit ; leur forme est celle d'un cône allongé ; on les frappe avec un marteau de bois (*Abrégé de Géographie*, par Adrien Balbi.)

PELLEGRINO (Sicile), montagne voisine de Palerme.

Grotte de sainte Rosalie. Cette grotte est située un peu à l'ouest de Palerme et près de la cime âpre et escarpée du mont Pellegrino. L'ouverture de la caverne est aujourd'hui masquée par une petite chapelle ; on pénètre sous une voûte basse, étroite, qui se prolonge dans les flancs du rocher, et devient à chaque pas plus froide et plus ténébreuse; Presque à l'extrémité, une belle jeune fille, religieusement inclinée, adore la croix vers laquelle se lèvent ses yeux demi-fermés. C'est une statue, mais si mystérieuse et si imprévue, dans cette retraite obscure, que, même à quelques pas, on croit encore voir une jeune sicilienne qui s'est oubliée dans une religieuse extase : une faible lumière que jettent plusieurs petites lampes d'argent, suspendues de distance en distance, favorise encore l'illusion ; les rayons vacillants semblent communiquer leur mouvement à la sainte effigie. L'expression délicate de ses traits, où respirent la simplicité et la résignation, son attitude douce et calme, les lignes flottantes et pures des vêtements, captivent et charment la vue longtemps encore après l'instant où l'erreur est dissipée.

Cette statue représente sainte Rosalie, la patronne de Palerme.

. . . . . Du haut de cette montagne, on jouit de l'une des plus belles perspectives du monde. Presqu'au pied de la montagne s'étendent l'élégante Palerme et ses faubourgs, *la Bagaria* et *il Colle*, avec leurs riches villas et leurs verts ombrages ; au loin, et bien qu'on en soit séparé par toute la longueur de l'île, on voit serpenter fièrement quelques crêtes supérieures de l'Etna ; enfin, du côté de la mer, on découvre les îles Lipari gracieusement découpées sur le ciel, et le cône toujours fumant de Stromboli.

PENERAN (France), en Bretagne, près de Landerneau (Finistère).

Le Léonais (1), qui comprend, à peu d'exceptions près, tout le territoire renfermé dans les arrondissements de Morlaix et de Brest, forme la plus riche partie du Finistère. C'est là que l'on trouve ces belles campagnes

(1) *Abrégé de Géographie*, par Adrien Balbi, à l'article *Ind. transgangétique*.

(1) Ce passage est extrait des *Derniers Bretons*, ouvrage estimé de M. Emile Souvestre.

à luxuriantes végétations, ces vallées mousseuses, festonnées de chèvrefeuilles, de ronces et de houblon sauvage, ces mille nids de verdure d'où sort la fumée d'une chaumière, toutes ces oasis de fleurs et d'ombrages où point l'aiguille brodée d'une cloche de granit, ou la tête penchée d'un calvaire. Nulle autre partie de la Bretagne ne présente une variété aussi continuelle. Les aspects du Léonais, moins sauvages que ceux de la Cornouaille, moins arcadiens que ceux du pays de Tréguier, et moins arides que les landes de Vannes, participent à la fois de ces trois natures; ils en offrent comme un résumé poétique. Mais ce qui est surtout propre au Léonais, c'est l'éblouissante fraîcheur de ses campagnes, c'est l'espèce d'humide opulence de ses feuillées et de ses plages. Tout, dans cette contrée, exhale je ne sais quelle enchanteresse et paisible fertilité. Il semble que, couverte d'églises, de croix, de chapelles, elle soit fécondée par la présence de tant d'objets sacrés. On voit, rien qu'à la regarder, que c'est une terre bénite et qu'aiment les habitants du paradis. Ses villes mêmes conservent ce caractère de sainte et charmante aisance. C'est Morlaix, assis au fond de sa vallée, avec sa couronne de jardins et les paisibles caboteurs à voiles roses qui dorment sur son canal; c'est Saint-Pol-de-Léon, qui se dessine de loin sous ses clochers aériens, comme une grande cité du moyen âge; ville-monastère où vous ne trouvez que des prêtres qui passent, des enfants en prière au seuil des églises, et de pauvres cloarecs, aux longs cheveux, apprenant tout haut, sur les chemins, leurs leçons latines; c'est Hesneven, triste bourgade semée de couvents demi-ruinés, et où la vie toute monacale se partage également entre les offices et les digestions; c'est Landerneau, charmant village allemand, avec ses maisonnettes blanches, ses parterres à grilles vertes, et ses fabriques cachées dans les arbres; c'est Roscoff, enfin, vaillant petit port qui s'avance vers l'Angleterre, comme pour la défier; relâche de corsaires et de flibustiers, qui fleurit sous la protection de sainte Barbe.

Je ne dis rien de Brest, car c'est une colonie maritime, qui n'a de breton que le nom. Brest n'est pas une ville de terre ferme, c'est un gaillard d'avant où vit un équipage ramassé de tous côtés, où s'agite dans la brume une population en toile cirée et en chapeau de cuir bouilli, chez lequel le caractère marin a effacé toutes les autres nuances nationales.

Mais, à part cette exception, il n'est point un seul hameau dans le Léonais qui ne reflète plus ou moins ce calme et pieux bien-être dont nous avons parlé. C'est là le cachet du pays. Tout y semble sous l'immédiate protection du ciel, et marqué aux armoiries de Dieu. On ne peut croire, lorsqu'on ne l'a point parcouru, à l'innombrable quantité de ses monuments religieux. Un seul fait en donnera une idée. Pendant la Restauration, on songea à relever les croix de carrefours qui avaient été abattues en 1793, et, après une recherche exacte, on trouva qu'il ne fallait pas moins de 1,500,000 francs pour rétablir toutes celles qui existaient à cette époque dans le Finistère! Le Léonais comptait au moins pour les deux tiers dans cette somme.

On conçoit, d'après cela, combien la contrée dont nous parlons a dû souffrir depuis trente ans, ainsi que toute notre province, du vandalisme qui a fait porter le marteau sur nos vieux monuments. La Bretagne était restée longtemps à l'abri de cet esprit de destruction qui souffle comme un ouragan sur l'ancienne France. Vieille druidesse baptisée par saint-Pol, elle avait gardé ses *dolmens* et ses *menhirs*, près de ses mille chapelles à Marie. Le temps et les révolutions avaient en vain passé rudement la main sur sa tête et déchiré son antique pourpre; la vieille pauvresse se drapait encore dans ses haillons de croyances et de coutumes, et s'entourait de ses ruines comme des débris d'une riche parure. Mais son tour est enfin venu, et, elle aussi, il faudra qu'elle passe à la refonte, pour recevoir une empreinte nouvelle. En attendant, des mains barbares s'acharnent sur ses monuments, les dépècent et les dégradent. Ainsi, sans parler du *monastère de Saint-Matthieu*, défiguré par ce phare dont la tête a crevé la voûte du sanctuaire, et qui se montre maintenant au-dessus de l'abbaye comme un laid et noir cyclope; sans parler de *Landevenec*, cette Chartreuse des lettres bretonnes que l'on a démolie pour en avoir les pierres et en construire une halle; de cette tour de *Carhaix*, si massivement majestueuse, et qui, ébréchée par la foudre, a été achevée par les ingénieurs; de cette admirable ruine de *Trémazan*, qu'on laisse crouler sous les dégradations des paysans et les orages de mer; de ce sanctuaire druidique de la presqu'île de *Kermorvan*, que l'on a fait sauter à la mine pour construire des étables; que dire de cette belle cathédrale de *Saint-Pol de Léon*, que vous avez vue naguère si sombre et si majestueuse, avec ses ogives de kersanton verdâtre qui la faisaient ressembler à une construction de bronze, et qui, maintenant, passée au lait de chaux, blanche et inondée de lumière, papillote comme la salle d'une guinguette? que dire de l'église de *Folgoat*, où l'on a peint à l'huile les prodigieuses sculptures qui brodaient les autels, et abattu le balcon gracieux qui entourait le toit dans toute son étendue? que dire du beau cloître lombard de *Daoulas*, dont les colonnettes brisées ont été transformées en bornes pour les chemins, et dont les frontons servent à faire des margelles de puits ou d'abreuvoirs; que dire, enfin, du reliquaire de *Pleyben*, maçonné et recrépi, et dans lequel siége aujourd'hui l'école primaire du village? Quant aux chapelles, aux coins de carrefours, aux niches de madones, à tous les monuments isolés, il ne faut plus y penser; à peine s'il en reste quelques débris comme souvenirs. Depuis vingt ans, ils sont la proie des mendiants étrangers, des colporteurs et des maquignons. On pourrait dire, sans exagération, que, dans certains endroits

nos routes sont empierrées avec des saints: c'est un *macadamisage* complet de têtes, de corps et de membres de statues chrétiennes.

PÉQUIGNY (France), dans le département de la Somme (Picardie).

« Le diocèse d'Amiens vient d'être le théâtre d'un nouveau triomphe pour la religion. Une de ces pompes qui attestent les dispositions du peuple en faveur du catholicisme, a fait éclater récemment la foi des habitants de la ville de Péquigny. Le vénérable pasteur, M. Beaude, y avait appelé, pour les stations du carême, un pieux et éloquent missionnaire d'Amiens, M. Rédan, et la foule a montré par son empressement aux prédications, la reconnaissance qu'elle en éprouvait. M. l'évêque de Nancy daigna couronner l'œuvre de l'orateur chrétien. Le prélat fut aussi étonné qu'attendri de l'accueil qu'il reçut, et les témoignages d'allégresse dont il fut témoin resteront longtemps dans son cœur.

« De si heureuses dispositions étaient une garantie pour les fêtes du *Mois de Marie*. Aussi ces solennités ont répondu à l'attente du pasteur. La foule s'est portée aussi nombreuse qu'aux exercices de la semaine sainte. Elles ont été terminées par une ravissante cérémonie. M. le curé de Péquigny avait choisi ce jour pour faire placer dans une chapelle élevée sur une colline non loin de la ville une image vénérée de la sainte Vierge, sauvée par le zèle d'une pieuse famille à l'époque des fureurs révolutionnaires, et conservée jusque-là dans cette maison. Une nombreuse et brillante procession fit cortége à la sainte image, que de jeunes filles vêtues de blanc transportèrent sur leurs épaules, de la maison qui lui avait servi de refuge, jusqu'au sanctuaire où elle devait reposer. Le R. P. Stanislas, abbé du monastère du Gard, près Péquigny, conduisait cette marche triomphale. Il était suivi d'une immense population, composée des paroisses voisines, ayant leurs pasteurs à leur tête.

« Arrivé au pied du monticule sur lequel est bâti le nouveau sanctuaire, dit un témoin oculaire, le révérend père abbé de la Trappe en fit lui-même la bénédiction; les diverses confréries s'étaient rangées sous leurs bannières respectives au pied de la colline; un peuple immense tapissait en quelque sorte tout le coteau. Après que la statue eut été placée, pour y demeurer désormais, dans la sainte chapelle, tout le peuple s'assit en amphithéâtre, et un religieux silence succéda tout à coup au concert de louange dont Marie avait été l'objet; alors un prédicateur célèbre, qui avait prêché la station du carême à la cathédrale d'Amiens, M. l'abbé Humphry, prononça un discours touchant sur les bienfaits de Marie à l'égard des hommes. Le sermon fini, la procession rentra dans l'église où l'on mit fin à cette belle journée par le *Te Deum* et la bénédiction du Très-Saint-Sacrement. Cette journée ne s'effacera jamais de la mémoire de ceux qui en ont été les témoins. » (*Moniteur de la Religion*, 18 juin 1836.)

PÉRIGUEUX (France), chef-lieu du département de la Dordogne.

On y vénérait autrefois, selon Gumppenberg, trois madones illustres, sur lesquelles néanmoins il ne donne aucun renseignement : Notre-Dame *des Vertus* ou *des Miracles*, Notre-Dame *de la Garde*, et Notre-Dame *des Barreaux* ou *des Grilles*.

PERMESSE (Grèce), petite rivière consacrée autrefois à Apollon, ainsi qu'aux Muses, et qui prend sa source au pied du mont Hélicon en Béotie, près du village d'Ascra, à cinq milles au sud d'Haliarte. C'est de là que les Muses sont quelquefois appelées Permessides. Selon l'abbé Barthélemy (*Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*), ce fleuve coulait au-dessus du bois sacré des Muses, entre des bords fleuris, ainsi que la fontaine d'Hippocrène, et celle de Narcisse, où l'on prétendait que ce jeune homme expira d'amour, en s'obstinant à contempler son image dans les eaux tranquilles de cette source. Les Thespiens célébraient, tous les ans, sur les bords du Permesse, des fêtes en l'honneur des Muses et de l'Amour.

PÉROUSE (Italie), dans les Etats-Romains, chef-lieu d'une délégation, est une ville épiscopale. Elle est située sur une petite montagne non loin de la rive droite du Tibre, et possède une population de 30,000 âmes.

On y voit de vastes basiliques qui élèvent leurs dômes à des hauteurs extraordinaires, et l'on admire surtout l'église *del Gesu*.

A la chapelle du *Gonfalone*, dans l'église Saint-François, on conserve toujours le précieux étendard, révéré à Pérouse, talisman sacré invoqué par les Pérusiens dans les grandes calamités publiques, et dont la procession solennelle n'est accordée par l'évêque qu'aux instances des magistrats municipaux et après les plus rigides formalités.

On vénère à Pérouse plusieurs madones célèbres :

1° Notre-Dame *de' Fossi*, où l'on voit un magnifique tableau de Pérugin;

2° Notre-Dame *de Monte Luce*, avec le superbe tableau du couronnement de la sainte Vierge, attribué à Raphaël;

3° Notre-Dame de la Nativité, dans la petite chapelle appelée la Chiesarella; elle est peinte par le Pérugin;

4° Notre-Dame *del Popolo*, l'une de ces nombreuses madones du peuple qui couvrent l'Italie tout entière;

5° Enfin, Sainte-Marie la Neuve, où l'on voit une belle *Purification* d'André Sacchi et une *Assomption* du Guide.

Il y avait autrefois à Pérouse un fameux temple de Vulcain, sur les ruines duquel on a bâti la moderne église de Saint-Ange.

Pérouse était une des douze lucumonies étrusques.

Nous ajouterons qu'en 1822 on y a découvert la grande inscription étrusque, qui est le plus grand monument connu de l'Etrurie proprement dite, et qui a été illustrée par le savant professeur Vermiglioli.

PERTUIS (France), en Provence, dans le département de Vaucluse, sur une éminence,

dans une plaine vaste et fertile, à peu de distance de la rive droite de la Durance, chef-lieu de canton, arrondissement d'Apt. Cette ville est traversée par la Lèze ; elle a d'anciens remparts, et passe pour avoir été fondée avant l'entrée des Romains dans les Gaules.

Les habitants sont dans l'usage d'aller tous les ans, le 24 avril, en pèlerinage sur une montagne, à 20 kil. de distance, près de Vauvenargues (Bouches-du-Rhône), à l'ermitage qu'ils appellent Sainte-Victoire, au-dessus du lieu où Marius fit élever un temple à la Victoire, en mémoire du triomphe qu'il remporta le même jour sur les Teutons. Ce jour-là le curé de Vauvenargues y célèbre la messe, après laquelle les pèlerins vont visiter le Garagaï, gouffre où Marius fit précipiter, dit-on, cent prisonniers teutons après sa victoire.

PESSINONTE ou Pessinunte (Galatie), chez les Tectosages, sur le fleuve Sangarius, à l'ouest de Gordium.

Il y avait à Pessinonte un temple de Cybèle, célèbre dans l'antiquité, dans lequel on conservait avec soin une grosse pierre noire que l'on disait tombée du ciel et qu'on regardait comme l'image de la déesse. Ce simulacre informe fut, au temps de la seconde guerre punique, transporté de Pessinonte à Rome. En proie aux ravages d'une cruelle épidémie et à des désastres de tout genre, les Romains avaient consulté l'oracle ; et l'oracle leur avait répondu que l'introduction à Rome de la statue de la *bonne déesse* et de son culte pouvait seule terminer leurs maux. Ils envoyèrent donc, sous la conduite de Scipion Nasica, une ambassade solennelle et chargée de riches présents aux Pessinontins, qui livrèrent leur pierre de bonne grâce.

Voici à ce sujet quelques réflexions d'un écrivain contemporain :

« Les Romains, dont la politique tendait à la fois à priver les nations conquises des talismans protecteurs, par la présence desquels ces peuples croyaient ne pouvoir jamais perdre leur nationalité, et à réunir à Rome comme à un foyer universel des cultes, toutes les idoles célèbres, songèrent, l'an 207 avant Jésus-Christ, à enrichir le Capitole de l'antique statue de Cybèle, jadis tombée du ciel à Pessinonte. Ils envoyèrent donc demander au roi Attalus la mère Idéenne : ce prince la leur accorda. Le vaisseau qui la transportait à Rome s'arrêta dans le Tibre vers le confluent de la petite rivière de l'Almo (Almon), près de l'île sacrée dédiée à Esculape. Là on employa vainement tous les efforts humains pour lui faire reprendre sa marche ; il fallut que la vestale Claudia Quinta, injustement soupçonnée d'infidélité à son vœu de continence, attachât sa frêle ceinture au vaisseau et l'entraînât ainsi en le remorquant. Cette pierre entra dans Rome en grande pompe et fut placée dans le temple de la Victoire, situé sur le mont Palatin. La présence de cette idole redoubla le courage des Romains, qui attaquèrent Annibal, le vainquirent, et l'on attribua ce triomphe à l'arrivée de la nouvelle divinité. Tous les ans, les préteurs lui offraient le sacrifice d'une truie. Un prêtre et une prêtresse phrygiens en étaient les ministres. Habillés d'une robe de différentes couleurs, ils portaient la statue de la déesse en procession dans les rues de Rome, frappant leur poitrine, jouant du tambour de basque, et demandant l'aumône à tous ceux qu'ils rencontraient. » (Rosin, *Antiquit. roman.* lib. II, cap. 4. — Vossius, *De Idolol.*, lib. I, cap. 10, etc.).

Cybèle Bérécynthe était encore honorée publiquement à Autun vers la fin du IVe siècle, au rapport de Grégoire de Tours, et à Paris, si l'on s'en rapporte à la découverte d'une tête de Cybèle en bronze, plus grande que nature, qu'on découvrit vis à vis de l'église Saint-Eustache, en 1657. (*Voy.* l'art. Cybèle dans le *Dictionnaire de toutes les Religions du monde*, par M. l'abbé Bertrand. Paris, Migne, 1848.)

Pessinonte devint, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, la capitale de la Galatie seconde, et une métropole ecclésiastique. On croit que c'est aujourd'hui Nalikan.

PÉTERSBOURG (Saint-), en Russie, capitale de l'empire.

Saint-Pétersbourg est à près de 500 lieues de Paris. C'est la plus grande ville d'Europe après Moscou et Londres : son enceinte a 8 lieues et demie de circonférence. Cependant une partie de sa surface est encore couverte de marais et de bois ; et sa population, moindre que la moitié de celle de Paris, ne suffit point pour animer ses quais immenses, ses vastes rues décorées de palais, d'édifices et d'églises. On ne peut mieux comparer la physionomie de l'intérieur de la ville qu'à celle de notre faubourg Saint-Germain ou de Versailles : c'est une monotonie désespérante. Point de boutiques pour en vivifier les larges trottoirs ; car les marchands sont relégués dans les caves, placés au premier étage, ou confinés dans un vaste bazar. Les flâneurs de Paris ou de Péking y périraient promptement d'ennui.

Le sol, formé de marais desséchés, où l'on rencontre l'eau à sept, trois et même deux pieds de profondeur, est parfaitement plat et bas. Non-seulement l'enceinte de la ville renferme plusieurs bras de la Néva qui déterminent des îles de différentes grandeurs, mais encore de nombreux cours d'eau y circulent, et le plus magnifique quartier situé sur la rive gauche du fleuve est partagé par trois principaux canaux sur lesquels s'en embranchent d'autres de moindre importance. Toutes ces coupures ont été pratiquées pour l'assainissement et le desséchement du terrain fangeux ; la culture a aussi considérablement amélioré le climat ; néanmoins l'humidité est extrême au printemps et dans l'automne ; il tombe alors un déluge de pluies, et un brouillard impénétrable et malsain pèse sur la ville.

De jolis ponts en fer établissent les communications d'un bord des canaux à l'autre,

mais entre les rives de la Néva ce sont quatre ponts de bateaux. Lorsque la glace commence à se former, en novembre, on les enlève, de crainte qu'ils ne soient emportés, et dès lors les communications sont interrompues jusqu'à ce que la rivière soit entièrement prise et permette le passage : cette gênante interruption peut durer plusieurs jours ; il y en a une semblable au moment de la débâcle en avril.

A l'époque des grands froids il n'est pas rare de voir des loups affamés visiter quelques quartiers de Saint-Pétersbourg ; en 1821 il en arriva une troupe nombreuse. — Le thermomètre centigrade descend quelquefois jusqu'à 30 et 36 degrés, mais il se tient ordinairement vers 20. La saison d'hiver est la plus agréable pour les habitants de Saint-Pétersbourg. « Chacun soupire après la neige, dit Muller, après le moment où la Néva gèle et où l'on peut librement glisser sur la glace. L'air pur et clair soulage alors le malade ; l'homme bien portant se croit rajeuni ; il contemple avec transport les vibrations dorées de cet air brillant et serein.

En juin et en juillet, les nuits sont presque aussi claires que le jour ; aussi les consacre-t-on au même usage que les jours mêmes dont on ne peut supporter la chaleur. A une heure ou deux de la nuit, dans les deux jardins d'été, sur les boulevards, dans la rue de Newsky, tout est plein de promeneurs des deux sexes et du premier rang ; les équipages roulent et se croisent, tout le monde est en activité : on se reconnaît même de loin ; souvent on s'assied sur un banc pour y lire les journaux. Vers quatre ou cinq heures du matin on se souhaite bonne nuit et tout demeure vide et tranquille.

Parmi les nombreux temples dont Saint-Pétersbourg est rempli, le plus magnifique est la *cathédrale de Notre-Dame de Kasan*, soutenue et ornée, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, par d'innombrables colonnes de granit d'un seul bloc. Elle a été construite sur le modèle réduit de Saint-Pierre de Rome, et avec les modifications qu'exige le culte grec.

La *bourse* n'est ouverte au commerce que depuis le 15 juin 1816, mais elle est terminée depuis 1811. Construite sur les plans de M. Tomon, architecte français, elle décore pompeusement un des points où se réunissent deux branches de la Néva.

La *bibliothèque* fut établie par Catherine II. Le premier fonds en a été fourni par les livres du collége des Jésuites de Varsovie ; ces 200 mille volumes recueillis avec le plus grand soin pendant 43 ans de travaux par un évêque de Kiow, tombèrent au pouvoir de Souwarow et furent apportés à Saint-Pétersbourg en 1795. Un grand nombre d'in-folios furent mutilés par les Cosaques, qui, les trouvant parfois trop longs pour entrer dans les caisses, les taillaient avec leurs sabres à la grandeur convenable, sans plus de cérémonie que s'ils eussent eu affaire à des planches. — En 1805, la bibliothèque impériale fut augmentée de celle de M. Dombrowski, riche diplomate, qui, pendant 26 ans passés hors de la Russie, se livra à la bibliomanie la plus intrépide. A l'époque de la révolution française, où la destruction des couvents et des châteaux ouvrit un champ libre à ses conquêtes, il acquit à vil prix les ouvrages les plus précieux qui se trouvaient à la Bastille, et dans la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés, riche alors de plus de quatre-vingt mille manuscrits.

En 1703, une chétive maison de campagne appartenant à un Suédois, et quelques cabanes de pêcheurs, se distinguaient à peine au milieu des marais que couvre aujourd'hui la capitale de toutes les Russies. En cette année, la forteresse de Nienchatz, au bord de la Néva, tombe au pouvoir de Pierre, et Pierre se décide aussitôt à bâtir une ville. Ce n'était pas tant encore pour le commerce de la Baltique que pour servir de poste avancé contre les Suédois : le tzar n'en regardait pas la possession comme définitive. Mais Charles XII donne trop aux destins, et sur le champ de bataille de Pultava, le jour même de la victoire, Pierre écrit à son amiral : *C'est aujourd'hui que, par la grâce de Dieu, j'ai véritablement posé la pierre angulaire des fondements de Pétersbourg.* Bientôt, en effet, Moscou dut céder à la ville à peine tracée le siége de l'empire.

Cette translation ne se fit pas sans obstacles : aujourd'hui même on n'oserait prononcer que Pétersbourg demeurera vraiment la capitale.

PÉTRA (Arabie-Pétrée). Cette ville est attribuée à la Palestine dans les anciennes notices ecclésiastiques. Elle porta plusieurs noms : Rekem, Arkema, Arkem, Arké, Agra, Hagor, etc. C'est auprès de cette ville que mourut le prophète Aaron, et son tombeau, placé sur le sommet du mont Hor, le plus haut rocher de la contrée, est encore visité aujourd'hui avec une grande dévotion par les Arabes. Un vieil Arabe, qui sert de gardien à ce lieu vénéré, habite au haut de cette roche, et accueille tous ceux qui viennent se prosterner sur la tombe du saint prophète Haroun.

On suppose que Pétra, nommée Sela dans la Bible, dut sa fondation à la nécessité d'un entrepôt, sûr et commode, pour les caravanes qui traversaient les déserts de l'Arabie. Tandis que Palmyre offrait aux caravanes parties de Damas un point de repos admirablement situé, Pétra procurait, à l'autre extrémité, les mêmes avantages aux marchands venus de Gaza. Cette supposition explique en même temps l'importance et les richesses immenses acquises par les habitants de cette ville isolée au milieu des sables du désert.

On a longtemps été en doute sur l'origine des peuples qui élevèrent Pétra au degré de prospérité où elle était parvenue à l'époque de la domination romaine. Les savants travaux de M. Etienne Quatremère ont éclairé cette question, et l'on croit que ces peuples,

appelés improprement Arabes-Nabatéens, n'étaient pas de la race arabe, et qu'ils ne durent ce nom qu'à leur long séjour dans l'Arabie-Pétrée. Ils étaient de race sémitique.

Démétrius Poliorcète, fils d'Antigone, voulant venger Athénée, traversa le désert, et vint assiéger Pétra, qu'il croyait emporter d'un coup de main ; mais les Nabatéens l'attendaient, résolus à bien défendre leur ville. Il comprit que le siége de ce rocher escarpé offrait peu de chances favorables ; il écouta des propositions d'accommodement, et retourna en Syrie. Diodore dit que la lettre par laquelle les Nabatéens demandèrent la paix à Antigone était en syriaque. Josèphe peint les Nabatéens sous des couleurs moins brillantes que Diodore de Sicile ; il en fait un peuple peu belliqueux. Judas Machabée, accompagné de son frère Jonathas, ayant traversé le Jourdain, et s'étant avancé à trois journées au delà de ce fleuve, les deux frères rencontrèrent les Nabatéens, qui, loin de s'opposer à leur marche, venaient à eux avec les dispositions les plus amicales. Pompée, dans le cours de son expédition d'Orient, avait projeté de faire la guerre à Aréthas, roi des Nabatéens ; le siége de Jérusalem l'empêcha de réaliser ce projet. Scaurus, lieutenant de Pompée, vint mettre le siége devant Pétra ; mais la famine fit repentir ce général de cette entreprise téméraire. Il envoya comme ambassadeur à Aréthas, Antipater, qui était uni à ce prince par les liens de l'hospitalité. Aréthas consentit à payer une somme d'argent pour racheter ses Etats du pillage. Plus tard, Aulus Gabinius défit complétement les Nabatéens. César, dans son expédition d'Egypte, demanda un corps de cavalerie à Malichus, roi des Nabatéens. Elius Gallus, dans son expédition de l'Arabie-Heureuse, comptait aussi principalement sur les secours des Nabatéens ; mais Obéïda, leur roi, lui donna un guide nommé Saleh ; celui-ci prit toutes les mesures nécessaires pour affamer l'armée romaine, et réussit à faire manquer l'expédition, qui ne put être achevée que l'année suivante, et par l'aide d'autres guides. Germanicus, peu de temps avant sa mort, assista avec Pison à un festin qui leur fut donné par le roi des Nabatéens. Selon Josèphe, *Sela* fut prise par le roi Amasias, qui fit précipiter dix mille de ses habitants du haut des rochers de Pétra. Hérode, chassé de la Judée par Antigone, avait résolu de chercher un asile à Pétra, chez le roi Malichus ; mais ce prince refusa d'accueillir le fugitif. Sous Trajan, l'an 105 de Jésus-Christ, Pétra perdit son indépendance et fut incorporée à l'empire romain. Elle devint alors la métropole de la troisième Palestine, nom imposé à l'Arabie-Pétrée par les Romains. On possède les monnaies de bronze frappées à Pétra sous les empereurs Adrien, Antonin, Marc-Aurèle, Septime-Sévère et Géta. Sur les monnaies, Pétra est toujours appelée *Métropolis*. Le type du revers de ces médailles est une femme couronnée de tours

et assise sur des rochers : c'est la personnification de la ville.

Au reste, il faut lire, pour compléter ces notions sur la ville de Pétra, l'art. PÉTRA et l'art. AARON, dans le *Dictionn. de la Bible*, par D. Calmet, revu par M. l'abbé James. Paris, Migne, 1845-1846.

PEYROLLES (France), en Provence, dans le département des Bouches-du-Rhône.

On y remarque le château restauré par le roi René, et la chapelle du Saint-Sépulcre qu'il bâtit auprès sur un rocher peu élevé. On ne fait plus à cette chapelle le grand pèlerinage qu'on y faisait autrefois.

PEYRUSSE (France), en Guienne, dans le département de l'Aveyron.

C'est une des plus anciennes villes du Rouergue, d'où l'on prétend que les grands ducs de Toscane étaient originaires. On y voit un rocher d'une hauteur prodigieuse, sur lequel était un temple où les païens faisaient leurs sacrifices, et appelé depuis par le peuple la Synagogue.

Il y avait dans cette ville deux églises, dont une, appelée la Grande Paroisse, était desservie par une communauté de prêtres. Il y avait de plus un hôpital et une chapelle, objet d'un grand pèlerinage, dédiée à Notre-Dame-de-Pitié.

PHALÈRE (Grèce), port et ville de l'Attique, nommé primitivement Phanos, et situé à 25 stades sud-est d'Athènes, à laquelle le reliaient de longues murailles. C'était à Phalère, avant que Thémistocle eût fait agrandir et fortifier le Pirée, que les Athéniens abritaient leur marine ; mais le peu de fond qu'offrait ce port n'en permettait guère l'accès qu'à de petits bâtiments ; ce fut la principale raison qui le fit abandonner.

C'était également à Phalère, aujourd'hui Saint-Nicolas, que se trouvait cet autel consacré au dieu inconnu (*Deo ignoto*) dont parle saint Paul, et qui lui donna l'occasion de prêcher l'Evangile aux Athéniens.

PHILÉ (Afrique), île de la Thébaïde d'Egypte, au sud de la ville de Syène. Elle était célèbre dans l'antiquité par les temples et autres monuments religieux dont elle était couverte, et par le culte d'Osiris, qui y attirait jadis un grand concours de pèlerins. Ces monuments sont tous détruits aujourd'hui et ensevelis dans les sables.

PIERRE-LE-PUELLIER (SAINT-), en France, dans le département du Loiret, près d'Orléans. On y conservait avec dévotion une sainte larme de Notre-Seigneur, avant la révolution de 1789. *Voy.* VENDÔME.

PIERRE-DE-RÈDES (SAINT-), en France, écart de Poujol, et près de Bédarieux, dans le département de l'Hérault.

Vis-à-vis de la source de la Verguière on remarque son église, monument d'architecture carlovingienne, qui est comptée au nombre de celles que fit bâtir Charlemagne.

PIEVE (Italie), à 9 kil. sud-ouest de Padoue. Piève s'appelle aussi *Pieve del Sacco*. Son église principale possède un beau tableau du Guide, que le peuple de la ville sut défendre contre l'invasion étrangère en 1797.

Ce tableau représente l'Assomption de la sainteVierge, et la question d'art est tellement mêlée à la question de piété dans l'enthousiasme que cette belle œuvre excite chez les habitants de Piève, qu'on ne sait auquel de ces deux sentiments a cédé la ville en le défendant au prix de son sang.

Il y a une autre Piève en Corse, où l'on vénère une image miraculeuse de Notre-Dame.

PILARI (Grèce). Le mont du Pilari, dans la Grèce moderne, est sur la route d'Epidaure à l'Hiéron d'Apollon esculapien. *Voy.* EPIDAURE.

PILON (SAINT-), en France, dans le département du Var, près de Saint-Maximin. On y voit les ruines d'une petite chapelle, sur la montagne de la Sainte-Baume, à environ 1000 mètres au-dessus du niveau de la mer. *Voy.* SAINTE-BAUME.

PINDAR (Hindoustan), rivière sainte de l'Inde. *Voy.* GANGE.

PINOLS (France), en Auvergne, dans le département de la Haute-Loire.

On remarque aux environs un monument d'une haute antiquité, appelé la tombe de *las Fadas* ou des Fées.

PIRÈNE (Grèce), fontaine consacrée aux Muses, près de la citadelle de Corinthe. *Voy.* HIPPOCRÈNE.

PISE (Italie), ville épiscopale de Toscane, située à 12 lieues ouest de Florence. On y admire un grand nombre d'édifices religieux. Nous donnerons ici la description des plus remarquables, puisée dans l'ouvrage de M. Fulchiron.

Renommée pour la douceur de ses hivers, Pise, dit-il, jadis la ville aux mille vaisseaux, maîtresse de la Méditerranée, et reine de la Sardaigne et d'une partie des côtes de la Syrie, est aujourd'hui le rendez-vous d'un grand nombre de malades qui, de toutes les contrées de l'Europe et conduits par l'espérance, y viennent chercher la santé. Ses rues, presque désertes, sont tortueuses et se croisent en tous sens comme dans toutes les villes du XII^e^ et du XIII^e^ siècle, où le commerce et la liberté individuelle obtinrent une grande extension ; chacun y usait de sa propriété comme il l'entendait. Pise fut peuplée, au temps de sa splendeur, de cent vingt mille habitants ; aujourd'hui elle en possède à peine le sixième. Ses édifices particuliers n'ont point le caractère de force et de grandeur qui distinguent ceux de Florence, et la raison en est facile à trouver. Cette ville, au milieu des guerres suscitées par les Guelfes et les Gibelins, fut constamment dévouée aux empereurs allemands ; elle eut peu à souffrir de ces dissensions intestines qui changeaient presque toutes les cités italiques en perpétuelles arènes de combats ; l'ordre intérieur s'y maintint mieux, et les familles riches ou nobles n'eurent pas besoin de s'y construire des espèces de citadelles pour résister aux assauts populaires. Aussi, sauf les quatre grands monuments qui illustrent Pise, tous les autres sont-ils semblables à ceux de nos villes du midi de la France.

Ses manufactures et son commerce sont si peu importants aujourd'hui qu'il est inutile de s'en occuper.

Fondée au milieu du XIV^e^ siècle, mais restaurée par Côme I^er^, l'université de Pise compte quatre cents élèves environ ; écoliers pacifiques, ignorant les turbulences, les théories politiques de Messieurs les habitués des facultés de France et d'Allemagne, et se livrant assidûment à leurs études. En général, la haute instruction prend un grand développement en Italie, et surtout en Toscane dont le gouvernement sagement paternel et libéral propage les lumières. En lisant les voyageurs du XVIII^e^ siècle et les descriptions qu'ils ont faites de la futilité, de l'indolence italiennes à cette époque, et en les comparant aux mœurs du XIX^e^, on voit combien le mouvement intellectuel a fait de progrès dans cette contrée.

L'enseignement, divisé en trois grandes sections ou facultés, est complet et embrasse toutes les connaissances humaines au point où elles sont parvenues maintenant. On y donne un grand développement à l'histoire naturelle et aux sciences exactes dont la renaissance eut lieu en Italie aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles, dont la marche s'y ralentit ensuite, et qui sont de nouveau ascensionnelles depuis une cinquantaine d'années. Les chaires sont occupées par d'habiles professeurs ; plusieurs de ces savants ont su se créer un nom européen, et le souverain et la ville ont fait de louables efforts soit pour les fixer à Pise, soit pour les y attirer. Les particuliers y contribuent aussi par des dons en objets précieux et en argent. C'est un des caractères distinctifs des Italiens que l'amour de leur cité ; ils mettent un juste et noble orgueil à ce qu'elle soit illustrée par des monuments, par les arts, ou des établissements scientifiques ; et tel citadin qui vit plus que modestement, consacre des sommes considérables à la splendeur publique. De leur côté, les villes ne sont pas ingrates et perpétuent les noms de leurs bienfaiteurs ou de leurs citoyens qui ont obtenu quelque célébrité, en leur décernant des inscriptions honorifiques, en leur érigeant des tombeaux et même des statues. C'est un des avantages du régime municipal qui de tout temps a été établi en Italie ; c'est une tradition non interrompue du moyen âge, époque où ce gouvernement acquit toute sa vigueur en Toscane et en Lombardie. En Grèce il en fut de même, car toutes ces petites républiques et celles du littoral de l'Asie Mineure n'étaient que des cités régies municipalement.

L'université possède une bibliothèque de plus de trente mille volumes et de manuscrits scientifiques, un jardin de botanique riche en végétaux exotiques et indigènes, et un muséum d'histoire naturelle dont les collections minéralogiques, et surtout celle de la mine de fer de l'île d'Elbe, sont remarquables. Ce muséum est beaucoup moins complet en zoologie ; mais on travaille en ce moment à lui donner plus d'étendue et

à l'enrichir. Lorsque je le visitai, on y préparait plusieurs salles nouvelles.

Avant de s'occuper des quatre grandes constructions, toutes réunies sur la même place, colosses de l'art qui feront l'éternelle gloire de Pise, il faut jeter un rapide coup d'œil sur quelques autres monuments ; car comment fixer sur eux ses regards lorsqu'on a vu le Dôme, la Tour penchée, le Baptistère et le Campo-Santo?

L'église de Saint-Nicolas est d'une prodigieuse richesse en marbres et en pierres dures de toutes espèces; l'Orient et l'Egypte en ont fourni une grande partie. Les dons et l'emploi de ces pierres remontent au temps où le commerce de Pise était prospère et où les navigateurs signalaient leur dévotion en rapportant des objets précieux pour l'ornement des temples de leur patrie. De beaux tableaux décorent aussi cette église, et son campanile svelte, élégant, est un ouvrage du fameux architecte Nicolas de Pise, qui fit faire tant de progrès à l'art, lors de sa renaissance, et qui ne fut surpassé que par son fils Jean, auteur du Campo-Santo.

On doit visiter l'église de Saint-Etienne, chef-lieu de l'ordre militaire de ce nom, institué pour combattre les Musulmans, lorsque l'islamisme triomphant menaçait l'Europe, et principalement l'Italie, séparée seulement de l'empire turc par un bras de mer. On y voit quelques peintures dignes d'attention, un autel en porphyre et en calcédoine d'une richesse étonnante, et l'orgue qui jouit d'une grande réputation. Aux voûtes de ce temple sont suspendus les drapeaux conquis par les chevaliers sur les ennemis de la foi. Le plafond a été peint par le Bronzino, peintre de l'école florentine, qui occupe une des premières places parmi les artistes de seconde ligne. Devant cette église et sur une place entourée des anciennes maisons des chevaliers, se trouve la statue de Côme, fondateur de l'ordre.

L'église de Saint-Michel in Borgo, et particulièrement sa façade, œuvre de trois célèbres artistes du XIII^e^ siècle, Nicolas et Jean de Pise, et frère Guillaume.

Santo-Sepolcro, anciennement église appartenant aux Templiers. Son constructeur fut Dioti Salvi, qui éleva aussi le Baptistère, dont la description viendra tout à l'heure.

Santa-Maria della Spina, charmante petite église pittoresquement située sur les bords de l'Arno, et que M. Valéry appelle avec esprit et vérité une miniature gothique. C'est le premier monument de ce genre d'architecture où l'art ait atteint toute sa perfection. Ses sculptures ont de la célébrité. Les statuettes de l'architrave d'une de ses portes doivent attirer l'attention des connaisseurs; elles sont dues encore au ciseau de Jean et d'André de Pise. Partout on retrouve dans cette ville les œuvres de cette famille extraordinaire, pour le temps où elle a vécu, par la transmission de son talent à chacun de ses membres, et par la multitude de ses travaux.

Le palais du grand-duc, qui vient passer une partie des hivers à Pise, n'offre rien de remarquable : c'est la modeste demeure d'un modeste souverain.

Le palais Lanfranchi fut pendant quelque temps habité par lord Byron, qui y porta, comme partout ailleurs, son génie, son inquiétude et sa bizarrerie. Il a, dans son orageuse et courte carrière, donné raison à la devise du sage : Moins de réputation et plus de paisible bonheur.

Enfin, on ne doit pas oublier de jeter un regard sur la fameuse tour, ou plutôt sur l'emplacement, qui vit s'accomplir le terrible drame d'Ugolin ; il n'en reste plus que quelques fragments encastrés dans le palais de l'horloge.

Le Dôme. C'est ainsi que l'on appelle, en Italie, presque toutes les églises métropolitaines.

Cet admirable monument, un des plus vastes de la péninsule italienne, imprime le respect par son grandiose, par sa noblesse, par le demi-jour qui y pénètre au travers de cent petites ouvertures et qui permet néanmoins d'en considérer toutes les parties, par la richesse de ses ornements s'alliant si bien à la sévérité de son architecture, et ne lui ôtant rien de son caractère religieux ; il fait naître la surprise lorsque l'on considère la grandeur, la beauté de ses matériaux, tous de marbre de Carrare, l'énormité de ses colonnes d'une seule pièce, et que l'on pense qu'il fut construit à une époque où l'art et peut-être les moyens mécaniques sortaient à peine d'un long sommeil. Aussi dit-on que, doué de tous les talents, son architecte, le célèbre Buschetto dà Dulicchio, inventa des machines qui élevaient avec facilité d'immenses pierres et des fûts monolithes destinés à soutenir tout le fardeau des entablements et des vastes voûtes. Buschetto ne vécut pas assez pour achever son immortel édifice : il ne put terminer que l'intérieur. La façade, à quatre rangs de colonnes superposées, fut élevée par Rainaldi.

Si l'on ne connaissait pas les grandes ressources que procuraient le commerce, la piété des citoyens toujours prête, à cette époque, à multiplier ses dons pour la construction des temples chrétiens, et les sacrifices que les communes s'imposaient dans le même but, on ne concevrait pas qu'une seule ville, possédant à peine un territoire de trente lieues de surface, eût été capable non-seulement d'édifier le Dôme, mais encore les trois autres monuments qui feront l'éternelle gloire de la Pise du moyen âge.

Ce Dôme, dédié à la Vierge, est à la fois un témoin du génie des artistes de ce temps et du courage des citoyens. Il fut bâti au commencement du XI^e^ siècle pour célébrer la grande victoire remportée en Sicile, sur les Sarrasins, par les Pisans, qui forcèrent le port de Palerme sous le commandement de leur consul Orlandi. Son architecture intérieure est un mélange des styles grec et by-

zantin. L'art était alors incertain sur la voie qu'il devait suivre, et le gothique n'était pas encore né ou plutôt importé de l'Orient. En effet, la partie supérieure de l'église, sa rotonde, ses mosaïques, ses vitraux peints, savoir ceux dont l'antiquité n'est pas contestée, sont tout à fait byzantins, tandis que les soixante-huit colossales colonnes de granit qui, rangées de chaque côté sur une double ligne, soutiennent la corniche et divisent le temple en trois parties, la grande nef et les deux petites, sont entièrement grecques par leurs chapiteaux corinthiens, par leurs bases et presque par leurs proportions; car leur fûts m'ont paru tenir le milieu entre le dorique et le corinthien, ce qui les placerait dans la longueur et le diamètre assignés à l'ionique. Sauf son étendue et la splendeur de ses matériaux, cette cathédrale, dans sa partie haute, ressemble beaucoup à l'église de Saint-Sernin à Toulouse, qui est de la même époque. Les tribunes surmontant la corniche sont presque pareilles. Le système est à cintre refendu par des colonnettes qui divisent l'arcade en deux plus petites. Le comble ne se développe point en voûte demi-circulaire ou en ogive; mais il est à plafond, en boiserie, richement orné de caissons et de rosaces dorées. Cet usage des plafonds au lieu de voûtes est presque général dans les églises de l'Italie méridionale, et à mon sens il ôte quelque chose à leur majesté. C'est une imitation des églises grecques, une tradition transmise par les architectes de Byzance qui élevèrent beaucoup de monuments religieux dans le royaume de Naples et dans la Romagne lorsque les souverains du Bas-Empire y commandaient encore.

Il est inutile de faire la description des marbres, des tombeaux, des statues, des bas-reliefs et des tableaux répandus à profusion dans ce magnifique temple; assez d'autres voyageurs s'en sont longuement occupés. On trouvera aussi dans les historiens de la peinture, tels que Vasari et Lanzi, tous les détails que l'on peut désirer. Il suffira d'indiquer comme remarquables les sculptures de l'ancienne chaire, ouvrage de Jean de Pise, et les mosaïques sur fond d'or qui remontent au temps de la construction de l'église; c'est dire, en assignant leur date, qu'elles participent encore au style sec et symétrique des peintres grecs qui, au VI^e^ et au VII^e^ siècle, firent revivre la mosaïque en Italie. Cependant celles du Dôme commencent à se débarrasser des langes byzantins et présentent plus de noblesse et une imitation plus vraie et moins mesquine de la nature; mais les contours ont de la roideur, leur coloris est peu brillant, ce qui provient probablement de la médiocre fabrication des émaux; et elles semblent toutes calquées sur un type uniforme pour les mêmes personnages; résultat sans doute de traditions dont les artistes ne pouvaient s'affranchir. Les figures sont de grandeur inégale selon l'importance du personnage; celle de Jésus atteint quelquefois 15 et 20 pieds de hauteur, tandis que les apôtres et les saints placés près de lui sont beaucoup plus petits. Les anciens auront légué cette disparate aux artistes de la Renaissance, car plusieurs peintures, sculptures et bas-reliefs antiques, représentent les héros d'une taille colossale entourés de figures de moindre proportion. Ces réflexions sont communes aux autres mosaïques des X^e^, XI^e^ et XII^e^ siècles, répandues dans les églises italiennes.

Le plus bel ornement du Dôme est dû au pinceau d'André del Sarto, que l'on peut appeler le Raphaël florentin. Quatre de ses tableaux sont placés dans le chœur; ceux de sainte Marguerite et de sainte Catherine, pleins d'une grâce angélique, montrent ces saintes sous des traits charmants; mais le chef-d'œuvre d'André est la sainte Agnès: plusieurs artistes l'ont attribué à Raphaël; cependant il semble que la fraîcheur du coloris et la suavité des teintes et de l'exécution n'auraient pas dû les faire tomber dans cette erreur. Ce délicieux tableau fit, pendant quelques années, l'ornement de notre muséum parisien, et fut revendiqué par la Toscane lors de nos désastres de 1815.

La façade du Dôme est noble, grande et en harmonie avec le style du reste du monument, mais elle présente quelques bizarreries que, dans un temps postérieur, on eût évitées; elle a quatre rangs de colonnes dont les deux premiers sont exactement superposés; quant aux deux derniers, ils portent à faux; leurs colonnes se posent au milieu des entre-colonnements inférieurs. Cette faute de construction choque l'œil exercé. Il me semble aussi que l'on doit blâmer l'emploi qu'a fait l'architecte, pour ces colonnettes, de marbre de toutes couleurs, car elles sont d'assez petites proportions; à côté d'une blanche ou jaune clair, il s'en trouve d'autres de porphyre rouge foncé ou noir. Il en résulte que celles de couleurs brillantes ont l'air de venir en avant, et que les autres semblent reculer. Cela brise l'unité des lignes si belles et si nécessaires en architecture.

Les trois portes de bronze de cette façade, quoique inférieures à celles du Baptistère de Florence exécutées dans un siècle où l'art atteignait presque à son apogée, jouissent à juste titre d'une grande réputation. Celle du milieu est de la fin du XI^e^ siècle ou du commencement du XII^e^: elle est étonnante par la finesse de son exécution et les difficultés que présentait, pour une si grande quantité de figurines, la fonte du métal. Aux deux autres, représentant des sujets relatifs à la Rédemption, ont travaillé plusieurs sculpteurs beaucoup plus modernes, entre autres, Jean de Bologne.

Deux colonnes arabesques, ornées de rinceaux et de feuillages d'une élégance exquise, décorent les montants extérieurs de la grande porte et prouvent combien l'art d'assouplir le marbre sous le ciseau était connu et pratiqué lorsque le Dôme fut construit.

En résumé, l'intérieur du Dôme est une des plus belles productions de l'architecture; il

y a dans son ensemble une simplicite ornée, un grandiose qui élève l'âme, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, une magie religieuse que l'on ne trouve pas même à Saint-Pierre de Rome.

La Tour penchée. La Tour penchée, ou Campanile, toute bâtie en marbre, ainsi que les quatre grands monuments de Pise, est le clocher du Dôme. Comme presque tous les clochers d'Italie, il est séparé de l'église et placé à quelque distance de ses faces latérales.

Cette tour fameuse, une des plus hautes de l'Italie et l'une des principales de cette contrée, a depuis longtemps exercé la sagacité des architectes et des voyageurs ; elle est tellement inclinée que, d'après mon estimation, son sommet surplombe de 9 à 10 pieds au moins. Plusieurs érudits et dernièrement M. Valéry ont prétendu que l'intention primitive de ses constructeurs n'était point de la faire telle qu'elle est maintenant ; mais que lorsqu'elle fut parvenue à une certaine hauteur, un affaissement du sol fit céder un des côtés des fondations, et qu'alors, les architectes, s'étant assurés que la solidité du bâtiment n'était point altérée, avaient continué de l'élever selon son inclinaison acquise par cet accident. Il est impossible, je crois, d'admettre une telle opinion : d'abord, parce qu'il y a en Italie plusieurs tours penchées, et une, entre autres, à Bologne, qui est célèbre par sa beauté et par son élévation ; secondement, on ne peut supposer que le même accident se soit reproduit plusieurs fois, et que plusieurs fois aussi il ait respecté la solidité de la construction. Il n'est pas possible non plus de se persuader qu'un architecte habile, prudent et surtout responsable de ses œuvres, comme on l'était dans ces petites républiques italiennes démocratiques et capricieuses, ait eu la témérité de s'exposer à voir crouler une tour de 200 pieds de hauteur, toute construite en marbre précieux et qui a dû coûter une somme énorme à la ville de Pise ; qu'il ait osé l'achever sur des fondations avec plusieurs étages nécessairement ébranlés et affaiblis par une secousse et le défaut d'aplomb. D'ailleurs, si je ne me suis pas trompé, si j'ai bien vu, l'inspection du bâtiment prouve le contraire. Les assises, qu'on suppose affaissées, m'ont paru horizontales, et elles auraient dû, dans l'hypothèse que je combats, suivre l'inclinaison générale de la tour et faire un angle avec le plan du terrain. Il en résulte qu'au lieu d'être, dans les fondations, des parallélipipèdes, il a fallu pour conserver l'horizontalité apparente des assises, les tailler en trapézoïdes. Je suis persuadé que cette conjecture se vérifiera. De plus, lors de mon passage à Pise, on travaillait à déblayer les terres amoncelées par le temps au pied de la tour, et l'on voyait que d'un côté les colonnes du premier rang étaient plus courtes que de l'autre, et qu'elles s'allongeaient progressivement pour s'égaler à la plus haute située à l'extrémité opposée du diamètre. Il me paraît donc évident que c'est un effet de l'art, de la volonté des constructeurs, et que, selon le plan primitif, le monument devait être penché comme il l'est aujourd'hui. On a cherché à créer ou bien à imiter ce tour de force qui plaisait aux architectes italiens de cette période. Chaque âge architectural a sa mode, et plus tard on se mit à faire des trompes, des arrière-voussures, des anses de panier, pour montrer sa science dans la coupe des pierres. Au reste, cette tour si renommée et qui mérite de l'être, produit à l'œil un effet très-désagréable ; il semble qu'elle va tomber, et lorsqu'on se place contre sa base, on ne peut s'empêcher d'une confuse inquiétude ; cependant un des devoirs de l'architecture, c'est de donner à ses œuvres l'aspect de la solidité ; il faut que ceux qui les habitent puissent s'y croire en sûreté et y demeurer en paix.

La tour a six étages et six rangs de colonnes, toutes en marbres d'une grande beauté et de diverses couleurs, comme celles de la façade du Dôme, ce qui produit le même inconvénient ; le style est également byzantin. Les colonnes des deux premiers rangs sont à chapiteaux corinthiens altérés dans leur forme, mais se rapprochant, ainsi que les fûts, des proportions générales de l'ordre. Celles des rangs supérieurs sont beaucoup plus courtes. Je ne crois pas qu'elles aient plus de 6 à 7 diamètres de hauteur, et peut-être les dernières en ont-elles encore moins, ce qui est contraire à toutes les règles de la perspective. Malgré ces défauts, le monument, sauf sa désagréable inclinaison, est beau par sa masse, son élévation, ses détails, la rareté de ses matériaux et la hardiesse de sa construction.

Sa date est de 1174, et cependant il n'offre aucune apparence de gothique ; l'ogive n'y paraît nulle part. Ses architectes furent Wilhem d'Inspruck et Buonanni de Pise. C'est de son sommet que Galilée, profitant de son surplomb, fit, pour calculer la chute des corps graves, ses expériences, auxquelles assistèrent plusieurs savants. Déjà auparavant les oscillations régulières de la grande lampe du Dôme lui avaient fait deviner le pendule et la mesure du temps

Le Baptistère. Situé à l'extrémité de la place et en face du Dôme, il fut construit en 1152. Il est remarquable que les trois plus grands monuments de Pise se soient élevés dans l'espace d'un siècle et demi, et à une époque où en général on mettait tant de lenteur à les achever ; témoin presque toutes les cathédrales de l'Europe. Le Baptistère surtout fut bâti, dans son commencement, avec une prodigieuse célérité, s'il est vrai, ainsi que le disent les chroniques pisanes, que les huit colonnes, les pilastres placés entre elles et les arcades qu'ils supportent, furent édifiés en quinze jours. Il est évident que les matériaux étaient taillés à l'avance, et qu'il n'y eut qu'à les superposer ; ce qui n'en est pas moins extraordinaire, car l'appareillage de si énormes pierres est une opération difficile et délicate par la précision qu'elle exige.

Selon les historiens de Pise, elle fut commencée le 1er octobre 1156 et terminée le 15; ils sont tous d'accord sur la date et le temps employé.

Ce baptistère est à pans coupés en dehors, et circulaire en dedans. Les colonnes de l'intérieur sont encore, comme celles de la cathédrale, du style corinthien dégénéré sous le Bas-Empire; mais les arcades qui forment les tribunes et qui supportent la coupole, commencent à montrer la naissance du gothique, et s'allongent un peu en ogive. Je ne sais s'il faut l'attribuer à un mélange des deux genres ou à ce que, l'argent ayant manqué, car les travaux furent interrompus, le goût gothique vint à prédominer avant l'achèvement de l'édifice.

Un écho très-remarquable répète avec une suavité et une fidélité étonnante les chants que le cicerone ne manque pas de faire entendre aux voyageurs. Cet effet, au reste, traité par les guides de *stupendissima cosa*, selon leur habitude du superlatif, est très-fréquent dans les constructions circulaires et à voûtes, et ne dépend point de la volonté des architectes, puisqu'on n'est pas encore sûr des règles qui pourraient aider à la répercussion des sons, et certainement les calculs d'acoustique étaient moins avancés au XIIe siècle qu'ils ne le sont aujourd'hui.

La porte principale et la frise sont ornées de bas-reliefs. La grande cuve en marbre, destinée à conférer le sacrement du baptême, et que l'on remplit le samedi saint pour la bénédiction des eaux, est située au centre de la rotondo. Sur ses parois internes sont placées quatre autres petites cuves de porphyre rouge, qui ont la forme de puits cylindriques, de 18 pouces de diamètre et de 3 pieds de profondeur, dans lesquels on baptisait par immersion selon les rites de la primitive Eglise. Actuellement on y administre le baptême par ondoiement, comme partout ailleurs.

Le morceau principal de ce monument est la fameuse chaire, un des chefs-d'œuvre de Nicolas de Pise, qui fut le plus habile restaurateur de la sculpture en Italie, et lui fit faire d'immenses et rapides progrès. Les Pisans attachaient tant d'importance à cette chaire, que, le samedi saint, lorsque la foule assistait à la bénédiction de l'eau, ils la faisaient garder par des hommes armés, de peur qu'elle ne subît quelques dégradations. Néanmoins, tout en admettant le grand talent de Nicolas et ses heureuses dispositions, il me semble que le mérite de son ouvrage est relatif, et seulement extraordinaire pour l'époque où il fut exécuté. Ses bas-reliefs, ou plutôt le mélange sur le même marbre de bas-reliefs et presque de rondes-bosses, ne laissent à l'œil aucun repos; ils se composent d'une multitude de figurines, toutes placées les unes au-dessus des autres, souvent ne se dépassant qu'à mi-corps, et entremêlées de manière à ce qu'on ne peut apercevoir aucune surface plane. Il en résulte nécessairement de la confusion. Il faut beaucoup d'attention pour se rendre compte des sujets. Néanmoins, chacune de ces figurines, ordinairement dépourvue de beauté, et qui semble un portrait fait d'après nature, est remarquable par la vérité de son mouvement, l'esprit qui l'anime et par la finesse et l'habileté de l'exécution. Quels que soient ses légers défauts, on doit cependant convenir que c'est un ouvrage étonnant, si on le compare aux sculptures du siècle précédent, et si l'on songe au point de départ de l'artiste.

Toutes les colonnes du Baptistère sont, ainsi que celles du Dôme, de gigantesques monolithes.

Le Campo-Santo. Le Campo-Santo est, sans contredit, un des plus curieux, des plus beaux monuments qu'il y ait au monde, et trop élégant peut-être pour sa destination, car c'est l'ancien cimetière de la ville. Il était principalement destiné à la sépulture des illustres Pisans. Maintenant que Pise et l'Italie n'ont plus de citoyens, de généraux, d'amiraux, occupés de la grande administration des républiques, ou chargés de la défense de la patrie et de la protection du commerce maritime, ce sont des savants, des poëtes, des artistes célèbres qui obtiennent les honneurs de la sépulture dans le Campo-Santo, et sa destination actuelle n'en est ni moins noble ni moins patriotique; il faut cependant convenir que quelques riches étrangers y ont reçu trop facilement le dernier asile. Sa première destination aurait dû toujours être respectée.

Cet édifice funèbre fut construit, au XIIIe siècle, par Jean de Pise, supérieur comme architecte à son père Nicolas, dont le talent principal était celui de la sculpture; sa forme extérieure et intérieure est celle d'un vaste et long parallélogramme; sa construction extérieure est en briques, et ne présente presque aucun ornement; mais elle est imposante par sa masse et son étendue. Quant à l'intérieur, il se compose, premièrement d'un carré très-allongé, rempli de terre apportée des environs de Jérusalem, et qui avait, dit-on, la propriété de consumer les corps en vingt-quatre heures, probablement parce qu'elle contenait du carbonate de soude, comme en contiennent encore plusieurs terrains de la Palestine et de l'Egypte; elle fut amenée, en partie aux frais de l'Etat, par cinquante vaisseaux. Les mariniers pisans se firent aussi un devoir religieux d'en lester leurs bâtiments, lorsqu'au retour du transport annuel des pèlerins en Orient, ils se chargeaient des marchandises venues de l'Inde par la mer Rouge et Alexandrie. Secondement, cette terre sanctifiée par son origine et sa destination est entourée, sur ses quatre faces, d'un admirable portique en marbre blanc de Carrare, dont les arcades en ogive sont divisées par des colonnettes de 18 à 20 pieds de hauteur, et qui n'ont pas plus de 6 pouces de diamètre. Leur extrême légèreté excite l'étonnement, et néanmoins leur solidité est grande, puisque, depuis cinq cents ans, elles existent sans aucun signe de dégradation.

Ici la transition du byzantin au gothique est complète et déjà parvenue à sa perfection; en effet, du milieu du XIIIe siècle à sa fin, l'art avait accompli tous ses progrès, comme on peut en juger par la Sainte-Chapelle de Paris. Mais la partie la plus curieuse de ce portique est son intérieur, dont les murs de fond sont ornés de fresques des XIVe et XVe siècles; tableaux immenses, et qui montrent ce qu'était la peinture à sa naissance et dans les cent ans qui ont suivi. Ces fresques ont été si souvent décrites, que je ne m'attacherai point à parler de leurs sujets, qui sont tous religieux; je me bornerai donc à des réflexions générales.

Sur les parois de ces portiques, où le jour tombe à flots en circulant sous leur svelte architecture, se trouve comme un musée du moyen âge; là sont rassemblées les œuvres de Giotto, auteur de quatre compartiments presque entièrement effacés, et dont à peine il reste quelques linéaments. On ne saurait trop déplorer la perte de ces tableaux d'un homme si célèbre, qui de simple berger devint chef d'école, sut donner une forte impulsion à l'art, lui tracer une nouvelle route, et dont le talent calme, pur et pourtant expressif, eut de l'analogie avec celui de Léonard de Vinci, qu'il précéda de près de deux siècles; de Simon Memmi, l'ami de Pétrarque, dont le pinceau reproduisit les traits de Laure, et dont la Vie de saint Ranieri, au Campo-Santo, est le meilleur ouvrage; de Stefano Fiorentino, qui le premier essaya de vaincre les difficultés du raccourci; d'Antonio Veneziano, de Spinello Aretino; d'Orcagna, sculpteur, peintre et architecte, et le plus habile de son temps après Giotto; de Buffalmacco, esprit facétieux que Boccace a illustré dans ses contes, mais peintre incorrect, et que la précipitation de son travail ne fit jamais sortir de la médiocrité; de Laurati ou Lorenzetto, artiste original qui surpassa quelquefois Orcagna; enfin, de Benozzo Gozzoli, placé au-dessus de presque tous ses contemporains, et dont la rapide exécution orna de vingt-deux tableaux, dans le court espace de deux ans, tout un côté du Campo-Santo; un des premiers il sut imiter la nature, donner du mouvement aux personnages, de l'expression aux physionomies, et rechercher le coloris. La reconnaissance des Pisans l'honora d'une tombe au même lieu qu'il avait orné de ses œuvres, et le plaça à côté de Jean de Pise (1).

Sous le rapport du matériel de la peinture et des moyens d'exécution, on voit que plusieurs couleurs dont on peut se servir aujourd'hui pour la fresque, n'étaient pas connues ou employées; ce qui fut d'autant plus fâcheux pour les artistes de ce temps, que

(1) Voici les dates des décès de plusieurs des peintres qui ont travaillé au Campo-Santo. On pourra suivre ainsi les progrès de l'art, qui ont été assez rapides. Giotto, mort en 1336; Laurati, en 1340; Memmi, en 1344; Stefano Fiorentino, en 1350; Orcagna, en 1389; Spinello Aretino, en 1400; Benozzo Gozzoli; la date de sa mort est incertaine, mais celle de l'érection de son tombeau est de 1478.

c'était le seul genre de peinture alors à leur disposition, celle à l'huile n'ayant été trouvée en Flandre par Van-Eyck ou Jean de Bruges qu'en 1410, et la peinture à l'encaustique étant à peu près oubliée, quoique les peintres grecs l'eussent répandue en Italie depuis le IXe siècle jusqu'à la fin du XIe. Il m'a paru que les artistes qui ont travaillé au Campo-Santo ne s'étaient servis que de noir de charbon, de craie blanche, d'ocres rouges et jaunes, de terre de Sienne naturelle et brûlée, d'un bleu que je crois être l'indigo, déjà apporté de l'Inde à cette époque, et d'une terre verte qui est un oxyde de cuivre mêlé d'alumine et peu brillant. Aussi, tout en faisant la part de l'affaiblissement des teintes que le temps a pu occasionner, ces peintures n'ont jamais dû avoir la force de ton, l'éclat et la transparence que la fresque a su acquérir plus tard.

La perspective aérienne est nulle. Les tons des plans éloignés sont aussi puissants que ceux du devant des tableaux, et les formes des arbres, des rochers et des terrains n'indiquent aucune étude faite d'après nature. Quant à la perspective linéaire, presque également inaperçue dans les premiers ouvrages, elle commence à paraître dans les derniers par la diminution successive des figures et des objets; mais la direction des lignes des bâtiments au point de vue, soit direct, soit accidentel, est encore bien imparfaite, et quelquefois même, au lieu de s'élever ou de s'abaisser, comme elles le devraient, elles se dirigent à contre-sens.

Les figures ont de la naïveté dans leurs poses, dans leurs mouvements, et assez souvent elles sont heureusement groupées; mais les divers personnages ne tendent point à l'unité de l'effet et de l'action, et sont presque toujours dispersés dans le tableau qui représente à la fois plusieurs scènes. En mieux, ces peintures ressemblent, sous ce rapport, à ce que nous connaissons des artistes chinois qui superposent les plans et disséminent les figures sur leurs toiles. L'expression des personnages est quelquefois vraie, fine, et le peintre même sait exprimer de malicieuses pensées. Telle est une des filles de Noé, surnommée *la Vergognosa*, qui, n'osant contempler ouvertement la nudité de son père, se cache le visage avec ses mains et regarde cependant en écartant les doigts; mais ces figures manquent souvent de beauté. On voit que les peintres se contentaient de copier strictement le modèle et de faire des portraits; ce qui, au reste, nous est historiquement utile, puisque plusieurs, pour représenter des personnages bibliques ou sanctifiés, ont choisi des hommes célèbres. Ils nous ont ainsi transmis les traits de l'empereur Henri de Bavière, de Castruccio de Lucques, de Côme de Médicis et de ses fils. Les pieds et les mains sont moins bien dessinés que les têtes, ce qui arrive toujours lorsque l'art commence; et, en général, quel que soit l'âge de la personne représentée, ses extrémités appartiennent à la jeunesse.

Aucune tradition de costume n'est observée. Les patriarches sont en pantalons larges ou collants, en vestes serrées par des ceintures ou en robes longues, selon la mode italienne du temps où le tableau fut exécuté. Sous ce rapport, ces peintures sont curieuses et montrent les variations des vêtements. On y voit qu'au commencement du XV^e^ siècle les habits étroits succédèrent aux amples manteaux et aux courtes tuniques : usage qui vint probablement de France, où la même révolution s'était opérée ; car alors, comme aujourd'hui, la France, au dire des chroniqueurs, imposait ses modes aux autres nations de l'Europe. L'Italie surtout dut facilement les adopter, à cause de ses fréquentes relations avec les papes, qui siégeaient alors à Avignon (1).

La ville de Pise possède plusieurs Vierges célèbres : celle du Carmel, avec de bons tableaux sur la vie de la sainte Vierge ; celle de Sainte-Catherine, ouvrage de Fra-Bartolomméo ; celle de la Chartreuse, dont l'église, dédiée en outre aux saints Politus et Ephesus, fut refaite à grands frais en 1770 ; celle de Saint-Paul, assise sur un trône, environnée de plusieurs saints ; et enfin Notre-Dame de l'Epine, dont l'église, située sur les bords de l'Arno, renferme plusieurs autres madones révérées.

On dit dans le pays que, saint Pierre étant à la pêche, une tempête s'éleva qui le poussa jusqu'à Pise, dont la mer baignait alors les murailles. On ajoute qu'il érigea un autel autour duquel, quelques siècles après, un pape fit bâtir une église.

On voyait autrefois à Pise un temple célèbre dédié à l'empereur Adrien.

PISTOIE (*Pistoja*), en Italie, ville du grand-duché de Toscane. Elle est importante par plusieurs beaux édifices, par sa célèbre fabrique d'orgues, et par de florissantes manufactures de draps, d'armes et de quincaillerie. Pistoie passe pour avoir donné son nom au pistolet. Elle a une population de 12,000 âmes.

L'autel de la madone *delle Perrine* conserve l'image antique et vénérée qui guérissait jadis les pustules de la peau. Cette image est une fresque antérieure environ d'un siècle et demi à la renaissance de la peinture à Florence, selon l'opinion assez vraisemblable du savant voyageur Valery.

L'église de Sainte-Marie *del Letto* rappelle un ancien lit qui y est religieusement conservé, et sur lequel un malade fut guéri par l'intercession de la Mère de Dieu.

Dans le magnifique temple de Sainte-Marie de l'Humilité, dont la coupole est une des plus belles de l'Italie, on garde, au-dessus de l'un des autels, de nombreux *ex-voto*, parmi lesquels on remarque la couronne de laurier que reçut au Capitole Maddalena Morelli Fernandez, simple paysanne des environs de Pistoie, devenue célèbre sous le nom accadique de Corilla Olimpica, et qui a

(1) *Voyage dans l'Italie méridionale*, par M. Fulchiron.

pieusement consacré sa gloire à la sainte Vierge.

Pistoie, l'ancienne *Pistoria* des Latins, est une ville épiscopale. Dans sa cathédrale on vénère les reliques de saint Jacques, à une chapelle qui porte son nom. L'autel est tout couvert d'argent ; c'est un curieux monument d'orfévrerie et de sculpture du XIV^e^ siècle (l'église est elle-même du XII^e^). On remarque dans cette chapelle une oraison en l'honneur de saint Jacques, qui s'y trouve appelé le premier des apôtres : *Tu qui primatum tenes inter apostolos, imo qui eorum primus*, etc.

Les Carmes et les Servites y ont aussi leurs madones particulières.

PLABENNEC (France), dans le département du Finistère.

On voit aux environs de ce village, dans une lande cernée par un taillis, un cimetière celtique, composé de près de 600 pierres posées sans ordre sur toute son étendue.

A un kil. environ, près de la route de Gouesnon, est une fontaine ombragée de vieux hêtres, que les habitants ne visitent jamais sans que le souvenir de leurs anciennes légendes bretonnes ne leur revienne à la mémoire.

PLAISANCE (Italie), assez grande ville épiscopale, chef-lieu du duché de son nom, bien bâtie, mais peu peuplée, puisqu'elle ne compte que 28,000 habitants. On y admire quelques édifices religieux, dont l'architecture et l'ornementation sont très-remarquables.

Nous donnerons ici les remarques de M. Fulchiron, qui portent un double cachet de savoir et de conscience infiniment précieux.

Elevée de 66 mètres au-dessus du niveau de la mer, Plaisance, dit ce voyageur, est située à un demi-mille du Pô, et l'on ne conçoit pas pourquoi ses habitants se sont privés des avantages que présentent toujours les rives d'un fleuve, à moins que, lors du premier établissement, ses bords fussent tellement marécageux qu'il y eût nécessité de s'en éloigner ; navigable depuis Pavie, quelques travaux d'art l'auraient rendu éminemment utile à la cité en permettant de s'en approcher ; mais une colonie naissante est faible et par son nombre et par ses moyens pécuniaires, et une fois son enceinte tracée elle n'abandonne pas ses foyers paternels et l'œuvre des fondateurs : la circonférence s'étend, le centre reste immobile.

Tel qu'il est aujourd'hui, à la partie de son cours dont nous nous occupons, le Pô, descendant du mont Viso, un des sommets les plus hauts des Alpes occidentales, promène ses eaux vagabondes entre des rives trop éloignées l'une de l'autre, et, sujet à d'énormes inondations, causées par ses affluents le Tanaro, la Scrivia, la Trebbia et surtout le Tessin, exhausse sans cesse le fond de son lit en l'encombrant de ses dépôts ; souvent il menace de dangereuses inondations les belles cultures des basses plaines, et de puissantes digues, entretenues à grands

frais, peuvent difficilement le contenir. Un pont de bateaux facilite les communications avec la Lombardie autrichienne; construit en pierre, il aurait coûté des sommes immenses par la difficulté d'établir solidement ses piles sur un fond sans consistance.

Vue de loin et des prairies qui l'environnent, Plaisance se montre avec magnificence; ses tours, ses dômes, de vastes monuments surmontant ses remparts lui donnent un noble aspect, quoique, faute de matériaux calcaires, que lui refuse son terrain d'alluvion, elle soit toute construite en briques. L'intérieur répond, en plusieurs endroits, à l'idée qu'on s'en est faite avant d'y pénétrer; si elle a quelques rues étroites, irrégulières et telles qu'on les traçait aux XIV^e^ et XV^e^ siècles, d'autres sont larges, bien alignées et bordées de nombreux palais, dont les cours et les portiques commencent à rappeler ceux de l'Italie méridionale, et sont une tradition encore vivante de l'habitation du sénateur romain. Cependant, comme à l'extérieur ces palais n'offrent, en général, aucune décoration, nous nous dispenserons de les décrire. C'est là que demeurent d'illustres et d'anciennes familles, jalouses, dit-on, de l'accroissement de Parme et d'y voir résider le gouvernement; car jadis Plaisance posséda cet avantage et le titre de capitale. Alors elle renfermait une population de 70,000 âmes, et se trouve maintenant réduite à 30,000 au plus, le recensement officiel de 1839 n'ayant donné que 28,662. Aussi son enceinte, de forme oblongue, est-elle hors de proportion avec le nombre actuel de ses habitants, et plusieurs de ses voies publiques semblent désertes. Ce n'est qu'au milieu de la cité que se trouvent la vie et le mouvement. Les fortifications, les fossés, les ouvrages extérieurs qui l'entourent lui composent un circuit de 4 milles italiens et un tiers, soit 6,500 mètres y compris la citadelle à 5 bastions dont la périphérie est de 1,350. La superficie totale contient 233 hectares sur lesquels reposent 4,000 habitations et 57 églises.

Cette ville, la seconde du duché par sa population et sa richesse, est le chef-lieu d'un gouvernement composé de 45 communes, peuplé de 135,000 domiciliés, et dont le revenu imposable est, cadastralement estimé, de 4,609,664 fr.; mais on sait que ces sortes d'estimations sont toujours au-dessous de la valeur réelle, et celle-ci en fournit la preuve; car cette somme, divisée par le nombre des habitants, ne représenterait annuellement, pour chacun, que 34 fr. 70 cent., et il est impossible qu'un territoire si fécond et si bien cultivé ne soit pas plus productif. Le commerce de la ville, borné à peu près aux productions de sa banlieue, consiste principalement dans la vente du froment, du maïs, et de sa belle espèce bovine, qu'elle envoie en grande partie à Milan, et que les Lombards achètent aux deux marchés qui se tiennent par semaine, et à la foire du 11 août, qui attire un grand concours d'étrangers. Ses exportations en bœufs, veaux, génisses,

montèrent, en 1844, à 4,738 têtes; quantité considérable pour une si petite province, et à laquelle il faut ajouter ce que sa consommation et celle du Parmesan exigent. On peut donc estimer à 8 à 9,000, et même plus, le nombre des bestiaux vendus à ces marchés, et leur représentation en numéraire à 3 millions au moins; il en résulte un bénéfice permanent que l'économie, vertu favorite des cultivateurs, sans cesse accumule et capitalise.

Après ces considérations sommaires sur la situation de la ville et sur sa décadence, entrons dans son intérieur et commençons sa description par celle de la place dei Cavalli. Vaste et d'une forme régulière, elle contient quatre principaux monuments: le palais communal, celui du gouverneur et les deux statues équestres et colossales des ducs Ranuccio et Alexandre Farnèse, érigées en face l'une de l'autre, aux extrémités du parallélogramme formant l'aile de cette place; elles datent, la première, de 1620, et la seconde, de 1624, temps qui voyait décliner l'art de la statuaire, et l'on s'en aperçoit au style de ces ouvrages, dont l'auteur fut Francesco Mocchi, sculpteur et fondeur en bronze; ils coûtèrent une somme immense, pour l'époque où ils furent achevés, et montant à 44,107 écus romains, soit 296,625 fr., valeur d'alors équivalant au moins à 800,000 fr. d'aujourd'hui; et remarquons que le trésor de la commune fournit seul à cette dépense; mais Plaisance, où résidait le souverain, était au maximum de sa population et de ses revenus. Ces statues sont exhaussées sur des piédestaux en marbre, ornés d'inscriptions et de bas-reliefs allégoriques pour Ranuccio, faute de grandes actions, et pour Alexandre, un des plus grands généraux de son siècle, représentant ses exploits militaires. Les chevaux ont du mouvement, quoique le type en soit lourd et tel que l'exigeait autrefois la pesante armure défensive des chevaliers. La pose, le geste de Ranuccio, ont assez de simplicité; mais l'action d'Alexandre est forcée de toutes manières, et l'écharpe qui l'entoure semble soulevée par la tempête. L'artiste a-t-il cru, dans son erreur, que cette exagération pouvait seule convenir à un général que distinguaient cependant son esprit réfléchi, sa froide valeur, comparable sous ce rapport à Turenne, et dont la tête fut plus occupée que le bras? Ce n'est pas ainsi que l'antiquité représenta Marc-Aurèle, vainqueur des barbares, et dont la statue équestre décore aujourd'hui, à Rome, la cour du Capitole.

Sur l'un des grands côtés du parallélogramme, on voit le palais du gouvernement, commencé en 1781, et qui succédait à celui édifié au XV^e^ siècle; on s'aperçoit à ses lignes simples et prolongées, plus qu'à la pureté de ses détails, que la vicieuse architecture qui régnait en Italie depuis Bernini et Borromini, cherchait à rentrer dans la bonne voie et renonçait aux maigres profils, aux ornements contournés et aux ressauts multipliés. Un attique, portant des statues, couronne le faîte, et un avant-corps, à trois étages, olacé au

milieu du bâtiment et orné de colonnes, se termine par un fronton demi-circulaire. Le comte Barattieri, astronome plaisantin, y traça un cadran solaire, et, de plus, établit au travers de la place un gnomon méridien (1), répondant aux longitude et latitude de la ville, et pouvant remplacer le style du cadran, s'il venait à se déranger et à marquer des heures trompeuses (2).

Si ce palais représente l'architecture moderne, celui de la commune, situé en face, est la fidèle expression de l'esprit dur et guerrier de ces petites républiques italiennes, ayant toutes, au moyen âge, *una casa communale*, siége de leur liberté et de leur défense. En effet, celle-ci, fondée en 1281, à la demande d'Alberto Scotti, surnommé le riche, et d'autres négociants qui contribuèrent à la dépense, offre dans le choix et la qualité de ses matériaux tous les caractères de la force et de la solidité. Du sol s'élève un double rang de hauts et larges portiques, à cinq arcades en ogives, que soutiennent de robustes piliers en pierres de taille habilement appareillées; et c'était là qu'en temps de paix se réunissait *il popolano*, l'assemblée générale des habitants, pour délibérer, et, pendant la guerre, les soldats citoyens, défenseurs de la cité; car alors tout homme valide maniait tour à tour l'épée et les instruments de sa profession, et voilà comment une seule commune pouvait mettre en campagne de si nombreuses armées. Au-dessous du portique, la construction est en briques rouges que le temps a noircies, et cinq arceaux surbaissés répondent aux ouvertures du rez-de-chaussée; ils sont pleins en grande partie; un simple renfoncement les indique, et chacun ne laisse pénétrer le jour que par trois petites fenêtres de style byzantin et que séparent des colonnettes. Au-dessus, un grand mur soutient une corniche à machicoulis que domine encore un attique à créneaux, et aux deux extrémités, sur l'aplomb du premier et du sixième pied-droit, s'élancent deux tours carrées également crénelées; entre elles, au milieu du bâtiment, est le beffroi où l'on voyait la cloche obligée appelant jadis les habitants aux assemblées ou donnant le signal des dangers et du combat. Toute cette partie supérieure de l'édifice est travaillée avec art, et les briques des arcs et de leurs pleins ont reçu diverses formes, probablement au moyen de moules; elles portaient le nom de *mattone*, et le secret de leur fabrication et de cette espèce d'ouvrage est perdu maintenant ou du moins inusité. Ces hautes murailles sans ornements en relief, leur sombre couleur, l'austère simplicité des lignes impriment à l'énorme

(1) Gnomon. On appelle ainsi tout instrument qui marque les heures par la direction de l'ombre qu'un corps solide porte sur un plan horizontal ou sur une surface perpendiculaire. Les cadrans solaires sont des gnomons.

(2) Le style gnomonique est une verge en fer, ordinairement terminée par une plaque circulaire percée à son centre d'un trou de même figure, pour laisser passer nettement les rayons du soleil.

masse un aspect triste et noble à la fois, reportent la pensée aux vieilles, aux rudes mœurs républicaines, et, réveillant une foule de souvenirs, font naître un sentiment involontaire de respect pour cette grande relique d'un âge souvent glorieux, et qui, par la constitution moderne de l'Europe, ne peut désormais se reproduire. L'intérieur ne présente aucune apparence de ce qu'il fut jadis, lorsque les élus du peuple, le conseil permanent *degli anziani* y traitaient les affaires de la commune. En 1561, le duc Octavio Farnese en fit abattre la presque totalité pour la convertir en appartements destinés à y donner des fêtes somptueuses, et peut-être il ne fut pas fâché d'effacer ainsi toutes traces, tout souvenir de liberté. Un de ses successeurs, Odoardo, les changea en salle de spectacle, lorsqu'il reçut, en 1646, la visite de François d'Este, duc de Modène. Actuellement, ce local est complétement abandonné, et les bureaux du podestat n'occupent que la moindre partie du palais.

La place appelée *del Duomo* est entourée, d'un côté, par un portique à courtes colonnes, dont les chapiteaux indiquent le XII^e^ ou le XIII^e^ siècle; les deux autres sont modernes et à pilastres.

Fondée en 1122, la façade du temple commence à révéler un style d'architecture appartenant surtout aux monuments religieux des duchés de Parme, de Modène, de la principauté de Lucques, ainsi que nous avons eu fréquemment l'occasion de le remarquer; il n'est ni byzantin, ni gallo-romain, ni gothique, mais un mélange de tous ces genres, et ne manque pas de noblesse et de grandeur mêlées à de l'originalité. La porte médiane, formant un arc en saillie, est ornée de deux colonnes posées, au lieu de piédestal, sur le dos de lions en marbre rouge. C'est un caractère architectonique et un symbole attachés à ces édifices dans la contrée que nous explorons, et que nous appellerons Lombarde-Emilienne, pour la distinguer de la Lombardie située au delà du Pô. Les portes latérales ont la même décoration; mais les colonnes, plus sveltes et moins hautes, imposent leur poids à des figures de fantaisie, moitié homme et moitié animal; deux autres, séparant les trois portes, minces, d'une extrême longueur relativement à leur diamètre, et montant jusqu'au faîte, soutiennent un tympan sans corniche et percé d'ouvertures en arceaux à colonnettes.

A l'extérieur du monument, dans sa partie la plus élevée, règne autour des deux faces de prolongation et de l'abside, une suite de petites arches que supportent aussi des colonnettes et formant galerie. Mais au côté oriental, une figure humaine ayant l'air de succomber sous le plus lourd fardeau, remplace un de ces légers soutiens; la tradition assure qu'elle représente l'architecte et que par cet emblème il voulut transmettre à la postérité le souvenir des difficultés qu'il éprouva.

L'intérieur, d'un grandiose aspect, est à croix latine, et sa grande nef montre, des

deux côtés et jusqu'à l'entrée du chœur, huit larges arcades que soutiennent d'énormes piliers ronds privés de chapiteaux; un simple bourrelet les termine à la naissance des courbes. Les cinq premiers sont de médiocre hauteur; mais les trois derniers s'allongent beaucoup pour atteindre la coupole. Tous les arcs, soit de cette nef, soit latéraux et jusqu'au fond du chœur, sont à plein cintre, et cependant la voûte, en ogive aiguë et d'une étonnante hardiesse, est entièrement gothique; cette disparate surprend d'abord. Toutefois l'étonnement cesse lorsqu'on pense que l'art était alors incertain, au moment d'une transition, et que le temps employé à parfaire une si vaste entreprise y apporta des changements. Sans doute plusieurs architectes se succédèrent, et l'on sait que rarement ces artistes adoptent les plans de leur prédécesseurs. Le dôme, de beaucoup postérieur au corps de l'église, et datant du XIV^e^ siècle, est octogone et conserve sur ses parois des chefs-d'œuvre du Guerchin, des fresques représentant les sibylles et des prophètes. Nous avons souvent apprécié le talent de cet artiste célèbre, et nous nous contenterons de dire que ces fresques ont gardé la fraîcheur de leurs teintes primitives; les couleurs de ce genre de peinture n'étant pas sujettes à noircir comme celles mêlées à l'huile (1).

Au-dessus des pendentifs et près de la naissance de la voûte, on voit une galerie à petits arcs ogivés et aussi à colonnettes; elle était destinée aux femmes, séparées alors des hommes pendant le service divin. Le chœur est exhaussé de onze marches, et, comme la scène d'un théâtre, il domine le pavé des nefs. Cette disposition singulière, et propre aux pays que nous décrivons actuellement, se trouvera plusieurs fois reproduite. L'abside ainsi que les croisillons brillent d'un vif éclat, l'or y est prodigué; mais en général l'ornementation moderne est de mauvais goût et dérobe aux yeux l'œuvre des premiers architectes et le caractère artistique de leur époque. Il y a donc désaccord entre le style de cet abside, celui du chœur et celui des nefs. C'est un reproche à faire aux Italiens, qui trop souvent ont substitué le clinquant à la majestueuse simplicité de leurs anciens monuments religieux; nous savons qu'il plaît aux campagnards, au peuple ignorant; mais les ministres des autels doivent combattre ce qui est répréhensible et non y céder, et non *mignarder*, si l'on peut s'exprimer ainsi, les temples du Seigneur.

Parmi les peintures qui couvrent les murs, il faut s'attacher principalement à la Circoncision, à l'Adoration des Mages, au saint Joseph, de Franceschini, peintre à grandes compositions, et cependant, ce qui est rare pour ce genre de talent, sage dans ses inven-

(1) En absorbant l'oxygène atmosphérique, principe de sa dessiccation, l'huile se convertit en une espèce de résine et tend sans cesse à prendre un ton fauve obscur comme celui de la colophane. C'est ainsi que l'huile grasse devient siccative et prend une couleur presque noire, en enlevant à chaud l'oxygène à l'oxyde de plomb appelé litharge.

tions, bon dessinateur, habile en perspective et joignant à ces précieuses qualités un coloris éclatant et néanmoins plein de suavité et d'harmonie; au compartiment du maître-autel de Proccaccini, à son Assomption décorant le chœur, et surtout, dans le sanctuaire, aux Anges, de grandeur colossale, de Louis Carrache; à l'Ave-Maria, à la Nativité de la Vierge, au saint Martin du même artiste. Les chapelles contiennent aussi des tableaux remarquables: une Conception, par Cignani; la Résurrection, le saint François, de Fiammingo; Jésus et les disciples d'Emmaüs, et une petite Madone, de Battista Tagliasacchi, ouvrage plein de charme et de délicatesse; un Crucifix attribué faussement à Elisabetta Sirani, jeune Bolonaise, morte en 1665, à l'âge de 26 ans, et qui a laissé une assez grande réputation, car on connaît la date de la pose du tableau dans l'église, et Elisabetta ne pouvait avoir alors que huit ans; mais cela n'empêche pas les ciceroni d'affirmer aux voyageurs *che questa pittura è d'una giovenetta zitella* (1). Enfin, si l'on veut étudier d'où l'art est parti pour arriver au siècle de Léon X et de Raphaël, on doit examiner une fresque du XIII^e^ siècle, représentant la Vierge, l'enfant Jésus et plusieurs saints, œuvre de Bartolino, peintre né à Plaisance, et que nous retrouverons au Baptistère de Parme.

Le Campanile, édifié en 1333, n'offre rien de curieux, si ce n'est la cage en fer, qu'il conserve encore, et que Louis le Maure, duc de Milan et seigneur de Plaisance, fit construire en 1495. M. Valery dit que les savants plaisantins ont beaucoup disserté à son sujet et n'ont pu se mettre d'accord; en vérité ils se sont donné beaucoup de peine inutilement: car on connaît en quelle année elle fut établie et sa destination; elle devait servir à renfermer des prisonniers d'Etat comme celle que notre Louis XI avait à son château de Loches; mais il paraît que la cage de Plaisance fut heureusement un vain épouvantail et ne reçut jamais de victimes.

Fondée en 1278, l'église de Santo-Francesco changea plusieurs fois de vocable. Elle fut d'abord dédiée à la Vierge, ensuite à saint François et enfin à saint Napoléon; mais le règne de celui-ci ne dura pas longtemps, et à la chute de l'empereur on s'empressa de réintégrer dans ses droits le précédent patron. La grande porte est digne d'examen par les marbres qui la décorent; jadis elle possédait d'anciennes sculptures en ronde-bosse, appartenant aujourd'hui à des amateurs de la ville, et on ne sait par qui ni en quel temps elles furent enlevées. Dans sa simplicité, la façade a une véritable grandeur et doit attirer les regards.

L'intérieur est d'architecture gothique par la hardiesse, la légèreté de sa voûte en ogive, par la rose circulaire servant à l'éclairer et par ses petites nefs se rejoignant derrière le chœur. Cependant les arcs de la grande sont évasés et ne répondent pas à

(1) Zitella, jeune fille.

l'ensemble architectonique du monument. Les piliers du chœur, enveloppés de damas rouge, contrastent avec l'austère nudité de ce beau vaisseau du moyen âge, et nous aurons plusieurs fois l'occasion de revenir sur cette mode, que nous blâmons, de cacher sous des étoffes les colonnes ou les pieds-droits que l'on a besoin de voir, pour se rendre compte de la manière dont les parties supérieures d'un édifice sont soutenues. L'apparence de la solidité est toujours nécessaire à ces grandes constructions, et c'est un des charmes qui doivent s'y attacher. Sous le rapport du bon goût, les chapelles des nefs latérales n'ont pas été, heureusement, modernisées.

Trotti Malosso, peintre crémonais du XVI^e^ siècle, a beaucoup travaillé pour cette église, et son principal ouvrage y représente la Conception. Artiste inconnu totalement en France, il posséda cependant au plus haut degré une variété inépuisable de compositions, la science des raccourcis, une couleur brillante, trop peut-être quelquefois, et en donnant à ses figures la vie et le mouvement, il sut imprimer aux têtes des femmes une grâce particulière, une fraîcheur digne des plus grands éloges. On voit qu'il étudia beaucoup le Corrège, ce roi des coloristes. Ajoutons aux œuvres de Malosso la Multiplication des pains de Marini; une belle copie, d'après le Titien, du Martyre de saint Laurent; un tableau contenant la Vierge, saint Pierre et saint Jean, qui, s'il n'est pas de Francesco Francia, provient certainement de son école et reproduit la manière de transition du maître, tenant le milieu entre celles du Pérugin et de Raphaël; une Adoration des Mages, d'auteur ignoré, dont le coloris annonce l'origine vénitienne. Les chapelles possèdent encore des cadres d'ordre secondaire, mais qui ne sont pas sans mérite. Parmi les sculptures, nous ne citerons qu'une Descente de croix en terre cuite, ou plastique, située dans une espèce de grotte; bel ouvrage sans nom d'auteur et genre de statuaire né chez les Etrusques, transmis, par succession non interrompue, aux duchés de Parme et de Modène, et dont nous aurons beaucoup à nous occuper lorsque nous décrirons les chefs-d'œuvre du célèbre Begarelli.

La fondation de Santo-Antonio, qui fut la primitive cathédrale, remonte au milieu du IV^e^ siècle; mais il ne reste rien de son ancienne forme. Reconstruite au IX^e^ et au X^e^ siècles, son architecture présente seulement à l'intérieur et sur le prolongement de son flanc septentrional de remarquables singularités; car sa façade est moderne.

A l'entrée du temple ne commence point immédiatement la principale nef; mais elle est précédée d'une espèce d'*atrium* ou vestibule; puis quatre grosses colonnes, sans chapiteaux, portant des arcs à pleins cintres, circonscrivent un espace carré distinct de la nef, et n'empêchent point cependant la vue d'y pénétrer. A droite et à gauche, de semblables colonnes le séparent aussi des croi-

sillons qui, par une disposition anormale, sont placés à la naissance de l'église au lieu de l'être en avant du chœur. De chaque côté, quatre colonnes moins hautes, à chapiteaux énormes et barbarement corinthiens, forment une courte nef. Le chœur, très-vaste, très-allongé et hors de proportion avec le reste du monument, a été surchargé de pilastres, de dorures, d'ornements de toutes espèces, accusant le plus mauvais goût de la fin du XVII^e^ siècle. Il est déplorable qu'on ait ainsi défiguré une ancienne et curieuse construction du moyen âge qui, dans l'intérêt de l'art, aurait servi de jalon pour suivre les diverses modifications que l'architecture religieuse éprouva, depuis celle dont la basilique romaine est le type jusqu'au temps actuel. Il en est de même des deux chapelles latérales, et de la petite nef de droite, qui ne conservent aucune trace de leur premier état.

Si la principale façade n'offre rien qui mérite examen, par contre celle du croisillon, tournée vers le nord, appelle toute l'attention des archéologues par sa bizarrerie et la délicatesse de sa décoration. Commencée en 1350, elle se compose d'un arc ogivé de la plus vaste dimension, que soutiennent de sveltes pieds-droits et deux contre-forts surmontés chacun de courtes colonnes accouplées et portant elles-mêmes de petites tours à colonnettes; le tout est terminé par deux pyramides couronnant cette succession d'étages. Au retrait, en renfoncement, et jusqu'à la porte se dressent contre les parois d'étranges colonnes n'ayant entre elles aucune ressemblance; les unes sont triangulaires, d'autres carrées, torses, ou cylindriques et ornées de feuillages. Au bout de l'arc, d'une grande profondeur, l'architecte donna aussi carrière à toutes ses fantaisies en élevant la porte du croisillon. Des piédestaux, à capricieuses figures, soutiennent de petites colonnes géminées portant des socles sur lesquels sont debout des personnages, espèces de cariatides. Au-dessus de cette porte, l'œil est offensé d'un moderne fronton, qui semble accabler de son poids l'œuvre bizarre, mais légère, que nous venons de décrire. Il fallait avoir perdu tout sentiment de l'art et des convenances pour vouloir y ajouter une prétendue décoration si disparate.

Jamais l'architecture religieuse et les produits du pinceau ne se sont séparés en Italie. Ce temple possède donc plusieurs tableaux de prix : une Nativité, de Giulio Cesare Proccaccini; un saint Charles, de son frère Camillo; la Vie de saint Antoine de Plaisance, du Fiammingo; le Songe de saint Joseph, d'auteur inconnu, mais appartenant à une bonne école; santo Opilio, de Bernardo Ferrari, qu'il ne faut pas confondre avec Gaudenzio, mais qui sut imiter le coloris riant et animé de son homonyme; une autre Vie d'un autre saint Antoine, peinte sur bois, des premiers temps de la peinture italienne, empreinte du style grec du Bas-Empire, que l'on présume du XII^e^ ou du XIII^e^ siècle, et

seulement précieuse par sa date comme point de départ. Mais à la voûte brille l'œuvre capitale, le Père éternel au milieu des anges, la fresque de Gavesetti, artiste modénois, mort à la fleur de son âge ; on y admire sa fécondité de composition, la grâce des figures, et la douceur et l'union parfaite des teintes.

Plusieurs églises ayant été supprimées à Plaisance, celle de Santo-Agostino est aujourd'hui privée du service divin et convertie en magasin militaire. On dit que son intérieur est un magnifique vaisseau, ce qui l'a fait, par erreur, attribuer au célèbre Vignola, architecte du XVI^e^ siècle. Nous n'avons pu y pénétrer. Contentons-nous donc de répéter ce qu'en dit la renommée. Il est à cinq nefs et à croix latine. Trente-quatre colonnes en granit, d'ordre dorique et monolithes, servent de soutien à la voûte de la grande nef, et au milieu s'élève une vaste et majestueuse coupole portée sur quatre robustes pieds-droits. Quant à la façade, beaucoup plus moderne, puisqu'elle ne fut commencée qu'en 1786 et terminée en 1792, si elle n'est pas irréprochable en fait de pureté architectonique, du moins son aspect a de la grandeur. En avant de deux arrière-corps, ornés de statues placées dans des niches, quatre colonnes ioniques, montées sur des piédestaux et séparant trois grands arcs, dont celui du milieu est beaucoup plus élevé, supportent la frise et le fronton que domine, à son sommet, une figure d'ange colossale.

Santo-Giovanni-in-Canale, appartenant aux Dominicains, anciennement le siége de l'inquisition des Etats de Parme, et construit au commencement du XIII^e^ siècle, fut modifié et allongé pendant la première moitié du XVI^e^. Son style primitif était le gothique, et l'on s'en aperçoit encore si l'on observe les arceaux et les supports effilés des combles, situés près du sanctuaire. Telle qu'elle est aujourd'hui, la nef majeure se compose de douze vastes arcades montées sur des piliers carrés. La voûte, trop peu élevée pour sa largeur, ne manque pas toutefois de hardiesse, vu sa grande portée. Les ornements du chœur et des chapelles, ajoutés longtemps après l'édification du temple, et portant le caractère des premières années du XVIII^e^ siècle, sont tout ce qu'on peut imaginer de plus contourné, de plus extravagant, et présentent le triste spectacle d'une complète dégradation de l'art.

Quelques belles peintures décorent pourtant ce temple, si malheureusement déshonoré par le mauvais goût. Les principales sont le saint Hyacinthe, de Malosso ; une Circoncision, de Gervasio Gatti, habile coloriste ; saint Thaumaturge, par Sansone, peintre bolonais et savant dessinateur ; plusieurs tableaux d'Everhard le Flamand, surnommé Fiamminghino, mais élève de l'école vénitienne; le *Nolite flere super me*, de Landi, né à Plaisance, et mort en 1830, œuvre expressive, où éclate la douleur des saintes femmes et la noble résignation du Rédempteur; la Présentation au Temple, de M. Camuccini,

encore vivant, et proclamé le premier des artistes existants en Italie, ouvrage dont la couleur, quoique vraie et solide, est peu brillante, mais remarquable d'ailleurs par la correction du dessin, la beauté, la grandeur de la composition et la fidèle science des costumes. C'est à Santo-Giovanni que repose l'homme de bien par excellence, le marquis Bernardo Mandelli. Longtemps son humble sépulture parut oubliée; mais enfin le souvenir de ses bienfaits a réveillé la reconnaissance des Parmesans, et l'habile sculpteur Finelli doit lui élever un monument funèbre en marbre de Carrare (1). Une chapelle renferme aussi les tombeaux de la famille des Scotti; là sont ensevelis plusieurs ambitieux perturbateurs du repos public au moyen âge, et surtout Alberto Scotto, qui fut, au XIV^e^ siècle, le mortel ennemi et le tyran de ses concitoyens.

Le cloître de cette église, faisant partie de la première construction, possède, dans son intérieur, un spacieux préau quadrilatère entouré d'un portique à colonnes octangulaires en mattone, briques rouges ouvragées dont nous venons de parler en décrivant le palais communal. Sur les parois de ce portique on voit quelques débris de fresques peintes au XIV^e^ siècle. Malgré leur extrême délabrement, les amateurs doivent cependant les visiter, puisqu'elles peuvent servir encore à constater ce qu'était la peinture à cette époque. Autant que nous avons pu en juger, il nous a paru qu'elle commençait à répudier la roideur et les poncis traditionnels des Byzantins (2).

Edifiée en 1522 par Isabella Farnese', la Madona di Campagna, ainsi nommée, quoique située dans l'enceinte de la ville, est un monument ducal où s'accomplissent les grandes cérémonies religieuses auxquelles prend part le gouvernement. Sa première forme était celle d'une croix grecque d'ordre dorique, à quatre branches parfaitement égales, et, vu sa beauté primitive, elle est attribuée au Bramante (3). Au milieu, au point d'intersection, s'élevait une grande et belle coupole ; mais en 1791 ce plan noble et simple fut complétement altéré pour y placer le chœur actuel, par l'allongement de 25 mètres de la branche du fond, qui se terminait où maintenant commencent les marches du nouveau sanctuaire. Toute l'harmonie des proportions fut détruite, et on ne saurait trop déplorer que l'académie de

(1) Possesseur d'une immense fortune, le marquis Mandelli l'employa entièrement en œuvres de bienfaisance pendant sa vie, et par son testament assura la perpétuité de ses fondations charitables. Dans une année de cruelle disette, il assura la subsistance de plusieurs milliers d'indigents, en leur faisant distribuer gratis du blé et du maïs qu'il fit venir de l'étranger.

(2) Poncis. Dessin piqué sur lequel on passe un rachet rempli de charbon pilé; il sert à reproduire plusieurs copies du même sujet.

(3) C'est une erreur. Ce célèbre architecte mourut en 1514, avant la fondation de la Madona di Campagna.

Parme, chargée de donner son avis sur cette fatale adjonction, ne l'ait pas repoussée. Il en résulte que la coupole n'est plus au centre de l'édifice, et qu'elle paraît trop rapprochée de l'entrée en proportion de la longueur que l'on aperçoit au delà des piliers qui la soutiennent. De cette prolongation que le bon goût réprouve, il résulte une perte irréparable, la destruction des belles fresques exécutées dans l'ancien chœur par Campi, le plus habile peintre peut-être de l'école crémonaise.

La façade, bien qu'ayant trop de ressauts, n'est pas néanmoins dépourvue d'élégance. Quant à l'intérieur, on y ajouta tant de bizarres décorations, les ornements y sont tellement prodigués, qu'on ne sait comment les décrire, et que la vue ne trouve aucune place pour se reposer; de plus, tout ce qui présente une surface plane, tous les pieds-droits, tous les pilastres sont revêtus de damas cramoisi, de draperies, de festons en soie bleue, et contribuent à augmenter le papillotage. Cependant cette église mérite une longue visite de la part des amateurs; c'est une des plus riches en remarquables peintures.

Pour ne pas fatiguer le lecteur, nous allons seulement lui indiquer les plus importantes : saint George, vainqueur du dragon, de Bernardo Gatti, connu aussi sous le nom du Sojaio (1), et qui passe pour son chef-d'œuvre : élève du Corrège, Gatti fut un de ceux qui retinrent fidèlement les principes du grand maître; saint François en prière devant la Vierge, saint Roch et saint Sébastien, de Camillo Proccaccini; les fresques du sanctuaire, par Giuseppe Ghérardi; celles de la chapelle de Sainte-Catherine, les Mages, l'Adoration des Bergers, la Fuite en Egypte, le saint Augustin, du Pordenone, dignes de lui et faisant éclater au plus haut degré la force, la fraîcheur du coloris, apanage de l'école vénitienne, auxquels il sut ajouter un relief extraordinaire; la Mort de la Vierge, travail du XV^e^ siècle, où l'art tend à se dépouiller de la vulgaire imitation et à chercher la beauté des formes; on l'attribue à Mantegna; dans les angles d'une lunette, l'archange Gabriel et l'Annonciation de Boccaccino, le plus habile des peintres crémonais de la seconde époque, et dont on peut dire, avec Lanzi, qu'il fut le meilleur moderne parmi les anciens artistes, et le meilleur ancien parmi les modernes, car c'est à lui que commence la transition. Jabël et Sizara, que l'on croit sortis du pinceau de Parmigianino, mais qui provient certainement de son école; Rachel abreuvant ses brebis, par Camillo Gavesetti; les Filles d'Israël allant à la rencontre de David vainqueur de Goliath, de Lodovico Crespi; l'Ange apparaissant à sainte Anne et à son époux, une des plus belles productions du Guerchin (2). Mais la coupole, par la grandeur et la beauté des peintures qui la décorent, l'emporte sur tous les ouvrages précédents. C'est là que Pordenone, toujours prêt à répandre ses brillantes couleurs sur de vastes panneaux, donna l'essor à sa hardiesse, que réglait pourtant une profonde science. A la voûte de la lanterne, il plaça le Dieu créateur dans une gloire soutenue par des anges; au-dessous, dans la frise circulaire, règnent des Chérubins groupés avec une variété, une grâce admirables; plus bas encore, des prophètes, des sibylles opposent le noble contraste de leur sévère aspect aux joies ineffables des jeunes habitants du ciel. Aux pilastres divisant les fenêtres, on voit plusieurs apôtres; cependant, par une inconvenance qu'il faut bien avouer et qui n'ôte rien au mérite intrinsèque de l'exécution, à tous ces emblèmes du christianisme, Pordenone mêla des bacchanales, des fables mythologiques, et, en vérité, on ne sait ce qui put le porter à cette alliance du sacré et du profane. Ici s'arrête ce qui appartient au grand artiste, dont la mort interrompit les travaux en 1540. Gatti, son successeur, peignit, sur plusieurs compartiments, la Vie de la Vierge et orna les piliers qui supportent cette coupole des figures colossales des quatre évangélistes. La continuation n'est pas indigne du célèbre prédécesseur; malheureusement l'humidité a dégradé plusieurs parties de ces chefs-d'œuvre, et vainement trois fois l'extérieur du dôme fut recouvert en plomb et en lames de cuivre. Parmi les objets d'art, on doit citer encore le magnifique pavé en marbre de diverses couleurs, terminé à la fin du XVI^e^ siècle.

D'abord couvent de religieuses, donné ensuite aux moinés de Saint-Benoît, par la fameuse comtesse Mathilde; plus tard converti en abbaye, qui céda cette possession à la congrégation de Padoue, et enfin devenu paroisse en 1810, Santo-Justo, dont l'origine remonte à l'an 874, dut sa fondation à Engelberge, femme de l'empereur Louis II. Il ne reste rien de sa primitive construction. Ses ruines exigèrent une complète réédification et de l'église et du cloître en 1499, époque où l'architecture italienne commençait à jeter un vif éclat, et déjà comptait parmi ses initiés Pollaïulo, Michel-Ange, Peruzzi et Sammicheli. Aussi cette église à croix latine, à trois nefs, et possédant deux coupoles, est-elle la plus élégante, la plus regulière de Plaisance; mais cette élégance même, ces exactes proportions, si conformes aux règles de l'art, ne donnent lieu à aucune des réflexions que font naître les formes capricieuses du moyen âge.

(1) De l'état de son père, ouvrier en soie.

(2) Il reste un curieux témoin du prix que cet artiste mettait à ses œuvres : c'est une lettre adressée, en 1630, à la fabrique de cette église, par laquelle il exige 100 ducats d'argent (672 fr.) pour chaque figure. La fabrique y consentit, mais réduisit à trois le nombre des personnages, en choisissant pour sujet du tableau cette apparition. Guerchin, en conséquence de son marché, reçut 2,016 fr., dont la valeur usuelle serait au moins quadruple aujourd'hui; sa fécondité dut lui rendre très-profitable son beau talent. La quittance qu'il donna aux fabriciens existe encore.

Avant d'entrer dans le temple, on passe par une cour, espèce de cloître entouré d'un portique à colonnes ioniques surmontées d'arceaux d'une merveilleuse légèreté. La façade, d'un siècle plus moderne que le corps du monument, est loin de répondre à sa beauté, et son auteur fit une faute capitale en mêlant confusément les ordres, en faisant soutenir l'attique par des cariatides, ornements que repousse la sévère architecture religieuse.

La première coupole est peinte par un artiste inconnu, et cependant le mérite de l'ouvrage aurait dû sauver son nom de l'oubli. Autour de la seconde règne une galerie à colonnettes. La voûte de la grande nef est enrichie d'ornements se détachant sur un fond d'azur. Au-devant de chacune des chapelles latérales s'élève un petit dôme également à fond bleu d'outremer et décoré d'arabesques en or. La magnificence du grand autel est digne d'attention et par la variété des matières et par leur emploi. Les peintures que l'on doit le plus remarquer sont: dans le chœur, le Massacre des Innocents, de Camillo Proccaccini, et à la quatrième chapelle, la Vierge, saint Thomas, saint Charles, saint François, du même artiste; un autre saint François, de Francesco Romanelli, élève de Pierre de Cortone ; le Martyre de santa Barbara, de Jacopo Palma, que le Titien instruisit des secrets du coloris; une superbe copie, par Antonio Avanzini, de la Madona di Sisto, inappréciable ouvrage de Raphaël, et que la fabrique vendit en 1754 à Frédéric-Auguste, électeur de Saxe, pour la somme de 12,000 sequins (144,000 fr.) ; un saint Jean-Baptiste, de Girolamo Mazzuola ; la Vierge et saint Paul, attribués à Lorenzo di Pietra, mort en 1482, et remarquable en ce qu'il annonce l'aurore de la grande peinture du XVI^e^ siècle; dans l'ancienne salle, où se tenait l'école de philosophie, les fresques d'Alessandro Tiarini pour les figures, et du Fiamminghino pour le paysage. Ce temple enferme aussi plusieurs œuvres de sculpture : le tombeau de l'impératrice Engelberge, élevé seulement en 1617 par une tardive reconnaissance ; le gigantesque mausolée de Marguerite d'Autriche, mariée à Octave Farnèse, est décoré de colossales figures dues au ciseau du Florentin Giacinto (1) ; les bustes de ces princesses sont estimés des connaisseurs. Dans le chœur, on admire les stalles en marqueterie d'une exquise délicatesse et représentant des palais, des monuments et divers emblèmes. Nous ignorons à quelle époque fut achevé ce bel ouvrage, œuvre de patience et de talent.

Le monastère attenant à l'église est un des plus remarquables de l'Italie ; mais ce qui appelle surtout l'examen des voyageurs, ce sont les portiques, à colonnes d'ordre composite, entourant de vastes cours et réunissant à la fois la majesté et l'élégance. Ce beau couvent, ayant été supprimé en 1810, est devenu, pour une partie, la caserne d'un bataillon autrichien, et, pour l'autre, le domicile des pompiers.

(1) Cette princesse, d'une haute stature, avait les formes viriles, de la barbe comme un homme, et son caractère audacieux ne démentait point son extérieur.

Aujourd'hui également supprimé, malgré son titre de basilique, en ce qui concerne les constructions du couvent, Santo-Savino sert d'hospice pour les orphelins ; mais son église a retenu le service paroissial. Détruit en 903, lors de l'irruption des Huns, ce temple fut plusieurs fois reconstruit, et pour la dernière en 1496. Il offre peu d'aliment à la curiosité; cependant il faut citer son maître-autel, contenant, dit-on, douze corps de saints déposés sous un arc où sont sculptés, à leur image, autant de figurines ; c'est un travail de 1481, ainsi que l'atteste l'inscription ; la Vierge habillant l'enfant Jésus en présence des anges, de sainte Elisabeth et de saint Jean, tableau que l'on croit de Jacopo Bertoïa, élève du Parmesan, et reproduisant l'élégance de son maître ; de Giuseppe Navoloni, peintre de l'école milanaise, unissant au grandiose la douceur et l'harmonie, plusieurs tableaux retraçant des grâces obtenues par l'intercession de la sainte Vierge ; un saint Maur, du même auteur.

Des piliers carrés, à chapiteaux de formes diverses et plus élégamment sculptés que l'époque de la construction ne semblait le permettre, supportent la voûte d'une chapelle souterraine, datant du X^e^ siècle, et probablement échappée à la fureur des barbares. Parmi ces piliers, un en albâtre provient de quelque édifice antique. Près de la fenêtre on voit le portrait, en bas-relief, de l'abbé Rufino Landi, avec cette légende : *Die prima Julii* 1496, *Rufinus de Landio has ædes ædificavit*. Certainement cette date ne se rapporte point à cette chapelle, dont le style indique des jours beaucoup plus reculés, mais à l'église et au couvent que Landi construisit effectivement au millésime gravé sur l'écusson. La mosaïque du pavé, en marbre noir et blanc, que le temps a dégradée, offre, dans son milieu, les signes du zodiaque. Les mots latins qui l'entourent sont en caractères romains, et cependant plusieurs antiquaires de la ville ont prétendu qu'ils furent tracés par des mosaïstes grecs, fait au reste qui n'aurait rien d'extraordinaire si ces artistes avaient reproduit les lettres en usage dans la contrée pour laquelle ils travaillaient. (*Voyage dans l'Italie centrale.*)

PLAN-D'AULPS (LE), en France, dans la Provence, département du Var. *Voy.* LA SAINTE-BAUME.

PLANCHER-LES-MINES (France), dans le département de la Haute-Saône.

Sur une des montagnes qui dominent ce village on visite en pèlerinage une chapelle dédiée à saint Antoine des Froides-Montagnes.

PLANCY (France), en Champagne, dans le département de l'Aube

On y faisait autrefois un pèlerinage à l'église collégiale de Saint-Laurent.

PLESSIS-GARNIER (Le), en France, en Normandie, département de la Manche.

On y voyait autrefois un prieuré avec un pèlerinage à Sainte-Anne.

PLESTIN (France), dans l'ancienne Bretagne (Côtes-du-Nord).

Les reliquaires, comme l'indique suffisamment l'étymologie latine *reliquiæ*, étaient des lieux où l'on renfermait les *restes* des morts. Ce nom, que l'on finit par donner seulement aux châsses dans lesquelles se conservaient les ossements des saints (qui, par suite, furent appelés *reliques*), s'appliquait primitivement à tous les ossuaires élevés pendant le moyen âge dans les cimetières catholiques. Lorsque ces derniers furent détruits, et que l'on transporta les lieux d'inhumation hors des villes, la plupart des reliquaires disparurent, là même où les vieilles églises furent respectées. Cependant on en trouve encore un certain nombre dans nos provinces, et particulièrement en Bretagne. Celui de Plestin appartient, par son architecture, au XVe siècle; il est fort bien conservé, mais inférieur, pour les détails et les ornements, au reliquaire de Pleyben, que l'on a défiguré dans ces derniers temps en le transformant en école primaire.

Les petites niches à toits pointus que l'on voit entassées entre les arcades du reliquaire sont destinées à renfermer des têtes de mort, et portent habituellement en inscription : *Ci-gît le chef de* N... N..., etc.

Cet usage paraît être fort ancien; car le premier tableau de la danse macabre de Bâle représente la Mort battant du tambour à la manière des baladins, et appelant les hommes à venir prendre place dans un reliquaire rempli de niches pareilles.

Comme nous l'avons dit, la Bretagne possède plusieurs autres ossuaires que celui de Plestin. On en voit un fort riche à La Roche, près de Landerneau; mais il est moderne, et son architecture appartient à l'ordre corinthien.

C'est près de ces reliquaires que viennent prier encore, le dimanche, les veuves, les orphelines, les sœurs et les mères. Agenouillées sur la terre, et les yeux fixés sur les restes blanchis de ceux qu'elles ont aimés, elles n'ont pas besoin, pour se rappeler la fragilité humaine, de savoir lire l'inscription gravée au fronton du reliquaire : *Memento, homo, quia pulvis es :* Rappelle-toi, homme, que tu n'es que poussière!

Dans certaines paroisses, les enfants viennent, le jour des Morts, chanter des cantiques bretons devant les reliquaires. Tête nue et à genoux sur les tombes ou sur les marches d'un calvaire de granit, ils répètent à l'unisson le sombre *Chant des Trépassés :*

Chrétiens, venez voir les os de vos parents blanchir dans le reliquaire isolé; venez voir les os de ceux qui vous ont tant de fois souhaité la bienvenue lavés par la pluie et fouettés par le vent de la nuit!.. Ceci est un grand enseignement.

Regarde, pauvre mineur; voilà le crâne de ta mère, de ta mère qui te promenait de porte en porte dans ses bras, qui peignait tes cheveux avec un peigne d'ivoire, et qui te parait le dimanche d'un bonnet de velours garni de dentelles d'argent...

Jeune homme, ceci était ta plus aimée, celle à qui tu avais donné une bague d'alliance. Maintenant, au lieu de tes douces causeries, elle entend le bruit du vent dans les ifs du cimetière, et les cris de la fresaie mortuaire.

O chrétiens! nous irons tous là, dans le reliquaire humide, et nous y tomberons en poudre à notre tour. Chaque année apporte une couche de poussière sur la couche d'avant : voilà la vie de la terre et les destins des hommes.

Mais il viendra un jour où toute cette fange humaine se remuera et reprendra ses formes d'autrefois. Alors, malheur aux méchants et bonheur aux justes! car Dieu pèsera chacun dans sa balance.

Les bons seront placés dans le plateau d'or, les mauvais dans le plateau de fer, et le premier montera vers le ciel, et l'autre descendra vers la fournaise éternelle.

Vivez donc dans la crainte du jugement, chrétiens! pensez au ciel et imitez le Christ. Etendez vos bras sur la croix sans murmurer, et vous irez vous reposer dans la gloire de Dieu!

PLOBSHEIM (France), dans le département du Bas-Rhin.

On remarque aux environs l'antique chapelle de Sainte-Marie au Chêne, but d'un pèlerinage fameux dans la contrée.

PLOMBIÈRES (France), dans le département des Vosges.

On y voyait, avant 1790, un ermitage célèbre dédié à la Sainte Famille; ce lieu était le but d'un pèlerinage.

PLOUARZEL (France), dans le département du Finistère. *Voy.* Gaule.

PLOUGUIN (France), dans le département du Finistère.

On remarque dans son église paroissiale le tombeau de saint Jaona, l'un des premiers évêques de Léon. Sorte de pèlerinage pour les pieux habitants de ce pays.

PLOUHA (France), dans le département des Côtes-du-Nord.

Près de la mer, on voit la chapelle de sainte Eugénie, fort en vénération dans la contrée, où afflue un grand nombre de pèlerins dans le mois de mai.

Ce bourg de Plouha est bâti sur une hauteur, à l'intersection de sept routes qui y forment autant de rues.

PODANDUM (en Orient). Notre-Dame de la Colonne.

Podandum est le nom d'un lieu que Ortelius (*Thesaur.*), en citant Cedrenus et Zonara, met auprès de la ville de Tharsous. L'*Itinéraire d'Antonin*, écrit au VIe siècle, le place sur la route de Constantinople à Antioche, entre Faustinopolis et Nampirorone, à 16 milles de la première et à 27 milles de la seconde.

POESTUM (Italie), en grec Ποσειδωνία, ville ruinée de la grande Grèce. Nous ne la citons ici que pour ne point passer entièrement sous silence une cité antique, qui n'a plus gardé de ses monuments que des temples et des souvenirs religieux.

Cette ville, comme l'indique son nom, était

dédiée à Neptune, et Velleïus l'appelle même en latin *Neptunia*. Cette ville, célèbre dans l'antiquité par ses roses, n'offre plus aujourd'hui que des ruines.

Ces ruines célèbres sont situées à 22 lieues (88 kil.) de Naples. On y arrive d'Evoli par un chemin assez beau, après avoir traversé le fleuve Selé, l'ancien Silanus. Les voyageurs qui, dans leurs courses studieuses, visitent les ruines de Pœstum, ne trouvent point les environs aussi horribles qu'on les a souvent représentés ; il y a sans doute des terres incultes autour des murs, mais la ville est dans une situation magnifique, au milieu d'une plaine fertile, entourée de montagnes cultivées en vignes et en blé, et bordée à l'ouest par le beau golfe Salerne. On rencontre à chaque pas des cabanes dont les habitants, sans démentir le cachet d'une origine italienne, ne présentent pas non plus le hideux tableau d'une misère affreuse ou plus profonde qu'ailleurs. Il serait cependant à désirer qu'on s'occupât de l'amélioration et de l'assainissement du pays, en faisant disparaître les joncs et les broussailles qui couvrent une partie du sol, et en desséchant quelques marais qui, au renouvellement des saisons surtout, répandent dans l'air des miasmes fiévreux et quelquefois mortels.

Ce qui reste des murs de l'ancienne Posidonie laisse voir très-distinctement la forme de la ville, qui était un carré irrégulier d'à peu près une lieue et demie de tour, sur un terrain parfaitement uni. Les murailles, presque entièrement conservées dans certains endroits, avaient une hauteur de 7 mètres environ sur deux d'épaisseur ; d'espace en espace elles étaient flanquées de tours, et, comme plusieurs constructions romaines ; elles étaient bâties avec de grosses masses de pierres bien jointes, posées sans ciment. La ville était percée de quatre portes, placées à l'opposite l'une de l'autre. La principale, qui était à l'est, et qu'on nomme aujourd'hui *Porte de la Syrène*, à cause d'une petite figure grossièrement sculptée qui la surmonte, regarde Capaccio et les montagnes ; elle est conservée dans son entier, cintrée, mais sans aucun ornement. Auprès se trouvait l'aqueduc dont on découvre encore les traces, et qui portait l'eau des montagnes dans la ville.

En arrivant de Naples, on entre par la porte du Nord, et les premiers objets qui frappent la vue sont les trois temples qui partagent un peu obliquement toute la largeur de la ville. On n'a pu supposer que sur des motifs bien légers, puisqu'ils sont inconnus, que deux de ces temples avaient été consacrés à Cérès et à Neptune ; le troisième édifice se nomme *la Basilicate*. Quoi qu'il en soit, le temple de Neptune, placé entre ce dernier et les décombres informes d'un ancien théâtre, est le plus remarquable ; c'est un des plus beaux, des mieux conservés, et certainement l'un des plus magnifiques temples de l'antiquité. Les trois gradins qui lui servent de socles sont bien exhaussés et d'une belle proportion ; son péristyle extérieur présente six colonnes de face et quatorze dans sa longueur. Les colonnes, comme celles des autres temples, sont fort basses, puisqu'elles n'ont pas en hauteur plus de cinq fois leur diamètre ; mais leur espacement, qui n'est guère plus grand que leur épaisseur, produit à l'œil l'effet le plus heureux.

Ce temple *hexastyle*, ou à six colonnes de face, est aussi *amphiprostyle*, c'est-à-dire à deux portiques, un à chaque front. Du reste, il est, quant à sa construction et à sa forme, parfaitement semblable à tous les temples grecs.

Le péristyle extérieur renferme une seconde enceinte qui formait la *cella*, ou nef. Cette nef offre une singulière particularité, car elle est composée de deux pilastres et de deux rangées de sept colonnes, et elle supporte une architrave surmontée d'un second ordre de petites colonnes du même genre. On pense que ces petites colonnes ont pu être destinées à recevoir la charpente du toit de l'édifice.

Les colonnes, toutes cannelées, ne portent sur aucune base, et l'ordre auquel elles appartiennent est l'ancien ordre dorique grec. Ainsi on croit avec raison que la construction des temples de Pœstum date de l'époque où les Grecs commencèrent à perfectionner l'architecture, et se préparaient à lui donner cette légèreté et cette finesse de proportion que n'eurent point leurs lourds modèles égyptiens.

La foudre a frappé le temple de Neptune, brisé en partie une des colonnes du portique et tellement ébranlé le reste, qu'on a été obligé de le raffermir au moyen de larges crampons de fer.

Au delà du troisième édifice, la Basilicate, on voit la porte du Sud, qui était décorée de pilastres. C'est à cette porte que coule le petit fleuve *Salso*, dont le nom seul est caractéristique : en effet, ses eaux, quoique claires et rapides, ont un goût saumâtre qui tient sans doute à la nature du terrain ; car les fruits, dans ce canton, et le vin même qu'on y recueille, n'en sont pas exempts. Le Salso, qui possède une vertu pétrifiante dont il a beaucoup été question dans les relations des voyageurs, a son embouchure à deux kilomètres de la ville ; et l'on rapporte que lorsque la mer est calme, on peut apercevoir des restes de construction d'un ancien port.

Nous ne dirons que peu de mots sur l'histoire de Pœstum, parce qu'elle est remplie d'incertitudes, d'obscurités et de conjectures. Fondée par une colonie des Grecs, elle était voisine des fameux Sybarites, avec lesquels elle noua des relations nombreuses, et dont elle partagea les habitudes de mollesse et de luxe. Les Romains s'en emparèrent en l'année de Rome 480, changèrent alors son nom de *Posidonia* en celui de Pœstum, et lui donnèrent le titre de ville municipale. Depuis lors, cette ville est à peine citée dans les auteurs jusqu'au règne d'Auguste, où les

poëtes célébrèrent la beaute des roses qui y fleurissaient deux fois l'an avec une merveilleuse abondance ; elle reparaît dans l'histoire huit siècles après, lorsque les Sarrasins, maîtres de la Sicile, cherchèrent à s'établir dans l'Italie méridionale ; mais les enfants de Mahomet, ayant reconnu, au commencement du x^e^ siècle, l'impossibilité d'entamer le corps de la chrétienté, se décidèrent à abandonner l'Italie, et marquèrent leur départ en pillant, saccageant et détruisant la ville de Pœstum. Robert Guiscard, en 1080, acheva cette œuvre de destruction en transportant à Salerne une grande quantité de colonnes et d'ornements, pour bâtir une église sur le lieu où l'on prétendait que les ossements de saint Matthieu avaient été retrouvés. Du milieu de ces débris, une nouvelle ville, *Pœsti*, essaya de s'élever ; mais, en 1580, elle fut abandonnée par les habitants, qui se retirèrent à Capaccio, et depuis lors ces ruines paraissent avoir été complétement oubliées jusqu'au milieu du XVIII^e^ siècle, où elles furent en quelque sorte retrouvées et signalées à l'admiration des voyageurs et des savants.

POISSY (France), département de Seine-et-Oise. Fonts baptismaux de saint Louis, dans l'église de Notre-Dame de cette ville.

Ces fonts ont toujours été en grande vénération dans tout le pays, et de nombreux *ex-voto* étaient suspendus dans la chapelle latérale qui les renferme ; sur les vitraux on lisait ces quatre vers en l'an 1507 :

Saint Loys fust enfant né de Poissy,
Et baptisé dans la présente église.
Les fonts en sont gardés encore icy,
Et conservés comme relique exquise.

La dévotion des pèlerins croyait que la poussière de ces fonts sacrés, délayée dans un verre d'eau, guérissait toutes sortes de maladies, et surtout la fièvre. Pour les soustraire à l'indiscrète piété des fidèles, les curés suspendirent la piscine à la voûte ; mais l'attache se rompit, et la cuve de pierre se brisa en tombant. Alors on l'éleva sur un piédestal en maçonnerie et l'on ferma la chapelle.

POITIERS (France), grande et très-antique ville des Gaules, que l'on croit avoir été l'ancienne *Limonum*, place forte très-célèbre du temps de César. Elle est bâtie sur le penchant d'une colline, au confluent de la Boivre et du Clain.

Poitiers est aujourd'hui le chef-lieu du département de la Vienne et le siége d'un évêché. On y remarque plusieurs édifices religieux du moyen âge, qui méritent quelque attention de notre part.

Eglise de Saint-Jean. — Cet édifice est probablement l'un des plus anciens monuments religieux qui existent en France. Déjà examiné par un assez grand nombre d'archéologues, les uns l'ont pris pour un temple élevé sous Auguste, les autres pour un édifice du III^e^ siècle ; d'autres n'y ont vu qu'un ancien tombeau romain. Le savant abbé Lebeuf, plus versé dans la connaissance des antiquités, soutint au contraire que ce petit édifice avait été dès son origine un monument chrétien ; cette dernière opinion paraît seule admissible.

Le principal corps de ce bâtiment est en forme de carré long ayant environ 13 mètres sur 8.

Une addition faite au XI^e^ ou au XII^e^ siècle, parallèlement à l'un des grands côtés du carré (celui du sud-ouest), défigure un peu l'édifice, mais il est aisé d'en reconnaître la forme primitive.

Les petits côtés du carré formé par l'église ancienne sont terminés par des pignons ou gables à double égout. Le centre de chaque gable est rempli par trois grandes pierres sculptées.

Celle du milieu, qui est la plus haute, présente un carré encadrant une rosace et surmonté d'un fronton triangulaire dont le centre est orné d'un fleuron ; les deux autres pierres n'offrent que des frontons triangulaires au milieu desquels on remarque des fleurons à six feuilles formés de briques incrustées.

Une corniche supportée par des modillons règne au-dessous du gable, et plus bas se trouvent plusieurs rangs alternatifs de briques et de pierres de taille ; on a placé dans cette partie du mur une arcade cintrée, dans le tympan de laquelle est une croix grecque, et de chaque côté de cette arcade un fronton triangulaire dans le même goût que ceux du gable. Ces différents ornements reposent sur une corniche soutenue par quatre pilastres peu saillants et fort courts, munis de chapiteaux d'une exécution grossière.

Deux ouvertures rondes se voient aussi dans cette partie de la façade ; mais on reconnaît facilement qu'elles étaient primitivement plus allongées, et que ce n'est qu'après avoir été bouchées en partie que ces fenêtres sont devenues de simples ouvertures en œil-de-bœuf.

Au-dessus des fenêtres étaient une corniche qui n'existe plus qu'en partie et une porte bouchée depuis longtemps par l'addition d'une espèce de corps avancé semi-circulaire formant abside.

L'autre pignon en face du précédent offre les mêmes ouvertures disposées de même ; seulement la porte d'en bas est formée par un mur droit, et non par un mur circulaire.

Les murs de l'église Saint-Jean sont construits avec une grande solidité ; il est à remarquer que les pierres du revêtement ne sont pas carrées : elles sont beaucoup plus larges que hautes, ayant trois ou quatre pouces en hauteur, et de sept à quinze pouces en largeur. En cela elles se rapprochent de celles qui sont employées dans les arènes de Bordeaux.

On a mis beaucoup de négligence dans l'ajustement des principaux ornements extérieurs. Partout on remarque un défaut de symétrie tel, que les quatre pilastres, déjà assez barbares, qui ornent chacun des murs au niveau des fenêtres ne sont pas d'aplomb,

et que les corniches, presque toutes de travers, n'ont pu être maintenues en lignes horizontales, malgré le peu d'étendue des faces de l'édifice.

A l'intérieur, plusieurs arcades reposent sur des colonnes en marbre qui paraissent avoir été arrachées à des monuments plus anciens, car chacune d'elles varie en grosseur et en hauteur, et il résulte de ce défaut de proportion des différences notables dans le niveau des impostes qui supportent les bases d'une même arcade. Ces incohérences choquantes prouvent la négligence des architectes plus encore que leur inhabileté; ils semblent qu'ils aient voulu faire entrer dans cet édifice les matériaux qu'ils avaient réunis, sans se donner la peine de les ajuster convenablement.

Les chapiteaux des colonnes sont considérablement usés et endommagés ; cependant il est facile de voir qu'ils diffèrent presque tous les uns des autres ; ils s'adaptent d'ailleurs assez mal avec leurs fûts ; ceux-ci sont presque tous d'une seule pièce, d'un marbre grenu noir et blanc dont on ignore l'origine. Le marbre des chapiteaux est plus compacte, d'un blanc tirant sur le gris.

De ce que l'église Saint-Jean est formée de pièces mal ajustées et dont quelques-unes ont dû être tirées de monuments antérieurs, on peut croire qu'elle n'a été élevée qu'après la destruction de l'idolâtrie à Poitiers, et dans le temps de la décadence de l'art.

Les ornements en briques incrustées, formant une sorte de marqueterie, appartiennent au v^e^ et au vi^e^ siècle plutôt qu'à des temps antérieurs, et la croix sculptée deux fois sur les façades annonce bien un temple chrétien.

Sous le centre de l'édifice existe un caveau qui paraît être de la même époque que l'édifice supérieur, et que l'on a considéré comme une piscine. En voici la description : « Les murailles étaient construites de la même manière que celles du temple ; mais, au lieu d'un revêtement en pierre, il y avait une chape de ciment très-dur et très-uni ; la largeur de la dernière marche de l'escalier par lequel on y descendait était de 216 millimètres ; l'enduit du ciment cessait à cette profondeur, et il me parut qu'on avait enlevé le pavé, qui probablement était de pierre ou de marbre; mais sur le béton qui le supportait j'aperçus le canal destiné à l'écoulement des eaux qui partaient du milieu de la piscine et se dirigeaient par une pente douce du côté de l'est, où il se dégorgeait dans un tuyau de grès de 30 centimètres de circonférence... A en juger par l'épaisseur des murs d'enceinte et le niveau de l'ancien pavé, il devait y avoir trois marches au moins qui régnaient sur toutes les faces de l'octogone. Il résulte de cette description que la construction souterraine dite la piscine du temple de Saint-Jean date de la même époque que l'édifice supérieur. (M. Siauve.) Ce monument sert maintenant de musée à la Société des Antiquaires de l'Ouest.

Saint-Hilaire. — Cette église fut fondée

à l'époque de l'introduction du christianisme dans le Poitou, et consacrée au v^e^ siècle... Reconstruite dans le commencement du xi^e^ siècle, elle fut consacrée une seconde fois en 1149. Elle a été ensuite horriblement défigurée et mutilée dans le xvi^e^ siècle. La nef fut abattue; un préau et un chemin en occupent l'emplacement. Nous n'avons donc à nous occuper que du chœur et du transsept, avec une travée de la nef. Ce chœur est, au reste, dit M. Grille de Beuzelin, un des plus beaux que je connaisse dans le style roman ; l'abside est entourée de cinq chapelles dont les ouvertures sur le couloir intérieur correspondent avec les intervalles des sept colonnes isolées qui soutiennent les arcades en anse de panier du chœur. La décoration extérieure des chapelles se compose d'un rang de corbeaux sculptés sous le toit, supporté par des colonnes engagées à chapiteaux ornés de feuilles d'un beau style; les chapiteaux intérieurs sont historiés, à sujets, et leurs figurines sont exécutées avec un fini et une vérité de proportions bien rares dans le style roman. Deux petites chapelles, voûtées en cul-de-four, ressortent en saillie sur chacun des bras du transsept, qui est terminé à chaque extrémité par un pignon bas. Celui de gauche est extérieurement orné d'un bas-relief à figures et de fragments d'appareil réticulé; une coupole octogone s'élève sur la croix. Tous ces caractères d'architecture se rapportent parfaitement à l'époque historique de la consécration. Les proportions de l'édifice devaient être immenses, à en juger par les parties restées debout, et que je viens de décrire. Quand la nef fut détruite, on construisit un grand mur percé d'une porte ogivale qui sert d'entrée; c'est près d'elle qu'on a placé le couvercle d'un sarcophage en pierre blanche d'un beau grain, très-dure et bien polie, et dont la forme est un segment de cylindre rencontré à angle droit par trois autres demi-cylindres beaucoup moindres de diamètre, qui sont tronqués par leur pénétration avec le premier. Les ornements sont peu saillants, et dans un style qui paraît appartenir à la décadence romaine. Le monument était chrétien sans doute, ou du moins j'ai cru le reconnaître à l'emploi de poissons dans la décoration : on sait que les chrétiens se servaient de ce symbole avant d'oser employer la croix, à cause du mot grec poisson, dans lequel on trouve les initiales de Jésus-Christ, Fils de Dieu.

Couvent des Carmélites.—L'église actuelle est sans intérêt architectural ; mais une pierre tombale très-curieuse est incrustée dans le mur de gauche ; le bas-relief représente un évêque mort, entouré de personnages laïques et ecclésiastiques ; le style est précisément le même que celui des figures du portail de Saint-Julien au Mont, qui date du xi^e^ siècle.

Saint-Nicolas.— Il n'en reste plus qu'une ruine située auprès des Arènes ; quelques fragments de la nef sont compris dans des habitations modernes. Le chœur est encore

debout tout entier; les colonnes isolées qui l'entourent sont surmontées de chapiteaux plus simples qu'à Saint-Hilaire, mais du même caractère ; au-dessous est une petite crypte probablement antérieure à l'édifice, et qui contient quelques fragments mutilés de tombeaux.

Sainte-Radégonde. — La tour sur l'entrée, suivant l'auteur cité plus haut, est carrée, et à trois étages de fenêtres à plein cintre. Au xv^e^ siècle, on lui a accolé un portail ogival à crochets, feuilles de choux et pinacles ; il sert d'entrée à l'église. Onze marches, qui descendent dans l'épaisseur de la tour, conduisent à la net, sans bas-côtés, et dont la voûte est ogivale. Des deux côtés règne un balcon supporté par des têtes saillantes et autres images grotesques et parfois cyniques ; en dessus sont les fenêtres accolées deux par deux dans chaque travée. Le chœur est plus ancien que la nef, et doit être contemporain de la tour d'entrée; il est aussi plus large, le couloir circulaire qui correspondait aux latéraux de l'ancienne nef ayant été conservé avec les trois chapelles de l'abside. A droite, près de l'entrée de ce chœur; se trouve la porte de la sacristie, salle carrée à deux travées dans tous les sens, ce qui donne vingt-huit nervures à la voûte ; elles sont rondes comme à Saint-Serge et à l'hôpital Saint-Jean d'Angers, fondé par Henri II d'Angleterre. Une clef plate en médaillon les réunit au milieu, et elles retombent sur des colonnes engagées et supportées par des têtes saillantes; deux fenêtres plein cintre sont percées dans le mur en face de la porte. Sous le chœur, on descend par un escalier de 14 marches à une petite crypte antérieure aux parties les plus anciennes de l'église: c'est là qu'est le tombeau vénéré de la sainte. Son cercueil en marbre noir, à couvercle prismatique, est en forme de chevalet. La tradition non interrompue le donne comme contemporain de la sainte épouse du roi Clotaire, morte en 590. S'il en est ainsi, les tombeaux de la première race ne seraient pas tous en forme d'auge carrée. Il est élevé sur une table à bordure sculptée dans le style du xii^e^ siècle, supportée par trois grosses pierres posées de champ.

Notre-Dame. — Cette église, dont le plan est entièrement roman, suivant M. Grille de Beuzelin, est extrêmement intéressante dans tous ses détails ; mais sa partie la plus remarquable est son grand portail, dont la décoration couvre tout le mur de face. Il est du petit nombre des grandes pages de sculpture romane qu'on retrouve encore à Saint-Sauveur de Bordeaux, à Arles, à Saint-Gilles en Provence, à Saint-Jacques de Ratisbonne. Je le comparerai à ce dernier, aussi remarquable par le nombre des figures et la variété des ornements, dont la date de 1210 est certaine, et que j'ai fait connaître en France par un ouvrage récemment publié. Celui de Poitiers, dont la date n'est pas aussi bien connue, doit appartenir à la fin du xii^e^ siècle ; le

sommet se termine en pignon interrompu et accompagné de deux tourelles à toits pointus en écailles de poisson ; au milieu, un cadre creux en *vesica piscis*, contient le Christ bénissant, entouré des quatre attributs des évangélistes ; au-dessous est une fenêtre formée d'une ancienne rose sans meneaux ; elle est flanquée de deux niches du xv^e^ siècle ; au-dessous encore se trouve la grande porte à deux rentrants, dont les archivoltes sont toutes couvertes de sculptures d'une extrême richesse, et les chapiteaux historiés. A droite et à gauche, sont deux fausses portes à deux rentrants, en ogive lourde, qui tiennent la place des figures symboliques de Ratisbonne. A Poitiers, le poëme représenté au-dessus des trois archivoltes embrasse toute l'histoire sacrée : en marchant de gauche à droite, nous trouvons d'abord Adam et Eve, puis Nabuchodonosor et les quatre grands prophètes ; ensuite la Visitation, la Nativité, et l'Enfant Jésus lavé dans une cuve par deux personnages ; cette représentation est assez rare. La disposition de ces sujets présente ainsi le Nouveau Testament à gauche, et l'Ancien à droite du Christ, qui domine tout l'ensemble de la composition. Jamais, dans l'architecture allemande, on ne se serait assez écarté de la règle hiératique pour intervertir ainsi l'ordre de droite et de gauche attribué à la nouvelle et à l'ancienne loi. Toutes les autres figures sont isolées dans les entre-colonnettes ; les deux niches maladroitement ajustées à la grande fenêtre déparent seules l'ensemble de ce curieux monument. Il ne reste que peu de fragments des inscriptions en capitales mêlées d'onciales : ce sont les noms des personnages auprès desquels on les trouve.

Près de la grande entrée, à l'intérieur, on vient d'accoler à la muraille une colonne corinthienne antique, avec base, chapiteau et entablement.

Derrière les colonnes isolées du chœur règne un large couloir. Au xvi^e^ siècle, on a ajouté des chapelles au latéral de gauche, Les entrées de droite et le Christ au tombeau, dans le renfoncement placé sous l'arcade en ogive, sont de la même époque.

Saint-Porchaire. — L'intérieur de cette église est moderne ; la tour sur l'entrée a trois étages de fenêtres plein cintre et a deux rentrants peu profonds ; les colonnes de chaque côté de la porte, qui est dans le même style, sont grosses, courtes, et les chapiteaux sont couverts d'animaux au milieu desquels, pour ne pas laisser de doute sur leur compte, on a écrit *Leones :* sur la première colonne à droite, on voit une petite figure, les mains écartées ; au-dessus, une grande main qui bénit ; en bas, des lions excités par un homme armé d'une massue ; à droite, un autre personnage qui apporte une cruche et un pain. Autour de la principale figure on lit cette inscription :

Daniel Domino vicit coctum leoninum.

Saint-Pierre (cathédrale).— Cette église

présente plusieurs particularités remarquables : d'abord la croix est presque grecque ; il n'y a que la différence d'une travée entre la nef et le chœur ; ensuite l'abside est coupée carrément, ce qui ne se remarque ordinairement, en France, que dans les petites églises. Les chœurs carrés sont plus communs en Angleterre, et cette coïncidence peut s'expliquer par la domination anglaise dans le Poitou : en effet, la tradition donne Henri II comme fondateur de Saint-Pierre de Poitiers. Intérieurement les trois nefs sont, il est vrai, terminées par un segment cylindrique ; mais cette forme est prise dans l'épaisseur de la muraille, et ne paraît pas en dehors. Elle se trouve encore dans le mur oriental de chacun des bras du transsept. Un balcon supporté par des colonnes engagées et des modillons tous différents et grotesques règne autour de l'église. Les voûtes sont en ogives très-larges. Toutes les ouvertures du chœur étaient plein cintre, géminées sur les côtés, simples au fond ; celles de la nef et du transsept géminées, ogivales et surmontées de rosaces ; quelques-unes ont été remplacées par des fenêtres à meneaux. Le grand mur du chœur, flanqué de deux tourelles et surmonté d'un pignon, est gigantesque ; celui du grand portail, resserré entre deux grosses tours élevées seulement jusqu'au troisième étage, est d'un ogival moins primitif que le reste de l'église. Trois portes inégales à quatre rentrants ogives donnent entrée dans les nefs ; le tympan du milieu est occupé par un Jugement dernier à trois étages ; les deux tympans latéraux sont séparés seulement en deux zones, et représentent : celui de gauche, la mort et l'assomption de la Vierge ; celui de droite, des scènes de l'Apocalypse ; un cordon de niches vides sous lesquelles étaient des statues règne d'une tour à l'autre, suit les rentrants, et ressaute sur les larges contre-forts.

Eglise de Montierneuf. — Malheureusement elle est entièrement regrattée à vif et indignement badigeonnée, et le portail a été remplacé en 1644 par un mur droit et une porte de mauvais goût. L'intérieur est aussi totalement défiguré par une restauration toute moderne ; en 1820, tous les chapiteaux ont été chargés de grandes oves, véritable barbarisme écrit sur la pierre ; enfin on vient de peindre colonnes, murailles et voûtes en jaune, avec des appareils noirs et blancs, et des ornements de la composition des barbouilleurs piémontais qui viennent tous les ans déshonorer nos églises de leurs bariolages ignobles, partout où par malheur les fabriques sont assez riches pour les leur payer. A l'entrée, à droite, est une statue tombale exécutée en 1822 ; Guillaume VII, fondateur du monastère en 1086, a été déguisé sous le costume d'un marchand flamand du XVIII^e^ siècle, par un M. Boniol, qui a eu l'audace de signer cette œuvre ridicule.

On descend dans la nef par onze marches ; elle est à latéraux séparés d'elle par des piliers à quatre colonnes engagées ; il y a huit entre-colonnements jusqu'au transsept ; sur la croisée s'élève une coupole octogone ; elle était surmontée d'une tour carrée dont il ne reste que des débris. Les quatre piliers qui la supportent sont chacun accompagnés de quatre colonnes et de huit colonnettes ; puis vient le chœur à quatre piliers semblables à ceux de la nef, et à quatre colonnes isolées pour l'hémicycle ; elles supportent le mur circulaire, percé de sept fenêtres ogivales géminées. Le couloir qui règne autour du chœur ne s'ouvre pas sur les chapelles, mais sur les niches en cul-de-four sans ouverture.

Par suite d'une disposition particulière, la nef n'est éclairée que par les fenêtres en plein cintre des latéraux, en sorte que le jour y vient d'en bas, tandis que dans le chœur toute la lumière descend d'en haut, et le couloir du fond est obscur. Cette disposition architecturale produit un grand effet et répand une teinte mystérieuse sur tout l'édifice.

Palais de justice. — Ce monument était autrefois, comme dans d'autres villes, la demeure des princes. La justice résidait en eux et chez eux ; quand ils ont été chassés, elle est restée maîtresse de leur palais. La salle des pas perdus, seul débris important de leur ancienne habitation, est une vaste salle à belle voûte en charpente de 63 mètres de long sur 22 de large ; elle avait été bâtie, lors de la reconstruction du château, par Guillaume, duc d'Aquitaine, en 1080 ; une des extrémités a été refaite par le duc Jean au XIV^e^ siècle, et enfin, au XVI^e^ siècle, décorée d'une fenêtre à meneaux qui remplit tout le pignon d'une gâlerie supportée par des colonnes engagées ; au pied des murs étaient deux cheminées, dernièrement détruites ; il ne reste plus que six anges portant des écussons dont les armoiries ont été effacées, et en haut huit statues sur des contre-forts. Le reste de la salle est décoré de colonnettes engagées supportant, sur une face et au fond, de petites ogives en saillie très-légères, et sur l'autre côté, dans la même disposition, des pleins cintres qui paraissent de la même époque. Deux fenêtres plein cintre aussi s'ouvrent dans cette dernière face, deux dans le fond au-dessus de l'arcature ogive. Les portes sont modernes et sans ornements. (M. Grille de Beuzelin.)

Eglise de Sainte-Triaise. — Les modillons de la façade principale ou porte d'entrée de l'église de Sainte-Triaise indiquent une construction du XI^e^ siècle ; le corps du bâtiment est absolument moderne ; mais on remarque du côté de l'ancien cimetière une espèce d'écusson carré incrusté dans le mur au-dessus d'une ouverture bouchée, sur lequel sont sculptées deux figures en ronde-bosse dont les têtes reposent chacune isolément sur une auréole ou *nimbus*. La principale figure, c'est-à-dire la plus grande, représente saint Hilaire regardant sainte Triaise, la tête nue, la main droite élevée, revêtu d'une tunique ou chasuble de forme antique, *casula*, terminée en pointe sur le de-

vant, et garnie de pierres précieuses figurées par de petites éminences rondes et coloriées, ou plutôt de *patagium*, clous d'or, dont on ornait les tuniques ; on lit derrière le saint :

†
I
L
A
R
I
V
S

La seconde et plus petite figure représente une femme, le corps tourné et un peu penché vers saint Hilaire, la tête couverte d'un long voile qui ne cache point la figure, mais seulement une portion du front et le derrière de la tête, d'où il revient pour couvrir les épaules. Ce voile est enrichi, au-dessus du front, de pierres ou clous de même forme que ceux qui décorent la chasuble de saint Hilaire : le dos de la figure est couvert d'un manteau.

Notre-Dame de Poitiers était autrefois le but d'un célèbre pèlerinage, selon Gumppenberg.

POLIGNAC (France), bourg situé dans le voisinage du Puy-en-Velay. Il est bâti autour d'une montagne formée d'une brèche volcanique, sur laquelle on aperçoit les ruines du château de Polignac, si fameux dans les fastes du Velay. La tradition rapporte que ce château a été bâti sur l'emplacement d'un temple d'Apollon. Voici quelques détails archéologiques à ce sujet :

Les seigneurs de Polignac ne se convertirent pas immédiatement à la foi chrétienne. Sidoine Apollinaire, évêque de Clermont, au v^e^ siècle, issu lui-même de cette race antique, nous apprend que son grand-père fut le premier de la famille qui embrassa le christianisme, et que les seigneurs de Polignac firent travailler, jusque vers le v^e^ siècle, à la restauration de leur temple, qui avait été renversé par les zélateurs du christianisme.

Le portail de ce temple est élevé de 10 mètres, mais on l'aperçoit à peine, tant il a subi de dégradations. Le cintre de son ouverture, et l'ouverture elle-même, ont été murés anciennement et employés comme un mur de pignon, pour la construction des gothiques appartements du château. On remarque, dans sa largeur, deux portes irrégulièrement placées dans une face grande, et deux croisées au-dessus. Ses deux pilastres et son cintre, ainsi que le mur de la façade, qui se prolonge un peu vers la droite, présentent des sculptures fort dégradées.

POLLETANA, dans la presqu'île de Guzerate, montagne célèbre de l'Hindoustan ; elle fait partie de la chaîne des monts Tcholala, et les Hindous la vénèrent à cause des temples qui couronnent son sommet. Le Rioutatchil est sacré et entouré d'autres collines moins hautes, que des vallées séparent.

Toute la presqu'île est remplie de sanctuaires très-renommés parmi les Hindous.

POLYNÉSIE (Océanie). Une cruelle superstition règne dans toute cette partie de l'Océanie ; c'est celle qui porte l'homme à sacrifier son semblable pour plaire à la divinité. C'est ce que les Polynésiens appellent le tabou. C'est surtout dans la Polynésie qu'elle exige le plus de victimes, et particulièrement dans les archipels de Tonga, de Hawaï et de Tahiti. Heureusement que le christianisme a fait cesser ces horreurs dans les deux dernières. Mais il n'en est pas moins vrai que cette superstition atroce règne encore chez plusieurs tribus des trois grandes divisions du monde maritime.

Demandons maintenant à l'illustre Dumont d'Urville quelques explications relativement au tabou. « Cette institution, dit-il, est un des traits principaux qui distinguent la Polynésie des autres nations de l'Océanie. Sans nul doute le but primitif du tabou fut d'apaiser la colère de la divinité et de se la rendre favorable, en s'imposant une privation volontaire, proportionnée à la grandeur de l'offense ou à la colère présumée du dieu. Quiconque porterait une main sacrilége sur un objet soumis à un pareil interdit, provoquerait le courroux de l'Atoua (Dieu), qui ne manquerait pas de le punir en le faisant périr, non-seulement lui-même, mais encore celui ou ceux qui auraient établi le tabou, ou en faveur desquels il aurait été institué. Mais le plus souvent les naturels s'empressent de prévenir les effets du courroux céleste en punissant sévèrement le coupable. S'il appartient à une classe élevée, il est exposé à être dépouillé de toutes ses propriétéset même de son rang, pour être relégué dans les dernières classes de la société. Si c'est un homme du peuple ou un esclave, il peut arriver que la mort seule puisse expier son offense. Un mot du prêtre, un songe, ou quelque pressentiment involontaire, donne-t-il à penser à un naturel que son dieu est irrité, soudain il impose le tabou sur sa maison, sur ses champs, sur sa pirogue, etc., c'est-à-dire qu'il se prive de l'usage de tous ces objets, malgré la gêne et la détresse auxquelles cette privation le réduit. Tantôt le tabou est absolu et s'applique à tout le monde ; alors personne ne peut approcher de l'objet tabou sans encourir les peines les plus sévères. Tantôt le tabou n'est que relatif et n'affecte qu'une ou plusieurs personnes déterminées. L'individu soumis personnellement à l'action du tabou est exclu de toute communication avec ses compatriotes ; il ne peut se servir de ses mains pour prendre ses aliments. Appartient-il à la classe noble, un ou plusieurs serviteurs sont assignés à son service et participent à son état d'interdiction ; n'est-il qu'un homme du peuple, il est obligé de ramasser ses aliments avec la bouche, à la manière des animaux.

« On sent bien, ajoute Dumont-d'Urville, que le tabou sera d'autant plus solennel et plus respectable qu'il émanera d'un personnage plus important L'homme du peuple,

sujet à tous les tabous des divers chefs de tribus, n'a guère d'autre pouvoir que de se l'imposer à lui-même.

« Le *rangotira* (chef), selon son rang, peut assujettir à son tabou ceux qui dépendent de son autorité directe. Enfin, la tribu tout entière respecte aveuglément les tabous imposés par le chef principal. D'après cela, il est facile de prévoir quelle ressource les chefs peuvent tirer de cette institution pour assurer leurs droits et faire respecter leurs volontés. C'est une sorte de véto d'une extension indéfinie, dont le pouvoir est consacré par un préjugé religieux de la nature la plus intime. A défaut de lois positives pour sceller leur puissance, et de moyens directs pour appuyer leurs ordres, les chefs n'ont d'autres garanties que le tabou. Ainsi, qu'un chef craigne de voir les porcs, le poisson, les coquillages, manquer à sa tribu par une consommation imprévoyante et prématurée de la part de ses sujets, il imposera le tabou sur ces divers objets, et cela pour tel espace de temps qu'il jugera convenable. Veut-il écarter de sa maison, de ses champs, des voisins importuns, il taboue sa maison, ses champs. Désire-t-il s'assurer le monopole d'un navire européen mouillé sur son territoire, un tabou partiel écartera tous ceux avec qui il ne veut point partager un commerce aussi lucratif. Est-il mécontent du capitaine, et a-t-il résolu de le priver de toute espèce de rafraîchissement, un tabou absolu interdira l'accès du navire à tous les hommes de sa tribu.

« Au moyen de cette arme mystique et redoutable, et en ménageant adroitement son emploi, un chef peut amener ses sujets à une obéissance passive. Il est bien entendu que les chefs et les arikis ou prêtres savent toujours se concerter ensemble pour assurer aux tabous toute leur inviolabilité. »

POMPÉI ou POMPÉIA (Italie), ancienne ville du royaume de Naples, qui fut ensevelie longtemps sous les cendres du Vésuve. Les fouilles qui ont été faites de nos jours dans le sol qu'elle occupait l'ont fait retrouver presque toute entière; elles ont amené les résultats les plus satisfaisants pour l'archéologie. Elles ont donné non-seulement une idée des arts chez les anciens Romains, mais même de leur manière de vivre. Nous ne parlerons ici que des temples qu'on y a découverts.

Le temple de la Fortune a donné son nom à la rue où il se trouve ; les chapiteaux corinthiens des colonnes du vestibule sont d'un admirable travail : plus rapprochés de l'œil par leur peu d'élévation, ils exigeaient plus de perfection de détails, et rarement les architectes et les sculpteurs grecs et romains ont manqué à cette convenance. La cella, lambrissée de beaux marbres, est carrée et couverte. C'est à ce côté du sanctuaire que l'on trouva deux statues confirmant l'habitude qu'avaient les anciens de colorer quelques-unes de leurs sculptures ; la première représente une femme, dont les vêtements sont bordés d'or et de pourpre; la seconde, bien authentiquement de Cicéron, puisque l'inscription suivante, gravée sur la cella, le prouve, était vêtue d'une prétexte peinte en violet (1). Voici l'inscription : *M. Tullius. M. F. D. V. I. D. ter. quinq. augur. tr. mil. a. pop. ædem Fortunæ aug. solo et pec. sua ;* « Marcus Tullius, fils de Marcus, duumvir de justice, pour la troisième fois censeur, augure, tribun des soldats élu par le peuple, éleva sur ses fondements, et à ses frais, le temple de la Fortune. » Les deux statues avaient aussi les prunelles et les cheveux colorés. Près du temple sont les chambres des prêtres, dont les noms étaient gravés sur un marbre.

Le temple de Jupiter n'a plus que le tiers environ de sa hauteur primitive ; il n'en reste que la rampe extérieure et à escalier, par laquelle on y montait; un vestibule dont les six colonnes corinthiennes ne conservent que leurs bases et une partie des fûts, qui même ont été réparés ; la cella avec deux ailes ou bas-côtés formés chacun de huit colonnes d'ordre ionique, et dans le fond trois chambres où l'on gardait le trésor et les actes publics. Les colonnes du vestibule avaient dix mètres d'élévation, celles de l'intérieur sont beaucoup plus petites.

Vient ensuite le temple de Vénus, un des plus grands de la ville, mais un des moins purs d'architecture ; il a 48 colonnes corinthiennes, dont le noyau revêtu en stuc est de briques; elles forment quatre portiques jadis décorés de statues et de belles peintures ; celles-ci retracent Hector traîné autour des murailles de Troie, Achille tirant l'épée contre Agamemnon, et Priam redemandant le corps de son fils ; mais, chose étrange pour un temple, pour un monument religieux, à côté de ces tableaux héroïques qui ont du moins quelques rapports avec la déesse, puisqu'en inspirant à Pâris l'enlèvement d'Hélène, elle suscita la guerre de Troie, un autre a pour objet le ridicule combat des Pygmées et des Grues. Au milieu de l'atrium s'élève le sanctuaire ; c'est là qu'on voyait les statues de premier ordre, de Vénus et de son fils Hermaphrodite avec des oreilles de Faune. On a découvert aussi dans ce temple un cadran solaire et une curieuse inscription annonçant que Holconius Rufus et Posthumus, duumvirs de justice, ont élevé jusqu'au toit le mur du collége des Vénéréi, et acheté pour 3000 sesterces le droit de fermer les fenêtres. Chez nous c'est le contraire, on y paye pour en ouvrir sur les lieux où l'on ne possède que des jours de souffrance.

Sur ce même côté, l'édifice d'Eumachia est digne d'attention ; intérieurement et extérieurement, il est corinthien et composé de trois parties, un grand chalcidique ou vestibule, des portiques et une crypte. Le

(1) Prétexte, robe longue dont le bas était bordé de pourpre. Les sénateurs, les hommes consulaires et certains magistrats avaient seuls le droit de la porter, ainsi que leurs enfants, jusqu'à l'âge de quinze ans.

chalcidique, soutenu par seize pilastres, portait sur son architecture une inscription annonçant que la prêtresse Eumachia construisit à ses frais et dédia à Auguste ce monument. Du chalcidique, on entre dans le portique de 39 mètres de longueur, de 20 de largeur, et entouré de 48 colonnes en marbre de Paros d'un beau travail. La crypte qui, par anomalie, n'était pas souterraine, mais seulement voûtée, contenait la superbe statue d'Eumachia, érigée à cette prêtresse par les teinturiers, dont ce bâtiment était le collége et le lieu de réunion ; il montre toute la richesse, tous les moyens que possédaient alors de simples particuliers pour suffire à de telles constructions, et le peu de division des fortunes.

Plus loin est le temple que les antiquaires ont nommé de Quirinus ; il n'offre rien de remarquable. A côté, on voit le décurionat, ainsi appelé parce que l'on croit que c'était l'endroit où les décurions, les membres du sénat local, tenaient leurs séances. Sa principale salle est en hémicycle avec un autel au milieu.

Enfin, à l'extrémité de la face gauche du Forum, près de l'arc d'entrée, et vis-à-vis le temple de Jupiter, on admire celui d'Auguste, destiné à des fêtes et à des repas publics. Il mérite, par sa singularité, une description détaillée. Par une porte ornée de deux ordres de colonnes, d'autels et de piédestaux, on pénètre dans une vaste cour, dont le péristyle est déjà détruit. Sur les murs sont représentés toutes sortes d'animaux et de comestibles, des oies, des perdrix, les unes avec leurs plumes, les autres qui en sont dépouillées ; des poissons, des œufs, des fruits, des amphores, des bœufs, des agneaux, des cornes d'abondance posées sur des plats, le tout entouré de guirlandes et de génies qui les supportent. A droite, onze petites chambres servaient aux festins particuliers des citoyens privilégiés. En face s'élève une tribune décorée de quatre niches ; une d'elles devait contenir la statue d'Auguste, puisqu'on a retrouvé un de ses bras soutenant un globe, symbole de l'empire ; c'est là aussi que furent placées celles de Livie et de Drusus enfant, aujourd'hui transportées à Naples ; dans le sacellum (1) est un autel en marbre, et la favissa (2), où l'on déposait les instruments des sacrifices. Sur des bancs de pierre, on découpait les victimes distribuées au peuple ; au pied de ces bancs, peints en rouge, un petit canal laissait couler le sang. Sur les parois, on voit retracés une hache, des oiseaux, une tête de porc et des jambons : partout, à Pompéia; on s'aperçoit de l'importance que ses habitants attachaient à la bonne chère. Il est peu de triclinium, de salles à manger, où les emblèmes de l'art culinaire ne soient étalés avec profusion, et cependant, sur le même sol, sous le même climat, à ce peuple gourmand a succédé le Napolitain renommé pour sa sobriété. Au fond de ce sacellum était le tableau de Romulus et de Rémus, tenus sur les genoux de Laurentia. Au milieu de l'atrium, on avait placé, dans un décagone, douze dés ou petits piédestaux, sur lesquels reposaient les piliers en bois destinés à soutenir le tholus (1) : c'était une espèce de cuisine qui, lorsqu'on la découvrit, contenait encore, dans un baquet, des débris d'aliments et jusqu'à des arêtes de poisson. Près de la petite porte, une cassette avec sa serrure, et ensevelie dans la cendre, recélait 1036 pièces monnayées de bronze, 41 d'argent et un anneau d'or. Des peintures dues au talent d'habiles artistes couvraient de toutes parts les murailles de ce remarquable édifice ; la plus célèbre est celle de Pénélope et d'Ulysse, admirable par l'expression de la tête du héros. Pénélope n'a pas encore reconnu son époux, et l'on devine que le roi d'Itaque est à la fois combattu par la crainte du danger et le désir de se faire connaître. La nourrice Euryclée est au fond du tableau ; sa pose, ses traits indiquent qu'elle soupçonne la vérité plus que l'épouse. Cette œuvre, tout à fait dans le genre du Poussin, serait digne de son pinceau. A côté de la principale porte, on avait peint des vaisseaux rangés pour le combat, et précieux en ce qu'ils révèlent la disposition et la forme des bâtiments de guerre. Comme ce monument était dédié à Auguste, il est probable qu'on voulut flatter ce maître du monde romain, et rappeler sa victoire navale d'Actium.

PONT-A-RAISSE (France). On voit deux anciens reliquaires qui contiennent des ossements de saint Léonard dans la chapelle de son nom à Pont-à-Raisse près de Douai ; c'est un lieu de dévotion célèbre, où l'on assure qu'il s'est opéré des miracles dont quelques-uns sont rapportés par Arnold de Raisse (*Gazophylac. Belg.*, p. 446), et par Vanlaton, dans sa Vie du saint. On croit que les reliques dont il s'agit ici sont les mêmes que celles qui étaient chez les religieuses cisterciennes de Flines, et que ces dames firent transporter à Pont-à-Raisse pour n'être plus distraites dans leur solitude par le concours des pèlerins. (*Voy.* Martène, *Voyage littér.*, tom. Ier, p. 217 (2).

PONT-AUDEMER (France), chef-lieu d'arrondissement du déoartement de l'Eure, fon-

(1) Le sacellum répondait à ce que sont nos chapelles : c'était le diminutif d'un temple.

(2) Favissa. Dans le sens direct, ce mot signifie un coffre placé dans les temples, et qui renfermait certains objets destinés au culte. Par extension, il s'applique aux trésors consacrés aux dieux.

(1) Tholus. Proprement dit, la clef ou pièce de bois à laquelle viennent aboutir toutes les courbes d'une voûte, ou dôme en charpente. Dans les temples, on y suspendait les offrandes faites aux divinités. Quelquefois *tholus* est pris en général pour la totalité de la toiture ; c'est ainsi qu'il faut l'entendre pour celui dont il est ici question, car douze piliers n'étaient pas nécessaires au soutien d'une seule clef de toiture.

(2) *Vies des Pères, des martyrs et des autres principaux saints*, par Alban Butler et Godescard, au 6 novembre.

dée par un seigneur normand nommé Aldémar.

Gumppenberg cite, comme vénérée particulièrement à Pont-Audemer, Notre-Dame des Anges; mais il ne dit rien de plus.

PONT-EUXIN (Mer Noire). Jupiter avait un temple fameux sur la côte d'Asie, à l'entrée du Bosphore de Thrace. Il y était surnommé Jupiter Urius, et les matelots de l'antiquité l'invoquaient contre les dangers de la navigation du Pont-Euxin, et lui rendaient leurs actions de grâces en abordant au rivage où s'élevait son autel (1).

PONTIGNY (France), dans le département de l'Yonne.

On y conserve dans une châsse, au fond du sanctuaire de l'église de l'ancienne abbaye, le corps de saint Edme, fort en vénération dans le pays, et que l'on vient visiter de loin le jour de sa fête.

PONTOISE (France), sous-préfecture du département de Seine-et-Oise, tire son nom de la rivière d'Oise sur laquelle elle est située. On l'appelait en latin *Briva Isaræ*, ou *Briva Isuræ*, ou *Brivaisara* en un seul mot, ou enfin *Pons Isaræ*, ou *Pons OEsiæ*.

Le grand pèlerinage de Pontoise est celui qui s'y fait le 8 septembre, jour de la Nativité de la sainte Vierge. Toutes les paroisses des environs y viennent en procession, soit par simple dévotion, soit pour l'acquittement d'un vœu. On appelle ce pèlerinage *la stame* ou *la septembre*, à cause de l'époque à laquelle on l'accomplit. Il dure toute l'octave de la fête.

PONT-SAINTE-MAXENCE (France), petite ville de l'ancienne province de Picardie, actuellement du département de l'Oise, arrondissement de Senlis, et diocèse de Beauvais. Elle est située à 13 lieues au nord de Paris.

Il y avait sur la route de Senlis, en dehors de la ville de Pont, une chapelle de sainte Maxence, à côté d'une fontaine, sur le lieu même ou, suivant la tradition, la sainte reçut la couronne du martyre. On y venait processionnellement le lendemain de la Pentecôte, jour de la translation des reliques. Cette chapelle était aussi le but d'un grand pèlerinage.

Reconstruit en 1699, ce petit édifice a été démoli vers 1794. Mais la fontaine subsiste, et on peut lire encore sur la muraille cette inscription :

SANCTA MAXENTIA, ORA PRO NOBIS.

PORT-DU-SALUT (LE), en France, ou la Trappe, hameau d'Entrames, près de Laval, dans le département de la Mayenne.

Célèbre monastère situé dans une vallée entourée de rochers à pic. Le silence le plus profond règne dans l'enceinte de cet établissement, et son église n'offre que des autels en bois et des peintures en noir.

PORT-VENDRES (France), dans le département des Pyrénées-Orientales.

Ville et port de France, sur la Méditerranée, dans le canton d'Argelès, et à 31 kilomètres est de Céret, son chef-lieu d'arron-

(1) Chishull, *Antiq. asiat.*, p. 61.

dissement. Population, environ 3000 habitants. Son port, très-sûr, rétabli de 1780 à 1788, et protégé par quatre forts et des batteries, offre un bassin de 70,000 toises carrées, où peuvent mouiller des frégates. Depuis nos conquêtes en Afrique, Port-Vendres est devenu le centre de relations actives avec la nouvelle colonie, et son importance tend à s'accroître de jour en jour. Il s'y fait, en outre, un commerce assez étendu avec divers ports français et étrangers, catalans surtout, en vins, eaux-de-vie, blés, étoffes, etc. Cette ville est l'ancien *Portus Veneris*, dans la Gaule narbonnaise. Vénus, à laquelle il était, comme son nom l'indique, spécialement consacré, y avait un temple célèbre. A une époque moins reculée, elle appartint longtemps aux Espagnols, qui la cédèrent à la France avec le Roussillon, par le traité des Pyrénées (1659). Depuis, en 1690 et 1794, ils ont inutilement tenté de la reprendre. On voit à Port-Vendres un obélisque en marbre assez remarquable.

PORTA (LA), en Corse, bourg, chef-lieu de canton dans l'arrondissement de Bastia. Il est situé au pied du mont Sampietro, dans un vallon boisé, assez riant.

Son église, avec son haut campanile, a le même genre de splendeur que les petites églises italiennes; sur la hauteur on voit une chapelle consacrée à saint Louis par le dernier évêque d'Ajaccio, M. Louis Sébastiani, mort il y a quelques années, et qui occupait ce siége depuis 1802.

PORTICI (Italie), petite ville du royaume de Naples, bâtie au pied du Vésuve, avec une maison de plaisance du souverain. Elle compte près de 5000 habitants. Voici ce qu'en dit M. Fulchiron :

« Après avoir visité la côte nord-ouest de la baie de Naples, si on traverse la ville, et si on descend vers le midi, on trouve d'abord Portici, maison royale, bâtie aussi, en 1738, par Charles III, d'après le plan de Canevari, et à laquelle on arrive au milieu d'une double rangée de constructions d'une belle apparence. Celles placées à droite du chemin ont souvent des jardins de plaisance descendant en pente douce jusqu'à la mer, et étalant le luxe et la variété d'une végétation méridionale. La principale cour octogone, celle où se trouve l'entrée des appartements royaux, livre le passage à la grande route de Salerne et des deux Calabres. Il y avait quelque chose de paternel et de noblement populaire dans le sentiment qui porta le souverain à ne pas déranger la voie publique, et à sacrifier son repos à la facilité des communications; car il aurait fallu lui faire subir un long détour et la diriger sur une pente rapide. La façade du palais est tournée du côté de la baie, et jouit d'une admirable vue, qui s'étend sur tout le golfe, sur les îles et la ville de Naples. Les jardins sont beaux, décorés de fontaines, de vastes réservoirs, et les appartements, ainsi que la chapelle, peuvent le disputer de magnificence aux plus riches demeures des rois; mais leur plus bel ornement leur a été enlevé : c'est la

collection des antiquités exhumées d'Herculanum et de Pompéia, et que l'on a transportée au muséum de Naples. Portici, plusieurs fois menacé par des coulées de laves, est situé si près du Vésuve, qu'une violente irruption aurait pu ensevelir une seconde fois tant d'objets précieux.»

PORTOLONGONE, dans l'île d'Elbe. Cette ville, aujourd'hui ruinée, avait jadis un port et des fortifications qui en faisaient presque la rivale de Porto-Ferrajo.

Dans son église Saint-Jacques on vénère un Christ mort étendu sous verre. Cette statue, venue d'Espagne, offre une réalité qui n'est pas sans mérite. C'est le seul objet d'art de quelque réputation, qui, suivant la remarque de Valery, soit cité dans l'île d'Elbe.

PORT-ROYAL (France). Ce lieu, devenu si célèbre dans l'histoire littéraire et dans les disputes religieuses du XVII^e^ siècle, était une abbaye de religieuses bernardines, près de Chevreuse, à 5 lieues de Paris, et, dans la suite, il fut choisi pour retraite par quelques hommes de génie, dont les travaux répandirent sur cette solitude un éclat extraordinaire. On n'est pas d'accord sur l'origine de ce nom. Selon quelques auteurs, Philippe-Auguste, s'étant égaré à la chasse, s'arrêta dans une petite chapelle, au fond d'une vallée environnée de bois, jusqu'au moment où il fut rejoint par sa suite, et cette circonstance fit donner à ce lieu le nom de *Port-Royal ;* selon d'autres, le premier nom de cette abbaye fut *Porrois*, que l'on trouve dans quelques chartes du XIII^e^ siècle ; mais on traduisit ce nom, dans une bulle d'Honorius III, par les deux mots latins de *portus regius*, ce qui fit changer le nom primitif en celui de *Port-Royal*. Quoi qu'il en soit, cette abbaye, une des plus anciennes de l'ordre de Cîteaux, fut fondée, en 1204, par une dame de la maison de Montmorency, avec le concours de l'évêque de Paris, qui était alors Eudes de Sully, de la famille des comtes de Champagne, proche parent de Philippe-Auguste. La maison fut achevée en 1207, et l'église seulement en 1230. Dans cet intervalle, les religieuses n'eurent qu'une chapelle qui existait déjà auparavant sous le titre de *Saint-Laurent*. On donna la direction de ce monastère aux religieux de l'abbaye de Vaux de Cernay, qui n'en était éloignée que d'un peu plus d'une lieue, et deux moines de cette abbaye furent désignés pour remplir les fonctions de confesseurs et chapelains de Port-Royal. Le rapide accroissement de la communauté força bientôt d'en adjoindre un troisième. La fondation n'était d'abord que pour douze religieuses; mais, en peu d'années, les biens de ce monastère furent augmentés considérablement par les donations successives de Philippe-Auguste, de Louis VIII, du comte de Montfort et de plusieurs autres seigneurs. Saint Louis fut aussi un des bienfaiteurs de Port-Royal et lui assigna une rente perpétuelle sur son domaine. Ces libéralités successives accrurent tellement les revenus de l'abbaye, que, en 1233, par une estimation faite en présence de l'abbé de Savigny, désigné pour cet objet par le chapitre général de Cîteaux, ils furent jugés suffisants pour l'entretien de soixante religieuses. Les papes, de leur côté, accordèrent au monastère de Port-Royal différents priviléges qui avaient pour but de le soustraire en partie à la juridiction épiscopale, ou de le protéger contre la cupidité. Honorius III, par une bulle de l'an 1223, défendit aux évêques d'empêcher l'élection régulière des abbesses ou de déposer celle qui aurait été élue canoniquement, et exempta le monastère des censures générales prononcées par l'évêque, c'est-à-dire qu'il permit d'y célébrer l'office divin, quand même le pays serait mis en interdit ; il permit aussi d'y recevoir des séculières qui voudraient se retirer dans le couvent pour y vivre dans les exercices de la pénitence sans se lier par des vœux. Quelques années plus tard, Grégoire IX, par une bulle en faveur de cette abbaye, mit les religieuses et les biens de Port-Royal sous la protection spéciale du saint-siége.

Le relâchement qui s'introduisit, avec le temps, dans l'ordre si austère de Cîteaux, gagna aussi le monastère de Port-Royal, et, vers la fin du XVI^e^ siècle, la règle était presque oubliée. Une abbesse de 17 ans, dont la vocation pouvait paraître fort suspecte, Angélique Arnauld, forma le projet d'y établir la réforme et en vint à bout ; elle avait pris l'habit religieux dans l'abbaye de Saint-Antoine, à Paris, ayant à peine 8 ans, et, après son noviciat, elle fit profession à l'âge de 9 ans dans l'abbaye de Maubuisson. Son grand-père maternel, Simon Marion, avocat général au parlement de Paris, la fit nommer, par Henri IV, coadjutrice de l'abbesse de Port-Royal. Elle n'avait pas encore 11 ans accomplis lorsqu'elle devint abbesse titulaire en 1602, et quelques semaines après elle fit sa première communion en présence du général de Cîteaux, qui lui donna la bénédiction abbatiale. Il n'y avait alors, à Port-Royal, que dix religieuses et deux novices. La mère Angélique se conforma, pendant six ans, au relâchement introduit par l'usage; elle ne s'occupait guère qu'à dissiper les ennuis de la vie religieuse par des amusements d'enfant. Mais, en 1608, un capucin qui passait à Port-Royal et qui fut prié d'y prêcher, parla avec tant de force sur le bonheur de la vie monastique et en développa si bien les obligations, que la jeune abbesse prit aussitôt la résolution de pratiquer la règle dans toute sa rigueur et d'employer tous ses efforts pour la faire observer à ses religieuses. Elle retrancha dès lors tout ce qu'il y avait de mondain ou de sensuel dans ses meubles ou ses vêtements ; elle prit des habits grossiers, ne coucha que sur une simple paillasse, et, comme ses vœux prononcés dans un âge incompétent pouvaient être regardés comme invalides, elle les renouvela en 1610, ayant près de 19 ans ; elle eut soin, en même temps, de remettre en commun selon la règle, ce que l'usage introduit par

le relâchemênt attribuait à l'abbesse en particulier, et de faire entourer de murs son abbaye, qui n'avait plus qu'une méchante clôture de terre éboulée presque partout. Son exemple et ses exhortations produisirent un si heureux effet, qu'elle parvint à gagner toutes les religieuses les unes après les autres, et que, en moins de cinq ans, le jeûne, l'abstinence de la viande, les veilles de la nuit, le silence et toutes les austérités de la règle furent observés à Port-Royal, comme dans les temps de la ferveur primitive de l'ordre de Cîteaux.

Cette réforme est la première que l'on ait établie dans un ordre où l'on ne conservait plus qu'un souvenir stérile des étonnantes austérités de saint Bernard et de ses disciples; aussi ne manqua-t-elle pas d'y faire grand bruit et d'y trouver des contradicteurs. Un grand nombre de moines et d'abbés déclamèrent contre les religieuses de Port-Royal, et traitèrent d'innovation schismatique le retour à l'ancienne règle tombée en désuétude; mais ces oppositions ne purent compromettre le succès d'une entreprise si louable, qui fut approuvée par le général de Cîteaux et qui excita naturellement une vive admiration. On vit bientôt le nombre des novices augmenter à Port-Royal, et plusieurs maisons, non contentes d'admirer cette réforme, résolurent de l'embrasser. Le général de Cîteaux eut recours, pour cet objet, à la mère Angélique, et lui ordonna de se rendre elle-même dans quelques-unes de ces maisons et d'envoyer, dans les autres, des religieuses de Port-Royal. Elle fut envoyée d'abord, en 1618, à Maubuisson, puis, quelques années plus tard, au Lys et à Saint-Aubin, tandis que la mère Agnès et d'autres religieuses allaient établir la réforme à Saint-Cyr, à Gomer-Fontaine et en d'autres endroits. En même temps plusieurs abbesses vinrent à Port-Royal pour s'y former aux observances suivies dans ce monastère et en introduire la pratique dans leurs abbayes. Il y eut aussi plusieurs monastères d'hommes qui adoptèrent la même réforme, en sorte que Port-Royal devint un modèle pour tout l'ordre de Cîteaux, où l'on vit bientôt après, revivre la ferveur et les austérités primitives.

Pendant son séjour à Maubuisson, la mère Angélique Arnauld eut occasion de voir saint François de Sales, avec qui elle entretint, dès ce moment, un commerce de lettres qui dura jusqu'à la mort du saint évêque; elle se lia en même temps d'une étroite amitié avec sainte Françoise de Chantal, fondatrice de l'ordre de la Visitation. Agnès Arnauld, sœur de la mère Angélique et abbesse de Saint-Cyr, s'était démise de son titre pour vivre simple religieuse à Port-Royal; elle fut nommée, en 1620, coadjutrice de sa sœur. qui resta cinq ans à Maubuisson, où elle rencontra bien des obstacles. L'abbesse de ce monastère, sœur de la fameuse Gabrielle d'Estrées, menait une vie si déréglée, qu'on fut obligé de l'interdire et de la renfermer, à Paris, dans le couvent des filles pénitentes. Ayant trouvé le moyen d'en sortir, elle eut recours à la violence pour rentrer dans son monastère; mais elle en fut expulsée de nouveau par l'autorité du parlement. Enfin, le roi ayant nommé une autre abbesse et la réforme étant affermie, la mère Angélique quitta Maubuisson pour revenir à Port-Royal, où elle amena environ trente novices qui demandèrent à la suivre, et qui, malgré leur pauvreté, furent reçues avec empressement par la communauté. Peu de temps après, l'abbaye de Maubuisson étant devenue vacante, le roi y nomma pour abbesse une religieuse de Port-Royal, et d'autres furent placées successivement à la tête de plusieurs monastères qui avaient embrassé la réforme.

Cependant, comme le nombre des religieuses de Port-Royal augmentait tous les jours et que l'on en comptait déjà près de quatre-vingts, elles se trouvaient beaucoup trop serrées dans ce monastère, dont les bâtiments étaient, d'ailleurs, extrêmement bas et enfoncés, de sorte que le défaut d'espace, joint à l'humidité des lieux, rendit bientôt les maladies très-fréquentes. L'abbesse, dans cette fâcheuse situation, trouva des ressources dans l'opulence de sa famille. Sa mère, devenue veuve, ayant résolu de se retirer du monde et d'embrasser la vie religieuse à Port-Royal, acheta une maison au faubourg Saint-Jacques à Paris, et la donna au monastère pour en faire comme une infirmerie. On voulut d'abord n'y transférer qu'une partie des religieuses; mais après y avoir fait les agrandissements et les dispositions nécessaires et obtenu l'agrément du roi et de l'archevêque de Paris, on y transféra toute la communauté. Cette translation eut lieu en 1626, et la nouvelle maison reçut le nom de *Port-Royal de Paris*, tandis que l'ancienne fut appelée *Port-Royal des Champs*. L'année suivante, l'abbaye de Port-Royal, jusqu'alors soumise à la direction des moines de Cîteaux, fut remise sous la juridiction de l'archevêque de Paris par une bulle du pape Urbain VIII, accordée sur la demande de l'abbesse. Aussitôt, Jean-François de Gondi, premier archevêque de Paris, fit faire la visite du monastère, lui donna un supérieur et approuva, quelque temps après, les constitutions dressées par la mère Agnès. Ce changement fut bientôt suivi d'un autre plus important : la mère Angélique, craignant que, plus tard, la réforme établie à Port-Royal ne fût compromise par la nomination d'une abbesse étrangère, demanda et obtint que le roi rendît à la communauté le droit d'élection et que l'abbesse, auparavant perpétuelle, fût élue seulement pour trois ans. Louis XIII, sur la recommandation de Marie de Médicis, qui avait pris le titre de *fondatrice de Port-Royal*, donna son consentement par lettres patentes de l'an 1629, et l'affaire ayant été approuvée par le pape, la mère Angélique et la mère Agnès donnèrent leur démission, l'une de son titre d'abbesse, l'autre de celui de coadjutrice; après quoi on élut une autre abbesse triennale.

Sur ces entrefaites, l'évêque de Langres

torma le projet d'établir une congrégation de religieuses spécialement consacrées à l'adoration perpétuelle du saint sacrement, et pria la mère Angélique d'en prendre la direction et de donner quelques-unes des religieuses de Port-Royal pour commencer cet établissement. Elle y consentit, et, le pape Urbain VIII ayant donné ses bulles d'approbation, elle se rendit, avec trois religieuses et quatre novices, dans la maison destinée au nouvel institut; mais, comme le pape donnait pour supérieurs à cette communauté l'évêque de Langres, l'archevêque de Sens et celui de Paris, les contestations qui s'élevèrent entre eux ne tardèrent pas à en amener la dissolution. L'archevêque de Paris voulut avoir seul la juridiction sur une maison établie dans son diocèse, et, d'autre part, l'évêque de Langres se trouva bientôt en dissidence, sur la direction, avec l'archevêque de Sens et avec la mère Angélique. Leur désunion éclata surtout à l'occasion d'un petit écrit de la mère Agnès, sous le titre de *Chapelet du Saint-Sacrement :* c'était une suite de pensées affectueuses sur l'amour divin, la plupart exprimées dans un langage mystique qui n'était pas toujours exact et qui semblait quelquefois renfermer les erreurs du quiétisme. L'évêque de Langres prit la défense de cet écrit désapprouvé par l'archevêque de Sens, et, l'affaire ayant été portée à Rome, le pape, sans prononcer formellement la condamnation de cet écrit, en ordonna la suppression. Le fameux abbé de Saint-Cyran, Duverger de Hauranne, qui s'était aussi déclaré pour le chapelet de Port-Royal, fut donné par l'évêque de Langres pour directeur à la mère Angélique et aux religieuses du Saint-Sacrement, dont il gagna toute la confiance ; mais la singularité de ses opinions le rendit bientôt suspect à l'évêque de Langres, ce qui amena la désunion entre ce prélat et la mère Angélique, qui suivit en tout les conseils de Saint-Cyran et qui, d'ailleurs, se prononçait ouvertement pour les prétentions de l'archevêque de Paris. Elle quitta la nouvelle maison en 1636 pour retourner à Port-Royal, où elle fit admettre Saint-Cyran pour directeur, et l'on mit une autre religieuse à la tête de la communauté du Saint-Sacrement. L'archevêque de Paris, qui alors en devint seul supérieur, fit prendre l'habit à quelques novices; mais comme la maison était peu convenable pour un monastère et que, d'ailleurs, elle n'avait point de revenus assurés, les quatre religieuses et les novices furent obligées, en 1638, de retourner à Port-Royal. Ce fut alors que les religieuses de ce monastère, pour continuer un institut qui semblait abandonné, demandèrent au pape qu'il leur fût permis de joindre les pratiques de cet institut aux observances de leur règle, et d'ajouter au nom de *religieuses bernardines* celui de *filles du Saint-Sacrement*. Le pape accueillit cette demande, mais l'affaire éprouva de grandes difficultés à Paris, à cause de quelques intérêts temporels qu'il fallut accommoder. Enfin, toutes ces difficultés étant levées, le roi donna ses lettres patentes pour autoriser ce changement, qui fut effectué en 1647. L'année suivante, l'archevêque de Paris bénit l'église qu'on venait d'achever à Port-Royal de Paris et la dédia sous le nom du *Saint-Sacrement*.

Pendant ce temps, Port-Royal des Champs se peupla de solitaires qui lui donnèrent bientôt une éclatante célébrité. On n'y avait laissé qu'un chapelain, pour y dire la messe et administrer les sacrements aux domestiques; mais un neveu de la mère Angélique, Antoine le Maistre, qui s'était acquis au barreau une grande réputation par son éloquence, prit, en 1637, à l'âge de 29 ans, la résolution de renoncer au monde et se retira d'abord dans un petit logement près de Port-Royal de Paris, où sa mère avait embrassé la vie religieuse. D'autres jeunes gens, animés du même esprit, vinrent bientôt se joindre à lui, et dans moins d'un an ils se trouvèrent au nombre de dix ou douze solitaires, parmi lesquels on remarque le célèbre Lancelot, et quatre frères d'Antoine le Maistre, dont l'un, connu sous le nom de Sacy, est devenu célèbre par sa traduction de la Bible et ses *Commentaires sur l'Ecriture sainte*. Leur nombre ne tarda pas à s'accroître bien davantage, et l'on vit arriver successivement dans leur retraite Arnauld d'Andilly et le fameux Antoine Arnauld, tous deux frères de la mère Angélique, Claude de Sainte-Marthe, Nicole, Pascal, et beaucoup d'autres personnages distingués par leur naissance ou par leurs talents. Ils avaient le projet de former une congrégation religieuse sur le modèle des anciens solitaires; mais, l'archevêque de Paris n'ayant pas approuvé les constitutions qu'ils voulaient s'imposer, ils se bornèrent à vivre, en communauté séculière, dans la pratique de la plupart des exercices ordinaires de la vie religieuse. Ils se virent obligés, en 1638, de quitter Paris et de se retirer à Port-Royal des Champs, où leur vie était partagée entre la prière, l'étude et le travail des mains; mais il ne leur fut pas plus permis d'y demeurer qu'à Paris. La cour venait d'emprisonner à Vincennes l'abbé de Saint-Cyran, dont la doctrine devenait de plus en plus suspecte, et les solitaires de Port-Royal, dont il était le directeur, se ressentirent de sa disgrâce. Le fameux Laubardemont fut chargé de leur faire subir un long interrogatoire, après quoi on leur ordonna de se retirer ailleurs et de se séparer; mais, l'année suivante, ayant pu revenir à Port-Royal des Champs, ils s'occupèrent d'en réparer les bâtiments, dont une partie tombait en ruine, de rehausser ceux qui étaient trop bas ou trop enfoncés, et de rendre ainsi cette habitation plus saine et plus commode.

Ils élevèrent en même temps une école où ils reçurent un grand nombre de jeunes gens des familles les plus distinguées. On peut juger des succès brillants de cette école par l'habileté des maîtres, dont un était le célèbre Nicole et un autre ce même Lancelot à

qui on doit les nouvelles méthodes grecques et latines si connues sous le nom de *Méthodes de Port-Royal*. Le fameux docteur Arnauld travaillait lui-même à la direction de ces écoles et contribuait aux progrès des études par d'excellents ouvrages que le temps n'a pas fait oublier. C'est ce qui a donné naissance aux livres de la grammaire générale, de la géométrie et de la logique de Port-Royal, tous aujourd'hui encore si généralement estimés. Les religieuses de Port-Royal s'appliquaient, de leur côté, avec le même succès à l'éducation des jeunes personnes de leur sexe; elles travaillaient aussi de leurs mains à faire des vêtements pour les pauvres; elles faisaient soigner les malades indigents, leur procuraient des remèdes, et, non contentes des aumônes abondantes qui faisaient vivre un grand nombre de familles malheureuses, elles se livraient aux exercices les plus pénibles de la charité. Il y avait dans le couvent une infirmerie où les femmes pauvres du voisinage étaient soignées par des religieuses dressées à cet emploi, et qui s'en acquittaient avec un zèle admirable. Toutes ces circonstances réunies augmentèrent prodigieusement la réputation de Port-Royal, et déterminèrent un grand nombre de personnes illustres à se lier étroitement avec une communauté dont les vertus et les lumières répandaient un si vif éclat. Le duc de Luynes et le duc de Liancourt firent construire des habitations dans le voisinage de Port-Royal des Champs pour y vivre dans l'éloignement du monde, et beaucoup d'autres seigneurs venaient faire des retraites dans cette solitude, sous la conduite des ecclésiastiques qui dirigeaient la communauté. Plusieurs dames du plus haut rang vinrent aussi fixer leur demeure à côté de Port-Royal de Paris pour passer leur vie dans la retraite et profiter des instructions de ce monastère.

Le nombre des religieuses était si considérable, que la maison de Paris ne pouvait plus suffire à toutes celles qui se présentaient. L'abbesse demanda, en conséquence, à l'archevêque de Paris l'autorisation d'envoyer une partie des religieuses dans le monastère des Champs, dont les bâtiments venaient d'être réparés par les soins des solitaires qui l'habitaient. Cette permission lui fut accordée en 1647, à condition que les deux maisons ne formeraient qu'une même communauté et que les religieuses envoyées à Port-Royal des Champs demeureraient soumises à la juridiction épiscopale et à l'autorité de l'abbesse de Paris, qui commettrait une religieuse pour gouverner la maison et qui pourrait toujours la changer ou la rappeler, aussi bien que les autres religieuses, quand elle le jugerait à propos. On y conduisit, au printemps de l'année suivante, une petite partie de la communauté, et les solitaires quittèrent le monastère pour s'établir dans des maisons voisines. Les guerres civiles de la Fronde vinrent, bientôt après, troubler le repos de cette solitude. Comme les soldats des deux partis couraient la campagne et la ravageaient successivement, les religieuses de Port-Royal des Champs furent obligées, en 1652, de chercher leur sûreté dans la maison de Paris; mais, la guerre étant finie, elles retournèrent, en 165½, dans l'ancien monastère, qui, dès lors, ne fut plus abandonné jusqu'à sa destruction.

Depuis plusieurs années la prospérité si brillante de Port-Royal n'était pas sans mélange de tribulations. L'archevêque de Paris avait empêché l'interrogatoire qu'on voulait faire subir aux religieuses après l'arrestation de l'abbé de Saint-Cyran; mais il s'était vu obligé de faire lui-même, à cette occasion, une visite dans le monastère, et il en fit encore plusieurs autres, les années suivantes, au sujet des plaintes que l'on faisait sur les nouveautés introduites dans cette maison par les ecclésiastiques qui la dirigeaient. Ces plaintes devinrent plus vives et plus nombreuses à l'occasion du livre de la *Fréquente Communion*, publié, en 1643, par le docteur Arnauld, et qui avait pour objet d'expliquer les dispositions nécessaires pour recevoir l'eucharistie. Comme ce livre était d'une sévérité souvent excessive, et qu'on crut y voir, sur la pénitence et sur d'autres points, les opinions nouvelles attribuées à l'abbé de Saint-Cyran, Port-Royal fut dénoncé comme un foyer de mauvaises doctrines. L'archevêque de Paris crut devoir y faire, en 1644, une longue et minutieuse visite, et ne découvrit rien dans ses interrogatoires qui pût justifier ces accusations. Toutefois, quelques années plus tard, le P. Brisacier, jésuite, les reproduisit dans ses sermons et dans un livre où il traitait les religieuses de Port-Royal de filles *impénitentes*, *désespérées*, *asacramentaires* ou ennemies des sacrements, enfin de *vierges folles*, et les accusait de ne pas croire à l'eucharistie, de mépriser la communion et de ne point la recevoir, même à l'article de la mort, de n'avoir ni eau bénite ni images dans leurs églises, et de ne prier ni la sainte Vierge ni les saints. L'archevêque de Paris condamna ce livre par une censure de l'an 1651, qu'il fit publier au prône dans toutes les paroisses; mais l'auteur ne se rétracta point, et, quelque temps après, un autre jésuite, le P. Meynier, enchérit encore sur ces imputations dans un livre publié sous ce titre: *Port-Royal d'intelligence avec Genève contre le saint sacrement de l'autel;* il y accusait impudemment le docteur Arnauld et les mères Angélique et Agnès, ses sœurs, d'un complot formé avec l'abbé de Saint-Cyran pour établir le déisme sur les ruines de la religion chrétienne.

La rivalité entre les jésuites et Port-Royal tenait à différentes causes. Antoine Arnauld, père de la mère Angélique, avait plaidé, en 1594, pour l'université de Paris contre les jésuites, et rassemblé dans son plaidoyer toutes les accusations et tous les préjugés répandus contre la nouvelle société. Le ressentiment que les jésuites en conçurent ne manqua pas de s'étendre à une maison dirigée par sa famille et qui se montrait animée

du même esprit ; car le docteur Arnauld s'était déclaré, dans le cours de ses études, contre leur doctrine sur la grâce, et les accusait ouvertement, dans ses écrits, de corrompre la morale chrétienne par des maximes d'un relâchement scandaleux. Les jésuites se voyaient donc menacés, dans leur considération et leur influence, par une société naissante, qui avait déjà conquis une si grande renommée et qui ne pouvait manquer, par ses attaques, de les faire déchoir dans l'opinion publique si elle venait à bout de se maintenir et de s'étendre. Ils n'avaient pas moins à craindre pour leur réputation littéraire, car ils se trouvaient depuis longtemps en possession du premier rang dans les lettres, en sorte que leurs ouvrages dans tous les genres obtenaient une vogue incroyable et qu'on ne lisait presque point d'autres livres de dévotion que les leurs ; et ils voyaient maintenant cette possession disputée et sur le point de leur être enlevée par de nouveaux venus devant lesquels semblaient pâlir tout le génie et le savoir de leurs auteurs les plus illustres. Ils appréhendaient, en outre, que Port-Royal, avec des maîtres si habiles et des ouvrages si remarquables, ne leur enlevât l'éducation de la jeunesse, et ne tarît, par cela même, leur crédit dans sa source. Enfin l'attachement de Port-Royal aux erreurs de Jansénius vint fournir un juste motif aux attaques des jésuites et porter la guerre sur un terrain où leur triomphe était assuré.

Nous n'entrerons pas dans le détail fastidieux de toutes les discussions soulevées à l'occasion de ces erreurs, qui firent tant de bruit. Nous ferons connaître seulement, d'une manière succincte, la part qu'y prit Port-Royal et les suites qui en résultèrent pour cette maison. Le livre de Jansénius, publié en 1740 et devenu si fameux sous le titre d'*Augustinus*, fut reçu avec applaudissement par les disciples de Saint-Cyran, et le pape l'ayant condamné en 1643, ils refusèrent de se soumettre à cette décision, sous prétexte que la bulle était subreptice et qu'elle avait été obtenue par les intrigues et les mensonges des jésuites. Le docteur Arnauld publia même, aussitôt après, deux ouvrages sous le titre d'*Apologie*, pour défendre la doctrine de ce livre contre les attaques dont elle était l'objet. Toute la communauté de Port-Royal, où l'abbé de Saint-Cyran et le docteur Arnauld exerçaient une influence presque sans bornes, partagea cette opposition et fut enveloppée dans la réprobation générale que soulevèrent les doctrines désespérantes du livre condamné. Comme les discussions devenaient chaque jour plus vives, le clergé de France crut devoir, en 1649, déférer au jugement du pape Innocent X les cinq fameuses propositions extraites du livre de Jansénius, et, après un long examen, le pape les condamna, en 1653, comme hérétiques, par une bulle solennelle qui fut publiée et reçue dans toute l'Eglise. Le docteur Arnauld et tous ses partisans déclarèrent qu'ils se soumettaient à

la condamnation des cinq propositions et qu'ils les rejetaient comme offrant un sens évidemment hérétique ; mais ils soutinrent qu'elles ne se trouvaient pas dans le livre de Jansénius, au moins dans le sens où elles étaient condamnées. Ils ajoutèrent qu'on ne pouvait les obliger à croire le contraire, parce qu'il s'agissait uniquement d'un fait qui n'était pas clairement décidé par la bulle, qui même ne pouvait pas l'être et dont la certitude ne pouvait s'obtenir que par des preuves nécessairement abandonnées au jugement de chaque individu. C'était détruire, par une voie indirecte, l'effet de la bulle et rendre illusoire l'infaillibilité de l'Eglise, puisqu'il serait toujours possible, avec un pareil système, de soutenir des propositions ou des ouvrages condamnés, sous prétexte qu'on n'y trouve pas le sens que l'Eglise a cru y voir et qu'elle a voulu proscrire ; c'était, en outre, dans les disciples de Jansénius, une contradiction manifeste, car ils ne cessaient d'invoquer l'autorité de saint Augustin comme étant consacrée par l'approbation solennelle que l'Eglise a donnée à la doctrine contenue dans ses ouvrages pour la défense de la grâce contre les pélagiens : or, si l'Eglise a pu juger infailliblement du sens que renferment les écrits du saint docteur et décider qu'il est conforme à la doctrine catholique, n'est-il pas évident qu'elle pouvait également, et par les mêmes raisons, décider que l'ouvrage de Jansénius n'y est pas conforme et qu'il renferme un sens hérétique ?

Le pape Innocent X, pour mettre fin à ces contestations, déclara, par un bref de l'an 1654, que sa bulle condamnait, dans les cinq propositions, la doctrine contenue dans le livre de Jansénius. De son côté, le clergé de France, dans l'assemblée de 1656, ordonna la signature d'un formulaire conforme au bref du pape. Mais Port-Royal n'en persista pas moins dans sa résistance. Le docteur Arnauld avait publié, l'année précédente, deux lettres où il prenait la défense du livre de Jansénius et reproduisait la doctrine hérétique contenue dans la première des cinq propositions condamnées. Ces lettres furent condamnées, en 1656, par la faculté de théologie de Paris, et l'auteur exclu de la faculté, avec un grand nombre de docteurs qui refusèrent de souscrire à la censure. Ce fut alors et à l'occasion de ce jugement de la Sorbonne que Pascal publia ces fameuses *Lettres provinciales* où il expose avec tant d'agrément, mais d'une manière peu fidèle, l'objet de ces disputes et raille ensuite d'une manière si piquante la morale relâchée de quelques théologiens ou casuistes jésuites. Ces lettres furent, peu de temps après, traduites en latin, avec des notes, par Nicole, qui déguisa son nom sous le pseudonyme de Wendrock. Elles furent un coup terrible et accablant pour les jésuites, qui se voyaient bafoués, insultés, avilis, et leur doctrine vouée au mépris comme odieuse et ridicule, par un ouvrage répandu partout et lu avec admiration. Ils employè-

rent tous les moyens pour y répondre et en atténuer les effets. Ils firent condamner ces lettres comme renfermant les erreurs du jansénisme ; ils cherchèrent à faire voir, par un grand nombre d'écrits, que Pascal rapportait d'une manière infidèle les opinions des casuistes ; enfin le père Pirot, jésuite, osa faire l'apologie de ces opinions relâchées dans un livre intitulé *Apologie des casuistes*, qui fut condamné à Rome et par le clergé de France. Mais tous ces écrits, dépourvus des brillantes qualités de style qui faisaient rechercher les *Provinciales*, tombèrent dans l'oubli et ne purent détruire entièrement l'impression que ces lettres avaient produite.

Cependant la résistance de Port-Royal aux décisions du saint-siége accréditait les soupçons depuis longtemps répandus contre cette communauté et servait de prétexte à de nouvelles accusations. On publiait que les jansénistes condamnaient la discipline de l'Eglise ; qu'ils imposaient des pénitences publiques pour les péchés secrets, et même pour les plus légères fautes ; qu'ils inspiraient l'éloignement de la communion ; que leur doctrine anéantissait l'efficacité de l'absolution ; qu'ils n'admettaient ni les indulgences ni les messes particulières ; qu'ils étaient ennemis du pape ; qu'ils rejetaient le concile de Trente, et même qu'ils niaient jusqu'à la divinité de Jésus-Christ. On joignit des accusations politiques à celles d'hérésie, et l'on représenta Port-Royal comme ennemi de la personne du roi et formant ou favorisant des cabales contre la tranquillité de l'Etat. Quelques seigneurs amis de Port-Royal ayant fait entre eux une somme de 400,000 francs pour secourir les pauvres de Champagne et de Picardie pendant la famine de 1652, le P. d'Anjou, jésuite, ne craignit pas de dire, en prêchant dans la paroisse de Saint-Benoît, qu'il savait de science certaine que les jansénistes, sous prétexte de secourir les pauvres, amassaient de grandes sommes pour les employer à faire des cabales. Mais le curé monta en chaire le lendemain pour combattre cette imputation, et l'on justifia, par les registres de Saint-Vincent de Paul, que la somme avait été portée chez lui et distribuée ensuite aux pauvres des deux provinces. Toutefois la cour se laissa prévenir par ces accusations contre les solitaires de Port-Royal, que l'on regarda comme un parti de factieux ; ils fournissaient, d'ailleurs, un prétexte apparent à ces soupçons par l'attachement qu'ils avaient montré pour le cardinal de Retz et par leur facilité à recevoir beaucoup de personnes dégoûtées de la cour ou tombées dans la disgrâce, qui venaient chercher des consolations dans la solitude ou se livrer aux exercices de la pénitence. Enfin quelques seigneurs, connus pour leur attachement à Port-Royal, se permettaient quelquefois des discours peu mesurés contre la cour, et l'on ne manquait pas, en rapportant ces discours au roi ou au cardinal Mazarin, d'en rendre la communauté responsable. On publia même par écrit que, pendant les guerres de la Fronde, les solitaires de Port-Royal avaient offert de lever et d'entretenir 12,000 hommes à leurs dépens pour soutenir le parti de la révolte et qu'on était en mesure d'en fournir la preuve dès qu'il plairait au roi.

La cour prit donc des mesures pour éteindre une secte rebelle aux décisions de l'Eglise et regardée comme dangereuse pour la tranquillité de l'Etat. Le lieutenant civil se rendit, en 1655, à Port-Royal des Champs pour en faire sortir les écoliers et les maîtres avec tous les solitaires qui s'y étaient retirés ; il y eut même un ordre d'ôter aux religieuses des deux maisons leurs pensionnaires et leurs novices, mais la guérison miraculeuse d'une jeune pensionnaire en fit suspendre l'exécution. Cette pensionnaire, âgée d'environ 10 ans, et nièce de Pascal, était affligée, depuis plusieurs années, d'une fistule lacrymale près de l'œil gauche, et tous les soins des plus habiles médecins ou chirurgiens n'avaient pu arrêter les progrès du mal. On ne voyait plus d'autre moyen que d'y appliquer le feu, lorsqu'un jour, la communauté allant en procession baiser une épine de la couronne de Jésus-Christ, la jeune personne fit toucher son œil malade à la sainte relique et fut subitement guérie. Ce miracle, constaté authentiquement après les informations d'usage, fit grand bruit dans Paris, et la cour ne crut pas devoir alors inquiéter les religieuses ; on laissa même aux solitaires la liberté de revenir, en 1656, à Port-Royal des Champs, où ils reprirent leurs exercices ordinaires Mais, en 1660, une lettre, qui fut publiée pour la défense du cardinal de Retz, et qu'on leur attribuait, fit recommencer les persécutions. La plupart furent obligés de quitter Port-Royal. On ferma de nouveau leurs écoles, et on chassa les pensionnaires et les postulantes des deux maisons, avec défense aux religieuses d'en recevoir à l'avenir, ou d'admettre les novices à faire profession. On chassa en même temps le supérieur et les confesseurs, que l'on remplaça par d'autres connus pour leur opposition au jansénisme. Enfin deux ecclésiastiques furent chargés de faire une rigoureuse visite des deux maisons et de rechercher avec soin les abus ou les nouveautés qu'on y aurait introduits. Cette visite dura deux mois et ne fit connaître autre chose que la régularité de Port-Royal. La mère Angélique mourut sur ces entrefaites, en 1661, après avoir écrit à la reine, en faveur de cette maison, une lettre d'apologie qui produisit peu d'effet.

Comme on exigeait des religieuses la signature du formulaire prescrit par le clergé de France, elles se décidèrent, la même année, après bien des difficultés, à le signer avec des restrictions concernant la question de fait ; c'est-à-dire qu'elles déclaraient rejeter sincèrement toutes les erreurs condamnées par la bulle du pape, mais qu'elles prétextaient leur ignorance pour ne pas se pro-

noncer sur la question de savoir si le livre de Jansénius renfermait ces erreurs. On les pressa de donner une signature pure et simple, mais on ne put l'obtenir. Enfin, vers l'an 1664, Hardouin de Péréfixe, qui venait d'être nommé archevêque de Paris, résolut d'employer tous les moyens pour vaincre leur obstination. Il fit la visite du monastère, pressa les religieuses de signer le formulaire sans restriction, et, sur leur refus, il déclara qu'il leur accordait un mois pour faire leurs réflexions et profiter des avis de deux ecclésiastiques à qui il confiait le soin de les instruire. Il revint au monastère de Paris après le temps fixé, et, trouvant les religieuses toujours opiniâtres dans leur refus, il leur interdit l'usage des sacrements, même à l'article de la mort. C'est alors qu'il leur dit cette parole : qu'elles étaient pures comme des anges, mais orgueilleuses comme des démons. Huit jours après, dans l'espoir de réduire plus facilement la communauté, il fit enlever douze religieuses, entre autres l'abbesse et la mère Agnès, et les dispersa dans différents monastères, où l'on eut ordre de les traiter avec beaucoup de rigueur ; il introduisit, en même temps, à Port-Royal six religieuses de la Visitation pour gouverner le monastère. Les religieuses de Port-Royal firent contre cette mesure une protestation fondée sur ce double motif qu'elles avaient seules le droit d'élire leurs supérieures, et qu'on ne pouvait les soumettre à des religieuses d'un autre ordre ; mais on ne tint pas compte de cette protestation. L'archevêque, n'ayant pas mieux réussi auprès des religieuses de Port-Royal des Champs, leur fit signifier aussi l'interdit des sacrements. Cependant quelques religieuses de la maison de Paris prirent bientôt le parti d'obéir aux ordres de l'archevêque et de signer le formulaire. Dès qu'elles furent au nombre de dix ou douze, on les déclara capables de constituer une communauté ; on leur ordonna d'élire une abbesse, et les religieuses de la Visitation se retirèrent. Quant à celles qui demeurèrent opiniâtres, et qui étaient au nombre de près de cent, l'archevêque les renvoya toutes, en 1665, à Port-Royal des Champs, où elles demeurèrent privées des sacrements, et on leur donna des gardes pour les empêcher d'avoir aucune communication avec les personnes du dehors. Le roi revendiqua, peu de temps après, le droit de nomination à l'abbaye de Port-Royal, et confirma l'abbesse élue par les religieuses soumises. Les solitaires publièrent plusieurs écrits pour la défense de Port-Royal, mais ils avaient eux-mêmes à craindre des mesures encore plus rigoureuses ; ils étaient obligés, presque tous, de se tenir cachés, et quelques-uns furent mis à la Bastille.

L'accommodement qui eut lieu en 1669, sous le pontificat de Clément IX, rendit quelques années de tranquillité à Port-Royal. Les religieuses signèrent le formulaire et furent admises à la participation des sacrements et rétablies dans leurs droits. Les solitaires purent aussi se montrer et revenir à

Port-Royal ; ils publièrent pendant ce calme, qui dura dix ans, un grand nombre d'excellents ouvrages de controverse contre les calvinistes. La constitution de Port-Royal subit alors une grande modification ; l'union établie entre les deux maisons n'eut plus lieu. Le roi les sépara en deux communautés indépendantes, dont l'une, celle de Paris, resta soumise à la nomination royale, et l'autre continua d'être gouvernée par une abbesse élective et triennale ; les biens furent en même temps partagés, et le tiers en fut attribué à la maison de Paris, qui ne comptait guère qu'une douzaine de religieuses, tandis qu'il y en avait près de cent à Port-Royal des Champs. Une bulle du pape confirma tous ces changements. C'est ainsi que la maison fondée à Paris, avec tant d'éclat et tant de frais par les anciens amis de Port-Royal, changea, en quelque sorte, de destination en passant à une communauté qui abandonnait leur cause. Le monastère des Champs reprit bientôt sa splendeur ; il commença à recevoir des novices et des pensionnaires ; un grand nombre de parents s'empressèrent d'y mettre leurs enfants pour les faire élever dans la piété, et plusieurs dames vertueuses s'y retirèrent pour y vivre dans la pénitence et la pratique des bonnes œuvres. Cette maison retrouva encore d'illustres protecteurs, parmi lesquels on remarque le duc et la duchesse de Liancourt, la princesse de Conti, et surtout la fameuse duchesse de Longueville, qui fit bâtir à Port-Royal un logement où elle se retirait souvent pour profiter des instructions et des exemples d'une si célèbre communauté.

Tant que vécurent ces puissants protecteurs, les religieuses ne furent pas inquiétées ; mais, aussitôt que la duchesse de Longueville fut morte, en 1679, l'archevêque de Paris, qui était alors M. de Harlay, se rendit à Port-Royal, avec un ordre du roi, pour faire sortir toutes les pensionnaires et les personnes qui s'y étaient retirées, et défendre de recevoir des novices jusqu'à ce que le nombre des religieuses fût réduit à cinquante. Il donna pour motif de cette défense que l'intention du roi était de fixer à ce nombre toutes les communautés du royaume. Les solitaires furent encore obligés de se disperser, et quelques-uns, entre autres Arnauld et Nicole, craignant pour leur liberté, prirent le parti de se réfugier dans les Pays-Bas. L'archevêque témoigna cependant alors beaucoup d'estime et d'affection pour les religieuses de Port-Royal ; mais il n'eut aucun égard, dans la suite, aux représentations qu'elles lui adressèrent plusieurs fois, et tout faisait craindre que son intention, comme celle de la cour, ne fût de laisser éteindre la communauté. Le cardinal de Noailles, qui lui succéda en 1695, montra des dispositions plus bienveillantes ; la cour elle-même sembla revenir de ses préventions ; car les religieuses de la maison de Paris, ayant alors présenté une requête pour se plaindre de l'inégalité du partage de 1669, qui leur avait été néanmoins si avantageux

ies commissaires nommés pour examiner l'affaire jugèrent leurs prétentions mal fondées. Elles ne laissèrent pas de les reproduire quelques années plus tard, mais avec aussi peu de succès. Racine, dont la tante était alors abbesse de Port-Royal des Champs, publia un mémoire qui contribua à faire rendre justice à la communauté. Mais un nouvel orage éclata bientôt après contre Port-Royal des Champs et finit par en causer la destruction. Le cardinal de Noailles, à l'occasion d'une bulle de Clément XI, publiée en 1705 contre le jansénisme, exigea des religieuses de cette maison une signature qui ne pût laisser aucun doute sur leur soumission sans réserve aux décisions du saint-siége. Elles signèrent dans les termes qu'on leur prescrivit, mais avec cette clause que c'était sans déroger à ce qui s'était passé à leur égard à la paix de l'Eglise sous le pontificat de Clément IX. Comme les jansénistes soutenaient que ce pape avait permis la distinction du fait et du droit, et qu'il s'était contenté, sur le premier point, du silence respectueux sans exiger une croyance intérieure, la clause ajoutée par les religieuses de Port-Royal fut interprétée naturellement dans le même sens, et considérée, par conséquent, comme une opposition à la bulle de Clément XI, qui déclarait que le silence respectueux n'était pas une soumission suffisante. Le cardinal leur interdit les sacrements, et, pour abolir la communauté, on fit demander, par les religieuses de la maison de Paris, la suppression du titre de Port-Royal des Champs, avec la réunion des biens à leur couvent. Cette demande fut portée devant l'officialité ; mais, comme l'affaire offrait des difficultés et n'allait pas assez vite, le roi obtint du pape Clément XI une bulle de suppression en date du 27 mars 1708. On procéda aussitôt, selon les formalités d'usage, à l'exécution de cette bulle, et, l'année suivante, au mois d'octobre, le lieutenant de police d'Argenson se rendit, avec des archers, à Port-Royal des Champs, et fit enlever toutes les religieuses, qui n'étaient plus qu'au nombre de quinze religieuses de chœur et de sept converses. Elles furent toutes dispersées en différentes maisons. Les meubles et les provisions furent amenés au couvent de Paris, et, au mois de janvier 1710, un arrêt du conseil ordonna la démolition de l'église et de tous les bâtiments, qui avaient coûté plus de 1,500,000 liv. On n'y laissa pas pierre sur pierre, et, l'année suivante, on procéda à l'exhumation des corps ; après quoi, on passa la charrue sur l'emplacement de cet illustre monastère, dont on voulait effacer jusqu'au souvenir. Mais, dans les premières années de ce siècle, quelques jansénistes, ayant acheté le terrain, y ont fait élever une chapelle. — Le couvent de Port-Royal de Paris subsista jusqu'en 1790 ; il fut converti en prison comme beaucoup d'autres sous la Convention, et, plus tard, il devint un hospice d'accouchement appelé la *Bourbe*, du nom que portait alors la rue où il est situé. (L'abbé Receveur, extr. de l'*Encycl. du* XIXe *siècle.*)

POSSAGNO (Italie), gros village à 32 kil. de Trévise, dans les États Vénitiens.

Il est surtout célèbre pour avoir donné naissance à Canova, qui, par la force de son génie, s'éleva au plus haut degré de perfection dans son art. Né d'un obscur tailleur de pierre, Canova devint le plus grand sculpteur de son temps, et, après une vie passée dans l'estime de Pie VII et de l'empereur Napoléon, il mourut en 1822 à Venise.

Mais il voulut laisser au village où il était né un monument qui pût dans l'avenir y attirer les étrangers. Il y fit bâtir une église qui reçut le titre de Notre-Dame de la Merci. La madone, qu'on y vénère est de Pordenone, et l'église elle-même, dessinée par Canova, est un morceau curieux d'architecture. Le portique est celui du Parthénon d'Athènes, le vestibule, celui du temple de Thésée de la même ville ; la coupole, celle de la Rotonde ou Panthéon à Rome ; et, comme dans les temples antiques, le jour n'y pénètre que par les portes et par la voûte, où l'on a pratiqué, comme au Panthéon romain, une ouverture de 16 pieds de diamètre.

Quoique cette église n'ait pas reçu tous les ornements que Canova devait y déposer, et que la mort l'empêcha d'exécuter, elle n'en est pas moins un lieu de dévotion célèbre dans la contrée.

POUEY-LA-HUE (France), écart d'Arrens, près d'Argelès, dans le département des Hautes-Pyrénées.

Lieu de pèlerinage sur un monticule qui est le point extrême d'un grand vallon arrosé par le gave d'Azun, d'où l'on jouit des plus belles perspectives. Là se trouve une belle église consacrée à Notre-Dame, et riche de dorures. Un roc de granit, taillé au ciseau, en forme le sol, et la voûte est très remarquable. Des autels votifs s'élèvent devant son enceinte, sous les ombrages de vastes bouquets de noyers et de châtaigniers.

POUILLY (France), village de Picardie, département de l'Oise, arrondissement de Beauvais, canton de Méru.

Non loin de là est le hameau de Montoisel, où l'on voit des ruines que l'on dit provenir du temple d'Isis, d'où ce lieu tire son nom *Mons-Isis*.

POULANA (Océanie), village du district de Poûna, dans la Polynésie.

On y voit un temple dédié à Taïri, le dieu de la guerre, et dans lequel on sacrifiait des victimes humaines. (*Voy.* l'*Océanie*, par M. Dominy de Rienzi, dans la collection intitulée l'*Univers pittoresque*.

POUNAH (Hindoustan). On y vénère la déesse Parvati dans un temple célèbre.

Le territoire de cette ville est couvert d'une multitude de lieux consacrés par la dévotion des Hindous, et par leur dieu vivant appelé *Tchintanam Deo* et *Narraïn Deo*. *Voy.* TCHINCHOUR.

POURSOS (Grèce). « Du côté de Karpenisi, le mont Arakynthe a été percé de la

manière la plus laborieuse, afin d'amener les pèlerins à la Panagia (madone) de Poursos, le plus célèbre des *Icons* de la madone qui existe de ce côté de la Grèce. Si l'on en croit les traditions du pays recueillies par le moine Germanos, voici comment cet icon de la Panagia a été transporté de Prase en Bithynie, au lieu qu'elle occupe aujourd'hui, et qui a pris de là le nom de Poursos ou Prousos ou Pyrsos. J'extrais ces renseignements d'un livre publié par le couvent même. Les habitants du pays n'ont pas manqué de me certifier presque toutes ces traditions par leur témoignage, ce qui n'a pu décider toutefois quelques-uns des moines les plus éclairés de ce couvent à leur donner une foi entière.

« A l'ouest de Delouchi ou Velouchi, l'ancien Tymphrestus, aussi bien que vers le midi, s'élèvent des montagnes moins hautes que le Velouchi, mais fort considérables aussi, telles que le Kallidrome ou Oxia, le Khelidon, le Malaos ou Aninos, l'Arakynthe ou Kallikion, etc., entre lesquelles les chemins sont presque impraticables. L'Acheloüs a sa source au milieu de ces gorges, et c'est au sein de ces mêmes montagnes, dans la partie la plus profonde et la plus impénétrable, que se trouve le monastère de Poursos, célèbre par son église bâtie non dans le roc, mais autour du roc, par son icon de la Vierge, et aussi par une partie des reliques de saint Clément, évêque d'Ancyre, et par quelques fragments du bois de la vraie croix. L'icon de la Vierge est, dit-on, une des images que peignit l'apôtre et évangéliste saint Luc. « Lors même, dit l'auteur de la chronique « imprimée par le couvent, qu'elle ne serait « pas une des trois que saint Luc présenta « à la Vierge avant son assomption, elle « peut fort bien être une de celles que ce « saint peignit après l'assomption. On sait, « ajoute-t-il, que, pendant la vie terrestre de « la Vierge, saint Luc ne fit que trois por- « traits d'elle, portraits qu'il lui fit voir tous, « et pour lesquels il obtint son suffrage, « tandis que les autres portraits ne furent « peints par lui que plus tard et d'après le « désir qui lui fut manifesté par la Vierge « d'avoir plusieurs copies des premiers. » Voici du reste comment cette image a été transportée à Prousos.

« Au temps où régnait Théophile l'iconomaque et l'iconoclaste (de 829 à 842), un décret impérial enjoignit, sous les peines les plus graves, aux contrevenants, et, sous la promesse de fortes récompenses, aux obéissants, de brûler toutes les images. L'icon fait par saint Luc se trouvait en ce moment dans la grande église de la célèbre ville de Pruse en Bithynie. Aussitôt que le décret fut publié, un jeune iconolâtre, d'une famille archontale de la cour impériale, s'empara de l'image et se sauva avec elle dans la province d'Hellade, qui était encore pure de cette hérésie, et où il pensait pouvoir rester plus tranquille au milieu des montagnes. Arrivé avec son image à Kallipolis, il la perdit sans qu'il pût savoir comment elle lui avait été ravie. Ne voulant plus cependant retourner ni dans son pays où on brûlait les saintes images, ni dans le lieu où il avait perdu son icon, il alla s'établir en Thessalie, à Néo-Patras, où il bâtit une église dédiée à sainte Sophie. Le lieu où est maintenant le monastère de Poursos était alors le lieu le plus impénétrable, et n'avait pas même de nom qui fît connaître son existence, attendu que, par la difficulté des lieux, il n'y avait aucun sentier qui pût y conduire. La route pour aller de la province d'Hellade dans celle d'Etolie passait alors par le village de Saint-Démétrius, aujourd'hui Kastania, et derrière le mont Arakynthe ou Kallikion; mais il n'y avait même là aucun village, et il n'y existait que quelques cabanes de bergers à l'est, et quelques autres cabanes non moins misérables à l'ouest, sous le nom de Platania et sous celui de Patricada. Il n'était pas possible, en effet, d'y établir un village, et non-seulement les hommes, mais les animaux eux-mêmes avaient peine à y subsister. Si quelques pauvres gens s'y étaient réfugiés, c'était pour s'y cacher plus sûrement au milieu des montagnes et pour y fuir les empereurs ou les hérésies. L'enfant d'un des pasteurs de ces lieux sauvages, qui gardait là les chèvres de son père, était, pendant une nuit, couché en face de l'endroit où est maintenant situé le cimetière du couvent, et dormait paisiblement. Pendant son sommeil, il crut entendre sortir d'une caverne, à laquelle ne conduisait aucun sentier, des voix douces et mélodieuses. La crainte le réveilla, et, au lieu même d'où les voix lui avaient semblé sortir, il aperçut une colonne de feu qui de la grotte s'élevait jusqu'au ciel. Il pensa d'abord que c'était l'iris ou arc-en-ciel; mais, comme il n'y avait pas eu de pluie, que le soleil d'ailleurs n'avait pas encore paru, il comprit bien qu'il devait y avoir là quelque chose d'extraordinaire. Il courut donc tout tremblant à son père et lui raconta ce qu'il avait vu. Le père crut que son fils lui disait un mensonge; mais sur les assurances répétées de l'enfant, il prit le parti de l'accompagner la nuit suivante. Là il vit tout ce que son fils avait vu avant lui. Il entendit les voix, et aperçut la colonne de feu. A son tour il alla raconter cette merveille aux bergers ses amis, et les amena au même lieu, où ils entendirent aussi les voix et virent la colonne de feu. Impatients de découvrir la cause de ce phénomène, ils parvinrent enfin à travers mille périls jusqu'à l'entrée de la grotte et y pénétrèrent. Au fond de la caverne était l'icon tout étincelant de lumière. Afin de rendre praticable un lieu clos auparavant à tous, et de venir y faire leurs offrandes, tous se mirent à l'œuvre, et parvinrent à tracer un sentier. De ce feu (πῦρ) que lançait l'icon vient, dit-on, le nom de Πυρσὸς donné à l'abbaye. Le nom de Προύσος, qu'elle porte aussi, lui vient de la ville de Pruse en Bithynie, d'où fut apportée l'image.

« Le bruit de ce miracle se répandit bientôt dans les environs, et parvint aux oreilles du

fils de l'archonte, qui s'était fixé à Néo-Patras après la perte de son icon. Sans attendre un instant, il part avec ses gens pour se rendre au lieu indiqué. Après deux longues journées de voyage, il arrive, voit l'image, la reconnaît, se prosterne pour l'adorer; puis, après avoir expliqué aux bergers comment l'icon lui appartenait, et les avoir bien récompensés de leur découverte, il s'empare de son trésor, et reprend sa route vers Néo-Patras.

« Arrivé à l'endroit du chemin où est « maintenant, dit la chronique, une petite « église de la Vierge (église qui n'existe plus « aujourd'hui, mais qui était placée en « face de la partie du rocher où on apercoit « une échancrure (τρύπη) par où l'icon prit « son vol à travers le rocher), il se sentit « fatigué et s'arrêta avec tous ses gens pour « prendre un peu de repos. Il déposa l'image « avec respect près du rocher, et s'assit « pour dormir quelque peu. Mais, à son « réveil, quel fut son désespoir en ne re- « trouvant plus son image à l'endroit où elle « avait été déposée! Sa première pensée fut « que les bergers avaient pu venir la lui « enlever. Il retourna donc sur ses pas pour « la chercher; mais, arrivé dans une gorge « étroite, il entendit une voix qui lui disait : « Jeune homme, tranquillise-toi sur mon « compte. Je me trouve beaucoup mieux « dans ces ravins déserts, où je reste en paix, « que si j'étais au milieu des querelles poli- « tiques et des hérésies. Si tu veux rester « avec moi, viens, et tu me trouveras, et « cela te sera bon. Lui seul entendit cette « voix. Il rendit la liberté à ses serviteurs, « n'en conserva qu'un seul, retourna à la « caverne de Pyrsos, y retrouva l'image et « se fixa dans ce lieu avec son seul servi- « teur nommé Timothée. Tous deux s'y bâ- « tirent des cellules, et moururent dans ce « même lieu, où sont encore conservés leurs « tombeaux placés l'un près de l'autre. Un « monastère ne tarda pas à se former et à « s'enrichir par la piété des fidèles; et telle « est l'origine du monastère de Poursos. »

« Après avoir raconté l'origine de son monastère, le chroniqueur ecclésiastique rapporte un grand nombre de miracles faits par l'icon, et aussi par l'image même de l'icon empreinte sur un rocher, et que l'on montre encore aujourd'hui sous le nom de τυπῶμα τῆς Παρυσιωτίσσης. Une fois, par exemple, par la négligence de celui qui allumait les lampes, le feu prit au couvent sans que les caloyers en fussent informés à temps. Il fut absolument impossible de rien sauver : meubles, bibliothèques, archives, tout périt; mais l'image resta intacte au milieu d'un cercle de feu. Une autre fois la chute d'un rocher énorme menaçait d'anéantir et la grotte et l'église; les moines se mirent en prières, et le rocher, prenant une autre direction, tomba à distance et vint se placer comme une sentinelle chargée de la garde du couvent. Une autre fois, une femme, qui tenait son enfant, fit un faux pas, et tomba avec l'enfant du haut d'un de ces énormes précipices qui entourent le couvent; mais, dans sa chute, elle avait invoqué la Panagia de Poursos, et on la trouva en bas du précipice, assise paisiblement sur une pierre et berçant son enfant sur ses genoux. Ces miracles paraissent s'être continués presque jusqu'à nos jours; car ce livre raconte qu'en 1764 les moines faisant creuser le rocher pour avoir une citerne, un enfant indiqua l'endroit du rocher où il fallait frapper, et qu'il en jaillit du premier choc une source miraculeuse, dont l'eau fort abondante arrose maintenant le jardin du couvent et fournit une boisson excellente.

« ..... L'établissement d'un monastère dans ces lieux a été un véritable service pour tous les pays environnants, car un chemin s'est ouvert par là de Karpenisi à Vrakhori; et un village entouré de terres fort bien cultivées est venu se placer au-dessus du couvent, à l'abri de sa protection.

« ..... Ma première enquête dans le monastère de Poursos fut une enquête respectueuse pour l'icon de la Panagia. La prétendue peinture de saint Luc me parut être un fort médiocre tableau du XIVe siècle au plus tard, et le moine qui me la montrait ne me sembla nullement convaincu de sa transmission depuis le temps de saint Luc. L'église, bâtie dans le rocher, tel qu'il existait et sans qu'il fût taillé, est fort pittoresque. On aperçoit partout à l'intérieur les pointes de ce rocher toujours parfaitement à sec. En montant quelques degrés dans l'église, on arrive à une autre retraite du rocher, éclairée par le haut et formant une grande chambre. C'est là qu'est la bibliothèque (1). »

POUY (France), près de Dax, dans le département des Landes. *Voy.* BUGLOSE.

POUZZOLES (Italie). Cette ville du royaume de Naples qu'on appelle en italien *Puzzuoli*, est située dans le golfe de Baïa, à deux lieues de la capitale. La mer, les volcans, les tremblements de terre, l'ont détruite en grande partie; mais ce qui en reste est encore digne d'attention. Nous allons suivre les pas d'un consciencieux voyageur, qui va nous servir de *cicerone* et nous faire remarquer les environs de Pouzzoles.

Tout près de Pouzzoles, et presque au pied de la Solfatara, on voit le temple de Sérapis, construit au VIe siècle de Rome, ainsi que le prouve une inscription trouvée sur son emplacement. Caché longtemps sous des décombres et des éboulements, il ne fut rendu à la lumière qu'en 1750, et sa conservation était alors remarquable; mais aussitôt on le dépouilla sans pitié de ses colonnes, de ses ornements, de ses vases, de ses statues : acte de barbarie indigne d'une époque où l'archéologie et l'amour des arts furent en honneur. Ainsi nous sommes privés de l'aspect d'un temple antique demeuré presque en son entier; il avait 44 mètres de longueur et 38 de largeur dans son ensemble, c'est-à-dire en y comprenant les portiques qui l'entouraient, et les qua-

(1) Buchon, *La Grèce continentale et la Morée*, etc., p. 549 et suiv.

rante-deux chambres servant au logement des prêtres et au service du culte. Le tout formait un quadrilatère au milieu duquel s'élevait le temple, de forme circulaire et de 65 pieds romains de diamètre. Il n'en reste plus que la base, jadis environnée de seize colonnes monolithes de marbre cipollin, dont trois, fracturées et divisées en tronçons, gisent encore ignoblement étendues sur le sol; elles portent l'empreinte d'une irruption de la mer, et de leur séjour dans les eaux: les coquillages, habitués à s'attacher aux rochers et même à les percer, y ont laissé leur marque, et montre que cette inondation, d'une longue durée, a dû s'élever à 22 palmes napolitaines; mais alors elle dut couvrir aussi une grande partie de la campagne et même de Pouzzoles, et pourtant la tradition se tait sur cet événement, ainsi que sur le retrait de la Méditerranée. Le fait et sa cause sont restés également obscurs, et ne peuvent être indiqués que par des témoins muets, que par les débris du temple. Ce qui est hors de doute, c'est que toute cette côte a éprouvé de continuelles subversions, et probablement des soulèvements et des dépressions de terrains, tels qu'il en existe actuellement au Chili, et dont on a négligé de tenir note depuis le VI^e^ siècle de notre ère jusqu'au XV^e^. Une source d'eau sulfureuse remplit aujourd'hui l'enfoncement de la cour entre les portiques et le temple, et n'y séjourne, à ce qu'il m'a paru, que par suite d'un affaissement partiel, que quelque convulsion volcanique aura produit. Il est impossible de croire que l'architecte ait choisi un endroit aussi marécageux. Ce monument, si intéressant pour les amateurs d'antiquités et de géologie, l'est encore sous un autre point de vue: il montre quelle était la magnificence des Romains cent cinquante ans avant le règne d'Auguste.

Pouzzoles, situé à moitié dans la plaine et à moitié sur une hauteur, est une ville pittoresque; son port, maintenant assez petit, était autrefois un des plus importants de l'Italie, et son môle passait pour un des plus hardis et des plus vastes ouvrages que l'antiquité eût exécutés. Ce port possède aussi un témoignage des extravagances de Caligula; c'est le pont de 3,600 pas de longueur qu'il fit construire au travers du golfe, pour unir Pouzzoles à Baïa, et où il passa en triomphe, étalant ainsi sa folie aux yeux du sénat et de l'armée. Cette œuvre gigantesque, toujours battue des flots, et composée en certains endroits de maçonnerie et en d'autres de bateaux, ne pouvait durer; il n'en reste du côté de la ville que quelques piles, ou plutôt une chaussée brisée. Sur la place publique on voit encore un piédestal, de marbre blanc, décoré de figures représentant les villes de l'Asie Mineure qu'un tremblement de terre avait renversées et que Tibère fit réédifier; il est probable que ce piédestal supportait la statue de l'empereur, tyran soupçonneux, cruel à ceux qui l'approchaient, mais bon administrateur. Un palais d'une masse imposante et bâti, sous la domination espagnole, par le vice-roi Pierre de Tolède, sert actuellement de caserne. Sur la fin de la république, et dans les premiers temps de l'Empire, Pouzzoles, célèbre par ses bains, était le rendez-vous, non-seulement des malades, mais des courtisanes à la mode et de la brillante jeunesse romaine. Alors, comme aujourd'hui, les eaux thermales attiraient plus d'amateurs du plaisir que de véritables malades.

De Pouzzoles on arrive au lac Averne en passant au pied de Monte-Nuovo, produit d'un soulèvement et de l'éruption de 1538. Conique et haut à peu près de 200 mètres, ce volcan éphémère et qui ne fut en incandescence que pendant quelques jours, se repose depuis trois siècles. Il est déjà couvert, ainsi que son cratère, de verdure, de vignobles et d'arbres en plusieurs endroits. Ainsi trois cents ans, et même un bien plus court espace de temps, ont suffi pour rendre fertiles ses laves et ses scories, car la grandeur des arbres qui végètent sur ses flancs prouve qu'ils sont déjà anciens. On ne saurait s'imaginer avec quelle puissance la nature reprend promptement sa vie végétale sur ces terrains que le feu semblait avoir condamnés à une éternelle stérilité. Le cratère a un mille et quart de circonférence, et la base du mont environ trois. Monte-Nuovo, sorti des entrailles de la terre, et formé, tel qu'il est maintenant, presque en une seule nuit, est digne de toute l'attention des géologues.

Au bas d'un de ses versants se trouve le petit lac Averne qui est évidemment lui-même un ancien cratère, dont le contour est de 15 à 1600 mètres. Les eaux de ce lac, profondes de 160 mètres et dont la plus grande partie est au-dessous du niveau de la mer, ont perdu presque toute leur malignité, probablement fort exagérée par les poëtes et la crédule antiquité, et les oiseaux volent impunément au-dessus de sa surface. Plusieurs maisons placées sur ses bords sont occupées par des cultivateurs; dans les grandes chaleurs, il exhale seulement quelques miasmes fiévreux, mais pas plus redoutables que ceux d'autres localités habitées toute l'année par des populations agricoles. Presque à la base de Monte-Nuovo, et sur la rive, on voit les ruines d'un temple d'Apollon, à ce que prétendent du moins les antiquaires. (*Voyage dans l'Italie méridion.*)

POY (France), dans le département des Landes, près de Dax *Voy.* BUGLOSE.

PRA-BAT (Asie), dans le royaume de Siam, au nord de Louvo. Ce nom de Pra-Bat signifie le *pied sacré*; on y voit en effet dans un rocher la prétendue empreinte colossale du pied de Bouddhah; et pour cette raison Pra-Bat est le plus fameux pèlerinage bouddhique du royaume de Sian., (*Voy. l'Abrégé de géographie* d'Adrien Balbi, à l'article *Royaume de Siam, Inde Transgangétique.*

PRAGA (Pologne Russe). « Praga est située le long de la Vistule. Dans ses vieilles limites, elle s'étendait de la barrière de Gro-

chow jusqu'à celle de Golendzinow, en suivant le cours du fleuve sur un développement de trois quarts de lieue. Sa largeur, prise de la rive jusqu'à la barrière de Zombki, ne dépassait pas une demi-lieue.

« Le terrain de Praga, sablonneux et plat, est exposé aux inondations, qui produisent souvent de grands ravages. Au midi, entre les villages de Goclaw et de Gociawek, sont des marais qui communiquent avec la Vistule. A une lieue environ des murs de Praga, l'horizon est fermé par les bois qui forment une enceinte ovale. En avant de ce cordon, la plaine est coupée par des broussailles et de petits massifs.

« La fondation de Praga est attribuée à une colonie de Hussites qui, chassés de Bohême, vinrent chercher un refuge en Pologne; car la Pologne ouvrit toujours ses portes aux exilés. En souvenir de leur origine, ils donnèrent au groupe de maisons qu'ils élevèrent en face de Varsovie, le nom fastueux de Praga, capitale de leur patrie. Ainsi, née de la proscription, cette ville sera demeurée fidèle aux traditions de son berceau; il semble que la fortune de ses fondateurs pèse éternellement sur sa destinée.

« Quoi qu'il en soit, c'est seulement après la réunion de la Lithuanie à la Pologne, qu'on voit Praga acquérir de l'importance, et laisser dans l'histoire des traces de son existence. Alors la Mazovie, n'étant plus exposée aux irruptions des hordes barbares du pays des Yadzvingues et de la Lithuanie, commença à se couvrir d'établissements fixes, habités surtout par la petite noblesse. Alors commença l'agrandissement de Varsovie, qui monta au rang de capitale de la république; et Praga, transformée en un vaste bazar agricole servant d'entrepôt aux productions du riche pays qu'arrosent le Bug et la Vistule, dut aussi s'accroître rapidement.

« De toutes parts s'élèvent des maisons élégantes, des auberges, des magasins, des églises. Deux larges rues, en forme de croix, traversent la ville; une foule d'autres, spacieuses et bien pavées, la sillonnent en tous sens. Habité par les juifs, le faubourg de Skarzyszew s'étend encore au flanc de Praga et ne fait qu'un tout avec elle.

» C'est vers le milieu du XVIIe siècle que Praga parvient à son plus haut degré de prospérité. On y compte 500 maisons et plusieurs monuments remarquables, tels que l'Hôtel-de-Ville, le Magasin à sel, les Tuileries, la Brasserie et la Distillerie. Au bord de la Vistule se trouvent les entrepôts pour les grains, dont les avenues, plantées d'aunes et de saules, et bordées de cabarets où coule l'hydromel, deviennent la promenade ordinaire des habitants du Praga et de Varsovie. Hors de la barrière de Golendzinow, on admire encore l'église des Bernardins, célèbre par sa chapelle de Notre-Dame, dont les lambris, en tables de marbre, conservent les légendes des familles, et dont le maître-autel, revêtu d'or, d'argent et de pierreries, atteste la munificence de plusieurs rois. C'est là que la dévotion populaire accourt adorer une image miraculeuse de la Vierge, regardée comme l'œuvre de saint Luc. Derrière l'autel on aperçoit des cuillers de bois, un pot d'argile, quelques assiettes; c'est le petit couvert de la divine Marie durant son séjour chez saint Jean.

« Aujourd'hui, il reste à peine quelques vestiges de cette splendeur passée. Le canon a renversé les habitations des hommes et la demeure des saints; la main du soldat a dépouillé les autels de leurs richesses; le pavé des rues a disparu sous l'herbe et la boue; Praga et Skarzyszew, séparées par la dévastation, se regardent du haut de leurs ruines sans se reconnaître.

« Tous les désastres de la Pologne semblent se résumer en ce lieu. C'est l'histoire d'une nation infortunée qui se reflète entière sous le ciel de Praga. Point de gémissement qui n'ait éveillé là un écho, de dévastation qui n'ait creusé là une empreinte, de blessure qui n'ait laissé là une cicatrice. Cette ville déplorable apparaît comme un monument de souffrances et de ruines, au milieu des souffrances et des ruines de la Pologne. Praga est la cité des pleurs.

« Séparée seulement de Varsovie par le lit de la Vistule, Praga doit à ce voisinage sa prospérité et ses malheurs. Un pont de bâteaux, long de 263 toises, unit les deux rives; mais, dans les débordements, cette communication est rompue par la violence des eaux; elle disparaît encore à l'approche d'un ennemi, laissant Praga exposée seule aux attaques, toujours prête à servir de rempart à la capitale, et heureuse de mourir à ses pieds pour la sauver.

« De l'autre bord, Varsovie domine majestueusement son humble et dévouée compagne. C'est des petits remparts de Praga qu'on admire dans toute sa magnificence l'antique cité des Jagellons. Parmi une foule de maisons, d'églises, de flèches, de terrasses, de chaumières échelonnées sur les gradins d'un vaste amphithéâtre, on distingue l'église des Visitandines, la résidence du lieutenant du royaume, la coupole de l'église réformée, le palais de Blacha, le château royal, l'église des Bernardins, l'ancien couvent des Bernardines, celui des Filles du Saint-Sacrement, l'église de Notre-Dame, l'hôpital de la Charité, la citadelle avec les casernes de la garde et le palais de Casimir, qui servait dernièrement de dépôt à la bibliothèque nationale, transportée aujourd'hui à Saint-Pétersbourg.

« Beaucoup d'autres édifices appellent encore l'attention, soit par leur structure bizarre, soit par leur position pittoresque. La vieille ville surtout, avec ses maisons percées d'innombrables fenêtres et de lucarnes, présente, quand vient la nuit, un coup d'œil magique. C'est une éblouissante illumination digne des Mille et une Nuits. Devant vous, ces lumières aux rouges clartés; sur vos têtes, les astres aux rayons bleuâtres; à vos pieds, le fleuve où tous ces feux de la terre et du ciel se réfléchissent et se confon-

dent, tandis que la brise humide du soir apporte aux sens la fraîcheur et le calme, tandis que l'âme se recueille au milieu du silence de la nuit, à peine troublée par le murmure monotone des eaux, ou par le bourdonnement animé de la grande capitale..... Ravissante contemplation! heure de réveuse mélancolie! souvenir qui arrache au proscrit des larmes brûlantes! Images saintes et chéries, seuls pénates qu'il a pu emporter sur la terre d'exil, et qu'il garde religieusement au fond de son cœur comme la relique dernière de tous les biens qu'il a perdus!

« Il y a bientôt deux siècles que Praga apprit à connaître les maux de la guerre et les traces de l'étranger. En 1656, la querelle soulevée par l'abdication de Christine, vient se vider en Pologne. D'un côté, les Suédois et les Brandebourgeois, commandés par Charles Gustave et l'électeur Frédéric Guillaume; de l'autre, les Polonais, sous les ordres du roi Jean Casimir et du brave Czarniecki, se disputent la victoire dans les plaines de Praga. Après trois jours de combats acharnés les Polonais sont défaits; Praga, occupée et pillée par les vainqueurs, annonce à Varsovie le sort qu'à son tour elle devait subir.

« La Pologne fut encore le théâtre principal de cette lutte terrible où s'étreignirent le génie civilisateur de Pierre le Grand et le génie guerrier de Charles XII. Enfin la bataille de Pultawa délivra le pays des Suédois pour le livrer aux Russes, et de ce moment date cette domination, qui, par l'habileté de sa politique autant que par la force de ses armes, est parvenue à effacer aujourd'hui de la carte de l'Europe le nom d'une puissante nation.

« Déjà, à la mort d'Auguste II, une armée russe s'avance sous Praga pour influencer l'élection de son successeur. En vain la noblesse indépendante avait choisi Stanislas Leszczynski; le czar réunit à Praga ses adhérents, y fait conduire, les menottes aux mains, plusieurs nobles saisis dans leurs terres, et dans une insolente parodie d'élection nationale, Auguste III est proclamé roi.

« Plus tard, les baïonnettes moscovites reparaissent encore pour appuyer l'élection de Stanislas Auguste, heureux favori de la Messaline du Nord. Jusqu'ici Praga, frappée seulement à de longs intervalles, s'était assez bien relevée de ses désastres; mais le règne de ce prince fut pour elle le signal d'une décadence sans retour. Fréquemment occupée par les troupes russes, épuisée par leurs exigences, livrée aux vexations de toute espèce, son commerce dépérit, les sources de sa prospérité se desséchèrent, et le nombre de ses habitants commença à décroître de jour en jour.

« Cependant la Pologne se transformait ainsi peu à peu en province moscovite. A la fin les yeux s'ouvrirent; par un effort désespéré les confédérés de Bar crurent arracher leur patrie à la domination étrangère. Malheureusement ils succombèrent, et leur défaite fut suivie du démembrement de 1772.

« Ce n'était point assez. Quand la Pologne, pour réformer les vices de son gouvernement, adoptait avec enthousiasme les principes sages et libéraux de la constitution du 3 mai, les envahisseurs crièrent au jacobinisme, et pour arrêter l'esprit révolutionnaire, ne virent rien de mieux, dans l'intérêt des saines doctrines, qu'un deuxième traité de partage, celui de 1792. La noblesse polonaise courut aux armes une seconde fois. Kosciusko proclama l'insurrection à Cracovie, et, en arrivant dans la capitale, délivrée des troupes russes après un sanglant combat, il s'occupa de fortifier Praga. Mais ce vertueux citoyen, dans son respect pour les droits de tous, ne put se résoudre à ordonner la destruction d'une partie du faubourg; même il fit établir les fortifications bien au delà des barrières, afin de protéger les maisons contre les boulets, ce qui donna aux retranchements un développement beaucoup trop étendu.

« Nous ne redirons pas ici les événements de cette campagne. On sait que Kosciusko, après avoir fait lever aux Prussiens le siége de Varsovie, alla succomber dans les plaines de Macieiowice. Alors il ne resta plus aux Russes, pour achever de soumettre la Pologne, que de s'emparer de Varsovie. » (*Le Temps*).

PRATO (Toscane), petite ville épiscopale, située sur le Bisenzio, à cinq lieues de Florence. Sa cathédrale est un bel édifice religieux.

Les pèlerins y viennent vénérer la miraculeuse ceinture (*cintola*) de la Vierge, qui se montre au peuple du haut d'une chaire extérieure qui décore la façade de la cathédrale.

Dans la même ville on voit l'église de la *Madonna dei Carceri*, ainsi nommée d'une image miraculeuse placée au-dessus d'une fenêtre des anciennes prisons de la ville.

PRAYAGA (Hindoustan). *Voy.* GANGE.

PRÉNESTE (Italie), ville célèbre de l'ancienne Italie, connue du monde ancien tout entier à cause de son temple de la Fortune Prénestine. *Voy.* PALESTRINE.

PRINGY (France), village de l'ancienne province de l'Ile-de-France, aujourd'hui du département de Seine-et-Marne, arrondissement et canton de Melun, diocèse de Sens, à près de dix lieues de Paris.

Ce village possédait un ancien prieuré, dont le titre clérical avait été transféré par échange, en 1786, sur le domaine de Sainte-Radegonde, qui est actuellement une maison de campagne, laquelle se fait remarquer par ses sources d'eau vive et par la variété de ses jardins.

Une fontaine, dite de la Vierge, y est en grand renom et y attire un grand nombre de pèlerins, par l'opinion reçue dans le canton que ses eaux opèrent la guérison de toutes sortes de maladies.

PRIX (SAINT-) en France. Ce lieu était célèbre, au XVII^e^ siècle, par un pèlerinage

qui s'y faisait aux reliques du saint titulaire. Ces reliques étaient conservées dans une armoire singulière qui renfermait deux ou trois reliquaires précieux, où cependant, dit-on, on ne conserve qu'un doigt du saint.

La fontaine de Saint-Prix se voit aussi dans le village. La fête, qui, attirait le plus grand nombre de pèlerins, était celle de la translation de ce saint le 12 de juillet. L'auteur du Supplément à Du Breuil, imprimé en 1639, en parlant de ce village, ne fait mention que de ce concours pieux et de la quantité prodigieuse de malades qui furent guéris par la protection de ce saint évêque (1).

PROPIÈRES (France), dans le département du Rhône.

C'est près de là qu'est située la fameuse roche d'Ajoux, ou autel de Jupiter, qui termine le haut d'une montagne élevée de 2,900 pieds au-dessus du niveau de la mer.

PROUSOS (Grèce). *Voy.* Pounsos.

PROVINS (France), sous-préfecture du département de Seine-et-Marne, en Brie.

Auprès de cette ville fort jolie et très-pittoresque, que les anciens croisés comparaient volontiers pour la position à la ville de Jérusalem, on voyait, avant la révolution, une abbaye de filles de l'ordre de Citeaux, fille de celle de Preuilly. Cette abbaye avait été fondée, en 1230, par Thibaud IV, roi de Navarre, comte palatin de Champagne et de Brie. Ce monastère subsista jusqu'en 1400 ; année funeste, où il fut détruit par les Anglais. En 1465, ce lieu fut changé en prieuré et donné à des religieux du même ordre, qui le possédèrent jusqu'en 1647. Ce fut alors que Nicolas des Lions, qui en était prieur, en donna sa démission au roi, qui y nomma dame Marthe Dauvet, pour lors abbesse du Mont Sainte-Catherine-lès-Provins, de l'ordre de Sainte-Claire.

PRUIM, Prum ou Prom (Allemagne), « abbaye du diocèse de Trèves, à douze lieues (48 kilom.) de cette ville, dans la forêt des Ardennes, sur une rivière du même nom. Elle eut pour fondateur Pepin, qui fit construire le monastère à la prière de la reine Berthe ou Bertrade, sa femme, et il y mit pour premier abbé Aswer, dont il estimait fort la vertu, et à qui il donna ensuite l'ermitage de Saint-Goar.

« Cette abbaye est une des plus régulières de l'Allemagne. L'église est ancienne et fort simple. On y montre la semelle d'un des souliers qu'*on dit* être de Notre-Seigneur Jésus-Christ, donnée au roi Pepin par le pape Zacharie, et il en est fait mention dans le titre de la fondation du monastère.

« On doit encore regarder comme une autre singularité de ce monastère la fondation d'un oratoire souterrain, l'an 1097, *in honore... sanctorum* XXIV *seniorum.* » (La Martinière.)

PRUNET (France), dans le département des Pyrénées-Orientales.

On remarque dans les environs, au pied

(1) Lebeuf, *Histoire de la banlieue ecclésiastique de Paris.*

d'un mamelon couronné par les ruines du château de Delpuig, l'ermitage de la Sainte-Trinité, dont la construction carlovingienne remonte au temps de Charlemagne : les objets consacrés au culte sont aussi presque tous de cette époque.

PUCHE (Espagne), monastère assez voisin de Valence.

Sainte-Marie de Puche est un célèbre sanctuaire d'Espagne, dédié à la sainte Vierge, dans l'enceinte de l'ancien château d'Enessa.

Notre-Dame de la Merci. « On sait que l'esclavage, surtout chez les infidèles, réunissait tous les genres d'affliction : un dépouillement absolu, les chaînes, la faim, la soif, les traitements d'une brutalité barbare, et, par-dessus tout, le danger de perdre la foi. *Crois ou meurs*, tel était le langage de l'imposteur de la Mecque ; tandis que le Fils de Dieu laisse à l'homme la liberté de recevoir ou de refuser sa doctrine. L'apôtre n'a qu'à la proposer ; Dieu punira bien lui-même le contempteur de sa parole.

« Cette parole ainsi annoncée a soumis à Jésus-Christ les cœurs les plus féroces. Cette parole a fait germer, au sein du christianisme, les plus sublimes vertus. « Le Père « de la Rédemption, dit un illustre auteur, « s'embarque à Marseille ; où va-t-il seul « ainsi avec son bréviaire et son bâton ? Ce « conquérant marche à la délivrance de « l'humanité, et les armées qui l'accompa- « gnent sont invisibles. La bourse de la cha- « rité à la main, il court affronter la peste, « le martyre et l'esclavage. Il aborde le dey « d'Alger ; il lui parle au nom de ce roi cé- « leste dont il est l'ambassadeur. Le barbare « s'étonne à la vue de cet Européen qui ose « seul, à travers les mers et les orages, ve- « nir lui demander des captifs : dompté par « une force inconnue, il accepte l'or qu'on « lui présente ; et l'héroïque libérateur, sa- « tisfait d'avoir rendu des malheureux à « leur patrie, obscur et ignoré, reprend hum- « blement à pied le chemin de son monas- « tère (1). »

« Saint Pierre Nolasque était né, vers la fin du XII^e^ siècle, aux environs de Toulouse. Dès son enfance, il se distingua par son tendre amour pour les pauvres. On rapporte de lui que, chaque matin, il faisait l'aumône au premier indigent qu'il rencontrait, sans attendre que celui-ci réclamât son secours. Il se croisa contre les Albigeois, nouveaux Manichéens, ennemis cruels du vrai Dieu et de sa foi, autant qu'ils l'étaient de l'autorité, fondement de l'ordre et de la paix publique. Le brave Simon de Montfort, général des Croisés, connut bientôt Pierre Nolasque, et conçut l'estime la plus flatteuse pour ses vertus. Il lui en donna le témoignage le plus éclatant en lui confiant l'éducation du jeune prince d'Aragon, Jacques I^er^, surnommé depuis le Guerrier, fils du malheureux roi qui, venu au secours du comte de Toulouse, avait trouvé la mort à la bataille de Muret.

(1) Chateaubriand. *Génie du Christianisme*, 4^e^ partie, l. III, 6.

L'éducation du jeune prince répondit à la sainteté du maître. Il eut le bonheur de concourir dans la suite à l'œuvre de miséricorde instituée par la Mère de Dieu. Il s'illustra par la conquête de trois royaumes. Non moins distingué par sa piété que par ses armes, il fit partout refleurir la religion, et consacra, dit-on, jusqu'à deux mille églises en l'honneur de Marie (1).

« Le prince, délivré de sa captivité, régnait avec gloire en Aragon. Pierre Nolasque se trouvait avec lui. Ce saint, ayant offert au Seigneur, durant la nuit, le tribut ordinaire de ses prières, s'occupait des moyens à prendre pour secourir les fidèles qui gémissaient dans les fers des Maures. Le ciel le lui fit connaître d'une manière surnaturelle. Il crut voir une immense cour, et dans cette cour une foule qui se pressait vers lui. Du milieu de la foule, une personne pleine de charmes et de dignité, accompagnée d'un chœur ravissant de vierges, s'avance de son côté. Il n'a pas de peine à reconnaître la Mère de Dieu. Marie daigne adresser la parole à son serviteur. Elle l'éclaire en même temps d'une lumière intérieure; elle lui manifeste le dessein qu'elle a conçu d'établir, par son moyen, un nouvel ordre dont les religieux, marchant sur les pas de Jésus-Christ son divin Fils, eussent pour fin la délivrance des fidèles qui gémissaient dans les fers des Maures et des Turcs; disposés, s'il était nécessaire, à se livrer eux-mêmes en otage pour ces infortunés. L'homme de Dieu, au sein des splendeurs célestes qui l'entouraient, apprit de la bouche de la Vierge que cette œuvre serait très-agréable au divin Rédempteur. Elle voulut que cet ordre fût établi sous le titre de la Rédemption des captifs de Notre-Dame de la Merci (2).

« L'humble Nolasque ne se fût point engagé dans une affaire de cette nature sans consulter son directeur. C'était saint Raymond de Pennafort, alors chanoine de Barcelone. Il lui communique avec simplicité la vision dont la reine des cieux l'a favorisé. Quelle ne fut point sa surprise et sa joie quand ce guide vénérable lui fit confidence qu'il avait lui-même reçu une grâce semblable, et que Marie lui avait ordonné de le fortifier dans son dessein! Ils ne songèrent plus qu'à remercier le ciel, et à prendre des mesures pour exécuter ses volontés. Il fallait l'agrément du roi. Ils vont le trouver. Le prince ne peut contenir l'allégresse qu'il éprouve de trouver dans leur récit l'explication et la confirmation de la vision dont il a lui-même été honoré cette nuit. Il offre d'appuyer l'entreprise, et d'y contribuer de ses libéralités. Il envoie chercher l'évêque de Barcelone, et dès lors tout est arrêté pour faire réussir l'œuvre de Dieu (3).

« Quelques auteurs rapportent que Jacques d'Aragon, encore jeune et retenu prisonnier à Carcassonne par Simon de Montfort, ayant eu le bonheur de voir plusieurs fois saint Dominique et saint Pierre Nolasque, avait fait vœu dès lors d'établir un institut de ce genre, s'il remontait sur le trône paternel. En admettant cette circonstance, qui n'a rien d'invraisemblable, il faudra reconnaître que sa promesse déterminée quant à la fin, qui était de concourir à la délivrance des captifs, ne l'était point quant à la manière; que Marie daigna l'instruire plus amplement elle-même dans la célèbre vision dont nous parlons, et qu'elle le somma de remplir son engagement. Du reste, cette vision de la Mère de Dieu aux trois principaux fondateurs de l'ordre de la Merci est admise par les auteurs les plus dignes de foi (1).

« Ce fut saint Raymond de Pennafort qui fut chargé de donner aux nouveaux religieux des règles en harmonie avec le but qu'ils se proposaient. Quelques années après, l'ordre fut approuvé par Grégoire IX. Saint Pierre Nolasque, qui lui avait consacré tous ses biens, en fut institué le premier général, et il reçut l'habit de sa congrégation des mains de saint Raymond (2).

« Quant au sanctuaire où Marie voulut être honorée par ses généreux serviteurs, il est à jamais célèbre dans les histoires d'Espagne par le souvenir d'une des plus glorieuses victoires que les chrétiens aient remportée sur les infidèles. Ce sanctuaire est appelé Sainte-Marie *de Puche.* Il est bâti dans l'enceinte de l'ancien château d'Enessa, nommé aussi *el Poyo de Santa-Maria*, ou le *Siége de Sainte-Marie.* Les Maures avaient entièrement détruit ce château. Les chrétiens le rétablirent et ils en firent comme un point d'appui où ils se fortifièrent, dans le dessein de s'élancer de là sur Valence, qui n'en est pas éloignée. Zaën, roi de Valence, conçut la pensée de leur enlever un poste qui l'incommodait beaucoup. Il sort de la ville à la tête de quarante mille hommes d'infanterie et six cents chevaux. En ce moment, le roi Jacques tenait les états du royaume à Monçon. Don Bernard-Guillaume d'Enteça, gouverneur du château, n'avait guère que deux mille deux cents hommes de garnison. Il crut ne devoir pas se laisser enfermer dans la citadelle. Il invoque avec ferveur le secours du ciel, fait communier tous ses gens, et reçoit avec eux le pain des forts. Il sort aussitôt de la place, et marche fièrement à la rencontre de Zaën, se reposant sur la protection de la reine des cieux et sur la valeur de ses soldats. Les deux armées s'avancent l'une contre l'autre et se heurtent avec furie. Le nombre des combattants aurait fixé la victoire sous les étendards des infidèles, si le ciel ne s'était déclaré contre

(1) P. d'Orléans, *Hist. des Révolutions d'Espagne*, t. V, l. III, p. 453.
(2) *Acta Sanctorum*, t. II Januar., p. 984.
(3) Helyot, *Hist. des Ordres monast.*, etc., art. Merci, édit. Migne.

(1) Voy. la bulle de canonis. de S. Raymond par Clément VIII, dans les Bollandistes, t. I, janvier, p. 409; Benoît XIV, *de Festis B. M. V.*, n° 154, p. 417.
(2) *Acta Sanctorum*, t. I, januarii, p. 409.

eux. Déjà les chrétiens avaient été forcés, à deux reprises, de reculer. Tout à coup, du haut de la place, un inconnu crie que les ennemis étaient en fuite. Et, en effet, une partie de leur armée cédait à je ne sais quel sentiment de crainte. Les Aragonais, réunissant leurs efforts au cri de la vierge Marie qu'ils avaient choisie pour leur protectrice, s'élancent avec tant de vigueur sur ceux qui résistaient encore, qu'ils les enfoncent et les mettentten pleine déroute. Les chrétiens regardèrent saint Georges, après la Reine des cieux, comme l'auteur de cette victoire. Ils prétendent même que ce saint parut à leur tête dans cette occasion (1).

« Du reste, on crut y reconnaître un vrai miracle. Car, quoique l'armée de Zaën fût composée en grande partie de nouveaux soldats, elle avait d'abord déployé une telle valeur, obtenu de tels avantages, et elle était tellement en état d'écraser les Aragonais par la supériorité du nombre, que ceux-ci n'osèrent point s'attribuer la gloire du succès. Ils la rendirent tout entière au Dieu des armées et à la pitié maternelle de celle qu'ils avaient prise pour médiatrice auprès de lui. A cette nouvelle, le roi Jacques accourut, plein de joie, et fit entrer dans le château les vivres dont il avait besoin pour soutenir un siége en cas d'attaque nouvelle. Il fit bâtir dans la suite une église en l'honneur de la Vierge, il en donna la garde aux religieux de la Merci, et y joignit un monastère. Cette église, avec le monastère, était regardée comme le chef-lieu de l'ordre. C'est le sanctuaire que nous visitons aujourd'hui.

« On vénère dans cette église une image de la Mère de Dieu, célèbre par la dévotion des peuples et par la multitude presque infinie de miracles que le ciel opéra par son moyen (2). Son origine, ou plutôt sa découverte, remonte à l'époque dont nous venons de parler. La voici telle que la raconte le P. Zumel, ancien religieux, qui remplit dans l'ordre de la Merci les charges de provincial et de général.

« Pendant le siége de Valence, qui eut lieu quelques années après la journée mémorable dont nous venons de parler (3), l'armée chrétienne étant campée près de la citadelle *del Puncha*, on vit plusieurs fois comme des étoiles descendre du ciel en ce lieu. L'armée, le peuple fidèle, saint Pierre Nolasque et le brave Guillaume d'Enteça, général des Aragonais, ravis d'admiration, cherchaient la raison d'un tel phénomène. Le saint et le général furent d'avis de faire creuser la terre à l'endroit où le feu céleste était descendu. On ne trouva rien d'abord ; mais, sans se rebuter on continua les recherches. Bientôt une odeur suave qui sortit de la terre ranima les espérances. Sous une grande cloche de métal, on découvrit une image de la Vierge, cachée sans doute par les moines chrétiens lors de l'invasion des Maures. Elle fut portée à l'église du célèbre monastère du Puche, près de Valence, et elle y est encore exposée à la vénération publique. Cette découverte, où le doigt de Dieu avait paru si visiblement, remplit, à cette époque, les soldats de consolation, et fut regardée comme un présage de l'heureuse issue du siége (1).

« En effet, avec le secours de la noblesse française, le roi Jacques se rendit maître de Valence. Sa première action fut, en entrant dans la ville, de faire consacrer la principale mosquée par l'archevêque de Narbonne, la destinant à être la cathédrale de cette importante cité. Il donna ensuite aux religieux de la Merci une autre mosquée, avec les bâtiments environnants, pour en faire un monastère (2).

« Saint Pierre Nolasque alla plusieurs fois en Afrique pour y racheter des esclaves. Il fut chargé de fers à Alger. Malgré la défense qui lui avait été faite par les infidèles de parler de religion, cédant à l'impulsion du zèle qui le dévorait et au désir ardent qu'il avait du martyre, il ne cessait point de prêcher la foi de Jésus-Christ. Il mourut le jour de Noël, de l'an 1256, en prononçant ce verset du psaume cx : « Dieu a envoyé la rédemption à son peuple ; il a fait avec lui une alliance éternelle (3). » Quelle mort pour celui qui s'était consacré à racheter ses frères de l'esclavage! Ses dépouilles mortelles reposent à Barcelone. L'Eglise a établi une fête particulière pour remercier la Mère de Dieu de la bonté qu'elle a déployée dans l'institution d'un ordre dévoué à la consolation et au rachat des captifs. On la célèbre, le 24 septembre, sous le titre de Notre-Dame de la Merci (4).

PUEBLA DE LOS ANGELES (La) au Mexique. Cette ville s'appelle en espagnol *Los Angeles*, ou plutôt *La Puebla de los Angeles*. Elle fut bâtie en 1530, ou 1533, par don Antoine de Mendoza, vice-roi du Mexique, à environ 80 kil. de la capitale du pays. L'image miraculeuse qu'on y va prier date de l'an 1587.

Cette ville renferme soixante églises, qui sont toutes remarquables.

PULNEY (France), dans le département de la Meurthe.

Ce village renferme une chapelle en grande vénération, depuis un temps immémorial.

PUY-EN-VELAY (Le), en France, chef-lieu du département de la Haute-Loire, dans l'ancien Bas-Languedoc.

Cette ville est célèbre par son grand pèle-

(1) Mariana, *Hist. gén. d'Espagne*, l. xii, p. 810; Jean Ferreras, *Hist. gén. d'Espagne*, 6e part., p. 149; P. d'Orléans, *Hist. des Révolutions d'Espagne*, an. 1286.

(2) Mariana, *Hist. gén. d'Espagne*, l. xii, 810.

(3) Selon Ferreras, on découvrit l'image avant la bataille d'Enessa. *Hist. gén. d'Espagne*, t. IV, p. 147.

(1) *Acta Sanct.*, t. II Januar., p. 985.

(2) Helyot, *Histoire des Ordres monast.*, etc., *loc. cit.*

(3) Redemptionem misit populo suo; mandavit in æternum testamentum suum. *Ps.* cx.

(4) *Les Pèlerinages aux principaux sanctuaires de la Mère de Dieu*, p. 317-328.

rinage à la sainte Vierge. Son église cathédrale est une des plus anciennes et des plus curieuses de France. La statue, qui fait l'objet principal du pèlerinage est placée sur le maître-autel. Elle fut apportée en France au VIII^e^ siècle, et donnée par saint Louis à la ville du Puy, qui prit depuis ce temps-là le nom de Puy-Sainte-Marie. Cette sainte image, en bois de cèdre, objet d'un culte très-répandu, a été visitée par un nombre infini de pèlerins, parmi lesquels on a compté plusieurs papes et neuf rois de France.

Un auteur a dit que les habitants du Puy-Sainte-Marie conservaient avec vénération un soulier de la sainte Vierge. Mais nous n'insisterons pas plus sur l'origine de cette relique que nous ne le faisons à l'égard des autres. Notre but, dans ce livre, est uniquement de constater la foi des peuples, et nullement de la discuter. Nous renvoyons, pour ce dernier point, au savant et intéressant *Dictionnaire des Religions*, par M. l'abbé Bertrand.

Nous allons donner quelques détails, d'après de savants archéologues de la localité, sur l'église de Notre-Dame et plusieurs autres la ville du Puy.

Eglise de Notre-Dame. — Bâtie sur le sommet du mont Anis, au pied du mont Corneille, il faut d'abord gravir la montagne, par une pente très-rapide, puis monter cent vingt degrés qui servent de perron pour arriver dans l'intérieur de l'église. Cet immense perron se trouve compris dans un narthex ou vestibule, dans lequel on remarque deux chapelles, l'une dédiée à saint Martin de Tours, et l'autre à saint Gilles. Les portes de ces chapelles sont couvertes de sculptures en bas-relief et d'inscriptions curieuses. On y remarque également deux belles colonnes en porphyre rouge, placées de chaque côté de la grande arcade qui s'ouvre dans l'église. Les fûts de ces colonnes sont probablement antiques, mais on y a ajusté des chapiteaux et des bases du XII^e^ siècle.

L'intérieur de l'église présente trois nefs d'une architecture lourde et massive. Les voûtes forment des espèces de coupoles qui correspondent aux travées et rappellent le style oriental. De vieilles peintures byzantines à demi effacées ornaient les murs intérieurs.

La façade, d'un style simple et sévère, présente quatre ordonnances de colonnes, soutenant des arcades à plein cintre. Trois frontons triangulaires correspondent à la grande nef et aux collatéraux, et dépassent de beaucoup la hauteur du toit. Le clocher est une tour carrée se terminant par une flèche pyramidale.

On retrouve dans les murs de cet édifice ou de ses dépendances plusieurs bas-reliefs qui se rattachent au culte d'Apollon, et qui ont dû être amenés du temple de ce dieu à Polignac.

Rocher et chapelle de Saint-Michel. — « Près le village d'Aiguilhe, qui forme l'un des faubourgs de la ville, du sein d'une prairie, semble s'élancer la roche pyramidale de Saint-Michel. Absolument isolée dans tous les sens, et comme implantée dans le vallon, sa forme conique présente, de loin, la figure d'un obélisque régulier. Elle a 86 mètres 27 cent. de hauteur, 65 mètres 20 cent. de diamètre à sa plus grande largeur, et 164 mètres 64 cent. de circonférence à sa base. C'est une masse de brèches volcaniques de la même nature que le rocher de Corneille.

« On y a élevé un édifice dont la construction est tout à la fois curieuse, solide et bizarre. Cet édifice, aujourd'hui chapelle de Saint-Michel, pourrait bien avoir été érigé primitivement à l'usage du paganisme; c'est du moins une tradition vulgaire qu'il existait, sur cette roche, un temple dédié à Mercure. Cette chapelle a bien la forme d'un ancien temple; c'est un ovale divisé circulairement, dans son intérieur, par deux rangs de colonnes dont les chapiteaux sont différents entre eux et alternativement décorés de feuillages, de figures humaines et d'animaux. Le travail n'en est pas bon, et la matière employée n'est qu'une pierre de taille secondaire. Le clocher forme un corps séparé, et le sanctuaire est hors d'équerre, extérieur à l'ovale, et comme hors-d'œuvre. Ceci confirme la probabilité d'une restauration, parce que ces dernières parties d'architecture, ou ces dernières dispositions ne devaient point entrer dans le plan primitif, et paraissent avoir été ajoutées, lors de la reconstruction en 965, comme nécessaires à la destination actuelle de l'édifice.

« Nul doute que cet édifice ne contienne des débris d'un monument plus ancien; le portail seul en est une preuve. On y reconnaît des restes du paganisme confondus avec les attributs de la catholicité. L'arceau qui surmonte la porte d'entrée a ses deux extrémités appuyées sur des pierres sculptées, qui représentent deux têtes d'hommes de grandeur naturelle, et qui ont le caractère antique; mais il faut chercher un peu pour les apercevoir, parce qu'elles ont été placées horizontalement dans la maçonnerie. A la base d'un double arceau plus large, et vers la gauche, on a placé un autre fragment de sculpture antique, qui paraît représenter un taureau, et dont le travail est assez fini. A droite et à gauche de la porte, on a renfermé à mi-corps dans le mur deux pierres sculptées en ronde-bosse, figurant une grenouille et un chien d'une assez grande proportion.

« Au bas des degrés, près de la porte de sortie, on voit incrustées dans la muraille, l'une à côté de l'autre, trois pierres en grès d'un mètre de haut environ, représentant trois personnages isolés et nus, qui paraissent figurer un fleuve et des naïades; c'est du moins ce que donne à penser la figure qui renverse une urne pleine d'eau. Les deux autres sont trop mutilées pour qu'on puisse reconnaître leurs attributs. Le dessin de ces bas-reliefs est facile; mais le travail n'est pas de la bonne époque.»

L'ensemble du portail est orné de mosaïques formées de laves de toutes couleurs de

marbre, de pierre blanche, etc. ; enfin, on y remarque des frises et d'autres ornements sculptés d'un bon style, confondus avec d'autres d'une exécution médiocre.

Chapelle de Saint-Clair ou *Temple d'Aiguilhe*. — Cette chapelle, connue sous le nom de Temple de Diane, est de forme octogone. En dehors, sur l'un de ses côtés, est un petit sanctuaire ; elle est éclairée par des fenêtres latérales. Au milieu de la voûte est une ouverture qui servait au même objet. On a cru que c'était un édifice romain, à cause des nombreux débris de l'ancien temple qui sont entrés dans sa construction, mais le style gothique qui y règne rend cette opinion inadmissible.

Dans un des faubourgs du Puy, non loin de la rivière de Borne, s'élève une masse volcanique isolée, haute d'environ 80 mètres, et nommée le mont Saint-Michel ; il a été célébré par des poëtes du pays.

Un roc pyramidal, au beau milieu d'un pré,
D'un bel émail de fleurs au printemps diapré,
De son faiste pointu va menaçant les nues.
Saint Michel y préside (on le conçoit ainsi)
Pour avoir toujours l'œil dessus les advenues,
Et divertir le mal s'il approche d'icy.
(BERNARD, chanoine de l'église du Puy. 1619.)

. . . . . Tu verras. . . . .
De l'ange saint Michel l'admirable rocher,
Si haut qu'il s'en va presque aux nuages toucher.
Son pied sort du milieu d'une belle prairie,
En pyramide fait de rare symétrie.
(*La Velleyade*, par H. D'AVIGNON. 1630.)

« Cette merveille du Puy est célèbre dans le Velay et dans l'Auvergne, sous le nom ancien de l'Aiguille, qui caractérise son étrange structure. A voir la base et la partie moyenne du rocher Saint-Michel, on le croirait inaccessible, et pourtant une chapelle avec son clocher en couronne le sommet. Suivant une tradition, l'édifice chrétien, dédié à saint Michel archange, n'aurait fait que remplacer un temple élevé à Mercure.

Ce rocher fut créé lorsque Dieu fit le monde.
Son église, bastie en forme toute ronde,
En l'an huictiesme lorsque Lothère régnoit,
Neuf cens soixante-cinq, par escrit on le voit,
Ce rare bastiment, digne de ma louange,
Fut sacré sous le nom de Saint-Michel Archange.
. . . . . .
Par deux cent vingt degrés sur ce rocher l'on monte ;
J'en suis fort asseuré, car j'en ai fait le compte.
(*La Velleyade.*)

« En effet, on a taillé péniblement le long du rocher un escalier dont les marches surplombent en maint endroit. L'honneur de cette difficile et coûteuse entreprise revient à un doyen du chapitre du Puy, Truannus, qui en conçut le dessein et le mit en partie à exécution vers la fin du x^e^ siècle.

« D'après Oddo de Gissey, la première pierre de Saint-Michel aurait été posée en 965, et l'ouvrage aurait été mené au faîte et parachevé l'an 984. Mais M. Mérimée, auquel nous empruntons quelques-uns des détails de cet article, pense qu'elle n'a dû

être terminée entièrement que vers le milieu du xi^e^ siècle.

« Dans son état actuel, la chapelle occupe le sommet du roc, dont elle suit exactement toutes les sinuosités. Elle se compose d'un chœur et d'une nef semi-elliptique, où six colonnes légères, disposées en hémicycle, reçoivent les retombées d'une voûte d'arêtes en plein cintre. D'autres colonnes appliquées le long des murs soutiennent des arcades plaquées. Les chapiteaux de ces colonnes, historiées pour la plupart, le travail assez fini de leur ornementation, la légèreté de leurs fûts, se rapportent certainement au xi^e^ siècle. L'intérieur était tout couvert de fresques ; on les a badigeonnées. Le clocher, malgré son architecture médiocre, ne laisse pas de produire de l'effet par sa position.

« La porte d'entrée est ornée d'incrustations de couleur, de moulures et de bas-reliefs assez finement sculptés ; c'est une espèce de petit bijou en son genre ; et qui voudrait se faire une idée de l'ornementation particulière à l'architecture byzantine du Velay, ne pourrait en trouver un plus gracieux modèle.

« A quelques marches au-dessus de cette entrée, on voit une galerie ouverte qui tourne en suivant une corniche du rocher : elle paraît avoir été autrefois surmontée d'un petit bâtiment d'habitation destiné sans doute à un gardien, peut-être à quelques religieux. Une citerne est creusée dans le roc auprès du chœur.

« Dans le bas de l'escalier, on remarque, incrustés dans une muraille, plusieurs fragments de bas-reliefs de style byzantin, figurant, dit-on, les fleuves ou rivières des environs du Puy. »

Nous ajouterons une particularité toute récente, et que nos lecteurs apprendront avec le plus vif intérêt.

Une lettre adressée au *Journal de la Haute-Loire* annonce en ces termes une précieuse découverte faite dans la cathédrale du Puy : on vient de trouver dans la nouvelle sacristie de la cathédrale une magnifique peinture du xvi^e^ siècle ; le badigeon qui la couvrait a été enlevé avec soin, le dessin et les inscriptions sont intacts : la Grammaire, la Logique, la Rhétorique et la Musique figurent dans cette composition ; le nom des personnages et une inscription en vers léonins accompagnent chaque sujet.

Le premier groupe à gauche se compose de la Grammaire, ayant d'un côté Priscien qui écrit, et de l'autre deux enfants qui lisent. Au bas est l'inscription suivante : *Quidquid agant artes, ego semper prædico partes.* La Logique vient ensuite ; elle tient dans la main droite un lézard, emblème des subtilités scolastiques, et un scorpion ; près d'elle est Aristote ; on lit au-dessous : *Me sine doctores frustra coluere sorores.* La Rhétorique, ayant à sa gauche Cicéron, tient une lime, et la légende suivante est à ses pieds : *Est mihi dicendi ratio cum flore loquendi.* Enfin la Musique tient un orgue

sous ses genoux ; près d'elle est *Tubal*, avec un marteau dans chaque main; une enclume est devant lui; on lit au-dessous : *Invenere locum per me modulamina vocum.*

Les quatre sœurs sont assises sur des chaises artistement historiées ; leurs vêtements, ainsi que ceux des autres personnages, sont d'une grande richesse et d'une exécution bien sentie; les figures sont d'un dessin correct et d'un coloris vigoureux; quoiqu'elle soit du commencement du XVI^e^ siècle, on reconnaît au type des personnages, aux costumes, à l'ensemble de la composition, que cette peinture a été faite par un artiste français qui n'a pas encore subi l'influence de la renaissance italienne.

M. Mérimée, inspecteur général des monuments historiques, qui assistait à la découverte, pense que cette fresque est une des plus importantes qui soient maintenant connues en France. C'est une nouvelle page à ajouter aux nombreuses richesses artistiques et archéologiques qui font de la cathédrale du Puy un des monuments les plus intéressants de la zone centrale.

PUYLOUBIER (France), dans le département des Bouches-du-Rhône.

Son célèbre ermitage, connu sous le nom de Saint-Ser, est dans une grotte de la montagne Sainte-Victoire, au-dessus de laquelle est la chapelle, bâtie dans une autre grotte plus élevée et plus spacieuse, où se trouvent un réservoir d'eau limpide et le modeste tombeau du saint. L'ermitage est environné de rochers recouverts en partie de lierre et de pervenches, qui tapissent la toiture de la cellule et le petit clocher de la chapelle.

PUY-NOTRE-DAME (Le), en France, dans l'ancien Anjou, département de Maine-et-Loire. C'est une petite ville très-ancienne, dont on ne connaît point l'origine. Elle est située sur une colline qui domine une plaine fertile. Guillaume VI, comte de Poitiers, y fit construire un château, une église et un monastère. L'église seule subsiste; celle-ci, une des plus belles de l'Anjou, a la forme d'une croix avec deux collatéraux. Mais ce qui distingue cette église d'avec celles construites à la même époque, c'est qu'elle est d'un seul style, ce qui prouve qu'elle a dû être construite très-rapidement.

A l'époque de la révolution, l'église de Puy-Notre-Dame jouissait d'une grande célébrité. On s'y rendait de toutes parts en pèlerinage, pour y visiter la *ceinture de la Vierge*, apportée, dit-on, de Constantinople, par Charles le Chauve. Presque toutes les femmes enceintes allaient vénérer cette relique, et la ceindre pour obtenir une heureuse délivrance. On conserve encore cette ceinture, qui est composée de trois bandes de damas cramoisi, recouverts de damas blanc et réunis par deux médaillons d'argent doré.

PYRÈNE ou Pirène (Grèce). *Voy.* Hippocrène.

PYR-PAN-JAL (Asie), la plus haute montagne du Caucase. Pour les Indous attachés à leur religion, cette montagne est la tige de leur race ; aussi vont-ils la vénérer avec un grand cérémonial, qui est du reste l'accompagnement ordinaire de leurs pèlerinages. *Voy.* l'article Chan-pa-Chan.

PYRSOS (Grèce). *Voy.* Pourbos.

Q

QRENNAH (Afrique), misérable endroit situé dans la régence de Tripoli, plateau de Barqah. C'est près de là qu'on voit les ruines de la magnifique Cyrène, colonie grecque, autrefois l'une des villes les plus importantes de l'Afrique.

« Au milieu de nombreuses agglomérations de pierres, dit Balbi, débris de monuments réduits à cette dernière forme par les laboureurs qui cultivent la plaine, on distingue encore les ruines d'un bain construit en briques et conservant plusieurs pièces voûtées ; un stadium, formé par de simples rangs de bornes semblables à celles des rues; deux petits temples hypogées de l'époque romaine avec des emblèmes chrétiens et plusieurs châteaux; mais ce qui mérite surtout d'attirer les regards du voyageur, c'est la nécropolis.

« Tout le flanc de la montagne, autant que la vue peut en embrasser l'étendue, se présente couvert de façades, de grottes, de sarcophages et de débris de toute espèce. Dans une de ces grottes, notre savant ami Pacho a découvert des peintures qui paraissent représenter des jeux funéraires, et que M. Letronne regarde comme romaines ; dans une autre sont représentes un cirque et une châsse ; dans une troisième, une peinture élégamment miniée et d'une conservation parfaite, offre, dans une série de petits tableaux, les principales phases où les diverses occupations de la vie d'une esclave noire. La coiffure et le costume de ces miniatures ne sont pas moins remarquables par la forme que par la couleur. Les longues robes bleues sans agrafes, et les châles rouges entrelacés avec les cheveux, ou couvrant la tête en guise de turban, offrent une analogie frappante avec l'habillement des modernes Africaines, principalement de celles qui habitent le Fezzan. » (*Abrégé de géographie.*)

QUADRATA (Italie). Nom symbolique de l'ancienne Rome. *Voy.* Rome.

QUARANTAINE (Mont et désert de la) (Palestine).

La fontaine dont Elisée corrigea par un miracle l'amertume des eaux tombe d'une montagne où Jésus passa quarante jours à jeûner et à prier au milieu des rochers arides. On y voit les restes d'une église d'autant plus vénérable, que c'est là, dit-on, que commença la vie monastique. On dit aussi que c'est sur cette montagne que Jésus-

Christ fut conduit par Satan pendant la tentation. (*Voy.* le *Dict. de la Bible* de D. Calmet, revu par M. l'abbé James. Paris, Migne, 1845-1846.)

QUÉBEC (Amérique), ancienne capitale de la Nouvelle-France, et aujourd'hui chef-lieu du Bas-Canada, sur le Saint-Laurent et le Saint-Charles. Il renferme un évêché catholique et un évêché anglican. Son port est vaste et ses fortifications importantes. La haute ville est assez mal bâtie, mais la basse ville renferme des habitations spacieuses et commodes,

Cette ville fut fondée par les Français en 1608, prise par les Anglais en 1629, rendue par ceux-ci en 1632. Ils voulurent en vain la reprendre en 1690 et 1711 : elle resta aux Français jusqu'en 1759. Mais la paix de 1763 l'assura définitivement à l'Angleterre.

Nous allons donner quelques détails sur cette ville importante du Nouveau-Monde d'après un recueil où nous avons puisé souvent.

Le Canada fut découvert, en 1534, par Jacques Cartier, pilote de Saint-Malo, qui, dans un second voyage, remonta le Saint-Laurent jusqu'au village de *Hochelaga* (depuis Montréal); mais aucun établissement durable ne se forma dans ce pays avant 1608, époque à laquelle Champlain y fonda quelques comptoirs pour la traite des pelleteries, comptoirs parmi lesquels se trouva celui de Québec, devenu plus tard la ville capitale de tout le Canada.

On a beaucoup discuté sur l'origine de ce nom de Québec. Les uns l'ont fait venir d'une source indienne, d'autres d'une source normande. On trouve dans les Transactions de la Société littéraire et politique de Québec (Avril 1835) le passage suivant : « Nous sommes portés à croire que Québec est un nom français. La terminaison en *bec* n'est point rare dans les noms de lieu en Normandie, d'où venaient la plupart des premiers colons du Canada; elle signifie *promontoire*. Les hommes qui abandonnent leur patrie pour s'établir dans d'autres contrées sont fort enclins à transporter les noms de leur vieux pays dans le nouveau. Il est probable que le nom de Québec a été transporté de quelque lieu, maintenant inconnu en Normandie, à la capitale du Canada. Ce qui semble confirmer cette conjecture, c'est que sur le sceau du comte de Suffolk, capitaine employé par Henri V dans les guerres de France, on trouve gravé ce même nom de Québec. Il faut supposer que quelque village normand de ce nom avait été le théâtre des exploits du comte, et que Henri V le lui donna à titre de récompense. »

Ces raisons seraient excellentes si Champlain laissait quelque doute sur l'origine du nom qu'il donna à son établissement; mais le passage de sa relation est tellement explicite que nous ne comprenons point pourquoi on a négligé de le citer. « Trouvant, dit-il, un lieu, le plus étroit de la rivière, que les habitants du pays appellent Québec, j'y fis bâtir et édifier une habitation, et défricher

des terres et faire quelques jardinages. » (Liv. III, p. 115.) Voilà donc qui est clair : le mot de Québec était donné par les Indiens à ce lieu, *qui était le plus étroit de la rivière*, et Charlevoix nous apprend, en effet, que *québéio*, en algonquin, signifie rétrécissement. De *québéio* à Québec la différence est évidemment peu considérable.

Cette ville fut longtemps à se peupler et à s'agrandir. En 1630 ce n'était encore qu'un fort entouré de quelques cabanes et d'une vingtaine d'arpents défrichés; mais, après la paix de Bréda, le nombre des colons s'accrut considérablement. En 1690, Québec était déjà une ville importante, où l'on voyait un hôpital, des couvents, des églises, un séminaire, des palais pour l'intendant et pour le gouverneur, et des fortifications de quelque valeur. Une flotte anglaise, composée de trente-quatre voiles et portant trois mille hommes de débarquement, vint l'assiéger à cette époque (16 octobre 1690). La flotte était commandée par Guillaume Phibs, qui somma les Français de se rendre au roi Guillaume d'Angleterre. Mais M. de Frontenac, alors gouverneur, répondit au trompette chargé d'apporter la proclamation :

« Je ne connais pas le roi Guillaume; je connais seulement un prince d'Orange, usurpateur et déloyal. Quant à la sommation de votre chef, je vais y répondre par la bouche de mes canons. »

Le premier boulet parti de nos batteries abattit le pavillon de l'amiral anglais. Des Canadiens se jetèrent à la nage pour l'enlever au milieu de la mitraille, et le portèrent à la cathédrale. Pendant ce temps, MM. Lougueuil et Maricourt son frère allaient dans un canot, le long des navires anglais, afin d'examiner leur force.

Les ennemis débarquèrent au nombre de quinze cents. On envoya contre eux trois cents Canadiens qui leur tuèrent beaucoup de monde dans les escarmouches. Les vaisseaux, de leur côté, canonnaient la ville; mais ils furent forcés de se retirer le lendemain, complétement désemparés. Nous n'avions pourtant point d'artilleurs dans nos batteries; un gentilhomme canadien, Saint-Hélène, pointait seul presque toutes les pièces; mais tous les coups portaient.

Les jours suivants, les troupes mises à terre essayèrent de s'avancer vers la ville; elles furent assaillies de tous côtés par les Canadiens, et obligées de faire retraite et de se réembarquer, laissant leur camp, leur artillerie et leurs munitions : elles avaient eu six cents hommes de tués dans cette attaque. L'amiral remit à la voile, et perdit neuf de ses navires à l'embouchure du Saint-Laurent.

En 1709, les Anglais préparèrent une nouvelle expédition contre Québec; elle ne put même arriver jusqu'à sa destination. En 1711, ils réunirent à Manhate, dans la même intention, une armée de deux mille hommes qui devait marcher sur la capitale du Canada, tandis qu'une flotte de quatre-vingts voiles remontait le Saint-Laurent; mais

celle-ci fut dispersée par une tempête, et huit gros vaisseaux périrent, couvrant le fleuve de marchandises, de débris et de trois mille cadavres. A cette nouvelle, l'armée, qui était en marche, rebroussa chemin.

Cette ville était alors le siége d'un évêque, d'un gouverneur général, d'un intendant, d'un tribunal ou conseil souverain, et de plusieurs communautés religieuses.

Il y avait haute et basse ville.

La basse ville, située au bord du fleuve, au pied d'une montagne d'environ 160 mètres de hauteur, était habitée par les marchands et défendue par une plate-forme qui battait à fleur d'eau. On y voyait une chapelle construite en actions de grâces, après la défaite des Anglais et le départ de leur flotte, en 1690, sous le nom de Notre-Dame des Victoires.

Un chemin tournant conduisait de la basse ville à la haute ville. Au milieu du coteau était l'évêché, qui avait un grand jardin et des cours murées : c'était un édifice considérable. Tous les curés qui avaient affaire à Québec y trouvaient une chambre et un couvert à la table commune.

Vers le milieu, dans la haute ville, se trouvait la cathédrale. A sa droite on apercevait le séminaire, construit par M. de Laval en 1663; il lui coûta cinquante mille écus. On y entretenait trente-deux ecclésiastiques, huit frères, et huit *donnés* ou domestiques engagés à vie. A la gauche, sur la hauteur, se montraient le fort et la maison du gouverneur; un peu plus loin, également à gauche, le cap aux Diamants, où s'élevait une redoute qui commandait toute la ville. A la droite de la maison du gouverneur, commençait une série d'établissements importants : d'abord le couvent des Récollets, puis le séminaire et l'église des Jésuites, enfin, tout au bout, l'hôpital.

Tous ces édifices étaient bâtis en pierre de taille noire, ainsi que les principales maisons. Celles-ci avaient habituellement trois étages et étaient couvertes en planches. Québec n'avait, en 1720, qu'une population de sept mille âmes.

Cette ville, qui tomba au pouvoir des Anglais en 1759, ainsi que tout le Canada, et qui leur appartient encore, s'est considérablement embellie et accrue; elle compte aujourd'hui trente mille habitants.

QUIMPER (France), ville de Bretagne, évêché et chef-lieu du département du Finistère. On y voit plusieurs vénérables monuments du moyen âge.

Cathédrale de Quimper. — Cette cathédrale, dédiée à saint Corentin, premier évêque de Quimper, bien qu'elle ne puisse être placée qu'au troisième rang dans la série des monuments religieux de la France, n'en est pas moins la plus belle église des cinq départements de la Bretagne

Sa construction était déjà commencée en 1239, sur l'emplacement d'un monastère et d'une église élevés par saint Corentin. Mais de longs malheurs et de sanglantes discordes retardèrent l'achèvement de ce grand édifice. Les voûtes du chœur ne furent construites que de 1408 à 1416, et ce ne fut qu'en 1424 que Bertrand de Rosmadec, qui occupait alors le siége épiscopal, posa solennellement la première pierre des trois portails et des deux tours. De 1484 à 1493, fut construite une grande partie des voûtes de la nef. Enfin, Claude de Rohan, pourvu de l'évêché en 1501, mais installé seulement en 1518, entreprit d'élever les pyramides élégantes et légères qui devaient couronner les deux tours; mais des obstacles imprévus arrêtèrent leur construction.

Le plan de la cathédrale de Quimper est une croix latine. La nef est accompagnée de bas-côtés; les transsepts n'ont pas l'étendue que feraient supposer les autres dimensions de l'édifice.

La longueur totale de l'église, depuis le grand portail jusqu'au fond de la chapelle de Notre-Dame de la Victoire, est de 92 mètres. Sa largeur, en comprenant la nef, les bas-côtés et les chapelles latérales, est de 15 mètres 70 centimètres. La hauteur de la voûte au-dessus du sol est de 20 mètres 20 centimètres; enfin la hauteur des deux tours carrées de la façade est de 40 mètres 80 centimètres, et la largeur de celle-ci est de 34 mètres.

Dix arcades soutiennent la nef, cinq de chaque côté. Le chœur est également entouré d'arcades ogivales, mais celles de la nef sont plus surbaissées. Les chapiteaux des piliers sont ornés avec autant de grâce que de richesse par des guirlandes de feuillage et des ceps de vigne chargés de pampres et de grappes, de fleurs à large corolle. Au-dessus des arcades court une frise étroite richement ornée, puis vient une double galerie superposée. La première est formée par une série de petites arcades trilobées et encadrées dans de grands arcs formant ogive. Tous les détails de cette première galerie sont aussi riches que gracieux. Sur la corniche qui forme le couronnement de la première galerie, s'élève la seconde, formée d'une série de quatre-feuilles. La disposition de ce triforium est originale et fort remarquable.

La construction de la nef est analogue à celle du chœur, mais il y règne moins d'art et d'élégance, et l'on y reconnaît sans peine l'époque ogivale tertiaire. Les fenêtres à meneaux presque flamboyants et enlacés avec grâce, sont un peu plus larges que celles du chœur. Le transsept appartient au même style architectural que la nef.

Cette église renferme quelques vitraux peints des XV^e^ et XVI^e^ siècles; ceux du chœur sont les plus anciens.

Malgré la différence de phase architecturale qui distingue le chœur de la nef et des transsepts, la cathédrale de Quimper n'en est pas moins remarquable par un genre de mérite très-rare dans les grands édifices gothiques, l'harmonie de l'ensemble.

Dans le faubourg de Locmaria il y a une ancienne église dépendante d'un prieuré qui existait dès 1142. La construction de cette

église est même antérieure de cent ans à cette époque. On y remarque des restaurations faites en divers temps. L'abside et les bas-côtés sont d'architecture romane ; le reste est plus moderne.

QUIMPERLÉ (France), ville de l'ancienne province de Bretagne, chef-lieu d'arrondissement du département du Finistère. Cette ville possède plusieurs édifices religieux remarquables à plusieurs titres.

L'abbaye de Sainte-Croix, à Quimperlé, est du style roman primitif. On parvient au chœur par un escalier de plusieurs marches, ce qui lui donne quelque ressemblance avec les temples romans du Bas-Empire. Les fenêtres, longues, étroites et cintrées, sont percées à une grande hauteur.

Une chapelle souterraine ou crypte fort remarquable existe sous cette église ; de lourds piliers, dont les chapiteaux décorés d'ornements grossiers ne manquent pas de goût, soutiennent ses voûtes basses et ses arceaux à plein cintre.

Saint Gurloës, ou Gurlot, fut martyrisé dans ce souterrain ; on voit, scellés dans un pilier, les crampons de fer qui servirent à l'attacher. On aperçoit près de ce même pilier le tombeau de saint Gurloës. Ce monument date du XV^e^ siècle, postérieurement à la mort du saint. On y voit sa statue dans le costume et les attributs d'un évêque. Saint Guthiern fonda cette abbaye en 550.

L'église Saint-Michel est bâtie sur une hauteur qui domine la ville. Une grosse tour carrée, sans flèche, sert de clocher. On y voit quelques statues très-mutilées. Cet édifice date de la fin du XV^e^ siècle ; son style gothique est lourd et de mauvais goût.

On voit encore dans cette même ville une partie des murs d'enceinte d'un couvent de Dominicains, établis vers la fin du XIII^e^ siècle.

QUINIPILY (France). C'est le nom d'un ancien château ruiné, dont on voit les vestiges dans le département du Morbihan, arrondissement de Ploermel, dans le voisinage de la petite ville de Baud.

On va visiter au milieu de ces ruines une curieuse statue, à laquelle on a donné le nom de Vénus.

La statue de cette prétendue Vénus représente une femme nue debout. Sa hauteur est de 2 mètres ; elle porte une espèce d'étole qui retombe par-devant jusqu'au milieu des cuisses. La tête est garnie d'une bandelette dont les bouts se croisent par-derrière, en retombant sur les épaules. Sur le devant de cette bandelette sont les lettres H T. L'exécution de cette statue, taillée dans le granit, est très-imparfaite ; le dessin en est lourd et incorrect ; elle a beaucoup de ressemblance avec l'Isis égyptienne, et il y a toute apparence que les Romains, qui avaient adopté le culte isiaque, le transportèrent dans la Gaule et lui élevèrent des temples. Cette statue était originairement placée dans un temple dont on voit quelques vestiges sur la montagne de Castannec, dans la paroisse de Bieuzi, près du mont Saint-Michel et de la rivière du Blavet, à 32 kilomètres nord-nord-ouest de Vannes.

Cette statue était devenue, de la part des paysans du voisinage, l'objet d'un culte superstitieux qui dura jusqu'à la fin du XVII^e^ siècle. L'évêque de Vannes, indigné de voir l'idolâtrie se perpétuer jusqu'à la fin du XVII^e^ siècle, requit le comte de Lannion de mettre en pièces la statue de la *Vieille Couarde :* c'est le nom que lui donnaient les paysans. Ce comte, amateur d'antiquités, fit enlever la Vénus et la cuve de granit qui l'accompagnait, et fit transporter l'une et l'autre dans son château de Quinipily, non sans opposition de la part des paysans, qui, attribuant à la Vieille Couarde un pouvoir surnaturel, lui apportaient des offrandes : les malades touchaient la statue pour obtenir leur guérison ; les femmes relevant de couches se baignaient dans la cuve, ainsi que les jeunes garçons, qui s'y plongeaient ainsi dans l'espoir de se marier suivant leurs désirs.

QUINTIN (France), petite ville du département du Finistère, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Saint-Brieuc.

Sur une colline qui domine un étang s'élève un menhir de 8 mètres de hauteur. Il est fusiforme, ayant moins de largeur à sa base que dans son milieu, et son sommet se terminant en pointe. On le nomme la Roche-Longue. Suivant une superstition répandue dans toute la contrée, cette pierre danse lorsque minuit sonne.

QUIRINA ou QUIRIUM (Italie), noms mystérieux et sacrés de l'ancienne Rome. *Voy.* ROME.

QUIRINI (SAN-), en Italie, à deux milles de Sulmone.

Il y avait là autrefois un temple de Jupiter dont il ne reste plus aujourd'hui que quelques pierres, seuls débris encore debout. Une dévotion mythologique semble fidèlement perpétuée dans cette partie des Abruzzes : les anciens Peligniens adoraient la déesse Palina ; le montagnard actuel vénère saint Pelino (1).

QUIRIUM (Italie), de *quiris*, pique ; nom mystérieux de la cité romaine. *Voy.* ROME.

(1) Valery, *Voy. en Italie*, l. XII, ch. 13.

R

RACHEL (TOMBEAU DE). Voyez plus loin RAMA.

RAGUSE (Dalmatie), en latin *Rhausium*, sur l'Adriatique, archevêché dont le titulaire est primat de Dalmatie. On y va vénérer avec respect le corps de saint Blaise, évêque de Sébaste et martyr, patron de la ville.

RAMA (Palestine), village situé sur le che-

min de Jérusalem. On y trouvait, dans une église, une eau délicieuse à boire dont la source ne tarissait jamais, selon l'Itinéraire d'Antonin. Cette source, d'après la tradition, avait jadis jailli pour désaltérer la Mère de Dieu. (Poujoulat, *Histoire de Jérusalem.*) Les traditions des chrétiens s'accordent à placer le sépulcre de Rachel dans ce lieu. Du moins on y voit un édifice carré, surmonté d'un petit dôme qui est vénéré comme tel; il jouit des priviléges d'une mosquée : car les Turcs ainsi que les Arabes honorent les familles des patriarches. Dans tous les cas on se souvient de ce touchant passage de l'Ecriture, où ces deux noms se trouvent mêlés : *Vox in Rama audita est, ploratus et ululatus multus ; Rachel plorans filios suos, et noluit consolari, quia non sunt.* « Ici, dit Chateaubriand, la mère d'Astyanax et celle d'Euryale sont vaincues : Homère et Virgile cèdent la palme de la douleur à Jérémie (1). »

On lit dans le *Voyage* du R. Pétakhia : «Le tombeau de Rachel est situé à 4 kilomètres de Bethléhem, et à peu près à la même distance de Jérusalem. C'est un petit bâtiment carré, surmonté d'un dôme. Il est écrit dans la Genèse que « Rachel fut ensevelie sur le chemin d'Ephratha, et que Jacob dressa un monument de pierre sur son sépulcre.» Peut-être le tombeau qu'on voit actuellement a-t-il été élevé au lieu même où fut enterrée la femme de Jacob ; mais il est douteux qu'il remonte jusqu'au temps de ce patriarche. A sa forme, on croirait qu'il a été construit en mémoire de quelque santon. Les musulmans et les juifs le vénèrent autant que les chrétiens. Sur ces pierres on lit des inscriptions arabes et hébraïques. A l'entour existe un cimetière musulman. »

Pétakhia alla aussi visiter le tombeau de Rachel, sur le chemin d'Ephratha (Bethléhem), qui est éloignée d'une demi-journée de Jérusalem. Onze pierres sont placées sur ce monument, d'après le nombre des onze tribus, car Benjamin alors n'était pas encore né, et ce ne fut qu'en mourant que sa mère lui donna le jour. Toutes ces pierres sont de marbre, et la pierre de Jacob, aussi de marbre, couvre toutes les autres. Elle est d'une telle grandeur, qu'elle serait la charge de plusieurs hommes. Les moines qui demeurent à un mille de là avaient enlevé cette pierre du sépulcre pour la déposer dans leur chapelle ; mais le lendemain ils la retrouvèrent couchée sur le monument, comme elle l'était auparavant ; ils tentèrent plusieurs fois de l'enlever, jusqu'à ce qu'ils furent empêchés de la prendre : sur cette pierre est gravé le nom de Jacob (2).

Edrisi dit : « Sur ce tombeau sont douze pierres placées debout ; il est surmonté d'un dôme construit en pierres. »

On voit que ces diverses versions concordent bien, à peu de chose près; si le monu-

(1) Voy. l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem.*

(2) Voyage du R. Pétakhia, *Nouv. Journ. asiat.*, 1831, p. 396-397 trad. de M. Carmoly.

ment qu'on voit à présent n'est pas celui de Rachel, il est probable que ce lieu est bien celui de sa sépulture.

RAPALLO (Italie), à quelque distance de Gênes.

Ce bourg ou plutôt cette petite ville, d'un aspect fort pittoresque, avec son torrent, son pont et ses jardins, est situé sur le flanc escarpé d'une montagne à triple cime. Entre la seconde et la troisième cime, le sanctuaire de Notre-Dame de Monte-Allegro devient, chaque année, le 2 juillet, le but d'un pèlerinage très-fréquenté. Une illumination générale, dit M. Valery, brille sur la montagne et jusque sur la mer.

RATANPOUR (Hindoustan), dans le royaume d'Aoude.

« Kabir est un célèbre Hindou unitaire, vénéré par les Musulmans aussi bien que par ses coréligionnaires. Il établit une nouvelle secte, c'est-à-dire celle des Kabir Panthi, ou partisans de Kabir, à laquelle Nanek, fondateur de celle des Sikhs, emprunta les notions religieuses qu'il propagea avec plus de succès (1).

« S'il faut en croire, dit Afsos, un bon « nombre de gens, c'est à Ratanpour, dans « le royaume d'Aoude, que se trouve le tom- « beau du tisserand Kabir. Cet homme cé- « lèbre, qui vivait sous le sultan Sikandar « Lodi (2), demeura longtemps à Bénarès, « occupé de pratiques de piété. Les Fakirs « le considèrent comme orthodoxe et posses- « seur de perfection. Ils récitent sans cesse « des vers de sa composition (3), où respirent « la connaissance et l'amour de Dieu. »

« Pendant sa vie il fut, comme après sa mort, également vénéré par les Hindous et les musulmans. Les brahmes voulaient brûler son corps, les musulmans le mettre en terre, mais la légende rapporte que sur ces entrefaites le cadavre avait disparu. »

RAVELLO (Italie), au royaume de Naples, dans la principauté Citérieure. On y voit une église antique qui conserve encore la forme des basiliques primitives, comme celles de Saint-Clément, de Saint-Laurent-hors-des-Murs, et quelques autres à Rome. Les Italiens y viennent souvent ranimer leur piété par le souvenir de la foi inébranlable de leurs pères.

RAVENNE (Italie), ville des Etats de l'Eglise, chef-lieu de légation, sur la rivière du Montone, à 8 kilom. de son embouchure dans l'Adriatique.

Le titre de l'église de Ravenne, dit La Martinière est, Ἁγίας Ἀναστασίας (ou de la Sainte-Résurrection), titre qui n'a été donné qu'aux trois plus célèbres églises du monde, savoir: Saint-Jean-de-Latran, Jérusalem et Ravenne. Ses droits et ses priviléges se pouvaient à

(1) H. H. Wilson, *A sketch of the religious sects of the Hindus.* (*Asiatic Researches*, XVI, 53.)

(2) Souverain de Dehli, de la dynastie afghane ou pathane des Lodi, lequel régna de 1488 à 1516.

(3) Le savant M. Wilson a donné la traduction de plusieurs vers de Kabir dans l'excellent mémoire sur les sectes des Hindous, dont il a enrichi le tome XVI[e] des *Recherches asiatiques*.

peine compter. Les uns lui avaient été accordés par les papes, les autres par les empereurs; de sorte qu'elle jouissait à peu près des mêmes immunités que l'Eglise de Rome, et de la prescription de cent ans comme celle-ci.

On y honorait une image miraculeuse appelée la *Madone de l'Arbre*.

Ravenne est un archevêché dont le prélat titulaire rivalisait autrefois avec l'évêque de Rome. Un concile, tenu en 679, l'obligea de renoncer à ses prérogatives.

L'église de Saint-Dominique renferme un crucifix de bois, artistement couvert de toile fine qui imite la peau humaine. Une inscription mise au bas rappelle que ce Christ sua du sang lors de la bataille de Ravenne (1512).

Dans la majestueuse église de Sainte-Marie *in Porto*, on vénère une image de la Vierge, en marbre, vêtue à l'orientale et priant les mains en l'air selon l'usage antique.

Sainte-Marie de la Rotonde n'est autre chose qu'un splendide tombeau de Théodoric. L'énorme coupole, d'une seule pierre, est une curiosité unique; elle a 38 pieds de diamètre et 15 d'épaisseur.

Le chœur de la cathédrale renferme une des pierres dont fut lapidé saint Etienne; on la vénère avec un grand respect. Les portes sont faites en planches de vigne. Saint Victor et saint Apollinaire sont les deux patrons de Ravenne.

RAY (France), dans le département de la Haute-Saône, à 20 kilomètres de Gray, à 24 de Vesoul et à 16 de Cintrey.

On y vénère un morceau de la vraie croix qui échut en partage à Othon de La Roche, fils aîné du sire de La Roche-sur-Ougnon, quand les chevaliers français se firent un partage de la Grèce en 1205. Cette relique vénérable est encore aujourd'hui la propriété de la famille Marmier (1).

REGGIO (Italie), ville épiscopale du duché de Modène.

Contenant 17,000 âmes dans son enceinte, Reggio est peut-être la ville d'Italie de l'aspect le plus gai, le plus agréable, et doit cet avantage à la régularité, à la largeur de ses voies publiques, et surtout à celle du Corso, qu'embellit le palais du prince, qui vient l'habiter au mois de mai, pendant une foire célèbre qui attire un grand concours de marchands et d'acheteurs; alors, au milieu de cette vaste rue, ou plutôt d'une longue place, on construit des baraques pour servir de magasins momentanés, comme on le fait à Beaucaire. Une noblesse riche et nombreuse habite cette charmante cité; mais elle ne s'adonne point aux superfluités de la vie, et, dit-on, modère beaucoup ses dépenses. Cependant, lorsque le ciel nous a départi une grande fortune, il est non-seulement des convenances, mais du devoir d'en répandre une notable partie sur les classes ouvrières, par un luxe sagement proportionné au rang qu'on occupe dans l'ordre social.

(1) *Voy.* Buchon, *La Grèce continentale et la Morée*, ch. 4.

Reggio s'enorgueillit d'avoir vu naître, en 1474, l'immortel auteur de *Roland le Furieux*, le plus porté à la gaieté, le plus gracieux des poëtes italiens, et qui semble avoir hérité des qualités distinguant sa patrie. Les *ciceroni* montrent donc aux voyageurs une maison située sur la place de la cathédrale et affirment qu'il y reçut le jour. Cette construction est trop moderne, et tout au plus occuperait-elle l'emplacement de l'ancienne; mais c'est une des mille fables que messieurs les guides ne se font aucun scrupule de débiter aux crédules touristes. Il est certain que l'Arioste vint au monde dans la citadelle dont son père était le gouverneur; son biographe en a fourni les preuves.

La ville ne possède que deux églises remarquables, et aucun autre monument ne mérite qu'on s'y arrête. Ce n'est point l'architecture de ses palais et de ses constructions religieuses qui prête à la ville un charme séduisant; mais elle le doit à son ensemble, dont toutes les parties sont heureusement coordonnées.

L'église *della Virgine della Ghiara* (1) fut fondée en 1597, et plus tard élevée sur les dessins d'Alessandro Balbi, architecte de Ferrare. Son style se ressent de l'époque où l'architecture était déjà en rapide décadence. Cependant le plan général, ressemblant, non par l'étendue, mais par la forme, au plan primitif de la basilique de Saint-Pierre tel que Michel-Ange le conçut, est beau et ne pèche que par les détails et l'ornementation des voûtes, surchargées de dorures et de fresques, produisant une véritable confusion dont la vue est fatiguée. Ajoutons que toutes ces peintures sont encadrées par des stucs d'une manière bizarre au dernier degré et entourées d'enfants, en ronde-bosse, de même matière; suspendus à ces voûtes et sans soutiens apparents, ils font craindre leur chute à tous moments. Ils produisent donc un mauvais effet, car il faut que les productions de l'architecture et de la sculpture n'aient jamais l'air de mépriser les règles de la solidité et les lois de la gravitation; sans que le spectateur s'en rende peut-être bien compte, il n'en éprouve pas moins une pénible sensation. Que de sommes furent dépensées, dans ce monument, pour arriver à un pareil résultat!

Le plan de l'église est celui d'une croix grecque jusqu'à l'entrée du chœur, qui par son prolongement dérange peu néanmoins cette disposition; car un immense autel, et des rideaux à ses deux côtés, ne permettent pas aux regards d'y pénétrer. Au milieu de la nef, à l'intersection des branches de la croix, et non au-dessus de l'autel, s'élève le dôme principal, et l'on en voit quatre de moindre dimension à l'extrémité de chaque croisillon. Cette nef n'a que trois arcades, et c'est de celle du milieu que monte la grande coupole. Les pieds-droits sont ornés de pi-

(1) *Ghiara* ou *ghiaja*, signifie un gravier ou du sable mêlé de cailloux. Probablement l'église fut bâtie sur un terrain de cette nature.

lastres corinthiens, en marbre blanc de Vérone et à chapiteaux dorés ; blancs aussi sont les arcs, les frises et les murs allant chercher la naissance des voûtes, et cette blancheur éclatante contraste tellement avec le ton vigoureux de la peinture des parties supérieures, qu'elle contribue à la faire paraître presque noire; défaut commun, au reste, en Italie, à beaucoup de constructions religieuses. On sait, cependant, que les fresques des plafonds et surtout des coupoles doivent avoir une couleur légère et aérienne, et c'est ce que le Corrège a si admirablement compris et exécuté. Luca Ferrari de Reggio, Guerchin di Cento, Tiarini et Spada, Mattei, surnommé *il Francese*, Palma le jeune, Parmesan, tous peintres célèbres, furent successivement employés à la décoration de ce temple, et leurs œuvres méritent un sérieux examen.

Cathédrale. Son intérieur est tout moderne, entièrement blanchi, et ne possède aucune peinture. Mais sa curieuse façade en briques, du IXe ou Xe siècle, triangulairement terminée, se distinguait par une corniche formée de trois rangs de machicoulis avançant l'un sur l'autre; elle avait et possède encore, à moitié de sa hauteur, une vaste rose circulaire et de chaque côté une ligne horizontale de petits arcs peu saillants sur le mur. Au-dessus, et à droite et à gauche de la rose, s'étendaient des fresques représentant des saints debout et rangés à la file. Celle à gauche est assez bien conservée pour qu'on puisse juger ce qu'elle dut être au XIIe ou XIIIe siècle, époque probable de leur création. Une tour octogone dominait toute la construction ; mais au milieu du siècle dernier, alors que l'architecture du moyen âge était en discrédit, on voulut plaquer une façade nouvelle sur l'ancienne. Heureusement qu'elle n'en cache qu'un tiers environ, et que, faute de fonds, il fallut s'arrêter; néanmoins ces socles, ces colonnes sans chapiteaux, ce style architectonique si différent, produisent un étrange effet et attestent la barbarie de ceux qui conçurent la pensée d'une si malencontreuse opération.

A Santo-Prospero, on voit le Jugement dernier, belle fresque de l'habile Proccaccini; mais, soit que l'enduit de mortier fût mal préparé, soit que l'humidité l'ait pénétrée, elle a beaucoup souffert et menace ruine.

REICHENBACH (Prusse). Il y a une forêt de ce nom au sommet d'une colline, non loin de Muhlbach, petite ville de la Prusse Rhénane. Là s'élève un oratoire dédié à saint Joseph, où l'on fait un pèlerinage qui attire une foule de fidèles à certains jours de fêtes. Le reste de l'année, ce lieu de dévotion est visité par quelques paysans des environs, qui vont prier Dieu de bénir leurs travaux.

REIMS (France), sur la Vesle, chef-lieu d'arrondissement du département de la Marne. Ce lieu est surtout célèbre dans l'histoire religieuse de France par le sacre de nos rois, avec l'huile consacrée de la Sainte-Ampoule.

« On nommait Sainte-Ampoule une petite fiole de verre antique et blanchâtre, haute de 41 millimètres ; son col avait 16 millimètres de circonférence, la base en avait 29. Le baume qu'elle renfermait avait l'apparence d'un liqueur tirant sur le roux ; il était peu liquide et n'avait pas de transparence. En 1760, le vase semblait plein aux deux tiers. L'aiguille avait un peu plus de 68 millimètres de long. On prétendait que la quantité du baume ne diminuait jamais, que les parties enlevées renaissaient aussitôt ; on ajoutait que la santé des rois de France influait sur le contenu de la Sainte-Ampoule : il baissait quand ils étaient malades, il augmentait quand ils avaient recouvré la santé. On croyait que la Sainte-Ampoule était descendue du ciel. Suivant Hincmar, c'était une colombe qui l'avait apportée à saint Remi, au moment du sacre de Clovis ; c'était un ange, suivant Godefroy de Viterbe, Guillaume Lebreton, la chronique de Morigny, et une épitaphe de Clovis. Toutefois ce ne fut qu'au couronnement de Louis XVI qu'on parla pour la première fois, d'une manière nette, de la Sainte-Ampoule et de sa destination. Les récits des sacres antérieurs portent simplement que les rois furent oints d'une huile bénite.

L'ancien reliquaire, contenant la Sainte-Ampoule, ne sortait du monastère de Saint-Remi que les jours du sacre. Louis XI voulut l'avoir près de lui à son lit de mort, et fut obéi. C'est la seule fois que l'Ampoule fut mise en mouvement pour un but autre que celui que l'usage lui donnait. Les clefs du tombeau de saint Remi, qui la renfermait, étaient placées dans la chambre du grand prieur : c'était lui qui ouvrait et fermait la porte. Il s'était formé un ordre de chevaliers, et plus tard, de barons de la Sainte-Ampoule.

Au sacre de Louis XIII, les barons portaient le dais qui protégeait la relique. Les habitants du Chêne-le-Populeux avaient le privilége d'accompagner la Sainte-Ampoule aux cérémonies du sacre, soit parce que leurs pères avaient été les vassaux de saint Remi, soit parce qu'ils avaient défendu la fiole contre les Anglais. Voici la description de l'ancien reliquaire : la sainte fiole était portée par une colombe d'or, au bec de corail et aux pieds rouges. L'artiste avait adopté la tradition générale, et il paraît que dans l'origine cette colombe avait été suspendue, car elle portait un anneau à la tête. Depuis, elle fut fixée sur une pièce d'orfévrerie en vermeil, plate et ronde comme une assiette, sculptée, ciselée et ornée de pierreries. Le tout était recouvert d'une plaque de cristal qui permettait de voir la relique. A côté, on attachait l'aiguille d'or qui servait à détacher le saint baume. Le mélange se faisait sur une patène fixée par des écrous d'argent au dos du précieux meuble, et qu'on détachait aux jours du sacre. A ce reliquaire était attachée une chaîne d'argent qui servait à le suspendre au cou du grand prieur, quand il portait la Sainte-Ampoule pour la cérémonie du sacre. Ce reliquaire avait 16 centimètres de large sur 19 de long environ. La fiole était bouchée avec un morceau de taffetas cramoisi.

Au mois d'octobre 1819, on produisit une

partie du baume que le curé de Saint-Remi affirmait avoir détachée de la fiole, et en 1825, on la renferma dans un coffre de vermeil qui coûta 22,300 fr. de façon et de dorure. Ce coffre, enrichi de pierres précieuses, a la forme d'un carré long ; la partie supérieure se compose d'une lame de cristal qui permet à l'œil de plonger dans l'intérieur et d'y voir l'Ampoule. Sur le socle sont, entre autres ornements, des médaillons et des ciselures représentant le baptême de Clovis, les armes de la ville et celles du chapitre de Reims, les armes du pape, les armes de France, le sacre de Louis XVI. Aux quatre coins du socle sont des figurines fort gracieuses. Le couvercle qui domine la lame de cristal est surmonté d'une colombe. Tous ces détails sont empruntés à un livre curieux, publié, en 1845, sous le titre de *Trésor des églises de Reims*, par Prosper Tarbé.

REINE (Sainte), en France, dans la Bourgogne (Côte-d'Or); bourg assez important par ses eaux minérales qu'on allait prendre autrefois en pèlerinage de dévotion. *Voy.* Alise.

REKOM-DSOUARÉ (Géorgie), à douze werstes au-dessous d'un village appelé le bas Sramaghi, dans un canton désert, à la droite de l'Arre-Don.

On y voit un magnifique dépôt d'objets rares et précieux par la matière ou par le travail. Le pèlerinage s'y fait tous les deux ans : on y fait venir un prêtre du village le plus voisin, et le jour de l'Ascension on offre un sacrifice suivi d'un repas solennel, selon l'usage du pays.

RÉMÉRANGLES (France), village de l'ancienne province de Picardie, aujourd'hui du département de l'Oise, arrondissement et canton de Clermont-Oise, et du diocèse de Beauvais. Ce village est situé à près de 18 lieues au nord de Paris.

On y voit une chapelle dédiée à saint Gengoult ou Gengou, dont le nom est écrit *saint Jehangenne* sur les vitraux de la chapelle. Il s'y fait de tout temps un grand pèlerinage. On y montre les béquilles d'un boiteux qui s'en retourna guéri, après avoir invoqué l'assistance du saint. Le pape Alexandre VII accorda, en 1659, des indulgences en faveur de cette chapelle.

REMI (France), bourg de l'ancienne province de Picardie, aujourd'hui du département de l'Oise, arrondissement de Compiègne, diocèse de Beauvais.

L'église de la paroisse de Remi est un grand et bel édifice construit au XVI^e^ siècle.

Il y a dans un bois qui côtoie l'ancien chemin de Noyon à Pont-Sainte-Maxence, une fontaine dite de l'Ermitage, aux eaux de laquelle on attribue la propriété de guérir la fièvre intermittente, à condition qu'on remplira certaines formalités. Les eaux de cette source ne sont pas minérales.

REVIGNY-AUX-VACHES (France), en Lorraine, au département de la Meurthe.

Il y a auprès de cette ville un ermitage qui fut sans doute autrefois le but d'un pèlerinage pour les habitants de la ville.

RHEIMS (France). *Voy.* Reims.

RHODES (Méditerranée). Le palais des grands maîtres est en ruines ; l'église Saint-Jean est abandonnée ; les auberges des huit langues sont de même ou détruites ou désertes. Cette insouciance des infidèles, qui n'ont ni achevé de renverser, ni tenté de reconstruire pour de nouveaux usages les monuments chrétiens, se manifeste d'une manière plus saisissante encore lorsque l'on visite hors de la ville la plaine où ont été ensevelis à la hâte les 180,000 Turcs tués pendant le siége. L'aspect aride et désolé de ce champ de bataille et de funérailles n'a point changé depuis 1522. Les combattants ont tous leur tombe creusée à la place où ils sont tombés, pêle-mêle, chefs et soldats, au milieu du désordre, en face des remparts encore foudroyés par les boulets. Les oiseaux de proie, les chiens affamés, se disputent seuls la possession de ce sol brûlant. Plus d'un sépulcre est entr'ouvert, et les vents dispersent à leur gré la poussière des morts qu'ils mêlent à celle du rivage.

Le quartier des Juifs et celui des Grecs offrent un contraste, plus singulier peut-être que dans les autres villes d'Orient, avec celui des Turcs. En y entrant, on cesse d'être oppressé par cette immobilité et ce silence qui durent depuis trois siècles. Les anciens souvenirs s'effacent ; on retrouve la vie moderne, l'activité, le travail, le bruit. Les Juifs sont les maîtres du commerce de Rhodes ; plusieurs d'entre eux, parvenus à des fortunes immenses, affectent à l'extérieur la pauvreté pour échapper aux exactions des Turcs, tandis que dans l'intérieur de leurs maisons ils vivent dans l'aisance et le luxe. Les principaux articles du commerce sont le vin, les huiles, les éponges, les fruits secs et les bois de construction.

Les Grecs, plus bruyants, plus animés, sont loin d'avoir l'habileté commerciale des Juifs ; ils restent pauvres ; mais leur vie plus insouciante ne semble en être que plus heureuse. Vers le soir, leur quartier, où se trouvent les tavernes, se remplit de mouvement et de tumulte : les chants, les guitares, les danses, les éclats de joie, les disputes, font presque oublier qu'ils vivent sous la domination du sultan. Les Turcs ont grand'peine à contenir cette joie, cette effervescence qui les trouble et les inquiète. L'espoir de l'indépendance n'est pas perdu. L'un des quartiers a constamment les regards fixés vers Stamboul, l'autre vers Athènes. L'histoire de l'île de Rhodes n'a été qu'interrompue au XVI^e^ siècle.

Dans l'intérieur de l'île, à environ 16 kilomètres de Rhodes, au milieu d'un paysage délicieux, on rencontre les ruines d'une ancienne commanderie. Les tours, les murailles sont à demi écroulées ; mais une chapelle gothique, d'un goût charmant, est presque entièrement conservée. Les habitants croient voir dans les restes de cet édifice les ruines d'une ville antique qu'ils appellent le vieux Rhodes.

Le fameux siége de Rhodes, que l'abbé

Vertot a composé selon la fantaisie de son imagination ardente, était par lui-même assez dramatique pour qu'on pût en raconter les détails sans ornements. C'est un des faits d'armes les plus extraordinaires que l'histoire présente.

Les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, maîtres de l'île de Rhodes depuis la fin des croisades, opposèrent une résistance héroïque aux Turcs, qui, après s'être emparés de Constantinople, menaçaient l'Europe, et cherchaient à y pénétrer, par la Hongrie, dans le nord, et au midi par la Méditerranée. Soliman le Grand, qui monta sur le trône des sultans l'année même où Charles-Quint fut sacré empereur, voulut ouvrir son règne par la prise de Rhodes, où Mahomet II avait échoué, et d'où les galères chrétiennes sortaient incessamment pour désoler la marine et le commerce de la Turquie. Sachant quelle résistance il allait trouver, il mit en mouvement pour cette expédition des forces immenses, comme les despotes de l'Asie pouvaient seuls en posséder alors. Il donna à Mustapha, son beau-frère, et à Piri-pacha, le commandement d'une armée de deux cent mille hommes, et d'une flotte de quatre cents voiles.

Les chevaliers de Rhodes n'étaient qu'au nombre de six cents, et ils n'avaient pour défendre la capitale de leur île que cinq mille soldats. L'élection venait d'élever au commandement de ces braves un Français, Villiers de l'Ile-Adam, qui l'avait emporté sur André d'Amaral, chancelier de l'ordre, et grand prieur de Castille. L'Ile-Adam sollicita le secours des princes de l'Europe contre l'ennemi commun du nom chrétien. Adrien VI, qui, de précepteur de Charles-Quint était devenu souverain pontife, joignit sa voix à la sienne. Mais les rois de l'Occident étaient engagés dans des querelles qui les absorbaient tout entiers. La rivalité de François Ier et de Charles-Quint était alors dans tout le feu de sa nouveauté, et occupait vivement l'Europe, qui avait intérêt à savoir lequel de ces deux princes lui imposerait sa suprématie. Les chevaliers restèrent donc livrés à leurs seules forces. L'île de Candie leur envoya seule un secours de cinq cents hommes, et avec eux un ingénieur originaire d'Italie, Martinengue, qui dirigea avec habileté les travaux nécessaires à la défense de la place.

Les chevaliers de Saint-Jean eurent à combattre non-seulement les forces gigantesques de la Turquie, mais encore la trahison qui s'était glissée dans leurs rangs. La fierté d'André d'Amaral n'avait pu se résigner, et, blessé par la préférence que son ordre avait accordée à Villiers de l'Ile-Adam, il avait résolu de se venger. En conséquence il s'était ménagé des communications avec Soliman, et lui livrait les secrets de la place. Malgré ce désavantage, les chevaliers montrèrent tant de constance et tant de courage, que les janissaires avaient perdu l'espérance de réduire la place que les Turcs avaient déjà attaquée dans d'autres circonstances, et que son héroïque défense avait fait passer pour imprenable. Il fallut que Soliman vint relever le courage de son armée par sa présence et par la terreur. Il menaça de la faire décimer, et lui annonça qu'elle n'obtiendrait son pardon que sur les ruines de la ville. L'attaque recommença donc avec une fureur nouvelle. Pendant six mois, la défense ne laissa aucun espoir aux assaillants, et le siége allait être levé pour la seconde fois, lorsque d'Amaral, par de nouveaux avis, rendit le courage aux Musulmans. Le traître fut découvert et mis en jugement; il se défendit avec fermeté, et protesta jusqu'au dernier moment de son innocence; mais les preuves étaient convaincantes; il fut condamné et décapité. Soliman, qu'il avait assuré d'un succès prochain, redoubla d'ardeur. Plus de quarante mille Turcs avaient péri sous les coups des chevaliers; les fatigues et les maladies en avaient emporté un nombre à peu près égal. La place avait été battue de plus de cent vingt mille coups de canon; elle n'était plus qu'un monceau de ruines; presque tous les chevaliers étaient morts ou mourants, ou hors de combat; ceux qui restaient n'avaient plus ni poudre ni vivres. Dans cette extrémité, l'Ile-Adam voulait se défendre encore, et s'ensevelir sous les débris du dernier retranchement avec le dernier de ses compagnons. Soliman, qu'une si héroïque résistance pénétrait d'admiration, fit lui-même les avances de la paix, et proposa au grand maître une capitulation honorable. Les prières du clergé et des habitants de la ville purent seules déterminer l'Ile-Adam à accepter les propositions du sultan. Le jour de Noël 1522, il se rendit, aux conditions qu'il pourrait se retirer avec tous les vaisseaux qui étaient dans le port de Rhodes, que les églises ne seraient point profanées, que l'exercice de la religion chrétienne serait libre, que le peuple serait exempt d'impôts pendant cinq ans. Soliman voulut voir l'Ile-Adam; il le loua de sa valeur, le consola de sa disgrâce; et lorsqu'après être entré dans la ville il eut pris possession du palais du grand maître, il dit à un de ses généraux: « Ce n'est pas sans « quelque peine que j'oblige ce chrétien à « sortir, à son âge, de sa maison. »

Après ce revers, plus héroïque qu'une victoire, l'Ile-Adam s'embarqua dans la dernière nuit du mois de décembre, et alla passer le reste de l'hiver dans l'île de Crète. Quatre mille Rhodiens le suivirent pour se dérober à la domination ottomane. Les chevaliers transportèrent les débris de leur ordre en Italie: le pape leur donna la ville de Viterbe, où ils résidèrent jusqu'à ce qu'en 1530, Charles-Quint, voulant protéger les côtes de la Sicile et du royaume de Naples contre la marine turque, donna l'île de Malte à ces éternels ennemis des infidèles.

RHODEZ ou RODEZ (France), chef-lieu du département de l'Aveyron.

Gumppenberg y remarquait de son temps deux Vierges vénérables, sur lesquelles cependant il ne donne aucun renseignement:

Notre-Dame de Rhodez et Notre-Dame de l'Annonciation.

RIBEAUVILLÉ (France), en Alsace, dans le département du Bas-Rhin.

Au-dessus de la ville on voit les restes de l'antique muraille qui couronne les sommets de la première ligne des Vosges, appelée le mur des Païens : elle a 2 mètres d'épaisseur sur une hauteur de 3 mètres environ, dans certains endroits. Elle est bâtie sans ciment, à la manière des anciens Romains : les pierres, quoique non taillées, à ce que l'on croit, se joignent parfaitement l'une à l'autre. On peut suivre les traces de cette muraille pendant environ 8 kilomètres.

A un kil. de la ville sont les ruines de Notre-Dame de Dusenbach, patronne des musiciens de l'Alsace, pèlerinage jadis très-fréquenté.

RICHE ou NOTRE-DAME LA RICHE (France). *Voy.* NOTRE-DAME.

RIENCOURT-LA-POTERIE ou RIENCOURT-LÈS-BAPAUME (France), en Artois, dans le département du Pas-de-Calais.

On y fait un célèbre pèlerinage à Notre-Dame des Vertiges, pour y être guéri des vertiges, des éblouissements et des troubles du cerveau.

RIGI (Suisse), *Voy.* KUSSNACHT.

RIMINI (Italie). On y vénère Notre-Dame des Grâces ou de Miséricorde, qui tout récemment a donné des preuves miraculeuses de sa puissance, comme on le verra ci-après.

Ce sanctuaire, fondé à Rimini sur le sommet d'une colline voisine de la cité, remonte à l'an 1391. Les habitants prétendent que cette image est due à un peintre fort pieux, dont un ange dirigeait le pinceau et mêlait les couleurs. Rimini est un célèbre évêché des Etats Romains.

Cette année 1850, l'immortel Pie IX a adressé à l'évêque de Rimini la lettre suivante, relative au couronnement solennel de l'image miraculeuse de la très-sainte Marie de la Miséricorde, qui a eu lieu le 15 août, en l'église de Saint-Augustin :

« Vénérable frère, salut et bénédiction apostolique. Rien de plus agréable ni de plus à désirer, selon nous, que de voir s'accroître de plus en plus et se propager en tout lieu la dévotion et le culte de la très-sainte Mère de Dieu, l'immaculée Vierge Marie, notre bonne Mère.

« Aussi, vous pouvez comprendre, vénérable frère, de quelle consolation ont été pour nous vos très-excellentes lettres du 19, nous annonçant que vous et le clergé de Rimini désirez donner un éclatant témoignage de votre dévotion à la très-sainte Vierge, en ornant d'une couronne d'or l'image de la Mère de Dieu, qui, sous le titre de Mère de la Miséricorde et d'après la relation que vous nous en donnez, déjà célèbre par le mouvement des yeux depuis deux mois, est honorée et vénérée avec beaucoup de ferveur par les fidèles et avec un très-grand fruit pour eux.

« Vous nous demandez, tant en votre nom qu'au nom du clergé de Rimini, l'autorisation de célébrer cette solennité religieuse avec la plus grande splendeur. Nous sommes charmé d'accéder à l'instant même à ce vœu, n'ayant rien plus à cœur que de faire tout ce que nous savons pouvoir tourner à la gloire et à la plus grande louange de la bienheureuse Vierge Marie. En conséquence, par les présentes, nous vous autorisons bien volontiers, vénérable frère, à poser en notre nom une couronne d'or sur cette image de sainte Marie qui a le titre de *Mère de la Miséricorde*, observant toutes les formalités voulues en pareil cas, et, au besoin, nous vous autorisons à déléguer le même pouvoir à tout autre dignitaire de l'Eglise.

« Tous et chacun des fidèles de l'un et de l'autre sexe qui, après s'être confessé et avoir communié dévotement, visiteront, le jour de la cérémonie ou jours suivants, l'église où est exposée la première image, et y prieront de cœur le Seigneur, jouiront d'une indulgence plénière et obtiendront la rémission de tous leurs péchés. Nous profitons avec plaisir de cette occasion pour vous donner de nouveau l'assurance de notre bienveillance toute particulière avec notre apostolique bénédiction.

« Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 25 juillet 1850, cinquième année de notre pontificat. PIE IX. »

RIOM (France), ville de l'ancienne Auvergne, chef-lieu d'arrondissement du département du Puy-de-Dôme. C'est une jolie ville où le moyen âge a laissé quelques-uns de ses monuments religieux.

Eglise de Saint-Amable. Elle a été construite en 1077. La nef, qui est la partie la plus ancienne, se rapproche beaucoup de celles des églises romanes : on y voit des piliers flanqués de colonnes sur trois de leurs faces. Les galeries supérieures sont voûtées en quart de cercle. Les arcades inférieures ont une forme ogivale très-prononcée; elles s'appuient sur des colonnes d'un style byzantin, et sont surmontées par une galerie dont les arcades cintrées reposent sur des colonnes également byzantines. Les voûtes de la grande nef et du transsept sud sont ogivales et en berceau. Les chapiteaux de cette nef sont à feuilles épannelées d'un travail grossier et rude. Le chœur, refait au XIII^e^ siècle, est de style gothique. La façade, rebâtie au XVII^e^ siècle, est d'un goût tout à fait disgracieux.

La porte du transsept sud est de la plus belle époque du byzantin fleuri; elle est actuellement murée.

On remarque des traces de peintures et de dorures sur l'arcature et les archivoltes garnies de billettes. Cette porte est partagée en deux vantaux par un pilier placé au XV^e^ siècle.

La Sainte Chapelle de Riom, fondée vers la fin du XIV^e^ siècle, par Jean de France I^er^, duc d'Auvergne et de Berri, est à une seule nef, courte, élevée, à jour de tous côtés, percée de neuf croisées, et enrichie de verrières

d'un admirable ensemble et d'un grand éclat de couleur. Les colonnes dont les faisceaux forment la séparation des fenêtres sont dépourvues de chapiteaux ; c'est un caractère de décadence du style gothique que l'on trouve fréquemment dans le nord de la France, et dont nous n'avons que cet exemple en Auvergne.

Les armoiries du duc Jean de France, mort en 1416, se voient sur beaucoup de clefs de voûtes ; il portait : *de France à la bordure engrelée de gueules.*

L'extérieur n'est remarquable que par la symétrie de ses parties et par quelques sculptures.

RIO DE JANEIRO (Brésil). Aux environs, dans la baie même qui porte le nom de cette capitale d'un riche empire, se trouve un lieu charmant de pèlerinage, dédié à la sainte Vierge, sous le nom de Notre-Dame de Bon-Voyage.

Ce pèlerinage est établi dans un couvent qui couronne une hauteur voisine de Praia-Grande et de San-Domingo, sur la rive orientale de la baie de Rio de Janeiro. Vue de la terre, cette montagne paraît toute composée de blocs magnifiques de roches, entre lesquels s'élèvent des palmiers qui se sont emparés de toute la terre végétale de cette montagne de pierre. Les constructions du sommet sont ensevelies dans l'ombre et la verdure de ces majestueux parasites, et l'on n'aperçoit guère de loin que le clocher du monastère qui s'élève au-dessus du feuillage et dessine sa flèche aérienne sur l'azur du ciel.

Les habitants de Rio ont aussi une grande vénération pour saint Sébastien, patron de leur ville, et célèbrent avec une grande pompe sa fête qui tombe en janvier. C'est toujours la coutume, à cette époque, d'illuminer la ville pendant trois nuits consécutives. L'image du saint, couronnée d'un diadème de pierres précieuses, est conduite au sénat, et, pendant que le cortége défile, on chante les psaumes. Insensiblement, ce pieux usage était tombé en désuétude ; mais une maladie épidémique, qui vint à sévir sur Rio, alarma tellement le peuple, qu'il attribua cette plaie nouvelle à l'abolition de la fête de saint Sébastien. En conséquence, on renouvela la procession avec une splendeur inaccoutumée ; et il fut ordonné qu'elle serait, à l'avenir, observée régulièrement.

La veille du jour de la fête, des décharges de boîtes d'artifice qu'on tire devant les églises, répandent dans l'air un nuage de fumée blanche ; puis chaque église commence une neuvaine.

Une autre circonstance marque aussi la fête du saint ; c'est l'innombrable quantité de cierges allumés devant la châsse qui lui est consacrée. Ils sont toujours entremêlés de fleurs artificielles. Ce genre de décorations religieuses est un de ceux auxquels les Brésiliens apportent le plus de soin, et auquel ils réussissent le mieux.

Les cérémonies religieuses de Rio de Janeiro diffèrent bien peu, sous le rapport de la pompe et de l'éclat, de celles qu'on célèbre dans la métropole du monde chrétien.

La dépense annuelle en cierges et en bougies offre un chiffre considérable : « Dans l'église de Santo-Antonio seulement, dit M. Walsh, nous comptâmes huit cent trente cierges, et dans celle de Terceira, on en comptait dans la même soirée six cent soixante ; et nous conjecturâmes, d'après cela, que, dans les quarante-deux chapelles, couvents, églises et maisons religieuses de Rio, on pouvait dépenser un millier de contos de reis, c'est-à-dire environ cinquante mille livres sterling. »

RIVA (Italie), petite ville du royaume Lombard-Vénitien, à 28 kil. sud-ouest de Trente.

En dehors de la ville est une église de Sainte-Marie *Inviolata*. Ce nom lui vient d'une image miraculeuse qu'elle renferme et que montrent avec dévotion aux pèlerins les Franciscains qui ont la garde du couvent. Avant de la découvrir, ils allument deux cierges et récitent une prière.

ROC-AMADOUR (France), dans le département du Lot, en latin *Rupes Amatoris*, ou Roche de saint Amadour, ermite, qui vivait, dit-on, du temps des apôtres, et qui s'y retira pour y vénérer une statue de la sainte Vierge qu'il avait sculptée de ses propres mains dans un morceau de bois. Roc-Amadour était déjà en grande vénération du temps de Charlemagne ; on croit même qu'on y conserva longtemps la Durandal, la célèbre épée du paladin Roland, neveu de ce célèbre empereur.

On remarquait aussi, au-dessus de la porte de l'église, une cloche mystérieuse qui sonnait toute seule quand un chrétien était exposé en mer à quelque naufrage, et qu'il implorait la Vierge du Roc-Amadour.

Pour arriver à cette église, il faut gravir deux cents degrés, divisés en deux principaux étages : les pieux pèlerins ont coutume de fléchir les genoux avant de monter cette échelle sacrée.

Cet oratoire se compose de deux églises dédiées, l'une à la sainte Vierge, et l'autre à saint Amadour ou Amator. Celle-ci, qui est en quelque sorte souterraine, se trouve précisément au-dessous de l'autre, et n'est éclairée que du côté de la vallée. Sur le sommet du rocher sont les ruines d'un vaste fort que l'on prétend avoir été construit pour défendre l'oratoire. Les fidèles avaient tant de confiance en ce saint lieu de dévotion, que l'on y tint les états de la province pour demander au ciel l'extinction de l'hérésie des Albigeois.

La piété y avait rassemblé des richesses considérables qui furent pillées par le fils de Henri II. De nombreuses offrandes les remplacèrent bientôt ; mais les protestants pillèrent de nouveau ce sanctuaire en 1572, et en emportèrent, disent les traditions locales, plus de 1500 quintaux d'or et d'argent.

ROCHE ou NOTRE-DAME DE LA ROCHE (France). *Voy.* NOTRE-DAME.

ROCHE-SAINT-MAMERT (La) en France, écart de Vinay, dans le département de la Marne.

C'est une grotte située sur le revers méridional de la forêt d'Epernay, qui jadis était un ermitage connu sous le nom de Saint-Mamert. Cette retraite est formée de trois pièces et de trois pierres, dont une seule suspendue forme la voûte et la couverture.

ROCHEFORT (France), en Franche-Comté, dans le département du Jura.

Il est situé au pied d'une chaîne de rochers imposants, dont l'un domine une petite chapelle ombragée de quelques ormes. Ce rocher porte le nom de Saut de la Pucelie. Une jeune fille, poursuivie par des soldats effrénés, et préférant la mort à la honte, se précipita du haut de ce rocher en invoquant le nom de la sainte Vierge.

ROEULT (France), dans le département du Nord, près la petite ville de Bouchain, et à 12 kil. de Valenciennes, village où l'on se rend en dévotion à la chapelle de Saint-Antoine pour préserver les porcs de toute maladie.

ROEUX ou Le Rozulx (Belgique), jolie petite ville à 12 kil. nord-est de Mons.

On s'y rend en pèlerinage en l'honneur de la sainte Vierge. Cette ville fut érigée en comté par Charles V, en faveur de la maison de Croy.

ROIS (Tombeau des), en Palestine. Ce lieu, appelé aussi les *Cavernes royales*, est à un bon kilomètre de Jérusalem. On lui donne ce nom sans savoir quels rois l'ont fait bâtir, ni quels sont ceux qui y ont été enterrés. Ce ne peut être pour les rois d'Israël, qui ne seraient pas venus chercher un tombeau dans un pays ennemi, ni pour ceux de Juda, qui avaient les leurs dans l'intérieur même de la ville, comme l'Ecriture le marque en parlant de leur mort. On suppose que ce tombeau des rois fut bâti par les descendants de David, qui espéraient peut-être qu'il servirait, sinon pour eux-mêmes, du moins pour leurs enfants.

ROISSY (France). Notre-Dame du Cormier, dans la paroisse de Roissy-en-Brie, au département de Seine-et-Marne.

Il y avait en ce lieu un petit pèlerinage très-peu connu, sous le titre de Notre-Dame du Cormier. Il n'était guère visité que par les habitants de Roissy.

ROME (Italie). « C'est le berceau de « Rome, l'habitation de Remus et de Ro« mulus, au temps où ces fils adoptifs de « Faustule vivaient comme des bergers. On « garde avec une sorte d'orgueil cette chau« mière, que les fondateurs de Rome con« struisirent de leurs mains et qui porte leur « nom; on la vénère comme un lieu saint, « et des gardiens spéciaux veillent à sa con« servation. Depuis sept siècles on perpétue « son existence, en la réparant de manière « à lui conserver toujours la même forme et « la même figure. Rome veut qu'on voie « d'où elle est partie pour arriver à l'empire « du monde. »

Telles sont les paroles que prononce sur le Capitole, à l'extrémité de la roche Sacrée, en montrant une pauvre cabane, l'un des personnages du savant ouvrage de M. L.-Charles Dezobry, intitulé : *Rome au siècle d'Auguste, ou Voyage d'un Gaulois à Rome à l'époque du règne d'Auguste et pendant une partie du règne de Tibère.*

L'existence de cette chaumière vénérée et pieusement entretenue jusqu'aux derniers temps de la gloire de Rome, est en effet attestée par un grand nombre d'auteurs. Mais quelle était sa forme ? Cette question curieuse et intéressante, surtout pour l'histoire philosophique de l'architecture, semble avoir reçu, dans le cours des dernières années, une solution satisfaisante. Dans le voisinage d'Albe, sous les couches épaisses de lave du mont Albano, on a découvert des urnes cinéraires sur lesquelles sont représentées des scènes de la vie antique des premiers Latins, et notamment des chaumières. Or, la mémoire des hommes ne sachant fixer l'époque reculée des dernières éruptions du mont Albano, la simplicité agreste des chaumières représentées par les artistes de ces temps antiques ouvre un libre champ aux conjectures.

Avant de commencer ce grand article sur la capitale du monde catholique, nous devons prévenir nos lecteurs que nous nous sommes bornés à raconter ce qu'était Rome sous Grégoire XVI. C'est ainsi que nous l'avons vue nous-même en 1841, et sans blâmer la voie suivie par l'illustre pape qui occupe aujourd'hui le siége apostolique, nous devons remarquer que la ville a perdu ce caractère mystique qu'elle avait sous son prédécesseur. D'ailleurs, la réforme si glorieusement entreprise par Pie IX n'a point encore atteint tout son développement; elle a même traversé une sanglante révolution, et nous n'en saurions prévoir le terme. Notre œuvre sera donc le sceau apposé sur la Rome du passé; nous laisserons à d'autres le soin de faire briller à nos yeux la gloire de son ère nouvelle.

Rome, la seule de toutes les villes qui ait été appelée de ce nom générique, *Urbs*, la Ville, si semblable, dans tous les autres cas, à *Orbis*, le monde (*Urbi et Orbi*), Rome était la *Ville*, comme l'histoire de Moïse est encore la *Bible*, le *Livre*.

Rome, en effet, n'a jamais été la ville de telle province, de telle nation; elle a été la ville du monde. Les autres villes de l'antiquité telles que Babylone, Memphis, Suze, Ninive, Jérusalem elle-même, étaient des capitales, c'est-à-dire les villes principales de tel royaume, soit l'Egypte, la Perse ou la Judée; Rome dans ses commencements n'a été qu'une ville; il ne s'est pas formé de nation autour d'elle; elle n'a jamais été la capitale de l'Italie, elle est devenue celle de l'ancien monde. Les peuples qui avaient Memphis, Babylone et Jérusalem pour capitales, s'appelaient les Egyptiens, les Assyriens, les Juifs; les Athéniens eux-mêmes, les Thébains, les Spartiates étaient des Grecs : les peuples de Rome s'appelaient de de ce nom : les Romains. C'est une destinée

à part dans l'histoire. Et si l'on regarde à ses conquêtes, l'étonnement augmente ; ce n'est pas un peuple qui a soumis d'autres peuples, comme celui d'Alexandre, de Cambyse, de Sésostris ; c'est une ville, les enfants d'une seule ville qui ont étendu leur domination sur tout l'Occident, on peut même dire sur tout l'univers qui était entré dans le mouvement de la civilisation. Nous hasarderons ici une remarque qui paraîtra singulière à quelques-uns et que nous ne pouvons néanmoins passer sous silence, nous bornant à n'en tirer aucun avantage ; c'est qu'avec Rome commence en quelque sorte un monde nouveau; et comme celle du premier monde, l'origine de celui-ci est marquée par un meurtre, de frère à frère : Romulus est le Caïn de ce monde, et, comme le Caïn de la Genèse qui bâtit la première ville après son meurtre, Romulus, incontinent après, élève la sienne dont les fondements semblaient attendre ce sacrifice pour leur consolidation. Ainsi, fondateurs, civilisateurs, conquérants, ont pris possession de la terre d'une même façon; c'est le sang qui a marqué et en quelque sorte consacré leur occupation; et, sans compter les conquérants fondateurs d'empires, les simples fondateurs de villes, tels que Caïn, Thésée et Romulus, étaient des meurtriers.

Ce fut le mont Palatin qui porta d'abord toute Rome, lui qui dans la suite put à peine suffire au palais d'un empereur. Une génisse et un taureau attelés à une charrue dont le soc était d'airain, tracèrent à ses pieds une enceinte carrée ; là furent assis les premiers remparts de Rome ; c'était assez pour garder un millier de toits de chaume qu'on avait dressés au dedans. Puis, dans une fosse profonde creusée en rond, les habitants de la ville nouvelle, bandits venus de tous pays voisins, jetèrent une poignée de leur terre natale ; et c'est près de cette fosse, demeurée ouverte, que se tinrent plus tard les comices, qui par leurs résultats décidaient non-seulement des destinées de Rome, mais de celles de l'Italie et bientôt de tout l'Occident.

Tout ce qui tient à la fondation de cette ville porte un caractère étrange et symbolique que nous devons faire remarquer.

Nous devons aussi reproduire ici cette remarque de l'abbé Vertot, qui dit, en parlant de cette première enceinte uniquement destinée à protéger le butin amassé de tous côtés : « Ce fut d'une retraite de voleurs que sortirent les conquérants de l'univers. »

En mettant à part la pompe de cette dernière partie de phrase qui marque une sorte de surprise admirative, nous dirons, à l'appui de cette observation, qu'il y a dans les nations, plus encore que dans les individus, un développement d'instincts qui suit une marche certaine, comme dans toute chose créée ; et que Romulus explique César, comme César justifie Romulus. C'est un même labeur, c'est une même œuvre commencée par les uns, poursuivie par les autres, accomplie par tous, jusqu'à ce que,

comme toutes les œuvres humaines, elle tombe de décadence en décadence, puis arrive à une rapide dissolution.

Etudions d'abord ses commencements ; nous suivrons plus tard ses progrès ; occupons-nous de ses rois : la république et l'empire auront leur tour.

Monarchie. Quand nous avons dit qu'avec Rome avait commencé un monde nouveau, nous ne nous sommes pas trompés, et nos gouvernements actuels les plus parfaits ne sont presque qu'un plagiat de celui qu'établit Romulus. A lui, en effet, remonte l'origine des trois pouvoirs : la royauté, le sénat et le peuple ; à lui encore (et ceci a une plus grande importance sociale) remonte la division des citoyens d'une même nation en deux classes, division qui s'est perpétuée jusqu'à nous et qui a toujours causé du trouble dans les Etats : celle des patriciens et celle des plébéiens. Tout l'Orient avait des *castes*, Romulus est le premier qui ait établi des *classes* ; et cette seule innovation a créé tout un nouvel ordre politique et social.

Pour une poignée de brigands, comme on appelle les compagnons de Romulus, c'eût été trop d'une si belle, d'une si sage organisation, quoiqu'elle ne devint complète qu'après qu'elle eut reçu de Numa cette inspiration religieuse qui épura son passé et fortifia son avenir. On sent, à voir tout ce que ces deux premiers rois ont fait pour une ville encore si chétive, que les destins futurs du monde sont en germe dans ce peuple naissant, et que les lois si admirables qui lui sont données ne sont encore qu'en essai, et possèdent des proportions qui les rendent applicables aux plus grands empires.

Romulus donc divisa le pouvoir entre le roi, le sénat et le peuple ; il réserva à la royauté ce qu'elle a toujours gardé depuis : la suprême direction de la justice et de l'armée, et une sorte de dictature dans ses relations avec les autres peuples.

Il donna au sénat, c'est-à-dire aux hommes les plus importants et les plus capables, ce qu'on aurait toujours dû leur laisser, la préparation et la confection des lois, et conféra au peuple ce qu'il est toujours apte à faire, le choix des magistrats, la sanction de la loi et la participation au conseil dans les cas de guerre, toutes choses auxquelles il est juste qu'il soit appelé, puisqu'il y est plus intéressé que tous les autres.

Dans cet empire naissant, tout commence par la violence, sauf à entrer après dans un ordre plus régulier. L'acte même qui suppose le plus d'assentiment de la part de ceux qui le contractent, le mariage, pour les premiers Romains, est d'abord un rapt odieux, que de bons procédés et un mutuel consentement consacrèrent bientôt. Il faut remarquer toutefois qu'ici la violence n'est pas arbitraire : elle ne s'exerce pas dans un intérêt personnel; la nécessité la commande, et l'intérêt de la patrie. Cet intérêt est déjà tout-puissant sur le cœur des Romains, et peut-être faut-il attribuer cette influence souveraine à ce qu'il était concentré pour

eux sur un point, un seul, la ville qui leur servait d'asile. Une ville est plus une patrie qu'une contrée ; une contrée plus qu'un royaume. Les Mèdes avaient des sentiments moins patriotiques que les Grecs, et les Grecs eux-mêmes moins que les Romains, tant on dirait que ces sentiments ont besoin de se localiser pour acquérir toute leur force.

Dieu laissa à Romulus le temps de mener à bonne fin l'œuvre commencée ; et comme il est dans la destinée des grands hommes de ne pas survivre à l'accomplissement de la tâche qui leur a été donnée, celle de Romulus une fois terminée, il disparut du milieu de son peuple, comme Odin avait disparu du milieu du sien ; comme Moïse, qui ne redescendit pas de la montagne, et dont le sépulcre n'a jamais été connu.

L'œuvre qu'il avait fondée avait besoin d'une consécration que les hommes ne donnent pas ; et comme, par un concours tout spécial de la Providence dans ses futurs desseins sur Rome, il arriva que, pour successeur de Romulus, cette réunion d'hommes de guerre et de violence choisit un prêtre, ou du moins un sage plutôt qu'un guerrier. Numa fut tiré de sa retraite de Cures, au pays des Sabins, et vint porter, au milieu de ses nouveaux sujets, cet esprit de religion et de paix si peu sympathique à leurs habitudes. Nourri de l'enseignement religieux des Etrusques, ce fut lui qui institua les vestales, les prêtres saliens et féciales, régla toutes les cérémonies d'un culte beaucoup plus épuré, sans contredit, que celui qui participa plus tard de la dégénération de toutes les vertus qu'il n'avait pu maintenir, et fonda enfin ce fameux temple de Janus qui, demeuré fermé pendant tout le temps de son règne, ne le fut plus après lui que quatre fois, de là jusqu'à Tibère, durant plus de 700 ans.

Or, qu'avaient appris à Numa les traditions des vieux sanctuaires? Que le principe créateur des choses matérielles était immatériel, invisible, immortel et immuable; et voilà pourquoi il défendit qu'on le représentât sous une forme corporelle, ne voulant induire ses adorateurs à aucune espèce d'idolâtrie. Ce fut le *progrès*, tel que l'entend l'école rationaliste, qui introduisit, deux siècles après Numa, le culte des idoles, et avec lui toutes les turpitudes qui souillèrent les temples et firent subir aux hommes, dans une proportion au moins égale, les dégradations entreprises sur les dieux.

Avec la divinité descendit et dégénéra l'humanité; et l'œil du moraliste ne suit pas sans terreur la pente rapide qu'elles suivirent l'une et l'autre, de Numa jusqu'au poëte Lucrèce, des premiers rois aux premiers empereurs.

Comme toutes les idées saines et utiles ont une sympathie mutuelle qui les rapproche, Numa fit succéder aux institutions religieuses des institutions politiques et sociales qui étaient le développement pratique des premières ; et, pour justifier encore par un

exemple ce que nous avons dit, qu'avec cette ville de Rome commence un ordre nouveau pour le monde, nous devons ajouter ici que c'est Numa qui a réglé le cours de l'année solaire, tel que nous l'observons encore de nos jours, en la faisant commencer avec le mois de janvier, c'est-à-dire deux mois plus tôt qu'auparavant, ainsi que l'indiquent les mots de novembre et décembre, dont il fit le 11e et le 12e mois, au lieu du 9e et du 10e, qu'ils marquaient, selon la signification de leur propre nom.

Sa mort, qui n'arriva qu'après quarante-trois ans de règne, donna lieu à une infraction des lois que les mœurs de son temps avaient établies, et nous ne devons pas passer cette singularité sous silence. Contrairement à l'usage de brûler les corps après la mort, Numa ordonna que le sien serait *mis dans la terre*, et il fut enseveli au pied du mont Janicule, où devaient aussi être recueillis un jour les restes de l'apôtre saint Pierre, cet autre fondateur de religion à Rome, mis aussi en terre sans avoir passé par le bûcher.

On plaça dans le tombeau de pierre de Numa douze gros volumes latins et autant de grecs sur les cérémonies sacrées que lui-même avait écrits ; et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que, quatre cents ans après, ces livres ayant été trouvés intacts dans son tombeau, le sénat les traita avec terreur et respect, comme il faisait des livres sibyllins avec lesquels ils devaient avoir plus d'un rapport et probablement une commune origine ; il ordonna qu'ils seraient brûlés, tant Rome, sur cette pente des vices où elle se précipitait, semblait craindre qu'une voix du passé ne vînt l'arrêter, ou du moins l'avertir assez haut pour exciter quelque crainte, à défaut de remords, en des cœurs qui ne voulaient pas en avoir.

Le successeur de Numa commence la série des conquêtes romaines par la destruction d'Albe et la transplantation de ses habitants dans la ville nouvelle. Ainsi il y a dans cette première victoire un double avantage, que Rome a continué de se maintenir le plus qu'elle l'a pu dans la suite, la destruction d'une force ennemie et l'appropriation de cette même force en accroissement de celle qui l'a soumise.

Toute la politique des grands vainqueurs de la république a son germe dans cette action de Tullus Hostilius. A celui-ci succède un second Numa, comme si Rome eût eu besoin, pour asseoir solidement les fondements de sa puissance, de cette alternative de rois guerriers et pacifiques, de soldats et de prêtres.

Mais déjà la cité naissante excite les rivalités des peuples voisins ; de toutes parts on se lève contre Rome, qui, combattant avec plus d'unité, avec une ardeur de jeunesse qui manquait aux autres, fut partout victorieuse. Il en fut des Latins comme des Albains, ils furent absorbés par les vainqueurs, qui leur concédèrent le titre de citoyens romains. Ainsi la population de Rome s'ac-

croissait de tous les ennemis qu'elle avait soumis, et chaque guerre la recrutait d'habitants au lieu de lui en faire perdre.

Rome marche dans cette voie de progrès durant deux siècles sous le gouvernement de ses rois, auxquels la Providence accorda de longs règnes pour qu'ils pussent mener à bonne fin toutes leurs entreprises. Ainsi Tarquin l'Ancien posséda le trône pendant trente-huit ans, qui furent employés à soumettre les peuples de la Sabine et de l'Étrurie, à fortifier et embellir la ville. A lui remonte le premier triomphe. A lui la consécration du Capitole; à lui enfin (et ceci a une grande importance dans l'ordre politique) la première concession faite au peuple par l'introduction de cent plébéiens dans le sénat. Cette satisfaction donnée aux rivalités plébéiennes portera ses fruits. La sagesse de Tarquin reconnut là une nécessité qui, toutes les fois qu'elle fut absolument méconnue plus tard, amena d'interminables querelles et décida enfin la perte de la république.

On s'étonne de trouver dans ces six premiers rois d'une ville fondée par de tels hommes des idées si saines et si avancées sur le gouvernement des peuples. Pas un de ces rois n'a failli à la tâche qui lui était imposée : tous ont suffi, soit aux exigences de la guerre extérieure, soit aux soins tout aussi importants de l'administration intérieure; et l'organisation que fit Servius Tullius de tout son peuple, cette division si bien graduée en six classes, ces suffrages et ces charges publics, distribués et imposés proportionnellement par centurie, tout ce travail atteste, de la part de son auteur, une grande sagesse, un esprit éminemment juste et une aptitude rare à la direction d'un gouvernement.

Quarante-quatre ans de règne donnent à Servius Tullius le temps d'accomplir toutes ces réformes, et il les eût sans doute poussées plus loin si l'ambition du fils de Tarquin et de sa propre fille Tullie n'en eût arrêté le cours par un crime qui ne demeura pas impuni.

Servius Tullius égorgé par les satellites de Tarquin, son cadavre foulé par les chevaux de Tullie, qui jette à la tête du conducteur le marchepied de son char pour l'exciter à ce sacrilége, les honneurs funèbres déniés à ce corps de roi et de père, tout cela était d'un triste présage pour le règne qui commençait; aussi la somptuosité des dépenses faites au Capitole, la richesse du butin conquis sur les Sabins et les Volsques, les dépouilles de Gabies soumise par trahison, rien ne put concilier à Tarquin ni l'estime, ni l'affection de son peuple; et l'attentat de son fils sur la chasteté de Lucrèce trouva les esprits dans une disposition de vengeance si animée que rien ne put en contenir l'explosion, et qu'un décret du sénat, confirmé par le peuple, en présence du corps de la victime, proscrivit à jamais Tarquin et sa famille.

Ainsi la première révolution qui s'est opérée à Rome a eu pour principe la même cause que celle qui a altéré dans l'Eden primitif toutes les choses de ce monde, l'orgueil et la sensualité. Nous retrouverons plus tard et partout les mêmes vices produisant les mêmes conséquences.

Dans le crime du fils d'un roi, le peuple enveloppe toute la royauté et la proscrit comme complice : Tarquin est chassé, la république proclamée, et Rome, deux cent quarante-cinq ans après sa fondation, comme si elle n'avait gardé des maîtres que pour protéger son enfance, se sentant arrivée à son adolescence, brise les entraves qui ont si bien guidé ses premiers pas, et se prépare à marcher, devant le monde, dans sa force et sa liberté.

République. Avant de nous porter à la suite de cette république qui entre avec tant d'ardeur dans la voie qu'une vengeance énergique lui a ouverte, nous avons à considérer les accroissements que la ville elle-même a reçus, et les importantes améliorations qu'elle a dues aux nombreuses conquêtes et à la sage administration de ses rois. Jamais enfance de peuple ou de ville n'a eu des développements plus rapides. A mesure que Rome s'est incorporé les peuples dont elle détruisait les habitations, elle a dû agrandir son enceinte pour les recevoir. Aussi on la voit s'étendre d'une colline à l'autre pour y dresser leurs tentes : d'abord sur le Cælius, sous son troisième roi; puis successivement sur le Janicule et l'Aventin, et enfermer enfin dans le prolongement de ses murailles le Viminal, le Quirinal et l'Esquilin, ce qui compléta les sept collines et lui fit donner sous Servius Tullius le surnom de *Septicollis*.

C'était peu d'accroître ainsi son importance : Rome y joignait, ce qui la constate de la manière la plus solennelle, la grandeur des monuments. Et ici cette grandeur atteste non-seulement, de la part de ceux qui les élevèrent, de grandes ressources dans le présent, mais une grande confiance dans l'avenir. A considérer le magnifique temple de Jupiter Capitolin, les immenses *cloaques* creusés par Tarquin, on sent que tout cela a été construit en vue de suffire aux destins futurs de Rome plus encore qu'aux exigences du présent. Il est rare qu'un peuple qui croit ainsi en lui ne justifie pas la foi qu'il s'accorde. La foi est toujours la première des vertus, même en politique.

La république est établie : elle a déjà ses héros; ses dix premières années donnent à l'histoire plus de belles actions à glorifier que les deux siècles qui les suivent. On dirait que la royauté n'a été instituée que pour préparer des hommes à la république; et quels hommes! Brutus, scellant du sang de son fils les lois qu'il vient de donner; Valérius Publicola, Horatius Coclès, Mutius Scévola, prodiguant un dévouement civil et guerrier qui est demeuré incorporé à leurs noms. Mais ce qui étonne le plus dans cette courte mais si glorieuse période, c'est le peuple, le peuple d'une république, qui se

montre juste et reconnaissant, soit en dispensant avec équité un triomphe proportionnel aux deux consuls Ménénius et Posthumius, soit en payant des deniers publics les funérailles de Publicola. Nous sommes d'autant plus empressés de produire avec éclat toutes ces vertus, que nous allons bientôt en perdre même la trace, à travers les discordes civiles et les désordres qu'elles entraînent.

Et déjà, après dix ans d'existence, la république a besoin de demander une sorte d'appui temporaire à la royauté. On établit un dictateur, ce qui est bien plus qu'un roi, ce qui semble moins aux yeux du peuple parce que le nom manque. En toute occasion difficile, on sent la nécessité de recourir à une autorité puissante parce qu'elle est une, et ces fiers républicains reconnaissent qu'ils ne savent user du pouvoir que pour se disputer entre eux au lieu de se défendre contre les ennemis. Les deux premiers dictateurs sont aussi heureux dans leurs guerres que les rois l'avaient été, et le vieux Tarquin, qui avait traîné de ville en ville, de contrée en contrée ses ressentiments, et communiqué son malheur à tous les peuples qu'il avait excités contre Rome, meurt enfin, après avoir vu, pour dernière expiation, la ville qui l'avait proscrit imposer à ses voisins une paix glorieuse, et consacrer ainsi sa nouvelle fortune.

Mais la paix n'est qu'au dehors : la guerre se transporte dans la ville sitôt qu'elle se termine contre l'étranger. Plébéiens et patriciens commencent à ne plus s'entendre : le peuple se retire de Rome, qu'il abandonne au sénat, et il n'y rentre qu'après avoir obtenu une participation plus directe au pouvoir par la création des tribuns ; ainsi le consulat d'un côté, le tribunat de l'autre, voilà la division légalement organisée. La dictature deviendra nécessaire plus souvent encore. Le sénat, jaloux de ses droits, le peuple, inquiet de la conservation des siens, voilà des causes de troubles que développe, d'une façon alarmante pour la république, l'orgueil irascible de Coriolan. Rome est sauvée en cette occasion par une de ces vertus de famille que ses grands citoyens ont mis le plus en honneur, le respect filial ; mais elle n'échappe à un danger que pour tomber dans un autre. A la vengeance de Coriolan succède l'ambition de Cassius, qui, pour s'étayer des suffrages de la multitude, propose la loi agraire pour les terres conquises. Cassius, qui ne projetait rien moins que de rétablir la royauté en sa faveur, abandonné de ce même peuple dont il semblait prendre les intérêts, est précipité du haut de la roche Tarpéienne. Sa mort met le sénat en paix de ce côté, mais elle le laisse embarrassé dans les difficultés que lui a suscitées la proposition de la loi agraire. Le peuple, qui ne peut l'obtenir du sénat, exprime son mécontentement, d'abord par l'organe de ses tribuns, et après, par son refus de prendre les armes ; de sorte que Rome, pressée au dehors par les Véiens, déjà vainqueurs d'un de ses consuls, et menacée au dedans par ses propres citoyens, n'a plus ni troupes à opposer à l'ennemi, ni force morale pour défendre ses institutions.

Alors il advint ce qui n'a jamais manqué à la république en ses jours de détresse, un de ces grands actes de vertu privée qui suffisent à sauver un Etat. Une famille, une seule famille, celle des Fabius, voyant les frontières ouvertes, le trésor épuisé et le peuple obstiné à ne pas prendre les armes, vint offrir au sénat les trois cent six membres dont elle se composait et les clients qu'elle avait réunis pour garder les frontières à ses propres dépens. Ce dévouement reçut d'abord sa récompense, puisque, avec quelques renforts qui leur furent envoyés, ils délivrèrent Rome des attaques de ses trois principaux ennemis ; mais il eut bientôt une fin triste et glorieuse tout ensemble : cette noble famille, attirée par les Véiens dans une embuscade et se défendant à outrance sur un monticule où elle s'était réfugiée, vit tous ses membres tomber un à un sous le fer ennemi. Tous périrent, tous..... excepté peut-être un enfant de six ans, échappé par un miracle providentiel, car de lui devait descendre un jour le grand Fabius.

Ce jour, que les Romains nomment *néfaste*, est inscrit par l'histoire au nombre des plus glorieux.

Cette perte fut le signal de nouveaux malheurs pour Rome, qui vit les tentes ennemies sur le Janicule, pendant que la famine, irritant encore les discordes, décimait ses malheureux enfants. En ces grandes occasions, le sénat ne manquait point à ses devoirs. Les efforts des consuls parvinrent à repousser les Véiens ; mais l'on eût dit qu'ils n'étaient pressés d'en finir avec les étrangers que pour reprendre leurs interminables querelles de tribuns à consuls, de plébéiens à patriciens. Toutes en définitive tournaient à l'avantage du peuple, c'est-à-dire finissaient par quelques nouvelles concessions ; car il est dans la nature de tous les pouvoirs de tendre sans cesse à ne regarder entre eux d'autre inégalité que celle de leurs droits.

Cependant les ennemis profitaient de ces dissensions intestines ; et, dans le plus fort de ces querelles, Herdonius, un Sabin, alla jusqu'à s'emparer du Capitole ; de là il fit un appel aux esclaves, toujours prêts à écouter la voix qui veut les affranchir ; et le sénat ne put amener le peuple à reconnaître et à prévenir ce danger commun qu'après lui avoir concédé qu'il partagerait désormais l'autorité avec la noblesse. A ces conditions le Capitole fut repris et Rome fut sauvée. C'était le temps où aux Fabius succédaient les Cincinnatus, où la sévérité des mœurs privées garantissait la prospérité des affaires publiques. En quatorze jours de dictature, Cincinnatus battit les ennemis, pilla leur camp, prit leur capitale et reçut les honneurs du triomphe, tant il était pressé de retourner à sa charrue, qu'il avait quittée avec un véritable regret.

A chaque menace de guerre, le peuple

redoublait d'exigences ; et les Eques et les Sabins semblaient marcher d'accord avec lui. Rome, menacée de nouveau par eux, ne peut faire armer le peuple qu'après lui avoir accordé dix tribuns ; chacune de ces condescendances imposées au sénat en entraînait d'autres ; les tribuns allaient jusqu'à demander aux consuls compte de leur conduite. Dans une république, il était naturel que le nombre sentît enfin son importance et voulût la constater légalement. Ces divisions incessantes, qu'interrompait à peine la guerre étrangère, firent croire aux Romains que la faute en était à leurs lois imparfaites; et, d'un commun accord, on résolut d'envoyer une ambassade à Athènes et dans la grande Grèce pour y recueillir les lois les plus convenables à une république.

Pour expliquer et faire exécuter cette législation nouvelle dont on attendait de si grands effets, on créa dix magistrats investis de l'autorité suprême, et ce fut là l'origine des décemvirs. Les lois des douze tables furent solennellement promulguées, et les décemvirs furent néanmoins maintenus dans leur autorité. Ils savaient la rendre nécessaire en retardant à dessein les interprétations qu'ils devaient faire de ces lois, et quoique leur tyrannie surpassât de beaucoup celle que les préjugés républicains attribuaient aux anciens rois, on peut dire que Rome ne paya pas trop cher ce trésor de jurisprudence, qui a suffi à tous les besoins religieux, politiques et privés de ce grand empire, et qui excitait si vivement l'admiration de Cicéron.

Ce pouvoir suprême, quoique divisé entre dix citoyens, eut des abus plus grands encore qu'il n'en avait eu lorsqu'il était exercé par un seul ; c'était à qui se hâterait de jouir de sa possession momentanée ; aussi cette royauté eut bientôt son Tarquin ; mais le soldat Virginius devint le Brutus de cette époque ; et c'est encore l'effusion d'un sang pur et innocent qui rendit au peuple la liberté.

Cette réaction toute populaire fut encore funeste aux patriciens, qui virent des tribuns militaires, créés après la chute des décemvirs, remplacer pour quelques instants les consuls. L'autorité, pendant plusieurs années, passa alternativement de l'un à l'autre de ces magistrats, selon que le sénat ou le peuple tirait plus ou moins de force des circonstances dans lesquelles Rome se trouvait. Dans une de ces phases, le consulat, pour s'appuyer, établit les censeurs et plus tard doubla la questure ; enfin, après sept ou huit essais successifs de tribunat militaire, il fallut encore recourir à la dictature ; mais les secours qu'elle apportait au rétablissement de l'autorité étaient toujours insuffisants, et à chaque nouvelle guerre le sénat était obligé à quelques nouvelles concessions ; ce qui fit que durant le siége de Veïes, pour maintenir l'armée à son poste, il remit en charge les tribuns militaires et en porta le nombre à six au lieu de quatre.

On s'étonne que ces changements perpétuels de gouvernement aient permis à Rome, non-seulement de se défendre de ses ennemis, mais encore de les surmonter tous l'un après l'autre ; il faut rapporter ces heureux résultats au bonheur qui lui a été donné d'avoir enfanté à toutes les époques de grands citoyens. Ainsi, dans ce conflit continuel entre les tribuns militaires et les consuls, la dictature de Camille lui donna Veïes et Faléries, ses deux plus dangereuses rivales.

Mais tandis que Rome n'avait autour d'elle que des ennemis vaincus ou épouvantés, voici venir d'au delà des monts un peuple dont elle sait à peine le nom, qui fond en vainqueur sur l'Italie, taille en pièces les 40,000 hommes que Rome envoie pour l'arrêter et se rue tout à coup sur cette ville si favorisée jusque-là par trois siècles de conquêtes ; ce peuple était le peuple gaulois, son chef était Brennus.

Rome avait accepté sa défaite avec un courage plus glorieux encore qu'une victoire ; les portes de la ville étaient demeurées ouvertes au vainqueur ; assis au milieu de la place publique, sur leurs chaises curules, les sénateurs l'attendaient, leur bâton d'ivoire à la main pour toute défense ; pas un ne survécut à la ruine de Rome, qui fut pillée pendant huit jours et brûlée : succomber ainsi, n'est pas périr, c'est marquer au contraire qu'on était digne d'un meilleur sort et mériter de l'obtenir.

Rome n'avait plus d'armée ; mais un homme lui restait, c'était Camille : il rallia le peu que tant de défaites avaient laissé de soldats ; et comme le Capitole était demeuré à la garde d'une poignée de braves que commandait Manlius, il résolut de le délivrer, et il y parvint ; puis, après avoir retiré de la balance de Brennus l'épée qu'il y avait jetée, il la tira contre les Gaulois et ne la laissa reposer que lorsqu'elle eut vengé les désastres de Rome et chassé les vainqueurs de son territoire.

Croirait-on que tant de malheurs ne portèrent aucune sagesse dans les esprits et que les querelles recommencèrent immédiatement entre le peuple et le sénat au milieu des ruines fumantes encore, et en présence d'un péril de guerre qui pouvait se renouveler à tout moment! Ces divisions favorisaient les ambitions privées, qui, sures de trouver un appui dans le peuple, qu'elles flattaient, en tiraient des espérances coupables. C'est ce que fit Manlius, et le sénat, sans lui tenir compte de ses services, le fit précipiter du haut de ce Capitole qu'il avait sauvé naguère.

Cette victoire du sénat sur l'ambition d'un citoyen ne lui donna pas plus de force pour résister, bientôt après, à une nouvelle exigence du peuple ; et la double autorité dictatoriale et triomphale de Camille ne put empêcher cette concession importante, qu'à l'avenir le consulat serait partagé entre les patriciens et les plébéiens. Quel progrès avait fait le peuple depuis l'établissement de la république !

Mais les Gaulois, répandus de tous côtés,

enveloppaient encore le territoire romain de leurs armées, qu'il fallut détruire en vingt combats; et c'est ainsi qu'on obtint une sorte de paix, que troublaient encore les attaques continuelles des peuples voisins du Latium.

Aux Gaulois succèdent les Samnites, comme pour tenir Rome en haleine; et aux Samnites rendus au repos par une paix momentanée, les Latins qui, cette fois, vaincus en plus d'une bataille, finissent par se soumettre. A chaque nouvelle lutte se développent avec une nouvelle ardeur les vertus guerrières de Rome; et le sacrifice que Manlius Torquatus fait de son propre fils à la discipline militaire, et celui que Décius fait à la patrie, manifestent hautement qu'à un tel peuple appartient l'empire du monde, celui du moins que donne la force.

Les Romains, en effet, résistent aux revers comme ils se modèrent dans les succès : et ces deux sortes d'épreuves ne leur manquent pas. Dans la guerre qu'ils renouvellent contre les Samnites, attirés par le général ennemi dans le défilé des Fourches Caudines, ils y sont bientôt enfermés et contraints de passer sous le joug.

Mais cette humiliation ne fait qu'exciter leur vengeance, et bientôt ils rendent à leur vainqueur d'un moment la honte qu'ils en ont reçue; et jusque dans leur manque de foi envers les Samnites, dont ils font mourir le général, et contre lesquels ils arment les prisonniers renvoyés sur parole, se montre un héroïsme individuel digne de Rome, celui de Posthumius, qui se fait livrer aux ennemis, comme seul garant du traité violé par les siens.

A voir ici le nombre des peuples soulevés contre Rome, il semble que toutes les nations aient senti qu'il n'y avait pour elles qu'un seul ennemi à craindre, et partant un seul à combattre. Samnites, Etrusques, Ombriens, Gaulois, Boïens et Sennoniens, se ruent d'un commun accord sur cette ville si redoutable, qui triomphe de leurs efforts ; et comme si c'était trop peu de tant d'ennemis pris déjà hors de l'Italie, voilà d'abord les Lucaniens, puis les Tarentins qui arment à leur tour, et appellent à leur secours les peuples d'Epire.

Ceci est la belle époque de Rome : victorieuse au dehors, elle maintient avec force, au dedans, ses institutions et la sévérité de ses mœurs. Durant la guerre des Samnites a lieu le premier supplice d'une vestale sacrilége. Le nombre des prêtres et des augures est augmenté : la voie Appienne enfin est ouverte, et Rome, par ce moyen, touche aux deux mers, par Brindes et par Ostie.

C'est alors que Pyrrhus se montre en Italie, où ses éléphants lui font gagner les deux batailles d'Héraclée et d'Asculum, et où ses présents ne sont pas mieux reçus de Fabricius que ses offres de paix ne le sont du sénat. Aussi, comme découragé par ses propres succès, il passe en Sicile, d'où il revient en Italie pour se faire battre, après quoi il repasse dans l'Epire, qu'il n'eût point

quitté s'il eût suivi le sage conseil de Cynéas.

Il fut le premier qui porta loin de l'Italie la terreur du nom romain et même sa gloire; car c'est à elle que rendit hommage Ptolomée Philadelphe, en envoyant des ambassadeurs au sénat.

Rome maintenant va se trouver en face d'un ennemi digne d'elle. L'Italie est soumise, il faut qu'elle passe les monts ou les mers pour chercher des nations à dompter; la Sicile est la première proie qu'elle convoite; mais cette île est sous la protection des Carthaginois, ce qui n'empêche pas Rome de songer à se l'approprier; et, selon son usage, qui est de déclarer ses alliés les peuples qu'elle a l'intention de soumettre, sans égard à la protection dont Carthage couvre déjà la Sicile, Rome fait alliance avec Messine et Catane.

Mais Carthage a des vaisseaux et des marins; car son influence politique et son commerce s'appuient sur sa force maritime; Rome n'en a point, parce qu'elle n'en a pas eu besoin jusque-là; mais la nécessité actuelle et sa volonté suppléeront à tout. Elle aura des flottes, mais comme il les faut à ses soldats, c'est-à-dire propres à aborder les vaisseaux ennemis; car elle ne cherche sur la mer qu'un point solide pour combattre. Aussi, dès la première rencontre, le consul Duillius prend aux Carthaginois cinquante navires et disperse tout ce qui restait.

Bientôt la Sardaigne et la Corse passent de la domination de Carthage à celle de Rome, qui, enhardie par de tels succès, n'attend plus ses ennemis sur les mers et va les chercher sur leur propre rivage, en Afrique.

Là les destins se montrent changeants : Rome est battue, mais elle a des gloires pour toutes les situations; et Régulus, son général, fait prisonnier et envoyé à Rome pour parler en faveur de Carthage, acquiert dans cette ambassade, par son admirable dévouement, plus d'honneur que ne lui aurait donné le gain d'une bataille. A défaut de ses armes, Rome triomphe par ses vertus.

Mais de nouveaux revers l'éprouvent : la tempête et le combat de Drépante lui enlèvent deux flottes; ce qui ne l'empêche pas de battre enfin les Carthaginois avec une flotte nouvelle et de leur dicter la paix. Ici finit la première guerre punique.

Cette paix, fruit de 20 ans de lutte, lui donne la Sicile, moins Syracuse, moins la Corse et la Sardaigne, et surtout ce qui lui assure sur Carthage un avantage dont elle profitera bientôt, le payement d'un riche tribut, qui n'est qu'une première reconnaissance de domination.

Et pendant ce temps Marcellus s'emparait de la Gaule Cisalpine, de sorte que, dès cette époque, Rome étendait ses deux bras du côté des Alpes et de la Méditerranée.

Mais Carthage avait aussi de nobles enfants auxquels pesait la honte de cette première guerre, et parmi eux le fils d'Amilcar, gouverneur de l'Espagne, ce fier Annibal, qui, héritant de la haine paternelle contre

Rome, y joignit la résolution décisive de la lui manifester puissamment.

L'occasion s'offrit bientôt. La prise de Sagonte, alliée des Romains, la lui fournit Rome envoya une ambassade à Carthage, qui la reçut avec fierté. Ces deux puissances ne purent plus traiter que les armes à la main. On se prépara donc des deux côtés à la guerre.

Par une hardiesse que le défaut de succès changea plus tard en témérité, Annibal ne voulut pas compromettre ses troupes sur la mer, où les chances d'un combat sont toujours si incertaines, et, dans son impatience de se mesurer aux vainqueurs de tant de peuples, il alla droit à eux, à travers les Pyrénées et les Alpes, tentative que nul n'avait osée jusqu'à lui.

Tombé comme une avalanche dans cette belle Italie promise à ses soldats, il court, sans s'arrêter, à l'ennemi qu'il bat, d'abord près du Tésin, puis sur les bords de la Trébie, puis encore au lac de Trasimène, et qu'il taille en pièces enfin à cette grande journée de Cannes, où les vainqueurs ramassaient par boisseaux les anneaux des chevaliers romains égorgés.

Ainsi, en quelques jours, avec une armée décimée par un si prodigieux voyage, il a défait Scipion, Sempronius, Flaminius, et détruit, à Cannes, tout ce qui restait aux Romains de capitaines et même de soldats.

Ici se montre le génie des deux peuples. L'impétueux Africain, comme étourdi de son succès, ne pense pas à l'assurer mais à en jouir, et les délices de Capoue sont là pour le lui faire perdre.

Le Romain, persévérant et austère, accueille les débris que lui ramène Varron, cause de tout ce désastre, et ne l'en punit qu'en lui votant des remerciements pour n'avoir pas désespéré de la république. La constance du sénat ranime la confiance du peuple; Fabius, le sage temporisateur, veille aux destins de la république. Celle-ci, à défaut d'un assez grand nombre de citoyens, arme des esclaves et va chercher à son tour les Carthaginois pour les battre; Capoue est reprise. Annibal, qui n'aurait pas dû attendre d'en être chassé, veut marcher sur Rome; il est trop tard. Les secours que lui amène son frère Asdrubal sont arrêtés presque aux portes de l'Italie; la diversion qu'opérait en sa faveur son allié, le roi de Macédoine, n'a plus d'effet, grâce à la victoire du consul Lévinus. Scipion, enfin, comme dédaignant la défense de Rome, va s'emparer des possessions carthaginoises en Espagne; et, de là, à l'exemple d'Annibal lui-même, il passe en Afrique, de sorte que des deux côtés toute défense semble oubliée pour l'attaque. Mais Carthage, sentant le danger qui la menace, rappelle en toute hâte son général, qui, après avoir sollicité en vain une entrevue du général romain, perd la bataille de Zama, qui décida du sort de Carthage, et va cacher chez Prusias, roi de Bithynie, la honte d'une défaite, dernier terme de tant de travaux.

Ainsi Annibal se retire devant Scipion, Carthage devant Rome, qui, par un nouveau traité de paix si humiliant qu'il ressemble plutôt à une trêve, termine la deuxième guerre punique.

Pour se tenir en haleine, avant de commencer la troisième, Rome porte ses armes contre la Macédoine, Sparte, les Etoliens, auxquels elle impose tribut. Antiochus, roi de Syrie, subit à son tour la loi d'un autre Scipion, qu'on nomma l'*Asiatique*, comme son frère avait été surnommé l'*Africain*. Rome fait grand bruit d'une sorte de liberté qu'elle laisse aux villes grecques; ensuite elle se jette sur les Galates pour les punir d'avoir secouru les Syriens; car c'est ainsi qu'elle allait d'un peuple à l'autre, non plus pour vaincre et acquérir de la gloire seulement, mais déjà pour piller et amasser du butin. La Galatie devient presque la Capoue des Romains, et l'ivresse de tant de triomphes commence, sinon à les amollir, du moins à les corrompre.

Déjà, en effet, non-seulement ne se rencontrent plus ces austères vertus qui ont fait leur force, mais encore ils les méconnaissent là où elles jettent encore quelque éclat. Là où prévaut l'intérêt des passions privées, l'ingratitude publique se manifeste; et des deux Scipions, l'un, l'*Africain*, va mourir exilé sur les côtes de la Campanie; et l'autre, l'*Asiatique*, voit tous ses biens confisqués pour solder une injuste amende; de sorte que les deux républiques rivales, Rome et Carthage, subissent, la même année, presque en même temps, comme une malédiction, les derniers adieux, en imprécations peut-être, de leurs deux plus illustres enfants, Scipion et Annibal.

C'est l'époque où furent découverts, sur le Janicule, deux sépulcres de pierre, dont l'un renfermait les livres de Numa. Comme les caractères en étaient admirablement conservés, on nomma une commission pour en prendre connaissance, et, sur son avis, on les fit brûler par les victimaires, comme renfermant des doctrines contraires à la religion. Oui, certes, à la religion des Romains de ces temps-là, à la religion mystérieuse de Cérès et de Bacchus, dont rien n'égalait l'infamie. Quelle dégénération en cinq siècles, pour que la religion de Numa ne fût déjà plus comprise! Il en est qui osent dire : Quel progrès!

Rome était alors dans toute sa force; et comme nul sentiment de justice ne présidait à son développement, il n'était pas aisé de prévoir où il pourrait s'arrêter. Ce qui étonne seulement, c'est l'empressement que semblent mettre les peuples à se précipiter sous son joug. C'est maintenant le tour de Persée, dont tout l'effort n'aboutit, après trois ans de luttes, qu'à faire passer la Macédoine sous les lois de Rome, et à décorer du spectacle de sa honte le triomphe de Paul-Emile.

Après la Macédoine, l'Illyrie; après l'Illyrie, l'Epire; après les rois Persée et Gentius les mille grands chefs de la ligue

achéenne; Rome prend tout, absorbe tout; Mummius emporte de vive force la ville de Corinthe et la livre au pillage; et la Grèce, sous le nom d'Achaïe, devient à son tour une province romaine.

Aussitôt qu'elle a fini de ce côté, Rome se porte vers la Gaule cisalpine, qui avait inquiété ses frontières durant qu'elle était occupée contre les Grecs, et la Gaule cisalpine devient aussi une province romaine.

L'Espagne elle-même, malgré son éloignement, excite sa convoitise; et elle est obligée de subir d'interminables luttes avec les troupes qui y sont demeurées après l'expulsion des Carthaginois. Ces luttes sont si vives et les armées doivent y être si souvent renouvelées, qu'on ne trouve plus à Rome d'enrôlement pour l'Espagne. Rome se fatigue d'ailleurs des guerres difficiles, car toutes ses victoires lui donnent, avec un légitime orgueil, le désir de jouir un moment des avantages qu'elles lui ont procurés. L'intérêt privé commence donc à surgir à travers ces grandes démonstrations patriotiques; la guerre, pour le soldat et même pour les chefs, n'a plus qu'un but, c'est le pillage; seulement ceux-ci lui donnent une autre forme qui le rend encore plus lucratif. Il faut de l'argent, en effet, à ceux qui ont emporté de Syracuse et de Corinthe, avec les merveilleux produits des arts, ces habitudes de luxe et même de vices que les arts ont développées, dans l'ère antique, partout où ils se sont introduits. Les joueurs de flûte, les longs festins, les jeux scéniques, les gladiateurs, apparaissent à Rome comme une peste apportée par ses dépouilles de l'Orient, et qui, rapidement propagée, va ravager toutes les âmes.

Malheur à Rome dès ce moment! mais malheur aussi aux peuples qui ont encore quelque chose à démêler avec elle! car à la violence de sa nature première vient se joindre la perfidie et la ruse de sa nature viciée; et Carthage qui, sous ce rapport, n'a rien à lui apprendre, va ressentir la première les effets de cette dégénération. C'est la cupidité qui pousse maintenant contre elle ces insatiables vainqueurs qu'une noble rivalité avait animés lors de la première guerre punique; et après une lutte forcenée de part et d'autre, la ville africaine est prise, brûlée et noyée dans le sang de tous ses habitants égorgés. C'est ainsi maintenant que procède Rome; c'est ainsi qu'elle prend possession de sa province d'Afrique.

Déjà elle s'était essayée à tous ces massacres en masse, dans la guerre de Lusitanie, où un simple préteur nommé Galba fit égorger, en un seul jour, trente mille ennemis: barbarie inutile, qui enfanta aux Romains un adversaire implacable, en Viriathe, qui, de simple berger devenu général, défit quatre préteurs et un consul, et dont Cépion ne put triompher que d'une manière qui eût fait horreur aux Fabricius et aux Camille, en le faisant assassiner durant son sommeil.

Une seule ville de l'Espagne résiste à la république romaine; c'est Numance, qui a

gardé jusqu'à nous un des noms les plus glorieux de l'antiquité. Il faut le vainqueur de Carthage pour la réduire, et sa destruction entraîne la soumission entière de l'Espagne.

Mais cet état violent où Rome est engagée ne peut lui laisser aucun repos. Sitôt qu'une guerre s'éteint au dehors, une autre s'allume au dedans. A défaut de peuples étrangers, Rome a pour ennemis ses propres esclaves, et au retour de l'Espagne les vainqueurs sont obligés d'aller étouffer, en Sicile et en Italie même, des séditions d'esclaves. C'est déjà un germe de guerre intérieure qui doit prendre plus tard de plus grands développements.

L'orgueil romain est irrité à un tel point qu'il s'indigne de toute résistance, et s'en venge, ce qui est encore plus infâme. Attale, roi de Pergame, avait laissé d'immenses trésors à son fils; c'en est assez pour tenter Rome, qui, après une guerre injuste, prend trésors et possesseur, s'adjuge les uns, fait étrangler l'autre, et ajoute son empire aux provinces de la république.

Ne sachant plus où chercher des dépouilles, l'ambition romaine passe les Alpes, tombe sur la partie méridionale de la Gaule, et crée encore là une province dont les métropoles seront Aix et Narbonne.

Vient ensuite la guerre de Jugurtha; car, dans toutes les nouvelles provinces qu'ils se sont faites, les Romains ont des voisins aux dépens desquels ils les agrandissent. Cette guerre, terrible par sa longueur et sa violence, finit comme toutes les autres, et le roi numide vient, après avoir orné un triomphe au Capitole, expirer dans une prison.

Une telle suite de conquêtes étonne le monde, qui se tait devant la volonté de Rome; et il faut, pour qu'elle trouve encore des ennemis au dehors, qu'un déluge de peuples barbares, Cimbres et Teutons, ignorants de sa gloire et peut-être de son nom, se répande sur le midi de la Gaule et vienne offrir à la renommée naissante de Marius une hécatombe à immoler de trois cent mille victimes.

Tant que Rome a pu occuper, si loin d'elle, son infatigable activité, elle a laissé dormir dans son sein les mauvais levains de discorde entre le patriciat et le peuple, qui devaient un jour enfanter tant de malheurs. Le moment est venu où, par une justice d'expiation toute providentielle, Rome est condamnée à trouver plus de difficultés, plus de revers, plus de désastres dans la paix que dans la guerre.

Quand ses consuls, après avoir eu bon marché des rois ennemis, rentrent à Rome dans leur gloire, c'est pour être appelés devant le peuple par les tribuns; et comme les grandes et les petites choses ont un côté par lequel elles se ressemblent, quand elles sont le produit d'une même cause, la difficulté pour ces fiers vainqueurs, comme pour de simples brigands, est moins dans les dangers du combat que dans le partage des dépouilles. Chaque époque enfante les hom-

mes, selon ses besoins; et les prétentions du peuple ont pour interprètes ardents les Gracques, patrons exigeants et tenaces que lui a légués le sang des Scipions. Ce ne sont pourtant encore que des guerres de tribune; et le meurtre de Tibérius, le premier Gracque, consommé en plein forum, durant l'élection populaire, suffit à apaiser les premiers troubles; mais cette arme dont se sert le sénat sera aussi à l'usage du peuple.

Caïus remplace Tibérius, et le peuple, après avoir reçu du premier la loi agraire et son droit de part aux trésors d'Attale, obtient du second des distributions de blé et l'ardente poursuite de cette loi du partage égal des trésors, que Tibérius a fait rendre. Mais l'or du sénat achète encore cette fois un crime, et la tête de Caïus, mise à prix par le consul Opimius, lui est apportée et exactement payée dix-sept livres et demi d'or.

Non-seulement le peuple laisse égorger ainsi ses plus dévoués protecteurs, mais peu de temps après, il massacre lui-même son tribun Saturninus, qui renouvelle les tentatives des Gracques. Rien de tout cela, on le sent, n'est fait pour rétablir l'ordre; aussi les dissensions se grossissent; et ce qui était une simple sédition devient une guerre terrible. Rome militante avait la guerre punique, la guerre de Macédoine, la guerre des Gaules : Rome triomphante a la guerre italique ou la guerre *sociale*.

Tout cela, parce que les peuples d'Italie veulent le droit de cité, qu'on leur refuse, et qu'on finit par leur accorder, après les avoir vaincus. Ce n'était pas la peine de combattre.

Dans toutes ces querelles, dans toutes ces guerres, deux noms, deux grands noms, l'un plébéien, l'autre patricien, ceux de Marius et de Sylla, dominent tous les événements et en décident alternativement la réussite.

C'est à qui, de ces deux grands capitaines, fera la guerre à Mithridate; et pour le décider ils commencent par se la faire eux-mêmes. Dans ces alternatives sanglantes, entre deux chefs armés, Rome est sous le coup d'une proscription toujours nouvelle. Pillée, ensanglantée, menacée de l'incendie, elle se range un moment du parti de Sylla, et Marius va se cacher dans les marais de Minturnes.

Mais le succès de Cinna, l'un de ses partisans, durant que Sylla conduit la guerre de Mithridate, le rappelle à Rome, en qualité de proconsul; et c'est aux amis de Sylla de trembler à leur tour. Heureusement que son septième consulat finit avec sa vie, dans une débauche!

Quel temps! où Sylla, vainqueur de Mithridate à Chéronée et à Orchomène, ne peut rentrer à Rome qu'après avoir remporté deux nouvelles victoires, l'une à Préneste et l'autre aux portes de Rome même, et toutes deux contre des Romains!

Cette fois, il peut exercer ses vengeances

sans crainte de représailles : aussi le voit-on livrer aux assassins, tantôt six mille soldats à la fois, auxquels il avait promis la vie sauve, tantôt quatre-vingts sénateurs, un nombre infini de chevaliers, car c'est par masses entières qu'il procède; et, ce qu'il y a de plus honteux, c'est qu'il égorge pour dépouiller, et qu'il encourage les bourreaux, en partageant avec eux l'or des victimes.

Et toutes ces horreurs finissent par une abdication volontaire et solennelle; et il se retire à sa maison des champs, comme pourrait le faire un homme de bien après sa tâche finie! Las des débauches de l'ambition, il passe à celles des sens, qui l'abrutissent et le tuent.

Sylla mort, c'est à qui le remplacera. Chaque armée a pour chef un compétiteur à cette dictature qu'il a rendue presque indispensable : ce sont Lépidus, Sertorius, Perpenna, qui se détruisent l'un l'autre, et dont la mort laisse à Rome quelques moments de paix.

Mais, outre ses propres citoyens, toujours prêts à de sanglantes querelles, Rome a dans son sein d'innombrables ennemis qui n'attendent qu'une occasion pour le déchirer; et sitôt que la guerre cesse d'être étrangère ou civile, elle redevient sociale. Les esclaves sont là, innombrables et toujours irrités, ne réclamant qu'un chef et des armes. Spartacus surgit du milieu d'eux et leur constitue, en peu d'instants, une armée qui bat, sous ses ordres, deux consuls et trois préteurs; mais Spartacus se fait battre à son tour et massacrer immédiatement après par les troupes de Crassus.

Ici commencent à se produire les noms les plus retentissants peut-être de l'histoire du monde, Pompée, Cicéron, César, Brutus, Caton et Auguste.

Pompée termine la guerre de Mithridate, réduit en provinces romaines la Syrie et le Pont, et après s'être emparé de Jérusalem, revient à Rome pour y recevoir les honneurs du triomphe.

Cicéron dénonce Catilina au sénat, le fait chasser de Rome, et honore son consulat par l'anéantissement d'un complot qui menaçait la ville d'une ruine entière.

César, rentré à Rome après une brillante campagne en Lusitanie, obtient à son tour le consulat de la faveur du peuple; et comme Rome est déjà trop puissante pour être gouvernée par les institutions insuffisantes de la république, César, Crassus et Pompée s'allient pour s'assurer la possession du pouvoir et s'en partager les attributions. Pour cela ils s'appuient sur la seule force que tant d'événements n'aient pas détruite, la force populaire. César fait adopter, malgré le sénat, une sorte de loi agraire qui lui concilie les suffrages de la multitude et lui attire l'inimitié de Caton et de Cicéron. De là il passe dans les Gaules et Crassus dans l'Armorique. Pompée, demeuré à Rome, s'inquiète des triomphes lointains de César,

et cherché à se fortifier en rappelant Cicéron de l'exil auquel César l'a condamné.

Les élections ne sont plus à Rome qu'une occasion de violences, et plus d'un meurtre ensanglante les comices. César, qui devine où cet état de choses peut le conduire, prépare sa domination par la gloire, et ne veut rentrer à Rome qu'après avoir entièrement soumis la Gaule. Il y réussit, pendant que son collègue Crassus se fait battre et tuer par les Parthes, ce qui ajoute encore à la renommée du vainqueur.

César et Pompée demeurent seuls en présence. Pompée a pour lui Cicéron et le sénat, César a son armée victorieuse. Le monde une fois soumis, c'est sa possession qui arme les compétiteurs l'un contre l'autre.

César, déclaré ennemi de la patrie par le sénat, veut justifier ce titre et passe le Rubicon. La Rome consulaire et sénatoriale suit Pompée en Epire, où César ne va pas la chercher. Désireux de se rendre maître de l'Occident, il passe, de Rome dont il a pillé le trésor, jusqu'en Espagne, où le parti de Pompée ne lui résiste plus. Marseille prise, César n'ayant plus rien à conquérir de ce côté, rentre à Rome pour y organiser sa puissance : il se fait donner le titre de dictateur, pendant que le sénat, rassemblé à Thessalonique, confirme ce titre, avec les pouvoirs les plus étendus, à Pompée. Voilà donc déjà deux Romes, deux républiques, celle d'Orient et celle d'Occident, ou plutôt celle du sénat et celle du peuple, qui, armées toutes deux, se rencontrent en Thessalie, où la bataille de Pharsale décide en faveur de César et rejette Pompée vers l'Egypte. Comme il y rentre vaincu, il y est assassiné.

César poursuit de toutes parts les débris du parti de Pompée en Afrique, où il les disperse et où Caton d'Utique proteste par une mort volontaire contre sa victoire ; en Espagne enfin, où il leur porte le dernier coup.

Nommé d'abord dictateur pour dix ans, puis dictateur perpétuel, il n'ose néanmoins accepter la couronne que Marc-Antoine ose lui offrir ; mais son pouvoir n'en effarouche pas moins un reste de républicains ; et comme si la liberté romaine voulait tenter un effort désespéré avant de succomber, quelques jeunes sénateurs, au nombre desquels se trouve encore un Brutus, ainsi qu'aux premiers jours de la république, l'assaillent en plein sénat et le poignardent au pied de la statue de Pompée.

Cruel effet des discordes civiles ! Tous ces hommes dont nous avons compté tout à l'heure les grands noms ont péri l'un après l'autre de mort violente. Cela vaut encore mieux que de mourir de débauche, comme Marius et Sylla.

La mort de César brouille de nouveau les affaires ; mais le parti du peuple auquel appartiennent Antoine et Octave héritier de César, demeure le plus fort. Chaque commandant des grandes provinces exerce d'ailleurs la puissance pour son propre compte ;

car il n'y a plus de république ; la dictature perpétuelle de César l'a tuée, et le poignard de Cassius et de Brutus ne la fera pas revivre. Octave renouvelle vis-à-vis du sénat la révolte de César ; au lieu de dissoudre ses légions, comme on le lui ordonne, il marche sur Rome, dont il pille aussi le trésor. Nommé consul à vingt ans, et ne se sentant pas encore assez fort pour exercer la souveraine puissance, il admet à la partager avec lui Antoine et Lépide. Et là commence cet horrible triumvirat qui proscrit tout ce qui a quelque valeur de renommée ou de fortune, amis ou ennemis, frères, oncles ou partisans, trois cents sénateurs, deux mille chevaliers. C'était commencer par où Sylla avait fini.

La république, réduite à quelques amis de Brutus et de Cassius, exhale son dernier soupir à Philippes ; et le monde romain est divisé par les triumvirs, de manière à en posséder un tiers chacun, jusqu'à ce qu'ils se le reprennent.

L'inconstance des soldats, qui abandonnent Lépide, celle d'Antoine, qui délaisse la sœur d'Octave pour se livrer tout entier à Cléopâtre, favorisent les projets ambitieux d'Octave. Voyant dans l'outrage fait à sa sœur une vengeance à prendre, la moitié de l'empire à ressaisir, et l'Egypte à posséder, il presse Antoine sur terre et sur mer ; la bataille navale d'Actium fait passer l'Egypte sous les lois de Rome ; et le monde romain sous celles d'Octave, qui va devenir *Auguste*, selon le vœu du sénat.

Nous voici parvenus à une nouvelle ère romaine. La royauté et la république ont fait leur temps : l'empire commence, et avec lui une sorte de déclin : car il n'y a plus qu'à maintenir et défendre, ce qui est moins aisé que d'attaquer et de conquérir.

Empire. Octave ne prend pas, il garde le titre d'empereur (*imperator*) attribué au commandement des armées. Seulement il se l'approprie et en concentre en sa personne tous les droits. Le sénat y ajoute le titre de père du peuple et de souverain pontife ; et Auguste, de son côté, ne se montre pas moins généreux en laissant subsister dans l'empire toutes les dignités de la république, de façon à laisser encore au peuple romain une illusion de liberté.

Ici, nous allons presser notre récit. Les grandes actions de la république méritaient des détails plus circonstanciés que les fureurs de Tibère ou les folies de Caligula. Nous avons hâte de quitter cette Rome dissolue et décrépite des Césars pour passer à la Rome des martyrs, à la Rome nouvelle des papes, que les bénédictions du monde chrétien ont lavée des malédictions de l'ancien monde.

Pendant qu'Auguste possédait l'empire romain, c'est-à-dire presque le monde connu, ayant pour limites, en Europe l'Océan et le Danube, en Asie l'Euphrate et les déserts de Syrie, en Afrique l'Atlas et encore le désert, dans une petite ville de la Judée, naissait au fond d'une pauvre éta-

ble, un petit enfant que venaient adorer de simples bergers et qui reçut de sa mère le nom de Jésus, complété plus tard par celui de Christ.

C'est là le grand événement de ce grand règne. Suivons-en les développements.

Après toute sorte de malheurs et de hontes de famille, Auguste meurt, léguant l'empire, malgré lui, à Tibère, le seul de ses parents que la vengeance divine lui ait laissé.

Le nom de Tibère dispense de tout commentaire sur ses actes : Germanicus empoisonné, Pison condamné, Séjan plus empereur que Tibère, condamnant et empoisonnant de son côté, dans la famille même de son maître, les orgies de Caprée que suit une mort violente, voilà en raccourci le règne du premier successeur d'Auguste, du premier maître des Romains par droit d'hérédité. Cela promet.

C'est durant cette honteuse période de crimes que la croix est dressée sur le Golgotha et que la rédemption du monde s'opère. Jusqu'où serait-il descendu sans cela !

Pendant que les apôtres parcourent le monde, prêchant et pratiquant toutes les vertus, Caligula le gouverne à l'aide de son cheval qu'il a fait consul, et des soldats dont il fait des bourreaux : regrettant que le peuple romain n'ait pas une seule tête pour l'abattre lui-même d'un seul coup. Celui-là meurt comme son prédécesseur, égorgé dans son palais.

Le sénat, oubliant qu'il a livré l'empire aux soldats, a la velléité de rétablir la république ; mais ceux-ci, pendant qu'il délibère, lui ont déjà donné un autre empereur, l'imbécile Claude, à qui est offerte la couronne au moment où il demande humblement la vie sauve.

A sa place règnent une prostituée et deux affranchis, et cela vaut mieux encore pour Rome que l'ambitieuse Agrippine et son fils Néron, à qui elle donne la place de Claude qu'elle fait empoisonner.

De Tibère jusqu'à Néron il y a une gradation progressive de débauches et de crimes qu'il n'arrêtera pas ; et de peur que le temps ne lui manque, dès l'âge de dix-neuf ans, il s'essaye sur Britannicus son frère, avant de passer à sa mère Agrippine. Le poison ou le fer, tout lui est bon. Il n'épargne rien de ce qui le gêne : ni Octavie, ni Burrhus, ni Sénèque plus tard ; il va jusqu'à mettre le feu au plus beau quartier de Rome, pour se donner un grand spectacle, jusqu'à éclairer les débauches de ses jardins, au moyen de corps humains allumés en guise de torches ; et tout cela, en dix ans de règne ; car le malheureux, à peine âgé de trente ans, est réduit à s'enfoncer un poignard dans la gorge pour éviter d'être attaché à un poteau et battu de verges jusqu'à la mort. C'est pendant ce temps que saint Pierre vient à Rome pour y être crucifié la tête en bas ; et comme nous avons fait remarquer que la Rome temporelle avait commencé, comme

le monde, par un meurtre fraternel, de même nous ferons observer ici qu'à l'exemple du monde nouveau régénéré au Calvaire, la Rome nouvelle régénérée au Janicule a eu son crucifiement. Seulement, le Christ destiné à nous rallier à son Père est suspendu à la croix, au-dessus de terre, la tête haute, le regard attaché à ce ciel qu'il conquiert pour notre humanité, tandis que Pierre son représentant sur cette terre, dont il doit s'emparer pour en renouveler l'esprit, meurt, la tête renversée, et touchant en quelque sorte, de son dernier baiser ou de son dernier regard, ce sol sacré dont il prend possession à cette heure suprême, pour ne plus le perdre.

Trois ou quatre empereurs, sans nom et sans gloire, se succèdent comme il plaît aux légions : ce sont d'abord Galba, Othon et Vitellius, égorgés tous trois après quelques mois de règne, et, après eux, Vespasien qui accomplit sur Jérusalem les menaces de l'Evangile et commence cette dispersion des juifs, témoignage solennel de la vérité de nos croyances et de l'inanité des leurs. Après Vespasien, Titus son fils, l'instrument des vengeances divines contre Jérusalem, Titus, *les délices de Rome*, qui fit crucifier en un seul jour sept mille juifs pour célébrer dignement la fête de son père, et qui, devenu empereur, disait avec simplicité qu'il avait perdu sa journée quand il n'avait fait grâce à personne. Après Titus, Domitien, c'est-à-dire Néron et Caligula renouvelés. Rome chrétienne se développe dans les catacombes : à Pierre succède Lin ; à Lin, Anaclet ; à Anaclet, Clément, tous saints, tous martyrs. On voit que le sang du Calvaire est fécond. La persécution de Domitien amène à Rome Jean l'Evangéliste, le disciple bien-aimé, qu'on plonge dans une cuve d'huile bouillante et qu'on relègue après dans l'île de Pathmos, où il écrit son Apocalypse. Domitien prend ses victimes jusque dans le consulat, jusque dans sa famille ; enfin il meurt en empereur, c'est-à-dire égorgé par les soldats. Ici s'intercale, dans cette odieuse histoire des empereurs, une ère de paix et presque de gloire : Nerva, Trajan, Adrien, Antonin et Marc-Aurèle donnent une sorte de trêve aux débauches et aux proscriptions, dont les chrétiens sont seuls exclus.

Trajan étend encore, et en vérité sans motif, les frontières de l'empire, et fait péniblement des conquêtes qu'Adrien, son successeur, abandonne.

Rome continue à se consacrer par l'effusion du sang le plus pur et le plus illustre ; on lui amène de toutes les provinces les chrétiens les plus éminents, Ignace et bien d'autres, quoique le martyre des papes ne s'interrompe jamais. Là aussi les hérésies se produisent et se multiplient avec une ardeur toujours croissante ; mais le pouvoir qui prodigue un si bel exemple enseigne avec une même autorité la doctrine, de sorte que Rome est déjà le centre du christianisme, et qu'il se fait sous la ville antique un travail d'enfantement qui, au temps marqué,

produira soudainement au jour une ville nouvelle.

Antonin succède à Adrien, et laisse, après vingt-un ans, l'empire à Marc-Aurèle. On s'étonne que, sous le règne tout pacifique du premier et sous le règne philosophique du second, il y ait eu un si grand nombre de victimes chrétiennes, et que, de ces deux princes, le moins tolérant ait été le plus philosophe. Sous Marc-Aurèle, en effet, commence la deuxième persécution. C'est la grande époque des dévouements les plus sublimes : à Rome, Félicité et ses enfants, Polycarpe, Ptolomée et Lucius, le pape Anicet et Cécile; dans les Gaules, les saints martyrs de Lyon, puis Marcel, Bénigne et Symphorien; les plus grands noms du martyrologe sont là. Mais le règne des Antonins touchait à sa fin; Commode se présente après Marc-Aurèle pour le clore stupidement et se faire égorger à trente ans.

Nous sommes à l'époque où l'empire est passé entièrement du sénat au prétoire, et celui-ci, embarrassé de le donner, trouve plus profitable et tout aussi juste de le vendre. A la mort de Pertinax, Didius Julianus l'achète; mais les armées de province veulent avoir chacune leur empereur aussi bien que celle de Rome, de sorte que l'empire se trouve chargé de quatre empereurs à la fois. Le plus heureux est celui d'Illyrie, Septime Sévère, qui, pour demeurer possesseur du pouvoir, est obligé d'aller combattre et vaincre ses rivaux dans les trois parties du monde. De là il marche contre les Parthes, puis enfin contre la Grande-Bretagne, où il meurt, après avoir dû pardonner à son propre fils d'avoir voulu le faire assassiner. Quels règnes! et que de si désolants spectacles étaient bien faits pour favoriser à Rome le progrès du christianisme! C'est le temps des grands martyrs et des grands docteurs. Parmi les premiers, ceux de Lyon et d'Afrique, Irénée, Potamienne, Félicité et Perpétue; au nombre des derniers, Tertullien, Origène, Minutius Félix. Avec de tels exemples et de telles leçons, l'humanité ne saurait être en péril, malgré toutes les folies du paganisme.

Caracalla, après s'être essayé sur son propre père, fait égorger son frère Géta afin de posséder seul l'empire, que Macrin lui enlève peu de temps après. Macrin le laisse à son tour à Héliogabale, qui fait de son palais un lieu infâme, même en ces temps de prostitution, et qui va mourir dans les latrines, dernier refuge digne d'un empereur de ces temps-là. Enfin Alexandre Sévère ramène un peu de dignité dans l'exercice du pouvoir, ce qui ne l'empêche pas de mourir, comme tous les autres, sous le fer d'un assassin qui veut le remplacer.

La papauté, à cette époque, est un gage de persécution. Nommer Calixte, Urbain, Pontien, Fabien, c'est nommer des martyrs ou au moins des proscrits. L'Eglise se fortifie et grandit sous la conduite de tels hommes, et déjà la Rome chrétienne a étendu ses conquêtes plus loin encore que

celle des empereurs. Ce que l'une perd, l'autre le gagne; et le monde s'accoutume par degrés à cette salutaire influence de la doctrine de paix qui doit en quelque temps remplacer celle des armes.

En face de ces papes quels empereurs! — Maximin, surnommé le Cyclope, vrai barbare qui traite les patriciens comme eux-mêmes ont traité les chrétiens, en les faisant égorger par milliers. On l'égorge aussi, on égorge tour à tour après lui les Gordiens, Balbin, Maxime et Philippe. Pas un seul de ces maîtres du monde qui soit maître de finir ses jours en paix! En montant au trône ils glissent dans le sang l'un de l'autre et tombent. Aussi arrivons-nous promptement à un grand persécuteur des chrétiens, à Décius. Mais l'Eglise est déjà trop forte pour ne pas émousser le glaive de tous ces bourreaux : pendant qu'on immole ses enfants les plus illustres, elle s'assemble, discute les points de doctrine, les décide, et Rome est pour la première fois le siége d'un concile, où sont appréciés les règlements d'un précédent concile de Carthagène. Car c'est à Rome que reviennent toujours les causes qui doivent être décidées : l'autorité est là, et le jugement en découle.

A Décius succède Gallus, qui en est bien digne par sa haine du nom chrétien. En même temps au pape saint Corneille succède saint Luce, qui subit le martyre et lègue le même honneur à saint Etienne. Ainsi les chefs des deux Romes rivales meurent tous de mort violente depuis deux siècles. Les uns égorgeurs, il est vrai, et les autres égorgés; les uns aussi, simples victimes, les autres victimes peut-être parce qu'ils ont été bourreaux; les uns glorifiés, les autres châtiés, en donnant tous de grandes leçons, soit de la force que Dieu communique à ceux qu'il aime, soit de la vengeance éclatante qu'il tire de ceux qui l'outragent.

L'histoire d'un empereur de cette époque est presque celle de tous les autres. Valérien persécute comme Gallus, et, de plus que lui, tombe entre les mains de Sapor, roi des Perses, qui le fait mourir dans les tourments. Après lui, on ne sait à quelle armée prendre son empereur. Enfin Gallien l'emporte sur ses compétiteurs, qu'égorgent tour à tour chacune des légions qui les ont couronnés. L'Eglise respire un moment; mais, à défaut des empereurs, les hérésies la déchirent. Gallien a le sort de ses rivaux et de ses devanciers; immolé sous les murs de Milan, il a pour successeur Claude, son frère, auquel il laisse l'empire harcelé de tous côtés par les barbares, désolé par tous les fléaux, tourmenté par toute sorte de révoltes; car il faut bien que la vieille Rome tombe en dissolution, pour que la Rome nouvelle fasse éclore les fruits promis de justice et de vérité.

Claude passe brillamment sur le trône, et meurt près du Danube, après une victoire digne des beaux temps de Rome. Son frère, empereur d'un moment, est assassiné et remplacé par Aurélien, qui, né du peuple,

n'en montre pas moins une rare aptitude guerrière, et qui périt à son tour dans une révolte, après avoir triomphé de Zénobie et fondé plusieurs villes des Gaules. Tacite lui succède et laisse, après six mois, le pouvoir à deux empereurs dont l'un égorge l'autre, pour être à son tour égorgé par son préfet du prétoire. Peu importent les noms : c'est Probus massacré par Carus, tué lui-même, peu de temps après, dans la guerre des Perses, par Aper qui se défait encore de son premier fils Numérien, laissant à Dioclétien le soin de faire assassiner Carin, son second fils.

Le pouvoir des papes s'est fortifié de l'hommage que Rome chrétienne obtient de l'univers romain et des grands exemples qu'elle lui donne. Toujours la sainteté consacre la papauté : à saint Denis succède saint Félix, à saint Félix saint Eutychius, puis saint Caïus ; rien n'interrompra, durant cinq siècles entiers, cette série de sainteté.

Nous voici parvenu à Dioclétien, c'est-à-dire au persécuteur le plus violent du christianisme. Il s'associe Maximien, auquel il remet la direction de l'Occident : c'est déjà un commencement d'abdication qu'il complétera plus tard. C'est un si lourd fardeau, que l'empire pour deux fils d'esclaves ; peu contents de l'avoir partagé, les deux empereurs s'adjoignent deux *augustes* pour le commandement des armées : Galérius et Constance Chlore. C'est à Galérius surtout qu'il faut attribuer cette effroyable persécution qui a laissé une tache si sanglante au nom de Dioclétien. La chrétienté se montre digne d'une attaque si forcenée ; c'est le temps des esprits vigoureux et des fermes courages. Le sang de tant de martyrs cimente merveilleusement cet édifice divin de l'Église que le cours des âges n'a fait depuis que consolider.

Les persécuteurs se découragent et se retirent, et tous jusqu'à leurs enfants, devenus césars à leur tour, périssent d'une manière exemplaire, c'est-à-dire horrible. Galérius et Constance Chlore restent maîtres de l'empire. Ici encore les affaires se brouillent, tant il y a d'empereurs, d'augustes et de césars. Constantin, fils de Constance Chlore, triomphe de ses rivaux, à l'aide de Licinius, et surtout de la protection divine qui se manifeste par l'apparition d'une croix lumineuse, durant la bataille qu'il gagne contre Maxence, aux portes de Rome.

Mais ce n'est pas tout pour Constantin que d'avoir détruit Maxence, il aura bientôt à se défaire de son propre collègue et beau-frère Licinius ; car les alliances entre césars deviennent bientôt des rivalités, et les rivalités sont toujours en armes. Durant cette guerre entre Constantin et Licinius qui a tenté de renouveler Dioclétien persécuteur, dans la moitié de l'empire qui lui obéit, durant cette guerre, disons-nous, non-seulement deux compétiteurs, mais deux religions, mais le passé et l'avenir sont en présence. D'un côté Licinius avec les idoles, les prêtres, les augures, les magiciens, tout l'attirail de l'idolâtrie romaine, égyptienne, africaine, qui a suivi

son armée pour livrer son dernier combat ; de l'autre Constantin, avec le labarum qui a toute sa foi, et au pied duquel il a passé en prières toute la nuit qui a précédé la bataille. Cette bataille est gagnée, deux autres encore, Licinius est poursuivi de ville en ville, ses troupes plus égorgées encore que dispersées, et enfin le champion du paganisme, se rendant à discrétion, est mis à mort dans sa retraite, suivant la pratique odieuse de la politique de ce temps. Voilà donc Constantin, et le christianisme avec lui, maître absolu et unique de l'empire.

Nous touchons à une grande époque pour la ville de Rome, à laquelle nous nous intéressons beaucoup plus qu'à cet empire romain, véritable robe d'emprunt, cousue de toutes pièces, dont chaque peuple cherche déjà à reprendre un lambeau, et dont la richesse et l'éclat attirent incessamment ces hordes barbares, alléchées au fond de leurs forêts par l'espérance d'une si belle proie.

Il est temps que Rome se sépare de l'empire pour commencer une ère différente de celle qui touche à sa fin. C'est à ce prix qu'elle justifiera son titre de Ville Éternelle. La croix est sortie des Catacombes, mais il y a loin encore de là aux palais des Césars ; elle y entre cependant avec les insignes du triomphe, car une inscription lumineuse a marqué dans les airs que c'était là désormais le *signe vainqueur*. Cette conversion de Constantin au christianisme porte un grand trouble dans l'empire. Tout le destin de la vieille Rome en paraît ébranlé ; et lorsque, par une disposition que nulle considération humaine n'explique, le siége de l'empire est porté à Constantinople, Rome achève de perdre sa grande importance politique ; ses dieux s'en vont avec le sénat et les soldats vers un autre rivage : non que l'on croie encore à leur puissance, mais on apprécie la valeur de leurs statues ; et c'est un sentiment artistique bien plus que religieux qui les place dans les bagages de cet immense déménagement.

Nous n'allons pas suivre l'empire romain dans sa translation ; car à ce point, il change de nom et devient l'empire grec, autrement dit le Bas-Empire. Nous nous bornons ici à tracer l'histoire de Rome que Constantin dépouille de ses attributs suprêmes, de son sénat, de ses richesses, de ses dieux, et qui n'en devient ainsi que plus apte à exercer sur le monde l'autorité que le christianisme lui a transmise. Cependant, quoique n'étant plus le siége principal de l'empire, Rome ne fut pas moins mêlée à toutes les dissensions, à toutes les révolutions qui se perpétuèrent à Constantinople, telles qu'elles avaient commencé dans son sein. La division momentanée qui se faisait du pouvoir entre deux ou plusieurs maîtres amenait des guerres civiles continuelles. C'est ainsi que les fils de Constantin se disputent l'empire qui demeure à Constance. Après lui Gallus, puis Julien, qui tenta de rendre le monde aux dieux païens et mourut à la peine. Puis

Jovien, Valentinien, Gratien, les uns occupés à repousser les Perses, les autres aux prises avec les Germains et ces inépuisables hordes de barbares qui inquiètent l'empire sur toutes ses frontières.

A Gratien succéda Valentinien II, pour être égorgé par Arbogaste et vengé par Théodose, qui s'empare du double empire d'Orient et d'Occident. Mais comme si cette possession lui avait fait sentir l'absolue nécessité de diviser définitivement un tel fardeau, il établit pour ses deux fils un partage officiel, et constitua l'empire d'Occident et l'empire d'Orient. Nous n'avons pas à nous occuper de celui-ci, et le premier ne nous occupera pas longtemps. Que chercher, en effet, dans cet amas de grands désastres et de crimes vulgaires qui souillent les derniers moments de cette puissance, élevée, à si grand'peine, pour se maintenir avec tant d'efforts et tomber si pitoyablement! Que dire d'Arcadius, d'Honorius, de Maximius, et autres maîtres du monde de cette importance! Heureusement qu'il se trouve encore dans les armées quelques vaillants hommes qui retiennent un moment, le choc impétueux des barbares; Arbogaste et Stilicon sont de ce nombre : ce dernier sauve, une première fois, Rome des vengeances d'Alaric. On l'égorge en reconnaissance, et ce crime la livre, quelques années plus tard, au roi visigoth. Mais n'anticipons pas sur le cours naturel des événements, et ne perdons pas de vue la formation de la Rome chrétienne, qui ne deviendra définitivement la Rome des papes qu'après la donation de notre Charlemagne.

Les empereurs, même ceux d'Occident, sentent si bien que cette ville de Rome n'est plus à eux, que presque tous choisissent ailleurs leur résidence, si tant est que les guerres continuelles qu'ils ont à soutenir, les révoltes à apaiser, les provinces à contenir, leur laissent le temps de résider en quelque lieu. Milan, Trèves, et surtout Ravenne, sont leurs villes de prédilection; et pendant ce temps Rome assemble des conciles pour juger les affaires ecclésiastiques d'Orient; Rome reçoit saint Athanase poursuivi et condamné sur presque tous les points de l'empire; Rome tient tête à l'arianisme qui domine partout; elle envoie de tous côtés ses délégués, reçoit ceux des provinces, se maintient en tribunal permanent, pour juger toutes les hérésies, assiste par ses délégués aux nombreux conciles qui se forment de toutes parts, exerce enfin, sans contestation et avec cette modération qui convient à la légitimité du droit, cette autorité qui, dès ces premiers temps jusqu'aux nôtres, est devenue la sauvegarde du dogme et de la discipline.

Cependant Alaric, dont on avait une première fois acheté la retraite, vient redemander un tribut qu'on lui refuse, et, résolu dès lors à le prendre de vive force, il assiége Rome, s'en rend maître et la livre au pillage. Mais, chose inouïe jusque-là et surtout de la part d'un barbare! il y laisse un lieu

d'asile...., et c'est l'église du Vatican. Il découvre le lieu où sont cachés les vases, les candélabres, les trésors de l'Eglise, et, au lieu de les ajouter au butin, il les fait rapporter solennellement dans la basilique chrétienne! On dirait qu'il n'en veut qu'aux anciens dieux : contre ceux-là, contre leurs temples, contre leurs trésors, leurs sectateurs enfin, il déploie une rigueur de chef barbare. Le monde a de si cruelles représailles à exercer contre Rome!

Voilà donc cette Rome, engraissée, comme le lui reproche saint Jean, du sang de presque tous les peuples, riche de toutes leurs dépouilles, cette ville que n'a insultée aucun pied de vainqueur depuis plus de dix siècles, la voilà ravagée, rançonnée, pillée par un Visigoth; et, comme Dieu est en toutes ces choses humaines, soit pour l'exercice de sa justice, soit pour les prévisions de sa providence, il arrive que ce déluge barbare achève de nettoyer ce cloaque, de renverser tous ces dieux de pierre, de placer dans le butin du vainqueur tous ces dieux de métal, et de pousser enfin, dans les bras du seul Dieu qui console, cette multitude affamée, décimée, désolée, qui sent le besoin de reconstruire une société nouvelle des débris de celle qui vient de tomber.

C'est à cela surtout que s'emploient merveilleusement les papes; centres de l unité chrétienne, c'est à eux que reviennent tous les différends; c'est à leur approbation que se soumettent tous les évêques; et les conciles eux-mêmes leur adressent leurs décisions pour qu'ils les sanctionnent. Rome n'a rien perdu de son influence au sac d'Alaric, car ce n'est plus maintenant d'aucune force humaine qu'elle la reçoit; elle lui vient d'une puissance contre laquelle non-seulement les barbares ne peuvent rien, mais à laquelle ils viendront eux-mêmes, un à un, se soumettre, après avoir été frappés et confondus de sa grandeur qu'ils reconnaissent sans la comprendre.

Et comment Rome aurait-elle perdu sa prééminence en cessant de commander au monde politique, à une époque où les choses temporelles étaient comptées pour si peu, et où se faisait dans tous les esprits un travail de rénovation qui poussait les uns dans les solitudes contemplatives de la Thébaïde, les autres dans l'humilité du service des pauvres, presque tous ceux enfin qui avaient quelque distinction, soit de rang, soit de fortune, vers un abandonnement si marqué de tous ces avantages, que Rome devait gagner dans leur estime et leur respect, à toutes les pertes matérielles qu'elle subissait!

Mais voici venir un épouvantable fléau, celui qui a été nommé le fléau de Dieu, parce que nul encore n'avait porté si loin la dévastation et le ravage. Ce fléau terrible, c'est plus qu'un conquérant, c'est Attila. Le vent de la colère divine a soufflé du côté du nord, et voilà qu'il pousse sur le monde occidental des essaims de barbares, Huns et Ostrogoths, qui, après avoir ravagé la Gaule

et l'Italie, se jettent sur Rome, devant laquelle les arrête miraculeusement le bâton pontifical d'un saint vieillard ; car les papes sont en quelque sorte préposés divinement à la garde de Rome, et les peuples commencent à s'apercevoir que de tels défenseurs leur sont plus utiles que les machines de guerre et toute la garde militaire de leurs empereurs.

C'est ainsi que, quelques années plus tard, quand Genséric s'empare de Rome, où l'appelle la trahison d'une impératrice, il accorde aux prières du même pape que toute la fureur du vainqueur tombera sur les monuments et les richesses des particuliers, mais que la vie et la liberté du peuple seront épargnées. Les papes exercent décidément à Rome une tutelle souveraine. Dans cette horrible confusion de prétentions et de pouvoirs, leur autorité seule demeure debout, et, au lieu de s'affaiblir et de dégénérer comme tout le reste, elle se fortifie de toute l'estime qu'elle commande et de tout le respect qu'elle inspire.

Au dessous d'elle en effet s'agitaient, en de si misérables limites, les ambitions humaines ! la pourpre impériale passait si rapidement d'un enfant à un barbare, d'Olibrius à Ricimer, de Julius Népos à Augustule, que nulle confiance ne pouvait entrer dans le cœur du sénat pour de tels maîtres. C'étaient des intrigues de palais, des affaires d'eunuques, qui n'excitaient aucune sympathie populaire, et n'obtenaient de toutes parts qu'indifférence et mépris. Et tout cela en présence de ce grand pouvoir papal consacré par tant de dévouement, tant d'intelligence, tant de pureté, tant d'immutabilité de doctrines, tant de sainteté ! Même à ne considérer les choses qu'au point de vue humain, il y a, dans ce spectacle des derniers moments de l'empire romain, une manifestation de justice providentielle qui satisfait le cœur en même temps qu'elle l'afflige ; on retrouve avec confiance la main de Dieu sur ce grand édifice des violences et des iniquités de plus de dix siècles ; et lorsque cette main, en le saisissant par le faîte, le fait chanceler avant de le renverser, on lui sait gré d'avoir élevé à côté, en prévision de cette chute, un monument d'un ordre plus excellent qui abritera et protégera tous ceux qu'aurait laissés sans refuge l'immensité d'une telle ruine.

Il est à remarquer que l'empire, qui a commencé avec Auguste, finit avec Augustule, dont le premier nom était Romulus. N'y a-t-il pas une sorte de dérision dans ces deux noms donnés au faible enfant qui va traîner en captivité la pourpre dont il vient d'être revêtu ? Et à qui échoit donc enfin cette Rome de César et de Trajan ? à Odoacre, à un roi des Hérules, peuple dont on n'a jamais entendu parler, avant cette époque, dont on ne parlera plus depuis. Il va droit à Rome, s'en empare et s'en établit roi, ou plutôt roi d'Italie ; car Rome a en réalité un autre souverain.

On ne peut se lasser d'admirer par quelle merveilleuse compensation le v^e^ siècle de notre ère, si effrayant par toutes les grandes catastrophes que nous venons d'indiquer, se montre l'un des plus importants par le développement et le progrès des travaux de l'intelligence et par la préparation de cette civilisation chrétienne qui doit lutter, tant de siècles encore, contre la barbarie des hordes triomphantes, avant de soumettre à la prodigalité de ses bienfaits l'Europe et le monde. Il y a lieu de s'étonner en effet que le siècle d'Alaric, d'Attila, de Genséric, d'Odoacre, soit en même temps celui de saint Chrysostome, de saint Athanase, de saint Augustin, de saint Jérôme, de saint Paulin, d'Orose, de Théodoret, du pape Gélase, et d'une foule d'autres hommes également saints, également doctes, également influents sur les destinées de l'Eglise qui étaient celles de l'avenir. Et ce que nous considérons avec le plus de satisfaction, c'est l'unité parfaite qui règne entre ces grands esprits, en ces temps de disputes donatistes, pélagiennes, nestoriennes, unité qui a son centre, son appui, son explication, dans l'autorité de Rome si divinement exercée par des hommes tels que Innocent, Léon, Felix, Gélase, Anastase, infatigables défenseurs de l'Eglise attaquée de toutes parts par des hérésies, comme leurs prédécesseurs l'étaient de celle qui était persécutée par les empereurs.

Le royaume d'Italie fondé par Odoacre nous intéresse peu, car Rome en fait seulement partie, mais n'en est pas la capitale. Théodoric est vainqueur d'Odoacre ; à un Hérule succède un Ostrogoth. Enfin Justinien rattache à l'empire d'Orient cette belle partie que l'invasion barbare en avait détachée, mais pour en laisser le commandement à un eunuque ; durant toutes ces guerres, Rome est deux fois prise et pillée par les Goths. Les dernières vengeances de Dieu s'exercent si terribles sur la ville de Néron, de Décius et de Dioclétien, que durant quarante jours elle sert de repaire aux bêtes féroces ; quoiqu'à la prière du pape, Totila en ait épargné les habitants, comme s'il n'en avait voulu qu'aux derniers vestiges de cette Rome païenne qui avait promené sur le monde connu son insolente domination.

L'eunuque Narsès, qui livre l'Italie aux Lombards, réserve Rome et Ravenne à la tutelle des empereurs, c'est-à-dire les abandonne à l'ambition du premier occupant. Car les empereurs sont harcelés de trop près par les barbares de Thrace ou de Germanie, pour étendre si loin une protection efficace Ils ont établi dans ces deux villes des hommes appelés exarques. Mais les grandes difficultés de ces temps sont telles que Rome passe de l'influence des Grecs à celle des Goths et des Lombards, selon les circonstances, sans toutefois que cette influence se manifeste autrement qu'à propos de l'élection de ses papes. Depuis quelque temps, les empereurs avaient eu le droit de confirmer cette élection ; mais alors Rome commence à s'affranchir de cette sorte d'hommage qu'elle rend selon la circonstance, au

roi, soit goth, soit lombard, qui possède le pouvoir le plus rapproché d'elle. Il est à remarquer, au reste, que, de la part de tous ces rois, même des ariens, l'Eglise ne recevait que des témoignages de respect et jusqu'à des présents, entre autres de Théodoric, qui dota de deux magnifiques candélabres l'église du Vatican.

Pendant ce temps, Rome continue d'exercer sa primauté sur le monde chrétien. Le pape Symmaque, son successeur Hormisdas, plus tard Agapet, envoient des légats, vont eux-mêmes présider des conciles, maintiennent enfin, avec de nobles efforts, la foi de l'Eglise. Mais saint Grégoire surtout, dans ses débats avec Jean le Jeûneur, patriarche de Constantinople, établit formellement cette suprématie; et ses soins pour l'Eglise d'Afrique, pour celle d'Angleterre qu'il fonde, pour la liturgie de l'Eglise romaine qui sert de modèle à toutes les autres, attestent qu'il est, plus qu'un autre, digne d'en soutenir les droits.

Durant tout le VII^e^ siècle, Rome se maintient neutre, avec quelque difficulté, entre les rois lombards et les empereurs grecs. Ceux-ci, réduits presque toujours à des guerres qui épuisent leurs trésors, font piller par leurs officiers ceux de l'Eglise de Rome. Durant ces temps de calamité, les désordres sont si grands, et l'administration des villes tellement abandonnée, que les populations n'ont d'autre recours qu'auprès des évêques. Sans juges, sans magistrats, presque sans souverain, ils forcent, en quelque sorte, l'épiscopat à suppléer à tout ce qui manque; et c'est une miraculeuse ressource, créée pour ces siècles de désordre, que cette Eglise de Jésus-Christ, qui empêche la dissolution complète d'une société qui a perdu tous ses anciens éléments d'existence, et qui périrait infailliblement, si le christianisme ne substituait sa vitalité suprême à cette vitalité factice et épuisée des institutions païennes.

Dans ces extrémités, Rome ne manque pas à la mission qu'elle a reçue. La réforme sociale qu'elle prépare se produit d'abord dans le domaine de l'intelligence, qu'elle ramène vers Dieu, comme vers la source où toute vie éteinte doit se renouveler. Sachant bien que là est tout l'homme, elle court au danger le plus pressant et pose les fondements sur lesquels doit s'élever la nouvelle société catholique, après avoir déblayé, avec une peine que rien n'a pu ralentir, le terrain sur lequel ils devaient être établis. C'est une merveille, en effet, que de la voir passer solennellement à travers tant d'hérésies, tant de schismes, sans se laisser jamais écarter de cette voie étroite qui mène à la vérité. Et cette admiration que provoque en nous un tel spectacle s'accroît encore si nous songeons aux difficultés de tout genre que le malheur des temps suscitait aux évêques de Rome. On les voit, en effet, abandonnés de tous, et par cela même livrés à tous, tantôt solliciter l'empire à les défendre, tantôt le nouveau royaume de France, tantôt même les rois lombards; mais la France surtout,

qui répond loyalement à leur supplique et en quelques jours de combats délivre, à trois reprises différentes, à l'aide de Charles Martel, de Pepin et de Charlemagne, la ville qui est le centre de la catholicité, des entreprises de tous les rois lombards et de la cupidité des empereurs grecs.

Papauté. Charlemagne en effet commence pour Rome une ère nouvelle; Rome n'est plus ni une ville de l'empire, ni un exarchat, ni une capitale de royaume, mais elle est la ville des papes. Il y a des Etats-Romains qui ne dépendent plus ni d'un Hérule, ni d'un eunuque, ni d'un Lombard arien, mais qui dépendent uniquement du chef de l'Eglise. Rome est passée à son second état de domination; et depuis plus de dix siècles, cette domination, interrompue à quelques rares intervalles, s'est développée et établie, de manière à présager, même humainement, une réalisation complète des promesses de l'Evangile qui mettent l'Eglise qui porte son nom à l'abri *des portes de l'enfer*.

Ceci est une grande époque pour Rome et pour le christianisme: Rome est devenue par son entier affranchissement la ville du monde spirituel, comme elle fut si longtemps celle du monde temporel; n'appartenant à personne, elle se donnera à tous. Lieu d'asile dans toutes les guerres, terrain neutre au milieu de divisions sans cesse renaissantes, monument indestructible dans l'ébranlement si fréquent alors de toutes choses, Rome est cette arche noémique qui sauvera, durant ce déluge de ténèbres dont est couvert le moyen âge, les restes de la civilisation et de la science, comme la première conserva les restes de l'humanité; et nous sommes fiers de penser que c'est un monarque français qui a eu la pensée de constituer sur de telles bases un pouvoir qui devait rendre de si immenses services à la société.

Cependant, par un reste de préjugé politique que les monarques païens avaient légué aux rois chrétiens sur la subordination de toute puissance à la puissance temporelle, Charlemagne n'avait pas renoncé à exercer sur l'élection des papes le droit dérisoire de sanction et de confirmation qui appartenait aux empereurs grecs. Il n'avait fait que le transporter de l'empire d'Orient à celui d'Occident; et ce qu'il y a de plus singulier, c'est que ceux de ses successeurs qui, comme Louis le Débonnaire, se prosternaient trois fois devant le pape Etienne IV, ou, comme l'empereur Louis, menaient à pied et par la bride le cheval du pape Nicolas I^er^, ne sentirent pas l'inconséquence qu'il y avait à exercer un tel droit de souveraineté envers un pouvoir devant lequel eux-mêmes se courbaient immédiatement après.

Il est vrai que de leur côté les papes, s'appuyant, non sans raison, sur le don qu'eux-mêmes avaient fait des titres d'empereur aux princes carlovingiens, et sur ce que, dans la cérémonie du couronnement, ceux-ci recevaient la couronne et l'épée de leurs mains, prétendaient que leur puissance relevait de celle du saint-siége; et Nicolas fut le

premier à établir là-dessus les prétentions de la cour de Rome à l'égard du temporel des rois ; nous verrons plus tard ces diverses prétentions dégénérer en querelles trop vives et fâcheuses pour la religion. Nous nous bornerons à dire en ce moment que, dans ces temps de désordre, il était heureux et même nécessaire qu'il se trouvât, au-dessus de tous les pouvoirs sans frein qui opprimaient les peuples, un pouvoir solennellement consacré et exercé en général par des hommes dont l'intelligence et la moralité étaient très-supérieures à celles de tous les autres princes. Il suffit de citer dans ce siècle Nicolas Ier, Adrien II, Jean VIII et Etienne V.

Ce fut au commencement du IXe siècle que Rome, à peine délivrée des Lombards, vit arriver du fond de l'Espagne de nouveaux ennemis. Ses faubourgs furent pris et brûlés par les Sarrasins qui saccagèrent aussi l'église de Saint-Pierre. Après leur expulsion du territoire romain, le pape Léon IV fit rétablir cette église si vénérable, employa à réparer les pertes occasionnées par les Sarrasins toute sa fortune, et fortifia enfin toute la partie du Vatican d'un mur d'enceinte si fort, qu'il dure encore, ainsi que le nom de *Cité Léonine*, donné alors à ce quartier de Rome en l'honneur du pape qui l'avait fait élever.

Nous arrivons à une époque où l'Eglise de Rome participe elle-même des désordres et de la confusion qui règnent dans tous les Etats d'Occident. Mais durant plus d'un siècle, où l'on vit les factions maîtresses du pouvoir élever quelquefois sur le saint-siége des pontifes scandaleux, Rome ne laissa pas d'être l'oracle de la foi comme le centre de l'unité catholique, et c'est de là qu'émanèrent les lois qui, dès le milieu du XIe siècle, amenèrent peu à peu la réformation des mœurs et le rétablissement de la discipline. Le saint-siége fut alors occupé par un pape que l'Eglise a mis au nombre des saints. C'était Léon IX : il marcha lui-même contre les Normands, qui devastaient la Pouille, et qui, après l'avoir vaincu, le traitèrent avec un respect et une vénération que ses vertus lui méritaient. Victor II, qui lui succéda, fut remplacé par Etienne IX. Ces deux papes commencèrent la réforme de l'Eglise, que poursuivirent avec assez de fermeté leurs successeurs, préparant ainsi les voies au plus grand de tous les papes, à Grégoire VII, dont le génie longtemps éprouvé et le caractère inflexible rétablirent la discipline dans sa rigueur salutaire, et commencèrent pour l'Eglise cette ère de grandeur et de dignité qui n'a été que rarement interrompue depuis tant de siècles.

Les querelles du saint pape avec l'empereur, ses efforts pour détruire la simonie, les terribles excommunications qu'il lançait contre les souverains eux-mêmes, et auxquelles il attachait des effets aussi temporels que spirituels, son zèle pour rendre à la dignité ecclésiastique le respect des peuples qu'elle avait presque perdu, et sa constance inébranlable à poursuivre jusqu'à sa mort le redressement des torts faits à l'Eglise par plusieurs princes, lui ont valu, d'un côté, le blâme de plusieurs historiens, et, de l'autre, les hommages que le catholicisme rend aux plus illustres saints. Quel que soit le jugement que l'histoire, qui n'a pas encore été assez impartiale à son sujet, portera de lui un jour, on ne saurait méconnaître, dès ce moment, les immenses services qu'il a rendus au catholicisme en rattachant au corps sacerdotal, qui le représente plus spécialement ici-bas, l'estime et la vénération des peuples, et en arrêtant, avec assez de force pour rendre la résistance facile à ses successeurs, les attentats sacriléges des souverains sur le domaine de l'Eglise, et ces prétentions laïques sur les droits spirituels qui s'attachaient à la collation des bénéfices, même de ceux à charge d'âmes.

Le temps des croisades approche, et c'est un pape, Urbain II, qui en donne le signal, au concile de Clermont. Les papes sont à la tête de toutes les grandes entreprises ; et, certes, c'était une noble pensée, en ces temps de guerres continuelles de peuple à peuple, de seigneur à seigneur, de donner à cette ardeur turbulente un but élevé, et d'imposer silence à tous les intérêts privés et cupides en leur proposant le grand intérêt de la croix, sa recherche ne dût-elle produire que de grands sacrifices. Les raisons politiques étaient encore plus favorables à cette guerre, qu'on pouvait nommer sainte, car elle avait pour but de sauver l'empire grec, et l'Europe aussi peut-être, de l'ambition musulmane si menaçante à cette époque. Mais ce serait sortir du plan que nous nous sommes tracé que de nous étendre sur de tels sujets. Cependant, comme Rome touche à tous les intérêts des peuples, il est difficile que son histoire ne devienne pas, en quelque sorte, celle de tous les royaumes chrétiens.

La croisade n'interrompit pas la querelle des investitures, et le sacerdoce et l'empire demeurèrent en guerre ouverte. Rome était, en outre, en proie à l'ambition rivale de quelques seigneurs qui, dans ces temps d'anarchie, usurpaient sans cesse sur tous les pouvoirs et surtout sur le pouvoir pacifique de l'Eglise. La maison des Frangipane exerçait alors une sorte de tyrannie qui amenait des désordres incessants. Tantôt c'était le pape Gélase qu'un des leurs arrachait de l'église de Latran, au moment de son élection, pour le retenir prisonnier ; tantôt leur faction faisait nommer un antipape ; tantôt la faction populaire triomphait ; et, dans ces alternatives de guerre et de paix si rapidement troublée, Rome perdait bien souvent la résidence de ses papes, qui se réfugiaient soit à Vérone, soit en France, comme Pascal II et Eugène III, qui, sacré hors de Rome, n'y entra qu'à la tête des troupes tiburtines et après avoir réduit, par leur moyen, les révoltés qui, excités par Arnaud de Brescia, rêvaient le rétablissement de la vieille république et contestaient au pape toute juridiction temporelle sur la ville. Mais la sédition n'était pas étouffée ; aussi se réveilla-t-elle

peu de temps après, et Eugène se retira en France. C'est à peine si ses successeurs purent rentrer à Rome après leur élection, tant la ville était abandonnée à l'anarchie, tant cette anarchie était vivement fomentée par les instigations des empereurs. Il fallait une protection visible et toute miraculeuse de l'Esprit-Saint pour maintenir, dans l'Eglise ainsi inquiétée, ainsi opprimée dans ses intérêts temporels, le plus souvent sans lieu d'asile pour son chef, sans communication avec les provinces de la chrétienté, pour y conserver, disons-nous, cette unité de foi et de discipline qui n'a jamais souffert de tous ces désordres la moindre altération. Enfin, un digne successeur de Grégoire VII, Innocent III, ouvre le XIIIe siècle. Son premier acte fut de recevoir le serment du préfet de Rome et de lui remettre l'investiture de sa charge qu'il avait reçue jusque-là de l'empereur. En même temps il s'occupait de recouvrer les domaines de l'Eglise, et lui-même visita la Toscane et Spolète pour veiller à leur restitution. Ce soin une fois rempli, Innocent III entra, en homme supérieur d'intelligence et de cœur, autant que de dignité, dans toutes les affaires de son temps, réchauffa l'ardeur des princes non croisés, décida tous les différends des églises et même des royaumes, et prit dans la guerre des Albigeois une part active que l'on a souvent inculpée, et qui nous semble facile à justifier, sinon à louer absolument.

La paix était rétablie à Rome et Grégoire IX y fut sacré solennellement; mais la guerre se ralluma avec l'Empire; et cette fois elle eut des conséquences terribles. Rome, qui aidait, en mainte occasion, à l'influence impériale, chassa deux fois le pape, dont la mort amena une vacance de près de deux ans. L'anarchie était plus grande que jamais ; les cardinaux étaient dispersés et divisés entre eux, de sorte que l'empereur crut devoir les forcer à se réunir pour nommer un pape, en marchant contre eux avec une armée qui ravagea toutes leurs possessions. Ils élurent enfin, en 1243, Innocent IV, qui, selon la crainte exprimée par l'empereur même, d'ami qu'il était de Frédéric, lui devint ennemi. L'empereur, qui avait toujours la main sur Rome, força Innocent IV à s'enfuir vers le roi saint Louis de France qui lui refusa de s'établir dans son royaume, refus que renouvelèrent le roi d'Aragon et le roi d'Angleterre; enfin, après quelques années de séjour à Lyon, qui appartenait à son archevêque, il alla mourir à Naples.

On voit que Rome n'était plus que de nom le siége de la papauté. C'est à Viterbe et à Pérouse que furent nommés plusieurs papes. Nicolas IV fut le premier, vers la fin du XIIIe siècle, dont l'élection eut lieu à Rome. Mais la division entre les cardinaux existait à Rome comme ailleurs, et se renouvelait à chaque vacance de siége, et encore l'élection se faisait souvent hors de Rome, à cause des troubles qu'elle aurait pu y exciter. Il faut marquer ici la première abdication de la papauté qui ait été faite; et qui le fut à Naples par Célestin, qui retourna à la vie contemplative à laquelle on l'avait arraché.

A Célestin succéda Boniface VIII, fameux par ses démêlés avec la France et surtout avec les Colonne, dont la puissance inquiétait les papes, comme l'avait fait si longtemps celle des Frangipane. Ce fut lui qui établit, en 1300, des indulgences pour les pèlerins visiteurs du tombeau de saint Pierre à chaque renouvellement de siècle. Cette année-là, et pendant toute sa durée, Rome vit 200,000 pèlerins de tous les pays, sans compter ceux qui étaient en chemin; de sorte que, profitant et de leurs dépenses, et de leurs aumônes, et de leurs offrandes au saint-siége, Rome se maintenait ainsi au plus haut rang entre toutes les capitales du monde chrétien.

Cependant le roi Philippe de France, aidé des Colonne, fit saisir à Anagni le vieux pape Boniface qui, délivré bientôt par les habitants de la ville, se rendit immédiatement à Rome, où il mourut. On lui donna pour successeur Benoît XI, qui eut à peine le temps, durant son court pontificat, de relever Philippe des censures spirituelles. A sa mort, le sacré collége convoqué à Pérouse, qui partageait avec Viterbe le privilége des conclaves, se divisa en deux fractions, l'italienne et la française. Un compromis entre les deux partis amena l'élection de l'archevêque de Bordeaux, qui prit le nom de Clément V. Il se fit couronner à Lyon, au grand déplaisir des cardinaux italiens. De là, après des courses continuelles dans les principales villes de France, dont le luxe de sa cour épuisait les ressources, il se transporta à Avignon et mourut peu de temps après dans un dernier voyage qu'il avait entrepris pour retourner à Bordeaux. La cour de Rome était alors à Carpentras, et, les divisions entre cardinaux s'échauffant toujours, le saint-siége demeura vacant plus de deux ans; enfin, enfermés à Lyon par ordre du roi, les cardinaux élurent un pape français, Jean XXII, qui fixa sa résidence à Avignon. Louis de Bavière, avec lequel il était en querelle, marcha droit à Rome où il fit nommer un anti pape, par lequel il se fit couronner. Un légat de Jean XXII, qui s'approcha avec des troupes, ramena la ville de Rome sous l'autorité du vrai pape qui mourut fort âgé et fut remplacé par Benoît XII, dont les Romains sollicitèrent vainement la présence dans leur ville, ainsi que celle de Clément VI, son successeur. Les troubles continuels de Rome et son voisinage des provinces de l'Empire faisaient apprécier, plus qu'il n'eût fallu peut-être, aux papes le paisible séjour d'Avignon, surtout après qu'ils en eurent acheté la souveraineté de Jeanne de Naples. L'absence des papes donnait aux deux factions, Guelfes et Gibelins, entre lesquelles Rome se partageait, une nouvelle activité. Un homme du peuple, profitant de ces désordres, résolut de s'emparer de l'autorité en rétablissant en sa faveur le tribunat. Rienzi (c'était son nom) eut l'audace de citer

à son tribunal les empereurs et les papes, mais son succès fut de courte durée. Livré au pape Clément VI, qui le renvoya à Rome, il y fut peu de temps après massacré par le peuple même (1347).

Pour dédommager Rome de la perte du saint-siége, Clément VI réduisit à cinquante ans le grand jubilé accordé par Boniface VIII à chaque renouvellement de siècle, et la ferveur des pèlerins fut si grande que, de la Noël jusqu'à Pâques, malgré un hiver très-rigoureux, Rome en reçut plus de douze cent mille. La fin de l'année répondit au commencement; et Rome, malgré l'abandon où la laissait la papauté, n'en demeura pas moins la ville chrétienne par excellence. Enfin, après deux pontificats dont le siége fut encore à Avignon, Urbain V rentra à Rome en 1367, soixante-trois ans après que Benoît II en était sorti. Ce ne fut cependant que son successeur, Grégoire XI, qui rétablit définitivement le siége de la catholicité à Rome, contre l'avis des cardinaux, qui redoutaient cette population turbulente dont leurs devanciers avaient eu si souvent à se plaindre.

Elle ne justifia que trop leurs soupçons à la mort de Grégoire XI; car elle se livra à toutes sortes de violences, jusqu'à fermer les portes du conclave, afin de faire élire un pape italien, menaçant de mort les cardinaux qui n'obéiraient pas à son injonction. De là l'intronisation d'Urbain VI, et bientôt après la nomination d'un autre pape sous le nom de Clément VII; de là, enfin, ce qu'on appelle le schisme d'Occident : deux papes, dont l'un, Clément VII, était reconnu par la France, une partie de l'Espagne, l'Ecosse et la Savoie, et l'autre par tout le reste de l'Europe. Il faut traverser soixante années de disputes et de troubles pour arriver au concile de Constance, qui termine ce grand scandale. Durant leurs querelles de légitimité, celles du pape romain avec le royaume de Naples ne cessent point. Ladislas, qui possède ce royaume, se rend à Rome, qu'il prend de vive force ; de sorte qu'aux embarras du schisme se joignent encore, pour la papauté, ceux de la guerre civile et étrangère. Cela ne l'empêche pas de veiller sans relâche à la défense du dogme, et de maintenir une sorte de domination ou plutôt de médiation sur tous les royaumes qui lui demandent de s'interposer dans leurs divisions intestines pour y mettre un terme. Plusieurs même, comme la Hongrie et la Pologne, voyant que ces divisions tiennent à la diversité des croyances, sollicitent de Rome les moyens de ramener tous leurs habitants à l'unité de la foi catholique. Le concile de Ferrare, qui suivit de près celui de Constance, avait pour but la réconciliation des deux Eglises d'Orient et d'Occident, et le pape en était le promoteur. Malheureusement il demeura sans résultat. Vers le milieu du XV^e^ siècle, Nicolas V embellit Rome de somptueux monuments. Calixte III, son successeur, fit un appel à la chrétienté contre les Turcs, dont les armées menaçaient la civilisation européenne. Rome était alors le refuge de tous les persécutés, l'espérance de toutes les victimes, le phare où le monde venait raviver ses lumières ; car, tandis que d'un côté les Chaldéens et les Maronites lui rendaient hommage ou se ralliaient à elle, de l'autre, le christianisme commençait à se répandre dans le Nouveau-Monde. Il semble qu'au sortir des orages qui l'ont agitée pendant plus d'un demi-siècle la papauté se montre plus éclatante, plus épurée, plus digne enfin de la mission que va lui donner à remplir ce siècle qui commence, et dans lequel l'esprit humain prendra un si grand développement. Mais le premier soin du chef de la chrétienté doit être de la préserver de l'invasion musulmane, et Pie II s'y emploie avec un zèle admirable : l'Espagne, le Portugal, la Pologne, l'Autriche, et, par leurs subsides, la France et l'Angleterre, y concourent comme une seule nation, sous l'impulsion de l'unité catholique ; et l'Europe, sous ce rapport, ne sera jamais assez reconnaissante envers le saint-siége, qui, pouvait seul, à cette époque, conjurer un tel danger.

A Pie II succéda Paul II, qui eut de vifs démêlés avec la cour de France, au sujet de la pragmatique ; et bientôt après la tiare fut donnée à Sixte IV, qui, plus encore que ses devanciers, chercha à réveiller l'ardeur de l'Europe chrétienne contre les entreprises des Turcs. Mais dans tous les royaumes il régnait tant de divisions, qu'il était difficile de faire prévaloir l'intérêt général sur tant d'intérêts privés acharnés à sa ruine. Innocent VIII interpose ses conseils et quelquefois son autorité au milieu de tous ces différends qui agitent Naples, l'Angleterre, la Hongrie et l'Université de Paris. Il meurt, et est remplacé par Alexandre VI, qu'il suffit de nommer pour éveiller un sentiment de honte au cœur de tout vrai chrétien, mais dont l'histoire prouve évidemment que Dieu n'abandonne jamais son Eglise, et que son esprit anime encore, dans les choses de dogme et de foi, le pontife que l'esprit du mal possède et dirige dans tout le reste. La papauté continue, même dans la personne de Borgia, de présider aux grands mouvements de cette grande époque.

C'est le moment où Rome entre comme puissance temporelle dans les querelles politiques de l'Europe; et le pape Jules II, esprit inquiet, dominateur, guerrier même, il faut le dire, qui se porta, de sa personne, contre les villes assiégées par ses troupes, suscita dans l'Eglise de grandes divisions. Rome se sécularisait en quelque sorte, et la prise de Constantinople avait fait refluer vers elle tout ce que les lettres, les sciences et les arts avaient conservé d'hommes distingués dans l'empire grec. En outre, les grandes richesses que la cour de Rome recevait en tribut de tous les royaumes chrétiens attiraient vers elle tous les artistes d'Europe; et les papes naturellement placés, à cette époque, en tête du mouvement intellectuel et artistique, qui se renouvelait avec les progrès de la civilisation, conçurent et exécu-

tèrent les grands monuments d'architecture, de sculpture et de peinture, qui n'ont été depuis ni dépassés, ni même égalés. Léon X, qui succéda à Jules II, mérita de donner son nom à son siècle littéraire, et Rome lui doit ce qu'elle possède de plus éminent dans les productions des arts. Ce fut lui qui remporta une dernière victoire sur les prétentions gallicanes par l'abolition de la pragmatique, dans le Concordat qu'il signa avec François Ier. Ce fut lui aussi qui, pour subvenir aux énormes dépenses que lui occasionnait son amour pour les beaux-arts, multiplia, jusqu'à l'abus peut-être, ces indulgences qui provoquèrent en Allemagne une résistance devant aboutir à un schisme, ou plutôt, à cette hérésie à jamais déplorable de Luther qui sépara de l'Eglise près de la moitié de l'Europe.

Adrien VI et bientôt Clément VII succèdent à Léon X, sans pouvoir arrêter ce mouvement de révolte contre Rome qui se communique d'un État à l'autre, et menace d'envahir toute la chrétienté. La Suède, le Danemark, l'Angleterre s'en détachent successivement. Le pape n'est pas même d'accord avec les princes demeurés catholiques. Ses démêlés avec l'empereur amènent la prise de Rome en 1527 et la sienne propre. Cependant les Turcs, profitant de ces désordres, s'avancent vers l'Allemagne : Calvin vient en aide à Luther et répand le poison de ses doctrines en France et dans la Suisse ; le désordre est au comble, lorsque Paul III prend possession du saint-siége ; il ne voit d'autre moyen de l'arrêter qu'en convoquant un concile général. C'est celui de Trente, dont il fait l'ouverture, mais qui éprouvera plus d'une interruption avant de se fermer. En même temps, le pape, pour réparer les pertes de l'Eglise, approuve le nouvel institut des Jésuites ; et Rome envoie François Xavier aux Indes orientales pour y chercher le salut de nouvelles âmes, en compensation de celles que l'hérésie corrompt en Europe. Jules III poursuit l'œuvre de son prédécesseur ; Rome reçoit l'abjuration d'un patriarche d'Orient, et envoie des missionnaires en Ethiopie. Paul IV montre la même fermeté contre les hérétiques et ne relâche rien, vis-à-vis des souverains, des prétentions de la cour de Rome. Pie IV convoque de nouveau le concile à Trente et en termine les sessions auxquelles les délégués de tout le clergé ont pris part. Ce concile fixe d'une manière certaine les points de foi contestés par les hérétiques.

A l'avénement de Pie V, toute la chrétienté est sous les armes : guerre de religion, guerre de politique, chaque royaume les a quelquefois toutes deux. Le saint pape tient tête à tant de difficultés ; et la bataille de Lépante le délivre des craintes que l'islamisme inspirait de toutes parts. Après lui, Grégoire XIII, au milieu de tant d'embarras que lui ont légués ses prédécesseurs, trouve le loisir de réformer le calendrier qui, depuis, a gardé son nom. Rome reçoit des ambassadeurs du Japon. Les conciles provinciaux et nationaux se multiplient dans la catholicité. Sixte-Quint, fougueux successeur de Grégoire, semble exciter encore l'ardeur des querelles religieuses au lieu de l'apaiser. Rome lui doit la bibliothèque du Vatican. Grégoire XIV, qui lui succède dignement, favorise la Ligue en France. Clément VIII reçoit les ambassadeurs d'Henri IV avant son abjuration, et lui donne à Rome une absolution solennelle en 1595. Pour terminer les disputes religieuses entre catholiques, il établit la congrégation *de Auxiliis*, et tâche de mettre quelque ordre aux affaires d'Angleterre. Paul V est obligé de recourir à des mesures sévères envers l'Angleterre et Venise. Il lutte aussi contre les prétentions plus gallicanes que jamais de l'Eglise de Paris, et approuve la congrégation de l'Oratoire, tenant une juste balance entre les divers partis catholiques, surtout au sujet de Molina et du nouvel institut des Jésuites. Il prête la main à toutes les réformes d'ordres monastiques qui se font en grand nombre.

Grégoire XV, qui lui succède, établit à Rome la congrégation pour la propagation de la foi, sous Urbain VIII, son successeur ; les réformes d'ordres se continuent avec fruit. Le saint-siége enrichit son domaine des duchés d'Urbin et des terres de Montefeltuabio, Pesaro et Sinigaglia ; Urbain forme, du bronze qui couvrait le Panthéon, le fameux baldaquin de Saint-Pierre, et réunit à l'Eglise plusieurs schismatiques d'Orient. Il ordonne aux prélats la résidence, et condamne le livre de Jansénius. Innocent X confirme cette condamnation, qui cause de grandes divisions en France. Ces divisions deviennent plus vives sous Alexandre VII, et Louis XIV y prend parti contre le parlement et Port-Royal. Le temps approche où, provoqué par les prétentions de la cour de Rome sur le droit de régale, Louis XIV demandera à ses évêques cette fameuse déclaration de 1682, qui suscite, en ce moment même, tant de difficultés. L'insulte faite à l'ambassadeur de France à Rome, quoique solennellement réparée, avait déjà indisposé le roi contre le pape. Clément IX donna quelques moments de paix à l'Eglise. Clément X, qui lui succéda, fut remplacé par Innocent XI, qui lutta avec tant d'ardeur contre les franchises que les ambassadeurs étrangers prétendaient avoir à Rome, qu'il excommunia l'ambassadeur français et se refusa à le recevoir. Les choses s'arrangèrent sous Alexandre VIII, auquel succéda bientôt Innocent XII ; il fit à Rome de très-grandes réformes morales, et ayant reçu des évêques de France, signataires de la déclaration de 1682, une rétractation formelle, il consentit à envoyer les bulles qui devaient pourvoir à plus de trente vacances d'évêchés.

Ce saint pontife fut remplacé par Clément XI, qui donna, en 1713, cette bulle *Unigenitus*, source de tant de troubles religieux en France, et à laquelle néanmoins est demeurée une complète victoire sur le jansé-

nisme. Durant tout le XVIIIe siècle, entièrement préoccupés des affaires spirituelles auxquelles donnait encore plus de gravité l'hostilité philosophique des esprits, les papes surent maintenir, avec une dignité prudente, qui pourrait ressembler à de l'habileté, cette influence salutaire qui appartient à leur pontificat et qui se retrouva dans toute sa force, en toutes les occurrences où Innocent XIII, Benoît XIII et Clément XIII durent en faire usage, mais surtout dans ces deux solennelles occasions où Clément XIV prit la grave résolution de supprimer l'ordre des Jésuites, et où Pie VI, son successeur, condamna si énergiquement la Constitution civile du clergé.

Dans ces deux circonstances si graves pour la chrétienté, Rome dut bien reconnaître qu'elle n'avait rien perdu de son autorité ; car, dans la première, elle triompha de toutes les sympathies qui attachaient en général le corps épiscopal aux Jésuites, et dans la seconde, de tout ce prestige d'innovations que l'Assemblée constituante avait donné à ses premiers actes, et de la propension naturelle qu'éprouvait pour eux une grande partie des membres du bas clergé.

Le pontificat de Pie VI, que vint interrompre si violemment la révolution française, s'était, en outre, occupé avec beaucoup de soin, soit des embellissements de Rome, soit de grandes améliorations pour la salubrité des Etats-Romains ; et l'accroissement des galeries du Vatican, l'assainissement des marais Pontins avaient marqué le commencement d'importants travaux que le saint pontife aurait poursuivis sans la brutalité sacrilége de nos procédés révolutionnaires. La révolution française trouva la cour de Rome armée de cette inébranlable fermeté qui puise sa force dans son droit et affermit son droit sur sa foi. La Constitution civile du clergé provoqua des bulles sévères, que le clergé de France reçut avec respect et même sympathie. Il n'en fallait pas tant pour rendre Rome suspecte à la république française, qui, après avoir proscrit le catholicisme en France, voulait le détruire dans sa principale puissance, au cœur même de l'Église. La république romaine, sœur de celle de France, fut proclamée par nos troupes en février 1798 ; Pie VI, enlevé dans la nuit fut traîné comme un malfaiteur jusqu'à Valence, où il mourut dans l'exil, après le plus long règne de pape que Rome ait vu depuis saint Pierre. Cette parodie de république dura à Rome encore moins qu'ailleurs, et le conclave de Venise ayant donné Pie VII pour successeur au saint martyr, Rome reçut le nouvel élu avec des acclamations d'une joie unanime. Dans ses rapports avec le consul Bonaparte et l'empereur Napoléon, le pape montra de la prudence et une sorte de force qui, par une mesure extraordinaire, sauva l'Église de France. Le désir de rallier au catholicisme le royaume très-chrétien l'engagea jusqu'à venir sacrer lui-même, à Paris, le nouvel empereur ; mais il fut peu récompensé de cette condescendance, car, ayant refusé de sanctionner un divorce demandé par des motifs purement politiques, il vit ses Etats réunis, par un décret, à l'empire français ; et lui-même enlevé clandestinement à son palais, comme son prédécesseur, fut conduit de Savone à Fontainebleau, où, en compensation peut-être d'un peu de faiblesse dans les premiers jours de son pontificat, sa fermeté ne l'abandonna pas un moment. C'est par lui que commencent ces actes successifs de justice providentielle qui, en trois mois de l'année 1814, rendirent presque tous les peuples de l'Europe à leurs droits et rétablirent cette paix qui ne fut troublée un an plus tard que pour se consolider plus fortement, après cette passagère et dernière épreuve.

La ville de Rome, chef-lieu de département de l'Empire, redevint, au retour de Pie VII, ce que le christianisme l'a faite, la capitale du monde intellectuel et moral. La restauration du trône pontifical a eu là, comme ailleurs toutes les autres restaurations, des résultats infiniment favorables au bien-être du peuple, au progrès des sciences et même de l'industrie, à la conservation, enfin, de cette grande autorité religieuse que les révolutions avaient méconnue. A Rome surtout elle semble se fortifier de tout ce que perdent, dans l'esprit des peuples, ces autorités temporelles dont les convictions et les principes politiques flottent au gré des partis, et s'obstinent si malheureusement à ne voir qu'un intérêt personnel là où leur position élevée devrait leur faire envisager seulement cet intérêt général et moral de l'humanité, à la garde duquel Dieu les a préposées.

Nous voici parvenus à la fin de notre tâche historique. Nous avons cru utile de réunir en un même cadre le tableau des deux Romes, de montrer, d'un côté, les conquêtes de la puissance matérielle s'employant avec une ardeur surhumaine à préparer une domination qu'elle ne doit pas garder ; de l'autre, les efforts persévérants de la puissance spirituelle qui succède à la première, afin de maintenir dignement cette autorité qui lui a été donnée et que le monde a toujours été heureux de reconnaître. Dans ce double tableau, on aura pu remarquer que si la Rome antique, sous l'influence des idées païennes, a jeté ses soldats sur le monde pour le soumettre, le dépouiller, pour le semer de ruines ; si elle a porté le désordre et la désolation chez tous les peuples dont elle a formé son empire, la Rome moderne, sous l'influence des idées chrétiennes, s'est montrée, au contraire, la protectrice de toutes les nations opprimées, qu'elle a toujours pris en main les droits du faible, apaisé les querelles, étendu à tous le règne de la justice et de la vérité ; et que les hommes pacifiques qu'elle envoyait à la conquête des nations y portaient, à pleines mains, les consolations et l'espérance, y venaient enfin cicatriser, avec un baume divin, les profondes blessures que l'humanité avait reçues des triomphes de leurs devanciers.

De cette différence entre l'action morale des deux Romes naît cette différence qui se fait remarquer dans leur destinée. L'une, après avoir amassé, par toutes sortes de violences, triomphes sur triomphes, butin sur butin, s'affaisse, en quelque sorte, sous le poids de sa gloire, et, dans ce misérable état de ruine, sert de risée, durant quatre siècles, aux barbares qui viennent se disputer ses lambeaux ; l'autre, au contraire, ne butinant que dans les cœurs et les intelligences, se fortifie de tout ce qu'elle gagne, et asseoit son empire, d'une durée déjà hors de proportion avec celle de tous les empires humains, sur les respects et la confiance des peuples qui viennent de tous les coins du monde, et toujours avec une plus grande abondance, les offrir, en tribut volontaire, au pouvoir qui représente si bien ici-bas et exerce si heureusement pour l'humanité l'action providentielle du pouvoir suprême.

Cette action salutaire se montre dans toutes les institutions qui émanent de la papauté, et concourent avec elle à la vaste administration des secours spirituels. Nous allons donner ici une esquisse rapide de ces institutions, avant de marquer par quels établissements particuliers elles manifestent la sagesse suprême qui les a établies. Commençons par la papauté elle-même.

Gouvernement. Le pape est nommé par les cardinaux réunis en conclave, dans les formes prescrites par les constitutions apostoliques. Il change de nom en acceptant le souverain pontificat, et est couronné dans la basilique de Saint-Pierre, le premier jour de fête qui suit son élection. C'est dans la basilique de Latran, comme la première des églises de la chrétienté, qu'il prend possession de son pontificat.

Le sacré collége ou collége des cardinaux est divisé en trois ordres : celui des évêques, celui des prêtres et celui des diacres. Il y a 6 évêques ; il peut y avoir 50 prêtres et 14 diacres. Les évêques s'appellent *suburbicaires*, à cause que leurs évêchés, si rapprochés de *la ville*, sont en quelque sorte sous son influence. Les prêtres et les diacres portent, comme *titre cardinal*, le nom d'une église de Rome qu'on attache au leur. Les principales paroisses de Rome, moins les quatre grandes basiliques, servent à former ces titres.

On appelle *consistoire* la réunion de tous les cardinaux. Elle est présidée par le pape. Le consistoire peut être public, demi-public et secret ; là se traitent les affaires graves concernant l'Église. Là se proposent les évêques pour les siéges vacants ; là encore les causes de canonisation, etc. Plusieurs papes et surtout Sixte-Quint ont réduit le nombre des affaires portées au consistoire, en créant des congrégations spéciales de cardinaux, pour plusieurs spécialités d'affaires. Nous en parlerons tout à l'heure. Au-dessous du cardinalat, et comme fonction préparatoire qui y conduit, est *la prélature*, qui fournit à toutes les secrétaireries, à la direction des affaires civiles, d'où sortent les auditeurs de Rote, et toute cette jeunesse semi ecclésiastique, que l'on pourrait comparer aux auditeurs et aux maîtres des requêtes de notre conseil d'Etat.

Nous allons indiquer ici les principales congrégations qui dirigent les affaires ecclésiastiques. La première est celle du Saint-Office, fondée par Innocent III, et destinée à juger tous les délits contre la foi, tels que les hérésies, les abus de sacrements, les livres où le dogme est falsifié, et enfin tout ce qui s'attaque aux croyances catholiques. Elle se compose de 12 cardinaux et d'un cardinal secrétaire. Elle se rassemble au couvent de la Minerve, et souvent sous la présidence du pape. La deuxième est celle des Conciles, fondée par Pie IV, chargée d'expliquer et de faire exécuter les saints canons, tels que les conciles les ont promulgués. Elle se compose de 8 cardinaux et de plusieurs prélats rapporteurs ou secrétaires. La troisième est celle de la Propagande, fondée par Grégoire XV et Urbain VIII ; c'est une des plus importantes. Son but est de propager la foi dans l'univers entier et surtout parmi les peuples sauvages. On élève, dans le collége placé sous sa direction, des jeunes gens de presque toutes les nations, surtout de celles de l'Orient. C'est elle qui s'occupe de l'élection des vicaires apostoliques et qui dirige les missionnaires. Le pape la préside souvent, et plusieurs cardinaux des plus illustres par leur science en font partie. La quatrième, celle de l'Index, détachée par Pie V de celle du Saint-Office, a pour mission d'examiner les livres imprimés, de signaler à la chrétienté ceux qui renferment quelque outrage à la foi ou à la morale, et d'en interdire la lecture s'il y a lieu. A la réunion assiste toujours le maître du sacré palais apostolique. La cinquième, celle des rites, instituée par Sixte-Quint, s'occupe des cérémonies du culte, de l'inspection du clergé régulier, et surtout des procès à instruire pour la béatification ou la canonisation des saints.

Nous devons encore mentionner ici celle qui a pour objet l'examen des évêques proposés, et, enfin, celle des affaires ecclésiastiques extraordinaires, fondée en ces derniers temps par Pie VII, devant laquelle sont portées toutes les affaires concernant les rapports de l'Eglise avec les souverains temporels.

Rome a, en outre, des congrégations civiles spécialement réservées à l'administration civile de la ville et des Etats-Romains. Nous nous contenterons de les nommer ici : ce sont celles de la *sacrée consulte*, du *bon gouvernement*, des *eaux et chemins*, des *économies*, des *études*, *de la révision des comptes* et du *recensement*. Ces diverses congrégations correspondent à peu près à nos ministères. Elle possède encore des tribunaux ecclésiastiques et civils. Au nombre des premiers nous signalerons celui de la grande pénitencerie, appelé à prononcer sur tous les cas réservés au pape ; ceux de la Chancellerie et de la Daterie apostolique, qui dé-

livrent les dispenses, les bulles d'institution pour les évêques, et qui confèrent les bénéfices après examen et discussion. Parmi les derniers, nous désignerons seulement les plus importants, qui sont celui de la *sacrée Rote*, de la *Chambre apostolique*, du *Gouvernement* et du *Capitole*.

Voilà, en raccourci, tout ce qui se rattache au gouvernement spirituel de la chrétienté et au gouvernement temporel des Etats-Romains. Voilà par quels moyens l'action catholique s'exerce sur les âmes, dans toute l'étendue de cet univers. Mais il est une autre action morale tout aussi salutaire dont Rome peut s'enorgueillir et qui a pour double objet de prévenir et de soulager les maux de notre humanité. Les écoles et les établissements de bienfaisance concourent à ce double but. L'enseignement donné à l'enfance et les soins prodigués aux vieillards et aux infirmes en sont les moyens. Rome peut, sous ce double rapport, servir d'exemple aux autres nations. En elle se trouve naturellement le type de toutes les œuvres de charité : car la charité est surtout une vertu chrétienne.

S'agit-il, en effet, de marquer l'estime qu'elle fait des sciences et des lettres, et le soin qu'elle prend d'en propager la connaissance? comptez ses établissements : elle a neuf académies scientifiques ou littéraires, onze colléges principaux, sans compter celui *del Giesù*; dans un rang inférieur, elle a des écoles *pies*, *chrétiennes*, *doctrinaires*; et, dans chacune de ses 52 *réyions*, une école pour les garçons et une pour les filles. Tout cet enseignement est ou gratuit ou si peu rétribué par les élèves, qu'il est à portée de toutes les fortunes. Dans les villages des Etats-Romains, le même esprit de libéralité se fait sentir, et le budget communal est toujours grevé de l'entretien d'un instituteur et même d'une institutrice.

Ce que nous possédons actuellement en France, sous ce rapport, Rome le possédait longtemps avant nous; mais ce que nous n'avons pas encore imité, malheureusement, c'est une transaction de la commune avec un médecin et un chirurgien pour qu'ils en soignent gratuitement tous les habitants; c'est cette protection efficace du riche, soit laïque, soit prélat, envers le pauvre des campagnes, de l'entretien duquel il se croit chargé.

S'agit-il surtout de cette bonne entente de la charité publique qui ne se contente pas de réprimer le mal, qui le prévient et cherche à le soulager toujours, quelque coupable qu'en ait pu être la cause? Rome est là qui donne, depuis plus de trois siècles, des exemples admirables, et qui s'efforce d'inspirer à la chrétienté le désir de les imiter. En quel lieu, en effet, ont pris naissance nos caisses d'épargne, nos monts-de-piété? Où les fiévreux, les femmes en couche, les jeunes filles abandonnées, les aliénés ont-ils trouvé, pour la première fois, un asile spécial, des traitements spéciaux? Où ces malheureux enfants, nés du vice ou rejetés par la misère, ont-ils commencé à être recueillis, abrités, élevés, traités enfin en hommes et en chrétiens? N'est-ce pas à Rome, et à une époque où pas une nation de l'Europe ne s'inquiétait de leur sort? Et, dans ce moment même, où la bienfaisance, soit philanthropique, soit chrétienne, prend un si grand développement, où trouve-t-on ailleurs qu'à Rome ces établissements qu'une charité ingénieuse, parce qu'elle est dévouée, parce qu'elle est religieuse, y a fondés? Un hospice particulier pour les convalescents, des asiles pour les vieux serviteurs entretenus aux frais des grandes maisons, et enfin cette admirable institution de l'*Annonciade*, qui dote tous les ans un grand nombre de jeunes filles pauvres, et les met ainsi, sous la tutelle d'un honnête mariage, à l'abri de la corruption et du vice? En quels villages d'Europe trouve-t-on, comme dans ceux des Etats-Romains, sous le titre de *Monte Frumentario*, un approvisionnement de blé qui permet au pauvre cultivateur de puiser là, au temps des semailles, le blé dont il a besoin, à condition de le rendre avec un faible intérêt, après la récolte? Tout est paternel à Rome, tout, jusqu'à la trop grande indulgence de la police. Les châtiments y sont rares, et tant de solennelles et publiques douleurs les accompagnent lorsqu'ils vont jusqu'à entraîner la peine capitale, que leur effet moral s'en accroît au grand avantage des populations.

Que dirons-nous de ces moines, si riches dans leurs églises, si pauvres dans leurs couvents? de ces cardinaux dont le *faste* n'est qu'une condition onéreuse pour eux, qu'un gage fâcheux, mais utile peut-être, du maintien de leur dignité? de ces nombreuses confréries, enfin, où l'égalité la plus absolue s'établit entre toutes les classes de citoyens, dans le saint exercice des pénibles fonctions qu'elles s'imposent, soit qu'elles viennent au secours du condamné que la société abandonne, soit qu'elles servent à ensevelir honorablement le corps du pauvre, soit, que, dans le plus grand péril du *mauvais air*, elles ne craignent pas d'aller secourir le moissonneur et de l'inhumer chrétiennement lorsqu'il succombe? Ce qui nous frappe en tout cela, c'est que la religion est au fond de tous ces dévouements; c'est que tous se déploient sous la bannière de la croix; et c'est là ce qui les rend si respectables aux populations, et surtout si efficaces. Qu'une philosophie inintelligente tourne en dérision, tant qu'il lui plaira, ce gouvernement tout pacifique et moral qui ne livre pas sa capitale, une ville de paix et d'études, aux insupportables fracas de l'industrie! Que des économistes vulgaires nous envient encore ce seul recoin du monde, où l'intelligence et la moralité ont conservé une suprématie sans rivale; que nous importe! nous les plaignons sans les excuser, et les convions seulement à se demander, après avoir jeté les yeux sur tous les trônes, sur toutes les chambres, sur tous les cabinets des deux mondes, où réside en ce moment le plus de

dignité, de force réelle, d'autorité incontestée? où se présentent le plus de gages de durée? où vont, enfin, les respects des peuples? et s'ils reconnaissent que c'est à un vieillard sans armées, sans diplomatie, sans trésors, sans autre soutien qu'un conseil de vieillards denués de famille comme lui; leur sera-t-il possible de nier qu'il n'y ait là quelque chose de merveilleux et que n'expliquent en aucune façon les règles ordinaires qui régissent les choses du monde?

Rome monumentale. Notre travail sur Rome ne serait pas complet si nous négligions de parler ici d'une des principales causes de sa gloire, de ses monuments. A toutes les époques Rome a semblé marquer, dans ses monuments, l'état de sa grandeur temporelle, afin qu'ils en rendissent témoignage jusqu'à la postérité la plus reculée, et ils ont été fidèles à la mission qui leur avait été donnée. Fidèle elle-même, sous ce rapport, aux traditions de ses grands siècles, la Rome des papes a cherché aussi dans ses monuments une attestation irrécusable de la puissance chrétienne et de la merveilleuse influence que les doctrines bien comprises de son spiritualisme exercent sur les arts. Depuis le grand cloaque des Tarquins jusqu'à la reconstruction actuelle de Saint-Paul, nous pouvons suivre d'âge en âge les diverses phases de la grandeur romaine, dans les divers édifices dont les débris du moins nous sont restés. Et lorsqu'on songe qu'indépendamment des pillages et des dévastations quotidiennes que la féodalité y a exercés durant tout le moyen âge, à l'époque où les Colonne, les Frangipane détruisaient ses temples pour en bâtir des châteaux forts, où les plus belles sculptures ne comptaient que comme matériaux, et étaient jetées, pêle mêle, dans les fondations nouvelles, Rome a été prise et saccagée six fois, occupée militairement quatre fois, assiégée trois fois, on s'étonne d'y retrouver encore debout tant de ruines; et l'on admire la solidité qu'elles devaient avoir reçue pour résister aux soldats d'Alaric, de Genseric, d'Odoacre, de Totila, de Ladislas, de Robert Guiscard et de Charles-Quint.

Au reste, il est à remarquer que c'est la quantité, la masse de ces ruines amoncelées sur un même point qui ont sauvé les débris qui nous restent. Ils ont été presque tous exhumés du fond de cette couche épaisse que tant de dévastations ont étendue sur le sol de la ville. Au temps où Montaigne l'a visitée, comme la plupart des ruines que nous admirons actuellement étaient encore enfouies, il disait avec vérité qu'il n'avait vu que le *sépulcre de Rome*, ne comptant pour rien quelques restes *de membres qui se montraient encore au-dessus de la bière.*

Maintenant que de si grands travaux ont dégagé la vieille Rome des décombres qui la cachaient, on rétablit plus facilement l'ancienne disposition de ses quartiers, et il est aisé de retrouver du moins l'emplacement de ses monuments, dont les substructions sont presque toutes intactes sur plusieurs points; en outre, la Rome moderne n'a fait

que se superposer sur l'ancienne; les églises surtout sur les temples: un déplacement de statues et l'érection d'une croix au faite de l'édifice ont quelquefois suffi pour cela, comme au Panthéon.

Nous allons essayer de jeter un coup d'œil rapide sur ces transformations, et d'esquisser en quelques traits le tableau des deux Romes, d'après ce que nous voyons, ce que nous devinons et ce que nous avons lu.

Rome a pris, sous le gouvernement de ses rois, quatre agrandissements successifs qui, comme nous l'avons dit ailleurs, ont enfermé dans son sein les sept collines. L'enceinte de Servius Tullius, d'après les dissertations de Nibbj, Visconti et autres érudits, avait dix-huit portes dont on connaît la position certaine et cinq sur l'emplacement desquelles on n'est pas d'accord. Cette enceinte avait été si largement tracée, qu'elle suffit jusqu'à Aurélien aux innombrables édifices et à l'immense population que ses richesses lui avaient donnés. Seulement, en dehors de l'enceinte, Sylla et César avaient étendu les habitations et accru ce qu'on appelait le *pomœrium*. Mais Aurélien, en 271, époque à laquelle on commençait à craindre les incursions des barbares, voulut protéger toutes ces habitations par des murailles et mettre surtout à couvert le Champ-de-Mars. L'enceinte qu'il éleva et qui est celle de la Rome actuelle, moins le Vatican qui à cette époque n'y était pas compris, fut bâtie avec une grande promptitude, flanquée de fortes tours et appuyée sur plusieurs monuments déjà construits, tels que l'aqueduc de Claude, l'amphithéâtre *Castrense* et le tombeau de Cestius. Cette enceinte n'eut que seize portes qui ont conservé pour la plupart leur position et leur ancien nom.

D'Aurélien à Constantin, Rome prit encore de l'accroissement et reçut plusieurs embellissements, entre autres les thermes de Dioclétien. C'est ici l'apogée de l'importance et de la gloire monumentale de Rome; car, à partir de Constantin, Byzance sa rivale va la dépouiller, d'un côté; et de l'autre, l'abandon où tous les grands la laissent, va livrer ses monuments les plus beaux aux dégradations du temps, en attendant celles des barbares. Ceux-ci ne tardent pas, et quoique Honorius, dans la prévision de ce malheur, eût fait restaurer et fortifier encore en 402 l'enceinte d'Aurélien, Alaric l'assiége, la prend et la livre durant trois jours et trois nuits au pillage de ses soldats. Après lui, Genséric, qui ruina les édifices qu'Alaric avait respectés, et emporta en Afrique jusqu'aux tuiles de bronze doré qui couvraient le temple de Jupiter Capitolin. Après Genséric, Récimère: Visigoths, Vandales et Goths, voilà les vainqueurs des Romains de l'empire, voilà Rome saccagée trois fois, en moins d'un demi-siècle. De là jusqu'au sac de Totila, qui en enleva les portes et en emmena les principaux habitants après avoir eu la pensée d'y mettre le feu, Rome fut occupée militairement, à trois reprises différentes, par Odoacre, Théodoric et Bélisaire. Enfin, re-

prise tour à tour par Totila et Narsès, Rome était livrée à une telle dévastation que les visites mêmes de ses empereurs équivalaient presque pour elle à une prise d'assaut; car, pour la récompenser d'un accueil brillant qu'elle lui fit en 665, l'empereur Constantin emporta, à son départ, ses bronzes les plus précieux, ainsi que les toiles dorées qui formaient la toiture du Panthéon. Voilà encore comment était traitée cette mère de tant d'artistes et de tant de héros par ses propres enfants!

Sans la vigilance des papes, sans la protection toute paternelle qu'ils étendaient sur Rome, cette ville si puissante, si glorieusé, aurait certainement disparu du monde, comme toutes les autres capitales de l'antiquité. Mais alors le destin de Rome n'eût pas été complet; c'eût été un destin vulgaire. Aussi les papes s'emploient à la maintenir contre tant d'attaques avec un zèle admirable. Adrien Ier en fait restaurer les murailles; Léon IV y ajoute la cité Léonine; c'est à qui y réparera les dommages occasionnés par l'empereur Henri IV, Robert Guiscard et Frédéric Ier; et, plus tard, après le pillage qu'exercent les troupes de Charles-Quint, Paul III, Pie IV et Pie V, s'occupent de fortifier de nouveau la cité Léonine et de tenir en état de défense toute l'enceinte; enfin, Urbain VIII y renferme le Janicule, qui en était demeuré séparé jusque-là; et c'est là le dernier accroissement que Rome a reçu.

Ici finit l'histoire abrégée de ses diverses transformations. Rome actuelle, comme toutes les vieilles cités qui cherchent de l'air et de l'espace, s'est déjà dès longtemps jetée sur le Champ-de-Mars; et, contrairement à l'usage ordinaire des populations qui s'étendent en descendant le cours des fleuves, Rome a remonté le Tibre, a envahi les jardins de Salluste, le *champ du Crime* et tous les abords de la voie Flaminienne, sans respect pour le mausolée d'Auguste, qui avait cru placer ses cendres assez à l'écart pour que leur repos ne fût pas troublé. Il semble, il est vrai, que la Rome populaire ait été poussée de ce côté par les envahissements de la vanité impériale, si démesurée dans ses développements. Les maisons du peuple, en effet, devaient se retirer devant les thermes splendides, les amphithéâtres et les péristyles des palais. Néron avait besoin d'espace jusqu'à Ostie, et les bains de Titus, ceux de Caracalla et le Colysée de Vespasien avaient créé comme un désert autour du Forum.

Quant aux environs du Capitole, ils appartenaient aux dieux, et les temples en avaient aussi chassé les demeures des citoyens. Là, en effet, et tout près l'un de l'autre, Jupiter Capitolin, puis Tarpéien, puis Stator, puis encore Férétrien et Tonnant. A côté, des autels à la Fortune, d'autres à la Concorde. Le Forum était comme l'Olympe romain; chacun y avait son temple: Jules César, Ops et Saturne, Vespasien, Antonin et Faustine, la grande Vesta, Rémus et Romulus, la Paix, Vénus et Rome, Auguste et Apollon; des autels, enfin, de toute sorte, excepté un simple autel à la Pitié. De tout cela maintenant il reste debout deux colonnes du temple d'Antonin, une partie de celui de Vesta et l'emplacement de celui de Rémus et Romulus, où s'élève aujourd'hui l'église de Saint-Théodore.

Ainsi, du forum de Trajan, du théâtre de Marcellus et de presque toutes les autres ruines, à l'exception du tombeau d'Adrien, de celui de Cécilia Métella, du Panthéon d'Agrippa et des deux arcs de triomphe de Constantin et de Titus, qui ont gardé presque leur intégrité; à l'exception aussi du Colysée, dont le magnifique débris a conservé tant de grandeur qu'on n'ose à peine regretter le temps où il recevait les flots du peuple-roi dans son immense enceinte. C'est qu'au milieu de cette ruine, sur cette arène où a coulé le sang de tant de martyrs, s'élève une simple croix de bois qui les consacre, qui les agrandit, qui en fait, en quelque sorte, le lit de naissance du christianisme, où il a été enfanté dans le sang, où il s'est fortifié dans les épreuves, d'où il s'est élancé pour conquérir le monde.

A côté de la ruine du Colysée on cherche celle du palais impérial, dont il ne reste rien, sinon un peu plus d'élévation que ces incommensurables décombres ont donnée au mont Palatin, et une végétation luxuriante de ronces et de fleurs qui se pressent là comme pour cacher à tous les yeux la souillure de ces débris. Le Forum, le mont Palatin, le grand Cirque se touchent presque, non loin du mont Capitolin, sur lequel s'élève maintenant un hôtel de ville assez propre, et qui, à n'être vu que de dehors, conviendrait très-bien à une bonne ville de Provence ou de Catalogne: cela s'appelle toujours cependant le Capitole. Il est vrai qu'au dedans les fastes consulaires gravés sur la pierre, la louve de bronze, la couronne rostrale de Duillius, les quatre vieilles mesures romaines, les trophées de Trajan ou de Marius, sans compter les belles statues et des débris plus beaux encore, il est vrai, disons-nous, que toutes ces richesses justifient bien le titre que ce lieu a gardé.

Du Capitole, maintenant, nous pouvons considérer Rome tout entière, ancienne et moderne; car il est impossible de séparer ces deux villes si étroitement unies l'une à l'autre que, sous chaque monument actuel, se cache une ruine antique, et que la ville nouvelle n'a fait, en réalité, que s'asseoir de côté sur un lit de débris.

Jetons nos premiers regards sur le Tibre, et arrêtons-les au pont Œlius, qui est devenu le pont Saint-Ange comme le môle d'Adrien est devenu le château Saint-Ange. Ainsi, de ce grand empereur qui se fit bâtir un indestructible tombeau avec un pont pour y conduire, il ne reste rien à toutes ces pierres qu'un souvenir d'érudit; car la multitude ne voit là qu'un ange colossal placé au faîte d'un château fort, et pense bien plus souvent aux prisonniers qu'il renferme qu'à des cendres d'empereur qu'il ne renferme

plus. Sortons un moment de la vieille Rome pour entrer dans la cité Léonine, et contemplons Saint-Pierre et le Vatican. Cette gracieuse et imposante colonnade qui mène à la basilique est du Bernin, et cet obélisque qui décore le milieu de la place y a été redressé par Sixte-Quint.

Nous avons parlé du Vatican en son lieu ; on parlera de même de Saint-Pierre : nous ne voulons ici qu'exprimer un regret, c'est que la façade d'entrée réponde si mal à la magnificence intérieure et à la haute destination de l'édifice. Un temple grec était la demeure d'un dieu presque humain et même de ses prêtres. Une forme de palais convenait assez bien pour cela. Mais l'église du Dieu vivant, une église à laquelle Michel-Ange a donné pour toiture le panthéon d'Agrippa, la grande cathédrale de la catholicité demandait un portail plus imposant, une entrée qui s'harmonisât assez avec le reste de l'édifice, pour qu'avant même de franchir le seuil, le visiteur fût préparé à ce saint recueillement qui est, même artistiquement, nécessaire au sentiment convenable des beautés qu'il y vient admirer. Nous voulons aussi faire remarquer que tout cet emplacement que couvrent actuellement Saint-Pierre et le Vatican, était jadis occupé par le Cirque et les jardins de Néron, ces jardins, dont les corps des chrétiens, allumés en guise de torches, éclairaient les orgies. Le lieu le plus impur de Rome en est devenu le plus saint !

Reposons nos regards des magnificences de Saint-Pierre, en les arrêtant non loin de là sur la modeste église de Saint-Onuphre, où *reposent les os du Tasse*, ou sur cet hôpital du Saint-Esprit, type des œuvres de charité chrétienne, au gouvernement duquel est attaché un prélat. Cette église de couvent qui couvre cette montagne à gauche, c'est *San Pietro in Montorio ;* la montagne, c'est le Janicule, où saint Pierre fut crucifié la tête en bas, où Numa Pompilius avait été *enterré*. Voici maintenant la plus ancienne église de Rome, *Santa Maria in Transtevere:* la première église est dédiée à Marie ! Marie est le grand type de la sainteté chrétienne. Chasteté et humilité ! On compte à Rome 65 églises sous son invocation.

En traversant le Tibre près de là, nous évoquons tous les plus beaux souvenirs de Rome, si beaux et si vieux qu'ils ont quelque chose de fabuleux. Cette île est celle que formèrent les blés semés par Tarquin autour de Rome, et qui, arrachés avec leurs racines par les premiers républicains, furent jetés dans le Tibre où ils s'amoncelèrent. Ce pont est le pont Publicius, à la tête duquel Horatius Coclès combattit si glorieusement, et du haut duquel Héliogabale fut si honteusement jeté à l'eau avec une pierre au cou. Du même côté sont le Ghetto ou quartier des Juifs, les ruines du théâtre de Marcellus et le grand cloaque de Tarquin. Voilà, toujours à gauche, le *monte Testaccio*, la montagne des pots cassés, que chacun explique comme bon lui semble. C'est un amas monstrueux de débris sans valeur, dont il semble assez inutile de rechercher l'origine. Plus loin, le mausolée de Caius Cestius, et, près de la porte Capène, l'ancienne piscine publique qu'a remplacée le couvent de Saint-Dominique. Par cette porte, à laquelle on donne actuellement le nom de Saint-Sébastien, on va à l'église du saint de ce nom, qui s'élève à l'entrée des vieilles catacombes. Quand on songe que de ces étroits souterrains, vaste sépulcre de martyrs, tant de ceux qu'on y rapportait de l'amphithéâtre que de ceux qui se préparaient à y triompher, de ces longs corridors silencieux où il y avait à peine place pour un autel, tant les morts et les vivants s'y pressaient, est sortie la religion chrétienne, c'est-à-dire celle du monde civilisé, avec ses pompes, son innombrable milice, ses grands trésors, celle qui à Rome même a élevé Saint-Jean de Latran, Sainte-Marie-Majeure et Saint-Pierre, on reconnaît bien qu'un germe divin devait se cacher en elle, préparant et excitant, au temps voulu, son glorieux développement.

De la porte Capène passons à la porte Latine, où le disciple bien-aimé fut plongé dans l'huile bouillante avant d'être relégué à Pathmos. L'église qui porte son nom et qui, à cause du palais *Lateranum*, qu'elle a remplacé, s'appelle Saint-Jean de Latran, est la première église patriarcale de Rome. Dans le palais qui forme un des côtés de la place qui la précède, et sur laquelle s'élève aussi un obélisque, ont résidé tous les papes, jusqu'à la translation du saint-siége à Avignon. Là aussi se sont tenus de nombreux conciles. Saint-Jean de Latran est la première église que visite le pape après son intronisation, et sa magnificence intérieure répond à la suprématie qui a été donnée à son chapitre sur tous ceux de la chrétienté. Le roi de France en est le premier chanoine.

Près de là encore le Colisée dresse ses débris gigantesques ; et je ne sais, en vérité, si je n'aime pas mieux ces hautes murailles de briques, que tant de gracieux arbustes décorent de leur verdure et de leurs fleurs, que le revêtement de marbre qui les couvrait ; et cet églantier qui s'est fièrement élevé au-dessus du plus haut débris, que cette statue en cuivre de Jupiter, qui dominait jadis tout l'édifice. Les Thermes d'Antonin sont auprès. Qui devinerait, à les voir, qu'ils avaient jadis seize cents siéges de marbre pour les baigneurs, des bancs et des canaux recouverts de lames d'argent, et un luxe de statues, de tableaux et d'ornements en pierres précieuses, dont les Vandales et les Visigoths se moquèrent, à coup sûr, en les pillant ? Entre le Palatin et l'Aventin s'étendait le grand Cirque, dont l'origine remonte à Tarquin l'Ancien, mais que Jules César, Auguste, Trajan et Héliogabale, accrurent et embellirent ; 150,000 personnes pouvaient y prendre place. Il ne reste maintenant que les repaires hantés par les courtisanes, repaire actuel des insectes et des reptiles. En face du Palatin, l'œil s'arrête avec une satisfaction indicible sur l'hôpital *de Consolation*, substitué

au temple de Vesta : c'est une heureuse rencontre en un tel lieu. Le gouffre qui se referma sur le dévouement de Curtius est là ; l'église de Sainte-Marie-Libératrice le couvre.

Mais voici l'arc de Titus, ce grand témoignage des vérités de l'Evangile ; chandeliers à sept branches, trompettes du jubilé, vases sacrés du temple, toute la gloire de Jérusalem est sur ses reliefs, à côté de tout son deuil, de ses enfants égorgés, de ses filles traînées en esclavage. Et ce sont les bras des vaincus qui ont élevé ce monument de leur honte, et celui-là n'a pas péri ; il est debout, il subsiste, comme la dispersion du peuple juif, comme l'ignominie qui s'attache à cette race déicide. Les choses saintes elles-mêmes, celles qui avaient servi au culte du vrai Dieu, devaient être détruites, comme le temple où elles étaient enfermées. En vain Vespasien les plaça avec honneur dans le magnifique temple de la Paix ; elles ont disparu, dès les premiers temps peut-être, dans le butin d'Alaric, et, du temple qui les avait reçues et semblait les protéger, il reste à peine une lamentable ruine.

Détournons les yeux vers le Quirinal, aujourd'hui *Monte Cavallo*, et, plus encore que le Vatican, résidence des souverains pontifes. Les deux chevaux de marbre dont Tiridate avait fait présent à Néron, et qui ornent la place du palais papal, ont changé le nom de cette montagne ; à ses pieds est, d'un côté, la fameuse colonne Trajane, au milieu de quelques bases de colonnes qu'on a relevées et qui recomposent l'ancien forum qu'elle décorait ; et, de l'autre, l'église de Saint-Pierre-aux-Liens, que consacre en quelque sorte, sous le rapport de l'art, le Moïse de Michel-Ange.

Si nous passons au mont Esquilin, nous attachons d'abord nos yeux à la belle basilique de Sainte-Marie-Majeure ou Sainte-Marie des Neiges. L'intérieur en est d'une richesse merveilleuse, surtout les deux chapelles à côté des chœurs, dont l'une a été fondée par Sixte-Quint et l'autre par Paul V. Sainte-Marie-Majeure, à en croire Nardini, occupe actuellement l'emplacement où s'élevaient le temple et le bois sacré de Junon Lucine. Lucine et Marie ! voilà bien les deux emblèmes des deux ères religieuses. De là, sur le mont *Pincio*, nous trouvons l'église de la Trinité-du-Mont et la villa *Medici* où réside l'Académie française de peinture. Les jardins de Salluste occupaient jadis cette montagne qui sert de promenade publique et d'où l'on descend à la Place del Popolo. Cette place et la porte du même nom servent d'entrée à la ville de Rome, du côté de la Toscane. Là commence la rue del Corso, la plus belle de Rome et celle où se déploient les pompes de son célèbre *Carnaval*. On pense généralement que ce nom de Place et de Porte du Peuple vient d'une petite église de Notre-Dame bâtie à gauche, par le concours de tout le peuple, vers la fin du XI^e^ siècle. Elles n'ont rien de remarquable. Les palais Ducal et Barberini sont près de là, avec leurs statues antiques et leurs tableaux modernes, le dernier surtout avec ses fresques. Au bout del Corso, se dresse la colonne Antonine, hommage de Marc-Aurèle à Antonin le Pieux, et près de là, sur les ruines du temple de Minerve, est le couvent des Dominicains qui en a pris son nom, ainsi que son église, si célèbre par le Christ de Michel-Ange.

Nous voici au palais de Farnèse, si riche de précieuses antiquités répandues dans les cours, les galeries et les splendides appartements ; mais était-ce bien la peine de dépouiller le Colisée de ses blocs sculptés pour en bâtir les murailles et les corniches de cette façade dont Michel-Ange fut, il est vrai, l'architecte, mais qui évidemment n'est pas assez remarquable pour faire pardonner un tel sacrilége ? Non loin du palais Farnèse, nous remarquons la place Navone, où la statue de Pasquin est un peu tombée dans l'abandon. Cette place occupe l'emplacement du cirque d'Alexandre Sévère ; et l'église de Sainte-Agnès avec le palais Pamfili en est le principal ornement. C'est dans une basse chapelle de cette église qu'on montre ce qu'on croit être la chambre où saint Paul habitait pendant qu'il était à Rome, gardé par un soldat qu'on avait attaché par une chaîne à son bras. C'est ainsi que le christianisme a commencé à Rome, prêché par deux hommes obscurs, l'un d'une race méprisée, l'autre à demi prisonnier, et tous deux égorgés par la main du bourreau, hors des murs, en vrais malfaiteurs de cette époque, eux qui ont, à celle où nous vivons, les deux plus magnifiques temples du monde pour mausolées. Le collége de la Sapience, commencé par Eugène IV et terminé par Alexandre VII, attire nos regards, sinon par la beauté de son architecture, du moins par les grands services qu'il a rendus à la religion et par la juste renommée dont il jouit. Que dirons-nous des palais Colonna, Justiniani, Matteï, Doria, Borghèse, et de tant d'autres célèbres par leurs richesses artistiques de tout genre ! C'est là surtout une des grandes distinctions de Rome, qui se trouve ainsi être à la fois le sanctuaire de la vraie science et des arts. Que dirons-nous du vieux Panthéon, aujourd'hui Sainte-Marie de la Rotonde, ce temple indestructible où le vrai Dieu, celui qui donne la lumière, éclipsait tous les autres, en descendant radieux du sommet ouvert de sa voûte d'or ! Cet édifice consacré à tous les dieux l'est aujourd'hui presque à tous les saints, qui les ont remplacés dans leur niche ; à Marie surtout, qui occupe la niche de Jupiter. Il devait suffire de cette transformation intérieure ; et l'on n'avait certes nul besoin d'y ajouter extérieurement ces deux petits clochers qui déshonorent sans utilité ce beau portique. Le christianisme ne doit pas prendre possession des monuments du paganisme pour les dégrader ; n'est-ce pas assez de la croix au faîte de l'édifice pour marquer à l'extérieur sa nouvelle destination ?

Non loin de là nous distinguons les ther-

mes de Novatus et cette vieille tour d'où Néron contemplait en joueur de harpe ou en comédien, bien plus qu'en empereur, cet incendie de Rome qu'il avait allumé, et dont il devait punir les chrétiens; d'un autre côté, Saint-Laurent *in Lucina*, et le mausolée d'Auguste qui avait voulu que sa cendre, en plein Champ-de-Mars, tressaillît au bruit des commandements et des armes..... en attendant les voix aigres des crieurs publics et des marchands de légumes.

Le mausolée d'Auguste est aujourd'hui un théâtre de baladins. Nous y avons vu des funambules. O pauvre gloire humaine!

Voilà à peu près tout ce que les étrangers cherchent et voient à Rome. C'est là la ville de parade, la Rome officielle qu'on montre aux visiteurs. Mais pour le chrétien ce n'est pas assez; ce ne sont ni les tableaux, ni les statues quelque admirables qu'elles soient, qui excitent sa vive sympathie, pour ces nombreuses églises qu'on y rencontre; les vieilles traditions attachées à quelques-unes d'entre elles lui causeront une bien plus douce émotion, lui inspireront un plus puissant intérêt. La petite église de Saint-Clément au Forum, avec ses deux ambons des premiers siècles; celle de Sainte-Cécile au delà du Tibre, où l'on montre la salle de bains où la vierge fut décapitée; celle de Sainte-Praxède, au milieu de laquelle s'est conservé le puits où, aidée de Pudentienne sa sœur, elle recueillait le sang des martyrs; celle de Sainte-Agnès hors des murs, où se voit encore debout le siége en pierre du pape saint Silvestre; celle de Sainte-Croix de Jérusalem, où l'impératrice Hélène déposa une partie de la vraie croix; la *scala santa*, l'escalier du prétoire de Pilate transporté à Rome et que nul chrétien n'ose monter qu'à genoux; ces nombreux couvents enfin, lieux de retraite et de solennel silence, où l'âme se sent plus qu'ailleurs dégagée d'un monde dont Rome atteste si hautement les vanités; dans l'église de Saint-Pierre, cette chapelle où la sacrée pénitencerie a établi des confessionnaux pour toutes les langues parlées, afin que tout pécheur de cette terre puisse y recevoir son pardon: voilà surtout ce que le visiteur chrétien recherche et admire! voilà les saints objets pour lesquels l'âme se passionne bien plus fortement que pour tous les objets d'art antique ou nouveau. C'est là, en un mot, qu'est toute la puissance, tout le charme de Rome. Là est son avenir, bien plus triomphant encore que son passé.

A Rome, en effet, ne le dissimulons pas à ses ennemis, est réservée une influence toujours croissante sur les destinées de ce monde. A une époque où la puissance passe de la matière à l'esprit, où l'intelligence acquiert la seule suprématie reconnue, ou du moins honorée, on n'apprécie pas à sa juste valeur la prééminence qu'une telle transformation d'idées donne à l'autorité religieuse, c'est-à-dire à la seule qui soit à la fois intellectuelle et morale. Aussi, voyez dans quel affaiblissement, dans quelle confusion s'agitent et se dégradent toutes les notions politiques; cher-

chez où se dirige la confiance des peuples, où s'adresse, avec leurs bénédictions, leur espérance de salut. Ce ne sont, certes, ni les trônes ni les constitutions qui sauveront la société, qui n'a aucune foi ni en eux ni en elles. Déjà les regards des populations montent plus haut. Il y a dans les populations un instinct bien autrement prophétique que la raison des philosophes; il y a une raison humaine plus forte que la raison scientifique, qui ne laisse ignorer à personne qu'en présence de tous les pouvoirs factices qui se dissolvent, il y a à Rome, à la ville de Numa, d'Auguste, de saint Pierre et de Grégoire VII, un pouvoir toujours immuable qui se fortifie de tout ce que les autres perdent; qui, fondé sur des idées et des doctrines impérissables, puisqu'elles émanent d'une source éternelle, ne saurait être agité sur ses bases, tandis que tous les autres, appuyés sur des intérêts ou des passions, en partagent toute la mobilité et participent à leurs renversements.

La parole du Christ s'est en quelque sorte *pétrifiée* et portera éternellement son Eglise, et l'on ne doit pas oublier que, même au point de vue humain, un principe consacré par dix-huit siècles de durée constitue un privilége au-dessus de tous les autres: ce privilége est celui de Rome. La durée ici-bas, c'est le droit; c'est presque la sanction de Dieu.

Cet article, du baron Guiraud, est tiré de l'*Encyclopédie du* XIX^e^ *siècle*, dont les troubles politiques n'arrêtent point l'heureuse publication. Nous n'avons voulu rien y changer, pour laisser à l'illustre auteur tout l'ensemble de ses idées, mais nous lui en laissons toute la responsabilité, c'est-à-dire toute la gloire.

Maintenant nous allons examiner en détail les monuments religieux qui peuplent la ville éternelle. Nous prendrons ici pour guide M. Fulchiron, qui a décrit *con amore* tous ces vénérables témoins de la foi des peuples.

Nous allons donc reproduire tout entier, ainsi que l'auteur nous y a formellement autorisé, ce consciencieux travail qui termine le savant *Voyage de l'Italie méridionale*, nous bornant à supprimer les détails trop étrangers à notre sujet. L'importance incomparable de Rome, de la ville éternelle, de la glorieuse métropole de la catholicité, semble nous permettre cette étendue.

ASPECT DE ROME.

Jardin Pincio.— Villa Medici.— Trinité des Monts.—Couvent des Capucins.— Place et palais Barberini.— Villa Ludovisi.— Fontaine de Termini. — Santa-Maria degli Angeli.

Lorsqu'on entre pour la première fois dans la ville pontificale, son aspect ne répond pas d'abord à l'idée qu'on s'en était faite. Les yeux cherchent en vain ses plus nobles constructions, trop souvent cachées au milieu de rues étroites et, sinon désertes, du moins bien peu animées. Souvent aussi on s'indigne, excepté au Corso et aux places attenantes, de ce continuel mélange de palais

et ne masures, qui est le caractère distinctif des cités méridionales d'Italie. Les boutiques, les magasins, sont, en général, obscurs, de chétive apparence; rien n'annonce la richesse d'une capitale succédant à celle des Césars, et, il faut bien l'avouer, Rome a un air provincial. Les regards, avides de contempler les monuments antiques, s'étonnent de n'en découvrir aucun. Presque tous, situés à l'extrémité orientale, à peu près inhabitée, échappent d'abord à la vue. On dirait que l'architecture moderne craignit la comparaison et s'éloigna prudemment de ces chefs-d'œuvre; mais si l'on monte au jardin public du Pincio, si l'on s'approche de ces terrasses suspendues au-dessus de la belle place *del Popolo* (1), alors le spectacle change et devient surprenant; partout se développent devant vous ces puissants édifices que vingt siècles ont accumulés sur un sol accidenté; les collines, la plaine, les vallées en sont chargées. Partout vous voyez surgir les dômes, s'étendre les palais, les vastes monastères, les immenses basiliques, s'élancer ces aiguilles de granit arrachées aux temples égyptiens; sur votre droite, apparaître la verdoyante villa Borghèse; dans le lointain, à votre gauche, le Capitole, le Colisée, géant de pierre, où coula le sang des gladiateurs et des martyrs, et en face, au bout de l'horizon, l'énorme tour du château Saint-Ange, le Vatican et la coupole dépassant en hauteur Monte-Mario lui-même, et que l'audace de Buonarotti pouvait seule concevoir. A toute heure, magnifique panorama, et plus admirable encore au coucher du soleil. Sous ce ciel ardent, sous ce ciel prêtant aux objets qu'il colore des teintes si puissantes, rien n'est beau comme la silhouette de Rome se détachant sur un rideau de pourpre et d'or. Santo-Pietro (Saint-Pierre) semble grandir au sein de vapeurs embrasées, au milieu d'un océan de feu, et combien de fois l'auteur de ce *Voyage* n'est-il pas resté immobile d'extase en contemplant ce sublime tableau.

Puisque nous sommes sur le sommet de Monte-Pincio, commençons par son jardin la tâche descriptive que nous nous sommes imposée. Suivant ensuite, du côté de l'est, la grande voie tracée sur les monts Viminal et Quirinal, nous explorerons les monuments qui la bordent ou l'avoisinent; de là, descendant à la place de Monte-Cavallo et aux pentes du Quirinal, nous visiterons le palais pontifical, ceux de la Chancellerie, Rospigliosi, Aldobrandini, et retournant à l'ouest, par le bas de la ville, nous arriverons à une de ses extrémités, à la place *del Popolo*, en nous occupant des constructions remarquables que nous trouverons en chemin.

Avant l'occupation française (1798), Rome n'avait point de promenade publique; aucun

(1) On la nomme bien à tort place du Peuple; on croit donc devoir rappeler ici que son vrai nom est place du Peuplier, et provient d'un bois de cette espèce d'arbre qui existait jadis sur son emplacement. En italien, *popolo* signifie également peuple et peuplier.

ombrage ne garantissait sa population, les jours de fête, des ardeurs du soleil italien; lui en procurer fut une des premières pensées de la nouvelle administration; elle choisit la magnifique position du Pincio, où Néron reçut la sépulture, où Domitien eut sa villa, où Bélisaire assit son camp; elle était couverte de vignes et de cultures potagères, lorsque le préfet, M. de Tournon, commença cette utile entreprise. On ne pouvait choisir un emplacement plus convenable et offrant, sur toute sa circonférence, de plus beaux points de vue. En effet, il dominait la ville, la vallée du Tibre, et, dans le lointain, laissait distinctement apercevoir les chaînes de montagnes du Latium, de la Sabine et de l'Etrurie. On se mit à l'œuvre. Un jardin fut planté, et mis en communication avec la place *del Popolo* par deux rampes en lacets, que soutiennent plusieurs terrasses transversales, formant ainsi un immense gradin chargé d'arbres, la plupart exotiques. Dans l'épaisseur des murs de la première, trois niches contiennent les deux génies des Arts et de la Paix, et une belle statue antique d'Hygie (1), dont la conservation est parfaite. De chaque côté s'élève une colonne en granit, décorée de Rostres en bronze (2), et surmontée de trophées. Quatre autres statues, imitant les captifs posés sur les attiques des arcs de triomphe, dominent la balustrade. La seconde terrasse porte un grand bas-relief représentant la Victoire entourée de peuples vaincus; enfin, au milieu de la troisième est un avant-corps, en forme de portique, et qui contient ou contiendra aussi des statues, car, en 1841, elles n'étaient pas encore en place. La quatrième, plus longue de beaucoup, supporte le jardin; celui-ci, planté en allées et en quinconces, est embelli de massifs de fleurs. Près des bords du dernier mur de soutenement, on voit un temple d'architecture assez bizarre, et, au milieu des plantations, l'obélisque d'Aurélien, ainsi nommé parce que cet empereur le fit apporter d'Egypte. Haut seulement de 9 mètres 6 centimètres, sans compter son piédestal, c'est un des plus petits existant à Rome. Ses hiéroglyphes annoncent qu'il fut érigé en l'honneur d'Antinoüs, du trop cher ami d'Adrien, par ce prince et sa femme Sabine. Le lecteur s'étonnera sans doute qu'une épouse, une impératrice, se soit associée à un semblable hommage rendu à un pareil favori. Un Français, Valadier, fut l'auteur du jardin, de ses rampes et de la place *del Popolo;* aussi remarque-t-on dans toutes ces constructions une concordance manquant toujours aux monuments qui subirent les caprices de plusieurs architectes. C'est au Pincio que se donnent les fêtes publiques. Au mois d'octobre 1841, il resplendissait d'illumina-

(1) Hygie, déesse de la santé.

(2) *Rostrum*, dans son sens naturel, signifie un bec, mais le *rostrum* naval, dont l'imitation orne ces colonnes, était une machine en bronze, fixée à l'avant des vaisseaux antiques, et figurant elle-même une proue armée d'une pointe. Elle servait à entr'ouvrir le flanc d'un bâtiment et à le couler bas.

tions, et des gerbes brillantes d'un feu d'artifice tiré pour célébrer le retour de Grégoire XVI, après une longue tournée faite dans ses Etats. Du haut de chaque terrasse tombaient, jusqu'au bas de la colline, des nappes d'étincelles et de flammes ; c'était un surprenant et magnifique incendie. Les embellissements de ce jardin et d'autres, dont il sera question, furent exécutés par la population romaine ; ils occupèrent, de 1811 à 1814, environ 2000 ouvriers, répandirent plusieurs millions dans la ville, et donnèrent le goût du travail et d'un gain légitime à des hommes vivant jusque-là d'aumônes ou de rapines.

En 1540, à côté du Pincio, et dans la plus belle position, fut construite une villa par le cardinal Ricci, sur les dessins d'Annibal Lippi; plus tard, elle devint la propriété des grands ducs de Toscane, et prit le nom de Medici. Au commencement de ce siècle, la France on fit l'acquisition au moyen d'échanges, et y plaça, sous le titre d'académie, l'école qu'elle entretient à Rome depuis Louis XIV, en faveur de ses artistes qui ont remporté les grands prix de peinture, de sculpture, d'architecture et de composition musicale. Assise sur d'énormes substructions, la façade de la villa Medici, noble et sévère, est ensemble florentine et romaine : florentine par sa masse, romaine par ses détails. Dans l'intérieur, sur le jardin qui en dépend, un portique à colonnes, à puissantes arcades, et que surhausse un perron à doubles rampes, est, dit-on, de Michel-Ange; au-dessus, les murs sont incrustés de bas-reliefs antiques, seuls restes de la fameuse collection que les Medicis y avaient rassemblée, et qu'ensuite ils transportèrent à Florence. Là étaient la Vénus, l'Apolline, la famille Niobé, le Mercure en bronze et le Rémouleur ; ils y revivent encore dans les plâtres moulés de toutes les statues célèbres que réunit une galerie à l'usage des pensionnaires. C'est principalement aux soins de M. Ingres que l'on doit les richesses de cette galerie et les utiles restaurations faites au palais.

Près de la villa Medici, et à l'extrémité nord-ouest de la longue rue, qui, traversant une partie des collines, conduit à Sainte-Marie-Majeure, et de là jusqu'au mur sud-est de l'enceinte, on voit la Trinité des Monts, fondée en 1494, par notre roi Charles VIII. Détournons-nous un instant de notre itinéraire, et descendons à la place d'Espagne pour contempler l'immense escalier qui met en communication l'église avec le bas de la ville, et se compose de cent vingt-cinq marches en marbre blanc, longues de 35 mètres avant qu'elles se divisent en deux rampes. Un de nos ambassadeurs, le comte Choiseul-Gouffier, eut l'honneur de cette construction, entièrement exécutée à ses frais, en 1660; par Alexandre Specchi ; aussi les fleurs de lis brillent encore sur les bornes environnant sa base, et perpétuent la mémoire d'une générosité française. D'abord, formé d'une seule montée, cet escalier-géant se sépare ensuite, au tiers de sa hauteur, en deux branches, et embrasse, dans leurs contours, de vastes paliers servant de terrasses, d'où l'œil découvre, à mesure qu'on s'élève, toutes les splendeurs de Rome. Au sommet du dernier repos, se trouve l'église, exhaussée elle-même sur un perron de trente-quatre marches, également à double rampe. Entre le grand escalier et ce perron s'élance un obélisque de 15 mètres d'élévation, non compris le piédestal; jadis apporté des carrières d'Egypte, il fut placé sur l'épine du cirque de Salluste, et ne portait aucune inscription. Les ouvriers romains y gravèrent des hiéroglyphes imitant ceux d'une autre aiguille, mais si maladroitement, avec tant d'inexactitude, que la fraude est facile à reconnaître. Il gisait ignoblement sur la terre, dans la villa Ludovisi, lorsqu'en 1789 le malheureux et innocent Pie VI chargea l'architecte Antinori de le remettre en honneur et de l'ériger où il est maintenant. L'église a deux clochers sur sa façade, ce qui est rare à Rome, et son horloge marque les heures à la française (1), c'est-à-dire à partir de minuit. Du fond de la rue des Condotti, percée en face de ces monuments, on les voit admirablement pyramider, et, quoique, sous le rapport de l'architecture, ils ne soient pas exempts de reproche, leur grandiose produit un magique effet. Le vaisseau de la Trinité, simple et de médiocre étendue, contient des trésors de peinture. Nous ne citerons que les plus remarquables ; saint Pierre recevant les clefs, par M. Ingres; le Couronnement de la Vierge, de Federigo Zuccheri ; les Prophètes Isaïe et Daniel, et la Résurrection du Lazare, de Perino del Vaga, un des plus grands dessinateurs de l'école romaine ; Jésus reconnu par sainte Madeleine, de l'élève chéri de Raphaël, Jules Romain ; la Nativité de Marie, due au pinceau de Vanni, le plus habile peut-être des peintres siennois, qui sut emprunter au Baroccio sa douceur et sa grâce, et que l'on confond quelquefois avec lui ; une Assomption, de Daniele di Volterra, dans laquelle il a introduit, parmi les spectateurs du miracle, le portrait de Michel-Ange; le carton du Massacre des Innocents, et, enfin, son chef-d'œuvre, sa Descente de croix, l'un des trois tableaux regardés comme sans pareils (les deux autres sont la Transfiguration et la Communion de saint Jérôme). Rien n'est plus digne d'admiration que le Christ et les figures qui le soutiennent en le descendant de la croix; rien n'est plus beau, mais d'une beauté austère et appropriée au sujet, que le groupe des trois femmes entourant la Vierge évanouie. Ce tableau, quoique retoilé en 1811, se dégrade sans cesse par l'action de l'humidité, et, dans un temps peu éloigné, sa destruction sera complète; il appartient à la France, ainsi que l'église et le couvent, et il serait

(1) A Rome, les heures se comptent encore à l'ancienne méthode italienne, à partir du coucher du soleil ; en sorte que le point de départ change chaque jour : ainsi, lorsqu'il se cache sous l'horizon à cinq heures, il est sept heures à minuit pour les Romains. Les étrangers s'accoutument difficilement à cette manière de compter.

digne d'elle d'en commander une exacte copie à un habile artiste. Science du dessin, noblesse de formes, vérité d'attitudes et d'expression, tout est réuni dans ce magnifique ouvrage. Parmi les tombeaux que renferme la Trinité, il faut s'arrêter devant l'humble pierre sépulcrale du Lorrain, le premier des paysagistes. Le couvent, occupé par des religieuses françaises vouées à l'instruction publique, contient aussi des objets d'art, mais d'un mérite secondaire.

Santo-Isidoro (Saint-Isidore), fondé par des Espagnols, possède principalement des peintures datant de l'époque de la décadence, et l'on n'engage les amateurs à les visiter que pour qu'ils puissent les comparer aux œuvres des grands maîtres. Cependant, il faut rendre justice à la voûte peinte par Carle Maratte, et au patron de l'église, tableau estimé d'Andréa Sacchi, élève de l'Albane et l'un des plus habiles coloristes de l'école romaine; à ce mérite il joignit la grâce unie à la grandeur des formes et à une sage composition.

Près de Santo-Isidoro, sur le point culminant de Monte-Pincio, est située la délicieuse villa Ludovisi, appartenant aujourd'hui au prince de Piombino, composée de trois casins assis sur l'emplacement des anciens jardins de Salluste, et bâtis par le célèbre Dominiquin; elle eut encore pour auteur des plantations de son parc Le Nôtre, et son premier maître fut le cardinal Ludovisi, neveu de Grégoire XV. Çà et là sont répandus des antiques de second ordre, tels qu'un Jupiter-Ammon; une femme demi-colossale; un Silène dormant; un Satyre et un Faune groupés; Néron en habit sacerdotal (étrange prêtre sans doute); un Mercure; et, parmi les marbres modernes, le Satyre de Michel-Ange, d'une touche âpre et fière, car jamais l'impétueux et rude artiste ne prit le temps d'adoucir son travail; néanmoins, cette statue est une des plus précieuses sculptures modernes.

Dans le casino à droite est renfermée une riche collection: c'est là qu'on admire la plus belle tête de Junon qui soit connue; Esculape, Vénus, Apollon; une autre Vénus sortant du bain; Hercule, Bacchus, Mercure; Agrippine, revêtue de magnifiques draperies; le groupe d'Oreste reconnu par Electre, ouvrage du sculpteur athénien Ménélas; celui non moins remarquable d'Arria et Pætus; mais la complète nudité des personnages a fait penser à plusieurs archéologues qu'il était une œuvre grecque, et représentait Emon se donnant la mort et soutenant Antigone (1); les bustes de Claude, de César, d'Antinoüs, le célèbre Mars en repos, et enfin Pluton et Proserpine, du Bernini, qui aurait bien dû redouter de pareils voisins et ne pas s'exposer à la comparaison. Dans le second casino,

(1) Ce qui fait croire que cette version est la vraie, c'est que les sculpteurs, lorsqu'ils représentaient des Romains, leur donnaient toujours des vêtements.

on voit l'Aurore de Guercino (Guerchin), portée sur un char, précédée par les Heures et laissant derrière elle le vieux Tithon, son époux, qui a l'air de s'étonner du prompt départ de la déesse. Cette fresque jouit d'une grande réputation: elle est d'une superbe couleur, pleine de verve, de mouvement; mais cependant nous croyons qu'elle est inférieure à celle de Guido Reni, que bientôt nous allons décrire. Sans doute Guercino connaissait à fond tout le matériel de la peinture, mais il n'eût point ce que possédait son rival, l'élégance et l'inspiration poétique. On pénètre difficilement dans cette charmante villa: il faut solliciter une permission d'entrée, et le prince en accorde rarement.

Le couvent et l'église de Santa-Maria della Concezione, chef-lieu de l'ordre des Capucins et demeure de leur général, doivent leur fondation au cardinal Barberini, frère d'Urbain VIII, et remonte ainsi au commencement du XVII^e^ siècle. L'église à une seule nef, est simple et modeste, et a fourni au peintre Granet le sujet d'un célèbre tableau qu'il reproduisit plusieurs fois avec des variantes. La boiserie du chœur et la manière dont elle reçoit le jour lui donnent un aspect remarquable; et toutefois sans sortir de la simplicité que les statuts imposent aux religieux mendiants; mais, toute dépourvue qu'elle est de marbres et d'ornements, cette église possède des chefs-d'œuvre et peut-être celui de Guido Reni, son Archange Michel; le Carton de la barque de saint Pierre du Giotto, peintre que la nature organisa si puissamment et qui eût marché à côté de Raphaël, s'il était né deux cents ans plus tard. Malheureusement ce Carton, traduit en mosaïque à la basilique de Saint-Pierre, après avoir reçu quelques modifications, est placé au-dessus de la porte d'entrée, en un lieu trop obscur pour un si grand artiste. A ces deux tableaux, l'un parfait, l'autre montrant où l'art voulait arriver, il faut ajouter le magnifique saint Paul de Pietro di Cortona, d'une si belle couleur et l'un des plus corrects ouvrages de ce maître, dont le talent a presque toujours quelque chose de théâtral; défaut qu'il avait contracté en peignant les plafonds, les dômes, les vastes machines, comme disent les Italiens; la Vierge et l'Enfant Jésus, d'Andrea Sacchi, et la naissance de Marie; que les *ciceroni* attribuent à Lanfranc, mais qui est seulement d'un de ses bons élèves. On doit aussi examiner le tombeau d'Alexandre Sobieski, fils de Jean III, roi de Pologne, et mort à Rome en 1714; sculpté par Camillo Rusconi, il n'est pas sans mérite, mais il se ressent, sous le rapport du style, de l'époque de décadence où vivait le statuaire. Jadis on voyait à Santa-Maria un saint François du Dominiquin, dont cet artiste pieux et désintéressé ne voulut jamais recevoir le salaire, et qui est maintenant à la basilique de Saint-Pierre. N'oublions pas non plus un portrait de Frate Elia, conservé dans la sacristie, et que l'on présume être de Giunta Pisano, ce qui lui assignerait pour date le commence-

ment du XIII^e^ siècle (1). Aucun voyageur, parvenu du moins à notre connaissance, n'a parlé d'une triste curiosité placée au-dessous de l'église. C'est le cimetière des Capucins, composé de six caveaux éclairés par de larges ouvertures, donnant sur une cour et remplis des ossements, artistement arrangés, de tous les moines décédés dans le couvent depuis deux cents années. Avec leurs dents on a formé des mosaïques; les têtes sont les matériaux de grottes, de rochers, sous lesquels se trouvent des squelettes entiers, les uns debout, les autres couchés et revêtus de l'habit de l'ordre. Cette étrange parure du dernier asile, cette coquetterie si déplacée, qui s'empare de débris humains, inspirent le plus profond dégoût. Un des longs corridors du cloître, où sont les portraits des saints et des cardinaux que l'ordre a produits, est orné de vases de fleurs : l'hortensia, le laurier-rose, les dahlias, la reine-marguerite, si belle en Italie (2), y étalent leurs teintes variées. La culture des jardins est pour les religieux une douce et innocente occupation, et l'on a remarqué que le goût de l'horticulture est plus prononcé chez eux à mesure que la règle devient plus sévère.

La place Barberina, qui reçoit son nom du palais, formant un de ses côtés, est irrégulière, en forme de trapèze, et contient une fontaine du Bernini, architecte et sculpteur, né pour produire des ouvrages classiques et qui s'évertua trop souvent à courir après le bizarre et le mauvais goût. Quatre dauphins soutiennent une coupe, sur laquelle est assis un triton levant les bras et soufflant dans sa conque, dont il sort un jet d'eau. Dauphins et triton sont tourmentés de toutes manières, et le dieu marin s'éloigne autant que possible des nobles et sages modèles que les anciens nous ont légués.

Situé sur la place et la rue des Quatre-Fontaines, le palais Barberini eut successivement trois constructeurs, Carlo Maderno, Borromini et Lorenzo Bernini; aussi est-il de divers styles. Malheureusement les deux derniers architectes, quoique plus circonspects qu'à leur ordinaire, ont altéré la noble simplicité du premier plan; somme toute cependant, c'est un des plus beaux édifices de Rome. Sa cour et sa principale façade tournée du côté de la rue y apparaissent dans toute leur splendeur. Le corps du milieu présente quatre ordres superposés; au rez-de-chaussée, un portique à colonnes doriques; au premier étage, de vastes fenêtres en arceaux, dont les espacements contiennent d'autres colonnes ioniques, engagées dans le mur et d'un beau caractère. Au second et au troisième, des pilastres corinthiens accouplés, également placés entre les intervalles des ouvertures, et une élégante corniche complètent la décoration. Deux pavillons en saillie, et moins ornés, laissent briller le centre du bâtiment et la vue s'y attacher. Sous le portique, deux escaliers conduisent aux appartements; l'un du Bernini, en limaçon, à colonnes jumelles, et semblable à celui du Vatican que Bramante érigea, est célèbre par la science stéréotomique de son constructeur (1). L'autre, plus moderne en sa forme, est magnifique; il est orné de statues et d'un lion antique d'un excellent travail. Le grand salon, communiquant à plusieurs pièces, est décoré, à sa voûte, d'une fresque de Pietro di Cortona, représentant le triomphe de la Gloire, allégorie flatteuse et mensongère en faveur des Barberini, car ce ne fut jamais une race héroïque. Dans les salles suivantes se trouvent des tableaux de Romanelli, de Ciro Ferri, de Luti, du Calabrese, et une précieuse collection de cartons où d'un coup d'œil on saisit les différentes manières de maîtres célèbres; il faut aussi s'attacher au sacrifice de Diane du Cortona, à la Sainte-Cécile de Lanfranc, aux portraits du Titien, brillants de magiques couleurs, à celui d'une jeune Fille, par Léonard de Vinci, et à celui d'un duc d'Urbino, admirable ouvrage de Barrochio. Si vous aimez les émotions, les tristes souvenirs, contemplez celui de Béatrix Cenci, montant, si jeune et si belle, sur l'échafaud, et mourant en héroïne. Guido Reni retraça de mémoire ses nobles traits (2). Là ne se borne pas la collection; elle offre encore à l'examen des connaisseurs le Songe de Jacob, de Lanfranc; une Madeleine, du Tintoret; Saint-Sébastien, d'Annibal Carrache; Saint-François et Jésus, au jardin des Oliviers, de Gherardo delle Notti, qui est le *nec plus ultra* des effets de lumière; une Madone, d'Andrea del Sarto, où éclatent ses admirables qualités, la grâce enchanteresse, la pudeur virginale, la couleur si fine et si vraie qu'il sut communiquer à tout ce que touchait son pinceau; l'Hérodiade, de Rubens, dont, je demande pardon de le dire, les teintes paraissent outrées à côté de celles d'Andrea et de Gherardo; le sévère et beau Germanicus, du Poussin, et enfin le portrait de la Fornarina, cette maîtresse de Raphaël aux yeux expressifs, au large buste, aux puissantes épaules, et que sans doûte il peignit avec amour; mais comment cette forte Romaine inspira-t-elle une si longue passion au jeune et bel artiste, dont les mœurs furent si élégantes? Ce musée possède encore des marbres et deux peintures antiques; l'une, montrant Vénus entourée de petits Génies, que Carle Maratte déshonora en voulant présomptueusement la restaurer, et l'autre, Rome trium-

(1) On connait des ouvrages de Giunta, datés de 1210 à 1250.

(2) C'est un capucin qui en apporta les premières semences de la Chine, au commencement du XVIII^e^ siècle.

(1) Stéréotomie, science de la coupe des solides, et particulièrement de celle des pierres.

(2) Elle tua son père, qui voulait lui faire violence. Tout Rome demanda sa grâce, mais le gouvernement fut inflexible. Dans le cours de son procès, elle soutint toujours qu'ayant voulu défendre son honneur, elle était dans son droit, et marcha à la mort en se regardant comme martyre de la vertu.

phante sous Constantin ; à celle-ci, on voit combien l'art était alors en décadence.

Ce palais, son étendue, les blocs énormes dont il se compose portent une continuelle accusation contre le pape Urbain VIII et ses neveux ; ce sont eux qui démolirent une partie du Colisée et employèrent ses matériaux à l'édification de leur somptueuse demeure. Le distique mordant dont voici la traduction : *Ce que les barbares n'ont pas fait, les Barberini l'accomplirent*, fut un trop léger châtiment pour cet acte de vandalisme. Après avoir si sévèrement blâmé ces auteurs du crime de lèse-antiquité, disons aussi, à l'honneur de leurs descendants, qu'ils l'ont noblement réparé en protégeant les arts et en fondant une bibliothèque publique annexée au palais. C'est faire un digne usage de leur grande fortune.

En continuant à suivre la même rue, et prenant ensuite à gauche celle della Porta-Pia, on arrive à la fontaine de Termini, une des quatre principales de Rome, à la place du même nom et à Santa-Maria degli Angeli, occupant une partie du périmètre et des constructions des Thermes de Dioclétien. Versant des masses considérables de l'*Aqua-Felice*, la fontaine est une des plus belles et des plus utiles constructions de Sixte-Quint, puisque son élévation, de 47 mètres au-dessus du port de Ripetta, lui permet d'abreuver tous les quartiers de la ville situés sur la rive gauche du Tibre. Divisée en trois arceaux séparés par quatre colonnes ioniques, surmontée d'une large corniche et d'un attique surhaussé, elle dut à son architecte, Domenico Fontana, un aspect imposant, mais peu approprié à la destination du monument. En avant, une grande conque, supportant quatre lions, dont deux sont antiques et en basalte égyptien, reçoit et distribue 3,481 pouces fontainiers, égalant 66,000 mètres cubes, par vingt-quatre heures ; dans l'arc du milieu, un Moïse colossal frappe le rocher d'Horeb pour en faire jaillir l'eau qui désaltérera les Hébreux ; les deux autres ont des bas-reliefs. Il est fâcheux que le mérite des sculptures soit loin de répondre à celui de l'architecture : le Moïse, surtout, est plus que médiocre, et son auteur, Giovanni Batista della Porta, en mourut, dit-on, de chagrin.

Appartenant aux Chartreux, noble production du génie de Buonarotti (1), immense croix grecque sans ornements, si on la compare aux autres églises romaines, et dont la demi-nudité fait encore mieux ressortir l'étendue, Santa-Maria degli Angeli est, sans contredit, par son admirable caractère de grandeur et de simplicité, un des plus beaux monuments qui soient sortis de la main des hommes. Pour sa part, l'auteur de ce *Voyage* n'y est jamais entré sans éprouver un nouvel étonnement ; il ne connaît aucun temple qui élève davantage l'âme et inspire autant de pensées religieuses. Quatre grandes voûtes, se coupant à angle droit, déterminent la croix ; une sert de vestibule, mais sans mur transversal, sans séparation de l'église ; des trois autres, la première, à droite, forme le chœur, et la seconde et la troisième, situées en face du maître-autel et de l'entrée, sont converties en vastes chapelles dont la capacité égale celle de beaucoup d'églises paroissiales de villes importantes. Ainsi rien n'arrête, rien ne divise les regards dans l'intérieur de ce noble édifice, où quatre voûtes, convergentes vers un centre commun, saisissent d'admiration les connaisseurs, et même les plus ignorants (1). Leur hauteur est de 32 mètres ; leur longueur de 112 sur une largeur de 24 ; douze énormes colonnes corinthiennes et monolithes, de 16 de fût et de 5 1/2 de circonférence, soutiennent les arcs du côté de l'entrée et du chœur, et quatre, également taillées dans un seul bloc, servent, par couple, de contre-fort à la troisième et à la quatrième voûte ; plusieurs sont en granit rose d'Egypte. Sur le pavé en marbre, Bianchini et Maraldi tracèrent, en 1703, une méridienne de 50 mètres d'étendue et ornée des signes du zodiaque : elle sert de régulateur ; car les heures se comptant à partir du coucher du soleil, les horloges romaines ne peuvent marcher d'après le temps moyen. Des tableaux sont encastrés dans les murs, dont la blancheur n'est interrompue que par des pilastres en marbre ; plusieurs de ces peintures sont les originaux des mosaïques exécutées pour la basilique de Santo-Pietro, et proviennent de grands maîtres. Il faut principalement remarquer le Saint-Jérôme, de Muziano, que l'on regarde comme son chef-d'œuvre ; le Baptême de Jésus, de Carle Maratte, et les Evangélistes, de Proccaccini ; mais le tableau le plus curieux, et par son mérite et par la manière dont il fut transporté, c'est le Saint-Sébastien, fresque classique du Dominiquin ; peinte sur un mur, comme tous les ouvrages de ce genre, elle n'était point destinée à cette église ; au moyen d'une opération audacieuse que lui fit subir l'architecte Zabaglia, la muraille qui l'avait reçue fut sciée, transportée dans les ateliers de mosaïque pour que le tableau pût être copié, et ensuite, sans accidents, sans détérioration de la peinture, mise à la place où elle est aujourd'hui. Parmi les sculptures les plus dignes d'examen, sont la statue du fondateur de l'ordre, de saint Bruno, par notre compatriote Houdon, et les tombeaux de deux artistes célèbres, Salvator Rosa et Carle Maratte ; celui-ci fut dessiné par le peintre lui-même, et l'exécution est de Francesco, son frère : tous deux sont d'une noble simplicité.

Le couvent possède un cloître, construit

(1) Il ne fit cependant que deviner l'effet que pourraient produire les voûtes et les colonnes, encore subsistantes, des Thermes de Dioclétien, et se contenta de les réparer et de les approprier aux exigences du culte catholique.

(1) Dans ses *Lettres sur l'Italie*, le président de Brosses dit que son domestique, en les voyant, resta immobile de surprise.

par Michel-Ange, et regardé comme le plus beau peut-être de Rome ; mais, à coup sûr, il est le plus vaste ; cent colonnes entourent son quadrilatère. Sous les galeries, en retrait, existait jadis une précieuse collection de gravures des plus célèbres écoles, et dont un grand nombre remontaient à l'origine de l'art ; elle fut dispersée en 1810, et on doit le dire à regret, par la faute du gouvernement français, qui possédait alors les Etats pontificaux et aurait pu empêcher cette dilapidation.

Place Monte-Cavallo. — Chevaux grecs. — Obélisques. — Fontaine. — Palais pontifical, de la Consulta, Rospigliosi. — Villa Aldobrandini. — Place Santi-Apostoli. — Palais Colonna, Odescalchi. — Eglise degli Santi-Apostoli.

Après avoir visité Sainte-Marie des Anges, si l'on descend des hauteurs du Quirinal, par la rue della Porta-Pia, on arrive à la place Monte-Cavallo complétement irrégulière, mais pourtant d'un noble aspect et entourée d'édifices dignes de la curiosité des amateurs. Elle tire son nom de deux colosses antiques, de 6 à 7 mètres de hauteur, posés sur un immense piédestal, et qu'à tort ou à raison on prétend représenter Castor et Pollux, tenant par la bride leurs chevaux qui se cabrent ; du moins le mouvement des bras l'indique. Ces héros de la Fable, ces magnifiques coursiers, dont l'encolure, les jambes et la tête sont plus sveltes, plus nerveuses que celles de la race romaine, et qui se rapprochent de l'Arabe, prirent-ils naissance sous le ciseau de Phidias et de Praxitèle, comme l'atteste une inscription latine, gravée sur leur base et remontant, à ce qu'il paraît, au siècle de Constantin ou de ses premiers successeurs? Les antiquaires ont été fort partagés sur cette question, et un des plus habiles, M. Visconti, se contente de les attribuer à l'école de ces grands sculpteurs. Entre les deux groupes s'élève un obélisque, en syénite rouge ; il servit à l'ornement du tombeau d'Auguste, et fut apporté d'Egypte par les ordres de Claude. Près des gigantesques statues et de l'obélisque s'arrondit la superbe coupe en granit gris oriental de 25 mètres de circonférence, aujourd'hui convertie en fontaine et transportée, par Pie VII, du Forum romain, où elle était ensevelie, à Monte-Cavallo.

Le palais du Quirinal, formant un des côtés de la place, est le séjour d'été des papes ; il est vaste et plein d'architecture à son extérieur ; au centre de sa façade une large tour, avec embrasures pour le canon, en interrompt les lignes et pourtant ne produit pas un mauvais effet ; si l'on en juge par sa construction, cette tour doit être de la fin du XV^e^ siècle ou du commencement du XVI^e^. Grégoire XIII, sous la direction de Flaminio Ponzio, jeta, en 1574, les premiers fondements de cette demeure pontificale, qui, successivement agrandie par Sixte-Quint, Clément VIII, Paul V, Urbain VIII, Alexandre VII, Innocent XII et Clément XI, occupa tour à tour les talents de Fontana, de Carlo Maderno, de Bernini, de Ferdinando Fuga, et n'offre point, dans son intérieur, un ensemble régulier, exécuté d'après une pensée unique, mais une réunion de bâtiments, dissemblables et de style et de destination ; c'est un palais composé de plusieurs palais, et sous ce rapport on peut le comparer à celui de Fontainebleau ; de son angle sud-est part, en retour d'équerre, une galerie de 350 mètres, égalant toute la longueur des jardins ; elle sert à loger le conclave. La principale entrée, donnant sur la place et construite par Bernini, est surmontée d'une ouverture plus grande que les autres fenêtres, et c'est de son balcon que la nomination des papes est annoncée au peuple aussitôt après leur élection. La cour, vaste parallélogramme de 101 mètres dans un sens et de 54 dans un autre, présente sur trois côtés des portiques à pilastres, et sur le quatrième un corps d'architecture à colonnes ioniques. Dans le grand escalier, formé d'une double rampe, on voit, encastrée dans le mur du premier palier, la fameuse fresque de Melozzo, peinte en 1472 ; autrefois attachée à la voûte de l'église des Douze-Apôtres, elle fut transportée, en 1711, au Quirinal, par le procédé que Zabaglia avait déjà employé, et montra, la première, comment il fallait exprimer les raccourcis considérés de bas en haut ; malheureusement le temps et le transport l'ont dégradée, et il a fallu la retoucher. La grande chapelle a la même forme, les mêmes dimensions que la Sixtine du Vatican, et ne renferme aucun ouvrage d'art remarquable (1) ; mais, dans la petite, on admire une suite de fresques, peintes par Guido Reni, représentant la vie de la Vierge ; l'Annonciation, tableau à l'huile, du maître-autel, est surtout d'une rare beauté. Le salon, appelé Royal, tout brillant de marbre et d'or, possède un des plus vastes bas-reliefs existants : le Lavement des pieds, par Taddeo Landini. L'appartement pontifical est d'une noble simplicité ; au contraire, la richesse des dorures et les arts ont concouru à la splendeur de celui des princes et des salles du consistoire, d'audience et des congrégations. Là sont réunis les chefs-d'œuvre de Van-Dyck, du Caravage, de Guido Reni, de Bassano, de Giorgione, de l'Albane ; et, enfin, un saint Pierre, commencé par Fra Bartolommeo et que Raphaël a terminé. Le jardin du Quirinal, rempli de bosquets, de fontaines, de jets d'eau, est dessiné avec goût, mais il a le défaut d'être entouré de tous côtés de bâtiments ou de hautes murailles de clôture, flanquées de bastions, ce qui lui donne l'air d'un lieu de défense, d'une espèce de camp retranché.

Situé sur la *via Pia*, parallèle à la longue galerie du Quirinal, un somptueux édifice, construit par Clément XII, et destiné au tribunal *della Consulta*, eut pour architecte

(1) C'est dans cette chapelle que les cardinaux ont procédé, par scrutin secret, à l'élection des trois derniers papes.

Ferdinando Fuga, dont le talent brilla toujours dans les combinaisons et l'arrangement des plans, mais qui sacrifia trop souvent la pureté des profils et des ornements au mauvais goût de son siècle; sous le rapport des dispositions intérieures, et sur un terrain trapézoïde (1), il a produit une œuvre des plus remarquables; cependant, sous celui de la beauté architectonique, on doit lui rendre pleine justice pour quelques parties du monument, et il eût été difficile, en tout temps, de mieux faire. Le vestibule, le grand escalier à double rampe, leurs niches, leurs voûtes, leurs coupoles hardies, forment un ensemble vraiment magnifique; il en est de même de la cour, de ses portiques, de sa terrasse, noble et pittoresque à la fois, apparaissant sous les arceaux du vestibule. Ce vaste bâtiment, servant aujourd'hui de caserne, est occupé par la garde à cheval du pape.

En sortant de la place Monte-Cavallo, et en descendant la rue du Quirinal, le premier palais qui frappe la vue est celui des ducs Rospigliosi, que trois architectes célèbres, Flaminius Pontius, Vasanzio et Carlo Maderno, édifièrent tour à tour. Aucun amateur de la peinture ne doit négliger de le visiter, car c'est là qu'il peut admirer la fameuse Aurore de Guido Reni, regardée comme le chef-d'œuvre de ce grand maître, et à laquelle on ne pourrait opposer que son Archange Michel, si la grandeur de sa composition répondait à l'éclat du coloris, à la grâce, à la noblesse du dessin et de l'expression. Caprice singulier du peintre, l'Aurore a les traits d'un jeune homme sortant des nuages et soulevant un voile qui lui couvrait la tête! Il répand des fleurs et précède le char d'Apollon, qu'entraînent rapidement de magnifiques coursiers couleur de bronze, et dont les modèles furent choisis dans les haras des princes Borghèse; il est impossible de mieux représenter l'ardeur divine qui les anime. Le dieu, dans une noble attitude, semble seul pouvoir les contenir, dissipe, par sa présence, les vapeurs de la nuit, et laisse après lui des traces éclatantes de lumière. Les Heures, ayant toutes un même caractère de famille, comme il convient à des sœurs, ainsi que l'a dit le poëte, mais possédant chacune, néanmoins, des formes différentes, et leur propre beauté, dansent autour du char. Partout, dans ce surprenant ouvrage, sont la vie, le mouvement, la première splendeur du jour, et, lorsqu'il le composa, Guido fut certainement saisi d'enthousiasme. Un Casino, séparé du palais, ne contient, excepté les ornements des frises, que cette fresque; il semble que l'on ait craint de la mêler à des œuvres moins parfaites. Dans les autres appartements, on voit Adam et Eve, du Dominiquin; Samson, de Louis Carrache; trois magnifiques paysages, du Lorrain; deux tableaux de Gherardo della Notte; une Vierge, de Raphaël; une Madeleine, de Michel-Ange Caravage, étonnante de relief et de puissance de coloris; le portrait de Luther, par Rubens, où le peintre a donné une espèce de sérieuse bonhomie à ce terrible théologien. On ne dirait pas en le contemplant qu'il ait pu exciter de si longues tempêtes religieuses. Joconde au bain, de Léonard de Vinci; Loth et ses filles, d'Annibal Carrache. Toutefois il faut prévenir le lecteur que plusieurs de ces tableaux passent pour n'être que d'excellentes copies; mais les précieuses esquisses des quatre Evangélistes, peints par le Dominiquin au dôme de Santo-Andrea della Valle, sont d'authentiques originaux; on y découvre la première pensée de l'artiste et sa manière d'en préparer la traduction avec le pinceau. Au rez-de-chaussée, on doit aussi remarquer dix-huit fresques provenant des Thermes de Constantin, moins cependant à cause de leur mérite que pour leur antiquité; car au temps du fondateur de Byzance l'art était à son dernier déclin. Parmi les sculptures antiques, une Diane et un buste de Scipion l'Africain méritent seuls de fixer l'attention.

En descendant de Monte-Cavallo par la rue Magna-Napoli, on arrive au bas de la ville et à la place Santi-Apostoli, dont l'excessive longueur dépasse dix fois la largeur; elle contient les palais Imperiali, Ruffo, Papazurri, Odescalchi et Colonna. Nous ne décrirons que ces deux derniers, comme étant les plus importants; disons, néanmoins, que c'est au palais Papazurri que s'éteignit la race masculine des Stuarts, dépossédés du trône d'Angleterre, et que mourut Jacques III; ajoutons aussi que cette construction présente sur sa façade d'élégantes masses de bonnes divisions et d'heureuses proportions, mais que les détails ne répondent pas au mérite de l'ensemble, ce qui est le défaut ordinaire de l'époque où elle fut érigée.

Le palais Odescalchi, un des plus vastes de Rome, eut tour à tour plusieurs maîtres et plusieurs architectes. Il appartint d'abord aux Colonna de la branche Gallicana, ensuite aux Chigi, et enfin aux Odescalchi. Les Chigi le firent reconstruire tel qu'il est aujourd'hui, d'après les dessins de Carlo Maderno, sauf les modifications qu'y apportèrent plus tard Bernini, Salvi et Vanvitelli; c'est-à-dire qu'ils corrompirent la noble simplicité des plans de Maderno. La façade est décorée de pilastres composites, se prolongeant sur toute la hauteur de trois étages et posés sur un soubassement très-élevé. La cour a deux portiques superposés; l'inférieur est dorique et le supérieur ionique. Sous celui de rez-de-chaussée, on voit les statues des empereurs Claude et Maximien, qui sont d'assez médiocres antiques; surtout la seconde, datant de la complète décadence. Jadis ce palais conservait de riches collections de tableaux, de sculptures, de tapisseries de Flandre et des Gobelins, et le célèbre médaillier de Christine, reine de Suède; mais des partages de famille ont dispersé ces précieux objets dans d'autres musées.

(1) Trapézoïde, quadrilatère dont tous les côtés sont obliques entre eux.

Construit à côté de l'église des Saints-Apôtres, l'immense palais Colonna ne montre point sur la place une remarquable façade, et sa cour, surpassant en grandeur toutes celles de Rome, n'offre aux regards ni portiques, ni architecture élégante. La magnificence fut réservée pour l'intérieur. L'entrée des appartements annonce une maison princière, et prouve quelle fut la puissance de ces barons, qui, pendant huit siècles, luttèrent contre les papes et les rois, et prirent pour armoiries une colonne, emblème de force et de stabilité. Dans la vaste antichambre précédant les pièces d'apparat, brillent les armoiries des Colonna, brodées sur une riche étoffe, surmontées d'un dais et entourées d'une balustrade; là se réfugie l'orgueil d'une indépendance presque souveraine, que le temps, la civilisation et la politique romaine ont sapée lentement, mais à coups sûrs. De nombreux tableaux décorent les salles de réception : les plus dignes d'examen sont l'Ange-Gardien, et une Vierge, de Guerchin; une autre du Parmesan, où Marie tient le petit saint Jean qui jette un regard charmant sur l'enfant Jésus endormi. Plusieurs paysages du Poussin, d'Orizonte, des œuvres de premier ordre de l'école flamande et d'admirables portraits, par Holbein, Paul Véronèse, Girolamo di Trevisi, le Tintoret; une princesse Colonna, de Van-Dyck, et Luther et Calvin, du Titien (1). On retrouve dans celui de Luther l'apparence de bonhomie que l'on a déjà remarquée en visitant le palais Rospigliosi; mais la maigreur, le teint bilieux, les lèvres minces et serrées de Calvin indiquent l'inflexible dureté de son caractère. La galerie, longue de 69 mètres, large de 12, étonne par son étendue et sa magnificence, rappelant le style français du temps de Louis XIV; dorures, pilastres en jaune antique, curieuses glaces, sur lesquelles sont peints des vases de fleurs, consoles de marbres précieux et d'albâtre oriental; rien n'y manque, tout y atteste l'opulence et l'ancienne grandeur des premiers feudataires du saint-siége. Dans cette galerie, malgré les pertes qu'elle a subies, restent encore l'Assomption, de Rubens, des portraits du Giorgione rassemblés sur une même toile; plusieurs autres du Tintoret, de Pordenone; Saint-François et Saint-Sébastien, de Guido Reni; Sainte-Agnès, de Guerchin; la Madeleine, d'Annibal Carrache; Saint-Pierre aux Liens, de Lanfranc; une Sainte-Famille et Sainte-Lucie, du Titien; la Sommeil des bergers, par le Poussin; Saint-François de Muziano, l'Enlèvement des Sabines, et la Paix entre les Romains et les Sabins, de Domenico Ghirlandajo; Adam et Eve, par Salviati; Saint-Pierre, de Giovanni Bellini, vrai fondateur de l'école vénitienne, le premier qui anoblit son style et donna de la puissance à sa couleur et du relief aux figures. Les autres tableaux, quoique provenant de bons maîtres, sont néanmoins d'un mérite secondaire. Parmi les statues antiques, la plus remarquable est la Vénus Anadyomène. Au plafond, Colli et Gherardo retracèrent la bataille navale de Lépante, où un Colonna commandait les galères pontificales; noble titre de gloire pour la famille, et bien placé dans la capitale du monde chrétien; l'Evangile devait y célébrer son triomphe sur le Coran. Dans un salon, faisant suite à cette galerie, Bronzino et Salviati représentèrent des nymphes à l'état naturel et que malencontreusement on a voulu rendre pudiques en les couvrant de lourdes draperies. C'est ainsi que furent dépréciés des ouvrages d'un beau dessin et d'un suave coloris. L'ambassade française occupe actuellement une des salles du palais.

Le jardin, situé sur les dernières pentes du Quirinal, est séparé du palais par la rue della Pilota, mais deux ponts établissent la communication. Plusieurs terrasses rachètent les inégalités du terrain, et sont ombragées d'yeuses, de cyprès, de lauriers toujours verts, décoration ordinaire des parcs romains, et de buis qui, dans ce climat, deviennent des arbres de moyenne stature. Presque toute l'année le rosier du Bengale y étale ses fleurs. Sur la terrasse la plus élevée, d'où l'on jouit d'une magnifique vue, on admire un pin gigantesque planté en 1354, date inscrite sur un fragment énorme, en marbre blanc, du temple de Sérapis; antiquité de l'art, antiquité végétale, rapprochées l'une de l'autre et pleines de charmes. Agé maintenant de 489 ans, ce pin n'offre aucun signe de décrépitude, et verra encore de nombreux événements et une longue série de souverains pontifes; une vieille tradition s'attache à lui, et le peuple croit que sa mort et l'extinction de la famille Colonna seront simultanées.

Erigée, à ce qu'on prétend, par Constantin, l'église degli Santi-Apostoli fut intérieurement reconstruite, au commencement du XVIII^e^ siècle, sur les plans de Francesco Fontana. Elle est à trois nefs, que divisent des pilastres corinthiens, et n'a plus rien du style des anciens monuments religieux. La voûte et les chapelles sont couvertes de peintures, mais les grands artistes n'y consacrèrent point leurs talents; au temps où elles furent entreprises, ils n'existaient plus. Bornons-nous donc à signaler le monument sépulcral du graveur Volpato, et le tombeau de Clément XIV (1), qui se compose de sa statue et de celles de la Tempérance et de la Clémence. Ces mausolées sont de Canova, et, comme on l'a déjà remarqué pour d'autres productions du même sculpteur, les deux figures symboliques de femmes sont supérieures, en mérite, à celle du pontife. La *morbidezza* (2) du ciseau de Canova se

(1) Comment le Titien put-il peindre d'après nature Luther et Calvin? A-t-il été en Allemagne et à Genève, ou bien voulut-il condescendre à faire une copie des originaux?

(1) Ganganelli. Ce fut ce pape qui abolit l'ordre des Jésuites par son bref du 21 juillet 1773.

(2) Ce mot est difficile à traduire en français

prêtait mieux aux grâces féminines qu'aux formes plus arrêtées du sexe masculin.

Typographie et calcographie camérale. — Eglise de Santo-Silvestro. — Prise d'habit d'une religieuse. — Propagande. — Place d'Espagne. — Fontaine della Barcaccia. — Rue del Babuino. — Place et Santa-Maria del Popolo.

La typographie camérale est, sur la rue della Stamparia, adossée au palais Poli, et fut, au XVII^e^ siècle, celui d'Olympia Panfili, ambitieuse et dissolue belle-sœur d'Innocent X. Cet édifice, d'une vicieuse architecture, doit cependant être visité, puisqu'il renferme l'imprimerie du gouvernement; c'est là que sont imprimés, par privilége exclusif, les lois, les actes publics et les mémoires produits devant les tribunaux. Des archives, tenues dans un ordre parfait, en conservent des exemplaires que chacun peut consulter. A côté de ce bâtiment, le dernier pape, Grégoire XVI, en a fait construire un autre destiné à la calcographie, où l'on conserve les estampes et les nombreuses planches gravées que les souverains pontifes ont successivement acquises.

Près de là se trouvent la place et le couvent de Santo-Silvestro, appartenant aux sœurs de Sainte-Claire. L'église très-ancienne, et que l'on fait remonter au VI^e^ siècle, est un peu comme la galère d'Athènes, car, à force de réparations, l'édifice primitif a disparu, et la façade, formée d'un portique et d'un porche intérieur, est toute moderne. L'église, qui est une de celles dont les cardinaux prennent le titre, fut brillamment ornée, au XVII^e^ siècle, de marbres et de peintures. Brandi et Roncalli peignirent la grande voûte, et, à la tribune, Gemignani représenta le baptême de Constantin. L'habile coloriste Orazio Gentilesche, Giuseppe Ghezzi, le correct et judicieux Chiari, Trevisani, travaillèrent aux deux chapelles. Néanmoins, Santo-Silvestro ne possède aucun tableau de premier ordre. C'est dans son temple que l'auteur de ce *Voyage* fut témoin d'une solennelle et touchante cérémonie, la prise d'habit de la marquise Porzia Patrizzi, dont la famille prétend descendre de la famille consulaire du même nom, de Caton le Censeur (1). Jeune et riche, elle venait volontairement s'ensevelir dans l'obscurité d'un cloître, où, cependant, règnent encore quelques souvenirs aristocratiques, puisque toutes ses religieuses appartiennent à la noblesse. Dans le temple, assiégé par la foule, retentissant des symphonies d'un orchestre placé dans la tribune, étincelant de lumières, et décoré de draperies en velours incarnat, entra, le premier, le sacrificateur, celui qui devait poser sur le front de la sainte novice la couronne virginale, le cardinal Odescalchi, lequel le clergé alla chercher processionnellement jusqu'au parvis. Arrivée à l'abside, Son Eminence revêtit la dalmatique, se couvrit de sa mitre, et, le dos tourné à l'autel, s'assit dans un fauteuil pontifical. Sur sa noble et ascétique physionomie, dans ses regards attachés à la terre, modestement recueillis, on voyait combien l'engagement irrévocable qu'elle allait recevoir et sanctionner par ses bénédictions, lui paraissait méritoire; car elle-même voulait, sous peu de jours, se dépouiller de ses grandeurs, renoncer à toute espérance de la tiare, et, déposant sa pourpre, entrer, humble cénobite, dans un monastère vénitien (1). Bientôt, accompagnée d'une dame d'honneur, de sa marraine, vêtue avec magnificence et chargée de pierreries héréditaires, parut Porzia Patrizzi, véritable beauté romaine à la taille élégante, au nez aquilin, aux sourcils arqués, aux yeux, à la chevelure d'ébène, s'avançant d'un pas que rendaient assuré une ferme volonté, une vocation décidée; car, disait-on, ses parents gémissaient du sacrifice qu'elle venait accomplir, et les larmes de son père le témoignaient assez. D'abord, agenouillée au pied de l'autel, conduite après sa prière à un siége élevé, placé à la droite du chœur, elle entendit avec une sainte ferveur la touchante allocution du cardinal, et, revenant ensuite aux marches du sanctuaire recevoir la couronne virginale, s'engagea par des vœux éternels; aussitôt prononcés, la jeune épouse du Seigneur, sortant de l'église, entra dans la tombe glorieuse, dans ce cloître dont les portes ne devaient plus s'ouvrir pour elle; toutefois, reparaissant encore quelques instants à la grille, située au-dessus du tabernacle, d'où les religieuses assistent au service divin, on la vit, au travers des barreaux, quitter successivement ses somptueuses parures, et les remplacer par la guimpe, le voile et la noire tunique d'étamine. Enfin, un sombre rideau s'interposa entre elle et les spectateurs. Dès ce moment, la noble vierge ne fut plus de ce monde, perdit même son nom, et s'appela sœur Constancia Maddalena.

De Santo-Silvestro, en remontant la rue della Mercede, on arrive à la Propaganda et à la place d'Espagne, une des plus grandes, mais la plus irrégulière de Rome, et se composant de deux triangles se touchant par leurs sommets. Cette place, où les ambassadeurs espagnols eurent longtemps un palais, fut, au XVII^e^ siècle, le théâtre de désordres et de crimes, grâce aux immunités et au droit de refuge dont jouissaient les représentants des grandes puissances. Le vol et le meurtre y restaient impunis; c'était aussi un séjour cher aux duellistes, et souvent le sang y coula pour de vaines disputes de préséance entre les membres du

en italien, il exprime la grâce unie à un peu de mollesse.

(1) Portia était le nom de la famille plébéienne de Caton, qui l'illustra et la rendit sénatoriale.

(1) Effectivement, un mois après cette cérémonie, le prince Odescalchi se démit du cardinalat et prononça ses vœux.

corps diplomatique. Aujourd'hui, tout y est rentré dans l'ordre, et ses paisibles habitants sont principalement des étrangers peuplant des hôtels bâtis et meublés à la moderne ; elle n'a plus rien de romain, et, à son aspect, à ces constructions, on la croirait belge ou française. Au bas du grand escalier de la Trinité des Monts, on voit une bizarre fontaine, attribuée à Giovanni Bernini ; mais qui, peut-être, est de son père, architecte et sculpteur de quelque réputation. Placée, sans soubassement, à fleur de terre, elle imite une barque voguant au milieu d'un bassin. Au centre, un jet d'eau figure le mât, et deux autres tombent, en se courbant, de la poupe et de la proue. Son abondance, commune au reste à presque toutes les fontaines italiennes, est son seul mérite. Sur la place et dans les rues adjacentes, demeurent les marchands de chapelets, de mosaïques, de curiosités, de gravures coloriées ; et, pour règle, ne leur offrez jamais que la moitié de ce qu'ils demandent.

En quittant ce quartier et en suivant la via del Babuino (du Singe), nous voici revenus aux pieds de Monte-Pincio, à l'extrémité *occidentale* de Rome, à la place del Popolo, la plus vaste, et, après celle de *Santo-Pietro*, sans contredit, la plus belle, sinon par la perfection de ses détails, du moins par sa régulière symétrie. Située en face de la rue du Corso, et permettant ainsi, dès l'entrée de la ville, de saisir, d'un regard, toute sa longueur jusqu'au Capitole, la porte, autrefois appelée Flaminienne, a, du côté de la campagne, un caractère noble et robuste qu'elle doit aux dessins de Michel-Ange Buonarotti, que, plus tard, Barozzi Vignola mit à exécution, en 1561 ; quatre colonnes doriques la décorent, et dans les entre-colonnements sont posées les statues de saint Pierre et de saint Paul. En 1657, Alexandre VII fit orner par Bernini la façade intérieure pour célébrer l'arrivée de Christine de Suède, et il faut convenir qu'elle n'a point le simple et sévère aspect de sa sœur ; les incorrectes fantaisies du Bernini s'y font sentir, quoiqu'on voie qu'il a voulu les éviter. La comparaison avec l'œuvre de Michel-Ange le rendait circonspect. La place est elliptique, toute moderne, et c'est à l'administration française que l'on doit le commencement des travaux et la démolition des ignobles masures qui la déshonoraient. Les papes, sur les plans de notre compatriote Valadier, ont poursuivi l'entreprise et successivement continué d'élégantes constructions. Quatre bâtiments pareils flanquent les extrémités des hémicycles, dont la jonction forme l'ellipse ; de ces édifices, deux, touchant aux murs latéraux de la porte, servent de couvent aux Augustins, de logement à la Douane, et de salle d'exposition pour les produits des arts et des manufactures ; les autres sont des propriétés particulières. En face de la porte, et séparées par les rues convergentes du Babuino, du Corso et de Ripetta, s'élèvent deux églises, Santa-Maria di Monte-Santo et Santa-Maria degli Miracoli, d'une architecture médiocre, presque pareille, mais dont les colonnes corinthiennes et les frontons produisent cependant un bon effet. Au centre de l'hémicycle de gauche, à la base des rampes de Monte-Pincio, Ceccarini a sculpté les statues colossales de l'Anio, du Tibre et de Rome, et, à celui de droite, Neptune entouré de tritons. Au milieu, sur l'axe de la porte et du Corso, surgit un majestueux obélisque de 25 mètres d'élévation et de 32, en comptant le piédestal et les gradins du soubassement. Couvert d'hiéroglyphes, consacré au Soleil par le roi Rhamsès Ier, il fut transporté à Rome, après la bataille d'Actium et la conquête de l'Egypte. Sixte-Quint fit sortir des décombres du Circus-Maximus cette précieuse antiquité, et, bien qu'elle fût brisée en trois morceaux, parvint à la remettre debout, grâce à l'habileté mécanique du célèbre Domenico Fontana, ce grand redresseur des aiguilles égyptiennes (1). Quatre bassins et quatre lions, très-médiocre imitation de ceux que l'on voit au Capitole, obstruent plutôt qu'ils ne décorent les angles des gradins. Telle est cette place, jouissant d'une grande réputation à Rome et même à l'étranger ; la sculpture et l'architecture y prodiguèrent toutes leurs ressources, et pourtant, oserai-je le dire, elle a quelque chose de froid, de mesquin et même de trop moderne ; tout y est trop compassé, trop badigeonné, d'une blancheur trop éclatante ; on n'y sent point ce que font éprouver les places du Vieux-Palais à Florence, du Dôme à Pise, ou del Campo à Sienne. Peut-être ces défauts proviennent-ils, en partie, de la grandeur de l'espace ? Les monuments qui l'entourent n'ont pas l'élévation requise pour la distance d'où le spectateur les considère.

Santa-Maria del Popolo fait aussi partie des constructions qui entourent la place, et sa façade d'entrée contribue, ainsi que les bâtiments de la douane, à former le couloir de la porte Flaminienne. Sa fondation remonte à 1099 ; restaurée en 1227, elle fut réédifiée, à la fin du xve siècle, par Baccio Pintelli, sous le pontificat de Sixte IV ; aussi son architecture intérieure est-elle du style de la Renaissance ; c'est une des plus remarquables églises romaines par les objets d'art qu'elle contient, et plusieurs grandes familles consacrèrent des trésors à la décorer. Pinturricchio (2) peignit la voûte octo-

(1) Les découvertes de Champollion et de Rossellini ont permis de pénétrer le sens de tous les hiéroglyphes des obélisques érigés à Rome. L'inscription grecque, jointe aux caractères sacrés gravés sur celui de la place *del Popolo*, prouve que les Egyptiens admettaient une trinité. Probablement cette inscription fut ajoutée lorsque la connaissance de l'écriture hiéroglyphique commençait à s'éteindre.

(2) Pinturricchio, né en 1454, mort en 1513, marqué, ainsi que Pérugin, son contemporain, le passage de la peinture du moyen âge à celle des temps modernes, et fut un grand artiste pour l'époque où il vécut. Sur la fin de sa carrière il connut Raphaël et profita de ses exemples ; mais ce qui le

gone du chœur et la chapelle Venuti, autrefois della Rovere. Celle Cibo, en croix latine et possédant seize colonnes corinthiennes, est une véritable carrière d'albâtres, de porphyre, de marbres précieux recouvrant ses parois; Carle Maratte y plaça son tableau de la Conception. Dans la chapelle, à droite du maître-autel, on admire l'Assomption, d'Annibal Carrache; le Crucifiement de saint Pierre et la Conversion de saint Paul, de Michel-Ange Caravage, où l'on retrouve la puissance de ses reliefs et de son coloris; à celle des princes Chigi, les mosaïques de la coupole, les compartiments de l'attique, les ronds des pendentifs et le tableau que commença Sébastien del Piombo et que Salviati acheva, furent exécutés d'après les cartons de Raphaël. Plusieurs auteurs ont prétendu, et les *ciceroni* ne manquent pas d'affirmer que le grand peintre d'Urbin fut aussi l'architecte de cette charmante construction; mais il est probable qu'elle est due à Peruzzi, ami des Chigi, uni d'affection à Raphaël, et qui souvent travailla de concert avec lui. Quoi qu'il en soit, cette chapelle est un type de pure élégance et de belles dispositions. Santa-Maria del Popolo contient aussi d'excellentes sculptures; les principales sont le Jonas de Lorenzetto, un bas-relief en bronze, du même auteur, et les mausolées des cardinaux Sforza et Recanati, d'Andrea Sansovino; tous deux passent, à juste titre, pour les plus parfaits modèles d'ornementation qui aient paru depuis la Renaissance. Cette église est encore remarquable par ses vitraux coloriés, les seuls existant à Rome, et qui sont l'ouvrage d'un Français, de Guillaume de Marseille (1).

Le Corso et ses environs.—Santa-Lorenzo in Lucina.— Place Colonna et colonne Antonine. — Monte-Citorio. — Obélisque.—Palais des Administrations.—Loterie.—Palais Sciarra, Doria Panfili, Torlonia. — Place, petit et grand palais de Venise.

Nous voici dans la rue del Corso, et le lecteur ne s'attend pas, sans doute, que les vingt palais qu'elle contient reçoivent tous les honneurs d'une description; nous nous bornerons donc aux plus remarquables par leur architecture ou les collections qu'ils renferment; mais, avant de nous en occuper, commençons par dire que cette rue, la plus belle, la plus régulière de Rome, et bordée de trottoirs, est aussi la plus fréquentée et la plus commerçante; c'est là que s'établissent les libraires, les horlogers, les marchands d'étoffes étrangères, de modes, de nouveautés, de porcelaines, de bronzes, de

distingua toujours, ce fut le naturel parfait de ses compositions.

(1) En général, les vitraux coloriés, et répandant des teintes irisées sur les murs de nos cathédrales gothiques, ne sauraient convenir aux églises romaines, dont la peinture est le plus bel ornement, et qui ont besoin, par conséquent, d'une lumière incolore et abondante.

bijouterie. Le Corso fait à lui seul une grande partie des ventes d'objets de luxe.

Séparé de Ruspoli par la place de Santo-Lorenzo in Lucina communiquant avec le Corso, le palais des ducs de Fiano n'offre rien de curieux, si ce n'est, à son rez-de-chaussée, un des plus amusants spectacles qui existent à Rome. Ce sont les burattini ou marionnettes, donnant des ballets, jouant des pièces ordinairement fort plaisantes et saisissant avec bonheur les ridicules de la classe moyenne, de la petite noblesse, plus fière qu'il ne lui appartient, et les ruses du campagnard cachées sous des mœurs grossières et une apparente bonhomie. Le personnage principal est le seigneur Cassandrino, tantôt sot musicien, détestable compositeur, entiché de son talent et de sa voix, tantôt riche bourgeois sur le retour de l'âge, ridicule, fat, plein de son importance et cependant pourvu d'une certaine finesse lorsqu'il est question de ses intérêts pécuniaires: ce qui ne l'empêche pas néanmoins d'être dupé par tous les personnages avec lesquels il se trouve en rapport. Ces représentations des mœurs de la petite noblesse romaine, la vérité des scènes, le ton de raillerie piquante et facile à saisir qui les accompagne, rendent ce genre de spectacle infiniment agréable au peuple de Rome, que charment l'esprit satirique de ces pièces, aussi bien que les plaisanteries, quelquefois bouffonnes, mais le plus souvent excellentes, qui provoquent sur tous les gradins, à toutes les places, une hilarité de bon aloi. Au moyen de fils ingénieusement agencés, ces marionnettes marchent, agissent, gesticulent avec une remarquable facilité; mais là où elles sont vraiment étonnantes, c'est dans les ballets; il faut avoir vu la justesse de leurs mouvements, la rapidité de leurs pirouettes, de leurs entrechats pour s'en faire une idée. On ne conçoit pas que de simples fils puissent produire de semblables résultats. Celui qui fait ici l'éloge de ces pygmées avoue sans honte qu'il allait souvent les entendre en fort bonne compagnie.

Santo-Lorenzo in Lucina a pris son surnom du bois, jadis consacré à la déesse Lucine, dont il occupe l'emplacement. On entre dans cette église, à une seule nef, par un portique orné des fresques de Ludovico Garzi, peintre dont le mérite consista surtout dans la vérité des attitudes et la facilité de ses inventions. A l'intérieur, un tableau attire et fixe tous les regards : c'est le célèbre Crucifix de Guido Reni. La tête de Jésus si noble, si belle, ses yeux tournés vers le ciel, expriment admirablement que le Dieu s'offre en sacrifice volontaire. C'est à Santo-Lorenzo, qu'après deux siècles d'oubli, M. de Chateaubriand, pendant son ambassade à Rome, fit élever une tombe au Poussin. Le génie du grand écrivain rendit hommage au génie du grand artiste.

Située au milieu du Corso, et s'épanouissant avec noblesse sur une partie de l'antique Forum d'Antonin le Pieux, la place Colonna est, avec celle *del Popolo*, la plus

régulière de Rome. A droite, le vaste palais Chigi occupe toute sa longueur ; à gauche, on voit celui de Niccolini, et ceux de Piombino et de la Poste sont assis aux deux extrémités. Au centre s'élance la colonne érigée en l'honneur de Marc-Aurèle Antonin; haute de 43 mètres, y compris son piédestal, elle est dorique, et autour de son fût, composé de vingt-huit blocs en marbre blanc, circulent en spirales des sculptures relatives à la victoire obtenue sur les Marcomans; parmi ces bas-reliefs on remarque celui de Jupiter Pluvieux. On sait que les Romains attribuèrent à ce maître de l'Olympe la pluie qui désaltéra les légions, tandis que nos chroniques chrétiennes accordent ce miracle aux prières de la légion Thébéenne implorant le vrai Dieu. Ce monument, produisant un superbe effet, par sa grandeur et sa position, est cependant inférieur en mérite à celui de Trajan, et ses détails ne soutiennent pas un examen attentif; lorsqu'il fut construit, l'art déclinait déjà. Au sommet de cette colonne était placée la statue de l'empereur-philosophe, de l'ami d'Epictète, et qui pourtant fut le père de l'infâme et cruel Commode; on l'a maintenant remplacée par celle, en bronze doré, de l'apôtre saint Paul. Le 23 septembre 1841, la foudre tomba sur le piédestal et n'y causa heureusement que de légères fractures promptement réparées.

Entre la colonne et le Corso, Grégoire XIII fit placer une fontaine d'une forme tourmentée, mais de précieuse matière, puisqu'elle est en marbre de Porta-Santa, un des plus beaux employés à la décoration des basiliques et dont l'antique carrière, située dans l'Asie Mineure, est épuisée ou perdue. Restaurée depuis quelques années, cette fontaine a reçu de nouveaux ornements, des conques et des dauphins laissant échapper les eaux.

L'épaisseur du bâtiment de la poste et du contrôle est seule interposée entre la place Colonna et celle de Monte-Citorio, à laquelle on arrive par une rampe latérale. Son terrain, exhaussé d'une douzaine de mètres au-dessus du Corso, n'est pas naturel; ce furent les débris de l'amphithéâtre de Statilius Taurus, qui le formèrent et prirent assez de consistance pour permettre d'y fonder plusieurs maisons, et la Curia Innocentiana. Au milieu, on voit le grand obélisque de Psammeticus Ier, jadis consacré au Soleil à Héliopolis, qu'Auguste fit poser dans le Champ-de-Mars, et que l'on retrouva au chevet de Santo-Lorenzo in Lucina, sous le pontificat de Jules II, mais brisé en six morceaux. En 1789, l'architecte Antinori, par ordre de Pie VI, réunit et redressa ses fragments au lieu qu'il occupe aujourd'hui; couvert d'hiéroglyphes, il a 22 mètres de hauteur, sans compter sa base de 4 d'élévation; en tout 76 pieds, ancienne mesure. Son sommet est surmonté d'une boule de bronze perforée pour donner passage, à midi, aux rayons du soleil. Il eut la même destination au Champ-de-Mars; mais on ne sait par quel accident ce gnomon, au bout de 30 années, n'indiqua plus exactement la moitié du jour. Pline, qui atteste le fait, n'en dit pas la cause d'une manière satisfaisante.

Sur la même place, Bernini construisit la partie extérieure de la Curia Innocentia ou palais des Administrations; Carlo Fontana acheva l'intérieur. Le tout est d'une architecture simple et noble, et plus qu'il n'appartient ordinairement au Bernini; mais, par une bizarrerie que les inégalités du terrain n'exigeaient pas, la façade, au lieu d'être prolongée sur une droite ligne, forme un demi-dodécagone dont les angles, il est vrai, sont très-obtus; en sorte qu'elle ressemble à un paravent presque entièrement développé. La cour est ornée d'une belle fontaine et de son bassin en granit oriental. Ce vaste bâtiment contient les bureaux et les chancelleries des tribunaux civils, ceux de première instance, les appartements du cardinal camerlingue, du trésorier général et leurs secrétaireries; l'administration de la loterie y réside aussi, et, si l'on peut surmonter le dégoût qu'inspire cette honteuse institution, c'est un curieux spectacle que celui offert, deux fois par mois, à la sortie des numéros tombant de la roue de fortune, ou plutôt de misère et de spoliation. C'est là, parmi ce peuple si prompt à recevoir toutes les impressions, que l'on juge de la mobilité des figures italiennes, que l'on voit des transports insensés de joie ou de douleur, que l'on entend bénir le saint protecteur qu'on invoqua, ou poursuivre d'imprécations celui qu'une neuvaine, accomplie à ses autels, aurait dû rendre favorable. En vérité, ne vaudrait-il pas mieux mettre un léger impôt de plus sur le pays, plutôt que d'exciter la cupidité des classes ignorantes, la mendicité, le vol même auquel elles se livrent pour satisfaire une folle et souvent criminelle passion; plutôt que de laisser outrager la morale et la religion? En France, aucun des inconvénients que l'on pouvait craindre de la suppression de la loterie, ne se sont réalisés : une police intelligente a su organiser une active surveillance.

La simple et belle architecture du palais Sciarra-Colonna est de Flaminio Ponzio; cependant la porte d'honneur, d'ordre dorique, et modèle en son genre, passe pour un des plus remarquables ouvrages du célèbre Vignola. La collection que renferme ce noble édifice mérite qu'on n'oublie point de la visiter; non-seulement elle est nombreuse, mais presque tous ses tableaux proviennent des plus habiles maîtres. En première ligne, plaçons une copie de la Transfiguration, que l'on attribue à Valentin ou à Carlo Napolitano, et qui, peut-être, est de Jules Romain, car on y retrouve sa fermeté de dessin et de pinceau; Jésus-Christ, de Spada, peintre bolonais, hardi, original, vigoureux coloriste, et offrant un mélange de la manière des Carraches et du Parmesan; Circé et les compagnons d'Ulysse, tableau capital de Benvenuto Garofalo; la Cléopâtre, de Lanfranc; la Descente de croix, de Baroccio, qui sut s'approprier une partie des talents de Raphaël et du Corrège; Moïse, de Guido Reni;

une Vierge, par l'Albane; la Prédication de saint Pierre et de saint Augustin, de Pietro di Cortona; une autre Vierge, d'Andrea del Sarto, le premier de tous les artistes, si Raphaël n'eût existé, pour représenter la grâce divine de la Mère du Sauveur, et qui, plus que le roi des peintres, sut la revêtir d'une ravissante couleur; deux Evangélistes, du Guerchin; une Décollation de saint Jean-Baptiste, par Giorgione, rival du Titien, et dont les ouvrages de chevalet sont rares, ce peintre ayant presque toujours été occupé aux grandes machines, aux décorations à fresque des temples et des palais publics de Venise; un charmant petit tableau de Giotto, que le temps a respecté; le Martyre de saint Érasme, du Poussin; la Famille du Titien, peinte par lui-même, où brillent les blondes teintes du sang vénitien; la Vanité et la Modestie, célèbre peinture de Léonard de Vinci; et enfin l'admirable portrait d'un musicien, par Raphaël : portrait connu sous le nom du Joueur de violon. Le palais Sciarra est en partie situé sur l'emplacement où le sénat fit élever un arc triomphal au stupide Claude. Fiez-vous après cela aux monuments que les flatteurs consacrent à la puissance! Les médailles seules les égalent en mensonges.

Nous voici parvenus au palais Doria-Panfili, un des plus importants par sa grandeur, ses richesses, et tombé, en partage de succession, des princes romains Panfili aux Doria de Gênes. Agrandi à diverses époques, et sous la direction de plusieurs architectes, il manque d'unité, et, de plus, chacune de ses parties extérieures porte les marques évidentes de la dégradation de l'art, j'ose presque dire d'une puérile barbarie, à la façade principale s'étendant sur le Corso : triste ouvrage de Valvasori! Borromini, Pietro di Cortona, Bernini, Amati, travaillèrent tour à tour aux ailes qui se prolongent sur la place du Collége-Romain et vers celle de Venise, car ce palais couvre un immense terrain; mais ne nous occupons que de la façade du Corso. Il est impossible de rien voir de moins pur, de moins assujetti aux règles du bon sens, de plus ridiculement contourné; ainsi, par exemple, la corniche, au lieu d'être en ligne droite, présente des ressauts, des arrondissements ondulés, en sorte que, lorsqu'on la considère de profil, elle semble brisée ou faussée, du moins, par un tremblement de terre, et cependant on s'est donné une peine infinie à la charger d'ornements maigres, sans relief, et vicieux de tous points. Les fenêtres, petites, étroites, sont aussi d'un goût dépravé. Les colonnes des portes n'appartiennent à aucun des ordres, et des fleurs de lis, imitant grossièrement le corinthien, composent leurs chapiteaux. Mais, Français, pardonnons toutefois cette hérésie architectonique en faveur du sentiment qui commanda cette singulière décoration. Les Panfili, toujours dévoués à la France, attachèrent avec orgueil ses armes à leur palais; son intérieur dédommage heureusement de ces tristes bizarreries : le

vestibule est grandiose; l'escalier, construit en avant de la galerie, permet de jouir d'une belle perspective. La grande cour, entourée de portiques superposés, fait reconnaître, à la noblesse, à la pureté, à l'harmonie de son ordonnance, le style du Bramante, ou du moins d'un artiste de son école. Les écuries, probablement bâties par le même architecte, sont spacieuses, disposées avec magnificence et dignes d'un souverain.

Il serait impossible de nombrer et de décrire tous les tableaux rassemblés dans les salles de ce palais et ses quatre galeries environnant la cour; un livret, pareil à ceux que l'on vend aux portes des musées publics, y suffirait à peine; c'est donc une nécessité d'indiquer seulement quelques chefs-d'œuvre aux amateurs. Dans la première chambre, dix-sept paysages à fresque du Guaspre, dont plusieurs sont d'extraordinaire dimension et atteignent à une longueur de 6 à 7 mètres; on y trouve un beau choix de sites, de nobles lignes habilement cadencées, une admirable franchise d'exécution; mais, il faut en convenir, la vapeur et la finesse des tons y manquent totalement (1). La seconde contient également une belle et nombreuse collection de paysages du Poussin, où l'on remarque toujours l'esprit grave et philosophique de l'auteur du Diogène, du Déluge et des Bergers d'Arcadie. Dans les quatre suivantes, sainte Dorothée, par Lanfranc; un Enfant et un Lion, du Titien; les Vendeurs chassés du Temple, de Bassano, peintre vénitien étonnant par la vigueur transparente de ses teintes, sa distribution de la lumière et le rapprochement qu'il a su faire, avec harmonie, des plus discordantes couleurs. Une Vierge, de Giovanni Bellini, un des fondateurs de la nouvelle école vénitienne, et qui contribua le plus à faire disparaître le style étroit de l'ancienne; une Sainte-Famille, de Garofalo; Endymion, du Guerchin, beau de coloris, mais privé de la grâce et de la noblesse requises pour un pareil sujet; un portrait de la maîtresse du Titien, par Bronzino; celui de Machiavel, vu de profil, où l'artiste exprima la finesse, la réflexion, la sécheresse d'âme de l'immortel politique, de l'auteur du *Traité du Prince*, détestable bréviaire des ambitieux, des scélérats italiens du XVI^e^ siècle. Saint Jérôme, de Palma; le peintre y a renouvelé l'anachronisme de lunettes placées sur un livre que le saint vient de lire; une Descente de Croix, de Paul Véronèse; le beau tableau de la Mort d'Abel, par Salvator Rosa; la Piété, œuvre renommée d'Annibal Carrache; une gracieuse et pure Sainte-Famille, du Pérugin; Saint Bruno, de Mola; un Prophète, d'Andrea Sacchi : Icare et Dédale, par l'Albane; une Charité romaine, de Valentin; de Sebastiano del Piombo,

(1) Peut-être est-il impossible d'obtenir, au moyen de la fresque, qu'il faut peindre au premier coup, cette vapeur, ces tons aériens qui sont le triomphe de Claude Lorrain et d'Hermann van Swelfeld. On ne peut y atteindre que par des retouches et des glacis continuels.

l'amiral Andrea Doria, le vainqueur des pirates, le plus grand homme de mer de son temps, représenté sur une galère et entouré de sa famille; beau titre de noblesse pour ses descendants, pour le possesseur actuel du palais qui porte son nom. Aux portraits déjà cités, ajoutons ceux de Baldus et de Bartole, attribués à Raphaël; de Jansénius, que l'on prête mal à propos au pinceau du Titien (1); trois de Van-Dyck; celui de la femme de Rubens, peint par son mari et magnifique de couleur; on voit qu'il a été exécuté *amorosamente*, avec amour, ainsi que disent les Italiens.

Les salles déjà si riches ne contiennent pourtant que la moindre partie des trésors de ce palais; c'est dans les galeries qu'ils sont principalement réunis; l'œil se fatigue à les examiner, à démêler leur mérite; comme pour les précédents, contentons-nous d'une courte indication des plus précieux. Cinq grands paysages, de Claude Lorrain, les plus beaux peut-être que l'on connaisse; celui surnommé le Moulin est d'un prix inestimable. Cinq autres, demi-circulaires, d'Annibal Carrache, sans doute d'une belle composition, dont les figures sont mieux dessinées, mais qui n'approchent pas du Lorrain pour l'exacte imitation de la nature; Loth et ses filles, de Gherardo, effet de nuit rendu comme il savait le faire; la Visitation de la Vierge, une Sainte-Famille, le Mariage de sainte Catherine, par Benvenuto Garofalo; Junon décapitant Argus, tableau d'une belle couleur, de Saraceni, Vénitien inconnu en France; une demi-figure de femme, de Murillo; le Souper de Jésus chez les Pharisiens, du Tintoret; Vénus et Adonis, de Paul Véronèse; la Sainte-Agnès, du Guerchin, ouvrage capital de ce maître; le Sacrifice d'Abraham, du Titien, admirable de coloris, et plus noble de formes et de composition que ne le sont ordinairement les productions de l'école vénitienne; une Vierge, de Guido Reni; Judith, du même artiste et de sa première manière, aussi forte et sombre que la seconde est claire et limpide; portrait d'Innocent X, par Velasquez, où l'on retrouve cette imitation exacte, mais un peu commune, de la nature à laquelle se vouèrent les peintres espagnols; un Faune, présumé de Rembrandt; l'*Ecce Homo*, de Louis Carrache; l'Arche de Noé, du Bassano, sujet qu'il a souvent répété à cause de son rare talent pour représenter les animaux; Jésus sur la croix, de Michel-Ange Buonarotti; deux Madones, de Sasso Ferrato, qui sut si bien rendre la gracieuse humilité de Marie; le portrait prétendu de Jeanne de Naples,

(1) L'erreur est manifeste. Jansénius, naquit en 1585, et Titien mourut de la peste en 1576. Peut-être le Jansénius que peignit Titien était-il l'évêque de Gand, qui se distingua au concile de Trente; mais certainement ce ne put être le fameux auteur des cinq propositions, malgré ce qu'en disent les *ciceroni*, fort mauvais chronologistes.

par Léonard de Vinci (1); les quatre Vertus, du Corrège, ébauche dont une partie de la toile n'est pas même couverte; une des têtes n'est encore qu'au crayon, deux autres sont très-avancées; on a mis sous verre ce précieux tableau. Enfin, terminons par les célèbres Avares, d'Albert Durer, peinture chargée peut-être de trop minutieux détails, selon la méthode allemande du XVI^e^ siècle, d'une exécution un peu sèche, mais faisant ressortir, avec une effrayante vérité, un des vices les plus honteux de l'espèce humaine.

Ces vastes galeries, ainsi que plusieurs appartements, sont meublés d'étoffes moitié laine et moitié soie, ornées de fleurs, de rinceaux, et dont la curieuse et habile fabrication française remonte au XVII^e^ siècle. La conservation de leurs couleurs, et surtout du bleu, probablement celui du pastel, est surtout remarquable (2). Le palais Doria et ceux dont nous allons nous occuper, en terminant ce chapitre, sont assis sur l'emplacement de l'ancien Champ-de-Mars.

En remontant le Corso jusqu'à son extrémité, on parvient à la place de Venise, dont quatre palais enferment la surface: ce sont ceux d'Aste, des ducs Torlonia et le grand et le petit Venise; celui d'Aste n'offre rien de remarquable sous le rapport des arts, mais présente un exemple de la fragilité des grandeurs humaines; il reçut dans ses murs des puissances déchues. Lorsque madame Bonaparte, mère de l'Empereur, en fit l'acquisition, elle y donna asile aux membres de sa famille qu'une loi contraignait à quitter la France; il est aujourd'hui la propriété de son petit-fils, prince de Musignano.

Appartenant jadis aux comtes de Bolognetti, l'habitation des ducs Torlonia, remise à neuf, blanchie, modernisée, est privée de ce vernis du temps qui donne tant de charme aux grandes constructions; elle a deux cours entourées de portiques, et deux façades, dont l'une donne sur la place des Saints-Apôtres et l'autre sur celle de Venise. Sous les portiques sont placées des sculptures antiques d'un mérite secondaire. De plus précieuses ornent l'intérieur des appartements, et leur propriétaire, usant noblement d'une immense fortune, y a joint de modernes statues commandées aux artistes romains; dans un cabinet, construit exprès pour le recevoir, on admire le célèbre groupe d'Hercule et de Lycas, une des plus belles productions de Canova.

(1) Encore un autre anachronisme. Jeanne mourut en 1435, et Léonard en 1519.

(2) Une ordonnance de Henri IV défend de se servir, pour la teinture, de l'indigo, et, le représentant comme peu durable, veut qu'on lui substitue, selon l'ancien usage, le bleu de pastel, *isatis tinctoria*. C'était une erreur; mais elle montre que le pastel, éprouvé par une longue expérience, passait pour très-solide. Peut-être aussi Sully, auteur de cette injonction, voulut-il protéger un produit national qui provenait principalement de Lauraguais, près de Toulouse.

Au milieu de tous ces palais, dont la construction date des XVI^e^ et XVII^e^ siècles, celui de Venise est une espèce d'anomalie et le seul qui, par sa massive architecture, sa nudité d'ornements, sa vaste corniche à créneaux et à machicoulis, ses rares fenêtres ouvertes sur de lisses murailles, rappelle le moyen âge. Evidemment il fut bâti à double fin : pour servir de logement en temps de paix, de forteresse en cas de guerre ou de révolte, et jamais cet édifice ne remplit mieux le but qu'on se proposait ; ses gigantesques proportions, sa fière simplicité, son aspect à la fois imposant et formidable, le rendent certainement un des plus nobles ouvrages qu'ait produit l'aurore de la Renaissance. Il servit longtemps de demeure aux papes, et reçut Charles VIII allant à la conquête du royaume de Naples. Pie IV en fit don à la république de Venise. Les domaines vénitiens ayant passé à la maison d'Autriche, cette puissance y loge maintenant son ambassadeur. Le petit palais, se rattachant au grand à angle droit, est du même style, et il est difficile de lui assigner une destination, car il ne se compose intérieurement que d'un portique à deux étages, entourant un jardin, et revêtu à l'extérieur d'une façade; n'ayant ni appartements, ni distributions, il ne fut jamais habitable. Voulut-on seulement en faire un promenoir dans le jardin, en été, sous les portiques, en hiver? Ce qui semblerait l'indiquer, c'est que, privé de sortie sur la place et les rues adjacentes, on ne peut y pénétrer que par le grand palais; mais alors il faut convenir que l'utilité n'était pas en proportion de la dépense. C'est là que se termine le Corso; des rues tortueuses et de peu de longueur le séparent du Capitole.

Place et colonne Trajane. —Travaux de l'administration française. — Santa-Bibbiana. Santo-Eusebio.— Santa-Praxede.— Santo-Martino di Monti: — Santo-Pietro in Vincoli. — Santo-Clemento. — Santo-Stefano-Rotondo. — Santa-Maria della Navicella.— Santo-Gregorio.— Monte-Aventino.

De la place de Venise, en suivant, à sa gauche, la rue Santa-Andrea delle Fratte (des Buissons), on arrive à l'ancien emplacement du Forum Trajanum, à la colonne érigée par le sénat reconnaissant, au fils adoptif, au vertueux successeur du sage Nerva ; depuis dix-huit siècles elle est encore debout, intacte, et dut sa conservation à ses matériaux en marbre ; car l'ignorante avidité des barbares détruisit une grande partie des monuments et des statues de bronze ; on les vit même démolir ou mutiler de solides édifices pour s'emparer des tenons en métal, destinés à lier ensemble d'énormes pierres ; la précaution qui devait assurer leur durée fut cause de leur destruction. Après l'examen de la place Trajane, nous parcourrons l'extrémité orientale du Viminal, et les monts Esquilino et Cœlio, où l'on ne voit aucun des somptueux palais de la noblesse romaine, mais que la piété peupla de nombreuses églises, répandues, la plupart, en des lieux inhabités et consacrés aux cultures de la vigne et des jardins potagers (1).

Avant 1812, la place Trajane, encombrée d'ignobles maisons, n'existait pas, pour ainsi dire, et sa colonne, la plus belle qui soit au monde, pouvait à peine être aperçue d'un local si étroit. Par suite de l'exhaussement que produisirent de successifs remblais, son piédestal était comme enseveli dans une espèce de puits qu'on s'était borné à creuser alentour. Fidèle aux projets d'embellissements qu'elle avait conçus, l'administration française abattit une grande partie des vieilles constructions, agrandit l'emplacement, mais ne put lui donner, ainsi qu'elle le désirait, une périphérie parfaitement régulière, et faire de la colonne le centre de la place. L'irrégularité provint du respect que l'on eut et que l'on devait avoir pour les deux églises de la Madona di Loretto et del Nome di Maria; il aurait fallu les démolir. On se borna, et cependant le travail fut considérable, à tracer sur le terrain, déblayé de ses masures, une ellipse longue de 106 mètres, large de 55, excavée dans le sol de 6 à 7, et environnée, à hauteur du plan moderne, d'une chaussée que protégent des murs de soutenement ; des arcades, pratiquées dans leur épaisseur, ont reçu les antiques débris que les fouilles ont fait découvrir. Le plancher est donc en contre-bas ; mais l'œil plonge dans cette vallée artificielle et contemple facilement, depuis sa base jusqu'au sommet, la colonne placée sur un des deux foyers de l'ellipse ; son élévation dépasse de 50 centimètres celle de l'Antonine. Le piédestal est admirable de proportions et d'ornements, et le fût, ainsi que le chapiteau d'ordre dorique, se composent de vingt-trois blocs. La statue en bronze de saint Pierre a remplacé, par ordre de Sixte-Quint, la statue colossale de Trajan, que les barbares avaient probablement fondue. Sans compter les chevaux, les armures, les trophées, les machines de guerre, fidèlement représentées, 2,500 figures en bas-relief, et de 66 centimètres, circulent, en spirale, autour de cette colonne, et rappellent les victoires remportées sur les Daces et leur roi Décébale ; elles furent sans cesse étudiées par Raphaël et ses illustres élèves, et leur sculpture est tellement semblable, de style et d'exécution, qu'on dirait qu'elles sortirent d'une seule main, si un seul artiste pouvait suffire à terminer une si grande et si noble entreprise. A la fin des travaux de déblayement, on arriva aux fondations et au pavé en marbre de la basilique ulpienne, de sa célèbre bibliothèque, du Forum de Trajan et du temple dédié à ce prince. Des

(1) A la fin du XI^e^ siècle, ces collines étaient couvertes d'habitations depuis le palais de Latran jusqu'au Colisée ; mais le Normand Robert Guiscard, comte de Sicile, de la Pouille et des Calabres, étant venu au secours de Grégoire VII, assiégé par l'empereur Henri III et réfugié au château Saint-Ange, mit le feu à ce quartier, qui est resté désert.

débris de colonnes en granit indiquaient les diverses parties de ces immenses constructions, et en avant de la grande colonne on releva et rétablit, autant que possible, dans leur ordre primitif, les tronçons de celles que l'on put retrouver. Tous ces édifices, liés les uns aux autres, occupaient une surface longue de 2000 pieds romains, large de 650 et de 120,000 mètres carrés. Pour les construire, il fallut aplanir, égaliser l'espace compris entre deux collines, et non, probablement, les tailler à pic jusqu'à la hauteur de 110 pieds, comme le dit cependant une inscription ; mais les inscriptions sont quelquefois hyperboliques, et l'examen du Quirinal et du Viminal prouvent que leurs pentes, assez douces en cet endroit, n'exigeaient pas de si monstrueuses tranchées. Une singularité qui doit être remarquée, c'est qu'un cavedium ou petite cour à portiques, de 25 mètres seulement dans un sens et de 18 dans l'autre, environnait la colonne triomphale, et l'on ne conçoit pas quelle raison porta les architectes à l'enfermer dans cette enceinte, et à dérober ainsi aux regards un tiers au moins de leur chef-d'œuvre.

Par la rue Santa-Maria-Maggiore montons jusqu'à l'église de Santa-Bibbiana, assise au sommet de l'Esquilino, et descendant ensuite cette haute colline, nous examinerons les autres monuments réligieux répandus sur sa déclivité et dignes d'attention.

Santa-Bibbiana, fondée dès le IVe siècle, est, dit-on, située sur l'emplacement qu'occupait le palais de l'empereur ou plutôt de l'usurpateur Licinius. Restaurée plusieurs fois, elle le fut définitivement en 1625, et dut sa nouvelle façade au Bernini, qui l'enrichit aussi d'un de ses meilleurs ouvrages, de la statue de la sainte ; cet artiste, jeune alors, étudiait encore l'antique, et au choix de bons modèles, il joignait déjà l'heureuse facilité de tailler habilement le marbre. L'église est petite, et cependant a trois nefs que séparent huit colonnes de granit. Les peintures à fresque sont du Florentin Ciampelli, grand dessinateur, passable coloriste, et de Pietro di Cortona ; on doit regretter que le temps ait endommagé celles-ci, et qu'on se soit vu dans la triste obligation de les retoucher.

Santo-Eusebio, reconstruit en 1750, par Antonio Fontana, est un titre de cardinal. Son architecture intérieure, à pilastres ioniques, se ressent moins de la décadence que les autres constructions de la même époque. Des marbres rares, des albâtres choisis décorent ses autels, et une boiserie élégamment sculptée entoure les parois du chœur ; mais son plus bel ornement est la fresque de Raphaël Mengs ; c'est un de ses meilleurs ouvrages. Si l'artiste, encore dans sa jeunesse lorsqu'il la produisit, n'avait point acquis toute la pureté de son dessin, toute la sagesse de plus tardives compositions, il n'était pas non plus sujet alors à un peu de symétrique froideur qu'on lui a quelquefois reprochée.

La cour à portique de Santa-Praxede est plantée d'orangers, mêlant le parfum de leurs fleurs à l'encens des cérémonies religieuses. L'église, érigée en 822, sombre, petite, décorée de seize colonnes de granit, qui divisent ses trois nefs, a l'avantage de posséder un escalier à double rampe, conduisant au chœur et formé d'une des plus rares et précieuses matières que les Romains aient apportées de l'Orient, car sa carrière est perdue ; ses marches, toutes d'un seul bloc, sont de marbre rouge antique monochrome ; à peine aujourd'hui les fouilles en laissent-elles découvrir quelques fragments. Quatre colonnes de porphyre entourent le maître-autel et soutiennent un baldaquin. A la demi-coupole de l'abside on voit une grande et belle mosaïque, en style byzantin, du IXe siècle, dont les émaux brillent encore d'éclatantes couleurs. Dans la sacristie, on conserve une Flagellation du Christ, par Jules Romain ; superbe tableau de ce grand maître, qui eut les honneurs de l'enlèvement, et fut apporté au Musée de Paris lorsque les commissaires français vinrent à Rome choisir soixante tableaux d'élite.

Succédant à une vieille construction du VIe siècle, Santo-Martino, rebâti en 1650, est tout moderne, et se ressent du goût de l'époque ; mais, aux yeux du vulgaire, ses défauts sont cachés sous la richesse de l'ornementation, et il faut convenir que cette église des frères carmélitains est somptueusement décorée. Vingt-quatre antiques colonnes corinthiennes, de marbres diversement colorés, établissent les divisions entre la grande nef et les bas-côtés. Huit de leurs chapiteaux, cinq d'un côté, trois de l'autre, sont en bronze doré, seize en marbre blanc, et cependant cette anti-symétrie n'est pas trop choquante. Sur l'or de la frise se détachent en grisaille des ornements qui peut-être n'ont aucun analogue. Ce sont des autels, des piscines portées par des animaux, des palmiers, des tours, des raisins, des candélabres, une potence, un ciboire, une barque, un chariot enflammé, des arcs, des cuirasses : emblèmes de l'Ancien et du Nouveau Testament, si l'on en juge par le ciboire, le char d'Elie et la potence d'Aman. Le chœur, magnifique et chargé de dorures, renferme trois fresques de Cavallucci, mort en 1795, et le dernier coloriste de l'école romaine ; mais une des singularités, et, en même temps, une des gloires de cette église, occupe toute la longueur des petites nefs : vingt paysages du Guaspre, peuplés de figures peintes par le Poussin, représentent la vie du prophète Elie, que l'ordre du Mont-Carmel invoque, comme son fondateur. C'est la seule fois, sans doute, qu'une série de paysages fut introduite dans un monument religieux ; on y a joint deux vues d'intérieur des basiliques de Saint-Jean de Latran et du Vatican. Un escalier, commençant au milieu de la grande nef, en avant du chœur, conduit à une chapelle souterraine, dont l'architecture est de Pietro di Cortona. Plus bas encore, mais un peu de côté, on

pénètre sous trois rangs de voûtes portées par d'énormes piliers en briques ; on y voit un pavé et une image de la Vierge en mosaïque. La destination primitive de cette substruction est incertaine. Quelques antiquaires n'y retrouvent que les restes de bains, devenus plus tard des catacombes, et ce qui le ferait croire, c'est qu'une inscription placée dans l'église supérieure annonce qu'elle fut érigée sur trois portions de terrains dépendantes des Thermes de Titus, de Domitien et de Trajan ; d'autres prétendent y reconnaître une basilique construite par Constantin. Santo-Martino possède un modeste tombeau, celui d'un bienfaiteur de l'humanité, de frère Paoli di Sarzanna, fondateur d'un hospice qui a retenu son nom.

Santo-Pietro in Vincoli (aux Liens) a le titre de basilique, et c'est une des plus anciennes, puisque sa fondation remonte à 442; mais plusieurs fois elle fut restaurée, et enfin reconstruite en 1705 par Francesco Fontana, sous le pontificat de Clément XI ; c'est dire assez que son architecture n'est pas irréprochable; cependant cette église est splendide et d'un aspect imposant. Un portique à cinq arcades précède l'entrée, et vingt colonnes antiques, en marbre grec du mont Hymète, cannelées et d'ordre dorique, soutiennent les nefs. Parmi les peintures et sculptures, il faut distinguer le Saint-Augustin et la Sainte-Marguerite, un des plus beaux ouvrages du Guerchin ; la grande fresque, de Coppi; une Pitié avec les trois Marie, de Pomarancio; la copie du Saint-Pierre, du Dominiquin, dont l'original est conservé dans la sacristie; le Sébastien, mosaïque byzantine du VII^e^ siècle, remarquable par le costume et l'ample barbe du saint. Au fond de l'abside, un siége antique en marbre blanc, d'un noble style ; les tombeaux des cardinaux Margotti et Agucci, érigés sur les dessins du Dominiquin, et, chose singulière, qu'il orna de leurs portraits, alliant ainsi l'œuvre du peintre à celle du sculpteur ; mais tout s'efface devant le cénotaphe de Jules II, qui repose encore au Vatican, et probablement ne sera jamais transféré de son obscur caveau à Santo-Pietro in Vincoli ; c'est là qu'on admire la plus étonnante statue moderne, le fameux Moïse, de Michel-Ange Buonarotti, qui, dans la conception hardie de l'auteur, ne devait être que la minime partie d'un gigantesque tombeau peuplé de quarante figures. La mort du pape interrompit une entreprise presque impossible à exécuter par un seul artiste, et Moïse, heureusement terminé, fut placé sur le cénotaphe, réduit dans toutes ses proportions. La taille du législateur des Hébreux est colossale, son vêtement bizarre, et ce que les draperies ne recouvrent pas révèle une profonde science anatomique. Tenant sous son bras les tables du Sinaï, et ministre d'un Dieu implacable vengeur des infractions à ses lois, le terrible pontife va promulguer leurs commandements. Mais sa tête fait éprouver d'inexprimables sentiments ; tout y annonce la fermeté du vouloir. De naissantes cornes surmontent son front, et sur cette face austère, menaçante, osseuse, aux yeux enfoncés, au nez fortement aquilin, aux traits allongés, on démêle quelque chose du bouc sauvage, de l'antilope errante au désert. C'est l'œuvre humaine la plus extraordinaire qu'on puisse voir, et les regards ont peine à s'en détacher. Quatre statues, placées dans les niches adossées au mur, et représentant la Vie active, sont de Raphaël Montelupo, élève de Buonarotti, et la comparaison leur fait tort. Le sarcophage, privé de la noble simplicité si nécessaire à un monument funèbre, porte des masques de satyres, ornement fort peu convenable à la tombe d'un pontife chrétien. Ce rappel au paganisme est dû encore à Michel-Ange, quelquefois aussi malencontreux architecte qu'habile sculpteur.

Dans la vallée formée par les contre-pentes de l'Esquilino et du Cœlio, s'élève Santo-Clemento, d'autant plus curieux à visiter qu'il est à Rome le seul monument destiné au culte, conservant les distributions des primitives églises. Sa construction remonte probablement au IV^e^ siècle, puisqu'au commencement du V^e^, en 417, le pape Zozime y condamna l'hérétique Célestius. Les restaurations que le temps rendit nécessaires n'ont rien changé à sa forme ; le vestibule qui précédait cette église est maintenant un portique carré à quatre colonnes de granit ; vient ensuite l'*atrium*, la cour, environnée d'un second portique où s'arrêtaient les catéchumènes. A l'intérieur, seize colonnes de marbres divers, et enlevées aux édifices antiques, divisent les trois nefs; leurs chapiteaux ioniques sont modernes et barbares ; dans la nef du milieu, une galerie transversale, ou jubé, sépare le chœur de la partie réservée aux fidèles, et porte le monogramme de Jean VIII, élu en 872; aux deux côtés de ce jubé subsistent encore les ambons, espèces de massifs pupitres sur lesquels on plaçait les Evangiles que le diacre lisait au peuple; au fond du sanctuaire, on voit le siége de l'évêque, et sur deux rangs, ceux réservés aux prêtres assistants. A la demi-coupole, le cardinal Gaetani fit placer, vers la fin du XIII^e^ siècle, une mosaïque où la roideur et le style byzantins ont disparu en grande partie ; elle rassemble, par anachronisme, Jésus, saint Pierre, saint Paul, saint Dominique, saint Clément, et les prophètes Isaïe et Jérémie ; au-dessous, une fresque reproduit le Sauveur entouré des douze Apôtres ; mais ce qui mérite toute l'attention de ceux qui aiment à juger la marche des arts et leurs progrès à diverses époques, ce sont le Jugement et le Martyre de sainte Catherine, par Masaccio (1), admirables pour le temps qui les vit produire : un jeune homme

(1) Son véritable nom est Maso di Santi-Giovanni; mais sa manière de vivre, insouciante et bizarre, le fit surnommer Masaccio; né en 1401, mort en 1443, c'est un des plus grands peintres qui aient précédé Raphaël. Vasari a dit que tout ce qui avait été fait avant lui était peint, mais que ses ouvrages furent vrais et animés. Tout en rendant justice à Masaccio,

tournant une roue à manivelle, et la sainte, remplie de résignation et d'une grâce naïve, sont de toute beauté. Jésus crucifié entre les deux larrons est encore du même artiste; au bas du tableau, la Vierge évanouie, le groupe des saintes femmes, et trois vieillards occupés de ce qui se passe sur le Calvaire, ne seraient pas désavoués par les plus habiles successeurs de Masaccio; malheureusement de profanes pinceaux ont retouché plusieurs figures de ces fresques; mais partout où ils ont épargné l'œuvre première, elle brille d'un vif éclat.

De la vallée où Santo-Clemento est situé, gravissons le Cœlio et commençons par visiter Santo-Stefano-Rotondo, que les *ciceroni* décorent du nom de temple antique, mais qui probablement date de 468, époque de sa dédicace; d'ailleurs son architecture et la diversité d'ordres et de matières de ses colonnes, les unes en granit, les autres en marbre blanc, prouvent qu'il fut construit de débris arrachés à d'anciens édifices. Quoi qu'il en soit, l'effet de cette rotonde est merveilleux, et l'on est frappé de sa colossale grandeur, dépassant en diamètre et en circonférence celle du Panthéon, mais non en hauteur, car Santo-Stefano n'a point de coupole (1). En avant du mur d'enceinte, et séparées par un large corridor, espèce de chemin de ronde, s'étendent circulairement soixante-quatre colonnes de moyenne élévation; deux beaucoup plus hautes, et corinthiennes, sont placées transversalement sur le diamètre, à égale distance de l'autel, et soutiennent le plafond; cette singulière disposition, que nécessite la grande portée des charpentes, n'est pourtant pas désagréable à l'œil, et donne au monument un caractère particulier: ces deux piliers, surmontant tout ce qui les environne, ont un aspect majestueux. Sur les parois intérieures, Pomarancio, pour les figures, et Matteo di Sienna pour les paysages, représentèrent, en trente-deux compartiments, toutes les tortures, tous les supplices appliqués aux martyrs ou inventés par la sombre imagination des légendaires. Ces fresques, assez médiocres et faites à la hâte, ont cependant du mouvement et une couleur vigoureuse.

Erigée sur l'emplacement des soldats étrangers, *castrum peregrinorum*, Santa-Maria in Dominica della Navicella doit son surnom à une barque en marbre, de 4 à 5 mètres de longueur, que l'on voyait dans son voisinage, et qui peut-être était l'indication d'une naumachie. Léon X la fit enlever et y substitua une très-mauvaise copie. Le même pape confia la restauration intérieure de l'église à Raphaël; plus tard, Buonarotti édifia son portique, et dix-huit colonnes de précieux granit oriental la divisent gracieusement en trois parties. On attribue les peintures monochromes de la frise à Jules Romain; mais plusieurs artistes pensent que le style et le faire décèlent plutôt Pierino del Vaga, un des plus habiles élèves du grand peintre d'Urbino. La mosaïque de l'abside est du temps de Pascal Ier, du commencement du IXe siècle; elle fut réparée sous Clément XI, appelé, en 1700, au trône pontifical.

Restaurée en 1633 et en 1725, bâtie sur l'emplacement du palais de la famille Anicia, propriété patrimoniale de Grégoire Ier, qui, au VIe siècle, obtint le titre de Grand, et le mérita par son courage, ses talents administratifs et son immense charité (1), l'église, portant son nom, est précédée d'une cour dont trois faces sont entourées d'arceaux; la quatrième, où se trouve l'entrée du temple, présente des colonnes ioniques de marbres variés. Sous ce portique on voit un grand nombre de tombeaux. Le plus digne d'attention est celui des Florentins Bonsi; il date du XVIe siècle, et sa forme et ses ornements de bon goût en portent le cachet. Le pape Grégoire XVI a, comme simple moine, commencé sa carrière dans ce couvent, et s'est plu à l'embellir depuis qu'il occupe le siége de saint Pierre. Les trois nefs possèdent un grand nombre de tableaux, mais aucun de peintres célèbres. Il n'en est pas de même de trois chapelles séparées de l'église, mais communiquant avec elle par un portique. Celle de Santo-Andrea fut un champ-clos où s'exercèrent les rivalités du Dominiquin et de Guido Reni. La fresque du Dominiquin,

il nous semble que Vasari oublie trop son compatriote Giotto.

(1) Le Panthéon a, intérieurement, 49 mètres de diamètre, 147 de circonférence; Santo-Stefano, 65 et 195.

(1) La vie des papes de cette époque était une existence tout active et militante. Mais Grégoire les surpassa tous, et l'on ne conçoit pas qu'un seul homme ait pu suffire au fardeau que les malheurs de son siècle firent peser sur lui. D'abord sénateur, préfet de Rome et nonce à Constantinople, pour implorer des secours contre les Lombards, il fut élu par les suffrages unanimes du peuple et du clergé. Assembler fréquemment des conciles destinés à combattre les hérésies et à maintenir la discipline ecclésiastique; envoyer des missionnaires, munis d'instructions étendues, en Angleterre, en Allemagne, en Esclavonie et en Sarmatie, afin d'adoucir, par la religion, les mœurs féroces des barbares; établir la liturgie et régler le calendrier des fêtes, opération exigeant des calculs et le secours de l'astronomie; officier et prêcher lui-même tous les jours; introduire le chant sacré qui a retenu le nom de Grégorien, administrer les immenses domaines que l'Église possédait déjà en Sicile, en Italie et dans la Gaule méridionale; s'occuper de leur culture, en distribuer les produits au peuple romain, que les ravages de la guerre avaient appauvri; assurer les convois de céréales arrivant par mer; relever le courage de ses ouailles et les fortifications de Rome; arrêter, par d'habiles négociations, les progrès de l'ennemi; diriger le mouvement des troupes employées à la défense du territoire romain et de l'Italie méridionale; laisser à la postérité, sans compter ce qui s'est perdu, des Dialogues, des Homélies, des Commentaires, des Décisions et plusieurs volumes de Lettres offrant de curieuses particularités sur l'histoire de son temps; voilà ce que ce pape accomplit pendant un pontificat de treize années. Sa charité était si ardente, qu'ayant appris qu'un homme était mort sans secours dans les rues, il s'imposa une sévère pénitence. Grégoire fut le type du vrai pasteur.

malheureusement altérée par le temps, et qu'on doit reproduire en mosaïque, retrace la flagellation du saint ; on y retrouve tout ce qui constitue le talent si élevé, si réfléchi du plus profond penseur de l'école italienne : justesse de mouvement, vérité, noblesse d'expression et de composition : le bourreau vu de dos est admirable de dessin, et fut souvent un objet d'étude pour les jeunes artistes. Guido y représenta le même saint adorant la croix, et, sauf le coloris, est inférieur à son rival. A la chapelle de Santa-Silvia, il peignit encore le Concert des Anges; dans la troisième, dédiée à Santa-Barbara, Michel-Ange Buonarotti dirigea le ciseau d'un Français, de Nicolas Cordieri, sculptant la statue assise de Santo-Gregorio. L'église renfermait jadis le tombeau de la fameuse courtisane Imperia, si célèbre au temps de Léon X, et l'on n'avait pas craint de le charger d'une inscription en l'honneur de ses charmes (1). On n'en fait mention que pour montrer quel était le relâchement des mœurs en Italie au XVI^e^ siècle. De la terrasse du couvent on aperçoit le mont Palatino et les ruines pittoresques du palais des Césars.

En face du Cœlio se trouve l'Aventino, si riche en souvenirs historiques et fabuleux ; jadis il fut couvert de nobles monuments, et aujourd'hui les cultures l'ont envahi ; à peine y aperçoit-on quelques humbles demeures de jardiniers, et six églises seulement s'élèvent à distance, au milieu des vignobles ; ce sont celles de Santo-Sisto, Santa-Balbina, Santa-Prisca, Santo-Saba, Santo-Alessio, Santa-Sabina ; elles n'offrent rien qui mérite d'être mentionné ; il est donc inutile d'y conduire le lecteur. Disons cependant, pour l'acquit de notre conscience, que Santa-Sabina possède vingt-quatre colonnes de marbre de Paros, dont les carrières sont dès longtemps épuisées; un beau tableau, de Sasso Ferrato; des fresques, de Federico Zuccheri ; un pavé, orné d'une mosaïque du XIV^e^ siècle ; une porte en bois de cyprès de la même époque, habilement sculptée ; et que son cloître; carré parfait, montre, dans son pourtour, cent quatre colonnettes dérobées à d'autres constructions.

Capitole. — Palais du Sénateur, des Conservateurs. — Musée Capitolin. — Ara-Cœli. — Prison Mamertine.

En descendant l'Aventino, et en tournant le mont Palatino, qui, ne portant plus que des ruines, est réservé pour la description des monuments antiques, on arrive au Capitole, situé à égale distance des murs d'enceinte, soit que l'on mesure de l'est à l'ouest ou du nord au sud ; ainsi, ce fameux Capitole, où s'élevait le temple de Jupiter, où montaient les triomphateurs, où délibérait un sénat si habile, si ferme et si prudent,

(1) Voici cette inscription : *Imperia cortisana romana, quæ digna tanto nomine, raræ inter homines formæ specimen dedit, vixit annos* XXVI, *dies* XII; *obiit* 1511, *die* 15 *Augusti.*

mais dont la politique allia trop souvent la perfidie à la force des armes, était au milieu de Rome ancienne, comme elle-même fut assise au centre du monde civilisé.

Moins élevé, mais plus abrupt que les autres collines qui l'entourent, le Capitole est elliptique, et, probablement, doit son origine à un soulèvement volcanique, car il est composé de tufs lithoïde et granulaire, et partout on y aperçoit l'action des feux souterrains. Aux extrémités de son grand diamètre, se relèvent deux mamelons, laissant entre eux une vallée peu profonde, en sorte que l'ensemble supérieur de la montagne présenterait la forme d'une selle, si la vue n'était pas arrêtée par de vastes bâtiments. Sur un de ces mamelons était fondé le temple de Jupiter Capitolin, et sur l'autre, du côté ouest et près du Tibre, s'élevait l'*Arx*, la citadelle qu'assiégèrent les Gaulois. C'est là qu'on voit la roche Tarpéienne, dont la hauteur, quoique diminuée par l'amoncellement de débris, est encore de 14 à 15 mètres et non de 7 à 8 mètres, comme l'affirment quelques voyageurs.

Deux rampes conduisent au Capitole moderne : l'une part du Forum, où se tenaient les Comices, et pénètre dans une masse de bâtiments ; l'autre, située à l'opposite, la montée d'honneur, si l'on peut s'exprimer ainsi, commence à la place Ara Cœli, et s'étend en ligne droite ; d'une longueur et d'une largeur extraordinaires, cette rampe est due à Paul III, et à Buonarotti comme architecte. Au bas, des bassins reçoivent l'eau abondante que versent deux lions égyptiens en granit noir. Au gradin supérieur se rattache la balustrade d'une haute terrasse, portant les colosses de Castor et Pollux en marbre pentélique ; près d'eux, à droite et à gauche, sont leurs chevaux dont la petitesse est extrême en comparaison de la grandeur des demi-dieux, et il faut répéter que c'était par suite d'un calcul, par système, et pour faire valoir la taille des héros, que l'on diminuait celle des coursiers. Cette balustrade soutient encore deux trophées improprement appelés de Marius, puisque leur travail semble indiquer le II^e^ siècle de notre ère; les médiocres statues de Constantin-Auguste et Constantin-César (1) ; et, enfin, la colonne Milliaire, marquant le premier mille sur la voie Appienne où elle fut trouvée. Son pendant est moderne. Du haut de la rampe on entre dans la place ou plutôt dans la cour du Capitole, ouverte du côté de la ville, et, sur ses trois autres faces, environnée d'édifices. Au fond, on voit le palais du Sénateur, la tour quadrangulaire qui le surmonte, et, latéralement, ceux du Musée et des Conservateurs, attribués à Michel-Ange, mais que des additions postérieures, surtout celle d'un balcon, ont privés de leur mâle et pre-

(1) A partir du III^e^ siècle, lorsqu'un empereur se donnait un collègue, il retenait pour lui le titre d'Auguste, et n'accordait à son associé que celui de César, pour marquer sa dépendance et le second rang qu'il occupait.

mière simplicité. Au milieu de la cour brille la fameuse statue équestre, en bronze, de Marc-Aurèle, la seule de ce métal qui nous soit parvenue intacte des temps de la république ou de l'empire. Elle est magnifique, et c'est à elle que Buonarotti, enthousiasmé de la vérité de mouvement du cavalier et du cheval, disait : *Marchez donc!* Cependant le cheval est lourd de forme, comme tous ceux que les Romains nous ont laissés. Ce monument fut recouvert de dorure, et la tête du quadrupède en conserve des traces évidentes. Jusqu'en 1475, ce chef-d'œuvre était à Saint-Jean de Latran ; mais la statue gisait à terre près du coursier ; Sixte IV la fit restaurer, et, en 1538, Paul III la transporta où elle est maintenant. Cette place, ces monuments, malgré quelques défauts, peut-être d'architecture, ont néanmoins de la grandeur, un noble aspect, et le doivent à leur position, à leur ensemble et leur régularité.

Une belle et double rampe extérieure, où l'on reconnaît le style de Buonarotti, conduit au premier étage du palais sénatorial. Le même architecte commença la façade que terminèrent Giacomo della Porta et Geronimo Rainaldi. Sa décoration consiste en huit pilastres s'élevant du soubassement à la corniche. Sous la voûte, portant le palier où viennent aboutir les deux rampes, on plaça une Pallas antique de marbre de Paros, dont la draperie est en porphyre. Depuis qu'on a mis un globe dans sa main, le peuple et les *ciceroni* l'appellent Rome triomphante, *Roma victrix orbis*. De chaque côté reposent les colosses, couchés sur leurs socles, du Nil et du Tibre, également antiques et trouvés au Quirinal. Ce palais n'est pas seulement destiné au Sénateur, mais encore au tribunal qui est sous sa juridiction, et dont les pouvoirs sont peu étendus. Du palier on entre dans la magnifique salle d'audience, où siégent le sénateur et les juges assistants ; elle est décorée des statues de Paul III, de Grégoire XIII et du frère de saint Louis, Charles d'Anjou, roi de Naples, qui reçut à Rome la dignité sénatoriale ; cette sculpture, sèche et roide, est précieuse comme indiquant l'état des arts au XIII^e^ siècle. De la tour qui surmonte le palais, on jouit d'une vue générale de la ville et d'une partie de la Campagne romaine ; l'œil suit les contours, un peu effacés des sept collines, plonge sur le Forum, admire les énormes masses du Colisée, des Thermes de Dioclétien et de Caracalla, du Panthéon, de Santo-Pietro, du château Saint-Ange, et cette multitude d'églises, de dômes, de clochers, de palais, que, dès le moyen âge, un étranger qualifiait de montagnes élevées par la main des hommes. L'Italie est le pays des contrastes, et au sommet de la tour une grosse cloche, jadis conquise sur les habitants de Viterbe (1), sonne pour annoncer le commencement du carnaval et l'agonie et la mort des souverains pontifes.

(1) Au moyen âge italien, la preuve de la victoire était de s'emparer des portes et des cloches d'une ville ennemie.

Entrons maintenant au palais des Conservateurs et au musée Capitolin commencé par Clément XII, et que successivement augmentèrent Benoît XIV, Clément XIII, Pie VI, Pie VII et Léon XII ; mais le lecteur, introduit dans ces temples des arts, ne s'attend pas sans doute à ce qu'on mette sous ses yeux toutes les richesses, tous les milliers de statues, de bustes, de bas-reliefs, de vases, d'inscriptions, de peintures qu'ils renferment ; un volume n'y pourrait suffire, et, dans un ouvrage dont l'étendue est forcément restreinte, il faut se borner à donner une idée générale de ces immenses collections, dont les salles nombreuses, plus simplement ornées que celles du musée Vatican, ont aussi moins de grandeur.

Palais des Conservateurs. Sous le portique de la cour, le premier objet qui frappe la vue, c'est la statue de Jules César, et elle présente un grand intérêt, puisqu'il paraît prouvé qu'elle seule rappelle les véritables traits du vainqueur de Pompée, du destructeur de la république, et qui, pourtant, n'osa ceindre le diadème. Plus loin, on voit celle d'Auguste ; à ses pieds est le Rostrum, emblème de sa victoire d'Actium. Ce portique contient encore une tête colossale de Domitien, et une autre en bronze de l'indigne fils de Marc-Aurèle, de l'empereur Commode ; un cyppe d'Agrippine, Rome triomphante, deux statues égyptiennes en granit rouge, que leurs inscriptions hiéroglyphiques désignent sous les noms de Ptolémée Philadelphe et de sa femme Arsinoé ; deux rois barbares vaincus par Trajan, et un lion dévorant un cheval, remarquable sculpture d'un beau travail, pleine d'expression, malheureusement exposée aux injures de l'air, et qui prouve que les artistes grecs étudièrent avec autant de soin l'anatomie des animaux et la rétraction de leurs muscles, que celles de l'espèce humaine.

A gauche du portique, les huit salles de la Protomotheca (1) furent destinées à recevoir les bustes des Italiens qu'illustrèrent les sciences, la littérature et les arts, et des étrangers qu'un long séjour en Italie y naturalisa ; espèce de Panthéon, succédant à l'ancien (2), il dut sa naissance à la patriotique et noble pensée de Pie VII, et ce pontife en fut aussi le législateur en réglant les conditions d'admission ; une inscription, placée dans la première salle, les fait connaître (3). On s'associe à cet hommage rendu

(1) En grec, *prothomé* signifie buste.

(2) Depuis la mort de Raphaël, on avait adopté l'usage de placer au Panthéon les bustes en marbre des illustres nationaux. Pie VII, en créant la Protomotheca, chargea Canova de les y transporter et d'en augmenter le nombre.

(3) Voici ces conditions : Jamais le buste d'un homme vivant ne pourra être admis à la Protomotheca ; il faut que le temps consacre son mérite et le place parmi les génies qui ont fait la gloire de l'Italie. Les trois conservateurs de Rome consulteront les académies. En cas de partage d'opinion, le sou-

au génie, aux brillantes facultés de l'esprit humain ; on aime à voir le poëte, le savant, le peintre, l'astronome, le physicien, l'ingénieur, s'élever sur leurs piédestaux, et montrer à des successeurs les places qui les attendent (1). Canova sculpta ou fit sculpter à ses frais une partie de ces bustes.

Au bas de l'escalier, on voit un fragment d'inscription en l'honneur du consul Duillius, qui, le premier, l'an 492 de Rome, remporta une victoire navale sur les Carthaginois (2); mais l'inscription primitive n'existe plus, et celle-ci doit dater du temps de l'empire ; elle ne présente ni la forme des lettres ni l'orthographe en usage au v^e^ siècle de la fondation. Sur les parois du second palier sont enchâssés deux bas-reliefs, où l'on voit Marc-Aurèle lisant un édit au peuple, et l'apothéose de Faustine, sa très-impudique épouse. Quatre autres, décorant une terrasse, montrent les exploits du même empereur contre les Germains ; ils sont encore de la belle époque de l'art.

La peinture et la sculpture règnent ensemble aux salles supérieures, et, quoiqu'elles n'offrent point de ces ouvrages qui sont un coup de fortune pour un artiste, attachons-nous à considérer les fresques du Cavaliero Arpino, représentant les premiers temps de l'histoire romaine, et pour lesquelles ce corrupteur de l'école a heureusement oublié une partie de ses défauts ; Horatius Coclès, Mutius Scœvola en présence

verain, qui seul prononce l'admission, choisit de nouveaux juges. Les portraits ne peuvent être que des bustes en marbre blanc, dont les types seront ceux de Léonard de Vinci et de Galileo. Les conservateurs sont chargés de la garde du local et de l'exécution du règlement.

(1) Les Italiens et les étrangers placés à la Protomotheca sont Pie VII, Brunelleschi, Nicola Pisano, Giotto, Andrea Orcagna, Masaccio, Giovanni di Fiesole, Ghiberti, Donatello, Raphaël, Titien, Léonard de Vinci, Michel-Ange Buonarotti, Palladio, Bartholomeo di Santo-Marco, Mantegna, Luca Signorelli, Pérugin, Andrea del Sarto, Marco Antonio Raïmondi, Corrége, Paul Véronèse, Bramante, San-Micheli, Francesco Marchi, Annibal Carrache, Jules Romain, Marco Benefiale, Polidore Caravage, Sebastiano del Piombo, Ghirlandajo, Giovanni di Udine, Dominiquin, Flaminio Vacca, Parino del Vaga, Taddeo Zuccheri, Bartolommeo Baronino, Jean Pickler, Gaetano Rapini, ingénieur qui dessécha les marais Pontins ; Rusconi, Bracci, Pietro di Cortona, Piranesi, Dante Alighieri, Torquato Tasso, Trissino, Alfieri, Petrarca, Arioste, Goldoni, Metastasio, Annibal Caro, Bodoni, célèbre typographe ; Rodolfo Venuti, Christophe Colomb, Alde Manuce, imprimeur ; Galilée, Muratori, Morgagni, anatomiste ; Tiraboschi, historien de la littérature italienne ; Bartoli, Beccaria, Canova, Cimarosa, Sacchini, Corelli, Paisiello, le Poussin, Raphaël Mengs, Winckelmann, Angélique Kauffmann. Claude Lorrain, le premier des paysagistes, et qui vécut et mourut à Rome, manque à cette collection.

(2) Les Romains, peu accoutumés encore aux évolutions navales, furent si flattés de cette victoire, qu'outre le triomphe et une colonne rostrale, ils accordèrent à Duillius des honneurs inusités ; entre autres celui d'avoir, à son repas du soir, une musique et des flambeaux entretenus aux frais du trésor public.

de Porsenna ; Brutus condamnant ses deux fils, et la Bataille du lac Régille, par le Sicilien Laureti, assez bon coloriste ; plusieurs statues des généraux romains des temps modernes, auxquels se rattachent de nobles souvenirs, tels que Rospigliosi, Barberini, Antonio Colonna, vainqueur des Turcs à Naupacte ; Alexandre Farnèse, le premier stratégiste de son siècle, et deux fois digne rival de notre Henri IV ; la frise de Danielo di Volterra, rappelant le triomphe de Marius après la défaite des Cimbres, et, quoique effacée en partie, révélant toujours le grand dessinateur ; Sainte-Françoise, beau tableau de Romanelli ; plusieurs bustes antiques, une Hécate à triple corps ; des fragments de marbres portant les célèbres fastes consulaires jusqu'au règne d'Auguste ; le portrait de Michel-Ange Buonarotti, sculpté par lui-même, et dont la tête est en bronze et le reste en marbre noir : la capacité du crâne et les signes de l'intelligence y sont très-remarquables ; une Sainte-Famille, de Jules Romain ; dans la chambre du trône, la belle frise d'Annibal Carrache, dont l'habile pinceau fit revivre les exploits de Scipion l'Africain ; des tapisseries de haute lice, à l'imitation de celles des Gobelins, fabriquées à l'hospice des orphelins de Saint-Michel, et qui, par la manière dont elles reproduisent plusieurs traits de l'histoire romaine, montrent les progrès que cet utile établissement a su faire dans un genre de fabrication longtemps inconnu en Italie (1). Citons encore la fameuse Louve en bronze, allaitant Romulus et Rémus, placée au milieu de la seconde salle, et qui, malgré la tradition populaire, n'est pas celle que frappa la foudre quelques jours avant la conjuration de Catilina, et dont parle Cicéron. La Louve que cite ce grand et vaniteux orateur était dorée, placée au Capitole, et l'autre fut toujours à l'ombre du Figuier ruminal. Dédiée en 458 de Rome par Cneus et Quintus Ogulnii, elle est un des plus précieux monuments de l'art et du style étrusque, et montre à quel point de perfection était parvenue la fonte des métaux. Les deux enfants suspendus à ses mamelles sont modernes ; enfin, dans la dernière salle, plusieurs sujets de la seconde guerre punique, et l'Entrée en Italie d'Annibal, par Pérugin. Oserons-nous dire que ce grand peintre, toujours si fin, si pur, qui rendit si bien les grâces angéliques et virginales, n'eut peut-être pas assez d'énergie pour retracer de sanglants combats. La chapelle, faisant suite à ces chambres, rassemble des œuvres de plusieurs maîtres ; une Vierge, du XIV^e^ siècle, peinte sur ardoise par Nucci de Fabriano ; une autre de Pinturricchio, artiste de transition, né en 1454, et contemporain dans sa vieillesse du jeune Raphaël ; plusieurs Saintes, de Romanelli ; les Evangélistes, du Cara-

(1) Les belles tapisseries du Vatican, faites sous Léon X et ses premiers successeurs, d'après les dessins de Raphaël et de Jules Romain, furent exécutées en Flandre. Les Gobelins de Paris n'existaient pas encore ; leur fondation est due à Louis XIV.

vage, et Dieu dans sa gloire, attribué à un des bons élèves de l'école bolonaise.

Il est également impossible de nombrer, de décrire tous les tableaux qu'enferme la galerie, divisée en deux parts, et que Benoît XIV construisit pour faciliter les études des jeunes artistes, obligés auparavant de chercher leurs modèles dans les propriétés du gouvernement et une foule de cloîtres et d'églises. Nous ne mentionnerons donc que des œuvres d'un mérite non contesté, d'une réputation universelle. La belle Sainte-Lucie de Garofalo, qui passe à juste titre pour un de ses chefs-d'œuvre; la Vierge dans sa gloire; deux Saintes-Familles et le Mariage de sainte Catherine, du même auteur; le Combat des Romains et des Sabins, de Pietro di Cortona, où manque peut-être la pureté du style antique nécessaire en un pareil sujet, mais plein de verve, d'audace et d'une puissante couleur; le Christ devant les docteurs, de Dossi, dont le faire suave et un peu froid, à force d'être soigné, contraste avec celui de Cortona; la Vanité et deux portraits, du Titien; un autre portrait par Velasquez, d'un admirable coloris; une Madeleine pénitente, du Tintoret, où brille aussi la couleur vénitienne; le Martyre de saint Sébastien, du Dominiquin, et sa Sibylle de Cumes, répétition, avec variantes, de celle du palais Borghèse; Romulus et Rémus, par Rubens; le Départ d'Ismaël et d'Agar, un des plus beaux ouvrages de Mola; la Charité et sainte Cécile, d'Annibal Carrache; la Sibylle persique du Guerchin, belle sans doute, d'un pinceau admirable, pour laquelle il a cherché à élever son style, mais qui sous ce rapport est loin de celle du Dominiquin; une esquisse d'Augustin Carrache, de la Communion de saint Jérôme, célèbre tableau que l'on voit à Bologne; le Frappement du rocher, de Luca Giordano; un portrait de Giorgione; Saint-Jean-Baptiste, par Daniele di Volterra, austère ouvrage de ce grand dessinateur, et Méléagre en clair-obscur, de Polidore Caravage.

Dans la seconde section de cette galerie, arrêtons-nous devant l'Ascension et la Descente du Saint-Esprit, de Paul Véronèse, tableaux où il ne faut chercher ni la fidélité de costume, ni la noblesse de composition, mais où l'on trouve cette couleur si vraie et cette vie que l'artiste sut donner à toutes ses productions; l'Adoration des Mages, l'Annonciation, la Crèche, la Vierge, Jésus et Saint-Jean, Saint-Sébastien, par Garofalo, peintre si fécond, si correct cependant, et qui sut approcher de Raphaël; trois magnifiques Paysages, de Claude Lorrain; la Bataille d'Arbelles, de Pietro di Cortona, qu'il est curieux de comparer à celle de Lebrun et qui, moins bien composée, l'emporte sur elle seulement par la vigueur du ton et la puissante facture italienne; Polyphème et le fameux Saint-Sébastien de Guido Reni; la Femme adultère, du Titien; l'*Ecce Homo*, de Barocci; Judith, par Jules Romain, où l'élève chéri du grand maître a montré toute la fierté de son pinceau, toute la sévérité de son goût par le choix du modèle; sa Judith est certainement une jeune et belle Transtévérine; remarquons encore Bethsabée, du vieux Palma; la Présentation au temple de Jésus, attribuée à Fra Bartolommeo; l'Enlèvement d'Europe, de Paul Véronèse, reproduction du tableau placé au palais ducal de Venise; la Piscine probatique, d'Annibal Carrache ou du Dominiquin, car l'opinion des connaisseurs est incertaine; le Baptême de Jésus-Christ, par le Titien, où il est représenté vu de profil; une Sainte-Famille, de Louis Carrache; la Vierge, l'Enfant divin et deux Anges, du Pérugin, pleins d'une grâce pure et naïve; la Magicienne, de Salvator Rosa, digne compagne du démon par son affreuse beauté; l'Innocence avec une colombe, délicieux tableau de Romanelli, une Flagellation, par le Tintoret; Endymion, de Mola; les Forges de Vulcain, ou plutôt l'Atelier d'un chaudronnier, de Bassano, mais magique d'effet et de coloris. Terminons par le célèbre et colossal tableau de Sainte-Pétronille, du Guerchin, occupant presque entièrement un des côtés de la deuxième salle, jadis placé à la basilique de Saint-Pierre, et qui reçut l'honneur d'une copie en mosaïque; longtemps objet de prédilection et des études de l'école française, on y trouve, quoique l'artiste ait poussé au noir, une forte couleur, un savant empâtement, une prodigieuse dextérité, un étonnant relief, toutes les parties matérielles de la peinture portées au plus haut degré, tout ce que peut fournir une riche palette; mais ce jugement dût-il paraître trop sévère, il faut bien le dire, peu de noblesse et d'élévation de pensée.

Musée Capitolin. Un voyageur a dit que si l'on donnait la vie à toutes les statues antiques existant à Rome, elles pourraient former une armée: l'assertion n'a rien d'exagéré, et certainement celles du musée Capitolin mettraient en campagne une nombreuse division. Dès le milieu du XVII^e^ siècle, Innocent X commença cette magnifique collection que Clément XII, Benoît XIV, Clément XIII, Pie VI, Pie VII et Léon XII augmentèrent avec un zèle et une persévérance dignes des plus grands éloges. Une cour, un portique, neuf salles et une galerie, ont reçu tous ces trésors qu'heureusement la terre a soustraits aux mutilations des barbares, et que chaque jour des recherches intelligentes, ou le hasard, rendent à notre admiration. Chacune de ces neuf salles porte un nom indicatif des objets qu'elle renferme, et c'est dans leur ordre et sous leur dénomination qu'elles seront brièvement décrites.

Dans la cour, on voit, au-dessus d'une fontaine, un colosse jadis placé au Forum, près de l'arc de Septime-Sévère, et célèbre dans les annales satiriques de Rome moderne (1); probablement il représente l'Océan

(1) C'est le fameux Marforio, compagnon de Pasquino, autre statue antique, mais mutilée. Jusqu'au commencement du XVIII^e^ siècle, on attachait à Marforio des questions sur le gouvernement les per-

ou un des grands fleuves de l'empire. Aux côtés de la fontaine, des Satyres, restaurés et trouvés sous les débris du théâtre de Pompée, portent sur leurs têtes des corbeilles de raisins ; on croit qu'ils ornaient les deux bouts de l'orchestre. Quoique sa sculpture soit médiocre, un sarcophage, provenant des catacombes de Santo-Sebastiano, doit surtout fixer l'attention : sur son couvercle, l'artiste romain a retracé les différentes manières de chasser des anciens avec des armes ou des filets.

Le portique abrite de plus précieux monuments de l'art : une Minerve de haute stature découverte dans l'épaisseur des murs d'enceinte ; des faisceaux consulaires en bas-relief; une statue en basalte noir, ornée d'hiéroglyphes, et dont le symbole du vautour fait reconnaître la déesse Neith, la Minerve égyptienne; une Diane colossale ; Jupiter ; Polyphème ; Isis, en granit rouge ; Adrien, revêtu des habits de sacrificateur ; Hercule vainqueur de l'Hydre. Ces deux dernières statues proviennent de fouilles faites près de Santo-Stefano-Rotondo et sur la voie Nomentana. Du portique on entre dans les salles du rez-de-chaussée.

Salle de Canope. Presque entièrement remplie de statues imitant le style égyptien et découvertes à Tivoli, au Canope de la villa d'Adrien, grand amateur de tout ce qui provenait de la terre des Pharaons. Quelques-unes cependant ont vu réellement les bords du Nil. Là sont rassemblés un double Hermès, en noir antique, d'Isis et d'Apis, digne des plus beaux temps de la sculpture ; un cynocéphale (1) de basalte vert : un crocodile en marbre ; une belle tête d'Adrien, dont la ressemblance ne peut être contestée, puisqu'on a pour terme de comparaison les médailles et les bustes de cet empereur; un autre cynocéphale de basalte noir ; Anubis portant le sistrum (2) et le caducée ; trois prêtres égyptiens ; plusieurs Isis en marbre noir couvertes de draperies.

Salle des Inscriptions. Elle a reçu ce nom des 122 inscriptions impériales ou consulaires rangées autour des murs et offrant une suite chronologique, non interrompue, depuis Tibère jusqu'à Théodose ; collection unique peut-être de fastes lapidaires, et qui a servi à fixer des dates et certifier des événements; on a cru sans doute qu'un si précieux monument historique suffisait à l'illustration de cette chambre, car elle ne contient que de médiocres sculptures, et presque toutes d'ornementation. La plus remarquable est l'autel d'Hercule, où sont représentés, en style grec sévère et primitif, les travaux du demi-dieu.

Salle de l'Urne. On devrait plutôt l'appeler du Sarcophage, car c'est un tombeau qui en fait la principale décoration, et que longtemps on a cru celui d'Alexandre-Sévère et de Mammée, sa mère, à cause des deux figures qu'il supporte ; mais en comparant leurs traits à ceux que les médailles de ces souverains nous ont transmis, l'erreur fut reconnue. Toutefois, ce mausolée quadrilatère n'en est pas moins intéressant par ses bas-reliefs, d'une saillie peu ordinaire et presque de ronde-bosse. Sur les deux faces principales, on voit la dispute d'Achille et d'Agamemnon, et Priam implorant la pitié du héros ; sur les faces latérales, le fils de Pélée quittant l'île de Scyros, et enfin sa résolution de venger la mort de Patrocle. Les autres antiquités remarquables sont un Archigalle, ou pontife de Cybèle, entouré des instruments de son culte, et le tambour de basque n'y est pas oublié (1) ; une mosaïque d'Hercule habillé en femme et filant à côté d'Omphale ; une seconde, allégorique, où des Amours subjuguent un lion ; des statuettes de Pluton et Cerbère, et un monument dédié à Malachel et Aglibol, divinités de Palmyre, ainsi que l'apprend son inscription en grec et en syriaque palmyrien.

Escalier. Conduisant aux salles du premier étage, cet escalier contient, encadrés dans ses parois, les précieux fragments, incisés sur le marbre, de l'ancien plan de Rome et formant le pavé du temple de Romulus et Rémus. Exposés, longtemps après leur découverte, à l'intempérie des saisons, ils furent enfin transportés au palais Farnèse, et de là au musée Capitolin sous le pontificat de Benoît XIV. Il paraît, à la différence du style, que ce plan reçut des extensions à diverses époques, et que ses parties les moins purement gravées datent des règnes de Septime-Sévère et de Caracalla; il ne donne pas une grande idée des alignements et de la régularité des rues de la capitale ; mais, par un heureux hasard, ce sont principalement les édifices du Forum et des quartiers voisins que ces débris nous ont conservés, et, comme les noms sont profondément écrits au poinçon, ils ont servi à confirmer les conjectures des archéologues sur la place que les monuments occupaient et sur leur destination : ainsi l'on y retrouve les portiques d'Octavie et d'Hercule, les bains de Sura, la basilique Emilienne, une partie des Thermes de Titus et du palais des Césars, la scène du théâtre de Marcellus,

sonnes et même le souverain pontife, et bientôt, par un pareil moyen, Pasquino rendait une réponse toujours empreinte de malice ; c'était une espèce de journal d'opposition sans éditeur responsable. Cet abus a cessé.

(1) Cynocéphale, statue d'homme à tête de chien. Le dieu Anubis, gardien d'Isis et d'Osiris, était ainsi représenté et placé à l'entrée des temples de ces deux divinités.

(2) *Sistrum*, instrument fait d'une lame d'airain courbée, où l'on attachait des verges de métal ; mises en mouvement, elles rendaient des sons et marquaient la cadence. Notre triangle remplace le sistre.

(1) Les prêtres de Cybèle s'appelaient Galli. Plusieurs d'entre eux menaient la vie de mendiants nomades, parcouraient les provinces en sollicitant la charité des païens dévots, et finirent par être fort décriés pour leurs mauvaises mœurs et leurs filouteries. Apulée, dans son Ane d'or, s'en est plaisamment moqué lorsqu'il fait de son héros le pasteur du bagage de ces prêtres vagabonds.

la distribution intérieure de celui de Pompée, le Colisée, la Græcostasis (1) et d'autres constructions publiques et particulières qu'il est inutile d'énumérer ici, car leur description serait trop étrangère à notre sujet.

Salle du Vase. Au milieu de cette chambre apparaît dans toute sa beauté le magnifique vase grec en marbre pentélique ; orné de feuillages d'une délicatesse, d'une élégance extrême, il fut trouvé, sur la voie Appienne, près du tombeau de Cæcilia Metella ; et, pour piédestal digne de lui, on lui a donné un autel antique dont la circonférence présente, en bas-relief, les douze grands dieux et leurs attributs. Près de lui brille également celui en bronze, offert par Mithridate Eupator au gymnase eupatoriste, ainsi que le prouve son inscription, et qui resta dix-sept siècles enfoui sous le limon du port d'Antium. Un grand nombre de bustes sont rangés autour de la salle, mais rien n'indique à quels personnages on pourait les attribuer. Un petit sarcophage offre un vif intérêt en révélant le mythe de la naissance et de la mort, suivant le système de l'école néo-platonicienne (2). Sur un autre tombeau un habile artiste a rappelé les amours de Diane et d'Endymion, et la table iliaque, si souvent citée par les antiquaires, reproduit les événements qu'Homère immortalisa, et plusieurs traits de la mythologie. Parmi ces richesses il faut distinguer encore deux Dianes éphésiennes ; la triple Hécate ; Septime-Sévère et Julie, et surtout un des plus fragiles et gracieux chefs-d'œuvre que le temps ait épargné. Elégamment posées sur les bords d'une coupe, quatre colombes, aux mouvements flexibles et coquets, s'abreuvent de l'eau qu'elle contient, et la ténuité des molécules qui les composent a permis d'égaler la peinture en douceur, en graduations de teintes. Ce fut à la fois un ouvrage de patience et de talent, et, jusqu'à présent, Pompéia n'a rien laissé découvrir d'aussi parfait. Il provient des ruines de la villa d'Adrien, mine féconde, et qui remplit de marbres précieux les musées romains.

Salle des Empereurs. Ainsi appelée de la foule des portraits impériaux et césariens, étagés sur plusieurs rangs et placés dans l'ordre chronologique. Quelques-uns sont d'une grande beauté ; mais, à part le mérite artistique, on aime surtout à considérer leurs traits, à chercher si la physionomie de ces maîtres du monde indique le caractère que leur donne l'histoire, et, pour être vrais, avouons que plusieurs mettent l'observateur en défaut, tant il est difficile

(1) La Græcostasis, dont il reste intactes trois magnifiques colonnes, était destinée au logement des ambassadeurs étrangers.

(2) Les néo-platoniciens, c'est-à-dire nouveaux platoniciens, firent un mélange des doctrines de leur maître et de celle du christianisme. La date de ce tombeau ne peut donc pas avoir précédé le IIe ou le IIIe siècle. Le paganisme expirant, et répudiant encore la religion chrétienne, se réfugiait dans le Néo-Platonicisme. C'était à Alexandrie qu'il exercait le plus d'influence.

de lire au front des humains ! Parmi les plus remarquables, soit pour le travail du marbre, soit pour la réputation bonne ou mauvaise que ces princes ont acquise, il faut citer Auguste, Tibère, Drusus, Messaline, dont les traits ne révèlent point l'impudicité ; Néron et sa femme Poppée, sculptés dans un seul morceau d'albâtre blanc et violet ; le blanc, formant la tête et le cou, et le violet une draperie ; Galba, Othon, Vitellius annonçant parfaitement la stupide cruauté et la gloutonnerie ; Vespasien, Titus, Adrien, Septime-Sévère, Commode, Pertinax, Macrin, Pescennius Niger, Maximin, Julien, dit l'Apostat, qui, dans son fanatisme insensé ou sa haine contre les oppresseurs de sa famille, voulut ressusciter un paganisme que la foi chrétienne avait frappé à mort. En suivant cette longue série, on suit aussi les tristes progrès de la décadence de l'art, devenant de plus en plus rapide du IIe au IVe siècle. A peine les bustes de Julien et de Gratien laissent-ils apercevoir quelques traces de talent de la part du sculpteur. Au milieu de la salle, on admire la magnifique statue d'Agrippine, et autour des parois supérieures, les bas-reliefs du sanglier de Calydon ; de Persée délivrant Andromède ; d'Hylas, enlevé par les nymphes, et du sommeil d'Endymion, véritable chef-d'œuvre.

Salle des Philosophes. Si, dans la pièce précédente, on a rassemblé les souverains de la terre, ici se trouvent réunis les philosophes, les poëtes, les orateurs, princes de l'intelligence ; mais tous les bustes, auxquels on attacha leurs noms, sont loin de présenter leurs véritables traits, ou du moins n'offrent-ils, à cet égard, que des incertitudes ; témoin, pour en montrer un exemple, l'Aspasie, qui n'a pas la moindre ressemblance avec celle du Vatican ; de toute nécessité, l'une des deux est apocryphe. Plusieurs têtes de Platon diffèrent aussi notablement entre elles, et, d'après les antiquaires, pourraient bien être des Bacchus, barbus ou indiens (1). Comme beauté de sculpture, plusieurs de ces bustes sont de premier ordre, tels que l'Homère, le Thucydide, la Sapho, l'Epicure, le Métrodore. Des bas-reliefs, également incrustés dans les murs, peuvent aller de pair avec ceux de la chambre impériale, et la Scène bachique,

(1) Le Bacchus indien et Siva, troisième personne de la grande Trinité hindoue, sont identiques. Eclairés par les connaissances acquises maintenant sur la langue et le système religieux de la presqu'île du Gange, tous les mythologues en conviennent. Bacchus et Siva ont les mêmes attributs, la même puissance de générateur et de destructeur ; ainsi la Grèce ne transmit pas le culte du fils de Sémélé à l'Asie orientale, elle le reçut d'elle, non directement, mais par voie de tradition, s'étendant de l'est à l'ouest. Le tigre ou la panthère, inséparables suivants de ce dieu, sont des animaux indiens, et les Grecs auraient certainement donné d'autres acolytes à une divinité nationale. Au reste, or parle ici du Bacchus tel qu'il était révélé aux adeptes dans les initiations, et non tel que l'ont représenté les poëtes, et que l'adorait le vulgaire.

du célèbre sculpteur Callimaque; Hector, porté au bûcher et suivi d'Hécube et d'Andromaque : le Sacrifice à Hygie, en marbre rouge antique, et quatre frises jouissent d'une haute réputation. Au centre, on voit la belle statuette en bronze d'un de ces jeunes patriciens, appelés Camilles, qui servaient les prêtres sacrificateurs et portaient le vase des parfums.

Grand Salon. En raison de son étendue, c'est la pièce renfermant le plus grand nombre de statues. Les plus remarquables, groupées au milieu, sont : l'Hercule enfant, posé sur un autel quadrilatère dont les bas-reliefs rappellent la théogonie d'Hésiode; Jupiter, Esculape, et deux magnifiques Centaures, en noir antique, trouvés à la villa de l'empereur Adrien, qui, par son goût pour les pastiches égyptiens (1), multiplia les sculptures en marbres imitant le basalte. Au pourtour du salon, deux Amazones, une se disposant à tirer de l'arc et l'autre blessée; Minerve; Apollon-Pythien; Julia Pia, femme de Septime-Sévère, élégamment drapée; Hercule, en bronze doré; Harpocrate; un buste colossal de Trajan portant la couronne civique; une belle Isis; un Athlète, que l'on donne pour une copie de celui de Myron; un groupe appelé, on ne sait pourquoi, Véturie et Coriolan, mais qui probablement représente Mars et Vénus; comment, en effet, l'artiste aurait-il prêté les formes et la grâce d'une jeune femme à la mère du transfuge, du coupable vainqueur de sa patrie, déjà parvenu lui-même à la maturité de l'âge?

Salle du Faune. C'est là qu'on a placé l'admirable Faune en marbre rouge antique : un commencement d'ivresse anime sa figure; ses membres, qui n'ont pas encore éprouvé l'effet atonique de la perfide liqueur, en reçoivent au contraire une nouvelle énergie; de la main droite il tient une grappe de raisin, et à ses pieds sont une corbeille remplie du fruit de Bacchus et un chevreau, étudiés avec un soin peu ordinaire, les anciens négligeant presque toujours les accessoires. Science anatomique, juste sentiment et bien rendu de la double nature immortelle et humaine, vivacité d'expression, tout est réuni dans ce chef-d'œuvre. Près de lui on voit un enfant jouant avec un masque bachique, et c'est peut-être le plus beau modèle des formes enfantines. Comme digne entourage, on leur a donné un autre enfant étranglant une oie, sujet plusieurs fois reproduit et qu'on retrouve à Pompéia; un troisième caressant une colombe; l'Amour brisant son arc; l'autel consacré à Isis portant le ciste mystique d'Harpocrate et d'Anubis; deux grands sarcophages ornés de magnifiques bas-reliefs, retraçant le combat des Athéniens contre les Amazones et Diane et Endymion. Parmi toutes les inscriptions attachées aux murailles, il ne faut pas oublier celle en bronze conservant une partie du sénatus-consulte qui déféra l'autorité impériale à Vespasien.

Salle du Gladiateur. Un de ses plus précieux ornements est la statue longtemps nommée le Gladiateur mourant, mais que son costume a fait reconnaître pour un guerrier gaulois; sa réputation est telle, que partout elle a été moulée, copiée en petites proportions et sans cesse dessinée par nos jeunes artistes; étendue sur le sol, appuyée sur un bras, la face inclinée, sa pose est noble néanmoins, quoiqu'on sente l'affaissement que produisent les approches de la mort. Presque toutes les statues qui l'accompagnent sont de premier ordre, tels que l'Amour et Psyché; Junon, dont la draperie est si majestueuse; Vénus sortant du bain, pleine de vie, voluptueuse, et pourtant ne choquant point la modestie; le Faune, copie, dit-on, de celui de Praxitèle; une Prêtresse d'Isis, enveloppée dans ses vêtements; un Philosophe que, sans preuves, on appelle Zénon, et qui est aussi un objet d'études dans les ateliers; le buste de Marcus Junius Brutus, assassin de César, où apparaît la mélancolique âpreté de son caractère; enfin, l'Antinoüs, également si connu et trop multiplié dans toutes les positions, sous tous les costumes, pour l'honneur d'Adrien; celui-ci est la plus parfaite de ses images, et la parole ne peut rendre la beauté, la jeunesse déjà virile de sa tête, la grâce de son attitude, la pureté du dessin, la morbidesse du marbre, prêt à respirer, à recevoir le feu sacré que déroba Prométhée.

Galerie. Peu de mots suffiront pour cette galerie; c'est la pièce la moins riche en antiques d'un mérite supérieur; cependant, ce qu'elle possède ferait encore la fortune d'un autre musée, et plusieurs collections de souverains ne peuvent en rassembler autant; on y remarque une statue de l'Ivresse, représentée sous les traits d'une vieille femme et qui peut-être est une bacchante; les bustes de Caton le Censeur, de Marc-Aurèle, de Septime-Sévère, de Scipion l'Africain, de Phocion, d'Adrien, en albâtre; une tête colossale de Junon, un Hermès de Jupiter-Ammon, et la suite des inscriptions trouvées dans le Columbarium des affranchis de Livie, femme d'Auguste. Telle est une partie des trésors que Rome impériale et la Grèce léguèrent au moderne Capitole, et dont la description, quelque désir qu'on ait eu de l'abréger, a paru peut-être trop étendue au lecteur.

En descendant la belle rampe de Michel-Ange, déjà décrite, on trouve, à sa base et à main droite, un autre escalier qui s'y rattache sous un angle de 40 degrés. Large et composé de cent vingt-quatre marches en marbres antiques, il conduit à l'église d'Ara-Cœli, occupant, sur le monticule du nord, l'emplacement du temple de Jupiter Capitolin; temple dont il ne reste aucun vestige,

(1) On appelle pastiches les productions des arts imitant le goût et la manière d'une nation, d'une école ou d'un artiste célèbre. Ce mot est d'origine italienne, mais notre langue ne possédant point de terme analogue, on l'a francisé pour éviter la périphrase.

et qui, d'après l'inspection des lieux, ne dut pas avoir une immense étendue, comme on le croit ordinairement, puisque ses fondations n'occupèrent, selon toute apparence, que le replat de cette hauteur environnée de trois côtés de pentes rapides. La surface actuelle d'Ara-Cœli donne donc, à peu de chose près, celle de ce sanctuaire du dieu des dieux, de l'*Optimus Maximus*. L'église, bâtie en 1348, par Lorenzo-Simone Andreozzi, et restaurée en 1564, conserve, extérieurement surtout, le caractère architectonique du siècle de sa construction, et une simplicité un peu massive. C'est, néanmoins, une des plus curieuses à visiter par les objets d'art qu'elle contient. Jadis sa façade était ornée de mosaïques. Vingt colonnes en granit et deux en marbre proconèse ont été ramassées çà et là; elles n'ont point de dimensions pareilles et divisent l'intérieur en trois nefs. La troisième colonne à gauche porte cette inscription : *A cubiculo Augustorum*, indiquant ainsi qu'elle vient du palais des Césars et de la chambre à coucher impériale. Dans la première chapelle on voit un des meilleurs ouvrages de Pinturricchio : la Vie de saint Bernardin, fresques retouchées dernièrement par M. Camuccini. Sans porter atteinte à la juste réputation de cet habile artiste, qu'il soit permis cependant de dire qu'en général on a beaucoup abusé, à Rome, de ces restaurations d'anciennes peintures, dont l'inévitable inconvénient, quelle que soit la réputation du restaurateur, est d'affaiblir et le style de l'époque et le faire du maître. Il ne faut donc avoir recours à ce moyen conservatoire qu'avec une extrême circonspection et lors d'une impérieuse nécessité. Dans la chapelle de la Piété, un beau tableau de Marco di Sienna; dans celle de la famille Mattei, Saint-Matthieu, par Muziano, imitateur du coloris du Titien, peinture également retouchée par Giovanelli. En faisant le tour de l'église, on remarque encore une Madone, attribuée à Jules Romain; une Transfiguration, de Sermoneta, élève de Raphaël, et qui montra de l'audace en traitant un pareil sujet après le divin artiste; l'Ascension, de Muziano; une fresque, de Colantino, presque entièrement effacée (1). Parmi les monuments funèbres, distinguons la simple sépulture du fameux voyageur Pietro della Valle, mort en 1652 (2); le tombeau du marquis Antonio Saluzzo, attaché au parti de François Ier, et tué au siége d'Aversa; celui de Crivelli archidiacre d'Acquilea, sculpté par le célèbre Florentin Donatello; mais le plus singulier est le mausolée de Luca Savello, sénateur de Rome, père du pape Honorius IV, et mort en 1266 : sa base, contrastant d'une manière peu religieuse avec le corps de l'édifice d'un style gothique, est un ancien sarcophage orné de bas-reliefs bachiques. On prétend que le dessin de l'ensemble fut donné, par Giotto, aux sculpteurs Agostino et Angelo di Sienna; deux autres, appartenant à la même famille, représentant, l'un, la mère d'Honorius, et, le second, le cardinal Giovanni Batista Savello; celui-ci est l'œuvre de Sansovino, un des plus habiles artistes du XVIe siècle. Tous les ans, le jour de l'Epiphanie, et du haut de l'escalier d'Ara-Cœli, on montre au peuple, agenouillé sur les marches et la place, le *Santissimo Bambino*, qui, depuis la fête de Noël, est exposé dans une crèche, ainsi que les figures de l'empereur Auguste et de la Sibylle de Cumes (1). Ce Santissimo

(1) Cette dégradation de beaucoup de peintures d'Ara-Cœli est inexplicable, car cet édifice, situé sur un roc élevé, devrait être à l'abri de l'humidité, seul ennemi réellement à craindre pour les fresques.

(2) Della Valle, gentilhomme romain, voyagea longtemps en Perse, en Syrie, en Egypte. Sa relation est pleine d'intérêt, quoique entachée de crédulité aux enchantements, à la puissance de la magie; ainsi, il assure avoir vu le diable enchaîné dans la Haute-Egypte. Je crois que l'on a supprimé ce passage dans quelques éditions. A part cette crédulité, commune, au reste, à un siècle qui faisait brûler les sorciers, Della Valle est observateur et a le coup d'œil juste. Il donna une singulière preuve d'amour conjugal et de respect pour le serment. Ayant promis à une jeune Syrienne, qu'il épousa à Bagdad, de la conduire à Rome, il eut le malheur de la perdre peu de temps après son mariage. Exact à tenir sa promesse, d'une manière ou d'une autre, il la fit embaumer, et, pendant quatre années que durèrent encore ses courses, transporta avec lui cette momie; enfin, elle fut déposée dans le tombeau de famille des Della Valle.

(1) Nous lisons dans les *Lettres sur l'Italie*, non pas celles du président Dupaty, si maniérées, si saupoudrées de philosophisme, mais celles de Pierre de Joux, ancien protestant converti :

« Lorsque j'entrai dans l'église d'Ara-Cœli, un Franciscain occupait la chaire : je l'entendis prêcher avec autant d'éloquence que de bon sens et d'onction. Après le sermon, je conversai avec ce prédicateur respectable, qui me parut avoir autant de complaisance et d'urbanité qu'il avait de lumières. Il était prieur du couvent attenant à la chapelle d'Ara-Cœli. Comme je lui demandais la cause du nom singulier donné à cette église, il me montra le grand autel, dénommé par excellence l'Autel des Cieux. Il me fit lire tout auprès une inscription latine que je vais traduire ici. Jamais une tradition aussi extraordinaire ne me fut communiquée.

« C'est ici le vénérable autel des cieux, touchant lequel sont écrites ces paroles dans le livre de la *Nativité de Notre-Seigneur* : L'empereur Auguste ayant subjugué le monde et courbé les nations sous le sceptre romain, le sénat, étonné de tant de puissance, résolut de l'adorer comme un dieu; mais l'empereur, plus sage, sachant qu'il n'était qu'un simple mortel, ne voulut point usurper le nom de la Divinité. Cédant néanmoins aux instantes prières des Pères conscrits, il consentit à consulter la sibylle qui passait pour connaître l'avenir, et il lui demanda, comme à un oracle sûr, s'il viendrait au monde un homme plus grand que lui. C'était le jour même de la naissance du Sauveur du monde : au milieu du jour, comme la sibylle était occupée à prier dans ce lieu, qui était la chambre de l'empereur, il apparut à cette femme mystérieuse une auréole éclatante, comme un cercle d'or autour du soleil; et, au centre de ce cercle, elle vit une Vierge infiniment belle, tenant son fils dans ses bras. La sibylle étonnée montra ce phénomène à l'empereur, qui, admirant cette vision étrange, crut entendre une

Bambino est l'Enfant-Jésus, chargé d'une couronne d'or et d'une robe couverte de pierreries, vraies ou fausses. A sa vue, les Romains baisent la terre, se frappent la poitrine, et leur émotion va jusqu'aux larmes.

En descendant le Capitole pour se rendre au Forum, on voit, encore bien conservée, la célèbre prison Mamertine; sa partie supérieure, creusée dans la roche volcanique, date, dit-on, d'Ancus Martius, et aurait ainsi vingt-cinq siècles d'existence, puisque ce roi monta sur le trône 638 ans avant Jésus-Christ. C'est là qu'expirèrent de redoutables adversaires de Rome, d'illustres criminels: Jugurtha, souverain de Numidie; Simon, général des Juifs; Lentulus, Céthégus, complices de Catilina; Séjan, bourreau d'abord, victime ensuite de Tibère. Aucune porte ne conduisait à ce cachot, haut de 4 mètres, large de 6, long de 8, et, probablement, on y descendait les prisonniers par une espèce d'œil-de-bœuf pratiqué au sommet de la voûte, et qu'une grille ferme actuellement; au-dessous de son pavé se trouve une autre geôle, ou plutôt une cave plus affreuse encore, dont le plancher est de 5 mètres au-dessous du niveau de l'ancienne Rome; elle fut donc humide, privée de lumière dès l'origine de son excavation, et l'on y pénétrait également par une ouverture semblable à la première; les condamnés y recevaient la question et la mort, et les prisonniers, enfermés dans la chambre supérieure, entendaient leurs gémissements et pouvaient voir leur supplice. On a déjà fait remarquer, en décrivant la basilique de Pompéia et sa prison, cet usage barbare, et combien les Romains avaient peu le sentiment de la pitié, peu de respect pour l'homme isolément considéré. Il est de tradition qu'en attendant le martyre, saint Pierre et saint Paul furent *détenus dans ces fosses* Mamertines.

Maison de Rienzi. — Santa-Maria in Campitelli. — Académie de Saint-Luc. — Santo-Andrea della Valle. — Santo-Lorenzo in Damaso. — Palais de la Chancellerie. — Palais Farnèse.

Après avoir visité la partie de Rome située sur les pentes et les sommets de six collines, partie la plus vaste, mais non la plus peuplée, entrons maintenant dans celle limitée, à gauche et à droite, par le Tibre et le Corso. Excepté les rues Ripetta, Coronari, della Fontanella, Tomacelli et Giulia et del Pontanone, qui, aboutissant l'une à l'autre, s'étendent en ligne directe sur une longueur de 900 mètres, et servent de corde à un arc dont le fleuve forme la courbe, les autres,

voix qui lui disait: *C'est là l'autel des cieux;* ou, comme le porte une autre leçon qui répond mieux à la demande d'Auguste: *Cet enfant que tu vois est plus grand que toi; c'est donc lui seul que tu dois adorer.* Aussitôt, ajoute l'historien qui rapporte cet événement extraordinaire, Auguste fit élever cet autel sur lequel il offrit de l'encens au Seigneur et à sa Mère. » (*Lettres sur l'Italie considérée sous le rapport de la religion*, t. II, p. 107.)

en général, sont étroites, tortueuses, et le séjour des marchands en détail et de la modeste bourgeoisie; aussi la population y est-elle proportionnellement plus serrée, surtout du côté du Capitole et des places Navona et du Panthéon; on pourrait comparer ces quartiers à ceux compris entre nos rues du Temple et Saint-Martin; mais ils sont loin de posséder la richesse et l'activité parisiennes; cependant ils contiennent de magnifiques églises, de superbes palais, et méritent toute l'attention des voyageurs.

Commençant notre exploration aux pieds de l'escalier d'Ara-Cœli, nous redescendrons successivement vers la place *del Popolo*, premier point de notre départ pour l'examen que nous venons d'achever, et nous aurons ainsi décrit, à peu près, une ellipse. Il ne nous restera plus qu'à nous occuper de la cité Transtévérine, des grandes basiliques et des antiques monuments.

La maison du tribun du peuple, de l'ami de Pétrarque, de Rienzi, que le poëte se pressa trop de célébrer, et qui bientôt, par ses sanglantes folies, trompa toutes les espérances que son début avait fait concevoir, n'est qu'un vieux monument en briques, dont la masse est pesante sans grandeur, et dont les détails sont bizarres. La porte et la partie supérieure du bâtiment, ainsi que la frise, couronnant le premier étage, sont seules du temps de Rienzi; le reste a été soutenu par des substructions. Ces sombres murailles témoignent encore du goût pour les arts de ce cruel révolutionnaire, car la façade est incrustée de bas-reliefs, d'inscriptions et d'antiques débris, placés, il est vrai, en l'absence de toute symétrie et certainement au hasard. Sous la courbe d'une fenêtre on lit encore, gravé sur la pierre, ce vers latin qu'on attribue à Pétrarque, et qu'il aurait composé à la gloire de ce prétendu restaurateur de la république romaine: *Adsum Romanis grandis honor populis.* On croit que cette maison appartint primitivement, au IXe siècle, à Crescentius, autre artisan de troubles et de factions; elle mérite d'être visitée et donnera une idée des logements du moyen âge, de ces espèces de forteresses sombres, étroites à l'intérieur, privées de tout confortable, mais où les citoyens se trouvaient heureux cependant de mettre à l'abri leur vie et leur fortune.

Carlo Rainaldi fut l'architecte de Santa-Maria in Campitelli, et fit la faute de donner à sa façade deux ordres superposés de colonnes corinthiennes et composites; disposition vicieuse et mensongère, puisqu'elle suppose que l'église est à deux étages. L'intérieur est riche en marbres précieux, et contient quelques bons tableaux du second ordre: un Saint-Michel, de Conca; Sainte-Anne, de Luca Giordano; un tableau de Geminiani; un autre de Gauli Baciccio, artiste génois qui sut donner une grâce remarquable aux figures d'enfants, et dont la touche est cependant large et vigoureuse. Les guides montrent comme une merveille, *una stupendissima maraviglia*, une croix trans-

parente et enchâssée dans la coupole ; elle est tout simplement formée d'albâtre, laissant passer la lumière, et presque diaphane.

L'académie de Saint-Luc, fondée par Sixte-Quint, en 1588, à la prière de Muziano, et que réglementa Federico Zucchari, est aussi l'école des beaux-arts et surtout de la peinture ; à ces fonctions d'enseignement elle joint la surveillance et la conservation des monuments antiques et modernes existant à Rome et dans les provinces. Le local qu'elle occupe, près l'église de Santa-Martina, est encore un musée, mais de bien moindre importance que ceux du Capitole ou du Vatican. Parmi une foule de médiocres tableaux de candidats, obligés, pour être reçus académiciens, de fournir une preuve de leur talent, on en distingue des maîtres les plus célèbres : une magnifique Marine, du Lorrain ; une autre, de Vernet, impétueux Provençal qui sacrifia trop à la touche, qui tourmenta outre mesure ses arbres et ses rochers, mais cependant un des artistes les plus remarquables de son siècle; la Fortune, par Guido Reni, volant au-dessus du globe de la terre, et tenant à la main une palme et une couronne ; Lucrèce et Sextus, de Cagnacci, ouvrage surprenant de couleur, mais ridicule sous le rapport du style et du costume : Sextus, en veste bleue à fourrure et à boutons et galons d'or, ressemble à un hussard : anachronisme d'autant plus étrange qu'au XVII^e^ siècle (1) on avait publié des dissertations sur les vêtements grecs et romains, et que presque toutes les statues antiques étaient découvertes; une Sibylle, effet de jour, attribuée à Gherardo delle Notti ; l'Amour profane, du Guerchin, fresque sur toile, claire de tons et de sa troisième manière ; de Ribeira : Saint Jérôme disputant avec des rabbins, admirable de coloris et d'effet ; la tête du saint est superbe ; un Amour, de Guido Reni ; la Vierge allaitant l'Enfant-Jésus et contemplée par deux Anges, et Saint-Joseph, de l'Albane ; les figures sont de grandeur naturelle, ce qui est rare de la part de ce maître, et ses teintes y sont plus vigoureuses que dans les petits sujets qu'il traitait ordinairement ; Saint Luc faisant le portrait de la Vierge, par Raphaël, tableau jouissant d'une haute célébrité ; l'admirable tête du saint exprime le respect, l'attention et l'ardent désir de fidèlement retracer les traits de la Mère du Sauveur ; également du divin peintre d'Urbino : un bel Enfant à fresque, conservé sous verre et détaché d'une muraille ; de plus, les bustes et les portraits de tous les artistes qui furent ou sont membres de l'académie. On s'arrête avec plaisir devant ceux des deux plus habiles sculpteurs du XIX^e^ siècle : Canova et Thorwaldsen. Dans un petit coffre on garde précieusement le crâne de Raphaël ; laissons aux partisans de la cranologie à décider s'il confirme leur système, et faisons observer seulement que la boîte osseuse était d'une singulière petitesse pour toutes les facultés intellectuelles que la nature aurait logées dans ses protubérances. En effet, cette tête est au-dessous des proportions ordinaires.

Santo-Andrea della Valle, édifié sur les plans d'Olivieri et de Carlo Maderno, est une des plus importantes églises, et par sa grandeur, et par son dôme, presque égal en diamètre à celui de Santo-Pietro ; sa façade, quoique renommée et décorée de statues colossales, a le défaut de la superposition des deux ordres corinthien et composite, et il est inutile de rappeler les raisons qui condamnent cette vicieuse architecture. L'intérieur, à croix latine, brille moins par les marbres rares, les colonnes de vert antique, les riches candélabres, les bas-reliefs de Raggi, la copie en bronze de la Piété, de Buonarotti, des chapelles Lancelloti, Strozzi, Ruspoli, Barberini, et les mausolées des papes Pie II et Pie III, de la famille siennoise des Piccolomini, que par les admirables fresques du Dominiquin, ornant la voûte du chœur et les pendentifs du dôme. Brillantes encore de toute leur fraîcheur, de tout leur éclat, la conservation en est parfaite, et comme si l'on eût pensé que, dans leur voisinage, aucune autre peinture ne méritait de distinction, seules elles sont entourées de dorures. La voûte représente, en sept compartiments, la Vie et l'Ascension de saint André, et, sur les pendentifs, le grand maître a placé les quatre Evangélistes ; puissantes figures, magnifiques de forme, d'expression, et que suivent des groupes d'anges d'une grâce céleste. L'inspiration éclate sur tous les traits du saint Jean. Le peintre fait deviner que le bien-aimé du Christ compose le verset : *In principio erat Verbum*. La coupole, bel ouvrage de Lanfranc, artiste habile, est cependant placée trop près du chef-d'œuvre du Dominiquin, et souffre de la comparaison.

On ne peut séparer, dans leur description, Santo-Lorenzo in Damaso et le palais de la Chancellerie ; tous deux eurent Bramante pour architecte, et leurs murs sont mitoyens. L'église, du titre de basilique, n'a point de façade, mais une belle porte, où l'on reconnaît le style de Vignola, donne entrée dans un vestibule, précédant la nef entièrement restaurée, en 1820, par Valadier. Il reste donc bien peu de traces de la primitive architecture, remontant à 1495, et il est à remarquer que plusieurs bâtiments du Bramante se sont promptement dégradés ; accablé de travaux, soumis à l'impatience des papes, et surtout de Jules II, il ne put suffisamment pourvoir à la solidité de ses constructions par le choix et le tassement des matériaux. Dans les chapelles et la sacristie, on voit un assez bon tableau de Conca, artiste du second ordre ; une Vierge, de Pomerancio, d'un mérite supérieur ; une autre probablement du XII^e^ ou XIII^e^ siècle, et de style byzantin ; plusieurs peintures de Federico

(1) Cagnacci, né en 1601, mourut en 1682 ; ses ouvrages sont rares en Italie ; il se fixa en Allemagne, à la cour de l'empereur Léopold I^er^.

Zucchari, la statue de saint Charles Borromée, de Maderno, et celles en argent de saint Laurent et de saint Damas, exécutées d'après les dessins de Ciro Ferri; on doit aussi porter un regard bienveillant sur les tombeaux de deux littérateurs célèbres, Annibal Caro (1) et Sadolet (2), dont la mémoire est chère aux Italiens.

En visitant les deux palais qui nous restent à décrire pour compléter ce chapitre, on est reporté au plus beau temps de l'architecture romaine; on retrouve des modèles, dont les successeurs de Bramante, de Peruzzi, de Sangallo, de Vignola, n'auraient jamais dû s'écarter. La chancellerie apostolique, renfermant les bureaux et les archives de cette administration, est certainement un des plus magnifiques édifices de la métropole chrétienne et une des œuvres les plus classiques de Bramante. Seulement, on doit regretter qu'elle se soit encore élevée aux dépens du Colisée et de l'Arc de Gordien, dont la destruction fut entière, car il n'en reste plus de vestiges. La façade, si sagement conçue, si noble et si pleine d'élégants et riches détails, présente, à ses extrémités, deux avant-corps, disposition assez rare à Rome, où, en général, les grandes constructions sont des quadrilatères ou des polygones sans saillies et sans ressauts; mais ici ils produisent un bon effet et rompent heureusement une ligne qui, sans eux, serait trop étendue. L'ordre servant à sa décoration est le composite; la corniche du couronnement jouit d'une juste célébrité, et les croisées, à montants et à pilastres en marbre blanc, offrent des arabesques d'une parfaite pureté de dessin et d'une exquise délicatesse. La cour imprime une sorte de respect pour le génie de son auteur, par la magnificence de son portique à deux étages, soutenant des arcades d'une gracieuse courbure; vrai type du genre, elle hérita des quarante-quatre colonnes de la basilique de Santo-Lorenzo,

(1) Annibal Caro, né en 1507, mort en 1566, poëte, et chargé plusieurs fois, par Charles-Quint, de missions importantes, fut un écrivain élégant quoique fécond; son principal ouvrage, et sur lequel est justement établie sa réputation, est la traduction, en vers italiens, de l'*Enéide*, que la pureté du style, sa concise fidélité et le noble choix des expressions ont placé en première ligne parmi les classiques de sa patrie. Le recueil de ses lettres est aussi un modèle du genre épistolaire.

(2) Né en 1478, mort en 1547, Giacomo Sadoleto devint, sans intrigues, et par son seul mérite, évêque de Carpentras et cardinal. Jamais il ne voulut d'autres bénéfices que celui de son évêché, dont le revenu était médiocre. Sa douce tolérance le fit chérir des protestants, alors dans la farouche et nouvelle ardeur de leur prosélytisme. Il était en correspondance avec les savants de l'une et de l'autre religion, et cependant fidèlement attaché à la sienne. Ce fut un des plus beaux caractères du XVI^e^ siècle. Son style en vers et en prose est d'une rare élégance; mais, lorsqu'il écrivit en latin, le désir d'imiter Cicéron et Virgile nuisit quelquefois à son originalité; défaut, au reste, commun à tous les littérateurs de cette époque. Ses poëmes les plus remarquables sont ceux de *Curtius* et de *Laocoon*.

qui, précédemment, en avait dépouillé le théâtre de Pompée. Quatre pieds-droits, placés aux angles, assurent la solidité du bâtiment, et plaisent à l'œil en interrompant l'uniformité des files de colonnes, dont les fûts, dans tous les portiques, ont toujours l'air un peu grêle pour soutenir le poids de vastes constructions. Au-dessus des élégantes arcades, un attique donne à l'ensemble une hauteur proportionnée à l'étendue. La grande salle contient les cartons d'Antonio Franceschini, dont les mosaïques ornent la coupole de Saint-Pierre. Dans les appartements on voit des fresques longtemps attribuées, en totalité, à Vasari; mais plusieurs semblent appartenir à Peruzzi, si l'on en juge par le style et par leur mérite supérieur; Salviati y laissa aussi des preuves de ses talents et surpassa son condisciple Vasari, élève comme lui d'Andrea del Sarto.

Situé sur une place, décorée de deux fontaines érigées par Geronimo Rainaldi et formées d'urnes en syénite égyptienne provenant des Thermes de Caracalla, le splendide palais Farnèse épuisa le savoir-faire de trois architectes célèbres, Michel-Ange Buonarotti, Vignola et San-Gallo, et contribua aussi aux barbares dégradations dont le Colisée a tant souffert; car il paraît certain que, pour la construction d'un immense édifice, exigeant une dépense au-dessus de leur fortune, les neveux de Paul III démolirent les pieds-droits des arceaux et le revêtement supérieur de cet amphithéâtre du côté sud-est, confinant au Mont-Celius. Par son étendue, par la beauté de son architecture, cette noble demeure est sinon la première, du moins la plus imposante, la plus majestueuse de la cité romaine, mais dépouillée d'une partie de ses ornements intérieurs depuis qu'elle échut, par héritage, aux rois de Naples, qui firent transporter à leur musée des Studj le fameux Hercule, surnommé Farnèse, l'admirable Flore, le groupe de la Dircé et un trop grand nombre d'autres antiques. De précieux tableaux subirent également la même émigration; la forme de ce palais, isolé de toutes parts, est un carré parfait à trois étages, y compris le rez-de-chaussée. Aucunes colonnes, aucuns pilastres n'apparaissent sur la façade, qui se distingue seulement par sa mâle simplicité, les justes proportions de toutes ses parties, les profils, le grandiose des ouvertures, une porte du style florentin le plus pur, et la belle et sévère corniche de Buonarotti. Le luxe architectonique fut réservé pour l'intérieur. On commence à s'en apercevoir, dès l'entrée du vestibule, orné de douze colonnes de granit, élevées sur des socles allongés. Trois ordres d'architecture superposés règnent élégamment dans la circonférence de la cour; les deux premiers, dorique et ionique, ont des portiques, et le troisième, corinthien, à mur continu, est percé de fenêtres entre ses pilastres. Le tout présente un ensemble majestueusement régulier. Des sculptures antiques, abritées jadis sous les portiques, il ne reste plus que le précieux

sarcophage de Cécilia Métella, femme de Crassus. Disons, avant d'entrer dans les appartements, que les matériaux de cette vaste construction furent savamment appareillés et que, sur les frises, des fleurs de lis sculptées témoignent de l'ancienne affection des Farnèse pour la France. Dans la longue galerie du premier étage brille, sur les parois de la voûte, l'immense chef-d'œuvre d'Annibal Carrache, aidé, il est vrai, par son frère Augustin, et par Louis, son cousin ; car quel artiste aurait pu, à lui seul, porter à perfection, en quelques années, onze grandes fresques, seize plus petites, et leur entourage composé de termes, de cariatides, de figures allégoriques et d'ornements d'architecture monochromes imitant le stuc?

Le plus grand de ces tableaux, occupant le milieu de la voûte, offre aux regards le Triomphe de Bacchus et d'Ariane ; un char d'or, traîné par des tigres, porte le dieu resplendissant de jeunesse et de beauté ; un char d'argent, où sont attelés des boucs, est le partage de la fille de Minos ; des Faunes, des Bacchantes, des Satyres et Silène, sur sa pacifique monture, composent le cortége ; ce dernier personnage est célèbre par l'admirable manière dont le peintre a su rendre son commencement d'ivresse, qui n'a rien, toutefois, d'ignoble ni de repoussant. Dans les autres fresques de grande dimension, Annibal Carrache a représenté Pan offrant à Diane les prémices de ses troupeaux ; Mercure donnant la pomme d'or à Pâris ; Galathée ; l'Aurore enlevant Céphale ; Jupiter admettant Junon au lit nuptial ; Diane et Endymion ; Jupiter et Ganymède ; Hercule et Iole ; le demi-dieu, habillé en femme, joue du crotale (1), tandis que sa compagne est revêtue de la peau du lion de Némée et tient la redoutable massue ; ingénieux emblème, douce satire des folies de l'amour. Les sujets des deux tableaux placés aux extrémités de la galerie sont : Persée délivrant Andromède, et le même héros apportant à Phinée et à ses soldats la tête de Méduse. La fresque au-dessus de la porte latérale est remarquable et parce qu'elle fut, sous la direction du maître, l'ouvrage du Dominiquin, alors son élève, et par sa singularité ; elle montre une jeune fille embrassant une licorne ; bizarre devise de la maison Farnèse, dont l'origine est difficile à deviner, et que, malgré ses recherches, l'auteur de ce *Voyage* n'a pu découvrir. Dans un cabinet, Carrache a aussi retracé une partie des aventures d'Ulysse ; Hercule combattant le lion de Némée, et la piété filiale d'Anapus et d'Amphinomus dérobant aux flammes de l'OEtna les auteurs de leurs jours. Toutes ces peintures sont classiques, reproduites par la gravure et dignes à jamais de servir de modèles. Partout l'artiste a déployé ses profondes connaissances anatomiques, la convenance, l'habileté de ses compositions, la grandeur de son dessin ; partout il sut donner à chaque figure le caractère qui lui convient, et, depuis Jupiter jusqu'à Silène, graduer, pour ainsi dire, par la noblesse et la beauté des formes, le plus ou moins d'immortalité qu'elle possède ; et cependant cette œuvre admirable, ce type de l'art régénéré aux commencements du XVII^e^ siècle, unissant à l'élégance grecque, à la grâce de Raphaël, la science adoucie de Michel-Ange, et la vigueur du coloris lombard, ce fruit de travaux assidus ne fut payé, par la honteuse avarice d'un cardinal Farnèse, que la misérable somme de 500 écus (1).

Les frises des trois chambres suivantes sont ornées de fresques de Danielo di Volterra. Dans une autre salle, Francesco Salviati, Taddeo Zucchari, Giorgio Vasari, peignirent la Signature de la paix entre Charles-Quint et François I^er^ ; la Dispute théologique de Luther et du légat Gaëtano, et des Allégories ou des Faits historiques en l'honneur des Farnèses. Dans l'antichambre, on conserve la statue, couronnée par la Victoire, du plus illustre membre de la famille, d'Alessandro, duc de Parme ; à ses pieds est une figure représentant la Flandre, que soumit au joug de Philippe II cet illustre général des armées d'Espagne. Le groupe, assez médiocre, fut sculpté par Moschino, qui se servit d'une colonne enlevée au temple de la Paix. Encore une barbare destruction d'antiques monuments ! Tel est ce palais, que des souverains seraient fiers d'habiter, et que leurs trésors ne pourraient repeupler de semblables chefs-d'œuvre, car le génie de ceux qui les produisirent ne laissa point d'héritiers.

Eglise del Jesu. — Santo-Ignazio. — Collége Romain. — Eglise della Minerva. — Douane. — Panthéon. — Saint-Louis des Français. — Sapienza. — Place Navona. Santa-Agnese. — Palais Panfili. — Petit-Palais. — Palais Braschi. — Place Pasquino. — Santa-Maria in Valicella. — Santa-Maria dell' Anima. — Santo-Agostino. — Santa-Maria della Pace. — Palais Borghèse.

Nous voici au centre de la rénovation d'un ordre célèbre détruit par un pape et rétabli par un autre, à la maison professe des Jésuites. L'église del Jesù, commencée en 1575, par le cardinal Alessandro Farnèse, sur les plans de Vignola, que modifia malheureusement son élève, Giacomo della Porta, est une des plus magnifiques de Rome, et l'or et les marbres y abondent tellement, que les regards en sont fatigués et cherchent vainement du repos. La façade, à deux ordres, corinthien et composite, est un des plus mauvais ouvrages de Giacomo, et on y sent pleinement la décadence du XVI^e^ siècle. L'intérieur, en croix latine de 69 mètres en longueur et de 38 en largeur, où le tracé de

(1) *Crotalum*, espèce de tambour de basque garni de sonnettes.

(1) 3,000 fr. environ ; mais qui représentent 14 à 15,000 fr. de notre époque, si l'on tient compte de la constante dépréciation du numéraire.

Vignola fut suivi jusqu'au-dessus de la corniche, offre de belles proportions ; mais les parties supérieures et la coupole, tombées en partage à son successeur, font une étrange disparate. Cependant, les défectuosités du dôme et des voûtes sont un peu dissimulées par les remarquables peintures du Baciccio ; on y retrouve la manière large, vigoureuse, pleine de vie d'un artiste né pour les grandes compositions ; l'intelligence de la perspective, l'unité sans monotonie, l'accord des tons, l'air enveloppant tous les personnages selon leur distance, l'éclat et la dégradation de la lumière, placent ces fresques au rang des plus célèbres dont Rome est ornée. Le maître-autel supporte des colonnes de jaune antique et le tableau de la Circoncision, par Muziano. A côté on voit le tombeau du cardinal Bellarmin, fameux controversiste et tenace défenseur des prérogatives pontificales (1). Plusieurs chapelles sont d'une grande richesse et possèdent des peintures de Romanelli, de Zucchari, de Ventura Salimbeni et du Pomerancio ; mais toutes cèdent, en fait de somptuosité, à celle du fondateur de l'ordre, du patron de l'église. L'autel, surtout, est d'un luxe inimaginable : la profusion des plus rares, des plus coûteux ornements, de l'agate, du cristal de roche, des sardoines, de l'opale, peut le faire considérer comme le premier de l'Europe, si l'on pardonne au mauvais goût qui, sous la direction du frère Pozzi, présidait à l'emploi de si précieuses matières. Quatre colonnes, revêtues de lapis-lazuli et de bronze doré, composent sa principale décoration. Dans la grande niche s'élève la statue en argent du saint, haute de trois mètres ; couverts, en apparence du moins, de magnifiques rubis, de diamants, de topazes, d'émeraudes, ses habits sacerdotaux sont un amas de pierreries (2) ; mais le mérite du travail ne repond pas à la valeur du métal, et c'est un des plus médiocres ouvrages de notre sculpteur français Legros. Telle est cette église, où, les jours de fêtes, abondent les classes inférieures, aisément attirées, en Italie, par l'éclat et par tout ce qui frappe les sens.

L'église de Santo-Ignazio et le Collége Romain, appartenant aussi aux jésuites, sont enfermés dans la même périphérie, et forment une île, separée de toute autre construction par trois rues et une place. L'église, une des plus vastes, de 85 mètres de longueur, et commencée en 1626, ne put être achevée qu'en 1685. La beauté de ses matériaux, la richesse de son ornementation, malheureusement de mauvais goût et se ressentant de la dégradation de l'art à cette époque, coûtèrent des sommes énormes ; pour les obtenir, la charité du monde catholique fut, dit-on, mise à contribution. Dominiquin fit pour cet édifice deux plans, que le présomptueux P. Grassi altéra, dans toutes leurs parties, en voulant les corriger. L'Algardi construisit la façade, qui, malgré ses défauts, a au moins le mérite d'un imposant aspect. L'intérieur est en croix latine. Le P. Pozzi, habile en perspective, peignit la grande voûte, le chœur et le tableau de la première chapelle à droite. Celle de la famille Lancellotti, dédiée à saint Louis de Gonzague, brillante de marbres, de dorures, possède un autel plaqué en lapis-lazuli, l'urne de même matière contenant le corps du saint, un bas-relief et deux Anges sculptés par Legros. Le même artiste modela, au fond de la nef, le beau mausolée de Grégoire XV, et les deux statues de la Religion et de l'Abondance ; les quatre autres, auxquelles il faut joindre deux Renommées, sont inférieures en mérite et dues au ciseau de Monnot et de Rusconi. Ce temple, si somptueusement décoré, ne renferme cependant aucune peinture des grands maîtres.

Le collége, vulgairement appelé Romain, mais dont le vrai titre est celui d'Université Grégorienne, du nom de son fondateur Grégoire XIII, élevé au trône de saint Pierre, en 1572 (1), présente une masse immense de bâtiments, édifiée par le Florentin Bartolommeo Ammanati, le même qui construisit la fameuse cour du palais Pitti ; il sut également donner à l'extérieur de ce collége, et aux portiques à doubles rangs de l'intérieur, mais avec plus de simplicité, un caractère de force et de noblesse. L'enseignement donné dans ce collége est admirable. Cela n'a pas lieu d'étonner, puisqu'il a été confié dès l'origine à la Compagnie de Jésus. Lors de sa suppression, en 1773, sous le pontificat de Clément XIV, la propriété et les fonctions passèrent au clergé séculier, et elles revinrent, par le bref de Léon XII, aux Jésuites, dont Pie VII avait rétabli l'institution.

L'église de la Minerva ou plutôt *sur Minerve*, car ce monument religieux occupe l'emplacement d'un temple dédié jadis à cette déesse, est contiguë à la bibliothèque

(1) Dans ses ouvrages il soutint que les papes étaient supérieurs aux conciles œcuméniques, maîtres indirects des couronnes et des rois, et traita d'hérétiques ceux qui combattaient son opinion ; du reste, ecclésiastique de mœurs irréprochables et d'une immense charité.

(2) C'est une question de savoir si toutes ces pierreries sont réellement précieuses ; lors des invasions des Français, beaucoup furent trouvées fausses, surtout en Portugal et dans les Etats-Romains, à Notre-Dame-de-Lorette.

(1) Cette date est importante, en ce qu'elle montre combien les Jésuites, depuis leur fondation, remontant seulement à trente-cinq années, avaient acquis de renommée, de considération et d'influence. Ce fut en 1540 qu'Ignace de Loyola obtint, de Paul III, l'établissement de son ordre, qui n'eut d'abord pour soutiens et propagateurs que six compagnons, dès longtemps attachés à sa personne, et prêchant de ville en ville ; c'étaient François Xavier, Pierre Le Fèvre, Jacques Lainez, Alphonse Salmeron, Nicolas-Alphonse Bobadilla, Simon Rodriguez. Seize ans après la bulle de Paul III, et à la mort de Loyola, l'arbre fécond qu'il avait planté étendait ses rameaux sur l'Espagne, le Portugal, les Pays-Bas, l'Allemagne, la Pologne, le Japon, la Chine, l'Inde et l'Amérique. Quel principe de vie et d'action devait posséder une semblable institution !

Casanatense ; dont la description serait inopportune ici. Nous n'avons donc à nous occuper que de l'église, une des plus vastes, puisque sa longueur est égale à 100 mètres ; l'extérieur, sans ornements architectoniques, surtout sur le côté qui n'est point engagé dans le cloître et les bâtiments de la bibliothèque, fut successivement édifié, un peu de pièces et de morceaux, et son commencement remonte à 1370 ; aussi le dehors et le dedans ont-ils gardé un caractère demi-gothique, demi-byzantin, les distinguant de presque toutes les autres constructions encore existantes à Rome. Les voûtes, la noble simplicité de l'intérieur, font naître le recueillement, impriment le respect et présentent un modèle à part, un exemple de la transition du style ancien au moderne, ou plutôt à celui de la Renaissance. Santa-Maria sopra Minerva est à trois nefs, à six arcades sur chacun de leurs prolongements, et, malgré deux croisillons placés en avant de l'abside, conserve, au premier coup d'œil, l'aspect d'une basilique. Chaque branche des croisillons contient deux chapelles, à droite et à gauche du chœur, et cette disposition, présentant, dès l'entrée de l'église, cinq grandes ouvertures sur une même ligne, y compris celle de l'abside, produit le plus heureux effet. On est frappé du grandiose résultant d'une combinaison qui semble dépouillée de toute espèce d'artifice, tant elle paraît naturelle. En avant du pilier, séparant de l'entrée du chœur la première chapelle, on voit, à droite, la Vierge de Charité, de petites proportions, entourée d'enfants d'une grâce naïve ; Cordieri, auteur de ce groupe, y a placé aussi un pélican, symbole de la chrétienne abnégation de soi-même, et, sur le piédestal, cet habile artiste sculpta le charmant bas-relief, à figurines, de l'Adoration des Bergers. Contre le montant de gauche s'élève la célèbre statue de Jésus tenant sa croix par Michel-Ange Buonarotti ; la tête est digne de rappeler celle du Sauveur ; mais le corps, chef-d'œuvre de science anatomique, et presque dans un état complet de nudité, n'a-t-il pas les muscles trop fortement accusés, et ne semble-t-il pas appartenir à un gladiateur plutôt qu'à un être divin ? Sous l'enveloppe terrestre, les représentations du Sauveur doivent toujours laisser apparaître la céleste origine ; Buonarotti, sacrifiant cette convenance au désir de montrer son savoir, oublia trop que, même chez les Grecs, les dieux, bien plus empreints d'humanité dans leur pensée que le Christ ne l'est dans la nôtre, furent toujours revêtus de noblesse ou d'élégance. La Minerva est une vraie nécropole, et de toutes parts y surgissent des tombeaux de souverains pontifes, de cardinaux et d'hommes illustres. Au milieu de cette profusion de sculptures, choisissons et ne parlons que des plus remarquables. Dans les chapelles de la petite nef de droite, on voit d'abord le sarcophage d'Urbain VII, élu en 1590 et qui ne régna que treize jours ; sa statue est de Buonvicino. Immédiatement après vient celui de Clément VIII, dont la piété filiale a relégué sa figure au fond d'une niche latérale, tandis que le milieu de la chapelle est occupé par les tombes, placées en face l'une de l'autre, des auteurs de ses jours. Sa mère est admirablement drapée, et son père, en costume des légistes du temps, s'appuie sur des livres in-folio. Dans une des chapelles à gauche, il faut examiner les tombes des cardinaux Alessandrino et Pimentel ; la première est un ouvrage de Giacomo della Porta ; la seconde présente une vaste machine, comme disent les Italiens, composée de six grandes figures en ronde-bosse et dues au fécond Bernini, que le blâme ne doit pas sans cesse poursuivre. Sauf les draperies trop tourmentées, la femme tenant un enfant et celle qui pleure sont vraiment belles et d'une superbe exécution. On ne peut pas tailler le marbre plus habilement et mieux rendre la délicatesse des chairs. A ces monuments funèbres ajoutons ceux de Paul IV et de Benoît XIII, le premier construit sur les dessins de Pirro Ligorio, le second par Marchioni ; de l'évêque français Guillaume Durand, couvert de mosaïques du XV^e^ siècle ; de Tornabuoni, parent des Médicis, dont l'effigie est un sévère travail du Florentin Mino di Fiesole, et n'oublions pas la simple épitaphe de Paul Manuce, à qui les lettres grecques et latines et la typographie eurent tant d'obligations. Accordons aussi un regard à la pierre sépulcrale du peintre Frà Angelico, mort en 1455, que la sainteté de sa vie rendit célèbre, et qui, en même temps, dit-on, fut le plus beau et le plus aimable des moines. Dans le chœur, derrière le grand autel, montent, presque à la naissance de la voûte, les mausolées de Léon X et de son cousin Clément VII ; tous deux, placés en regard, sont pareils et se composent de quatre colonnes corinthiennes, séparant trois niches, dont l'intermédiaire est double en largeur et en élévation. Occupant celle de gauche, Léon y est représenté assis, dans une pose simple et un état de parfaite quiétude. Sa main droite étendue semble prête à bénir, et l'autre, appuyée sur le genou, tient les clefs de saint Pierre. Son obésité, sa figure grasse, assez commune, ayant le caractère flamand plutôt qu'italien, ses yeux, trop saillants ne donnent point l'idée du souverain qui protégea si éminemment les arts, donna une vive impulsion à l'intelligence humaine, et sut mériter que le XV^e^ siècle portât son nom ; au contraire, Clément VII, qui ne jouit pas d'une égale réputation, a une physionomie grave en même temps que spirituelle, et les signes de la réflexion et de l'intelligence imprimés sur le front. Les petites niches contiennent des statues, et les frontons, en attique, chacun trois bas-reliefs. Excepté Léon et Clément, sculptés par Baccio Bigio et Raphaël di Monte-Lupo, tout le reste, personnages et architecture, est l'œuvre de Bandinelli, et digne du temps où l'école florentine était à son apogée. Mais, outre les œuvres des statuaires, cette église contient aussi de

précieux tableaux, tels que le Saint-Louis dominicain, peut-être le plus bel ouvrage du Baciccio ; la Cène, le dernier du grand coloriste Baroccio ; les Anges et les Sibylles, de Raphaël del Garbo, surnom que lui mérita la grâce de son dessin et de sa couleur (1) ; Saint-Vincent Ferri, du Génois Castelli ; l'Assomption et les Apôtres, de Filippo Lippi ; le Couronnement d'épines, du Vénitien Saraceni ; et un Crucifix, attribué à Giotto.

Du fond de la sacristie, ornée d'un bon tableau d'Andrea Sacchi, on passe dans une chambre jadis habitée par sainte Catherine de Sienne, femme à brûlante imagination, à fréquentes extases, et qui sut acquérir une si grande influence sur l'esprit et les résolutions politiques de ses contemporains (2). Sous les arceaux du cloître s'étendent les fresques, assez médiocres, de Valesio, et celles plus méritantes de Nappi et de Lelli, où l'on trouve du moins l'étude et l'amour de la nature ; elles ont été dernièrement retouchées ; et peut-être les anciens artistes sont-ils injustement accusés des fautes du moderne restaurateur. Sur la place de la Minerve, et devant l'église, on voit une fontaine surmontée d'un éléphant portant le petit obélisque, de 5 mètres et demi, consacré à la déesse Neith par le roi Psammeticus II. Le contraste d'une aiguille effilée, placée comme fardeau sur un quadrupède informe et colossal, est un contre-sens et produit le plus fâcheux effet. Bernini fut l'auteur de cette malheureuse conception.

Sur la place Pietra on admire un des plus beaux restes de l'antique architecture, et si nous en parlons actuellement, comme nous allons tout à l'heure décrire aussi le Panthéon, c'est qu'il est lié à de nouvelles constructions, aux bâtiments de la douane, assez mal situés, par parenthèse, au centre de la ville et dans un quartier d'un abord difficile. Onze colonnes corinthiennes de marbre cariste, cannelées, de 13 mètres et demi de hauteur, et s'élevant avec magnificence, appartenaient, dit-on, au temple dédié à Marc-Aurèle ; car il y a doute, parmi les antiquaires, sur leur véritable destination : dépendaient-elles du sanctuaire construit en l'honneur d'un prince philosophe, ou de celui consacré au dieu Mars, ou bien firent-elles partie des portiques de Neptune ? c'est une question qu'il importe peu de résoudre. Cependant, ce qui fait présumer le plus généralement que Marc-Aurèle pourrait les réclamer, c'est leur proximité de l'ancien Forum portant le nom de cet empereur ; mais, à quelque temple qu'elles appartinssent, sans aucun doute leur place était sur le prolongement d'un de ses côtés, et le nombre de onze en est la preuve ; on sait que huit colonnes étaient le maximum pour les façades des monuments de cette espèce (1). Les chapiteaux de celles dont nous nous occupons, entremêlés de feuilles d'acanthe et d'olivier, sortent des règles ordinaires, et, en tenant compte, toutefois, des érosions du temps, semblent d'un trop petit diamètre, relativement à leur hauteur : à peine dépasse-t-il celui des colonnes, qui sont engagées en partie dans un mur moderne, construit au XVII^e^ siècle ; cet encastrement dans la façade de la douane, cette apparente profanation d'un magnifique débris ont servi cependant à le conserver tel que nous le voyons aujourd'hui, et tel qu'on le verra longtemps encore ; fortement endommagé par un incendie dont l'époque est ignorée, il aurait fini par s'écrouler sous son propre poids ; la vaste corniche est du style le plus noble et le plus grandiose. Comme on fut obligé de remplir de stuc ses joints et les entailles que divers accidents y ont faites, le peuple s'imagine qu'elle est d'un seul bloc, et quelques *ciceroni* ne se font faute de propager cette erreur.

Nous voici arrivés au fameux Panthéon, à l'un des chefs-d'œuvre de l'antiquité et le plus entier de tous ceux qui, traversant dix-huit siècles, se montrent encore à nos regards ; conservation due au culte chrétien, qu'on y célèbre depuis l'an 610 (2), et qui le préserva des barbares atteintes dont cette narration a déjà cité de si déplorables exemples. Comme les colonnes de Marc-Aurèle, le Panthéon est précédé d'une place, petite, irrégulière, entourée de chétives constructions, horriblement malpropre et possédant une fontaine surmontée d'un obélisque égyptien à hiéroglyphes ; assis maintenant sur un piédestal ridiculement contourné et chargé d'ornements du plus mauvais goût, il était placé jadis devant le temple d'Isis et de Sérapis. Les alentours de cette fontaine présentent cependant, au mois d'octobre, un spectacle curieux, mais qui n'a aucun rapport à l'architecture : c'est, sur le soir, la réunion des chasseurs d'alouettes, et de Florentins, faisant le singulier métier d'appeaux vivants ; ils se louent pour l'exercer à la campagne ; il est curieux et comique de les voir et de les entendre imiter à qui mieux mieux le chant de l'oiseau.

(1) On sait qu'en italien le mot *garbo* signifie *bonne grâce, élégance, beauté.*

(2) Catherine, fille d'un teinturier, naquit à Sienne en 1347, et prit le voile chez les Dominicaines, à l'âge de vingt ans. Son zèle et ses écrits lui procurèrent un nom célèbre ; elle réconcilia les Florentins avec Grégoire XI, résidant alors à Avignon ; sa pressante éloquence engagea même le pontife à quitter la France et à se fixer sur les bords du Tibre. Catherine joua aussi un rôle important dans les querelles du schisme qui divisait l'Europe entre deux papes, et mourut, à trente-trois ans, épuisée par ses austérités et ses vives émotions.

(1) Ce maximum de huit était une nécessité imposée par le fronton triangulaire surmontant les temples ; un plus grand nombre de colonnes aurait obligé à lui donner un angle trop aigu, une hauteur hors de proportion avec celle du corps de l'édifice ; ou bien, en le réduisant à un angle plus ouvert et surbaissé, on produisait également un effet désagréable.

(2) Ce fut le pape Boniface IV qui obtint de l'empereur grec Phocas, maître encore de Rome, que le Panthéon serait consacré au culte.

Pendant quelques heures c'est un ramage continuel, accompagné de l'expressive pantomime italienne.

Les antiquaires sont partagés sur la question de savoir si le Panthéon fut construit, d'abord, sur un plan unique, conçu par une seule pensée, ou si l'admirable portique, placé devant sa rotonde, n'est pas un placage ajouté, après coup, lorsque Agrippe, voyant qu'Auguste refusait la dédicace de ce temple, prit le parti de le consacrer à Jupiter et aux douze grands dieux ; mais peu importe un débat oiseux ; l'essentiel, c'est de considérer le monument sous le rapport de l'art et de l'effet qu'il produit. Long de 33 mètres, son portique est octostyle si on le considère de face ; mais, dans le fait, il a seize colonnes monolithes, en granit et de 13 mètres de hauteur ; car huit autres en retrait, parallèles et sur deux lignes de quatre chacune, soutiennent sa profondeur, beaucoup plus grande qu'à l'ordinaire, et les architraves transversales ; en sorte que ces arrière-colonnes, ayant entre elles de larges espacements, ne répondent qu'aux première, troisième, sixième et huitième de la façade ; cette disposition fut adoptée pour laisser voir, sans obstacle, les deux grandes niches du mur du fond, contenant jadis les statues d'Auguste et d'Agrippa, et ne point obstruer le passage conduisant à l'entrée du temple. Le fronton contenait un bas-relief en bronze, et nous dirons bientôt pourquoi et par qui le Panthéon fut dépouillé d'un métal qu'Agrippa y avait prodigué. Rien ne peut rendre la religieuse surprise que fait naître l'élégante majesté de ce portique, lorsqu'on y pénètre pour la première fois ; on cherche d'où elle provient, et, après examen, il faut conclure que c'est de la justesse des proportions, et du parfait accord des masses et des détails ; car aucun artifice ne fut employé pour étonner le spectateur, et les moyens dont l'architecte se servit si habilement étaient à la disposition de tous les autres artistes de la même époque. Malheureusement, deux clochers modernes, placés en arrière de ce portique, entre le dôme et le fronton, déparent ce bel ouvrage, et rompent l'unité des lignes antiques. L'intérieur circulaire, ainsi que l'extérieur, a 50 mètres de diamètre, et sa hauteur, du pavé au sommet de la coupole, est égale, en sorte que le tout représente un cylindre et une demi-sphère qui toucheraient les six faces internes d'un cube ; cette hauteur, égale à la largeur, indique suffisamment que la coupole n'est point surexhaussée comme celles de nos églises ; et, en effet, le mur perpendiculaire qui la supporte n'a que la moitié de l'élévation totale. Au faîte, une ouverture, de 26 mètres de circonférence, laisse seule pénétrer la lumière dans le temple. Et ce demi-jour doux et tranquille lui donnant un charme particulier, beaucoup plus d'accord avec son actuelle destination chrétienne qu'avec sa primitive, ressemble à la clarté bleuâtre qu'épanche sur la terre un commencement d'éclipse. La voûte est ornée de cinq rangs de caissons autrefois, dit-on, revêtus de lames d'argent. Il paraît que de célèbres cariatides en bronze, ouvrage du sculpteur Diogène dont Pline fait mention, soutenaient la corniche de l'attique ; que sont-elles devenues ? Quel barbare s'en empara et les mit au creuset ? C'est ce qu'on ignore. Les murs, de 6 mètres d'épaisseur, contenaient des niches destinées aux statues des divinités, aujourd'hui remplacées par des autels ; la plus grande, en face de la porte, était réservée à Jupiter-Vengeur. Des tuiles de bronze doré couvraient la coupole et le fronton, et des poutres du même métal soutenaient le toit du portique. En 663, Constance II, empereur d'Orient, transporta les tuiles à Constantinople, et Urbain VIII prit le bronze du portique pour couler l'artillerie du château Saint-Ange et les colonnes du baldaquin de Saint-Pierre. C'est au XVII^e^ siècle, au moment où florissaient les arts et l'érudition, sous les yeux des archéologues romains, que ce crime de lèse-antiquité fut commis.

Tel qu'il est actuellement, le Panthéon a subi peu de changements dans sa décoration intérieure, et sa forme primitive fut toujours respectée. Seulement le maître-autel occupe la place de la niche de Jupiter, et six chapelles, trois à droite et autant à gauche, sont établies sur le pourtour et creusées dans l'épaisseur du mur ; ainsi elles ont peu de profondeur ; entre elles on voit encore huit niches possédant aussi des autels et ornées chacune de deux colonnes en granit, porphyre ou jaune antique. Il semblerait qu'une église si célèbre devrait rassembler tous les chefs-d'œuvre des arts, et cependant c'est, peut-être, celle où les sculptures et les tableaux d'une réelle valeur sont en plus petit nombre. Il faut pourtant distinguer la statue della Madonna del Sasso, par Lorenzetto, jouissant, à justes titres, d'une grande réputation ; mais ce qui émeut et rappelle de nobles et touchants souvenirs, ce sont les sépultures d'illustres artistes, c'est l'espèce d'apothéose que le suffrage public leur décernait ; là dorment en paix Raphaël, Annibal Carrache, Baltasare Peruzzi, Pierino del Vaga, Giovanni d'Udine, Taddeo Zuccbari, Flaminio Nacca, et d'autres qu'il serait trop long d'énumérer ; mais l'abus des distinctions suit de près les honneurs les mieux mérités ; bientôt on admit dans ce sanctuaire une foule de bustes et de portraits d'architectes, de peintres et de sculpteurs, et il fallut enfin y mettre ordre ; en 1820, une ordonnance pontificale leur assigna pour demeure la Protomotheca du Capitole.

Près du Panthéon, au point de jonction des rues della Scrofa et del Governo, l'église de Saint-Louis, surnommée des Français, fut érigée ou plutôt continuée en 1589, par les soins et aux frais de la France ; car précédemment Catherine de Médicis avait appliqué des sommes considérables à la construction de ce monument, dont la façade, à deux ordres, dorique et ionique, est de Giacomo della Porta ; il demeura toujours propriété

française, ainsi que l'hôpital et les bâtiments qui l'environnent; et doté de 60,000 francs de rentes en biens-fonds. C'est là, dans cette paroisse desservie par des ecclésiastiques de notre nation, que se célèbraient la fête du roi, les naissances de nos princes, et que se célèbrent encore avec solennité les événements heureux pour la France. La façade, noble et simple, est d'un meilleur style que l'intérieur, divisé en trois nefs et peut-être trop chargé d'ornements. Les pilastres ioniques, établissant la division, sont plaqués en marbre de Sicile, qu'on décore du nom de jaspe, mais qui n'est en réalité qu'un magnifique calcaire faisant effervescence avec les acides. Le chœur est également revêtu de marbre jaune de Sienne. Deux chapelles attirent surtout l'attention des connaisseurs : la première contient deux admirables fresques du Dominiquin, représentant sainte Cécile distribuant ses habits aux pauvres, et la Mort de la sainte ; on y trouve tout ce qui constituait le talent du grand artiste : simplicité de composition, noblesse, vérité de mouvement et d'expression, dessin pur et savant sans affectation, fermeté de couleur, et cette justesse de pensée qui fut le caractère le plus distinctif de ce maître. On prétend que M. Ingres regarde la Distribution d'habits comme le plus parfait ouvrage que le Dominiquin ait produit.. Sur l'autel est une belle copie de la Sainte-Cécile, de Raphaël, faite par le Guerchin : malheureusement elle a poussé au noir. Dans la seconde chapelle, celle de Saint-Matthieu, édifiée par le cardinal français Cointerel, on remarque trois tableaux de Michel-Ange Caravage, d'une étonnante vigueur de coloris, mais où la beauté des formes et la connaissance des costumes manquent totalement. Bassano a exécuté celui du grand autel du chœur, représentant une Assomption, belle, mais ayant le défaut d'une double action : tandis que la Vierge monte au ciel, les apôtres ne sont occupés qu'à s'assurer si son tombeau est vide. Faut-il avouer maintenant que l'ornementation de la voûte, surchargée de dorures, fut confiée au pinceau de Natoire, directeur de l'Académie de France à Rome, et mauvais peintre du plus mauvais temps de notre école au XVIII^e^ siècle ? Son imprudent orgueil osa placer sa fresque à côté de celles du Dominiquin et des œuvres de Caravage; n'en disons pas davantage. Deux cardinaux célèbres ont reçu la sépulture à Saint-Louis : de Bernis, poëte trop fleuri peut-être et habile ambassadeur, et d'Ossat ; celui-ci, vénéré à justes titres par tous les bons Français ; il sut opérer l'importante, la difficile réconciliation de Henri IV avec le saint-siége, et put réunir en sa personne le triple caractère de prêtre, d'homme d'Etat et de grand politique, sans que sa conscience en souffrît jamais; on pourrait, sans crainte d'erreur, l'appeler *vir bonus et dicendi peritus* (1).

L'Université, située entre le Panthéon et la place Navona, est aussi appelée Sapienza, et ce nom lui vient de l'inscription gravée sur sa façade : *Initium sapientiæ timor Domini.* Nous n'entrerons pas dans les détails de l'instruction savante qu'y reçoivent les étudiants, de sa bibliothèque et du jardin de botanique qu'elle possède à Longara, quartier Transtévérin. Il ne nous reste donc qu'à parler brièvement de ses constructions et de leur plus ou moins de mérite ; car, pendant un siècle et demi, de 1520 à 1675, plusieurs architectes coopérèrent à l'achèvement de ce somptueux édifice : somptueux, en effet, mais non irréprochable, en toutes ses parties, sous le rapport du style. Conçu par Michel-Ange Buonarotti et approuvé par Léon X, le plan général offre des dispositions simples, commodes, parfaitement appropriées à sa destination ; les salles sont belles, vastes et d'un abord facile ainsi que les escaliers desservant les étages supérieurs. La façade et la corniche, élevées sur les dessins de Giacomo della Porta, et d'un aspect noble et sévère, conviennent à un monument destiné aux sérieuses études. Le même constructeur édifia la cour et ses portiques, dont les ordres et les arceaux composent un tout harmonieux et grandiose ; mais à quel caprice obéit Borromini lorsque, pour faire allusion aux armes d'Urbain VIII, il voulut donner à l'église la forme bizarrement désagréable d'une abeille, et surtout lorsqu'il la surmonta d'une coupole et d'une lanterne chargées de ridicules ornements, et terminées en spirales ? C'est le *nec plus ultra* de l'extravagance. S'il est pénible de voir à quel point de honteuse dégradation l'art peut arriver, il faut toutefois convenir que, pour contourner et tourmenter ainsi ses matériaux, Borromini devait être profondément versé dans la coupe et l'assemblage des pierres. Au milieu de tous ses écarts, il fut toujours habile stéréotomiste, et qui sait si le désir de montrer sa science, en surmontant les difficultés, ne l'excitait pas, même à son insu, à tenter ses coupables tours de force ?

Parallélogramme très-allongé et terminé, d'un côté, par une demi-ellipse, la place Navona s'étend sur une largeur de 52 mètres, une longueur de 250, et contient 13,000 mètres carrés ; c'est la plus grande après celle de Santo-Pietro, dont la surface est le double; elle occupe l'ancien emplacement du cirque d'Alexandre-Sévère, et en conserve presque intégralement la forme, puisque les maisons qui l'entourent sont assises sur les fondations des gradins, et les voûtes en substructions. Trois fontaines décorent cette place, si toutefois ce qui est répréhensible, du moins dans ses détails, peut servir d'ornement. Les deux plus petites sont aux extrémités, la troisième s'élève au centre, et aucune ne se ressemble. On peut déjà se

(1) Ses lettres et sa correspondance diplomatique avec Henri IV et Villeroi respirent la vertu la plus pure, et sont des chefs-d'œuvre de bon sens et d'habileté. Né pauvre, fils d'un maréchal-ferrant, orphelin dès l'âge de neuf ans, Armand d'Ossat fut élevé au cardinalat sans intrigues et par son seul mérite.

demander pourquoi les extrêmes ne sont pas pareilles et blessent la symétrie si nécessaire en architecture. Des bassins, exhaussés d'un mètre et demi au-dessus du sol, les composent; mais l'une est sans sculpture, et l'autre voit surgir, de son milieu, un triton, onvrage de Bernini. Le pourtour, à ressauts multipliés, soutient quatre dieux marins et autant de mascarons confiés aux ciseaux de Flaminio Vacca, de Landini, de Leonardo et de Silla, qui certes sacrifièrent largement au mauvais goût de leur époque. Tout cela est forcé, à l'excès, de pose et d'exécution. La fontaine du milieu séduit, d'abord, par son grandiose, et l'on doit convenir que de loin elle produit un bel effet; mais, en approchant, les défauts apparaissent, et après examen, ses sculptures, faites, au XVIIe siècle, par divers artistes et sur les dessins de Bernini, ne semblent pas meilleures que celles du Triton et des dieux marins : ce sont toujours le même style relâché, la même exagération de formes, D'un vaste bassin, à fleur de terre, surgit un rocher de 14 mètres de hauteur, surmonté d'un obélisque dont l'élévation est de 18, y compris son piédestal. Il ne remonte point à une haute antiquité, et la gravure des hiéroglyphes ainsi que les noms de Vespasien, de Titus et de Domitien, inscrits sur un cartouche, prouve qu'il fut tiré de la carrière sous les règnes de ces empereurs. D'arcades, imitant des grottes, sortent un Lion et un Cheval marin en action de s'abreuver au bassin, et, sur les flancs du rocher, à égale distance de sa base et de l'obélisque, on a placé quatre colosses bizarrement assis, et représentant le Gange, le Nil, le Danube et le Rio de la Plata. Le tout verse une abondance d'eau qui lui fait pardonner ses défauts; on en profite, les samedis et les dimanches du mois d'août, pour inonder la place et la convertir en une espèce de naumachie d'un mètre de profondeur, où le peuple et la noblesse accourent également ; l'une pour faire disputer d'adresse, au milieu du liquide, ses cochers conduisant de brillants équipages, l'autre pour applaudir bruyamment les habiles, ou poursuivre de ses huées les maladroits ; c'est un des spectacles favoris de la population romaine. Reste à savoir si, après la retraite des eaux, la tiède humidité s'échappant du sol, au cœur de l'été, n'offre pas quelques dangers pour les habitants du quartier. Le mercredi, cette place est convertie en un marché de comestibles et de diverses marchandises.

Ses principaux édifices sont l'église de Santa-Agnese et les pâlais Panfili et Braschi, auxquels il faut ajouter un troisième, non à cause de son étendue, qui est médiocre, mais pour la rare élégance de son architecture, malheureusement enclavée, à droite et à gauche, au milieu d'ignobles constructions. Aux belles proportions des ordres, à la pureté des profils, à la délicatesse des détails, on reconnaît le cachet de Vignola. Cette charmante miniature de palais est aujourd'hui sans nom, dedaignée, et seulement habitée par la petite bourgeoisie.

Rainaldi conduisit jusqu'à la corniche les travaux de Santa-Agnese ; la coupole, les clochers et la façade, élevée sur un perron, sont de Borromini : façade où ce fantasque artiste, poursuivi par les sarcasmes de Bernini, fort incorrect lui-même, a tâché d'être plus sage qu'à l'ordinaire, mais où le naturel perce toujours ; l'intérieur est à croix grecque, orné de huit colonnes de stucs dorés et incrustés de marbres précieux. Cirro Ferri, aidé de son élève Corbellini, peignit la coupole et y suivit la manière de Pietro di Cortona. La mort interrompit son travail, et Corbellini, en le continuant à lui seul, en diminua beaucoup le mérite. Les pendentifs sont de Gaulli Baciccio et se distinguent par leur grâce et la vigueur du coloris. Cette église, qui ne possède pas d'autres peintures, est riche en bas-reliefs et en sculptures d'une valeur secondaire, mais dont quelques-unes cependant doivent attirer l'attention : telles sont celles de la chapelle de Santa-Agnese, et du tombeau d'Innocent X. Une statue antique a été convertie en Santo-Sebastiano, par Paolo Campi, et ce n'est pas la seule conversion de ce genre existante en Italie, et surtout à Rome. A gauche de la chapelle, spécialement dédiée à la patronne, un escalier conduit aux corridors souterrains soutenant jadis les gradins du cirque ; on y a pratiqué un oratoire où l'on voit un bas-relief représentant la sainte martyre exposée, entre deux soldats, au *lupanarium* ; sa nudité est cachée sous une immense chevelure; c'est une des meilleures productions d'Alessandro Algardi.

Santa-Maria in Vallicella, ou Chiesa Nuova (Eglise-Neuve), doit au XVIe siècle, sous le pontificat de Grégoire XIII, sa fondation à Filippo Neri, un des saints les plus utiles à l'humanité que l'Italie ait vus naître. On peut le comparer à Vincent de Paul, et, comme notre saint français, il dévoua son existence aux œuvres de charité, aux soins que réclame l'enfance, à l'établissement d'hôpitaux et à la prédication ; humble et doux, aimable de caractère, indulgent pour les faiblesses humaines, il était sévère pour lui-même et pardonnait facilement aux pécheurs ; c'est lui qui, voulant détourner les Romains de leur passion pour les spectacles profanes, établit, les jours de fêtes et les dimanches, les concerts spirituels que l'on exécutait dans une salle voisine de l'église et qui furent appelés *oratorios* ; c'est de là que les religieux de son ordre prirent le nom d'Oratoriens (1). On ne doit pas les confondre avec leurs homonymes, institués en France par le cardinal de Bérulle.

Santa-Maria in Vallicella est un vaste et somptueux monument, dont Martino Lunghi

(1) On ne fait point de vœux dans cette congrégation, à laquelle on n'est attaché que par les liens de la charité et de l'affection mutuelles. Le pouvoir électif du supérieur général, qui ne dure que trois ans, est très-restreint.

construisit l'intérieur, Fausto Rughesi la façade à deux ordres de pilastres corinthiens et composites, Marucelli la sacristie et Borromini le cloître, une de ses moins défectueuses productions ; il n'en résulte pas, toutefois, de désaccord entre ses parties, qui conservent même une harmonie digne de remarque lorsque tant d'architectes concourent successivement à l'érection d'un pareil édifice et de ses dépendances. L'église, décorée avec magnificence et brillante d'or, de marbre et d'albâtre, a trois nefs : celle du milieu est spacieuse, et trop peut-être, puisqu'elle fait paraître étroites les deux latérales : léger défaut que l'on aperçoit pourtant au premier coup d'œil. Pietro di Cortona peignit les voûtes de la nef principale et du chœur ; il y montra son talent hardi et facile, éminemment propre aux grandes compositions. Les chapelles à droite contiennent plusieurs tableaux d'habiles maîtres : un Crucifix, de Gaetano ; le Christ mort, de Michel Ange Caravage, que les *ciceroni* donnent pour un de ses plus précieux ouvrages, mais qui n'est qu'une excellente copie faite par Michel Keck ; l'Annonciation, de Muziano, unissant la couleur vénitienne au dessin du beau temps de l'école romaine, et l'Assomption, d'Aurelio Lomi, chef de l'école pisane au XVII^e^ siècle ; dans celles à gauche, il faut surtout examiner la Présentation et la Visitation de la Vierge, de Federico Baroccio ; près de ses œuvres brille encore l'Annonciation de Passignani, Florentin par sa naissance, Vénitien par son coloris, que l'on confond quelquefois avec celui de Paul Véronèse. Le maître-autel et ses deux côtés possèdent trois curieux tableaux de Rubens, exécutés alors que, suivant ses études en Italie, il cherchait à imiter la manière de Buonarotti : on voit combien, dans ce travail ingrat, il forçait inutilement son naturel ; aussi ces médiocres peintures, privées de l'éclat qu'il sut plus tard trouver sur sa palette, ne sont-elles qu'un faible pastiche du style et du caractère de Michel-Ange. C'est dans la chapelle placée sous l'orgue, et toute incrustée de jaspes, d'agates et de pierreries, que repose le corps de Neri ; on y voit la copie en mosaïque d'un tableau de Guido Reni, que l'on garde actuellement dans l'intérieur du cloître. Un plafond peint par Cortona, et une statue du saint, en habits sacerdotaux, œuvre estimable de l'Algardi, ajoutent à la riche décoration de la sacristie. La salle destinée aux oratorios est contiguë à l'église ; sa voûte, plus que surbaissée, presque plate et construite sans le secours de contreforts, présente une preuve nouvelle de la science du Borromini en stéréotomie ; malgré son étendue, elle supporte le poids de la grande et nombreuse bibliothèque Vallicelliana. Le couvent contient trois cours, et la plus considérable, que les cellules des religieux environnent, est charmante par ses gazons, ses arbustes, ses massifs de fleurs et l'abondance de ses fontaines. En général, à Rome, en embellissant le *secretum* des couvents, interdit au public, on a fait sagement la part de l'humanité, et cherché, sans sortir de la règle, à tempérer la triste monotonie des cloîtres.

La construction de Santa-Maria dell'Anima, annexée à l'hospice des Allemands, remonte à la première année du XV^e^ siècle ; la façade, plus moderne, noblement simple et portant cette inscription : *Speciosa facta est*, fut élevée par Giuliano Giamberti di San-Gallo. Les trois nefs, d'une architecture douteuse, ne sont ni gothiques, ni de la Renaissance, et tiennent de l'un et de l'autre style ; la grande, les petites nefs, les chapelles, peu profondes, ont toutes une égale hauteur, et leurs pilastres montent jusqu'à l'origine des voûtes : ce genre mixte a cependant de l'unité, du grandiose, et laisse sans obstacles pénétrer les regards dans toutes les parties de l'édifice, qui possède peu de tableaux remarquables. On ne peut guère désigner à la curiosité des amateurs que les fresques de Salviati, la Vierge et Sainte-Anne, de Geminiani, et la célèbre Sainte-Famille, de Jules Romain, qu'une inondation du Tibre a malheureusement endommagée et que Saraceni restaura tant bien que mal ; mais Santa-Maria est riche en sculptures. Nous ne citerons cependant que la Piété, de Nanni, copie ou plutôt imitation de celle de Buonarotti ; les tombeaux du cardinal André d'Autriche, d'Holstein, savant littérateur hollandais, et celui d'Adrien VI, heureux Flamand, d'abord précepteur de Charles-Quint, et que son tout-puissant élève fit ensuite monter au trône pontifical (1). C'est à Peruzzi que l'on doit l'ordonnance du monument, composé de quatre colonnes corinthiennes et d'un soubassement ; au centre, Michel-Ange di Sienna et Nicola Tribolo, Florentin, placèrent la statue du pape, et, dans les niches des entre-colonnements, celles emblématiques des vertus qui distinguèrent ce pontife. Aux grandes fêtes, on prêche en allemand dans cette église.

Santo-Agostino reconstruit, en 1483, sur les fonds que le cardinal français d'Estouteville prodigua pour cette entreprise, est aussi du style italien du XV^e^ siècle, et ressemble sous ce rapport, à Santa-Maria dell'Anima. Deux architectes y travaillèrent ; l'un est resté inconnu, mais l'on sait que l'autre, Baccio Pintelli, éleva son dôme, qui fait époque dans les annales architectoniques de Rome, car il fut le premier qu'elle vit ériger. La façade jouit d'une grande réputation d'élégance, et l'intérieur participe au même mérite. Toutefois, en 1750, Vanvitelli, chargé de le réparer, voulut y mettre du sien et altéra sa primitive pureté. Les trois nefs, divisées par des piliers très-élancés, et dans

(1) Ce pape juste et sévère fit, dans l'administration et les dépenses de son palais, de nombreuses et utiles réformes. Lorsqu'il mourut, les Romains, qui le haïssaient, et naturellement portés à la satire, écrivirent ces mots sur la porte de son médecin : *Au libérateur de la patrie.*

lesquels s'engagent de sveltes colonnes, sont de bonnes proportions. A l'entrée de l'église on voit, à droite, le beau groupe de la Vierge et de l'Enfant-Jésus, remarquable ouvrage du Florentin Sansovino ; tout en conservant à Marie sa grâce virginale, il a su cependant lui donner cette précision de formes propres aux sculptures toscanes. Les chapelles contiennent plusieurs tombeaux, dont, en général, l'ornementation est médiocre ; il faut cependant ne pas oublier celui du cardinal Rinaldo Imperiali, décoré de bonnes sculptures et du portrait en mosaïque de cette éminence, dont la mémoire est chère aux gens de lettres par le don qu'il fit au public de sa riche bibliothèque. Au conclave de 1730, Imperiali, habile diplomate que recommandaient d'heureuses négociations, faillit être pape et ne manqua la tiare que d'une voix. Parmi les peintures, indiquons celles de Lanfranc, du bon temps de ce maître; une Madone du Caravage ; trois tableaux du Guerchin et une Vierge apportée, dit-on, de Constantinople, lors de la prise de cette ville par Mahomet II : son agencement et sa roideur peuvent faire croire à cette assertion ; mais la gloire du temple, c'est le célèbre Isaïe, peint à fresque sur le troisième pilastre à gauche, par Raphaël, et qui fit naître une question souvent agitée et non encore résolue ; on se demandait si le divin artiste, en abjurant sa précédente manière vraie, gracieuse, élégante, mais un peu étroite, n'avait pas, lorsqu'il donna tout à coup au prophète uue admirable grandeur de style, une hardiesse inusitée de contours, profité des œuvres de Michel-Ange à la chapelle Sixtine du Vatican, dont Bramante lui procura la vue en secret. Dans le fait, la différence est prodigieuse entre ses premiers ouvrages et celui-ci. Quoi qu'il en soit, qu'importe une oiseuse dispute ? Si Raphaël suivit l'exemple de Buonarotti, il sut du moins se l'approprier et le modifier en restant lui-même, en cachant sous la justesse d'expression et de mouvement, sous l'habituelle noblesse de ses personnages, la science toujours, chez lui, contenue en de justes bornes ; tandis que celle de son rival est exagérée, impatiente de se montrer, et, dans l'étude de l'homme, semble ne considérer que l'être physique et sa constitution osseuse et musculaire. Terminons en disant, pour rendre justice à chacun, que Buonarotti fut le plus grand des dessinateurs, et Raphaël, le plus admirable des peintres, puisqu'il donnait à ses figures une âme et un sentiment moral. Sous le pontificat de Paul IV, un sacristain dégrada la belle fresque, objet de cette digression, et Danielo di Volterra fut chargé de la restaurer. La magnifique sacristie est de Carlo Murena, qui construisit également le cloître où l'on conserve la bibliothèque Angelica ouverte au public, possédant 85,000 volumes, 3000 manuscrits, et, par sa richesse, la troisième de Rome.

Santa-Maria della Pace doit sa fondation à un vœu que fit à la Vierge, en 1487, Sixte IV, dans l'espoir de ramener la paix en Italie, et ce fut Baccio Pintelli qu'il choisit pour architecte de cette église, d'une médiocre étendue, à une seule nef, et que termine une élégante coupole octogone ; mais Pintelli ne put achever son œuvre, et chacun de ses successeurs changea quelque chose aux dispositions primitives. Un portique demi-circulaire d'ordre ionique, élevé sur les dessins de Pietro di Cortona, précède la façade ; malgré l'éloge qu'en font les itinéraires, destinés à guider les voyageurs, sera-t-il permis de dire qu'il est bizarrement attaché à un parallélogramme, que rien n'y obligeait Cortona, et que le bon sens veut que les lignes d'un avant-corps ne contrarient pas celles du principal bâtiment. La nef est trop étroite pour sa longueur, mais la coupole qui la termine compense ce défaut par sa noblesse et sa grandeur ; à droite et à gauche, des arcades donnent l'entrée à de petites chapelles contenant plusieurs peintures et sculptures remarquables, dont les principales sont la Visitation de sainte Elisabeth, par Carle Maratte, la Présentation, de Peruzzi, et l'un des chefs-d'œuvre du roi de l'école siennoise ; la Nativité de la Vierge, de Vanni, et l'Annonciation, dessinée par Buonarotti, et que Marcello Venusti coloria ; le bas-relief en bronze représentant la Déposition de la croix, par Faucelli, et les statues de saint Pierre, de saint Paul, et des Prophètes, ouvrages justement estimés de Rossi di Fiesole ; mais tout s'efface encore devant les quatre Sibylles persique, cuméenne, phrygienne et tiburtine, si connues par les gravures, et que Raphaël peignit sur l'arceau de la première chapelle, à droite. Il faudrait une longue dissertation pour évaluer tous leurs genres de mérite. Contentons-nous de dire qu'aucunes figures ne sont empreintes à un plus haut degré du caractère d'inspiration divine, n'indiquent mieux les différences de races et de génie, ne furent vêtues avec plus d'élégance et de dignité. Trois paraissent dans la fleur de la jeunesse, dans la puissance de leur beauté, et la quatrième, celle de Tibur, qui semble leur conductrice, unit aux traces des années tout ce que l'approche de la vieillesse peut laisser encore de noblesse à son visage. La couleur de cette fresque, qu'il a fallu retoucher en quelques parties, et qui l'a été assez habilement, est bonne et presque blonde, quoique vigoureuse ; on voit que Raphaël s'en occupait avec amour, et que Jules Romain, son aide ordinaire, n'y a point mêlé ses sombres teintes. Le cloître, à double portique, est du Bramante, et son premier ouvrage à Rome ; par l'approbation qu'il obtint, il mit cet habile artiste sur la voie de la fortune et des grandes entreprises. Cette construction, quelle que soit la réputation dont elle jouit, peut, toutefois, subir un reproche, c'est celui du porte à faux de colonnes au-dessus des arcades du rez-de-chaussée, porte à faux que Bramante se permit pour éviter de trop larges entre-colonnements ; mais l'œil n'en est pas moins choqué de cette infraction aux règles de la solidité.

Le palais Borghèse, un des plus vastes et des plus magnifiques de Rome, et commencé en 1590, eut deux architectes, Martino Lunghi et Flaminio Ponzio; sa forme est celle d'un trapèze allongé, et lui fit donner le surnom de clavecin, *cimbalo di Borghèse;* mais, comme on ne peut voir à la fois que deux façades, l'irrégularité reste inaperçue. Extérieurement, cette masse énorme ne brille que par l'étendue de ses lignes et sa noble simplicité; tous les détails, tous les ornements sont réservés pour l'intérieur. Son admirable cour est la plus belle, la plus grandiose qui existe dans la capitale du monde chrétien, et, quoique d'un genre différent, peut aller de pair avec celle du palais Pitti, à Florence. Quatre-vingt-seize colonnes doriques et ioniques, en granit rouge et accouplées, soutiennent deux portiques placés l'un sur l'autre, et du plus admirable aspect; trois de leurs côtés précèdent les constructions des corps-de-logis et forment galeries; le quatrième, dont les arcades sont à jour, se détache librement, dans le bas, sur une seconde cour contenant des fontaines et des massifs de verdure, et dans le haut, laissant passer, au travers de ses intervalles, de ses sombres teintes, la brillante lumière, le vigoureux azur du ciel romain, offre un spectacle à la fois sévère et magique. Trois statues antiques et colossales, celles de Julie, de Sabine et de Cérès, complètent la décoration.

La collection Borghèse, si célèbre en Europe, renfermant 1700 tableaux, et la plus considérable que jamais particulier ait possédée, remplit onze chambres du rez-de-chaussée. Nous allons indiquer sommairement les ouvrages les plus dignes de remarque, et numéroter les salles dans l'ordre où nous les avons tant de fois visitées.

Première.— Un beau Cigoli, le peintre habituel de saint François et des capucins, auxquels il donne une ferveur et une componction admirables; une esquisse de Sainte-Famille, peinte par Raphaël dans sa jeunesse, et à la manière de son maître, Pérugin; elle est remplie d'une grâce naïve. De Paul Véronèse, saint Jean-Baptiste au désert, et néanmoins entouré de personnages en costumes vénitiens et même turcs; mais sa magnifique couleur fait oublier ce monstrueux anachronisme; la Vierge, l'Enfant-Jésus et deux Apôtres, de Garofalo; une autre Vierge, de Ghirlandajo, un de ceux qui donnèrent, au XV^e^ siècle, une si heureuse impulsion à l'école florentine, et si étonnant, pour l'époque où il vécut, par la pureté des contours, la perfection des formes, sa facilité et ses profondes connaissances en perspective; encore une Vierge et l'Enfant-Jésus, de Sasso Ferrato: trop peu connu en France, cet artiste tient à la fois du style florentin et de celui de Raphaël; ses têtes sont divines.

Deuxième.— La Descente de croix, de Federigo Zucchari, tableau superbe, où le Christ, admirablement modelé, est entouré de cinq figures jeunes, élégantes, tenant le milieu entre l'homme et l'ange, et d'une noble et religieuse expression; une Vierge, du

Titien; la Naissance du Sauveur et les Noces de Cana, par Garofalo; Madeleine, d'Augustin Carrache, et Jésus, de son frère Annibal; Saint-François, pénitent, de Cigoli; Vénus pleurant la mort d'Adonis, du Scarsellino, dont le nom est à peine inscrit sur les catalogues français, et qui fut cependant l'aigle de l'école de Ferrare, au XVI^e^ siècle; Saint-Jérôme, pénitent, et l'Incendie de Troie, du Baroccio; une immense toile représentant la Chasse de Diane, chef-d'œuvre du Dominiquin, plusieurs fois gravé.

Troisième. — Sainte-Catherine, du Parmesan; la nombreuse famille de Pordenone, peinte par lui-même, en tout neuf personnages; portrait de Raphaël; un autre, d'Andrea Sacchi; celui de Jules II, par Jules Romain; Saint Jean-Baptiste, de Paul Véronèse, et, du même peintre, Saint-Antoine prêchant aux poissons, tableau de petites proportions, étonnant pour la vigueur du ton et le mouvement du saint, monté sur un rocher, se penchant vers les spectateurs, placés plus bas, et, d'une main, leur montrant les habitants de l'onde accourus à sa voix; toujours, au reste, l'inobservation du costume, péché habituel du maître et de son école; une Sainte-Famille, de Perino del Vaga; un magnifique Saint-François, d'Annibal Carrache; les trois Grâces, par le Titien, vraies Grâces vénitiennes, fraîches, un peu coquettes, et encore embellies par une admirable couleur.

Quatrième. — Dans un même cadre, un petit Portrait du Titien, un autre de Pordenone, et une Sainte-Famille du Schidone, ravissante miniature à l'huile; la Descente de croix, par Van-Dick, d'une vigueur inaccoutumée à ce peintre, et celle, si fameuse, de Raphaël, entièrement exécutée sans le secours de ses élèves; deux Apôtres, peints par Michel-Ange dans sa jeunesse, et montrant, par leur grand caractère, et la profonde science du dessin, unie à la sécheresse du pinceau et à l'âpreté du coloris, quel serait un jour l'auteur des Prophètes de la chapelle Sixtine et du Jugement dernier; la Visitation de sainte Elisabeth, de Rubens; David, du Giorgione; la Flagellation à la colonne, que peignit Sebastiano del Piombo, mais dont Michel-Ange traça les contours; la Sibylle cuméenne, du Dominiquin, *nec plus ultra* de l'art, objet éternel d'étude et d'admiration: elle est trop connue pour décrire sa beauté, l'esprit prophétique animant ses regards, et la pittoresque noblesse de son agencement. A voir cette œuvre si parfaite, si une, si d'accord en toutes ses parties, on dirait qu'elle sortit sans efforts, et d'un seul jet, de la pensée et des mains de l'artiste.

Cinquième.—Quatre toiles de forme ronde sur lesquelles l'Albane a poétiquement représenté les diverses Saisons. La reproduction, par la gravure, de ces charmantes pastorales a été plusieurs fois confiée au burin d'habiles artistes; une copie de Saint-Jean-Baptiste, de Raphaël; elle atteint presque au mérite de l'original; la Vierge, l'Enfant-Jésus et Saint-Joseph, d'Andrea del Sarto; la Résurrection du Lazare, d'Augustin

Carrache; Vénus au moment de s'habiller, du Padovanino, fondateur de l'école de Padoue, dont les tableaux sont rares, et dont le nom paraît ici pour la première fois; la Samaritaine, de Garofalo; l'Enfant prodigue, de la première manière du Guerchin, facile à reconnaître par l'opposition de fortes ombres à de vives lumières, et un ton général tirant sur le jaunâtre; l'Enfance, la Virilité et la Vieillesse, rassemblées dans le même tableau; une femme, jeune et belle, est assise à côté de l'homme parvenu à l'âge où l'amour exerce son empire; gracieuse conception de Sasso Ferrato.

Sixième. — Vénus, un Satyre et Cupidon, de Paul Véronèse; une Léda, de Léonard de Vinci, ou plutôt de son école et peut-être de Sesto Milanèse, qui l'a si heureusement imité; Vénus au bain, par Jules Romain, savamment dessinée, mais dont le coloris est peu flatteur, et la tête trop sévère pour la déesse des grâces et de la séduction; du même artiste, la Fornarina, cette robuste maîtresse de Raphaël, ayant le haut du corps dans un état presque complet de nudité, et dont la figure offre quelques différences avec celle que son amant retraçait assurément sur la toile, *con amorosa diligenza;* Susanne, de Rubens, opposant, par l'éclat de sa couleur flamande, un contraste aux deux précédents ouvrages.

Septième. — Ses parois sont entièrement couvertes de glaces, sur lesquelles Ciro Ferri peignit des Amours de grandeur naturelle, et Mario des fleurs; au petit nombre de celles qu'il choisit pour composer ses guirlandes et ses bouquets, on voit combien la flore des jardins était pauvre alors, et combien la moderne s'est enrichie, grâce aux soins des botanistes et des voyageurs.

Huitième. — Quatre tableaux en mosaïque, dont un représente Paul V, de la famille Borghèse; la Vierge et l'Enfant-Jésus, de Palma; la Madeleine, production d'une femme, Lavinia Fontana, qui, au XVI^e^ siècle, sut se placer à côté des meilleurs artistes; deux portraits, l'un de Romanelli, l'autre du Bronzino, digne du beau temps de l'école florentine; un troisième, du Pordenone, rival ou plutôt mortel ennemi du Titien, et comme lui si grand coloriste (1). Quatrième, portrait du Caravage, que l'on prétend être celui de Michel-Ange Buonarotti, quoiqu'il ne rappelle pas exactement ses traits si connus, et que des sculptures et peintures authentiques nous ont transmis. Deux petits Carlo Dolci, représentant Jésus et la Vierge, inimitables, surtout le Christ, par le passage insensible et la fonte des couleurs. Portrait de Côme I^er^, grand-duc de Florence, par Allori. La fameuse Danaé du Corrège, peut-être le premier de ses chefs-d'œuvre : elle semble indécise; un Amour, dans l'âge de la puberté,

(1) La haine mutuelle de ces deux peintres était si violente, que Pordenone, craignant ou feignant de craindre d'être assassiné, ne travaillait, dans les églises et les lieux publics, que revêtu d'une cotte de mailles, et armée d'un poignard et de son épée.

lui présente de l'or et soulève une draperie qui la couvrait; deux plus petits, et encore enfants, aiguisent une flèche au bas du tableau, que la gravure a aussi reproduite; mais peut-elle rendre l'iris de ces teintes qu'aucun pinceau ne parvint à imiter?

Neuvième. — Un portrait de Raphaël, que l'on donne pour celui de César Borgia; s'il représente réellement l'assassin, le monstre, fils du pape Alexandre VI, sa figure espagnole est trompeuse; elle exprime la fermeté de caractère, la résolution, mais non la scélératesse (1). Une Sainte, par Vanni, dont la tête est sublime d'expression; une Descente de croix, du Pérugin; l'Enfant prodigue, du Titien, et du même auteur, l'Amour divin et profane, célèbre chef-d'œuvre où éclatent au suprême degré toutes les brillantes qualités de ce maître; la Résurrection de Lazare, peinte sur ardoise, par Augustin Carrache; le Concert, de Lionello Spada, un des hommes les plus remarquables de l'école bolonaise, qui, de simple broyeur de couleurs, s'éleva au rang des plus grands artistes, et se distingua par une originalité et une hardiesse de pinceau extraordinaires; Judith, d'Elisabetta Sirani, morte à l'âge de 26 ans, et, si jeune encore, douée de toute la maturité d'un beau et vigoureux talent; l'Amour et Psyché, de Dossi di Ferrara; Saint-Jérôme, de Ribeira, surnommé Spagnoletto; une Vierge et l'Enfant-Jésus, d'Augustin Carrache; la Conversion de saint Paul, du Giuseppino, peintre facile, incorrect, corrupteur de l'école romaine, et qui peut-être n'aurait point dû être placé à côté de tant d'illustres artistes; l'Adoration des Mages, de Jacopo Bassano, où l'on retrouve tout son coloris, mais aussi toute son ignorance des costumes.

Dixième. — Le retour de l'Enfant prodigue, par le Guerchin, tableau d'un étonnant relief; la Résurrection du Lazare, de Garofalo; du même peintre, si fécond et dont les œuvres sont pourtant si étudiées, la Flagellation de Jésus; Madeleine, d'Andrea del Sarto; la Vierge, par Pérugin; Samson attaché à la colonne du temple des Philistins, de la première manière du Titien, de ce grand confident de la nature, et qui sut si bien la transmettre sur la toile, manière remplie de détails et qu'il quitta bientôt pour une autre plus large et plus savante; de sa seconde, Jésus devant les Pharisiens, et les trois Grâces, un de ses ouvrages les plus renommés.

Onzième. — Sainte-Famille, de Scipione Gaetano, mort à 38 ans, et qui, dans sa courte carrière, sut allier le style de Raphaël

(1) Il est fort douteux que ce portrait soit celui de Borgia, tué, en 1507, au siége de Viana, en Navarre, pays où il chercha un refuge après la mort de son père, et Raphaël ne vint à Rome qu'en 1508, à l'âge de vingt-quatre ans. D'ailleurs, Borgia, persécuté par Jules II, élu en 1503, quitta l'Italie peu de temps après. Il aurait donc fallu que Raphaël peignît, à peine âgé de dix-huit ou dix-neuf ans, et dans une des provinces pontificales, ce portrait, qui ne se ressent point de sa première manière naïve, claire, peu empâtée, et tenant encore de celle du Pérugin.

à celui d'Andrea del Sarto; une autre Sainte-Famille, de Jules Romain, admirable de dessin, mais d'une couleur austère; la femme du Titien, peinte par lui-même, représentée en Judith, et dont la douce figure n'est pas en rapport avec l'action cruelle qu'elle est censée commettre; Loth enivré par ses filles, de Gherardo delle Notti; le portrait authentique de Raphaël, ouvrage de son élève Timoteo d'Urbino; la Vierge et l'Enfant-Jésus de Bellini; le même sujet, par Andrea del Sarto, œuvre en première ligne parmi les chefs-d'œuvre de ce maître; une curieuse mosaïque de Marcello Provenzale, un de ceux qui, au XVII^e^ siècle, perfectionnèrent le plus l'art si utile et si durable d'imiter la peinture à l'huile au moyen d'émaux coloriés.

Telle est, en partie, cette immense collection, qu'il serait impossible de décrire tout entière, et que son noble et généreux possesseur laisse chaque jour à la disposition du public, des étrangers et des jeunes peintres copiant les tableaux les plus célèbres, pour leur instruction ou pour satisfaire à de nombreuses commandes; car ces copies sont un objet de commerce assez considérable.

Ile Tiberina.—Santo-Bartolommeo.—Santa-Cecilia.—Santo-Francesco a Ripa.—Santa-Maria del Orto.— Santa-Maria della Scala.— Palais Corsini.— Villa Farnesina.— Regina-Cœli.— Palais Salviati.— Santa-Maria Traspontina.— Palais Costa.— Palais Giraud.— Pont et château Saint-Ange.— Fontaine Paolina.—Villa Lante.— Santo-Pietro in Montorio.— Santo-Onofrio.

De part et d'autre on communique avec l'île Tiberina, la seule qui, depuis son entrée jusqu'à sa sortie de la ville, divise le fleuve en deux branches, au moyen des ponts Quatro-Capi et Bartolommeo, de construction antique, jadis appelés Fabricius et Cestius, et faisant partie de la topographie romaine. La formation de l'île a été aussi expliquée, ou plutôt on a fait connaître les diverses traditions qu'à cet égard les historiens nous ont laissées. Atterrissement consolidé par le temps, ellipse de 89 mètres seulement de largeur et long de 300, Isola Tiberina ne possède qu'un édifice, Santo-Bartolommeo, qui soit digne d'être visité; le reste de sa surface n'est occupé que par d'ignobles constructions.

Situé à la pointe en aval de l'île, et bâti sur l'emplacement du temple d'Esculape, Santo-Bartolommeo fut érigé à la fin du X^e^ siècle; mais à force de restaurations opérées en 1113, en 1170 et en 1513, il a beaucoup perdu de son caractère primitif d'architecture; actuellement, et d'après les dessins de Martino Lunghi, le portique est orné de quatre colonnes de granit, et quatorze, divisant l'intérieur en trois nefs, proviennent sans doute du temple que cette église a remplacé; elle est peu riche en peintures de prix; cependant il faut considérer, dans la

chapelle de Saint-Charles Borromée, celles d'Antoine Carrache, neveu d'Annibal, et, sur les parois de la nef de gauche, des fresques dont l'auteur est inconnu, mais qui appartiennent certainement à la belle école bolonaise des Carrache, et en conservent le noble style.

Santa-Cecilia, placée sur la rive droite du Tibre, ainsi que les édifices décrits dans ce chapitre, est un des plus anciens monuments religieux, puisqu'on prétend qu'elle fut fondée en 230, sous le pontificat d'Urbain I^er^. Reste à savoir si, un siècle avant le règne de Constantin, les chrétiens jouissaient d'assez de liberté à Rome pour y élever publiquement des églises. Quoi qu'il en soit, elle ressemble à la fameuse Galère athénienne, et les réparations et les fréquents embellissements n'y ont rien laissé du plan primitif. Dès l'entrée du vestibule, précédé de quatre colonnes monolithes, on est frappé de la belle forme d'un superbe vase antique et du caractère gothique, si rare en Italie, de la tombe érigée, en 1398, au cardinal anglais Adam Eston; à sa gauche, celle de Nicola Fortiguerra, aussi cardinal, commandant les armées papales, et mort 75 ans plus tard, en 1473, n'offre déjà plus aucune trace de gothicité et montre les progrès du style de la Renaissance. Dans l'intérieur, de magnifiques colonnes soutiennent le baldaquin du maître-autel, sous lequel repose le corps de la sainte dans un sacrophage resplendissant de jaspes, d'agates et d'albâtres. A la nef, à droite, on voit le tombeau du cardinal Sfondrati (1), les ornements en sculpture d'un autel du XV^e^ siècle et une curieuse fresque du IX^e^, en partie effacée, que le burin du graveur Bosio a reproduite. Elle est de l'école du Bas-Empire. Conca peignit le plafond de la grande nef; mais les deux objets dignes principalement d'attirer les regards sont la vaste mosaïque byzantine du chœur, de l'an 820, et l'étonnante statue de la sainte, représentée mourante, par Stefano Maderno; au mérite d'une admirable pose et de l'expression, elle joint, au plus haut degré, la souplesse du marbre; il semble transparent, et les vêtements, d'une extrême légèreté, dissimulent à peine des formes que leur beauté rend trop séduisantes peut-être.

Santo-Francesco à Ripa (rivage), tirant son surnom du voisinage du fleuve, n'a qu'une seule nef et des chapelles latérales : peu riche en monuments des arts, cette église possède cependant un beau tableau de Baciccio, représentant la Vierge, l'Enfant-Jésus et sainte Anne; le Christ mort, d'Annibal Carrache; l'Annonciation, de Salviati; la Nais-

(1) Habile négociateur et littérateur distingué, le cardinal Sfondrati a produit le poëme estimé de l'*Enlèvement d'Hélène*. Il avait été marié. Devenu veuf, il embrassa l'état ecclésiastique, et reçut la pourpre de Paul III. Son second fils, venu au monde au moyen de l'opération césarienne, fut aussi cardinal, obtint la tiare en 1590, et ne régna que dix mois, sous le nom de Grégoire XIV. Pendant ce court pontificat, il envoya en France une armée italienne secourir la Ligue et combattre Henri IV.

sance de la Vierge, par Simon Vouet, peintre français, fondateur de notre école nationale au commencement du XVII^e^ siècle (1); un bas-relief antique, d'une belle facture, et la statue de Luigia Albertoni, du Bernini.

La construction de Santa-Maria del Orto (du jardin) fut commencée par Buonarotti, en 1495, et continuée sur les plans de Jules Romain; la façade pourtant n'est point de ce grand architecte, mais appartient à Martino Lunghi, dont un barbare déshonora l'ouvrage, en 1762, en y ajoutant de ridicules ornements, composés d'aiguilles et de petites pyramides. On ne cite cette église et ce fait incroyable que pour montrer à quel point d'extravagance et d'abaissement l'art était descendu à cette époque. L'intérieur, à croix latine avec des piliers et des arceaux, richement décorés de marbres et de dorures, est remarquable par ses belles proportions et son style sévère. Santa-Maria del Orto appartient aux marchands de comestibles, qui ont joint, à cette œuvre pieuse, un hôpital où l'on reçoit les membres de leur confrérie.

L'intérieur de Santa-Maria della Scala est orné avec magnificence, et les plus beaux granits et porphyres contribuèrent à la formation de son pavé. Quatre colonnes en spirale, de vert antique, enrichissent la chapelle de Santa-Teresa, et seize de jaspe oriental entourent le tabernacle du maître-autel. L'Algardi, dont l'habile ciseau fit sortir des blocs de marbre tant d'œuvres célèbres, prodigua les sculptures à la chapelle des princes Santa-Croce et fut aussi son architecte. Au milieu d'assez médiocres peintures, le tableau de la Décollation, de Gherardo delle Notti, brille et par lui-même et par la comparaison.

C'est au palais Corsini, autrefois Riario, qu'habita et que mourut Christine, cette bizarre souveraine de Suède, que l'on vit promener en France et en Italie sa majesté déchue, et laisser toujours ignorer par quels motifs secrets elle déserta le trône (2). Cette immense demeure reçut encore, après sa mort, un accroissement, et les Corsini en confièrent l'exécution à l'incorrect Ferdinando Fuga, qui sut, du moins, en cacher de vicieux détails sous la magnificence et la grandeur des masses; c'est effectivement, au premier coup d'œil et avant qu'on ait pu saisir les défauts, une des plus imposantes constructions princières. Le double et superbe escalier, orné de marbres et de statues antiques, conduit à deux vastes antichambres, et de là on entre dans la galerie et les salles contenant la précieuse collection de tableaux que son possesseur actuel a considérablement augmentée.

A la seconde antichambre on voit un sarcophage décoré de Néréides et de Tritons en bas-relief; une mosaïque antique représentant un Berger, et une moderne, copie d'après Guido Reni, qui prouve notre supériorité sur les anciens dans l'art de fondre, de nuancer les émaux et de les assembler.

Dans la galerie on s'arrête d'abord à considérer l'*Ecce Homo*, demi-figure du Guerchin, frappé qu'on est de l'admirable mélange de noblesse divine, de souffrance et de résignation que l'artiste a su répandre sur toute la personne du Christ; si on lui a souvent reproché l'imitation trop servile de l'humaine nature, cette fois il s'est élevé jusqu'au sublime. Viennent ensuite Saint-Pierre aux Liens, de Lanfranc; une Sainte-Famille, de Barroccio; la Vierge, du Caravage, privée de beauté et de correction de formes, mais d'une étonnante vérité de coloris; Vénus à sa toilette, de l'Albane; une Sainte-Famille, du Garofalo; Luther et sa femme, par Holbein, tableau trop étudié peut-être, dans tous ses détails, selon la méthode allemande du XVI^e^ siècle, mais d'une belle et limpide couleur et plein de vérité; une superbe Sainte-Famille, de Frà Bartolommeo di San-Marco; la Présentation au temple, de Paul Véronèse; le portrait de Jules II, par Raphaël, et celui de Philippe II, fils de Charles-Quint, chef-d'œuvre du Titien, où le caractère froid et sombre de son modèle est admirablement exprimé. Au fond de la galerie on a placé une chaise curule, trouvée à Saint-Jean de Latran; ses ornements sont du bon temps de la sculpture romaine.

Pour les chambres suivantes, n'indiquons au lecteur que les œuvres capitales. Jésus porté au tombeau, de Luigi Carrache; la Vierge et l'Enfant-Jésus, de Sasso Ferrato, supérieur même à Carlo Dolci par la beauté de ses madones et la céleste humilité que leur imprima son pinceau, mais inférieur à son rival quant à la finesse et à l'insensible transition des teintes; une autre Vierge, d'Andrea del Sarto; *Noli me tangere*, de Barroccio; Hérodiade; la Vierge et Saint-Jean, de Guido Reni; le Sauveur, célèbre tableau de Carlo Dolci; une Sainte-Famille, de Schidone; beaucoup de portraits, presque tous historiques, tels que ceux d'Innocent X, de Velasquez; d'un doge de Venise, du Tintoret; trois, du Dominiquin; Ferdinand d'Autriche, Philippe II, roi d'Espagne, Paul III Farnèse, par le Titien; un de Jules Romain, que l'on donne pour celui de la Fornarina, bien qu'il offre des différences avec les deux autres connus à Rome. Viennent ensuite Saint-Pierre et la Dispute de Jésus avec les Pharisiens, de Luca Giordano; l'Annonciation, de Buonarotti, sévère et âpre d'exécution comme toutes ses peintures; une Madone, de Murillo, inimitable de couleur, mais vulgaire de traits et de maintien; Madeleine, de Carle Maratte; Prométhée, de Salvator Rosa, où le terrible peintre a déployé toute sa sauvage énergie; enfin, deux Batailles, par le Bourguignon, pleines de mouvement et de cette furie dont il enflammait ses combattants.

De la galerie, on traverse de magnifiques

(1) On compte parmi ses élèves Le Sueur, Le Brun, Molle, Testelin, Mignard, Dufresnoy, etc.....

(2) L'amour des lettres et de la liberté fut le prétexte; mais il paraît qu'elle craignit une révolte et une déchéance de la part des Suédois, fatigués de ses caprices et de son refus constant d'assurer, par un mariage, la succession au trône à la race de Wasa, dont elle était la seule descendante directe.

appartements pour se rendre à la bibliothèque Corsiniana; noble sanctuaire des lettres et des sciences, généreusement ouvert au public. Un vaste jardin s'étend du palais au sommet de Monte-Gianicolo, et renferme un élégant casino d'où le panorama de la cité se déroule sans obstacle.

En face du palais Corsini, au bord du Tibre et entouré aussi de jardins, s'élève le charmant casino de la Farnesina, construit, sous la direction de Peruzzi, par Agostino Chigi, le plus riche banquier italien du XVI^e^ siècle, et Mécène, sans orgueil, des peintres, des poëtes et des savants. Jamais on ne fit un plus aimable et plus noble usage des richesses, et les siennes lui valurent le surnom glorieux de second Médicis; elles provenaient de son immense commerce, et surtout de la ferme des mines d'alun de la Tolfa, les seules alors exploitées en Europe (1). C'est au désir d'y recevoir, d'y traiter magnifiquement Léon X, que ce chef-d'œuvre d'architecture, ce musée, orné par Daniele di Volterra, Sebastiano del Piombo, Raphaël et ses élèves, dut sa naissance, et la fable de Psyché, Galathée, Méduse et les Forges de Vulcain, que d'immortelles fresques ont retracées. A la première vue de ce casino, à son riant aspect, à l'élégance des arcades, placées entre deux avant-corps et servant d'entrée à la loge ou vestibule, on devine qu'il fut consacré aux plaisirs, aux fêtes que le bon goût et la fortune offraient à la puissance et au génie. L'habile Peruzzi comprit si bien que telle était sa destination, et qu'alors il pouvait se permettre d'heureux caprices, qu'il ne s'astreignit point aux règles sévères que l'art impose pour les cinq ordres, et qu'il se permit de donner à ses pilastres doriques une longueur inusitée : gracieuse licence dont l'heureux effet absout l'architecte. Jadis les deux façades principales furent décorées de peintures monochromes, dont à peine il reste quelques vestiges. Cependant on peut juger, par les figures les mieux conservées, par celles assises sur les archivoltes du rez-de-chaussée, que ces ornements en grisaille étaient d'un beau style et de l'école de Raphaël. Dans l'intérieur, les galeries, la grandeur des salles d'assemblées, les dégagements, démontrent que tout y fut disposé pour de nombreuses réceptions. Rien ne représente mieux à l'imagination la demeure des anciens sénateurs romains que cette habitation, évidemment embellie non pour la vie intérieure et de famille, mais pour la réception publique et le continuel abord des clients; toutefois, on peut douter que les somptueux maîtres du monde eussent trouvé

(1) Son commerce et sa fortune étaient immenses; on en peut juger par ce qu'en dit Roscoë dans sa *Vie de Léon X*, et par les réclamations qu'il adressait à Louis XII, au sujet d'un grand nombre de vaisseaux marchands que la France lui avait saisis pendant les guerres d'Italie. Un de ses descendants monta sur le trône pontifical en 1655, et prit le nom d'Alexandre VII. Ce fut lui qui envoya un légat porter des excuses à Louis XIV sur l'attentat de la garde corse contre l'ambassadeur français.

des décorateurs de leurs palais semblables à ceux que le grand siècle de Léon X offrit au généreux Chigi.

Psyché, Galathée, les Forges de Vulcain, peintes par Raphaël, ou par ses élèves, sous sa direction, sont si connues, qu'il est inutile d'en donner ici une exacte description. Dix tableaux triangulaires, placés autour de la voûte du premier salon, rappellent les principales scènes de l'*Ane d'or* d'Apulée : telles que le fils de Vénus montrant son amante aux trois Grâces; la reine de Paphos fuyant la colère de Junon et de Cérès; cette déesse sur un char tiré par quatre colombes; sa prière au maître des dieux; Cupidon implorant de Jupiter la permission de s'unir à Psyché; cette jeune déesse admise à l'Olympe sous la conduite de Mercure. Les deux grandes fresques de la voûte contiennent l'Assemblée des dieux et le Banquet nuptial. Sans parler du mérite de ces diverses compositions, de leur parfaite convenance, de la ravissante beauté des formes, du style, du caractère et des physionomies propres, selon leur sexe, leur âge et leurs fonctions, à chacune des divinités rassemblées dans cette suite d'allégories, car Psyché, c'est l'âme s'ouvrant aux premières impressions de l'amour; disons seulement qu'aucune peinture ne présente plus de poésie; mais, comme l'exigeait la donnée mythologique imposée à l'artiste, une poésie toute grecque et pleine, à la fois, de fraîcheur et de majesté olympienne, si l'on peut s'exprimer ainsi. Par une innovation, qui n'a pas été renouvelée, Raphaël ne fit point plafonner les deux grands tableaux; il supposa qu'ils étaient en tapisseries entourées de bordures et fixées à la voûte par des clous à tête de patère. Placés sous un vestibule, exposé aux injures de l'air, ces chefs-d'œuvre avaient subi de fâcheuses dégradations; Carle Maratte fut chargé de les restaurer, et quoiqu'il s'en tirât habilement, on l'accusa d'avoir altéré l'harmonie des tons en se servant, pour les ciels, d'un bleu d'outremer trop foncé.

Dans une salle contiguë, on voit la célèbre Galathée, qui passe pour être entièrement de la main de Raphaël. La Nymphe que portent des Dauphins est précédée et suivie des Néréides, dont une est soutenue par un Triton. Les deux fresques de la voûte, représentant Méduse et Diane sur un char que traînent des bœufs de la race d'Apulie, sont de Daniele di Volterra et de Sebastiano del Piombo; l'un brille par la science du dessin et l'autre par le coloris. Un panneau conserve encore la tête colossale que Michel-Ange y dessina au charbon un jour qu'il était venu visiter l'œuvre de Raphaël; on a prétendu qu'elle fut tracée pour donner une leçon à son rival et lui montrer que ses figures étaient trop petites. La supposition est absurde, car Buonarotti savait bien que, dans un local restreint, et où l'on est obligé de considérer de près les tableaux, des figures de pareilles proportions eussent été monstrueuses. Quoi qu'il en soit, le modeste Raphaël respecta le simple trait du grand des-

sinateur, et n'osa y substituer son ouvrage. Deux chambres du second étage sont aussi peintes à fresque ; la première, en ornements d'architecture d'un étonnant relief, par Peruzzi, montre sur la cheminée les Forges de Vulcain, attribuées à Jules Romain, et la seconde, le Couronnement de Roxane, que Sodoma, artiste du troisième ordre, ne craignit pas de mettre en concurrence avec de sublimes productions. Aujourd'hui, la Farnesina, devenue propriété du roi de Naples, est dans un triste état d'abandon; aucun meuble ne la décore, et un seul concierge ouvre ses portes aux curieux et garde ses trésors. Là où s'assemblèrent jadis tant d'hommes illustres, où retentirent les voix des poëtes, les discussions des savants, les les accents du plaisir, règne aujourd'hui le silence. Au milieu des œuvres d'immortels génies que l'on vient admirer, ce contraste fait naître une vague tristesse. *Sic transeunt gloriæ, lætitiæ mundi.*

Santa-Maria-Regina-Cœli est une construction toute moderne, fondée, en 1654, par Anna Colonna, princesse Barberini, et donnée aux carmélites réformées, et surnommées *di Regina cœli*, parce qu'elles doivent réciter l'antienne qui commence ainsi, de quatre en quatre heures. L'église, assez richement ornée, ne possède pourtant que trois objets dignes d'attention : le tombeau, en marbre noir, de la fondatrice, surmonté de son buste, en bronze; un ciboire d'un beau travail, couvert de précieuses pierreries, et la Présentation de la Vierge, de Romanelli, élève de Pietro di Cortona, mais qui souvent surpassa son maître, sinon par l'entente des vastes compositions, du moins par la finesse du coloris et l'élégance du dessin. On peut juger de son talent à Paris et à Fontainebleau, où il travailla, pendant plusieurs années, pour le cardinal Mazarin et Louis XIV.

Près du jardin de botanique s'élèvent les archives urbaines, autrefois palais Salviati, construit par le cardinal du même nom C'est une énorme masse de lourde architecture, mais pourtant d'un assez noble aspect, lorsqu'on la considère à distance, et de l'autre côté du Tibre. Ses appartements sont spacieux, et sa vaste cour, d'un meilleur style, est l'œuvre du Florentin Baccio Bigio. La tradition populaire à Rome prétend que le roi de France Henri III logea dans ce palais, et les *ciceroni* ne manquent pas de l'affirmer aux voyageurs; mais c'est évidemment une erreur. En revenant de Pologne, seul moment où il ait touché le sol de l'Italie, Henri, pressé de se rendre à Paris, traversa les Etats vénitiens, le Piémont, et entra dans son royaume par le pont de Beauvoisin. Les princes Borghèse, ayant hérité des biens des Salviati, réunirent à leur collection de statues et de tableaux celle que possédait cette famille. Les seules peintures qui restent encore à ce palais sont les fresques des plafonds et de la chapelle, exécutées par Santo di Titi et Cecchino Rossi, tous deux artistes ignorés en France; le premier, savant dessinateur, joignit au style florentin la grâce qui lui manque souvent et une grande vigueur de coloris; le second, appartenant aussi à l'école de Florence, se voua principalement aux grandes compositions, en couvrit de vastes surfaces et se fit un nom honorable par la richesse de ses inventions, les belles architectures dont il orna ses ouvrages, et sa fidélité à représenter les armes et les costumes des anciens; aux talents du peintre il unissait la science de l'antiquaire.

Santa-Maria della Traspontina possède un grand nombre de tableaux, en général assez médiocres ; mais elle renferme le tombeau d'un homme né dans les rangs obscurs de la société, et que son instinct mécanique rendit célèbre : c'est celui de Nicola Zabaglia ; presque sans instruction, il inventa les ingénieuses machines servant à parcourir les endroits les plus élevés, les plus inaccessibles de la basilique de Saint-Pierre et de son dôme ; elles ont été plusieurs fois gravées, et font, par leur simplicité, l'admiration des connaisseurs. C'est aussi à Zabaglia que l'on doit les moyens de scier un mur peint à fresque, et de le transporter sans dommage.

Sur la place Scorracavalli, le palais appartenant aujourd'hui aux princes Borghèse et jadis à la famille Giraud, est un des plus gracieux édifices construits par le fécond Bramante. Un simple bandeau sépare le rez-de-chaussée du premier étage, où seize colonnes corinthiennes et à stylobates (1) sont accouplées ; au second, un nombre égal de colonnes composites reposent sur une belle corniche et en supportent un autre servant de couronnement ; la grande porte n'est point de Bramante, et on s'en aperçoit à la première inspection. Les appartements, magnifiques, sont destinés à une espèce de dépôt d'objets d'art antiques et modernes, que leurs propriétaires transportent tour à tour dans les vastes et nombreuses habitations qu'ils possèdent. La description de trésors aussi mobiles n'est pas possible, ou tout au moins ne serait d'aucune utilité.

Le pont Saint-Ange, autrefois Ælius, situé en face du château de même nom et faisant communiquer le Borgo, la basilique de Santo-Pietro et le Vaticano avec la rive gauche du Tibre, est antique. Ses solides fondations, les blocs énormes dont ses piles sont composées l'ont fait résister à toutes les inondations du fleuve, et même il a eu rarement besoin de travaux d'entretien. Il était couvert d'une galerie en bronze soutenue par quarante-deux colonnes ; mais, depuis des siècles, il n'en reste plus aucune trace. On a déjà fait observer que les monuments en métal excitèrent beaucoup plus la cupidité des Barbares que ceux en marbre, et furent promptement détruits. La balustrade est moderne, ainsi que les dix piédestaux sur lesquels sont placés dix Anges portant les instruments de la Passion ; celui qui tient la croix est du Bernini, et les autres de son

(1) Stylobate, piédestal ou soubassement qui porte des colonnes.

école. On ne s'en aperçoit que trop à leurs mouvements forcés, à leur style maniéré outre mesure, au mauvais goût de leurs draperies, que le vent semble soulever, à leurs ailes contournées et d'une colossale dimension. Il est impossible de voir un plus déplorable abus de la sculpture, une plus fâcheuse prostitution d'un art qui exige impérieusement la noblesse et la sévérité des formes.

S'élevant au milieu de fortifications régulières, à cinq bastions, à chemin couvert et à glacis, le château Saint-Ange présente une de ses courtines parallèlement au débouché du pont et peut le balayer par le feu perpendiculaire de ses batteries. Il fut autrefois le mausolée de la famille OElia, et construit par l'empereur Adrien. Son extérieur, revêtu de marbre blanc de Paros, offrait à l'admiration des contemporains une masse circulaire, décorée de pilastres et d'un entablement surmonté de statues. Le soubassement quadrilatère, entouré de guirlandes et de bucrânes ou têtes de taureaux, portait à ses angles des groupes d'écuyers et de chevaux, et sans doute ce monument surpassait par sa grandeur et la perfection du travail le fameux mausolée consacré à son époux par la reine de Carie, puisqu'il fut érigé à la plus belle époque de l'architecture romaine. Converti en forteresse, dès le VI^e^ siècle, et souvent assailli, ces attaques successives firent écrouler son magnifique revêtement ; les statues, dit-on, servirent de projectiles, de moyens de défense contre les assiégeants, et Bélisaire lui-même, d'après la tradition, aurait été réduit à cette dure nécessité (1). Tel qu'il se montre aujourd'hui, le château n'est plus qu'une énorme tour de 189 mètres de circonférence, le noyau brut de l'ancienne construction ; et l'archange Saint-Michel, en bronze, en surmonte le sommet. C'est de la terrasse, lui servant de toiture, que les lundis et mardis de Pâques, les 28 et 29 juin, fêtes des apôtres saint Pierre et saint Paul et pour d'autres solennités extraordinaires, on tire les feux d'artifice, si célèbres à Rome, et terminés par un bouquet de neuf mille fusées, appelé *girandola*. Dans l'intérieur, un salon, peint par Perino del Vaga, élève de Raphaël, mérite seul l'examen des amateurs ; les autres pièces servent aux besoins du service, au logement d'une partie de la garnison et à renfermer des prisonniers d'État ; car Castel-Santo-Angelo est principalement un lieu de réclusion pour les détenus politiques et les ecclésiastiques condamnés pour crime, que la décence ne permet pas de confondre avec les forçats et de livrer aux travaux publics. Si le forfait est tel qu'on ne puisse leur faire grâce de la vie et convertir la peine capitale en réclusion perpétuelle, c'est dans leur cachot qu'ils reçoivent la mort. Au moyen âge et au XVI^e^ siècle, cette forteresse servit plusieurs fois de refuge aux souverains pontifes ; c'est là que Clément VII put se soustraire aux fureurs des Espagnols, après la conquête de sa capitale en 1527, et que Benvenuto Cellini joua le rôle singulier, qu'il rappelle si longuement dans ses vaniteux Mémoires. Une galerie, soutenue par des arcades, met en communication le Vatican et le château, et produit un effet pittoresque, digne du pinceau des artistes, lorsqu'on la voit à travers la colonnade de Santo-Pietro ; semblable à celle de Florence, unissant le palais Pitti et le vieux palais, elle fut destinée au même usage et permit à Clément d'entrer, sans être aperçu, dans son dernier asile. Des fouilles assez modernes ont fait découvrir, en face du pont, la porte du tombeau, ainsi que la rampe en spirale et pavée en mosaïque conduisant aux chambres sépulcrales. Pour visiter le château, il faut une permission difficilement accordée.

(1) Le fait est fort douteux. Au temps de Bélisaire, les barbares s'étaient déjà emparés de Rome plusieurs fois, et avaient peu respecté les objets d'art

En remontant la rive droite du Tibre, nous voici parvenus à l'extrémité du quartier Trasteverino ; revenons maintenant sur nos pas, gravissons le rapide Janicule, et poursuivons l'examen des principaux édifices couronnant ses hauteurs.

Placée sur le point culminant de la colline, la fontaine Paolina, édifiée en 1612, par les ordres de Paul V (Borghèse), et sur les dessins de Giovanni Fontana et Carlo Maderno, est la plus grande après celle de Trevi, et sans aucun doute la plus abondante. Au moyen d'un aqueduc antique de 35 milles de longueur, soit 57,131 mètres, elle donne jour et nuit 1800 pouces fontainiers, ou 36,240 mètres cubes par vingt-quatre heures, provenant de l'Acqua-Trajana et des lacs Bracciano et Martignano. De cinq arceaux, en forme de niches profondes, séparés par six colonnes ioniques de granit rouge égyptien et surmontés d'un attique, s'élancent trois torrents des arches du milieu, et des arches latérales, deux ruisseaux s'échappant de dragons en bronze emblèmes des armoiries de la famille Borghèse ; ces eaux impétueuses sortent en bouillonnant, se réunissent dans un bassin, et s'écoulant par divers canaux, vont mettre en mouvement des moulins à papier et d'autres usines. De la terrasse supportant ce noble et utile monument, on jouit d'une vue générale de Rome et des montagnes de la Sabine. Au soleil couchant, le dôme de Santo-Pietro et le château Saint-Ange, admirablement éclairés au centre du tableau, dont la majeure partie est déjà dans l'ombre, semblent des colosses lumineux.

Santo-Pietro in Montorio ou plutôt in Monte-Aureo, de la couleur jaune du terrain sur lequel il est assis, dut, à ce qu'on prétend, sa première fondation à l'empereur Constantin ; mais rien n'est prouvé à cet égard, puisqu'il ne reste aucun vestige de la primitive architecture et que l'église et le cloître furent entièrement reconstruits, vers la fin du XV^e^ siècle, par Baccio Pintelli, grâce à la pieuse munificence de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle de Castille, excitée par l'incertaine tradition

qui place au même endroit le lieu où saint Pierre souffrit le martyre. Un double escalier conduit au temple, dont l'intérieur est à une seule nef, et en avant un mur de soutenement retient les terres que le poids de l'édifice aurait fait ébouler. En sorte que l'ensemble des bâtimeats paraît surhaussé lorsqu'on le considère du bas de la colline. L'architecte racheta quelques défauts et un peu de maigreur, tenant de l'ancien style, par la simplicité, l'élégance de la façade, les nobles proportions du fronton et la pureté des détails. La porte, en marbre blanc, est surtout remarquable, et les artistes doivent étudier ses beaux profils. L'église possède plusieurs tableaux et sculptures d'un grand prix ; les peintures de Sebastiano del Piombo, exécutées d'après les dessins de Buonarotti et qui lui coûtèrent six années de travail ; la Conversion de Saint-Paul, par Vasari ; le Saint-Jean-Baptiste, de Francesco Salviati ; la voûte de la troisième chapelle, ouvrage à fresque, de Romanelli ; Saint François recevant les stigmates, également dessiné par Buonarotti, et dont le coloris fut confié à Giovanni del Vecchi. Parmi les statues, celles de la Religion, de la Justice et du tombeau de la famille del Monte, que sculpta le Florentin Bartolommeo Ammannato, et Saint-Pierre et Saint-Paul, de Danielo di Volterra, et de Leonardo, son élève, l'emportent en mérite sur toutes leurs voisines. Au maître-autel, on admirait autrefois le chef-d'œuvre de l'art moderne, la Transfiguration, de Raphaël, aujourd'hui déposée au musée du Vatican ; mais il lui reste encore un magnifique ornement, une balustrade en marbre jaune antique, formée des colonnes provenant du jardin de Salluste ; ainsi de coupables destructions, plus que les outrages du temps, ont fait disparaître une foule de précieux débris de l'antiquité.

Au milieu du cloître, dont les murailles sont couvertes de fresques, de Roncalli, peintre médiocre, apparaît, plein de grâce et d'élégance, le petit temple Périptère (1), chef-d'œuvre de Bramante. Ferdinand et Isabelle furent encore ses fondateurs en 1502. Elevé sur des marches parallèles à son contour circulaire, il reçoit, de cet exhaussement, la svelte apparence que réclamaient son exiguïté et la délicatesse de l'ornementation, puisqu'il n'a pas plus de 40 mètres de circonférence. Seize colonnes de granit, à base et chapiteaux en marbre blanc, entourent son portique et soutiennent une balustrade surmontant la corniche ; au-dessus, l'attique prolonge le mur d'enceinte qui porte la coupole. Le seul défaut que, peut-être, on puisse reprocher à cette charmante production, c'est la hauteur trop considérable donnée à l'attique ; car quelle œuvre humaine est absolument parfaite ! Cependant, en considérant l'édifice de près, et il y a trop peu de recul pour l'examiner de loin, ce défaut s'atténue par la saillie de la corniche, qui en dissimule une partie. Il est donc probable que Bramante enfreignit les règles, la justesse des proportions, avec connaissance de cause, et en ayant égard à la diminution des lignes perpendiculaires vues de bas en haut et à peu de distance. L'intérieur est d'un mérite égal à celui du dehors, et reproduit la même ordonnance, sauf la balustrade, qui ne pouvait subsister ; mais, pour éviter une longueur et un diamètre de colonnes hors de mesure avec la petitesse du monument, l'artiste y a joint des piédestaux. Une chapelle souterraine existe au-dessous de la supérieure ; mais sa décoration plus moderne, et devant dater de 1628, d'après une inscription gravée sur la frise, est beaucoup moins pure, et des premiers temps de la décadence. La lumière n'y pénètre que par une ouverture placée au sommet de la voûte. Au centre du pavé, on voit une fosse dans laquelle fut, dit-on, plantée la croix, instrument du supplice de saint Pierre.

Sur un des points culminants du Janicule, la villa Lante, aujourd'hui propriété de la famille Borghèse, est dans une admirable position, et du Casino ainsi que des jardins, présente un magnifique panorama. C'est de là que les paysagistes ont dessiné les plus beaux aspects de la ville. L'architecture et les fresques du Casino sont de Jules Romain ; c'est dire que, superbes de composition, de dessin et de style, ces nobles peintures sont d'une couleur tendant au rouge et trop foncée dans les ombres. A la salle de bain, huit têtes de femmes, unissant la beauté à l'expression italienne, passent pour être les portraits de Romaines peintes par Raphaël.

Santo-Onofrio, érigé en 1439, est placé sur un des sommets du Janicule, et domine la rue et le quartier della Longara. Comme toutes les constructions que porte la colline, il est dans une situation admirable, et offre également des points de vue variés, dont le cours du Tibre, les jardins qui le décorent et les monuments romains composent les premiers plans ; plus loin s'étendent la sombre campagne du Latium, les riches coteaux de Tivoli, de Frascati, la chaîne de l'Apennin, et le mont, aux cimes neigeuses, qu'Horace a célébré, le poétique Soracte, consacré au dieu des vers. Sur la terrasse, un petit portique à colonnes, et servant d'entrée à l'église et au couvent, conserve, sur ses murailles, trois belles fresques du Dominiquin, et si précieuses que, pour les garantir du contact de l'air, on les a mises sous des vitraux ; mais souvent on oublie d'ôter la poussière qui s'attache à ces châssis, et c'est une des négligences ordinaires, à Rome, aux conservateurs des objets d'art. Ainsi, les plus précieux tableaux des églises ne sont jamais nettoyés et vernis, et finissent par être tellement encrassés qu'à peine on peut les voir. Près de ces fresques sont deux Sibylles, de Baglioni, assez bon coloriste, et qui, néanmoins, eût mieux fait d'é-

(1) Periptère, édifice dont tout le pourtour extérieur est environné de colonnes isolées des murs. La Bourse de Paris est un monument périptère. Ce mot s'emploie également comme substantif et adjectif.

viter le voisinage du Dominiquin. A l'extrémité du portique, une chapelle contient le beau tableau de la Nativité, par Francesco Bassano. L'église n'a rien de remarquable sous le rapport de l'architecture; mais de grands maîtres y ont déposé leurs œuvres. On doit surtout distinguer la Notre-Dame di Loreta, d'Annibal Carrache, les peintures de Peruzzi, et celles de Pinturricchio, admirables pour leur époque, et dont il faut tristement chercher le mérite sous d'ignorantes restaurations; en les comparant à d'autres du même artiste, et en voyant la vigueur des tons et le grandiose des figures, on doit penser qu'il peignit ces fresques vers la fin de sa carrière, et lorsqu'il eut la noble modestie d'étudier encore les premiers ouvrages de Raphaël. Sur le pavé reposait l'humble pierre sépulcrale de Torquato Tasso, et nul ne songeait à lui dédier un plus digne tombeau; enfin, depuis quelques années, on lui rend ce tardif hommage, et le sculpteur Fabris di Vicencio travaille à un somptueux mausolée, lentement élevé par souscriptions. Le cloître, orné de vingt colonnes de marbre, possède la Vie de Santo-Onofrio, par l'incorrect Cavaliero d'Arpino, que l'on peut appeler un charlatan en peinture, tant il abusa de ses vices brillants, de sa déplorable facilité pour corrompre le goût du public, et qui fut dans son art, au XVII^e^ siècle, ce qu'était en littérature le poëte Marini. Au corridor du couvent, on admire une Vierge, de Léonard de Vinci, charmante de grâce et de pudique noblesse, mais où se révèlent trop peut-être cette timidité d'exécution, cette défiance de soi-même, qui engageaient l'auteur à de fréquentes retouches. A la bibliothèque, on voit le buste du Tasse, moulé sur sa tête après son décès, et un de ses autographes. Dans le jardin, un tertre, qu'entourent les marches d'un vaste escalier en briques, porte quelques cyprès et une yeuse colossale; c'est là que le grand poëte, sorti des prisons de Ferrare, accueilli par les frères hiéronymites, et traînant une douleur mystérieuse (1), aimait à s'asseoir, à contempler en silence la Rome éternelle comme sa *Jérusalem délivrée;* c'est là qu'il apprit peut-être que le jour de la justice était venu, qu'il devait monter au Capitole recevoir la chaîne d'or et la couronne de laurier; il sourit sans doute à cette flatteuse idée, à cette consécration de sa gloire, ignorant que la mort viendrait le frapper la veille même du jour destiné à son triomphe (2).

(1) Il paraît qu'un amour insensé pour la sœur de son protecteur, le duc de Ferrare, fut la cause réelle de sa longue détention; mais, afin de la cacher, on le représenta comme atteint de folie, et il fut enfermé dans un hospice d'aliénés.

(2) Les deux cardinaux, neveux du pape, s'étaient chargés du somptueux appareil de la cérémonie, et le sénateur de Rome devait, en présence de la noblesse, des prélats et du peuple, présenter la couronne au poëte lauréat.

Santa-Maria-Maggiore. — Santo-Giovanni et palais in Laterano. — Scala Santa. — Santa-Croce di Gerusalemme. — Santa-Maria in Trastevere.

Ce chapitre est consacré aux cinq principales basiliques de l'intérieur de la ville, et principales, en effet, non-seulement par leur grandeur et leurs richesses, mais encore par les priviléges dont elles jouissent. Trois sont placées sur les collines de la rive gauche du Tibre; savoir : Santa-Maria-Maggiore, Santo-Giovanni in Laterano, auquel se joint un palais, et Santa-Croce di Gerusalemme. Sur la droite du fleuve, au pied des hauteurs du Janicule et du Vatican, s'élèvent Santa-Maria in Trastevere et Santo-Pietro, le premier des temples chrétiens, sous le triple rapport de la juridiction, de son immensité et de sa magnificence.

Sur le mont Esquilin, en avant de Santa-Maria-Maggiore, Paul V fit placer, par les soins de Carlo Maderno, une magnifique colonne du temple de la Paix, la seule que le temps et les barbares n'eussent point brisée. Son fût antique, de 16 mètres, est cannelé, et, au sommet, une Vierge en métal doré, tenant l'enfant Jésus dans ses bras, couronne avec grâce le chapiteau moderne et corinthien. Aux quatre angles de l'entablement du piédestal, l'architecte a posé deux aigles et deux griffons, également en bronze. Peut-être la trop grande hauteur de cette base donne-t-elle à l'ensemble du monument un aspect de légèreté qui ne convient pas à la grandeur de la place dont il occupe le centre.

L'église, une des plus vastes, puisque sa longueur égale 105 mètres, vit jeter ses premières fondations en 352; mais elle fut successivement agrandie et modifiée jusqu'au moment où Ferdinando Fuga la mit dans son état actuel, en 1743, sous le pontificat de Benoît XIV; elle a deux façades : l'une du côté de l'entrée et l'autre à son chevet. La première est indigne, par son mauvais goût, d'un si bel édifice. Au milieu, deux portiques superposés, dont le supérieur a trois grandes arcades, semblent serrés, étouffés, pour ainsi dire, par deux ailes à pilastres et percées de plusieurs rangs de fenêtres, en sorte qu'ils ont l'air d'être encastrés entre des habitations particulières; cependant, pour excuser l'architecte, il faut dire que les exigences du pape et des chanoines, qui voulaient des logements pour eux et pour la tenue des chapitres, le forcèrent à construire ces malheureux appendices. Au portique supérieur, on a transporté des mosaïques du XIII^e^ siècle, et décorant jadis l'ancienne façade : on les attribue généralement au Florentin Gaddo Gaddi; mais c'est une erreur : car, sous la figure du Christ, on voit très-lisiblement écrits ces mots : *Philippus Rossutus fecit hoc opus.* De plus, le travail est grossier et peu digne de Gaddo, qui fut un des habiles artistes en mosaïque de son époque. Pour racheter la pente du terrain, un immense perron de 17 marches supporte, dans toute sa largeur, la

seconde façade, adossée au chevet de l'église et d'un style plus noble et plus pur que la première. Elle est surmontée par les deux petits dômes des chapelles de la Vierge et du Saint-Sacrement. Un obélisque, sans hiéroglyphes, décore également une place qui le précède, et fut apporté d'Egypte sous le règne de Claude. C'est à l'habile architecte et mécanicien Fontana que l'on doit l'érection de cette aiguille, haute de 15 mètres, sans compter son piédestal. Jusqu'au moment où Sixte-Quint la rétablit dans sa gloire, elle resta, pendant une longue suite de siècles, étendue sur le sol et brisée en plusieurs morceaux près du mausolée d'Auguste.

L'église est, à mon sens, à l'intérieur, la plus belle de Rome, et peut-être du monde, par sa noble, sa majestueuse simplicité, et par sa forme exactement semblable à celle des anciennes basiliques ; rien n'y fait confusion ; aucune ligne oblique ou transversale ne croise les prolongements des trois nefs, et d'un seul regard on saisit l'ensemble de l'édifice. Les chapelles, presque dissimulées, ne détournant point la vue de l'objet principal, ne sont, malgré leur splendeur, que des accessoires rejetés avec art sur les plans latéraux. De chaque côté, dix-huit colonnes ioniques, en marbre de Paros, et provenant, dit-on, du temple de Junon, séparent la grande nef des petites ; quatre autres, en granit, soutiennent les deux arcs de l'entrée du chœur. Au-dessus de l'entablement, que supportent les colonnes, il n'existe qu'un mur presque lisse et n'ayant que des pilastres à baguettes dorées pour décoration architectonique ; dans leurs intervalles sont alternativement placés des tableaux représentant la Vie de la Vierge, et des fenêtres cintrées. Au-dessous, sur une frise, on voit de curieuses peintures à figurines entremêlées de dorures, que je présume être du xv^e^ siècle ; car je n'ai pu savoir précisément leur âge, et le style indique seul, et par approximation, leur époque. Au plafond, sculpté en rosaces et en caissons, sur les dessins de Giuliano di San-Gallo, se rattache un fait historique : le premier or envoyé à Rome, par Ferdinand et Isabelle, après la découverte de l'Amérique, et provenant de ce nouveau monde, fut employé à sa décoration. Entièrement isolé, et s'élevant avec majesté, le maître-autel se compose d'une urne antique et d'une table de marbre précieux que portent, à ses angles, des figures d'enfants ; le baldaquin, d'une richesse étonnante, surmonte quatre colonnes de porphyre, qu'entourent, en spirale, des palmes dorées ; c'est un de ses ouvrages où Ferdinando Fuga s'est le mieux souvenu des bonnes traditions. A la demi-coupole de l'abside, partie ancienne du monument, et dont les fenêtres sont ogivées, il faut étudier, et sous le rapport de l'art et sous celui des symboles religieux en usage aux xii^e^ et xiii^e^ siècles, les deux grandes mosaïques de Mino da Turrita et de Gaddo Gaddi. A la première, placée dans le haut de l'abside, on voit Jésus et Marie au milieu d'un disque à fond d'or, et assis sur une espèce de divan à dossier. En dehors du disque, et depuis le bas jusqu'au milieu de sa hauteur, sont rangées, de chaque côté, neuf figures placées en demi-cercle les unes au-dessus des autres, vêtues, et, toutefois, ayant des ailes. Sont-ce des anges ou des saints prêts à monter aux cieux, que l'on voulut représenter ? C'est une question qu'il n'est pas facile de résoudre. Il est inutile de dire que, selon l'habitude du temps, ces personnages sont d'une taille ordinaire, tandis que Jésus et Marie ont des formes colossales. A la beauté du travail et des émaux, à la pureté du dessin, on ne croirait pas que cette mosaïque, deux fois cependant restaurée, en 1485 et en 1750, a 600 ans d'existence ; son style est supérieur à celui de leurs contemporaines. Gaddo Gaddi fut l'auteur ou plutôt le continuateur, après la mort de Mino, de celle où il avait commencé l'Assomption de la Vierge. D'autres mosaïques, attachées à l'arc de la grande nef, remontent au pontificat de Sixte III, en 434, et prouvent que cette partie de l'église et le chœur sont de la même date. A l'entrée du temple, deux tombeaux, de semblable structure, frappent la vue ; à droite, celui de Clément IX, dont les trois statues du Pontife, de la Foi, de la Charité, sont de Guidi, de Fancelli et de Ferrata ; et, à gauche, le mausolée élevé à Nicolas V, par le cardinal Peretti, devenu si célèbre, sous le nom de Sixte-Quint, lorsqu'il ceignit la tiare. Leonardo Sarzanna en sculpta les ornements et les figures. Le dôme est peint par Lanfranc ; les pendentifs portent les quatre Evangélistes, de Guido Reni, et l'arc au-dessus du maître-autel représente la Religion catholique opposée au Paganisme, beau sujet que le chevalier Arpino a traité avec son incorrection, son laisser-aller et son fracas ordinaires.

Sur les bas-côtés, plusieurs chapelles appartiennent à de nobles Romains, tels que les marquis Patrizi et les ducs Sforza et Massimi ; mais toutes le cèdent en grandeur et en somptuosité à celles des familles Cesarini et Borghèse, qu'on appelle ordinairement Sixtine et Pauline, des noms de leurs fondateurs, Sixte-Quint et Paul V. Egales en surface, et en forme de croix grecque, partout ailleurs qu'à Rome on les considérerait comme des églises d'une notable étendue, tandis que là elles ressemblent à des satellites, et sont absorbées par le principal monument. Celle des Cesarini, inférieure à l'autre en richesse, n'en est pas moins d'une grande splendeur. Quatre arceaux, d'une courbe élégante, soutiennent sa petite coupole. Au centre, et sur l'autel, des anges de grandeur naturelle, en bronze doré, portent un tabernacle, prétendue représentation de l'ancien temple de Jérusalem, et ouvrage de Polaiuolo, orfévre et sculpteur des commencements de la Renaissance. Sous le cintre, à droite, Fontana plaça le mausolée de Sixte-Quint, décoré de quatre colonnes de vert antique, de bas-reliefs et des statues de saint

François et de saint Antoine de Padoue, par Flaminio Vacca et Olivieri ; celle du pape, d'Antonio Valsoldo, est à genoux et en prière. Si la ressemblance est exacte, elle trompe l'idée qu'on se fait de la figure du terrible pontife, car il a une grosse tête, presque la face d'un bonhomme, et sa bouche même exprime assez de douceur : c'est le cas de répéter l'observation déjà faite au sujet de Léon X, savoir, que les physionomies sont trompeuses, et le système de Lavater souvent faillible. A l'opposite, et de même structure, de même décoration, on voit le tombeau de saint Pie V, dont le corps est conservé dans une urne également de vert antique. Sa statue, Saint-Pierre, Saint-Dominique, et des bas-reliefs d'un grand mérite, sont de Leonardo di Sarzana, de Valsoldo, de Giovanni della Porta et de Cordieri, élève du Buonarotti.

La chapelle Borghèse, érigée sur les plans de Flaminio Ponzio, et d'ordre corinthien, étonne plus qu'elle ne touche par sa prodigieuse splendeur ; et l'on arrive, en la contemplant, à regretter cette inutile prodigalité de matériaux précieux qui, répartis avec discernement entre plusieurs constructions, les auraient noblement embellies. Là, accumulés comme ils le sont, ils papillotent et fatiguent enfin la vue. *Est modus in rebus.* L'agate brille sur toute la frise, et le jaspe oriental compose les colonnes de l'autel ; le champ qu'elles renferment, et qui a 4 mètres environ de hauteur et 3 de largeur, est en lapis-lazuli, où le Bernini a plaqué des anges en bronze revêtu de l'or le plus pur. A l'autel, également en lapis, on ajouta l'onyx et l'albâtre fleuri, et pour compléter sa décoration, la piété de Paul V entoura de pierreries une image de la Vierge, faussement attribuée à saint Luc, mais dont l'antiquité ne peut être révoquée en doute. Comme à la chapelle Cesarini, les deux mausolées de Paul V et de Clément VIII furent placés en face l'un de l'autre, et symétriquement ornés de colonnes de vert antique, de niches, de statues et de bas-reliefs auxquels ont travaillé Silla Milanese, Carlo Maderno, Buonvicino et Bernini. Les fresques de la coupole sont de Ludovico Cigoli, et celles des arcades surmontant ces tombeaux, de Guido Reni. Elles jouissent d'une grande réputation ; mais, en général, Santa-Maria-Maggiore, si riche en sculptures, l'est beaucoup moins en productions d'habiles pinceaux.

Santo-Giovanni in Laterano (Saint-Jean de Latran), situé au point de jonction des monts Esquilino et Cœlio, près du mur d'enceinte et à l'extrémité de la longue rue Merulana, qui le met en communication directe avec Santa-Maria-Maggiore, est la première des basiliques chrétiennes, étend sa suprématie sur toutes les autres et porte cette double inscription aux deux côtés de sa grande façade, car son abside en présente aussi une de moindre dimension :

SACROSANTA LATERANENSIS ECCLESIA, OMNIUM URBIS ET ORBIS ECCLESIARUM MATER ET CAPUT (1).

Sans doute cette reine des églises peut se donner ces titres avec un juste orgueil, puisque c'est là que se tinrent six conciles œcuméniques, un grand nombre de provinciaux, et que les papes viennent, après leur élection, s'asseoir au trône pontifical. Constantin en jeta les fondations l'an 324 ; aussi fut-elle appelée Constantinienne jusqu'au milieu du XII^e^ siècle, époque où Lucius II la dédia au saint, dont maintenant elle porte le nom. Souvent des restaurations la consolidèrent ou l'agrandirent ; mais, enfin, elle fut presque entièrement consumée, en 1308, par un incendie, et reconstruite aux frais des papes, résidant alors en France au Comtat-Venaissin, qui s'empressèrent de lui prodiguer leurs trésors. En 1650, Innocent X, ayant reconnu que son état de vétusté devenait dangereux, la fit rebâtir par Borromini, en conservant néanmoins, de l'ancienne église à croix grecque, tout ce qui pourrait se concilier avec la solidité et la forme du parallélogramme adopté pour la nouvelle. La façade date seulement de 1734, et c'est un des meilleurs ouvrages d'Alessandro Galilei. Si les détails ne sont pas d'une irréprochable pureté, du moins l'ensemble offre-t-il un majestueux aspect. Sur un immense perron, cette grandiose conception, à deux rangs de portiques superposés, montre, entre leurs arcs et dans toute sa hauteur, six énormes pilastres, trois de chaque côté, séparés par quatre colonnes composites faisant avant-corps et supportant le fronton. C'est du second portique et de l'arcade médiane que, le 24 juin, fête de saint Jean, les papes donnent leur bénédiction *Urbi et Orbi*. Une balustrade surmonte un riche entablement, et porte quinze statues de 5 mètres et demi de hauteur ; quoique d'un style incorrect et tourmenté, elles produisent cependant un bon effet et couronnent dignement l'édifice. Sous le premier portique s'étend un vestibule de 68 mètres de longueur, soutenu par vingt-quatre pilastres en marbre, ainsi que les parois placées en arrière. A son extrémité gauche, Clément XII fit poser la statue colossale de Constantin, trouvée aux thermes du mont Quirinal ; en l'examinant, on reconnaît que l'art était en pleine décadence lorsqu'elle sortit des mains du sculpteur. Cinq portes, correspondant aux cinq arceaux du portique, donnent entrée dans la basilique ; la dernière à droite, nommée *Porta-Santa*, ne s'ouvre que tous les vingt-cinq ans pour la célébration des jubilés ; celle du milieu, la plus grande que l'on connaisse, est antique, en bronze, à simples compartiments, entourés de clous à larges têtes, et provient du Forum Emilien ou du temple de Saturne, car les antiquaires ne sont pas d'accord entre eux sur son origine. Avant de pénétrer dans l'intérieur, revenons au perron jouir d'une de ces vues austères, tristes même, et

(1) Nous avons cru devoir rétablir en leur entier les trois premiers mots, qui sont en abréviation.

cependant pleines de charmes qu'on ne trouve qu'à Rome et dans sa Campagne. Au loin apparaissent encore les monts de la Sabine, et sur les premiers plans le monument della Scala, Santa-Croce di Gerusalemme, des aqueducs, de pittoresques ruines, mêlées à des massifs de verdure, et les murailles d'Aurélien, décorées de tours et de longues files d'arceaux.

Cinq nefs, diminuant de hauteur à mesure que leur largeur est moindre, divisent l'intérieur de la basilique, longue de 105 mètres, depuis la porte jusqu'au fond de l'abside. Jadis trente colonnes de la principale nef soutenaient les pleins superieurs, la corniche et le plafond; mais Borromini ayant reconnu qu'affaiblies par l'incendie, elles ne pouvaient plus porter une charge si pesante, les enferma, deux par deux, en d'énormes piliers cannelés de 10 mètres d'épaisseur, et supprima la troisième, intermédiaire, pour ouvrir, sur chaque prolongement, cinq grandes arcades ; architecture un peu lourde, mais qui, pourtant, ne manque pas de majesté. Douze niches, ornées de colonnes de vert antique, de bas-reliefs en stuc, et creusées dans ces pieds-droits, contiennent les statues gigantesques des Apôtres. Il est impossible de rien voir de plus barbare en sculpture; tous les défauts de l'école du Bernini y sont extravagamment exagérés ; les draperies, surtout, n'accusent aucunes formes, ne pourraient tenir sur un corps humain, et ressemblent, par leurs angles rentrants et saillants, à des feuilles de métal que le marteau aurait faussées, ou à des fragments de roches qui s'entrechoqueraient. Au-dessus des niches, un nombre égal de tableaux ovales, représentant les principaux Prophètes, ne sont guère meilleurs, quant au style et à l'exécution, quoique plusieurs appartiennent à Conca et au Proccaccini, artistes nés pour avoir un grand talent, mais que pervertit la fatale influence de leur siècle. Le plafond, tout chargé d'or et d'ornements sculptés, fut rétabli sur les anciens dessins de Buonarotti, et montre, au milieu d'un écusson, les cinq balles des Médicis et les trois fleurs de lis françaises : hommage rendu à nos rois, bienfaiteurs de cette église, et qui payent encore à ses chanoines une rente de 24,000 fr. Le pavé, que le feu épargna, se compose d'hexagones et de petits carrés en syénite et marbres rares. Deux colonnes monolithes en granit rouge portent l'arc séparant la nef des croisillons et du chœur. Au point d'intersection, on voit le tabernacle éclatant de dorure, de forme gothique, ouvragé à jour comme nos flèches de clochers, et monté sur des piliers de porphyre, en sorte qu'il sert de baldaquin à l'autel pontifical, où les papes, sauf délégation de leur part, ont seuls droit d'officier. Contrairement à l'usage, le célébrant regarde l'entrée de l'église et tourne le dos à l'abside. Celle-ci, seule partie de l'ancien monument restée intacte avec le corridor placé en arrière, et qui l'environne, remonte au temps de sa seconde construction ; l'architecture et les fenêtres en ogives déterminent son âge. A sa demi-coupole est fixée une des plus curieuses mosaïques du XIII^e^ siècle, dont le haut fut l'œuvre de Mino da Torrita et de son compagnon Fra Jacopo da Camerino, ainsi que le prouve cette inscription :

JACOBUS TORRITI PICTOR HOC OPUS FECIT.
FRA JACOBUS DE CAMERINO SOCIUS MAGISTRI

L'un et l'autre moururent avant d'avoir achevé leur entreprise, que Gaddo Gaddi acheva en 1292. Au zénith, sur un fond bleu traversé horizontalement par des flammes ou des nuages rouges, car l'imperfection du travail ne permet pas de les distinguer nettement, se détache le buste colossal de Jésus entouré de jeunes séraphins. Au-dessous, l'or sert de champ à la Vierge, à des saints et à des moines contemplant une croix plantée sur un tertre en gazon, et placée entre deux cerfs qui semblent en adoration. Plus bas on voit six agneaux divisés par trois, à gauche et à droite. Le corridor ou portique régnant autour de l'abside est appelé Léonino, d'après une tradition qui l'attribue à Léon I^er^ ; et, si elle n'est pas trompeuse, il aurait 1400 ans d'existence (1). Sous sa voûte, peu élevée, sont rangés des cénotaphes, parmi lesquels il faut distinguer ceux du sculpteur Filipucci et du peintre Andrea Sacchi. Deux statues de saint Pierre et de saint Paul annoncent par leur style et leur travail qu'elles datent du XIII^e^ ou du XIV^e^ siècle. En revenant par le chœur dans la grande nef, on trouve le tombeau en bronze de Martin V, de l'illustre famille Colonna, qui eut, en remplaçant l'indigne Cossa, la gloire d'éteindre le schisme de la double papauté, par la démission ou la destitution de ceux que leurs partisans reconnaissaient encore sous les noms de Grégoire XII et de Benoît XIII. Le Florentin Simone Donatello représenta le pontife couché sur un socle de marbre.

Les branches de la Croix latine, s'ouvrant des deux côtés du maître-autel, resplendissent d'or, de marbres et d'albâtre, et sont chargées des peintures de Bernardo Cesari, Nogari, Nebbia, Roncalli, Baglioni ; mais il n'y a là aucun nom de maîtres célèbres. Les sculptures de Stefano Maderno, Mariana Cordieri, Flaminio, Vacca, Buonvicino, méritent plus d'attention, bien que faites à une époque où les sévères études étaient négligées.

De toutes les chapelles qui sont encore en arrière des cinq nefs, en sorte que l'ensemble du monument a sept lignes de constructions, les deux principales sont celles des princes Borghèse et Corsini. La première possède un riche autel et quatre grandes colonnes cannelées, en bronze doré, provenant, dit-on, des rostres d'airain conquis à la bataille d'Actium, et consacrés par Auguste à Jupiter Capitolin. Laissons disputer les antiquaires pour ou contre, et disons seulement qu'elles appartenaient à

(1) Léon I^er^, dit *le Grand*, fut élu en 440.

l'ancienne église, qui probablement les reçut de Constantin. La chapelle Corsini, à croix grecque, dépasse en splendeur toutes celles de la basilique, et fut dédiée à santo Andrea Corsini par Clément XII, son petit-fils. Une grille, d'un remarquable travail, en défend l'entrée, et ne s'ouvre qu'au moyen de la clef d'argent de la *buona mancia*, offerte au custode. La coupole, à larges fenêtres, laisse tomber un jour éclatant sur tous les trésors minéraux, sur le vert et le jaune antique, le porphyre, les jaspes, les agates, l'ophiolite, que ce lieu rassemble. Sur l'autel, une mosaïque représentant le saint Patron, d'après le tableau original de Guido Reni, est contenue dans un cadre d'albâtre oriental. Le tombeau de Clément se compose d'un piédestal de pierre de touche, du sarcophage de porphyre rouge longtemps abandonné sous le portique du Panthéon, de l'effigie, en bronze, et assise du pape, et des statues de l'Abondance et de la Libéralité. En face s'élève le mausolée du cardinal Neri-Corsini, et quatre niches, creusées dans les parois de la chapelle, contiennent encore les Vertus cardinales.

La sacristie, divisée en deux parties, dont l'une est destinée aux chanoines et l'autre aux ecclésiastiques d'un ordre inférieur, doit être visitée; elle possède les portraits de plusieurs papes, l'Annonciation, dessinée par Buonarotti, et peinte par Venusti, et un Saint-Jean-Baptiste en bois, de Donatello.

Avant de quitter la basilique, réparons un oubli, et faisons mention d'un portrait de Boniface VIII, attribué à Giotto. Le pontife qui voulut rétablir l'universelle suprématie de l'illustre Grégoire VII est représenté entre deux cardinaux, publiant, sur le balcon de Santo-Giovanni, le jubilé de 1300.

Sur le côté septentrional de l'église, et touchant par ses extrémités au palais de Latran et au baptistère de Santo-Giovanni in Fonte, se trouve la petite façade ou portique extérieur à trois arceaux et à deux étages, que Sixte Quint fit construire, sous la direction de l'habile Fontana. Au rez-de-chaussée, un Français voit avec plaisir la statue en bronze de notre aimable et bon Henri IV; elle lui fut décernée par la reconnaissance du chapitre, en mémoire des bienfaits qu'il reçut du vaillant Béarnais. Devant le portique, et au milieu d'une vaste place irrégulière, le même Sixte-Quint fit ériger et restaurer le plus grand obélisque égyptien, qui existe peut-être. Consacré, à Thèbes, au dieu Ammon-Ra, par Thoutmosis II, ainsi que l'indiquent ses hiéroglyphes, il fut apporté à Rome sous le règne de Constance, et resta, pendant une longue suite de siècles, enseveli sous les ruines du cirque. Sans le piédestal, sa hauteur est de 33 mètres, et, lorsque de sa base l'œil suit perpendiculairement une de ses faces, cette longue et fine aiguille semble toucher le ciel.

Une pieuse tradition affirme que c'est au baptistère, annexé à Santo-Giovanni, que le pape Silvestre baptisa Constantin; mais elle est erronée, puisque l'histoire apprend que cet empereur resta vingt-cinq ans simple catéchumène, depuis sa conversion, et ne reçut qu'au moment de sa mort, et des mains d'Eusèbe, évêque arien de Nicomédie, l'eau sainte effaçant le péché originel. Ce monument octogone, se rattachant à un cloître gothique du XIII^e^ siècle, est d'une antiquité beaucoup plus reculée, et date probablement de la fondation de la première basilique; il reçut à diverses époques de nombreuses modifications; mais les nouvelles ont effacé les précédentes, et on ne peut décrire que son état actuel. Huit superbes colonnes de porphyre soutiennent une frise et un entablement antiques magnifiquement sculptés; au-dessus s'élancent d'autres colonnes en marbre blanc portant aussi une riche corniche, et enfin la coupole repose sur des pilastres; dans leurs intervalles, des tableaux d'Andrea Sacchi retracent la Vie de saint Jean-Baptiste, et sont comptés parmi ses plus beaux ouvrages. Aux murs inférieurs, on voit des fresques consacrées aux principales actions de Constantin : Geminiani peignit l'Apparition de la Croix; Carle Maratte, l'Incendie des livres païens, et Camassei, élève du Dominiquin, artiste d'un grand mérite et inconnu en France, la Bataille contre Maxence. Au centre de l'octogone, et plus bas de trois marches que le pavé, on a placé les fonts baptismaux, formés d'une urne en basalte vert. Cet enfoncement dans le sol serait-il un souvenir, une indication du *puteus*, de la cuve dans laquelle le baptême s'administrait par immersion? Une des deux petites chapelles contiguës au baptistère possède la statue de saint Jean, par Donatello; mais son plus bel ornement, ou du moins le plus curieux, est la mosaïque du VIII^e^ siècle incrustée à sa voûte, dont les arabesques sont empruntées aux Thermes de Titus, comblés depuis, et qui ne furent déblayés en partie que sous Léon X, et à la sollicitation de Raphaël.

Le palais attaché au flanc droit de la basilique fut longtemps le domicile des papes, qui ne l'ont quitté que pour habiter, selon les saisons, ceux de Monte-Cavallo et du Vatican. Détruit par un incendie et réédifié sous le pontificat de Sixte-Quint, c'est aujourd'hui une énorme masse carrée d'un aspect simple, noble, sévère, et fort délabrée dans son intérieur; mais, depuis quelques années, on y fait d'utiles réparations et des embellissements, dont le plus important est la pose, dans une vaste salle, de l'immense mosaïque trouvée aux Thermes de Caracalla; divisée en cinquante-six compartiments, contenant vingt-huit têtes colossales et un nombre égal de figures entièrement nues et de 2 mètres de hauteur, elle représente des vainqueurs aux jeux du cirque et de l'arène; presque tous tiennent à la main des palmes, attributs des conducteurs de chars, ou des armes de gladiateurs, et leurs noms

sont écrits dans le haut du compartiment. L'ensemble du dessin est exact; mais les détails, accusés au moyen de cubes de deux ou trois centimètres, ne peuvent être rendus avec finesse; de plus, la matière de ces cubes est en marbre de diverses couleurs, et n'imite qu'imparfaitement les nuances des chairs. Toutefois, cet ouvrage doit être considéré comme un des plus remarquables de ce genre, et par son étendue et par des usages anciens qu'il révèle. En quelques endroits, un travail moderne, analogue et fort habilement exécuté sous la direction de M. Marini, architecte de Santo-Pietro, supplée à ce que le temps a détruit. Cette mosaïque est si grande que d'en bas et horizontalement on ne l'aperçoit qu'en raccourci. Pour obvier à cet inconvénient, une tribune construite autour des murailles permettra d'en suivre, d'un regard, tout le développement.

A quelque distance du palais, on voit la Scala-Santa (le saint escalier), si vénérée de la population romaine, qui croit pieusement que ses marches conduisaient jadis au prétoire de Jérusalem. Sans être incrédule en matière de foi, il est permis d'en douter; rien n'atteste qu'on leur ait fait traverser la Méditerranée; on ne monte ces degrés qu'à genoux, et un frottement continu les a tellement usés qu'il a fallu les recouvrir de planches pour mettre obstacle à leur destruction. Au reste, cette manière de franchir ainsi les escaliers, réputés sacrés, n'est pas moderne, et César lui-même s'y conformait lorsqu'il montait celui de Jupiter-Capitolin. Un portique à cinq arcades précède la montée sainte, et quatre autres parallèles répondant aux arcs latéraux de droite et de gauche; celles-ci n'exigent point de marques de respect, et on peut les gravir en restant dans la position verticale. La Scala conduit à la chapelle, possédant une image de Jésus, travail byzantin échappé, dit-on, aux fureurs des Iconoclastes, mais certainement fort ancien, puisqu'au XIIe siècle Innocent III le fit enfermer dans une armoire d'argent, qui ne s'ouvre ordinairement que pour les papes, les cardinaux et les membres du haut clergé. Derrière la chapelle se trouve le *Sanctus Sanctorum*, dont la porte est murée, et qui n'est qu'une petite chambre carrée; il est impossible d'y pénétrer. Ce rigoureux, cet inutile secret donne naissance à une foule de conjectures populaires et de contes absurdes. Plusieurs fois des Anglais se sont permis d'escalader la Scala-Santa au pas de course et au grand scandale des Romains. Que diraient-ils si, en Angleterre, on tournait ainsi en dérision leurs temples? En tout pays il faut respecter les croyances religieuses et les usages des contrées où l'on reçoit une bienveillante hospitalité.

S'élevant, près des murs d'enceinte, à l'extrémité nord-est de l'Esquilin et sur l'emplacement des jardins du lâche et cruel Héliogabale, Santa-Croce di Gerusalemme (Sainte-Croix de Jérusalem) fut érigée par Hélène, mère de Constantin, en mémoire de l'invention de la vraie croix, et réparée aux VIIIe, Xe et XIe siècles; enfin, Benoît XIV la restaura entièrement, et ne laissa guère sans y toucher que l'abside. Sous le rapport de l'art, on ne pouvait faire une restauration plus malheureuse. La façade surtout, pleine de ressauts, de lignes brisées et dont les chambranles des ouvertures sont d'un goût dépravé, doit être énergiquement blâmée. En arrière de cette façade, un portique circulaire, surmonté d'une coupole, est encore plus incorrect. L'intérieur a trois nefs, et la plupart de leurs colonnes de granit ont été enfermées, comme dans un étui, au milieu de lourds pilastres; huit seulement échappèrent à cette barbare opération. L'abside, cependant, mérite à elle seule la visite des amateurs, par la belle fresque de Pinturricchio, où cet habile maître de la Renaissance reproduisit la Découverte de la Croix, que l'on reconnaît à la résurrection d'un mort qu'elle a touché. Cette composition, d'une grande étendue et pleine de personnages, est un peu dure de ton, sans perspective aérienne, mais remarquable par l'expression, la juste pantomime des figures et le groupe de guerriers admirant le miracle. En somme, c'est une œuvre classique et instructive, comme terme de comparaison avec celles qui la suivirent. A gauche de l'autel, on descend à une chapelle souterraine, placée sous l'invocation d'Hélène, et dont le sol est formé de la terre que cette impératrice fit apporter du Calvaire. Les fresques sont du Pomerancio, et les mosaïques de la voûte de Baltassare Peruzzi; c'est dire qu'elles ont un grand mérite. La bibliothèque du couvent est aujourd'hui peu considérable; dépouillée au profit de la Vaticana, pendant l'administration française, elle n'a pu recouvrer ses anciennes richesses, quoiqu'un ordre du pape les lui restituât. A la faveur d'un double transport, ses plus précieux manuscrits furent volés, achetés par des libraires et vendus à l'étranger.

Nous allons maintenant quitter la rive gauche du Tibre, et, passant sur la droite, visiter Santa-Maria in Trastevere, dont la fondation remonte aux premiers temps du christianisme, mais que les persécutions firent abandonner jusqu'au moment où Jules Ier, favorisé par Constantin, la rendit au culte en 340, et l'augmenta considérablement. Il serait trop long de parler des sept restaurations et des embellissements que les papes lui prodiguèrent; bornons-nous à dire qu'en 1702 Clément XI y ajouta une façade et un portique érigés par Carlo Fontana. En avant de la façade s'étend le portique à cinq arceaux, décoré de quatre colonnes; et l'ensemble de la construction se ressent un peu du style de l'époque. A la frise du fronton, on voit une mosaïque commencée au XIIe siècle et terminée au XIVe, par Pietro Cavallini, élève de Giotto; le sujet qu'il choisit est la Réunion de Marie, de l'Enfant-Jésus et des dix Vierges prudentes. Sous le portique, on observe un grand nombre d'inscriptions antiques, l'Annonciation du même

Cavallini et une autre fresque sans nom d'auteur, mais qui est une œuvre remarquable du moyen âge ; l'intérieur est à trois nefs, que séparent vingt-quatre colonnes de granit rouge et gris, à chapiteaux différents et provenant d'autres monuments. Celles ioniques furent sans doute enlevées au temple d'Isis et de Sérapis, puisque dans leurs volutes on aperçoit encore les figurines de ces divinités et d'Harpocrate. Le pavé est en porphyre, ophiolite verte et marbre blanc ; c'est un des plus distingués par l'assemblage des pièces et la beauté des matériaux. Au plafond, orné de rosaces, on admire l'Assomption, peinte sur une table de cuivre, du Dominiquin ; mais, malheureusement, l'éclat des dorures qui l'environnent en trop puissantes masses nuit à ce chef-d'œuvre. C'est dans cette église qu'Innocent II reçut la sépulture, ainsi que plusieurs cardinaux et deux artistes célèbres, Lanfranc et Ciro Ferri. Parmi tous ces tombeaux, il faut s'attacher à examiner celui du cardinal d'Alençon, qui, réunissant les travaux du peintre, du sculpteur et de l'architecte, montre à la fois ce qu'étaient les arts vers 1380. A la demi-coupole du chœur, une mosaïque de 1143, à fond d'or, représente la Vierge et Jésus assis sur un même trône et des saints en contemplation ; au-dessous, une autre plus moderne ne contient que les figures de Marie, de saint Pierre, de saint Paul et celle, à genoux, de Bertoldo Stefaneschi, donateur présumé de ce coûteux ouvrage. La Vierge de la demi-coupole est vêtue avec élégance et richesse ; comme son costume rappelle probablement les étoffes du temps où vivait l'artiste, il prouve à quelle perfection étaient parvenus, dès lors, le tissage et la broderie ; il est permis, toutefois, de croire, à leur finesse, au dessin et aux palmettes, que l'on voulut imiter des châles de Cachemire, que l'Italie pouvait recevoir de Constantinople et d'Alexandrie.

Place et basilique de Santo-Pietro ou Saint-Pierre. — Palais du Vatican. — Chapelle Sistina. — Bibliothèque Vaticana. — Loges de Raphaël. — Musées.

Place et basilique de Santo-Pietro. Avant de commencer la description de Santo-Pietro, faisons connaître au lecteur, par une courte digression, tous les changements qu'éprouva, dans ses plans primitifs, cette reine des basiliques, la plus vaste et la plus belle du monde, malgré quelques défauts qu'on peut lui reprocher. Aucune œuvre humaine n'est exempte d'imperfection, et à Dieu seul appartient de créer le bon et le beau absolus. Cette digression, d'ailleurs, n'est pas sans intérêt historique ; car c'est aux nombreuses modifications apportées à ces plans, aux dépenses énormes qu'elles occasionnèrent, aux indulgences vendues et prodiguées pour alimenter le trésor pontifical, que se rattache un grand événement politique et religieux ; elles furent la cause ou plutôt le prétexte des premières attaques de Luther contre la suprématie pontificale.

On attribue à Constantin l'origine de l'église ; mais il ne reste aucune trace de la primitive construction, excepté à la grande chapelle souterraine, où quelques murs apparaissent encore. L'emplacement qu'elle occupait répondait à une partie du cirque de Néron ; sa forme était celle des basiliques à cinq nefs, et un portique la prérédait. Voyant qu'elle menaçait ruine, Nicolas V, élu en 1447, et porté aux grandes entreprises, conçut la pensée d'ériger un nouveau temple au même lieu. La conduite des travaux fut d'abord confiée à Giovanni Battista Alberti, et plus tard à Bernardo Rossellino, qui commença au chevet du vieux monument l'abside, que les Italiens appellent tribune, et l'éleva de 2 mètres environ au-dessus du sol ; mais, à la mort de Nicolas, l'ouvrage fut abandonné et resta interrompu pendant soixante années, jusqu'au pontificat de Jules de la Rovère. Du vivant de ce pape, Michel-Ange Buonarotti, cherchant un local pour lui construire un immense tombeau, qui ne devait pas avoir moins de quarante statues, proposa de terminer l'hémicycle de Rossellino et d'y placer le mausolée. Jules y consentit ; mais bientôt il conçut un projet plus vaste, et voulut édifier une basilique surpassant en étendue et en magnificence toutes celles que l'on connaissait. Il réunit d'abord les plus habiles architectes, établit une espèce de concours, et finit par donner la préférence aux plans de Lazzari Bramante ; c'est sur eux que Santo-Pietro fut commencé ; mais aujourd'hui à peine en retrouve-t-on la première conception, tant ils éprouvèrent de variations après la mort de leur auteur ; on ne les connaîtrait même pas si son ami Raphaël n'avait pris le soin de les coordonner et de les transmettre à la postérité. Aucun n'offrit et ne présenta depuis plus d'harmonie, un plus bel accord de lignes, et l'on ne saurait trop regretter qu'il n'ait pas été suivi. Le péristyle devait avoir trois rangs de colonnes en profondeur, et la coupole du Panthéon se fût élevée au point de jonction de la nef et des croisillons, mais plus exhaussée que la coupole antique et ornée d'une colonnade extérieure. Cette pensée, qu'on attribue généralement à Buonarotti, ne lui appartient donc pas, et il eut seulement le mérite de la difficile exécution ; mérite grand sans doute, dans l'état où était alors la science, et il faut avouer que ses calculs des forces résistantes furent plus exacts que ceux de son devancier ; car les piliers que Bramante destinait à soutenir son immense dôme eussent été trop faibles ; plus tard, Michel-Ange tripla leur épaisseur. L'impatience du pape fit avancer les travaux avec une extrême vitesse, qui probablement nuisit à la solidité. L'abside fut terminée ; les piliers, destinés à porter le dôme, montèrent à la hauteur requise, et reçurent à leurs sommets les quatre grands arcs du rond-point ; mais déjà des lézardes se manifestaient, et il fut évident que ces pieds-droits étaient impuissants et fléchissaient avant qu'on leur eût imposé l'énorme

charge de la coupole. Bramante mourut : alors San Gallo, Raphaël, Peruzzi, cherchèrent à obvier aux défauts de construction, et tous furent d'avis de renforcer les piliers; mais cette opération nécessaire, dont Buonarotti se chargea, modifia considérablement le plan primitif, et, en rétrécissant les ouvertures des arcs du dôme, ne laissa plus à la vue l'espace qu'elle aurait eu pour s'étendre en pleine liberté. Nommé, par Léon X, ordonnateur des bâtiments de Santo-Pietro, Raphaël fit un modèle en relief et apporta encore quelques changements aux conceptions de Bramante; mais, surpris par la mort à 37 ans, il ne put mettre la main à l'œuvre. Peruzzi lui succéda et conduisit le travail avec mollesse; il conservait la croix grecque conçue par Michel-Ange, terminait chacune de ses branches par un hémicycle, et à la grande coupole ajoutait quatre dômes, de moindre diamètre, aux points d'intersection des petites nefs. Ce plan ne reçut qu'un commencement d'exécution, et plus tard Pirro Ligorio et Vignola le modifièrent encore. Ce dernier architecte, revenant en partie aux idées de Buonarotti, voulut faire de la grande coupole le principal ornement du temple et lui subordonner les branches de la croix; il érigea aussi les petits dômes latéraux. Carlo Maderno dérangea toute cette combinaison en ramenant la basilique aux formes de la croix latine, et en allongeant de 70 mètres la branche orientale, à laquelle il ajouta trois arcades. Dans cette nouvelle extension de la grande nef et des deux petites, il pratiqua des bas-côtés et des chapelles correspondantes aux ouvertures des arcs. Maderno fut aussi l'auteur de la déplorable façade où cet habile artiste sembla, on ne sait par quelle fatalité, oublier tout son talent. Nous reviendrons bientôt à cette œuvre malheureuse. Tant de variations augmentèrent beaucoup les frais, et la dépense s'éleva à 45,852,000 écus, équivalant à 243,285,200 francs, qu'il faut tripler, au moins, à cause de la valeur du numéraire au temps où les constructions furent conduites avec le plus d'activité : c'est donc environ 730 millions qu'elles coûtèrent, non compris le mobilier, les peintures, les sculptures, les tombeaux des papes, exécutés presque tous aux dépens de leurs familles, et l'ornementation que l'on continue encore; mais il faut dire que jamais on n'éleva de monument plus colossal. Sa longueur est de 210 mètres, sa largeur de 155, de l'extrémité d'un croisillon à l'autre, et la hauteur du dôme jusqu'au sommet de sa croix, de 140. La perpétuité d'existence et de volonté d'un corps religieux pouvait seule enfanter un pareil prodige.

En partant du pont Saint-Ange, on arrive d'abord par la rue Borgo-Nuovo à la place Rusticucci, servant, si l'on peut s'exprimer ainsi, de vestibule à celle de Santo-Pietro; c'est de là que se développe aux regards, dans toute sa splendeur, le chef-d'œuvre du Bernini, la majestueuse ellipse, entourée de 90 pilastres et de 284 colonnes doriques placées sur quatre rangs; une balustrade et 96 statues, d'un style incorrect, mais pourtant d'un aspect grandiose, les surmontent. La longueur de l'ellipse répond à 243 mètres, et son petit diamètre à 145. De la façade du temple à la section de l'ellipse, laissant libre un vaste espace, s'ouvre encore une troisième place en forme de trapèze, et se rattachant à la basilique par deux galeries, dont celle de droite contient l'escalier qui mène au palais pontifical du Vatican; le même axe traverse ces trois places sur une étendue de 355 mètres; construction immense, pour laquelle Bernini obéit, cette fois, aux règles du bon goût, et qui est digne de précéder l'église métropolitaine du monde catholique. Rien ne peut rendre la surprise que produit, au premier aspect, cette régulière forêt de hautes et robustes colonnes, s'étendant avec noblesse aux deux côtés de Santo-Pietro. Au milieu du grand diamètre de l'ellipse surgit l'obélisque, transporté à Rome sous le règne de Caligula, et que Pline prétend avoir été consacré à Héliopolis par Nuncoré, fils de Sésostris; mais comme il n'a point d'hiéroglyphes, on ne peut vérifier si la tradition est fausse ou véritable. La pose de cette aiguille, pesant 330,000 kilogrammes, est célèbre dans l'histoire de la mécanique, car c'est pour elle que Domenico Fontana inventa les appareils qui servirent pendant deux siècles à dresser les obélisques sur leurs piédestaux. A droite et à gauche, mais à distance, les eaux de deux fontaines jaillissent à peu près de la même manière que celles de notre place de la Concorde, tombent d'abord dans un bassin en granit oriental de 19 mètres de contour, et remplissent ensuite un autre presque double en circonférence. Les Romains célèbrent beaucoup les brillants iris que les rayons du soleil font naître au sein des vapeurs qui s'en élèvent; mais c'est plutôt au clair de la lune, si éclatante en Italie, qu'il faut considérer ces fontaines; elles semblent alors répandre des flots d'argent.

Œuvre défectueuse de Carlo Maderno, ainsi qu'on vient de le dire, la façade de Santo-Pietro est peu digne du monument qu'elle précède; percée de huit fenêtres que sépare, en nombre égal, une ouverture ou loge sous le fronton, destinée au couronnement en public des papes, après leur élection, elle a les mêmes vices que l'on reproche à celle de Santa-Maria-Maggiore, et manque surtout de relief. Ses immenses pilastres, ses colonnes plaquées au mur et de 30 mètres de hauteur, ne produisent aucun effet pour peu qu'on s'en éloigne. Au-dessus de l'entablement, un attique, ayant aussi des fenêtres carrées, soutient treize colosses représentant Jésus et les douze apôtres. La grandeur de la masse dissimule cependant une partie de ses défauts, car son élévation dépasse 48 mètres, et sa largeur 122. Après avoir franchi le perron, on pénètre sous un portique inté-

rieur, le plus vaste peut-être qui existe, puisqu'il occupe toute la longueur de la façade. L'or est prodigué à la voûte, et les marbres les plus précieux aux parois et aux pilastres. Des cinq portes intérieures, répondant à celles du dehors et servant d'entrée à la basilique, la centrale en bronze est un remarquable ouvrage du XV^e^ siècle, commandé par Eugène IV, et qu'on attribue aux deux sculpteurs Florentins Antonio Filarète et Simone Donatello. Au-dessus, on voit la fameuse mosaïque du Giotto, appelée *Navicella di santo Pietro* (barque de saint Pierre), exécutée en 1298, et qui, jadis, ornait l'ancienne église ; c'est au moyen de procédés, déjà indiqués, qu'elle fut placée où elle est aujourd'hui. Aux extrémités du vestibule sont les détestables statues équestres de Constantin et de Charlemagne, par Bernini et Cornacchini ; la première surtout, par son exagération de formes, par son mouvement outré, et le jet extravagant de sa draperie, déshonore la niche splendide qu'elle occupe. On éprouve un sentiment pénible en voyant qu'un artiste doué de si puissantes facultés, ait pu en faire un pareil usage. Né un siècle plus tôt, au temps des nobles et sévères études et du respect pour les modèles antiques, Bernini eût marché l'égal de nos plus célèbres sculpteurs.

Lorsqu'on entre à Santo-Pietro, son premier aspect ne répond point à l'idée qu'on s'était faite de son étendue, et ce monument ne paraît guère plus long que plusieurs de nos grandes cathédrales. Les Italiens, qui conviennent difficilement des vices de leurs œuvres, prétendent que c'est une preuve du parfait accord de toutes les parties ; mais la véritable raison de cette apparente diminution de l'édifice provient de défauts qu'on ne peut nier, surtout de l'interruption des lignes et de l'énorme baldaquin placé sous le dôme en avant du chœur et de l'abside, qui en cache la vue et dissimule aux regards un tiers de la longueur. Il est, de plus, un autre effet de perspective que l'architecte ne pouvait prévoir et qui rapetisse la grande nef : elle n'a, de chaque côté, que quatre gigantesques arcades de 16 mètres d'ouverture, et dont les pieds-droits en ont 10 et demi de largeur. L'œil, peu habitué à leurs vastes proportions, les ramène d'abord à la grandeur ordinaire des arceaux d'autres églises, et diminue d'autant cette nef. Ce n'est qu'en parcourant la basilique, en l'examinant en détail, qu'on reconnaît son immensité, et l'étonnement succède alors à la première sensation. Au milieu des pieds droits, décorés de deux pilastres de 25 mètres de hauteur, des niches contiennent les statues colossales des fondateurs d'ordres religieux. On y retrouve plusieurs noms français, et notamment celui du bienfaiteur de l'enfance, du saint le plus populaire dans nos grandes cités, de saint Vincent de Paul (1).

(1) Sa charité fut immense, et en voici un des traits les plus touchants. Ayant vu à Marseille un forçat inconsolable d'être séparé de sa femme et de ses enfants, il offrit de se mettre à sa place, et, ce qu'on aura peine à concevoir, l'échange fut accepté. Vincent, longtemps enchaîné à la chiourme d'une galère, eut toute sa vie les pieds meurtris du poids des fers qu'il avait portés. Au reste, ce n'était pas probablement un criminel qu'il remplaçait ; peu de chose alors conduisait aux galères ; il suffisait souvent d'un simple délit de chasse.

Le marbre seul orne les piliers, la frise et l'entablement de la nef du milieu, et l'or ne brille qu'à sa voûte, aux deux nefs latérales et aux chapelles construites en retrait. Des bénitiers en marbre jaune de Sienne donnent, par la hauteur de 2 mètres des enfants qui les soutiennent, une idée de la grandeur des autres statues placées à de grandes élévations ; plusieurs atteignent à 6 et 7 mètres. Au bout de la nef centrale, devant le pilier à droite de la coupole, on voit, sous un dais, saint Pierre, en bronze, dont un des pieds est et fut tellement baisé par les pieux Romains, que le frottement que lui firent éprouver les lèvres l'a sensiblement usé. C'est là que sont adressées de ferventes prières, que l'espérance rentre du moins au cœur des malheureux. Disons, pour relever une erreur trop accréditée, que ce prince des apôtres n'est point, comme on l'a mille fois répété, un Jupiter antique, mais bien un véritable Saint-Pierre d'un travail fort médiocre (1).

A l'extrémité de cette nef et sous la grande coupole, sont assis, sur sept gradins, le maître-autel, entièrement isolé, et son baldaquin, en bronze doré, dont Urbain VIII confia l'entreprise au Bernini, qui mit à cette œuvre, unique en son genre, l'empreinte bizarre de son génie, et sut pourtant y répandre un majestueux grandiose qu'on ne peut s'empêcher d'admirer. L'importance de la masse fait excuser, malgré soi, les vicieux détails, poussés jusqu'au ridicule, si on les considère isolément. Conçoit-on, par exemple, que le sculpteur ait osé y placer la tête d'un âne ouvrant la bouche et les naseaux pour braire ; épigramme, dit-on, contre Borromini, qui s'était permis de critiquer le modèle de ce baldaquin. Formées du métal arraché au Panthéon, quatre colonnes torses composites soutiennent un entablement portant lui-même, à ses angles, quatre Séraphins debout ; de leurs pieds part un couronnement presque semblable à une mitre surbaissée, renflée dans son milieu, et que dominent un globe et une croix, emblèmes du christianisme et de son universalité. L'élévation totale, au-dessus des gradins, est de 28 mètres ; le poids du bronze de 63,240 kil., et la dorure et la main-d'œuvre coûtèrent 100,000 écus romains, soit 1,700,000 fr., valeur actuelle du numéraire. Devant l'autel, en face de la grande porte, est la Confession de saint Pierre (2), ou tombeau souterrain

(1) Les statues des divinités du paganisme, usées par des baisers, n'étaient pas rares. On peut citer l'Hercule d'Agrigente et plusieurs images de citoyens illustres que le peuple chérissait.

(2) En Italie, et surtout à Rome, on appelle *confessione* l'autel que l'on élevait jadis sur les tombes des martyrs.

conservant ses reliques, et entouré d'une magnifique balustrade; cent douze lampes, en forme de cornes d'abondance, y brûlent nuit et jour. Un double escalier conduit à son intérieur, dont le revêtement éblouit par son éclat, par sa prodigieuse richesse, en marbres, en métaux précieux. En 1822, on y plaça le mausolée de Pie VI, mort à Valence, en Dauphiné, victime de nos tourmentes révolutionnaires, et noble et saint martyr de son devoir et de sa foi. Ainsi périt ce suprême pontife, qui sut protéger les arts et les sciences, dessécher les marais Pontins, montrer un ferme courage, et que la postérité venge tardivement des calomnies que lui prodigua longtemps l'esprit prétendu philosophique du XVIII^e^ siècle ; sa tombe est un des plus beaux ouvrages de Canova, qui l'a représenté à genoux, en prière, et s'offrant en sacrifice au Seigneur,

Le dôme, dont le diamètre est de 65 centimètres seulement moindre que celui du Panthéon, est porté par quatre énormes piliers pentagones de 80 mètres de pourtour; entre eux s'ouvrent les grands arcs de la principale nef, du chœur et des croisillons. Malgré la défense expresse de Buonarotti, un de ces piliers fut percé pour y pratiquer un escalier conduisant aux parties supérieures de l'édifice. On creusa aussi dans tous ces pieds-droits des niches où sont placées de colossales statues. Ce que Buonarotti avait prévu ne tarda pas à se réaliser, et, depuis ces imprudentes opérations, le dôme s'est lézardé et a fait naître plusieurs fois de graves inquiétudes. Aujourd'hui, il est extérieurement cerclé en fer, et, depuis longtemps, le tassement s'est arrêté (1). Trente-deux pilastres accouplés, d'ordre corinthien, décorent le tambour (2), et seize fenêtres, ouvertes entre leurs intervalles, répandent un jour éclatant, trop, peut-être, pour l'intérieur d'un monument religieux. Aux pendentifs, quatre cercles, de 30 mètres de circonférence, enferment les Evangélistes en mosaïque, par Giovanni Vecchi et Cesare Nebbia, peintres estimables du second rang. Pour donner une idée de la grandeur de ces figures, il suffira de dire que la plume que tient saint Luc a plus de 2 mètres de longueur, et telle est l'élévation des pendentifs, qu'elles paraissent de proportions ordinaires (3). A la coupole, divisée, comme le tambour, en seize compartiments, des mosaïques, entourées de stucs dorés, représentent Jésus, la Vierge, les Apôtres, des saints et des anges: toutes furent exécutées d'après les cartons de Cesari d'Arpino, et on ne saurait trop regretter qu'elles aient été confiées au plus grand corrupteur de l'école romaine du XVII^e^ siècle ; elles sont, en effet, peu dignes de cette voûte immense, de ce Panthéon moderne, que le génie sut lancer à 100 mètres de hauteur, et dont la vue fait naître un profond étonnement, une religieuse impression. Chercher comment ce colosse se soutient dans les airs, admirer ce que peut l'homme, aidé par la science et le calcul, et rendre hommage au Dieu créateur qui nous donna ce pouvoir, tels sont les sentiments qu'on éprouve. L'expérience ayant démontré qu'un dôme ayant intérieurement de belles proportions paraissait trop surbaissé à l'extérieur, Buonarroti conçut la pensée d'en superposer un second dont la forme approcherait davantage de celle d'un demi-ovoïde, opération périlleuse, puisqu'elle doublait la charge des arcs et des piliers, et que pourtant il accomplit avec succès. C'est au tiers environ de la première coupole que s'attache la seconde, qui va toujours en s'écartant de plus en plus du parallélisme, et laisse assez d'espace entre les deux parois pour qu'on puisse librement y circuler au moyen de plusieurs escaliers. Mais, avant d'y pénétrer, on arrive d'abord, par la rampe établie dans un des pieds-droits, à la terrasse servant de comble à la basilique, et d'où l'on voit la grande coupole s'élever encore de 94 mètres, et deux autres octogones et de moindres dimensions, de 45; celles-ci sont portées par les voûtes et les arcs latéraux des petites nefs. Au-dessus de la double coupole, une lanterne (1) soutient la boule de bronze doré, pouvant contenir seize personnes, et sur laquelle est fixée une croix. De tous côtés, des escaliers habilement ménagés et une échelle en fer, appliquée au montant de la croix, permettent de visiter cette partie de l'édifice. Sur la plate-forme sont des habitations qu'on ne peut apercevoir de la colonnade et des environs de Santo-Pietro, et destinées aux logements d'ouvriers sans cesse occupés à des réparations. Comme l'a dit heureusement M. Valery, cette plate-forme est une place publique en l'air. Si l'on rentre dans l'intérieur du dôme, on peut en faire le tour par la galerie de son entablement, et, de là, plonger la vue dans l'abîme de sa profondeur. De l'élévation où l'on est placé, les objets de moyenne proportion disparaissent, et les autels, les mausolées, les statues colossales s'effacent presque entièrement.

En descendant du dôme et dans le fond de la basilique, se terminant par une abside, ainsi que les deux ailes des croisées, on voit le chœur orné d'après les dessins de Buonarroti. L'autel, exhaussé sur des marches de

(1) On a injustement accusé Bernini, dont l'esprit hasardeux était connu, d'avoir opéré ces percements. Il est prouvé aujourd'hui qu'ils existaient avant lui. D'ailleurs, d'autres vices de construction, parfaitement appréciés par les architectes modernes, ont contribué aux lézardes de la coupole ; toutes celles construites sur les mêmes principes ont également éprouvé une semblable désunion de leurs matériaux.

(2) On appelle tambour la partie cylindrique située entre les pieds-droits et le point où commence la courbe d'un dôme.

(3) Pendentifs, portions de voûte sphérique placées entre les grands arcs qui supportent une coupole.

(1) Lanterne, en terme d'architecture, signifie une sorte de tourelle posée sur le comble d'un édifice, et le plus souvent au-dessus d'un dôme.

porphyre, est surmonté d'un monument en bronze doré appelé la Chaire ou plutôt la Chaise de Saint-Pierre, *Cathedra sancti Petri*, parce qu'on prétend qu'il renferme le siége dont se servit le prince des apôtres. Des statues, qui le soutiennent et représentent les quatre docteurs des Eglises grecque et latine, Athanase, Chrysostome, Ambroise et Augustin, sont encore du Bernini, l'inévitable architecte et sculpteur sous les règnes de cinq papes. En fait de mauvais goût, d'afféterie, de poses tourmentées données à ces figures qui auraient dû être empreintes d'une religieuse et noble simplicité, il s'est surpassé lui-même. Aux côtés de la Chaire, il plaça deux anges debout, et, dans le haut, des enfants portant la tiare et les clefs pontificales. Le tout est dominé par une Gloire, où des Séraphins paraissent en adoration, et l'on profita de sa position au-dessus d'une croisée pour l'éclairer par derrière et faire passer le jour au travers de cristaux colorés en jaune; au coucher du soleil, elle semble lancer des rayons de feu. L'énorme somme de 107,000 écus romains fut employée à parfaire cet ouvrage, révélant de tous points l'abâtardissement des arts au milieu du XVII^e^ siècle. Néanmoins, il faut convenir qu'à la distance où les vices de détails échappent, cet appareil théâtral a de l'éclat et de la magnificence. Donner à ses œuvres, même incorrectes, un aspect grandiose et séduisant, est une faculté inhérente au génie italien.

Sur les côtés du chœur, les familles de Paul III Farnèse et d'Urbain VIII Barberini édifièrent les tombeaux de ces deux pontifes. Celui de Paul, que Guglielmo della Porta exécuta sous la direction de Buonarotti, est sans contredit le plus beau de tous ceux qui ornent la basilique. Il se compose des trois statues du pape, de la Prudence et de la Justice; celle-ci, célèbre par la gracieuse pureté de ses contours, était presque nue et fit naître d'inconcevables désirs au cœur d'un Espagnol, qui trouva le moyen de se cacher dans le sanctuaire et d'y passer la nuit. Pour empêcher qu'à l'avenir un pareil attentat pût se renouveler, Bernini la revêtit, en partie, d'une draperie de bronze peinte en couleur de marbre. Le mausolée d'Urbain VIII, situé en face, est encore une œuvre de Bernini; mais cette fois il retrouva le vrai talent dont la nature l'avait doué; bien qu'on puisse encore lui reprocher un peu d'incorrection et de grâces factices, il est impossible de ne pas admirer la manière dont il traita les chairs des figures de la Justice et de la Charité, et la vie qu'il sut leur donner. Les quatre niches du chœur contiennent aussi les statues de fondateurs d'ordres monastiques, savoir, celles de saint François d'Assise, de saint Dominique, de saint Benoît et du prophète Elie, que les moines du Mont-Carmel veulent reconnaître pour leur premier instituteur; de ces médiocres statues, la meilleure est due à Legros, sculpteur français. A la voûte, l'or brille partout sur les ornements et les bas-reliefs en stucs; celui où Jésus remet les clefs à saint Pierre et le crucifiement de cet apôtre sont des imitations d'un dessin de Raphaël et du tableau de Guido Reni.

Après avoir examiné la principale nef, la grande coupole et le chœur, visitons les bas-côtés, les chapelles et les croisées; mais, avant d'y pénétrer, et pour éviter les redites, disons d'abord que Santo-Pietro est surmonté par dix dômes, sans compter celui de Buonarotti; que presque tous les tableaux et les devantures des autels sont en mosaïque, dont le prix moyen fut pour chacune de 110,000 fr., et que 135 statues et 19 tombeaux décorent cette immense basilique.

A droite du chœur, le premier autel qui se présente aux regards montre, au milieu de deux colonnes de granit noir égyptien, le tableau de Saint-Pierre guérissant un malade, par Francesco Mancini, peintre bolonais, dont le nom apparaît pour la première fois dans cette relation; compositeur sage et correct, bon dessinateur et agréable coloriste, il ne put néanmoins sortir du second rang; toutefois, et peut-être par un effet du hasard ou d'une heureuse inspiration, il mérita, pour ce tableau, les honneurs de la mosaïque. L'original est au palais pontifical del Monte-Cavallo. En face de l'autel, on voit le tombeau d'Alexandre VIII, sculpté par Angelo Rossi; la statue du pape est de bronze; celles de la Religion et de la Prudence sont en marbre. Faisons remarquer, une fois pour toutes, que ce mélange d'un métal obscur et de pierres calcaires ou d'albâtres, si fréquent pour les mausolées élevés à Santo-Pietro, n'est pas heureux et produit un trop dur contraste de couleurs. L'œil, d'abord attiré sur la blancheur du marbre, a peine à démêler les traits de la figure principale. Vient ensuite l'autel de Saint-Léon et son immense bas-relief d'Algardi, jouissant de la plus haute renommée, et représentant le pape, qui détourne Attila de conduire son armée à Rome, en lui montrant dans les airs saint Pierre et saint Paul irrités contre les barbares. Sans doute cet ouvrage, dont la réputation provient en partie de sa grandeur, de la multiplicité de ses personnages et de la souplesse que l'artiste a su donner au marbre, n'est pas sans mérite; mais en l'examinant avec attention, on reconnaît que le dessin est faible et le style commun.

La tombe d'Alexandre VII, placée au-dessus de la porte latérale, fut le dernier ouvrage de Bernini, et, comme il arrive toujours au déclin de la vie, l'artiste y exagéra ses défauts habituels sans les compenser par les brillantes qualités de sa jeunesse. Le pape est à genoux, ayant à ses côtés la Justice et la Prudence, et en avant sont la Charité et la Vérité. Un squelette présente au pontife le sablier, annonçant que sa dernière heure est venue; déposée seule aux pieds du pape, cette horloge antique l'eût suffisamment indiquée, et il n'était pas nécessaire de montrer aux spectateurs des ossements et des formes hideuses, que la sculp-

ture ne doit jamais adopter. Vis-à-vis de ce mausolée on admire la chute de Simon le Magicien, peinte sur ardoise par Vanni, habile Siennois, qui sut unir la douceur, la grâce à l'énergie, et fut souvent le rival heureux du Baroccio.

Les croisées du midi et du nord ont la même dimension que le chœur, et se terminent aussi en hémicycle ou plutôt en deux segments de courbes convexes qui se rejoignent; la première fut décorée d'après les dessins de Buonarotti, et Battista Maini fit les ornements et les bas-reliefs en stuc doré de la voûte. En y entrant, l'œil se fixe d'abord, avec respect, sur le tombeau de Pie VII, de ce noble et courageux défenseur de l'Eglise, qui, au sein de sa captivité, répondit à un émissaire de Napoléon, qui le pressait d'obéir à son maître : *Je ne le puis, je ne le dois, je ne le veux.* C'est à Thorwaldsen, le plus habile des sculpteurs depuis la mort de Canova, et supérieur à lui pour exprimer les sentiments virils, que fut confiée l'exécution de ce mausolée. Dans l'attitude du calme et d'une ferme résignation, Pie est assis entre les statues de la Force et de la Sagesse. Au fond de la croisée s'élèvent trois autels qu'embellissent des colonnes de granit noir et de jaune antique; celui du milieu possède le Crucifiement de saint Pierre, copie du célèbre tableau de Guido Reni ; car en général on a laissé à leur place primitive tous les originaux reproduits en mosaïque. Quelques-uns seulement furent transportés aux musées. Au-dessus de la porte de la sacristie, où nous entrerons plus tard, Romanelli peignit à fresque le prince des apôtres délivrant un possédé. Contre le pilier de la grande coupole, une autre copie, dont le modèle se voit à Santa-Maria degli Angeli, rappelle l'Ananie et Saphyre, de Roncalli; ce peintre est encore un des artistes médiocres qui, une fois heureusement inspirés, méritèrent d'entrer à Santo-Pietro.

Chacune des deux petites nefs contient trois arcades que soutiennent quatre colonnes en marbre, et sur la face du pied-droit de la grande coupole, qui termine le bas-côté méridional, on a placé, également en mosaïque, la Transfiguration, de Raphaël. Près de là sont deux tombeaux : celui de droite renferme la dépouille mortelle du troisième pape sorti, en moins d'un siècle, de la famille des Médicis, de Léon XI, dont le règne éphémère ne dura que vingt-sept jours. L'Algardi fut l'auteur des sculptures, et, sur le devant du sarcophage, il a représenté en bas-relief l'abjuration de Henri IV à Saint-Denis. L'autre tombe est celle d'Innocent XI, où l'on voit aussi en bas-relief la délivrance de Vienne par Sobieski, et la fuite honteuse des Turcs.

En avançant vers l'entrée de la basilique, on trouve sur les bas-côtés les trois chapelles ajoutées par Paul V et Carlo Maderno. La première est celle du chœur, et c'est là que se rassemble tous les jours le chapitre de Santo-Pietro pour y célébrer les offices. Les trois rangs de stalles suffisent à peine à contenir les chanoines en soutane de soie violette, en camail de dentelle, et leurs nombreux acolytes. La voix des chanteurs, placés dans une tribune, n'est soutenue que par les sons d'un orgue, chef-d'œuvre du célèbre facteur Mosca ; ces chanteurs sont habiles et doués de l'organe vibrant accordé aux races du Midi ; mais, en 1838, on regrettait d'entendre encore une victime de l'infâme mutilation que la religion et la morale repoussent également. La musique, belle, harmonieuse, n'avait point cependant le caractère noble et grave qui devrait être son partage, et l'on pouvait difficilement la distinguer de celle des opéras (1). Aussi inspirait-elle peu de recueillement, et les étrangers surtout venaient le soir assister aux vêpres comme à un spectacle. Un dôme ovale, orné de mosaïques imitant les ouvrages de Ciro Ferri et de Carle Maratte, surmonte cette vaste chapelle, que ferme une grille en fer doré d'un travail remarquable ; en la quittant, on voit, sous l'arcade à gauche, le mausolée d'Innocent VIII, ouvrage entièrement en bronze du Florentin Pollajuolo, mort en 1498, et, par son style, il contraste avec tous les monuments de même destination qui l'environnent. Presque partout ailleurs les embellissements modernes de cette basilique ont fait disparaître les traces du moyen âge et de la Renaissance.

La chapelle de la Présentation offre un exemple de la fragilité des grandeurs humaines et des vains titres que conservent obstinément les princes déchus : elle contient les sarcophages des derniers Stuarts : de Jacques III, intitulé roi d'Angleterre ; de sa femme, Clémentine Sobieski, et de leurs deux fils ; celui de Clémentine, élevé aux dépens de la fabrique de l'église, est en porphyre, recouvert d'une draperie d'albâtre ; au-dessus sont la Charité et un Génie soutenant le portrait en mosaïque de la princesse. L'autre tombe fut confiée à Canova, et, il faut bien le dire, c'est un médiocre ouvrage, froid et d'une molle exécution.

Le baptistère est la dernière chapelle en descendant vers les portes principales. Les fonts baptismaux se composent d'une espèce de coupe ovale en porphyre de 4 mètres de longueur, de 2 de largeur, et qui servit de couvercle à la tombe de l'empereur Othon II, mort à Rome en 974. D'après le dessin de Fontana, on y ajouta une pyramide, ou plutôt un cône ovoïde en orfévrerie, d'un goût bizarre, mais d'un beau travail.

En face, et de l'autre côté de la basilique, la première chapelle qui se présente est celle de la Pitié, prenant son nom du groupe de la Vierge et du Christ mort, que Marie tient sur ses genoux. Buonarotti l'exécuta à l'âge de vingt-quatre ans, et, quoiqu'il

(1) On a senti enfin son inconvenance, et, en 1842, le pape a voulu que la musique d'église reprît la gravité religieuse qu'elle n'aurait jamais dû perdre. Défense a été faite de s'y servir de certains instruments, et d'y exécuter des airs composés pour les théâtres et des sujets profanes.

ne soit pas au nombre de ses chefs-d'œuvre, on y reconnaît déjà la main du maître et de belles parties. On critiqua beaucoup l'air de jeunesse donné à la Vierge, tandis que la figure de Jésus annonce au moins une trentaine d'années; mais l'artiste s'excusa en prétendant que les femmes chastes conservent longtemps leurs attraits. Lanfranc peignit à fresque le Triomphe de la Croix, et à la coupole on voit des mosaïques tirées des tableaux de Ciro Ferri et de Pietro di Cortona.

Sous les arcades ouvertes en face de la seconde et troisième chapelle, plusieurs tombeaux contiennent des personnages célèbres. D'abord, on trouve celui d'Innocent XIII, construit en stuc et d'une extrême simplicité; vient ensuite le mausolée plus splendide, mais portant le cachet du mauvais goût de son époque, de la vagabonde et inconstante Christine de Suède, qui déserta un trône, abjura le luthéranisme, fut très-mauvaise catholique, supporta, dit-on, impatiemment la vie privée, et mourut à Rome en 1689. Sur le devant du monument, Teudon, sculpteur français, a représenté, en bas-relief, l'abjuration de cette reine dans la cathédrale d'Inspruck. Plus loin repose une femme d'un autre caractère, ferme dans son courage et sa foi, docile aux volontés de Grégoire VII, la comtesse Mathilde, souveraine de la Toscane, de Parme, de Modène, de Mantoue et de Ferrare, et dont la cession de ses Etats au saint-siége devint en Italie, depuis le XI^e^ jusqu'au XIII^e^ siècle, une cause sans cesse renaissante de troubles et de guerres intestines (1). Ce ne fut que six cents ans après que Bernini, par ordre d'Urbain VIII, érigea ce cénotaphe, et n'oublia point d'y sculpter, également en bas-relief, l'empereur Henri IV humilié aux pieds du terrible et puissant Grégoire, et recevant l'absolution.

La magnifique chapelle du Saint-Sacrement fait le pendant de celle du chœur, située vis-à-vis. Un tabernacle, d'une rare magnificence, de forme ronde, et semblable au petit temple de Santo-Pietro in Montorio, du Bramante, est posé sur l'autel. Ses douze colonnes, en lapis-lazuli, ont 6 mètres de hauteur, et les bases, les chapiteaux, ainsi que les deux anges placés des deux côtés, sont en bronze doré. Au-dessus, Pietro di Cortona peignit à fresque la Trinité. Un second autel laisse voir, entre deux colonnes torses entourées de pampres, un tableau curieux, quoique fort médiocre; on l'attribue au Bernini. C'est, dit-on, une copie du Saint-Maurice de Carlo Pellegrini. En avant, et presque à fleur de terre, une tombe modeste enferme les restes de Sixte IV; elle est cependant en bronze et un ouvrage de Pollajuolo. Près de là reposent, sans honneur et comme abandonnées, les cendres d'un des plus célèbres pontifes, du conquérant Jules II de la Rovère; elles attendent depuis trois cents ans le mausolée qu'on devait leur ériger à Santo-Giovanni in Laterano. C'est contre la grille fermant cette chapelle que l'on dépose, pendant trois jours, la dépouille mortelle des papes, et que le peuple est admis à leur baiser les pieds au travers des barreaux.

A l'extrémité de la nef, une mosaïque reproduit l'œuvre la plus capitale du Dominiquin, sa Communion de saint Jérôme. On entre ensuite dans la chapelle de la Vierge, que Grégoire XIII fit construire par Giacomo della Porta, sur les dessins de Michel-Ange. L'autel est resplendissant de jaspes, d'albâtres, d'améthystes; et d'autres pierres précieuses y sont aussi enchâssées. Les copies des peintures de Girolamo Muziano, habile coloriste vénitien, décorent les lunettes et les angles de la coupole, et jouissent d'une grande réputation. En sortant de cette chapelle, et en allant vers la croisée, on rencontre la tombe de Benoît XIV, très-faible ouvrage de Pietro Bracci, et peu digne d'un illustre pontife. La statue du pape est accompagnée de celles de la Science et de la Charité.

Après avoir fait le tour de la basilique, nous voici arrivés à la croisée septentrionale, placée en face de celle que nous avons déjà visitée. Au fond, comme à la méridionale, sont rangés trois autels richement ornés de marbres, de colonnes et de mosaïques, d'après Valentin, Nicolas Poussin, et Angelo Caroselli. Le Martyre de saint Erasme, du Poussin, est doublement remarquable par son mérite et sa grandeur; cet artiste a rarement donné à ses tableaux de pareilles dimensions. L'autel, appuyé au pied-droit de la grande coupole, est appelé della Navicella, et reçoit ce nom du tableau de Lanfranc, représentant la barque de saint Pierre. Vis-à-vis est le magnifique mausolée de Clément XIII, qui coûta huit années de travail à Canova; noble, sévère de style, comme il appartient aux monuments de ce genre, d'une sage et habile composition, il plaça son auteur au-dessus de tous les sculpteurs du XVIII^e^ siècle. La figure à genoux du pape et la Religion tenant une croix sont admirables. Le Génie, assis près de la tombe, dont le torse est une élégante étude d'anatomie, laisse pourtant quelque chose à désirer dans l'expression de sa douleur; mais les deux lions, couchés sur des socles, passent, à juste titre, pour les plus beaux, les plus énergiquement exécutés que l'art moderne ait produits. La mosaïque de Santa-Petronilla, copie du célèbre tableau du Guerchin, est la plus vaste, la plus belle de ce temple, et imite la peinture à s'y méprendre.

La sacristie, ou plutôt les sacristies, que trois galeries mettent en communication, sont celles des chanoines, des bénéficiers, et la médiane, située entre les deux autres, et destinée au service commun. Bâties par Pie VI, leur pureté architectonique est loin

(1) La donation de Mathilde ne fut jamais arguée de faux comme celle de Constantin, mais de nullité, attendu qu'elle faisait passer sous la direction pontificale des fiefs mouvants de l'Empire, et devant foi et hommage aux empereurs, seigneurs suzerains.

de répondre à la beauté des matériaux, à la richesse de l'ameublement. On entre d'abord dans un vestibule elliptique que décorent des colonnes et des pilastres en granit rouge oriental, et la statue colossale de saint André, provenant de l'ancienne basilique; viennent ensuite les galeries, également ornées de colonnades en marbres gris et vert africain. Dans les parois sont encastrées des inscriptions antiques et modernes que les archéologues et les historiens consultèrent souvent; il faut surtout remarquer celle des frères ruraux, *fratres arvales*, la plus ancienne existante en latin primitif, à peine intelligible aujourd'hui, et qui paraît contenir quelques vers saliens; au reste, elle ne peut échapper à la vue : les *ciceroni* ont soin de la montrer aux voyageurs. La sacristie commune est octogone, et possède huit colonnes soutenant la coupole et sa lanterne; on y voit une Descente de Croix, dessinée par Buonarotti et peinte par Lorenzo Sabbatini. Un coq en bronze, actuellement placé au-dessus de l'arceau de l'autel, surmontait jadis le clocher de l'ancienne église, bâtie par Léon IV, et date probablement de 850. A la sacristie des chanoines, les armoires et les stalles en bois exotique appellent l'attention par leur richesse et leur élégance. La Sainte-Famille de l'autel sortit du pinceau d'un élève chéri de Raphaël, de Francesco Penni, surnommé *il Fattore*. Les autres peintures, bien inférieures en mérite, sont d'Antonio Cavallucci, peintre moderne, mort en 1795. La salle capitulaire, dépendant de cette sacristie, est le lieu où s'assemblent les cardinaux pendant les jours consacrés aux funérailles des papes, où ils se forment alors en congrégation et reçoivent les ministres étrangers et les ambassadeurs. Ses plus précieux ornements sont les trois tableaux oblongs, et terminés triangulairement, où Giotto retraça la figure du Christ, le Crucifiement de saint Pierre et la Décollation de saint Paul; on ne saurait trop étudier les œuvres de cet homme extraordinaire, qui fit faire à l'art un pas immense, et que, pendant deux siècles, ses successeurs égalèrent à peine. A droite, on trouve la sacristie des bénéficiers, et une quatrième, celle des clercs, servant de succursale; plus simples dans leurs décorations, elles n'en possèdent pas moins des peintures de prix, entre autres saint Pierre recevant les clefs; le Christ au jardin des Oliviers; la Flagellation, par Muziano, et un singulier tableau d'Ugo di Carpi, exécuté sans le secours du pinceau, que remplacèrent les doigts de l'artiste, ainsi que le dit une inscription (1). Là aussi on garde des chefs-d'œuvre d'orfévrerie, surtout les douze chandeliers en vermeil, d'une dimension extraordinaire, d'un travail précieux, et faits par Antonio Gentili et Benvenuto Cellini; il faut y ajouter les deux candélabres, de Pollajuolo, qui parent l'autel de la grande coupole aux jours de fêtes solennelles. Parmi les ornements sacrés conservés dans les armoires, le plus remarquable, par son antiquité, est la dalmatique de Léon III, dont les papes ses successeurs se servaient au couronnement des empereurs d'Allemagne. Si son acte de naissance est authentique, elle est aujourd'hui âgée de 1048 ans. Sous la sacristie, une autre construction contient les archives du chapitre; parmi ses manuscrits figurent au premier rang des pièces diplomatiques, des curiosités bibliographiques et un texte de lois du VII^e^ siècle.

Les souterrains ou cryptes de la basilique sont une véritable nécropole, où le temps a réuni les princes de la terre. Au milieu du dédale de ces caveaux étroits et tortueux, il faut principalement désigner aux touristes les sépulcres d'Othon II, surnommé le Sanguinaire, décédé à Rome en 983; de Charlotte, reine de Chypre et de Jérusalem; d'un grand maître de l'ordre de Malte, et des papes Adrien IV, Nicolas V, Urbain VI, Pie II, et Boniface VIII, si célèbre par les impuissants anathèmes qu'il lança contre Philippe le Bel, par sa fin déplorable, et par la promulgation du cinquième livre des *Décrétales* (1); tous appartenaient à la vieille église. Le pavé de cette crypte, appelée aussi grotte de Santo-Pietro, est celui de l'ancienne construction sur lequel on jeta des arcs et des piliers, pour élever de 3 mètres et demi le plan supérieur. Les marbres, les stucs sont aussi prodigués à ces souterrains, et on y trouve plusieurs chapelles; mais la plus importante est celle où Clément VIII fit placer vingt-quatre bas-reliefs en bronze, retraçant plusieurs traits de la vie de saint Pierre et de saint Paul. A l'autel brillent les images de ces apôtres, peintes sur des tables d'argent. Les mosaïques des autres chapelles sont tirées des originaux d'Andrea Sacchi, et les fresques furent exécutées par Ricci, Mendoza, Carlo Pellegrini, Savelli, Guibaldo Abbatini, Battista Speranza et d'autres artistes, pour la plupart d'un rang inférieur.

En terminant cette description, trop longue peut-être pour le lecteur, et succincte cependant, puisqu'elle a négligé tant de détails dignes d'attention, réparons un oubli en disant que sur les bas-côtés de la basilique, des confessionnaux reçoivent les pénitents de tous les peuples européens, et que des ecclésiastiques les comprennent et répondent dans leur langue nationale. Là le Grec, le Hongrois, le pauvre Irlandais retrouve les accents de la patrie, et, grâce au charme de son souvenir, ressent moins la

(1) *Ugo di Carpi intagliatore fata senza penella.* Cet Ugo était aussi graveur, comme le prouve le titre d'*intagliatore*, écrit selon l'orthographe moderne.

(1) Décrétales, épîtres, lettres écrites par les anciens papes pour répondre à des consultations qui leur étaient adressées sur des points de discipline, ou pour faire des règlements. Les décrétales attribuées aux premiers pontifes avant saint Siricius, mort en 398, et la collection que publia Mercator, sont arguées de faux par un grand nombre de savants. Elles sont remplies de mots inconnus à la date qu'elles portent.

honte et la douleur de pénibles aveux ; ainsi le catholicisme tend les bras à tous les pécheurs, à tous les repentirs, et par sa prévoyante miséricorde resserre encore entre ses enfants le lien commun de la foi.

Palais Vaticano. — Chapelles Sistina, Paolina. — Bibliothèque. — Jardins. — Casino del Papa.

Le palais Vaticano, séjour des papes en hiver et renfermant aussi les chapelles Sistina et Paolina, la bibliothèque, les loges, les chambres de Raphaël, la galerie des inscriptions et plusieurs musées, est une masse irrégulière de bâtiments élevés à diverses époques par Bramante, Raphaël, Pirro Ligorio, Carlo Fontana, Bernini, et, sous ce rapport, on peut le comparer à celui de Fontainebleau. Son étendue est de 365 mètres en longueur, et de 246 en largeur. Situé sur le Monte-Vaticano et touchant immédiatement à la colonnade et à la basilique de Santo-Pietro, il les domine et leur nuit en les dépassant de la moitié de sa hauteur; toutefois on en est dédommagé en contemplant, de la place qu'enceint la colonnade, les élégants arceaux des loges de Raphaël, se présentant seuls aux regards; on oublie alors l'irrégularité de ces vastes constructions.

Un magnifique et grandiose escalier à deux rampes, ouvrage du Bernini et commençant à l'extrémité droite du portique circulaire de la place, conduit aux appartements pontificaux. C'est là que stationne la garde suisse, conservant son costume si pittoresque du XV^e^ siècle. La plus grande simplicité règne dans les pièces intérieures spécialement destinées au logement du pape; de modestes tapis, des soieries sans dorures en composent l'ameublement. Une petite chapelle, où Sa Sainteté célèbre tous les jours la messe, est contiguë, et l'on y voit un superbe prie-Dieu brodé par la reine des Français. Grégoire XVI, dit-on, y implorait souvent l'assistance du ciel pour elle et pour sa famille (1). Si la modestie a meublé ce qui est presque un lieu secret, il n'en est pas de même des pièces où se font les réceptions publiques; là devait éclater un luxe digne du souverain, et on y appela le concours des arts. Le salon royal, où brillent les marbres et les albâtres d'Orient, fut orné de stucs par Perino del Vaga et Danielo di Volterra, et occupa les plus habiles peintres de l'époque. Giorgio Vasari montra Grégoire IX excommuniant Frédéric II au concile de Lyon, et la flotte chrétienne se disposant à combattre les Turcs à Lépante; Taddeo Zucchari, Charlemagne confirmant la donation vraie ou supposée de Constantin, l'absolution que donna Grégoire VII à l'empereur Henri IV, en présence de la comtesse

(1) L'auteur de ce *Voyage* a eu l'insigne honneur d'être conduit à cette chapelle par Sa Sainteté; et, s'il ose faire connaître cette rare faveur, c'est pour en exprimer sa respectueuse et profonde reconnaissance.

Mathilde, et la prise de Tunis sous le pontificat de Paul III ; Marco di Sienna, Othon restituant les biens de l'Église, et Geronimo Sicciolante, Pepin remettant aux successeurs de saint Pierre la ville de Ravenne, après la défaite d'Astolphe, roi des Lombards. Partout est célébré le triomphe de la papauté; mais, disons-le à regret, dans ce salon existent trois tableaux sur lesquels, depuis longtemps, on aurait dû jeter un voile; ils rappellent les massacres de la Saint-Barthélemy, les sicaires des Guises précipitant par la fenêtre le corps de l'amiral de Coligny, et Charles IX approuvant, au parlement de Paris, ces atroces actions. La véritable religion les a toujours condamnées.

Deux portes, ouvertes sur un des côtés de la salle, servent d'entrée aux chapelles Sistina et Paolina. La première, si célèbre dans l'histoire des arts, et renfermant les œuvres de tant de maîtres illustres, est un vaste parallélogramme sans colonnes, sans pilastres, sans aucun autre ornement que des fresques ; elle fut construite, en 1473, par Baccio Pintelli. Sur trois faces des murailles on voit Moïse et Séphora, et la Promulgation de l'ancienne loi, de Luca Signorelli, Toscan plein d'esprit et de sentiment, quoique encore un peu entaché de la sécheresse d'exécution du XV^e^ siècle, et un des premiers qui eut l'intelligence de l'anatomie; Moïse et les Bergers madianites, et la Tentation de Jésus, par Sandro Boticelli, artiste de la même époque, qui abandonna la peinture, à l'âge de trente-sept ans, pour s'adonner à la gravure ; la Vocation des Apôtres, de Ghirlandajo, qui porta la perspective à un haut point de perfection, et eut la gloire de compter Michel-Ange Buonarotti au nombre de ses élèves; le Sermon sur la montagne, et l'Adoration du veau d'or, de Cosimo Roselli, dont le nom n'a pas pénétré en France, et méritant néanmoins d'être compté parmi les peintres habiles de la Renaissance; les Clefs données à saint Pierre, ouvrage capital du Pérugin, où, répudiant sa douceur et sa naïveté ordinaires, il sut employer un plus ferme pinceau.

Mais ce qui domine et amoindrit tous ces ouvrages, pourtant si remarquables, ce sont les fresques de la voûte et du fond de la chapelle, les Prophètes, les Sibylles, la Création du monde et le Jugement dernier, de Buonarotti. Jamais plus terrible peinture ne frappa les regards, et, si j'ose le dire, jamais on ne porta plus loin l'admirable abus de la science, du grandiose, et d'un style presque sauvage; et toutefois les yeux ne peuvent se détacher de ces austères Prophètes, de ces puissantes Sibylles que l'inspiration saisit, que le feu divin pénètre de toutes parts. Du Dieu créateur on ne voit, au sommet de la composition, que la tête et les mains : l'intelligence et l'action. Adam est magnifique de dessin, et peut-être Eve a-t-elle quelque chose d'un peu masculin et privé de cette grâce innocente qui dut être son partage au moment où elle reçut la vie. Vingt mois suffirent à Michel-Ange pour accomplir ce

chef-d'œuvre, et cependant c'était son coup d'essai en ce genre, car jusque-là il n'avait point pratiqué la fresque. Cette voûte renouvelle sans cesse la question de savoir si Raphaël profita, pour agrandir sa manière, de la vue de ces peintures que Bramante lui procura en secret ; question oiseuse, déjà traitée à l'occasion de l'Isaïe de Santo-Agostino. En effet, si Raphaël put dérober à Buonarotti quelques parties de son talent, il sut tellement les approprier à sa nature, qu'il les rendit originales. On a tant parlé du Jugement dernier, placé au fond de la chapelle, au-dessus de l'autel ; il est si connu maintenant par la gravure et la copie de Sigalon, qu'il est inutile d'en faire la description, et nous nous bornerons à quelques remarques sur une œuvre jouissant, malgré ses défauts, d'une immense réputation. Le dessin a souvent l'exagération anatomique familière à Michel-Ange, la couleur est austère, peu variée, ce qui jette de la monotonie et de la confusion sur tous ces corps représentés, dans l'origine, entièrement nus, et auxquels, d'après les ordres de Pie IV, Daniele di Volterra ajouta, avec une sage économie, quelques étroits vêtements, ce qui lui valut le sobriquet moqueur de *brachettone* (culottier). La perspective et la diminution de grandeur, selon les distances, furent entièrement négligées, et on n'en conçoit pas la raison, car certainement Buonarotti n'a point péché par ignorance : ainsi, à la partie supérieure, le saint Pierre recevant les clefs des mains de Jésus, et d'autres personnages, ont une taille colossale, tandis que, dans le bas, les figures sont toutes de moindres proportions; véritable contre-sens qu'il était facile d'éviter. Aucune espèce de grâce et de douceur n'apparaissent dans cette sombre composition, ne contrastent avec le désespoir des réprouvés ; et les élus, s'élevant au ciel, montrent une sévérité, presque une tristesse qui semblent méconnaître la gloire et le bonheur éternel qu'ils vont posséder. Au milieu des Anges et des Saints, on s'étonne aussi de voir une déité du paganisme, Caron, passant dans sa barque les âmes des damnés, et quelques épisodes peu dignes d'un sujet si éminemment chrétien. En somme, l'artiste paraît avoir composé son ouvrage successivement, à mesure que la pensée naissait, et s'être occupé séparément de chaque figure bien plus que de l'ensemble et de l'unité du tableau. Cependant, que l'on ne croie pas qu'en rendant compte des sensations qu'il éprouvait, l'auteur ait voulu déprécier ce qui mérite une sincère admiration. Malgré ses bizarreries et ses défauts, la fresque du Jugement dernier n'en est pas moins l'une des pages immortelles de la peinture. Comment se fait-il donc que, presque dès son origine, elle ait été négligée au point de l'abandonner à des dégradations commises par des barbares? On assure que le ciel fut gratté pour enlever l'outremer ; et lorsqu'il fallut le repeindre, cette opération, confiée à des mains ignorantes, altéra sensiblement la pureté de certains contours.

San-Gallo édifia la chapelle Pauline, ornée de six fresques, dont quatre sont de Frederico Zucchari et de Lorenzo Sabatini, et deux de Buonarotti, représentant le Crucifiement de saint Pierre et la Conversion de saint Paul : celle-ci se ressent de l'âge de son auteur; lorsqu'il l'exécuta, il avait plus de 80 ans. La fumée des cierges ayant noirci ces peintures, on les a dernièrement nettoyées, et probablement altérées, car la fresque supporte difficilement cette opération. Lorenzino, Rafaellino di Reggio décorèrent la salle ducale, où, le jeudi saint, se fait le lavement des pieds et se tient quelquefois le consistoire public. Les salons des paraments sont ainsi nommés, parce que c'est là que le pape, entouré des cardinaux, revêt ses habits pontificaux lorsque, les jours de fêtes solennelles, on le porte à la basilique de Santo-Pietro, sur la *sedia gestatoria*, pour célébrer les divins mystères (1).

En négligeant l'ordre dans lequel sont placées les diverses collections du Vatican, passons maintenant à sa bibliothèque et à ses jardins. Revenant ensuite sur nos pas, nous visiterons et réunirons en un seul faisceau tout ce qui se rapporte aux arts anciens et modernes, et ainsi rien ne viendra distraire de la contemplation de tant de trésors, de l'examen des plus riches musées du monde.

On prétend que la bibliothèque Vaticane dut sa naissance à celle que fonda, au palais Laterano, le pape Hilaire, élu en 461, qu'augmenta Zacharie et qu'enrichit Calixte III d'une partie de la bibliothèque impériale de Constantinople, lorsque cette ville tomba au pouvoir des barbares musulmans. Cette tradition est plus qu'incertaine, quant au premier pontife, probable pour le second, et véritable en ce qui concerne le troisième; l'Eglise alors ne se bornant plus aux études juridiques et théologiques, et suivant l'impulsion donnée aux esprits depuis le XIVe siècle, attachait un grand prix aux littératures grecque et latine. Nicolas V transporta au Vatican ce précieux dépôt, qui, s'augmentant sans cesse, obligea Sixte-Quint de confier à Domenico Fontana la construction d'un vaste local suffisant aux besoins présents et futurs. Successivement accrue, depuis cette époque, par des achats annuels et les acquisitions des bibliothèques de l'électeur palatin, des ducs d'Urbino, de la reine Christine de Suède, des marquis Capponi, de la famille Ottoboni Fiano, des manuscrits orientaux de Clément XI, de la collection donnée par le cardinal Zelada, et des livres d'arts et d'antiquités du commandeur Léopold Cicognara, elle est la plus considérable, la plus précieuse de Rome, mais non du monde, comme le disent emphatiquement les Guides imprimés des voyageurs (2). Telle

(1) En latin, *sella gestatoria*, litière, chaise à porteurs.

(2) Sans compter les richesses des autres bibliothèques publiques de Paris, la Bibliothèque nationale possède actuellement plus de 500,000 volumes im-

qu'elle est aujourd'hui, elle se compose de 100,000 volumes typographiés et de 24,000 manuscrits ainsi divisés, si l'on s'en rapporte aux assertions du marquis Melchiori :

Latins.	18,108
Grecs.	3,469
Hébraïques.	726
Arabes.	787
Persans.	65
Turcs.	64
Syriaques.	459
Ethiopiens.	71
Slaves.	18
Indiens.	22
Chinois.	10
Coptes.	80
Arméniens.	13
Géorgiens.	2
Collections Zelada et Capponi.	383
Total.	24,277

La première salle est celle des interprètes entretenus, au nombre de sept, pour le service de la bibliothèque. Deux sont destinés à traduire la langue latine, deux autres le grec, autant l'hébreu, et un l'arabe et le syriaque. Dans le haut des parois, on a rangé les portraits des cardinaux-bibliothécaires, car cette place est toujours réservée à une Eminence. Parmi ces princes de l'Eglise, plusieurs acquirent un nom célèbre dans la littérature et les sciences : on y distingue Geronimo Aleandro, Baronius, Giustiniani, Ludovico Capponi, Henri Noris, Casanata, Domenico Passionei, Angelo Quirini et Zelada. A la voûte, Marco di Faenza peignit les dix Sibylles, et Paul Brill des paysages. Les dossiers des siéges sont un ouvrage d'élégante marqueterie, exécuté, au commencement du XVII^e^ siècle, par Fra Giovanni di Verona.

En entrant dans la grande salle des manuscrits, longue de 69 mètres, large de 16, haute de 9, et divisée, par sept arcades, en deux galeries parallèles, on éprouve un mouvement de surprise; l'œil cherche ces vénérables reliques de l'antiquité et du moyen âge et ne les aperçoit pas; c'est qu'en effet, enfermées dans des armoires ornées d'arabesques, elles sont invisibles, et, au premier moment, on ne s'occupe que de la décoration de ce vaste local, des fresques de Zucchari, des peintures, placées sur les faces des pilastres, représentant les célébrités des littératures sacrées et profanes, des sciences et de la philosophie antique et moderne, et surtout de la riche collection des vases italico-grecs posée sur les armoires en forme de console. Sur le dernier pilastre, on conserve un calendrier russe, en langue slave, dont les caractères sont de diverses couleurs. Il faut aussi examiner une superbe colonne torse d'albâtre oriental, et l'une qui garde encore le linceul incombustible d'a-

primés, et le nombre de ses manuscrits, augmentant sans cesse par de précieuses acquisitions, s'élève à 100,000. Elle l'emporte surtout infiniment sur la Vaticane pour tout ce qui concerne les manuscrits en idiomes et dialectes asiatiques.

mianthe dans lequel furent brûlés les restes mortels de quelque Romain de haut parage; car la cherté de l'étoffe ne permettait ce luxe qu'aux familles jouissant d'une grande fortune. Non-seulement cette salle, mais d'autres pièces contiennent aussi des manuscrits toujours soigneusement dérobés à la vue, et le lecteur permettra sans doute qu'on lui en désigne quelques-uns offrant des particularités remarquables. L'auteur ne dissimulera point que c'est principalement sur les indications de M. Valery qu'il a obtenu la faveur de les examiner; il ne pouvait suivre un guide plus habile, et pour éviter l'accusation de plagiat, il déclare que, sauf quelques réflexions et des notes qui lui appartiennent, il a presque fidèlement reproduit le texte du savant bibliographe.

Virgile, illustré par 50 miniatures, est un curieux témoin de l'état des arts au IV^e^ ou V^e^ siècle. Malgré quelques détails pleins de simplicité et de naturel, l'incorrection du dessin, l'oubli du clair-obscur, l'absence complète de perspective, montrent combien la décadence de la peinture fut rapide. Un Térence, de la fin du VIII^e^ siècle ou du commencement du IX^e^, si l'on en juge d'après le caractère de l'écriture, paraît une copie d'un original plus ancien. Quoique la pantomime des figures soit naturelle, le dessin est incorrect et le style barbare; toute trace de bonnes études a disparu. Cependant, ce manuscrit, que l'on prétend avoir appartenu aux célèbres littérateurs de la Renaissance, Pontano et Bembo, est curieux, car il révèle des usages et des costumes du temps où il fut transcrit; mais l'ignorance du dessinateur était incapable de reproduire les vêtements des anciens Hellènes.

Des *rime* et des sonnets de Pétrarque montrent les ratures, les repentirs du poëte, et à quel point il perfectionnait laborieusement ses vers. Un autre manuscrit du Dante, entièrement de la main de Bocaccio, fut envoyé par lui à son ami Pétrarque, qui paraît y avoir ajouté des annotations, quelquefois sévères, et annonçant de la malveillance (1).

La Bible latine, en deux volumes in-folio, appartient au duc d'Urbino. Si les arabesques et les figurines qui la décorent ne sont pas du Perugin, elles doivent être, à en juger par leur mérite et leur élégance, l'œuvre de ses plus habiles élèves. Le manuscrit grec du VIII^e^ siècle, sur parchemin, une des plus singulières curiosités de la Vaticane, et dont les peintures retracent, en partie, l'histoire de Josué, est un rouleau mutilé de 6 mètres et demi de longueur; on y remarque aussi l'absence de toutes notions relatives aux

(1) On lit dans la Vie de Pétrarque, publiée par un anonyme, à la fin du siècle dernier, qu'il ne connut le Dante que par le cadeau que lui fit Bocaccio, quoique la *Divine comédie* eût été publiée longtemps auparavant. Cette étrange négligence d'un poëte qui s'était composé une nombreuse bibliothèque, provenait-elle de jalousie? On serait tenté de le croire en lisant sa réponse à Bocaccio, dans laquelle, au milieu des remercîments, percent l'envie et le dédain.

mœurs, aux armures et aux habillements des Hébreux.

Il faut admirer la richesse et les compositions des petits tableaux ornant le bréviaire de Mathias Corvin, roi de Hongrie et de Bohême, écrit et peint à Florence, vers la fin du XV^e^ siècle, par un des plus renommés calligraphes et miniaturistes que ce prince retenait en Italie, et dont le nombre était si considérable qu'on le porte à plus de trente (1). Une Vie de Frederico, duc d'Urbino, offre également de belles miniatures de Clovio, instruit à l'école de Jules Romain. Un curieux calendrier mexicain, pièce unique en son genre, et d'une prodigieuse longueur lorsqu'on le démonte, fut souvent consulté par les savants qui se sont occupés des périodes et des systèmes cycliques des différents peuples. Plutarque, provenant de la bibliothèque de la reine Christine, est annoté de la main de Grotius.

Les dessins coloriés, joints au poëme latin de Donizonius, quelque médiocres qu'ils soient, offrent cependant un curieux exemple du luxe des souverains au XI^e^ siècle : on y voit la comtesse Mathilde tenant une grenade à la main, coiffée d'un bonnet d'or conique enrichi de pierreries; le voile est rose, la chlamyde (2), couleur de laque carminée, et portant une bande dorée, garnie aussi de pierres précieuses; la robe bleu de ciel (3). Un de ces dessins montre l'empereur Henri IV prosterné aux pieds de Mathilde et de Hugues, abbé de Cluny, et les suppliant d'intercéder pour lui auprès de Grégoire VII, afin que ce pontife révoque son excommunication. L'inscription porte : *Le roi supplie l'abbé et Mathilde aussi.* Notez qu'elle place le moine avant la souveraine, et, sans le vouloir peut-être, prouve l'absolue puissance de l'Eglise à cette époque.

Les poésies manuscrites des Provençaux avaient appartenu à Bembo et à Pétrarque, et on y voit leurs annotations. En consultant les gracieux canzoni de nos troubadours, on reconnaît combien les premiers poëtes italiens en ont profité, et que souvent même ils se bornèrent à les traduire (*h*). Les lettres d'Henri VIII à sa maîtresse Anne de

(1) Ce souverain, mort en 1490, fait une célèbre exception à la barbarie de son peuple à cette époque. Habile général, vainqueur de l'Autriche et des musulmans, sage législateur, protecteur des lettres et des sciences, d'un caractère aimable, il fut, peut-être, l'homme le plus étonnant de son siècle; sa bibliothèque se composait de 50,000 volumes : collection prodigieuse pour un temps où l'imprimerie ne datait que de quelques années. On ne saurait trop déplorer sa destruction par les Turcs, en 1527.

(2) Chlamyde, manteau des anciens, retroussé sur l'épaule, et qui était l'habit militaire des patriciens et généraux romains. Le peintre en aurait-il, par tradition, revêtu Mathilde en signe de commandement et de souveraineté?

(3) Les teintes sont d'une grande vivacité, et prouvent que la teinture et l'art de fabriquer les couleurs des peintres étaient portés à un haut degré de perfection.

(4) Voyez Ginguené, *Histoire de la Littérature italienne*, vol. I, chap. 5.

Boleyn, qu'il fit décapiter pour s'en débarrasser, lorsqu'elle fut sa femme, sont au nombre de dix-sept : neuf en français et huit en anglais. A leur style plein de mignardise, et quelquefois réellement gracieux, on ne se douterait pas de la férocité de ce voluptueux tyran (1).

Le premier jet de trois chants de la *Jérusalem délivrée*, commencée par Torquato Tasso à 19 ans, présente un vif intérêt. Des 116 octaves de ce manuscrit, plusieurs furent conservées et replacées dans son poëme. Parvenu à la maturité de l'âge et du talent, ce puissant génie, cet habile versificateur, sentit qu'il ne pouvait surpasser ce qu'avait produit l'inspiration de sa jeunesse. La bibliothèque possède encore du Tasso un grand nombre de traités et de dialogues autographes dont l'énumération serait inutile et fastidieuse.

Plusieurs, imprimés sur peau de vélin, sont des chefs-d'œuvre typographiques, d'une rareté extrême, et quelques-uns n'ont été tirés qu'à trois ou quatre exemplaires. On peut citer le *Traité des sept Sacrements*, envoyé à Léon X et composé, à l'aide de Wolsey, par Henri VIII, alors ardent catholique, et plus tard sanguinaire protestant; la *Bible polyglotte* du cardinal Ximénès, celle en arabe, publiée à Rome, ainsi que la grecque de l'imprimeur vénitien Alde Manuce, *Aulu-Gelle* et les *Lettres de saint Jérôme.*

En sortant de cette immense salle, on visite deux galeries situées en face l'une de l'autre, et formant ensemble une longueur de 300 mètres. Elles renferment spécialement les livres et manuscrits de l'électeur palatin, des ducs d'Urbino, de la reine Christine et des familles Capponi et Ottoboni. La galerie de gauche se divise en six sections : dans la troisième, on voit deux statues représentant le sophiste Aristide, de Smyrne, et saint Hippolyte, évêque de Porto; celle-ci, trouvée dans les Catacombes de la voie Tiburtina, offre un grand intérêt par le calendrier ou cycle, en grec, placé au pourtour de son siége, et composé, en 225, pour réfuter les erreurs d'hérétiques au sujet de la célébration des fêtes pascales. Vient ensuite le muséum sacré, où l'on a réuni une foule d'objets relatifs aux usages, aux cérémonies religieuses des premiers chrétiens, et découverts dans leurs tombeaux; ce sont des vases, des anneaux, des calices, des urnes lacrymatoires, des bas-reliefs en marbre et en ivoire, et une fresque, enlevée à une antique muraille, que l'on donne pour le portrait de Charlemagne.

Le cabinet des papyrus, trop splendide pour un lieu d'études, et décoré des fresques de Raphaël Mengs, qui ont la puissance de

(1) Ces lettres furent apportées à la Bibliothèque de Paris lors de nos conquêtes en Italie, et rendues à la Vaticane en 1815. L'auteur de ce *Voyage* en a lu plusieurs. Rien ne démontre mieux que cette lecture combien souvent il y a peu d'accord entre le caractère et le style des écrivains.

tons et la vigueur de la peinture à l'huile, rassemble sous verre une collection d'actes et de donations, principalement faites au clergé depuis le VI^e^ siècle jusqu'au X^e^. Ces papyrus, provenant en partie de Ravenne, sont de curieux monuments historiques et paléographiques, car on y observe les divers changements qu'éprouva l'écriture, et dans la forme des lettres et dans les abréviations. La salle des médailles subit de nombreuses spoliations sous la moderne république romaine, et ce ne fut qu'au retour de Pie VII qu'on put commencer à remplacer, autant que possible, les pertes, dont quelques-unes sont restées irréparables. Dans un cabinet, enrichi des peintures de Guido Reni, le même pontife transporta et fit mettre en ordre les estampes anciennes et nouvelles que son prédécesseur Pie VI avait acquises. Chaque jour, leur nombre augmente. De ce cabinet, on entre dans un autre, où l'on voit réunis les timbres, les sceaux, les caractères en terre cuite que les anciens appliquaient aux briques, aux poteries, aux pains portés aux fours communs et qui semblaient devoir les conduire à la découverte de l'imprimerie, ainsi que j'en ai fait la remarque en parlant de Pompéia.

La galerie de droite se compose aussi de plusieurs salles dont les armoires sont également remplies de livres et de manuscrits. Aux murailles, des fresques rattachent l'histoire de la bibliothèque Vaticane à celle de Nicolas V, de Sixte V et de Paul V; de plus modernes rappellent les principaux traits des vies de Pie VI et de Pie VII. La dernière chambre, consacrée au musée profane, contient une multitude d'objets divers servant au culte, au luxe ou aux usages des anciens, tels que de petites idoles en bronze, des camées, des gravures sur pierres précieuses, sur l'ivoire, l'or et l'argent; des ustensiles, des vases lacrymatoires en verre, tirés du Columbarium de Cneius Pomponius, et deux superbes mosaïques provenant de la villa Adriana; les guirlandes de fleurs et les animaux qu'elles figurent sont presque aussi finement exécutés que les fameuses colombes du Capitole.

Telle est cette bibliothèque connue de tout le monde savant, où tant de documents historiques, de titres précieux, de moyens d'instruction furent rassemblés, et qui, pourtant, est peu fréquentée; mais on doit dire qu'elle n'est pas entièrement publique, qu'il faut une permission pour se livrer à de certaines recherches, et que, de plus, les dépôts de la science sont si multipliés à Rome que les lecteurs nécessairement doivent être en petit nombre dans chacun de ces sanctuaires de la science.

La circonférence du jardin pontifical est d'environ 1500 mètres, soit quinze quarantièmes de l'ancienne lieue de poste française. De longues allées, des bosquets, des eaux abondantes, des perspectives habilement ménagées, lui donnent une agréable variété, et c'est là que le souverain se délasse souvent des pénibles travaux de sa double administration civile et religieuse; mais l'objet le plus remarquable, le bijou, pour ainsi dire, de ce jardin, est la villa Pia, ou *Casino del Papa*, dont Pie IV confia l'édification à Pirro Ligorio au milieu du XVI^e^ siècle. C'est une des plus originales et peut-être la plus élégante construction moderne, rappelant, autant toutefois que la tradition le permet, les maisons de campagne des opulents sénateurs, aux jours heureux de l'Empire, aux temps où Pline se complaisait à la description de sa villa, que portaient les pentes fécondes des Apennins. On voit que Ligorio voulut les imiter. Au centre de massifs de verdure et d'un amphithéâtre émaillé de fleurs, s'élève, sur une terrasse entourée de fontaines, de vases, de statues, la loge, à huit colonnes doriques, parfaite dans ses proportions, ses détails et ses profils. Au soubassement, percé d'un arceau contenant une divinité marine, quatre cariatides soutiennent la façade et le balcon. Deux autres portiques, de moindres dimensions et revêtus intérieurement de stucs, conduisent, de part et d'autre, à une cour pavée en compartiments de marbres et de granits. Au fond de cette cour, en face de la loge, un vestibule, ouvert et à colonnes, précède le rez-de-chaussée du pavillon principal, et laisse voir des mosaïques et des sculptures en bas-reliefs d'une admirable composition. Au-dessus du bâtiment surgit le belvédère d'où l'on découvre l'ensemble de la ville et les champs qu'arrose le Tibre. L'intérieur répond à la magnificence du dehors, et les appartements sont enrichis des peintures, des stucs, des sculptures des Zucchari, des Baroccio, de Santi di Tito et des plus habiles artistes de l'époque (1).

Loges de Raphaël. — Musée Borgia. — Galerie des Inscriptions. — Musée Chiaramonti.

Du niveau de la place Santo-Pietro, et à droite du grand escalier conduisant aux appartements pontificaux, on arrive, par une large rampe, à la cour Santo-Damaso, qu'entouraient des portiques à plusieurs étages que Paul II fit élever, en 1466, sous la direction de Guglielmo di Majano, et qui devaient servir de façade au palais Vaticano. Vaste génie, impétueux dans ses désirs, Jules II, trouvant leur décoration mesquine, donna l'ordre à Bramante d'en édifier promptement de nouveaux, sur un plan digne de sa puissance et répondant aux progrès des arts; mais la mort anéantit les projets de l'ordonnateur et de l'architecte. Léon X les reprit, et chargea Raphaël de leur construction et de les orner des productions de son divin pinceau; sa trop courte vie s'étant terminée à 37 ans, un seul de ces portiques est son ouvrage : c'est celui de gauche en entrant dans la cour, et le seul aussi que ses chefs-d'œuvre aient illustré; mais Grégoire XIII

(1) Voyez l'ouvrage de MM. Percier et Fontaine, sur les plus célèbres maisons de plaisance de Rome et de ses environs.

et ses successeurs firent continuer les deux autres sur le modèle que le grand maître avait laissé. Ainsi fut respectée sa pensée, et le monument acquit une élégante et noble uniformité.

Au-dessus du rez-de-chaussée, déjà construit par Bramante, Raphaël superposa trois portiques, et prouva qu'il maniait l'équerre et le compas aussi bien que le pinceau. Le premier et le second portique sont en arceaux à pilastres, et le troisième à colonnes, soutenant la frise et l'entablement.

Au premier étage, vitré, ainsi que les autres, seulement depuis 1841, Giovanni d'Udine peignit, sous la direction de Raphaël, ces fameuses arabesques, dont, il faut bien en convenir, le type existait aux voûtes nouvellement découvertes des thermes de Titus, mais que Giovanni imita sans être copiste et qu'il surpassa peut-être. On doit renoncer à les décrire; aucune parole ne rendrait le gracieux enroulement des feuillages, le caprice des fleurs, la finesse de forme des oiseaux, des écureuils, auxquels l'artiste sut donner un si juste mouvement, une véritable vie : on est grand maître lorsqu'on porte à cette perfection même un genre secondaire. Malheureusement ces fresques furent en général altérées par le temps, et plus encore, dans le bas, par les troupes espagnoles, en 1527 (1). Mais conçoit-on que des étrangers, de barbares touristes aient osé, au XIXe siècle, les déshonorer et augmenter ces dégradations en y gravant leurs noms?

Au second étage on admire les cinquante deux fresques réparties, en nombre égal, entre les treize arcades du portique; et en même temps se renouvelle l'oiseuse question de savoir si Raphaël emprunta le grandiose de sa manière et son style à Buonarotti; si, dans le seul sujet qu'il ait peint entièrement, les autres ayant été exécutés par ses élèves, il imita, autant qu'on le peut néanmoins lorsqu'il s'agit de petites proportions, la gigantesque figure du Dieu créateur, de la chapelle Sixtine. Qu'il fût imitateur ou non, nous répétons que le peintre d'Urbino n'était point copiste; qu'il imprima son cachet à toutes ses œuvres, et que c'est là ce qui donne à une école un caractère particulier. Cependant, avouons que, pour les travaux de ce portique, il fit quelques emprunts à ses devanciers, et entre autres à Masaccio, dans le tableau représentant la désobéissance d'Adam et son expulsion du Paradis terrestre; mais l'ancienne composition, que l'on voit à Florence, est si loin de la grâce, de la noblesse des convenances si bien observées dans la nouvelle, que l'on peut dire que Raphaël ne fit qu'adopter une idée et la féconder ensuite avec sa supériorité ordinaire : qui a jamais reproché à Racine et à Molière des imitations de Térence ou d'Euripide? Parmi cette longue suite de

(1) Lors de la prise et du pillage de Rome par les soldats du connétable de Bourbon. Du moins, la tradition populaire les accuse de ces dégradations.

tableaux tirés de la Bible, et auxquels travaillèrent, d'après les cartons du maître, Jules Romain, Perino del Vaga, Pelegrino di Modena, Maturino et Polidoro Caravage, il faut principalement citer Dieu faisant sortir le monde du chaos, et c'est celui-là que Raphaël peignit entièrement, et proposa pour modèle d'exécution à ses collaborateurs; le Déluge, où l'effroi du genre humain et le pathétique sont portés au plus haut degré; Abraham se prosternant devant les trois Anges, et qui prouve ce que peut deviner le génie; car, avant que des études plus récentes eussent mieux fait connaître les races sémitiques, son pinceau sut rendre ces quatre figures vraiment orientales; Loth et ses filles; Jacob rencontrant Rachel au puits de Laban, délicieuse fresque où respirent la grâce, l'antique simplicité; l'Histoire de Joseph, si souvent reproduite par la gravure, et surtout l'Explication des songes de Pharaon; il était impossible d'y mieux exprimer la gravité prophétique du jeune Hébreu et l'inquiète attention du roi. Rappelons encore Moïse sauvé des eaux, où le paysage est traité avec une exactitude, une supériorité inconnues auparavant; enfin, le Jugement de Salomon, qu'aucun peintre, pas même le Poussin, n'a surpassé, et dont l'action opposée des deux mères est le *nec plus ultra* de la justesse de pantomime. Les fresques des deux autres portiques de cet étage sont de Tempesti, Rafaellino, Jacopo Palma, Circignani, Pomerancio, Roncalli et l'Arpino; mais les regards cherchent toujours l'œuvre du divin Raphaël.

Au portique supérieur, d'immenses cartes, peintes au XVIe siècle par Zucchari, sont curieuses sous le rapport des connaissances géographiques de l'époque; on en saisit l'ensemble sur les deux hémisphères représentant, l'un : l'ancien continent; l'autre, l'Amérique. Dans le premier, le nord de la Russie est entièrement inexact; l'Arabie s'étend vers l'est outre mesure; rien n'apparaît au delà de Bornéo, et les places de la Nouvelle-Guinée et de l'Australie sont en blanc; mais les contours de l'Afrique, déjà relevés par les Portugais, offrent plus de fidélité dans leurs gisements. Pour l'Amérique, un immense passage est supposé exister entre le Canada et le Groënland, et au midi la Terre de Feu s'attache à de vastes contrées, dont elle forme la pointe septentrionale.

Le musée Borgia fut jadis l'appartement de l'infâme Alexandre VI, et aurait dû répudier ce nom; composé seulement de quatre salles, c'est la moins importante collection du Vatican; mais, partout ailleurs, sa richesse ferait l'orgueil d'une grande cité. A la première salle, longue de 19 mètres, large de 12, Giovanni d'Udine et Perino del Vaga ornèrent la voûte de stucs et de peintures, où les sept planètes sont représentées par les divinités dont elles portent les noms. Au milieu de la chambre, une vaste coupe, en marbre phrygien, est entourée de chapiteaux ioniques, composites, corinthiens, trouvés

dans les ruines romaines et parfaitement conservés. Ils confirment l'observation déjà faite, dans le cours de ce *Voyage*, que les anciens ne s'astreignaient point à suivre un modèle invariable. Il est vrai que, de loin, l'aspect général semble à peu près le même, quant aux proportions; mais la variété est infinie dans les détails. Aux murs sont enchâssés de magnifiques bas-reliefs ; on y remarque Trajan suivi de licteurs, une fidèle représentation du pugilat, et la célèbre frise, décorée d'arabesques, d'enfants et de Chimères, provenant de la basilique Ulpienne. Une cheminée du XVI^e^ siècle est digne, par la ciselure du marbre, de lutter avec ces nobles débris.

Aux lunettes et à la voûte de la seconde chambre, Pinturricchio plaça les Prophètes, l'Adoration des rois, l'Ascension de Jésus-Christ et la Résurrection, où, par un anachronisme sans doute commandé, il introduisit Alexandre VI assistant au miracle. Une suite de fresques montre la Vierge plusieurs fois reproduite, et toujours variée de poses et d'agencements ; c'est un des plus beaux ouvrages de cet artiste, qui sut allier à la naïveté du XV^e^ siècle la grâce des temps modernes. Au centre de la salle, on voit le fameux autel ou peut-être le Putéal, dont la sculpture exprime admirablement le désordre et l'ivresse des bacchanales ; d'autres bas-reliefs antiques ont aussi un grand mérite; mais celui qui l'emporte sur tous est l'éducation de Bacchus par la nymphe Leucothée ; il appartint jadis à la famille Giustiniani, ainsi que l'autel précédemment cité.

Pinturricchio fit encore admirer sa prodigieuse fécondité en décorant la troisième chambre de sept fresques capitales. Parmi d'autres objets et fragments grecs et romains, on doit remarquer un trépied en marbre du plus beau style et les peintures trouvées, en 1810 et 1818, en dehors de la porte Nomentana, représentant une nymphe et cinq femmes des temps héroïques; savoir : Pasiphaë, Scylla, Phèdre, Canacé et Myrrha, dont les noms sont écrits en caractères latins ; mais la plus précieuse est cette noce Aldobrandina, regardée comme le plus parfait spécimen des fresques antiques, avant que Pompéia en eût montré qui l'égalent, si même elles ne la surpassent. Découverte, en 1606, sur l'Esquilino, elle appartint d'abord aux princes Aldobrandini, et c'est du nom de cette famille qu'elle a tiré le sien. Les figures, de petites proportions (1), au nombre de dix, sont toutes sur un même plan, excepté une seule placée en arrière, s'appuyant sur un cippe et tenant une coupe à la main. L'exécution et le dessin sont pleins de grâce et de douceur pour les femmes, et de fermeté pour l'homme assis au pied du lit de la mariée, dont la pose exprime un pudique embarras. Le coloris, quoique altéré par le temps, est vrai et d'un effet agréable. Par-dessus les teintes générales, surtout dans les ombres, l'artiste a procédé par hachures ou traits déliés, en sorte que, vue de près, cette fresque a l'air d'une gravure enluminée. Les draperies, donnant une idée exacte du costume grec, sont largement traitées, et leurs plis presque toujours d'un agencement heureux. Cette peinture fut mal et imprudemment restaurée ; mais, depuis quelque temps, elle a été débarrassée, par d'ingénieux moyens, de tout ce que les modernes y avaient ajouté, et on la voit maintenant comme elle sortit du pinceau de son auteur. Voilà pourquoi l'original n'est plus d'accord avec les gravures et la copie du Poussin, que l'on voit au palais Doria.

(1) En général, les personnages des peintures antiques trouvées à Rome, à Herculanum, à Pompéia, sont de petite stature et ne dépassent guère 45 à 50 centimètres de hauteur. L'exiguïté de leurs appartements imposait aux amateurs l'obligation d'adopter cette mesure ; aussi la dérogation à la règle commune est-elle fort rare.

La quatrième salle conserve la belle collection en terre cuite du chevalier d'Agincourt, que la France aurait dû acquérir. Nous croyons que les tombeaux étrusques, de même matière, sont, en grande partie, réunis au musée étrusque, créé par le pape Grégoire XVI, et dont la description terminera ce qui concerne le Vatican.

En revenant sur ses pas, et en sortant par la porte d'entrée du musée Borgia, on pénètre dans l'immense galerie du Bramante, longue de 206 mètres, et dont les parois sont couvertes d'inscriptions réunies et classées, par ordre de Pie VII, sous la direction du savant philologue M. Cajetano Marini. Si l'on s'en rapporte à une approximation faite, plusieurs fois, sur des espaces de 8 mètres, et qu'on multiplie par 26 le nombre des inscriptions que chacun peut contenir, on trouve que le total doit s'élever à plus de 2800. Le côté droit contient les inscriptions païennes, et le côté gauche, excepté un petit nombre de divisions, les inscriptions chrétiennes, provenant presque toutes des catacombes, et portant les symboles de la primitive Eglise, tels que le monogramme du Sauveur, la Vigne, le Poisson, l'Arche de Noé, la Colombe, l'Ancre d'espérance ; elles font aussi connaître les rites, les formules sépulcrales, la chronologie consulaire du III^e^ au V^e^ siècle, et sont même intéressantes par leurs fautes d'orthographe indiquant les changements de prononciation et la corruption graduelle de l'idiome latin. Au côté droit on trouve, rangé par séries, tout ce qui est relatif aux divinités et à leurs pontifes, aux empereurs, aux consuls et magistrats, aux employés civils et militaires, aux arts et métiers, aux mariages, naissances et funérailles : c'est un vaste champ ouvert à l'étude de la religion, des mœurs, des usages antiques, et la plus nombreuse collection de ce genre, le plus riche trésor archéologique offert à l'érudition. Outre les inscriptions, cette galerie renferme des sarcophages, des vases cinéraires et de précieux fragments d'architecture. On doit principalement remarquer la niche en marbre portant les emblèmes de

Neptune, le grand cippe de Lucius Atimetus, représentant la boutique et la forge d'un coutelier, et les bas-reliefs épigraphiques du culte mythriaque.

Nous voici maintenant parvenus à la partie la plus célèbre du Vatican, aux lieux où se trouve rassemblée l'élite de 70,000 statues que le sol de Rome rendit à la lumière, depuis que le hasard ou des fouilles intelligentes les firent découvrir (1). Le lecteur comprendra que, dans l'immensité de sculptures, de vases, de tableaux peuplant les trois musées qui nous restent à décrire, il a fallu faire un choix et se borner à ce qui doit principalement fixer les regards et jouit d'une plus haute réputation. Disons aussi que nulle part on ne trouve d'aussi vastes, d'aussi magnifiques monuments destinés à recevoir tant de chefs-d'œuvre, et que les Romains l'emportent, sur toutes les nations, dans l'art de bien placer et de faire valoir les inappréciables richesses que la féconde antiquité leur a léguées ; fécondité telle, que non-seulement elle excite la surprise, mais qu'elle présente un problème difficile à résoudre. Ainsi, lorsque nos sculpteurs emploient un temps si long à terminer une statue, comment se faisait-il que l'on pût achever si promptement les effigies d'empereurs dont les règnes furent, pour ainsi dire, éphémères ? Il en est de même pour les médailles d'usurpateurs, qui ne donnèrent des lois à un petit nombre de provinces que pendant quelques jours, et pourtant on sait que les artistes modernes mettent souvent plusieurs mois à graver les coins des monnaies. Laissant aux savants antiquaires la solution de ces difficultés, et nous bornant à les indiquer, passons d'abord à la description du musée Chiaramonti, fondé par Pie VII, et divisé en trois parties, le corridor, le nouveau bras ou nouvelle galerie, et l'hémicycle du belvédère.

A la première partie du corridor, remarquez l'Apollon assis, trouvé au Colisée ; une statue de femme couchée, portant les attributs de l'automne, provenant d'Ostia et qui était probablement le dessus d'un sarcophage ; on l'a placée sur un tombeau offrant les bustes de deux époux et d'un enfant orné de la *bulla* (2) ; un bas-relief où des Génies exécutent les jeux du cirque, médiocre de sculpture, mais curieux par l'exacte représentation des costumes anciens ; un autre de gladiateurs présentant le même intérêt ; on y voit le Retiarius et le Mirmillo (3), l'autel d'Isis, de Sérapis et des dieux lares, érigé par Pomponius Turpilianus pour l'heureux retour d'Antonin le Pieux ; un bas-

(1) Ce fut l'abbé Barthélemy qui assigna ce nombre vers la fin du XVIIIe siècle ; mais il a beaucoup augmenté depuis cette époque.

(2) *Bulla*, ornement d'or ou d'argent, presque toujours sphérique ou ovoïde, que les enfants des familles patriciennes portaient suspendu au cou ou sur la poitrine.

(3) Le retiarius jetait un filet sur la tête et le corps de son adversaire ; le mirmillo était armé d'un trident ou à la gauloise.

relief décorant jadis une tombe, où des monstres marins servent de montures à des génies, charmant ouvrage plein de grâce et de délicatesse ; une Muse et l'Hermès à deux têtes, réunissant le jeune et le vieux Bacchus à cornes de taureau. La rareté et la singularité en font le principal mérite.

En 1817, Pie VII fit construire la nouvelle galerie, longue de 70 mètres, large de 9, et dont la magnificence dépasse les ressources apparentes des Etats-Pontificaux. Au milieu, un enfoncement, rectiligne à droite, demi-circulaire à gauche, porte en cet endroit l'élargissement à 20 mètres ; douze colonnes soutiennent la voûte qu'embellissent des caissons et des rosaces en stuc, et, dans le bas, des cippes en granit rose servent de supports aux bustes de forte dimension. Aux murailles on encastra des bas-reliefs, imitant ceux des arcs-de-triomphe et des colonnes Trajane et Antonine. Là sont placés, comme principaux ornements de la collection, un hermès de Mercure, qu'une inscription grecque, commentée par Winckelmann, attribue au sculpteur Zenon ; la statue de Domitien, un discobole du plus beau temps de la sculpture ; un buste en style égyptien, dont les yeux furent en émail ou en argent ; le magnifique Lucius Verus, fils adoptif de Marc-Aurèle, représenté dans un état complet de nudité, symbole de l'héroïsme, bien que ce prince voluptueux fût indigne d'un pareil honneur ; un buste de l'empereur Commode ; un Faune, peut-être imitation de celui de Praxitèle ; la Minerve Medica, trouvée près des ruines de son temple, antique de premier ordre, couvert de magnifiques draperies, et dont on ne peut trop admirer le grandiose, la noblesse, la pureté de formes et l'expression ; le célèbre colosse du Nil, entouré de seize enfants, de petite stature, indiquant les seize coudées que ses eaux doivent atteindre pour fertiliser l'Egypte (1) ; Julia, fille de Titus ; dans les niches de l'hémicycle, cinq statues représentant des athlètes ; l'Eté couronné d'épis ; la gracieuse Vénus Anadyomène, délicate sculpture grecque ; la Fortune ; les deux bustes de Pallas et d'Adrien ; Antonia, mère de l'empereur Claude ; un Poëte ou Acteur tragique, plein d'âme et d'action ; Diane dans l'attitude de contempler Endymion ; un Faune couché ; deux autres révélant leur ivresse par leurs traits et leurs mouvements ; le beau Ganymède, découvert à Ostia, jadis ornant une fontaine et portant le nom de son auteur, de Phœdimus, gravé sur le tronc d'arbre qui lui sert d'appui ; Isis et Silène ; Titus, noblement drapé ; Pallas ; Nerva, couvert de la toge impériale ; Esculape, que l'on prétend rappeler Antonius Musa, médecin d'Auguste ; enfin, Silène tenant dans ses bras le jeune Bacchus, et dont la physionomie annonce une vive tendresse pour le divin enfant.

(1) Pline décrit un colosse ornant le temple de la Paix, et pareil à celui-ci, excepté qu'il était en basalte noir. La statue du Vatican en serait-elle une copie ?

C'est à l'hémicycle du belvédère, composé de huit chambres et d'une galerie demi-circulaire, que sont placées une collection de bustes et les antiquités de l'Egypte et d'Athènes. Les cinq premières salles n'offrent rien de remarquable sous le rapport de l'art, si ce n'est un magnifique fragment de bas-relief, que l'on croit avoir appartenu au Parthénon. Dans la galerie, dix statues en granit noir, les unes debout, les autres assises, et divinités féminines à têtes de lionne, représentent probablement Athos ou Vénus égyptienne ; près d'elles, on voit deux cynocéphales (1). Les armoires renferment des statuettes en métal, en pierre, en terre cuite vernissée et divers ustensiles, qui prouvent que les Egyptiens avaient porté à un haut point de perfection l'emploi des métaux et la fabrication de l'émail ; cependant, malgré sa richesse, cette collection est loin de valoir celle de notre musée du Louvre. Aux murs sont incrustés des hiéroglyphes et des épitaphes cufiques (2). Les trois dernières salles possèdent les bas-reliefs moulés sur ceux du Parthénon, et tirés principalement de la cella et des métopes de ce temple (3). Les plus dignes d'admiration sont ceux rappelant les processions des panathénées (4) et les Combats des Centaures et des Lapithes. Tous furent l'œuvre de Phidias et de ses élèves ; il est donc presque inutile de dire, qu'empreints d'une pure, noble et sévère simplicité, ils datent du plus beau temps de la sculpture grecque, et que leur mérite ne fut jamais surpassé (5).

Musée Pio Clementino. — Chambres de Raphaël. — Tapisseries. — Musée étrusque.

Nous voici au vrai sanctuaire de la sculpture grecque et romaine, au musée commencé par Clément XIII et Clément XIV, et continué par Pie VI, qui non-seulement lui donna une immense extension en achetant plus de deux mille statues, mais en faisant construire le grand escalier, plusieurs salles, la rotonde et une partie de la galerie. Aucun édifice moderne n'a été plus élégamment, plus habilement approprié à sa destination, et aucun du même genre n'offre un champ plus vaste et plus fructueux aux recherches, aux nobles études du peintre, du sculpteur, de l'antiquaire et de l'historien des arts ; c'est là que Lanzi, Winckelmann et d'Agincourt conçurent et méditèrent leurs savantes dissertations.

Le vestibule est décoré des peintures de Danielo di Volterra. Au milieu, on voit le fameux torse trouvé aux Thermes de Caracalla, et fragment d'une statue d'Hercule en repos, sculptée par Apollonius, fils de Nestor, Athénien, ainsi que l'annonce l'inscription de sa base ; produite au plus beau temps de l'art, aucune n'offre plus de vérité dans l'exécution des chairs, une plus habile entente du jeu des muscles. Michel-Ange l'étudiait sans cesse, et le grand artiste, dont trop de modestie n'était pas le défaut, se proclamait l'élève de ce torse ; en effet, on en retrouve plusieurs imitations dans ses ouvrages, et notamment au saint Barthélemy de la chapelle Sixtine. Au vestibule succède la chambre du Méléagre, statue rangée aussi parmi les chefs-d'œuvre antiques et l'une des mieux conservées que les fouilles aient procurées aux collections romaines ; malgré tout son mérite, on doit faire observer que la draperie ne répond pas entièrement à la perfection des parties du corps, qu'elles laissent à découvert. Deux bas-reliefs représentant l'Apothéose d'Homère faite par les Muses, et un Port de mer doivent attirer l'attention, surtout le dernier, où se trouve une galère birème qui peut servir à montrer comment les rames étaient placées sur les flancs des vaisseaux.

Le portique de la cour octogone, soutenu par seize colonnes et des pilastres, renferme, ainsi que les salles et les cabinets qui en dépendent, les plus célèbres productions de la sculpture. Avant d'en occuper le lecteur, disons qu'on y a réuni une foule d'urnes, de vastes coupes en granit et porphyre, de bas-reliefs, de sarcophages dont la possession ferait, partout ailleurs, la gloire d'un musée, mais n'offrant ici, au milieu de tant de richesses, qu'un intérêt secondaire ; cependant, parmi les tombeaux, on doit désigner ceux où le ciseau de l'artiste a retracé les Amours de Bacchus et d'Ariane, les Génies des saisons, Ganymède, les Néréides portant les armes d'Achille, et les Athéniens combattant les Amazones. Citons aussi les plus précieux bas-reliefs : Auguste offrant un sacrifice, le Fils de Thétis vainqueur de Penthésilée, une Procession isiaque, Hercule, Bacchus, Rome accompagnant un triomphateur, Pasiphaé et le Taureau.

Il semble que le Persée et les Lutteurs de Canova, ouvrages de sa jeunesse, n'auraient pas dû être placés au milieu d'antiques de premier ordre, et d'autant plus qu'ils sont loin de pouvoir soutenir la comparaison. On a déjà remarqué que ce n'est pas dans les figures d'hommes que s'est déployé tout le talent de cet habile sculpteur. Le voisinage du Mercure, connu longtemps sous le nom de l'Antinoüs du Vatican, lui fait un tort immense par la beauté de ses formes, l'élégance de sa pose et la morbidesse de son exécution. Dans un rang inférieur, mais belle cependant et représentée en Vénus colossale, près de ce chef-d'œuvre, se trouve

(1) Cynocéphale, figure d'homme à tête de chien. C'est ainsi qu'ordinairement on représentait Anubis.

(2) L'écriture cufique, ou plutôt coufique, est celle dont se servaient les Arabes avant le IVe siècle de l'hégyre, répondant à l'an 1000 de notre ère. A cette époque, on inventa le caractère neski, devenu maintenant d'un usage habituel ; ainsi le Coran fut originairement écrit en coufique.

(3) Métope, intervalle carré entre les triglyphes de la frise dorique.

(4) Panathénées, fêtes solennelles qu'on célébrait à Athènes en l'honneur de Minerve. Les grandes étaient quinquennales, et les petites annuelles.

(5) Ils sont l'intermédiaire de la sculpture un peu rude des écoles d'Egine et de Sicyone, et de celle, pleine de grâces, qui produisit la Vénus de Médicis.

Sallustia Orbiana, femme d'Alexandre-Sévère; un Amour est à ses côtés. Quelle distance existe entre les mœurs anciennes et les nôtres! Comment une impératrice pouvait-elle consentir à ce que son effigie fût offerte aux regards du public presque à l'état complet de nudité?

A la cinquième salle, on contemple avec admiration et respect, si j'ose le dire, le groupe du Laocoon et de ses deux fils, la plus belle des sculptures au gré de Pline, et les modernes n'ont pas réformé son jugement. Probablement, à en juger par son style, ce groupe date du règne de Philippe, roi de Macédoine, ou d'Alexandre, 350 ans avant notre ère, époque où la statuaire atteignit son apogée. Ses auteurs furent Agésandre, Polydore et Athénodore, Rhodiens; et l'étonnement redouble quand on pense qu'ils ont pu s'accorder pour produire une œuvre si parfaite et lui donner l'unité, qui ne résulte ordinairement que de la conception et du travail d'un seul artiste (1). Le supplice physique et moral du père, ajoutant à ses souffrances celles de ses enfants, enlacés comme lui dans les replis de l'hydre, n'altère point la mâle beauté de ses traits; ses narines et sa bouche ouvertes, ses sourcils relevés, tout son corps crispé par la douleur, ne dérogent nullement à cette règle immuable des Grecs, qui voulut que la noblesse des formes fût toujours respectée: aussi, malgré le gonflement des muscles, la science anatomique sut les garantir de l'exagération, et ils n'ont que la saillie nécessaire pour indiquer les tourments du prêtre d'Apollon. Cependant, au milieu de si cruelles angoisses, les regards du Laocoon cherchent encore ses fils, et cette abnégation de soi-même, cette paternelle tendresse, lorsque sa vie est prête à s'éteindre, lui donnent un charme inexprimable. Le marbre n'a pas subi l'action du polissoir, et conserve encore les stries que le ciseau a creusées; cette rudesse, loin d'être un défaut, sert au contraire à représenter merveilleusement le frémissement de l'épiderme, la contraction des chairs, et fut sans doute un heureux artifice des habiles sculpteurs. Ce groupe, que Pline croyait taillé dans un seul bloc, et qui réellement se compose de trois, assemblés avec une telle adresse qu'on ne peut apercevoir les jointures, est trop connu par les plâtres moulés et les réductions, pour qu'il soit besoin d'en faire une exacte analyse; et disons maintenant que, lorsqu'il fut trouvé sous les ruines des Thermes de Titus, son apparition produisit une sensation prodigieuse; car la statuaire antique n'avait encore montré rien d'aussi parfait aux yeux des modernes, et probablement ne fera jamais connaître une œuvre supérieure. Dans sa joie d'un tel événement, Jules II accorda une pension considérable à Felicio de Fredis, qui fit la découverte, et assigna son payement perpétuel sur les octrois de la ville. Ce chef-d'œuvre était intact, excepté le bras droit de Laocoon, qui fut brisé; Michel-Ange entreprit de le remplacer; mais, lorsqu'il eut achevé son ébauche, il n'osa la perfectionner et lutter avec l'antique; on la voit encore déposée aux pieds de la statue. Bernini fut moins modeste.

(1) Winckelmann croit que Polydore et Athénodore étaient fils d'Agésandre, et alors on expliquerait plus facilement l'unité de l'ouvrage. Le père aurait exécuté le modèle en terre ou en cire, et les fils se seraient bornés à le copier en marbre. Winckelmann pense aussi que le Laocoon est tout entier de la main d'Agésandre, et que ses fils n'ont fait que sculpter les deux figures latérales.

Sans nous arrêter aux statues de Polymnie et de la Nymphe à la Coquille, passons au dernier cabinet, contenant l'Apollon du Belvédère, si souvent cité comme type de la beauté masculine à la fleur de l'âge. Brillant de grâce et de jeunesse, dans une pose fière, élégante et peut-être un peu théâtrale, le fils de Jupiter et de Latone, la tête haute, le regard à la fois animé et dédaigneux, vient de lancer sa flèche d'or, et l'on devine qu'elle a suffi pour abattre le monstre Python. Aucunes paroles ne pourraient en donner une juste idée, et disons seulement que le ciseau de l'artiste reproduisit sur le marbre la description d'Homère, lorsque le poëte dépeint en vers immortels le dieu du Jour et de la Poésie. Cependant, quelques critiques modernes, et, entre autres, Canova et M. Visconti, ont prétendu que cet Apollon, trouvé à Antium, n'est que l'imitation d'un modèle en bronze, plus ancien. Si le fait est vrai, qu'était donc l'original? Cependant, il est douteux qu'on puisse admettre cette opinion. L'œuvre entière offre une sûreté, une franchise d'exécution que la servilité des copies ne permet pas.

La salle suivante renferme une riche et rare collection d'animaux, parmi lesquels on doit distinguer un Lion dévorant un cheval; un autre en brèche jaune; un Tigre et un Griffon d'albâtre. On y a joint les statues d'Hercule enlevant les bœufs de Géryon, le même demi-dieu tuant Diomède et ses chevaux, et un Centaure. Les mosaïques du pavé sont également antiques et représentent une louve, un léopard et un aigle entourés de feuillage.

A la galerie des statues, examinons principalement une Déesse avec un vase, que l'on croit une copie de la Vénus de Praxitèle; une Amazone, dont la partie antique est admirable, mais que la plus ignoble restauration déshonore; Clodius Albinus cuirassé; Junon; Pâris assis; un beau Caligula; Apollon tenant une lyre; Adonis blessé; un charmant groupe d'Esculape et d'Hygie; l'empereur Septime-Sévère représenté entièrement nu, signe conventionnel d'héroïsme ou d'apothéose, ainsi qu'on l'a déjà fait remarquer; Ariane abandonnée, longtemps connue sous le nom de Cléopâtre; sa pose gracieuse et ses draperies sont constamment étudiées dans les écoles de dessin.

A cette galerie succède la salle des bustes, placés sur deux rangs de consoles en marbre; les plus remarquables sont ceux de

Galba, de Domitia, de Mamméa, mère de l'empereur Alexandre-Sévère, de Valérien, d'Héliogabale, de Pertinax, de Marcus Agrippa, d'un Flamine couvert du bonnet sacerdotal, d'Ariane, de Lysimaque, d'Aristophane. Excepté les bustes des empereurs, les autres, surtout ceux portant des noms grecs, sont apocryphes ou incertains. Dans une niche, on voit la belle statue de Livie, et au fond de la salle, le superbe Jupiter assis, ayant l'aigle à ses pieds et portant le sceptre et la foudre.

Le cabinet, construit et richement orné sous le pontificat de Pie VI, contient de précieuses sculptures, dont les principales sont le Faune, en rouge antique, provenant de la villa Adriana; Pâris revêtu d'habits phrygiens, participant à la fois des costumes grec et persan; Ganymède, d'une délicatesse charmante de formes et d'exécution, et parfaitement conservé; Adonis; une petite Diane; Vénus sortant du bain, antique venant immédiatement après ceux de premier ordre; un autre Faune dansant; ce cabinet renferme encore les magnifiques bas-reliefs des travaux d'Hercule, et celui où l'on voit trois Athlètes, leurs noms gravés en caractères helléniques, et les palmes, emblèmes de victoire. Devant la fenêtre est le magnifique vase d'albâtre trouvé près du tombeau d'Auguste, et qui reçut probablement les cendres d'un prince de la famille impériale.

A la chambre des Muses, si vaste et soutenue par seize colonnes de marbre de Carrare, à chapiteaux antiques provenant encore de la villa Adriana, on admire les neuf Filles de Jupiter et de Mnémosyne, découvertes à Tivoli, en 1774, dans la maison de plaisance de Cassius, où se trouvait aussi une collection d'Hermès grecs. Cette réunion de toutes les Muses est, assurément, la plus rare et la plus complète qui existe. Parmi ses sœurs, Melpomène, couronnée de pampres (1), et reconnaissable au masque tragique et à l'épée qu'elle tient en sa main, est la plus belle. Chacune des autres muses se distingue également par ses attributs. Le tambour de basque, ou tympanum, désigne Thalie; le globe céleste, Uranie; le volumen, Clio; une lyre, Therpsycore. Entre les statues sont rangés, et on remarque, avec un vif intérêt, les portraits sculptés de Grecs illustres; les noms de plusieurs, écrits jadis sur la gaîne de ces Hermès, en assure l'authenticité. Là, on peut contempler Sophocle, Eschine, seul buste que nous ayons du rival de Démosthène; Alcibiade; Périclès, couvert d'un casque; Aspasie voilée; Zénon; Antisthène, fondateur de la secte des cyniques; Sofon; Bias, un des sept sages; Périandre, tyran de Corinthe; Socrate, Euripide, Thalès, et enfin Aratus, chef héroïque de la ligue Achéenne. Apollon Citharède, le front ceint de laurier, et paré d'une longue

(1) Elle est couronnée de feuilles de vigne, pour rappeler que Thespis, inventeur de la tragédie, représentait surtout ses pièces pendant les vendanges.

robe, préside cette assemblée de législateurs, de poëtes, de philosophes et des divinités de l'intelligence.

C'est à Pie VI que l'on doit aussi la grande salle ronde que supportent dix pilastres, laquelle reçoit le jour par un nombre égal de fenêtres et une ouverture au sommet de la coupole. Des bustes de gigantesque proportion couronnent l'entablement de cette magnifique rotonde. En commençant à droite, on voit, sur des socles de porphyre, Jupiter, Faustine l'Ancienne, femme d'Antonin; Adrien, Antinoüs, Sérapis, Plotine, Claude, Julie, surnommée Pia, et Pertinax. Dans les niches creusées autour de la muraille furent placées les statues colossales d'Hercule, d'Auguste en habit de sacrificateur, de Cérès, d'Antonin le Pieux, de Nerva, de Junon Lanuvienne, que l'on reconnaît à son bouclier, à sa peau de chèvre et à sa chaussure, d'une forme particulière. Au milieu de la salle s'élève, sur un pied de bronze, une admirable coupe monolithe en porphyre de 14 mèt. de circonférence, et la plus vaste que l'on connaisse; elle provient des Thermes de Titus.

La chambre à croix grecque ne contient que des sculptures d'un mérite secondaire, mais elle possède la plus belle porte qui soit peut-être au monde. Ses jambages sont en syénite rose; en avant, deux colonnes de même matière servent de soutien à des colosses égyptiens de granit rouge, et eux-mêmes, faisant l'office de cariatides, supportent la corniche décorée d'un précieux bas-relief, représentant un Combat de gladiateurs et d'animaux féroces. Au-dessus de l'entablement, pyramident encore deux vases d'un beau travail. Quoique les sculptures ne soient pas de premier rang, il faut cependant remarquer la statue d'Auguste, dont la tête n'a souffert aucune dégradation, et qui permet ainsi d'étudier les traits de ce rusé destructeur de la république romaine; ils sont empreints d'une trompeuse bonhomie. On peut aussi examiner avec intérêt une autre statue égyptienne en basalte noir, trois Muses, deux Sphynx, et les urnes sépulcrales, en porphyre, de Constance et d'Hélène, fille et mère de Constantin; sur la première, l'artiste a figuré des Génies occupés à la vendange, sujet qui, de prime abord, semble peu édifiant; mais il faut penser que la vigne et la récolte du raisin furent, aux premiers temps du christianisme, le symbole de ses progrès, et personne ne contribua plus que Constance à propager la foi (1). Le pavé se compose de plusieurs mosaïques : celle du milieu, trouvée, en 1741, sous les ruines de l'ancien Tusculum, est magnifique, et montre Pallas couverte de son égide.

L'élégante chambre de la *bigue* (2) tire son nom du char antique en marbre qu'on y a placé et restauré avec intelligence; de nombreuses statues la décorent : le Sarda-

(1) L'Eglise reconnaissante l'a mise au nombre des saints.

(2) *Biga*, chariot traîné par deux chevaux attelés de front.

napale apocryphe n'est probablement qu'un Bacchus barbu ; à sa suite sont rangés Alcibiade, ou du moins présumé tel, d'après sa ressemblance avec celui de la salle des Muses ; une Prêtresse voilée, admirablement drapée, et offrant un sacrifice ; un Discobole; Phocion, vêtu de la chlamyde ; un autre Discobole, que l'on croit une copie du chef-d'œuvre de Myron; un Cocher du cirque ; un Philosophe grec, peut-être Apollonius de Thyane, quoique intitulé Sextus de Chéronée ; Apollon sauroctone (1). Des quatre sarcophages que contient cette chambre, trois montrent des Génies exécutant les jeux du cirque ; y déposa-t-on les cendres de quelques membres du Jockey's-Club romain?

On entre, par une grille en fer, dans la galerie des candélabres, divisée en six parties et réunissant des monuments égyptiens, des coupes, des lampes, des vases, des colonnes, des statues, et tous les objets d'art trouvés à Torre-Marancio, près de la voie Ardéate. Parmi les statues, un Bacchus, merveilleusement conservé et plus grand que nature, est surtout remarquable ; une mosaïque, représentant des poissons, un poulet, des dattes, des légumes, prouve que l'asperge, égalant à peine, dans son état naturel, la grosseur d'un tuyau de plume, était déjà perfectionnée par la culture.

Sur les parois d'un long corridor, Ignazio Danti peignit les cartes géographiques des provinces italiennes, et fut magnifiquement récompensé de son labeur par son élévation au siége épiscopal d'Alatri. Ce travail, datant du XVI^e^ siècle, montre que, excepté pour le Piémont et la Lombardie, la circonscription des Etats de la Péninsule n'a pas changé.

De là on passe dans un appartement où sont exposées les fameuses tapisseries de haute-lice (2) exécutées à Arras (3) sur les cartons ou dessins de Raphaël, tous de sa main et coloriés à la détrempe ; cartons admirables, qui sont maintenant en Angleterre, et qui y furent retrouvés presque par hasard ; mais on les avait coupés jadis en morceaux pour le travail des ouvriers artésiens. Charles I^er^ en fit néanmoins l'acquisition, et les enferma dans une caisse, au palais de White-Hall. Plus tard, les troubles toujours croissants de son royaume l'empêchèrent de rassembler ces précieux fragments et de les exposer aux regards du public. Après le meurtre juridique de ce prince, le parlement ordonna la vente de son mobilier et de ses tableaux. Cromwell, moins ignorant que les fanatiques puritains, racheta ces cartons, mais, toutefois, n'osa les mettre en évidence. Enfin, sous le règne de Guillaume, leurs fragments épars furent réunis en les collant sur un canevas, et maintenant on les voit en cet état au château d'Hampton-Court. Quant à la fabrication, à l'exacte reproduction des modèles, Bernard van Orlay et Michel Coxis, Flamands, et tous deux élèves de Raphaël, furent chargés à Arras de les surveiller. Bien que le temps ait altéré quelques-unes des couleurs de ces tapisseries, surtout de celles où la soie est employée et mêlée avec la laine, on peut encore y reconnaître qu'on y prodigua les soins et la richesse des matières ; d'ailleurs, l'affaiblissement des tons n'ôte rien à la justesse de la pantomime, à l'expression portée au plus haut degré, au grandiose, à la pureté du dessin ; aussi, lorsque ces hautes-lices parurent à Rome, brillantes d'éclat et de beauté, firent-elles naître un véritable enthousiasme, dont Vasari s'est rendu l'interprète dans son ouvrage sur les Vies des peintres italiens. Il serait fastidieux, peut-être, pour le lecteur, de lui présenter la description de ces douze chefs-d'œuvre ; bornons-nous donc à quelques réflexions sur ceux qui se distinguent par les sujets qu'ils représentent et par leur grandeur, car ils ne sont pas tous d'égale dimension. Disons cependant, en thèse générale, que le divin peintre déploya tout son génie en les composant, et que même quelques auteurs ont été jusqu'à les préférer aux fresques du Vatican : éloge outré. Il suffit bien à leur gloire que ces tapisseries puissent soutenir la comparaison avec ces immortelles fresques, qui ont, de plus, l'avantage de montrer les progrès successifs et les modifications toujours heureuses du talent de l'artiste (1). Une de ces hautes-lices, les plus habilement traitées, est certainement le *Pasce oves meas*, ou la Remise des clefs à saint Pierre. Les Apôtres, attentifs à l'action de Jésus, proclamant leur chef, expriment, avec une frappante vérité, et selon le caractère que donnent à chacun d'eux l'Evangile et l'histoire, les sentiments qu'ils éprouvent. L'harmonie du tableau est douce et claire, comme il convient à une composition tranquille, et le dessin irréprochable. Le saint Paul, dans la ville de Lytra, opérant la guérison miraculeuse d'un mendiant estropié de naissance, prouve à quel point Raphaël savait, par le mouvement des figures accessoires, expliquer un sujet difficile à comprendre. Le peintre n'a point, comme l'orateur, les ressources de la parole, et ici une fois l'estropié guéri et debout, rien n'indiquait son état primitif. Non-seulement l'artiste a placé à terre des béquilles désormais inutiles; mais un vieillard, plus incrédule que les autres spectateurs, soulève la tunique du mendiant, et, en regardant ses jambes, s'assure qu'elles sont redressées, et que le miracle est réel. Toutes les autres figures font connaître de diverses manières leur étonnement et leur respect pour l'envoyé du Seigneur. La prédication à Athènes se distingue aussi par la sagesse de sa composition, son gran-

(1) Sauroctone, destructeur des lézards.

(2) On appelle tapisseries de haute-lice celles dont la chaîne a été tendue verticalement.

(3) Arras, avant que Louis XIV eût établi les Gobelins à Paris, n'avait point de rival pour la fabrication des tapisseries.

(1) Raphaël commença ces fresques à l'âge de vingt-cinq ans, et y travailla pendant plusieurs années, concurremment avec d'autres ouvrages.

diose, son élégance et sa simplicité unie à la richesse. L'artiste a senti qu'il devait désigner le lieu de la scène en décorant le fond de nobles monuments. Au premier plan, saint Paul, placé sur les marches d'un temple et entouré d'auditeurs, est admirable de pose, de gestes et de l'inspiration animant toute sa personne. Le Massacre des Innocents, si plein de touchants épisodes, est tellement connu par les gravures, qu'il est inutile d'en parler. Disons seulement que tous ceux qui ont traité postérieurement le même sujet lui empruntèrent quelque chose, tant Raphaël n'y a rien oublié. L'Adoration des Rois montre, par un habile contraste, le luxe, la pompe orientale se prosternant aux pieds de l'enfant-Dieu né dans une étable et couché sur la paille. Les somptueuses étoffes, les chameaux, les éléphants, alors si peu connus en Italie, sont reproduits avec la plus étonnante exactitude, et fournissent la preuve nouvelle des savantes recherches auxquelles le grand peintre ne cessa de se livrer dans le cours d'une vie si pleine de nobles études et sitôt terminée.

La galerie de peinture du Vatican est certainement la moins nombreuse qui existe; à peine possède-t-elle cinquante tableaux, et pourtant c'est la plus célèbre; car elle ne contient que des ouvrages sans pareils. Aucune ivraie n'est mêlée au bon grain, comme on ne le voit que trop dans toutes les autres collections; celle-ci dut sa formation à Pie VII, et se composa des cadres (1) jouissant de la plus haute réputation, que ses prédécesseurs avaient acquis ou que ce pontife obtint des églises de la capitale et des provinces, en les remplaçant par des mosaïques qui reproduisent avec tant d'exactitude les originaux. Le but principal de cette fondation était de faciliter l'étude et la comparaison des diverses écoles; ainsi fut ouvert aux artistes un sanctuaire, où ils viennent saisir quelques rayons du feu sacré qui anima leurs devanciers. Là, sont une Piété, de Mantegna; Jésus porté au tombeau, de Michel-Ange Caravage, *nec plus ultra* de la puissance et de la vérité du coloris; la Communion de saint Jérôme, où le peintre porta au plus haut degré l'imitation de la douleur physique, combattue par la foi et l'espérance; d'Andréa Sacchi, le Miracle de saint Grégoire le Grand, et la Vision de saint Romuald; la Naissance et la Résurrection du Christ, du Pérugin; on prétend que le soldat, dormant près du sépulcre, est le portrait de son élève Raphaël, et l'on peut, à cet égard, élever de justes doutes, puisque l'écolier quitta son maître à dix-huit ans, et que les traits de la sentinelle endormie annoncent un âge plus avancé. Sainte Hélène, de Paul Véronèse; l'Extase de santa Michelina, du Baroccio; le Rédempteur, au milieu de l'arc-en-ciel, du Corrège, où l'on retrouve toute la douceur, toute la magie de son pinceau et la fonte inimitable de ses teintes,

(1) Les Italiens appellent *quadro* tout tableau peint sur toile ou sur bois.

mais qui manque peut-être de cette fermeté d'exécution qu'exige une figure masculine; la Madeleine, du Guerchin, étonnante de relief; de Raphaël, deux Couronnements de la Vierge, d'époques différentes : l'un de sa seconde manière, et l'autre, dessiné seulement par lui, et que termina Jules Romain; la Vierge au Donataire, un de ses premiers ouvrages après son arrivée à Rome; l'Enfant-Jésus, debout et levant les yeux vers sa mère, est admirable de forme, de grâce et de la sainte tendresse que laisse échapper son regard; enfin, la plus noble, la plus parfaite peinture du monde, cette Transfiguration destinée, par le cardinal Giulio Medici, à la ville de Narbonne, dont il était archevêque, et que Léon X ne put se résoudre à laisser sortir de Rome; œuvre sans égale, qui mit le comble à la gloire de l'auteur, et fut portée à ses funérailles comme dernier hommage rendu à sa mémoire, comme expression d'admiration et des regrets universels qu'inspirait sa mort prématurée. Du sommet du Thabor, le Christ, resplendissant de lumière et de beauté, et ne conservant du corps humain qu'une enveloppe aérienne, vient de s'élever dans les airs et reste immobile; à ses côtés, Elie et Moïse reçoivent le reflet de son éclat. Sur le haut du mont, trois Apôtres, éblouis de la splendeur céleste, indiquent par leurs gestes qu'ils ne peuvent la supporter. Deux sont prosternés; l'un a la face contre terre, le second détourne la tête, et le troisième, se rejetant en arrière, porte la main devant ses yeux. Au bas du rocher se passe une autre scène; les Apôtres, qui n'ont pas gravi la montagne, occupent le premier plan et reçoivent un jeune possédé que sa famille recommande à leurs prières, à leurs exorcismes. Mais les apôtres, en montrant le Seigneur à la mère de l'enfant, semblent dire : Attendez qu'il revienne parmi nous; lui seul a le pouvoir divin, et sait vaincre et chasser le prince des ténèbres. Ainsi, malgré l'apparente duplicité d'action et les reproches irréfléchis qu'on a faits à cette composition, tout s'y enchaîne, et l'unité existe réellement pour l'esprit et pour la vue (1).

Si la Transfiguration est le premier des tableaux à l'huile, les fresques des chambres de Raphaël sont, sans aucun doute, les plus célèbres de ce genre de peinture qui se prête si bien aux grandes compositions, et met en lumière la hardiesse et la fécondité des artistes. Malheureusement le peu de soin donné à leur conservation, l'humidité et divers accidents les ont endommagées. Le coloris s'est en partie évanoui; de là provient le peu d'effet qu'elles produisent, au premier coup d'œil, sur le vulgaire des tou-

(1) On a prétendu que Jules Romain avait aidé à l'exécution de ce tableau, et on s'est fondé sur quelque différence de manières dans le groupe inférieur des apôtres; cependant Vasari, peintre et auteur contemporain, affirme que l'ouvrage fut entièrement terminé par Raphaël.

ristes ; mais quelle puissance de dessin, quelle noble élégance, quelle admirable science de composition, quel tact parfait des convenances l'examen n'y fait-il pas découvrir ! Quel étonnement elles font naître quand on pense qu'immédiatement après son arrivée à Rome, Raphaël fut choisi, à l'âge de vingt-cinq ans, pour commencer une immense entreprise, qui semblait exiger la maturité du talent et qui devint le triomphe de la peinture sous le double rapport du mérite et de son importance. Plusieurs de ces chambres avaient déjà reçu les travaux de Bramante Milanese, Pietro di Borgo, Luca Signorello, et Pérugin. Un vaste panneau échut en partage au nouveau venu, qui le décora de la scène qu'on appelle Dispute du Saint-Sacrement, mais qui en réalité représente le concile où furent terminées les controverses sur l'Eucharistie. En voyant un chef-d'œuvre dépassant de si loin tous ceux qui l'avaient précédé, Jules II ordonna la destruction des autres fresques et voulut confier à Raphaël l'ornementation de toutes les salles ; cependant une des voûtes peintes par Pérugin fut respectée, et la reconnaissance de l'élève épargna cet affront à son vieux maître.

Toutefois, quoique supérieure aux productions précédentes les plus estimées, la Dispute du Saint-Sacrement conserve quelques traces de maigreur de dessin, de symétrique composition et de goût gothique puisé à l'école du Pérugin et de ses devanciers. Les figures, rangées en demi-cercle à droite et à gauche de l'autel où repose l'ostensoir, sont trop petites pour le vaste champ du tableau. Au-dessus de ces files de docteurs et de l'autel, et au milieu de nuages, les Saints, écoutant la dispute, occupent également une ligne presque parallèle à la première ; mais l'action est d'une parfaite vérité, et les têtes, tenant, trop peut-être, du genre-portrait, selon l'usage du XV^e^ siècle, sont pleines de naturel. Les costumes assez fidèles ont une ampleur inconnue jusque-là, et retiennent encore ces applications de dorures que Raphaël ne tarda pas à proscrire. On peut aussi lui reprocher de nombreux anachronismes et la réunion de personnages qui vécurent à différentes époques ; mais alors cette licence était permise, et souvent même commandée.

De cette fresque à celle de l'école d'Athènes le progrès est immense. Tout à coup le style s'ennoblit, et la composition acquiert le mouvement et la variété que savent lui imprimer les grands maîtres. A la beauté des formes, à la science du dessin, on voit que Raphaël avait étudié les modèles antiques, et qu'il en profita avec un rare discernement. Rien chez lui n'a cette roideur que les marbres conservent toujours, mais il sut leur emprunter ce qui peut convenir à la nature vivante. Ainsi que dans la Dispute du Saint-Sacrement, le sujet est tranquille, et rentrait dans le caractère et les moyens du jeune artiste, se défiant encore de lui-même. Cependant, que la réflexion est bien imprimée au front de ses philosophes ! comme ses mathématiciens courbés vers le sol, et y traçant des figures de géométrie, ont une profonde attention, et que d'élégance et de noblesse sont répandues sur les poëtes entourant Aspasie, belle, modeste et sérieuse ! Quels heureux balancements de lignes offrent les divers groupes, et, quoique séparés, avec quel art admirable ils correspondent entre eux ! L'architecture est digne des personnages qui rappellent les traits de contemporains célèbres, tels que Bramante, Frederico, duc de Mantoue, Pérugin et Raphaël lui-même. On possède encore plusieurs esquisses au crayon de l'école d'Athènes, et toutes prouvent, par les modifications qu'elles subirent, les efforts successifs du peintre immortel pour arriver au point de perfection où fut porté son ouvrage.

Le Parnasse confirme ses progrès dans l'étude de l'antiquité. On reconnaît même, à la pose, à l'agencement de quelques Muses et d'Apollon, l'imitation de statues antiques ; mais imitation libre et d'un goût parfait. Imiter ainsi, c'est devenir original. Apollon tient un violon, instrument moderne, et on ne sait pourquoi le peintre le choisit au lieu d'une lyre, qui eût permis au dieu des vers une plus gracieuse attitude. Aux neuf Sœurs se mêlent des poëtes, et on y reconnaît Homère, Sapho, Virgile, Horace, Ovide, Ennius, Properce, Dante, Boccace, et Sannazar, qui ne méritait point de figurer en si bonne compagnie, mais dont la réputation était grande encore au temps de Raphaël. Telles sont les principales fresques de la première chambre.

Dès la seconde salle, où l'on voit l'Incendie del Borgo ; la Victoire, à Ostia, de Léon IV sur les Sarrasins ; la Justification de Léon III devant Charlemagne, et le Couronnement de cet empereur dans la basilique de Saint-Pierre, le talent de Raphaël est arrivé à son apogée, et ne laisse aucune place à la critique, lorsque le divin peintre ne livre point à des pinceaux étrangers la reproduction coloriée de ses dessins. L'Incendie del Borgo, entièrement de sa main, est sans contredit la plus belle de ces fresques, et rappelle le miracle de Léon IV arrêtant, par sa bénédiction, les ravages du feu. La flamme, la fumée, y paraissent à peine ; mais la terreur qu'elles répandent est admirablement exprimée par l'agitation de leurs victimes, par les épisodes que le danger fait naître, et c'est l'effet moral que l'artiste voulut indiquer avec ce tact parfait dont la nature l'avait doué. Un vieillard est enlevé par son fils de l'endroit le plus périlleux ; un jeune homme s'échappe en franchissant un mur ; de cette même muraille, une mère est prête à jeter son enfant, encore au maillot, dans les bras de son mari, qui se hausse sur la pointe des pieds pour le recevoir et accourcir l'espace de la chute. Une femme tient d'une main un vase plein d'eau et en porte un autre sur sa tête ; figure classique, cent fois copiée, et dont aucune

parole ne peut rendre la beauté et le style grandiose. Le mouvement des draperies annonce que le vent attise l'incendie, et les groupes assemblés sur le premier plan, et au milieu du tableau, achèvent de peindre le trouble et l'effroi de la population. Enfin, au fond de la composition, le cortége du pape fait pressentir que le secours divin approche et va mettre un terme au fléau. Cette fresque est celle où Raphaël a placé le plus grand nombre de figures nues, et le sujet le comportait ; car le péril a surpris les habitants au milieu de la nuit et plongés dans le sommeil : là, il sut prouver, sans tomber dans l'exagération anatomique de Buonarotti, qu'il était peut-être aussi habile dessinateur que son rival, et à coup sûr plus noblement vrai, plus pathétique et plus fécond en touchantes situations.

La Victoire de Léon IV, la Justification de Léon III, et le Couronnement de Charlemagne, ne pouvaient pas offrir le même intérêt. Toutefois, la même intelligence présidait à leur composition. La première fresque est une ingénieuse allusion à la croisade que Léon X voulait exciter contre l'empire ottoman. Léon IV, empruntant la ressemblance de son successeur, est en prière, seule défense qui lui soit permise ; mais ses vœux sont exaucés : des vaisseaux, occupant l'horizon, annoncent un combat naval, ainsi que la chaloupe abordant au rivage, chargée de prisonniers ; d'autres ennemis, déjà vaincus et conduits aux pieds du pontife, implorent sa clémence. Dans le tableau de la Justification, Charlemagne apparaît sous la figure, si reconnaissable, de François Ier. On ne peut se dissimuler que l'exécution est moins parfaite que celle des précédentes peintures, et probablement leur auteur, accablé de travaux, fut obligé de la confier en partie à ses élèves. Le Couronnement offrait un plus vaste champ à l'artiste, qui prouva sa fécondité en le peuplant d'une multitude de personnages ; le groupe du pape, posant le diadème sur le front de l'empereur, est magnifique ; et là une ingénieuse flatterie donnait encore à Charlemagne les traits de notre roi-chevalier (1), dont la ressemblance est si frappante, que Vasari a cru que Raphaël avait représenté le sacre de François Ier par Léon X. Erreur inconcevable ; car jamais il ne fut question entre ces deux souverains d'une semblable cérémonie.

Nulle composition n'est plus riche, plus poétique, plus animée que celle de la troisième salle, où l'on voit le ministre de Séleucus, Héliodore, s'introduisant avec violence dans le temple de Jérusalem pour le livrer au pillage, et vaincu par des êtres surnaturels que Dieu a suscités ; elle est encore une allusion aux victoires de Jules II, qui recouvra le patrimoine de saint Pierre envahi par une foule d'usurpateurs. Aucun art, aucun apprêt, ne paraissent avoir présidé à l'agencement de cette fresque si pleine de mouvement, tant l'action qu'elle offre à la vue semble n'avoir pu se passer autrement, une fois la donnée du cavalier céleste et des anges, châtiant Héliodore, acceptée par le spectateur ; les cheveux hérissés, l'œil ardent, armés du *flagellum*, ces anges traversent l'espace avec la rapidité de la foudre, et le cavalier terrasse le coupable par le seul aspect de son coursier. Le milieu du tableau est inoccupé. L'effroi, la surprise à l'aspect du prodige, ont refoulé, du côté opposé au groupe d'Héliodore, des femmes, des prêtres, de jeunes lévites, et l'expression de curiosité, de crainte, d'étonnement, est portée au plus haut degré parmi toutes ces figures agitées de sentiments divers. Ce vide entre les deux parties du premier plan, qui, partout ailleurs, serait un défaut, est ici une heureuse conception, et contribue à mieux expliquer le sujet, puisqu'il laisse apercevoir, au fond du temple, le grand sacrificateur Onias implorant cette vengeance divine, si prompte à s'accomplir. Un hors-d'œuvre obligé ne dépare point cependant cette magnifique fresque : c'est le sévère Jules II porté sur la *sella gestatoria* (1), et suivi de ses gardes et des officiers de sa cour ; il rend plus sensible l'allusion dont on vient de parler. Le dessin de ce tableau est entièrement de la main de Raphaël, qui peignit Héliodore, les anges et le cavalier ; le reste fut l'ouvrage de Pietro di Cremona et de Jules Romain.

Le Miracle de Bolsena, où l'on voit une hostie tachée de sang qu'un prêtre incrédule vient cependant de consacrer, et qu'il tient dans ses mains, contraste, par les impressions plus calmes que les spectateurs en reçoivent, avec l'agitation répandue sur la fresque précédente ; l'étonnement que ce miracle fait naître est rendu avec cette habile retenue, ce juste sentiment des convenances que le lieu exigeait, et que l'artiste posséda si éminemment. L'impassibilité du pape et des cardinaux assistant au sacrifice de la messe, et témoins du sang découlant de l'hostie, est un coup de maître : le peintre montre ainsi que le pontife et les membres du sacré-collége, profondément persuadés de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, ne sont point surpris qu'elle se manifeste par un prodige. Cette composition est celle qui approche le plus du coloris vénitien, et plusieurs figures pourraient être attribuées au Titien (2).

Saint Pierre délivré de sa prison est encore une allégorie en l'honneur de Léon X, fait prisonnier à la bataille de Ravenne, lorsque, n'étant que simple cardinal, il remplissait les fonctions de légat du saint-

(1) Le pape flattait alors singulièrement François Ier, dont il espérait obtenir le fameux concordat auquel s'opposaient une partie du clergé français et les Parlements.

(1) *Sella gestatoria*, chaise à porteurs découverte, espèce de litière dont les papes se servent dans certaines cérémonies.

(2) Ce sujet, du Miracle de Bolsena, ne fut pas choisi sans motif. Le protestantisme, qui faisait alors de rapides progrès en Europe, niait la transsubstantiation.

siége à l'armée des confédérés italiens et impériaux. Un triple effet de lumière, résultant d'un flambeau, des rayons de la lune et de la splendeur de l'ange qui vient briser les chaînes de l'Apôtre, prouve de nouveau combien le talent de Raphaël fut observateur et flexible. Au milieu du tableau, et sous un grillage en fer, saint Pierre endormi est visité par le messager céleste ; la seconde scène est la sortie de l'Apôtre, que précède l'ange lumineux, et, du côté opposé, sont des soldats éclairés par le flambeau et livrés au sommeil ; un d'eux, placé en sentinelle, donne l'alarme. Sans doute il y a là trois sujets distincts : l'unité n'existe pas ; et, sans vouloir excuser entièrement l'artiste, disons néanmoins qu'il fut porté à cette infraction des règles par la division du mur en trois panneaux, et l'on doit convenir qu'il tira le meilleur parti possible de l'ingrate disposition du champ où il devait opérer.

Attila, cédant aux prières de saint Léon et respectant la ville éternelle, est peut-être l'œuvre de Raphaël où il déploya le plus les ressources de son génie et l'art, inconnu avant lui, de simplifier un sujet compliqué, et d'en faire saisir, d'un regard, l'ensemble au spectateur. Il fallait comprendre trois actions différentes dans un même cadre, et pourtant n'en composer qu'un tout. Le peintre devait donc montrer les barbares sortant des défilés des montagnes et se répandant sur le territoire de Rome ; le roi des Huns, frappé de terreur en voyant planer, au-dessus du pontife, saint Pierre et saint Paul que lui seul aperçoit, et cette crainte contagieuse se communiquant par divine permission, jusqu'aux derniers rangs des soldats ; il y réussit par l'attitude, l'expression de la figure d'Attila, et le mouvement rétrograde imprimé à l'armée. Les trompettes, tournant le dos, font d'eux-mêmes retentir le signal de la retraite. A la pompe sauvage du guerrier, le pape, ignorant le miracle, n'oppose qu'une suite modeste d'humbles vieillards, de prêtres suppliants, et la majesté de l'appareil religieux.

A la quatrième chambre, pour indiquer la vision de Constantin, Raphaël a choisi l'instant où l'empereur fait une allocution à son armée ; il s'est visiblement inspiré des bas-reliefs de la colonne Trajane et des arcs-de-triomphe qui présentent des chefs militaires haranguant leurs soldats. Constantin, levant les yeux au ciel, aperçoit une croix lumineuse portée par des anges, et l'assurance de la victoire exprimée par ces trois mots : EN TOYTO NIKA. C'est ainsi que le sujet, confus sans l'apparition miraculeuse, est clairement expliqué. Dans le lointain, les principaux monuments de Rome font connaître le lieu de la scène. Cette fresque fut peinte par Jules Romain, d'après les cartons de son maître, que la mort avait déjà frappé ; mais il y ajouta, on ne sait pourquoi, un épisode ridicule dont le goût épuré du maître se serait abstenu : c'est un nain difforme essayant de se poser un casque sur la tête.

La bataille de Constantin, une des plus grandes fresques connues, longue de 15 mètres et haute de 5, fut également coloriée par Jules Romain ; le dessin original appartenait à Raphaël, et le carton exista longtemps à Bologne chez les comtes Malvasia ; mais le mérite d'une exécution hardie et savante doit être attribué, sans restrictions, à l'élève bien-aimé. C'est là qu'on voit aux armures, à la fidélité des costumes, au style noble et correct, combien le disciple avait profité de l'étude des antiques. La couleur est âpre et sévère, et l'on y reconnaît le pinceau de Jules ; cependant, ces teintes dures et même un peu sauvages ne déparent point cette œuvre capitale et conviennent au sujet ; telle était, du moins, l'opinion du Poussin. Quant au dessin, à l'action, à la composition, il est impossible de voir de plus belles formes, l'acharnement d'un combat mieux rendu, et des masses de guerriers plus entremêlés sans que l'aspect général en souffre. On distingue parfaitement la manœuvre de Constantin poursuivant l'ennemi, le refoulant jusqu'aux bords du Tibre, et Maxence, à cheval, prêt à se précipiter dans le fleuve. Raphaël pouvait examiner les lieux et s'instruire aux récits des historiens du IVe siècle ; aussi a-t-il représenté avec exactitude ce grand événement qui changea la face du monde romain, amena l'extinction du polythéisme et le triomphe de l'Evangile (1). Peut-être le lecteur aura-t-il trouvé trop étendu cet examen des chambres de l'immortel artiste ; mais l'auteur a cru devoir consacrer plusieurs pages à des œuvres sans pareilles, et dont les équivalents, selon toute apparence, ne seront jamais produits.

Passons maintenant à la dernière collection du Vatican, au musée étrusque fondé par Grégoire XVI (2) : précieux dépôt d'antiquités où se révèlent tous les usages, tous les arts de l'Etrurie, remontant, peut-être, à trois mille ans, et qui firent naître, parmi les antiquaires et quelques historiens modernes, tant de controverses et de savantes conjectures. Cette civilisation se développa-t-elle par la seule intelligence des aborigènes, ou reçut-elle son impulsion de peuples étrangers, de colonies institutrices ? C'est une question ardue et probablement insoluble ; car les Romains, et surtout Sylla, en étouffant la nationalité étrusque, semblèrent prendre à tâche d'abolir tout ce qui aurait pu nous éclairer sur son état primitif et ses diverses modifications. Néanmoins, on peut supposer, d'après les travaux immenses qu'ils entreprirent, et dont les gigantesques débris frappent d'étonnement, que les habitants des douze cités toscanes confédérées étaient divisés en deux classes : l'une de maîtres et l'autre de serfs soumis à des corvées, ainsi que le furent, en Egypte, les

(1) Maxence protégeait le paganisme.

(2) Ce musée n'était pas encore public en 1841 ; on ne pouvait le visiter qu'en obtenant une permission demandée au majordome du palais pontifical.

hommes de la glèbe et les Israélites. Il en résulta donc la possibilité d'ériger des monuments dont la grandeur et la puissance des matériaux dépassaient, en apparence, les facultés de peuplades peu nombreuses; et de là, aussi, comme en Egypte, leur aspect sévère. La hautaine domination de l'aristocratie qui les commandait aux corvéables, dut influer sur le style architectonique (1). Si, de ces constructions colossales on descend à des objets de moindres proportions, mais tout aussi remarquables, on voit cependant que le caractère national se modifiait selon les provinces, et qu'il existait une différence marquée entre les produits des arts du Nord et du Midi, d'Arrétium et de Tarquinies; pour en citer un exemple, Arrétium fabriquait des vases rouges ornés de figures en relief, et ceux de Tarquinies étaient peints et presque semblables à la plastique de Corinthe. Toutefois, on ne peut, même en soutenant l'influence de la Grèce sur ce genre de fabrication, refuser une origine purement étrusque aux poteries en forme de huttes, trouvées à Chiusi et à Volterra, et à celles tirées des tombeaux de Vulci, dont les personnages se détachent en noir sur un fond jaune, ce qui les distingue des grecques où le contraire existe. Les premières statues, les premiers bustes, les anciens sarcophages, furent d'abord exécutés en terre cuite, et c'est tardivement que le bronze lui succéda. La célèbre Louve, fondue en cuivre à Rome, par un Etrusque, date du v^e^ siècle de la fondation de cette ville, et c'est aussi de ce métal que se composent les chefs-d'œuvre que l'Etrurie nous a légués ; le fini, joint au grandiose et à la perfection du dessin, caractérise son école; mais elle néglige la grâce et, en cela, elle ressemble à la Toscane de la renaissance, originaire des mêmes lieux. Ne peut-on pas en tirer l'induction que si elle emprunta quelque chose à la Grèce et surtout à Corinthe, elle obéissait principalement à un instinct de race qui survécut à des milliers d'années et subsiste encore à Florence. Ces observations s'appliquent également aux peintures, si différentes de celles de la grande Grèce et de Pompéia qu'on ne peut s'y méprendre et qu'on s'aperçoit, au premier regard, que c'était une autre nature qu'elles imitaient.

Les richesses de ce musée, réparties en de nombreuses salles contenant chacune des spécialités, telles que la plastique, les bronzes, les meubles et les bijoux, la céramique (2), les fresques, proviennent presque toutes du séjour de la mort, de ces tombeaux trouvés dans le sein de la terre.

Dans le premier vestibule on voit d'abord, en terre cuite et de grandeur naturelle, trois statues, deux d'hommes et une de femme, jadis couchées sur des sarcophages et représentées avec les ornements qui les suivirent au cercueil. Les hommes ont des couronnes d'or, et la femme porte les colliers, les anneaux, les bracelets, parure ordinaire de son sexe. Contrairement à la coutume des Grecs et des Romains, qui ne marquaient point les prunelles et ne s'occupaient, en sculpture, que de la forme et non de la couleur, celles de ces statues sont indiquées par deux cercles en creux, l'un pour l'iris et l'autre intérieur pour la pupille. On a distribué en différentes salles d'autres monuments funèbres, et leurs figures, toujours en plastique, sont vêtues d'une longue tunique ou plutôt d'un linceul laissant paraître les têtes, les pieds et les mains, dont la terre est plus rouge que celle de la draperie. Une figurine, d'un demi-mètre de longueur, est étendue sur un lit; son matelas fut évidemment coloré en rose et en bleu céleste. L'oreiller, plat et piqué à careaux, ressemble exactement à ceux encore en usage à Rome et surtout à la campagne.

Au corridor suivant, on trouve une quantité d'urnes cinéraires, en albâtre de Volterra; et des milliers d'*ex-voto* d'argile représentent des têtes humaines provenant du temple de Cérès. Dans une chambre voisine, on a placé un tombeau d'autant plus précieux que ses sculptures retracent les rites funèbres des Etrusques ; il fut trouvé à Corneto. Mais une imitation curieuse et due à nos artistes modernes, c'est celle d'un sépulcre antique figurant une excavation dans le tuf, exactement pareille à celles de la nécropole de Tarquinies. A la porte sont deux Lions enlevés à une tombe de Vulci, et, dans l'intérieur, lits pour recevoir les défunts, meubles, armures, tout est disposé suivant la mode de ces suprêmes demeures. La même chambre rassemble ces singuliers vases en forme de huttes couvertes de chaume, et certainement ils remontent aux temps les plus reculés puisqu'ils transmettent la fidèle image des primitives habitations des aborigènes ; on s'accorde à les regarder comme les plus anciens vases connus. On doit cependant s'étonner qu'on eût choisi pour modèle ces cabanes difficiles à imiter, exigeant des pièces de rapport, tandis que la forme ronde ou cylindrique naissait d'elle-même, par la rotation du tour, et ne pourrait-on pas en conclure que cet instrument, si simple et si utile aux potiers, était encore ignoré en Etrurie? La céramique étrusque, grecque et romaine est réunie dans la salle de Mercure, ainsi nommée de la magnifique statue de cette divinité, découverte à Tivoli; mais à la pièce contiguë commence la suite des vases peints, et c'est là que sont rangés ceux à figures noires sur fond jaune et du plus vieux style ou du moins l'imitant à s'y méprendre ; et, alors, ce seraient d'habiles contrefaçons faites en des temps moins reculés ; car on sait, ainsi que l'a remarqué M. Anatole Chabouillet, que les anciens

(1) C'est aux Etrusques qu'on attribue l'invention des voûtes formées de pierres taillées en voussoirs, et que l'architecte grec Démocrite leur emprunta, dit-on, et mit en usage pour les théâtres de sa patrie, vers la 90^e^ olympiade, 416 ans avant notre ère.

(2) Céramique, art de la poterie.

avaient comme nous l'amour, quelquefois même la manie du passé, et qu'à des époques où l'art était parvenu à sa perfection, on cherchait cependant à rétrograder en imitant la roideur et l'incorrection primitives. On appelait archaïsme ce goût bizarre de certains amateurs tout aussi déraisonnables que ceux de nos jours. Cette chambre possède encore le superbe vase de Bacchus, en forme de canthare (1), trouvé à Vulci et placé sur un socle d'albâtre oriental ; il mérite cet honneur, et aucun de la collection n'est aussi précieux : sur un fond blanc ses figures sont dessinées au pinceau, et coloriées de manière à produire des effets d'ombres et de lumières.

La salle des bronzes pourrait, à elle seule, composer un riche musée ; on y rassembla tous les ustensiles, tous les instruments de la paix et de la guerre, tout ce qui servait à la vie publique et privée, ainsi qu'aux cérémonies religieuses, et l'on ne sait, en vérité, où la nation étrusque pouvait se procurer cette immense quantité de cuivre, que la nature semble avoir répandu avec assez de parcimonie sur notre globe, excepté en Amérique et en Sibérie, et qu'elle a refusé à la péninsule italienne; ses gisements européens sont tous placés en des contrées inconnues aux peuples d'Etrurie. C'est dans cette salle que l'on voit le char, composé de ce métal, et l'une des plus remarquables antiquités de la collection : ses deux roues basses l'exhaussent à peine au-dessus du sol ; immédiatement posé sur l'essieu, arrondi et plus élevé sur le devant, il ressemble à ceux que montrent encore plusieurs bas-reliefs. On y entrait par l'extrémité opposée, et il fallait s'y tenir debout. Près de ce char est un chef-d'œuvre de la sculpture étrurienne : la statue de Mars ou, simplement peut-être, d'un guerrier n'ayant, pour toute défense, qu'une cuirasse et un casque dont la mentonnière, en se relevant, imite deux ailes. Le reste du corps est entièrement nu et d'un grandiose, d'une beauté, d'un mouvement admirables. Au style, on doit croire qu'il est moins ancien que d'autres bronzes, se rapprochant davantage de la froide symétrie égyptienne. Ce monument, de premier ordre, porte une inscription en caractères restés à peu près indéchiffrables; c'est dire qu'elle a donné lieu à toutes sortes d'interprétations contraires. Il faut aussi examiner attentivement le trépied et la cassette de Vulci, les armes offensives et défensives de Romarzo, et un bras colossal, retiré de la darse (2) de Civita-Vecchia, d'une étonnante perfection. Au milieu de cette chambre est déposée sur une vaste table ronde, la bijouterie que les sépulcres ont rendue à notre curiosité, et l'on s'étonne, encore plus que pour le cuivre, de la quantité d'or que possédaient les Etrusques, car aucune mine de ce métal n'existe en Italie. L'obtenaient-ils par le commerce et par des échanges? C'est la seule explication qui puisse résoudre le problème; d'ailleurs, on sait que ces peuples étaient navigateurs. Là est rangé avec élégance tout ce qui servait à la parure des femmes, ou d'insignes civils et militaires : ce sont des couronnes triomphales ou civiques de lierre, de myrte, de laurier, des prix pour les vainqueurs des jeux du cirque, des anneaux, des colliers, des pendants d'oreilles, des ceintures, de longues aiguilles à tête, pour orner et retenir la coiffure, d'une délicatesse extrême, et donnant la plus haute idée du talent des orfévres qui les fabriquèrent. Les couronnes, en feuilles d'or si minces que le moindre souffle de la respiration les agite, seraient peut-être égalées par nos artistes, mais non surpassées. Deux bracelets, surtout, larges de 8 à 9 centimètres, et divisés en trois zônes peuplées de personnages en miniature, montrent ce que la ciselure peut produire de plus délicatement travaillé et de plus parfait. Au fragment de drap d'or qu'on a pu conserver et qui appartenait à une pièce entière enveloppant une momie couchée sur un lit de bronze à claire-voie, on reconnaît, avec surprise, que les procédés de la filière et du laminoir étaient habilement pratiqués Si nous ne nous trompons pas, la bijouterie toscane nous a paru supérieure à celle dont les fouilles de Pompéia ont illustré le musée de Naples.

De la salle des bronzes, un corridor, rempli d'inscriptions qui font également le désespoir des philologues, conduit à l'immense chambre dont les murs portent les copies des peintures que l'on voit encore dans les sépulcres de Vulci, de Céré, de Tarquinies, de Civita-Vecchia ; mais que le contact de l'air dégrade incessamment, et qui disparaîtront bientôt. Elles ont le mérite d'une parfaite exactitude, et leur fidèle reproduction est donc un éminent service que Grégoire XVI rendit à la science des antiquités. Aucune n'est empreinte de tristesse, n'exprime même un regret : on n'y voit que des courses de chevaux, des danses, des festins, des jeux célébrés en l'honneur des morts; partout est la représentation de la joie et des plaisirs matériels. Une de ces peintures fait voir une salle de banquet et les convives couchés sur des lits : usage que les Romains adoptèrent, et préexistant chez les Etrusques. Enfin, on entre dans une galerie où sont rassemblés, en nombre immense, des vases, rangés selon un ordre méthodique de genres et d'époques présumées. Mille formes inusitées surprennent par leur bizarrerie. Là, sont les rhytons imitant les animaux et ceux figurant des têtes d'hommes, de chiens, de béliers, et même d'êtres imaginaires. Plusieurs sont couverts de caricatures ou de sujets comiques ; au fond d'une belle coupe est un homme d'un aspect ridicule et, devant lui, un renard qui semble se moquer de ce personnage ; mais les artistes ne se bornèrent pas à ces innocentes plaisante-

(1) *Cantharus*, vase servant à boire, mais qui n'a pas la forme d'une coupe ou d'une patère.

(2) Darse, partie intérieure d'un port, et la moins profonde, où se placent les petits bâtiments.

ries, et, il faut bien le dire, ils se livrèrent aussi aux plus licencieuses compositions, et déshonorèrent leurs pinceaux en retraçant les excès de l'ivrognerie et de la plus coupable débauche. Toutefois, ces vases, ou sont soustraits à la vue ou tournés de manière à ne montrer qu'une face irréprochable. Ainsi, après trente siècles, ce musée fait briller encore à nos yeux une civilisation éteinte, son antique intelligence, ses habitudes sociales, ses mœurs, ses vertus et ses vices.

ROME ANTIQUE.

Temple du Soleil. — Temple de Minerva Medica.— Tombeau des Scipions. — Columbarium de Pomponius Hylas. — Palais des Césars. — Temple de la Fortune virile.— Temple de Vesta.— Grand Cirque.— Cloaca Maxima. — Arc de Janus Quadrifrons.— Arc de Septime, ou des Argentiers.— Temple et Forum de Nerva.—Temple de Pallas.

Au bas du Quirinal, dans le jardin Colonna, sont les restes du temple du Soleil, bâti par Aurélien; ce monument, auquel on a disputé sa destination religieuse, donna lieu à beaucoup de conjectures; on voulut y voir les débris des Thermes de Constantin, du palais de la famille Cornelia et même de la basilique construite par Héliogabale pour son sénat féminin (1); mais l'opinion qui prévaut est celle qu'il fut réellement dédié au dieu du jour.

Sur l'Esquilin s'élèvent plusieurs constructions importantes témoignant encore de la puissance romaine. Commençons par celle dont la destination fit naître de nombreuses controverses, par la belle ruine connue sous le nom de Minerva Medica. On a prétendu tour à tour qu'elle était un reste de la basilique de Caïus Lucius, érigée par Auguste, ou du temple d'Hercule, et enfin qu'elle fut consacrée à Minerva Medica; et l'on se fondait sur la découverte d'une statue ayant à ses pieds un serpent, que l'on voit au musée du Vatican; mais le serpent n'est pas le spécial emblème de Minerva Medica, et il est uni à beaucoup d'autres Minerves, comme symbole de la sagesse et de la science; d'ailleurs, les statues de Pomone, d'Esculape, d'Adonis, de Vénus, d'Hercule, d'un Faune, d'Antinoüs, furent aussi trouvées au même lieu, et la forme de cette construction paraissant, par son style, dater du temps de Dioclétien, n'est point celle d'un temple, mais plutôt d'une vaste salle appartenant peut-être aux jardins de Licinius. Quoi qu'il en soit, ce monument, situé au centre d'une vigne, est, après le Colisée, l'antique débris offrant l'aspect le plus pittoresque. Ses dix faces composent un décagone de 74 mètres de circonférence, et sa coupole égale presque en diamètre celle du Panthéon. Excepté la face destinée à la porte d'entrée, les neuf autres contiennent des niches où jadis furent placées des sculptures; en 1828, une partie de la voûte s'écroula, et ce qui en reste encore menace de s'effondrer; mais si l'on doit regretter sa prochaine destruction, cependant, cette déchirure, laissant pénétrer le soleil et multipliant les caprices de lumière circulant au milieu des pampres sauvages et des arbrisseaux attachés à ces vieilles murailles, procure au noble et chancelant édifice un charme particulier, et en fait une riche étude pour les peintres de paysage.

(1) Monstre atteint de folie, Héliogabale établit sur le Quirinal un sénat de femmes rendant des arrêts sur les habits, les ameublements et les modes. Ce fou impudique et furieux régna cependant quatre années, tant les Romains étaient façonnés à la servitude!

Le tombeau des Scipions, datant de l'ère républicaine, et comptant plus de deux mille ans d'existence, fut découvert en 1780, ou plutôt retrouvé de nouveau, puisqu'une de ses inscriptions était relatée dans un manuscrit de l'époque de la Renaissance, appartenant à la bibliothèque Barberini, et que, de plus, elle est insérée au recueil de Doni. Comment ce sépulcre, dernière demeure de tant de héros, retomba-t-il dans l'oubli? c'est ce qu'on ne peut expliquer. Situé au milieu d'une vigne, ce monument, dont l'authenticité n'est pas douteuse, avait deux étages: le premier, souterrain creusé au milieu d'une masse de tuf, est intact; le second était orné, dit-on, de niches et de demi-colonnes ioniques, si l'on en juge par quelques fragments que l'on a rassemblés. On croit aussi que ces niches contenaient les statues des Scipions et du poëte Ennius, presque enfant adoptif de cette famille, toujours si favorable aux littérateurs. Le souterrain, sans décoration, est tortueux, soutenu par de simples piliers dont les matériaux sont grossièrement assemblés, et probablement il remonte aux jours de la simplicité romaine; il était rempli de cercueils en pierres pépérines que ne distinguait aucune sculpture (1); mais celles de leurs curieuses inscriptions qui échappèrent à la rapacité de certains amateurs furent moulées en plâtre et déposées au Vatican (2). Ce tombeau renfermait aussi le buste de Lucius Scipio Barbatus, consul en 456 de la fondation, triomphateur des Samnites, et deux autres dont un est couronné de lauriers. Ce n'est qu'avec respect qu'on visite cette obscure et modeste excavation, où reposèrent les vainqueurs de Carthage et de Numance.

Le lecteur se rappellera peut-être que les *columbaria* étaient, chez les Romains, des monuments destinés, par les patrons des familles plébéiennes, à recevoir les cendres de leurs protégés et surtout des affranchis: ils avaient la forme d'un pigeonnier, et de là

(1) Pline et Cicéron nous apprennent que la famille des Scipions n'avait pas adopté l'usage de brûler les corps, et qu'elle les déposait dans des tombeaux de pierre.

(2) Les ossements dispersés lors de la seconde découverte, furent recueillis par le sénateur vénitien Angelo Quirini, et placés dans un mausolée érigé au milieu de sa villa d'Altichiero, près de Padoue.

provint leur nom ; intérieurement, ils y ressemblaient aussi par la multitude de petites niches placées sur plusieurs rangs autour de la paroi, et destinées à recevoir des urnes funéraires. Souvent de brèves inscriptions (*tituli*) indiquaient la profession des défunts. Le *columbarium* de Cneius Pomponius Hylas fut découvert, en 1830, près du tombeau des Scipions, et parfaitement conservé. Contre l'ordinaire de ce qui se passe en pareil cas, on y laissa tous les objets qu'il contenait, excepté un beau vase en verre, déposé maintenant à la bibliothèque Vaticane, mais que l'on remplaça par une exacte copie également vitrifiée. D'utiles réparations entretiennent ce joli édifice, construit sous Auguste ou Tibère; on y descend par son antique escalier, dont l'entrée présente en mosaïque l'inscription qui révéla le nom du propriétaire de ce tombeau collectif.

Nous voici au Monte-Palatino, où s'élevait ce palais des Césars, théâtre de révolutions, de sanglantes catastrophes. Construit sur une colline entièrement isolée, et voyant se dérouler à ses pieds le Tibre, le Forum, le grand Cirque, tous les principaux monuments, il dominait la ville éternelle, comme elle-même dominait l'univers. Modestement commencé par Auguste, qui couvrait sa tyrannie sous un extérieur de simplicité, agrandi sous Tibère et Caligula qui le joignit au Capitole, au moyen d'un pont porté sur des colonnes, étendu outre mesure par Néron, plusieurs fois démoli et rebâti selon le caprice des maîtres du monde, il n'en reste plus aujourd'hui qu'un amas de ruines d'un pittoresque sublime, possédant toujours le caractère de force et de grandeur que les Romains imprimaient à leurs œuvres, et dont il est difficile de saisir l'ancienne disposition. *Sic transit gloria mundi*. Cependant on peut distinguer encore de nombreuses substructions, la longue galerie appelée Bibliothèque grecque et latine, où l'on admirait le colosse en bronze d'Apollon, haut de 17 mètres, le pulvinaire en hémicycle, loge d'où les empereurs assistaient aux jeux du Cirque, une partie de la maison d'Auguste, quelques cellules du temple de Phœbus, les restes du palais doré de Néron, et ceux d'un hippodrome, terminé demi-circulairement à l'une de ses extrémités. En quel temps furent détruites ces immenses constructions si solidement édifiées ? Comment tombèrent ces matériaux que leur puissance semblait douer de pérennité ? C'est ce qu'aucun document historique ne fait connaître (1) ; mais il est probable que ce palais subsistait encore, en partie du moins, au commencement du VIII^e^ siècle, puisqu'au VII^e^ l'empereur Héraclius l'occupa quelque temps, lorsqu'il visita les provinces italiennes soumises aux souverains de Constantinople. De tous les points de la colline, couverts de gigantesques débris et plantés de grenadiers, présentant, au mois d'octobre, la pourpre de leurs fruits, on jouit d'admirables vues ; mais la plus remarquable est celle que laisse tout à coup apercevoir l'extrémité d'une voûte à laquelle on arrive par un vaste escalier. A gauche, s'étendent la robuste masse du Colisée, le couvent de Santo-Giovanni et son élégant clocher ; en face, le temple restauré de Faune et de Bacchus, Santa-Maria della Navicella, Santo-Gregorio, où Grégoire XVI fut simple moine; à droite, les Thermes de Caracalla et dans le lointain les tours de la porte Appienne, les grands arcs du mur d'enceinte et la pyramide de Sextus. Rome seule peut offrir un semblable panorama, un tel mélange de monuments antiques et modernes.

Presque situé sur les bords du Tibre, à la tête du pont Palatin, actuellement *Ponte-Rotto* (pont brisé), et près de la maison de Rienzi, le temple de la Fortune virile fut, dit-on, construit par Servius Tullius, sixième roi, et daterait ainsi de la fin du II^e^ siècle de la fondation. Ce serait donc le plus vieux monument existant à Rome, si son antiquité était aussi bien prouvée que l'ont prétendu quelques antiquaires; mais c'est un fait archéologique fort douteux. On a cru reconnaître cette antiquité à la qualité des matériaux, qui sont de la pierre la plus commune du pays ; car, assure-t-on, les premiers Romains ne se servaient que de celles fournies par leur exigu territoire, et ce ne fut que sous la république et lorsque les conquêtes eurent étendu ses limites jusqu'aux carrières où se trouve la pierre travertine, plus belle et recevant mieux la taille et la sculpture, qu'on lui accorda la préférence pour les monuments publics ; mais, par contre, on objecte la perfection du travail, la pureté de l'architecture et l'emploi de l'ordre ionique cannelé. On se demande si, à cette époque, les Romains et les Etrusques, leurs instituteurs dans les arts, l'avaient déjà reçu des architectes de la grande Grèce, ou si, le connaissant, ils le substituaient à l'ordre national appelé toscan. Ces doutes ou plutôt ces raisons paraissent péremptoires, et font pencher la balance en faveur de l'opinion qui attribue à ce temple une origine plus moderne. Ce qui est également évident, à l'inspection, c'est qu'il fut plusieurs fois restauré, et que l'on recouvrit ses colonnes d'un stuc que le temps durcit à l'égal du marbre ; sa forme est celle d'un pseudo-diptère (1). Quatre colonnes de 8 mètres 60 centimètres de hauteur soutenaient le fronton, jadis séparé du temple et de la cella par un vestibule, et sept autres étaient placées sur chaque face longitudinale. A l'entablement, on voit des enfants soutenant des guirlandes, des têtes de taureaux, des candélabres, et, depuis

(1) Outre les fureurs des barbares, et surtout des Vandales, ce qui dut contribuer le plus à sa ruine, ce furent sans doute les guerres civiles. On sait qu'au moyen âge les puissants barons se retiraient dans les monuments antiques, et les convertissaient en forteresses sans cesse attaquées. Il paraît que les Frangipane possédaient le palais des Césars, le grand Cirque et plusieurs tours placées au pied du Palatin.

(1) Pseudo-diptère, édifice ayant deux rangs de colonnnes à ses façades, et un seul sur les côtés.

quelques années, le déblaiement de sa base a rendu à cette noble construction son aspect primitif et toute son élégance. Les entre-colonnements furent remplis par un mur, en sorte que les fûts ne présentent maintenant qu'un demi-diamètre. Probablement cette opération eut lieu pour consolider l'intérieur, lorsque le pape Jean VIII le convertit, vers 972, en église dédiée à la Vierge, et appartenant aujourd'hui aux Arméniens catholiques. C'est à sa consécration au culte chrétien que l'on doit certainement la parfaite conservation d'un si précieux édifice.

Près du temple de la Fortune virile et sur la route parallèle au fleuve, celui de Vesta, ainsi nommé par induction de sa forme circulaire (1), est une charmante production du siècle des Antonins, svelte, gracieuse et portée sur des gradins; cependant, elle n'a plus ni frise ni entablement, et un mauvais toit en charpente repose immédiatement sur les chapiteaux; quoiqu'on lui reproche quelques légers défauts, et surtout les proportions un peu trop allongées de ses colonnes corinthiennes, quel effet ne devait-elle pas produire lorsqu'on la voyait telle qu'elle sortit des mains de l'architecte? Cannelées et en marbre blanc, ces colonnes s'élevaient au nombre de vingt; il en reste dix-neuf; mais celle qui manque étant jadis du côté de la rivière, on ne s'en aperçoit point si de la route on regarde le monument; entre elles et la cella règne le portique, et la lumière y circulant avec caprice lui prête un charme particulier. La cella a 8 mètres et demi de diamètre, et la circonférence extérieure et totale du temple 52. La hauteur des colonnes, de la base au sommet du chapiteau, est de 10 deux tiers. Non-seulement il est probable, et par sa forme et par la disposition de la porte, que cette élégante construction était consacrée à Vesta, mais on peut presque l'affirmer en apprenant que, plus tard et après le triomphe du christianisme, elle fut placée sous le vocable de Sainte-Marie du Soleil, car on sait que le feu perpétuel qu'entretenaient les vestales représentait l'astre du jour (2). Comme le grand sanctuaire de la déesse occupait une partie du Forum, aux pieds du Palatino, sans doute celui que l'on admire maintenant appartenait à une des curies, ainsi que le prescrivaient les institutions religieuses de Numa.

Rome souterraine était aussi étonnante que celle qui surmontait le sol, et les historiens n'ont cessé de célébrer les immenses travaux que nécessita le système de ses

(1) La forme circulaire était un des caractères distinctifs des temples de Vesta.

(2) Aux premiers temps de l'ère chrétienne, et lorsqu'on dédiait au vrai culte les temples païens subsistant encore, souvent on les mettait sous le vocable de saints dont les noms avaient une ressemblance avec ceux des divinités expulsées; c'était un moyen d'y attirer surtout les habitants des campagnes, qui restèrent attachés jusqu'à la fin du v^e^ siècle aux superstitions du paganisme, et c'est ainsi que, près de Paris, le temple de Bacchus, ou Dionysios, fut consacré à saint Denis, qui, en grec, a la même appellation.

égouts commencés sous les rois. La *cloaca Maxima*, destinée à dessécher les marais et l'étang du Velabro, inondant les bas-fonds placés entre les pentes de l'Aventino, du Palatino et du Capitolino, et qui servit plus tard de tronc principal où venaient se réunir les branches des canaux secondaires, est une preuve des soins que les Romains donnèrent à tout ce qui concernait la salubrité publique et la solidité de leurs contructions (1). De son point de départ jusqu'à son déversoir dans le Tibre, ce grand égout avait 830 mètres de prolongement, 4 de largeur et une égale élévation, et, remplissant encore sa destination primitive, contribue à tenir à sec le Forum et la dépression des terrains où furent, par la suite, élevés le grand Cirque et le Colisée. Le tuf lithoïde uni à la pierre tiburtine composent ses fortes parois et la voûte, formée de trois rangs concentriques de blocs énormes, a pu braver l'effort destructeur de vingt-trois siècles. Cet ouvrage et d'autres affluents, commencés par Servius Tullius, furent achevés sous le dernier des Tarquins, probablement vers l'an 240, par des ouvriers étrusques et par le concours forcé des citoyens, et parmi les reproches que Brutus adressait au roi déchu, se trouve celui d'avoir accablé le peuple de corvées (2). Une source d'eau limpide surgit près de Santo-Giorgio et s'écoule dans la *Cloaca Maxima*. Les habitants du quartier lui attribuent des vertus salutaires et vont en boire quelques verrées au soleil levant.

Au Velabro, sur l'emplacement de l'ancien *Forum Boarium*, surgit l'arc de Janus; il était du genre de ceux qu'on élevait dans les marchés et les carrefours pour mettre les acheteurs et les vendeurs à l'abri de la pluie et du soleil; à quatre faces égales, et, par cette raison, ayant reçu l'épithète de *Quadrifrons*, il appartenait aux marchands de bestiaux, et se ressent de cette vulgaire destination et de l'époque de la décadence qui le vit construire; car on croit qu'il est postérieur au règne de Caracalla. C'est une lourde masse percée de quatre arceaux dont les axes se coupent à angles droits. De chaque côté on voit deux rangs superposés de trois niches chacun, en sorte que le nombre total de ces enfoncements, où sans doute on avait placé des statues, monte à quarante-huit.

(1) Trois genres de travaux excitaient l'admiration de l'historien Denys d'Halicarnasse; dans l'empire, les routes, les aqueducs, et dans la capitale, ses égouts.

(2) M. Valery, dans son excellent *Voyage en Italie*, dit judicieusement que si les Tarquins ne s'étaient occupés que de travaux semblables à ceux des égouts, le reproche aurait été injuste. En effet, jamais ouvrage monumental ne fut plus nécessaire. Les personnes qui connaissent la constitution topographique de Rome n'en peuvent douter. Sans cette *cloaca* et ses embranchements, les bas-terrains, le grand, le petit Velabrum et une partie du Forum seraient restés inhabitables. Aucune liaison n'eût existé entre les quartiers de la ville primitivement fondés sur les collines, par des peuples d'abord séparés, et qu'il fallait réunir.

le second rang, au lieu de s'aligner à la naissance des voûtes, part de la moitié environ de leur hauteur, ce qui produit un effet désagréable. Entre ces niches et contre les pieds-droits, on avait placé des colonnettes dont les fragments gisent en partie sur le sol. Chaque face a 23 mètres de longueur, et le contour 92. Ce monument, presque enseveli sous les décombres et l'exhaussement du terrain, doit, pour ainsi dire, sa renaissance à l'administration française, qui le fit déblayer en 1810. En 1829 on acheva de le débarrasser de ses constructions étrangères, et de la tour dont les Frangipane l'avaient chargé, au moyen âge, lorsqu'ils le convertirent en forteresse. Les blocs immenses de marbre blanc, employés à sa construction, provenaient évidemment d'autres plus anciennes, puisqu'ils portent encore des traces d'ornements primitifs, n'ayant aucune analogie avec la décoration de cet arc. Des trous profonds, creusés dans ces matériaux, annoncent que les barbares voulurent arracher le plomb et les crampons de bronze qui les unissaient, selon l'usage des Romains.

Près de cet arc, il en existe un autre de moindres proportions, à une seule ouverture et appuyé sur l'église de Santo-Giorgio in Velabro; il fut dédié à Septime-Sévère, à sa femme Julie et à ses fils Geta et Caracalla, par les marchands de bestiaux et les banquiers; aussi l'appelle-t-on encore l'arc des Argentiers. Le temps a fort endommagé ses médiocres bas-reliefs; cependant, au-dessous du cintre, on aperçoit Sévère et Julie présentant une offrande, probablement à Hercule et à Bacchus, divinités protectrices de leur famille; de l'autre côté, l'aîné des fils de l'empereur offre un sacrifice, et l'on remarque la place où était la figure de Geta, que Caracalla fit effacer après son fratricide.

Près du Forum de Trajan, et à égale distance du Capitolino et du Viminal, le Forum dit de Nerva, quoique commencé par Domitien, est un des plus étonnants débris de la grandeur romaine, et l'on ne conçoit pas comment chaque empereur put se livrer à de pareilles constructions. Il ne subsiste de celle-ci qu'un mur, dont les blocs, d'une grosseur prodigieuse, sont assemblés sans mortier, mais retenus par des crampons d'un bois dur que l'on présume être l'yeuse, trois colonnes composites de 5 mètres et demi de circonférence, et un superbe architrave sur lequel on éleva imprudemment un clocher qui l'accable de son poids et hâtera sa ruine. Ces colonnes appartenaient au temple de Nerva. Les papes Paul V et Innocent X achevèrent, au XVII^e^ siècle, la destruction d'un si vaste édifice; le premier, pour bâtir un couvent et la fontaine Paolina, et le second, le palais de son neveu Pamphili. C'est dans ce Forum que Alexandre-Sévère donna un bizarre exemple de justice en faisant asphyxier par de la fumée de paille le secrétaire Petronius Turinus, qui vendait aux solliciteurs des promesses

de protection auprès de son maître. Pendant ce long supplice, un licteur répétait au peuple : *Fumo punitur qui vendidit fumum* (1).

En face du mur encore debout, de l'autre côté de la rue, et appartenant jadis à l'enceinte intérieure d'un autre Forum dédié à Pallas ou Minerve, on voit aussi deux colonnes corinthiennes cannelées, à demi enterrées et soutenant leur architrave, et un entablement du plus beau style et d'un magnifique travail, ainsi que les figurines et les ornements de la frise. Au milieu de l'attique, on aperçoit encore la déesse, debout sculptée en bas-relief.

FORUM POPULAIRE.

Forum Romanum. — Tabularium. — Temples de Jupiter-Tonnant, de la Fortune, de la Concorde. — Arc de Septime-Sévère. — Colonne de Phocas. — Græcostasis. — Temples d'Antonin et Faustine, de Romulus et Rémus. — Basilique de Constantin. — Temple de Vénus et de Rome. — Arcs de Titus, de Constantin. — Colisée.

Après avoir examiné les antiques monuments s'étendant presque circulairement autour du Forum romanum ou populaire, auquel nous donnons cette épithète pour le distinguer des autres, souvent réduits à la simple condition de bazars consacrés au commerce, et quelquefois aussi réunissant, sous leur abri, des écoles, des bibliothèques, et même des tribunaux, pénétrons dans le sanctuaire où Camille vint plaider inutilement sa cause, où Coriolan maudit ses juges; où retentirent les voix de Brutus, des Gracques, de Cicéron, d'Antoine montrant, du haut de la tribune, les vêtements ensanglantés de César; où grondèrent tant d'orages politiques, et qui vit, enfin, après cinq siècles, expirer la liberté sous la licence et la corruption du peuple-roi.

Appelé, par le vulgaire, *Campo-Vaccino*, et, depuis trop longtemps, ignoblement réservé au marché des buffles et des bestiaux, il attira, en 1810, l'attention des administrateurs français, et jusqu'en 1813, obtint toute leur sollicitude. Le terrain fut rectifié autant que possible, et d'heureux déblaiements laissèrent apercevoir les bases de l'arc de Septime-Sévère et du temple d'Antonin et Faustine, que l'on entoura de murs protecteurs contre les éboulements du sol; il fallut se borner à cette précaution, car, sans dépenses excessives, on ne pouvait enlever tous les débris que 1400 années avaient amoncelés, dont la hauteur moyenne est de 6 à 7 mètres, et descendre aux niveaux primitifs. Nous disons les niveaux, car jamais cet espace ne fut aplani comme le sont nos places modernes et nos promenades publiques; les affleurements des édifices qu'il supportait, le démontrent. Outre ces déblais, on put dégager le Colisée jusqu'à sa base, ainsi que les colonnes des temples de la Fortune, de Jupiter-Tonnant, et celle de Phocas, ser-

(1) Celui qui vendit de la fumée est puni par la fumée.

rée entre deux bâtiments; toutes furent mises entièrement à découvert. La basilique de Constantin, démasquée par la démolition de masures, et dont on retrouva le pavé en jaune antique, laissa voir ses voûtes gigantesques. En détruisant de grandes habitations, on rétablit la communication entre le Colisée et l'emplacement du Forum telle qu'elle était autrefois. L'arc de Titus fut isolé, et en abaissant le sol autour du temple de Vénus et de Rome, on fit apparaître une multitude de précieux fragments d'architecture. Enfin, d'importantes restaurations exécutées aux Thermes de Titus contribuèrent à leur conservation. C'est avec un sentiment de juste orgueil que l'auteur de ce *Voyage* rappelle les nobles travaux de la France, de sa patrie, sur la terre étrangère, et il doit dire encore que la population romaine en garde fidèlement le souvenir.

Le Forum proprement dit, l'enceinte où se tenaient les comices, séparée des constructions qui l'environnaient, n'eut jamais la grandeur que l'on pourrait lui supposer, d'après la multitude et la majesté du peuple romain, quoiqu'il soit difficile de lui assigner d'exactes bornes; il semble toutefois, et par l'inspection de l'étroite vallée qui le contenait, et par les plans que les architectes en ont relevés sur les récits de l'histoire et les édifices encore existants, que sa forme était celle d'un parallélogramme, plus long que large, placé entre le Capitolino et le Palatino, et que ses limites, en longueur, touchaient d'un côté à l'arc de Septime-Sévère, et de l'autre à une ligne que l'on tirerait perpendiculairement à la façade de Santo-Teodoro. Si ces données sont vraies, son aire n'égalait pas, à beaucoup près, la surface du Palais-Royal à Paris, et d'autres forums le surpassaient en étendue. Ainsi la moitié de l'allée plantée d'arbres, le temple d'Antonin et Faustine et les antiques constructions qui s'étendent jusqu'au Colisée n'en faisaient point partie, et même ne s'y rattachaient pas.

Le dernier Forum, celui du temps de sa plus vive splendeur, était entouré de portiques à deux étages, dont le premier fut destiné aux magasins des marchands, et le second à diverses administrations, et surtout à la perception des impôts. Derrière ces portiques s'élevaient d'autres bâtiments, tels que la Curia ou salle du sénat, le Comitium destiné aux assemblées populaires et aux jugements des procès, le Græcostasis où l'on recevait les agents diplomatiques étrangers, l'arc de Fabius, le grand temple de Vesta, ceux de Castor et Pollux, de Jules-César, de Saturne ou trésor public, de Vespasien, les deux basiliques Emiliennes, et parmi les plus anciens les boutiques où Virginius saisit le couteau qu'il plongea dans le sein de sa fille. Il fallait que ces constructions fussent de médiocres dimensions ou pressées les unes contre les autres, car autrement on ne concevrait pas comment un espace aussi exigu aurait pu les contenir. En dehors de ce Forum, et du côté du Capitolino, on doit compter encore les temples de Jupiter, de la Fortune et de la Concorde.

A l'intérieur, était la tribune des orateurs qui parlaient au peuple, et qu'on appelait *Rostra*, des rostres ou becs en bronze attachés à la proue des vaisseaux conquis dans la bataille navale contre les Antiates. A l'entour, on voyait les statues des ambassadeurs qui avaient péri, dans le cours de leurs missions, victimes de la violation du droit des gens. César ôta cette tribune de la place qu'elle occupait, la fit transporter à l'angle méridional, et depuis sa translation elle reçut le nom de *Nova rostra*. D'autres monuments ornaient encore le Forum; c'étaient la colonne érigée à Claude II, sauveur de l'empire et vainqueur des nations gothiques en 269 de notre ère; celle dédiée, au VII^e^ siècle, à Phocas, souverain d'Orient, et la Milliaire, revêtue d'or, d'où se comptait la longueur des routes, et près de laquelle tomba le vertueux empereur Galba sous les coups des prétoriens. Dans l'enceinte du Forum existaient aussi le portique de Janus, où s'assemblaient les changeurs et les hommes d'affaires, la *Pila horatia*, sur laquelle Horace déposa les dépouilles des Curiaces (1), la colonne de Caïus Menius et la statue équestre de Domitien, mais dont il est impossible aujourd'hui d'assigner exactement les positions. Cependant, ce qui paraît certain, c'est que cet amas d'édifices s'élevait au même endroit que choisirent Romulus et Tatius pour y tenir les comices; quoique endommagé par les barbares, il subsista longtemps après la chute de l'empire occidental; l'érection de la colonne de Phocas en 608 le prouve, et c'est à Robert Guiscard, prince normand, régnant à Naples, que l'on doit sa ruine, lorsqu'en 1084 il incendia tous les quartiers de la ville s'étendant de Santo-Giovanni in Laterano au pied du Capitole. Les démolitions, œuvres habituelles des barons, achevèrent d'anéantir ce que le feu avait épargné.

La voie Sacrée (2), ayant une double pente, ainsi que le montre l'inspection des lieux, partait du Colisée, côtoyait le temple de Vénus et de Rome, ceux de Romulus et Rémus, d'Antonin et Faustine, la basilique de Constantin, et entrait au Forum par l'arc de Fabius. De là partaient deux branches : l'une se dirigeait vers le grand temple de Vesta; l'autre, et la principale, traversait l'enceinte, en faisant une flexion près de l'endroit où fut érigée plus tard la colonne de Phocas, et passant ensuite sur l'arc de Septime-Sévère, conduisait les triomphateurs au Capitole par une déclive assez rapide, et

(1) Supposé toutefois que le combat des Horaces et des Curiaces ait eu lieu. La même tradition se retrouvant chez plusieurs peuples, avec les mêmes circonstances, rend ce fait prétendu historique fort douteux.

(2) Elle reçut ce nom des sacrifices qui scellèrent la paix conclue entre Romulus et Tatius, et qui furent accomplis sur le terrain qu'elle parcourait.

finissait à la citadelle appelée *arx sacrorum*. Son tracé tortueux, mais toujours respecté, se ressentait des temps de la simplicité républicaine. Après ces explications nécessaires, partons maintenant du Capitole, et parcourant une longueur de 720 mètres, depuis l'arc de Septime jusqu'au Colisée, visitons les édifices que le temps et la main des hommes n'ont point entièrement détruits. C'est sur ce prolongement, et dans un espace étroit, qu'existèrent jadis tous ceux dont nous venons de faire mention, mais qui, pour la plupart, ont disparu, et à tel point qu'il y a doute sur l'emplacement que plusieurs occupaient.

En descendant la rampe du Capitole, à la base méridionale de la roche Tarpéienne et à la droite de l'arc de Septime-Sévère, on admire encore les immenses et solides substructions du *tabularium*, où se conservaient, sur des tables de bronze, les plébiscites, les sénatus-consultes et les actes publics, incisés dans un métal impérissable comme le souvenir du grand peuple. Ces puissantes murailles de couleur sombre, construites en fortes masses de travertin et de tuf lithoïde, portent aujourd'hui le palais sénatorial, et n'ont point fléchi sous le poids de la moderne fabrique, œuvre de Buonarotti, de Giacomo della Porta et de Rainaldi. En le considérant du côté du Forum, il semble que ce bâtiment eût deux rangs de portiques superposés; l'inférieur, disent les antiquaires, était l'*atrium publicum*, et donnait l'entrée aux archives; le supérieur contenait l'Athénée, destiné à l'étude des arts libéraux, et la Bibliothèque capitoline. Au-dessous des premières assises du nouveau palais, on lit une inscription annonçant que, l'an 676 de Rome, le consul Quintus Lutatius Catulus fit édifier ce *tabularium*; la voici : Q. LUTATIUS. Q. F. CATULUS. COS. SUBSTRUCTIONEM. ET. TABULARIUM. S. S. FACIENDUM. COERAVIT.

Sur le flanc gauche de l'arc de Septime-Sévère, lorsqu'on le regarde en face, et tout près de lui, sont les temples de Jupiter-Tonnant et de la Fortune. Longtemps nommé ainsi, le second pourrait bien n'avoir pas été dédié à l'inconstante déesse, si l'on en croit quelques archéologues; cependant les probabilités paraissent être en faveur du nom qu'il porte encore. On avait cru aussi qu'il était consacré à la Concorde; mais de récentes découvertes, faites en 1817, ont détruit cette erreur, et mis au jour le sanctuaire d'une divinité habitant si rarement notre vieille planète. Ce temple, qu'il ne faut pas confondre avec celui de la Fortune virile, déjà décrit, éprouva beaucoup de vicissitudes, semblable en cela à sa patronne, et finit par être incendié sous le règne de Maxence; il fut rebâti par le sénat, au temps de Constantin ou de son successeur, alors que la lutte entre la religion chrétienne et le paganisme n'était point terminée, et que la plupart des sénateurs demeuraient infidèles au culte de leurs ancêtres (1). Il ne reste debout que huit colonnes ioniques, qui toutes ont un diamètre différent, et il est évident qu'elles furent çà et là prises à d'autres édifices; pour leur donner une hauteur égale, il fallut en raccourcir plusieurs, et voilà pourquoi, si leur élévation est semblable, leur circonférence n'est pas la même. Le style architectonique est donc des plus mauvais, et atteste l'impuissance et la complète dégradation de l'art au commencement du IVe siècle; de ces huit colonnes, six, soutenant jadis l'entablement et un fronton, appartenaient à la façade, et les deux autres aux portiques longitudinaux. La frise intérieure est décorée d'ornements offrant entre eux une grande différence de mérite; ceux provenant des parties ayant appartenu au monument primitif sont d'un travail remarquable, et les autres grossiers et presque barbares.

Son voisin, le temple de Jupiter-Tonnant, fut érigé par Auguste, à son retour d'Espagne, en exécution d'un vœu fait après qu'il eut échappé à la foudre qui, près de lui, frappa un de ses esclaves. Il n'en subsiste plus que trois colonnes corinthiennes cannelées en marbre de Carrare, de 1 mètre 14/36mes de diamètre, ce qui leur en donne un peu plus de 13 en hauteur. L'entablement est digne de l'examen des artistes par la beauté des sculptures et les instruments des sacrifices, figurés sur la frise. La corniche est moins remarquable, et cette différence provient de ce qu'elle est peut-être du siècle de Septime et de Caracalla, qui restaurèrent ce temple. Lorsque les Français dégagèrent sa base, en déblayant cette partie du Campo-Vaccino, on découvrit une singularité probablement unique en architecture. Comme le *Clivus Capitolinus* passait au pied de l'édifice, un perron eût empiété sur cette voie sacrée. L'architecte éleva donc un soubassement revêtu en marbre, et plaça les marches de l'escalier entre les entre-colonnements de la façade. On reconnut aussi que le pavé de la voie était en polygones de lave basaltique, comme celui de la fameuse route Appienne. Ces deux constructions sont en retour, l'une sur l'autre, à angle droit, et si rapprochées qu'il est difficile de concevoir, au premier aperçu, comment elles pouvaient se développer librement.

Le temple de la Concorde, où Cicéron dénonça au sénat la conjuration de Catilina, fut incendié sous Vitellius, reconstruit par Vespasien, et ruiné de nouveau avant le VIIIe siècle, puisqu'à cette époque l'église de Sergius occupait déjà son emplacement. Sa destination et sa place, entre le Forum et la prison Mamertine, sont exactement déterminées par trois inscriptions que l'on trouva, lors des fouilles de 1817; et, de plus, le vieux plan de Rome, gravé sur la pierre, que l'on voit au musée Capitolin, confirme sa situation et révèle aussi une bizarrerie

(1) Il faut voir, dans les historiens de l'époque, les plaintes du sénat sur la destruction des autels païens, et surtout de celui de la Victoire.

architectonique. Le portique de la façade était plus étroit que la Cella, dont il reste quelques beaux vestiges offrant encore des fragments de marbres précieux. L'intérieur fut richement décoré de colonnes en jaune antique et en violet de l'Asie Mineure, ainsi que le prouvent les fragments qu'on a recueillis. Une des trois inscriptions annonce que Marcus Artorius Geminus, préfet du trésor militaire, dédia ce temple.

L'arc de Septime-Sévère, construit au pied même de la rampe du Capitole, était, avant l'administration française, à moitié enseveli sous un amas de décombres, et les gravures, représentant le Campo-Vaccino, qui ont été publiées antérieurement, ne figurent que la partie supérieure de cet édifice. Le sol, creusé à l'entour, le dégagea de 8 à 9 mètres de terre et de débris, et une enceinte elliptique, imitant un profond bassin, permit aux regards de plonger jusqu'à sa naissance. Bâti en marbre grec, à trois arceaux, dont celui du milieu a le double en hauteur, il est le plus grand existant encore à Rome, mais aussi un des plus lourds d'architecture et des plus défectueux. Il date de l'an 205, et fut dédié, par le peuple et le sénat (1), à Septime et à ses fils Géta et Caracalla, pour célébrer l'expédition de l'empereur contre les Arabes et les Adiabéniens. Des bas-reliefs, presque ruinés par le temps et par la mauvaise qualité des matériaux, rappellent ses exploits. Des colonnes composites soutiennent une corniche et un attique sur lequel est placée l'inscription dédicatoire; mais les dernières lignes, qui contenaient les noms et l'éloge de Géta, furent effacées par ordre de son frère, et dans une espèce de sillon, très-sensible à la vue et que produisit le grattage du marbre, on substitua d'autres mots. Des gaînes allongées, reposant elles-mêmes sur des socles, beaucoup trop volumineux et trop larges à leur base, portent les colonnes. Aux voûtes des trois arceaux, les rosaces et les caissons diffèrent tous entre eux : singularité qui est loin de produire un bon effet, car des formes correspondantes et la régularité sont les premiers éléments d'une belle architecture. Un escalier, percé dans le massif occidental, conduit à la terrasse, où l'on voyait Septime et ses fils assis sur un char de triomphe, traîné par six chevaux attelés de front. En somme, cet arc est médiocre de style, d'exécution, et fait pressentir le commencement de la décadence.

La colonne corinthienne et cannelée, de Phocas, n'est point du VII^e^ siècle, l'art était alors incapable d'en produire une pareille, et certainement l'exarque d'Italie Smaragdus en aura dépouillé quelque édifice plus ancien pour la consacrer à son indigne maître (2).

(1) C'était une vaine formule ; car alors le peuple n'intervenait pas dans les délibérations; depuis longtemps il avait perdu tous ses droits.

(2) Phocas fut un des plus cruels et des plus ignobles tyrans de l'empire grec. Rome, Ravenne, l'Italie inférieure et la Sicile reconnaissaient encore les lois du souverain de Constantinople.

Exhaussée sur un piédestal de 3 mètres et demi, son fût en a 14. L'inscription portait le nom du tyran, et son successeur Héraclius le fit disparaître ; mais il est restitué au marbre depuis que les travaux français ont entièrement découvert ce témoin d'une lâche adulation.

Il ne reste que trois colonnes d'un des plus parfaits monuments que l'architecture ait produit, de la Græcostasis, destinée, dit-on, à recevoir les ambassadeurs. Reconstruite avec luxe par Antonin le Pieux, mais plus simple dans son origine, elle fut appelée ainsi pour avoir logé les envoyés de Pyrrhus, premiers diplomates grecs qui eussent paru à Rome; on ne saurait trop admirer ces colonnes, hautes de 15 mètres, s'élançant avec grâce et servant de modèle pour l'ordre corinthien ; leurs chapiteaux et leur entablement sont des chefs-d'œuvre de sculpture. Elle étaient placées sur le prolongement du portique latéral, et prouvent surabondamment combien le sol du Forum et de ses environs fut inégal, car leurs bases surmontent de plusieurs mètres celles des colonnes du temple d'Antonin et Faustine, situé en face, et cependant l'intervalle qui les sépare n'égale pas en largeur la place Vendôme. C'est près de la Græcostasis que l'on trouva, au XVI^e^ siècle, une grande partie des fastes capitolins ; précieuse découverte, qui produisit une si vive sensation dans le monde savant et servit à rectifier la chronologie romaine.

Parallèlement au Monte-Palatino, et sur la longueur du Campo-Vaccino, s'étend une ligne d'antiques monuments dont le dernier touche presque au Colisée; le premier qui frappe les regards est le temple de Faustine, consacré par le sénat à cette impératrice. Après la mort d'Antonin, le nom du mari fut associé à celui de l'épouse, et tous deux sont gravés sur la frise. L'excavation, soutenue par un mur, qui mit entièrement à découvert les dix colonnes de la façade, savoir, six de front et deux en retour de chaque côté, a 5 mètres et demi de profondeur, et cependant n'arrive pas encore au niveau de la voie Sacrée. On s'est arrêté à la plate-forme du perron, qu'exhaussaient vingt et un gradins. Les colonnes monolithes, qui dépassent 14 mètres de hauteur, sont les plus grandes en marbre cipollin que l'on connaisse, et le corinthien de leurs chapiteaux est capricieux. Cet ordre est celui pour lequel les architectes ont le plus donné carrière à leur imagination (1). Le dorique et l'ionique furent beaucoup plus soumis

(1) Aux feuilles d'acanthe ils substituèrent quelquefois celles d'olivier et de persil. Cet ordre fut rarement employé par les Grecs indépendants, qui se bornèrent, en général, au dorique et à l'ionique ; témoin les Propylées, le Parthénon d'Athènes et le temple de Diane à Ephèse. Les artistes helléniens n'en firent un usage fréquent que lorsqu'ils tombèrent sous la domination romaine, et ce fut seulement sous le règne d'Auguste que le corinthien acquit toute sa grâce et sa perfection. Depuis, surtout à dater de l'époque des Antonins, il déclina insensi-

à un modèle uniforme. Au-dessus des chapiteaux, la frise, portant l'inscription et des ornements composés de griffons, de vases, de candélabres d'un style élégant, a seule échappé à la destruction des parties supérieures; mais des fragments d'une belle corniche se retrouvent sur les murs latéraux du temple. La Cella était construite en pierre pépérine revêtue de marbre blanc. Le reste est moderne et devint, en 1602, l'église de *Santo-Lorenzo in Miranda*, sous la direction de Torriani, qui non-seulement éleva les nouvelles murailles, mais consolida les anciennes.

Il n'est pas certain que le temple connu sous les noms de Romulus et Rémus soit réellement celui dédié à ces deux fondateurs de la ville éternelle; mais, quelle que fût la divinité qu'on y adorât, conservons-lui son appellation ordinaire. Le temple primitif n'existe plus, et celui-ci paraît avoir été reconstruit ou restauré sous le règne de Constantin; il n'en subsiste maintenant que la Cella en forme de rotonde, et qui sert de vestibule à l'église de Santi-Cosimo et Damieno; elle conserve une antique porte en bronze, dont le travail est médiocre, et les jambages et leurs deux colonnes de porphyre ne sont pas d'un meilleur style. On a retrouvé d'autres colonnes de cipollin appartenant jadis au portique du temple, et on les voit à côté de l'église.

Aucune construction n'a donné lieu, peut-être, à plus de controverses entre les antiquaires, que celle nommée d'abord temple de la Paix, et ensuite basilique de Constantin : les uns soutenant qu'elle fut l'ouvrage de Vespasien, au retour de son expédition en Judée; les autres, que Maxence la fit ériger, et qu'ayant été vaincu par Constantin, son heureux compétiteur au trône en reçut la dédicace par ordre du sénat, toujours empressé de flatter les vainqueurs. Ces deux versions peuvent se concilier, et même il est possible d'en intercaler une troisième, admettant que Néron aurait aussi contribué à l'érection de l'édifice. Voici donc ce que l'on peut regarder comme probable, c'est que les trois grands arceaux, encore subsistants, formaient le vestibule, l'entrée de la maison dorée du parricide fils d'Agrippine, et que Vespasien, voulant élever un temple à la Paix et y placer les objets sacrés conquis chez les Juifs, se servit de ces arcs pour le fond du nouveau monument; que, plus tard, un incendie l'ayant détruit sous le règne de Commode, il resta négligé jusqu'au temps de Maxence, qui le rétablit et le convertit en basilique. Ce qui n'est pas douteux, c'est qu'alors on le restaura, puisque les briques de plusieurs massifs portent le timbre en usage au commencement du

blement, et aux VI^e^ et VII^e^ siècles dégénéra enfin en courtes colonnes romano-byzantines à chapiteaux plus larges que hauts, entourés d'une grossière imitation d'acanthes, d'ache, de roseaux, de pampres, et souvent même surchargés de grotesques figures humaines ou d'animaux.

IV^e^ siècle, et font connaître ainsi, d'une manière positive, l'époque des derniers travaux (1); mais, assurément, les objets d'art et les colonnes corinthiennes, dont une, la seule existante aujourd'hui, fut transportée sur la place Santa-Maria-Maggiore, remontaient à des jours plus anciens. D'énormes piliers divisaient cette basilique en trois nefs d'égales dimensions, et les deux nefs latérales présentent chacune sur la paroi terminale six arcs, en deux étages, jadis ouverts et laissant pénétrer la lumière. La voûte du milieu se termine en hémicycle; elle soutenait une coupole, dont la partie supérieure s'est écroulée; on ne voit plus que la naissance de la courbe. En avant des piliers, supportant les voûtes, il s'en trouve trois autres presque démolis et distants des premiers d'une quinzaine de mètres. Plus en avant encore, mais rapprochés de la seconde ligne, des supports en nombre égal se reproduisent, et probablement ils appartenaient au portique. 100 mètres étaient la longueur du bâtiment, 66 sa largeur, 23 son élévation, et si, à la nudité actuelle de ses débris, on ne peut juger de son style, du moins peut-on connaître quelle fut sa richesse par les fragments de marbres rares et le pavé en jaune antique échappés aux ravages volontaires que cette basilique a subis; car ses murs sont d'une si grande épaisseur, qu'ils auraient certainement résisté à l'action destructive de quinze cents années. Toutefois, telle qu'elle est maintenant, pleine de ruines, et donnant à peine une idée de son état primitif, elle fait naître l'admiration, et, en la voyant, on est forcé de convenir que si l'empire romain perdit les bonnes traditions architectoniques, il sut toujours, jusqu'à sa chute, conserver à ses œuvres un caractère de force et de grandeur.

Le temple de Vénus et de Rome, pseudodiptère, à deux *cellæ* adossées, et situé près du Colisée, fut l'œuvre de l'empereur Adrien, possédé du désir de passer pour un habile constructeur, et qui, faisant trêve, cette fois, à sa manie égyptienne, adopta un ordre grec. L'historien Dion a tellement déterminé l'emplacement de ce temple sur l'atrium du palais de Néron, et au sommet de la voie Sacrée près de l'amphithéâtre, qu'on ne saurait douter de sa destination. Il n'en est pas de même de sa forme, et l'on ne peut, maintenant, en avoir une idée que d'après les plans et les restaurations, sur le papier, des architectes modernes. Si l'on s'en rapporte à ces études, il paraît que primitivement (car Maxence, grand protecteur du paganisme, le réédifia en partie) il était entouré de quarante colonnes corinthiennes, et placé

(1) Le gouvernement romain surveillait avec soin la fabrication des briques et des tuiles, dont il faisait un si grand usage dans la construction de ses monuments; elles devaient porter la marque, les lettres initiales du nom du fabricant, et quelquefois même celui du consul en exercice. Si ces briques étaient l'ouvrage des soldats, on y imprimait, en creux, le numéro de la légion à laquelle ils appartenaient.

au milieu d'un vaste portique de 100 mètres de largeur et de 166 de longueur. L'ensemble des bâtiments fut exhaussé sur d'énormes substructions, précédées de rampes que l'on voit encore ; mais le tout est tellement dégradé qu'il ressemble à une colline plutôt qu'à des murs de soutenement. Des colonnes de porphyre que les fouilles ont fait retrouver, des placages en jaune antique, en ophiolite verte, et des rosaces et des caissons dorés embellissaient l'intérieur. De tout cet édifice, on ne voit plus debout que l'abside et sa demi-voûte tournés vers le Colisée. C'est un noble débris pittoresquement monté sur son piédestal d'une admirable couleur, et paré de lierres et d'arbrisseaux attachés à ses parois. A ses côtés s'élance le clocher, presque gothique, d'un couvent, et ce contraste des deux architectures est plein de charmes. Au VII^e^ siècle, le pape Honorius, en obtenant de l'empereur Héraclius la permission d'enlever les tuiles en bronze qui couvraient le faîte, pour les transporter à la basilique Vaticane, ne contribua que trop à la destruction du monument ; les infiltrations précipitèrent sa ruine.

Sur une rampe à double pente commençant près de la Græcostasis et longeant la base du mont Palatin, est placé, au point culminant, l'arc de Titus, dédié par le sénat à ce jeune vainqueur de la Judée. De petites proportions, il n'en est pas moins, par la beauté de son architecture, le plus remarquable qui soit parvenu jusqu'à nous. Sur ses deux faces, quatre colonnes composites, surmontées d'un entablement et d'un attique, formaient sa décoration. De ces huit colonnes, deux seulement, de chaque côté, subsistent encore dans leur intégrité, autant, toutefois, que dix-huit siècles l'ont permis. Sous l'unique arceau sont des bas-reliefs d'un grand mérite, et malheureusement fort endommagés. A gauche, on voit Titus porté sur un char à quatre chevaux attelés de front. La Victoire couronne le triomphateur, et l'armée le suit et le précède. Le bas-relief de droite est le plus intéressant par les vases sacrés, la table d'or, les trompettes des lévites, le candélabre à sept branches qu'il représente, et qui furent enlevés au temple de Jérusalem. A la frise, le sculpteur a placé la continuation de la pompe triomphale et l'effigie du Jourdain, symbole d'Israël. Au centre de la voûte, ornée de rosaces, Titus, en signe d'apothéose, est assis sur un aigle, et l'inscription lui donne le titre de *divus :* ainsi, ce monument ne fut érigé qu'après sa mort, et sous le règne de son frère Domitien ; hommage exempt de flatterie, et que peu d'empereurs méritèrent. Le pape Pie VII fit réparer cet arc par Valadier, architecte français, qui le consolida et lui rendit les colonnes que le temps avait ruinées. Quoique habilement faite, cette restauration produira un mauvais effet jusqu'au moment où les pierres nouvelles auront pris la teinte des anciennes ; actuellement, il y a trop de disparate entre elles.

Situé à égale distance du Colisée et du bas de la rampe qui porte l'arc de Titus, celui de Constantin confirme un fait que nous avons déjà plusieurs fois signalé, savoir : la complète dégénération de l'art au IV^e^ siècle, puisqu'au lieu de produire, il ne vivait que d'emprunts : en effet, les ornements de cet arc furent arrachés à l'édifice triomphal de Trajan, et, lorsqu'ils ne suffirent pas, lorsqu'il fallut en confier quelques-uns au ciseau des sculpteurs contemporains, à l'instant l'œil s'en aperçoit à la différence existant entre les anciens et les plus modernes. Une partie de l'entablement, les colonnes, dont sept sont en jaune antique, et une en marbre blanc, les dix-huit bas-reliefs carrés ou ovales des deux façades et des côtés, et sept statues surmontant les colonnes et adossées à l'attique, proviennent de l'arc de Trajan. Les bas-reliefs rappellent les victoires de cet empereur sur les Daces, les Parthes, des harangues à son armée et des sacrifices. Les statues sont celles des rois prisonniers, et la huitième fut placée, par ordre de Clément XII, pour compléter la décoration. Les bas-reliefs, sous la grande arcade, paraissent, à leur style, intermédiaires entre le siècle de Trajan et de Constantin, mais on ne sait à quelle construction ils appartenaient. Ces sculptures n'ont donc aucun rapport aux actions du souverain que le sénat voulut honorer, et sans l'inscription (1) répétée sur les deux faces, nous ignorerions que le monument fut dédié au vainqueur de Maxence et de Licinius : percé de trois ouvertures, et un des plus grands que l'on connaisse, il est trop près du Colisée, dont la masse énorme l'écrase et l'amoindrit, par comparaison. Ainsi que celui de Septime-Sévère, il était, à sa base, encombré de remblais. En 1804, Pie VII en commença le déblaiement et soutint les terres environnantes par une enceinte ; mais postérieurement, ce mur fut démoli, et le terrain excavé et aplani, en sorte qu'aujourd'hui on peut circuler librement autour de l'édifice et passer sous les arcades, qui, en 1841, offraient un pittoresque tableau. La mort du prince Borghèse ayant mis obstacle aux réunions populaires du mois d'octobre, qu'il tolérait dans ses jardins, les amateurs de *Saltarella* choisirent, pour salle de bal, l'extrémité du Forum, et surtout l'arc de Constantin. Rien n'était plus curieux que de voir une foule de spectateurs au teint brun, aux regards de feu, aux gestes animés, se grouper pittoresquement, suivre avec un intérêt toujours croissant les vifs mouvements des danseurs, les exciter de la voix, et peupler cette demi-

(1) Voici cette inscription : IMP. CAE. FL. COSTANTINO. MAXIMO. P. F. AVGVSTO. S. P. Q. R. QVOD. INSTINCTV. DIVINITATIS. MENTIS. MAGNITVDINE. CVM. EXERCITV. SVO. TAM. DE. TYRANNO. QVAM. DE. OMNI. EIVS. FACTIONE. VNO. TEMPORE. IVSTIS. REMPVBLICAM. VLTVS. EST. ARMIS. ARCVM. TRIVMPHIS. INSIGNEM. DICAVIT. Quelques antiquaires prétendent qu'au lieu des mots QVOD. INSTINCTV. DIVINITATIS., il y avait d'abord QVOD. DIIS. FAVENTIBVS., et que le changement fut opéré lorsque Constantin embrassa ouvertement le christianisme. (*Note empruntée à l'ouvrage du marquis Melchiori.*)

ruine, si souvent solitaire. C'était, pour un artiste, un charmant sujet à reproduire sur la toile.

Nous voici enfin arrivés au dernier édifice antique à décrire, au plus vaste que les empereurs aient élevé, à l'amphithéâtre Flavien, nommé *Colosseum*, à cause de son immensité, et que par corruption nous appelons Colisée. Construit par Vespasien au retour de son expédition en Judée et de la prise de Jérusalem, il pouvait contenir, sur ses gradins, 87,000 personnes, et 20,000 à la terrasse supérieure. Sa forme est ovale; sa circonférence, percée de quatre-vingts arcades, à chacun des trois étages, de 546 mètres, et celle de l'arène, aussi elliptique, de 245, les deux diamètres ayant, l'un 94, et l'autre 60. La hauteur du mur d'enceinte égale 52. Trois ordres superposés, dorique, ionique et corinthien, en demi-colonnes encastrées dans la paroi, décorent cette muraille extérieure, et un attique à pilastres couronne l'œuvre. Son entablement fut disposé de manière à recevoir les mâts soutenant le *velarium*, destiné à garantir les spectateurs des rayons du soleil. Les arcades inférieures étaient numérotées, pour que le peuple reconnût les passages et les escaliers par lesquels il devait pénétrer dans l'intérieur, et ces numéros s'aperçoivent encore aux arcs les mieux conservés et regardant le nord. Leurs ouvertures furent murées, lorsque les barons, et surtout les Frangipani, les Annibaldi convertirent le Colisée en forteresse; mais elles recouvrèrent leur mâle élégance, et les murs tombèrent sous le marteau, grâce aux soins de l'administration française, dont nous parlerons tout à l'heure. En suivant, jusqu'au rez-de-chaussée, l'arène, le prolongement des arcades, on trouve intérieurement trois rangs de corridors concentriques, dont les pieds-droits supportent les parties de l'édifice destinées à la circulation supérieure et aux vomitoires (1). Les voûtes de ces corridors ont une égale élévation; mais les autres, portant les gradins, vont en s'abaissant, comme eux, jusqu'au *podium* (2), et figurent un cône tronqué; les pieds-droits alors diminuent d'épaisseur à mesure que leur charge est moindre; les extérieurs et ceux des deux autres rangs sont et devaient être les plus robustes, puisqu'ils avaient à soutenir l'énorme fardeau des trois étages, de l'attique et de la terrasse. Cette maçonnerie a, pleins et vides, et du pourtour au *podium*, 49 mètres de longueur. De mur en mur, pris du dehors, la totalité du grand diamètre est donc de 192. Au-dessus du *podium*, place réservée au souverain, à sa famille, aux dignitaires de l'Etat, aux vestales, et à laquelle conduisait un obscur souterrain partant du palais des Césars (3), com-

(1) *Vomitoria*, larges issues par où le peuple sortait à la fin des spectacles.

(2) *Podium*, mur élevé de plusieurs mètres, où aboutissaient les gradins, et mettant les spectateurs à l'abri des bêtes féroces.

(3) C'est sous ce passage, et en se rendant aux jeux de l'amphithéâtre, que l'infâme Commode fut attaqué par des conjurés.

mençaient les gradins, divisés en sections par des sentiers horizontaux et par d'autres, en plus grand nombre, inclinés et tendant de la circonférence au centre; en sorte que ces divisions apparaissaient sous la forme de triangles ou de coins; aussi les appelait-on *cunei*. Au-dessous du *podium* étaient les loges réservées aux animaux féroces; elles n'empêchaient pas d'inonder l'arène et d'y donner des jeux nautiques; une vaste substruction, un réseau de murs elliptiques, coupés par d'autres en ligne droite, et découverts lors des dernières fouilles, soutenaient le plancher de cette arène, et servaient, dit-on, à la manœuvre des décorations que l'on faisait surgir du sol; mais ils paraissent moins âgés de trois siècles que les constructions primitives, et datent probablement du v^e^, époque où un tremblement de terre nécessita des réparations. Toutefois, la masse et les matériaux de ce monument sont d'une telle puissance, que les guerres, les démolitions à force ouverte, les secousses volcaniques lui causèrent peu de dommages, et il existerait encore aujourd'hui presque en son intégrité, sans les dégradations qu'il subit de ceux mêmes qui devaient spécialement veiller à sa conservation. Carrière immense, il a fourni longtemps les blocs employés à l'édification des palais de la Chancellerie, Barberini, Chigi, Farnèse; et le népotisme fut son plus dangereux ennemi. Cependant, sa destruction cessa au milieu du XVII^e^ siècle, sous le pontificat de Clément X, qui construisit sur le terre-plein, au pourtour du *podium*, quatorze petites chapelles ne consistant qu'en une simple muraille, ornée de deux colonnettes et d'un tableau de saint. Il a été de mode longtemps de les frapper d'anathème, de se plaindre de ces signes du catholicisme placés dans un pareil édifice; rendons-leur grâces plutôt : elles mirent le Colisée sous une égide religieuse, et dès lors on l'a respecté. Aujourd'hui, le gouvernement cherche à consolider ce qui en reste de moins endommagé, s'élevant à peu près au tiers de la circonférence, et Pie VII le soutint avec un énorme éperon, ou contrefort, en brique. Du côté le plus ruiné, le pape régnant y porte aussi des soins bien entendus, et rétablit, autant qu'il est possible, les arcs et les voûtes.

C'est à l'administration française, comme nous venons de l'indiquer, que l'on doit l'impulsion donnée à ces travaux, entrepris en 1811 et 1812; elle commença par faire enlever les terres amoncelées contre la face du nord, et construire, hors des fouilles, un mur pour empêcher les éboulements du sol, que traversait la route de Naples. On continua ces déblaiements à l'intérieur. Les portiques furent nettoyés, les dalles du pavé mises à découvert, et l'on put circuler librement sous la triple rangée des arceaux. Ces opérations, régulièrement dirigées, convergeaient vers l'arène; un moment arrêtées

par les substructions, elles ne tardèrent pas à être poursuivies. Le déblaiement terminé, on reprit en sous-œuvre les murailles affaiblies par le temps ou la main des hommes ; on consolida les arcs lézardés, et, grâce à ces intelligentes réparations, une longue existence fut encore assurée à l'amphithéâtre de Vespasien, dont la brique, excepté pour les revêtements et les arcades, compose les massifs ; mais la brique romaine semble indestructible.

Tantôt désert, tantôt rempli de citadins et d'étrangers, le Colisée offre une rapide et continuelle succession de tableaux, d'aspects divers, d'accidents de lumière, de cérémonies consacrées par la religion ; et d'abord, rien ne peut rendre le pittoresque, les formes variées, les teintes chaudes et puissantes de ses débris, festonnés, dans leurs parties les plus ruinées, de lierres et d'arbrisseaux. Rien ne peut donner une juste idée de ses voûtes augmentant, diminuant leurs ouvertures, selon les règles de la perspective circulaire, et laissant, au travers de leurs sombres masses, de leurs anfractuosités, percer l'éclatant azur du ciel italien ; cent fois la peinture les a reproduites, et toujours on peut y faire de nouvelles études. Souvent des pénitents, vêtus de noir ou de blanc, et des prêtres anglais et irlandais catholiques, en robes rouges, y viennent processionnellement réciter des prières. Les vendredis, un prédicateur en plein air est entouré d'auditeurs, de femmes de la campagne aux costumes éclatants, et assises sur ces vieux marbres où siégèrent aussi les maîtres du monde. Autrefois véhémentes et grimacières, ces prédications ont bien changé depuis trente ans, et sont maintenant pleines de sagesse et d'onction. En 1841, un jeune franciscain, doué d'un véritable talent et d'un magnifique organe, captivait l'attention de nombreux fidèles. Si les vifs rayons du soleil donnent tant de charmes aux restes d'un noble édifice, la douce clarté de la lune n'en produit pas de moins séduisants, et la bizarre projection des ombres, à chaque instant, crée et multiplie, pour ainsi dire, des êtres fantastiques (1) : aussi au XVI^e^ siècle, époque à la fois, en Italie, d'impiété et de criminelles superstitions, ces sombres arceaux furent-ils souvent témoins de nocturnes tentatives magiques, de prétendues évocations des esprits infernaux, et, dans ses curieux Mémoires, Benvenuto Cellini décrit une scène de ce genre, montrant où peuvent aller la sottise, la terreur des dupes et la fourberie des fripons. Mais rappelons de plus saints, de plus augustes souvenirs. C'est là que, repoussant une religion toute divine et proclamant des dogmes immuables, une éternelle morale, la régénération, l'affranchissement, l'égalité des hommes devant Dieu, la rage impuissante du paganisme et la politique des empereurs firent couler vainement des flots de sang chrétien ; c'est là que ce sang féconda le champ de la foi, là que viennent en foule les preuves de la grandeur des voies célestes, là que l'âme s'élève à de hautes contemplations, et que les plus belles pages, peut-être, de la prose française furent inspirées au chantre d'*Eudore* et de *Cymodocée*.

(1) Il faut également visiter le Colisée à la lueur des flambeaux, et se servir de torches de poix-résine. La circulation, sous les voûtes, de leur lumière rougeâtre, produit des effets inattendus et admirables.

Ici s'arrête l'appréciation artistique et archéologique de notre consciencieux voyageur. Mais dans Rome, tout est précieux pour la religion. Nous allons donc mentionner, le plus succinctement possible, les églises très-nombreuses encore qu'il a cru devoir omettre. Nous compléterons aussi, sous le rapport religieux, quelques-unes de ses notices, qui sont d'ailleurs si intéressantes au point de vue de l'art.

ROME CHRÉTIENNE.

Basilique de Sainte-Marie in Cosmedin (1), dite aussi *Scuola Greca* (école grecque). Collégiale et paroisse.

Le lieu occupé aujourd'hui par cette église était destiné à une école grecque dite *Schola Cassii*. Ce fut le pape saint Denis qui bâtit ce saint édifice dans le III^e^ siècle, et le pape saint Adrien l'orna et l'embellit beaucoup en 772.

L'église est à trois nefs et les colonnes sont antiques : les chapiteaux sont d'un beau travail. Le *presbyterium* est élevé, avec deux jubés de chaque côté de l'autel, à la manière des églises primitives.

Le maître-autel est couvert, comme dans toutes les autres basiliques, d'un baldaquin soutenu par quatre grandes colonnes de granit rouge : dans une urne de la même pierre on conserve sous l'autel un grand nombre de reliques de martyrs. L'image de la Vierge, qu'on y vénère, est une de celles qu'on suppose avoir été peintes par saint Luc, et qui furent rapportées de l'Orient au temps de la persécution des iconoclastes. La crypte souterraine a renfermé le corps de sainte Cyrille, fille de Décius. Elle était restée enfermée et oubliée jusqu'en 1717, où on la découvrit de nouveau.

La mosaïque, qui représente la Vierge avec l'enfant Jésus et les anges, fut commandée par Jean VII, en 705, pour la basilique primitive du Vatican, et transportée dans cette église en 1639.

Sainte Marie *in Cosmedin* est un titre de cardinal-diacre, et sa collégiale se compose de chanoines et de bénéficiers, qui célèbrent les saints offices avec une grande pompe. On

(1) Le mot *cosmedin* vient sans doute du verbe κοσμέω, *diriger, administrer* ou *orner, honorer*, etc. De ce verbe on avait formé le substantif d'action κόσμησις, et le substantif de dignité κοσμήτης, magistrat inspecteur du gymnase d'Athènes. L'adjectif κοσμητός signifie *mis en ordre, paré, embelli*, etc. Le substantif primitif est κόσμος, *ordre, sagesse, monde*. C'était le nom du magistrat dans l'île de Crète.

y a réuni la collégiale de Sainte-Anastasie.

On y fait la station le premier jour de carême.

Lorsque Virginius eut plongé le couteau dans le sein de sa fille pour la soustraire à une infâme servitude, il y eut dans Rome un tressaillement d'admiration, d'horreur et de pitié. Aucune voix ne s'éleva pour blâmer l'héroïque meurtrier : Virginius fut honoré d'une religieuse commisération. Sa chère victime fut élevée par l'enthousiasme populaire jusqu'au rang des immortelles ; on lui bâtit un temple, et jusqu'aux derniers jours du paganisme, les jeunes vierges romaines vinrent, dit-on, prononcer devant son autel leurs vœux de pureté et de fidélité. La religion chrétienne en respecta les ruines, et les consacra de nouveau au sentiment qui avait sanctifié leur origine : sur le temple de la chaste Virginie s'éleva le temple de la Vierge Marie. La superstition elle-même voulut apporter sa pierre au pieux édifice. Un large masque de marbre blanc avait été découvert dans l'Ara Massima. On prétendait qu'il avait servi longtemps d'épreuve aux citoyens accusés de mensonge. Ils étaient obligés d'entrer leur main dans la bouche ouverte du masque, et de jurer qu'ils avaient dit la vérité : s'ils se parjuraient, la bouche se refermait sur leur main et la tenait emprisonnée comme un anneau de fer. Transporté sous le portique de l'église, le masque continua de servir d'épreuve volontaire.

Ainsi parle la tradition ; mais l'érudition, qui s'inquiète peu de troubler les plaisirs de l'imagination, met en doute toute cette histoire : son inflexible curiosité en dissipe le charme.

On n'éleva point, dit-elle, un temple à Virginie. Tout au plus consacra-t-on la mémoire de cet événement assez douteux en construisant une petite chapelle près de l'endroit où la scène aurait eu lieu. Il y eut, à la vérité, un temple de la Pudicité ; mais, suivant toute apparence, l'église de la Bouche de la Vérité a été bâtie sur les ruines d'un temple de Cérès et Proserpine, reconstruit sous le règne de Tibère. Quant au masque de marbre, ce n'était très-probablement que la bouche d'un égout.

Soit. La science est rude, et la vérité a rarement l'agrément de la fable. Ici, du moins, en laissant de côté tradition et érudition, le goût a encore de quoi se satisfaire. L'église de la Bouche de la Vérité, demi-païenne, demi-chrétienne, est d'un art charmant. Il reste de l'ancien temple une grande partie de la cella en grosses masses quadrilatères de travertin, et huit belles colonnes. Cinq sont conservées dans la face intérieure de l'église, deux sur le côté septentrional, une dans la sacristie. L'intérieur se compose de trois nefs séparées par douze colonnes de marbre. Le pavé est fait de pierres dures. Les ambons, où l'on avait coutume de lire les évangiles et les épîtres, sont fort beaux. Dans la tribune est un siége pontifical en marbre. Le maître-autel, isolé, est fait d'une

vaste cuve en granit rouge d'Égypte. Il est couvert d'un baldaquin soutenu par quatre colonnes du même granit. Cette église, la seconde de Rome qui ait été consacrée à la Vierge, fut d'abord appelée *Santa-Maria in scuola greca*, parce qu'elle était desservie par une confrérie grecque : une belle image de la Vierge, apportée de la Grèce, y témoigne de ces commencements. On prétend que saint Augustin enseigna dans cet édifice la grammaire grecque. Saint Adrien Ier fit réédifier et enrichir l'église, qu'on surnomma alors *in Cosmedin*, du mot grec *cosmos*, ornement. Enfin le peuple lui donna le nom de *chiese della Bocca della Verita*, à cause du masque transporté à l'extrémité gauche de son péristyle, et qui aujourd'hui encore inspire aux jeunes filles et aux enfants la même crainte que les anciens oracles. Au moindre soupçon de mensonge, on les menace de la bouche fatale. Il y a une sorte de solennité dans l'expérience qui intimide les consciences timorées : on rit de cette bizarre figure : rarement on ose la braver, et l'hésitation même est la véritable épreuve.

La fontaine qui orne la place déserte devant l'église a été élevée d'après le dessin de Carlo Bizzacheri.

Avant le pontificat de Clément XI, le sol de cette place était très-élevé, et il fallait descendre plusieurs degrés pour entrer dans l'église.

Basilique de Saint-Sébastien aux Catacombes. Paroisse desservie par les frères observantins de Saint-François de la province romaine.

La place où cette église fut bâtie était occupée autrefois par le cimetière de Calixte ; c'est là que se trouvent aujourd'hui les Catacombes proprement dites, où tant de corps de saints et de martyrs ont été déposés et se retrouvent de jour en jour. Les corps des apôtres saint Pierre et saint Paul y ont été longtemps cachés. Ces catacombes datent des commencements de l'histoire romaine. C'étaient de vastes carrières (*arenariæ*) d'où l'on tirait l'espèce de sable qui, mêlé avec de la chaux, formait le ciment imperméable et indestructible connu sous le nom de ciment romain. Les chrétiens persécutés par les empereurs s'y réfugièrent pendant longtemps, et y célébrèrent les saintes cérémonies de l'Église primitive. Lorsque Constantin rendit la paix à l'Eglise, il s'empressa de faire bâtir auprès de ces carrières une basilique qu'il dédia à saint Sébastien, martyr du IIIe siècle, dont le corps avait été jeté dans la cloaque où fut bâti depuis Saint-Laurent de la Vallée, et transporté par Lucine, dame romaine, dans ce cimetière des premiers chrétiens de Rome. Le corps du saint est enfermé aujourd'hui dans une urne sous le maître-autel, qui est orné de quatre colonnes de vert antique. Le pape saint Etienne fut tué sur le siége presbytéral de la tribune.

On descend dans les Catacombes, ou Latomies, par une porte latérale de l'église. On y est conduit par un moine du couvent qui

en a la garde. C'est le gardien des saintes reliques qui est chargé de veiller sur ce précieux dépôt de pieuses richesses. C'est à lui qu'il appartient d'ordonner et de régulariser les excavations qui s'y pratiquent assez souvent pour en retirer les corps de saints ou de martyrs que le pape accorde à quelques pieux fidèles. Ces corps sont recouverts de tuiles ou de marbres, et quelquefois de pierres, où l'on gravait le nom du mort, la date de son martyre, ou quelques emblèmes religieux. Souvent on trouve dans l'intérieur l'instrument de son supplice, et une fiole pleine de son sang. On dit que quatorze papes y furent ensevelis, et que le nombre approximatif de ceux qui furent déposés après leur mort dans cet asile sacré est de cent soixante-quatorze mille. On croit que les Catacombes ont 8 kilomètres de longueur : on y admire un buste en marbre blanc de saint Sébastien, de Bernini, et sous l'autel de la chapelle qui se trouve à l'entrée on conserve le corps de sainte Lucine.

Saint-Ange in Pescheria. Collégiale, paroisse et titre de cardinal-diacre, près du portique d'Octavie.

Boniface II dédia une église à l'archange saint Michel en 430, à l'extrémité du cirque Flaminien. Quand le Cirque fut démoli, et l'église abandonnée, celle-ci fut reconstruite vers le milieu du VIII^e^ siècle dans l'endroit où elle se trouve aujourd'hui. Le maître-autel renferme les corps de sainte Symphorose, de saint Gétulie, son mari, et de sept autres martyrs de Tibur (Tivoli). Ils y furent transportés par Etienne III en 732.

Saint-Celse et Saint-Julien in Banchi. Collégiale et paroisse.

Cette église fut bâtie pour y renfermer les corps des deux saints titulaires et celui de sainte Basilisse, martyre. Ces précieuses reliques avaient été transférées d'Antioche à Rome et déposées dans la basilique de Saint-Paul-hors-des-Murs.

Saint-Eustache. Cette église, qui donne son nom au huitième *prione* ou arrondissement de Rome, est très-ancienne, car on pense qu'elle fut élevée sur un des côtés des thermes de Néron, au temps des Constantins. Son clocher renferme les cloches de la cathédrale de Castro, chef-lieu du duché de ce nom (1). Cette église est collégiale et paroisse : elle a un titre de cardinal-diacre.

Saint-Jérôme des Esclavons. Eglise accordée par Nicolas V aux Esclavons (2), et qui portait d'abord le nom de Sainte-Martine. Un ermite, qui en était le gardien, y avait introduit le culte de saint Jérôme.

En 1450, elle fut renouvelée aux frais de la nation qui la possède. Sixte IV l'agrandit et lui donna un titre de cardinal. Sixte V y érigea une collégiale desservie par des prêtres esclavons. Les pèlerins de cette nation ne manquent pas d'y faire un pèlerinage à leur arrivée dans la capitale du monde chrétien.

Saint-Marc, au palais de Venise. Cette église est une des plus anciennes de Rome et fut nommée *ad Palatinas.*

Elle fut fondée par le pape saint Marc en 336, et dédiée à saint Marc l'Evangéliste; mais on y vénère aussi le saint fondateur dont le corps est réuni à ceux des saints martyrs persans Abdon, Sennen et saint Hermès, ainsi qu'aux reliques du saint évangéliste sous le maître-autel. Le corps du pape saint Marc est dans une urne de granit gris antique, sous l'autel, entouré de grilles en fer.

Saint-Marc est paroisse et desservie par une collégiale de dix chanoines. On y célèbre la vingtième station de carême, la fête de saint Marc, pape, au 7 octobre, et le 25 avril, jour de saint Marc, évangéliste, le clergé sort de cette église pour aller en procession à Saint-Pierre du Vatican.

Sainte-Marie ad Martyres, appelée aussi *Sainte-Marie de la Rotonde.* Cette église collégiale est l'ancien Panthéon d'Agrippa; il est converti en église depuis l'an 610 de Jésus-Christ, et depuis il est toujours resté sous la dépendance particulière du pape et sous sa protection spéciale.

On conserve dans le chœur une antique image miraculeuse de la Vierge, qui est toujours restée un objet de grande vénération pour les Romains. La *Madonna del Sasso,* de Lorenzetto, placée sur le tombeau de Raphaël, est aussi fort illustre.

La congrégation des *Virtuosi,* fondée en 1543 par un certain Desiderio Adjutorio, qui avait rapporté de Jérusalem une grande quantité de terre des saints lieux, reçut le nom de Saint-Joseph *de Terra sancta.* On n'y admet que des artistes, peintres, sculpteurs, architectes, graveurs, musiciens, etc. La fête principale de cette église est au 1^er^ novembre, le jour de la Toussaint, anniversaire de la dédicace qu'on en fit sous Grégoire IV, et la station s'y fait le vendredi d'après Pâques.

Boniface VIII lui donna le titre de cardinal-diacre, et Honorius III y institua la collégiale qui la dessert encore. En 1757, il plut à Benoît XIV d'en confier l'inspection au préfet des sacrés palais apostoliques, pour qu'il veillât à son entretien à perpétuité.

Pour achever de faire connaître cette belle église, qu'on ne saurait trop louer, empruntons quelques lignes à un ouvrage connu que nous avons plusieurs fois cité :

« Le christianisme ayant triomphé de l'idolâtrie, les peuples qui marchaient à sa lumière n'envisagèrent plus qu'avec horreur les temples des faux dieux, et les dévouèrent à l'anathème. On les renversa presque tous. Ceux qui échappèrent à la destruction furent fermés et regardés d'abord comme des édifices profanés par l'enfer et indignes de servir au culte du vrai Dieu. Théodose le Jeune

(1) Cette ville de Castro fut démolie en 1649, par ordre d'Innocent X, pour avoir tué son propre évêque.

(2) On comprend en général sous le nom d'Esclavonie une partie de la Hongrie ou de l'Illyrie. L'Esclavonie proprement dite était comprise entre la Save, la Drave et le Danube.

promulgua, dans l'empire d'Orient, une loi dans laquelle nous lisons ces paroles : « Nous « commandons que tous les oracles, temples « et monuments des dieux qui pourraient « être encore debout, soient renversés par « ordre du magistrat, et qu'on en purifie « l'emplacement en y établissant le signe vé- « nérable de notre religion (1). » Outre qu'il eût été impossible, à cette époque, d'arrêter ce transport des peuples, qui, éclairés sur la vanité du culte qu'ils avaient rendu jusqu'alors à l'enfer, se jetaient avec fureur sur ces vains simulacres, cette sévérité fut nécessaire dans le principe. Il fallait ôter aux païens obstinés toute espérance de revoir leurs superstitions replacées sur les autels ; il fallait prévenir les nouveaux chrétiens eux-mêmes contre l'inconstance si naturelle au cœur humain, et leur enlever tout moyen de retourner à une religion pour laquelle ne cessait de plaider la voix si éloquente des passions ; il fallait mettre, entre la vérité et le mensonge, entre le culte si pur du christianisme et les désordres infâmes de l'idolâtrie, une opposition et une inimitié que rien ne pût vaincre. Mais lorsque le paganisme eut vu son trône écroulé et son sceptre brisé sans retour, lorsque la vraie religion put jouir avec sécurité de sa victoire, les chrétiens déposèrent la haine qu'ils avaient vouée aux monuments de la superstition. Ceux qui subsistaient encore sortirent peu à peu des ruines qui s'étaient amoncelées autour d'eux. Le christianisme lui-même les restaura, les purifia, les embellit, et les consacra partout à la gloire du vrai Dieu. C'est lui qui les a garantis de la destruction que les barbares portaient dans toute l'Europe, lui qui les a conservés à travers les âges et les vicissitudes des choses humaines, lui qui nous les présente aujourd'hui comme il nous offre les monuments des lettres et des sciences qu'il a sauvés d'un entier naufrage. De tous ces ouvrages élevés par le peuple-roi, celui qui a le moins souffert de l'injure des temps est le célèbre Panthéon.

« Le Panthéon de l'ancienne Rome était le plus magnifique édifice qu'elle eût dédié à ces dieux auxquels elle se croyait redevable de l'empire de l'univers. Ce fut le consul Agrippa qui fit construire ce temple, ou du moins qui l'acheva et l'orna d'un portique digne du beau siècle d'Auguste (2). C'est un monument de la bataille d'Actium, que le premier des empereurs romains venait de remporter sur Antoine et sur Cléopâtre. Aussi était-il spécialement consacré à Jupiter vengeur. Le courtisan voulut même placer dans le temple la statue d'Auguste ; mais Auguste l'ayant refusé, Agrippa mit la statue de Jules-César dans le Panthéon même, et celle de l'empereur avec la sienne dans le

(1) Baronius, *in Martyrolog. Roman.*, 13 Maii.

(2) Les gens de l'art remarquent que toutes les parties de ce temple n'ont pas été faites en même temps. La corniche du portique ne s'accorde pas avec la structure du temple même; elle est d'un goût plus pur et plus délicat.

vestibule (1). C'était quelques années avant la naissance de Marie. Agrippa ne soupçonnait pas à qui il préparait un sanctuaire. Il avait dessein d'y faire honorer, comme le nom même de Panthéon l'indique, non-seulement tous les dieux de l'empire, mais encore tous ceux des peuples vaincus. Etrange aveuglement ! Rome, dit saint Léon, qui dominait sur presque toutes les nations, se rendait esclave de toutes leurs erreurs ; et il lui semblait avoir déployé un grand zèle pour la religion, parce qu'elle ne rejetait aucune superstition (2).

« Ce temple est de forme ronde, ce qui lui a fait donner le nom de Rotonde, parce que c'était la forme présumée des cieux et de l'empyrée, le séjour des dieux. Il a extérieurement 158 pieds de hauteur. Ce dôme passait pour être très-élevé avant que le génie eût inspiré à Michel-Ange le projet si hardi d'en élever, comme il le disait, un pareil dans les airs, pour couronner le chef-d'œuvre de l'architecture ancienne et moderne, consacré à la gloire de Jésus-Christ sur le tombeau d'un pauvre pêcheur de Galilée.

« Le Panthéon est d'ordre corinthien. Il a la forme d'un hémisphère parfait. Sa hauteur intérieure égale sa largeur ; elle est de 138 pieds. Il n'a point de fenêtre et ne reçoit le jour que par une ouverture circulaire pratiqué au milieu du dôme, ce qui n'empêche pas que ce temple ne soit un des mieux éclairés. Tout autour se présentent différents enfoncements, semblables à des chapelles, pratiqués dans un mur de 18 pieds d'épaisseur, et distribués également dans tout le contour. Ces chapelles sont ornées aujourd'hui d'autant d'autels dédiés à des saints qui remplacent les statues des principaux dieux du paganisme. Au devant des chapelles sont placées quatorze grosses colonnes cannelées de marbre jaune, d'une seule pièce, destinées à soutenir le cintre de la voûte. Le tout est couronné d'un second ordre d'architecture attique, avec quatorze niches vides. Les murs sont revêtus de marbres de différentes couleurs. Le pavé même est composé de grands carrés de marbre fort usés aujourd'hui. La voûte est ornée d'un grand nombre de caissons en compartiments, dans lesquels on a trouvé quelques fragments de lames d'argent (3).

« Je regarde, dit Baronius, comme l'effet « d'une disposition de la Providence qu'au « milieu de tant de temples renversés et « voués à l'anathème de l'oubli, le Panthéon « soit resté debout comme un trophée insigne « et perpétuel des victoires de la foi sur ses

(1) Dion, l. III.

(2) Hæc autem civitas ignorans suæ provectionis auctorem, cum pene omnibus dominaretur gentibus, omnium gentium serviebat erroribus; et magnam sibi videbatur assumpsisse religionem, quia nullam respuebat falsitatem. Unde quantum erat per diabolum tenacius illigata, tantum per Christum est mirabilius absoluta. (S. Leo, *Serm.* 1 in nat. SS. Petri et Pauli.)

(3) Overbeck, *les Restes de l'anc. Rome*, t. I.

« ennemis, et qu'il soit devenu e monument « des triomphes de ces martyrs qui avaient « renversé au pied de la croix de Jésus-Christ « tous les dieux des gentils (1). »

Ce temple était demeuré fermé depuis Constantin. Le pape saint Boniface IV l'obtint de l'empereur Phocas, l'an 607. Les empereurs d'Orient étaient encore souverains de Rome. Après les réparations convenables, ce saint Pontife le consacra d'une manière solennelle à la Mère de Dieu, aux saints martyrs et aux saints confesseurs. Il y plaça une image de la Vierge tirée de Sainte-Marie-Majeure et qu'on attribuait à saint Luc, comme celle qui depuis tant de siècles fait l'ornement de cette superbe basilique. Il y fit transporter ce qu'on put alors découvrir de reliques des Martyrs, et on les plaça religieusement sous les autels. Baronius témoigne avoir lu dans un manuscrit de cette antique église qu'on y réunit jusqu'à vingt-huit chariots d'ossements sacrés. A cette occasion, le vicaire de Jésus-Christ établit une fête solennelle qu'on célébrait le 13 mai. Le concours des peuples qui venaient rendre leurs hommages à la reine des saints et aux martyrs fut si considérable, qu'ils épuisaient les provisions de cette grande ville. Cette considération porta Grégoire IV, en 835, à fixer pour cette solennité le 1er novembre, époque où la récolte nouvellement recueillie présente plus de ressources (2).

« Ce pape étant venu en France dans le dessein de rétablir la concorde entre l'empereur Louis et ses enfants, sollicita de la piété du fils de Charlemagne l'établissement de la fête qui se célébrait à Rome depuis plus de deux cents ans. L'empereur s'y prêta volontiers, et, du consentement de tous les évêques de ses Etats, il ordonna que la fête établie par Boniface IV se célébrerait, le 1er novembre, dans l'empire français, c'est-à-dire dans la Gaule et dans la Germanie. On donna dès lors plus d'extension à cette solennité. Jusqu'à ce moment on avait rendu hommage à la Mère de Dieu dans le plus beau monument de l'antique Rome, sous le titre de Reine des Martyrs ; du moins ces glorieux confesseurs de la foi semblaient-ils avoir été avec leur souveraine l'objet spécial de cette fête. Dans la suite on l'invoqua comme Reine de tous les Saints. Le 1er novembre, consacré à la gloire de tous les habitants du céleste séjour groupés autour de leur reine, devint pour toute l'Eglise catholique une de ses plus brillantes solennités (3). C'est là ce qu'indiquent ces paroles gravées en grosses lettres autour du cintre de Sainte-Marie des Martyrs : « Louez le Seigneur dans ses « saints ; il est loué dans l'assemblée de ses « saints (4). »

(1) Baronius, *in Martyr. Rom.*, 13 Maii.
(2) Ciaconius, *Vitæ et Res gestæ Pontificum*, S. Bonif. IV, an. 610.
(3) Fleury, *Hist. ecclés.*, l. XLVII, 49; Benoit XIV, *de Festis B. V.*, p. 2, n. 97.
(4) LAUDATE DOMINUM IN SANCTIS EJUS; LAUS EJUS IN ECCLESIA SANCTORUM.

« Cependant la Mère de Dieu n'a pas cessé de recevoir dans ce temple magnifique un culte spécial. Son image est honorée dans une chapelle, du côté de l'Evangile, où c'est une de celles auxquelles les Romains se portent encore aujourd'hui avec le plus d'empressement.

« N. B. Il y a dans l'église de Sainte-Marie de la Rotonde ou du Panthéon une confrérie de peintres, de sculpteurs et d'architectes. Aussi cette église a-t-elle recueilli les dépouilles mortelles de plusieurs artistes célèbres, tels que Raphaël d'Urbin, Annibal Carache, Périn del Vaga, Jean d'Udine et Federic Zaccaro. Le premier et le plus illustre de tous, Raphaël, chargea, dans ses derniers moments, son exécuteur testamentaire de prendre sur ses biens de quoi restaurer et fonder, dans cette église, une chapelle à la sainte Vierge. Ce fut le lieu de sa sépulture. On y voit le buste de ce grand maître des temps modernes, ouvrage de Naldini, et son épitaphe faite par le cardinal Bembo :

Ille, hic est Raphael, timuit quo sospite vinci
Rerum magna parens, et moriente mori.

« Voy. de Seine, *Rome moderne*, l. CXXXVI; *Biographie univ.*, Sanzio (Raphaël) (1).

Sainte-Marie in Via lata. Une pieuse tradition raconte que les apôtres saint Pierre et saint Paul, les évangélistes saint Luc et saint Jean, et le martyr saint Martial y demeurèrent quelque temps, et l'on croit que le souterrain contigu à cette église a été le lieu même où saint Paul se trouvait, au moment où il fut cité devant l'empereur. On dit encore que c'est là le lieu où l'apôtre des gentils composa ses Epîtres aux Hébreux, et que saint Luc y composa les Actes des apôtres.

Le Corso actuel s'appelait peut-être autrefois *Via lata*, car cette église en est fort voisine. On y vient vénérer une ancienne image de la Vierge.

Dans le souterrain dont nous avons parlé on voyait une source excellente qui jaillit, dit-on, à la voix des apôtres pour baptiser les nouveaux chrétiens qu'ils avaient convertis. La chapelle qui s'y trouve est dédiée à saint Cyriaque.

Sainte-Marie a un titre de cardinal-diacre, qui date du temps du pape saint Sergius. On y célèbre le quatrième jour de l'octave de saint Pierre et saint Paul, c'est-à-dire le 2 juillet, et les prélats auditeurs de la Rote y tiennent chapelle.

Saint Nicolas in Carcere Tulliano. Collégiale et paroisse avec un titre de cardinal-diacre.

Cette antique diaconie prend son nom d'une prison que fit construire jadis pour le peuple le décemvir Appius Claudius. C'est là, dit-on, qu'une jeune Romaine nourrit de son lait son vieux père, ou sa mère, comme le portent d'autres traditions. On dit qu'il s'élevait non loin de là un temple à la Pitié. D'autres historiens reconnaissent dans cette

(1) *Pèlerinage aux principaux sanctuaires de la Mère de Dieu*, p. 568 et suiv.

église les restes de trois temples : l'un, bâti par Attilius Calatinus l'an de Rome 496, était consacré à l'Espérance ; l'autre le fut à la Pitié par Marcus Acilius Glabrio, en 573, et le troisième, beaucoup plus petit, avait été dédié à la déesse Matuta, ou à la nourrice de Bacchus, Ino, par le consul Caïus Cornélius, en l'an de Rome 500. Ces trois édifices occupaient une partie du marché aux légumes.

Cette église est fort ancienne : il en est question dans le vi^e^ siècle ; ses colonnes viennent des trois temples dont nous avons parlé. Le baldaquin est soutenu par quatre belles colonnes de marbre dit *Porta-Santa*, et l'autel est une urne antique de porphyre vert. La fête patronale s'y célèbre le 6 décembre.

On y vénère une célèbre image de la Vierge de Guadalupe. *Voy.* GUADALUPE.

Saint-Alexis sur l'Aventin. Cette église occupe la place de l'ancien temple d'Hercule Aventin. — Ce fut sainte Aglaé qui commença par y bâtir une église en l'honneur de saint Boniface, martyr. Le pape Innocent I^er^, au v^e^ siècle, y unit le culte de saint Alexis. Sixte V la déclara titre de cardinal, et Urbain VIII lui donna la station de sainte Sabine pour le jour des Cendres. Martin V, en 1429, confia le soin de Saint-Alexis aux moines hiéronymites qui la possèdent encore.

Cette église conserve aussi beaucoup de traces de son antiquité et les reliques de saint Boniface, de saint Alexis et de sainte Aglaé. On y vénère surtout une ancienne image de la Vierge, qu'on prétend être celle qui était à Edesse, dans une église à la porte de laquelle saint Alexis mendia pendant plusieurs années.

Dans la nef gauche on voit un puits antique, et un escalier de bois qu'on croit être celui sous lequel saint Alexis vécut pauvre, humble et inconnu, dans la maison de son père, et mourut après dix-sept ans de cette cruelle pénitence.

Charles IV, roi d'Espagne, demeura longtemps dans le couvent de cette église, qu'il affectionnait particulièrement. Il y fit beaucoup de réparations et d'embellissements. On y célèbre la fête patronale le 17 juillet, et celle de saint Boniface, martyr, au 14 mai.

Sainte Anastasie. Ce fut une dame romaine nommée Apollonie qui éleva cette église vers le commencement du IV^e^ siècle, pour y enterrer honorablement sainte Anastasie, autre dame romaine qui avait subi le martyre sur le mont Palatin, au nord. Ce pieux oratoire avait déjà le titre de cardinal sous Gélase I^er^, vers 492. Elle fut plusieurs fois rebâtie jusqu'à Pie VII qui, en 1817, y fit faire les dernières réparations. C'est une collégiale dont les chanoines ne sont point obligés à la résidence ; ils y officient seulement plusieurs jours dans l'année.

On y fait la station du mercredi des Cendres, parce qu'autrefois les papes avaient coutume de partir de cette église en procession pour aller à Sainte-Sabine, à la chapelle des Cendres : les autres stations sont celles du sixième jour du carême et du mardi de la Pentecôte. On y dit solennellement la seconde messe de Noël, dite la messe de l'Aurore, que les papes autrefois (et de nos jours encore Pie VI et Léon XII) allaient eux-mêmes y célébrer en grande pompe. C'est le 25 décembre en effet que cette illustre sainte fut brûlée vive pour la foi chrétienne, par l'ordre du préfet d'Illyrie, en 304. C'est de là qu'est venu l'usage universel de l'Eglise latine de faire mémoire de sainte Anastasie à cette seconde messe, dans tous les pays qui ont conservé fidèlement les traditions antiques.

On voit aussi à Sainte-Anastasie un autel où l'on dit que saint Jérôme a célébré les saints mystères. On y conserve encore le calice dont il s'est servi. On vénère aussi dans cette église les restes de la sainte titulaire. Parmi les colonnes qui séparent l'édifice en trois nefs, il y en a sept qui ont appartenu au temple de Neptune sur le Palatin.

Saint-Apollinaire, au séminaire Romain. On a dit qu'à la place où est bâtie cette église il y avait autrefois un temple d'Apollon, qui fut converti en église par saint Silvestre, et que le pape Adrien I^er^ la dédia à saint Apollinaire ; évêque et martyr, pour détruire la superstition païenne et le souvenir des jeux apollinaires qui paraissent y avoir été célébrés. Léon X lui donna, le titre de cardinal que Sixte-Quint lui enleva ensuite, en lui laissant la collégiale.

On y conserve une précieuse image de la Vierge avec l'enfant Jésus, et les apôtres saint Pierre et saint Paul. On la croit du Pérugin.

On y célèbre la trente-septième station du carême, la fête de saint Apollinaire, au 23 juillet, et celle de saint Louis au 21 juin.

Dans le palais voisin de cette église réside le cardinal-vicaire, avec tous les départements qui sont sous sa direction.

Saint-Augustin, aux Pères Augustins. Les Augustins avaient déjà élevé sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui cet édifice une église dédiée à leur saint fondateur. Cette église fut détruite par le cardinal Guillaume d'Estouteville, camerlingue de la sainte Eglise, qui la remplaça par celle-ci en 1480 ; sa coupole est la première qui ait été élevée à Rome.

Les objets de pèlerinage qui attirent principalement les dévots dans cette église sont, 1° une belle statue de la Vierge et de l'enfant Jésus, fort visitée par les femmes grosses pour obtenir une heureuse délivrance : dans la frise, qui est au-dessus de la niche qui la renferme, on lit : VIRGO TUA GLORIA PARTUS, et sur le socle de la statue, les oraisons à la récitation desquelles le pape Pie VII accorda 200 jours d'indulgences ; 2° le crucifix devant lequel venait prier souvent saint Philippe de Néri ; 3° la Vierge du maître-autel.

« Le cardinal qui fit élever les murs de ce

sanctuaire l'enrichit d'un don inestimable en y déposant une image de Marie, bien chère à son cœur. Il l'avait reçue de quelques personnages distingués qui, fuyant de Constantinople, leur patrie, lorsque les Turcs s'emparèrent de cette superbe cité, en 1453, vinrent chercher un asile en Orient. Ils en faisaient remonter l'origine aux temps les plus reculés et prétendaient qu'elle était, ainsi que plusieurs autres, l'ouvrage de saint Luc. Marie daigna rendre vénérable cette image, au temps d'Innocent VIII, peu après qu'elle eut été placée dans cette église. L'an 1485, Rome étant désolée par la peste, le souverain pontife eut recours à cette image, et il la porta solennellement en procession de l'église de Saint-Augustin à celle de Saint-Pierre au Vatican. Marie fut sensible aux larmes du peuple romain et de son digne pontife ; elle pria le Seigneur, et la contagion cessa. »

L'autel de sainte Monique, où est érigée la confrérie de la Ceinture, renferme les reliques de la mère de saint Augustin, rapportées d'Ostie à Rome en 1430.

Cette église est paroissiale et de plus titre de cardinal-prêtre, et l'on y fait la quatrième station du carême. La fête patronale se célèbre le 28 août.

Sainte-Balbine, sur l'Aventin. En fouillant près de cette église on trouva une inscription du temps de Trajan, qui fait mention d'un temple *sancti Sylvani Salvatoris in hortis Aventini*. Quoi qu'on ait dit à ce sujet, saint Grégoire le Grand la consacra vers l'an 600 à sainte Balbine, en fit un titre de cardinal, et y fixa la quatorzième station du carême. Elle fut réunie par Pie IV au chapitre du Vatican. On y conserve le corps de sainte Balbine et celui de saint Quirinus, son père, et ceux de plusieurs autres martyrs. La fête patronale se célèbre le 31 mars.

Saint-Caïus. Cette église, qui appartient aux religieuses Barbérines de l'Incarnation, est bâtie sur le lieu même de la demeure du saint pontife Caïus, à qui elle est dédiée.

Elle n'est ouverte que pour la station, le vingt-cinquième jour du carême, et le 22 avril, jour de la fête de saint Caïus.

Saint-Césarée in Palatio. C'est le long de la voie Appienne, avant d'arriver à la porte Saint-Sébastien, qu'est située cette église, qui a un titre de cardinal-diacre, dont il est fait déjà mention, du temps de saint Grégoire le Grand. Elle est dédiée à saint Césaire ou Césarée, autrefois diacre de cette diaconie, et s'élève sur le lieu où il donna d'abord la sépulture à sainte Flavia Domitille et à ses deux eunuques, martyrs (*Voy.* SAINT-NÉRÉE ET SAINT-ACHILÉE). On la nomme *in Palatio*, à cause du palais qui en est voisin, et qui est un reste des anciens thermes de Caracalla. Saint Sergius y fut élu pape ; et Clément VIII la restaura et la mit dans l'état où on la voit encore. Elle conserve des mosaïques précieuses et d'autres traces vénérables d'antiquité. La station s'y fait le samedi qui précède le dimanche des Rameaux.

Sainte-Cécile, aux religieuses de Saint-Benoît.

Urbain Ier dédia cette église à sainte Cécile, dès l'an 230, sur la maison même qu'elle avait habitée. Saint Grégoire le Grand la rétablit et lui assigna la quinzième station du carême. Elle fut rebâtie par Pascal Ier en 821. Ce pape, y ayant fait transporter le corps de cette sainte avec ceux de Valérien, son époux, et de Tiburce, son beau-frère, la remit aux mains de l'ordre des moines Humiliés. Cet ordre ayant été supprimé par saint Pie V en 1570, Clément VIII la donna aux Bénédictines qui élevèrent le couvent qu'elles habitent encore aujourd'hui. Cette église a le titre de cardinal-prêtre.

Le corps de sainte Cécile repose sous le maître-autel, dans une châsse de marbre, ornée de jaspe, d'agate et d'albâtre. La statue de la sainte est d'un beau travail. Elle représente la sainte couchée sur le côté, les jambes un peu pliées, avec les marques et les cicatrices de ses blessures, dans la posture où l'on trouva son corps, vers l'an 1600, sous le pontificat de Clément VIII, comme le rapporte Baronius. Ces saintes reliques étaient renfermées dans une caisse de bois de cyprès ; le pape fit faire une châsse d'argent semée d'étoiles d'or, dans laquelle il mit la caisse de bois, et fit replacer les bienheureuses reliques dans l'endroit même où elles avaient été trouvées, et l'on suspendit à l'entour plusieurs lampes d'argent.

La belle mosaïque du chœur est une des plus belles de l'école grecque ; elle est du IXe siècle

On vénère aussi près du maître-autel la chambre où la sainte titulaire reçut la couronne du martyre.

On y voit une salle antique de bain, avec des débris des anciens tuyaux qui conduisaient l'eau des bains, et des conduits de chaleur qui communiquaient avec l'*hypocaustum*. L'oratoire, qui touche à cette église, fut érigé par le pape Pascal Ier. La confrérie de Sainte-Cécile, celle du Saint-Sacrement et celle de Saint-André y furent réunies en 1575.

On fait dans cette église la quinzième station du carême, comme nous l'avons dit plus haut.

Dans la cour de l'église on remarque un grand vase en marbre : c'est un de ceux qu'on appelait *canthari*, et qui décoraient l'entrée des anciens temples chrétiens : ils servaient de fontaines pour l'ablution des fidèles.

Saint-Chrysogone, paroisse. Cette ancienne église est située à Rome dans le Transtevere ; elle remonte au temps du pape saint Silvestre. C'était un titre de cardinal depuis le temps de saint Symmaque. En 1480, Sixte IV le céda aux Carmes de la congrégation de Mantoue, qui le possèdent encore aujourd'hui.

On y célèbre la station le trente-quatrième jour du carême, la fête du saint patron le 24 novembre, et celle de la Vierge du

Mont-Carmel le dimanche qui suit le 16 juillet.

Saint-Clément, aux Pères Dominicains. Cette jolie église, l'une des plus anciennes de Rome, est située le long de la rue qui va du Colisée à Saint-Jean de Latran. Elle conserve encore la forme primitive des églises chrétiennes. C'est là que demeurait le pape Clément, à qui elle fut dédiée, et le pape Zozime y prononça un jugement contre Célestin, disciple de Pélage, en 417. Saint Grégoire le Grand y institua quelques processions de pénitence. Depuis 450 elle a un titre de cardinal. On y entre par une petite rue qui de la rue San-Giovanni va rejoindre la Via Labicana. Le vestibule est soutenu par des colonnes : on entre ensuite dans un portique soutenu par des colonnes de marbre; de là on pénètre dans l'église par la porte antique.

L'intérieur est à trois nefs soutenues par seize colonnes de marbre, et dans le haut de la nef principale on voit encore l'ancienne tribune (*presbyterium*), séparée du peuple par deux ambons ornés de mosaïques grossières, où l'on faisait autrefois au peuple la lecture de l'Epître et de l'Evangile.

Autour de la tribune sont rangés des siéges de marbre pour les prêtres. Sur le devant s'élève l'autel isolé, couvert d'un baldaquin que supportent quatre colonnes de marbre violet dit *paonazetto*.

On conserve dans cette église le corps du pape saint Clément, celui de saint Ignace, évêque et martyr, ainsi que ceux de plusieurs autres saints. Elle fut anciennement confiée à quelques prêtres séculiers, puis aux Bénédictins, ensuite à des religieux de saint Ambroise *ad Nemus*, sous le pape Eugène IV. Enfin Urbain VIII la donna aux Dominicains irlandais. En 1840, elle fut accordée aux Dominicains français de M. Lacordaire, qui la firent restaurer.

On y célèbre la treizième station du carême, la fête de saint Clément le 23 novembre, et celle de saint Ignace le 1er février.

Saint-Côme et Saint-Damien, au Forum.

Le pape saint Félix IV bâtit cette église, qu'il dédia aux saints frères Côme et Damien, sur un ancien temple de forme ronde, consacré par les anciens Romains à Romulus et à Rémus. L'antique *cella* ronde servit de vestibule à la nouvelle église. Sa dédicace remonte à l'an 528. Saint Grégoire le Grand la rétablit et l'érigea en diaconat-cardinal. Le pape Adrien Ier fit mettre au vestibule les portes de bronze antiques, et la colonne de porphyre qu'on voit encore aujourd'hui.

Dans le chœur on voit d'anciennes mosaïques de 530, qui représentent l'Agneau mystique entre sept chandeliers et plusieurs anges.

Au maître-autel on vénère une ancienne image de la Vierge.

Cette église est ornée de beaux marbres et renferme plusieurs corps de saints. Outre ceux des saints éponymes, on y trouve celui du pape saint Félix, qui excommunia l'empereur Constance durant l'exil du pape Libérius.

Cette église a la vingt-troisième station du carême, et la fête des saints titulaires est fixée au 27 décembre.

Saint-Georges in Velabro. Cette église existait déjà du temps de saint Grégoire le Grand (590). On croit qu'elle a porté le nom de Basilique Sempronienne, peut-être parce qu'elle a été bâtie sur les ruines de cette dernière. Sa situation lui a fait donner le surnom de *in Velabro*, et ensuite, par corruption, *ad Velum auri*. Saint Grégoire Ier lui donna le titre de cardinal-diacre. Restaurée par Léon II, elle fut aussi dédiée à saint Sébastien. A l'époque de la domination française elle était possédée par les ermites chaussés de Saint-Augustin ; mais, en 1819, Pie VII la donna à la pieuse société des Enfants, établie jusque-là à Sainte-Marie des Pleurs, et dirigée par Mgr Ant. Santelli. Celui-ci, en y installant sa jeune confrérie, fit réparer l'église qui tombait en ruine, et l'enrichit des meubles et des ornements nécessaires au culte divin. La fête de saint Georges se célèbre le 23 avril, et celle de saint Sébastien le 20 janvier.

Saint-Grégoire le Grand, au mont Cœlius. On montait de ce côté au Cœlius par une rampe assez facile à gravir, construite par Scaurus, dont elle garda le nom. C'est près de là que demeura saint Grégoire le Grand, de la célèbre famille romaine Anicia. Il y dédia une église à l'apôtre saint André, et fonda pour la desservir un monastère de moines; mais ceux-ci l'ayant abandonné après la mort de ce grand pape, Grégoire II, au VIIIe siècle, y reconduisit les moines Camaldules, en dédiant l'église à son glorieux et saint prédécesseur. Ces moines l'ont toujours gardée depuis ; Grégoire XVI (Maur Capellari), autrefois moine de cet ordre, et mort en 1846, a demandé par son testament à avoir sa sépulture dans cette église, qu'il n'a cessé d'aimer et de combler de bienfaits durant toute sa vie.

On y vénère une petite chambre ou cellule, qui fut celle de saint Grégoire le Grand, avec le lit sur lequel il se couchait et la table sur laquelle il donnait à manger, tous les jours, à douze pèlerins pauvres, qu'il servait de ses propres mains. Cette table est dans une chapelle de sainte Barbe, contiguë à l'église, et non dans l'église même.

Cette église a la station le troisième jour et le deuxième dimanche du carême ; on y célèbre la fête de saint Grégoire le 12 mars.

On visite avec piété dans la chapelle des Salviati, dédiée à saint Grégoire, une ancienne image miraculeuse de la Vierge.

Saint-Jean et Saint-Paul, aux Pères Passionistes.

Le moine saint Pammachius édifia cette église au IVe siècle, en l'honneur des deux saints frères Jean et Paul, qui souffrirent le martyre durant les persécutions de l'empereur Julien, à l'endroit même où s'élevait autrefois leur demeure, près du fameux

temple de Claude, sur le sommet du mont Cœlius.

Elle appartint dans la suite à diverses congrégations, et n'a été donnée aux Passionistes que par Clément XIV.

On y visite avec respect la place entourée d'une grille, où les deux saints frères furent décapités.

Cette église a titre de cardinal-prêtre, et l'on y fait la station le troisième jour du carême.

Saint-Jean della Pigna, à la confrérie de la Piété des prisonniers.

Cette église doit son surnom au quartier de la *Pigna*, où elle est bâtie.

On y célèbre la station le sixième jour du carême.

Saint-Jean, à la porte Latine. C'est le chapitre de Saint-Jean de Latran qui possède aujourd'hui cette petite église, bâtie auprès de la porte Latine, non loin du lieu où saint Jean fut jeté dans une chaudière d'huile bouillante.

Elle fut élevée sur les ruines d'un ancien temple de Diane, par Adrien Ier en 772. Célestin III la consacra en 1191. Elle appartint successivement aux Bénédictines, puis aux Trinitaires chaussés de la Merci. Au commencement du XIXe siècle, le cardinal de Belloy, archevêque de Paris, qui en était titulaire, la fit reconstruire de nouveau. Elle est aujourd'hui dirigée par le chapitre de Saint-Jean de Latran.

On y fait la trente-neuvième station du carême, et la fête patronale du 6 mai. Ces deux jours-là, c'est le chapitre de Latran qui célèbre les offices.

Auprès de cette église est la petite chapelle de *Saint-Jean in Oleo*, bâtie à l'endroit même où saint Jean fut jeté dans l'huile bouillante. On y conserve quelques souvenirs du saint évangéliste et une partie de ses reliques. Elle fut élevée par Benoît-Adam, auditeur de Rote pour la France, en 1509, sous le pontificat de Jules II. L'architrave porte encore ces paroles françaises : *Au plaisir de Dieu*. Une inscription en vers indique l'histoire de ce lieu et l'énumération des principales reliques qu'on y conserve. Les pèlerins ne manquent point de visiter ce pieux édifice.

Jésus et Marie, aux ermites réformés de Saint-Augustin, dits *Augustins déchaussés*.

Cette église est bâtie à la place d'une ancienne dédiée à saint Antoine, abbé, et du nom de la rue où elle se trouve on l'appelait *in Paolina*.

On y célèbre la deuxième station du carême.

Saint-Laurent in Lucina. Cette paroisse tire son surnom du *Lucus Lucinæ*, ou bois consacré à Lucine, ou, ce qui est plus probable, de sainte Lucine, dame romaine. Sa fondation remonte au Ve siècle, car on l'attribue à Sixte III, qui, en 435, aurait obtenu cet emplacement de l'empereur Valentinien, et qui aurait dédié cette église à saint Laurent.

Saint Grégoire le Grand la destina aux prières publiques, et lui assigna un titre de cardinal qui aujourd'hui revient de droit au premier cardinal de l'ordre des prêtres. Paul V la remit aux clercs réguliers mineurs, qui, l'an 1630, la renouvelèrent presque en totalité.

Le crucifix du maître-autel est un chef-d'œuvre de Guido Reni, laissé par le testament de la marquise Angelelli.

On y voit le tombeau de Nicolas Poussin, élevé par M. de Châteaubriand, dans le temps qu'il était ambassadeur à Rome. Le bas-relief en marbre blanc représente un des jolis tableaux du Poussin : la découverte du tombeau de Sapho en Arcadie.

Cette église est assez vaste, et l'on y célèbre la vingt-quatrième station du carême. Dans un temps de peste elle fut substituée à la basilique de Saint-Laurent-hors-des-Murs, pour gagner les indulgences affectées à cette dernière.

Saint-Laurent in Pane Perna, aux religieuses de Sainte-Claire.

Cette église est l'une des plus anciennes abbayes de Rome. Elle est construite sur les ruines des Thermes d'Olympiade, au mont Viminal, sur le lieu même où saint Laurent souffrit le martyre. Sa dénomination de *Pane Perna* est obscure. On dit qu'elle vient d'une statue de Pan trouvée près de là, ou de Perpenna Quadratianus, qui restaura les thermes de Constantin. Le nom d'une femme de la famille de ce Perpenna, trouvé près de l'église, a fait supposer que c'était là le lieu de son habitation.

Elle fut rebâtie par Boniface VIII, vers 1300, et Léon X en fit un titre de cardinal.

Dans la première chapelle à droite on vénère une ancienne image de la Vierge.

On y fait la neuvième station du carême, et la fête patronale s'y célèbre le 10 août.

Saint-Lazare. Cette église, située hors de la porte Angélique, n'a rien de remarquable aujourd'hui que la station qu'on y fait le dimanche de la Passion.

La paroisse est desservie par le chapitre du Vatican ; elle est réunie à celle de Notre-Dame de *Monte Mario* (*Voy.* SAINTE-MARIE *au mont Marius*). Elle fut fondée en 1187 par un pauvre Français pour les lépreux, et dédiée à saint Lazare le Pauvre, et à saint Lazare, frère de sainte Marthe et de sainte Marie. La confrérie des Vignerons s'y est établie en 1598.

Saint-Marcel, aux Pères Servites. Cette église, située sur le Corso, vis-à-vis du palais Simonetti, est paroissiale.

Il y avait auprès de là un *vicus* et un temple d'*Isis exorata*, sur l'emplacement duquel le pape saint Marcel bâtit une église dans la maison de sainte Lucine, dame romaine. On dit qu'ensuite l'empereur Maxence profana ce lieu saint en le transformant en étable pour ses chevaux, et y mit pour gardien ce saint pape qui y mourut au milieu des tourments. Elle fut ensuite réédifiée et dédiée au saint pontife dont elle a gardé le nom, avant le Ve siècle. Cette église est encore titre de cardinal, et la collégiale qui y était érigée

avait un cardinal pour archiprêtre. Cette collégiale fut supprimée par Grégoire XI en 1375 : c'est alors que le soin de l'église fut confié aux Pères Servites qui l'ont fait rebâtir en 1519.

On y fait la trentième station du carême, et les fêtes principales qu'on y célèbre sont celle de la Nativité de saint Jean-Baptiste le 24 juin, celle de sa Décollation le 29 août, et celle de saint Silvestre, pape, le 31 décembre.

Sainte-Marie des Anges. Cette église, qui est desservie par les Chartreux, dont le couvent lui est contigu, est bâtie sur la grande salle des Thermes de Dioclétien. Ce changement fut opéré par Michel-Ange, qui lui donna la forme d'une croix grecque. Cette église est vaste et grandiose ; elle est soutenue de fort belles colonnes. C'est sur le pavé de cette église qu'est tracée la grande méridienne de Bianchini, qui sert pour régler les horloges de la ville ; et l'on trouve à Sainte-Marie des Anges la plus grande partie des tableaux originaux dont les copies en mosaïque décorent la basilique de Saint-Pierre.

On y conserve un grand nombre de saintes reliques.

Le monastère des Chartreux a une grande cour carrée, entourée d'un portique. L'architecture de ce cloître est de Buonarotti lui-même, et les arbres du milieu ont été plantés de sa main.

La fête de cette église se célèbre le 2 août, et celle de saint Bruno le 8 octobre.

Sainte-Marie in Dominica, aux moines méchitaristes de Saint-Basile.

Ce surnom lui vient du nom grec de sainte Cyriaque (κυριακή), qui l'a fait bâtir (1), et qui la dédia à la Mère de Dieu. Cette dame romaine habitait la partie méridionale du mont Cœlius, à l'endroit où étaient logés autrefois les soldats étrangers (*castra peregrinorum*), et c'est dans sa maison même qu'elle fit élever ce saint oratoire. Ce sanctuaire fut souvent restauré depuis sa fondation. L'édifice actuel a été construit sur le plan de Raphaël, et le portique sur les dessins de Michel-Ange. Ce fut à cette occasion que Léon X, qui n'était encore que cardinal, fit enlever de la place voisine un petit vaisseau de marbre, d'où le peuple donne encore à l'église le nom de *Sainte-Marie in Navicella*. Saint Laurent, par ordre du pape saint Sixte, y distribua aux pauvres les trésors de l'Eglise; c'est pourquoi elle fut autrefois archidiaconale ; elle est restée titre de cardinal-diacre. Elle avait une collégiale avant que Clément XII la donnât aux moines méchitaristes qui la possèdent encore aujourd'hui.

On y fait la station le deuxième dimanche de carême.

Sainte-Marie in Minerva, aux Dominicains. Cette église fut bâtie sur les débris

(1) On sait que κυριακός, de κύριος, *seigneur*, a pour analogue en latin *dominicus*, de *dominus*, qui a la même signification.

d'un temple consacré à Minerve, et dédiée à la sainte Vierge. Elle fut d'abord dirigée par des moines grecs de Saint-Basile. Au XIVe siècle, comme elle menaçait ruine, le sénat de Rome l'abandonna, en 1370, aux Frères Prêcheurs de Saint-Dominique, qui se trouvaient trop à l'étroit dans leur maison de Sainte-Sabine, sur l'Aventin. Ceux-ci, aidés de plusieurs personnes pieuses et libérales, la reconstruisirent bientôt, ainsi que le couvent qui en dépend. Cette construction, reprise à plusieurs fois, offre un aspect gothique, simple et sans ornements d'architecture, qui ne laisse pas de toucher le cœur au milieu du luxe des autres églises de Rome.

Au milieu des richesses d'art que possède cette église, on va visiter avec dévotion le Christ debout, tenant sa croix, de Michel-Ange. Les doigts de marbre de cette admirable statue, usés par les baisers des pèlerins, ont été remplacés par des doigts de bronze, qui s'usent à leur tour.

Le corps de sainte Catherine de Sienne repose dans une chapelle, et sa chambre a été transportée derrière l'autel de la sacristie, avec les peintures de l'école du Pérugin, par le cardinal Antoine Barberini.

Dans le couvent, où réside le général de l'ordre, on tient la congrégation du Saint-Office, et c'est la résidence du secrétaire de l'Index. On y voit aussi la célèbre bibliothèque Casanatense. Dans cette église, qui est titre de cardinal, on a l'usage de célébrer une chapelle papale le 25 mars, jour de l'Annonciation de la sainte Vierge, et deux chapelles de cardinaux, l'une le 7 mars, fête de saint Thomas d'Aquin, et l'autre le 29 avril, jour de saint Pierre, martyr. Les consulteurs du Saint-Office s'y rassemblent, et l'on y bénit des branches d'olivier contre les foudres et les tempêtes. On y célèbre la station le vendredi de la semaine *in Albis* (vendredi après Pâques), et le 4 août, fête de saint Dominique, fondateur célèbre de l'ordre des Prédicateurs.

Saint-Nérée et *Saint-Achillée in Fasciola*, sur la voie Appienne.

Cette église, dédiée à saint Nérée et à saint Achillée, l'est aussi à sainte Flavia Domitilla. Cette sainte femme était fille de la sœur de Flavius Clémens, consul, martyrisé pour la foi, et conséquemment petite-nièce de l'empereur Domitien. Domitia, exilée dans l'île de Pontia, s'y retira avec Nereus et Achilleus, ses deux eunuques, et y passa des jours remplis d'amertume et de souffrance, n'ayant d'autre consolation que de s'entretenir avec eux des choses de la religion et de pratiquer tous les devoirs du christianisme. Cependant elle ne put vivre dans son exil à l'abri des persécutions : elle fut brûlée vive à Terracine (Anxur), par les ordres de Trajan, et ses deux eunuques y furent décapités. On lit dans saint Jérôme que sainte Paule, en allant de Rome à Jerusalem, visita respectueusement les cellules qu'ils avaient habitées chacun séparément, à Pontia, et qu'elle se sentit, en

visitant ces lieux d'un martyre continuel, touchée d'une nouvelle ferveur.

La fête de ces trois illustres saints se célébrait à Rome dès le VI^e^ siècle, avec une grande solennité. Saint Grégoire le Grand parle d'eux dans sa vingt-huitième homélie, qu'il prononça dans l'église qui leur fut consacrée, et qui existe encore à l'endroit où furent déposées leurs saintes reliques. Cette église, à laquelle on donna leur nom, fut surnommée *in Fasciola*, soit parce qu'elle fut édifiée sur un ancien temple de Junon-Lucine, soit parce que saint Pierre, fuyant de Rome, avait laissé tomber à cet endroit une des bandelettes de son vêtement, comme le rapportent les anciennes traditions. Elle a le titre de cardinal-prêtre depuis les premiers temps du christianisme. Le cardinal Baronius, qui en était titulaire, la fit reconstruire, en lui laissant toutefois sa forme primitive, et en engageant ses successeurs à la respecter comme lui. On y voit encore en effet le jubé avec les deux ambons pour la lecture de l'Epître et de l'Evangile, et à droite, un beau chandelier de marbre, en forme de colonne, pour le cierge pascal. Au fond du chœur est le siége presbytéral, où s'assit saint Grégoire le Grand pour prononcer l'homélie que nous avons citée plus haut, et dont on a gravé une partie en caractères carrés sur le dossier de marbre.

On y fait la vingt-deuxième station du carême en même temps qu'on la fait aussi à Saint-Sixte, et la fête patronale s'y célèbre toujours le 12 mai.

Saint-Nicolas des Lorrains. Il y avait autrefois à cet endroit une petite église paroissiale dédiée à sainte Catherine, vierge et martyre. La paroisse étant supprimée, Grégoire XV céda l'église aux Lorrains, qui la réédifièrent sous Urbain VIII, en 1636.

On y célèbre la station le samedi avant le dimanche de la Passion, et la fête patronale de saint Nicolas le 6 décembre.

Saint-Pancrace. Cette vénérable église fut élevée par le pape saint Félix I^er^ l'an 272, en l'honneur de saint Pancrace, qui souffrit le martyre en ce lieu à l'âge de quatorze ans. Narsès, après avoir délivré Rome de l'invasion des Goths, fit, avec le pape Pélage I^er^, en 555, une procession solennelle qui partit de cette église pour se rendre à Saint-Pierre du Vatican. Elle fut dirigée tour à tour par les Bénédictins, par les moines de Saint-Ambroise *ad Nemus*, et enfin, par les Carmes chaussés, qui la possèdent encore. Le pape Innocent III y couronna Pierre, roi d'Aragon. On y célèbre la station le dimanche *in Albis*, comme à Sainte-Marie *della Scala*, et la fête du saint titulaire le 12 mai. Elle reçut de Léon X le titre de cardinal-prêtre.

Saint-Pierre et Saint-Marcellin, aux religieuses de Sainte-Thérèse, dites *Ginnasie*.

Cette église existait au VIII^e^ siècle avec le titre de cardinal. Elle est située dans le vallon qui sépare le mont Cœlius du Quirinal, sur la *via Labicana*. Clément XI la donna, en 1707, aux moines maronites du mont Liban, et leur fit construire auprès un petit monastère. Plus tard, Benoît XIV la donna aux religieuses de Sainte-Thérèse, appelées *Ginnasie*, instituées par le cardinal Dominique Ginnasi.

On y célèbre la dix-huitième station de carême, et la fête des saints titulaires le 2 juin.

Sainte-Prisque, aux Pères Augustins. Cette église est bâtie sur la maison des deux néophytes Aquila et Priscilla, que saint Pierre convertit, et auxquels il donna le baptême. Cette église a le titre de cardinal-prêtre.

On dit que l'autel souterrain fut consacré par saint Pierre lui-même. On y voit un chapiteau de marbre, sculpté avec beaucoup de soin, dont on a fait une urne baptismale; d'un côté on lit *Baptismum sancti Petri*, et l'on croit qu'il servit en effet à saint Pierre quand il baptisait ceux qu'il avait convertis.

Cette église était autrefois collégiale; elle est aujourd'hui confiée aux Augustins de la congrégation de Lombardie. On y célèbre la station le mardi saint, et la fête patronale le jour de sainte Pri-que ou Prisca.

Sainte-Pudentienne, aux chanoinesses régulières de Saint-Augustin.

Le sénateur romain Pudens avait un palais et des thermes au bas du Viminal, et en face de l'Esquilin, à l'endroit où fut le *Vicus Patritius*. C'est là qu'en l'an 44 de notre ère, il accueillit saint Pierre, qui le convertit au christianisme et le baptisa lui et ses quatre enfants : Novatus, Timothée, Pudentienne et Praxède. Saint Pierre habita ce palais pendant sept ans; c'est là qu'il célébra souvent le saint sacrifice, qu'il donna l'onction sainte à saint Lin et à saint Clet, qui furent ensuite ses successeurs, et, enfin, qu'il posa les premières bases du culte chrétien. Le pape saint Pie I^er^ fit bâtir une église en 164 sur l'emplacement de ce palais, et en donna le soin à son frère, appelé Pastor; de là vient le nom de *in Pastore* donné à cette église, qui a un titre de cardinal.

La mosaïque du chœur représente le Sauveur entouré de plusieurs figures, et tenant à la main un livre ouvert sur lequel on lit : *Dominus conservator Ecclesiæ Pudentianæ.*

La chapelle des princes Gaetani, appelée autrefois la chapelle de Saint-Pasteur, porte les traces d'un ancien miracle auquel le peuple de Rome croit encore. Sur les gradins de l'autel, on voit comme l'empreinte d'une hostie et de quelques taches de sang. Un prêtre qui eut quelques doutes sur la présence réelle, au moment de la consécration, vit, dit-on, l'hostie lui échapper des mains, et s'attacher ainsi aux marches de l'autel, en laissant des marques de sang sur son passage. C'est une pieuse tradition conservée par la foi populaire.

Le puits, qui se trouve au milieu de l'église, renferme les reliques de plus de trois mille martyrs, que sainte Pudentienne et sa sœur sainte Praxède y avaient recueillies.

Les Quatre-Saints-Couronnés, au mont

Cœlius. Cette église, assez voisine de Saint-Jean de Latran, est ainsi nommée, parce que le pape Léon IV y fit transporter les reliques des quatre frères martyrs : Sévère, Séverin, Carpophore et Victorin. Elle doit son origine au pape Melchiade, qui la fit construire au IVe siècle.

Le palais voisin, construit par Pascal II, après la destruction de celui de Latran, fut longtemps la résidence des cardinaux titulaires de cette église, et deux papes, Léon IV et Etienne VI, y furent élus. L'église fut réparée par Pie IV, qui la donna, en 1560, avec son palais, au Conservatoire des orphelines, qu'il avait fondé, et qui le possède encore.

On y conserve encore les corps des saints titulaires, et la tête de saint Sébastien, martyr. Elle a le titre de cardinal-prêtre, et l'on y fait la vingt-septième station de carême. La fête des Quatre-Saints-Couronnés s'y célèbre le 8 novembre.

Du portique de l'église on entre dans l'oratoire de Saint-Silvestre, qui appartient à la confrérie des sculpteurs et des tailleurs de pierre.

Saint-Quiricus et Sainte-Juliette. Saint Quiricus et sa mère Juliette, tous deux martyrs, étaient de la ville de Tarse. Sixte IV donna à cette église le titre de cardinal-prêtre. Elle avait une collégiale que Clément XI lui retira quand il en confia le soin aux Dominicains.

On y fait la trente-cinquième station de carême, et la fête des saints titulaires le 16 juin.

Sainte-Sabine, aux Pères Prêcheurs de Saint-Dominique, sur les hauteurs du mont Aventin.

Cette église célèbre est bâtie à la place d'un ancien temple dédié, selon les uns, à Diane, et, selon d'autres, à Junon Lucine. On en doit l'érection à un prêtre esclavon nommé Pierre, sous le pontificat de Célestin Ier, en 425 ; il choisit pour la bâtir le lieu même où demeurait sainte Sabine. Sixte III la consacra, et le pape Symmaque lui donna le titre de cardinal-prêtre.

Le pape saint Grégoire lui ayant assigné la station du mercredi des Cendres (*caput jejunii*), les papes avaient autrefois l'habitude de s'y transporter en procession de Sainte-Anastasie, pour y faire la solennité des Cendres. Honorius III, ayant confirmé l'ordre des Prédicateurs, donna l'église de Sainte-Sabine à leur fondateur, saint Dominique, qui habita longtemps et transforma en couvent le palais pontifical qui y est annexé.

La plupart des colonnes qui soutiennent et décorent cet édifice viennent des anciens temples païens. On y admire la belle Vierge au Rosaire, de Sasso-Ferrato.

On dit que cette église fut quelquefois substituée, pour la porte sainte, à Saint-Paul-hors-des-Murs, quand, à l'époque du jubilé, l'inondation du Tibre empêchait de pénétrer jusqu'à la vieille basilique.

Le cloître, orné de 103 petites colonnes, sert encore aujourd'hui aux Dominicains, et l'on y montre les lieux consacrés au souvenir de leur saint fondateur. Sa chambre et celle de saint Pie V furent changées en chapelles. Beaucoup de papes ont habité cette maison, qui servit à plusieurs conclaves. Nicolas IV y fut élu pape en 1288, après la mort d'Honorius IV. La fête de la sainte s'y célèbre le 29 août.

Saint-Sauveur in Primicerio et *Saint-Tryphon,* réunis à la confrérie de Saint-Camille et de Saint-Tryphon, près la place Fiametta.

C'était autrefois une paroisse. Son surnom lui vient de ce que son fondateur était *primicerius* de l'Eglise romaine, dignité fort illustre à cette époque (1113).

La station s'y célèbre le quatrième jour du carême. Elle eut autrefois le titre de cardinal, qui fut ensuite transféré à Saint-Augustin.

Saint-Sixte in Tigride, aux Pères Dominicains.

Cette église, dédiée au pape saint Sixte III, existait déjà au VIIIe siècle, avec le titre de cardinal-prêtre ; son surnom de *in Tigride* lui est venu d'une dame romaine, nommée Tigridis, qui l'a fait construire. Honorius III la donna à saint Dominique, qui l'habita avant d'aller s'établir à Sainte-Sabine. Elle est sur la voie Appienne.

On y conserve les reliques de saint Zéphyrin, de saint Anthère, de saint Lucius, de saint Félix, et ceux de beaucoup d'autres saints.

Dans une chapelle annexée au couvent, on voit d'anciennes peintures qui rappellent deux miracles opérés par saint Dominique, dans le temps qu'il y demeurait encore.

On y fait la vingt-deuxième station du carême, et la fête patronale le 6 août.

Sainte-Susanne, aux religieuses de Saint-Bernard.

Fondée par le pape Caïus en 290, cette église occupe l'emplacement où demeura sainte Susanne, nièce de ce saint pontife. Riche de peintures, de dorures, et de stuc, elle renferme les reliques de sainte Félicité, martyre, et de ses enfants. La chapelle de Saint-Laurent fut ornée par Camille Peretti, sœur du pape Sixte V, qui y fit transporter de Saint-Jean *della Pigna,* les corps de saint Genès et de saint Eleuthère. Cette princesse laissa une rente annuelle, à l'effet que chaque année on donnât neuf dots de 50 écus chacune (267 fr. 50 c.) à neuf filles pauvres, le jour de la fête de la sainte, le 11 août, jour où le sénat vient distribuer la somme accoutumée.

Sixte-Quint assigna l'église et le monastère aux religieuses de Saint-Bernard, et Paul V leur fit rebâtir le nouveau monastère. Ce qu'il y a de remarquable dans son intérieur est un chœur de bois choisi de noyer, sculpté, qui est le plus beau de ce genre que l'on connaisse à Rome.

La station s'y célèbre le vingt-cinquième jour de carême.

Sainte-Agnès, sur la place Navone, aux princes Doria Pamphili.

Cette église est aujourd'hui l'un des plus beaux ornements de la place Navone, où était autrefois le cirque agonal ou d'Alexandre.

La tradition rapporte que la vierge sainte Agnès fut conduite, par ordre du préfet de la ville, dans les fornices (1), qui entouraient le cirque, et exposée ainsi à la brutalité de la jeunesse romaine, épreuve terrible, dont sa vertu échappa miraculeusement.

En mémoire de ce prodige, on éleva sur cet emplacement une petite église que Sixte V concéda aux clercs mineurs. Innocent X (Pamphili), étant monté sur le siége de saint Pierre, fit reconstruire l'église tout entière, qui devint bientôt l'une des plus riches de la ville.

Près de l'autel de sainte Agnès, on descend dans une crypte souterraine, où l'on voit encore les fondations du cirque ancien. Un petit autel rappelle l'histoire de la sainte martyre. L'église est sous le patronage des Pamphili, qui l'ont confiée aux soins d'un grand nombre de chapelains appelés *Innocenziani*, qui tiennent un collége d'éducation. On y célèbre la fête de la sainte le 21 janvier, et l'on s'y rend par dévotion toute l'année.

Saint-Vital aux Monts. Cette église portait autrefois le surnom de *in Vestina*, parce qu'une dame de ce nom lui avait fait une dotation considérable. Elle avait autrefois un titre de cardinal que lui avait accordé le pape Innocent Ier, qui l'avait fondée au bas du Quirinal, en la consacrant à saint Gervais et à saint Protais, fils de saint Vital, dont elle a pris le nom par la suite des temps.

On y fait la station le dix-septième jour de carême, et chaque vendredi on devrait y distribuer du pain aux pauvres, suivant un legs pieux de François Sylla. La fête patronale est le 28 avril, et l'on y fait une mission à toutes les fêtes du mois de mai. Les Jésuites, qui la possèdent, y ont établi une confrérie de paysans, sous le titre de la Vierge et de saint François Régis.

Saint-Adrien in tribus Foris ou *in tribus Fatis.*

On croit que cette église fut bâtie dans le lieu où jadis était la célèbre basilique de Paul Emile; on dit même que la façade actuelle est la même qu'autrefois. L'église de Saint-Adrien est un des plus anciens titres diaconaux de Rome. On l'appelait, avant le VIe siècle, *in tribus Foris*, à cause des trois forums qui se trouvent à très-peu de distance (forum romain, forum de César, et forum d'Auguste) ; et plus tard elle prit le surnom de *in tribus Fatis*, à cause des images des trois Parques, qui en sont voisines. Cette

(1) Ces *fornices* romains, sorte de galeries voûtées, semblables à celles de la place Royale, à Paris, étaient le séjour habituel des courtisanes de Rome, comme le Palais-Royal le fut naguère en France.

église fut réédifiée en 630 et dédiée à saint Sébastien. Adrien Ier la restaura en 780, et Anastase III en 912. Elle était autrefois collégiale ; mais, en 1589, Sixte V la concéda aux Pères de la Merci, pour la rédemption des captifs, de la province romaine. Ce sont eux aujourd'hui qui desservent la paroisse.

La porte principale de cette église, qui était de bronze et antique, fut transférée à Saint-Jean de Latran sous Alexandre VII. Le maître-autel renferme le corps du saint titulaire.

Sainte-Agathe des Goths. Cette église fut bâtie par Flavius Ricimer, chef des Goths, profanée, en 470, par les Ariens, et consacrée de nouveau par saint Grégoire le Grand, vers 593.

On conserve sous le maître-autel plusieurs reliques de saints, dont les noms se lisent dans l'intérieur de l'urne qui les renferme. Cette église a le titre de cardinal-diacre, et l'on n'y célèbre guère que la fête patronale, le 5 février. Elle appartient aujourd'hui au collége irlandais que Grégoire XVI y a installé.

Sainte-Agnès-hors-les-Murs. Cette antique église est située hors de la porte Pie, sur la voie Nomentana, à un peu plus d'un mille de la ville. L'empereur Constantin, pour satisfaire à la piété de sa fille Constantia, la fit bâtir en l'honneur de la sainte martyre, sur le cimetière même où le corps de sainte Agnès avait été enterré.

Dans une chapelle à gauche on vénère une antique image de la Vierge.

Cette église conserve encore un grand nombre d'antiquités précieuses : Innocent X lui donna le titre de cardinal, et Clément XI la fit paroisse. On y célèbre la fête de sainte Agnès le 21 janvier, jour où l'on y bénit deux agneaux que le pape confie ensuite à un monastère de religieuses, pour faire avec leur laine fine et blanche les pallium destinés aux archevêques et à quelques évêques de la chrétienté (l'évêque d'Ostie, celui d'Autun et celui du Puy). Ces *pallium* sont bénits, chaque année, aux premières vêpres de la fête de saint Pierre et saint Paul. On les conserve dans un vase doré, sous le maître-autel de la basilique du Vatican.

Cette église présente mieux que toute autre la forme des basiliques civiles des Romains, qui étaient attachées aux *Forum*, et servaient en même temps de cours de justice et de bourse publique.

Elle est dirigée aujourd'hui par le chapitre de St-Jean-de-Latran.

L'église de Sainte-Constance est à quelque pas plus loin que l'église de Sainte-Agnès. On a dit que c'était autrefois un temple de Bacchus ; mais il vaut mieux suivre l'opinion d'Anastase, qui dit que Constantin la fit bâtir avec celle de Sainte-Agnès pour lui servir de baptistère, selon l'usage antique. On y conserve les corps de sainte Constance et de sainte Emérentienne.

Saint-Barthélemy en l'Ile ou *à l'Isola*, aux Pères Mineurs Observantins.

L'île du Tibre ou Lycaonie avait autrefois un temple élevé en l'honneur d'Esculape. A la place de ce temple, on bâtit l'église actuelle, qui fut dédiée à saint Barthélemy, apôtre, écorché vif pour la foi chrétienne. On dit que l'empereur Othon III a fait transporter de Lipari à Rome le corps du saint apôtre, pour le faire déposer dans l'église actuelle, qui portait alors le nom de saint Adalbert, martyr.

Pascal II fit restaurer cette église en 1113, et Alexandre III, après une nouvelle réparation, la consacra en 1170. Léon X la déclara titre cardinal, en lui retirant, en 1513, celui de collégiale qu'elle avait eu jusque-là. Il la donna dès lors aux Mineurs Observantins, qui la possèdent encore.

On voit au devant de l'autel un petit puits où l'on retrouva, dit-on, les corps de saint Paulin, évêque de Nole, et ceux de saint Exupère (S. Spire) et de saint Marcellin, confesseurs de la foi chrétienne. Le corps du premier se conserve dans la chapelle voisine accordée à la confrérie des meuniers qui l'ont pris pour protecteur.

On y célèbre la fête du saint patron le 25 août, le même jour qu'on célèbre saint Louis à Saint-Louis-des-Français.

Saint-Bernard, aux Thermes. Cette église est confiée aujourd'hui aux moines de Cîteaux de Saint-Bernard, appelés Feuillants. Elle est paroisse et a le titre de cardinal-prêtre. C'était autrefois un des *calidarium* des thermes de Dioclétien, resté intact malgré les ravages du temps : la comtesse Sforza en fit une église en 1598, pour la dédier à saint Bernard de Clairvaux. On y célèbre la fête du saint patron le 20 août.

Saint-Calixte, pape et martyr. Cette petite église fut bâtie sur la maison d'un soldat romain, où le pape saint Calixte Ier trouva un asile pour échapper à la persécution. Grégoire III la restaura. Elle a reçu de Calixte III un titre de cardinal qu'elle perdit ensuite, mais qui lui fut rendu par Paul V. On y célèbre la fête du saint le 14 octobre.

Sainte-Marie in Aquiro. Cette ancienne église fut bâtie d'abord par saint Anastase Ier, sur les ruines d'un temple antique ; elle fut surnommée *in Equirio*, pour les courses publiques de chevaux qui se faisaient près de là, au rapport de certains archéologues. Aujourd'hui on dit par corruption *in Aquiro*. Elle porta aussi autrefois le nom de Sainte-Elisabeth.

Cette église est paroisse et a le titre de cardinal-diacre. Le collége des Orphelins, institué par Paul III, lui a été annexé par Léon XII.

Sainte-Marie in Campitelli, aux Clercs réguliers de la Mère de Dieu.

On vénère dans cette église une image de la sainte Vierge, sculptée avec l'enfant Jésus sur un saphir, ou du moins sur une matière qui ressemble à cette pierre précieuse, avec les têtes des saints apôtres Pierre et Paul dans le haut ; de chaque côté de la Vierge est un arbuste, et ce saphir à filets d'or a

environ 0 m. 25 c. de haut, sur la moitié de large.

Le culte à cette sainte image commença, dit-on, sous le règne de Théodoric, roi des Goths, durant le pontificat de Jean, et elle s'appelait alors *in Porticu*, parce que l'église où elle était déposée avait été bâtie près du portique d'Octave. Cette église, dit la tradition, dépendait du palais de sainte Galla, noble romaine, et fut remplacée par une autre église dédiée à cette même sainte romaine, sur l'emplacement de sa demeure.

Jusqu'à 1656, cette sainte image resta au même endroit ; mais la peste ayant ravagé Rome cette année-là, Alexandre VII fit vœu de bâtir une nouvelle église pour la déposer avec plus d'honneur, si le fléau cessait. Il cessa en effet, et le pape, pour accomplir son vœu, fit élever l'église actuelle, qui prit le titre de Sainte-Marie *in Portico in Campitelli*, et l'on y transporta l'image miraculeuse.

Cette église reçut en même temps le titre de cardinal-diacre, qu'avait l'ancienne.

Sainte-Marie de la Paix. Depuis longtemps on voyait en cet endroit une église dédiée à saint André des porteurs d'eau et des pêcheurs (*acquarenari e pescatori*). Cette association des porteurs d'eau dut être fort importante au moyen âge, quand les anciens aqueducs, ruinés par le temps ou par les barbares, ne fournissaient plus à la ville l'eau nécessaire à sa consommation, et que les habitants étaient forcés de recourir à l'eau du fleuve.

L'église dépendait alors de la collégiale de Saint-Laurent *in Damaso*. Une antique image de la Vierge, qu'on voit aujourd'hui sous le portique, ayant par un grand nombre de miracles obtenu le culte et la dévotion des Romains, Sixte IV, dans l'espoir d'obtenir la paix entre les nations chrétiennes, désolées par des guerres sans fin, fit vœu de bâtir en cet endroit une église qui, pour cette raison, prit le titre de Notre-Dame de la Paix. Quand elle fut terminée, il y attacha le titre de cardinal-prêtre.

Sainte-Marie in Traspontina, aux Carmes de la *Via Alessandrina*, au *borgo Nuovo*.

Cette église est ainsi appelée, parce qu'elle est au delà du pont Saint-Ange. Elle fut commencée en 1563, sous Pie IV, par le cardinal Ghislieri, qui fut pape depuis sous le nom de Pie V : elle fut terminée en 1587.

L'image de la Vierge qu'on y vénère fut apportée d'Orient à Rome par des Carmes qui fuyaient la persécution des iconoclastes.

On conserve dans une chapelle deux colonnes auxquelles on dit que saint Pierre et saint Paul furent attachés et battus de verges.

Cette église est un titre de cardinal-prêtre depuis le pape Sixte V : elle fut consacrée par Benoît XIII.

Sainte-Marie in Via. Le cardinal Caponi fit bâtir cette église en 1253, pour y déposer une image miraculeuse de la Vierge, peinte sur toile. Ce petit oratoire fut bientôt agrandi par les servites de Marie, qui l'avaient reçu de Léon X en 1513, et qui le firent rebâtir

de fond en comble par l'architecte Martin Longhi.

En entrant dans l'église, la première chapelle qu'on voit à droite est celle où l'on va vénérer la Vierge miraculeuse : on y voit le puits où, quelques efforts que l'on fit, elle surnagea toujours au-dessus de l'eau.

Cette église a le titre de prêtre-cardinal, et c'est une paroisse gouvernée par les Servites de Marie.

Sainte-Marie de la Victoire. Cette église, qui appartient aux Carmes chaussés, fut d'abord bâtie par le pape Paul V en l'honneur de saint Paul, apôtre. Ensuite elle fut dédiée à la Vierge avec le titre de la Victoire, à cause d'une sainte image de la Mère de Dieu, transportée d'Allemagne à Rome par un religieux Carme, à l'époque où Maximilien, duc de Bavière, rangea de nouveau à l'obéissance les provinces de la Haute-Autriche révoltées contre l'empereur Ferdinand II. D'autres empereurs et d'autres princes enrichirent de présents cette sainte image à l'occasion de nouveaux triomphes remportés par leurs armées sur les troupes ottomanes.

Le maître-autel était décoré d'un beau tabernacle dans lequel on conservait l'image de la Vierge; mais elle périt malheureusement dans les flammes le 29 juin 1833.

Cette église a le titre de cardinal, et Joseph Fesch, oncle de Napoléon, en porta le titre jusqu'à sa mort, arrivée en 1839.

On célèbre dans cette église la fête du saint nom de Marie le dimanche dans l'octave de Noël, en mémoire de la délivrance de Vienne, assiégée par les Turcs le 12 septembre 1683, et, le dimanche d'après, la confrérie du saint nom de la Vierge s'y rend en procession. L'autre fête est celle de la protection de la Vierge le deuxième dimanche de novembre, en souvenir de la fameuse bataille de Lépante (7 octobre 1571), et les drapeaux suspendus dans l'église sont ceux qui furent pris aux Turcs en cette occasion.

C'est dans cette église que se trouve le magnifique groupe de sainte Thérèse et de l'Ange, en marbre, qui passe pour le chef-d'œuvre de Bernini.

Saint-Thomas in Parione. Cette église fut consacrée par Innocent II, en 1139; et Léon X, en 1517, en fit un titre de cardinal. C'est dans cette église que saint Philippe de Néri reçut tous les ordres sacrés, excepté le diaconat, qui lui fut donné à Saint-Jean de Latran.

Cette église est aujourd'hui paroisse, et la fête du saint éponyme s'y célèbre le 21 décembre.

La Trinité des Monts. Cette église, toute française, doit sa fondation primitive à la dévotion de Charles VIII, roi de France, qui la fit bâtir, en 1494, aux instances de saint François de Paule, fondateur de l'ordre des Minimes, pour lesquels fut construit aussi le monastère qui en dépend. Sixte V la consacra, le 9 juillet 1585, et lui conféra le titre de cardinal. La voûte fut refaite en 1774. L'église tout entière fut restaurée par ordre de Louis XVIII, sur la demande de M. de Blacas, alors ambassadeur de France à Rome. Ces travaux furent achevés en 1816, et l'église fut consacrée de nouveau le 25 août de la même année, jour de la fête du roi. On y remarque une chapelle de saint Louis, roi de France.

Claude Lorrain y est enterré, et l'on y voit la série des portraits de tous les rois de France.

Le couvent est occupé aujourd'hui par les religieuses françaises du Sacré-Cœur de Jésus.

Saint-Vite et Saint-Modeste. Cette église, située près de l'arc de Galien, existe au moins depuis le VIII^e^ siècle. C'était là autrefois qu'était la basilique sicinienne. Il y avait là autrefois un abattoir public, appelé *Macellum Livianum*, et plus tard *Macellum Martyrum*, nom sous lequel lui fut accordé le titre de cardinal diacre par saint Grégoire le Grand. Mais un sacrilége ayant été commis dans cette église sous le pape saint Damase, elle resta abandonnée jusqu'à ce que Sixte IV, en 1477, la fit relever de nouveau de ses fondements, et lui donna le rang de paroisse. En 1566, la paroisse fut transportée à Sainte-Praxède, et Sixte V donna l'église aux religieuses de Saint-Bernard, qui plus tard furent transférées à Sainte-Susanne, et furent remplacées par des Bernardins, qui la transmirent à quelques moines polonais.

Les deux saints Vite et Modeste sont invoqués contre l'hydrophobie. A droite on conserve une pierre appelée *scelerata*, parce qu'on dit que plusieurs martyrs y ont souffert leurs tourments.

Cette église est aujourd'hui succursale de Sainte-Marie Majeure, et la fête patronale s'y célèbre le 15 juin.

Saint-André delle Fratte, aux Pères Minimes. Son nom, qui signifie des buissons d'épines, indique l'état du terrain quand l'église y fut bâtie: on l'appelle de même en latin *in Vico Nemorensi*.

La nation écossaise possédait cette église avant le schisme de Henri VIII. Sixte V, en 1585, y mit les frères Minimes de Saint-François de Paule. Léon X la fit rebâtir depuis les fondements, et elle fut achevée aux frais d'Octave del Bufalo. La façade actuelle est toute moderne : elle ne date que de 1826.

Sainte-Catherine à la Roue, au chapitre du Vatican.

Sainte Catherine à la Roue dépend du chapitre de Saint-Pierre. On y voit quelques belles œuvres d'art, comme dans toutes les églises de Rome.

On y célèbre la fête de la sainte titulaire le 25 novembre, et l'office y est fait ce jour-là par le chapitre du Vatican. Son surnom *de la Roue* lui a été donné pour la distinguer de Sainte-Catherine de Sienne.

Saint-Charles a Catinari, aux Clercs réguliers de Saint-Paul, dits les Barnabites.

Cette église doit son surnom de *Catinari* aux fabricants de bassins et de vases de terre cuite, qui demeuraient dans le quartier où elle est bâtie. C'est le cardinal Jean-Baptiste

Leni, qui la fit élever sur les dessins de Rosato Rosati, sculpteur et architecte de Montalto, et chanoine de Saint-Laurent *in Damaso*. Cette église est vaste et grandiose, et sa coupole est une des plus grandes de la ville. On y vénère une image miraculeuse de la sainte Vierge.

Cette église est paroissiale : outre la fête du saint titulaire, on y célèbre encore celle de sainte Cécile.

Sainte-Dorothée, aux Pères Conventuels.

Cette église, dédiée aussi à saint Silvestre, était autrefois succursale de Sainte-Marie *in Trastevere*. Elle appartient aux Pères de Saint-François, dits Conventuels de la province romaine, auxquels Sixte V la concéda en 1538. Elle fut érigée en paroisse à la fin du XVIII^e^ siècle, et l'on y joignit l'église de Saint-Jean *in Mica Aurea*, dite vulgairement *in Malva*, qui en était voisine.

On y fait la fête de la sainte titulaire le 6 février.

Saint-Esprit in Saxia, à l'hôpital du Saint-Esprit.

Cette église prend le nom de l'hôpital qui en est voisin, et qui fut fondé, en 707, par Ina, roi des Saxons occidentaux. Cette église subit plusieurs transformations, dont la dernière et la plus importante remonte au temps d'Innocent IV, en 1538.

Saint-François au mont Marius, ou *Saint-Onuphre en Campagne*, aux Pères Hiéronymites de Saint-Onuphre.

Cette église est dédiée à saint François d'Assise, et fut bâtie par l'abbé Néri, hiéronymite. Clément XI en fit une paroisse pour la commodité des habitants des vignes délicieuses qui l'entourent. On y célèbre la fête de saint François le 4 octobre, et celle de saint Onuphre le 11 juin.

Saint-Jean des Florentins. Cette église fut commencée aux frais des Florentins, en 1488.

On changea souvent de projet pour l'édification de ce monument, qui ne fut terminé que sous Clément XII. Elle fut déclarée paroisse par Léon X en 1519 : elle est desservie par une congrégation de prêtres florentins, et l'office s'y fait avec une grande solennité. Quand le consul de Toscane assiste à la grand'messe, il est salué à son passage, pour aller et pour revenir, par l'artillerie du château Saint-Ange.

Saint-Jacques in Augusta. Cette église tire son surnom du mausolée d'Auguste qui en est voisin. On l'appelle encore Sainte-Marie *in Augusta, o della Porta del Paradiso*. Elle est sur la rue Ripetta.

On y voit une Vierge miraculeuse, appelée *Santa Maria de Miracoli*.

Sainte-Lucie du Gonfalon, à la confrérie du Gonfalon.

Cette église appartenait jadis à l'abbaye de Saint-Blaise *della Pagnotta*, sur la rue Julia ; mais les confrères de l'archiconfrérie du Gonfalon l'obtinrent en 1264.

Cette confrérie est la plus ancienne de Rome. Son principal objet était de racheter les esclaves, et son enseigne ou gonfalon, portant la croix rouge et bleue, était placée sur le gonfalon des croisés.

Sainte-Marie in Monticelli, aux Pères Doctrinaires.

C'est une des plus anciennes églises de Rome. Elle avait déjà été restaurée en 1101, année où le pape Pascal II la consacra. Après de nouvelles réparations, elle fut consacrée de nouveau par Innocent II. Benoît XIII la remit, en 1725, aux Pères de la congrégation de la Doctrine chrétienne, réunie sous ses auspices.

On y conserve un crucifix miraculeux, devant lequel pria sainte Brigitte.

Sainte-Marie au mont Marius, aux Pères Dominicains.

Cette église est sous l'invocation de Notre-Dame du Rosaire, et fut bâtie au XVI^e^ siècle, par le littérateur Jean Vittorio de Rossi, qui avait traduit tous ses noms à l'antique, et s'appelait, selon la mode des beaux esprits de son temps, Janus Nicias Erythræus.

Il n'y a pas longtemps qu'on y a transféré la paroisse de Saint-Lazare, église située au bas du *Monte Mario*, tout près de la ville, et dont nous avons parlé plus haut (art. SAINT-LAZARE).

Sainte-Marie des Monts, aux pieux Ouvriers.

Depuis l'époque de saint François d'Assise, il y avait dans cette église des religieuses de Sainte-Claire qui furent transportées ensuite à Saint-Laurent *in Pane Perna*.

L'église actuelle fut rebâtie sur les débris de l'ancienne, pour recevoir une célèbre image miraculeuse de la Vierge, qui avait signalé sa puissance dans la ville par de grandes merveilles. Elle fut achevée en 1579. Cette église est unie au collége des Néophytes, et près de ce collége est la pieuse maison des catéchumènes, pour l'instruction de ceux qui veulent se convertir à la foi catholique.

Saint-Michel-Archange du Torrione, alle Fornaci, au chapitre du Vatican.

Cette église est en dehors de la ville, mais à peu de distance de la porte *de' Cavalleggieri*. Elle fut érigée dans le voisinage de quelques vastes débris de tour par les ouvriers qui travaillent aux carrières d'argile voisines de ce lieu. Leur confrérie en fit les frais, de moitié avec le chapitre du Vatican, qui continue à en nommer le curé. Elle date de 1552.

Saint-Pierre et Saint-Marcellin à Torre pignatorra.

A trois milles de la ville hors de la Porte Majeure (*Prænestina*), on trouve cette église à laquelle est unie celle de Sainte-Hélène. Le nom de *Torre pignatorra* vient de ce que le mausolée que Constantin éleva à sa mère était en forme de tour, et que ses murs étaient bâtis avec des vases de terre dans l'intérieur, pour en rendre la construction plus légère (ces pots s'appellent en italien *pignatte*).

Ce lieu, situé sur la voie Labicana, est nommé encore aux deux Lauriers, *ad duas*

Lauros, et ce nom fut gardé par le cimetière qui en est voisin.

Le saint Pierre patron de cette église n'est pas le grand apôtre, mais un saint Pierre exorciste, et Marcellin était un saint prêtre. Cette église aujourd'hui n'est qu'une simple chapelle de campagne, où l'on a cependant fixé une paroisse pour la commodité des habitants des environs.

Dans les souterrains de l'église on voit une partie des Catacombes, et l'on y indique l'endroit où furent trouvés les corps des deux saints, non loin du tombeau de sainte Hélène. La fête s'y célèbre le 2 juin.

Saint-Roch, à l'archiconfrérie de ce saint.

Sous le pontificat d'Alexandre VI, la confrérie des taverniers, des mariniers et des aubergistes, éleva dans ce lieu un hôpital pour les malades de leur profession, en 1499. Sous Paul III, ils formèrent une compagnie que Paul IV érigea dans la suite en archiconfrérie.

Une image miraculeuse de la sainte Vierge y manifesta sa puissance en 1645. L'édifice ne fut guère achevé que vers la fin du XVII^e^ siècle, et sa façade n'est que de l'année 1834.

La fête du saint s'y célèbre le 16 août, avec une procession le dimanche qui suit.

Saint-Sauveur in Corte, ou *Sainte-Marie della Luce*, aux Minimes.

Cette église fut bâtie par sainte Bonose, auprès d'une cour ou tribunal. Le pape Jules I^er^ en fit une paroisse, et le pape Clément VIII y adjoignit celle de Sainte-Bonose, qui, par la suite des temps, avait été construite tout auprès. Elle fut restaurée au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle. On y transporta ensuite une sainte image de la Vierge, trouvée auprès du Tibre, et connue sous le nom de Notre-Dame *della Luce*, nom qui resta dans l'appellation vulgaire de l'église.

Saint-Sauveur in Lauro, à la congrégation du *Picente*.

Son surnom de *in Lauro* lui vient du bosquet planté auprès du portique d'Europe, qui s'élevait à cet endroit. Elle fut dédiée au saint Sauveur, à cause des religieux de Saint-Sauveur *in Alba*, qui en eurent d'abord la direction. Depuis elle fut consacrée à Notre-Dame de Lorette.

On y conserve avec une grande dévotion un crucifix semblable au vieux crucifix miraculeux que l'on garde à Sirolo, près d'Ancône. Une Notre-Dame des Grâces y fut couronnée en 1654, et une autre Vierge, faite sur le modèle de Notre-Dame de Lorette, y fut aussi couronnée par le chapitre du Vatican, en 1644, et l'enfant Jésus en 1646. Cette église a le titre de paroisse, et un collége pour douze jeunes gens du *Picente*.

Saint-Vincent et Saint-Anastase a Trevi, c'est-à-dire près de la fontaine de Trevi, dans le carrefour de ce nom (*tres viæ*).

Cette paroisse renfermant dans sa circonscription le palais apostolique du Quirinal, elle a le privilége de conserver dans une chapelle souterraine les entrailles de tous les papes qui meurent dans ce palais. On en compte jusqu'à présent une vingtaine, dont les noms sont inscrits sur une pierre placée près du maître-autel.

La fête des saints éponymes s'y célèbre le 22 janvier.

Sainte-Agathe in Trastevere, aux Pères Doctrinaires.

Cette église fut bâtie sur l'emplacement de la maison paternelle de saint Grégoire II; lui-même en fit la dédicace, et Grégoire XIII la concéda aux Pères de la Doctrine chrétienne, quand les moines que saint Grégoire y avait établis l'eurent abandonnée.

La fête patronale s'y célèbre le 5 février.

Saint-André au Quirinal, au Noviciat des Jésuites.

Cette église fut bâtie pour les Jésuites, en 1678, par le prince Camille Pamphili, neveu d'Innocent X.

Auprès de cette église est la chambre habitée par saint Stanislas Kostka, avec sa statue couchée, en marbre de plusieurs couleurs.

Sainte-Anne aux Quatre-Fontaines, aux religieuses de l'Adoration perpétuelle.

Cette église appartenait d'abord à des Carmes chaussés espagnols, qui en desservaient l'hospice; mais les religieuses de l'Adoration perpétuelle y furent installées par Pie VII. Le saint sacrement reste exposé toute la journée sur un autel de cette église.

La Sainte-Annonciation, à l'arc des Pantani, aux religieuses Dominicaines.

L'église de l'Annonciation est bâtie sur l endroit qu'occupait une ancienne église de saint Basile, avec un couvent de moines de son ordre. Saint Pie V y établit, en 1576, des religieuses de Saint-Dominique, dont la plupart sont des néophytes, qui vivent toujours sous la même direction que le collége et la maison des Néophytes.

L'église et le monastère sont bâtis sur les ruines du temple de Mars, et près de l'enceinte du forum d'Auguste.

Outre la fête de l'Annonciation au 25 mars, on célèbre encore dans cette église la fête de l'ancien titulaire, saint Basile le Grand, au 14 juin.

Saint-Antoine, abbé, aux religieuses Camaldules.

Cette église, située sur la place de Sainte-Marie Majeure, était autrefois dédiée à saint André, sous le titre de Saint-André *in Barbara*, ou *in Catabarbara*. Le chœur avait alors une mosaïque faite par ordre du pape saint Simplicius, vers 468, mais dont il ne reste que très-peu de vestiges.

L'église fut reconstruite en 1112, pour les Pères de Saint-Antoine, abbé, et rebâtie entièrement en 1481.

La fête de saint Antoine s'y célèbre avec une grande solennité le 17 janvier, et c'est l'usage d'y amener ce jour-là tous les bestiaux pour les faire bénir.

Saint-Basile, hospice des moines de Saint-Basile.

La congrégation des moines basiliens italo-grecs, qui habitent le monastère célèbre de *Grotta-Ferrata*, fondé par saint Nil, abbé de

Rossano en Calabre, dessert cet hospice. Les moines de cette congrégation restaurèrent l'église sous le pontificat d'Innocent X.

Saint-Bernardin ai Monti, ou *aux Monts*, aux religieuses du tiers ordre de Saint-François.

Ce monastère fut fondé par une dame romaine de la famille des princes de *Santa Croce*. L'église fut ensuite consacrée en 1625.

On y célèbre, le 20 mai, la fête du saint titulaire.

Saint-Bonaventure, à la Poudrière, aux Pères réformés d'Alcantara.

Cette église fut fondée, en 1675, par les Pères espagnols réformés de Saint-François, qui suivaient la réforme de Saint-Pierre d'Alcantara. On y célèbre la fête de saint Bonaventure le 14 juillet.

Sainte-Catherine des Funari, aux religieuses de Saint-Augustin.

Dans le XIII^e^ siècle, au milieu du cirque Flaminien, on voyait déjà s'élever une petite église dédiée à sainte Rose de Viterbe, dite *in Castro Aureo*, dont on conserve encore les vestiges dans le monastère voisin. Ensuite on y éleva un autel à sainte Catherine, qui prit le nom des *Funari*, ou Cordiers, parce que vers le XV^e^ siècle les ruines du monastère se prêtaient merveilleusement au travail du chanvre.

Saint Ignace de Loyola obtint cette église de Paul III en 1536, et l'ayant fait restaurer, il fonda tout auprès un conservatoire pour l'éducation des jeunes personnes. Elle fut rebâtie de nouveau de 1544 à 1564, et fut toujours occupée par les religieuses augustines, qui la possèdent encore.

Le 25 novembre, jour de la fête de la sainte, on y tient chapelle de cardinaux, et c'est là qu'il est d'usage pour eux de prendre la chape d'hermine, comme vêtement d'hiver.

Sainte-Claire au Quirinal, aux Religieuses capucines.

La princesse Jeanne d'Aragon donna ce local aux religieuses capucines, et la confrérie de Saint-Marcel éleva l'église; elle entretient ces saintes filles, qui ne possèdent absolument rien, selon la règle austère de leur ordre.

On y célèbre la fête de sainte Claire le 12 août, et les autres solennités de l'ordre de Saint-François.

Sainte-Catherine de Sienne, au Mont Magnanapoli, aux religieuses de Saint-Dominique.

Ces religieuses étaient d'abord installées près de la Minerve, en face de l'église de Sainte-Claire; mais comme elles y étaient mal placées, Porzia Massimi entreprit de leur bâtir, en 1563, le monastère actuel, et s'y retira elle-même en 1575, quand elle fut devenue veuve. L'église fut consacrée en 1640, et l'on y célèbre la fête de la sainte le 30 avril ou le dimanche d'après.

On avait établi dans ce couvent la manufacture des tabacs sous la domination française, mais au retour du pape à Rome, les Dominicains rentrèrent dans leur monastère.

Saint-Charles aux Quatre-Fontaines, aux Pères Trinitaires chaussés.

Les Pères réformés espagnols de cet ordre construisirent cette église et son monastère en 1640.

Cette église et son couvent réunis occupent le même espace de terrain que l'un des quatre piliers qui soutiennent la coupole du Vatican.

La fête du saint titulaire s'y célèbre le 4 novembre.

Saint-Côme et Saint-Damien, aux religieuses de Sainte-Claire.

Cette église, vulgairement appelée de Saint-Cosimato, était autrefois une abbaye de Bénédictins; les religieuses de Sainte-Claire s'y établirent en 1243, et Sixte IV restaura l'église en 1475.

Sur le maître-autel on vénère une très-ancienne image miraculeuse de la Vierge, qui jadis était conservée dans la basilique du Vatican. On garde aussi les corps des saintes Fortunata et Severa.

La fête patronale s'y célèbre le 27 septembre.

La Sainte-Conception de Campo-Marzo, aux religieuses bénédictines.

Quelques religieuses de l'ordre de Saint-Basile furent placées dans cette église au XIV^e^ siècle. Elles étaient venues de la Grèce à Rome en 950, pour fuir la persécution des iconoclastes, et depuis cette époque elles avaient toujours habité près de Sainte-Marie de la Minerve. Leur règle alors fut permutée avec celle de Saint-Benoît.

Cette église, sous l'administration française, avait été sacrifiée à la loterie; mais elle a repris sa première destination à la rentrée de Pie VII à Rome.

Saint-Dominique et Saint-Sixte, aux religieuses de Saint-Dominique.

Plusieurs religieuses s'étaient déjà réunies près de la basilique de Sainte-Marie *in Trastevere*. Saint Dominique leur donna sa règle et les fit placer à Saint-Sixte; mais ensuite saint Pie V leur fit bâtir une église et un monastère sur la hauteur où elles sont aujourd'hui. Urbain VIII, en 1611, agrandit le couvent et bâtit la nouvelle église sur les dessins de Vinc. *della Greca*.

Cette église conserve beaucoup de reliques. On y solennise la fête de saint Dominique le 4 août, et le 6 du même mois, celle de saint Sixte, pape.

Saint-Etienne del Cacco, aux moines Silvestrins.

On croit que cette église fut fondée sur les ruines du fameux temple de Sérapis. Elle fut concédée, en 1565, aux moines Silvestrins, institués par le bienheureux Silvestre Gozzolini d'Osimo. Ceux-ci la restaurèrent en 1607. Elle était autrefois une des paroisses de Rome, et ne l'est plus. La fête patronale se célèbre le 26 décembre.

Saint-François de Paule, aux Pères Minimes.

L'origine de cette église ne remonte qu'au XVII^e^ siècle : elle est bâtie sur l'emplacement d'un palais que Jean Pizzulo, prêtre

de la Calabre, legua, en 1623, aux frères Minimes de Saint-François de Paule de la province de Calabre.

Cette église fut autrefois une paroisse de Rome, mais elle est confiée aujourd'hui à la piété et au zèle des Pères de Saint-François.

Saint-François a Ripa, aux Pères de l'Observance réformés.

Cette église doit son surnom à sa proximité de la rive du Tibre et du port de *Ripa grande*.

Elle appartint d'abord, sous le titre de Saint-Blaise, aux Bénédictins, qui la cédèrent en 1229, avec le consentement de Grégoire IX, aux Pères Franciscains. Maintenant elle est confiée aux Pères mineurs Observantins de la réforme.

En entrant dans le couvent, on visite la dévote chapelle où fut jadis la demeure de saint François ; on y voit beaucoup d'objets qui lui ont appartenu, et un grand nombre de reliques.

Saint-Gilles (*Ægidius*), aux Carmélites réformées.

Cette église fut dédiée dans l'origine à saint Laurent et dépendait de Sainte-Marie *in Trastevere*. Le chapitre, en 1610, la concéda à Lancellotti, noble romain, qui la reconstruisit et la dédia à saint Gilles. Elle fut ensuite accordée à des carmélites, qui s'y établirent. En 1630, sous Urbain VIII, Philippe Colonna y fit une réparation générale, et ajouta à son titre primitif celui de Notre-Dame du Mont-Carmel. La fête s'y célèbre le 1er septembre.

Saint-Ignace, aux Pères de la compagnie de Jésus.

Cette église fut commencée quatre ans après la canonisation de saint Ignace de Loyola, par le cardinal Louis Ludovisi, neveu de Grégoire XV ; et ce cardinal en posa la première pierre, l'an 1626, dans le lieu même où existait déjà une petite église dédiée à l'Annonciation. Cette église, qui est d'une grande richesse, est affectée au Collége Romain (Université grégorienne). On y célèbre la fête de saint Ignace le 31 juillet, et celle de saint Louis de Gonzague le 21 juin.

Saint-Ildefonse, aux Ermites espagnols de Saint-Augustin (chaussés).

Ces frères bâtirent cette église en 1610. Sur le maître-autel on conserve une image miraculeuse de la sainte Vierge, appelée sainte Marie de *Coppacavana*. La fête de saint Ildefonse se fait le 23 juin.

La Très-Sainte-Incarnation, aux Barbériaes.

C'était anciennement une petite église dédiée à l'Annonciation de la sainte Vierge, avec un hospice d'ermites du mont Vierge. Urbain VIII, en 1639, y fonda un monastère de Thérésiennes, d'une règle moins austère, et le cardinal Barberini fit bâtir l'église et la consacra en 1670.

Saint-Isidore, aux Observantins irlandais.

Cette église date de 1622 : elle fut bâtie par des frères espagnols réformés. Octave Vestri Barbiani, noble romain, et une dame de la maison d'Alaleona, concoururent à l'érection de l'église. Peu après sa fondation cependant elle fut donnée au collége des Pères Observantins irlandais. L'intérieur, dit Melchiori, est magnifiquement décoré.

Cette église renferme une confrérie d'arpenteurs et une autre de cultivateurs. La fête du saint s'y fait au 15 mai.

Saint-Jacques, à la Longara, à la maison pieuse de retraite pour les converties.

Cette église s'appelait autrefois Saint-Jacques *in Settimana*, à cause des constructions de Septime Sévère qui en sont voisines; on la nomma encore *Sotto-Giano*, peut-être parce qu'elle se trouve sous le Janicule.

Le monastère fut établi par saint Charles Borromée, sous Pie IV, en 1565, à Sainte-Claire, près de la Minerve, pour servir de refuge aux femmes qui veulent se livrer à la pénitence. Urbain VIII les transféra dans le local actuel, occupé jusque-là par la maison de Mgr Ange Cési, et on leur accorda l'église qui appartenait au chapitre du Vatican, et que le cardinal français Barberini fit reconstruire de nouveau. La fête du saint titulaire s'y célèbre le 25 juillet.

Saint-Jean Calabita, aux Pères Ben Fratelli, dans l'île du Tibre.

Cette église est annexée à l'hôpital dirigé par les Pères hospitaliers, appelés vulgairement *Fate bene Fratelli*. Elle fut dédiée à saint Jean Calabita (1), sur le lieu même de sa maison paternelle, où il passa en ermite un grand nombre d'années. On retrouva son corps sous les débris de l'ancienne chapelle quand elle tomba en ruine, et qu'on prépara la construction de celle qui existe encore aujourd'hui.

La fête du saint titulaire s'y célèbre le 15 janvier.

Jésus-Enfant, aux Dames convictrices.

Ces Dames vivent réunies en communauté, mais sans faire de vœux. Leur institut remonte à Anne Moroni de Lucques, qui les mit, en 1661, sous la direction des Clercs réguliers de la Mère de Dieu, de Sainte-Marie *in Campitelli*. Elles ont pour obligation principale d'instruire les jeunes filles et de les recevoir pendant huit jours pour les préparer à la première communion.

Saint-Joseph, aux religieuses Ursulines.

Ce monastère est dans la rue de la Victoire. Il fut fondé par Camille Orsini Borghèse, et augmenté par Laura Martinozzi d'Este, duchesse de Modène, en 1684. Clément XIII le rétablit de nouveau, et l'église fut entièrement reconstruite.

Les religieuses qui l'occupent professent la règle de saint Augustin, et se vouent à

(1) Ce surnom de *Calabita* ou *Calibita* vient du grec καλιά, qui signifie *hutte*, *cabane* ou *chapelle de bois*.

l'éducation des jeunes filles de bonne naissance.

Saint-Joseph a capo le Case, aux religieuses Carmélites.

L'église et le couvent furent bâtis en 1598, par François Soto, prêtre espagnol de l'Oratoire. Fulvia Sforza, dame romaine, contribua à en augmenter les revenus. L'église fut rebâtie plus tard par le cardinal Lante : elle est fort ornée.

Saint-Joseph à la Longara, aux Pères Pieux-Ouvriers.

Cette église fut bâtie sous Clément XII. La fête s'y célèbre le 19 mars.

Saint-Laurent in Borgo, aux Pères des Ecoles Pieuses.

Cette vieille église s'appelait d'abord Saint-Laurent *in Piscibus*, à cause d'un marché aux poissons qui se tenait près de là. En 1200, elle dépendait de la basilique du Vatican, et fut ensuite cédée à quelques religieuses de Sainte-Claire; sous Léon X, elle était affectée à une confrérie de séculiers ; enfin, en 1639, la famille Cesi la fit reconstruire, sur le dessin de François Massari, et la donna aux Pères des Ecoles Pieuses, qui tiennent le noviciat et les écoles gratuites. La fête patronale est fixée au 10 août.

Sainte-Lucie in Selce, aux religieuses de Saint-Augustin.

Cette église existait déjà au temps du pape saint Symmaque, c'est-à-dire vers l'année 500. Elle avait déjà un titre de cardinal-diacre et s'appelait *in Orphea*. Son nom actuel lui vient de la rue voisine qui est pavée de très-gros blocs de pierre. Sixte V transféra son titre diaconal à une autre église, et les religieuses Augustines, ayant obtenu cette église, la firent restaurer par Charles Maderno.

Le maître-autel a pour tableau une Annonciation.

La fête de la sainte s'y célèbre le 13 décembre, et celle de saint Augustin le 28 août.

Sainte-Madeleine au Quirinal, aux religieuses Dominicaines.

Madeleine Orsini, érigea ce monastère en 1581, et y prit l'habit religieux. Les Dominicains de la Minerve ont la direction de l'église et du monastère. La fête de la sainte est fixée au 22 juillet.

Sainte-Marie Madeleine, aux Clercs réguliers, serviteurs des malades.

Ces serviteurs ou ministres des malades furent institués par saint Camille de Lellis, en 1584; ils ont pour but d'offrir leurs soins charitables aux malades dans les hôpitaux et dans les maisons particulières. Cette église est de la plus mauvaise époque de l'architecture italienne : elle fut commencée sous Innocent XI, et terminée sous Innocent XII, par de très-médiocres artistes.

On y conserve le corps entier de saint Camille, sous l'autel de la chapelle qui lui est dédiée.

Elle a aussi une Vierge de l'ancienne école, et un orgue excellent de fabrique allemande.

Les fêtes principales qu'on y célèbre sont

l'Assomption, à cause d'une confrérie de femmes instituée pour le service des malades de leur sexe; sainte Madeleine, le 22 juillet, et saint Camille, le 15 du même mois.

Sainte-Marie de l'Annonciation, aux Bénédictines oblates de la tour des Specchi.

Quoique cette église soit interdite au public la plus grande partie de l'année, nous en dirons quelques mots, parce que ce couvent, n'étant point astreint à la clôture, est ouvert, le jour de la fête de la sainte, à la foule des fidèles. Ces oblates furent fondées par sainte Françoise Romaine, et le jour de la fête de cette sainte fondatrice, l'église est ouverte à qui veut y entrer. On conserve dans quelques appartements du couvent divers objets qui lui ont appartenu, et qui ce jour-là sont remplis de fleurs; entre autres on y voit un grand vase de terre verte vernissée, dont elle se servait quand elle faisait des drogues pour les pauvres.

Sainte-Marie de l'Aventin ou *du Priorat* (de Malte), à l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem.

Cette église est fondée sur d'anciennes ruines que d'anciens écrivains regardent à tort comme des débris d'un temple de la Bonne Déesse, à l'extrémité sud-ouest de l'Aventin.

Son origine est inconnue : on sait seulement que ce fut une des vingt abbayes privilégiées de Rome, que saint Pie V la fit restaurer, et qu'ensuite le cardinal Jean-Baptiste Rezzonico la mit, en 1765, dans l'état où elle est aujourd'hui. L'autel principal porte un tableau d'André Sacchi représentant la sainte Vierge.

En entrant dans cette église, à droite, on admire un ancien sarcophage où reposent aujourd'hui les dépouilles mortelles de l'évêque Spinelli. Ce tombeau est curieux par ses bas-reliefs antiques : on y voit Minerve, les neuf Muses, le portrait de l'ancien mort qui le premier occupa cette triste demeure ; il tient un volume à la main. On distingue à côté de lui Pythagore qui médite sur un globe, et Homère avec toutes ses œuvres symboliquement figurées.

Cette église, qui renferme plusieurs monuments de grands maîtres ou prieurs de l'ordre de Saint-Jean, a tout auprès une habitation commode avec de beaux jardins, où j'ai vu un superbe palmier. Ce palais est toujours occupé par le grand prieur de l'ordre, qui ordinairement est un cardinal.

Sainte-Marie de la Conception, aux Pères Capucins.

Cette église, avec le couvent qui s'y trouve joint, fut bâtie par le cardinal François Barberini, capucin et frère d'Urbain VIII. Ce pieux cardinal s'y fit enterrer avec cette épitaphe

HIC JACET PULVIS, CINIS ET NIHIL.

Dans le couvent où réside ordinairement le général de l'ordre, on conserve la cellule où vécut pendant 40 ans et mourut saint Félix de Cantalice, capucin laïque. Cette

église renferme plusieurs beaux et bons tableaux.

Sainte-Marie delle Fornaci, aux Pères réformés de la Merci.

Cette église doit son surnom aux fabriques de briques et de poteries qui l'avoisinent. Clément XI la donna aux Pères espagnols de la Merci, qui la mirent dans l'état où on la voit encore aujourd'hui.

Sainte-Marie de l'Humilité, aux religieuses de la Visitation.

Ce fut François Baglioni Orsini qui fonda cette église et le monastère qui en dépend, en 1603, pour les religieuses de Saint-Dominique, qui agrandirent le bâtiment sur le dessin de Marucelli, quoique la façade soit de Ch. Fontana. Cette maison est occupée aujourd'hui par les religieuses de la Visitation, dites Salésiennes, parce qu'elles furent fondées par saint François de Sales et par sainte Françoise Frémiot de Chantal.

Sainte-Marie de Monterone, à la congrégation du Très-Saint-Rédempteur des Liguorini.

La famille siennoise des Monteroni bâtit cette église avec la maison qui en dépend, pour servir d'hospice aux pèlerins siennois. Elle fut restaurée en 1245, en 1597 et sous Innocent XI. Elle appartint autrefois aux Pères de la Merci, et maintenant elle est confiée à la congrégation de Saint-Alphonse de Liguori. Elle avait un titre paroissial qu'elle n'a plus.

Les Pères de Saint-Alphonse de Liguori célèbrent leur fête patronale le 2 août.

Sainte-Marie la Neuve, ou *Sainte-Françoise Romaine*, aux moines Olivétains.

Cette église, dont l'antique origine remonte au IVe siècle, puisqu'on dit que le pape S. Silvestre l'a fait bâtir sur le lieu même où les saints apôtres Pierre et Paul prièrent Dieu de confondre l'imposture de Simon le Magicien, fut d'abord dédiée à ces deux saints. Jean VII, qui en avait porté le titre diaconal, la restaura en 705, ensuite lui donna le titre de Sainte-Marie la Neuve, en y faisant transporter tous les objets et les vases sacrés d'une autre église qui tombait en ruine, et qu'on nommait Sainte-Marie la Vieille. Nicolas Ier la rebâtit en 860 et l'orna de peintures ; un incendie la détruisit ensuite, et Honorius III la fit rétablir en 1216. Les moines Olivétains, à qui elle fut donnée, la restaurèrent de nouveau sous Paul V, en 1615, et firent faire à leurs propres frais la façade sur les dessins de Charles Lombardi.

On vénère dans cette église une image miraculeuse de la Vierge, rapportée de Troie à Rome par Ange Frangipani à son retour d'Asie. On y voit aussi le tombeau de la sainte titulaire, noble romaine de la famille, aujourd'hui éteinte, des Ponziani, et fondatrice de l'ordre religieux des Oblates de *Tor de' Specchi*.

On conserve, encastrée dans le mur, la pierre sur laquelle on prétend que saint Pierre s'agenouilla et laissa l'empreinte de

ses deux genoux. Cette double empreinte, que j'ai vue, est en effet fort profonde.

Cette église n'a plus de titre cardinal, mais on y célèbre en grande pompe la fête de la sainte le 9 mars, et le sacré collége y tient ce jour-là chapelle des cardinaux.

Sainte-Marie des sept Douleurs, au Janicule, aux religieuses Augustines.

Camille Savelli Farnèse, duchesse de Latera, fonda cette église en 1652, et l'assigna aux religieuses de saint Augustin.

Sainte-Marie in Trivio, aux Pères serviteurs des malades.

C'est une des plus anciennes églises de Rome; elle portait autrefois le surnom de *in Fornica*, peut-être à cause des arceaux de l'aqueduc qui apporte l'eau vierge à Rome. Bélisaire la rebâtit depuis les fondements pour expier la déposition arbitraire du pape Silvérius, en l'an 537, comme le témoignent les vers suivants qu'on lisait autrefois sur le haut de l'ancienne porte de l'église :

Hanc vir patricius Vilisarius urbis amicus,
Ob culpæ veniam condidit ecclesiam, etc.

Grégoire XIII concéda cette église, en 1573, aux Pères Crucifères, ainsi nommés, parce qu'ils portaient une croix d'argent sur leur habit. Cet ordre ayant été supprimé par Innocent X, l'église passa aux clercs réguliers institués par saint Camille, qui ont également une croix à gauche sur leur habit, mais de drap rouge : ils y fixèrent leur noviciat sous le pontificat d'Alexandre VII.

Sainte-Marie des Vierges, aux religieuses de Saint-Augustin.

Cette église et le monastère qui en dépend datent du règne de Clément VIII, en 1604. Toute l'ornementation intérieure fut faite par les soins des religieuses qui l'occupent.

Sainte-Marthe, aux religieuses de Saint-Augustin.

Saint Ignace de Loyola avait fondé en cet endroit un monastère pour les femmes pénitentes; elles y restèrent jusqu'en 1561, époque à laquelle elles furent transférées ailleurs. Le local fut alors donné aux religieuses qui le possèdent encore, et qui, en 1673, firent réparer et orner l'église sur les dessins de Charles Fontana. La fête de la sainte titulaire se célèbre le 29 juillet.

Saint-Nicolas a Cesarini, aux Clercs réguliers somasques.

Le surnom de cette église lui vient de sa proximité du palais Cesarini. Son ancien titre était de Saint-Nicolas et de Saint-Blaise, *alle calcare*, à cause de quelques fours à chaux qui en étaient voisins.

Cette église fut paroisse jusqu'en l'année 1611. En 1695, les somasques l'obtinrent d'Innocent XII, en compensation d'une autre église paroissiale dédiée à saint Blaise, qu'ils possédaient sur le mont Citorio, et qu'on fut obligé de faire disparaître pour bâtir la curie Innocentienne. Cette église n'est plus paroisse aujourd'hui; mais elle est toujours desservie par les mêmes religieux, qui font la fête patronale le 6 décembre.

Saint-Nicolas des Parfaits, aux Pères Dominicains.

Cette église doit son surnom à la famille romaine des Perfetti. Elle est antérieure au temps de saint Zacharie, qui fut créé pape en 741. Ce pape l'avait accordée aux religieuses de Campo-Marzo. Pie V la donna en 1568 aux Frères Dominicains de Sainte-Sabine. Elle était autrefois paroisse, et Benoît XIII la fit restaurer. Elle est restée depuis ce temps confiée à leurs soins. On y célèbre toutes les fêtes de l'ordre de Saint-Dominique, et celle du saint titulaire le 6 décembre.

Saint-Nicolas de Tolentino, aux religieuses Baptistines.

Cette église fut bâtie par les princes Pamphili en 1614. Elle fut confiée dans l'origine aux Pères ermites chaussés de Saint-Augustin. Aujourd'hui elle est abandonnée aux religieuses Baptistines, qui font la fête du saint titulaire le 10 septembre.

Saint-Norbert. Cette église, dédiée au fondateur des Prémontrés, appartenait à une maison de leur ordre en 1120. Elle a passé aujourd'hui en d'autres mains.

On y célèbre la fête du saint le 11 juillet.

Saint-Pantaléon, aux Pères des Ecoles Pieuses.

Honorius III fonda cette église pour en faire une paroisse, en 1216, sur les ruines d'une partie du cirque d'Alexandre; ensuite elle fut restaurée, en 1418, par Alexandre Savelli.

Paul V ayant approuvé, en 1614, la congrégation des Clercs réguliers, dits des Ecoles Pieuses, instituée par Joseph Calasanzio, et confirmée par Grégoire XV, cette congrégation obtint, en 1621, cette église de Saint-Pantaléon, qui fut alors renouvelée sur les dessins d'Antoine de Rossi. Elle fut aussi collégiale; mais aujourd'hui que la paroisse est supprimée, elle est desservie avec beaucoup de dévotion par les Pères qui la possèdent. La façade actuelle fut faite, en 1806, par l'ordre du duc Jean Torlonia, sur les dessins de Joseph Valadier, qui y ajouta encore beaucoup d'ornements intérieurs. On conserve sous le maître-autel l'urne de porphyre où repose le corps de saint Joseph Calasanzio. Le même autel offre encore à la vénération des fidèles une image miraculeuse de la sainte Vierge.

L'instruction élémentaire se donne gratuitement dans cette maison aux enfants pauvres de la ville. La fête du saint titulaire s'y célèbre le 27 juillet et celle de saint Joseph Calasanzio, le 27 août.

Saint-Paul alla Regola, aux Pères réformés du tiers ordre de Saint-François.

Cette église est dédiée à saint Paul, parce qu'elle s'élève sur l'emplacement d'une maison où le saint apôtre instruisait secrètement les premiers chrétiens.

Elle fut d'abord possédée par les Pères réformés de Saint-Augustin, puis, en 1619, par ceux du tiers ordre de Saint-François de la nation sicilienne, qui refirent à neuf le couvent.

On y conserve un bras de l'apôtre saint

Paul, et l'on y célèbre les fêtes que l'Eglise lui a consacrées, le 30 juin et le 25 janvier.

Les Saints Quarante-Martyrs, aux Pères mineurs Observantins.

Cette église fut bâtie par Calixte II, en 1122. On y solennise la fête patronale le 10 mars, saint Pascal le 17 mai, et les autres fêtes de l'ordre.

Saint Romuald, hospice des Pères Camaldules.

Cette église fut jadis bâtie dans le lieu où s'élève aujourd'hui l'université grégorienne, et fut transférée ici sous le pontificat de Grégoire XIII.

Elle est confiée aux soins des moines de Saint-Grégoire, auxquels la maison contiguë sert d'hospice.

Sainte-Rufine et Sainte-Seconde, aux Oblates du Sacré-Cœur.

Cette petite église appartenait au chapitre de Sainte-Marie *in Trastevere*, qui la concéda aux Oblates ursulines en 1602. Ces sœurs ont été remplacées, il y a peu de temps, par celles du Sacré-Cœur, qui se vouent à l'éducation de la jeunesse.

Saint-Sabas, aux Pères jésuites du collége Germanique.

Cette ancienne église est dédiée à saint Sabas, évêque de Cappadoce, et jadis était possédée par des moines grecs de Saint-Basile.

Elle fut donnée au collége Germanique par Grégoire XIII. La fête patronale s'y célèbre le 6 décembre, seul jour où elle soit accesible au public.

Saint-Sauveur in Onda, aux Pères mineurs conventuels.

Cette ancienne église, qui était autrefois paroissiale, reçut le surnom *in Onda* (*in Unda*), parce qu'étant située sur un sol très-bas, près du pont Sixte, les eaux du Tibre l'inondent, même dans les moindres crues des eaux. Elle fut bâtie en 1260, et donnée aux religieux de saint Paul, premier ermite, qui alors s'occupaient de fonder leur ordre. Ensuite Eugène IV la donna aux Conventuels, dont le procureur général habite le couvent qui en dépend. Elle fut restaurée en 1684, et aujourd'hui elle n'est plus paroisse.

Saint-Sergius et Saint-Bacchus, ou *Sainte-Marie del Pascolo*, aux moines basiliens russes.

Il y avait une église avec titre de diacre sous le nom de ces deux saints près de Saint-Adrien. Quand cette église fut démolie, on bâtit la nouvelle au lieu qu'elle occupe encore aujourd'hui; elle fut renouvelée en 1741, et sa forme grecque fut modifiée sur les dessins d'Antoine Ferrari.

En 1719, on y plaça une copie de la Vierge miraculeuse de Zyrowicz en Lithuanie, et c'est depuis cette époque qu'elle prit le nom de Sainte-Marie *del Pascolo*. *Voy.* ZYROWICZ.

Saint-Silvestre, au Quirinal, aux Pères de la Mission.

Cette église, qui avait autrefois le titre de paroisse, fut réunie par Paul IV, en 1555, à celle des Saints-Apôtres. Elle appartint ensuite aux Pères théatins, qui, sous le

pontificat de Grégoire XIII, la mirent dans l'état où elle est aujourd'hui. En 1770, elle fut concédée aux missionnaires de Saint-Vincent de Paul, qui y ont leur noviciat.

C'est de cette église que part ordinairement en procession le sacré collége, quand, après les neuvaines, il se réunit en conclave dans le palais du Quirinal pour procéder à l'élection d'un nouveau pape.

Sainte-Thérèse. Ce monastère fut élevé par Catherine Cesi, de la maison d'Aquasparta, et veuve du marquis de la Rovère, pour les religieuses de Sainte-Thérèse, *Teresianes*. La fête de la sainte s'y célèbre le 15 octobre.

La Sainte-Trinité, de la rue des Condotti, aux Trinitaires espagnols chaussés.

Cette église ne remonte qu'à l'an 1741. Elle fut bâtie sur les dessins d'un Portugais, Emmanuel Rodriguez de Santès, et beaucoup d'artistes espagnols travaillèrent à sa décoration intérieure.

Saint-Urbin, à Campo-Carleo, aux religieuses capucines.

Giacoma Bianchi, Romaine, obtint, en 1254, d'Urbain IV, la permission de bâtir un monastère et une église en l'honneur de saint Urbain Ier, pape et martyr ; elle y employa cet emplacement, dont elle avait la propriété, et sur lequel étaient bâties plusieurs maisons. Les religieuses qu'elle y établit furent ensuite transférées ailleurs ; mais le cardinal Baronius, en obtenant ce couvent de Clément VIII, l'affecta aux jeunes personnes élevées dans le Conservatoire de Sainte-Euphémie, qui voudraient prendre l'habit de capucines de Sainte-Claire. Le cardinal camerlingue est le protecteur de ce monastère et du Conservatoire de Sainte-Euphémie, transporté maintenant à Saint-Ambroise *della Massima*.

La fête de saint Urbain s'y célèbre le 25 mai.

Saint-Ambroise della Massima. Cette église, très-ancienne, a été bâtie sur l'emplacement de la maison où demeuraient saint Ambroise et sa sœur sainte Marcelline : on la nomme encore Sainte-Marie *in Ambrosio*. Elle appartint jadis aux Bénédictines ; mais, en 1606, le cardinal Louis Torres et sa sœur Béatrix la firent reconstruire à leurs frais.

Aujourd'hui elle est occupée par les religieuses qui avaient la direction du Conservatoire de Sainte-Euphémie au forum de Trajan. La fête patronale s'y fait le 7 décembre.

Saint-André des Ecossais. Cette église est celle du collége écossais que fit bâtir Clément VIII. Elle est dédiée au saint protecteur de l'Ecosse. On y révère aussi une image de la Vierge. La fête de saint André s'y célèbre le 30 novembre, et celle de sainte Marguerite, reine d'Ecosse, le 10 juin.

Saint-André in Vinchi, à la confrérie des tailleurs de pierre.

On ignore pourquoi le peuple appelle cette église Saint-André *in Mentuccia;* et l'origine de l'ancienne dénomination *in Vinchi* est tout aussi incertaine. Cette confrérie s'était réunie d'abord dans l'église de Saint-Silvestre, près de Quatre-Saints-Couronnés ; mais quand elle obtint cette église, elle la rebâtit à ses propres frais. On y célèbre la fête des Quatre-Saints-Couronnés le 8 novembre, et celle de saint André le 30 du même mois,

Saint-André sur la voie Flaminienne, et sa chapelle près du pont Milvius (*ponte Molle*).

A un mille de Rome, sur la *via Flaminia*, on voit à droite le joli temple que Vignole éleva sur un modèle antique à saint André apôtre, par les ordres de Jules III. Ce pape fit bâtir ce petit monument par reconnaissance, pour avoir été délivré, en 1527, quand il n'était encore que prélat, des mains de Charles-Quint qui, le retenant comme otage pour Clément VIII, avec trois autres prélats comme lui, les avait menacés de les tuer tous les quatre pour obtenir d'eux une forte rançon.

Près du pont Milvius il y a une petite chapelle ouverte, soutenue par quatre colonnes, avec la statue du même saint apôtre. Ce petit édifice fut construit en mémoire de ce que le cardinal Bessarion, revenant du Péloponèse à Rome, avait déposé en cet endroit la tête de saint André.

Ces deux bâtiments furent confiés à la confrérie de la Trinité des Pèlerins, qui vient y célébrer, le 30 novembre, la fête de saint André.

Saint-Ange in Borgo pio. Le pontife saint Grégoire le Grand fit bâtir cette église en mémoire de la vision qu'il eut d'un ange qui se tenait debout sur le haut du môle d'Adrien. On y célèbre la fête patronale le 29 septembre et le 8 mai.

Les Saints Anges Gardiens, à la Confrérie du même nom.

Cette église fut bâtie aux frais de la confrérie des Saints-Anges d'après les dessins de Félix *della Greca*.

On y fait les saints offices avec beaucoup de solennité, et la fête des saints Anges s'y célèbre le 2 octobre.

Sainte-Anne in Borgo, à la Confrérie des palefreniers.

Les palefreniers pontificaux s'étaient érigés en confrérie, en 1378, dans une chapelle de l'ancienne basilique du Vatican. La corporation des autres domestiques des cardinaux et de la cour s'étant réunie à eux, ils bâtirent cette église en 1573.

La confrérie y célèbre la fête patronale le 26 juillet, et la veille elle va chercher l'image de sainte Anne à Sainte-Marie *in Campitelli*. Quand elle passe sur le pont Saint-Ange, elle est saluée par l'artillerie du château.

Sainte-Anne dei Calzettari. Les palefreniers avaient obtenu cette église située au bas de l'Aventin, avant d'avoir bâti celle du Borgo : ce fut après la construction de celle-ci qu'ils cédèrent l'autre aux bonnetiers.

Sainte-Anne dei Funari ou *des Cordiers.*

Cette église s'appelait autrefois Sainte-Marie *in Giulia*, et les Templiers, qui la possédaient, la cédèrent, en 1297, à quelques religieuses bénédictines qui s'y transportè-

rent de Saint-Jean-Calabita-en-l'Ile. En 1538, on y réunit la petite église de Saint-Sauveur *in Giulia*, et elle fut agrandie par les religieuses en 1614. Elle prit dernièrement le nom de *Falegnami* (menuisiers), et l'on a installé dans le couvent des religieuses de Saint-François de Sales. Enfin, en 1815, on y transféra l'hospice des orphelins abandonnés de Jean Borgi, dit de Tata Giovanni. La fête patronale est le 26 juillet.

La Très-Sainte-Annonciation. Parmi les églises que les pèlerins visitent pour acquérir les indulgences, on compte cette vieille église, située hors de la ville, sur le chemin qui des Trois-Fontaines conduit à Saint-Sébastien. Dans les premiers siècles du christianisme on y érigea un hospice pour les pèlerins pauvres qui visitaient les lieux saints de la ville. Elle fut rebâtie en 1270. Aujourd'hui elle est confiée à la confrérie du Gonfalon, qui en a la charge. Cette congrégation y fait dire la messe tous les jours de fête, et fait administrer des secours aux agriculteurs des campagnes voisines. Le cardinal Barberini la fit restaurer en 1640. Le peuple l'appelle vulgairement *la Nunziatella*, ou *l'Annunziatella*.

Saint-Antoine des Portugais. Il y avait déjà sur l'emplacement de cette église une autre église plus petite, dédiée à saint Antoine, quand Martin Charvez, sous le pontificat de Sixte IV, au XV^e^ siècle, eut la pensée d'en élever une plus grande et plus belle; mais quand celle-ci tomba de vétusté, la nation portugaise la releva de ses fondements, et la dédia à saint Antoine de Padoue.

On a fondé auprès de cet édifice un hôpital pour les Portugais, en 1417; les biens de cet établissement sont régis par une assemblée de notables Portugais présidés par l'ambassadeur de S. M. très-Fidèle. On y célèbre avec pompe la fête du saint le 13 juin.

Saint Athanase, au collége des Grecs de la Propagande.

Grégoire XIII fonda le collége des Grecs en 1577, et lui donna pour chapelle cette église, bâtie sur les dessins de Jacques *della Porta*. Cette église est partagée en *pronaos* et *poliayios* : le pronaos est notre nef et le poliayios le sanctuaire, à la manière grecque.

Dans le collége on conserve la bibliothèque du fameux Léon Allatius, qui y fut élevé.

Sainte-Barbe et Saint-Thomas d'Aquin, à la confrérie des libraires.

L'origine de cette église remonte à 1306, et Jules III en fit un titre de cardinal et une paroisse. Sixte V lui enleva l'un et l'autre, et, en 1600, le Père Jean-Marie Guangelli, maître du sacré palais, y institua la compagnie des libraires, qui dépendait de lui.

On y vénère une très-ancienne image miraculeuse de la sainte Vierge, qui était auparavant dans l'ancien patriarcat de Latran.

La fête de sainte Barbe est fixée au 4 décembre, et celle de saint Thomas d'Aquin au 7 mars.

Saint-Barthélemy et Sainte-Marie de la Compassion des Bergamasques.

Auprès de cette église, dédiée à Notre-Dame de la Pitié ou de la Compassion, il y avait un hôpital pour les fous. Benoît XIII transporta cette maison près du Saint-Esprit à la Longara, et concéda l'église et le bâtiment voisin à la nation bergamasque, qui rebâtit l'église sur les dessins de C. de Dominicis, en y ajoutant un collége.

On vénère dans cette église une image miraculeuse de Notre-Dame de Pitié. La dévotion, dit Melchiori, conduit un grand concours de fidèles à cette église, qui est bien desservie par quelques chapelains.

Saint-Barthélemy dei Vaccinari. Cette église était anciennement dédiée à saint Etienne *in Silice*, parce qu'elle s'appuyait sur un rocher près du fleuve. La corporation des tanneurs ou corroyeurs, qui ont leurs ateliers dans les environs, l'obtint de saint Pie V, et la releva sur de bons dessins en 1727.

Saint François Vaccinaro (tanneur) y est spécialement honoré. La fête de saint Barthélemy se célèbre à Rome le 25 août.

Saint-Benoît in Pescinola, dans le Trastevere.

On y conserve une image de la sainte Vierge, devant laquelle priait saint Benoît quand il était enfant.

Cette église a une école gratuite pour les enfants pauvres.

Saint-Blaise et Sainte-Cécile, aux matelassiers de la compagnie du Divin-Amour.

Cette église, particulière à la société des matelassiers, se trouve dans la rue qui porte leur nom; ils y ont ajouté le nom de la Vierge du divin Amour. Ils la possèdent depuis 1575. Benoît XIII la fit relever de ses ruines sur les dessins du chevalier Rauzzini. On y célèbre la fête de saint Blaise le 3 février.

Saint-Blaise della Pagnotta, sur la voie Giulia. Cette église, autrefois possédée par les Bénédictins, était une des vingt abbayes privilégiées de Rome. Elle est bâtie sur la place d'un temple de Neptune.

Grégoire XVI l'a cédée aux moines arméniens (méchitaristes) qui étaient auparavant à Sainte-Marie Egyptienne. Ces religieux célèbrent avec solennité la fête de saint Blaise le 3 février, et font ce jour-là, selon l'ancienne coutume de cette église, la distribution des petits pains bénits, qui lui fit donner jadis son surnom *della Pagnotta*. Ils font aussi, suivant leur rite propre, des vêpres solennelles le samedi saint, trois heures avant le coucher du soleil.

Sainte-Bonose des Cordonniers. On dit que la maison où demeurait cette sainte durant sa vie a occupé la place où cette église fut élevée. On l'invoque en général contre la petite vérole. Elle était paroisse; mais quand son titre paroissial fut transporté à Saint-Sauveur *in Corte*, la confrérie des cordonniers l'obtint et la dédia aussi à ses deux patrons saint Crépin et saint Crépinien, dont on célèbre la fête le 25 octobre, ou le dimanche qui suit. La fête de sainte Bonose s'y célèbre le 15 juillet.

L'église est ancienne, puisque nous sa-

vons que le célèbre tribun Nicolas de Rienzi y fut enterré en 1374.

Sainte-Brigitte. Cette illustre sainte suédoise avait jadis une église sur la place Farnèse. Clément XI fit restaurer l'édifice, et y ajouta la façade. On montre auprès de l'église les salles que sainte Brigitte occupa durant son séjour à Rome. On fait sa fête le 8 octobre.

Sainte-Catherine de Sienne. La compagnie des Siennois se réunit d'abord pour les exercices du culte dans une église de Saint-Nicolas *degli Incoronati*, près du Tibre ; ensuite, en 1526, elle acheta le terrain sur lequel s'élève l'église actuelle, qu'elle fit bâtir à ses frais.

On y célèbre la fête de la sainte le 30 avril.

Saint-Charles au Corso, à la nation lombarde.

Cette église est bâtie sur l'emplacement d'une petite église paroissiale de Saint-Nicolas *del Tufo*. Comme elle tombait en ruine, le soin des âmes fut transporté à Saint-Laurent *in Lucina*, et Sixte V donna la vieille église, en 1471, à la nation lombarde, qui la fit rebâtir et la dédia à saint Ambroise, archevêque de Milan. Mais ayant été reconstruite plus tard, ce fut alors qu'elle fut dédiée à saint Charles Borromée, archevêque de la même ville.

Cette église est desservie par douze chapelains, qui forment un collége dépendant du cardinal protecteur. Il y a un hôpital pour les nationaux lombards. Le 4 novembre, il y a chapelle papale pour la fête du patron, et le souverain pontife y assiste en grande pompe.

Sainte-Claire. La confrérie de saint Grégoire possède maintenant cette église, bâtie en 1563, avec le monastère de Pie IV, pour offrir une retraite aux femmes converties et aux pénitentes transférées à la rue de la Longara; elles furent remplacées par les Claristes, et la confrérie actuelle la prit en 1814. La fête de la sainte s'y célèbre le 12 août.

Saint-Côme et Saint-Damien des Barbiers. Cette confrérie, formée en 1440, accepta cette église, qu'avaient déjà possédée quelques religieuses de Sainte-Claire, sous le titre de la Trinité; elle la dédia à ses saints protecteurs. La fête patronale s'y célèbre le 27 septembre.

Sainte-Croix et Saint-Bonaventure, aux habitants de Lucques.

Cette église était dédiée autrefois à saint Nicolas de Bari; dans l'année sainte du jubilé de 1575, elle fut rebâtie en l'honneur de saint Bonaventure, et l'on y ajouta un couvent de Capucins. Ces religieux, ayant été transférés par Urbain VIII sur la place Barberini, cette église fut concédée aux Lucquois, qui la dédièrent aussi au fameux crucifix de Lucques, nommé *il Volto santo*. Voy. LUCQUES.

On célèbre la fête de la sainte Croix le 3 mai et le 14 septembre, et celle de saint Bonaventure le 14 juillet.

Sainte-Croix a monte Mario. Mario Millini,

dont la jolie villa donna le nom de *Mario* à la colline sur laquelle elle fut bâtie au temps de Sixte IV, éleva cette petite église, dédiée à la sainte Croix. On y conserve le corps de saint Moderato, martyr, et la famille Millini y entretient un chapelain pour y dire la messe tous les jours.

Sainte-Croix de la Pénitence, au conservatoire des Pénitentes.

Ce monastère s'appelle vulgairement *della Scalette*, parce qu'il faut monter deux petits escaliers pour arriver à l'église, et au couvent où se retirent les femmes qui abandonnent le monde, les *mal mariées*, et celles qui sont condamnées par l'autorité publique à la correction. L'église fut construite en 1619.

Oratoire du Saint-Crucifix de Saint-Marcel. Cette confrérie, érigée, en 1522, en l'honneur de l'image miraculeuse du crucifix de l'église de Saint-Marcel, reçut des deux neveux du pape Paul III, Alexandre et Ranuccio Farnèse, cet oratoire bâti en 1561.

Saint-Denis, au conservatoire d'éducation.

Quelques prêtres français de la très-sainte Trinité de la Rédemption commencèrent cette église en 1619, et la dédièrent à saint Denis, apôtre des Gaules. A présent l'église et le monastère sont passés entre les mains de quelques religieuses françaises, dites les Apostolines de Saint-Basile, qui s'occupent de l'éducation des jeunes filles.

La fête de saint Denis se célèbre le 9 octobre.

Saint-Eloi des Orfévres. La corporation des orfévres et des bijoutiers fit bâtir cette église, en 1509, sous Jules II, sur les dessins du Bramante, et la restaura sur le même plan en 1701. On y célèbre la fête du saint le 25 juin.

Saint-Eloi aux Forgerons. Cette église était jadis dédiée à saint Jacques et à saint Martin. En 1550, la corporation des forgerons en devint propriétaire, et la restaura en 1563, en la dédiant à saint Eloi, évêque de Noyon, appelé vulgairement saint Alò. La fête patronale est le 25 juin.

Saint-Eloi des Selliers. Cette église a été bâtie par la corporation des selliers sur la place de la Gensola, en 1740, par Ch. de Dominicis. La fête est fixée au 25 juin.

Le Saint-Esprit, aux Napolitains. Cette église fut érigée sous Grégoire XIII en 1372, par les Napolitains, sur le lieu dit *Castrum Senense.* La cour de Naples a toujours pris grand soin de cette église, où l'on solennise la fête du saint Esprit le dimanche de la Pentecôte, et celle de saint Janvier le 19 septembre.

Il y avait autrefois une petite eglise dédiée à sainte Aure, vierge et martyre, et l'on y avait ajouté un monastère de Dominicaines.

On y vénère aussi une image très-ancienne de la sainte Vierge Marie.

Saint-Etienne des Maures. Cette église fut dédiée par saint Léon le Grand à saint Etienne, premier martyr ; Léon IX l'unit au chapitre du Vatican. Alexandre III, en 1150 y bâtit un hospice pour les Abyssins; il la

restaura pour les moines Coptes, et Clément y fit encore quelques réparations. Ce monastère était un des quatre qui, dans les anciens temps, étaient destinés au service de la basilique de Saint-Pierre. Le chapitre du Vatican, dont cette église est filleule, y fait l'office le jour de saint Etienne, au 26 décembre, et pour la fête de saint Silverius.

Saint-Etienne in Piscinula. Le marché aux poissons qui était établi près de cette église, avant d'être transféré près de Saint-Ange au IXe arrondissement, donna à l'église de Saint-Etienne ce surnom, qu'elle a continué de porter. Elle était paroisse autrefois, et l'un de ses curés, Philippe Pioselli, la fit rebâtir vers 1750.

L'église, qui n'a plus son titre paroissial, dépend de Saint-Laurent *in Damaso*. On y célèbre la fête du saint titulaire le 26 décembre.

Saint-Faustin et Saint-Jovite des Brescians. Cette église fut bâtie par les Brescians sur une partie des fondations du magnifique palais imaginé par Michel-Ange pour Jules II, qui devait y placer tous les tribunaux de Rome.

La fête des deux saints titulaires se fait le 15 février.

Oratoire de Saint-François-Xavier dit du *Caravita.*

Cet oratoire de Caravita prend son nom d'un certain père jésuite nommé Caravita, qui le fit bâtir avec des aumônes en 1711, en le dédiant à Notre-Dame de Compassion et à saint François-Xavier, l'apôtre des Indes.

Sainte-Galla. La maison de sainte Galla, fille de Symmaque, se trouvait à la place où fut bâtie depuis Sainte-Marie *in Portico*, et ce fut là, près de cette église, que, du temps de Jean II, on établit un hospice pour les pauvres. L'hospice fut plus d'une fois augmenté et l'église restaurée à différentes reprises, par Grégoire VII, par Hugo Verdal, Français, grand maître des chevaliers de Malte, et enfin par Borromée Cesio, Romain. Elle fut diaconat, collégiale et paroisse jusqu'en 1601, année où Clément VIII concéda l'image miraculeuse de Notre-Dame *in Portico* à Sainte-Marie *in Campitelli.*

La fête de sainte Galla s'y fait le 5 octobre.

Saint-Gallican. C'est le pape Benoît XIII qui fit bâtir cette église et l'hôpital voisin; il la consacra en 1726. La fête du saint s'y célèbre le 25 juin.

Oratoire du Gonfalon. La confrérie du Gonfalon est l'une des plus anciennes de Rome ; elle fut instituée, en 1264, par saint Bonaventure.

Saint-Grégoire, au pont des quattro Capi. Cette église était autrefois une paroisse. Benoît XIII la supprima et la fit reconstruire, en 1729, sur les dessins de Philippe Barigioni.

L'image que l'on vénère sur le maître-autel est une copie de la miraculeuse Notre-Dame des Fournaises.

Il s'y réunit une pieuse congrégation qui, sous le titre de la divine Piété, prend le soin de subvenir chaque jour en secret aux besoins des familles romaines tombées dans l'indigence. La fête patronale se célèbre le 12 mars.

Sainte-Hélène, aux Officiers de bouche.

Cette corporation se forma sous Paul V, en 1557, dans Saint-Sauveur in Lauro, et obtint ensuite celle qui était dédiée jadis à Sainte-Marie *in Molinis.* On y célèbre la fête de la sainte le 18 août.

Saint-Jacques de Scossacavalli, au chapitre du Vatican.

Cette église est très-ancienne. Une tradition rapporte que les deux pierres qu'on y conserve y ont été placées par l'impératrice sainte Hélène, mère de Constantin. Elles les avait rapportées de Jérusalem, où l'on disait que l'une d'elles avait servi à placer IsaacquandAbraham s'apprêtait à l'immoler, et que l'autre avait servi à déposer l'enfant Jésus quand on le présenta au temple. Elle voulait les faire déposer au Vatican ; mais arrivés en cet endroit, les chevaux refusèrent d'aller plus loin, et rien ne put les faire avancer. C'est de ce miracle, dit-on, que l'église a pris le nom de *Scossacavalli.* Elle était autrefois paroisse ; mais elle a perdu ce titre, et appartient au chapitre du Vatican.

Saint-Jean in Aino. Cette église était autrefois paroissiale ; elle est dédiée à saint Jean l'évangéliste, mais on ignore l'origine de son surnom, qu'elle doit sans doute à quelque ancienne famille.

Saint-Jean-Baptiste des Génois. Cicala, noble Génois, trésorier du fisc apostolique, fonda cette église avec l'hôpital voisin, en 1481, pour les marins infirmes de sa nation.

Dans le sac de Rome par le connétable de Bourbon, les biens de cette église lui furent enlevés. Jean-Baptiste Cicala, pour honorer la mémoire de son aïeul, recouvra une partie de ces biens et les fit rendre à l'église. Il fut créé cardinal en 1551.

On y vénère une image de la Vierge de Savone.

Il y a de plus dans cette église une confrérie de Génois depuis l'an 1553 : ce sont eux qui entretiennent le recteur et les chapelains qui la desservent. La fête patronale de saint Jean-Baptiste se fait le 24 juin.

Saint-Jean décapité. Il y avait en cet endroit une église dédiée à sainte Marie *della Fossa*, qui fut concédée, en 1450, à la confrérie de la Miséricorde, érigée dans l'église de Saint-Blaise *della Pagnotta* de la rue Giulia.

Cette pieuse congrégation a pour objet d'assister les condamnés à mort, depuis minuit jusqu'au moment de l'exécution, et ensuite d'ensevelir leurs corps. Innocent VIII l'approuva, et saint Pie V lui accorda la faculté d'avoir un chapelain pour dire la messe deux heures avant le jour, et donner la communion aux coupables, après les avoir absous par le sacrement de pénitence.

Tout près de cet oratoire se trouve le cime-

tière des condamnés. La fête du saint titulaire se célèbre le 29 août.

Saint-Jean et Saint-Pétrone des Bolonais. Dans l'origine cette église était dédiée à saint Thomas *della Catena*, et elle appartenait aux Espagnols. Grégoire la concéda, en 1575, aux Bolonais.

Saint-Jérôme de la Charité, à l'archiconfrérie de la Charité et aux Pères de l'Oratoire.

On croit généralement que cette église fut bâtie dans le lieu même où sainte Paula logea saint Jérôme, lorsqu'il vint à Rome, où le pape saint Damase l'avait appelé en 382.

Il y avait là jadis une collégiale, qui fut remplacée par des Pères mineurs observantins, qui furent eux-mêmes transférés à Saint-Barthélemy-en-l'Ile en 1536. Clément VII concéda donc l'église à une compagnie de nobles étrangers réunis sous le titre de la Charité, et dont le but est de pourvoir aux besoins des pauvres de la ville et au soulagement spirituel des prisonniers.

Saint-Philippe de Néri l'habita trente-trois ans, et sa congrégation fournit à l'église le nombre de prêtres nécessaires pour le service religieux.

La salle où demeura saint Philippe est à présent une chapelle fort visitée par dévotion. Dans cette église il est d'usage de faire les mêmes exercices et les mêmes pieux entretiens qui se font à la *Chiesa Nuova*. La fête de saint Jérôme s'y fait le 30 septembre. Après la messe solennelle, on porte en procession le bras du saint docteur, que l'on y conserve avec vénération.

Saint-Julien in Banchi. Cette église appartenait à une confrérie d'aubergistes et de voituriers, qui la gardèrent jusqu'en 1523 : elle dépendait du chapitre de Saint-Celse : elle dépend à présent de la société des Missions, érigée autrefois à Saint-Thomas *in Parione*. La fête patronale se fait le 27 février.

Saint-Julien des Flamands. Cette église passe pour être très-ancienne. On la croit du temps de Grégoire II, créé pape en 715, époque où la Flandre embrassa la foi chrétienne. La fête patronale s'y célèbre le 27 janvier.

Saint-Laurent in Fonte, à la congrégation Urbaine.

Cette église est située dans l'ancien *vicus patritius*, sur l'emplacement qu'occupait autrefois la maison de saint Hippolyte, chevalier romain, à qui l'empereur avait confié la garde de saint Laurent, et qui se fit baptiser par lui avec l'eau d'une source que le saint martyr fit jaillir de terre. Cette fontaine existe encore.

L'église est fort ancienne. Le cardinal Alvarez, dominicain, la restaura en 1543. Ensuite Urbain VIII la fit rétablir sur les dessins de Dominique Castelli, pour y placer la congrégation qui de son nom fut appelée Urbaine. La fête du saint se célèbre le 10 août.

Saint-Laurent al Macello dei corvi. C'était autrefois une paroisse de la ville. Clément XI la donna, en 1704, aux Pères des OEuvres

Pies, qui passèrent ensuite à Sainte-Marie des Monts. Elle est maintenant administrée par un prêtre recteur particulier. La fête patronale se célèbre le 10 août.

Saint-Laurent in Miranda, au collége des pharmaciens.

Dans les premiers siècles de l'Eglise on éleva dans la *cella* intérieure d'un temple dédié par les païens à Antonin le Pieux et à Faustine, sa femme, tous deux divinisés, une église en l'honneur de saint Laurent, martyr. Son surnom *in Miranda* lui vient, dit-on, des merveilles dont elle était entourée. C'était autrefois une collégiale que Martin V concéda à la corporation des apothicaires, qui y firent établir quelques chapelles.

Quand Charles-Quint vint à Rome, on y fit encore de nouveaux travaux qui firent ressortir la beauté du portique.

Enfin la confrérie des pharmaciens y fit bâtir un hôpital pour loger les pauvres malades du collége de Pharmacie, en 1602, et fit refaire en même temps l'église et la façade actuelle.

Saint-Louis des Français. Sur la place où s'élève actuellement la jolie église de Saint-Louis on voyait autrefois une église de Sainte-Marie, desservie par des Bénédictins qui ressortaient de l'abbaye de Farfa, à laquelle était unie l'église voisine de Sainte-Saveur *in Thermis* et l'hôpital de Saint-Jacques des Lombards. Au XV^e^ siècle, les Français, qui possédaient une église dédiée à saint Louis dans la *via valle*, demandèrent à l'échanger contre cette église de la sainte Vierge. L'échange fut approuvé par Sixte IV en 1478, et l'on mit la main à l'œuvre pour bâtir un nouvel édifice à la place de l'ancien. Catherine de Médicis donna pour cet objet des sommes considérables. L'église fut achevée en 1489, et l'on en fit la dédicace à la sainte Vierge, à saint Denis et à saint Louis IX, roi de France. Cette église est fort richement ornée : la grande nef intérieure est toute revêtue de jaspe de Sicile, et la voûte est peinte par Natoire. Le tableau du maître-autel représente l'Assomption; il est de François da Ponte, dit Le Bassano. Il y a dans l'église une jolie chapelle de sainte Cécile, en l'honneur de l'académie de musique de France; et une autre dédiée particulièrement à saint Louis. Le tableau du saint est d'une femme romaine, de Plantilla Bricci.

Cette église a des revenus importants; elle possède plusieurs maisons dans la ville, et les fonds qu'elle en retire devraient, selon les intentions de Louis XIV, servir aux pèlerins français durant leur séjour à Rome; mais le bâtiment qui tient à l'église ne sert plus guère aujourd'hui qu'à loger les prêtres attachés à Saint-Louis. Jusqu'en 1840 cette église était une paroisse de Rome : elle ne l'est plus aujourd'hui; les Français ont demandé et obtenu qu'elle leur fût exclusivement réservée.

On y voit quelques monuments curieux : celui du cardinal d'Ossat, fils d'un maréchal-ferrant, et mort ambassadeur de Henri IV auprès du pape; celui du cardinal de Bernis

aussi ambassadeur de France ; celui de Mme de Montmorin, élevé par M. de Châteaubriand pendant son ambassade à Rome, et celui de Sigalon, mort après avoir éternisé son nom par une belle copie du *Jugement dernier* de Michel-Ange. Au-dessus des deux bénitiers on lit ces mots tirés de saint Thomas : *Quicumque orat pro rege Franciæ, habet* x *dies de indulgentia a papa Innocent. X* (1). Cette inscription doit être modifiée aujourd'hui, en même temps que l'ancien usage d'y faire la fête patronale du roi, qui ne peut se faire que quand il y en a un.

La fête de saint Louis s'y célèbre avec une grande solennité le 25 août : le sacré collége vient y assister, et il est reçu à son entrée dans l'église par l'ambassadeur de France.

Cette église était administrée autrefois par un prêtre français, sous la direction de l'ambassade française. On y prêche très-souvent en français.

Sainte-Lucie alle Botteghe oscure. On croit que cette église fut bâtie sur l'emplacement d'un ancien temple d'Hercule. Elle est ancienne, et avait autrefois un titre paroissial qu'elle a perdu. La fête patronale est célébrée le 13 décembre.

Sainte-Lucie della Tinta, à la congrégation des procureurs.

Il y avait autrefois dans cette église une collégiale établie depuis 854 par Nicolas Ier, qui fit bâtir l'église.

On l'appelle *della Tinta* parce que l'atelier des Teinturiers se trouvait là auprès.

Saint-Macuto, aux Pères Jésuites du Collége Romain.

Elle est dédiée à saint Macuto, c'est-à-dire saint Maclo, saint Mahaut ou saint Malo, car tous ces noms désignent le même saint évêque de Bretagne. Elle est filleule de la basilique Vaticane, qui vient y officier le 12 novembre, fête du saint titulaire. Le reste du temps elle est confiée aux soins de la société des procureurs.

Sainte-Marguerite. Cette église fut bâtie par Julia Colonna, en 1564, pour les religieuses de l'ordre de Saint-François. La fête s'y célèbre le 20 juillet par la confrérie qui la possède aujourd'hui.

Sainte-Marie in Cacaberis. Cette église, dédiée d'abord à saint Blaise, fut surnommée *in Cacaberis*, à cause des vases ou chaudières de bronze (*cacabus*) qui se fabriquaient en grand nombre aux environs.

Elle devint paroisse en 1594, et fut dédiée à la Conception de la Vierge.

En 1661, Alexandre VII la céda à la corporation des cochers, qui auparavant avait celle de Sainte-Lucie *della Tinta*.

Les fêtes particulières de cette église sont sainte Lucie au 13 décembre, et celle de la sainte Vierge le 1er dimanche de juillet.

Sainte-Marie in Campo Carleo. Cette église, avant de prendre son surnom de la rue où elle est bâtie, s'appella *Spolia Christi*, parce qu'on y conservait une vénérable image de Notre-Seigneur, dépouillé de ses habits pour être attaché à la colonne. Cette image lui fut enlevée par Sixte V, qui lui donna en échange une Vierge avec l'enfant Jésus, de Marius Arconio.

C'était autrefois une paroisse; mais aujourd'hui c'est un prêtre séculier qui en a la garde.

Sainte-Marie du Carmel, alle tre Cannelle. Une confrérie érigée, en 1605, sous ce titre, fit bâtir cette église, dont la façade ne fut terminée qu'en 1750, sur les dessins d'Angelo Specchi. On y célèbre la fête de la Vierge le huitième dimanche après la Pentecôte.

Sainte-Marie de la Compassion in Campo santo. L'église, bâtie sous ce titre, fut élevée par le pape Léon IV, sous le titre de Saint-Sauveur *in Ossibus*, à cause de l'entassement des ossements humains qu'on y avait déposés dans une certaine quantité de terre que sainte Hélène avait rapportée de Jérusalem. Restaurée et rebâtie, elle prit son nom actuel. Il y avait là autrefois un hôpital pour les Lombards : en 1460, il s'y établit une confrérie d'Allemands, de Flamands et de Suisses. Le cimetière actuel ou *Campo santo* est entouré de petites chapelles dans lesquelles sont peintes les stations du *Chemin de la Croix*.

Sainte-Marie de la Consolation, à l'archihôpital.

Cette église fut bâtie par le peuple romain en 1471 : elle fut consacrée à la sainte Vierge en reconnaissance d'une foule de grâces obtenues par une image miraculeuse qui était peinte sur un mur au bas du Capitole. Elle fut ensuite réunie à l'hôpital voisin de Sainte-Marie des Grâces par Alexandre VII, qui joignit encore à ces deux maisons celle de Sainte-Marie *in Portico*.

On y vénère toujours la sainte image miraculeuse. Toute l'église est ornée de marbres et de stucs dorés, et elle est desservie par des chapelains.

Sainte-Marie de Constantinople des Siciliens. Cette église fut fondée, en 1515, par une confrérie de Siciliens et d'Aragonais, et terminée en 1578 avec les subventions de Philippe II, roi d'Espagne, et du cardinal Simon Tagliavia d'Aragon, enseveli près du maître-autel. On appelle cette Vierge Notre-Dame de Constantinople, parce que l'image qu'on y révère vient de cette ville. *Voy.* MESSINE.

Sainte-Marie Egyptienne. Cette église fut fondée par un certain Etienne, durant le pontificat de Jean VIII, sur les beaux débris du temple de la Fortune virile.

Saint Pie V la concéda ensuite à Saphar Abgare, ambassadeur du roi d'Arménie, pour l'usage de sa nation, et le nouveau donataire y établit un hospice pour les pèlerins de cette même nation.

En entrant dans l'église à gauche, on voit le modèle du tombeau de Notre-Seigneur à Jérusalem. Cette église resta longtemps en

(1) Quiconque prie pour le roi de France, obtient dix jours d'indulgence, d'après un décret d'Innocent X. — *S. Thomas, in Supplem., quæst.* XXV, *art.* 3, *ad secundum. Et in* IV *Sententiarum, dist.* XX, *quæst.* 1, *art.* 3, *quæst.* 3, *ad secundum.*

possession des Arméniens; mais à présent qu'ils sont installés dans l'église de Saint-Blaise, dans la rue Giulia, l'église de Sainte-Marie Egyptienne est confiée à une confrérie. La fête patronale s'y faisait le 8 avril, selon le rite arménien.

Sainte-Marie de Grotta Pinta. Cette petite église, autrefois paroissiale, s'appelait Saint-Sauveur *in Areo.*

On croit que le surnom de *Grotta Pinta* fut donné à l'église en mémoire d'une vierge qu'on y vénérait et qu'on aurait trouvée dans une grotte voisine. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette église existait avant l'année 1343, où elle fut consacrée. L'image dont nous venons de parler fut transférée à Saint-Laurent *in Damaso*. La Vierge qu'on y vénère aujourd'hui, au principal des trois autels, est d'auteur inconnu. L'église est placée sous le patronage de la famille Orsini, parce qu'elle est contiguë au palais où résidait autrefois cette famille illustre de Rome.

Sainte-Marie Impératrice. Cette petite église, qui longe la rue de Latran, s'appelait autrefois Saint-Grégoire *in Marzio*. On dit que l'image qu'on y vénère remonte au temps de saint Grégoire le Grand. Ce petit sanctuaire est possédé par la confrérie du Sauveur *alla Scala santa*, qui la fit restaurer en 1606.

Sainte-Marie et Saint-Jacques in Capella. Cette église fut consacrée au Sauveur en 1090. Sainte Françoise, Romaine, qui demeurait près de là, y fit bâtir un hôpital et le dédia à la Vierge. La corporation des tonneliers l'obtint, en 1540, des sœurs de *Torre de' Specchi*, et c'est alors qu'elle prit le nom qu'elle a toujours gardé depuis.

Sainte-Marie Libératrice. L'emplacement où s'élève cette église était occupé autrefois par l'église de Saint-Sauveur *in Lacu*, ainsi appelée à cause du lac de Juturne qui en est proche.

Après avoir été possédée par des Bénédictins, elle fut donnée, en 1350, par Jules II aux Oblates de *Torre de' Specchi*, qui la conservent encore et pourvoient au soin des offices publics qu'on y célèbre.

Sainte-Marie de Lorette, à la confrérie des boulangers.

La corporation des boulangers obtint, en 1500, une petite église près de l'ancien forum de Trajan. Cette église avait un titre paroissial qui fut transféré à Saint-Quiricus et Sainte-Juliette, et les nouveaux propriétaires firent commencer l'église actuelle à leurs frais, en 1507, sur les dessins d'Antoine Sangallo. Sur le maître-autel on vénère une image miraculeuse de la sainte Vierge, qui existait déjà dans l'ancienne église à la place de laquelle la nouvelle est bâtie. Près de l'église est un hôpital pour les malades de la corporation, avec un cimetière, et la fête de la translation de la sainte maison de Lorette s'y fait le 10 décembre.

Sainte-Marie des Miracles, à la confrérie de ce nom.

Cette église est l'une des deux qui embellissent l'entrée du Corso du côté de la place del Popolo. (*Voy.* BASILIQUE DE SAINTE-MARIE *de Monte santo.*)

Sainte-Marie de Mont-Serrat, aux Espagnols.

Il y avait autrefois en cet endroit un hôpital pour les nationaux des royaumes d'Aragon, de Valence et de Catalogne. En 1350 et en 1495 on bâtit l'église sur les dessins d'Antoine San-Gallo. La façade ajoutée plus tard ne fut jamais achevée.

On l'appela Notre-Dame de Mont-Serrat, parce qu'on y vénérait une image de Notre-Dame semblable à celle qu'on vénère en Espagne avec une grande dévotion, et qu'on appelle de *Monte Serrato*. On y célèbre la fête de saint Jacques le 25 juillet.

Sainte-Marie de l'Oraison, à la confrérie de la Mort, dont l'objet est d'aller à la recherche des pauvres agriculteurs qui meurent dans la campagne de Rome. Elle se forma en 1575, sous le titre de Notre-Dame de l'Oraison, parce que chaque mois on y fait le pieux exercice des quarante heures.

Cette confrérie célèbre solennellement, chaque année, la Commémoration des morts, fête entourée d'un appareil lugubre qui convient admirablement à l'objet que se proposent les confrères.

Sainte-Marie del Pianto. Cette église s'appelait autrefois Saint-Sauveur *in Cacaberis.* (*Voy.* SAINTE-MARIE *in Cacaberis.*)

Une image miraculeuse de la Vierge lui fit donner son nom actuel l'an 1546. On la conserve sur le maître-autel.

La fête titulaire de cette église est fixée au premier dimanche après l'Epiphanie

Sainte-Marie des Plantes, hors des murs. Cette église est plus connue sous le nom vulgaire de *Domine, quo vadis.*

Il paraît que c'est à cet endroit de la voie Appienne que saint Pierre, voulant s'enfuir de Rome, rencontra Jésus portant sa croix. « Seigneur, où allez-vous? lui dit l'apôtre. « — Je vais, répond le Sauveur, souffrir une « seconde fois à Rome à la place de mes dis- « ciples, puisqu'ils refusent la couronne du « martyre. » Et la sainte vision disparut en laissant sur un pavé de la route l'empreinte de deux pieds percés de clous. Ce pavé a été transporté à Rome en grand honneur, dans l'église de Saint-Sébastien, et on l'a remplacé ici, dans cette église un peu abandonnée, par un pavé pareil, mais en marbre blanc, sur lequel on a gravé au ciseau deux empreintes semblables. Les murs de cette petite chapelle sont tout tapissés d'*ex-voto*.

Sainte-Marie in Publicolis. On croit que cette église tire son surnom de Valérius Publicola, comme on dit que les princes de Santa-Croce lui doivent leur origine. Cette famille est propriétaire de l'église, et le cardinal Marcellus Santa-Croce la fit rebâtir en 1643. Elle était autrefois paroisse de Rome.

Sainte-Marie della Quercia. Sous le pontificat de Jules II, les Romains firent bâtir cette église en mémoire de l'image miraculeuse de la sainte Vierge, qui, sous le nom *de la Quercia*, est l'objet d'un grand pèleri-

nage auprès de la ville de Viterbe. *Voy.* Viterbe.

Elle fut accordée, en 1532, à la corporation des bouchers de la ville, qui la rebâtirent sous le pontificat de Benoît XIII.

Sainte-Marie Scala cœli, aux trois Fontaines.

Cette église est la seconde des trois églises bâties près des eaux salviennes; elle fut d'abord réunie à Saint-Vincent (*Voy.* Saint-Vincent et Saint-Anastase). On lui a donné le nom de *Scala cœli*, parce qu'on dit que saint Bernard a vu, pendant une messe qu'il célébrait, une échelle qui montait de la terre au ciel, et sur laquelle s'élevaient les âmes des défunts pour lesquelles il célébrait alors le saint sacrifice.

On y voit un souterrain qui communique, dit-on, avec celui de Saint-Zénon, où furent enterrés, suivant la tradition, plus de dix mille martyrs. A gauche de l'autel on trouve une petite chambre; où l'on croit que saint Pierre fut détenu avant son supplice.

Avant cette église, il y en avait une autre à la même place dédiée à saint Jean-Baptiste.

Sainte-Marie du Soleil. Cette église s'appelle encore Saint-Etienne *delle Carozze*, et ce dernier nom, qu'elle doit à la rue voisine, est le plus ancien. On y vénère une image miraculeuse de la sainte Vierge, peinte sur papier. L'église a été établie dans l'enceinte d'un ancien temple rond, voisin du Tibre, qu'on a cru être un temple de Vesta, d'Hercule vainqueur, ou du Soleil.

Sainte-Marie du Suffrage. La confrérie établie pour le soulagement des âmes des défunts, en 1592, fut approuvée par plusieurs papes : elle fit bâtir cette église en 1675.

La sainte image titulaire de cette église est miraculeuse et visitée avec une grande dévotion.

Sainte-Marie de la Tour. Cette église, jointe à l'hôpital Saint-Michel, est fort ancienne; son nom lui vient d'une tour qu'y fit bâtir saint Léon IV, en 848, pour protéger la ville contre les incursions des Sarrazins.

Les marins ont une dévotion particulière pour cette église, à cause de sa proximité du port, et l'appellent communément *del buon Viaggio* (du bon voyage). Ils recommandent à la madone leur navigation, en la priant de les protéger jusqu'à leur retour.

Sainte-Marie de la Visitation et Saint-François de Sales, à la Longara.

Ce fut environ vers l'an 1610 que Clément IX fonda ce monastère pour les religieuses de la Visitation Sainte-Marie, instituées d'après les règles données par saint François de Sales. Les religieuses ayant été transportées plus tard au monastère de *l'Humilité*, sous le Quirinal, l'église fut concédée à une pieuse maison d'exercices spirituels. On y célèbre la fête patronale le 2 juillet.

Sainte-Marthe, au chapitre du Vatican.

Cette église, bâtie en 1537, fut restaurée par Sixte V, Clément VIII, Paul V, Urbain VIII, et, enfin, par Clément XI, qui la

mit dans son état actuel. Elle donne son nom à la porte latérale de la basilique de Saint-Pierre. Elle est desservie par le chapitre, qui vient y célébrer le jour de la fête patronale, le 29 juillet.

Saint-Martin et Saint-Sébastien, à la garde suisse.

Cette église se trouve près de la caserne des Suisses. Saint Pie V, qui la fit bâtir, la dédia aux saints patrons des Suisses, en la destinant à l'usage de ces étrangers

Sainte-Martine, à l'académie de Saint-Luc.

Près de l'arc de Septime-Sévère on voit cette église, bâtie sur l'emplacement de l'ancienne chancellerie du sénat romain. Elle s'appelait dans l'origine *in tribus Foris*, à cause des trois forums dont elle était voisine, le forum Romain, le forum de César et celui d'Auguste; et *in tribus Fatis*, parce que non loin de là on voyait l'effigie des trois Parques. Elle est très-ancienne, puisque le pape Adrien Ier fut obligé de la restaurer au VIIIe siècle. Elle le fut encore par Etienne III, par Léon III et, en 1255, elle était paroisse. Alexandre IV la consacra de nouveau, et, en 1588, Sixte V la donna à l'académie de Saint-Luc, qui lui donnèrent le nom de leur patron. Sous Urbain VIII, on y trouva, par hasard, le corps de sainte Martine, vierge et martyre sous Alexandre Sévère.

Cet événement fut cause que le neveu d'Urbain VIII, le cardinal François Barberini, fit rebâtir de nouveau cet édifice sur le dessin de Pierre Berettini de Cortone.

Elle n'est plus paroisse de la ville. On y célèbre la fête de saint Luc le 18 octobre, et celle de sainte Martine le 30 janvier.

Saint-Michel et Saint-Maing in Sassia. Cette église a pris le nom de *Sassia*, à cause de la rue des Saxons qui en est voisine. Ce fut Charlemagne qui la fit bâtir et la dédia à saint Michel et à saint Mans, Maing ou Magnus, évêque et martyr, dont on conserve en cette église une grande partie du corps. Elle sert aujourd'hui de résidence à la confrérie du Saint-Sacrement au service du Vatican, instituée par Paul III.

Il y avait là aussi la communauté des cent prêtres et des vingt clercs, établie en 1631 sous l'invocation de sainte Marie de la Conception et de saint Michel, pour se soutenir les uns les autres par des secours mutuels; mais Innocent XII la transféra près du pont Sixte, à l'hospice ecclésiastique.

La chapelle du Mont-de-Piété. L'hôtel destiné au Mont-de-Piété renferme cette sainte chapelle, riche en marbres et en sculptures. Elle est ouverte au public le jour de la Sainte-Trinité à qui elle est dédiée; mais on peut la voir tous les jours en se la faisant ouvrir exprès par ses gardiens.

La Sainte-Nativité de Notre-Seigneur, à la confrérie des Agonisants, dont le but est de prier pour ceux qui luttent dans les angoisses de la mort.

Elle fut fondée d'abord dans l'église de Saint-Augustin en 1616, et passa ensuite dans diverses autres églises jusqu'à ce que l'église

qui nous occupe ait été construite en 1750.

Dans cette église, desservie avec soin par les chapelains de la susdite confrérie, on conserve une partie des langes de Jésus enfant ; et c'est à cette pieuse circonstance qu'on y fait une fête particulière dans l'octave de Noël.

Saint-Nicolas in Arcione, à la confrérie du Crucifix.

Cette église, restaurée par Innocent XI, fut accordée par Benoît XIII aux Pères servites qui y restèrent fort longtemps. L'église appartient aujourd'hui à la confrérie du Crucifix, qui y fait célébrer les offices très-régulièrement.

Le Saint-Nom de Marie et Saint-Bernard, du forum de Trajan.

L'archiconfrérie que possède cette église fut instituée en mémoire de la délivrance de Vienne (1683). L'église ancienne était dédiée à saint Bernard; et, lorsque Innocent XI érigea cette compagnie, il donna encore à l'église le titre du Saint-Nom de Marie.

L'église actuelle fut bâtie sur les dessins d'un Français, M. Derizet, en 1738.

Dans la troisième chapelle à droite, on visite avec dévotion une très-vénérable image de la sainte Vierge *de Mauro Fontana*.

On célèbre la fête de saint Bernard le 20 août, et celle du Saint-Nom de Marie le dimanche qui suit la Nativité du 8 septembre, et le dimanche d'après. La confrérie se rend en procession à Sainte-Marie de la Victoire ; et, en passant sur le Quirinal, elle entre dans la cour du palais pontifical, où le pape lui donne sa bénédiction apostolique.

Saint-Omobuono, aux tailleurs. Cette église était d'abord dédiée à Saint-Sauveur *in Portico*. Comme elle était en ruine, la compagnie l'obtint, en 1573, de l'hôpital de la Consolation : ils la restaurèrent et la dédièrent à saint Omobuono, leur patron, dont la fête se célèbre le 13 novembre

Saint-Paul, ermite, au conservatoire pieux de la Très-Sainte Trinité.

On ignore l'époque de la fondation de l'église qui s'élevait sur cet emplacement avant celle qu'on voit aujourd'hui. Celle-ci ne date que de la moitié du XVII^e^ siècle. Il y avait là autrefois une maison d'ermites de l'ordre de Saint-Paul, hongrois et polonais ; mais Pie VI, en la restaurant, la concéda au conservatoire de la Sainte-Trinité. La fête de saint Paul, ermite, s'y fait le 15 janvier.

Saint-Paul, aux trois Fontaines. Cette église est bâtie sur le lieu même où saint Paul fut décapité et où sont encore aujourd'hui les trois sources d'eau qu'on appelle *les trois Fontaines*. Le cardinal Pierre Aldobrandini la fit bâtir, en 1590, sur les dessins de Jacques *della Porta*.

Les trois sources sont renfermées dans cette église et décorées en forme d'autels.

Près de la première fontaine, on voit la colonne à laquelle fut attaché saint Paul au moment de son supplice. Elle est ornée de colonnes de vert antique ; la seconde a des colonnes de porphyre, et la troisième des colonnes de porphyre noir, uniques par leur grandeur et par leur beauté.

Saint-Pèlerin, à la garde suisse.

Cette petite église fut bâtie à côté du Belvédère par saint Léon III, l'an 800, avec un hôpital pour servir de refuge aux pèlerins qui venaient à Rome et qui s'y trouvaient sans moyen d'existence. Il la dédia en même temps à saint Pèlerin, évêque et martyr.

A présent elle est confiée à la garde suisse, qui enterre dans le cimetière voisin ceux d'entre eux qui viennent à mourir à Rome.

Saint-Philippe de Néri. Cette petite église fut bâtie sous Paul V par Rutilius Brandi, gantier florentin, qui la dédia aux cinq plaies de Notre-Seigneur, et à saint Trophime, protecteur des goutteux.

Le crucifix qu'on y vénère est très-ancien ; il fut apporté des grottes du Vatican, et généralement on le regarde comme un ouvrage des premiers siècles de l'Eglise.

Au 26 mai on fait la fête de saint Philippe de Néri, et au 27 juin celle d'un enfant, saint Sévère, qui mourut martyr de la foi chrétienne, et dont le corps se conserve en ce saint lieu.

Saint-Pierre in Carcere et Saint-Joseph, à la confrérie des menuisiers.

La prison Mamertine, où les Romains enfermèrent saint Pierre, fut convertie en église. On descend dans cette prison, creusée dans le roc à deux étages au-dessous du sol, par un double escalier. Dans l'étage inférieur on remarque une fontaine miraculeuse qui jaillit, dit-on, à la voix de l'apôtre quand il voulut baptiser les deux geôliers Processus et Martinianus, qu'il avait convertis, avec quarante-sept autres néophytes qui subirent tous le martyre. Au dessus de cette église s'élève celle de Saint-Joseph, où se réunit la confrérie des menuisiers depuis l'an 1539.

Dans cette église on célèbre la fête de saint Pierre le 4 juillet, sixième jour de l'octave, et celle de saint Joseph le 19 mars.

La bienheureuse Rita de Cascia. Au bas du Capitole, sur la rue de la Pedacchia, existait une ancienne église appelée Saint-Blaise sous le Capitole ; elle renferme encore des tombeaux de l'an 1004. Elle fut donnée ensuite à la ville de Cascia, qui la dédia à la bienheureuse Rita, née dans les murs de cette ville. La fête est au 22 mai.

Saint-Sauveur in Campo. L'ancienne église de ce nom était à la place occupée aujourd'hui par une partie des bâtiments du Mont-de-Piété. Elle fut construite en 1639.

Saint-Sauveur delle Copelle. Cette église tire son surnom des boutiques des tonneliers qui habitaient ce quartier au XVIII^e^ siècle.

Célestin III la restaura en 1195 et la dédia au Sauveur. Elle fut ensuite paroissiale, mais plusieurs corporations s'y sont successivement établies depuis qu'elle a perdu ce titre.

Saint-Sauveur à ponte Rotto. Au fond de la rue des Poliers (*Vascellari*) s'élève cette église, qui fut autrefois paroisse. Sixte IV l'avait restaurée en 1475; et elle le fut en-

core en 1700. On l'appelle *du pont Sainte-Marie*, à cause du pont nommé d'abord Sénatorial, puis de Sainte-Marie (1), et enfin aujourd'hui le *Pont rompu* (Ponte rotto). Ce pont fut enlevé dans la grande inondation de 1598 ; il n'en reste plus guère que la moitié, qu'on ne songe point encore à rebâtir.

Saint-Sauveur alle Terme. Située sur les anciens Thermes de Néron, cette église prit d'abord le nom de Saint-Jacques *in Thermis;* elle fut consacrée par le pape saint Silvestre.

On dit que ce saint pape donna une destination religieuse à un ancien temple païen, dédié à la Piété.

Cette église ressort de Saint-Louis des Français.

Saint-Sébastien all'Olmo. Cette église était autrefois une paroisse dédiée à saint Valentin, prêtre, qui avait sa maison en cet endroit. Clément VIII lui retira son titre paroissial pour la donner à une compagnie de marchands. On y déposa aussi une célèbre Vierge miraculeuse, à laquelle le duc de Paganica fit présent d'un riche collier de pierres précieuses, pris au butin, lors de la mort de Gustave-Adolphe, roi de Suède, qui avait battu les troupes impériales, près de Lutzen. La fête patronale est fixée au 20 janv.

Saint-Sébastien à la Poudrière. L'ancienne église de Sainte-Marie *in Pallara* était collégiale depuis 1274. Urbain VIII la réédifia et la dédia à saint Etienne, martyr ; car on dit que c'était en ce lieu que se trouvait l'hippodrome où le saint fut battu et tué à coups de flèches. Le pape Gélase II fut élu dans cette église, en 1118. On y célèbre la fête du saint le 20 janvier.

Saint-Simon, prophète. En 1610, le cardinal Jérôme Lancellotti fit restaurer cette vieille église, qui avait été autrefois titre de cardinal.

Saint-Simon et Saint-Jude. Cette église, qui fut autrefois paroisse, était jointe au palais Orsini (maintenant Gabrielli). La fête se fait le 28 octobre.

Saint-Stanislas des Polonais. Une église, dédiée autrefois à Saint-Sauveur *in Pensili*, s'étendait le long de la rue des *Botteghe oscure :* le cardinal Stanislas, Polonais, l'obtint de Grégoire XIII, en 1580, et fit bâtir auprès cette nouvelle église avec un hospice pour les pauvres de sa nation. L'église est gouvernée par un recteur et par quatre administrateurs nationaux. On y célèbre la fête du saint titulaire le 7 mai.

Les sacrées Stigmates de Saint-François, à l'archiconfrérie.

L'église bâtie sur cet emplacement était consacrée autrefois aux saints quarante Martyrs, et elle était paroissiale. La confrérie des Stigmates de Saint-François, érigée en 1594 à Saint-Pierre de Montorio, l'obtint l'année suivante de Clément VIII. On y célèbre la fête de saint François le 4 octobre, celle des sacrés Stigmates le 17 septembre, et celle des quarante Martyrs le 10 mars.

Le Saint-Suaire, aux Savoisiens. Les habitants de la Savoie firent élever cette église en 1605, sur les dessins de Charles Rainaldi, et s'érigèrent en confrérie sous le nom du Saint-Suaire. Cette confrérie fut confirmée ensuite par Clément VIII en 1597. On sait que le saint suaire se conserve à Turin. *Voy.* TURIN.

Cette église est à présent confiée aux soins de la légation sarde.

Saint-Théodore. Le lieu même où était autrefois le temple de Vesta, selon les uns, de Romulus, suivant les autres, fut transformé en église dans les premiers temps du christianisme. Adrien Ier restaura cet édifice en 774 ; Nicolas V le rebâtit en 1450 ; le cardinal Barberini le restaura en 1674, et Clément XI fit de même pendant son règne. Elle était autrefois collégiale ; mais elle est aujourd'hui confiée à la confrérie du Sacré-Cœur de Jésus, qu'on appelle la confrérie des *Sacconi*, parce que l'usage des frères est de se couvrir d'un sarreau grossier pour demander l'aumône en faveur de l'œuvre des prisons.

Dans cette église, que le vulgaire appelle saint *Toto*, le bas peuple a l'habitude de porter les enfants atteints d'affections catarrhales ou rachitiques pour demander leur guérison. On dit que cette coutume est une transformation de l'ancien culte païen, quand les femmes du peuple de Rome allaient déposer leurs enfants malades sous le figuier ruminal de Romulus, pendant les Lupercales. Peut-être est-ce là la raison qui fit dédier cette église à un saint enfant martyr, dont le nom grec signifie *présent de Dieu* ou *offert à Dieu.*

La fête de saint Théodore se fait le 9 novembre.

Saint-Thomas de Cantorbéry, au collége anglais.

L'église de la Trinité des Ecossais existait ici autrefois; c'est une des vingt abbayes privilégiées de Rome. Grégoire XIII y réunit le collége anglais. Le cardinal de Norfolk la reconstruisit en 1575. On y fait la fête patronale le 29 décembre, et les cardinaux affectés à la congrégation des immunités ecclésiastiques y tiennent chapelle ce jour-là.

Saint-Thomas a Cenci, sur le monticule formé par les ruines du théâtre de Balbus, où les Cenci bâtirent depuis le palais auquel ils donnèrent leur nom, s'élève cette petite église jadis paroissiale et d'origine très-ancienne. Elle fut refaite, en 1575, par François Cenci, et aujourd'hui elle est sous le patronage des comtes Bolognetti.

Saint-Thomas in Formis, au chapitre du Vatican.

Cette petite église, bâtie sur le haut du mont Cœlius, fut appelée d'abord *in Formis Claudis*, à cause de l'aquéduc de l'eau Claudia. Elle fut possédée d'abord par les Pères de la Merci, et pendant longtemps on y cou-

(1) Au moyen âge, ce pont fut appelé de Sainte-Marie, à cause d'une image vénérable de la sainte Vierge, qui s'y trouvait alors, et qui depuis fut transportée a l'église de Saint-Côme et de Saint-Damien (*Cosimato*), au Trastevere

serva le corps de saint Jean de Matha, fondateur de l'ordre.

Quand les papes transportèrent le saint-siége à Avignon, les Pères de la Merci abandonnèrent leur église de Saint-Thomas, que Boniface XI réunit au chapitre du Vatican, qui y officie le 21 décembre, jour de la fête patronale.

La Très-Sainte-Trinité, aux Pères de la Mission.

Cette église tient à la maison des missionnaires de Saint-Vincent de Paul; elle fut fondée en même temps, l'année 1642, par la duchesse d'Aiguillon.

Beaucoup de papes et de cardinaux ont pris soin de cet institut célèbre, destiné à instruire les clercs et les gens de la campagne. Tous ceux qui se disposent à recevoir les ordres sacrés sont obligés de se retirer ici pendant dix jours, avant de se présenter à l'ordination. La fête est fixée au premier dimanche après la Pentecôte.

La Très-Sainte-Trinité des Pèlerins, à l'archiconfrérie des Pèlerins.

Il y avait autrefois à cette place une église dédiée à saint Benoit *in arcula*. La confrérie, établie par saint Philippe de Néri, en 1548, pour loger les pèlerins qui viennent à Rome dans l'année sainte et pour avoir soin des pauvres convalescents, trouvant trop étroite l'église de Saint-Sauveur *in Campo*, qui est près de là où elle s'était d'abord installée, vint s'établir ici en 1614.

L'image vénérable de la sainte Vierge, qu'on y conserve, était sur un mur du palais *Capranica a Valle*. On l'en retira comme miraculeuse, et Pie IV la donna à l'archiconfrérie; ensuite, sous Paul V, elle fut déposée dans la vie lle église de Saint-Benoît.

Saint-Urbain à la Caffarella. Cette église est formée des débris d'un ancien temple de Bacchus. Saint Urbain Ier prêchait et baptisait dans la crypte souterraine de cette église; c'est pourquoi Pascal Ier, au IXe siècle, la dédia en son honneur. Cette église est aujourd'hui confiée à un ermite.

Sainte-Ursule et Sainte-Catherine, à la tour des Specchi.

Il y avait ici une église paroissiale où s'établit une confrérie sous le nom de ces deux saintes. Elle s'appelait Saint-Nicolas des *Funari* (cordiers). Le titre paroissial fut transféré à Saint-Marc, et l'église fut renouvelée sur les dessins du Ch. de Dominicis. La fête patronale se fait le 21 octobre

Saint-Vénance et Saint-Ansovin des Camerinesi.

Cette église s'appelait autrefois Saint-Jean-Baptiste *in Mercatello*, parce qu'alors on y tenait le marché que le sénat transféra depuis sur la place Navone. Paul III la donna à la congrégation des catéchumènes et des Néophytes : elle fut remise ensuite aux moines baliliens de Grotta-Ferrata, qui, en 1674, la cédèrent à la confrérie de Camerino : elle fut alors restaurée; on la dédia à leurs saints protecteurs, et l'on y maintint longtemps une paroisse; mais elle en est privée aujourd'hui. On y célèbre la fête de saint Ansovin le 13 mars, et celle de saint Vénance au 18 mai.

Saint-Vincent et Saint-Anastase, aux trois Fontaines, hors des murs.

Le lieu où sont les trois églises (Saint-Vincent et Saint-Anastase, Sainte-Marie *Scala cœli*, et saint Paul), s'appelait jadis Acque Salvie (*ad Aquas salvias, ad Guttam jugiter manantem*), parce que saint Paul ayant eu la tête tranchée dans ce lieu, cette tête coupée fit trois bonds, et l'on prétend qu'aux trois places jaillit une de ces trois fontaines. Dans les premiers temps de l'Eglise, les chrétiens avaient là une bourgade, qui portait le même nom. Ce site au reste fut toujours en grande vénération à Rome, parce que beaucoup de martyrs y souffrirent pour la foi.

La première de ces trois églises, Saint-Vincent et Saint-Anastase fut bâtie par le pape Honorius Ier en 620, restaurée par Adrien Ier en 772, puis par Léon III. En l'année 809, l'empereur Charlemagne la dota de villes, de terres, de ports, de châteaux, ainsi que l'assure Ferdinand Ughelli, abbé de ce lieu, dans son *Italia sacra*. En 1140, Innocent II la donna aux moines de Cîteaux. Le premier abbé qu'y envoya saint Bernard y devint pape sous le nom d'Eugène III. Ensuite Honoré III la consacra, et l'on voyait encore son portrait sous le portail, au milieu d'autres peintures antiques de la même époque.

Parmi les reliques qu'elle est heureuse de posséder, on distingue celles de saint Anastase martyrisé, en 626, par Chosroès, roi de Perse, et envoyé à cette église par l'empereur Héraclius. A présent, cette petite église, dont l'origine est ancienne, est administrée par un cardinal; elle est aujourd'hui confiée à la corporation des cuisiniers et des pâtissiers, et l'on y célèbre la fête des saints titulaires le 22 janvier.

(*Voy.*, pour les deux autres églises, les articles SAINTE-MARIE *Scala cœli* et SAINT-PAUL.)

Saint-Yves, à l'Archigymnase romain.

Cette église fut bâtie par Borromini, sous Alexandre VII, pendant qu'on terminait l'édifice où devait être placée la sapience. Elle est dédiée à saint Luc, évangéliste, à saint Léon le Grand, pape, et à saint Yves, avocat des pauvres.

On y célèbre, avec une chapelle de cardinaux, la fête de saint Yves le 19 mai, et toutes les autres fêtes ecclésiastiques de l'Université.

Saint-Yves des Bretons.

Cette église est ancienne. Le pape Calixte III, sur les instances du cardinal de Taillebourg, la céda à la nation française de Bretagne : elle est à présent réunie à saint Louis des Français. On y voit plusieurs dalles sépulcrales du XVe et du XVIe siècle. La fête du saint s'y fait au 19 mai.

ROME PAÏENNE.

Nous allons maintenant rappeler en peu de mots les anciens temples ou lieux de dévotion de la vieille Rome, en donnant d'abord quelques-uns de ses principaux noms *sacrés*.

Anthusa ou *Flora*, d'où est venu *Florentia*,

connu des seuls patriciens ; allusion à Flora, courtisane célèbre, qui, en mourant, légua tous ses biens au peuple romain. Les jeux floraux, institués en l'honneur de la déesse Flore, furent célèbres dans les anciens temps de Rome par leur immoralité.

Eros, traduction grecque de *Amor*, qui est le renversement des lettres de *Roma*.

Valentia, allusion au sens grec du mot *Roma*, qui signifie *force* et puissance.

Quirina ou *Quirium*, de *quiris*, pique, d'où est venu *Quirinus*, le surnom de Romulus, et *Quirites*, celui des Romains.

Quadrata, carré, nom symbolique qui remonte au premier tracé de la ville.

Septicollis, aux sept collines, à cause de sa position géographique.

Æterna, éternelle ; nom que le temps a justifié.

Urbs, la Ville, nom qu'elle garde encore aujourd'hui

Nous commencerons par les édifices sacrés bâtis dans l'enceinte de la ville, et nous terminerons par ceux qui furent construits hors des murs.

Temple d'Apollon. Quelques écrivains donnent ce nom aux ruines qu'on voit aujourd'hui dans le couvent annexé à l'église de Saint-Nicolas *de' Cesarini*.

Temple d'Apollon Palatin. Auguste fit bâtir un temple à Apollon dans la partie de son palais, qui avait été frappée de la foudre, en mémoire de la bataille d'Actium. Properce le décrit assez bien dans ses *Elégies* (Lib. II, eleg. 22).

Temple de Castor et Pollux. Ce temple était situé un peu en avant de l'église de Saint-Théodore, puisque devant ce temple se trouvait la source d'eau appelée le Lac de Juturne. C'est là que, selon l'antique tradition romaine, les deux frères Castor et Pollux apparurent dans la soirée même du jour où eut lieu, près du lac Régille, la fameuse bataille contre les Tarquins, et qu'on les crut les messagers de la Victoire. Ce fut là qu'on éleva en leur honneur un temple rebâti ensuite par Métellus, puis par Tibère.

Temple de Cybèle, de Bacchus et de Junon. Ces trois temples étaient voisins l'un de l'autre, dans le palais des Césars. Celui de Cybèle était dans le milieu, et fut dédié par Junius Brutus ; il avait au devant une place assez vaste, et il en reste des débris.

Temple d'Esculape, dans l'île. La contagion dont Rome fut affligée, l'an 462 de sa fondation, fit qu'on eut recours aux dieux, et qu'on envoya des ambassadeurs à Epidaure pour consulter l'oracle d'Esculape. Le vaisseau revint portant un de ces serpents sacrés dont abondait l'enceinte du temple dédié à cette divinité célèbre. Quand le vaisseau revint à Rome et toucha l'île du Tibre, le reptile s'y cacha et disparut.

En mémoire de cet événement, on bâtit dans cette île un temple à Esculape à la place occupée aujourd'hui par Saint-Barthélemy. L'île elle-même fut entourée de pierres, et l'on donna à ces murailles la forme d'un vaisseau dont on voit encore la poupe en descendant vers la rive du Tibre, dans le jardin actuel du couvent. On y voit encore les blocs de travertin sur lesquels était grossièrement sculptée l'image d'Esculape et celle du serpent.

Ce temple avait un portique sous lequel on exposait les malades pour obtenir du dieu leur guérison ; mais surtout pour être soignés par les prêtres du temple qui sans doute étaient experts dans la médecine.

Les guérisons néanmoins étaient toujours attribuées à la divinité ; des tables votives occupaient le portique, et c'était sur une des colonnes qui le composaient qu'on inscrivait les guérisons opérées

Il y avait aussi dans l'intérieur de l'édifice un petit puits, dont on venait boire l'eau, dit-on, pour se guérir ou pour se préserver de la fièvre : ce puits existe encore aujourd'hui. Cependant quelques-uns prétendent que ce puits était celui où l'on jetait, pendant les sacrifices, le sang et les os des victimes immolées.

Temple du dieu Faune, dans l'île. Ce temple était situé à l'autre extrémité de l'île du Tibre, c'est-à-dire vers la partie qu'on avait affectée à représenter la proue. Il en était resté un obélisque dont les débris étaient érigés à la villa Albani ; de là on les transporta plus tard à Paris, où ils sont restés.

Temple d'Hercule le Vainqueur. C'est le nom que plusieurs antiquaires donnent au temple rond, bâti sur la rive gauche du Tibre, et qu'on retrouve encore presque intact sur la place de *Bocca della Verità*, et qu'on appelle vulgairement le temple de Vesta.

On dit aussi que c'était autrefois un temple du Soleil, parce qu'on en fit au moyen âge une église dédiée à Notre-Dame du Soleil.

Temple de Janus, au Forum. Au mois de mars 1834, en creusant au Forum autour de l'arc de Septime Sévère, on a retrouvé les vestiges du petit temple de Janus, fameux dans l'histoire romaine. Nous savons que, dans l'enceinte de Servius Tullius, il n'y avait point d'autre temple de Janus que celui que Romulus bâtit après son alliance avec les Sabins : aussi, pour indiquer cette concorde établie entre les deux populations jadis ennemies, Janus est représenté avec deux visages, l'un vers l'orient, l'autre vers l'occident. Sa forme a été décrite par Procope, qui affirme qu'il était encore intact au temps de la guerre des Goths.

Il était de forme carrée, très-petit, et tout revêtu de bronze au-dessus et à l'entour. Il renfermait la statue du dieu, en bronze, de la hauteur de cinq coudées. Les portes aussi étaient du même métal ; elles étaient ouvertes en temps de guerre et fermées pendant la paix.

Dans l'intérieur était l'autel, ainsi que nous le rappelle le vers connu d'Ovide (Fast. lib. I) :

Ara mihi posita est, parvo conjuncta sacello.

Aujourd'hui qu'on a découvert le plan de ce petit temple, on a vu sur la place, sous l'autel, le puits sacré où l'on jetait le sang et les ossements des victimes. Dans les médailles de Néron et de quelques autres empereurs on voit la véritable forme du temple.

Temple de Jupiter Capitolinus. Cette colline fut la seconde que Romulus enferma dans l'enceinte de Rome : la première fut le mont Palatin.

Le Capitole, partagé à son sommet en deux mamelons assez bas, formait entre les deux un espace qui garda le nom d'*Intermontium*. C'est là que Romulus avait ouvert le *Champ d'asile* destiné à recevoir tous les émigrés des populations voisines de la sienne, pour multiplier le plus promptement possible la ville qu'il venait de fonder.

Le sommet occidental, du côté du Tibre, fut d'abord appelé *Saxum Carmentale*, le roc ou le rocher, de Carmenta, mère d'Evandre, ou *Saxum Saturnium*, le roc de Saturne. Plus tard il prit le nom de roche Tarpéienne : on sait à quelle occasion.

L'autre sommet garda plus particulièrement le nom de Capitole, qui s'étendit bientôt à toute la montagne, quand Tarquinius Priscus eut fait bâtir le temple de Jupiter.

Ce temple magnifique s'élevait autrefois dans le lieu où fut bâtie depuis l'église et le couvent des Capucins d'*Ara cœli*, avec la façade tournée du côté de l'Aventin, c'est-à-dire au sud-ouest.

La Cella du temple était partagée en trois nefs formant trois autels séparés, mais couverts par le même toit. L'autel du milieu était consacré à Jupiter, l'un des deux autres à Junon, et le troisième à Minerve. Néanmoins l'ensemble de l'édifice était dédié à Jupiter très-bon et très-grand : *Jovi optimo maximo*. Aussi était-ce le premier temple de Rome.

Après la fondation primitive de *Tarquinius Priscus*, Tarquin le Superbe en éleva les piliers, et Marcus Horatius Pulvillus le consacra, l'an de Rome 247.

Ce temple fut ravagé par un incendie durant la guerre civile de Marius ; mais Sylla le fit rebâtir l'an de Rome 676 : on y employa les colonnes prises au temple du Jupiter Olympien d'Athènes, et il fut consacré par Quintus Lutatius Catulus. Sous Vitellius il fut brûlé de nouveau, puis rebâti par Vespasien. Brûlé encore après la mort de cet empereur, il fut rebâti avec une grande magnificence par Domitien, avec des colonnes qui venaient, selon Plutarque, de la Grèce. Plusieurs de ces colonnes doivent se retrouver encore dans l'église d'*Ara cœli*.

La statue du dieu qui, dans l'origine, était de terre cuite, fut faite ensuite en bronze doré, et enfin d'or massif, progression bizarre qui coïncide avec la décadence rapide du paganisme.

Sur le mur qui séparait la nef de Jupiter de celle de Minerve, on enfonçait chaque année, le 14 septembre, le clou annal (*clavus annalis*). On faisait cette cérémonie en grande pompe : les consuls ou le dictateur lui-même, quand il y en avait un, en étaient chargés. Au reste, si l'on en croit Sextus Pompée, le temple de Jupiter à Rome n'avait pas seul ce privilége : *Clavus annalis appellabatur*, dit-il, *qui figebatur in parietibus sacrarum ædium per annos singulos, ut per eos numerus colligeretur annorum.* « On appelait clou annal celui qu'on plantait chaque année dans les murs *des édifices sacrés*, pour compter par leur nombre celui des années écoulées. »

On gardait encore dans le temple la statue de la Jeunesse, *Juventas*, la lance, symbole de Mars et de l'origine guerrière de Rome, *quiris*, et enfin un dieu Terme, *Terminus*. A l'autel de Jupiter, on gardait aussi le portrait de Scipion l'Africain.

Dans l'*Intermontium*, entre deux bois sacrés, il y avait le temple de Vejovis, c'est-à-dire de Jupiter enfant, ou du mauvais génie. Plus loin, celui de Junon Moneta et celui de Jupiter Férétrius, bâti par Romulus pour y déposer les dépouilles opimes qu'il avait arrachées à Acron. Ce temple avait dix pieds de long sur six de large. Dans toute la suite de l'histoire romaine, nous ne voyons que deux généraux romains y suspendre de pareils trophées : Cornélius Cossus, après avoir vaincu et tué de sa propre main Tolumnius, roi de Véies, et Marcellus, après la victoire qu'il remporta sur Viriodomar, roi des Gaulois. On sait que les dépouilles opimes, les seules qu'on pût porter en *ex-voto* dans ce temple, étaient celles qu'un général romain enlevait lui-même au chef de l'armée ennemie, après avoir combattu avec lui corps à corps, et l'avoir laissé mort sur le champ de bataille.

Auprès du temple, il y en avait encore plusieurs autres qui firent donner à la colline le nom d'*Arx sacrorum*. Tous ces temples aujourd'hui ont disparu.

Le temple de Jupiter était encore entier du temps d'Honorius ; Stilicon lui enleva une partie de ses ornements, et nous savons par Procope que Genséric arracha la moitié des feuilles de bronze qui le couvraient. Au VIII^e^ siècle, il tombait en ruine, et dès le XI^e^, il n'existait plus de lui que des débris informes et quelques colonnes brisées.

En 591, Grégoire le Grand avait déjà bâti au milieu de ses ruines une chapelle dédiée à la sainte Vierge, et qui devint plus tard une des vingt abbayes privilégiées de Rome.

C'est dans ce temple de Jupiter que les triomphateurs qui arrivaient du Forum par la voie Sacrée allaient rendre grâces de leur victoire. Ils montaient au Capitole par le *Clivus Capitolinus*, passaient devant le temple de Jupiter Tonnant, et, laissant à droite le temple Hexastyle dont on voit encore les ruines aujourd'hui, tournaient à gauche, du côté de l'église moderne de la Consolation, puis revenaient à droite dans l'*Intermontium* (aujourd'hui comblé), et se trouvaient ainsi devant le temple de Jupiter. En un mot, ils faisaient le tour de l'*Arx sacrorum* pour revenir par la partie ouest du Capitole, vis-à-vis du temple de Jupiter.

Temple de Jupiter, dans l'île. Ce temple se réunissait au portique d'Esculape, dont nous venons de parler, et se trouvait placé presque au milieu de l'île du Tibre.

Temple de Marc-Aurèle. Ce temple, dont on a fait le palais moderne de la Douane, sur la place *di Pietra*, fut élevé à Marc-Aurèle, dont le nom d'adoption était Anto-

nin, à cause d'Antonin le Pieux, qui l'adopta pour son fils et son successeur. C'est Innocent XII qui le fit approprier à son usage actuel par François Fontana.

Temple de la Paix, au Forum. L'histoire nous dit que Vespasien, à son retour de la guerre de Judée, fit élever à Rome un temple à la Paix, et qu'il y déposa tous les objets qu'il avait rapportés du temple de Jérusalem. On croit que les trois grands arcs qu'on désigne généralement par le nom de Basilique de Constantin, sont les restes de ce grand édifice.

Temple de la Piété, de l'Espérance et de Matuta. Ces trois temples se touchaient. Ils étaient bâtis à la place où fut élevée l'église collégiale de Saint-Nicolas *in Carcere.*

Ce lieu était occupé autrefois par le marché aux légumes (*forum olitorium*), où Appius Claudius fit construire la prison décemvirale.

Sur l'emplacement de cette prison Marcus Acilius Glabrio dédia un temple à la Piété, par suite d'un vœu qu'il avait fait dans la guerre où il vainquit Antiochus aux Thermopyles, l'an de Rome 573, ou plutôt il restaura ce temple, qui avait déjà été construit à l'époque où une jeune femme avait nourri de son lait sa mère condamnée à mourir de faim.

Ce temple était près de celui de l'Espérance, élevé par Attilius Calatinus l'an de Rome 496; et, près de ce dernier, on voyait celui de Matuta, ou d'Ino, nourrice de Bacchus, dédié, l'an de Rome 560, par Publius Cornélius Scipion l'Africain.

Ces trois temples étaient auprès l'un de l'autre et sur la même ligne. Deux de ces temples étaient d'ordre dorique, et le troisième ionique. Les colonnes doriques de l'un des deux temples étaient cannelées, les autres ne l'étaient pas.

Dans des fouilles récentes, faites sous la direction de M. Valadier, on a retrouvé le plan et la distribution de ces temples, et même la base d'une statue dorée, que Glabrio avait fait ériger à son père devant le temple de la Piété.

Temple de Saturne. Dans tous les temps les Romains ont passé pour un peuple fort religieux. Cicéron disait : Flattons-nous tant qu'il nous plaira ; nous ne surpasserons ni les Gaulois en valeur, ni les Espagnols en nombre, ni les Grecs en talent, etc ; mais c'est par la religion que nous surpasserons toutes les nations de l'univers.

Ce temple de Saturne est l'un des monuments les plus anciens de l'esprit religieux des Romains ; il remonte aux premiers temps de la ville ; on ignore son emplacement réel ; mais on sait que Valérius Publicola y déposa le trésor public. Il est désigné comme situé au bas du Capitole, du côté du Forum ; mais on n'en sait pas davantage. Aussi, les uns l'ont-ils placé à l'endroit où s'élève aujourd'hui l'église de Saint-Adrien, tandis que les autres croient qu'il devait être placé dans le temple dont il reste aujourd'hui huit colonnes, sur le versant méridional de la colline, et qu'on a plusieurs fois appelé temple de la Concorde, de la Fortune, de Vespasien ou de Junon Moneta.

Temple de Trajan, au Forum de Trajan. Ce temple fut élevé par l'empereur Adrien en l'honneur de Trajan, derrière la colonne Trajane : cet édifice s'étendait sur l'emplacement compris aujourd'hui entre les deux églises de Sainte-Marie de Lorette et du Saint-Nom de Marie.

D'après les débris qu'on a trouvés, on peut reconstruire par la pensée cet édifice, qui avait deux façades, l'une du côté de la place actuelle des Saints-Apôtres, et l'autre du côté du Forum de Trajan.

Temple de Vénus et de Rome. Ce temple fut construit par l'empereur Adrien lui-même et sur ses propres dessins. Comme il était dédié à deux divinités différentes, il y fit faire deux *cella* séparées, qui cependant se touchaient par le dos, comme on peut le voir encore par les débris qui en restent dans le jardin du couvent de Sainte-Françoise Romaine.

On montait à ce temple par un grand escalier situé du côté du Forum, et par deux autres escaliers situés aux angles, du côté du Colisée.

Temple de Vesta Palatine. On voit près de la demeure d'Auguste quelques ruines d'un petit édifice rond, où l'on croit que les Vestales ont déposé le palladium, quand un incendie ravagea le grand temple qui était au Forum romain.

Temple de Bacchus. Ce temple est devenu aujourd'hui l'eglise Saint-Urbain *à la Caffarella*, dont nous avons parlé en son lieu.

Les opinions varient quant à la divinité antique à laquelle il fut dédié. Les uns disent qu'il était consacré aux Muses, d'autres à Mars, d'autres à l'Honneur et à la Vertu, d'autres enfin à Bacchus. Cette dernière opinion est basée sur ce qu'on a trouvé dans le souterrain du temple un autel rond, avec une inscription grecque qui l'appelle le foyer de Bacchus : cet autel était d'ailleurs entouré du serpent dionysiaque ; mais il y a pu y être transporté d'ailleurs.

Devant ce temple s'élève un petit monticule couvert d'un bois : peut-être était-ce un ancien bois sacré, consacré à la divinité du temple.

Fontaine d'Egérie. Si l'on en croit la tradition populaire, cette fontaine était située à une très-petite distance de la ville, près du lieu où campait Annibal, quand une vaine terreur s'empara de lui et de son armée, et le fit abandonner son projet de s'emparer de Rome. D'autres la placent près d'Albano (Servius, *in Æneid.*, lib. VII). Ortelius prétend qu'elle était plus voisine de Rome, hors de la porte Capène. Selon lui, elle ne serait point différente du bois des Muses, au milieu duquel était la fontaine d'Egérie, selon les témoignages de Tite-Live et d'Ovide, qui vraisemblablement n'en savaient pas beaucoup plus que nous à ce sujet.

D'après Symmachus, elle s'étendait entre le mont Celio et le mont d'Or (le Pseudo-Aventino).

La fontaine sacrée où venait s'inspirer le sage législateur a depuis longtemps disparu. Aujourd'hui on donne le nom de fontaine Egerie à une nymphée située trois milles plus

loin, dans la vallée de la Caffarella. Les nymphées étaient de petits édifices consacrés aux sources et aux ruisseaux. Celle de la vallée de la Caffarella paraît avoir été construite vers le temps de Vespasien. On y voit onze niches qui étaient autrefois de marbre blanc, avec des corniches de marbre rouge. Le pavé était revêtu de serpentin, et le mur, au moins dans la partie inférieure, de vert antique. La statue couchée au fond de l'antre n'a plus de tête; mais il est facile de voir que c'est une statue d'homme figurant un fleuve ou un ruisseau. L'eau qui coule de la fontaine va se réunir un peu plus loin au petit fleuve Almon, qui se jette dans le Tibre, et la vallée de la Caffarella est celle que nous avons désignée au commencement de cet article comme le campement d'Annibal.

Temple du dieu Rediculus. Cet édifice en briques, d'une jolie forme, s'élève au milieu de la vallée de la Caffarella; il doit son nom à l'opinion que Annibal était campé dans cette vallée, quand une terreur panique le fit retourner sur ses pas.

Ce temple fut élevé, en mémoire de cet heureux événement, au dieu Rediculus (*a reditu*), parce que c'est là l'endroit où a commencé la retraite de l'armée carthaginoise. Il est entouré de quelques colonnes octangulaires, qui semblent taillées dans la masse de la construction : ces colonnes ont des chapiteaux corinthiens dont le feuillage est de terre cuite comme le reste, mais de diverses couleurs.

Sur le côté opposé, on voit des niches, des pilastres, et un méandre grec en stuc tout autour des fenêtres.

Temple de Romulus. C'était un édifice rond, entouré d'une cour carrée, bornée à chacun de ses côtés par un portique. Le temple était entouré d'une enceinte sacrée; il avait été dédié à Romulus après son apothéose.

Aujourd'hui il ne reste plus de ce monument que le souterrain, les bâtiments supérieurs ayant disparu du sol.

ROQUE D'ALBERÈS (La), France, dans le Roussillon, au département des Pyrénées-Orientales, à 15 kil. de Céret.

On remarque à peu de distance le charmant ermitage de Notre-Dame de Tania, construit sur une hauteur qui domine une belle et fraîche vallée.

ROSTAN (Syrie), lieu célèbre par le martyre de saint Marcus, et par le culte spécial qu'on lui a toujours rendu depuis.

..... Nous traversâmes l'Oronte sur un vieux pont en pierres. Le fleuve coule ici entre deux collines dépouillées d'arbres et très-rapprochées l'une de l'autre. Au sommet de la colline occidentale apparaît un petit village appelé Rostan; il occupe une partie de l'emplacement de l'antique Aréthuse, où fut martyrisé Marcus, évêque de cette ville. Saint Grégoire de Nazianze a décrit les horribles tourments que le peuple d'Aréthuse fit subir au vénérable évêque. Marcus avait livré à l'incendie et à la destruction un temple païen cher au peuple d'Aréthuse. La multitude fit éclater sa colère contre Marcus. Celui-ci songea d'abord à prendre la fuite pour se dérober au courroux du peuple; ce n'était point par lâcheté, mais il se rappelait ces paroles de l'Evangile : « Quand on vous chassera d'une ville, « allez dans une autre pour y enseigner la « parole de Dieu. » Cette fuite ne fut pas longue. Marcus revint à Aréthuse, et s'offrit au peuple. L'arrêt fut bientôt prononcé; l'empereur Julien ne fit rien pour arracher l'évêque des mains de la populace, quoiqu'il pût se ressouvenir que Marcus l'avait sauvé, à l'âge de six ans, de la vengeance de Constance, qui l'avait condamné à mort, ainsi que son frère Gallus. L'évêque d'Aréthuse fut traîné sur les places publiques; chacun lui adressait un outrage ou lui infligeait une torture. Cette sanglante tragédie devint comme le passe-temps de la populace aréthusienne. A la fin, on enduisit son corps de miel, on l'éleva sur un pieu, et le vénérable évêque resta ainsi exposé à l'affreuse piqûre des guêpes et des abeilles sous les ardeurs du soleil de midi. Pas une plainte ne s'échappait de la bouche du martyr; il gardait sa sérénité au milieu des tourments. Du haut de l'arbre de douleur où il était attaché, Marcus contemplait paisiblement les colères de la foule, et lui pardonnait. Cette calme résignation des martyrs dans les supplices est un bien touchant et bien magnifique spectacle de ces premiers temps de l'Eglise naissante. Tertullien nous a expliqué cette grandeur sublime des martyrs : «Quand « l'âme est aux cieux, nous dit ce grand « homme, le corps ne sent plus la pesanteur « des chaînes; elle emporte avec soi tout « l'homme! » (*Poujoulat.*)

ROUDAPRAYAGA (Hindoustan). *Voy.* Gange.

ROUEN (France), ancienne capitale de la Normandie, chef-lieu du département de la Seine-Inférieure, et siége d'un archevêché.

De toutes les villes de France, celle de Rouen est la mieux partagée en monuments du moyen âge. Si les Romains y ont laissé peu de traces de leur séjour, ou plutôt si ces traces ont été effacées sous les pas de la civilisation, en revanche le moyen âge nous a laissé de magnifiques empreintes de l'art chrétien dans les monuments religieux, tels que la cathédrale, Saint-Ouen, et dans quelques habitations privées, où l'on retrouve toute la grâce et toute la pureté du style de la renaissance.

Notre-Dame (1).— La cathédrale de Rouen fut détruite et réédifiée à plusieurs reprises, surtout à l'époque de la grande invasion des Normands, au milieu du IXe siècle. Elle ne tarda pas à sortir de ses ruines, puisque en 912 Rollon, converti à la foi chrétienne, y reçut le baptême et la décora magnifiquement. Au Xe siècle, elle fut agrandie par Richard Ier et par l'archevêque Robert son fils. En 1055, Maurille, archevêque de Rouen,

(1) Nous avons emprunté au bel ouvrage de M. l'abbé Bourassé, intitulé : *Les Cathédrales de France*, un vol. in-8, Tours, Mame et Cie, 1845, la plus grande partie des notions que renferme cet article.

élève la pyramide en pierre qui portait son nom, et fait la dédicace de l'église en 1063.

L'année 1117, la foudre tomba sur la cathédrale ; en 1200, elle fut consumée par un incendie, et reconstruite avec une si grande activité, que dès l'an 1217 on ne s'occupait plus que des parties secondaires de cette grande construction.

On peut diviser en cinq genres différents le style architectural de Notre-Dame. Le corps de l'édifice appartient au style ogival primitif; les chapelles, au style ogival secondaire; le portail, au style ogival tertiaire; les tombeaux dans la chapelle de la Vierge, à la Renaissance, et enfin le jubé, au style moderne.

La longueur de la cathédrale, depuis le grand portail jusqu'à l'extrémité de la chapelle de la Vierge, est de 136 mètres. Cette chapelle en a 29, le chœur 36, et la nef 68. La largeur totale de l'édifice est de 32 mètres 30 centimètres; la hauteur de la nef est de 28 mètres. Au centre de la croisée, qui a 53 mètres de longueur sur 8 et demi de largeur, est la lanterne, élevée de 52 mètres sous clef de voûte, et soutenue par quatre gros piliers portant chacun 12 mètres de circonférence, et formés de trente et une colonnes groupées en faisceau. Une étroite galerie règne au-dessus des arcades de la nef et du chœur.

« Le plan général, dit M. l'abbé Bourasse, est en forme de croix latine avec deux collatéraux jusqu'au transsept, et quatre jusqu'aux chapelles absidiales. Les bas-côtés se prolongent dans les croisillons du transsept : disposition d'un bon effet, et qui contribue peut-être à donner une plus grande régularité au plan géométral. On compte vingt-cinq chapelles, cent trente fenêtres, et un nombre infini de colonnes et de colonnettes.

« Le chœur est entouré de quatorze colonnes et éclairé par quinze grandes fenêtres. Avant 1430, sa partie supérieure ne recevait le jour que par un petit nombre d'ouvertures étroites.

« Les arcades sont généralement très-aiguës, et l'ogive présente cette pureté de forme et cet élancement remarquables qu'on rencontre seulement après la généralisation du système. Celles qui se trouvent au point des nefs et de la croisée sont d'une hardiesse prodigieuse. Les galeries du triforium sont fort sévères. Elles ne sont à jour qu'autour du chœur et du sanctuaire; dans tout le reste de l'église, leur balustrade se détache sur le fond de la muraille elle-même.»

Les consoles des stalles, qui ont été établies en 1467, sont ornées de sculptures aussi remarquables par leur belle exécution que par leur naïveté et leur finesse. L'ancien jubé, dont le style était en rapport avec le reste de l'édifice, et dont on admirait les gracieuses et légères dentelles, a été remplacé, en 1777, par un jubé de style moderne.

Les chapelles les plus remarquables sont celles de Saint-Etienne et de la Sainte-Vierge. Cette dernière renferme de magnifiques monuments funéraires.

Dans la chapelle du petit Saint-Romain, la première du collatéral droit près du transsept, se trouve le tombeau de Rollin, premier duc de Normandie. En face, dans le collatéral opposé, dans la chapelle de Sainte-Anne, sont les restes de Guillaume Longue-Epée, fils et successeur de Rollon.

La statue de Richard Cœur-de-Lion, récemment découverte en creusant le chœur, a été provisoirement déposée dans la chapelle de la Sainte-Vierge. Elle est en pierre de liais, d'un travail précieux et d'une conservation parfaite.

Cette magnifique chapelle renferme, en outre, le tombeau de Pierre de Brézé, grand sénéchal d'Anjou, tué à la bataille de Montlhéry en 1465 ; celui de Louis de Brézé, petit-fils du précédent, et le tombeau des cardinaux d'Amboise. Ces monuments sont d'une grande richesse.

« Tous les portails de la cathédrale de Rouen sont dignes d'être remarqués ; mais c'est surtout sa principale façade, à l'occident, due à la munificence éclairée des d'Amboise, qui frappe les yeux par son étendue imposante, sa riche décoration, l'incroyable variété des détails dont elle se compose, et l'aspect des deux belles tours qui la couronnent. Cependant l'extérieur du monument tout entier n'avait rien à comparer, pour la grandeur ni pour l'élégance, à la pyramide brillante et légère qui le surmontait encore il y a peu de temps.

« Construite sur les ruines de flèches encore plus élevées par le dernier des cardinaux d'Amboise, elle comptait environ trois siècles d'existence, lorsque, le 13 septembre 1822, la foudre, en se rouvrant des chemins qu'elle avait déjà parcourus, vint frapper la croix, sillonner toute sa surface, et porter la flamme au milieu de son immense charpente. »

Une flèche en fer pesant environ 600 mille kilogrammes, et composée de 2,540 pièces de fer, non compris les boulons, remplace la flèche incendiée et monte dans les airs à une élévation de 141 mètres 63 centimètres. Elle aura près de 13 mètres de plus que la précédente, et ne le cédera que de 4 mètres à la plus haute des pyramides d'Egypte.

La tour qui termine la façade au nord porte le nom de Saint-Romain ; sa base est la portion la plus ancienne de l'édifice. La tour méridionale a été nommée la *tour de Beurre*, parce qu'elle fut construite au moyen des aumônes offertes par les fidèles, qui obtinrent la permission de faire usage de beurre durant le carême.

Les portails latéraux, celui des *Libraires* et celui de la *Calende*, sont richement décorés. On remarque surtout les bas-reliefs du premier. Ils représentent, les uns des traits de l'Histoire Sainte, les autres des sujets quelquefois grotesques. La façade de ce portail, de même que celle de la Calende, est accompagnée de deux tours carrées percées de grandes fenêtres ogives.

Une description plus étendue de cette magnifique église nous entraînerait au delà des

bornes de cet ouvrage ; mais nous renverrons le lecteur qui voudra de plus grands détails à l'excellente description de la cathédrale donnée par M. Gilbert, qui a également décrit, et avec le même soin, l'église de Saint-Ouen.

Eglise de Saint-Ouen.— L'abbaye de Saint-Ouen, la plus ancienne de toute la Normandie, fondée en 553, sous le règne de Clotaire, fut plusieurs fois détruite par l'incendie ; enfin, en 1303, Jean du Roussel Marc-d'Argent, vingt-quatrième abbé de ce monastère, posa la première pierre de la magnifique église de Saint-Ouen. L'édifice ne fut entièrement terminé qu'au commencement du XVI^e^ siècle.

Sa longueur dans œuvre est de 135 mètres 33 centimètres, qui sont répartis comme suit : la nef, 79 mètres 24 centimètres ; le chœur, 33 mètres 12 centimètres ; le surplus, jusqu'à l'extrémité de la chapelle de la Vierge, 23 mètres ; en tout, 2 mètres 80 centimètres de plus que la cathédrale. Sa hauteur est de 32 mètres 50 centimètres. La largeur, en y comprenant les collatéraux, est de 25 mètres 32 centimètres, savoir : 11 mètres 5 centimètres pour la nef, et 7 mètres 13 centimètres pour chaque collatéral. Le transsept porte 43 mètres 22 centimètres de long sur 11 mètres de large.

Cent vingt-cinq fenêtres disposées sur trois rangs, et trois magnifiques rosaces, éclairent l'église.

« Toutes les grandes fenêtres des hautes voûtes de Saint-Ouen sont enrichies de peintures sur verre d'un bel effet ; celles de droite représentent, dans de grandes proportions, les personnages les plus illustres de l'Ancien Testament depuis Adam, parmi lesquels, suivant l'usage du moyen âge, on a compris les sibylles, pour lesquelles l'Eglise conserva, pendant une longue suite de siècles, une vénération presque égale à celle qu'elle a vouée aux saints.

« La partie gauche de cette splendide vitrerie comprend, sous des formes également colossales, les douze apôtres, des saints évêques des premiers temps du christianisme, et les abbés les plus illustres de l'ordre de Saint-Benoît.

« Le reste de la vitrerie est enrichi d'un grand nombre d'autres sujets pieux, parmi lesquels se trouvent beaucoup de scènes de martyrs et d'autres sujets hagiographiques.

« Toutes ces peintures sont ornées de couronnements de la plus grande élégance ; mais il est impossible de rien voir de plus ravissant, sous le rapport de l'éclat des couleurs et de l'incroyable richesse des détails, que les dais qui surmontent, du côté du sud, les histoires dont cette partie du temple est embellie.

« Les compartiments du remplissage des fenêtres où sont contenues ces brillantes peintures sont dans la partie de la basilique construite par l'abbé Marc-d'Argent, dans le style du gothique *rayonnant*. Le gothique *flamboyant* forme le caractère de presque tout le reste, légère dissemblance qui ne nuit en rien à l'effet du corps de l'édifice pris dans son harmonieux ensemble.

« Contre le premier pilier à droite, entrant par le portail occidental, est un bénitier de marbre. Par un effet d'optique assez curieux, on voit, en regardant au fond de ce bénitier, la voûte de l'église dans toute son étendue. » (*M. Théodore Licquet.*)

Le magnifique jubé qui séparait le chœur de la nef a été détruit à la révolution. Onze chapelles entourent le chœur ; excepté celle de la Vierge, elles n'ont rien de bien remarquable.

En entrant dans cette vaste nef, on est saisi d'admiration. Du grand portail on aperçoit le chœur dans tout son ensemble, et figurant un ovale. Les hauts piliers qui l'entourent sont formés de colonnettes, et s'élancent vers la voûte d'une manière aérienne. C'est la parfaite harmonie et la beauté des proportions qui règnent dans toutes les parties de cette superbe basilique qui en fait le plus grand charme, et l'on s'accorde généralement à la placer au dessus de Notre-Dame, sous le rapport du mérite architectural.

Au milieu du comble s'élève majestueusement une grande tour à base carrée : deux grandes fenêtres surmontées de pignons élégamment découpés ornent chaque face. La partie supérieure de la tour, de forme octogone, est accompagnée de quatre jolies tourelles qui se rattachent aux angles de cette tour. Une couronne ducale travaillée à jour en forme le couronnement. Elle s'élève à 32 mètres au-dessus du comble et à 80 mètres au-dessus du sol de l'église.

Elle est supportée, à l'intérieur de l'édifice, par quatre piliers formés chacun par un groupe de 24 colonnettes.

Le portail occidental n'a de remarquable qu'une magnifique rosace. Il est resté inachevé.

Le portail du sud offre beaucoup d'intérêt par le nombre et la variété de ses sculptures. On y remarque surtout deux pendentifs de l'exécution la plus hardie, et un bas-relief placé au-dessus de la porte, représentant la sépulture, l'assomption et l'entrée au ciel de la sainte Vierge.

Saint-Maclou.— Cette église, dont les premiers travaux datent du milieu du XV^e^ siècle, a beaucoup de rapport avec celle de Saint-Ouen, mais ses proportions sont moins grandes. Elle n'a que 46 mètres de longueur sur 24 mètres 68 centimètres de largeur. On admire particulièrement le charmant escalier sculpté à jour qui conduit aux orgues, ainsi que les sculptures qui décorent les portes, et que l'on attribue à Jean Goujon. Ces bas-reliefs représentent divers traits de l'Ecriture sainte. Cette église a conservé la presque totalité de ses anciens vitraux, représentant des figures isolées de saints ; mais la partie inférieure de ces vitraux a éprouvé beaucoup de dégradations.

Crypte de Saint-Gervais.— L'église actuelle de Saint-Gervais a été bâtie sur l'emplace-

ment de l'église primitive bâtie par saint Victrice, archevêque de Rouen, lorsqu'il reçut, en 386, les reliques de saint Gervais.

La crypte de Saint-Gervais, placée sous le chœur de l'église actuelle, est un monument extrêmement curieux. « On y descend par un escalier de vingt-huit marches en pierre. Sa longueur est de 35 pieds sur 16 de large et 15 de haut. Un banc de pierre y règne circulairement. Là furent inhumés les deux premiers archevêques de Rouen, saint Mellon et saint Avitien, sous les deux arcades que vous apercevez à droite et à gauche au bas de l'escalier. Ces arcades avaient été murées à l'époque des troubles religieux; elles furent rouvertes en 1723. Le tombeau de saint Mellon est du côté de l'évangile, c'est-à-dire à gauche en entrant. Là se retrouvent les seules traces visibles de l'architecture romaine dans nos murs. Tout près de cette chapelle, contemporaine de seize siècles écoulés, se prolongeait la voie romaine qui conduisait de l'antique *Rothomagus*, en passant par le Mont-aux-Malades, à *Juliobona*.

« Blessé mortellement par le pommeau de sa selle, au moment où il courait à Paris pour y *faire ses relevailles avec dix mille lances, en guise de cierges*, Guillaume le Conquérant se fit transporter au prieuré de Saint-Gervais, où il mourut le 9 septembre 1087. » (*M. Théodore Licquet.*)

Plusieurs autres églises de Rouen méritent l'attention de l'amateur et de l'archéologue: tel est *Saint-Patrice*, remarquable par ses beaux vitraux; *Saint-Romain*, qui renferme le tombeau en marbre du saint archevêque de ce nom et de belles verrières; *Saint-Godard*, également remarquable par l'éclat de ses vitraux; *Saint-Vincent*, jolie production de la renaissance, où il y a aussi des peintures sur verre; *Saint-Paul*, église moderne, mais dont la sacristie formait les trois absides demi-circulaires de l'ancienne église de Saint-Paul, qui appartenait au commencement du XI^e^ siècle.

ROYAUMONT (France), hameau du département de Seine-et-Oise, qui dépend de la commune d'Asnières-sur-Oise.

Il ne reste plus rien aujourd'hui que quelques ruines de l'abbaye de Royaumont, autrefois célèbre par ses richesses et la beauté de son architecture. Elle est située à deux lieues de Chantilly. Le monastère fut fondé par saint Louis, en l'année 1230. Les chroniques racontent que, dans cette année 1230, quatrième du règne du saint roi, Louis fit le vœu de construire une abbaye remarquable par le luxe de son architecture et de ses ornements. Elle fut élevée dans un lieu qu'on appelait *Cuimont*, et du nom du roi, elle se nomma *Mons regalis*, *Mont royal*; il y institua un abbé avec vingt moines de l'ordre de Cîteaux; des biens très-considérables lui furent consacrés, et son intérieur fut orné avec la plus grande richesse. Saint Louis se retirait souvent dans cette abbaye pour prier; il y servait les malades, mangeait au réfectoire avec les moines, et couchait avec eux dans le dortoir. Cinq de ses enfants ont été enterrés dans l'église de cette abbaye. Avant sa destruction, on y voyait plusieurs tombeaux de grands seigneurs, entre autres celui de Henri de Lorraine, comte d'Harcourt, mort en 1666: ce tombeau était l'un des chefs-d'œuvre de Coyzevox. Il a été transporté, depuis la révolution, au village d'Asnières-sur-Oise, dont Royaumont dépend pour le spirituel.

Après la révolution, l'abbaye de Royaumont a été vendue, ses vastes bâtiments ont été consacrés à une filature de coton, fabrique de tissu, et une blanchisserie. L'église de saint Louis a été démolie, et ses matériaux ont servi à bâtir un petit village, dont toutes les maisons sont renfermées dans l'ancien enclos des moines. Il y a peu d'années, on a découvert le cœur de l'un des ducs de Lorraine, dans une chapelle. On a aussi trouvé dernièrement le corps d'un moine parfaitement conservé. Ce qui reste de cette antique abbaye fait vivement regretter la destruction de ce monument de l'art gothique, de ce magnifique *ex-voto* d'un saint roi.

ROZAH (Hindoustan), petite ville indienne, située à environ 2 kilomètres d'Ellora, renferme la dépouille mortelle d'Aurengzeb et celle de Bourhan-ed-din, santon musulman. On se rend de tous côtés en dévotion au tombeau de ce fakir hindou. Ce saint personnage fonda la ville de Bourhanpour.

RUE (France), en Picardie, dans le département de la Somme.

On y voit la chapelle du Saint-Esprit, et l'on admire la richesse des sculptures du frontispice et de sa trésorerie. Le réseau circulaire d'où pendent les longues clefs des voûtes ressemble par sa légèreté à une gaze transparente. Ces sculptures sont dues à la libéralité d'Isabeau de Portugal et de Philippe duc de Bourgogne. Les statues de ces personnages en décorent la façade, ainsi que celles des rois Louis XI et Louis XII, et du cardinal Berrandi, qui, par un acte de 1312, attesta l'authenticité du crucifix de Rue, dont l'histoire est représentée en relief au haut du tympan de la porte d'entrée.

Cette chapelle avait été dotée, par Louis XI, de 4000 écus d'or, à cause des miracles qui s'y étaient opérés de son temps.

RUMENGOL (France), en Bretagne, dans le département du Finistère

Son église paroissiale, dédiée à la sainte Vierge, est une des plus célèbres de toute la Bretagne; quatre fois par an des pèlerins s'y rendent de toutes les parties de la province. Cette église, qui date de 1536, est grande, assez belle, et décorée intérieurement de sculptures dorées d'assez mauvais goût. Le clocher, fort élevé, est travaillé à jour et d'un style élégant et hardi.

S

SABA (Arabie), capitale du pays des Sabéens, peuple qui faisait un grand commerce avec l'or, les parfums et les pierres précieuses. Cette ville fut probablement la résidence de la célèbre reine de Saba, qui vint trouver le roi Salomon et lui offrit de riches présents.

Saba, que l'on nomme aujourd'hui Sana ou Sabieh, fait partie du pays d'Yémen.

SABAS (SAINT-), en Palestine, couvent célèbre de la terre sainte.

« Nous étions, dit M. de Géramb, à environ trois lieues et demie de Jérusalem, lorsque nous aperçûmes la pointe de deux hautes tours qui semblaient s'élancer d'un abîme : c'étaient celles de Saint-Sabas. Je ne crois pas qu'il soit possible à des anachorètes de s'établir en un lieu plus aride, en un plus affreux désert. Il n'y a rien d'exagéré dans ce que les voyageurs ont raconté de plus fort pour en peindre l'horreur : on ne voit partout que poussière ou rochers, et c'est sur la pente escarpée et presque perpendiculaire de ces rochers, à 400 pieds au-dessus du torrent de Cédron, dont le lit pierreux se découvre au fond du ravin, qu'est construite la première terrasse, ou plutôt le rez-de-chaussée du monastère. Le reste des bâtiments, graduellement adossé à la montagne, s'élève par-derrière comme d'étage en étage, jusqu'au sommet, base de la partie de l'édifice qui domine toutes les autres, et qui, elle-même, est encore dominée par des tours dont le faîte avait d'abord frappé nos regards.

« Sur le côté opposé, et à une profondeur telle que l'œil s'effraye en voulant la mesurer, on remarque une multitude de grottes dont la suite s'étend à plusieurs lieues. L'inégalité, l'escarpement des rocs, leur stérilité, tout, ce semble, aurait dû concourir à en interdire l'accès ; et cependant il n'en est pas une qui n'ait été habitée par quelques-uns des pieux solitaires qui ont rempli l'univers du bruit de leurs austérités et de leurs vertus. Longtemps avant saint Sabas, elles étaient peuplées de cénobites et d'anachorètes, et le nombre s'en accrut encore beaucoup sous l'illustre saint. La prière, la méditation, les louanges du Seigneur, le travail des mains, y occupaient leurs journées et se prolongeaient dans le silence des nuits.

« En l'an 1100, les infidèles firent un massacre affreux de ces religieux, dont on me montra quatre ou cinq cents têtes conservées comme des reliques.

« Maintenant les grottes n'ont d'autres habitants que des colombes bleues, auxquelles elles servent de retraite, et qui aiment à y faire leurs nids.

« Ce sont aujourd'hui des religieux du rite grec qui habitent le monastère de Saint-Sabas. »

SABÉENS. *Voy.* BASSORA.

SACHSLEN (Suisse). On y visite en grande dévotion le corps du bienheureux Nicolas de Flue. Ses reliques précieuses sont couvertes d'or et de diamants ; on y a mêlé les décorations d'ordres de tous les pays que ses descendants, dit M. Veuillot, ont gagnées au service étranger. La croix de Saint-Louis et la croix de la Légion-d'honneur, conquises l'une après l'autre, à la pointe du sabre, sur les champs de bataille, y figurent glorieusement.

SACY-LE-GRAND (France), village de l'ancienne province de l'Ile-de-France, département de l'Oise, arrondissement de Clermont-Oise, canton de Liancourt, diocèse de Beauvais. Il est situé à 14 lieues et demie de Paris, au pied d'une montagne, à laquelle on a donné le nom de César, à cause du camp dont on a cru reconnaître les fossés.

Il se trouve à Sacy-le-Grand une source connue sous le nom de Fontaine-du-Ruisselet, qui attire, toute l'année, une grande affluence de pèlerins des environs, parce que l'eau de cette fontaine est renommée comme étant très-salutaire dans les maladies.

SAGONTE (Espagne), ancienne ville ruinée, dans le voisinage de Murviédro.

Fidèle alliée des Romains, cette ville avait été fixée, après la première guerre punique, comme la limite des possessions des Carthaginois en Espagne. Au mépris de ce traité, Annibal assiegea la ville et la prit après un siége de huit mois. Les Sagontins, pour ne pas tomber vivants entre ses mains, se brûlèrent avec leurs effets les plus précieux, l'an 219 avant Jésus-Christ. La destruction de Sagonte fut le prétexte de la seconde guerre punique.

Il y avait à Sagonte un beau temple de Diane, qui jouissait d'une grande célébrité dans toute l'Espagne.

SAIGAING (Inde), ancienne capitale de l'empire Birman, située sur la rive droite de l'Iraouaddy, vis-à-vis d'Ava.

Le nombre de ses temples, tant anciens que nouveaux, est prodigieux ; mais plusieurs tombent en ruine depuis qu'elle n'est plus capitale de l'empire. On en voit sur presque toutes les cimes des collines des environs ; la plupart sont ornés de flèches et de toits dorés, ce qui forme un admirable coup d'œil.

Saïgaing est, avec la ville de Kikokseit, le grand atelier où l'on sculpte toutes les statues de Gautama, répandues dans l'empire. Elle est encore très-peuplée. (Balbi, *Abrégé de géographie.*)

SAINTINES (France), village de l'ancienne province de l'Ile-de-France, aujourd'hui du département de l'Oise, arrondissement de Senlis, canton de Crespy-en-Valois. Ce village est situé à près de 15 lieues de Paris, sur la pente d'une colline dont le pied est baigné par la petite rivière d'Autonne.

Il est célèbre par un pèlerinage qui a lieu

le 24 juin, et qui attire une affluence considérable de monde. On vient se laver dans la piscine de Saint-Jean, où les malades espèrent trouver la guérison de leurs maux.

SAIS (Egypte), ancienne capitale du Delta, autrefois l'une des villes les plus importantes de l'Egypte.

Elle était ornée d'un grand nombre de monuments. Son temple de Minerve était surtout célèbre par sa grandeur et son éclat splendide. A l'entrée de ce temple on remarquait une chapelle faite d'une seule pierre, de 21 coudées de long, 14 de large et 8 de haut, que le roi Amasis fit tailler dans les carrières de granit, à Eléphantine, et qu'on transporta ensuite à Saïs, c'est-à-dire à 80 lieues. *Voy.* SAS-EL-HADJAR.

SALAMANQUE (Espagne), ville épiscopale de la Vieille-Castille, est en même temps chef-lieu de la province qui porte son nom.

Cette ville est si remplie d'édifices de toutes les époques et de tous les styles, que les Espagnols la surnomment la *Petite Rome*. Beaucoup de ces monuments ont été ruinés par les guerres de l'Empire. Parmi ceux qui sont encore debout, nous citerons la cathédrale, les couvents des Bernardins et des Augustins-Récollets, et le couvent des Carmélites (*extra muros*), regardé comme un Escurial en miniature.

La célèbre université de Salamanque est bien déchue aujourd'hui.

SALENCY (France), village de l'ancienne province de Picardie, aujourd'hui du département de l'Oise, arrondissement de Compiègne, diocèse de Beauvais.

Salency est la patrie de saint Médard, évêque de Noyon, prélat illustre du v^e^ siècle à qui l'on attribue l'institution de la fête de la Rosière, pour laquelle on dit qu'il affecta une redevance de 25 livres tournois, qui était donnée, chaque année, à la fille la plus vertueuse de la paroisse de Salency.

Le dimanche qui précédait la cérémonie de la fête de la Rosière, tous les habitants assemblés élisaient trois jeunes filles parmi celles de la paroisse, et les présentaient au seigneur, qui faisait choix d'une d'entre elles.

Le 8 juin, jour de la fête de saint Médard, la jeune personne préférée se rendait à l'église, précédée de tambours et d'une musique champêtre. Après les cérémonies religieuses, où la rosière avait la place d'honneur, on se rendait dans une petite chapelle bâtie sur le berceau de saint Médard. Le prêtre officiant bénissait un chapeau de roses, un anneau d'argent, et prononçait un discours analogue à la fête. La rosière, à genoux, recevait la couronne et l'anneau : on chantait le *Te Deum*, et l'on allait ensuite sur l'angle d'une pièce de terre située à l'entrée du village de Salency, appelé le fief de la rose : là les vassaux du fief offraient une collation à la rosière. Sur la fin de ce sobre repas, ils lui présentaient, en forme d'hommage, un bouquet de fleurs, et on la reconduisait à la maison paternelle, où ses parents offraient à son cortége des rafraîchissements.

Louis XIII, en, 1640, étant au château de Varesnes, résolut d'assister à la touchante cérémonie du couronnement de la rosière ; mais une indisposition l'en ayant empêché, il fit porter à la rosière, par le marquis de Gordes, premier capitaine de ses gardes, une bague d'un très-grand prix, et son cordon bleu, en lui permettant de le porter le jour des grandes cérémonies. C'est depuis cette époque que la rosière et ses compagnes sont parées de larges rubans bleus, qu'elles portent en sautoir.

En 1774, un seigneur de Salency ayant refusé la redevance de 25 livres dont était grevé le fief de la rose, un arrêt du parlement débouta ce seigneur de ses prétentions, le fit condamner aux dépens, et rétablit la fête dans son état primitif. Maintenant c'est la commune de Salency qui, sur les deniers communaux, fournit les petits frais de cette cérémonie, si touchante dans son objet, si vénérable par son origine. Cette fête, avec tous les caractères de son antique origine, a traversé les plus mauvais jours de la révolution. Elle a le privilége d'attirer toujours une grande affluence à Salency.

SALERNE (Italie), ville du royaume de Naples, chef-lieu de la Principauté Citérieure, sur le golfe de Salerne, à 45 kil. sud-est de Naples.

On y va visiter en grande dévotion les reliques de saint Matthieu dans la cathédrale, dédiée sous l'invocation de ce saint apôtre On y vénère aussi deux vierges miraculeuses, l'une dans le monastère de Saint-Benoît, et l'autre dans le couvent de Saint-Augustin. Cette dernière fut trouvée dans un vaisseau qui venait de Constantinople, et qui échoua dans les sables, vis-à-vis de la ville de Salerne.

L'église de Saint-Matthieu est fort recommandable par les bas-reliefs de Pœstum, qui la décorent. Tous les édifices de l'antique ville gréco-romaine ont fourni quelques ornements à cette église chrétienne. Le pape Grégoire VII, mort fugitif à Salerne, y est enterré. Il mourut en disant, comme le roi prophète : *Dilexi justitiam, et odivi iniquitatem ;* puis il ajouta : *Propterea morior in exsilio.*

SALETTE (LA), en France. *Voy.* LABESSAY.

SALLÈLES-CABARDÈS (France), en Languedoc, dans le département de l'Aude.

A peu de distance de ce village est une chapelle dédiée à saint Roch, où, chaque année, le 16 août, la fête du saint patron attire la population pieuse de tous les lieux environnants.

SALON (France), en Provence, dans le département des Bouches-du-Rhône.

Son église paroissiale renferme un bénitier qui représente saint Laurent, et qui fut donné par Charlemagne ; le tombeau de Michel de Nostre-Dame (Nostradamus), et surtout une statue de la sainte Vierge Marie,

en albâtre, apportée en ce lieu par les Génois, et révérée dans tout le pays.

SALONIQUE (Turquie), grande ville de Macédoine, située au fond du golfe qui porte son nom, et au pied du mont Kortiach, contre lequel elle est en partie bâtie. C'est le *Selaniki* des Turcs et la *Thessalonica* de la géographie ancienne. C'est sans contredit la première place de commerce de la Turquie d'Europe après Constantinople.

Elle est la résidence d'un archevêque grec, d'un grand mollah, et du grand hakam des Juifs, espèce de grand prêtre de cette religion. En général, Salonique est un lieu très-important par les monuments d'architecture qu'elle possède, et parmi lesquels nous citerons la mosquée de Cassim, qui est l'ancienne église de Saint-Georges ; l'Eskid-jami, ou vieille mosquée, qui est la célèbre église de Saint-Démétrius, et la Rotonde, bâtie sur le modèle du Panthéon de Rome et de Sainte-Sophie.

La population de Salonique semble devoir être évaluée à 70,000 habitants.

SALSETTE (île de l'Hindoustan). Près du village de Kenery, on voit les célèbres grottes sacrées taillées dans le roc, semblables à celle d'Elora et de Carli. La plus grande était un temple de Bouddha, fort en honneur chez les sectateurs du grand dieu des brahmanes. Ce temple a servi d'église aux Portugais, qui ont effacé la plupart des bas-reliefs de l'intérieur. *Voy.* ÉLÉPHANTA.

SAMIRA (Turquie d'Asie). *Voy.* SERMEURAÏ.

SAMOTHRAKI (Turquie), la *Samothrace* des anciens Grecs, et le *Semenderck* des Turcs, ville déchue de nos jours, mais renommée dans l'antiquité par les mystères qu'on y célébrait en l'honneur des dieux Cabires, et auxquels les plus grands personnages étrangers s'empressaient de se faire initier ; le temple consacré à ces dieux était un asile sacré et inviolable.

C'est dans l'île de Samothraki qu'a été découvert le célèbre bas-relief d'Agamemnon, conservé au Musée du Louvre, à Paris, et regardé comme un des plus anciens monuments de l'art grec.

SAMPIGNY (France), bourg du département de la Meuse, entre Saint-Mihiel et Commercy.

On y fait un célèbre pèlerinage à Sainte-Lucie.

Sainte Lucie était fille d'un roi d'Ecosse. Affligée de la vie de plaisirs et de dissipation que l'on menait à la cour de son père, elle résolut de s'enfuir dans la retraite et de passer le reste de sa vie dans la prière et dans l'obscurité.

Elle quitta donc l'Ecosse, traversa le détroit qui sépare l'Angleterre de la France, et vint se réfugier en Lorraine, dans le diocèse de Verdun. Arrivée au bord de la Meuse, elle trouva ce fleuve si débordé qu'elle ne put le traverser. Elle vit là un jugement de la Providence, et fixa sa demeure sur le coteau qui domine le village de Sampigny.

Elle alla donc trouver un riche propriétaire des environs, nommé Thibault, s'occupa chez lui à garder ses troupeaux et à filer de la laine, et joignit à ces pratiques de dévotion chrétienne une inviolable pureté de corps et d'esprit, une foi vive et une charité profonde : elle édifia bientôt toute la contrée par l'exemple de ses vertus.

Quelques années après, la mort enleva le généreux Thibault ; sa femme et ses enfants étant morts la laissèrent héritière de tous leurs biens. Lucie en profita pour faire construire sur l'emplacement de la maison de ses bienfaiteurs une église qu'elle dédia d'abord à la Sainte-Trinité, à la sainte Vierge et aux apôtres saint Pierre et saint Paul, et qui est aujourd'hui sous l'invocation de sa sainte fondatrice.

Sainte Lucie mourut à l'âge de quarante ans, et fut inhumée sur le haut de la montagne, au milieu de l'église qu'elle avait fait bâtir, et son nom y devint bientôt célèbre par les guérisons miraculeuses qui s'opérèrent sur son tombeau. Elle vécut avant le XI^e^ siècle, et elle fut mise au nombre des saintes par Henry de Blois, évêque de Verdun, en 1117 ou 1129.

Quand le roi d'Ecosse s'aperçut de la disparition de sa fille, il envoya des émissaires à sa recherche. Mais ceux-ci, malgré toutes leurs recherches les plus actives, ne découvrirent le lieu de la retraite de Lucie qu'après sa mort. Alors, pleins de tristesse, ils prirent la tête de la fille du roi pour la porter à son père. Le reste du corps fut renfermé dans une châsse de cuivre, ornée tout à l'entour de figures en relief.

A la révolution de 1789, cette châsse fut détruite. Les reliques furent ramassées avec soin par des personnes pieuses, et sont maintenant renfermées dans le piédestal d'une statue votive de la sainte, en bois doré.

Sur l'emplacement de l'église et du couvent des Minimes, qui avait été bâti auprès par Louis de Lorraine, prince de Phalsbourg, on a bâti une petite chapelle qui renferme la grotte où la sainte avait coutume de se renfermer pour prier. C'est un caveau taillé dans le roc, et où l'on descend par une douzaine de marches. Il n'y a d'autre ouverture que la porte fermée par une trappe. On y voit, dans une espèce de niche, le siége appelé : le fauteuil de sainte Lucie, où la sainte se reposait. C'est là que vont s'asseoir les femmes qui implorent la sainte pour obtenir la cessation de leur stérilité. La duchesse de Lorraine, Marie de Gonzague, s'y transporta en 1609. Louis XIII y avait été en 1632, lorsqu'il était occupé au siége de Saint-Mihiel. Anne d'Autriche s'y rendit aussi, en 1638, pour demander à Dieu un fils qui fut depuis Louis XIV. La reine descendit dans la grotte et s'assit dans le fauteuil de sainte Lucie. Le concours des pèlerins augmenta encore depuis la visite de la reine de France.

Ce pèlerinage est toujours fréquenté, mais beaucoup moins qu'autrefois.

Dans les jardins du monastère de Sainte-

Lucie du Mont, fondé, comme nous l'avons dit, par le prince de Phalsbourg, et dans le bois voisin croît abondamment le cerisier malaheb, ou bois de sainte Lucie. La légende du pays rapporte que cette espèce d'arbre naquit spontanément du fuseau que la sainte avait fiché en terre, et aucun pèlerin ne manquait d'emporter un rameau de l'un de ces arbres. On prétend que le bois de malaheb, qui vient dans cette province, est préféré à tous ceux du reste de la France, parce qu'il est beaucoup plus odorant. Le fruit de cette sorte d'arbre est une petite cerise noire et amère.

SANA ou SZANAA (Arabie), capitale de l'imamat de l'Yémen. Elle est bâtie au milieu d'une plaine fertile, et ceinte de murs de briques et de tours.

Elle est une des plus anciennes villes de l'Orient. Avant l'établissement de l'islamisme, elle possédait un temple qui rivalisait avec la célèbre Kaaba, et l'année même de la naissance de Mahomet, la population de Sana marcha contre la Mecque, voulant ruiner de fond en comble la maison carrée. *Voy.* LA MECQUE

SAN-BENNATO, dans l'île d'Elbe; il y a les ruines éparses et désertes d'une chapelle de ce nom dans le voisinage de Capo-Castello. Ces ruines au milieu des vignes paraissent une construction pisane, encore remarquable par le solide assemblage des pierres.

SANCEY (France), en Champagne, dans le département de l'Aube. *Voy.* SAINT-JULIEN.

SANDOMIR (Pologne), capitale du Palatinat du même nom, aujourd'hui ville murée de la Russie d'Europe, sur la Vistule; évêché.

Cette ville donnait autrefois son nom à l'une des vaïvodies du ci-devant royaume de Pologne, située entre la Galicie, dont la séparait la Vistule, et les vaïvodies de Cracovie, Kalicz, Mazova, Siedlee et Lublin. C'était aussi le siége du tribunal de la province. « Près de la ville on voit, dit La Martinière, deux églises, l'une dédiée à saint Jacques, et l'autre à saint Paul : toutes les deux sont tellement environnées d'arbres, qu'on les dirait situées au milieu d'une forêt : ce sont des pèlerinages très-fréquentés. »

SANLURI (Sardaigne), gros et riche village du judicat d'Arborée, possède une petite église avec coupole, qui est éclatante de marbre et annonce l'opulence des habitants. Le vieux château fortifié de ce village est célèbre dans l'histoire du moyen âge.

SAN-SALVADOR (Espagne). On prétendait conserver dans cette ville une robe sans couture de Notre-Seigneur Jésus-Christ; mais il faut voir ce que nous avons dit à ce sujet à nos grands articles ARGENTEUIL, ETCHMIADZIN, MTSKHETHA et TRÈVES.

SANTIAGO (Espagne). *Voy.* COMPOSTELLE.

SANTI-PETRI (Espagne), petit îlot situé dans les environs de Cadix et sur lequel s'élevait jadis le fameux temple d'Hercule, dont on découvre aujourd'hui les débris au fond de la mer.

Santi-Petri est actuellement dominé par un fort.

SARAGOSSE (Espagne), en latin *Cæsarea Augusta*, et *Zaragoza* en espagnol, jadis capitale de l'Aragon, et aujourd'hui chef-lieu de l'intendance de Saragosse. On y vénère Notre-Dame *del Pilar* (ou *du Pilier*), où les pèlerins se rendent en foule de toutes les parties de l'Espagne.

Notre-Dame du Pilier, à Saragosse. « Saint Jacques, dit le Majeur, frère de saint Jean, fut spécialement cher au Sauveur. Il eut le bonheur d'être témoin de sa gloire sur le Thabor, et ensuite de ses angoisses dans le jardin de Gethsémani. L'Eglise d'Espagne l'a toujours regardé comme son apôtre et son fondateur. La Providence, qui lui avait destiné la gloire insigne de remporter, le premier entre les douze, la palme du martyre, le ramena, vers l'an 44 de l'ère chrétienne, à Jérusalem. Il y souffrit en effet la mort pour le nom de Jésus-Christ.

« La tradition de l'Eglise d'Espagne, qui croit avoir reçu de saint Jacques la lumière de la foi, est appuyée sur les monuments les plus respectables : telles sont les anciennes liturgies de ce royaume et le bréviaire mozarabique. Elle est confirmée par saint Jérôme, saint Isidore de Séville et de nombreux docteurs dont s'honore l'Eglise d'Espagne (1). La mission de saint Jacques en ce pays doit se placer peu après le martyre de saint Etienne. Ainsi une année après la mort du Sauveur, cette contrée privilégiée aurait eu le bonheur de voir et d'entendre un des apôtres.

« Cette église conserva la foi dans les circonstances les plus critiques, et au milieu d'une infinité de persécutions qui semblaient devoir l'éteindre dans le sang. Que de martyrs n'a-t-elle pas donnés au ciel dans les premiers temps! Quelle époque glorieuse que celle où ses généreux enfants triomphèrent de la fureur de Dacien! Quels nobles souvenirs ne rappellent point les noms des Vincent, des Eulalie, des Léocadie, des Engraties, des Fructueux et de tant d'autres si dignement célébrés par Prudence, poëte espagnol! La chaîne des martyrs se continua sous les barbares. Envahie au v^e^ siècle par les impies sectateurs d'Arius, l'Espagne conserva pure et intacte la doctrine qu'elle avait recueillie de la bouche d'un apôtre. Les mahométans vinrent plus tard mettre sa foi à des épreuves dont la rigueur et la continuité auraient abattu toute force humaine. Il lui fallut lutter avec ces cruels ennemis du nom chrétien pendant six siècles, et leur arracher, au prix du sang de ses martyrs, et de ses héros, ses églises et ses provinces. Son apôtre veillait sur elle, et le sanctuaire de Compostelle, où son corps fut porté de Jérusalem (2), fut comme sa citadelle et son boulevard contre les ennemis de la vraie foi. Depuis les premières

(1) Godescard, *Vies des Pères*, etc. 25 août. Note.
(2) *Idem*, *ibid.*

années du IXe siècle, où ce trésor fut découvert, ce grand apôtre a donné aux Espagnols des marques sensibles de protection. On l'a vu plus d'une fois paraître à la tête de leurs héroïques armées. Enfin, après six siècles de combats et de triomphes, l'Espagne mérita de bannir les derniers disciples de Mahomet, de jouir d'une paix glorieuse et d'étendre ses conquêtes jusque dans un monde nouveau.

« Un des sanctuaires les plus célèbres érigés en Espagne en l'honneur de la Mère de Dieu est sans contredit celui de Saragosse, ville archiépiscopale, située presque au centre de l'Aragon, dont elle est la capitale. L'Ebre la partage en deux parties réunies par un superbe pont. Avant les désastres que cette ville a essuyés, au commencement de ce siècle, ses églises surpassaient en magnificence et en richesse presque toutes celles de l'Espagne. La plus remarquable est l'église de Notre-Dame *del Pilar*, plus belle que la cathédrale, et renommée dans toute la péninsule par son sanctuaire, qui attire un grand nombre de pèlerins (1).

« La structure de cette église frappe moins les regards que la magnificence de ses décorations. Ce qui la rend surtout vénérable, c'est l'image miraculeuse de la Vierge qu'on voit dans une chapelle souterraine, de 36 pieds de longueur sur 26 de largeur. La Vierge y est placée sur un pilier de marbre; et c'est de là que vient à l'église le nom de Notre-Dame *del Pilar*. Elle tient son divin Fils entre ses bras. Le lieu est obscur; mais une multitude de lampes ou de flambeaux y entretiennent la lumière jour et nuit. On ne peut rien concevoir de plus riche que cette chapelle, du moins si l'on se rappelle ce qu'elle était sur la fin du siècle dernier. La niche, la couronne, le vêtement de la statue, étincelaient de pierres précieuses. Autour d'elle des anges d'argent massif tenaient des flambeaux à la main. Cinquante lampes d'argent se balançaient autour de la colonne, et mêlaient leur lumière à celle d'un grand nombre de candélabres. La balustrade était d'argent. Les murailles étaient couvertes d'*ex-voto*, monuments éclatants des faveurs accordées par la Vierge en ce lieu. La basilique tout entière était ornée avec magnificence. A l'entrée on voyait une chapelle dont la voûte était peinte de roses d'or; et le cantique *Magnificat* tracé en caractères d'or se lisait sur les murs (2).

« Les Aragonais sont persuadés que la chapelle de la Vierge remonte à l'apôtre saint Jacques, et qu'elle a été élevée du vivant de la mère de Dieu, et même par son ordre. Ils s'appuient principalement sur la tradition de la contrée; sur un missel écrit en caractères gothiques, qui renferme une messe pour la dédicace de la basilique et une oraison qu'on récitait de temps immémorial, dans laquelle ce fait est clairement exprimé; sur une bulle de Calixte III, qui, en 1456, accordant des indulgences à ceux qui visitent la Vierge *del Pilar*, reconnaît la merveille de sa fondation (1).

« Les Etats d'Aragon, s'étant assemblés en 1678, arrêtèrent qu'on supplierait le siége apostolique d'approuver un office avec octave, propre à la solennité de la dédicace de la Vierge *del Pilar*, et qu'on y insérerait l'origine de la chapelle. La demande fut faite, et à diverses reprises. Le zèle dont l'Espagne était embrasée pour la gloire de la Mère de Dieu fit de cette supplique une affaire d'un intérêt national. Elle fut appuyée auprès d'Innocent XIII, par le roi catholique lui-même, et par une foule d'évêques, d'archevêques et de chapitres. Rome, qui, en tout, et lorsqu'il s'agit du culte surtout, procède avec tant de réserve et de prudence, refusait d'admettre les leçons de l'office, telles que les présentait le député d'Aragon. Enfin on proposa de substituer à ces leçons un fragment de saint Bernard sur la dédicace des églises, qu'on terminerait par un court narré de l'origine de la sainte chapelle; dès lors la chose ne souffrit plus de difficulté. Voici ce précis historique, tel qu'il fut approuvé dans une assemblée de la Congrégation des Rites, à laquelle assistèrent douze cardinaux (2).

« De tous les lieux qui sont pour l'Espa-
« gne un sujet spécial de dévotion, le plus
« célèbre sans doute est le sanctuaire con-
« sacré à Dieu sous l'invocation de Notre-
« Dame de Saragosse, et qu'on appelle du
« Pilier.

« Selon une pieuse et antique tradition,
« saint Jacques le Majeur, conduit par la
« Providence en Espagne, et séjournant
« quelque temps à Saragosse, y reçut de la
« Vierge une insigne faveur; car, comme
« cette même tradition nous l'apprend, une
« nuit où, avec quelques disciples, il priait
« sur la rive de l'Ebre, la Mère de Dieu, en-
« core vivante, lui apparut et lui ordonna de
« bâtir un oratoire. L'apôtre obéit sans re-
« tard, et, avec l'aide de ses disciples, il
« éleva au Seigneur, en l'honneur de la
« Vierge, une petite chapelle. Dans la suite
« des siècles, on y ajouta une église plus am-
« ple, dont on fait la dédicace dans la ville
« et le diocèse de Saragosse, avec la dédicace
« de saint Sauveur, le IVe des ides d'octo-
« bre (3). »

« On ne peut se faire une idée du transport que la concession d'une telle faveur causa dans toute l'Espagne, et surtout en Aragon. A peine en eut-on reçu la nouvelle à Saragosse, que ce ne fut, de la part du chapitre, des magistrats et des universités, qu'é-

(1) Balbi, *Abrégé de géogr. Penins. Hisp.*, p. 447. Selon cet auteur, Saragosse compte 43,000 habitants.

(2) La Martinière, *Diction. géogr. histor. Saragosse.*

(1) V. *Acta Sanctorum*, t. VI, de juillet, 25. *Appendix de Cæsar-Aug. Deiparæ imagine*, p. 114.

(2) *Ibid.*, p. 116.

(3) *Ibid.*, p. 124. L'approbation de la Congrégation des Rites est du 7 août 1723. Les Bollandistes, au même endroit, rapportent les difficultés qu'on opposait à la tradition des Aragonais, et les réponses qu'ils y firent.

panchements de félicitations, que lettres d'actions de grâces au roi catholique. Les citoyens inondent la ville, accourent à la basilique de la Vierge, célèbrent ses louanges, et les enfants répètent leurs chants jusque sur les places publiques. Le son des cloches, les feux d'artifice, la ville éclairée la nuit, des inscriptions, des pièces de vers, des arcs de triomphe, tous les signes ordinaires dont on se sert pour exprimer la joie, furent mis en usage pendant l'octave, la tendre piété des habitants de Saragosse envers la Mère de Dieu leur faisant regarder comme le comble de la félicité pour leur ville l'établissement, ou plutôt la confirmation d'une fête qui leur permettait de se regarder comme les enfants privilégiés, et en quelque sorte les premiers-nés de Marie en Espagne (1).

« Le pape Calixte, dans la bulle qui ouvrait le trésor des indulgences en faveur de ceux qui visitaient la Vierge de Saragosse, atteste qu'il s'opère dans son sanctuaire une infinité de miracles. Nous nous proposons d'en rapporter ici un seul. Les savants auteurs des Actes des saints le citent avec ses témoignages comme un prodige capable de convaincre tout homme qui, en fait de religion, ne s'obstine pas à fermer les yeux à la lumière. Nous ne ferons, autant que l'ordre du récit nous le permettra, que traduire leurs paroles.

« De notre temps, disent-ils, un jeune « homme a recouvré dans ce lieu une de ses « jambes qu'il avait perdue. Ce jeune homme, « nommé Michel-Jean Pellicer, âgé pour lors « de dix-neuf ans, était né à Calanda, bourg « de l'Aragon, de l'ordre de Calatrava. Ses « parents, Michel Pellicer, laboureur, et Ma- « rie Blasco, habitaient ce bourg. Le jeune « homme étant au service de son oncle, Jac- « ques Blasco, à Castellon de la Plena, bourg « du royaume de Valence, se laissa tomber « d'un chariot chargé de blé, et la roue lui « brisa la jambe droite. Comme il était pau- « vre, aussi bien que son oncle, il fut porté « à l'hôpital de Valence. Après divers re- « mèdes qui n'aboutirent à rien, il se fit trans- « férer au grand hospice de Saragosse et « s'abandonna aux soins de Jean d'Estanga, « habile chirurgien et professeur public de « médecine (2). »

« Dans la sentence juridique de l'évêque, qui suit la narration de la guérison, on trouve plusieurs circonstances remarquables. On y voit que le jeune homme était plein d'amour et de confiance pour Notre-Dame du Pilier; que, transporté à Saragosse, il se présenta d'abord à son église et y reçut les sacrements; que le chirurgien en étant venu à l'amputation (et en effet il lui coupa la jambe quatre doigts au-dessous du genou, et enterra la partie coupée), dans le tourment de l'opération il invoquait la Vierge avec toute la ferveur de son âme; que la plaie s'étant cicatrisée, il s'était traîné aux pieds de son image pour lui rendre grâces et remettre son sort

(1) *Acta Sanctor.*, loc. cit., p. 120.
(2) *Ibid.*, p. 117.

entre ses mains; que, tourmenté par la douleur qu'il ressentait au membre coupé, il se rendait à Notre-Dame du Pilier, et qu'il oignait sa jambe avec l'huile d'une des lampes qui brûlaient devant elle. Le chirurgien qui lui avait fait l'amputation lui représenta que cette huile, sauf le pouvoir de la Vierge, ne pouvait que lui nuire. Cet avis n'empêcha pas le jeune homme d'user du même remède toutes les fois que l'occasion s'en présentait. Il était ainsi assidu à l'église de la Mère de Dieu, et il passa deux ans, connu de tout le monde, tantôt implorant le secours de la Vierge, tantôt réclamant la charité des passants (1).

« L'année 1640, désireux de revoir ses pa- « rents, il se rendit à Calanda, lieu de sa « naissance; et de là, se traînant aux villages « voisins, il mendiait pour lui et pour sa fa- « mille. Le 29 mars 1641, fatigué d'avoir « ramassé de l'herbe, il pose sa jambe de « bois auprès du foyer où se chauffaient son « père, sa mère et deux personnes du pays, « et va se mettre au lit. A onze heures de la « nuit, sa mère entre dans la chambre, elle « voit avec étonnement deux pieds dans le « lit de son fils. Elle soupçonne qu'un soldat « de la troupe qui séjourne alors dans le « bourg s'est emparé de ce lit, et elle court « en informer son mari. Le mari s'approche, « reconnaît son fils et l'éveille. Le fils s'écrie: « Je rêvais que je me trouvais dans la cha- « pelle de Notre-Dame *del Pilar*, où j'oignais « ma jambe avec l'huile de la lampe. Le père « aussitôt : Rends grâces à Dieu, mon enfant; « sa sainte Mère t'a rendu ta jambe. Le jeune « homme l'ignorait encore. Le bruit de cet « événement merveilleux se répand cette « nuit-là même, et tous les habitants de l'en- « droit, témoins oculaires, y ajoutèrent foi. « Le jour suivant, une foule considérable « conduit le jeune homme à l'église. La Mère « de Dieu, pour rendre le miracle plus éclatant, lui avait rendu une jambe mal tournée. Là, cette jambe reprit sa position naturelle. On vit donc avec ses deux pieds « celui qui, la veille, n'en avait qu'un, et on « rendit du fait témoignage public. Le jeune « homme fut conduit à Saragosse; l'affaire « fut examinée judiciairement. On nomma « un avocat, on interrogea les témoins, la « question fut débattue, et enfin, le 27 avril « 1641, le très-illustre et très-révérend sei- « gneur Pierre Apaolara, archevêque de Sa- « ragosse, prononça que le fait était vrai, et « qu'il surpassait toute force naturelle. La « sentence est encore revêtue des signatures « du prieur de Sainte-Christine, du vicaire « général, de l'archidiacre, de l'official, du « premier professeur de droit canon, de « plusieurs autres professeurs et provinciaux « d'ordre. Elle fut promulguée avec toutes « les formes d'usage par des docteurs, et « signée par le notaire et secrétaire princi- « pal de la cour ecclésiastique de Sara- « gosse (2). »

(1) *Acta Sanctorum*, t. VI julii, p. 117 et 119.
(1) *Ibid.*, p. 117 et 118.

« Et s'il fallait un nouveau témoignage, nous ajouterions, avec les Bollandistes, celui de Jérôme Brizius, qui parle de la sorte : « Par ordre de M. Gabriel de Aldama, vicaire général de Madrid, j'ai lu l'opuscule « touchant le miracle étonnant et inouï dans « notre siècle, opéré par Notre-Dame *del* « *Pilar*. Je sais qu'il est vrai. J'ai connu d'abord le jeune homme à Saragosse, lorsque, « privé d'un pied, il demandait l'aumône à « la porte de l'église de la Vierge, et je l'ai « vu plus tard à Madrid, où Sa Majesté Catholique l'a fait venir, marcher sur ses « deux pieds. J'ai vu la marque que la bienheureuse Vierge a laissée pour attester « l'incision ; et les autres Pères de ce collége « royal de la Compagnie de Jésus l'ont vue « comme moi. J'ai connu les parents du jeune « homme, qu'assistaient les chanoines de « Notre-Dame *del Pilar ;* j'ai connu le chirurgien qui fit l'amputation. Cette relation « a été écrite avec une élégance qui la rend « digne de paraître au jour, pour la gloire « de Dieu, la confirmation de notre foi et la « confusion des hérétiques. Tel est mon jugement. A Madrid, au collége de la Compagnie de Jésus, le 12 mars 1642 (1). »

« C'en est assez sans doute pour convaincre tout esprit de bonne foi ; c'en est assez pour nous remplir de confiance dans la sainte Mère de Dieu (2). »

SARDARA (Sardaigne), village du judicat d'Arborée et du diocèse d'Oristano. Son église paroissiale possède plusieurs statues assez remarquables, entre autres une statue en bois colorié de saint Barthélemi, une Madone des Eaux, antique statue trouvée dans les bains, et une moderne statue du Christ, en bois, exécutée par le frère Antoine Cano de Sassari, qui est le Phidias de toutes ces statues coloriées placées sur les autels des églises actuelles de Sardaigne.

L'architecture de l'ancienne église Saint-Grégoire paraît être du temps des Pisans. La façade ne manque pas de majesté.

Sardara semble avoir été l'antique *Aquæ Lusitanæ*, citée par Ptolémée. A l'ouest se trouvait encore une ville romaine, dite *Aquæ Neapolitanæ*, mentionnée dans l'Itinéraire d'Antonin.

« Les anciens, dit M. Valery, qui ont vanté la vertu des eaux minérales de Sardaigne, ont été jusqu'à leur attribuer de fabuleuses et étranges propriétés, telles que celle de frapper de cécité les voleurs et les parjures, lorsqu'ils devaient subir l'épreuve de s'en bassiner les yeux (3). » Nous n'avons point à réfuter une tradition populaire, qui se réfute d'elle-même.

SARDES (Lydie). Deux colonnes debout au milieu des ruines, mais dont la base est ensevelie sous les sables, marquent la place où, dans un temps reculé, les Lydiens avaient élevé un temple de marbre blanc à Cybèle, la mère des dieux. Encore quelques années, et elles seront renversées ; les bergers turcs se bâtiront de pauvres demeures avec leurs débris. Peut-être même est-ce déjà un fait accompli au moment où nous écrivons ces lignes. Le petit ruisseau qui serpente humblement dans la plaine est ce qui reste d'un fleuve dont le nom célèbre sourit depuis bien des siècles à toutes les imaginations : c'était ce Pactole fameux qui roulait ses flots pailletés d'or dans le lit de marbre creusé au milieu même du forum de la ville de Crésus. Au loin, ces monts arides qui dressent fièrement vers le ciel leurs cimes solitaires font partie de la chaîne du Tmolus ; jadis leurs coteaux étaient couverts de vignobles délicieux que Bacchus enfant, disait la Fable, avait plantés de ses mains divines. Aujourd'hui plus de pampres sur les coteaux, plus de moissons dans la plaine, plus d'or dans le Pactole, plus de temples, plus de palais ; dieux et rois sont en poussière, la nature est stérile, l'art est banni. Quelques maigres troupeaux broutent en silence une herbe rare au milieu des marbres mutilés, près d'un petit hameau qui a conservé le nom de Sart. A cet endroit où Sardes florissait aux beaux siècles de la civilisation lydienne, il ne faut plus chercher que les enseignements de l'histoire et la poésie du contraste. De grands noms se rattachent au souvenir de la vieille cité. Le sort des armes, fatal à Crésus, l'avait livrée aux mains de Cyrus l'an 548 avant Jésus-Christ. Quarante-quatre ans après, à l'occasion de la révolte excitée par Aristagoras, tyran de Milet, contre Darius, les Athéniens incendièrent la ville, qui était alors la capitale de la seconde satrapie de l'empire perse : ce fut l'origine des guerres médiques : la citadelle avait résisté ; Sardes fut reconstruite, mais c'était pour subir d'autres défaites : après la bataille du Granique elle fut obligée d'ouvrir ses portes à Alexandre le Grand ; plus tard, elle se soumit aux deux Scipions. Toutefois, sous l'empire, Sardes dut à son commerce, à l'industrie de ses habitants, une dernière période de richesse et de grandeur. Florus l'appelait « la seconde Rome. » Tous les cinq ans on y célébrait les jeux publics en l'honneur de Diane. Un tremblement de terre la renversa sous Tibère, qui se fit gloire de la réédifier ; Adrien, qui l'aimait, lui donna de nouveaux monuments, et l'appela Néocore. Puis arrivèrent la décadence et la destruction définitive. Le christianisme naissant lui communiqua quelque temps une influence morale ; elle eut un évêque, et plusieurs conciles se rassemblèrent dans ses murs. Mais elle suivit le sort de la dynastie byzantine. En 1402, Tamerlan l'abandonna aux flammes, au fer, qui la bouleversèrent jusqu'en ses fondements. Depuis ce jour elle est déserte. Ainsi semblent s'être réalisées ces paroles de l'Apocalypse adressées à l'ange de l'église de Sardes : « Vous avez la réputation d'être vivant, mais vous êtes mort..... Je viendrai à vous comme un lar-

(1) *Acta Sanctorum*, t. VI julii, p. 118.
(2) *Pèlerinages aux principaux sanctuaires de la Mère de Dieu*, p. 234-245.
(3) Valery, *Voyages en Corse, à l'île d'Elbe et en Sardaigne*, t. II, p. 145.

ron et vous ne saurez pas à quelle heure je viendrai » (chap. III, v. 1 et 3).

SAREPTA (Phénicie). Cette ville, située entre Sidon et Tyr, est devenue célèbre par la veuve qui donna l'hospitalité au prophète Elie, lorsque le royaume d'Israël était en proie à la famine, l'an 911 avant Jésus-Christ. On sait qu'Elie ressuscita le fils unique de cette charitable veuve. Ce fait est raconté dans la Bible avec une admirable et touchante simplicité, au IIIe livre des Rois, chapitre 17. Du temps de saint Jérôme on montrait encore la maison de cette bonne veuve, sur l'emplacement de laquelle on éleva depuis une église. Ce lieu est appelé aujourd'hui *Sarfand*. (*Leçons de géographie ancienne*, de l'abbé D. Pinart.)

SARON (France), village de l'ancienne province de Picardie, aujourd'hui du département de l'Oise, arrondissement de Clermont-Oise, canton de Liancourt, diocèse de Beauvais. Ce village est situé sur la rive droite de l'Oise, à 13 lieues et demie de Paris vers le nord.

Il y avait dans cette paroisse une source appelée *Fontaine de Saint-Servien*, qui est tarie aujourd'hui et à laquelle on a substitué un calvaire. On trempait dans l'eau de la source un fil rouge qu'on attachait ensuite au buisson voisin, dans la croyance qu'on pouvait par ce moyen guérir de la fièvre.

On y fait maintenant une procession le 16 octobre, jour de la translation de saint Servien.

SARON ou SARONA (Palestine). C'est le nom d'une plaine célèbre dans l'Écriture, et qui se trouvait dans le voisinage de Thamnathsaré, où mourut Josué. Cette plaine, qui s'étendait depuis Joppé (Jaffa) jusqu'à Césarée, était renommée pour sa fertilité. Au printemps, ses prairies se couvraient de roses, de narcisses, d'anémones, de giroflées, d'immortelles odorantes, et de lis blancs et jaunes. Elle était surtout très-fertile en blé et en vins.

SARONNO (Italie), dans les Etats Lombards Vénitiens.

« L'église de Notre-Dame de Saronno, indépendamment de son image vénérée de la madone, est une merveille de l'art (1). »

Saronno est un gros bourg situé sur la droite de la route de Milan à Varèse, et qui ne doit sa réputation qu'au sanctuaire dédié à la Vierge.

SARTÈNE (Corse), chef-lieu de sous-préfecture, à une lieue et demie d'Ajaccio. Cette ville est bâtie sur des hauteurs, afin d'échapper aux désastreux débarquements des Sarrasins. Elle forme amphithéâtre, et compte près de trois mille habitants. Elle est regardée comme le grenier de la Corse.

L'église Saint-Damien, située au-dessus d'une colline, à quelque distance de la ville, est fréquentée par des femmes et même des jeunes filles, qui vont toutes seules y faire leur prière; et l'on ne voit point, dit M. Valery, que la liberté de ces pèlerinages ait donné lieu de médire. Saint Damien est le saint le plus populaire de la Corse, comme saint Janvier à Naples.

Un peu au-dessous de cette église, est un écho remarquable pour le temps qu'il met à répéter le son, et dont le point de repercussion doit être fort éloigné. (*Voyage en Corse*, par Valery.)

SARTROUVILLE (France), grand village de l'ancienne province de l'Ile-de-France, aujourd'hui du département de Seine-et-Oise, canton d'Argenteuil, diocèse de Paris. Il est situé à 3 lieues et demie de Paris.

Le clocher de l'église paroissiale, bâti en pierre, est remarquable par son élévation et la délicatesse de sa construction. Il est dans une situation qui domine une partie du village, dans lequel on voit aussi plusieurs villas très-agréables.

SAS-EL-HADJAR (Egypte), village bâti sur l'emplacement de Saïs, jadis capitale du Delta, connue surtout par sa fameuse fête des Lampes, où l'on accourait de tous les points de l'Egypte. Il ne reste plus aujourd'hui que les débris de ses trois nécropoles, que M. Champollion a visitées et dont il nous a donné la description.

SASSARI (Sardaigne), ville archiépiscopale de l'île, et capitale de la province Capo-di-Sassari. Sa population est d'environ 30,000 âmes. Cette ville a vécu longtemps en sage république sous la protection de Gênes.

Sa cathédrale a une grande façade moderne, assez noble, mais dont le couronnement est singulièrement lourd et défectueux, au jugement de M. Valery. « La relique de saint Gavino, illustre saint sarde, dit ce voyageur, fut transportée de Rome, en 1614, à cette cathédrale, par les soins et le patriotisme de l'archevêque Gavino Manqua Cédrelles. A la chapelle Saint-Nicolas, patron de l'église, un excellent tableau, mais fort négligé, de saint Côme et saint Damien, paraît de l'école des Carrache. Le tombeau du duc de Maurienne, frère du roi Victor-Emmanuel, mort en 1802, gouverneur de Sassari et du cap Supérieur, n'est qu'une espèce de contrefaçon froide du beau monument Rezzonico (Clément XIII), de Canova; la figure pleurante de la Sardaigne, assise sur une gerbe de blé, au lieu d'avoir cette sorte de force, d'embonpoint d'une Cérès africaine, est mignarde et maniérée.

« L'église de la Trinité offre, à la chapelle de la confrérie de Sainte-Croix, une *Déposition du Christ*, sans nom d'auteur ni date, mais probablement du XVe siècle, et le meilleur tableau de la ville. »

On remarque encore aux environs de Sassari, environs qui, par parenthèse, sont fort agréables et bien cultivés, le vaste couvent des Claustrali, ordre de Saint-François, qui a été reconstruit tout récemment, et dont l'église offre un très-beau tableau d'auteur inconnu, représentant la Vierge et plusieurs saints.

SAULGE (France), dans le département de la Sarthe, à 40 kilom. du Mans.

Ce village contenait des cryptes ou souter-

(1) Valery, *Voyages en Italie*, liv. IV, ch. 2.

rains antiques, où les paysans allaient encore, au commencement du XVIIIe siècle, sacrifier des poules noires, malgré le soin que le curé prenait de leur montrer combien cette superstition idolâtrique était en opposition avec les principes du christianisme qu'ils professaient.

SAULIEU (France), en Bourgogne, dans le département de la Côte-d'Or.

On y remarque l'église de Saint-Andoche, dont le clocher en plomb imite la couronne impériale de Charlemagne. Cette ville tire son nom d'un bois jadis consacré aux dieux *sedes leuci*, et l'on y a trouvé des restes d'un temple consacré au Soleil. L'étymologie de son nom pourrait être alors plus vraisemblablement *solis locus* ou *solis lucus*. Quoi qu'il en soit, cette ville s'appelait en latin *Sidoleucum* ou *Sedeleucum*.

SAULVE (SAINT), en France, village du département du Nord, arrondissement de Valenciennes, sur la rive droite de l'Escaut. Ce village s'appelait anciennement Bréda. Voici la légende pieuse qu'on raconte au sujet de son changement de nom.

« Saint Saulve était né en Auvergne. Evêque d'Angoulême dans la seconde Aquitaine, l'amour ardent dont il était embrasé pour le salut des âmes le fit venir à Valenciennes, afin d'y annoncer la parole de Dieu à un peuple superstitieux et grossier. Après y avoir prêché quelque temps, il se rendit dans un village voisin, où il célébra la sainte messe. Génard, receveur du domaine de Charlemagne, le pria de dîner chez lui ainsi que son compagnon.

« Pendant que Saulve était à table, Winegard, fils de Génard, vit le collier d'or et les riches ornements dont se servait le pieux évêque, pour inspirer aux peuples un respect profond pour ces augustes mystères ; et dès lors il ne songea plus qu'aux moyens de s'en rendre maître, afin d'avoir un aliment à ses débauches. Ayant appris que le saint avait l'intention d'aller à Condé pour y voir le monastère de la Mère de Dieu, il lui dressa une embuscade auprès d'un ruisseau, l'y arrêta, le dépouilla de tout, le chargea de chaînes, et l'enferma dans la maison de Beuvrage avec son disciple. Winegard ne s'en tint pas là. Il voulut que Winegaire, son domestique, les tuât tous deux ; mais comme celui-ci se mettait en devoir d'exécuter cet ordre impie, il en fut d'abord détourné par une grande frayeur qui le saisit, en voyant le visage de Saulve tout étincelant de lumière. Les menaces de Winegard finirent par triompher des hésitations du domestique ; les deux saints eurent la tête tranchée, et leurs corps furent enterrés dans une étable.

« Le ciel se déclara bientôt en faveur de la justice : un taureau fit miraculeusement respecter le tombeau des deux martyrs ; des jets de lumière inondaient l'étable et voltigeaient autour des cornes du taureau protecteur. Une femme nommée Rasnère vit ces prodiges par les fentes de la porte, et en fit part à ses voisins. Tout le monde était dans l'agitation et l'anxiété. On désirait vivement savoir la cause du miracle. La Providence ne tarda pas à montrer qu'elle veille aussi là haut sur les crimes du méchant.

« Il fut révélé, dit une chronique contemporaine, au très-glorieux prince des Francks, dans une vision angélique, d'envoyer ses commissaires à Valenciennes, et d'y faire très-diligemment rechercher où reposait le serviteur de Dieu, Saulve avec son disciple. A la pointe du jour, le prince s'étant levé, se mit à penser en lui-même sur ce que pourrait bien être cette vision. La nuit suivante, il fut averti une seconde fois en songe, et le même ordre lui fut intimé de nouveau. Une troisième nuit, l'ange du Seigneur apparut encore au prince après le chant du coq, et frappant le côté du monarque : — Prince, lui dit-il, je t'avais prié, toi qui es le chef de l'armée du Seigneur, de faire rechercher avec toute la diligence possible en quel lieu reposait Saulve, évêque et serviteur de Dieu. Pourquoi n'as-tu pas obéi à ma voix ? Va donc au plus vite avec les grands de ta cour et les gens de ton conseil, et fais de diligentes recherches sur Saulve, le serviteur de Dieu et sur son disciple. Prends garde de passer outre ce commandement du Seigneur ton Dieu, parce que ces deux hommes sont devenus les amis et les martyrs du Très-Haut. »

« A son réveil, Charlemagne appela et convoqua tous les princes, les gouverneurs et les grands, et les magistrats, et les ducs, et tous ceux qui, sous ses ordres, gouvernaient son royaume et son empire, et il leur exposa de point en point ce qui lui avait été révélé depuis trois jours ; car il avait compris par la révélation de l'ange du Seigneur, qu'il y avait là un ordre de Dieu ; et il leur enjoignit de s'enquérir avec soin de la mort et du martyre de saint Saulve et de son disciple, et d'envoyer en grande hâte des commissaires dans tous les lieux du royaume.

« Charles, le très-glorieux chef des Francks, envoya d'abord les plus nobles de ses gens au fisc appelé Valenciennes. Ceux-ci commencèrent par s'informer soigneusement, et de tous leurs efforts, du meurtre sacrilége de l'homme de Dieu et de son disciple. Ils firent venir, à cet effet, tous les officiers du monarque, chacun avec la portion de peuple qui lui était soumise. On jeta le sort dans chaque troupe, et à la fin le sort tomba sur la famille de Génard. Ils placèrent Génard au milieu d'eux, et l'observèrent attentivement, pendant qu'ils le questionnaient sur l'affaire de saint Saulve, pour savoir si rien n'était parvenu à son oreille, car il était receveur du fisc de Valenciennes ; et l'on connut par ses aveux comment les deux saints y étaient venus, et avaient même été admis à sa table, le dimanche de Pâques.

« Et les commissaires dirent à Génard : Qu'a-t-on fait de Saulve après qu'il eut mangé chez toi ? — Il s'en est allé, répondit Génard, et puis je ne sais ce qu'il est devenu. — Par Charles, dirent alors les commissaires au

receveur, nous te terons souffrir toutes sortes de tourments, si tu ne nous dis la vérité.

« A ces mots, ils se saisirent de Génard, de Winegard et de Winegaire, et les traînèrent aux pieds de Charles en s'écriant : Les voici, ô prince, les voici, les scélérats qui ont osé porter la main sur les saints de Dieu !

Charles, jetant sur eux un regard d'indignation, leur dit : « Ecoutez, hommes méchants et impies ; pourquoi voulez-vous bouleverser notre empire que le Dieu Tout-Puissant a soumis à nos lois? Pourquoi voulez-vous le bouleverser en anéantissant, pour ainsi dire, le nom du Christ au milieu de nous ? Pourquoi avez-vous tué les saints que le Dieu Tout-Puissant nous avait envoyés pour nous sauver nous et nos sujets ?

« Cependant les coupables, tremblants, se taisaient, et, les yeux fixés sur la terre, ils n'osaient regarder en face le monarque indigné. De son côté, le prince les observait, et les interrogeait avec soin. Ils lui avouèrent tout. Alors Charles, transporté d'une juste colère, s'écria : « Licteurs, saisissez-vous de ces criminels, et arrachez-leur les yeux. Ce serait un crime de laisser leur forfait impuni. » Et les licteurs firent tout comme il leur avait été ordonné...

« Sur ces entrefaites, le prince assembla tous les évêques et les prêtres du Seigneur qui se trouvaient là, pour transporter les corps saints dans un lieu plus convenable. L'étable de Beuvrage fut changée en église paroissiale, et le lieu où fut déposé le tombeau des saints martyrs se nomma dans la suite Saint-Saulve. »

Plus tard, selon la légende, un des favoris du prince, qui avait frustré ses deux sœurs de leur héritage, ayant juré sur le tombeau du martyr qu'il ne devait rien à ses sœurs, tomba raide mort. Tant il est vrai, ajoute le saint légendaire, que Dieu regarde les reliques des saints comme un sanctuaire où réside la puissance (1).

SAUVEUR (Saint-), en Palestine, célèbre monastère de la terre sainte, où demeura le P. M. J. de Géramb, durant son grand pèlerinage à Jérusalem. Voici les détails qu'il en donne dans une lettre datée du 1er mai 1832 :

« Ce monastère est des plus anciens. Il a été construit à diverses reprises et sans plan fixe ; ce sont des bâtiments ajoutés à des bâtiments. Ils renferment trois cours et deux très-petits jardins. Tout y est simple, et même pauvre ; les chambres des religieux sont petites et manquent du nécessaire. Le logement du révérend Père gardien du Saint-Sépulcre, dont certains auteurs se sont plu à signaler le luxe, n'est guère plus grand ni mieux pourvu, et le plus petit bourgeois d'Italie ne s'en contenterait certainement pas. La seule pièce qui soit un peu passable, c'est le divan, lieu où la communauté se rassemble, et où le Père gardien reçoit les personnes qui ont à lui parler.

« Les étrangers logent dans une maison tout à fait séparée ; cependant il y a au couvent deux ou trois chambres qu'on donne à ceux d'entre eux qu'on veut distinguer. Elles sont éloignées des cellules des religieux, et tout aussi pauvres que le reste ; mais trop nues, j'ose le dire, pour l'usage auquel elles sont destinées ; d'autant plus que les pèlerins laïques qui les occupent laissent toujours quelques marques de leur munificence. En général, il règne dans ce monastère une telle pauvreté, une telle simplicité de vie, que je n'ai rien vu qui présentât un contraste plus frappant avec les récits menteurs des écrivains qui le calomnient.

« La table des Pères est extrêmement frugale : la viande de mouton, la seule qu'on puisse se procurer, est très-mauvaise ; les légumes sont rares ; tout s'accommode à l'huile, et celle du pays n'est pas bonne. Outre le carême institué par l'Eglise, et qui s'observe généralement comme une préparation à la fête de Pâques, les Pères Franciscains en ont un autre d'environ deux mois, depuis le premier jour de novembre jusqu'à Noël, et ne sanctifient pas moins, par de pieuses austérités, tout le reste de l'année.

« Les Pères de la terre sainte, à Jérusalem, logent et nourrissent, pendant un mois, tous les pèlerins qui se présentent, à l'exception des Grecs, des Arméniens, etc., qui ont un asile dans les monastères appartenant à leur nation. »

SAVIGNY-SOUS-BEAUNE (France), en Bourgogne, dans le département de la Côte-d'Or.

A peu de distance de ce village, on voit une fontaine qui est, chaque année, l'objet d'un grand pèlerinage au mois d'août.

SAVONE (Notre-Dame de), dans l'Italie septentrionale.

« Il existait à Savone, dans l'Etat de Gênes, un temple antique consacré à la Mère de Dieu. Ce temple était connu sous le nom de Prinmar, à raison d'une tour voisine qui avait été construite par un général carthaginois de ce nom. Selon l'auteur du *Pèlerinage de Savone* (1), cette église est une des premières que l'Italie ait élevées à la Vierge ; et, pour son antiquité, elle le dispute aux églises les plus anciennes de Rome. On veut même que Constantin soit venu adorer la Reine des vierges au pied de ce saint autel, et que, par ses dons, il ait contribué à son agrandissement. Longtemps après cet empereur, deux pontifes que Savone avait vus naître dans ses murs, Sixte IV et Jules II, ne crurent pouvoir rien faire de plus utile et de plus agréable à leurs concitoyens que d'orner le sanctuaire de leur protectrice, et d'y réunir de nouveaux trésors. Un monument si vénérable ne put balancer de prétendus intérêts politiques. L'emplacement parut aux Génois si important, qu'ils réso-

(1) *Histoire abrégée de Charlemagne*, par l'abbé Normand, p. 103-120.

(1) Augustin Marin de Monte,

lurent d'y bâtir une citadelle : comme si la protection de Marie n'était pas pour les peuples un rempart plus assuré que les fossés et les tours! La chapelle fut détruite en 1507. Pour dédommager en quelque sorte la Reine des cieux, on construisit un sanctuaire beaucoup plus grand ; et l'on y transporta, par un prodige de l'art, l'image de la Vierge qui se trouvait peinte sur un pilier, et qui de toute antiquité recevait les hommages des peuples.

« L'Europe, peu de temps après, fut en proie aux plus grands désastres. Luther profita des malheureux démêlés de Charles V et de François Ier pour propager ses erreurs. Les Turcs, de leur côté, menaçaient l'Italie. François Ier, pour soutenir la lutte contre un ennemi qui soudoyait avec l'or du Nouveau Monde les soldats de l'empire, de la Flandre et de l'Espagne, réunis sous son étendard, s'était vu réduit à chercher des auxiliaires parmi les peuples allemands, la plupart infectés de luthéranisme. La belle Italie allait devenir le champ de bataille, et elle était menacée d'être broyée sous les pas des combattants. L'effroi glaçait des peuples si attachés à la vraie foi. Marie leur fit comprendre que leurs alarmes n'étaient point vaines ; mais que sa miséricorde viendrait à leur secours.

« Le samedi, 18 mars 1536, veille du dimanche des Rameaux, la Reine des cieux daigna se montrer, à quatre milles de Savone, à un paysan, homme de bien, nommé Antoine, à qui sa foi et sa piété avaient concilié l'estime générale. C'était dans la vallée de Saint-Bernard. Elle lui ordonna d'annoncer que la colère de Dieu allait frapper le monde; si la pénitence ne faisait tomber la foudre de ses mains. Marie était dans une attitude de suppliante aux pieds de son Fils ; elle lui tendait les bras en lui disant : Miséricorde, ô mon Fils, et non justice. L'apparition fut réitérée jusqu'à trois fois. Antoine se crut enfin obligé de communiquer aux prêtres du Seigneur ce qu'il avait vu, et de demander, au nom de Marie, que l'on fît des jeûnes et des prières publiques. Il n'aurait peut-être pas réussi d'abord à porter la conviction dans les esprits ; mais le ciel daigna confirmer son témoignage. La nuit qui suivit l'avis donné par le modeste Antoine, on vit paraître sur la cathédrale et sur la citadelle trois globes de feu : ce signe merveilleux leva les doutes. Les ministres de l'Evangile invitèrent le peuple à désarmer la colère du Seigneur ; sur leur invitation, on établit des exercices de pénitence.

« Quatre semaines après, Antoine eut occasion de retourner dans le lieu de l'apparition. La Vierge lui fit encore connaître que Dieu était toujours irrité. On redoubla d'efforts pour le fléchir ; on multiplia les prières et les œuvres satisfactoires ; toute la ville s'approcha des sacrements : la colère de Dieu s'apaisa. On bâtit une chapelle au lieu de l'apparition. La piété et la reconnaissance ne s'en tinrent pas là ; cette chapelle fut bientôt changée en une belle église, qu'on construisit dans l'espace de trois ans. Les peuples s'y portaient en foule ; en un seul jour, on compta jusqu'à vingt-cinq mille personnes qui vinrent visiter ce sanctuaire. Afin de pourvoir aux besoins des pèlerins et des malades, on bâtit un hôpital. L'illustre famille génoise des Doria se chargea du soin de le doter. On y comptait quelquefois jusqu'à sept cents malades.

« Le nouveau sanctuaire fut dédié à Notre-Dame de la Miséricorde, et la statue qui en faisait le principal ornement reçut le nom de Mère de Miséricorde; nulle dénomination plus en harmonie avec l'origine du pèlerinage. On se souvenait que Marie avait en ce lieu apaisé la colère du Seigneur, et changé des arrêts de justice en arrêts de clémence. Les peuples ne cessaient d'invoquer Marie sous ce nom, et Marie ne cessait d'en remplir toute l'étendue. Paul III a rendu témoignage des prodiges qui s'y opérèrent de son temps. Par la protection de la Mère de Miséricorde, Savone fut délivrée de la famine en 1585 et en 1590. Elle avait été soustraite à la fureur des Turcs en 1557. Elle fut sauvée de la peste en 1579 et en 1630. Nous n'entrerons pas dans les détails des faveurs que les particuliers reçurent de la Mère de Miséricorde.

« Les peuples continuaient à payer à Marie le tribut de leurs hommages dans ce sanctuaire. Pie VII, dans les circonstances les plus critiques, gouvernait l'Eglise avec une sagesse qui rendait témoignage à la fidélité de Celui qui promit à ses apôtres d'être avec eux jusqu'à la consommation des siècles. Dieu, qui prend plaisir à se communiquer aux simples et aux petits, parce que les simples et les petits apportent moins d'obstacles aux opérations de la grâce, avait éclairé d'une manière qu'on peut raisonnablement regarder comme surnaturelle, une villageoise du diocèse de Savone. Depuis plusieurs années, elle annonçait que Pie VII couronnerait de ses mains la Madone de Miséricorde. Ses paroles ne commencèrent à faire impression sur les esprits que lorsqu'en 1809, on vit arriver le souverain pontife dans cette ville. Le vicaire de Jésus-Christ était réduit en captivité par celui qu'il avait sacré empereur en 1804. Amené de force à Savone, il y vécut cinq ans captif. Le sacré collége était dispersé et en butte à la persécution. Son chef ne pouvait remplir le plus saint des devoirs, celui de gouverner l'Eglise que le Fils de Dieu avait confiée à ses soins. L'espérance seule le soutenait, et Marie était la colonne de cette espérance. De sa prison il voyait le sanctuaire de la Mère de Miséricorde. Malgré la proximité du lieu, il ne pouvait aller gémir à ses pieds; mais il se transportait en esprit dans ce sanctuaire vénéré, et il y offrait à Marie les vœux les plus ardents pour le bien de l'Église (1).

« On n'avait point renoncé à l'espoir de voir s'accomplir la prédiction de la villa-

(1) *Hist. générale de l'Eglise*, l. c, t. XII, p. 540. Paris, 1836.

geoise, quand tout à coup le souverain pontife se vit transporté avec violence de Savone à Fontainebleau. Bientôt des événements, inouïs dans les fastes de l'histoire, renversent en quelques mois le colosse du pouvoir impérial. Pie VII recouvre la liberté, et, au grand applaudissement du monde chrétien, il prend le chemin de Rome : c'était en 1814. Il ne fut point question de vérifier la prophétie de la villageoise, lors même qu'à son retour à Rome Pie VII séjourna quelque temps à Savone. Le saint-père la connaissait cependant cette prophétie, et, avec l'aimable sourire qui lui était ordinaire, quand la persécution lui laissait quelque intervalle de calme, il avait dit à quelques personnes qui l'approchaient, et qui avaient ajouté foi à la prédiction : En vérité, votre prophétesse n'a pas deviné juste. Reçu avec les transports de la plus vive allégresse dans sa capitale, il semblait devoir y finir dans une douce tranquillité une vie agitée par de si longs orages.

« Mais voilà que des circonstances politiques rejettent de nouveau sur les flots émus la barque de Pierre. En 1815, Napoléon sort de l'île d'Elbe et rentre en France ; Murat menace les Etats-Romains : le saint-père est encore obligé de quitter Rome et de chercher un asile à Gênes. Les espérances des habitants de Savone se réveillent. Leurs députés viennent le trouver et le conjurer de se transporter dans leur ville pour couronner l'image de la Vierge. Pie VII se sent porté à se rendre à leurs désirs, et il fait demander à Victor-Emmanuel, roi de Sardaigne, si, dans les circonstances critiques où l'on se trouvait, il y aurait de l'inconvénient de procéder à une telle cérémonie. Le roi répondit que tout se passerait avec tranquillité et avec édification, et qu'il serait ravi d'y assister lui-même (1).

Le saint-père partit donc de Gênes pour Savone le 8 mai 1815. A Savone, il logea dans la maison de l'évêque qui lui avait si longtemps servi de prison. Le lendemain de son arrivée, Victor-Emmanuel s'était rendu dans la ville. Le pape et le roi, jaloux de se prévenir l'un l'autre, se rencontrèrent sur la place. Le prince et la duchesse de Modène, sa fille, se prosternent aux pieds du vicaire de Jésus-Christ, tandis que la foule remplit l'air de cris de joie. « Ainsi, remarque « l'auteur qui nous fournit ces documents, la « divine Providence voulut que le pape reçût « d'un roi, souverain de ce territoire, de « grands et publics hommages, des témoi- « gnages éclatants d'honneur et de respect, « sur la place même où l'on avait vu naguère « des gendarmes le garder prisonnier et empê- « cher les fidèles de communiquer avec le « père commun. Le 10, Pie VII se transporta « de Savone au sanctuaire de la Madone de « Miséricorde. Après la messe il descendit dans « la petite chapelle souterraine où se trouvait, « sur un autel, la statue de la Madone mira- « culeuse, qui fut couronnée par le saint-père « avec les cérémonies accoutumées. L'enceinte « de cette chapelle est tellement étroite qu'à « peine pouvait-elle contenir le pape assisté à « l'autel par quelques cardinaux et quelques « prêtres. Des deux côtés étaient rangés le roi « Victor-Emmanuel, la duchesse de Modène, « sa fille, Marie-Louise de Bourbon, alors « titrée reine d'Etrurie, avec l'infant don Louis « et sa sœur. Sur les degrés de l'escalier qui « conduit à la chapelle, se tenaient les dames « et les seigneurs de la cour de ces souve- « rains. Quoique toutes les pompes et les dé- « monstrations d'honneur dont la dévotion « des hommes entoure sur la terre la Vierge « Marie ne soient rien en comparaison des « mérites de la Mère de Dieu, on ne peut « cependant disconvenir que cette pieuse cé- « rémonie, accomplie dans ce lieu écarté et « agreste, au milieu de la campagne, n'em- « pruntât beaucoup de grandeur et de ma- « jesté de la réunion de tant d'augustes per- « sonnages (1). »

Le saint-père quitta Savone le 12 mai pour se rendre à Gênes. Il y attendit que le calme fût rendu aux provinces de l'Italie. Les habitants de cette ville si chrétienne cherchèrent en toute manière à le dédommager par l'expression de leur amour et de leur vénération des épreuves que la Providence ménageait à sa vertu. L'orage entièrement dissipé, Pie VII reprit le chemin de Rome ; et après un voyage où il recueillit partout les témoignages d'intérêt et de vénération dus à ses malheurs et à sa constance, il rentra dans sa capitale le 2 juin (2).

« Ce coup providentiel qui rendait à l'Église affligée son pasteur et son père, Pie VII l'attribuait à l'intercession de Marie, non moins que celui qui avait mis fin à sa première captivité. Nous avons une preuve authentique des sentiments de l'immortel pontife dans la fête, qu'il institua pour rendre grâces au ciel de tant de faveurs. Dans l'office de cette fête, le Bréviaire romain rappelle en peu de mots la protection dont la Vierge puissante a couvert le peuple fidèle en diverses occasions critiques. Il cite la victoire de Lépante, dont le saint pontife Pie V fit hommage à la Mère de Dieu, en ordonnant qu'on ajouterait à ses litanies un nouveau titre et qu'on l'invoquerait comme « Secours des chrétiens, » *Auxilium christianorum*. Il parle ensuite de la persécution dont Pie VII avait été la victime, de sa captivité à Savone et de l'heureux événement de son retour à Rome. Il ajoute : « Le vi- « caire de Jésus-Christ fut mis à une nou- « velle épreuve, lorsque, à l'approche d'un « autre orage, il quitta Rome, et accompagné « du sacré Collége, il se rendit en Ligurie. « Mais, par un effet manifeste de la protec- « tion divine, la tempête, qui menaçait des « plus grands ravages, se calma, et le saint- « père, au milieu de l'applaudissement uni-

(1) *Hist. générale de l'Eglise*, l. c, p. 540.

(1) *Hist. générale de l'Eglise*, l. c, p. 541.

(2) *Hist. générale de l'Église*, l. c, p. 541 ; *l'Ami de la Religion*, t. IV, p. 537 ; M. le chevalier Artaud, *Hist. du pape Pie VII*, t. II, p. 402.

« versel, rentra dans sa capitale. Avant ce « jour fortuné, conformément aux désirs « qu'avait déjà formés son cœur, et que la « captivité l'avait empêché d'exécuter, de « ses mains et avec solennité il orna d'une « couronne d'or le front d'une image insigne « de la Mère de Dieu, qu'on honore à Savone « sous le titre de Mère de Miséricorde. Cet ad- « mirable événement qui le rétablissait dans « ses droits, le souverain pontife Pie VII, « bien informé de tout, l'attribuait à la « Mère de Dieu, dont il avait lui-même « instamment invoqué, et dont il avait fait « invoquer par le peuple fidèle la puissante « protection. En conséquence, il institua, « en l'honneur de cette Vierge-mère, une « fête solennelle, à célébrer à perpétuité, « sous le titre de *Secours des chrétiens*, le « 24 mai, anniversaire de son heureux « retour dans Rome (1), approuvant même « un office propre pour ce jour, afin de « rendre également éternelles la mémoire « et la reconnaissance d'un si grand bien- « fait (2).

« Quoi de plus propre que ce titre de Mère de Miséricorde à exciter en nous la confiance en Marie? Voici comment s'exprime saint Anselme dans une des ferventes oraisons qui se trouvent dans ses œuvres.

« Je me souviens, et ce souvenir me rem- « plit de douceur, que pour inspirer aux in- « fortunés une grande estime de votre pou- « voir, leur seul appui, vous avez révélé à « un de vos serviteurs, prêt à rendre le « dernier soupir, votre admirable nom. « Vous présentant à lui dans ce moment « d'angoisse, vous lui demandâtes s'il vous « connaissait. Et lui, tout tremblant, ayant « répondu que non; vous, ô Reine des « cieux, n'écoutant que votre bonté, avec « quelle douceur, avec quelle touchante « familiarité vous lui dites : *Je suis la Mère « de Miséricorde!* A qui donc, dans notre « malheur, à qui, dans nos afflictions, ferons- « nous entendre nos plaintes et nos gémis- « sements plus légitimement qu'à vous, qui « êtes véritablement et indubitablement la « Mère de Miséricorde? Mère sainte, mère « unique, mère immaculée, mère toute pure, « mère de miséricorde, mère de pitié et d'in- « dulgence, ouvrez le sein de votre pitié, et « recevez un malheureux pécheur, etc. (3). »

Au-dessous de la statue de la Mère de Miséricorde, on lit ces deux vers italiens et latins à la fois :

In mare irato, in subita procella
Invoco te, nostra benigna Stella.

Ces vers sont de Chiabrera, le prince des lyriques italiens, né à Savone.

Savone s'appelle encore en latin *Sabata*.

(1) Son premier retour en 1814. Le souverain pontife rend grâces au ciel, dans la même solennité, de la protection que le Seigneur et sa sainte Mère lui accordèrent à son premier et à son second retour dans sa capitale.

(2) *Brev. Rom.*, 24 Maii.

(3) Extrait des *Pèlerinages aux principaux sanctuaires de la Mère de Dieu*, p. 330-342.

SCAMANDRE (Asie), fleuve de Phrygie, qui coulait près de Troie. Homère l'appelle Xanthe. Ce fleuve passait pour fils de Jupiter. On lui rendait des honneurs divins, et il avait un temple et des sacrificateurs. Quand les filles étaient fiancées, elles allaient aussitôt se baigner dans les eaux du Scamandre et lui offrir leur virginité. Nous laissons à penser combien une aussi absurde coutume pouvait favoriser la débauche de l'un et de l'autre sexe. Aussi La Fontaine, dans ses contes si licencieux, n'a pas manqué d'exploiter ce sujet.

Ce fleuve, si célèbre dans l'antiquité par les événements dont ses bords furent témoins, n'est plus aujourd'hui qu'un petit ruisseau, qu'on distingue à peine dans les champs *ubi Troja fuit*.

SCEAUX (France), sous-préfecture du département de la Seine. Sa célébrité remonte à l'an 1214, quand Adam de Gellis y apporta les reliques de saint Mammès, martyr de Cappadoce. Ces reliques, que l'on conservait depuis cette époque dans l'église de Sceaux, étaient regardées comme très-efficaces pour guérir différentes maladies, et attiraient en ce lieu un grand nombre de pèlerins.

SCLARGIUS (*Sardaigne*), bourg du diocèse de Cagliari, dont les habitants ont une certaine réputation en fait de jardinage.

Ils célèbrent avec solennité la fête d'une madone surnommée Itria ou Odegitria, madone très-vénérée en Sardaigne, et qui, dit-on, vient de Constantinople. M. Valery, qui a assisté à cette fête, va nous en donner la description. « L'église, dit-il, au lieu de l'oripeau ordinaire des églises d'Italie, était tendue, embaumée de grosses branches de myrte, et tapissée de feuilles de menthe et d'herbes odorantes. Des paysannes voilées, aux vêtements écarlates de soie dorée, ou de bure, à larges bandes jaunes, avec une espèce de petit tablier noir, étaient à genoux, ou pittoresquement assises à l'orientale sur leurs robes qui ressortaient sur le pavé verdoyant. Plusieurs avaient leurs longues chevelures noires flottantes sur les épaules, selon le vœu qu'elles en avaient fait pour expier quelque faute ou pour obtenir de la madone quelque grâce particulière. Quelques-unes de ces paysannes aux fortes mamelles allaitaient leurs enfants près de l'image qui représente la sainte Vierge.

« Sur la place de l'église, des bœufs, ornés d'images pieuses, de roseaux, de branches, de rubans, avec des oranges surmontées de bouquets plantés sur leurs cornes dorées, formaient une lourde file qui devait précéder la procession. Celle-ci fut extraordinaire. A la suite des bœufs, qu'escortaient les enfants portant des feuillages, étaient devant la croix deux cavaliers qui tenaient la bannière et marchaient fort habilement à reculons, afin de ne point tourner le dos à la croix. Les femmes qui suivaient chantaient alternativement avec les hommes des *pater* et des *ave* en dialecte sarde, au son de la nationale launedda. » (*Voyage en Sardaigne.*)

SEAUVE-BENOITE (France), en latin *Silva Benedicta*, près du Puy en Velay. On y conservait le corps de sainte Marguerite d'Angleterre, dans un monastère de religieuses de l'ordre de Cîteaux. On l'y visitait avec une grande dévotion, et l'on assure qu'il s'y est opéré plusieurs miracles.

Cette sainte Marguerite fit, dans sa jeunesse, avec sa mère, un pèlerinage à Jérusalem, puis à Bethléem. Après la mort de sa mère, elle quitta la terre sainte et entreprit un pèlerinage au Mont-Serrat en Espagne, et de là revint en France à Notre-Dame du Puy en Velay. Elle se retira ensuite dans le couvent des Cisterciennes, où elle mourut dans le XII^e^ siècle.

SÉBASTE (Asie Mineure), dans la Cappadoce. C'est dans cette ville que souffrirent les quarante saints martyrs exposés, pendant trois jours et trois nuits sur un étang glacé, et qui furent ensuite jetés au feu. Au mot MALATHIA, nous avons dit ce que devinrent leurs précieuses reliques.

SÉBOURG (France), en Hainaut, dans le département du Nord, à 8 kilomètres de Valenciennes. *Voy.* EPINOY.

SECANDRA (Inde), ville ruinée de l'ancienne province d'Agra.

On y remarque encore le magnifique mausolée d'Akbar, qui n'est inférieur qu'à celui d'Agra. L'édifice principal est une espèce de pyramide, environnée extérieurement de cloîtres, de galeries et de dômes, qui vont en diminuant à mesure qu'ils s'élèvent, et terminée en une plate-forme de marbre blanc entourée d'un treillis en marbre d'un travail exquis. Le sarcophage est d'une grande simplicité (1).

Non loin de là s'élève le tombeau d'Aboulfazel, le sage ministre d'Akbar. Le tout est environné d'un superbe jardin assez bien entretenu.

SÉGLIN (France), à 8 kilomètres sud de Lille (Nord).

Il y avait une collégiale dédiée sous l'invocation de saint Piat, apôtre de Tournay. On y conservait précieusement les reliques de saint Enbert, patron de Lille en Flandre. Elles y étaient un but de pieux pèlerinages; mais elles furent transportées depuis dans la collégiale de Saint-Pierre, à Lille, où elles furent toujours conservées avec un grand respect.

SÉEZ (France), évêché et chef-lieu de canton du département de l'Orne, en Normandie.

Les Cordeliers de l'étroite observance avaient, avant la révolution, un couvent à Séez, qui passe pour le premier qu'ils aient eu en France. On en fait remonter l'origine à frère Gilles, l'un des deux religieux que saint François envoya lui-même en France, à la prière de l'ambassadeur du roi de France en Italie. Frère Gilles étant venu s'établir à Séez, l'évêque lui donna un fonds sur lequel il bâtit une chapelle consacrée à saint Jean-Baptiste, par Gervais I^er^, le 12 juin 1223. Elle subsistait encore au moment de la révolution de 1789, et la tradition dit que le frère Gilles y a été inhumé. Godefroy ou Geoffroy de Mayet, successeur presque immédiat de Gervais I^er^ sur le siége de Séez, fit la dédicace de la nouvelle église le 20 mai 1259. Elle était dédiée en l'honneur de la sainte Couronne d'épines et de saint Léonard. On y gardait effectivement, avec beaucoup de vénération, une sainte épine de la couronne de Notre-Seigneur, donnée par saint Louis, roi de France; et la lettre authentique qu'il écrivit aux religieux, en leur faisant ce don précieux, s'y conservait pareillement.

On vénérait encore à Séez Notre-Dame du Vivier et Notre-Dame de la Place; saint Gervais et saint Martin y étaient aussi l'objet d'un culte particulier. On y honore aussi plusieurs saints prélats de cette ville : saint Latuin ou saint Lain, que le Bréviaire diocésain donne comme originaire de la Grande-Bretagne. On croit qu'il mourut vers l'an 440, et l'on chômait sa fête le 19 janvier. Cependant il n'avait dans tout le diocèse que la seule église de Clercy, qui lui fût dédiée, et la tradition constante du pays était qu'il y avait été inhumé. Les autres évêques de Séez reconnus pour saints par l'Église sont saint Sigilborde, saint Landry, saint Passif, saint Raveren, saint Annobert, saint Lohier, saint Godegrand, martyr; saint Gérard, saint Adeline et saint Milehard. La mémoire de Serlon d'Orgères et de Jacques Suarez y est en grande vénération. Les autres saints révérés dans le diocèse, comme y ayant pris naissance ou l'ayant illustré par leurs vertus, sont saint Ravan et saint Razils, martyrs, dont les reliques ont été transportées à Bayeux; saint Ceneri, saint Evremond, saint Medralde, saint Thierry, tous les quatre abbés de différents monastères; sainte Opportune, célèbre abbesse, et sainte Céronne, vierge. (*Robert de Hesseln.*)

L'abbaye de Notre-Dame de la Trappe y était aussi un lieu de pèlerinage fort célèbre.

SÉGOR (Palestine), ancienne ville qui se trouvait dans la vallée du Jourdain. « Aux mois de juillet et d'août, dit M. Poujoulat, les bords de la mer Morte, dans le voisinage de l'embouchure du Jourdain, se couvraient de lépreux; après s'être toute la journée couchés sur la rive, ils se plongeaient le soir dans le lac asphaltique, et *Dieu guérissait ceux qu'il voulait guérir*, selon l'expression des pèlerins. Ségor était encore debout; sept monastères d'hommes et huit monastères de femmes se montraient aux environs. Une croix de bois, plantée dans l'eau, marquait l'endroit du Jourdain où le Sauveur avait reçu le baptême. La veille de l'Épiphanie, on y accourait tous les ans; le célébrant entrait dans le fleuve, le bénissait, et soudain, dit le pieux chroniqueur, le Jourdain rebroussait à grand bruit, et les flots demeuraient immobiles. Des fidèles d'Alexandrie arrivaient à la solennité avec des vases renfermant des baumes et des aromates qu'ils remplissaient de l'eau du fleuve sacré; on répandait de cette eau sur les navires, à chaque nouveau

(1) *Abrégé de géogr.*, par Adrien Balbi.

voyage qu'on entreprenait ; les chrétiens ne quittaient point le Jourdain sans s'être plongés dans l'eau sainte, revêtus du suaire qui devait les suivre au sépulcre. Après la cérémonie, les flots du Jourdain reprenaient leur cours vers la mer Morte. » (*Histoire de Jérusalem.*)

SÉGOVIE (Espagne), ville de la Vieille-Castille, chef-lieu de l'intendance moderne de Ségovie, près de l'Eresma. En latin *Segubia* ou *Segovia*.

Bâtie au milieu des montagnes, dans un site délicieux, aussi antique que Burgos, Salamanque et Valladolid, qui ont la poétique prétention de devoir le jour à Hercule ou à telle autre divinité fabuleuse, Ségovie n'a point souffert, autant que les deux Castilles, des invasions étrangères et des agitations intestines. Quoique guerrière au besoin, jamais elle n'a cherché à rivaliser avec ces dernières en force et en puissance. Aujourd'hui encore, il semble qu'elle évite d'appeler l'attention sur elle, et pourtant elle la mérite à plus d'un égard.

Les Romains en avaient fait une ville de plaisance ; c'est à eux qu'est dû l'admirable aqueduc auquel les Espagnols ont donné l'étrange dénomination de Pont de Ségovie. Cette œuvre presque cyclopéenne, formée de masses granitiques d'un gris tacheté de noir, entassées les unes sur les autres sans le secours d'aucun ciment, compte aujourd'hui 38 mètres d'élévation à la place dite l'Azoquejo. Nous disons aujourd'hui, car le sable qui s'est amoncelé à la base de l'édifice rend inappréciable sa hauteur primitive. Pas une herbe n'a poussé dans l'interstice des pierres, et leur couleur sévère ajoute son effet grandiose à l'imposante majesté de la construction.

Ce n'est pas le cas de faire ici une description archéologique et de rechercher si c'est Adrien ou Vespasien qui est l'auteur. Aucune inscription ne s'est retrouvée pour éclairer la conscience des antiquaires, qui, depuis longues années, sont partagés entre ces deux hypothèses. Nous nous contenterons d'expliquer, qu'une petite rivière, appelée Rio Frio, transmet ses eaux à Ségovie au moyen de cet aqueduc qui n'a pas moins de 12 kilomètres de long ; qu'à partir de l'endroit situé en face de l'ex-couvent de San-Gabriel, où il prend positivement le nom de Pont, il compte 320 arcs, dont 35 furent relevés du temps d'Isabelle la Catholique ; qu'enfin ces arcs ne sont superposés que là où il était nécessaire de niveler le cours de l'eau, particulièrement sur cette place de l'Azoquejo, située au fond d'une vallée profonde, tandis que sur le penchant des collines qu'il rejoint il n'y en a qu'un seul étage.

Ce monument, qui a sur bien d'autres débris de l'antiquité le mérite d'être utile encore comme aux premiers jours, durera probablement jusqu'à la fin du monde, s'il peut résister à l'influence pernicieuse des maisons adjacentes, dont quelques-unes remontent au règne de Henri III, et dont on admire les façades gothiques. On a toléré jusqu'ici l'imprudence des habitants, qui rongent pour ainsi dire les assises des piliers pour s'y creuser des caveaux, ou qui appuient leur foyer à la paroi du monument, au risque d'en calciner les pierres.

Les rues de Ségovie, les cloîtres des couvents encore debout, sont semés de fragments de sculpture probablement du Bas-Empire. Les débris d'animaux en pierre y pullulent comme dans la plupart des villes espagnoles d'origine romaine. Malheureusement leur état de mutilation ne permet souvent pas de discerner leur mérite.

Ségovie renferme, dit-on, des ruines du temps des Goths. Dans les substructions des vieux temples peut-être trouverait-on leurs vestiges ; quant à nous, nous n'avons rien découvert qui nous servît d'indices à cet égard, et ce que l'on nous a indiqué comme devant être de leur époque remonte à peine au XII^e^ siècle.

L'église de la Vera-Cruz, dont la dédicace eut lieu en 1204, renferme, dans une chapelle octogone, un tombeau d'une austère simplicité, et au retable du grand autel des peintures d'une grâce naïve, qui ne sont pas inférieures aux vignettes des manuscrits contemporains d'Alonzo et Sabio. Dans une autre petite église, que l'on appelle Santo-Christo de Santiago, nous avons remarqué avec curiosité une peinture portant la date de 1259, et qui représente un Christ dont les pieds sont séparés, et chacun d'eux percé d'un clou.

La cathédrale, reconstruite à la fin du XV^e^ siècle, et terminée plus tard, sans être d'une architecture des plus correctes, renferme de grandes beautés de détails. Les stalles du chœur, taillées par Bartolome Fernandez, né à Ségovie, quelques retables dus au pinceau de Diégo de Urbina, quelques toiles de Pantoja de la Cruz, sont dignes du plus grand intérêt.

Mais l'édifice le plus remarquable à Ségovie, après l'aqueduc, c'est l'Alcazar, élevé dans la position la plus pittoresque à l'extrême pointe d'un immense rocher d'où l'œil plonge sur un ravin au fond duquel coule l'Eresma, rivière étroite et tortueuse.

La cathédrale s'élève sur un des côtés de la grande place de la ville. Le maître-autel portait autrefois une Vierge d'argent massif : l'église est dédiée à l'Assomption de Notre-Dame.

SEINE (SAINT-), en France, village de Bourgogne, au département de la Côte-d'Or.

Ce n'est point à Saint-Seine, comme on l'a imprimé souvent, que la Seine prend sa source : c'est à 2 lieues de Chanceaux, petit village de la Côte-d'Or, situé sur la route de Paris à Dijon.

On s'enfonce, à droite, dans l'intérieur des terres, et après deux heures de marche on parvient dans un charmant vallon resserré entre deux montagnes, qui font partie de la chaîne des monts de la Côte-d'Or. On suit une pente assez douce ; on s'arrête, et là, sur le revers septentrional d'un pic couvert de bois, d'un bassin formé de fûts de colon-

nes antiques jaillit un ruisseau qui descend avec rapidité et s'unit à d'autres ruisseaux inférieurs aussi faibles que lui (1) : c'est la Seine. Ce mince filet d'eau mérite encore bien peu ce nom ; mais bientôt il va devenir un grand fleuve qui, plus que tout autre, est un fleuve français. La Seine ne naît pas sur une terre étrangère, comme le Rhône ou comme le Rhin ; elle ne va pas arroser nos voisins, comme l'Escaut ou comme la Moselle ; elle parvient à l'Océan sans avoir traversé d'autres plaines, baigné d'autres villes, réfléchi d'autre ciel.

Son berceau, c'est la Bourgogne avec ses riants coteaux de pampres ; plus loin, Paris la voit calme, majestueuse, quittant comme à regret les imposants marronniers des Tuileries. En passant, elle côtoie les solitaires ombrages de Saint-Germain, les agrestes collines de Vernon, Rouen, la ville de Rollon, les jardins de la Meilleraie, les ruines de Tancarville, etc. La mer l'appelle; elle court, elle vole, elle rejaillit, le flot l'étreint et l'enlève.

En 1763, on découvrit à l'endroit où s'échappe la source une petite galère en bronze, qui est maintenant au musée de Dijon. Le président Ruffey crut voir dans ce relief un *ex-voto* anciennement placé dans un petit temple élevé en l'honneur de la Seine. Des fouilles récemment faites ont prouvé que le savant archéologue ne s'était pas trompé. On a trouvé des pieds, des jambes, des torses, des fûts de colonnes et plus de trois cents médailles romaines.

A quelle religion appartenaient ceux qui réédifièrent ce temple? Nul ne le sait, et le doute est permis, car la Seine a son histoire fabuleuse aussi bien que sacrée.

La Seine, dit l'une, fille de Bacchus et nymphe de Cérès, suivit dans les Gaules la déesse des blés, lorsqu'elle cherchait Proserpine par toute la terre. Un jour, en courant sur les bords de la mer, la Seine fut aperçue et poursuivie par Neptune. Elle invoqua Bacchus et Cérès, et aussitôt son corps se fondit en eau et fut changé en fleuve.

De païenne, la Seine devint chrétienne ; elle eut pour parrain le vénérable abbé de Saint-Seine, qui fonda, en 500, la célèbre abbaye de ce nom. En temps de sécheresse, des prières étaient adressées à saint Seine. Une messe était dite au pied d'une croix plantée à la source du saint patron. Aujourd'hui il ne reste plus aucun vestige de la croix ni du pèlerinage qui s'y était établi.

SÉLINCOURT (France), dans le département de la Somme.

L'abbaye de Sélincourt s'appelait vulgairement la *Sainte-Larme*, à cause d'une sainte larme de Jésus-Christ que Bernard de Moreuil avait apportée de la terre sainte, et donnée au monastère l'an 1026. Il s'y réunissait un grand concours de pèlerins pour la visiter avec dévotion.

(1) Une vingtaine de sources, et non une seule, forment la Seine. La plus élevée est appelée communément la source de la Seine.

On en conservait une autre à Vendôme, fluide aussi comme celle de Sélincourt, et enchâssée dans un très-beau reliquaire. Mais ces pieuses reliques ont disparu à l'époque de la révolution politique de 1789. *Voy.* VENDÔME.

SÉLINONTE (Sicile). Tant que dura la ville de Sélinonte, elle fut, comme toutes les villes anciennes de la Sicile, où s'élevaient des temples si magnifiques en l'honneur des dieux de l'Olympe, un point de réunion célèbre dans les fastes religieux du paganisme. Son nom lui vient du fleuve Σέλινος, qui devait cette appellation à la quantité de feuilles d'ache ou de persil (σέλινον) qui croissait sur ses bords.

Sélinonte était située au midi de la Sicile, sur le territoire nommé aujourd'hui *Terra degli Pulci*, près de l'embouchure du fleuve; il n'en reste aujourd'hui que des ruines. Des Mégariens, selon Thucydide, cent ans après la fondation de leur ville natale, abordèrent en Sicile et fondèrent cette autre ville, qu'ils appelèrent Σελινοντίνων (ville des Sélinontins), nom qu'ils empruntèrent à l'ache, dont la feuille leur servit de symbole, et pour ainsi dire d'armes parlantes ; car ils la placèrent souvent sur leurs monnaies sans y mettre aucune légende. Cette herbe était un symbole d'honneur; c'est elle que Pindare surnomma herbe du lion : on en formait les couronnes des vainqueurs des jeux Néméens, comme plus tard la féodalité franque en orna les couronnes des empereurs, des rois, des ducs et des marquis.

Le voisinage de Carthage avait fait de Sélinonte une des plus commerçantes villes du monde : aussi, peu après sa fondation, la colonie qui l'habitait prit-elle rang parmi les premières cités de la Sicile. Mais Sélinonte n'était pas destinée à une longue existence ; sa situation près des marais, dont les vapeurs méphitiques décimaient la population, était une cause de destruction inévitable, et la guerre, plus funeste encore, hâta la ruine de cette florissante cité. Annibal, oubliant l'hospitalité que son père y avait reçue, en abandonna les maisons au pillage, en fit raser les murailles et réduisit les habitants à la servitude ; il n'échappa à ce sort cruel que deux mille hommes, qui se réfugièrent à Agrigente. Hermocrate, banni de Syracuse, essaya de relever cette malheureuse ville, mais ce fut en vain ; Sélinonte ne devait plus vivre que dans les écrits des poëtes et des historiens, et sur les cartes de géographie.

Sélinonte s'élevait sur les bords de la Méditerranée ; ses vestiges occupent à l'ouest le sommet d'une colline peu élevée, et à l'est une grande plaine située un peu au-dessous du niveau de la mer. Entre ces groupes de ruines se trouve une vallée profonde dans laquelle séjournent les eaux pluviales. A l'ouest de la ville on voit serpenter le fleuve *Madiuni*, que les anciens appelaient le Sélinos. La partie de Sélinonte habitée primitivement était la colline qui regarde la mer ; les restes de construction qui couvrent cette

colline, ou *Acropole* (ville haute), sont celles de trois grands temples, d'un temple de moindre importance, d'une citerne circulaire, d'une maison située hors des murs, et enfin celles d'un vaste édifice placé au nord-est de la ville, et qui en était distant de 40 palmes. Dans la plaine, on voit les ruines de trois temples et quelques vestiges de fabriques; on les désigne généralement sous le nom de *ruines en dehors de l'Acropole.*

Le plus grand des temples de l'Acropole est soutenu, dans sa longueur, par 17 colonnes, disposition dont on n'a pas d'autre exemple ; du reste, il est du genre d'édifices que les anciens appelaient périptères et exastiles. La hauteur des colonnes, y compris le chapiteau, est d'un peu plus de 5 mètres. La longueur du temple est de 246 palmes siciliennes ; le diamètre des colonnes de 7 palmes $\frac{3}{10}$, et la largeur de chacune des métopes de 4 palmes $\frac{9}{10}$.

La longueur de ce temple, qui dépasse les proportions classiques de l'architecture grecque, la différence qui existe entre les diamètres des colonnes de la façade et de celles des ailes, et surtout les sculptures des métopes, dont le travail est évidemment d'une epoque très-reculée, font regarder ce temple comme le plus ancien de ceux de Sélinonte, et même comme un des plus anciens temples connus. On ne sait pas à quel dieu il a été consacré ; quelques auteurs ont supposé qu'il avait été dédié à Jupiter Agorien ; mais ils ne se fondent que sur l'autorité d'Hérodote, et ils n'ont pas remarqué qu'il a parlé, non pas d'un temple, mais seulement d'un autel.

Le sujet de l'une des métopes est la fable de Persée et Méduse, fable antérieure à Homère, si l'on ajoute foi au témoignage de Pausanias, qui, dans sa *Périgèse,* dit avoir vu à Argos, près du Céphyse, une tête de Méduse sculptée dans la pierre, et que les anciens disaient être l'ouvrage des Cyclopes. Les murailles de Tyrinthe à Argos et celles de Mycènes, au sommet desquelles on remarque encore deux lions sculptés, sont, en effet, de ceux que les auteurs attribuaient aux Cyclopes, c'est-à-dire qu'ils sont le produit des arts des temps les plus reculés de la Grèce, des temps héroïques, et en un mot, qu'ils sont du style qu'on appelle *style archaïque.* Homère, lorsque dans l'*Iliade* il parle de Persée, ne dit pas un mot de son combat avec Méduse ; mais il compare le regard d'Hector poursuivant les Grecs à celui de cette Gorgone. Hésiode est le premier poëte qui se soit étendu sur l'entreprise de Persée contre Méduse. Depuis, les poëtes qui l'ont racontée ont ajouté que Minerve posa sur son égide la tête de Méduse que Persée lui avait remise.

Ce groupe est traité dans le style le plus ancien ; l'incorrection de la composition est telle que les figures des trois personnages, Minerve, Persée et Méduse, en dépit des exigences de l'action, sont toutes trois de face ; leurs pieds sont de profil, parce que l'artiste n'aurait pas su se tirer du raccourci. On ne peut pourtant refuser à l'auteur de ces anciens bas-reliefs le mouvement et l'énergie. Il a choisi le moment où Persée, encouragé par la présence de Minerve, sa protectrice, plonge dans le cou de Méduse l'épée que lui avait donnée Mercure, tandis que de la main gauche il saisit la tête de Gorgone. Il est à remarquer qu'ici, contrairement aux récits des poëtes, Persée n'est pas protégé contre la propriété funeste du regard de Méduse par l'égide de Minerve: seulement il détourne la tête pour éviter d'être changé en pierre. Du sang qui s'échappe de la bouche de Méduse se forme instantanément le cheval ailé Pégase, que la malheureuse Gorgone, dans un transport d'amour maternel, semble vouloir presser contre son sein.

Persée est représenté nu, sauf un voile léger lié par une ceinture autour de ses flancs. Il a les cheveux courts et frisés, et porte un casque dont la forme se rapproche beaucoup de celle d'un bassin renversé ou de celle du pétase de Mercure. C'est le même que l'on voit ordinairement couvrir la tête de Pluton. Ouvrage des Cyclopes, ce casque, disait-on, avait été fabriqué pendant la guerre qu'ils eurent contre les Titans. Ils l'avaient donné à Pluton, et c'était un don précieux : il avait la propriété de rendre invisible celui qui le portait. Il serait long de suivre la trace des différents possesseurs de ce pétase : il nous suffira de rappeler que, lorsque Persée entreprit de combattre Méduse, il lui fut donné par les Nymphes. La propriété magique de ce casque fut très-utile à son nouveau maître ; car lorsqu'il eut tué Méduse, il ne réussit à se soustraire à la vengeance des deux Gorgones, sœurs de Méduse, Stenyo et Euryale, qu'en se rendant invisible à leurs yeux. Ses pieds sont chaussés de *talonnières ailées*, autre don que les Nymphes avaient obtenu pour lui de Mercure. Ses souliers sont liés par des courroies qui font plusieurs tours sur ses jambes.

A droite du héros, on voit une figure debout, qui ne peut être que Minerve, quoiqu'elle soit représentée sans aucun des attributs qui la caractérisent.

La Déesse est vêtue de la tunique dorienne, qui descend jusqu'aux pieds en formant de longs plis verticaux ; sur cette tunique pendent des deux côtés les bordures du *peplum*, qui sont ornées d'un *méandre* peint en rouge (bordure connue sous le nom de *grecque*). Sur le méandre on voit une espèce de collier dentelé, aussi peint en rouge, et dont les extrémités flottent sur l'avant-bras. Sa tête est couverte de cheveux qui descendent sur les épaules, en formant de larges anneaux horizontaux. Minerve ne porte pas de casque ; peut-être l'espace a-t-il forcé l'artiste à le supprimer. Ses yeux et ses sourcils sont peints en noir ; ses vêtements conservent quelques traces de couleur, surtout dans la partie inférieure. De la main droite elle présente au héros un cercle placé dessus la tête de Persée, qui doit être le bouclier de fer poli que, suivant Apollodore, Minerve prêta au guerrier pour qu'il pût y voir reflétée la

tête de la Gorgone qu'il devait immoler sans être exposé au danger d'être changé en pierre. Ce fait a été l'occasion de deux fables différentes. Quelques poëtes ont dit que, dès le moment où l'image de la Gorgone se reflèta dans le bouclier de Minerve, il acquit le même pouvoir que cette tête elle-même ; d'autres ont prétendu qu'après la mort de la Gorgone, Persée offrit sa tête à Minerve, en reconnaissance de sa céleste protection : cette déesse la plaça sur son égide, et alors seulement elle acquit ce redoutable don. Sur cette métope, qui a été peinte entièrement et qui a gardé jusqu'à nos jours quelques traces de coloris, la Méduse, comme sur tous les monuments de style archaïque pur, est représentée sous une forme monstrueuse et avec des proportions gigantesques. Sa tête ronde et écrasée s'élève au-dessus des épaules, sans en être séparée par un cou ; ses traits sont hideux et difformes. Les yeux, peints en rouge, sortent des orbites et s'étendent jusqu'aux oreilles ; la bouche, qui se prolonge dans toute la largeur de la figure, est armée de deux rangées de dents d'une longueur démesurée, du milieu desquelles sort la langue. La chevelure tombe sur son front et sur ses épaules en boucles épaisses et pressées. Les formes de Pégase naissant sont élégantes et sveltes ; une de ses ailes, sur lesquelles on voit encore des traces de coloris, se déploie sous le bras de la Gorgone sa mère.

Jusqu'à l'époque d'Eschyle et de Pindare, on représenta la tête de Méduse sans serpents mêlés aux cheveux. On n'était pas d'accord sur son pouvoir : les uns lui attribuaient celui de donner la mort, d'autres celui de changer en pierre ceux qui la regardaient. Hésiode, qui le premier parla de ses amours avec Neptune, a sans doute causé le changement survenu dans le type consacré de la tête de Méduse, qu'on représenta depuis avec de beaux traits ; toutefois, ce passage ne fut pas subit : on commença par la rendre seulement moins hideuse, et ce n'est qu'après un assez long intervalle qu'on arriva à la retracer avec l'*os pulcherrimum* (le beau visage) que lui donne Ovide. Ce poëte est le premier qui ait dit que ce fut par vengeance que Minerve changea en serpents les beaux cheveux de la Gorgone. Cicéron dit que la tête de Méduse, qu'on voyait de son temps au-dessus du temple de Minerve à Syracuse, était de la plus parfaite beauté.

SÉMUR EN AUXOIS (France), sous-préfecture du département de la Côte-d'Or.

Il se faisait un grand pèlerinage, avant la révolution, au prieuré de Saint-Benoît, dont l'église renfermait, disait-on, parmi ses reliques, l'anneau de mariage de la sainte Vierge, depuis le XI^e^ siècle.

On y visite encore une image miraculeuse de la sainte Vierge Marie, où les pèlerins se rendent en foule aux fêtes principales de la mère de Dieu.

SENDOMIR (Pologne), dans la Russie d'Europe ; autrefois capitale du Palatinat du même nom. *Voy.* SANDOMIR.

SENLIS (France), ville de l'ancienne province de l'Ile-de-France, aujourd'hui chef-lieu d'arrondissement et de canton du département de l'Oise ; elle est située sur la pente d'une colline.

On y voit des murs dont l'antiquité remonte plus haut que Jules César. Les rois de la première race y avaient un château dont il ne reste plus que quelques ruines.

L'ancienne cathédrale est le plus bel édifice de Senlis, suivant les auteurs de la *France monumentale ;* on attribue sa fondation à Charlemagne. Incendiée par la foudre en 1304, elle fut reconstruite par Louis XII. Le portail est à plein cintre, orné de feuilles de vignes, de pampres et de grappes de raisin. Une frise tournante présente des oiseaux ; les tympans des portes latérales offrent des sculptures curieuses. L'intérieur de l'édifice est vaste et grandiose ; ses ornements joignent la délicatesse à la grâce et à la légèreté qui commençaient à briller dans la sculpture du XV^e^ siècle.

« Les petites chapelles groupées autour de l'abside sont extrêmement remarquables ; leurs fenêtres sont sculptées à l'extérieur avec la plus grande finesse. Les petits chapiteaux des colonnettes sur lesquelles elles reposent ont toute la netteté du travail et la variété des chapiteaux les plus élégants du plein cintre du XII^e^ siècle. On remarque surtout la flèche de l'église ; elle est en pierre, et rappelle la flèche de Saint-Denis, et encore mieux celle de l'abbaye aux hommes de Caen. »

Senlis montre aussi les ruines de quelques autres édifices anciens, notamment celles des abbayes de Saint-Pierre et de Saint-Vincent. Elle avait aussi, avant la révolution, deux collégiales, celle de Saint-Rieul et celle de Saint-Frambourg, une abbaye de chanoines réguliers de la congrégation de France, nommée Saint-Vincent, le prieuré de Saint-Maurice du même ordre, une commanderie ou maison hospitalière de Saint-Jean de Jérusalem, et des couvents de Cordeliers, de Capucins, de Carmes, de religieuses de la Présentation, et d'autres religieuses, dites Filles du Calvaire. On y comptait aussi huit paroisses. Celle qu'on appelle la cathédrale, et que nous avons décrite plus haut, est la seule qui subsiste.

Cette ville est à peu de distance des forêts d'Hallate, de Chantilly, de Pontarmé et du bois d'Ermenonville.

SENS (France), ville du département de l'Yonne, chef-lieu d'arrondissement et siége d'un archevêché. Sens était la métropole de Paris, avant l'érection de cette dernière ville en archevêché.

Sens, considérée par plusieurs auteurs, et notamment par d'Anville, comme l'*Agedincum* de César, était l'une des plus anciennes et des plus considérables villes de la Gaule. Elle ne commença à déchoir qu'au moyen âge, vers le IX^e^ siècle. Les Sénonais, nation belliqueuse, opposèrent une longue résistance à César, et même, vaincus et subju-

gués, ils essayèrent plusieurs fois de secouer le joug romain. L'empereur Valens ayant divisé les Gaules en dix-sept provinces, Sens devint la métropole de la quatrième Lyonnaise ou Sénonaise.

Vers le milieu du IIe siècle de l'ère chrétienne, ou, selon d'autres historiens, vers la fin du IIe siècle, saint Savinien et saint Potentien vinrent dans la Gaule pour y jeter les fondements de la foi ; arrivés à Sens, ils s'établirent dans un de ses faubourgs, et convertirent plusieurs habitants. Savinien, célébrant les saints mystères dans la crypte de l'église de Saint-Sauveur, frappé à la tête de deux coups de hache, reçut la palme du martyre. Cette église est la plus ancienne de Sens ; c'est aujourd'hui Saint-Savinien. Un an, après, Potentien souffrit le martyre dans la même crypte, ainsi que plusieurs chrétiens.

Suivant la tradition, d'autres chapelles ou oratoires ont été fondés par ces deux premiers évêques de Sens. Mais ce ne sont peut-être que des cryptes ou caveaux ; car il était difficile d'élever des édifices chrétiens au milieu d'une population encore idolâtre. Quoi qu'il en soit, on cite encore, outre l'église de Saint-Sauveur, comme ayant été fondées par ces deux saints, celle de Saint-Pierre le Vif et trois chapelles très-voisines les unes des autres, savoir : celles de Notre-Dame, de Saint-Etienne et de Saint-Jean-Baptiste. Ces trois chapelles, réunies plus tard sous le vocable de saint Etienne, constituèrent l'église cathédrale de Sens. La tradition rapporte même que les trois chapelles furent érigées sur les ruines d'un temple païen qui existait au centre de la ville, et qui fut abandonné et démoli à la suite des prédications du saint évêque. Ces trois chapelles subsistèrent jusqu'au IXe siècle, où, tombant en ruines, elles furent relevées : Saint-Etienne au milieu, Notre-Dame à droite et Saint-Jean-Baptiste à gauche. En 970, l'église Saint-Etienne fut brûlée de fond en comble, ainsi que les deux chapelles adjacentes. L'évêque Anastase, surnommé l'*homme de-Dieu*, entreprit, en 972, la réédification de l'église. Il en dirigea le plan jusqu'à la construction du chœur, et ce plan fut suivi après sa mort, arrivée en 997, à l'exception des transsepts, qui sont du XIIe siècle. Les trois chapelles conservèrent l'ordre qu'elles avaient antérieurement, mais elles furent réunies par les bas-côtés. Ce grand ouvrage fut terminé par Sévin, son successeur, qui en fit la dédicace en 999.

Cette église fut incendiée en 1184 ; Philippe-Auguste la fit réparer, et éleva la tour dite *de Plomb*, parce qu'elle fut couverte dans la suite avec des lames de ce métal.

En 1267, la tour de pierre s'écroula avec fracas, et entraîna dans sa chute les maisons voisines. Pierre de Charni, alors archevêque, travailla à la relever de ses ruines. L'archevêque Salazar continua le travail de ses prédécesseurs, et érigea la tour de pierre jusqu'à la lanterne qui la termine.

L'intérieur de Saint-Etienne est plus remarquable par sa grandeur et sa majesté que par la régularité de ses proportions et la richesse de ses ornements. Comparée à nos belles basiliques du XIIIe siècle, à la cathédrale d'Amiens, par exemple, elle ne peut occuper que le second rang. En pénétrant dans la nef, on est d'abord frappé de la disparité des styles qui ont présidé à la construction de cet édifice. Le style romano-byzantin tertiaire domine dans les nefs et dans le chœur. Les bas-côtés du sanctuaire sont du XIe siècle, les transsepts du Xe, et la plus grande partie des nefs du commencement du XIIIe siècle ; enfin les trois premières arcades de la nef du milieu, du côté droit, touchent à l'époque de la Renaissance.

Les chapelles sont au nombre de vingt. On en compte dix autour de la nef, et pareil nombre autour du chœur.

Les colonnes, les voûtes et les fenêtres de la grande nef annoncent par leur caractère l'époque de transition de l'art chrétien, c'est-à-dire le passage du style romano-byzantin au style ogival ; et sous ce rapport cet édifice offre un sujet précieux pour les études de l'archéologue.

Cette église n'est pas moins recommandable par les restes de ses admirables vitraux. Ceux du chœur, des bas-côtés au nord du chœur, et de la chapelle de Saint-Savinien, sont du XIIIe siècle.

La grande rosace, située au nord du transsept, est extrêmement remarquable par sa construction et par ses vitraux. Gabriel Gouffier, qui la fit établir, y est figuré avec ses armoiries. Elle représente la Glorification de Jésus-Christ, la Résurrection des morts et le Jugement dernier. — La rose du portail du sud représente les quatre fins de l'homme, ainsi que quelques traits de la vie de saint Etienne.

L'extérieur de la cathédrale de Sens est d'une grande sévérité, et il présente plutôt l'idée de la solidité que celle de la grâce et de l'élégance. Les fenêtres sont étroites, les contre-forts lourds et les murailles massives. La façade occidentale présente trois portes de dimensions différentes. Le portail du milieu, autrefois décoré de statues et de riches sculptures, a subi les mutilations des modernes iconoclastes ; il en reste à peine quelques vestiges qui font vivement regretter la perte de cette admirable ornementation. Une large fenêtre rayonnante remplace les belles rosaces qui brillent au frontispice de nos belles cathédrales, et les deux tours carrées peu élevées qui couronnent la façade lui donnent un aspect lourd et massif.

Les portails latéraux élevés plus tard ont également souffert de l'esprit de destruction révolutionnaire.

Le trésor de la cathédrale de Sens est peut-être le plus riche de toute la France. Il offre un haut intérêt à l'archéologue. On y remarque le riche reliquaire donné par Charlemagne, renfermant un fragment de la vraie croix ; — une boîte cylindrique en ivoire, travaillée à Bagdad, et présentant deux longues inscriptions en arabe : on croit qu'elle appartient au IVe siècle de l'hégire ; — une

autre boîte ronde en ivoire, representant une chasse aux lions et aux panthères, du IIIe siècle ; — une troisième carrée, également en ivoire, du XVe siècle, et représentant des sujets de l'Ancien et du Nouveau Testament ; — un grand coffre en ivoire à douze faces, du XIIe siècle, destiné à renfermer des reliques ; il offre trois rangées de sculptures représentant l'histoire de David et de Joseph ; — un magnifique christ en ivoire, du célèbre Girardon ; — un peigne en ivoire orné de pierres fines et de figures d'animaux : il servait à saint Loup aux ordinations pour conférer la tonsure ; il porte cette inscription: *Pecten Sancti Lupi*, en caractères du XIIe siècle ; — un anneau du même saint, orné d'un saphir ; — l'anneau du pape Grégoire XI ; — plusieurs bas-reliefs en argent, destinés à décorer les châsses de saint Loup, de saint Savinien et de saint Potentien ; — quatre beaux contre-retables brodés en soie et en or : le premier, du temps de Charles V, représente l'Adoration des mages ; sur le second, du XIIIe siècle, on voit d'un côté David couronnant Bethsabée, et de l'autre Esther aux pieds d'Assuérus ; au milieu est le couronnement de la Vierge. La troisième tapisserie offre une Descente de croix, et la quatrième une Gloire céleste.

Ce trésor renferme aussi les habits pontificaux de saint Thomas Becket ; mais l'un des objets les plus remarquables qu'il contient est un magnifique ciboire en vermeil, volé en 1541, et retrouvé sous un monceau de pierres, sur la place Saint-Etienne. L'église de Sens attachait tant d'importance à ce vase superbe, que tous les ans, au 4 août, anniversaire du vol, on célèbre une fête appelée la *Récupération de la Coupe*.

Notre-Dame de Sens, au rapport de Gumppenberg, était fort illustre et l'on y allait autrefois en pèlerinage. Aujourd'hui elle a perdu beaucoup de son antique illustration, et nous ne mentionnerons plus que comme souvenir la notion rapide qu'en a donnée Robert de Hesseln.

SÉPHORIS (Palestine). « Séphoris est bâti sur le penchant d'un coteau qui domine la plaine de Zabulon, l'une des plus fertiles et des plus abondantes en pâturages que j'ai remarquées dans la terre sainte. Au rapport de Josèphe l'historien, c'était autrefois la plus grande ville de la Galilée, la plus forte d'assiette, et la principale défense du pays dont elle était la capitale. Le tétrarque Hérode-Antipas y résidait avec toute sa cour. Au temps de la guerre des Juifs, elle prit parti contre ceux de sa nation et reçut garnison romaine. Elle a eu la gloire de voir naître dans ses murs saint Joachim et sainte Anne, parents de la très-sainte Vierge. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un village, plus considérable toutefois, et moins pauvre, que ne le sont en général ceux de la Palestine. Nous ne remarquâmes d'autres traces de ses premiers remparts, que des décombres qu'on assure être les restes d'un château fort. Plus loin et hors du village actuel, sur l'emplacement de la maison qu'avaient habitée saint Joachim et sainte Anne, sainte Hélène avait fait construire une église dont les ruines, assez bien conservées, attestent encore la magnificence. Les révérends Pères Franciscains vont chaque année y dire la messe. Pour honorer d'une manière particulière les saints parents de la mère du Sauveur, je ne voulus entrer dans cette église qu'un flambeau à la main, ainsi que je l'avais fait en visitant les principaux sanctuaires. Nous nous y arrêtâmes quelques instants pour prier; et ce ne fut pas sans y éprouver ces émotions vives, tendres et pleines de douceur, que ne manquent jamais d'exciter les lieux consacrés par la présence de Jésus-Christ et de ses saints (1). »

SEPTEM (Espagne). Il y avait autrefois, dit Procope, proche de Cadix, et près d'une des colonnes d'Hercule, un fort nommé *Septem*. Comme il avait été négligé par les Vandales, et ruiné par le temps, Justinien en répara les ruines, et y établit une bonne garnison. Il éleva au même endroit une église magnifique en l'honneur de la Mère de Dieu ; et en consacrant de la sorte l'entrée de l'empire, il le rendit imprenable, etc. (Procop, liv. VI *des Edif.*, ch. 7. — Trad. de M. Cousin.)

SEPT-FONS (France), dans le département de l'Allier (Bourbonnais).

C'était, avant la révolution de 1789, une célèbre abbaye de l'ordre de Cîteaux, filiation de Clairvaux, qui fut ainsi nommée à cause des sept fontaines qu'on trouva en cet endroit à l'époque de sa fondation. La piété austère des religieux, la rigueur de leur règle et leur détachement du monde avaient répandu au loin la réputation de la sainteté de ce monastère ; et la Vierge, qu'on y venait adorer de fort loin en pèlerinage, portait le nom même de Notre-Dame de Saint-Lieu.

SEPTICOLLIS (Italie). L'un des noms de Rome, pris des sept collines sur lesquelles cette ville était bâtie. *Voy.* ROME.

SEPT-PAGODES. *Voy.* MAHABALIPOURAM.

SERGINES (France), dans le département de l'Yonne.

C'est auprès de cette ville que fut tué saint Paterne, le 12 novembre 726 ; ce qui a donné lieu au prieuré qui fut bâti par la suite en cet endroit, et au pieux pèlerinage qui s'y était établi.

SERINAGAR (Hindoustan). *Voy.* GANGE.

SERKAZE (Inde), ville de la province d'Ahmedabad, remarquable par sa grande mosquée, bâtie exactement sur le modèle de celle de la Mecque. *Voy.* LA MECQUE.

SERMENRAI (Turquie d'Asie). Cette ville, qui s'appelait aussi Askar ou Samira, vit la fin de Mohammad Mahdi, le douzième et dernier imam de la race d'Ali. Il hérita de l'imamat à l'âge de cinq ans, et se perdit à l'âge de douze ans, dans une grotte, auprès de la ville de Sermenraï, l'an de l'hégire 260. Les

(1) Le Père M.-J. de Géramb, *Pèlerinage à Jérusalem et au mont Sinaï*, etc., t. II, p. 289.

musulmans sunnites et orthodoxes croient qu'il viendra à la fin des temps avec Jésus-Christ, assisté de trois cent soixante esprits célestes, pour combattre l'Antechrist, réunir en une seule religion les musulmans et les chrétiens, et fonder sur la terre le véritable imamat. Mais les schiites croient que Mahdi vit encore dans une grotte, où ils vont souvent en pèlerinage, et qu'il y reste ignoré des hommes, jusqu'au jour où il reparaîtra au milieu des vrais croyants pour rétablir dans le monde le seul vrai khalifat, car ils ne veulent pas en reconnaître d'autres que celui des imams d'Ali et de sa postérité.

Les douze imams dont on retrouvera la liste dans l'*Appendice* de notre ouvrage sont :

1.	Ali, fils d'Abou-Talib, mort en l'an de l'hégire.	40
2.	Haçan, fils d'Ali.	50
3.	Houçaïn, frère de Haçan.	60
4.	Ali, surnommé Zaïn-Oulabiddin, fils de Houçaïn.	75
5.	Mouhammad Baquir, fils de Zaïn-Oulabiddin.	114
6.	Djafar Sadic, fils de Mouhammad Baquir.	148
7.	Mouça, fils de Djafar.	183
8.	Ali Riza, fils de Mouça.	203
9.	Abou-Djafar Mouhammad, surnommé Taqui, fils d'Ali Riza.	220
10.	Ali Askari, surnommé Naqui, fils d'Abou-Djafar.	254
11.	Haçan Askari, fils d'Ali Askari.	260
12.	Mouhammad, surnommé Mahdi.	264

SERRATO (Espagne). *Voy.* MONT-SERRAT.

SERROUR (Inde), ancienne ville de la présidence de Bombay. Elle est presque entièrement abandonnée depuis qu'elle n'est plus la station principale des troupes anglaises dans cette partie de l'Inde ; mais on y voit le mausolée du colonel Wallace, qui s'est fait tant aimer par les naturels du pays, que ceux-ci, le regardant comme une de leurs divinités tutélaires, tiennent des lampes allumées, dans certaines circonstances, devant son tombeau, et que les sentinelles cipayes lui présentent les armes lorsqu'elles supposent que son ombre doit passer (1).

SÉVILLE (Espagne), en latin *Hispalis* ou *Julia Romula*, en l'honneur de Jules-César, ville et port d'Espagne, chef-lieu de l'intendance de Séville et de toute l'Andalousie.

Sur la porte de Carné on lit ces deux vers, qui résument toute son histoire :

Condidit Alcides, renovavit Julius urbem,
Restituit Christo Fernandes tertius heros.

Le couvent des Capucins de cette ville renfermait autrefois une Vierge célèbre, que Murillo avait peinte sur une serviette, et qui, en conséquence, avait été surnommée *Nuestra Señora de la Servilletta.*

Cette image fut enlevée au couvent pour être déposée dans la nouvelle galerie de tableaux de Séville, qui renferme dix-huit tableaux du même peintre, enlevés la plupart à ce même couvent de Capucins.

(1) Adrien Balbi, *Abrégé de géogr.*, p. 743.

Notre-Dame de la Serviette était placée dans l'infirmerie de la maison où Murillo, qui visitait souvent les bons Pères, et faisait chez eux d'assez fréquentes retraites, était toujours logé durant son séjour aux Capucins.

SEYDNAI (Asie), fameux pèlerinage de la sainte Vierge ; il se trouve dans la Syrie : les musulmans eux-mêmes l'avaient en grande vénération, car un sultan de Damas fonda une lampe perpétuelle, en reconnaissance d'une grâce qu'il avait obtenue par l'intercession de la puissante Marie.

SÉZANNE (France), chef-lieu de canton du département de la Marne, en Brie, dans le comté de Champagne.

On voyait autrefois dans l'église des Cordeliers de cette ville, selon Robert de Hesseln, au-dessus du maître-autel fait à la romaine, une châsse de sainte Sire, vierge, née en Ecosse, de la tige royale, sœur de saint Fiacre, décédée, l'an 640, dans un village qui porte son nom, à 4 lieues (16 kil.) de Troyes. Cette châsse était suspendue ; on la descendait tous les ans pour l'exposer dans le chœur à la dévotion des fidèles pendant une neuvaine qui commençait, le 1er mai, par une procession solennelle. Les religieux du couvent portaient en cette occasion la relique dans l'église paroissiale de Saint-Denis.

Dans le chœur de l'église des Cordeliers reposait le corps d'Etienne de Formont, religieux cordelier de Provins, docteur en théologie, gardien de Paris et custode de la province de Champagne, décédé à Sézanne le 12 janvier 1515, en odeur de sainteté, âgé de 37 ans. Il s'est fait depuis sa mort de grands miracles sur sa tombe, ce qui y attira un grand concours de pèlerins.

Une madone que l'on visitait aussi avec dévotion à Sézanne, c'était celle de l'abbaye royale de Notre-Dame des Bois de Sézanne, et cette vive confiance en la sainte Mère de Dieu dura jusqu'à la révolution de 1789. Cette abbaye avait l'avantage de posséder deux châsses : l'une des reliques de sainte Sorère, vierge romaine, qui souffrit le martyre en 304 sous les empereurs Dioclétien et Maximien : on en solennise la fête le 1er mai. L'autre châsse renfermait les ossements de saint Prémien : on la découvrait la veille du troisième dimanche d'après Pâques, pendant neuf jours. A cette occasion, tous les habitants de la ville et ceux des lieux voisins y viennent en pèlerinage avec une grande piété.

SIAM ou SI-YO-THI-YA (Inde transgangétique), ville remarquable du royaume de Siam.

C'était, au XVIIIe siècle, une des plus belles villes de cette contrée. Elle renfermait plus de 200 temples. Selon Kœmpfer et quelques autres voyageurs, les principaux se distinguaient par quelques beautés et par une magnificence extrême à l'intérieur et à l'extérieur, c'est-à-dire par le grand nombre de leurs toits superposés, par leurs frontispices dorés, par les pyramides qui les entouraient,

et par les nombreuses idoles, quelques-unes colossales, qu'ils renfermaient.

Dans le temple particulier du roi, situé dans l'enceinte du palais, la principale idole qui était debout et dorée, avait 45 pieds de hauteur; elle était composée, selon Kœmpfer, ainsi que les autres idoles, d'un mélange de plâtre, de résine et de poix. Près du palais était un autre temple en forme de croix et surmonté de cinq dômes couverts en calin; il s'élevait sur plusieurs bases que soutenaient 44 pyramides de différentes dimensions, surchargées d'ornements et dorées à leur sommet, qui se terminait tantôt en pointe, tantôt en dôme. L'édifice était renfermé dans un cloître de 120 pas de long sur 100 de large. On y voyait plus de 400 statues, très-bien dorées, et toutes semblables; les plus grandes, qui étaient assises, avaient 6 pieds depuis le haut du genou jusqu'au bout du pied. Seize pyramides de 40 pieds de hauteur et à sommet doré, environnaient le temple à l'extérieur. On voyait dans les environs de Siam plusieurs autres temples qui contribuaient à la splendeur d'une ville à laquelle Buache et d'autres géographes donnent une population de 600,000 âmes.

SICHAR. *Voy.* l'article suivant.

SICHEM (Palestine), ancienne ville qui, avant la construction de Samarie, fut la capitale du royaume d'Israël. Elle existait déjà du temps d'Abraham. Josué en fit une ville lévitique et une des villes dites de refuge.

C'est près de cette ville, appelée dans l'Evangile *Sichar*, que se trouvait le fameux puits de Jacob, célèbre par l'entretien de Jésus-Christ avec la Samaritaine.

«En traversant le pays de Samarie, dit le livre divin, il passa près d'une ville des Samaritains, nommée Sichar; là était le puits de Jacob. Jésus était fatigué du chemin, et il s'assit sur le bord du puits. C'était vers la sixième heure du jour (vers midi). En ce moment une femme samaritaine vint pour puiser de l'eau. Jésus lui dit : Donnez-moi à boire. Ses disciples étaient allés à la ville acheter des vivres.

— *La Samaritaine.* Comment! vous, qui êtes juif, me demandez-vous à boire, à moi qui suis Samaritaine? — *Jésus.* Si vous saviez quel est celui qui vous dit : Donnez-moi à boire, peut-être l'eussiez-vous prié, et il vous aurait donné de l'eau qui vivifie. — *La Samaritaine.* Seigneur, vous n'avez rien pour puiser, et le puits est profond. Où donc avez-vous cette eau vivifiante? Etes-vous plus grand que notre père Jacob, qui nous a donné ce puits, et qui lui-même s'est désaltéré avec ses eaux, ainsi que sa famille et ses troupeaux? — *Jésus.* Celui qui boit de cette eau aura encore soif; au lieu que celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura pas soif pendant toute l'éternité. — *La Samaritaine.* Seigneur, donnez-moi de cette eau. — *Jésus.* Allez, appelez votre mari. — *La Samaritaine.* Je n'ai point de mari. — *Jésus.* Vous dites la vérité. Vous avez eu cinq maris; mais celui que vous avez maintenant n'est pas votre mari. — *La Samaritaine.* Seigneur, je vois que vous êtes un prophète : nos pères ont adoré sur cette montagne, et vous dites que c'est à Jérusalem qu'il faut adorer.—*Jésus.* Femme, croyez-moi, l'heure est venue où ce ne sera ni sur cette montagne ni à Jérusalem qu'il faudra adorer le Père. Les véritables adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité. Dieu est esprit, et ceux qui l'adorent doivent l'adorer en esprit et en vérité. — *La Samaritaine.* Je sais que le Messie doit venir et qu'il nous enseignera toute chose. — *Jésus.* Je suis le Messie, moi qui parle avec vous.

Alors cette femme, laissant sa cruche, courut à la ville : Venez voir, dit-elle, un homme qui m'a dit tout ce qui m'est arrivé. N'est-il pas le Christ?

Cependant les disciples de Jésus étaient revenus, et ils lui dirent : Maître, mangez.— *Jésus.* J'ai une nourriture que vous ne connaissez pas. Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé.

Lorsque les Samaritains, sortis de la ville, l'eurent approché, ils lui demandèrent de demeurer parmi eux. Il y resta deux jours. Beaucoup de Samaritains crurent en lui, et ils disaient à la femme qui leur avait annoncé sa venue : Maintenant nous ne croyons plus seulement sur votre parole; nous l'avons entendu nous-mêmes, et nous reconnaissons qu'il est vraiment le Sauveur du monde. »

Les Orientaux appellent cette ville *Nabolos*, dont nous avons fait Naplouse. Elle est la patrie de saint Justin, philosophe et apologiste de la religion chrétienne, qui fut martyrisé à Rome en l'an 167, sous le règne de l'empereur Marc-Aurèle.

La montagne de Sichem était un de ces endroits désignés par la Bible sous le nom de *Haut-Lieu*. Les enfants d'Israël y avaient sacrifié en l'honneur de Baal-Berith (*dieu de l'alliance*). Ces hauts lieux étaient des espèces de temples. On retrouve ce culte à la Chine. Voici ce que dit à ce sujet M. Edouard Biot :

« Le culte religieux se bornait à des sacrifices offerts au *Tien*, vers le commencement des quatre saisons de l'année. *Tien* signifie littéralement le *ciel*, et cette expression vague montre qu'alors comme aujourd'hui les Chinois n'avaient que des idées confuses sur la Divinité. Les sacrifices avaient lieu sur quatre hautes montagnes situées dans la vallée du fleuve Jaune, et désignées par les Chinois sous le nom d'*Yo*. Le droit de sacrifier au ciel était réservé exclusivement à l'empereur, qui réunissait ainsi dans sa personne toutes les sortes de pouvoirs, civil, militaire et religieux. L'élévation des lieux choisis pour ces sacrifices, et les époques où ils étaient offerts, indiquent assez évidemment qu'ils étaient accompagnés d'observations astronomiques destinées à fixer les équinoxes et les solstices, et à régler ainsi le calendrier; ce qui était une opération indispensable pour un peuple cultivateur. Cet usage était fort ancien : le texte du

livre sacré *Chou-King* représente l'empereur *Yao* ordonnant d'observer les astres sur les montagnes où il sacrifiait, et une éclipse rapportée dans ce même livre fixe le règne de cet empereur au XXIII^e^ siècle avant notre ère. Semblablement, la Bible nous montre les *hauts lieux* choisis par les chefs du peuple juif pour les sacrifices au Tout-Puissant. »

SIDON (Phénicie). « Sidon, l'une des plus anciennes villes du monde, était la capitale de la Phénicie. Elle dut son nom à Sidon, l'aîné des fils de Chanaan, qui en fut le fondateur. Dès le temps de Moïse elle était célèbre et puissante par son commerce et son industrie. Ses habitants passent pour avoir été les premiers marins ; ils étendirent leur domination sur les contrées voisines, et établirent diverses colonies, dont les plus illustres furent Tyr et Carthage. On leur attribue la découverte des procédés pour faire le verre, et l'invention de plusieurs arts utiles : la charpenterie, la menuiserie, la taille des pierres, la sculpture du bois, etc. Quelques-uns de leurs ouvriers furent appelés à Jérusalem par Salomon, et travaillèrent à la construction du temple. Lors de l'avénement de Jésus-Christ, cette ville avait perdu, par suite des nombreuses révolutions qu'elle avait subies, presque toute son ancienne splendeur et une grande partie de sa population. Elle eut le bonheur d'embrasser la foi, et d'être visitée par l'apôtre saint Paul. On croit qu'elle servit aussi de retraite à saint Pierre au sortir de sa prison ; mais cette opinion est moins certaine, et ne repose que sur la tradition.

« La nouvelle ville est bâtie sur une partie des ruines de l'ancienne. Vue du côté de la mer, elle offre un aspect très-beau, mais auquel l'intérieur est loin de répondre. Ses édifices n'ont rien de remarquable ; la plupart sont mal construits et irréguliers. Les Turcs y ont de nombreuses mosquées, et les chrétiens une église. On rencontre, soit au dedans, soit aux environs, des ruines, des colonnes brisées, les unes couchées, les autres à demi enfouies, qui donnent quelque idée de la grandeur et de la magnificence dont elle est déchue. La population actuelle est de 7000 âmes, dont 400 sont catholiques. » (Géramb.)

SIENNE (Italie), ville du duché de Toscane, située à 12 lieues de Florence et 42 lieues de Rome. Elle est le siége d'un archevêché et d'une université. Voici une monographie intéressante et instructive de cette antique cité, que nous extrayons littéralement du *Voyage dans l'Italie méridionale*, que nous avons déjà fréquemment cité. Nos lecteurs nous sauront gré, sans doute, de ces détails qu'on ne trouve nulle part, et dont le plus grand nombre d'ailleurs intéressent la religion et les arts qui servent à la faire aimer.

Si les habitants de Pistoie et de Volterra furent autrefois, de tous les Toscans, les plus portés aux séditions, et renommés pour la dureté de leurs mœurs, ceux de Sienne ont toujours été considérés comme les plus enclins à la joie, à l'amour des plaisirs, et ils justifient encore cette joyeuse réputation. Leur langage est célèbre par sa pureté, sa concision, sa poétique élégance ; mais ces brillantes qualités sont obscurcies par une prononciation rude et gutturale extrêmement désagréable. Ordinairement le ton de la voix est en rapport avec les dispositions de l'âme ; ainsi on ne s'étonne pas de voir le Provençal et le Catalan sujets à la colère, à de brusques mouvements, joindre à leurs paroles d'âpres intonations ; mais il est singulier qu'un peuple gai et bienveillant emprunte les mêmes accents pour exprimer ses pensées.

Cette douceur de mœurs ne nuisait point au courage des Siennois ; témoin leurs exploits du moyen âge, et la défense désespérée qu'ils opposèrent aux Florentins au commencement du XVI^e^ siècle. Ceux-ci ne triomphèrent enfin que grâce à des forces supérieures, à l'appui de Charles-Quint, et après un siége de huit mois. Les assiégés, trop peu nombreux pour percer les lignes de circonvallation qui les enveloppaient, ne cédèrent qu'à la famine. Dès ce moment, ils perdirent leur liberté et déclinèrent rapidement ; leur population de 60,000 âmes tomba en peu de temps à 20,000, et ne dépasse pas, aujourd'hui, 22 à 24,000. Florence fit tout ce qui était en son pouvoir pour anéantir la prospérité de Pise et de Sienne, et n'y réussit que trop bien. On a remarqué, depuis longtemps, que les gouvernements républicains sont plus inflexibles que les autres, plus guidés par leur intérêt personnel, et qu'ils abusent davantage de la victoire. La masse entière de la nation prend part à l'administration, ou influe directement sur son esprit et sur ses actes : elle a de l'énergie ; mais, dépourvue d'instruction, elle manque de cette générosité, de cette élévation de pensée qui seule provient d'une bonne éducation et d'une honorable position sociale. Dans les anciennes républiques, les esclaves furent toujours cruellement traités, et presque paternellement dans les grandes monarchies asiatiques.

Le dimanche 23 septembre, jour de mon arrivée à Sienne, la joie y éclatait de toutes parts. Une réunion d'amateurs, de dilettanti, jouait un opéra. De huit heures du soir à deux heures du matin, des troupes de chanteurs, composées d'artisans et d'ouvriers, et remarquables par l'ensemble et la justesse des voix, faisaient retentir les rues d'une bruyante harmonie. Placés aux fenêtres ou sur le pas de leurs portes, les habitants accueillaient avec de vifs applaudissements ces nocturnes concerts, fort agréables pour eux sans doute, mais qui charmaient beaucoup moins des voyageurs invoquant vainement le repos et le sommeil. Sienne offrait en ce moment un parfait contraste avec la silencieuse Florence.

La ville renferme un grand nombre de nobles et de riches propriétaires, si l'on en juge par la beauté de leurs voitures, de

leurs livrées et des chevaux. Sauf la différence des lieux et de leur aspect, on croirait être près du bois de Boulogne, lorsqu'on voit, vers la fin du jour, ces somptueux équipages promenant leurs élégantes maîtresses sur la route de Florence. Les vêtements des deux sexes sont évidemment tirés de Paris, ou du moins calqués sur des patrons venus de cette capitale de la mode.

Sienne, située sur une montagne divisée en plusieurs crêtes, et place forte avant qu'on eût perfectionné les moyens d'attaque, est une ville d'un pittoresque admirable. Partout elle offre un mélange heureux de verdure et de fabriques d'une belle forme; partout, des terrasses qui précèdent ou entourent la plupart de ses monuments : l'œil plonge dans de jolis vallons, parties intégrantes de la cité; partout, de ses murs d'enceinte, on découvre un immense horizon présentant à la fois les gracieux détails de nos campagnes françaises, et les lignes nobles et sévères des champs méridionaux de l'Italie. Le soir, au coucher du soleil, ce spectacle est magnifique.

Le pavé n'est point, comme celui de Florence, composé de dalles irrégulières, mais de grandes pierres taillées en parallélogrammes, et régulièrement assemblées; ainsi que je l'ai déjà fait observer, elles sont plus faciles à réunir, mais présentent moins de résistance à la pression des voitures. Les rues étroites et tortueuses, où un étranger s'égare facilement, sont presque toutes en pente assez douce, excepté aux environs de la grande place del Campo. Les bâtiments particuliers n'ont point la force et la grandeur des constructions florentines, et ressemblent assez à ceux de nos anciennes villes du midi de la France; ainsi qu'à Pise, la même cause a produit le même effet. On sent, à la vue de ces habitations moins solides, plus modestes, que les guerres civiles ont été moins fréquentes, les mouvements populaires moins dangereux qu'à Florence; qu'à Sienne on ne démolissait point à force ouverte les maisons de ses adversaires, et qu'ainsi l'on n'avait pas besoin de se construire des châteaux de défense au milieu de la ville. Ce n'est pas qu'il n'y ait eu, au moyen âge, à Sienne comme à Florence, des luttes entre le peuple et la noblesse. A l'imitation des Florentins, par le même esprit de défiance et de jalousie, les Siennois privèrent plusieurs fois les nobles de toute participation au gouvernement, et le concentrèrent dans les mains des commerçants, de la classe moyenne, qui, par parenthèse, ne tarda pas à devenir aussi exclusive, aussi arrogante que les seigneurs; mais ces combats politiques n'eurent point le même caractère de violence et de cruauté.

Sienne possède une Université, fondée en 1203. Depuis quelques années, elle a été organisée comme celle de Pise, et les moyens d'instruction sont les mêmes; cependant ses écoliers sont moins nombreux et ses professeurs moins rétribués. Ceux-ci, lorsqu'ils se distinguent dans la carrière de l'enseignement, cherchent donc à passer à Pise; c'est une des principales causes de l'infériorité de l'Université siennoise. Peut-être est-ce trop de plusieurs grands centres d'études dans un Etat de quatorze cent mille âmes seulement. Un seul rassemblerait l'élite des professeurs, et les élèves y gagneraient. D'ailleurs, c'est un problème à résoudre, que de savoir s'il convient de tant multiplier le haut enseignement, de créer une foule d'hommes habiles, et surtout de demi-savants; après avoir consacré plusieurs années à la science, et répudié des occupations faciles et lucratives, ils ne savent comment utiliser leurs talents, et accusent la société et les gouvernements de l'abandon qu'ils éprouvent. En Toscane comme en France, on se plaint de cette exubérance d'avocats, de médecins, de savants, sans clientèle. En conscience, on ne peut créer des procès, des malades, des académies, pour les occuper.

Le tombeau du célèbre Nicolas Arringhieri, professeur de droit au XIV^e^ siècle, a été transféré du cloître de Saint-Dominique à l'Université. Cette tombe est ornée d'un bas-relief remarquable par la beauté du travail et la vérité des poses; il date de 1374, et représente la classe du professeur.

La bibliothèque publique, placée dans le local de l'ancienne académie des Intronati, possède soixante mille volumes, en y comprenant cinq à six mille manuscrits. Comme à Florence, elle a été beaucoup augmentée par la réunion d'autres bibliothèques, entre autres de celle de Saint-Augustin. Parmi les manuscrits les plus précieux est un recueil grec des Evangiles, auquel on assigne la date du VIII^e^ ou IX^e^ siècle. Il appartenait, dit-on, à la chapelle impériale de Constantinople, et fut vendu à Venise, lorsque l'empire grec s'écroula sous les coups des Musulmans; acheté par l'administration du grand hôpital de Sienne, il a été enfin déposé à la bibliothèque de la ville. Sa reliure est magnifique et décorée de nielles que je crois plus modernes que le manuscrit; je n'y ai pas reconnu la roideur de style et d'exécution des artistes du Bas-Empire. Au reste, je ne puis rendre compte des autres manuscrits précieux; car, bien que le bibliothécaire sût que mon compagnon de voyage, M. Bignan, était un helléniste distingué, il ne s'attacha qu'à nous montrer de belles éditions modernes, et surtout de Bodoni. Un seul individu, un jeune homme, était occupé à lire dans ce vaste recueil des connaissances humaines. Cette absence de lecteurs m'étonna, d'autant plus que Sienne est une ville inoccupée, réduite au seul commerce de consommation locale, et qu'il doit y avoir bien des heures dans la journée, où la lecture serait un passe-temps utile et agréable; mais, en général, l'Italien chérit le *dolce far niente*, si insupportable aux Français. Cependant il faut rendre justice aux savants et aux artistes italiens : lorsqu'ils se livrent au travail, c'est avec ténacité; l'immensité de leurs œuvres en est la

preuve. On cite un commentateur de Virgile qui produisit sept volumes in-folio sur le premier vers de l'*Enéide*.

Aux moyens d'instruction que présentent l'Université et la bibliothèque, il faut ajouter le collége Tolomei, qui ne compte qu'un petit nombre d'élèves, attendu qu'on ne peut y être reçu que sous certaines conditions. Il fut fondé pour les enfants de la noblesse. Il est à remarquer que beaucoup de fondations de cette espèce furent faites dans le XVII^e^ siècle. Les nobles ne voulaient pas se mêler, même pour leurs études, avec la roture ; et cependant on sentait la nécessité de la tirer de la grossière et brutale ignorance où elle vivait. Pour qu'elle ne repoussât pas l'instruction, on composa avec sa fierté, en lui créant des colléges spéciaux. Rendons hommage à la France, en disant que ce fut le pays où il y eut le moins d'établissements de cette espèce. Le grand Condé et son frère, le prince de Conti, étudièrent à l'Université de Paris. Un fait curieux, c'est que, sous la domination française en Toscane, sous l'administratiou de la princesse Elisa Bacciochi, le principal de ce collége, ayant demandé la permission de recevoir des enfants de la bourgeoisie, se vit sèchement refusé. A son retour dans ses Etats, le grand-duc s'est montré plus libéral, et aujourd'hui la distinction est abolie ; pas entièrement, néanmoins, car, pour être admis, il faut encore appartenir au *popolo grasso*, comme disent les Toscans, au peuple riche. Il existe aussi à Sienne une maison d'éducation pour les jeunes filles nobles. Je n'ai pu savoir si celles des classes roturières y entrent maintenant.

Le nom d'Institut des Beaux-Arts indique quel est le but que se propose cet établissement. Aussi s'est-il appliqué non-seulement à propager le goût et l'enseignement de la peinture et de la sculpture, mais à compléter la série des œuvres siennoises, et à rassembler des tableaux des premières époques de la Renaissance ; il en possède de fort anciens, qui ont été recueillis dans les églises. Chaque peuple italien a élevé la prétention d'avoir vu naître les plus anciens peintres. Sienne aurait peut-être le droit de réclamer la priorité, puisque des miniatures d'Oderigi remontent à la date précise de 1213. Quelques tableaux sont même antérieurs à l'an 1200 ; mais il y a incertitude de savoir s'ils sont l'ouvrage d'artistes byzantins ou siennois. Le plus authentique est la Vierge de Guidone, qui précéda Cimabué. C'est un travail remarquable pour le temps où il fut exécuté, et qui s'éloigne déjà de la roideur grecque et du *faire* de pratique apporté de Constantinople en Italie. Ainsi, l'on peut suivre les progrès de l'école, depuis ses premiers rudiments jusqu'aux jours où elle brilla de tout son éclat : « Ecole riante « au milieu d'un peuple toujours gai ; le « choix des couleurs et l'air des visages y « produisent une impression tellement agréa- « ble, que des étrangers ont été quelquefois « jusqu'à là préférer à celle de Florence. » C'est en ces termes que Lanzi s'exprime, en commençant le chapitre consacré aux peintres siennois ; et, en effet, le contraste est frappant entre eux et les florentins. A Sienne, ils ont sacrifié aux grâces, et se sont distingués par le coloris ; mais un coloris solide, vigoureux, et tel que le présente et l'exige la nature italienne. Ainsi, aspect moins sévère, facilité d'invention, expression et vigueur : telles sont les qualités de cette école, qui les emprunte au caractère national. On l'a mal à propos, dans plusieurs ouvrages, confondue avec l'école florentine. Différence d'organisation, de mœurs, beauté des modèles, surtout du sexe féminin, politique même, et rivalité de peuple à peuple, tout l'en a séparée. Le peintre siennois est poëte ; le florentin, penseur. Cet esprit poétique est inhérent à la race siennoise. C'est elle qui a produit, qui voit naître encore le plus grand nombre d'improvisateurs, et la ville montre toujours avec orgueil la couronne de lauriers que le célèbre Perfetti obtint au Capitole. L'improvisation y monta triomphante, et pour elle se renouvelèrent les honneurs décernés au Tasse et à Pétrarque. Guido ou Guidone ; Mino da Turrita, dont la mosaïque de Saint-Jean de Florence date de 1225 ; Ugolino ; Duccio Buoninsegna, auteur du tableau placé dans la maison de l'Œuvre à Sienne, vaste composition, et qui fait époque dans l'histoire de l'art ; Simon Memmi, qui peignit le portrait de Laure, la vie de saint Ranieri au Campo-Santo, et une Assomption au milieu d'un chœur d'anges, renommés par leur grâce et leur légèreté aérienne ; Lorenzo et ses deux fils, Pierre et Ambroise Lorenzetti, peintres allégoriques, et qui surpassèrent en ce genre le grand Orcagna ; Andrea Vanni, le Rubens de son temps, et, comme lui, unissant la pratique de l'art aux soins des ambassades et des affaires publiques ; Dominique Bartoli, qui fit faire de sensibles progrès à la perspective, et déploya dans ses peintures, à l'hôpital des Pèlerins, une richesse, une variété de pensées dont on n'avait par encore d'exemple, sont les peintres siennois les plus remarquables des XIII^e^ et XIV^e^ siècles. Leurs confrères et eux-mêmes formaient une corporation, ou plutôt une tribu nombreuse, puissante, régie par des statuts, prenant part au gouvernement de l'Etat, et dans laquelle les talents furent souvent un héritage de famille. Les plus anciens tableaux de la ville, et qui passent pour être antérieurs à l'an 1200, sont la Madona delle Grazie, celles de Tressa, de Bethléem, saint Pierre, dans l'église du même nom, et saint Jean-Baptiste, à Sainte-Pétronille ; mais, comme je l'ai déjà dit, il n'est pas certain qu'ils appartiennent à un pinceau italien. Le lecteur voudra bien excuser ces détails sur une école trop peu connue en France, et qui mérite d'être étudiée par nos jeunes artistes.

Les grandes familles possèdent à Sienne de vastes palais, mais qui ne présentent rien de remarquable à l'extérieur, excepté quel-

ques-uns qui; ainsi que plusieurs maisons de simples particuliers, sont décorés de fresques, la plupart fort anciennes, et remontant à la Renaissance ; d'autres, plus modernes, datent de la fin du XV^e^ siècle et du XVI^e^. La maison Bambacini a été ainsi ornée par le Sodoma et Peruzzi. Le premier a peint, sur la façade, la Vierge et le Christ mort, et le second, une Madone et saint Jean-Baptiste. Ces deux fresques, quoique produites par des peintres de seconde ligne, jouissent d'une grande réputation. Quelques-uns de ces palais sont construits en briques; celui Buonsignori, d'une architecture gothique du bon temps, est surmonté d'une belle corniche. Sur la façade de la maison Nastasi, Jacques del Capanna a représenté en clair-obscur les travaux d'Hercule. Le plafond de la grande salle du palais Piccolomini est peint par Van-Orlay, flamand, élève de Raphaël, et qui travailla avec lui aux cartons des tapisseries du Vatican. Au palais Petrucci, on montre encore les cloches en bronze fondues par Marzini et Benedetto Cozzarelli ; car, ainsi que je l'ai déjà fait remarquer, en Italie le moindre objet d'art est matière à souvenirs, et transmet la mémoire de l'artiste ou de l'ouvrier. Parmi ces habitations, il ne faut pas oublier la demeure de sainte Catherine de Sienne, et l'atelier de teinture de son père. L'un et l'autre ont été, par décrets publics, convertis en magnifiques chapelles où l'or et le marbre brillent de toutes parts. Ces oratoires renferment de précieuses peintures de Francesco Vanni, représentant divers traits de la vie de Catherine, sainte si douce, si aimante, plaignant le diable parce qu'il n'avait jamais aimé (1), et qui fut la promotrice de cette Fête-Dieu où les fleurs et les parfums se mêlent à la prière : jeune femme qui, avant l'âge de vingt-cinq ans, avait acquis une grande influence politique et religieuse, et dont l'éloquence détermina Grégoire IX à ramener à Rome la cour papale d'Avignon, et à mettre un terme à la captivité des soixante-dix ans, comme les Italiens l'appellent. Près des tableaux de Vanni, on voit un Christ en croix, de Giunta de Pise, qui est peut-être le plus ancien peintre toscan : ouvrage du plus haut intérêt pour l'histoire de l'art. Le dessin en est maigre, le coloris bronzé, et les extrémités sont trop longues; mais l'entente du clair-obscur et du modelé est bonne. En tout, c'est une œuvre de beaucoup supérieure à celles des praticiens grecs du même temps. On s'aperçoit que Giunta, cherchant à imiter la nature, abandonnait la routine de ses devanciers. Il florissait environ quarante ans avant Cimabué, et mourut jeune, à ce qu'il paraît, puisque les peintures que l'on connaît de lui furent produites de 1210 à 1236.

(1) Cette pensée chrétienne est attribuée par tous les biographes à sainte Thérèse ; mais je ne fais que rapporter la tradition établie à Sienne. Il ne serait pas étonnant, d'ailleurs, que les deux saintes, âmes d'élite, eussent exprimé le même sentiment sur le démon.

Le casino des nobles, qui s'y rassemblent pour jouer et passer les soirées, fut dans l'origine la Bourse des marchands, et bâti aux frais de la ville et du commerce. Il est orné d'un charmant portique ou loge, et, sauf ses plus petites proportions, ressemble beaucoup à celui des Lanzi à Florence. Il doit être à peu près de la même époque.

Aux côtés du casino, se trouvent deux passages en pente rapide et en partie couverts, qui conduisent à la place del Campo. Cette place, d'une vaste étendue, et à laquelle onze rues aboutissent, était jadis le lieu où s'assemblaient les citoyens, pour élire les magistrats de la cité et délibérer sur les affaires publiques; Forum du moyen âge, où sans doute bien des intrigues furent ourdies, bien des ambitions déçues. Elle est comme une immense coquille concave, de 552 pas de circonférence, et construite sur un plan incliné, dont la différence de niveau doit être de 25 à 30 pieds. Son plus grand développement est dans la partie supérieure, et les stries convergent et se réunissent vers le bas. Ces stries sont figurées par de longues arêtes en pierres; l'intervalle qui existe entre chacune d'elles est en briques. Autour de cette coquille règne un très-large trottoir qui la sépare des maisons environnantes. Le tout forme un bel ensemble, malgré sa bizarrerie et son incommodité pour les marchands de comestibles qui y séjournent maintenant. Aux temps de la splendeur de Sienne, on y donnait des fêtes et même des joûtes sur l'eau, qu'on amenait par des aqueducs souterrains, à ce que disent les *ciceroni;* mais la chose m'a paru impossible. A cause de la pente, le liquide se serait écoulé dans la partie la plus basse, la plus étroite, et peu profonde. Les bateaux n'auraient eu ni assez d'espace, ni assez de fond, pour naviguer. Il faut sans cesse, en Italie, se défier des récits obligés et traditionnels des guides, que beaucoup de touristes admettent trop facilement. Dans la portion la plus élevée de la place, mais non sur son axe, car rarement les monuments italiens sont symétriques et régulièrement situés, est une fontaine ornée de célèbres sculptures en bas-reliefs, par Jacques della Quercia ; malheureusement elles sont dans un triste état de dégradation.

Au bas de la place, et parallèlement au petit diamètre de la coquille, est situé le palais *del Publico*, l'ancienne maison commune, aussi bâti en briques. Vaste et d'une architecture gothique, il fut construit par les frères Angelo et Agostino, et contenait tout ce qui était nécessaire à l'administration de la république, aux archives, aux salles de délibérations et aux tribunaux. Les archives contiennent des documents très-précieux, sur la forme du gouvernement, la manière de délibérer, les usages du temps, le prix des marchandises et les salaires des artistes et des ouvriers employés par l'Etat. En général, en tenant compte du poids des espèces, et non de leur valeur no-

minale, on voit que ces salaires étaient en apparence, aux XIIIe et XIVe siècles, sept à huit fois moins considérables que ceux d'aujourd'hui, mais égaux en réalité, puisqu'avec une once d'or ou d'argent on obtenait autant d'objets, bruts ou manufacturés, qu'on peut en acquérir maintenant avec sept ou huit. Les profits du producteur, la dépense du consommateur étaient donc les mêmes. Un exemple tiré des archives siennoises éclaircira la question. Tandis qu'il sculptait la chaire de la cathédrale, et pendant deux ans, Nicolas de Pise reçut, par jour, huit sols d'argent pour lui, quatre pour son fils, et six pour ses élèves : en tout vingt sols. Le sol équivalait alors en poids à notre franc. Mais si, en comparant les différences causées par la rareté ou l'abondance du numéraire, on multiplie par huit, on trouve cent soixante francs par jour, et cinquante-huit mille quatre cents par année. Ceux qui se sont récriés sur la modicité du traitement de Nicolas ne l'ont donc fait que faute d'avoir apprécié les valeurs relatives. Parmi les nombreuses peintures du palais, je me contenterai d'indiquer la fresque, par Sermino, de la Vierge et de l'enfant Jésus placés sur un trône entouré d'anges et des saints protecteurs de la ville : ouvrage remarquable par sa grandeur et son mérite réel ; sa date est de 1287 ; la galerie où l'on a représenté des républicains illustres de l'antiquité, mais, par un anachronisme énorme de costumes, en habits siennois ; le curieux portrait en clair-obscur du général Guido Ricci se préparant à une expédition ; près de lui sont fidèlement représentées les machines de guerre alors en usage, et peintes par Lando, ingénieur militaire de la république ; enfin, la salle du Consistoire, par Beccafumi, artiste de premier ordre, et le plus habile peut-être que Sienne ait produit. Grand compositeur, doué de l'esprit d'invention, il se plut à employer les effets extraordinaires, les raccourcis vus de bas en haut, et surmonta les difficultés de dessin et de coloris avec un rare bonheur ; ses peintures du Consistoire ont un éclat, une fraîcheur admirables. Au milieu de la voûte il a placé cette fameuse figure de la Justice que Vasari cite avec enthousiasme, comme un chef-d'œuvre de dégradation de teintes ; en effet, les pieds sont dans l'ombre, et par des passages insensibles le corps s'éclaircit, et la tête devient étincelante de lumière. Il faut aussi visiter, dans la salle des Arbalètes, les fresques d'Ambroise Lorenzetti, exécutées en 1338. Les autres peintres qui ont travaillé à embellir ce monument sont Martino, Manetti, Sodoma, Tornioli, Ventura Salembeni et Peruzzi. Le palais contient encore le théâtre, et la prison, qui est placée au-dessous de ce lieu de plaisir ; on est péniblement affecté de cet inconvenant contraste. Au-dessus de l'aile gauche, et du côté du théâtre et de la prison, s'élève un campanile d'une hauteur prodigieuse et d'une étonnante légèreté. Près de son sommet, il s'élargit considérablement, et l'on doute, en le voyant, que sa base puisse supporter son poids. Ici encore ce campanile n'est pas au milieu de la façade.

Les eaux alimentant la fontaine del Campo sont amenées par des aqueducs souterrains de cinq milles de longueur. Il fallut deux siècles pour les achever : ouvrage étonnant par sa grandeur, sa solidité, qui fait l'admiration de ceux qui le visitent, et montre à quel point de richesse étaient parvenues ces petites républiques italiennes. Il ne faut pas croire cependant que leur trésor public fût assez riche pour subvenir aux dépenses de toutes ces immenses constructions qui couvrent le sol de la Toscane ; les particuliers y concouraient, soit par patriotisme, soit pour capter l'affection du peuple ; mais elles furent surtout entreprises et terminées par les corporations civiles et religieuses, qui mettaient une gloire rivale à se surpasser dans l'édification de ces monuments. Noble lutte, sans danger pour la patrie, et tournant à son honneur !

Après la place del Campo, la plus étendue est celle du Dôme, située sur un des points culminants de la ville, et à laquelle on arrive péniblement par des pentes rapides. Ses quatre faces sont formées par quatre constructions importantes : le palais du grand-duc, celui de l'archevêque, l'hôpital de Santa-Maria della Scala et la cathédrale. Le palais du grand-duc, le moins étendu de ces quatre monuments, est d'une grande simplicité à l'extérieur et intérieurement ; on voit qu'il n'a pas été destiné à être souvent habité. Celui de l'archevêque n'a rien non plus de remarquable, si ce n'est l'extrême hauteur de ses murailles dans le bas de la montagne, lesquelles vont en diminuant à mesure qu'elles approchent du sommet et de la place ; c'est une œuvre lourde, massive, édifiée probablement au temps où les évêques avaient quelquefois à se défendre dans leur domicile.

L'hôpital, un des plus anciens de l'Europe, et fondé, en 832, par Sorore, qui institua l'ordre charitable des frères servants, est vaste, bien tenu, d'une parfaite propreté. Les salles aérées sont fréquemment blanchies à la chaux, et les malades couchent seuls dans des lits de fer, séparés par de larges ruelles. Une charité éclairée paraît présider à cette administration. Au bas de l'hospice, sur une terrasse, d'où l'œil plonge sur un vallon, se trouvent l'amphithéâtre de dissection et le jardin de botanique, non de végétaux exotiques, mais de plantes usuelles et médicinales, pour l'instruction des jeunes médecins et des pharmaciens. L'église, trop ornée peut-être pour un asile de douleur, date de 1446. Son architecte fut Guidoccio Cozzarelli. L'objet d'art le plus remarquable de ce temple est l'immense fresque de Sébastien Conca, qui décore l'hémicycle du chœur et en couvre toute l'étendue Représentant la Piscine Probatique (1),

(1) La Piscine Probatique était celle où l'on purifiait les victimes qui devaient être immolées dans le temple de Jérusalem.

elle offre la solution d'un curieux problème de perspective : des colonnes peintes sur la surface concave du demi-dôme, et courbées elles-mêmes en sens contraire de la concavité, sont calculées avec tant de justesse, que du point de vue, le milieu de l'église, elles paraissent rectilignes et perpendiculaires. C'est, au reste, un tour de force perspectif plus étonnant qu'agréable ; car, pour peu qu'on se dérange du point pour lequel tout a été tracé, ces colonnes semblent torses et difformes. L'artiste aurait pu se dispenser de placer une colonnade sur un mur qui, horizontalement et de bas en haut, est à double courbure. Il faut visiter les cinq fresques de l'infirmerie peintes par Dominique Bartoli, au commencement du xv^e^ siècle ; pleines de verve, de mouvement et d'invention, qualités propres à l'école de Sienne, elles sont célèbres, et Raphaël et Pinturricchio leur firent de nombreux emprunts pour les costumes nationaux et les harnais des chevaux ; le *cicerone* qui nous les montrait se servit de la même expression rapportée par le président de Brosses, dans sa spirituelle description de Milan. Il nous disait : *Sono fatte per uno pittorissimo queste fresche.* Ces fresques ont été faites par un *peintrissime.* Le superlatif est si familier aux Italiens, qu'ils l'appliquent même aux substantifs.

La cathédrale achève d'enclore la place : vaste édifice dominant toutes les constructions de Sienne, et qui, par la richesse de ses matériaux, sa beauté et l'élégance de sa façade, est l'ornement de la ville. Ce dôme employa le talent de plusieurs architectes, et fut probablement terminé, tel qu'il est aujourd'hui, au xiv^e^ siècle, puisque sa façade est de 1339. Il paraît cependant que l'intention primitive aurait été de lui donner une étendue bien supérieure à celle qu'elle a maintenant ; des commencements de fondations et de murs, dont les prolongements sont perpendiculaires à un des côtés de l'église, et s'y rattachent, semblent l'indiquer ; d'ailleurs la tradition du pays le confirme. Dans cette hypothèse, le vaisseau actuel de cette cathédrale n'aurait été que les croisillons d'une immense nef. Quelque patriotisme et quelques sentiments généreux qui animassent alors les cités du moyen âge, l'entreprise était trop au-dessus des finances publiques et particulières d'un si petit Etat : il fallut donc y renoncer, et fermer les croisillons du côté de la nef projetée.

La façade, qui n'est pas d'une grande élévation, mais légère et d'une admirable délicatesse de sculpture, présente, dans son architecture, un caractère mixte ; ainsi, la grande et les deux petites portes sont à plein cintre et surmontées de triangles aigus. Aux deux côtés du fronton, aussi triangulaire, s'élèvent deux aiguilles toutes chargées de colonnettes, de festons et d'ornements. Contre l'ordinaire du gothique, ces aiguilles à jour et si sveltes sont moins hautes que le fronton, en sorte que l'aspect général de la façade est pyramidal. Elle est décorée de statues d'anges et de prophètes dues au ciseau de Jacques della Quercia. Des têtes d'animaux, emblèmes des villes alliées de la république, sont placées au-dessus des chapiteaux. Les triangles qui surmontent les arcs des portes renferment les bustes de trois saints que Sienne a vus naître dans ses murs. En somme, cette façade si remarquable par la finesse et l'élégance de toutes ses parties, ne m'a point paru avoir le caractère religieux qui est obligatoire pour un tel monument, et qui se retrouve dans presque toutes les églises épiscopales de l'époque ; l'œil est fatigué de la multiplicité de ses ornements, et l'on néglige l'ensemble pour chercher les détails. Il n'en est pas de même pour la belle et simple cathédrale de Pise.

L'intérieur me paraît supérieur au dehors et plus en rapport avec sa destination. Il est construit en assises alternatives de marbre blanc et noir ; les blanches ont environ le double de hauteur ; le temps, ayant altéré leur éclat, adoucit la dureté de contraste que ce mélange de couleurs si disparates a dû présenter dans sa nouveauté. La voûte très-élevée et la coupole hexagone sont peintes d'azur et semées d'étoiles d'argent. De belles proportions distinguent les colonnes et les arceaux. Dans la frise qui les surmonte, tout autour de la nef, et sur un développement de 200 mètres à peu près, on a placé les bustes de tous les papes, depuis saint Pierre jusqu'au milieu du xiii^e^ siècle. Les noms sont écrits au-dessous de ces bustes. En 1600, on effaça celui de la papesse Jeanne, et l'on fit bien : car l'histoire de cette femme devenue pape est un conte forgé dans des temps d'ignorance, et dont les premiers écrivains protestants s'emparèrent par esprit de parti. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'à l'appui de leurs assertions, ils ont cité un passage du seul manuscrit authentique d'Anastase, de la bibliothèque Ambrosienne, et que cependant ce passage n'y existe pas (1). Plusieurs auteurs de bonne foi, et surtout le président de Brosses, ont parfaitement traité ce point de controverse historique, et démontré que la croyance populaire reposait sur un mensonge ou une absurde tradition. Vainement voudrait-on argumenter en faveur de l'existence de cette papesse, de ce que son buste a été mis avec ceux des papes. La raison serait frivole ; car il est certain qu'ils n'ont point été posés dans la frise successivement et à mesure de chaque règne, mais, au contraire, qu'ils furent sculptés tous à la fois, dans le même style, et qu'en les plaçant on n'a pas toujours observé l'ordre chronologique.

Le pavé de la cathédrale, sans doute un des plus étonnants, et le plus beau peut-être sous le rapport de l'art, est une véritable et

(1) Il est vrai que deux autres manuscrits du même Anastase parlent de la papesse ; mais ils ne sont que des copies postérieures de plusieurs siècles. Il est évident que les copistes ont interpolé le passage.

immense nielle représentant des sujets tirés de l'Ancien Testament et les Vertus Théologales. Chaque sujet est renfermé dans un compartiment, et, en général, les figures sont de proportion demi ou deux tiers de nature ; car plusieurs artistes y ayant travaillé à diverses époques, ils ne se sont point astreints à un module uniforme. Voici le procédé employé et dont les Siennois se prétendent les inventeurs. Les figures, les accessoires, les fonds du tableau, sont en marbre gris demi-teinte, ou plus foncé pour les ombres ; le blanc est réservé pour les clairs. Le tout est découpé selon la forme exigée par l'objet représenté, et appliqué sur un champ de mastic. Mais comme on n'aurait ainsi obtenu que de grandes masses, et qu'il n'eût pas été possible de rendre les détails des extrémités, les traits du visage et les teintes de transition, on a eu recours à la véritable nielle ; des hachures profondément gravées dans le marbre ont reçu un stuc plus ou moins coloré. Antonio Federighi, Buoninsegna et Beccafumi sont les principaux auteurs de ce superbe ouvrage ; mais la plus belle partie est due à Beccafumi, de simple berger devenu un des plus célèbres artistes du XVI^e^ siècle, et l'honneur de l'école siennoise. Le dernier compartiment qu'il ait fait est de 1531. Sur ce même pavé, près de la porte, on voit un vaste écusson qui renferme une louve et un griffon se tenant par la patte, en signe d'alliance. La louve est l'emblème de Sienne, et le griffon celui de Pérouse. Autour du grand écusson, d'autres plus petits contiennent aussi les armes de plusieurs villes alliées. La louve, toujours accompagnée de Rémus et de Romulus, est placée, soit en ronde-bosse, soit en bas-relief, sur tous les monuments de Sienne, fière de son titre de colonie romaine, et ne pouvait être absente de la cathédrale, bâtie aux frais du public.

Deux grandes colonnes, appliquées au montant de la porte, soutiennent la tribune décorée de quatre bas-reliefs dont les sujets sont la Visitation, le Mariage de la Vierge, l'enlèvement de son corps, et l'Assomption : ouvrage d'un réel mérite, il doit attirer l'attention des amateurs.

La chaire hexagone, portée par des colonnes de marbres les plus précieux, est un magnifique échantillon de la sculpture du XIII^e^ siècle. Très-beau, en effet, si l'on considère les détails, la finesse, la vérité d'expression, et la manière dont le marbre est travaillé, mais offrant, à mon sens, les défauts de la chaire de Pise, qui est du même auteur. La confusion des lignes, la superposition des personnages, la multitude des figurines dont les rangs supérieurs ne laissent voir que des têtes ou tout au plus des demi-corps, sont pareilles. Sans une extrême attention, on ne peut saisir l'ensemble de ces bas-reliefs ; cependant il faut excepter de ces reproches celui du Jugement dernier ; sa composition est plus nette, et l'exécution est admirable.

La chapelle d'Alexandre VII possède de belles portes, d'élégantes colonnes en bronze, ainsi qu'une charmante coupole, et deux statues de Bernini, saint Jérôme, et sainte Madeleine, que l'artiste avait d'abord destinée à représenter une Niobé. Le dessus de l'autel, en lapis-lazuli et ornements en or, est une œuvre capitale de Buoninsegna, qui date de 1310. L'autel lui-même, et le tabernacle en bronze, sont dignes de tant de richesse par leur beauté et la pureté de leur style. Le premier fut exécuté par Balthazar Peruzzi, et le second, par Pietro del Vecchietta, dont la patience consacra plusieurs années à cet ouvrage, et le termina en 1472. Carle Maratte, le dernier grand peintre de l'école romaine, et qui, dans le XVII^e^ siècle, la releva de la dégradation où elle était tombée, a décoré cette chapelle de ses tableaux.

En face de cette chapelle on voit, dans celle de Malte, le tombeau de Zondondari, Siennois, et l'un des grands maîtres de l'ordre ; elle est ornée de peintures du Pérugin et de Beccafumi. Les bas-reliefs de l'autel sont de Jacques della Quercia.

Les vitraux de la rose ou fenêtre circulaire, qui se trouve dans presque toutes les cathédrales gothiques ou du moyen âge, sont d'un éclat et d'une beauté remarquables. Ils furent fondus et assemblés, en 1549, par Pastorino ; Pierino del Vaga, un des élèves de Raphaël, en donna le dessin.

Je ne donnerai point le catalogue des tableaux répandus dans l'église et les chapelles ; je me bornerai à faire mention de ceux de la bibliothèque, espèce de sacristie où l'on garde d'anciens antiphonaires, énormes livres de chœur d'une magnifique écriture ; ils contiennent aussi de belles et vives miniatures de Benedetto Matera et de Gabriel Mattei. Ces manuscrits étaient autrefois plus nombreux ; le temps ne les a point détruits ; mais quelques-uns sont déposés à la bibliothèque publique, comme témoins de la calligraphie de l'époque, et d'autres ont été envoyés en Espagne par le cardinal de Burgos, qui, sans doute, abusa de sa puissance ; car les Italiens ont un patriotique attachement à tous les objets d'arts qu'ils possèdent. Les fresques de cette sacristie furent exécutées par Pinturricchio, sur les dessins de Raphaël, âgé à peine de 20 ans, et qui déjà était jugé digne de donner des leçons à un artiste dont la réputation était faite depuis longtemps ; celui-ci reconnut noblement la supériorité du peintre d'Urbin, et se laissa guider sans murmures. Bien mieux conservées que celles du Vatican, et surprenantes par la fraîcheur de leurs teintes, qui ont résisté à plus de trois siècles, ces fresques révèlent déjà tout le talent de celui qu'aucun peintre n'a pu égaler. Elles tiennent encore de la manière un peu étroite et sèche du maître de Raphaël, du Pérugin ; mais on y admire la finesse de l'expression, la vérité de la pantomime, l'art de grouper les personnages, et la diminution perspective des objets. Ces dix tableaux représentent la vie d'Æneas Sylvius, secrétaire de

l'empereur Frédéric III, qui joua un rôle important comme littérateur et savant, fut une des lumières du concile de Bâle, et qui, après avoir défendu la suprématie des assemblées œcuméniques sur les papes, se trouva fort embarrassé pour soutenir le contraire, lorsque, sous le nom de Pie II, il parvint lui-même au trône pontifical. Rendons toutefois justice à sa science, à la protection qu'il accorda aux lettres, à la pureté de ses mœurs, et surtout à son noble courage. Après avoir organisé une confédération armée pour combattre les Turcs, qui menaçaient d'envahir l'Allemagne et l'Italie, confédération qu'il devait commander et conduire lui-même, il mourut de fatigue au moment où il allait s'embarquer sur l'Adriatique. Ces fresques furent faites par l'ordre et aux frais de son neveu, qui devint pape lui-même et succéda au pape Alexandre VI. Au milieu de la sacristie on voit, sur un piédestal, un groupe antique des trois Grâces tant soit peu scandaleux ; elles sont entièrement nues. Il faut convenir que leur place est singulièrement choisie; mais, en Italie, ces contrastes sont choses communes et n'étonnent nullement les indigènes.

Contre deux pilastres de la coupole on voit encore un trophée de la valeur siennoise, qui date de 1260. Il se compose de deux antennes du Carroccio que les Siennois conquirent sur les Florentins à la sanglante bataille de Monte-Aperto, où les exilés florentins, aidés par les citoyens de Sienne, défirent entièrement l'armée de leur mère-patrie. Le Dante a rappelé ce terrible événement, qui fit rentrer à Florence tous ces proscrits, changea la constitution, et anéantit pour longtemps le gouvernement populaire, en faisant passer le pouvoir aux mains de la noblesse gibeline.

Un des côtés de la montagne sur laquelle le Dôme est bâti, étant en pente rapide, a engagé l'architecte à placer le Baptistère au-dessous du chœur; en sorte qu'il a la position, et, à l'intérieur, la forme d'une cave. Cependant sa façade, qui donne sur une petite place, est belle; il contient plusieurs fresques. Celle du côté droit offre de grandes beautés, et des têtes dont la régularité de traits, l'expression noble et calme et le coloris sont singulièrement remarquables. Je crois que cette fresque est du commencement du XV^e^ siècle; mon doute provient de ce que, à mon grand regret, j'ai oublié le nom de l'artiste.

L'église de Saint-Martin fut construite en 1537, sur les plans de Pasquino del Peloro, et sa façade, par Fontana, date de 1613. Aussi a-t-elle le caractère de l'architecture moderne. Ce temple, d'une vaste étendue, est d'un aspect imposant. Il contient un patriotique tableau, représentant la bataille de Camollia, gagnée, en 1526, par les Siennois. Le peintre Lorenzio Cini y combattit bravement, et a retracé une fidèle image de ce qui se passa sous ses yeux. On trouve donc dans cette peinture un air de vérité qui n'est pas ordinaire dans les représentations de ce genre d'action. Tant que les villes d'Italie ont conservé leur indépendance, elles n'ont jamais négligé de perpétuer, par des monuments, des tableaux ou des statues, le souvenir de leurs hauts faits ou la gloire de leurs grands citoyens. Semblables en cela, comme en leur peu de puissance, aux petites républiques de la Grèce, elles réparaient ce qui leur manquait de forces réelles en intéressant toute la population à la défense commune. C'est ainsi qu'après le glorieux combat de Monte-Aperto, les Siennois érigèrent le clocher de Saint-Georges, dont chacune des trente-huit fenêtres portait le nom d'une des compagnies qui eurent part à la victoire.

Saint-Dominique, situé sur une hauteur, est un noble et magnifique témoin de la richesse siennoise. Outre plusieurs tableaux précieux, cette église possède une œuvre pittoresque qui doit fixer l'attention des amateurs de l'art et de ses progrès : c'est une Madone de Guido di Ghezzo, peinte en 1221, et antérieure aux premiers ouvrages de Cimabué ; on y voit, comme dans les Madones de Giunta, que la manière byzantine commençait à se perdre. A ce sujet, je ferai remarquer que, depuis le commencement du XIII^e^ siècle jusqu'au milieu du XIV^e^, toutes les Madones italiennes, quels que soient leurs auteurs, se ressemblent par les traits et la composition ; même pose du corps, qui est toujours élevé sur un trône; même tête, vue de trois quarts, penchée et plus empreinte de tristesse que de joie maternelle; même position de l'enfant Jésus, toujours placé sur un des genoux de sa mère, regardant les spectateurs et presque toujours aussi soutenu par le bras gauche de Marie. Cette tristesse, répandue sur la figure de la Vierge, était-elle une indication de prescience du grand sacrifice que l'Homme-Dieu devait accomplir trente-trois ans plus tard au mont Calvaire ? Y avait-il des types traditionnels dont on n'osait pas s'écarter ? Ce qui semblerait le prouver, c'est que M. Didron vient de découvrir au monastère du mont Athos un manuscrit qui, pour la peinture religieuse en Grèce, établit des formes et des règles invariables.

Derrière le maître-autel est percée une fenêtre d'où l'on découvre une admirable vue ; à gauche et en face, l'œil plonge dans un vallon rempli de maisons aux lignes variées, aux teintes chaudes et puissantes de l'Italie ; mêlées à de la verdure, elles remontent sur les flancs de la montagne opposée, et sont couronnées par la cathédrale, par l'immense dôme et ses mille aiguilles de marbre. A droite se déroule une riche campagne, s'abaissant par plans successifs, tantôt chargés d'arbres touffus, tantôt d'oliviers, de vignes grimpant sur l'érable, et de fermes qui ont l'apparence de palais.

Comme je l'ai fait pour Florence, je me borne aux églises les plus importantes de Sienne. Le nombre des temples consacrés au culte est si considérable dans toutes les villes italiennes, qu'il faudrait des volumes

pour décrire ce qu'ils ont de remarquable. Je me contenterai d'indiquer encore Saint-François, bâti aux frais de la république, et dont le cloître renferme une magnifique fresque du Christ à la Colonne, par Sodoma, la Conception, ornée de dix superbes colonnes de granit, presque toutes monolithes; Peruzzi fut son architecte.

En cessant de parler de Sienne, qu'il me soit permis de rappeler que, pendant nos guerres d'Italie, trois cents Français s'étant présentés devant cette ville, cinq mille hommes de troupes ennemies se retirèrent sans coup férir, et *con pipa in gola*, la pipe à la bouche, comme disait notre *cicérone*. Nos exploits, loin d'avoir produit une impression fâcheuse sur la population siennoise, sont au contraire admirés et préconisés par elle.

Nous compléterons cet article en ajoutant quelques particularités. La cathédrale de Sienne, qui est dédiée à la sainte Vierge, renferme la splendide chapelle *del Voto*, qui a été érigée en l'honneur de la *Madona advocata*, vénérée depuis des siècles dans la cité de Sienne.

Dans la même cathédrale on révère encore le crucifix de Monte-Aperto, placé au-dessus d'un autel. Le peuple de Sienne le portait à la bataille mentionnée ci-dessus. Il est grand et noir, et se détache sur un médiocre bas-relief en stuc blanc du siècle dernier.

On aime à visiter dans une rue de Sienne (rue de l'Oie) les oratoires qui se sont élevés à la place de la maison de sainte Catherine et de la boutique de teinturier de son père. Les peintures qu'on y voit représentent l'histoire merveilleuse de cette sainte; ainsi que le crucifix miraculeux qui lui imprima les stigmates.

Parmi les *ex-voto* de l'église Fonte-Giusto, on remarque un gros os de baleine, un petit bouclier de bois bordé de fer, et une épée consacrée à la sainte Vierge.

Notre-Dame du Voile bleu est aussi honorée à Sienne: Cette madone, peinte sur la place de la Porte-Neuve, est du peintre siennois Crivelli, et date de 1502.

Dans l'église Fonte-Giusto, on admire également une peinture représentant la fameuse sibylle de Cumes, annonçant à l'empereur Auguste l'avénement de Jésus-Christ.

La ville de Sienne offre aussi d'anciens souvenirs du paganisme; entre autres un puits de Diane, dans la cour du couvent des Carmes; un temple qu'on dit avoir été consacré à Quirinus, et dont on a fait une église de Sainte-Quirine et Sainte-Juliette.

SIGÉE (Asie Mineure), promontoire de la Troade, sur la mer Egée, à l'entrée de l'Hellespont.

On y voyait un fameux temple de Minerve, où les Athéniens suspendirent les armes d'Alcée qui les avait lâchement abandonnées du moment du combat (1).

SIHOUAN (Inde), ville de la principauté de Haïdérabad. Elle est renommée dans toute l'Inde mahométane par le tombeau de Lab-Chab-Baz, visité annuellement par un grand nombre de pèlerins.

MM. Burnes et Larenaudière regardent cette ville comme correspondant à la capitale de Sambus, radja des montagnards indiens mentionnés dans l'expédition d'Alexandre le Grand.

On y remarque un vieux château ruiné, construction extrêmement curieuse, qui remonte au temps des Grecs, et que les habitants attribuent au siècle de Bader-oul-Djamal, fée puissante à laquelle on fait honneur de tout ce qui est ancien ou merveilleux dans le Sindhy.

SILIQUA (Sardaigne), grand village du diocèse de Cagliari. Il est entouré de ruines pittoresques. On y voit les restes d'une très-antique construction présumée un petit temple, ainsi que les ruines de l'ancienne église Sainte-Marie, sur la rive gauche du Ciserro. Il y a un autre lieu qui mérite aussi d'être visité par les voyageurs, c'est le couvent des Capucins, pittoresquement situé au milieu d'un massif de peupliers. Ces moines industriels fabriquent du drap pour les autres couvents de Capucins de la province de Cagliari.

SILO (Palestine), ville appartenant à la tribu d'Ephraïm. Elle était située sur une montagne célèbre par le séjour qu'y fit l'arche pendant plus de trois cents ans, depuis Josué jusqu'au temps où les Philistins s'en emparèrent, sous le grand prêtre Héli, l'an 1116 avant Jésus-Christ.

C'est à Silo que les Israélites venaient consulter le Seigneur pendant toute la durée du gouvernement théocratique; c'est aussi dans cette ville que le grand prêtre Héli faisait sa résidence, et qu'Anne consacra à Dieu son fils Samuel, qui fut prophète. (*Voy.* les *Leçons de géographie ancienne*, par M. l'abbé D. Pinart).

SILOÉ (Fontaine de), en Palestine, piscine où Jésus envoya l'aveugle qu'il venait de guérir avec un peu de boue.

« Jésus vit en passant un homme aveugle depuis sa naissance, et il dit: « Voici venir la nuit où personne ne pourra plus agir; mais tant que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde. » Et en disant ces mots, il cracha à terre, fit de la boue avec sa salive; puis il étendit cette boue sur les yeux de l'aveugle. Il lui dit ensuite: « Va te baigner dans la piscine de Siloé (ce mot signifie *envoyé*). » L'homme s'en alla, baigna ses yeux et revint voyant clair (*Joan.* ix, 1, 4, 5 et suiv.).

Cette piscine est revêtue de pierres au devant et à l'entrée; on y descend par un escalier d'une vingtaine de marches taillées grossièrement dans le roc. Autrefois, dit-on, elle était très-ornée. La source sort d'un rocher, et offre cette particularité, que son eau a périodiquement un flux et un reflux dont l'effet est d'accroître ou de ralentir alternativement la vitesse avec laquelle elle s'écoule. Tous ceux qui la visitent avec dévo-

(1) Herodot., l. v, c. 95.

tion s'y baignent les yeux en mémoire du miracle opéré par Notre-Seigneur.

SIMMIOS (Japon). « Le temple de Simmios est situé dans une grande cour et au milieu d'un bois agréable, à la gauche du chemin de Sakkai. Un torij fort exhaussé, ou porte du temple, de pierre, et une large allée, mènent les curieux à un pont élevé qui ressemble à une moitié de roue, bâti sur un petit ruisseau. On dit que ce pont est fort antique : c'est pourquoi, en mémoire des histoires qui le rendent fameux, les Japonais font tout ce qu'ils peuvent pour le réparer et l'entretenir sur pied. Il est fort difficile de passer dessus; mais pour la commodité des allants et des venants, on a bâti sur le même ruisseau deux autres ponts plus aisés à passer; au delà de ces ponts est la cour où les temples sont bâtis : nous en laissâmes plusieurs à notre gauche, et sans perdre de temps nous allâmes au principal, où nous trouvâmes les canusi assis avec des robes blanches; ce temple a deux portes avec des fenêtres fermées de jalousies au milieu de la façade, par lesquelles les Japonais regardent et se prosternent du côté où l'idole de Dai Miosin est cachée. Ce temple principal a ses côtés et ses chambres voisines ornés de représentations de peintures et d'ornements, parmi lesquels on voyait une carte du monde, où le pays de Jesso était représenté comme contigu à la grande Tartarie.

« A la droite du temple il y a un endroit où les gens se reposent et boivent une tasse de thé; un peu plus loin il y a un vivier avec un pont de pierre, où l'on nourrit du poisson apprivoisé.

« Après avoir parcouru ce qu'il y avait de remarquable en cet endroit, nous rentrâmes dans nos conyos pour nous faire mener au vieux chemin, comme on l'appelle, par où nous retournions à Tenosi. Une grande allée garnie de lanternes, et bordée de haies des deux côtés, nous conduisit à une magnifique porte couverte de toits recourbés : elle menait à un autre temple dans la cour duquel nous ne pûmes nous empêcher d'admirer une tour carrée, haute de huit étages et couverte d'un pareil nombre de toits en pente ciselés avec beaucoup d'art. Derrière cette tour, un peu sur la gauche, est le principal temple de Sotoktois, dont la maîtresse idole était élevée au milieu et avait une autre idole à la droite, haute d'une aune et demie, environnée de statues représentant les quatre éléments, et couverte d'un drap double. Tout le temple était noirci de la fumée d'un grand nombre de lampes, qui y sont suspendues dedans et dehors. De là nous fûmes conduits à un autre temple long, qui contenait cinq grandes idoles élevées sur le sol, et un grand nombre de petites au-dessus des grandes en divers rangs. On nous mena ensuite dans les faubourgs d'Osacca, qui sont pleins de temples, et nous en partîmes après les avoir visités (1). »

(1) Kœmpfer, *Histoire du Japon*, liv. v, t. III, p. 215.

SIMORRE (France), dans le Bas-Armagnac, ou département du Gers, sur la Gimone.

On y voyait, avant 1790, une célèbre abbaye de l'ordre de Cîteaux, dédiée à la sainte Vierge. On y visitait avec foi le tombeau de saint Cérat, où l'on se rendait en foule pendant les jours consacrés à sa fête.

SINA ou SINAÏ (Arabie) *Voy.* SINAÏ.

SINAGAWA (Japon). « Sinagawa (1) est ainsi nommé d'une petite rivière qui le traverse; il consiste en une rue longue et irrégulière, qui a la mer à la droite et une colline à la gauche, sur laquelle sont bâtis quelques temples, quelques-uns desquels sont de grands et vastes édifices, et tous dans une agréable situation; ornés en dedans avec des idoles dorées et en dehors avec de grandes idoles taillées; des portes curieusement travaillées et des escaliers de pierres pour y monter. Un de ces temples se faisait remarquer par une tour magnifique haute de quatre étages. On peut dire en général que, quoique les Japonais n'épargnent ni soin ni dépense pour orner et embellir leurs temples, leurs plus beaux n'approchent pas de cet air de grandeur, de la symétrie et de la magnificence que l'on remarque dans quelques-unes de nos églises d'Europe. A Jedo, dont Sinagawa est un faubourg, on trouve beaucoup de moines, de temples, de monastères et d'autres bâtiments religieux qui sont situés dans les plus beaux endroits de la ville, comme ils sont en Europe et ailleurs. Les maisons où demeurent les moines particuliers ne diffèrent de la demeure des laïques qu'en ce qu'elles sont situées sur quelque endroit élevé et remarquable, avec des marches par où l'on y monte, et un petit temple ou chapelle tout auprès, ou bien une grande chambre ornée de quelques autels, sur lesquels sont élevées plusieurs de leurs idoles. Il y a outre cela plusieurs temples superbes consacrés à Amida Siaka Quouwon et à plusieurs autres de leurs dieux, de toutes les sectes et religions établies au Japon (2). »

SINAI (Arabie). Le mont Horeb, sanctifié, aux yeux des populations juives, chrétiennes et musulmanes, qui habitent ces contrées, par les traces qu'y a laissées Moïse, le grand législateur des Hébreux, n'est qu'un mamelon du Sinaï. On y a bâti un couvent pour des moines grecs, qui l'occupent encore de nos jours. L'abside de l'église s'élève à l'endroit même où Moïse vit le buisson ardent, et reçut de la bouche même de Dieu l'ordre de délivrer le peuple juif de la servitude d'Egypte (*Exod.* III, 2 et suiv.). Les pèlerins grecs, latins et mahométans visitent souvent toute la montagne en souvenir de Moïse. Sur la pente qui mène de l'Horeb sur le Sinaï, on aperçoit une porte en arcade, et sur la pierre qui forme la clef de voûte de cette arcade, une croix à laquelle se rattache une tradi-

(1) Faubourg de Jedo.
(2) Kœmpfer, *Histoire du Japon*, liv. v, t. III, p. 75.

tion fort en crédit chez les religieux de l'Horeb. Ils disent en effet qu'un jour un juif partit du couvent en compagnie d'un moine pour gravir le Sinaï, mais qu'arrivé à l'endroit où l'on voit aujourd'hui cette porte, il fut arrêté dans son ascension par une croix de fer qui lui barra le chemin et qui se présentait à lui de quelque côté qu'il essayât de se diriger. Le juif alors, effrayé de ce prodige, se serait arrêté en tremblant, aurait senti la vérité de la foi chrétienne, et aurait demandé le baptême au religieux qui le lui aurait accordé aussitôt. Un ruisseau, que les deux pèlerins virent alors couler sur les flancs de la montagne, aurait miraculeusement aidé le saint religieux à conférer au fils d'Israël le signe sacré de l'initiation chrétienne. « Autrefois, dit un voyageur, un moine du couvent se tenait constamment en prières auprès de cette porte, et les pèlerins, avant d'aller plus loin, et de fouler la montagne dont Moïse n'avait osé s'approcher que pieds nus, faisaient une confession générale, et recevaient l'absolution de leurs péchés. »

« Nous parvînmes bientôt, continue le même écrivain, à une chapelle construite sur le rocher où le prophète Elie demeura quarante jours. C'est une bâtisse de forme grecque avec un autel carré au centre du rond-point de l'abside. Autour de l'autel règne un gradin de pierres. Deux ou trois peintures ornent cette petite station. A cent cinquante pas d'elle, à peu près, s'élève un magnifique cyprès : c'est le seul arbre de son espèce qui ait résisté à ce climat dévorant. Trois oliviers, qui autrefois s'élevaient près de lui, sont morts et n'ont point été remplacés. De ce petit plateau, destiné par la nature à offrir une halte, on distingue le sommet du Sinaï, ainsi que la chapelle et la mosquée qui le couronnent. »

Ces deux chapelles tombent en ruine, mais ni les chrétiens ni les Arabes ne songent à les rebâtir où à les réparer. On voit cependant, par les *ex-voto* qu'elles contiennent, que les pèlerins des deux religions ne les ont point abandonnées, et viennent y vénérer, les uns le fils de Marie, les autres, le fils d'Abdallah : les premiers un Dieu, les derniers un imposteur.

Au pied du Sinaï, dans le vallon qui le sépare de la montagne Sainte-Catherine, on rencontre le rocher d'où Moïse fit jaillir une source d'eau vive.

Le rocher que Moïse toucha de sa verge est un bloc granitique de 12 pieds de hauteur à peu près : il a la forme d'un immense prisme pentagonal, qui, renversé, reposerait sur un de ses flancs. De larges traces qui paraissent faites par les eaux, sont comme de vastes cannelures perpendiculaires, tandis que cinq trous, placés dans une direction horizontale, semblent désigner les ouvertures par lesquelles s'écoula l'eau miraculeuse. « La pierre d'Horeb paraît, aux yeux du voyageur que nous avons déjà cité, avoir été détachée par quelque secousse volcanique de la base qu'elle occupait, et serait sans doute tombée au fond du vallon, si le plateau sur lequel elle reposait ne l'avait arrêtée dans sa chute. Isolée comme elle l'est, on peut en faire le tour facilement, car elle n'adhère au sol que par sa base. »

A quelques pas du rocher, on a bâti une chapelle et planté un jardin où l'on a transporté le superflu du terrain factice qu'on avait apporté d'Egypte, à dos de chameau, pour créer un sol végétal au verger du couvent d'Horeb.

La chapelle est pauvre, et la sécheresse a fendu les murs : les parois intérieures sont couvertes de petits tableaux byzantins, dont les plus anciens remontent au XV^e^ siècle. En tournant la montagne vers l'orient, les religieux montrent la place où les Israélites adorèrent le veau d'or, et où Moïse, descendant du sommet terrible, leur apportait ces lois divines qui, dans l'avenir, devaient servir de fondement inébranlable à la civilisation des mondes. (Voy. le *Dictionnaire de la Bible* de D. Calmet, revu par M. l'abbé James.)

SING' A SARI (Océanie), ancienne ville de la Malaisie, dans le district du Halang. Il s'y trouve de célèbres ruines. On y voit, dit le voyageur D. de Rienzi, un tchandi ou temple, dont la principale entrée, à l'ouest, a 30 pieds de hauteur, et au-dessus de laquelle est sculptée une énorme tête de Gorgone ; autour de l'édifice se trouvent d'autres sculptures qui ont été mutilées ; on en a découvert aussi en s'avançant dans la forêt voisine, une, entre autres, de 5 pieds de long, qui représentait le taureau Nandi. On a encore découvert contre un arbre colossal une magnifique statue à quatre têtes ; une autre, de Mahadawa, avec son trident, accompagnée d'une inscription en caractère devanâgâri ; une déesse avec la fleur de lotus ; un char de Sourga (le soleil), avec ses sept chevaux jaunes qui ont leurs queues rejetées en arrière dans l'attitude d'une course rapide. A 50 toises de là est une superbe statue colossale de Ganesa, avec sa trompe d'éléphant, ses gros bras et ses jambes énormes. Cette figure paraît avoir été primitivement placée sur une plate-forme ou dans un temple ; car tout à l'entour est amoncelée une quantité considérable de pierres.

Enfin, en s'avançant encore un peu plus dans le bois, on trouve deux de ces statues gigantesques qui représentent des rubas, accroupis selon la coutume : ces statues, taillées dans un seul bloc de pierre, avaient 12 pieds de haut, quoiqu'elles fussent assises. (*Univers pittoresque*. — OCÉANIE).

SION (France), dans le département de la Meurthe, hameau de Saxon.

Il est situé sur le sommet d'une colline escarpée, et l'on y arrive par deux chemins taillés dans le roc. Un couvent fondé dans le X^e^ siècle est depuis longtemps un but de pèlerinage fréquenté aujourd'hui par plus de 25,000 pèlerins, qui vont y satisfaire leur dévotion.

SIXT, en Savoie, était le siége d'une ancienne abbaye qui avait eu pour fondateur

le bienheureux Ponce de Faucigny. (*Voy.* l'Introduction de la *Vie de saint Pierre II*, archevêque de Tarentaise, par M. l'abbé Chevray, chanoine de Chambéry et de Tarentaise, M.DCCCXLI).

SMOLENSK (Russie). La vierge miraculeuse de Smolensk est conservée aujourd'hui à Devitscheipol, dans le monastère du couvent de cette ville; d'autres disent que c'est seulement la copie de cette vierge célèbre. *Voy.* DEVITSCHEIPOL.

SOGAMOSO (Amérique), petite ville assez florissante du département de Boyaca, dans la république de Colombie. Cependant elle est bien déchue en comparaison de ce qu'elle était lorsque, sous la domination des Muyscas, un grand nombre de pèlerins allaient visiter son temple du Soleil et assistaient, tous les quinze ans, à la célébration du sacrifice humain qui devait marquer l'ouverture d'une nouvelle *Indiction* ou Cycle de quinze années. La victime était appelée *guesa*, qui veut dire *errant, sans maison*. C'était un enfant que l'on arrachait à la maison paternelle. Il devait nécessairement être pris d'un certain village situé dans les plaines appelées maintenant les Llanos de San-Juan. Le guesa était élevé avec beaucoup de soin dans le temple du Soleil jusqu'à l'âge de dix ans; alors on le faisait sortir pour le promener par les chemins que Bochica avait suivis, à l'époque où, parcourant les mêmes lieux pour instruire le peuple, il les avait rendus célèbres par des miracles.

A l'âge de quinze ans, lorsque la victime avait atteint le nombre de *sunas*, égal à celui que renferme l'indiction du cycle muysca, elle était menée en procession par le Suna, qui donnait son nom au mois lunaire. On la conduisait vers la colonne, qui paraît avoir servi pour mesurer les ombres solsticiales ou équinoxiales, et les passages du soleil par le zénith. Les prêtres, *xeques*, suivaient la victime; ils étaient masqués comme les anciens prêtres d'Egypte. Les uns représentaient Bochica, qui est l'Osiris ou le Mithra de Bogota, auquel, dit M. de Humboldt, on attribuait trois têtes, parce que, semblables au *Trimourti* des Hindous, ils renfermaient trois personnes qui ne formaient qu'une seule divinité; d'autres portaient les emblèmes de Chia, la femme de Bochica, Isis, ou la lune; d'autres étaient couverts de masques semblables à des grenouilles, pour faire allusion au premier signe de l'année; d'autres enfin représentaient le monstre Fomagata, symbole du mal, figuré avec un œil, quatre oreilles et une longue queue.

Lorsque la procession, qui rappelle les processions astrologiques des Chinois et celle de la fête d'Isis des anciens Egyptiens, était arrivée à l'extrémité du Suna, on liait la victime à la colonne qui s'élevait dans une place circulaire, et une nuée de flèches tombait sur lui. On lui arrachait immédiatement le cœur pour en faire offrande au roi Soleil, à Bochica. Le sang du *guesa* était recueilli dans des vases sacrés. Cette cérémonie barbare, dit M. de Humboldt, présente des rapports frappants avec celle que les Mexicains célébraient à la fin de leur grand cycle de 52 ans. (*Abrégé de géographie* de Balbi.)

SOISSONS (France), dans le département de l'Aisne. Cette ville renfermait autrefois quatre églises collégiales, onze paroisses, cinq abbayes d'hommes, deux abbayes de filles, neuf communautés d'hommes, quatre de filles, et un hôpital général, sans compter l'église cathédrale, sous l'invocation de saint Gervais et de saint Protais.

Parmi ces églises, on visitait particulièrement celles qui étaient dédiées à la sainte Vierge, l'abbaye Notre-Dame, l'église Notre-Dame des Vignes, Notre-Dame des Miracles, l'abbaye Saint-Léger et celle de Saint-Jean des Vignes.

Cette dernière, fondée, en 1076, par Hugues, sire de Château-Thierry, était occupée par des chanoines réguliers de l'ordre de Saint-Augustin (congrégation de France); c'était le chef-lieu de cette congrégation.

Nivelon de Chérisy, évêque de Soissons, ayant suivi la croisade prêchée par Foulques, curé de Neuilly-sur-Marne, envoya de nombreuses reliques aux principales églises de son diocèse. L'abbaye de Saint-Jean des Vignes ne fut pas oubliée dans les libéralités du pieux prélat; il lui donna un bras de saint Jean-Baptiste et la tête de saint Jacques le Majeur.

Dans le même temps, Lambert de Noyon, prévôt de Saint-Michel de Constantinople, revint en France et donna à l'abbaye une grande quantité de reliques. Voici sa lettre d'envoi :

« Nous, Lambert de Noyon, prévôt de Saint-Michel de Constantinople, et chapelain de Baudouin, très-illustre empereur de Flandre et de Hainaut, savoir faisons à tous présents et à venir, que, pour le salut de mon âme et de mes pères, j'ai donné à l'église de Saint-Jean des Vignes de Soissons, quelques reliques que j'ai acquises au service de l'empereur, mon maître. Ces reliques sont celles qui suivent : 1° Une grande croix du bois de la vraie croix de Notre-Seigneur; 2° un vase d'or où il y a du sang de Jésus-Christ; 3° un vase d'argent où l'on voit du sang de saint Démétrius; 4° un autre de pareil métal, où il y a un os du même martyr; 5° un bras de saint André, apôtre; 6° un bras de saint Pantaléon; 7° une grande partie du bras de saint Blaise, martyr; 8° une partie du bras de saint Nicolas, confesseur; 9° deux demi-côtes de saint Clément, pape et martyr; 10° deux dents de saint Timothée, disciple de saint Paul; 11° de la robe et du lait de la bienheureuse Vierge, mère de Dieu; 12° de la manne de saint Jean l'Evangéliste. »

Le couvent des religieuses minimes, fondé en 1663, possédait le corps de sainte Victoire, rapporté de Rome, et transféré dans ce couvent par le général des Pères Minimes.

L'abbaye des filles de Notre-Dame était riche et célèbre, et fut presque toujours gouvernée par des princesses. Le P. dom

Germain, bénédictin de Saint-Maur, en a écrit une Histoire (1675, in-4°). Le livre IV de cet ouvrage est consacré au récit des miracles qui s'y sont opérés, et à la description des reliques que l'on y vénérait. Les principales avaient été apportées de Constantinople, en 1205, par l'évêque de Soissons, Nivelon de Chérisy, dont nous venons de parler. Il en fit présent à sa mère, Helvide, qui était abbesse de ce monastère, en les accompagnant d'un acte authentique revêtu de son sceau épiscopal. Ces reliques précieuses étaient : 1° Une ceinture de la sainte Vierge; 2° son image et l'un de ses vêtements ; 3° le chef de l'apôtre saint Thaddée; 4° le bras de saint Eustache; 5° des langes de Notre-Seigneur ; 6° une relique de ses sandales et du saint suaire; 7° du bois de la vraie croix ; 8° une relique de saint Clément; 9° du lait de la sainte Vierge ; 10° des cheveux de saint Grégoire ; 11° une relique de saint Pantaléon ; 12° une de saint Basile; 13° et un fragment du manteau d'Elie.

Cette donation remontait à l'an 1205.

Vers la même époque, les seigneurs qui avaient pris la croix pour la troisième croisade dans l'abbaye Notre-Dame, lui donnèrent à leur retour les reliques qu'ils avaient rapportées de Constantinople et de la Palestine. Il s'y trouvait des cheveux de la sainte Vierge; des morceaux de la baguette de Moïse; de l'or que les mages présentèrent à Jésus enfant ; un des vases de Cana, etc.

La croyance à l'authenticité de toutes ces reliques avait commencé à s'affaiblir quand elles vinrent toutes se perdre dans l'abîme des révolutions politiques du XVIII° siècle.

SOLIGNY LA TRAPPE (France), dans le Perche, département de l'Orne.

Autrefois c'était une célèbre abbaye de l'ordre de Cîteaux, fondée, en 1140, par Rotrou II, comte du Perche, sous le titre de la Maison-Dieu-Notre-Dame de la Trappe, qui devint célèbre, dans le XVII° siècle, par la réforme et la règle sévère qu'y introduisit en 1666 l'abbé de Rancé.

SORRENTE (Italie), ville du royaume de Naples, siége d'un archevêché, dans la terre de Labour.

Il y avait dans cette ville un temple d'Hercule qui a été célébré par le poëte Stace. On y voyait encore un temple de Neptune, et un autre consacré à Diane.

Sorrente, patrie du Tasse, est tout rempli des souvenirs de ce chantre immortel de *La Jérusalem délivrée*.

Le culte de la sainte Vierge est aussi en honneur dans cette ville. M. Th. Muret a recueilli une légende à ce sujet, qui sera lue avec plaisir.

La madone de Sorrente. Il y a quelques mois, un voyageur français, qui ne désespérait pas de glaner encore quelques antiquités sur cette terre italienne si souvent moissonnée, s'était rendu dans le royaume de Naples, afin d'y faire des recherches.

Le jeune antiquaire s'était embarqué pour l'île de Caprée, dans un de ces bateaux napolitains dont les voiles glissent si gracieusement, comme des ailes de cygnes, entre le double azur de la mer et du ciel.

L'équipage se composait de quatre matelots.

Le temps était magnifique : pas un nuage n'obscurcissait le soleil. Les matelots avaient ôté leur veste brune. La chemise ouverte qui composait, avec le bonnet de laine rouge et le court caleçon, tout leur costume, laissait voir leur poitrine basanée, sur laquelle se balançait un médaillon empreint d'une sainte Vierge.

— Qu'est-ce donc que cela ? demanda le voyageur à l'un des matelots, en indiquant le médaillon.

— C'est Notre-Dame de Sorrente, notre patronne à tous ; Notre-Dame de Sorrente, dont la protection se révéla si visiblement en notre faveur. Certes, elle était déjà auparavant en grande vénération dans le pays; mais après une telle marque de son pouvoir et de sa bonté...

Le voyageur français voulut savoir par quelle marque visible de bienveillance Notre-Dame de Sorrente avait si puissamment conquis la dévotion de ces braves gens.

Le matelot napolitain raconta l'histoire suivante, que nous donnons dans toute sa naïveté, sans vouloir nous en rendre juge.

« C'était autrefois, bien avant que les Français, en prenant Alger, ce nid de pirates, eussent nettoyé la Méditerranée. Il est certain que le roi de France nous rendit un grand service, à nous Napolitains, comme à tous les riverains de cette mer et aux voyageurs en général, quand il envoya ses soldats et sa flotte pour tirer raison des Algériens. Que bénie soit sa mémoire !

« Au temps dont je vous parle, les pirates d'Afrique étaient la terreur de toute cette côte, car ils ne se contentaient pas de courir sus aux navires en pleine mer, ils venaient souvent enlever les barques des pêcheurs en vue du rivage; ils descendaient même quelquefois à terre. En véritables oiseaux de proie, avant que personne eût le temps de se reconnaître et de se mettre en défense, ils pillaient les villages, ils enlevaient hommes, femmes, enfants, et les entraînaient avec eux ; après quoi nos vaisseaux auraient bien perdu leur temps à poursuivre ces brigands-là.

« Or donc, pareille mauvaise fortune arriva, certain jour, à trois pauvres pêcheurs de Sorrente. Une maudite felouque d'Alger ayant abordé à l'improviste là-bas, où vous voyez cette pointe de terre, vomit sur le sable une vingtaine de Turcs, le cimeterre au poing, semblables à des loups enragés. Les trois pêcheurs étaient tranquillement assis à l'ombre d'un rocher, occupés à raccommoder leurs filets. Les Turcs les saisirent tous les trois, et s'ils ne leur coupèrent pas la tête, ne croyez pas, au moins, que ce fût par humanité. Ils les poussèrent devant eux jusqu'à la felouque, avec d'autres malheureux qu'ils avaient pareillement surpris ; puis, s'étant remis en mer, ils cinglèrent

vers Alger, où ils arrivèrent bientôt, le diable soufflant dans leurs voiles.

« Ne me demandez pas si, durant le trajet, les pauvres pêcheurs avaient déploré leur sort. L'un d'eux laissait là sa vieille mère, l'autre sa jolie fiancée. A mesure que la côte napolitaine fuyait à leurs regards, il leur semblait que leur cœur s'en allait aussi, comme arraché de leur poitrine. Mais ce fut encore bien pis, quand ils se virent dans le repaire de ces païens de mahométans, quand on les mit en vente sur le marché, comme un vil bétail, eux chrétiens et baptisés !

« Comme les trois pêcheurs étaient jeunes et vigoureux, ils ne furent pas longtemps sans trouver un acquéreur. Un riche marchand d'Alger, nommé Abdul-Codgia, les acheta tous les trois. Ce fut du moins pour eux une consolation dans leur infortune de n'être pas séparés, car ils étaient camarades et amis d'enfance.

« Certes, ils avaient grand besoin de courage; car bien était dure et triste leur condition. Abdul-Codgia avait un vrai cœur de païen, traitant ses esclaves plus rudement que des bêtes de somme : c'était d'ailleurs un homme très-avare et sans foi ni loi. Les trois pêcheurs, traînant une lourde chaîne attachée à leur jambe par un épais anneau, étaient employés à transporter, à l'ardeur du soleil, de gros ballots de marchandises, tellement lourds que les robustes *facchini* auraient plié sous le faix, et que nos pauvres esclaves, malgré leur force, étaient souvent près d'y succomber. Alors on les maltraitait à coups de fouet, sans pitié ni merci. Je n'ai pas besoin de dire qu'ils n'avaient ni bonne table ni bon gîte.

« Il aurait dépendu des trois pêcheurs de se délivrer d'un si triste sort, et même d'acquérir faveurs et richesses, en abjurant leur foi pour la damnée croyance de Mahomet, comme l'avaient fait quelques misérables renégats. Mais une pareille pensée ne leur vint jamais : au contraire, ce qui les tourmentait plus que tout le reste, c'était de pouvoir pratiquer leur religion, selon la coutume de toute leur vie; car il n'y avait en Alger, bien entendu, ni église ni messe.

« Ce fut particulièrement lorsque approcha la fête de Notre-Dame de Sorrente, que les captifs sentirent douloureusement cette privation. Notre-Dame de Sorrente étant leur patronne, en laquelle ils avaient une dévotion toute particulière, ils auraient tout donné pour pouvoir seulement prier une heure, ce jour-là, devant l'autel où ils n'avaient jamais manqué, depuis qu'ils étaient au monde, de s'agenouiller à pareille époque.

« Cette pensée tourmentait à tel point les trois esclaves, qu'ils résolurent, à tout risque, de faire près de leur maître une tentative désespérée. Un jour que le marchand avait vendu, en dupant son acheteur, une grande quantité de soieries, les captifs jugèrent que le marchand païen devait se trouver en bonne humeur, autant toutefois qu'il

pouvait l'être. Supposant l'instant favorable, ils osèrent s'approcher de lui, tandis qu'il les regardait travailler, avec leur pauvre front tout ruisselant.

— Maître, dit l'un des trois avec simplicité, nous venons, au nom de votre père, au nom de tout ce que vous aimez, vous demander une grâce. Voici venir la fête de Notre-Dame de Sorrente, notre patronne. Nous sentons une angoisse mortelle de ne pouvoir prier ce jour-là dans son église. Permettez-nous, ô maître ! d'aller nous acquitter de ce devoir, et nous vous promettons, sur notre foi de chrétiens et notre part du paradis, de revenir ici fidèlement aussitôt la fête célébrée. Accordez-nous une si grande faveur, et tout païen que vous êtes, nous prierons Notre-Dame pour vous.

« Abdul-Codgia, qui pourtant ne riait guère, se mit à rire à ces paroles; mais cette gaîté-là n'annonçait rien de bon. Cet homme sans foi, appelant un de ses estafiers : — Qu'on administre, dit-il, trente coups de bâton à chacun de ces esclaves, et cinquante à celui qui a parlé, pour récompenser sa harangue : c'est une fête que je veux leur donner, en place de celle qui leur tient si fort au cœur.

« Il fut fait comme il avait dit. Les malheureux reçurent les coups de bâton avec résignation et patience, offrant en eux-mêmes leurs souffrances à Notre-Dame de Sorrente, pour laquelle ils les enduraient.

« Le jour de la fête allait arriver. La veille au soir, quand nos pêcheurs furent rentrés dans la prison commune, où l'on enfermait chaque nuit les esclaves, ils se mirent de nouveau à implorer leur patronne avec ferveur, lui demandant d'agréer leurs dévotions sur cette terre païenne, comme s'ils avaient le bonheur de prier dans sa sainte église.

« Tout à coup il se fit un grand miracle. Par une puissance surnaturelle, les fers des trois pêcheurs se détachèrent, eux-mêmes disparurent comme une bulle d'air qui crève, tandis que leurs compagnons se frottaient les yeux et s'émerveillaient d'un tel prodige, tellement qu'ils passèrent toute la nuit en oraison.

« Vous jugez si Abdul-Codgia fut irrité, le lendemain, de voir que ces trois esclaves lui manquaient. Les portes ni les serrures n'avaient été forcées; les murailles étaient parfaitement intactes. Les fers des captifs restaient encore à la place que chacun d'eux avait occupée. Les anneaux, proprement ouverts, ne portaient aucune trace de violence.

« Le Turc interroge les autres esclaves; tous furent unanimes dans leurs réponses et dans le récit du miracle. Abdul-Codgia, ne sachant que penser, alla, dans sa fureur, jusqu'à blasphémer son Mahomet.

« Le marchand croyait bien les trois captifs irrévocablement perdus pour lui. Le lendemain, il regardait défiler ses esclaves, qui se rendaient à leur travail, et il les comptait pour voir si quelque nouveau miracle ou quelque nouvelle évasion n'en avait

pas diminué le nombre. Soudain, sans qu'on les eût vus venir, sans que l'on sût comment, les trois pêcheurs se retrouvèrent dans les rangs des esclaves, à leur place accoutumée.

« Pour cette fois, il n'y avait pas moyen de douter de la manifestation du pouvoir divin. Quand on questionna les pêcheurs, ils répondirent qu'ils s'étaient trouvés transportés, comme par un rêve, dans l'église de Sorrente au milieu de leurs parents et amis, aussi étonnés qu'eux-mêmes ; que là ils avaient fait leurs dévotions : après quoi le même miracle les avait rapportés à Alger, toujours sans pouvoir se rendre compte du voyage.

« Abdul-Codgia garda le silence et demeura pensif. Mais quelques jours après il fit venir les trois captifs, lesquels s'attendaient à subir les plus horribles traitements, peut-être même à recevoir la mort. Aussi priaient-ils déjà Dieu de prendre leur âme en sa miséricorde.

« A leur grande surprise, Abdul-Codgia les accueillit fort bien.

« — J'admire, leur dit-il, la puissance de cette Notre-Dame de Sorrente, à qui vous avez tant de dévotion, et quoique mahométan, je veux, moi aussi, lui rendre hommage. Voici trois chandelles de belle cire que j'ai fait faire à son intention.

« Et il leur montra en effet trois cierges d'une dimension telle qu'ils n'en avaient jamais vu de si gros.

« — Je vous rends la liberté, reprit le Turc. Emportez-les avec vous, et ne manquez pas de les offrir de ma part à Notre-Dame de Sorrente.

« Puis, aussitôt, il ordonna qu'on ôtât les fers des trois captifs, qui admiraient la puissance divine, capable de fléchir une âme si dure. Trois jours après, ils s'embarquèrent pour l'Italie. Du reste, personne ne s'étonna que le marchand ne tînt pas beaucoup à des esclaves doués du pouvoir de s'envoler à travers les murs.

« Je vous laisse à penser la joie, le ravissement de tout Sorrente à l'arrivée des pêcheurs, que l'on regardait avec un respect religieux, comme particulièrement favorisés du ciel. Les trois énormes cierges furent portés dans l'église en procession. Il fut jugé que, même de la part du Turc, on pouvait accepter cette offrande comme un témoignage et un monument du miracle, et un tribut payé à la gloire de Notre-Dame par les païens eux-mêmes. Le curé ne sentit donc aucun scrupule de faire honneur à son église de trois cierges de si belle taille.

« Le dimanche suivant, à la grand'messe, l'église était toute pleine de monde ; l'on devait y célébrer solennellement la délivrance des pêcheurs. On se mit en devoir d'allumer les trois cierges ; mais, chose étrange ! on eut beau faire : impossible que la mèche prît feu. On essaya pendant plus d'une demi-heure : dix personnes s'y employèrent tour à tour, et toujours vainement.

« Enfin on se rappelle que les cierges n'ont pas été bénits : sur-le-champ l'on procède à cette cérémonie ; puis l'on veut de nouveau les allumer ; mais, comme auparavant, la mèche résiste à toutes les tentatives. Il n'aurait pas fallu la moitié autant d'efforts pour mettre le feu à toute la ville.

« Alors on ne doute plus que ces cierges n'aient en eux quelque chose d'extraordinaire. On en prend un, on l'examine : à l'extérieur, l'on n'y voit rien de particulier. Enfin on a l'idée de le rompre. C'est alors que la merveilleuse protection de Notre-Dame apparut dans toute sa gloire. Ces cierges étaient remplis de poudre, d'artifices, de compositions diaboliques, véritables inventions de Satan. En prenant feu, cet appareil infernal aurait tout renversé, tout tué autour de lui. L'église n'eût plus été que sang et débris. Heureusement la puissance de Notre-Dame avait surpassé encore la perfidie et la scélératesse de l'infâme païen.

« C'est depuis ce temps que nous avons tous, en ce pays, une dévotion si vive à Notre-Dame de Sorrente. »

SPEOS-ARTEMIDOS, ou Grotte de Diane (Egypte). Il n'en reste plus de nos jours qu'un petit temple creusé dans le roc, et entouré de divers hypogées de chats sacrés. Devant le temple, sous le sable, est un grand banc de momies de chats, pliées dans des nattes et entremêlées de quelques ossements de chiens.

SPIRE (Bavière), chef-lieu du cercle du Rhin (*Nemetes*, *Augusta Nemetum*, et *Noviomagus*), ville du royaume de Bavière, chef-lieu du cercle du Rhin, sur la petite rivière de Spire, près de la rive gauche du Rhin. Elle s'appelle en allemand *Speier*.

C'est dans cette ville célèbre que saint Bernard, envoyé comme légat du pape Innocent II, à la diète germanique, fut reçu par les princes et par le peuple au milieu d'un concours immense. Il se rendit d'abord à l'église déjà célèbre par une vénérable statue de la Vierge, et n'eut rien de plus pressé que de chanter devant l'image antique l'hymne solennelle d'Hermann Contract, qui commence par ces mots : *Salve Regina*. A peine l'eut-il achevée qu'il se mit à traverser l'église dans toute sa longueur, en ajoutant ces mots, répétés depuis par toute la société chrétienne : *O clemens, o pia, o dulcis Virgo Maria !*

On dit qu'alors la statue fit entendre ces paroles : *Salve, Bernarde.*

Aussitôt, pour perpétuer le souvenir de cet événement, on ajouta les paroles de saint Bernard au cantique de l'Église, et l'on chanta longtemps à Spire cette strophe destinée à en conserver la mémoire

Nardus in Spira spiravit :
Sensit hoc Virginea
Stans imago, salutavit
Hunc voce feminea.
O quam late tunc gustavit
Cœlesti de vinea!

SPOLETTE (Italie). Près de cette ville on remarque le Clitumne, tout rempli de souvenirs antiques (*Voy.* Clitumne), et le Monte-

Luco, couronné de vieux chênes verts, que les anciennes lois municipales défendaient d'abattre, et parmi lesquels on ne peut mener paître les troupeaux. Ces arbres forment encore une sorte de bois sacré. On y vénère aujourd'hui la Madone des Grâces, et, sur la place de la Porte-Neuve, on voit une autre petite Madone couverte d'un voile bleu, devant laquelle les passants ne manquent jamais de réciter une prière.

STALIMÈNE ou LIMNO (Turquie), petite île européenne, connue des anciens sous le nom de Lemnos. Elle offrait autrefois un des quatre fameux labyrinthes de l'antiquité, remarquable surtout par ses 150 colonnes qui, selon Pline, pouvaient être facilement mises en mouvement sur leurs pivots malgré leurs énormes dimensions. C'était aussi le pays de la fameuse *terre sigillée*, à laquelle l'ignorance et la superstition avaient attribué d'extraordinaires propriétés médicales.

STANTZ (Suisse), bourg du canton d'Unterwald, à trois lieues sud de Lucerne et à une lieue du lac de ce nom.

« J'étais à Stantz, il y a deux jours, écrit le catholique auteur des *Souvenirs d'Italie;* j'allai visiter l'église ; c'était un jour ordinaire, on y célébrait l'office; les fidèles des deux sexes y assistaient en grand nombre avec une édifiante piété. Cette belle église, centre et en quelque sorte sanctuaire d'une sublime vallée qui est elle-même comme un temple formé par la nature, car les hautes montagnes qui l'entourent semblent les murs d'un vaste temple dont le ciel même est la voûte; cette église si simple et cependant si ornée, ces statues de saints rangées sur le pourtour de la nef et sur les autels pour servir d'encouragement et d'exemple aux fidèles ; l'immortelle population de l'église *triomphante* couronnant ainsi visiblement, sur la terre comme dans les cieux, la population de l'église *militante;* mon âme, remuée à la fois par la magnificence de la nature, par les pompes de la religion et par la touchante ferveur des adorateurs du vrai Dieu !... Jamais ces souvenirs ne s'effaceront de ma mémoire (1). »

STRASBOURG (France), chef-lieu du département du Bas-Rhin.

La Vierge miraculeuse que cite Gumppenberg est vénérée à l'endroit même où s'élevait autrefois un temple d'Apollon, avec une statue colossale de 26 coudées de haut.

Ce temple fut remplacé par une église remarquablement belle, dédiée à la sainte Vierge qui y opéra de nombreux miracles.

Les luthériens s'emparèrent plus tard de cette église, et tant qu'elle resta en leur possession, les miracles cessèrent, à moins, dit Gumppenberg, que le pieux lecteur ne regarde comme un miracle véritable que ces hérétiques iconoclastes n'aient pas détruit une image de la Vierge qui couronnait la porte d'entrée de l'église, et qu'ils l'aient même réparée à diverses reprises quand elle était endommagée par quelque accident.

(1) *Souvenirs d'Italie*, par un catholique (1838).

STUHLWEISSENBURG ou ALBE-ROYALE (Hongrie). *Voy.* ALBE-ROYALE.

SUBIACO (Italie), ville des Etats-Romains qu'on appelle en français Sublac, et en latin *Sublaqueum*. Les souvenirs du grand saint Benoît y occupent tous les esprits; car c'est là qu'il jeta les premières bases de l'ordre des Bénédictins. *Voy.* MONT-CASSIN.

A trois milles de Subiaco on va visiter le santo Speco, la sainte caverne où saint Benoît passait sa vie. Dans le jardin on voit un champ de rosiers sur lequel se roula saint Benoît, comme plus tard saint François à Assise, pour calmer la révolte de ses sens.

SULCI, ville municipale des anciens Romains. *Voy.* ANTIOCHE (Saint-), au Supplément.

SULPICE DE FAVIÈRES (SAINT-) en France, village de l'ancienne province de l'Ile-de-France, aujourd'hui du département de Seine-et-Oise, arrondissement de Rambouillet, canton de Dourdan, diocèse de Paris. Il est situé à 9 lieues un quart sud de Paris.

L'église de cette paroisse est l'une des plus rares, par sa construction gothique, que l'on puisse voir dans un village; elle est comparable à l'une des plus belles cathédrales de toute la France. Avant la révolution, il y avait là un pèlerinage où l'on venait de très-loin.

SUNAM (Palestine), ville de Galilée, patrie d'Abisag, que David épousa lorsqu'il était déjà vieux. Ce fut dans cette ville que le prophète Elisée ressuscita le fils d'une femme riche, qui lui avait donné l'hospitalité.

SURATE (Inde anglaise). « Entre toutes les villes du monde, Surate est une admirable et brillante cité; elle est sans contredit la ville qu'on doit le plus désirer de connaître. Son nom célèbre est répété par toutes les bouches ; sa vue donne le repos au cœur. On dirait qu'elle est la lumière qui éclaire le monde; que *le mauvais œil* s'en tienne éloigné! La ville entière est comme un recueil de poésies choisies, ou bien, on dirait que c'est une mine d'élégance. Le soleil, ayant entendu parler de sa beauté, a tressailli de jalousie; les vagues se sont agitées dans l'Océan, comme le sang dans les veines. L'univers accourt pour voir la belle rivière nommée *Taptî*, qui baigne les murs de Surate. Par l'effet de l'envie, les autres rivières sont plongées dans la sueur; que dis-je? tous les êtres deviennent comme un os dépouillé de sa chair. Surate doit à cette rivière son état florissant, et la Taptî doit à Surate sa célébrité : son eau a l'effet de celle dont Ehizr est le gardien (1) ; l'air pur du Cachemire donne une idée de celui qu'on respire sur ses bords. C'est dans la Taptî qu'on vient se baigner de toutes parts, soir et matin, en invoquant le nom de l'Eternel. C'est sur sa rive qu'on voit ce château (2) symétrique, qui est comme un chaton à la bague du monde. Près de là se trouve un lieu de pro-

(1) C'est-à-dire l'*eau de la vie*.
(2) On le nomme à présent la Vieille-Citadelle.

menade, sorte de marché pour les belles aux joues de rose. Chaque soir il se transforme en un jardin talismanique, où l'on peut goûter le plus agréable repos. Charmant rossignol, tu peux regarder cet endroit, de ton œil ami de la clarté, et qui évite avec tant de soin tout ce que l'obscurité ternit! De tous côtés, les roses des joues sont épanouies; près de ces roses ondoie le *nard* des cheveux.... Mais pourquoi s'occuper seulement des objets extérieurs? Ceux qui les recherchent uniquement peuvent-ils s'élever au véritable amour? Où es-tu, échanson du pur amour? Viens remplir ma coupe du vin de ce sentiment. La lie de ce vin sera le pansement de ma blessure, et mon âme fleurira comme un parterre bien nettoyé.

« Surate est un indice de la vérité; car les gens qui s'occupent des choses spirituelles y sont en grand nombre. Par son excellence, elle est comme la porte de la Mecque (1). Sa monnaie parvient dans tous les pays. Il n'y a pas de ville au monde aussi riche qu'elle; Damas et Tauriz ne sont rien en comparaison. On y trouve des négociants si opulents, que Carûnca (2), le plus riche des Juifs, ne pourrait être mis à leur niveau. Il y a des adorateurs du feu si instruits, que Nemrod, le premier fondateur de ce culte, pourrait prendre d'eux d'instructives leçons. On y voit des Européens qu'on distingue au chapeau qui couvre leur tête. Ils y sont en telle quantité, que les plus habiles arithméticiens ne sauraient les nombrer. Il y a des sectateurs de cent religions, qu'il serait difficile d'indiquer. Ils sont tous enfants d'Adam, et cependant ils ont chacun une façon de penser différente.

« Les usages de cette ville sont admirables. Elle est pleine de peintures aussi bien faites que celles des idoles les mieux exécutées.

« Les natifs ont les traits du visage parfaits; les femmes surtout se distinguent par une grande beauté. Les voyageurs, qui en jugent par comparaison, peuvent attester qu'ils n'ont vu nulle part de plus belles formes. A chaque pas on croit rencontrer la cour d'Indra, que dis-je? Indra ferait cacher ses gens, et les anéantirait même, s'il voyait une réunion des charmantes citoyennes de cette ville. Elles ne sont point de la race des bergères de Hrischna; les Gopi, au contraire, descendent de ces délicieuses beautés, qu'on doit considérer par conséquent comme la tige de leur lignée. Leur visage aussi beau que le jour de l'*id* (3), leur chevelure comme la nuit de la commémoration des trépassés, l'attestent à l'envi. Mille rossignols passionnés prennent pour des boutons de roses les boucles de ces belles, car à Surate, le mur du voile n'entoure pas le jardin de leur face. Leur voile, c'est l'amabilité qu'elles déploient envers leurs adorateurs..... Lorsque leurs lèvres s'ouvrent pour parler, on croirait voir deux rubis de la plus belle espèce. Ce ne sont point des paroles qui sortent de leur bouche, c'est du sucre plus doux que celui qu'on tire de la canne. On s'y attache comme la mouche qui laisse prendre ses pattes dans le miel, et qui, ne pouvant s'en retirer, finit par y périr.

« A la pleine lune des kârtic (1), jour où le devoir des Hindous est de se baigner, on voit accourir de tous côtés, à Surate, des troupes de pèlerins pareilles aux flots de l'Océan..... » (*OEuvres de Walt*, trad. par M. Garcin de Tassy, préf., pag. xv.)

SURESNES (France), village de l'ancienne province de l'Ile-de-France, aujourd'hui du département de la Seine, arrondissement de Saint-Denis, canton de Nanterre, diocèse de Paris.

Ce village est remarquable, tant par sa situation agréable sur la rive gauche de la Seine, au bas de la côte du Mont-Valérien, que par plusieurs charmantes villas qui l'avoisinent.

Suresnes a une certaine célébrité historique par les conférences qui y furent tenues, en 1593, entre les catholiques et les protestants, et à la suite desquelles Henri IV embrassa la religion catholique. Sur la fin du siècle dernier, M. Héliot fonda à Suresnes le couronnement d'une rosière, qui se fait encore tous les ans, avec beaucoup d'appareil, le jour de l'Assomption de la sainte Vierge.

Suivant les statuts, le curé doit choisir trois jeunes filles au-dessus de l'âge de dix-huit ans, à l'issue des vêpres, et notifier son choix aux marguilliers de la paroisse, lesquels se réunissent ensuite pour procéder, par la voie du scrutin, à l'élection de la rosière, à laquelle on donne un prix de trois cents francs. Le couronnement a lieu avec solennité, à l'instar de celui de la rosière de Salency. *Voy.* SALENCY.

SURTAINVILLE (France), en Normandie, dans le département de la Manche.

A peu de distance de cette ville se trouve une chapelle de pèlerinage, où saint Argonelle et saint Léonard sont en grande vénération pour la guérison des maux de tête et des maux de reins.

SUSE (Asie), ancienne ville qui était située sur l'Eulée. C'était la capitale de la Susiane, et l'une des quatre grandes capitales de l'empire des Perses. On la représente comme une ville magnifique enrichie de toutes sortes d'édifices, de palais, de places et de jardins d'une étendue immense. C'est là que les monarques persans passaient les hivers, qui y étaient fort doux. Ils y gardaient une partie considérable de leurs trésors.

(1) Parce que c'est de cette ville que les musulmans de l'Inde se rendent à Jidda, et de là à la Mecque.

(2) Coré de la Bible. Voyez sur ce personnage demi-fabuleux, demi-historique, *la Bibliothèque orientale*, au mot *Carun*.

(3) Ou *de la fête* (par antonomase), c'est-à-dire de la principale solennité des musulmans, nommée proprement *id-fitr*, ou fête de la rupture du jeûne de Ramazân.

(1) Octobre-novembre. On peut consulter sur cet usage *le Mémoire sur les fêtes populaires des Hindous*, de M. Garcin de Tassy, p. 32.

C'est anssi dans cette ville que Daniel eut sa vision sur les quatre grandes monarchies, des Babyloniens, des Perses, des Grecs, et des Romains, et sur l'empire spirituel du Messie, dont le temps précis lui fut révélé. C'est encore à Suse qu'arriva l'histoire d'Esther et de Mardochée, et que Néhémie obtint d'Artaxerxès-Longue-Main la permission de retourner en Judée pour y relever les murs de Jérusalem.

Les ruines de cette vaste capitale n'offrent plus aujourd'hui que de faibles traces, dans un triste désert, où se trouve encore le tombeau du prophète Daniel, où les Juifs viennent en pieux pèlerinage honorer le souvenir de celui qui prédit le Messie et la destruction de l'Orient.

La tombe du prophète est dans le voisinage de Suse. C'est un bâtiment carré entièrement construit de briques, surmonté d'une sorte de minaret en forme de pain de sucre; la tombe elle-même se trouve dans l'intérieur. Elle est spacieuse, mais obscure, en marbre blanc souillé par l'effet du temps.

On ne voit aucune inscription sur ce tombeau; mais il est entouré d'une palissade de bois qui se trouve complétement couverte de chiffons, et par-ci par-là, de petits morceaux de papier sur lesquels sont écrits des versets du Coran et des prières arabes.

Les ruines de Suse sont dans le voisinage de Chouster, chef-lieu du Khouzistan, ville d'une médiocre étendue.

SWGHIS-DSOUARÉ (Géorgie), dans le pays des Ossètes, église dédiée à saint George, dans le village de Swghis, à l'extrémité de la vallée du Kourtat. Cette église ne s'ouvre qu'une fois l'an, le jour de la fête de son patron. Elle a deux cloches, renferme deux chaudières de cuivre et des gobelets d'argent.

Cette église est un de ces lieux de dépôt, fréquents dans la Géorgie, où les habitants entassent tout ce qu'ils ont de plus précieux : on dit qu'il s'y est opéré plusieurs miracles, et qu'elle était jadis le séjour d'un grand nombre de moines.

A la fête de saint George, les habitants des villes voisines s'y réunissent, et y font un grand festin : on regarde comme un saint personnage, favorisé de Dieu, celui qui est frappé de la foudre en ce lieu vénéré; on l'enterre avec les plus grands honneurs. Toute sa famille assiste à ses funérailles qui se terminent par l'immolation d'un bouc noir, dont on attache la peau empaillée au bout d'une longue perche, près de l'église.

SYRACUSE (Italie), ancienne ville de Sicile, sur la mer du même nom. Elle avait été fondée par une colonie de Corinthiens, 750 ans avant Jésus-Christ, et devint une des plus puissantes et des plus riches villes grecques. Elle était composée de cinq quartiers, qui formaient comme autant de villes séparément fortifiées, et qui étaient environnées par une muraille n'ayant pas moins de sept lieues et demie de circuit. Toute cette splendeur a disparu dans la seconde guerre punique.

Parmi les ruines de cette ville on trouve des catacombes qui servaient autrefois de sépulture. On retrouve aussi des tombeaux ornés d'architecture, mais vides et déserts, entre autres celui d'Archimède, découvert par Cicéron. Deux simples pilastres taillés dans le roc en marquent l'entrée. Une sphère inscrite dans un cylindre, sculptée sur la porte du tombeau, ne laisse point de doute sur l'identité du monument de ce grand homme.

Deux colonnes indiquent l'emplacement du magnifique temple de Jupiter-Olympien. Le temple de Minerve est devenu la cathédrale; quarante colonnes de l'ordre dorique, liées par des murs modernes, en forment l'enceinte; un portail appliqué à l'entrée de l'édifice lui a fait subir la transformation nécessaire à sa destination nouvelle.

On voit encore à Syracuse l'église de Saint-Martial, au-dessous de laquelle sont des catacombes qui renferment une autre église souterraine, la plus ancienne de la Sicile (1).

SZEKES-FEJERVAR (Hongrie), nom madgiar de *Stuhlweissenburg*. *Voy.* STUHLWEISSENBURG.

(1) *Voyage du maréchal duc de Raguse en Sicile*, p. 116 et 118.

T

TABARA ou TEBUIRA (Japon). « Tabara ou Tebuira, village qui contient environ trois cents maisons, donna la naissance à un homme plein de piété, premier inventeur d'une poudre nommée Wadperon, remède très-efficace dans toutes sortes de maladies. Il publia que le dieu Jakusi, qui est l'Apollon des Japonais, patron de la médecine et des médecins, lui était apparu en songe, et lui avait montré tous les ingrédients composant ce remède, qui croissent sur les montagnes voisines. Ce dieu lui ordonna d'en faire pour l'usage et le soulagement de ses compatriotes. Cette histoire mit ce remède en grand crédit, et comme on en vendit beaucoup, l'homme devint bientôt riche et en état de faire bâtir une belle maison pour y demeurer, et vis-à-vis de sa boutique une belle chapelle ou petit temple richement orné, en l'honneur et pour la reconnaissance qu'il devait au dieu qui lui avait révélé ce secret. Il plaça dans ce temple l'idole de Jakusi : elle est debout sur une feuille de tarate dorée (c'est la *Nymphea palestris maxima*, ou *Faba ægyptiaca*. Prosp. Alpini), sous une grande coquille de petoncle étendue sur sa tête. La tête est entourée d'une couronne de rayons, comme une marque de sa sainteté; il tient à sa main droite une chose qui m'est inconnue et à sa gauche un sceptre. L'idole

entière est solidement dorée. Les Japonais qui passent auprès manquent rarement de rendre hommage à cette idole dorée ; les uns avec une profonde révérence, les autres s'approchant du temple dans une posture fort humble et tête nue : ils sonnent ou plutôt battent une cloche qui est pendue auprès de l'idole; ils tiennent ensuite leurs deux mains sur leur front et font ainsi leurs prières (1). »

TABOU. *Voy.* POLYNÉSIE.

TAIN (France), dans le département de la Drôme, entre Valence et Saint-Vallier, sur la rive gauche du Rhône, vis-à-vis de Tournon ; dont elle n'est séparée que par le fleuve.

Elle eut jadis un ermitage qui dura de 1226 à 1790.

Dans le XVI^e^ siècle, on trouva, sur le sommet même de la montagne, un autel antique. C'est l'autel d'un sacrifice offert à Cybèle, en l'année 184, pour la conservation de l'empereur Commode et de sa famille, et pour la prospérité de la colonie de Lyon. Il commença le 19 avril et ne se termina que le 23 : il donna lieu à un grand concours de fidèles, attirés par les grandes solennités qu'on déploya dans cette occasion. Ce qui ajoute singulièrement à l'intérêt qu'offre ce taurobole, c'est que le nom et les titres de Commode ont été effacés de l'inscription, sans doute lorsqu'à la mort de cet empereur un décret du sénat prescrivit de faire disparaître des monuments publics tout ce qui pouvait rappeler le souvenir de cet autre Néron.

On trouve aussi cinq autres tauroboles bien conservés à Die, sur la route de Valence à Gap ; sur chacun de ces monuments sont gravées deux têtes, l'une de bœuf, l'autre de bélier. (*Voy.* la *Statistique du département de la Drôme*, par M. de Lacroix.)

TALANT (France), en Bourgogne, dans le département de la Côte-d'Or.

Aux environs on voit une fontaine renommée, que l'on ne visite plus que par curiosité, et qu'on appelle encore par souvenir la fontaine aux Fees.

TALENCE (France), joli bourg de la banlieue de Bordeaux. Il est bâti dans une charmante situation, sur le ruisseau de Maillerettes, dans un territoire fertile en bons vignobles.

Il y a dans cet endroit un pèlerinage en l'honneur de la sainte Vierge : c'est celui de Notre-Dame de Talence, « où se renouvellent constamment, depuis des siècles, les plus attendrissantes guérisons des maux du corps et de l'âme. » (*Le culte de Marie*, origines, explications, beautés, etc., ouvrage approuvé par Mgr l'archevêque de Bordeaux, 1849.)

TANAGRE (Grèce), ville de Béotie, où l'on disait que Mercure était né, près du mont Cyllénius. On y voyait le tombeau du chasseur Orion, qui passait pour fils de Neptune.

TANDJAORE (Inde), ville du Karnatic, située non loin d'une des branches du Kavery. Elle a environ 30,000 habitants, et était autrefois la capitale du royaume dont elle porte le nom.

On y admire une pagode que lord Valentia regarde comme le plus beau temple pyramidal de l'Inde. On y voit un taureau de granit noir, de 16 pieds 2 pouces de long et 12 pieds et demi de haut, considéré comme le meilleur morceau de sculpture indienne ; la tour principale de cette pagode a presque 200 pieds de haut.

Les brahmines ont établi dans cette ville une typographie dans laquelle ils ont fait imprimer des livres pour la défense de leur religion (1).

TANIS (Egypte), ancienne ville. *Voy.* ZAN.

TANNA (Inde), petite ville, chef-lieu de l'île Salsette. Dans ses environs on voit d'immenses excavations semblables à celles de Kacli et d'Elora. La plus grande était un temple de Bouddha ; elle a servi d'église aux Portugais, par qui ont été effacées les sculptures qui ornaient l'intérieur. A l'entrée d'une autre, on voit encore deux immenses statues colossales, et sur un des piliers se trouve la fameuse inscription en caractères inconnus, qu'aucun brahmine n'a encore pu lire.

Tout porte à croire que ces étonnantes excavations dans leur ensemble offraient, dans des temps reculés, un temple, un collége et un monastère bouddhiques.

TANTAH (Egypte), ville située presque au milieu du Delta, possède une belle mosquée. Le tombeau de Seid-Ahmed-el-Bedaouy y attire, trois fois par an, un nombreux concours de pèlerins; ce qui donne lieu à trois foires considérables, surtout au mois d'avril.

TAORMINA (Sicile), ville grecque des plus anciennes (*Tauromenium*). Placée sur le promontoire de Taurus, elle est située à 90 pieds environ au-dessus de la mer, et adossée à un pic assez élevé, dont la sommité est couronnée par des fortifications qui datent du moyen âge. Lors de la conquête de la Sicile par les Sarrasins, cette ville et celle de Syracuse résistèrent seules pendant longtemps à leurs efforts.

La ville grecque occupait l'emplacement de la ville actuelle, et toute la pente jusqu'à la mer; il y existait un théâtre très-beau, dont les ruines sont encore debout; enclavé dans un fond, on a pour le construire creusé circulairement les rochers de la partie supérieure, compris entre deux parties saillantes à droite et à gauche. Ce rocher, de pente irrégulière, servait de base aux gradins, et la partie supérieure était couronnée par des murs parallèles, en arcs de cercle, d'une même courbure que l'excavation, et joints par une voûte; ces murs, ayant peu

(1) Kœmpfer, *Histoire du Japon*, liv. v, t. III, p. 33, 34.

(1) Adrien Balbi, *Abrégé de géogr.*, p. 741.

de hauteur et ne supportant aucun effort, n'avaient besoin ni d'une grande épaisseur, ni de contre-forts. La partie inférieure seule rappelait par sa disposition les autres théâtres de l'antiquité; celui-ci pouvait contenir de quinze à vingt mille spectateurs.

L'église principale de Taormina renferme des colonnes enlevées au théâtre, et de beaux siéges en marbre couverts de bas-reliefs, autrefois destinés aux principaux magistrats de la ville, et qui aujourd'hui servent aux dignitaires de l'église.

Taormina avait été bâtie par les Sicules, et habituellement alliée de Syracuse; deux fois elle influa puissamment sur les destinées de cette ville, la première sous la tyrannie d'Hicétas; la seconde, lorsque Pyrrhus, roi d'Epire, vint combattre et chasser les Carthaginois qui avaient envahi la Sicile.

Taormina conserva son indépendance jusqu'en 909; depuis cinquante ans tout le reste de la Sicile était au pouvoir des Sarrasins. Elle subit enfin la loi commune, et ses habitants périrent victimes des plus atroces cruautés (1).

TARASCON (France), en Provence, dans le département des Bouches-du-Rhône.

La tradition rapporte que sainte Marthe, après son arrivée dans la Camargue, vint à Tarascon, que désolait un monstre nommé Tarasque, affamé de chair humaine, et que par ses prières elle le dompta, l'enchaîna avec sa ceinture et en délivra le pays. C'est en mémoire de cet événement qu'il s'y fait, chaque année, une procession solennelle, où l'on promène dans les rues la représentation du monstre vaincu, conduit en laisse par une jeune fille. On assure que Clovis vint y honorer cette sainte dont le tombeau, orné de sa statue de marbre blanc, est au fond de l'église.

L'église de Sainte-Marthe, avant la révolution de 1789, était collégiale : on y conservait les reliques de la sainte dans une magnifique châsse d'or, estimée la plus riche du royaume. Le chapitre était composé de quinze chanoines.

Gumppenberg dit que de son temps on allait y vénérer une Vierge miraculeuse, appelée Notre-Dame de Belle-Vue.

TARASCON-SUR-ARIÉGE (France), au département de l'Ariége.

Aux environs on remarque l'église de Notre-Dame de Sabart, en grande vénération dans le pays.

TAREITA (Turquie), village ruiné, qui se trouve dans le voisinage de l'Anti-Liban, et se compose de misérables cabanes détruites ou qui s'écroulent. Ses habitants appartiennent à la nation des Méluâlis : ce sont des musulmans schismatiques de la secte d'Ali, qui est nombreuse dans la Perse et dans le centre de l'Asie.

«Un vaste cimetière, dit M. le maréchal duc de Raguse, prouve que ce lieu fut considérable autrefois : une femme y priait auprès des restes de son mari, qu'elle venait de perdre; elle lui avait offert en sacrifice sa magnifique chevelure, qui, attachée à un pieu, flottait au gré du vent sur la tombe. Toute la nature semblait en harmonie avec cette triste scène. Trois arbres donnaient la seule verdure sur laquelle les yeux pussent se reposer : des hommes couverts de haillons, des femmes curieuses et importunes, une plaine sans culture, à l'exception de quelques champs de dourah; enfin, l'image du désert attristée encore par celle de la misère et de la dégradation humaine, poussées au plus haut degré, voilà le spectacle que nous présenta ce lieu (1). »

TARRAGONE (Espagne), ville de la Catalogne, située au sommet de rochers de plus de 700 pieds de haut, dans une position forte et qui commande la Méditerranée. Elle a soutenu, à diverses époques, plusieurs siéges, et a été souvent dévastée. Sa population est à peine de 7 ou 8000 habitants, tandis que, sous l'empire romain, une population immense s'agitait dans ses remparts que fit réparer l'empereur Adrien.

On y montre des ruines présumées d'un temple que les habitants élevèrent au « divin Auguste » *divo Augusto*, lors du séjour de cet empereur à Tarragone. On ajoute même qu'après le départ d'Auguste, un palmier poussa sur l'autel et l'ombragea de ses rameaux. Les Tarragonais ne manquèrent pas de crier au miracle, et d'envoyer à l'empereur une députation pour lui annoncer en grande pompe le glorieux présage que lui accordaient les dieux.

Mais un édifice religieux bien autrement intéressant, bien autrement auguste, c'est la cathédrale de Tarragone, admirable monument qui offre la plus intime union de l'architecture gothique et du style mauresque.

Saint Oldegar doit recueillir en grande partie l'honneur de l'exécution de ce chef-d'œuvre; car, sous sa conduite, des ouvriers normands s'adjoignirent aux artistes sarrasins.

On parvient à cette cathédrale par un vaste escalier qui ne permet pas d'abord d'en découvrir l'ensemble, mais qui lui donne en même temps un caractère de grandeur et de majesté. Le portail formé d'arceaux réunis semble fuir devant l'œil. Des deux côtés de la porte d'entrée se tiennent dans leurs niches gothiques les statues des douze apôtres; à leur centre, et reposant sur le milieu de la porte, s'élève une statue de la sainte Vierge. D'un seul bloc de marbre, ce montant est orné de cinq bas-reliefs qui représentent la création de l'homme et la vie d'Adam jusqu'à la perte du Paradis terrestre.

La sainte Vierge, tenant dans ses bras l'Enfant divin, est couverte de longues et simples draperies, telles que les exécutaient les artistes naïfs du XIV^e^ siècle. Au-dessus de la Vierge est une belle figure du Christ qu'implorent des empereurs et des papes. Elle est

(1) *Voyage du duc de Raguse en Sicile*, p. 63.

(1) *Voyage du maréchal duc de Raguse*, t. II, p. 290.

attribuée à Frà Barthólommeo di San-Marco.

Le revêtement extérieur de l'église est en marbre; la façade, que décore une rosace gothique, est d'une extrême simplicité, qui fait valoir la richesse des détails. Les ouvriers inconnus du moyen âge n'ignoraient pas la science des contrastes et savaient sacrifier une ornementation trop abondante à l'harmonie sévère de l'ensemble. Les battants des portes sont en bois recouvert d'une armure de tôle dont les losanges sont retenus à chaque coin par des clous élégamment façonnés. Les marteaux, d'un joli travail, figurent un monstre qui en étouffe un autre dans les replis de ses anneaux; ils furent donnés à la cathédrale, ainsi que les peintures, par l'archevêque Gonzalo, de la famille de Médina-Cœli, dont les armes se voient encore sur l'un des battants.

« L'intérieur de la cathédrale, au jugement de M. Desbarolles, qui nous fournit tous ces détails, est simple, grandiose, d'une belle teinte grise qui produit à l'œil les plus beaux effets. Les curieux qui visitent l'église, les fidèles qui, agenouillés, y prient avec recueillement, se détachent du fond avec une singulière vigueur, et l'on se trouve entouré de petits groupes qui réalisent pour ainsi dire de charmants tableaux. Le maître-autel est orné d'un retable, dont les clochetons touchent presque à la voûte de l'église. Des statues plus grandes que nature de la Vierge et de deux apôtres occupent le centre et les coins du rétable. Les principaux sujets des bas-reliefs représentent le martyre de sainte Thécla, protectrice de Tarragone. A droite et à gauche du maître-autel sont pratiquées de petites portes, où l'on remarque des dessins gothiques, admirables de goût et d'exécution; elles conduisent derrière le chœur dont la grille est fort belle. L'orgue est du temps de la Renaissance. De toutes parts les colonnes sont hautes et surmontées de chapiteaux gothiques. La cathédrale renferme plusieurs tombeaux romains attachés au mur, mais trop petits pour renfermer des corps. A côté d'eux se trouvent des têtes sculptées, dont quelques-unes sont charmantes d'expression. On s'arrête aussi devant la tombe d'un archevêque de Tarragone, l'historien Antonio Augustin, qui déplorait déjà, au XVI^e^ siècle, la décadence de cette grande cité. Puis nous nous rendîmes au cloître.

« Le cloître de cette belle cathédrale forme un carré dont chaque face s'ouvre par six grands arcs d'architecture romaine. A son tour, chacun de ces arcs se divise en trois petites arcades, que soutiennent des colonnettes de marbre blanc; réunies deux à deux, elles n'ont qu'un seul chapiteau richement sculpté et toujours d'un dessin différent. Il semble que l'ingénieux artiste ait voulu épuiser la fécondité de son ciseau par les créations les plus diverses. Ici se confondent les feuillages, les fleurs et les fruits. Là des oiseaux, des enfants, des têtes d'hommes, sont groupés capricieusement; plus loin s'offrent à la vue des motifs bizarres, des compositions étranges. Les générations de religieux qui ont consumé sous ces arcades une vie de méditations, de pénitence et de prières, ont dû chercher maintes fois, au pied de ces colonnettes, ces nobles distractions, ces consolations, ces souvenirs que l'imagination de ceux qui ont beaucoup vécu, beaucoup souffert, trouvent toujours dans les merveilles de l'art.

« Si Tarragone a perdu son antique splendeur, rien n'a changé autour d'elle; le soleil qui l'éclaire n'est pas moins radieux que du temps des Romains. Martial pourrait encore célébrer le rivage magique de l'opulente *Tarraco*, et ses plaines fertiles, et ses vins dignes de rivaliser avec le falerne.

« Tarragone, chef-lieu de la province de ce nom, a en outre l'avantage d'être ville archiépiscopale. Dans ses environs, on voit un tombeau majestueux; qui, suivant la tradition populaire, contiendrait les cendres des Scipions. Tarragone est la patrie du diacre saint Vincent, qui y souffrit, l'an 304 de Jésus-Christ, un illustre martyre. »

TARSE (Cilicie). « Les abords de Tarse sont tout en ruines, et le peu même qui reste et où il y a des habitants ne mérite pas qu'on en parle. Les Grecs n'y ont pour église qu'une chaumière dont la vue fait assez connaître leur indigence. L'église des Arméniens est passablement belle; ils content que c'est saint Paul lui-même qui l'a fait bâtir, et l'on y voit une pierre de marbre, qu'ils assurent être celle où les apôtres étaient assis lorsque Jésus-Christ leur lava les pieds. Ils disent encore, l'assurant même par serment, que le vendredi saint il sort de cette pierre une grande abondance d'eau, dont ils remplissent plusieurs vases, et que cette eau guérit d'un grand nombre de maladies... Les habitants assurent encore que c'est chez eux qu'est mort le prophète Daniel; j'entrai dans une mosquée sous laquelle on prétend qu'il a été enterré. Les Turcs y ont mis sur une grande tombe un cercueil de bois qu'ils révèrent; et ils le font voir eux-mêmes, comme une rareté, à ceux qui viennent à Tarse. Ce cercueil est toujours couvert d'un grand drap noir en broderie (1). »

On sait que Tarse fut la patrie de saint Paul : on l'appelle aujourd'hui Tarsous.

TASSITUDON (Chine), capitale du Boutan. C'est une très-petite ville située sur Tchintsiou.

« Ce n'est, à proprement parler, dit Balbi dans son *Abrégé de Géographie*, qu'un château très-élevé, à sept étages : dans le quatrième demeure le daeb-radja qui est le prince séculier du pays ou le vicaire du pontife; et au septième loge le dharma-radja, ou le pontife souverain, regardé comme une incarnation de Mahomoni. Un vaste baldaquin couvre le temple qui est magnifique. »

La résidence d'hiver du dharma-radja et de son vicaire est la petite ville de Pannukka, renommée pour la douceur de son climat;

(1) Paul Lucas, *Voyage dans l'Asie Mineure*, etc. ch. 38, t. I, p. 549 et suiv

son château est plus grand et plus richement décoré que celui de Tassitudon.

TATTA (Inde transgangétique), ville dépendante des principautés du Sindhy, dont elle était autrefois la capitale. Elle est située sur les bords de l'Indus, et est actuellement presque déserte, après avoir été très-peuplée et très-florissante.

On croit que cette ville est la même que la Pattala d'Alexandre.

On voit dans ses environs, au milieu d'un grand nombre de tombeaux, le mausolée de Mirza-Isâ, considéré comme un des plus beaux monuments de ce genre. En remontant l'Indus, on trouve une autre colline couverte de mosquées et de tombeaux mahométans d'une étendue considérable. (Adrien Balbi, *Abrégé de géographie*, pag. 756.)

TAURIS (Perse). Près de cette ville on voit un sépulcre couvert d'un petit dôme, où les Persans croient qu'est déposé le corps de la sœur d'Imam Riza. Ce tombeau est parmi eux en grande vénération.

La ville de Tauris est appelée quelquefois Tabriz ou Tavriz.

TAYGÈTE (Grèce), montagne de la Laconie, qui a été célébrée par les poëtes. C'est là que les Lacédémoniens célébraient les mystères de Bacchus, et que leurs femmes se livraient aux orgies; c'est de là aussi qu'ils précipitaient ceux de leurs enfants nouveaunés dont la constitution leur paraissait trop faible.

Ce nom de Taygète avait été donné à cette montagne par un prétendu fils de Jupiter.

TCHAMPANIR (Inde), ville de la province de Guzerate, qui n'est accessible que d'un seul côté, fortifié par cinq rangs de murailles. Elle passe pour imprenable, quoiqu'elle ait été prise par les Anglais en 1803.

Dans sa partie la plus élevée est un temple dédié à la déesse Kali; on y monte par 240 marches. La population des environs de Tchampanir se compose principalement de Bchils (Bheels), peuple remarquable par ses mœurs et ses usages (1).

TCHAVDÈRE (Phrygie). Tchavdère paraît être l'antique Azania ou Azanium, ville de la Phrygie. Les belles ruines qui autorisent cette conjecture ont été explorées et décrites par différents archéologues : nous citerons entre autres M. C. Texier et M. Keppel. Mais c'est surtout par le plan et les dessins exécutés sous la direction de M. Léon de Laborde, dans le *Voyage de l'Asie Mineure*, que l'on peut apprécier l'intérêt de ces découvertes. Le plan indique, parmi les restes de monuments les plus dignes d'étude, ceux d'un théâtre, d'un temple d'ordre ionique, d'un gymnase, de trois ponts et de plusieurs tombeaux.

« Le temple, dit M. Léon de Laborde, se développe au milieu de la ville, sur une petite élévation, au nord et sur la rive droite du Rhyndacus. Il est en marbre blanc; les colonnes, qui ont près de 30 pieds de hauteur, sont d'un seul bloc; il y en a encore

(1) Adrien Balbi, *Abrégé de géogr.*, p. 747.

dix-huit debout, dont deux sous le posticum sont d'un ordre composite qui rabaisse l'antiquité du monument, mais en même temps inspire encore plus d'admiration pour le style élégant et les belles proportions d'un temple construit à une époque où l'ordre ionique semblait devoir céder le pas à l'ornementation plus riche du corinthien. Sur le mur de la Cella sont gravées de nombreuses inscriptions. »

Dans les temples qui n'avaient point de colonnes autour de la Cella, les murs, prolongés au delà de la porte, se terminaient, de chaque côté, par les *antes* ou pilastres, qui n'étaient autre chose que la tête de chaque mur. Entre ces deux têtes de mur s'élevaient des colonnes; c'était ce qui constituait l'avant-temple ou le pronaos. Dans les temples environnés de colonnes en dehors, le pronaos était l'espace circonscrit entre les antes ou murs avancés de la Cella, les colonnes qui allaient d'une ante à l'autre, et le mur où était la porte du temple. En général, le mot de Cella comprenait toute la partie du temple renfermée par ses murs, autour desquels étaient les rangées de colonnes que l'on appelait *ailes*.

TCHELOUMBROUN (Hindoustan), ville à 15 lieues au sud de Pondichéry.

On y voit plusieurs belles pagodes. Le plus grand de ces temples est extrêmement révéré par les Hindous, et pieusement visité par les pèlerins. (Eyriès, *Voyage en Asie*, Hindoustan, chap. 49.)

TCHERKASK (Russie). Tcherkask est comme la capitale des Cosaques du Don. La grande église de cette ville est une des plus riches merveilles du pays, non par son architecture, qui n'a rien de bien remarquable, mais par les trésors infinis qui y sont rassemblés depuis un temps immémorial. C'est un lieu très-vénéré, où les Cosaques vainqueurs ont entassé, à la suite de leurs victoires nombreuses, tout le butin qu'ils avaient enlevé à leurs ennemis, et surtout aux Polonais. « Outre une grande quantité d'or travaillé, et d'images de saints revêtues de plaques d'or et ornées de pierres précieuses très-grosses et du plus grand prix, on voit un autel haut et large, entièrement couvert de perles, dont une grande partie est de la plus belle eau (1). »

TCHILLAMBARAM (Inde), petite ville du Carnatic, non loin de l'embouchure du Coleroun, est remarquable par ses quatre pagodes, où l'on voit, chaque année, une grande affluence de pèlerins. Le temple principal, bâti sur le même plan que celui de Djaggernat, a 360 toises de long sur 210 de large; sa circonvallation intérieure est ornée d'un portique à colonnes, qui lui est adossé.

Dans cette enceinte sont des temples et portiques consacrés aux divinités trinitaires, et une vaste piscine ou étang, destiné aux ablutions des deux sexes. Quatre pyramides

(1) Klaproth, *Voyage au mont Caucase en Géorgie*, t. I, p. 64.

de 150 pieds de haut, dont 30 pieds seulement sont en pierre de taille et le reste en briques, donnent entrée dans l'enceinte de la pagode.

Le plus considérable des monuments qui s'élèvent dans son intérieur est le *Nerta-Chabei* ou la *Chapelle de la Joie ou de l'Eternité*. C'est un portique de 1000 colonnes qui, disposées en quinconce, forment un parallèlogramme au milieu duquel est le naos ou sanctuaire. Cette magnifique pagode, qui passe pour un chef-d'œuvre de l'architecture indienne, paraît être plus ancienne que celles de Tandjaore et de Ramisseram (1).

TCHILMARY (Inde), très-petite ville de la province du Bengale. Elle est célèbre dans tout l'Hindoustan par un banc de sable formé par le Bramapoutra, et auquel on a donné le nom de Varani-Tchar. Ce banc de sable, en mémoire sans doute de quelque circonstance ignorée du vulgaire, est visité annuellement par un grand nombre de pèlerins hindous; ce qui donne la vie à cette localité qui ne compte que 400 maisons environ.

TCHINTCHOUR (Hindoustan), petite ville située à 12 kilom. de Pounah, sur le Mouta. On y va en pèlerinage pour adorer un dieu vivant, que l'on nomme tantôt *Tchintanam Deo*, et tantôt *Narraïn Deo*.

Une grande partie des Mahrattes le regardent comme une incarnation de Goun Paty ou Ganésa, leur divinité de prédilection. Ce dieu apparaît toujours dans la famille de Maraba Gosseya, illustre par sa piété exemplaire, et qui en fut récompensé par le choix que Ganésa fit de sa personne pour se manifester à ses fidèles; en même temps il daigna confier à ses soins la garde d'une pierre sacrée qui est dans le temple de cette ville. La faveur que le dieu conférait à cette famille devait s'étendre jusqu'à la vingt et unième génération.

Le palais du dieu est une énorme masse de bâtiments, près des rives du Mouta.

Ce lieu, selon la relation de madame Graham, qui le visita en décembre 1809, n'est ni riche ni somptueux. « En entrant dans la cour du palais, dit-elle, nous vîmes plusieurs Hindous occupés de l'honorable et saint devoir de préparer de la bouse de vache pour en couvrir le sol du palais..... Le dieu était assis sur un siége de bois, dans une galerie de mince apparence. Rien ne le distinguait des autres enfants, excepté quelque chose d'égaré dans le regard; ce qui provient, dit-on, de la quantité d'opium qu'on lui fait avaler tous les jours. On ne le laisse pas prier avec les autres enfants, ni parler d'autre langue que le sanskrit, afin qu'il ne puisse converser qu'avec les brahmanes.

« En sortant du palais, nous allâmes visiter les tombeaux des prédécesseurs du *deo:* ce sont autant de petits temples entourés d'une petite cour bien pavée et plantée d'arbres: elle communique à la rivière par de beaux escaliers. Les cérémonies du culte y étaient très-actives; des femmes versaient de

(1) Adrien Balbi, *Abrégé de géogr.*, p. 740.

l'huile, de l'eau et du lait pour les statues des dieux; des enfants les décoraient de fleurs; les dévots et les pèlerins faisaient leurs ablutions, les prêtres chantaient les passages des Védas. Je crus remarquer que cela se pratiquait avec une certaine indolence. En passant près d'un de ces petits sanctuaires j'entrevis dans l'intérieur une grande pierre bien polie; je supposai que c'était celle dont la garde est confiée au *deo* pendant sa vie: comme on me pria de ne pas approcher, je ne pus satisfaire ma curiosité. »

Lord Valentia avait vu le dieu en 1803. Le jeune *deo* avait à cette époque une taie sur chaque œil, et réclamait les soins d'un médecin anglais; mais celui-ci ne put le toucher de toute la journée, parce que, n'attendant que le départ des Européens pour dîner avec ses brahmanes, il n'aurait pas eu le temps de recommencer ses ablutions. « On lui apporta des amandes, dit le voyageur; il en prit une poignée qu'il me mit dans la main. Pour la recevoir, j'entrai dans la pièce où il se tenait, ce que chacun de nous fit à son tour. Le *deo* prit bien garde que nul de nous ne le touchât. Il me donna aussi un bassin plein de riz, en me disant qu'il était d'une qualité très-fine. Au moment de nous séparer de lui, le médecin promit de lui envoyer une eau pour ses yeux. » (Eyriès, *Voy. en Asie*, Hindoustan, ch. 48.

TCHITORE (Inde), jadis capitale de l'Etat de ce nom, situé dans la vaste province d'Adjmir. Elle est renommée dans toute l'Inde par sa position sur une colline isolée et par ses vastes fortifications.

Parmi ses temples, dont plusieurs sont très-anciens et tous remarquables par leur construction, on doit citer surtout celui de la déesse Kali, et deux autres en forme de tour, dédiés à Siva; le plus grand de ces derniers, qui est le mieux conservé, a environ 115 pieds de haut et neuf étages, tous recouverts en marbre et remplis de sculptures d'une belle exécution.

Il y a aussi à Tchitore un vaste étang taillé dans le roc et environné de petits temples.

TCHOTI-GOUJARAT (Hindoustan), dans le royaume de Lahore.

« Chah Dola, l'essence des contemplatifs, fut d'abord esclave de Kamaïandar Sialkoti; mais l'amitié des fakirs rendait son état heureux. Il voyait surtout souvent le saïd Nadir, et jouissait de son édifiante compagnie. Nadir vint à mourir et jeta sur Chah Dola un dernier regard qu'animait la faveur céleste. Aussitôt celui-ci entra dans un nouvel état; sa vue intérieure se purifia et put voir la lumière spirituelle. Puis étant venu de Sialkoti à Tchoti-Goujarat (le petit Guzarate), il y fixa sa résidence; y bâtit des réservoirs, des puits, des mosquées, des ponts, et embellit ainsi cette ville alors peu florissante. Il fit construire entre autres un pont fort solide à cinq kos d'Amn-abad, sur la rivière de Dek, dans la grande route qui conduit à Lahore, et procura ainsi un avantage immense à un nombre infini de personnes. Sa générosité était telle, que s'il eût été le con-

temporain d'Hatim (1), personne n'aurait cité le nom de celui-ci. Quelque chose que lui offrissent ses contemporains qui venaient le visiter, de près et de loin, en fait d'or, de denrées et d'autres objets, ils retiraient de lui deux ou quatre fois autant. En la dix-septième année d'Alam-guir (2), ce saint personnage remit son âme à Dieu, et fut enseveli près de la ville qu'il avait placée, par son séjour, dans un état prospère, ville où sa châsse est encore aujourd'hui un lieu fréquenté de pèlerinage. »

TCHOUNAR (Hindoustan). Tchounar ou Chunar, ville très-forte, bâtie sur un rocher en saillie, sur le Gange. On y voit l'ancien palais des gouverneurs du pays, avec une prison souterraine assez semblable aux prisons Mamertines de Rome; mais la curiosité la plus remarquable, c'est la résidence de Dieu. Voici comment l'évêque anglican Héber raconte sa visite à ce lieu révéré.

« Le commandant anglais de la forteresse ouvrit une porte rouillée dans un mur très-raboteux et très-ancien, et me dit qu'il allait me montrer l'endroit le plus sacré de tout l'Hindoustan; puis il ôta son chapeau, et nous conduisit dans une petite cour carrée, ombragée par un très-vieux pipal qui croissait dans un des rochers latéraux, et de l'une des branches duquel pendait une petite clochette d'argent; au-dessous, il y avait une grande dalle de marbre noir, et sur la paroi des rochers en face, une rose grossièrement sculptée et renfermée dans un triangle. On n'apercevait pas une seule idole, mais les cipayes qui nous avaient suivis tombèrent à genoux, baisèrent la poussière qui entourait la dalle, et s'en frottèrent le front: Un colonel anglais me dit: Tous les Hindous croient que Dieu est ici en personne, assis sur cette pierre, quoiqu'il reste invisible, durant neuf heures du jour, et qu'il passe les trois autres heures à Bénarès. C'est pourquoi les cipayes ne craignent pas que Tchounar soit pris par l'ennemi, excepté entre neuf et dix heures du matin; par la même raison, et afin d'être, par ce saint voisinage, à l'abri de tous les dangers de la sorcellerie, les rois de Bénarès, avant la conquête musulmane, faisaient célébrer tous les mariages de leur famille dans le palais qui touche à cette petite cour.

TELL-BASTAH (Egypte), chétif village, bâti sur l'emplacement de Bubaste, ville dont les ruines sont nombreuses. On y adorait Bubastis (Diane), représentée sous la figure d'une chatte. On peut lire dans Hérodote la description des fêtes que célébraient les anciens en l'honneur de cette déesse. Ces fêtes et ces cérémonies sacrées se répètent encore aujourd'hui par les habitants à leurs réunions populaires.

TELLENPLATTE (Suisse). *V.* KUSSNACHT.

TELLENSPRUNG (Suisse). *V.* KUSSNACHT.

TELMESSE (Grèce), ville maritime de la Lycie, dont les habitants avaient la prétention de naître divins. Ils tenaient ce prétendu don de Telmessus, fils d'Apollon, qui était le fondateur de la ville. Il y avait élevé un temple à Apollon, son père, qu'il surnomma Telmessien. C'est dans ce temple que Telmessus lui-même reçut les honneurs de la sépulture, et l'on avait élevé sur son tombeau un autel, où l'on faisait des sacrifices.

TÉMÉNIUM (Grèce), ville du Péloponèse, où l'on voyait des temples de Neptune et de Diane.

TÉMÉNOS (Sicile), lieu voisin de Syracuse, où Apollon avait un temple et des autels particulièrement en honneur; de là son surnom de Teménitès.

TEMPÉ (Grèce), vallée célèbre, qui a été chantée par les poëtes, et que Virgile particulièrement a immortalisée dans son magnifique épisode d'Aristée (1). Nous allons prendre la description de ce lieu dans le *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce.*

« Après avoir passé l'embouchure du Titarésius, dont les eaux sont moins pures que celles du Pénée, nous arrivâmes à Gonnus, distante de Larisse d'environ 160 stades. C'est là que commence la vallée, et que le fleuve est resserré entre le mont Ossa, qui se trouve à sa droite, et le mont Olympe, qui est à sa gauche, et dont la hauteur est d'un peu plus de 10 stades. La vallée s'étend du sud-ouest au nord-est; sa longueur est de quarante stades, sa plus grande largeur d'environ 2 stades et demi; mais cette largeur diminue quelquefois au point qu'elle ne parait être que de 100 pieds.

« Les montagnes sont couvertes de peupliers, de platanes, de frênes, d'une beauté surprenante. De leur pied jaillissent des sources d'une eau pure comme le cristal; et des intervalles qui séparent leurs sommets s'échappe un air frais qu'on respire avec une volupté secrète. Le fleuve présente partout un canal tranquille, et dans quelques endroits il embrasse de petites îles dont il éternise la verdure. Des grottes percées dans les flancs des montagnes, des pièces de gazon placées aux deux côtés du fleuve, semblent être l'asile du repos et du plaisir. Ce qui nous étonnait le plus était une certaine intelligence dans la distribution des ornements qui parent ces retraites. Ailleurs c'est l'art qui s'efforce d'imiter la nature; ici on dirait que la nature veut imiter l'art. Les lauriers et différentes sortes d'arbrisseaux forment d'eux-mêmes des berceaux et des bosquets, et font un beau contraste avec des bouquets de bois placés au pied de l'Olympe. Les rochers sont tapissés d'une espèce de lierre, et les arbres, ornés de plantes qui serpentent autour de leur tronc, s'entrelacent dans leurs branches et tombent en fes-

(1) Cet Arabe, célèbre par sa générosité, est le héros d'un roman persan qui a été récemment traduit en anglais par M. Forbes, laborieux et estimable orientaliste. Il en existe une traduction hindoustani, sous le titre emphatique de l'*Ornement de l'assemblée*, titre que porte aussi l'ouvrage d'Afsos. (*Catalogue manuscrit des livres hindoustani, persans et arabes, du collége de Fort-William, à Calcutta.*)

(2) *Arâïch-i-Mahfil*, p. 185.

(1) *Pastor Aristæus, fugiens Peneia Tempe*, etc. Georg. lib. IV.

tons et en guirlandes. Enfin, tout présente en ces beaux lieux la décoration la plus riante. De tous côtés l'œil semble respirer la fraîcheur, et l'âme recevoir un nouvel esprit de vie.

« Les Grecs ont les sensations vives ; ils habitent un climat si chaud, qu'on ne doit pas être surpris des émotions qu'ils éprouvent à l'aspect, et même au souvenir de cette charmante vallée. Au tableau que je viens d'en ébaucher, il faut ajouter que dans le printemps elle est tout émaillée de fleurs, et qu'un nombre infini d'oiseaux y font entendre leurs chants que la solitude et la saison semblent rendre plus mélodieux et plus tendres.

« Cependant nous suivions lentement le cours du Pénée, et mes regards, quoique distraits par une foule d'objets délicieux, revenaient toujours sur ce fleuve. Tantôt je voyais ses flots étinceler à travers le feuillage dont ses bords sont ombragés ; tantôt, m'approchant du rivage, je contemplais le cours paisible de ses ondes, qui semblaient se soutenir mutuellement et remplissaient leur carrière sans tumulte et sans effort. Je disais à Amyntor : « Telle est l'image d'une âme pure et tranquille ; ses vertus naissent les unes des autres ; elles agissent toutes de concert et sans bruit. L'ombre étrangère du vice les fait seule éclater par son opposition.» Amyntor me répondit : « Je vais vous montrer l'image de l'ambition et les funestes effets qu'elle produit. »

« Alors il me conduisit dans une des gorges du mont Ossa, où l'on prétend que se donna le combat des Titans contre les dieux : c'est là qu'un torrent impétueux se précipite sur un lit de rochers, qu'il ébranle par la violence de ses chutes. Nous parvinmes en un endroit où ses vagues, fortement comprimées, cherchaient à forcer un passage ; elles se heurtaient, se soulevaient et tombaient en mugissant dans un gouffre d'où elles s'élançaient avec une nouvelle fureur, pour se briser les unes contre les autres dans les airs.

« Mon âme était occupée de ce spectacle, lorsque je levai les yeux autour de moi ; je me trouvai resserré entre deux montagnes noires, arides, et sillonnées dans toute leur hauteur par des abîmes profonds. Près de leurs sommets, des nuages erraient pesamment parmi des arbres funèbres, ou restaient suspendus sur leurs branches stériles. Au-dessous je vis la nature en ruines ; les montagnes écroulées étaient couvertes de leurs débris, et n'offraient que des roches menaçantes et confusément entassées. Quelle puissance a donc brisé les liens de ces masses énormes? Est-ce la fureur des aquilons? Est-ce un bouleversement du globe? Est-ce en effet la vengeance terrible des dieux sur les Titans? je l'ignore ; mais enfin, c'est dans cette affreuse vallée que les conquérants devraient venir contempler le tableau des ravages dont ils affligent la terre... »

La vallée de Tempé était un des lieux les plus charmants de la Grèce. Suivant les poëtes, les dieux mêmes descendaient de l'Olympe pour venir se promener dans ce vallon enchanteur. Tous les neuf ans, les habitants de Delphes envoyaient une *théorie*, sorte de députation religieuse, à Tempé, en l'honneur d'Apollon qui, disaient-ils, était venu dans leur ville avec une couronne et une branche de laurier cueillies dans la vallée. Cette députation était composée de l'élite des jeunes Delphiens. Elle faisait un sacrifice pompeux sur un autel élevé près des bords du Pénée ; et après avoir coupé des branches du même laurier dont le dieu s'était couronné, ils se retiraient en chantant des hymnes.

TÉNARE (Grèce), promontoire de Laconie, appelé aujourd'hui cap Malapan ; il est situé au midi du Péloponèse. Il avait reçu son nom de Ténare, fils de Neptune. Ce dieu y avait un temple en forme de grotte, à l'entrée duquel se trouvait sa statue. Suivant la Fable, ce fut par cette grotte qu'Hercule emmena Cerbère des enfers ; et les poëtes de l'antiquité représentaient le Ténare comme un soupirail des enfers ; ils désignaient même les enfers sous le nom de Ténare. C'est de ce promontoire où il était adoré que Neptune avait reçu le surnom de Ténarius, et l'on y célébrait en son honneur des fêtes appelées Ténaries.

TÉNÉRIFFE (*Chili*), île de l'Océan Atlantique que les Espagnols, maîtres du pays, appelèrent la grande Canarie.

Cette contrée, où régnait autrefois l'idolâtrie, était couverte d'une grande quantité de volcans qui vomissaient des flammes par plusieurs ouvertures. Une partie des naturels en faisaient l'objet de leur culte, tandis que les autres adoraient des dieux de leur fabrique.

Une statue de la Vierge, qui prit le nom de *Notre-Dame de Candelaria*, et fut célèbre dans la suite par le nombre de ses miracles, fut trouvée par ces infidèles dans le fond d'une caverne, et fut d'abord vénérée, par on ne sait quelles cérémonies païennes l'espace d'environ cent cinq ans.

Deux habitants de cette île faisaient paître leurs troupeaux sur le bord de la mer, quand l'un d'eux s'enfuit plein d'effroi à la vue d'une statue de la sainte Vierge qui portait l'enfant Jésus dans ses bras. L'un des bergers, croyant que c'était une jeune fille vivante, voulut la chasser à coups de pierre ; mais il sentit sa main s'engourdir tout à coup et son bras devenir immobile. Son compagnon ayant vu que la jeune fille n'avait pas changé de place, tenta de lui couper un doigt, mais il se blessa lui-même. On annonça cette merveille au roi de Guimar Gomère, qui se rendit lui-même en ce lieu suivi de toute sa cour. Il voulut transporter la statue dans son palais pour lui donner une habitation plus digne d'elle ; cependant nul n'osait y porter la main : on voulut forcer les deux bergers à la prendre, mais ils étaient frappés de stupeur, et redoutant également la colère du prince et la vengeance de la statue, ils n'osaient faire un pas. Néanmoins

s'étant approchés avec respect de la statue, ils se sentirent guéris subitement, l'un de son bras, et l'autre de ses doigts. Frappé d'un tel miracle, le roi lui-même mit la main à l'œuvre, et se fit encore aider par les principaux personnages de sa cour, et même par le peuple qui était accouru en foule pour être témoin de cette merveille. On la transporta donc au palais du prince, où on la déposa dans une crypte magnifique décorée pour la recevoir. Bien plus on vit une multitude d'anges qui s'empressèrent de venir rendre hommage à leur reine. Les barbares entendirent leurs saints concerts, et l'on vit comme une longue file de suppliants qui se rendaient auprès de la statue en suivant les bords de la mer, tenant à la main des cierges allumés.

Or il arriva qu'un Espagnol ayant été jeté en ce pays par le premier vaisseau qui toucha ces côtes, les naturels s'empressèrent de lui montrer l'image merveilleuse. L'espagnol s'étonna qu'une si belle statue, tenant un enfant dans ses bras, eût pu être faite par ces païens qui n'avaient pas même entendu parler de la foi chrétienne. Il essaya donc de leur expliquer ce mystère; mais comme il ne pouvait se faire comprendre d'eux, parce qu'il ne comprenait point leur langage, il leur enseigna du moins à fléchir le genou devant la statue, à tourner leurs pensées vers le ciel, et à dire *Ave Maria*. Il eût voulu leur en apprendre davantage, mais, outre la difficulté qu'il éprouvait pour se faire comprendre d'eux, le vaisseau qui l'avait amené allait repartir. La bonne volonté des indigènes facilita le travail des missionnaires jésuites qui passèrent dans cette contrée barbare. Depuis que le christianisme fut prêché dans cette île, les habitants sont toujours restés très-dévots à la sainte Vierge Marie.

Tel est l'abrégé du récit que Gumppenberg donne de la Vierge de Candelaria. Il prétend l'avoir tiré d'une *Histoire du Chili*, imprimée à Rome en italien, et des écrits d'Alphonse de Espinosa, lib. II, cap. 2.

TENTATION (MONT DE LA). Cette montagne, célèbre par la tentation de Jésus par Satan, est toujours restée inconnue : elle n'est désignée dans l'Evangile que sous la dénomination de *montagne très-élevée* (ὄρος ὑψηλὸν λίαν). Cependant la tradition en désigne une qui est assez voisine de la mer Morte. Elle est très-haute en effet, isolée, et assez favorable pour développer un large horizon à l'œil du spectateur placé à son sommet.

Saint Euthyme s'y retira en 473 : il fut surpris d'y trouver un puits et les ruines d'un ancien édifice. Il y construisit un oratoire, et s'y fixa pour le reste de sa vie.

TÉRÉBINTHE (VALLÉE DE), en Palestine. Non loin du monastère de Saint Jean du désert est la vallée de Térébinthe, ainsi nommée à cause du grand nombre de térébinthes qu'elle produit. Elle a cinq à six cents pas de circuit, et la terre en est fertile; les montagnes qui la bordent sont couvertes d'oliviers, de grenadiers et de figuiers. C'était là qu'étaient campés les Hébreux commandés par Saül, quand ils furent insultés par Goliath. On voit encore le torrent dans lequel David ramassa les cinq pierres avec l'une desquelles il terrassa le géant.

TERRACINE (Italie), ville épiscopale des Etats-Romains, dépendant de la délégation de Frosinone, dont on évalue la population à 5000 âmes. On y remarque plusieurs restes de son ancienne splendeur, comme va nous l'apprendre M. Fulchiron.

« Terracine, peuplée de cinq mille habitants, dit-il, anciennement appelée Anxur, est la dernière ville des Etats pontificaux, et c'est dans son enceinte qu'Horace fit un si mauvais souper, dont, par parenthèse, il se plaint amèrement. Fondée par les Volsques, Terracine fut primitivement bâtie sur le sommet du rocher, et le poëte, tout mal disposé qu'il était pour elle, l'a très-bien dépeinte, lorsqu'il a dit : *Impositum late saxis candentibus Anxur*. Devenue, lorsqu'elle passa sous le joug romain, poste militaire et la clef de l'Italie méridionale, elle fut successivement embellie par Appius, Auguste, Galba, né dans ses murs, Trajan et Antonin. Dans son état actuel, elle possède quelques ruines antiques. La principale est le temple de Jupiter Anxurus, dont il subsiste encore un fragment de façade et des colonnes de forte proportion, puisqu'elles ont quatre mètres et demi de circonférence. Sur le point culminant de la ville, on voit aussi les débris du palais de Théodoric, qui consistent en une file d'arcades de 50 mètres de développement. Ce prince affectionnait ce séjour, le magnifique panorama dont il est le centre, et la douceur du climat ; car, à Terracine, la température est beaucoup plus élevée qu'à Rome, quoique la distance en ligne droite, qui les sépare, soit peu considérable, quarante milles environ. Mais, dans tous les pays, à mesure que l'on avance vers le midi, il est de certaines lignes où en deçà et en delà les différences de chaleur et de végétation sont tranchées. Là finissent et commencent des zones. Déjà, du milieu des maisons de Terracine, construites en amphithéâtre, s'élancent le palmier (*Phœnix dactylifera*), l'oranger, le citronnier, le myrte, l'aloës et l'yucca. Les jardins fournissent tout l'hiver aux gastronomes romains, des pois, des artichauts, des primeurs, et des essais heureux ont prouvé que le coton et l'indigo peuvent y réussir. Le port fut construit, ou plutôt agrandi par Antonin. On aperçoit encore sa forme ; mais il s'est tellement ensablé, qu'il est inutile aujourd'hui, et les petits bâtiments de cabotage, destinés surtout à l'approvisionnement de Rome par le Tibre, sont obligés de se servir du bassin actuel, étroit et peu profond ; il serait nécessaire de l'augmenter, et telle était l'intention de Pie VI, qui fit commencer des travaux ; car cette ville est, par les canaux qui y aboutissent, le débouché de toutes les productions des marais Pontins. Ce pape, animé de grandes pensées, avait commencé plusieurs édifices publics

nécessaires à la restauration de la cité ; ils devaient entourer le port. La fin malheureuse de son règne interrompit ces utiles travaux.

« En sortant de Terracine, et sur le rivage, on aperçoit un rocher isolé, de cinquante-neuf mètres d'élévation. Sa face occidentale fut taillée à pic par Appius Claudius, pour ouvrir un passage à la voie qui porte son nom. Une échelle en chiffres, gravée sur cette roche, indique, en mesures romaines, la hauteur de la coupure. Elle a souvent occupé les antiquaires; ils s'en sont servis pour évaluer la longueur du pied romain, et, de plus, elle présente un curieux problème de perspective. Les raies transversales qui alignent les chiffres ne sont point à même distance, mais en raison proportionnelle de l'éloignement de la vue. En sorte que, quoique plus séparées les unes des autres à mesure qu'elles s'élèvent, elles paraissent néanmoins toutes également espacées. Les chiffres semblent aussi de la même grosseur, bien qu'ils grandissent en montant. Est-ce par le tâtonnement ou par le calcul que ce problème a été résolu dès le temps d'Appius, l'an 442 de Rome ? C'est ce que l'on ne peut savoir ; car on ignore où en étaient alors les sciences mathématiques chez les Romains. » *Voy.* ANXUR.

TERSAT ou TERSATZ (Autriche), petite ville du littoral hongrois, située dans les environs et dans l'arrondissement de Fiume. C'est dans cet endroit que, le 10 mai 1291, fut transférée la santa casa de Lorette, où elle demeura trois ans et demi.

Ce fait miraculeux est relaté dans deux inscriptions ainsi conçues : 1re *inscription*. « Ici est le lieu où fut autrefois la très-sainte demeure de la bienheureuse Vierge de Lorette, qui est maintenant honorée sur le territoire de Recanati. » 2e *inscription* : « La sainte maison de la bienheureuse Vierge vint à Tersatz le 10 mai de l'année 1291, et en partit le 12 décembre 1294. »

On y vénère toujours le célèbre sanctuaire bâti au sommet de la petite montagne de ce nom. *Voy.* LORETTE.

TESSONVILLE (France), près de Bouqueval, dans l'ancien doyenné de Montmorency. On y faisait autrefois un pèlerinage à une chapelle dédiée à saint Leu et saint Gilles, le premier jour de septembre.

THABOR (Palestine), montagne illustre de la Judée, où l'on croit qu'eut lieu la transfiguration de Jésus-Christ à la vue de trois de ses apôtres. Voici ce qu'en dit le P. de Géramb, qui l'a visitée.

« Le jour de l'Ascension, deux Pères de la terre sainte partirent du monastère à une heure du matin, pour se rendre sur le Thabor et y célébrer la sainte messe. Je les y accompagnai ; deux guides nous précédaient. Nous étions tous à cheval ; un mulet portait la chapelle.

« Nous passâmes devant la fontaine de Marie ; il y avait déjà foule. Le chemin était inégal et pierreux.

« Aux premiers rayons du soleil, le Thabor vint frapper nos regards comme s'il eût été tout proche, bien que nous en étions encore assez éloignés. Il nous apparut tout à fait isolé.

« Cependant, derrière, à la partie occidentale de sa base, s'élève une colline très-haute ; mais on ne l'aperçoit point quand on vient de Jaffa, et qu'on descend les montagnes de Galilée pour entrer dans la plaine d'Esdrelon. Nos guides nous firent passer à travers des champs de blé....

« Le soleil était depuis quelques heures sur l'horizon lorsque nous arrivâmes au pied du Thabor. La matinée était magnifique, un calme doux et profond régnait dans la campagne, la terre était encore humide de rosée ; un grand nombre d'oiseaux voltigeaient et chantaient autour de nous ; l'herbe était si haute qu'elle atteignait le poitrail de nos chevaux. Nous nous arrêtâmes à Débora, petit village bâti à l'endroit même où Sisara, après avoir été battu par l'armée des Israélites, fut tué par Jabel, femme d'Heber le Cinéen, chez qui il s'était réfugié ; et de là nous contemplâmes quelques instants le théâtre de la miraculeuse victoire qu'avait remportée celle dont le lieu où nous étions porte le nom.

« De là nous commençâmes à gravir la montagne.

« Les côtés du Thabor sont inégaux, escarpés, d'une pente rude, couverts d'arbres et d'arbrisseaux odoriférants, qui s'élèvent dans les interstices des rochers ; partout où peut croître l'herbe, la terre est tapissée de verdure et de fleurs. Les sentiers sont presque impraticables, et quelque bons que soient les chevaux, ils ont la plus grande peine à pouvoir se tirer de certains passages scabreux. Ma jument s'abattit en un de ces endroits, en telle sorte que je me trouvai pour ainsi dire sous elle. Je me tins ferme, lui serrant les flancs ; elle me releva avec elle, et grâce au ciel, où je pouvais être écrasé, je n'eus pas une égratignure.

« Enfin nous arrivâmes au sommet. Les écrivains qui ont assuré qu'il se termine en pain de sucre se sont trompés. C'est un plateau d'environ une demi-lieue d'étendue, où l'on ne rencontre que de l'herbe fort élevée, des broussailles, des arbustes, de petits bocages sur les points les plus éminents ; et d'énormes tas de pierres, débris des églises que sainte Hélène y avait fait construire pour perpétuer la mémoire du mystère qui s'y était accompli. Le gibier fourmille partout ; les endroits touffus et les creux des rochers servent de repaire à des panthères, des sangliers et autres animaux sauvages.

« En nous faisant jour, à travers les ronces et les branchages épais, nous parvînmes à une chapelle en ruine, la seule qui reste aujourd'hui. Tous les ans la communauté de Nazareth s'y rend en pèlerinage le jour de la Transfiguration, pour y célébrer la messe et y chanter l'Evangile suivant :

« Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et « Jean son frère, et les conduisit à l'écart « sur une montagne élevée.

« Et il se transfigura devant eux, et son « visage resplendit comme le soleil, et ses « vêtements devinrent éclatants comme la « neige (*Matth.*, xvii, 1-9).»

« Saint Matthieu ne nomme point la montagne où eut lieu cette vision ; il se borne à faire observer qu'elle était haute, il en est de même de saint Marc et de saint Luc. Quelques-uns ont cru que la transfiguration s'était opérée sur la montagne de Césarée de Philippe, et ils en ont donné pour raison la grande distance qu'il y avait du lieu où Jésus prit ses apôtres au Thabor ; mais cette opinion n'est ni la plus suivie, ni la plus ancienne ; dès les premiers siècles la tradition contraire était constante, et ce fut par ce motif que les églises et le monastère bâti par sainte Hélène, au haut du Thabor, furent appelés les églises et le monastère des Trois Tabernacles.

« Le sommet du Thabor est quelquefois tellement enveloppé de brouillards, qu'il est difficile de distinguer les objets, même les moins éloignés ; on est alors privé du plus beau coup d'œil qu'il y ait au monde. Heureusement le ciel était pur et sans nuages ; le temps était magnifique.

« Au midi se développait, sur une étendue de quinze lieues au moins, le théatre où Jésus signala son infinie bonté par tant de prodiges. Je le parcourais des yeux, ému, attendri, l'âme pleine de souvenirs, je m'arrêtai à le contempler. L'immense plaine d'Esdrelon, par les carrés de verdure qui en marquent les parties les mieux cultivées, m'offrait l'image d'un vaste damier. A quelques lieues au delà, je voyais le mont Hermon, au pied duquel se trouve le village de Naïm, célèbre par la résurrection du fils de la veuve ; plus loin la montagne de Gelboé ; au bas, Endor, où Saül envoya consulter la pythonisse ; et dans le fond, pour dernier point de perspective, les montagnes de Samarie.

« Vers le nord, le lac de Génésareth ou mer de Tibériade ; la montagne où Jésus adressa à ses disciples son admirable sermon ; la plaine où il nourrit cinq mille personnes, avec cinq pains et deux poissons ; Cana où il fit son premier miracle, et, dans le lointain, la Méditerranée, présentaient un tableau non moins enchanteur.

« Nous descendîmes du Thabor à pied, conduisant nos chevaux par la bride, et marchant avec précaution pour éviter la rencontre de quelques animaux sauvages, dont nous avions reconnu la trace, et que même un de nos compagnons croyait avoir aperçus dans les broussailles. »

... « Nous prîmes la route qui conduit au Jourdain. Nous étions éloignés de ce fleuve d'environ six ou sept lieues...

... « Il était quatre heures, quand, du haut de la montagne d'où nous allions descendre, nous aperçûmes dans la plaine le lac de Tibériade, et le Jourdain qui le traverse sans se confondre avec lui, pour aller, après de longs détours, se perdre dans la mer Morte. »

THADMOR (Palestine), ville de la Palmyrène. *Voy.* Palmyre.

THÈBES (Grèce). Il y avait autrefois, à un quart de lieue de cette ville, une église dédiée à saint Luc, bâtie sur un ancien temple d'Apollon Ismène, dont le pavé antique, en mosaïque de marbre, se retrouve presque en entier en dehors de l'église, à six pouces peut-être en-dessous du sol. Il suffit de creuser un peu la terre pour en retrouver les traces. Près du chœur de cette église, aujourd'hui en ruines, on voit un tombeau de marbre, respecté par les fidèles comme le vrai tombeau de saint Luc. L'opinion commune est qu'il suffit de gratter un peu du marbre de cette tombe, de le réduire en poussière et de boire cette poudre dans de l'eau fraîche, pour chasser à l'instant la fièvre. Des traces récentes prouvent que la croyance dans l'efficacité du tombeau de saint Luc n'a pas diminué (1). On y vient de fort loin en pèlerinage. On sait qu'une dévotion semblable existe à Poissy (Seine-et-Oise), pour les fonts de baptême où fut baptisé saint Louis.

THÈBES (Egypte), la plus ancienne et la plus magnifique des trois capitales de l'Egypte. Les Grecs l'appelaient Diospolis-la-Grande. Elle fut fondée ou agrandie par Busiris, à une époque très-reculée qui se perd dans la nuit des temps. D'abord assise sur la rive orientale du Nil, elle s'agrandit successivement et s'étendit sur les deux rives. Homère lui donna le surnom de ville aux cent portes ou aux cent temples, et Diodore de Sicile assure que le soleil n'a jamais vu rien de plus magnifique. A l'époque de sa plus grande splendeur, sous Sésostris, vers l'an 1600 avant Jésus-Christ, elle avait 36 kilomètres de tour ; et 9 de long sur autant de large.

Le nombre de ses palais, de ses temples, de ses statues colossales, de ses obélisques, de ses colonnes, effraye l'imagination. On refuserait d'y croire si les ruines de cette capitale n'étaient encore debout, comme pour attester son ancienne magnificence.

Le plus grand de ses temples est celui qu'on trouve dans le village moderne de Karnak ; il avait une demi-lieue de tour, était environné d'un mur de circonvallation richement sculpté, et indépendamment d'un sanctuaire éclatant d'or, d'ivoire et de pierreries, il se composait de colonnades, de portiques, de statues colossales, d'obélisques et de galeries d'un travail achevé. On arrivait aux principales façades de ce temple par des avenues fort larges, bordées de palais et de statues. La plus belle de ces avenues était au sud, et avait en droite ligne une demi-lieue de long. On y voyait une suite de statues colossales de sphinx d'un travail exquis ; c'était, sans contredit, la plus belle rue de Thèbes. Elle aboutissait à un autre temple ou palais connu aujourd'hui sous le nom de palais Louqsor. Ce palais, encore assez bien con-

(1) J.-A. Buchon, *La Grèce continentale et la Morée*, ch. 9.

servé, fut achevé par le grand Sésostris, au retour de ses conquêtes. Quoique moins étendu que celui de Karnak, il ne lui cédait cependant pas en richesse et en magnificence. Deux obélisques ornaient son entrée principale; ils étaient en granit rose de Sienne et tout couverts d'hiéroglyphes. Le plus remarquable a été transporté à Paris, et érigé sur la place de la Concorde.

Sur la rive occidentale du Nil, on voyait le *Memnonium*, tombeau, temple ou palais, bâti par Osymandias, avec la statue colossale de ce prince, haute de 75 pieds. Deux autres colosses s'élevaient non loin du *Memnonium*; le colosse du sud était le plus élevé, mais celui du nord était de beaucoup le plus célèbre. Connu sous le nom de statue de Memnon, il rendait un son harmonieux quand il était frappé par les rayons du soleil levant.

Thèbes fut la résidence des Pharaons, jusqu'à environ l'an 1200 avant Jésus-Christ, alors qu'elle fut remplacée par Memphis. (M. l'abbé Pinart, *Leçons de géographie ancienne.*)

THÉODOSIE (Russie), ville du gouvernement de la Tauride. Elle est aujourd'hui très-déchue, en comparaison de ce qu'elle était pendant la domination des Génois sur ces contrées, et plus tard sous le gouvernement des Khans de Crimée.

Les ruines qui restent de cette ville, le développement de son enceinte, facile à reconnaître, donnent lieu de penser que sa population s'élevait à 100,000 habitants.

Elle jouissait d'un si vif éclat, que le pape Clément VI crut convenable de faire prêcher une croisade pour la protéger contre les Turcs. En 1475, elle tomba au pouvoir de Mahomet II. Elle fait aujourd'hui partie de la Russie méridionale. On l'appelait Caffa du temps des Khans de la Crimée. Quoi qu'il en soit, elle est une des villes les plus anciennes de cette contrée, et elle a été une des plus opulentes.

THÉRAPIA (Turquie), petite ville sur le Bosphore, où l'on voit beaucoup de maisons de campagne.

« En entrant dans le vallon de Thérapia, dit M. le maréchal duc de Raguse, je m'arrêtai au pied du platane de Godefroi de Bouillon. La tradition veut que ce grand homme, avant de passer en Asie, se soit reposé sous son ombrage. Ce platane, évidemment très-ancien, est de plus fort extraordinaire; il se compose de la réunion de sept arbres, sortant tous des mêmes racines, qui ont tracé en terre, et qui ne forment ainsi qu'un seul individu. Les troncs de plusieurs se touchent, ou se tiennent de très-près; d'autres sont un peu plus distants. Ces arbres ont chacun 7 ou 8 pieds de diamètre; mais deux sont creux et réduits à moins de moitié; ils embrassent dans leur ensemble un cercle de 35 à 40 pieds de diamètre (1). »

THIBAULT-LES-VIGNES (Saint-), France, dans le département de Seine-et-Marne, à 16 kil. sud-ouest de Meaux.

« L'édifice de l'église, dit l'abbé Lebeuf, est certainement au plus tard de l'an 1100, s'il n'est pas de dix ou quinze ans auparavant. Le chœur ou sanctuaire est voûté en forme de coupe renversée; tous les cintres sont ronds et sans angles ou pointes; les chapiteaux des piliers sont remplis de figures qui contiennent quelques histoires : c'est ainsi que l'on travaillait dans le XI^e^ siècle. Au-dessus de l'autel est une châsse de bois doré, qui contient quelques ossements de saint Thibault.

« Les miracles qui avaient été opérés par l'intercession de ce saint durant le cours du XII^e^ siècle, y avaient formé un pèlerinage qui subsistait encore avec éclat après la mort de saint Louis, ainsi que le témoigne la collection des miracles de ce saint roi, rédigée peu après son décès par un cordelier (1). »

C'est ce pèlerinage aux reliques de saint Thibault qui contribua plus tard à la formation du village de Saint-Thibault-les-Vignes et de sa paroisse.

THIERS (France), en Auvergne, dans le département du Puy-de-Dôme. On y allait autrefois en pèlerinage pour visiter une sainte larme de Jésus-Christ. *Voy.* Vendôme.

THIL (France), dans le département de l'Oise. *Voy.* Notre-Dame-du-Thil.

THORIGNY (France), dans le département de Seine-et-Marne. *Voy.* Torigny.

THUNN ou Thoune (Suisse), village du canton de Berne. C'est près de là qu'est l'ermitage où saint Béat passa de longues années et mourut.

« Saint Béat était Anglais, et se nommait Suétone. Au retour d'un voyage qu'il avait fait à Rome, sous l'empereur Claude, il trouva parmi ces solitudes une caverne avec un ruisseau et quelques fruits à sa portée; il s'y arrêta pour prier et prêcher l'Evangile aux hommes sauvages que le hasard ou la curiosité amènerait près de lui. On l'enterra dans sa grotte, près de son ruisseau, et la tombe de l'ermite fut, durant bien des siècles, le but de beaucoup de voyages pieux. Au temps de la réformation, les seigneurs de Berne, devenus protestants, s'inquiétèrent de ces pèlerinages; ils firent murer l'asile du premier chrétien de l'Helvétie. On l'a rouvert depuis, parce qu'on s'est avisé que c'était un lieu dont le pittoresque pourrait attirer les voyageurs, et que les aubergistes y gagneraient de l'argent. Les voyageurs y reviennent, mais en petit nombre. Ils parcourent deux cavernes muettes et nues; ils se demandent comment un homme a pu vivre là, et se retirent, bien près de penser qu'ils ont perdu leurs pas. Il est certains lieux dont les anges seuls savent montrer les beautés. » (L. Veuillot, *Pèlerinage en Suisse*, t. II, pag. 25.)

TIBÉRIADE (Palestine), dans la Galilée.

(1) *Voyage du maréchal duc de Raguse*, t. II, p. 14.

(1) *Hist. du diocèse de Paris*, t. XV, p. 78.

Tous les ans les Sabéens ou chrétiens de Saint-Jean quittent leur pays pour aller en pèlerinage au lac de Tibériade en Galilée, pour y célébrer la commémoration d'un miracle que saint Jean-Baptiste aurait opéré dans cet endroit, en tuant un monstre que le lac avait jeté sur le rivage.

On a l'habitude d'y aller, tous les ans, de Jérusalem en pèlerinage, le jour de la fête de saint Pierre.

Le lac de Tibériade s'appelle aujourd'hui lac de Tabarigya : il s'appelait autrefois, avant que Tibère eût donné son nom à la ville, le lac de Génésareth et en hébreu *Yam Kinnereth* (ים־כנרת).

Le lac offre un des spectacles les plus imposants de la terre sainte. Pour qui a quelques notions de l'histoire sacrée, il réveille des souvenirs si multipliés et si grands, que l'imagination en est assiégée et fortement émue.

La descente qui aboutit au Jourdain est longue et rapide.

Quoique dépouillé des villes, des villages et des magnifiques maisons qui l'embellissaient il y a deux mille ans, et malgré la nudité des montagnes qui l'entourent, ce lac n'en offre pas moins encore un aspect délicieux. Bordé de tous côtés de lauriers-roses qui inclinent leurs branches touffues et fleuries sur la tranquille surface de ses ondes limpides, il présente l'image charmante d'un immense miroir encadré dans une guirlande de verdure et de fleurs.

En suivant le rivage, on arrive à Tibériade.

Des murailles flanquées de tours et baignées par les eaux du lac lui donnent l'air d'une forteresse ; mais, à mesure qu'on approche, on s'aperçoit bien vite que ces remparts ne tiendraient pas contre un coup de canon.

Ce qui a beaucoup contribué à perpétuer la réputation de cette ville, c'est la célèbre école juive qui y était établie dans les premiers siècles de notre ère, école d'où sortit, au IVe siècle, la première rédaction écrite du Thalmud, dit de Jérusalem, et, selon l'opinion de plusieurs savants, la *ponctuation* du texte hébreu de la Bible. Lightfoot, célèbre commentateur du XVIIe siècle, a donné de curieux renseignements sur cette école dans le chap. LXXXI de sa *Centuria chronographica Matthæo præmissa* (*Horæ evangelicæ et thalmudicæ*, pag. 140, édit. in-4°).

TIBUR. *Voy.* TIVOLI.

TICA (Sicile). Dans les environs de Syracuse, vers l'est de cette ville, on trouve l'emplacement de l'ancienne Tica, plateau encore couvert de débris, et sillonné d'anciennes carrières devenues des catacombes et qui servaient autrefois de sépulture. C'est là que Cicéron, de si éloquente mémoire, eut la gloire de découvrir le tombeau d'Archimède, longtemps ignoré. Deux simples pilastres taillés dans le roc en marquent l'entrée.

A peu de distance est située l'église de Saint-Martial ; au-dessous sont des catacombes qui renferment une autre église souterraine, la plus ancienne de la Sicile (1).

TIFLIS, capitale de la Géorgie. « A l'ouest de Tiflis s'élève une montagne escarpée qui porte le nom d'Ichitourdouki, et sur la pente on voit un couvent inhabité, appelé Mtha-Tzminda, ou église de la montagne, dont on débite une quantité de prodiges, et qui, vers la fin de mai, est un lieu de pèlerinage très-fréquenté, surtout par les femmes. Le cimetière des catholiques est dans le voisinage.

On voit aussi, à quelque distance de cette ville, le tombeau du martyr Abo, que les Persans firent mourir, et la célèbre église de Methekhi, dédiée à la sainte Vierge, et qui est l'objet d'une vénération profonde de la part des Géorgiens (2).

TITICACA (Bolivia), îlot qui donne son nom à un lac situé sur les territoires des républiques de Bolivia et du Pérou, et qui offre dans son bassin les montagnes les plus élevées de l'Amérique.

C'est dans cette petite île que naquit le célèbre Manco-Capac, le fondateur de l'empire des Incas. Elle est considérée comme le foyer de la civilisation indigène la plus avancée de toute l'Amérique méridionale. C'est là que le même Manco-Capac prétendit avoir reçu sa mission divine d'être le législateur du Pérou.

Les Péruviens regardaient Titicaca comme un lieu sacré, et les Incas y firent élever, en l'honneur du soleil, un temple qu'on dit avoir été recouvert de lames d'or. Les peuples accouraient, chaque année, de tous les points de l'empire, pour y apporter de riches offrandes en or, en argent et en pierreries ; on y célébrait les mêmes cérémonies qu'à celui de Cuzco. Un historien dit que, lors de l'arrivée des Espagnols, les habitants jetèrent dans le lac toutes les immenses richesses du temple. On nous assure qu'on voit encore aujourd'hui les ruines de ce temple célèbre. (*Abrégé de géographie*, par Balbi.)

TIVOLI (Italie), dans les États-Romains. C'est l'ancien Tibur célébré par Horace. Cette ville est située sur l'Anio (Teverone), à 24 kilomètres nord-est de Rome. M. Fulchiron va nous y conduire.

A mesure, dit-il, que l'on approche de Tivoli, situé sur une haute colline, le terrain s'élève, les symptômes de mauvais air disparaissent, et la végétation reprend son empire ; le chemin circule au milieu d'une forêt d'oliviers d'une beauté surprenante ; de leurs vieilles souches partent souvent trois ou quatre troncs, qui sont eux-mêmes des arbres de la plus grande dimension ; plusieurs de ces souches ont 9 à 10 mètres de circonférence, et les recépées qu'elles soutiennent comptent plusieurs siècles : quel est donc l'âge des bases qui les supportent et les nourrissent ? De l'esplanade précédant la

(1) Le duc de Raguse, *Voyage en Sicile*, p. 115.
(2) Klaproth, *Voyage au mont Caucase et en Géorgie*, ch. 20, t. II, p. 4 et 64.

ville, et par-dessus le massif de verdure attaché aux flancs de la colline, la vue s'étend sans obstacle sur toute la Campagne de Rome, qui, de loin, semble encore plus aride, plus désolée qu'elle ne l'est effectivement ; à l'horizon apparaissent, comme des points noirs, les monuments de la capitale et le dôme de Saint-Pierre, éloignés de vingt et un milles romains, ou trois myriamètres.

Ville aux rues étroites et tortueuses, et une de celles cependant où la bourgeoisie romaine vient, pendant les ardeurs de l'été, chercher un air plus sain et une plus fraîche température, Tivoli remonte à la plus haute antiquité. Quelques historiens attribuent même sa fondation aux Siciliens, en l'an 1320 avant notre ère, et Denys d'Halicarnasse dit que de son temps on l'appelait encore Sicelion ; elle prit cependant, vers le v^e^ siècle de la fondation de Rome, le nom de Tibur et devint cité municipe (1), avec droit d'asile, d'exemption et de refuge (2) ; plus tard, ce fut un lieu de réunion, de plaisir, où affluaient les voluptueux de Rome, et Tivoli se peupla d'élégantes maisons de campagne. Lors des guerres de Bélisaire et de Narsès contre les Goths, et au moyen âge, au milieu des combats continuels du peuple et des barons, sa forte position en fit, pour le malheur de ses habitants, un centre d'opérations militaires, une forteresse menaçant la sûreté de la capitale, et prise, reprise et plusieurs fois saccagée par de barbares vainqueurs.

La population de Tivoli, s'élevant à 7000 âmes, est belle, et les femmes, surtout, rappellent, par la noble sévérité de leurs traits, les statues antiques ; on voit encore, dans cette petite ville, quelques-uns de ces costumes pittoresques que les peintres aiment à reproduire ; mais ils diminuent tous les jours, et la robe française leur succède. Un de nos plus habiles artistes, se trouvant à Tivoli avec l'auteur de ce *Voyage*, en conçut un profond chagrin, et ne pouvait s'empêcher d'exprimer sa naïve indignation de voir les manches plissées à la parisienne et les modes nouvelles envahir les flancs du Soracte et les montagnes de la Sabine. Sans doute, c'est fâcheux pour la peinture, qui bientôt cherchera vainement ses anciens modèles, si variés de formes et de couleurs, mais nos manufactures et notre commerce y gagnent.

En entrant par la porte romaine, un des premiers monuments qui frappe les regards est la villa d'Este, bâtie par le cardinal Hyppolite, fils d'Alphonse, duc de Ferrare.

(1) Municipe, titre que portaient les villes du Latium et d'Italie dont les habitants participaient au droit de bourgeoisie romaine, sans cesser toutefois de former des cités à part. Chez les anciens, on entendait par cité non-seulement une ville, mais aussi un territoire et même une province se gouvernant par des lois particulières.

(2) L'asile était pour les proscrits, les criminels ; le refuge, pour les esclaves, les débiteurs insolvables.

Jadis magnifique demeure et séjour enchanté des arts et de la poésie, elle est aujourd'hui abandonnée et dans un état complet de dégradation, quoique appartenant, par succession, au duc de Modène ; il ne reste plus à considérer que la façade du casino, entouré de bosquets et de fontaines dont les nymphes attristées laissent tarir les eaux ; au temps de leur splendeur, le Tasse y puisa peut-être les inspirations qui lui firent créer le palais et les jardins d'Armide ; on a prétendu aussi que c'était dans cette villa que l'Arioste avait composé une partie de son *Orlando furioso ;* mais des recherches historiques ont prouvé que sa construction était postérieure à la mort du grand poëte. L'intérieur du bâtiment contient des fresques d'une bonne facture. Quoique fils de souverain, le cardinal ne voulut pas qu'elles fussent consacrées aux louanges de sa famille, et employa les pinceaux de Zucchero et de Muziano à retracer la fondation et l'histoire de Tivoli.

Cette ville est principalement célèbre par son temple de Vesta, et les chutes ou cascatèlles du Teverone ; le temple, placé sur une roche élevée et dominant la profonde vallée où le fleuve se précipite, est un vrai bijou que l'architecture antique nous a légué : beauté de forme, richesse de détails, finesse d'exécution, couleur chaude et dorée, il possède tout ce qui peut captiver les regards, non par sa masse, car il est petit et n'a que 13 pieds romains de diamètre, mais par sa situation et son admirable élégance. Considéré du fond de la vallée, lorsque le soleil l'enveloppe de ses rayons, il ressemble à un phare éclatant suspendu dans les airs. Des dix-huit colonnes corinthiennes qui déterminaient son contour, il n'en reste que dix, mais heureusement toutes du même côté ; en sorte qu'en le considérant de l'endroit où les guides conduisent les voyageurs, on ne s'aperçoit point des dégradations qu'il a subies. Ses colonnes canuelées, entièrement détachées de la *cella* (sanctuaire du temple), supportent des chapiteaux du plus beau temps de l'art, et sa frise est ornée de patères et de festons de fruits et de fleurs ; des pampres sauvages, le lierre, le figuier, accompagnement toujours si gracieux des ruines, s'attachent aux flancs du rocher, au soubassement en terrasse du temple, et les décorent de leurs vertes guirlandes. On a cru longtemps que ce monument était consacré à la Sibylle de Tibur ; cependant sa rondeur prouve qu'il appartenait au culte de Vesta ; mais le vrai sanctuaire sibyllin de Tivoli est probablement un parallélogramme converti maintenant en une église dédiée à saint Georges. Ses colonnes doriques, à base attique sans plinthe, et engagées aux deux tiers dans les murs de côté, semblent indiquer qu'il est plus ancien que celui de la déesse du feu, dont le style annonce le siècle d'Auguste.

La grande cascade du Teverone a complétement changé d'aspect, et n'existe plus à l'endroit où elle se précipitait, de 25 à 30

mètres de hauteur, dans la vallee, ou plutôt dans un profond ravin resserré entre des rocs abruptes et celui qui porte le temple de Vesta. Le fleuve, avant sa chute, passait au milieu de la ville, et souvent ses inondations y causèrent de grands dommages ; celle de 1827, d'une violence extraordinaire, fit prendre au gouvernement pontifical la résolution de détourner le Teverone et de le conduire au delà de Tivoli, en le faisant couler sur le flanc du mont Catillus, placé en face du temple de Vesta, et au moyen d'un double tunnel de 294 mètres de longueur, que l'on peut parcourir à l'aide de trottoirs latéraux ; ces tunnels sont parallèles, séparés l'un de l'autre par une mince épaisseur du roc, et l'on peut, à volonté, les fermer par des écluses et faire passer toute l'eau dans un seul, si l'un des deux a besoin de réparations ; c'est un très-bel ouvrage, et l'on y retrouve la prévoyance, l'habileté des anciens ingénieurs italiens, qui furent longtemps les premiers constructeurs civils et militaires de l'Europe. Les deux courants se réunissent à un bassin commun, d'où ils s'élancent avec fracas dans un couloir presque perpendiculaire, et s'engouffrent sous les sombres voûtes de la grotte des Syrènes ; une vapeur épaisse et brillante, s'élevant de ces eaux mugissantes et dorées par les rayons du soleil, contraste admirablement avec la verdure et les sombres rochers de la vallée. Je ne parlerai point de la grotte de Neptune, cent fois décrite, et des cascatelles si pittoresques ; la Suisse et les Pyrénées en possèdent d'aussi remarquables : je me borne à dire que ces chutes servent de moteurs à l'industrie et font agir des scieries et de nombreuses usines où le cuivre et le fer reçoivent différentes préparations.

En contournant les cascatelles, on trouve les douteuses ruines des maisons de campagne de Catulle et d'Horace, et celles de la villa de Quintilius Varus, proconsul célèbre par la sanglante défaite qu'Arminius lui fit subir en Germanie, et par le désespoir qu'Auguste en éprouva. Les débris de cette villa consistent en quelques pans de murailles et des substructions à travail réticulaire ; on y découvre de riches pavés de marbre, des chapiteaux de colonnes et des statues ; près de là on voit une vaste citerne que soutiennent vingt-quatre piliers, et qui prouve toute la solidité des constructions antiques ; elle contenait probablement l'eau destinée à l'usage de la villa et de ses jardins. La maison de Mécène est mieux conservée et présente encore des restes imposants : un long corridor, et un vaste édifice conservant des colonnes doriques engagées dans le mur et des arcades formant un portique, qui, à une de ses extrémités, contient une espèce de grotte et une petite cascade ; le tout est porté par d'immenses voûtes dont la construction et la solidité sont surprenantes ; au bout de dix-neuf siècles, elles attestent le savoir-faire des architectes romains. Quelques archéologues disputent cependant à ces nobles antiquités leur nom de villa de Mécène, et prétendent qu'elles étaient des bâtiments publics et municipaux. On a dès longtemps profité de ces constructions pour y établir des forges, et depuis quelques années MM. Graziosi et Carlandi y ont élevé une importante manufacture de laminés, de vis et d'instruments aratoires. Pour terminer l'exploration de cette partie du territoire de Tivoli, les guides vous conduisent, en sortant de la villa de Mécène, à un monument situé au milieu d'une vigne. Il est hexagone, bien conservé et ressemble au prétendu temple de Minerve-Medica à Rome. Les gens du pays assurent gravement qu'il était consacré à la déesse de la Toux, quoique les Romains n'aient jamais connu cette bizarre divinité ; ce qui est plus probable, c'est qu'il fut une église bâtie au v^e^ ou vi^e^ siècle, et que le culte chrétien n'y a pas discontinué ; il y est encore célébré à de certains jours de fêtes. Dans l'intérieur, on voit de grossières peintures à fresque, représentant la Vierge et des saints, et dont le style et l'exécution indiquent le xi^e^ et le xii^e^ siècle. Ce bâtiment, dont l'aspect extérieur ne manque pas d'élégance, produit un effet charmant au milieu de la verdure et des arbres chargés de pampres qui l'environnent.

Mais, de tous les restes antiques échappés, autour de Tivoli, aux ravages du temps et des barbares, le plus remarquable, sans doute, est la villa d'Adrien ; moins pourtant par ce qui en subsiste et par sa conservation, que par l'espace qu'elle occupe et l'idée qu'elle donne de la richesse et de la puissance des maîtres du monde romain ; richesse et puissance qui, toutefois, ne furent pas, peut-être, employées avec goût et discernement ; car en rapprochant les uns des autres les palais de Rome et de Persépolis, les temples de l'Egypte et de la Grèce, si différents de formes et de styles, on faisait naître de bizarres disparates, ôtant à l'ensemble et la noblesse et la régularité nécessaires aux demeures des souverains.

Placés sur la hauteur et au milieu d'un terrain accidenté, les jardins de cette villa ont dû ressembler à ceux de l'Angleterre et contenir un mélange de petites collines et de vallons ; aujourd'hui, faisant partie des domaines du duc Braschi, ils sont devenus des champs fertiles, où, çà et là, s'élèvent le cyprès, l'yeuse, la vigne et le figuier ; sous leur ombrage végète encore une espèce de syringa, à fleurs odorantes, transplantée d'Orient à Tivoli par Adrien ; il parfume de balsamiques émanations les ruines de ces palais et verra s'écrouler leurs derniers débris, tant les œuvres de la nature ont de vie et de pérennité. On prétend que cet arbrisseau n'a pu s'acclimater que dans ces jardins ; mais il faut se défier de semblables assertions. Les guides, race hâbleuse, sont toujours disposés à montrer aux crédules voyageurs de prétendues merveilles ; le seul moyen d'arrêter le cours de leurs menson-

ges, c'est de montrer, dès l'abord, un prudent et froid scepticisme.

Examinons maintenant les diverses constructions que le suspect ami du bel Antinoüs éleva d'une main si prodigue en ce lieu de plaisance.

Le théâtre a passé longtemps pour une naumachie; mais il en reste assez de vestiges pour y reconnaître les formes grecques et la scène, les gradins, le corridor de circulation qui l'entourait, et quatre escaliers servant à l'entrée et à la sortie des spectateurs.

Du théâtre on se rend à un édifice dont la destination est incertaine, mais qui probablement servait aux exercices gymnastiques, surtout à la lutte, et aurait été aussi un palestre que l'on joignait ordinairement aux thermes ou nymphées. Ce palestre se composait d'une cour entourée de trois côtés de portiques simples; le quatrième était double, et servait, dit-on, aux combats des athlètes en temps de pluie; raison qui ne paraît pas convaincante pour expliquer son doublement d'arcades et de colonnes; car on pouvait toujours se mettre à l'abri sous un des trois portiques simples, en choisissant celui opposé à la direction du vent. A côté se trouve effectivement le nymphée, et les deux bâtiments confirment leur destination l'un par l'autre. Ces bains, semi-circulaires et ornés de niches, devaient, si l'on s'en rapporte aux débris existants, contenir une rotonde au milieu de leur enceinte.

De là on arrive au Pœcile, ou lieu de promenade couverte, construit à l'imitation de celui d'Athènes; ses deux portiques, parallèles et séparés par un mur, percé de quelques arcades, regardaient l'orient et l'occident, et permettaient ainsi de se promener à volonté à l'ombre ou au soleil; les anciens tenaient beaucoup à cette double exposition. On ne peut juger si, comme à Athènes, le mur fut décoré de peintures; le temps a détruit les stucs dont il était recouvert. Chaque portique avait onze pas de largeur, ou 9 mètres et demi.

En longeant le mur, on arrive au temple des Stoïciens, ainsi nommé on ne sait pourquoi, car ces philosophes n'eurent jamais de culte particulier. Ce monument, en forme de parallélogramme, et terminé par un hémicycle, devait plutôt, selon les apparences et sa contiguïté au Pœcile, être destiné au repos après la promenade.

Par une de ses portes, située en face de celle du Pœcile, on pénètre dans une vaste enceinte circulaire contenant à son centre une autre construction, ronde au dehors et carrée en dedans. Entre cette rotonde et le mur d'enceinte, et plaqués contre lui, circulaient intérieurement des portiques. Le reste de l'aire était rempli d'eau et traversé par quatre ponts communiquant avec le bâtiment central. Quoiqu'on donne à cette grande piscine le nom de théâtre maritime; tout indique qu'elle servait à la natation. Mais quelle fut la destination de l'édifice du milieu? Etait-ce là où, après le bain, on recevait des onctions d'huile et les frictions si fort en usage chez les anciens? C'est ce que l'on peut conjecturer, mais non affirmer. Ces bains étaient sans doute magnifiquement ornés, puisqu'on y a trouvé de précieuses antiquités, et entre autres l'admirable femme, en marbre rouge, aujourd'hui déposée au muséum du Vatican.

En sortant à gauche, on voit s'élever, au milieu de grands oliviers, les pittoresques ruines de la bibliothèque; chargées de festons de lierre et de clématite, elles offrent aux paysagistes un digne sujet d'étude. Assez bien conservée pour qu'on puisse en rétablir le plan et se faire une idée de sa distribution, cette bibliothèque, divisée en deux parties distinctes, contenait d'un côté les livres latins, et de l'autre la littérature grecque. La partie latine est la moins ruinée, et l'on y voit encore une salle et plusieurs chambres, dont les guides indiquent les noms et les diverses destinations à ceux qui veulent bien s'en rapporter à leur prolixe et mercenaire archéologie.

Ensuite, en suivant un sentier tortueux tracé sur le flanc d'une petite colline, on arrive au prétendu temple de Diane et de Vénus, mais dont la véritable invocation est ignorée. Peut-être Adrien ne voulut-il que reproduire un monument dont la forme singulière l'avait frappé dans le cours de ses nombreux voyages. En effet, l'enceinte quadrilatère contient, sur trois de ses côtés, des hémicycles, et le quatrième est un mur se rattachant en ligne droite au Pœcile. Au milieu, le temple s'élevait sur un soubassement, et des colonnes le décoraient, ainsi que les hémicycles. Il reste peu de vestiges de cette bizarre construction.

Il en est de même du Stadium, édifice destiné aux exercices des athlètes, de la lutte, du pugilat, peut-être aux combats des gladiateurs, et qui ressemble aux cirques romains. Au milieu on voit le stade enfermé entre deux murs parallèles.

Le palais impérial, situé sur le point culminant du jardin, et dominant tout ce qui l'entourait, présente encore plus de débris, dont les masses sont ensevelies sous la mousse et le terreau, résultant du détritus des ruines elles-mêmes et de la poussière que les vents et les siècles y ont accumulée. Ce qui reste debout au milieu d'un amas de décombres annonce que ce palais, dédale de chambres et d'appartements, avait deux étages. Sept salles surtout étaient décorées avec une grande richesse, ainsi que l'attestent les colonnes de granit et de marbres précieux que des fouilles y ont fait découvrir à diverses époques. Dans la partie inférieure on aperçoit quelques fragments de peintures d'un bon style; mais chaque jour le temps presse leur destruction.

Près du palais se trouvait un vaste bâtiment qui, d'après sa distribution, dut être la caserne des prétoriens; il avait trois étages et contenait un grand nombre de petites pièces sans communication entre elles; on ne pouvait donc y pénétrer que

par des galeries extérieures à pilastres ou à colonnes, genre de construction que les couvents italiens ont adopté; comme dans cette caserne, leurs cellules n'ont ordinairement de sortie que sur des portiques. Quoique les ruines indiquent clairement trois étages, il est probable que l'inférieur, placé en bas d'un terrain en pente rapide, commençant au pied même du premier rang d'arcades, ne pouvait servir de logement, et qu'il fut destiné à des magasins et aux manutentions militaires. Les guides nomment ces ruines *Cento camerelle*, les cent petites chambres; mais certainement elles en contenaient davantage.

D'autres débris, quoique dans un état presque complet de dégradation, ont encore cependant un aspect grandiose, et leurs voûtes, hautes et vastes, conservent des traces de stuc blanc et d'élégantes moulures. Ce furent, dit-on, les thermes, qui accompagnaient toujours les palais des princes et même des riches particuliers; car, avant que l'usage des tuniques de lin ou de coton devînt général, la laine, immédiatement appliquée à la peau, rendait obligatoire la fréquence des bains. On ne peut plus distinguer la vraie forme de ce bâtiment, et quelles en étaient les parties séparément assignées à chaque sexe.

Le temple de Canope fut construit sur le modèle de celui consacré en Egypte à cette divinité. Il devait être magnifique, si l'on en juge par la quantité de statues, en style égyptien, qu'on y a trouvées, et que Benoît XIV fit réunir et déposer au muséum du Capitole, dont elles sont le plus curieux ornement. Canope (1) lui-même, vase à tête humaine chargé d'hiéroglyphes, y fut transporté et se trouve au milieu des dieux et des déesses qui l'entouraient précédemment. Ce temple s'élevait à l'extrémité d'un canal, dont l'excavation est encore apparente, et que, de chaque côté, décoraient des portiques et d'autres constructions. Il paraît que, dans le sanctuaire, l'architecte avait placé des fontaines, jaillissant peut-être des niches où résidaient les divinités; car un corridor, circulant entre le premier mur de l'enceinte et le second, laisse voir parfaitement les traces d'aqueducs et de conduits. En s'échappant de l'intérieur, les eaux alimentaient le canal.

Telle est cette réunion de monuments d'architectures et de destinations diverses. A la manière dont les guides vous conduisent, en tournant derrière ces ruines, il est difficile de juger de leur ensemble et de leur position respective; mais si l'on se met au bout de la vaste place nommée Champ-de-Mars, on voit que les principales constructions étaient régulièrement établies sur trois faces du quadrilatère, et que l'on y entrait par la quatrième. Au fond, le palais dominait les bâtiments des deux côtés par sa masse et son élévation, car l'aire de la place est inclinée.

En parcourant cette villa, en voyant ces décombres, ces épaisses murailles, ces colonnes, ces arcades écroulées, malgré soi on éprouve ce sentiment de tristesse qu'inspire la fragilité des œuvres humaines. Un puissant empereur, un maître du monde emploie les mille bras de ses légions, des myriades d'esclaves à d'immenses constructions, et non-seulement à peine en reste-t-il aujourd'hui quelques traces, mais, soixante ans après qu'elles furent terminées, Caracalla en arracha les marbres les plus précieux pour décorer à son tour les bains publics qu'il édifiait à Rome; Constantin acheva la spoliation en faveur de sa nouvelle capitale (Constantinopolis), et fit transporter aux rives du Bosphore les statues et les peintures; enfin, pendant la guerre des Goths, Totila, ne trouvant plus d'objets d'art à convoiter, s'en prit aux matériaux et appesantit sur eux son courroux.

On voit dans les environs de Tivoli une église dédiée à Notre-Dame de Quintilius, ainsi appelée, parce que ce sanctuaire est bâti sur l'emplacement occupé autrefois par le palais de Quintilius Varus.

TMAY-EL-EMID (Egypte), l'ancienne Tmuis, au sud d'Akmoun, offre encore un beau sanctuaire monolithe en granit, posé sur une base de même matière, et orné d'hiéroglyphes précieux.

TMOLUS (Grèce), montagne très-élevée de la Lydie, dont les coteaux produisaient un vin très-renommé. C'est là que le Pactole prenait sa source. Bacchus y avait un temple. On appelle aujourd'hui cette montagne *Berki*.

TMUIS (Egypte), ancienne ville. *Voy.* TMAY-EL-EMID.

TODI (Italie), ville des Etats-Romains.

On y admire les restes d'un ancien édifice qu'on croit avoir été un temple de Mars, fameux autrefois dans toute la contrée.

Les pèlerins s'y rendent aujourd'hui, par un chemin très-difficile, à une église de la Vierge.

L'évêché de Todi, l'ancienne Tuder ou *Tudertum*, fut érigé en 138. Il s'y tint un célèbre concile en 1001.

TOLÈDE (Espagne), dans la Nouvelle-Castille, aujourd'hui chef-lieu de l'intendance de Tolède, sur le Tage, archevêché, dont le titulaire est primat d'Espagne.

On y allait implorer sainte Léocadie, qui avait en cette ville trois églises sous son invocation.

Sainte Léocadie, née à Tolède, y fut martyrisée durant la persécution de Dioclétien, souffrit d'horribles tourments, et mourut en prison. Elle est patronne de Tolède.

Durant les incursions des Arabes en Espagne, on porta ses reliques à Oviédo, puis à l'abbaye de Saint-Guislain, près de Mons, en Hainaut (Belgique); le roi Philippe II les fit rapporter à Tolède en 1580.

Mais la grande dévotion de Tolède, c'est la Vierge de la cathédrale, qui apparut à

(1) Canope, chez les Egyptiens, était le dieu de l'eau, ou plutôt l'emblème du Nil et de ses périodiques inondations.

saint Ildefonse, auprès de la porte Notre-Dame.

La chapelle qu'on lui a consacrée près d'un pilier de jaspe était un véritable trésor. Ce pilier est entouré d'une grille de fer, excepté du côté où on le baise par piété. Voici un résumé de la description de cette chapelle, telle qu'on la trouve encore dans La Martinière (1) :

Depuis le pavé jusqu'à la voûte, elle est tout incrustée de marbre et de jaspe. On voit sur l'autel la statue de la sainte Vierge, de grandeur naturelle et d'argent massif, éclairée par quatorze ou quinze grosses lampes d'argent.

Je ne parlerai pas des tombeaux dont notre auteur fait mention; car ce ne sont pas toujours des lieux saints, mais je continuerai l'énumération de ses richesses.

On y voit quatorze ou quinze grandes armoires pratiquées dans la muraille, et remplies d'une quantité prodigieuse d'or et d'argent travaillés. Ce sont des croix, des bassins, des vases, des mitres, des crosses et autres choses semblables; et au dehors se voient douze beaux chandeliers d'argent plus grands que la hauteur d'un homme. Il y a deux mitres de vermeil toutes parsemées de pierreries et de grosses perles; trois colliers de pur or, aussi larges que la main, et assez longs pour entourer le cou, ornés de perles et de pierres précieuses; deux bracelets et une couronne de la sainte Vierge à l'impériale, le tout enrichi de gros diamants, de pierres fines et de grosses perles rondes; dans la couronne seule il y avait quinze livres, ou un peu plus de sept mille cinq cents grammes pesant d'or. La custode ou le tabernacle qui sert à porter le saint sacrement à la Fête-Dieu, est d'argent doré et de la hauteur d'un homme; il se termine en plusieurs pointes de clocher, et est couronné par une foule d'anges et de chérubins d'un travail très-délicat; il se démonte en sept mille pièces, et il est si pesant qu'il ne faut pas moins de trente hommes pour le porter. Au dedans de ce tabernacle il y en a un autre qui est de pur or, du premier qu'on apporta des Indes, et il est enrichi d'une grande quantité de pierres précieuses : c'est là qu'on tient le saint sacrement.

Les patènes, les ciboires et les calices ne sont pas de moins beaux ouvrages, ni moins ornés de pierreries et de perles orientales. On remarque un grand reliquaire donné par saint Louis, roi de France. C'est une grande plaque d'or, partagée en quarante petites niches, où l'on a enchâssé les reliques de plusieurs saints, et au-dessus de la plaque est une couronne de duc.

On montre aussi un grand coffre où l'on renferme le saint sacrement le jeudi saint; il est fait en forme de cinq coffrets carrés, posés les uns sur les autres, tous d'argent ciselé, et qui vont en diminuant jusqu'au sommet. Dans ces coffrets sont les reliques de plusieurs saints, dont les figures s'y voient au naturel en argent doré.

Il y a encore dans ce trésor une grande quantité de navires de cristal avec leur attirail; une chape en broderie de perles aussi grosses que des noisettes; un tableau dont le fond et le cadre sont de jaspe; une Notre-Dame donnant son Fils à saint Jean-Baptiste et à saint Joseph, tout cela de pur or, si ce n'est que la Vierge est assise sur un rocher de pierres précieuses, où l'on remarque entre autres un diamant gros comme un œuf de pigeon; enfin, un chef-d'œuvre que l'on estime au-dessus de tout cela, c'est une *Bible* ancienne, écrite sur parchemin, et couverte de brocatelle à grands feuillages, qui est un présent de saint Louis. Elle est remplie de figures et enluminée à l'antique. Cet ouvrage est très-bien conservé, et bien des gens croient en Espagne, à cause de la perfection des peintures, qu'il a été fait de la main même de saint Luc. On en fait tant de cas que Philippe II, souhaitant de l'avoir, pour le déposer à l'Escurial, offrit une ville entière en échange au chapitre de Tolède, sans pouvoir l'obtenir.

Les autres chapelles considérables de cette église sont celles de saint Jacques, de saint Martin, du cardinal Sandoval, du connétable de Luna, et particulièrement celle où l'on fait l'office selon le rite mozarabe.

Les Espagnols donnent à cette église le titre de *sainte*, soit à cause des saintes reliques qui s'y trouvent en quantité, soit à cause que le culte public s'y fait avec beaucoup de splendeur et d'éclat.

L'autel principal est enfermé d'un grand treillis de bronze et à chaque côté paraissent deux chaînes de bronze doré, soutenues par un grand pilier de jaspe, et embellies de figures en relief.

Dans le chœur on voit sur un autel une Vierge qui tient Jésus enfant entre ses bras, et semble le regarder avec un doux sourire. Cette figure est parfaitement bien faite, et son habit, aussi bien que le parement de l'autel, est tout en broderie d'or et de perles. Le fond du chœur est orné de figures de marbre en ronde-bosse, qui représentent la Transfiguration de Notre-Seigneur, et l'on y voit suspendues plus de quarante lampes d'argent, avec plusieurs encensoirs de même métal.

On y montre encore une niche d'où l'on dit qu'il sortit miraculeusement une source d'eau plusieurs jours de suite, dans le temps que les habitants, pressés par un long siége qu'ils soutenaient contre les Arabes, étaient à demi morts de soif, et prêts à se rendre. Les siéges des chanoines sont séparés les uns des autres par des colonnes de marbre ou de jaspe, et il y en a assez pour contenir trois ou quatre cents personnes.

On garde aussi avec respect dans la cathédrale une partie notable de la vraie croix.

TOMINO (France), village de l'île de Corse, dans l'arrondissement de Bastia. Il peut avoir 700 habitants, suivant M. Valery. Il offre

(1) La Martinière, *Dict. géogr., hist. et critique*, etc., au mot Tolède.

d'un côté une vue riante de montagnes et de vallées bien cultivées, et, de l'autre, l'admirable vue de la mer, des îles de la Pianosa, de Montecristo, d'Elbe, de Capraïa, de la Gorgone et des côtes de la Grèce et de la Toscane. A ce dernier aspect, dit le savant voyageur, on pourrait croire poétiquement, avec Pierre de Corse, que c'est pour le plaisir de ses compatriotes que la nature a déployé sous leurs yeux une si magnifique décoration (1).

Tomino fut le berceau du christianisme en Corse, vers l'année 580, ce qui a valu au Cap Corse son ancien et beau surnom de Cap Sacré (*Sacrum Promontorium*). De petites grottes dans les bois, au lieu dit le *Forcone* et *Cala*, et que les gens du pays croient avoir servi d'asile contre les Sarrasins, furent les obscures catacombes des premiers fidèles de l'île. Ces hommes, longtemps restés barbares, avaient avec constance accepté le christianisme, et ils repoussèrent la civilisation.

L'église, bien située et attenant à une ancienne et petite chartreuse, possédait un beau tabernacle d'argent, exécuté à Lima, et donné par un habitant de Tomino, qui avait fait fortune au Pérou; il fut converti en monnaie pour soutenir la guerre contre la république de Gênes. La sacristie de l'église a une copie en bois de ce tabernacle, ce qui fait dire à M. Valery : « Tous ces brillants tabernacles d'Italie, chefs-d'œuvre de l'art et de l'orfévrerie florentine et resplendissants de pierre dure, me semblaient moins respectables que cette copie qui rappelle un don fait à la patrie» (*Voyage en Corse.*)

TOMU (Japon). « Le bourg de Tomu est sur le continent de Nipou, dans la province Bingo, d'où on le nomme Bingono-Tomu, pour le distinguer d'un autre village du même nom. Il est situé sur une éminence au pied de la montagne, et contient quelques centaines de maisons. Un quart de lieue d'Allemagne avant que l'on soit dans le village, il y a un fameux temple de l'idole Abbuto, que l'on dit fort renommé par la guérison miraculeuse de plusieurs maladies invétérées qui s'y fait, et aussi parce qu'il procure un vent favorable et un heureux passage. C'est pour cela que les matelots et les passagers ne manquent jamais d'attacher quelques liards à une pièce de bois qu'ils jettent dans la mer comme une offrande faite à cet Abbuto, pour en obtenir un vent favorable. Le prêtre du temple assure que ces offrandes ne manquent jamais d'être conduites sur le rivage, et de venir heureusement en ses mains. Cependant, par précaution, il vient en petit bateau, en temps calme, demander cette sorte de tribut pour son idole à tous les navires et bateaux qui passent par là (1). »

TONGRES (Belgique), dans la province de Limbourg. Elle était appelée autrefois *Attuaca* ou *Attuatica Tungrorum*, et plus tard *Tungri*. Elle est à 22 kilomètres de Liége.

Guichardin (1) dit que Tongres est la première ville de France et d'Allemagne qui ait été convertie à la foi chrétienne; il ajoute que ce fut vers l'an 101 que saint Materne y prêcha l'Evangile.

La statue de Notre-Dame de Tongres y est fort vénérée. « Elle est de plâtre, dit Gumppenberg, et n'a pas plus de deux pieds de haut; sa figure est un peu longue et d'une couleur brune, avec des yeux agréables. La sainte Mère est assise sur un siége comme sur un char de triomphe; elle ne porte point son enfant sur son bras, mais sur son sein. Tout le monde sait que cette statue fut apportée l'an 1081, on ne sait d'où, mais certainement d'une manière miraculeuse. Cette statue, ajoute-t-il, est peut-être une de celles qui ornaient les temples chrétiens ravagés par les Huns, ou peut-être même doit-elle son origine à saint Materne, premier apôtre de ce pays, quoique aucun historien n'ait encore avancé cette assertion. Il ne serait pas difficile du moins de le persuader à un véritable ami de Marie; mais laissons à l'antiquité ses secrets, ne cherchons pas à dissiper les ténèbres que nous ne pouvons chasser entièrement, et racontons en peu de mots l'histoire merveilleuse de cette statue, qui est encore aujourd'hui en grande vénération.

« Le lieu dont nous parlons avait pour gouverneur, il y a six siècles (Gumppenberg écrit en 1672), un homme d'une naissance illustre, qui avait reçu de ses parents le nom d'Hector; étant devenu vieux, il fut attaqué d'une cécité presque mortelle, dont il souffrait depuis plusieurs années, quand la sainte Vierge choisit pour son séjour dans ce pays le jardin du gouverneur, qui touchait à la citadelle. Or, voici ce qui arriva le 2 février, jour auquel l'Eglise célèbre la présentation de Jésus au temple de Jérusalem, et la purification de Marie.

« Hector avait commencé dès la veille, au milieu de toute sa famille, la célébration de la fête, lorsque, vers le milieu de la nuit, tous ceux qui l'entouraient virent dans son jardin une lumière extraordinaire, que lui, aveugle, ne pouvait apercevoir. Cependant cette lumière s'accrut insensiblement jusqu'à devenir aussi éclatante que la lumière du soleil. A cette lumière succéda une odeur merveilleuse et une musique céleste qui dura plus d'une heure et demie.

« Quelqu'un étant allé dès le matin voir dans la citadelle ce qui avait pu causer cet événement, Hector comprit que la main de Dieu était sur sa maison. D'ailleurs, il fut guéri lui-même de l'ophthalmie qui le tour-

(1) Nec omittendum, quod insulæ adjacentes, quamvis sparsæ recessibus amœnissimis, atque promontoria Liguriæ Etruriæque, quodam naturæ quasi spectaculo expositæ, delectationi sint Corsis. (Lib. I.)

(1) Kœmpfer, *Hist. du Japon*, liv. V, t. III.
(1) *Descript. du Brabant*, p. 213.

mentait depuis trois ans, et recouvra entièrement la vue. Il vit alors la statue miraculeuse qui était venue se fixer dans son château, et, par humilité, la fit transporter à l'église paroissiale de Saint-Martin, où elle devait être entourée d'un culte public et plus convenable. Mais la nuit suivante, à la même heure que la veille, elle revint environnée de la même lumière, de la même harmonie et de la même odeur de parfums, à la même place où elle était venue d'abord. On crut alors qu'elle voulait être accompagnée à l'église d'une pompe plus solennelle, et on la reconduisit à Saint-Martin, au milieu d'un concours immense de fidèles, où elle fut déposée sur l'autel principal; mais elle revint encore au château la nuit suivante, entourée des mêmes prodiges célestes.

« On la reporta de nouveau dans l'église, au milieu d'un concours immense de toute la population; mais elle revint pour la troisième fois dans le jardin du gouverneur avec le même éclat qu'auparavant.

« On fit alors part de cet événement surnaturel à Gérard, évêque de Cambrai, qui, n'osant prendre sur lui de déclarer le miracle sans l'avoir vu de ses propres yeux, osa demander au ciel un nouveau prodige. Il envoya donc plusieurs personnages sur la foi desquels il pouvait compter; on éleva au milieu du jardin une tente où ils devaient passer la nuit; on transporta une quatrième fois dans l'église la statue de la sainte Vierge, et l'on attendit avec confiance que le prodige se renouvelât. Quelques-uns des témoins élevaient des doutes sur l'heureuse issue de cette tentative, et disaient qu'il valait peut-être mieux prier Dieu que de tenter ainsi sa puissance et sa bonne volonté; mais, d'un autre côté, on ne pouvait forcer un digne prélat à regarder comme véritable un miracle qui n'était point alors constaté par des preuves authentiques.

« Enfin, au milieu de l'attente inquiète des assistants, on vit arriver l'heure où la statue abandonnait l'église pour retourner dans le jardin de la citadelle. Alors la vénérable statue recommença son voyage miraculeux: elle revint au jardin avec la même solennité que la première fois; toutes les incertitudes disparurent : les témoins envoyés par le prélat témoignèrent hautement de la vérité du miracle, qui fut dûment approuvé par une attestation épiscopale. Aussitôt Hector offrit son jardin à la sainte Vierge, et fit bâtir sur son emplacement une église dont les pieuses libéralités des fidèles hâtèrent la construction. Dans le courant de la même année, comme les pierres et le ciment vinrent à manquer, il en arriva pendant la nuit une telle quantité, que l'édifice put être achevé sans retard. On dit qu'alors la Vierge elle-même parut, sous l'habit d'une étrangère, pour hâter le mouvement des travailleurs et l'achèvement de l'édifice. Depuis ce temps on fait, tous les ans, une procession nocturne à cette église, la nuit du 2 février, jour où la statue céleste apparut pour la première fois dans le jardin, et l'on y célèbre une messe solennelle à une heure après minuit. Les habitants d'Ath y viennent en foule (1). »

Nous ne donnerons pas ici plus qu'aux autres pèlerinages la liste des miracles qui se sont opérés dans ce vénérable sanctuaire; mais on en compte un très-grand nombre, comme on peut le voir dans les auteurs cités par Gumppenberg (1er vol., p. 49).

TONNERRE (France), dans le département de l'Yonne.

Gumppenberg se contente de nommer Notre-Dame de Saint-François : c'était probablement la Vierge de quelque couvent de l'ordre de Saint-François, aujourd'hui perdue. Il y avait, en effet, à Tonnerre un couvent de Minimes et une belle église dédiée à Notre-Dame.

TOPPARY (Inde), ville de l'Inde transgangétique, dans les environs de laquelle on a découvert de remarquables antiquités : ce sont des temples circulaires de 100 pieds de haut, surmontés d'obélisques et entourés de tumulus comme chez la plupart des nations de l'ancien monde.

On y voit une statue de plus de 100 pieds de haut, bien proportionnée, et une autre en adoration devant elle, portées toutes deux par un soubassement de rochers en talus de 30 pieds de haut sur 80 de large. On a cru reconnaître Bouddha dans la grande figure. Ces deux statues et leur soubassement sont taillés dans le roc. (Adrien Balbi, *Abrégé de géographie*, pag. 750.)

TORIGNY (France), dans le département de Seine-et-Marne, en latin *Tauriniacum*. L'église paroissiale est dédiée à saint Martin; mais il y a dans les vignes qui bordent la côte, sur laquelle ce village est bâti, une chapelle très-ancienne du titre de Notre-Dame du Haut-Soleil. On ne sait pas trop la raison de cette dénomination : elle est bâtie parallèlement à l'église paroissiale; dont elle est assez voisine, et se trouve placée un peu plus haut qu'elle sur le coteau. Le chœur, par sa voûte et ses supports, paraît être du XIIIe siècle. On y vient en pèlerinage pour la fièvre; la paroisse y va quelquefois en procession. Il y a une fontaine au-dessus de cette chapelle (2).

TORLACH ou TORLOQUI (Turquie), petit village de Bulgarie, qui est le berceau d'une secte de derviches errants, vivant aux dépens de la stupide terreur des Turcs, qui croient, à l'aide de présents, pouvoir être délivrés des ravages de la peste, des tremblements de terre, de la disette et autres fléaux dont les menace un vieux fripon que ces derviches mènent avec eux, et qui y a sa station principale. Ce personnage extraordinaire, de même que le Kamolxis des anciens Grecs et le Dalaï-Lama des Tibétains,

(1) Gumppenberg, *Atlas Marianus*, XVII. Nous avons, comme partout ailleurs, fort abrégé sa relation, souvent longue et diffuse.

(2) Lebeuf, *Hist. du diocèse de Paris*, part. VI, p. 81.

est regardé comme un dieu incarné, et traité avec les plus grands honneurs (1).

TORRE PIGNATARA (Italie). Sur la route de Palestrine à la Torre Pignatara, se trouvent une foule de ruines, parmi lesquelles on remarque le tombeau élevé par Constantin à sa mère, sainte Hélène, dont le corps fut ensuite transporté à Constantinople. Une rustique chapelle, où viennent encore quelques rares pèlerins, a remplacé la basilique bâtie en cet endroit par cet empereur à saint Marcellin et à saint Pierre l'Exorciste, dont le lieu de sépulture se voit encore dans les catacombes romaines de Saint-Sébastien.

TORTOSA (Asie), port de Syrie, situé à 120 kilom. d'Alep.

On cite avec vénération le sanctuaire qu'y avait la Mère de Dieu, et que l'on appelait Notre-Dame de Tortose ; ce sanctuaire, dont les miracles, au moyen âge, retentissaient dans toute la chrétienté, et où les musulmans eux-mêmes ont parfois amené leurs enfants pour leur faire donner le baptême, persuadés qu'ils étaient que cette cérémonie, grâce à la protection de la sainte Vierge, devait les préserver de tout mal.

Au rapport de Jacques de Vitry, l'église de Tortose est la première qui ait été bâtie en l'honneur de la sainte Vierge.

On lit dans les mémoires du sire de Joinville, que le bon sénéchal se rendit en pèlerinage à Notre-Dame *de Tourtouse*. L'histoire de saint Louis rapporte un miracle qui eut lieu, de son temps, en faveur d'un pauvre homme *démoniacle*, lequel, un jour, fut amené devant cet autel de Notre-Dame de Tortose, et ainsi, poursuit le sire de Joinville, comme l'on priait Notre-Dame pour sa guérison, le diable que le pauvre homme avait dedans le corps répondit : « Notre-Dame n'est pas ici, elle est en Egypte pour aider au roi de France et aux chrétiens, qui aujourd'hui arrivent à la terre sainte, à pied, contre les païens qui sont à cheval. »

Le sire de Joinville ajoute que le jour même où le démon prononçait ces paroles, l'armée française débarquait en Egypte.

Cette Vierge de Tortose, qui abandonne son sanctuaire pour aller porter du secours au roi de France, est le sublime du merveilleux, suivant la réflexion de M. Poujoulat dans ses *Lettres sur l'Orient*.

TOUL (France), dans le département de la Meurthe.

L'église cathédrale de Toul est un des plus beaux monuments religieux qui restent à la France. Elle a été commencée par l'évêque saint Gérard, mort en 994, et achevée seulement en 1496. Le portail fut élevé à cette époque par Jacquemin, de Commercy, l'un des plus habiles architectes du royaume. Sa longueur est de 33 mètres. Le pourtour des trois portes, orné de cordons brodés, est garni de niches nombreuses, à bases et à dômes également sculptés à jour. Au-dessus de la porte principale est une rosace, à vitraux de couleurs, encadrée dans un vaste triangle ogival ; au-dessus et au-dessous, trois galeries à balustres en fleurs de trèfle règnent sur toute la largeur du portail.

La forme intérieure de la cathédrale de Toul est celle de toutes les anciennes basiliques.

La nef principale, soutenue par dix-huit piliers, se développe sur une longueur de 80 mètres, et sur une hauteur sous voûte de 36 mètres : elle a deux bas-côtés, et à sa gauche est un cloître promenoir carré, destiné originairement aux processions intérieures.

La hauteur de chacune des deux tours, y compris celle des Fleurons ou couronnements, est de 76 mètres environ.

On cite parmi les richesses de la cathédrale plusieurs reliquaires ; un missel de Toul du XIV^e^ siècle, avec enluminures ; une chaise curule en pierre sculptée, qu'on appelle chaise de saint Gérard : c'est sur cette chaise que les anciens évêques de Toul avaient coutume de s'asseoir pour la cérémonie de leur prise de possession.

Toul est compris aujourd'hui dans le diocèse de Nancy.

TOULON (France), ancien évêché de la Provence, dans le département du Var.

Il n'est pas question de l'église de Toulon avant le milieu du V^e^ siècle. On croit que saint Honoré ou Honorat en fut le premier évêque, et saint Cyprien, mort avant l'an 549, fut le troisième ou le quatrième ; il est le second titulaire ou patron de l'église après la sainte Vierge. On honore encore un martyr de ce nom dans la même ville.

Le diocèse de Toulon était d'une très-petite étendue, et n'avait dans son ressort que vingt-huit paroisses. Le bâtiment de l'église cathédrale sous l'invocation de Notre-Dame de Sede, n'était pas bien considérable ; mais la chapelle de Notre-Dame était un lieu de dévotion qui attirait une foule considérable de pèlerins.

L'évêché a disparu devant la révolution de 1789.

TOULOUSE (France), chef-lieu du département de la Haute-Garonne.

Voici les images de la Vierge qu'on y vénérait au XVII^e^ siècle, selon Gumppenberg :

Notre-Dame de Bon-Secours ;
Notre-Dame de Bonne-Nouvelle ;
Notre-Dame la Blanche ;
Notre-Dame du Suffrage ;
Et Notre-Dame des Anges.

On voit aussi à Toulouse plusieurs églises dignes d'intérêt. Nous allons les examiner.

Eglise de Saint-Sernin. — « Le plus curieux édifice religieux de Toulouse est sans contredit l'église de Saint-Sernin, qui a été achevée, telle qu'on la voit aujourd'hui, en 1097. Je la regarderais volontiers comme le modèle le plus complet du genre roman qui existe en France. Elle a la forme d'une croix latine extrêmement allongée. Son extérieur est très-simple, et a cet air de forteresse qui distingue les églises de cette époque : le clocher, en étages successivement rétrécis, surmonté d'une flèche et à fenêtres en ogive

(1) Balbi, *Abrégé de géogr.*, p. 583.

triangulaire, produit tout l'effet d'une pyramide. Malheureusement ce clocher et tout l'extérieur ont été victimes d'un badigeonnage qui a coûté 10,000 francs, tandis qu'on négligeait les réparations les plus urgentes. Le latéral du midi a deux portails également remarquables : le premier, précédé par une arcade de la renaissance, est très-curieux par les sculptures de ses chapiteaux qui représentent le massacre des Innocents et autres sujets sacrés, dans le goût le plus primitif; le second est plus grand et plus moderne; les chapiteaux des colonnes représentent les sept péchés capitaux. Dans une chapelle grillée, à côté de ce dernier portail, se trouvent les tombeaux de trois comtes de Toulouse, du XI^e^ siècle, trop dégradés pour offrir un bien grand intérêt. La triple nef, très-longue et très-étroite, offre une perspective d'une rare beauté; la voûte, très-haute, est parfaitement cintrée; les grosses colonnes des arcades inférieures ont été équarries et défigurées; mais la galerie supérieure, en plein cintre, est intacte, ainsi que tout le chœur. Les boiseries des stalles, sculptées au XVI^e^ siècle, sont dignes d'être observées; on y reconnaît l'esprit satirique et les passions violentes de cette époque; dans l'une des stalles on voit un porc assis dans une chaire, en rase campagne, avec cette inscription : *Calvin le porc prêchant.* Dans les chapelles du pourtour du chœur il y a des châsses en bois qui sont de curieux modèles d'architecture ecclésiastique très-ancienne; entre ces chapelles sont placées les statues des comtes et comtesses de Toulouse qui ont été bienfaiteurs de cette église. Plusieurs de ces statues sont d'une expression touchante, et toutes sont d'un très-grand intérêt historique. Les peintures fort anciennes de la voûte du chœur représentent Notre-Seigneur entre les symboles des quatre évangélistes. Les cryptes de Saint-Sernin étaient célèbres par le nombre des reliques et la richesse des châsses qu'elles renfermaient avant la révolution; elles ont été défigurées par une série de restaurations maladroites; dès la fin du XV^e^ siècle, on avait substitué aux anciens pleins cintres des ogives surbaissées et écrasées, d'un très-mauvais effet. A la révolution, le souterrain fut dévasté, et depuis, sans doute, en guise de compensation, il a été remis à neuf et proprement repeint en diverses couleurs; l'impression sombre et mystérieuse que devait produire ce sanctuaire ne peut donc exister que dans l'imagination.

Saint Etienne. — « La cathédrale de Saint-Etienne n'a jamais été achevée; il n'y a de complet que son chœur, vraiment grandiose au dehors comme au dedans, orné de quelques beaux vitraux, mais que le cardinal de Joyeuse a surchargé, au XVII^e^ siècle, d'une sorte de jubé en forme de façade à bas-reliefs et à arabesques de très-mauvais goût. La nef, bâtie par Raimond VI, pendant qu'il était assiégé par Simon de Montfort, n'a aucune relation avec le chœur, qui est d'une époque postérieure; elle a été destinée depuis à servir de collatéral; mais ce projet a été abandonné, et on s'est contenté de lui donner une largeur tout à fait disproportionnée à sa hauteur, et qui ne lui permet toutefois d'arriver que jusqu'au tiers de la largeur du chœur, dont les deux tiers sont brusquement terminés par un mur de refend. On a été obligé de masquer par des rideaux cette bizarre anomalie. La façade et le chœur sont également irréguliers. » (M. le comte de Montalembert.)

Eglise de Notre-Dame du Taur. — Cette église, d'abord dédiée à saint Saturnin, ainsi nommée parce qu'elle fut bâtie dans le lieu même où le corps de ce martyr fut laissé par le taureau qui le traînait, a été rebâtie plusieurs fois, et n'offre rien de l'époque où elle fut fondée. Son clocher et son portail, très-remarquables, datent seulement de la fin du XVI^e^ siècle.

Eglise de Sainte-Marie, ou de la *Daurade.* — C'était l'un des plus anciens monuments de Toulouse. « Il avait été construit sur les ruines d'un temple romain, dédié, dit-on, à Apollon. Une partie de ce temple était encore debout dans l'hémicycle qui formait le sanctuaire. La nef de l'église avait remplacé des ruines qui formaient un décagone parfait. Le sanctuaire, plus élevé, était garni de trois rangs de niches, pratiquées dans le mur. Tout le massif du mur était recouvert d'une mosaïque en verre très-remarquable, représentant des saints de l'Ancien et du Nouveau Testament. La couleur jaunâtre ou dorée qui faisait le fond de cette mosaïque avait fait donner le nom de *Deaurata* ou *Daurade* à cette église. On croit que les Visigoths étaient les auteurs de cette mosaïque. » (Annuaire du département de la Haute-Garonne, 1833.)

Selon l'opinion la plus répandue, Clémence Isaure fut inhumée dans l'ancienne église de la Daurade.

L'édifice actuel est tout moderne.

L'église des Dominicains renfermait le tombeau de saint Thomas d'Aquin, construit de façon que quatre prêtres pouvaient y dire la messe en même temps, devant les reliques du saint, qui sont dans une châsse magnifique d'argent doré. Le chef de ce saint était conservé à la sacristie.

Il y avait aussi à Toulouse plusieurs confréries de pénitents, les bleus, les blancs, les noirs et les gris. Celle des pénitents bleus était la plus célèbre de tout le royaume, dit Robert de Hesseln : elle compte parmi ses confrères plusieurs rois et plusieurs princes du sang, entre autres les rois Louis XIII, Louis XIV, Louis XV, monseigneur le Dauphin, et messieurs les princes. On voit encore dans leurs registres les noms d'un grand nombre de personnes les plus distinguées dans le clergé, dans l'épée et dans la robe (1). »

TOURLANDE ou TURLANDE (France), petit hameau de l'ancienne province d'Auvergne,

(1) *Dict. univers. de France*, etc.

département du Cantal, canton de Pierrefort, paroisse de Paulhenc.

Il y a dans le centre de ce hameau une petite chapelle antique, consacrée au culte de la Vierge. On fait remonter sa fondation au temps de l'occupation de l'Auvergne par les Anglais.

Assise, pour ainsi dire, dans le site le plus pittoresque, cette chapelle est adossée à une chaîne de rochers, rangés en quelque sorte par rang de taille, et s'élevant comme des pyramides égyptiennes en forme d'amphithéâtre. On voit fréquemment planer au-dessus de ces rochers, qui descendent dans la rivière de Truyères, la buse et autres oiseaux de proie des montagnes de l'Auvergne. Il n'y a rien à dire de l'architecture simple et agreste de ce petit monument religieux, sinon que les habitants des environs y viennent souvent implorer l'assistance de Notre-Dame de Tourlande dans leurs afflictions, ou font dire des messes dans ce sanctuaire à Marie. Ces messes sont célébrées ordinairement par le curé de Paulhenc ou par son vicaire, et quelques pieux pèlerins y assistent avec dévotion.

TOURNAY (Belgique), dans le Hainaut, sur l'Escaut.

« Nous lisons dans les anciens historiographes, comme Sigebert, moine de Gembluoz-lès-Namur et autres, que, sur la fin du x^e^ siècle et au commencement du xi^e^, se font remarquer plusieurs choses prodigieuses, comme signes au ciel épouvantables, barreaux flamboyants de feu, comètes ardentes, horribles tremblements de terre, grandes inondations d'eaux, et choses semblables, fort effroyables, qui étaient certains présages et pronostications de guerre, famine et final de plusieurs étranges maladies, dont les corps humains furent atteints environ ce temps-là en divers endroits de l'Europe, et principalement en Gaule-Belgique : de façon qu'entre les recherches que j'ai faites des évêques de Tournay, et des choses les plus mémorables advenues de leur temps, j'ai remarqué que sous l'évêque Radbode, qui vivait du temps de Lambert, évêque d'Arras, sous le pontificat d'Urbain II, Philippe I^er^, roi de France, et Robert le Frison, comte de Flandre, le peuple de Tournay et Tournesis, et des provinces circonvoisines, fut affligé du même feu ardent et sacré, et de semblables maladies contagieuses que ceux d'Arras, environ le même temps sous ledit évêque Lambert ; et que le peuple, ainsi tourmenté, vint en grande troupe à l'église cathédrale de Notre-Dame de Tournay pour y recevoir allégeance et guérison de tels maux, par l'intercession de la glorieuse Vierge Marie. Ce qui ayant été favorablement obtenu par les premiers, le peuple y arriva de tous les quartiers en si grande foule, qu'il n'y avait ni trou, ni coin si petit, qu'il ne fût plein de malades, dont s'ensuivit une si infecte et intolérable puanteur, que les chanoines furent contraints de faire mettre dehors ceux qui avaient les pieds, les jambes et autres membres pourris et consumés par ce feu ; lesquels, n'étant pareillement admis aux églises paroissiales de la ville pour la même puanteur, furent portés par des gens charitables en une chapelle du monastère de Saint-Martin quelque peu avant qu'il ne fût restauré depuis la destruction des Hongrois, où plusieurs de ces malades moururent et furent inhumés. L'affluence du peuple, qui y vint en pèlerinage avec femmes et enfants, fut si grande, que plusieurs malades, étant hors l'église devant le portail, se mirent à honorer et vénérer l'image de la Vierge Marie qui était sur le portail, et, en y continuant leurs prières, obtinrent guérison de même que ceux qui avaient pu entrer à l'église, de façon que ladite image encore aujourd'hui est appelée l'image des malades.

« Radbode, qui était alors 41^e^ évêque de Tournay, personnage fort savant et vertueux, avisa, avec son clergé, tous les bons moyens pour apaiser la colère de Dieu, et ensemble le remercier de cette miraculeuse guérison ; tellement qu'après avoir commandé, un jour de vendredi, jeûne et abstinence jusqu'aux plus petits enfants, et prohibé les vanités, pompes et bombances, il ordonna une solennelle procession, au jour de l'exaltation de la sainte croix, dans la banlieue de la ville de Tournay, où on porta le précieux et vénérable reliquaire de la sainte croix avec plusieurs autres honorables fiestoles et châsses, y assistant le clergé et le peuple en grand nombre, à pieds nus, avec une incroyable révérence et dévotion : laquelle procession se continue encore aujourd'hui en mémoire d'un si grand bénéfice, avec les mêmes cérémonies ecclésiastiques, mais non avec pareille ferveur et dévotion du peuple, qui souvent méprise telles anciennes traditions, sans considérer la cause et origine de l'institution ; voire même parmi telles pieuses et chrétiennes observations si saintement observées et ordonnées par les ancêtres, il y entremet et y fourre ses vanités et folles récréations.

« Or, cette procession a été de tout temps si célèbre et si fameuse, qu'on y a compté, il y a quelques années, plus de cinquante mille personnes, qui arrivaient de divers endroits, principalement quelque temps après l'institution, et lorsque la Flandre était dépendante du diocèse de Tournay.

« Enfin, plusieurs autres belles cérémonies y ont toujours été observées pour augmenter la dévotion des pèlerins ; comme il appert par le chant de l'office des morts, lequel, depuis lors jusqu'à présent, s'est toujours continué la veille de l'Exaltation de la sainte croix, pour les fidèles pèlerins décédés en ce voyage et pèlerinage.

« Jacques Meyer, ancien chroniqueur et annaliste des Pays-Bas, rapporte à l'an 1092 l'institution de cette solennelle procession de Tournay par l'évêque Radbode, et il fait un bref récit de cette maladie étrange. Il dit que plusieurs furent tellement pris de feu ardent, que les membres qui en furent atteints devinrent aussi noirs que du charbon ; d'autres eurent des ulcères corrosifs, qui

gâtaient et mangeaient les parties nobles, et on fut obligé de couper les bras ou les jambes à plusieurs, pour éteindre le feu qui croissait et gagnait toujours.» —Voyez cet auteur au troisième livre de ses Annales (1).

TOURNUS (France), ancienne ville de Bourgogne (Saône-et-Loire).

L'abbaye de Saint-Philibert renfermait, entre autres reliques précieuses qui y attiraient les fidèles, quelques portions des vêtements tant du Sauveur que de la sainte Vierge, le lien dont Jésus fut lié durant sa passion, un des vases de Cana, du bois de la vraie croix, et le corps de saint Philibert.

Si toutes ces reliques étaient authentiques, il y en avait de fort précieuses.

Louis XI, en 1482, et Marie de Médicis, en 1630, passèrent par Tournus, enrichirent l'abbaye de nombreux priviléges et y firent leurs dévotions.

TOURS (France), ancienne capitale de la Touraine, chef-lieu du département d'Indre-et-Loire, est une fort belle ville, très-agréablement située. On y remarque, parmi ses monuments du moyen âge, sa cathédrale, placée sous le vocable de saint Gatien.

Ce fut saint Gatien qui le premier annonça l'Evangile aux Turones. Poursuivi par la haine des Gentils, il se réfugia dans une grotte obscure, où il creusa de ses propres mains une crypte dédiée à la Vierge. Ce fut dans ce lieu même que s'éleva plus tard le célèbre monastère de Marmoutier (2).

A l'époque où un empereur chrétien occupa le trône, saint Lédaire éleva une église dans la cité. Elle fut consacrée par saint Martin sous le vocable de saint Maurice et de ses compagnons. En 559, elle fut détruite par l'incendie, et ne fut relevée de ses ruines qu'en 573. Cet édifice, somptueux pour le temps de barbarie où il avait été construit, ne subsista que jusqu'en 1166, époque où il devint pour la seconde fois la proie des flammes.

Joscion, archevêque de Tours, entreprit sa reconstruction. C'était le temps où l'architecture chrétienne prenait cet essor qui plus tard devait enfanter des merveilles. La première pierre de la nouvelle cathédrale fut posée en 1170. Les travaux, conduits d'abord avec la plus vive ardeur, se ralentirent bientôt, et furent continués par la suite avec une lenteur si déplorable, qu'en 1547 on y travaillait encore.

Ce fut pendant la moitié du XIIIe siècle qu'on édifia le chœur, les transsepts et les quinze chapelles du rond-point et une partie de la nef.

Les deux tours s'élevaient déjà à 30 mètres au-dessus du sol en 1426. En 1440 la grande façade fut achevée enfin ; les deux tours furent terminées, l'une en 1507 et l'autre quarante ans après.

(1) Gazet, *Briève Histoire*, etc.

(2) Il ne subsiste plus d'autres traces de cette magnifique abbaye, dont l'église était l'une des plus belles du royaume, qu'un vieux portique formant la principale entrée du midi. L'église et les vastes bâtiments du monastère ont été aliénés en 1797 et démolis.

Le plan de la cathédrale de Tours est en forme de croix latine. Sa longueur est de 100 mètres sur 30 de largeur à la nef et 46 à la croisée ; la hauteur des voûtes est de 28 mètres. Si cette église ne peut être mise en parallèle avec nos grandes basiliques pour les dimensions, elle soutient avantageusement la comparaison au point de vue de la grâce, de la légèreté et de l'élégance de toutes ses parties. On y remarque une harmonie qui saisit l'âme et la transporte d'admiration. Rien de plus gracieux et de plus majestueux à la fois que le chœur et l'abside.

Les colonnes groupées présentent des chapiteaux feuillus d'une extrême élégance ; les fines colonnettes qui s'élancent jusqu'aux nervures de la voûte ont des proportions aériennes. Les galeries à jour, composées de trèfles et de quatre-feuilles, produisent un effet admirable ; mais ce qui captive surtout l'attention, ce sont les chapelles absidiales, rayonnant autour du sanctuaire, et les deux magnifiques rosaces qui brillent aux extrémités des transsepts, et dont les vives couleurs font un effet admirable en répandant un jour coloré et mystérieux dans l'intérieur du temple.

La grande nef, avec ses collatéraux et ses nombreuses chapelles, date du XVe siècle. Elle présente des colonnes contournées en croix autour d'un pilier cylindrique. Leurs chapiteaux sont feuillus, mais d'un genre différent de ceux du chœur. Les galeries, divisées par des meneaux, présentent d'innombrables compartiments, ainsi que les formes les plus capricieuses, caractère propre du style flamboyant.

Les nombreuses verrières de cette église forment l'un de ses plus beaux ornements. Elle présente des vitraux à légendes du XIIIe siècle ; les autres verrières, toutes parfaitement conservées, et brillant du plus vif éclat, sont des XIVe, XVe et XVIe siècles.

La façade de la cathédrale est d'autant plus remarquable qu'elle présente les caractères d'unité et d'harmonie joints à une grande richesse. Il serait impossible de décrire toutes ces guirlandes, ces couronnes, ces fleurs, ces expansions foliacées, ces rosaces, ces dais, ces pinacles et toute cette merveilleuse dentelle dont cette façade est brodée (1).

S'il est permis de joindre quelque critique à cette description, nous dirons que la nef semble étroite, et que ce défaut ôte quelque chose à l'effet intérieur. Il se reproduit nécessairement à l'extérieur dans la façade, qui manque d'ampleur dans son développement latéral.

On remarque dans cette église le tombeau

(1) Elle justifie parfaitement ce mot de Henri IV, qui, en voyant cette espèce d'orfévrerie de pierre, s'écria, en considérant les tours : « Ventre-saint-gris ! voilà deux beaux bijoux ; il n'y manque plus que des étuis. »

des enfants de Charles VIII, en marbre blanc.

Abbaye de Saint-Martin. — L'église de Saint-Martin était l'une des plus anciennes de Tours. C'était une construction lourde et dépourvue de goût. On en a conservé une tour nommée *Tour de Charlemagne.* C'est probablement le plus ancien monument religieux de Tours.

Gumppenberg n'y a trouvé que deux Vierges à citer : Notre-Dame des pois et Notre-Dame des colonnes, et ne donne aucun détail ni sur l'une ni sur l'autre.

Mais Tours était beaucoup plus célèbre par son grand pèlerinage à Saint-Martin ; c'était un des plus fréquentés du moyen âge. On conservait, avant la révolution de 1789, la sainte ampoule, qui servait au sacre de nos rois, dans l'abbaye de Marmoutier, au faubourg Saint-Symphorien.

Il y a de longs développements sur l'organisation ecclésiastique de Tours, avant le XIX^e^ siècle, dans le *Dictionnaire géographique* de La Martinière. Nous ne voulons pas les transcrire ici, mais nous engageons ceux de nos lecteurs que ces recherches peuvent intéresser plus particulièrement, à les lire : ils sont remplis de faits curieux.

TRAPANI (Sicile). Cette ville est l'antique Drepanum, où, suivant la tradition, Anchise, père d'Enée, mourut et fut inhumé ; pourtant aucun monument n'indique sa dernière demeure.

TRAPPE (La), en France. *Voy.* PORT-DU-SALUT.

TRÉCHATEAU (France), gros bourg situé sur les confins des provinces de Champagne et de Bourgogne, à 12 kil. au nord de Dijon (Côte-d'Or).

L'église paroissiale était sous l'invocation de saint Florent, dont elle conservait les reliques dans une très-belle châsse qu'on visitait, avec une grande affluence de peuple, le jour de la fête patronale.

TRÉGUIER (France), en Bretagne, dans le département des Côtes-du-Nord, à l'embouchure du Tréguier, dans la Manche. C'était autrefois un évêché.

Son église cathédrale était dédiée à saint Tugdual, son premier prélat. On y voyait un très-beau monument qui renfermait les reliques de saint Yves. Le duc de Bretagne Jean V donna son pesant d'argent pour construire ce tombeau. L'évêché de Tréguier a disparu pendant la révolution de 1789. Le titre de comte était attaché à la qualité épiscopale.

TREILLÈRES (France), en Bretagne, dans le département de la Loire-Inférieure. Ce bourg est situé dans une vallée agréable, traversée par le ruisseau de la Verrières, à 14 kil. nord-ouest de Nantes.

On remarque aux environs la chapelle des Dons ; son entrée est obstruée par les troncs de deux ifs énormes qui attestent son ancienneté.

La fête du pays se célèbre le 3 mai, jour de l'invention de la sainte Croix.

TRENTE (Autriche), petite ville épiscopale, qui fait partie du gouvernement du Tyrol. Elle formait, avec l'évêché de Brixen, un des principaux Etats ecclésiastiques du ci-devant empire germanique.

C'est dans l'église de Santa-Maria-Maggiore que s'assembla le célèbre concile qui porte son nom, et qui y tint ses séances de 1545 jusqu'en 1563. Quand on examine les décrets de cette assemblée sans prévention, on est forcé de reconnaître qu'ils ont été formulés avec toute la clarté, la précision, la sagesse possibles, et après les discussions et les examens les plus approfondis des plus célèbres théologiens. Ses décrets sur le dogme sont fondés sur l'Ecriture sainte, sur la tradition, sur le sentiment des Pères, sur les décisions des conciles précédents, en un mot, sur la croyance constante et universelle de l'Eglise.

Bossuet a établi d'une manière invincible l'œcuménicité du concile de Trente et l'autorité infaillible de ses décisions. Répondant au fameux mémoire de Leibnitz, il conclut que mettre en question si l'on recevra le concile de Trente ou si on le repoussera, c'est vouloir delibérer si l'on sera catholique ou non.

TRÈVES. (Prusse Rhénane), en latin *Treveri*, *Treviri*, ou *Augusta Treverorum ;* en allemand *Trier*, sur la Moselle.

Le monde entier connaît aujourd'hui le pèlerinage fameux de cette ville, où l'on conserve avec la plus grande dévotion la sainte robe de Jésus-Christ.

Nous prendrons les détails traditionnels nécessaires à notre notice dans une excellente *Histoire de la Robe de Jésus-Christ conservée dans la cathédrale de Trèves*, par J. Marx, professeur du grand séminaire, approuvée par Mgr l'évêque de Trèves, et traduite de l'allemand par Ch. Vayant, vicaire de l'église Notre-Dame de Metz ; et dans une *Beschreibung des heiligen Rockes unseres Herrn Jesu Christi, Trier*, 1844.

« Les Juifs portaient deux sortes d'habits : un habit de dessus ou manteau, et un habit de dessous, appelé כְּתֹנֶת (*kethoneth*) en hébreu, χιτὼν chez les Grecs, et *tunica* chez les Romains. La tunique ou l'habit de dessous se portait sur la peau et tenait la place de notre chemise ; elle était faite ordinairement de lin, quelquefois aussi de coton ; elle avait les manches longues et larges et descendait jusqu'au-dessous des genoux ; pour marcher et pour travailler, on la retroussait ou on la relevait avec une ceinture. Souvent elle était sans couture et d'un seul tissu avec les manches, n'ayant aucune ouverture ni par-devant ni par-derrière, mais seulement à la partie supérieure pour y passer la tête. L'habit de dessus ou le manteau n'était, pour ainsi dire, qu'un grand morceau de drap carré sans coupe, ordinairement de couleur blanche ou de pourpre, qu'on jetait sur les épaules (1). Tout ce que l'archéologie biblique

(1) Voyez D. Calmet, *Dict. de la Bible*, au mot VÊTEMENTS. Ce savant ouvrage nous donne aussi un dessin du métier sur lequel on tissait ces sortes

nous apprend sur la tunique des Hébreux en général, nous le trouvons expressément mentionné dans l'Ecriture relativement à la robe du Sauveur. Saint Jean, qui rapporte comme témoin oculaire les particularités de la passion, dit, en parlant des habits du Seigneur : Ἦν δὲ ὁ χιτὼν ἄῤῥαφος, ἐκ τῶν ἄνωθεν ὑφαντὸς δι' ὅλου (1), *Erat autem tunica inconsutilis desuper contexta per totum.*

« On sait que chez les Juifs, soumis à la domination romaine, les exécuteurs se partageaient les vêtements de ceux qu'ils conduisaient au supplice. D'après ce qui a été dit plus haut, le Sauveur avait deux vêtements, un manteau et une robe ; quant au manteau, les soldats le coupèrent en quatre, et chacun d'eux en prit une part ; comme il se composait d'une grande pièce carrée, chaque partie pouvait encore être utilisée ; mais il en était autrement de la robe : elle était sans couture et d'un seul tissu avec les manches, et si l'on eût voulu la couper en quatre, elle n'aurait plus été d'aucun usage. En conséquence, les soldats la laissèrent entière et la jetèrent au sort (2). Ainsi, au moment du crucifiement, les soldats, tout en faisant de leur propre mouvement ce qui leur était habituel, accomplirent à la lettre la prédiction de David, qui, mille ans auparavant, avait signalé cette circonstance de la passion du Messie (*Ps.* XXI, 19) : « Ils ont divisé en« tre eux mes vêtements, et ils ont jeté le « sort sur ma robe : *Diviserunt sibi vesti« menta mea, et super vestem meam miserunt « sortem.* »

« Ici se présente l'importante question de savoir ce qu'est devenue la robe du Seigneur après sa mort. Privés de toute donnée positive, nous ne pouvons faire sur ce point que des conjectures plus ou moins probables. Mathieu de Westminster, chroniqueur de la fin du XIII^e^ siècle, penche à croire que la sainte relique fut achetée par Pilate. Celui-ci, accusé de différents crimes près de l'empereur Caligula, et sommé de comparaître à son tribunal, se serait flatté d'échapper à toutes les suites du procès, s'il était protégé par l'habit divin de celui qu'il avait fait mourir ; mais sur les indications de sainte Véronique, informée de ce fait, Pilate en aurait été puni. Cette opinion de Mathieu de Westminster ne repose que sur de bizarres invraisemblances. Nous pensons qu'un simple examen des faits nous mettra sur la voie de la vérité, et que le sentiment le plus naturel est aussi le plus sûr. Il y avait autour de la croix des amis et des ennemis de Jésus-Christ ; ses amis étaient la mère du Sauveur, la sœur de sa mère, Marie, femme de Cléophas, Marie-Madeleine et saint Jean (*Joan.*, c. XIX, v. 25). Les ennemis étaient les principaux d'entre les Juifs, le peuple ameuté par eux, et les soldats (*Luc*, c. XXIII, v. 35-38). La robe du Seigneur était donc, suivant l'évangéliste, échue en partage à un des soldats, c'est-à-dire à un ennemi du Sauveur. Mais aux yeux d'un soldat, pour qui le Sauveur lui-même n'était qu'un objet de mépris et de dérision, de quelle valeur pouvait être cet habit, et quel usage pouvait-il en faire, lui, obligé, comme soldat, de porter la tunique militaire romaine ? Il devait donc tout naturellement désirer de le vendre. Or, il y avait là, tout près, des personnes pour lesquelles cet habit était d'un prix inestimable, et qui, sans attendre qu'on le leur offrit, se seront empressées de demander à l'acheter. Ces personnes étaient saint Jean l'Evangéliste, et surtout les pieuses femmes qui avaient suivi le Sauveur jusqu'à la croix et qui lui vouaient une affection si extraordinaire.

« Or, comment tant de personnes amies du Sauveur jusqu'à la mort auraient-elles pu laisser entre les mains de grossiers soldats ce précieux gage sorti probablement des mains de la sainte Vierge elle-même ? D'ailleurs une petite somme d'argent, bien préférable à ce vêtement aux yeux de ce soldat, devait suffire pour en faire l'acquisition (1). C'est ainsi que la sainte robe put rester cachée dans une famille chrétienne, et son histoire se dérober à la publicité pendant tout le temps des persécutions, c'est-à-dire pendant les trois premiers siècles de l'ère chrétienne. Un petit nombre de pieux fidèles, initiés dans le secret du dépôt sacré, en auront transmis la connaissance aux siècles suivants par une tradition orale. Les chrétiens, qui en étaient possesseurs, devaient avoir soin de le soustraire à la dérision des infidèles et à l'esprit de pillage et de destruction des persécuteurs. C'est ainsi qu'au commencement du II^e^ siècle, les Juifs cherchèrent à enlever aux chrétiens de Smyrne et à faire disparaître les reliques de saint Polycarpe, uniquement parce qu'elles rappelaient à ceux-ci de précieux souvenirs. L'histoire des persécutions rapporte aussi que les païens exigeaient des chrétiens la tradition des saints livres et d'autres objets propres à entretenir le souvenir et le culte de Jésus-Christ ; elle nous apprend encore qu'ils couvrirent de décombres l'endroit du crucifiement, et qu'ils y bâtirent un temple en l'honneur de Vénus, pour enlever aux chrétiens la consolation d'adorer leur Sauveur dans ce saint lieu. Les chrétiens se voyant donc ainsi environnés d'ennemis et de persécuteurs, et ne trouvant nulle part de protection ni pour leurs personnes ni pour leurs biens, ne virent de sûreté pour la sainte robe que dans le silence le plus absolu sur l'endroit où ils la tenaient cachée.

« La nécessité de ces mesures de prudence ayant subsisté jusqu'au commencement du

d'habits, et il remarque qu'il n'est pas rare, en Orient, de voir des chemises entières d'un seul tissu pour les manches et pour le corps. Voyez encore dans le même auteur, *Comment. litt. in Evang. Joan.*, c. XIX, v. 23.

(1) Nous citons ce passage en grec, parce qu'il est le plus important de tous à notre avis. (L. de S.)

(2) Calmet, *Comment. litt. in Joan.*, XIX, 23.

(1) Ceci s'applique aussi au manteau coupé en quatre parties ; il n'y a pas de doute que ces différentes parties n'aient aussi été rachetées par des disciples du Sauveur.

IVe siècle, la sainte relique dut rester cachée pendant tout ce temps-là. Constantin, fils de Constance Chlore et de sainte Hélène, était appelé par la Providence à mettre fin aux sanglantes persécutions contre l'Eglise chrétienne. Dans une circonstance très-critique, au commencement d'une bataille décisive, il vit paraître au firmament une croix avec cette inscription : *Tu vaincras par ce signe*. Cette apparition miraculeuse, jointe peut-être à des considérations d'une autre nature, détermina Constantin en faveur de la religion chrétienne, en 312; il proclama donc par un décret spécial la liberté de religion dans tout l'empire romain. Parti de Trèves, principale résidence des empereurs d'Occident, il marcha sur l'Italie, à la tête de son armée, et gagna tout près de Rome la bataille qui affranchit l'empire romain et l'Eglise chrétienne du joug des tyrans. Seul maître de l'empire, en 324, il vit, dès l'année suivante, comme premier empereur chrétien, trois cent dix-huit évêques réunis à Nicée, pour examiner et proscrire l'hérésie d'Arius. Sa mère l'avait suivi en Orient, et en 326 elle fit dans la terre sainte un voyage dont nous allons maintenant nous occuper.

« Après son éclatante victoire sur Maxence (312), Constantin, de concert avec Licinius, porta un décret par lequel il mit fin aux persécutions et proclama dans tout l'empire la liberté de religion ; Constantin lui-même et sa mère firent profession de la religion chrétienne. Cet acte de justice et les bonnes dispositions de l'empereur et de sa mère à l'égard de l'Eglise inspirèrent aux chrétiens de tous les pays les plus vifs sentiments de reconnaissance. Hélène, couronnée impératrice par son fils et vénérée de tout le monde pour sa piété, visita la terre sainte, en 326, dans le but de voir et d'orner convenablement les saints lieux, comme aussi de venir en aide aux chrétiens. Par ses enquêtes auprès des habitants du pays, elle découvrit le lieu du crucifiement, le saint Sépulcre, la sainte Croix, le titre de la Croix et les saints Clous (1).

« Voilà ce que nous apprennent Eusèbe, évêque de Césarée en Palestine ; Rufin, prêtre d'Aquilée, qui avait séjourné dans ces mêmes contrées, et Théodoret, évêque de Cyrus en Syrie. Or, c'est à ce même voyage de sainte Hélène et à son séjour dans la terre sainte, que la tradition de Trèves rattache l'acquisition de la sainte robe par cette église. Sainte Hélène, dit cette tradition, gardant après son retour un souvenir affectueux de Trèves sa patrie, lui fit don de la sainte Robe par l'intermédiaire de saint Agritius, son évêque. Comme nous n'avons pas les monuments contemporains de cette donation, qu'il nous suffise de dire que cette tradition a pour elle toutes les vraisemblances. La fin des persécutions, sous Constantin, en 313, rendit désormais inutiles les précautions avec lesquelles on avait tenu cachée jusque-là une aussi sainte relique que la robe du Seigneur. Treize ans après, Hélène paraît dans la terre sainte, où selon toute apparence, devait se trouver cette robe. Or, nous le demandons, qui fut jamais placé dans des circonstances aussi favorables que cette princesse, en ce moment, pour recueillir de saintes reliques en Palestine ? Alors, pour la première fois, ces reliques pouvaient se produire au grand jour ; tout danger de profanation avait disparu ; la pieuse et illustre impératrice se trouvait sur les lieux, et chaque chrétien, tant par respect que par amour pour elle, lui offrait volontiers ce qu'il pouvait posséder de plus précieux. En outre, la découverte de la sainte croix avec le titre et les saints clous, et la grande joie qu'en manifesta l'impératrice, fixèrent l'attention de tout le monde, surtout celle des chrétiens de la Palestine, sur sainte Hélène et sur sa grande estime pour les saintes reliques. Ajoutez que l'auguste impératrice, parcourant tout le pays où elle semait ses largesses, avait la plus belle occasion de découvrir la sainte robe, et que les chrétiens durent s'empresser de la lui offrir sans même qu'elle l'eût demandée.

« Sainte Hélène, se trouvant une fois en possession de la sainte robe, a pu en faire présent à l'église de Trèves, où elle avait si longtemps habité.

« Trèves n'avait pas été seulement le séjour de sainte Hélène, mais aussi la résidence des empereurs d'Occident depuis la fin du IIIe siècle jusqu'au commencement du IVe ; elle était, après Rome, la première ville de l'Occident, et nommée pour cette raison la seconde Rome. Que si Trèves occupait un rang si distingué dans l'empire, celui qu'elle tenait dans l'Eglise n'était pas moins honorable. Eglise la plus ancienne en deçà des Alpes, elle avait propagé la foi dans un vaste rayon autour d'elle, ce qui lui avait valu la dignité de métropole, qu'elle avait obtenue par son mérite religieux et son rang politique; elle s'élevait donc au-dessus de toutes les églises des Gaules et de la Germanie. Enfin, la cathédrale de Trèves étant en grande partie (entre le chœur et la chapelle de Saint-Nicolas) un édifice d'architecture romaine du temps de Constantin, et très-probablement un palais de sa mère, il nous semble tout naturel qu'Hélène, suivant la tradition, ait envoyé la sainte robe à cette ville, par Agritius, son évêque, avec qui elle avait été plusieurs années en relation, et qu'elle avait pu par elle-même connaître et estimer.

(1) Voici ce que porte le *Martyrologium Gallicanum*, au 18 août, jour de la fête de sainte Hélène :

Pietatis ergo profecta Hierosolymam, crucem Domini cum clavis mirabiliter invenit (Helena), loca sacra superstitionum spurcitiis ethnicarum judaicarumque expurgavit, ædificiis splendidis instruxit, donariis exornavit. Romæ Crucis basilicam deinde condidit, quam salutiferæ crucis parte insignivit : in Galliæ decoramentum etiam religiose propensa Aureliis principem ædem construxit, in Christi crucifixi venerationem. Cujus et tunicam inconsutilem Treviros pro cultu observandam misit, cum plerisque aliis humanæ redemptionis monumentis.

Cité dans les *Antiquitates et Annales Trevirienses*, auctor. P. Chr. Browero, et P. Jac. Masenio (2 tom. in-fol. Leodii, 1671, t. I, p. 582).

« Il s'agit maintenant de rechercher l'antiquité de la tradition qui attribue la possession de la sainte robe à l'église de Trèves.

« Reportons-nous à l'époque où Jean Ier, faisant réparer la cathédrale de Trèves, découvre par hasard la sainte robe (1196), et où cet évêque, comme l'histoire nous le rapporte, expose pour la première fois cette précieuse relique à la vénération du peuple. La relation de cette découverte nous apprend que les personnes qui vivaient alors n'avaient aucune connaissance du lieu même où elle se trouvait (1). On savait qu'elle était dans l'église, mais on ignorait la place qui la renfermait.

« Depuis bien longtemps, en effet, il était généralement connu qu'elle avait été déposée dans la cathédrale de Trèves, comme nous le prouve une lettre bien remarquable que l'empereur Frédéric Ier adressait à l'archevêque de Trèves, Hillen, en 1157, c'est-à-dire, quarante ans avant la découverte de la robe. »

Cette lettre se trouve en entier dans l'*Histoire diplomatique d'Honteim*, tom. I, p. 582: elle est tirée des *Constitutions impériales de Goldast*, tom. I, p. 265. Dans cette lettre il donnait la préférence à la ville de Trèves, parce que son église était celle de la seconde Rome et pouvait remplacer, dans l'occasion, le siége apostolique, d'autant plus, ajoute l'empereur, qu'*elle seule conserve le symbole mystique de l'indivisibilité de l'Eglise, la* SAINTE ROBE *de Jésus-Christ;* et il continuait ainsi :

Quia vos primas estis cis Alpes, et cor regni et metropolis illa vestra, Treviris, inquam, inclyta, quæ inconsutili præpollet tunica Domini, *vestro consilio et auxilio summam et mysterialem inconsutilem tunicam Domini, id est Emath, de manu illius Amorrhæi, videlicet apostolici, a quo hucusque scissa et divisa sorte, et in jus Ægyptiorum rursum vendita est, eruemus.*

« Puisque vous êtes le primat en deçà des « Alpes et le centre de tout l'empire, et que « votre cathédrale, celle de Trèves, est re- « nommée par-dessus toutes les autres pour la « possession de la *robe sans couture de Notre- « Seigneur*, aidé de vos conseils et de votre « secours, nous voulons délivrer la robe « précieuse, c'est-à-dire Emath (2), des « mains de cet Amorrhéen (3), c'est-à-dire de « celui qui occupe le siége apostolique, qui a « déchiré ce vêtement, l'a tiré au sort et l'a « revendu aux Egyptiens. »

« Ces paroles prouvent clairement que l'empereur Frédéric Ier avait connaissance de la tradition de l'église de Trèves, touchant la robe sans couture de Jésus-Christ. La lettre, il est vrai, n'a pas été écrite pour faire une mention directe de cette robe, mais la suite des pensées qui y conduit si naturellement doit, de toute nécessité, fortifier l'autorité de cette preuve.

« Une seconde preuve qui précède également l'époque de la découverte de la robe, en 1196, se tire de la *Vie de saint Agrice*, ouvrage qui a été écrit bien avant cette époque, et que les Bollandistes ont recueilli d'un manuscrit de l'abbaye Saint-Maximin. *D'après une tradition antique et très-véritable*, on assure dans cette *Vie* que, peu après la mort de saint Agrice (pendant ou après le IVe siècle), une vive curiosité se manifesta parmi les fidèles qui désiraient beaucoup connaître quel était le vêtement de Notre-Seigneur, que ce saint avait enfermé dans un coffre et déposé dans la cathédrale : les uns disaient que c'était sa robe sans couture, les autres que c'était le manteau de pourpre dont on avait couvert Jésus-Christ dans sa passion, et d'autres même soutenaient que c'étaient ses sandales.

« Cette pièce prouve que la tradition de l'église de Trèves est fondée sur la vérité, et elle la justifie pour le temps qui précède la découverte de la robe en 1196.

« Une troisième preuve, qui fait remonter bien plus loin encore la tradition de l'église de Trèves, se tire d'un décret que l'on attribue au pape Silvestre Ier, du temps de l'archevêque de Trèves, Volusien, par conséquent, sur la fin du Ve siècle. Dans ce décret, le souverain pontife accorde au siége de Trèves la primauté sur l'église des Gaules et de la Germanie, *primauté*, ajoute-t-il, *que moi Silvestre, serviteur et indigne successeur de Pierre, je renouvelle et confirme par le patriarche d'Antioche Agritius, pour honorer la patrie de l'impératrice Hélène, qui a eu pour demeure cette métropole, et qui a grandement élevé cette heureuse église en lui offrant les ossements de l'apôtre Mathias qu'elle a rapportés de la Judée, la robe de Notre-Seigneur et un des clous du crucifiement, une dent de saint Pierre, les sandales de saint André, le chef du pape Corneille, et beaucoup d'autres reliques* (1).

(1) Brower, *Annal. Trevir.*, ad ann. 1196. — *In ara D. Nicolao sacra recondita, tum superstitum hominum notionem fugiebat.*

(2) L'empereur, sous ce nom, veut désigner l'Eglise, qui est figurée par la robe sans couture.

(3) Par où on désigne ici un ennemi de l'Eglise.

(1) Ce décret ou privilége se trouve dans les *Gesta Trevir.* (édit. Müller et Wittemb, t. I, p. 48 et 49; dans la vieille édition des *Gesta Trev. ab urb. cond. usque* 1152, chez Leibnit. access. hist. c. 30); dans Hontheim (*Hist. Trev. dipl.* t. I, p. 17). L'endroit le plus remarquable porte ce qui suit :

Quem (prioratum) *ego Silvester ejus* (Petri) *servus successioneque, indignus, per Patriarcham Antiochenum Agricium renovans confirmo, ad honorem patriæ dominæ Helenæ Augustæ, Metropolis ejusaem indigenæ. Quam ipsa felix per Apostolum Matthiam a Judæa translatum cum tunica et clavo Domini, et dente S. Petri, et sandaliis S. Andreæ, et capite Cornelii papæ, cæterisque reliquiis magnifice ditavit specialiterque provexit.*

D'après la profonde critique du savant Hontheim et de Boschius, ce privilége, tel qu'il est présenté ici, ne date nullement de l'époque du pape Silvestre, mais du temps de Volusien, archevêque de Trèves, qui (c. 467) l'aurait fait reproduire quant au sens sous le pape Hilaire. Probablement par suite des grands ravages des invasions qui commencèrent au Ve siècle, la copie littérale a été perdue. Les anciens *Gesta Trev.*, parlant de la perte de ce privilége, s'é-

« Quand même nous accorderions que ce décret ne date pas de l'époque du pape Silvestre, tel que nous le donnons ici d'après la collection rédigée sous Volusien ; mais qu'il appartient, comme le prouve Hontheim, au temps de l'archevêque Volusien (c. 457), la tradition de l'église de Trèves sur la conservation de la sainte robe restera toujours justifiée par un témoignage écrit qui date du v[e] siècle (1). »

Ce qui peut cependant expliquer en quelque sorte cette pénurie de documents écrits sur la sainte relique de Trèves, c'est que, jusqu'au commencement du VII[e] siècle, il n'était pas d'usage, dans l'Eglise, d'Occident, de relever les saintes reliques, de les découvrir, de les placer sur les autels ou de les montrer au public ; mais on les laissait enfermées sous les autels sans y toucher. Quant à ce qui regarde la sainte robe en particulier, nous savons que, depuis le XII[e] jusqu'au XVI[e] siècle, les archevêques de Trèves ne voulurent, par respect pour elle, ni la relever, ni l'exposer, ni même y toucher. Comme elle resta si longtemps cachée, les documents qui la concernaient furent en petit nombre, et le souvenir s'en effaça presque entièrement dans le peuple et même dans le clergé.

2° La vénération qu'on avait pour cette sainte relique ne fut pas l'unique motif de cette conduite : la crainte de la voir enlevée ou profanée en temps de guerre rendit ces précautions également indispensables.

3° Enfin, les fréquentes dévastations de la ville n'ont pas seulement obligé les fidèles à tenir la sainte relique cachée, mais elles ont encore détruit beaucoup de documents historiques, qui auraient pu nous donner des éclaircissements sur son ancienne histoire.

Nous copierons ici, avec notre auteur, ce fameux passage de Grégoire de Tours, non point pour son importance, car il n'en a aucune, mais parce qu'il est indiqué dans presque toutes les dissertations sur la sainte robe de Jésus-Christ, et que nous-même nous y faisons allusion plus tard dans l'article ETCHMIADZIN. Voici donc en quels termes il parle, au VI[e] siècle, de la robe sacrée du Sauveur dans son livre *De Gloria martyrum* (cap. VIII). Nous reprenons la trace de l'auteur qui nous sert de guide.

« Quant à la sainte tunique qui est sans couture et tissue d'un bout à l'autre, je ne puis taire ce que j'ai entendu de la bouche de plusieurs. On dit qu'elle est conservée dans une ville de la Galatie, dans une église qu'on appelle l'Eglise-aux-Archanges. Cette ville est distante de Constantinople de onze cent cinquante pas environ. Dans l'église se trouve une grotte très-profonde qui renferme la tunique déposée dans une boîte de bois. Les fidèles la vénèrent beaucoup (1). »

« Avant d'en venir à l'examen de ce récit, nous allons en rapporter un autre que l'on trouve dans Frédégaire, chroniqueur franc, qui vécut dans le VIII[e] siècle jusqu'en 740. Frédégaire a écrit une Chronique pour servir de continuation à l'histoire des Francs, commencée par Grégoire de Tours, et parmi les événements de l'année 590 il consigne le suivant : « L'an 30 du règne du roi Gontran, l'on a découvert la tunique de Jésus-Christ, et, chose remarquable, ce fut par la dénonciation d'un juif, nommé Simon, qui, souffrant de vives douleurs pendant deux semaines, se vit enfin forcé de révéler que la tunique se trouvait dans la ville de Jaffa, non loin de Jérusalem, dans un coffre de marbre. Les évêques Grégoire d'Antioche, Thomas de Jérusalem, et Jean de Constantinople, avec beaucoup d'autres, ordonnèrent alors un jeûne de trois jours, prirent la tunique avec le coffre de marbre, qui devint si léger qu'on le crut de bois, la portèrent avec grande dévotion processionnellement à Jérusalem, où ils la déposèrent à l'endroit où l'on vénère la sainte croix (2). »

crient : *Proh dolor jam suo* (Volusiani) *tempore neglectum et deletum a pontifice max. Romanorum renovari et roborari curavit.*

(1) Hontheim et Boschius, tout en niant que ce privilége date du temps de Silvestre, et en rejetant avec raison le fait du prétendu patriarche d'Antioche, nommé Agrice, que sainte Hélène aurait envoyé à Trèves, disent expressément qu'il n'en résulte cependant aucun doute pour ce qui regarde l'histoire des reliques et la primauté de l'église de Trèves. (*Voy.* HONTH, *Hist. Trev. dipl.* t. I, p. 17, in not.) Nous ne doutons nullement que Brower, le savant auteur des Annales de Trèves, dans le XVII[e] siècle, n'ait trouvé alors dans les bibliothèques des couvents et dans les archives de la cathédrale une foule d'écrits et de pièces antiques qui confirmaient la tradition de l'église de Trèves. Aujourd'hui, malheureusement, ces pièces n'existent plus pour nous depuis que beaucoup de ces ouvrages ont été dispersés par la suppression des couvents et que les riches annales de notre cathédrale ont disparu lors de la révolution française. Brower dit encore : « En m'occupant de la recherche des monuments historiques sur ces saintes reliques, je trouve, d'après le rapport presque unanime des écrivains du moyen âge, que sainte Hélène les a envoyées ici de l'Orient et de l'Italie par Agrice. » (*Annal. Trev.*, t. I, p. 216.) Et en marge on lit ces mots : *Ainsi portent les manuscrits de presque tous les lieux*, c'est-à dire des couvents et des autres bibliothèques. Mais comme cet auteur se tait complétement sur l'antiquité de ces manuscrits, nous ne pouvons connaître quelle en est l'autorité réelle dans la question qui nous occupe

(1) De Gloria Martyr., c. 7 : *De tunica vero beati corporis non consuta; desuper contexta per totum, quæ a quibusdam audivi, silere nequeo. Ferunt enim in civitate Galatiæ in basilica, quæ ad SS. Archangelos vocitatur, retineri. Est enim hæc civitas ab urbe Constantinopolitana quasi millibus centum quinquaginta, in qua basilica est crypta abditissima, ibique in arca lignea hoc vestimentum habetur inclusum, quæ arca a devotis atque fidelibus cum summa diligentia adoratur.*

(2) Fredegar. *Chronicon*, dans D. Bouquet, *Scriptores rer. Gall. et Franc.*, t. II, p. 419 : *Anno XXX regni suprascripti principis* (Gunthramni) *tunica Domini nostri Jesu Christi, quæ eidem in passione sublata est et a militibus, qui eum custodiebant, est sortita, de qua David propheta dicit :* « Et super vestimenta mea po- « suerunt sortem, » *inventa est, prodente Simone filio Jacob, qui per duas hebdomadas multis cruciatibus affectus, tandem profitetur ipsam tunicam in civitate Zaphad, procul a Hierosolyma, in arca marmorea po-*

« Plusieurs chroniqueurs, qui suivirent Frédégaire, lui ont emprunté textuellement ce fait. Nous le retrouvons mot à mot dans Aimoin, moine de Fleury, qui écrivait vers la fin du xᵉ et au commencement du xiᵉ siècle. A la simple lecture de la narration d'Aimoin, on voit clairement qu'il n'a puisé qu'à la source de Frédégaire (1). Plus tard nous le retrouvons encore rapporté, le même quant à la substance, mais raconté plus brièvement, par le chroniqueur allemand Hermann le Boiteux, d'abord moine de Saint-Gall, puis de Reichenau, qui vécut dans le xiᵉ siècle jusqu'en 1054. Les expressions dont se sert ce chroniqueur ne permettent pas de douter qu'il l'ait puisé dans Frédégaire (2). Le même récit se trouve plus tard encore répété dans la Chronique de Saint-Denis, du xiᵉ siècle, qui ne fait que traduire en français les paroles de Frédégaire, y ajoutant seulement celles-ci : « On dit de cet habit qu'il a été tissu par la bienheureuse Vierge Marie elle-même. L'Evangile cependant n'en fait aucune mention (3). » Il se trouve rapporté encore, avec quelques additions tirées des circonstances mêmes, dans Thiofried, abbé du couvent des bénédictins de Saint-Villibrod, à Echternach, qui vivait sur la fin du xiᵉ siècle (4). Ce dernier ne fait que commenter le récit de Frédégaire, sans en changer la substance : entre autres il fait très-bien comprendre avec quelle foi et quel respect nous devons vénérer cette tunique, puisque ce juif même la conserva avec tant de soins, souffrit tant de maux avant de vouloir la donner ; et il remarque combien se croyaient heureux les chrétiens qui suivirent ce saint trésor jusqu'à Jérusalem. Il ne nous paraît donc nullement nécessaire de rapporter ici la traduction de son texte. Comme cependant l'ouvrage de Thiofried est extrêmement rare, nous croyons obliger nos lecteurs en rapportant en notes le texte même (5).

« Enfin nous trouvons encore le même récit, plus court, il est vrai, mais conforme dans tout le reste, dans Sigebert de Gemblours, qui vivait à la fin du xiᵉ et au commencement du xiiᵉ siècle (1).

« Nous avons donc à examiner ici deux narrations différentes sur un vêtement de Notre-Seigneur, que les chroniqueurs appellent tunique ; l'une est de Grégoire de Tours, l'autre de Frédégaire, et toutes deux ont été bien des fois répétées par les chroniqueurs postérieurs jusqu'au xiᵉ siècle. D'après Grégoire, qui a écrit en 590 son ouvrage *de Gloria Martyrum*, d'où nous tirons cette narration, la sainte tunique se serait trouvée alors (par conséquent sur la fin du viᵉ siècle) dans une ville de la Galatie, non loin de Constantinople, où le peuple l'aurait vénérée avec grande dévotion. D'après Frédégaire, au contraire, la tunique aurait été d'abord longtemps cachée, puis, par la dénonciation d'un juif, on l'aurait découverte dans la ville de Jaffa en 590 (par conséquent l'année même dans laquelle Grégoire écrivait son ouvrage *de Gloria Martyrum*). Ces deux narrations, telles qu'elles sont ici exposées, ne peuvent nullement se concilier ensemble, comme il est très-facile de le voir, et toutes

sitam esse. Quam Gregorius Antiochenus et Thomas Hierosolymorum et Joannes Constantinopolitanus episcopi cum aliis multis episcopis triduanum facientes jejunium exinde condigne cum arca marmorea, levi effecta, quasi ex ligno fuisset, ordine pedestri Hierosolymam cum devotione castissima perduxerunt, eamque in loco ubi crux Domini adoratur, cum triumpho posuerunt.

(1) Voyez D. Bouquet, *Scriptor. rer. gall. et franc.* t. III, p. 105.

(2) En date de 590, il dit : *Tunica Domini Salvatoris a Simone quodam Judæo tormentis coacto monstrata a Gregorio Antiocheno, Joanne Constantinopolitano, a Thoma Hierosolymitano et aliis multis episcopis, jejunio triduano celebrato, in arca marmorea in oppido Saphadt inventa, summo cum honore Hierosolymam allata est.* (Pistorius, *Scriptores rer. german.*, t. I, p. 177.)

(3) Voyez D. Bouquet, *Scriptor.*, etc., tom. III, p. 254.

(4) D'après Hontheim, ce moine serait mort en 1090 (*Hist. dipl. Trev.*, t. III, p. 979).

(5) *Hæc tanti præconii tunica, in cujus typum Joseph usus est talari et polymita, quanta debeat amplecti et honorari fide ac reverentia, judaicæ perfidiæ vigilantissima nos edocuit diligentia. Denique tam pretiosi thesauri custodia per successiones legitimas devoluta, tandem jure hæreditario Simoni cuidam filio Jacob est credita. Hic cervicis durissimæ Judæus, tempore Mauritii imperatoris, ingenita sibi duritia, per duas septimanas immania pro silentio perpessus supplicia, tandem prodidit eam in civitate Japhat, haud procul ab Hierosolyma, reconditam esse in arca marmorea. Perpendat, oro, quicumque se recognoscit vas esse fictile ac fragile, quam ingentis pretii visu sit humanæ menti, pro qua propriæ non pepercit carni, pro qua omnium tormentorum genera maluit perpeti, quam gentem suam tanto thesauro privari ac destitui. Sed Jesu bone ac benigne, quod cor excogitet, quæ lingua explicet, quanta tunc de tanti inventione thesauri, uranicæ patriæ civibus jubilatio, quanta oborta sit filiis Ecclesiæ exsultatio! Omnia a passione dominica transacta tempora, quasi infelicia, sua prædicabant nimium felicia, in quibus tantum thesaurum, tandiu absconditum, tandem revelare divina dignata est munificentia. Concurrebant viri summis honoribus, summis præditi virtutibus, Gregorius patriarcha Antiochenus, Thomas Hierosolymitanus, Joannes Constantinopolitanus, cum multis aliis egregiis præsulibus ac diversæ ætatis ac sexus et dignitatis hominibus « super inenarrabili dona Dei » tripudiantibus; et ne temeritatis notarentur elogio, ne fidei obsequium non tam videretur devotio quam præsumptio; ne, ut in Bethsamitas et Ozan Levitan divina desæviret ultio; triduano prius expiati et sanctificati jejunio, elevaverunt « arcam Domini in jubilo, » nullo modo gravem naturali pondere marmoreo, sed divinitus levissimam tanquam « ex lignis sethim » ut « arca testamenti compacta » esset opere ac labore architectorio; et prosecuti quasi salutari sua tunica induto et præeunte Christo Domino, posuerunt eam in opinatissima civitate Helia (Jerusalem), in loco Dominicæ anastasis, potentia et gloria celeberrimo; ubi omnibus et singulis horarum momentis et atomis præsentissima ad salutem credentium divina adest dignatio et propitiatio* (Thiofrid. abbat. Epternac., *Flores epitaphii Sanctor.*, lib. III, c. 4.)

(1) Voyez sa chronique dans Pistorius, *Scriptor.*, etc., t. I, p. 744. Baronius a puisé plus tard son récit dans Sigebert (Baron., *Annal. eccles.*, t. VII, p. 48, ad ann. 593). Comparez Pagi, *Crit. ad Baron.* t. II, p. 696.

deux, si elles sont vraies à la lettre, contredisent ouvertement la tradition de l'église de Trèves. Comment donc résoudre la difficulté? Nous aurions droit tout d'abord de mettre en doute l'authenticité de ces deux narrations, et cela pour plusieurs raisons : d'abord, quant à Grégoire de Tours, son récit n'est fondé que sur un bruit, et de plus il passe généralement pour un homme trop crédule et auquel on ne peut trop se fier; déjà, de son temps, le moine Helduin écrivait de lui dans une lettre adressée à Louis le Pieux : « Dans les écrits de cet auteur, il faut laisser une large part à sa bonhomie (1). » Quant à ce qui concerne Frédégaire, il rapporte un événement très-distant de lui pour le temps et pour le lieu; de plus, selon lui, cet événement se serait passé avec le plus grand éclat, sous le pontificat de Grégoire le Grand et du patriarche Jean le Jeûneur, à Constantinople, tandis que les historiens grecs ne font pas la moindre mention d'un tel événement, qui nécessairement aurait eu lieu devant une foule de témoins et aurait eu la plus grande solennité (2).

«Mais, laissant de côté toutes ces difficultés qui s'opposent à la vérité de ces deux récits, au moins pour les circonstances dans lesquelles ils sont racontés, nous pouvons encore les admettre tous les deux comme vrais quant au fond, sans que pour cela ils doivent nécessairement se contredire et nuire le moins du monde à la tradition de l'église de Trèves. Ces deux narrations se réduisent en substance à nous dire que, dans telle ou telle ville, on conserve ou l'on a découvert un vêtement de Notre-Seigneur. Les écrivains de l'Occident, que le temps aussi bien que les lieux éloignaient du fait en question, en recevant de tels récits, partirent toujours de la supposition que la postérité n'avait reçu d'autre vêtement du Sauveur que celui que les saintes Ecritures nomment *tunica*. Ce vêtement qui, d'après le texte sacré, était sans couture, ne fut point déchiré par les soldats lors du crucifiement, mais tiré au sort. Dans la suite, sur plusieurs exemples semblables cités dans les Ecritures, il se forma à son sujet une tradition qui rapportait que la sainte Vierge elle-même l'avait tissé. Guidés par cette pensée, ces écrivains appelaient robe (*tunica*), robe sans couture (*tunica inconsutilis*), chaque pièce d'un vêtement de Notre-Seigneur dont ils entendaient parler comme existant encore, et lui appliquaient textuellement tout ce que l'Ecriture nous apprend de ce vêtement. Dans ces temps, on ne pouvait que difficilement reconnaître la fausseté de cette opinion, puisqu'il était impossible aux chroniqueurs de voir par eux-mêmes le vêtement en question et d'en examiner les formes et les propriétés pour s'assurer si c'était réellement la tunique de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Mais ces anciens chroniqueurs se trompaient beaucoup, et nous devons ici surtout faire ressortir leur erreur, en ce que, sans l'avoir vu, ils donnaient le nom de tunique sans couture (*tunica inconsutilis*) à tout vêtement de Jésus-Christ dont on leur parlait. Les mêmes raisons que nous avons rapportées plus haut pour prouver que la tunique non partagée devait naturellement être tombée entre les mains des adorateurs du Sauveur, conservent aussi toute leur force pour la transmission du manteau. Car quoi qu'il ait été divisé en quatre parts, on pouvait cependant les racheter des mains des soldats, les réunir et en former un précieux souvenir du Sauveur. Ainsi on ne pourrait douter que l'habit de dessus de Jésus-Christ (son manteau) n'ait été conservé quelque part avec de grands soins. Mais, outre ce manteau, il y avait encore d'autres vêtements du Sauveur, qui sans contredit ont été aussi soigneusement conservés comme de saintes reliques. D'abord ses souliers (ou sandales), dont Jean-Baptiste a dit qu'il n'était pas digne de lui délier les courroies; puis on devait aussi regarder comme un vêtement du Seigneur le manteau de pourpre dont les soldats le couvrirent devant Pilate, pour se moquer de sa dignité royale (1). On ne conserva pas avec moins de soins, en souvenir du Sauveur, le linge qu'il mit autour de lui, lorsqu'il lava les pieds de ses disciples, et dont l'Écriture dit : « Il se leva de table, « quitta ses vêtements, et ayant pris un « linge, il le mit autour de lui ; puis ver- « sant de l'eau dans un bassin, il commença « à laver les pieds de ses disciples et à les « essuyer avec le linge qu'il portait autour « de lui (2). »

« Or, ceci posé, il nous semble qu'on ne peut révoquer en doute que dans plusieurs localités il y avait des vêtements de Jésus-Christ, et que par conséquent les différents récits d'après lesquels on conservait dans telle ou telle église un de ces vêtements, n'ont en eux rien de contradictoire. On peut donc très-bien admettre, ainsi que le raconte Grégoire de Tours, que, dans une ville de la Galatie, on conservait un vêtement de notre Sauveur, que cet écrivain ou celui qui lui avait raconté le fait prenait pour la tunique,

(1) *Parcendum est simplicitati viri religiosi, qui multa aliter quam se veritas habeat æstimans, non calliditatis astu, sed benignitatis ac simplicitatis voto litteris commendavit.*

(2) Dans l'ouvrage *Oriens Christianus* par Le Quien, qui rapporte la succession et l'histoire des patriarches et évêques de l'Eglise grecque, nous rencontrons quelques détails sur cet événement sous le patriarcat de Grégoire d'Antioche et de Jean de Constantinople, mais ces détails ne sont tirés nulle part des historiens grecs, l'auteur les a trouvés dans les Bollandistes, dans Pagi (écrit Baron.), dans Grégoire de Tours et autres. (Voyez *Oriens Christianus*, t. I, p. 226; t. II, p. 735 et 736; t. III, p. 242-245.)

(1) Et, le dépouillant de ses vêtements, ils le couvrirent d'un manteau de pourpre..... Et après s'être joués de lui, ils lui ôtèrent le manteau, le couvrirent de ses vêtements et l'emmenèrent pour le crucifier. (*Matth.*, ch. XXVII, vers. 28-32.)

(2) *Saint Jean*, ch. XIII, vers. 4-6.

sans l'avoir vu, et de même aussi qu'on a découvert, dans la ville de Jaffa, un autre vêtement, comme le rapporte Frédégaire et comme le racontent d'après lui les chroniqueurs qui l'ont suivi. Ces deux récits peuvent donc être admis sans qu'ils se contredisent ; nous l'avons suffisamment montré ; il nous paraît inutile d'en poursuivre un plus long examen, et nous allons aborder la question qui, seule, renferme réellement toute la difficulté de la comparaison de ces récits avec la tradition de l'église de Trèves. Nous allons examiner les *formes diverses sous lesquelles ont paru plus tard ces récits opposés à la tradition de l'église de Trèves*, et nous demandons si *le vêtement dont parlent les chroniqueurs, après avoir été vu et examiné par l'archéologie, a réellement été reconnu pour la robe sans couture de Jésus-Christ* (tunica inconsutilis), *ou plutôt pour un de ses autres vêtements*. De la réponse à cette question dépend la vérité de ces récits, et naturellement nous sommes ici conduits à examiner l'histoire du vêtement qui se trouve à Argenteuil, non loin de Paris, dans l'église d'un ancien couvent de Bénédictins. »

Les renseignements des chroniqueurs du moyen âge, qui s'écartent de la tradition de l'église de Trèves, ne sont nullement en contradiction avec elle.

« Saint Grégoire de Tours, comme nous l'avons vu dans le paragraphe précédent, parle d'une *tunique* qu'on aurait conservée et vénérée dans une ville de la Galatie ; mais après saint Grégoire il n'en est plus fait mention nulle part. Et comme avant lui nous voyons régner partout le même silence à ce sujet, son assertion est purement gratuite et s'évanouit après la mort de son auteur ; et même le continuateur de son *Histoire des Francs*, le chroniqueur Frédégaire, qui ne pouvait pas l'ignorer, y a ajouté si peu de foi que, dans sa chronique de l'année 590, où Grégoire vivait encore, il a émis sur la tunique du Seigneur un sentiment inconciliable avec celui de Grégoire. C'est une circonstance de plus qui ôte au récit de ce dernier toute sa valeur. Nous le négligerons donc entièrement pour ne nous occuper que de celui de Frédégaire, qui a été répété par les autres chroniqueurs.

« Le vêtement que les annalistes appelaient tunique a été découvert, selon ce dernier auteur, en 590, à Jaffa, puis porté solennellement à Jérusalem par les trois patriarches de Constantinople, d'Antioche et de Jérusalem. Placé au même endroit que la sainte croix, il a éprouvé pendant quelque temps le même sort que celle-ci, selon des historiens français. A la prise de Jérusalem par les Perses, sous Chosroès (614), il fut emporté avec la sainte croix ; puis, après la victoire d'Héraclius, empereur d'Occident, sur les Perses (628), il fut rendu avec la croix à Constantinople, conformément aux stipulations du traité de paix. Lorsque ensuite l'empereur Charlemagne eut la pensée d'épouser Irène, impératrice de Constantinople, celle-ci en fit présent à l'empereur, et lui-même en gratifia le couvent d'Argenteuil, dont Gisla, sa fille, était abbesse (1).

« Ainsi, l'histoire des chroniqueurs français, qui depuis le commencement du XII^e^ siècle ont parlé de la découverte de ce vêtement à Jaffa et de sa translation à Jérusalem, se rattache au récit des auteurs qui ont écrit, à la fin du même siècle, sur la découverte et l'enlèvement, en 1156, de ce même vêtement, lequel était resté longtemps caché dans le couvent d'Argenteuil. Un de ces derniers auteurs, Robert de Monte (2), continuateur de Siegebert de Gemblours, nous fournit les premiers renseignements sur ce sujet. Voici ce qu'il dit en l'année 1156 (3) : « Au monastère d'Argenteuil, près de Paris, a été trouvé, d'après une révélation divine, le manteau rouge du Sauveur, fait par sa glorieuse mère lorsqu'il était encore enfant. »

« Nicolas Triveth, chroniqueur anglais du commencement du XIV^e^ siècle, a répété mot pour mot ce récit de Robert (4). Enfin Mathieu de Westminster et d'autres disent absolument la même chose ; Ruinart, éditeur des ouvrages de Grégoire de Tours, a donné sommairement toute l'histoire de ce vêtement dans une note sur le passage de Grégoire dont nous avons parlé plus haut. Voici ce qu'il en dit : « Selon le récit de Frédégaire, la troisième année du roi Gunthram, cette tunique fut transférée de Jaffa, que Siegebert nomme Zaphat, et qu'on appelle aujourd'hui Jappé, dans la ville sainte de Jérusalem. Plus tard, du temps de Charlemagne, elle a été apportée dans les Gaules et déposée à Argenteuil près de Paris, où Gisela, sœur de l'empereur (5) et Théodrada, sa fille, étaient religieuses. Après avoir été longtemps cachée à cause des troubles de la guerre, elle fut trouvée en 1156 et exposée à la vénération publique des fidèles par Hugues, archevêque de Rouen, et plusieurs autres évêques et abbés, en présence de Louis

(1) Ce fait est ainsi rapporté dans une petite brochure publiée à Paris en 1842 sous le titre d'*Histoire de la Robe sans couture de Notre-Seigneur Jésus-Christ...., conservée... dans l'église d'Argenteuil*, par A. Follet. Mais cet écrit se fonde principalement sur un autre publié à Paris en 1676, par Gabriel Gerberon, bénédictin français, sous le titre d'*Histoire de la Robe sans couture de Notre-Seigneur Jésus-Christ... dans l'eglise... d'Argenteuil, à Paris.*

(2) Robert, abbé du Mont-Saint-Michel.

(3) *In pago Parisiensi, cappa Salvatoris nostri, monasterio Argentolio, revelatione divina, reperta est inconsutilis et subrufi coloris, quam sicut litteræ, quæ in ea repertæ, indicabant, gloriosa mater illius fecit, dum adhuc puer esset* (dans STRUVE, *Scriptores rer. germ.*, t. I, p. 888).

(4) *In pago Parisiacensi, capa Salvatoris nostri*, et mot pour mot comme dans Robert. (Voyez dom Luc D'ACHERY, *Spicil.* t. III, p. 151, édit. nov.)

(5) Ce rapport de Ruinart est inexact. Le roi avait une sœur qui s'appelait Gisela, et une fille qui portait le même nom ; la sœur du prince, Gisela, n'était pas religieuse à Argenteuil, mais abbesse dans le monastère de *Cala* (Voyez Bouquet, *Script.* t. V, p. 352). Quant à l'autre Gisela, fille de Charlemagne, elle était à Argenteuil avec sa sœur Théodrada.

le Jeune et de beaucoup de grands du royaume. Aussi le concours des peuples rendit-il depuis l'église d'Argenteuil très-célèbre; et les moines bénédictins de notre congrégation de Saint-Maur y conservent avec vénération ce précieux trésor. »

« Nous avons vu jusqu'ici les récits des chroniqueurs du moyen âge sur le vêtement du Seigneur, appelé *tunique* par beaucoup d'entre eux, et les prétentions de l'église d'Argenteuil à la possession de ce vêtement.

« Or, je le demande, ces prétentions peuvent-elles infirmer la tradition de l'église de Trèves sur la robe sans couture? Nous répondons absolument que non; l'authenticité du vêtement d'Argenteuil même supposée ne saurait jeter l'ombre d'un doute sur la tradition de Trèves, et quiconque examinera la chose sans préjugés, n'aura pas de peine à s'en convaincre; voici nos preuves :

« 1° Le chroniqueur Robert de Monte, qui le premier a parlé de la découverte et de l'exposition du vêtement du Sauveur à Argenteuil, et qui était presque contemporain du fait, l'appelle *cappa* ou *capa*, et les chroniqueurs suivants le nomment ainsi dans leur latin du moyen âge. Ce mot ne signifie autre chose qu'un habit de dessus ou manteau; Ducange nous en offre une foule d'exemples. Cet auteur (dans son *Glossar. med. et inf. latinitat.*) dit d'abord que *cappa*, *capa*, était un habit porté par des laïques (hommes et femmes), des moines et des ecclésiastiques; ceci seul nous prouve déjà que ce *capa* se mettait sur d'autres vêtements adaptés à la diversité des sexes et des conditions. Mais il y a encore de ce fait des preuves plus positives. « Il prit son manteau, appelé vulgairement *cappa* (*tollens pallium suum, quod vulgo* cappa *vocatur*). » Un passage de Roger, dans son *Histoire de Henri II*, est extrêmement décisif : « Il (Henri) fut blessé « par le glaive à travers le manteau (*cappam*), la tunique (*tunicam*) et la chemise « (*camisiam*), non sans effusion de sang (1). »

« Notre assertion, dont l'évidence frappe déjà les yeux, se trouve encore confirmée par un témoin oculaire, dont le jugement ici est d'un grand poids. Le savant dom Calmet, si célèbre comme commentateur de la Bible, comme très-versé dans les antiquités bibliques, et enfin comme historien, et qui a vu lui-même le manteau d'Argenteuil, a parlé des vêtements du Seigneur et de la sainte robe en particulier dans son *Commentaire sur l'Evangile de saint Jean*, dans son *Dictionnaire de la Bible* et en plusieurs endroits de son *Histoire de Lorraine;* or, ce savant ne reconnaît pas seulement la présence de la sainte robe dans l'église de Trèves, mais il dit encore expressément : « Celle qu'on voit au prieuré d'Argenteuil, près Paris, n'est pas une tunique, mais un manteau couleur de pourpre (2).

« Il résulte aussi des paroles du prétendu réformateur français, Jean Calvin, que le vêtement d'Argenteuil n'est pas du tout une tunique. Il écrit dans son commentaire : « Or, je voudrais que chacun fît bien attention à la forme et à la façon des deux robes, dont l'une est montrée à Argenteuil et l'autre à Trèves, et l'on verrait bien que la robe qui se trouve à Argenteuil ressemble à l'ornement du prêtre qu'on appelle *chasuble.* » A ces témoignages qui désignent l'habit d'Argenteuil comme un *habit de dessus* ou *manteau*, on peut ajouter ceux qui suivent :

« 2° Tous les écrivains importants des XVI^e^, XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, qui, dans leurs ouvrages exégétiques et hagiographiques, ont eu l'occasion de parler de la sainte robe, et que leurs grands travaux littéraires ont obligé de consulter une foule d'ouvrages, tous ces écrivains assurent unanimement que la sainte robe se trouve dans la cathédrale de Trèves, et il n'est venu à l'esprit d'aucun d'eux de prendre l'habit d'Argenteuil pour la *tunique.* Ce qui donne encore plus de valeur à ces témoignages, c'est que ces auteurs, pour la plupart français, n'auraient certainement pas manqué de revendiquer la sainte tunique pour une église de France, s'ils avaient pu croire que le vêtement d'Argenteuil eût été réellement la tunique.

« Outre dom Calmet (1), ces savants sont les auteurs des *Acta Sanctorum*, appelés ordinairement *Bollandistes*, qui, parlant de la succession des patriarches de Jérusalem, disent : « Cette tunique se conserve encore aujourd'hui religieusement à Trèves (2). »

« Le Quien, auteur de l'*Oriens Christianus*, également Français, n'a pas fait difficulté de confirmer ces mêmes paroles, dites d'abord par un autre Français, le jésuite Papebroch (3).

« Saussay, auteur du *Martyrologium Gallicanum*, vivant à Paris, par conséquent tout près d'Argenteuil, a écrit au sujet de sainte Hélène (18 août) : « Elle a envoyé à Trèves, avec d'autres souvenirs de la rédemption, la robe sans couture de Jésus crucifié, pour y être conservée saintement (4). »

« Le célèbre exégète Corneille de la Pierre, ou *Cornelius a Lapide*, écrit dans son Commentaire sur l'Evangile de saint Matthieu,

(1) *Percussus est cum gladio per cappam et tunicam et camisiam, non sine sanguinis effusione.* (Roger, hoved. dans Ducange, au mot *Cappa*, t. II.)

(2) Diction. de la Bible, t. IV, au mot VÊTEMENTS.

Dom Calmet y donne aussi un dessin de la sainte Robe avec cette inscription : « *Représentation exacte de la robe de Notre-Seigneur, gardée précieusement dans l'église de Trèves.* » Dans son Histoire de Lorraine, t. I, p. 167 (édit. 1745), il dit qu'*il a vu l'habit d'Argenteuil.* Son témoignage est donc décisif en cette matière.

(1) Il dit dans son Dictionn. : « On conserve encore aujourd'hui la sainte tunique de Notre-Seigneur dans l'église cathédrale de Trèves; elle est sans couture, et elle a cinq pieds moins un demi-doigt de longueur. »

(2) *Acta Sanctorum*, t. III mens. Maii, tractat. prælim., p. 29. *Ea tunica nunc Treviris religiose asservatur.*

(3) *Oriens Christ.* A. 3, p. 242-245.

(4) Voyez tout le passage dans Brower, *Annal.*, not. et addit. ad tom. I, p. 582.

ch. XXVII, v. 35 : « Cette robe sans couture est aujourd'hui religieusement conservée et montrée à Trèves. »

« Enfin, le savant jésuite Drexelius, dans son ouvrage *de Christo moriente*, où il a donné plusieurs notices historiques et exégétiques sur les vêtements du Seigneur avec leur signification mystique, dit : « Cette robe du Seigneur se conserve maintenant à Trèves; sa couleur qu'on ne saurait bien déterminer, paraît être d'un violet tirant sur le noir (1). »

« A toutes ces raisons déjà plus que suffisantes, nous en ajouterons une autre tirée de l'explication mystique de la robe sans couture, telle qu'on la donne depuis les premiers siècles du christianisme.

« Depuis ce temps jusque bien avant dans le moyen âge, les Pères de l'Eglise et les écrivains ecclésiastiques considèrent presque tous la robe sans couture comme une image de l'Eglise. « De même, ajoutent-ils, que cette robe n'a pas été partagée au moment du crucifiement, ainsi l'Eglise et ses membres, semblables à un tissu d'une seule pièce, ne doivent être ni déchirés, ni divisés. » Figure de l'indivisibilité de l'Eglise et laissée dans toute sont intégrité par les soldats du Calvaire, qui, en la tirant au sort, accomplissaient sans le savoir, une prédiction divine, elle devint sous tous ces rapports un objet de culte et de vénération pour tous les chrétiens. La seule idée, le seul souvenir que l'Evangile en avait laissé au cœur des fidèles, suffisait déjà pour la rendre inviolable, et il aurait fallu faire violence aux idées reçues pour persuader aux chrétiens qu'il était permis de la diviser et d'en détacher des morceaux ou particules. Or, dans la suite des temps, notamment au dernier siècle, on a fait tant de partages du vêtement d'Argenteuil en faveur de personnages distingués, que sa première forme n'est presque plus reconnaissable (2). Il n'en faudrait pas davantage pour prouver qu'à Argenteuil même on n'a jamais été bien persuadé que cet habit fût la robe sans couture du Seigneur; car autrement les ecclésiastiques, du moins, qui l'auraient considéré comme un emblème de l'indivisibilité de l'Eglise, se seraient bien gardés d'en couper des morceaux. Qu'on ne s'imagine pas non plus que cette signification mystique de la sainte tunique n'ait été signalée que par les saints Pères, et qu'à certaines époques elle ait pu être inconnue au clergé d'Argenteuil. Calvin, qu'on n'accusera certainement pas d'une excessive prédilection ni d'une tendre sollicitude pour les saintes reliques, a cependant senti que la robe sans couture (*tunica inconsutilis*) devait être regardée comme inviolable et indivisible. C'est pourquoi, à l'occasion d'une controverse qui s'était élevée au sujet d'une prétendue particule de la sainte robe, entre le prince électeur Philippe-Christophe de Sœrtern et le chapitre de Trèves, ce dernier déclara nettement que jamais, dans aucun siècle, il n'avait pu entrer dans l'esprit des archevêques et du clergé de Trèves de couper une parcelle de la sainte robe, attendu que pour cela il eût fallu être plus cruel et plus impitoyable que les soldats mêmes qui ont crucifié le Sauveur et qui toutefois ont épargné sa robe (1).

« Ce que nous venons de dire prouve suffisamment que la relique d'Argenteuil n'est nullement une tunique; qu'il est tout à fait inexact de l'appeler tunique ou robe, et que, par conséquent elle n'infirme nullement la tradition de l'église de Trèves touchant la possession de la sainte robe (2).

« Résumons actuellement les résultats que nous avons obtenus jusqu'ici. Il reste prouvé

(1) Drexelius, *De Christo moriente*, pars II, c. 9.

(2) Nous en avons la preuve dans plusieurs passages de la petite brochure de Paris, 1842, que nous avons déjà citée plus haut. Si, après les tourmentes de la révolution, on a redemandé divers morceaux épars pour les recoudre au vêtement, cela ne prouve absolument rien contre notre assertion. Il n'en serait que plus absurde d'appeler robe sans couture ce qui n'est ni robe, ni sans couture. Messieurs *Follet* et *Guérin*, dont l'un a écrit en 1842 et l'autre en 1844, sur l'habit d'Argenteuil, ne paraissent pas se douter de l'injure qu'ils font à leur propre église, en faisant passer cet habit ou ce qui en reste pour la robe sans couture (*tunica inconsutilis*), puisque leurs prédécesseurs l'ont tellement défiguré par les morceaux qu'ils en ont coupés, qu'on ne saurait presque plus y reconnaître la forme d'un habit quelconque.

(1) L'idée de l'inviolabilité de la sainte robe que nous avons développée plus haut, nous montre, et c'est là notre ferme conviction, que s'il se rencontre quelque part de prétendues parcelles de la sainte robe, ou elles ne sont pas authentiques ou ce ne sont que des morceaux d'étoffe de la même couleur qui ont touché la sainte relique. Nous plaçons donc au nombre de ces morceaux celui dont il est question dans l'*Histoire transl. SS. Wandregesili*, etc., dans Mabillon, *Acta SS. O. S. B.* sæcul. v, ad an. 944. Le fragment qui a été l'objet de la controverse entre Philippe Christophe et le chapitre, n'avait très-probablement que touché la sainte robe. Il doit en être de même de celui dont parlent un document de 1114 et le Codex diplom. de Gunthe, t. V, p. 180 et 181; ou il avait seulement touché la robe, ou il n'est point authentique.

(2) Outre l'église d'Argenteuil, deux autres églises ont encore voulu s'attribuer la sainte tunique; mais leurs prétentions avaient si peu de fondement qu'elles sont tombées d'elles-mêmes. La première de ces églises est celle de Sainte-Madeleine de Cologne, qui se disait en possession d'un habit du Sauveur; mais comme aucun titre n'en constate l'authenticité, ce ne peut être qu'une robe faite sur le modèle de celle du Sauveur ou quelque autre habit du divin Maître. Ensuite l'église de *Latran*, à Rome, comptait aussi au nombre de ses reliques la robe du Seigneur; mais il est certain que Rome depuis a renoncé à cette prétention; nous en avons la preuve dans la bulle de Léon X, de 1514, qui reconnaît la tradition de l'église de Trèves, et accorde une indulgence à ceux qui vénéreraient la saint robe dans cette église. Ajoutez qu'à Rome on ne montre pas de sainte robe. Si enfin Heidegger, auteur protestant, dit dans son ouvrage *de Pereg. relig. dissert.*: « Tunica ejus in« consutilis in pago Argentoliæ prope Lutetiam Pa« risiorum, item *Treviris*, item in Turica a Muham« medanis custoditur, » c'est là une assertion sans fondement, qui ne mérite aucune attention.

Nous renvoyons nos lecteurs à nos articles ETCHMIADZIN et MTSKHETHA. (On peut voir aussi notre article ARGENTEUIL.)

que la tradition de l'église de Trèves sur la conservation de la robe du Sauveur dans la cathédrale de cette ville, précède de longtemps la découverte et l'exposition de notre sainte relique au XII^e^ siècle. L'histoire de Trèves même et la manière dont on conservait généralement les saintes reliques jusqu'au VII^e^ siècle, nous expliquent pourquoi il en reste si peu de documents. Les chroniqueurs du moyen âge qui parlent d'un vêtement du Sauveur qui aurait été trouvé ailleurs et qu'ils appellent tunique, ne contredisent nullement la tradition de l'église de Trèves, qui fait remonter sa possession au IV^e^ siècle. Enfin, aucune autre église ne peut revendiquer avec fondement cette sainte relique. Nous pouvons donc passer maintenant à une autre partie de cette histoire plus féconde en faits et en monuments écrits. Mais pour nous épargner plus tard une nouvelle digression, nous allons encore examiner ici le sentiment des Pères de l'Eglise sur la robe de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« La sainte Robe fut découverte dans l'église cathédrale de Trèves en 1196.

« Or voici textuellement comment Brower rapporte cette découverte : « L'année 1196 a « été surtout remarquable par la découverte « de l'incomparable trésor de la robe de Jésus-Christ. Antérieurement, elle avait été « cachée avec des reliques vénérables de « saints dans les souterrains (*adyta*) de la « cathédrale, au milieu et entre les deux « tours, dans un autel dédié à saint Nicolas, « et les personnes qui vivaient alors n'avaient « plus aucune connaissance de la place où « elle se trouvait. L'archevêque Jean, à l'occasion de l'embellissement de la cathédrale, « de l'élévation de nouveaux autels, abattant « de vieilles murailles et en construisant « de neuves, ouvrant des reliquaires et des « châsses et découvrant une multitude de « différents objets cachés, tomba sur le vêtement si précieux de Jésus-Christ qu'il reconnut à des signes évidents. Il le montra « publiquement au peuple, le premier mai, « fête des apôtres Philippe et Jacques, « aux applaudissements de toute la ville. « Ensuite, au milieu de l'émotion extraordinaire des assistants, il renferma de nouveau la robe du Sauveur avec d'autres « précieuses reliques de saints dans le maître-autel tout nouvellement bâti et dédié à « saint Pierre (1). »

« La sainte robe devait rester enfermée sous le maître-autel de la cathédrale, après sa découverte et son exposition, comme elle l'avait été avant sous l'autel de Saint-Nicolas, moins pour en être retirée et exposée de temps en temps que pour suivre l'antique usage de l'Eglise, de mettre de saintes reliques sous les autels où l'on offrait le saint sacrifice de la messe. On la déposa surtout sous ce maître-autel, parce qu'on ne pouvait lui trouver une place plus convenable que celle où s'accomplissait chaque jour le sacrifice de la réconciliation.

« Ainsi la sainte robe resta de nouveau renfermée pendant plus de trois cents ans, sans qu'on l'exposât jamais à la vénération du peuple. Nous voyons ici un effet de l'ancien usage qui régnait dans toute l'Eglise d'Occident, où, à cause du grand respect que l'on portait aux reliques, on ne les retirait jamais de l'intérieur de l'autel. Même après l'exposition solennelle dont nous avons parlé plus haut, alors que tous les fidèles du diocèse de Trèves, que tous les habitants de la ville et de la campagne savaient que la sainte robe se trouvait dans la cathédrale, elle ne fut pas montrée pendant trois cent seize ans : ce qui nous explique à fond comment il a pu se faire qu'à des époques de troubles et de désordre et où la conservation de la robe dans la cathédrale était peu connue, on n'ait pas exposé une seule fois cette sainte relique, comme nous le savons par l'histoire de la ville de Trèves. Et même à l'époque où nous sommes arrivés, trois cent seize ans après la première exposition, peut-être bien des siècles se seraient encore écoulés avant de voir une nouvelle exposition, si l'empereur Maximilien I^er^, par ses désirs et ses demandes réitérées, n'était enfin parvenu à engager l'électeur, Richard de Greiffenklaie,

(1) Brower, *Annal. Trev.*, t. II, p. 91. Des écrivains plus contemporains rapportent tout autrement la découverte de la sainte robe, mais leur relation est inexacte et entièrement fausse. Ils racontent que l'archevêque Jean, visitant un jour l'église des Templiers de Covern (sur la Moselle), découvrit la sainte robe dans l'autel de Saint-Nicolas, entre deux tours, et la fit transporter à la cathédrale de Trèves. (Voyez *Gesta Trev.*, ed. Müller et Wyttenb., t. I^er^, p. 305. Nota.) Cette erreur est la suite d'une méprise. En effet, immédiatement avant la découverte de la tunique, Brower parle de Covern et de son château, qui appartenait aux Templiers; et de là, par erreur, on a fait rapporter à Covern ce qu'il dit de la découverte de la robe. Pour prouver que dans ce paragraphe il n'est nullement question de Covern, il suffit de remarquer que la chapelle de ce lieu était dédiée à saint Mathias, et non à saint Nicolas. (Voyez Gunther, *Codex dipl.*, t. III, II^e^ partie, p. 677, comp., t. IV, p. 757 et 738. Remarques.)

A cette première erreur s'en rattache naturellement une seconde. C'est celle des personnes qui, sans faire attention à la tradition de l'Eglise de Trèves, soutiennent que la sainte robe lui a été donnée du temps des croisades par les Templiers établis à Covern, qui l'avaient rapportée de la terre sainte. Mais, passant même sous silence la tradition de l'église de Trèves, qui précède de beaucoup l'époque des croisades, il est reconnu que les Templiers ne s'établirent dans le pays de Trèves que vers la fin du XII^e^ siècle. Et cependant, l'empereur Frédéric I^er^, dans sa lettre à l'archevêque Frillin (1157), quarante ans avant la découverte, sait déjà que la robe se trouve à Trèves. De plus, les reliques, que l'on doit aux croisades ne furent apportées dans l'Eglise d'Occident qu'après la prise de Constantinople, en 1204. Et les annales de Trèves ont soin de remarquer qu'alors le chevalier trévirois Henri d'Ulmen, ayant rapporté plusieurs reliques dans sa patrie, donna à l'Eglise de Saint-Mathias (tout près de Trèves) et au couvent Laach, une particule de la vraie croix, et au couvent Stuben un reliquaire magnifique et très-artistement travaillé (Brower, *loc. cit.*, t. II, p. 101-104. Vilken, *Hist. des Croisad.*, t. V, p. 307).

à montrer cette sainte relique pour ranimer la foi et la piété dans les cœurs du peuple.»

Cette exposition solennelle eut lieu à Trèves l'an 1512.

« Maximilien Ier avait ordonné, pour cette année 1512, la convocation d'une diète qui devait s'ouvrir dans la ville de Trèves après la fête de Pâques. Au commencement du Carême, l'empereur se mit en marche de Wurtzbourg pour aller à Metz par la Lorraine, et de là, pendant la semaine sainte, accompagné d'une longue suite de princes et de ducs, il se rendit à Trèves, où il fut reçu avecles plus grands honneurs. Jamais Trèves n'avait vu dans ses murs un si grand cortége de princes et de seigneurs ; jamais elle n'avait été témoin de tant de pompe et de magnificence.

« Avant l'arrivée de tous ces princes, l'empereur, pendant la semaine sainte, suivait les mouvements de sa dévotion, et dans ces jours il se trouvait fréquemment avec Richard. Dans un entretien avec l'archevêque, il lui déclara que depuis longtemps il savait, par la tradition générale et par de vieux écrits, qu'à Trèves on conservait la robe sans couture de notre Sauveur Jésus-Christ (1); qu'il désirait beaucoup que cette robe fût montrée aux fidèles, parce qu'une exposition de cette sainte relique non-seulement réveillerait l'antique piété des chrétiens, qui sommeillait et se mourait dans beaucoup de cœurs, mais augmenterait encore l'honneur de Dieu parmi les hommes.

« Ce désir si inattendu de l'empereur embarrassa d'abord fortement l'électeur; car, quoique cette demande ne fût point dictée par une curiosité purement humaine, et quelque désireux qu'eût été l'électeur de satisfaire le pieux empereur sur ce point, l'usage consacré par ses prédécesseurs semblait s'opposer à l'exposition de la sainte robe. Elle était restée intacte et renfermée pendant plus de trois cents ans, et avec les siècles s'étaient transmises envers elle une si grande vénération et une crainte si respectueuse, que jamais aucun archevêque n'avait seulement eu la pensée de l'exposer publiquement.

« C'est pourquoi Richard chercha à éluder la demande de l'empereur, en lui exposant les motifs pour lesquels il croyait ne pouvoir y satisfaire. Il lui dit que ce saint vêtement était en effet déposé à Trèves depuis plus de onze siècles, et que jamais, pendant tout ce temps, il n'avait été publiquement montré, une seule fois exceptée, lorsque l'archevêque Jean Ier, guidé comme par la Providence divine, le découvrit et l'exposa alors à la vénération du peuple. Il lui rappela que dans les temps passés on avait essayé d'ouvrir la boîte qui le renfermait, mais que, Dieu ayant donné des signes visibles de désapprobation, on se retira saisi d'une sainte frayeur qui se transmit à travers tous les siècles, et que c'était pour cela que les archevêques n'avaient jamais cru devoir la montrer au peuple.

« Ces motifs et d'autres semblables ne firent point désister l'empereur de son dessein. L'électeur convoqua alors son chapitre pour lui demander conseil sur ce qu'il y avait à faire. Le chapitre donna son avis et répondit que, puisque l'empereur souhaitait si ardemment l'exposition du vêtement du Sauveur, il fallait se rendre à son désir (1).

« Lors donc que l'électeur eut recouvré une sorte de tranquillité par le sentiment de son chapitre, et qu'il eut pris la résolution d'exposer la sainte robe, pour préparer le peuple à cette fête, il fit ce que de tout temps l'Eglise a fait avant les grandes solennités chrétiennes, et le zèle qu'il déploya dans cette circonstance rassura plus son âme craintive que le conseil de son chapitre. Il ordonna des prières publiques auxquelles les prêtres durent s'unir en conjurant Dieu, de concert avec le peuple, de bénir et de protéger à jamais l'église de Trèves, de regarder d'un œil propice l'exposition de cette antique relique, et de daigner écarter tous les maux qui pourraient en résulter. Il recommanda à son clergé de travailler pendant ce temps à acquérir la perfection nécessaire pour remplir son ministère avec sainteté et édification.

« Quand cette préparation fut terminée, le 14 avril, le haut clergé de Trèves, son évêque à la tête, se rendit à la cathédrale. Ils se tinrent debout dans le chœur pendant qu'on découvrait le maître-autel où, d'après le récit des anciens, devait se trouver la sainte robe. L'électeur invita alors son grand vicaire de monter dans l'intérieur de l'autel pour y chercher le précieux trésor. Et à peine celui-ci s'était-il tourné vers le côté droit de l'intérieur, qu'il tomba sur une boîte d'ivoire et de bois antique, belle et bien artistement travaillée et cachetée avec un sceau en cire. La boîte fut ouverte, et la robe parut enfin avec cette inscription : « *Ceci est la robe sans couture de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ* (2). »

« C'est ainsi que, le 14, avril, le mercredi de Pâques, on découvrit, dans l'intérieur du maître – autel, la boîte contenant la sainte robe. Elle ne fut pas exposée aussitôt. Mais, parce que journellement encore nombre de princes arrivaient à la diète, et que Maximilien avait résolu de faire célébrer des obsèques solennelles pour son épouse défunte, Marie Blanka, le jour de l'Invention de la Sainte-Croix, devant tous les princes, l'exposition fut retardée jusqu'à ce jour, pour que les deux solennités eussent lieu ensemble. L'archevêque-électeur en instruisit le peuple par une circulaire, et, à cette nouvelle, près de cent mille personnes des pays voisins et même des contrées éloignées se rendirent à la ville pour cette dévotion.

(1) . . . . *Quam* (*tunicam inconsutilem Christi Salvatoris*) *ipse tum constanti hominum fama, tum antiquis litterarum monumentis Treviris asservari jam pridem comperisset.* (Brower, t. II, p. 328).

(1) Brower, *Annal.*, t. XI, p. 328.

(2) Brower, l. c., et Trithemius, l. c, *Chronicon Limburg.*; dans Honth. *Prodom. hist. Trev.*, t. II, p. 1122.

« Le 3 mai 1512, la robe fut donc exposée à la vénération ; mais, ce jour-là, on la montra comme elle avait été placée dans la boîte, plissée et pliée. Les princes qui assistaient à la cérémonie demandant alors qu'on voulût bien l'exposer toute dépliée, on prépara à cet effet un emboîtement spécial et bien élégant, et les jours suivants on montra aux grands et au peuple la robe dans toute son étendue. A la première vue de ce vêtement ainsi déployé, une si vive impression se fit sentir dans toute l'assemblée, que beaucoup d'assistants fondirent en larmes et que d'autres furent profondément émus (1).

« Ce fut donc, à proprement parler, la première exposition de la sainte robe qui ait été précédée d'une circulaire adressée aux fidèles, car l'exposition de 1196 se fit très-rapidement, à en juger du moins par ce que nous en dit la relation. Après une expositon aussi solennelle, on avait droit de croire que la tradition en resterait toujours dans le peuple. Quand donc nous lisons dans Trithemius (2) que plusieurs personnes doutaient encore, même après l'exposition de 1512, alors que la robe avait été sortie de l'intérieur du maître-autel, où, d'après des témoignages irréfragables, elle avait été renfermée en 1196, alors nous comprenons facilement comment, dans les siècles passés, lorsque les expositions n'étaient point d'usage, la connaissance de la conservation d'une si sainte relique avait pu se perdre, ne laissant dans le souvenir des hommes que des traces fort légères.

« L'empereur ne s'était pas trompé dans ses espérances ; une multitude innombrable s'était rendue à Trèves, et les fidèles avaient exprimé d'une manière non équivoque les sentiments d'une dévotion sincère et respectueuse. L'expérience que venait de faire l'archevêque et prince électeur, Richard, l'affluence toujours croissante des pèlerins (3) attirés par la nouvelle de cette exposition, enfin la triste situation où se trouvait la cathédrale, le déterminèrent à solliciter du saint-siége une

(1) Brower, *Annal.*, tom. II, p. 329.

(2) « Cette déposition du vêtement de notre Sauveur n'était pas déjà tant inconnue, *quoique de nos jours* (commencement du XVI^e^ siècle), *beaucoup en doutaient ;* mais elle se trouvait consignée dans des écrits, et elle était très-bien connue par tous les habitants de la Moselle (les Mosellains). Ce que je puis savoir d'autant mieux, que moi-même je suis un habitant de ces lieux, que je l'ai entendu raconter depuis mon enfance, et que je l'ai même, pour plus grande sûreté, lu bien souvent dans les annales de l'Eglise de Trèves. » (*Chron. Hirsaug.*, tom. II, p. 676.)

(3) *Richardus post hæc, cum frequenti peregrinantium multitudine adiri metropolim suam atque jam inde ab inventæ Christi Salvatoris tunicæ longe lateque pervagata fama, majori hominum studio frequentari eam sensit, accitis insequenti anno a sacrosancta sede apostolica diplomatis, strenuam operam dedit, ut nomen ecclesiæ suæ decusque quod ante celebre quidem apud exteras gentes exstiterat, posthac multo clarius redderet, et inventi thesauri fructum aliquem ad plurimorum hominum salutem utilitatemque derivaret.* (Brower, *Annal.*, t. II, p. 330.)

indulgence pour les fidèles qui viendraient en pèlerinage visiter la relique, et contribueraient par leurs aumônes à la réparation de la cathédrale. Sa Sainteté acquiesçant au désir des chrétiens, ordonna *qu'à l'avenir la sainte robe serait exposée à la vénération publique tous les sept ans*, et que cette exposition aurait lieu en même temps que le pèlerinage déjà existant, et appelé le pèlerinage d'Aix-la-Chapelle (*passadium Aquisgrani*), lequel commence le 7 juillet et dure quinze jours. Cependant, d'après la demande de l'électeur, l'exposition ne devait commencer que trois jours plus tard, le 10 juillet, afin que tous les pieux pèlerins qui se trouveraient à Aix-la-Chapelle eussent encore assez de temps, après y avoir accompli leurs dévotions, pour venir à Trèves et y assister à la grande fête de l'exposition.

« Le 12 janvier 1514 parut la bulle de Léon X, dans laquelle ce pape accorde *une indulgence plénière à tous les fidèles qui auraient confessé leurs péchés après s'en être véritablement repentis, ou qui se rendraient dans cette ville avec cette double résolution* (1). Le pape voulait ainsi augmenter leur empressement pour la visite de cette église, exciter leur zèle pour sa réparation et attirer sur eux une plus grande abondance de grâces. Au commencement de la bulle, Sa Sainteté préconise la vénérable antiquité de la cathédrale, dont la fondation remonte jusqu'au temps des apôtres. Plus loin, il parle de l'éclat qu'elle doit aux donations de l'impératrice sainte Hélène et au séjour qu'elle y fit, et de la primauté qui l'élève au-dessus de toutes les églises de l'Allemagne et des Gaules. Il ajoute que la *robe sans couture* de Notre-Seigneur Jésus-Christ, *un des clous* du crucifiement et d'autres précieuses reliques données

(1).... *De ejusdem omnipotentis Dei misericordia ac BB. Petri et Pauli apostolorum ejus auctoritate confisi, omnibus et singulis utriusque sexus Christi fidelibus vere pœnitentibus et confessis, seu vere pœnitendi et confitendi propositum habentibus*, etc. (Telle est la teneur de la bulle dans Brower, tom. II, not. et addit., p. 557). D'après les propres paroles de la bulle que nous avons rapportées, le lecteur pourra se convaincre que c'est se tromper et calomnier l'Eglise, que de regarder *l'indulgence comme la rémission des péchés* et d'aller jusqu'à dire que *non-seulement elle remet les péchés passés, mais qu'elle permet même d'en commettre de nouveaux*. L'indulgence ne remet pas les péchés ; ils sont remis dans le sacrement de pénitence, par la contrition, par la confession du pécheur et l'absolution du prêtre. Cette rémission des péchés doit déjà avoir eu lieu, si l'on veut gagner une indulgence, comme la bulle le dit formellement, et cela a toujours été exigé comme condition essentielle. En effet, l'indulgence est seulement une rémission partielle ou entière des peines temporelles que, même après la rémission de la dette, mérite encore le pécheur ; et c'est pour effacer ces peines que, dans les premiers temps, l'Eglise imposait de longues et dures pénitences. On peut s'en convaincre par les canons de l'ancienne discipline. Les paroles de la bulle et la preuve qu'elle renferme ont d'autant plus de force, que cette bulle a été publiée précisément à l'époque où, d'après des auteurs ennemis du catholicisme, les indulgences ont dû occasionner les plus grands désordres.

par sainte Hélène, ont rendu cette église tellement célèbre, qu'elle a été appelée à juste titre la seconde Rome, la reine des provinces et la première de toutes les églises de la Germanie et des Gaules; mais que, par suite des nombreux ravages auxquels la ville et l'église furent livrées, celle-ci n'a pas aujourd'hui tout l'ornement convenable à la dignité du service divin et à la vénération due à de si saintes reliques. Ainsi donc, réparation complète de l'église cathédrale, embellissement digne du culte divin, nouvel essor communiqué à la dévotion des fidèles, telles sont les raisons pour lesquelles Sa Sainteté accorda l'indulgence (1).

« L'électeur fit aussitôt remettre la publication de cette indulgence à ses évêques suffragants de Metz, Toul et Verdun, avec une lettre écrite de sa main pour leur ordonner de publier la bulle dans leurs diocèses (2).

« Ainsi, d'après cette bulle, chaque sept ans la sainte robe devait être exposée à la vénération des fidèles. Alors aussi se forma dans la cathédrale de Trèves une confrérie qui avait pour titre : *De la passion et de la sainte robe de notre Seigneur Jésus-Christ* (3), et pour fin, de méditer spécialement sur cette passion et de vénérer cette sainte robe (4). »

En vertu de la bulle du pape, la sainte robe devait donc être exposée tous les sept ans; cependant elle ne le fut pas aussi souvent qu'on pouvait s'y attendre, à cause des troubles de la réforme qui vinrent ébranler l'Europe. Mais nous n'entrerons point dans les détails de toutes les expositions qui suivirent celle de 1512: nous nous bornerons à en indiquer sommairement les dates. Elles se renouvelèrent donc en 1531, en 1545, en 1553, en 1585, en 1594. Aux années 1663 et 1701, il y eut une controverse célèbre entre le chapitre de la cathédrale de Trèves et l'archevêque prince-électeur Pierre-Christophe, touchant une particule supposée de la sainte robe.

« Lorsque l'Autriche et l'Espagne possédaient encore les Pays-Bas, de grandes relations existaient entre Treves et Bruxelles, alors résidence des gouverneurs des Pays-Bas, et les princes autrichiens passaient ordinairement par notre ville lors de leurs voyages à Bruxelles ou à Vienne. La princesse autrichienne, Isabelle, infante d'Espagne, se rendant à Bruxelles, visita l'électeur de Trèves, Ph. Christophe, qui lui donna un morceau d'une relique qu'il avait découverte dans le piédestal d'un précieux crucifix de la chapelle électorale. Ce piédestal creux, qu'un verre recouvrait, portait cette inscription : *De tunica Salvatoris nostri* (de la tunique du Sauveur).

« Ni l'électeur ni l'archiduchesse ne doutèrent de l'authenticité de cette relique, car le premier écrivit de sa main et scella de son sceau un témoignage attestant qu'elle appartenait réellement à la robe de Notre-Seigneur; et l'infante en céda une partie à la reine-mère du roi de France. Mais à cette nouvelle, plusieurs chanoines, et entre autres le doyen du chapitre, Jean-Guillaume de Metzenhausen, et le neveu de l'électeur, Rheinhard de Sottern, déclarèrent que cette particule n'était pas authentique, et que l'électeur n'avait jamais vu la sainte robe conservée à la cathédrale depuis tant d'années. Ces paroles vinrent aux oreilles de la princesse, et de plus, comme elle voulait alors exposer sa relique dans une chapelle de Bruxelles, le clergé de cette ville voulut des preuves plus certaines de son authenticité. Isabelle écrivit donc, le 23 mars 1630, au chapitre de Trèves, lui demandant une lettre d'attestation revêtue de toutes les formes qui pouvaient la rendre valable. Le 13 avril de la même année, elle répéta sa demande et envoya un exprès à qui elle avait confié la particule pour la faire vérifier par le chapitre. Le 16 avril, le chapitre de Trèves s'assembla, et, après la séance, il répondit à l'archiduchesse qu'il avait scrupuleusement examiné la particule, qu'il l'avait comparée avec la sainte robe, et qu'il n'avait trouvé aucune ressemblance avec elle pour la couleur, l'étoffe et l'épaisseur; puis il ajoutait : Et comme l'antique chapitre de Trèves n'a aucun souvenir d'une autre robe de Notre-Seigneur que de celle qui est conservée dans cette cathédrale, il lui est impossible de délivrer un authentique pour cette pièce. L'archiduchesse fut donc obligée de retirer sa demande. La relique que lui avait donnée l'électeur était déclarée fausse.

« La décision suivit bientôt : une commission chargée par le saint-siége d'examiner cette affaire, prononça que la particule n'était pas authentique, et la même année 1631, Rome sanctionna ce jugement (1).

« Ainsi, l'électeur se vit forcé par sentence supérieure de reconnaître la vérité et le droit

(1) Outre cette bulle, qui se rapporte particulièrement à la vénération de la sainte robe, le même pape, Léon X (1er février 1514), en a accordé une seconde dont l'original est conservé à Coblentz dans le livre des archives royales, et qui regarde plus particulièrement les aumônes qui se faisaient pour la réparation de la cathédrale.

(2) Brower, *Annal.*, not. et addit. ad tom. II, p. 558.

(3) *Passionis et tunicæ D. N. Jesu Christi.*

(4) Dans les archives provinciales, se trouve une lettre d'indulgence signée par plusieurs cardinaux, en date du 8 février 1515. On y accorde 100 jours d'indulgence à la confrérie qui existe dans la cathédrale de Trèves sous le titre : *Passionis et Tunicæ D. N. Jesu Christi.* Cette lettre porte, comme ornements extérieurs, à gauche, une croix avec l'image du Crucifié autour de laquelle se tiennent les deux Marie. A ses pieds, se trouve un *clou*; au-dessus du milieu, est étendue la *sainte robe*, tenue par *sainte Hélène;* à droite, en haut, on voit saint Pierre. Nous n'avons pu découvrir d'autres renseignements sur cette confrérie.

(1) Le recueil des archives provinciales sur cette controverse finit après la troisième pièce justificative et l'appel du chapitre, et ne parle nullement de la fin de ces débats. Mais la fin et la décision de ce procès nous sont rapportées dans un écrit spécial qui avait d'abord pour titre : *Acta antiqua de tunica Salvatoris nostri Jesu Christi.*

qu'il n'avait pas voulu admettre d'abord. Mais une autre circonstance devait l'obliger à abandonner cette controverse. Les Suédois menaçaient d'envahir l'archevêché. En 1632, ils s'emparent de Coblentz et se répandent plus avant dans le pays de Trèves. En 1633, s'avancent aussi les Français. L'électeur s'était mis pour d'autres causes, lui et son chapitre, en querelle ouverte avec l'empereur : il s'était uni aux Français. En 1635, les Espagnols arrivent au secours de la ville, on s'empare de Ph. Christophe et on le transporte prisonnier dans les Pays-Bas. »

Telle est l'histoire de cette fameuse controverse, qui fit tant de bruit dans son temps et qui ne servit qu'à rendre plus éclatante l'authenticité de la véritable robe de Jésus-Christ.

Maintenant, dit notre auteur dans une note, comment a-t-il pu se faire que cette particule de la chapelle de la cour électorale ait passé pour une particule de la sainte robe?

Sur cette question, nous nous permettons une supposition bien vraisemblable, qui trouvera son application dans une foule de cas pareils. Nous avons vu dans les œuvres du pape *Grégoire* I^er^, et nous trouvons dans les œuvres du savant benédictin *Mabillon*, beaucoup d'exemples qui nous prouvent que des *couvertures*, des *manteaux*, des *morceaux de drap et de toile*, qui avaient touché les saintes reliques, furent ainsi regardés et vénérés comme des reliques. De là il a dû arriver bien souvent que l'on désignait comme reliques des objets qui avaient touché des reliques. Ainsi, par exemple, on appelait *huile d'un saint*, l'huile qui se trouvait dans la lampe qui brûlait auprès des reliques de ce saint; de là vient aussi le nom de *l'huile de la Sainte-Croix*. Grégoire de Tours nous rapporte dans ses œuvres un exemple tout à fait analogue. Des ambassadeurs du roi arien Chararick, de Gallicie en Espagne, apportèrent à *Tours* un manteau de soie; ils le posèrent sur la tombe de *saint Martin*, dont le manteau joue un si grand rôle dans sa vie, puis il le rapportèrent dans leur pays, où il passa pour une vraie relique (voyez dans *Mabillon*, Euseber, *Epist. de Cultu SS. Ignot.*). Il en aura été de même quant à la particule de la chapelle de l'électeur de Trèves; elle aura touché la sainte robe, et plus tard, par suite d'une dénomination elliptique, elle aura été regardée comme une vraie particule de cette robe.

Le fameux différend dont il vient d'être question étant enfin terminé, on avait espéré des jours meilleurs et plus tranquilles. Mais alors la *guerre de trente ans* agitait toute l'Europe, et pour soustraire la sainte robe aux dangers qu'elle pouvait courir, on la porta secrètement à Cologne (1), d'où l'on ne tarda pas à la rapporter de même à Trèves. Cependant on ne pouvait encore penser à une exposition publique, car, même en 1648, époque où la *paix de Westphalie* vint mettre un terme à cette terrible guerre, le calme ne s'était pas encore entièrement rétabli dans tout l'empire, et les plaies qu'elle avait faites à la prospérité publique n'étaient pas encore fermées dans la plupart des provinces de l'Allemagne. Sept ans après la conclusion de cette paix, l'électeur Charles Gaspard put seulement penser à exposer encore une fois la sainte robe à la vénération des fidèles. Cette exposition de la sainte robe, qui eut lieu en 1655, fut la plus auguste et la plus éclatante qui eût jamais eu lieu. La lettre circulaire qui publie cette solennité et que nous avons sous les yeux, énonce les motifs qui engageaient l'électeur à en célébrer une maintenant, et les cérémonies qui devaient l'accompagner (1).

« A cause des troubles de la guerre, dit l'électeur lui-même, la sainte robe n'a pu être exposée, pendant plus de soixante et dix ans, à la dévotion du peuple. Mais comme la paix publique a rendu enfin les relations plus sûres, et que les pèlerinages sont devenus praticables, nous avons résolu de la montrer de nouveau, afin d'augmenter la vénération du peuple chrétien pour Jésus-Christ et ses saints, d'écarter les plaies que le glaive du Seigneur, toujours suspendu sur nos têtes, nous fait craindre encore, et de solliciter pour l'Allemagne, et surtout pour notre archevêché, le retour du calme et du repos. » Pour les fêtes de l'exposition, l'électeur de concert avec son chapitre, avait fixé les jours suivants : le 6 mai (*Ascension*), le 16 et le 23 du même mois (*Pentecôte* et *Trinité*), le 24 juin (*fête de saint Jean-Baptiste*), et le 29 du même mois (*fête de saint Pierre*). Et pour faciliter le voyage de Trèves à tous les fidèles des pays voisins et même des contrées plus éloignées, soit qu'ils fussent en paix ou en guerre, l'électeur s'adresse aux rois, aux ducs et aux princes qui n'avaient pas encore déposé les armes, leur demandant qu'aucun de leurs soldats n'incommodât dans leur route les pèlerins qui se dirigeraient vers Trèves pour satisfaire leur dévotion. De plus, à toutes les autorités de son archevêché, il recommanda de donner toutes garanties à ces mêmes voyageurs, tant pour leur passage que pour leur retour. Il défendit aussi à toute personne attaquée d'une maladie contagieuse, ou venant d'un pays qu'on en soupçonnerait atteint, de se rendre à la solennité. Enfin, il se fit accorder par le saint-siége une indulgence plénière pour tous les fidèles qui, remplissant les conditions prescrites, viendraient visiter la sainte robe dans l'église de Trèves.

En terminant la circulaire, l'électeur-archevêque ajoute : « Ceci doit être pour la plus grande gloire du Dieu tout-puissant, pour celle de la bienheureuse Vierge Marie

(1) *Gesta Trevir.*, tom. III, p. 83. *Trevirenses togam Christi aliaque ecclesiæ cimelia Coloniam transferunt.*

(1) La circulaire de l'archevêque se trouve rapportée dans ses parties principales dans les *Gesta Trevir.* (edit. Müller et Wittenb.), tom. III, pag. 98, nota c.; on la trouve complète dans l'ouvrage publié sous ce titre : *Statuta synodalia*, par le grand vicaire J. Blallau, tom. III, p. 91-93.

et de tous les saints, pour le plus grand bien de la chrétienté et le bonheur temporel et éternel de chacun. (Donné à Trèves, au palais de Saint-Pierre, le 20 février 1655.) »

Une foule nombreuse s'était empressée d'accourir à Trèves pour assister à l'exposition de la sainte robe : on ne peut guère s'en faire une idée qu'en jetant les yeux sur le règlement civil et religieux donné par le prince-archevêque en cette occasion. Qu'il nous soit permis d'en citer un extrait d'après la traduction de M. l'abbé Wayant.

Points principaux du règlement donné par l'électeur de Trèves, Charles Gaspard, le 20 février 1655, pour l'exposition de cette année.

Art. 1er. La robe sera montrée aux fidèles non pas dans l'intérieur de la cathédrale comme cela s'est pratiqué jusqu'ici, mais on l'exposera à l'extérieur, devant l'église. C'est pourquoi on démontera la troisième grande fenêtre du milieu du chœur de Saint-Nicolas, et dans cette ouverture on dressera, avec des poutres et des planches, un balcon extérieur.

Art. 2. Ce balcon sera surmonté d'un dais qui protégera le tout contre la pluie et le vent, et empêchera les lumières exposées de s'éteindre.

Art. 3. On se servira de flambeaux bien élevés pour ne point gâter les ornements qui seront à l'entour de la sainte robe.

Art. 4. Intérieurement, le chœur de Saint-Nicolas sera fermé par un fort grillage. Dans l'intérieur du balcon, du côté du chœur, devra se trouver une large armoire pour recevoir tous les soirs la robe, dépliée comme elle est exposée, pour ne point la plier et la déplier si souvent.

Art. 5. Une garde, forte de trente hommes, dont dix-huit soldats de l'électeur et douze bourgeois, se trouvera continuellement placée dans le chœur de Saint-Nicolas, pour empêcher le désordre qui pourrait y régner.

Art. 6. La métairie sera fermée avec des chaînes pour que les chevaux et les voitures ne puissent y entrer.

Art. 7. L'exposition s'ouvrira et se fermera chaque jour par une procession solennelle qui sortira de la cathédrale, passera devant l'église de *Notre-Dame*, sur le *Breidenstein*, par la rue des *Pantalons* et celle du *Pain*, et elle retournera à la cathédrale en traversant la *place*. — Au retour de la procession du matin, les fidèles, à leur entrée dans l'église, verront la sainte robe qu'on aura exposée pendant ce temps sur le haut du balcon. Pendant que la robe sera ainsi exposée, elle sera entourée continuellement par un prélat crossé et mitré, par un chanoine, un vicaire et un prébendat, tous revêtus des ornements ecclésiastiques. On se relèvera tour à tour.

La cérémonie ainsi ouverte, la messe des saintes reliques sera chantée en musique solennelle par le suffragant ou un autre prélat haut placé. Pendant l'office, on fera un sermon du genre démonstratif (*generis demonstrativi*) sur les saintes reliques. Dans ce sermon, on devra raconter au peuple le miracle qui s'est opéré lors de la dernière exposition de 1584, quand une femme, touchant la sainte robe, fut aussitôt guérie d'une hémorrhagie continuelle.

Art. 8. La cathédrale sera ornée le plus magnifiquement possible. On ornera de même toutes les autres églises de la ville et celles de tous les endroits par où passeront des pèlerins étrangers.

Art. 9. Le gouverneur de la ville prendra les dispositions nécessaires pour ce qui regarde la nourriture, le prix du pain, le logement et autres nécessités.

Art. 10. De crainte que le rassemblement des étrangers ne devienne trop nombreux, et pour que le pays ne soit nulle part pleinement abandonné par toute sa population, on fixera certains jours auxquels les différents cantons de l'archevêché ou des diocèses environnants seront admis à voir la sainte robe.

L'ordre suivant avait été arrêté pour la marche de l'exposition. Seront admis à voir la sainte robe :

1° La ville de Trèves et le *Haut-Evêché* aux fêtes de saint Philippe et de saint Jacques et le dimanche suivant.

2° Coblentz et le *Bas-Evêché*, le jour de l'Ascension.

Venaient ensuite les étrangers : d'abord de la Pentecôte à la saint Pierre, puis de nouveau de la fête de saint Jean jusqu'à la fête de saint Pierre et saint Paul. Et voici leur ordre et leur temps :

3° L'*évêché* et la ville de Cologne, pendant *quatre jours*.

4° Aix-la-Chapelle et Cornelli-Munster, pendant *deux jours*.

5° Le pays de Jülich (*Jülicher Land*), pendant *trois jours*.

6° Liége, Stablo et Malmédi, pendant *deux ours*

7° Eifel, Hunnsrücken et Westerwald, pendant *deux jours*.

8° Le pays de Luxembourg, pendant *deux jours*.

9° La Lorraine et la ville de Metz, pendant *deux jours*.

10° Les évêchés de Mayence, Worms et Spire, pendant *trois jours*.

11° Münster, Paderborn, Hildesheim et Osnabrück, pendant *deux jours*.

12° Würtzbourg et Bamberg, pendant *deux jours*.

« Le long règne de Louis XIV (1661-1715) fut surtout pour notre ville et le pays trévirois tout entier, une période de terreur et une véritable calamité (1). Les électeurs n'étaient plus en sûreté dans leur antique résidence, et à un âge avancé ils se voyaient contraints de changer de séjour et de se réfugier sur la rive droite du Rhin, à Ehrenbreitstein.

« L'archevêque-électeur de Trèves fut

(1) Lisez l'*Histoire de Trèves*, par J.-H. Wyttenbach, tout le quatrième vol. et le commencement du cinquième.

contraint de quitter sa *cathédrale* pour chercher un asile dans sa *citadelle*. Il en fut de même pour la sainte robe. Pour la mettre en sûreté, on se vit forcé de la transporter de la cathédrale de l'archevêque dans la forteresse du prince de l'empire. Et comme la ville et le pays de Trèves étaient menacés des dangers de guerre, non-seulement du côté de la France, mais encore de temps en temps de l'intérieur même de l'empire, sur la rive droite du Rhin, la sainte robe était portée continuellement de Trèves à Ehrenbreitstein, selon que l'ennemi se montrait sur un point ou sur un autre. Naturellement, à une telle époque, on ne devait point s'attendre à une exposition. Ehrenbreitstein n'offrait pas une église assez spacieuse et assez ornée pour une si grande solennité, et la ville archiépiscopale ne jouissait point de la paix et de la sûreté nécessaires pour une telle fête.

« Deux années après la dernière exposition, en 1657, à l'approche des Français dans le pays trévirois, la sainte robe fut portée secrètement de Trèves à Ehrenbreitstein, d'où bientôt après elle fut secrètement encore rapportée à Trèves. En 1667, le chapitre la porta de nouveau dans le plus grand secret à Ehrenbreitstein, et elle y resta déposée bien longtemps.

« Les dangers incessants du long règne de Louis XIV forcèrent le chapitre de Trèves de choisir pour la sainte robe un séjour permanent dans la forteresse d'Ehrenbreitstein. L'électeur fit préparer sous l'arsenal une place où elle pût être conservée dignement (1).

« Depuis le premier *relèvement* de la sainte robe qui nous soit connu par l'histoire, lorsqu'en 1196 on la sortit de l'intérieur de l'autel où elle se trouvait, toutes les fois qu'on montrait cette relique, on prenait d'extrêmes précautions en ouvrant et en fermant la boîte qui la contenait et la renferme encore : précautions qui furent portées si loin que jamais on n'aurait pu y faire une ouverture secrète ou privée sans qu'aussitôt on en eût eu connaissance. A partir de l'époque dont nous venons de parler, la sainte robe n'a cessé d'être renfermée dans trois coffres différents emboîtés ensemble. Elle était enveloppée de cuir et de toile, entourée entièrement de coton, et voilée par une triple enveloppe de soie de différente couleur, pour que l'humidité ne la pénètre pas. De plus, il n'était pas même au pouvoir de l'électeur d'ouvrir cette sainte relique sans le consentement et l'avis du chapitre de la cathédrale; aussi chacune des trois boîtes était-elle munie de trois serrures différentes fermant à trois diverses clefs, dont l'une se trouvait entre les mains de l'électeur et les deux autres étaient gardées par le chapitre. Tout le temps que

(1) Ces renseignements sont tirés des notices historiques sur la conservation de la sainte robe à Ehrenbreitstein, que de Coll, conseiller à la régence du duché de Nassau, a copiées du registre de l'archevêché à Ehrenbreistein en 1809.

la sainte robe resta déposée à Ehrenbreitstein, alors résidence de l'électeur, celui-ci, lorsqu'il voulait la montrer, était obligé d'agir de concert avec le chapitre, afin d'obtenir son consentement et sa coopération ; car ce dernier non-seulement gardait deux clefs nécessaires pour ouvrir la boîte, mais il avait encore le droit de choisir deux représentants parmi ses membres pour assister à l'ouverture et à la fermeture du coffre, apposer sur la boîte intérieure le grand sceau du chapitre, ainsi que celui des chanoines, et enfin signer le protocole qui devait rapporter le tout jusque dans les moindres détails

« En 1725, il se présenta une circonstance qui fit désirer vivement à l'électeur qu'une exposition secrète eût lieu à Ehrenbreitstein. Le continuateur anonyme des *Gesta Trevirorum*, chez Hontheim, raconte ainsi le fait : « Le 24 mars 1725, son Altesse électorale de Coblentz vint de nouveau à Trèves, mais le 22 avril elle retourna à Coblentz. Peu de temps après, son Altesse électorale de Cologne (1), venant de Munich, où elle avait officié pour la première fois, et s'étant aussi rendue à Coblentz, obtint la faveur, avec le consentement du chapitre de Trèves, de voir la sainte robe ainsi que plusieurs objets précieux (2). »

On trouvera dans notre auteur de plus amples détails sur cette exposition particulière (p. 106).

Depuis cette époque désastreuse, il se fit encore quelques rares expositions, en 1732, en 1734, en 1765. On lui avait fait un magnifique reliquaire, en 1732, pour la conserver à jamais dans la cathédrale de Trèves; cependant, en 1794, l'approche des Français force une seconde fois le chapitre de la transporter dans l'intérieur de l'Allemagne.

A la suite du concordat conclu en 1801, entre le pape et Napoléon, Trèves eut un évêque français dans la personne de Charles Mannay. Ce digne prélat n'eut pas plustôt pris possession de sa cathédrale abandonnée depuis huit ans et huit mois, qu'il mit la main à l'œuvre pour sauver des débris de l'ancien ordre de choses tout ce qui pouvait encore être sauvé, et restituer à l'église de Trèves tout ce qui était susceptible de l'être. La sainte robe avait été transportée, avec le plus grand secret, dans un lieu connu de peu de personnes, qui avaient leurs raisons pour en garder un profond silence ; ce lieu fut complétement ignoré jusqu'à ce que l'empereur Napoléon, après la destruction totale de l'ancien état de choses, établit une nouvelle constitution. Le nouvel évêque de Trèves se mit bientôt à la recherche de la sainte robe, la réclamant hautement pour sa cathédrale, et, aidé du gouvernement français qui le couvrait de toute sa protection, il poursuivit

(1) C'était le prince de Bavière, Clément-Auguste, né en 1700, fils de l'électeur Maximilien Emmanuel. En 1725, à *Munich*, il fut sacré *archevêque de Cologne*. (Voy. Kolb, *Series episcop. archiepis. Trev. mog. col.*, p. 186.)

(2) Hontheim, *Prodrom. hist. Trev.* t. II, p. 936.

cette affaire avec la plus grande vigueur; mais ce fut seulement en 1809 qu'on connut les circonstances de la translation de la robe, qu'on sut où et par qui elle avait été portée, et dans quel lieu elle était restée pendant les guerres françaises.

« L'électeur Clément Venceslas (septembre 1794) avait pris conseil de son cabinet sur les moyens à prendre pour sauver la robe à l'approche des Français vers le Rhin, et l'intrépide comte Philippe de Kesselstadt, chorévêque, s'était offert de la mettre en sûreté quand le danger serait imminent. L'électeur acquiesça à cette offre, et, dans le plus grand secret, il écrivit au comte, lui recommandant de se concerter avec le conseiller de l'église Carové et le vicaire de la cathédrale Chué, afin de transporter la robe à Wurtzbourg en cas qu'Ehrenbreitstein vînt à être assiégé. Peu après on se vit forcé de tirer la robe de la forteresse, ce qui se fit avec tant de secret que l'électeur et ceux qu'il avait chargés de l'affaire en avaient seuls connaissance. On la porta par Montabaur et Limbourg, puis par Aschaffenbourg à Bamberg, où, d'après le rapport du chanoine de Benning, elle arriva le 2 octobre, et où elle resta jusqu'en 1803. A cette époque, l'électeur Clément Venceslas, devenu depuis évêque d'Augsbourg, la fit enlever au mois de juillet dans le plus grand silence et la plaça de même dans la chapelle électorale à Augsbourg. Transportée dans cette chapelle, la sainte robe y resta déposée pendant tous les troubles de la guerre, précieusement conservée par l'électeur Venceslas et le doyen du chapitre, le comte de Kesselstadt, qui seuls en avaient connaissance et ne l'avaient confiée à aucune personne. Mais, en 1808, l'évêque Charles Mannay dressa un inventaire des saintes reliques, des vases sacrés et de tous les ornements de l'église de Trèves, qui avaient été portés dans le duché de Nassau, à l'approche des Français sur la rive droite du Rhin, et il en réclama hautement la restitution. Or, en première ligne apparaissait sur cet inventaire la robe de Jésus-Christ.

« Le duc de Nassau, alors Frédéric Guillaume, ne refusa pas de restituer au moins en partie les reliques qu'on réclamait, mais il demanda seulement que l'autorité d'Ehrenbreitstein voulût bien justifier cette réclamation par des pièces authentiques, attendu que tous les articles désignés dans l'inventaire de l'évêque ne se trouvaient plus dans la trésorerie ducale. L'autorité d'Ehrenbreitstein ne put rendre un compte exact de ces objets, mais elle publia un rapport dans lequel elle établit par des preuves évidentes, que *l'évêque et la cathédrale de Trèves n'était nullement en droit de réclamer les saintes reliques et autres effets précieux, puisque l'ancien chapitre avait été supprimé et sécularisé, et que le nouveau ne pouvait sous aucun rapport être regardé comme succédant au premier; mais qu'étant une corporation toute nouvelle, fondée par le gouvernement français, il n'avait droit qu'à réclamer les objets que ce même gouvernement lui aurait formellement accordés, parmi lesquels, sans le moindre doute, on ne pouvait compter les parcelles échues à la maison de Nassau par le droit des gens.* Quant à la sainte robe, outre ces raisons qui lui étaient communes avec les autres objets, on en faisait valoir une nouvelle tirée de son histoire dans ces derniers temps : on disait que, depuis près d'un siècle, elle ne se trouvait plus dans la cathédrale de Trèves, mais qu'elle était conservée dans la forteresse d'Ehrenbreitstein, située sur la rive droite du Rhin, et où, de temps en temps, elle avait été exposée à la vénération du peuple. Sous tous ces rapports, concluait-on, elle appartient à la maison ducale de Nassau.

« Ainsi s'exprimait le rapport que le gouvernement de Nassau, résidant à Ehrenbreitstein, adressait au duc, le 21 janvier 1809. »

L'église de Trèves avait sans doute le bon droit ; cependant il fut très-heureux pour elle que son évêque, Charles Mannay, se trouvât en grande faveur auprès de l'empereur Napoléon. En effet, outre le duc de Nassau, le roi de Bavière s'avança aussi comme prétendant à la possession de la sainte robe, parce que Bamberg, où elle avait été déposée, lui avait été donné à titre de compensation.

Mais ni l'un ni l'autre de ces deux prétendants ne purent l'obtenir. Napoléon se mêla lui-même de cette affaire, et il favorisa le nouvel évêque de Trèves, qui obtint enfin que la vénérable relique revînt dans sa vieille cathédrale. Voici l'état dans lequel se trouvait la sainte robe.

« La boîte extérieure était fermée par deux serrures, dont l'une fut ouverte avec la clef de l'électeur, et dont l'autre fut limée. Quand on eut ouvert la première boîte, on en trouva une seconde couverte en cuir et fermée avec trois serrures. Deux furent ouvertes avec des clés, la troisième encore fut limée ; cette seconde caisse ouverte, on en vit une troisième tout enveloppée de coton ; on enleva le coton, et on vit que la boîte était couverte de toile ; et le tout étant enlevé, la troisième boîte parut à découvert entourée d'un cordon rouge sur lequel étaient apposés vingt-cinq sceaux entièrement intacts comme le protocole le décrivait. Il y avait deux serrures à cette troisième boîte, l'une fut ouverte avec des clefs, l'autre à l'aide d'une lime. On coupa le cordon rouge, et on leva le couvercle de la boîte ; on y trouva une couche de coton fin et très-propre ; par-dessous se trouvaient trois pièces de taffetas en soie bleue, rouge et blanche, la dernière était devenue un peu grise-jaunâtre. Enfin, parut la sainte robe repliée plusieurs fois sur elle-même dans sa largeur, et étendue dans toute sa longueur. On la prit enveloppée dans le taffetas blanc, on la plaça sur l'autel de la chapelle, on l'étendit, et on la considéra de près. Elle parut comme effeuillée sur le devant, et on présuma que, pour la mieux conserver, on y avait attaché autrefois quelque étoffe bien fine que le temps aurait usée et réduite, pour ainsi dire, en petites parcelles dont

quelques-unes se détachèrent et furent recueillies par les assistants. »

Nous ne pouvons entrer dans de longs détails sur les diverses expositions de la sainte robe après qu'elle fut rentrée dans son sanctuaire de Trèves. Celle de 1810 fut un véritable triomphe. Il y a quelques années, en 1844, on en fit une nouvelle qui fit courir à Trèves toute l'Europe chrétienne.

Pendant l'automne de 1842, l'évêque actuel de Trèves, Dr Guillaume Arnoldi, immédiatement avant son sacre, ayant rencontré à Coblentz le prince de Metternich qui, par suite d'événements particuliers et peu connus, se trouve en possession de l'un des clous du crucifiement, lequel avait aussi bien longtemps appartenu à la cathédrale de Trèves, profita de cette heureuse occasion pour rappeler au prince la promesse de rendre le saint clou, qu'avait faite en son nom le chanoine Pessina, de Prague. Le prince renouvela lui-même son engagement, et dès lors Mgr Arnoldi résolut de fêter le retour solennel du clou du crucifiement, en exposant en même temps à la vénération du peuple les deux reliques, la sainte robe et le saint clou. Cependant il ne prit d'abord cette résolution qu'à la condition de la restitution promise ; mais comme jusqu'ici elle n'a pas encore été faite, et comme elle ne pourra même plus avoir lieu cette année, malgré le doux espoir que nous laisse toujours la promesse de M. de Metternich, notre digne évêque n'a pas cru devoir différer plus longtemps de satisfaire au vœu général de voir exposer publiquement la robe tant vénérée.

Outre la vénération qu'inspire déjà la sainte relique en elle-même, cette dernière exposition de 1844 est remarquable, parce qu'elle surpasse toutes les précédentes (1512, 1655, 1810), tant par ses grandes solennités que par l'affluence d'une masse innombrable de pèlerins. Plus de 1,100,000 personnes de toutes conditions et de toutes contrées se rendirent en pèlerinage dans l'antique cité, dans la Rome d'en deçà des Alpes, afin d'y faire leurs dévotions devant la sainte robe de notre divin Rédempteur.

L'auteur que nous avons suivi pas à pas jusqu'ici donne une belle description de ces deux solennités. Nous y renvoyons donc encore une fois nos lecteurs qui trouveront dans son livre tout ce qui pourra intéresser leur foi et leur dévotion. Pour nous, fidèles à notre plan, nous n'en avons pris que la partie historique.

Nous y puiserons encore la description exacte de la sainte relique de Trèves.

Description de la sainte robe.

« Dans la relation du premier *relèvement* et de la première exposition de la sainte robe, en 1196, on trouve déjà une description détaillée de ce précieux vêtement, et les auteurs postérieurs qui l'ont vu n'ont pas manqué d'en dépeindre la forme et la couleur. Nous n'avons pas encore abordé cette question, et nous l'avons remise vers la fin pour ne point interrompre le fil de

l'histoire. Maintenant donc qu'on a si scrupuleusement examiné la grandeur, la forme, l'étoffe, le tissu et la couleur de la robe sans couture, nous allons rassembler ici ce que les écrivains anciens et modernes ont rapporté à ce sujet.

« Agritius, dans le poëme où il la chante, dit. On n'y voit aucune marque de couture; tout le vêtement est d'*un seul tissu*, d'*un bout à l'autre*, comme le rapportent les saintes Écritures. Les larges manches ne forment aucun pli... ; on ne saurait désigner la manière dont a été tissée cette robe, que les soldats ne voulurent point déchirer, mais qu'ils tirèrent au sort, mettant ainsi un frein à leur méchanceté et à leur fureur...; à peine l'œil en peut-il reconnaître la couleur : tantôt elle est d'un rouge de pourpre, tantôt d'un beau bleu, d'autres fois elle a la couleur du jaune du lis... Comme je l'ai éprouvé moi-même, une émotion extraordinaire s'empare de ceux qui la regardent : tantôt ils la contemplent avec amour, tantôt ils abaissent subitement leurs regards saisis de crainte et de respect; il semble que dans cette robe réside une vertu divine... On croit aussi y découvrir çà et là comme des taches de sang.... »

« Brower, en parlant de la manière dont est formé le tissu, dit aussi : « Le fil en est si fin et si fortement uni, que l'œil ne peut voir si le vêtement est tissé ou travaillé à l'aiguille... (1). Sur les bords inférieurs, on voit quelques raies jaunes ressemblant à des lettres, mais tellement usées par le temps, que l'on ne peut plus les reconnaître... (2). La couleur, dit-il, est rougeâtre, et à la lumière du soleil elle ressemble à du cinabre non préparé (3). »

« Le rapport que fit le chapitre de Trèves, sous l'épiscopat de Ph. Christophe, sur l'étoffe, l'épaisseur et la couleur de ce vêtement, est absolument conforme à celui de ces auteurs : « On peut à peine reconnaître, dit-il, de quelle espèce de fil le vêtement est tissé; du reste, l'étoffe est *fine* et *légère*, la couleur en est *brune* ou d'*un rouge brun*. » La même chose nous est rapportée par le chanoine Marx, dans l'ouvrage qu'il a publié en 1655.

« Dans ses annotations sur Brower, Masénius a donné des portraits exacts de la forme et de la grandeur de la sainte robe (4). Les manches sont longues et ont 0m,48 de long sur 0m,324 de large. La largeur du vêtement prise d'en haut, en y comprenant les manches, est de 1m,63 ; sous les manches, par-dessus la poitrine, il a en longueur

(1) *Id admirationem quoque parit penitus introspicientibus, subtegmen tanta fili raritate atque artis solertia stamini intercurrere, variisque se ductibus implicare, contexta an acu facta elaborataque sit, haud facile ut contentis etiam oculis secernas.* (*Annal.* t. II, p. 91.)

(2) Brower, l. c.

(3) ... *Colore a puniceo haud multum discrepante; sic, ut a luce tamen præstricta rutilet instar minii nativi et ad pigmenta necdum parati.* (*L. c.*)

(4) Brower, *Ann.*, t. I, p. 583.

0m,73. La largeur prise d'en bas est de 1m,16. La longueur totale est de 1m,78. Sur le haut entre les épaules, se trouve une ouverture pour passer la tête.

« Le protocole dressé en 1810 confirme exactement ce que tous les auteurs anciens viennent de rapporter : « J'ai mesuré la robe; sur le haut, y compris les manches, elle a de largeur 1m,76; sur le bas, 1m,13; par derrière, 1m,624; par devant, 1m,54. Le dedans est plus brun que le dehors; en quelques endroits, elle est blanchâtre; ailleurs, elle approche du gris. Après l'exposition, on examina de nouveau la robe, on la regarda alors de plus près : on n'y vit aucune couture, bien que la partie de derrière fût voilée d'une gaze qui s'était détachée en plusieurs endroits et pendait en filaments. La partie de devant était couverte de damas dont la couleur était presque entièrement effacée, et divers fragments restaient encore attachés à la robe. A la manche, il y a une déchirure qui paraît avoir été faite par la violence, parce que dans cet endroit l'étoffe paraît forte et comme neuve. Le fil en est si fin, qu'on ne peut le distinguer à l'œil nu : l'étoffe paraît être de petit fil. »

Outre le grand pèlerinage de la sainte robe de Notre-Seigneur Jésus-Christ, la ville de Trèves conserve encore, dit-on, d'autres reliques qui seraient fort précieuses si elles étaient authentiques. Ce sont : 1° des ossements des martyrs de Trèves; 2° des dépouilles des légionnaires d'Agaune; 3° des reliques des petits enfants de Bethléem, massacrés par l'ordre d'Hérode, à l'occasion de la naissance de Jésus; 4° des reliques assez douteuses, à notre avis, des sept frères Machabées, martyrs de l'ancienne loi.

TRÉZÈNE (Argolide), aujourd'hui DAMALA.

Cette ville, nommée en grec Posidonia (Ποσειδωνία), était consacrée à Neptune, dieu de la mer. Hippolyte, fils de Thésée, y mourut emporté par ses chevaux.

TRINOMALLI (Inde), assez grande ville du Karnatic. Elle est passablement peuplée, et se fait remarquer par son immense pagode. « On y admire surtout, dit le géographe Adrien Balbi, les quatre tours qui s'élèvent à une grande hauteur aux quatre angles de son enceinte. Celle de Vichnou, qui sert d'entrée principale, est haute de 222 pieds anglais; elle a douze étages et est toute couverte de sculptures; le temple proprement dit, qui est un des plus grands de l'Inde; la statue colossale de Routreu et un taureau furieux en marbre noir, de grandeur naturelle; enfin, une magnifique colonnade, plafonnée de belles pierres de taille, ouverte de tous côtés, et composée de 900 colonnes toutes d'une seule pièce, hautes de 20 pieds et couvertes de sculptures. »

TRIPETTY (Inde), petite localité qui se trouve dans la présidence de Madras, à quelque distance de Vellore, une des principales stations de l'armée anglaise.

Il y a à Tripetty un temple regardé comme le plus célèbre de cette partie de l'Inde. Il est situé au sud de Krichna, et est fréquenté tous les ans par un grand nombre de pèlerins.

TRIPOLI (Syrie), chef-lieu du pachalik du même nom, est une ville de la Turquie d'Asie, située au pied d'une des branches du Liban. De nombreuses fontaines décorées d'arabesques sont disséminées dans les divers quartiers. On y remarque deux mosquées, qui suffisent pour une population de 16,000 âmes.

TRIPOLI (Afrique), capitale du plus oriental des Etats barbaresques, qui a eu successivement pour maîtres les Carthaginois, les Romains, les Sarrasins et les Turcs. Elle est baignée par la mer de trois côtés; du quatrième, elle communique avec le continent par une plaine de sable; son port, qui manque de fond, est bordé au nord par des rochers.

On y voit le plus grand arc de l'antiquité, que les Maures appellent le *Vieil Arc*, et qui fut érigé en l'honneur de Marc-Aurèle.

Cette ville renferme douze mosquées, dont six du premier ordre avec des minarets; la grande mosquée, bâtie il y a plus d'un siècle, renferme les tombeaux de la famille régnante. La population de Tripoli n'est que de 15,000 individus.

TRITCHINAPOLI (Inde), grande ville de la province du Karnatic, située sur la rive droite du Kavery. M. Hamilton lui accorde 80,000 habitants. C'est une des plus belles stations de l'armée anglaise.

On y voit un célèbre temple indien, et par conséquent un grand nombre de pèlerins.

TROIE (Asie Mineure), *Troja* ou *Ilion*, aujourd'hui Bournabachi, sur le Scamandre, non loin du mont Ida et du promontoire Sigée.

On sait que cette ville, capitale du plus puissant royaume de l'Asie Mineure, fut détruite par les Grecs coalisés, après avoir soutenu un siége de dix années (1270 avant Jésus-Christ). On connaît les infortunes de la famille de Priam : Homère et Virgile nous en ont entretenus. La guerre de Troie est certainement le fait le plus mémorable de toute l'antiquité païenne.

La ville de Troie est donc détruite; mais des hommes studieux ont cherché à retrouver ses antiques vestiges. Le voyageur Le Chevalier, dans son *Voyage dans la Troade*, ne laisse rien à désirer sur l'état de cette belle cité, avant sa terrible catastrophe. Le duc de Raguse, à son exemple, a voulu interroger les champs *ubi Troja fuit*, comme dit Virgile, et il nous a fait part de ses impressions.

« Nous nous rendîmes, dit-il, sur le terrain où, depuis trois mille ans, vit la mémoire des héros. C'est une belle chose qu'une gloire de trois mille ans; mais elle appartient bien moins à ceux qui ont combattu, qu'au poëte qui les a chantés; et les noms d'Achille, de Patrocle et d'Hector ne sont qu'un cadre dans lequel se détache la grande figure d'Homère. Il fallait toute la puissance du père de la poésie pour faire arriver à nous, environ-

nés d'éclat, les noms de ceux qui ont pris part à des combats qui, de nos jours, seraient connus à peine au delà de leur théâtre. Mais le génie créateur d'Homère sut exprimer dans un langage sublime les passions du cœur humain, dévoiler ses secrets, peindre l'homme au milieu des agitations de la vie; et ces admirables tableaux ont donné de l'importance aux plus minces exploits. Il sut aussi retracer les mœurs anciennes et en transmettre l'image à la postérité. C'est donc la gloire d'Homère qui conduit sur le lieu où fut Troie, et c'est avec l'intérêt qui s'attache à l'étude de ses ouvrages que l'on contemple les lieux qu'il a célébrés.

« Nous tenions à la main, tout à la fois l'Iliade et l'ouvrage de Le Chevalier, en parcourant le pays compris entre la mer et le village de Bournabachi, incontestablement bâti sur l'ancien emplacement de Troie. Avec un aussi bon guide que Le Chevalier, on ne peut s'égarer. On reconnaît sans hésiter les lieux décrits par Homère; tout est si exact, que l'on croit voir les héros que ce poëte a chantés, et assister aux événements qu'il raconte.

« La plage comprise entre la hauteur voisine de Koukalé et celle qui borde la rive droite de l'Imbris, était évidemment occupée par la flotte des Grecs : le mouillage est bon, et les bâtiments pouvaient être tirés à terre, suivant l'usage alors adopté. Le camp des Grecs, placé en avant, couvrait la flotte : il était appuyé à droite aux hauteurs qui dessinent la vallée de ce côté, et se terminait par le cap Sigée, et à gauche ou à l'embouchure de la rivière, ou plutôt au delà, de manière à la comprendre dans l'enceinte du camp, et peut-être jusqu'au cap Réthée. Des retranchements le couvraient. A droite du camp étaient les tombeaux d'Achille et de Patrocle, et deux *tumulus*, qui portent encore ces noms, ont dû être effectivement leur sépulture.

« A peu de distance de là on retrouve également les ruines du temple consacré à Minerve, ainsi que le tombeau d'Antiloque, qui fut une des premières victimes de la guerre de Troie. Les deux fleuves, le Scamandre et le Simoïs, qui circulaient dans la plaine, ne peuvent être méconnus. Le premier est un ruisseau tranquille, alimenté par de nombreuses sources qui surgissent fort près de la ville, et l'autre un impétueux torrent qui se joint à lui. On peut aisément suivre leur cours. Le Scamandre, grossi du Simoïs, arrivait jusqu'au camp des Grecs et le traversait. On voit, par sa direction, l'endroit où certainement étaient situés les retranchements des Grecs, qu'il détruisait après de grandes pluies.

« Cette plaine fertile, qui séparait le camp des Grecs de la ville de Troie, ou du camp que les Troyens avaient établi en avant de leur ville, était le champ de bataille habituel. On reconnaît le lieu où s'élevaient les portes Scées, par lesquelles sortaient les Troyens. C'était près des sources du Scamandre, le point le plus faible et le plus accessible de la ville. Le côté opposé domine la plaine et forme une hauteur isolée, couverte et enveloppée extérieurement par le Simoïs, qui roule ses eaux au pied d'une pente abrupte et rapide, dont plusieurs parties présentent même des escarpements. Cette portion du terrain répond complétement aux descriptions de l'Acropolis, où était placé le temple de Minerve, et où fut introduit le cheval de bois, dont les flancs recelaient des guerriers. Le tombeau d'Hector, qui y fut élevé, se retrouve de même. Il n'était pas composé de terres amoncelées, mais de pierres accumulées les unes sur les autres.

« On voit distinctement, de l'emplacement de Troie, le *tumulus* qui était le tombeau de Daisyétès, et où des postes d'observation, dont la retraite ne pouvait être compromise, étaient merveilleusement placés pour surveiller les mouvements des Grecs. Enfin, il n'y a pas une seule localité indiquée par le poëte qui ne s'offre aux regards et que Le Chevalier n'ait reconnue. Rien ne fait plus d'honneur à son discernement et ne prouve davantage les soins qu'il a mis dans ses recherches. Jusqu'à lui, tout dans ces questions était obscur, incertain et contradictoire; depuis son beau travail, il n'y a plus matière à discussion.

« Je visitai là encore les ruines d'un temple; elles sont à peu près au centre de la plaine et non loin du village de Kanes-Keus. Ces débris sont imposants : ils se composent de belles colonnes de marbre de grandes dimensions, de chapiteaux et de divers ornements d'un travail achevé. En remontant jusqu'au village de Schiblack, je trouvai d'autres débris de construction antique. C'était là qu'était le nouvel Ilium que les Romains, en raison de leur origine, comblèrent de biens et embellirent. Le temple d'Apollon Tymbrée, célèbre dans l'antiquité, était placé à peu de distance, à l'est, au delà de la petite rivière de Tymbri. On me dit que les Anglais avaient emporté de nombreuses richesses de cet endroit.

« En quittant ce village, je me rendis à Bournabachi. On éprouve une véritable jouissance en étudiant ses environs, parce qu'à chaque pas l'on trouve l'indication et la preuve que l'on est sur le lieu même dont on fait la recherche, et qu'on foule l'emplacement occupé jadis par la ville célèbre dont le plus ancien et le premier des poëtes nous a transmis l'histoire et le nom (1). »

TROIS-EGLISES (Arménie). *Voy.* ETCHMIADZIN.

TROIS-MARIES (LES), en France, dans le département des Bouches-du-Rhône. *Voy.* MARIES.

TROÏTZA, TROÏSKY ou TROÏTZKOÏ (Russie), entre Romanowa et Rogatzowa.

Troïtza est un des lieux de pèlerinage les plus célèbres et les plus fréquentés de la Russie, situé à 80 kilomètres de Moscou; son nom signifie Trinité.

(1) *Voyage du maréchal duc de Raguse*, tom. II p. 171.

Sur une éminence peu saillante s'élève une ville entourée de fortes murailles crénelées ; c'est le couvent. Son architecture n'a rien de remarquable, mais ce n'est point l'art qu'on va visiter en ce lieu sacré. Seulement, comme les cloîtres de Moscou, il a des flèches et des coupoles dorées qui brillent au soleil, surtout vers le soir, et qui annoncent de loin aux pèlerins le but de leur pieux voyage.

Pendant la belle saison, les chemins d'alentour sont couverts de voyageurs qui marchent en procession ; et dans les villages des groupes de fidèles, couchés sous des bouleaux, mangent ou dorment à l'ombre ; à chaque pas on rencontre un paysan chaussé d'une espèce de sandale en écorce de tilleul, près d'une femme qui porte ses souliers à la main, tandis qu'elle se garantit avec une ombrelle des rayons du soleil que les Moscovites redoutent en été plus que les méridionaux.

En sortant de l'hôtellerie du couvent, on traverse une place et l'on entre dans l'enceinte religieuse. On trouve là d'abord une allée d'arbres, puis quelques petites églises nommées *cathédrales*, de hauts clochers séparés des églises dont ils dépendent, et plusieurs chapelles, sans compter de nombreux corps de logis où sont logés aujourd'hui les disciples de saint Serge.

Ce fameux solitaire fonda, en 1338, le couvent de Troïtza, dont l'histoire se confond souvent avec celle de la Russie entière : dans la guerre contre le khan Mamaï, ce saint homme aida de ses conseils Dmitry Ivanowitch, et la victoire du prince reconnaissant enrichit les moines politiques : plus tard, leur monastère fut détruit par de nouvelles hordes de Tartares, mais le corps de saint Serge, miraculeusement retrouvé sous les décombres, donna un nouveau renom à cet asile de la prière, qui fut rebâti par Nicon, à l'aide des dons pieux des Czars. Plus tard encore, en 1609, les Polonais assiégèrent, pendant seize mois, ce couvent, devenu à cette époque l'asile des défenseurs de la patrie ; l'ennemi ne put emporter d'assaut la sainte forteresse, il fut forcé d'en lever le siége. Les murailles sont surmontées d'une galerie couverte : elles ont près d'une demi-lieue de tour et sont garnies de tourelles. Mais de tous les souvenirs qui rendent ce lieu célèbre, le plus intéressant est sans doute celui de la fuite de Pierre le Grand, sauvé par sa mère de la fureur des Strélitz, qui le poursuivirent depuis Moscou jusque dans la cathédrale de la Trinité, au pied de l'autel de saint Serge, où l'attitude du jeune héros de dix ans fit rendre les armes aux soldats révoltés.

Tous les personnages marquants de l'histoire de Russie ont pris plaisir à enrichir ce couvent, dont le trésor regorge d'or, de diamants, de perles : l'univers a été mis à contribution pour grossir cet amas de richesses, réputé une merveille. Les czars, les impératrices, les grands seigneurs dévots, les libertins, les vrais saints eux-mêmes, ont lutté de libéralité pour enrichir, chacun à sa manière, le trésor de Troïtza. Dans cette collection historique, les simples habits et les calices de bois de saint Serge brillent par leur rusticité au milieu des plus magnifiques présents, et contrastent dignement avec les pompeux ornements d'église offerts par le prince Potomki, qui, lui non plus, n'a pas dédaigné Troïtza.

Le tombeau de saint Serge est d'une richesse éblouissante. Ce couvent renferme neuf églises qui, avec leurs cloches et leurs coupoles, brillent d'un vif éclat ; mais elles sont petites et se perdent dans la vaste enceinte où elles sont dispersées.

La châsse du saint est en vermeil ; des colonnes d'argent et un baldaquin de même métal, don de l'impératrice Anne, la protégent. L'image de Serge passe pour miraculeuse ; Pierre le Grand s'en fit accompagner dans ses campagnes contre Charles XII, et depuis elle a toujours été regardée comme le *palladium* de la Russie.

Non loin de cette châsse, à l'abri des vertus du solitaire, repose le corps de Boris Godounoff, entouré des corps de plusieurs personnes de sa famille. Ce couvent renferme beaucoup d'autres tombeaux fameux (1).

TROYES (France), en Champagne, dans le département de l'Aube.

Voici, selon le P. Beaunier, bénédictin, les différentes reliques que l'on conservait dans cette ville avant la révolution de 1789 : *t.* 1° Un morceau de la vraie croix, de huit à dix pouces de longueur, avec les deux croisillons ;

2° Le bassin dont on prétend que Notre-Seigneur se servit à la cène, lorsqu'il lava les pieds à ses disciples ; dans le fond duquel bassin on voit un beau smaragde, et autour on lit quatre vers grecs qui prouvent son antiquité ;

3° Le crâne de saint Philippe, apôtre ;

4° Le pied de sainte Marguerite, en chair et en os, très-palpable, dans un riche reliquaire d'or, orné d'un grand nombre d'émaux ;

Et 5° le rochet de saint Thomas de Cantorbéry, d'une toile très-fine, fait en façon d'une grande tunique, sur lequel on voit encore des endroits tachés de sa cervelle. Quoiqu'il soit conservé dans un lieu très-humide, il répand néanmoins une odeur digne d'admiration (2)

TRUXILLO (Amérique), dans la république de Vénézuéla, à quelques lieues au nord de Mérida, dans l'Amérique méridionale.

On y vénère Notre-Dame de la Paix : c'est un lieu de pèlerinage pour les nombreux chrétiens du pays

TRYE-CHATEAU (France), au confluent de la Troëne et de l'Aunette, dans le département de l'Oise.

L'église de ce village est remarquable par

(1) Voy. *La Russie en* 1839, par M. le marquis de Custine, lettr. XXX.

(2) Dom Beaunier, *Recueil historique des archevêchés, évêchés*, etc. Paris, 1726, 2 vol. in-4°.

son ancienneté ; sa forme, qui n'est pas en croix, est celle des plus vieilles basiliques. C'est peut-être le plus ancien monument de France.

TSCHONFORT-KALÉ (Russie méridionale), village de Crimée, situé à une lieue de Bachiscraye.

Il est au sommet d'une montagne, dans le lieu le plus brûlant et le plus aride de la Crimée. Une condamnation semblerait pouvoir seule obliger à résider dans un pareil endroit. C'est cependant par choix et en toute liberté qu'une population, dans une situation particulière, en fait son séjour depuis un temps immémorial.

Une secte juive, dont la séparation d'avec le corps de la nation remonte à une époque antérieure à la venue de Jésus-Christ, compose cette population, dont presque tous les individus résident en Crimée. Les membres de cette secte se nomment Caraïtes. Ils ne croient pas au Talmud ; plus rapprochés que les autres juifs de la loi primitive, ils s'en tiennent aux tables de la loi transmises par Moïse ; ils ne s'allient ni ne mangent avec les autres juifs ; ils sont fort riches et passent pour fidèles à leurs engagements. Ceux qui sont réunis à Tschonfort-Kalé occupent environ trois cents maisons. Ils ont une synagogue où ils font très-dévotement leurs prières.

Le maréchal duc de Raguse, qui les a visités, s'exprime ainsi à leur sujet :

« C'est une chose digne de remarque que le besoin qu'ont les Orientaux, et en particulier les juifs, de rappeler leur origine et de se nourrir du souvenir de leur patrie, dont la colère céleste les a chassés. Les juifs caraïtes de Tschonfort-Kalé ont choisi un pli de terrain, à portée de leur village, pour le lieu de leur sépulture, et l'ont nommé la vallée de Josaphat ; d'assez beaux arbres l'ombragent : les morts n'en reçoivent sans doute aucun bien ; mais les ombrages invitent les vivants à aller se reposer, méditer et prier pour ceux qui leur furent chers. Cette idée plaît à l'esprit et au cœur. C'est l'endroit le plus riant de la contrée, et en comparaison de la vallée de Josaphat, que suit dans sa longueur le lit desséché du Cédron, et que pas un seul arbre ne couvre de son ombre, ce serait un lieu de délices (1). »

TSETTA ou TSUJTTA (Japon) ; quelques-uns prononcent *Sjetsa* ou *Seta*.

« Les Japonais fondèrent, dans l'endroit du village de Tsetta, nommé tawarrartadu, un temple qui subsiste encore, et où ils vont toujours avec une grande vénération. Ce temple fut bâti comme une preuve incontestable de l'histoire fabuleuse que je vais dire en deux mots.

« Un dsia ou dragon, animal fort estimé de toutes les nations païennes de l'Asie, mais surtout des Chinois et des Japonais, qui le représentent dans leurs peintures comme s'il avait des mains, des jambes et deux cornes, un dragon, dis-je, demeurait au rivage du lac d'Oitz (*Voy.* MIAKO) ; il y avait en même temps une fort grande scolopendre ou bête à quarante jambes, de la longueur de deux hommes et grosse en proportion, qui faisait son séjour sur une montagne, à deux lieues de la demeure du dragon ; cet endroit, à cause de ce monstrueux animal, est encore nommé Mukaddo Jamma, c'est-à-dire montagne de la bête à quarante jambes. Cette monstrueuse scolopendre infestait les grands chemins d'alentour, et elle descendit, une nuit, de la montagne où elle demeurait pour aller à l'habitation du dragon dont elle détruisit et mangea les œufs qu'il avait près de lui ; sur quoi il y eut un grand combat entre ces deux animaux, où le dragon obtint une victoire complète et tua son ennemi. Pour conserver la mémoire de cette aventure, on fonda un temple qui subsiste encore, et on nous le montra comme une preuve incontestable de cet événement.

« Pour passer à une autre histoire, les culées de pierre d'un pont fameux dans la contrée ont été, à ce qu'on dit, possédées par un malin esprit, qui tourmentait beaucoup les voyageurs, aussi bien que les habitants du village. Il arriva un jour que le fameux apôtre japonais Koosi, dont la mémoire est en odeur de sainteté, passant en cet endroit, tout le peuple du voisinage le pria instamment de se servir de son pouvoir miraculeux pour les délivrer de ce mal insupportable, et de chasser le démon de ces piles ; ce qu'il fit à leur prière.

« Les Japonais, qui sont superstitieux à l'excès, s'attendaient qu'il emploierait beaucoup de prières et de cérémonies ; ils virent avec beaucoup de surprise qu'il se contenta de prendre un morceau de linge qu'il portait à sa ceinture, et de l'attacher autour de la pile. Koosi s'apercevant de leur surprise : Mes amis, dit-il, vous vous attendez vainement que je fasse beaucoup de cérémonies ; elles ne chassent pas les démons ; c'est par la foi qu'on en vient à bout ; c'est par la foi que je fais des miracles. Après quoi il continua son chemin. Ce mot est bien remarquable dans la bouche d'un prédicateur païen (1). »

TULLE (France), ville de l'ancienne province du Limousin, chef-lieu du département de la Corrèze.

Parmi ses monuments du moyen âge, on remarque sa cathédrale, dont nous allons donner une description.

Saint-Martin, cathédrale.— La construction de la plus grande partie de cette église annonce la fin du XI^e^ siècle et le commencement du XII^e^ On y remarque toute la gravité du style roman s'alliant à la grâce de l'architecture ogivale. C'est en un mot un édifice de l'époque de transition. Son plan général est celui de la basilique, sans chœur ni transsepts.

(1) *Voyage du maréchal duc de Raguse*, tom. I, p. 296.

(1) Kœmpfer, *Histoire du Japon*, liv. VI, tom. III, p. 31.

La nef est séparée des bas-côtés par des arcades, ogivales, que soutiennent des piliers carrés flanqués de colonnes sur leurs quatre faces: Du côté de la nef, les colonnes en encorbellement s'élèvent jusqu'à la corniche sur laquelle porte la retombée de la voûte. Cette corniche est soutenue par des consoles unies. Les colonnes latérales partent du sol et supportent une arrière-voussure intérieure des arcades. Les chapiteaux de toutes ces colonnes sont unis et sans ornements. Les fenêtres, en plein cintre, sont accompagnées de moulures arrondies.

L'extérieur de l'église est pauvre et sans effet. Il faut cependant en excepter la tour portant une magnifique pyramide entourée à sa base de plusieurs clochetons et s'élançant dans les nues avec autant de grâce que de hardiesse.

TULLIGHT-BOTHELIM (Écosse). Jusqu'au temps de l'introduction de la prétendue réforme en Écosse, on vénéra très-religieusement, à Tullight, les reliques de saint Nathalan, évêque d'Aberdeen. Il se fit plusieurs miracles sur son tombeau.

TUNIS (Afrique), capitale de la régence barbaresque de ce nom, est sur l'emplacement de l'ancienne Carthage. C'est là que naquit saint Cyprien, Père de l'Eglise et martyr; c'est là aussi que saint Louis mourut de la peste. Tunis a une population de 140,000 habitants.

On compte à Tunis une centaine de mosquées; elles n'ont chacune qu'un minaret; la mosquée de l'Olivier est comme la mosquée métropolitaine de Tunis. Au dire des musulmans, et d'après quelques auteurs arabes anciens, la grande mosquée de Tunis a été bâtie en l'année 114 de l'hégire, sur le lieu où s'élevait autrefois un monastère chrétien ombragé par un olivier.

Cette mosquée a sept portes, savoir : deux portes donnant issue sur le bazar des fruits secs, deux portes sur la face qui correspond au bazar des parfumeurs, trois portes qui s'ouvrent sur le bazar de la Chaîne; *Souk-es-Selsela*, où l'on vend des étoffes de soie de la Syrie et de l'Inde.

La façade de la mosquée, dans le bazar des fruits secs, présente un portique avec une double rangée de colonnes posées sur un soubassement élevé. Un escalier monumental conduit à la porte principale.

Le minaret, bâti en pierres de taille, offre une grande masse sur une base carrée. Il s'élève à l'angle ouest, entre le bazar des parfumeurs et le bazar de la Chaîne.

L'intérieur de la mosquée comprend une grande cour avec une galerie à colonnes de marbre, et, au fond de cette cour, le sanctuaire dont la terrasse est supportée par quatre-vingt-dix colonnes de marbre, de granit et de porphyre. Ces colonnes sont reliées entre elles par des arceaux extradossés de niveau pour recevoir les poutres du plancher. Le sol du sanctuaire est recouvert de nattes; celui de la cour est dallé et renferme une grande citerne. On voit dans cette cour un cadran solaire tracé sur un plan horizontal.

Les marabouts abondent dans tous les pays musulmans; car chaque génération et chaque contrée comptent des hommes attachés à la religion par les pratiques du culte et par des actions méritoires. Indépendamment du tombeau qui renferme les restes mortels d'un marabout, il y a des chapelles appelées *zaouïa*, élevées pour perpétuer la mémoire du saint.

Le marabout le plus vénéré à Tunis est celui qui porte le nom de *Sidi-Mhares-ben-Khalef* (M. le gardien, fils de Khalef), dont le tombeau et la zaouïa sont en regard de la mosquée Sidi-Mohammed-Bey, dans la rue qui conduit à la porte *Souéga*. Cette zaouïa est un lieu d'asile pour le coupable qui peut y pénétrer.

Sidi-Mhares, d'après la tradition, a fait construire le mur d'enceinte de la ville de Tunis; c'est pour cela qu'il porte le nom qui signifie gardien. Cette tradition ne paraît pas invraisemblable, car un grand nombre de magasins élevés contre les murs de la ville, appartiennent à la chapelle du marabout.

Sidi-Mhares, de son vivant (c'était au commencement du v^e^ siècle de l'hégire), avait déjà une grande réputation. On raconte qu'un marabout du Maroc, appelé Sidi-Ali-Bou-Zid, se mit en route pour Tunis, afin de voir ce saint personnage; il fit le voyage monté sur un lion. Il arrive, quitte sa monture, se fait annoncer : il est introduit. Il trouve le marabout en compagnie de deux jolies femmes, l'une à sa droite, l'autre à sa gauche. Sidi-Ali ne fait qu'une courte visite, et se retire peu édifié sur la sainteté de Sidi-Mhares. Il reprend sa monture et se met en route. Mais le lion, comme l'âne de Balaam, devient indocile et s'arrête, malgré les cris du cavalier, auxquels il répond par des rugissements. Sidi-Ali, ne comprenant rien à cet état de choses inusité, retourne auprès de Sidi-Mhares pour lui en demander la cause.

— Tu as emporté de moi, dit le marabout, une opinion peu favorable : c'est pour cela que le lion s'est montré rebelle à ta voix. Va en paix, et ne juge plus sur les apparences.

Il y a, chez les musulmans, une classe d'hommes réputés saints, qui, par leur mise extraordinaire et leur genre de vie, se distinguent complétement des marabouts, ceux-ci ayant toujours une mise simple et des mœurs irréprochables. Nous voulons parler des derviches qu'on voit affublés d'habits rapiécés, qui courent les rues et les places publiques, apostrophant le monde, demandant de l'argent effrontément; car, à ces hommes qui se permettent tout, tout est permis: Il y en a qui s'enivrent avec du *hachich* (*Cannabis indica*) et avec des liqueurs, qui ne prient jamais, qui mangent en public pendant le mois de ramadan. Toutes ces infractions aux mœurs et aux règles de la loi musulmane leur sont permises.

Un derviche avait envie d'un burnous : il s'adressa à un individu sur la place publique, en faisant suivre sa demande d'une menace de mort prochaine, mort inévitable, disait-il, s'il éprouvait un refus. L'individu s'empressa de donner son burnous. Telle est la différence entre les marabouts et les derviches : les uns sont des hommes pieux, pleins de zèle pour la religion, vivant sur les biens de l'Eglise et faisant des bonnes œuvres; les autres ont des mœurs déréglées et vivent d'aumônes qu'ils prélèvent sur la crédulité des fidèles.

Les cimetières sont nombreux à Tunis. On en voit quelques-uns dans la ville même; le plus grand nombre est situé hors des murs d'enceinte. Non loin de la porte de la Marine est le cimetière des chrétiens. Les juifs ont un lieu de sépulture situé du même côté. Leurs tombes sont orientées vers Jérusalem; celles des musulmans prennent la direction de la Mecque.

Le plus remarquable des cimetières musulmans est celui qu'on voit au sud de la ville, au delà de la porte *Aléoua*, et qu'on appelle cimetière *Zelladj* ; il y a un grand nombre de tombeaux recouverts d'une coupole. Parmi ces tombeaux se trouve celui d'une chrétienne, appelée *Ma Mie*, dont l'histoire, telle qu'elle nous a été racontée, est fort singulière. La voici dans toute sa naïveté :

A l'époque où les musulmans faisaient la guerre aux infidèles, l'équipage d'un bâtiment tunisien capturé fut envoyé prisonnier dans la capitale d'un royaume des chrétiens. La fille du roi ayant remarqué un jeune Arabe de l'équipage dont la beauté et les manières trahissaient une noble origine, en devint éprise au point qu'elle tomba dangereusement malade. Elle fit alors appeler celui qui, dans les fers avait captivé son cœur, et lui parla ainsi : Je vais bientôt mourir; lorsque mon dernier jour sera arrivé, vous recevrez votre liberté. Vous ouvrirez ma tombe, vous prendrez les diamants et les bijoux qui pareront ma dépouille mortelle, avec ces trésors vous pourrez retourner dans votre pays.

L'Arabe voulut consoler la princesse et lui faire entrevoir un avenir plus riant... Elle mourut; il devint libre. Avant de s'éloigner, il alla dire un dernier adieu à celle qui l'avait aimé. Il ouvrit la tombe; mais grand fut son étonnement en voyant le cadavre d'un musulman à la place de la princesse chrétienne, et au lieu des trésors de la fille du roi un simple chapelet. Il prit le chapelet et partit pour Tunis. Il était depuis quelque temps dans son pays, lorsqu'un vendredi, tandis qu'il faisait la prière dans une mosquée, il fut accosté par deux jeunes gens, qui lui demandèrent son chapelet, l'ayant reconnu pour être celui de leur père, mort depuis quelques mois. L'Arabe repoussa cette demande; mais les jeunes gens ayant insisté, l'affaire fut soumise au jugement du bey. Celui-ci ordonna que le tombeau du musulman dont on réclamait le chapelet fût ouvert. Dans ce tombeau, on trouva, à la grande surprise des assistants, la fille du roi chrétien avec ses trésors, celle que l'Arabe avait appelée Ma Mie, et qui aujourd'hui conserve encore ce nom, bien qu'elle soit encore considérée par les Arabes comme une sainte musulmane.

Voici maintenant la morale de cette histoire : la fille du roi, en récompense de son amour pour un Arabe, fut transportée en pays musulman comme sur une terre sainte. Celui qui prit la place de la princesse, en terre chrétienne, était un cadi qui avait prévariqué.

TURIN (Italie), capitale du Piémont (Etats Sardes).

La cathédrale dédiée à saint Jean ne renferme aucun pèlerinage important; mais la riche église du Saint-Suaire, qui lui est contiguë, conserve une relique fort précieuse, dans une châsse d'argent ornée de diamants, d'or et de pierreries : c'est une partie du linceul sacré qui servit à envelopper le corps du Christ dans le tombeau. Ce linge vénérable fut apporté d'Orient, au temps des croisades, par un Français, Geoffroy de Charny, gentilhomme de Champagne. François Ier vint y faire ses dévotions avant la bataille de Marignan, et, à son retour en France, il fit à pied le voyage de Lyon à Chambéry, où se trouvait alors la sainte relique, pour aller la vénérer et y remercier Dieu de la victoire qu'il venait de remporter sur les Suisses et sur le duc de Milan (1515).

Le saint suaire, si digne de vénération, est confié à la garde d'une confrérie, notable par son importance et ses priviléges. C'est celle de toutes les reliques, qui est la plus fameuse et dont l'authenticité a été le plus controversée en France, où plusieurs églises revendiquent l'honneur d'une si précieuse possession, entre autres l'église métropolitaine de Besançon, où le saint suaire est montré au peuple, deux fois l'année, le jour de Pâques et le dimanche après l'Ascension, du haut d'une galerie au-dessus du grand portail de la cathédrale; ce qui attire dans cette église une multitude incroyable de fidèles des provinces les plus éloignées.

On connaît encore d'autres fragments du saint suaire; l'un à Saint-Pierre de Rome, et un autre encore à Cadouin en Périgord.

Dans la triple église de la *Consolata*, la plus belle des églises de couvent, on renferme à la chapelle de la Vierge du *Santurio* une image très-vénérée, peinte à l'huile sur une toile très-fine, attribuée par Lanzi à un élève du Giotto.

On y visite aussi Notre-Dame du Mont-Carmel.

Le grand temple consacré à la Vierge (*alla gran Madre di Dio*) par le corps des Décurions de Turin, est une sorte *d'ex-voto* splendide, élevé en mémoire du retour du roi Victor-Emmanuel. Il est imité du Panthéon de Rome, et c'est une imitation fort heureuse.

L'église de la *Superga*, qui sert de sépulture aux souverains du Piémont, fut élevée, en 1706, par le roi Victor Amédée Ier, pour

l'accomplissement d'un vœu qu'il avait fait à la Vierge, pour la levée du siége de Turin. Ce nom de la *Superga* lui vient, dit-on, de sa position *super terga montium*, parce qu'elle domine toute la colline de Turin.

TUS (Perse), dans le Khorassan. C'est là qu'est le tombeau de l'imam Ali-Riza, de la postérité d'Ali, qu'un poëte hindoustani ; Haïdari, appelle ordinairement le martyr de Tus. Les schiites vont en pèlerinage visiter son sépulcre.

TWERSKOI (Russie). Dans une île du lac de Waldaï, à six werstes environ de la ville, on va visiter le couvent de Twerskoï, entièrement construit en pierres. Il s'élève au milieu de jolis bosquets, et est particulièrement consacré au culte de la sainte Vierge. Il fut fondé par Nikôn, historien russe d'une certaine réputation, et continuateur de la *Chronique* de Nestor.

TYR (Phénicie), port célèbre dans l'histoire ancienne, sur le rivage oriental de la Méditerranée.

« Les historiens ne sont pas d'accord sur l'antiquité de la ville de Tyr. Il en est qui la font remonter jusqu'à Tyras, petit-fils de Japhet, duquel, disent-ils, elle emprunta son nom. D'autres, d'après un texte d'Isaïe, qui l'appelle fille de Sidon (ce qui, dans la langue de l'Ecriture, signifie qu'elle en était une colonie), en retardent la fondation de plusieurs siècles. S'appuyant du témoignage de Josèphe l'historien, ils prétendent qu'elle n'est antérieure au temple de Salomon que de deux cent quarante ans, c'est-à-dire qu'elle date de l'an du monde 2760. Plusieurs soutiennent qu'il y a eu deux villes de Tyr : l'une, beaucoup plus ancienne, et bâtie sur le continent, près du rivage ; l'autre, plus nouvelle, construite dans une île, en face de la première, dont elle n'est séparée que par un bras de mer.

« Quoi qu'il en soit de l'origine de Tyr, toutes les histoires, tous les monuments s'accordent à la représenter comme une des plus célèbres, des plus puissantes et des plus florissantes villes qu'il y ait eu dans le monde ancien. Maîtresse de la mer, centre du commerce de l'univers, attirant de tous les pays, à ses marchés, tout ce qui pouvait l'enrichir par la vente ou l'échange des choses qui contribuent le plus au luxe, aux vanités, aux délices, aux commodités de la vie ; devenue nécessaire ou redoutable à tous les peuples ; traitant les autres nations comme un insolent dominateur traite ceux qu'il tient asservis à sa puissance ; faisant un honteux trafic de la fortune et de la vie, non-seulement de ses ennemis, mais de ses alliés mêmes ; insultant aux malheurs de Jérusalem ; poussant l'impiété jusqu'à la dépouiller, elle et son temple, de ses trésors les plus précieux, pour en faire hommage aux infâmes divinités qu'elle adorait, elle mérita qu'enfin le ciel fît éclater sur elle les menaces de sa colère.

« Devant les débris de l'orgueilleuse Tyr, j'ouvris Ezéchiel et j'y lus :

« Parce que Tyr a dit à Jérusalem avec des « cris de joie : Les portes de cette ville si « pleine de peuple sont brisées ; ses peuples « viennent à moi, je m'agrandirai ; elle est « déserte. »

« Il ne reste plus aujourd'hui sur les cendres de Tyr que quelques tas de pierres couverts d'herbes et de gravier, et des masures éparses, dont les habitants, chrétiens et turcs, tous pauvres, vivent principalement de la pêche. Le seul monument qu'on y remarque est une colonne de granit qui se trouve parmi les débris à peine reconnaissables d'une ancienne église dans laquelle on croit qu'Origène est enterré. Bien que j'aie lu le contraire dans les géographes estimés, il n'existe pas le moindre vestige de la fameuse digue par laquelle Alexandre avait joint l'île au continent.

« On montre près de Tyr une pierre sur laquelle on prétend que Jésus-Christ s'assit pour prêcher et enseigner les Tyriens ; et l'on ajoute que ce fut là qu'une pieuse femme, dans un transport d'admiration, s'écria : Heureuses les entrailles qui vous ont porté (1). »

(1) Extrait du *Pèlerinage à Jérusalem et au mont Sinaï*, par le Père M.-J. de Géramb, t. II, p. 208 et *passim*.

U

UDINE (Autriche), chef-lieu de la délégation de ce nom, et autrefois du Frioul. C'est une ville épiscopale. Dans ses environs se trouve Cividale (*Forum Julii*), petite ville, dont la bibliothèque du chapitre est remarquable par le célèbre *Evangéliaire* qu'on y conserve.

Des fouilles récentes ont attiré l'attention des antiquaires sur cette ancienne ville. On y a trouvé des urnes funéraires renfermant encore des os consumés dans l'amiante, des bas-reliefs, des inscriptions, un temple et surtout un vaste édifice décoré de mosaïques.

Dans le village de Rualès, on a découvert un autre temple, plusieurs bâtiments ornés de mosaïques, un grand nombre de médailles d'or, d'argent, de bronze, et beaucoup d'antiquités romaines et du moyen âge.

ULM (Allemagne), ville de Souabe, ci-devant libre et impériale, faisant aujourd'hui partie du royaume de Wurtemberg. Elle est située sur la rive gauche du Danube, à l'endroit où ce fleuve reçoit la Lauter et l'Iller, à 40 lieues de Munich et 35 de Vienne. La grande quantité d'ormeaux (*ulmus*) qui croissent sur le territoire d'Ulm lui a fait donner le nom qu'elle porte.

Ulm ne formait qu'un petit bourg au temps de Charlemagne ; mais elle ne tarda pas à

acquérir assez d'importance pour devenir le siége de la diète provinciale de Souabe, qui dut élire, en 1049, un nouveau duc.

Le 10 juin 1377 furent posées à Ulm les fondations de son admirable cathédrale, qui est le cinquième monument d'architecture gothique (byzantine arabe) en Allemagne. La chronique de cette ville a conservé les noms des bourgmestres qui ont posé la première pierre de cet édifice ; elle a seulement omis le nom de l'architecte ; mais on sait que ce fut Ulrick d'Ensemjen, du canton de Fribourg.

La cathédrale d'Ulm est plus grande que celles de Strasbourg et de Vienne ; elle est peu inférieure en surface à celle de Cologne. Seule de tous ces édifices, elle est à cinq nefs ; mais sa tour n'est parvenue qu'à la moitié de la hauteur qui lui était destinée, savoir 239 pieds ; on l'a couverte d'une espèce de toit qui a 100 pieds d'élévation. On regarde à juste titre cette cathédrale comme un des plus beaux temples de l'Allemagne.

Deux diètes furent tenues à Ulm, en 1424 et en 1434, sous l'empereur Sigismond, qui y repoussa avec fierté les prétentions des papes Martin V et Eugène IV à s'immiscer dans la disposition des grands fiefs de l'Empire.

En 1647, un traité de neutralité fut conclu dans cette ville entre la France et la Suède, les électeurs de Bavière et de Cologne.

Ulm se ressent de l'antiquité de sa construction; une partie des maisons est en bois, et les rues sont étroites : cela ne l'empêche pas d'avoir une grande importance sous le rapport industriel. Elle n'a pourtant que 15,000 habitants.

ULPIA TRAJANA (Thrace), ville ainsi nommée par l'empereur Trajan, qui y établit une colonie romaine. Cette ville était la capitale des Daces, et se nommait, avant la conquête, Zarmizegethusa. On avait répandu chez ces peuples le dogme de l'immortalité de l'âme. Ils s'abstenaient, par scrupule religieux, de tout ce qui a vie, et ils se nourrissaient de lait, de miel et de fromage.

Le maréchal duc de Raguse dit qu'on a trouvé, dans des fouilles, de nombreux objets d'antiquités (1). Aujourd'hui Ulpia Trajana est un village qui se nomme Varhely.

UNTERWALD (Suisse). Dans un endroit presque inconnu du canton d'Unterwald en Suisse s'élève une humble chapelle appelée Notre-Dame du Passant. Cette chapelle, selon les traditions locales, protége tous les voyageurs des chutes continuelles de fragments de rochers qui mettaient en grand péril la vie de ceux qui passaient autrefois par ce lieu. Pendant la construction de ce petit édifice, la sainte Vierge retint, dit-on, par un de ces fils légers qui couvrent la campagne les jours de brouillard, les quartiers de roche qui menaçaient les pieux travailleurs.

UPSAL ou UPSALA (Suède), jolie petite ville, résidence d'un archevêque qui est primat du royaume. Elle est le chef-lieu de la

(1) *Voyage en Hongrie et Transylvanie*, p. 124.

province d'Upland. Célèbre, dans les temps anciens, par son temple consacré à Odin, elle l'est aujourd'hui par son université. Elle est située dans une plaine fertile, à seize lieues de Stockholm et à une lieue du lac de Melaun.

On y remarque sa cathédrale, qui est l'église la plus vaste et la plus magnifique de toute la Scandinavie ; son intérieur est rempli de tombeaux de plusieurs grands hommes et de personnages historiques célèbres. A un demi-mille de la ville, on voit les restes de l'ancienne Upsala, où s'élevait le temple d'Odin dont nous avons parlé ; on prétend même que les murs de l'église actuelle sont ceux de l'antique sanctuaire.

Les alentours d'Upsala sont riches en souvenirs précieux pour la mythologie scandinave et pour l'histoire du christianisme.

Disons, en passant, quelques mots de la religion des anciens Scandinaves. Odin, suivant eux, était le premier, le plus vieux et comme le père suprême de tous les autres dieux ; la Terre, fille de la Nuit, était sa mère. La Terre, éclairée par le Soleil, était à la fois sa fille et son épouse, depuis qu'il avait soumis et régularisé, avec l'aide de ses frères, la matière qui était le corps du géant Ymer, assassiné dans les abîmes.

Grande est la sagesse d'Odin, dit Fryxell. Il a donné en gage un de ses yeux pour pouvoir la puiser (la sagesse) à la source de Mimer : sur ses bords se tiennent deux corbeaux, Hugin et Munin (la prévoyance et le souvenir), qui volent par toute la terre, et qui lui racontent à leur retour ce qu'ils ont vu et ce qu'ils ont entendu. Odin est armé d'une lance appelée Gugner, et il monte le Sleipner, le coursier aux huit pieds. Tous les êtres l'adorent, et les hommes et les dieux jurent par lui. Le mercredi a été appelé de son nom onsday (jour d'Odin). La salle ou le palais d'Odin est le Valhall ; là viennent la plupart des guerriers morts dans le combat ; ils y prennent le nom d'Einheriar. Chaque jour ils vont sur les remparts du Valhall, où ils se battent les uns contre les autres ; mais le soir ils rentrent dans le palais, et là, leurs blessures se guérissent sans qu'il soit nécessaire d'y mettre aucun appareil, et une troupe de belles vierges, appelées Valkyries, leur versent le miel (l'hydromel) et leur servent la chair de sanglier rôtie ; c'est la chair du sanglier Schrimmer, qui, chaque jour, rôti et mangé, grandit de nouveau chaque nuit et reparaît entier le matin. Odin ne participe point au banquet des guerriers du Valhall ; il ne se nourrit que de vin et distribue les mets qui lui sont destinés à deux loups, Geri et Froki.

D'abord, les Scandinaves n'offraient à Odin que les prémices des biens de la terre ; ensuite on lui immola des animaux ; enfin on lui sacrifia des hommes ; on égorgea sur ses autels les enfants des rois, et quelquefois les rois eux-mêmes. La manière la plus ordinaire d'accomplir ces affreux sacrifices était de coucher les victimes entre deux pierres énormes où elles étaient écrasées, et, du

plus ou moins de force avec lequel le sang jaillissait, les prêtres inféraient le succès que devait avoir l'entreprise, objet du sacrifice, sacrifice bien digne d'une divinité qui se gorgeait de vin.

Le christianisme, dès le 1er siècle, vint jeter ses premières lueurs dans les forêts de la Scandinavie. Saint Eucharius l'un des soixante-douze disciples, fut envoyé par saint Pierre pour évangéliser ces contrées sauvages. Vers la fin du ve siècle, saint Sebaldus ou Sioboldus mérita d'être compté parmi les apôtres du nord.

Au reste, dès l'an 390, une sainte avait déjà visité les côtes de la Scandinavie, et transporté au milieu de leurs abruptes rochers les merveilles de la vie chrétienne.

« Dans le pays d'Hybérius, dit la légende qui lui a été consacrée, vivait la bienheureuse Sunniva, issue du sang royal, et, par les soins de ses parents, élevée dans la foi des chrétiens. S'étant jointe à la bienheureuse Ursule, elle se mit en mer avec trois vaisseaux ; mais la tempête la sépara de sa compagne et la poussa avec une suite assez nombreuse sur les côtes de la Norwége.

« A la vue des saints de Dieu les habitants du pays, sauvages et cruels, s'armèrent de glaives et de bâtons, et se précipitèrent sur eux pour les chasser de leurs rivages.

« C'est que ces malheureux, plongés dans les ténèbres du paganisme, ne pouvaient voir de leurs yeux infirmes la lumière de la vérité qui se levait sur eux. Les saints de Dieu reprirent leur route à travers la plaine des orages ; ils y furent durement éprouvés. Enfin, après avoir été ballottés, séparés par les vagues, ils abordèrent, les uns, au nombre desquels se trouvait la bienheureuse Sunniva, à l'île de Selia, les autres à l'île de Ryn. Là, s'étant réfugiés dans les trous des rochers, ils passèrent leurs jours dans l'austérité et dans la prière. D'abord les sauvages indigènes ne les inquiétèrent pas : il est même à croire que quelques-uns furent touchés de leur sainte vie. Mais enfin la persécution reprit ses attaques, et cette fois elle n'y mit fin que lorqu'elle eut consommé leur martyre. »

Enfin, au IXe siècle, s'ouvre l'ère véritable de la conversion des peuples de la Scandinavie au christianisme. Saint Anschaire, moine de l'abbaye de Corbey, fut l'apôtre du Nord, et consomma, après bien des obstacles, cette grande œuvre régénératrice.

« Il est évident, dit un historien, que le christianisme ne pouvait triompher dès la première attaque. L'agonie d'un Dieu crucifié, même entourée de miracles, devait faire peu d'impression sur des hommes qui n'avaient foi que dans leur gloire. Les jouissances calmes du ciel au milieu des anges de paix, au pied du trône de l'Agneau, devaient leur paraître peu séduisantes, en comparaison des voluptés sanglantes du Valhall, où ils voyaient Odin tresser des couronnes pour les braves, et les Valkyries leur verser l'hydromel dans le crâne de leurs ennemis. Comment d'ailleurs pouvaient-ils comprendre le pardon des injures, la nécessité de s'humilier, avec un cœur toujours altéré de vengeance, toujours soulevé par l'orgueil ? Conçoit-on aussi que ces guerriers, qui s'étaient identifiés avec leur cuirasse de fer, aient pu facilement consentir à s'en dépouiller, pour revêtir la blanche robe des baptisés ? N'était-ce pas là à leurs yeux une apostasie de leur gloire ? Sans doute le christianisme possède, dans sa vérité, une force triomphante ; mais cette vérité, il faut qu'elle arrive jusqu'à l'âme, qu'elle la ravisse dans sa lumière. Or les Scandinaves étaient-ils accessibles à cette vérité ? Pouvaient-ils la raisonner, la comprendre ? Non ; le génie des batailles parlait trop fortement à leurs cœurs. Il fallait donc tourner contre eux la voix même de ce génie ; il fallait leur montrer que son inspiration n'appartenait pas seulement aux guerriers du Valhall, mais qu'elle communiquait aussi à d'autres la force de vaincre ; et ainsi, entourant la prédication pacifique de l'Evangile des manifestations imposantes de la force, le rendre respectable à l'héroïsme païen, et préparer son triomphe. »

Ce fut ce qu'opérèrent Anschaire et ses coopérateurs. Malheureusement, au XVIe siècle, le protestantisme vint usurper la place qu'occupait si dignement le catholicisme.

Cependant les souvenirs de la vraie religion, de la religion de Rome, sont encore vivants. On vénère dans la cathédrale, qui a été construite sur le modèle de Notre-Dame de Paris, les ossements d'Eric le saint, l'ancien patron de la Suède, qui sont renfermés dans un reliquaire d'argent.

UR (Chaldée), ancienne ville détruite, qui était la patrie ou la résidence du patriarche Abraham. Là, dit la Bible, il vécut au milieu d'un peuple infidèle, et cependant il n'abandonna pas le culte de Dieu. Il était parvenu à l'âge de soixante-dix ans, lorsque Dieu lui donna l'ordre de quitter le pays pour se rendre en Mésopotamie. La ville d'Edesse ou Orfa s'est établie sur les ruines d'Ur. *Voy.* ÉDESSE.

URBANA (Amérique), village situé sur l'Orénoque, entre les sources de l'Essequebo et du Rio-Blanco. Il est remarquable par des rochers de syénite et de granit, couverts de figures symboliques colossales, représentant des crocodiles, des tigres, des images du soleil et de la lune ; représentations qui réveillent fortement l'idée d'un culte idolâtrique pratiqué anciennement par les peuples de cette contrée.

URBIN (Italie), en italien *Urbino*, ville archiépiscopale des États-Romains, dans la légation d'Urbin et Pésaro, est le siége d'une université en renom ; de plus, elle a vu naître le grand, l'inimitable peintre Raphaël, qui a décoré sa patrie de chefs-d'œuvre qu'on n'a pu égaler, et particulièrement de madones incomparables, pour la grâce et la pureté du dessin, et pour la candeur virginale qui les distingue entre toutes.

URI (Suisse), le Joug d'Uri. *Voy.* KUSSNACHT.

USCUDAMA (Thrace), ancienne ville principale des Besses, l'un des peuples de la Thrace, qui étaient situés au nord-est du mont Rhodope, sur la rive gauche du Strymon. Ces peuples furent vaincus et subjugués par les Romains, vers l'an 21 avant Jésus-Christ.

La ville d'Uscudama porte aujourd'hui le nom de Stanimac.

Il y avait chez les Besses un oracle de Bacchus fort célèbre.

USCUP ou SKOPIA (Turquie), chef-lieu d'un Sandjak situé dans la vallée du Vardar. Cette ville est le siége d'un archevêché grec; elle a une population de 10,000 âmes, et l'on vante beaucoup l'architecture de ses édifices, principalement de ses monuments religieux.

USSEL (France), très-petite ville de l'ancienne province du Limousin, chef-lieu d'arrondissement du département de la Corrèze. Des fouilles récentes ont fait découvrir dans cette localité des restes d'antiquités, des débris d'autels et de temples.

USTICA (Sicile). C'est le nom d'une île, située au nord de Palerme et à l'ouest de Lipari. On y trouve des débris de temples et autres vestiges de l'époque mythologique.

USTON (France), en Gascogne, dans le département de l'Ariége.

On voit sur le territoire de cette ville une antique chapelle qui jouit dans toute la contrée d'une grande célébrité; on s'y rend dévotement en pèlerinage lorsqu'il règne dans ces lieux quelque épidémie.

USUMIENTA (Mexique), petite ville de l'état de Tabasco, située à peu de distance de Nuestra-Señora de la Vittoria, montre des restes de l'ancien culte des Mexicains.

UTATLAND (Amérique centrale) était anciennement la magnifique capitale du royaume de Quiché. On rapporte des choses merveilleuses des édifices de cette ville, et Torquémada dit positivement que son palais royal rivalisait avec celui de Montezuma, à Mexico, et avec celui des Incas à Cuzco. Il y avait en dehors de ce bâtiment, aussi magnifique que vaste, une espèce de séminaire dans lequel on élevait cinq à six mille jeunes garçons sous l'inspection de soixante-dix maîtres. Aujourd'hui cette capitale est remplacée par la très-petite ville de Quiché, qui fait partie de l'état de Guatemala, chef-lieu de la confédération de l'Amérique centrale.

UTCH-KILISSEH ou TROIS-EGLISES. *Voy.* ETCHMIADZIN.

UTIQUE (Afrique), ancienne ville, qui était située près de l'embouchure du Bagradas. Fondée par une colonie de Tyr, 300 ans avant l'arrivée de Didon à Carthage, elle était la seconde ville de l'Afrique proprement dite. C'est dans cette ville que, l'an 46 avant Jésus-Christ, Caton, surnommé d'Utique, se donna la mort après la bataille de Philippes (1) (*Voy.* le préambule de l'article de ROME, tom. II, col. 539.) Les ruines d'Utique se trouvent dans les environs de Porto-Farina, à l'ouest de Tunis. On en a retiré plusieurs belles statues, entre autres deux colosses d'Auguste et de Tibère, qui probablement étaient dans des temples.

UTRECHT (Hollande), chef-lieu de la province de ce nom, est une ville importante par son industrie, par son commerce, par ses établissements littéraires, par sa population qui s'élève à 34,000 âmes, et qui était presque le double lorsque Utrecht pouvait être regardée comme la capitale de la république de Hollande. Jusqu'en 1593 elle était le siége des états généraux. Parmi ses édifices publics, on remarque l'hotel de ville, et surtout son dôme avec sa tour très-élevée et un superbe carillon. Dans ses environs est situé le village de Zeyst, renommé par la communauté de Frères-Moraves, qui contribue à sa prospérité (Balbi, *Abrégé de géographie.*)

UTRERA (Espagne), ville de l'Andalousie, dont la population est évaluée à 11,000 âmes. Elle est importante par ses salines, et surtout par le sanctuaire de Notre-Dame de Consolation, qui y attire une grande affluence de pèlerins.

(1) *Leçons de Géographie ancienne*, de l'abbé D. Pinart, p. 381.

V

VAAST-DE-LONGMONT (SAINT-), en France, village de l'ancienne province de Picardie, aujourd'hui du département de l'Oise, arrondissement de Senlis, canton de Pont-Sainte-Maxence, diocèse de Soissons. Saint-Vaast est à 14 lieues de Paris, vers le nord.

Il y a près de ce village une carrière dite de Saint-Eloi, dont les pierres sont particulièrement propres à la construction des ponts et des moulins.

Il y a dans cette paroisse un pèlerinage pour la guérison des enfants qui ont de la peine à marcher.

VAISON (France), petite ville du département de Vaucluse. Elle est bâtie sur l'emplacement d'une plus grande ville de l'ancienne Gaule, et montre encore des vestiges de son antique grandeur. Il s'y tint plusieurs conciles.

M. Ernest Breton, auteur des *Antiquités de Vaison*, donne les détails suivants sur des monuments religieux du moyen âge :

Chapelle de Vaison. — Vaison fut l'un des premiers endroits de la Gaule où pénétra la lumière de l'Evangile, et l'on peut considérer cet édifice comme un des plus anciens oratoires chrétiens.

« Cette chapelle, dédiée à saint Quénin, ou Quinide, est située à l'ouest du théâtre, et était autrefois attenante à une abbaye. L'abside, de construction romaine, d'assez grand appareil, appartient évidemment aux dernières années du Bas-Empire. Les colonnes toutes dissemblables, les fûts non galbés, la bizarrerie des chapiteaux et des bases, la grossièreté des sculptures, tout indique un monument d'extrême décadence. L'abside est de forme triangulaire à l'extérieur ; à chacun de ses angles est une colonne engagée au tiers dans la muraille. La colonne qui occupe le sommet du triangle est cannelée dans le haut et rudentée dans sa partie inférieure. La frise qui règne autour de la partie ancienne est ornée d'entrelacs, la corniche d'oves et de feuilles d'eau, le tout d'un travail barbare.

« La nef de la chapelle est beaucoup plus moderne. La façade présente, encastré au-dessus de la porte, un grand marbre qui doit remonter aux premiers siècles du christianisme. On y voit gravé un vase surmonté d'une croix entourée de pampres.

« A l'intérieur, la partie antique de la chapelle est, s'il est possible, encore mieux conservée que l'extérieur. Les petites fenêtres à plein cintre, qui seules l'éclairent, sont accompagnées de pilastres d'un travail plus soigné, ainsi que la pierre qui sert de clef à la voûte, sur laquelle est sculpté un animal qui paraît être un loup ou un sanglier. La pierre qui couvre l'autel est en albâtre ; elle a environ 2 mètres de long sur 1 mètre de large : on y voit sculptés des raisins et des épis. On croit qu'elle a appartenu au tombeau de saint Quénin.....

« Devant la porte de la chapelle est une croix supportée par une base, un cippe et un fût cannelé de marbre blanc, tous fragments antiques

Cathédrale de Vaison. — « Elle est dédiée à la Vierge et à saint Quénin, et maintenant isolée au milieu des champs ; c'est un des plus curieux monuments de l'architecture romane. Elle a été fondée, en 910, par l'évêque Humbert.

« La façade ne présente rien de remarquable ; mais les ornements, aussi riches qne de bon goût, du côté méridional, ont donné lieu à bien des suppositions. La plus vraisemblable est celle de notre collègue M. Frary, qui pense qu'ils ont été imités de quelques fragments provenant de l'antique Vaison. En effet, la corniche composée de rinceaux, avec des têtes humaines, de feuilles d'eau et de modillons aux basses nefs, le bel entablement de la grande nef, formé d'un triple rang de perles à l'architrave, de denticules, d'oves, de modillons et de feuilles d'eau, rappellent ce que les Grecs et les Romains ont produit de plus élégant.....

« L'intérieur, en forme de basilique, présente un abside en cul-de-four qui offre cinq arcades feintes surélevées, celle du milieu étant plus haute que les autres. Elles sont séparées entre elles par une colonne de marbre noir, deux de marbre blanc et deux de *cipollino ;* la sixième manque. Au fond est le siége de l'évêque ; à gauche est un tombeau gothique du XIVe siècle, avec un riche couronnement à feuilles de chou, et présentant, sur le devant du sarcophage, six figures mutilées. Aux côtés de l'autel sont plantés, dans le pavé, deux tronçons de colonnes, dont un en marbre ; l'autel, également en marbre, est composé d'une grande tablette creuse, soutenue par quatre colonnettes ; le fond en est formé par un devant de sarcophage antique, avec des cannelures en S.

« En descendant deux degrés, on se trouve dans une travée qui fait encore partie du chœur, et au-dessous de laquelle s'élève une grande coupole octogone, dont les pendentifs, grossièrement sculptés, présentent les symboles des quatre évangélistes. Aux côtés sont deux tombeaux gothiques du XVe siècle, presque entièrement semblables. Celui de droite offre, sur le devant, six figures de moines ; celui de gauche quatre moines et des écussons. Ces deux tombeaux, ainsi que celui que j'ai décrit précédemment, furent élevés à des abbés du monastère attenant.

« Il faut encore descendre deux degrés pour se trouver dans la nef, séparée du chœur par un grand arc soutenu par deux colonnes de marbre noir ; elle est divisée par un double rang de piliers au nombre de quatre, formés chacun de quatre autres piliers carrés, réunis en forme de croix grecque. La corniche du troisième pilier à gauche est remarquable par sa pureté ; elle offre, comme celles de l'intérieur, des oves, des modillons et des feuilles d'eau. Une rangée de feuilles d'eau règne également tout autour de la grande nef. Au-dessous, sur les seconds piliers, à droite et à gauche, on voit des cigognes buvant dans un vase. A l'angle sud-ouest, contre le mur intérieur de la façade, est une colonnette contre laquelle est appuyée une statuette d'ange ; un groupe semblable était dans l'angle nord-ouest ; mais de la statue il ne reste que les pieds. Le bénitier est un gros tronçon de colonne cannelée. Dans le collatéral de gauche est déposée une cuve brisée de forme carrée, qui servait au baptême par immersion. »

La longueur de cet édifice est de 33 mètres ; sa largeur totale de 15 mètres 50 cent. : hauteur de la voûte, 18 mètres 50 centimètres.

Au nord de l'église est un admirable cloître construit dans le même style. L'aile méridionale est détruite, mais les trois autres sont en bon état, et présentent chacune quatre ouvertures encadrant trois arcades supportées par des colonnes géminées, la plupart en marbre blanc. Des piliers carrés soutiennent la retombée des grands arcs. Ceux des angles nord-est et nord-ouest sont fort remarquables.

VALENCIENNES (France), dans le département du Nord. On y visitait autrefois Notre-Dame de Bonne-Espérance et Notre-Dame de l'Ermitage. Gumppenberg appelle cette ville en latin *Valencenæ*, mais son véritable nom ancien paraît être plutôt *Valen-*

tianæ, qu'elle tire de Valentinien Ier, qui l'agrandit et y détruisit le culte des idoles.

On y faisait avant la révolution une procession très-célèbre : voici quel en fut le sujet. L'an 1008, la ville de Valenciennes fut affligée de la peste ; un ermite, établi à Fontenelle, priait sans cesse la Vierge de mettre fin à ce fléau. La Mère de Dieu l'exauça ; elle entoura le corps de la place d'un cordon, et la peste cessa. On recueillit ce précieux lacet, et il fut mis dans une châsse très-riche. Tous les ans, le 8 septembre, jour de l'apparition de la Vierge, avait lieu cette procession, où on le portait en grande cérémonie, ainsi que plusieurs autres reliques. On y voyait quelquefois des chars de triomphe qui coûtaient des sommes immenses.

Ce fut à l'occasion de cette délivrance de la peste que les comtes de Valenciennes élevèrent la paroisse de Notre-Dame. Toutes les processions, excepté celles qui sont convoquées par le pape ou par l'archevêque de Cambrai, doivent s'y rassembler. C'était dans cette église que l'on vénérait Notre-Dame de Bonne-Espérance.

Dans l'église des Jésuites on honorait une Notre-Dame de Consolation ; mais cette dévotion finit avec le séjour de ces Pères dans la ville.

VALENTIA (Italie), de *valere*, être fort : sens grec du mot ῥώμη, vigueur. *Valentia* était l'un des noms sacrés de Rome. *Voy.* ROME.

VALÉRIEN (MONT), en France, dans le département de la Seine ; colline assez élevée, à 8 kilomètres ouest de Paris, entre Suresnes et Nanterre.

De temps immémorial ce lieu fut le but d'un pieux pèlerinage en l'honneur de la croix et de la passion de Notre-Seigneur. On fait remonter cette dévotion au temps de sainte Geneviève, née à Nanterre et morte l'an 512. De pieux ermites s'y bâtirent une demeure et furent constitués en communauté régulière au XVIIe siècle. Jusque-là cette retraite n'attirait que quelques pèlerins isolés, qui venaient y faire leurs dévotions durant la semaine sainte et aux différentes fêtes de la Croix ; mais, en 1633, un saint prêtre nommé Hubert Charpentier, né à Coulommiers, dans le diocèse de Meaux, qui avait déjà formé dans le Béarn une congrégation de *Prêtres du Calvaire*, et établi des calvaires à Betharram et à Garaison, fut invité par le roi Louis XIII à venir fonder une semblable congrégation sur le mont Valérien, pour rétablir auprès de la capitale le culte de la Croix, que les calvinistes avaient plusieurs fois tenté d'abolir.

Hubert Charpentier s'empressa d'obéir aux désirs du monarque et vint se fixer en ce lieu, où déjà, du temps de François Ier, on avait planté trois croix qui avaient fait donner à cette montagne le nom de *Mont des Trois-Croix*. Les religieux bénédictins de Saint-Denis et les chanoines de Sainte-Geneviève lui vendirent les huit arpents et demi de terrain nécessaires à la réalisation de son projet ; le roi lui accorda les lettres patentes pour cet établissement, et M. de Gondi, archevêque de Paris, fit dresser les statuts et les constitutions de la congrégation nouvelle. Bientôt Charpentier, secondé par le cardinal de Richelieu, par le prince de Conti, par le cardinal de la Rochefoucauld, la princesse de Condé, la princesse de Guéménée, madame de Guise, abbesse de Montmartre, le duc de Joyeuse, le marquis de Liancourt, et surtout par la reine Anne d'Autriche, vit son ouvrage prendre de grands développements et s'achever enfin sous ses yeux et sous sa direction. Louis XIV lui accorda de nouvelles lettres patentes en 1650. Ce fut alors que cette dévotion prit un grand accroissement ; on y venait en foule de Paris et de tous les pays voisins. Une église et un monastère s'élevèrent bientôt auprès des croix pour y célébrer les saints offices et pour loger les douze prêtres qui avaient consacré leur vie et leur fortune à cette œuvre de piété. Ces bâtiments couvraient la crête de la montagne d'où l'on descendait, du côté de Suresnes, par plusieurs terrasses qui supportaient les chapelles destinées à représenter les différentes scènes de la passion.

Ces pieux concours de fidèles avaient fini par entraîner quelques abus. On y faisait, dans la nuit du jeudi au vendredi saint, des ascensions pieuses qui avaient fini par amener plusieurs désordres et qu'on fut obligé de supprimer au commencement du XVIIIe siècle. Cependant, à certains jours de l'année, on y voyait toujours de nombreux pèlerins, surtout aux fêtes de la sainte Croix.

Les choses demeurèrent en cet état jusqu'à la révolution de 1789. A cette époque, le calvaire fut pillé et dévasté, mais il fut rendu à la dévotion publique sous la Restauration. Les curés de Paris avaient coutume d'y venir en procession durant les neuvaines du 3 mai et du 14 septembre, comme aux temps anciens ; seulement les ermitages qui autrefois accompagnaient le couvent des prêtres n'existaient plus et ne furent jamais rétablis. Enfin, M. de Forbin-Janson, évêque de Nancy, qui avait fait lui-même le grand pèlerinage de Jérusalem, se mit à la tête de cette nouvelle maison ; il entreprit la reconstruction de l'église et y fit construire une exacte imitation du sépulcre de Jésus-Christ qu'éclairaient plusieurs lampes suspendues, fit commencer la restauration des stations, et fixa sa résidence sur le sommet de la montagne, dans une charmante habitation. Mais la révolution de Juillet 1830 vint interrompre ces grands travaux : le calvaire fut ravagé une seconde fois, et les prêtres qui le desservaient furent dispersés.

En 1841, le mont Valérien devint une forteresse pour défendre les abords de la capitale. On a conservé ce qu'on a pu des anciens bâtiments pour les utiliser, en leur donnant une destination nouvelle. Le cimetière seul fut respecté, et ceux qui avaient demandé de reposer après leur mort à l'ombre de la croix ne sont plus protégés aujourd'hui que par les canons d'une forteresse.

On gardait avant la révolution, sur le

mont Valérien, un morceau de la vraie Croix qui avait appartenu à Manuel Comnène, empereur d'Orient (de 1143 à 1180), et qui était arrivé en la possession de la princesse Louise, palatine de Bavière. Celle-ci légua la précieuse relique, en 1683, aux religieux de Saint-Germain des Prés, avec sa croix de pierreries. Les religieux s'empressèrent de l'exposer à la vénération publique (29 septembre 1684). Dans la cérémonie de translation qui eut lieu à cette époque, et qui fut présidée par M. de Harlay, archevêque de Paris, les religieux, en mettant le bois de la vraie Croix dans le reliquaire qui lui était destiné, en détachèrent un petit morceau taillé en forme de croix, dont ils firent présent à Hugues Jannon, ancien obédiencier de l'église collégiale de Saint-Just à Lyon. Ce digne prêtre la donna en mourant à M. de la Chétardie, curé de Saint-Sulpice, qui, du consentement de M. le cardinal de Noailles, alors archevêque de Paris, la remit aux prêtres du mont Valérien. Depuis ce moment la relique insigne fut exposée à la piété des fidèles le dimanche de la Passion, le vendredi suivant, le vendredi saint, le lundi de Pâques, le jour de la fête de l'Invention de la sainte Croix, le lundi de la Pentecôte, le jour de la susception et pendant les octaves de l'Invention et de l'Exaltation de la sainte Croix.

Nous compléterons cet article par un extrait des voyages de Vaysse de Villiers, qui termineront ce qu'il nous reste à dire de cette célèbre colline.

« Le vaste édifice qui couronne majestueusement le sommet du mont Valérien est la maison conventuelle du Calvaire, reconstruite depuis peu d'années. Elle a quelque chose d'imposant, moins par son architecture uniforme et les colonnes de son frontispice, qui n'appartiennent à aucun des cinq ordres, que par sa haute et symétrique masse, ainsi que par sa situation élevée et solitaire. La façade principale est accompagnée de deux ailes en retour d'équerre. Vis-à-vis du portique s'élève un calvaire composé de rocailles artificielles, avec un caveau renfermant un saint sépulcre, bien moins curieux que celui qu'on voit dans l'intérieur de la maison, et qui a été donné par Charles X. Ce dernier représente, avec une rigoureuse vérité, le saint sépulcre de Jérusalem : c'est un double caveau dont la voûte est entièrement garnie de lampes sépulcrales, les unes argentées, les autres dorées, et toutes richement travaillées. Nous ne pouvons rien dire de l'église conventuelle qui, encore en construction, s'annonce déjà comme devant être le principal ornement du Calvaire. Son architecte est M. Guiot.

« Cette montagne, s'il faut en croire l'opinion la plus commune, doit son nom à l'empereur Valérien, père de Gallien, origine conjecturale qui, dénuée de preuves historiques, n'a pour elle d'autre apparence que la conformité des noms. Le mont Valérien, devenu sous Louis XIII le mont Calvaire, par la pieuse destination qui lui fut donnée alors, vient de recouvrer depuis peu et ce nom et cette destination, après avoir été, pendant les dernières années de la république et les premières années du gouvernement impérial, la retraite du fameux député de la Convention Merlin de Thionville, qui avait fait des restes de cet ancien ermitage sa maison de plaisance (1). »

VALETTE (île de Malte), capitale de l'île de Malte.

Lorsqu'on entre dans le grand port de la Cité Valette, on est frappé de la beauté du spectacle qui se déploie sous les regards. Cette ville, qui s'étend en amphithéâtre et semble se mirer dans les flots transparents qui l'entourent ; ces faubourgs populeux qui s'avancent hardiment dans le port en face de la ville principale ; ces anses commodes où se balancent des vaisseaux de toutes dimensions, portant pavillons de toutes les couleurs ; les édifices nombreux dont le faîte domine les maisons qui les environnent ; les ouvrages fortifiés et les citadelles qui défendent les abords de la capitale sur tous ses points accessibles ; tout cela forme un panorama grandiose et presque unique dans son genre, une scène qui frappe vivement l'imagination. Ceux-là mêmes qui ont vu le port de Constantinople, et contemplé avec admiration le magique tableau de la Corne d'Or, ne sont pas insensibles aux magnificences qu'étale avec orgueil à la vue de l'étranger la ville illustrée par les chevaliers de Saint-Jean.

La Valette est située par 12 degrés 6 minutes du méridien de Paris. Elle fut fondée en 1566 par le grand maître dont elle porte le nom. Bâtie sur une pointe de rocher qui divise le port en deux parties principales, elle domine la Cité la Sangle et la Cité Victorieuse, faubourgs construits eux-mêmes sur d'autres pointes de terre, qui découpent la grande Marse en plusieurs anses de moindre dimension. Elle est baignée à gauche par les flots du port Marsa Musciet, au milieu duquel est la petite île du Lazaret, et qui pourrait à lui seul contenir tous les bâtiments qui jettent l'ancre devant la capitale. Il était impossible à l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem de trouver une position plus heureuse, et à l'Angleterre de s'établir, pour régner sans rivale sur la Méditerranée, dans un poste plus sûr.

Ce qui frappe d'abord, en approchant de Malte, c'est l'ensemble effrayant des fortifications qui défendent la capitale. Partout où l'on jette les yeux, on aperçoit de hautes murailles garnies de bouches à feu, de doubles et triples rangées de batteries se répondant, se croisant dans tous les sens, des bastions inexpugnables, des retranchements bordés de fossés profonds et couronnés de pièces d'artillerie. Il n'y a pas de ville au monde qui, dans des bornes aussi resserrées, possède des moyens de résistance aussi for-

(1) Vaysse de Villiers, *Route de Paris au Havre*, etc. (Ecrit dans les dernières années de la Restauration et publié en 1830.

midables. A l'extrémité de la Cité Valette, à la pointe nord du mont Sceberras (1), s'élève une forteresse de premier ordre, nommée *Château Saint-Elme*. Ses murs ont vu des milliers de Turcs tomber, en 1565, sous les coups des chevaliers qui la défendaient, et elle ne fut prise que lorsque le dernier des soldats chrétiens eut été enseveli sous les ruines de la place. Le fort Saint-Elme, commencé par le commandeur de Strozzi, grand prieur de Capoue et général des galères de Malte, augmenté de plusieurs bastions par le grand maître la Sangle, fut complétement terminé par Raymond de Perellos, dans les premières années du XVIII^e^ siècle. Indépendamment des ouvrages qui en font la force principale, il est entouré d'une rangée de batteries placées à fleur d'eau, qui défendent l'entrée du port du côté de la grande Marse et du côté de Marsa Musciet. A son extrémité opposée, c'est-à-dire à l'endroit où le mont Scebarras se rattache à la terre ferme, la Valette est protégée par les fortifications de la Floriane, commencées en 1635 par le grand maître Lascaris, et achevées en 1715. — Le grand port n'est pas moins à l'abri d'une attaque par mer et par terre. Ce port, avons-nous dit, est subdivisé en plusieurs anses ; la première, à partir de son embouchure, est formée par la pointe de Ricazoli et la pointe de Salvador : on la nomme port de *la Renelle;* elle est défendue par le fort Ricazoli, dont la construction est due à un commandeur qui portait ce nom; il est d'une étendue immense ; des batteries rasantes presque invisibles et creusées dans le roc vif, comme presque tous les ouvrages de Malte, rendent ce fort redoutable aux vaisseaux qui voudraient pénétrer dans le port, car ils se trouveraient exposés au feu croisé du château Saint-Elme et de la pointe Ricazoli, situés en face l'un de l'autre. La deuxième anse est formée par la pointe de Salvador et l'étroite langue de terre que couvre Il Borgo ou Cité Victorieuse ; c'est le *port des Anglais*. A l'extrémité du Bourg s'élève, fier de son passé glorieux, le fort Saint-Ange, destiné à protéger cette partie de la Marse en même temps que la troisième anse ou *port des Galères* (2), dessinée par la Cité Victorieuse et le faubourg de la Sangle. Le château Saint-Ange était la seule forteresse qui existât dans l'île à l'époque où les chevaliers de Saint-Jean s'y établirent. Le grand maître l'Ile-Adam y ajouta des bastions, des remparts, des citernes, des fossés, un arsenal et des magasins. Ce fut contre ce fort, un des principaux de Malte, qu'échouèrent, après de nombreuses et sanglantes tentatives, les efforts des musulmans, en 1565, quoiqu'ils fussent déjà maîtres du château Saint-Elme. La quatrième anse, nommée *port de la Sangle* ou *des Français*, est sous la protection des fortifications qui entourent de ce côté le bourg de la Sangle. — Ce n'était pas assez d'assurer, du côté du port, la tranquillité des faubourgs de la Valette, il fallait aussi mettre ces dépendances si importantes de la capitale parfaitement à l'abri du côté des terres. La prévoyance des grands maîtres y a pourvu. Le fort Saint-Michel est destiné à défendre la Sangle. La Bormola, autre faubourg qui s'étend tout auprès, est couverte par le fort Sainte-Marguerite ; enfin les fortifications de la Cotonère embrassent le bourg la Sangle, la Bormola et la Cité Victorieuse, y compris le fort Sainte-Marguerite. Cette enceinte immense, dont le grand maître Nicolas Cotoner conçut l'idée et traça le plan, peut, en cas d'attaque, contenir tous les habitants de la campagne et opposer à l'ennemi une longue résistance. — L'entrée du port Marsa Musciet est défendue par le fort Tigné, bâti à la fin du siècle dernier, sur la pointe de Dragut (1), qui s'avance en face du château Saint-Elme et fait le pendant de la pointe Ricazoli. L'île du Lazaret, située dans le même port, et à une petite distance, porte le fort Manoël ou Emmanuel, construit par ordre du grand maître Manuel de Vilhena, vers l'an 1723.

Ainsi la Valette et ses faubourgs sont complétement inabordables. La famine ou la trahison pourrait seule les faire tomber entre les mains d'une nation rivale. Disons, toutefois, que ce luxe de fortifications n'est pas sans inconvénient, à cause du grand nombre d'hommes qu'exige leur défense. Le fort Saint-Elme et le château Saint-Ange ne peuvent être confiés qu'à des garnisons considérables ; quant à la Floriane et à la Cotonère, elles demanderaient à elles seules plusieurs régiments. Maintenant si l'on tient compte des autres travaux fortifiés, tels que batteries, retranchements, tours, fortins, etc., qui protégent l'intérieur et les côtes de Malte, on verra que la possession de ce point militaire ne laisserait pas d'être onéreuse à la Grande-Bretagne en cas de guerre maritime.

On entre dans la Cité Valette par trois portes, la *Réale*, la *Marina*, et celle de *Marsa Musciet ;* toutes trois sont pratiquées dans le roc et convenablement défendues. Les rues sont belles et bien percées ; la plus longue et la principale est celle qui commence à la porte Réale, près de la Floriane, et qui aboutit au château Saint-Elme ; les autres sont tirées au cordeau, perpendiculairement ou parallèlement à celle-là.

Comme, par suite de la disposition du terrain, la plupart des rues offrent une pente rapide, on a jugé à propos d'en disposer le sol en escalier. Cette succession de marches leur donne un aspect étrange et pittoresque. Et quand on considère avec attention les rues

(1) Nom de la langue de terre sur laquelle est bâtie la capitale.

(2) Ainsi appelé parce qu'il était autrefois consacré à remiser les galères de la Religion. On disait la *Religion* pour *l'Ordre de Malte*.

(1) C'est le nom d'un vice-roi d'Alger qui prit une part active au siége de Malte, sous la Valette, et qui débarqua avec ses troupes sur le cap qui regarde le château Saint-Elme.

de Saint-Jean et de Sainte-Ursule, on voit que, malgré l'anathème prononcé par lord Byron sur les rues de Malte, elles ne laissent pas d'offrir des perspectives très-originales.

Toutes les maisons étant construites de belle pierre blanche, elles ont toujours l'air d'être neuves, et donnent aux rues un aspect de propreté et de coquetterie qui plaît aux yeux de l'étranger. La forme de ces maisons varie à l'infini; cependant elles se terminent toutes en terrasse. Ces toits à l'italienne sont enduits de pouzzolane, et permettent aux eaux pluviales de se rendre par un conduit dans la citerne qui est au pied de la maison. Les demeures des bourgeois et des nobles de Malte sont, pour la plupart, ornées de balcons couverts, dont quelques-uns sont de magnifiques boudoirs où les femmes viennent, le soir, jouir de la fraîcheur de la brise maritime.

Bien que chaque maison ait un réservoir d'eau, il y a encore des citernes publiques et en outre une fontaine qui, communiquant avec les réservoirs particuliers au moyen de canaux souterrains, alimenterait toute la ville, s'il arrivait que les pluies d'hiver n'eussent pas fourni à chacun son approvisionnement ordinaire. L'eau de cette fontaine est excellente et très-limpide ; mais, comme elle prend sa source dans la partie sud de l'île, et que, pour parvenir à la capitale, elle suit un long aqueduc, elle arrive chaude et désagréable à boire pendant l'été ; on remédie à cet inconvénient par l'usage de la glace ; les neiges de l'Etna sont, on le sait, d'un très-grand secours à Malte, où l'extrême chaleur débilite l'organisme et altère les fonctions digestives. Il paraît qu'autrefois le grand aqueduc ne fournissait de l'eau qu'au palais du grand maître et au bagne. L'auteur de l'*Ordre de Malte dévoilé*, Carasi, explique ainsi cette particularité : « C'est un esclave turc qui enseigna l'hydraulique à celui qui avait eu l'idée de construire cet aqueduc. Ce savant vit sa science échouer aux pieds des murs de la ville ; un esclave vint à son secours, et lui prouva que l'eau montait à une hauteur pareille à celle d'où on la faisait descendre. Pour récompense il obtint, avec sa liberté, qu'un canal conduirait la même eau dans le bagne. »

Autrefois les rues de la Cité Valette étaient mal pavées et embarrassées de perrons qui gênaient la circulation et occasionnaient, pendant la nuit, de graves accidents. Mais, depuis 1771, on a fait disparaître ces obstacles ; on a établi, dans toutes les directions, des conduits pour l'écoulement des eaux de pluie et des immondices ; enfin, on a pavé magnifiquement toutes les rues. Aujourd'hui aucune autre capitale, dans le monde entier, ne saurait se comparer à la Cité Valette pour la propreté. Mais ce pavé, si beau, si uni, si bien entretenu, a un inconvénient très-fâcheux : les pierres qui le composent produisent sous le frottement une poussière fine que le vent soulève incessamment, et qui, s'introduisant dans les yeux des passants, occasionne des ophthalmies d'où résulte quelquefois la perte de la vue. C'est à tort qu'on attribue la fréquence des maux d'yeux à la blancheur de la pierre dont les maisons de Malte sont toutes construites. Cette blancheur jaunâtre étant la couleur naturelle de la pierre, et non celle d'un enduit superposé ; en outre, la pierre étant extrêmement poreuse, les faisceaux lumineux s'absorbent et ne sont pas réfléchis avec autant de force qu'ils le seraient par des murs blanchis avec la chaux et le plâtre. On conçoit que les Européens ne puissent pas supporter la vue d'une ville entièrement peinte en blanc, comme Alger, par exemple, parce que là la réflexion des rayons du soleil est très-intense ; mais ce ne peut être le cas à Malte, et c'est, suivant nous, aux molécules corrosives qui s'élèvent du sol environnant, des murs des maisons et des dalles sur lesquelles on marche, qu'il faut rapporter la cause des cécités et des maux d'yeux, en général, qui affligent les habitants de cette île (1).

Parmi les rues de la Cité Valette, il en est une qui jouissait autrefois d'un singulier privilége. La législation de l'ordre de Malte assimilait le duel au crime de lèse-majesté divine et humaine, et le punissait comme tel ; cependant, comme on avait senti qu'il serait impossible d'extirper entièrement la manie des combats singuliers introduite dans l'Ordre avec les préjugés de la chevalerie, il fut déclaré que ceux qui se battraient dans la rue Stretta ne seraient censés coupables que de manque de subordination et d'obéissance. Le but de cette mesure est facile à comprendre : comme le dit le comte de Borch, « la religion rassemblait tous les duellistes des campagnes dans la capitale, les rapprochait de leur chef, qui avait par là plus de facilité à les surveiller ; et, sous prétexte d'assigner elle-même un champ propre à la vengeance, elle obligeait les combattants de décider leurs différends dans un lieu voisin du palais du grand maître, et extrêmement fréquenté, où le premier passant avertissait la garde du château, qui arrêtait les deux coupables. » Une croix tracée sur la muraille par une main pieuse marquait l'endroit où avait succombé un champion malheureux. Cela voulait dire : « Priez pour le trépassé ! »

Le bon goût dans la disposition des masses et la simplicité dans les détails de l'extérieur constituent le caractère des monuments de la Cité Valette. A proprement parler, il n'existe pas un seul bel édifice à Malte ; mais ils sont tous si solidement construits, l'ordonnance en est généralement si bien entendue, que leur aspect est on ne peut plus grandiose et imposant. Ils réveillent des idées de force et de puissance qui s'harmonisent bien avec les souvenirs historiques auxquels leur existence se rattache.

La résidence des anciens souverains de Malte n'a rien de remarquable à l'extérieur, si ce n'est la grandeur des bâtiments dont elle se compose. Mais les appartements en

(1) Telle est aussi l'opinion du comte de Borch. (*Lettres sur la Sicile et sur l'île de Malte.*)

sont vastes et magnifiquement décorés. L'étranger admis à visiter cette demeure, habitée aujourd'hui par le gouverneur anglais, parcourt d'immenses salles ornées de colonnes en marbre blanc, et de peintures d'une grande beauté. De tous côtés, on voit les portraits des grands maîtres et des chevaliers qui ont acquis un renom militaire dans les fastes de l'ordre de Saint-Jean. Les décorations des frises sont dues au pinceau des deux premiers élèves de Joseph d'Arpino, et les vues du siége de Malte à Matteo da Lecce. Dans la chapelle il y a une naissance de la Vierge par le Trévizan. La salle d'armes est remplie de trophées groupés avec goût et d'un effet très-pittoresque. On ne peut se défendre d'une certaine émotion en songeant à tous les nobles cœurs qui ont battu sous ces cuirasses, aux vaillantes mains qui ont manié ces lances et ces épées. Ce sont là des reliques pleines de poésie, et qui ressuscitent dans la pensée deux siècles de gloire et de puissance.

A l'extrémité de cette même salle, au-dessus d'une riche cuirasse damasquinée en or, qui a appartenu au grand maître Vignacourt, on voit le portrait de ce souverain peint en pied par Michel-Ange Caravage. On s'accorde à considérer ce morceau comme le chef-d'œuvre de cet artiste célèbre. On se plaît aussi à s'arrêter dans un salon dont le plancher est couvert d'une natte jaunâtre, et dont les tapisseries représentent les plus riches productions de l'Asie et de l'Afrique. Ici tout rappelle l'Orient; on se croit transporté en face de cette nature prodigue qui étale sur les rives du Bosphore ses trésors inépuisables. Le soleil de Malte, qui inonde cette pièce de chaleur et de lumière, ajoute à l'illusion. — La galerie des grands maîtres n'est pas la partie la moins intéressante de cette demeure princière. Elle contient, entre autres tableaux précieux, un Sauveur par le Guide, le meurtre d'Abel par l'Espagnolet, et plusieurs toiles du *Calabrese*. En face des croisées on aperçoit, incrustés dans le mur, trois bas-reliefs en pierre. Le premier représente Pentésilée, reine des Amazones, qui combattit au siége de Troie pour venger sur Achille la mort d'Hector; le second offre les têtes de Claudia et de Tullia, l'une femme de Cécilius Métellus, et chantée par Catulle sous le nom de Lesbie; l'autre, fille de Cicéron, et renommée parmi ses contemporains pour ses connaissances variées. Le troisième bas-relief représente Zénobie, reine de Palmyre, qui, après avoir conquis l'Égypte, fut vaincue par l'empereur Aurélien, et suivit son char de triomphe en l'an 274. Ces trois sculptures sont d'un style assez médiocre, et paraissent, par cela même, appartenir à l'époque de la décadence des arts (1). Ce n'étaient pas là les seuls objets précieux que renfermât le palais des grands maîtres. Mais toutes les richesses en or, en argent et en bijoux, qu'il contenait autrefois, furent enlevées par les Français lors de leur séjour passager à Malte. Il en coûte à l'amour-propre national d'avouer de pareils méfaits; mais l'histoire est inflexible; et, d'ailleurs, ces spoliations eurent des conséquences funestes.

Églises. Les églises de la Cité Valette ne font pas exception à la règle : elles sont, à l'extérieur, de la plus grande simplicité; et, à l'intérieur, d'une richesse éblouissante. Celle que la piété des Maltais a dédiée à saint Jean est la plus belle. Elle fut bâtie par le grand maître Jean de la Cassière, et consacrée par Ludovico Torrès, archevêque de Montréal. L'absence de dôme lui donne un aspect assez mesquin; mais en pénétrant sous ses voûtes, on est frappé de l'éclat de ses ornements, de la splendeur de sa décoration, un peu profane peut-être. De quelque côté qu'on jette les yeux, on ne voit qu'or, marbre resplendissant et peintures magnifiques. Cotoner, un des plus renommés souverains de Malte, épuisa son trésor particulier à faire dorer les innombrables sculptures de cette église. Le pavé est entièrement composé de pierres sépulcrales en marbre de toute couleur, incrustées de jaspe et d'agate; admirable mosaïque, qui a coûté des sommes énormes. Sous chacune de ces pierres armoriées, qui sont au nombre de quatre cents, dort un chevalier qui mérita par sa vaillance, ou par les services rendus à l'Ordre, de reposer dans la même enceinte que l'Ile-Adam et la Valette. Les chapelles latérales sont, comme la nef, ornées de monuments funéraires. Quelques-uns de ces tombeaux, tous du marbre le plus rare, sont surmontés ou accompagnés d'une quantité de piques, de canons, d'armes de toute espèce, de casques, de rames et de proues de navires; ces attributs guerriers rappellent que ceux dont la cendre repose ici ont été redoutables à leurs ennemis; et les emblèmes religieux auxquels ils sont mêlés montrent qu'ils puisèrent leur courage dans une foi inébranlable. Le tombeau du grand maître Cotoner se fait remarquer par la profusion de ses ornements; un Turc et un Africain, à la figure expressive, soutiennent le sarcophage. La composition de ce monument est de mauvais goût, comme celle de la plupart des tombeaux de l'église Saint-Jean; mais les matériaux qui le composent sont si splendides, le marbre s'y marie si harmonieusement avec le lapis et l'agate, que l'aspect en est des plus séduisants. Du reste, ces tombeaux si coquets ne jurent pas le moins du monde avec le caractère général de l'église, qui est quelque peu théâtral. Dans une des chapelles, on voit le tombeau du grand maître Rohan. Au-dessous repose une femme, la nièce de ce prince. Quel titre mademoiselle de Rohan avait-elle à un pareil honneur? Aucun, si ce n'est le nom qu'elle portait; mais c'était assez pour que le gouverneur anglais, sir Thomas Maitland, la jugeât digne d'être placée auprès d'un

(1) L'abbé Navarre, dans une dissertation imprimée en 1778, a cherché à prouver l'antiquité de ces bas-reliefs, qui sont apocryphes. On les a transportés depuis à la bibliothèque publique.

héritier des d'Aubusson et des Vignacourt. C'était là une galanterie toute française. Le maître-autel est isolé et placé au milieu du chœur ; un peu plus loin, on aperçoit un groupe de marbre représentant le baptême de Jésus-Christ, groupe taillé dans un seul bloc. Cette scène ne manque pas d'expression. Il y a dans la figure du Rédempteur un sentiment de joie sereine et de bonheur pieux qui cause une douce émotion. Sous l'autel est un caveau qui renferme les cercueils de douze grands maîtres. Celui-ci, nous disent les épitaphes, a élevé le palais ; celui-là a bâti l'église ; cet autre dressa le plan des jardins d'Antonio ; un quatrième dota la capitale d'un supplément de fortifications, et fit parvenir l'eau à la ville par un bel aqueduc ; passons. Mais voici les restes vénérés de la Valette et de l'Ile-Adam. Arrêtons-nous respectueusement devant ces cendres illustres. Des rayons lumineux entourent leurs sarcophages ; que surmontent deux belles statues, l'une de marbre, l'autre de bronze ; avec les mains jointes. Pourquoi faut-il ajouter que tous deux sont également négligés et oubliés ! La statue de l'Ile-Adam est, au dire d'un voyageur moderne, odieusement mutilée ; une poussière épaisse couvre les tombes de ces deux grands hommes, et des toiles d'araignées tapissent les intervalles des sculptures. A chaque pas que l'on fait dans le caveau, à la lueur vacillante du flambeau que porte le gardien, on se heurte contre un débris précieux tombé à terre. Il semble cependant que les gouverneurs anglais devaient plus de respect à deux hommes dont la gloire a rejailli sur toute la chrétienté, et dont le nom vivra éternellement dans l'histoire. En remontant dans l'église, votre *Cicerone* ne manquera pas de vous faire remarquer une chapelle qu'on appelait l'*Oratoire*, et qui était l'objet de la plus profonde vénération du temps des chevaliers. C'est là que dans un magnifique reliquaire d'or supporté par quatre pieds enrichis de pierreries, on conservait la main de saint Jean, donnée à d'Aubusson, grand maître de l'Ordre, par le sultan Bajazet. Cette main, autrefois conservée dans une église d'Antioche, fut apportée à Byzance par ordre de l'empereur Justinien. Respectée par Mahomet II, lors de la prise de Constantinople, elle resta dans le sanctuaire de la basilique où elle avait été déposée. Bajazet II, parvenu au trône après la défaite de son frère Zizim, pour s'assurer l'amitié de d'Aubusson, grand maître des chevaliers de Saint-Jean, alors établis dans l'île de Rhodes, lui envoya cette main qu'il avait refusée à plusieurs princes de la chrétienté. La sainte relique fut transportée à Malte, et placée dans l'église de Saint-Jean, où elle resta jusqu'en 1793. Les Français l'enlevèrent, ainsi que tous les objets précieux qui se trouvaient dans les monuments publics de la Valette ; mais après la capitulation, ils la rendirent au grand maître Hompesch qui l'emporta en Italie ; elle fut ensuite envoyée à Saint-Pétersbourg, lorsque Paul Ier se fut proclamé grand maître de l'Ordre. Telle est, en quelques mots, l'histoire de cette main de saint Jean, qui, longtemps révérée sous le ciel de l'Asie Mineure, devint une espèce de talisman par la vertu duquel des hommes de toutes nations, réunis sous le même drapeau, accomplirent de glorieuses actions et conquirent une place honorable dans les fastes du catholicisme. On conçoit du reste que les agents du Directoire aient restitué sans hésiter cette relique à ses légitimes possesseurs. Le trésor de Saint-Jean contenait assez de richesses pour que les personnes chargées d'en dresser l'inventaire pussent abandonner aux derniers représentants de l'ordre de Malte quelques ossements dont la valeur ne pouvait s'estimer par sous et deniers. Cet ironique sacrifice fut longuement compensé par l'acquisition d'un immense butin d'objets plus matériellement précieux. Des devants d'autel du plus grand prix, dont un en argent ciselé ; les statues des douze apôtres en argent ; des encensoirs magnifiques ; des ciboires en or étincelants d'émeraudes et de rubis ; plusieurs grandes croix en or, en vermeil ou en argent, adaptées à des bâtons de même métal ; des ostensoirs en or ; des tablettes d'autel en argent, sur lesquelles étaient gravées les prières du *lavabo* ; de la consécration et du dernier Evangile ; la coupe d'or enrichie de pierreries donnée par Henri VIII à l'Ile-Adam ; l'épée et le poignard que la Valette avait reçus de Philippe II, enfin une foule de curiosités parfaitement justiciables du creuset, tels furent les articles du budget de recettes que la commission chargée de la visite du trésor de Saint-Jean présenta au général Bonaparte. Les nouveaux maîtres de Malte furent, on le voit, généreux à bon marché. — Les peintures de l'église Saint-Jean sont dignes de la magnificence de cette cathédrale. Elles sont presque toutes de Mathias Preti. Cet artiste, généralement connu sous le nom de *Calabrois*, a déployé ici toutes les qualités de son talent, c'est-à-dire une fougue d'imagination sans égale, une admirable vigueur de pinceau, et une puissance de couleur qui ne le cède pas à l'école espagnole. Toute la vie de saint Jean, dont les différents épisodes occupent la voûte de la nef et les coupoles des chapelles, est due au pinceau de Mathias Preti. C'est ici qu'il faut venir étudier l'élève du Guerchin ; car, nulle autre part, il ne s'est révélé plus hardi, plus fécond, plus digne d'admiration. Ses travaux furent récompensés par le titre de chevalier de Malte, qui lui fut décerné aux applaudissements de l'Ordre. La chapelle dans laquelle était déposée la main de saint Jean offre un tableau plus remarquable encore que ceux dont le Calabrois a enrichi cette église ; nous voulons parler du martyre du même apôtre, peint par Michel-Ange de Caravage. Malgré la couche de fumée qui couvre cette toile, on peut voir que la terrible scène qui fait le sujet de la composition a été rendue par le peintre avec

une vérité et un naturel effrayants. Le poétique contraste qu'offrent l'attitude du bourreau et le maintien paisible de saint Jean, dont la tête est ingénieusement éclairée par le reflet d'une draperie rouge ; l'audace de dessin qu'on remarque dans les figures et les accessoires ; la force et l'harmonie générale du coloris, font de cette œuvre une des meilleures productions du Caravage. On sait que ce peintre, qui étudia surtout la nature matérielle, excellait dans le portrait. Celui du grand maître Vignacourt, dont nous avons déjà parlé, passait pour son chef-d'œuvre; rien de plus admirable, en effet, sous le rapport du modelé et du ton des chairs, que la tête du grand maître et celle du jeune page. Si l'histoire qu'on raconte au sujet de ces peintures est exacte, les tableaux du Caravage, qui décorent la cathédrale et le palais de la Valette, sont doublement dignes d'exciter la curiosité des étrangers. On dit qu'ayant été insulté par un chevalier romain, Michel-Ange vit repousser son cartel parce qu'il n'était qu'un roturier. Dès ce moment, il n'eut qu'une seule idée, celle d'effacer la tache imprimée à son honneur, qu'un seul désir, celui de conquérir par son génie des titres de noblesse et le droit de se battre avec un chevalier. C'est sous l'empire de cette préoccupation qu'il composa ses tableaux pour Malte ; il travailla sans relâche, dévoré par la honte de l'affront qu'il avait reçu et excité par l'espoir de la vengeance. Cette fièvre morale doubla son talent, et sa *Décollation de saint Jean* lui mérita le titre qu'il ambitionnait avec tant d'ardeur. Il put alors appeler son ennemi en duel, car il avait franchi la distance qui le séparait de lui. C'est là un des exemples les plus frappants de ce que peut le sentiment de l'honneur poussé à l'excès.

Du temps des chevaliers, on célébrait, dans l'église Saint-Jean, des fêtes solennelles, et les cérémonies qui avaient lieu dans ces circonstances avaient un caractère qu'on ne retrouve pas ailleurs. Le grand maître, en qualité de souverain, s'asseyait sous un dais magnifique placé dans le sanctuaire; au-dessous de la sainte table était une rangée circulaire de bancs occupés par les grands-croix, tous revêtus du costume officiel ; les chevaliers et les gens attachés au service de l'Ordre se tenaient dans les parties latérales de l'église. Le prieur de Saint-Jean officiait en habits épiscopaux ; pendant tout le temps de la messe, un des servants agitait devant lui un large et riche éventail en plumes ajusté sur un bâton doré. La fête du 8 septembre était surtout célébrée avec pompe et magnificence. C'était le jour anniversaire de la levée du siége de Malte en 1565. L'église était parée à l'extérieur de tapisseries dont les dessins et les couleurs rappelaient les tableaux de la voûte. La nef et les chapelles étaient remplies d'une foule brillante dans laquelle les illustrations ne manquaient pas. Tout à coup le canon des forteresses faisait trembler les vitraux de la cathédrale ; à ce signal, l'étendard victorieux paraissait et était déposé au pied de l'autel, au son d'une musique guerrière. Il était porté par un chevalier coiffé de son casque ; à sa gauche marchait un page tenant dans ses mains l'épée (1) et le poignard offerts à l'héroïque la Valette par le roi Philippe II ; à droite, le maréchal, suivi de tous les chevaliers de la langue d'Auvergne, particulièrement chargés de la garde du grand étendard. La vue de ce drapeau, que les infidèles ne purent abattre des bastions du fort Saint-Ange ; le bruit du canon ; les fanfares que la musique faisait entendre ; les flots de lumière qui s'échappaient de mille cierges enflammés, et que reflétait splendidement le marbre des tombeaux ; les nuages d'encens qui inondaient la vaste enceinte de suaves parfums ; l'éclat de l'or, le magique effet des peintures du Calabrois, le prêtre couvert de ses vêtements pontificaux, et dont les cheveux blancs étaient doucement soulevés par l'éventail de plumes ; cette tradition orientale ; ce dais magnifique, cette multitude de grands-croix et de chevaliers au riche costume ; ces panaches qui s'agitaient comme les arbres d'une forêt sous l'effort du vent ; la physionomie de toutes ces figures sur lesquelles se peignait le plus vif enthousiasme: tout cela formait un tableau singulièrement émouvant, et dont la plume ni le pinceau ne sauraient rendre le prestige. Au dehors, les *jeux du cirque* ne manquaient pas au peuple ; des réjouissances publiques lui rappelaient que, lui aussi, avait sa part de gloire à revendiquer dans ce jour mémorable, et pour entretenir dans sa mémoire le souvenir du héros chrétien dont il fêtait le triomphe, on exposait à sa vénération le portrait de la Valette

Nous avons peu de chose à dire sur les autres églises de la Cité Valette. Elles sont toutes richement décorées, sans être cependant aussi somptueuses que Saint-Jean. Elles contiennent plusieurs tableaux remarquables ; l'église Saint-Dominique possède une sainte Rose par le Calabrois ; celle des Jésuites, trois épisodes de la vie de saint Pierre peints par Favray ; celle des Carmes, un saint Roch par le même artiste.

Parmi les églises de Malte, on en remarquait une, autrefois consacrée au culte grec orthodoxe; elle jouissait de certains priviléges concédés en récompense des services que les Grecs avaient rendus à l'Ordre, pendant les siéges de Rhodes et de Malte. (Frédéric Lacroix.) *Voy.* MALTE.

VAL-FLEURY (France). Notre-Dame des Grâces. Gumppenberg, qui cite cette Vierge vénérable, ne dit rien de plus.

Val-Fleury, dans le département de la Loire, est un écart de Saint-Christo-Lachal, dans l'ancien Lyonnais, village de l'arrondissement de Saint-Etienne et du canton de Saint-Chamond, avec 853 habitants. Briand

(1) Cette épée, qu'on appelait l'*épée de la Religion*, fut envoyée au Directoire par le général Bonaparte, et elle est conservée dans le cabinet des médailles de la Bibliothèque de la rue Richelieu.

de Verzé ne nomme en France que ce seul village de ce nom : nous croyons que c'est celui que désigne en latin Gumppenberg sous le nom barbare de *Valfleuria*.

VALLOMBREUSE (Toscane), célèbre abbaye de l'ordre des Bénédictins.

« Je voulus, écrit un savant voyageur anglais, je voulus, avec le jeune élève qui m'accompagnait, visiter la célèbre abbaye de Vallombreuse, située à environ treize ou quatorze milles de Florence. Nous suivîmes les plaines riantes du val d'Arno; des allées sinueuses, que recouvre un tapis de gazon, de mousse et de fleurs, et qui s'élèvent par degrés insensibles, nous conduisirent presque imperceptiblement sur les coteaux ondoyants de l'Apennin, parsemés de palais, de villages et de maisons de campagne, où l'yeuse, l'olivier, la vigne, des bouquets de chênes et de châtaigniers, répandaient l'ombrage et la fraîcheur. A divers intervalles nous suspendions notre marche, tantôt pour admirer un torrent écumeux qui se précipitait avec fracas du sommet de la montagne, tantôt pour reposer nos regards satisfaits sur ces asiles champêtres de la piété, une chapelle, une église, dont le clocher élancé dans les airs réfléchissait les rayons éblouissants du soleil au milieu de ces solitudes profondes; et nous ne fûmes retirés d'une sorte d'enchantement ou de rêverie dans laquelle nous avait plongés la beauté touchante de ces lieux, que par la cloche des vêpres qui appelait les religieux au service du soir. La paix de la conscience, qui paraissait sur leur front, dissipa mes inquiétudes et passa dans mon âme : les uns venaient des champs qu'ils avaient cultivés, et des forêts voisines, où ils avaient coopéré avec les bûcherons à des abatis de bois pour le chauffage et la construction; les autres sortaient des différentes écoles, où ils avaient consacré leurs soins à l'instruction de nombreux élèves des contrées d'alentour. A la vive joie qui brillait sur le visage des disciples, et à la sérénité qu'on remarquait sur la physionomie de leurs maîtres, je reconnus le paisible bonheur dont j'avais joui moi-même dans l'université. Plusieurs de ces respectables cénobites quittaient lentement leurs bibliothèques, où ils s'étaient livrés à des travaux non moins utiles que ceux de l'agriculture ou de l'éducation, à ces recherches savantes qui devaient étendre les lumières, et qui ont rendu si recommandable l'ordre de Saint-Benoît.

« Nous accourons à l'église; l'orgue harmonieux se fait entendre. La mélodie était attendrissante; les religieux chantaient les vêpres. Leur office, ce jour-là, se composait, entre autres psaumes, du LXXXIII^e^ et du XC^e^. Je me plais à citer ici les versets qui touchèrent le plus mon compagnon de voyage :

Ps. LXXXIII^e^. Que vos tabernacles sont aimables, Seigneur! mon cœur tressaille, mon âme a défailli de désir. Le passereau trouve une demeure; l'hirondelle, un asile où elle dépose ses petits. Pour moi, ô mon Dieu, vos autels sont l'unique pavillon que je désire. Un jour passé dans votre maison vaut mieux que mille ailleurs. Dieu est le soleil de mon âme, il est mon bouclier; il nous donnera sa grâce et sa gloire.

Ps. XC^e^. Celui qui repose dans le secret du Très-Haut s'affermira à l'ombre du Tout-Puissant. Je dirai au Seigneur : Vous êtes mon asile, vous êtes mon Dieu, et j'espérerai en vous. — Le Seigneur vous couvrira de son ombre, et votre espérance croîtra sous ses ailes. Vous ne craindrez ni les alarmes de la nuit, ni la flèche qui vole au milieu du jour, ni la contagion qui se glisse dans les ténèbres, ni les attaques du démon du midi. Le Seigneur a ordonné à ses anges de vous garder dans toutes vos voies. Ils vous porteront dans leurs mains, de peur que votre pied ne heurte contre la pierre. — Que puis-je désirer dans le ciel, que vous, ô mon Dieu? Qui puis-je aimer sur la terre, excepté vous seul? Qui s'éloigne de vous marche à sa perte, comme une épouse infidèle que la vengeance poursuit. Endors-toi avec confiance, mon âme! dans le sein des miséricordes infinies.

« Cependant le voile de la nuit nous enveloppait déjà de son ombre, et l'astre du jour s'était retiré derrière l'Apennin : les ténèbres de la vaste église, dissipées par les flambeaux qui brûlaient sur les autels; les voûtes sépulcrales où reposaient les cendres des cénobites, et que nous foulions sous nos pieds; l'esprit de prière et d'adoration qui respirait dans le chant de ces bons religieux; leurs vêtements simples et dont la forme semblait appartenir à l'ancien monde; tout se réunissait pour pénétrer mon âme de respect, d'une douce mélancolie, d'une ardente piété. Les chants cessèrent, mais non la profonde émotion qu'ils avaient fait naître dans mon cœur et dans celui de mon jeune compagnon. Les moines abandonnèrent la nef en silence; mais, à mesure qu'ils s'enfonçaient sous les ailes de l'église, leurs robes de deuil et leurs têtes ensevelies sous leurs couvre-chefs, les représentaient à mes yeux comme autant d'esprits bienheureux qui nous avaient apparu. Je ne saurais dire avec quel regret je vis terminer les vêpres.

« Le repas du soir nous attendait; le Père *Foresteraio* (c'est le nom par lequel on désigne celui des Pères qui reçoit les étrangers) nous introduisit dans le réfectoire, où les frères lais nous servirent un repas frugal, simple et fortifiant, sans aucun luxe, également éloigné d'une fastueuse somptuosité et d'une austère parcimonie. Le banquet hospitalier fini, et les solitaires s'étant séparés amicalement de nous pour jouir chacun dans sa cellule du repos et du loisir, ce fut avec une impatiente curiosité que j'adressai à mon hôte respectable, dont l'air, l'aménité, les expressions polies, annonçaient un homme qui avait vécu dans la société la plus choisie, diverses questions, auxquelles il répondit avec infiniment de complaisance.

« On nous accuse dans le monde, dit le religieux, de nous livrer à une molle paresse, et de posséder d'immenses trésors sans les rendre utiles à la société.

« Nous faisons de notre temps trois parts : nous employons l'une à l'agriculture; la seconde, au service divin, qui se célèbre solennellement trois fois le jour, à quatre heures du matin, à dix heures, et à la fin de chaque

journée; la troisième est consacrée à l'instruction des jeunes gens, auxquels nous donnons gratuitement et avec zèle les soins les plus assidus.

« Nos biens sont considérables, il est vrai ; mais ils nous appartiennent par les titres les plus légitimes ; les divers fondateurs les ont achetés, et le travail de nos mains a fertilisé ces vallées qui n'étaient d'abord que des jachères et des marécages. Ces forêts immenses dont l'Appennin se couronne jusqu'à son sommet le plus élevé, nous les avons acquises de nos propres fonds et de nos épargnes. Nous occupons des milliers de paysans avec leurs familles ; et tous, satisfaits, tranquilles et vertueux, vivent autour de ce cloître dans une honnête aisance, fruit du travail que nous leur procurons.

« Les pins, les chênes et les mélèzes d'une hauteur prodigieuse, qui se transforment en mâts pour soutenir les voiles de vos navires, ou qui se façonnent en vaisseaux, dans le port de Livourne et dans d'autres chantiers, tombèrent d'abord sous la cognée des moines de Vallombreuse ; et il est peu d'entre nous, à l'exception des vieillards, qui, une fois par semaine, ne gravissent les plus hautes sommités, de dessus lesquelles on voit l'une et l'autre mer, le golfe Adriatique et la mer Tyrrhénienne... »

Nous avons cru devoir citer cette simple apologie des ordres religieux, et de ceux de Vallombreuse en particulier, pour mieux caractériser la sainte vie de ces pieux cénobites qui ont disparu sous le souffle meurtrier de la révolution de 1789.

C'est à Vallombreuse que Milton esquissa les grands traits de son immortelle épopée. C'est là, dans cet admirable pavillon formé par la nature, que son génie contemplatif, loin du fracas du monde, loin du tumulte des passions qui l'agitèrent depuis, vit éclore ses pensées créatrices et germer tous les trésors qu'il renfermait dans son sein.

Ce ne sont pas tant ces pelouses fleuries, ces frais gazons, ces troupeaux heureux qui bondissent dans ces plaines, et tout ce que ces verts bocages, où croissent spontanément le jasmin, les roses et les lis, offrent de charmes sous un climat brûlant, qui enflammèrent la noble imagination de l'Homère anglais, que cette obscurité silencieuse, que ces palmiers qui ombragent les coteaux de Vallombreuse, ces fières montagnes qui, se détachant avec âpreté de l'humble vallée, portent leur tête orgueilleuse jusqu'au ciel, défendent à l'ennemi de l'homme tout accès vers le tranquille séjour de la religion et de l'innocence : tels sont les grands traits que le spectacle sévère et majestueux qui frappe nos regards parait avoir dessinés dans la pensée de l'immortel poëte, et qui forment le bel idéal du séjour céleste où il place à leur naissance les héros de son poëme.

Ravie dans une sublime contemplation à la vue de ces sites merveilleux qui forment une chaîne non interrompue d'abîmes et de grandeurs, depuis les pics les plus inaccessibles du mont Apennin jusqu'aux bords limpides du fleuve qui baigne le val d'Arno, l'âme de Milton s'éleva par-dessus toutes les hauteurs de la terre, perça la profondeur de l'éternité, y poursuivit sans relâche les objets invisibles qui se dérobent à la vue des mortels. Rappelant alors à sa mémoire les traditions sacrées, il évoqua du néant l'antique univers ; il osa révéler nos félicités perdues, nos premiers parents, la première révolte et les premières espérances du pardon.

Quiconque a bien lu l'admirable poëme du *Paradis perdu*, et veut promener des regards attentifs sur l'amphithéâtre agreste et magnifique qui entoure Vallombreuse, sur ces taillis ténébreux qui s'y épaississent de toutes parts, sur ce rempart de verdure impénétrable aux feux ardents du soleil ; sur ces bosquets incultes et leur luxe sauvage, doit y voir, trait pour trait, la peinture fidèle du jardin de Dieu. Tous les environs de Vallombreuse ne rappellent-ils pas à la pensée le séjour d'Eden ? Ne sont-ce pas les mêmes tableaux ? N'y a-t-il pas entre Eden et Vallombreuse une telle ressemblance qu'on est forcé d'avouer que la magnificence, la solennité de ce dernier asile, le tranquille bonheur qu'y avait goûté Milton, lui inspirèrent les beautés enchanteresses de son Paradis ?

Le lecteur sera charmé de trouver ici l'admirable traduction de l'illustre Delille, rivalisant de grâce et d'énergie avec le grand poëte anglais, dans le magnifique épithalame du premier hymen :

Mais enfin la nuit vient, et le peuple des fleurs
A du soir par degrés revêtu les couleurs ;
Le silence la suit, les troupeaux s'assoupissent,
Tous les oiseaux muets dans leur nids se tapissent,
Tous, hors le rossignol qui, d'un ton amoureux,
Répète dans la nuit ses refrains douloureux ;
Il se plaint, — l'air soupire, — et le Silence écoute ;
L'air mollement frémit : — l'oiseau chante, et les vents
Emportent dans les bois ses doux gémissements.....
Cependant de saphirs les cieux peignent leur voûte :
Précurseur radieux des astres de la nuit,
Le brillant Hespérus en pompe les conduit.
Au milieu du repos, de l'ombre et du silence,
D'un air majestueux leur reine enfin s'avance,
Et versant sur le monde une tendre clarté,
De son trône d'azur jette un voile argenté.

Longtemps avant Milton, l'Arioste, dans son *Orlando furioso*, faisait ainsi l'éloge de Vallombreuse :

Vallombrosa
Così fu nominata una badia
Ricca, e bella, nè men religiosa
E cortese a chiunque vi venia (1).

« Vallombreuse, tel est le nom d'une abbaye riche, belle, vraiment religieuse, et sachant accueillir avec courtoisie quiconque lui demande l'hospitalité. »

Quoique l'abbaye de Vallombreuse ne subsiste plus, les habitants de la contrée s'y rendent tous les ans en pèlerinage, le jour de l'Assomption.

Benvenuto Cellini, le célèbre artiste, raconte qu'il avait fait lui-même ce pieux pèlerinage pour remercier Dieu et la sainte

(1) *Orlando fur.*, c. xxii, st. 36.

Vierge de plusieurs beaux ouvrages qu'il avait terminés fort heureusement. Il avait fait la route de Florence à Vallombreuse, avec son ouvrier César, en chantant des hymnes et en faisant des oraisons.

VALMAGNE (France), dans le département de l'Hérault.

Célèbre abbaye autrefois but d'un pèlerinage à Notre-Dame, sous le titre de Sainte-Marie de Valmagne.

Nous trouvons sur ce lieu de dévotion une notice intéressante dans un recueil hebdomadaire que nous avons cité plusieurs fois.

A sept lieues de Montpellier, entre l'étang de Thau et les villages de Loupian, Villeveyrac, Saint-Pons-de-Mauchiens et Montagnac, il est une petite vallée où l'œil rencontre, pour toute décoration pittoresque, des rochers soulevés perpendiculairement en lames très-minces, une source abondante qui jaillit de leurs flancs, et quelques oliviers ou amandiers au feuillage maigre et pâle : c'est là que s'élèvent les bâtiments délabrés de Sainte-Marie-de-Valmagne. Ce monastère n'a pas, dans le passé du Languedoc, une histoire bien éclatante; mais il n'en fut pas moins, pour le pays au milieu duquel il s'éleva, au XII^e^ siècle, un moyen puissant de culture et de civilisation ; et pendant plusieurs siècles, comme tant d'autres institutions semblables, il fut le seul abri de malheureux paysans contre la dureté des temps et l'oppression des forts.

Les fondateurs du monastère de Valmagne furent Raymond de Trencavel, vicomte de Béziers, Guillem Erezol, Guillem d'Omelas, frère de Guillem de Montpellier, Guillem de Montbazin, Adélaïde de Sainte-Eulalie, et quelques autres seigneurs. Les chartes de fondation, de l'an 1138, sont rapportées en partie dans l'histoire générale du Languedoc, et dans la *Gallia Christiana*. D'après ces chartes, les seigneurs que nous avons nommés donnèrent, pour le salut de leur âme et de celles de leurs parents, à Dieu, à la Vierge Marie, à Foulques, abbé du monastère d'Ardorel, au diocèse de Castres, et à ses frères présents et futurs, tout ce qu'ils possédaient dans le territoire de Tortoreira, pour y construire une église dans le lieu appelé *Vallis magna* (grande vallée), et y fonder un monastère.

En 1139, Raimond, évêque d'Agde, sanctionna les donations faites à l'abbaye de Valmagne et l'attacha à son église. Pendant le XII^e^ siècle, ces donations continuèrent, et l'abbaye prit un accroissement rapide. Elle reçut alors, entre autres bienfaits, des terres à Montpellier, à Vairac et à Mèze, pour y fonder des maisons de pauvres, selon l'ordre de Cîteaux.

En 1172, Guillem de Montpellier légua dans son testament 500 sols melgoriens (1), pour achever le dortoir de ce monastère.

Au XIII^e^ siècle, l'abbaye continua à recevoir, des seigneurs ses voisins, de nombreuses donations. En 1227, Bernard de Coxiaco, évêque de Béziers, lui légua 5000 sols melgoriens pour la construction de son église.

De tous les abbés qui gouvernèrent Valmagne pendant ce siècle, celui dont les actes nous sont le mieux connus est Bertrand d'Auriac. En 1249, il traita avec le roi d'Aragon, seigneur de Montpellier, au sujet des fiefs de Cabrials et d'Omelas. D'après cet acte, le monastère de Valmagne tenait en fief le château de Cabrials du roi d'Aragon, qui s'y réservait la haute justice, la peine de sang, et les quartiers des cerfs, pourceaux, chevreuils et sangliers. Le monastère avait l'entière juridiction dans les causes civiles et dans toutes les autres, excepté les causes criminelles qui requéraient la peine de sang.

En 1256, saint Louis, dans des lettres à son sénéchal de Carcassonne, reconnaît et confirme les droits du monastère de Valmagne sur la métairie de Vairac. Ces droits avaient été établis par les dépositions d'un grand nombre de témoins, entendus devant le sénéchal de Carcassonne, et rédigés en forme de ban à la suite des lettres de saint Louis.

En 1257, Pierre, évêque d'Agde, accorda à l'abbé de Valmagne la faculté de construire une nouvelle église. C'est celle qui est encore debout, et qui, commencée sans doute alors, ne dut être complétement édifiée que dans le XIV^e^ siècle.

L'église de Valmagne a 82 mètres de longueur et 24 mètres 33 centimètres de hauteur. La largeur des trois nefs est de 22 mètres ; la largeur du transsept est de 30 mètres. A l'intérieur, elle se rapproche assez, par l'effet général et par le style, de toutes les églises ogivales de la même époque.

Les ouvertures y sont rares ; les roses de la façade et des transsepts ne paraissent pas avoir jamais été ouvertes dans tous leurs compartiments ; mais on a percé dans leur diamètre, en les faisant s'accorder avec les autres découpures, de hautes lancettes géminées. Le chœur, les neuf chapelles qui l'entourent et les bras de la croix sont d'une grande légèreté de construction ; mais la nef, quoique formée d'arcades ogivales très-pointues, manque de caractère et d'élégance. C'est là un défaut qui, dans les édifices du Nord, est un signe prononcé de décadence pour l'architecture ogivale, et ne se rencontre que dans les édifices de la fin du XV^e^ ou du commencement du XVI^e^ siècle

A l'extérieur, cette église ne présente pas la même ressemblance avec les édifices du nord, et ne porte pas au même degré les qualités propres à l'architecture ogivale secondaire.

Le cloître a été construit à la même époque que l'église, mais il a subi dans des temps de décadence des réparations considérables, qui ont altéré, dans beaucoup de parties, sa beauté primitive. Le travail des sculptures, dans les constructions des XIII^e^ et XIV^e^ siècles, y est très-soigné, et l'on ne saurait trop admirer la variété et la délicatesse des représentations fantastiques qui soutiennent les voussures. Mais ce qui distingue ce cloître

(1) Le marc d'argent valait alors environ 50 sols melgoriens.

entre tous ceux du Midi, c'est la fontaine entourée d'une galerie octogone qui en décore le préau ; la voûte à jour, qui la surmonte, porte la date de 1768. Ce n'est là qu'une restauration dont il faut, du reste, louer l'habileté; les ogives de cette fontaine sont bien évidemment du XIVe siècle.

Quand la révolution vint fondre sur cet établissement, il y avait longtemps qu'il ne remplissait déjà plus le but pour lequel il avait été créé.

En 1790, dom Desbiez, prieur, et trois moines, derniers débris d'une congrégation nombreuse, prirent la fuite, emportant leur or, leur argenterie et leurs meubles les plus précieux. Quelques jours après, on célébrait à Valmagne un auto-da-fé révolutionnaire; on brûla les papiers, titres et chartes de l'abbaye; ensuite on la vendit elle-même aux enchères à vil prix (1).

(Cet article est extrait d'un ouvrage intitulé : *Monuments de quelques anciens diocèses du Bas-Languedoc, expliqués dans leur histoire et leur architecture*, par M. Jules Renouvier, de Montpellier.)

VAL SAINT-GERMAIN (Le), en France, village du département de Seine-et-Oise, où se fait un concours immense de tous les pays des environs en l'honneur de sainte Julienne.

Avant la révolution de 1789, ce village, qui faisait alors partie du diocèse de Chartres, était compris, au civil, dans le district de Châtres ou Arpajon, et toute cette contrée avait la plus profonde vénération pour l'auguste sainte, et une confiance sans bornes dans la puissance de ses mérites auprès de Dieu. Ce pèlerinage est encore aujourd'hui en vigueur.

Voici la notice que vient de nous envoyer, sur cette célèbre dévotion, M. l'abbé Lenfant, l'un des derniers curés de cette commune.

Pèlerinage de sainte Julienne au Val Saint-Germain.

L'église du Val Saint-Germain (Sainte-Julienne), canton de Dourdan, diocèse de Versailles, possède une grande partie du chef de sainte Julienne de Nicomédie, en Afrique. Il y a fort longtemps que cette sainte relique est déposée dans l'église du Val Saint-Germain. Selon toutes les apparences, et d'après Surius et Baillet, elle fut apportée de Constantinople, et enlevée dans le pillage des églises, lorsqu'après la prise de cette ville par les Latins, en 1204, on rassembla les ossements dont les soldats avaient pillé les châsses et les reliquaires.

D'après une pieuse tradition, un gentilhomme breton, qui faisait partie de la croisade, et qui avait obtenu le précieux chef de notre sainte, avec l'intention de l'emporter dans son pays, passa, chemin faisant, par le Val Saint-Germain; retenu dans ce lieu par une grave maladie, il fit vœu, s'il recouvrait la santé, d'élever au Val une église en l'honneur de sainte Julienne, et d'y déposer les reliques qu'il avait avec lui.

L'église du Val Saint-Germain, dont la construction remonte à cette époque, confirme assez cette version. Ce qu'il y a de certain, c'est que la paroisse du Val fut mise en possession de cette relique peu de temps après l'événement dont nous venons de parler. Ce fait est constaté par un acte signé de Gosselin, qui était évêque de Chartres à la fin du XIIe siècle.

Cette pièce authentique (ainsi que plusieurs autres) fut retirée de la châsse par un autre évêque de Chartres, qui fit une visite au Val Saint-Germain en 1697, ainsi que le prouve le procès-verbal fait à cette occasion, et qui se voit encore dans les titres conservés.

En 1793, M. Henry, alors curé de cette paroisse, voulant soustraire la relique aux mains sacriléges des impies, fit l'ouverture de la châsse qui était en vermeil ; il en retira le vénérable chef en présence de plusieurs habitants notables. Ce fait est également constaté par un procès-verbal.

Resté en possession de son pieux trésor pendant les mauvais jours de la révolution, M. Henry l'exposa de nouveau à la vénération des fidèles, aussitôt après la réouverture des églises Dans sa dernière visite pastorale au Val Saint-Germain, M. Blanquart de Bailleul, évêque de Versailles (aujourd'hui archevêque de Rouen), après avoir scrupuleusement examiné les titres, les a reconnus véritables, et les a renouvelés par un procès-verbal qui fut renfermé avec soin dans la châsse, laquelle fut ensuite scellée de son sceau.

A différentes époques, les souverains pontifes ont attaché des indulgences au pèlerinage qui se fait dans l'église du Val en l'honneur de sainte Julienne.

Par un bref en date du 5 juillet 1737, Clément XII accorda l'indulgence plénière à tous les fidèles de l'un ou de l'autre sexe qui viendront visiter l'église du Val le jour de la fête de sainte Julienne, 16 février, ou même tout autre jour de l'année, pourvu que ces fidèles, confessés et véritablement pénitents, reçoivent la sainte communion et prient pour l'exaltation de la sainte Eglise catholique, l'entière destruction de l'hérésie, etc.

Par un autre bref du 12 février 1805, le souverain pontife Pie VII renouvela d'abord la même indulgence aux mêmes conditions; puis, par les mêmes lettres, le saint Père accorde indulgence plénière, *in articulo mortis*, à tous les fidèles qui font ou feront partie de la confrérie de sainte Julienne, pourvu que lesdits membres, vraiment pénitents et repentants, se soient confessés et aient reçu la sainte communion, ou que dans l'impossibilité de remplir ces deux conditions obligatoires, au moins contrits, ils invoquent avec dévotion les saints noms de Jésus et de Marie, de bouche, ou du moins de cœur.

Les mêmes indulgences peuvent être ac-

(1) *Magas. pittoresq.*, t. V. Avril 1837.

cordées *per modum suffragii* aux âmes du purgatoire.

Le pèlerinage de sainte Julienne, qui n'est plus ce qu'il était autrefois, est cependant encore aujourd'hui un des pèlerinages les plus fréquentés du diocèse.

Plus de quarante paroisses des diocèses de Versailles, Paris, Orléans, Meaux, etc., viennent, chaque année, honorer sainte Julienne.

On compte plus de trois cents paroisses représentées dans l'église du Val par des *ex voto*, et quatre mille cinq cents quarante confrères sont inscrits sur le livre de la confrérie de sainte Julienne.

Le lundi et le mardi de la Pentecôte, le jeudi de la Fête-Dieu, et le 16 février, sont les jours de l'année où il se rassemble un plus grand concours. On vient y accomplir les vœux des ancêtres, ou bien demander à Dieu, par l'intercession de la sainte, la guérison des infirmes, la préservation ou l'éloignement des maladies contagieuses, et l'heureuse délivrance des femmes enceintes.

VAL SAINTE-MARIE (France), pèlerinage de Franche-Comté, situé entre Besançon et Pontarlier, et au centre d'Ornans, de Quingey et de Salins. La *Vie de saint Pierre II, archevêque de Tarentaise*, par M. l'abbé Chivray va nous fournir les détails relatifs à cet intéressant pèlerinage.

Les reliques du saint archevêque de Tarentaise étaient un sujet de dispute entre les diocésains de Tarentaise et les religieux de Tamié, d'une part, qui voulaient les obtenir, et de l'autre part, les Pères de Bellevaux et les Francs-Comtois, qui tenaient singulièrement à les conserver. Un partage fut ordonné par le souverain Pontife ; il adjugea le chef et la partie supérieure du saint à l'église métropolitaine de Moutiers, le bras gauche à l'abbaye de Tamié, le bras droit à l'abbaye de Cîteaux, et tout le reste au couvent de Bellevaux.

« Nous ne savons, dit M. l'abbé Chivray, ce qu'est devenue la relique de Cîteaux ; celles de Tamié et de Moutiers ont péri à la grande révolution de 1793. Tamié possédait en outre la crosse du saint et une de ses mitres. La crosse seulement se trouve aujourd'hui à l'abbaye de Novalaise (Mont-Cenis). Les reliques de Bellevaux, qui étaient les plus considérables, ont été conservées d'une manière qui tient du prodige, comme il conste par la notice dont suit l'extrait :

« Lorsque, par l'effet des lois révolutionnaires, les religieux se virent contraints de cesser l'office divin et d'abandonner leur cloître, les habitants de Cirey témoignèrent le désir de recueillir dans leur église paroissiale les reliques du saint prélat, vénérées depuis tant de siècles à Bellevaux, situé sur cette même paroisse, et illustres par les grâces signalées répandues sur les populations et les nombreux fidèles qui de tout temps y étaient accourus et de fort loin.

« La translation des reliques du saint archevêque eut lieu en effet ; et malgré l'esprit d'irréligion qui dès ce moment avait infecté toutes les classes de la société, le religieux empressement qu'on mit à les vénérer dans cette nouvelle église ne se ralentit point ; mais elles ne devaient pas tarder à devenir l'objet d'une odieuse profanation.

« Un administrateur du district de Vesoul vint, avec quelques impies, arracher de l'église de Cirey ce précieux dépôt, emmena la châsse et les reliques à Vesoul. La nouvelle de l'arrivée des reliques de saint Pierre ne fut pas plutôt répandue dans la ville, que le peuple se portant en foule pour les voir, et s'efforçant d'en approcher avec un saint respect, témoignait, par de pieux larcins, sa grande confiance en la puissante protection du saint pontife, et sa profonde vénération pour ses pieuses reliques.

« Les impies déconcertés, et n'osant plus réaliser leur projet de destruction, ne savaient comment faire cesser cet élan de la piété des fidèles. Pour s'en débarrasser, on fit répandre le bruit que le dépôt avait été enlevé et enfoui ; mais on se borna à le reléguer dans le bas d'une armoire du bureau du district, où il resta jusqu'au moment de la suppression de cette administration.

« Il en fut tiré à cette époque par deux ecclésiastiques qui l'emportèrent dans une chapelle de l'église paroissiale de Vesoul, qui fut spécialement destinée à recevoir les reliques du saint prélat ; elles furent renfermées dans une châsse préparée à cet effet. Elles y sont devenues l'objet du culte le plus empressé de la part du peuple de la ville et des habitants des campagnes, qui viennent chaque jour adresser leurs vœux et leurs hommages à cet illustre serviteur de Dieu, qui leur a si souvent fait ressentir les salutaires effets de sa puissante protection.

« La divine Providence ayant inspiré à plusieurs vénérables cénobites le pieux dessein de se réunir pour réparer les ruines du monastère de Bellevaux, et faire retentir de nouveau des cantiques de Sion ces lieux jadis illustrés par les vertus de tant de saints solitaires, et condamnés depuis si longtemps à un triste et déplorable silence, ces respectables religieux n'eurent pas plutôt posé les premiers fondements de leur nouvel établissement qu'ils conçurent le projet de rétablir le culte du saint archevêque de Tarentaise dans ces contrées qu'il avait sanctifiées par sa mort. (Le tombeau où le corps du saint prélat avait été conservé jusqu'à la révolution, exempt de toute corruption, existe encore dans l'église de Cirey.)

Les nouveaux religieux de Bellevaux s'empressèrent de bâtir, à l'entrée de leur monastère, une chapelle en l'honneur de saint Pierre de Tarentaise.

Aussitot qu'ils eurent appris la nomination de monseigneur Courtois de Pressigny, ancien évêque de Saint-Malo, à l'archevêché de Besançon, ils adressèrent une supplique

à cet illustre et digne prélat, pour le supplier d'ordonner qu'une partie notable des reliques du saint archevêque, déposées à l'église paroissiale de Vesoul, leur fût rendue, afin de satisfaire la dévotion des fidèles qui continuaient à aller visiter l'ancien tombeau du saint pontife, et qui gémissaient de n'y plus trouver ces précieux restes que la violence seule avait pu leur enlever.

« La pétition fut renvoyée à M. Durand, vicaire général, qui autorisa, le 6 juillet 1819, M. Eugène Huvelin, prêtre supérieur du monastère de Bellevaux, à retirer de l'église paroissiale de Vesoul, du consentement du pasteur de cette église, une partie notable des reliques de saint Pierre, archevêque de Tarentaise, à les exposer à la vénération des fidèles dans une chapelle préparée à cet effet dans le monastère de Bellevaux.

« Ensuite de cette autorisation, M. le supérieur de Bellevaux députa, le 13 juillet 1819, à M. Bideaux, curé de Vesoul, le frère Hippolyte Minet, religieux dudit monastère, pour lui communiquer la réponse de M. le vicaire général, et recevoir la portion des reliques du saint pontife que M. le curé consentirait à lui remettre.

« M. le curé, après avoir fait part de cette demande à MM. les fabriciens de ladite église paroissiale de Vesoul, a remis, le 19 juillet, à leur participation, au frère Hippolyte Minet, la cuisse, la jambe et le pied gauche du saint : tous unis ensemble dans leur état naturel et couverts de la peau, sans corruption, mais seulement desséchés par l'effet du temps. »

Après avoir relaté cette pièce que nous venons de reproduire *in extenso*, l'historien de saint Pierre II montre le pieux concours recommençant à Bellevaux, mais pour quelques années seulement, puis interrompu par la révolution de juillet, puis reparaissant au Val-Sainte-Marie en 1834, et s'entourant d'une nouvelle ferveur et des marques d'une piété toujours croissante.

« Il suit de là, ajoute M. l'abbé de Chivray, que les reliques subsistantes de saint Pierre sont au Val-Sainte-Marie, à Cirey, à Vesoul, à Malans. Nous devons ajouter que nous en avons obtenu une parcelle assez considérable pour pouvoir en céder une portion à la cathédrale de Tarentaise et à Tamié. Nous avons ainsi dédommagé, quoique faiblement, ces deux églises de la perte qu'elles ont faites des reliques du saint dont elles étaient autrefois en possession.

« Le concours des fidèles continue à avoir lieu à Cirey, qui s'honore de posséder dans son église paroissiale le tombeau en marbre du saint, et c'est le plus nombreux des pèlerinages que l'on connaît dans le diocèse de Besançon. Il s'en fait un à Vesoul ; mais celui qui, de jour en jour, va devenir très-fréquenté, c'est le pèlerinage de Val-Sainte-Marie, où saint Pierre a une chapelle, un culte vivant et animé par les oraisons des pieux Trappistes.

« Ces bons religieux, qui ont veillé à la garde des reliques de saint Pierre dans les jours mauvais, avec plus de soin que ne le fait l'homme terrestre pour ce qu'il appelle son trésor, et qui ne s'en sont point séparés, même dans l'exil, se plaisent sans doute à attribuer leur heureux retour à la protection spéciale du saint archevêque. Dès lors les pierres du sanctuaire qu'on a construit au Val-Sainte-Marie, sont l'image fidèle du monument de Galgala. Lorsqu'on vous demandera : Que signifient ces pierres, disait Josué aux Israélites ; vous répondrez : Les eaux du Jourdain se sont retirées devant l'arche d'alliance, lorsqu'elle traversait le fleuve, et à la suite nous l'avons passé à pied sec ; or ces pierres ont été mises en ce lieu pour rappeler les miséricordes de Dieu sur son peuple choisi (1). Plus fidèles que le peuple ancien et privilégié, les Trappistes, dans leur désert, dépositaires des reliques insignes de saint Pierre et d'une portion de celles de leur patriarche saint Benoît, joindront les exemples de vertus de ces grands saints au témoignage de leur reconnaissance ; ce qui assurera à la communauté du Val-Sainte-Marie un accroissement et une prospérité dignes des plus beaux jours de la religion et de l'Eglise (2). »

On sait que le rétablissement des Trappistes en Franche-Comté est dû au zèle du cardinal de Rohan, puis à celui de Mgr Mathieu, son digne successeur sur le siége métropolitain de Besançon. Grâce à ce dernier prélat, la communauté qui existe actuellement au Val-Sainte-Marie, peut se livrer pieusement à ses occupations, qui sont de chanter les louanges du Seigneur, de travailler à la terre pour en tirer de quoi vivre, d'exercer différents métiers pour l'usage de la communauté, de secourir les pauvres et les voyageurs, etc., etc.

VAL-VERDE (Sardaigne), village voisin d'Alghero. Son église de la Madone de Val-Verde passe pour un des plus jolis temples de campagne de la Sardaigne. L'autel est de marbre sarde ; la statue de la Vierge trouvée sous un pilastre de l'ancienne église détruite, fut mise là solennellement en 1650, et elle était, ainsi que les murs, chargée des *ex voto* des pèlerins qui vont en foule la visiter.

Non loin de là, sur le penchant d'une roche escarpée, est la grotte *dell' altare*, ainsi appelée parce qu'on y a trouvé un autel, qui paraît avoir été dédié à saint Erasme, dont le promontoire voisin portait le nom. (*Voyage de M. Valery.*)

VARALLO (Italie). Cette petite ville, avant la révolution de 1848, faisait partie du royaume Lombard-Vénitien : elle est située sur la Sésia, et l'on y voit un célèbre sanctuaire dédié à la Mère de Dieu.

VARÈSE (Italie), petite ville sur les rives enchantées du lac de Côme. Elle partage, avec la ville de ce nom, l'avantage de posséder,

(1) *Livre de Josué*, ch. IV, vers. 6, 7, 8.
(2) *La Vie de saint Pierre II*, par M. l'abbé Chivray, p. 216.

pendant la belle saison, les plus riches familles et le beau monde de Milan. Dans son voisinage s'élève un sanctuaire appelé la Madonna del Monte, à cause de sa situation sur le haut d'une montagne d'où l'on jouit d'une vue magnifique ; plusieurs chapelles où sont représentés les mystères du saint rosaire, ornent le chemin qui mène au temple. C'est un des plus gracieux pèlerinages de l'Italie.

Le sommet de la montagne où s'élève ce sanctuaire fut jadis le théâtre d'une grande défaite qu'y essuyèrent les ariens, et saint Ambroise, en reconnaissance de cette protection de Dieu, voulut en consacrer la mémoire par la fondation d'un temple en l'honneur de la Mère de Notre-Seigneur. On voit que l'érection de ce sanctuaire date de fort loin, car elle remonte jusqu'à l'an 397 de notre ère. Au x^e^ siècle, il existait déjà dans cette église un diaconat avec le titre d'archiprêtre. La statue de la Vierge, qu'on y voit encore aujourd'hui, est la même qui fut consacrée par saint Ambroise. Vers la fin du xvi^e^ siècle, un capucin de Monza, nommé Jean-Baptiste Aguggiari, allait souvent de Varèse au sanctuaire pour y prêcher, et ce fut lui qui conçut l'idée d'élever sur le chemin autant de chapelles isolées que le Rosaire compte de mystères. Le capucin raffermi dans son projet par le curé de Malnate, à qui il en avait fait confidence, n'hésita point à en parler en chaire. Il mit tant de chaleur et de persuasion dans ses paroles, que les peuplades environnantes s'empressèrent de seconder par leurs offrandes les intentions du Père capucin. Lorsqu'on eut réuni un capital de certaine importance, l'érection de ces chapelles fut autorisée par le cardinal Frédéric Borromée, cousin de saint Charles, en 1610. Les habitants de Malnate, village voisin, furent les premiers à mettre la main à ce grand ouvrage qui dura pendant près d'un siècle.

L'église principale de Varèse, dite la basilique de Saint-Victor, renferme un grand nombre de saintes reliques qui sont en grande vénération.

« Du lac Majeur à Varèse, et de Varèse à Côme, dit l'auteur des *Souvenirs d'Italie, par un catholique*, les routes sont presque toujours bordées de mûriers et de vignes entrelacées aux muriers, dont les festons s'étendent avec grâce d'une vigne à l'autre. Les clochers des églises ont tous quatre ou cinq cloches, dont les sons, sur les bords du lac, vont se repétant d'une rive à l'autre, ce qui produit un effet charmant. J'ai assisté à l'office ambroisien à Varèse. Les acolytes se placent des deux côtés de l'autel ; l'Epître et l'Evangile se chantent du haut de la chaire de vérité ; cette chaire est admirablement sculptée en chêne, soutenue par de colossales statues d'évêques. »

VARHELY. *Voy.* ULPIA TRAJANA.

VASINA (Corse), village de l'arrondissement de Bastia. Son pèlerinage à la Madone est très-célèbre. C'est la Notre-Dame de Lorette de la Corse. Il est visité, au mois de septembre, par les paysans et les marins qui s'y rendent de loin, à travers d'affreux chemins et pieds nus.

« La dévotion à la Vierge, dit M. Valery, est très-populaire parmi les Corses ; de nombreux *ex-voto* de naufragés et d'autres malheureux secourus, sont suspendus aux murs de l'église. Un de ces *ex-voto* rappelle l'accident arrivé à une représentation de la mauresque, ancienne danse guerrière et nationale, qui remonte au ix^e^ siècle. Cette espèce de pyrrhique corse, inventée pour s'animer contre les Sarrasins, se composait de cent soixante acteurs partagés en deux bandes, figurant les deux armées ; elle ne se danse plus depuis soixante ans. Lors de l'accident peint dans le tableau, le plafond de la salle s'écroula sous les pas trop menaçants des danseurs, et ceux qui échappèrent à la chute, en se suspendant aux poutres, ont consacré cet *ex-voto* à la Madone. »

VAUDREUIL (France), en Normandie, dans le département de l'Eure. On y vénère avec une grande piété Notre-Dame de Vaudreuil, et il se faisait autrefois un grand pèlerinage à son sanctuaire.

VAUGIRARD (France), village qui touche Paris au sud-ouest. On est surpris de la foule considérable qui s'y rend à certains jours de l'année, et surtout à la fête de saint Lambert. Ce village a pris son nom de Girard de Moret, abbé de Saint-Germain des Prés, à qui appartenait autrefois la seigneurie de ce lieu.

VAUX EN DIEULET (France), en Champagne, dans le département des Ardennes.

Il y avait en ce lieu, avant 1790, un monastère qui eut autrefois pour prieur François le Fort, de l'ordre des Prémontrés, qui écrivit la *Vie* de sainte Gertrude, et fit restaurer dans cette paroisse le bassin d'une fontaine où l'on va toujours en pèlerinage invoquer cette sainte, depuis un temps immémorial.

VELLETRI (Italie), dans les Etats romains. C'est la résidence ordinaire du cardinal évêque d'Ostie, depuis l'an 1146. La cathédrale est dédiée au pape saint Clément, martyr. On dit que la foi y fut prêchée par un disciple de saint Pierre, l'an 100 après Jésus-Christ.

L'église de la Madone *dell' Orto* est souvent visitée par les pèlerins et par les étrangers.

Le cardinal d'Estouteville, qui en fut évêque titulaire, y fit bâtir le palais épiscopal l'an 1479, avec une grande magnificence.

Velletri est l'ancienne Velitræ des Volsques, dans le Latium.

VENDOME (France), ancienne ville de la Beauce, chef-lieu de sous-préfecture du département du Loiret.

L'histoire de la sainte Larme que l'on y vénérait a excité, au xvii^e^ siècle, une longue controverse entre J.-B. Thiers, curé de Vibraye, et le P. Mabillon, savant bénédictin, de la congrégation de Saint-Maur.

Cette illustre congrégation possédait alors

(1) *Souvenirs d'Italie*, p. 34.

l'abbaye de la Sainte-Trinité de Vendôme, où l'on conservait pieusement la célèbre relique. Un religieux de Saint-Benoît en a écrit l'histoire en 1656. Il raconte en somme, que cette larme est une de celles que Jésus-Christ versa sur la mort de Lazare (1) ; qu'un ange la recueillit et l'enferma aussitôt dans la petite fiole où on la conserve à Vendôme ; qu'il la confia d'abord à Madeleine qui l'apporta en France, et la donna à saint Maximin ; mais qu'après plusieurs stations diverses, la sainte Larme retourna à Constantinople, et qu'en 1042 Geoffroy Martel, comte d'Anjou, se trouvant dans cette ville, l'empereur Michel le Paphlagonien lui fit présent de la précieuse relique ; et qu'enfin ce Geoffroy Martel rentra en France, fonda le monastère de Vendôme, et lui donna la sainte Larme qui dès lors attira les hommages des fidèles. Voici les faits réduits à leur plus simple expression. Notre plan ne nous permet d'entrer ici dans aucun détail sur l'authenticité de cette relique. Thiers l'a attaquée, Mabillon l'a défendue (2). Nous devons nous borner à engager nos lecteurs à lire les dissertations de ces deux hommes célèbres avant de prendre un parti définitif. L'évêque du Mans refusa de condamner l'œuvre du curé de Vibraye ; mais, vingt ans après la fin de cette querelle, les Bénédictins de Vendôme publièrent une nouvelle histoire de la sainte Larme. (*Vendôme*, 1721, in-12.)

VENDRES, en France, au département des Pyrénées-Orientales, port de la Méditerranée. *Voy.* PORT-VENDRES.

VÉNESTAUVILLE (France), village de Normandie, arrondissement de Dieppe.

On lit dans un journal du 22 octobre 1850. « Il y a quelques années, l'église de Vénestauville tombait en ruines, quand M. l'abbé Romain, desservant de la paroisse, en entreprit la reconstruction. Aidé des subventions de l'Etat, M. le curé trouva d'ailleurs un puissant appui dans le concours d'une personne pieuse, qui recueillit en souscriptions des sommes importantes. Aussi les travaux prirent-ils un développement qui n'était pas prévu d'abord, et maintenant l'édifice forme une belle croix latine, éclairée par dix fenêtres ogivales et surmontée d'un clocher garni de deux tourelles. »

La bénédiction de cette église a été faite le 16 octobre, avec une champêtre solennité, par Mgr l'archevêque de Rouen, assisté de l'un de ses grands vicaires. Après la cérémonie, un repas a été offert aux pauvres des environs, et l'on a vu les infirmes et les vieillards réunis à de longues tables, et servis par leurs bienfaiteurs ; ce qui offrait un religieux et touchant spectacle.

VENISE (Italie), capitale des provinces vénitiennes du royaume Lombard-Vénitien.

On y va vénérer avec dévotion les reliques de saint Marc, qu'on croit déposées sous la chapelle ducale, dans un endroit mystérieux dont les doges seuls ont eu le secret. On garde à Venise quelques cahiers d'un manuscrit qu'on dit être de la propre main de l'évangéliste.

On y visite aussi une madone célèbre, appelée Notre-Dame de la Victoire, et qu'on croit être l'ouvrage de saint Luc. Cette madone que nous ne croyons pas plus que les autres l'œuvre du saint apôtre, n'en a pas moins une immense réputation, et les empereurs d'Orient avaient coutume de la tenir enfermée dans le trésor de leur palais de Constantinople, et de la faire toujours porter devant eux à l'armée, comme un gage certain de la victoire. Justinien affirme que c'est par son intercession que les Goths et les Vandales ont été vaincus par les Romains, et que les flammes que ces barbares avaient allumées dans l'Afrique et dans toutes les provinces de l'Italie furent enfin apaisées.

Narsès, Justin II, Héraclius, lui durent sans doute la plus grande partie de leurs succès. Jean Zimiscès, prêt à combattre les Bulgares, ne put retenir ses larmes en comparant ses forces à celles de ses ennemis.

Il ne pouvait ni combattre, ni fuir sans faire courir les plus grands risques à ses soldats, quand, au moment de livrer la bataille, il eut l'heureuse pensée d'invoquer la Vierge qui suivait toujours son armée, et la victoire se rangea du côté des siens. Un autre Jean, l'égal au moins de Zimiscès, Jean Comnène, emmena aussi l'image avec lui quand il marcha en Thrace contre les Scythes, adressa de ferventes prières à la Vierge victorieuse, remporta la victoire, et fit l'hommage de ses succès à la Mère de Dieu. Cette image resta en Orient jusqu'aux temps où Alexis Ducas, ayant tué par trahison Alexis l'Ange, monta de sa propre autorité sur le trône impérial. Ce fut alors que les Grecs, ayant appelé l'Occident à leur secours, le doge de Venise Dandolo vint lui prêter le secours de son bras. Ducas, ayant négligé l'image miraculeuse, elle tomba au pouvoir des Vénitiens qui la transportèrent à Venise, où elle fut déposée en grande pompe dans le palais ducal, jusqu'à ce qu'elle fut portée solennellement dans la cathédrale de Saint-Marc, où elle devint bientôt célèbre par ses miracles innombrables.

L'image de Notre-Dame de la Victoire ne fut point la seule qu'on vénérât à Venise.

Dans le temps que Léon l'Isaurien, empereur d'Orient, animé d'un faux zèle contre l'idolâtrie, persécuta les images de Dieu même, de la Vierge et des saints, Jean, que nous appelons Damascène, parce qu'il fut, quoique chrétien, conseiller d'un prince Sarrazin à Damas, se distingua par sa défense des saintes images.

Léon l'Isaurien, furieux de rencontrer un si redoutable adversaire, qui échappait à sa

(1) On dit (J.-B. Thiers, *Traité des superst.*, t. I, p. 110 et suiv.) qu'on voyait encore une sainte Larme à Thiers en Auvergne, à Saint-Maximien en Provence, à Saint-Pierre-le Puellier, près d'Orléans, et à Selincort, au diocèse d'Amiens.

(2) Le P. Mabillon n'a pas cru devoir signer son apologie de la sainte Larme.

persécution, résolut de le perdre dans l'esprit du prince de Damas ; il se fit donc écrire des lettres supposées, dans lesquelles Jean Damascène lui disait que Damas était ouverte aux chrétiens qui voudraient s'en emparer ; que Léon n'avait qu'à venir, qu'il verrait et qu'il vaincrait, et que lui, Jean, ferait si bien par ses conseils qu'il endormirait le Sarrazin dans la confiance où il demeurait ; qu'il le jetterait ainsi dans les mains des chrétiens, etc. Cette ruse indigne réussit auprès du Sarrazin, qui pourtant avait éprouvé depuis longtemps la fidélité de Jean, et il ajouta foi à la perfidie de l'empereur, en voyant les lettres qu'il croyait être écrites par Jean, en examinant son sceau, en reconnaissant son style, son écriture, et sa signature même. Il l'appelle aussitôt en sa présence, l'accuse, le juge et le condamne sans lui donner le temps de se justifier. Il le fait conduire sur la place publique ; on lit devant tout le peuple les lettres accusatrices, et à la grande douleur des chrétiens de Damas, il fait trancher la main coupable d'un si grand forfait, et la fait suspendre à la vue de toute la ville. Cependant, vers le soir, Jean redemande sa main, et rentré dans sa demeure, il la pose sur une antique image de la Vierge qu'il avait dérobée à la fureur des iconoclastes, et prie à genoux la mère de Dieu de réparer l'injustice du prince Sarrasin. Il s'endormit au milieu de sa prière, et rêva pendant son sommeil que l'usage de sa main lui était rendu. A son réveil, il sentit qu'en effet sa main était revenue à sa place, qu'elle était revenue vivante et animée, et le premier usage qu'il en fit fut d'essayer d'écrire le nom de Marie qui l'avait délivré d'un si grand malheur.

Ce miracle, qui fut le sujet d'une grande joie pour les chrétiens, fut un grand scandale pour les infidèles. On crut qu'Esculape lui-même était sorti des enfers pour guérir cette blessure, ou que la hache du licteur n'avait point coupé réellement la main de Jean. Le prince Léon voulut se rendre compte par lui-même du miracle ; il fit venir son secrétaire et se fit montrer sa main. Quand il eut vu la ligne de sang qui marquait encore la place où elle avait été coupée, il ne douta plus de la puissance du Dieu des chrétiens ; il regretta son aveugle cruauté, et n'eut plus assez de paroles pour exalter l'innocence de Jean. Cette image fut dans la suite transportée à Venise, où elle fut conservée avec respect dans le temple de la Paix. (Jul. Strozzi. Venise, 1637.)

Santa-Maria Formosa était célèbre autrefois à Venise par sa fête populaire du jour de la Purification. Nos lecteurs trouveront quelques détails sur l'évènement dont on rappelait tous les ans le souvenir, dans notre *Calendrier Majeur*, au 2 février.

L'ancienne et vaste église de Saint-Pierre fut la cathédrale de Venise depuis les premiers temps de la république, jusqu'au moment où le siége patriarcal passa, en 1807, à la basilique de Saint-Marc. Une chaire très-ancienne de marbre passe pour avoir servi au prince des apôtres dans l'église d'Antioche.

La Vierge *dei Mascoli* est fort en vénération dans l'église patriarcale de Saint-Marc. Cette église, d'une architecture grecque et arabe, est soutenue par cinq cents colonnes de marbre. Partout on ne voit que bronze, or ou mosaïques. La *Pala d'oro* du maître-autel est surtout riche en sculptures, en nielles, en ciselures, en perles, en camées et en pierreries.

Les deux autres églises les plus belles de Venise sont Notre-Dame *de' Frari*, et Saint-Jean et Saint-Paul.

Notre-Dame *della Salute* fut élevée en accomplissement d'un vœu fait par la république à l'occasion de la peste de 1630. Elle renferme cent vingt-cinq statues, et un magnifique candélabre, pareil à celui de la cathédrale de Milan (*Voy.* MILAN), et qui n'est surpassé pour la beauté que par celui de Padoue. *Voy.* PADOUE.

Notre-Dame des Miracles fut construite en 1480. La principale chapelle de cette église est fort estimée.

L'église du Rédempteur fut élevée après la cessation de la peste de 1575.

On vénère à Venise une Vierge appelée par le peuple Notre-Dame *della Scarpa*, parce qu'elle a des souliers aux pieds ; elle est déposée dans la chapelle de Zéno de la basilique de Saint-Marc.

L'église de la Madone dell'Orto est aujourd'hui une espèce de ruine : elle est ancienne et vaste, mais le tonnerre y tomba en 1828, et renversa sur le toit, enfoncé par cette chute, le clocher de forme orientale, bâti au XV^e^ siècle.

La partie du trésor de la ville, déposée à l'église de Saint-Marc (l'autre moitié, composée de vases, de patères, de pierres dures orientales enchâssées d'or et d'argent, est à la Monnaie), peut être regardée comme un des plus vastes reliquaires du monde : là sont exposés de nombreux morceaux de la vraie croix, un clou du crucifiement, un fragment de l'éponge de la Passion, un autre du roseau ; le couteau qui servit à Notre-Seigneur à sa dernière cène, et sur le manche duquel sont des caractères hébreux si effacés que Montfaucon ne put les lire ; de la terre du pied de la croix, imbibée du sang divin ; l'humerus de saint Jean-Baptiste ; d'innombrables reliques de saint Marc ; une superbe croix d'argent, présent de l'impératrice Irène, femme d'Alexis Comnène, à l'église de Constantinople, et surtout deux candélabres admirables chefs-d'œuvre de l'orfévrerie byzantine. Toutes ces dépouilles ont été déposées à Venise après la prise de Constantinople, et ont un double intérêt de dévotion et de pieuse curiosité pour les pèlerins qui les visitent.

Parmi les miniatures du célèbre et admirable Breviani Grimani, à la bibliothèque de Saint-Marc, attribuées à Hemling et à d'autres peintres de l'école belge, on voit une vignette représentant Elisabeth donnant

du pain et des vêtements à un pauvre ménage, tandis qu'un ange plane sur sa tête et lui apporte deux couronnes du ciel.

VENZOLASCA (Corse), gros bourg du district de Casinga. L'ancien convent de Franciscains, bâti en pierres de taille et d'architecture romane, offre un assez beau cortil de dix-huit colonnes. Suivant M. Valery, les moines de Venzolasca étaient les plus anciens de leur ordre, jadis si populaire en Corse, et ils se piquaient de devoir leur fondation à saint François lui-même, ou au moins à son compagnon le P. Parente, depuis général de l'ordre et venu dans l'île en cette qualité (1).

VERCEIL (Italie), dans les Etats sardes, autrefois *Vercellæ*, sur la Sesia.

Cette ville, qui est le chef-lieu d'une petite intendance, était sous l'empire celui du département français de la Sésia. C'est un évêché. On y vénère avec dévotion Notre-Dame des Grâces, en mémoire de la levée du siége que les Français avaient mis devant la ville, en 1553, sous le commandement du duc de Brissac.

VERDELAIS (France), village situé dans le département de la Gironde, arrondissement de la Réole, et à peu de distance de Saint-Macaire. Chaque jour de fête de la Vierge, Verdelais est un lieu de réunion, où il se rend un concours extraordinaire de peuple, tant des environs que de la ville de Bordeaux.

La célèbre chapelle de Notre-Dame de Verdelais, objet de ce pieux pèlerinage, est située à 36 kilomètres de Bordeaux, sur la rive droite de la Garonne.

Voici un abrégé de l'histoire de ce pèlerinage célèbre, tel que l'a donné l'auteur du *Culte de Marie*, ouvrage approuvé, le 1er mai 1849, par Mgr l'archevêque de Bordeaux.

« Enfin, dit-il, peu de monuments de ce genre ont obtenu plus de renom que Notre-Dame de Verdelais. C'est là que, dans le XIIe siècle, fut érigé un monastère consacré à Marie, lequel eut à souffrir de la guerre contre les Anglais. Relevé, en 1384, par Isabelle, comtesse de Foix, à la suite d'une rencontre miraculeuse, il reçut un autel sur lequel fut placée l'image vénérée de la sainte Vierge portant l'enfant Jésus dans ses bras. Depuis cette époque reculée, la statue de Marie eut à subir successivement les outrages réunis du temps, des ennemis de la France et des huguenots; mais le saint autel sortit toujours plus rayonnant de ses ruines, et l'église de Verdelais est aujourd'hui l'une des plus riches et des plus gracieuses fondations consacrées à la Reine des cieux.

« Elle est desservie par les Pères Maristes. On y arrive par un vallon charmant, bordé d'églantiers et de haies d'acacias et d'aubépine.

« Dès l'instant où le voyageur aperçoit le clocher élégant, couvert d'ardoises et surmonté de la croix autour de laquelle s'enlace un serpent, il éprouve je ne sais quel doux isolement de l'âme qui détache de cette vie, où, comme l'a si bien dit saint Augustin, « les choses sont pleines de misère, et l'espérance vide de bonheur. » Cette sorte d'extase commence aussitôt qu'il met le pied sur cette terre de bénédictions; mais il se sent surtout entraîné par une sensation ravissante lorsque, arrivant sur le soir, il voit de loin scintiller au fond du sanctuaire la flamme mystérieuse de la lampe qui brûle nuit et jour devant l'autel de Marie. Il lui est bien difficile alors de ne pas hâter sa marche, et, dès qu'il se trouve près du saint des saints, à peine a-t-il fléchi les genoux, qu'il se sent comme absorbé dans la rêverie et dans la prière.

« Il y remarque ou il y apprend bientôt que la reconnaissance des pêcheurs relevés, des malades guéris, des marins échappés au naufrage, des peintres ou des poëtes saisis d'un religieux enthousiasme, a laissé ces marques touchantes de leur passage sous les voûtes de la chapelle consacrée à la sainte Vierge. Leur main a, en effet, dans ce lieu, suspendu des lampes d'argent ou de petits bâtiments élégamment pavoisés, décoré les niches de tableaux charmants, ou déposé aux pieds de Marie l'hommage d'étincelantes inspirations.

Telle est l'influence de tout ce qui environne alors le pèlerin, que bientôt, au milieu de la foule que Verdelais attire à cette solennité, il se croit au milieu de ses parents et de ses amis. C'est que la religion, quand elle n'est point altérée par le contact des passions, tend à faire une seule famille du genre humain pacifié. Là tous les rangs sont confondus, toutes les conditions égales, tous les vœux sincères, en un mot, le ciel y est ouvert pour tous.

« Nous vîmes, en l'année 1823, la fille de Louis XVI, si célèbre par ses infortunes, priant et pleurant aux pieds de Notre-Dame de Verdelais, à côté d'une pauvre paysanne priant et pleurant comme elle. L'une demandait sans doute le repos éternel pour le fils de saint Louis, tandis que l'autre implorait aussi la miséricorde de Dieu pour son époux, obscur laboureur chrétien, sur la tombe duquel elle venait renouveler la simple croix de bois.

Plus de vingt-ans après, dans une de ces mélancoliques journées d'automne, saison des cœurs malades pour lesquels il n'est plus d'affection ici-bas, vu qu'ils n'ont plus que peu de temps à y demeurer, nous aperçumes au fond du même sanctuaire deux sœurs ensemble, en vêtements de deuil, saintement agenouillées devant la bonne Vierge noircie par le temps et les flammes; elles étaient arrivées la veille de Bordeaux, dans l'intention de prier Notre-Dame de Verdelais pour le repos de l'âme de leur malheureux frère enseveli vivant, hélas! en moins d'une minute, sous les décombres d'un incendie, après une laborieuse nuit de dévouement et de charité. Nous osions à peine nous approcher d'elles, et il nous

(1) *Voyage en Corse, à l'île d'Elbe et en Sardaigne*, t. I, p. 305.

semblait les entendre l'une et l'autre réciter ces paroles du chant funèbre de David sur la mort de Saül : *Je pleure sur toi, mon frère ;.., comme une mère aime son fils unique, ainsi je t'aimais !* . . . .

« Il est donc vrai que, par un attendrissant privilége, Marie est toujours et partout la reine des martyrs, la porte du ciel, le soulagement des infirmes, la consolation des affligés ! »

VÉRONE (Italie), ville du royaume Lombard-Vénitien, appartenant à l'Autriche sur l'Adige.

A la chapelle *del Monte della Pietà*, aujourd'hui détruite, Domenico Morone, l'un des bons peintres de la primitive école vénitienne, avait représenté l'histoire de sainte Elisabeth de Hongrie, de manière à mériter de grands éloges de Vasari.

A *Santo Bernardino* dans la même ville, on voit encore un grand tableau de Paulo Cavazzuola, qui représente cette même sainte Elisabeth avec d'autres illustres saints Franciscains, saint Louis de France, saint Louis, évêque de Toulouse, saint Bonaventure, saint Yves et saint Elzéar de Sabran. Vasari s'exprime ainsi sur cette figure : *Santa Elisabetta, che è bellissima figura, con aria ridente, volto gratioso, et con il grembo pieno di rose ; e pan che gioisca, veggendo per miraculo di Dio, che il pane, ch'ella stessa, gran signora, portava ai poveri, fosse convertito in rose, in segno che multo era acetta à Dio quella sua umile carita.* (*Voy.* l'*Histoire de sainte Elisabeth de Hongrie*, par M. le comte de Montalembert, page 409.)

VERSAILLES (France), chef-lieu du département de Seine-et-Oise.

Avant la révolution de 1789, on conservait dans la chapelle du château de Versailles un corps tiré des catacombes de Rome et donné avec un marbre long d'un pied, large d'un demi-pied, et une fiole de sang, à Marie Leckzinska, femme de Louis XV. Une inscription grecque appelait ce saint du nom d'Onésime.

L'église cathédrale de Saint-Louis renferme aujourd'hui un *ex-voto* précieux : c'est une statue de la sainte Vierge, offerte par la ville de Versailles sauvée de l'invasion du choléra-morbus en 1832.

VESCOVATO (Corse), capitale chétive de la Casinga ou Castagniceia, ainsi appelée de ses bois de châtaigniers. Quelques-uns de ses arbres antiques, décrépits, dit M. Valery, reçoivent dans leurs flancs entr'ouverts jusqu'à dix personnes, et poussent encore de profondes racines et de vigoureux rameaux.

L'église de Vescovato est ancienne. Elle a un beau tabernacle en marbre, provenant des ruines de Mariana.

Cet agréable bourg dut jouir, au XVI^e^ siècle, d'une sorte de prospérité, puisqu'alors on y célébrait des jeux scéniques, dont les sujets étaient pris le plus souvent dans l'Histoire sainte.

VESOUL. *Voy.* VAL-SAINTE-MARIE.

VÉSUVE (Italie). Cette montagne, qui fut changée en volcan dans le I^er^ siècle de l'ère chrétienne, n'est guère aujourd'hui considérée comme un but de pèlerinage religieux. L'ermitage, placé au flanc de la montagne, n'a rien de religieux : c'est un lieu de repos pour les voyageurs, et rien de plus. On y voit bien une petite chapelle ; mais les étrangers qui la visitent ne pensent point à y prier, et les ermites n'y songent pas davantage. Il y a environ soixante ans que mourut un très-vieux gardien, revêtu de la robe religieuse dont ils sont toujours revêtus : c'était un ancien valet de chambre de madame de Pompadour.

VEZELAY (France), bourg de Bourgogne, département de l'Yonne, arrondissement d'Avalon, dont il est peu éloigné. Il possède l'une des plus remarquables églises du département. L'*église de la Madeleine* a 120 mètres de longueur, en y comprenant le narthex ; sa largeur n'est que de 23 mètres 20 centimètres ; la hauteur moyenne des voûtes est de 20 mètres.

Rien de plus majestueux que cet immense vaisseau, dont la longueur surpasse celle de la plupart de nos grandes cathédrales. L'œil se promène avec étonnement sur cette longue suite d'arcades, et s'arrête sur le sanctuaire, qu'éclaire une vive lumière, tandis que le reste de l'église est plongé dans une ombre mystérieuse.

Laissons parler M. Mérimée, inspecteur général des monuments de France ; il a donné de cet bel édifice une description exacte et tout à fait archéologique (1).

« La façade du monument offre une ancienne restauration gothique maladroitement ajoutée aux parties basses, qui appartiennent au style roman. La tour de gauche a été renversée par les protestants, en 1569. Pendant la révolution, les bas-reliefs des tympans ont été détruits, et, pour que le XIX^e^ siècle ne le cédât pas en vandalisme, on vient d'élever, au-dessus de la partie qui reste, une espèce d'observatoire octogone en forme de tente, de l'aspect le plus ridicule.

« D'après ce qui reste, il est facile de se faire une idée de cette façade telle qu'elle était lors de la construction primitive : trois portes principales cintrées, avec des archivoltes et des tympans richement sculptés, étaient précédées d'une montée de quelques gradins ; deux tours carrées, médiocrement élevées, encadraient la façade, et se réunissaient par une galerie dont quelques parties subsistent encore dans la tour de droite. Au-dessus de cette galerie, selon toute apparence, s'élevait un fronton triangulaire.

« Plus tard, c'est-à-dire vers la fin du XIII^e^ siècle, les tours ont été exhaussées d'un étage et percées de longues ogives trilobées ; ce n'est, je crois, qu'à la fin du XIV^e^ siècle qu'on a remplacé le galbe roman par une espèce de grand fronton à jour... Ce fronton est en forme d'ogive, et surmonté d'une accolade ou ogive à contre-courbe. Quatre me-

(1) Note d'un voyage dans le midi de la France, 1835.

neaux perpendiculaires, de style anglais, le divisent, et donnent lieu à cinq fenêtres en ogives trilobées d'inégale grandeur, disposées de manière à former un groupe pyramidal. Des statues colossales s'adossent à ces meneaux. Au-dessus sont d'autres fenêtres bouchées, ou plutôt des niches, plus larges et moins hautes, trilobées aussi, où d'autres statues figurent comme autant de soldats dans leurs guérites.... On entre d'abord par une espèce de porche intérieur ou de vestibule (narthex) qui précède la nef et en est séparé par un second portail. La même disposition se reproduit souvent dans les églises romanes, et rappelle l'usage des premiers temps de l'Eglise, lorsque l'entrée du temple n'était accordée qu'aux chrétiens, tandis qu'on assignait aux catéchumènes une place séparée hors de l'enceinte sacrée.... Il offre un mélange de cintres et d'ogives qui semble indiquer une époque de transition. Tous les ornements, d'ailleurs, sont romans ou byzantins, car l'ornementation gothique n'a paru que longtemps après l'ogive, et même après le style ogival.

« Trois arcades cintrées, de chaque côté, divisent ce porche parallèlement à l'axe de la nef; la voûte est en ogive. Les chapiteaux des colonnes engagées sur les faces des piliers sont historiés, de style byzantin et finement sculptés. Au-dessus des arcades de droite et de gauche de ce que l'on pourrait appeler les bas-côtés du portique, règnent deux galèries assez spacieuses qui se réunissent, du côté de la nef, par une espèce de tribune, et du côté du portail par un couloir étroit bordé de colonnettes gothiques contemporaines du fronton que j'ai décrit. Les arcades de ces galeries supérieures sont ogivales; leurs chapiteaux sont du même style que ceux du rez-de-chaussée.

« Les trois portes qui s'ouvrent sur la nef, et qui correspondent à celles de la façade, sont ornées d'archivoltes merveilleusement travaillées, et des bas-reliefs d'un haut intérêt remplissent les tympans.

« La porte principale est divisée en deux par un pilier carré à chapiteau historié. Une colonne plus basse, engagée dans le pilier, sert de piédestal à une longue figure revêtue d'une robe flottante et d'un manteau fourré, la tête entourée d'un nimbe.

« Au-dessus du pilier s'étend un bandeau qui vient s'appuyer par ses deux extrémités sur les impostes; il est couvert de figures d'environ 14 pouces de proportion, formant comme une longue procession partant de droite et de gauche et se dirigeant vers le centre du bandeau, qui est occupé par la tête et le nimbe de saint Jean.

« Le tympan est rempli par un bas-relief de très-grande proportion, exécuté avec le plus grand soin : c'est, à ce qu'il paraît, le morceau capital....

« Au milieu du tympan, la figure de Jésus-Christ attire d'abord l'attention; elle est de proportion colossale, la tête dépassant même le sommet du tymoan; il est assis au milieu d'une *vesica piscis*, la tête entourée du nimbe où est figurée une croix.

« A droite et à gauche du Christ sont d'autres figures diversement groupées, de proportions relativement si petites, que leur tête arrive à peine aux genoux du personnage principal; tous, tenant des livres ou des tablettes, paraissent écouter avec recueillement les paroles du Sauveur.

« Trois archivoltes entourent le tympan; sur la première sont sculptés huit groupes d'inégale grandeur.

« Les tympans des portes latérales sont également occupés par des bas-reliefs, et entourés de deux archivoltes à rosaces et à rinceaux admirablement exécutés et travaillés à jour au-dessus d'une gorge profonde. Sur le tympan de droite est représentée l'Adoration des Mages, et dans le bas l'Annonciation et la Nativité. Celui de gauche est divisé en quatre compartiments : dans le plus élevé, on voit le Christ au milieu des apôtres; en bas, les disciples d'Emmaüs; enfin deux autres sujets que je n'ai pu interpréter. Le bandeau de ces portes latérales est tout uni.

« La nef, qui est immense, indique évidemment deux constructions successives; la première partie, celle qui touche au narthex, a une voûte cintrée en berceau, renforcée d'arcs-doubleaux ornés d'entrelacs ou de rosaces. La voûte de l'autre partie est plus élevée et en ogive, avec des nervures croisées

« Les arcades et les fenêtres de la nef sont toutes en plein cintre. Dans les collatéraux, ces dernières s'évasent considérablement à l'intérieur.

« Les piliers, formés par des espèces de pilastres de largeur inégale appliqués les uns sur les autres, et augmentant de diamètre à mesure qu'ils se rapprochent du centre du massif, portent une colonne engagée sur chacune de leur face. Du côté de la nef, cette colonne s'élève jusqu'aux retombées des arcs-doubleaux; mais elle est interrompue deux fois, d'abord par une moulure saillante à la hauteur des impostes des arcades, puis par une corniche qui règne entre ces arcades et les fenêtres de la nef. Tous les chapiteaux sont historiés et ciselés avec un soin infini.

« Il faut monter quatre marches pour entrer dans le chœur, dont la voûte et les arcades sont en ogive. Il est entouré par neuf gros piliers ronds, d'une seule pierre; un dixième pilier est remplacé par deux colonnes accouplées.

« Au-dessus du chœur règne une galerie dans laquelle s'ouvrent, à l'extérieur de l'église, des arcades géminées en ogive, encadrées par des archivoltes cintrées. Le chœur est éclairé par des lancettes flanquées, à l'intérieur comme à l'extérieur, de longues colonnettes gothiques. Cinq absides disposées en demi-cercle terminent l'église à l'orient, toutes ornées d'arcades bouchées, et éclairées chacune par deux fenêtres en plein cintre.

« Sous le chœur est une crypte soutenue par douze colonnes à chapiteaux en cône renversé, presque dépourvus d'ornements.

« Les transsepts, peu profonds et de longueur inégale, sont entourés d'une galerie qui communique avec celle du chœur, et qui lui est semblable, sauf que du côté de la nef toutes les arcades, moins une, sont en plein cintre.

« On passe du transsept de droite, en descendant cinq ou six marches, dans ce qu'on appelle la salle capitulaire (la chapelle basse). Voûtes et fenêtres sont en plein cintre ; deux gros piliers ronds, à chapiteaux corinthiens barbares, soutiennent une voûte d'arêtes à nervures croisées, qui s'appuient aussi sur des consoles historiées. On remarque des chevrons romans au milieu de chaque nervure, dont l'épaisseur est considérable.

« Autrefois la Madeleine avait deux tours et deux clochers ; la tour et le clocher du nord ont été détruits par les protestants. J'ai déjà parlé de la tour qui flanque la façade. Le clocher de Saint-Antoine, le seul qui subsiste, élevé à côté du transsept droit, est carré, à deux étages, percé de deux fenêtres romanes ornées de gros tores.

« C'est surtout la richesse et la variété de l'ornementation qui distinguent l'église de Vézelay. Les chapiteaux, je ne parle que des plus anciens, sont tous différents : les uns représentent des sujets bibliques, d'autres les supplices des damnés, quelques-uns des chasses, ou bien des animaux inventés par le caprice du sculpteur : on y voit des diables pourvus de cornes et de queues, tourmentant les damnés. D'autres chapiteaux, mais en plus petit nombre, offrent des ornements bizarres, ou bien des feuillages capricieusement agencés. Plusieurs sont ornés de fleurs, entre autres de roses assez bien exécutées : la forme générale de tous est une pyramide tronquée dont les angles sont arrondis. Presque toutes les bases sont garnies de moulures, de perles ou de palmettes. Pour l'ornementation, les piliers de la partie ogivale de la nef ne diffèrent en rien de ceux de la portion plus ancienne ; quant à ceux du chœur, ils n ont que de simples moulures surmontées d'un tailloir. »

VICENCE (Italie), en latin *Vicetia*, *Vincentia*, ou *Vicentia*, et *Vicenza* en italien ; ville du royaume Lombard-Vénitien, chef-lieu de la province de Vicence au gouvernement de Venise, sur le Bacchiglione. Evêché. Deux rangées de portiques conduisent de la colline Saint-Sébastien, près de la ville, sur la montagne où s'élève le sanctuaire vénéré dit *la Madonna del monte Berico*, commencé au xv^e^ siècle et considérablement augmenté en 1688. Dans l'ancienne église on admire surtout l'autel de la Vierge, enrichi de beaux marbres et de pierres précieuses. La statue de la sainte Mère de Dieu, surchargée de vêtements, est un ouvrage grec.

Dans le réfectoire du couvent, on garde un magnifique tableau de l'Adoration des mages, de Ben-Montagna, et le merveilleux tableau de Paul Véronèse, qui représente Jésus-Christ sous l'habit de pèlerin, assis à la table de saint Grégoire le Grand. On regarde ce tableau comme le chef-d'œuvre de ce grand maître. Le mont Berico, sur lequel se trouve l'église Notre-Dame, dit M. Valery, est presque devenu un monument, et c'est sous des arcades de pierre qu'on arrive au sommet. Il y a dans cette longue construction, qui n'est pas la seule du même genre en Italie, une persévérance d'art peut-être unique, et qui n'appartient qu'à ce pays (1).

Les richesses de l'église du mont Berico, la quantité de lampes d'argent qui brûlent devant l'autel de la madone, de ses tableaux et de ses colonnes de marbre, en font un des plus riches sanctuaires de l'Italie.

VICO (Corse), petite ville ancienne, industrieuse, qui compte près de 1400 habitants et qui était autrefois chef-lieu d'une sous-préfecture.

« Le couvent ruiné de Saint-François, dit M. Valery, agréablement situé, fut le lieu des premières et élémentaires études de Pozzo di Borgo, études commencées sous un pauvre moine, et devenues ensuite à Ajaccio, sous la direction de l'érudit professeur corse Cuneo, si classiques, si littéraires (2). »

VICTOIRE (Abbaye de la), en France, à très-peu de distance de Senlis.

La fondation de ce monastère rappelle l'une des époques les plus glorieuses de notre histoire. La première pierre fut posée en 1224, sur le lieu même où se rencontrèrent les deux courriers de Philippe-Auguste et de son fils Louis : l'un portait au roi la nouvelle de la défaite des Anglais dans les plaines du Poitou, et l'autre celle de la victoire de Bouvines. La reconstruction de l'église de ce monastère fut commencée sous le règne de Louis XI, mais, en 1519, elle n'était pas encore terminée.

Le monastère a entièrement disparu. La maison de l'abbé est devenue un château moderne, et il ne reste de l'église que deux arceaux formant autrefois l'une des chapelles latérales. Des armoiries étaient sculptées sur les clefs de voûte, et sur les murs on aperçoit des traces de peinture. Au-dessus de ces ruines s'élève une tourelle qui devait conduire aux galeries du comble. Un peu en avant sont plusieurs restes de voûtes d'une construction plus ancienne, et qui semblent annoncer l'emplacement où était l'entrée de l'église.

Plusieurs débris de cette église ont été employés récemment à la construction d'une petite chapelle. On y remarque une tête de moine, un évêque, une tête mutilée ceinte d'une couronne royale, un dais gothique d'un travail élégant, et servant de piédestal à un groupe de trois femmes qui doit avoir

(1) Valery, *Voyages en Italie*, liv. v, ch. 26.
(2) *Voyage en Corse, à l'île d'Elbe et en Sardaigne.*

fait partie d'un saint sépulcre, et qui est sculpté avec beaucoup de finesse.

VIENNE (Autriche), capitale de l'empire, sur la rive droite du Danube, au confluent de deux petites rivières, la Vienne et l'Alster, au milieu d'une vaste plaine aussi fertile que pittoresque. Sa population s'élève à 330,000 âmes, et des constructions magnifiques ainsi que de grands embellissements, dus à l'empereur François II, en ont fait une des plus belles villes de l'Europe.

Cinq églises surtout méritent de fixer l'attention : l'église Saint-Pierre, bâtie sur le modèle de la basilique de ce nom à Rome; l'église des Augustins, aussi remarquable par son étendue que par le mausolée de l'archiduchesse Christine, travail de l'immortel Canova : c'est dans une chapelle de ce temple qu'on conserve les cœurs des princes de la famille impériale; l'église des Capucins, dont le vaste souterrain sert de sépulture aux princes de la maison d'Autriche ; celle de Saint-Rupert, remarquable par son antiquité, ayant été bâtie en 740, et restaurée en 1436 et 1708; l'église de Saint-Charles, au faubourg Wieder; enfin, l'église de Saint-Etienne, vaste et bel édifice gothique, avec une des tours les plus élevées de l'Europe.

« La tour de Saint-Etienne, dit madame de Staël, s'élève au-dessus de toutes les églises de Vienne, et domine majestueusement la bonne et paisible ville, dont elle a vu passer les générations et la gloire. Il fallut deux siècles, dit-on, pour achever cette tour commencée en 1100; toute l'histoire de l'Autriche s'y rattache de quelque manière. Aucun édifice ne peut être aussi patriotique qu'une église ; c'est le seul dans lequel toutes les classes de la nation se réunissent, le seul qui rappelle non-seulement les événements publics, mais les pensées secrètes, les affections intimes que les chefs et les citoyens ont apportées dans son enceinte,

« Le tombeau du prince Eugène de Savoie est le seul qui, depuis longtemps, ait été placé dans cette église; il y attend d'autres héros. Comme je m'en approchais, je vis attaché à l'une des colonnes qui l'entourent un petit papier sur lequel il était écrit, *qu'une jeune femme demandait qu'on priât pour elle pendant sa maladie.* Le nom de cette jeune femme n'était point indiqué; c'était un être malheureux qui s'adressait à des êtres inconnus, non pour des secours, mais pour des prières, et tout cela se passait à côté d'un illustre mort qui avait pitié peut-être aussi du pauvre vivant. C'est un usage pieux des catholiques, et que nous devrions imiter (Madame de Staël était protestante), de laisser les églises toujours ouvertes ; il y a tant de moments où l'on éprouve le besoin de cet asile, et jamais on n'y entre sans ressentir une émotion qui fait du bien à l'âme, et lui rend, comme par une ablution sainte, sa force et sa pureté (1). »

On vénère dans cette métropole de Saint-Etienne une relique de sainte Elisabeth de

(1) *De l'Allemagne*, vol. II, p. 66.

Hongrie, placée dans le trésor par l'évêque Philippe-Frédéric, comte de Brumer.

Au couvent des Clarisses de Vienne, les fidèles visitent aussi avec respect une portion du corps de la même sainte, extraite de sa châsse de Marbourg, en 1588, par l'archiduc Maximilien d'Autriche, grand maître de l'ordre Teutonique, et donnée par lui à sa sœur Elisabeth d'Autriche. Celle-ci déposa cette relique au couvent des Clarisses, ainsi que le prouve un diplôme de l'archiduc du 14 janvier 1609. (*Hist. de sainte Elisabeth de Hongrie*, par M. de Montalembert.)

VIENNE (France), ancienne ville du Dauphiné, chef-lieu d'arrondissement du département de l'Isère, était autrefois le siége d'un archevêché. Nous allons parler de ses édifices religieux.

Tous ceux de ces monuments qui se trouvaient hors de l'enceinte de Vienne furent détruits par les Sarrasins en 736, et ceux qui étaient dans ses murs furent en partie abattus durant les guerres de religion.

Le principal de ces monuments encore existants est la belle église métropolitaine de *Saint-Maurice*, commencée dans le XI^e^ siècle, et terminée seulement au commencement du XVI^e^. Construite sur un terrain élevé, on y arrive par un perron de 28 degrés placés devant le portail. On monte encore trois degrés pour entrer dans l'église. Le portail, d'une largeur et d'une hauteur imposantes, est orné d'un grand nombre de sculptures, et couronné par deux tours très-élevées. L'intérieur de l'église est très-vaste; quarante-huit piliers, d'une grande hauteur, soutiennent la voûte, et supportent les galeries qui règnent dans tout le pourtour de l'église. Ces galeries sont bordées par des balcons en pierre d'un style gothique. On voit dans cette église le tombeau du roi Bozon.

Eglise de Saint-André-le-Bas. — Elle est infiniment moins remarquable que l'église de Saint-Maurice. Cependant elle offre encore de l'intérêt. Réédifiée au XI^e^ siècle, on employa pour sa reconstruction des colonnes et matériaux provenant d'édifices romains. Les colonnes qui soutiennent la voûte du chœur de l'église de Saint-André sont en marbre blanc, celles de la nef appartiennent à l'ordre dorique. On remarque dans cette église les tombeaux du duc Ancemond, fondateur de l'ancien monastère auquel appartenait cette église, et celui du roi Conrad le Pacifique.

Les églises ou couvent de *Saint-André-le-Haut* et du *prieuré de Notre-Dame de l'Isle* furent construites du X^e^ au XIV^e^ siècle. La première est convertie en magasin, et la seconde a été cédée aux hospices de Vienne et a conservé sa destination.

Il n'existe plus que quelques murailles de l'*église de Saint-Sever*, bâtie en l'an 448, si l'on s'en rapporte à l'épitaphe de ce saint.

L'*église Saint-Georges* est sans doute antérieure au X^e^ siècle, mais on ignore l'époque précise de sa construction. Elle existe encore, mais en fort mauvais état.

Eglise et monastère de Saint-Pierre.—« Le monastère de Saint-Pierre était un des plus célèbres de France. Il fut fondé par saint Léonien, qui en fut le premier abbé, dans le v^e^ siècle. Son église fut construite au commencement du VII^e^ siècle par un *duc Ancemond et son épouse*, avec les débris d'un théâtre romain et d'autres édifices antiques. Comme l'intérieur de l'église offrait un assemblage de colonnes, de chapiteaux et d'ornements dont le coup-d'œil n'était pas agréable aux chanoines, ils formèrent le projet, dans le dernier siècle, d'ensevelir tous ces beaux marbres sous une décoration d'ordre ionique en plâtre ; ce qui fut exécuté.....

« A l'entrée du péristyle sont trois lions. Un jeune homme placé sur leurs dos semble les dompter. Sur chacun de ces lions s'élevait aussi une colonne qui était surmontée d'une lanterne. Ces trois groupes, qui sont exécutés de la manière la plus barbare, étaient dans un temps placés à l'entrée de l'église, où cette espèce de fanal éclairait les fidèles qui s'y rendaient la veille des grandes solennités. L'inscription suivante sert de piédestal à un de ces lions :

D. M.
C. MAXIMIO CAE
COLLIBERTO D. T. C. N.
PONI NEGOTIATOR
INARIO VIENNAE
MAXIMIA
SECUNDILLA XXI.
PIISSIMO FI
C. MAXIMIUS
VCH VI
PIETATI
SANCTISSI.

Maxima Secundilla a élevé ce monument à un fils très-soumis, appelé C. Maximius, qui était marchand de vin à Vienne.

VIEUX-CONDÉ (France), en Flandre, à 12 kil. nord-nord-est de Valenciennes, dans le département du Nord.

On y voit les belles pépinières du duc de Croï et le château de l'Ermitage. Non loin, est la chapelle de Bon-Secours, dédiée à Notre-Dame et très-fréquentée par les pèlerins.

Bon-Secours, formé d'une seule rue, est la frontière entre la France et la Belgique ; on s'y rend deux fois l'année, au printemps et après la moisson : il est situé à 12 kilom. environ de Vieux-Condé. Il tient au village de Perwetz, qui dépend du territoire belge.

VIKO (Turquie d'Europe). Le Viko, selon l'expression d'un voyageur, est une des plus belles horreurs de la nature, que l'on ait jamais vues, assez semblable à la Pierre-Lys dans les Pyrénées, près de Quillau (Aude). C'est la séparation de deux montagnes, causée par quelque accident violent de la nature, qui forme un gouffre horrible de plus de deux mille mètres de profondeur et de seize kil. au moins de longueur. En certains endroits, c'est assez large, et il y a beaucoup de bois où l'on n'a rien touché peut-être depuis Adam ; au monastère de Viko, c'est très-resserré. Au bas coule une petite rivière presque entièrement à sec en eté, comme, au reste, presque tous les torrents de Zagori. C'est vers le milieu de la hauteur, à l'entrée du gouffre près de Monadendi, que se trouve le monastère. Le long du rocher, on a pratiqué un chemin dans une espèce de rainure faite dans le rocher même ; en plusieurs endroits, on a lancé de frêles planches sur l'abîme, et l'on peut faire ainsi plus d'un quart de lieue du chemin, si l'on n'écoute pas trop le *non bene ripæ creditur* de Virgile en rencontrant par-ci par-là quelque grotte, peut-être jadis séjour de quelque ermite pieux. On y avait aussi construit quelques maisonnettes qui sont détruites, comme sont presque aussi toutes pourries les planches lancées sur le précipice. Là, au temps des désordres, après Ali-Pacha, les riches habitants de Janina et de Zagori y avaient caché tous leurs trésors, que d'autres transportèrent avec moins de sûreté à Calarittès et à Syraco, patrie de Coletti, qui a joué un si grand rôle dans les destinées de la Grèce moderne ; beaucoup de familles même s'y étaient réfugiées. Maintenant il n'y a qu'une petite église, qu'on dit remonter jusqu'au VI^e^ ou VII^e^ siècle, où l'on porte aussi des fous comme ailleurs, pour que la Παναγία (sainte Vierge) les guérisse. C'est au ciel et non à la médecine que les bons habitants de ce pays, dans la simplicité de leur foi, demandent la guérison de l'aliénation mentale. Un caloyère la dessert, et il y loge aussi quelques pauvres *calogriès* ou religieuses, qui s'occupent à des travaux grossiers de tissage pour gagner leur vie ; c'est l'occupation de presque toutes les calogriès de par-ici, avec quelques petits services qu'elles font dans les maisons particulières. On m'a dit qu'elles étaient exemplaires sous le rapport des mœurs, et je ne serais que trop porté à le croire ; il n'y a que la sainteté qui puisse habiter le Viko.

VILLADORDIS (Espagne), près de Manresa (intendance civile de Barcelone.)

Quand des hauteurs de Mont-Serrat, qui dominent la populeuse et opulente Barcelone, vous descendez dans la vallée de Llobrégat pour vous diriger vers le nord, vous côtoyez quelque temps le lit du fleuve, sans rencontrer d'obstacles ; mais en remontant encore quelques lieues, une petite rivière torrentueuse se présente : c'est le Tardinero, sur les bords duquel est assise Manresa. A peine y trouveriez-vous cinq cents feux, et pourtant Manresa est pleine de souvenirs. Ignace y gravit le rude sentier de la sainteté par de merveilleuses pénitences. A cinquante pas hors la ville s'élevait un hôpital pour les malades et les mendiants, une église dédiée à sainte Lucie et à l'apôtre saint Thomas. Notre saint n'y chercha point un asile, mais il avait soif de mortification et d'humilité. Il commença par se priver de ce qui pouvait lui procurer la moindre satisfaction, et bientôt même du repos nécessaire à son corps. Il ne donnait au sommeil que le temps indispensable. Pendant les plus grandes rigueurs de l'hiver, et quoiqu'il fût épuisé par les macérations, il dormait étendu

sur la terre nue, avec une pierre ou un morceau de bois pour soutenir sa tête. Le reste de la nuit se passait en prières ou en exercices de pénitence ; car sur ces deux points Ignace n'écoutait que sa ferveur : sept heures d'oraison à genoux, l'assistance à la messe et aux offices divins, ainsi que des jeûnes quotidiens, remplissaient ses journées. Le dimanche seul, il ajoutait quelques herbes à ce qu'il appelait son dîner, en y mêlant, pour en altérer la saveur, de la cendre ou de la terre. Le reste de la semaine, un seul repas par jour, composé du pain le plus noir et le plus dur qu'il eût reçu en mendiant, et l'eau d'une source, formaient son régime habituel. Au sac rude et grossier qu'il portait, le saint joignait un cilice et une chaîne autour des reins. Parfois, lorsqu'il visitait Notre-Dame de Villadordis, près de Manresa, il échangeait sa chaîne pour une bande tissue de ses mains avec une certaine herbe extrêmement piquante, qui lui perçait les chairs. Villadordis l'a conservée encore avec vénération : de quels étranges trophées le christianisme n'orne-t-il pas ses autels (1) ! »

VILLAFRANCA DE PARADÈS (Espagne). On y vénère Notre-Dame de l'Assomption.

VILLA-VICIOSA (Portugal). *Voy.* CORDOUE.

VILLEFRANCHE (France), ville du Beaujolais, dans le département du Rhône : On y visite avec grande dévotion Notre-Dame des Marais.

VILLEJUIF (France), bourg du département de la Seine, à six kil. sud de Paris.

Il y avait autrefois en ce lieu une grande dévotion à saint Cyr et à sainte Julitte. Dès l'an 1476, Louis de Beaumont, évêque de Paris, avait accordé des indulgences à ceux qui visiteraient l'église de Villejuif en l'honneur de ces deux saints. Les Trinitaires d'Arles ayant accordé de nouvelles reliques de ces deux saints patrons à Villejuif, en y ajoutant quelques-unes de saint Roch en 1533, la dévotion et le pèlerinage augmentèrent considérablement.

VILLEMAUR (France), dans le département de l'Aube, en Champagne.

On fit longtemps en ce lieu un pieux et nombreux pèlerinage à saint Flavit.

VINÇA (France) dans le département des Pyrénées-Orientales.

Près de là, sur un mamelon, élevé et entouré de plusieurs torrents se trouve l'ermitage de Domanave, où se rend, tous les ans, une foule considérable.

Sur la cime d'un coteau sont les ruines d'un autre ermitage appelé Saint-Pierre, d'où le regard domine une belle et riche vallée.

VINCENNES (France), grand village de la banlieue de Paris, situé à peu de distance de la barrière du Trône.

On ignore l'époque précise de la construction du château primitif de Vincennes. Le premier établissement qui eut lieu dans cet endroit fut un couvent de l'ordre de Grandmont, fondé par Louis VII. Ces moines furent remplacés par des minimes. En 1183, Philippe-Auguste fit enclore le bois de murailles, afin d'y conserver des cerfs, des daims et des chevreuils. Philippe-le-Hardi agrandit cette enceinte en 1274. Le château existait déjà sous le règne de saint Louis, puisqu'en 1239 il y mit en dépôt la sainte couronne d'épines, et qu'il la transporta ensuite, les pieds nus et processionnellement, de ce château à Notre-Dame de Paris.

En 1337, le château de Vincennes étant en mauvais état, Philippe de Valois le fit abattre et jeta les fondements du donjon actuel. Le roi Jean, son successeur, l'éleva jusqu'au troisième étage, et Charles V acheva l'œuvre de ses prédécesseurs.

Une inscription gravée sur une table de marbre placée à l'entrée du donjon, qui a disparu pendant la révolution, et qu'on n'a pu retrouver malgré toutes les recherches qu'on a faites depuis, constatait ces diverses circonstances ; la voic.

Qui bien considère cette œuvre,
Si comme se montre et descœuvre,
Il peut dire qu'oncques à tour
Ne vit avoir plus noble atour.
La tour du bois de Vinciennes
Sure tours neufves et anciennes
A le prix. Or saurez en ça
Qui la parfist et commença.
Premièrement Philippe roys,
Fils de Charles, comte de Valois,
Qui de grand prouesses habonda,
Jusque sur terre la fonda,
Pour s'en soulacier et esbattre,
L'an mil trois cent trente-trois, quatre.
Après vingt et quatre ans passé,
Et qu'il étoit ja trépassé,
Le roy Jean, son fils, cet ouvrage
Fist lever jusqu'au tiers estage ;
Dedans trois ans par mort cessa,
Mais Charles roi, son fils laissa
Qui parfist en breve saison
Tours, ponts, braies, fossés, maisons.
Ne fut en ce lieu délitable :
Pour ce l'avoit pour agréable.
De la fille au roi de Bahaigne
Et ot a espouse et compaigne
Jeanne, fille au duc de Bourbon,
Pierre, en toute valour bon ;
De lui il a noble lignie,
Charles le Delphin et Marie
Mestre Philippe Ogier tesmoigne
Tout le fait de cette besoigne
Achesveront. Chacun supplie
Qu'en ce mond leur bien multiplie,
Et que les nobles fleurs de liz
Es saints cieux ayent leurs déliz.

Louis XIII ajouta de nouveaux bâtiments à ce château, entre autres la galerie du côté du parc, et il y fit commencer les beaux corps de logis qui sont au midi

Le plan du château de Vincennes forme un parallélogramme régulier, entouré de larges fossés, de murailles et de tours carrées. Au nord, chaque angle du parallélogramme offre une vaste tour carrée et très-élevée. Au milieu est un vaste bâtiment carré d'un

(1) *Histoire de saint Ignace de Loyola et de la compagnie de Jésus*, etc., par le R. P. Dan. Bartoli, t. I, p. 47.

aspect imposant, et dans lequel se trouve l'entrée principale de la forteresse, accompagnée de tous les moyens de défense de l'époque, tels que pont-levis, herse, meurtrières, mâchicoulis.

Le côté oriental du parallélogramme présente, outre les deux tours carrées à ses extrémités, un bâtiment carré dans son centre, semblable à celui du nord.

Le côté opposé présente une disposition semblable, à l'exception qu'à la place du bâtiment central s'élève, à l'intérieur et à peu de distance des murs, le fameux donjon dont nous avons parlé. Ce donjon a ses fortifications particulières, telles qu'enceinte muraillée, pont-levis, fossés communiquant avec les grands fossés de la forteresse.

Au midi, une porte s'ouvre sur le bois de Vincennes; l'extérieur seul de cette porte offre une physionomie ancienne.

Cette forteresse du moyen âge est la plus grande et la plus régulière qui soit restée en France. Cependant la main des hommes plutôt que le temps lui a fait éprouver de nombreuses modifications. La plus importante est la démolition de la portion de ses tours carrées qui dépassait le mur d'enceinte. Cette opération, qui a ôté à ce beau monument une grande partie de son caractère antique, a été faite sous l'Empire, dans le but sans doute de moderniser cette construction en la rapprochant des formes de la fortification actuelle. Il en est résulté que des neuf tours qui environnent le château, une seule, à l'exception du donjon, est restée intacte; c'est la tour du Diable, située du côté du village. Cette tour, d'une construction très-simple à l'intérieur, est enrichie au dehors de tout le luxe architectural de l'époque.

La chapelle, élevée par Charles V dans la seconde cour, est fort remarquable; elle domine au loin les tours rasées du château. Cet édifice, d'un beau gothique, très-simple en dedans, est richement orné à l'extérieur. Ses vitraux anciens, peints par Jean Cousin, d'après Raphaël, sont d'une grande beauté: malheureusement une partie de ces vitraux a été détruite; sept seulement ont pu être rétablis.

Revenons au donjon. Ses fossés particuliers, creusés à pic et profonds de 13 mètres, sont revêtus de pierres de taille avec un cordon ou corniche saillante. Une galerie couverte, percée de meurtrières, défend l'approche du fossé, dont les angles sont flanqués par des tours faisant saillie intérieurement.

Deux ponts-levis donnent accès dans la forteresse, un petit pour les piétons, et l'autre pour les voitures. On passe ensuite trois portes, puis on se trouve dans une cour intérieure, au milieu de laquelle s'élève le donjon, dont trois autres portes défendent l'entrée.

Ce donjon est carré; une tour s'élève à chacun de ses angles. Il est divisé en cinq étages, auxquels conduit un escalier d'une construction hardie. Chaque étage présente une chambre carrée dont la voûte est soutenue par un fort pilier central. A chaque coin de cette salle est un cabinet de 4 mètres 30 centimètres de largeur sur autant de longueur, avec une cheminée. Ces cabinets ont été, à diverses époques, convertis en prison; ils étaient fermés chacun par trois portes doublées de fer, garnies de deux serrures et de trois verrous. Ces portes s'ouvraient en sens inverse, de manière à se barrer réciproquement; leurs murs avaient 5 mètres 33 centimètres d'épaisseur, et leurs voûtes 10 mètres de hauteur. La pièce centrale renferme également une vaste cheminée; elle est fermée d'une porte massive.

Au troisième étage est une galerie extérieure en saillie, qui fait le tour du donjon, dont le comble forme une terrasse cintrée. A l'un des angles de cette terrasse s'élève une guérite en pierre, dont la construction est d'une grande délicatesse.

La salle du rez-de-chaussée s'appelle *Chambre de la question*. Avant la Révolution on y voyait encore des siéges de pierre destinés aux victimes, et un appareil de chaînes et d'anneaux scellés dans le mur, dans le but de contenir leurs mouvements.

La salle du dernier étage portait le nom de *Salle du conseil*, parce que c'était dans cet endroit que les rois de France tenaient leur conseil lorsqu'ils habitaient le donjon.

Les huit autres tours carrées servaient aussi de prison.

VIRONCHAUX (France), dans le département de la Somme, près d'Abbeville.

Gumppenberg cite Notre-Dame de Vironchaux ou Wironchaux comme une vierge célèbre; mais il ne donne aucun détail sur son histoire qu'il ignore.

VISITATION (La), en Palestine, lieu où Marie se rendit pour visiter sainte Elisabeth. Voici ce qu'en dit le Père M.-J. de Géramb:

« A un quart de lieue de la vallée de Térébinthe est l'endroit connu sous le nom de la Visitation. Il est situé sur le penchant d'une colline où saint Zacharie et sainte Elisabeth avaient une maison de campagne. La tradition raconte que la sainte Vierge se rendit d'abord à la maison qu'habitait ordinairement sa cousine Elisabeth, au village qui porte aujourd'hui le nom de Saint-Jean-Baptiste, et où est né le Précurseur; mais que, n'y ayant pas trouvé sa cousine, elle alla à sa maison de campagne.

« Sur l'emplacement de cette maison, sainte Hélène fit bâtir une fort belle église. Il en reste encore aujourd'hui des ruines considérables, au milieu desquelles s'élèvent de grands arbres, dont l'un domine majestueusement tous les autres. En parcourant ces débris, dont l'aspect est véritablement pittoresque, j'arrivai à une espèce de chapelle ouverte, au fond de laquelle est un autel formé de plusieurs pierres grossièrement placées les unes sur les autres; et j'appris du guide qui me suivait que les religieux de Saint-Jean se rendent là, chaque année, en pèlerinage, et y célèbrent le saint sacrifice de la messe le jour de la Visitation.

Cette chapelle, si toutefois on peut lui donner ce nom, est à l'endroit même où sainte Elisabeth rencontra celle qui portait dans son sein le Sauveur des hommes, et à qui l'Esprit-Saint inspira ce cantique admirable dont les paroles prophétiques, répétées d'âge en âge, retentissent depuis dix-huit cents ans dans toutes les solennités de l'Église chrétienne. »

VITERBE (Italie). La cathédrale de Saint-Laurent est élevée sur l'emplacement d'un ancien temple d'Hercule fort célèbre dans l'antiquité.

Aujourd'hui la plus grande dévotion des pèlerins se porte aux reliques de sainte Rose de Viterbe, que l'on conserve dans l'église des Cordelières. « On dit, selon La Martinière (mot VITERBE), que le corps de la sainte est tout entier dans une chapelle obscure : la châsse qui le renferme est garnie de cristaux, au travers desquels, et à l'aide de quelques bougies, ceux qui ont la vue bonne voient le visage et les mains. »

A deux milles environ de Viterbe, on voit le magnifique couvent de *la Quercia*. « L'avant-cour de ce lieu célèbre est formée par des maisons occupées, dans le temps des foires, par des marchands de toute espèce, qui s'y rendent de tous les États du pape et du grand-duc, et qui y font un commerce considérable. Ces maisons ne sont point habitées tout le reste de l'année. On a donné à cette église le nom de *la Quercia* ou *du Chêne*, à cause d'une image merveilleuse de la sainte Vierge, source féconde d'une infinité de miracles qui s'y font tous les jours. Le lieu où sont à présent l'église et le couvent des Dominicains, était une forêt au travers de laquelle passait le grand chemin qui conduit à Banaja, à Orviette, à Todi, à Pérouse et à d'autres lieux de la partie septentrionale de l'Etat de l'Eglise. Des paysans, qui y passaient assez souvent, virent, la nuit, dit-on, des lumières dans le plus épais du bois. La chose étant arrivée bien des fois, ils allèrent en grand nombre au lieu où ces lumières paraissaient, et virent qu'elles sortaient d'une image de la sainte Vierge, peinte sur une grande tuile et attachée à un chêne. On en donna avis à l'évêque, qui, ayant constaté, par les informations, la vérité du fait, résolut d'apporter cette image merveilleuse à la ville et de la placer dans la cathédrale. Il alla sur le lieu avec tout son clergé séculier et régulier, et ayant détaché l'image de l'arbre, l'apporta à son église; mais on fut bien étonné de ne l'y trouver plus le lendemain matin. On sut qu'elle était au lieu d'où on l'avait tirée. On l'alla chercher une seconde fois, et la même chose étant arrivée jusqu'à trois ou quatre fois, l'évêque jugea que la sainte Vierge voulait être honorée au lieu où son image avait été trouvée. Il fut donc résolu d'y bâtir une chapelle. La première que l'on éleva couvrait tout le chêne où la sainte image reposait; on dressa un autel au pied de cet arbre, et l'on choisit les religieux de Saint-Dominique pour avoir soin de ce lieu et pour y célébrer les saints mystères. La quantité de miracles qui s'y faisaient tous les jours y attira bientôt les peuples de tous les environs, et ensuite ceux de toute l'Italie. Il fallut bâtir une église plus considérable et un couvent pour loger les religieux qui la desservaient. Cette église est grande et très-belle. La grande nef est accompagnée de deux collatéraux ou bas côtés, séparés par des colonnes de pierre rude très-bien travaillées. Les arcades sont en plein cintre et portent une architrave, une frise et une corniche, avec tous les ornements qu'on peut y mettre sans confusion. La nef et les collatéraux sont voûtés, et les chapelles qui sont des deux côtés peuvent passer pour belles. Le chœur où les religieux font l'office est derrière la chapelle qui renferme le chêne où la sainte image fut trouvée. Il est à présent sec, et la dévotion des pèlerins l'a fort maltraité en le coupant. On conserve à présent le tronc avec plus de soin; et si l'on en donne à quelques personnes, c'est en petite quantité. L'église est pleine de vœux ou d'*ex-voto*, de ceux qui ont reçu des grâces particulières par l'intercession de la sainte Vierge. On ne se contente pas de les représenter en tableaux, on voit de tous côtés des figures de carton, grandes comme nature, représentant les gens qui ont reçu des grâces singulières. Les vœux de carton n'étaient pas les seuls qui ornaient cette église. La piété des fidèles semblait s'être épuisée, tant on voit d'argenterie et d'ornements d'or, enrichis de pierreries autour du tableau. Mais cette église a été dépouillée de ces richesses. On trouva un matin que des voleurs étaient entrés avec une échelle par une fenêtre, et qu'ils avaient tout emporté. On regrette surtout une large bordure d'or massif, couverte de diamants et d'autres pierreries qui étaient autour du saint tableau. On fit de grandes perquisitions sans pouvoir rien découvrir (1). »

On appelle cette ville, en latin moderne, *Viterbum*, mais ce nom barbare n'est qu'une latinisation de l'italien Viterbo. Le nom primitif est *Vitercinum* ou *Vetarcium*. Il fut donné par Didier, roi des Lombards, à une ville qu'il venait de former de quatre bourgs ou villages appelés *Fanum Vultumnæ*, *Arbanum*, *Vetulonia* et *Longula*. Cette ville devint plus tard la capitale du pays qui forma l'origine du domaine temporel des papes, sous le nom de patrimoine de saint Pierre.

VIVIELSKI (Russie). La madone de Vivielski, ancienne image peinte dans le style grec de la décadence et très-vénérée à Moscow, est incrustée dans le pilier qui sépare la double arcade de la tour du Kremlin. *Voy.* Moscow. On lui attribue un grand nombre de miracles.

VIZAPOUR. *Voy.* BEDJAPOUR.

VOLTERRE (Italie). Cette ville est toujours l'ancienne colonie-municipe, appelée par les anciens *Volaterræ*, célèbre autrefois

(1) La Martinière, *Grand Dictionn. géogr., histor et critique*, mot VITERBE.

par ses thermes, par ses murailles assemblées sans chaux et sans ciment, et par son temple d'Hercule, de construction étrusque. Cette cité était une des douze lucumonies. On y conserve encore, dans le musée public de la ville, la déesse Nortia ou Nursia, la Fortune de l'Etrurie.

Volterre était un évêché dès le v^e^ siècle. Parmi les objets de dévotion qui y attirent les pèlerins, on remarque, dans un célèbre reliquaire de l'église du couvent de Saint-François, un morceau des pains multipliés par le Sauveur. Il est d'orge et paraît encore tendre, dit M. Valery.

VRAIN (SAINT-), en France, dans le département de Seine-et-Oise.

Voici ce que nous lisons dans l'abbé Lebeuf au sujet d'un pèlerinage ancien qui aurait eu lieu dans cette église, et qui est détruit aujourd'hui.

Il y avait là autrefois un petit prieuré appelé le prieuré de Saint-Vrain.

« Quoi qu'il en soit, dit l'abbé Lebeuf, de la cause et de l'origine du nom de Saint-Vrain donné à ce petit monastère, il paraissait dans le rang des bénéfices du diocèse de Paris avec distinction dès le commencement du XIII^e^ siècle, et l'on voit qu'il y avait un concours de peuple, et qu'il s'y faisait des offrandes. Le prêtre d'Escorcy (1) (c'est ainsi qu'on appelait le curé), s'étant aperçu que ses paroissiens y portaient leurs oblations comme les autres, attaqua les religieux. Le procès fut porté devant l'évêque de Paris, Pierre de Nemours, qui ordonna, l'an 1211, que si un moine du prieuré de Saint-Vrain recevait les offrandes de quelques paroissiens d'Escorcy aux fêtes annuelles, il devait les remettre au curé; mais qu'à l'égard des autres pèlerins non paroissiens d'Escorcy, il pouvait retenir ce qu'ils lui offriraient les jours de dimanche, fêtes d'apôtres et de martyrs, comme saint Etienne, saint Vincent, saint Laurent, aussi bien que les jours de fêtes de la sainte Vierge, de sainte Madeleine, de la Croix et des Anges, et les deux grandes fêtes de saint Martin et de saint Nicolas; que le prieur ne pourra sonner sa messe jusqu'à ce que le *Sanctus* de la messe de paroisse soit chanté; qu'il ne pourra jamais faire faire de pain pour le bénir et être distribué publiquement; que dans le cas de nécessité, les femmes ne pouvant pas venir à l'église d'Escorcy pour leurs purifications ou relevailles, le curé pourra mener dans l'église du prieuré celles qui demeurent dans ce quartier-là, et il y recevra leurs offrandes; enfin, que dans les fêtes annuelles, si des paroissiens viennent à l'église du monastère, le religieux leur dira d'aller à la paroisse et les y exhortera, mais qu'il ne sera pas tenu de les chasser de son église (1). »

Il y avait à Saint-Vrain d'Escorcy un hôpital sous le nom d'Hôtel-Dieu-Saint-Antoine.

(1) Escorcy (en latin *Scortiacum*) était le grand Saint-Vrain, et le prieuré était au petit Saint-Vrain.

(1) *Histoire du diocèse de Paris*, t. X, p. 42.

W

WALDSTETTEN (Suisse). Sur un des rochers des Waldstetten, à la place même où la tradition suisse croit que Guillaume Tell s'élança de la barque de Gessler sur le rivage, et perça le tyran de sa flèche mortelle, on éleva une petite chapelle en l'honneur de cet événement qui commença, pour la Suisse, l'ère de son indépendance. Cent quatorze personnes, qui avaient connu Guillaume Tell, vivaient encore à l'époque où cette chapelle fut inaugurée, et même se trouvaient présentes à cette pieuse cérémonie. On y va souvent, encore aujourd'hui, par dévotion, en reconnaissance de ce grand événement.

WARKWORTH (Angleterre). L'ermitage de Warkworth est situé à la distance d'environ un demi-mille au-dessus du château de ce nom, dans le Northumberland, sur les bords de la rivière du Coquet. Cette vénérable structure se compose de trois pièces creusées dans le roc solide, et se projette sur les bords de la rivière qu'ombragent d'anciens arbres touffus, nobles rejetons des belles forêts qui servaient jadis de retraite aux reclus de cette solitude romantique. M. Grose, dans son livre des Antiquités, voulant distinguer les trois pièces, les appelle la chapelle, la sacristie et le vestibule. La première se voit intacte; mais les deux autres n'offrent plus que des ruines.

La chapelle, qui a 18 pieds de longueur et environ 7 pieds et demi de largeur et de hauteur, présente un superbe modèle d'architecture gothique: Les côtés sont ornés de beaux piliers octogones qui forment plusieurs branches jusqu'au plafond, où ils se terminent en arcs pointus. A l'extrémité orientale est un simple autel; on y arrive par deux marches; on aperçoit, derrière, une petite niche où était probablement placé le crucifix. Le côté septentrional de la chapelle est orné d'une fenêtre gothique, taillée dans le roc, qui éclairait la sacristie.

La sacristie, salle simple et oblongue, est parallèle à la chapelle. On voit encore, à l'extrémité de l'est, les vestiges d'un autel où l'on célébrait la messe. Entre cette pièce et la chapelle est une petite ouverture, d'où l'ermite pouvait se confesser et apercevoir l'hostie. Près de cette ouverture est la porte de la chapelle; au-dessus est un petit écusson où sont sculptés les emblèmes de la passion: la croix, la couronne d'épines, les clous, la lance et l'éponge. Sur le côté méridional de l'autel est un cénotaphe qui supporte trois figures: la principale représente une dame (la sainte Vierge peut-être); un

ange voltige au-dessus d'elle ; l'autre figure est celle d'un guerrier, debout aux pieds de cette dame.

Une porte conduit de la sacristie au vestibule qui contient deux niches carrées où se plaçait le reclus pour se livrer à ses méditations. De là il jetait les regards sur la charmante rivière, dont les eaux murmurantes baignaient le pied de son ermitage. Au-dessus de la porte intérieure du vestibule est placé un second écusson où l'on voit sculpté un objet qui ressemble à un gantelet, ou au cimier du fondateur. A l'extérieur du rocher, auprès du vestibule, est un escalier tournant, construit en pierres ; il mène à travers une porte arquée, sur le sommet de la hauteur, qui est de niveau avec l'ancien parc où était situé le verger de l'ermite. Le temps a détruit tous les vestiges de la culture originale ; cependant des cerisiers, propagés par les rejetons de la plantation de l'anachorète s'élèvent çà et là dans le taillis voisin. On prétend que le jardin du reclus était situé au bas du verger et au pied de la colline ; des fleurs et des buissons, qui croissent sur ce terrain, semblent confirmer cette tradition.

Le domicile privé de l'ermite était une petite structure carrée, située au pied du roc dans lequel la chapelle est taillée; il se composait d'un salon, au-dessous d'une chambre à coucher et d'une cuisine. Ce bâtiment ayant été construit en matériaux ordinaires, et non taillé dans le roc, est tombé en ruine depuis longtemps, tandis que l'ermitage excitera probablement la curiosité et l'admiration de la postérité la plus reculée. L'intérêt qu'il inspire s'accroît encore par le rapport qu'il a avec l'*Ermite de Warkworth*, belle imitation de l'ancienne musique des ménestrels, par le docteur Percy, ci-devant évêque de Dromore.

Sous le règne de Henri III, cet ermitage contenait une cellule pour deux moines de l'ordre des Bénédictins; le revenu de l'église de Braulinston leur fut approprié.

WARTBOURG ou WARBURG (Prusse), petite ville de la régence de Minden. On y voit le célèbre château de Wartbourg, où sainte Elisabeth de Hongrie vint tout enfant, où elle vécut jeune fille, où elle fut mariée avec le duc de Thuringe. C'est dans ce même château que l'électeur de Saxe, le protecteur constant et fidèle de Luther, fit enfermer ce grand et funeste hérésiarque, en 1520, pour le dérober aux conséquences du sévère édit que l'empereur avait rendu contre lui. On y voit encore la chambre où logeait Luther, où le diable vint le tenter et se fit jeter à la tête par le fougueux réformateur une bouteille d'encre, qui alla se briser contre la muraille en faisant une large tache que l'on entretient soigneusement.

Aujourd'hui il ne reste guère de cette célèbre résidence, telle qu'elle était du temps de sainte Elisabeth, que le Landgrafenhaus, vaste bâtiment à l'extrémité sud-est de la cour intérieure et construit à plomb sur le bord du rocher. La chapelle et le Rittersaal, ou salle des chevaliers, sont seules du XII^e^ ou XIII^e^ siècle. On ne peut qu'admirer les arcades élégantes partagées par des colonnettes accouplées avec des chapiteaux très-variés, dans la grande salle. La chapelle a deux belles croisées à plein cintre, et un assez bon bas-relief du XV^e^ siècle. On y voit, à côté de la chaire où prêcha Luther, un détestable tableau dans le goût moderne, qui est censé représenter sainte Elisabeth pratiquant les œuvres de miséricorde, et entre autres sujets le miracle des Roses. Il n'y a plus aujourd'hui dans une chambre qu'on croyait avoir été réellement celle de la duchesse, qu'un prétendu lit de sainte Elisabeth, qui a été renouvelé vingt fois au moins, mais dont on emporte toujours des morceaux, comme préservatif contre le mal de dents.

Ce sont là les seuls vestiges matériels qui restent du long séjour de sainte Elisabeth de Hongrie au château de Wartbourg ; mais on retrouve à chaque pas son souvenir au milieu des roses qui y viennent en abondance, comme en mémoire de son miracle ; en parcourant ces lieux charmants, on sent qu'ils étaient dignes, au moins par leur beauté, d'être habités et sanctifiés par elle, et sa douce et céleste image semble s'y revêtir dans l'âme du pèlerin d'un attrait de plus. (*Histoire de sainte Elisabeth de Hongrie, duchesse de Thuringe*, par M. le comte de Montalembert.)

WASTEIN (Suède), en latin *Vadstena*. Elle est située sur le bord oriental du lac Vater, près de l'embouchure de la rivière de Motala.

Sainte Brigitte, patronne de la Suède, y avait fait construire un célèbre monastère qui fut détruit en 1591, quand la Suède embrassa le protestantisme.

Sainte Brigitte, connue par ses visions et ses révélations, était née vers l'an 1302, et mourut le 23 juillet 1373. Boniface IX la canonisa le 7 octobre 1391 ; cette canonisation fut confirmée par le concile de Constance, le 1^er^ février 1415, et, quatre ans après, par Martin V, à la sollicitation du roi de Suède Eric.

WEISWASSER (Prusse), en latin barbare *Albaquum* (eau blanche).

Le pèlerinage qui s'y fait sous le nom de Notre-Dame de Weiswasser, s'est établi en ce pays en l'honneur d'une image miraculeuse de la Vierge que cite Gumppenberg (*Atlas Marianus*, n° CDXXVIII).

WEXIOW (Suède). Saint Anschaire avait prêché l'Evangile aux Suédois en 830 ; mais ces peuples étaient ensuite retombés dans leur idolâtrie. Olaüs Scobcong, leur roi, qui voulait rétablir la religion chrétienne dans ses Etats, s'adressa à Edred, roi d'Angleterre, pour avoir des missionnaires chrétiens. Ce roi Edred jeta les yeux sur un saint prêtre d'York, nommé Sigefrid ou vulgairement Sifroy, qui réussit à ramener les Suédois à la religion. Sigefrid mourut vers l'an 1002, et fut enterré dans la cathédrale de Wexiow,

où son tombeau, souvent visité par les pèlerins, devint célèbre par un grand nombre de miracles. Sigefrid fut canonisé, en 1158, par le pape Adrien IV.

WONE (Inde), ville de la province de Kandeieh. Quoique presque entièrement ruinée, elle est encore importante par ses anciens temples d'origine djaïnique ou bouddhique. Il n'en reste plus que 12 des 99 qu'elle comptait à l'époque de sa splendeur.

Ces temples, en granit taillé, sont remarquables par leur parfaite conservation, par les grands blocs employés dans leur construction et surtout par la richesse de leur sculpture, qui l'emportent, dit-on, sur tous les ouvrages du même genre que l'on voit dans l'Inde. (Voy. l'*Abrégé de géographie* d'Adrien Balbi.)

WORMS (Allemagne), en latin *Vormatia*, l'une des plus anciennes villes de l'Allemagne. Elle est située à peu de distance de la rive gauche du Rhin. Bâtie par les Romains, elle s'appelait d'abord Borbetomagne.

Worms joue un grand rôle dans l'histoire. Les rois francs et Charlemagne lui-même y passaient une partie de la belle saison. Les diètes les plus importantes de l'Empire s'y tenaient. Ce fut là qu'on décréta l'abolition des guerres particulières, l'établissement de la paix publique perpétuelle, la création d'une chambre de justice.

Le grand, le fougueux hérésiarque Luther parut à Worms en 1521 pour se défendre, et refusa positivement de rétracter ses erreurs; ce qui donna lieu à l'édit lancé contre lui et à sa fuite à Wartbourg.

Worms n'est plus que l'ombre de ce qu'elle était autrefois. On y compte à peine 8000 habitants.

Son Dôme, bâtiment imposant, commencé au VIII^e^ siècle, est son plus bel édifice, on loue surtout le portail du côté du midi, et la grande rose vitrée au milieu du chœur occidental; on la regarde comme le modèle des magnifiques fenêtres en forme de rose employés dans le siècle suivant dans la construction des églises. (*Abrégé de géographie* par Adrien Balbi.)

WURZTBOURG (Allemagne), capitale du grand duché de ce nom, est le siége d'un évêché. Elle est bien située dans une campagne admirable; elle est loin cependant d'être une belle ville.

Elle possède plusieurs beaux monuments religieux, entre autres la cathédrale et une belle église paroissiale bâtie sur le modèle de Saint-Pierre de Rome. (Balbi, *Abrégé de la géographie moderne.*)

X

XANTHE (Asie Mineure), fameuse rivière de la Troade, qui prend sa source au mont Ida, et se jette dans l'Hellespont. Les anciens l'avaient en grande vénération.

Il y avait une autre rivière de même nom en Lycie, sur les bords de laquelle on voyait un temple de Latone, et, 60 stades plus haut que ce temple, la ville de Xanthe.

Elien, dans son *Histoire des animaux* (liv. VIII, ch. 21), dit que les brebis qui boivent de l'eau du Xanthe de la Troade deviennent rousses (ξάνθαι).

XAOU'U' (Chine), ville de la province de Fo-Kien, dont elle est la huitième métropole. Cette ville a deux temples fameux, où les habitants du pays viennent vénérer les noms de leurs saints, c'est-à-dire de leurs grands hommes.

XERÈS DE LA FRONTERA (Espagne), dans l'Andalousie. La principale église de cette ville célèbre est San-Salvador.

A une demi-lieue de la ville est la chartreuse de Xerès, dont l'église était d'une grande richesse. C'était autrefois un lieu de dévotion fort renommé parmi les Espagnols; mais, depuis un siècle, il s'est fait de tels changements dans ce pays, qu'on n'ose plus rien affirmer.

XOA (Ethiopie). C'est un royaume de l'Abyssinie. On écrit son nom de plusieurs manières. Ludolf (1) écrit Sewa, mais on trouve encore Xaoa et Shewa.

Ce royaume est célèbre par le grand nombre de lieux de dévotion qu'on y rencontre; presque tous sont des couvents, nommés Debra-Libanos (*le mont Liban*), Mengesta-Samayat (*le Royaume des cieux*), etc.

(1) *Hist. Æthiop.*, lib. I, cap. 3.

Y

YALONI ou KOUKHETHI (Géorgie), montagne de Géorgie sur la rive orientale de l'Aragvi. Pharnabaz, quatrième roi de Géorgie, bâtit un fort sur le haut de la montagne de Koukhethi, et y éleva une idole appelée Zadeni; ce qui fit donner à la montagne le nom de Zadenis-Mtha.

Plus tard, l'un des treize saints Pères qui vinrent de l'Assyrie en Géorgie, vers le VI^e^ siècle de notre ère, y construisit un couvent où il passa le reste de sa vie et fut enterré. Ce saint Père s'appelait *Ioane* Dans le caveau de l'église de son monastère jaillit une fontaine qui tombe dans un grand bassin de pierre, que l'eau remplit toujours, sans qu'il déborde jamais; cette eau possède une grande vertu contre beaucoup de maladies.

YAROSLAF (Russie). Le couvent de la Transfiguration, qui sert de résidence à l'ar-

chevêque grec d'Yaroslaf, est, comme tous les couvents grecs, une espèce de citadelle basse, renfermant plusieurs églises et des édifices petits, nombreux et de tous les styles.

Tous ceux qui visitent ce pieux sanctuaire s'y montrent pleins de dévotion et se prosternent à toutes les chapelles; ils baisent les reliques de tous les saints, dont les moines leur ouvrent les tombeaux, baisent aussi toutes les images bénies, et font une grande quantité de signes de croix.

YERDA (au pays des Ingouches, Géorgie septentrionale), rocher sacré du pays de Galga. Les Ingouches y jettent par dévotion des bâtons ou des cornes d'animaux. Si parmi eux un débiteur nie une dette, il est obligé d'affirmer par serment qu'il n'est point débiteur de la somme qu'on lui réclame. Alors on apporte devant le rocher sacré d'Yerda des os de chiens et des excréments de ces animaux; ensuite celui qui nie la dette s'écrie : « Si je ne dis point la vérité, que les morts de ma famille portent sur leurs épaules les morts de la famille de..... (son adversaire) sur ce chemin, lorsqu'il a plu, et que le soleil est le plus ardent! »

Les Ingouches étaient autrefois chrétiens du rite grec; mais ils n'ont plus conservé du christianisme que deux carêmes, un grand au printemps et un autre petit en été. Ils observent le dimanche, respectent les anciennes églises de leur pays, méprisent profondément le mahométisme et ses sectateurs, et quelquefois ceux de la vallée de Kabordah se faisaient baptiser par les missionnaires, et reprenaient ainsi une sorte de souvenir de leur ancienne religion; mais cet usage est tombé en désuétude. Leur dieu suprême s'appelle *Dæle*; mais ils ne reconnaissent pas le culte des saints.

« Sur une hauteur au sud de la vallée des Ingouches, et au-dessous de laquelle se joignent les deux bras de l'Assaï (1), on voit, du côté de celui de la droite, un vieux bâtiment où, tous les ans, la station entière va en pèlerinage : le *tsanin-stag* (homme pur), ou saint vieillard, qui assiste à la cérémonie, égorge les victimes, dont les fidèles mangent la chair; on ne réserve que la tête et les cornes, qui se conservent dans l'édifice. La longueur de cet édifice, qui est en partie écroulé, est de 23 pieds; sa largeur de 7, et sa hauteur de 15. Il est bâti en pierres de taille; le toit est en ruine : il y a un parvis à l'est et à l'ouest. Il y avait autrefois une porte d'entrée à l'ouest; à présent elle est murée; l'on entre par une petite porte basse, au midi. Au-dessus de l'entrée principale on voit des figures informes en demi-relief : elles représentent un homme assis sur une chaise; une main tenant une équerre sort des nuages au-dessus de lui, et à sa gauche, un autre homme tient devant lui une croix de la main gauche et un sabre de la main droite; un autre, vis-à-vis, à droite, porte des raisins sur une perche placée sur ses épaules : on aperçoit sur les côtés, et dans les coins de la corniche, des têtes d'anges. Au-dessus de la figure, on distingue la façade d'une église grecque; mais les inscriptions en anciens caractères géorgiens, que Pallas a pris à tort pour du gothique, sont presque entièrement illisibles. A la façade de l'est, il y a deux fenêtres étroites, et dans le mur du midi on a laissé de petites ouvertures triangulaires, qui en tiennent lieu. L'intérieur du bâtiment est sombre et sale; il n'est pas pavé : au milieu se trouve un grand tas de charbon provenant des sacrifices : de chaque côté sont rangées des têtes d'animaux avec leurs cornes, des os et des flèches brisées. Près de la face de l'est il y a des arcades en pierre; on dit qu'elles communiquent à des passages souterrains, où l'on conserve des livres et les ustensiles de l'église. Les Ingouches ne permettent à personne de faire des recherches en ces lieux (1).

Sur le chemin qui conduit à la vallée des Grands-Ingouches, et qui traverse la chaîne secondaire boisée, d'abord sur la rive droite, et, quelques werstes plus loin, sur la rive gauche du Koumbaley, se trouve un défilé large de 80 toises et long de 6 werstes; uni partout et praticable en voiture; il est en partie couvert de bois. Des deux côtés s'élèvent de hautes montagnes escarpées et boisées; sur leur sommet croissent des ifs et un excellent bois rouge. A l'extrémité du défilé on rencontre un monument de pierre, où les Ingouches font leurs prières et leurs sacrifices. C'est ici que s'ouvre la vallée des Grands-Ingouches. (*Voy.* le *Voyage de M. J. Klaproth au Caucase et en Géorgie*, t. I, p. 400.)

YÈRES (France), dans le département de Seine-et-Oise. *Voy.* HIERRE.

YEZD (Asie), ville de Perse, dans le Farsistan. Elle a acquis une grande renommée par ses manufactures de soie et de drap. On y rencontre encore des Gaures, restes des anciens Guèbres, dont le culte remonte à Zoroastre; et qui aujourd'hui adorent la Divinité sous le symbole du feu, qu'ils regardent comme ce qu'il y a de plus pur et de plus sacré dans la nature. Ces Gaures croient aux deux principes du bien et du mal (Oromaze et Arimane), au paradis et à l'enfer.

Les Gaures ont un temple près d'Yezd, sur une montagne, où l'on conserve le feu sacré qui brûle depuis quelques mille ans, si l'on veut les en croire.

Le chef de cette religion ainsi que ses confrères habitent près de ce temple, dans

(1) L'*Assaï* ou *Assi*, que les Tcherkesses nomment *Chadyir* et les Russes *Ossaya* ou *Ossaï*, est un des plus grands torrents du Caucase septentrional; il prend sa source dans les montagnes schisteuses, au pied de la grande chaîne neigeuse qui renferme, au nord les sources du Dokôn Argoun (grand Argoun) et du Koïssu, et au sud celles du Yori, de l'Alazani et de la Samoura. L'Assaï coule d'abord presque au couchant et tourne ensuite au nord, etc.

(1) Jul. Klaproth, *Voyage au mont Caucase et en Géorgie*, etc., xiv, t. I, p. 415 et suiv.

one espèce de monastère, où l'on veille à l'entretien du feu sacré. Ils ont un autre lieu de dévotion à quelque distance de Bakou, ville du Shirvan. *Voy.* BAKOU.

YZÉ. La terre d'Yzé au Japon est couverte de temples et de lieux de sacrifices ; c'est la terre sainte du Japon. *Voy.* ISJE.

Z

ZACHARIE (SAINT-), en France, dans la Provence, département du Var.

On voit aux environs, près du chemin de la Sainte-Baume, les ruines d'un ancien village nommé Orguion, où l'on a trouvé dans une vieille chapelle un petit autel dédié au dieu Mars.

ZAHLE (Asie Ottomane), petite ville, visitée par le voyageur Burckhardt, au temps où elle dépendait de Béchir, *émir des Druzes*. Dans son voisinage est situé Besommar, le plus beau et le plus riche couvent du Kesrouan, bâti sur une haute montagne, qui avait un collége où étaient pieusement élevés des jeunes gens de diverses villes du Levant.

ZAMZAM ou ZEMZEM (Arabie), puits sacré de la Kaabah. *Voy.* KAABAH, § 4.

ZAN (Egypte), bâti sur l'emplacement de l'ancienne Tanis, qui donnait son nom à l'une des bouches du Nil. Tanis était fameuse autrefois par ses temples dont on voit encore les ruines, et que la foule des pèlerins encombrait. C'est aujourd'hui un village presque désert.

ZARA (Prusse), capitale de la Dalmatie, siége d'un archevêché, possède un séminaire centrale pour tous les ecclésiastiques de la Dalmatie.

ZARMIZEGETHUSA. *Voy.* ULPIA TROJANA.

ZEGGERS-CAPPEL (France,, en Flandre, dans le département du Nord.

On y remarque une chapelle très-ancienne, qui est l'objet d'un pèlerinage très-fréquenté par les habitants de la contrée.

ZEYST (Hollande). *Voy.* UTRECHT.

ZOBTENBERG (Prusse), montagne qui s'élève tout près de Zopten, à un rayon de 26 milles de la ville de Breslau, qui se trouve au confluent de l'Ohlau et de l'Oder. Sur le sommet de cette montagne on a construit une chapelle, qui est visitée par un grand nombre de pèlerins.

ZOPLEN (Prusse), petite ville du gouvernement de Breslau. Elle compte 1300 habitants et possède un sanctuaire qui est en grande vénération dans toute la contrée.

ZYROWICZ (Lithuanie). On y vénère une image miraculeuse de la sainte Vierge, dont on a porté une copie à Rome, en 1719, dans l'église des saints Serge et Bacchus.

Ce pieux événement fit changer le nom de cette église, qui s'appelle aujourd'hui *Sainte-Marie au Pascolo*.

Voici ce que dit le Père Gumppenberg de cette Vierge miraculeuse :

« Zyrowicz est un village de l ancien Palatinat de Novogrodeck, dans le grand duché de Lithuanie. Il y a là une statue de la Mère de Dieu très-fameuse par ses miracles : elle est de pierre, et assez petite Elle fut trouvée, en 1576, par des bergers qui la virent suspendue dans les airs au-dessus d'un poirier, sans soutien et entourée de rayons lumineux.

« Touchés de ce miracle, les habitants du bourg voisin la transportèrent en grande pompe à l'église de Zyrowicz, et la fréquence de ses miracles y attira depuis non-seulement la Lithuanie, mais la Pologne, voisine de la Lithuanie, et la Russie elle-même, quoique schismatique (1). »

L'église où elle est déposée est grande et chargée d'ornements, selon la mode du pays; un couvent de moines de Saint-Basile est annexé à l'église, mais les moines qui l'habitent sont unis à la communion romaine. (Albert Koialowicz, recteur de la Compagnie de Jésus, à Wilna.)

(1) Gumppenberg, *Atlas Marianus*, n° CLXXI.

FIN DU DICTIONNAIRE.

SUPPLEMENT.

A

ABILA (Syrie), capitale de la tétrarchie d'Abilène, sous Tibère. Cette ville avait été ainsi nommée, parce que l'on supposait que le corps d'Abel avait été enterré dans une grotte d'une montagne voisine.

ABRANTÈS (Portugal), ville commerçante de la Péninsule ibérique. Elle est remarquable par son église de Saint-Vincent, une des plus grandes et des plus magnifiques de toute la Lusitanie. La ville d'Abrantès fait partie de l'Estramadure ; elle est située sur la rive droite du Tage, et sa population est de 5000 individus.

ABRESCHWILLER (France), village du département de la Meurthe, canton de Lorquin. Ce village est de construction moderne, mais les lieux qui l'environnent sont remplis de débris de monuments qui remontent à la plus haute antiquité. On y trouve à chaque pas des traces d'habitation qui paraissent appartenir à la période tribocco-romaine (1). De longues lignes de murailles, beaucoup de pierres de taille, des jambages, des cintres de portes, recouvrent le Leinenberg et s'étendent pendant 2 kilomètres le long d'une large chaussée qui conduisait du village de Voyer au château de Leomberg, et qu'on appelle le *Chemin des Princes*.

L'archéologue découvre dans ces lieux quantité de ruines, de temples, de statues mutilées, de divinités païennes, des fragments de bas-reliefs, de tombeaux, de médailles romaines, des canaux souterrains, des cercueils en pierre, etc. On y a trouvé les ruines d'une double enceinte construite en moellons sans mortier, que M. Beaulieu regarde comme les temples primitifs des Triboques ; l'enceinte intérieure formait ce qu'il appelle le *Naos* ou sanctuaire du dieu.

Sur le plateau de Leinenberg et sur des points voisins, on trouve çà et là de nombreux débris d'habitations et d'édifices qui remontent à l'époque tribocco-romaine.

M. Beaulieu, en parlant du comté de Dabo ou Dachsbourg, dans lequel sont semées ces ruines, s'exprime ainsi : « On n'y rencontre pas, il est vrai, ces beaux débris de l'antiquité romaine que le midi de la France nous offre en si grande abondance ; tout, au contraire, dans cette contrée sauvage, semble annoncer que l'art y fit peu de progrès ; cependant ses monuments ont un caractère original et *topique* qui mérite bien aussi d'être étudié. Souvent on les trouve confondus et entassés de la manière la plus pittoresque, dans des espaces de peu d'étendue. A côté de ruines de châteaux du moyen âge, que recouvrent le lierre et la mousse, on voit le dolmen ou le menhir celtique ; plus loin, le tombeau cunéiforme du Triboque se fait remarquer par ses sculptures bizarres près du débris d'enceintes sacrées ; enfin le voyageur peut rencontrer presque à chaque pas les fragments des bas-reliefs, des divinités, les ouvrages militaires, les chaussées et les diverses constructions qui attestent le séjour que les Romains firent autrefois dans ces montagnes. »

Sur le plateau de l'Engelberg (montagne de l'Ange), on a trouvé plus de cinquante tombeaux différant d'époque et de formes, des enceintes sacrées, des bas-reliefs. Dans ce canton sont disséminées, sur un espace d'environ 1000 mètres carrés, des ruines parmi lesquelles on reconnaît celles d'un temple. Les habitants nomment cet endroit *Altdorf* (le Vieux-Village).

ACCO (Palestine), ville de la tribu d'Aser ; elle était située à l'embouchure d'un petit fleuve appelé Bélus. Acco était le premier nom de la ville qui porta depuis celui de Ptolémaïs et ensuite celui d'Acre ou Saint-Jean d'Acre. Le second des deux noms de cette ville lui fut donné par Ptolémée-Soter. Dans le partage de la terre de Chanaan, Acco avait été assignée à la tribu d'Aser ; mais les Israélites laissèrent cette ville aux Phéniciens. On rapporte que des marchands de cette dernière nation découvrirent, sur les bords du Bélus, l'art de faire le verre, environ mille ans avant l'ère chrétienne. (*Leçons de géographie ancienne*, par l'abbé D. Pinart.) *Voy.* PTOLÉMAÏS, au Supplément.

ÆLIA CAPITOLINA (Palestine). C'est le nom que donna Adrien aux constructions qu'il fit faire sur les ruines de Jerusalem, après le siége mémorable de cette ville par Titus. Le Calvaire était compris dans cette ville nouvelle, et Adrien fit placer la statue de Vénus sur ce lieu sacré, et celle de Jupiter sur le Saint-Sépulcre. Deux siècles plus tard, Constantin, et Hélène, sa mère, renversèrent ces idoles, et consacrèrent les lieux saints par les édifices qu'on y voit encore.

C'est cette cité qui est aujourd'hui au pouvoir des Turcs, qui l'appellent Kaoudsi-Chérif, c'est-à-dire *la Sainte*. *Voy.* l'article JÉRUSALEM dans le Dictionnaire.

(1) Les Triboques, peuplade germaine.

AVIS SUR LE SUPPLEMENT.

Nos lecteurs sont trop éclairés pour qu'il soit nécessaire de leur démontrer l'absolue nécessité de ce *Supplément*. On sait que, dans un travail du genre de ce *Dictionnaire des Pèlerinages et Lieux de dévotion*, sujet si abondant, si multiple, il est à peu près impossible, avant l'impression, de se rendre un compte exact de ses matières. Ce n'est que lorsque l'édifice est construit, que l'architecte, embrassant alors tout l'ensemble de son œuvre, aperçoit les parties faibles ou défectueuses, et se met en devoir d'y porter remède, quand cela est possible. C'est aussi ce que doit faire un auteur dans la position de celui qui trace ces lignes. Rien ne semble plus légitime et plus naturel, surtout à l'occasion d'un *Dictionnaire* du genre de celui-ci.

Mais, outre ces raisons, je demanderai la permission d'en exposer d'autres que nos lecteurs, j'ose l'espérer du moins, voudront bien prendre en considération. D'abord c'est que ce travail, objet de nombreuses recherches, n'est pas de moi seul, à beaucoup près; je ne dois même en être regardé que comme l'humble continuateur. M. de Sivry, homme compétent et très-consciencieux, avait posé de vastes et solides assises. Ses voyages dans plusieurs contrées, ses études, son goût pour les choses religieuses, ses connaissances dans les littératures orientales le mettaient en état d'élever un monument précieux intéressant toutes les religions. Mais son œuvre était inachevée, lorsque la mort est venue briser sa plume. Plus qu'un autre, il était capable d'apprécier ce qui lui manquait. Aussi n'avait-il pas dit son dernier mot; aussi, avant de quitter ce monde des songes, se proposait-il de revoir sévèrement son travail. Telles étaient ses intentions, quand Dieu l'a rappelé à lui.

Investi alors par M. l'abbé Migne du soin de continuer ce travail sur le même plan, qui d'ailleurs nous semble excellent et bien conçu, j'ai dû songer à remplir les lacunes nombreuses qui existaient dans l'œuvre de mon prédécesseur. Je me suis même permis de refaire quelques-uns de ses articles qui ne me paraissaient pas répondre à leur importance. De ce nombre sont ceux de NOTRE-DAME DE BETHARRAM, de BOULOGNE-SUR-MER, de NOTRE-DAME DE LORETTE et autres. Mais j'ai cru devoir ne pas toucher au plus grand nombre, qui laissaient cependant à désirer, surtout sous le rapport archéologique. C'est pourquoi j'ai admis dans le *Supplément* quelques articles complémentaires qui, loin de faire double emploi, viennent en aide aux articles existant déjà sur les mêmes *mots* dans le *Dictionnaire*.

De cette manière, le présent SUPPLÉMENT contient deux espèces d'articles :

1° Les mots omis dans le *Dictionnaire*;

2° Et des articles supplétifs qui ont pour but de compléter ceux de M. de Sivry.

Les premiers n'ont pu entrer dans le corps du *Dictionnaire*, ou parce que je les ai connus trop tard, ou par le fait de mes correspondants, qui n'avaient pu répondre en temps opportun à mon appel.

Quant aux seconds, je n'ai pu reconnaître leur utilité qu'à la révision des épreuves, et d'ailleurs le temps indispensable pour me procurer les matériaux nécessaires m'ordonnait de passer outre.

Toutefois, je me réservais de revenir sur ce travail, de le compléter, de le rendre plus digne de son objet. Je crois avoir fait connaître en grande partie les lieux de dévotion vénérés dans les principales parties du globe. La tâche était pénible, ardue; elle demandait de nombreuses investigations. Nous l'avons remplie avec conscience, et pour la plus grande gloire de Dieu. Nos efforts sont-ils parvenus à faire une œuvre complète et qui ne laisse rien à désirer? Nous ne le croyons pas; nous croyons même que la chose est impossible; mais nous aimons à penser que nous offrons au public une masse à peu près nouvelle, du moins dans son ensemble, de matériaux aussi instructifs qu'intéressants sur le vaste sujet conçu par M. l'abbé Migne. Puissent nos bienveillants lecteurs partager cette opinion!

CH.

AGANIPPE (Grèce). C'est le nom d'une fontaine célèbre située en Béotie, et qui était consacrée aux Muses. Les anciens historiens, Strabon, Pausanias, la placent dans le voisinage d'Ascra, patrie du poëte Hésiode. Ecoutons le savant abbé Barthélemy : « Un sentier étroit nous conduisit au bois sacré des Muses; nous nous arrêtâmes, en y montant, sur les bords de la fontaine d'Aganippe, ensuite auprès de la statue de Linus, l'un des plus anciens poëtes de la Grèce; elle est placée dans une grotte comme dans un petit temple.

« Bientôt, pénétrant dans de belles allées, nous nous crûmes transportés à la cour brillante des Muses ; c'est là en effet que leur pouvoir et leur influence s'annoncent d'une manière éclatante par les monuments qui parent ces lieux solitaires, et semblent les animer. Leurs statues, exécutées par différents artistes, s'offrent souvent aux yeux du spectateur. Ici Apollon et Mercure se disputent une lyre; là respirent encore des poëtes et des musiciens célèbres, Thamyris, Arion, Hésiode et Orphée autour duquel sont plusieurs figures d'animaux sauvages, attirés par la douceur de sa voix (1). » La fontaine d'Aganippe, voisine du Permesse, de l'Hélicon et de la source d'Hippocrène, trois noms qui réveillent des souvenirs poétiques de l'ancienne Grèce, n'était distante que de 40 stades de la ville de Thespis, célèbre par ses monuments sacrés, qui furent les seuls objets du respect des Thébains vainqueurs.

AGILLA (Corse), ancienne cité phénicienne, qui se trouvait sur l'emplacement du hameau d'Occiglioni, dans la Balagne. C'était la plus ancienne cité dont il soit parlé dans l'histoire de l'île, et dont l'historien Hérodote mentionne les jeux magnifiques qui y étaient célébrés en l'honneur d'Apollon. Occiglioni est prodigieusement déchu de sa fabuleuse splendeur. On y compte à peine cinquante-cinq habitants (2).

AGIUS (Sardaigne), village situé sur la pente d'une haute colline, à peu de distance de Tempio. Il se compose d'environ 200 maisons habitées par des laboureurs et des bergers, renommés par la gaieté, l'énergie et la franchise de leur caractère.

« Au fond des bois épais du nord de la Gallura, dit Valery, est le lieu appelé Luogo-Santo, de la retraite des saints Nicolas et Tranus, sanctuaire vénéré, et qui attire de nombreux pèlerins (3). »

AIRAINES (France), petite ville du canton de Molliens-le-Vidame, à 7 lieues d'Amiens.

Son église est une construction du XIIIe siècle. Elle appartenait aux templiers établis dans les environs. On y admire de fort beaux vitraux, qui malheureusement, ayant subi des réparations maladroites, ont été altérés. Au bas sont des inscriptions gothiques tout à fait indéchiffrables.

(1) *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, ch. 34.
(2) Valery, *Voyage en Corse*.
(3) Valery, *Voyage en Sardaigne* (1837).

Près d'Airaines est une autre église beaucoup plus ancienne ; le portail, sans ornements, de forme triangulaire, est une construction du Xe ou XIe siècle. On remarque les anciens fonts baptismaux, ornés par des colonnes courtes et des figures grotesques ; un serpent semble menacer ces figures La cuve a 1 mètre 32 centimètres de long, sur 1 mètre de profondeur. On voit également dans cette église quelques pierres sépulcrales fort anciennes.

AISY (France), village de Normandie, arrondissement de Falaise, département du Calvados. On y voit une chapelle, à l'entrée du village, qui est digne d'attention.

C'est un petit monument roman de transition, dont toutes les ouvertures sont ornées de sculptures délicates; les deux portes sont à cintre plein, surmontées de zigzags et de bâtons rompus ; les petites fenêtres, terminées en arcs légèrement pointus, supportent également des ornements zigzags et des étoiles doubles très-régulières. Dans l'intérieur, et même à la voûte du chœur, on retrouve les mêmes caractères. Cette construction, perdue dans une campagne très-peu fréquentée, fut à coup sûr exécutée par d'excellents ouvriers de la fin du XIIe siècle.

ALBENGA (Sardaigne). On peut ajouter à l'article trop succinct du Dictionnaire quelques détails que nous recueillons dans un récent *Voyage dans les Etats-Sardes*.

Au couchant, on voit les restes d'une chapelle que les habitants d'Albenga firent construire pour éterniser le miracle suivant.

Saint Martin, obligé de quitter la France à cause des persécutions des ariens, se mit en recherche de l'évêque saint Hilaire, son maître. Chemin faisant, il apprend qu'il est en Orient; il débarque à Galinara, fixe sa demeure sur ce rocher, et y vit miraculeusement sans le secours de personne. Au bout d'un an, il quitte sa solitude pour aller trouver saint Hilaire à Rome. Ce dernier ayant appris de son côté que saint Martin habitait l'îlot de Galinara, s'était mis en route pour l'y rejoindre. A son arrivée, les Albingois lui dirent que, depuis le départ de saint Martin, l'île était infestée de serpents affamés. Saint Hilaire, incapable de reculer, s'arme d'une croix et s'avance contre les reptiles qui venaient le dévorer; mais à la vue du signe rédempteur, ils se retirent tous à l'une des extrémités de l'île. Le saint homme y plante un poteau, leur défend de franchir cette limite, et les précipite dans la mer. Les témoins de ce miracle élevèrent, à cet endroit même, la chapelle dont on voit encore les ruines.

En sortant d'Albenga, on passe auprès d'un vieux pont, appelé *Ponte lungo*, qui est attribué à Constance, cousin de l'empereur Honorius, général d'armée dans la guerre des Goths et des Vandales. Ce pont a dix arches : il est jeté sur la Centa. Il aurait été construit vers l'an 414 après Jésus-Christ.

ALBY (France), chef-lieu du Tarn. — Le lecteur trouvera ici avec plaisir quelques

détails archéologiques qui manquent absolument dans l'article du Dictionnaire.

Cathédrale de Sainte-Cécile. — Alby possédait, avant même le XIIIe siècle, une église cathédrale dédiée à la Sainte-Croix, dont il reste encore quelques vestiges en face du côté droit de l'évêché et dans le jardin des Frères de la doctrine chrétienne.

Vers le milieu du XIIIe siècle, on entreprit de la reconstruire plus belle et plus vaste, et dans une position plus convenable. La première pierre de ce nouvel édifice fut posée en 1382, sous les auspices de Bernard de Castanet, archevêque d'Alby; mais l'édifice ne put être consacré qu'en 1410, et entièrement achevé en 1512.

« Cette magnifique église est certainement la construction en brique la plus vaste de la France; sa longueur est de 105 mètres 25 centimètres, et sa largeur de 27 mètres 28 centimètres. Vue au dehors, l'édifice se présente sous une forme grave et majestueuse; ses murailles lisses, hautes de 38 mètres, ont pris une teinte noire qui ajoute à l'austérité de son extérieur. Le portail, construit en 1380, est en pierre et admirablement sculpté; il donne entrée à un large escalier conduisant à la plate-forme, sur laquelle s'ouvre la porte principale de l'église; là des arceaux gothiques, s'élançant à une grande hauteur, forment un magnifique porche. Sa tour pyramidale s'élève à 94 mètres au-dessus du sol; mais elle est plus remarquable par sa masse et par son élévation que par la beauté de ses détails.

« Mais l'intérieur de l'église, orné de toutes les splendeurs de l'architecture ogivale et de l'ornementation polychrome, va nous offrir un aspect saisissant.

« Les vingt-huit chapelles qui environnent la nef et le chœur ont été peintes en entier, soit pendant le XVe siècle, soit dans les premières années du siècle suivant. La voûte, sur une longueur de plus de 270 pieds et sur une largeur de près de 45, n'offre qu'un tableau immense, que les nervures divisent en brillants compartiments; toute ce vaste champ est peint en azur. Ce fut Louis d'Amboise, évêque d'Alby, qui fit commencer, en 1502, cette magnifique décoration, à laquelle on ne peut rien comparer en France; les travaux furent terminés en 1511, ainsi que l'attestent les inscriptions tracées sur la voûte. C'est au même évêque que l'on doit la plus grande partie des ornements du chœur.

« Un jubé élégant, qui divise l'église en deux parties égales, donne entrée dans ce chœur, l'un des plus remarquables de toutes les églises de la chrétienté, par ses stalles, ses boiseries, ses nombreux faisceaux de colonnettes soutenant des milliers de clochetons vrillés à jour, découpés aussi finement et aussi artistement que les vieilles dentelles de Flandre, creusés de niches renfermant une multitude d'anges. Si vous examinez avec attention l'intérieur de ce *sacrum*, vous serez émerveillé de la richesse des sculptures : trente-deux statues peintes, dorées, brodées, travaillées avec un art infini, remplissent autant de niches fouillées de distance en distance dans les masses des piliers.

« Il est assez curieux de remarquer que les nombreuses statues qui ornent toutes les parties de ce monument sont d'un galbe un peu court, observation au reste qui s'applique à toute la sculpture de cet âge, par opposition avec les premières statues mérovingiennes qui étaient fort élancées : les unes ouvraient la marche des arts du moyen âge, elles étaient sveltes; celles-ci étaient fortes, parce qu'elles allaient la fermer.

« L'extérieur de l'église impose par sa masse, et la tour séduit par son élégance. Un premier portail latéral construit par Dominique de Florence, évêque d'Alby, donne entrée sur un vaste escalier qui, par une pente douce, conduit sur un terre-plain où quatre arcs se croisent et forment le plus splendide portique du Midi et un des plus magnifiques de l'Europe : la pierre est découpée en ornements délicats et percée à la lumière; tout son ensemble compose un des chefs-d'œuvre et des modèles de l'architecture gothique du XVe siècle. » (Charles Nodier.)

Eglise de Saint-Salvi. — Il paraît que cet édifice du XIIIe siècle fut construit sur l'emplacement d'une église beaucoup plus ancienne. La tour fort remarquable, ornée de pilastres, de colonnes, de chapiteaux et de frises dans le style byzantin, appartiendrait, suivant M. Massol, au VIIe ou au VIIIe siècle, et aurait aussi précédé de beaucoup de siècles la construction de l'église. La tradition veut que, placée sur le point le plus élevé de la ville, elle ait servi de fanal pour guider, entre les épaisses forêts qui couvraient le pays, les voyageurs qui venaient de Toulouse à Alby.

Chapelle de Saint-Michel.—A 25 kilomètres d'Alby, sur un monticule placé entre la rive droite du Tarn et le bourg de Lescure, est une église isolée, remarquable par la singularité de son architecture et par les figures bizarres qui décorent sa façade, et dans lesquelles on reconnaît de grossières images de l'enfer et du purgatoire, Adam et Eve dans le paradis; enfin, dans les écussons, les trois lettres majuscules, des clefs en sautoir et le monogramme grec du Christ. On croit que cette église fut construite sous le pontificat d'Alexandre II, c'est-à-dire vers la fin du Xe siècle.

ALCOBAÇA (Portugal), ville de la province de l'Estramadure. Elle se recommande à l'attention des voyageurs par sa célèbre abbaye de l'ordre de Cîteaux.

ALENÇON (France), ville de Normandie, chef-lieu du département de l'Orne. On y remarque la cathédrale, monument du moyen âge très-curieux.

Cette église, placée sous l'invocation de Notre-Dame, est un édifice gothique de 1553. Le portail, remarquable par ses sculptures, ne fut achevé qu'en 1617. La nef, du XVIe siècle, a 31 mètres de longueur, 9 mètres 75 centimètres de largeur et 20 mètres de

hauteur; elle est ornée de sculptures gothiques qui ne manquent pas de richesse; mais ce qu'il y a de plus remarquable dans cette église, ce sont ses vitraux.

« Très-peu d'églises, en Normandie, peuvent offrir à l'admiration des savants et des artistes une galerie aussi riche, aussi complète, aussi bien conservée. Ces vitraux, dont l'un porte la date de 1511, garnissent onze grandes fenêtres, du style ogival tertiaire, appelé aussi *style flamboyant*, cinq de chaque côté de la nef et une au-dessus de l'orgue.

« L'arbre de Jessé occupe le milieu du vitrail de l'orgue; ses rameaux portent, en guise de fleurs, des rois assis sur leurs trônes, couronne en tête et sceptre en main. Jessé tient à la main le compas avec lequel Dieu mesure le temps, et l'homme l'espace. La Nativité de la Vierge, et quelques sujets relatifs à des confréries d'ouvriers, achèvent de remplir ce vitrail.

« Celui qui est à droite représente la Jérusalem céleste, la présentation de la Vierge, et quelques autres sujets : il est magnifique. Le second représente le Mariage de la Vierge; le troisième, le Christ mort, soutenu sur les genoux de sa mère; le quatrième est la Salutation angélique; le cinquième, qui a beaucoup souffert lors de l'incendie de 1744, représente la Mort de la Vierge

« Les cinq fenêtres à gauche de l'église représentent des sujets tirés de l'Ancien Testament, savoir: 1° la Création; 2° Adam et Eve; 3° le Sacrifice d'Abraham; 4° le Passage de la mer Rouge; 5° Moïse élevant le serpent d'airain.

« L'ensemble de ces vitraux est magnifique; la pureté du dessin, la beauté des expressions, la richesse des ornements et la vivacité des couleurs, les placent au premier rang de cette espèce de monuments (1). »

ALÈS (Sardaigne), bourg dépendant de la circonscription de Cagliari. Il doit l'honneur d'être évêché à sa cathédrale, espèce de monument qu'on est surpris de voir en un si petit lieu

M. Valery nous a donné quelques détails sur cet édifice religieux.

« Cette cathédrale, de médiocre dimension, dit-il, mais une des plus belles de la Sardaigne, dédiée à saint Pierre, tombée vers la fin du XVI° siècle, fut rebâtie, en 1686, aux frais des fidèles du diocèse. L'architecte Salvatore Spotorno, étant Génois, en fit une imitation de l'Assomption de Carignan, église qui n'est elle-même qu'une réduction de Saint-Pierre de Rome, d'après Michel-Ange. On ne manqua pas de me faire remarquer qu'elle offre la forme d'un carrosse : les deux clochers sont les chevaux, la coupole est la caisse et les ailes sont les roues.

« Une des principales cloches fut trouvée

(1) Cette description est extraite de l'intéressante notice de M. Léon de la Sicotière, inspecteur des monuments historiques du département de l'Orne, insérée dans le tome VIII du *Bulletin monumental*. Paris, Derache, 1842.

sous terre, dans la montagne de Pao, près l'église Santa-Pinta (*Prisca*), et l'on ne sait à quelle époque elle peut appartenir. A la façade, une large galerie sert à la fois d'ornement et de communication entre les deux clochers. L'édifice est d'ordre toscan. On estime l'heureuse proportion des chapelles et de la coupole; le maître-autel, le chœur et la balustrade de beau marbre bien travaillé, ainsi que les autels des quatre petites chapelles, la chaire et le baptistère, sont l'ouvrage de Pierre Puzza et de ses fils, artistes de Cagliari. Les stalles du chœur, comme dans les églises d'Italie, présentent de riches sculptures en bois. Je vis avec respect le tombeau de l'évêque d'Alès, D. Joseph-Marie Pilo, carme, dont j'avais lu plusieurs des homélies italiennes, imprimées à Cagliari, de 1781 à 1785, en 4 volumes in-4°, homélies d'une douce et antique éloquence, louée par Pie VI, et d'une morale pratique, pleine du véritable esprit du christianisme. La chapelle où se trouve le mausolée a été édifiée aux frais de l'évêque Pilo: l'austère religieux avait consacré sa fortune à décorer le portique de cet autre monde qu'il avait annoncé pendant sa vie (1). »

ALEXANDRIA-TROAS (Asie), ville en en ruines, que les Turcs nomment aujourd'hui Eskistambul. Nous allons parler de son origine. Alexandre le Grand, en conquérant habile, voulait imprimer des titres durables de ses victoires dans tous les lieux qu'il subjuguait; il bâtissait des villes, il élevait des monuments; ou plutôt, dans sa course rapide, il en concevait l'idée, en arrêtait le dessin, et il laissait ensuite à des ministres dignes de lui le soin de les exécuter.

Alexandria-Troas fut une des dix-huit villes qui portèrent son nom. Elle fut commencée par Antigonus, et reçut d'abord le nom d'Antigonia; mais Lysimaque, à qui elle échut en partage comme patrimoine d'Alexandre, lui rendit le nom du héros qui l'avait fondée.

Alexandria-Troas devint la plus considérable de toutes les villes qui se trouvaient entre le cap Sigée et le cap Lectos. Quelques historiens pensent que César et Auguste eurent le projet d'y transporter avec leurs personnes les richesses de l'empire. Ce qui est certain, c'est qu'Auguste y envoya une colonie, et que dans plusieurs circonstances, notamment dans la guerre d'Antiochus, cette ville se distingua par sa fidélité aux Romains.

Les habitants d'Alexandria étaient particulièrement adonnés au culte de Silène; ils se convertirent de bonne heure au christianisme, et saint Paul demeura sept jours au milieu d'eux et y ressuscita Eutychus. Son voyage est raconté au vingtième chapitre des *Actes des apôtres*.

Il y a à Alexandria-Troas des eaux thermales très-renommées parmi les Turcs, qui les nomment *Kaploudja-hamam*. Les mu-

(1) Valery, *Voyage en Sardaigne* (1837).

railles qui entourent les deux sources sont construites avec des débris de statues ; on y distingue celle d'Hercule jeune, et celle d'une femme dont la draperie est du plus beau style.

La colline sur laquelle ces sources sont situées est couverte de tombeaux. En la parcourant en dehors des murailles jusqu'au bord de la mer, on trouve à chaque pas des Turcs occupés à briser des sarcophages de marbre blanc, ornés de bas-reliefs et d'inscriptions, ou pour en faire des boulets de canon, ou pour en décorer leurs propres sépultures (1).

« Cette ville d'Alexandria-Troas, dit le maréchal duc de Raguse, paraît avoir été fort belle et avoir joui d'une grande splendeur. Des ruines magnifiques existaient encore il y a cinquante ans ; mais la plus grande partie a été employée à des constructions faites à Constantinople, aux Dardanelles et sur la côte, et a disparu ainsi. Les colonnes de marbre ont été sciées en tronçons, et ces tronçons arrondis en forme de boulets pour fournir les approvisionnements des bouches à feu gigantesques qui défendent le détroit. Il ne reste debout que quelques parties des épaisses murailles d'un palais d'ordre dorique d'une grande étendue. Il était placé dans un lieu élevé, en vue de la mer, dont il est distant de deux milles environ. On peut encore reconnaître l'enceinte de ses jardins, et un pareil monument fait juger de ce que devait être la ville.

« Sur le bord de la mer on voit aussi des débris de constructions antiques, qui devaient appartenir au port. Au dehors de la ville, on retrouve les restes d'un aqueduc, qui a plusieurs milles de longueur. Près de là sont des tombeaux, et l'un d'eux est d'une maçonnerie réticulaire, qui ne fut en usage à Rome que depuis Auguste jusqu'à Dioclétien. Mais tout cela forme un chaos au milieu duquel il est difficile de se reconnaître.

« A la partie méridionale et hors de l'enceinte de la ville, à quatre milles des bords de la mer, sur le penchant du plateau sur lequel Alexandria-Troas était bâtie, au-dessus d'une petite rivière qui le sépare de la base du mont Ida, il existe une source d'eau thermale, comme on l'a déjà dit, qui alimentait autrefois des bains. La statue d'Hercule enfant, qui se trouve placée dans les constructions turques récentes, peut faire présumer que ces bains étaient consacrés à Hercule. Les bains des anciens étaient d'ailleurs généralement placés sous son invocation, et on le conçoit : leur effet étant d'ajouter à l'énergie de la vitalité, il était naturel de les dédier à celui que l'on considérait comme le symbole de la force matérielle.

« Après avoir vu en détail tout ce que les ruines d'Alexandria-Troas présentaient de digne d'intérêt, je me rendis à mon bâtiment qui m'attendait sur la côte. J'avais à peu de distance de moi l'île de Ténédos, placée comme un point d'observation en face de l'embouchure de l'Hellespont ; et cette autre île de Lemnos, qui semble destinée à devenir le boulevard de l'Occident, le bouclier de l'Europe et le point d'appui de la puissance maritime, qui tiendra un jour en échec les forces de la Russie, au débouché de ces passages : passages dont elle a besoin d'user pour sa prospérité, mais dont la jouissance absolue et exclusive serait menaçante pour la liberté de l'Europe (1). »

(1) Lechevalier, *Voyage de la Troade*, t. I, p. 242 et suiv.

ALGAYOLA (Corse), bourg, en ruine, de la Balagne, la contrée la plus riante et la plus civilisée de l'île. Ce bourg est à peu près abandonné depuis la fondation de l'Ile-Rousse. Son aspect inspire une singulière tristesse ; on croit entrer dans une ville prise d'assaut, et dont les habitants ont disparu.

Au milieu de ces ruines on montre, au maître-autel de l'église de Saint-George, une Descente de croix, attribuée au Guerchin, le meilleur tableau, dit-on, de toute la Corse, tableau de maître, mais très-dégradé par le temps. (*Voyage en Corse*, par M. Valery, tome I^er^, page 70.)

ALGHERO (Sardaigne), jolie ville, très-active, très-industrieuse, et fort bien bâtie. Elle est située à 36 lieues de Cagliari. Sa première fondation par les Doria remonte à 1102 ; depuis, elle fut occupée par une colonie catalane, qui, en 1354, y remplaça les Génois.

Les églises d'Alghero sont assez belles et bien tenues. La cathédrale, agréable, bien éclairée, présente un mélange bizarre d'architecture ancienne et moderne. On y remarque le bel autel en marbre blanc du Saint-Sacrement, en forme de petit temple, et le mausolée du duc de Montferrat, frère du roi Victor-Emmanuel, mort à Alghero, en 1799, gouverneur du cap et de la ville de Sassari, prince estimé pour son courage, de toute l'armée sarde, bon juge en fait de valeur.

« Les tableaux trop vantés de la salle des chanoines, dit Valery, sont assez médiocres et amusants par l'impropriété des costumes. Une des reliques est le crâne d'un des Innocents massacrés par l'ordre d'Hérode, relique naïve portée processionnellement le jour de la fête de ces premiers martyrs, et offerte, on ne sait en quelle année, par un obscur cardinal, Colonna, échappé au naufrage, et qui était abordé au port Conti, voisin d'Alghero.

« La petite place du palais épiscopal, dite Victoire, du nom de Victor-Emmanuel, est jolie.

« Parmi les fêtes religieuses d'Alghero, la seule qui ait quelque caractère est la course des sacs, le 14 septembre, jour du Crucifix. Une vingtaine de jeunes gens s'enveloppent la partie inférieure du corps dans des sacs qu'ils serrent à la ceinture, et ils tentent de courir ainsi pendant cinq minutes ; ils sau-

(1) *Voyage du maréchal duc de Raguse*, tom. II, p. 179.

tent, ils bondissent, et leurs chutes fréquentes excitent les risées de la foule. Il y a six prix, qui sont des bonnets, des mouchoirs, des morceaux de drap, et le dernier des six vainqueurs est ironiquement gratifié d'une citrouille. » (Valery, *Voyage en Sardaigne.*)

ALLAN (France), village du Dauphiné, département de la Drôme, arrondissement de Montélimar. Non loin de ce village on voit les restes gothiques d'une église dédiée à sainte Barbe, et que l'on nomme Barbara. On croit que la fondation de ce temple remonte à Charlemagne.

ALLONNES (France), village du département de la Sarthe, dans le canton du Mans. Il a une église remarquable par son portail occidental, formant un double arceau en plein cintre, construit en pierres rouges qui paraissent une composition de ciment tel que le faisaient les Romains.

A l'intérieur ce cintre est formé de tuiles et de briques romaines que la dégradation de l'enduit laisse facilement apercevoir. Ses croisées sont en plein cintre. Sur l'une des faces du bénitier en pierre est une figure grossièrement sculptée, que l'on croit être une divinité gauloise. On doit donc considérer cette église comme étant d'une haute antiquité.

AMANCE (France), village du canton de Nancy. Il a une église du XV^e^ siècle, avec des restaurations du XVI^e^ et une tour du XVIII^e^. La nef est à bas côtés et à divisions égales dans les deux premières travées ; la troisième travée de la nef est séparée en deux ; vient ensuite un transsept sans saillie, mais dont la voûte, moins haute que celle de la nef, est plus élevée que celle des bas côtés. Les fonts baptismaux, d'un très-bon goût, sont du XV^e^ siècle.

AMFREVILLE (France), village du département de l'Eure, canton des Andelys. Il y avait autrefois un prieuré, voisin de la côte des Deux-Amants, à laquelle se rattache une tradition poétique : « Le seigneur du lieu avait promis sa fille en mariage à l'amant qui la rechercha ; mais il ne consentait à la lui donner qu'à la condition qu'il la porterait sur ses épaules, sans s'arrêter, jusqu'au haut de cette côte rapide. L'amant y parvint ; mais à peine arrivé, il rendit le dernier soupir ; sa fiancée mourut de douleur. » On voit encore, sur le sommet de la côte quelques bâtiments d'un prieuré fondé dans le XII^e^ siècle (1).

AMIENS (France), ville importante de la Picardie, chef-lieu du département de la Somme. Outre ce qui a été dit, dans le Dictionnaire, sur la cathédrale, dont le premier nom était Notre-Dame des Martyrs, lequel nom fut changé ensuite en celui de Saint-Acheul, il nous faut mentionner aussi plusieurs autres églises, remarquables à divers titres : Saint-Germain, Saint-Leu, Saint-Remy et l'église des Cordeliers.

L'*église Saint-Germain* est une construction du XV^e^ siècle ; ce monument, en style gothique tertiaire, se fait remarquer par la pureté de ses ornements. Il fut augmenté, en 1477, avec les matériaux des fortifications de la ville. On admire l'archivolte à patte d'oie de l'entrée principale. Les arcs-boutants qui soutiennent l'édifice servent de refend aux chapelles latérales, et sont terminés en pyramide. Entre ces arcs-boutants sont des fenêtres larges et divisées par des meneaux variés et d'une grande richesse. Une galerie à jour règne au-dessus des fenêtres. Le portail est flanqué d'une tour dépourvue d'ornements et surmontée d'un toit mesquin.

Eglise Saint-Leu. — Le clocher de cette église est assez remarquable ; il fut bâti dans le XVI^e^ siècle. On remarque à sa base une large ogive, surmontée d'une archivolte ; au-dessus règne une galerie d'un travail fort compliqué. Une seconde galerie la couronne, et à chaque angle sont placés des dragons ou gargouilles. Un toit terminé en pointe surmonte ce clocher. On remarque l'escalier de la tribune de l'orgue ; il est renfermé dans une tour ronde travaillée à jour. A côté est une tribune soutenue par des colonnes d'ordre composite. Des compartiments à arabesques et des ornements dans le goût de la Renaissance enrichissent le plafond de cette tribune.

Cette église existait déjà dès 1014. Le portail actuel ne remonte pas au delà de 1480.

Eglise Saint-Remy. — Elle est tout à fait du style de la Renaissance. Les portraits de quelques bienfaiteurs de cette église, et des salamandres, emblème de François I^er^, se distinguent sur chaque face de la tour de ce monument, qui est garni au sommet de gargouilles en forme de dragons. Sur le portail on voyait autrefois un bas-relief représentant le baptême de Clovis.

Eglise des Cordeliers. — L'intérieur de cette église offre un coup d'œil disgracieux, car elle ne présente qu'un seul bas côté. On sait que les ordres de mendiants avaient pour règle de n'en faire qu'un, comme signe de leur pauvreté. A l'intérieur, une rangée de fenêtres ornées de nervures et de médaillons offre diverses armoiries.

La construction du chœur date de 1484. Le mausolée de Nicolas de Launay et de Jeanne Mathurol, son épouse, bienfaiteurs de cette église, se remarque à gauche.

Enfin nous ne devons pas omettre un débris précieux au point de vue religieux. Il ne reste de l'ancien château d'Amiens, détruit en 1117, qu'une prison souterraine où saint Firmin fut martyrisé en 303.

A la fin du siècle dernier existait encore l'église de Saint-Firmin en Castillon, sur l'emplacement où s'élève actuellement le beffroi.

ANDOMATUNUM (Gaule). Cette ville, très-importante sous la domination romaine, s'appela ensuite *Lingones*, puis *Langres*, dans le département de la Haute-Marne (Champagne). Elle eut dans l'antiquité, son capitole, ses temples, ses arcs de triomphe, dont on retrouve quelques ruines éparses. Andomatunum était la patrie de Sabinus, époux

(1) *La France monumentale*, p. 108.

d'Éponine, dont Tacite et Plutarque se sont plu à raconter la touchante histoire.

ANDRINOPLE, *Adrianopolis* (Turquie), ville située partie sur une colline et partie sur les bords de la Tundja, près de son confluent avec la Maritza; on la regarde comme la seconde capitale de l'empire. Les sultans y ont résidé depuis 1366 jusqu'en 1453, époque où ils transférèrent leur résidence à Constantinople.

Parmi les monuments religieux qui décorent cette ville, on distingue la mosquée de Sélim II, le temple le plus magnifique qu'ait encore eu l'islamisme. Son immense dôme, soutenu par des colonnes de porphyre, est de deux pieds plus haut que celui de Sainte-Sophie à Constantinople. Il faut monter 380 marches pour arriver à la galerie supérieure de ses quatre minarets, d'où l'on jouit d'un coup d'œil superbe. Ces minarets, si élevés, sont d'une forme svelte et élégante.

On admire aussi à Andrinople plusieurs autres mosquées, celle du sultan Bajazet II, surmontée d'une belle coupole et de deux minarets, et celle du sultan Mourad II, qui est ornée de neuf coupoles et de quatre minarets.

Andrinople est le siége d'un grand mollah et d'un archevêché grec (1).

ANGLONA (Sardaigne). *Voy.* NULVI dans le Dictionnaire.

ANGOULÊME (France), ville importante de l'ancienne province d'Angoumois, chef-lieu du département de la Charente, possède plusieurs monuments religieux du moyen âge, dignes de l'attention des archéologues. Nous trouvons à cet égard d'intéressants détails dans la *France monumentale;* ces détails sont extraits en partie des *Mémoires de la société des antiquaires de France.*

« La cathédrale de Saint-Pierre est sans contredit le monument le plus remarquable que les Angoumoisins puissent présenter à l'admiration des artistes et à l'étude de l'archéologue.

« Une ancienne tradition rapporte qu'avant le christianisme il y avait sur l'emplacement de cette église un monument élevé en l'honneur de Jupiter ou de quelque autre divinité païenne, et qu'il fut converti en temple chrétien, selon la coutume des premiers fidèles, dans le temps où saint Martial vint, dit-on, prêcher en Aquitaine, c'est-à-dire vers le milieu du IIIe siècle. Sans admettre une opinion qu'il serait aussi difficile de combattre que d'appuyer, on peut du moins affirmer qu'il ne reste aucune trace de ce temple primitif, et l'histoire de la cathédrale se trouve là-dessus parfaitement d'accord avec son genre d'architecture.

« Consacrée d'abord à saint Saturnin par saint Ausone, premier évêque, profanée dans le Ve siècle par les ariens, elle fut reconstruite à neuf par Clovis. Elle fut ensuite ravagée par les barbares, probablement réparée sous le règne de Robert le Pieux, et consacrée en 1017. Enfin, en 1120, du temps de Louis le Gros et Wulgrin II de Taillefer, soit que sa vétusté la fît tomber en ruine, soit qu'elle eût encore été bouleversée, soit qu'elle n'eût plus la grandeur et la majesté convenables à l'importance du diocèse, elle fut entièrement reconstruite par les soins de Gérard II, évêque et légat apostolique, et en partie aux frais d'Itier d'Archambaud, prêtre et chanoine d'Angoulême.

« Depuis le XIIe siècle jusqu'aux troubles de la religion, l'église de Saint-Pierre ne fit qu'accroître sa splendeur par la munificence des seigneurs du pays; mais elle fut dévastée par les protestants en 1562 et 1568, et réparée sur la fin du XVIe siècle; mais ce ne fut qu'à dater de 1628 qu'elle commença à reprendre une partie de son ancienne splendeur.

« L'édifice appartient dans son ensemble à l'architecture *romane de transition.* Sa longueur totale est de 236 pieds à l'extérieur, et de 226 pieds dans œuvre. Façade, 58 pieds de largeur. Elle paraît, au premier coup d'œil, divisée en cinq entre-colonnements, ou plutôt en cinq arcades allongées dont l'une, celle du milieu, plus large et plus élevée que les deux autres, monte jusque vers le sommet de l'entablement. Elles sont séparées par des colonnes dont la forme, moins trapue que dans l'âge précédent, est déjà très-élancée, et dont les chapiteaux se rapprochent du corinthien.

« Au pied de la grande arcade est la principale porte d'entrée, qui a été si gauchement restaurée sur la fin du dernier siècle, mais dont il reste une partie de l'ancienne archivolte. Plus haut, se trouve la seule fenêtre du frontispice, ayant à sa droite et à sa gauche six figures debout, dont les deux inférieures sont placées dans des cintres. Au sommet de l'arcade, un cadre à peu près ovale entoure la statue de l'Eternel, que l'on a pris longtemps pour un Jupiter, dans l'idée où l'on était que la façade remontait jusqu'au paganisme. Cette statue est couronnée de flammes au milieu desquelles on aperçoit deux petits personnages les jambes en l'air; à ses côtés, les quatre évangélistes sont représentés sous leurs formes symboliques: l'homme (saint Matthieu), l'aigle (saint Jean), le bœuf (saint Luc), et le lion (saint Marc), et dans l'archivolte huit anges sont en adoration. Il y a plus de dix médaillons dans cette portion de l'édifice.

« Le bas des quatre autres arcades présente autant de cintres renfermant dans leur partie supérieure les douze apôtres divisés trois par trois. A droite, dans une petite plate-bande, on voit une sorte de combat où figurent quatre cavaliers dont les cottes de mailles et les casques pointus sont absolument conformes à ceux que Bernard de Montfaucon nous donne pour être du temps de la première croisade.

« Le reste des entre-colonnements est subdivisé en douze cintres que décorent douze statues. Huit autres statues sont nichées sous les archivoltes des arcades. Sur la petite corniche qui règne au-dessus de ces

(1) Adrien Balbi, *Abrégé de géographie*, p. 578.

arcades, s'appuient six autres cintres, trois à droite, trois à gauche, ornés de vingt et un médaillons. Un entablement droit, à corniche saillante supportée par quatre consoles, couronne tout l'édifice ; c'est un exhaussement beaucoup plus moderne que les autres parties de la façade, et tout à fait dans le goût de la Renaissance. A ses extrémités s'élèvent deux campaniles élégants, de forme ronde et du même âge que l'entablement.

« Je terminerai cet essai de description du frontispice de notre cathédrale, en faisant observer qu'il serait très-possible que la plupart des statues et médaillons prodigués sur sa surface fussent la représentation des pontifes qui avaient occupé le siége de saint Ausone avant l'illustre Gérard II ; et, s'il en était ainsi, je prendrais volontiers les quatre personnages effrayants placés au-dessus des espaces nus des premier et cinquième entre-colonnements, pour les images diaboliques des évêques ariens qui profanèrent notre église pendant toute la durée du v^e^ siècle. Deux de ces personnages paraissent assis sur une sorte de trépied, et l'un de ces deux saisit un serpent qui se jette sur son visage ; les deux autres, debout et les cheveux hérissés, tiennent un reptile dans les mains.

Intérieur. — « La nef, unique, est surmontée de trois coupoles, et les arcs qui les séparent ont une légère tendance ogivale. Le chœur est terminé par une abside semi-circulaire, et l'espace compris entre le chœur et la nef est éclairé par une haute lanterne dominant sur le toit et percée de douze fenêtres en plein cintre. Les deux bras de la croix étaient plus allongés qu'ils ne le sont aujourd'hui, et à l'extrémité de chacun d'eux s'élevait une coupole. Celle de gauche était surmontée de la tour carrée qui subsiste encore aujourd'hui, et celle de droite d'une autre tour beaucoup plus élevée que la première, et couronnée d'une pyramide quadrangulaire, accompagnée elle-même de quatre petits clochetons. Les bas côtés du chœur n'entraient point dans ce premier plan, auquel ils ne paraissent avoir été ajoutés que vers le XIV^e^ siècle. Leurs fenêtres à meneaux semblent du moins appartenir au gothique de cette époque. Les arcades qui règnent autour du chœur n'ont été percées et restaurées qu'après coup, et voilà pourquoi les retombées des voûtes ogivales des bas côtés se raccordent si mal avec les piliers de séparation. » (M. E. Casteigne.)

Eglise Saint-André. — « La fondation de cette église remonte à une époque très-reculée. Elle existait du moins au commencement du XI^e^ siècle.

« Elle se compose à son intérieur de trois nefs sans abside terminées par un mur plat. Chacune de ces deux nefs latérales est séparée de celle du milieu par trois grosses colonnes.

« Les trois nefs sont précédées d'une sorte de vestibule qui ne présente rien d'intéressant. On voit encore dans cette église quelques restes de vitraux peints.

« La façade a été reconstruite il y a déjà quelques années. » (M. E. Casteigue.)

Abbaye et grotte de Saint-Cybard.—« Saint Eparche, dont le nom s'est changé depuis en saint Cybard, était fils de Félix Auréol, seigneur de Tremolac, en Périgord. Après avoir été secrétaire de son aïeul Félicissime, et moine dans le couvent de Sédaciac, il vint à Angoulême, où l'évêque Aptone le reçut avec honneur et le conduisit lui-même dans une des grottes creusées sous le rempart septentrional de la ville. Quelques solitaires se joignirent à lui, et formèrent ainsi la première agrégation de la célèbre abbaye de Bénédictins qui fut, dit-on, visitée et enrichie par Charlemagne, sur la fin du VIII^e^ siècle.

« La grotte du vénérable ermite, où Charlemagne prosterna son front impérial, se trouvant trop étroite pour le nombre des fidèles qui la visitaient en 1673, fut agrandie. Alors, afin de la convertir en chapelle, on pratiqua dans le rocher un autel massif sur lequel un bas-relief fut sculpté, représentant saint Eparche couché, appuyé sur le bras gauche, et les yeux fixés sur un christ ; derrière ce christ, un ange, du milieu des nuages, laisse tomber ces mots de sa bouche : *Eparchi, hic permane* (Eparche, demeure ici !), parole que le pieux solitaire entendit dans son cœur, alors que pour la première fois il pénétra sous cette humide caverne où, quarante ans plus tard, il exhala son âme dans la paix du Seigneur.

« Les bâtiments du monastère, dont on voit des restes peu importants sous le rapport de l'art, s'étendaient à peu près depuis la grotte jusqu'au bord de la Charente. » (M. E. Casteigne.)

Abbaye de la Couronne. — « Elle est située à 4 kil. d'Angoulême, au milieu d'une ceinture de rochers disposés circulairement, et nommée la *Coronelle* ou la petite couronne. Les bâtiments de cette abbaye, commencés en 1171, furent achevés en 1175. De nouvelles constructions s'élevèrent en 1194. Le chœur fut refait en 1225. Comme la plupart des monastères du moyen âge, cette abbaye était entourée de remparts construits dans le XIII^e^ siècle. Pendant la révolution, on la dépouilla de ses richesses ; plus tard, elle tomba sous le marteau des démolisseurs ; il n'en reste que quelques pans de murailles. »

ANTIBES (France), ville maritime de Provence, département des Bouches-du-Rhône.

Son église paroissiale occupe l'emplacement d'un temple de Diane. A côté on remarque deux hautes tours bâties, suivant la tradition, 200 ans avant l'ère chrétienne.

ANTIOCHE (Saint-), en Sardaigne ; grand village qui occupe l'emplacement d'une antique cité. L'opinion des savants penche à établir que cette cité était l'ancienne et puissante Sulci, ville municipale des Romains et qui donna son nom à cette partie de l'île. Sulci fut détruite par César, comme tenant au parti de Pompée.

Quoi qu'il en soit, c'est à Saint-Antioche

qu'on a découvert ces curieuses armures en bronze qu'on voit au musée de Cagliari, ainsi qu'un grand nombre d'inscriptions, entre autres celle du temple dédié à Isis et à Sérapis, remontant sans doute à l'époque où les sectaires des superstitions égyptiennes furent déportés en Sardaigne par Tibère.

On y trouve les ruines d'un temple romain près de la mer ; elles ont été dégradées pour former les degrés de la colonne milliaire de la place Saint-Charles à Cagliari.

La plupart des maisons du village actuel sont bâties avec des pierres de l'ancienne ville. Une multitude de chapiteaux, de piédestaux, de colonnes de marbre et de granit restent entassés à la porte des chaumières.

L'église a des grottes, véritables catacombes où furent déconverts, en 1615, les ossements de saint Antioche ; plusieurs de ces grottes curieuses sont peintes de fleurs et coloriées (1).

ANTIOCHE (Syrie). Aux détails donnés par l'article du Dictionnaire, nous ajouterons plusieurs choses. C'est à Antioche que les disciples de Jésus-Christ, désignés jusque-là sous le nom de Nazaréens, furent pour la première fois appelés chrétiens. L'église de cette ville était très-florissante dès le temps des apôtres, ce qui lui fit donner le nom de Théopolis ou ville divine. Antioche était la patrie de saint Luc l'évangéliste, de saint Chrysostome, ainsi que de saint Ignace, martyr, circonstance que nous ne faisons que rappeler.

ANTONY (France), village du département de la Seine, dans l'arrondissement de Sceaux. Il a une église paroissiale, dont la tour très-belle est surmontée d'une pyramide dont la construction appartient au XIV^e^ siècle. Le chœur de cette église est assez remarquable.

APAMÉE (Syrie), *Apamea* (*Hamah* ou *Famich*), au sud d'Antioche, dans l'intérieur des terres, sur l'Oronte, qui l'entoure presque entièrement. Elle était ornée de beaux monuments, tels que temples, statues, etc.

ARDARA (Sardaigne), ancienne capitale du Logudoro et la résidence des Juges. En 1135, à l'époque de la splendeur de cette ville, il s'y tint un concile national, présidé par l'archevêque de Pise, Hubert, primat de Sardaigne, concile auquel assistèrent les archevêques, évêques et abbés de l'île. Aujourd'hui Ardara n'est plus qu'un pauvre et petit village, n'ayant qu'une rue praticable, soixante-dix maisons et deux cent trente habitants. C'est un lieu devenu insalubre par la stagnation des eaux.

L'église paroissiale actuelle, située sur la pente de la colline, était l'ancienne cathédrale, dédiée à la sainte Vierge, dite *del Regno* (du Royaume), une des plus remarquables églises de la Savoie par son antiquité, sa magnificence et ses peintures. Elle fut érigée par la célèbre Georgia, sœur du juge Comida, héroïne du XI^e^ siècle, qui avait commandé l'armée de son frère, et elle témoigne de la victoire que cette femme remporta sur le juge de la Gallura.

« Cette église, bâtie de pierres volcaniques, dit Valery, présente trois nefs séparées par deux rangs de sept grosses colonnes d'ordre dorique, ionique et corinthien. Le maître-autel, d'après l'inscription, fut consacré sous le pontificat de Pascal II, et se trouve ainsi antérieur à l'année 1118. A l'extrémité de l'église, un large enfoncement qui servait de sacristie conserve d'excellentes figures mêlées d'or, vaste et curieux monument de l'ancienne peinture. Les têtes et les mains ne sauraient être plus belles, plus correctes, mais le dessin des draperies a encore quelque roideur. Un pareil tableau existait au maître-autel de la cathédrale de Bisarcio. Quelle civilisation, quelle richesse ne supposent point de si splendides ouvrages ! Le chef-d'œuvre naïf d'Ardara mériterait d'être perpétué par la gravure et éclairci pour les dates. Quelle ne serait pas sa réputation, s'il eût trouvé un Lanzi, un d'Agincourt, un Cicognara pour l'illustrer !

« Le clocher, peu élevé, tient au côté droit de l'église ; on y monte par un escalier extérieur en pierres volcaniques.

« La forteresse d'Ardara était une autre fondation de l'habile capitaine Georgia. Tel est l'immense amas de ruines qu'elle présente, qu'on ne peut guère en reconnaître ni la force ni l'étendue. Sa destruction ne remonte qu'à 1798 (1). »

AREGNO (Corse), village de la Balagne, dont le territoire est planté de beaux et nombreux orangers. Son antique église de la Trinité, la plus ancienne peut-être de la Corse, et datant du XIII^e^ siècle, était décorée de bustes, de bas-reliefs et de peintures qui ont été horriblement altérés par le temps.

Ce monument curieux, abandonné par les deux communes d'Aregno et de Saint-Antonino, ne tardera pas à disparaître (2).

ARGENTAN (France), ville de Normandie, chef-lieu d'arrondissement du département de l'Orne, possède une église qui mérite une mention particulière. Cet édifice, sous le vocable de saint Germain, commencé dans le XV^e^ siècle, n'a été achevé que dans le XVII^e^. Il offre à l'intérieur une nef à hauts piliers garnis de colonnettes liées en faisceau et surmontées de pinacles, de pendentifs et de balustrades délicatement sculptées. Les collatéraux sont élevés et présentent de belles arcades de gothique quaternaire. Le chœur est de 1520, mais les collatéraux sont du temps de Henri IV et de Louis XIII. Le portail présente une double ouverture avec des frontons triangulaires. Il est élancé et d'un travail élégant. La tour qui surmonte le chœur est du temps de la fondation ; l'autre est moderne et de fort mauvais goût.

ARGOS (Grèce), ancienne capitale de l'Argolide, fondée par le Phénicien Inachus, était la plus ancienne ville de la Grèce. Elle avait déjà une très-grande importance au temps de la guerre de Troie. On y comptait trente temples. Entre Argos et Mycènes

(1) Valery, *Voyage en Sardaigne*.

(1) Valery, *Voyage en Sardaigne* (1837).
(2) Valery, *Voyage en Corse* (1837).

s'élevait un temple magnifique consacré à Junon, patronne de ces deux villes. Ce temple possédait, au rapport de Strabon, des statues de Polyclète, supérieures à toutes les autres sous le rapport de l'art, et au-dessous seulement de celles de Phidias pour la grandeur et la magnificence (1). De tout cela il ne reste plus que des ruines ; mais l'antiquaire est en partie dédommagé de cette perte par des débris d'antiquités du plus haut intérêt. Les restes de l'enceinte de Larissa, nom de l'ancienne citadelle d'Argos, sont évidemment en partie de construction cyclopéenne, en partie de construction romaine. Il y a aussi les ruines d'un ancien temple, où l'on voyait encore du temps de Clarke les conduits souterrains pratiqués au-dessous de l'autel pour rendre les faux oracles d'une manière merveilleuse.

Argos se nomme aujourd'hui Argo, et peut avoir près de 6000 âmes.

A quelque distance de cette ville, le marais de Lerne, qui joue un rôle important dans l'histoire des exploits d'Hercule, jouit encore, à cause de son insalubrité, de la mauvaise réputation qu'il avait dans l'antiquité (2).

ARLES-SUR-TECH (France), bourg du Roussillon ; chef-lieu de canton du département des Pyrénées-Orientales, à deux lieues de Céret.

Son église a été construite en 1045; il ne reste de cette époque que la façade. Un seul morceau de marbre, taillé en fronton, sur lequel sont gravés l'alpha et l'oméga, forme la partie supérieure de la porte, que couronne une archivolte cintrée, décorée d'une moulure à palmettes, et s'appuyant sur deux fragments de corniche. Deux lions, devorant des hommes, décorent la base de l'archivolte. Des ornementations byzantines abondent dans cette façade ; au milieu du tympan est la croix grecque, le Père éternel au centre, et à l'extrémité de chaque branche de la croix sont les attributs des quatre évangélistes. Le tout est en marbre blanc.

Au milieu d'une rangée d'arcades bouchées par des restaurations surmontées de longues pierres saillantes qui semblent avoir soutenu un balcon, on voit une petite fenêtre romane ; puis deux fenêtres géminées, et sous le grand fronton triangulaire, qui termine la façade, une rangée d'ouvertures inégales en hauteur. A la droite du chœur s'élève un clocher quadrilatère ; les fenêtres cintrées sont ornées de colonnes engagées. Le cloître est un délicieux monument du XIIIe siècle. Les arcades ogivales s'appuient sur des colonnettes de marbre, accouplées, sveltes, surmontées d'élégants chapiteaux à crochet, et se prolongeant jusqu'aux piliers des quatre angles, sans piliers intermédiaires. Il n'est pas voûté, et communique avec le collatéral gauche de l'église.

ARPAJON (France), petite ville du département de Seine-et-Oise, arrondissement de Corbeil. On y voit une église assez vaste, dédiée à saint Germain. Elle est en grande partie moderne, peu ornée et dénuée d'élégance ; mais le portail et la tour sont des restes d'un édifice du XIIe ou du XIIIe siècle. On peut en juger par les petites figures dont ils sont ornés, ainsi que par plusieurs colonnes et leurs chapiteaux.

ARPAJON (France), bourg de l'ancienne Auvergne, département du Cantal, arrondissement d'Aurillac.

L'église de ce bourg populeux, dédiée à saint Vincent, renfermait autrefois un tombeau de marbre blanc, sur lequel on lisait cette inscription : *Constantinus nobilis ;* il a été brisé sur la fin du XVIIe siècle.

C'est dans cette commune que se trouve l'antique château de Conros, où, selon Grégoire de Tours, Clotaire se retira pendant quelque temps.

ASCALON (Palestine), ville située dans une vallée fertile, était une place très-forte. On y adorait Vénus sous le nom d'Astarté, dans les temps obscurcis par l'idolâtrie. Cette ville avait donné le jour à Sémiramis et à Hérode le Grand.

AUGSBOURG (Allemagne), ville épiscopale du cercle du Haut-Danube, au confluent de la Wertach, avec la Lech, était jadis ville impériale ; elle est aujourd'hui chef-lieu du cercle. Sa cathédrale est un monument imposant, malgré son irrégularité. On remarque à Augsbourg l'hôtel de ville, qui passe pour le plus beau de l'Allemagne, et dont on admire surtout l'immense salle ; le palais de l'évêché ou Pfalz, avec la salle célèbre dans l'histoire par la confession d'Augsbourg qui y fut présentée à Charles-Quint en 1530.

AURILLAC (France), ancienne capitale de la Haute-Auvergne, aujourd'hui chef-lieu du département du Cantal. Cette ville, patrie du pape Silvestre II, possède plusieurs édifices religieux, entre autres l'église de Saint-Géraud. La fondation de l'abbaye de Saint-Géraud est fort antérieure à l'existence de la ville. « L'église, rebâtie vers la fin du XVe siècle ou au commencement du siècle suivant, offre tous les défauts du style gothique vers sa décadence : piliers sans chapiteaux pénétrés par les nervures de la voûte, ornementation flamboyante d'ailleurs des plus mesquines. Il ne reste de la première église d'Aurillac, ou plutôt de l'église bâtie dans le XIe siècle, que quelques portions de murs et des colonnes engagées, oubliées dans la restauration du XVe siècle. Le chœur seulement et les dernières travées de la nef sont terminés, et un mur provisoire ferme l'église à l'occident. En face, à l'autre extrémité de la place Saint-Géraud, trois arcades en plein cintre, entourées de billettes et flanquées de colonnes byzantines à rinceaux, sont enclavées dans une maison toute moderne. On dit qu'elles faisaient partie autrefois de l'abbaye, et que c'était là le logement de l'abbé. . . . . Je crois cette construction de la fin du XIe siècle. » (M. Prosper Mérimée.)

Sur la place, en face de l'église, est une

(1) Pausanias donne la description de ce temple, liv. II, ch. 17.

(2) Balbi, *Abrégé de géographie.*

fontaine dont la vasque, en serpentine polie, paraît appartenir au XI^e^ siècle. On croit qu'elle provient de l'abbaye.

L'église des Cordeliers n'offre rien de remarquable ; elle semble appartenir à la fin du XIV^e^ siècle. Sa voûte, assez hardie, n'est soutenue par aucun pilier.

Le château de Saint-Etienne, qui domine la ville d'Aurillac du côté de l'ouest, est très-ancien.

AUTUN (France), antique ville de Bourgogne, qui eut autrefois le nom de *Bibracte* et d'*Augustodunum*. C'est une ville épiscopale du département de Saône-et-Loire, dont elle est chef-lieu d'arrondissement. Voyons quels sont ses monuments les plus remarquables.

Cathédrale de St-Lazare. — L'église d'Autun est une des plus anciennes de France, car la première église épiscopale de cette ville date de l'an 343, et fut dédiée à saint Nazaire (1). Cet édifice fut ruiné à plusieurs époques, et toujours réédifié par la piété des fidèles. Enfin, au commencement du XII^e^ siècle, les fondements d'une nouvelle basilique furent jetés ; mais cet édifice, commencé sous les plus heureux auspices, resta inachevé, soit par un ralentissement de zèle, soit par suite de la mauvaise direction imprimée aux travaux, en sorte que la chapelle ducale du château des ducs de Bourgogne fut adoptée pour église diocésaine.

Cette chapelle, malgré son titre modeste, était un édifice considérable. Fondée par Robert I^er^, vers le milieu du XI^e^ siècle, continuée par Hugues, son petit-fils, elle fut consacrée en 1132, et terminée seulement en 1178.

L'église d'Autun, restaurée à diverses époques, n'a pas conservé la pureté primitive de son caractère architectonique. C'est dire qu'elle manque d'harmonie et d'homogénéité, en sorte qu'elle n'occupe qu'un rang secondaire parmi les cathédrales de France. On remarque surtout dans sa construction deux époques bien tranchées, le XII^e^ et le XV^e^ siècle, et la comparaison de ces deux styles peut offrir aux archéologues une étude intéressante. L'ensemble de l'église présente tous les caractères de l'époque de transition et de nombreuses sculptures du style byzantin. Ses élégantes chapelles et sa flèche admirable, qui s'élance à plus de 90 mètres de hauteur, appartiennent au style ogival tertiaire (XV^e^ et XVI^e^ siècles). Le sanctuaire est orné de colonnes corinthiennes, de pilastres et de marbres précieux provenant des ruines de quelque ancien monument. Le chœur, qui dépasse le transsept et empiète sur la grande nef, passe pour l'un des plus beaux de France. L'abside et la belle tribune en pierre qui soutient les orgues est de 1465.

On reconnaît facilement, dans la forme des piliers et des chapiteaux, l'influence de l'architecture romane qui florissait à Autun.

Les arcades ogivales participent du plein cintre par leur forme, et décèlent l'époque de transition, de même que les voûtes en ogive présentent des nervures toriques.

L'extérieur de la cathédrale d'Autun manque de majesté et d'ensemble. La façade du midi est la partie la plus ancienne ; elle consiste principalement en un vaste porche voûté à plein cintre, avec des arcs-doubleaux sans nervures croisées. Il est orné de colonnes, mauvaise imitation de l'antique, et portant des chapiteaux à figures de chimères.

On trouve encore à Autun quelques débris de la porte des Marbres et de celle des Druides. Près de la porte des Marbres on voit les ruines d'un temple d'Apollon. On croit que la tour de Saint-Andoche est un reste du temple de Minerve. Au portique Saint-André il existe une tour dans laquelle on adorait Mercure.

Dans la plaine de l'Arcoux on voit les débris d'un temple de Janus. Trois de ses faces existent encore. Dans le voisinage sont des restes de constructions qu'on croit avoir été la demeure des prêtres de Janus.

AUXUME (Ethiopie), *Auxuma*, *Axoum* ; ce fut la première ville éthiopienne qui reçut la religion chrétienne. Dans les premiers siècles de notre ère, elle était devenue la capitale d'un grand et puissant empire. Elle offre encore aujourd'hui d'imposantes ruines.

AVALLON (France), chef-lieu d'arrondissement du département de l'Yonne. Cette ville n'offre rien de remarquable sous le rapport archéologique, à l'exception pourtant du portail de son église paroissiale, qui appartient au style ogival, et présente des colonnes torses dont le travail est d'une extrême délicatesse.

AZOR (Palestine), capitale du roi Jabin, l'un des rois de Chanaan vaincus par Josué à Endor. Après la mort de Jabin, la ville d'Azor tomba au pouvoir des Israélites. Azor était bâtie près des eaux de Mérom, c'est-à-dire sur le lac de Séméchon.

AZOTH (Palestine), ville royale, à quelque distance de la mer. Cette ville fut assiégée par Psammétique, roi d'Egypte, vers l'an 170 avant Jésus-Christ, et ce ne fut qu'après un blocus de vingt-neuf ans qu'elle put être prise ; c'est le plus long siége dont il soit fait mention dans l'histoire.

Azoth était particulièrement célèbre par le culte qu'on y rendait au dieu Dagon. (*Leçons de géographie ancienne* de l'abbé D. Pinart.)

(1) M. l'abbé Bourassé, que nous aimons à citer, parle, au sujet de l'église d'Autun, d'une importante inscription de l'ancien cimetière des chrétiens, expliquée par le R. P. Dom Pitra, de la congrégation de Solesmes. Cette inscription en vers grecs, dit-il, a vivement ému tous les antiquaires de France, d'Italie et d'Allemagne. La croyance catholique y a trouvé une admirable confirmation dans ses dogmes les plus sublimes par l'expression claire des premiers chrétiens d'Autun. Il ajoute que plusieurs articles fort intéressants sur cette curieuse inscription furent publiés dans les *Annales de Philosophie chrétienne*.

B

BACHISERAYE (Russie méridionale), ancienne ville tartare. On y voit encore le palais qui servait de résidence aux khans. En le parcourant, on se croirait transporté dans un palais d'Asie ou du Caire. Dans ce palais il y a une chapelle chrétienne, dont l'établissement remonte, dit-on, à une époque où une comtesse Potocka était femme d'un khan, qui l'aimait beaucoup, et lui avait permis l'exercice de sa religion.

Le maréchal duc de Raguse a visité Bachiseraye dans ses voyages. « C'était un vendredi : nous allâmes, dit-il, à la mosquée pour assister aux prières du soir. Dix-huit derviches formaient un cercle, et, soumis à un maître des cérémonies, ils récitèrent des versets du Coran. Un mollah chantait, et les autres répondaient avec des intonations différentes, en faisant diverses contorsions. Tantôt ils prononçaient d'une manière lente, tantôt d'une manière précipitée, et avec des sons gutturaux, ou tirés de la poitrine, le nom d'Allah.

« Bachiseraye fut, à ce qu'il paraît, de temps immémorial, la capitale de la Tauride. Cette ville se nommait autrefois Patakion. Les rois scythes, après avoir été défaits par Mithridate, s'y réunirent pour prolonger leur résistance ; mais ils succombèrent bientôt. C'est en cette circonstance que fut donnée la leçon de politique que tous les historiens ont rapportée. Skiluros, avant de mourir, voulant frapper ses nombreux enfants par un exemple matériel, leur donner un conseil salutaire, et prévenir le retour des divisions qui avaient causé les malheurs de sa nation, leur présenta un faisceau de flèches, qu'aucun d'eux ne put rompre, étant réunies, mais qu'il brisa lui-même facilement, en prenant les flèches une à une : symbole de la nécessité de l'union pour être fort, et que les Hollandais adoptèrent quand ils combattirent pour leur affranchissement (1). »

BAIA ou BAIES (Italie). Cette ville, fameuse dans l'antiquité, était le lieu de plaisance des grands personnages de Rome. Elle est aujourd'hui presque entièrement ruinée, et fait partie du royaume de Naples. M. Fulchiron va nous donner une description de sa situation présente :

« Au pied du château de Baïa, pittoresquement assis sur des rochers s'avançant dans la mer, et dans un demi-cercle formé par des collines boisées, se développe le petit port de Baïa ; il ne peut recevoir maintenant que des barques et des bâtiments à deux mâts. L'espace étroit placé entre les collines et la plage est rempli de vastes ruines qui semblent presque se toucher, puisque, dans la longueur de quelques centaines de pas, on trouve trois temples et les bains de Vénus ; il est donc probable, ou que les envahissements de la mer ont rongé la côte et diminué la plaine, ou que la ville antique était assise en grande partie sur les hauteurs.

Le temple de Diane Lucifer, qui pouvait avoir 100 mètres de circonférence, si je m'en rapporte à la mesure de mes pas, et 30 d'élévation, à en juger à la simple vue, était circulaire, et conserve encore la moitié de sa coupole. Ses murs extérieurs sont hexagones et adossés à la montagne, qui semble même avoir été tranchée pour recevoir une portion du monument ; son aspect est très-pittoresque lorsqu'on le regarde du rivage. De là, sa demi-coupole, dont on aperçoit à peine les soutiens, paraît comme suspendue dans l'air, et sa couleur chaude et brillante, ainsi que la verdure et les pampres attachés à ses murailles, ajoutent à sa beauté. Les chiens et les cerfs sculptés sur des blocs de marbre trouvés autour de ce temple, ont fait penser qu'il était dédié à Diane et non à Neptune, auquel des antiquaires du XVIII^e^ siècle l'avaient attribué. On y faisait des fouilles, en 1838, par ordre du gouvernement, et l'on déblayait l'intérieur jusqu'au pavé ; mais elles ne produisaient encore aucune découverte. D'autres débris de différents âges environnent cette noble construction, et sont principalement situés sur la montagne contre laquelle le temple est appuyé.

Du temple de Diane on arrive à celui de Mercure, plus vaste encore, puisque son diamètre est de 48 mètres, et qu'il surpasse en grandeur le Panthéon. Comme le temple romain, il est en rotonde, et ne reçoit le jour que par une lunette circulaire placée à son sommet, ou plutôt il le recevait il y a peu de temps encore, car depuis quelques années une partie de la voûte s'est écroulée, et la lumière entre maintenant par une bien plus large ouverture ; cependant on voit parfaitement la forme de la coupole, dont le bas est demeuré intact, en sorte que l'éboulement produit l'effet d'une déchirure qui s'étend des deux tiers de la hauteur au sommet. Ce beau temple a été cruellement négligé, et, avec un peu de soin, on aurait pu éviter un accident qui a nécessairement ébranlé sa masse. Deux grandes voûtes parallèles, et dont il est difficile de deviner l'usage, s'appuient sur un de ses côtés, et c'est par la seconde que l'on pénètre dans son enceinte.

Les *ciceroni* ne manquent pas de faire observer aux voyageurs, comme *una stupenaissima cosa*, que lorsqu'on parle à voix basse à une extrémité du diamètre de la rotonde, on est distinctement entendu à l'extrémité opposée, sans qu'une personne placée au centre puisse en avoir la moindre perception. Au reste, cet effet acoustique n'a rien d'extraordinaire, et se retrouve dans plusieurs bâtiments polygones.

(1) *Voyages du duc de Raguse*, t. I.

Le temple de Vénus Génitrice, environné d'autres constructions dans les temps de sa splendeur, n'offre plus aux regards qu'une muraille circulaire, forme qui paraît avoir été affectée aux temples de Baïa. Son diamètre est d'environ 26 mètres; éclairé par huit grandes fenêtres percées à la moitié de sa hauteur, il contient quatre niches dans sa partie inférieure. Les seuls matériaux qui servirent à élever cet édifice furent des briques, sans doute revêtues autrefois de marbres précieux. L'intérieur ne laisse paraître aucune trace de colonnes ou de corniches ; l'extérieur était probablement décoré de pilastres, dont on voit le noyau également établi en briques. Le tout devait être entouré d'une espèce de terrasse et d'escaliers pour y monter, car on aperçoit encore des restes de basses arcades tournant autour du temple. Presque contiguës à ce monument, et peut-être jadis appartenant à ses dépendances, se trouvent trois chambres voûtées, sans aucune ouverture pour y laisser pénétrer le jour, et qu'on appelle les bains de Vénus. Elles sont décorées de beaux bas-reliefs en stuc, mais dont les sujets obscènes ne permettent pas qu'on en fasse la description; bientôt heureusement on ne pourra plus les apercevoir, car personne ne prend soin de leur conservation, et les autorités locales ne s'occupent que fort peu de ces restes antiques de l'immoralité des peuples. Rome, cependant, donne un bon exemple de la sollicitude que l'on doit apporter à la conservation des travaux d'art que l'antiquité nous a légués. Il est vrai que son zèle ne s'applique qu'à des choses bonnes à être vues. Mais les ornements des chambres de Baïa semblent indiquer qu'elles servaient de lupanar; on sait que souvent de semblables lieux destinés à la débauche, et consacrés même au culte de la déesse de reproduction, furent attachés à ses temples.

Plusieurs antiquaires ont prétendu que celui-ci n'était, ainsi que les chambres dont il vient d'être question, qu'un bain public, et qu'il faut attribuer également la même destination à ceux de Diane et de Mercure; ils se fondent sur la grande quantité de sources minérales surgissant aux environs. Après un examen attentif, je n'ai pu partager cette opinion. Est-il, en effet, probable que les habitants de Baïa, qui ne fut jamais une ville de premier ordre, eussent multiplié à ce point et réuni dans un espace si étroit des thermes d'une grandeur colossale? Ces bains n'auraient pas été situés à cent cinquante pas les uns des autres. On voit, au contraire, au Forum romain, que les anciens ne craignaient pas de construire un grand nombre de temples presque à murs mitoyens.

En arrière de Pouzzoles, de Cumes et de Baïa s'élève le Monte-Barbaro, nommé autrefois Gauro, et qui peut être regardé comme faisant partie de la chaîne volcanique se dirigeant de la Solfatara au rivage de Cumes ; il est le point culminant de cette chaîne ; il produisait des vins d'élite, que les anciens auteurs ont souvent célébrés. Aujourd'hui les flancs déchirés de cette montagne sont devenus complétement stériles par l'effet, à ce que l'on présume, de tremblements de terre ou d'éruptions renouvelées après une longue intermittence; mais on ignore à quelle époque, postérieure à la chute de l'empire romain, cette catastrophe est arrivée. Malheureusement les chroniques du royaume de Naples se sont scrupuleusement appliquées à nous instruire, en détail, des fléaux de la guerre, des sanglantes divisions des barons, du pillage des couvents, mais elles ont négligé de relater les convulsions de la nature (1). »

BALE (Suisse), belle ville, autrefois capitale du canton de ce nom, aujourd'hui seulement chef-lieu de Bâle-Ville. Sa population, en y comprenant celle de la banlieue, est de 22,204 individus. Son plus remarquable édifice est sa cathédrale, beau bâtiment gothique à deux tours, très-digne d'attention par son style et le fini de son architecture. C'est là qu'on voit la salle où, depuis 1431 jusqu'en 1448, se tint le fameux concile général de Bâle.

« Dans les vieux cloîtres de la cathédrale, dit l'auteur des *Souvenirs d'Italie*, parmi la foule de tombeaux suspendus aux murs, j'ai remarqué deux beaux bas-reliefs : une jeune mère ressuscite, tenant entre ses bras ses deux enfants morts avant elle; et la mère et les enfants élèvent avec amour leurs regards et leurs mains vers le ciel ; cela est admirable ! Le second bas-relief est presque aussi beau : il représente un époux désolé au pied du lit de sa femme, morte en couches; abîmé dans sa douleur, il semble déshérité de toute espérance sur la terre; mais au chevet du lit, la nourrice lui présente son enfant par le plus touchant souvenir.— Ah! me disais-je, au lieu des froides imitations de la froide antiquité païenne, pourquoi nos artistes ne puisent-ils pas toujours dans le christianisme de touchantes, de nobles inspirations ? »

BAMBERG (Confédération germanique), belle ville archiépiscopale. Elle est très-commerçante, et possède un tribunal d'appel.

On y remarque plusieurs édifices religieux, entre autres la cathédrale avec la noble statue colossale en bronze élevée à la mémoire du dernier prince-évêque, et la belle église du ci-devant collége des Jésuites.

C'est à Bamberg que sainte Elisabeth de Hongrie, duchesse de Thuringe, trouva un asile contre de cruelles persécutions. (Voy. l'*Histoire de sainte Elisabeth de Hongrie*, par M. de Montalembert.)

BASTIA (Corse), ancienne capitale de cette île, et aujourd'hui simple chef-lieu de sous-préfecture, n'a rien à envier, au moins sous le rapport des édifices religieux, à sa nouvelle rivale Ajaccio. Ses églises, riches,

(1) *Voyage dans l'Italie méridionale*, par M. Fulchiron. Paris, Pillet aîné, 1844.

dorées, ornées de marbres, offrent un vif reflet de l'Italie.

La petite église Saint-Roch, espèce de salon, suivant l'expression du voyageur Valery, est riche comme toutes les églises dédiées à ce saint en Italie.

La Conception, autre petite église voisine, fut élevée, vers la fin du XVI^e^ siècle, par une confrérie rivale de celle qui avait fondé Saint-Roch. C'est à la Conception qu'eut lieu la première assemblée du parlement de 1795.

Saint-Jean-Baptiste, inachevée, est l'église la plus grande, la plus riche et la plus importante de Bastia. Il y a dans cette église plusieurs tombeaux : celui du comte de Boissieux, neveu de Villars, celui de M. de Marbeuf, ancien gouverneur de l'île et bienfaiteur de Napoléon ; celui d'un autre mais plus récent gouverneur de la Corse, M. de Montélégier, dont la mort causa une douleur générale et publique.

On remarque dans cette église de Saint-Jean-Baptiste une ancienne et petite *Pêche miraculeuse*, qui passe pour un bon tableau. A la chapelle Saint-Antoine et Saint-Diègue, on voit un tableau de saint Diègue, ouvrage de M. Pasqualini, peintre distingué de Rostino.

La cathédrale, quoique ancienne et belle, est inférieure à Saint-Jean-Baptiste. Près du maître-autel sont deux niches ornées de sculptures en marbre blanc de très-bon goût, qu'on croit être du XVI^e^ siècle. On y admire un tableau de sainte Anne, dû à M. Varèse de Bastia.

Quant à l'église Sainte-Croix, de construction toute moderne et toute brillante de marbres et de dorures, elle paraît d'assez mauvais goût. La richesse de toutes ces églises est à la fois un signe de piété, d'opulence et de civilisation (Valery, *Voyage en Corse*).

BATALHA (Portugal), bourg de la province de l'Estramadure. Il n'a que 1600 habitants ; mais il est remarquable par son magnifique couvent, qui est regardé à juste titre comme un des plus beaux édifices d'architecture normano-gothique.

BAULADU (Sardaigne), village situé au pied d'un mont volcanique. Il tire son nom du large gué (*badu ladu*) qui traverse la route conduisant à Milis.

L'église paroissiale est dédiée à saint Grégoire le Grand, dont la fête se célèbre par des jeux publics, et, comme dans les grandes cités de l'Italie, on y court le paléo (1). Saint Grégoire, dit Valery, a singulièrement bien mérité de la Sardaigne, par l'appui moral et la généreuse intercession qu'il lui prêta au milieu de ses malheurs, soit qu'elle fût en proie aux exactions des traitants byzantins, soit aux incursions lombardes, ainsi qu'on le voit par ses lettres pleines d'intérêt, qui peignent un des génies les plus vertueux et les plus éclairés de

(1) Le paléo est une espèce d'étoffe donnée à celui qui gagne le prix de la course.

l'histoire, et véritablement digne du titre de grand (1).

BAUNEI (Sardaigne), village situé près de la montagne de Monte-Santo. Il passe pour avoir été fondé, au X^e^ siècle, par un chevrier, dont on conserve religieusement ce qui reste de son habitation. Ce village compte plus de 1400 habitants, la plupart scieurs de long ou charpentiers. Malgré la dévotion des habitants de Baunei, leur église est presque nue.

A une heure de Baunei, sur le bord de la mer, l'église, dédiée à sainte Marie Navarresa, fut élevée vers l'an 1052, à la suite d'un vœu fait par la fille d'un roi de Navarre, Garcias IV, qui, fuyant les Sarrasins, avait abordé sur ce point, après s'être égaré et avoir fait naufrage dans ces périlleux parages (2).

BAYEUX (France), ancienne ville de Normandie, aujourd'hui chef-lieu d'arrondissement du département du Calvados.

La ville de Bayeux est une des villes les plus anciennes de la Gaule. De même que les autres villes de la basse Normandie, elle eut sans doute des temples, des théâtres, des thermes, et peut-être un cirque et un amphithéâtre. On a trouvé dans les fondations des maisons de cette ville, et particulièrement dans celles de l'ancien château, des bas-reliefs, des médailles, et une foule d'autres objets qui prouvent son antiquité. Il paraît même, d'après la découverte d'une colonne milliaire plantée sur le bord du chemin de Bayeux, à la Délivrande, que Bayeux était la capitale de tout le pays, puisqu'elle était le centre commun d'où l'on comptait toutes les distances.

En 1821, on trouva dans le cimetière de l'église de Saint-Laurent et dans la cour de l'ancien presbytère les vestiges de grandes constructions romaines appartenant à des bains antiques; des pierres de taille formaient les parements des murs, qui étaient construits par assises régulières et entremêlées de distance en distance par un double rang de briques. Ces murs étaient revêtus pour la plupart d'un ciment rouge d'une grande ténacité; on rencontra entre autres plusieurs appartements, des pavés de pierres bleues polies ou de marbre blanc, des revêtements de murs également en marbre blanc, et l'hypocauste ou poêle qui servait à échauffer la salle des étuves : cet emplacement était tout rempli de petits piliers de briques de 22 centimètres ; sur ces piliers étaient de grandes briques de 60 centimètres, couvertes d'une forte couche de ciment. Ce qui est singulier, c'est que sous les fondations des murs et sous l'aire des appartements on trouva des fûts et d'autres fragments de colonnes d'un style particulier, étranger aux règles ordinaires et bien exécuté, ce qui fait supposer des constructions antérieures à celles que l'on

(1) *Voyage en Corse, à l'île d'Elbe et en Sardaigne*, t. II, p. 114.

(2) Valery, *Voyage en Sardaigne*.

découvrait, et qui avaient peut-être servi au même usage.

Il n'est pas facile de déterminer l'époque de la construction primitive de ces thermes; quant à leur restauration, il est probable, d'après le mode de construction et d'après les médailles trouvées dans ces ruines, qu'elle eut lieu dans le IIIe siècle, vers le règne de Gallien, et que leur destruction arriva un siècle plus tard (1).

Cathédrale de Bayeux (2). — « La cathédrale de Bayeux, illustre à plusieurs titres, doit être placée à un rang distingué qui fait l'honneur de la Normandie.... Quand on entre pour la première fois dans la basilique de Bayeux, on éprouve un saisissement secret et solennel, inspiré par les proportions graves et par l'ordonnance majestueuse de l'édifice. Placé au-dessus des degrés qui conduisent dans la grande nef, on promène ses regards dans toutes les parties du monument avec une ardente curiosité, ce charme inépuisable et cette muette admiration qui s'emparent de toutes les facultés de l'âme en présence d'une œuvre inspirée. La pensée suit le regard, s'anime au spectacle de l'expression du génie architectural déployé dans les grandes nefs, le vaste chœur, et demeure absorbée dans la contemplation des magnificences de l'abside. Les transformations de l'art religieux ont laissé dans cette enceinte des traces plus nobles que dans aucun autre édifice peut-être. Le style romano-byzantin prend une expression qu'on lui croirait étrangère; la phrase transitionnelle est toute parée des grâces du style ogival sous la gravité de ses formes latines ; l'architecture gothique, appuyée sur ses deux sœurs aînées, conserve leur majestueuse sévérité, animée des charmes de la jeunesse, d'une vie surabondante, embellie des ornements les plus pompeux et les plus élégants. »

Suivant la tradition, la cathédrale primitive aurait été fondée par saint Exupère, premier évêque de cette ville, qui bâtit un oratoire sur un emplacement donné par Regnobert, le plus puissant de ceux qu'il avait convertis. Ce modeste édifice étant devenu insuffisant par l'accroissement du nombre des fidèles, Regnobert fit élever sur le même lieu une église plus spacieuse, qui devint le siége épiscopal.

Cette première cathédrale, qui avait été augmentée et embellie par ses pontifes, fut ruinée, en 891, par les pirates du Nord, et ne se releva de ses débris qu'après la conversion de Rollon, leur chef; mais un fléau encore plus terrible l'atteignit en 1046, époque où elle périt encore une fois dans l'horrible incendie qui réduisit la ville en cendres.

Hugues de Bayeux, prélat riche et puissant, se voua à la restauration de son église affligée. Odon ou Eudes de Conteville, successeur de Hugues, termina l'entreprise et en fit faire la dédicace par Jean, archevêque de Rouen, en 1077. Guillaume le Conquérant et la princesse Mathilde son épouse furent présents à la cérémonie, qui se fit en grande pompe.

A peine trente ans se sont-ils écoulés depuis cette imposante solennité, que l'église est brûlée, victime des fureurs de la guerre ; mais elle fut rétablie par Philippe d'Harcourt, évêque, en 1159, et par Henri II, son successeur.

On retrouve dans les caractères architectoniques de la cathédrale la confirmation matérielle de toutes ses reconstructions opérées en divers temps. Le massif des tours appartient à l'an 1056, et la grande nef, jusqu'à la galerie, à l'année 1077; toute la construction supérieure date de 1103. En 1159, de grands travaux furent exécutés et se prolongèrent jusque dans le XIIIe siècle. L'abside, véritable chef-d'œuvre de goût et de richesse, fut achevée vers 1221, tandis que le portail doit être attribué à la belle architecture du XIVe siècle, et le transsept à la fin de ce même XIVe siècle, ou peut-être au commencement du XVe. La coupole, commencée en 1477, fut détruite en 1676 et rebâtie en pierre en 1714 et 1715.

La longueur totale de la cathédrale de Bayeux est de 200 mètres ; la largeur de la nef, 10 mètres; largeur des collatéraux, 5 mètres; ce qui donne 20 mètres pour la largeur totale du vaisseau. La hauteur des voûtes est de 23 mètres 30 centimètres ; la longueur du transsept, 37 mètres 60 centimètres ; l'élévation des deux flèches du portail, 76 mètres 60 centimètres, et celle de la tour de l'horloge, 74 mètres 50 centimètres.

Sous le sanctuaire et sous une partie du chœur est une crypte fort curieuse, soutenue par huit colonnes trapues à chapiteaux grossièrement sculptés. Le caractère de cette construction appartient au XIe siècle ; mais ce ne fut qu'en 1412 qu'on retrouva cette crypte, oubliée jusque-là, ce que fit connaître une inscription qu'on y trouva. (Voyez *Les Cathédrales de France*, par M. Bourassé, p. 270.)

La grande nef de cette église est remarquable par ses dimensions. Les arcades romano-byzantines sont fort belles ; les archivoltes qui les accompagnent sont décorées de billettes, de chevrons brisés et de feuillages. « Le XIe siècle a rarement produit rien de plus élégant et de plus soigné. L'appareil qui entoure les statuettes et qui remplit l'intervalle compris entre les arcades présente des tresses délicates, des écailles imbriquées, des fleurons, des dessins riches et variés. »

Le dessous de la corniche inférieure des galeries présente les caractères de l'architecture du XIIe siècle; une chaîne de quatre-

(1) Mémoire sur les constructions antiques et les objets découverts en 1821, lors des fouilles exécutées dans l'ancien cimetière de la paroisse Saint-Laurent de la ville de Bayeux, par Charles-Edouard Lambert. *Mémoires de la Société des antiquaires de la Normandie*, 1824, 1re *partie*.

(2) Nous ne pouvons nous refuser à répéter ici les éloquentes paroles que la vue de cette belle basilique a inspirées à M. l'abbé Bourassé. Nous empruntons également les passages dans lesquels il décrit en détail les beautés de cette cathédrale, dans l'ouvrage déjà cité, p. 2 et 45.

feuilles fait le tour de l'édifice, comme une guirlande légère et élégante incrustée dans la muraille.

Le transsept, large et majestueux, est éclairé par de grandes et belles fenêtres partagées par un grand nombre de meneaux.

Le jubé, de la fin du XVII^e^ siècle, dépare le reste de l'édifice, dont il coupe la perspective et détruit les belles lignes.

« En pénétrant dans le chœur on est vraiment ébloui de la gloire de l'abside. Nous n'avons jamais observé nulle part d'aussi belles galeries que celles qui forment la couronne du rond-point. Elles sont dessinées avec la plus irréprochable élégance et la plus suave pureté de formes. Une grande arcade ogivale en renferme d'autres plus petites, pressées comme des sœurs sous les bras de leur mère. Les colonnettes qui les soutiennent, surmontées de bouquets de feuillages, unissent encore leur fût capricieusement effilé pour compléter cet ensemble ravissant. Il est aisé de voir que l'architecte a voulu déployer ici tout son talent, et il n'est pas moins facile de se convaincre qu'il a parfaitement réussi. A notre sens, la galerie de l'abside de Bayeux est le chef-d'œuvre des constructions de ce genre. »

Les voûtes sont d'une très-belle exécution : celles du sanctuaire et du chœur présentent les noms des premiers évêques de Bayeux, peints sur la pierre avec les bustes de plusieurs d'entre eux.

Le tour de cette cathédrale présente vingt et une chapelles, sans compter celle de la Vierge. Cette dernière, d'une construction postérieure aux autres, est située à l'extrémité de l'abside, et éclairée par cinq fenêtres. La voûte est appuyée sur des piliers isolés d'une grande délicatesse.

Plusieurs des chapelles des collatéraux sont éclairées par de grandes fenêtres appartenant au gothique flamboyant, et annonçant par là des réparations ou substructions faites dans le XV^e^ siècle.

Vue du dehors, l'église de Notre-Dame offre une perspective imposante. Le portail principal est composé de cinq voussures, dont celle du centre correspond à la grande nef; les autres, aux nefs collatérales et aux chapelles des bas côtés; malheureusement les riches et nombreux ornements de ce portail ont été maltraités par les protestants et par les démolisseurs de 93, qui ont mutilé la plus grande partie des statuettes. Deux flèches aiguës de 75 mètres de hauteur accompagnent le portail et complètent cette belle façade. L'entrée latérale du côté de l'évêché n'est pas moins admirable : elle mérite d'être classée au nombre des plus belles créations de ce genre.

Au-dessus du chœur s'élève une tour octogone de 95 mètres de hauteur, qui se termine par une lanterne pyramidale. La construction de cette tour est moderne.

Tapisserie de la reine Mathilde.— Cette tapisserie, qui se voit à l'hôtel de ville de Bayeux, dans une nouvelle salle de la bibliothèque publique, représente, sur une toile de lin parfaitement conservée, de 70 mètres de longueur sur 50 centimètres de haut, la conquête de l'Angleterre par Guillaume le Conquérant. Suivant M. Lembert, conservateur de cette bibliothèque, les costumes, les armes, les caractères des inscriptions, le style de l'architecture, la vérité des détails et plusieurs documents historiques prouvent que la tapisserie est un monument de la seconde moitié du XI^e^ siècle, qui aura été donné à la cathédrale de Bayeux par son évêque, Odon de Couteville, frère utérin de Guillaume le Conquérant, soit qu'il l'eût reçu de la libéralité de la reine Mathilde, soit qu'il l'eût fait exécuter lui-même, ce qui paraît le plus probable.

BAYRUTH ou BAYROUTH (Syrie), l'ancienne Béryte, ville de la plus haute antiquité. Elle fut la patrie de Sanchoniathon, le plus ancien des historiens connus, après Moïse. Béryte fut une colonie de Sidon, et c'est là que l'on inventa la fabrication du verre. Elle devint une colonie romaine sous Auguste, prit le nom de sa fille Julie (*Felix Julia*) et fut alors la plus belle ville de Phénicie. Renversée par un tremblement de terre, en 566, elle se releva de ses ruines, et plus tard tomba au pouvoir des Sarrasins. Prise et reprise par les croisés, elle suivit la fortune variable de ses maîtres; puis elle devint la résidence de l'émir Fakhr-Eddyn, prince des Druses, qui y périt en défendant ses Etats contre le sultan Amurat IV. Cette conquête fixa le sort de Bayruth. Depuis cette époque elle fait partie de l'empire ottoman.

Bayruth ne compte que huit à dix mille habitants, la plupart musulmans. On y voit donc plusieurs mosquées.

BAZAS (France), ancienne ville de la Guienne, actuellement chef-lieu d'arrondissement du département de la Gironde. Sa merveilleuse cathédrale du gothique le plus pur, comme s'exprime M. le comte de Montalembert, rappelle celle de Caudebec, que Henri IV appelait la plus belle chapelle qu'il eût jamais vue de sa vie, parce qu'il lui répugnait de donner le nom d'église à un édifice qui ne fût pas en forme de croix. Cette cathédrale est excellente de simplicité, d'élégance, d'unité. Les sculptures des trois portails de sa façade offrent des beautés du premier ordre : elles représentent la vocation de saint Pierre, le couronnement de Notre-Dame et le jugement dernier avec le cortége obligé de saints et d'anges nichés dans les arceaux mêmes; les anges qui présentent les âmes à Notre-Seigneur et les morts qui brisent leurs tombeaux sont surtout étonnants de hardiesse et d'expression.

BEAUVAIS (France), belle ville de la Picardie, chef-lieu du département de l'Oise et siége d'un évêché. Cette ville est fort ancienne : on y voit plusieurs intéressants débris d'une enceinte romaine et plusieurs monuments de la même antiquité, un camp romain et des voies romaines. Nous allons décrire, d'après la *France monumentale*, ce qu'on y voit de plus remarquable.

Ruines du mont Capron. — Le mont Capron est situé entre la porte d'Amiens et la porte de Bresles. Le sol de cet endroit recèle, à une faible profondeur, de nombreux débris de constructions romaines. En 1636, on y découvrit les vestiges considérables d'un magnifique temple de Bacchus. En 1839, un affaissement considérable du sol engloutit un arbre dans cet endroit, ce qui donne lieu d'y supposer l'existence de vastes souterrains. D'après l'abbé Dubos, ce temple, égal au Louvre en grandeur, offrait une façade d'ordre dorique de 20 mètres d'élévation.

Arènes.—La tradition place un amphithéâtre romain dans un endroit situé près du mont Capron, et qu'on nomme la *Fosse-Abat-le-Vent*. La disposition du sol semble en effet indiquer qu'il existait là un monument de cette espèce.

Un talus en pente douce décrit un arc de cercle dont la corde est d'environ deux cents mètres, et de tous les points de ce talus on aperçoit le fond de l'amphithéâtre, qui présente un plan horizontal. Des fouilles dans ce lieu mettraient probablement à découvert quelques-unes des constructions de cette immense arène.

Tombeaux. — Près du mont Capron, on a découvert de magnifiques tombeaux en marbre ; l'un, fermé d'une plaque de marbre blanc portant cette inscription :

MEMOR ATTIC
VIBIUS ATTICUS
PATER POSU;

l'autre :

D. M. (*Diis manibus*)
L. CURSORINUS.

Dans plusieurs endroits de l'arrondissement de Beauvais, on a trouvé des sarcophages creusés en forme d'auge dans une pierre tendre, et garnis d'un couvercle juxtaposé : ils étaient en général percés d'un trou circulaire dans le fond, et ne portaient aucune inscription. Cependant les antiquités romaines que renfermaient ces tombes indiquent suffisamment leur origine.

La ville de Beauvais, comme celle de Rome, présente cinq ou six périodes de reconstructions anciennes. Dans la rue Saint-Nicolas, on a trouvé, à 2 mètres 66 cent. de profondeur, le pavé des Gaulois : des enceintes de vieux palais, dans le voisinage de la préfecture, sont un travail du premier temps de la conquête des Romains ; l'empreinte de leurs instruments et le grènetis qu'ils traçaient sur les pierres se voient encore. Sur ces ruines sont d'autres monuments de la première race de nos rois. Le beffroi de la cathédrale est assis sur un massif romain.

Dans le canton de Songeons, entre le hameau de Riffin, le bois de Fontaine et la route de Paris à Dieppe, est un plateau sur lequel la tradition indique l'emplacement d'un lieu habité, connu sous le nom de la *Ville-des-Muguets*, dont il ne reste plus de traces.

A la quantité de tuiles rouges qui jonchent le sol en plusieurs endroits, il est difficile de n'y pas reconnaître un établissement romain. En faisant des fouilles, on a trouvé plusieurs fois des fondations, des tronçons de colonnes et des blocs sculptés ; on y trouve journellement des médailles gauloises et romaines.

Vis-à-vis de cette plaine et dans le bois de Fontaine, sont des vestiges incontestables d'une forteresse : on distingue encore la motte de forme allongée. Ces restes sont connus sous le nom de *Château-Gaillard ;* on ne connaît ni l'origine ni l'époque de la destruction de ce fort. Il pouvait, par sa situation, commander la Ville-des-Muguets. L'un et l'autre sont dans la direction de la voie romaine, dont on reconnaît les traces près de Longuavesnes et à la Chaussée.

Beauvais, devenue chrétienne, se plut à élever dans ses murs des monuments incontestables de sa foi. Cette ville montre donc plusieurs édifices religieux dignes des plus beaux temps de l'art chrétien, et de cette splendide époque du moyen âge. Nous allons les examiner.

Eglise de la Basse-OEuvre, à Beauvais. — L'ancienne cathédrale de Beauvais, connue sous le nom d'église de la Basse-OEuvre, remonte évidemment à une époque fort ancienne. Elle est aujourd'hui en partie détruite, et ce qui en reste se trouve masqué de tous côtés par des maisons. On distingue toutefois, au haut des murs latéraux demeurés intacts, un rang de fenêtres ornées de briques à la romaine ; des fenêtres du même genre éclairent les bas côtés qui accompagnaient le nef principale.

La façade est terminée par un galbe ou fronton triangulaire, au centre duquel est sculptée, en demi-relief, une grande croix ancrée, dont le sommet se trouve placé entre deux petites ouvertures rondes.

Au-dessus du triangle formé par le galbe règnent deux corniches séparées l'une de l'autre par un intervalle ; plus bas est une fenêtre avec une archivolte ornée d'un quadruple rang de moulures figurant des étoiles. Au-dessus de cette fenêtre sont des personnages grossièrement sculptés.

Des maisons masquent la partie inférieure de cette façade ; elle était percée de trois portes, dont la plus grande était au centre.

A l'intérieur, l'église de la Basse-OEuvre ne présente ni sculptures ni ornements ; elle ne paraît pas avoir jamais été voûtée. Les arcades en plein cintre qui séparent la nef des ailes sont toutes supportées par des piliers carrés à angles tronqués.

La nef avait sur chaque face cinq fenêtres à plein cintre. Le parement des murs est en petites pierres cubiques. Un cordon horizontal, formé de deux briques accouplées, court d'une fenêtre à l'autre à la hauteur des impostes, et forme l'archivolte.

Les dimensions de l'église de la Basse-OEuvre sont 22 mètres pour la largeur, 28 mètres 50 cent. pour la plus grande longueur, et 16 mètres de hauteur.

La date de l'église de la Basse-OEuvre n'est pas connue, mais on peut hardiment la faire remonter au v[e] siècle. — Il faut cependant remarquer que la façade ne paraît pas du même travail que les murs latéraux ; on n'y voit pas de briques comme dans ceux-ci, et les moulures qui décorent la fenêtre centrale ont beaucoup de rapport avec celles qui se rencontrent fréquemment dans les siècles suivants.

L'église de la Basse-OEuvre peut donc être considérée comme appartenant au style roman primordial (1), et il était d'autant plus à désirer que cet édifice fût efficacement protégé contre la destruction, que les monuments de ce style architectural sont très-rares en France. Il servait, il y a peu d'années, de chantier à un marchand de bois. Le gouvernement en a fait l'acquisition.

Cathédrale de Beauvais. — Vers l'an 275, saint Lucien vint annoncer l'Evangile à Beauvais ; un modeste oratoire, dont il ne reste aucune trace, rassembla les nouveaux chrétiens. Ce ne fut que quelques siècles après que l'on construisit un temple plus étendu. C'est l'édifice dont nous venons de parler, portant dans plusieurs de ses parties les caractères d'une construction romaine. Toutefois M. de Caumont pense qu'il convient de le reporter au viii[e] siècle. Quoi qu'il en soit, cette église, qu'on désigne sous le nom de la *Basse-OEuvre* pour la distinguer de la cathédrale de Saint-Pierre, que l'on caractérisait du nom de *Haute-OEuvre*, à cause de l'étendue de ses dimensions, cette église, disons-nous, servit de cathédrale jusqu'à la fin du x[e] siècle.

Hervé, évêque de Beauvais, et Roger son successeur, élevèrent alors une nouvelle cathédrale qui, deux fois ravagée par le feu, en 1180 et en 1225, ne laissa que des ruines.

L'évêque de Beauvais, Miles de Nanteuil, résolut de réédifier la cathédrale, mais sur un plan bien plus vaste. Car à cette époque, où le règne ogival était dans sa splendeur, on voyait s'élever de toutes parts des édifices où brillait toute la magnificence de l'art chrétien. L'évêque et le peuple de Beauvais, ne voulant pas que leur cathédrale fût inférieure en beauté aux autres cathédrales, adoptèrent un plan tellement grandiose, que la réalisation en devenait difficile. En effet, on n'avait encore construit que le chœur, avec son abside, ses collatéraux et les transepts, que les voûtes, trop élevées et trop hardies pour la force des contre-forts qui devaient les arc-bouter, s'écroulèrent. Elles

(1) Plusieurs auteurs pensent que cet édifice fut contruit en même temps que les murs de la cité, sous le règne de Néron, pour servir de temple au paganisme. Cette opinion, assez spécieuse, est établie sur la parfaite similitude des genres de construction. M. Edouard de la Fontaine adopte cette opinion, en rangeant cet édifice au nombre des monuments romains. Nous eussions fait de même, si plusieurs portions de ce monument n'appartenaient évidemment à l'ère romane. Toutefois nous ne contesterons pas l'origine romaine de quelques parties de l'édifice.

furent cependant reconstruites en 1272; mais cette réparation ne dura que douze ans. Une nouvelle catastrophe, plus complète que la première, eut lieu, et cette fois l'on apporta des modifications dans le plan primitif, en intercalant des piliers qui diminuèrent la portée des arcatures. Durant cette reconstruction, qui dura 40 ans, les offices furent célébrés dans l'église de la Basse-OEuvre.

En 1338, le célèbre architecte Enguerrand fut chargé de terminer le chœur de la basilique; les travaux furent commencés avec ardeur ; mais les guerres intestines vinrent paralyser l'élan donné par les évêques de Beauvais, de sorte que ce ne fut que le 21 mai de l'an 1500 que l'on posa la première pierre de la croisée. En 1535, les premiers travaux furent terminés ; mais, au lieu de construire la nef, Jean Wast et François Maréchal élevèrent au-dessus du cintre de la croisée une tour pyramidale de 96 mètres de hauteur, véritable chef-d'œuvre d'architecture gothique. Du centre de la croisée, l'œil pouvait s'élever jusqu'à la voûte intérieure de la tour, placée à une hauteur immense. A l'extérieur, la flèche ornée de dentelles légères, s'élevait à 131 mètres du sol de l'église, et semblait se perdre dans les nues. Cette œuvre magnifique ne subsista que cinq ans ; la tour s'écroula en 1573, et fut remplacée par un simple campanile en bois.

Dans son etat actuel, l'église ne consiste qu'en un chœur exécuté dans les plus vastes proportions, avec transsepts et collatéraux. L'abside offre un coup d'œil admirable par les immenses fenêtres qui répandent sur le chœur une lumière éclatante. On ne conçoit pas comment les voûtes peuvent se soutenir sur les légères colonnettes qui séparent ces fenêtres

Les voûtes de la cathédrale de Beauvais, bien que d'une extrême hardiesse, n'égalent cependant point celles de la cathédrale d'Amiens ; elles sont formées de petites pierres de 15 à 18 centim. Quoi qu'il en soit, l'intérieur de cet édifice présente un aspect saisissant par le grandiose de ses proportions. On admire la délicatesse et le fini de ses sculptures et de ses rosaces, l'éclat de ses vitraux, qui remontent pour la plupart au temps de saint Louis, et répandent une teinte mystérieuse dans ce temple chrétien. La façade principale, du côté de la rue Saint-Pierre, fut bâtie sous le règne de François I[er]; quoique conçue à l'époque de la décadence du style ogival, elle est d'une grande richesse. La façade septentrionale, inférieure en mérite à la précédente, est cependant digne d'attention ; on y remarque un arbre généalogique sculpté avec une grande délicatesse.

La longueur totale de l'édifice est de 63 mètres ; la largeur des transsepts, 59 mètres, et la hauteur des voûtes, 48 mètres. C'est de toutes les églises de France celle dont les voûtes sont le plus élevées ; car la cathédrale d'Amiens ne compte que 44 mètres,

et celles de Chartres et de Paris 34 seulement.

Saint-Etienne. — La première église de ce nom fut fondée au commencement du IVe siècle, par saint Firmin, sous l'invocation de saint Etienne. Le corps de saint Wast y fut déposé en 845, et cette église a souvent été désignée sous le nom de ce saint évêque.

Saint-Etienne ayant été dévasté par les Normands, on réédifia sur ses ruines une autre église vers l'an 997. En 1181, ce nouvel édifice fut à moitié détruit. Le pourtour du chœur fut commencé en 1506. En 1572, on construisit autour de l'église plusieurs chapelles dont les vitraux furent imités des chefs-d'œuvre de l'école d'Italie.

Le portail représentait en bas-relief saint Etienne au milieu des apôtres; au-dessous étaient la Naissance de Jésus-Christ et le Martyre de saint Etienne. Les démolisseurs de 93 ont entièrement défiguré ce portail.

Il ne reste de l'édifice roman que les arcades de la nef, les transepts et les collatéraux. On admire particulièrement le transept fleuri qui donne sur la place Saint-Etienne, vis-à-vis la rue du Maire.

Evêché. — La façade de ce monument est formée par deux grosses tours élevées par l'évêque Simon de Nesles, après l'insurrection des bourgeois de Beauvais, et au moyen de l'amende qu'il leur fit payer. « Les tours sont divisées par deux bandeaux ou cordons aigus, entre lesquels on a pratiqué de petites fenêtres simples à plein cintre. On voit au-dessus d'autres jours carrés, dont les angles supérieurs sont coupés par des arcs de cercle : des meurtrières sont interposées. La corniche est formée de feuilles lobées, plates, à lobes arrondis, compris entre deux filets. Le bâtiment qui sépare les deux tours montre derrière la galerie trois arcades à plein cintre et une tourelle en saillie; la corniche et les petites fenêtres carrées se continuent. L'allée a deux parties : une antérieure à voûte curviligne, à colonnettes grêles, engagées, libres et groupées, à petits chapiteaux portant deux rangées de feuilles : on y remarque deux passages de herses et de mâchicoulis; la deuxième a des voûtes ogives à arcs-doubleaux prismatiques, de minces piliers polygones et des pampres. On retrouve à l'intérieur de la cour les fenêtres carrées et la corniche sur le bâtiment supérieur et sur la tourelle polygone de l'escalier. » (M. Graves, Notice archéologique sur l'Oise.)

Tour romane, à Beauvais. — Cette tour, seul reste du château des comtes de Beauvais au XIe siècle, flanque la muraille nord-ouest du palais épiscopal. « Elle a pour soubassement une des tours de la cité romaine, dont elle conserve le diamètre. On voit à demi-hauteur une corniche à tores, sur laquelle appuient deux fenêtres bouchées, dont les arcades à plein cintre sont dessinées par un double rang de billettes. Au-dessus règne un autre boudin horizontal; ensuite, un deuxième ordre de fenêtres à billettes inscrites dans un arc dont le tympan à damier couronne deux baies simulées, largement trilobées et garnies de fleurons. Un cordon intermédiaire à damier court à la hauteur des têtes. On remarque, à partir du ruban en boudin, des colonnettes à long fût appliqué, appuyant sur une tête monstrueuse, et se terminant par une autre tête dans la corniche supérieure : celle-ci est formée de modillons à masques et de petits arcs romans à filets, entourant des contre-corbeaux pointus. Elle est pareille à la corniche de Saint-Etienne, et indique probablement une époque commune de construction. » (M. Graves, Notice archéologique sur l'Oise.)

Enfin, pour prouver qu'en Picardie la foi chrétienne, celle qui faisait battre si chaleureusement les cœurs de nos pères, n'est pas entièrement morte, quoi qu'en disent tous nos voltairiens, nous citerons les lignes du *Bien public*, journal de Beauvais, rendant compte d'une cérémonie religieuse qui vient d'avoir lieu.

« Dimanche dernier, 20 octobre 1850, dit ce journal, a eu lieu à Beauvais la procession de sainte Angadrême, instituée par lettres patentes de Louis XI, du mois de juin 1473. Le souvenir que cette fête rappelle sera toujours cher à notre antique cité, fière d'avoir pu, abandonnée à ses propres forces, repousser un ennemi redoutable et jusqu'alors invincible. Aussi, loin de la laisser tomber dans l'oubli, tient-elle à la célébrer chaque année avec la même solennité. Peut-être lui sera-t-il donné bientôt de voir rétablir, avec plus de pompe encore, une autre institution destinée également à célébrer le courage de ses habitants et le haut fait de son illustre héroïne; elle verra arriver ce moment avec bonheur.

« Avant dix heures du matin, le clergé sortait de la cathédrale, précédé de la châsse de sainte Angadrême et de l'étendard qui fut, il y a peu de temps, l'objet de savants commentaires, mais qu'il nous sera toujours permis du moins de considérer comme un précieux symbole, comme un monument de valeur et de gloire par l'usage qu'on en a fait jusqu'ici. De jeunes filles appartenant aux diverses classes de la société, tenaient en main des rubans attachés à cette noble bannière, dont la hampe, selon la coutume, était portée par une orpheline de l'hospice des pauvres. Mgr l'évêque de Beauvais marchait à la suite du clergé, précédé de ses porte-enseignes, et revêtu de ses habits pontificaux.

« Après avoir franchi le seuil de l'église, le chœur entonna sur un ton solennel le psaume *In exitu*, composé à l'occasion de la sortie d'Egypte et de la délivrance miraculeuse du peuple d'Israël.

« La procession parcourut d'abord la rue Saint-Pierre, la place Saint-Barthélemy et la rue du Châtel. Lorsqu'elle arriva à l'entrée de la grande place, le drapeau fut salué par une décharge d'artillerie. On continua à s'avancer vers la rue de l'Ecu, et bientôt l'on parvint à l'église paroissiale de Saint-Etienne.

« Après une courte station et le chant d'une

antienne en l'honneur de la patronne de Beauvais, la procession prit la rue Saint-Jean et regagna la Grande Place, où elle était attendue par une compagnie d'artillerie de la garde nationale.

« Placé en cercle en face de l'hôtel de ville, le clergé chanta le psaume *De profundis* pour les citoyens qui ont succombé dans les divers assauts donnés à la ville en 1472 par le duc de Bourgogne, et pendant ce temps les jeunes personnes qui portaient les rubans du drapeau, allèrent successivement, conduites par un des officiers de la compagnie d'artillerie, mettre le feu aux pièces qui avaient été déposées pour cela sur la place, à l'endroit même où s'élèvera bientôt la statue de Jeanne Hachette.

« Le canon ayant cessé ses salves triomphantes, la procession se remit en marche vers la cathédrale, en chantant le cantique d'actions de grâces, composé par Moïse après le passage de la mer Rouge.

« Le soir, avant vêpres, M. l'abbé Messie, chanoine honoraire et premier vicaire de la cathédrale, prononça le panégyrique de la sainte patronne. »

Tel est le simple récit de la solennité religieuse et toute populaire du 20 octobre. Il y a quelque chose de consolant dans ce culte spécial d'une population tout entière faisant remonter, par l'entremise de la sainte patronne, ses actions de grâces jusqu'au trône de l'Eternel. Copions ici quelques passages du siége de Beauvais dans les *Ducs de Bourgogne* de M. de Barante, qui ont conservé toute la naïveté de nos vieux chroniqueurs :

« La ville, dit-il, avait beaucoup de précieuses reliques fort honorées par les habitants, mais ils ne mettaient leur confiance en aucune autant qu'en la châsse de sainte Angadresme. De tous temps elle avait été la patronne de Beauvais, dont elle était native, et l'avait toujours préservée de malheurs pendant les guerres. Il y avait même des gens qui se souvenaient de l'avoir vue quarante ans auparavant, lorsque les Anglais et le comte d'Arundel assiégèrent la ville, apparaître sur la muraille, vêtue de ses habits de religieuse, et repousser par sa protection les anciens ennemis de la France. Sa châsse fut donc solennellement tirée de la cathédrale et portée en procession sur la muraille, à l'endroit de ce terrible assaut.

« L'ardeur des bourgeois, loin de s'affaiblir, croissait de moment en moment; le courage des femmes était surtout merveilleux. Elles montaient sur la muraille, pour apporter des traits, de la poudre et des munitions. Elles-mêmes roulaient de grosses pierres et versaient de l'eau chaude sur les assaillants. Il y eut une fille nommée Jeanne Lainé, qui, quoique sans armes, saisit la bannière d'un Bourguignon au moment où il allait la planter sur la muraille.....»

Mais bientôt on donna un formidable assaut à la ville. « Ce n'était plus une surprise, ajoute M. de Barante, c'était un siége dans toutes les formes qu'il fallait faire. Jamais ville ne fut battue d'une aussi rude artillerie; personne n'osait plus se montrer sur la muraille. Mais grâce aux sages dispositions du maréchal Rouhault, tout était prêt pour soutenir l'assaut quelque part qu'il fût tenté... On veilla avec soin à éteindre les incendies qu'allumaient les bombes des assiégeants; il y en eut de bien terribles, et l'on craignit même qu'il ne s'y fût mêlé quelque secrète trahison. Mais les bourgeois ne montraient pas moins de zèle à éteindre le feu qu'ils n'en avaient mis à défendre les remparts. La châsse de sainte Angadresme fut encore portée à l'incendie de l'évêché, qui fut le plus grand; nuit et jour, les femmes, les enfants, les vieillards, les malades, étaient à genoux, priant et se lamentant devant les reliques de cette sainte patronne... La châsse de la sainte avait été de nouveau apportée et placée sur la muraille : les assiégeants tiraient dessus de tout leur pouvoir; une de leurs flèches vint s'y enfoncer. On l'y laissa comme un glorieux témoignage du secours que la ville avait reçu de sa sainte patronne. »

Enfin, le siége fut levé le 22 juillet, après 24 jours de combat.

BELGRADE (Turquie). C'est la ville la plus importante de toute la Servie; elle est industrieuse, riche et forte. Belgrade est le siége d'un évêché; sa population est d'environ 30,000 âmes. On remarque quelques-unes de ses mosquées.

BELLEVAUX. *Voy.* VAL SAINTE-MARIE au Dictionnaire.

BENETUTTI (Sardaigne), village de 1500 habitants, tristement situé au pied d'un rocher, mais renommé pour ses eaux sulfureuses, dites de Saint-Saturnin. On y voyait l'oratoire de saint Saturnin, bâti sous la domination bienfaisante des Pisans.

L'église paroissiale possède quelques tableaux provenant de l'ancien maître-autel de l'église de Sainte-Hélène, l'*Invention de la sainte croix*, les *Pères de l'Eglise*, tableaux remarquables que l'on dit être de Michel-Ange (1).

BERNE (Suisse), capitale du canton, ville industrieuse et commerçante, située sur une petite presqu'île formée par l'Aar. Ses édifices religieux les plus remarquables sont la cathédrale, bâtiment gothique assez beau et l'église du Saint-Esprit. Copions ici une page des *Souvenirs d'Italie*, par un catholique.

« J'étais déjà depuis deux jours dans le canton de Berne, si riche, si opulent, si magnifique, et sous le rapport industriel et sous le point de vue pittoresque. Néanmoins j'éprouvais une tristesse dont je ne me rendais pas bien compte. Enfin je parviens à un village situé au pied d'une montagne couronnée d'une chapelle dédiée à la sainte Vierge, à laquelle on arrive en suivant les stations du chemin de la Croix. Non, je ne puis rendre le bien-être que j'ai ressenti; il me semblait qu'on m'ôtait un poids que j'avais sur le cœur. Ah! me dis-je à l'instant

(1) Valery, *Voyage en Corse, à l'île d'Elbe et en Sardaigne*, t. II.

même, je comprends le malaise qui m'oppressait au milieu de toutes les magnificences du canton de Berne! Des temples vides et toujours fermés, point de croix consolatrice, point de culte d'amour; un sol riche, mais une vie toute renfermée dans les soucis du présent, froide, sans consolation; voilà ce qu'offrent les cantons protestants. Mais voici une simple chapelle ouverte; oh! c'est un rayon de lumière, c'est une issue aux innombrables peines de la vie; voici l'église, centre du village, des fidèles qui prient; ils invoquent, ils espèrent, ils remplissent ces tribunaux de miséricorde qui justifient ceux qui s'accusent! O merveille de la religion!.. Ici des croix sur toutes les tombes, symboles d'immortalité. Ah! la vie n'est point deshéritée; il y a un avenir de bonheur, il y a des consolations ici-bas pour les âmes affligées; le ciel projette sur la terre quelques-uns de ses rayons bienfaisants; la montagne est rude, image de la vie; ceux qui la gravissent portent une croix pesante, mais de station en station, le souvenir de l'homme de douleurs, qui a porté dans sa croix toutes les croix humaines, les soutient: suivons-le, invoquons-le, unissons-nous à lui; il nous soulagera, il nous fera arriver au sommet, là où toutes les fatigues cessent! Et voyez à la cime de la montagne cette chapelle consacrée à la Mère du Sauveur; les murs sont couverts des témoignages de la reconnaissance de ceux dont elle a, par sa maternelle intercession, soulagé les douleurs, guéri les maux de ceux dont elle a apaisé les indicibles gémissements. Rien ne peut rendre l'impression que m'a faite le passage subit d'un pays protestant à un pays catholique. J'ai été touché et j'ai compris ce que l'absence de la religion laisse de froid, de vide, d'inconsolable dans l'âme, ce que le catholicisme nous apporte d'espérance, pour une vie meilleure et de consolations ici-bas (1). »

BERTRAND DE COMMINGES (Saint-), en France. Nous allons compléter l'article du Dictionnaire par quelques détails qui ne sont pas dépourvus d'intérêt.

On a trouvé près de ce lieu des inscriptions qui attestent que les Gaulois adoraient une divinité appelée Abellion. Le savant Gruter, philologue et antiquaire, rapporte une de ces inscriptions que nous reproduirons ici :

DEO
ABELLIO
NI
MINUCIA
JUSTA
V. S. L. M.

Les savants ont cru que cette divinité était le soleil, à cause de la ressemblance qui existe entre les noms d'Abellion et de Belen ou Belenus. D'ailleurs, les habitants de l'île de Crète nommaient le soleil *Abelios*. *Voy.* Belen.

BESANÇON (France), ancienne capitale de la Franche-Comté, est aujourd'hui chef-lieu du département du Doubs.

Il est impossible de déterminer l'époque de la fondation de cette ville sous l'ère gauloise, mais elle était déjà fort importante à l'époque où les Romains en firent la conquête. Jules César en parle dans ses Commentaires comme d'une ville qui offrait les plus grands avantages sous le rapport stratégique. Il paraît qu'elle était fortifiée à cette époque par une enceinte de murailles formant une citadelle de cette haute montagne qui couvre la ville, dans l'endroit où elle n'est pas défendue par le Doubs.

César lui conserva sa suprématie sur les autres villes de la Séquanie; mise au nombre des municipes par Auguste, elle eut son sénat, ses décemvirs, ses décurions, et fut la résidence des lieutenants romains et le siége des assemblées de la province.

A l'instar de plusieurs autres cités gauloises, elle avait son dieu protecteur, *Vesonticus Deus*. Les principales divinités des Romains y avaient des temples remarquables par leur étendue et leur magnificence; *Mercure* et *Apollon* y étaient honorés d'un culte spécial. Au commencement du XVII^e^ siècle, on voyait encore sur le *mont Cœlius* les restes de quatre colonnes qui, dans les temps anciens, avaient été surmontées de statues d'autant de divinités.

Au commencement du IV^e^ siècle, Besançon fut ruiné par les Allemands.

Quelques années plus tard il fut soumis aux Bourguignons. Attila le prit en 451, et le renversa de fond en comble.

Besançon demeura longtemps à se relever de ses ruines; à la fin du VI^e^ siècle, il n'était point reconstruit.

Cette ville ne fut rebâtie d'abord que sur la montagne, mais elle s'étendit peu à peu du côté de la rivière, et fut entourée successivement des murs d'enceinte dont on trouve des restes.

En 732, une irruption de Sarrasins la replongea dans de nouvelles misères que l'invasion des Hongrois vint encore accroître en 937. Ils achevèrent de détruire ce qui avait échappé aux autres barbares; la ville fut saccagée et les églises détruites.

Besançon présente de nos jours l'aspect d'une ville bâtie sur les débris de plusieurs cités; son sol, exhaussé d'environ 7 à 8 mètres, est riche en antiquités; dans quelque endroit qu'on le fouille, la bêche met au jour des médailles romaines, des amphores, des lacrymatoires, des fragments de poterie et des débris somptueux. Des constructions récentes ont mis à découvert des ruines de temples, de bains publics ou d'édifices, des chapiteaux d'un beau travail, des colonnes, des fragments de statues; et il n'est pas un seul quartier où l'on n'ait rencontré des pavés de mosaïque, les uns d'une élégante simplicité, les autres entourés de dessins variés.

Arc de triomphe. — L'arc de triomphe, autrefois porte de Mars, et qui, noirci par le temps, reçut, vers le X^e^ siècle, la dénomination de *Porte-Noire*, est placé entre deux lignes de bâtiments, de sorte qu'on ne peut pas l'examiner sous toutes ses faces. Au moyen âge, son grand arc fut rétréci par des

(1) *Souvenirs d'Italie*, par un catholique (1838).

constructions dans lesquelles on avait incrusté les figures grossières des quatre évangélistes ; et sa partie supérieure, surmontée d'un bâtiment qui servait de grenier à blé aux chanoines de Saint-Jean et de logement aux clercs du chapitre. Au milieu de ces masures, ce beau monument était comme perdu ; mais en 1820 elles ont disparu, et la partie gauche de l'arc qui avait le plus souffert a été entièrement reconstruite.

On ne sait rien de positif sur l'époque de sa construction ; les savants l'ont attribuée, les uns à Aurélien, les autres à Julien, quelques-uns à Virginius Rufus, vainqueur de Vindex ; ceux-ci à Crispus, ceux-là à Marc-Aurèle.

L'arc de triomphe se compose d'une seule arcade de 5 mètres 60 centimètres de largeur, haute d'environ dix mètres, et ouverte du sud-est au nord-est. Les flancs sont engagés, l'un dans une partie peu importante du palais archiépiscopal, l'autre dans une maison particulière.

Le soubassement est à moitié enterré par suite des exhaussements du sol.

Chaque façade était ornée de huit colonnes formant deux étages. Chaque colonne est entièrement couverte, les unes de rinceaux, les autres de figures représentant des jeux et des fêtes.

L'archivolte n'est qu'un long enroulement de dieux marins. Cette partie, fort bien traitée, semble appartenir au même ciseau que les sculptures de la colonne Trajane.

Les Renommées portent d'une main des palmes, de l'autre des guirlandes suspendues aux consoles de l'arc. Ces figures sont élégantes, leurs extrémités ont beaucoup de finesse.

Entre les colonnes de l'étage inférieur sont des images de dieux groupés avec une rare magnificence.

Une partie récemment découverte et moins endommagée que les autres présente un piédestal dont le dé est orné d'un bas-relief où l'on voit une ville assise. Sur le piédestal est une Hébé avec un aigle. Les draperies de la déesse, soulevées par le vent, se développent au-dessus de sa tête, de manière à cacher et en même temps à décorer la partie inférieure d'une espèce de corne d'abondance placée debout, et qui sert de console pour porter un dieu d'un ordre plus important, peut-être un Jupiter. Cette dernière figure est encore noyée dans la maçonnerie de la maison voisine ; le groupe du revers de la même pile est entièrement découvert, mais il est fruste. Le piédestal a été brisé. La déesse qui fait pendant à l'Hébé est entièrement drapée ; les attributs sont effacés. La consule placée au-dessus de la tête porte un dieu dans une attitude pleine de mouvement, et couvert d'une large coquille disposée comme un dessus de niche.

Les groupes de l'autre pile sont ou détruits, ou encore noyés dans la maçonnerie du palais archiépiscopal.

Entre les colonnes de l'étage supérieur on voit, au-dessus de chacun des groupes de dieux, un Hercule colossal, appuyé d'une main sur une lance, tandis que l'autre main, posée sur une hanche, tient une massue et une étoffe froissée.

Les six bas-reliefs placés sous l'arcade représentent :

A gauche en regardant la ville,

Bas-relief supérieur. — Un soldat en retraite en se défendant vigoureusement ; il porte un casque romain et un bouclier dont la forme est un hexagone allongé. Les jambes sont nues. On ne voit pas ses pieds. Celles du groupe ennemi, dont tout le reste est effacé, sont vêtues de pantalons. Aux pieds du soldat, qui paraît être un légionnaire, est un blessé vêtu comme les peuples barbares du nord de l'Europe.

Bas-relief du milieu. — Sous la porte d'une ville, un soldat armé d'une lance se retourne comme pour défier l'ennemi. En dedans des murs on voit un homme enveloppé d'un manteau.

Bas-relief inférieur. — Au centre un personnage entièrement drapé, à l'exception des jambes, porte sur la tête une couronne, ou les attributs d'une ville. Le personnage, vu de face, est debout, les bras pendants. A sa droite est un groupe dont on voit encore un homme également debout, nu, les mains derrière le dos. La figure du milieu semble intercéder pour les captifs auprès d'un personnage qui devait occuper la gauche.

A droite en regardant la ville,

Bas-relief supérieur. — Il représente un combat de fantassins. Un des groupes est plus élevé que l'autre, dont le seul personnage conservé, qui est tout à fait sur le premier plan, et vu de dos, a les jambes entièrement cachées par le cadre. Ce guerrier est nu, à l'exception des épaules qui sont légèrement drapées. Il porte un bouclier ovale.

Bas-relief du milieu. — Il représente un combat de cavalerie.

Bas-relief inférieur. — Chaque angle de ce bas-relief est occupé par un captif assis, les mains derrière le dos, et gardé par un légionnaire debout, vêtu d'une cotte d'armes. Le captif de droite, presque couché à terre, pourrait être une femme ; l'autre est un homme aux formes athlétiques. Le milieu du tableau manque.

Chacun de ces bas-reliefs est séparé des autres par un bandeau évidé, orné intérieurement d'armures. On y voit des boucliers hexagones, ronds et ovales, assez bien conservés ; des haches, des glaives, des cottes d'armes. Sur d'autres frises on voit encore des boucliers et d'autres attributs guerriers.

Aqueduc d'Arcier. — Cet aqueduc suit pendant 12 kilomètres les contours que décrit la dernière chaîne du Lomont, traverse le rocher de la *Roche-Taillée*, et aboutit, à quelque distance au delà de la Porte-Noire, à un vaste réservoir en forme de bassin ovale, et que recouvre une voûte soutenue par des colonnes. De ce réservoir les eaux étaient distribuées dans toute la ville pour les usages domestiques.

L'aqueduc existe encore en entier depuis

la source d'Arcier, petit village du canton et à 8 kilomètres de Besançon, jusqu'au moulin de la Cana. Au delà on n'en retrouve plus de traces.

Dans presque tous les quartiers de Besançon on retrouve les vestiges des conduits qui portaient l'eau dans les maisons particulières. On les remarque dans la rue des Granges, près des Annonciades, et dans l'ancien terrain des Capucins, vis-à-vis l'hôpital Saint-Jacques.

L'aqueduc était construit en moellons, sans parement extérieur. Sa hauteur était de 1 mètre 20 cent., et il avait 85 cent. de large.

Porte-Taillée. — Tel est le nom qu'on donne à l'ouverture qui fut taillée dans le rocher, pour donner passage aux eaux d'Arcier. Cette ouverture fut agrandie sous Louis XIV, pour y faire passer la nouvelle route de Suisse.

Cathédrale de Besançon. — L'église cathédrale de Besançon éprouva de nombreuses vicissitudes : ruinée plusieurs fois par les barbares de la Germanie, dévastée par Attila, elle se releva constamment de ses ruines, toujours plus grande et plus somptueuse, sur son emplacement primitif.

Ce monument, dans son état actuel, appartient à l'architecture romano-byzantine du XI^e^ siècle. Construit avec la solidité qui caractérisait cette architecture, il a traversé plusieurs siècles sans nécessiter ces grandes restaurations qui dénaturent le caractère primordial d'un édifice ; en sorte qu'il présente, à quelques exceptions près, cette unité de style, et disons même cette harmonie, qu'on aime à retrouver dans une œuvre artistique et qui lui donne un charme qu'on ne s'explique pas tout d'abord, mais qui agit sur nous d'une manière presque occulte.

Le plan de cette église est simple et sévère ; elle se divise en trois parties distinctes, savoir : l'abside principale, formant le chœur des chanoines ; le corps de l'église, et la seconde abside ou chapelle du Saint-Suaire. L'étage inférieur de la première abside, remarquable par le plein cintre de ses arcatures et par l'exécution large et bien accentuée de ses sculptures, appartient au XI^e^ siècle ; mais l'étage supérieur, par ses formes ogivales et la légèreté de son style, révèle le XIII^e^ siècle.

Le chœur est la partie la plus remarquable de la cathédrale Saint-Jean. On y aperçoit des ornements sculptés, dont le reste de l'église est privé. Plusieurs de ces sculptures forment de beaux culs-de-lampe. Sa partie inférieure offre, comme la nef et l'abside principale, les caractères du style romano-byzantin. Toutefois, bien que les arcatures affectent encore les formes du plein cintre, on commence à apercevoir l'influence naissante du style ogival dans ces légères et sveltes colonnettes qui accompagnent les piliers.

La chapelle du Saint-Suaire, rebâtie en style moderne, forme un contraste choquant avec le reste de l'édifice. L'extérieur de la cathédrale de Besançon est d'une simplicité excessive; entourée de constructions, à moitié enfoncée dans le sol du côté de la citadelle, recouverte d'un toit immense, elle est à peine aperçue du dehors.

Eglise du Saint-Esprit. — La construction de cette église appartient au commencement du XIII^e^ siècle.

Tout l'édifice se compose d'une seule voûte basse et faiblement éclairée par de longues et étroites fenêtres. Le chœur, où l'on remarquait une belle verrière en rose, est séparé de la nef par un arc-doubleau

Les chapiteaux des colonnes du chœur sont ornés de feuillages ; l'un d'eux présente un dragon ailé et une autre tête humaine.

La porte d'entrée, à plein cintre, est la partie la plus remarquable de l'édifice. On y reconnaît le style roman dans les colonnettes qui supportent l'archivolte et dans les sculptures de l'imposte. A droite du porche était une voussure ogivale sous laquelle se faisait l'exposition des enfants trouvés.

Cette église appartient actuellement au culte protestant.

Palais Granvelle. — Le palais Granvelle, par le mérite de son architecture et l'importance de sa construction, occupe un rang distingué parmi les monuments archéologiques de Besançon ; sa distribution est celle de la plupart des palais d'Italie, et son élévation ne manque point d'élégance. Une vaste cour entourée de corridors occupe le centre ; la façade principale, placée du côté de la Grand'-Rue, est composée d'un rez-de-chaussée, de deux étages et d'un attique. La porte d'entrée est une arcade entre deux colonnes. Il n'y a pas d'autre baie cintrée dans la façade. Les fenêtres du rez-de-chaussée et du premier étage sont subdivisées par des croix comme celles du grand palais à Venise.

La façade est divisée en cinq parties au moyen de contre-forts composés chacun de 3 colonnes, dorique, ionique et corinthienne, superposées ; au-dessus de l'attique sont trois lucarnes en pierre.

La décoration du palais Granvelle est extrêmement riche. Les fenêtres du rez-de-chaussée sont encadrées de pilastres à chapiteaux variés et dessinés avec un luxe rare, même pour le temps de la renaissance ; chacune d'elles est couverte d'un fronton ; les tympans sont remplis par des cartouches, dont l'un porte la devise que l'on retrouve encore dans plusieurs parties de l'édifice :

Sic visum superis,

adoptée, comme on sait, par le chancelier Nicolas de Granvelle. Ces fenêtres et celles du premier étage ont des chambranles en chanfrein ; il n'en est pas de même à l'étage supérieur. Ces dernières sont couronnées de frontons d'où sortent des têtes sculptées.

Rien ne surpasse l'élégance de la porte d'entrée, si ce n'est celle des lucarnes, sur lesquelles s'élèvent, à l'imitation des pyramidions de l'époque antérieure, des candélabres flambants.

Des cartouches, des fleurs, des dauphins, mais surtout des têtes d'anges et des figurines mythologiques font les frais de l'orne-

mentation. La plus grande partie de la façade est en marbre poli, tiré des carrières du pays.

Si l'extérieur du palais est un exemple des premiers essais de l'architecture de la renaissance, le style de la cour n'est pas moins caractéristique. En effet, sur les colonnes du portique sont des arcs surbaissés, l'ellipse écrasée jusqu'aux dernières limites possibles, comme par réaction contre l'ogive. Les colonnes sont doriques, mais l'extrême largeur de leurs chapiteaux n'a pas d'exemple dans l'antiquité. A l'étage sont des pilastres ioniques excessivement fins et grêles.

La date de la construction de cet édifice peut être rapportée entre 1530 et 1540. (*France monumentale*, pag. 457 et suiv.)

BHATGONG (Inde), ancienne capitale du royaume de Népaul, est mieux bâtie et plus étendue que Katmandou, la capitale actuelle. Elle est importante par son industrie et surtout par ses temples, qui reçoivent de fréquentes visites.

BHOUDJ (Inde), assez grande ville de la province de Katch, dont les habitants sont très-adonnés à la navigation et prétendent avoir enseigné aux Arabes l'art de construire et de guider les vaisseaux. Bhoudj est environnée de jardins, de temples et d'étangs. Plusieurs pagodes sont remarquables par leurs dimensions et les sculptures mythologiques qui les recouvrent. On doit surtout mentionner le mausolée de Rau-Laka. L'intérieur de l'édifice principal consiste en une tour de 24 pieds de diamètre, ayant quinze côtés et surmontée d'une grande coupole ; à chacun il y a la statue d'une des femmes qui se sont brûlées avec Rau-Laka. Suivant le capitaine Macmurdo, c'est un des plus beaux monuments de l'Inde. Une grande partie de Bhoudj a été ruinée par un tremblement de terre en 1819. Elle est la résidence d'un prince dont relèvent tous les petits chefs qui se partagent le sol de la province. (Voy. l'*Abrégé de géographie*, par Adrien Balbi.)

BIRCA (Suède), ancienne cité commerçante et guerrière, fut la première ville qui adopta le christianisme prêché par saint Anschaire ; elle s'inclina devant le signe de la rédemption des hommes et consacra un temple au Sauveur du monde.

BISARCIO (Sardaigne), ancienne ville épiscopale qui florissait dans le moyen âge, et tout à fait abandonnée dans le siècle dernier.

Il n'y a debout aujourd'hui à Bisarcio que l'ancienne cathédrale Saint-Antioche, sauvée par la dévotion populaire et toujours très-vénérée. Cette cathédrale, qui remonte à 453, est l'œuvre du juge de la province, Dordogorio II Gunàle. On n'y célèbre l'office qu'une fois l'an, au mois de mai, le jour de la fête du saint.

Cette vieille et décrépite cathédrale de granit a été ridiculement reblanchie et badigeonnée. La façade conserve quelques élégants détails (1).

(1) Valery, *Voyage en Sardaigne*.

BITTI (Sardaigne), village bâti au milieu des bois, sur un des points les plus élevés de l'île. Il est en amphithéâtre et forme une espèce de triangle ; il compte 2500 habitants, les deux tiers bergers.

On voit dans ce village une nouvelle et assez belle église consacrée à Notre-Dame des Grâces. L'ancienne paroisse Saint-George témoigne aussi de la pieuse munificence des habitants de Bitti, qui entretiennent en outre de leurs aumônes un couvent de capucins, où l'on compte quinze frères.

Le territoire de Bitti présente d'assez nombreuses antiquités.

BLESLE (France), petite ville du département de la Haute-Loire, située à 5 lieues et quart de Brioude. On fait remonter l'origine de cette ville à l'établissement d'un couvent de filles, fondé vers le milieu du IXe siècle, et on rapporte à peu près à la même époque la construction d'une tour icosagone (à vingt pans), qui subsiste encore. Cette ville est située au bas d'une gorge profonde et resserrée.

Le saint roi Louis IX, par lettres données à Vincennes, le 20e jour de février de l'an 1317, avait établi dans cette ville un pèlerinage en l'honneur de la Mère de Dieu, la Vierge Marie, consolatrice des affligés, pèlerinage qui avait lieu dans la sainte basilique de Lauris.

En vertu de cette pieuse institution, tous les ans les habitants de Blesle, accompagnés par deux clercs de l'église de Saint-Pierre, se rendaient avec piété et dévotion dans la basilique de Lauris, la seconde férie dans l'octave de la Pentecôte. Ceux qui ne pouvaient assister à cette sainte œuvre étaient tenus de s'unir mentalement à la procession et d'assister au saint sacrifice de la messe célébré dans la ville à la même heure que dans la basilique de Lauris, et d'y envoyer leurs offrandes par les mains de leurs parents, proches et amis, en les priant d'être les interprètes de leurs vœux auprès de la Vierge Marie. Il y avait des menaces de malédiction contre ceux qui auraient négligé d'accomplir ce vœu.

Ce vœu avait pour objet d'obtenir la cessation de la peste dévastatrice qui avait décimé les habitants de Blesle ; on ne songeait alors qu'à désarmer la colère divine. Aujourd'hui les esprits sont bien loin de ces sentiments pieux. Blesle est une des communes de France les plus brutalement socialistes. Espérons que la foi rentrera dans ces cœurs aveuglés.

La chapelle de Lauris, où ce pèlerinage avait lieu, appartenait à l'abbé de Chautoing, qui la faisait desservir par un de ses moines. Cette abbaye fut supprimée sous Louis XIII et donnée aux Carmes déchaux de Clermont, qui, depuis cette époque, nommèrent à la cure de Lauris.

BOKHDA-OOLA (Chine), montagne appelée, en kalmuk, la *Montagne sainte*. Elle fait partie du groupe du Thian-chan ou mont

Céleste, dont le point culminant paraît être la masse de montagnes, remarquable par ses trois cimes, couvertes de neiges éternelles, qui s'élèvent presque au centre de l'Asie, dans l'empire chinois. Le Bokhda-oola est le mont Blanc des Chinois.

BOLOGNE (Italie). Nous croyons devoir ajouter aux détails contenus dans l'article du Dictionnaire les réflexions suivantes, extraites des *Souvenirs d'Italie* par un catholique :

« A Bologne, dit l'écrivain catholique, trois choses sont dignes de l'attention du voyageur : l'université fondée par un Belge, la belle galerie de tableaux et la Madone de saint Luc.

« Sur une montagne, à une petite lieue de la ville, s'élève une belle église qui renferme la célèbre image de la Vierge, peinte par saint Luc. Six cent trente-cinq arcades bâties les unes par les communautés, les autres avec les offrandes des gens du peuple, conduisent de la porte de la ville à la porte de l'église. Partout dans ce pays les plus précieux souvenirs de la religion, enrichis des chefs-d'œuvre des arts, montrent aux yeux quelles furent dans tous les temps la foi et la piété des Italiens.

« Je t'ai déjà dit combien j'aimais les offices du soir, surtout en Italie, où ils me paraissent plus beaux qu'ailleurs. Combien me touchent ces cantiques d'une tendresse ineffable, gémissements de l'amour souffrant, qui s'élèvent vers le ciel ! Les ténèbres qui règnent dans le temple ne sont adoucies que par la lumière qui émane de l'autel. Hélas ! c'est ainsi que la douloureuse obscurité de notre existence sur la terre n'est tempérée que par l'espérance de l'autre vie ! Qui dira pourquoi la vie est si pesante, si amère pour l'un, si légère, si facile pour l'autre ? Et cependant, ô foi consolante que j'embrasse de toutes les puissances de mon âme, tout ici-bas, comme dans les cieux, est l'œuvre du divin amour ! Mystères d'amour, vous m'êtes plus incompréhensibles que les mystères que la foi me propose ! Comme Job, je répands mon âme devant le Seigneur. » (*Souvenirs d'Italie*, par un catholique.)

BOLOTHANA (Sardaigne), grand village situé au pied et sur la pente des monts Margine, compte 3200 habitants, artisans, bergers, laboureurs.

L'église paroissiale, dédiée à saint Pierre, est d'une assez bonne architecture ; elle n'a pas moins de vingt-cinq ecclésiastiques pour la desservir.

A vingt minutes de chemin, s'élève la jolie église rurale de Saint-Bacchisio, près de laquelle, le 10 mai et le 7 septembre, se tiennent deux brillantes foires.

La petite église de Sainte-Marie de Sauccu, d'une grossière structure, et au milieu des bois, attire chaque année de nombreux pèlerins. Ils s'y rendent quelques jours avant la fête, le 8 septembre, et s'installent pieusement dans les masures voisines ou sous des huttes de feuillages pour accomplir leur neuvaine. (*Voy.* Valery, *Voyage en Sardaigne.*)

BONARCADO (Sardaigne), village d'à peu près 1200 habitants, qui est une des anciennes cités déchues de la Sardaigne.

Ce lieu fut célèbre dans l'histoire ecclésiastique du moyen âge, et devint, en 1302, le siége d'un concile national présidé par l'archevêque de Torrès, légat du pape, et qui se tint dans l'église de Sainte-Marie, aujourd'hui paroisse dédiée à saint Romuald et à saint Zénon.

Cette église dépendait d'un monastère de Camaldules, fondé en 1147, et de la même époque. L'anniversaire de sa consécration par l'archevêque d'Arborée se célèbre encore le 8 mai de chaque année. Il y a derrière cette église une fontaine appelée *su Cantaru*, qui n'a pas cessé de couler au milieu des ruines considérables des ouvrages de l'homme.

De temps immémorial, le tonnerre n'est point tombé à Bonarcado, phénomène attribué dans le pays à la protection de la Vierge. La fête de Sainte-Marie de Bonarcado se célèbre le 19 septembre ; cette fête est précédée d'une première neuvaine pour les étrangers, et suivie d'une seconde pour les gens de la contrée.

BONARIA (Sardaigne), ancien bourg fondé par don Alphonse d'Aragon en 1324. On y voit le splendide couvent des Pères de la la Merci, situé sur le bord de la mer, en belle vue.

Une des salles de ce couvent laisse voir un tableau représentant les Pères de Bonaria dictant aux jésuites en classe, singulière composition que l'amour-propre de ces derniers offrit plusieurs fois, dit-on, de racheter.

Une autre peinture, au cloître, retrace la vision de ce Turc qui, après s'être converti, rejeta, afin de ne pas payer l'aumône obligée, le saint scapulaire de la Merci et le foula aux pieds ; la nuit, comme cinq démons allaient happer son âme, il se recommanda à la Madone de Bonaria qui lui apparut, dispersa les démons, et raffermit le Turc dans la foi.

L'église du couvent, chargée d'*ex-voto*, est un éclatant témoignage de la fervente dévotion des Sardes envers la Vierge. L'image de la Madone ne le cède ni en aventures, ni en merveilleux aux Notre-Dames miraculeuses les plus renommées. Ecoutons le savant Valery :

« Selon la légende du monastère, dit-il, une tempête avait contraint l'équipage d'un navire catalan, allant d'Italie en Espagne, à jeter à la mer son chargement, quand une caisse fut remarquée surnageant seule, et comme fuyant vers la côte de Bonaria où le navire, qui suivit cet étrange remorqueur, aborda heureusement. Descendus à terre, les marins, reconnaissants et curieux, tentèrent vainement d'ouvrir ou d'enlever leur sauveur ; ils s'aperçurent alors qu'il était scellé des armes de la Merci ; deux religieux, qui se trouvaient parmi le peuple,

survinrent et l'enlevèrent légèrement aux yeux de la multitude surprise et ravie. La caisse portée à l'église et ouverte en présence de l'archevêque de Cagliari, des juges et des magistrats, on y trouva la statue de la Vierge tenant l'enfant Jésus souriant, et de la main droite un cierge allumé qui avait brûlé le pied de l'enfant, la main de la mère et une partie du manteau, ainsi qu'on le voit encore. Cette caisse, d'un épais bois de noyer, qui exhale une odeur aromatique, se distribue par petits morceaux aux princes et à certains passagers, et il a suffi d'en jeter une parcelle à la mer pour rasséréner la température. La statue paraît faite en Italie, et peu antérieure à l'année 1370, époque du prodige de son arrivée. D'innombrables secours et consolations ont été dus à cette Madone, aux pieds de laquelle se prosterne chaque samedi la foule des pèlerins et surtout des marins.

« Le célèbre petit navire d'ivoire suspendu à la voûte par une ficelle, et dont la proue indique la direction du vent hors du golfe, fut apporté par une pèlerine lointaine. Le comte d'Egmont, vice-roi de Sardaigne en 1680, crut honorer la sainte girouette en la suspendant à une chaîne d'or enrichie de pierreries; elle se tut alors, et le miracle ne reprit qu'avec le rétablissement de la ficelle, donnée pour la même qu'apporta la pèlerine (1). »

BONIFACIO (Corse), chef-lieu de canton, petite ville très-agréablement située, et qui, avec une population très-restreinte (3000 âmes), possède plusieurs églises, pieux témoignages de son ancienne importance, de ses mœurs, de sa richesse et de sa civilisation.

La chapelle dédiée à saint Roch, située sur une petite place à moitié chemin de la montée du faubourg à la ville, indique l'endroit où tomba le dernier individu, mort de la peste de 1528. Bonifacio avait voulu consacrer par un monument religieux la cessation du mal qui l'avait ravagée. Ce n'est point une merveille de l'art comme les temples de Venise et de Florence, mais, dit Valery, le sentiment était le même; et tandis que notre affreux choléra s'éteint obscurément dans les bulletins mensongers de la police, les hommes de ces temps de foi aimaient à consacrer par de publics monuments les témoignages de leur reconnaissance envers la Divinité.

Sainte-Marie-Majeure, élégante église de construction pisane, brillante de marbre, de porphyre, a une majestueuse loggia, où se délibéraient autrefois les affaires publiques. Le clocher, jadis le plus haut de la Corse et encore un des plus élevés, fut abaissé sur la fin du siècle dernier, sur le dire d'un ingénieur, qui crut devoir avertir les magistrats que le clocher ne se soutiendrait pas s'il n'était diminué.

Saint-Dominique est une ancienne église des Templiers. Elle est d'un gothique léger, avec un clocher à jour, octangulaire, aussi fort remarquable. C'est la plus grande église de la Corse. Commencée par les Pisans, elle fut continuée par les Templiers, et enfin achevée en 1343, par les aumônes et les legs des habitants.

La fondation du couvent remonte à un religieux toscan, le P. Nicolas Fortiguerra de Sienne, disciple de saint Dominique, mort l'année 1270, en odeur de sainteté, évêque d'Aleria.

L'église Saint-François offre un autre témoignage de la religion libérale des habitants de Bonifacio. Une gothique inscription de la citerne du couvent, qui porte le nom de l'artiste toscan Abrigho (Henri), de Pistoie, et la date de 1398, annonce que l'église doit être antérieure ou à peu près de la même époque.

L'église offre un curieux phénomène de la nature, qui n'a point été assez observé: c'est une source perpétuellement jaillissante sur cette plaine de rochers si fort au-dessus de la mer.

Saint François, dont les courses furent aussi nombreuses que celles des plus intrépides conquérants, fut contraint par la tempête, à son retour d'Espagne, vers 1214, de toucher à Bonifacio. Mais la grotte voisine du couvent de Saint-Julien, au petit village de Cantarana, où il se retira, devenue propriété particulière, est aujourd'hui à peu près abandonnée et sans oratoire.

A peu de distance de Bonifacio est la vaste grotte Saint-Antoine, remarquable par sa régularité, sa large ouverture et son majestueux entablement de stalactites.

Il y a aussi la sombre caverne Saint-Barthélemy, dont la mystérieuse profondeur n'a pu être complétement reconnue. Cette caverne, composée de diverses grottes donnant les unes dans les autres, doit son nom à l'oratoire du saint qui existait au-dessus.

A trois milles de Bonifacio, l'oratoire de la Trinité mérite d'être visité. L'église, élevée sur une légère esplanade, à la moitié de la hauteur du mont Capo di Fieno, est couronnée par de majestueuses cimes, et l'admirable vue du haut des rochers, près de la croix, embrasse les deux mers.

Les deux fêtes de cet oratoire sont: la Sainte-Trinité et la Nativité de la Vierge; alors toute la population de Bonifacio et des villages environnants se dirige joyeusement vers la riante et pittoresque montagne. (Valery, *Voyage dans l'île de Corse.*)

BONO (Sardaigne), village d'un aspect agréable et pittoresque, au sein du Monteraso. Population: 2600.

La vaste et vieille église paroissiale de Saint-Michel est assez curieuse: au chœur, une statue colossale du saint, intéressante par son antiquité, passe pour un ouvrage de la fin du XI^e^ siècle; l'archange y paraît beaucoup trop irrité contre le dragon, et il ne le terrasse point avec ce calme puissant et presque divin de la sublime toile de Raphaël. Quelques autres statues plus modernes sont estimées. On voit dans cette église

(1) *Voyage en Corse, à l'île d'Elbe et en Sardaigne*, t. II, p. 216.

un objet précieux sous le rapport de l'art : c'est un calice avec sa patène, travail du XII^e^ siècle.

BORGO (Corse), village du district de Marana. Il est comme perché sur une montagne en cône, dans un site extraordinaire, pittoresque :

Corona il giogo d'un acuto monte
E l'ampia spiaggia domina e sovrasta
Sublime il Borgo.

L'église est assez belle; elle a pour patron saint Appien, évêque d'Alexandrie et martyr, qui avait été maréchal-ferrant; aussi la clef de l'église passe-t-elle dans le pays pour guérir les ânes, les bœufs, les chevaux et autres quadrupèdes domestiques.

BORTIGALI (Sardaigne), village entouré de collines au-dessus desquelles s'élève le mont Santu-Padre, un des plus hauts de la chaîne de Marghine, et qui présente l'aspect d'une pyramide tronquée à la cime.

Sur cette montagne se voient encore les ruines d'une ancienne église dédiée à saint Barnabé (1).

BORUTA (Sardaigne), petit village voisin du Monte-Santo. Laissons parler le savant Valery :

« Après avoir laissé le petit et pauvre village de Boruta, de 500 habitants, et gravi des ruines et des rochers tapissés de mousses et de fleurs, j'arrivai sur le haut de la montagne Ulari, à la gothique église Saint-Pierre, cathédrale de l'ancienne Sorrès, une des nombreuses et florissantes cités sardes au moyen âge, qui ont disparu soit par le ravage des temps ou des barbaresques. Cette majestueuse basilique de granit du temps des Pisans, en belle vue, est horriblement dégradée. A plus du milieu de la hauteur de la façade, un arbuste assez gros a pris racine, sauvage ornement dont la jeunesse et la force contrastent avec la décrépitude de l'édifice. Les grosses colonnes et les arceaux sont de pierres blanches et noires, comme aux cathédrales de Pise et de Sienne. Un grand et vieux tableau du maître-autel représente des sujets de la vie de saint Pierre. On ne célèbre l'office à cette église que deux fois l'an, le jour de la fête du saint et le jour de la fête des trois Maries (2). Les stalles du chœur étaient quelques quartiers de rochers grossièrement taillés, et qui ne ressemblaient point aux riches sculptures sur bois des basiliques italiennes. Le tronc pour la quête, inutile, était jeté dans un large tombeau d'évêque vide et découvert. Une vieille femme malade, avec son fuseau, un chevrier dont le troupeau bélait jusque dans le sanctuaire, étaient installés au milieu de ces décombres. Le clocher, renversé, ne s'élevait plus qu'au niveau de la façade. Enfin ce vaste et mystérieux monument attestait la misère actuelle du pays et l'antique magnificence de la cité détruite.

« J'ai revu depuis cette même église, quelques jours après la célébration de la Saint-Pierre. L'affluence des fidèles avait été considérable; il s'y était tenu une foire, et, selon l'antique et solennel usage, les bannières de toutes les paroisses, jadis de la juridiction de l'évêque de Sorrès, avaient figuré à la procession. L'église était encore décorée, tendue de feuillage, pompe agreste convenable à sa ruine (1).

BOSA (Sardaigne), ville ceinte de montagnes, dans une riante et fertile vallée, à un mille de la mer. Cette ville doit sa fondation aux célèbres marquis pisans Malaspina, en 1112; ils s'y maintinrent jusqu'en 1308.

La cathédrale de Bosa, très-vantée, a été refaite, en 1806, aux frais d'un chanoine du diocèse, dom François Simon. Le maître-autel de marbre offre les trois statues de la Vierge à laquelle l'église est dédiée, et des deux martyrs sardes qui portent les noms d'Emile et de Priam.

Bosa compte 5000 habitants laborieux et paisibles. Leur piété se fait remarquer par la récitation publique du rosaire, qui a lieu le soir à la chute du jour, et que termine le chant des litanies et de divers cantiques (2).

BOTTIDDA (Sardaigne), village situé dans une fertile vallée, au pied du mont Corona, dépendant de la chaîne de Monteraso, et ainsi appelé d'une noraghe bâtie au sommet, et qui le ceint pittoresquement comme une couronne.

Près de Bottidda est l'église des Frères Mineurs. Le couvent avait été fondé vers 1640. La fête de saint Antoine de Padoue se célèbre à l'église de ces frères et attire un grand concours.

BOURBON-L'ARCHAMBAULT (France), petite ville de l'ancien Bourbonnais, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Moulins.

Son château est très-ancien, puisqu'en 762 il fut détruit par Pepin le Bref; plus tard il fut reconstruit par Archambault I^er^. Il était défendu par vingt-quatre tours, dont trois s'élèvent presque intactes et les autres sont plus ou moins détruites. Les pierres de quelques-unes de ces tours étaient taillées à pointes de diamant. Leurs bases, en talus, s'implantaient sur le rocher; leur hauteur était d'environ 33 mètres, leur circonférence de 17, et l'épaisseur de leurs murs, de 2 mètres 30 centimètres. La tour carrée avait 40 pieds sur toutes ses faces. Au levant était la *sainte Chapelle*, dont il ne reste que des décombres. Les sculptures que l'esprit de destruction a épargnées font regretter ce précieux édifice. Ses vitraux étaient cités parmi les plus beaux de la France. On remarque encore dans l'église paroissiale l'un des débris de cette sainte Chapelle; c'est une pe-

(1) Valery, *Voyage en Corse, à l'île d'Elbe et en Sardaigne* (1837).

(2) On ignore l'origine de cette fête, dont la solennité est fixée, en Sardaigne, au 8 septembre, jour de la Nativité, et dans d'autres contrées à des époques différentes.

(1) Valery, *Voyage en Corse, à l'île d'Elbe et en Sardaigne*, t. II, p. 85.

(2) Valery, *Voyage en Sardaigne* (1837).

tite statue représentant la Madeleine apportant un vase de parfums au saint sépulcre. On a découvert, en creusant sous la sainte Chapelle, un caveau percé à la voûte d'une seule ouverture étroite, et renfermant les squelettes d'un homme et d'un cheval. La chapelle du château fut construite par Archambault Ier. Il n'en reste que quelques pans de murs à fenêtres cintrées.

Une énorme tour forme l'angle de ces débris et les domine. Bâtie par Louis Ier, elle fut appelée la *Qui-qu'en-grogne*. Ce nom bizarre vient de ce que les bourgeois de Bourbon paraissant mécontents du voisinage de cette tour, le duc répondit, en braquant ses coulevrines sur la ville : « On la bâtira, *qui qu'en grogne.* »

BOURG-SAINT-ANDÉOL (France), petite ville du Vivarais, département de l'Ardèche.

Cette petite ville, située à 46 kilom. de Privas, possède un monument remarquable situé au-dessus de l'esplanade de Saint-Andéol.. Dans une espèce de grotte taillée dans le roc, derrière le second bassin d'une source abondante qu'on nomme le *Grand-Goul*, est un bas-relief mithriaque, taillé dans le roc même; il a plus de 2 mètres de long sur 1 mètre 32 centimètres de haut. Il représente un jeune homme vêtu d'une chlamyde, ayant des anaxyrides, coiffé d'un bonnet phrygien et sacrifiant un taureau qu'un scorpion pique au bas-ventre, qu'un chien attaque, et au-dessous duquel rampe un serpent. En haut, sur la gauche, est la tête rayonnante du soleil ; à droite est celle de la lune; un corbeau se penche vers la tête du jeune homme ; dans le bas, sur des rochers, est figurée une tablette qui contient l'inscription suivante, aujourd'hui presque entièrement effacée :

Deo Soli INVI*cto* MiTHRAE MAX*umus*
MANNI *Filius* VISu MONitus ET
T MVRSIVS MEM*inus De Suo Posuerunt.*

C'est-à-dire : « *Au Dieu soleil invincible, Mithras Maxumus, fils de Mannus, averti par une vision, et T. Mursius Meminus, ont posé (ou fait faire) ce monument à leurs dépens.* »

BRAGA (Portugal), ville archiépiscopale de la province de Minho. C'est une ville industrieuse et commerçante. Sa population s'élève au-dessus de 14,000 âmes. Sa cathédrale, très-vaste édifice, est de la plus haute antiquité.

On y trouve les restes d'un temple, d'un amphithéâtre et d'un aqueduc, qui attestent la domination des Romains dans cette partie de l'Europe (1).

BRIOUDE (France), ville du département de la Haute-Loire, chef-lieu d'arrondissement, possède une église du moyen âge, qui est digne de toute l'attention des archéologues : c'est l'église de Saint-Julien.

La première construction de cette église remonte, dit-on, au règne de Constantin; elle fut à moitié détruite par Louis le Débonnaire, et réparée, au xe siècle, par Guillaume, duc d'Aquitaine. Sa façade, peu ornée, est soutenue par quatre contre-forts. La porte principale est moderne. Une tour qui la surmontait a été rasée à la hauteur du toit de la nef. Dans les murs nord et sud de la nef sont percées deux petites portes, précédées de porches byzantins soutenus par des colonnettes. La porte du sud est surmontée d'un énorme mâchicoulis, formé d'une ogive à pointe émoussée. On en remarque deux semblables sur les murs latéraux de cet édifice, à la hauteur du chœur. Des espèces de mosaïques, composées de losanges, de carrés, de bandes horizontales de couleur rouge, noire et blanche, ornent le porche nord. Les moulures des archivoltes sont rouges et les cintres divisés par des claveaux noirs et blancs. Une large bande rouge entourait les absides; il en reste encore quelques traces. A l'extérieur du chevet, on remarque la même ornementation, mais plus variée ; ce sont des étoiles noires sur fond blanc, des cercles, des zigzags, etc. Les fûts des chapiteaux et les moulures sont rouges, ainsi que sur les murs latéraux ; les archivoltes sont divisées par des claveaux noirs et blancs. La même architecture polychrôme se répète sur le clocher, mais elle est moins bien conservée. Ce clocher s'élève sur la croisée ; il se compose d'une tour carrée à sa base et octogone ensuite. Il est percé de fenêtres en plein cintre; une flèche qui le surmontait a été détruite récemment. L'intérieur de cette église est précédé d'un narthex au-dessus duquel sont trois salles dont les divisions, qui ne datent que du xiie siècle, répondent à celles de la nef. L'une de ces salles, nommée la *Chapelle Saint-Jean*, est entièrement peinte à fresque. Malheureusement ces peintures du xiie siècle sont altérées par l'humidité ; néanmoins on y reconnaît, au plafond, Jésus-Christ entouré d'une *vesica piscis*, et des attributs des évangélistes. Au-dessous du bœuf, emblème de saint Luc, on lit LUCAS VI BOS. Sur une des parois, deux rois reçoivent la couronne des mains d'un ange; sur une autre, le Jugement dernier. La nef a six travées avec des arcades en plein cintre. Les collatéraux ont la même largeur que la nef, dont la plupart des chapiteaux sont historiés. Sur l'un on remarque un génie à cheval sur un tigre ; sur un autre des griffons buvant à une coupe, souvenirs du paganisme, qu'on s'étonne de rencontrer dans une église; mais le plus grand nombre des chapiteaux représente des sujets, tels qu'un diable à tête de taureau, étranglant un joueur de harpe, etc.

Le chœur n'a que trois travées ; ses arcades sont en ogive, et cette ogive est plus marquée que dans l'hémicycle. Les chapiteaux du chœur sont feuillus ; une crypte à voûte ogivale du xive siècle existe sous l'entrée du chœur. Des tribunes forment des espèces de transepts ; on y remarque des restes de cheminées. L'église est terminée par cinq absides. En quelques endroits le pavé forme des mosaïques représentant des car-

(1) Balbi, *Abrégé de géographie*, p. 427.

rés et des losanges de pierres noires et blanches.

BRIVES (France). Quelques détails archéologiques compléteront l'article du Dictionnaire.

Eglise de Saint-Martin. — Ce fut, dès sa première construction, l'un des principaux monuments religieux du pays. D'après ce qui reste on peut juger que sa forme primitive était circulaire ou un peu allongée du côté de la porte d'entrée, dont le prolongement des nefs a envahi l'emplacement. A l'extérieur comme à l'intérieur du chœur actuel, tout se rattache à la période architecturale du v^e^ au x^e^ siècle. Le reste de l'édifice est un mélange de tous les styles jusqu'au XVI^e^ siècle. Le clocher est fort élevé.

On remarque à Brives la *façade du collége*, ornée de deux colonnes cannelées et d'un style fort ancien, ainsi que la *maison gothique* de M. de Verlhac, bâtie à l'époque de la domination anglaise ; elle est curieuse par les sculptures qui la décorent intérieurement et extérieurement.

Eglise de Saint-Antoine, près de Brives.— Elle a été construite vers le v^e^ siècle. Les pierres des murs extérieurs appartiennent au grand appareil. L'abside paraît avoir subi plusieurs changements. Cette partie de l'église est un hémicycle à trois absides en retrait, éclairées par des croisées cintrées, sans colonnes et sans archivoltes.

A l'intérieur, deux rangs de colonnes ou de pilastres divisent l'espace en trois enceintes, dont la plus large est celle du milieu ; le côté droit pour les hommes, et le côté gauche pour les femmes.

BROU (France), département de l'Ain, au midi de la ville de Bourg.

Ce lieu devint célèbre par la retraite de saint Gérard, évêque de Mâcon, qui, ayant abdiqué son évêché, y construisit un ermitage où il mourut en odeur de sainteté, l'an 958.

Bientôt on vit s'élever à Brou un monastère célèbre, qui, en 1505, fut réuni à l'église de Notre-Dame de Brou, que l'on bâtissait alors.

Marguerite de Bourbon, femme de Philippe II, comte de Bresse et ensuite duc de Savoie, fit, en 1480, le vœu de faire bâtir à Brou une église et un monastère de l'ordre de Saint-Benoît, pour obtenir la guérison de son mari, qui s'était dangereusement blessé à la chasse ; mais elle mourut avant l'accomplissement de ce vœu. Marguerite d'Autriche, veuve de Philibert II, successeur de Philippe, se fit un devoir d'accomplir le vœu de Marguerite. Elle obtint d'abord de Rome la permission de faire bâtir l'église sous le vocable de saint Nicolas de Tolentin, au lieu de celui de saint Benoît, et la translation du prieuré de Brou à l'église Notre-Dame de Bourg. Cette bulle est datée de 1506, et les constructions commencèrent aussitôt.

Cette église appartient au style ogival ; elle est en forme de croix latine. Sa longueur totale dans œuvre est de 68 mètres ; sa largeur est de 35 mètres, et 20 de hauteur sous clef de voûte.

La façade, bien qu'elle n'ait pas la majesté de celles de nos grandes cathédrales, n'est pas sans mérite. Elle présente au milieu une profonde voussure au fond de laquelle sont deux portes communiquant dans l'église, et séparées par un pilier qui supporte la statue de saint Nicolas de Tolentin. Au-dessus de ces portes sont les figures de Jésus-Christ, du prince et de la princesse, de leurs patrons, accompagnées d'anges. Toute cette partie présente des ornements gothiques et des arabesques travaillés avec une grande délicatesse et un goût parfait. Au-dessus du portail est une galerie à claire-voie, à découpures d'une admirable légèreté, et derrière laquelle sont trois grandes fenêtres ogivales destinées à éclairer la nef ; plus haut est une seconde galerie également à claire-voie, puis le haut du pignon percé de quatre ouvertures, savoir : trois fenêtres ogivales placées en forme de triangle, et une rosace au milieu.

A droite et à gauche du portail, sont les pignons des bas côtés, percés chacun de deux fenêtres ogivales géminées. Des contreforts ornés de niches, de statues et de riches ornements, accompagnent et divisent les différentes parties de la façade, qui affecte une forme pyramidale.

L'intérieur de l'église présente un coup d'œil majestueux ; on est frappé de la magnificence du chevet et des vitraux dont il est orné. La grande nef est admirable par sa légèreté ; à droite et à gauche sont de doubles collatéraux accompagnés de quatre chapelles de chaque côté. L'intérieur de l'édifice est en général simple, sauf le chœur, où tout le luxe de l'art chrétien s'est déployé. Le jubé, qui a onze mètres de largeur sur 6 de hauteur, offre une foule d'ornements de sculpture d'un faire admirable : groupes, bouquets, fleurons, branchages, rinceaux, guirlandes, chiffres, tout cela est travaillé à jour, et présente une véritable broderie en pierre. Il est supporté par quatre piliers formant trois arcades, et couronné par une balustrade qui supporte sept belles statues de marbre blanc, savoir : un *Ecce Homo* au milieu, ayant à sa droite saint Nicolas de Tolentin ; sainte Monique et un autre *Ecce Homo*, et à sa gauche saint Augustin, saint Antoine et saint Pierre.

Les stalles du chœur, en bois de chêne, sont ornées, d'un côté, de 24 petites statues représentant des patriarches et des prophètes, et de l'autre, d'un pareil nombre de saints et d'apôtres. Les panneaux de ces stalles présentent en bas-relief des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Le chœur renferme les mausolées de Marguerite de Bourbon, de Philibert le Beau, son fils, et de Marguerite d'Autriche. La description de ces magnifiques morceaux de sculpture nous entraînerait au delà des bornes que nous nous sommes posées ; il nous suffira de dire que l'exécution et le style de ces monuments sont admirables, et qu'ils

forment le plus bel ornement de l'église de Brou.

La chapelle de Marguerite d'Autriche, placée sous le vocable de l'Assomption de la Vierge, est d'une richesse et d'une élégance étonnantes. On admire également la chapelle voisine, qui est celle des ducs de Pont-de-Vaux ou de la maison Gorrevod. Les vitraux peints de cette chapelle sont fort beaux.

Les verrières du rond-point qui termine le chœur sont au nombre de cinq; elles s'élèvent, à partir de quatre mètres du pavé de l'église, jusqu'à la voûte. Elles représentent des sujets du Nouveau Testament et les écussons et armoiries de la maison de Savoie, des provinces ou seigneuries qui lui ont appartenu, et celles des ancêtres de Marguerite de Bourbon et de Marguerite d'Autriche. On remarque encore dans ces beaux vitraux les portraits en pied de Marguerite d'Autriche et de Philibert le Beau.

Le clocher de l'église de Brou a environ 82 mètres de hauteur. C'est une tour carrée divisée en 6 étages, et soutenue par des contre-forts; elle est surmontée d'un dôme octogone couronné par une flèche.

BUKOHOLA (Polynésie). Il y a dans cette partie de l'Océanie des temples idolâtres dont nous croyons devoir entretenir nos lecteurs, parce qu'ils paraissent être les constructions les plus remarquables de cette contrée. Ils sont construits en lave.

Nous donnerons, d'après M. Ellis, la description de celui de Bukohola situé sur une éminence dans le district de Towaibae.

« Il ressemble, dit-il, à une forteresse démantelée. Sa forme est celle d'un parallélogramme irrégulier, et il a 224 pieds de longueur sur 100 de large. Les murailles, toutes construites en pierres ont 20 pieds d'élévation sur 6 de largeur à leur sommet, et près du double à leur base; du côté de la mer elles n'ont que 7 à 8 pieds de haut et sont épaisses à proportion; la terrasse supérieure est pavée de pierres plates et unies.

« Dans une petite cour de la partie méridionale de l'édifice se trouvait l'idole principale, au milieu de plusieurs divinités d'un ordre inférieur. Le prêtre, son organe, se plaçait dans un *arus* ou espèce de cage en forme d'obélisque. A l'extérieur de cette cour on voyait le *rore* ou autel sur lequel s'offraient les sacrifices. Vers le milieu de la terrasse s'élevait la maison sacrée du roi, dans laquelle il se tenait pendant la saison de la stricte observance du *tabou;* et à l'extrémité septentrionale il y avait des maisons pour les prêtres. On avait pratiqué dans les murs de cette terrasse et dans ceux des terrasses inférieures, des niches pour les idoles en bois. Ce temple fut érigé par Tamehameha; cinq victimes humaines furent sacrifiées, le jour de son inauguration, à Taïri, dieu de la guerre. A Buapua, on voyait aussi un autre *helau* appelé Kauaikahaora; il avait 150 pieds de long sur 70 de large. »

Balbi parle de *pohounas* ou lieux de refuge qui rappellent une institution semblable chez les Hébreux et chez plusieurs autres peuples de l'Asie. On voit encore un pohouna, nommé Houan-nau, aux environs de Hare-Keave, près du bord de la mer. Il a 715 pieds de long sur 404 de large, et est entouré de murs de 12 pieds de haut sur 15 de large, excepté du côté du rivage, où il n'y a qu'une palissade fort basse. Ces endroits de refuge étaient des asiles inviolables pour le criminel fugitif, pour l'ennemi vaincu, et pour les vieillards, les femmes et les enfants pendant l'absence des guerriers. Les prêtres qui y résidaient faisaient périr tous ceux qui avaient le malheur d'offenser l'esprit de Keave.

BURGOS (Espagne), ville archiépiscopale de la Vieille-Castille, chef-lieu de la province qui porte son nom. Elle est irrégulièrement bâtie sur une colline près de l'Arlanzon, et sa population, peu industrieuse, n'est que de 12,000 habitants.

Cette ville est remplie d'églises et de couvents dont plusieurs étonnent par leur étendue, ou font admirer leur architecture. La cathédrale, vaste édifice, est ornée d'un grand nombre de petites flèches. L'arc de Sainte-Marie est également un monument fort remarquable.

C'est aussi dans l'enceinte des murs de Burgos qu'on visite les restes de la maison du Cid, ainsi que le tombeau de ce héros (*Voy.* Balbi, *Abrégé de géographie*). On vient d'annoncer que ce tombeau, contenant les restes de don Rodrigue Campeador et de Chimène, son épouse, avait été retrouvé dernièrement à Burgos, dans une ancienne antichambre de la municipalité (*Ayuntamiento*), et l'on a émis le vœu de voir ces dépouilles transportées dans l'église de Sainte-Gadée, où on pourrait leur élever un monument convenable. (Journal espagnol *La Nacion.*)

C

CABRAS (Sardaigne), gros village de 2400 habitants, à trois milles d'Oristano, et voisin de la mer, est célèbre par la beauté extraordinaire et la longévité des habitants, parmi lesquels les centenaires ne sont pas rares.

La plus grande fête de ce village, consacrée à la sainte Vierge, a lieu le 24 mai. A l'*Assunta*, la principale des deux églises, la madone est ornée de chaînes et de joyaux, et non moins parée que les plus riches contadines (1).

CAEN (France), ville de l'ancienne province de Normandie, chef-lieu du département du Calvados.

(1) Valery, *Voyage en Corse et en Sardaigne*, t. II, p. 188.

Cette ville compte un assez grand nombre d'églises (1) ; il en est plusieurs de remarquables, notamment les célèbres abbayes fondées par Guillaume le Conquérant et son épouse. Il ne faut pas oublier non plus la pyramide de Saint-Pierre, qui s'élève presque au centre de la ville, et qui, de quelque côté qu'on arrive, attire l'attention.

L'extérieur de l'église *Saint-Etienne* étonne à la première vue ; l'œil est d'abord ébloui de cette multiplicité de pyramides dont l'effet est d'une rare beauté ; à peine s'y est-il reposé un instant, qu'il devient évident pour lui qu'elles datent d'une époque postérieure au temps de Guillaume le Conquérant ; ce sont des additions et des restaurations.

L'extrémité occidentale, le corps tout entier et l'intérieur de l'église, à l'exception du chœur, sont demeurés, grâce à leur force et à leur solidité, tels que les avait laissés le Conquérant.

Le portail occidental est uni. De chaque côté s'élèvent de petites colonnes, et si l'on découvre quelques moulures, elles sont dépourvues de toute espèce d'enjolivement.

A voir l'extérieur si simple de sa façade occidentale, son portail sans ornement, ses fenêtres à têtes rondes *indivisées*, l'église a une apparence de maigreur qui déplaît ; mais que l'on pénètre sous ses voûtes, et l'on verra que, si le style est sévère, l'effet est noble et imposant. L'architecte, dédaignant les colifichets, a visé au sublime.

L'édifice a la forme d'une croix. Dans l'origine on y voyait trois absides : l'une d'elles, la principale, qui était placée à l'extrémité orientale, a disparu ; on retrouve les deux autres à l'est de chacun des transsepts. Des piliers auxquels sont attachées des demi-colonnes soutiennent les arcades qui séparent la nef des ailes. Les demi-colonnes qui s'élancent le long des faces des piliers jusqu'au toit sont alternativement simples et triples. Les chapiteaux des piliers consistent dans un feuillage de la plus grande simplicité. Les ouvertures du triforium sont larges et circulaires.

La voûte de la nef est évidemment normande, et il peut cependant se faire qu'elle ait été ajoutée à une époque plus récente. A en juger par la construction de certaines églises, il semblerait que les architectes normands n'avaient pas encore eu le courage, avant le temps de Guillaume, de surmonter de voûtes de pierres les édifices spacieux ; et il y a dans les petites colonnes auxiliaires qui aident à supporter les voûtes de Saint-Etienne, dans la manière dont elles sont adaptées, et dans leurs ornements, quelque chose qui vient donner un nouveau poids à l'idée de l'addition subséquente de la voûte en pierre.

La pyramide centrale, qui repose sur une partie de la tour normande, fut rebâtie dans le courant du XV^e^ siècle. Cette reconstruction était devenue nécessaire par suite des nombreuses et larges brèches que les troupes anglaises, sous la conduite de leur roi Henri V, avaient faites à la tour durant le siége de 1417.

La pierre tumulaire qui nous rappelle aujourd'hui le nom de l'illustre fondateur de l'abbaye est la troisième qui ait été consacrée à cette destination. La première fut détruite par les huguenots en 1562 ; ennemis implacables du culte catholique, ils laissèrent dans ces temples de profondes traces de leur fanatisme. La seconde subsista jusqu'en 1742 ; à cette époque les restes du Conquérant furent transférés du centre de la nef dans l'intérieur du chœur, et en cette occasion une nouvelle pierre vint occuper la place où on la voit encore aujourd'hui.

L'Abbaye de Sainte-Trinité fut fondée par la reine Mathilde, et l'église consacrée la même année. On remarque dans cette église une plus grande profusion d'ornements que dans celle dont on vient de parler. Ses portails, ses fenêtres et ses tours offrent un luxe prodigieux de décorations. Dans l'intérieur, la moulure à la grecque se déroule autour des arcades de la nef ; les piliers sont plus étroits et plus légers ; les colonnes placées à chaque extrémité des piliers sont plus élevées et dessinées avec plus de hardiesse ; leurs chapiteaux sont décorés de feuillages de différentes espèces.

Les arcades du transsept, sous la tour centrale, sont ornées de nombreuses bandes de quatre-feuilles en bas-relief.

On remarque au-dessus des arcades de la nef un arrangement tout particulier ; une galerie légère tient la place de triforium ; les petites colonnes de cette galerie, combinées avec celles qui portent le toit, ont des chapiteaux enrichis d'un feuillage au milieu duquel apparaissent quelques figures grotesques.

Sous le chœur se trouve une vaste crypte ou chapelle souterraine, soutenue par une multitude de colonnes.

Les tours occidentales portent les traces apparentes de mutilation. On dit qu'elles furent en partie ruinées, en 1360, par les partisans de Charles le Mauvais, roi de Navarre.

On voit dans le chœur le tombeau de la reine Mathilde, rétabli en 1819. Le monument actuel est très-simple ; ce qui en fait tout le prix, c'est la table de marbre du tombeau primitif, qui, ayant échappé deux fois à la destruction, recouvre encore le nouveau cénotaphe. Elle porte une longue inscription latine en caractères du XI^e^ siècle.

Voici la traduction de cette épitaphe, donnée par M. l'abbé Delarue :

« Sous ce magnifique tombeau repose Mathilde, dont la vie prouva qu'elle était un illustre rejeton de nos rois. Elle eut pour père le duc de Flandre, pour mère Adèle, fille du roi Robert et sœur du roi Henri. Son mari fut le noble roi Guillaume. Elle fit bâtir ce temple, sa dernière demeure ; après

(1) Nous avons puisé pour les églises de Caen dans le *Voyage archéologique* de M. Gally-Knight, inséré dans la *Revue archéologique*.

l'avoir enrichi par de grandes possessions et lui avoir abondamment fourni toutes les choses nécessaires, elle en fit célébrer la dédicace. Elle aima la piété, elle consola les pauvres, et, pauvre pour elle-même, elle ne se trouva riche que pour distribuer ses trésors aux indigents. C'est par cette conduite que le 1er novembre, après six heures du matin, elle alla jouir de la vie éternelle. »

L'église de *Saint-Pierre* est située presqu'au centre de Caen. Ce qu'il y a surtout de remarquable en elle, c'est une des plus heureuses pyramides qui aient jamais été élevées. Sa grandeur imposante, sa légèreté gracieuse, excitent l'admiration : elle vient rendre temoignage de l'état de progrès auquel était parvenue l'architecture dans la première moitié du XIVe siècle.

Le chœur et la nef de cette église appartiennent à la fin du XIIIe et au commencement du XIVe siècle. Les bas-côtés ne furent achevés qu'un siècle plus tard. Les chapelles derrière le chœur et une partie des voûtes en pierre furent ajoutées ou reconstruites dans le XVIe siècle.

Les arcades de la nef reposent sur des piliers massifs. On peut voir dans l'ornementation de plusieurs chapiteaux un exemple de ce mélange peu naturel du sacré et du profane, des fictions populaires et des emblèmes religieux : au milieu de ces caricatures plaisantes, de ces grotesques de moines et de nonnes, on aperçoit Aristote qui porte sa maîtresse sur son dos, et Tristan qui passe la mer à califourchon sur son épée, deux sujets tirés de nos vieilles chroniques, le premier du lai d'Aristote, le second du roman de la Rose.

CAGLIARI (Sardaigne), capitale de l'île, archevêché ; population, 35,000 âmes. On y célèbre avec solennité la fête de saint Efizio, patron de la ville, Grec d'origine, général de l'empereur Dioclétien, et martyr. Saint Efizio doit à la domination de Pise en Sardaigne l'honneur de figurer parmi les primitives et grandioses peintures du Campo-Santo (1). Cette fête fut instituée en 1656, en mémoire de la cessation de la peste terrible qui ravagea l'Italie.

On ne saurait se faire une idée de l'affluence des dévots pèlerins qu'attire cette fête à Cagliari. « Ces solennités religieuses, populaires, immenses, dit le savant Valery, ces fêtes dues à la religion, et qui ne coûtent rien à l'Etat, sont mille fois plus gaies, plus vraies, plus pittoresques, que toutes nos réjouissances administratives : là le peuple, animé par la foi, est acteur ; il n'est dans nos foules que spectateur et curieux. Un très-spirituel professeur, pour qui semble avoir été faite la jolie pensée du P. Bouhours :

(1) Les trois fresques qui subsistent encore sur cinq, offrent la *Présentation du saint à Dioclétien*, le *Combat de saint Efizio* contre les *paysans de Sardaigne*, et son *Martyre*. Ces peintures sont de Spinello d'Arezzo, peintre du XIVe siècle, expressif, vrai, varié, mais peu correct et d'une humeur fantasque.

« *L'esprit, c'est le bon sens qui brille*, » disait récemment : « Les vieilles sociétés à qui la foi manque n'ont pas la gaieté du cœur. Le cœur n'est gai que lorsqu'il croit encore à quelque chose. » Voilà le secret des joies, des transports de la fête de saint Efizio, à laquelle rien, même en Italie, ne m'a paru comparable. »

On voit à Cagliari des églises dont on ne parle jamais, mais qui n'en présentent pas moins de l'intérêt sous le rapport de l'art et particulièrement de la peinture.

La cathédrale, commencée en 1312, par les Pisans, terminée par les Aragonais en 1331, fut reconstruite, en 1661, par l'archevêque Vico. On y voit deux ambons très-remarquables. L'autel, tout d'argent, en forme de ciboire, a de nombreuses et petites statues bien travaillées.

Un *Martyre de sainte Barbe* paraît être de l'école des Carraches. Le *Christ entre deux larrons* est un ouvrage du XIVe siècle, plein de vérité, de naïveté, mais avec la sécheresse de l'époque. Un *Christ dans le prétoire* passe pour être de Gherardo *dalle notti*. De petits tableaux sur cuivre, offrant divers sujets de l'Ecriture, sont une heureuse imitation de Rubens. On regrette de voir dans cette église quelques sculptures et bas-reliefs, présentant des sujets voluptueux très-déplacés dans un tel lieu.

A la sacristie extérieure un grand et vieux crucifix gothique en argent, avec une multitude de figures et d'ornements, est un beau et curieux travail. Cette sacristie possède aussi une admirable peinture presque inconnue, cachée, enfouie ; c'est un tableau, en trois compartiments, qui représente le *Christ*, la *Vierge*, *sainte Anne* et *sainte Marguerite*. C'est un don du pape Clément VII. Il n'est exposé qu'une fois l'an, le jour de l'Assomption, et des indulgences sont accordées aux fidèles qui, ce jour-là, aux secondes vêpres, auront récité sept *Pater* et sept *Ave* devant ce chef-d'œuvre. L'auteur est inconnu, mais assurément le tableau est de l'un des grands artistes sortis de l'école de Raphaël.

Il faut citer aussi parmi les édifices religieux, l'église Saint-Dominique, qui possède un Crucifiement, un saint Pierre et un saint Paul, d'une admirable exécution ; l'ancienne église Saint-Lucifer, qui est dégradée, mais où l'on voit l'ancien tombeau du saint, mausolée en fer assez singulier, mais en harmonie avec le caractère et le nom du saint sarde, évêque de Cagliari, qui fut un intrépide défenseur de la foi ; l'église Sainte-Eulalie ; celle du couvent de Saint-Augustin, qui conserva pendant six siècles le corps du saint évêque d'Hippone ; et la chapelle Sainte-Ritta in Cassia, qui attire de nombreux pèlerins. La dévotion à cette religieuse Augustine est très-fervente en Sardaigne, sans doute de son surnom d'avocate *degli impossibili*. Sa complainte est une des plus renommées de ces hymnes populaires, appelées en sarde *godimento* (réjouissance), qui racontent la vie miraculeuse du saint, et dont

chaque strophe a le même et joyeux refrain.

Les autres maisons religieuses sont le couvent des Claustrali, édifice imposant du XIIIe siècle, où l'on voit quelques vieilles peintures attribuées à Cimabui, le fondateur de l'école florentine. Les frères Claustrali prétendent posséder un morceau de la tunique de saint Augustin; l'église Sainte-Anne; Saint-Efizio, où l'on montre la prison du saint martyr, citerne antique, dont deux soupiraux servaient à conduire les eaux à l'aqueduc romain; l'église Saint-Michel des jésuites, qui est la plus riche de la ville; l'église Saint-Pierre, très-ancienne; celle de l'Annonciade; et le vaste couvent des Capucins.

Sur la pente de la colline de Monreale, un beau *campo-santo* avec une chapelle d'ordre ionique, fut créé en 1827, après la suppression de la sépulture dans les églises, par le roi Charles-Félix. Les palmiers de Bonaria, voisins, semblent une noble décoration de ces tombes nouvelles (1).

CAHORS (France), chef-lieu du département du Lot dans l'ancien Quercy, possède une cathédrale remarquable, dont nous emprunterons la description à la *France monumentale*.

Saint-Etienne, cathédrale. — Cette belle et curieuse église présente un spécimen intéressant des constructions byzantines carlovingiennes, surtout dans ses deux magnifiques coupoles hémisphériques et jumelles. Elles ont 19 mètres de diamètre, et sont parfaitement conservées. Ces coupoles, qui dominent toute la nef, sont éclairées par quatre fenêtres. Elles sont construites en appareil moyen.

L'édifice présente dans son ensemble une longueur de 85 mètres 50 centimètres sur 33 mètres 50 centimètres de largeur. On descend de la porte d'entrée au sol intérieur quinze marches donnant une hauteur totale de 3 mètres. Sept chapelles occupent les côtés du bâtiment. L'abside, dont la projection oblique légèrement à gauche, est aussi garnie de trois chapelles. Le chœur du chapitre occupe l'abside et la moitié de la seconde coupole.

On peut signaler comme constructions romaines primitives six piliers placés sur deux rangs parallèles, et s'élevant à la hauteur de 19 mètres 60 centimètres sur 4 mètres 40 centimètres de base, supportant les deux coupoles. Les sept arcades qui joignent les piliers appartiennent au plein cintre. La coupole, bien qu'elle puisse être classée dans le plein cintre, accuse une tendance légèrement ogivale. Son revêtement extérieur décrit un cercle; c'est là ce qui constitue l'ancien ou plutôt ce qui reste de l'ancien édifice.

A l'intérieur, les arcades ont 18 mètres de large sur 19 de hauteur sous clef.

Quatre escaliers dont trois hors de service sont disposés aux angles du parallélogramme que forme l'édifice et conduisaient aux combles, après avoir débouché dans la galerie qui court dans l'intérieur de l'église. Ces escaliers appartiennent à l'époque romane.

L'abside qui forme la partie orientale du monument, et qui se trouve occupée par le chœur du chapitre, appartient au style roman secondaire.

Au pilastre carré, type du support primitif, vient se joindre la colonne engagée comme la première agrégation de l'agréable à l'utile; plus spacieuses, les fenêtres joignent à la même pureté de lignes des formes plus soignées. Des évasements gradués par des indications naturelles semblent appeler et projeter une plus grande somme de lumière; cependant des colonnettes s'élèvent pour supporter le boudin arqué dont est garni l'angle rentrant de ces évasements; les modillons qui soutiennent des corniches offrent des feuillages, des fruits sculptés avec soin; plusieurs réalisent la pensée parfois irrévérente ou même satirique du sculpteur; les corniches, les entablements, sont revêtus d'ornements inconnus aux premiers temps, où la solidité semblait suffire; les billettes, le petit damier, les chapiteaux historiés et les roses sculptées en relief disent qu'on a voulu paraître riche; c'est bien évidemment le style luxueux de Byzance.

Du reste, des parties de la cathédrale de Cahors sont des constructions ogivales tertiaires et de l'époque de la renaissance.

Il y a encore l'ancienne église de Saint-Géry, monument peu spacieux, mais respectable par son antiquité. Il date du Xe siècle.

CALENZANA (Corse), l'un des bourgs les plus peuplés de la Corse. Il compte près de deux mille habitants.

A l'église, une des plus grandes de l'île, riche de marbres et d'une assez noble architecture, on remarque le tombeau d'un pieux missionnaire corse, dom Luigi, mort en 1782, comparé dans son épitaphe à Démosthènes, et selon quelques-uns de ses contemporains, homme vraiment étonnant pour l'effet de sa parole populaire.

Non loin de Calenzana, au milieu des champs, l'oratoire de *Santa-Restituta*, cité par Filippini, l'historien de la Corse, est un des plus anciens et des plus vénérés sanctuaires de la Corse; il doit remonter aux Pisans; mais malheureusement il a été modernisé.

La petite église Saint-Pierre, qui sert le jour de la fête du saint, est ornée, à l'entrée, d'énormes têtes de lions en pierre, monument singulier, construit d'un granit qui ne se trouve plus que loin de là, et qui paraît remonter au temps des Pisans.

CALVI (Corse), petite ville située sur un rocher. Elle est la capitale de la Balague. Elle ne s'est pas relevée du siége qu'elle eut à subir des Anglais, en 1794.

L'église, dont la coupole a reçu plusieurs bombes en 1794, n'offre rien de remarquable.

(1) Valery, *Voyage en Corse et en Sardaigne*, t. II.

L'oratoire Saint-Antoine offre un de ces crucifix miraculeux et secourables mêlés à l'histoire de la bonne ou de la mauvaise fortune des peuples ; c'est celui qui fut exposé sur les remparts, la nuit qui précéda la levée du siége de 1553, et lorsque la place était à l'extrémité. Le crucifix du petit oratoire de Calvi mérite d'être précieusement conservé, comme un noble et glorieux souvenir de l'assistance du ciel.

CAMBRAI (France), chef-lieu d'arrondissement du département du Nord, ville archiépiscopale, qui eut le bonheur d'avoir Fénelon pour pasteur, possède plusieurs églises d'une remarquable architecture.

L'ancienne cathédrale de Cambrai, incendiée en 1148 et complétement ruinée, fut reconstruite peu de temps après, suivant le style architectural arabe, qui commençait à s'introduire en France, et qui fut adopté pour l'église Notre-Dame de Paris, que l'on édifiait à la même époque. Etabli sur un plan vaste et grandiose, orné de toute l'élégance et de la richesse du style ogival, cet édifice put être considéré comme l'un des chefs-d'œuvre de l'art chrétien au moyen âge. Dès 1182 l'église put être solennellement consacrée et on y célébra l'office divin. Le plan de cette belle cathédrale était en forme de croix ; sa longueur totale s'élevait à 105 mètres : elle était entourée par vingt et une chapelles, et soutenue par soixante-huit piliers. « A la profusion d'ornements semés sur la surface extérieure de l'édifice, à cette multitude de colonnes allongées qui se groupaient autour des portiques, à ces arcades en ogive, à ces frontons aigus, aux flèches grêles qui couronnaient les dômes et les tours, enfin surtout à cette prodigieuse pyramide à jour qui se perdait dans les nuages, il était impossible de méconnaître l'architecture brillante et aérienne des Orientaux. » (M. A. Leglay.)

Cette pyramide, célèbre par sa beauté et sa hardiesse, avait remplacé deux tours qui devaient tenir lieu de clocher, et qui s'étaient écroulées par suite d'un vice de construction. On croit que cette pyramide fut achevée l'an 1182. L'édifice entier ne fut complétement terminé qu'en 1472.

La magnificence de cette cathédrale, le souvenir d'un grand nombre de personnages illustres qui avaient contribué à son édification, et surtout la mémoire d'un grand prélat, de l'illustre Fénelon, auraient dû la préserver de la destruction ; mais les vandales du XVIII^e^ siècle trouvèrent sans doute dans ces glorieux souvenirs des motifs de haine et de proscription, et la cathédrale de Cambrai, vendue comme domaine national, en 1796, fut livrée au marteau des démolisseurs. Ce que l'on n'aurait pas osé faire à Paris, à Chartres, à Reims, à Strasbourg, fut accompli à Cambrai, malgré les trop craintives réclamations des amis des arts et de la religion. Cet acte d'un infâme vandalisme fut exécuté avec tant de rigueur, qu'il ne resta d'autre vestige de l'ancienne cathédrale que le clocher avec sa flèche pyramidale, mais dépourvue de ses appuis. Ce chef-d'œuvre ne tarda pas à se lézarder de toutes parts, et un violent coup de vent le renversa en 1809.

L'*Eglise abbatiale du Saint-Sépulcre*, construite au commencement du XVIII^e^ siècle, a remplacé la basilique du moyen âge.

Il ne reste que les fenêtres des églises *Saint-Eloi* et de *Saint-Jacques*, la première fondée en 1287 par les frères Jean et Jacques de Marly, chanoines de Notre-Dame.

La construction de la seconde date de l'année 1231.

La destination de ces églises est changée.

Le clocher ou la tour de l'ancienne église Saint-Martin fut bâti en l'année 1447. C'était dans cette tour que se faisait le guet de la citadelle, et c'est encore là que se fait le guet de la ville.

Cette tour a conservé sa première porte, composée de plusieurs ogives qui s'élèvent sur d'élégantes colonnettes placées en retraite sur elles-mêmes.

Tours et portes de Cambrai.—La ville de Cambrai était jadis pourvue de sept portes, dont la moindre avait six ou sept ponts garnis de corps de garde à l'intérieur, et de plusieurs demi-lunes et belles fortifications extérieurement.

La plus ancienne de toutes ces portes est celle du Saint-Sépulcre ; elle est ouverte en ogive et flanquée de deux grosses tours. Sa première construction remonte à l'année 1063 ; elle fut restaurée en 1528, 1549 et 1581.

La voûte de la porte de *Selles* est postérieure au XV^e^ siècle. Un mur élevé en 1275 lie cette porte aux fortifications avancées.

Des tours dont l'intérieur est plus récent que l'extérieur sont appuyées contre ce mur. Les chambres étaient éclairées par des fenêtres dont la trace n'a pas tout à fait disparu. On remarque sur ces murs un grand nombre de bas-reliefs sculptés au couteau ; ils ont de 20 centimètres à 1 mètre de hauteur. Ils représentent tous des religieux, des saints parmi lesquels on reconnaît une sainte Catherine, et le Christ crucifié entre les deux Maries.

Trois de ces bas-reliefs, hauts d'un mètre, méritent une attention particulière ; le premier représente un saint Michel foulant aux pieds un dragon ailé qui relève vers lui la tête et la queue, et saisit son écu avec la gueule et les griffes.

Le saint brandit de la main droite une courte épée ; il est vêtu comme un soldat du XVI^e^ siècle.

A côté est le second bas-relief ; il représente deux personnages du même temps : l'un porte une toque, l'autre un chaperon.

Le troisième bas-relief est placé en face des deux précédents ; on y distingue des individus dans le costume des gardes du palais de François I^er^.

Eglise d'Honnecourt.—Le plus ancien de tous les monuments de l'arrondissement de Cambrai est l'église d'Honnecourt ; la fondation de l'abbaye, placée sous l'invocation

de saint Pierre, date de la fin du VII^e^ siècle. C'est à cette époque que l'on fait remonter la construction de la tour de l'église actuelle, qui est infiniment curieuse.

CAMPO (SAINT-PIERRE DE), dans l'île d'Elbe, gros village de 1000 habitants. Il est divisé en deux petites bourgades, l'une à mi-côte d'une haute montagne de granit, l'autre au bord de la mer.

Son église de Saint-Nicolas est fort curieuse. On y voit deux anciennes et superbes colonnes de granit, et une antique madone qu'on a gâtées en voulant les restaurer.

On monte à travers d'énormes blocs de granit à l'église Saint-Jean, regardée comme la première qui ait été élevée dans l'île. Le bâtiment actuel, aussi en granit, ainsi que le clocher, paraît de construction pisane. La coupole, plus nouvelle, a été trois fois détruite par la foudre. L'office ne se célèbre dans cette église que trois ou quatre fois l'année ; mais la fraîcheur, l'agrément du site, l'excellente eau de la fontaine Saint-Jean, attirent sur cette hauteur, pendant la belle saison, les habitants de Campo, qui veulent se promener ou faire leurs dévotions. (*Voyage en Corse, à l'île d'Elbe et en Sardaigne*, par Valery.)

CANARI (Corse), bourg du district du Cap-Corse. On y voit une église curieuse par d'antiques pierres sépulcrales, et qui paraît occuper l'emplacement d'un ancien temple.

CAPOLIVERI (Ile d'Elbe), village pauvre et délabré à quelque distance de Porto-Ferrajo. Les habitants prétendent qu'il doit son nom à un temple de Bacchus, dont il n'existe aucun vestige. C'était l'ancien *Caput liberum* ; c'était sous les Romains, et aussi sous les Pisans, un lieu de franchise et même de priviléges pour les débiteurs, les banqueroutiers et les contumaces ; ce qui donnerait mieux, ce semble, l'origine du nom que le temple introuvable de Bacchus.

Dans le voisinage de Capoliveri on trouve les faibles restes d'une église dédiée à saint Michel, dont les ruines semblent remonter au IV^e^ siècle, époque de l'introduction du christianisme dans l'île. Ce lieu a été sanctifié par le martyre du pape Silvère, persécuté par l'impure épouse de l'empereur Justinien, et condamné à mourir de faim.

CAPOTERRA (Sardaigne), village situé à deux lieues et demie de Cagliari, et qui ne compte que huit cents habitants. Il est visité le premier dimanche du mois de mai, jour de la fête de la Vierge du Rosaire. Ce jour-là, l'image de la madone est solennellement portée dans une procession qui s'ouvre majestueusement par une longue file de bœufs accouplés, ornés de fleurs, et couverts d'herbes odoriférantes ; viennent ensuite les confréries, et enfin le double chœur d'hommes et de femmes. C'est un jour de grande fête pour tous les habitants pauvres ou riches de Capoterra.

CAPRAIA (Sardaigne), petite île dans le cap Corse, et qui appartient aujourd'hui à la Sardaigne. Il existe dans cette île, qui compte environ mille habitants, une église et un couvent de Franciscains mineurs, construits en 1558. Ces religieux rappellent assez les moines sauvages du V^e^ siècle, rencontrés aux mêmes lieux par le Gaulois Rutilius (1).

CARCASSONNE (France), chef-lieu du département de l'Aude, ancienne ville épiscopale, a deux belles églises qui tour à tour ont eu le titre de cathédrale : l'église Saint-Vincent et l'église Saint-Michel.

Eglise Saint-Vincent. — Elle porta le titre de cathédrale jusqu'en 1802. La grande nef appartient à l'époque romane byzantine secondaire ; ses formes sont pures, son caractère grave et sévère. Le chœur et le transsept, qui appartiennent au style ogival du XIV^e^ siècle, offrent un type admirable de l'élégante architecture de cette époque. Les vitraux peints sont de la plus grande beauté.

Saint-Michel, la cathédrale actuelle, élevée au XIV^e^ siècle, est moins grande et moins belle que celle de Saint-Vincent ; cependant elle présente un ensemble assez satisfaisant. Sa longueur n'est que de 50 mètres sur 16 mètres 60 cent. de largeur. La hauteur des voûtes est de 20 mètres 50 cent. De même qu'à Saint-Vincent, les vitraux sont fort beaux. On admire surtout la rosace du grand portail.

CARGIÈGHE (Sardaigne), petit village assis sur une petite éminence de la plaine de Campo-Mela. On voit dans son église principale de Saint-Quiricus une *Sainte Famille* d'une remarquable exécution.

Près de là la fontaine Saint-Martin est célèbre par son eau minérale qui agit efficacement contre les maladies de foie, la jaunisse et autres affections. Le vulgaire lui attribue des propriétés surnaturelles et miraculeuses.

CARLOFORTE (Sardaigne), bourg fortifié sur le bord de la mer, et qui rappelle les jolies villes de la rivière de Gènes. Il s'appelle Carloforte, du nom du roi Charles-Emmanuel III, son fondateur.

L'église paroissiale est dédiée à saint Charles Borromée. L'oratoire de Notre-Dame de la Conception, jolie chapelle riche de marbre, est due au zèle d'un simple prêtre, l'abbé Segni, de la famille génoise qui se joignit aux premiers colons tabarcains. Ce prêtre, resté cinq ans captif des barbaresques après l'invasion de 1798, trouva sur le rivage de Tunis l'image de la Vierge aujourd'hui placée sur l'autel ; elle lui inspira la pieuse idée d'élever un jour cet oratoire dans sa patrie, s'il venait à y rentrer ; et dans le scrupule de sa reconnaissance, il n'a point voulu que cette madone africaine fût restaurée. L'oratoire sert de chapelle à l'école de la commune située vis-à-vis, et dont l'abbé Segni s'est fait, depuis plus de quarante ans, l'instituteur volontaire.

A un quart de mille de Carloforte s'élève l'église Saint-Pierre.

(1) Valery, *Voyage en Corse et en Sardaigne*, t. I.

CASTEL-SARDO (Sardaigne), ville forte, fondée par les Doria, vers 1102, est située sur un rocher à l'embouchure du Frisano. Autrefois cette ville était dix mois de l'année la résidence de l'évêque de Tempio. Sa cathédrale, dédiée à saint Antoine, abbé, est assez ornée de marbre, magnificence que l'on est surpris de trouver au milieu de tant de pierres et de rochers.

Sur le territoire de Castel-Sardo se trouve l'église de Sainte-Marie de Tergu, qui remonte à la fin du XI^e^ siècle, époque de l'établissement des religieux du mont Cassin en Sardaigne, et qui fut le plus important de leurs monastères dans l'île. Cette madone célèbre est toujours vénérée par les populations voisines. Le clocher quadrangulaire de pierres rougeâtres s'aperçoit de loin ; la statue d'albâtre passe pour être d'une main habile ; mais l'église, actuelle, refaite, qui n'a que deux chapelles, ne répond point à la majesté des souvenirs de l'antique madone.

CASTEL-VETRANO (Sicile). *Voy.* au Dictionnaire l'article SELINONTE.

CASTELLON DE LA PLANA (Espagne), ville du royaume de Valence. C'est l'antique Castalia des Maures. Elle s'élevait sur une colline ; mais Jacques I^er^ s'en étant emparé en 1233, la transféra dans la vallée, et c'est de là qu'elle fut appelée Castellon de la Plana, et non de la Plata comme le dit le Vosgien.

On y visite l'église principale, dont la belle porte gothique s'allie heureusement avec quelques réparations modernes, et la *tour de las campanas* (la tour des cloches) qui s'élève isolée sur la place de l'Hôtel-de-Ville, et date de la fin du XVI^e^ siècle.

CASTRO-GIOVANNI (Sicile). *Voy.* plus loin l'article ENNA.

CATANIA (Sicile), ville souvent détruite par les éruptions de l'Etna, mais toujours rebâtie à cause des avantages de sa position et de la richesse du pays qui l'environne. On y voit des restes d'anciens monuments. Il y avait un amphithéâtre dont on n'a pu découvrir que le pourtour, et qui pouvait, dit-on, contenir trente mille spectateurs.

La cathédrale, bâtie dans le XII^e^ siècle par Roger II, est vaste et peu ornée, mais d'une architecture simple et noble, comme tous les monuments du moyen âge en Sicile.

Le couvent des Bénédictins est un bel édifice. L'église est construite dans de vastes proportions ; elle possède un orgue magnifique fait à Catania, et qui donne une idée favorable des ressources de cette ville pour les arts. Le monastère de Catania se fait remarquer par un caractère de dignité et de grandeur qui a toujours été l'apanage de l'ordre des Bénédictins.

Il y a un musée considérable d'objets d'antiquités trouvés à Catania : ce sont des statues, des bustes, plusieurs d'une beauté remarquable ; une grande variété de bronzes ; une collection complète de vases étrusques et grecs ; enfin, une collection très-étendue de marbres de Sicile. (*Voyage du duc de Raguse.*)

CAUDEBEC (France), petite ville de Normandie, département de la Seine-Inférieure, arrondissement d'Yvetot.

Cette ville, située sur la rive droite de la Seine, à 36 kil. O. de Rouen, avait un port sur la Seine dès le IX^e^ siècle. Ses anciennes murailles, qui datent des temps de la féodalité, subsistent encore presque dans leur entier.

L'église de Caudebec peut intéresser les archéologues. C'est un monument d'architecture sarrasine, commencé en 1416, interrompu en 1419, repris en 1450, et terminé en 1484. « Le portail, dont les voussures sont formées de niches où les saints sont groupés les uns sur les autres, est d'un riche travail. Il est surmonté d'une galerie dont la balustrade forme ces quatre mots : PULCHRA EST ET DECORA, qui sont à la fois la devise du temple et celle de la Vierge, sous l'invocation de laquelle il est placé. Le clocher est une tour carrée qui semble plus moderne que le reste de l'église. Sa flèche élégante, hardiment élancée, est entourée de trois couronnes, et semble figurer la tiare romaine. Une galerie intérieure domine tout le pourtour de la nef ; une autre galerie, dont les balustres découpés figurent en lettres gothiques la première strophe du *Salve Regina*, règne autour de la partie supérieure de l'édifice. Une chose digne de remarque, c'est que le rond-point de la voûte de la principale chapelle est terminé en pointe aiguë, au lieu de décrire une portion de cercle ; exécution pleine de hardiesse, qui fait encore aujourd'hui l'admiration des artistes. Cette église offrait, il n'y a pas encore bien longtemps, à l'intérieur, des beautés qui malheureusement n'existent plus. Telles étaient le jubé et une pyramide admirablement sculptés. On ne doit pas oublier de visiter la chapelle de la Vierge, qui renferme un pendentif admirable.

A un quart de lieue de Caudebec, on peut voir les ruines de l'*Abbaye de Sainte-Gertrude*, construite vers le commencement du XVI^e^ siècle. Cet édifice renferme de beaux restes de vitraux peints, ainsi qu'un joli tabernacle en pierre découpé en fenestrange et ornements à jour. « (*Histoire nationale des communes de la France*, par Girault de Saint-Fargeau.)

On peut visiter à 1 kil. de Caudebec, sur la rive droite de la Seine, la chapelle de *Notre-Dame de Barre-y-va*. Cet édifice, qui jouit d'une grande célébrité parmi les marins, date de l'année 1216, ainsi que l'annonce une inscription placée sur un de ses murs. La voussure est toute en bois.

CELSOY (France), village situé au pied d'une montagne, à 10 kilomètres Est de Langres, fut la patrie de Gilbert dit de Celsoy, médecin des rois de France Jean II et Charles V. Il fit bâtir l'église qui existe encore aujourd'hui, et qui est d'une architecture simple, mais soignée dans ses détails. Il voulut y être enterré dans un caveau situé à la gauche de l'autel. Sur la pierre funéraire placée à côté du caveau, et aujourd'hui faisant

partie du pavé de l'eglise, on voit Gilbert enveloppé d'une grande robe et assis dans une chaire gothique, entouré de ses élèves, sous la forme de petits personnages occupés à lire ou à écouter. Au-dessus est le Père éternel et des anges adorateurs. Cette sculpture en creux est remarquable par le dessin et la richesse des ornements. Dans le voisinage se trouve *Chalancey*, village bâti sur l'une des plus hautes montagnes de l'arrondissement, et situé à 27 kilomètres sud-ouest de Langres. Son château, vu du côté de l'ouest, présente l'aspect d'une forteresse. Sa forme est à peu près celle d'un demi-cercle, au milieu duquel s'élève le donjon. La face opposée est plus moderne. Dans une grotte située dans le parc on voit quatre bas-reliefs romains qui ont été trouvés à Langres. Le plus remarquable de ces bas-reliefs représente un mariage romain. Il est évidemment postérieur à l'introduction du christianisme dans les Gaules, car deux des personnages tiennent une croix à la main.

CERNIN (Saint), en France, chef-lieu du canton du département du Cantal (Auvergne). Son église appartient au style roman. Il ne reste guère de l'ancien édifice que le portail sud, malheureusement bien dégradé, et une suite du modillons fantastiques régnant autour du chœur. Le reste a perdu son caractère dans une restauration moderne. Il n'y a jamais eu d'abside. On doit remarquer dans le chœur quelques boiseries du xv^e^ siècle et d'un fini parfait. On les a ridiculement peintes à l'huile.

On trouve encore dans la commune de Saint-Cernin les ruines de deux châteaux. L'un est le château de *Chaillier*, dont il ne reste que quelques débris peu remarquables; l'autre, celui d'*Anjony*, date du xiv^e^ siècle; il est carré, construit sur une hauteur abrupte, et flanqué d'une grosse tour ronde à chaque angle. Ses courtines, couronnées de mâchicoulis, sont fort étroites ; l'espace qu'elles renferment est rempli par deux grandes salles superposées. L'intérieur des trois tours est partagé en chambres communiquant avec ces salles. La quatrième forme une cage d'escalier. La chapelle, située au rez-de-chaussée, dans l'intérieur d'une tour, a ses parois couvertes de peintures d'un style naïf, mais incorrect, et représentant les scènes de la Passion. Des constructions modernes détruisent l'effet architectural de ce château, et masquent la porte d'entrée primitive. Cet édifice est bâti sur de profonds souterrains qui sans doute servaient de magasins de vivres. On remarque encore dans le territoire de Saint-Cernin les châteaux de *Cors*, de *Bournazel* et l'antique tour de *Marzes*.

CERVIONE (Corse), petite ville du canton d'Aleria : elle est pittoresquement située à mi-côte au milieu de bois d'oliviers et de châtaigniers.

Au-dessous de Cervione, l'église Sainte-Christine est un de ces anciens édifices religieux dont l'origine est ignorée et attribuée vulgairement, en Corse, aux Sarrasins. Construite en pierres blanches et cubiques, la disposition du plan est singulière. Elle presente la forme d'un tau ; à la place du maître-autel il y a deux autels surmontés de deux colossales figures du Sauveur, avec la date de 1473, aussi sculptées en pierre à la façade. L'intérieur est couvert de grossières peintures qui contrastent avec cette belle date de 1473, illustrée par tant de chefs-d'œuvre des maîtres toscans. (Valery.)

CHAISE-DIEU (France), bourg du Vélay, chef-lieu de canton du département de la Haute-Loire, dans l'arrondissement de Brioude, possède la plus belle église du département. C'est l'église abbatiale de la Chaise-Dieu. Elle a été bâtie par le pape Clément VI, mort en 1352. Ce pape avait été religieux dans cette abbaye et voulut y être enterré. Son mausolée en marbre noir est au milieu du chœur.

Cet édifice d'architecture gothique a 92 mètres de longueur sur 29 de largeur, non compris les chapelles ; le chœur a 40 mètres de long. Vingt-deux colonnes de 8 mètres de circonférence soutiennent des voûtes magnifiques ; des peintures fort curieuses, représentant la danse macabre, entourent le chœur dans lequel on compte 156 statues.

Le portail est orné de figures de saints et de bas-reliefs en pierre de Volvic.

CHALONS-SUR-MARNE (France), chef-lieu du département de la Marne, ville épiscopale, possède plusieurs monuments religieux du moyen âge.

Saint-Etienne, cathédrale. — La foi chrétienne fut prêchée à Châlons dès les premiers siècles. Saint Memmie éleva un oratoire sur le mont Lavinien, hors de l'enceinte de la ville, et le dédia à saint Pierre. On dit même qu'un temple d'Apollon, abandonné par les païens convertis, devint le temple du vrai Dieu.

Saint Alpin édifia la première église dans l'enceinte de Châlons, sur l'emplacement où s'élève aujourd'hui la cathédrale, et il la dédia à saint Vincent et à saint Etienne.

Dans le cours du x^e^ siècle, les calamités qui pesèrent sur Châlons atteignirent son église. Dans le xii^e^ siècle, elle fut presque entièrement renversée et consumée par la foudre ; mais, sept années après, elle sortit triomphante de ses ruines, et fut consacrée en 1147.

En 1230, un incendie terrible dévasta une grande partie de l'église; mais le zèle de son évêque répara ce grand désastre. Malheureusement, en 1628, on voulut agrandir la nef, et l'on dut jeter bas l'ancien portail, dont le mérite était incontestable; il fut remplacé par une façade lourde et nullement en rapport avec le reste de l'édifice.

Un autre incendie atteignit encore Saint-Etienne, en 1688. Gilles de Luxembourg avait élevé une flèche en bois qui passait pour une des merveilles de l'époque; elle disparut dans les flammes, en même temps que la voûte du sanctuaire. Enfin, en 1769, un ouragan détruisit la rose de la façade méridionale, qui, dégradée et pour

ainsi dire chancelante, demande peut-être une reconstruction totale.

L'intérieur de la cathédrale offre un aspect remarquable. Le plan, en forme de croix latine, a trois nefs. Le transsept, très-rapproché de l'abside, a nécessité l'agrandissement du chœur aux dépens de la croisée et de la nef.

L'abside, à partir des piliers du transsept, ne renferme que sept travées. Les trois chapelles absidiales du rond-point sont admirables, et appartiennent au meilleur style de l'architecture ogivale. Les piliers, situés en face, autour du sanctuaire, sont du siècle de Louis XIV, et contrastent par leur lourdeur avec ces gracieuses chapelles.

La grande nef, formée de dix travées, est soutenue par dix-huit piliers cylindriques. C'est l'un des vaisseaux les plus majestueux de la France ; les voûtes sont modernes.

M. l'abbé Bourassé a remarqué que la base des piliers de la nef était appendiculée ; ce qui indiquerait un âge plus reculé que le chapiteau qui est à crochets ou feuilles découpées ; il en conclut, avec une grande apparence de raison, que la partie supérieure des colonnes aurait été refaite après l'une des nombreuses catastrophes dont ce monument a été victime.

Les chapelles bâties le long des collatéraux de la nef sont peu remarquables ; les fenêtres sont grandes et belles, mais la plupart ont perdu les verrières qui en faisaient le plus bel ornement ; quelques-unes les ont cependant conservées ; elles représentent des sujets tirés de l'Ancien et du Nouveau Testament, ou des légendes de saints ; elles sont d'un bon style.

Le grand portail étant moderne, nous ne nous en occuperons pas ; il en sera de même des deux flèches en pierre reconstruites en 1821.

Le portail septentrional offre une grande ogive à voussure profonde, divisée en six bandes garnies de statuettes avec leurs dais, mais tellement mutilées qu'elles sont à peine reconnaissables. Les statues de ce portail ont disparu ; ses autres ornements sont dans un état affligeant de dégradation. La grande rose qui le surmonte est son principal ornement ; c'est l'un des plus beaux morceaux qu'il y ait en ce genre. On a prétendu que la base de la tour qui s'élevait à côté de ce portail était d'architecture carlovingienne. On n'y retrouve réellement que les caractères architectoniques du XI^e^ siècle, c'est-à-dire le style roman secondaire ; les fenêtres sont à plein cintre, avec une archivolte à moulures doriques. Les chapiteaux des colonnettes qui accompagnent ces fenêtres sont évidemment du second âge de l'architecture romane.

Dimensions de la cathédrale de Châlons : longueur totale, 90 mètres 40 centimètres ; largeur de la nef, avec ses collatéraux, 28 mètres et demi ; largeur des transsepts, 40 mètres 70 centimètres ; hauteur de la grande nef sous clef de voûte 27 mètres 10 centimètres.

Eglise Notre-Dame — On croit que saint Alpin jeta les fondements d'une première église, vers 450, à l'endroit des vallées où existait, dit-on, un souterrain consacré aux faux dieux. Cette église s'étant écroulée, on employa cent soixante-cinq ans à la reconstruire en pierre, c'est-à-dire de 1157 à 1322. C'est un assez bel édifice, dont le style architectural annonce bien l'époque de sa construction. Avant la révolution, elle avait quatre clochers semblables à celui qu'on voit aujourd'hui. Ses vitraux sont très-beaux.

CHELLES (Abbaye de). Elle était située entre Meaux et Coulommiers. Nous devons joindre aux pieuses indications contenues dans l'article du Dictionnaire quelques détails historiques qu'il laisse à désirer.

Avant le VI^e^ siècle, il y avait en ce lieu une maison royale, où Chilpéric I^er^ fut assassiné en 584.

Sainte Clotilde, femme de Clovis, établit à Chelles un monastère, au VI^e^ siècle. Bathilde, épouse de Clovis II, fit abattre cette maison et la remplaça par un édifice plus considérable. Cette pieuse reine prit le voile à Chelles vers l'an 665. Grisèle, la sœur de Charlemagne, jugea convenable de faire bâtir, à la place de l'église de Bathilde, un édifice plus magnifique et plus vaste ; mais cette nouvelle construction ne subsista que quatre siècles : un incendie la dévora en 1225.

Rebâtie à l'aide d'aumônes, de dons pieux, l'église de Chelles resta dans le même état jusqu'à l'époque de la révolution. Son clocher, extrêmement élevé, tomba en 1797. Cette église était en forme de croix ; les bas-côtés tournaient autour du sanctuaire.

Actuellement l'église paroissiale de Chelles, sous le vocable de Saint-André, n'a rien de remarquable, sinon qu'elle est du XIII^e^ siècle.

CHERSON (Russie méridionale). C'est sur les ruines de cette ville que s'élève la ville moderne de Sevastopol ; ces ruines ne présentent rien de remarquable : des débris, mais sans qu'on y trouve aucun objet d'art.

A peu de distance est l'endroit anciennement appelé le promontoire de Parthénion. C'est là que la tradition place le temple de Diane, où l'on sacrifiait des victimes humaines, et dont Iphigénie fut la prêtresse.

Sur le même cap s'élève le monastère grec de Saint-Georges. (*Voyages du duc de Raguse.*)

CHIRCHIE (Turquie), village situé à peu de distance de Broussa. C'est là que se trouvent les tombeaux des deux premiers sultans de la dynastie turque, Othman et Orcan. Une mosquée d'une dimension médiocre les renferme ; les noms et les souvenirs qu'ils retracent parlent plus à l'esprit que le monument. Cette dernière réflexion est du maréchal duc de Raguse. (Voy. ses *Voyages.*)

CIMIER (Sardaigne), antique ville aujourd'hui ruinée, après avoir été saccagée par les Vandales, brûlée par les Longobards, et mise à la dernière extrémité par les Sarrasins d'Abdérame. Mais laissons parler un

jeune voyageur qui nous semble avoir bien observé les choses et les lieux :

On examina, dit-il, quelques pans de murs formés de petites pierres quadrangulaires qui attestaient l'ouvrage des Romains, *opus reticulum*.

Un peu plus loin, des arceaux brisés, couverts de pariétaires, de massifs de figuiers sauvages et entrelacés de vignes grimpantes, formaient des berceaux de pierres et de verdure, à travers lesquels on apercevait la forme ovale de l'amphithéâtre. Il était encore intact il y a peu d'années ; la plus grande partie des gradins a été enlevée pour servir à la construction de nouveaux édifices. La main des hommes, qui partout devrait conserver, hâte partout la destruction et seconde les ravages du temps.

Cet amphithéâtre pouvait contenir six à sept mille spectateurs ; ceux qui étaient placés au sommet des gradins jouissaient d'une vue magnifique de la mer, qui se déroulait dans l'immensité. Les propriétaires actuels remplissent les couloirs de terres et de décombres, et ensevelissent, peut-être pour d'autres temps, quelques précieux monuments de l'antiquité. L'arène, si souvent ensanglantée, est à présent couverte d'oliviers et de figuiers.

Le couvent, seul édifice élevé en ces lieux, est bâti sur l'emplacement d'une riche habitation romaine.

On se reposa un instant sur la petite place de l'église, presque entièrement ombragée par un magnifique chêne vert sous lequel est un banc, où les pauvres et les pèlerins trouvent un abri, et pour ainsi dire un gîte, car la douceur du climat et la sécheresse presque continuelle permettent à la population de dormir en plein air.

Un bon frère attendait les étrangers dans une petite cour carrée, entourée de petites cellules dont les portes sont couvertes d'inscriptions pieuses. A l'un des angles est une porte qui mène dans l'intérieur du couvent. Il est interdit aux femmes d'y pénétrer.

Les frères vinrent recevoir la compagnie. Leurs figures portent l'empreinte du calme et d'un bonheur tranquille qui fit envie, même aux joyeux promeneurs qui les visitaient : leur conversation est douce et intéressante ; ils ne vivent que d'aumônes. Une longue robe de laine brune, rattachée par une corde, descend jusque sur leurs talons ; un grand rosaire pend à leur côté ; ils ont des sandales aux pieds et ne mettent ni bas ni chemise. Le soleil ardent darde ses rayons sur leur front chauve et toujours découvert.

L'église, consacrée à la Vierge, s'élève sur les ruines d'un temple d'Apollon. Elle n'offre rien de curieux qu'un tableau du XIV^e^ ou XV^e^ siècle, de Ludovic Brea, peintre né à Nice, et un étendard rouge, pris sur les côtes de la Calabre, dans le combat de six galères de Malte contre trois gros vaisseaux du pacha de Tripoli, commandés par le fameux corsaire Bichon, renégat marseillais. Le capitaine Galléan l'ayant vaincu et fait prisonnier, consacra l'étendard ennemi dans l'église de la Vierge, ainsi qu'un tabernacle, accompagné d'une somme d'argent considérable.

Sur la droite de la place de l'Eglise est le cimetière, dernier asile des bons frères, et en même temps, magnifique lieu de sépulture destiné aux étrangers qui meurent à Nice. Que de regrets, que de larmes, que de douleurs contient cet espace consacré aux pieux souvenirs !! L'air y est si doux, le pays si beau, qu'on peut se représenter la position élevée de Cimier, comme une première station entre la terre et le ciel. — Ames heureuses, qui avez tant souffert ici-bas, veillez sur ceux qui vous pleurent encore et qui vous regretteront toujours !....

Cimier n'est pas seulement intéressant par ses antiquités, mélancolique par ses sépultures, ou renommé par ses pèlerinages pieux, il a aussi ses fêtes et ses réunions de plaisir. Deux fois par an, des *festini* ou foires, attirent la foule. Là, près de ces antiques ruines, près de ce pieux monument, s'élèvent des barraques, des cafés, où l'on s'empresse d'aller boire du soi-disant vin de Belley. La société choisie que l'Europe envoie à Nice, se promène au milieu des paysannes coiffées de leurs chapeaux coquets doublés de couleurs tendres, et placés gracieusement sur l'oreille, qui suivent la procession avec un pieux recueillement.

Cette fête solennelle, qui a lieu en carême, interdit les danses et les jeux. Chacun revient, emportant à sa boutonnière, soit une décoration de sucre, soit un cœur percé d'une flèche que plus d'une jolie main a attaché.

Le second *festino* se célèbre plus tard, au milieu des danses et des rires. Le gai et hospitalier Niçard s'empresse d'inviter, sans cérémonie, ses amis et ses connaissances ; les maisons de campagne des environs et les coteaux d'alentour résonnent de chants joyeux et d'accents d'allégresse (1).

CIREY (France), village de la Champagne, département de la Haute-Marne, arrondissement de Vassy. Il s'y fait un pèlerinage au tombeau en marbre de saint Pierre II, archevêque de Tarentaise, qui est dans l'église paroissiale de Cirey. C'est sans contredit le plus nombreux des pèlerinages que l'on connaisse dans le diocèse de Langres. (*Vie de saint Pierre II*, archevêque de Tarentaise, par M. l'abbé Chevray, chanoine de Chambéry et de Tarentaise.)

CITEAUX (France), bourg de Bourgogne, département de la Côte-d'Or, diocèse de Châlons, à quelques lieues de Dijon. Il y avait là une abbaye célèbre, fondée dès le XII^e^ siècle, par saint Robert qui avait déjà formé le pieux établissement de Molesme aux confins de la Champagne. A mesure que la sève évangélique se retirait de la tige de Cluny, elle se concentrait sur un autre point de l'ordre de Saint-Benoît.

Dès que l'établissement de Molesme se fut développé, dit M. l'abbé Ratisbonne, le pieux Robert, agissant sous l'inspiration de l'es-

(1) *Souvenirs et impressions d'un sous-lieutenant* (1842.)

prit de Dieu, fit un choix des moines les plus fervents, et les tira de Molesme, comme des plantes précieuses, pour les transplanter dans le désert de Cîteaux. Là ils demeurèrent d'abord au nombre de sept, savoir : Robert, Albéric, Etienne, Odon, Jean, Letald et Pierre. Plus tard, quatorze autres religieux de Molesme se joignirent à eux, dans le but de mener une vie parfaite ; et, en l'année 1099, ils achevèrent la construction d'une chapelle en bois, qu'ils dédièrent à la sainte Vierge, pour se mettre plus particulièrement sous la protection de la Mère du Sauveur.

Tel fut le grain de senevé dont la fécondité, longtemps douteuse, dut un jour remplir le monde de ses fruits divins.

Cîteaux n'était alors qu'une solitude presque inaccessible, dont la nature sauvage n'avait jamais été adoucie par la main de l'homme. Robert et ses compagnons, retirés dans l'épaisseur de la forêt, en défrichèrent une partie, et bâtirent un oratoire autour duquel ils passaient leur vie, uniquement adonnés à la contemplation et au travail. Ces religieux n'eurent d'abord ni règles, ni constitutions particulières ; ils s'attachèrent à la pratique littérale de la règle de saint Benoît, sans y rien changer. Mais Robert ayant été obligé de retourner à Molesme, ce fut Albéric, son disciple et son successeur, qui donna à la congrégation naissante une constitution définitive et la forme de vie des anciens Pères du désert.

Les pratiques extrêmement rigides de Cîteaux tendaient au dépouillement du *moi*, à la mortification complète de la nature corrompue, au détachement des liens de la terre et de la chair, afin de dégager l'âme de ses entraves, de lui rendre sa sainte liberté et de la remettre dans son rapport primitif avec Dieu, son principe, et avec le monde invisible. Les hommes d'élite, appelés à cette haute spiritualité, trouvaient dans la discipline de Cîteaux tout ce qui était capable de développer en eux le sens divin : un travail calme et soutenu, un perpétuel silence, le recueillement de l'oraison qui concentrait profondément les forces psychiques, l'éloignement de toute dissipation, de tout objet capable d'exciter l'imagination et les sens ; une obéissance ponctuelle, la pauvreté, le dénuement complet des choses matérielles ; tel était le genre de vie, sanctionné par l'expérience des siècles, que ces moines embrassèrent avec ardeur ; et ils s'y affermirent avec d'autant plus d'énergie qu'affranchis du joug de la terre, ils purent s'élever tous les jours davantage vers la source des joies éternelles.

Une vie si pure dut avoir des détracteurs. l'homme de raison ne comprend pas les austérités de l'homme spirituel ; il ne voit que le dehors des choses, et condamne comme des excès inutiles les mortifications qui purifient la vie naturelle. Confondant, dans son ignorance, ce que la nature humaine était en sortant des mains de Dieu, et ce qu'elle est devenue par son alliance avec le péché, il demande si Dieu l'a douée d'une sensibilité si délicate pour n'en point jouir ; si Dieu lui a donné des organes pour n'en point user ; si Dieu peut se plaire dans les souffrances de l'homme ? C'est demander pourquoi le christianisme est fondé sur la croix, pourquoi le Christ lui-même a dû souffrir et mourir. La doctrine des souffrances et des larmes n'est point une règle exceptionnelle de la morale chrétienne ; elle est l'expression de la promulgation des lois mêmes et des inévitables réalités de notre existence terrestre ; la vie mortelle, qui aboutit à la mort, n'est qu'une série de douleurs nécessaires au dépouillement de notre nature pervertie. Heureux ceux qui se prêtent volontairement à ce dépouillement, et qui n'attendent pas le dernier jour pour subir avec violence l'opération qui doit se faire graduellement durant notre existence terrestre.

Les religieux de Cîteaux avaient pris au sérieux les paroles évangéliques ; et leurs pratiques austères avaient en effet de quoi effrayer la nature. Il faut lire le tableau que l'ancien annaliste des cisterciens a tracé de leur genre de vie. « Ces saints moines, dit-il, voulurent vivre ignorés et oubliés dans leur profonde solitude. Leurs mortifications semblaient au-dessus des forces humaines ; ils étaient à demi nus, exposés tantôt aux plus grands froids, tantôt aux plus ardentes chaleurs de l'été. A leurs continuels travaux ils joignaient les plus pénibles exercices ; les veilles dans lesquelles ils passaient presque toutes leurs nuits, l'office divin, les lectures spirituelles, les longues oraisons et les autres pratiques se succédaient de telle sorte qu'ils n'avaient aucun relâche... Il n'y avait parmi eux ni tumulte, ni bruit, ni confusion, ni plainte, ni dispute, ni interruption dans leurs saints exercices. La Vierge, reine des anges, était la lumière de saint Albéric ; saint Albéric était la lumière de saint Etienne ; saint Etienne était la lumière des frères ; et ceux qui recevaient la lumière obéissaient sans retardement à ceux qui étaient leur lumière (1). »

Une pareille constitution devait fructifier miraculeusement. Seize cents couvents des deux sexes se fondèrent sous cette même discipline ; ils dépendaient tous de l'abbaye de Cîteaux, chef d'ordre. Les abbayes de La Ferté sur Grône, de Pontigny, de Clairvaux et de Morimont, étaient appelées les quatre filles de Cîteaux, filles illustres, et dont celle de Clairvaux surtout a jeté sur le catholicisme une éclatante et glorieuse lumière. *Voy.* CLAIRVAUX.

On voit encore à Cîteaux les magnifiques bâtiments de l'ancienne, abbaye, et le village de Cîteaux est une dépendance de la commune de Gilly-les-Cîteaux.

CIVIDALE. *Voy.* UDINE au Dictionnaire.

CLAIRVAUX (France), bourg de la Champagne (Aube), dépendant de la commune de Ville-sous-la-Ferté. Clairvaux (*Clara Vallis*)

(1) Le P. Lenain, *Histoire de Cîteaux*, vol. 1er ch. 14.

est situé entre deux collines couvertes de bois, sur la rive gauche de l'Aube, à quinze lieues et demie au sud-est de Troyes.

Il y avait là un monastère à jamais célèbre par le nom de saint Bernard, son fondateur et son premier abbé. L'an 1115, Hugues, comte de Champagne, donna à saint Bernard, alors religieux de Cîteaux, le *vallon de Clairval avec toutes ses dépendances, consistant en terres, prés, vignes et eaux.* Ce lieu était nommé alors la *vallée de l'Absynthe*, soit parce que cette plante y croissait en abondance, soit à cause de la terreur qu'inspirait cet inculte séjour, repaire affreux, où les voleurs se retiraient entre des rochers et des buissons. Ayant comparé cet endroit à la caverne où saint Benoît avait été trouvé par des bergers, il voulut s'y fixer avec quelques hommes pieux, sortis avec lui de Cîteaux pour chercher une humble solitude. Défriché par les mains de Bernard et de ses compagnons, ce lieu perdit par degré son horreur et son aspect sauvage, mais il inspirait toujours une douce tristesse et une émotion qui faisait couler des larmes involontaires.

« Ah! c'est dans le sein de la solitude, dit Marchangy (1), qu'il faut contempler un grand homme! S'il vit au milieu du monde, malheur à ses talents, malheur à ses vertus! Il n'a pas seulement à craindre que l'attrait des grandeurs et les tentations de la fortune ne substituent des considérations sociales et d'ambitieux projets aux libres inspirations de sa conscience. En supposant même qu'il reste incorruptible, pourra-t-il, lorsqu'il aura été en butte à l'envi, à l'injustice, aux sourds complots de l'intrigue, lorsqu'il sera témoin des procédés pervers d'une génération insensée; ah! pourra-t-il encore sentir battre son cœur au seul nom de l'humanité, et se plaire à servir ceux qu'il apprit à mépriser? Quand les distractions, le tumulte, les soucis dévorent ses rapides instants, pourra-t-il concentrer dans le foyer de la méditation le feu d'un talent qui s'évapore, et voir mûrir sous le ciel orageux où s'écoule sa vie inquiète les fruits de l'étude qu'un tourbillon emporte dans leurs fleurs? Retrouvera-il l'élévation de ses pensées qu'il a laissé ramper si longtemps sur les sentiers battus de la multitude? Dompté par de nouveaux besoins, connaîtra-t-il encore cette indépendance, où l'âme se retranche quand il le faut, et trouve un ressort puissant pour se soustraire aux piéges du vice et s'élancer vers la vertu?

« Il voit de trop près les hommes, et de trop près il en est vu. Dans ses relations habituelles avec ses contemporains, une foule de circonstances puériles et de détails vulgaires, associés au souvenir qu'il laisse, dissipe le prestige dont l'imagination l'avait entouré; alors il perd de sa majesté aux yeux mêmes de la postérité, qui ne le voit point assez hors du siècle et dégagé des

(1) *Gaule poétique*, troisième époque, t. IV.

ignobles accessoires qui offusquent une partie de son éclat.

« Mais le grand homme est lui seul et lui-même dans le sanctuaire de sa retraite inviolable; comme il n'en veut point aux hommes et aux récompenses, sa modestie fait supporter son mérite, et sa simplicité l'a rendu respectable devant les rois qui, ne pouvant ni l'éblouir ni le corrompre, n'ont plus qu'à lui rendre hommage; pour lui le présent, par une exception trop rare, est aussi impartial que l'avenir, et lui paye, pendant sa vie, un tribut d'éloges qui presque toujours n'est déposé que sur le tombeau des citoyens illustres. Possédé du plus noble orgueil, celui d'influer sur le bonheur des hommes, sans daigner venir chercher au milieu d'eux le prix de ses généreux travaux; celui d'être tout et de n'être rien, de remplir l'univers de sa gloire, et de n'habiter qu'un coin de désert, il ne s'est point fait l'homme d'une secte, d'un parti, d'une contrée, c'est l'homme de tous les siècles, de tous les pays; il peut n'être point un prince, un ministre, un magistrat, mais c'est un grand homme, dont les leçons règlent la conduite des princes, des ministres, des magistrats; comme l'invisible Divinité, il ne révèle son existence que par les merveilles de ses œuvres, et sa mâle éloquence, nourrie dans le mystère et le silence, ne déchire la nue où elle se cache que lorsqu'elle tonne et foudroie. »

Tel était le pieux, l'admirable fondateur de Clairvaux. Cependant Clairvaux ne jouit pas immédiatement de la prospérité; ses commencements furent signalés par une extrême détresse. Les moines, occupés sans relâche aux constructions du monastère, étaient dans l'impossibilité de gagner leur pain par leurs travaux; et comme leur établissement s'était fait après la saison des semailles, la terre ne leur donnait rien. Ce fut avec des peines incroyables qu'ils se procurèrent quelque peu d'orge et de millet, dont ils faisaient du pain, n'ayant pour se nourrir que des feuilles de hêtre cuites dans de l'eau et du sel. L'hiver vint ajouter de nouvelles rigueurs à cette affreuse position, et Clairvaux eut à souffrir des maux de tous genres.

Un jour, raconte un pieux coroniqueur, le sel même vint à manquer. Bernard appelle l'un de ses frères, et lui dit : « Guibert, mon fils, prends l'âne et va acheter du sel au marché. » Le frère répliqua : « Mon père, me donnerez-vous de quoi payer? — Aie confiance, répondit l'homme de Dieu; car pour de l'argent, je ne sais quand nous en aurons; mais là-haut est celui qui a ma bourse et possède mon trésor. — Guibert sourit, et regardant Bernard, il lui dit : Mon père, si je m'en vais les mains vides, je crains fort de revenir les mains vides. — Va toujours, reprit Bernard, et va avec confiance; je te le répète : Celui qui possède mes trésors sera avec toi en chemin, et te fournira ce qui sera nécessaire. Sur ce, le frère, ayant reçu la bénédiction du révérend

abbé, sella son âne et se rendit au marché qui se tenait près d'un castel nommé Risnellus. Guibert, ajoute la naïve chronique, *avait été incrédule plus qu'il n'est permis;* néanmoins le Dieu de toute consolation lui procura un secours inattendu; car, non loin du bourg voisin, il rencontra un prêtre qui le salua et lui demanda d'où il venait. Guibert lui confia l'objet de sa mission et la pénurie de son couvent; ce qui toucha tellement le charitable prêtre, qu'il lui fournit en abondance toutes sortes de vivres. L'heureux Guibert revint en hâte au monastère, et se jetant aux pieds de saint Bernard, raconta ce qui lui était arrivé en chemin. Alors le Père lui adressa ces paroles avec douceur : « Je te le dis, mon fils, il n'est rien de plus nécessaire au chrétien que la confiance; ne la perds jamais, et tu t'en trouveras bien tous les jours de ta vie (1). »

En peu d'années Clairvaux s'accrut merveilleusement; les religieux étaient devenus si nombreux, qu'on fut obligé de bâtir un nouveau et plus spacieux monastère, dans lequel, à la fin de la vie de saint Bernard (1153), on ne comptait pas moins de 700 moines.

Clairvaux était chef-lieu d'ordre, et la troisième fille de Cîteaux. Cette abbaye a eu l'honneur de donner à l'Eglise un pape, Eugène III, quinze cardinaux et un très-grand nombre d'archevêques et évêques.

A l'époque de la suppression des communautés religieuses, il y avait encore à Clairvaux quarante religieux de chœur, vingt frères convers et un grand nombre de domestiques.

Les murs de l'enclos de l'abbaye avaient près d'une demi-lieue de tour; outre les magnifiques bâtiments claustraux, cette vaste enceinte renfermait plusieurs églises, et un grand nombre de bâtiments affectés aux travaux des moines de Clairvaux.

Clairvaux avait sous sa dépendance dans le royaume de France, 18 abbayes d'hommes, dont 8 étaient de la commune observance, et 10 de l'étroite; 28 abbayes de filles et 2 prieurés titulaires. Il avait en outre 40 abbayes tant d'hommes que de femmes en pays étrangers.

Aujourd'hui les vastes bâtiments de Clairvaux forment une maison centrale de détention pour les condamnés des départements de l'Ain, des Ardennes, de l'Aube, de la Côte-d'Or, du Jura, de la Marne, de la Haute-Marne, de la Meurthe, de la Meuse, de la Moselle, de la Nièvre, de Saône-et-Loire et de l'Yonne.

Rien n'avait été plus humble, plus chétif, que Clairvaux, lorsque cette semence céleste fut jetée dans le sein de l'Eglise. Elle végéta quelque temps sans développements : elle eut à lutter contre les orages et les tempêtes les plus violentes ; mais le principe de vie qu'elle renfermait rendit l'œuvre de Dieu indestructible et florissante jusqu au moment où, pour punir le monde de ses crimes et de son impiété, il permit au génie des révolutions de régner sur la terre.

(1) *Hist. de saint Bernard*, par M. l'abbé Ratisbonne.

CLUNY (France), en Bourgogne, département de Saône-et-Loire. L'antique abbaye de ce nom a rempli un rôle si brillant, si illustre, si utile à la religion, que nous devons quelques détails sur ce célèbre monastère.

« Cluny, dit M. P. Lorain, a été le grand réformateur, dans le monde chrétien, de l'ordre de Saint-Benoît. Il se trouve qu'une éminente place lui a été donnée au milieu des merveilles de la civilisation catholique. Il règne au moyen âge par ses saints, par ses pieuses légendes, par ses relations toutes-puissantes avec le pontificat, et les autorités royales. Il est la première corporation religieuse de la chrétienté, au moment même où la papauté conquiert son glorieux ascendant jusque sur les couronnes de la terre, et cette souveraineté universelle que le temps et les rivalités humaines ont bien pu changer et réduire, mais que les esprits graves ne se lassent jamais d'admirer. C'est de Cluny même que sortent alors plusieurs des pontifes qui jouèrent un si prodigieux rôle à travers les empires : Grégoire VII, Urbain II, Pascal II. Les grandes luttes de l'Eglise avec l'empire germanique, le mouvement colossal et providentiel des croisades, touchent donc de près au premier monastère de la Bourgogne. On le voit aussi prendre sa noble part à la défaite des hérésies et des schismes du XII^e^ siècle, et son nom se mêler avec celui de Pierre le Vénérable et de saint Bernard, avec tous les noms les plus éclatants et les plus importantes choses de l'époque. Suger, Héloïse et Abélard, apparaissent dans l'histoire de Cluny à côté d'Innocent II, de Louis le Jeune, des rois d'Espagne, des empereurs d'Allemagne, de Jérusalem et de Constantinople ; de même que, dans les temps antérieurs, saint Odon, saint Odilon, saint Mayeul et saint Hugues, étaient en communications intimes et fortes, dès avant Hugues Capet, avec les puissances européennes, sous les Othon et Guillaume le Conquérant; et, comme si l'ordre de Cluny devait être, presque à lui seul, le brillant résumé des plus glorieux attributs de cet institut bénédictin qu'il réforma sur toute la terre, on voit à Cluny s'élever l'un des plus immenses édifices que la religion ait élevés parmi les hommes : une ville et la civilisation de toute la contrée sortir d'un cloître; l'un des meilleurs chroniqueurs du XI^e^ siècle, Radulphus Glaber, moine de Cluny, écrire et dédier à saint Odilon, son maître, l'histoire de ces temps obscurs ; Ordéric Vital, au XII^e^ siècle, devenir aussi, lui cluniste, l'un des principaux historiens de son époque; et au-dessus d'eux tous, la belle figure de Pierre le Vénérable, souvent cité, mais trop peu connu, répandre un éclat tellement universel, que bien peu de renommées peuvent lui être comparées, et qu'il faut le grand nom de saint Bernard, son ami et son contemporain, pour l'égaler

ou le surpasser peut-être. On s'arrête avec complaisance à cette tête active et calme, que les controverses les plus ardentes n'empêchaient pas d'aimer les lettres antiques, et dont plus d'une page mélancolique et tendre rappelle involontairement à l'esprit les *Méditations* de Lamartine. Certes, de si belles choses avaient besoin d'être créées et expliquées par une noble législation monastique. Aussi, toujours et admirablement fidèles à la règle de saint Benoît, les statuts de Cluny, fameux dans les annales religieuses, consacrent-ils à chaque article les droits de la vertu et du mérite, la libre admissibilité aux emplois, l'électivité du chef de l'ordre, l'égalité la plus absolue, sans distinction de naissance ou de richesses; en un mot, tous ces principes de liberté religieuse et populaire que l'Eglise a apportés dans le monde, et que le XVIII^e^ siècle, destructeur du christianisme, imitait sans le savoir dans son ignorant plagiat, en les souillant et en les pervertissant. Et ce n'est pas sans étonnement qu'on remarque, dans la simple législation d'un cloître, la révélation de presque tous les insolubles problèmes de la science politique et de tous les mystères des institutions sociales.

« Après avoir été le sommet de la rénovation monastique, après avoir exercé une incalculable influence sur le monde religieux et politique morcelé, fractionné, du moyen âge, Cluny ne pouvait manquer de descendre, à mesure que s'élèveraient de nouvelles puissances, à mesure que la papauté et la royauté se monarchiseraient en Europe, et voudraient abaisser et gêner les corporations trop puissantes, dans leurs acquisitions territoriales comme dans leur crédit moral; à mesure que les communes et les parlements naîtraient et se ligueraient avec le pouvoir monarchique centralisateur. Car ce fut le sort commun, et regrettable sans doute, des plus illustres fondations religieuses. Nulle chose ici-bas ne prospère et ne grandit que par l'indépendance, et toutes les vertus elles-mêmes deviennent stériles, lorsque leur force d'expansion est comprimée par un maître étranger.

« Aussi Cluny, qui se relève sous saint Louis, se débat en vain et longtemps, au XIV^e^ et au XV^e^ siècle, contre la menaçante prépondérance du pouvoir civil. Sa résistance honorable ne l'empêchera point de tomber enfin, à travers les désastres des guerres de religion, entre les mains de François I^er^ et de Richelieu; et l'on aura un jour le lamentable spectacle de l'une des plus grandes choses qui vécurent parmi les hommes, devenant la proie d'un commissaire royal, d'un simple maître des requêtes, du confesseur de Louis XIV, et, plus tard, et ignominieusement, des maîtresses de Louis XV. Puis arrivera le vent du XVIII^e^ siècle, qui soufflera sur le vieil édifice religieux, et balayera, comme tant d'autres poussières, dans son aveuglement impie, la poussière inféconde d'un établissement déjà vermoulu. Les hommes prendront d'abord cette ruine totale pour une ruine subite; mais quand ils y regarderont de plus près, ils y verront clairement la main de Dieu, et l'œuvre lente et funeste de la corruption des âges.

« Ainsi tout a fini, tout a été dévoré chez nous! Ainsi la monarchie a été follement flattée, et investie successivement par des passions imprévoyantes et coalisées, d'une toute-puissance sujette à se dépraver et à périr. Ainsi le pouvoir monarchique a, sans mesure, absorbé tout ce qui vivait autour de lui, comme s'il n'eût fait que reconquérir ses invariables attributs contre des usurpateurs; et à la fin il a été nommé usurpateur lui-même par le pouvoir démocratique; et il s'est incliné devant l'orage populaire, sans trouver nulle part à s'appuyer sur les autres puissances affaissées sous lui et par lui (1)! »

C'est ainsi que l'historien que nous venons de citer montre, dans l'histoire d'un seul couvent, les tristes destinées de tous les monastères de France. Faisons connaître maintenant ce qui a disparu sous les coups de la tempête populaire.

L'église de Cluny était un rare monument entre tous ceux qui précédèrent l'âge des cathédrales gothiques. Elle fut le plus immense édifice de son époque. Si elle était encore debout aujourd'hui, elle serait une des merveilles de l'art roman, en France, où de pareils monuments sont peu nombreux, en Europe même, où les temples gothiques ont surtout prévalu. Et cependant cette époque ne fut pas stérile; elle répara avec zèle les édifices religieux que les Normands avaient détruits, ou que l'attente, générale alors, de la fin du monde, avait laissé périr de vétusté. La rotonde de Saint-Bénigne de Dijon, les cathédrales de Saint-Martin de Tours, de Saint-Hilaire de Poitiers, l'église du mont Saint-Michel et de Saint-Martial de Limoges, furent créées en ce temps avec un talent d'architecture bien supérieur à celui des siècles précédents, et préparèrent le règne plus pompeux des monuments gothiques. Mais l'église de Cluny fut moins remarquable peut-être par l'élégance des proportions ou la richesse des ornements que par l'austérité de ses formes simples et la grandeur de ses étonnantes dimensions.

« Elle était, dit M. Lorain, bâtie selon l'usage des temples chrétiens, de l'occident à l'orient, au bas de la montagne sur laquelle la ville et l'abbaye étaient construites. On descendait d'abord par cinq larges degrés circulaires, à un vaste espace vide, où s'élevait une haute croix de pierre; mais, avant d'y parvenir, il fallait traverser un très-beau portique roman, à deux arches, placé en face de la basilique, et que l'on voit encore debout, noirci, obscur, ignoré, dans le lieu même où fut le temple dont il formait comme la première et noble entrée. Deux autres rampes d'escaliers, de 36 pieds de largeur,

(1) *Histoire de l'Abbaye de Cluny*, Introduction, p. VIII.

conduisaient, interrompues par plusieurs plates-formes, jusqu'au portail de l'église, encadré entre deux grandes tours carrées. La tour méridionale était le siége de la justice, la tour septentrionale gardait les archives. Ces tours n'avaient que 140 pieds de hauteur et 41 de largeur ; mais il était visible qu'elles n'avaient point été portées à toute l'élévation du plan primitif. On les appelait les tours de *Barabans*, en mémoire de cloches énormes qui, selon la tradition, furent fondues, à l'époque des guerres religieuses du XVI^e^ siècle, pour fournir du canon à une forteresse voisine du monastère, le château de Lourdon, appartenant à l'abbaye.

« Le portail était haut de 26 pieds et large de 16 ; chacun de ses jambages était orné de quatorze colonnes isolées. Les deux premières, de chaque côté, étaient tronquées pour laisser place aux statues en pierre de saint Jean l'évangéliste et de saint Etienne, hautes de six pieds. Une statue de saint Pierre était pareillement dressée sur le fût d'une autre colonne, qui formait le trumeau du portail, en le partageant par le milieu. Les battants de la porte étaient de bois sculpté, et couverts de trente figures en relief. Au-dessus du portail on voyait les figures en pierre de la Vierge et de deux anges. Les derniers degrés du grand escalier, l'espace compris entre les deux tours, au-devant du portail, et le portail lui-même, étaient recouverts d'un lambris peint, qui les défendait des injures de l'air.

« Tout l'intervalle entre les deux tours au-dessus du portail et du lambris peint, était rempli par une grande rose romane, de 30 pieds de diamètre, en pierre de grès finement taillée et sculptée. Elle se composait de vingt branches qui naissaient d'une autre rose plus petite, formant le centre de la première. L'encadrement de la rose et tous les ornements accessoires étaient romans et à plein cintre. Elle était surmontée de la figure d'un moine bénédictin, en aube, l'encensoir à la main

« Par le portail on pénétrait dans une espèce d'immense vestibule. Ce n'était pas pourtant cet *atrium* fort commun dans les grandes églises primitives, et que l'on voit encore à Saint-Ambroise de Milan, à la cathédrale de Salerne ; cet atrium antique, formé sur un plan quadrilatère, laissait libre et ouvert au ciel l'espace intermédiaire. Le vestibule de l'église de Cluny, entièrement fermé comme un temple ordinaire, était bien plutôt une sorte de première église qu'un véritable vestibule ; c'était déjà en effet un vaste temple. Il avait 110 pieds de longueur, 80 pieds de largeur et se divisait en une nef principale et deux collatéraux.

« L'intérieur de ce vestibule, ou pour mieux parler, de cet *avant-nef*, était orné de trois étages d'architecture. Le premier se composait d'un grand arc *ogive* supporté par des pilastres cannelés qui décoraient les quatre côtés de huit piliers énormes. Du chapiteau des pilastres montait un faisceau de quatre colonnes légères, qui s'arrêtaient à une large frise, un peu plus haut que la pointe de l'ogive. De cette frise jusqu'à la naissance de la voûte, on voyait s'élancer une autre colonne, saillante des deux tiers et flanquée elle-même de deux colonnettes. A peu près à moitié de la hauteur de ces trois dernières colonnes, et passant sur elles par un ressaut, une corniche soutenue par des consoles courait le long de la grande nef ; au-dessus de cette corniche s'ouvrait une seule fenêtre par chaque travée, et au-dessous une galerie composée de quatre arcades cintrées, enfermées deux à deux par un plus grand cintre. Les corniches, les couronnements, les frises de ces divers étages, les chapiteaux des colonnes et des pilastres étaient décorés de fleurs, d'oiseaux, de feuillages et de figures capricieuses d'animaux monstrueux. La grande voûte, en bonnet carré, avait près de 100 pieds d'élévation.

« Il n'est pas facile de déterminer quel a pu être l'usage de cette première église, éclairée par vingt-deux vitraux, presque égale en étendue à Notre-Dame de Dijon, et telle que bien souvent les étrangers qui venaient visiter Cluny croyaient, en entrant dans l'avant-nef, avoir vu toute l'église du monastère. L'usage de ce vestibule est encore plus hypothétique lorsqu'on trouve qu'il n'a point été construit originairement et en même temps que la grande église entreprise par saint Hugues ; mais que cette partie antérieure du gigantesque monument ne fut élevée qu'en 1220, sous le vingtième abbé de Cluny, Roland I^er^. L'a-t-on bâti parce que la grande église ne suffisait point encore aux cérémonies du monastère dans les grandes solennités ? A-t-on voulu, au contraire, le destiner à contenir les serviteurs de l'abbaye, la suite des grands personnages qui la visitaient, la multitude des campagnes ou des villes environnantes, afin de réserver la basilique aux moines et à des fidèles séparés ? Je ne sais. On peut aussi conjecturer que, malgré l'immense étendue de la basilique, il a fort bien pu arriver qu'à certaines époques, par exemple dans le temps des chapitres généraux, de la visite des papes ou des rois, l'église ne suffit plus aux empressements de la foule, et qu'on eût ainsi voulu donner un nouvel espace au zèle ou à la curiosité des catholiques, qui surpassaient encore les colossales dimensions de l'édifice.

« Mais voici la supposition qui me semblerait la plus naturelle. Dans les temps anciens, il arrivait quelquefois, surtout à l'époque du carême, qu'il n'était pas permis aux pénitents de pénétrer trop avant dans l'intérieur de l'église, et de s'approcher du sanctuaire. Dans une pareille circonstance, l'usage de l'église de Rouen était de rapprocher la chaire du prédicateur le plus possible du portail, pour donner aux fidèles repentis la facilité d'entendre la parole de Dieu, sans entrer trop profondément dans le temple. Quelquefois même on construisait des autels dans le vestibule, pour que les pénitents pussent assister au divin sacrifice. Un autel de cette espèce se voyait autrefois

dans la cathédrale de Noyon. Enfin, dans l'ancien pontifical de Châlons-sur-Saône, si voisin de Cluny, on lisait : *In quibusdam ecclesiis sacerdos in aliquo altari foribus proximiori celebrat missam, jussu episcopi, pœnitentibus ante fores ecclesiæ constitutis.* « Dans quelques églises, le prêtre, par ordre de l'évêque, célèbre la messe sur un autel très-rapproché des portes du temple, pour les pénitents placés devant le portail de l'église. » La destination du vestibule de Cluny ne serait-elle point indiquée dans ces paroles? Au XVIII^e^ siècle, on ne voyait plus, il est vrai, dans l'avant-nef de Cluny, d'autel et de chaire à prêcher ; mais les temps étaient bien changés ; cet autel et cette chaire temporaires avaient pu disparaître, parce qu'ils n'étaient plus nécessités par les nouveaux usages. Il n'était resté, à gauche de la porte d'entrée, qu'une table de pierre de 4 pieds de long sur 2 et demi de large, conservant assez la forme d'un petit autel : son emploi paraissait ignoré. Seulement les mères et les nourrices avaient conservé la superstitieuse habitude d'y apporter leurs enfants, afin de les empêcher de pleurer. Elles nommaient cette table la table de *saint Criard*, et tous les efforts du monastère n'avaient pu déraciner cette crédulité populaire.

« Au fond du vestibule se présentait le portail véritable et primitif de la basilique. Ce portail, devenu intérieur, avait 20 pieds de hauteur et 16 de largeur ; ses jambages étaient décorés de huit colonnes, quatre de chaque côté, dont les intervalles étaient remplis par des ornements riches et variés : trois étaient d'un seul bloc. La première était taillée en réseau, la deuxième en vis, la troisième chargée de rosaces placées dans les cannelures, la quatrième nue et sans ornements ; les battants de la porte avaient été recouverts de peintures. C'est au-dessus de cette porte qu'était placée cette énorme pierre que saint Hugues avait pu seul soulever et placer mystérieusement pendant la nuit.

« Cette fameuse pierre servait d'imposte à tout le portail ; elle était d'un seul bloc de 3 pieds d'épaisseur ; vingt-trois figures y avaient été taillées en relief. Les ouvriers qui construisaient l'église avaient remarqué au milieu d'eux un homme merveilleux qui les surveillait sans cesse, travaillait avec eux et ne partageait jamais leur nourriture ; ils ne doutaient pas que ce fût un ange qui présidait à l'édification de la maison de Dieu ; mais d'autres croyaient y reconnaître saint Hugues lui-même, qui ne quittait les ouvriers qu'à l'heure des repas, ou bien pour les exercices du chœur.

« Au-dessus de la pierre miraculeuse, et dans le tympan du portail, dominait une majestueuse figure, tenant un livre de la main gauche, et de la droite donnant sa bénédiction. A ses côtés étaient représentées les figures symboliques des quatre évangélistes, et quatre anges portés sur des nuages, embrassant et comme supportant le médaillon oval dans lequel le trône du Christ était renfermé. La première archivolte qui couronnait le bas-relief se composait d'une suite de petits cintres sous chacun desquels étaient des anges en adoration, hors dans celui du milieu, qu'occupait le Père éternel. Deux autres archivoltes concentriques à la précédente présentaient, la première des feuillages, et la seconde des médaillons d'où sortaient des têtes toutes variées d'expression.

« Plus haut régnait une suite d'arcades légères, supportées par des pilastres. Celle du milieu servait à éclairer une chapelle de saint Michel, placée derrière, et suspendue dans la grande nef comme les orgues de nos jours ; les deux voisines présentaient des niches vides ; le fond des huit autres était rempli de figures peintes d'abbés et de saints personnages. Sur la muraille, comprise entre cette galerie supérieure et les cintres du portail, on avait sculpté en bas-relief quatre statues d'apôtres, d'environ 5 pieds de grandeur.

« En franchissant le portail intérieur, on était enfin dans le temple principal ; on avait descendu quarante degrés ; mais les précautions des architectes avaient habilement écarté toute humidité par la distribution de longs canaux souterrains qui allaient se décharger, à l'orient, dans les beaux jardins de l'abbaye.

« Au-dessus de la porte d'entrée, dans l'intérieur de la basilique, on ne remarquait pas sans une vive curiosité cette chapelle de saint Michel dont nous venons de parler, renfermée, en grande partie, dans l'intérieur de la muraille massive qui séparait l'avant-nef de la nef principale, mais débordant de 6 pieds, et se terminant en cul-de-lampe dans l'église. Par un double escalier en escargot, caché dans la muraille, on montait à cette chapelle dont l'autel regardait l'orient.

« La grande basilique avait plus de 410 pieds de long. Bâtie en forme de croix archiépiscopale, elle avait ainsi deux croisées ; la première longue de près de 200 pieds, large de 30 ; la deuxième longue de 110 pieds, et plus large que la première. La largeur moyenne de l'église était de 110 pieds ; elle se partageait en cinq nefs.

« Trente-deux piliers massifs, de 7 pieds et demi de diamètre, portaient la voûte principale, plus élevée encore que celle du vestibule. Ces piliers étaient flanqués, de trois côtés, de colonnes engagées, qui ne montaient pas plus haut que la naissance des voûtes des collatéraux ; et du côté de la grande nef, c'étaient des pilastres au lieu de colonnes. Cependant on remarquait une disposition différente dans les croisées, où les colonnes s'élançaient d'un jet jusqu'à la grande voûte, avec les piliers eux-mêmes qu'elles entouraient. Sur vingt-huit autres piliers de la même dimension que ceux de la nef du milieu, s'appuyaient deux autres nefs de 55 pieds d'élévation, et les bas côtés hauts seulement de 39. L'édifice entier reposait donc sur soixante piliers sans parler du vestibule, et sur soixante-huit en y comprenant le vestibule. Si l'on ajoute la longueur de

cette avant-nef à celle de l'église, jusqu'à l'extrémité du chœur, on trouve 520 pieds, et 555 en calculant l'espace contenu entre les deux tours de l'entrée. Saint-Pierre de Rome n'a que 575 pieds de longueur suivant les uns, et 555 suivant les autres. Toutes les basiliques du monde sont infiniment éloignées d'atteindre à ces dimensions. On en voit la taille pour ainsi dire marquée et chiffrée sur le pavé de Saint-Pierre; et Saint-Paul de Londres, la plus grande basilique après la métropole chrétienne, n'a que 500 pieds.

« Un nombre prodigieux de plus de 300 fenêtres cintrées, étroites, élevées, éclairaient l'église, mais y laissaient tomber de haut une lumière douteuse qui n'empêchait point cette religieuse obscurité qu'on demanda plus tard aux vitraux de couleur, après qu'on eut agrandi les fenêtres des cathédrales.

« Sur la croisée principale s'élevaient trois clochers. Au midi, le clocher de l'*Eau bénite;* au nord, le clocher des *Bisans* ou de *Sainte-Catherine;* au milieu du sanctuaire, le clocher du *Chœur*. Les deux premiers clochers, de forme octogone, contenaient chacun quatre grosses cloches; le troisième, plus grand que les deux autres et de forme quadrangulaire, en renfermait dix-huit, dont huit seulement subsistaient au XIXe siècle. Ces clochers offraient un aspect magnifique; ils appartenaient tous à la plus élégante architecture romane. Leurs divers étages de fenêtres cintrées, tantôt simples, tantôt accouplées, mais toujours encadrées ou séparées par de légères colonnes à chapiteaux variés; les frises, les cordons, les ornements de ces étages inégaux, peuvent se juger et s'admirer encore dans le clocher méridional, le seul qu'on voie aujourd'hui. Le milieu de la deuxième croisée était surmonté d'un autre clocher appelé le *Clocher des lampes*. Ils étaient tous couverts en ardoises, et la chronique latine du monastère mentionne les grandes réparations qu'y fit faire Jean de Bourbon, quarante-septième abbé de Cluny, au XVe siècle, et les ardoises qui arrivèrent par la Loire, de Bretagne à Digoin.

« Les colonnes de l'église étaient ornées de chapiteaux romans, dont quelques-uns, conservés encore, présentent toute l'habileté et la variété des sculptures de cet âge. Dans chaque travée, deux rangs de petites arcades ouvertes au-dessus de la grande, différant de celles du vestibule par leur nombre et leur disposition, conservaient toutefois le style roman le plus pur, aussi bien que celles du vestibule, et à plus forte raison, puisqu'elles avaient été construites plus d'un siècle auparavant. Les trois arcades du rang inférieur étaient supportées par des pilastres, les trois supérieures par de petites colonnes. Mais on remarquait encore dans cette construction toute à plein cintre la forme ogivale de la grande arche ouverte sur les collatéraux, forme plus remarquable même ici que dans le vestibule, à cause de l'antériorité de la date. Cette bizarrerie n'empêche point que l'on n'assigne à l'église le caractère architectural que nous lui avons donné. L'ogive que l'on reconnaît dans quelques monuments de cette époque n'était qu'un accident. Elle n'était point encore l'expression d'un système; le style gothique n'existait pas.

« A l'entrée du chœur, on voyait adossée au dixième pilier de la grande nef quatre grandes statues de bois peint; elles représentaient saint Maycul, une tiare à ses pieds; saint Hugues, tenant l'abbaye dans sa main droite; saint Odon, un livre à la main; saint Odile, portant une crosse. Ces attributs allégoriques étaient accompagnés des armoiries de chacun des quatre abbés.

« Le chœur comprenait environ le tiers de la grande nef. Au milieu du chœur il y avait deux jubés; mais on y admirait principalement le sanctuaire, hardiment porté par huit colonnes de marbre, de 30 pieds d'élévation; six surtout étaient précieuses, trois de cipolin d'Afrique, trois de marbre grec de Pentélie, veiné de bleu. Saint Hugues les avait fait amener d'Italie par la Durance et le Rhône. Leurs chapiteaux surtout étaient sculptés avec une rare magnificence et avec toute la variété infinie de l'art roman.

« Il y avait au chœur deux cent vingt-cinq stalles pour les religieux, toutes d'un travail remarquable, mais bien postérieur à la fondation de l'église; car, pendant la durée des siècles, le chœur changea plus d'une fois de proportions et de distribution. Au XVe siècle, Jean de Bourbon avait fait entourer le sanctuaire de tapisseries magnifiques, nommées *tapisseries de la Passion*, lesquelles représentaient les scènes de la vie et de la mort de Jésus-Christ et d'autres sujets pieux, tirés quelquefois de la vie des saints abbés de Cluny. Nul vestige n'est demeuré de ces tapisseries regrettables.

« Ce qui est bien plus regrettable encore, c'est la belle peinture qui remplissait la voûte de l'abside (1); elle représentait la figure du Christ, de 10 pieds de hauteur, porté sur des nuages, une main levée, l'autre posée sur l'Apocalypse fermé des sept sceaux; à ses pieds reposait l'Agneau sans tache. Cette composition gigantesque était accompagnée de figures ailées de l'homme, du lion, de l'aigle et du bœuf. Toute cette peinture se détachait sur un fond d'or orné de losanges, en forme de mosaïque.

« Ce bel ouvrage, qui décorait la coupole de Cluny, avait conservé, jusqu'au XIXe siècle, tout l'éclat et toute la fraîcheur de ses couleurs primitives. Il serait aujourd'hui une chose bien rare en Europe; mais le fondateur du musée des Petits-Augustins, M. Alexandre Lenoir, chargé de conserver les monuments antiques, ne put sauver ce-

(1) M. Lenoir en a donné un dessin et une description dans son *Musée des monuments Français;* mais ce dessin et cette description, aussi infidèles l'un que l'autre, n'attestent que trop le peu d'intelligence que l'on avait du style roman à l'époque du livre de M. Lenoir.

lui-ci, malgré ses lettres au ministre Chaptal. Quelques-uns, entre autres l'*Art en province*, ont attribué à l'an 1000 cette peinture dont les couleurs étaient mélangées à l'eau d'œuf, d'après l'usage du temps. Cette date ne saurait être exacte, puisque l'église, commencée en 1089, ne fut terminée que dans le siècle suivant. La peinture de la coupole appartient donc à la fin du XI^e^ siècle ou au commencement du XII^e^, à moins qu'on ne suppose, ce qui n'est point admissible, que l'abside de l'église a été bâtie longtemps avant l'église même qui n'eût fait que se joindre à la vieille coupole.

« Même au XI^e^ et au XII^e^ siècle, la coupole peinte de Cluny était infiniment remarquable ; sa conservation manque à l'histoire de l'art. On ignore entièrement le nom du peintre. Appartenait-il à la Bourgogne, à la France ? L'abbé de Cluny l'avait-il fait venir d'Orient ou d'Italie ? Etait-il de la famille de ces artistes qui couvrirent de mosaïques d'or les voûtes des églises vénitiennes ? Qui le saura jamais ?

« On avait adossé, soit aux jubés, soit aux piliers mêmes de la grande nef, un grand nombre d'autels consacrés à des saints divers. Nul autel cependant ne se voyait avant le sixième pilier de la nef principale. Je dois épargner au lecteur les noms et le nombre de ces autels disséminés dans l'enceinte sacrée.

« Le plus grand autel était placé un peu au delà de la seconde croisée ; on en vantait le précieux sanctuaire et la magnifique pierre de jaspe qui l'embellissait. Plus loin il y en avait un autre qu'on appelait l'autel *matutinal*. C'est à cet autel que, jusque dans les derniers temps, s'était maintenu l'antique usage de la communion sous les deux espèces, et que les assistants du prêtre qui officiait, les fêtes et les dimanches, prenaient la communion du vin avec un chalumeau d'or, dont l'extrémité plongeait au fond du calice. C'est aussi derrière cet autel *matutinal* qu'on voyait le tombeau de Hugues, le saint fondateur de l'église.

« Les principales chapelles, aussi vieilles que la basilique, étaient reléguées autour de la colonnade octogone du chœur, dans cinq voûtes en cul-de-four.

« D'autres chapelles s'ouvrirent ultérieurement, soit le long des nefs latérales, soit le long des deux croisées ; de ce nombre la fameuse chapelle *Bourbon* élevée, au XV^e^ siècle, dans toute la richesse de l'art gothique, et destinée à survivre seule aux désastres de l'église-mère, à côté du clocher méridional ; mais triste, mais nue, mais privée de ses tableaux, de ses autels, de ses statues, que Jean de Bourbon y avait placés avec splendeur ; montrant pourtant encore à l'œil du curieux les restes de ses quinze belles figures de prophètes et de patriarches, portant sur leurs poitrines de larges légendes rouges avec des lettres d'or effacées ; puis ses quinze niches vides au-dessus des prophètes ; ses élégantes et gothiques pyramides ; les gracieuses découpures de sa niche gothique placée à gauche de l'autel détruit ; sa voûte légère armoriée de fleurs de lis ; tout à côté de la chapelle la chambre de Jean de Bourbon (1), sa cheminée, son écusson barré, son prie-Dieu : pauvre chapelle, que la protection administrative a sauvée de la destruction pour en faire comme un reliquaire où reposent les débris admirables de quelques chapiteaux, une magnifique pierre sculptée d'autel roman, une belle urne en marbre blanc, dont des serpents entrelacés forment les anses, le plan de l'abbaye qui n'est plus, quelques tronçons de colonnes et des fragments de tombeaux !

« Les tombeaux aussi couvraient la surface sacrée ; on y montrait surtout, outre ce que nous avons déjà dit, ceux du pape Gélase, de vingt-six abbés de Cluny, d'une foule d'archevêques, d'évêques, de princes, de personnages de distinction, dont les noms et les épitaphes, en vers ou en prose latine, bien qu'intéressants à l'œil de l'antiquaire, doivent pourtant être négligés par l'historien. Je ne veux nommer avec les illustres morts de la maison de Bourgogne, avec les Soubise et les ducs de Pondevaux, qu'une sœur de saint Louis, Pernette, qui, devenue veuve, en 1270, de Hugues Guichard d'Hauteville, fils de Tancrède, bâtard de Roger, duc de Pouille, lequel mourut dans l'expédition de Tunis, vint mourir à Cluny en 1286. D'autres sépulcres célèbres, placés hors de l'église, ornaient Saint-Pierre-le-Vieux, les cloîtres et les cimetières de l'abbaye.

« Aucune charpente n'apparaissait dans l'édifice gigantesque. On n'apercevait partout que des voûtes pleines, immédiatement recouvertes d'une toiture revêtue de tuiles creuses, telles qu'on les emploie encore dans la haute Bourgogne, à Milan et à Rome.

« Le lecteur me pardonnera, j'espère, les détails, trop scrupuleux, et cependant trop incomplets sans doute, que j'ai voulu consacrer à la mémoire d'un grand monument qui n'est plus ; mais je veux que l'immense basilique de Cluny reste pour tous dans toute la nudité de son type austère et primordial. Je ne parlerai pas même des belles et nombreuses fenêtres gothiques, qui éclairaient, dit-on, les *appartements des étrangers* et que l'on peut admirer encore au côté occidental des bâtiments de l'abbaye. Le monastère doit demeurer essentiellement roman, avec le portique roman que j'ai cité, avec toutes les maisons romanes si remarquables que l'on rencontre aujourd'hui même à Cluny, près de l'enceinte monastique, et autour des autres églises de la ville. Les temps de l'époque romane furent les temps de la véritable splendeur de l'illustre couvent de Bourgogne : laissons d'accord ensemble sa grandeur morale et sa gran-

(1) Cet oratoire, d'où l'on suppose que le cardinal entendait les offices, était lui-même sous l'invocation de saint Eutrope.

deur matérielle, dans le meme caractère artistique et historique.

« Comment une telle œuvre put-elle s'accomplir en si peu d'années, et avec des frais si nécessairement énormes? On le comprendrait difficilement, si nous n'avions donné déjà les principaux traits de la vie morale de l'abbaye. Tous les rois de l'Europe, dont les relations furent si intimes et si fréquentes avec saint Hugues, y contribuèrent sans doute par leurs offrandes; mais celui que l'histoire surtout désigne comme le principal édificateur du temple de Cluny, c'est le roi Alphonse VI, d'Espagne. Il fit passer beaucoup d'argent à cette pieuse destination, sans compter les autres donations dont il combla le monastère. Aussi, dès la vie du roi espagnol et après sa mort, faisait-on des prières et des aumônes dans tous les couvents de la dépendance de Cluny, pour le salut de l'âme d'Alphonse et de sa femme, qui l'avaient ordonné dans leurs actes de libéralité. A Cluny, on servait, chaque jour, à la première table du réfectoire, le dîner d'Alphonse, comme si le roi devait manger, puis on le donnait à un pauvre. En sa mémoire, le jeudi saint, on lavait les pieds à trente indigents, puis on leur donnait à manger suivant l'ancienne coutume. Le jour de Pâques, on en nourrissait cent autres. Alphonse avait dans l'église un des principaux autels et devait avoir part à toutes les messes qui s'y célébraient. Pendant un an entier on y dut offrir le saint sacrifice, chaque jour aussi, à l'heure même de la mort d'Alphonse ; et son anniversaire devait enfin s'y renouveler, tous les ans, avec autant de solennité que ceux de l'empereur Henri le Noir et de l'impératrice Agnès, autres célèbres bienfaiteurs de l'abbaye.

« Outre les générosités royales ou seigneuriales, le zèle des simples chrétiens concourait à la création de ces merveilles pieuses. Tous voulaient contribuer à la construction de l'église; les ouvriers eux-mêmes, chacun selon son art, offraient une part de leur travail, comme une aide gratuite : l'église ainsi achevée devait être chère à tous, car elle était l'œuvre de tous. Ainsi put s'élever, en ces temps de croyance, la basilique clunisoise; et l'on aurait peine à en comprendre l'exécution rapide, sans les efforts combinés d'une pensée unanime et d'un concours universel.

« Qui en fut l'architecte? On en attribue le principal honneur à un moine du lieu, Hézelon, duquel on vante beaucoup le savoir et l'éloquence. Si la chose est vraie, l'église romane du XV^e^ siècle a été plus heureuse que tant de monuments magnifiques des temps postérieurs, qui ont perdu à jamais le nom de leurs architectes. Mais aussi les moines écrivaient et se souvenaient.

« Une chronique de l'abbaye place encore dans la vie de saint Hugues la construction d'un immense réfectoire, au midi de l'église. Ce réfectoire, long de 100 pieds et large de 60, contenait six longs rangs de tables, sans compter trois autres tables transversales des-

tinées aux fonctionnaires de la communauté. Il était orné de peintures qui retraçaient les histoires mémorables de l'Ancien et du Nouveau Testament, les portraits des principaux fondateurs et bienfaiteurs de l'abbaye. On y voyait surtout un immense tableau représentant le Christ et le Jugement dernier; on lisait au bas ces quatre vers latins :

Ecce dies magnus, quo judex præsidet Agnus
Sponte vel ingratum cui subditur omne creatum:
Infelix vere cui non datur ista timere!
Nam præsens ignis domus est æterna malignis.

« Voilà le jour solennel, où l'Agneau va siéger en juge souverain, l'agneau de Dieu à qui toute créature est soumise, qu'elle le veuille ou qu'elle résiste ; profondément malheureux est celui auquel il n'est pas donné de redouter la sentence suprême! car les flammes que vous voyez sont la demeure éternelle des méchants. »

« Les peintures, l'artiste, le poëte, tout est inconnu, tout a disparu pour nous. J'aime à croire que le peintre valait mieux que le poëte. Je remarque pourtant dans ces vers latins la rime non pas des derniers mots de chaque vers, mais de chaque première syllabe du troisième pied avec la dernière syllabe de chaque vers. Ces bizarreries, ces tours de force qui ont présidé à la rime des nations modernes, se rencontrent dans les vers latins, et jusque dans la simple prose, bien avant le XI^e^ siècle. Chose remarquable! ces siècles de basse latinité avaient mis à la mode précisément ce qui était regardé comme un défaut dans l'âge d'or de la littérature latine, qui évitait ces consonnances avec autant de soin que nous évitons encore nous-mêmes de faire rimer l'hémistiche de notre vers français avec sa désinence finale. La rime est née peut-être dans la psalmodie des cloîtres, parce que le retour périodique des mêmes consonnances devait singulièrement faciliter les chants d'église. »

Telle était l'antique abbaye de Cluny, monument à jamais mémorable, bien que la magnifique église qui en faisait la gloire soit tombée sous le marteau des démolisseurs. Il leur fallut vingt années pour accomplir leur œuvre de destruction, tant cet édifice etait considérable.

Il n'en reste plus aujourd'hui qu'une portion de l'un des collatéraux, surmonté d'un clocher, divers débris de sculpture et d'architecture, et la jolie chapelle de Jean de Bourbon.

Des deux églises paroissiales que possède encore Cluny, la plus ancienne, dédiée à saint Marcel, date de 1150.

COME (Italie). Voici ce que nous trouvons dans les *Souvenirs d'Italie, par un catholique :*

« Je voudrais dire un mot de la jolie petite ville de Côme. Située à l'extrémité du lac qui serpente entre de hautes montagnes, toutes chargées à leurs différents étages de jolis villages, de charmantes villas, cette ville tout italienne rappelle le moyen âge. Partout l'œil pénètre dans de vastes cours entourées de galeries portées sur des colonnes d'une belle architecture. Sans doute, tout cela est dans un grand état de dégrada

tion; ces vastes galeries sont solitaires, sales, et dénotent la pauvreté des possesseurs actuels; mais comme elles rappellent bien aussi la magnificence et le goût de ceux qui les bâtirent! L'église cathédrale que l'on appelle Dôme est belle et d'une architecture remarquable. Je te parlerai un autre jour du lac, le plus beau peut-être de tous ceux que je connaisse.

« Ce pays-ci ne ressemble à rien de ce que j'ai vu : sous mes fenêtres deux musiciens jouent du violon dans une barque; dans les rues, une foule de grands, de moyens, de petits abbés; rien n'est plus comique que ces petits abbés à peine âgés de dix ans; mis comme nos curés, et comme eux coiffés de tricornes, ils se promènent les mains dans les poches. »

COMPIÈGNE (France), ville ancienne de Picardie, chef-lieu d'arrondissement du département de l'Oise : ses anciens monuments rappellent de religieux et patriotiques souvenirs.

Il ne reste plus rien aujourd'hui des murailles, des fossés, des bastions et des demi-lunes qui défendaient jadis la ville de Compiègne; toutefois ce n'était pas une place capable d'une résistance sérieuse : la tour de Charles le Chauve et de Saint-Louis, la tour des Anglais, le Petit-Fort, bâti par Louis le Gros, et les fossés par lesquels le roi Eudes fit passer les eaux de l'Oise, tout cela a disparu.

On avait accès dans cette ville par sept portes fortifiées. Celle de Jeanne-d'Arc, bâtie sous le règne de saint Louis, est célèbre par la prise de cette héroïne; elle était située à l'extrémité du vieux pont.

La vieille tour de César, ou de la Pucelle, défendait la porte de Notre-Dame, qui faisait face à celle du vieux pont. Cette porte fut abattue lors de la construction du nouveau pont. A elle seule, la tour de César représente les vieilles fortifications et les édifices élevés dans cette ville sous la domination romaine.

La porte Chapelle, autrefois appelée la *Connétable*, bâtie par ordre de François Ier, est la seule qui existe encore. Les armes du connétable de Montmorency y sont placées. On reconnaît le style de la renaissance sur la façade du côté de la ville.

Cette porte servit de défense en 1814, lors de la tentative des Prussiens sur Compiègne; c'est un lourd massif formant une longue voûte qui conduit à la route neuve de Soissons.

Des casernes, des magasins, des établissements publics s'élèvent à la place des nombreux édifices que l'on voyait à Compiègne.

Eglises.—Il y a dans cette ville deux églises : l'une, *Saint-Antoine*, construction insignifiante appartenant à la même époque que l'hôtel de ville, c'est-à-dire aux dernières années du XVe siècle ou aux premières du XVIe; l'autre, *Saint-Jacques*, monument curieux en partie du XIIIe siècle, en partie du XIVe et du XVe.

Tout l'extérieur de cette église, savoir :

les chapelles collatérales, les fenêtres, les combles, les balustrades qui entourent les combles, et enfin le portail et les tours non achevées, sont l'ouvrage du XVe siècle, et portent l'empreinte de son goût indécis et abâtardi. Mais il y a dans l'intérieur le noyau de l'édifice, pour ainsi dire, savoir : la nef et le chœur, qui appartiennent au XIIIe siècle; du moins les piliers qui supportent les arcades ogives ont encore cet aspect robuste, cette variété de chapiteaux qui se marient ordinairement au plein cintre. Les ogives elles-mêmes sont toutes massives et à gros boudins, comme dans la cathédrale de Senlis. Un autre point de ressemblance entre ces deux églises, c'est que leurs collatéraux se terminent du côté des transsepts par une arcade ogive extrêmement recourbée à sa base et presque en fer à cheval. La même ogive se retrouve à la même place dans la cathédrale de Noyon; et dans ces trois églises il n'y a pas d'autres arcades ogives de cette forme.

Il y a cette différence, entre l'église Saint-Jacques de Compiègne et la cathédrale de Senlis, que la nef de Saint-Jacques est longue et le chœur extrêmement court, tandis qu'à Senlis le chœur est assez profond et la nef singulièrement courte. Le plan offre le dessein d'une croix grecque; celui de Saint-Jacques est en forme de croix latine.

Ancien Hôtel-Dieu. — Cet édifice présente un charmant petit portail en ogive d'une grâce et d'une pureté toute primitive (1).

On peut citer, parmi les autres monuments que renferme Compiègne, l'hôtel de ville. Cet édifice, d'un très-bon gothique, fut bâti par Charles VI, à la place d'un monastère fondé par Philippe-Auguste, en 1180, et détruit en 1396 par un incendie.

Des réparations successives ont fait du tort à ce beau monument.

Noyon. — Cathédrale.—Cette église est la troisième qui ait été construite dans cette ville, depuis la translation du siége épiscopal de Vermand par saint Médard. Ce saint évêque en érigea une sous l'invocation de la Vierge. Du temps de saint Eloi elle menaçait ruine, et ce saint la fit réparer. Il est probable que ce fut à l'époque du sac de la ville par les Normands que cette antique basilique disparut. Peu d'années après, l'évêque Rainelme, qui mourut en 879, présida à l'érection d'une nouvelle cathédrale qui touchait aux murs d'enceinte de la ville; mais, vers l'an 1000, soit que cette église parût insuffisante pour le nombre des fidèles, soit qu'elle menaçât ruine, on voulut la reconstruire en l'agrandissant *extra muros*, c'est ce qui motiva la démolition de la portion d'enceinte gallo-romaine voisine, en sorte que le chevet de la nouvelle cathédrale put s'étendre bien au delà du fossé de la ville.

(1) Rapport au ministre de l'intérieur sur les monuments des départements de l'Oise, de la Somme, du Nord, etc., par M. Vitet, inspecteur des monuments historiques.

Quoiqu'il soit d'une grandeur moyenne, ce monument est l'un des plus beaux et des plus curieux de l'époque de transition, c'est-à-dire du passage du cintre roman secondaire à l'ogive. Bâtie à de longs intervalles depuis le commencement du XI^e^ siècle jusqu'à la seconde moitié du XII^e^, dévastée par d'affreux incendies en 1131 et 1293, qui exigèrent des reconstructions partielles, cette basilique dut nécessairement réunir les caractères distinctifs de diverses époques.

La longueur de l'église est de 92 mètres ; si on y ajoute le porche, on aura 102 mètres pour la longueur totale. Sa largeur est de 20 mètres, dont 10 pour celle de la nef. La croisée a 47 mètres d'étendue sur une largeur de 10 mètres. La hauteur de la nef est de 23 mètres. La voûte du chœur est moins élevée de 66 centimètres.

Si l'extérieur de la cathédrale de Noyon ne présente pas le grandiose de nos magnifiques cathédrales de Chartres et d'Amiens, il offre au moins un aspect gracieux et plein d'harmonie.

On remarque avec suprise dans cette église l'alliance simultanée du cintre et de l'ogive.

Le mélange des deux styles à chaque étage a de quoi surprendre, surtout si l'on remarque que, contrairement à ce que l'on voit dans plusieurs autres édifices de l'époque de transition, c'est le rez-de-chaussée et le premier étage qui affectent la forme ogivale, tandis que les deux étages supérieurs sont à plein cintre.

On remarque encore que la nef est divisée en cinq travées par six piliers fasciculés ou flanqués de colonnettes, et montant jusqu'à la naissance de la voûte, et que ces travées sont elles-mêmes divisées par une colonne cylindrique qui reçoit la retombée de l'arcade ogivale. Cette arcade, qui sépare la nef des collatéraux, s'appuie de l'autre côté sur une colonne engagée dans le pilier.

Les colonnes isolées sont couronnées par des chapiteaux feuillus supportant trois colonnettes qui montent également jusqu'à la naissance de la voûte, et soutiennent, ainsi que les piliers, la nervure de cette voûte ogivale.

Au-dessus des collatéraux est un beau triforium percé d'arcades ogivales géminées, et dont le tympan présente un trèfle à jour. Une petite galerie à plein cintre surmonte ce second étage, et plus haut sont des fenêtres jumelles également à plein cintre et qu'encadre une autre courbe.

Les transsepts, au lieu d'être terminés carrément, s'arrondissent en hémicycle comme l'abside du chœur. Nous avons remarqué cette belle disposition dans la magnifique cathédrale de Tournay, qui doit appartenir à la même époque. Le transsept en hémicycle porte évidemment le caractère byzantin.

On reconnaît facilement, à la première vue, que le chœur de cette cathédrale est infiniment plus ancien que la nef. Dans celle-ci, les chapiteaux ne sont ornés que

de feuillages, et particulièrement de feuilles à crochets, tandis que l'ornementation des chapiteaux du chœur, bien plus variée et plus fantastique, comprend, outre des feuillages de convention, des oiseaux, des caméléons, des salamandres, des lions, des animaux monstrueux, des oiseaux à face humaine, enfin toutes les inventions bizarres du XI^e^ siècle.

Une chose non moins remarquable, c'est que les colonnes isolées offrent le renflement du fût qui caractérise l'architecture gréco-romaine, et qu'entre le fût et la base est un bourrelet de plomb de deux pouces à deux pouces et demi d'épaisseur, qui remplace le ciment. Le chapiteau est également posé sur une lame de plomb. On peut regarder cette disposition comme un indice certain d'une haute antiquité.

Le collatéral qui contourne le chœur présente l'entrée de neuf chapelles ; les quatre premières sont carrées et éclairées par une seule fenêtre à plein cintre ; les cinq autres, qui rayonnent autour du rond-point, sont circulaires, et les fenêtres, au nombre de deux, sont ogivales, bien que l'entrée de la chapelle soit en plein cintre : elles sont ornées de huit arcades cintrées appliquées contre le mur, et supportées par de courtes colonnes romanes dont les chapiteaux sont ornés d'animaux fantastiques.

Les chapelles de la nef sont au nombre de six du côté du nord, et appartiennent au XIII^e^ siècle ; elles ont été construites entre les contre-forts. Les trois chapelles du côté opposé, élevées en dehors des contre-forts, sont beaucoup plus grandes ; la première, sous l'invocation de sainte Luce et de sainte Marguerite, renferme un sépulcre construit en 1497, à l'imitation du saint sépulcre de Jérusalem. La chapelle voisine, dédiée à Notre-Dame de Bon-Secours, appartient à l'époque de la Renaissance ; elle présente une grande richesse d'ornementation : piliers, voûtes, nervures, pendentifs, niches, dais, encorbellements, tout est accompagné d'ornements d'un goût délicieux. Les piliers offrent un assemblage de colonnettes qui sont comme maintenues ou cerclées, à l'endroit du chapiteau, par une sorte de diadème surmonté de trèfles. Il faudrait un volume entier pour décrire en détail cette charmante chapelle.

La chapelle de Saint-Nicolas, la troisième du même côté, appartient à la première moitié du XVII^e^ siècle, bien que construite dans le style ogival.

Le chœur de la cathédrale de Noyon renferme un caveau acoustique qui rappelle le procédé indiqué par Vitruve pour renforcer la voix des acteurs et la répercuter. Ce caveau est devenu sans objet depuis le déplacement du maître-autel, et il est aujourd'hui fermé ; mais sa description est assez curieuse.

Les murs de ce caveau sont tapissés de vases en terre cuite, superposés horizontalement et rangés avec symétrie. L'orifice de ces vases est placé extérieurement, et une

maçonnerie les lie ensemble de manière à ne laisser voir que leur bouche. Une large ouverture placée au centre de la voûte, et couverte autrefois d'une grille à jour, établissait une communication entre ce caveau et le chœur.

Le grand portail, situé sur la place aux volailles, est d'un style imposant et sévère ; il présente deux énormes tours carrées, flanquées de deux contre-forts épais qui s'élèvent jusqu'à l'entablement, en formant des retraites d'étage en étage. Ils sont couronnés par des tourelles en forme de cul-de-lampe. La tour méridionale, qui est la plus ancienne, est percée de grandes fenêtres à plein cintre, de même que la tour septentrionale ; le second étage de celle-ci présente quatre ogives géminées. L'autre tour offre, à cette même hauteur, six arcades soutenues par d'élégantes colonnettes. Le troisième étage est formé de grandes ouvertures ogivales.

Au-dessus de la porte principale de l'église, une immense fenêtre très-simple éclaire la nef, et remplace la rose qu'on est accoutumé de voir en cet endroit.

Un vaste porche précède l'entrée de l'église ; il présente trois grandes arcades ogivales ; une balustrade en pierre le couronne. Au fond du porche, on aperçoit les trois portes ogives de l'église. Ces portes, dont les voussures étaient chargées d'anges et de saints, et le tympan de scènes religieuses, ont été si affreusement mutilées en 1793, qu'on cherche en vain à reconnaître quelques formes dans leur ornementation.

Cloître de la cathédrale. — On y pénètre par une porte placée au bas de la nef, au delà de la dernière chapelle septentrionale. Malheureusement il n'en existe plus que la partie occidentale et deux travées de la partie orientale.

Ce cloître, d'un charmant aspect, mérite assurément d'être vu. La galerie qui reste encore debout est formée par sept travées éclairées par cinq arcades en ogive surbaissée, dont chacune en renferme deux autres géminées et surmontées d'une rose à six lobes.

Le monastère de *Saint-Pierre-en-Chartres* (1), commune de Vieux-Moulin, près de Compiègne, fut élevé, en 960, sur les ruines de trois tours ou châteaux forts construits par les Romains lorsqu'ils envahirent les Gaules. Ils profitèrent de la position avantageuse que leur offrait le large sommet de la montagne de Saint-Pierre-en-Chartres ; ils y placèrent un de leurs établissements militaires. En 1583, on voyait encore quelques vestiges de ces châteaux.

Les bâtiments de ce monastère formaient un parallélogramme dont l'église et le corps

(1) Nous avons puisé des renseignements précieux sur plusieurs monuments de l'arrondissement de Compiègne, dans un ouvrage de M. Léon Ewig sur cette ville et ses environs, 1 vol. in-8°, avec beaucoup de lithographies représentant des sites et des monuments.

de logis destiné aux visiteurs occupaient les deux petits côtés. Il ne reste plus de ce dernier bâtiment que le principal pavillon, qui paraît avoir été construit au XIV^e^ siècle.

Une jolie tourelle et quelques croisées en ogive appartenant au XIV^e^ siècle ont été respectées par les démolisseurs, ainsi qu'une portion du chœur, où les gracieuses têtes d'anges sont une restauration du XVII^e^ siècle.

CONSTANCE (Allemagne), grand duché de Bade, ville située sur un lac qui sépare la Souabe de la Suisse. C'est là que se tint, en 1414, le fameux concile qui condamna Jean Hus et Jérôme de Prague, fameux hérésiarques.

CONTI (France), village de Picardie, département de la Somme, situé à quatre lieues d'Amiens.

L'église de cette commune, construite au commencement du XIII^e^ siècle, est un édifice assez remarquable, en style gothique, de 40 mètres de long sur 20 mètres 62 centimètres de large. Le clocher a environ 33 mètres d'élévation ; il est surmonté d'une flèche pyramidale autour de laquelle est une galerie travaillée à jour.

Dans l'intérieur de l'église, à l'entrée, contre le premier pilier, est un autel dédié à saint Antoine ; la statue du saint ermite est placée dans une niche ; divers bas-reliefs à droite et à gauche représentent le saint à genoux au pied d'un rocher, ayant à ses côtés l'animal avec lequel on le représente ordinairement, et saint Maurice invoquant le ciel pour lui et ses soldats que Maximien a fait décimer. Cette partie est d'un autre style que le reste de l'édifice

COUTANCES (France), ville de Normandie, chef-lieu d'arrondissement du département de la Manche, siége d'un évêché, possède plusieurs beaux monuments religieux du moyen âge. Nous en prenons la description dans la *France monumentale*.

Cathédrale de Coutances. — C'est l'un des plus nobles et des plus beaux édifices religieux de France, soit par le grandiose de ses proportions, la régularité de l'ensemble, l'unité de l'œuvre et l'harmonie des détails, soit par la grâce et l'élégance jointes à la force et à la hardiesse qui caractérisent toutes ses parties.

« Le plan de la cathédrale de Coutances est en forme de croix latine avec transsept et nefs déambulatoires. Les chapelles qui accompagnent l'abside sont peu prononcées ; elles n'offrent presque aucune profondeur, et sont éclairées par trois belles fenêtres à lancettes. Cette disposition grave et sévère est pleine de majesté. Les autels qu'on y trouve sont presque tous antiques ; ils remontent à diverses fondations établies dans le moyen âge. Ils consistent en une simple table de pierre de Caen, appuyée sur quatre soutiens travaillés sans art.

« La chapelle de la sainte Vierge, bâtie au XIV^e^ siècle, est établie dans des proportions très-élégantes. Les détails de l'architecture, quoique fort curieux, contrastent cependant avec la décoration générale de

l'édifice, traitée avec la noblesse sévère du XIII^e^ siècle. Les chapelles des collatéraux sont magnifiques ; nulle part ailleurs nous n'avons rencontré de formes aussi riches et aussi gracieuses : elles communiquent les unes avec les autres par de larges ouvertures divisées par des meneaux surmontés par des découpures rayonnantes dans le genre des fenêtres du XIV^e^ siècle. Les murailles intérieures sont ornées de cintres, de colonnettes et de moulures architecturales qui produisent le meilleur effet..... Nous avons remarqué des parties secondaires travaillées avec soin et délicatesse; des crédences destinées à soutenir les vases remplis du vin destiné au sacrifice sont chargées de sculptures variées et gracieuses. Les statuettes qui embellissent la chapelle de Saint-François méritent l'attention des connaisseurs ; rien ici n'a été négligé, et nous répétons que les chapelles des bas-côtés de la cathédrale de Coutances nous paraissent le chef-d'œuvre du genre.

« Dans toute l'église, les colonnes et les colonnettes sont groupées avec art. Dans les collatéraux de l'abside, leur fût est cylindrique et isolé ; autour du rond-point du sanctuaire, elles affectent un placement original : deux hautes colonnes posées l'une devant l'autre donnent à la perspective un caractère particulier. Cette disposition se rencontre rarement dans les édifices religieux. Les chapiteaux et les bases des colonnes élevées dans la partie supérieure du monument offrent les formes usitées au XIII^e^ siècle.

« Dans toutes les parties de l'édifice, les arcades sont ogivales ; autour du chevet, elles sont légèrement surélevées, ainsi que cela s'est pratiqué fréquemment dans d'autres monuments appartenant à la même période architectonique.

« Les fenêtres sont généralement étroites, élancées, et d'une pureté de formes digne de tout éloge. Les fenêtres à lancette simple et à lancettes géminées prédominent autour du chœur. Les ouvertures s'élargissent aux chapelles latérales de la nef, qui, dans leur ensemble, ne datent que du XIV^e^ siècle. Elles reçoivent les formes les plus agréables et les plus riches. Les grandes fenêtres des transepts et de la façade n'ont pas été modifiées en rose; elles gardent fidèlement la disposition la plus sévère. La splendide rose ogivale eût pu étaler avec orgueil les magnificences de sa corolle dans un édifice si somptueux et si grandiose.

« Les voûtes sont belles et bien bâties; leur ossature est composée de nervures toriques. Elles forment un superbe pavillon au-dessus du maître-autel. Nous n'en dirons que ce seul mot, parce que notre attention tout entière est attirée par la coupole merveilleuse qui s'élève au centre de la nef, du chœur et des transsepts... Il est impossible de rien concevoir de plus gracieux, de plus aérien, de plus hardi, de plus prodigieux..... Des flots de lumière brillante se précipitent sous la voûte étoilée du centre par d'innombrables fenêtres élancées. Chaque fenêtre est accompagnée de deux colonnettes effilées, dont les lignes parallèles produisent un effet difficile à dépeindre, tandis que leurs chapiteaux à belles volutes recourbées semblent s'unir pour former une guirlande de feuillages.

« Deux rangées de galeries superposées ajoutent encore à la décoration des murailles intérieures. Tout ici concourt à la perfection de l'ensemble : une foule d'ornements de toute nature se montre partout avec une richesse prodigue. Le jour, puisé à des hauteurs immenses, est versé sur les fidèles et sur les prêtres agenouillés au pied de l'autel, comme un reflet des clartés célestes et des ineffables splendeurs qui jaillissent du trône de l'Agneau.

« L'extérieur de Notre-Dame de Coutances est partout d'une grande simplicité; on dirait que l'art a répandu tous ses trésors à l'intérieur et qu'il s'est trouvé épuisé pour l'ornementation du dehors. Cette sévérité est rehaussée cependant par le mouvement communiqué à la masse par les flèches élevées et par une armée de clochetons aigus rangés autour des nefs. La façade principale ne présente à l'œil que la majesté des grandes lignes et l'harmonie des proportions ; accompagnée de deux tours symétriques dont le sommet se perd dans les nuages, elle peut être comptée au nombre des plus remarquables frontispices placés devant les cathédrales. »

Voici les dimensions de la cathédrale de Coutances. Longueur totale, 74 mètres; largeur des trois nefs, 20 mètres 60 centimètres ; hauteur du dôme, 60 mètres, hauteur des deux flèches, 74 mètres.

La cathédrale de Coutances, située sur une hauteur, domine tout le pays environnant et se voit à de grandes distances. Elle sert de direction aux navires qui longent les côtes de Normandie.

Eglise de Savigny, à 8 kilomètres est de Coutances, canton de Cerisy-la-Salle. « La première église que nous rencontrerons un peu à l'est de la grande route, est celle de Savigny, ancien prieuré dépendant de l'abbaye de Sainte-Barbe-en-Auge. L'extérieur de l'église annonce peu de chose ; il faut y entrer : le chœur est un des modèles les plus curieux et les plus anciens que nous ayons. Comme ceux de Martinvast et de Tollevast, il est soutenu par des arches sans nervures intermédiaires.

« En nous éloignant davantage dans ce côté de l'arrondissement, nous aurions à examiner les portes de la nef de *Roncey*, à 6 kilomètres sud de Savigny, et le chœur de *Gavray*, chef-lieu de canton, à 16 kilomètres sud de Coutances. Là nous commencerions à voir des échantillons en granit. Malheureusement on ne retrouve plus ici, ni au midi du département, cette pierre de Valognes et du Calvados qui fait tant d'honneur à nos églises des arrondissements du Nord

« Revenons à l'autre extrémité de l'arrondissement, nous y trouverons deux beaux

modèles de l'ancienne architecture, l'église de *Saint-Germain-sur-Ay* et celle de l'*Abbaye de Lessay*.

« La première appartenait à un prieuré dépendant de l'abbaye du mont Saint-Michel. Le chœur offre de jolis échantillons de ces fausses fenêtres du XI^e^ siècle, époque de la plus grande ferveur de restauration parmi les seigneurs normands, animés par l'exemple de leur duc Richard II. Les moulures en *billettes* sont communes ici dans le chœur : il est entouré d'un banc grossier de pierre, dont les murs font le dossier. De grosses colonnes groupées et d'un bon travail le séparent de la nef : celle-ci est soutenue par des piliers carrés, simples et grossiers.

« L'église de Lessay est, après la cathédrale, la plus belle et la plus vaste qui nous reste : elle est tout à fait romane, entièrement voûtée, et sous ce rapport, bien supérieure à celle de Cerisy, qui a, en outre, l'inconvénient de n'avoir plus une nef proportionnée au reste de l'église. Au surplus, c'est le même genre de travail, la même simplicité. Tel fut probablement le goût des fondateurs ; car, dans la nef de la cathédrale de Bayeux et dans l'abbaye de la Sainte-Trinité à Caen, construites à la même époque, nous avons la preuve qu'on pouvait alors prodiguer les ornements.

« L'architecture de l'église de Lessay appartient tout entière au temps de la fondation du monastère et de la conquête d'Angleterre. J'ignore quels obstacles en retardèrent l'achèvement : ce qu'il y a de constant, c'est qu'elle ne fut consacrée qu'en 1178, par Rotrou, archevêque de Rouen, et par Richard de Bohon, évêque de Coutances. Mais ce retard n'en apporta aucun au plan des fondateurs. Tout est du XI^e^ siècle ; aucune partie ne donne l'idée de la manière de bâtir au XII^e^ siècle.

« En comparant, d'après la théorie de l'histoire de l'art, cette église avec la cathédrale, on serait tenté de révoquer en doute nos monuments historiques, et d'assigner à celle-ci la fin du XII^e^ siècle, à celle-là le milieu du XI^e^ siècle ; mais nos documents sont tels qu'il faut que la théorie fléchisse sur les faits.

« Le portail occidental de l'église de Lessay est la seule partie qui soit ornée. Ses ornements sont d'un style compliqué. »

COVA-DUNGA (Espagne), nom d'une vaste caverne située dans la vallée de Cangas, près des monts Auseba, dans la partie orientale des Asturies. Elle servit de retraite à Pélage (*Pelayo*), après la funeste bataille de Guadalète. C'est là, comme disent les Espagnols, que Pélage transporta l'arche sainte, et put grandir jusqu'aux proportions d'un roi.

Il existe sur la caverne de Cova-Dunga une tradition peu connue, qu'il convient de rapporter ici. Un jour que Pélage poursuivait un voleur, il le vit entrer dans une caverne où il voulait entrer aussi ; mais un ermite parut aussitôt et le pria de ne pas aller plus loin. « Cette caverne, lui dit l'anachorète, est consacrée à la Vierge ; c'est un asile sacré ; je ne souffrirai pas que vous y fassiez violence à l'infortuné qui est venu s'y réfugier, et s'est mis sous la protection de Notre-Dame. »

Pélage, en se retirant, conserva le souvenir de cette retraite. Lorsqu'il se vit près d'être enveloppé, lui et les siens, par l'armée des Musulmans, il engagea ses compagnons d'infortune à gagner avec lui le mont Auseba ; ils se retirèrent donc dans cette caverne, qu'à cause de sa vaste étendue on nommait, en vieil espagnol, *Cova-Dunga* (Grand souterrain) (1).

CRÉPY (France), petite ville de Picardie, chef-lieu de canton du département de l'Oise, est assez ancienne. Elle fut habitée, vers l'an 1180, par Philippe d'Alsace, héritier de ce comté par la mère de son beau-frère, Raoul V.

Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry, visitait avec Philippe d'Alsace, dont il était l'hôte et l'ami, une église que ce dernier faisait bâtir. Thomas lui demanda à quel saint il voulait dédier cet édifice : *Au premier martyr*, répondit Philippe. *Est-ce à celui qui a été ou qui sera?* répondit en souriant le saint archevêque. Le comte de Flandre, apprenant la fin tragique de Thomas Becket, assassiné dans son église, lui consacra sa nouvelle collégiale.

Une tradition locale assurait qu'une lampe mystérieuse brûlait dans l'intérieur d'un des piliers qui soutenaient la voûte, et que le jour où elle s'éteindrait elle entraînerait la ruine de l'édifice. Dans les premiers jours de la révolution, cette fatale prédiction s'est révélée ; la belle église de Saint-Thomas s'est écroulée ; mais une déplorable incurie n'est pas étrangère à ce désastre.

Il ne reste plus de ce bel édifice que le clocher ; quoique frappé par la foudre il y a une vingtaine d'années, il témoigne encore de la beauté de ce monument, commencé au XII^e^ siècle et terminé en 1371.

On voit encore à Crépy l'église de *Saint-Albin* dans un grand état de délabrement.

L'*église de Saint-Denis*, dont on remarque le chœur pour la hardiesse de son exécution, fut presque entièrement rebâtie dans le goût des règnes de Louis XII et de François I^er^.

CREUZBURG (Allemagne), bourg du grand duché de Saxe-Weimar, important par sa saline, et intéressant pour nous, surtout parce que sainte Elisabeth de Hongrie, duchesse du Thuringe, y donna le jour à son premier enfant. (*Voy.* l'introduction de l'*histoire* de cette sainte, par M. le comte de Montalembert.)

CUCOTTO (Sardaigne), village maritime, situé sur l'emplacement de l'antique et célèbre Olbia.

Dans la campagne, l'église Saint-Simplicien, d'origine pisane, est à peu près abandonnée, et l'on n'y célèbre l'office que deux fois l'an, au mois de mai, à la fête du saint patron, et au mois de septembre, anniversaire de la dédicace.

(1) *Hist. d'Espagne et de Portugal*, par M. Em. Lefranc, t. I, p. 128.

Deux colonnes de l'église sont du même granit qu'une petite colonne voisine de l'église. Ce granit est le même que celui des colonnes de l'église Sainte-Marie Majeure de Rome, qui paraissent avoir été tirées de Sardaigne, ainsi que celles du baptistère de Pise et de Florence (1).

CUISE-LAMOTTE (France), village de Picardie, département de l'Oise. Son église est encore très-curieuse. Voici son histoire:

« En 1060, Philippe Ier donna la maison de Cuise aux chanoines de Saint-Adrien de Béthisy. La reine Adélaïde leur proposa un échange, et ils lui abandonnèrent ce domaine. Elle fit construire des dortoirs, relever l'église qui tombait en ruines, élever une tour qui servit de clocher, et y installa une communauté de bénédictines. La tour et les cloîtres ont été renversés : il ne reste que l'église, dont on remarque les élégants piliers et les admirables grisailles et peintures sur vitraux. Cuise-Lamotte est un village situé à 25 kilom. est de Compiègne.

Non loin de là, dans un village nommé Saint-Jean-aux-Bois, on voit un tombeau fort ancien et fort curieux, qui a donné lieu à bien des versions contradictoires. On en fit l'ouverture il y a quelques années, et on trouva dans l'intérieur du sarcophage un squelette de femme morte jeune. A en juger par l'architecture, ce monument ne doit pas remonter au delà du XII ou XIIIe siècle.

Parmi les salles de l'abbaye de Saint-Jean-aux-Bois, une seule a été épargnée; ses piliers à chapiteaux sont sculptés dans le goût du XIIIe siècle. Deux petites tours, dont on voit encore quelques vestiges, défendaient jadis le pont-levis de l'abbaye.

(1) Valery, *Voyage en Corse et en Sardaigne.*

D

DABIR (Palestine), ville lévitique, qui fut surnommée *Cariath-Sepher*, ou ville des lettres, parce qu'elle avait en dépôt les archives du peuple de Dieu.

Sa population, qui appartenait à la race des géants, fut entièrement détruite par Josué, lors de la conquête, mais elle se releva bientôt de ses ruines. (*Leçons de Géographie ancienne*, par l'abbé D. Pinart.)

DAN (Palestine), ville qui se nommait d'abord Laïs. Elle était la plus septentrionale de la Palestine. Jéroboam y éleva deux veaux d'or qu'il avait fait fabriquer pour les exposer à l'adoration du peuple (1).

DASTARCUM (Asie Mineure); c'était le nom d'un château fort de la Cappadoce, baigné par le fleuve Carmalas. Il était célèbre par le temple d'Apollon Cataonien. (Voy. les *Leçons de géographie ancienne* de l'abbé D. Pinart.)

DEGGENDORF (Confédération germanique), petite ville dépendante de l'évêché de Passau. Elle est située sur le Danube. Sa population est de 2600 habitants, et l'on y vénère un sanctuaire célèbre de la sainte Vierge, sanctuaire fréquenté par un grand nombre de pèlerins.

DELIUM (Grèce), petite ville de la Béotie, située sur l'Euripe. Elle avait un petit temple d'Apollon, bâti sur le modèle de celui de Délos. *Voy.* l'article DÉLOS au Dictionnaire.

DÉOLS ou BOURG-DIEU (France), petite ville du département de l'Indre, canton de Châteauroux. Elle possède d'intéressantes ruines d'une abbaye magnifique que l'on fait remonter au Xe siècle.

DETTEY (France), commune du département de Saône-et-Loire, arrondissement d'Autun, canton de Mesvres. Il existe dans ce lieu une pierre croulante.

Non loin de la pyramide de Couhard, à Autun, il y avait un *polyandre;* on y a découvert un grand nombre d'urnes, et entre autres celle de Julius Surus.

Suivant la religion des druides et la coutume des anciens, les Gaulois plaçaient leurs cimetières hors des murs des villes, dans le voisinage des grandes routes, sur les hauteurs. Le polyandre de Couhard était placé hors l'enceinte d'Autun, le long de la grande voie de Lyon à Bibracte. Il y avait encore des polyandres à la porte d'Arroux et à Saint-Pierre-l'Etrier. Quelques chrétiens furent enterrés dans ce dernier polyandre, tels que les saints évêques d'Autun : Amator, honoré sous le nom de saint Amand ; Rhétice, Cassien, Simplice et Evance, honoré sous le nom de saint Ovan. En 1015, une chapelle fut élevée par le roi Robert à saint Cassien. Quatre-vingt-dix tombeaux en pierre ont été trouvés dans ce polyandre ; des cercueils en plomb et des ossements existaient encore dans quelques-uns.

DIANIUM (Espagne), ville fondée par les Marseillais, sous le nom d'*Artemisium*, parce qu'elle était consacrée à Diane, appelée chez les Grecs *Artemis*. Cette déesse, patronne alors des Marseillais, avait un temple magnifique près de cette ville, sur le cap *Dianium*.

Dianium appartenait aux Contestains, *Contestani*, peuples qui vivaient sur les bords de la Méditerranée, au sud-est des Bastilains.

DIDYME ou DINDYME (Asie Mineure), montagne qui s'étendait dans la Phrygie et dans la Galatie.

Le mont Didyme était consacré à Cybèle, déesse de la terre. C'était là que le fleuve Hermès prenait sa source.

DIEPPE (France), ville de Normandie, chef-lieu d'arrondissement du département de la Seine-Inférieure.

Le monument le plus vénérable du moyen âge qu'on voit à Dieppe est l'église de Saint-Jacques ; fondée au XIIIe siècle, et bâtie à plusieurs reprises au milieu des guerres

(1) L'abbé D. Pinart, *Leçons de géographie ancienne*, p. 395.

qui désolaient alors la France. Elle manque d'unité. On y voit de beaux morceaux de sculpture sarrasine. Les sculptures de la chapelle de la Vierge, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, et celles de la façade du Trésor, sont remarquables par la délicatesse et par l'élégance de leur exécution. Sa belle tour carrée est construite en pierres d'un grain assez blanc qu'on fit venir d'Angleterre. Elle a une ressemblance frappante avec celle de Saint-Jacques-la-Boucherie à Paris.

DIONYSOPOLIS (Inde), ville ancienne, qui passait pour avoir été fondée par Bacchus dans son expédition des Indes. On lui donnait aussi le nom de *Nysa*.

DIOSPOLIS (Asie Mineure). C'est la même ville dont il a été question dans le Dictionnaire sous le nom de SÉBASTE. (*Voy.* ce mot). Elle avait reçu celui de Diospolis de Pompée, qui l'avait agrandie. (D. Pinart, *Leçons de géographie ancienne.*)

DIOSPOLIS (Palestine), ville que les Grecs avaient appelée ainsi comme étant la ville de Jupiter. Les Juifs l'appelaient Lydda; elle était située à l'est de Joppé. C'est là que saint Pierre guérit un paralytique. Les croisés donnèrent à cette ville le nom de *Saint-Georges*, à cause du temple magnifique de ce saint qu'y avait fait élever l'empereur Justinien. (*Leçons de Géographie ancienne*, par M. l'abbé D. Pinart.)

DIOSPOLIS LA GRANDE (Egypte). C'est la même ville que Thèbes. *Voy.* THÈBES au Dictionnaire.

DIPOLIS (Thrace). C'est la même ville que Stalimène ou Lemnos. *Voy.* STALIMÈNE.

DOMFRONT (France), commune de Picardie, département de l'Oise, canton de Maignelay. Son église, de forme rectangulaire, est bâtie en pierres de grès; la façade et la nef sont modernes; le chœur, bâti vers 1650, est étroit, voûté, avec nervures, croisées anguleuses et fleurons écussonnés. La nef est lambrissée, l'intérieur est garni de dalles.

Le clocher, un des plus anciens monuments du canton, est de l'époque romane; il est latéral et à deux ordres de fenêtres, dont le premier appuie sur une corniche à dentelures.

Chaque face est percée de deux baies à plein cintre, accouplées, étroites, à grosses colonnettes et à chapiteaux variés; une seconde corniche sépare le deuxième ordre dont les fenêtres sont géminées dans un arc de dents de scie. La corniche supérieure est détruite.

DOMREMY (France), célèbre village de la Lorraine (Vosges), arrondissement de Neufchâteau.

C'est là que naquit Jeanne d'Arc, en 1410.

La maison de l'héroïne est située fort près de la paroisse du village, qui est placée sous l'invocation de saint Remy. Dans cette église, où Jeanne fut baptisée, on voit de chaque côté du maître-autel un ange en pierre supportant un écusson aux armes de la famille du Lis. Ces deux statues, quoique d'un travail grossier, témoignent du respect que les compatriotes de Jeanne ont conservé à sa mémoire.

Ce qu'il y a de plus intéressant dans cette maison est la découverte d'une statue qui était scellée et presque entièrement cachée dans le mur au-dessus du couronnement de la porte d'entrée.

Cette statue, qui avait déjà été vue en 1756, est sculptée dans une pierre de la même nature que celle qui a servi à construire la maison; elle représente Jeanne d'Arc à genoux, la tête nue, et couverte de son armure. Chose singulière, elle a de longs cheveux sur lesquels on voit même quelques vestiges de dorure, ce qui pourrait faire supposer qu'elle avait les cheveux longs et blonds, si tous les historiens ne s'accordaient à dire qu'elle avait de beaux cheveux noirs, et qu'elle les portait très-courts pour être plus à son aise dans la mêlée. Cette statue, qui est d'un assez bon travail, est peut-être le seul monument authentique sur lequel on puisse retrouver les traits de la Pucelle d'Orléans; malheureusement elle a éprouvé quelques accidents : l'extrémité du nez est cassée, le coin gauche de la bouche est altéré, et le bras droit est rompu près de l'épaule; c'est ce qui a empêché de la mettre en évidence. Le couronnement de la porte d'entrée est composé de deux pierres ornées de sculptures gothiques représentant des armoiries, et chargées de deux inscriptions fort courtes; ces sculptures étaient peintes anciennement, comme le dit Montaigne; peut-être même y avait-il d'autres peintures sur les murs, mais maintenant on ne voit plus que les traces des couleurs. La gerbe, les mots *Vive labeur*, et l'écusson, sur lequel on voit trois socs de charrue, font allusion à la profession des parents de Jeanne d'Arc; l'écusson de France, la date, qui paraît être celle de 1481, et les mots *Vive le roi Loys*, donnent lieu de croire que c'est sous le règne de Louis XI, et peut-être par ses ordres, que ces sculptures ont été faites, tandis que l'écusson à droite est celui qui fut accordé à Jeanne d'Arc et à sa famille par Charles VII. Par modestie, elle refusa toujours de placer sur son écu ses armoiries, qui rappelaient les services éclatants qu'elle avait rendus à son roi.

C'est à l'époque de la seconde invasion, en 1815, que l'on commença à penser à la maison de Jeanne d'Arc. Les officiers des armées coalisées la visitèrent avec le plus vif intérêt; chacun d'eux, avant de quitter le village, emportait, pour les conserver comme de précieuses reliques, quelques éclats de bois qu'ils arrachaient aux poutres du plancher. Les princes de la maison d'Autriche vinrent aussi admirer la simple demeure de cette femme qui, quatre siècles plus tôt, avait chassé l'ennemi de ce pays de France, que l'Europe entière maintenant venait d'envahir. Un noble Prussien offrit 6000 francs de cette maison à son propriétaire, M. Gérardin, qui les refusa. L'administration, informée de ce fait, proposa à ce

dernier d'en faire l'acquisition; M. Gérardin, ancien militaire retraité, se contenta de 2500 francs. Louis XVIII, qui apprit cet acte de désintéressement, lui envoya la croix de la Légion d'honneur.

On fit quelques dispositions dans la *maisonnette* de la vierge de Domremy, pour perpétuer son souvenir. On replaça dans la chambre où la tradition prétend qu'elle est née une cheminée qu'un des propriétaires avait placée dans la pièce voisine. On remit aux fenêtres des vitraux peints dans le goût du xv^e^ siècle, et des barreaux en fer, dont la place était indiquée dans le mur par les trous de scellement; on fixa contre le mur une table de marbre portant une inscription rappelant l'époque et le motif de ces travaux faits à la mémoire de Jeanne d'Arc.

DORMANS (France), petite ville de Champagne, département de la Marne, à près de 5 lieues d'Epernay. Son église de Saint-Hippolyte est assez ancienne; les gargouilles, en forme de chevaux, indiquent le genre de mort du saint, qui, comme on le sait, fut écartelé par des chevaux furieux.

DOURDAN (France), petite et ancienne ville du département de Seine-et-Oise, arrondissement de Rambouillet. C'était autrefois une place très-forte. Dans le milieu de la ville est un antique château bâti, au vi^e^ siècle, par Gontran, roi d'Orléans et de Bourgogne. Il se compose de neuf tours, dont une est fort grosse. Une courtine flanquée de bastions les réunit. De larges et profonds fossés entourent cette forteresse, dont l'entrée était jadis défendue par deux tours très-rapprochées et munies de ponts-levis.

L'*Eglise paroissiale* est dédiée à saint Germain. Son aspect est imposant; son portail est surmonté de deux flèches assez élevées, et une troisième flèche est placée sur la croisée.

A peu de distance, se trouve Marcoussis, village situé à 2 kil. ouest de Montlhéry et à 28 kil. sud de Paris. Il fut fondé, en 661, par saint Vandrille, qui y fit bâtir une église et un monastère.

L'église d'un ancien couvent de célestins, démoli depuis la révolution, subsiste encore. Elle fut fondée par Jean de Montaigu, en 1408. On sait que cet infortuné seigneur, victime de la haine du duc de Bourgogne et du roi de Navarre, eut la tête tranchée l'année suivante. Les religieux l'inhumèrent dans leur église en 1412. Son tombeau, placé au milieu du chœur devant le sanctuaire, représente Jean de Montaigu couché, les pieds étendus vers l'autel. Derrière le couronnement de ce tombeau, on lit ce distique :

Non vetuit servata fides regi patriæque
Ne tandem injuste traderet ipse neci;

et au-dessus, ces quatre vers :

Pour ce qu'en paix tenois le sang de France,
Et soulageois le peuple de grevance.
Je souffris mort contre droit et justice
Et sans raison : Dieu si m'en soit propice.

L'église est de construction gothique. Les murs et les massifs sont en grès, et les ornements sculptés en pierre de liais. Une sculpture du portail présente l'emblème de la sainte Trinité, dans une figure composée de trois corps humains réunis avec trois têtes et plusieurs mains. L'une de ces mains tient le globe du monde, l'autre la croix, et une troisième une colombe.

DRAMA (Turquie), ville assez florissante de la Macédoine, et dont les environs sont importants sous le rapport archéologique, parce qu'ils offrent les ruines de Philippi (Philippes), parmi lesquelles on distingue les restes d'un temple élevé à l'empereur Claude. C'est dans le voisinage de cette ancienne cité qu'eut lieu la mémorable bataille qui, pour la seconde fois, décida du destin de Rome. C'est dans ses murs que l'Evangile fut prêché pour la première fois en Europe, qu'on éleva le premier temple chrétien, et qu'eut lieu l'emprisonnement de saint Paul, l'apôtre des nations.

DRUGEAC (France), commune de l'Auvergne, canton de Mauriac (Cantal). On voit dans son cimetière une croix remarquable par son antiquité; deux sphinx la supportent, et un bouc est représenté sur le devant de cette croix.

L'église, en style gothique, a d'assez belles voûtes et des vitraux remarquables par leur ancienneté et leur beauté.

DRUYES – LES – BELLES – FONTAINES (France), bourg de Bourgogne (Yonne), arrondissement d'Auxerre.

Au sud du bourg actuel de Druyes-les-Belles-Fontaines, s'élève une haute colline arrondie en forme de mamelon, et dont le sommet, qui s'élève à plus de 60 mètres au-dessus de la vallée, présente une esplanade circulaire de 1500 mètres de circonférence. Au nord une étroite chaussée la réunit aux collines voisines.

C'est au sommet de cette colline qu'était bâtie l'ancienne ville de Druyes et le vaste château qui la défendait. On retrouve encore en grande partie les restes de l'ancienne enceinte de la ville; çà et là s'élèvent sur le contour de l'esplanade de grands pans de murs et des débris de tours. Au couchant s'élance une tour svelte et haute, avec un long bout de rempart. Au nord subsiste encore la porte unique qui donnait accès dans la ville. Cette porte est d'une époque plus récente que les tours et les remparts.

Les ruines magnifiques de l'antique château de Druyes existent sur le bord méridional de l'esplanade. Son enceinte est encore intacte. C'est un vaste parallélogramme flanqué à chacun de ses angles d'une tour ronde. Chaque courtine, à l'exception de celle du midi, est divisée en deux parties par une tour carrée de forte dimension.

La porte du château s'ouvre dans le pied de la tour, que couronne un grand beffroi. L'édifice est entièrement construit en petit appareil, sauf cette même tour.

Il ne reste à l'intérieur qu'une chapelle adossée à la tour de l'est. Privée de son re-

vêtement, elle ne présente plus extérieurement qu'une masse informe de blocage. Le château était adossé à la grande courtine du midi; il était composé de deux étages. Neuf grandes arches percées dans la courtine, et qui sont en bel état de conservation, livrent, à l'étage supérieur, une vue magnifique sur le paysage environnant. La grande salle du château, dont la disposition est indiquée par les brèches qu'a laissées la chute des murs de refend, n'avait pas moins de 33 mètres de longueur.

L'époque où fut construit cet édifice est clairement indiquée par le petit appareil des murs, le plein cintre des fenêtres et leurs colonnettes romanes; c'est le XII^e^ siècle au plus tard. La chapelle, en style ogival, est du XIII^e^ siècle, et le beffroi du XV^e^.

E

ECBATANE DES MAGES (Perse), *Ecbatana Magorum*. Darius avait bâti cette ville pour qu'elle servît de lieu de résidence aux mages, prêtres des adorateurs du feu.

EGESTE ou SEGESTE (Sicile), autrefois ville puissante, qui fut souvent prise et reprise par les Carthaginois et les Romains. Les premiers y enlevèrent une statue de Diane, très-renommée. La ville d'Egeste resta définitivement aux Romains, qui lui accordèrent de grands priviléges, de grandes immunités. Plus tard elle fut détruite par les Sarrasins.

Le temple de Ségeste, monument unique, encore dans son entier, n'a subi aucune dégradation. Trente-six colonnes d'ordre dorique, dont les grands côtés prennent chacun 14 pieds, en font le développement; les colonnes ont 6 pieds 3 pouces de diamètre; le vide est égal au plein; ainsi le temple a 169 pieds de longueur et 69 de largeur. Aucune autre construction n'existe dans l'intérieur, et nulle indication ne donne à penser qu'il en ait existé jamais. On en doit inférer que ce temple n'a jamais été achevé, et une circonstance semble d'ailleurs en apporter la preuve. A la base des colonnes subsiste encore une saillie dont l'objet ne pouvait être que de servir de point d'appui et d'attache aux cordes employées à élever les pierres, et ces saillies eussent été sans doute détruites une fois l'édifice terminé.

On montre une ouverture pratiquée dans une colonne, et l'on suppose qu'elle était destinée à recevoir la corde avec laquelle on liait les victimes. Ce temple était dédié à Cérès, déesse révérée particulièrement dans ce canton tout agricole, et divinité spéciale de la Sicile, qui n'a pas encore perdu sa considération, son empire, sous le christianisme et même dans le temps présent. (*Voyage du maréchal duc de Raguse*).

EGIALÉE (Grèce), lieu où l'on célébrait les Apollonies, fêtes en l'honneur d'Apollon. Apollon s'était retiré dans cette ville avec sa sœur Diane, après la défaite du serpent Python; mais il en avait été chassé par les habitants.

Egialée, quelque temps après, ayant été ravagée par la peste, on consulta l'oracle, qui répondit que, pour faire cesser le fléau, il fallait inviter Apollon et Diane à revenir. On leur députa donc sept jeunes garçons et autant de jeunes filles; et le dieu et la déesse cédant à leurs pressantes prières, la peste disparut.

Ce fut en mémoire de ce bienfait qu'on institua les Apollonies.

ELVAS (Portugal), ville épiscopale de la province de l'Alem-Tejo. C'est la plus forte place du royaume et une des principales de l'Europe. On y admire particulièrement sa vaste cathédrale.

EMILION (SAINT-), en France, petite ville du Bordelais, département de la Gironde, arrondissement de Libourne. Elle a une église souterraine qui mérite d'être vue.

« Cette église fut une dépendance d'anciennes catacombes: on le reconnaît aux tombeaux chrétiens qui bordent l'allée obscure par laquelle on arrive dans l'intérieur. Cette allée et ses tombeaux, l'église elle-même et tous ses détails, ont été creusés dans le roc; c'est un édifice monolithe. Sa longueur est de 32 mètres, sa largeur de 14, et sa hauteur d'environ 16 mètres. Il se compose d'une nef et de deux bas-côtés; la voûte, dont le cintre est parabolique, repose sur huit piliers énormes, grossièrement équarris, offrant, pour toute sculpture, à la naissance même de la voûte, quelques faibles traces de moulures en échiquier, ornement qui rappelle un peu les églises romanes; mais c'est tout ce que l'édifice a de commun avec la gracieuse et légère architecture du XI^e^ siècle.

«D'autres sculptures, d'un âge plus avancé, existent au fond de l'église, sous la voûte, et le cadre qui les renferme occupe toute la largeur de la nef. Là, malgré l'obscurité de l'intérieur, vous distinguez, à travers l'ombre, un bas-relief représentant à droite un ange aux ailes déployées, jouant d'un instrument à cordes; à gauche, sur un rocher, un monstre marin, au corps allongé, à la crinière hérissée; au milieu, un personnage armé d'une flèche ou d'une rame, dans l'attitude d'un batelier conduisant sa barque: le temps l'a effacée. L'analogie de ce bas-relief avec plusieurs sujets semblables, sculptés dans les catacombes de Rome, ne permet pas de chercher ailleurs, dans nos croyances religieuses, l'explication de ce bas-relief. C'est un mystique emblème de la résurrection.» (M. Jouannet.)

Deux autres bas-reliefs, encore existants, représentent deux signes du zodiaque: les Gémeaux et le Sagittaire. Ces deux signes indiquaient probablement les mois où se célébraient la fête et la commémoration du patron. Une inscription, précédant le signe du Sagittaire, semble indi-

quer, par la forme de ses caractères, le règne de Pépin comme époque de la construction de cet édifice monolithe, ce que confirment quelques sous d'or de cette époque trouvés dans l'intérieur de l'église.

Le bloc dans lequel elle est creusée a 26 mètres de long sur environ 17 de large. Dans le XII^e^ siècle, sa porte fut décorée d'un porche gothique à plusieurs voussures en retraite, décorées de statuettes. Le tympan de la porte représente le jugement dernier. On y voit le fils de l'Eternel assis sur un trône ; près de lui saint Emilion à genoux, et plus bas les morts soulevant la pierre de leurs tombeaux.

« Au-dessus de l'église souterraine, presque sur l'axe de la voûte, s'élève le clocher isolé d'une église plus moderne, antérieure pourtant au XI^e^ siècle, mais restaurée et agrandie depuis. Son portique occidental et deux travées de la nef, couronnées chacune d'un dôme élégant, sont d'architecture romane : le reste est gothique. Pareil mélange de style caractérise le clocher : sa haute tour quadrilatère, percée de fenêtres en plein cintre, sert de base à une flèche fleuronnée, du même âge que les légères pyramidelles du sanctuaire. Ces différentes constructions, raccordées avec goût, font de l'ancienne collégiale de Saint-Emilion un des plus jolis édifices que nous ait laissés l'époque de transition. Son plan est la croix latine simple : longueur, 51 mètres 4 centimètres ; largeur, 12 mètres ; longueur de la croisée, 28 mètres ; largeur, 9 mètres.» (M. Jouannet.)

Outre le temple monolithe, il existe à Saint-Emilion un antique ermitage creusé dans le roc à 7 mètres au-dessous du sol de la place publique. On y remarque encore le lit du solitaire, son siége et sa table sculptés dans le rocher. Non loin de là est la fontaine, encore abondante et limpide, où se désaltérait saint Emilion.

Il ne reste du château de Saint-Emilion qu'une espèce de donjon quadrilatère, que l'on peut rapporter au X^e^ siècle, d'après la nature de son appareil. On l'appelle le *château du Roi*.

Hors des murs de la ville, on remarque la petite église de *Sainte-Marie-Madeleine de Lugaignac* et quelques vestiges de la *villa d'Ausone*.

ENDOR (Palestine), ville de la tribu de Manassé, située en deçà du Jourdain au sud de Naïm. C'était dans une vallée solitaire, non loin d'Endor, qu'habitait la fameuse pythonisse qu'alla consulter, sous un travestissement, le roi Saül, la veille de la bataille de Gelboë, qu'il perdit avec la vie. A sa prière, cette femme évoqua l'ombre du grand-prêtre Samuel, mort depuis deux années. Le sinistre vieillard, recouvert d'un manteau, adressa à Saül ces terribles paroles : Demain tu seras avec moi parmi les morts ! Et en effet le lendemain, les corps de Saül et de ses trois fils, dont les Philistins avaient coupé les têtes, étaient accrochés aux murailles de Bethsan, leur ville (*Scythopolis*), voisine d'Endor.

ENNA (Sicile), ville située au centre de l'île, sur une plaine élevée, dont la beauté a été célébrée par les poëtes. Selon la fable, c'est là que Proserpine fut enlevée par Pluton, tandis qu'elle folâtrait avec ses nymphes au sein des campagnes fleuries. Enna était célèbre par le culte qu'on rendait à Cérès dans un temple magnifique.

Sur l'emplacement de cette cité s'élève aujourd'hui la ville de Castro-Giovanni, forte de 11,000 âmes.

EPINE (L'), en France, village de Champagne, département de la Marne, canton de Marson. Il possède une église qui fut construite dans les premières années du XV^e^ siècle, pour recevoir l'image miraculeuse d'une vierge qu'un jeune berger trouva dans un buisson voisin de la chapelle de Saint-Jean. Le plan de l'église fut donné par un architecte anglais, nommé Patrice. Par un traité, il s'obligea à bâtir le portail et deux grosses tours moyennant six cents livres. Ces travaux furent achevés en 1429. Charles VII fit don à cette église d'une somme considérable, qui fut employée à construire un second clocher plus élevé que le premier, et surmonté d'une couronne royale. On continua ensuite l'ouvrage jusqu'à la chapelle Saint-Jean, couvrant ainsi le terrain où l'on avait trouvé l'image miraculeuse. Le curé de Melette, village voisin, obtint la translation de son église dans celle de Notre-Dame de l'Epine ; et les habitants de Melette, imitant leur curé, vinrent s'établir autour de la nouvelle église, et fondèrent le village qui l'entoure. Cet admirable édifice ne fut terminé qu'en 1529, par un nommé Guichard. Les vitraux sont extrêmement beaux. Le vandalisme révolutionnaire a rasé l'une des deux tours à la hauteur nécessaire pour y établir un télégraphe ; ce qui rompt l'harmonie de la façade.

ERFURT ou ERFURTH (Prusse), ville capitale d'une régence, à 5 lieues de Gotha et de Weimar. On y compte 18,000 habitants. Les pèlerins catholiques y vénèrent le pauvre verre que sainte Elisabeth de Hongrie a laissé à d'humbles religieuses en mémoire de son séjour dans leur monastère, et qu'elles conservent comme une précieuse relique. (*Histoire de sainte Elisabeth de Hongrie*, duchesse de Thuringe, page 8, par le comte de Montalembert.)

ESTIVAL (France). C'était le nom d'une des anciennes abbayes qui s'élevaient autrefois dans le sein des montagnes des Vosges, retraite recherchée par les esprits religieux, dès longtemps avant le siècle de saint Colomban.

Ce qui reste aujourd'hui de l'abbaye d'Estival forme un clos carré, entouré d'un fossé et d'un mur bas, ruiné par-ci par-là, à 500 mètres de la grande route de Saint-Dié à Raon-d'Etape, tout près du village d'Estival. Ces restes se projettent sur l'horizon en un groupe encore imposant, composé de l'église, de la maison abbatiale, d'une partie des anciennes habitations des religieux, de leurs belles caves, de plusieurs

dépendances, de jardins considérables, et enfin de cette enceinte un peu trouée qui sépare le tout des champs et des prairies dont il est encadré. Ce beau clos, accessible par deux portes, est d'ordinaire assez animé. L'ancienne église de l'abbaye est chef-lieu de paroisse, et se trouve visitée sans cesse par les voyageurs, que sa belle architecture détourne de la grande route. Le fermier, qui occupe la maison abbatiale; l'aubergiste, qui habite, je crois, celle du prieur; les ouvriers, qui sont établis dans d'autres parties de l'héritage religieux, et un employé des recettes publiques, logé tout auprès de l'église, attirent aussi toute sorte de monde. Il en résulte même dans l'enceinte mi-sacrée, mi-profane, un pêle-mêle qui trouble un peu le pèlerin, dont l'esprit, ému par l'aspect de tant de ruines et de contrastes, voudrait se transporter dans le passé de cette grande maison. A cela rien n'aide plus, si ce n'est le service religieux, qui se célèbre encore chaque jour dans l'église. Partout ailleurs règnent les choses et les préoccupations de la petite industrie ou de l'exploitation rurale, vulgaire à ce point, que la superbe demeure abbatiale ne se distingue plus que par la négligence de sa tenue. Dans l'origine, les religieux qui avaient fondé Estival embellirent ces lieux par l'excellente culture des terrains défrichés de leurs mains. En voyant aujourd'hui leurs champs livrés à de véritables cultivateurs, on aimerait à y trouver encore la trace des soins intelligents qui en ont fait jadis la source d'une grande prospérité. Cette attente est déçue, et un enclos de 25 à 30 arpents de terre et de prés, qui touche à l'ancienne abbaye et en dépendait autrefois, atteste comme elle qu'ici rien n'est plus cultivé comme tout l'était autrefois quand des capitaux suffisants facilitaient l'arrosement régulier des gazons et l'amélioration périodique des champs.

EVISA (Sardaigne), village de 1000 habitants, près duquel est la chapelle de Saint-Cyprien, espèce de longue chaumière, construite de morceaux de granit brut, entassés les uns sur les autres, avec un toit de tuiles. L'autel est détruit, et la chapelle sert maintenant de cimetière aux habitants d'Evisa. Néanmoins ce lieu est toujours l'objet d'une pieuse vénération pour les gens de la contrée. (Valery, *Voyage en Sardaigne.*)

EVORA (Portugal), ville archiépiscopale de la province de l'Alem-Tejo. Quoiqu'elle ne compte qu'environ 9000 habitants, elle doit à l'importance de ses souvenirs historiques d'être regardée par les Portugais comme la seconde ville du royaume. On y remarque plusieurs antiquités romaines, entre autres un bel aqueduc bien conservé et un temple de Diane dont on a fait une boucherie (1).

(1) Balbi, *Abrégé de géographie*, p. 426.

F

FERRIÈRES (France), bourg situé à trois lieues de Montargis. Il était célèbre par son abbaye, l'une des plus anciennes du royaume. Son église de Saint-Pierre fut fondée par Clovis, qui la fit bâtir pour le monastère de Notre-Dame de Bethléem. Cette église a 60 mètres de longueur; une de ses chapelles, dédiée à la Vierge, était destinée à servir de lieu de réconciliation aux personnes qui avaient quelque différend. On remarque encore l'élégante architecture du chœur et les beaux vitraux du sanctuaire.

Il y avait aussi à Ferrières deux autres églises : celle de Saint-Eloi, dont la réédification datait du règne de Louis XI, et celle de Notre-Dame.

FIGEAC (France), petite ville de Gascogne, chef-lieu d'arrondissement du département du Lot. La fondation de son église de Saint-Sauveur est attribuée à Pépin, roi d'Aquitaine. Détruit par les Normands, ce monument religieux fut rétabli immédiatement par les soins de Géraud, abbé de Figeac. Consumé par un incendie à la fin du XI^e^ siècle, il dut une nouvelle restauration à l'abbé Géraud IV. Il éprouva plus tard la rage des calvinistes et fut restauré de nouveau de 1636 à 1642.

Le clocher est l'ouvrage du XVII^e^ siècle. Les dimensions de l'église de Figeac sont de 60 mètres 42 centimètres pour la longueur, sur une largeur de 17 mètres 87 centimètres; sa hauteur sous clef de voûte est de 21 mètres. On admirait ses belles sculptures sous l'ancien porche, aujourd'hui détruit.

Figeac possède une autre église appelée Notre-Dame du Puy; l'intérieur en est assez imposant. Sa nef est accompagnée de bas-côtés; la voûte de la nef est soutenue par des colonnes engagées, qui s'élancent à une grande hauteur. Quatre colonnes torses en bois, sculptées avec beaucoup d'art, ornent le maître-autel.

FLAVIGNY (France), petite ville de Bourgogne, à trois lieues de Semur. Elle doit son origine à une abbaye fondée vers la fin du VI^e^ siècle, et dont les bâtiments existent encore en partie. L'église abbatiale est un fort bel édifice ogival. La nef est séparée du chœur par un jubé richement sculpté. Une longue galerie règne au-dessus des chapelles de la nef. Les voûtes sont très-belles. On remarque particulièrement les vitraux de cette église, qui fut construite par Quintin Ménard, archevêque de Besançon et natif de Flavigny.

FLORENCE (Italie), capitale de la Toscane. Nous compléterons ici l'article du Dictionnaire, en extrayant quelques détails du *Voyage dans l'Italie méridionale*, comme nous avons fait pour Rome.

Palais Pitti. — La partie de la ville, située sur la rive gauche de l'Arno, est de

construction plus nouvelle que celle de la rive droite; elle est aussi beaucoup moins considérable et proportionnellement moins peuplée, puisqu'une grande portion de sa surface est occupée par de longues rues, larges et tracées en ligne droite par le palais Pitti, le vaste jardin public de Boboli, celui de botanique, le cabinet d'histoire naturelle, la citadelle, et des cultures placées entre les habitations et le mur d'enceinte; sa physionomie est donc plus moderne. Excepté le palais, le jardin et l'établissement scientifique, qui feront le sujet de ce chapitre, elle contient peu d'objets dignes d'attirer l'attention; et voilà pourquoi je commence par elle, contre l'ordinaire de mes confrères voyageurs, qui courent tout de suite aux monuments de la vieille Florence. J'aime mieux réserver pour la fin de cette relation ce qui présente le plus d'intérêt sous le double rapport des arts et de l'histoire. Quoique le caractère de l'architecture florentine se révèle encore dans ce quartier de la ville, on sent cependant qu'il s'est formé ou agrandi dans un temps où la forteresse de famille n'était plus obligatoire, où la sécurité commençait à naître dans le domicile du citoyen. Ce n'est qu'aux environs du vieux pont qu'il ressemble en tout à l'ancienne cité, dont il fut longtemps l'un des modestes faubourgs.

Sa gloire, sa splendeur, c'est le palais Pitti, auquel on arrive, en descendant du vieux pont, par la longue rue de la Porte-Romaine. Ce palais, que l'architecte Brunelleschi, aidé de son élève Luca Fraucelli, commença en 1440 pour la famille Pitti, cette rivale jalouse des Médicis, qui ne put l'achever, fut acheté, et, en grande partie du moins, terminé par le second grand-duc Côme Ier, qui trouva la demeure de ses ancêtres trop étroite pour un souverain. La construction, étendue, mais toujours sur le même dessin, sous les règnes de Côme II et de Ferdinand Ier, qui édifièrent les deux ailes, ne fut complétée qu'en 1631, cent quatre-vingt-onze ans après la pose des fondations. Sans doute l'orgueil de prince pouvait porter Côme à dédaigner le palais de Laurent de Médicis; mais peut-être aussi une raison non avouée, et pourtant très-probable, l'engagea-t-elle à préférer cette nouvelle et splendide habitation. En effet, elle est excentrique, puisqu'elle touche presque aux murs d'enceinte de Florence, parfaitement dégagée de tout autre bâtiment, assise au milieu d'un vaste espace composé d'une place et de jardins, et de plus dominée et défendue par la citadelle. Côme trouvait donc, dans le palais de Pitti, une condition de sûreté, des moyens de repousser une attaque, que l'antique et centrale maison de ses aïeux ne pouvait lui offrir. Ce qui semblerait prouver que tel fut le but que Côme se proposait, c'est qu'à toutes ces précautions il en ajouta une autre, fort extraordinaire, pour se procurer une retraite encore plus sûre, et susceptible d'une défense plus prolongée, et qui lui permit, en cas de besoin, de répandre des troupes dans le cœur de la ville, et d'opérer ainsi une diversion. Ce prince défiant fit construire une immense galerie, qui, souvent portée sur des arcades, traverse toute la ville jusqu'à l'Arno, passe par dessus le vieux pont et ses maisons, fait ensuite un retour d'équerre, et va enfin rejoindre le bâtiment des administrations, qui lui-même touche au vieux palais, citadelle de la république, située presque au centre de l'ancienne Florence. C'est certainement une des plus grandes constructions que la crainte ait fait entreprendre. Elle a un mille de longueur. Au reste, pour excuser Côme, on peut dire que l'époque où il régnait était dangereuse; la république, devenue impossible par les changements de mœurs et la prédominance que de puissantes familles avaient acquise, se débattait néanmoins sous le pouvoir d'un seul.

Ce palais, situé au sommet d'une vaste place dont le plan est rapidement incliné, élève, sans aucun obstacle qui gêne les regards, sa gigantesque masse sombre et rougeâtre. Son aspect extérieur est triste et sévère. Ses longues lignes ne sont interrompues, au premier étage, que par vingt-trois fenêtres en arcades, sans ornements, et placées à grands intervalles; treize, de forme pareille, éclairent le pavillon qui le surmonte. Le palais Pitti se composait seulement de cette partie du milieu, et le pavillon en formait le second étage. Le rez-de-chaussée n'a que onze ouvertures. Il en acquiert un plus grand caractère de solidité. Ce rez-de-chaussée, le premier, et le pavillon, composent tout le bâtiment qui a pourtant 107 pieds de hauteur; sa longueur est de 450. De chaque côté s'y rattache un portique, également en arcades, dont le style s'accorde avec celui du corps principal. Pour conserver leur horizontalité, ils sont portés chacun par une terrasse dont l'élévation est nulle près du palais, et qui finit par avoir une quarantaine de pieds au bas de la place. Ces deux soubassements, construits en blocs énormes, bruts, irréguliers, ajoutent encore au grandiose, à l'austérité de l'édifice.

La cour du palais, commencée en 1568, est encore une œuvre gigantesque de l'architecte Ammanati, qui a eu le talent d'en accorder parfaitement le style, quoique plus orné, avec celui de l'extérieur du monument. Un immense portique en arcades, mais dont les pieds-droits s'unissent à de hautes et de lourdes colonnes doriques en bossage, supporte trois faces d'appartements, à deux étages, également décorées de colonnes ioniques et corinthiennes, dont les fûts, aussi bosselés, donnent à toute cette construction un caractère étrange, et qui pourtant étonne et plaît à la fois. Une vaste et très-saillante corniche couronne l'œuvre, et augmente son caractère de sévérité. Le portique et les deux étages ont ensemble 119 pieds de hauteur. La quatrième face, opposée à la porte d'entrée, se compose d'un vaste mur toujours construit en énormes matériaux; ses seuls

ornements sont de grandes niches, et, au milieu, une fontaine embellie par des statues qui offrent une particularité remarquable : quelques-unes sont faites avec une espèce de stuc inventé par Francesco Susini, et, depuis deux cents ans qu'elles existent, elles n'ont éprouvé aucune dégradation, quoique sans cesse exposées à l'air et à l'humidité. Au-dessus du mur on aperçoit les pointes élancées des cyprès, les parasols des pins, la sombre verdure des lauriers et des yeuses du jardin de Boboli, dont le terre-plein est de niveau avec le sommet de la muraille. En entrant dans cette cour profondément encaissée, on dirait qu'elle fut construite pour des hommes d'une autre race, d'une autre stature. Notre cour du Luxembourg, bâtie par ordre d'une Médicis, n'est qu'une petite et froide copie de l'œuvre de l'Ammanati.

Au rez-de-chaussée, et en entrant à droite par le portique, on trouve une salle où sont représentées à fresque les principales actions de Laurent de Médicis. Ces peintures, d'une assez belle couleur, sont l'ouvrage de San Giovanni, qui vivait au milieu du XVII^e^ siècle, artiste fougueux et quelquefois incorrect, mais propre, par la nature même de son talent, à peindre les grandes machines; là, il a eu tout l'espace qu'il pouvait désirer.

Dans une pièce voisine, on a déposé quelques statues modernes qui ont du mérite, et qui prouvent que, depuis Canova, la sculpture italienne, corrompue par le Bernin et ses imitateurs, revient à la simplicité de l'exécution et à la pureté des formes.

Ce rez-de-chaussée contient encore plusieurs objets curieux; mais je les passe sous silence, mon but étant de donner une idée générale de monuments florentins, plutôt que de m'appesantir sur leurs détails.

Un bel escalier conduit au premier étage et à la fameuse galerie, ou, pour parler plus exactement, à une suite de grands salons au nombre de quatorze, et remplis des tableaux des plus habiles maîtres. Toutes les écoles y sont admises; mais, comme cela devait être, celle de Florence y domine. Des cartons imprimés et placés sur de magnifiques tables en mosaïque ou en marbres précieux, indiquent, par des numéros, les sujets des tableaux, les noms de leurs auteurs, et sont à la disposition du public. Là se trouvent rassemblées des œuvres immortelles du Pérugin, de Raphaël; de son élève chéri, Jules Romain, qui eut tant de part à tous ses travaux, et qui, après sa mort, devint le prince de l'école romaine; du Corrége, le roi de la grâce sans afféterie, et dont la fonte des couleurs est restée inimitable; de Civoli ou Cigoli, le peintre des moines et surtout des capucins, qu'il sut empreindre d'un admirable caractère de componction et de ferveur; de Cristofano Allori, peut-être le plus grand peintre de son époque, qui sut se faire un coloris si fort, si puissant, sans être porté au noir, artiste trop peu connu en France, et dont la vie fut abrégée par des vices unis à ses rares talents; du Titien, de Rembrandt, de Rubens; de Pietro de Cortone, peintre aux plafonds, aux grandes machines, mais qui perd déjà un peu des bonnes traditions, et commence à tomber dans la manière; de Salvator Rosa, se plaisant à représenter avec un pinceau sauvage une triste nature; de Garofalo de Ferrare, empruntant à Raphaël le dessin, l'expression, et quelquefois même le ton général, sans que cependant ses tableaux dégénèrent en pastiches et en serviles imitations; de Rosso, que l'on doit placer en première ligne pour la correction des formes, la composition, la couleur, la juste distribution de la lumière, et que nous ne pouvons juger à Fontainebleau sur les peintures qu'il y a faites, et que le temps et le défaut de soins ont altérées; de Sébastien del Piombo, qui prêta souvent son pinceau aux traits formés par Buonarotti; de Carlo Dolci, si soigné, si habile dans la fraîcheur et la dégradation de ses teintes; de Michel-Ange, dont les tableaux de chevalet sont si rares, et celui des trois Parques est si terriblement étrange, et néanmoins si attachant; du Dominiquin, le penseur par excellence, exemple de ce que peut une tenace réflexion appliquée aux arts; de Tiarini, admirable dans les raccourcis; de ces grands coloristes : Paul Véronèse, Tintoret et Van-Dyck; du Guide, si pur, si céleste dans ses têtes d'anges et de femmes; du Bronzino, poëte et peintre remarquable, quoiqu'il manque de relief, par la grâce de ses compositions; de Daniel de Volterra, auteur d'un des trois tableaux capitaux de Rome; de Barbieri Guerchin, qui eut successivement trois manières différentes, et sut, dans sa seconde, allier les grands contrastes de lumières et d'ombres à une extrême douceur d'harmonie, à une étonnante perfection de relief; enfin, d'André del Sarto, tenant à la fois de Raphaël et du Corrége, dont la touche est si suave, dont les têtes de femmes et d'enfants sont si admirables; et qui, sans contredit, est le premier de l'école florentine, et l'un des plus habiles peintres depuis la renaissance des arts.

Dans la douzième salle, on a posé la Vénus de Canova, qui lui fut commandée pour remplacer celle de Médicis; elle est belle, sans doute, très-belle, mais il ne faudrait pas cependant la mettre près du chef-d'œuvre de l'artiste grec.

Quatre cent quatre-vingt-dix-sept tableaux composent cette magnifique collection. Soixante tableaux furent, ainsi que la Vénus, transportés à Paris en 1798; nous les perdîmes en 1815. La victoire nous les donna, la victoire les reprit.

Cette galerie, où ne se trouvent d'abord que des ouvrages d'élite, fut d'abord formée par tous ceux que possédaient les divers membres de la famille Médicis et qui tombèrent successivement, par héritage, en la saisie des premiers grands-ducs. Ferdinand II, ayant aussi hérité des la Rovère, ducs d'Urbin, y joignit les tableaux rassemblés par ces princes, dont le goût pour les arts et la

protection qu'ils leur accordèrent, furent célèbres en Italie. Côme III en acheta beaucoup, et chercha, soit par des échanges, soit à prix d'argent, à se procurer les meilleures peintures des églises toscanes. Depuis, cette collection s'est sans cesse augmentée, surtout en œuvres de l'école flamande, et par des dons, et par des acquisitions faites aux ventes des cabinets importants.

Outre ces trésors des arts, le palais contient une bibliothèque de 60,000 volumes, placés dans vingt-huit chambres; elle s'accroît tous les jours par l'adjonction des ouvrages modernes imprimés en Europe, et déploie un grand luxe de reliures qui sortent des ateliers de Paris, de Londres et de Vienne. Je ne recommencerai point la description de ce sanctuaire des lettres et de la science, que tant de voyageurs ont déjà faite. Parmi les 1500 manuscrits, tous italiens, je me bornerai à citer celui où le Tasse a tracé de sa main plusieurs poésies lyriques et des sonnets. On y voit les repentirs et les corrections du poëte qui travaillait consciencieusement ses œuvres; quelques sonnets sont refaits trois fois; il y en a même un qui a reçu quatre variantes; une grande partie des travaux de Machiavel et de sa correspondance avec son gouvernement, et les quinze volumes in-f° d'écrits autographes de Galilée, auquel on a joint une curieuse collection : ce sont tous les ouvrages publiés contre lui, de son vivant, et annotés de sa main. D'autres manuscrits de Viviani, son élève, et de Torricelli, forment un appendice aux écrits de Galilée. Ces œuvres des trois grands génies, qui ont eu Italie, aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles, illustré la poésie, la politique et la science, méritaient une mention particulière.

Églises de la rive gauche de l'Arno. — De toutes les églises situées sur la rive gauche de l'Arno, je ne ferai mention que de celles de Santo-Spirito, de Santa-Felicità et del Carmine.

Santa-Felicità est une des plus belles et des plus régulières églises de Florence; mais comme elle ne possède aucun objet d'art remarquable, je n'en parle que parce qu'elle conserve un portrait, peint d'après nature, de saint Charles Borromée, cardinal, évêque de Milan, mort en 1594, et qui a laissé d'immortels souvenirs par ses fondations pieuses et charitables. Ce portrait doit être ressemblant, car il ressemble lui-même à la figure de la statue colossale que les Milanais ont élevée à leur saint compatriote, à Saint-Pierre d'Arona. Au reste les traits si prononcés de Charles Borromée devaient rendre sa ressemblance facile à saisir.

Santo-Spirito, incendié en 1471, fut réédifié par Brunelleschi; c'est une de ces constructions du XV^e^ siècle où l'ordre corinthien commence à être employé dans toute sa pureté; ce temple possède un beau Christ de Jean de Bologne, deux tableaux de Pérugin, et un du grand Giotto, le vrai restaurateur de la peinture italienne.

Il Carmine, situé sur une place, est une église toute moderne, bâtie en 1771 et remplaçant l'ancienne, qui fut aussi la proie des flammes; une de ses chapelles, et la plus précieuse, puisqu'elle contient une très-belle fresque, put seule échapper à l'incendie. Cette fresque, successivement l'œuvre de trois artistes du XV^e^ siècle, fut commencée par Masolino, continuée par son élève Masaccio, qui mourut jeune, et achevée par Lippi; mais Masaccio y eut la plus grande part. C'est un ouvrage étonnant pour l'époque qui le vit produire; dans quelques parties le peintre a devancé Raphaël. Le dessin, l'expression, les mouvements sont vrais; les raccourcis, déjà habilement indiqués, et le coloris peut-être supérieur à toutes les fresques du même temps.

Toujours sur la rive gauche, au bas du vieux pont, et à l'entrée de la rue Borgo San Jacopo, on admire, au-dessus d'une fontaine, un groupe de Jean de Bologne, représentant Hercule et le centaure Nessus. Cet habile et fecond sculpteur a rempli Florence de ses œuvres. Sans doute, une vie moins dissipée, plus méditative, permettait aux artistes de ce temps de multiplier leurs travaux, et cette multiplicité même leur faisait acquérir une promptitude, une sûreté d'exécution inconnue à nos peintres, à nos sculpteurs actuels; aujourd'hui on veut jouir, autrefois on voulait travailler.

Le Dôme. — Santa Maria del Fiore, le Dôme, fait l'orgueil des Florentins. *Bello come il Duomo* était un de leurs termes de comparaison. Sans doute ce monument est une magnifique, une admirable construction; et, cependant, si j'en juge par mes sensations, elle est, dans son intérieur, moins saisissante, moins religieuse que la cathédrale de Pise. Plus belle que celle-ci sur ses côtés extérieurs, enrichis dans toute leur hauteur de porphyre, d'ophiolithe, de jaune antique, et des marbres les plus précieux, elle est entièrement dépourvue de portail, qui ne fut jamais commencé, tandis que le temple de Pise est complet dans toutes ses parties. A la place de ce portail s'élève un grand mur plat, sur lequel on a figuré, en fresque à demi effacée, des colonnes doriques qui ont le défaut capital de n'être pas en rapport avec le reste de l'architecture; car, si elle n'offre aucune trace du gothique, puisque ses ouvertures sont toutes à plein cintre, et que ses immenses parois montent lisses sur toute leur surface et sans contre-forts, il y a aussi absence du style byzantin, grec ou romain. C'est une œuvre à part, et *sui generis*.

L'église fut commencée en 1298, sur les dessins d'Arnolfo di Lapo, à une époque où la république, jouissant d'une paix profonde, pouvait consacrer une partie de ses revenus à cette œuvre de religion et de gloire nationale. Aussi fut-elle établie sur de vastes proportions, puisque l'intérieur a 120 pieds de largeur, et que sa longueur est de 467. Elle est divisée en trois nefs, dont les voûtes sont à cintre aigu et soutenues par des colonnes à chapiteaux ornés de feuillages, et qui se rapprochent moins du corinthien que ceux de la cathédrale de Pise. Il est à remarquer

que les monuments florentins du moyen âge s'éloignent beaucoup plus du style grec ou romain que les pisans ; il semble que leurs architectes, dédaignant les modèles, aient voulu tout tirer de leur propre fonds, tout devoir à eux-mêmes. La coupole octogone, de 302 pieds de hauteur, est beaucoup plus ancienne que celle de Saint-Pierre de Rome, dont le diamètre même est moindre. Le dôme romain date du XVI^e^ siècle, et celui de Florence du XIV^e^. Celui-ci est un chef-d'œuvre de construction dû à Brunelleschi ; cet artiste mourut avant d'avoir pu l'achever. Son successeur, Baccio d'Agnolo, en gâta l'ordonnance en plusieurs parties, surtout dans la lanterne, élevée en entier sous sa direction. C'est peut-être la raison pour laquelle la galerie qui couronne la coupole est restée incomplète. On prétend que son constructeur reçut l'ordre de suspendre ses travaux. Tel qu'il est, ce dôme n'en est pas moins un sujet d'étonnement, quand on songe à tout ce qu'il a fallu d'audace et de talent pour entreprendre ce gigantesque ouvrage, dans un siècle où les sciences mathématiques et le calcul des poussées et des résistances étaient si loin de ce qu'ils sont aujourd'hui ; lorsque surtout Brunelleschi s'est interdit les arcs-boutants extérieurs, qui viennent si utilement en aide à la hardiesse gothique. La coupole florentine est extérieurement d'une forme moins parfaite que celle de Saint-Pierre, parce qu'elle n'a qu'une voûte ; ce n'est que plus tard qu'on a reconnu qu'il était impossible qu'une seule pût remplir à la fois les conditions de beauté extérieure et intérieure, et qu'alors on en a construit deux partant du même point, mais qui, en s'élevant, s'éloignent du parallélisme. Après Arnolfo di Lapo, l'église fut continuée pendant cent soixante ans, par Giotto, Gaddi, Orcagna et Laurenzo Filippi. Depuis peu, Florence a élevé à Arnolfo et à Brunelleschi deux statues colossales : posées en face du Dôme, et adossées aux maisons de la place, elles semblent contempler leur œuvre immortelle. Près de là et du même côté, on voit un banc de marbre sur lequel on prétend que le Dante aimait à s'asseoir ; il porte, pour toute inscription : *Sasso di Dante*, pierre du Dante. Ainsi le même lieu rassemble, en souvenir du moins, les trois grandes illustrations poétiques et artistiques des XIII^e^ et XIV^e^ siècles.

En entrant dans le temple, on admire d'abord un pavé composé de marbres magnifiques, et choisis parmi les plus rares et les plus éclatants. La tradition florentine prétend que celui de la grande nef est dû à François Giamberti da Sangallo, que Michel-Ange donna le dessin de la partie qui entoure le chœur, et que Baccio d'Agnolo termina ce qui restait à faire dans les petites nefs ; mais elle ne peut s'appuyer sur aucune preuve, et les auteurs de ce bel ouvrage sont incertains. Oubli extraordinaire de la part d'Italiens, qui, il faut le dire à leur louange, ont la vertu de la reconnaissance pour tous ceux dont les travaux illustrent leur patrie.

Le Dôme contient de remarquables tombeaux. Je ne citerai que ceux de Brunelleschi, qu'il était juste d'ensevelir sous son plus beau titre de gloire ; de Giotto, de Marsigi, l'ami de Pétrarque ; de Pietro Farnèse, sculpté par Jacques Orcagna ; de Ficino, introducteur à Florence de la philosophie platonicienne ; et enfin celui d'Orso, courageux et patriote évêque de Florence, qui, à la tête du peuple et de son clergé, repoussa les assauts d'Henri VII, et mit en fuite cet empereur.

Placé près d'une porte latérale, un portrait du Dante, que l'on croit de son temps, le représente en robe rouge, un livre à la main, et couronné de lauriers ; s'il n'a pas été fait du vivant de ce grand poëte, il a été peint du moins d'après quelque original, car il reproduit ses traits authentiques. C'est ce qui est le plus probable, puisqu'il est bien douteux que les Florentins, qui le proscrivirent et le laissèrent mourir dans l'exil, eussent permis de le retracer de son vivant sur les murs de leur cathédrale, et de lui décerner un si grand honneur. Il y aurait eu trop choquante contradiction.

Au-dessus de la porte de la grande nef on voit le couronnement de la Vierge, exécuté en mosaïque par Tadeo Gaddi, que les modernes ont surnommé son Jules Romain, par allusion à l'attachement que Raphaël accordait au peintre de Mantoue. L'ouvrage de Gaddi, du milieu du XIV^e^ siècle, montre les progrès de l'art et un grand mérite relatif. Vasari, qui avait vu les fresques de cet artiste dans un meilleur état de conservation qu'elles ne le sont maintenant, prétend que cet artiste avait surpassé Giotto.

Une autre porte en bronze, celle de la sacristie des chanoines, est célèbre par les bas-reliefs en terre cuite vernissée, de Luca della Robbia, qui y sont enchâssés. Leur beauté prouve à quel point de perfection était parvenu l'art de la plastique, imité des anciens et renouvelé à Faënza. C'est dans cette sacristie que se réfugia Laurent de Médicis, lorsque les Pazzi attentèrent à ses jours et assassinèrent son frère Julien, le 26 avril 1478, pendant le service divin, et au moment où le prêtre élevait l'hostie. Laurent ne dut la vie qu'à la présence d'esprit de Politien, qui fit fermer ces portes de bronze.

Le Dôme possède la plus grande méridienne qui existe. Elle fut tracée en 1467, par Paul Toscanelli. Au solstice d'été, le rayon solaire vient frapper, dans la chapelle de la Croix, un carreau de marbre blanc. Le gnomon, par lequel ce rayon s'introduit dans le temple, est placé aux deux tiers de la lanterne de la coupole, à 277 pieds de hauteur. Une pensée religieuse non moins que scientifique présidait à la construction de ce monument astronomique ; l'exacte détermination des solstices fixe aussi l'époque de l'équinoxe auquel est attachée la célébration de la Pâque : la science et la religion se sont prêté un mutuel appui.

Le chœur en marbre nuit à l'ensemble, en empêchant de juger toute la longueur de l'église, et en interrompant le rayon visuel ; il

est situé sous la coupole, et au point d'intersection de la croix latine. C'est un octogone dont le soubassement est continu ; il porte de légères arcades et des colonnes ioniques qui, des nefs, permettent de voir dans son intérieur. Ce soubassement est enrichi de superbes bas-reliefs de Bandinelli et de son élève Jean dell' Opera. On ne peut comprendre les sujets de ces sculptures, et il est probable que les artistes n'ont obéi qu'à leur caprice : fantaisie peu digne d'un lieu saint. Au reste, en Italie on voit souvent des œuvres profanes placées dans les églises ; les Italiens n'ont point, à cet égard, le sentiment des convenances religieuses que possèdent les peuples du Nord. Derrière l'autel, également décoré par le ciseau de Bandinelli, on a placé un groupe, nommé la Piété, que Michel-Ange, surpris par la mort, ne put achever, et qu'il destinait à son propre tombeau ; il représente Joseph d'Arimathie tenant sur ses genoux Jésus détaché de la croix.

La coupole est lézardée en plusieurs endroits, probablement à cause de quelque vice de construction dans les piliers de soutien et les pendentifs ; mais le mal n'a pas augmenté depuis plus d'un siècle. Longtemps cette partie importante du temple resta sans ornement. Enfin, en 1572, Vasari, sous le règne de Côme Ier, y peignit les saints, les prophètes, et les Evangélistes, qui décorent la lanterne ; il mourut avant d'avoir pu commencer la partie inférieure représentant des sujets tirés de la Divine Comédie du Dante ; ce fut Zuccheri qui lui succéda. Seize énormes figures placées entre les fenêtres du tambour sont l'œuvre de plusieurs peintres, parmi lesquels il faut distinguer Empoli, Civoli, et Passignano.

En général, cette cathédrale est plus riche en sculptures qu'en peintures ; les plus remarquables statues sont celles de saint Jacques, de saint Philippe, de saint Jean-Baptiste, de saint Marc, de saint André, par Sansovino, Jean dell' Opera, Donatello, Nicolas Aretino, et Ferrucci.

Le Campanile. — Construit en 1334, ce Campanile, le plus beau de l'Italie, d'une hauteur prodigieuse (258 pieds) si l'on a égard au peu de largeur de sa base, au svelte de sa construction, est gothique allemand et l'ouvrage de Giotto, qui fit preuve d'un rare talent, non-seulement comme architecte dessinateur, mais encore comme habile constructeur. Quels étaient donc ces hommes du moyen âge qui pratiquaient, qui perfectionnaient plusieurs arts, dont un seul absorbe aujourd'hui l'existence entière de nos artistes modernes ? Les hommes de notre siècle ne sont point cependant d'une plus faible nature, leur capacité est la même, de plus la science leur fournit des ressources ignorées de leurs prédécesseurs, mais la manière de vivre est différente. Du temps de Giotto, de Jean de Pise, de Brunelleschi, d'Orcagna, ce que nous appelons la société et les plaisirs n'étaient pas développés et une affaire importante ; les jours s'écoulaient dans le travail d'exécution, et les soirées dans celui de la réflexion. Double vie, et qui doublait aussi l'intelligence. Ajoutez-y une foi ardente, se faisant un devoir de consacrer toutes ses facultés aux monuments religieux.

Le Campanile est revêtu, de sa base à son sommet, des marbres les plus beaux ; le jaune de Sienne, l'ophiolithe verte et le porphyre rouge y dominent ; ainsi, dans son ensemble, dans la réunion de sa forme et de ses ornements, il présente, à la fois, un aspect élégant et demi-sévère. Des statues d'un grand mérite, pour la plupart, le décorent ; six sont de Donatello, les autres d'André Pisano, de Giotto, de Luca della Robia et d'Aretino. Ils ont aussi travaillé aux bas-reliefs ; car toute la sculpture s'est dévouée à ce monument, qui est séparé de l'église, placé près de son flanc droit et sur l'alignement de la façade. Charles-Quint l'admirait tellement, qu'il souhaitait qu'on pût le mettre sous verre. Ce souhait impérial est rapporté par tous les voyageurs qui ont décrit le campanile ; il faut bien aussi en faire mention, puisqu'il est traditionnel.

Le Baptistère. — Situé vis-à-vis du Dôme et de sa façade, projetée depuis si long-temps, et jamais entreprise, il en est séparé par une place de médiocre largeur. Entièrement isolé, et de forme octogone, il fut autrefois la cathédrale assez exiguë de Florence. Sa fondation, qui remonte au VIe siècle, est due à Théodelinde. Mais, depuis la bonne reine des Lombards, on l'a tant embelli, tant d'artistes célèbres l'ont décoré, que l'œuvre ancienne a presque disparu sous les nouvelles et sous la richesse des détails. On sent cependant, à sa noble simplicité, à sa forme presque pareille à celle de quelques temples antiques, que les beaux modèles romains étaient encore sous les yeux de ces premiers constructeurs. Aujourd'hui le Baptistère, déchu de son rang, n'est plus qu'une annexe sous l'invocation de saint Jean.

Il possède les trois fameuses portes colossales en bronze qui sont considérées comme les plus belles qui existent, surtout les deux dernières, de Ghiberti ; car la plus ancienne est d'André de Pise, qui la commença en 1300, et mit neuf ans à la terminer ; temps qui, certes, n'est pas trop long, si l'on considère l'immensité du travail, la beauté de l'exécution, la difficulté des moules et de la fonte pour des sujets dont les figurines sont souvent en entière saillie, presque détachées du fond et d'une finesse extrême. Les pieds, les mains, les têtes, d'une délicatesse parfaite, les plis élégants des draperies, prouvent à quel point de perfection était parvenu l'art de couler le bronze. Cette porte est divisée en vingt compartiments qui représentent la vie de saint Jean-Baptiste, et des allégories relatives aux vertus théologales ; outre le mérite du travail matériel, les figures sont belles de formes, de mouvement, de grâce, et ne participent en rien à la roideur, au compassé de la peinture du temps (1). Cet ouvrage produisit une telle

(1) La peinture est-elle un art plus difficile que

sensation, que la seigneurie partit solennellement de son palais, accompagnée des ambassadeurs alors à Florence, pour visiter et l'œuvre et son auteur, rappelant ainsi l'enthousiasme des Grecs, qui est encore aujourd'hui le partage des peuples méridionaux.

Les deux autres portes, postérieures d'un siècle à celle d'André de Pise, plus belles encore, dignes de servir d'entrée au paradis, comme disait Michel-Ange, et dont l'auteur avait profité de tous les progrès faits avant lui, furent le résultat d'un concours, dans lequel Ghiberti, âgé de 23 ans, triompha, de l'aveu même de ses concurrents. Elles lui coûtèrent quarante années d'études et de travaux, non pas continus, il est vrai, puisqu'il existe de lui d'autres œuvres accomplies dans cette période. Commencées après la terrible peste de 1400, ces deux portes coûtèrent à la république 40,000 sequins, somme énorme, et qui, en tenant compte de la dépréciation successive des espèces métalliques, vaut plus de deux millions d'aujourd'hui. Les sujets de la principale porte représentent des traits de l'Ancien Testament distribués en dix compartiments. On a si souvent décrit ce merveilleux ouvrage, sa grâce, son élégance, la pureté des formes des personnages, l'esprit, la convenance de la composition, l'exécution admirable, que je renvoie à ce qu'en ont dit les historiens et les voyageurs qui m'ont précédé. Ces trois portes étaient dorées. Je ne sais si elles n'ont pas gagné à être dépouillées, par le temps, de cette parure empruntée. Leur couleur, plus sévère, convient mieux à un monument religieux. On voit mieux aussi leurs charmants détails. La dorure, plus brillante que le bronze, devait disperser la lumière et la faire scintiller.

Ce temple est extérieurement revêtu de marbres. Une tête, placée au milieu de la corniche, est le portrait de Ghiberti. Au-dessus de la porte du milieu sont élevées de belles statues de Sansovino, et, de chaque côté, des trophées, dont l'un est dû à une bonne action, et l'autre à une mauvaise. Le premier se compose de deux colonnes de porphyre conquises sur les Sarrasins par les Pisans, et que ceux-ci offrirent aux Florentins, pour reconnaître la fidélité avec laquelle ils avaient protégé leur ville pendant une expédition qui employait toutes les forces de la république. Pise fut alors confiée à la garde de Florence : honorable confiance, noble observation de la foi jurée de la part de deux Etats toujours rivaux de gloire et d'intérêts ! L'autre trophée montre les chaînes qui défendaient l'entrée du port de Pise, et dont Florence s'empara lorsqu'elle soumit cette malheureuse cité, lorsqu'elle anéantit son commerce, son existence politique; lorsqu'elle fit croître l'herbe dans ses rues, uniquement par ambition et par jalousie.

L'intérieur du Baptistère est magnifique, tout éclatant de jaspes, d'albâtres et de dorures ; mais ses deux parties, la supérieure et l'inférieure, ne me semblent pas s'accorder. Celle-ci, jusqu'au cordon de la première, est modernisée par un style et des pilastres corinthiens ; l'autre conserve le caractère du siècle où le monument fut construit, et des mosaïques remarquables par leur grandeur, par leur beauté, et parce qu'elles furent commencées par un peintre grec du Bas-Empire, Apollonius, et par son élève André Taffi. Ils firent la grande figure du Christ, et laissèrent inachevés les autres ornements de la coupole, continués, pendant près de deux siècles, par Turrita, Gaddi, Baldovinetti, Ghirlandajo, et enfin terminés. L'esprit de suite n'a jamais manqué aux Italiens du moyen âge, et leurs successeurs en ont hérité. Le tombeau de Balthazar Cossa, qui mourut simple cardinal après avoir été pape, et déposé par le concile de Constance, action qui rétablit l'omnipotence de l'Eglise assemblée, est un des plus beaux ouvrages de Donatello et de Michellozzo. La statue de l'Espérance et celle de la Foi sont des chefs-d'œuvre de sculpture. Mais l'objet le plus précieux, le vrai joyau de ce Baptistère, c'est le devant d'autel, en argent, en émail et en lapis-lazuli ; prodigieux, admirable travail de l'orfévrerie florentine, le plus important que l'on connaisse, et qui a pour sujet la vie de saint Jean. Entrepris en 1366, il occupa, pendant cent onze ans, les plus habiles artistes, et ne fut achevé qu'en 1477. Michellozzo di Bartolommeo, Maso Finiguerra, l'inventeur ou le restaurateur des nielles ; Boticelli, Salvi, et Antonio del Pollaiuolo, le plus grand dessinateur et anatomiste avant Michel-Ange, y consacrèrent successivement leurs talents. Le pavé en marbre, représentant des arabesques, est le complément de toutes ces magnificences.

Santa-Maria-Novella. — Eglise dont l'intérieur est de la fin du XIII^e^ siècle, et le portail de celle du XV^e^ (1470) ; aussi le style de ces deux parties de l'édifice présente-t-il des différences. L'intérieur est demi-gothique, et déjà dans le portail on voit apparaître les pilastres, les ordres superposés et le fronton. Ses architectes furent successivement trois moines, dont le dernier, Jacques Talenti, était élève d'Arnolfo di Lapo, ce grand édificateur du Dôme. Michel-Ange trouvait cette église d'une rare élégance de dessin et de construction, et l'avait prise en telle affection qu'il l'appelait sa chère épouse, *la sua cara sposa.* Il admirait aussi la porte faite par Alberti, et qui est effectivement d'une grande beauté. L'intérieur offre cependant une singularité bizarre que ne présente, je crois, aucun autre monument. A partir de l'entrée, les arcs des nefs diminuent de dimension par degrés, comme si on les voyait de loin en perspective. On a voulu ainsi les faire paraître plus grands par cette décroissance factice, et allonger en apparence le

la sculpture? Ce qui est certain, c'est que celle-ci l'a toujours devancée dans ses progrès chez les anciens et les modernes. Le sculpteur ne s'occupe que de la forme et de l'expression ; il faut que le peintre joigne à ces études celles du coloris, des raccourcis et de la composition.

temple; mais il en résulte un effet faux et contraire aux intentions de l'artiste; l'œil, habitué à la diminution naturelle des lignes tendantes au point de vue, aperçoit aussitôt le mensonge.

Sur la façade se trouvent deux témoins de la science astronomique du XVI^e^ siècle; ce sont une armille de Ptolomée, et un cadran qui sert à mesurer l'arc céleste compris entre les tropiques. L'astronome, le mathématicien, auteur de cet ouvrage, qu'il entreprit par ordre de Côme I^er^, était encore un moine dominicain, le père Danti; car, depuis le XIII^e^ siècle, les couvents florentins furent une pépinière où se cultivaient tous les arts, toutes les sciences qui se rattachaient au culte. Les églises étaient des lieux où se tenaient des assemblées administratives et politiques, où se faisaient les élections, où les savants se réunissaient pour discuter, et sans doute disputer. La vie publique se passait en partie sur les places et dans les temples. C'est là qu'on offrait des moyens d'instruction garantis par la puissance de l'Etat et de la religion; puissance nécessaire dans un temps où la propriété particulière était moins en sûreté que de nos jours, où le pillage et la dispersion d'objets précieux étaient souvent une peine illégale infligée aux proscrits.

Parmi toutes les peintures qui décorent Santa-Maria-Novella, il faut principalement s'attacher à la fameuse Vierge de Cimabué, peinte en 1267; elle sert de date à la renaissance de l'art, et a réellement un très-grand mérite si on la compare aux tableaux qui l'avaient précédée. Elle inspira un enthousiasme dont tous les historiens italiens ont parlé, et fut portée triomphalement par le peuple, de la maison du peintre à la chapelle où elle est encore. Charles d'Anjou, déjà roi de Naples, l'honora d'une visite pendant qu'elle était encore dans l'atelier, et s'y rendit en grand appareil. Il est permis de croire que le conquérant, connu par la dureté de son caractère, et moins amateur d'arts que de combats, voulut flatter les Florentins dont il venait d'être nommé protecteur. La Vierge, assise sur un trône soutenu par des anges, a la pose traditionnelle de l'époque; sa tête, assez belle de forme, est sérieuse et empreinte d'une tristesse qui se retrouve dans toutes les Vierges du temps. Les mains, faiblement dessinées, ont les doigts longs et fuselés. L'enfant Jésus n'a pas la grâce enfantine que l'école italienne a su lui donner plus tard. En général, il m'a paru que Cimabué et ses premiers successeurs, ou ne recherchaient pas la beauté, ou ne savaient pas y atteindre; cependant, entre ce tableau et ceux faits précédemment par les Grecs du Bas-Empire, et Giunta leur élève, il y a un intervalle immense. Cimabué a imité la nature; et les artistes grecs, si toutefois on peut leur donner ce nom, travaillaient sur des poncifs roides et symétriques, que probablement ils se transmettaient depuis plusieurs générations. Ils étaient des ouvriers; Cimabué fut un peintre.

De vastes fresques doivent surtout être remarquées: les unes de Lippi, et les autres de Ghirlandajo. On prétend que son élève, Michel-Ange, y a travaillé dès l'âge de seize ans, et qu'un groupe entier de figures est de lui. Si le fait est vrai, la précocité du talent de l'artiste est à citer, mais n'a rien d'invraisemblable, puisque l'on connaît des œuvres de Raphaël produites à dix-sept ans, et hors de la direction de son maître, tandis que Michel-Ange peignit ce groupe sous les yeux de Ghirlandajo. Parmi les personnages de ce tableau, plusieurs sont représentés sous les traits de Florentins célèbres: on y voit Politien; Gentile, qui fut chargé de l'éducation de Laurent de Médicis, et devint évêque d'Arezzo; Marsile Ficin; Landino, commentateur du Dante; la belle Ginevra de Benci et Ghirlandajo lui-même. Cet usage des artistes de cette époque et des précédentes, d'introduire dans leurs tableaux leurs amis doués de talents, sans doute a privé ces peintures du beau idéal, et les a réduites souvent au genre du portrait. Mais qui de nous pourrait s'en plaindre? D'autres fresques, ornant la chapelle Strozzi, représentent l'enfer et le paradis, elles sont d'Orcagna. On y retrouve toute l'imagination qu'il a développée dans celles de Pise. Au-dessus de la porte d'entrée est un grand crucifix de Giotto.

Santa-Maria-Novella renferme aussi plusieurs tombeaux que l'on doit citer sous le rapport de l'art, ou à cause des personnages qu'ils contiennent. Tels sont ceux des cardinaux Nicolas et Taddeo Gaddi; du patriarche grec Joseph, qui, au concile de Florence, consentit à la réunion des Églises d'Orient et d'Occident; de sainte Villana, qui vécut au XIV^e^ siècle, et dont la tombe présente deux anges pleins de grâces, ouvrage de Rossellini. Mais la plus belle de ces sépultures est, sans contredit, celle de Philippe Strozzi, par Majano; Ghirlandajo repose aussi dans cette église.

Dans l'oratoire de Bianco, il faut examiner les peintures de Carlo Dolci et de Christophe Allori, ce grand coloriste florentin.

A côté de l'église se trouve un cloître qui en dépend, et que l'on appelle le cloître vert, parce qu'il est décoré, dans son pourtour, de fresques monochrômes peintes avec de la terre verte. Ces fresques, bizarres par le choix de la couleur pour représenter des êtres humains, sont fort altérées et assez médiocres, quoique leur auteur, Paul Ucello, fût homme de talent. Dans ce même cloître est la chapelle des Espagnols, car chaque peuple chrétien a cherché à posséder, dans les grandes villes d'Italie, un sanctuaire qui lui fût spécialement destiné. Là se célébraient les fêtes patronales de la nation et les événements qui l'intéressaient. Cette chapelle obscure, en voûte surbaissée, mais richement ornée, est couverte des fresques de Tadeo Gaddi et de Simon Memmi, contemporain et ami de Pétrarque. Ainsi, elles sont du milieu du XIV^e^ siècle, et ont un très-grand mérite, non-seulement relatif, mais réel. C'est dans ces peintures que les figures de femmes com-

mencent à avoir de la beauté, de la grâce, et que le coloris devient plus naturel et plus brillant. Parmi les portraits de dominicains placés dans ce cloître, on doit s'arrêter devant celui de Savonarola ; sa figure est sévère, mais elle ne donne pas une idée de l'ardeur, de la fougue religieuse et politique qui éclatait dans ses discours.

Dans une chapelle souterraine existent encore quelques débris de peinture grecque des x^e^ et xi^e^ siècles ; il est inutile de parler de leur roideur et et de leur anti-naturel.

La pharmacie dépendante du couvent a de la célébrité à Florence, et fait un assez grand commerce de remèdes. Les guides veulent absolument la faire visiter par les voyageurs tombés entre leurs mains ; mais, quoique bien tenue, elle n'a rien d'extraordinaire.

Saint-Laurent.—Chapelle des Médicis.—Bibliothèque Laurentienne.—L'église de ce couvent, dont la première fondation remonte au iv^e^ siècle, fut consacrée, en 393, par saint Ambroise. En 1425, la république la fit réédifier par Brunelleschi. Elle est divisée en trois nefs, séparées et soutenues de chaque côté par sept colonnes portant des arcs demi-circulaires. Ce nombre impair des colonnes est singulier, hors des usages de l'architecture ; et, en examinant le monument, on ne trouve pas la raison qui a fait agir ainsi Brunelleschi, puisque, reconstruisant à neuf, rien ne le gênait pour le tracé de son plan. Cette église, à plafond et à rosaces dorées, est belle néanmoins de forme et de lignes, et la première de Florence où l'ordre corinthien ait reparu dans sa pureté et son élégance. Auparavant, les architectes du moyen âge l'avaient toujours altéré, soit dans son chapiteau, soit dans le rapport de son diamètre à sa hauteur. Démolissant souvent les monuments antiques pour employer leurs débris dans les nouveaux, prenant un chapiteau d'un côté, un fût de l'autre, ils ne formaient qu'un ordre bâtard et de fausses proportions. Vingt-quatre chapelles, bâties aux frais de riches familles florentines, sont placées sur les bas côtés. Elles contiennent un grand nombre de bons tableaux, mais aucun n'est d'un mérite transcendant. Il n'en est pas de même des sculptures de la chapelle du Saint-Sacrement, de Desiderio ; belles, remplies de grâce, de finesse, et d'une admirable exécution, elles méritent toute l'attention des amateurs. Le marbre s'est amolli, s'est plié sous la main de l'artiste. Au milieu de la grande nef est placé, à plate terre, le dessus de la tombe, en serpentine et en porphyre, de Côme l'Ancien, justement surnommé le Père de la patrie. Au-dessous est le caveau où reposent les restes du grand citoyen.

Saint-Laurent a deux sacristies, l'ancienne et la nouvelle, toutes deux célèbres, et qui méritent de l'être. Les plus grands artistes se sont appliqués à les décorer. L'ancienne fut élevée sur les dessins du fécond Brunelleschi, que l'on retrouve dans toutes les constructions érigées de son temps à Florence ; Donatello y a sculpté les médaillons de la coupole, les portes en bronze, les quatre évangélistes en marbre, et le tombeau de Jean de Médicis, père de Côme, et le premier auteur de la richesse et de la puissance de sa famille. Comme tous les Florentins célèbres de cette époque, il réunit les talents de négociant, d'ambassadeur et de chef de la république. On doit aussi remarquer un mausolée en porphyre, que Laurent le Magnifique et Julien élevèrent à la mémoire de leurs oncles, fils de Côme ; cette tombe splendide, ornée de bronzes d'une parfaite ciselure, est d'André da Verrochio. Une belle fresque du Bronzino, une Nativité de Raffaellino, et un saint Laurent du Pérugin complètent les magnificences de cette ancienne sacristie ; et cependant la nouvelle les surpasse encore, sinon par la richesse de la matière, du moins par son emploi. Michel-Ange fut à la fois son architecte, son sculpteur, et maître de coordonner son œuvre en toutes ses parties ; aussi ce petit temple possède-t-il, dans les deux tombes de Julien de Médicis, et de Laurent duc d'Urbin, un titre éternel de gloire ; il faut l'espérer du moins, car de pareils ouvrages ne doivent pas périr. Faites dans le moment où le génie de l'artiste était dans toute sa force, ces deux tombes sont exemptes d'une certaine sauvage et rude étrangeté, qu'il a quelquefois affectée, surtout en avançant en âge ; on y retrouve néanmoins toute sa fierté, toute la hardiesse de ses formes, toute l'expression qu'il sait donner à ses têtes. Les deux figures de la Nuit et de la Pensée, *il Pensiero*, resteront à jamais célèbres, et comme des modèles à part, qui ne sont ni de l'antique, ni de la sculpture moderne, mais du Michel-Ange. Un demi-jour, habilement ménagé, s'échappe de la coupole, et ajoute aux impressions que ces tombeaux feraient naître par eux-mêmes. Dans cette sacristie est encore placé un groupe, non achevé, de la Vierge et de l'enfant Jésus. La Vierge, quoiqu'un peu sévère, a de la beauté, mais il me semble impossible d'approuver l'exagération musculaire et matérielle de l'enfant, qui ressemble à un jeune Hercule ; est-ce ainsi qu'il fallait représenter celui qui, dès son enfance, devait être un type mystique, et indiquer qu'il annoncerait une religion de grâce et de douceur ? Michel-Ange, grand anatomiste, a quelquefois trop cédé au désir de montrer sa science, lorsqu'il a peint ou sculpté le nu. Les formes prononcées excluent l'élégance et la noblesse ; les sculpteurs grecs le savaient bien, et ne les ont employées que pour des esclaves, des gladiateurs, dont l'intelligence était censée peu développée.

Avant de quitter l'église pour entrer dans la chapelle des Médicis, qui y est attenante et placée derrière le chœur, il faut examiner les deux chaires, exécutées d'après les dessins de Donatello, par son élève Bartoldo ; ce sont deux chefs-d'œuvre où brillent l'expression et l'habileté du ciseau ; leurs bas-reliefs sont classiques.

Cette chapelle, qu'on devrait plutôt appe-

ler église, vu ses dimensions, puisqu'elle a 179 pieds de hauteur sur 86 de diamètre, fut fondée, en 1604, par le grand-duc Ferdinand Ier, et bâtie sur les dessins de son frère don Juan. Destiné à recevoir des tombeaux, ce temple sépulcral est le triomphe de la marbrerie, et contraste, par son éclat, avec l'austérité de sa destination. Il est impossible d'énumérer toutes les variétés de porphyres, de jaspes, d'albâtres, d'agates, de lapis qui scintillent et surprennent la vue. On a rassemblé tout ce que l'Italie, la Sicile et l'Orient produisent de plus beau en ce genre. Quand on connaît la rareté, le prix de ces précieux matériaux et leur excessive dureté, qui rend si difficile leur mise en œuvre, on est effrayé de ce qu'ils ont dû coûter pour être mis en place. Parmi les tombeaux, deux sont principalement remarquables : ceux de Ferdinand Ier et de Côme II, son fils. La statue en bronze doré de Côme est de Jean de Bologne; celle de Ferdinand, de la Tacca. Les armoiries de toutes les villes de Toscane sont représentées en pierres dures sur les parois de cette chapelle, à laquelle on travaille depuis deux siècles ; et pourtant certaines parties attestent, par leur état peu avancé, qu'il faudra de longues années pour les terminer; mais la coupole, qui était restée sans aucune espèce d'ornement, vient enfin d'en recevoir un digne de ce riche monument. Ce sont des fresques de M. Benvenuti, bien composées, bien dessinées, et surprenantes par un éclat, une vigueur de ton qui leur donne l'aspect d'une peinture à l'huile. Cet ouvrage fait le plus grand honneur au jeune peintre florentin.

A voir cette profusion de tableaux, de statues, de bas-reliefs, répandus dans les temples, dans les palais, et jusque dans les rues et les places publiques, on dirait que Florence ne s'est occupée que des arts, n'a vécu que pour eux ; cependant son peuple fut guerrier, politique et commerçant.

Les tombeaux des Médicis sont ainsi répartis : dans l'église est Côme l'Ancien ; dans les deux sacristies, les membres de la famille qui ne furent pas ducs, et dans la chapelle, les souverains, excepté le premier, Alexandre, assassiné par son cousin, Laurent, qui s'était donné à lui-même le surnom de *Populaire*.

Dans le cloître, environné d'arcades, planté d'orangers croissant en pleine terre, et construit sur les dessins de Brunelleschi, on voit la statue de Paul Jove, par Sangallo. Ce méprisable et vaniteux personnage, d'abord médecin, puis historien menteur, vénal, quêtant les bienfaits des souverains, déchirant ceux qui dédaignaient d'acheter ses éloges, se vantant d'avoir deux plumes, une d'or et une de fer, et qui, on ne sait comment, devint évêque de Nocera, se décerna lui-même cette statue par son testament.

Du cloître un bel escalier conduit à la célèbre bibliothèque Laurentienne, qui, avant l'invention de l'imprimerie, et même longtemps après, fut regardée comme la plus riche de l'Europe. Ses vitraux, peints d'après les dessins de Jean d'Udine, ont une réputation méritée ; on y retrouve toute l'élégance, tout le capricieux bon goût de l'élève que Raphaël affectionnait, et qu'il chargea de décorer le Vatican d'arabesques devenues un type de l'art. Longue de 143 pieds, large de 35, cette bibliothèque fut fondée par le pape Clément VII, pour y réunir les manuscrits que les Médicis, ses ancêtres, avaient rassemblés, et qu'il augmenta considérablement. En 1808, on en comptait six mille ; mais la suppression d'un grand nombre de couvents, opérée cette même année, et la réunion de leurs archives et manuscrits, ont beaucoup enrichi cette collection, qui se compose, non-seulement d'ouvrages en grec, latin, italien, vieux français et provençal, mais aussi de ceux en langues orientales. Ferdinand III a joint à cette bibliothèque un vaste cabinet destiné aux premières éditions des classiques.

Quatre-vingt-huit tables en forme de pupitres, et placées à droite et à gauche de la galerie, sont couvertes des sept cents énormes manuscrits qui formaient primitivement la collection ; reliés en bois et à fermoirs de métal, ce qui montre quel prix on mettait à leur solidité et à leur conservation, ils sont tous attachés par des chaînes aux pupitres : précaution utile au XVe siècle ; car avant l'invention de l'imprimerie, les amants des Muses ne se faisaient pas scrupule, dans leur appétence littéraire, de voler des livres. Presque tous ceux de la Laurentienne ont authentiquement appartenu à des savants, à des littérateurs, à des poëtes illustres ou connus du moins, des XIVe et XVe siècles, et quelques-uns sont annotés de leur main. Parmi ces témoins du patient amour de nos ancêtres pour l'étude, on contemple avec plaisir et respect les lettres familières de Cicéron et celles à Atticus, transcrites par Pétrarque ; les Pandectes retrouvées et conquises par les Pisans en 1135, qu'ils rapportèrent en triomphe dans leur patrie, et dont l'écriture date, dit-on, du VIe ou VIIe siècle ; Pandectes qui donnèrent lieu à la renaissance de la *ratio scripta*, du droit romain. Si les Pisans enlevèrent ce trésor aux Amalfitains, à leur tour les Florentins s'en emparèrent en 1406, par le droit de la guerre, et il faut dire, à leur éloge, qu'ils en usèrent libéralement, et en répandirent des copies nombreuses dans les écoles. La bibliothèque conserve aussi les Actes du concile œcuménique de Florence, tenu en 1439, pour la réunion des Eglises grecque et latine en présence du pape, du patriarche de Constantinople, et de l'empereur Jean Paléologue ; une copie du Décaméron de Boccace, faite en 1384, un Plutarque de l'écriture du IXe ou Xe siècle, parfaitement conservé; deux manuscrits de Tacite, dont la date est incertaine, mais que l'on croit avoir été copiés entre le VIIIe et le IXe siècle ; un Horace qui faisait partie des livres de Pétrarque, ainsi que le prouve une inscription écrite par lui-même ; une lettre du Dante, par laquelle il refuse avec une noble fierté

de rentrer dans sa patrie aux conditions honteuses qu'elle voulait lui imposer. Il serait trop long d'énumérer tous les volumes précieux que la Laurentienne renferme; mais il en est deux qui méritent plus de détails par la polémique qu'ils ont fait naître. Un Virgile, sur parchemin, du IV^e^ ou V^e^ siècle, le plus ancien connu, et d'une étonnante conservation ; il y manquait les premières pages, mais elles ont été retrouvées à la bibliothèque du Vatican par M. Mai, aujourd'hui cardinal. Il est à remarquer que l'Enéide de ce manuscrit ne contient pas les quatre premiers vers commençant par : *Ille ego qui quondam*,..... qui se trouvent dans des manuscrits postérieurs et dans plusieurs éditions. Le poëme débute par : *Arma virumque cano*. Dans un autre ancien manuscrit qui se trouve à Milan, ces quatre vers manquent aussi; ont-ils été ajoutés par quelque moine littérateur des siècles suivants ? Il n'est pas probable que Virgile, si exact observateur des convenances, ait commencé une œuvre épique par entretenir si longuement ses lecteurs de lui-même. Le second, qui doit fixer l'attention, est le fameux Longus, dans lequel Paul-Louis Courier découvrit un passage inconnu qu'il joignit à sa traduction de Daphnis et Chloé, et qui fit naître une si âpre dispute entre lui et le bibliothécaire, M. Furia ; celui-ci accusait Courier d'avoir fait volontairement sur ce passage une épaisse et large tache d'encre qui l'avait rendu illisible. Désormais Courier en devenait l'unique possesseur. Comme il s'agissait d'une grave imputation dirigée contre un homme que j'ai connu, et qui a marqué parmi les bellénistes, j'ai examiné le manuscrit avec la plus sérieuse attention. Je suis forcé de convenir que Courier m'a paru complétement dans son tort, et avoir méchamment maculé Longus. La tache est énorme, de trois ou quatre pouces de longueur et de deux de largeur. Voici comment elle a été faite : les barbes d'une plume ont été trempées dans l'encre et fortement traînées sur une feuille de papier immédiatement appliquée elle-même sur le passage en question. Or est-il probable qu'on ait une distraction pareille, aussi inconcevable, surtout quand il s'agit d'un manuscrit précieux qui nous est confié, et qu'on doit, comme helléniste, lui vouer amour et respect ? Si Courier a eu tort dans le fond, sa faute s'est encore aggravée par la forme ; sa défense est une injure perpétuelle adressée à son adversaire. J'ai cru devoir donner raison, contre un de mes compatriotes, à M. Furia, à un savant aussi honorable, aussi distingué. *Amicus Plato, magis amica veritas.*

Dans un manuscrit du *Canzoniere*, il ne faut pas oublier de voir le portrait authentique de Laure. C'est un original, ou une copie faite sur celui de Simon Memmi. Ce peintre, ayant demeuré longtemps à Avignon, peignit d'après nature l'amante platonique de Pétrarque.

Au milieu de la galerie, sous un bocal est

placé un doigt de Galilée, qui fut dérobé lorsqu'on ouvrit son tombeau à Santa-Croce. J'avoue que je n'aime pas cette relique exposée à tous les regards ; elle me semble une profanation des restes d'un grand homme. Ses travaux pour perfectionner le télescope, pour découvrir les satellites de Jupiter, le pendule et les lois de la chute des corps graves, voilà ce qui doit exciter notre curiosité, et non ses ossements.

Près de cette bibliothèque est établie l'imprimerie en caractères orientaux, que Ferdinand I^er^ fit fondre à Rome sur les types de ceux de la Propagande. Restée inactive pendant près de deux siècles, elle a repris ses travaux depuis quelques années.

Bibliothèque Ricardi. — Cette bibliothèque, située dans la Via-Larga (Rue Large), tire son nom du palais qui la renferme. Construit en 1430 par Côme l'Ancien, habité par Laurent, et par les premiers souverains de sa famille, il reçut aussi des hôtes illustres : Charles VIII, allant à la conquête de Naples, Léon X, l'empereur Charles-Quint, l'habitèrent quelque temps. Ferdinand II le vendit aux Ricardi en 1659, et le grand-duc l'a racheté en 1814. Des personnages non moins célèbres y trouvèrent une généreuse hospitalité ; c'est là que, sous la protection de Côme et de Laurent, se réfugièrent les savants chassés de Constantinople tombé au pouvoir des Turcs. C'est là que s'alluma le flambeau qui devait éclairer l'Occident. Ce palais, présentant une masse énorme et tous les caractères distinctifs de l'architecture florentine, eut trois constructeurs : Brunelleschi, Michel-Ange et Michellozzi. Le second perça, dans le rez-de-chaussée en bossages, des fenêtres cintrées ; et le troisième couronna l'édifice d'une corniche, dont la saillie extraordinaire a pourtant à la fois de la grâce et de la sévérité.

Dans la cour, à colonnes et à portiques, sont des bas-reliefs en médaillons de Donatello, des statues, et des inscriptions grecques qui ont fait naître de sérieux débats entre les savants ; les uns attaquant, les autres soutenant leur authenticité. Dans la chapelle, Benozzo Gozzoli, ce grand peintre du Campo-Santo, exécuta, au milieu du XV^e^ siècle, une Gloire, une Nativité et une Epiphanie, mais toujours avec les costumes de son temps. Ces fresques sont pleines d'esprit, de mouvement et bien conservées. La galerie du palais est décorée d'allégories représentant les vicissitudes humaines. C'est un des beaux ouvrages de Luca Giordano, que la rapidité de son pinceau a fait surnommer *Fa presto*.

La bibliothèque ne dépend point du gouvernement; elle appartient à la ville depuis 1811, et possède environ vingt-cinq mille volumes et trois mille cinq cents manuscrits. Sa fondation est due à Ricardo Romulus Ricardi, et date de 1558, époque où l'amour des littératures grecque et romaine était à son plus haut point, et nous rendit de si grands services en découvrant et con-

servant des œuvres que le temps eût achevé de détruire. Honneur donc aux érudits de ce siècle laborieux ! La collection s'est encore beaucoup enrichie par un autre membre de la même famille, le chanoine Gabriel Ricardi, qui, en 1789, lui laissa, outre ses livres imprimés, dix-huit cents manuscrits ; elle a été si souvent décrite, que je me bornerai à citer l'*Histoire Naturelle* de Pline, manuscrit du x^e^ ou xi^e^ siècle, et le plus ancien de cet auteur ; une *Histoire de Venise*, s'arrêtant à l'an 1275, traduite en français de la même époque, d'après le texte latin, et qui prouve que la prédilection pour notre langue existait déjà au xiii^e^ siècle. Le traducteur, Martino de Canale, annonce, dans son introduction, qu'il a préféré ce langage *parce que il cort parmi li monde, et est le plus délitable a lire et oïr que nul autre.* En effet, son caractère était dès lors la clarté et la précision. D'autres voyageurs ont relaté ce manuscrit, mais, pour la gloire de notre langue, j'ai cru devoir en parler aussi ; le *Testament* de Philippe Strozzi, le dernier des républicains florentins de bonne foi, homme généreux, mais qui ne connaissait pas ses contemporains ; ce testament fut écrit au moment où Strozzi, prisonnier, allait se suicider.

A quelques pas de cette bibliothèque, et dans la même rue, se trouve celle de Marucelli. Fondée par un noble florentin, et ouverte trois fois la semaine, elle possède plus de 45,000 volumes. Ainsi, en comptant celle de l'académie des arts, Florence renferme six grandes bibliothèques, et près de 400,000 volumes imprimés ou manuscrits. Je ne crois pas que, dans aucune autre ville de population égale, il existe un aussi vaste dépôt des connaissances humaines. Il y a donc à Florence, dans le domaine public, cinq volumes par habitant, et à Paris, deux seulement. Londres est à proportion bien moins riche encore.

Saint-Marc. — L'Annonciade. — Le couvent des Anges. — La façade de Saint-Marc a été reconstruite en 1777, par Pronti da Rimini, moine de l'ordre des Carmes. Elle est à trois rangs de colonnes superposées. Elle m'a paru sans saillies, d'un profil maigre. surtout à côté des puissants monuments florentins, et pleine des défauts de l'architecture italienne de la fin du xvii^e^ siècle, et du milieu du xviii^e^. Son intérieur, qui a un autre aspect, est de Jean de Bologne. Cette église est ornée de belles peintures, de sculptures remarquables et de tombeaux d'hommes illustres. Les deux statues de saint Antonin et de saint Zanobi sont de Jean de Bologne. Parmi les tombeaux, il faut remarquer celui du fameux Pic de la Mirandole, mort en 1494, à l'âge de 32 ans, et qui fut un prodige de science ou plutôt de mémoire ; car, dans tout ce qui nous reste de lui, on voit qu'adoptant sans critique le faux et le vrai, et pensant par autrui, tout lui était bon, pourvu qu'il le trouvât dans les livres de ses prédécesseurs, et surtout des anciens. Ses contemporains ont prétendu qu'à 18 ans il savait vingt-deux langues. Ils ont probablement voulu dire qu'il en connaissait les éléments, et le fait est encore incroyable. C'était un véritable érudit de son époque, un compilateur ; et pourtant, les hommes de cette espèce nous ont rendu de grands services. En jurant par Platon, par Aristote, on rassemblait, on collationnait leurs œuvres, on les mettait en lumière. Aimable et sans jalousie envers ses confrères en littérature, Pic montra un beau caractère, et c'est par là qu'il mérite principalement notre respect et nos louanges. Sorti d'une famille illustre, frère du prince souverain de la Mirandole et de Concordia, il comprit le charme de l'étude et en répandit le goût par son exemple. Ses thèses, ses dissertations ont été imprimées, et composent un énorme volume in-folio. Près de son tombeau sont placés ceux du poëte Benivieni et d'Ange Politien, littérateur célèbre, et l'un des restaurateurs des lettres grecques. Ces tombes font naître une touchante émotion ; elles rappellent que Pic de la Mirandole, Benivieni, Politien, furent unis par une vive affection, par l'amour du travail, et qu'ils demandèrent que leurs sépultures ne fussent point séparées.

Dans le couvent joint à l'église, on montre la cellule d'un homme qui a laissé une moins bénigne mémoire, le terrible Savonarola. C'est là qu'il se nourrissait de haine contre les Médicis, et lançait de sinistres prophéties. Il fut enfin pendu et brûlé par ses propres partisans : Machiavel a dit de lui que dans les temps modernes les prophètes désarmés finissent par marcher au supplice.

La place de l'Annonciade, environnée de bâtiments uniformes en portiques à colonnes et surmontés d'un seul étage, est la plus régulière de Florence. Au milieu s'élève la statue équestre de Ferdinand I^er^, fondue avec le bronze des canons conquis sur les Turcs. C'est un ouvrage médiocre de Tacca, lourd de forme et dur d'exécution. Deux fontaines, du même métal et d'un meilleur travail, sont de Louis Salvetti. Au fond de la place, un portique de même architecture précède la cour qui le sépare de l'église. Il est percé de trois portes ; celles des deux côtés conduisent au couvent et à la chapelle de Saint-Sébastien, qui possède trois bons tableaux de Polaiuolo, de Paggi, d'Aurelio Lomi et des statues de Novelli. La porte du milieu est décorée d'une mosaïque de David Ghirlandajo, homme de talent, mais qu'il ne faut pas confondre avec son frère Dominique, artiste si remarquable du xv^e^ siècle par la pureté de son dessin, la beauté de ses contours, les progrès qu'il fit faire à la perspective et à l'art de la mosaïque, et qui dirigea les premières études de Michel-Ange. Les lunettes (1) de la cour sont enrichies de peintures de Cosimo, de Baldovinetti, de Pontormo, d'André del Sarto ; celui-ci y a

(1) On appelle, en architecture, lunette une baie en voussure pratiquée dans les côtés d'une voûte.

représenté, avec sa grâce ordinaire, la naissance de la Vierge, et, sous les traits de sa femme, une des figures qui entourent sainte Anne. Lui-même s'est placé dans l'Adoration des Mages.

L'église, à une seule nef et en forme de croix, a été gâtée par les ornements modernes qu'on y a prodigués, et qui jurent avec le style simple et sévère de la place et de la cour. Si elle est moins belle, elle n'en est pas moins riche. Sa chapelle della Santissima Vergine Annunziata, si célèbre dans toute la Toscane, est étincelante de métaux précieux et de pierres dures. L'autel est en argent massif, et ce qui vaut mieux, parce que l'art l'emporte sur la matière, il supporte une tête de Jésus-Christ, par André del Sarto. Parmi les objets dignes d'attirer l'attention, il faut citer, dans la chapelle de la Vierge du Bon-Secours, construite aux frais et sur les dessins de Jean de Bologne, un crucifix et des bas-reliefs en bronze, la coupole, peinte par Pocetti, et derrière l'autel un tombeau en marbre avec deux génies que le fondateur de ce petit temple destinait à sa sépulture. Dans les autres chapelles, un Christ mort, soutenu par Nicodème, de Bandinelli; une Assomption que l'on dit du Pérugin, ce qui est douteux; le Christ entre les deux larrons, magnifique ouvrage de Jean Strada, et enfin un admirable tableau de Christophe Allori, un des plus beaux qui existent. Composition, expression, dessin, éclat et puissance de couleur, habileté du pinceau, tout s'y trouve.

La grande coupole, qui égale en diamètre le Panthéon romain, est une des merveilles de l'architecture florentine. Ainsi que les chapelles, elle fut élevée par Baptiste Alberti, et aux dépens de Louis de Gonzague, souverain de Mantoue. Je n'ai pu savoir l'époque précise de cette vaste construction; mais comme Gonzague régna de 1327 à 1360, on peut connaître ainsi la date approximative. Cette coupole fut peinte, au XVI^e^ siècle, par Volterrano. Il y fit briller les qualités qui le distinguent, la correction du dessin, la dégradation aérienne des teintes et la parfaite connaissance de la perspective vue de bas en haut. C'est un des derniers ouvrages de cet habile artiste, que nous connaissons peu en France, attendu qu'il ne s'est guère occupé que de grandes machines à fresques. Thorwaldsen, successeur de Canova, et qui tient aujourd'hui le sceptre de la sculpture à Rome, a récemment orné le maître-autel d'un bas-relief.

Les Anges, couvent fondé en 1294, possèdent quelques bons tableaux d'Alexandre Allori, d'Empoli, de Grisoni et de Rosselli. Les bâtiments, d'une grande étendue, contiennent trois cloîtres; Ammanati fut l'architecte du premier, et Silvani des deux autres. Je ne fais mention de cette habitation des Camaldules, que parce que deux hommes célèbres, et qui eurent en Italie une grande influence sur la marche de l'esprit humain, y reçurent leur éducation: Côme l'Ancien, et son petit-fils Jean de Médicis, qui monta sur le trône pontifical sous le nom de Léon X. Nommé cardinal à onze ans, il continua ses études sous une règle sévère. C'est aux Camaldules que Démétrius Chalcondyle et Pierre Éginète lui inspirèrent l'amour de la littérature grecque, que Michellozzi lui enseigna la langue latine, et que le célèbre Bibiena, devenu plus tard cardinal lui-même, initiait le jeune Médicis aux secrets de la poésie toscane. Les cellules de cette enceinte rappellent des noms chers à tous les hommes d'intelligence, à tous les amis de la renaissance littéraire.

Sainte-Croix (*Santa-Croce*).— Commencée en 1294, par ordre de la république, sur les plans du fécond architecte Arnolfo di Lapo, cette église coûta des sommes énormes à l'Etat. De riches citoyens soulagèrent cependant le trésor, en contribuant à la dépense qu'exigeait un si vaste édifice, dont la longueur est de 430 pieds, et la largeur de 125. Néanmoins sa façade n'a jamais été achevée. Un grand mur nu s'élève au-dessus des trois portes d'entrée; celle du milieu n'a pour toute parure, dans l'intérieur de son cintre, qu'une statue en bronze, de Donatello, représentant saint Louis, non notre grand roi, mais l'archevêque de Toulouse, mort en 1299, qui appartenait aussi à la race des Capétiens, par son père Charles II, roi de Naples. Deux saints, sortis du sang royal de France, furent inscrits au calendrier dans le même siècle. Divisé en trois nefs par deux rangs de colonnes, dont les chapiteaux sont incorrects, ce temple sombre, sans ornements, d'une architecture sévère, convient à sa destination; il était le Panthéon de Florence; c'est là que, sur décret public, la sépulture était accordée aux grands hommes, aux savants, aux littérateurs, aux artistes célèbres. Plusieurs cependant, ce ne sont pas les moins illustres, n'y furent pas placés immédiatement après leur mort, et ne reçurent cet honneur que trop tardivement. Galilée l'attendit longtemps, et son monument funèbre se ressentit de ce délai, car il fut élevé au moment de la complète décadence de la sculpture italienne. Machiavel, quoique sa cendre reposât à Sainte-Croix, n'obtint que trois siècles après, en 1787, le souvenir de ses concitoyens; et le Dante (1) n'a qu'un moderne cénotaphe (2), exécuté par M. Ricci, puisque le grand poëte mourut dans l'exil, et que ses restes mortels ne furent jamais apportés dans sa patrie. Il faut pourtant convenir que si Florence fut sans pitié pour le vivant, elle l'honora dès qu'il cessa de respirer. En 1396, elle demanda sa dépouille mortelle à Ravenne, où Alighieri termina son errante carrière de proscrit. La preuve de nouvelles tentatives faites en 1429 est déposée aux archives. Quatre-vingt-dix ans après, les Toscans s'adressèrent encore à Léon X, et parmi les signataires de la pétition, se trouve Michel-Ange, offrant de

(1) Son vrai nom était Durante Alighieri.
(2) Un cénotaphe est un tombeau dressé à la mémoire d'un mort.

consacrer à une noble tombe son talent d'architecte et de sculpteur. Depuis ces tentatives infructueuses, les Florentins, ne pouvant posséder le corps, rendirent un éclatant hommage à l'esprit, et fondèrent une chaire dont le professeur devait expliquer et commenter la *Divine Comédie*. Michel-Ange ne pouvait manquer à cette église, à ce Panthéon; mort à Rome à l'âge de quatre-vingt-dix ans, il devait être déposé à Saint-Pierre, dans le temple dont son génie avait élevé la coupole; mais Côme Ier le fit enlever de nuit et transporter à Florence. Il fournit les marbres du tombeau, et trois élèves de Buonarotti, Jean dall' Opera, Cioli et Lorenzi, s'empressèrent de le décorer de trois statues représentant l'Architecture, la Peinture et la Sculpture; elles sont bonnes isolément, quoique loin de ce qu'on aurait désiré pour un hommage rendu à un tel artiste, mais leur ensemble est manqué sous le rapport de l'ordonnance et de l'expression. Il est bien rare que plusieurs sculpteurs puissent sentir, exprimer de même, et s'entendre pour donner de l'unité à un ouvrage complexe. Le tombeau de Léonard Bruni l'Arétin, non pas l'infâme satirique, mais l'habile historien, date du xve siècle; c'est un bel ouvrage de Rossellini. Près de ces mausolées s'élève celui d'Alfieri; il passe à Florence pour le chef-d'œuvre de Canova. Cependant, me sera-t-il permis de faire une observation critique, et que je présente avec défiance? car, lorsqu'on juge Canova, il faut se défier de soi-même : il m'a paru que l'admirable exécution de ce monument avait trop néanmoins de cette morbidezza, de ce fini précieux, de ces caresses faites au marbre, qui distinguent si éminemment ce sculpteur, et qu'un peu plus d'austérité, de rudesse même dans le travail, eussent mieux convenu au sévère et passionné poëte tragique. Parmi toutes les tombes de Santa-Croce, on remarque encore celles de Lanzi, historien de la peinture italienne; du sénateur Buonarotti, descendant de Michel-Ange; de la comtesse Albani, érigée sur les dessins de M. Percier, par la reconnaissance d'un peintre français, et peut-être par un sentiment plus doux, car on prétend que M. Favre était marié en secret à la comtesse.

Sainte-Croix possède aussi des peintures et des sculptures célèbres. Au-dessus de la grande porte, un crucifix de Giotto placé à contre jour, et que l'on voit difficilement; sa Vierge couronnée par Jésus-Christ; la voûte et les murailles d'une chapelle peinte par Taddeo Gaddi, d'abord élève de Giotto, puis son émule; dans la sacristie, de magnifiques fresques du même artiste; dans l'église, une belle Assomption d'Allori, un saint Roch, d'André del Sarto; un saint François, de Cimabué, un autre de Castagno; dans le chœur, des fresques d'Ange Gaddi, fils de Taddeo, représentant l'invention de la Croix, et l'entrée de Constantin à Jérusalem. Dans toutes ces fresques, on découvre toujours l'ignorance absolue des costumes. La belle coupole de la chapelle Niccolini, et quatre sibylles, sont le chef-d'œuvre de Volterrano; cette chapelle, incrustée de marbres et de pierres dures, est d'une grande magnificence. Celle des Médicis, construite par Michellozzi, aux frais de Côme l'Ancien, est ornée d'un tableau en terre cuite de Lucca della Robbia, et d'un autre de Filippo Lippi. Mais la plus remarquable peinture de ce muséum sacré est l'entrée de Jésus à Jérusalem, par Civoli et son élève Biliberti; c'est un des plus beaux tableaux, non-seulement de l'église, mais de la Toscane. Sainte-Croix est riche en ouvrages des peintres du xiiie et du xive siècle. Parmi les sculptures, il faut, après celles des tombeaux, s'attacher aux ornements du maître-autel, à un bas-relief de la Vierge, par Rossellini; au grand tabernacle, orné d'une Annonciation de Donatello; aux deux statues en terre cuite de saint Dominique et de saint Bernardin, de Lucca della Robbia, grand sculpteur, habile potier, qui devina la chimie et perfectionna les émaux; à la chaire en marbre et en bronze de Majano, ouvrage digne de toute sa réputation.

Le couvent de Sainte-Croix contient deux cloîtres. Dans le premier, qui eut pour constructeur Brunelleschi, on voit la chapelle des Pazzi, rivaux acharnés des Médicis; Lucca della Robbia l'a décorée de ses ouvrages, et Donatello, de statues en pierre représentant des anges. Le second, qui eut également Brunelleschi pour architecte, l'emporte sur le premier par le joyau qu'il possède, par l'admirable Cénacle de Giotto; œuvre magnifique, même sans avoir égard au temps où elle fut exécutée, et qui fait déjà pressentir ce que deviendrait la peinture sous les pinceaux de Vinci et de Raphaël. A la noblesse, à la pureté du dessin, à la vérité de l'expression, s'unit la perfection des détails. Tout est accusé avec une scrupuleuse exactitude, et largement toutefois. La couleur est bonne, solide, et a résisté aux injures de cinq siècles. Giotto étudiait assidûment la nature; mais lorsqu'on observe dans ses têtes une beauté, une vigueur de formes qui le mettent à une si grande distance de ses contemporains, quand on voit ses draperies d'une si élégante simplicité, et qu'il répudie déjà les costumes bourgeois dont ses devanciers revêtaient sans scrupule leurs personnages, on ne peut s'empêcher de croire que, frappé de la beauté des statues antiques, il eut, pendant son séjour à Rome, le bon esprit de les imiter; bien qu'on ne les eût pas encore recherchées avec soin, comme on l'a fait plus tard, cependant la capitale du monde chrétien en renfermait assez pour inspirer un homme doué d'un sentiment des arts si vrai et si profond.

Les vitraux de Sainte-Croix sont remarquables par leur ancienneté et l'éclat de leurs teintes; je n'ai pu savoir s'ils étaient de fabrique italienne ou étrangère; cependant, à leur conservation, je les soupçonne d'origine française. De tout temps on fabriqua en Italie des verres de couleur; mais il paraît qu'on y mettait trop de fondant, et

leur surface se dépolissait au contact de l'air. On prit donc l'habitude de les tirer d'Angleterre, et surtout de France, où cette espèce de verrerie était portée à un haut degré de perfection.

C'est sur la place de Sainte-Croix qu'arriva, au XIII^e^ siècle, en 1266, un grand événement : le passage de l'état aristocratique à l'état populaire. La bourgeoisie, irritée de l'insolence des nobles, et depuis longtemps favorisant en secret le parti des papes contre celui des empereurs, prit les armes, nomma un capitaine du peuple, le conseil des anziani, se divisa en vingt-quatre quartiers ou compagnies, et porta à l'aristocratie un coup dont elle ne put jamais se relever, malgré ses efforts et les nombreuses guerres civiles qu'elle fit naître. Maintenant cette place, si tumultueuse autrefois, sert à des fêtes publiques et de rendez-vous aux mascarades du carnaval.

Collégiale d'or San-Michele. — Après que la terrible peste du XIV^e^ siècle eut cessé ses ravages, Giotto et Tadeo Gaddi édifièrent cette église, en 1337, pour y placer une Madone peinte sur bois, que l'on prétendait douée de la faculté d'opérer des miracles; elle était en grande vénération à Florence, et le gouvernement voulut complaire au peuple abattu par tant de malheurs et ranimer ses espérances. Pendant que le monument s'élevait, Andrea d'Orcagna construisait et sculptait le magnifique tabernacle destiné à la Vierge miraculeuse.

Entièrement isolé d'autres constructions, ce temple est d'une architecture toute particulière et mixte; il n'a point le caractère florentin, il n'est pas gothique non plus, et encore moins grec ou romain. Sur toutes ses faces, de grandes murailles lisses sont percées de trois rangs d'arcades, dont les pieds-droits, minces en bas, vont s'élargissant d'étage en étage, en sorte que le faible porte le fort, et une corniche à peine saillante et soutenue par de très-petits machicoulis, termine carrément le faîte. Elle dissimule entièrement la toiture. Les arcs du rez-de-chaussée, peu élevés en raison de leur largeur, sont à cintres demi-circulaires, ceux du second rang légèrement elliptiques, et les troisièmes, redevenant à plein cintre, se divisent intérieurement en deux arceaux au moyen d'une colonnette. Des niches pratiquées, sur les diverses faces, dans les pieds-droits inférieurs, contiennent des statues en bronze et en marbre, presque toutes de la main des grands maîtres. Il suffit de nommer Ghiberti, Verrochio, Donatello, Jean de Bologne et Baccio da Monte-Lupo. Les trois plus belles statues, saint Marc, saint Pierre et saint George, sont de Donatello et faisaient l'admiration de Michel-Ange; il est de tradition à Florence que, trouvant le saint Marc plein de vie et de mouvement, il lui disait : *Perchè non mi parli?* Pourquoi ne me parles-tu pas?

Dans l'intérieur, les objets les plus dignes d'attention sont un groupe de la Vierge et de l'enfant Jésus, de Simon da Fiesole; un autre de trois figures par Sangallo, et le tabernacle d'Orcagna. Autrefois ce temple s'enorgueillissait de précieuses fresques de Landini, de Gaddi, d'André del Sarto; par une barbarie inexplicable, elles furent ensevelies, en 1770, sous un badigeonnage à la chaux. Celles des piliers ont seules échappé à cet acte de vandalisme.

L'église n'occupe pas toute la hauteur du monument. Depuis Côme I^er^, les deux étages supérieurs servent d'archives et de dépôt pour les actes publics et les testaments. Je n'ai pu savoir à quoi ils étaient employés avant cette destination, mais sans doute on ne les avait pas construits sans nécessité.

Telles sont les églises qui offrent le plus d'attraits à la curiosité. Florence en possède quarante et une; mais les décrire toutes dépasserait le but que je me suis proposé. Je ne rédige pas un Guide des voyageurs.

Galeries des Uffizi. — Ce vaste muséum, décoré des épithètes de royal et d'impérial, et qui jouit dans toute l'Europe d'une immense réputation, prouve, par sa richesse, combien les Médicis et les souverains de la Toscane s'occupèrent avec ardeur à l'augmenter sans cesse. Là sont des trésors patiemment amassés pendant quatre siècles; Côme l'Ancien, le père de la patrie, commença cette collection dès le milieu du XV^e^. Son fils, Laurent le Magnifique, qui, à ses vastes talents pour le commerce et la politique, joignit le goût si vif et si éclairé des arts, forma un superbe médailler et fonda la célèbre école florentine de peinture et de sculpture; il accrut beaucoup la richesse de ce musée en faisant rechercher les antiques non-seulement en Italie, mais en Grèce, en Egypte, et dans l'Asie Mineure. Son fils Pierre l'imita; mais, chassé de Florence en 1494, et ses biens ayant été confisqués par un barbare décret de ses ennemis, la collection fut vendue aux enchères et dissipée. Cependant l'amour des arts ne fut pas éteint dans sa famille, et lorsqu'elle revint en Toscane, en 1512, elle s'appliqua à rassembler de nouveau tout ce qu'elle put retrouver. Alexandre, premier duc, périt trop tôt de mort violente, pour avoir pu augmenter beaucoup ce trésor; mais Côme I^er^, dont le règne fut si long, fit élever les Uffizi, et destina leur second étage à recevoir les tableaux et les statues dont il avait hérité ou fait l'acquisition. Son fils François I^er^ construisit la rotonde appelée tribune. Ses successeurs, étant venus également, par héritage, aux droits des ducs d'Urbin, célèbres émules des Médicis dans la protection qu'ils accordaient aux arts, firent transporter à Florence leur précieux mobilier; bientôt ils y joignirent tout ce que possédait le cardinal Léopold.

La maison de Lorraine, étant montée sur le trône de Toscane, après l'extinction de celle des Médicis, voulut augmenter encore la splendeur de la galerie. Pierre-Léopold acheta, de l'abbé Pazzi, la collection des portraits des peintres, collection qui se continue toujours; il fit aussi rassembler et placer dans une vaste salle, arrangée exprès, les statues de

Niobé. Enfin, le grand-duc régnant marche sur les traces de ses devanciers, et enrichit principalement ce musée de vases antiques, mal à propos appelés étrusques, puisqu'ils proviennent de diverses contrées de l'Italie. Huit cents de ces vases, trouvés à Chiusi, ont tous été récemment acquis par le prince et déposés aux Uffizi.

Cette immense exhibition d'œuvres des artistes les plus célèbres est rassemblée dans de longs corridors éclairés par des fenêtres; et dans des salles dont quelques-unes reçoivent le jour d'en haut, entre autres la fameuse rotonde, qui, excepté la Niobé et ses enfants, renferme l'élite de la peinture moderne et de la sculpture antique; c'est le sanctuaire du temple. Plusieurs salles portent le nom de l'école qui y domine. Je n'entrerai pas dans les détails minutieux de tous les tableaux, de tous les bustes antiques, de toutes les statues dont le nombre fatigue la vue au premier aspect, et qui demandent un examen de plusieurs jours. Tout a été décrit, pour ainsi dire, pièce à pièce par Lalande, Lanzi, et se trouve reproduit dans les relations d'autres auteurs. Je me bornerai à quelques réflexions sur les objets qui m'ont le plus frappé.

Je commencerai par la suite des bustes antiques des empereurs romains et de plusieurs membres de leur famille; placée dans un des grands corridors, elle est la plus complète qui existe. Non-seulement elle est précieuse historiquement, et en nous montrant la physionomie de ces maîtres du monde, qui quelquefois revèle leur caractère, mais encore sous le rapport de l'art. Depuis Auguste jusqu'au temps d'Adrien, et même de quelques-uns de ses successeurs, le talent des sculpteurs se soutient avec égalité; mais, à partir de cette époque, il diminue graduellement, et arrive du médiocre au mauvais jusqu'au buste de Constantin, sous le règne duquel la sculpture tomba si bas, qu'elle fut incapable d'orner un arc-de-triomphe, et qu'il fallut, pour le décorer, arracher à d'autres monuments des statues et des bas-reliefs.

Quoique Pompée n'ait jamais ceint le diadème, on l'a placé cependant le premier dans la série des souverains de Rome. Si l'artiste l'a reproduit fidèlement, sa figure exprime bien cette vaniteuse confiance en lui-même qui lui fut si funeste.

Tibère : les cartilages de son nez aquilin sont minces, ses lèvres aussi, et les coins de sa bouche retombent : indice de la méchanceté unie à la ruse. Il y a tout lieu de croire que la ressemblance est exacte, puisque toutes les statues de ce tyran, qui sont à Rome et à Naples, présentent les mêmes traits.

Julie : tête admirable d'exécution. Le portrait de cette fille d'Auguste prouvè que l'art était monté à son plus haut point de perfection.

Néron : sa physionomie est empreinte d'un air de bonté qui surprend. Il est vrai qu'il est représenté dans sa jeunesse; s'opéra-t-il plus tard dans ses organes un changement qui le conduisit à une cruelle folie? Près de ce monstre est sa maîtresse Poppée, sinon la plus belle, du moins la plus jolie femme de Rome. Son air et son regard sont impudents, et ne démentent point ce qu'en disent les historiens.

Othon, qui vécut si mollement et mourut avec tant de fermeté : Winkelmann dit que ce buste est le plus beau que l'on connaisse.

Adrien, plus qu'ami du bel Antinoüs, possédé de la manie de passer pour habile architecte, mais grand général et bon administrateur. Il est remarquable par l'affélerie, par la frisure de ses cheveux, qui contrastent avec l'ampleur de sa barbe qu'il laissait croître pour cacher les verrues de son visage. Il est le premier empereur représenté ainsi; tous ses prédécesseurs ont le menton rasé. Ce marbre est d'un beau travail.

Antonin le Pieux et Marc-Aurèle : on aime à voir la ressemblance de ces deux hommes, si vertueux sur le trône, eux qui furent précédés et suivis de souverains abominables. Les Romains, heureux sous leur empire, plaçaient leurs portraits parmi les dieux pénates. Le buste de Marc-Aurèle est un des plus beaux de la collection.

Entre Marc-Aurèle, mort en 180, et Caracalla, assassiné en 217, il ne s'est écoulé que 37 ans, et cependant la tête de ce monstre prouve que l'art de la sculpture a décliné dans ce court espace de temps. De ce moment la décadence est rapide et arrive à son dernier terme au siècle de Constantin. L'image de cet empereur est la dernière placée dans la galerie. Après lui les sculpteurs ne reproduisent plus les traits de ses successeurs; du moins, aucun d'eux ne figure dans cette collection, qui contient 116 bustes en marbre, bronze, basalte, albâtre. Quelques-uns ne sont pas authentiques.

Dans les corridors, les tableaux commencent par ceux de l'enfance de l'art, et vont sans cesse en s'améliorant, suivant ainsi une marche inverse de celle des bustes dont je viens de parler. Ainsi apparaissent d'abord la Vierge et l'enfant Jésus d'André Rico, peintre des premières années du XIII^e^ siècle; le saint Barthélemy de Cimabué, qui vécut de 1240 à 1300, artiste dont la valeur ne fut que relative, et en la comparant à celle des peintres grecs byzantins, ses maîtres, qu'il surpassa en se débarrassant de leur roideur symétrique et de leur *faire* conventionnel; l'oraison de Jésus dans le jardin, par Giotto, mort en 1336, et le Raphaël du XIV^e^ siècle; épithète que Lanzi lui a donnée, et qu'il mérite par la grâce et la beauté, inconnues avant lui, qu'il sut donner aux têtes et à quelques-uns de ses personnages. Aucun rival, pendant le cours du siècle suivant et jusqu'à Masaccio, ne put le surpasser. Après lui viennent Memmi, Angelo Gaddi, Laurati, Lippi, et l'on arrive ainsi à Ghirlandajo, qui forma Michel-Ange, et au Pérugin, le maître de Raphaël. La moitié de ces tableaux, depuis le XIII^e^ jusqu'au milieu du XV^e^ siècle, sont à la détrempe, et il est curieux de

chercher à deviner par quels moyens les artistes de ce temps arrivaient à donner de la force et de l'éclat à un genre de peinture naturellement terne et sans transparence. Il paraît qu'ils y parvenaient par des mixtions de blancs d'œufs, de gommes et de résines, qui donnent à ces peintures une faculté de conservation extraordinaire, et une vigueur de ton presque égale à celle des tableaux à l'huile; elles ont acquis, en même temps, un degré de dureté telle, qu'un poinçon de fer peut à peine les entamer. Après ces tableaux du premier et du moyen âge de l'art, commence la suite de ceux des temps modernes; les plus beaux ne sont point placés dans ces corridors, cependant il s'en trouve de peintres célèbres; mais leurs chefs-d'œuvre ont été réservés pour les salles et la rotonde.

Parmi ces peintures est rangée aussi une multitude, une nation tout entière de statues antiques et modernes. Les antiques dominent par leur nombre et leur beauté. Je ne peux que citer les plus remarquables, le groupe du dieu Pan et du jeune Olympe, du premier ordre; un athlète, où la connaissance de l'anatomie est portée à un haut degré; Uranie, ses draperies sont admirables; Vénus Génitrice, Cupidon, Bacchus et Ampélos; groupe du plus beau temps de la sculpture grecque; Mercure, chef-d'œuvre de proportions et de morbidesse d'exécution; Ganymède, restauré par Benvenuto Cellini; le Discobole: Visconti prétend que c'est une copie antique du Discobole de Miron. A leur suite viennent les statues modernes. Il faut faire mention du Bacchus de Michel-Ange, ouvrage qui soutient presque la comparaison avec les plus beaux antiques; le dieu, dans la fleur de la jeunesse, tient une coupe de la main droite, et de la gauche des raisins; on voit que l'ivresse commence à s'emparer de lui; sa tête animée, l'attitude incertaine de son corps, l'expriment parfaitement; derrière lui est un petit satyre qui place le doigt sur sa bouche, comme pour imposer silence aux spectateurs. Un autre Bacchus, de Sansovino, que Vasari admirait beaucoup. De Donatello, David vainqueur de Goliath, et un saint Jean-Baptiste amaigri par le jeûne, et beaucoup trop; savante anatomie, sans doute, mais véritable écorché, tant l'exténuation de ses muscles est effroyable. L'art doit-il représenter des objets aussi repoussants? Les anciens, guidés par un goût si sûr, et nos grands peintres, ont gardé une juste mesure dans la représentation des maux physiques et des douleurs morales. Une copie du Laocoon, par Bandinelli, très-belle, si l'on ne connaissait pas l'original. Le copiste a maniéré plusieurs parties de son ouvrage. Le malheureux a voulu faire mieux que son modèle.

Dans le cabinet des bronzes modernes, quatre ouvrages principaux doivent fixer l'attention. Le célèbre Mercure, de Jean de Bologne, si beau de forme et de jeunesse, si svelte, si prêt à s'élancer dans les airs, et chef-d'œuvre d'équilibre. D'innombrables copies en ont été faites dans toutes les proportions, et ce qui prouve l'excellence de l'original, c'est que, quelque médiocres qu'elles soient, elles conservent toujours une partie des grâces du modèle.

Un buste de Côme Ier, par Benvenuto Cellini, dont ce vaniteux artiste parle si longuement et avec tant de complaisance dans ses prolixes mémoires. Au reste, Cellini pouvait s'applaudir de son œuvre, car elle est réellement très-belle et pleine de vie.

Du même sculpteur, le modèle en cire de son Persée, placé sous la loge des Lanzi. Cette étude est précieuse, en ce qu'on y voit la manière de procéder du sculpteur. Plusieurs parties faites de premier jet sont plus animées, surtout la tête, que leur imitation en bronze. Les retouches sur la statue en terre qui devait servir à former le moule, ont affaibli l'expression.

Le sacrifice d'Abraham, par Ghiberti. Âgé de vingt ans, il présenta, en 1398, ce bas-relief au concours ouvert par les Florentins pour la sculpture et la fonte des portes en bronze du Baptistère. Ghiberti, au jugement de trente-quatre artistes toscans et étrangers, l'emporta sur tous ses rivaux, parmi lesquels se trouvait le célèbre Brunelleschi. L'œuvre de celui-ci est placée au-dessus de celle de son vainqueur. Ces deux morceaux, outre leur beauté réelle, ont le mérite d'être historiques, et de rappeler un siècle où l'Italie attachait un prix extrême aux productions des arts.

Les bronzes antiques décorent une salle revêtue en marbre. On y voit peu de statues d'un grand module; parmi celles-ci on en remarque une dans la position d'un orateur prononçant une harangue. Sur le bord de sa robe est gravée une inscription étrusque. Cette statue, d'une très-bonne exécution, est d'autant plus digne d'attention, que son style ne tient point des écoles grecques et romaines; il est probable que c'est un ouvrage étrusque; elle fut trouvée sur les bords du lac de Trasimène. Une autre statue, que l'on croit un Mercure, et qui n'offre rien d'idéal, mais une élégante imitation de la nature, paraît être aussi un travail étrusque. Quatorze armoires vitrées renferment une immense quantité de statuettes, d'imitations d'animaux, d'autels, de trépieds, de coupe, de lampes, d'instruments de toute espèce, qui prouvent combien les anciens se servaient du cuivre, et avec quel art ils savaient l'approprier à tous leurs besoins. Parmi ces pièces antiques il s'en trouve quelques-unes des premiers temps du christianisme et du moyen âge. Dans une des armoires, on a réuni des nielles; la plus curieuse est due à Finiguerra, qui, en voulant tirer une épreuve d'une de ses nielles qu'il avait enduites de noir, découvrit la gravure au milieu du XVe siècle. Du moins Vasari lui en attribue l'honneur; mais cependant il y a doute sur ce point, car on connaît des épreuves de nielles qui paraissent plus anciennes.

Il est impossible de faire la description des vases rassemblés dans la pièce destinée aux terres cuites antiques. On se perd au milieu

de cette multitude d'urnes, de coupes, de lampes de toute espèce et de toutes les formes. Il suffira de dire que l'on peut les diviser en deux classes principales; ceux à fond noir, et souvent décorés de figures couleur de minium; véritablement toscans, on les trouve dans le territoire de l'ancienne confédération étrusque, qui s'étendait presque jusqu'aux portes de Rome, puisque Vulsinii, aujourd'hui Bolsena, en faisait partie. Dans cette catégorie doivent être rangés les huit cents vases découverts à Sarteano, près de Chiusi, et dont le grand-duc régnant a enrichi la collection. Les autres vases proviennent de la Grande-Grèce, du royaume de Naples, surtout des environs de Nola; leur couleur est jaune clair, relevée par des ornements noirs qu'expriment des traits gracieux et délicats. Leur travail, moins austère, moins noble, peut-être, est pourtant supérieur, sous le rapport de l'art, de la finesse, de la pureté du dessin, et souvent de l'importance des sujets qu'ils représentent.

Un vaste salon contient la fameuse famille de Niobé, que Pierre-Léopold fit enlever, en 1775, de la villa Médicis, et transporter de Rome à Florence. Les statues qui la composent ne sont pas toutes d'une égale perfection, et la différence du travail est sensible. Il y a même doute sur l'authenticité de quelques-unes, et l'on croit qu'elles ne faisaient pas partie de ce groupe. Les auteurs anciens ont varié sur le nombre des enfants, depuis cinq jusqu'à vingt. Telle qu'elle est à Florence, seize figures composent cette famille; quelques-unes sont des antiques de premier ordre, et ce qui contribue encore à les faire valoir, c'est qu'elles sont parfaitement disposées pour paraître à leur avantage et théâtralement, si l'on peut parler ainsi. La mère occupe un des fonds de la salle, et les enfants sont rangés en retour à droite et à gauche. La tête de Niobé n'offre aucun gonflement de muscles, aucun trait décomposé; son corps, aucun mouvement forcé. Tout en elle est exempt de cette exagération si commune à nos artistes modernes. Cette admirable douleur, si maternelle, si pathétique, n'est exprimée que par les yeux, l'exhaussement des sourcils et un léger écartement des lèvres. L'action est noble et touchante; en étendant son manteau, Niobé cherche à garantir des flèches d'Apollon la plus jeune de ses filles, qui s'est réfugiée entre ses genoux. Rien n'est plus simple, et en même temps plus empreint de grandeur, que la pose; rien n'est plus parfait que l'exécution et le travail du marbre. Cette statue est de la pure et sévère école hellénique. Une épigramme grecque l'attribue à Praxitèle. Si le groupe est celui qui existait à Rome dans le temple d'Apollon, il serait, selon Pline, dû au même artiste et à Phidias. Si ces deux célèbres sculpteurs produisirent réellement ce chef-d'œuvre, il est probable qu'ils confièrent plusieurs des autres figures au ciseau de leurs élèves.

Depuis la découverte, faite en 1583, de la Niobé et de ses enfants, on a beaucoup disputé pour savoir comment ces statues pouvaient être primitivement groupées, et à quelle place elles étaient destinées. Aucune hypothèse satisfaisante n'avait encore été émise, lorsqu'un architecte anglais, M. Cockerell, prétendit, en 1816, qu'elles avaient décoré le fronton d'un temple, et publia un dessin dans lequel, en mettant au milieu Niobé, la plus grande de ces statues, il distribuait les autres en raison de leur décroissance et de la forme angulaire du fronton. Au premier aspect, cet arrangement séduit; mais j'avoue qu'un examen attentif ne m'a pas permis d'y ajouter foi. D'abord, la composition est fautive pour un fronton, qui exige une espèce de symétrie, en ce qu'elle laisse un grand espace vide entre la première figure debout, placée à gauche de Niobé, et la troisième, l'intervalle n'étant occupé que par une intermédiaire censée déjà frappée par les traits du dieu, et couchée sur la corniche; en sorte que le fond du fronton se trouve découvert dans une grande partie, ce qui produit un effet désagréable. Au contraire, de l'autre côté, tous les personnages sont sur leurs pieds ou assis et rangés à égale distance. Secondement, ces figures, entièrement de ronde-bosse, auraient eu une saillie trop forte, et il en serait résulté, à de certaines heures du jour, des projections d'ombres qui eussent rendu la composition confuse. Ce n'est pas sans motifs que l'on a adopté pour les frontons, les bas-reliefs qui laissent glisser la lumière. Troisièmement, dans le dessin de M. Cockerell, presque toutes les têtes et les bras dépassent de beaucoup les moulures de la corniche supérieure, ce qui rompt l'unité de ces lignes et l'encadrement qu'elles doivent former. Enfin, la principale objection provient de la perfection du travail, qui semble prouver que l'œuvre était destinée à être vue et admirée de près. A quoi eût servi une finesse d'exécution qui se serait perdue par l'élévation? Le sculpteur aurait-il donné, en pure perte, des plis si délicats à la tunique de la jeune fille qui se cache entre les genoux de sa mère? Ce tissu, très-distinctement gaufré, paraît aussi léger que nos plus belles mousselines modernes; et, à quelques pas de distance, toute cette finesse de sculpture disparaît déjà. Il semble donc probable que ces statues étaient placées contre un mur, puisque quelques-unes ont le dos simplement ébauché, mais à la hauteur des yeux et non au sommet d'un temple. Pourquoi n'auraient-elles pas orné le fond d'un sanctuaire?

La salle du Barocci aurait dû porter plutôt le nom de Gherardo delle Notti, et peut-être Barocci a-t-il obtenu cet honneur comme ayant opéré une révolution, et introduit à Florence les principes des coloristes. Quoique né à Urbin, les élèves qu'il a formés en Toscane le font considérer comme florentin. Sans doute il y a de lui, dans cette salle, un fort beau tableau connu sous le nom de Madonna del Popolo; mais la perle qui attire, qui fixe tous les regards, est l'Adoration des Bergers, par Huntborst, surnommé Gherardo

delle Notti, parce qu'il s'est particulièrement appliqué à représenter des scènes éclairées aux flambeaux. Dans cette Adoration, c'est du corps de l'enfant Jésus que part la lumière éclairant tout le tableau ; ce corps est la lumière elle-même. Il est impossible à la peinture d'y donner plus d'éclat, de la mieux distribuer sur les personnages, d'en mieux exprimer la dégradation, de la mieux perdre dans la profondeur de la crèche et l'obscurité de la nuit. Après cette œuvre sans pareille, vient la Madeleine de Carlo Dolci, dont le pinceau est si suave, la couleur si séduisante, quoique un peu trop émaillée, irisée. La tête de la sainte, belle de forme et de grâce, est charmante d'amour et de repentir. C'est un des plus beaux ouvrages du Dolci. Près de ces deux diamants brille encore, mais par des qualités différentes, la Descente de Croix, du Bronzino. Toute la science de dessin et d'expression, toute l'austérité de l'école florentine, y apparaissent. C'est dans cette salle qu'est placée la fameuse table octogone en mosaïque de lapis et de pierres précieuses. Elle sort des ateliers du gouvernement. Commencée en 1613, elle ne fut terminée qu'en 1638, et coûta, dit-on, en main-d'œuvre et en pierreries, 40,000 sequins, environ 450,000 francs ; somme énorme pour un temps où la rareté du numéraire lui donnait une valeur quadruple de celle qu'il a maintenant.

L'Hermaphrodite, couché sur une peau de lion, est placé dans un cabinet voisin. Sa pose est la même que celle de l'Hermaphrodite que le muséum de Paris possède. Les jambes et une partie des cuisses ont été restaurées et sont un ouvrage moderne. La tête, les bras et le torse sont mis au rang des plus beaux antiques. Près de cet être ambigu, et qui n'a réellement existé que dans l'imagination des poëtes et par le ciseau des sculpteurs, on voit Hercule enfant, étouffant des serpents ; représenté à l'âge de quelques mois, il réunit déjà la force à la grâce de l'enfance. C'est un des ouvrages de premier ordre que l'antiquité nous a légués.

La collection égyptienne est loin de valoir celles de Paris et de Turin ; mais elle témoigne de l'amour du grand-duc pour les arts et les sciences. Ce prince l'acheta, en 1826, à M. Nizzoli, consul autrichien à Alexandrie, et fit arranger, pour la recevoir, un local qui rappelle l'architecture des bords du Nil.

Les portraits des peintres peints par eux-mêmes et rassemblés dans deux salles, s'élèvent au nombre de trois cent soixante-huit, et s'augmenteront encore, puisqu'on cherche toujours à se procurer ceux des artistes vivants qui jouissent d'une certaine célébrité. On y voit les images de Masaccio, qui donna tant d'impulsion à l'école florentine ; de Michel-Ange, de Pérugin, de Raphaël, de Jules Romain, de Léonard de Vinci, d'André del Sarto, d'Allori, de Dolci, du Titien, de Paul Véronèse, des Carrache, du Guide, du Dominiquin, de Rubens, de Van-Dyck, de Lebrun, de Vouet ; il est vrai que, de degrés en degrés, on descend jusqu'aux peintres incorrects, fades et maniérés du siècle de Louis XV. Rien n'est curieux comme l'examen de ces portraits. Si beaucoup présentent des traits en harmonie avec le genre de talent de leurs auteurs, un grand nombre aussi ne montre que des figures qui n'y ont aucun rapport, et vérifie le proverbe que la physionomie est trompeuse. Ainsi, Cigoli ou Civoli, le peintre des sentiments religieux, est animé par la gaieté et a quelque chose de sardonique. L'Albane, si élégant dans ses productions, a l'air commun et négligé.

Deux salles contiennent l'école vénitienne, cette maîtresse du coloris sans exagération, et par là supérieure à l'école flamande ; elles sont riches en portraits de personnages célèbres, tels que ceux du condottiero Gatamelata, du sculpteur Sansovino, de l'amiral Veiniero, de François de la Rovère, duc d'Urbin, et de sa femme, de Jean de Médicis, le chef des fameuses bandes noires. Plusieurs de ces portraits sont admirables et dus au pinceau de Giorgione et du Titien. Parmi les grandes toiles il faut distinguer la sainte Catherine de Paul Véronèse, et la famille du peintre Bassano.

Deux autres salles sont aussi consacrées à l'école florentine, école habile à représenter les mouvements de l'âme, composant avec art, mais souvent sèche et austère, dans son ardeur anatomique exagérant la forme, et, sauf quelques exceptions, négligeant la couleur pour le dessin. Plusieurs célèbres tableaux florentins déplaisent même, au premier coup d'œil, à ceux qui n'ont pas fait une spéciale étude de la peinture, et ce n'est qu'après un examen attentif que justice leur est rendue. D'où provient le caractère presque invariable de cette école, et qui la distingue entièrement de la bolonaise, de la romaine, de la siennoise sa voisine, dont les artistes ont suivi chacun des routes diverses ? Ainsi, pour l'école de Bologne il n'y a point de similitude entre les Carrache et le Guide. Née et développée pendant trois siècles, au milieu des haines politiques, au sein des guerres civiles, l'école de Florence a-t-elle été influencée par les événements, par l'âpreté des mœurs ? Parmi les cent vingt-quatre tableaux de la collection florentine, il faut en citer quelques-uns des plus remarquables. Sainte Lucie, de Carlo Dolci ; de Cristofano Allori, le meilleur coloriste florentin, une Judith, petit tableau d'un dessin parfait et d'une belle couleur; la Visitation, d'Albertinelli : la tête de la Vierge est pleine de grâce, celle d'Élisabeth conserve toute la beauté que comportent son âge plus avancé et le rang secondaire que la sainte occupe dans le tableau ; la Vierge, l'enfant Jésus, le petit saint Jean et sainte Anne, de Fra Bartolommeo, élève de Léonard de Vinci, œuvre d'une grande correction de dessin; de Ghirlandajo, dont Michel-Ange reçut les leçons, la Vierge assise sur un trône, et entourée de quatre saints, figures plus grandes que nature, et d'une puissance de forme, d'une fermeté de dessin prodigieuse, surtout si l'on pense que l'auteur est mort en 1495,

avant la grande impulsion donnée à la peinture. Le plus grand éloge que l'on puisse en faire, c'est de dire que souvent André del Sarto crut devoir l'imiter. Près de ce tableau brille également la Descente du Sauveur aux limbes, page capitale et chef-d'œuvre du Bronzino; toutes les difficultés y sont vaincues, le dessin est savant, et peut se comparer à celui de Michel-Ange, quoique moins énergique; la multiplicité des figures sans vêtements ne cause aucune confusion, toutes se détachent par des demi-teintes habilement dégradées; les têtes, remplies d'expression, sont animées d'ardeur céleste et de reconnaissance pour le divin Sauveur; les femmes, gracieuses; leur nudité est modeste; et la couleur de ce tableau a un charme d'autant plus étonnant, qu'elle est ordinairement la partie faible du Bronzino. Après ces œuvres capitales, il faut citer encore saint François stigmatisé, de Civoli : tête magnifique; tout le zèle religieux y est empreint.

Les dessins et les gravures sont une partie importante de la collection des Uffizi, sous le rapport de l'art et sous celui des dates, surtout en ce qui concerne la gravure. On y voit sa naissance, ses progrès et les perfectionnements des procédés. Le nombre des dessins dépasse 28,000. Ils commencent à Giotto, et arrivent jusqu'au temps actuel. Dans cette immense série, Michel-Ange en a produit plus de deux cents; Raphaël, cent cinquante; à côté de ces traits des deux grands maîtres brillent aussi ceux de Léonard de Vinci, de Jules Romain, d'André del Sarto, des Carrache, du Dominiquin, du Corrège, d'artistes étrangers à l'Italie. Les peintres français en ont produit de très-précieux; si, le pinceau à la main, ils le cèdent en général aux Italiens et aux Flamands et manquent de coloris, en maniant le crayon ils leur sont souvent supérieurs par la netteté, la grâce et l'esprit de la composition.

Je passe sous silence l'école hollandaise, si connue en France, et les cabinets des gemmes, des agates, des onyx, des quatre mille médailles, pour arriver à la fameuse tribune ou rotonde, car sa forme est circulaire; elle est petite, puisqu'elle n'a que 21 pieds de diamètre, et renferme l'élite de la sculpture antique et de la peinture moderne. Eclairée par un jour doux et qui vient d'en haut, tout y est arrangé avec une espèce de coquetterie, jusqu'à son dôme orné de nacre.

Cinq statues seulement sont placées dans cette rotonde, sur des piédestaux et au milieu de l'appartement, pour qu'on puisse les considérer de tous les côtés : ce sont la Vénus de Médicis, l'Apolline, le Rémouleur, les Lutteurs et le Faune; aucune n'est plus grande que nature. La Vénus fut trouvée à Tivoli, dans la villa Adriana; elle n'est pas entièrement antique; le bras droit et la moitié du bras gauche sont de restauration moderne; sur la base est gravé le nom du sculpteur Cléomène; ce n'est pas l'inscription originale, mais on affirme qu'elle fut copiée sur l'ancienne plinthe qui était brisée,

Le petit Apollon est une des plus gracieuses statues qui existent; et elle peut, par sa perfection, être comparée à la Vénus; elle n'a subi aucune restauration, et on la voit telle qu'elle est sortie des mains de l'artiste, dont le nom est resté inconnu. Le Rémouleur, presque accroupi, et dans l'action d'aiguiser un couteau sur une pierre oblongue et non sur une meule, a exercé la sagacité des antiquaires, qui, selon leur usage, se sont donné beaucoup de peine pour s'éloigner de la vérité; ils en ont fait tour à tour Cincinnatus, Manlius Capitolinus, Milicus, Accius Navius, l'esclave qui découvrit la conspiration de Catilina. Il paraît, d'après des pierres gravées qui le représentent dans la même attitude, que c'est le Scythe, bourreau de Marsyas, qui s'apprête à écorcher l'imprudent et orgueilleux musicien. Les Lutteurs sont un groupe fameux par la beauté du travail et la science anatomique. Le Faune, qu'on attribue à Praxitèle, sans asseoir cette opinion sur aucune preuve, est digne de ce prince des anciens sculpteurs; sa tête et ses bras ont été admirablement restaurés par Michel-Ange. Il est inutile d'entrer dans plus de détails sur ces chefs-d'œuvre, dont les paroles ne donneraient qu'une impuissante description. D'ailleurs ils sont connus de tout le monde, et les plâtres moulés les reproduisent sans cesse. Nous les avons possédés pendant seize années; ils faisaient la gloire de notre muséum, et un Français ne peut les voir sans qu'ils excitent sa douleur. Leur aspect lui rappelle les désastres de la patrie.

Les tableaux attachés aux parois de la rotonde ont tous été choisis dans la collection entière des Uffizi, et sont rangés parmi les ouvrages de premier rang. Un seul, j'ose le dire, n'est là que par respect pour Michel-Ange, et à cause de la rareté de ses peintures de chevalet; c'est une Sainte-Famille qui présente une dureté de couleur, une exagération de forme, une furie d'anatomie, pour me servir d'une expression italienne, complétement déplacées dans un pareil sujet exigeant de la grâce et de la simplicité. L'action, de plus, est bizarre; la Vierge donne, par-dessus son épaule, l'enfant Jésus à saint Joseph.

Deux Vénus, du Titien, entièrement dépouillées de vêtements, sont un miracle de couleur et d'entente de l'effet général d'un tableau. Celui qui, sous les traits de la déesse, représente une maîtresse du duc d'Urbin, est prodigieux sous ce rapport; les chairs sont d'un blanc rosé, la draperie sur laquelle la figure est couchée est blanche, le fond est clair, et le tout est d'une harmonie et d'un relief admirables.

D'André del Sarto, le plus grand coloriste et le plus gracieux peintre de l'école florentine, la Vierge sur une espèce de trône; debout, à ses côtés, sont saint François et saint Jean l'Evangéliste. Cet anachronisme, de mettre ensemble des saints qui ont vécu à des époques différentes, se retrouve dans presque tous les tableaux de dévotion com-

posés en Italie, depuis le XIIIe siècle jusqu'au commencement du XVIIe. Les artistes obéissaient à ceux qui, commandant les tableaux, exigeaient que leurs patrons y fussent introduits. Ce tableau est un des plus précieux d'André del Sarto.

Le Massacre des Innocents, par Daniel de Volterra ; peinture tout à fait dans le style florentin le plus sévère, et remarquable par la puissance du dessin. On prétend que Michel-Ange prêtait quelquefois à Daniel le secours de son crayon. Le tableau est attribué par toutes les notices à ce maître ; cependant quelques amateurs, et Lanzi lui-même, dans son Histoire de la peinture en Italie, ont prétendu qu'il était dû au pinceau d'un de ses élèves.

Hérodiade et sa servante recevant la tête de saint Jean-Baptiste. Ce tableau, de toute beauté, est une de ces bonnes fortunes que rencontrent quelquefois des artistes du second rang ; car son auteur, Bernardino Luini, élève de Vinci, n'est point placé parmi les grands maîtres et les chefs d'écoles.

Trois tableaux du Corrège offrent cette magie, cette fonte de couleur, cette suave fraîcheur, que personne même ne peut copier d'une manière satisfaisante, ce qui a fait croire qu'il avait découvert des moyens particuliers d'exécution. A ces tableaux il faut joindre une tête colossale d'enfant, coloriée sur papier ; c'est probablement une étude que ce roi des peintres lombards a faite pour un plafond ou un dôme, grandes machines pittoresques dans lesquelles il excellait.

Nous voici enfin arrivés à l'idéal, au *nec plus ultrà* de l'expression, à ce je ne sais quoi que Raphaël seul a possédé, et que l'on ne peut ni discuter ni définir ; car d'autres ont mieux colorié, plus savamment dessiné, quelquefois aussi bien composé que lui : témoin la Communion de saint Jérôme, du Dominiquin, et la Descente de Croix, de Daniel de Volterra ; et cependant il est sans rival. Les six tableaux de ce prince de la peinture, déposés dans la rotonde, sont d'autant plus curieux à étudier, que l'on y voit les trois manières qu'il a successivement adoptées, à mesure que son talent a grandi. La première, un peu timide, mais pleine de vérité, de grâce, de finesse, et qui tient à la fois du Pérugin perfectionné et de Léonard de Vinci, apparaît dans le portrait de Madeleine Doni, noble Florentine, et probablement il fut peint lorsque Raphaël, âgé de dix-huit à vingt ans, travaillait à la sacristie de la cathédrale de Sienne. On sait qu'il fit alors d'assez longs séjours à Florence. La seconde manière se montre dans les deux Sainte-Famille, qui semblent être à peu près du même temps, ou du moins de l'époque où le peintre vint se fixer à Rome ; déjà les formes sont plus étudiées, mieux accusées, sans rien perdre de la grâce ; la couleur, plus solide, s'éloigne de cette limpidité sans relief, qui caractérise celle du Pérugin ; le talent n'a plus rien de juvénile. Le saint Jean au désert, le portrait du pape Jules II, et celui de la prétendue Fornarina, sont de la troisième ; c'est celle adoptée par le peintre, lorsque son talent était à son apogée. Les formes sont encore plus correctes, un peu plus sévères et la couleur, plus solide, incline au noir dans les ombres. Le saint Jean est représenté à peine sorti de l'enfance ; l'artiste indique ainsi que le saint a reçu mission divine, et qu'elle devance l'âge. Vu de face, presque nu, les cheveux hérissés, la main levée vers le ciel, assis sur un rocher, dans un site aride, seul dans ce désert, Jean regarde les spectateurs. Sa figure n'a point les traits grecs ; sa tête presque ronde, son vaste front, annoncent la conviction, la force de volonté. Ses yeux noirs, profondément enfoncés dans leur orbite, ont cependant un éclat presque sauvage. Il est impossible de décrire l'impression que fait naître ce tableau. Il existe un autre saint Jean, de Raphaël, presque identique ; mais il paraît certain que celui de Florence est l'original, le même qui fut peint pour le cardinal Colonna, et qui offre la galerie des Uffizi depuis 1589 ; l'autre est probablement une copie, avec quelques variantes, faite peut-être par un élève, et que le maître a retouchée. Dans le portrait de Jules, figure longue, maigre et revêche, le pinceau a exprimé toute l'impétuosité, toute la dureté de caractère de ce pape, plus guerrier que pontife. Quant au portrait désigné sous le nom de la Fornarina, je me permettrai d'émettre un doute, avec défiance de moi-même toutefois ; j'avoue que je ne peux me résoudre à y reconnaître cette femme si longtemps bien aimée du peintre d'Urbin, et qui fut digne de lui servir de modèle. Pour inspirer une passion ennoblie par sa constante vivacité, ne devait-elle pas avoir, au moins, quelque chose de cette élégance de corps et d'esprit qui distinguait si éminemment le divin artiste ? Et cependant le teint brun, les traits fortement prononcés du portrait de Florence, son nez arrondi, sa large poitrine, ses robustes épaules, ne rappellent nullement les charmes délicats de la Galatée, les formes angéliques, la céleste modestie des Vierges de Raphaël. Comment les eût-il tracées d'après cette maîtresse ? A mes yeux, la Fornarina de la rotonde n'est qu'une belle paysanne de la Sabine. Cette question a été traitée en décrivant le palais Barberini à Rome, qui prétend posséder le portrait authentique de la Fornarina, et paraît fondé dans cette prétention. *V.* ci-dessus, col. 584.

Telle est la description, un peu longue peut-être et pourtant bien complète, de cet immense musée, qui contient vingt salles, plusieurs cabinets et de vastes galeries.

FLORENT (Saint-), en Corse, petite place forte, située à l'entrée d'une fertile vallée. A un demi-mille de cette ville on aperçoit la gothique cathédrale de Sainte-Marie de l'Assomption, de médiocre grandeur, et bâtie d'une espèce de travertin corse. L'historien Filippini rapporte qu'il avait été trouvé dans l'antique campanile une cloche portant la date de 700, époque de la domination lombarde; mais l'inscription pourrait se rattacher

à un édifice plus ancien que l'édifice actuel.

L'église paraît occuper emplacement de l'antique ville *Cersunium*, dont il n'y a plus de traces. Des fouilles ont fait découvrir un grand nombre de monuments funéraires romains, qui remontent peut-être à la défaite du consul Papirius par les Corses près de Tenda. (Valery, *Voyage en Corse.*)

FLOUR (Saint-), en France, ville de la Haute-Auvergne, chef-lieu d'arrondissement du département du Cantal, siége d'un évêché. Cette ville, située sur la rivière de Truyère, est toute construite en lave, sur un mont basaltique haut de 300 pieds. Elle a une population de 6000 âmes.

Sa cathédrale est un monument religieux du moyen âge. Dédiée à saint Flour, cette église fut reconstruite dans le XV^e^ siècle. Elle appartient au style ogival tertiaire ; son portail est pauvre d'ornements : il est percé de petites fenêtres carrées qui lui donneraient l'aspect d'un monument civil sans deux énormes tours qui l'encadrent ; le dernier étage de ces tours, qui n'appartiennent à aucun style, est moderne. L'aspect intérieur de cette basilique est sévère et majestueux. Ses voûtes sont tapissées de nervures retombant sur de légers piliers dépourvus de chapiteaux.

Dans un des faubourgs de cette ville il y a un pèlerinage de sainte Christine, qui est très-fréquenté par les pieux Auvergnats des environs.

FOLLYGOET ou Foll-Goat (France), village de Bretagne, département du Finistère, arrondissement de Brest. Son église est située près de Lesneven, sur la route de Brest. Elle fut bâtie dans le commencement du XV^e^ siècle : elle est restée inachevée.

Un des deux clochers qui ornent sa façade est surmonté d'une flèche très-élevée accompagnée de quatre clochetons. Dans l'intérieur de l'église on admire un jubé en pierre de Kersanton. Des ornements de très-bon goût ornent le maître-autel.

Voici l'origine de l'église de Notre-Dame de Foll-Goat. Au milieu du XIV^e^ siècle, vécut et mourut, au pays de Lesneveu, un idiot nommé Salaun, qui ne savait prononcer que le nom de Marie. Mais, après sa mort, Dieu le glorifia, suivant la pieuse légende écrite par Albert-le-Grand, et il poussa sur sa tombe un lis blanc, sorti de la bouche même de Salaun, et sur les feuilles duquel était écrit en lettres d'or : *Ave, Maria.* Jean IV fit constater ce prodige, et fonda en commémoration l'église de ce lieu, qui fut terminée avec le concours d'une foule d'habitants. Depuis ce temps, le pèlerinage de Foll-Goat est un des plus suivis de toute la Bretagne.

FONTEVRAULT (France), petite ville de la Touraine, département de Maine-et-Loire, arrondissement de Saumur. Elle possède sur son territoire une célèbre abbaye ; elle est située au milieu des bois. Quoique plusieurs bâtiments aient été détruits, son ensemble offre plutôt l'apparence d'une ville que celle des ruines d'une ancienne abbaye. Plusieurs grands corps de logis isolés, d'autres réunis par des galeries, trois beaux cloîtres décorés d'architecture, l'un avec des colonnes, les deux autres avec des pilastres ; cinq belles églises, dont l'une ressemble à une cathédrale ; des terrasses, des cours, d'immenses jardins, suffisent pour donner une idée de la grandeur et de la magnificence de ce monastère avant sa suppression.

Les bâtiments les plus modernes ont été construits pour Mesdames de France, filles de Louis XV, qui ont été élevées dans cette abbaye.

La *Tour d'Evrault* est située dans la seconde cour de l'abbaye. Sa masse pyramidale et sa couleur brune forment un contraste frappant avec les bâtiments modernes dont elle est environnée.

Cette tour, dit-on, fut construite par un fameux brigand qui lui a laissé son nom, longtemps avant la fondation de l'abbaye. On prétend qu'Evrault faisait allumer des feux dans la lanterne qui est au sommet, afin d'attirer vers son habitation les voyageurs égarés, puis il les volait et leur ôtait la vie.

Cette construction, en tuf blanc, s'élève sur trois plans : le premier est octogone, le second carré, et le troisième est encore un octogone dont les angles répondent au milieu des faces du premier. Elle a environ 27 mètres d'élévation, et 11 de diamètre dans œuvre. Chaque face du premier plan est percée par une arcade ogive portée par deux colonnes et donnant entrée dans une chapelle semi-circulaire éclairée par trois petites fenêtres. Dans chaque angle de cet octogone est une colonne engagée ; il y en a quatre qui ne s'élèvent que jusqu'à la hauteur des arcades des chapelles, et portent quatre grands arcs ogives formant le plan carré. Les autres colonnes s'élèvent presque jusqu'à la hauteur des grands arcs, et s'y réunissent par un petit quart de cercle.

Dans le plan carré, à chaque angle, sont placés de petits arcs qui tiennent lieu de trompe, et forment l'octogone du troisième plan, lequel sert de base à une flèche ou pyramide terminée par une lanterne composée de huit petites colonnes avec un couronnement à jour. Des ouvertures circulaires sont dans les huit triangles formés par la rencontre du premier plan avec les grands arcs ogives.

L'extérieur est décoré de huit colonnes placées entre les chapelles. Le mur principal est soutenu par des contre-forts. Il est couronné d'un entablement composé de consoles carrées soutenant de petits arcs de forme elliptique en plan et en élévation.

La flèche est fort remarquable, et produit un très-bel effet. De chaque pierre servant à former le plan incliné se détache verticalement un triangle équilatéral, dont la base et le sommet sont déterminés par la hauteur de la pierre. Tous ces triangles, posés en liaison les uns sur les autres, forment des losanges coupés horizontalement par le milieu à la rencontre du plan incliné de la flèche et de l'élévation verticale des triangles.

M. Bodin présume que ce monument était

autrefois une chapelle sépulcrale placée au milieu d'un cimetière, et qu'il a été construit en même temps que le chœur de la grande église, au milieu du XIIe siècle.

FRIBOURG (Suisse), ville capitale du canton de ce nom. La cathédrale de cette ville, avec ses trois tours, symbole de la Trinité, avec ses autels gothiques, sa chaire gothique et tous ses vitraux riches de couleurs aussi vives que variées, est un édifice religieux d'une rare perfection. « Le samedi, jour de mon arrivée, dit l'auteur des *Souvenirs d'Italie*, j'avais admiré cette merveilleuse unité ; le lendemain j'ai assisté à l'office. Imagine-toi cette belle église toute resplendissante d'une mystérieuse lumière, toute retentissante de chants sublimes, toute sonore, harmonieuse à l'ouïe, à la vue, à l'âme tout entière, et tu comprendras comme moi la grande foi du moyen âge ! Combien la profondeur de la pensée l'emporte, chez les *hommes des anciens jours*, sur la pensée superficielle et la seule tendance vers l'expression extérieure qui se manifeste dans les tableaux plus modernes, chez Rubens, par exemple ! Au maître-autel de la cathédrale se trouve un tableau peint par Holbein, dans le volet qui a pour sujet la Visitation ; ce grand peintre représente, derrière la Vierge qui salue sainte Elisabeth, l'aube du jour qui déjà éclaire les hauteurs. Ainsi, dans la pensée d'Holbein, la lumière extérieure est le symbole de la lumière bien autrement sublime que la sainte Vierge portait dans ses chastes entrailles, et qui bientôt allait se lever pour illuminer le monde. Ces belles inspirations ne se retrouvent plus dans les tableaux des époques suivantes. L'autre volet représente la fuite en Egypte. Sur la route les anges abaissent les branches des arbres pour donner de l'ombrage à la divine mère et au divin enfant. »

A cette même occasion de la cathédrale de Fribourg, l'auteur ajoute cette réflexion : « L'architecture gothique est tout à la fois végétale, mystérieuse, symbolique ! Elle exprime et fait sentir à l'âme de merveilleuses harmonies avec Dieu et la nature. Vivement élancées vers le ciel, légères et transparentes, toutes brillantes de la lumière qui les pénètre de toutes parts, semblables à de magifiques productions végétales, qu'elles sont belles ces flèches aériennes de nos églises gothiques ! » (*Souvenirs d'Italie, par un catholique.*)

G

GALGALA (Palestine), plaine située à l'ouest de Jéricho. Josué, après le miraculeux passage du Jourdain, fit déposer dans ce lieu douze pierres très-dures, tirées du lit du fleuve, et il dit aux Israélites :

21. Quand vos enfants interrogeront un jour leurs pères et leur diront : Que veulent dire ces pierres?

22. Vous le leur apprendrez, et vous leur direz : Israël a passé à pied sec au travers du lit du Jourdain ;

23. Le Seigneur votre Dieu en ayant séché les eaux devant vous, jusqu'à ce que vous fussiez passés ;

24. Comme il avait fait auparavant en la mer Rouge, dont il sécha les eaux jusqu'à ce que nous fussions passés ;

25. Afin que tous les peuples de la terre reconnaissent la main tout-puissante du Seigneur, et que vous appreniez vous-mêmes à craindre en tout temps le Seigneur votre Dieu (1).

Telle fut l'origine du monument de Galgala.

GETH (Palestine), une des cinq villes royales des Philistins. C'est là qu'était né le géant Goliath que, par la grâce visible de Dieu, le petit pâtre David, armé d'une simple fronde, étendit mort sur la poussière. La ville de Geth n'a pas laissé trace de son existence.

GUÉRANDE (France), ville de Bretagne, département de la Loire-Inférieure, arrondissement de Savenay. Elle est entourée de fortifications qui datent de 1431. C'est un rempart de 1430 mètres de circuit, bâti en pierres de taille et défendu par onze fortes tours.

Son église de Saint-Aubin fut bâtie en 857. Il ne subsiste de cette première construction que le clocher qui domine la côte, et sert de point de reconnaissance aux matelots.

(1) 21. Et dixit ad filios Israel : Quando interrogaverint filii vestri cras patres suos, et dixerint eis : Quid sibi volunt lapides isti?

22. Docebitis eos, atque dicetis : Perarentem alveum transivit Israel Jordanum istum ;

23. Siccante Domino Deo vestro aquas ejus, in conspectu vestro, donec transiretis ;

24. Sicut fecerat prius in mari Rubro, quod siccavit donec transiremus ;

25. Ut discant omnes terrarum populi fortissimam Domini manum, ut et vos timeatis Dominum Deum vestrum omni tempore. (*Livre de Josué*, ch. IV.)

H

HAM (France), ville de Picardie, département de la Somme, arrondissement de Péronne.

Le portail principal de l'église de cette ville est du genre lombard, sans ornement. Une porte latérale de proportions mesquines forme l'entrée de cet édifice sacré, dont l'intérieur est d'un autre style que la façade. Les décorations sont d'architecture grecque ; les bas côtés sont décorés de figures en relief, dont le travail délicat semble appartenir au siècle de Louis XIV. Un baldaquin en marbre surmonte l'autel. La tribune de l'orgue est de même matière. Les pilastres sont

d'ordre dorique avec entre-colonnements. Ces arcades sont surmontées par des bas-reliefs représentant des traits de l'histoire sainte. La voûte seule de l'église a conservé le caractère gothique par sa forme ogivale.

HAM (Le), en France; village de Normandie, département de la Manche, arrondissement de Valognes.

Il a une église paroissiale, dont on admire la nef et le portail.

HAMBOURG (Allemagne), ville importante de la Confédération germanique, située sur la rive droite de l'Elbe, vis-à-vis de Harbourg, dans le royaume de Hanovre. Sa population s'élève à plus de 122,000 âmes.

Elle possède plusieurs beaux édifices religieux, entre autres l'église de Saint-Pierre, celle de Saint-Nicolas, dont les orgues sont les plus grandes de l'Europe; et surtout celle de Saint-Michel, la plus belle de toutes, et la plus remarquable par sa tour élevée et par ses vastes souterrains. (Balbi, *Abrégé de géographie.*)

HARLEM (Hollande), chef-lieu de la Hollande septentrionale. Cette ville est grande, mais peu peuplée à raison de son étendue, car elle ne compte aujourd'hui que 22,000 habitants dans ses 8000 maisons. Harlem était autrefois la résidence des comtes de Hollande, et les états généraux du pays se réunissaient dans l'hôtel des Princes, où l'on voit un beau et curieux cabinet d'antiquités.

L'église principale de Harlem est celle de Saint-Bacon, remarquable par sa grandeur, par sa tour élégante et par ses orgues, dont le buffet ne compte pas moins de 60 registres et 8000 tuyaux. (A. Balbi, *Abrégé de géographie*).

HAUTCOMBLE ou HAUTE-COMBLE (Sardaigne). C'est le lieu d'une célèbre abbaye située en Savoie. Elle était autrefois destinée à la sépulture des princes de la maison de Savoie. Leurs tombeaux, qu'on y voit encore, sont confiés à la garde des religieux bernardins de l'illustre congrégation de Cîteaux. Cette vénérable abbaye a été restaurée naguère par le pieux roi Charles-Félix sur les dessins de l'architecte Melano. L'église appartient au style ogival, dit gothique. On y remarque un portrait de saint Bernard, peint par Serrangeli; un groupe en marbre de Carrare, exécuté par Cacciatore; de belles fresques des artistes Vacca et Gonino; et les tombeaux de plusieurs princes de Savoie. On y admire en outre une infinité de bas-reliefs, de cariatides, de statuettes, ainsi que des ornements représentant des génies, des anges et des vertus, attributs distinctifs du christianisme. Derrière l'église est la chapelle de Saint-André, de même style, ornée de verrières peintes d'un goût exquis. La sacristie, aussi fort curieuse, est destinée à la sépulture des religieux. Le monastère avait d'abord été habité par les religieux de l'ordre de Saint-Basile (1).

L'abbaye des Cisterciens d'Haute-Comble a vu sortir de son sein, en 1241, le pape Célestin IV, et, en 1277, le pape Nicolas III. Parmi les abbés qui s'y succédèrent, elle put compter plusieurs illustrations catholiques, entre autres saint Amédée d'Hauterive (2).

HAZEBROUCK (France), petite ville et chef-lieu d'arrondissement du département du Nord. Elle possède une église qui est grande et bien ornée. Sa tour, surmontée d'une flèche à jour, fut construite en pierres blanches, de 1490 à 1520. C'est la plus belle du département.

Il y avait autrefois un célèbre couvent d'Augustins dans cette ville, qui datait du XIVe siècle. Ses vastes bâtiments sont envahis de nos jours par plusieurs établissements municipaux. La façade de cet édifice est remarquable par son style architectural, par son étendue et par sa hauteur, et mérite d'être admirée par son ornementation.

HERCULANUM (Italie), ville autrefois florissante, qui fut ensevelie dans la terrible éruption du Vésuve, arrivée l'an 79 de Jésus-Christ. Découverte par hasard l'an 1713, à 30 pieds sous terre, le gouvernement napolitain y fit faire des fouilles actives. Les parties explorées montrent que les rues étaient tirées au cordeau, garnies de trottoirs de chaque côté, et bordées de maisons élégantes et d'édifices magnifiques. On a lieu de croire, d'après le nom de cette ville, qu'elle était consacrée à Hercule, et que ce dieu y avait des temples. Sur son emplacement s'élève actuellement le bourg de Resina.

(1) N.-M. Troche, *Coup d'œil hist., topogr. et religieux sur le royaume de Sardaigne*, p. 80.

(2) M. l'abbé Chevray, *Vie de saint Pierre, archevêque de Tarentaise*, p. 29.

I

IGEL (Prusse), petit village situé dans les environs de Trèves. Il est digne d'attention par le monument sépulcral de la famille des *Secundins*, érigé dans le siècle des Antonins. Il a la forme d'une tour; sa hauteur est de 72 pieds, sa largeur de 16; son toit est en forme pyramidale; une colonnade et des bas-reliefs en forment le pourtour.

ILEGH (Afrique), ville de l'Etat de Sydy-Hescham (région du Maghreb). Les musulmans vont prier sur le tombeau vénéré du schérif Ahhmed, père de Hescham.

IMBRO (Turquie), petite île que les derniers traités ont laissée sous la domination ottomane. Elle était consacrée aux dieux Cabires dans l'antiquité. C'est l'*Imbros* des anciens Grecs, et l'*Imrouz* des Turcs.

J

JAFFA (Palestine), ville de la tribu de Dan. Josué lui avait donné le nom de Joppé ; avant lui, elle se nommait Japho. C'était le seul port que les Hébreux possédassent sur la grande mer. C'est à Joppé (Jaffa) que le prophète Jonas s'embarqua pour s'enfuir à Tharsis, au lieu d'aller à Ninive. Cette ville fut témoin du miracle de saint Pierre, qui y ressuscita une femme nommée Tabithe, ainsi qu'on le voit dans les *Actes des apôtres*.

JAPHO. *Voy.* JAFFA.

JASSY (Russie), ville de la Moldavie, faisant partie de la province de Bessarabie. Elle est la capitale de la principauté et le siége d'un archevêché grec.

On y remarque l'église métropolitaine, celle de Saint-Nicolas, où les princes sont sacrés par l'archevêque. La population de cette ville s'élève à peu près à 40,000 âmes.

JÉRICHO (Palestine). Cette ville, située dans une plaine plantée de palmiers, était appelée pour cela même *ville des Palmiers*. Cette plaine s'étendait depuis la ville jusqu'au Jourdain. Près de Jéricho poussait un arbrisseau précieux, qui faisait la principale richesse du pays. C'était le balsamier, d'où découlait naturellement et par incision, pendant la canicule, un suc résineux, fort cher à cause de sa rareté, et qu'on appelait baume de Judée, en latin *opobalsamum*. Cet arbuste n'existe plus, ni la fameuse *rose de Jéricho* (1).

Le récit du pèlerinage de Saint-Antonin, qui date des dernières années du VI^e^ siècle, contient, entre autres choses merveilleuses, celle que nous allons mettre sous les yeux du lecteur.

« Non loin de Jéricho, dont les murs avaient été renversés par un tremblement de terre, peut-être par la secousse qui eut lieu du temps de Prayle, évêque de Jérusalem, on voyait une caverne où sept vierges vivaient dans la prière ; ces vierges, ayant chacune leur cellule séparée au fond de la caverne, étaient amenées là dès leur plus tendre enfance ; lorsqu'une d'elle mourait, sa cellule lui servait de tombeau ; on creusait alors une autre cellule pour une autre vierge qui arrivait. Il y avait toujours sept vierges dans la caverne. On y possédait le linge qu'on croyait avoir enveloppé la tête de Jésus mort. Les pèlerins d'Italie pénétrèrent avec effroi dans la funèbre grotte pour y prier, et n'y aperçurent rien de vivant. L'imagination ascétique n'a rien inventé de plus étrange et de plus saisissant que la vie de ces sept vierges dans une caverne, se renouvelant toujours à un nombre égal, tandis qu'autour d'elles les cellules se multiplient en devenant des sépulcres (2). »

JOPPÉ. *Voy.* JAFFA.

(1) M. l'abbé D. Pinart, *Leçons de géographie ancienne*, p. 301.

(2) Poujoulat, *Hist. de Jérusalem*, t. II, p. 278.

K

KERGRIST (France), village du département des Côtes-du-Nord, arrondissement de Guingamp.

Il possède une très-belle église du XV^e^ siècle. Son portail, d'un excellent style gothique, est orné de petites figures, de feuilles de vigne, de grappes de raisin taillées avec grâce et légèreté. L'intérieur offre également des sculptures remarquables.

Le portail latéral, accompagné d'un porche, présente les statues des douze apôtres.

On voit également une fort belle église gothique du XVI^e^ siècle à Plouagat, bourg situé à 2 kilomètres ouest de Châtelaudren. On admirera surtout sa grande verrière pour la délicatesse et la variété de ses découpures.

A très peu de distance de Kergrist, dans le cimetière du village de Saint-Trefine, on voit une fosse assez profonde, dont les parois sont revêtues de grandes dalles de pierre. C'était dans cette fosse que reposait le corps de saint Tromeur. A l'une des extrémités est une pierre placée en travers comme pour exhausser la tête du cadavre, et à chaque coin de la fosse est une grosse pierre sphéroïdale. Une cinquième pierre arrondie est placée près de la tête. Une excavation que présente sa surface annonce qu'elle était destinée à contenir de l'eau bénite.

KUEN-LUN (Chine). C'est le nom d'un groupe de montagnes de l'Asie, que l'on pourrait nommer encore groupe Tibétain-Chinois, à cause des deux principales régions qu'il traverse.

Ce groupe forme un noyau de hauteur prodigieuse, dont les Chinois ont fait, dans leur géographie mythologique, le roi des montagnes, le point culminant de toute la terre, la montagne qui touche au pôle et qui soutient le ciel, et, comme l'a si bien dit Abel Rémusat, l'Olympe des divinités bouddhiques et des Tao-sse. (Voy. l'*Abrégé de géographie*, par Adrien Balbi).

L

LACHA (Grèce), montagne située au sud de Salonique, et qui n'est autre que l'Olympe des anciens Grecs. C'est la plus célèbre de toutes les montagnes connues anciennement sous ce nom. Homère en avait fait le séjour des dieux. Elle est le point culminant de toute la péninsule orientale.

Suivant le docteur Clarke, tous les ans,

le 20 juin, le prêtre du village de Scamnia va célébrer une messe dans la chapelle élevée sur un des plus hauts sommets de la montagne; c'est la continuation d'une ancienne fête religieuse qu'on y célébrait au temps du paganisme. *Voy.* au Dictionnaire l'article OLYMPE.

LA FONT-SAINTE (France). C'est le nom du pèlerinage sans contredit le plus fréquenté du diocèse de Saint-Flour, département du Cantal; chose d'autant plus étonnante que ce pèlerinage est de date toute récente.

La Font-Sainte se compose d'une chapelle, édifiée, en 1837, par les soins et le zèle de l'évêque, Mgr de Gualy, secondé par M. Sadoul, alors curé de Saint-Hippolyte.

A une distance de 5 à 6 mètres de cette chapelle il existe un oratoire datant de temps immémorial, puisque l'on voit qu'en 1555 un legs pieux fut fait en faveur de La Font-Sainte. Cet oratoire a été restauré au commencement du siècle dernier; mais le pèlerinage est devenu vraiment célèbre depuis l'érection de la chapelle, en 1837.

A l'intérieur de la chapelle jaillit d'un mur, dans un bassin en pierre, l'eau sainte que viennent puiser les pèlerins.

On voit dans l'oratoire un groupe représentant la sainte Vierge et sainte Elisabeth, ainsi qu'une croix de pierre qu'on assure être du temps des croisades.

A partir du 1er juillet, on voit accourir en foule les pèlerins sur la montagne de La Font-Sainte, où l'on ne voit absolument que l'oratoire et la chapelle. Il en vient de Saint-Flour, de Rodez, Tulle, Limoges, Clermont. On évalue à sept à huit mille le nombre des pieux visiteurs qui viennent à La Font-Sainte depuis le 1er juillet jusqu'au 15 octobre, pour obtenir l'indulgence plénière attachée à ce pèlerinage.

LAIGLE (France), petite ville de Normandie, département de l'Orne, arrondissement de Mortagne. Elle possède deux remarquables monuments du moyen âge.

Eglise de Saint-Martin. — Cette église est assez vaste; sa construction appartient à plusieurs époques. La nef est du XIIIe siècle, le collatéral gauche du XVe, et le collatéral droit du XVIe. Sa tour carrée est fort belle. On admire particulièrement la tourelle qui s'élève du côté de la tour, et qui est ornée de statues gothiques et d'ornements où la légèreté le dispute à la richesse. Les angles de la grande tour sont également ornés de statues de saints; elle se termine par un toit élevé à quatre faces. Cette tour est du XVe siècle. L'église renferme quelques vitraux assez curieux.

L'*église de Saint-Barthélemy* est située dans un des faubourgs de Laigle. Elle date de 1115; elle est bâtie dans le style roman simple, sauf le portail, qui est d'une époque postérieure et appartient au style de transition. Le chevet du chœur est arrondi en cul-de-four.

LAITRE-SAINT-AMANCE (France), dans le voisinage de Nancy (Meurthe).

Un peu au-dessous d'Amance, se trouve Laitre, dont l'église présente un portail roman appartenant à la seconde période. Il présente trois cintres concentriques soutenus par six colonnettes à chapiteaux bizarres; un zigzag entoure le cintre extérieur. Le tympan représente le Christ donnant sa bénédiction à deux anges et à deux petits personnages en adoration. Les parois de l'édifice, à droite et à gauche de la porte, présentent quatre fausses ouvertures, deux en ogive et deux cintrées, partant du sol et s'élevant plus haut que le tympan. Une sorte de corniche, découpée en damier, règne tout au long de la façade et en raccorde les diverses parties.

Nous ne parlerons pas de l'intérieur de l'église, qui est entièrement modernisé.

LA RÉOLE. (France), ville du Bordelais, chef-lieu d'arrondissement du département de la Gironde.

« Cette ville n'a de remarquable que le vieux château et son couvent de Bénédictins. Le château, d'abord situé hors des murs, était un carré flanqué de quatre tours, qui lui avaient fait donner le nom de *château des Quatre-Sœurs.* Une de ces tours n'existe plus; deux autres sont entr'ouvertes et ruinées; il n'en reste qu'une assez bien conservée pour faire juger qu'elles étaient crénelées et composées d'un rez-de-chaussée surmonté de deux étages. Chaque étage formait une grande salle hexagonale, voûtée en ogive. L'édifice, qui remonte au XIIe siècle, fut agrandi par les souverains anglais, et démoli partiellement en 1629. » (M. Jouannet.)

Le *couvent de Bénédictins* fut d'abord établi à l'ouest de la ville, près de ses murs; à l'endroit, on voit encore de vieilles fondations avec des lignes de niveau en pierres, construction imitée mais inverse de celles du Bas-Empire. Il fut détruit par les Normands au milieu du IXe siècle, et rétabli en 977 à la place où il est maintenant. Le monastère, qui existe encore, et qui était célèbre par sa beauté, est employé au logement d'une administration. L'église, autrefois richement ornée, est intérieurement dégradée.

La ville a eu successivement trois enceintes. On retrouve encore les ruines de la dernière, qui date de 1324.

LIVOURNE (Italie), ville importante du grand-duché de Toscane, sur la Méditerranée; sa population peut être évaluée à 51,000 habitants.

Livourne, simple château de défense au moyen âge, et appartenant à un seigneur de la contrée, fut acheté par les Florentins, privés de ports, lorsqu'ils voulurent créer une rivale maritime à Pise, et avoir un libre débouché pour les produits de leurs manufactures, alors si actives et si célèbres. Mais leurs efforts furent stériles, soit qu'ils n'eussent pas l'intelligence de la marine, soit pluiôt que, ne possédant encore qu'une petite partie du territoire de la Toscane, et qu'en guerre continuelle avec leurs voisins, ils ne fussent ni assez riches, ni assez puissants pour creuser un port, élever des fortifications, et construire une flotte pour se

défendre contre les attaques des Pisans, des Génois, et même des Vénitiens, jaloux de leurs tentatives.

Livourne resta dans la médiocrité et n'acquit graduellement toute son importance que sous le gouvernement des Médicis, devenus souverains héréditaires au XVI^e^ siècle, et lorsque Pise perdit son influence commerciale par les atterrissements formés à l'embouchure de l'Arno, et surtout par la perte de sa liberté et par sa soumission au joug florentin.

Cette ville est donc toute moderne. Aucunes traces de l'antiquité ou du moyen âge, si fréquentes en Italie, ne se trouvent dans son enceinte; elle ressemble à tous les ports de mer de France, d'Angleterre et de Hollande. Toutes les nations y affluent avec leurs mœurs et leurs costumes. A côté de l'homme du Nord et des Etats-Unis paraissent les Levantins, les Egyptiens, les Catalans; et, au premier coup d'œil, on ne sait qui commande dans la cité.

Cependant la prédominance appartient en réalité aux enfants d'Israël; ils composent le quart de la population domiciliée; le quartier qu'ils habitent de préférence est le plus beau, le mieux bâti. Livourne est le paradis des juifs, dont plusieurs jouissent d'une brillante fortune et d'un grand crédit. Leur prédilection pour cette place provient de l'entière tolérance accordée à tous les cultes. Les protestants, les israélites, les sectateurs de Mahomet, peuvent en pleine liberté remplir leurs devoirs religieux. C'est la seule ville d'Italie où cette condescendance existe avec tant de latitude. Aussi chaque religion y a-t-elle son cimetière; celui des anglicans est magnifique, plein de marbres précieux, et toutefois on peut lui reprocher, justement à cause de ce luxe, de cet éclat, de manquer du caractère sévère que doit avoir un lieu consacré aux sépultures.

Une rade précède le port, et beaucoup de vaisseaux sont obligés d'y rester, à cause de l'exiguïté du bassin intérieur et de son peu de profondeur.

Ce sont donc les bâtiments tirant le plus d'eau qui séjournent dans cette rade; elle est peu sûre, et dans les gros temps on est forcé de reprendre la haute mer pour ne pas être jeté à la côte.

Le lazaret est beau, parfaitement tenu, dit-on, et toutes les précautions sont prises pour empêcher la peste de franchir son enceinte. On ne peut en parler que sur ouï-dire; si on voulait le visiter, on ne pourrait en sortir qu'après avoir accompli une quarantaine.

Sur le quai, en avant de la ville et des murailles qui le séparent du port, on voit la statue pédestre de Ferdinand I^er^; c'est un ouvrage estimé de Tacca. Quatre esclaves enchaînés et dans des poses assez tourmentées sont placés aux pieds du souverain. On ne sait pourquoi le sculpteur lui a donné ce triste entourage. Ferdinand I^er^ ne fut point conquérant et ne réduisit jamais des vaincus en captivité. A-t-on voulu figurer les principales villes de la Toscane depuis peu déchues de leur indépendance et soumises au sceptre des Médicis? en vérité l'allégorie ne serait nullement flatteuse pour le prince et pour les sujets.

La ville, percée de rues assez larges, et dont la principale, qui est le centre du mouvement commercial, de l'affluence de la population, et qui traverse Livourne dans presque toute sa longueur, contient un grand nombre d'églises qui n'offrent rien de remarquable. Le Dôme, ou cathédrale, est la plus vaste; son architecture est lourde. Il est heureux pour elle que, lorsqu'on la visite, on n'ait pas encore vu les admirables monuments chrétiens de Pise, de Sienne et de Florence. On sent néanmoins, en l'examinant, qu'elle a été bâtie dans un siècle où l'ardeur de la foi s'éteignait, où les cités ne mettaient plus leur pieux orgueil à fonder, à embellir d'immenses constructions glorifiant leur croyance (1).

(1) *Voyage dans l'Italie méridionale*, par M. Fulchiron. Pillet aîné, à Paris.

M

MACHELLE (France), village du département de Maine-et-Loire en Anjou, canton de Thouarcé.

On lit dans le journal de ce département, mois d'octobre 1850 :

« Les habitants de Machelle, trouvant incommode de faire un long trajet pour les offices religieux et pour envoyer leurs enfants au catéchisme, résolurent de mettre à exécution une pensée conçue depuis plus de soixante ans, c'est-à-dire de placer au centre de la commune l'église paroissiale. Des difficultés de toute espèce surgirent et semblèrent d'abord arrêter l'entreprise. Personne ne voulut leur venir en aide; ce fut donc livrés à leurs propres ressources qu'ils se mirent à l'œuvre. Les riches délièrent les cordons de leurs bourses, les pauvres donnèrent leurs bras, et depuis près de deux ans on se croirait en plein moyen âge; hommes, femmes, enfants, vieillards, tous concourent à élever l'édifice sacré, qui est sur le point d'être terminé. Ce qui est digne de remarque, c'est que les habitants de Machelle, presque sans guides, livrés à eux-mêmes, loin de prendre pour modèles ces édifices qui n'ont rien de chrétien, et dont le temps commence malheureusement trop lentement à faire justice, ont eu le bon goût d'élever une charmante église dans le style du XIII^e^ siècle et d'une heureuse simplicité. »

MACORABA (Arabie); c'est l'ancien nom de la ville de la Mecque, qui, d'après les musulmans, avait été fondée par Abraham. *Voy.* MECQUE (*La*).

MAFRA (Portugal), petite ville de 3000 habitants, renommée par sa superbe basilique, par son vaste couvent, et par un magnifique palais royal, tous trois construits sous le règne et par les soins du roi Jean V. Le palais est sans contredit le plus beau monument du Portugal et un des plus beaux de l'Europe.

MALANS. *Voy.* VAL SAINTE-MARIE au Dictionnaire.

MARBOURG (Hesse électorale). Nous croyons devoir ajouter quelques lignes à l'article que nous avons donné dans le Dictionnaire. Ce sont celles qui commencent la belle introduction de l'*Histoire de sainte Elisabeth de Hongrie*, par M. de Montalembert.

« Le 19 novembre 18..., dit-il, un voyageur arriva à Marbourg, ville de la Hesse électorale, située sur les bords charmants de la Lahn; il s'y arrêta pour étudier l'église gothique qu'elle renferme, célèbre à la fois par sa pure et parfaite beauté, et parce qu'elle fut la première de l'Allemagne où l'ogive triompha du plein cintre dans la grande rénovation de l'art au XIIIe siècle. Cette basilique porte le nom de Sainte-Elisabeth, et il se trouva que ce jour-là était le jour même de sa fête. Dans l'église, aujourd'hui luthérienne, comme toute cette contrée, on ne voyait aucune marque de solennité; seulement, en l'honneur de ce jour, et contre l'habitude protestante, elle était ouverte, et de petits enfants y jouaient en sautant sur des tombes. L'étranger parcourut ses vastes nefs désertes et dévastées, mais encore jeunes de légèreté et d'élégance. Il vit adossée à un pilier la statue d'une jeune femme en habits de veuve, au visage doux et résigné, tenant d'une main le modèle d'une église, et de l'autre donnant une aumône à un malheureux estropié; plus loin, sur des autels nus, et dont nulle main sacerdotale ne vient jamais essuyer la poussière, il examina curieusement d'anciennes peintures sur bois à demi effacées, des sculptures en relief mutilées; mais les unes comme les autres profondément empreintes du charme naïf et tendre de l'art chrétien. Il y distingua une jeune femme effrayée, qui faisait voir à un guerrier couronné son manteau rempli de roses; plus loin, ce même guerrier, découvrant avec violence un lit, y trouvait le Christ couché sur la croix; plus loin encore, tous deux s'arrachaient avec une grande douleur des bras l'un de l'autre; puis on voyait la jeune femme, plus belle que dans tous les autres sujets, étendue sur son lit de mort au milieu de prêtres et de religieuses qui pleuraient; en dernier lieu, des évêques déterraient un cercueil sur lequel un empereur déposait sa couronne. On dit au voyageur que c'étaient là des traits de la vie de sainte Elisabeth, souveraine de ce pays, morte, il y avait six siècles à pareil jour, dans cette même ville de Marbourg, et enterrée dans cette même église.

« Dans une obscure sacristie, on lui montra la châsse d'argent, couverte de sculptures qui avait renfermé ses reliques jusqu'au moment où l'un de ses descendants, devenu protestant, les en avait arrachées et jetées au vent. Sous le baldaquin en pierre qui couvrait cette châsse, il vit que chaque marche était profondément creusée, et on lui dit que c'était la trace des pèlerins innombrables qui étaient venus s'y agenouiller autrefois, mais qui depuis trois siècles n'y venaient plus. Il sut qu'il y avait bien dans cette ville quelques fidèles et un prêtre catholique, mais ni messe, ni souvenir quelconque pour la sainte dont c'était ce jour-là même l'anniversaire. La foi, qui avait laissé son empreinte profonde sur la froide pierre, n'en avait laissé aucune dans les cœurs.

« L'étranger baisa cette pierre creusée par les générations fidèles, et reprit sa course solitaire; mais un doux et triste souvenir de cette sainte délaissée, dont il était venu, pèlerin involontaire, célébrer la fête oubliée, ne le quitta plus. »

C'est ce religieux souvenir qui nous a valu cette admirable biographie de la sainte de la Thuringe, charitable bienfaitrice de l'Allemagne, objet du culte des fidèles catholiques, biographie qui a fait la réputation littéraire de son auteur, et qui est regardée, à juste titre, comme un des meilleurs livres publiés de nos jours.

MARIANA (France), antique ville ruinée de l'île de Corse. Son ancienne cathédrale, dite aujourd'hui la Canonica, est une ruine curieuse, pittoresque, sur le bord de la mer, encombrée d'herbes et d'arbustes, avec toutes ses colonnes debout, le toit à découvert, et des figures d'animaux sculptés à la façade. La disposition est d'architecture gothique, mais les arcades intérieures sont grecques et d'ordre dorique.

Cette cathédrale, très-probablement de construction pisane et du XIIIe siècle, n'approchait pas, pour les dimensions, de l'immensité des basiliques de la même époque.

MAUBUISSON (France). C'était le nom d'un célèbre monastère situé près de Saint-Ouen-l'Aumône, village du département de Seine-et-Oise, arrondissement et canton de Pontoise.

Les religieuses de cette abbaye étaient de l'ordre de Cîteaux. La reine Blanche, mère de notre roi saint Louis, avait fondé cette maison l'an 1236, et voulut que ce lieu saint fût celui de sa sépulture; elle s'y fit porter avant de mourir. Des princes, des princesses, d'autres personnages illustres imitèrent ce pieux exemple. L'église de l'abbaye renfermait les tombeaux de Bonne de Luxembourg, de la princesse d'Antioche et de Gabrielle d'Estrées.

MAURICE-EN-VALAIS (SAINT-), en Savoie. C'était le nom d'une ancienne abbaye. Sigismond, roi de Bourgogne au commencement du VIe siècle, embrassa la vie monastique dans cette abbaye, dont les religieux furent portés par lui jusqu'au nombre de cinq cents (1).

(1) *Essais sur l'hist. des premiers rois de Bourgogne*, par Legouz de Gerland.

Quand les Sarrasins pénétrèrent dans les Alpes, où ils se maintinrent jusque vers les premières années du XIe siècle, ils réduisirent en cendres la ville de Saint-Jean-de-Maurienne et l'abbaye de Saint-Maurice, dont tous les religieux furent passés au fil de l'épée. (*Voy.* le *Coup d'œil sur le royaume de Sardaigne*, par N.-M. Troche.)

MENOUX (Saint-), en France, petite ville du département de l'Allier, canton de Souvigny, renfermait la plus ancienne abbaye de femmes du Bourbonnais. De tous les bâtiments de cette abbaye il ne reste que l'église, qui même menace ruine. « Elle appartient à trois âges bien caractérisés ; la partie la plus ancienne est aussi la plus antérieure. Elle se divise en une nef et deux collatéraux ; le genre de construction de cette église se rencontre rarement : des colonnes lourdes et sans piédestal supportent des cintres écrasés ; les chapiteaux, entourés d'un cordon de billettes renversées et présentant des figures d'une monstrueuse barbarie sur toutes les faces, rappellent tout à fait l'architecture des hypogées de l'Égypte et de l'Inde. Je serais bien tenté de faire remonter cette portion de l'église à la fin du Xe siècle. C'était sans doute un narthex. Le milieu de l'édifice est du XIIe et du XVe siècle ; mais il ne se recommande par aucun de ces ornements si variés de la période ogivale. Il n'en est pas de même du chœur, qui est un des plus beaux morceaux d'architecture byzantine du centre de la France ; les bas côtés tournent autour de l'abside ; la voûte du sanctuaire est soutenue sur des colonnes de très-heureuse proportion, ornées de chapiteaux les plus artistement sculptés qu'on puisse voir, et recevant des cintres très-surhaussés.

« L'abside offre cinq chapelles ; quatre sont voûtées en cul-de-four, et celle du milieu est à pans ; les fenêtres sont décorées de colonnettes et d'archivoltes à boudins. Les arcs-doubleaux des voûtes des bas côtés reposent sur des pilastres cannelés qui sont de bon goût..... Au-dessus des arcades du sanctuaire circule un bandeau orné d'une grecque parfaitement dessinée..... » (L'ancien Bourbonnais).

MESCA (Arabie). C'est le nom que l'Ecriture donne à la ville de la Mecque. *Voy.* Mecque (*La*).

MONSALVY (France), petite ville de la Haute-Auvergne, chef-lieu de canton de l'arrondissement d'Aurillac, a une église très-vénérée, dédiée à Notre-Dame, fondée en 1073, par Bérauger, vicomte de Carlat. Elle est assez vaste et renferme neuf chapelles.

Dans les environs de Monsaloy on remarque le mur du diable, ouvrage pour ainsi dire cyclopéen, construit avec des blocs énormes.

MONTFERRER (France), dans la Provence, village du canton et à 6 kilomètres sud-ouest d'Arles, sur le revers du Canigou. Son église, élégant et curieux édifice, est construite en granit par assises régulières. L'entrée, du côté du midi, est ornée de deux colonnes et d'une archivolte encadrée dans un bandeau de modillons cubiques, disposés en échiquier. La nef est éclairée par deux ouvertures plein cintre. Un sarcophage, renfermant les ossements de Delman de Castelnau, et de la vicomtesse Béatrix sa femme, est placé sous l'escalier du chœur.

Dans le voisinage se trouve le village de Coustouges, que l'on appelle aussi *Costoja*, situé dans le canton et à 8 kilomètres sud-est de Pratz-le-Mollo. Son église, l'un des plus beaux monuments du Roussillon, est dédiée à la Vierge. Son plan est un parallélogramme rectangle, terminé par une abside qu'entoure une corniche à dents de scie. Sa longueur est d'environ 33 mètres sur 13 de longueur.

Un vestibule, ou pronaos, précède la nef dans laquelle on pénètre, en descendant deux marches. A l'entrée de l'abside sont deux colonnes romanes à chapiteaux corinthiens-romans. Elles soutiennent une voûte d'arête plus basse que celle de la nef. Quatre colonnes, à chapiteaux semblables, supportant une immense archivolte couverte de moulures et d'ornements, encadrent la porte.

A droite du chœur s'élève une tour carrée et à trois étages, servant de clocher.

MONTSERRAT (île d'Elbe), très-poétique ermitage situé au sein de pics, de rochers élevés ; et précédé d'une belle avenue de cyprès mêlés d'aloès aux fleurs odoriférantes.

Au devant de la chapelle, une treille forme un rustique pronaos, d'où la vue immense de la mer à l'horizon est superbe.

La fête de la Madone se célèbre au mois de septembre ; mais les ecclésiastiques de Portolungone viennent fréquemment offrir le saint sacrifice dans ce pittoresque ermitage.

MOYENMOUTIER (France). C'était le nom d'une abbaye célèbre de la règle de saint Benoît, qui était retirée dans les montagnes des Vosges. Elle avait été fondée, sur les principes d'une piété contemplative, par saint Hidulphe, ancien archevêque de Trèves, vers 670.

Comme toutes les autres communautés, celle de Moyenmoutier a disparu pendant la tourmente révolutionnaire de 1793, mais ses murs sont encore debout.

Conservée dans toutes ses parties, église, dortoirs, réfectoires, appartements abbatiaux et salles communes, bibliothèque, caves, parc, jardins et dépendances, cette immense maison, vendue nationalement il y a cinquante et quelques années, pour la somme de 12,000 fr., offre aujourd'hui l'aspect mêlé d'un monastère quitté d'hier, d'une résidence princière singulièrement embellie, et d'un établissement industriel très-productif. En effet, des mains de son propriétaire actuel, M. Seillières, Moyenmoutier ne passerait plus en d'autres mains, à moins de plusieurs centaines de mille francs. Son aspect général n'est pas d'ailleurs son unique beauté ;

son église, inondée de lumière, est magnifique de proportion, de tenue et d'élégance, grâce à la piété libérale d'un propriétaire qui aime à dépasser ses obligations. Sa bibliothèque, où il ne reste plus malheureusement un seul volume, est du meilleur goût. Ses corridors sont vastes et hauts, ses cours spacieuses et seigneuriales. Rien n'y est parfait comme objet d'art, mais tout est monumental. Même pour le vulgaire de ses visiteurs, le caractère religieux de l'ensemble n'est pas effacé par l'industrie qui s'est emparée de tout ; si belles que soient les toiles qu'on y blanchit, et si ingénieux les procédés qu'on y emploie, l'esprit y est encore attiré par mieux que tout cela.

MURVIEDRO (Espagne), ville de l'ancien royaume de Valence, actuellement de la capitainerie générale du même nom. Cette ville occupe l'emplacement de l'antique Sagonte, qui soutint des siéges si mémorables. On y voit cependant quelques précieux vestiges de sa splendeur éclipsée.

On déterra, il y a un siècle, un superbe pavé en mosaïque, provenant d'un temple de Bacchus, et à la place même où se trouve aujourd'hui le couvent de la Trinité s'élevait autrefois un temple de Diane.

N

NATRON-URAO (Amérique), lac qui se trouve sur le penchant des montagnes couvertes de neige de Mérida, et qui, suivant l'illustre voyageur de Humboldt, est l'objet de la superstition des indigènes. Voyez les *Tableaux de la nature*, tome 1er, page 9 de la dernière édition, 1850, Gide et J. Baudry.

NICOLAS-DU-PORT (Saint-), en France, petite ville de la Lorraine, département de la Meurthe, arrondissement de Nancy. Elle est située sur la Meurthe.

Son église, commencée en 1495, ne fut achevée qu'en 1543. Ce grand édifice a 84 mètres de longueur sur 37 de largeur. Son axe est incliné à gauche ; cette bizarrerie disgracieuse n'a pas d'autre motif (1) que d'imiter l'inclinaison de la tête du Christ mort, la tête penchée sur son bras gauche. Le chœur est heptagone ; les fenêtres, de toute la hauteur de l'édifice, sont divisées par un meneau. Les voûtes sont à compartiments, et les ogives à divisions lancéolées. Le portail est accompagné de deux tours inégales ; le pignon principal s'élève entre elles ; devant lui passe une galerie qui réunit les deux tours. Au-dessous est la grande rosace, et devant est un balcon décoré d'anges en bas-relief ; entre eux est un Christ donnant sa bénédiction, un pied placé sur un globe. Cette niche sert de sommet au grand pignon.

(1) M. Grille de Beuzelin.

O

OVIEDO (Espagne), ville épiscopale de la Vieille-Castille, est surtout remarquable, parce qu'elle est la capitale des Asturies, la retraite du roi Pélage et le berceau de la monarchie espagnole. *Voy.* l'article Cova-Dunga.

Oviédo possède une cathédrale célèbre par son antiquité et par sa belle architecture gothique.

P

PETEN ou Remedios (Amerique centrale), ville de l'Etat de Guatemala, remarquable par ses fortifications et par des débris de temples et d'idoles, qui attestent les progrès que les Itzaex ou Itaix avaient faits, dans la civilisation, avant l'arrivée des Espagnols.

PLANÈS (France), village du département des Pyrénées-Orientales, arrondissement de Prades. Il possède une église remarquable.

Ce monument, situé au milieu des montagnes du Roussillon, est unique en France par ses formes géométriques. Le plan de cette petite église est un triangle équilatéral, du milieu de chacune des faces duquel est décrit un cercle dont la circonférence va passer par le centre d'un quatrième cercle inscrit dans le triangle. Ce quatrième cercle, transporté en l'air, forme la circonférence de la coupole qui couronne l'édifice.

Il est facile de reconnaître dans ce monument le style tumulaire des musulmans, et il remonte à l'époque où les Maures étaient maîtres de la Cerdagne. Suivant M. Henri, ce serait le tombeau d'un certain Munuza, gouverneur de la Catalogne, gendre d'Eudes, duc d'Aquitaine, et qu'Abdérame fit mettre à mort sous prétexte qu'il avait conspiré contre l'islamisme.

Quoi qu'il en soit, ce monument est très-bien conservé, grâce à sa transformation en église.

PLOUARZEL (France), dans le département du Finistère. *Voy.* Gaule, au Dictionnaire.

POIX (France), bourg de Picardie (Somme), situé au bas d'une montagne, à 28 kil. sud-ouest d'Amiens. Il possède une église paroissiale connue sous le nom d'église du Prieuré, et dédiée à Notre-Dame. On fait remonter l'époque de sa construction au XIIe siècle. C'est un fort bel édifice d'architecture gothique. L'intérieur forme la croix latine. Des culs-de-lampe et des pendentifs curieux décorent les clefs de voûte ; les uns représentent les armes de la famille Tirel, les autres saint Michel archange et d'autres

saints révérés en Picardie. Ces diverses sculptures se rapprochent du style de la Renaissance; cette partie de l'église est postérieure au XII^e^ siècle.

On voit dans ce bourg les vestiges des deux châteaux qui furent pris en 1346, puis démantelés.

SAINT-POL DE LÉON (France), petite ville de Bretagne, département du Finistère, arrondissement de Morlaix. On voit dans la cathédrale de cette ville, dédiée à saint Pol de Léon, l'un des plus grands saints de la Bretagne, une clochette très-ancienne à laquelle on donne une origine miraculeuse. On raconte à ce sujet une curieuse tradition. Le roi Marc, qui régnait en l'île de Bretagne, avait refusé une clochette à saint Pol et à ses compagnons. Arrivés à Batz, près du comte Withur, ils lui rendaient compte de ce refus, quand voici venir des pêcheurs apportant un énorme poisson dont la gueule contenait une clochette.

La forme de cette clochette n'est point ronde, mais quadrangulaire et pyramidale. Elle a deux grands et deux petits côtés. Les premiers ont six pouces de large à leur base, les seconds quatre pouces. La hauteur du tout est de 9 pouces environ. Le sommet se termine par une sorte d'anse. La matière est du cuivre rouge avec beaucoup d'argent, non point fondu au moule, mais battu au marteau. On attribue à cette clochette des vertus merveilleuses: on la pose sur la tête des enfants sourds pour leur rendre l'usage de l'ouïe.

POLIGNY (France), village de Normandie, arrondissement de Falaise, département du Calvados. Son église est gothique de la fin du XII^e^ siècle, et d'une architecture assez élégante. La tour carrée offre deux rangs de fenêtres terminées en arc pointu; celles de l'étage inférieur sont simples, et les supérieures ornées; les fenêtres de la nef et du chœur sont à ogive de transition, presque en forme de lancettes, avec une dentelure au-dessus pour tout ornement. Le portail est en arc légèrement brisé, avec quatre cintres successifs et trois rangs de bâtons rompus en zigzags; six colonnes le supportent de chaque côté; à gauche est une petite porte surmontée d'un bourrelet qui se termine à la pointe par une face grimaçante. Ce monument, que précède un porche en pierre à grande ogive, nous a paru digne de quelque attention.

PONTORSON (France), petite ville de Normandie, département de la Manche, arrondissement d'Avranches. Son église, bâtie en pierre de granit de moyen appareil, appartient au roman secondaire; son magnifique portail aux cintres ornés est cité par M. de Gerville comme le morceau le plus complet en ce style que possède ce département. Les portes latérales, la corniche sculptée, supportée par des mascarons, la tour, les anciens autels en pierre, renfermés dans la menuiserie des autels actuels du transsept, un élégant et vaste bas-relief en bois représentant la Passion du Christ, méritent toute l'attention du visiteur.

A peu de distance de Pontorson est le village de Saint-Loup, dont l'église, joli monument religieux, appartient au roman tertiaire, dont sa tour quadrangulaire, ses portes aux pleins cintres, supportées par d'élégantes colonnettes, sont de remarquables spécimens. Saint-Loup est à 4 kil. sud-est d'Avranches.

PRESBOURG (Hongrie), assez grande ville située sur la rive gauche du Danube, a été longtemps la capitale de la Hongrie. Elle a perdu cette prérogative depuis 1784, époque à laquelle toutes les autorités supérieures du gouvernement ont été transférées à Bude. Son église de Saint-Martin est très-remarquable, surtout par la grande élévation de sa belle tour.

Mais ce qui nous frappe le plus dans cette ville, à notre point de vue, c'est que cette ancienne capitale de la lointaine Hongrie a été le berceau d'une grande sainte de l'Allemagne, sainte Elisabeth de Hongrie.

PSILORITI (Grèce). C'est le nom moderne du fameux mont Ida. *Voy.* ce mot au Diction.

Q

QUENZA (Corse), ancien village, peu peuplé; c'est le plus élevé de la Corse. La vigne ne peut y croître, mais l'eau y est abondante, exquise. L'église est ornée par un superbe chêne vert qui ombrage toute sa petite place. Un tableau sur bois, représentant plusieurs saints, paraît être de la première époque de la peinture.

L'antique église de Ste-Marie, où l'on ne célèbre l'office qu'une fois l'an, le jour de l'Assomption, fut bâtie, l'an 1000, par les Pisans. « Peut-être, dit Valery, est-elle l'ouvrage de leurs savants architectes, les premiers qui aient ranimé, renouvelé l'art en Europe.

R

RASGRAD (Turquie), ville de la Bulgarie, assez importante par son commerce, mais remarquable surtout par sa belle mosquée. Les Turcs l'appellent *Hazargard*.

REMIREMONT (France), petite ville de Lorraine, département des Vosges, arrondissement de Neufchâteau.

Son église est un charmant édifice du style ogival, appartenant au XV^e^ siècle. Rien n'égale la légèreté des groupes de fines colonnettes s'élevant jusqu'à la voûte. Sous le chœur, qui est très-remarquable, est une superbe crypte. A la fin du siècle dernier, on a maladroitement masqué ce bel édifice par un

portail lourd et sans grâce. On regrette aussi de voir le chœur défiguré par un revêtement de marbre de couleur.

REYHARTSBRUNN (Allemagne). Il y a dans ce lieu un monastère très-renommé dans la contrée, où Elisabeth de Hongrie, duchesse de Thuringe, canonisée depuis sa mort, fut obligée de quitter, à vingt ans, son époux bien aimé qui partait pour la croisade et allait mourir pour le tombeau du Christ.

Ce monastère, qui renfermait la sépulture des souverains de Thuringe, fut fondé, comme le château de Wartbourg, leur résidence habituelle, par le comte Louis, dit *le Sauteur*. Ce comte, passionné pour la chasse, avait tué, à la suite d'une dispute, le comte palatin Frédéric, dont il avait ensuite épousé la veuve.

Après vingt ans d'union, la miséricorde divine, qui veut le salut de tous, dit la chronique, toucha le cœur de la comtesse, et lui fit concevoir de grands remords, qu'elle eut dessein de faire partager à son mari. Celui-ci pleura amèrement son crime, et se rendit à Rome avec sa femme, pour demander au pape l'absolution de leurs péchés.

Le pape lui imposa pour pénitence de renoncer au monde et de se retirer dans un monastère qu'il bâtirait en l'honneur de la compassion de Notre-Dame et de saint Jean, lorsqu'ils se tinrent ensemble sur le Calvaire.

De retour en Thuringe, Louis remit la seigneurie entre les mains de son fils, et lui abandonna tous ses Etats, excepté le seul château de Schaumbourg. Un jour qu'il chevauchait de ce château à la Wartbourg, il vit un potier, nommé Reinhart, assis et travaillant près d'une fontaine très-abondante. Ce potier, et quelques paysans de Fricherode, qui se trouvaient là, dirent au comte qu'ils voyaient, chaque nuit, deux belles lumières briller près de cette fontaine, l'une au lieu où a été bâtie depuis l'église, et l'autre sur le site de la chapelle Saint-Jean. Louis fut étonné, et se souvenant de son vœu, crut que Dieu lui désignait ainsi le lieu où il devait bâtir un monastère. Il se mit aussitôt à l'œuvre, guidé par les avis de son ami l'évêque d'Halberstadt, et quand le monastère fut achevé, il lui donna le nom de Reynharstbrunn, en souvenir du potier de la fontaine. Il y passa le reste de ses jours dans la pénitence, et y fut enterré, ainsi que ses descendants, jusqu'à la séparation de la Hesse et de la Thuringe.

Les abbés de Reynhartsbrunn paraissent avoir été toujours des personnages importants dans la contrée. Il ne reste des anciennes constructions de ce monastère qu'un très-bon bas-relief du XV^e^ siècle, qui représente le crucifiement, sur la porte d'une des cours, et des pierres sépulcrales, recouvertes de statues d'autant de souverains de la maison de Thuringe.

Dans la chapelle, qui est toute moderne, on voit un crucifix ancien et beau, venant d'une vieille chapelle de Saint-Jean, située à une lieue du monastère, sur l'emplacement d'une église fondée par saint Boniface, et où un grand candélabre, au milieu des bois, rappelle le souvenir du grand apôtre de la Germanie.

Quoiqu'on ne trouve presque plus rien du monastère où se rendaient si souvent Elisabeth et son époux bien-aimé, il reste toujours la position vraiment délicieuse de cet ancien édifice, dans un vallon, à trois lieues de Gotha, un de ces beaux vallons que la main de Dieu semble avoir formé exprès pour servir de retraite à ses serviteurs. D'épaisses et antiques forêts garnissent les flancs des hauteurs qui forment le ravin au fond duquel s'élevait le monastère : un heureux mélange de bois, de prairies et d'eaux vives anime le paysage, où règne un aspect retiré, paisible et hospitalier, parfaitement en harmonie avec les souvenirs qui s'y rattachent. (Voy: l'*Histoire de sainte Elisabeth de Hongrie*, par M. de Montalembert.)

RHUIS (France), village de l'ancienne province de Picardie, aujourd'hui du département de l'Oise, arrondissement de Senlis, canton de Pont-Sainte-Maxence, diocèse de Soissons. Il est situé à 14 lieues nord-est de Paris, sur la rive gauche de l'Oise.

On conserve dans l'église de ce village un grand nombre de reliques, notamment :

1° Un morceau de la vraie croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ ;

2° Un morceau du linceul de saint Denis ;

3° Des ossements de saint Thomas, de saint Étienne, de sainte Marguerite, de saint Sulpice, des saints Gervais et Protais ;

4° Un morceau de la pierre *dequoy monsieur saint Estienne feust lapidé*, dit la légende.

Ces reliques donnent lieu, le deuxième dimanche après Pâques, à un pèlerinage qui attire encore un grand nombre de fidèles.

RUALIS. *Voy.* UDINE au Dictionnaire.

S

SAINS (France), bourg de Picardie, chef-lieu de canton du département de la Somme, à un peu plus d'une lieue d'Amiens, possède une église dans laquelle on remarque la tombe des martyrs Fuscien, Victorice et Gentien. C'est une pierre de liais de 2 mètres de long sur 1 mètre 50 centimètres de large. Elle est élevée sur deux piliers et décorée de feuilles de trèfles aux angles.

Les trois saints sont représentés sur cette tombe, qui date du XII^e^ siècle.

SAINT-DIÉ (France), ville de la Lorraine, chef-lieu d'arrondissement du département des Vosges. Cette ville possède peu de monuments anciens : deux églises et un cloître sont restés, seuls débris du passé, vainqueurs à la fois des hommes et du temps...

L'église de la Vierge appartient à l'architecture romane du VIII^e^ siècle, à « cette antique famille d'églises sombres, mystérieuses, basses et comme écrasées par le plein cintre. » Karl le Grand trouva le monastère

de Saint-Dié ruiné par les fureurs ambitieuses de Martel, son bisaïeul ; et, quand il voulut le donner à l'abbaye de saint-Denis, il le releva de ses décombres, et consacra à Notre-Dame cette belle et majestueuse église, si précieuse de souvenirs et d'antiquité. Voilà bien, dans toute sa pureté, le style karlovingien, avec ses massives colonnes, ses voûtes écrasées, ses corniches grossièrement cordelées, et ses petites fenêtres qui ne projettent qu'un jour faible et recueilli, en harmonie avec l'aspect inspirateur et religieux de cette noble architecture. A l'extérieur, un frontispice taillé en forme de carène, de légères colonnades qui se détachent à moitié sur sa façade ; point de portail, mais pour l'entrée une voûte lourde et basse...

Tel est aussi le style de la nef de la cathédrale, du moins de l'un de ses côtés ; car l'autre semble appartenir au x^e^ siècle, époque de décadence pour l'architecture, qui ne se releva qu'au xi^e^. Le sanctuaire offre, timide encore, mais déjà caractérisée, cette architecture ogivale qui rayonna avec le xiii^e^ siècle, berceau de l'art gothique; expression presque nécessaire de cet immense mouvement religieux qui remua toutes les institutions d'alors... J.

Un cloître joint les deux églises ; deux de ses côtés présentent l'architecture ogivale du xiii^e^ siècle ; un troisième a quelque chose de mauresque, et par conséquent d'antérieur à cette époque ; le quatrième est détruit. Voyez, adossée à un de ces arcs-boutants, cette petite tribune d'un style antique et curieux... : c'est là que siégeait le doyen du chapitre, lorsque, dans l'assemblée du printemps, il donnait la verge, symbole de leur puissance..., aux officiers qui venaient de nommer les sujets réunis de l'église, et qu'il proclamait les us et coutumes qui devaient régir le Val de Saint-Dié pendant l'année dont on célébrait l'ouverture. (M. Edouard de Bazelaire.)

A une très-petite distance de Saint-Dié, un précieux monument attire notre attention sur le joli village de Sainte-Marguerite, gracieusement assis au milieu de la vallée. Karl le Grand, passant par ces lieux, à la tête de ses guerriers, courut risque de la vie en traversant la Meurthe, et, à peine échappé au péril, fit élever, en témoignage de sa reconnaissance, une église dont la tour est encore debout, et avec tous les caractères du style karlovingien, mais défigurée malheureusement par une flèche qui, au siècle dernier, a remplacé le couronnement des frontons antiques.

SAINT-MICHEL DE CUXA (France), dans le département des Pyrénées-Orientales. Les ruines de la riche abbaye de *Saint-Michel de Cuxa*, située tout près et au sud de Prades, sont les plus remarquables qui existent dans les Pyrénées-Orientales. Ce superbe monument fut terminé en 984. Toutes les colonnes du cloître étaient en marbre rouge, et plusieurs portails, ainsi que l'entrée de la maison abbatiale, en marbre blanc. L'église n'avait qu'une nef.

Saint-Michel de Cuxa fut détruit en 1794. Des chapiteaux, des débris de colonnes, des bases, des fragments de corniches, d'entablements, se retrouvent dans un grand nombre de jardins et de maisons particulières de Prades.

Ce qui existe encore du cloître et de la maison abbatiale fait concevoir la plus haute idée de la richesse et du goût qui ont présidé à l'érection de ces monuments.

SCUTARI (Turquie), sur le Bosphore, occupe la place de l'ancienne Chrysopolis. Située en Asie, vis-à-vis Constantinople, cette ville est regardée comme un des faubourgs de cette capitale. Quoique bien déchue, elle a encore une certaine importance, étant le rendez-vous des caravanes de l'Asie.

On y voit un grand nombre de mosquées et les plus beaux cimetières de l'empire ottoman. A l'orient de la pointe la plus orientale s'élève la place de Kyz-Koulici ou la *Tour de Léandre*. *V*. l'art. Constantinople.

SEMUR (France), ville de la Bourgogne, chef-lieu d'arrondissement du département de la Côte-d'Or. Elle a plusieurs monuments du moyen âge, entre autres son église paroissiale, qui fut bâtie, en 1065, par Robert I^er^, chef de la première race royale des ducs de Bourgogne, en expiation, dit la tradition, d'un crime qu'il avait commis ; mais elle a subi de nombreuses réparations qui ont altéré son caractère primitif. Sa nef est fort étroite. Le grand portail, formant porche, présente trois portes ornées de statues et de bas-reliefs. Il est couronné par une galerie qu'accompagnent les quatre clochetons qui terminent les contre-forts. Deux tours carrées couronnent ce portail.

Les vitraux de l'église de Semur sont remarquables. Ils représentent les métiers divers. On croit que la chaire antique fixée au mur est antérieure à la construction de l'église.

La porte septentrionale de Notre-Dame de Semur, qui doit son nom de *Porte-des-Blés* aux champs qui en étaient voisins, est remarquable par ses curieux bas-reliefs. Elle était décorée, il y a quarante ans, de quatre statues dont on ne voit plus que les niches.

Ces bas-reliefs représentent la mort de Dalmace I^er^, seigneur de Semur et beau-père de Robert le Vieux, qui avait épousé Hélie, sa fille. Dalmace fut, dit-on, empoisonné par Robert, dans un festin.

La première partie se divise en quatre groupes :

Premier groupe.— Cinq personnages sont assis à une table : l'un d'eux, assis sur un pliant antique placé sur une estrade fort basse, et le front ceint d'un bandeau, est Robert. Près de lui on voit un docteur avec un livre sous son bras ; vient ensuite Hélie, avec un bandeau sur sa tête ; à sa gauche sont deux hommes dont l'un offre à boire à un autre. De l'autre côté de la table, un homme tombe à la renverse. On ignore si c'est la victime ou simplement un danseur ou une danseuse ; peut-être Dalmace est-il l'homme auquel on présente la coupe. A droite, un chien s'enfuit avec une main,

symbole de la bonne foi que le crime chasse du festin.

Deuxième groupe. — Le duc se frappe la poitrine de la main gauche; un moine et le docteur dont on a déjà parlé semblent lui donner des avis ; le docteur tient un livre ouvert, comme s'il en invoquait l'autorité.

Ce groupe indique clairement les remords du duc, ou peut-être, questionné par ses conseillers, il leur répond qu'il est innocent.

Troisième groupe. — Le même docteur, ou plutôt l'aumônier de Robert, a devant lui un panier rempli d'argent; il en donne quelques pièces à un pauvre lépreux qui lui tend son ecuelle ; un cul-de-jatte, qui se traîne sur ses trépieds, implore l'assistance de l'aumônier.

Il est facile de voir dans ce groupe les aumônes qui furent faites aux pauvres par les soins de Robert.

Quatrième groupe.—Hélie, dans un château fort, pleure. la tête appuyée sur sa main. Le docteur, un livre sous le bras gauche, bénit un homme agenouillé devant le château.

Hélie pleure au souvenir de la mort de son père. Robert, à genoux, à la porte de son château, reçoit le pardon de sa femme et celui de son aumônier.

La deuxième partie se compose également de quatre groupes.

Premier groupe. — Une barque sur les flots. A l'avant, un nautonnier. Ses mains, qui ont été brisées, tenaient une rame ; un moine tenant une épée. A sa droite, l'aumônier de Robert, avec son livre sous le bras, semble donner des ordres au pilote assis à l'arrière de la barque. Quelques personnes ont cru voir dans cette barque celle de Caron. Ce groupe représenterait plutôt le voyage fait à Rome ou à quelque saint lieu par l'aumônier de Robert et un moine, chargés d'obtenir le pardon du crime.

Deuxième groupe. — Le moine tient l'épée. Le duc, sans bandeau, un livre sous le bras, lui parle; l'aumônier, tenant également un livre, semble approuver. Ce groupe figure peut-être le retour des deux envoyés et le compte qu'ils rendent au duc de leur mission.

Troisième groupe.— Le duc entr'ouvre sa robe et montre son côté ouvert à son aumônier, reconnaissable au livre qu'il porte sous le bras. L'aumônier semble vouloir toucher la plaie; mais le duc arrête sa main. Ce groupe ne serait-il pas destiné à peindre les remords du duc, qui, ouvrant sa conscience à son aumônier, en reçoit le conseil d'apaiser la colère divine par une expiation?

Quatrième groupe. — L'expiation : on voit l'église Notre-Dame, telle qu'elle fut fondée par Robert.

Au-dessus de ces bas-reliefs on a représenté le Père éternel et deux anges qui lui offrent de l'encens.

Autour de ces sculptures sont les mois personnifiés par douze figures.

SENLIS (France), ville de Picardie, département de l'Oise. Non loin de cette ville sont les ruines de l'abbaye de Chaalis.

Cette belle abbaye, de l'ordre de Citeaux, fut fondée en 1120 par le roi Louis VI. L'église ne fut terminée qu'au commencement du XIII^e^ siècle.

Les bâtiments de l'abbaye sont précédés par une vaste cour plantée d'arbres, et fermée par une grille accompagnée de deux pavillons. Les constructions claustrales présentent d'immenses ruines. Le palais abbatial, remarquable par son architecture et sa solidité, présente l'aspect d'un vaste château.

L'église s'élevait à droite du grand cloître. Cet édifice, d'une extrême magnificence, avait environ 64 mètres de long sur 13 de large. Il était composé d'une nef principale avec collatéraux simples et sans chapelles. Les extrémités des transsepts se terminaient en hémicycle. L'église contenait 22 autels, décorés avec une grande richesse. Le vandalisme révolutionnaire a tout détruit, tout dilapidé. Il ne reste debout que la partie septentrionale du transsept, qui présente quatre colonnes entières avec leurs chapiteaux, des débris de voûtes, les ruines de sept petites chapelles et trois fenêtres. L'emplacement du sanctuaire est marqué par des portions de murailles, et le mur du collatéral attenant au cloître subsiste en grande partie, ainsi que presque toutes les bases des colonnes de la nef principale. L'on retrouve également épars sur le sol un grand nombre de chapiteaux.

Derrière le transsept dont nous avons parlé s'élève une tourelle qui conduisait jadis dans les combles. Près de là quelques débris de murailles indiquent la place occupée par le dortoir et le réfectoire des moines, qui passaient pour des chefs-d'œuvre d'architecture gothique.

SENONES (France), célèbre abbaye de bénédictins, fondée dans les Vosges vers 660, par Godebert, ancien archevêque de Sens. C'était un pieux asile pour la piété contemplative.

L'abbaye de Senones a fait longtemps la gloire d'une petite ville resserrée entre son couvent et le château des princes de Salm, ses anciens seigneurs; et la bruyante filature qui se trouve aujourd'hui installée dans l'abbaye, fait encore la prospérité de ces lieux. Propriété de M. Scillières, cette filature cumule maintenant le rôle de la petite cour princière et celui de la riche maison religieuse, en animant Senones autant que toutes deux ont pu le faire dans d'autres temps. Mais l'animation est tout autre, et l'on ne peut s'empêcher, en parcourant ces vastes corridors, ces larges cours, ces beaux celliers, toutes ces dépendances qui donnent une si haute idée du domaine temporel de l'ancien abbé de Senones, de trouver un peu prosaïque la vie qui s'est installée en place de l'ancien ordre de choses.

En effet, de tous ces travaux de l'intelligence, de ces investigations littéraires, et de ces méditations religieuses qui ont régné jadis dans cette maison du silence et du recueillement dans ses beaux jours, il n'est rien resté à Senones. La population qu'on y rencontre actuellement se compose exclusivement, après les chefs de l'établissement, d'ouvriers et d'ouvrières, d'acheteurs et de four-

nisseurs, d'agents de la petite industrie ou de commis de la grande, en général, de personnes au milieu desquelles le voyageur qui cherche en esprit ce qui animait jadis cette vaste enceinte, se sent complétement déconcerté, car les abords de Senones ont perdu tout vestige de l'esprit qui a dû distinguer ces lieux en d'autres temps. Encore un moment, et les souvenirs de quelques vieillards, recueillis par quelques employés, se seront effacés à leur tour. L'imagination, fécondée par l'histoire des congrégations religieuses, ou excitée par la vue de ces lieux, aura dès lors seule à se faire jour à travers les transformations des temps jusqu'aux choses anciennes; et alors peut-être planera au-dessus de toute cette prose moderne une poésie encore plus éloignée qu'elle de la simple vérité, mais qui, du moins, s'accordera mieux avec la vie des cénobites qui ont créé ces palais.

SERRABONA (France), commune des provinces pyrénéennes, dans le canton de Vinca. Son église a trois nefs: celle du milieu, séparée des deux autres par des murs, est seule consacrée au culte; celle de droite forme une galerie ouverte par des colonnes à chapiteaux feuillus, portant des arcades en plein cintre. Le mur qui supporte cette galerie, construite en gros silex, présente l'appareil réticulaire. Le latéral de gauche sert de couloir. Les colonnes accouplées, en marbre blanc et rouge, ont des chapiteaux historiés, représentant des animaux fantastiques.

Entre la porte latérale du cimetière et la nef centrale est un pronaos ou vestibule, orné de colonnes, supportant des voûtes et des voussoirs richement sculptés, le tout de l'époque romane et en marbre blanc. Le portail, couvert de riches sculptures, a été enfoui sous des constructions rustiques. Ce monument, à l'exception de la voûte, qui est ogivale, doit être du IXe siècle, et le pronaos du XIe.

A 5 kil. sud-est du village de CASTEILL, canton et à 10 kil. sud de Prades, sur le revers septentrional du mont Canigou, sont les ruines du monastère de *Saint-Martin-de-Canigou*, construit, en 1101, par Guiffre ou Guilfred, comte de Cerdagne et de Conflent, pour expier le meurtre de son neveu.

SOISSONS (France). Voici quelques détails archéologiques sur la cathédrale de cette ville, que le lecteur aimera sans doute à rencontrer ici.

Des quatre églises bâties à Notre-Dame, dans la seconde moitié du VIIe siècle, il ne subsiste plus aucune trace, et cela n'a rien d'étonnant. Les basiliques primitives, élevées pendant la dégénérescence de l'art, couvertes d'une simple toiture en bois, d'une construction peu solide, ne portaient avec elles aucune garantie de durée: leur plan uniforme, leurs arcades étranglées, leurs colonnes trapues, leurs voûtes écrasées, ne firent que hâter la chute qui les attendait. Dès le commencement du XIe siècle, on avait senti le besoin d'une rénovation complète, et partout on s'était mis à l'œuvre avec une incroyable activité. C'est à compter de cette époque qu'il faut chercher le point de départ de la grande architecture catholique en Occident, et la source de sa prodigieuse fécondité. Le Soissonnais, plus qu'aucune autre province de la France peut-être, participa à ce mouvement imprimé à toute l'Europe; et dans l'espace de deux siècles, son sol se couvrit de nombreux édifices romans. Notre-Dame de Soissons, déjà si illustre dans les pays d'outre-mer et au delà du Rhin, *par les prodiges qui s'opéraient journellement devant la sainte image et au tombeau de saint Drausin*, ne pouvait rester étrangère à cette régénération de l'ancien monde. Au reste, le ciel lui-même, au dire des chroniqueurs, venait de parler. Voici dans quelles circonstances:

On était en 1128, et « un fléau terrible, le « mal des ardents, désolait les villes de Char« tres, de Paris, de Cambrai et de Soissons: « des populations entières, venues des con« trées les plus lointaines, se pressaient « sous les portiques de l'église Notre-Dame, « invoquant la sainte Vierge avec des cris « et des plaintes lamentables. Cette épidé« mie se montra de nouveau en 1133, et « vraisemblablement il en resta des vesti« ges; car vers 1146, un petit pâtre de Vaux « (hameau près de Soissons, entre Berny« Rivière et Fontenoy), guéri miraculeuse« ment, s'écria que la sainte Vierge deman« dait une nouvelle église; le *fléau ne man« querait pas de reparaître si on ne hâtait « cette réédification*. Il n'en fallut pas da« vantage pour qu'on se décidât à se mettre « à l'œuvre: aussi la princesse Mathilde de « Toulouse, nièce de Louis VII, alors ab« besse de Notre-Dame, s'empressa d'obtem« pérer à l'ordre du ciel. » Les travaux cependant ne furent pas poussés très-activement; les riches offrandes qui venaient grossir les trésors de l'abbaye ne suffisaient pas, et l'on fut obligé de faire transporter les reliques en pays étrangers, afin d'y recueillir de nouvelles aumônes.

1162. — Mathilde, cependant, mourait avec la consolation de laisser une splendide basilique, dont la gloire *devait reluire aux yeux de tous*; et si, à l'extérieur, l'architecture de ce magnifique monument ne paraît pas avoir eu la moindre affinité avec le style ogival qui allait lutter au transsept sud de la cathédrale contre la vieille architecture romane, et qui devait la détrôner presque entièrement avant la fin du siècle, nous sommes autorisés à croire que l'intérieur empruntait déjà, comme tant d'autres églises de la même époque, les timides essais de l'art ogival. Entrons dans quelques détails.

Extérieur. — Quant à l'ordonnance générale extérieure, cet édifice ne paraît pas avoir admis de changements devenus déjà communs. C'est toujours la forme des anciennes basiliques adoptée par les premiers chrétiens, avec prolongement des ailes autour du sanctuaire; mais on ne voit pas encore figurer l'interposition d'une nef transversale, jetée entre l'abside et la grande salle; son étendue dans œuvre était de 90 mètres de longueur sur 24 de largeur; elle

couvrait tout l'espace planté d'arbres occupé par la place Saint-Pierre et l'arrière-cour de la caserne actuelle.

La façade était nue et sévère, percée de trois portes en plein cintre, dont celle du milieu surchargée d'un fronton aigu, et les deux autres affrontées de deux tours d'égale hauteur : ce qui ne veut pas dire toutefois que cette partie de l'édifice était dépourvue de toute espèce d'ornements, puisque nous savons que, dans la période de transition, on réservait pour les archivoltes des fenêtres les chapiteaux et les voussures des portails, tout ce que l'ornementisme roman avait de plus luxueux et de plus riche.

La corniche de la nef principale et des collatéraux reposait sur des modillons à figures grimaçantes, affectant, comme à Saint-Pierre, les formes les plus bizarres et les attitudes les plus grotesques. On peut la retrouver dans une multitude d'églises : à Vauxrezis, à Courmelles, à Vailly, à Saint-Vaast de la Ferté-Milon, et surtout à Urcel, à Nouvion-le-Vineux, les deux plus curieuses églises peut-être du département.

Des contre-forts, plantés de distance en distance, soutenaient l'entablement : ici aux ailes des piliers boutants et carrés peu saillants, avec larmiers et ressauts ; là, à la grande nef des colonnes cylindriques cannelées avec chapiteaux feuillagés, rappelant la forme corinthienne. Ce motif se retrouve dans plusieurs édifices des XI^e^ et XII^e^ siècles, et en particulier à Saint-Remy de Reims et au portail de Saint-Pierre.

Les croisées à plein cintre égalaient certainement en richesse et en élégance tout ce que le luxe ogival a de plus gracieux. Quatre colonnettes engagées, à scotie profonde, ornées de chapiteaux historiés et fantastiques, portent une brillante voussure brodée d'oves, creusés au vif, développées en fleurons, sillonnées en réseaux, imitant les pommes de pin, les grappes de raisin, l'ananas ; elle est couronnée d'un cordon de feuilles qui se roulent à flots, surmonté d'un ourlet de feuilles laciniées. Les ornements de la seconde fenêtre offrent d'importantes différences. Au lieu de ces oves enlacés dans des contours qui serpentent comme des nébules, c'est une espèce de bandeau plicaturé en zigzags, qui s'étend, se rapproche comme les plis d'un éventail à filet ; c'est une dentelle unie, tuyautée comme celle d'une coiffure étagée, dans la partie supérieure de l'imposte, d'une couronne de rosaces à pétales recourbées, séparées par des culots et garnies d'un feston en dents de scie. Une guirlande de palmettes, rappelant les feuilles d'olivier, recreusées en canal et pressées par le milieu pour en rapprocher les extrémités, descend gracieusement jusqu'à la base des colonnettes. On dirait autant de coquillages rudentés et placés en regard. Je n'ai remarqué que deux violettes. Les chapiteaux sont des plus variés : dans la première fenêtre, un sujet mutilé ; un homme qui étouffe deux énormes serpents écaillés ; vis-à-vis un autre personnage, à qui un animal féroce et un oiseau de proie déchirent la langue. Une chimère ailée à queue de serpent, tête humaine, appuie ses griffes sur deux serpents accolés ensemble par une ligature. Dans la seconde fenêtre une belle tête de vieillard, barbe, cheveux, moustaches en faisceau ; feuilles d'acanthe, parées d'un cordon de grains de chapelets au milieu ; palmettes enroulées, nattes ou entrelacs bien fouillés. Ces trois derniers chapiteaux sont piqués de perles, ainsi que les tailloirs qui les surmontent. « Ces belles fenêtres romanes, dit M. L. Vitet, dans un « rapport adressé au ministre en 1831, sont « l'un des plus beaux modèles que j'aie encore rencontrés de ce goût oriental, de ce « style byzantin pur, qui, après la première « croisade, vint se naturaliser avec plus ou « moins de bonheur dans tout l'Occident. « Les Grecs, à leurs plus belles époques, « n'ont rien sculpté assurément d'un goût « plus fin, plus spirituel, plus capricieux à la « fois, plus régulier que ces deux arcades. »

Le clocher, qu'on appelait la lanterne, passait pour une des *pièces les plus hardies et les plus délicates*. Il était très-élevé et comme découpé à jour par ses nombreuses ouvertures ; mais ses fenêtres géminées, coiffées de trèfles, ses galbes hérissés de crosses, annonçaient que sa naissance était postérieure d'un siècle environ au reste de l'édifice. On dit que l'architecte qui en fut chargé, s'étant aperçu qu'elle penchait, craignit de la voir s'écrouler, et s'enfuit sans réclamer le salaire qui lui était dû (1).

Intérieur.—Après avoir examiné si attentivement l'extérieur de ce magnifique monument, essayons de pénétrer dans l'intérieur ; il doit offrir à notre curiosité une ample moisson d'observations importantes. Mais, hélas ! tout a disparu jusqu'au sol. Le bruit de quelques arbres agitant leurs tendres rameaux, les jeux bruyants des enfants qui s'enfuient entre ses allées de verdure, les conversations monotones du soldat ennuyé de son loisir, mêlées à la voix aigre de quelques marchandes de fruits ; voilà l'étrange psalmodie qui a remplacé le concert éternel de louanges qui retentissait jadis à Notre-Dame. Du reste, n'y recherchez plus ces colonnes romanes mariées aux arcades élancées de l'ogive, ces galeries transparentes, ces splendides verrières, ni l'argenterie bâtie par Ade de Bazoche, ni ce navire d'argent donné par la princesse de Coucy à Marguerite sa fille, ni cet autel de marbre, *un des plus beaux qu'on puisse voir*, ni ces stalles faites en pleine Renaissance, sous Catherine

(1) Tout est merveilleux dans la légende de cette église ; sa construction même avait été signalée par un événement qui tenait du prodige : un serrurier laonnois, au rapport d'Hugues Farsit, qui avait fait marché avec l'architecte pour l'entretien des outils des tailleurs de pierre, voulut rompre son marché, qu'il trouvait désavantageux, et retourna chez lui ; mais à peine arrivé à la montagne de Crouy, le transfuge se trouva comme enchaîné au sol, sans qu'il pût faire un pas ; il ne recouvra l'usage de ses membres que devant l'image de la sainte Vierge.

de Bourbon, ni ces grilles magnifiques en fer battu, dues à la générosité d'Henriette de Lorraine. Ne fouillez pas même la terre pour y retrouver les dalles funéraires qui couvraient les corps de Béatrix de Martinmont, des deux Elisabeth de Châtillon; des Marguerite de Coucy; de Cambronne, de Luxembourg; des Françoise Lejeune, des Madeleine de Vendôme, fille de Jacques, bâtard de Bourbon, des seigneurs de Barbençon, du comte et de la comtesse d'Harcourt, dont le corps reposait à l'abbaye de Royaumont, et le cœur à Notre-Dame, auprès de sa fille chérie, Armande-Henriette de Lorraine. Tout a été enlevé, bouleversé, brisé, détruit. Le trésor lui-même, dont rien ne surpassait la richesse, n'est plus! les châsses d'argent, ouvrage merveilleux des siècles de foi, mais effacées par le reliquaire qui renfermait une portion de la croix du Sauveur; le grand texte des Evangiles enrichi d'une infinité de pierreries; les Heures et le chapelet de pierre de Luxembourg; les belles bourses remplies de reliques que les seigneurs français portaient à leur ceinture en revenant des croisades, tous ces objets à jamais regrettables pour les arts, sont passés au creuset de la monnaie, du vandalisme ou de la spéculation (1).

On y admirait aussi les mausolées de Catherine de Bourbon, tante de Henri IV, et de la princesse Louise de Lorraine. Ces deux magnifiques cénotaphes, semblables de forme, étaient de marbre noir incrusté de marbre blanc. Le premier représentait la figure naturelle de la défunte, et celle de sa sœur, la princesse Marie de Bourbon, fiancée à Jacques, roi d'Ecosse, et morte en 1638, à l'âge de 23 ans.

Mais les tombeaux les plus renommés étaient deux sarcophages en marbre blanc, de 2 mètres de long sur 1 mètre de haut, supportés par deux colonnes de marbre noir et revêtus d'un couvercle imbriqué; autour de l'un courent en arabesque des branches de vignes chargées de pampres et de grappes de raisin, une couronne ornée de postes ombrage le fameux chrésimon, ou monogramme du Christ, placé entre l'alpha et l'oméga; aux extrémités, répétitions des mêmes ornements, guirlande, vigne et épis de blé, avec un large fleuron.

L'autre, plus riche, plus varié de sculpture, était couvert de scènes historiées en bas-relief; au milieu se trouvait également placé le monogramme du Christ soutenant une croix garnie de diamants et de pierres précieuses, et sur les bras de laquelle deux colombes sont posées; deux soldats vêtus à la romaine sont assis au-dessous. Le chrésimon est encadré dans une couronne triomphale surmontée d'une colombe qui paraît tenir à son bec une petite croix pattée.

Ces deux tombeaux que Mabillon (*Annales*, t. I) et Lebeuf (t. I, p. 224) estiment être du IVe siècle, avaient été placés de temps immémorial dans l'église, et s'appelaient les tombeaux de saint Drausin et de saint Voué. Peut-être que les restes de ces deux célèbres personnages du VIIe siècle auront été recueillis dans ces monuments chrétiens, demeurés vides à la suite de quelque irruption des barbares!.....

Quoi qu'il en soit, c'est devant le premier de ces tombeaux, aujourd'hui indignement relégué entre deux *Vespasiennes* de la cour du Louvre, que se sont agenouillés, pendant des siècles, une foule de pèlerins qui affluaient à Notre-Dame pour demander la guérison de leurs maux. Ce fut même une croyance générale au moyen âge, que ceux qui veillaient au tombeau de saint Drausin, avant de se battre en duel, par la permission des magistrats, étaient sûrs de remporter la victoire.

Au Moustier saint Drosin
. . . . . .
Veiller y vont encore le pèlerin
Cil qui bataille veulent fere et fournir.
Poëme de Garin le Lohérain.

Anne Comnène, dans son *Alexiade* (1), parle de cette coutume, et Jean de Salisbury (*Epist.* 159) affirme qu'on venait d'Italie, de la Bourgogne, demander secours au saint protecteur, comme fit entre autres Robert,

(1) Heureusement le manuscrit, peut-être unique en beauté, des poésies de Gautier de Coincy; religieux de Saint-Médard, a échappé au naufrage commun. Il appartient à la bibliothèque du séminaire de Soissons. — Ce pieux poëte a versifié en langue romane les principaux miracles attribués de son temps à la sainte Vierge. Voir la *Charte* de Nivelon qui, après son retour des croisades, donne à sa chère nièce Helvide beaucoup de reliques précieuses, p. 445, inventaire de 1480, 399, 400.

(1) Nous n'avons pu acquérir encore aucune lumière sur le sort du plus beau de ces tombeaux, celui de saint Voué, qui a disparu, lors de la ruine de l'abbaye, à la révolution. Le second, après être resté longtemps dans le jardin de M. Brayer, fut transféré au musée national des Petits-Augustins. Depuis la destruction à jamais regrettable de ce musée, « ce monument, un des plus vénérables et des « plus anciens du christianisme, a été laissé par « l'administration du musée du Louvre dans un « coupable abandon, pour ne pas dire une ignominie honteuse. Dans la petite cour où le sphinx « égyptien trône avec orgueil, sur un bon soubassement de pierre, on voit un tombeau en marbre « blanc, de l'époque mérovingienne, où fut déposé « saint Drausin, un des apôtres du Soissonnais..... « On aurait pu mettre ce monument dans une salle « du musée, où il n'aurait assurément rien déparé; « on a préféré le placer entre deux *Vespasiennes*. « Comme ce tombeau est un peu fracturé et vu la « place qu'il occupe, il serait à craindre qu'on ne « le fît servir à une ignoble destination. Une occasion s'est présentée de lui donner une place honorable dans l'église de Saint-Denis; mais on a « mieux aimé le copier en pierre, plus ou moins « mal; le laisser où il est, et mettre la copie sous « l'autel de la chapelle Saint-Benoît. Là il figure « comme le tombeau du chef des Bénédictins! » (*Hist. de Henri Martin*, t. II, appendice, p. 37; *Annales archéol.*, t. I, p. 355.)

Déjà Mgr de Simony, jaloux d'assurer à son église la conservation d'un de ses souvenirs les plus précieux, a bien voulu en faire la réclamation au ministre. Cette démarche du vénérable pontife est trop légitime pour n'avoir pas un plein succès.

comte de Montfort, étant sur le point de se battre avec Henri, comte d'Essex, qui lui contestait la succession de Bretagne. C'était par le même motif que des religieuses passaient des nuits entières devant ce tombeau, quand le roi était à l'armée ou que sa vie était menacée de quelque danger.

Les statues qui ornaient l'église de l'abbaye, d'abord envoyées, comme les tombeaux de saint Drausin et de saint Voué, au musée des Petits-Augustins, ont été restituées à la ville de Soissons, à l'exception d'une seule représentant Catherine de Bourbon, tante d'Henri IV, que l'on conserve à Saint-Denis ; d'autres, au nombre de cinq, sont placées dans notre cathédrale ; deux en marbre blanc, d'un prix inestimable, représentant l'Annonciation, forment l'accompagnement du maître-autel ; deux autres, d'un fort beau style, qui furent des abbesses du temps de Louis XIV, Henriette de Lorraine d'Elbeuf, morte en 1669 ; Gabrielle-Marie de la Rochefoucauld, morte en 1695, sont logées à l'entrée de la cathédrale. Le sculpteur de cette dernière a été un nommé *Guillein dict de Cambray*. La cinquième, Henriette de Lorraine d'Harcourt, cataloguée au musée des Monuments français sous le n° 370, va recevoir prochainement, nous avons lieu de l'espérer, ainsi que le sarcophage de saint Drausin, un droit de cité dans notre intéressante basilique.

SOUVIGNY (France), petite ville du Bourbonnais, chef-lieu de canton du département de l'Allier passe pour la plus ancienne ville du Bourbonnais, et l'on fait remonter son origine bien avant l'invasion des Gaules par César, qui la nomme *Umbravallis*.

« L'église de Souvigny, dont une tradition populaire attribue la construction aux fées, est remarquable par sa longueur. La grande nef, qui est un peu étroite, est d'une belle élévation ; elle fut bâtie vers le XIV^e^ siècle, par Geoffroy Chollet, le dernier prieur conventuel ; il fut gêné dans ses plans par les restes de l'ancienne église de Saint-Pierre, à laquelle on croit qu'appartenaient les deux vieilles tours carrées qui ornent la façade. On n'a point conservé les tombeaux des premiers Bourbons, mais ceux des ducs se voient encore dans deux chapelles que l'on nomme la Vieille et la Neuve. La première, antérieure à la dernière construction de l'église, fut bâtie par le bon duc Louis II, dont le Bourbonnais conserva longtemps le souvenir.

« La Chapelle-Neuve, embellie de riches ornements gothiques, fut bâtie par Charles I^er^, duc du Bourbonnais.

« Aucun des monuments qui la décorent ne mérite de fixer l'attention autant que le tombeau du duc Charles lui-même. Il est couché auprès de son épouse, Agnès de Bourgogne, sur un vaste sarcophage de marbre soutenu par de nombreuses colonnettes qui servent de séparation aux niches, dans lesquelles sont agenouillées des figures représentant ses dix enfants accompagnés de leurs patrons.

Suivant M. Achille Allier, la basilique de Souvigny est le monument religieux le plus beau et le plus complet du Bourbonnais.

T

THIÉVILLE (France), village de Normandie, département du Calvados, arrondissement de Lisieux. On y admire une belle église.

Nous emprunterons à M. de Caumont ce qu'il dit de cet édifice. « La jolie porte occidentale et la rosace de cette église sont les seuls caractères qui nous permettent de lui supposer cette date (la fin du XIII^e^ siècle). Les murs latéraux sont encore garnis de contre-forts qui pourraient être de l'époque que j'indique. La porte dont je parle est garnie de tores et d'une guirlande de feuilles de chêne réunies par leurs extrémités, et formant une guirlande simple et du meilleur goût. La rosace est entourée d'un chapelet de fleurons crucifères.

« Dans le fond de la cour du château de Thiéville, on voit une tourelle qui faisait partie d'un ancien couvent de templiers. »

TOPARY (Inde), ancienne ville de l'île de Ceylan, dans les environs de laquelle on a découvert tout récemment des temples circulaires de 100 pieds de haut, surmontés d'arabesques et entourés de tumulus comme chez la plupart des nations antiques. On y voit une statue de plus de 50 pieds de haut, très-bien proportionnée, et une autre en adoration devant elle ; elles sont portées toutes deux sur un soubassement de rochers en talus, de 30 pieds de haut sur 80 de large. On a pu reconnaître dans la plus grande la divinité de Bouddha. Ces deux statues et leur soubassement sont taillés dans le roc. (Voyez l'*Abrégé de géographie* de Balbi.)

TYR (Phénicie). L'historien Fleury, si connu par son exactitude et par sa probité littéraire, nous a fourni l'interprétation en langue vulgaire du texte d'Eusèbe sur la basilique de Tyr, décrite par l'évêque saint Paulin (Liv. x, c. 3 et 4, t. I, p. 464 à 479).

« Le grand portail (sans doute le portique « de l'atrium) tourné *vers l'orient* (1), attirait

(1) Cette orientation était conforme à celle de l'église du Saint-Sépulcre de Jérusalem : « Prima, dit Ciampini (CXXIII), quam in Palestinæ provincia Constantinus erexit ; » puisque, selon le même Eusèbe (Traduct. de Cousin, t. I, p. 61), cette dernière église avait également ses *trois portes du côté de l'orient*, mais elle différait entièrement de celle que le même historien de Constantin et de ses édifices assigne, et avec raison, à la basilique de Saint-Paul de Rome, restée intacte, du moins sous ce rapport : « Facies ecclesiæ quæ *occidentem hyemalem respicit* (Ciampini, c. V, p. 109). » Telle est aussi la constante disposition de l'hémicycle, abside ou chevet de toutes nos basiliques, églises, chapelles, etc., d'Occident, à l'époque où l'on paraissait attacher une

« par son élévation les regards des infidèles « et les provoquait à se réfugier dans le gi- « ron de l'Eglise. L'intervalle des colonnes « du portique, cour carrée, était garni de « treillis de bois fermés, mais à jour, de ma- « nière à permettre aux néophytes de rece-

certaine importance à cette orientation symbolique prise en pitié de nos jours et subordonnée en tous cas à nos plans d'alignements et de voiries. Mais à quoi tenaient ces variations dans une disposition qui devait reposer sur un principe unique? C'est ce qui ne nous a jamais paru bien éclairci, du moins par les nombreux traités *de Ritibus* que nous avons consultés sur ce point. Sans faire un nouveau traité sur cette matière assez ingrate, indiquons l'état de la question, autant qu'il peut dépendre de nous de le faire. Le doute, quant à l'orientation vraie, remonte aux temples de Jérusalem, que Baronius (An. 570-538, etc.) et Casalius (*de Vet.*, p. 148) tournent vers l'orient; mais qui, selon d'autres autorités, auraient été construits dans une disposition toute différente, dans la crainte que les Hébreux ne parussent faire acte d'idolâtrie en *adorant le soleil*, plutôt que *le maître du soleil* : « Conversum erat templum Salo- « monis non ad orientem, dit saint Anastase Nicæ- « nus (*De plurimis et necessariis quæstionibus*, quæst. « 18), *ne precantes adorarent solem orientem, sed* « *solis Dominum.* » Et quoique, d'après le Lévitique (Ch. xvi, v. 14), les aspersions de sang de veau dussent se faire vers le propitiatoire du côté de l'orient, il résulterait de la 14e question d'Anastase que c'était vers le *midi* que les Juifs dirigeaient leurs prières : « Cur Christiani adorent ad mundi plagam « orientalem, Judæi vero versus *austrum*? »

Les païens, au contraire, sans placer le soleil ni même son représentant Apollon à la tête de leurs divinités, paraissent avoir eu la même orientation que nous, d'après la recommandation contenue au livre iv, ch. 6 de Vitruve (*De sacrorum ædium positione*) : « quo templa introeuntes et ad altare acce- « dentes spectent orientem. »

Quand le christianisme surgit entre ces deux religions, qu'il domina bientôt de toute la puissance de la vérité sur l'erreur, il appartint aux apôtres de poser les bases de cette symbolique; et l'on ne saurait douter, d'après la lettre même de Pline déjà citée, qui représente les chrétiens s'assemblant *au lever du soleil*, pour se livrer à leurs exercices religieux, que dès lors la direction de la prière vers l'orient, malgré la conformité de ce rite avec l'usage païen, n'ait prévalu sur l'appréhension juive. Tout confirme ce témoignage : le soin qu'a pris Zacharie (Ch. xiv, v. 4) d'indiquer qu'au *jour du Seigneur* il *poserait ses pieds* sur la montagne des Oliviers qui est vis-à-vis de Jérusalem, *vers l'orient*, s'accorde avec le verset 7 du 131e Psaume (*Cantique des degrés*) : Nous entrerons dans son tabernacle, nous l'adorerons dans le lieu où il a *posé ses pieds*, etc., suivant ces grandes pensées chrétiennes que Dieu est la vraie lumière, *Deus lux est vera*, et qu'en priant vers l'orient, la vue et les vœux se dirigeaient vers le paradis des premiers âges, si regretté des fidèles : « Antiquam requirimus patriam, videli- « cet paradisum quem constituit Deus in Eden ad « orientem » (Basil., *de Spiritu sancto*, ch. 27).

Non-seulement le soin qu'on mettait, dès le iiie siècle, à donner une orientation *quelconque* à ces églises chrétiennes que Ciampini traite *d'édifices*, et qui n'étaient sans doute encore que des maisons spacieuses, se trouve prouvé par ce qu'on lit de saint Grégoire le Thaumaturge, mort vers 270, « que cet évêque de Néocésarée, qui n'avait trouvé que dix-sept chrétiens dans son diocèse, et qui n'y laissa que dix-sept païens, fit reculer une montagne, qui l'empêchait d'*orienter l'église* qu'il fit bâtir; » mais les démonstrations des causes de cette orientation surabondent chez les écrivains mystiques; le seul Casalius (*De veter. sacr. et christ. Ritibus*, p. 29 et 30) en ajoute plusieurs à celles déjà tirées plus haut du précepte : « *Adorabimus ubi steterunt pedes,* » de l'assimilation de la lumière à Dieu : « Quoniam « Deus lux et creator lucis nuncupatur, » et des regards incessamment dirigés vers le paradis terrestre. « L'orient et l'occident sont, dit-il, les symboles « opposés de la lumière et des ténèbres; les caté- « chumènes, tournés d'abord vers l'orient, en rece- « vant le baptême, après avoir renoncé au démon, « se tournaient tout à coup vers l'occident pour « confesser leur foi, le nom du Christ; et puisque « le Christ mourut sur la croix en regardant l'*occi-* « *dent*, on doit, dans l'attente de son avénement, « ainsi prédit : « *quamadmodum vidistis eum as-* « *cendentem in cœlum, ita veniet,* » tourner ses regards vers l'orient; conséquence qui ne nous paraît pas des plus logiques : mais telle n'est pas la question principale qui nous occupe ici, et dont nous n'avons trouvé la solution nulle part, malgré nos soins pour rechercher à quoi pouvait tenir la disposition tout inverse de l'orientation des basiliques de *Tyr* et de *Rome*, et plus clairement, pourquoi certains *vaisseaux* de basiliques primitives offraient leur *proue* à l'orient, quand d'autres lui présentaient leur *poupe*, selon l'expression même de saint Paulin (Ep. 12 *ad Severum*)? Ainsi réduit à procéder par conjectures, cherchons dans le texte même de cette dernière épître citée par Durand (*De Ritibus Ecclesiæ*, etc., p. 18) : « Prospectus vero basilicæ *non, ut usi-* « *tatior mos est*, orientem spectat. Ideoque usque in « hodiernum diem usu et consuetudine receptum « est, ut altari primum, quod vulgo altare majus « appellatur, versus orientem, si commode fieri po- « test, exstruatur, sitque collocatum quasi in *puppi* « navis ecclesiæ, » et joignons-y d'abord cette remarque de Valafrid Strabo (*De Rebus eccl.*, cap. 4) : « Non magnopere curabant illius temporis justi quam « in partem orationis loca converterent, sed tamen « usus frequentior et rationi vicinior habet in orien- « tem *orantes* converti et pluralitatem maximam « ecclesiarum eo tenore constitui? » Puis enfin cette sorte de conclusion de Casalius : « Et quamvis in « illarum (*basilicarum*) exstructione nil esset præ- « cise determinatum. »

Peut-être la disposition de l'autel principal, *altare majus*, a-t-elle été pour beaucoup dans la variation des principes; car tel évêque constructeur, ils l'étaient tous alors, interprétant la tradition dans ce sens que la prière émanait du sacerdoce, et que les *orantes* devaient moins s'entendre des fidèles que du clergé, qui leur donnait l'impulsion, aura jugé convenable de tourner vers l'orient l'intérieur et non l'extérieur de l'hémicycle où il siégeait avec les prêtres, considérant l'autel où l'officiant célébrait alors les saints mystères *en face du* peuple, comme le point de départ des rayons d'orientation, dirigé dès lors vers le portique que regardait le prêtre en élevant au ciel l'hostie consacrée.

Peut-être aussi la *situation géographique* résout-elle seule ce problème. Pour Rome, par exemple, comme pour tout l'Occident, Jérusalem se trouvait incontestablement placée dans une direction tout orientale, qui justifiait, à quelques égards, la prescription architectonique dont il s'agit; mais il n'en était pas de même d'un grand nombre de villes de la partie orientale de l'empire, à commencer par Byzance, dont le gisement, relativement à celui de la ville sainte, eût mis en flagrante contradiction les préceptes *adorabimus ubi steterunt pedes*, avec ceux de *Deus, creator lucis*, d'*antiquam patriam paradisum*, puisque *Tyr*, notamment, dont la basilique est ici en cause, étant située sur le littoral de la mer Intérieure, au nord de Jérusalem, il eût fallu orienter son église vers le sud pour trouver la direction de

« voir les premières instructions, sans pé-
« nétrer dans l'enceinte. Des fontaines abon-
« dantes placées dans cette cour offraient des
« moyens de purification (soins qui furent
« longtemps observés, même dans la fonda-
« tion de nos églises du moyen âge). Le
« portail de l'église était également ouvert à
« l'orient par trois portes. Celle du milieu,
« plus large et plus haute que les deux au-
« tres, et dont les *battants étaient de cuivre*,
« avec des *liens de fer* ornés de *sculptures*,
« communiquait directement avec la nef ou
« principal corps de la basilique. Les autres
« portes conduisaient aux bas côtés, au-
« dessus desquelles étaient des fenêtres fer-
« mées seulement de treillis en bois d'un tra-
« vail délicat.

« La basilique, garnie de colonnes bien
« plus hautes que celles du péristyle, était
« bien éclairée et ornée de *matières les plus*
« *précieuses* et des ouvrages les plus remar-
« quables (Eusèbe parle de peintures et de
« sculptures tirées des livres saints, dont
« tous les murs étaient couverts); de beaux
« compartiments de marbre en formaient le
« pavage; sa voûte (un soffite sans doute)
« était en cèdre provenant des montagnes du
« Liban, assez voisines de Tyr; au fond de
« l'édifice étaient placés des siéges élevés,
« disposés en demi-cercle, pour l'évêque et
« pour les prêtres, siéges qui enfermaient
« l'autel par derrière, de telle sorte que l'é-
« vêque qui occupait le siége du milieu (1)

la montagne des Oliviers; ainsi de suite, selon les localités.

Ces aperçus expliqueront peut-être la latitude dont quelques évêques d'Orient crurent devoir user sur ces points et jusqu'au moment où l'introduction des *crucifix* dans les églises sembla fixer invariablement la ligne d'orientation, en ce que le Christ, placé sur l'autel où le prêtre officiait, dès lors, en tournant comme aujourd'hui le dos au peuple, devait toujours, comme au moment de sa mort, regarder le couchant. Dès lors aussi, les chefs et régulateurs de l'Église, dans leur pieuse sollicitude toujours croissante, voulant éviter qu'on imputât à superstition, à la tradition du culte du soleil, la direction constante de la prière vers l'orient, multiplièrent successivement, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur des églises, et principalement sur la ligne de l'orient, les images de relief ou de plate peinture, etc., afin de bien préciser l'objet de l'adoration. C'est ce que remarque d'ailleurs *Casalius* (p. 31), en citant une mosaïque représentant le Christ, saint Pierre et les apôtres, exécutée, en 1500, par « *Jottus* florentinus, excellens pictor » (c'est de Giotto et de sa *navicellà* ou pêche miraculeuse, encore subsistante, qu'il parle), qui fut placée *d'abord* sur la porte extérieure de la basilique de Saint-Pierre : « Ad hoc ut « illam imaginem orientem versus positam orarent « fideles et omnis evitaretur superstitio solem ado- « randi. »

(1) Ce siége de l'évêque portait alors le nom de *cathedra* : « altarium cathedræ, » est-il dit au ch. 30 du liv. VII de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe (*Voir* aussi saint Augustin, Psalm. CXXVI, et Ep. 203). La dénomination, passée du détail à l'ensemble, a désigné plus tard, non pas seulement la chaire de l'évêque, mais le *siége épiscopal* même auquel la cathédrale était inhérente. La philosophie de l'histoire pourrait voir dans la transformation du nom royal de basilique en celui de cathédrale, une conquête du sacerdoce sur l'autorité souveraine; mais nous nous bornerons à faire remarquer que cette conquête date de loin, puisqu'un capitulaire, donné à Aix-la-Chapelle en 789, cite le canon XXXVIII d'un concile africain, portant : « Ut non liceat episcopo principalem *cathedram* suæ parochiæ negligere, etc. » Aussi Du Cange explique-t-il ainsi pour cette époque le mot *cathedra* : « ipsa ædes seu ecclesia cathe- « dralis. »

« regardait le peuple *en face* et était *tourné*
« *à l'orient*. L'accès du sanctuaire était fermé
« au peuple par une balustrade en treillis
« de bois, ornée de *sculptures* délicates. Des
« *bancs* (1), rangés avec ordre, occupaient le

La dénomination de *cathedra*, pour s'être étendue aux édifices, n'en resta pas moins appliquée, pendant tout le moyen âge, aux stalles collectives et aux grandes chaieres ou chaires à usage civil, ainsi qu'en témoignent plusieurs inventaires *d'ostels* cités par Monteil, portant : « unam *cathedram* rotundam ex operagio Parisiensi, » et autres preuves.

L'hémicycle où se trouvaient placés les siéges du clergé, substitués à ceux des juges et dans une disposition toute conforme, conserva longtemps le nom de tribune, qu'il portait dans les basiliques païennes. « *Tribuna* dicitur, dit Du Cange, hemicyclus mura- « lis qui in fine presbyterii solet terminari, quasi « *tribunal*, quia ibi tribunal sive pontificalis cathe- « dra collocabatur ut in templo S. Ceciliæ Transti- « berinæ regionis ex lapide adhuc exstat. » On le nommait aussi *presbyterium*, comme étant le lieu où se tenaient pendant l'office divin les *prêtres*, dont les bancs flanquaient le siége exhaussé de l'évêque, quelquefois taillé en relief dans le mur même, comme on le fait encore en Grèce et en Russie, pays où beaucoup de traditions de la primitive Église sont restées pures, ou formant un monument distinct, comme les siéges de marbre qu'on voit encore à *San Pietro* in Vinculis, à *San Stephano* Rotonda, comme la chaire de saint Grégoire le Grand, etc., lesquels siéges, réduits à leur essence propre, ne brillaient pas alors de toute l'ornementation, coussins, tentures, dais, etc., que le luxe byzantin y ajouta, ainsi qu'on le remarque par les manuscrits, émaux, etc., de cette école. Mais il y avait encore deux autres tribunes, sortes de chaires carrées ou octogones en marbre, nommées *ambons* : « Quod « *tribunal* quidam e Patribus vocant, dit toujours « Du Cange, vulgo nos *tribunæ*, » d'où les avocats prononçaient leurs plaidoyers devant les juges, dans les basiliques judiciaires : « Sedeant judices ingens « utrumque advocatio » (Pline, liv. VI, ép. 33), et que les diacres, les lecteurs et les psalmistes occupèrent plus tard pour lire l'Évangile et les saintes Écritures, *super pulpitum*. La transformation des tribunaux-bazars des païens en églises chrétiennes n'entraîna donc aucun changement notable, puisque l'officiant prit la place du juge, les acolytes celle des assesseurs, tandis que les *lecteurs* se substituaient aux *orateurs* (comme il arrive aussi de notre temps), le clergé aux clients, et les fidèles aux marchands chassés du temple. C'est une nouvelle démonstration de nos remarques sur la facilité, toute politique sans doute, que mit le nouveau culte, dès l'époque de son triomphe, à rapprocher ses usages de ceux du paganisme, pour abaisser la barrière qui le séparait encore d'innombrables populations que la douceur de la pente pouvait seule entraîner dans le giron de l'Église.

(1) On trouvait dans les premières églises d'autres siéges que ceux de l'hémicycle (*Voy.* les *subselliæ* ou *sedilia* dans l'*Ichnographie* de Spanheim). Saint Clément, cité par Casalius (p. 188) dit à ce sujet, après avoir parlé des prêtres et des diacres : « Laici in altera parte decore et quiete sedeant. » Le même écrivain remarque aussi qu'il y

« reste de l'espace. La basilique était sépa-
« rée par une muraille extérieure (1) de tous
« les lieux profanes, dans son enclave, mais
« en dehors du temple il y avait diverses piè-
« ces affectées à l'instruction des catéchu-
« mènes ; le baptistère (2), la diaconie, la

avait des places assises réservées aux empereurs, qui s'asseyaient après les clercs en dehors des *cancellos* ou barreaux servant à séparer le sacrarium de la nef. Eusèbe dit même (*Vie de Constantin*, liv. IV, ch. 33) que ce prince s'asseyait parmi le peuple pour entendre la parole de Dieu : « *Intra populum* « *resedisse* ad audiendum verbum Dei; » ce qui forme une nouvelle contradiction avec ce que dit (Liv. IV, c. 33, p. 542 de la *Vie de Constantin*) le même Eusèbe de ses *longs sermons* que son prince écoutait toujours debout dans son palais même, par respect pour les *choses saintes*, quelque instance que le prélat lui fit de s'asseoir. (Tillémont, *Histoire des empereurs*, t. IV, p. 292.)

Ce ne fut sans doute qu'après l'ère de tolérance religieuse de Constantin et de l'Eglise de son temps; trop redevable envers ce prince pour ne pas déférer à ses vues conciliatrices et lorsqu'on vit surgir ce rigorisme chrétien et l'ascendant sacerdotal dont les règnes suivants offrent tant d'exemples, que l'ascétisme du clergé et même des fidèles repoussa l'usage de ces moyens de repos redevenus plus tard une nécessité, surtout en France, où le zèle religieux ne se soutient qu'à l'aide de siéges et de coussins inconnus dans les églises de Grèce, de Russie et même de Rome et de l'Espagne.

Qu'on se figure à quelles épreuves les prêtres, les ascètes de cette époque, et même les fidèles, se soumettaient en assistant debout ou prosternés aux multiples et interminables offices de jour et de nuit, qui remplissaient la vie d'un chrétien de ce temps; car, ainsi que l'observe Tillemont en citant saint Optat (*Hist. des emp.*, t. IV, p. 292), « le peuple « n'était jamais assis dans les églises, où les fidèles « se plaçaient distinctement, les hommes d'un côté « et les femmes de l'autre » (comme dans les basiliques judiciaires). Cependant, vers le VIIIe siècle, selon Desmarettes, un sentiment de pitié leur vint quelque peu en aide. On toléra l'usage, dans le saint lieu, d'une sorte de crosse ou potence, nommée réclinatoria (de *réclinis*, *couché*, *appuyé sur*) qui pouvait, jusqu'à un certain point, empêcher de succomber à la défaillance ces *contemplatifs* sur lesquels Dieu, selon l'expression mystique d'Hugues de Saint-Victor, se reposait du soin d'être honoré selon ses mérites : « *Reclinatoria* contemplativos desi- « gnant, in quibus Deus sine offensa requiescit » (Hugo, *in Speculo Ecclesiæ*, lib. I, cap. 1); et encore les fidèles qui, bien que plus libres d'aller chercher ailleurs au besoin l'*appui* que l'Eglise leur refusait, en faisant également usage de cette béquille, étaient-ils tenus, ainsi que les prêtres, de la quitter aux passages particulièrement consacrés du saint sacrifices : « *Plebs*, dit le même auteur (Cap. 7), *cum* « *cantatur Evangelium in missa*, *baculos hic depo-* « *nit*, *reclinatoria relinquit*, *caput detegit*, etc. » D'après le témoignage récent de M. Albert Le Noir, ces réclinatoires étaient encore en usage dans les églises de Grèce, où on les voit suspendus comme stalles mobiles dans les sacristies. Il en est de même, selon M. Cyprien Robert, dans le *Sinaï* et le *Liban*.

A cette première et insuffisante concession de la pitié en succéda, environ quatre siècles plus tard, une autre d'où naquit la *miséricorde*, ou demi-siége relevé dans des stalles qui, tout en simulant de la part du clergé l'action respectueuse de rester debout, offrait néanmoins au corps un meilleur point d'appui que le réclinatoire. Ces miséricordes, dont le nom seul exprime le sentiment qui présida à leur invention, devinrent, à raison sans doute de leur destination et du rang *inférieur* qu'elles occupaient dans l'ornementation des églises, le point de mire des *imagiers* des XIVe et XVe siècles pour l'exercice de leur génie burlesque.

(1) Cette séparation par une muraille extérieure des lieux sacrés des lieux profanes, nous reporte encore au temple de Salomon, érigé avec le concours d'un illustre artiste de cette même ville de *Tyr*, où nous retrouvons ici, quatorze siècles plus tard, un grand édifice religieux affecté à un autre culte, et présentant toutefois de nombreux rapports avec celui auquel travailla Hiram. Ainsi se perdirent, se détruisirent, et se reproduisirent pour se détruire encore, ces grandes manifestations de la puissance humaine, créées, croyait-on sans doute, pour un avenir sans bornes, et bientôt confondues dans le néant par la colère céleste ou par le choc de nos passions politiques ou religieuses, grands enseignements sans portée pour nos vues courtes.

(2) Le baptême par immersion, auquel les fleuves et fontaines pourvoyaient seuls avant que le triomphe du christianisme permit de lui consacrer des édifices spéciaux, ne s'administrait, même dans la primitive Eglise, qu'après que les catéchumènes s'en étaient rendus dignes par des témoignages préalables de leurs dispositions à le recevoir; sorte d'initiation empruntée aux anciens cultes d'Orient, et qui tendait d'ailleurs à maintenir et même à relever la dignité du chrétien. Jusqu'au moment où cette grâce lui était octroyée, le catéchumène voyait le sanctuaire se fermer pour lui. Il errait habituellement dans l'atrium ou portique du temple : « area ante « ædem, postibus et columnis cincta unde, et peri- « stylium et impluvium dicebatur; » lieu d'asile d'ailleurs et d'immunité aux yeux des lois.

L'aspirant à ces faveurs de l'Eglise, dont les papes et les évêques se réservèrent l'octroi jusqu'au XIe siècle, avait toutefois sa place marquée aux heures des saints offices dans la partie de la basilique nommée narthex ou vestibulum, division placée entre le *naos* (templum) et le portique, et qu'on rencontre encore dans plusieurs de nos basiliques des XIe et XIIe siècles, notamment à Vézelay.

De cette exclusion de l'église proprement dite du néophyte non encore purifié par les eaux du baptême résultait nécessairement l'établissement du baptistère dans un lieu spécial non consacré, tel que le vestibule, comme dans l'*Ichonographie* de Spanheim et de Voigt, ou l'atrium : « Locus, *dit Du Cange*, in cujus « medio erat fons ubi baptizabantur catechumeni. »

Tel devait être, comme premier exemple d'isolement, le baptistère de Latran, décrit par Ciampini (*De Sacr. Ædific.*, cap. 2), et dont la forme ronde s'est conservée dans la plupart des édifices, même d'époques assez modernes, affectés à la même destination : « Florentiæ, *dit Du Cange* (ut et Pisis, « Bononiæ, Parmæ, urbe veteri et alibi), in Italia « e regione maximi templi ecclesia est rotunda sancto « Joanni Baptistæ sacra. » Notons que le baptistère de Florence, dont les portes sont si célèbres parmi les produits de l'art du XVe siècle, subsistait dès lors depuis neuf siècles.

On appelait aussi baptistère (*baptisterium*) la fontaine, comme celle de la catacombe de Saint-Pontien (D'Agincourt, *Archit.*, pl. LXIII, n° 3, et *Peint.*, pl. X, n° 8), ou la cuve qui servait à l'administration du baptême, telle que « ce *labrum* ex lapide « Ægyptio vulgo *basalta*, magni pretii, in quo *noster* « *Cæsar* baptizatus fuit, » dit Ciampini, qui, tout en promettant de discuter ultérieurement ce point, promesse dont l'exécution a échappé à nos recherches, adopte ici la version de Nicéphore Calliste (Chap. XXXV, p. 492, 493) sur le premier baptême de Constantin, et semble ne considérer que comme une purification complémentaire celui qu'il reçut avant de

« sacristie, la salle d'audience, etc., toutes « pièces qui se communiquaient entre elles.»

mourir dans le château impérial d'Aquyron, près de Nicodémie. Il est vrai que si Ciampini avait contre lui pour ce fait Eusèbe (Ch. VI, p. 557, 558), saint Jérôme, et la plupart des historiens ecclésiastiques même, il pouvait du moins, comme le fait Nicéphore par ces mots : « satis ostendit baptisterium, » se prévaloir de l'autorité de la légende inscrite sur la mosaïque du baptistère de Latran, qui explique ainsi la scène baptismale :

« Rex baptizatus et lepræ sordes lavatur ; »

ce qui ne prouve cependant pas positivement qu'il s'agisse de Constantin.

Nous avons déjà fait pressentir le parti qu'on peut tirer des remarques de Ciampini sur les *labra* (bassins à lèvres) pour expliquer l'existence dans tous les musées de l'Europe d'une énorme quantité de prétendus sarcophages à sujets païens, comme les sept ans placés par M. de Clarac sous les numéros 460, 472, 480, 490, 495, 494 et 723, de sa description savante, quoique sommaire, de notre musée des antiques, monuments que cet antiquaire rejette au moins au IIIe siècle, ce qui ne contribuerait pas peu à jeter des doutes sur la question de l'époque où l'inhumation des corps fut substituée à leur incinération. Raison de plus pour que les remarques de Ciampini nous paraissent décisives. Ce doit être en effet par un changement total d'affectation que ces sortes de cuves de luxe, destinées aux ablutions si fréquentes des grands personnages de la Rome païenne, ont servi de sarcophages aux héritiers de leurs biens, mais non pas de leurs habitudes, quoique Paciaudi établisse que l'usage des bains était encore très-fréquent chez les premiers chrétiens (*V. De sacris christianorum balneis*). Tout est dans ce peu de mots : « *Labra in quibus lavabantur* et quorum multa « adhuc visuntur per urbem, pretiosiora ad sancto- « rum recondenda corpora. » Autrement, pour le français, *baignoires* passées à l'état de *sarcophages*.

Du Cange observe d'ailleurs que le mot *labrum*, d'où est venu le diminutif *labellum* (cuvette), s'appliquait à la fois à une cuve pour les ablutions et à un sarcophage. Ces témoignages, ces doubles signification et affectation, résultent de ces mots d'Isodore (Liv. XX, ch. 6) : « eo quod in eo lavationem « solitum est fieri infantum alveum, quod in ablu- « tionem fieri solitum sit, » et surtout des passages suivants : « est in *porphyreticum* labrum pulcherri- « mum et in usus hujusmodi aptissimum ; nam et « Maximianus Diocletiani socius ita humatus est « (S. Doctor, ep. 34); » et « Othon II Romam rediens « eodem tempore defunctus est, atque in labro *por- « phyretico* sepultus est in atrio ecclesiæ B. Petri « apostoli. » (*Chron. Casin.*, cap. 9.)

On voit que Constantin et sa famille ne se montrèrent pas seuls avides de ces sarcophages de porphyre qui, loin d'assurer, comme ces princes le croyaient sans doute, la longue survivance de leurs dépouilles mortelles, en hâtèrent la dispersion et l'anéantissement, soit en excitant la convoitise de successeurs animés de la même ambition, soit en offrant à leur ingrate postérité les moyens de rendre ces cuves à leur destination première, comme le dit Ciampini (*De sacr. Ædific.*, p. 12) : « Alia (labra) « in fontium usum fuere conversa, ut in platea Fa- « ranesiana ubi duo magna exstant. »

On retrouve également ici, dans la sépulture affectée à Othon II, mort à Rome en 983, et inhumé dans l'atrium de Saint-Pierre, une continuation de l'usage consacré pour Constantin et suivi par Pépin.

V

VARANASI (Inde), lieu situé dans le royaume du Bengale, au bord du Gange, très-célèbre par les pèlerins nombreux qu'il attire chaque année. Ces peuples croient qu'Ixora vient souffler dans l'oreille de ceux qui meurent en cet endroit, et par ce moyen, effacer tous leurs péchés ; aussi les malades s'y font-ils transporter de toutes les parties de l'Inde.

VOLTURNUS (Italie), fleuve de la Campanie, qu'on appelle aujourd'hui *Volturno*. Les anciens habitants de cette contrée en avaient fait un dieu, et lui avaient consacré un temple. Volturnus avait à Rome un flamine. La fête qu'on célébrait en son honneur, le 6 des calendes de septembre, s'appelait *Volturnale*.

Y-Z

YZEURE (France), bourg du Bourbonnais, canton de Moulins. Son église offre quelque intérêt. La façade est un mélange de style roman et de style byzantin, d'une exécution lourde et grossière ; la porte principale, décorée de colonnettes et de boudins, est accompagnée d'une porte latérale à plein cintre, plus petite.... A l'intérieur, l'église présente une nef et deux collatéraux, un transsept et une abside. La nef et les collatéraux sont du XIIe siècle..... Les arcs sont en ogive ; les chapiteaux, les colonnes sont rehaussés d'entre-lacs dont les motifs sont gracieux, ou de figures horribles d'une composition barbare. Les arcs-doubleaux des voûtes des bas côtés s'abattent sur des pilastres cannelés..... Le transsept est la partie la plus ancienne de cet édifice ; il remonte bien au Xe siècle. Les arcades sont en plein cintre ; les piliers carrés et décorés d'une simple imposte.

La crypte, située sous le chœur, est de la même époque que le transsept ; les chapelles des bas côtés de l'église sont du XVe siècle.

Il y a peu d'églises où l'on voie autant de statues de bois et de pierre. Plusieurs sont remarquables par leur exécution, mais presque toutes sont mutilées.

ZOETÉE (Grèce), ville de l'Arcadie. On lui donnait pour fondateur Zoetas, fils de Tricolonus.

Il y avait dans cette ville un temple de Diane et un autre consacré à Cérès.

FIN DU SUPPLÉMENT.

APPENDICES.

I.

CALENDRIER MAJEUR DE NOTRE-DAME.

Que Marie soit toujours dans votre bouche, qu'elle soit toujours dans votre cœur; et afin d'obtenir son appui, ne cessez jamais de suivre ses exemples. Si vous marchez sur ses pas, vous êtes dans la voie : si vous la priez, vous êtes à l'abri du désespoir; si elle occupe votre pensée, vous n'avez point à craindre de vous tromper. Quand elle tend la main, on ne tombe pas; quand elle protége, on ne craint rien; quand elle sert de guide, on ne se fatigue pas; quand elle est propice, on arrive au terme.

Non recedat ab ore, non recedat a corde : et ut impetres ejus orationis suffragium, non deseras conversationis exemplum. Ipsam sequens non devius; ipsam rogans non desperas; ipsam cogitans non erras; ipsa tenente non corruis; ipsa protegente non metuis; ipsa duce non fatigaris; ipsa propitia pervenis. (S. Bern., super *Missus est*, hom. 2, 17.)

N. B. Nous prenons pour base de ce calendrier celui que M. l'abbé Orsini a fait réimprimer à la suite de son *Histoire de la Mère de Dieu*, sous le titre de *Calendrier historique des fêtes de la Vierge;* mais nous ne nous sommes pas bornés à ce seul document, nous l'avons enrichi par nos recherches personnelles, de manière à en faire le calendrier le plus complet qu'on puisse trouver aujourd'hui sur cette matière. Toutes nos additions sont précédées du signe —. Nous avons ajouté aussi quelquefois dans le texte même de M. Orsini, quoi que très-sobrement, quelques parenthèses explicatives ou de rapides annotations renvoyées au bas des pages.

C'est ici, plus que jamais, l'occasion de déclarer hautement que, pour ce Calendrier comme pour notre ouvrage tout entier, nous ne prétendons donner, sous notre propre responsabilité, aucun des faits miraculeux affirmés par les auteurs que nous avons été à même de consulter : nous n'avons cité le plus souvent ces miracles que comme des preuves respectables de la foi des peuples; mais nous ne les avons pas trouvés tous appuyés d'une autorité suffisante.

JANVIER.

1. Dédicace de Notre-Dame de l'Annonciade, à Florence, par Guillaume d'Estouteville, cardinal, l'an 1452. On conserve dans cette église un tableau de l'Annonciation de la sainte Vierge, qui se trouva achevé quand le peintre qui l'avait ébauché y voulut travailler. *Archangel. Janius.*

— Exposition du très-saint sacrement à Sainte-Marie *in Trastevere*, à la confrérie du Très-Saint Nom de Jésus et de Marie; à Sainte-Marie de la Minerve; à Sainte-Marie des Miracles; à Sainte-Marie *in Campitelli*, et à Sainte-Marie de la Lumière.

2. Fondation de l'abbaye de Dunes en Flandre, en l'honneur de la sainte Vierge, l'an 1128, par Foulques, religieux de l'ordre de Saint-Benoît, *Chronic. Bertinense.*

3. Notre-Dame de Sicheim, proche de Louvain, au duché de Brabant. Cette image sua quatre gouttes de sang, l'an 1306. *Just. Lips. in Histor. Sichem., cap.* 5.

4. Dédicace de Notre-Dame de Trèves, au duché de Juliers en Allemagne, l'an 746, par Hydolphe, archevêque de Trèves. La princesse Geneviève, femme de Syfrède, palatin de Trèves, et fille du duc de Brabant et de Lorraine, fit bâtir cette église dans un bois, à la place même où elle avait demeuré six ans et trois mois, pour éviter la mort que Golon, son domestique, lui voulait faire souffrir. Ce fut là que Notre-Dame lui apparut et l'assura que son innocence serait reconnue. *Additiones ad Molanum de Sanctis belgicis.*

— A Malines, Notre-Dame de Bercka, qu'on implore contre un grand nombre de maladies, et surtout contre les hernies. Cette fête se renouvelle le mardi de la Pentecôte, jour du plus grand pèlerinage.

5. Ce jour, en l'année 1606, un homme qui se servait d'une jambe de bois, il y avait cinq ans, fut miraculeusement guéri dans l'église de Notre-Dame de Sichem (*Sicheim*), en Brabant. *Just. Lipsius, in Histor. Sichemiensi, cap.* 25.

— La hauteur qui domine la ville de Fulde, en Allemagne (Elector. de Hesse-Cassel), renfermait une Madone autrefois célèbre, qui avait délivré la ville du fléau de la peste.

— A Rome, matines solennelles de l'Epiphanie, à Sainte-Marie de la Minerve.

6. Notre-Dame s'étant aujourd'hui trouvée aux noces de Cana, proche de Nazareth, elle fut cause que son fils, âgé pour lors de trente ans, changea l'eau en vin, ce qui est le premier miracle qu'il ait fait en public. *S. Epiphan. Hæres.* 31.

7. Retour de Notre-Dame avec l'enfant Jésus et saint Joseph, de l'Égypte en Judée. *Martyrolog. roman.*, 7 *Januar.*

8. Notre-Dame du Commencement, à Naples. Cette chapelle fut bâtie par sainte Hélène, mère du grand Constantin, et consacrée par saint Silvestre, environ l'an 320. *Petrus Stephanus, de Locis sacris Neapol.*

9. Notre-Dame au delà du Tibre (in Trastevere),

à Rome, renommée à cause d'une fontaine d'huile qui coula un jour entier à la naissance du Sauveur. Cette église fut bâtie par Calixte Ier, l'an 224 (1). *Baronius in Apparatu ad Annal., et in Annalib., ad annum* 224.

10. Notre-Dame des Guides (Ὁδηγήτρια), à Constantinople, où l'on voyait un des fuseaux de la sainte Vierge, avec quelques-uns des langes du petit Jésus, que sainte Pulchérie avait donnés à cette église. *Niceph., tract.* III, *cap.* 7.

— A Rome, à Sainte-Marie del Pianto, fête de la Manifestation de cette sainte image, en l'an 1546.

11. Notre-Dame de Bessière, à deux lieues (8 kil.) de Trignac en Limousin. Un hérétique nommé Jean Cellerion, qui s'était moqué de la dévotion qu'on portait à cette image, vit brûler sa maison sans pouvoir découvrir d'où cela provenait. *Triple Couronne, l.* I, *trait.* II, *s.* 10, *n.* 6.

12. Notre-Dame de la Rue-Large (*in via Lata*), située au lieu même où saint Paul a demeuré l'espace de deux ans, chargé d'une chaîne de fer, où il a prêché l'Evangile, fait plusieurs miracles, et écrit les Epîtres aux Ephésiens et aux Philippiens, la seconde à Timothée, celle qu'il adressa à Philémon, et l'Epître aux Hébreux. *Triple Couronne*, au lieu cité.

— A Besançon (Doubs), ancienne capitale de la Franche-Comté, Notre-Dame de la Mer, apportée d'Italie par un chanoine de la cathédrale nommé Menefrier. Il s'y faisait ce jour-là un grand concours de peuple. Voici deux vers qu'un bon religieux fit à l'occasion de ce tableau, échappé comme par miracle au milieu d'un naufrage :

Hæc pelagi cum Virgo foret jactata procellis,
Se servavit aquis, nos tuitura solo.

13. Fête de saint Pie V, qui réforma le petit office de la sainte Vierge, l'an 1571. *Balinghem., in Calendar.*

14. Notre-Dame de la Parole, proche du mont Serrat, en Espagne, ainsi appelée parce qu'elle rendit la parole à un jeune homme, l'an 1514. *Balinghem., in Calend.*

— A Termini, en Sicile, Notre-Dame de la Consolation, qui raffermit les jambes d'un enfant qui, quoique âgé de douze ans, ne pouvait pas encore se tenir debout. Ce miracle eut lieu vers le milieu du XVIe siècle.

15. Notre-Dame du Portique (del Portico), à Rome, où l'on voit une image qu'un ange apporta du ciel à la bienheureuse Galla, veuve du consul Symmachus. *Ex monument. Sanct. Mar. in Portico.*

16. Ce jour, Notre-Dame du Mont-Serrat, en Espagne, délivra miraculeusement plusieurs captifs de la tyrannie des Turcs. *Hist. Montiserr.*

— A Sanseverino, en Italie, Notre-Dame des Lumières. Des lueurs célestes parurent autour de la statue, l'an 1584.

17. Notre-Dame de la Paix, à Rome. L'an 1483, le duc de Calabre ayant assiégé Rome, à cause que le pape Sixte IV l'avait empêché de donner du secours au duc de Ferrare contre les Vénitiens, ce souverain pontife s'adressa à la Reine des cieux, et s'obligea par vœu de lui bâtir une église sous le titre de Notre-Dame de la Paix, s'il lui plaisait de délivrer la ville du siége et de rendre la paix à l'Italie. Cette mère de miséricorde exauça sa prière, et il s'acquitta de son vœu en faisant bâtir une église en son honneur, à la même place où était autrefois celle de Saint-André; mais ne l'ayant pu faire achever de son vivant, Innocent VIII, son successeur, y fit mettre la dernière main. *Gabriel Pennotus, in Histor. Tripart. Canonic. Regul. l.* III, *cap.* 33, § 1.

(1) Voyez ce que nous disons de cette source d'huile de pétrole et de la fondation de cette église, à notre art. Rome.

18. Notre-Dame de Dijon, en Bourgogne. Cette image, appelée autrefois de *Bonne-Espérance*, délivra la ville de la fureur des Suisses, l'an 1513; en reconnaissance de quoi il s'y fait tous les ans une procession générale. *Triple Couronne*, au lieu cité, n. 42.

19. Notre-Dame de Gimont, près de Toulouse. Cette église de Cîteaux est fort célèbre dans le pays, à cause des miracles qui s'y font souvent. *Triple Couronne*, au lieu cité, n. 34.

— Apparition de Notre-Dame des Grâces dans un monastère d'Avila en Espagne.

20. Notre-Dame des Tables, à Montpellier, laquelle est très-renommée et fort ancienne; ce qui fait que dans les armes de la ville on voit une Vierge tenant son fils entre ses bras, au-dessus d'un besan de gueules. *Triple Couronne*, n. 38.

21. Notre-Dame de Consolation, à Rome, au pied du Capitole, laquelle a commencé de faire des miracles l'an 1471. *Triple Couronne*, n. 43.

— On commence les trois jours de préparation aux Epousailles de Notre-Dame à l'église du Très-Saint-Nom de Marie.

22. Epousailles de Notre-Dame. Cette fête, célébrée en France dès longtemps par quelques personnes dévotes, fut approuvée par le pape Paul III, l'an 1546. *Petrus Auratus, lib. de Imagin. virtut., c.* 10.

23. Epousailles de Notre-Dame selon l'usage d'Arras. On commença de célébrer cette fête l'an 1556. *Monum. Eccles. Atrebat.*

— La même fête à Rome, à Sainte-Marie d'*Aracœli*, au Très-Saint-Nom de Marie, à Saint-Joseph des Menuisiers, à Notre-Dame du Mont-Serrat, à Sainte-Marie de la Minerve, à Sainte-Marie-Majeure.

24. Notre-Dame d'auprès de Damas, en Syrie. Cette image, peinte sur bois, rend une huile miraculeuse qui redonna la vue, l'an 1203, au sultan de Damas, tout sarrasin et infidèle qu'il était : en reconnaissance de quoi il fonda une lampe, pour être continuellement allumée devant cette image. *Spond., in Annal., ad ann.* 1203. On commence la neuvaine de préparation à la Purification de la sainte Vierge, à Rome, dans les églises dédiées à la sainte Mère de Dieu.

25. Translation du suaire et du tombeau de Notre-Dame à Constantinople, par Juvénal, évêque de Jérusalem, sous l'empire de Marcien, l'an 445. *Ferreol; Locrius, in Chron. anacephal.*

— Fête particulière de sainte Marie Mineure d'Hannuy, en Belgique.

26. Notre-Dame de Longchamps, fondée en 1261 par Elisabeth de France, sœur de saint Louis. *Gallia Christiana, tom. IV.*

27. Notre-Dame de la Vie, à Venasque, en Provence, qui a souvent rendu la vie aux enfants morts avant le baptême, afin qu'ils reçussent ce sacrement. *Triple Couronne*, n. 39.

28. Notre-Dame de Bon-Secours, à deux lieues (8 kil.) de Rouen. *Ex archiv. hujus ecclesiæ.*

29. Notre-Dame de Châtillon-sur-Seine. On lit que saint Bernard avait une dévotion toute particulière pour cette image, à cause d'un miracle qu'elle opéra en sa faveur. *Triple Couronne*, n. 43.

— Notre-Dame de Bonne-Délivrance, dans l'église des dames de Saint-Thomas de Villeneuve, à Paris. C'est l'ancienne image miraculeuse de Saint-Etienne des Grès.

30. Notre-Dame de la Rose, à Lucques en Italie. Trois roses furent trouvées au mois de janvier entre les bras de cette image, selon une chronique latine. *Cæsar Franciot., in Historia Lucensi.*

31. Apparition de Notre-Dame à la sœur Angèle de Foligny (Fuligno), à qui un auteur rapporte qu'elle donna l'enfant Jésus à tenir. *In ejus Vita.*

— A Rome, dédicace de l'église du Saint-Nom de Marie.

FÉVRIER.

1. Veille de la Purification de Notre-Dame, à Paris. *Locrius in Calend.*

— A Boondalé, en Belgique, un chanoine de Sainte-Gudule de Bruxelles, affligé de ce que le village de Boondalé n'avait point d'image de la Vierge, en acheta une, la veille de la Purification de l'année 1458, et la déposa dans une châsse de bois fort ornée. Les offrandes et les prières permirent bientôt au chanoine de regarder cette statue comme miraculeuse et de lui bâtir une chapelle, qui fut le but de plusieurs pèlerinages.

— Fête annuelle, à Messine, en l'honneur de Notre-Dame des Iria (Πτρια), où Notre-Dame des Toiles (1), qui remonte au XIIIe siècle.

2. La Purification de Notre-Dame. Cette fête fut instituée l'an 544, sous l'empereur Justinien, à l'occasion de la peste qui faisait de si grands ravages à Constantinople, qu'il y mourait souvent dix mille personnes en un seul jour. L'an 701, le pape Sergius ajouta la solennité des cierges à cette fête. *Baronius, in Annal. ad ann.* 544.

— A Prasa, en Espagne, en mémoire d'un miracle opéré sur une pauvre vieille femme privée de l'usage de tous ses membres, le jour de la Purification, par Notre-Dame des Fontaines.

— Fête à Notre-Dame des Grilles (*Cancellata*), à Lille; elle délivra la ville des ennemis en 1641 et 1645.

— Fête de Notre-Dame de Bamberg) *Consolatrix afflictorum*).

— Fête de Notre-Dame de Troki, ancienne capitale de la Lithuanie.

— A Rome, en Italie, Notre-Dame de la Scala, connue depuis 1592. La fête patronale est celle de la Purification. Fêtes semblables à Sainte-Marie-Majeure, à Sainte-Marie des Monts, et à Notre-Dame du Mont-Serrat.

— A Toulouse, en France, Notre-Dame de Piété, qui y attirait beaucoup de pèlerins.

— A Venise, en Italie, Notre-Dame delle Marie, à l'église de Santa-Maria-Formosa. Cette fête se célébrait en mémoire de la délivrance d'un grand nombre de jeunes filles vénitiennes, qui, selon l'usage de leur pays, étaient réunies à cette église pour se marier en présence du doge, quand des corsaires turcs vinrent les enlever à l'improviste, et profitèrent de l'effroi général pour s'enfuir avec leur proie. Mais ils furent bientôt poursuivis dans les lagunes de Venise par le doge et les époux futurs de ces jeunes filles : ils furent vaincus, jetés à la mer, et le port où se passa cet événement garda le nom de *Porto delle Donzelle* (Port des Pucelles). Cette fête nationale fut abolie avec la République de Venise en 1797.

— A Avesne, en Hainaut, Notre-Dame des Mines ou des Terriers (*de Cuniculis*).

— A Fribourg, en Suisse, Notre-Dame du Monceau (*Burglana*).

— A Lima, au Pérou, Notre-Dame du Rosaire; elle délivra les Espagnols engagés dans un terrible combat contre les naturels du pays.

— A Messine, en Sicile, Notre-Dame de la Lumière, ainsi nommée parce qu'elle rendit la vue à un enfant aveugle.

— A Alençon, en Normandie, Notre-Dame de la Chandeleur.

— A Duntchus, dans un antique et vénérable sanctuaire où les pèlerins se rendaient en foule à toutes les fêtes consacrées à la sainte Vierge.

3. Notre-Dame de Saidanaïda, près de Damas. Il sortait de cette image, peinte sur bois, une huile qui ne s'épuisait pas, quelque quantité qu'on en prît. La vertu de cette huile était si grande qu'elle guérissait jusqu'aux juifs et aux sarrasins (1). *Arnold. abbas Lubec.*, *apud Baron.*, *ad ann.* 870, *et apud Spondan.*, *ad ann.* 1203.

— A Raguse, en Dalmatie, Notre-Dame de Lacroma, petit village éloigné de la ville d'environ mille pas. On y offrait à la sainte Vierge un dragon artificiel, pour rappeler aux fidèles le miracle qu'avait fait un saint ermite, en chassant de la contrée, par la protection de Marie, l'esprit infernal, qui avait revêtu cette forme hideuse pour ravager les campagnes.

4. Notre-Dame du Pilier (del Pilar), à Saragosse en Espagne; ainsi nommée parce que, selon la tradition, la sainte Vierge apparut à l'apôtre saint Jacques le Majeur sur un pilier de jaspe, l'an 36, et lui commanda de lui bâtir une église, que quelques-uns tiennent avoir été la première dédiée à Notre-Dame. *Benterus*, *l.* I, *c.* 2 *et* 3.

5. Dédicace du premier temple de Notre-Dame, par saint Pierre, à Tripoli, nommé aujourd'hui Tortose (2). On prétend que cet apôtre l'édifia en allant à Antioche, et que lui-même y offrit le premier sacrifice de la messe. *Canisius*, *l.* V, *de Beata Virg.*, *c.* 23.

6. Notre-Dame de Louvain, dans les Pays-Bas (Belgique), qui commença de faire des miracles l'an 1444. *Balinghem.*, *in Calendar.*

7. Notre-Dame de Grâce, dans l'abbaye de Saint-Saulve à Montreuil-sur-Mer. *Chronic. sancti Salvi.*

— A Rome, Dédicace de Sainte-Marie de Lorette des Boulangers.

8. Notre-Dame du Lis, proche de Melun, diocèse de Sens. Cette abbaye de religieuses de Cîteaux fut fondée par la reine Blanche, mère du roi saint Louis. *Gall. Christiana*, *tom. IV.*

9. Octave de la Purification de Notre-Dame, instituée dans l'église cathédrale de Saintes, à cause, dit-on, que la nuit de l'octave on entendit les cloches sonner d'elles-mêmes, fort harmonieusement; ce qui ayant obligé les sacristains de courir à l'église, ils virent plusieurs hommes inconnus qui tenaient à la main des cierges allumés et chantaient mélodieusement des hymnes en l'honneur de la sainte Vierge, révérée dans cette église sous le nom de *Notre-Dame des Miracles;* et s'approchant peu à peu, ils prièrent un des derniers de cette troupe auguste de leur donner son cierge en preuve de cette merveille, lequel s'est conservé religieusement dans cette église. *Saussayus*, *Martyr. Gall.*, *die* 9.

10. Notre-Dame de la Colombe, près de Bologne, en Italie. Cette église a été bâtie, dit-on, à la place qu'une colombe marqua en tournant en rond l'espace de deux jours autour des maçons qui travaillaient, auxquels elle semblait désigner un certain espace avec des bûchettes qu'elle amassait de côté et d'autre. *Triple Couronne*, n. 107.

11. Sainte-Marie de Licques, près de Calais. Ce monastère, de l'ordre de Prémontré, fut fondé l'an 1131 par Robert, seigneur de Licques. *Gall. Christ. tom. IV.*

12. Notre-Dame d'Argenteuil, près de Paris, bâtie par Clovis Ier, l'an 501. Ce prieuré conserve une partie de la robe sans couture de Notre-Seigneur, qui fut premièrement trouvée l'an 593, en la ville de Zaphat (Jaffa), dans un coffre de marbre, selon le témoignage d'un juif, appelé Siméon, qui l'y avait cachée; et enfin, l'an 1156, elle fut miraculeusement trouvée à Argenteuil, ainsi que le rapporte Matthieu Pâris, Anglais, en sa chronique (3). *Thomas Bosius*, *l.* IX, *de Sig. eccl.*, *c.* 9.

13. Notre-Dame du Four-Chaud, à Bourges, ainsi

(1) *Voy.* l'origine de ce surnom dans notre *Dictionnaire*, au mot MESSINE.

(1) *Voy.* ci-dessus, au 24 janvier.

(2) Il y a ici une erreur géographique. Tortose, nommée d'abord *Orthesia*, ne remonte pas plus haut que le Ve siècle, et s'élevait d'ailleurs à 62 kil. N. de Tripolis, aujourd'hui *Tripoli*.

(3) Cet article renferme plusieurs erreurs qu'il sera

appelée parce que, l'an 546, un juif enferma son fils dans un four chaud, à cause qu'il avait reçu le baptême et communié le jour de Pâques ; mais l'enfant fut tiré sain et entier, grâce à la protection de Notre-Dame, et l'on bâtit une église en mémoire de cet événement. *Annales de France, en Childebert.*

14. Notre-Dame de Bourbourg, en Flandre. On lit que cette image ayant été frappée par un impie, l'an 1383, elle rendit une grande quantité de sang; et que peu de temps après, le sacrilége tomba mort sur la place. *Bzovius, ex Archiv. Eccles. Burburg.*

15. Notre-Dame de Paris, bâtie premièrement par le roi Childebert, l'an 522; vers l'an 1257 le roi saint Louis en fit continuer une plus vaste au même lieu, sur les fondements que le roi Philippe-Auguste en avait jetés l'an 1191. La nef et le chœur de cette église ont soixante-six toises de long, dix-sept de haut et vingt-quatre de large. *Du Breuil, Théâtre des antiquités de Paris, liv.* I.

16. Notre-Dame de l'Epine, près de Châlons en Champagne, ainsi nommée parce qu'elle fut trouvée sur une aubépine. *Triple Couronne*, n. 54.

17. Notre-Dame de Constantinople, autrefois la synagogue des juifs, qui fut changée en une église de la sainte Vierge par l'empereur Justin le Jeune, l'an 566. *Locrius.*

— Au bourg d'Akren, sur les frontières du Hainaut, du coté de la Flandre et distant de 8 ½il. de la ville d'Ath.

18. Notre-Dame de Laon, érigée en cathédrale, et fondée par saint Remi, archevêque de Reims, environ l'an 500, où il sacra pour premier évêque saint Génébaud, son neveu. Il s'y fait un grand nombre de miracles, et entre autres on lit que l'an 1395 on vit paraître, sur la tour où sont les cloches, l'image d'un crucifix dont les stigmates jetaient du sang. *Thomas Walsingham, Hist. Angl., in Richardo I, rege.*

19. Notre-Dame de Bonnes-Nouvelles, près de Rouen, où l'on voit un grand concours de peuple, particulièrement les samedis. *Triple Couronne*, n. 52.

20. Notre-Dame de Boulogne-sur-Mer, où l'on voit une image qui y fut apportée dans un navire par le ministère des anges, l'an 633. Louis XI donna à cette église un cœur d'or massif, du poids de deux mille écus, l'an 1475, et ordonna que tous les rois de France, ses successeurs, fissent le même présent à leur avénement à la couronne; ce qui s'est toujours observé depuis. *Triple Couronne*, n. 53.

21. Notre-Dame de Bon Port, à Dol, secourable aux marins qui sont battus de la tempête. *Triple Couronne*, n. 51.

22. Notre Dame de Secourance, à Rennes en Bretagne. *Idem, ibid.*

23. Notre-Dame des Roches, près de Salamanque en Espagne; on y révère une image qui fut trouvée miraculeusement l'an 434, par Simon Vela, qui y fit bâtir une église. *Balinghem, in Calendario.*

— Dans le duché d'Urbin, fête d'une petite ville que Notre Dame des Grâces délivra deux fois de l'ennemi à pareille époque, le 23 février.

24. Ce jour, l'an 591, saint Grégoire le Grand ayant fait porter en procession une image de Notre-Dame faite par saint Luc, la peste cessa dans Rome. *Balingh., in Calendario.*

25. Notre-Dame de la Victoire, à Constantinople. La ville fut délivrée des Sarrasins par l'assistance de la sainte Vierge, l'an 621. *Ferreolus Locrius.*

26. Notre-Dame des Champs, à Paris; temple autrefois dédié à Cérès. Saint Denis, après en avoir chassé les démons, y consacra une église à Notre-Dame. On y voit encore une image de la sainte Vierge sur une petite pierre d'un pied de diamètre en carré qui a été faite sur celle que saint Denis apporta en France. Cette maison, qui est un prieuré de saint Benoît fut ensuite occupée par les Carmélites qui y furent reçues l'an 1604, et fondées par Catherine, princesse de Longueville. Elle est la première que ces religieuses aient eue en France; la mère Anne de Jésus, compagne de sainte Thérèse en fut la première supérieure. *Du Breuil, au Théâtre des Antiq., liv.* II.

27. Notre-Dame des Lumières, peu loin de Lisbonne, en Portugal. On voyait depuis longtemps briller une lumière en cet endroit, sans pouvoir pénétrer la cause de ce phénomène, lorsque Notre-Dame, apparaissant à un prisonnier, lui promit de le mettre en liberté, s'il promettait à son tour de lui faire bâtir une église sur cette place choisie par elle. *Anton. Vasconcel. in Descript. reg. Lusitan.*, c. 7, § 5.

28. Institution du monastère de l'Annonciade à Béthune en Artois, par François de Melun et Louise de Foix, sa femme, l'an 1519. *Ferreolus Locrius.*

MARS.

1. Etablissement de la fête de l'Immaculée Conception de Notre-Dame par Sixte IV, l'an 1476, et concession d'indulgences à ceux qui assisteront au service divin ou à la messe. *Tom. IV Conciliorum.*

2. Notre-Dame des Apparitions, à Madrid, en Espagne; ainsi nommée, parce que l'an 1449 elle apparut huit jours de suite à une fille nommée Yves, à qui elle commanda de lui bâtir une église au lieu où elle trouverait une croix plantée par Notre Dame même. Et depuis on y a bâti un couvent de religieuses du tiers ordre de Saint-François, où la bienheureuse Jeanne de la Croix a vécu très-saintement. *In Vita B. Johannæ.*

3. Notre-Dame de Longpont, en Valois. Cette abbaye, de l'ordre de Cîteaux, fut fondée l'an 1131, par Josselin, évêque de Soissons. *Gall. Christ., tom. IV.*

4. Notre-Dame de la Garde, en Aragon, ainsi nommée pour avoir préservé de la mort un enfant qui était tombé dans un puits, l'an 1221. *Bzov., ad ann.* 1221.

5. Notre-Dame de Bon-Secours, à Nancy, en Lorraine, qui fit gagner la victoire à René, duc de Lorraine, sur Charles le Hardi, dernier duc de Bourgogne. *Triple Couronne*, n. 55.

6. Notre-Dame de Nazareth, à Pierre-Noire, en Portugal. Cette image a été honorée à Nazareth dans le temps des apôtres; ce qu'un chasseur découvrit, l'an 1150, par le moyen d'un écrit qu'il trouva attaché à cette image. *Triple Couronne*, n. 13.

7. Notre-Dame de l'Etoile (*de Stella*), à Villa-Viciosa, en Portugal; ainsi appelée à cause d'une étoile qu'un berger y vit à la place où l'église est bâtie. *Triple Couronne*, n. 17.

— A Monte-Berico, en Italie. La sainte Vierge apparut à Vincentia, paysanne de Berga, qui avait l'habitude pieuse de ne jamais sortir sans réciter des prières à la Madone de sa ville natale.

8. Notre-Dame des Vertus à Lisbonne en Portugal. *Anton. Vasconcel., in Descript. regni Lusitan., cap.* 7, § 5.

9. Fondation de Savigny, diocèse d'Avranches, en Normandie, en l'honneur de la sainte Vierge, environ l'an 1112, par le bienheureux Vital, ermite, qui en fut le premier abbé. *Gall. Christian., tom. IV.*

10. Notre-Dame de la Vigne, près de Viterbe, en Toscane. Cette image fut mise dans la vigne de Baptiste Clavier, à qui Notre-Dame commanda, dit-on, l'an 1487, de faire un chemin pour y conduire; ce qui étant venu à la connaissance de

facile de corriger d'après notre Dictionnaire. *Voy.* ARGENTEUIL.

l'évêque de Viterbe, il permit d'y bâtir une chapelle, et ensuite une belle église, occupée à présent par les religieux de Saint-Dominique. *Bzovius, ad ann.* 1487.

11. Notre-Dame des Forêts, à Porto, en Portugal, qui fut trouvée dans une forêt après y avoir été cachée fort longtemps. *Joan. Barrius, lib. de Rebus interamnensibus, cap.* 12.

12. Notre-Dame des Miracles, au cloître de Saint-Maur-des-Fossés, près de Paris. On tient que cette image se trouva faite quand le sculpteur, nommé Rumolde, y pensait travailler. *Du Breuil, Théâtre des Antiq., liv.* IV.

— A Messine, en Sicile, Notre-Dame de la Chambre (*de Camera*), dans le monastère de Saint-Grégoire le Grand.

— A Nay, en Béarn (Basses-Pyrénées), où l'on vénère une antique image miraculeuse de la Vierge, célèbre par un miracle opéré le 12 mars sur un jeune homme affligé d'effroyables douleurs depuis quatorze années.

13. Notre-Dame de l'Impératrice à Rome, proche l'hôpital de Saint-Jean-de-Latran. Une tradition porte que cette image parla au pape saint Grégoire le Grand, l'an 593. *Anton. Yepez, ad annum* 84 *divi Benedicti.*

14. Notre-Dame de la Brèche, à Chartres, où il se fait tous les ans une procession générale en reconnaissance de ce que Notre Dame délivra la ville assiégée par les hérétiques l'an 1568. Ce fut durant ce siége que l'image de Notre-Dame, posée sur la porte Drouaise, ne put être endommagée par les assiégeants, quoiqu'ils tirassent contre elle plusieurs coups de canon et de mousquet, dont on voit encore les marques à deux ou trois doigts de l'image. *Sébastien Rouillard, Parthénie, chap.* III.

— A Savone, en Italie, la statue de la Vierge parut ce jour-là tout environnée de lumière, et ce prodige dura jusqu'au 18.

15. L'an 911, la ville de Chartres fut miraculeusement délivrée du siége que Rollo ou Raoul, duc des Normands, y avait mis ; car comme il était sur le point de prendre la ville, Gaucelin, quarante-septième évêque de Chartres, monta sur les remparts, tenant une relique de Notre-Dame en façon d'enseigne ; ce qui mit une telle épouvante dans le camp, que tous se retirèrent en désordre ; en mémoire de quoi les prés de la porte de Drouaise s'appellent encore aujourd'hui les prés des Reculés. *Sébastien Rouillard, Parthénie, chap.* VII, n. 5.

— A San-Lucar en Espagne, Notre-Dame de la Régle, respectée même par les Sarrasins à l'époque de leurs descentes fréquentes sur les côtes de la Péninsule.

16. Notre-Dame de la Fontaine, à Constantinople, bâtie par l'empereur Léon, l'an 460, en reconnaissance de ce que la sainte Vierge lui apparut et lui indiqua une source pour en puiser de l'eau pour un aveugle qu'il conduisait par encontre étant encore simple soldat ; peu de temps après il parvint à l'empire, ainsi que la sainte Vierge le lui avait prédit en cette apparition. *Niceph., lib.* XV, *cap.* 15.

— A Rome, à Sainte-Marie in Trastevere, fête de la Manifestation de l'image sacrée de Notre-Dame de Clémence exposée à la vénération publique depuis l'an 224 par saint Calixte Ier, pape et martyr.

— On commence aussi ce jour-là dans diverses églises de Rome la neuvaine de préparation à la fête de l'Annonciation.

17. L'an 1095, sous le pape Urbain II, il fut tenu un concile à Clermont en Auvergne, où furent institués les heures et l'office de Notre-Dame. *Concil. Claromont.*

18. L'an 1586, Notre-Dame de Lorette fut érigée en cathédrale par Sixte V, de collégiale qu'elle était. *Tursellin., Hist. Lauretana, lib.* V, *c.* 10.

— A Savone, dans le Val-Saint-Bernard, fête en souvenir d'un miracle de Notre-Dame, arrivé l'an 1536 à un paysan des environs, nommé Antoine.

— A Rome, Dédicace de Sainte-Marie du Peuple.

— A Sorbo en Italie, Notre-Dame de Sorbo ou du Sorbier.

19. La Belle-Dame, à Nogent-sur-Seine. Cette image est si célèbre dans le pays, que, pour satisfaire au grand concours de monde qui venait pour rendre ses vœux à cette reine du ciel, on a été obligé de lui bâtir une grande chapelle, à dessein de la mettre dedans. Mais après l'y avoir transportée plusieurs fois, elle s'est toujours retrouvée à sa première place ; ce qui a fait juger qu'elle voulait être honorée en cet endroit, qui n'est qu'une petite chapelle de quatre ou cinq pieds en carré. *Ex monument. Novigent.*

20. Notre-Dame de Calevoirt, dans la paroisse d'Uckelan, proche de Bruxelles. Cette image commença de faire des miracles l'an 1454 ; ce qui obligea d'y bâtir en son honneur une magnifique chapelle l'an 1623, que l'infante d'Espagne Isabelle-Claire-Eugénie visita avec beaucoup de dévotion en la même année. *Aub. Miræus, in Annal. Belg.*

21. Notre-Dame de Bruges, en Flandre, où l'on voit une tresse des cheveux de la sainte Vierge, donnée par un évêque de Syrie, nommé Moyse. *Hugo Farcius, lib. Miracul. Beat. Virginis.*

22. Ce jour, le dimanche des Rameaux de l'an 1098, saint Robert, abbé de Molême, se retira avec vingt-et-un de ses religieux au diocèse de Châlons-sur-Saône, où il bâtit en l'honneur de Notre-Dame le célèbre monastère de Cîteaux, chef de l'ordre. *Arnold. Vionus, lib.* I *Ligni Vitæ, c.* 47.

23. Notre-Dame de la Victoire. Cette image porte ce nom à cause que les Français l'ayant heureusement arrachée des mains des Grecs, pendant un sanglant combat qu'ils leur livrèrent près de Constantinople, l'an 1204, elle leur fit remporter une entière victoire. *Spondanus, in Annal., ad ann.* 1204.

24. Veille de l'Annonciation de Notre-Dame, instituée par Grégoire III. Ce jour, Notre-Dame fit la Pâque à Jérusalem, l'an de Notre-Seigneur 49. *Balingh., Metaphrastes.*

— A Naso, en Sicile, Notre-Dame d'Agathyrsum (1), qui apaisa un tremblement de terre la veille de l'Annonciation de l'année 1599.

— A Rode ou Roda, en Espagne, Notre-Dame des Remèdes, dont la chapelle fut dédiée le 24 mars de l'an 1482.

25. L'Annonciation de Notre-Dame. Cette fête a été instituée par les apôtres, et c'est la plus ancienne de toutes. *Joan. Bonifac., lib.* II *Hist. Virg., cap.* 5.

— A Paris, au couvent des religieuses Annonciades du Saint-Esprit de la rue Popincourt et aux Annonciades Célestes de la rue Culture-Sainte-Catherine.

— A Lorette, au vénérable sanctuaire, célèbre et vénéré du monde entier.

— A Troki, ancienne capitale de la Lithuanie.

— A Toulouse, en France, Notre-Dame de Piété que les habitants du pays et les étrangers visitent en grande dévotion aux fêtes principales de la sainte Vierge.

— A Aubervilliers, près de Saint-Denis, en France, Notre-Dame des Vertus.

— A Stwolowicz, en Lithuanie, Notre-Dame de Lorette.

(1) Cette ville, que Ptolémée (lib. III, c. 8) appelle *Agathyrium*, Tite-Live (l. XXVI, c. 40) *Agatirna*, et d'autres *Agatirnum*, est appelée *Agathyrsum* par Strabon et par Pline. Elle est depuis longtemps en ruines. Elle a, dit-on, été remplacée par San-Marco ou par Campo San-Martino.

— A Blancmesnil, en France, près Paris, Notre-Dame de la Confrérie de l'Annonciation.
— A Raguse, en Dalmatie, Notre-Dame du bourg de Lacroma.
— A Amelia, en Italie, Notre-Dame de l'Annonciation.
— A Syracuse, en Sicile, Notre-Dame des Miracles, fondée l'an 1500 sur la place Cardaria.
— A Alexandrie, en Italie, Notre-Dame de l'Annonciation.
— A Fribourg, en Suisse, Notre-Dame de la porte Burglana, ou du Monceau, sur l'emplacement d'une ancienne léproserie.
— A Grotta Ferrata, dans la Campagne de Rome, Notre-Dame de Grotta-Ferrata.
— A Lima, au Pérou, Notre-Dame du Rosaire, statue vénérable sculptée d'un bois inconnu, que les Espagnols avaient emportée avec eux quand ils sont entrés pour la première fois dans ce royaume (*Voy.* l'art. LIMA).
— A Messine, en Sicile, Notre-Dame de la Lumière, pour toutes les fêtes de la sainte Vierge.
— A Rome, en Italie, Notre-Dame du Mont-Serrat, en Espagne.
— A Duntenhus, en Bavière, Notre-Dame de Duntenhus, fondée en 1221 par Gérold, évêque de Freisegen, pour toutes les fêtes de la sainte Vierge.
— A Allerstorff, Notre-Dame d'Allerstorff, lieu d'un célèbre pèlerinage pour la fête de l'Annonciation.
— A Notre-Dame de l'Epine, en France (Marne), Notre-Dame de l'Epine, l'un des plus célèbres pèlerinages de France.
— A Mochingen, en Bavière, à trois lieues de Munich, Notre-Dame de Mochingen.
— Enfin, à Rome, dans toutes les églises dédiées à Notre-Dame, mais principalement à Sainte-Marie de la Minerve.

26. Notre-Dame de Soissons, occupée par des religieuses de Saint-Benoît. On voit en cette abbaye un des souliers de Notre-Dame. *Hugo Farcitus.*
— A Tropea, dans la Calabre, en mémoire de la délivrance de cette ville au milieu d'un tremblement de terre qui ravagea tout le pays d'alentour.
27. Apparition de Notre-Seigneur à Notre-Dame, aussitôt qu'il fut ressuscité. *Alphons. à Castro, cap.* 17.
28. Notre-Dame de Castelbruedo, à Olian, au bord de la rivière de Ségir en Catalogne, où tous les ans, le jour de l'Annonciation, on voyait trois lumières de couleur d'azur, qui pénétraient au travers des vitres de cette église, allumaient les lampes et les cierges, ressortaient par le même endroit et disparaissaient aussitôt. *Ludo Marinæus, lib.* v, *de Reb. Hispan., cap. ultimo.*
29. Apparition de Notre-Dame à saint Bonet, évêque de Clermont en Auvergne, à qui elle commanda de dire la messe une nuit qu'il était resté dans l'église pour faire ses prières ; le saint se pressant contre un pilier, comme pour se cacher, la pierre devint molle et lui fit la place qui s'y voit encore aujourd'hui. Mais la sainte Vierge l'ayant obligé d'officier, la cérémonie étant faite, elle lui laissa la chasuble que les anges lui avaient apportée, et dont il s'était servi pour célébrer. Ce céleste présent se voit encore à Clermont, où il est précieusement conservé. *In ejus Vita, apud Surium, die* 15 *Januar.*
30. Rétablissement de la chapelle de Notre-Dame de Boulogne-sur-Mer, par Claude Dormy, évêque de cette ville. *Triple Couronne,* n. 53.
31. Notre-Dame de Sainte-Croix de Jérusalem, où se garde une partie du voile de Notre-Dame, donnée par sainte Hélène. *Onuphrius, lib.* VII *Eccles.*
— A Bilbili, en Espagne, Notre-Dame de Penna, en mémoire de la liberté de la ville recouvrée.

AVRIL.

1. Octave de l'Annonciation de Notre-Dame, dans l'ordre des Carmes. *Balingh., in Calend.*
2. Notre-Dame la Grande, à Poitiers, où l'on voit une image de la sainte Vierge, entre les mains de laquelle se trouvèrent miraculeusement les clefs de la ville, pendant que le valet du maire les cherchait partout ailleurs pour ouvrir les portes aux Anglais, auxquels il avait promis de livrer la ville. *Jean Boucher, Annal. d'Aquit.*
3. Apparition de Notre-Seigneur à Notre-Dame et aux apôtres dans le Cénacle, huit jours après sa résurrection. *Balingh., in Calend.*
— A Liége, Notre-Dame d'Aqualia miraculeusement sauvée de l'incendie de l'église où elle était déposée et révérée.
4. Notre-Dame de Grâce, proche de Gaillon en Normandie. Cette image est si célèbre dans le pays, qu'on va la vénérer de tous côtés. *Ex Archiv. hujus Eccles.*
5. Apparition de Notre-Dame au pape Honoré IV, pour la confirmation de l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel. *Balingh., in Calend.*
6. Notre-Dame de la Conception chez les Capucins de Douai en Flandre, où est un tableau de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge, lequel fut miraculeusement preservé du feu, l'an 1553. *Amatus Franciscus, in libello Ms.*
7. Notre-Dame des Délaissés, à Valence en Espagne. Cette image de la sainte Vierge se conserve dans une chapelle où l'on ne manque point d'entendre du bruit quand quelqu'un se noie ou est assassiné aux environs de la ville. *Triple Couronne,* n. 28.
— A Lille, Dédicace d'un hôpital dédié à Notre-Dame de l'Assistance.
8. Fête des Miracles de Notre-Dame, à Cambron, près de Mons, dans les Pays-Bas. *Locrius.*
9. Notre-Dame de Myans, proche de Chambéry en Savoie. Cette image empêcha, l'an 1249, que le tonnerre, qui avait déjà consumé la ville de Saint-André avec seize villages, ne passât outre, et fut cause qu'il s'arrêta à Myans. *Triple Couronne,* n. 114.
10. Notre-Dame de Laval, en Vivarais. Cette église est fort visitée, afin d'obtenir des pluies pour la conservation des biens de la terre. *Triple Couronne,* n. 41.
11. Ce jour un aveugle recouvra la vue dans l'église de Notre-Dame du Mont-Serrat, l'an 1538. *Balingh., in Calend.*
12. Notre-Dame de Charité, dans l'abbaye des Feuillants, à sept lieues de Toulouse. Cette image jeta plusieurs larmes pour accorder les habitants du village de la Bastide avec ceux du village de Berat, qui étaient en résolution de se battre. *Triple Couronne,* n. 34.
13. Apparition de Notre-Dame à la bienheureuse Jeanne de Mantoue. *In ejus Vita.*
14. Apparition de Notre-Dame à sainte Liduwine, l'an 1433. *Jean Bruchman.*
15. L'an 1101, la sainte Vierge donna au bienheureux Albéric l'habit blanc, au lieu du noir qu'il portait. *In ejus Vita.*
16. Notre-Dame des Victoires, dans l'église de Saint-Marc à Venise. C'est cette fameuse image que les empereurs Jean Zimiscès et Jean Comnène faisaient porter dans un char de triomphe ; aujourd'hui on la porte à Venise en procession pour obtenir la pluie ou le beau temps. *In ejus Histor.*
17. Notre-Dame d'Arabida, en Portugal, où l'on voit une image qu'un marchand anglais avait coutume de porter sur soi. Un jour qu'il pensait avoir recours à elle dans le danger de faire naufrage où il était, il vit son image environnée d'une grande lumière au haut de la roche d'Arabida ; ce qui

fut cause qu'il y bâtit un petit ermitage où il passa le reste de ses jours. *Triple Couronne*, n. 16.

18. Concession d'indulgences plénières par Urbain VI à ceux qui visitent l'église de Notre-Dame de Lorette. *Balingh., in Calend.*

19. Confirmation de la fête de la Conception de Notre-Dame par le concile de Trente, l'an 1546. *Concil. Trident.*

20. Notre-Dame de Scheir, au duché de Bavière. Cette église a été bâtie à la place du château que ceux de la maison de Scheir cédèrent volontiers à Notre-Dame, à la réserve d'Arnaud, lequel, en punition de son opiniâtreté, fut précipité dans un lac voisin à la vue de tout le monde. *Trithem., de Orig. gentis et princ. Bavariæ.*

21. Institution de la confrérie de l'Immaculée Conception de Notre-Dame à Tolède, l'an 1506, par le cardinal François Ximenès, archevêque de cette ville. *Gomesius, in ejus Vita.*

22. Notre-Dame de Betharam, au diocèse de Lescar, au pays de Béarn. Cette image fut découverte, l'an 1503, par des bergers qui, voyant une lumière extraordinaire à l'endroit où est aujourd'hui le grand autel de la chapelle, y trouvèrent une image de Notre-Dame, à laquelle on fit aussitôt bâtir un oratoire. *Triple Couronne*, n. 52.

23. Concession d'indulgences par le pape Calixte III, l'an 1455, à ceux qui visiteront la cathédrale d'Arras, où l'on conserve un voile et une ceinture de Notre-Dame. *Andreas Herby, ex codice ms. eccles. Atrebat.*

24. Notre-Dame de Réparation à Florence par Eugène IV, l'an 1436. *Balingh., in Calend.*

25. Dédicace de la basse sainte chapelle de Paris, en l'honneur de Notre-Dame par Philippe, archevêque de Bourges, l'an 1248, du règne de saint Louis. *Du Breuil, Théât. des Antiq.*

— A Saragosse, en Espagne, Notre-Dame de Cogullada, découverte par le chant d'une alouette, sur le bord de l'Ebre.

— A La Valette, dans l'île de Malte, Notre-Dame de Damas, qu'on disait peinte par saint Luc. On l'invoquait autrefois dans de grands dangers, et surtout contre les attaques des Sarrasins.

— A Rome, Dédicace de Sainte-Marie sur Minerve, et de Sainte-Marie in Aquiro.

26. Notre-Dame de Naïera dans la Navarre. Cette image fut trouvée miraculeusement l'an 1043, ce qui obligea dom Garcias de Naïera, roi de Navarre, d'y faire bâtir une église, où plusieurs rois de Navarre sont enterrés. *André Favin, liv. III, Hist. de Navarre.*

— A Rome, fête à Sainte-Marie des Monts pour la manifestation, en 1579, de l'image sainte qu'on y vénère; — et à Saint-Augustin, Notre-Dame de Bon-Conseil.

— A Messines, en Flandre, à trois lieues de Lille et d'Ypres, Notre-Dame de Messines.

— A Rome, fête solennelle au couvent de Sainte-Claire à Sainte-Marie des Monts. La Vierge mère de Dieu y parut ce jour-là tout illuminée de lueurs célestes, en 1579.

27. L'an 1419, Notre-Dame de Haut, en Hainaut, redonna la vie à un enfant qui était mort et enterré, il y avait trois jours. *Just. Lips. in histor. D. Virgin. Hallens., cap.* 19.

— A Feucht-Wangen en Bavière, Dédicace d'une église élevée en l'honneur de l'Assomption de Notre-Dame, en 1518.

28. Notre-Dame du Chêne, près du bourg de Sablé en Anjou, où est une image qui guérit un enfant tout contrefait et défiguré, environ l'an 1631; et depuis elle a fait tant de miracles qu'elle est aujourd'hui fort célèbre dans le pays : ce qui a porté le maréchal de Bois-Dauphin à lui faire bâtir une belle église, avec un hospice pour recevoir les pèlerins. *Triple Couronne*, n. 50.

29. Notre-Dame de Foi, aux Augustins d'Amiens. Cette image est demeurée longtemps dans le cabinet d'une demoiselle, qui eut une inspiration de la donner à l'église des Augustins, où depuis elle a fait un grand nombre de miracles. *Ex ms. Augustin. Ambien.*

30. Notre-Dame de Nantes en Bretagne, bâtie par Alain, surnommé Barbetorte, duc de Bretagne. *Fortunat., lib.* III *Carm., cap.* 1, 2, 3 *et* 4.

— A Rome, à Saint-Laurent *in Lucina*, commencement de la neuvaine de préparation à la fête de Notre-Dame de Bon-Conseil, deux heures avant le coucher du soleil.

— Vigile et ouverture du *Mois de Marie* dans toutes les églises du monde, où cette dévotion est établie.

MAI.

— Ce mois est consacré tout entier à la sainte Vierge. La pratique pieuse du *Mois de Marie* a pris naissance en Italie, dans le XVIII^e^ siècle, et de là se répandit rapidement dans l'Eglise. Cette dévotion, accréditée par les heureux effets qu'elle produit, a franchi les mers, et aujourd'hui elle est devenue universelle, catholique. La voix du chef de l'Eglise l'a confirmée et l'a revêtue d'une autorité plus sacrée, plus inviolable. Jaloux d'exciter les chrétiens à pratiquer une dévotion si agréable à la Mère de Dieu et si utile à leurs âmes, Pie VII, par un rescrit daté du 21 mars 1815, accorde à tous les fidèles qui offrent, en public ou en particulier, à cette Vierge sainte, un culte spécial d'honneur, de prières, ou d'autres actes de vertu, trois cents jours d'indulgence pour chaque jour du mois de mai, et une indulgence plénière le jour du même mois où, après avoir participé aux sacrements, ils prieront pour les fins accoutumées. Ces indulgences peuvent s'appliquer aux âmes du purgatoire. Le Vicaire de Jésus-Christ, ayant égard aux désirs empressés des fidèles, aux vœux de la sacrée Congrégation, leur apposa le sceau de la perpétuité, le 18 juin 1822 (1).

1. Ce jour, en l'année 1449, quelques-uns des principaux orfévres de Paris commencèrent de donner le mai (2) à l'église cathédrale de Notre-Dame; ce qui ne se pratique plus depuis quelques années. *Du Breuil, Antiq. de Paris, liv.* I.

— A Mislenicz en Pologne, à quatre lieues de Cracovie, Notre-Dame de Mislenicz, peinte sur un tableau de chêne formé de trois morceaux assemblés. L'an 1633, le 1^er^ mai, qui était cette année là un dimanche, on vit la statue miraculeuse ruisseler de gouttes visqueuses de la grosseur d'une

(1) Mgr Bouvier, *Traité des Indulgences*, p. 237; *Raccolta di orazioni e pie opere, coll' indulgenze*; Roma, 8 edizione, pag. 247.

(2) « On nommait ainsi des tableaux que la communauté des orfévres de Paris avait la coutume de présenter, tous les ans, à l'église de Notre-Dame, le premier jour de mai. Leur offrande commença, en 1449, par un arbre vert qu'on appela le *mai verdoyant*. Pour cette présentation, ils élurent deux d'entre eux, qui furent nommés *Princes du Mai*. Dans la suite, en 1499, ils ajoutèrent à ce don celui d'un morceau d'architecture en forme de tabernacle, qu'on suspendit au haut de la voûte, et auquel on attachait des sonnets, des rondeaux et d'autres sortes de vers pieux. En 1533, le tabernacle fut orné de petits tableaux contenant l'histoire de l'Ancien Testament. En 1608, la générosité des orfévres l'enrichit encore de figures, et y ajouta trois tableaux. Enfin ils changèrent ce présent en un tableau votif de onze pieds de haut, dont le sujet était tiré des Actes des Apôtres, et qu'on exposait devant le portail durant les premiers jours de mai, et pendant tout le mois devant l'autel de la Vierge, d'où on le retirait pour le placer dans l'église, ce qui se pratiqua jusqu'en 1708. Ces sortes de tableaux contribuaient à faire connaître un jeune artiste, qui regardait cet ouvrage comme le fondement de sa réputation. Beaucoup de nos meilleurs peintres ont travaillé aux tableaux du mai. » Noël, Carpentier et Puissant fils, *Dict. des inventions, des origines et des découvertes*, etc.

graine de chanvre, et ce miracle se renouvela par intervalles jusqu'au 12 mai, jour de l'octave de l'Ascension. Elle fut ensuite portée en grande pompe à l'église paroissiale de la ville le 2 juillet, et elle y opéra un grand nombre de miracles. Elle était restée environ vingt ans entre les mains du duc Georges Ebarawski, seigneur châtelain de Cracovie, qui l'avait rapportée de Venise, sans faire aucun miracle, et quand elle fit le premier, elle était déposée chez l'intendant de Mislenicz.

— A Calatayuda, en Espagne, Notre-Dame du Pré (*de Prado*). Elle fit le premier de ses miracles le 1er mai 1340. Elle en fit encore un autre fort remarquable l'an 1627.

— A Sant-Angelo, en Sicile, Notre-Dame *de Viridario*, ou Notre-Dame du Verger. Elle est célèbre par les prodiges qu'elle opère depuis l'an 1544.

— A Aubervilliers près de Saint-Denis en France Notre-Dame des Vertus.

2. Notre-Dame d'Oviédo, en Espagne, où se gardent des cheveux de la sainte Vierge. *Balingh.*, *in Calend.*

— A Palerme, en Sicile, Notre-Dame des Miracles, depuis le 2 mai 1548.

3. Apparition de Notre-Dame à la bienheureuse Marie Razzi, de l'ordre de Saint-Dominique, l'an 1597, à laquelle elle donna un anneau et mit une couronne sur la tête. *Balingh.*, *in Calend.*

— A Mislenicz, en Pologne, comme au 1er mai.

— A Piazza, en Sicile, Notre-Dame des Très-Saints-Cheveux, depuis le 3 mai 1349.

4. Notre-Dame la Secourante (1), à trois lieues de Caen, en Normandie, fort visitée dans le pays; il s'y fait tous les ans une procession solennelle. *Triple Couronne*, n. 51.

— A Mislenicz, en Pologne, comme au 1er mai.

— A Modica, en Sicile, Notre-Dame de Modica, trouvée le 4 mai 1615.

5. Ce jour, Notre-Dame alla au mont des Oliviers, pour voir son fils monter au ciel, et retourna ensuite à Jérusalem pour se retirer dans le Cénacle et y attendre la venue du Saint-Esprit. *Act. Apost.*, *cap.* 1.

— A Mislenicz, en Pologne, comme au 1er mai.

6. Notre-Dame des Miracles, dans l'église de Notre-Dame de la Paix, à Rome. L'an 1483, un homme qui avait perdu son argent au jeu, après avoir vomi mille blasphèmes contre cette image, lui donna quatre coups de poignard; elle rendit une si grande abondance de sang, que le miracle fut incontinent divulgué par toute la ville. L'image se conserve encore dans l'église de Notre-Dame de la Paix, autrefois de Saint-André, où elle se voit au maître-autel, enchâssée dans le marbre. *Gabriel Pennotus*, *in Hist. Canon. Regul.*, *lib.* III, *c.* 33, § 2.

— A Mislenicz en Pologne, comme au 1er mai.

— A Rome, Dédicace de Sainte-Marie *in Cosmedin*.

— A Palerme, en Sicile, fête solennelle de Notre-Dame des Miracles, dont les premiers miracles furent opérés le 2 mai.

— A Montpellier, en France (Hérault), Notre-Dame des Tables délivre la ville du fléau de la peste en 1348.

7. Notre Dame de Haut, en Hainaut, où est une des trois petites statues de la sainte Vierge que sainte Elisabeth, fille d'André II, roi de Hongrie, avait honorée religieusement, et qu'elle laissa par testament à sa fille sainte Sophie, qui enfin la donna à l'église de Haut, l'an 1267, où plusieurs miracles se sont faits depuis. *Just. Lips.*, *Histor. D. Virg. Hallensis*, *cap.* 3.

— A Mislenicz, en Pologne, comme au 1er mai.

8. L'an 1602, le savant Juste Lipse donna sa plume d'argent à l'église de Notre-Dame de Haut, en Hainaut, où elle se voit encore suspendue devant le grand autel. *In ejus Vita.*

9. Notre-Dame de Lorette, dans la Marche d'Ancône, en Italie. Cette chapelle est la petite maison de Nazareth, où le mystère de notre rédemption a été annoncé, et où le Fils de Dieu s'est fait fils de la sainte Vierge. Sainte Hélène la fit entourer d'une magnifique église l'an 260; mais les Turcs s'étant rendus maîtres de la Judée, les anges, suivant la tradition commune, la transportèrent en Esclavonie l'an 1291, où elle ne demeura que trois ans et neuf mois, au bout desquels elle fut transportée par ces esprits célestes, du temps de Boniface VIII, premièrement à Recanati, dans la Marche d'Ancône, où elle demeura huit mois, et ensuite à la montagne des Deux-Frères, lesquels étant en différend pour ce nouvel héritage, donnèrent sujet à Notre-Dame de faire transporter sa maison, en 1294, où elle est à présent. *Tursell.*, *in Histor. Lauretana*, *lib.* I, *capp.* 1, 2, 5, 6, 7, 8, 10.

— A Mauriac, en France (Cantal), Notre-Dame des Miracles.

— A Castiglione, en Italie, Notre-Dame de la Noix.

— A Rome, fête de Notre-Dame du Bon-Conseil, à Saint-Laurent *in Lucina*.

— Dans l'oratoire de Caravita, Notre-Dame de Compassion.

10. Dédicace de la ville de Constantinople à Notre-Dame, par Constantin le Grand, sous le patriarcat d'Alexandre. *Niceph.*, *l.* VIII, *c.* 28.

11. Apparition de Notre-Dame à Saint-Philippe de Néri, qu'elle guérit d'une grande maladie, l'an 1594. *In ejus Vita.*

— A Séville, en Espagne, Notre-Dame des Rois.

12. Notre-Dame des Vertus à Aubervilliers, près de Paris. Cette image fut trouvée tout en sueur au mois de mai 1536; et depuis il s'est fait tant de miracles dans cette église qu'on la nomme Notre-Dame des Vertus, quoiqu'elle soit dédiée à saint Christophe. *Du Breuil*, *Antiq. de Paris*, *liv.* IV.

— Au mont Caperrina, près de Messine, en Sicile, Notre-Dame d'en haut; Dédicace de l'église qui lui fut consacrée.

— A Mislenicz, en Pologne, comme au 1er mai.

13. Dédicace de Notre-Dame des Martyrs, dite la Rotonde, à Rome, par le pape Boniface IV, l'an 608. *Béda*, *lib.* II *Histor. Angl.*, *c.* 4.

14. Dédicace de Notre-Dame de Noyon, par Hardouin, trente-septième évêque de la même ville, l'an 993. *Chronic. Annoniæ*, *tom. III.*

15. Descente du Saint-Esprit sur Notre-Dame et sur les apôtres, l'an 34 de Jésus-Christ, le 48e de l'âge de la sainte Vierge. *Christophorus a Castro*, *in Histor. Virginis.*

— A Boschna, à cinq lieues de Cracovie, Notre-Dame de Boschna, ou du Rosaire, pleure des larmes de sang.

— A Rome, à Sainte-Marie *in Monticelli*, on commence la neuvaine en l'honneur de Notre-Dame, sous le titre de *Auxiliatrix Christianorum*.

16. Apparition de Notre-Dame à sainte Catherine d'Alexandrie, dont le corps fut trouvé, le 13e de ce mois, sur le mont Sinaï, par suite d'une révélation qu'en donna cette Reine du ciel. *In ejus Vita.*

17. Notre-Dame des Larmes, au duché de Spolette, en Italie. Cette image, qui est peinte sur une muraille, jeta une grande abondance de larmes, l'an 1494. *Gabriel Pennotus*, *lib.* III *Histor. Tripartitæ*, *c.* 34.

18. Dédicace de Notre-Dame de Bon-Port, de l'ordre de Cîteaux, proche de Pont-de-l'Arche, diocèse d'Evreux. *Gallia Christiana*, *tom. IV.*

— A Séville, en Espagne, Notre-Dame des Rois.

19. Dédicace de Notre-Dame de Flines, près de Douai, par Pierre, archevêque de Reims, l'an 1279. *Chronic. Flinens.*

20. Dédicace de l'église de la Ferté, au diocèse de

(1) Ou Notre-Dame de la Délivrance.

Châlons, en Bourgogne, en l'honneur de Notre-Dame. *Ex Archiv. Abbat. Firmitatis.*

21. Notre-Dame de Sueur, à Salerne, dans le royaume de Naples, laquelle sua sang et eau l'an 1611, en présage d'un grand incendie qui arriva le lendemain. *P. Spinelli, Tract. de Exempl. et Miracul., cap. ultimo.*

22. Notre-Dame du Mont de la Vierge, proche de Naples. Cette image préserva des flammes le monastère et l'église consacrée en son honneur. *Idem, loco citato.*

23. Notre-Dame des Miracles, à Saint-Omer, où se conserve un gant et une partie des cheveux de la sainte Vierge. *Chronic. Bertinens.*

— A Rome, Dédicace de Sainte-Marie *in Vallicella.*

24. Grégoire XV, l'an 1622, fit un décret par lequel il est défendu de soutenir l'opinion contraire à l'Immaculée Conception, soit par écrit ou par paroles, soit en public ou en particulier. Il est aussi défendu, par le même décret, de se servir à la messe ou à l'office d'autre terme que celui de la Conception. *Bulingh., in Calend.*

— Fête de dévotion pour Rome et pour tous les Etats de l'Eglise, de Sainte-Marie *Auxiliatrix Christianorum*, en mémoire et remerciement perpétuel du glorieux retour du pape Pie VII à son siége apostolique de Rome, en 1814, après cinq ans de déportation. — Fête à Sainte-Marie *in Monticelli.*

25. Notre-Dame la Neuve, à Jérusalem, bâtie par l'empereur Justinien, l'an 550. Ce fut cette Reine des anges qui fit trouver le marbre et le bois nécessaires pour bâtir cette église. *Procopius, de Ædific. imperat. Justiniani.*

26. Dédicace de Notre-Dame de Vaucelles, au diocèse de Cambrai, par Samson, archevêque de Reims. *In Chronic. Cisterc.*

— A Caravaggi, en Italie, Notre-Dame de Caravage, invoquée surtout en faveur des femmes que leurs maris accablent de mauvais traitements (*malmaritate*).

— A Soissons, en France (Aisne), Notre-Dame des Miracles.

27. Dédicace de Notre-Dame, dite Sainte-Marie Majeure, par le pape Jean II, l'an 533. On a conservé précieusement dans cette église une image de la sainte Vierge, faite par saint Luc. *Schraderus, lib.* II.

— A Parme, en Italie, Notre-Dame *de Quartirio.*

— A Rome, Dédicace à Sainte-Marie *della Quercia.*

28. La fête des Reliques de Notre-Dame, à Venise, où il y a des morceaux de sa robe, de son manteau, de son voile et de sa ceinture. *Ex Hist. ea de re impressa Venetiis.*

29. La fête de Notre-Dame des Ardents, à Arras, où l'on garde un cierge dans l'église cathédrale, que l'on tient avoir été apporté à Notre Dame, l'an 1095; et, ce qui est admirable, il y a plus de cinq cents ans qu'on l'allume sans qu'il soit en rien diminué. *Jacob. Meyer. in Annal. Flandriæ, ad ann.* 1095.

30. Dédicace de l'église du Mont de la Sainte-Vierge, proche de Naples, bâtie l'an 1126, par saint Guillaume, fondateur de l'ordre du Mont de la Vierge, et réparée l'an 1519. *Jean Juvenal, lib.* VII, *de Antiq. c.* 3.

— A Bourges, en Berry (Cher), Notre-Dame de Bourg-Dieu, célèbre par un miracle opéré le 31 mai de l'an 1202.

31. Notre-Dame de Souffrance, en l'église de Saint-Gervais, à Paris. Cette image, qui était au coin de la rue des Rosiers, fut frappée par un juif, l'an 1528, et portée solennellement à Saint-Gervais par ordre du roi François Ier. Ce roi en fit faire une autre d'argent doré, qu'il déposa lui-même à la place de celle qu'on avait mutilée, mais on la déroba l'an 1545. Après ce vol sacrilége, on y en remit une autre de pierre qui retient toujours le nom de Notre-Dame d'Argent. *Du Breuil, Théâtre des Antiquités, liv.* III.

— A Rome, à Sainte-Marie du Divin-Amour, fête de la sainte Image qu'on y vénère.

— Clôture solennelle des pieux exercices du mois de Marie.

JUIN

1. Notre-Dame de l'Etoile, à Aquilée, en Italie. Cette église est ainsi nommée, parce qu'on vit paraître une étoile en plein jour sur la tête de saint Bernardin, lorsque, prêchant à Aquilée, il appliquait à la sainte Vierge ce passage de l'Apocalypse, où il est dit qu'il y avait douze étoiles sur sa tête. *Surius, in ejus Vita.*

— A Lezzano, Notre-Dame Consolatrice des affligés.

— Fête aux Siciliens de Notre-Dame d'Itri, dite de Constantinople.

2. Notre-Dame d'Edesse, dans l'Asie Mineure. Cette image, qui était placée sur le portail d'une église, parla à saint Alexis, et fit connaître au peuple le mérite de ce saint. Depuis on la transporta à Rome, où elle est fort honorée. *Thomas Bosius, l.* IX, *c.* 9.

— A Cambrai, en France (Nord), Notre-Dame de Grâces, qu'on disait peinte par saint Luc.

3. Notre-Dame de Sozopolis, en Pisidie. Cette image rendait une huile miraculeuse, ainsi que le témoigne Germain, patriarche de Constantinople, dans une lettre qui fut lue publiquement au concile de Nicée, assemblé pour la défense des saintes images. *Act. 4 concil. Nicæni.*

— A Vezzano, en Italie, Notre-Dame de Vezzano, qui délivra cette ville de la peste en 1523. Vezzano était compris dans le territoire de Gênes.

— A Messine, en Sicile, Notre-Dame de la Lettre. La Madone qu'on y vénère était, dit-on, peinte par saint Luc, et portait pour exergue ces mots grecs :

Η ΓΟΡΓΗ ΕΠΗΚΟΟΣ,

c'est-à-dire, *celle qui exauce promptement.*

— A Carbonari, près de Bari, dont il n'est éloigné que d'environ 4 kilomètres, Notre-Dame de la Vie, qui préserva toute la province des ravages de la peste.

— A Lucques, en Italie, Notre-Dame de la Rose.

4. Notre-Dame de la Colline ou du Bourdillon, à Fribourg, où il se fait beaucoup de miracles. *Triple Couronne*, n. 35.

— A Rome, commencement des trois jours de préparation pour la fête de la sainte Image de Notre-Dame *in Cosmedin*, et à Sainte-Marie des Grâces, commencement de la neuvaine pour la manifestation de la sainte Image de ce pieux sanctuaire.

5. L'an 1428, Notre-Dame de Haut, en Hainaut, rendit la vie à un enfant enterré depuis quinze jours, qui, ayant vécu cinq heures après avoir reçu le baptême, se fondit peu à peu comme une pelote de neige, en présence de soixante-dix personnes. *Justus Lips. De Virgin. Hallens. Histor., c.* 21.

— A Ervordt, en Allemagne, Notre-Dame de la Croix.

6. Institution des religieuses de la Visitation de Notre-Dame, qui commença dans la ville d'Annecy, en Savoie, l'an 1610, par le bienheureux François de Sales, évêque de Genève, et Jeanne Françoise Frémiot, dame de Chantal, qui en fut la première religieuse. *Henri de Maupas du Four, IIe part., ch.* 1.

— A Rome, manifestation de l'image miraculeuse de sainte Marie, *in Cosmedin.*

7. Dédicace de Notre-Dame du Val, ordre de Cîteaux, à sept lieues de Paris, sous Louis XIII, le 18 avril de l'an 1616. *Ex codice ms.*

8. Notre-Dame d'Alexandrie, en Egypte, bâtie par

saint Pierre, patriarche de cette ville et martyr. *Baronius, ad ann.* 310.

— A Monsemani, près de Pistoie, en Italie, Notre-Dame de Neuve-Fontaine.

— A Rome, en Italie, Notre-Dame du Jardin dans le Transtevère.

9. Notre-Dame de Ligny, proche de Bar-le-Duc, en Lorraine. Cette image est fort célèbre par les fréquents miracles qui s'y font. *Triple Couronne*, n. 57.

10. Notre-Dame de Cranganor, dans l'Inde orientale, bâtie par un des trois rois qui vinrent adorer Notre-Seigneur. *Osorius, lib.* I *de Gestis Emman.*

— A Rome, en Italie, Notre-Dame du Rosaire, à Sainte-Marie-sur-Minerve, peinte par le bienheureux Ange de Fiésole, de l'ordre de Saint-Dominique.

11. Notre-Dame d'Esquermes, à une demi-lieue de Lille en Flandre. Cette image commença de faire des miracles environ l'an 1162, et continue encore. *Buzelin, in Annal. Gall., lib.* II.

— A Rome, à Saint-Ambroise, commencement de la neuvaine de la très-sainte Vierge Consolatrice des affligés.

— A Jaen, en Espagne, Notre-Dame de la Chapelle, en mémoire d'une vision miraculeuse qu'eurent tous les habitants de la ville la nuit qui suivit le 10 juin 1430.

12. Ce jour-là, Notre-Dame donna un anneau fait de ses cheveux à saint Herman, de l'ordre de Prémontré. *Surius, in ejus Vita.*

— A Messine, en Sicile, Notre-Dame d'en Haut, au mont Caperrina.

13. Dédicace de Notre-Dame de Sicheim, proche de Louvain, l'an 1604, par Mathias Hovius, archevêque de Malines. *Just. Lipsius, De Virg. Aspricol., c.* 4.

— Gumppenberg indique pour aujourd'hui la même dévotion.

— A Rome, fête de Saint-Marie des Grâces, à la porte Angélique, pour la manifestation de son image miraculeuse dans l'année 1618.

14. L'an 371, il tomba du ciel à Arras une laine blanche mêlée d'une pluie épaisse, dont saint Jérôme fait mention; et l'on tient que la famine étant grande dans le pays, les habitants d'Arras eurent recours à la Mère de miséricorde, qui leur envoya ce céleste présent, appelé communément *manne*, dont on voit encore des restes dans l'église dédiée en l'honneur de Notre-Dame. En mémoire de ce bienfait, le pape Calixte III accorda, l'an 1455, des indulgences à ceux qui visiteraient cette église les jours qu'on exposerait ce précieux trésor. *Ex Archiv. Abb. Truliens.* — *Voy.* ARRAS.

15. Fondation de Notre-Dame des Feuillants, au diocèse de Toulouse et de Rieux, l'an 1145.

16. Notre-Dame d'Aix-la-Chapelle, bâtie par Charlemagne, et consacrée par Léon III, l'an 804, où se trouvèrent 353 prélats, tant évêques qu'archevêques. Charlemagne donna à cette église deux tuniques de Notre-Dame, l'an 810, d'où Charles le Chauve en tira une, soixante-cinq ans après, et la donna à l'église de Chartres, l'an 875, où elle est à présent. *Ferreol. Locrius, lib.* V *Mariæ aug., c.* 17.

17. Notre-Dame de la Forêt, près de Boulogne-sur-Mer (Pas-de-Calais). Cette petite chapelle est fort renommée dans le pays. *Triple Couronne*, p. 53.

18. Apparition de Notre-Dame et de l'enfant Jésus à sainte Agnès du Mont-Politian, à qui elle laissa une petite croix qui se montre encore aujourd'hui, en grande solennité, le premier jour de mai. *Chron. S. Dominici, part.* I, *lib.* I, *c.* 72.

19. A Trèves, en Allemagne, on voit dans l'église de Saint-Jean-l'Evangéliste le peigne de Notre-Dame, que Agritius, archevêque de cette ville, donna à cette église, bâtie l'an 335.

20. Notre-Dame des Blaquernes, sur le port de Constantinople, où l'on garde le suaire de Notre-Dame, donné par l'impératrice sainte Pulchérie, qui l'avait reçu de Juvénal, évêque de Jérusalem. *Nicephor., lib.* XV, *c.* 14.

— A Haure, près de Mons, Notre-Dame de Bonne-Volonté, placée sur un tilleul que les araignées avaient couvert d'un voile impénétrable, et que le curé d'Haure rendit à la dévotion publique vers le commencement du XVII^e^ siècle. La fête d'aujourd'hui rappelle un miracle de cette sainte statue contre un hérétique nommé Jacques Cléophas, qui avait voulu brûler le tilleul que la Vierge avait choisi pour sa demeure.

— A Turin, en Piémont, en mémoire de la découverte d'une ancienne chapelle qui avait disparu dans les dévastations des Goths et des Vandales. On l'appelait Notre-Dame de Consolation, ou Notre-Dame la Consolée, parce qu'elle avait rendu la vue à un aveugle-né; le 20 juin 1180.

— A Rome, à Saint-Ambroise, fête de l'Image sacrée de Notre-Dame de Consolation; et à Saint-Dominique et Saint-Sixte, où l'on vénère aussi une image miraculeuse.

21. Notre-Dame de Matarieh, au Grand-Caire, en Egypte, où l'on voit une fontaine miraculeuse que Notre-Dame obtint par ses prières lorsqu'elle s'y retira; et l'on tient, par tradition, qu'elle y lavait les langes de l'enfant Jésus. *Triple Couronne*, n. 5.

— A Alcamo, en Sicile, Notre-Dame des Miracles.

22. Notre-Dame de Narni, en Italie. On dit que cette image a parlé à la bienheureuse Lucie, à qui elle donna l'enfant Jésus à porter. *Triple Couronne, traité* 3.

23. Notre-Dame-Justinienne, à Carthage (en Afrique). Cette église a été bâtie par l'empereur Justinien, en l'honneur de la sainte Vierge, à laquelle il attribuait les victoires qu'il remportait sur les Vandales. *Baronius, ad ann.* 534.

24. Notre-Dame du Clos-Evrard, à une demi-lieue de Trèves. Cette image fut attachée à un chêne par un vigneron qui voulait l'honorer; et Notre-Dame, acceptant sa dévotion, lui commanda de bâtir en son honneur une petite cabane que les miracles ont fait changer premièrement en une petite chapelle, et ensuite en une église qui fut dédiée à Notre-Dame, l'an 1449, par Jacques de Sirck, archevêque de Trèves. *Triple Couronne*, n. 82.

— A Messine, en Sicile, Notre-Dame de la Lettre.

— A Locarno, en Italie, Notre-Dame du Rocher. Un franciscain, Barthélemy de Imurea, raconte ainsi la vision dont il fut favorisé : « J'ai vu, dit-il à son abbé, la Mère de Dieu debout sur un rocher, et tout entourée de rayons célestes. » On bâtit sur le rocher qu'il désigna une église qui fut solennellement dédiée à la Vierge en 1487.

25. L'an 431, fut tenu dans la ville d'Ephèse, contre Nestorius, par deux cents évêques, le troisième concile général sous le pape saint Célestin et sous les empereurs Théodose II et Valentinien III, où il fut défini qu'il n'y avait en Jésus-Christ qu'une seule personne, et que la sainte Vierge devait être appelée Mère de Dieu. *Concil. Ephes.*

26. Notre-Dame de Méliapor ou Malipur, dans l'Inde orientale, où saint François Xavier se retirait fort souvent pour faire ses prières. *In vita S. Francisci Xav.*

27. Notre-Dame de la Dorade, à Toulouse. Ce lieu, qui était autrefois dédié à la déesse Pallas, fut changé en une église de Notre-Dame lorsque les habitants reçurent la foi. *Forcat., lib.* I *de Gall. imperio.*

28. Dédicace de l'église des Chartreux de Paris, sous le titre de Notre-Dame, par Jean d'Aubigny,

évêque de Troyes en Champagne, l'an 1325. *Du Breuil, Théât. des Antiquités, liv.* II.

29. Notre-Dame de Buglose, à deux lieues d'Acqs, en Gascogne. Cette image fut trouvée miraculeusement l'an 1654, et transportée dans la paroisse de Buglose. *Triple Couronne*, n. 36.

— A Trapani, en Sicile, Notre-Dame de la Lumière, déjà célèbre dès l'année 1211.

30. Notre-Dame de Calais (Pas-de-Calais), augmentée d'une magnifique chapelle, l'an 1631, par Jacques de la Bolloye, curé et natif de Calais. *Davila, tom. II, an* 1598.

JUILLET.

1. Dédicace de l'église de Jumiéges, au pays de Caux, en Normandie, l'an 1067, par Maurice, archevêque de Rouen. *Thom. Walsingam.*

— A Hœglingen, dans un jardin, Notre-Dame des Deux-Tilleuls (Weichelinden), à cause de deux tilleuls qui couvraient trois tombeaux de leur ombre. On y éleva d'abord une chapelle ronde, puis une église où l'on vit s'opérer, dans l'espace de quelques années, plus de trente mille miracles. Cette église fut consacrée le 1er juillet 1657. Elle fut visitée depuis par de très-hauts personnages. L'impératrice Eléonore lui fit présent d'une lampe d'argent.

— A Messine, en Sicile, Notre-Dame de la Santé.

2. La Visitation de la sainte Vierge. Cette fête fut instituée par Urbain IV, l'an 1385, et confirmée ou plutôt publiée par Boniface IX, l'an 1389. *S. Antonin., IVe partie, tit.* 15, *ch.* 24.

— A Knin, en Bohême, Notre-Dame de Knin, en souvenir de la visite que fit la Vierge Marie à sa cousine Elisabeth dans les montagnes de la Judée. Toute la ville fit le vœu de s'y rendre en procession le 2 juillet, et ce pieux exemple fut suivi par les villes de Kuttemberg et de Gorcow.

— A Annecy, en Savoie, Notre-Dame de la Visitation Sainte-Marie, fondée par saint François de Sales.

— A Wimpasingue, en Autriche, dans un couvent de Franciscains. Les papes ont enrichi ce sanctuaire de nombreuses indulgences.

— A Palaiseau (Seine-et-Oise), Notre-Dame de la Visitation.

— A Troki, ancienne capitale de la Lithuanie.

— A Toulouse, en France (Haute Garonne), Notre-Dame de Piété, assise, tenant sur ses genoux son divin Fils descendu de la croix ; à toutes les fêtes principales de la sainte Vierge.

— A Kiritein, en Bohême, Notre-Dame de Kiritein : le plus grand concours des pèlerins s'y fait le 2 juillet, jour où la sainte Vierge alla visiter dans les montagnes sa cousine Elisabeth.

— A Bollezeele, en Flandre, dans le département du Nord, près de Wormhoudt, Notre-Dame de la Visitation.

— A Settaw, sur la Drave, dans la basse Styrie, Notre-Dame de Neustifft, dans l'église de la compagnie de Jésus.

— A Rome, dans l'église de Notre-Dame de l'Humilité, sous le Quirinal, à Sainte-Marie de la Visitation, à Sainte-Marie *in Via Lata*, à Sainte-Marie *in Aquiro*, et à Sainte-Marie de la Paix.

— A Mislenicz, en Pologne, comme au 1er mai.

— A Stwolowicz, en Lithuanie, Notre-Dame de Lorette.

— A Raguse, en Dalmatie, Notre-Dame de Lacroma.

— A Merfeld, Notre-Dame du Chêne.

— A Fiésole, en Italie, Notre-Dame du Rocher apparut aux habitants de la ville, le 2 juillet, jour de la Visitation, pour leur ordonner de lui élever un temple.

— A Neisse, en Silésie, Notre-Dame de Neisse, dans une église de Bernardins.

— A Fribourg, en Suisse, Notre-Dame du Monceau ou de la Colline (*Burglana*).

— A Lima, au Pérou, Notre-Dame du Rosaire, comme au 25 mars.

— A Messine, en Sicile, Notre-Dame de la Lumière, pour toutes les fêtes de la sainte Vierge.

— A Weisswasser, en Silésie (Prusse), Notre-Dame de Weisswasser.

— A Herenthal, à sept lieues d'Anvers, Notre-Dame du Sable (de Arena).

— A Chiavari, dans les Etats-Sardes, près de Gênes, Notre-Dame de Monte-Allegro.

— A Duntenhus, en Bavière, Notre-Dame de Duntenhus, comme au 25 mars.

— A l'abbaye de Chelles, près Paris, Notre-Dame de Chelles.

— A Messine, en Sicile, Notre-Dame de la Paix.

— Dans la même ville, Notre-Dame du Peuple, la fête de la Visitation était célébrée en grande pompe dans ces deux églises.

3. Notre-Dame de la Carolle, à Paris. Cette image, qui était au coin de la rue aux Ours, reçut un coup de couteau l'an 1418, et rendit quantité de sang qui se garde avec l'image à Saint-Martin des Champs. En mémoire de ce miracle, on fait tous les ans un feu d'artifice, où l'on brûle une figure qui représente le sacrilége qui donna le coup. *Du Breuil, liv.* II.

4. Notre-Dame des Miracles, à Avignon, bâtie par le pape Jean XXII, à l'occasion de deux criminels condamnés au feu, l'un desquels ayant invoqué le saint nom de Marie, demeura dans les flammes sans brûler, quoique l'autre fût tout consumé. *Richard. Cluniac., in Joan.*, XXII.

— A Hocken-Reckberg, dans le diocèse d'Augsbourg, et à Augsbourg même, dans l'église de Saint-Uldaric ou Uldric.

— A Rome, dédicace de Sainte-Marie des Miracles.

5. Dédicace de Notre-Dame de Cambrai, l'an 1472, par Pierre de Ranchicourt, évêque d'Arras. *Chronic. Hannon., tom. III, lib.* II, *cap.* 23.

— A Fœchingen, près de Munich, en Bavière, dans l'église de Saint-Jean-Baptiste, en mémoire d'un célèbre miracle arrivé en 1646.

— A Pedorneira ou Pedernera, en Portugal, Notre-Dame de Nazareth.

6. Notre-Dame d'Iron, proche de Blois, au pays de Dunois. C'est dans cette chapelle qu'environ l'an 1631 un enfant, qui s'était étranglé en se débattant dans son berceau, ressuscita miraculeusement aussitôt que ses parents l'eurent voué à Notre-Dame d'Iron. *Ex archiv. hujus loci.*

— A Prato, en Italie, Notre-Dame de la Prison, en mémoire d'une apparition lumineuse de la Vierge portant l'enfant Jésus au-dessus des prisons de la ville, changées depuis en église.

7. Dédicace de Notre-Dame d'Arras, l'an 1484, par Pierre de Ranchicourt, évêque de cette ville. *Locrius, lib. II Mariæ Augustæ.*

— A Rome, commencement d'une neuvaine en l'honneur de Notre-Dame du Mont-Carmel, à toutes les églises de cet ordre.

— A Monsemani, près de Pistoie, en Italie, Notre-Dame de Neuve-Fontaine.

8. L'an 1410, Notre-Dame de Haut, en Hainaut, rendit la vie à un enfant de Bruxelles, âgé de six ans, qui s'était noyé dans un puits, d'où ayant été tiré et voué à Notre-Dame de Haut, il donna aussitôt des signes de vie. *Justus Lips. D. Virg. Hallens*, c. 16.

— A Douai, en France (Nord), Notre-Dame des Barreaux ou des Grilles (*Cancellata*), enfermée sous un grillage de fer dans un des murs de la ville, en mémoire d'un miracle opéré par elle le 8 juillet 1552.

— A Altenbourg, dans le duché de Saxe-Gotha, en Misnie, sur la Pleiss, Notre-Dame d'Eberstarf ou

d'Eberstorf, célèbre par de nombreux pèlerinages.

9. Notre-Dame de la Paix, aux Capucins de la rue Saint-Honoré, à Paris.

— A Rome, mémoire d'un mouvement miraculeux qu'on remarqua dans les yeux d'un grand nombre des saintes images de Marie, l'an 1796.

10. Dédicace de l'église de Notre-Dame de Boulogne, près de Saint-Cloud-lès-Paris, l'an 1469, par Guillaume Chartier, évêque de Paris. La confrérie de Notre-Dame qui est dans cette église est si célèbre, que six de nos rois en ont voulu être. *Du Breuil, Antiq., liv.* IV.

11. Notre-Dame de Cléry, à quatre lieues d'Orléans, honorée depuis longtemps dans cette église réédifiée par le roi Louis XI, qui y fut enterré l'an 1483. Ce fut ce monarque qui établit par tout le royaume de France la pieuse coutume de saluer la sainte Vierge trois fois le jour, au matin, à midi, et au soir ; et on remarque qu'il portait toujours le portrait de cette Reine des anges, dans une médaille, sur le repli de son chapeau. *Locrius Mar. aug., liv.* IV, *c.* 68.

— Au Puy, en France (Haute-Loire), Notre-Dame des Saints-Cheveux de Marie.

12. Dédicace de Notre-Dame de Toutes-Grâces, aux Minimes de Nigeon, près de Paris, l'an 1578. Cette maison fut donnée, l'an 1496, par Anne de Bretagne, femme de Louis XII, à saint François de Paule, qui avait institué son ordre, l'an 1436. *Du Breuil, Antiq. de Paris.*

13. Cent ans avant la naissance de Notre-Seigneur, l'image de Notre-Dame de Chartres fut taillée dans une forêt, au milieu des plaines de la Beauce, par le commandement de Priscus, roi des Chartrains, et fut mise ensuite avec cette inscription : VIRGINI PARITURÆ, c'est-à-dire : *à la Vierge qui doit enfanter*, dans la même place où elle se voit aujourd'hui, qui était pour lors une grotte où les druides, prêtres de nos vieux Gaulois, faisaient leurs sacrifices. Saint Potentien, second évêque de Sens, que l'apôtre saint Pierre avait envoyé en France, s'arrêta à Chartres, où il bénit cette image, et dédia la grotte pour église, l'an de Jésus-Christ 46. *Sébast. Rouillard, Parthen., c.* 4, *n* 1.

14. Notre-Dame du Buisson, en Portugal. Cette image fut vue au milieu d'un buisson ardent par un berger; Vasquez Perdigon, évêque d'Evora, fit bâtir en cet endroit, l'an 140, une église et un monastère qui fut donné aux religieux de Saint-Jérôme. *Vasconcell. in descript. regni Lusitaniæ, c.* 7, § 5.

— A Rome, commencement des trois jours de préparation pour la fête de l'apparition miraculeuse de la Vierge du Portique, à Notre-Dame *in Campitelli.*

15. Les Turcs, ennemis de Notre-Dame, furent défaits par Godefroy de Bouillon, qui prit en ce jour la ville de Jérusalem, dont il fut fait roi, et l'on en célébrait autrefois la fête tous les ans avec office double et octave. *Molanus ad hanc diem.*

16. La fête du Scapulaire; la tradition porte que Notre-Dame le donna elle-même, environ l'an 1251, au bienheureux Simon Stock, Anglais; en suite de quoi cette dévotion s'est répandue par tout le monde; les papes Jean XXII, Grégoire XIII, Sixte V, Grégoire XIV et Clément VIII, ont donné de grandes indulgences à ceux qui sont de cette confrérie. *Cartagena, de ortu ordinis Carmelitarum.*

— A Rome, et ailleurs, grande fête de Notre-Dame du Mont-Carmel; dans plusieurs églises cependant on la remet au dimanche suivant.

17. Notre-Dame de la Victoire, à Tolède en Espagne; ainsi nommée à cause d'une victoire signalée que remporta sur les Maures Alphonse IX, roi de Castille, l'an 1202, après avoir fait porter un drapeau sur lequel était l'image de Notre-Dame. *In epist. Alphonsi ad Innocent III.*

— A Rome, Apparition de l'image miraculeuse de Saint-Marie du Portique, à Saint-Marie *in Campitelli.*

18. Notre-Dame de Moyenpont, à deux lieues de Péronne (Somme). Cette image fut trouvée par un berger qui menait paître son troupeau auprès des étangs. *Triple Couronne*, n. 53.

— A Rome, Dédicace à Notre-Dame de Mont-Serrat.

19. Notre-Dame de Grâce, à Picpus, faubourg Saint-Antoine de Paris. Cette image, qui est dans un petit navire de bois avec deux anges au bout, a été faite d'un éclat qui fut tiré, l'an 1629, de la fameuse image de Notre-Dame de Boulogne-sur-Mer. *Triple Couronne*, n. 47.

20. Notre-Dame de Verdun, en Lorraine, où tant de miracles se sont faits qu'on en célèbre une fête particulière. *Ex Archiv. Eccles. Virodun.*

21. Notre-Dame de la Garde, proche de Marseille. La Reine des cieux est fort honorée dans cette église, où tous les samedis le très-saint sacrement est exposé depuis minuit jusqu'à midi ; et, pour marque de la dévotion des fidèles, on y voit plus de trente grosses lampes d'argent, avec quantité de branches de corail d'une grandeur extraordinaire. *Ex Chronic. Massiliens.*

— A Toulouse, en France (Haute-Garonne), Notre-Dame de Piété portant sur ses genoux son fils déposé de la croix, comme au 2 juillet.

22. Institution de l'ordre de Prémontré par saint Norbert, l'an 1120 ; en suite d'une révélation de Notre-Dame, qui lui envoya, par le ministère d'un ange, l'habit blanc qu'elle voulait qu'on portât dans son ordre, ainsi que marque la tradition de cet ordre. *Biblioth. Præmonst., lib.* I, *c.* 2.

— A Palerme, en Sicile, Notre-Dame de Secours.

23. Fondation de Notre-Dame de Cambron, près de Mons, en Hainaut, par Anselme de Trasigny, seigneur de Péronne. *In ms. Hannon. Chronic.*

24. Notre-Dame du Bouchet, à dix lieues et demie du Blanc, en Berry. Il y a plusieurs siècles qu'un seigneur du Bouchet, cherchant son épervier dans les bois de ce lieu, le trouva, avec une image de la sainte Vierge, dans le creux d'un chêne, au milieu de l'étang appelé la Mer-Rouge, où, depuis tant de miracles se sont faits, qu'après avoir fait une seule levée pour y conduire, on fut contraint, pour satisfaire à la dévotion des peuples, d'entourer ce chêne d'une chapelle. *Ex Monumentis hujus loci.*

— A Diestheim, en Belgique, Notre-Dame de la Chapelle du Château, à cause du château de Diest, qui en est voisin.

25. Pendant les guerres, l'image de Notre-Dame du Bouchet fut dérobée, mais les miracles s'y sont toujours continués ; ce qui a porté le comte de Maur à en faire deux autres du bois de ce chêne, dont l'une a été posée solennellement dans l'ancienne chapelle du Bouchet, et il a donné l'autre aux Feuillants de Paris du faubourg Saint-Michel. *Ex Monum. loc.*

26. Notre-Dame de Foy, à Canchy, à deux lieues d'Abbeville, sur le grand chemin de Hesdin. Cette image ayant été transportée du chêne où elle est dans une chapelle que les habitants du lieu lui firent bâtir à cinquante pas de là, elle s'est miraculeusement retrouvée dans sa première place. *Des Archives de Canchy.*

— A Barry, près de Lille, en France (Nord), Notre-Dame de Fièves, ou des Fièvres.

27. L'an 1480, les chevaliers de Rhodes remportèrent une victoire signalée sur les Turcs, par l'assistance de la sainte Vierge, qui parut sur les murailles de cette ville, tenant une lance à la main ; ce qui épouvanta si fort l'ennemi qu'il se retira en désordre, et perdit la plus grande partie de

ses gens. *Jacob. Bosius, in Histor. Equitum Rhod.*

28. Notre-Dame de Foy, à Gravelines, où est une image fort célèbre, qui ressuscita en ce jour, l'an 1624, un enfant mort-né. *Hist. Dominæ Foyens. Gravel.*

— A Boschna, en Pologne, à cinq lieues de Cracovie, Notre-Dame de Boschna, ou du Rosaire, dans un couvent de Dominicains.

29. L'an 1546, il fut réglé au concile de Trente que, touchant l'Immaculée Conception de la sainte Vierge, on observerait exactement la constitution de Sixte IV, sous les peines qui y sont portées. *Balingh., in Calend.*

— A Aubervilliers, près de Saint-Denis, Notre-Dame des Vertus.

30. Notre-Dame de Gray, proche de Besançon, en Franche-Comté (Doubs). Cette image, faite du chêne de Montaigu, est fort honorée dans l'église des Capucins par un grand concours de peuple, attiré par les grands miracles qui s'y font. *Triple Couronne*, n. 58.

31. Notre-Dame des Egorgés, à Ceïca, proche de Lorban, monastère de Cîteaux, en Portugal. Cette image fut apportée du ciel à l'abbé Jean, oncle du roi Alphonse, et ressuscita plusieurs personnes égorgées. En mémoire de ce miracle, elles eurent toute leur vie une marque rouge à la gorge, semblable à celle qui se voit encore aujourd'hui miraculeusement à la gorge de l'image. *Chronic. Cisterc., lib.* VI, *c.* 27 *et* 28.

AOUT.

1. Ce jour, l'an 1218, Notre-Dame, apparaissant à saint Raymond, de l'ordre de Saint-Dominique, à Jacques, roi d'Aragon, et à saint Pierre Nolasque, leur fit connaître à tous les trois séparément qu'elle souhaitait que l'on établît un ordre de religieux pour racheter les captifs. *Surius, in Vita sancti Raymondi.*

— A Valence, en Espagne, Notre-Dame de la Rédemption des captifs, depuis l'an 1223 (*Voy.* ci-dessus).

— A Venise, en Italie, Notre-Dame de Saint-Roch et de Sainte-Marguerite, apportée miraculeusement de Misitra (Sparte) en Morée, où elle portait le nom de Sainte-Marie d'Orthocosta, après l'occupation de la Morée par les Turcs. La fête principale de cette image se célèbre le jour de l'Assomption, que l'on fait précéder d'une quinzaine préparatoire, et la fête continue jusqu'à la fin du mois.

— A Rome, on commence dès le matin le mois du saint cœur de Marie à l'église de Saint-Eustache.

— On commence à vêpres ce soir l'indulgence plénière *Toties quoties* de la Portioncule obtenue pour saint François d'Assise de Jésus-Christ lui-même, et par sa sainte volonté confirmée par Honorius III, son vicaire sur la terre, l'an 1223. De là, cette indulgence, appelée aussi le grand pardon d'Assise, s'est étendue dans toutes les églises et couvents de l'ordre de Saint-François, et fut rendue applicable aux défunts.

2. Notre-Dame des Anges ou de la Portioncule, à six cents pas de la ville d'Assise, en Italie. Les religieux de Saint-Benoît donnèrent cette chapelle à saint François, d'après la prière qu'il leur en fit, et il voulut que le couvent qu'il y bâtit fût le chef de son ordre. Il y rassembla le premier chapitre général, où se trouvèrent cinq mille religieux; et enfin, après y avoir reçu de rares faveurs du ciel, il y rendit l'esprit l'an 1226, le 20e de sa conversion, et le 45e de son âge. *Chron. Ord., part.* I, *lib.* II, *c.* 1.

— A Clichy en l'Aunoy, près de Paris, Notre-Dame des Anges, du même titre que Notre-Dame d'Assise.

— A Messine, en Sicile, Notre-Dame de la Conduite (Ὁδηγήτρια), qui conduisit de Constantinople à Messine deux aveugles à qui elle rendit la vue à leur entrée dans son sanctuaire.

— A Venise, Notre-Dame de Saint-Roch et de Sainte-Marguerite, comme au 1er août.

— A Notre-Dame des Victoires, à Paris, fête célèbre avec une indulgence plénière.

3. Notre-Dame des Ares, à Londres, en Angleterre. Cette image ayant été enlevée par l'orage avec plus de six cents maisons, l'an 1071, elle retomba entière avec tant de violence qu'elle enfonça le pavé, et entra plus de vingt pieds en terre, d'où jamais il n'y eut moyen de la retirer. *Willel. Malmesburg., lib.* IV, *Willel.*, 2.

— A Venise, Notre-Dame de Saint-Roch et de Sainte-Marguerite, comme au 1er août.

4. Notre-Dame de Dordrecht, en Hollande, que sainte Sotère, vierge et martyre, fit édifier sur l'emplacement qu'un ange, envoyé de la part de la sainte Vierge, lui avait, dit-on, marqué; elle reçut depuis dans cette église la couronne du martyre; et, pour rendre sa mémoire recommandable, Dieu y fit couler après sa mort une fontaine qui guérissait des fièvres. *Molan., in SS. Belgicis.*

— A Venise, Notre-Dame de Saint-Roch et de Sainte-Marguerite, comme au 1er août.

5. Notre-Dame des Neiges, dite la Majeure, et autrefois de la Crèche, à Rome, à cause que la crèche du Sauveur y est gardée. Elle fut bâtie par Jean Patrice et sa femme, au même lieu qui se trouva miraculeusement couvert de neige le 5 août de l'an 367, et rebâtie par Sixte III, environ l'an 432. *Baron. in Not. ad mm.* 367 (1).

— Dédicace de l'église de Notre-Dame des Anges, à Rome, par le pape Pie IV, l'an 1561. Cette église, qui faisait autrefois partie des Thermes ou bains de Dioclétien, fut érigée en titre de cardinal, gratifiée de plusieurs indulgences, et donnée par le même pape aux Chartreux, qu'il tira de leur monastère de Rome, dit Sainte-Croix de Jérusalem, où sont aujourd'hui en leur place des religieux de l'ordre de Cîteaux. *Balingh., in Calendar.*

— A Luxembourg, dans la partie hollandaise des Pays-Bas, Notre-Dame de Consolation, dédiée en 1627, le 5 août (2).

— On commence une neuvaine de préparation à la fête de l'Assomption, à Rome, à Sainte-Marie *in Trastevere.*

6. Notre-Dame de Protection, dans l'église des Feuillants de la rue Saint-Honoré, à Paris. Elle fut ainsi nommée par Anne d'Autriche, l'an 1651, en reconnaissance des faveurs qu'elle avait reçues de cette Reine du ciel. *Du Breuil, Antiq., liv.* III.

— A Sainte-Marie Majeure, à Rome, Notre-Dame des Neiges, comme au 5 août.

— A Venise, Notre-Dame de Saint-Roch et de Sainte-Marguerite, comme au 1er août.

— Dans beaucoup d'églises de Rome, on ne commence qu'aujourd'hui la neuvaine de préparation à l'Assomption de la sainte Vierge.

7. L'an 563, la magnifique église de Notre-Dame de Chartres fut entièrement brûlée, à la réserve de la sainte tunique de cette éminente Vierge, qui s'y voit encore aujourd'hui. Elle fut donnée par Notre-Dame à une femme veuve, et est demeurée dans la Palestine jusqu'en l'année 460, que Candidus et Gabrius, frères, s'en étant saisis adroitement, la portèrent à Constantinople, où elle a été conservée jusqu'à l'an 810, qu'elle fut donnée avec une autre à Charlemagne, qui les fit mettre à Aix-la-Chapelle, d'où Charles le Chauve, son petit-fils, en fit apporter une en France, l'an 875, et la donna à l'église de Chartres, où elle est à présent, dans

(1) *Voy.*, au mot ROME, de notre Dictionnaire, l'article de *Sainte-Marie-Majeure.*

(2) Nous parlons très-longuement de ce pèlerinage au mot LUXEMBOURG.

une châsse d'or revêtue d'une autre châsse couverte de lames d'or, façonnée à la mosaïque et enrichie de diamants, rubis, saphirs, et de plusieurs autres pierres précieuses. *Niceph.*, *lib.* II, *c.* 21, *et lib.* XV, *c.* 24. *Sébast. Rouillard*, *Parthen.*, *chap.* 7.

— A Dadiselle, en France, à quatre lieues de Lille, Notre-Dame de Dadiselle, qui limita l'espace que devait occuper l'église qu'elle voulait qu'on lui bâtît, en marquant sur le sol, avec un fil de soie, la place des murailles.

— A Venise, Notre-Dame de Saint-Roch et de Sainte-Marguerite, comme au 1er août.

8. Notre-Dame de Schiedem, en Hollande. Un marchand qui avait dérobé cette image, s'étant embarqué à dessein de la vendre à la foire d'Anvers, ne put quitter le bord qu'il ne l'eût premièrement rendue aux habitants, qui la transportèrent solennellement dans l'église de Saint-Jean-Baptiste, où sainte Liduwine passait souvent les nuits entières en oraison, y étant conduite, dit son Histoire, par son bon ange. *Joan. Bruchman Minorita.*

— A Venise, Notre-Dame de Saint-Roch et de Sainte-Marguerite, comme au 1er août.

— A Rome, à Sainte-Marie des Miracles, on commence sept jours de préparation en l'honneur de l'Assomption de Marie.

9. Notre-Dame de la Kuen, près de Bruxelles, en Flandre (Belgique). Cette église a été bâtie par l'exprès commandement de Notre Dame qui en marqua, dit-on, toutes les mesures avec un cordeau que l'on montre encore aujourd'hui. *Auctar. ad Molan.*

— A Venise, Notre-Dame de Saint-Roch et de Sainte-Marguerite, comme au 1er août.

10. Notre Dame d'Œgnies, en Brabant (Belgique), lieu de la naissance de la bienheureuse Marie d'Œgnies, qui visitait, une fois tous les ans, nu-pieds, durant les grandes rigueurs de l'hiver, cette sainte image. *Jacob de Vitriaco, in ejus Vita.*

— A Cotignac, en Provence (Var), Notre-Dame des Grâces, en mémoire d'un miracle arrivé le 10 août 1519. La Vierge se montra aux yeux d'un certain habitant de la ville, accompagnée de saint Michel, archange, et de saint Bernard.

— A Valence, en Espagne, Notre-Dame de la Rédemption des captifs.

— A Augsbourg, en Bavière, Notre-Dame de Saint-Uldric qui, en 955, sauva la ville des Hongrois.

— A Messine, en Sicile, Notre-Dame *de Sancta Dominica* (1).

— A Venise, Notre-Dame de Saint-Roch et de Sainte-Marguerite, comme au 1er août.

11. Institution de Notre-Dame de la Merci (ou de la Rédemption des captifs), à Barcelone (*Voy.* ci-dessus, au 1er août), l'an 1218, par Jacques, roi d'Aragon, en conséquence d'un vœu qu'il en avait fait à Notre-Dame, étant comme captif, et après une révélation que la sainte Vierge lui en fit, à lui, à saint Raymond, dominicain, et à saint Pierre Nolasque, à chacun séparément. *Surius, in Vita sancti Raimundi.*

— A Venise, Notre-Dame de Saint-Roch et de Sainte-Marguerite, comme au 1er août.

12. Ce jour, Notre-Dame, étant proche de sa mort, donna deux tuniques à deux veuves ses voisines; elles furent données (depuis) à Charlemagne, l'an 810, par l'empereur Nicéphore et l'impératrice Irène. L'une de ces deux tuniques se voit à Aix-la-Chapelle et l'autre à Chartres, en Beauce (*Voy.* ci-dessus, au 7 août). *Locrius, Anaceph., pag.* 5.

(1) Cette église ayant été visitée par un pape qui la consacra, et y célébra le saint sacrifice de la messe un *dimanche* (en latin *dominica*), elle garda en mémoire de cet heureux événement le nom de *Notre-Dame du Saint-Dimanche*, ou *de Sancta-Dominica*, que le peuple finit par confondre avec une sainte du nom de *Dominique*.

— A Jodoigne, en Belgique, Notre-Dame du Marché, consacrée le 12 août 1353. La congrégation du Rosaire y fut établie l'an 1608.

— A Venise, Notre-Dame de Saint-Roch et de Sainte-Marguerite, comme au 1er août.

— A Rome, à Saint-Ambroise, commencement des trois jours de préparation en l'honneur de l'Assomption de la bienheureuse Vierge Marie.

13. Notre-Dame de Rouen, que Robert, dit Raoul avant sa conversion, duc de Normandie, fit bâtir. Richard, quatrième roi d'Angleterre, a fait de grands biens à cette église, et les rois de France lui ont donné de grands priviléges. *Merula*, *Cosmogr.*, *part.* II, *lib.* III, *c.* 30.

— Trépas de Notre-Dame, en présence des apôtres, excepté saint Thomas. Elle mourut, dit-on communément, comme son fils, trois jours avant que de ressusciter et de monter au ciel. *Suarez*, *tom. II*, *in* 3 *p.*, *disp.* 21, *sect.*, *in fine.*

— A Venise, Notre-Dame de Saint-Roch et de Sainte-Marguerite, comme au 1er août.

— A Rome, à Sainte-Marie de la Compassion, une heure avant la nuit, neuvaine en l'honneur de cette Vierge bienheureuse.

14. Veille de l'Assomption de Notre-Dame, avec jeûne d'église, duquel fait mention Nicolas Ier, qui était pape l'an 858. Ce jour on entendit les anges, proche de la ville de Soissons, qui chantaient cette antienne : *Felix namque es, sancta Virgo Maria, et omni laude dignissima, quia ex te ortus est Sol justitia, Christus Deus noster.* (*Thom.*, *Concep.*, *lib.* II, *part.* 7.)

— A Venise, Notre-Dame de Saint-Roch et de Sainte-Marguerite, comme au 1er août.

15. L'Assomption de la sainte Vierge. Cette fête a été instituée, selon saint Bernard, du temps des apôtres mêmes, et fêtée depuis par tradition. *S. Bernard.*, *epist.* CLXXIV.

— A Paris, en France, Notre-Dame de Paris, à la cathédrale.

— A Messine, en Sicile, Notre-Dame de la Lettre, comme au 3 juin.

— A Marciac, en France, Notre-Dame de Marciac, dont la chapelle brilla d'une lumière surnaturelle le jour même de l'Assomption, au rapport de Grégoire de Tours.

— A Paris, en France, au faubourg Saint-Germain, Notre-Dame de Vauvert, aux Chartreux de la rue d'Enfer, n° 46. Leur église et leur couvent furent détruits en 1797.

— A Trapani, en Sicile, Notre-Dame de Trapani.

— A Cambrai, en France (Nord), Notre-Dame des Grâces, peinte, dit-on, par saint Luc.

— A Coimbre, en Portugal, Notre-Dame de la Grotte, sauvée des flammes et cachée dans une caverne, d'où elle fut tirée en 1433.

— A Aubervilliers, près de Saint-Denis, en France, Notre-Dame des Vertus.

— A Wimpasingue, en Autriche, Notre-Dame de Wimpasingue.

— A Troki, ancienne capitale de la Lithuanie.

— A Arcuidona, en Espagne (Andalousie), Notre-Dame de Grâce, au sommet de la colline.

— A Pardenaïs, près de Damas, en Syrie, Notre-Dame la Couronnée (*Voy.* au 8 septembre).

— A Séville, en Espagne, Notre-Dame des Rois.

— A Weis-enstein, près de Botzen, ou Bolzano, dans le Tyrol, au diocèse de Trente, Notre-Dame de Weisseinstein.

— A Recanati, en Italie, dans les Etats-Romains, Notre-Dame du Château-Neuf, peinte sur une muraille.

— A Livry, en France, Notre-Dame de Livry.

— A Biella, en Italie (Etats-Sardes), Notre-Dame d'Oroppa, faite, dit-on, par saint Luc et rapportée de Jérusalem par Eusèbe, évêque de Verceil.

— A Toulouse, en France (Haute-Garonne), Notre-

Dame de Piété, assise, tenant sur ses genoux son divin Fils descendu de la croix.
— A Tournon, en Savoie, Notre-Dame de Sicheim, de la société de Jésus, fondée en 1614. La statue est faite de bois de chêne de Sicheim.
— A Cignac, en France, à quatre lieues de Montpellier, Notre-Dame de Grâce, qui délivra la ville de la peste.
— A Rodez, en France (Aveyron), Notre-Dame de Rodez, dans la cathédrale bâtie, disent les gens du pays, par saint Martial, disciple des apôtres.
— A Zielenisk, en Pologne, Notre-Dame de Zielenisk, à la société de Jésus de Cracovie : cette image est une copie fidèle de celle de Sainte-Marie Majeure de Rome, peinte, dit-on, par saint Luc.
— A Mantoue, en Italie, Notre-Dame des Grâces. Il s'y fait ce jour-là un immense concours de pèlerins.
— A Petaw, en Styrie, Notre-Dame de Neustiff, de la société de Jésus de Léoben.
— A Pernegg, en Styrie, Notre-Dame de Pernegg, découverte vers le milieu du xv^e^ siècle.
— A Sieprek, en Pologne, Notre-Dame de Sieprek, dont l'origine remonte à l'an 1483.
— A Madrid, en Espagne, Notre-Dame de Consolation, depuis l'an 1559.
— A Stwolowicz, en Lithuanie, Notre-Dame de Lorette.
— A Raguse, en Dalmatie, Notre-Dame du Bourg de Lacroma.
— A Villafranca de Paradès, en Espagne, Notre-Dame de l'Assomption.
— A Fribourg, en Suisse, Notre-Dame de Monceau, (Burglana).
— A Thènes, en Belgique, Notre-Dame du Lac, de l'an 1297.
— A Giguac, en France (Hérault), Notre-Dame de Grâce.
— A Lima, au Pérou, Notre-Dame du Rosaire.
— A Grenade, en Espagne, Notre-Dame de Grenade, à la cathédrale.
— A Vallombreuse, en Italie, Notre-Dame de l'Assomption.
— A Tolède, en Espagne, Notre-Dame de Tolède, depuis l'année 657.
— A Madrid, en Espagne, Notre-Dame de la Nativité.
— A Messine, en Sicile, Notre-Dame de Dinnamare, fondée en 1596.
— A Feicht, en Bavière, Notre-Dame de Feicht.
— A Meerle, en Hollande, à deux lieues de Bréda, Notre-Dame de Meerle.
— A Duntenhus, en Bavière, Notre-Dame de Duntenhus.
— A Traunkirch, en Autriche, Notre-Dame de Traunkirch.
— A Pistoie, en Italie, Notre-Dame du Lit, qui guérit d'un mal incurable une jeune fille alitée depuis sept années à l'hôpital de Saint-Jean, apôtre.
— A Magoula, en Grèce, Notre-Dame du Sommeil de la Mère de Dieu.
— Au Mont-Ortone, en Italie, Notre-Dame du Mont-Ortone, qui délivra de la peste la ville de Padoue, l'an 1427.
— A Ségovie, en Espagne, Notre-Dame de la cathédrale.
— A Venise, en Italie, Notre-Dame de Saint-Roch et de Sainte-Marguerite, comme au 1^er^ août.

16. Ce jour, dit on, on fit l'ouverture du sépulcre de Notre-Dame, et pour marque que la sainte Vierge était déjà montée au ciel, on ne trouva que son suaire, qui rendait une délicieuse odeur. *Sausseyus, in Martyrolog., Gallic., die Assumptionis.*
— A Venise, Notre-Dame de Saint-Roch et de Sainte-Marguerite, comme au 1^er^ août.

17. Philippe le Bel remporta en ce jour une signalée victoire sur les Flamands, l'an 1304, après s'être recommandé à Notre-Dame de Chartres. En reconnaissance de cette grâce, il lui donna, à perpétuité, la terre et seigneurie des Barres, fonda un annuel perpétuel et laissa à cette église tout l'appareil qu'il avait le jour de cette victorieuse journée. On fait cette fête dans l'église de Notre-Dame de Paris, le lendemain 18, et l'office en est double, *Sébastien Rouillard, Parthen., chap.* 6.
— A Venise, Notre-Dame de Saint-Roch et de Sainte-Marguerite, comme au 1^er^ août.
18. L'an 1022, le roi Robert fonda une chapelle en l'honneur de Notre-Dame, dans la cour du Palais, à Paris, au lieu même où est aujourd'hui la Sainte-Chapelle. *Du Breuil, Antiq. de Paris.*
— A Raguse, en Dalmatie, Notre-Dame du Château. Cette image fut transportée du château dans la ville en 828.
— Au Mont-Berico, en Italie, Notre-Dame du Mont-Berico.
— A Palerme, en Sicile, Notre-Dame des Chaines, en mémoire de trois innocents condamnés, en 1390, par Martin, roi de Sicile, à être pendus, et miraculeusement délivrés par la sainte Vierge, le jour même destiné à leur supplice.
— A Venise, Notre-Dame de Saint-Roch et de Sainte-Marguerite, comme au 1^er^ août.
— A Messine, en Sicile, dédicace de la nouvelle église de Notre-Dame de la Santé.
19. Notre-Dame de Jérusalem, proche de Monte-Corvo, en Portugal, où est une église bâtie à l'imitation de celle de Jérusalem, dont on dit que la sainte vierge elle-même donna le plan. *Vasconselles., in Descrip. regn. Lusitan.*
— A Rome, à Saint-Ambroise, indulgence plénière pour l'anniversaire du couronnement de sainte Marie Consolatrice, l'an 1674.
— A Venise, Notre-Dame de Saint-Roch et de Sainte-Marguerite, comme au 1^er^ août.
20. Dans la célèbre égli[illegible]nghem, en Brabant, on voit une image de [illegible]e Vierge, de laquelle on tient, par tradition, que saint Bernard la saluant en ces termes : *Salve, Maria*, elle lui répondit : *Salve, Bernarde.*
— A Rome, à Sainte-Marie des Martyrs, on commence les trois jours de fête en l'honneur de sainte Marie *del Sasso*. — A Saint-Pierre *in Montorio*, on commence la neuvaine de Marie sous le nom de Notre-Dame de la Lettre.
— A Venise, Notre-Dame de Saint-Roch et de Sainte-Marguerite, comme au 1^er^ août.
21. Ce jour, en l'année 1022, fut institué l'ordre des chevaliers de Notre-Dame de l'Etoile, à Paris, par le roi Robert, qui disait ordinairement que la sainte Vierge était l'Étoile de son royaume. *A. Favin, Hist. de Navarre.*
— A Venise, Notre-Dame de Saint-Roch et de Sainte-Marguerite, comme au 1^er^ août.
22. Octave de l'Assomption de la sainte Vierge, instituée par le pape Léon IV, l'an 847, à l'occasion d'un serpent, qui, après avoir fait mourir quantité de personnes, fut écrasé par le signe de la croix que fit ce pape le jour de l'octave de l'Assomption. *Jacob. Bosius, num.* 2.
— A Grenade, en Espagne, Notre-Dame de Grenade, à la cathédrale.
— A Rome, à Saint-Barthélemy des Bergamasques, fête de sainte Marie de Compassion.
— A Venise, Notre-Dame de Saint-Roch et de Sainte-Marguerite, comme au 1^er^ août.
23. Ce jour, en l'année 1523, Philippe de Valois étant entouré de Flamands vers le mont Cassel, eut recours à la sainte Vierge, qui le délivra aussitôt de ce danger. En reconnaissance de ce service, faisant son entrée dans Paris, il fut droit à Notre-Dame, et pénétrant à cheval dans l'église,

il s'avança tout le long de la nef jusque devant le Crucifix, où il déposa ses armes. La figure de ce monarque à cheval s'est vue longtemps dans cette église à laquelle il assigna cent livres de reute, à prendre sur son domaine de Gâtinais. *Triple Couronne, traité 4, chap. 7, nombr. 7.*

— A Rome, à Sainte-Marie des Martyrs, Notre-Dame *del Sasso.*

— A Venise, Notre-Dame de Saint-Roch et de Sainte-Marguerite, comme au 1er août.

24. Dédicace de Notre-Dame de Benoiste-Vaux (*Benedicta Vallis*), à une lieue et demie de Verdun en Lorraine. Cette chapelle conserve une image de la sainte Vierge, que de nombreux miracles, ont rendue fort célèbre; et l'on trouve en ce lieu une fontaine miraculeuse dont l'eau guérit de plusieurs maladies. *Hist. de N.-D. de Benoiste-Vaux, ch. 1 et 9.*

— A Petaw, en Styrie, Notre-Dame de Neustiff, au collége de la société de Jésus, de Léoben.

— A Venise, Notre-Dame de Saint-Roch et de Sainte-Marguerite, comme au 1er août.

25. Notre-Dame de Rossano, en Calabre. Les Sarrasins, voulant surprendre la ville de Rossano, où ils avaient déjà planté les échelles, furent repoussés, dit-on, par Notre-Dame, qui parut habillée d'une robe de pourpre, et tenant à la main un flambeau allumé; ce qui les effraya tellement qu'ils se retirèrent sans rien faire. *Gabr. de Barry.*

— Au Mont-Berico, en Italie, Notre-Dame du Mont-Berico, comme au 18 août.

— A Venise, Notre-Dame de Saint-Roch et de Sainte-Marguerite, comme au 1er août.

26. Notre-Dame de la Treille (des Grilles, ou des Barreaux), à Douai. Quelques enfants se jouant sans respect devant cette image, elle les menaça, dit-on, de la main : ce qui fit que, l'an 1532, on y bâtit la chapelle qu'on y voit encore. *Buzelin, in Annal. Gallo-Flandr.*

— A Venise, Notre-Da[illegible]aint-Roch et de Sainte-Marguerite, comme [illegible] août.

27. Notre-Dame de Monstier, à huit ou dix lieues de Sisteron, du coté de Marseille. Un seigneur du pays, étant pris par le Turcs, fit vœu de faire bâtir sur ses terres une chapelle en l'honneur de la sainte Vierge, s'il lui plaisait de le délivrer de la misère où il était. Cette Mère de miséricorde exauça sa prière, et aussitôt un ange le prit par les cheveux, à ce que porte une ancienne tradition, et le transporta où il voulait être. Après quoi, il s'acquitta de son vœu, et fit bâtir une magnifique chapelle, où il se fait quantité de miracles. *Ex Ms. ea de re conscript.*

— A Venise, Notre-Dame de Saint-Roch et de Sainte-Marguerite, comme au 1er août.

28. Notre-Dame de Kiovie (Kiew), métropolitaine de la Russie, en Pologne, où est une grande image d'albâtre qui parla, dit-on, à saint Hyacinthe l'an 1241, et lui commanda de l'emporter avec lui, et de ne la point abandonner aux ennemis qui assiégeaient la ville; ce qu'il fit sans aucune peine, l'image ayant perdu sa pesanteur. *In Vita sancti Hyacinthi.*

— A Venise, Notre-Dame de Saint-Roch et de Sainte-Marguerite, comme au 1er août.

29. Notre Dame de Clermont, à dix lieues de Cracovie où est une image faite par saint Luc, envoyée à l'impératrice sainte Pulchérie, et mise par elle dans l'église des Guides (Ὁδηγήτρια), à Constantinople, d'où elle fut tirée par Léon, duc de Russie, et depuis par le duc d'Opolie, qui, la voulant transporter à Opolie (1), l'an 1380, ne la put remuer quand il fut arrivé sur la montagne de Clermont. Ce qui fit qu'on y bâtit une église pour y laisser l'image. *Bzorius, ad ann.* 1383.

— A Rome, à Saint-Pierre *in Montorio*, fête de la bienheureuse Vierge Marie de la Lettre, transportée de Constantinople, en 1714.

— A Venise, Notre-Dame de Saint-Roch et de Sainte-Marguerite, comme au 1er août.

30. Notre-Dame de Cuarquère sur le fleuve Douro, en Portugal. Le dévot Egas de Monis, gouverneur du roi Alphonse Ier, fit porter ce jeune prince dans cette ancienne église de la sainte Vierge pour lui décroiser les pieds par son intercession. Ce qui lui réussit avec tant de bonheur, que, après l'avoir posé sur l'autel, ses jambes, se dénouèrent si perfaitement qu'il s'en servit le reste de sa vie sans aucune incommodité. *Vasconsell., in Regibus Lusitan. Anacephal.*, 1 *et* 2.

— A Rome, dans plusieurs églises, commencement d'une neuvaine de préparation à la Nativité de la sainte Vierge. On en fait une aussi à Saint-François de la Rive en l'honneur de Notre-Dame du Salut.

— A Venise, Notre-Dame de Saint-Roch et de Sainte-Marguerite, comme au 1er août.

31. Dédicace de Notre-Dame des Fondeurs, à Constantinople. L'impératrice sainte Pulchérie fit bâtir cette église, à laquelle elle donna la ceinture de Notre-Dame. On fait une fête de cette relique à Constantinople, sous le titre de la Déposition de la ceinture de Notre-Dame. Les Français ayant pris cette ville, ce précieux trésor fut apporté par Nivellon, évêque de Soissons, et mis dans la célèbre abbaye de Notre-Dame avec une partie du voile de cette Reine des cieux. *Niceph., lib. IV, cap. 8.*

— A Rome, Dédicace de Sainte-Marie de la Grotte-Peinte et de Sainte-Marie *in Campitelli.*

— A Venise, Notre-Dame de Saint-Roch et de Sainte-Marguerite, comme au 1er août.

— Veille solennelle de Notre-Dame des Tables, à Montpellier. Cette fête commençait aujourd'hui pour continuer, pendant huit jours, la préparation à la fête de la Nativité de la sainte Vierge.

— Veille semblable à Messine pour Notre-Dame du Rosaire.

SEPTEMBRE.

1. A Montpellier, Notre-Dame des Tables. On y faisait autrefois un office en l'honneur des miracles de Marie.

— A Messine, en Sicile, Notre-Dame du Rosaire.

2. Notre-Dame d'Helbron ou Notre-Dame aux Orties, dans la Franconie en Allemagne. Cette image commença de faire des miracles l'an 1414. *Triple Couronne*, n° 73.

— A Montpellier, Notre-Dame des Tables.

— A Messine, Notre-Dame du Rosaire.

3. Dédicace de l'abbaye de Corneville en l'honneur de l'Assomption de la sainte Vierge, l'an 1147, par Hugues, archevêque de Rouen. *Gall. Christiana, tom. IV.*

— A Rome, dans l'église de Jésus et Marie, on commence la neuvaine de Notre-Dame du Divin-Secours.

— A Montpellier Notre-Dame des Tables.

— A Messine, Notre-Dame du Rosaire.

4. L'an 1419, Notre-Dame de Haut, en Hainaut, rendit la vie à une fille nommée Jeanne Maillard, qui, en tirant de l'eau dans un puits fort profond, la margelle venant à manquer, tomba dedans, d'où elle fut tirée toute morte; mais la mère la recommanda à Notre-Dame de Haut; aussitôt celle-ci donna des signes de vie. *Just. Lipsius, D. Virgin. Hallens., cap.* 19.

— A Montpellier; Notre-Dame des Tables.

— A Messine, Notre-Dame du Rosaire.

5. Notre-Dame des Bois, proche d'Arras. Un cava-

(1) Cette ville, appelée autrement Oppelen ou Oppeln, est près des frontières de la Pologne. L'église paroissiale est fort belle; et non loin de la porte de l'Oder s'élève un hôpital où sont inscrits ces deux vers :

Da tua, dum tua sunt : post mortem nulla potestas
Dandi; si dederis, non peritura dabis.

lier, voulant faire son écurie de cette chapelle l'an 1478, fut tué sur-le-champ par son cheval. *Triple Couronne*, n. 62.

— A Montpellier, Notre-Dame des Tables.

— A Messine, Notre-Dame du Rosaire.

6. Notre-Dame de la Fontaine, à une demi-lieue de Valenciennes. La sainte Vierge apparut en ce lieu à un ermite lorsque la peste ravageait toute la ville, et lui commanda de dire aux habitants qu'ils jeûnassent le lendemain, et passassent la nuit en prières. Ce qu'ayant fait, ils la virent, dit-on, descendre du ciel, et ceindre d'un cordeau toute la ville : ce cordeau se garde encore à Valenciennes. *Ex libello ea de re scripto* (1).

— A Montpellier, Notre-Dame des Tables

— A Messine, Notre-Dame du Rosaire.

7. Veille de la Nativité de Notre-Dame, instituée par Grégoire II, environ l'an 722. *Balingh., in Calend.*

— A Rome, à Notre-Dame du Pascolo, manifestation de la sainte image de ce nom dans l'église de Sainte-Marie des Monts.

— Notre-Dame de l'Ermitage, selon Gumppenberg.

— A Montpellier, Notre-Dame des Tables.

— A Messine, Notre-Dame du Rosaire.

8. La Nativité de Notre-Dame, qui arriva, selon Baronius, l'an de la création du monde 4007, un samedi, sur l'aube du jour, quinze ans avant la naissance du Sauveur. Cette fête fut instituée le 8 de septembre, dans l'Eglise grecque et dans l'Eglise latine, l'an 436, selon le même Baronius; et dans la Gallicane, par saint Maurille, évêque d'Angers, qui en avait eu, dit-on, commandement du ciel. Elle fut depuis reçue en plusieurs Eglises l'an 1017, selon Democharez, par suite d'une révélation faite à un ermite, qui entendait tous les ans à pareil jour une musique céleste ; comme il désirait en savoir la cause, Dieu lui fit connaître par un ange que la sainte Vierge étant née ce jour-là, le ciel s'en réjouissait. *Specul. histor., lib.* VI, *cap.* 65.

— Dédicace de l'église de Notre-Dame de Liesse au diocèse de Laon, à dix lieues de Reims. Cette image fut miraculeusement apportée du ciel à trois jeunes chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, l'an 1134, lorsque le sultan les tenait prisonniers au Grand-Caire, d'où ils se sauvèrent miraculeusement, accompagnés de la princesse Ismérie, fille du sultan, convertie à la foi chrétienne ; cette princesse apporta l'image miraculeuse en France au duché de Laon, pays des chevaliers, et la mit dans un jardin proche d'un de leurs villages. *F. Jacob. Bozius, in Histor. nostræ Dominæ ex Hilari.*

— Dédicace de Notre-Dame du Mont-Serrat en Catalogne. L'image en fut découverte, l'an 809, par des bergers qui voyaient descendre une lumière tous les samedis au soir, sur une petite caverne du Mont-Serrat, où l'on entendait une musique mélodieuse. Instruit de ce qui se passait, l'évêque de Barcelone vint sur les lieux, vit et entendit la même chose et voulut ensuite faire porter l'image dans sa cathédrale. Mais étant arrivée au lieu où elle est à présent, il ne fut pas possible à ceux qui la portaient de passer outre. Ce qui fit connaître à l'évêque que la sainte Vierge voulait être honorée en ce lieu, où l'on bâtit une chapelle qui a subsisté jusqu'en l'année 1498; on fit alors édifier la magnifique église dont on fait aujourd'hui la dédicace ; cinquante lampes d'argent y brûlent toujours devant l'image de la sainte Vierge. *Alphons. Viegas, part.* II *Florileg. sanctor.*

— A Sienne, en Italie, Notre-Dame de Saint-Bernard.

— A Aubervilliers, près de Saint-Denis, en France, Notre-Dame des Vertus.

— A Messine, en Sicile, Notre-Dame de Calispera, ou de la Bonne-Nuit (καλὴ ἑσπέρα), fondée par trois comtesses vers l'an 1254.

— A Tindaro, en Sicile, Notre-Dame de Tindaro.

— A Naples, en Italie, Notre-Dame du Pied de la Grotte.

— A Cluses, en Allemagne, dans un carrefour d'où partent les routes qui vont à Trèves, à Cologne et à Mayence, Notre-Dame d'Everhard de Cluses.

— A Alençon, en Normandie, Notre-Dame l'Angevine.

— A Coïmbre, en Portugal, Notre-Dame de la Grotte, ou de la Caverne, depuis l'an 1435.

— A Montéty, en France (Seine-et-Oise), Notre-Dame d'Hiverneau.

— A Tarifa, en Espagne, dans le diocèse de Jaën, Notre-Dame de Tarifa.

— A Utrera, en Espagne, Notre-Dame de Utrera, à 8 lieues sud de Séville.

— A Varèse, en Italie, Notre-Dame du Mont.

— A Moya, en Espagne, dans la Nouvelle-Castille, Notre-Dame du Pin, où il se fait de grands pèlerinages de tout le royaume de Valence.

— A Giguac, en France (Hérault), Notre-Dame de Grâce.

— A Wimpasingue, en Autriche, Notre-Dame de Wimpasingue, trouvée au bord d'une rivière, la Leda qui se jette dans l'Ems, l'an 1496.

— A Troki, ancienne capitale de la Lithuanie, Notre-Dame de Troki.

— A Krupna, en Bohême, Notre-Dame de Krupna.

— A Weissenstein, à cinq heures de la ville de Bolzano, dans le Tyrol, assez près de l'Adige, Notre-Dame de Weissenstein.

— A Toulouse, en France, Notre-Dame de Piété.

— A Messine, en Sicile, Notre-Dame de l'Échelle ou de l'Escalier.

— A Valsoleto, en Espagne, Notre-Dame la Blessée, dans le collége des Anglais.

— A Toulouse, en France, Notre-Dame des Bruyères.

— A Boskowitz, en Moravie, Notre-Dame de Boschowitz. En 1655, le nombre des pèlerins s'élevait à quatre mille.

— A Valenciennes, en Artois, Notre-Dame de Bonne-Espérance.

— A Pontoise, en France, Notre-Dame de Pontoise, célèbre par un grand pèlerinage.

— A Dexel, en Bavière, Notre-Dame de Dexel, bâtie en 1618, en forme d'étoile. Elle fut terminée en 1619, et dédiée cette même année le jour de la Nativité.

— A Petaw, en Styrie, Notre-Dame de Neustifft.

— A Sardenaïs, en Syrie, à trois lieues de Damas, sur une pente du mont Liban, Notre-Dame la Couronnée, fameuse par son église de Notre-Dame, où l'on garde un portrait de la sainte Vierge, attribué à saint Luc, et célèbre par plusieurs miracles.

— A Stwolowitz, en Lithuanie, Notre-Dame de Lorette.

— A Raguse, en Dalmatie, Notre-Dame du Bourg de Lacroma.

— A Tongerloo, village de Belgique, Notre-Dame de Tongerloo, à trois lieues d'Arschot : elle fut fondée, en 1130, par un homme riche nommé Giselbert.

— A Frebourg, en Suisse, Notre-Dame du Monceau ou de la Colline.

— A Madrid, en Espagne, Notre-Dame de la Nativité.

— A Gemert, en Belgique, Notre-Dame de Hœndel.

— A Villiers, dans le Brabant, à deux lieues de Gembloux, Notre-Dame de Villiers, fondée en 1616 sous le nom de Notre-Dame de Montaigu.

— A Lima, au Pérou, Notre-Dame du Rosaire.

(1) Gumppenberg reporte ce récit au 7 septembre, veille de la Nativité, et l'appelle Notre-Dame de l'Ermitage ; mais le lieu du miracle et ses détails sont les mêmes.

— A Messine, en Sicile, Notre-Dame de la Lumière.
— A Duntenhus, en Bavière, Notre-Dame de Duntenhus.
— A Montpellier, en France, Notre-Dame des Tables.
— A Rome, à Saint-François de la Rive, Notre-Dame du Salut.
— A Messine, en Sicile, Notre-Dame du Rosaire.

9. Notre-Dame du Puy en Velay. Saint Georges, qui en fut le premier évêque, fit entourer de haies le lieu où est à présent l'église, dont le bâtiment fut différé jusques environ l'an 221. La sainte Vierge elle-même en donna la charge à saint Evode, dit vulgairement saint Vosi, septième évêque du même lieu, à qui elle commanda de transférer au Puy son siége épiscopal. Saint Evode se conforma aux ordres de Marie; mais quand il voulut consacrer sa nouvelle église, il apprit que la dédicace en avait été faite par les anges, en preuve de quoi les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes, les cloches sonnèrent toutes seules; on trouva les cierges allumés, et le saint chrême, dont les anges s'étaient servis, paraissait encore tout frais sur l'autel et sur les murailles. *Odo Gisseus, D. Virg. Aniciens., lib.* II, *c.* 7, 8, 9.

— A Foy, en Belgique, Notre-Dame de Foy, fondée en 1609.

10. Notre-Dame de Trut, près de Cologne. Cette église fut bâtie sous Othon 1er par saint Héribert, archevêque de Cologne, à qui la sainte Vierge fit connaître qu'elle voulait être honorée en ce lieu, où les idoles avaient autrefois été adorées.

— A Séville, en Espagne, Notre-Dame des Rois.

11. Notre Dame de Hildesheim, au duché de Brunswick, en Allemagne; on y révère une image que Louis le Débonnaire portait toujours sur lui. Un jour qu'il l'avait oubliée dans un bois, elle se rendit si pesante, qu'il ne fut pas possible de l'emporter de ce lieu-là, ce qui détermina ce monarque à y faire bâtir une église. *Triple Couronne*, n. 75.

12. Notre-Dame de Guaraison, en Basse-Normandie. Il se fait des cures en si grand nombre et si miraculeuses dans cette église, qu'à cause de cela on la nomme vulgairement Notre-Dame de Guérison. *Ex Archiv. hujus ecclesiæ.*

13. Notre-Dame de Quadalupa, en Espagne, où est une image que le pape Grégoire envoya à saint Léandre, évêque de Séville, laquelle était déjà en grande estime pour les miracles qu'elle faisait. Mais les Maures s'étant emparés de l'Espagne, furent cause que les habitants de Séville la cachèrent avec le corps de saint Fulgence dans la grotte de Guadalupa, où elle demeura près de six cents ans, jusqu'à ce que Notre-Dame la révéla à un berger à qui elle dit que le premier miracle que ferait l'image, ce serait de ressusciter son enfant qu'il trouverait mort au logis. *Joan. Mariana, lib.* VI, *de Rebus Hispan.*

14. Dédicace de Notre-Dame de Fontevrault, au diocèse de Poitiers, par le pape Calixte II, l'an 1119. *Gall. Christiana, tom. IV.*

— A Cotignac, en France (Var), Notre-Dame des Grâces.
— A Messine, en Sicile, Notre-Dame des Larmes, dans l'église de la Société de Jésus.
— A Caster, dans le grand-duché du Bas-Rhin, Notre-Dame de Caster.
— A Messines, en Flandre, à trois lieues de Lille, Notre-Dame de Messines.
— A Tongres, dans le pays de Liége, Notre-Dame de Tongres.

15. Octave de la Nativité de la sainte Vierge, instituée à l'occasion de quelques différends qui survinrent à l'élection du successeur de Célestin IV, par les brigues de l'empereur Frédéric II, ce qui fut cause que les cardinaux eurent recours à Notre-Dame; s'obligeant par vœu d'ajouter une octave à sa Nativité, dès qu'elle leur aurait donné un pape. Innocent IV ayant été élu, institua cette octave l'an 1243, le premier de son pontificat. *Arnoldus Wionius, lib.* V *Ligni vitæ, cap.* 22.

16. Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, à Orléans (Loiret), bâtie par le roi Robert, l'an 996, au lieu même où il avait appris la bonne nouvelle que son père Hugues Capet avait évité la mort. *Locrius, Mariæ augustæ lib.* IV, *c.* 62.

17. Déposition de l'image de Notre-Dame du Puy, en Velay. Le roi saint Louis donna cette image à l'église du Puy, l'an 1254, à son retour du voyage d'outre-mer.

— A Marseille, en France (Bouches-du-Rhône), Notre-Dame de Sainte-Marthe.

18. Notre-Dame de Smetcem, en Flandre, où est une image, devant laquelle les bergers remarquèrent, dit-on, que leurs moutons fléchissaient le genou. Ceci fut cause que Baudouin, surnommé Belle-Barbe, choisit ce lieu pour y bâtir une église, en reconnaissance de sa guérison d'un flux de sang qu'il avait depuis dix-sept ans. *Triple Couronne*, n. 63.

— Au Mont-Berico, en Italie, Notre-Dame du Mont-Berico, fondée vers le milieu du XVe siècle.

19. Notre-Dame de Guérison, au diocèse d'Auch, à une lieue de Mont-Léon, en Gascogne. Cette église a été bâtie en l'honneur de Notre-Dame par le commandement qu'elle en fit, l'an 1523, à une fille à qui elle apparut plusieurs fois au même lieu. *Geoffroy, Hist. de la Vierge de Guérison.*

20. Notre-Dame au Pied d'Argent, à Toul en Lorraine, où l'on voit une image qui, suivant une ancienne tradition, avertit une femme, l'an 1284, la veille de saint Matthieu, d'une trahison que l'on avait dessein de faire; et, pour l'en assurer davantage, l'image étendit son pied qui se trouva changé en argent. *Triple Couronne*, n. 57.

— A Toul, en Lorraine, Notre-Dame de Toul, ou du Pied d'Argent (c'est le même fait que Goimppenberg raconte avec plus de détails).
— A Clermont, en France, Notre-Dame du Port, fondée par saint Avit.

24. Notre-Dame de Pucha, au royaume de Valence, où est une image qui fut trouvée en l'an 1223, à la faveur de sept étoiles qu'on voyait briller en cet endroit; ce qui obligea de creuser les terres où l'on trouva une image de la Vierge. *Bernard. Comes, Histor. Hispan. lib.* X.

22. Imposition du nom de Marie à Notre-Dame par sainte Anne, sa mère, suivant la révélation de l'ange. *Petrus a Castro, Hist. Virg., cap.* 2.

23. Notre-Dame de Valvanere, en Espagne (dans la Vieille-Castille, au diocèse de Calahora). Cette image fut trouvée dans un chêne, au lieu même où l'on voit aujourd'hui la magnifique église que Alphonse VI, roi de Castille, a fait rebâtir. *Anton. Yepez, in Chronic.*

24. Notre-Dame de Roquemadour (Roc-Amadour), ou Roche-d'Amateur, au diocèse de Cahors en Quercy, ainsi nommée, parce que saint Amateur, vulgairement saint Amant, demeura quelque temps sur cette roche, laquelle commença d'être renommée environ l'an 1140. *Hugo Farcitus, de Miraculis B. Virg. Rupisamat.*

— A Rome, Notre-Dame de la Merci.

25. Notre-Dame du Passer, à Rodez. Cette image ayant été souvent transportée, elle se retrouvait toujours, à ce qu'on dit, au même lieu où elle est à présent : ce qui obligea d'y bâtir une église. *Triple Couronne*, n. 53.

— A Raguse, en Dalmatie, Notre-Dame du Château, transportée à Raguse l'an 828.

26. Notre-Dame de la Victoire, à Tournay. Les habitants portèrent les clefs de la ville dans l'église de Notre-Dame, l'an 1340, parce qu'ils savaient

que la Reine du ciel était seule capable de les délivrer des Anglais, qui les tenaient assiégés, il y avait quarante jours; et dès qu'ils eurent témoigné cette confiance à la sainte Vierge, le siége fut aussitôt levé, quoique les habitants fussent si fort pressés, qu'à peine avaient-ils encore pour trois jours de vivres. *Ex Archiv. Tornacens.*

27. Notre-Dame de Bonne-Rencontre, à une demi-lieue d'Agde, où se trouve une image de terre cuite qui fut découverte environ l'an 1523, à cause qu'un bœuf léchait continuellement l'endroit où était cette image; ayant été ôtée de ce lieu, et mise dans un coffre, elle fut retrouvée miraculeusement à sa première place: ce qui obligea d'y bâtir une église. *Triple Couronne*, n. 34.

28. Notre-Dame de Cambron, de l'ordre de Cîteaux, dans le comté de Hainaut, à trois lieues de Mons. Cette image ayant été frappée par un méchant homme, l'an 1522, on dit qu'elle rendit beaucoup de sang. *Histor. Camberon. edita Duaci, ann.* 1602.

29. Notre-Dame de Tongres, village au diocèse de Cambrai, proche de Chierves. Cette image fut portée l'an 1081, dans le jardin d'un nommé Hector de Tongres, et ensuite dans l'église de Saint-Martin. Mais comme elle se retrouvait toujours à sa première place, l'évêque de Cambrai lui fit bâtir une église. *Triple Couronne*, n. 61.

— A Monsemani, en Italie, Notre-Dame de Neuve-Fontaine.

30. Notre-Dame de Beaumont en Lorraine, entre Domremy et Vaucouleurs. Jeanne d'Arc se retirait fort souvent dans cette église, pour recommander les affaires de la France à la Reine du ciel et de la terre, qui lui donna l'ordre de prendre les armes pour délivrer ce royaume. Ce qu'ayant communiqué à Robert de Baudricourt, gouverneur de Vaucouleurs, il la conduisit, l'an 1429, au roi Charles, qui était pour lors à Chinon, près de Tours.

OCTOBRE.

1. Fondation de l'abbaye de la Couronne, de l'ordre de Saint-Augustin, au diocèse d'Angoulême, sous le titre de Notre-Dame, par Lambert, qui en fut fait premier abbé l'an 1122, et ensuite évêque d'Angoulême. *Gallia Christiana, tom. IV.*

2. Notre-Dame de l'Assomption, à Naples, bâtie par les chanoinesses régulières de Saint-Augustin, en reconnaissance de la faveur que la Mère de Dieu leur fit, de les avertir de quitter une maison qui menaçait ruines, et qui, en effet, tomba aussitôt qu'elles en furent sorties. *Triple Couronne*, n. 42.

3. Notre-Dame de la Place, à Rome. Cette image étant tombée dans un puits chez le cardinal Capoce, l'an 1250, l'eau s'enfla miraculeusement et rejeta l'image, que ce cardinal fit mettre dans sa chapelle. Mais le pape Innocent IV l'obligea d'en faire bâtir une autre au lieu même où était arrivé le miracle; cette chapelle ayant été donnée aux Pères Servites de Notre-Dame, ils y ont fait bâtir une belle église où ce puits est enfermé. *Ibid.* n. 100.

4. Notre-Dame de Vaussivières, sur les montagnes d'Auvergne, proche du Mont-d'Or, où est une image qui est restée miraculeusement des ruines de Vaussivières, ravagée par les Anglais, environ l'an 1374. Cette image ayant été translérée dans l'église de Besse, on la retrouva à sa première place. *Duchêne, chap.* 9, § 10, n. 6.

5. Notre-Dame de Buch, aux montagnes des Pins en Guyenne. La mer jeta cette image sur le sable; durant que frère Thomas, cordelier, faisait sa prière en faveur de deux vaisseaux qu'il voyait en grand danger de périr. Il reçut cette image avec respect et la mit en ce lieu dans une petite chapelle qu'il y bâtit. *Florim. Raym., Histoire des hérésies, liv.* 1.

— Sainte-Marie de Jersey, consacrée l'an 1320 dans l'archipel de la Manche. *Chartrier de Coutances, dit le Livre noir.*

— A Asti, en Italie, Notre-Dame d'Asti, qui sauva un vaisseau du naufrage le 5 octobre 1418.

6. Notre-Dame de la Plèbe, dans les marais (ou lagunes) de Venise. Deux frères étant en différend, l'an 1480, pour cette image jusqu'à se vouloir tuer pour l'avoir, on dit qu'un petit enfant leur commanda, au nom de la sainte Vierge, de mettre bas les armes, ajoutant que Notre-Dame désirait que cette image fût mise dans la chapelle où elle est à présent; ce qu'ils exécutèrent après s'être accordés. *Astolphus, lib.* x *Miraculor. Deiparæ.*

7. Fête du Rosaire, instituée par le pape Grégoire XIII, l'an 1573, en suite de la célèbre victoire de Lépante, remportée par les chrétiens sur les Turcs. On célèbre cette fête le premier dimanche de ce mois. *Joseph. Stephan., Tract. de Indulg. Rosarii.*

8. Notre-Dame des Dons, à Avignon, fondée par sainte Marthe, ainsi qu'il est aisé, dit-on, de le colliger des bulles du pape Sixte IV. La tradition porte qu'elle fut consacrée par Notre-Seigneur même. Depuis, ayant été ruinée par les Sarrasins, elle fut réparée par l'empereur Charlemagne. *Triple Couronne*, n. 40.

— A Asti, en Italie, Notre-Dame d'Asti, comme au 5 octobre.

9. L'an 723, la nuit du jour où le prince des Sarrasins eut fait injustement couper la main à saint Jean Damascène, Notre-Dame la rejoignit miraculeusement au poignet, après que ce fidèle serviteur l'en eut priée, à dessein de continuer d'écrire en faveur des saintes images, que l'empereur Léon, surnommé l'Isaurique, tâchait d'anéantir. *Joan. patriarch. Jerosolymit., in Vita S. Joan. Damasc. apud Surium.*

10. Notre-Dame du Cloître, à Besançon. L'image de Notre-Dame, placée dans le cloître de la Madeleine, fut préservée d'un grand incendie l'an 1624, quoique la niche où elle était fût toute réduite en cendres. *Triple Couronne*, n. 58.

11. Notre-Dame la Blanche, dans l'église du monastère des Feuillants à Ouville, pays de Caux. Cette image est fort honorée dans le pays; et environ l'an 1622, on dit qu'elle donna l'enfant Jésus à tenir à un religieux Feuillant de très-sainte vie, nommé dom Hugues de Saint-Léonard. *Ex Archivis hujus monasterii.*

12. Notre-Dame de Foi, près de Foi, dans la baronnie de Celles, au pays de Liége. Cette image si renommée fut trouvée par un charpentier nommé Gilles de Wanlin, l'an 1609, lequel, abattant un chêne à dessein d'en faire un bateau, y trouva, enfermée d'une grille de fer, une image de Notre-Dame faite de terre blanchâtre, de la hauteur d'un pied, qui fut remise dans un autre chêne, et ensuite dans une église que l'on bâtit à la place même du chêne qui avait porté ce beau fruit. *Triple Couronne*, n. 60.

13. Dédicace de Clairvaux, au diocèse de Langres, en l'honneur de la sainte Vierge. Saint Bernard, âgé de vingt-cinq ans, fut le premier abbé de ce célèbre monastère. L'apôtre des Croisades mourut l'an 1153, âgé de soixante-trois ans. Alphonse 1er, roi de Portugal, en l'année 1142, s'obligea, pour lui et ses successeurs, de payer tous les ans, en qualité de vassal de Notre Dame de Clairvaux, 50 maravédis d'or. *Chronic. Cisterciens.*

14. Notre-Dame de la Rochette, proche de Genève. Un berger, s'étant approché d'un buisson où il entendait une voix plaintive, y trouva une image de la sainte Vierge: ce qui donna lieu d'y bâtir une église. *Astolph., Histor. univers. B. Mariæ Virgin.*

15. Dédicace de Notre-Dame de Théroueuné, l'an 1133, par Milon, son trentième évêque. *Jacob. Meyerus, lib.* II. *Annal. Flandriæ.*
16. Dédicace de Notre-Dame de Milan par le pape Martin V, l'an 1417. Cette église fut bâtie en 1388, par Jean Galéas, duc de Milan. *Philip. Bergom., lib.* IV, *Suplic. Chron. ann.* 1388.
— A Auffkirch, en Bavière, Notre-Dame d'Auffkirch, près de Sternberg.
17. Dédicace de la Grotte de Notre-Dame de Chartres, par saint Pontian, l'an 46.
— Dédicace de l'église de Cîteaux, au diocèse de Châlons, sous le titre de Notre-Dame. *Sébast. Rouillard, c.* 4, n. 4.
18. Dédicace de Notre-Dame de Reims, bâtie par saint Nicaise, archevêque de cette ville, l'an 405. Cette église, ayant été ruinée, fut rebâtie par Ebon et Hincmar, son successeur. On la termina l'an 845. *Flodoardus, lib.* I, *c.* 6.
— On découvre à Rome toutes les madones que l'on croit peintes par saint Luc, dont c'est aujourd'hui la fête.
19. Dédicace de la célèbre abbaye de Royaumont, sous le titre de la Sainte-Croix et de Notre-Dame, par Jean, archevêque de Mitylène, l'an 1336. Ce monastère avait été fondé par saint Louis, l'an 1227. *Gallia Christiana, tom. IV.*
20. Dédicace de l'église de Pontigny, à quatre lieues d'Auxerre, sous le titre de Notre-Dame. Cette abbaye fut fondée en 1114 par Thibaud, comte de Champagne. *Angel. Manriq.*
21. Notre-Dame de Talan, près de Dijon. On conserve dans cette église une peinture de la sainte Vierge, faite par saint Luc. *Ex monumentis Divion.*
22. Notre-Dame de Dessous-Terre, en Égypte, à une demi-lieue du Grand-Caire. On tient par tradition que la sainte Vierge a demeuré quelques années dans cette chapelle souterraine. *Triple Couronne*, n. 9.
23. Notre-Dame de Consolation, à deux lieues du Havre-de-Grâce, près de Honfleur. Cette chapelle est fort fréquentée; deux enfants y ont recouvré la vie, en mémoire de quoi leurs figures y sont en argent. *Ex Archiv. hujus loci.*
24. Notre-Dame des Ermites (Einsiedlen) en Suisse, où était autrefois un petit ermitage au milieu des bois, occupé par saint Meinrad, jusqu'à ce que l'empereur Othon y fit bâtir une église, suivant l'ordre qu'il en avait reçu du ciel. Cette église renferme une petite chapelle de Notre-Dame, qui fut consacrée, dit-on, l'an 1418, par Notre-Seigneur, accompagné des anges et de plusieurs saints qui faisaient les fonctions des officiers ordinaires de l'église, en la présence de la sainte Vierge. *Triple Couronne*, n. 84.
25. Dédicace de Notre-Dame de Tolède, en Espagne, environ l'an 1075, par Bernard, archevêque de cette ville. Cette cathédrale est d'un si grand revenu, qu'elle vaut à son archevêque plus de trois cent mille livres de rentes. *Joan. Mariana, lib.* IX, *c.* 18.
26. Dédicace de Notre-Dame de la Victoire, proche de Senlis, l'an 1225, par Guarin, évêque de Senlis et chancelier de France. Cette abbaye fut bâtie par Philippe Auguste, en reconnaissance de la victoire qu'il remporta sur l'empereur Othon IV à Bouvines, l'an 1214. *Carta Tabular. de Victoria.*
— A Naso, en Sicile, Notre-Dame d'Agathyrsum, comme au 24 mars.
27. Notre-Dame de la Basilla, en Lombardie, au delà du Pô, où est une église bâtie par l'ordre exprès de Notre-Dame. *Albert. Leander, in Descriptione Italiæ.*
28. Notre-Dame de Vivonne, en Savoie, où l'on vénère une image qui fut miraculeusement trouvée par un homme qui, ne pouvant faire passer ses bœufs par un certain endroit, y creusa la terre et trouva une image de la sainte Vierge. Cette statue, ayant été transportée trois fois dans l'église du village, se retrouva toujours à sa première place; ce qui obligea d'y bâtir une église qui a été donnée aux Carmes. *Astolphus, in Histor. univers. imagin. B. Virginis.*
— A Lille, en Flandre (Nord), Notre-Dame des Barreaux, comme au 2 janvier.
29. Notre-Dame d'Orope, à trois lieues de Biella, en Savoie, où l'on voit une image miraculeuse faite de cèdre et haute de six pieds, qui est dans une chapelle que saint Eusèbe, évêque de Verceil et martyr, fit bâtir environ l'an 380; il s'y retirait souvent pendant les troubles des Ariens. *Triple Couronne*, n. 112.
30. Notre-Dame de Mondovi, à Vic, en Piémont, où est une image qu'un tuilier fit peindre sur un pilier de briques qu'il avait élevé après s'y être obligé par vœu. Ce pilier est aujourd'hui entouré d'une église où les miracles qui s'y font attirent un grand concours de peuple. *Histor. de Mondovi, c.* 2.
— A Messine, en Sicile, Notre-Dame du Rosaire.
31. L'an 1116, un enfant de chœur étant tombé dans le puits de Saint-Fort, qui est dans l'église de Chartres, fut miraculeusement conservé par Notre-Dame. Tout le temps qu'il fut dans ce puits, il entendit que les anges répondaient aux prières publiques qui se chantaient dans l'église : d'où est venue la coutume, à Chartres, que le chœur ne répond jamais à haute voix aux *Dominus vobiscum* qui se chantent aux grandes messes et aux heures canoniales. *Sébast. Rouillard, Parthen., ch.* 6, *n.* 14.
— A Messine, en Sicile, Notre-Dame du Rosaire.

NOVEMBRE.

1. La fête de tous les saints, instituée en l'honneur de Notre-Dame et de tous les saints, à Rome, par le pape Boniface IV, environ l'an 603, et depuis, dans toutes les églises de la chrétienté par le pape Grégoire IV, environ l'an 829, à la prière de Louis le Débonnaire, qui fit un édit pour qu'on l'observât dans tous ses Etats de France et de Germanie. *Baron., ad Martyrolog. Roman.* — *Voy.* dans notre art. ROME le numéro consacré à Sainte-Marie des Martyrs (Panthéon).
— A Prague, en Bohême, Notre-Dame de la Crypte.
— A Landevenec, en Bretagne, Notre-Dame *de Fulgeto.*
2. Notre-Dame d'Emmimont, à trois lieues d'Abbeville. Cette église est fort visitée par les pèlerins. *Antiq. d'Abbeville, liv.* I.
3. Notre-Dame de Rennes, en Bretagne. Les Anglais ayant fait une mine pour faire sauter la ville, on dit que les cierges de la chapelle de Notre-Dame de Saint-Sauveur se trouvèrent miraculeusement allumés, les cloches sonnèrent d'elles-mêmes, et l'on vit l'image de la sainte Vierge étendre le bras vers le milieu de l'église, où était la mine qui fut découverte par ce moyen. *Triple Couronne*, traité III, *c.* 7 *et* 8.
4. Notre Dame de la Porte-Louise, à Milan. La tradition porte que cette image reçut un jour les hommages de deux anges, que plusieurs personnes virent fléchir le genou devant elle. *Astolphus, ex Histor. univers. B. Virgin. imagin.*
— A Louvain, en Belgique, Notre-Dame de Saint-Pierre.
5. Notre-Dame de Damiette, en Egypte. Cette église fut consacrée en l'honneur de la sainte Vierge l'an 1220, par Pélage, légat apostolique. *Æmilius, in Philippo.*
6. Notre-Dame de Valfleuri, à sept lieues de Lyon. Cette église est ainsi appelée parce que l'image de la Vierge du maître-autel fut trouvée par certains

bergers dans des genêts qui étaient fleuris, vers le temps de la fête de Noel. *Triple Couronne*, n. 47.

7. Notre-Dame de l'Etang, à deux lieues de Dijon. Cette image, qui est en terre cuite, fut découverte l'an 1531, à l'occasion d'un bœuf qui s'arrêtait toujours en cet endroit, et quoiqu'il y broutât continuellement l'herbe, elle s'y trouvait toujours plus épaisse. *Ibid.*, n. 42.
8. Notre-Dame de Belle-Fontaine, au diocèse de la Rochelle. Cette image est honorée de temps immémorial par un grand concours de peuple, dans l'église de cette abbaye. *Ex archiv. hujus abbatiæ.*
9. Notre-Dame de Bon-Secours, dans le Perche, proche du bourg de Roumalard. Cette église est très-fréquentée par les personnes qui sont dans l'affliction. *Triple Couronne*, n. 52.

— A Verdun, en Lorraine, Notre-Dame de Verdun, placée sur le maître-autel de la cathédrale par l'évêque saint Pucronius, assisté de cent vingt-huit évêques, à l'issue du concile de Chalcédoine.

— A Soissons, en France, Notre-Dame des Miracles.

10. L'an 1552, Notre-Dame de Lorette guérit d'une maladie incurable un pacha turc, à qui un de ses esclaves, qui était chrétien, persuada d'avoir recours à la sainte Vierge; cet infidèle le crut, et lui promit de lui donner la liberté, si Notre-Dame le guérissait. Ayant recouvré la santé, il envoya plusieurs présents à l'église de Notre-Dame de Lorette, et entre autres son arc et son carquois. *Tursell.*, *Histor. Lauret. lib.* III, *c.* 18.
11. Ce jour, environ l'an 1546, les Portugais remportèrent une grande victoire sur les infidèles qui étaient devant le château de Die, dans l'Inde orientale, depuis sept mois, et qui sans doute l'eussent emporté d'assaut, si Notre-Dame ne se fût fait voir sur les murailles; ce qui mit une si grande épouvante dans le camp ennemi que le siége fut aussitôt levé. *Bulinghem.*, *in Calendar.*
12. Notre-Dame de la Tour, à Fribourg, bâtie sur les terres des hérétiques, au même lieu où Notre-Dame avait été vue autrefois sur un buisson. *Triple Couronne*, n. 85.

— A Rome, on commence une neuvaine en l'honneur de la Présentation de la sainte Vierge au Temple.

13. Dédicace de l'abbaye du Bec, en Normandie, l'an 1077, par Lanfranc, archevêque de Cantorbéry. Cette abbaye de bénédictins fut fondée environ l'an 1035 par Herluin, qui en fut le premier abbé. *Guillelm. Gemiticensis*, *lib.* V, *de Ducat. Norman. cap.* 9.
14. Notre-Dame de la Grotte, au diocèse de Lamego, en Portugal. Cette chapelle a été pratiquée dans le roc, en la même place où fut trouvée une image de la sainte Vierge, en faveur de laquelle on dit que la voûte se haussa d'elle-même, afin que le prêtre, qui la touchait de la tête auparavant, eût assez d'espace pour élever la sainte hostie et la faire voir au peuple. *Vasconcell.*, *in Descript. regn. Lusitan.*
15. Notre-Dame de Pignerol, bâtie en l'honneur de l'Assomption de la sainte Vierge, environ l'an 1098, par Adélaïde, comtesse de Savoie. *Ex Archivis hujus loci.*
16. Notre-Dame de Chierves, qui est une petite ville en Hainaut, où, l'an 1130, la dame du lieu, nommée Hyde, fit bâtir une chapelle proche d'une fontaine où l'on avait trouvé une image de Notre-Dame qui a fait depuis plusieurs miracles. *Triple Couronne*, n. 62.
17. Institution de la confrérie de Notre-Dame de Sion, à Nancy en Lorraine, l'an 1593, par Ferri de Lorraine, comte de Vaudemont. *Ibid.*, n. 56.
18. Notre-Dame de Bourdieux (Bourg-Dieu), près de Bourges. Cette abbaye de Bénédictins fut bâtie l'an 928 par Ebbon, seigneur du Berry. Là se voit une image de la sainte Vierge faite de pierre, tenant le petit Jésus, auquel un impie rompit le bras d'un coup de pierre, l'an 1202. *Bzovius*, *ad ann.* 928 *et* 1202.
19. Notre-Dame de Bonnes-Nouvelles, dans l'abbaye de Saint-Victor, où était une chapelle sous terre, que Marie de Médicis visitait tous les samedis. L'abbaye fut fondée en 1113 par Louis le Gros. *Ex Archiv. S. Victoris Parisiensis.*
20. Notre-Dame de la Garde, proche de Bologne, en Italie. Cette image était dans l'église de Sainte-Sophie à Constantinople, avec cette inscription: Ce tableau, peint par saint Luc, doit être porté sur le mont de la Garde, et posé sur l'autel de l'église. Ce qu'un religieux grec de grande réputation ayant vu, il fut inspiré du ciel, environ l'an 453, d'aller en Italie avec l'image qu'on lui confia, où étant arrivé, il rencontra un bourgeois de Bologne, nommé Pascipovero, qui le mena au mont de la Garde, où il s'acquitta de sa commission. *Bzovius*, *ad ann.* 1433, *num.* 379.
21. La Présentation de Notre-Dame. Cette fête fut instituée dans l'Eglise grecque, il y a plus de neuf cents ans, puisque saint Germain, qui tenait le siége de Constantinople l'an 715, en a composé un sermon. *Baronius*, *in notis ad Martyrol.*

— A Eisymont, en Lithuanie, au diocèse de Vilna, Notre-Dame d'Eisymont.

— A Wimpasingue, en Autriche, Notre-Dame de Wimpasingue.

— A Troki, ancienne capitale de la Lithuanie, Notre-Dame de Troki.

— A Toulouse, en France, Notre-Dame de Piété.

— A Petaw, en Styrie, Notre-Dame de Neustifft.

— A Avesne, en Hainaut, Notre Dame des Cunioles, sous le petit vestibule de l'église.

— A Swolowicz, en Lithuanie, Notre-Dame de Lorette.

— A Raguse, en Dalmatie, Notre-Dame du bourg de Lacroma.

— A Fribourg, en Suisse, Notre-Dame du Monceau (Burglana).

— A Lima, au Pérou, Notre-Dame du Rosaire.

— A Pinsk, en Lithuanie, Notre-Dame de Pinsk.

— A Messine, en Sicile, Notre-Dame de la Lumière.

— A Paris, dans l'église de Saint-Thomas de Villeneuve, Notre-Dame de Bonne-Délivrance, ou de Saint-Etienne des Grés.

— A Duntenhus, en Hollande (Frise), Notre-Dame de Duntenhus.

22. Institution de la confrérie de la Présentation de Notre Dame, à Saint-Omer, l'an 1481. *Adalardus Tassart*, *in Chron.*, *ad ann.* 1481.
23. Notre-Dame de la Voûte, proche du bourg de Sainte-Anastasie, aux environs de Florence, en Italie. On rapporte que cette image rendit quantité de sang après avoir été frappée d'un coup de billard à la joue gauche, par un méchant homme, en dépit de ce qu'il perdait au jeu. *Triple Couronne*, n. 102.
24. L'an 1535, Notre-Dame du Mont-Serrat rendit la parole à Antoine Dubelis, savoyard, à qui des voleurs avaient coupé la langue. *Histor. Montis Serrat.*
25. Notre-Dame du Roc, au territoire de Fiezoli, en Toscane. Cette image est placée dans un roc où deux bergers se retiraient pour faire leurs prières, ce qui plut si fort à Notre-Dame, qu'elle leur commanda de bâtir une église au même endroit. *Archangel. Janius*, *in Annal. PP. Servitarum.*

— A Venise, en Italie, Notre-Dame du Deuil ou des Sept-Douleurs.

26. Notre-Dame des Monts (à Rome), en Italie, entre les monts Esquilin et Viminal. Cette image fut miraculeusement trouvée l'an 1580. *Triple Couronne*, n. 99.

27. Notre-Dame de Lesina, dans la Campagne de Rome. Cette ville fut donnée à Notre-Dame l'an 1400, par Marguerite, reine de Pologne et mère de Ladislas. *Bozius, lib.* IX, *de Sign. Eccles.*

A Czera, en Lithuanie, Notre-Dame de Czera.

28. Notre-Dame de Walsingham, en Angleterre, fort honorée par Edouard Ier, qui, jouant un jour aux échecs, se leva de sa place sans savoir pourquoi, et en même temps une grosse pierre se détacha de la voûte et tomba sur le siége où il était assis. Ce qui fut cause qu'il honora particulièrement Notre Dame de Walsingham, qui l'avait délivré de ce danger. *Thomas Walsingh., Histor. Angl., in Eduard. I.*

— A Miano, en Savoie, Notre-Dame de Miano.

29. Notre-Dame de la Couronne à Palerme, ainsi nommée parce que c'était en ce lieu-là que les anciens rois de Sicile recevaient la couronne royale, comme la tenant de la Mère de Dieu et ne la voulant porter que pour elle. *Thom. Fuzellus, lib.* VIII *prioris decad. de Reb. Siculis.*

— A Rome, on commence ce jour-là une neuvaine de préparation pour la fête de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge.

30. Notre Dame de Genosta, sur la côte de Gênes, en Italie. Une pauvre femme, nommée Petruccia, entreprit de bâtir cette église, ce qui paraissant impossible à tout le monde, elle ne laissa pas d'en poser la première pierre, et assura qu'elle ne mourrait point que la sainte Vierge et saint Augustin n'eussent achevé cet ouvrage. En effet, avant la fin de l'année, Notre-Dame lui apparut sur une muraille de l'église, et peu après elle fut achevée. *Segninus, in Chronic.*

— A Rome, on commence le pieux exercice pratiqué par sainte Catherine de Bologne, de réciter quarante *Ave Maria* en l'honneur du très-saint Enfantement de la bienheureuse Vierge Marie.

DÉCEMBRE.

1. Notre-Dame de Ratisbonne, au duché de Bavière, fondée par le duc Théodon, après qu'il eut reçu le baptême des mains de saint Rupert, évêque de Salisbourg, et apôtre de Bavière, qui depuis consacra cette église. *Canisius, lib.* V, *de B. Virgin., cap.* 25.

2. Notre-Dame de Didinie, en Cappadoce, où se trouve une image devant laquelle saint Basile pria la sainte Vierge de remédier aux désordres que causait Julien l'Apostat; il y fut favorisé d'une apparition qui présageait la mort de l'empereur. *Baronius, ad annum* 363.

3. Notre-Dame de Filerme, près de Malte. Cette image étant restée au milieu des ruines de l'église de Saint-Marc de Rhodes, fut depuis transportée dans celle de Sainte-Catherine, et enfin les chevaliers ayant quitté Rhodes, elle fut mise dans l'église de Saint-Laurent, laquelle ayant été brûlée, l'image demeura entière, quoique la muraille qui la soutenait fût réduite en cendres. *Triple Couronne*, n. 91.

4. Notre-Dame de la Chapelle, à Abbeville. Cette église fut bâtie environ l'an 1400 sur une petite colline où l'on adorait anciennement les idoles. *Antiq. d'Abbev., liv.* I.

— A Pistoie, en Italie, Notre-Dame d'Humilité.

5. L'an 1584 fut instituée la première congrégation de Notre-Dame au collége des Jésuites de Rome, d'où est venue leur coutume de l'établir dans toutes leurs maisons. *Balingh., in Calendar.*

- A Rome, à Saint-Ambroise, on commence trois jours de préparation à la fête de la Conception Immaculée.

6. Notre-Dame de Fourvière, à Lyon, sur la montagne, célèbre en miracles, et par le concours extraordinaire du peuple de cette grande ville, particulièrement tous les samedis.

7. Ce jour, un dimanche de l'année 1550, les chanoines de Notre-Dame de Paris étant en procession devant l'image de la sainte Vierge qui est proche de la porte du chœur, du côté de l'archevêché, un Lorrain hérétique, fendant la presse l'épée à la main, voulut frapper cette image; mais il en fut empêché par les assistants, et le jeudi d'après il eut la langue coupée, et fut brûlé devant le parvis Notre-Dame. *Du Breuil, Antiq. de Paris, liv.* I.

8. La Conception de la sainte Vierge. Cette fête commença dans l'Orient il y a plus de neuf cents ans, puisque saint Jean Damascène, qui vivait l'an 721, en fait mention. Elle fut instituée en Angleterre l'an 1100 par saint Anselme, archevêque de Cantorbéry, ensuite au diocèse de Lyon, l'an 1145, et enfin Sixte IV ordonna qu'elle fût célébrée par toute la chrétienté. *Joan. Molan., in Annot.* 1 *ad Usuard.*

— A Bois-le-Duc en Hollande (Brabant), Notre-Dame de Bois-le-Duc.

— A Angra de Reys, dans l'Amérique méridionale, Notre-Dame de la Conception (1).

— A Wimpasingue, en Autriche, Notre-Dame de Wimpasingue.

— A Paris, au couvent des religieuses anglaises de la Conception de la rue Moreau.

— A Rome, en Italie, Notre-Dame de la Grotte-Peinte (*de Grotta Pinta*), dans le champ de Flore.

— A Troki, ancienne capitale de la Lithuanie, Notre-Dame de Troki.

— A Paris, en l'église Saint-Séverin. Cette vierge a disparu; elle est remplacée par Notre-Dame de l'Espérance.

— A Gênes, en Italie, Notre-Dame de Chiavari.

— A Rava, en Pologne, Notre-Dame de l'Immaculée Conception.

— A Toulouse, en France, Notre-Dame de Piété.

— A Blancmesnil, près Paris, Notre-Dame de la Confrérie jusqu'au règne du roi de France Henri II. Cette confrérie choisit ensuite la fête de l'Annonciation.

— A Petaw, en Styrie, Notre-Dame de Neustifft.

— A Paris, au séminaire du Saint-Esprit et de l'Immaculée Conception, dans la rue des Postes.

— A Palerme, en Sicile, Notre-Dame du Secours.

— A Tolède, en Espagne, Notre-Dame de la Forêt, fondée par Béatrix de la Forêt (*de Silva*), sous le pontificat d'Innocent VIII.

— A Stwolowicz, en Lithuanie, Notre-Dame de Lorette.

— A Raguse, en Dalmatie, Notre-Dame du Bourg de Lacroma.

— A Fribourg, en Suisse, Notre-Dame du Monceau (*Burglana*).

— A Lima, au Pérou, Notre-Dame du Rosaire.

— A Orléans, en France, Notre-Dame de la Conception.

— A Bois-le-Duc, en Hollande (Brabant), Notre-Dame de Béthanie, célèbre depuis l'année 1580.

— A Duntenhus, en Hollande (Frise), Notre-Dame de Duntenhus.

— A Messine, en Sicile, Notre-Dame des Miracles.

— En Hongrie, Notre-Dame-Royale.

9. Notre-Dame de la Conception, à Naples, ainsi nommée parce que l'an 1618 le vice-roi, avec toute la cour et la milice de Naples, fit vœu dans l'église de Notre-Dame la Grande de croire et de défendre l'immaculée conception de la sainte Vierge. *Triple Couronne*, n. 43.

— A Rome, à Notre-Dame de l'Humilité, on commence trois jours de préparation à la fête de Notre-Dame de Guadalupe au Mexique.

(1) Il y a en Amérique, outre Angra de Reys, six autres villes qui portent le nom de la Conception.

10. Institution des religieuses de la Conception de Notre-Dame, par Béatrix de Silva, à qui l'on dit que Notre-Dame apparut l'an 1484, revêtue d'une robe blanche, et d'un scapulaire de même couleur, avec un manteau bleu. Béatrix, sœur du bienheureux Amédée, prit cet habit pour celui de son ordre, approuvé par Innocent VIII, sous l'institut de Cîteaux.
— A Lorette, en Italie, Notre-Dame de Lorette.
— A Rome, fête commémorative de la translation de la sainte maison de Lorette en 1294.—*Voy.* LORETTE, dans le *Dictionnaire*.
11. Notre-Dame des Anges, dans la forêt de Livry, à quatre lieues de Paris. Trois marchands angevins ayant été maltraités l'an 1212 dans cette forêt, par des voleurs qui les attachèrent à des arbres, à dessein de les y laisser mourir, eurent recours à la sainte Vierge, qui aussitôt leur envoya trois anges de sa part pour les remettre en liberté. Depuis ce miracle, plusieurs autres s'y sont faits, qui ont rendu cette chapelle fort célèbre. *Des registres de l'abbaye de Livry.*
12. Notre Dame de Bonne-Nouvelle, à Abbeville. Cette petite chapelle, qui est dans le célèbre prieuré de Saint-Pierre, a toujours été fort fréquentée. *Antiquit. d'Abbeville, lib.* I.
— A Rome, à Sainte-Marie de l'Humilité, Notre-Dame de Guadalupe au Mexique, et fête particulière de la Conception dans l'église de Saint-André des Ecossais.
13. Notre-Dame de la Sainte-Chapelle, à Paris. Cette image, qui est sous le portail de la basse Sainte-Chapelle, fait beaucoup de miracles, et la tradition porte qu'une petite fille lui voulant mettre une couronne de fleurs sur la tête, l'image s'inclina pour qu'elle la posât avec plus de facilité. D'où vient, dit-on, qu'encore aujourd'hui la tête de l'image se voit toute penchée.
14. Notre-Dame-d'Albe la Royale, en Hongrie, fut bâtie par saint Etienne, roi de Hongrie, qui avait donné sa souveraineté à la sainte Vierge. D'où vient qu'encore aujourd'hui elle est dame absolue de ce royaume; ce qui fait qu'aussitôt qu'on y prononce l'auguste nom de Marie, ceux qui l'entendent se mettent à genoux et baissent la tête jusqu'en terre. *Joan. Bonifacius, Histor. Virgin., lib.* II, *cap.* 1.
15. Octave de la Conception de Notre-Dame, instituée par le pape Sixte IV, avec les mêmes indulgences qu'au jour de la fête. *Bullarium.*
16. Institution de la célèbre confrérie de Notre-Dame de Bonne-Délivrance, dans l'église de Saint-Etienne des Grés, à Paris, environ l'an 1555, à laquelle Grégoire XIII accorda de grandes indulgences l'an 1581.—Cette image et cette dévotion sont transférées dans l'église des Dames de Saint-Thomas de Villeneuve de la même ville.
— A Cordoue, en Espagne, Notre-Dame de Villa-Viciosa.
— A Venise, en Italie, Notre-Dame de Saint-Roch et de Sainte-Marguerite.
— A Messine, en Sicile, Notre-Dame du Rosaire.
— A Bruxelles, en Belgique, Notre-Dame de Bon-Succès.
— A Messine, en Sicile, Notre-Dame du Peuple.
— A Rome, à Sainte-Lucie *della Tinta*, on commence trois jours de préparation à la fête de Notre-Dame Salut des infirmes.
— A Bruxelles, en Belgique, Notre-Dame de Bon-Secours (*Auxiliatrix*).
17. Notre Dame d'Amiens, cathédrale. Cette église a eu pour premier évêque saint Firmin, qui reçut la couronne du martyre durant la persécution de Dioclétien. On voit dans cette église le chef de saint Jean-Baptiste, qu'un certain voyageur, appelé Galon, y apporta à son retour de Constantinople, l'an 1205. *Locrius, Mariæ Augustæ lib.* IV, *cap.* 59.
— A Cordoue, en Espagne, Notre-Dame de Villa-Viciosa.
— A Venise, en Italie, Notre-Dame de Saint-Roch et de Sainte-Marguerite.
— A Messine, en Sicile, Notre-Dame du Rosaire.
— A Bruxelles, en Belgique, Notre-Dame de Bon-Succès.
— A Messine, en Sicile, Notre-Dame du Peuple.
— A Bruxelles, en Belgique, Notre-Dame de Bon-Secours.
18. Dédicace de Notre-Dame de Marseille par saint Lazare, en présence de ses deux sœurs, Marie-Madeleine et Marthe, et des trois saints prélats Maxime, Trophime et Eutrope. *Canisius, lib.* V *Moral.*
— A Rome, fête de l'Attente du saint enfantement de la Vierge Marie.
— A Cordoue, en Espagne, Notre-Dame de Villa-Viciosa.
— A Venise, en Italie, Notre-Dame de Saint-Roch et de Sainte-Marguerite.
— A Messine, en Sicile, Notre-Dame du Rosaire.
— A Bruxelles, en Belgique, Notre-Dame de Bon-Succès.
— A Messine, en Sicile, Notre-Dame du Peuple.
— A Bruxelles, en Belgique, Notre-Dame de Bon-Secours.
19. L'an 657, comme saint Ildefonse, archevêque de Tolède, disait matines, Notre-Dame, dit-on, lui apparut accompagnée d'un grand nombre de bienheureux, et tenant en main le livre qu'il avait composé pour la défense de sa virginité. Elle l'en remercia, et en reconnaissance lui donna une chasuble blanche, afin qu'il s'en servît aux fêtes solennelles de son fils et d'elle. Et depuis lui, le seul Sisbert, archevêque de la même ville, ayant entrepris de la porter, fut puni de Dieu pour sa témérité. Ce céleste présent se conserve encore à Oviédo, où Alphonse le Chaste, roi de Castille, le fit porter solennellement, dans l'église de Saint-Sauveur qu'il avait fait bâtir. *Baron., ad an.* 657, *num.* 42.
— A Rome, à Sainte-Lucie *della Tinta*, Notre-Dame Salut des infirmes.
— A Cordoue, en Espagne, Notre-Dame de Villa-Viciosa.
— A Venise, en Italie, Notre-Dame de Saint-Roch et de Sainte-Marguerite.
— A Messine, en Sicile, Notre-Dame du Rosaire.
— A Bruxelles, en Belgique, Notre-Dame de Bon-Succès.
— A Messine, en Sicile, Notre-Dame du Peuple.
— A Bruxelles, en Belgique, Notre-Dame de Bon-Secours.
— Notre-Dame d'Etalem, au duché de Bavière, bâtie par Louis IV, empereur. *Albert. Krantzius, lib.* I *Metropol.*
20. L'abbaye de Notre-Dame de Molême, ordre de Saint-Benoît, au diocèse de Langres, fut fondée en ce jour, l'an 1075, par saint Robert, qui en fut abbé. *Gallia Christiana, tom. IV.*
— A Cordoue, en Espagne, Notre-Dame de Villa-Viciosa.
— A Messine, en Sicile, Notre-Dame de la Chambre, dans un ancien temple de Jupiter.
— A Venise, en Italie, Notre-Dame de Saint-Roch et de Sainte Marguerite.
— A Messine, en Sicile, Notre-Dame du Rosaire.
— A Bruxelles, en Belgique, Notre-Dame de Bon-Succès.
— A Messine, en Sicile, Notre-Dame du Peuple.
— A Bruxelles, en Belgique, Notre-Dame de Bon-Secours.
21. Fondation de Saint-Acheul, près d'Amiens, autrefois siége épiscopal, sous le titre de Notre-

Dame, par saint Firmin, premier évêque de cette ville. *Ex Archiv. S. Achioli.*

— A Cordoue, en Espagne, Notre-Dame de Villa-Viciosa.

— A Zell ou Celles, en Styrie, Notre-Dame de Celles, petite statue de bois de tilleul, d'environ une coudée de haut. Ce lieu s'appelle aujourd'hui Marienzell, et il est célèbre dans tout le monde chrétien par les pèlerinages nombreux qui s'y font.

— A Venise, en Italie, Notre-Dame de Saint-Roch et de Sainte-Marguerite.

— A Messine, en Sicile, Notre-Dame du Rosaire.

— A Bruxelles, en Belgique, Notre-Dame de Bon-Succès.

— A Messine, en Sicile, Notre-Dame du Peuple.

— A Bruxelles, en Belgique, Notre-Dame de Bon-Secours.

22. Notre-Dame de Chartres, en Beauce. Cette église, qui a été bâtie du temps des apôtres, après avoir été plusieurs fois détruite, a été remise dans l'état où elle est à présent, par saint Fulbert, cinquante-cinquième évêque de Chartres, qui eut la satisfaction de la voir achevée avant son décès. *Sébast. Rouillard, Parthén., chap.* 5.

— A Cordoue, en Espagne, Notre-Dame de Villa-Viciosa.

— A Venise, en Italie, Notre-Dame de Saint-Roch et de Sainte Marguerite.

— A Messine, en Sicile, Notre-Dame du Rosaire.

— A Bruxelles, en Belgique, Notre-Dame de Bon-Succès.

— A Messine, en Sicile, Notre-Dame du Peuple.

— A Bruxelles, en Belgique, Notre-Dame de Bon-Secours.

23. Notre-Dame des Ardilliers, à Saumur, en Anjou. Son nom est illustre par toute la France, tant à cause du grand concours de peuple que les miracles y attirent, qu'à l'occasion d'une fontaine qui guérit de plusieurs maladies. Cette image représente Notre-Dame de Pitié (ou de Piété) qui tient entre les bras son fils Jésus mort, de qui la tête est soutenue par un ange. *Locrius, Mariæ August., lib.* IV, *cap.* 60.

— A Cordoue, en Espagne, Notre-Dame de Saint-Roch et de Sainte-Marguerite.

— A Messine, en Sicile, Notre-Dame du Rosaire.

— A Bruxelles, en Belgique, Notre-Dame de Bon-Succès.

— A Messine, en Sicile, Notre-Dame du Peuple.

— A Bruxelles, en Belgique, Notre-Dame de Bon-Secours.

24. Célébration du Mariage virginal de Notre-Dame et de saint Joseph, depuis longtemps à Sens et en plusieurs églises de France, le 22 de ce mois. *Sausseyus, in Martyrolog. Gallic.*

— A Cordoue, en Espagne, Notre-Dame de Villa-Viciosa.

— A Venise, en Italie, Notre-Dame de Saint-Roch et de Sainte-Marguerite.

— A Messine, en Sicile, Notre-Dame du Rosaire.

— A Bruxelles, en Belgique, Notre-Dame de Bon-Succès.

— A Messine, en Sicile, Notre-Dame du Peuple.

— A Bruxelles, en Belgique, Notre-Dame de Bon-Secours.

25. Ce jour, à l'heure de minuit, la sainte Vierge enfanta son fils unique, Jésus-Christ, Fils de Dieu et sauveur de tous les hommes, dans l'étable de Bethléem, où une fontaine sortit miraculeusement le même jour pour la commodité de la mère et de l'enfant. *Baronius, in Apparat. ad Annal.*

— A Monsemani, près de Pistoie, en Italie, Notre-Dame de Neuve-Fontaine.

26. Institution de la confrérie de la Conception de Notre-Dame aux Augustins du grand couvent à Paris, l'an 1443, où il y a de grandes indulgences concédées depuis par le pape Innocent VIII. *Du Breuil, Antiquit. liv.* II.

27. Institution de l'ordre des chevaliers de Notre-Dame l'an 1370, par Louis II, duc de Bourbon, qui, durant les guerres des Anglais, mettant toute son espérance en la Reine des cieux, composa cet ordre de vingt-six chevaliers, qui portaient une ceinture de velours bleu céleste, bordée d'une broderie d'or avec ce mot : ESPÉRANCE, relevé d'une semblable broderie, et dont la boucle et l'ardillon de fin or étaient ébarbillonnés en émail vert, ainsi que la tête d'un chardon ; mais au jour de la Conception de la sainte Vierge, qui était la grande fête de l'ordre, ils portaient une soutane de damas incarnat sous cette ceinture bleue, avec un grand manteau de damas bleu céleste, orné d'orfrois de broderie d'or, sur lequel ils avaient le grand collier de l'ordre de fin or, composé de losanges et de fleurs de lis d'or ; et au bout du collier pendait sur l'estomac un ovale chargé de l'image de Notre-Dame. *And. Favin, liv.* VIII *de l'Histoire de Navarre, et liv.* III *du Théâtre d'honneur.*

28. Notre-Dame de Pontoise, à sept lieues de Paris. Cette image, qui est posée sur le portail de l'église du faubourg de cette ville, du côté de Rouen, est fort célèbre dans le pays, à cause des miracles qui s'y font, et l'on tient que plusieurs fois elle a rendu à la vie des enfants morts sans baptême. *Ex Archiv. hujus eccles.*

29. Notre-Dame de Spire, en Allemagne. Saint Bernard, entrant dans cette église, le 29 décembre 1146, y fut honorablement reçu des chanoines, qui le conduisirent jusqu'au chœur en chantant l'antienne *Salve Regina.* L'antienne finie ; saint Bernard salua l'image de la sainte Vierge en ces termes : *O clemens, o pia, o dulcis virgo Maria!* Et l'on dit qu'elle lui répondit : *Salve, Bernarde.* Les paroles de ce saint à l'image se voient gravées en rond sur le pavé de cette église, au même endroit où il les prononça ; et depuis on les a ajoutées au *Salve Regina,* qui fut composé l'an 1040, par Herman, surnommé Contract, religieux bénédictin. *Angel. Manriquez, Annal. Cisterc., ad ann,* 1146, *cap.* 10, etc.

30. Sainte-Marie de Boulogne, en Picardie. Cette église fut fondée par les religieux de Saint-Augustin, l'an 1159 ; elle fut ruinée par Henri VIII, roi d'Angleterre, l'an 1544, sécularisée et faite cathédrale, l'an 1559, selon Locrius. *Gall. Christ., tom. IV.*

31. Environ cent ans avant la naissance du Sauveur, l'image de Notre-Dame de Chartres, que les Druides avaient consacrée à la sainte Vierge qui devait enfanter, ressuscita le fils de Geoffroy, seigneur de Montlhéry, qui, étant tombé dans un puits, avait été trouvé mort ; en reconnaissance de cette grâce, le père du ressuscité fit plusieurs présents à cette image, ainsi qu'en fait foi l'histoire de ce miracle, représentée sur la vitre de la grande église. *Sébast. Rouillard, Parthénie, chap.* 3.

— C'est aussi par la fête du miracle de Notre-Dame de Chartres que Guill. Gumppenberg termine son *Calendrier de Marie.*

N. B. *Nous compléterons notre* CALENDRIER MAJEUR *par la liste des fêtes mobiles, que nous classerons ici d'après l'ordre naturel des jours de la semaine.*

I. DIMANCHE.

1. — *Le Dimanche de la Quinquagésime* (Dimanche gras) et les deux jours suivants, cérémonie des Quarante-Heures, en l'honneur de Notre-Dame des Sept-Douleurs, à Rome, aux principales églises de la sainte Vierge, notamment à Sainte-Marie Majeure, où l'on découvre la Vierge de saint Luc, à Sainte-Marie *della Scala*, et à Saint-Anastase à Trevi, avant midi.

2. *Le Dimanche de la Passion*, au Grand-Bey, près de Saint-Malo, en France, Notre-Dame du Laurier.
— A Rome, procession solennelle à Sainte-Marie *in Via*, en l'honneur de Notre-Dame des Sept-Douleurs.
3. *Le jour de Pâques.*
— A Messine, en Sicile, Notre-Dame des Guides (Ὁδηγήτρια).
— A Messine, en Sicile, Notre-Dame de Consolation, non loin du Palais-Royal, sur la place que les anciens nommaient autrefois la place des Grecs.
4. *Le Dimanche de l'octave de Pâques.*
— A Rome, en Italie, Notre-Dame du Peuple, près de l'ancienne porte *Flaminienne*.
— A Bréda, en Hollande, Notre-Dame de Bréda.
5. *Le IIIe Dimanche après Pâques.*
— A Palerme, en Sicile, Notre-Dame *Imperiata*.
6. *Le Dimanche dans l'octave de l'Ascension.*
— A Petaw, en Styrie, Notre-Dame de Neustifft.
— A Jérusalem, en Palestine, Notre-Dame de l'Apparition.
— A Kiritein, en Bohême, Notre Dame de Kiritein, comme au 2 juillet.
— A Messine, en Sicile, Notre-Dame des Portraits, dans l'oratoire appelé de Bon-Secours.
7. *Le Dimanche de la Pentecôte.*
— A Scheutvelte, près de Bruxelles, Notre-Dame de Grâce, dans un couvent de Chartreux bâti auprès d'un chêne, pendant la vie de Philippe le Bon, duc de Bourgogne.
— A Petaw, en Styrie, Notre-Dame de Neustifft.
8. *Le Dimanche de la Très-Sainte-Trinité.*
— A Sicheim, en Belgique, à cinq lieues de Louvain, Notre-Dame de Sicheim.
9. *Le Dimanche dans l'octave de la Nativité de la sainte Vierge.*
— A Messine, en Sicile, Notre-Dame de la Chambre, dans un ancien temple de Jupiter.
— A Brœck, en Hollande, Notre-Dame de Brœck.
— A Coïmbre, en Portugal, Notre-Dame de la Grotte, découverte en 1433.
— A Messine, en Sicile, Notre-Dame du Bois.
— Au Mont-Serrat, en Espagne, Notre-Dame du Mont-Serrat, en Catalogne.
— A Messine, en Sicile, Notre-Dame de Lorette.
10. *Le Dimanche dans l'octave de l'Assomption de la sainte Vierge.*
— A Oberstorff, faubourg de Neiss, dans la basse Silésie, Notre-Dame de la Compagnie de Jésus.
11. *Le premier dimanche de mai.*
— A Ratisbonne, en Bavière, Notre-Dame de Ratisbonne, ou de Regensbourg.
12. *Le deuxième dimanche de mai.*
— A Avila, en Espagne, dans la Vieille-Castille, Notre-Dame des Génisses, où se voit tous les ans le célèbre miracle du papillon.
13. *Le Dimanche d'après le deuxième mardi de mai.*
— A Aubervilliers, près de Saint-Denis, en France, Notre-Dame des Vertus.
14. *Le Dimanche qui suit le 2 juin.*
— A Rome, Sainte-Marie de la Piété, ou de la Compassion, au *Campo-Santo*.
15. *Le premier dimanche de juillet.*
— A Rome, Sainte-Marie *in Cacaberis*.
16. *Le quatrième dimanche de juillet.*
— A Rome, Notre-Dame du Suffrage; les jours qui précèdent sont consacrés à la préparation à la fête de Sainte-Marie Consolatrice des affligés.
17. *Le Dimanche qui suit l'Assomption.*
— Fête de l'Assomption de la sainte Vierge, spécialement pour la congrégation des Dames romaines, précédée de trois jours de préparation, à Sainte-Marie-Madeleine des Pères serviteurs des infirmes.
18. *Le dernier dimanche d'août.*
— A Rome, à Saint-Eustache, fête du très-saint Cœur de Marie.
19. *Le premier dimanche de septembre.*
— Dans l'église de Saint-Pierre, à Louvain, il se fait une fête solennelle en l'honneur de la sainte Vierge, appelée le Recueil de toutes les fêtes de Notre-Dame. *Molanus, ad Usuardi Martyrol.*
— A Messine, en Sicile, Notre Dame de Bon-Secours, dans le couvent des Ermites de Saint-Augustin.
20. *Le dimanche qui suit la Nativité de la sainte Vierge.*
— A Rome, fête solennelle du Saint-Nom de Marie, dans un grand nombre d'églises de la ville.
21. *Le troisième dimanche de septembre.*
— A Rome, fête solennelle de la bienheureuse Vierge des Sept-Douleurs (*Addolorata*) et Notre-Dame de Bon-Conseil à Saint-Marc.
22. *Le quatrième dimanche de septembre.*
— A Rome, fête solennelle de la très-sainte Vierge Marie à Saint-François de Paule, aux Monts; on y vénère avec dévotion son image. — A Saint-Julien *in Banchi*, on célèbre aujourd'hui Notre-Dame de Bon-Secours.
— A Messine, en Sicile, Notre-Dame de la Grotte.
23. *La neuvaine qui précède le premier dimanche d'octobre.*
— A Messine, en Sicile, Notre-Dame du Rosaire.
24. *Le premier dimanche d'octobre.*
— A Vilna, en Lithuanie, Notre-Dame de Sainte-Claire.
— A Rome, chez les Dominicains, fête solennelle du Rosaire.
— A Messine, en Sicile, Notre-Dame du Rosaire.
25. *Le quatrième dimanche de novembre* (ou le troisième si le quatrième tombe le 21 novembre).
— A Rome, le Patronage de la sainte Vierge, et la fête de Notre-Dame de la Providence
26. *Le deuxième dimanche de l'Avent.*
— En France, plusieurs églises ont le privilége de célébrer solennellement ce jour-là la fête de l'Immaculée-Conception de la bienheureuse Vierge Marie.
27. *Le premier dimanche de chaque mois.*
— Exposition du saint sacrement le matin à Notre-Dame de Mont-Serrat, à la Minerve, avec la procession du Rosaire, avec une indulgence plénière et la délivrance d'une âme du purgatoire. La même exposition se renouvelle une heure avant midi dans l'église du Saint-Crucifix agonisant, tous les premiers dimanches du mois, et à toutes les fêtes de Notre-Dame.
28. *Le deuxième dimanche de chaque mois.*
— Le matin, à Rome, on expose le saint sacrement à Sainte-Marie *in Trastevere*, avec une procession; à une heure avant le coucher du soleil, dans l'église du Très-Saint Nom de Marie, à Sainte-Marie sur la Minerve, après les vêpres, on fait une procession dans l'église avec le saint Enfant, avec une indulgence plénière, et une prière pour la conversion des blasphémateurs. On récite aussi le rosaire à saint Siméon, prophète.
29. *Le troisième dimanche de chaque mois.*
— A Rome, on expose le matin le très-saint sacrement à Sainte-Marie sur la Minerve, avec une procession. Deux heures avant la nuit, on fait à Saint-Marcel la procession de Notre-Dame des Sept-Douleurs; on la fait aussi aux Agonisants, à Saint-Roch et à Sainte-Marie de l'Oraison dite le Mort, en forme de quarante heures.
30. *Le quatrième dimanche de chaque mois.*
— A Palerme, en Sicile, Notre-Dame de Bon-Secours.
— A Rome, une heure avant la nuit, exposition du saint sacrement dans l'église de Notre-Dame du Carmel avec une procession.

31. *Le dernier dimanche de chaque mois.*
— A Rome, on expose le saint sacrement dans l'église de Jésus et Marie et à l'oratoire de Sainte-Marie *in Via.* A Saint-Eustache, le matin, la même exposition se fait en l'honneur du sacré cœur de Marie.
32. *Tous les dimanches de l'année.*
— Au Mont-Berico, en Italie, Notre-Dame du Mont-Berico, près de Vitence.
— A Rome, on expose le très-saint sacrement à une heure après midi dans les églises du Très-Saint-Nom de Marie; de Notre-Dame du Bon-Conseil, aux Monts; de Notre-Dame du Suffrage, pour la bonne mort (excepté les dimanches du carême); à Notre Dame de Pitié, à la place Colonne; à Sainte-Marie *dell' Anima*, depuis le mois de novembre jusqu'au mois de juillet inclusivement; à Sainte-Marie *in Ara-Cœli;* à Sainte-Marie *in Campitelli;* à Sainte-Marie *in Trastevere;* à Sainte-Marie *in Trasportina;* à Jésus et Marie; à Notre-Dame des Miracles, avec le chemin de la croix, et à Notre-Dame du Pascolo.

II. Lundi.

1. *Le lundi d'après Pâques.*
— A Utrecht, en Hollande, Notre-Dame d'Utrecht, aux Pères Franciscains.
— A Ommelt, dans l'Overissel, Notre-Dame d'Ommelt.
— A Aubervilliers, près de Saint-Denis, en France, Notre-Dame des Vertus.
— A Nole, en Campanie, près du Vésuve, Notre-Dame de l'Arc.
2. *Le lundi après l'octave de Pâques.*
— A Feicht, en Bavière, Notre-Dame de Feicht.
3. *Le lundi d'après la Pentecôte.*
— A Alexandrie, en Italie, Notre-Dame des Grâces.
— A Aubervilliers, près de Saint-Denis, Notre-Dame des Vertus.
4. *Le lundi des Rogations.*
— A Messine, en Sicile, Notre-Dame de la Chambre.
— A Sanseverino, en Italie, Notre-Dame des Lumières.
5. *Tous les lundis de l'année.*
— On expose le très-saint sacrement à Rome, à Ste-Marie d'*Ara-Cœli*, et à Ste-Marie *in Publicolis.*
— A Brœck, en Hollande, Notre-Dame de Brœck.

III. Mardi.

1. *Le mardi d'après Pâques.*
— A Messine, en Sicile, Notre-Dame d'Itria.
— A Aubervilliers, près de Saint-Denis, en France, Notre-Dame des Vertus.
— A Arezzo, en Italie, Notre-Dame des Larmes.
— A Messine, en Sicile, Notre-Dame de Port-Sauf (*de Portu Salvo*), ou de Bon-Port.
— A Bonastra, en Espagne, Notre-Dame de Bonastra, ou de Valladolid.
— A Villers, en Brabant, à deux lieues de Gembloux, en allant vers Nivelle, Notre-Dame de Villers, dans un couvent d'hommes de l'ordre de Cîteaux.
2. *Le mardi d'après la Pentecôte.*
— A Messine, en Sicile, Notre-Dame d'Itri ou des Guides (Ὁδηγήτρια).
— A Aubervilliers, près de Saint-Denis, en France, Notre-Dame des Vertus.
3. *Le second mardi de mai.*
— A Aubervilliers, près de Saint-Denis, en France, Notre-Dame des Vertus.
4. *Le mardi des Rogations.*
— A Messine, en Sicile, Notre-Dame de la Chambre.
— A Porreta, en Italie, Notre-Dame du Pont-au-Reno.
5. *Tous les mardis de l'année.*
— A Messine, en Sicile, Notre-Dame d'Itri ou des Guides (Ὁδηγήτρια).
— Au Mont de la Vierge, en Italie, Notre-Dame du Mont de la Vierge, ouvrage de saint Luc, disent les traditions locales.

IV. Mercredi.

1. *Le mercredi des Rogations.*
— A Messine, en Sicile, Notre-Dame de la Chambre.
— A Porreta, en Italie, Notre-Dame du Pont-au-Reno.
2. *Les sept mercredis qui précèdent la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel.*
— A Rome, et ailleurs, à toutes les églises et couvents de l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel.
3. *Les sept mercredis qui précèdent la Conception de la sainte Vierge.*
— A Palerme, en Sicile, Notre-Dame de Bon-Secours.
4. *Tous les mercredis de l'année.*
— On expose, à Rome, le saint sacrement à Sainte-Marie *in Trasportina;* à la Rotonde (Panthéon), à l'autel de Saint-Joseph, du Très-Saint Nom de Marie, et à Sainte-Marie des Miracles.
— A Messine, en Sicile, Notre-Dame de la Santé.
— A Messine, Notre-Dame du Mont-Carmel; établie dans la ville depuis l'an 1173.

V. Jeudi.

1. *Le jeudi de la mi-carême.*
— On découvre, à Rome, toutes les images miraculeuses de Notre-Dame, et elles restent découvertes jusqu'au mardi après la *Quasimodo.*
2. *Le jeudi saint.*
— Au Chili, Notre-Dame de Candelaria.
— A Raguse, en Dalmatie, Notre-Dame du Château (*de Castello*).
3. *Le jeudi de l'Ascension.*
— Au comté d'Andex, Notre-Dame du Mont-Andex.
— A Rome, on fait ce jour-là plusieurs offices particuliers dans les églises dédiées à la sainte Vierge, à Sainte-Marie des Grâces près la porte Angélique, à Sainte-Marie d'*Ara-Cœli*, et à Sainte-Marie *della Scala*, où l'on fait une mémoire solennelle de l'heure de l'Ascension, cinq heures avant le coucher du soleil. A Sainte-Marie des Martyrs on commence les dix jours de préparation à la Descente du Saint-Esprit.
— A Pallenberg, en Brabant, Notre-Dame de l'Île (*de Insula Ducis*).
4. *Le jeudi de la fête du Saint-Sacrement.*
— A Cologne, en Prusse, Notre-Dame des Machabées.
— A Rome, on expose le saint sacrement à Sainte-Marie *de Monte Carleo*, avec un exercice sur l'institution du très-saint sacrement.

VI. Vendredi.

1. *Le vendredi qui suit le dimanche de la Septuagésime.*
— Dans toutes les églises des Servites de Marie, on commence les sept vendredis de préparation à Notre-Dame des Sept-Douleurs.
2. *Le vendredi de la quatrième semaine de carême.*
— On commence dans les mêmes églises les sept jours de préparation à la fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs ou de la Compassion.
3. *Le vendredi qui suit le dimanche de la Passion.*
— A Malines, en Brabant, Notre-Dame de Malines ou des Sept-Douleurs.
— A Rome, en Italie, Sainte-Marie la Neuve, et toutes les églises des Servites de Marie qui célèbrent cette fête avec une grande solennité.
— A Lille, en France (Nord), Notre-Dame des Sept-Douleurs.
4. *Le vendredi saint.*
— A Rome, dans l'église de Saint-Marcel et dans celle de Sainte-Lucie *alle Botteghe Oscure*, une

heure après le coucher du soleil, on fait la dévotion en l'honneur de *Santa Maria Desolata*.
— A Bassano, en Italie, Notre-Dame de Bassano.
— A Madrid, en Espagne, Notre-Dame de Traspasso.
5. *Tous les premiers vendredis du mois.*
— Exposition du saint sacrement à Notre-Dame de l'Humilité.
6. *Tous les vendredis de l'année.*
— A Fives, auprès de Lille, en France (Nord), Notre-Dame des Fièvres.
— A Rome, on expose le saint sacrement dès le matin à Sainte-Marie *in Via*, avec la récitation du chapelet des Sept-Douleurs de la Vierge Marie; à Sainte-Marie *in Monticelli* et à Sainte-Marie *in Aquiro*.

VII. Samedi.

1. *Le samedi qui précède le dimanche de la Sexagésime.*
— Dans l'église des Sacrés-Stigmatés, exercice du Carnaval sanctifié, en l'honneur de Notre-Dame des Sept-Douleurs.
2. *Le samedi qui précède le dimanche des Rameaux.*
— A Lille, en France (Nord), Notre-Dame des Sept-Douleurs.
3. *Le samedi saint.*
— A Henarez, en Espagne, Notre-Dame de Henarez.
— A Saint-Marcel, deux heures avant le coucher du soleil, on fait une cérémonie appelée le Couronnement de la sainte Vierge, en mémoire de sa joie pour la résurrection de son divin Fils.
4. *Le samedi, veille de la Pentecôte.*
— A Salerne, en Italie, Notre-Dame du Deuil.
5. *Le samedi qui précède la naissance de saint Jean-Baptiste.*
— A Ærschost, dans le Brabant méridional, Notre-Dame du Chêne. Des bouviers avaient trouvé cette statue miraculeuse sur le bord de l'Aa, et l'avaient attachée à un chêne. Pendant les guerres qui ravagèrent le pays on la déposa dans la ville de Bois-le-Duc.
6. *Le samedi d'après l'Ascension.*
— A Osterwick, en Brabant, Notre-Dame du Tilleul. Ravagée par les Gueux de Hollande, cette chapelle sortit de ses ruines en 1644.
7. *Le samedi d'après la Visitation de la sainte Vierge.*
— A Jodoigne, en Belgique, Notre-Dame de l'Hôpital.
8. *Les sept samedis qui précèdent la fête du saint Nom de Marie.*
— A Rome, on fait, chacun de ces jours, une mémoire solennelle dans l'église du Saint-Nom de Marie.
9. *Les trois samedis d'après la fête de saint Michel.*
— A Hamingue, en Bavière, Notre-Dame de l'Ange-Dieu.
10. *Les douze samedis qui précèdent la Conception.*
— Prières de préparation dans la plupart des églises de Rome.
11. *Tous les samedis de l'année.*
— A Hamingue, en Bavière, Notre-Dame de l'Ange-Dieu.
— A Catane, en Sicile, Notre-Dame de la Lumière-Nouvelle, dans un monastère de Chartreux. Les murailles intérieures de l'église sont toutes couvertes d'*ex-voto*, qui témoignent de la dévotion des fidèles
— A Rome, le matin, on chante une messe votive de la sainte Vierge pour la délivrance du tonnerre et des éclairs. — Rosaire, litanies et bénédiction en l'honneur de sainte Marie de la Divine-Assistance, à Notre-Dame *del Pianto*, *del Popolo*, *in Cosmedin*, du Bon-Conseil, du Très-Saint Nom de Marie, à Notre-Dame de la Porte Angélique, à Saint-Apollinaire, à Saint-Julien *in Banchi*, à Saint-Pantaléon et à Saint-André *delle Fratte*. — On dit seulement le rosaire à Sainte-Marie *in Trivio*, et l'on y ajoute un sermon au Saint-Esprit, dans la rue Giulia. — A la même heure, on chante en musique les litanies de la sainte Vierge, à Sainte-Marie-Majeure et dans plusieurs autres églises de la ville.

VIII. Pour tous les jours de l'année.

— A Rome, tous les jours avant midi, on dit une messe votive de la Sainte-Trinité, à Sainte-Marie de la Paix, en actions de grâces des grâces et priviléges accordés à la Vierge Marie, avec indulgence.
— Dans un grand nombre d'autres églises de la ville, on récite le rosaire, avec la bénédiction du saint ciboire.
— A Saint Marcel et à Sainte-Marie *in Via*, on récite, le matin, le chapelet des Sept-Douleurs de la Vierge Marie.
— A Sainte-Marie *in Cosmedin*, une heure avant la nuit, on récite les litanies de la sainte Vierge. La même cérémonie se fait aussi à Sainte-Marie de la Pitié, à la place Colonne; et le soir, à une demi-heure de nuit, on y récite le rosaire.
— A Saint-François de Paule, aux Monts, on récite tous les soirs le rosaire, une demi-heure avant le coucher du soleil.

IX. Solennités extraordinaires.

— Dans les vigiles des cinq fêtes d'obligation de la très-sainte Vierge, et dans les fêtes de la *Visitation* à sainte Elisabeth et de la *Présentation* au temple, deux heures avant le coucher du soleil, dans l'église du Jésus on fait un sermon sur un de ses miracles et l'on chante ses litanies en musique.
— Dans les autres fêtes de la sainte Vierge, on expose le très-saint sacrement le matin, avant midi, à Saint-Marcel et aux SS.-Anges-Gardiens, avec la bénédiction.
— A Sainte-Marie *del Pianto*, le saint sacrement reste exposé toute la journée.
— Quand on condamne un criminel à mort, on expose le saint sacrement avant le jour à l'archiconfrérie de Jésus et Marie, à Saint-Nicolas *in Archione*, avec la bénédiction.

Parmi les fêtes mobiles, les Romains comptent encore de plus que nous : le *Sacré-Cœur* de Marie, le *Très-saint-Nom* de Marie, la bienheureuse Vierge *Addolorata*, le *Rosaire* de la très-sainte Vierge, le *Patronage* de la Vierge Marie, mère de Dieu, la *Maternité* de Marie, sa *Pureté*, l'*Attente* de son heureux enfantement, son *Mariage* avec saint Joseph, et enfin la fête connue sous le nom de sainte Marie *Auxiliatrix Christianorum*.

Le nom de *Marie* était autrefois en si grande vénération, qu'en certains pays il était défendu aux femmes de le porter. Alphonse IV, roi de Castille, sur le point d'épouser une jeune Maure, déclara qu'il ne la prendrait qu'à condition qu'on ne lui donnerait point au baptême le nom de *Marie*. Parmi les articles de mariage stipulés entre *Marie* de Nevers et Vladislas, roi de Pologne, il y en avait un qui portait que la princesse changerait son nom en celui d'Aloyse. On lit encore que Casimir Ier, roi de Pologne, qui épousa *Marie*, fille du duc de Russie, exigea la même chose de celle qu'il prenait pour femme.

II.

LITANIES PÉRUVIENNES,

Approuvées pour les églises du Pérou par le pape Paul V.

Incipit litania in laudem beatissimæ Virginis Mariæ apud Peruvianos.	Commencement des litanies de la très-sainte Vierge Marie chez les Péruviens.
Ave, Maria. Ora pro nobis.	Je vous salue, Marie. Priez pour nous.
Ave, Filia Dei Patris;	Je vous salue, Fille de Dieu le Père;
Ave, Mater Dei Filii;	Je vous salue, Mère de Dieu le Fils;
Ave, Sponsa Spiritus sancti;	Je vous salue, Epouse du Saint-Esprit;
Ave, Templum Trinitatis;	Je vous salue, Temple de la Trinité;
Sancta Maria;	Sainte Marie;
Sancta Dei Genitrix;	Sainte Mère de Dieu;
Sancta Virgo virginum;	Sainte Vierge des vierges;
Sancta Mater Christi;	Sainte Mère de Jésus-Christ;
Quem tu peperisti;	Que vous avez enfanté;
Mater purissima;	Mère très-pure;
Mater castissima;	Mère très-chaste;
Mater inviolata;	Mère toujours vierge;
Mater intemerata;	Mère sans tache;
Mater charitatis;	Mère de charité;
Mater veritatis;	Mère de vérité;
Mater amabilis;	Mère aimable;
Mater admirabilis;	Mère admirable;
Mater divinæ gratiæ;	Mère de la grâce divine;
Mater sanctæ spei;	Mère de la sainte espérance;
Mater dilectionis;	Mère d'amour;
Mater pulchritudinis;	Mère de beauté;
Mater viventium;	Mère des vivants;
Filia Patris luminum;	Fille du Père des lumières;
Virgo fidelis;	Vierge fidèle;
Dulcior favo mellis;	Plus douce qu'un rayon de miel;
Virgo prudentissima;	Vierge très-prudente;
Virgo clementissima;	Vierge très-clémente;
Virgo singularis;	Vierge incomparable;
Stella maris;	Etoile de la mer;
Virgo sancta;	Vierge sainte;
Fructifera planta;	Plante fertile;
Virgo speciosa;	Vierge toute éclatante;
Pulchra velut rosa;	Belle comme la rose;
Speculum justitiæ;	Miroir de justice;
Causa nostræ lætitiæ;	Cause de notre joie;
Gloria Jerusalem;	Gloire de Jérusalem;
Altare thymiamatis;	Autel de l'encens;
Civitas Dei;	Cité de Dieu;
Luminare cœli;	Lumière du ciel;
Vas spirituale;	Vase spirituel;
Vas honorabile;	Vase d'honneur;
Vas insigne devotionis;	Vase insigne de dévotion;
Thronus Salomonis;	Trône de Salomon;
Favus Samsonis;	Rayon de miel de Samson;
Vellus Gedeonis;	Toison de Gédéon;
Pulchra ut luna;	Belle comme la lune;
Inter omnes una;	Seule entre toutes;
Ut sol electa;	Choisie comme le soleil;
Deo dilecta;	Chère à Dieu;
Stella matutina;	Etoile du matin;
Ægris medicina;	Remède pour les malades;
Cœlorum regina;	Reine des cieux;
Rutilans aurora;	Aurore étincelante;
Valde decora;	Merveilleusement belle;
Lux meridiana;	Lumière du midi;
Flos virginitatis;	Fleur de virginité;
Lilium castitatis;	Lis de chasteté;
Rosa puritatis;	Rose de pureté;
Vinea (1) sanctitatis;	Vigne de sainteté;
Cedrus fragrans;	Cèdre odorant;
Myrrha conservans;	Myrrhe conservatrice,
Balsamum distillans;	Baume qui distille;
Terebinthus gloriæ;	Térébinthe de gloire;
Palma virens gratiæ;	Palme verdoyante de grâce;
Virga florens;	Verge florissante;
Gemma refulgens;	Perle brillante;
Oliva speciosa;	Olive éclatante;
Columba formosa;	Colombe de beauté;
Vitis fructiferans;	Cep fertile;
Navis abundans;	Navire abondant;
Navis institoris;	Navire chargé de trésors;
Mater Redemptoris;	Mère du Rédempteur;
Hortus conclusus;	Jardin fermé;
Rubus incombustus;	Buisson incombustible
Gloria sæculi;	Gloire du siècle;
Nutrix parvuli;	Nourrice de l'enfant;
Radix gratiarum;	Source des grâces;
Levamen molestiarum;	Soulagement des angoisses,
Putee viventium aquarum;	Puits d'eaux vives;
Mater orphanorum;	Mère des orphelins;
Auxilium christianorum;	Secours des chrétiens;
Salus infirmorum;	Salut des infirmes;
Refugium peccatorum;	Refuge des pécheurs;
Consolatrix afflictorum;	Consolatrice des affligés;
Mater pia animorum;	Mère pieuse des esprits;
Regina Angelorum;	Reine des Anges;
Regina Seraphim;	Reine des Séraphins;
Regina Cherubim;	Reine des Chérubins;
Regina Patriarcharum;	Reine des Patriarches;
Regina Prophetarum;	Reine des Prophètes;
Regina Apostolorum;	Reine des apôtres;
Regina Martyrum;	Reine des Martyrs;
Regina Confessorum;	Reine des Confesseurs;
Regina Virginum;	Reine des vierges;
Regina sanctorum omnium;	Reine de tous les saints;
Ora pro nobis.	Priez pour nous.
Ab omni malo et peccato,	De tout mal et péché,
Libera nos, Domina.	Notre-Dame, délivrez-nous.
A cunctis periculis;	De tous dangers;
Nunc et in hora mortis nostræ;	Maintenant et à l'heure de notre mort;
Per immaculatam Conceptionem tuam;	Par votre immaculée Conception;
Per Præsentationem tuam;	Par votre Présentation;
Per cœlestem Vitam tuam;	Par votre Vie céleste;
Per admirabilem Annuntiationem tuam;	Par votre admirable Annonciation;
Per Visitationem tuam;	Par votre Visitation;
Per felicem Partum tuum;	Par votre heureux Enfantement;
Per Purificationem tuam;	Par votre Purification;
Per Dolorem de Christi passione;	Par votre Douleur sur la passion du Christ;
Per Gaudium de illius resurrectione;	Par votre Joie sur sa résurrection;
Per gloriosam Assumptionem tuam;	Par votre glorieuse Assomption;
Per Coronationem tuam,	Par votre Couronnement;
Libera nos, Domina.	Notre-Dame, délivrez-nous.
Peccatores,	Pécheurs que nous sommes,
Te rogamus, audi nos.	Nous vous en prions, écoutez-nous.
Ut illos tuos misericordes oculos ad nos convertere digneris;	Afin que vous daigniez tourner vers nous vos regards de miséricorde;
Ut veram pœnitentiam nobis impetrare digneris.	Afin que vous daigniez nous obtenir une véritable pénitence;
Ut cuncto populo christiano pacem et salutem impetrare digneris;	Afin que vous daigniez obtenir pour tout peuple chrétien la paix et le salut;
Ut omnibus fidelibus defunctis requiem æternam impetrare digneris,	Afin que vous daigniez obtenir pour tous les fidèles défunts le repos éternel,
Te rogamus, audi nos.	Nous vous en prions, écoutez-nous.

(1) La copie que nous avons sous les yeux porte au lieu de *vinea*, vigne, *vena*, veine : nous préférons notre variante.

Mater Dei,
Genitrix Dei,

Te rogamus, audi nos.

—

Ave, de cœlis alma,

Succurre nobis, Domina.
Ave, de cœlis pia,

Fer opem nobis, Domina.
Ave, de cœlis dulcis,

Intercede pro nobis, Domina.

Antiphona.

Recordare, Virgo Mater, dum steteris in conspectu Filii, ut loquaris pro nobis, et ut avertas indignationem suam a nobis.

℣ Ora pro nobis, sancta Dei Genitrix;
℟ Ut digni efficiamur promissionibus Christi.

Mère de Dieu;
Qui mîtes au monde un Dieu,
Nous vous en prions, écoutez-nous.

—

Salut, généreuse Mère, du haut des cieux,
Notre-Dame, secourez-nous.
Salut, charitable mère, du haut des cieux,
Notre-Dame, aidez-nous.
Salut, douce mère, du haut des cieux,
Notre-Dame, intercédez pour nous.

Antienne.

Souvenez-vous, ô Vierge Mère, quand vous êtes en présence de votre Fils, de lui parler en notre faveur et de détourner de dessus nous sa colère.

℣ Priez pour nous, sainte Mère de Dieu;
℟ Afin que nous devenions dignes des promesses du Christ.

Oremus.

Preces nostras, quæsumus, Domine, apud tuam clementiam, Dei Genitricis semperque Virginis Mariæ commendet oratio, quam idcirco de præsenti sæculo transtulisti, ut pro peccatis nostris apud te fiducialiter intercedat.

Cordibus nostris, quæsumus, Domine, benedictionis tuæ rorem, meritis et intercessione beatæ Barbaræ virginis et martyris tuæ, benignus infunde; ut qui ejus imploramus auxilium, tuæ propitiationis sentiamus effectum; per Christum Dominum nostrum, qui tecum vivit et regnat, Deus, per omnia sæcula sæculorum. Amen.

℣ Dominus vobiscum:
℟ Et cum spiritu tuo.

—

℣ Benedicamus Domino;
℟ Deo gratias.

Prions.

Que la prière de Marie, Mère de Dieu et toujours Vierge, recommande nos vœux à votre clémence, puisque vous l'avez enlevée de ce monde pour qu'elle intercède plus efficacement auprès de vous pour nos péchés.

Répandez en nos âmes, Seigneur, la rosée de votre bénédiction par les mérites et par l'intercession de la bienheureuse Barbe, vierge et martyre pour vous, nous vous en supplions; afin que nous qui implorons son assistance, nous ressentions l'effet de votre divine indulgence; par Jésus-Christ notre Seigneur, qui, étant Dieu, vit et règne avec vous dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

℣ Que le Seigneur soit avec vous:
℟ Et avec votre esprit.

—

℣ Bénissons le Seigneur;
℟ Grâces à Dieu.

III.

LITANIES EN L'HONNEUR DE SAINTE PHILOMENE.

Dieu, toujours admirable dans ses saints, a daigné, de nos jours, faire éclater sa toute-puissance d'une manière particulière, par l'intercession de sainte Philomène, vierge et martyre. Son corps fut trouvé à Rome, le 25 mai 1802, pendant les fouilles que l'on a coutume d'y faire, chaque année, dans les lieux consacrés par la sépulture des martyrs. Il fut transporté en 1805, dans l'église de Mugnano, située dans le diocèse de Nole, à six lieues de Naples.

Le concours extraordinaire des fidèles et les prodiges sans nombre qui s'opèrent depuis lors à son tombeau, et dans tous les lieux où son culte s'étend, sont propres à exciter la plus vive admiration et la plus ferme confiance. « Le nom de sainte Philomène, dit un de ses panégyristes, retentit partout avec gloire; sa dévotion gagne tous les cœurs. Evêques, archevêques, princes de l'Eglise, fidèles de toutes les conditions, tous s'empressent de lui rendre hommage. » Le pape Léon XII, témoin des merveilles de son intercession, l'a proclamée la *Grande Sainte*, et après lui, Grégoire XVI a béni une de ses images destinée à recevoir un culte public dans la capitale du monde chrétien.

Les vœux qu'on lui adresse en toute circonstance, les prières publiques que l'on fait dans les églises où son image est vénérée, les dons des fidèles exposés dans ces églises, en reconnaissance des grâces obtenues, attestent le puissant appui que les affligés trouvent auprès de la bonté divine, par la médiation de la sainte martyre, et doivent engager tous les fidèles à y recourir avec piété et confiance.

Seigneur, ayez pitié de nous.
Jésus-Christ, ayez pitié de nous.
Seigneur, ayez pitié de nous.
Jésus-Christ, écoutez-nous.
Jésus-Christ, exaucez-nous
Père céleste, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.
Fils de Dieu, rédempteur du monde, ayez pitié de nous.
Saint-Esprit, vrai Dieu, ayez pitié de nous.
Trinité sainte, qui êtes un seul Dieu, ayez pitié de nous.

Sainte Vierge Marie, reine des Martyrs,
Sainte Philomène, enfant de bénédiction,
Sainte Philomène, qui avez été fille de la lumière,
Sainte Philomène, qui, dès votre enfance, avez choisi Jésus-Christ, pour votre époux,
Sainte Philomène, qui avez méprisé avec un courage héroïque les plus grands honneurs pour rester fidèle à Jésus-Christ,
Sainte Philomène, dont les promesses et les menaces ne purent ébranler la foi et l'amour pour Jésus-Christ.
Sainte Philomène, dont ni les prières d'un père ni la tendresse d'une mère ne purent diminuer la constance,
Sainte Philomène, qui, par votre amour dans les souffrances, avez mérité d'être consolée par Jésus et Marie,
Sainte Philomène, dont l'ardeur pour endurer de nouveaux tourments augmentait chaque jour,
Sainte Philomène, que Dieu confia à la garde des anges, et qui, par leur secours, terrassâtes plusieurs fois la rage de vos persécuteurs.
Sainte Philomène, dont Dieu se plaît à faire éclater la gloire par de continuelles merveilles,
Sainte Philomène, qui avez enduré plusieurs sortes de martyres pour les différents supplices qu'on vous fit souffrir,
Sainte Philomène, qui par votre exemple avez attiré plusieurs âmes à la foi,
Sainte Philomène, qui avez été, comme Jésus, liée à une colonne et frappée de verges,
Sainte Philomène, parfait modèle des vierges chrétiennes,
Sainte Philomène, qui protégez d'une manière particulière ceux qui vous honorent,
Sainte Philomène, que l'Eglise honore et révère comme une illustre vierge et martyre de Jésus-Christ,
Sainte Philomène, qui jouissez d'une gloire immortelle,
Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde, pardonnez-nous, Seigneur.

Priez pour nous.
Priez pour nous.
Priez pour nous.
Priez pour nous.
Priez pour nous.

Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde, exaucez-nous, Seigneur.
Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous, Seigneur.
Priez pour nous, sainte Philomène, afin que nous consacrions comme vous toute notre vie à l'amour de Jésus-Christ.

ORAISON.

O glorieuse vierge et martyre dont Dieu se plaît à faire connaître la gloire par d'éclatants miracles, nous nous adressons à vous avec une entière confiance. Obtenez-nous qu'à votre exemple, nous combattions généreusement tout ce qui s'oppose au règne de Jésus dans nos cœurs; qu'il les orne de vos vertus, cette pureté angélique dont vous êtes un si parfait modèle; et qu'embrasés d'amour pour Jésus, nous marchions constamment dans la voie qu'il nous a lui-même tracée; afin que nous méritions de partager un jour votre félicité éternelle. Ainsi soit-il.

IV.

OM MANI PADMÉ HOUM.

Notice sur la prière bouddhique.

OM MANI PADMÉ HOUM, *ou* OM MA NI PAD MÉ HOUM.

« *Om mani padmé houm*, est la formule de prière bouddhique, la plus répandue et la plus populaire de toutes. Elle est tirée de la langue sanskrite et signifie littéralement : « Salut, précieuse fleur du nénufar, » ou, « Salut, perle (renfermée) dans le lotus. » Mais les Tibétains, en la faisant passer dans leur langue, y ont attaché un sens plus étendu; plus mystique et plus conforme à leur croyance : pour eux elle est le symbole de la doctrine de la métempsycose, et ils la traduisent par ces paroles : La nature suit les lois de la métempsycose par la transmigration céleste et terrestre, par la transmigration des esprits et celle des démons, par la transmigration humaine et animale.

« Cette prière, sorte d'*Ave Maria*, a un chapelet de cent huit grains, faits de bois dur, de fruits secs, de noyaux, composés quelquefois avec les articulations de l'épine dorsale d'un poisson ou d'un serpent, quelquefois de petits ossements humains. Tous les sectateurs de Bouddha, hommes et femmes, vieillards et enfants, lamas (religieux) et hommes noirs (hommes du monde), portent ce chapelet en collier ou en bracelet.

« On voit dans toute la Tartarie, mais plus encore dans le Tibet, cette formule gravée comme inscription sur les monuments, sur le fronton des maisons et le portail des temples. On voit fréquemment de longues chaînes de bandelettes, faites de papier, de soie, de peaux ou d'autres matières liées à des cordages allant d'un arbre à un autre, quelquefois suspendues au-dessus d'un fleuve et attachées au ravin de l'un à l'autre bord; on en trouve même tendues du sommet d'une montagne à celui de la montagne voisine, et qui couvrent le vallon d'une ombre toujours agitée. Chacune de ces bandelettes est ornée, en entier, de la prière mille fois répétée : *Om mani padmé houm*.

« Dans les déserts, les arbres sont dépouillés de leur écorce pour recevoir cette prière sur leur substance ligneuse; les chemins sont couverts de pierres sur lesquelles on distingue les débris de cette inscription à demi effacée; les rochers la montrent de loin au voyageur, écrite en caractères gigantesques.

« Sur le sommet des montagnes, dans le fond des vallées, on rencontre, à chaque pas, de grands monuments faits de pierres brutes amoncelées; chaque pierre a sur sa surface et sur ses contours ces mots symboliques (1). On voit fréquemment ces monuments couronnés de branches d'arbres auxquelles sont suspendus des milliers d'omoplates ou d'autres ossements, ossements souvent humains, tous couverts de cette prière! Ce sont quelquefois, au lieu de branches d'arbres, des têtes de cerfs, de bœufs ou de bouquetins avec leurs cornes ramenées en croissant ou retournées sur elles-mêmes. Le front de ces têtes, dépouillé de sa peau et blanchi, se voit toujours dans toute son étendue couvert d'écriture, et l'écriture n'est jamais autre que cette prière. On l'écrit sur des crânes d'hommes desséchés, sur des débris de squelettes humains qu'on entasse sur le bord des voies publiques.

« Elle se lit surtout autour de la circonférence du Tchakor, c'est-à-dire de « la roue à prières. » La prédilection infinie des bouddhistes pour tout ce qui exprime révolution sur soi, départ et retour continuel, paraît avoir été l'origine de cette roue à prières. Elle exprime, par l'image simple et juste de sa rotation, la loi de la transmigration des êtres, telle qu'ils se la figurent, et qui forme le point de leur croyance le plus clair et le plus enraciné.

« Il y a des roues portatives qu'ils tiennent à la main en les faisant incessamment tourner; d'autres, plus grandes, ressemblent à des cylindres rendus mobiles sur un pivot; d'autres, de grandeur énorme, posées de même sur un pivot, et que l'on fait tourner à force de bras. On en voit de construites sur le bord des torrents et qui tournent au moyen de rouages et d'engrenures; d'autres, posées sur le faîte des maisons, que le vent fait tourner; d'autres encore, suspendues au-dessus du foyer, et qui tournent par la vapeur du feu. Les maisons en ont toujours une longue rangée à leur vestibule, et l'hôte, avant d'entrer, ne manque jamais de leur imprimer un mouvement de rotation, espérant par là attirer le bonheur sur lui-même et sur la maison qu'il vient visiter.

« La prière *Om mani padmé houm* est sue de tout le monde : l'enfant apprend à bégayer par ces six monosyllabes, et ils sont encore la dernière expression de vie qu'on voit se moduler sur les lèvres du mourant. Le voyageur la murmure le long de sa route, le berger la chante à côté de ses troupeaux, les filles et les femmes la laissent continuellement échapper de leurs lèvres; dans les villes et les lamaseries, on en distingue les échos à travers les conversations et le tumulte du commerce; à l'instant du danger, c'est le cri d'alarme, et dans la guerre, le combattant s'arrête près de l'ennemi qu'il vient de tuer, pour célébrer son triomphe par cette prière. Les tribus errantes de la Mongolie et de la Tartarie indépendante, les hordes qui se promènent au nord des deux côtés de la chaîne du *Bokta oola* (la sainte montagne), les féroces et anthropophages sectateurs qui, vers le sud, en possession de la célèbre montagne *Soumeron*, passent leur vie à en faire perpétuellement le tour, murmurent sans cesse cette mystérieuse invocation.

« Tous les points de l'Asie centrale sont couverts d'éternelles processions de pèlerins que l'on voit se

(1) Il y a une de ces pierres à Paris, à la bibliothèque Nationale.

rendre à la montagne de Bouddha (Bouddhala), ou en revenir, rapportant les bénédictions qu'ils y ont reçues, et toujours on les trouve accompagnant du chant de la formule mystique, leur marche lente et paisible dans le désert. De la mer du Japon jusqu'aux frontières de la Perse, cette prière n'est qu'un murmure long et ininterrompu qui remue tous les peuples, anime toutes les solennités, est le symbole de toutes les croyances, l'antienne de toutes les cérémonies religieuses. Le corps de la religion bouddhique couvre une grande partie du monde de ses gigantesques rameaux, et partout cette prière est le véhicule de la vie et des mouvements qui l'animent. »

GABET, *missionnaire lazariste* (1).

Voici l'explication de cette prière telle que la donna M. Klaproth dans le *Journal asiatique* (mars 1831).

Après l'avoir reproduite en caractères indiens nommés *Landza*, en écriture dewanagari, en tibétain et en mongol, il déclare que cette formule sacrée est sanskrite, et rend un sens complet dans cette langue.

OM serait le nom mystique de la Trinité hindoue : il renfermerait à la fois le nom de Wischnou, celui de Siva et celui de Brahma. Mais, ajoute-t-il, cette particule mystique, équivaut aussi à l'interjection *Oh!* prononcée avec emphase et avec une entière conviction religieuse.

MANI signifie *précieux, chose précieuse.*

PADMA (cas locatif *Padmé*) est le *lotus*, la fleur sainte.

Enfin HOUM est une particule qui a le sens de notre *Amen!*

Ainsi le sens de cette phrase est très-clair à ses yeux : elle signifie, suivant la prononciation qu'on adopte, *Oh! précieux lotus, amen ;* ou *Oh! le joyau* (est) *dans le lotus, amen.*

C'est sur cette simple formule que les bouddhistes tibétains et mongols ont composé tant de volumes pour y trouver une explication morale et théologique. Il paraîtrait, au reste, toujours d'après M. Klaproth, que cette formule ne fut apportée de l'Inde dans le Tibet que vers la moitié du VIIe siècle de l'ère chrétienne, par le ministre Rôumi Sambâdka, le même qui introduisit dans ce pays l'usage de l'écriture.

(1) Nous avons copié ce passage dans le *Journal asiatique*; il ne diffère que par quelques mots de celui que renferment les *Annales de la Propagation de la Foi*, juillet 1847.

V.

QUELQUES APERÇUS SUR LA CHUTE DU PAGANISME EN OCCIDENT, ET SUR LA SUBSTITUTION DU CHRISTIANISME A LA MYTHOLOGIE GRECQUE ; A PROPOS D'UN LIVRE FORT REMARQUABLE DE M. ARTHUR BEUGNOT.

Histoire de la destruction du paganisme en Occident, par A. BEUGNOT, de l'Institut de France.

I.

La lutte si inégale, commencée dans les premières années de notre ère, entre les deux religions, présente, pendant les trois premiers siècles, le christianisme grandissant par les persécutions, et toujours fécondé par le sang de ses martyrs : au point que la plus violente de toutes les persécutions, celle de Dioclétien, dont la chronologie de l'Eglise avait consacré d'une manière durable le douloureux souvenir, précède seulement de quelques années le moment où cette religion s'assoit sur le trône avec Constantin. Alors les rôles changent comme par un coup de théâtre, s'il était permis de s'exprimer ainsi. L'établissement de la liberté des cultes laisse voir aussitôt dans le paganisme cette débilité, cette tiédeur d'un culte usé, dont il ne reste plus guère que la partie politique et les cérémonies.

Du côté des chrétiens sont tous les avantages que peuvent donner la puissance de la foi, le sentiment de la vérité, la force du raisonnement, la confiance dans l'avenir et l'ardeur du prosélytisme. Ces deux parts de la société ne sont pas longtemps immobiles en présence l'une de l'autre. La liberté des cultes établit bientôt une lutte dont le paganisme ne se relèvera pas; ou plutôt c'est de la part du christianisme chaque jour une nouvelle conquête, de la part du paganisme chaque jour la perte d'une position. De grands talents brillent de part et d'autre ; mais chez les chrétiens ils se multiplient partout avec une fécondité qui atteste tout ce qu'il y a d'énergie vitale dans leur croyance ; tandis que le peu de fervents défenseurs du polythéisme promènent autour d'eux des regards découragés, en ne se voyant plus soutenus que par l'influence de l'habitude et celle de quelques grands intérêts.

Cette lutte dure un siècle. Mais quelles en furent les vicissitudes ? Et, lorsque le christianisme vainqueur fut, à son tour, assez puissant pour abolir la liberté des cultes, quelles vestiges de son long empire le paganisme laissa-t-il sur la terre ? Combien de temps ces traces sont-elles assez sensibles, assez peu altérées pour constituer, par le fait, une religion puissante encore dans les mœurs, en dépit des lois, et même de la part de celles-ci l'objet d'une grande tolérance ? Car les chrétiens, après avoir détruit le paganisme comme culte public et légal, n'allèrent pas plus loin, et ne firent pas la guerre aux consciences.

L'histoire des derniers temps du paganisme, depuis Constantin, présente, comme nous l'avons dit, des difficultés toutes particulières ; elles proviennent de la destruction de presque tous les ouvrages contraires aux chrétiens ou favorables à leurs adversaires. Ainsi une destruction systématique, opérée non-seulement par les contemporains de cette lutte, mais ensuite par leurs successeurs pendant tout le moyen âge, où le christianisme régnait seul, s'est jointe aux ravages du temps pour nous priver des lumières que devaient fournir les écrivains païens ; tandis que, du côté des chrétiens, on n'a que l'embarras du choix, tant sont abondantes les sources de tout genre.

Au peu d'impartialité que font attendre de tels matériaux ; il faut joindre encore l'empressement des écrivains ecclésiastiques contemporains, intéressés à déclarer le paganisme anéanti, bien avant qu'il le fût réellement. De là, beaucoup d'erreurs historiques dans les écrits des modernes. Les auteurs ecclésiastiques du IVe et même du Ve siècle, laissent bien voir assez fréquemment qu'ils regardaient encore le paganisme comme un adversaire redoutable ; mais ces témoignages précieux passaient inaperçus aux yeux de ces auteurs, prévenus par leurs chants de triomphe prématurés. Pour bien sentir l'importance de ces aveux des docteurs chrétiens, il fallait un *criterium*, un moyen de comparaison en dehors du christianisme ; et il le fallait chercher dans tout ce que le paganisme avait laissé de traces de ses derniers moments. Les siècles qui suivirent Constantin, ainsi envisagés, pouvaient fournir la matière d'un ouvrage capital.

Ce travail n'avait encore été fait par personne. L'Académie des inscriptions et belles-lettres jugea important de remplir cette lacune, et proposa, en 1830, le sujet suivant : « Tracer l'histoire du décroissement et de la destruction totale du paganisme

dans les provinces de l'empire d'Occident, à partir du temps de Constantin ; réunir tout ce que l'on peut savoir par les auteurs tant chrétiens que païens, par les monuments, et surtout par les inscriptions, de la résistance qu'opposèrent au christianisme les païens, principalement de Rome et de l'Italie ; enfin, tâcher de fixer l'époque où l'on a cessé en Occident d'invoquer nominativement les divinités de la Grèce et de Rome. » L'ouvrage que nous annonçons obtint le prix ; et M. Beugnot lui a dû, depuis, son entrée à l'Institut.

Nous avons dit que cet ouvrage, outre les difficultés de sa composition, présentait plusieurs écueils dans son exécution. Le premier était le risque de faire de la théologie au lieu d'histoire, et de traiter un sujet proposé par l'Académie des inscriptions, comme s'il l'eût été par la Sorbonne. M. Beugnot définit nettement, dans sa préface, la manière dont il comprend sa tâche : « Jusqu'au règne de Constantin, le christianisme lutta contre l'ancien culte par la discussion, par le raisonnement, par la propagation d'abord secrète et timide, puis publique et courageuse de ses dogmes ; plus tard il agit ouvertement et par des faits positifs contre le paganisme. La première partie de la lutte fut philosophique, la seconde fut en quelque sorte matérielle ; pendant la durée de celle-ci, l'on vit les chrétiens dépouiller le sacerdoce païen, attaquer les temples, briser les idoles, et disperser sur le sol les débris de l'ancien culte. Il est donc évident que l'écrivain qui traitera la première partie de ce sujet, produira un ouvrage où les idées joueront un plus grand rôle que les faits, et qu'au contraire, celui qui traitera la seconde, écrira un ouvrage où les faits domineront les idées, c'est-à-dire un ouvrage historique.

Autre écueil : c'était de substituer l'histoire des progrès du christianisme à celle du décroissement du paganisme. Laissons encore s'expliquer M. Beugnot : « On ne peut raconter les derniers moments du paganisme sans dire comment son heureux adversaire parvint à lui ravir d'abord le pouvoir, ensuite la vie, et sans traiter beaucoup de questions délicates dont tout écrivain sage n'approche qu'avec timidité. Cependant l'historien qui ne peindrait pas la situation d'esprit dans laquelle se trouvaient les païens, qui adoucirait l'amertume de leurs plaintes, la dureté de leurs menaces, et qui, enfin, ne les laisserait pas parler en toute liberté, cet historien, dis-je, manquerait à ses premiers devoirs. »

« Je regarde comme un devoir d'écrire une histoire simple et vraie des derniers moments du paganisme, et de montrer, non pas ce que les chrétiens et les païens auraient dû faire et dire, mais ce qu'ils ont fait et ce qu'ils ont dit. Je n'irai donc pas me placer, comme ma conscience m'y porterait, dans les rangs des chrétiens ; là je trouverais trop de préventions, de préjugés et de haines, j'écrirais une histoire chrétienne de la chute du polythéisme, et cette histoire, quelque soin que l'on mit à la composer, ne conduirait pas à la vérité. En m'adressant aux défenseurs des idoles, en scrutant les écrits échappés à leurs plumes, en interrogeant les monuments qu'ils ont élevés ; en acceptant, pour un moment, leurs idées et leurs folles espérances, je me flatte de parvenir à pénétrer leurs secrètes pensées, et peut-être aussi à réformer plusieurs fausses opinions admises et répandues par les historiens modernes. »

Ces promesses ont été admirablement remplies. C'est une chose que je crois sans exemple, qu'une telle impartialité dans un pareil sujet. L'auteur semble d'abord éprouver pour le paganisme cette prédilection involontaire que l'on ressent toujours pour le parti vaincu, qui nous attache à Hector dans l'Iliade, à Turnus dans l'Enéide, aux Carthaginois dans l'histoire romaine. Mais on voit bientôt que les traits dont il peint les chefs du parti païen au IVe siècle sont pris sur la nature. Rome était alors, et resta jusqu'à la fin le siége du polythéisme. Pour en étudier les derniers temps, M. Beugnot ne s'est pas placé à Milan ou à Constantinople, sous l'influence de saint Jean Chrysostome ou de saint Ambroise : il a élu son domicile à Rome ; il s'est fait sénateur romain ; il a garni son vestibule des images des ancêtres ; il s'est rendu tous les jours au sénat, devant l'autel de la Victoire, en traversant la ville éternelle, remplie de temples magnifiques, contemporains des grandes époques de la splendeur romaine ; il a conversé avec les pontifes Symmaque, Prétextat, qui l'ont admis aux détails de leur administration pontificale, à la confidence de leur découragement ou au prestige de leurs illusions ; il a vu l'insouciance religieuse de leurs illustres amis, soutiens obstinés cependant de la religion païenne, comme du lien qui conservait une société dont ils étaient les enfants, les continuateurs et les privilégiés ; il a reconnu qu'avec la doctrine de l'intérêt, il y avait encore dans ces derniers défenseurs du paganisme de grands souvenirs de gloire et de patrie, et le respect pour les aïeux qui leur avaient légué ce noble héritable.

Alors l'auteur, ainsi devenu le familier des principaux personnages de son histoire, a pu pénétrer dans les provinces et y retrouver encore, sur une moindre échelle, avec moins d'appareil, mais avec une ferveur plus grande, l'attachement aux anciennes croyances. Il a pu aborder les docteurs chrétiens, comparer avec ses souvenirs leurs plaintes, leurs attaques ou leurs chants de triomphe. L'étude du paganisme chez les païens lui permet ainsi d'exploiter utilement la mine si riche des auteurs ecclésiastiques ; désormais il peut les apprécier.

Mais comment, demandera-t-on, est-il parvenu à connaître ainsi la société païenne ? Les inscriptions, dont l'examen lui était surtout recommandé par l'académie, lui ont fourni une foule de notions sur l'état florissant du paganisme à une époque où, si l'on en croyait quelques écrivains ecclésiastiques, comme Eusèbe, ce culte ne devait plus donner signe de vie. Les nombreuses inscriptions citées par M. Beugnot présentent à ce sujet les détails les plus variés et souvent les plus inattendus. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que ces témoignages lapidaires, contemporains des événements eux-mêmes, tiennent toujours le premier rang dans les sources de l'histoire, et occupent une place beaucoup plus importante dans l'antiquité que dans les temps modernes. Une seule chose que nous regrettons, c'est de n'avoir pas trouvé en notes la traduction, ou du moins la transcription en toutes lettres de ces inscriptions. Il faut être profondément versé dans les études épigraphiques pour comprendre à la première lecture une inscription, et le temps qu'on passe à la déchiffrer interrompt péniblement la suite des idées. Cette forme sévère d'érudition, qui était convenable dans un mémoire destiné à l'académie des belles-lettres, aurait pu être modifiée dans un ouvrage qui s'adresse maintenant à tous les amis de la belle et bonne littérature, et qui, par le nom de l'auteur et le vif intérêt du sujet, doit trouver un grand nombre de lecteurs en dehors de l'érudition proprement dite.

Le trop riche arsenal des lois romaines sous Constantin et ses successeurs a été fouillé, et ses richesses ont été mises en œuvre avec beaucoup de netteté, en montrant les tergiversations du pouvoir dans ces lois contraires qui se succédaient relativement aux deux religions. De là tant d'erreurs diverses de la part des historiens qui ont voulu tirer des conséquences générales de quelque loi isolée.

Les ouvrages de tout genre de cette époque ont été consultés ; l'auteur a su découvrir dans chacun le trait qui lui semblait destiné comme renseignement ; et les livres qui, par leur nature, paraîtraient le

moins en rapport avec son sujet, sont quelquefois ceux dont il a su tirer le plus de parti. Nous n'en prendrons pour exemple que l'usage qu'il a fait des auteurs appelés *régionnaires*, dont les livres sont des descriptions très-succinctes de Rome, dans le genre de nos *indicateurs* ou *guides*. Ils énumèrent par régions, c'est-à-dire par quartiers, tous les monuments qui existaient à Rome de leur temps. M. Beugnot a judicieusement tiré un argument solide de la nullité littéraire de ces ouvrages. « Qui les régionnaires auraient-ils pu ou voulu tromper? Il ne s'agit ici ni d'un poème ni d'une histoire, mais d'une simple topographie monumentale, écrite en style lapidaire, et destinée sans doute à l'usage de ses auteurs bien plus qu'à celui du public. » Or, il résulte des descriptions des deux régionnaires, Publius Victor et Sextus Rufus, qu'il y avait à Rome, sous Valentinien, cent cinquante-deux temples et cent quatre-vingt-trois petites chapelles consacrés aux différentes divinités du paganisme; et, d'après une autre description du même genre, dont l'auteur est inconnu, mais qui se rapporte au règne d'Honorius, postérieurement à la prise de Rome par les Goths, M. Beugnot conclut que « l'ancien culte dominait encore extérieurement dans la capitale, dont l'aspect restait païen, en dépit des progrès ou plutôt de la victoire du christianisme. »

Les ouvrages excellents, ceux qu'on a lus avec le plus d'attention et d'intérêt, ne sont pas ceux dont il est le plus facile de rendre compte. L'idée même que l'on a de la perfection d'une composition, rend plus malaisée la tâche de la faire bien connaître. Le livre est là, chargé de marques, dont chacune était destinée à quelque citation; mais elles ont fini par devenir si nombreuses, que l'étendue d'un compte rendu ordinaire n'aurait pas suffi pour les transcrire les unes à la suite des autres. Or, ce ne sont pas de simples extraits, c'est notre jugement qu'on nous demande; et pourtant il nous semble que chacune de nos réflexions, substituée à une citation, est un vol que nous faisons à nos lecteurs. Le style de M. Beugnot est plein de gravité et d'élévation; ses recherches abondent en détails curieux, pittoresques, caractéristiques; et par sa profonde connaissance du sujet, il nous introduit tout à fait dans la société romaine des IVe et Ve siècles.

Nous avons essayé d'expliquer la nature et les éléments de cette œuvre, qui appartient tout entière à son auteur et qui doit être mise sur une autre ligne que des histoires écrites en langues modernes, d'après les matériaux tous prêts des historiens anciens. Telles sont les histoires de Rollin, de Crévier, de Gibbon, de Le Beau, travaux sans doute justement estimés, mais qui sont plutôt d'habiles rédactions que des compositions originales. Ici, au contraire, nous le répétons, tout appartient à M. Beugnot. Il nous reste à le suivre dans son plan simple, clair, et à offrir à nos lecteurs le résumé des principaux résultats historiques, acquis désormais à la science par ce beau travail.

II.

Déjà nous avons dit quelles ressources la persévérante et judicieuse érudition de l'auteur s'était créées pour suppléer aux lacunes que le zèle partial des chrétiens triomphants s'était efforcé d'introduire dans l'histoire; en même temps comment il avait dominé tout l'ensemble de son sujet d'un point de vue assez élevé pour porter la plus stricte impartialité dans l'ouvrage qui en paraissait le moins susceptible, et pour élever un beau et solide monument historique. Examinons-en aujourd'hui les détails.

Le plan est simple et naturel. Sur douze livres, neuf répondent aux règnes d'autant d'empereurs, qui sont Constantin, Constance, Julien, Jovien, Valentinien Ier, Gratien, Théodose, Honorius, Valentinien III. Entre le Ve, qui est consacré au règne de Valentinien Ier, et le VIIe à celui de Gratien, M. Beugnot a examiné l'état de l'ancien culte dans les provinces: c'est le sujet du VIe livre. Valentinien III, fils d'Honorius, est le dernier empereur dont le règne puisse encore former la matière d'une division dans l'histoire des derniers temps du polythéisme, qui s'écroule avec le colossal édifice de l'empire romain. Désormais, à quelques rares et courtes exceptions près, les empereurs d'Occident ne sont plus que des fantômes impuissants. Toutefois, l'ancienne religion du vaste empire fit encore, sous Anthémius, un de ces faibles princes, un dernier effort qui est le sujet du XIe livre. Dans le XIIe, le paganisme, qui a cessé partout d'être un culte légal, est suivi par tous les lieux où se trouvent encore quelques restes particuliers de ses rites, jusqu'au VIIIe siècle. Là l'auteur reconnaît qu'il est arrivé au bout de sa carrière, puisque, malgré tant d'idées païennes, qui certainement se sont perpétuées jusqu'à nous, quelques-unes même en s'introduisant dans des pratiques de notre religion, on trouve les traces du paganisme assez dénaturées, passé le VIIIe siècle, pour établir que dès lors aucune divinité païenne ne fut plus invoquée nominativement en Occident. « Je m'applaudis donc, dit-il, de pouvoir terminer ici mes recherches, car je craindrais, si j'étais forcé de les prolonger, que le lecteur, en me suivant dans des investigations d'un ordre inférieur, n'oubliât que le paganisme avait autrefois appelé à sa défense de grandes idées et de nobles caractères. »

Tel est en effet le rôle élevé que remplissent dans la très-grande partie de cet ouvrage les derniers personnages païens. Lors de la conversion de Constantin, leur religion, bien que minée par la base, avait encore dans tout l'empire, surtout en Occident, l'existence la plus imposante, et recevait des hommages presque universels. M. Beugnot a réfuté par des faits incontestables les statistiques erronées des chrétiens de ce temps, qui, dans un intérêt bien facile à comprendre lorsqu'il s'agissait d'attirer à eux les chefs de l'empire, exagéraient avec excès le nombre de leurs frères. Dans cette Rome, qui devait jeter tant d'éclat comme métropole de la chrétienté, le christianisme, déjà si fort, tenait encore très-peu de place à l'extérieur, assez longtemps après Constantin, sous Valentinien Ier. C'est ce que démontre un de ces témoignages, indifférents en apparence, et si judicieusement mis en œuvre par M. Beugnot.

« Un voyageur dont le nom nous est inconnu, parcourant l'empire romain vers l'année 374, décrit ainsi la situation religieuse de la capitale: « Il existe dans Rome sept vierges *ingenuæ* et *clarissimæ*, qui, pour le salut de la ville, accomplissent les cérémonies des dieux selon l'usage des anciens; on les nomme vierges de Vesta. Les Romains honorent les dieux et particulièrement Jupiter, le Soleil et Cybèle. Nous savons de plus qu'il existe parmi eux des aruspices. »

« Ainsi continue M. Beugnot, ce voyageur arrivant à Rome au milieu de la plus grande crise religieuse dont il soit possible de se former une idée, semble ne pas s'apercevoir de l'existence du christianisme; la présence des vierges de Vesta lui paraît une chose bien plus digne d'être mentionnée dans son journal, que tout ce qu'avait fait et tout ce que faisait une religion nouvelle dont la mission était de changer la face du monde. »

Il est vrai qu'il n'en était pas de même en Orient, où Constantin transporta la résidence impériale; mais dans tout l'empire, le polythéisme avait encore une prépondérance dont les preuves *irrécusables*, tirées des monuments les plus authentiques, sont opposées aux exagérations d'Eusèbe, qui feraient croire que cet ancien culte national fut définitivement aboli par Constantin.

La situation des deux religions à cette époque

nous semble présentée sous un jour tout nouveau. Tandis que les chefs du christianisme exagèrent sans mesure leur nombre, ceux du parti païen leur répondent par une sorte de fanfaronnade, en feignant d'ignorer, en quelque sorte, l'existence du christianisme. Mais ce dernier, par la rapidité de ses progrès, n'eut bientôt plus besoin de recourir à une déception que les païens de Rome firent durer jusqu'à la fin, voulant faire jusqu'au bout bonne contenance, continuant à observer tous leurs rites, et décernant, comme par le passé, les honneurs et l'apothéose aux empereurs chrétiens qui leur avaient porté les coups les plus violents.

M. Beugnot établit que le paganisme, au commencement du IVe siècle, avait une existence purement factice, qu'il tirait ce qui lui restait de force de l'influence de l'habitude, et que la possession faisait toute sa puissance. « Constantin, en se convertissant, multiplia les périls qui pressaient le paganisme, mais il ne les fit pas naître; et s'il ne s'était point converti, aurait-il pu empêcher que les croyances helléniques et les rites nationaux eussent perdu leur empire sur les consciences, et fussent par conséquent destinés à une destruction plus ou moins prompte? » La démonstration de cette assertion si juste est donc la plus solide réfutation de l'étrange paradoxe de Jurieu. « Peut-on nier que le paganisme est tombé dans le monde par l'autorité des empereurs romains? On peut assurer sans témérité que le paganisme serait encore debout, et que les trois quarts de l'Europe seraient encore païens, si Constantin et ses successeurs n'avaient employé leur autorité à l'abolir. » — La réponse négative à cette espèce de défi de Jurieu ressort de tout le premier volume de l'ouvrage que nous examinons. Aussi l'auteur a-t-il été parfaitement en droit de dire : « L'assertion de Jurieu est, sous quelque aspect qu'on l'envisage, une hérésie historique très-condamnable. »

Constantin, en se convertissant, laissa au culte national sa supériorité politique. La numismatique offre le symbole *parlant* de ce système de concession dans le labarum placé sur les monnaies de cet empereur, entre les mains de la Victoire ailée des païens. M. Beugnot a fait surtout une étude approfondie du caractère politique de Constantin. Il a montré l'habileté parfaite avec laquelle ce prince servait la cause des chrétiens en ne faisant pour eux que ce qu'il pouvait faire, et en facilitant ainsi à ses successeurs un triomphe complet, qu'un imprudent prosélytisme aurait au contraire entravé.

Restait une grande question aux yeux de l'histoire et de la morale, celle des motifs de cette conversion fameuse. Il était sans doute facile de la résoudre, en admettant, avec Zozime, que Constantin espéra trouver dans l'expiation du baptême un moyen d'apaiser ses remords, après avoir fait étrangler son fils Crispus, sa femme Fausta, Licinius son collègue, à qui il avait promis la vie, et le fils même de ce Licinius, auquel il ne pouvait rien reprocher. Malheureusement tous ces crimes furent commis par Constantin chrétien; l'inflexible chronologie d'une époque parfaitement connue ne permet pas de s'appuyer sur cette assertion du seul Zozime, et M. Beugnot n'est pas un écrivain à faire plier un fait. C'est donc une entreprise hardie que celle de vouloir pénétrer dans les motifs d'une conversion suivie de pareils forfaits. Quoique n'ayant rien à opposer aux savantes déductions de l'historien, nous éprouvons une défiance involontaire au sujet de la conviction sincère d'un pareil prince. Il nous répugne, malgré nous, d'admettre des préoccupations d'un ordre si épuré dans une âme tellement perverse. Il est vrai que les contradictions du cœur humain sont souvent bien inexplicables. Ici, le pouvoir immense d'un empereur romain offre la grande difficulté de toute autre explication; car on se demande quel intérêt le tout-puissant Constantin avait à se faire chrétien; notre auteur prouve que tous ses intérêts politiques le portaient au contraire à rester païen. Mais, élevé par son père, Constance-Chlore, dans une espèce de déisme plus favorable au christianisme qu'à la religion nationale, Constantin, qui avant sa conversion avait souvent témoigné son mépris pour celle-ci, finit par la renier tout à fait. Aurait-il été mû par quelque ressentiment qui ne nous est pas connu? Du reste, il ne fait pas de sa conversion, comme Clovis, une condition de la victoire, mais la victoire semble venir le récompenser de chaque mesure qu'il prend en faveur des chrétiens. Peut-être y eut-il dans cette conversion quelque croyance dont un intérêt purement personnel fut la base.

Quoi qu'il en soit, une fois chrétien, entouré des hommages et des actions de grâces de toute l'Eglise, d'un autre côté en butte à la haine des païens, il dut persévérer et se montrer le zélé et constant protecteur de ses nouveaux co-religionnaires. Mais nous avons dit que ce zèle fut toujours accompagné d'une modération pleine de prudence, qui lui donna la plus grande efficacité. Le tableau de la conduite politique de ce premier empereur chrétien est un morceau achevé; il nous semble impossible d'envisager l'histoire avec plus de vérité. « S'il était dans les destinées du christianisme de se répandre en dépit des obstacles, et enfin de conquérir le pouvoir, tout autorisait à penser que l'empereur serait le dernier entre les Romains à déserter les autels de la patrie. Le nouveau culte, en s'élevant graduellement dans la société, devait, après s'être emparé des classes inférieures, attaquer la classe moyenne, l'aristocratie des provinces, les familles sénatoriales, puis le sénat, puis enfin l'empereur, dernier et inutile défenseur des institutions nationales : voilà comment les choses devaient naturellement se passer. La conversion de Constantin renversa toutes les prévisions, changea l'ordre des faits, et le christianisme se trouva dominer au plus haut, et au plus bas de la société, ayant contre lui tout ce qui n'était pas prolétaire ou empereur. »

La position de l'empereur était donc des plus difficiles. « La conduite de ce prince, continue le savant auteur, fut le produit de la nécessité, et non celui d'une politique tortueuse. Comme individu, il était libre; comme empereur, esclave; et son plus grand mérite, à mon avis, est d'avoir jugé sainement les embarras de cette situation. » Son zèle essayait bien de temps en temps jusqu'où il pourrait aller, comme en rendant sa loi pour interdire les sacrifices; mais ces lois-là ne produisaient aucun effet, et il n'insistait pas sur leur exécution.

Son fils Constance suivit absolument la même marche. Les sympathies nationales n'étaient pas encore pour lui; elles se trouvèrent au contraire toutes disposées à accueillir les projets de Julien.

Cet empereur est un de ceux qui ont le plus occupé l'histoire. Ce règne de dix-huit mois a eu autant de retentissement que les plus longs règnes. M. Beugnot le juge avec les lumières d'une science profonde et un esprit de justice qui ne dévie jamais. Ici, les documents pour et contre abondent tellement qu'il est facile de comparer sa méthode avec les autres, et d'y reconnaître sa supériorité. « La victoire du christianisme, comme il le remarque, a rendu Julien plus odieux aux chrétiens et plus cher aux incrédules qu'il ne le mérite. » En reconnaissant les grandes qualités de ce prince, dont la carrière fut courte, la beauté de son génie, son éloquence, l'austérité de ses mœurs, sa valeur éclatante, il nous montre dans son attachement au polythéisme une dévotion qui allait jusqu'à la superstition. Les auteurs païens contemporains en ont tous fait la remarque. Un païen aussi ardent, et portant à ce point le zèle pour ses dieux, avait bien vite dépassé les tièdes sympathies de son temps; et pourtant cette

ferveur aurait été nécessaire pour lutter avec égalité contre le christianisme. Julien, si ouvertement prononcé en faveur de la religion de l'Etat, et chef d'un empire dont toute l'organisation était encore païenne ; fut pourtant obligé de suivre la même ligne politique que Constantin, par l'application inverse du même principe, et de protéger la liberté des cultes. La force morale des chrétiens et la puissance de fait des païens établissaient alors une sorte d'égalité que la politique des empereurs ne pouvait méconnaître. Il est prouvé que Julien a suivi cette ligne. « Je ne veux pas souffrir, disait-il, qu'aucun « galiléen soit forcé de faire quelque chose de con- « traire à sa façon de penser. » Puis nous le voyons attaquer, comme écrivain, par l'injure et le sarcasme, ces chrétiens qu'il protégeait comme empereur. « Le christianisme, dit M. Beugnot, pouvait encore être combattu, mais non plus persécuté. »

Julien paraît ici dégagé de toutes les couleurs exagérées dont l'esprit de parti a diversement altéré sa figure. Aux défauts et aux qualités qu'on vient d'y signaler, se joint un trait qui tient une grande place dans cet homme tout à fait singulier, c'est son goût pour la déclamation et les rhéteurs. Sa dévotion est inséparable de l'amour des traditions helléniques ; pour lui, la première ville du monde est Athènes : et la seule circonstance où il ait abusé de son pouvoir contre les chrétiens, fut lorsqu'il rendit, en 362, la loi qui leur interdisait d'enseigner la rhétorique. C'était à ses yeux une profanation par trop intolérable.

M. Beugnot a réfuté solidement l'expression de M. de Châteaubriand, qui avait appelé Julien le Luther païen. Malgré l'autorité d'un si grand écrivain, il faut le dire, ce titre ne convient nullement à Julien. « Personne n'est moins que lui porté vers l'éclectisme. » Il aime d'un même amour toutes les anciennes croyances helléniques, et l'on ne peut d'ailleurs « lui prêter des projets de réforme que la nature de sa religion et celle des temps ne comportaient pas. »

Pour que cette religion pût comporter une réforme, il lui aurait fallu une profession de foi généralement admise comme type primitif. Mais rien de tel n'exista dans le polythéisme tant qu'il fut dans sa période florissante ; et c'est tout à fait à la fin, après Julien, que la détresse engagea les païens à essayer de formuler régulièrement leurs croyances. Cet acte important est le célèbre discours appelé *Relation* de Symmaque, que ce noble sénateur, préfet de Rome, prononça l'an 382, en présence de Valentinien II, pour le rétablissement de l'autel de la Victoire dans la salle du sénat. Saint Ambroise, comme on sait, répondit à Symmaque. Les pièces de ce grand procès nous sont parvenues intactes ; mais la Relation de Symmaque, traduite en partie par M. Villemain, n'avait pas encore été reproduite entièrement dans notre langue. C'était une bonne fortune pour l'historien de la destruction du paganisme en Occident, de faire connaître le premier, d'une manière complète, ce document si important. M. Beugnot n'hésite pas à le mettre au-dessus de la réponse de saint Ambroise, qui se fia moins en cette circonstance à son éloquence chrétienne qu'à son crédit en cour et à la parfaite connaissance qu'il avait de ce terrain glissant.

Nous voici à une époque où la prospérité corrompt les chrétiens. Gratien, en refusant la robe pontificale, jusque-là revêtue par ses prédécesseurs, détrôna le paganisme et abolit par le fait le souverain pontificat. Car M. Beugnot a réfuté l'assertion des historiens qui l'ont précédé, et tout récemment de M. Orelli, qui tendait à établir qu'après Valentinien 1er plusieurs grands personnages de Rome furent revêtus de cette dignité suprême du sacerdoce.

Le découragement s'empare des soutiens du polythéisme. L'historien Zozime, un des plus ardents, a fourni à notre auteur un tableau frappant de la situation respective des deux cultes sous le règne de Théodose, par le récit d'une action de Séréna, femme de Stilicon. « Séréna voulut visiter le temple de la Mère des dieux. Elle remarqua le collier qui décorait la statue de Rhéa, ornement digne de ce culte divin ; elle le prit et le mit à son cou. Une vieille femme, débris des vierges de Vesta, lui reprocha en face son impiété, et se répandit même en invectives si violentes, que Séréna donna aux personnes qui l'accompagnaient l'ordre de la chasser. Alors la vieille, en descendant les degrés du temple, supplia les dieux de faire peser le châtiment de cette profanation sur Séréna, sur son mari et sur ses enfants. Séréna tint peu de compte de ces imprécations et sortit parée du collier de Rhéa. Depuis ce jour elle vit souvent, soit qu'elle dormit, soit qu'elle fût éveillée, un spectre qui lui annonçait sa mort prochaine : d'autres personnes eurent de semblables visions. La vengeance persécutrice des impies remplit si bien son office, que plus tard Séréna, apprenant le danger qui la menaçait, ne chercha point à l'éviter, et qu'elle tendit aux cordes des bourreaux ce cou naguère orné du collier de la déesse. »

« Rien ne fait mieux connaître, ajoute M. Beugnot, la disposition des esprits à la fin du règne de Théodose, que le récit de Zozime. Ces chrétiens qui, conduits par la nièce de l'empereur, viennent dans un temple païen pour voir ce que c'était qu'un temple, pour tourner en ridicule les objets sacrés, et même pour s'emparer de ceux qui étaient à leur convenance ; la vieille vestale qui, après la dispersion de son ordre, promène dans les temples ses regrets et sa tristesse, et qui, indignée des profanations dont elle est témoin, prend avec témérité la défense de ses dieux, ces personnages, dis-je, montrent avec une singulière vérité, comment le christianisme triomphait et comment le paganisme subissait sa défaite. »

Nous ne pouvons qu'indiquer l'étude aussi intéressante qu'approfondie des caractères de Prétextat et de Symmaque, les deux derniers hommes qui aient jeté du lustre sur le paganisme, dont ils conservèrent imperturbablement le culte à Rome, malgré tant de déboires.

Dans le 6e chapitre de son IXe livre, intitulé *Tableau de la société païenne à l'époque où Rome fut prise par les Goths*, l'auteur nous introduit dans la vie privée des patriciens païens. Ils formaient la partie *stationnaire* de la société ; toute l'énergie d'action se trouvait du côté des chrétiens. « Du fond de son cloître de Bethléem, Jérôme s'appliquait à disjoindre les liens qui unissaient en un faisceau les membres de ce patriciat dévoué si aveuglément à l'ancien culte. » La tolérance habile de ce grand personnage, en autorisant les mariages entre païens et chrétiennes, introduisait dans les familles, par la douce influence des femmes, un prosélytisme auquel résistait difficilement l'indifférence où la tiédeur païenne. M. Beugnot a tracé, d'après saint Jérôme, une description pleine de grâce de l'espèce de sainte conspiration ourdie en famille contre la conscience du pontife Albinus, et où tous les sentiments les plus doux de la nature, les caresses des petits enfants, les témoignages de la tendresse filiale la plus respectueuse, sont appelés comme auxiliaires pour conquérir à la religion du Christ le vieux prêtre des idoles.

Mais l'événement le plus désastreux vient bientôt épargner au zèle des Pères de l'Église ces efforts contre l'influence de l'aristocratie romaine : c'est la prise de Rome par les Goths. Saint Jérôme et saint Augustin tracent le plus triste tableau de ces nobles patriciens romains réfugiés en Afrique et réduits à une misère aussi grande que l'avait été leur fortune. Ce coup fut décisif. « L'invasion des Barbares, en détruisant la civilisation romaine, donna naissance à

une nouvelle société dont la première base fut le christianisme. » Aussi les païens lui reprochaient de puiser ses succès dans les malheurs de la patrie. L'état de l'Italie est alors tellement misérable que « la loi du 6 juin 413 ordonne de rendre les terres ravagées par les Barbares à leurs anciens propriétaires, *si on peut les trouver*, ou bien à leurs héritiers; s'il ne se présente personne, on donnera les terres aux voisins ou à ceux qui les demanderont. »

C'est à l'année 408 que M. Beugnot a fixé l'époque de la destruction ou de la conversion en églises des temples païens de l'Occident, au lieu de l'année 331, que l'on assignait ordinairement à cette mesure définitive. Une aussi grande différence suffirait seule pour prouver l'importance historique de ce travail.

Nous avons dit, dans le cours de cet article, que le culte païen, partout aboli par les lois au commencement du v^e^ siècle, subsista encore deux siècles dans les campagnes, où le Christ fut longtemps appelé le *Dieu des villes*. L'historien de saint Romain apprend même que Vénus était adorée nominativement dans un faubourg de Rouen au commencement du vii^e^ siècle. Longtemps encore les conciles s'appliquent à combattre les restes de la superstition païenne; longtemps encore on peut citer des chrétiens à qui leur zèle à détruire les idoles des campagnes valut la palme du martyre. Saint Martin avait été le type d'un zèle fougueux dont saint Augustin s'efforça d'arrêter le torrent destructeur en conseillant d'appliquer au nouveau culte les monuments de l'ancien, au lieu de les détruire. Malheureusement l'enthousiasme peu éclairé des moines écouta bien plus l'évêque de Tours que celui d'Hippone.

De toutes les divinités du polythéisme, celle dont le culte se montra le plus vivace fut Diane, mais son culte, comme véritablement déesse du paganisme, s'arrête aussi au vii^e^ siècle. La Diane mystérieuse qui était invoquée comme une puissance magique sous le règne des premiers successeurs de Charlemagne et jusqu'au xiv^e^ siècle, prend son origine dans les religions du Nord, ainsi que le démontre M. Beugnot, et n'emprunte au polythéisme romain que son nom. C'est cette homonymie qui l'a fait appeler *déesse des païens* dans plusieurs actes publics, tels que ce capitulaire de Louis le Débonnaire de l'an 867 : « Il ne faut pas oublier que certaines femmes scélérates, retournant vers Satan et séduites par des illusions et des fantômes des démons, croient et disent que, montées sur des animaux et en société de Diane, déesse des païens, et d'une innombrable multitude de femmes, elles parcourent pendant le silence d'une nuit tranquille des espaces immenses.

Les vestiges du paganisme dans le vii^e^ siècle devaient attirer l'attention de l'historien chargé de constater les derniers signes de vie de cette religion; mais c'est dans le milieu du v^e^ siècle qu'elle se dissout de tous côtés par la désertion générale qu'y amène une dernière cause : l'établissement du culte de la Vierge.

Ainsi, les quatre grandes époques de la destruction du paganisme en Occident sont : la conversion de Constantin en 323, le refus fait par Gratien de la robe pontificale en 382, les temples païens détruits ou appliqués au culte chrétien en 408, l'établissement du culte de la Vierge en 431.

« Après le concile d'Ephèse, les églises d'Orient et d'Occident offrirent à l'adoration des fidèles la vierge Marie, sortie victorieuse d'une attaque violente. Les peuples furent comme éblouis par l'image de cette Mère divine, réunissant dans sa personne les deux sentiments les plus doux de la nature, la pudeur de la vierge et l'amour de la mère, emblème de douceur, de résignation et de tout ce que la vertu présente de sublime; qui pleure avec les malheureux, intercède pour les coupables, et ne se montre jamais que comme la messagère du pardon ou du bon secours. Ils accueillirent ce culte nouveau avec un enthousiasme quelquefois trop grand, puisque, pour beaucoup de chrétiens, ce culte devint le christianisme tout entier. Les païens n'essayèrent pas même de défendre leurs autels contre les progrès du culte de la Mère de Dieu; ils ouvrirent à Marie les temples qu'ils avaient tenus fermés à Jésus-Christ, et s'avouèrent vaincus. »

J. B. X.

VI.

ÉGLISE GRECQUE.

VÊTEMENTS ECCLÉSIASTIQUES.

« Le prêtre, avant de célébrer les mystères, se revêt d'habillements particuliers et plus riches que les vêtements ordinaires. Il en est ainsi depuis le commencement du christianisme, quoique le nombre et la forme de ces vêtements aient changé par la suite des temps. On trouve le fondement de cet usage dans l'Ancien Testament : chez les Hébreux, les prêtres et les lévites avaient des vêtements spéciaux consacrés d'une manière déterminée par certaines cérémonies; ils ne pouvaient approcher du tabernacle que revêtus de ces divers costumes, faits d'étoffes de prix, de lin très-fin, de tissus de laine très-rares, et remarquables par la teinture et les broderies les plus précieuses. Autrefois on avait le plus grand respect pour les vêtements sacerdotaux; les femmes et les laïques ne pouvaient y toucher. Chez les chrétiens grecs la forme du costume sacerdotal a moins changé que dans l'Eglise latine. On la retrouve dans les anciennes peintures qui tapissent leurs églises, et l'on est frappé, en assistant aux cérémonies grecques, de voir les saints représentés sur les murs, et les prêtres officiants, revêtus d'ornements souvent identiques.

« Les vêtements sacerdotaux ne sont pas seulement une parure; ils ont, comme tous les objets matériels qui servent au culte, un sens spirituel et mystique destiné à toucher le cœur, et à rappeler à l'esprit les plus saints mystères du christianisme. Nous allons en donner une idée, et faire une énumération sommaire des ornements qui servent aujourd'hui dans l'Eglise grecque.

« 1° Le *stichariun*. C'est une espèce de tunique qui correspond à l'aube des Latins : autrefois le stichariun était blanc; le patriarche seul avait le droit d'en porter un de couleur rouge. Sa blancheur est destinée à figurer la splendeur de Dieu et l'éclat de la dignité sacerdotale. Un autre mystique compare les plis ondoyants de ce vêtement aux flots de sang et d'eau qui sortirent du côté de Jésus-Christ.

« 2° La *zona* ou ceinture, usitée de tout temps. Cette partie du costume est destinée à serrer les reins et à relever la partie inférieure des vêtements lorsque l'on est en marche : elle indique qu'il faut toujours être prêt à se mettre en route pour le service de Dieu.

« 3° L'*epitrachelium* correspond à l'étole : c'est une large bande qui entoure le col et les épaules. L'epitrachelium représente les liens qui entouraient le col de Jésus-Christ lorsqu'on le conduisit chez le grand prêtre et au Calvaire. Le plus souvent on lit

sur l'étole du diacre trois mots grecs qui signifient : Saint, Saint, Saint.

« 4° L'*epimanicicum* correspond au manipule. Les Grecs en ont deux ; sur le droit est peinte le plus souvent l'image du Sauveur. Ils représentent les liens qui serrèrent les mains de Jésus-Christ pendant la passion.

« 5° L'*epigonatium* ou *hypogonatium*, ornement quadrangulaire, attaché à la ceinture et descendant à la hauteur du genou ; c'est un attribut des évêques et des patriarches. Il représente le linge dont se servit Jésus-Christ pour essuyer les pieds des apôtres après les leur avoir lavés. Cet ornement n'a de correspondant chez les Latins que celui que l'on nomme *orale* ou *fano*, et que le pape seul a le droit de porter.

« 6° Le *phenolium* correspond à notre chasuble. C'est un vêtement tout rond avec un trou au milieu pour passer la tête ; c'est aussi l'ancienne forme de la chasuble latine : on en voit encore une dans la sacristie de la cathédrale de Reims ; mais plus tard elle fut échancrée latéralement, et comme elle gênait encore les mouvements, elle fut rognée petit à petit jusqu'à devenir ce que nous la voyons aujourd'hui. La chasuble des prêtres grecs est d'une étoffe unie ; celle des évêques est parsemée de croix et de triangles pour représenter la gloire de la croix et la pierre angulaire, c'est-à-dire le Christ. La chasuble latine offre encore en Italie deux croix (1), en France elle n'a conservé que la croix dessinée sur la partie postérieure.

« 7° L'*homophore* ou *pallium*, ornement particulier aux évêques ; il est fait non de lin ni de soie, mais de laine d'agneau. Il figure la brebis égarée, rapportée sur les épaules du bon pasteur : aussi les évêques sont-ils obligés de s'en revêtir quand ils administrent le sacrement de pénitence. Dans l'Eglise latine il n'y a qu'un nombre très-limité d'évêques qui aient le droit de porter cet insigne ; ce sont ceux auxquels le pape l'a envoyé. Tous les ans, le jour de la fête de sainte Agnès, on bénit à Rome, dans l'église de Sainte-Agnès-hors-les-Murs deux petits agneaux blancs et sans tache. C'est avec la toison de ces agneaux que l'on fait les *pallium* que le pape distribue dans l'Eglise romaine. Avant de les envoyer on les dépose sur le tombeau des apôtres, où ils restent l'espace d'une nuit. Ce pallium est formé d'une petite bande blanche ornée de croix noires ; il entoure le col et descend sur le dos et sur la poitrine. Le pallium des Grecs est beaucoup plus large et plus long que celui des Romains.

« La *chappe* n'est pas usitée en Grèce. Autrefois chez nous c'était le manteau ou le pluvial qui se mettait par-dessus les autres vêtements. Aujourd'hui son manque de souplesse et sa forme bizarre font regretter la simplicité et les plis nombreux de ce costume, dont les anciens monuments de sculpture et de peinture peuvent seuls nous donner l'idée.

« La *crosse* ou bâton pastoral est comme le sceptre des rois un symbole d'autorité. Un ancien vers latin nous apprend que sa partie supérieure ou arrondie sert à diriger ceux qui sont soumis, et que la pointe inférieure sert à combattre les rebelles :

Curva trahit mites, pars punqit acuta rebelles.

« La crosse grecque est presque toujours en bois avec des incrustations de nacre, d'écaille et d'ivoire ; elle diffère surtout de celle des évêques d'Occident par la double courbure qui termine sa partie supérieure. Cette double courbure est formée ordinairement de deux serpents, qui lui donnent une certaine ressemblance au caducée antique, symbole de la paix et de l'union jointes à la prudence : entre les deux serpents est une boule surmontée d'une croix.

« Il y a une légère différence entre la dalmatique du diacre et la tunique du sous-diacre : ces deux ordonnés ne se distinguent que par la manière dont ils enroulent l'étole autour de leurs épaules et de leur poitrine. Il faut remarquer aussi la forme de la mitre, qui est totalement différente de celle des évêques latins. Les prêtres grecs ne coupent jamais leurs cheveux ni leur barbe ; cette barbe donne une très-belle expression à leur physionomie.

« Les costumes ecclésiastiques grecs sont en soie, on y emploie indifféremment toutes les couleurs, hors le noir, qui est inusité même dans les enterrements. » (*Mag. Pitt.*)

(1) Nous croyons que l'auteur que nous citons commet ici une grave erreur ; les chasubles italiennes ne portent aucune croix, à moins qu'on ne veuille donner ce nom au dessin qui se trouve sur le devant.

VII.

LUTTE ACTUELLE DU PRINCIPE MUSULMAN EN ALGÉRIE CONTRE L'ENVAHISSEMENT DE LA CIVILISATION CHRÉTIENNE.

LE MOULE-SAA ET LE MOULE-DRA (1),

BOU-MAZA ET ABD-EL-KADER.

I. — De la tradition arabe et du caractère qu'elle imprime au peuple. — Tradition de Moule-Saâ. — Prophéties. — Sidi-el-Boukrari. — Ben-el-Benna-el-Tlemceni. — Sidi-Aïssa-el-Lagrouati. — Sidi-el Akredar.

La religion musulmane se transmet à travers les générations par les livres sacrés et par la tradition ; mais comme le peuple arabe est, depuis sa décadence, dans un profond état d'ignorance, même sur les choses qui importent le plus à l'existence des sociétés, la tradition joue chez lui, dans la transmission du dogme et des croyances religieuses, un rôle bien plus important que l'écriture.

Dans certaines contrées de la Kabylie et du Dhara, le livre (*Koran*) est à peine connu, et les générations se transmettent les idées les plus absurdes et les plus bizarres sur leur origine et leurs destinées.

Mohhamed ayant fait une religion qui est à la fois la règle de conduite de l'homme envers Dieu et envers son semblable, il en résulte que la religion est chez les Arabes la science morale universelle. Un *taleb*, un savant, est un homme à consulter pour les affaires particulières comme pour les questions religieuses. Il règle les consciences et aussi les débats judiciaires. Il est à la fois prêtre, magistrat et gouvernant... Le savant, étant à la fois le régulateur des intérêts divins et des intérêts matériels, exerce une grande influence sur le peuple ; il en exerce une très-grande aussi sur la tradition : il est pour l'ignorant la vérité incarnée. L'homme grossier, qui par sa position n'est à la portée d'aucune instruction,

(1) M. le capitaine du génie Richard, chef du bureau arabe d'Orléansville, publie, sur l'insurrection du Dhara en 1845 et 1846, un livre rempli d'intérêt et de faits nouveaux, qui prouvent la connaissance approfondie que l'auteur a du caractère et de l'esprit des Arabes. Nous en extrayons des détails fort curieux sur les traditions et les prophéties répandues parmi les indigènes de l'Algérie, et auxquelles les plus éclairés, ainsi que les plus ignorants, accordent une foi aveugle, dangereuse et menaçante, pour la domination française.

Nous ferons remarquer en passant que cet article, fort remarquable à beaucoup d'égards, a été écrit avant la soumission de l'émir Abd-el-Kader. Le lecteur attentif pourra juger de l'extrême importance, même au point de vue religieux, de cette capitulation.

recueille les paroles qui sortent de sa bouche comme des oracles venus d'en haut. On redit, parmi le peuple, certaines paroles des savants; ces paroles passent de bouche en bouche, et arrivent enfin à se mêler toutes défigurées à la tradition. Mais comme la tradition est tout pour l'ignorant, elles acquièrent alors une importance à laquelle elles ne pouvaient pas prétendre, et à laquelle leur propagateur même ne visait pas. C'est ainsi que la tradition s'alimente et même quelquefois se modifie.

Toute la science arabe repose sur trois livres : le *Koran*, qui contient les paroles de Dieu communiquées par l'ange Gabriel; le *Sidi-el-Bou-Krari*, qui redit les paroles du prophète; enfin le *Sidi-Krélil*, qui expose et explique la loi et qui procède des deux premiers. En dehors de ces trois livres sacrés, les Arabes en comptent beaucoup d'autres; mais ils n'ont pas l'importance des trois premiers, et sont sujets à contestation; ils sont à l'islamisme ce que les écrits des Pères de l'Eglise sont au catholicisme, excellents à lire et à consulter, sans être pourtant doués de l'infaillibilité. Les trois livres sacrés sont connus des vrais savants, des gens de loi. Un kadi surtout ne marche jamais sans un Sidi-Krélil, mais la plupart des tolbas de montagne n'en savent pas les premiers mots. Toute leur instruction consiste à écrire quelques actes et quelques lettres qu'ils ne peuvent déchiffrer eux-mêmes, et à savoir mieux que le vulgaire les merveilles de la tradition.

La majorité des tolbas vivant dans une ignorance profonde, il en résulte qu'ils ne peuvent rien enseigner de sensé au peuple, et que celui-ci ne sait que ce que la tradition et la superstition la plus grossière lui apprennent.

La croyance la plus extraordinaire et qui a le plus d'influence sur l'avenir du peuple, et sa manière d'être, est celle du *Moule-Saâ*, c'est-à-dire le *maître de l'heure*, ou mieux, le *dominateur du moment*.

Les Arabes vivent constamment dominés par la crainte de l'arrivée d'un envoyé du ciel, désigné par eux sous le nom de *Moule-Saâ*, qui doit renverser tout ce qui existe, jeter l'humanité dans d'horribles bouleversements, et établir, pendant quelque temps seulement, une certaine félicité publique, comme compensation à tous les désastres qu'il aura produits, à tous les flots de sang qu'il aura fait répandre. Cette idée effrayante de l'avenir est appuyée sur des prophéties non contestées, et tout Arabe, quel que soit le degré de ses lumières, y croit aussi sincèrement que le plus fervent catholique peut croire à tel point essentiel de son dogme, à la Trinité, par exemple.

Ces prophéties sont de deux sortes : les unes sont écrites, et ne sont généralement connues que des savants; les autres sont simplement transmises par la tradition, et, quoique souvent d'origine très-incertaine, sont bien plus répandues et ont bien plus de crédit que les premières.

Sidi-el-Boukrari est le premier des écrivains sacrés qui annonce en termes généraux, mais pourtant suffisamment clairs, l'arrivée d'un homme extraordinaire qui changera tout ce qui existe. Voici cette prédiction :

« Un homme viendra après moi. Son nom sera « semblable au mien; celui de son père semblable « au nom de mon père, et le nom de sa mère pareil « à celui de la mienne. Il me ressemblera par son « caractère, mais non pas par les traits du visage. Il « remplira la terre de justice et d'équité. »

Disons d'abord que Sidi-el-Boukrari ne fait que répéter les paroles de Mohhamed, et qu'ainsi c'est le prophète lui-même qui parle dans cette prophétie. Aussi jouit-elle d'une autorité et d'un crédit immenses : tout musulman y croit comme à son existence. Il est donc bien établi à ses yeux qu'il est constamment sous le coup d'un bouleversement qui peut éclater au moment où il s'y attendra le moins. Cette prophétie ne dit pas, en termes positifs, que cet homme qui viendra après le prophète bouleversera tout; mais les commentaires des savants le disent d'une manière certaine, et puis, en y réfléchissant bien, la chose ressort du sens même des paroles.

Il est dit que le Moule-Saâ, car c'est lui qui est ainsi désigné, s'appellera du nom du prophète, et que le nom de son père sera le même que celui du sien. Il s'appellera donc Mohhamed-ben-Abd-Alla, puisque le père du créateur de l'islamisme se nommait Abd-Alla. Ceci explique pourquoi tous ceux qui, dans la révolte du Dahra (en 1845 et 1846), ont prétendu au rôle d'*envoyé de Dieu*, de *Moule-Saâ*, se sont fait appeler : Mohhamed-ben-Abd-Alla. Ce nom était le premier signe de leur mission divine, et, comme du reste, ils devaient, par leur nature même, être inconnus à tout le genre humain, on conçoit qu'ils devaient prendre de très-grandes précautions pour que leurs véritables noms fussent complétement ignorés dans les lieux où ils exploitaient la crédulité publique.

Le prophète dit que l'homme qu'il annonce ainsi lui ressemblera par le caractère; les savants en concluent qu'il sera d'humeur fort conquérante; qu'il exterminera bien des peuples et ruinera bien des dynasties. Ce commentaire est, en effet, fort rationnel. Ils ajoutent que puisqu'il doit remplir la terre d'équité et de justice, il faudra d'abord qu'il détruise toutes les iniquités qui y règnent maintenant, et, par suite, qu'il fasse mettre à mort les auteurs de ces iniquités. Cet autre commentaire, qui est aussi admissible que le premier, implique bien des exécutions sanglantes, bien des têtes coupées. Les hommes iniques, pour les musulmans, sont non-seulement ceux qui commettent des crimes que poursuivent les lois, mais encore ceux qui ne suivent pas les préceptes religieux. Or, comme toutes les générations qui se sont succédé, depuis que l'étendart du prophète flotte, ont toutes enfreint les saints préceptes, et ont commis toutes les abominations possibles dans le sens religieux, malgré les avertissements des saints personnages qui, de temps à autre, venaient leur reprocher leurs péchés et essayer de les ramener au droit sentier; chacune d'elles a dû vivre et s'éteindre constamment dominée par un sentiment de terreur, en regardant son avenir. La génération actuelle, ne valant pas mieux que les précédentes, et même, au dire de tous les tolbas, valant beaucoup moins qu'elles, doit être tout autant, sinon davantage, dominée par la peur de la vengeance divine.

La prédiction de Sidi-el-Boukrari a besoin de certains commentaires, et ne dit rien sur l'époque de l'arrivée du Moule-Saâ. En voici une beaucoup plus explicite, qui donne plus de détails, et qui détermine l'époque de son avénement; c'est celle de Ben-el-Benna-el-Tlemceni :

« Dans la soixante et dixième année du XIII^e^ siècle, « un homme, nommé Mohhamed-ben-Abd-Alla, sor- « tira du pays de Sous-el-Akci. Il aura avec lui 1600 « tentes; il entrera dans la ville de Maroc et ira de « là à Fez, il s'avancera ensuite sur Tlemcen, et ira « jusqu'à Oran, qu'il détruira. De là, il marchera sur « le pays de la Chaux, qui est Alger, il campera « dans la Mitidja, et y restera quatre mois; ensuite « il abandonnera Alger, ira à Tunis, y restera qua- « rante ans, et mourra. »

On le voit, celle-ci est beaucoup plus claire. L'envoyé du ciel doit venir dans la soixante et dixième année du XIII^e^ siècle de l'hégire, qui est celui que comptent maintenant les musulmans. Nous sommes dans la soixante-deuxième année de ce siècle; c'est donc dans huit ans, c'est-à-dire en 1854, suivant l'ère chrétienne, que cet instrument de Dieu accomplira sa terrible mission.

Ben-el-Benna ajoute quelques détails sur la personne même de *Moule-Saâ*. « Il sera jeune, beau de figure; « il aura des petites lèvres fines, un nez un peu re- « troussé et un signe particulier au front, à peu près

« comme une lentille. Il sera en outre très-instruit « et très-versé dans les saintes écritures. »

Mais en voici une autre, de Sidi-Aïssa-el-Lagrouati, qui a un caractère plus menaçant et plus lugubre, et qui, pour cette raison, doit avoir probablement plus de poids aux yeux des Arabes :

« Publie, ô crieur, publie ce que j'ai vu hier en songe.

« La calamité qui viendra est un mal qui surpas- « sera tous les maux imaginables ; les yeux n'ont « rien vu de pareil, l'homme abandonnera son en- « fant. Il nous viendra un bey soumis aux chrétiens. « Son cœur sera dur ; il se lèvera contre mon maî- « tre d'origine noble, dont le cœur est doux, qui est « beau et prudent, et dont le commandement est « juste.

« Publie, dis : Tranquillisez-vous ; ce qui est ar- « rivé les a dispersés ; ils se sont réfugiés derrière « l'étang salé, ils sont montés sur la cime du Kahar ; « leurs chrétiens ont quitté Oran.

« Le sultan sera juste et équitable envers les « Arabes soumis ; il sera le destructeur des traîtres, « un glaive exterminateur pour eux. »

Cette prophétie, ainsi qu'on le voit, a quelque chose de celles de Jérémie, et, comme elles, s'exprime avec un certain mystère, et a besoin de quelques explications pour être bien comprise.

La calamité dont il est question est celle que la guerre que nous avons faite, pour établir notre domination, a dû nécessairement amener dans le pays ; seulement elle est décrite là avec une exagération tout orientale. Mais il ne faut pas en vouloir à Sidi-Aïssa ; un saint musulman comme lui ne pouvait pas s'exprimer d'une autre manière à notre égard.

Le bey soumis aux chrétiens est Sid-el-Aribi, notre kalifa de la Mina. C'est l'opinion des tolbas qui connaissent cette prophétie et en expliquent le sens ; et il ne faut pas se le dissimuler, elle est de nature à inquiéter sérieusement ce kalifa, quoi qu'il en puisse dire, et quelles que soient les preuves de fidélité qu'il ne cesse de nous donner chaque jour.

Sid-el-Aribi est jeune encore : il est à l'âge où un Arabe, qui est surtout dans une position aussi brillante que la sienne, se moque un peu de la religion et traite assez légèrement ses préceptes. Mais il y a de fortes présomptions pour que ces paroles sacrées réveillent tôt ou tard en lui ses scrupules religieux, et appellent dans son âme le remords et le repentir. Il est à craindre, en effet, que cette prophétie ne se dresse un jour tout à coup devant lui comme une menace du ciel, et qu'alors il n'essaye de se faire pardonner les péchés dont il s'est couvert en nous servant. C'est, du reste, un moment de crise que subissent tous les Arabes dans leurs vieux jours, quand, suivant la loi de la nature, ils commencent à pencher vers la tombe. C'est à ce moment qu'ils sont le plus dangereux ; car un puissant moyen d'expiation étant de faire du mal aux chrétiens, ils sont alors dans de fort mauvaises dispositions contre nous, et sont capables de tous les crimes. Nous ne voulons pas dire pour cela que Sid-el-Aribi nous trahisse ouvertement un jour ; telle n'est pas notre pensée ; mais il peut très-bien se faire qu'après un certain temps de bons services, il nous salue poliment et aille à la Mecque prier le prophète d'intercéder pour lui et de lui obtenir le pardon de ses péchés...

Le bey soumis aux Français s'élèvera contre celui que Sidi-Aïssa appelle son maître, et qui n'est autre chose que le Moule-Sâa. Ces paroles ont une grande portée dans la crise insurrectionnelle, et ont donné à Bou-Maza un titre à son identité avec l'envoyé du ciel prédit ; ses partisans ont dû les exploiter à son profit avec beaucoup de succès. Et, en effet, on sait que Sid-el-Aribi a combattu d'abord le chérif avec énergie, et qu'il ne lui a cédé le terrain qu'après avoir fait tous ses efforts pour le repousser.

Les paroles qui suivent ont un à-propos encore plus frappant, et ont dû produire une très-grande sensation, surtout au moment où les événements semblaient leur donner raison.

Il est dit que ce qui s'est passé a dispersé les infidèles, qu'ils se sont réfugiés derrière l'étang salé, et de là sur la cime du Kahar. Or, c'est à peu près ce qui a eu lieu. Après l'abandon de son goum, notre kalifa s'est retiré, avec les tribus qui lui restaient fidèles, sur la Mina, sous la protection de notre établissement de Sidi-ben-Hhacel, et derrière l'étang salé des Akerma. Il ne lui restait plus qu'à continuer sa retraite jusque sur le Djebel-Kahar entre Oran et Arzeu, pour accomplir la prophétie de point en point. On comprend l'influence immense qu'elle dut donner au chérif, au moment où, après avoir repoussé le général de Bourjolly des Ffittas, où la faiblesse de sa colonne ne lui permettait pas de tenir plus longtemps, il vint se promener en triomphateur dans la plaine du bas Chélif, après avoir en effet rejeté les chrétiens et leurs serviteurs musulmans, derrière cet étang salé dont parle la prophétie. Tous les cavaliers de son goum, alors immense, durent s'attendre à voir, d'un instant à l'autre, les infidèles qu'ils tenaient ainsi bloqués fuir devant eux et se réfugier en toute hâte sur la cime du Kahar. Ce moment est l'apogée de la carrière de cet homme extraordinaire. La confiance qu'il inspirait était alors telle, qu'il put conduire ses soldats au pillage des propres douars de Sid-el-Aribi et de toute la smala qui l'avait suivi dans sa mauvaise fortune, et cela sous le canon même de Sidi-ben-Hhacel, et presque sous les yeux de notre colonne campée à Grélizan.

Il n'y a pas à en douter, la prophétie de Sidi-Aïssa-el-Lagrouati a dû être appliquée à Bou-Maza avec succès, et lui-même a dû en tirer un très-grand parti. Mais celle de Sidi-el-Akredar-el-Kreloufi, que nous allons donner, quoique moins authentique peut être que les précédentes, a cependant dû avoir, pendant la révolte, une plus grande portée qu'elles toutes, attendu qu'elle s'applique d'une manière parfaite à Bou-Maza lui-même.

Voici les paroles de Sidi-el-Akredar :

« Il viendra un chérif de la race de Hhassem, il « s'élèvera derrière le fleuve, et tuera les Français « avec les soldats du Dhara. »

Cette prédiction, comme on le voit, s'applique on ne peut mieux au chef de la révolte du Dhara. Le fleuve qui est désigné ici est le Chélif, et cela se devine aisément, en voyant dans les paroles qui suivent, que le chérif dont il est question doit tirer ses soldats du Dhara. A la vérité, il doit être Hasseni, c'est-à-dire issu de Hhassem, le cinquième kalife, fils d'Ali et de Fatima, une des filles du prophète ; mais comme il était fort difficile de vérifier la généalogie de Bou-Maza, cette dernière condition importait peu.

Nous pourrions continuer l'énumération et l'examen des prophéties qui ont couru parmi les Arabes, car elles sont très-nombreuses et très-variées. Mais ce travail nous mènerait trop loin. Nous avons cité celles qui nous ont paru les plus importantes. La liste de toutes les autres serait vraiment trop longue, car on peut dire que chaque localité a son prophète. Chaque *rouba* (1) que l'on voit blanchir à l'horizon renferme presque toujours les cendres d'un saint homme, dont les paroles, recueillies par la tradition, sont considérées dans le pays comme des oracles, comme autant d'indications pour ce qui doit s'accomplir dans l'avenir.

II. — *Sens résumé des diverses prophéties citées. — Caractère qu'elles impriment au peuple. — Connues et admises par les Arabes de toutes les conditions. — Parallèle entre Abd-el-Kader et le Moule-Saâ. — Croyance de l'émir dans le Moule-Saâ.*

Quoi qu'il en soit des prophéties dont nous avons

(1) Petite construction surmontée d'un dôme pointu,

expliqué le sens, qu'elles soient vraies ou apocryphes, elles n'en ont pas moins une influence immense sur les croyances et le caractère du peuple, et comme telles elles méritent toute notre attention. Peu nous importe, en effet, qu'elles soient authentiques ou non, l'important pour nous, c'est qu'elles soient considérées comme telles. Nous ne pouvons avoir l'intention d'engager une discussion religieuse avec les Arabes, ni prétendre leur démontrer, à l'aide de notre logique et de nos documents historiques, qu'elles sont absurdes; nous perdrions notre peine. Toute discussion à ce sujet n'aurait qu'un résultat : ce serait de convaincre encore plus les Arabes que nous sommes des impies et des ignorants en matière religieuse; car, à leur point de vue, il n'en peut être autrement. Ces prophéties sont crues par eux et admises comme des indications certaines de l'avenir. Voilà ce qui est essentiel, voilà ce qui est important pour nous. Maintenant, résumons succinctement leur sens général, et voyons la conséquence que nous devons en tirer.

La première de toutes et la plus incontestable, celle de Sidi-el-Boukrari, établit, en termes positifs, qu'*un homme viendra, après le prophète, à une époque indéterminée, pour renverser tout ce qui existe, et constituer un ordre nouveau.* Tous les Arabes, quel que soit leur degré d'instruction, ont donc suspendue sur la tête comme une autre épée de Damoclès, la menace de l'arrivée d'un être extraordinaire qui bouleversera leur état, leur fortune, et jusqu'au gouvernement existant. C'est là la croyance capitale. Cette croyance, ainsi qu'il est facile de le conclure, ôte à l'Arabe toute confiance dans la durée de la condition dans laquelle il vit, et le jette dans une incertitude incessante sur son avenir.

D'autres prophéties donnent des détails plus circonstanciés sur la venue de celui que le peuple désigne sous le nom de Moule-Saà. Ainsi, celles de Ben-el-Benna et de Sidi-Aïssa-el-Grouati indiquent à elles deux l'époque de son arrivée, le signalement du personnage, les divers actes qu'il doit accomplir, mais elles ne s'accordent pas sur le détail des événements. Aussi, telle qui admet les paroles de Sidi-el-Benna peut rejeter celles de Sidi-Aïssa. Il en est de même des autres que nous avons citées et celles qui circulent parmi les masses et que nous n'avons pas reproduites. Mais ces contradictions et ces opinions contraires qui circulent sur le *Moule-Saâ* ne font qu'ajouter encore à l'incertitude de l'avenir et faire redouter davantage les bouleversements prédits. Ainsi, celui qui croit aux paroles de Ben-el-Benna n'est, en définitive, pas bien sûr de n'être pas dans l'erreur, et pense quelquefois que Sidi-el-Akredar ou tout autre prophète pourrait bien avoir raison sur le premier. De cette manière, un Arabe quelconque, quelle que soit du reste sa conviction à ce sujet, doit, à la première nouvelle qu'il reçoit de l'arrivée de Moule-Saâ, frémir de tout son corps et l'admettre comme vraie, car le fait de l'événement est évidemment plus fort que ses opinions particulières. En admettant même que, dans sa pensée, le Moule-Saà dût venir dans un autre temps, il pense alors qu'il s'est trompé, et que telle prophétie qu'il avait rejetée jusque-là comme fausse est vraiment la bonne, puisqu'elle est confirmée par le fait.

Il résulte donc bien, des idées que nous venons d'émettre, que les Arabes n'ont aucune confiance dans la stabilité de l'ordre social dans lequel ils vivent, et que, bien au contraire, ils s'attendent à tout moment à une brusque révolution qui doit le changer de fond en comble. Il en résulte aussi, et ceci est le fait capital, que les Arabes n'ont aucune confiance dans la durée de notre domination, et que, loin de là, ils ont la conviction intime que nous serons, tôt ou tard, rejetés hors de leur territoire, comme l'ont été les Espagnols. Ayant constamment dans la pensée que nous pouvons quitter leur pays d'un jour à l'autre, il leur est impossible de nous faire une soumission sincère, et en ceci l'intérêt religieux s'accorde avec l'intérêt matériel ou terrestre; car, non-seulement ils commettent une impiété en se soumettant à l'autorité des chrétiens, mais encore ils attirent sur leur tête toutes les vengeances du terrible Moule-Saâ. Ainsi, la soumission des Arabes envers nous ne peut être, dans le fond de leur pensée, qu'une suspension d'armes...

On pensera peut-être que ces curieuses prophéties, qui donnent à l'Arabe cette déplorable inquiétude de l'avenir, ne sont connues que des gens qui ont reçu une certaine instruction, et sont ignorées par le commun du peuple. C'est une erreur, elles sont aussi répandues que possible. Les *Medhhas*, sorte de chanteurs historiens, qui ne redisent dans leurs chants sévères que les faits du passé et les promesses de l'avenir, se chargent de les colporter et de les livrer à la curiosité publique. Dans les marchés, dans les fêtes, à la porte de la tente d'un chef, dans les camps, ils racontent les merveilles prédites aux oreilles du peuple assemblé autour d'eux. Les Arabes aiment essentiellement les merveilles et les prodiges; chacun d'eux, on peut le dire, a les contes des *Mille et une nuits* dans la tête, bien qu'il n'en ait jamais entendu un mot; les paroles du *Medhha* sont recueillies par eux comme des oracles et entrent dans leur esprit comme l'air dans le vide. Ils en causent entre eux, les commentent à leur manière, et y ajoutent presque toujours des variantes qui sont très-loin de calmer leur exagération ordinaire. Ainsi, la croyance du Moule-Saà est aussi populaire que possible.

Les Arabes qui nous sont réellement dévoués, et il en existe pourtant, quoique le nombre en soit fort restreint, y croient aussi sincèrement que les autres, et dans leurs moments d'abandon et de franchise, ils l'avouent sans détour. Quand on leur demande comment, avec une pareille conviction, ils peuvent se dévouer à notre cause et braver les vengeances qui les attendent, ils répondent qu'ils nous servent avec zèle et dévouement, parce qu'ils sont convaincus que nous sommes trop grands et trop justes pour les abandonner lâchement aux poignards de leurs ennemis, les purs musulmans, quand nous abandonnerons le pays.

Il y a bien aussi une autre idée qui les soutient, c'est qu'il peut fort bien se faire que le Moule-Saâ ne vienne pas de leur temps, et les incertitudes qui règnent sur l'heure de sa venue leur permettent cette espérance. Hbadj-Hhamed, l'agha de l'Ouerensenis, et Si-Mohhamed, l'agha des Sebehhas, les deux seuls serviteurs vraiment dévoués que nous eussions dans la subdivision de Tlemcen, et qui, pour cette raison, ont été assassinés, répondaient franchement, quand on leur posait la question : « Si le Moule-Saà vient « avant notre mort, eh bien! nous partirons avec « vous quand vous quitterez le pays. »

De tout ceci résulte une conséquence fort grave, c'est que nous ne pouvons avoir des Arabes dévoués qui nous servent avec zèle, et qui soient incapables de nous trahir, que ceux qui sont disposés à nous suivre, quand les temps seront venus où nous devons être chassés de l'Afrique et retourner chez nous. Il ne faut pas s'étonner, d'après cela, si le nombre de ces serviteurs fidèles est si restreint. En prenant pour base ce que nous connaissons dans la subdivision d'Orléansville, ce nombre n'atteint certainement pas le chiffre de trente pour toute l'Algérie, et encore, pourquoi ne pas le dire franchement? nous ne donnons un chiffre si élevé que pour ne pas choquer trop violemment l'opinion publique, et pour éviter le reproche d'exagération, qui nous serait très-sensible.

Mais on dira peut-être qu'il doit y avoir chez le

qui sert de tombeau à un saint ou à perpétuer un souvenir sacré.

peuple arabe, comme chez tous les peuples du monde, des hommes d'une intelligence supérieure ; qui, devançant leur génération dans sa marche vers l'avenir, doivent se rire de ces croyances populaires, comprendre la grandeur de notre mission et avoir foi dans la durée de notre domination.

Nous ne pensons pas que l'état d'abaissement dans lequel se trouve en ce moment le peuple arabe, comporte de pareilles exceptions. Si-Mohhamed, l'agha des Sbehhas, qui était sans contredit un des hommes les plus avancés de la génération arabe actuelle, et qui pouvait à juste titre passer pour un esprit fort, puisqu'il avait projeté d'aller visiter la France, habillé à la française, ne pouvait pas lui-même soulever ce couvercle de plomb qui pèse sur toutes les têtes arabes. Quand on le mettait sur le chapitre du Moule-Saâ, il commençait la conversation sur le ton de la plaisanterie ; on voyait qu'il faisait un effort pour secouer la vieille foi traditionnelle ; mais à mesure qu'il citait ses prophéties, sa figure prenait insensiblement un air plus grave, et finissait par atteindre l'expression qui se manifeste devant quelque chose de mystérieux et de sacré. Alors il ne plaisantait plus, son intelligence était étouffée sous ses croyances de *taleb*, et il terminait en disant : « Tout cela est « pourtant vrai ; » et puis après une pause, quand son insouciance et son audace avaient repris le dessus, il ajoutait : « Eh bien ! tant mieux ; si le Moule-Saâ « vient de notre temps, j'aurai au moins la certitude « d'aller en France... »

Abd-el-Kader, qui est incontestablement le premier homme de la génération arabe actuelle, par son intelligence, son savoir et son audace, croit sincèrement au *Moule-Saâ*, et cette croyance vient souvent le troubler dans les rêves de son ardente ambition. Il sait qu'il n'est en réalité que le représentant de la force matérielle, le *Moule-Drâ* (le maître du bras, l'homme de la force), et ne compte sur l'assistance divine qu'au titre de combattant pour la foi. Il sait bien qu'il ne passe pas, aux yeux du peuple, pour un envoyé du ciel, mais seulement pour le chef choisi par lui dans le but de donner de l'unité aux éléments épars de sa résistance. C'est le représentant de la nationalité arabe qui lutte contre le conquérant et défend sa religion et son pays. A ce titre, il est saint aux yeux des Arabes et mérite tout leur respect et tout leur dévouement, mais il est soumis à la loi générale qui domine tout chef d'Etat dans un gouvernement mal constitué. Ses actes sont commentés et jugés par l'opinion publique, et s'ils deviennent trop iniques ou trop oppressifs, il peut, comme tant d'autres avant lui, se faire écraser sous la souveraineté populaire. Aussi, bien des tribus et bien des grands chefs du pays ne se sont pas fait scrupule de lutter contre lui quand, sous le prétexte de la défense de la religion et du pays, il ne visait qu'à satisfaire son ambition et ses intérêts particuliers. La révolte contre son autorité, quand elle touche à l'oppression, est donc une chose toute naturelle, et qui n'entraîne pas nécessairement la vengeance du ciel. Il n'en est pas ainsi pour le *Moule-Saâ :* celui-ci est l'envoyé de Dieu, c'est l'instrument qu'il choisit pour accomplir ses volontés, et quiconque s'oppose à lui assume sur sa tête non-seulement le châtiment des hommes, mais encore la damnation éternelle.

Le *Moule-Saâ* peut commettre tous les actes les plus iniques, il peut même violer les lois et les préceptes religieux ; il peut tout changer, tout bouleverser dans les choses de l'ordre moral, comme dans celles de l'ordre matériel ; aucune voix ne peut s'élever contre lui, et protester contre ses injustices ou contre ses impiétés, ce serait un sacrilége, car il n'agit que sous l'inspiration divine, et Dieu, évidemment, a le droit de tout refaire et de tout changer.

Nous en avons eu un exemple dans ce qui s'est passé sous nos yeux. Bou-Maza (le chef de l'insurrection du Dhara), commettait journellement des actes réputés irréligieux et très-répréhensibles. Il mangeait et buvait pendant le Ramadan ; il priait peu et priait aux heures qui ne sont pas prescrites ; il prenait des femmes dans les *razias*, avait commerce avec elles, et ne s'en cachait pas. Il a dévalisé et fait bâtonner Si-bel-Hhassem, marabout très-vénéré de Kalâ, dont il était jaloux, après l'avoir traîtreusement appelé, sous prétexte de se concerter avec lui ; il a répondu à des gens qui lui réclamaient justice, que pendant quatre ans il abolissait la justice, et que ce n'est qu'après ce temps qu'il la rétablirait : il a commis enfin toutes les infamies et toutes les impiétés qu'un homme peut commettre au point de vue du musulman, et personne n'a osé protester contre lui. Tout cela a été trouvé fort naturel ; et aux yeux de la majorité même, toutes ces infractions aux lois et à la religion étaient une preuve de plus de sa mission divine.

On voit qu'il existe une grande différence entre Bou-Maza et Abd-el-Kader. Le premier est le représentant de la volonté divine, le second, le représentant de la volonté des hommes ; celui-ci doit être, par conséquent, bien au-dessous de celui-là dans l'opinion publique. Il y aurait donc à s'étonner beaucoup de ce que l'envoyé du ciel, le *Moule-Saâ*, ait fait sa soumission au *Moule-Drâ*, l'homme de la force brutale, si les circonstances particulières dans lesquelles ces deux personnages se sont rencontrés ne l'expliquaient suffisamment.

Si Abd-el-Kader et Bou-Maza s'étaient rencontrés dans un pays loin de nous, et où nous ne pouvons agir ; dans le Sahara, où bien même dans le Maroc, nul doute que le premier n'eût été vaincu par le second. Une lutte se serait infailliblement engagée entre les deux héros ; le peuple eût été pour Dieu, comme toujours, et l'aristocratie pour le représentant de ses intérêts, c'est-à-dire pour le sultan ; dans ces conditions, il n'y a pas à douter de quel côté eût été la victoire. Le chérif eût bien certainement accompli les prophéties, et Abd-el-Kader, s'il n'avait pas perdu sa tête, eût été forcé de la courber devant lui. Mais devant la grande affaire de la guerre contre les chrétiens, il devait en être autrement. Ces deux hommes ne pouvaient pas en venir aux mains sous nos yeux, sans nous faire la partie trop belle ; ils ont compris parfaitement, quelles que fussent les antipathies secrètes qu'ils avaient l'un pour l'autre, qu'il leur était plus avantageux d'unir leurs efforts contre nous, que de les user dans une lutte de rivalité qui eût amené la ruine des deux. Ils devaient donc d'abord s'unir pour nous combattre, quitte ensuite à se disputer le champ de bataille quand il serait resté en leur pouvoir. Mais, demandera-t-on, pourquoi est-ce Bou-Maza qui a fait sa soumission à Abd-el-Kader, et non pas Abd-el-Kader qui l'a faite à Bou-Maza ? La chose est toute naturelle. Bou-Maza, qui avait déjà usé une grande partie de ses forces et de son prestige dans sa lutte contre nous, quand Abd-el-Kader est venu chez les Beni-Ouragr, ne pouvait pas raisonnablement se présenter avec le titre de *Moule-Saâ ; son cortége* d'ailleurs ne se prêtait guère à ce rôle en ce moment. Il est venu simplement se soumettre à la seule autorité constituée que les vrais Arabes reconnaissent, et comme ses affaires allaient assez mal alors, il a voulu tirer une nouvelle force de la sanction que Abd-el-Kader donnerait à son commandement, et a accepté avec reconnaissance le titre de kalifa, quoique bien au-dessous de ses prétentions. Au résumé, c'est nous qui, en gênant son essor et en obscurcissant son prestige, l'avons forcé à se soumettre à l'émir.

Beaucoup de personnes ont pensé jusqu'à ce jour que toute la question de la conquête se réduisait à vaincre Abd-el-Kader ; que celui-ci une fois anéanti ou repoussé pour jamais du Tell, les Arabes viendraient enfin à nous, et que le calme le plus profond succédant à la guerre, nous n'aurions plus à nous occuper que de la colonisation ou de l'exploitation

du pays. C'était certainement une illusion bien séduisante, mais c'en était une bien grande.

Ainsi que nous venons de le démontrer, la résistance d'Abd-el-Kader n'est qu'un fait isolé dans la longue résistance que les Arabes opposeront fatalement à notre domination. Quand Abd-el-Kader ne sera plus, un homme venu du désert; du Maroc ou de la Kabylie, viendra; un livre à la main, traînant après lui une invasion de fanatiques, nous culbuter comme un ouragan jusqu'aux portes d'Alger, si nous ne nous tenons pas sur nos gardes. Abd-el-Kader est le représentant de la pure aristocratie religieuse, qui lutte contre nous, en attendant que l'envoyé du ciel arrive. Son temps est marqué; il doit quitter le premier rang et se soumettre de gré ou de force dès que le Moule-Saâ paraîtra.

On pense peut-être que ce que nous avons dit de la conviction particulière de l'émir à ce sujet est exagéré; mais un fait seul en montrera la parfaite exactitude.

Quand Abd-el-Kader apprit l'apparition du chérif dans le Dhara, il ne put contenir son impatience, et écrivit immédiatement à Bel-Kobsili. Celui-ci lui répondit probablement en lui apprenant le véritable état des choses; il dit sans doute que ce chérif se donnait pour le Moule-Saâ, et que plusieurs prophéties justifiaient ses prétentions. Abd-el-Kader, dont toute l'inquiétude secrète est précisément l'arrivée de cet être mystérieux, consulta aussitôt ses livres saints pour s'assurer si, en effet, cette heure fatale pour lui était enfin sonnée. Il est probable que les paroles de Ben-el-Benna furent celles qui le frappèrent le plus, à cause sans doute du rapprochement des dates; il y lut le signalement que nous avons donné, et aussitôt dépêcha deux *talebs* fidèles pour le vérifier sur la personne même de Bou-Maza. Ces deux messagers rencontrèrent le chérif chez les Cheurfa, au milieu de son camp, ils lui dirent qu'ils étaient envoyés par Abd-el-Kader et lui exposèrent franchement le but de leur mission. Le chef de la révolte se prêta de bonne grâce à l'examen qu'ils firent de ses traits et découvrit son front, comme s'il avait été sûr du résultat qu'ils allaient obtenir. Les deux talebs écrivirent le signalement, se retirèrent et l'apportèrent à marche forcée à Abd-el-Kader. Celui-ci, après l'avoir lu attentivement, sembla revenir d'une inquiété cruelle, et déclara que Bou-Maza n'était pas le Moule-Saâ prédit. Et en effet, la figure du chérif ne correspondait pas parfaitement au portrait donné par Ben-el-Benna; il lui manquait la chose essentielle, le signe naturel au front. Il y avait bien un tatouage bleu en forme d'étoile, que les Arabes appellent *ouchem*, mais il lui manquait la *mara*, ou signe inhérent à la peau. Le croirait-on? l'absence de cette mara était une des raisons qui faisaient douter certains talebs de la vérité de sa mission...

III. — *Notre conquête annoncée par les prophéties. — Paroles de Sidi-el-Akredar. — Idée des Arabes sur leur avenir. — Origine et aliment du mépris de l'Arabe pour le chrétien. — Fausseté de ses relations avec nous. — Un trait de son caractère.*

Les Arabes ont des idées parfaitement arrêtées sur leur avenir, leurs livres les en instruisent; ils savent ce qu'ils deviendront et comment ils finiront. On peut dire d'eux qu'ils ont l'histoire de leurs destinées, et qu'ils s'occupent beaucoup plus de cette histoire que de celle de leur passé. Plusieurs de leurs marabouts ont annoncé notre conquête, et les hommes instruits prétendent savoir les détails des opérations que nous devons faire dans le pays.

Le plus remarquable des écrivains sacrés qui parlent de nous est Sidi-el-Akredar. Ce qu'il dit mérite d'être cité. Nous élaguerons, dans cette citation, tout le nuageux ordinaire aux prophètes, pour ne rapporter que les versets les plus clairs.

Voici ces passages tels que les talebs nous les ont donnés :

« Leur arrivée est certaine dans le premier du « 90e; car par la puissance de Dieu je suis instruit « de l'affaire. Les troupes des chrétiens viendront de « toutes parts; les montagnes et les villes se rétré- « ciront pour nous. Ils viendront avec des armées de « toutes parts; fantassins et cavaliers ils traverse- « ront la mer.

« Ils descendront sur la plage avec des troupes, « semblables à un incendie violent, à une étincelle « volante.

« Les troupes des chrétiens viendront du côté de « leur pays; certes, ce sera un royaume puissant « qui les enverra.

« En vérité, tout le pays de France viendra. Tu « n'auras pas de repos et ta cause ne sera pas vic- « torieuse. Ils arriveront tous comme un torrent « pendant une nuit obscure, comme un nuage de sable « poussé par les vents.

« Ils entreront par sa muraille orientale.

« Tu verras les chrétiens venir tous dans des vais- « seaux.

« Les églises des chrétiens s'élèveront, la chose « est certaine; là tu les verras répandre leur doc- « trine.

« Si tu veux trouver protection, va dans la terre « de Kaïrouan, si les troupes des chrétiens s'avan- « cent; et c'est une chose certaine. Et cela après « l'expédition des chrétiens contre Alger, ils vien- « dront à elle et se répandront de nouveau. Ils domi- « neront les Arabes par l'ordre tout-puissant de Dieu; « les filles du pays seront en leur pouvoir.

« Après eux paraîtra le puissant de la montagne « d'Or; il règnera plusieurs années selon que Dieu « voudra et ordonnera. De tous côtés les lieux ha- « bités seront dans l'angoisse, de l'orient à l'occi- « dent; en vérité, si tu vis, tu verras tout cela. »

Comme on le voit, ces paroles annoncent d'une manière positive notre arrivée, et donnent des détails curieux sur ce que nous ferons. L'époque de notre invasion est la seule chose qui ne puisse pas s'accorder; car, en s'y prenant de toutes les manières; soit que l'on compte par années, soit que l'on compte par siècles, il est impossible d'obtenir l'année 1545 de l'hégire où nous sommes entrés à Alger. Les savants disent, à cette objection, qu'il faut qu'une erreur ait été commise par les copistes qui ont reproduit le manuscrit de Sidi-el-Akredar; car il ne peut pas leur venir un seul instant dans la pensée que ce soit Sidi-el-Akredar qui ait lui-même commis l'erreur.

Nous devons occuper complétement le pays, la chose est certaine. Nous pénétrerons dans Alger par la muraille orientale : c'est bien ainsi que la chose a eu lieu; nous bâtirons des églises et nous répandrons notre doctrine : les efforts de M. Dupuch sont là pour donner raison à cette partie de la prophétie; les filles du pays seront en notre pouvoir : quiconque a traversé la rue de la Casbah sait que la chose n'est que trop vraie.

Les divers renforts venus de France, après nos premières opérations, sont aussi clairement annoncés. Il est donc impossible à un bon musulman de ne pas considérer ces paroles comme réellement inspirées par Dieu. Quant aux petites inexactitudes qui s'y rencontrent de temps en temps; le vrai croyant a pour elles une réponse toute prête : les copistes se sont trompés...

Après nous, arrivera le puissant de la montagne d'Or, qui doit nous chasser et nous renvoyer dans notre pays. Ce puissant de la montagne d'Or, ainsi qu'on l'a déjà deviné, n'est autre chose que le *Moule-Saâ*, le sultan exterminateur des infidèles et le régénérateur de la foi. Sidi-el-Akredar annonce aussi plusieurs autres puissants, qui doivent venir pendant notre occupation lutter contre nous et nous créer

des embarras. Ces soutiens de la foi musulmane, qu'il désigne sous le nom de *tsaïr* (puissant, fort), doivent se soutenir entre eux, produire, en nous combattant, de grands bouleversements dans le pays, et attirer sur lui de grandes calamités. Cette partie de la prophétie, que nous ne reproduisons pas, parce qu'elle est trop obscure, se rapporte parfaitement à la crise actuelle. Bou-Maza, tous les chérifs qui ont paru, et Abd-el-Kader même seraient ces *tsaïrs* annoncés. Ceux qui pensaient d'abord que Bou-Maza était le *Moule-Stâ*, se consolent maintenant en disant qu'il est un simple tsaïr, et leur foi dans les prophéties n'en est pas ébranlée.

Ainsi donc, notre domination est prédite et doit durer un certain temps qui n'est pas défini. Les opinions des savants varient sur sa durée, et tous se livrent à de profondes recherches pour éclairer leurs convictions à ce sujet. Tous ces fanatiques attendent dans la solitude et loin de notre contact impur, les yeux fixés sur leurs livres, l'heure qui doit sonner notre défaite et notre expulsion.

Le Moule-Saâ, après nous avoir chassés, nous succède dans le gouvernement du pays. Son règne doit durer 5, ou 7, ou 9 ans, suivant le dire des talebs. Après quelques années de paix et de prospérité générale qu'il aura produites, en compensation des calamités qui auront payé son avénement, d'autres calamités, encore plus grandes que toutes celles qui auront frappé le peuple arabe, viendront fondre sur lui. *Jadjoudjaoumadjoudja* paraîtra alors. Jadjoudjaoumadjoudja est un peuple innombrable de sauvages que Sidna-Kornin a enfermés entre deux montagnes de pierre, et qu'il a scellés sous un grand couvercle de fer. Quand ce couvercle de fer aura été suffisamment rouillé par le temps, les prisonniers, qui ne cessent de le secouer, finiront par vaincre la résistance qu'il leur oppose et feront irruption dans le pays. On verra alors une dévastation à nulle autre pareille. Quand ils passeront près d'un fleuve ou d'un étang, ils en boiront toute l'eau d'un trait et le mettront à sec; quand ils traverseront un champ ou un verger, ils en mangeront non-seulement tous des fruits, mais encore toute la végétation, de quelque nature qu'elle soit. On comprend qu'en agissant ainsi, ils réduiront bientôt le pays à n'être plus qu'un désert. La calamité sera alors arrivée à son comble. A ce moment, *Jésus-Christ*, que nous avons la naïveté, au dire des talebs, de croire mort, et qui a été seulement enlevé au ciel, descendra sur la terre et exterminera tous les *Jadjoudjaoumadjoudja*. Leurs cadavres couvriront le sol, et comme, en pourrissant, ils produiront infailliblement la peste, Dieu enverra du ciel d'énormes oiseaux qui auront pour mission de les enlever et de les jeter bien loin dans la mer. Le Christ régnera alors dans toute sa majesté et fera goûter aux Arabes une félicité jusque-là inconnue. Malheureusement, ce bonheur ne durera pas longtemps; Sidna-Aïssa, après un règne de courte durée, ira mourir à la Mecque, et après lui, les hommes périssant sans se reproduire, la race humaine s'éteindra insensiblement et la fin du monde arrivera. Voilà la croyance générale des Arabes sur leurs destinées. On voit que c'est un produit confus de quelques passages de la Bible. Jadjoudjaoumadjoudja ne peut être que Gog et Magog, jouant ici le rôle de l'antechrist, qui, suivant le prophète Daniel, doit couvrir la terre de crimes et d'impiétés et précéder le deuxième avénement du Christ.

Avec de pareilles idées, l'Arabe ne doit espérer aucun bonheur sur la terre, et doit trouver tout naturel le sanglant désordre dans lequel il vit. Ceci est un trait funeste et capital de son caractère, car il nous ôte presque l'espoir de nous l'attacher par le bonheur que la domination d'un peuple civilisé comme le nôtre doit nécessairement lui apporter. Les Arabes, ainsi que tous les êtres vivants, aspirent au bonheur de toutes leurs forces; mais quand ils l'ont goûté quelque temps et qu'une cause légère de désordre vient les agiter, on dirait qu'ils se rappellent tout à coup leurs terribles destinées, et ils s'y précipitent aveuglément, comme poussés par un instinct fatal. Dans ses rapports avec nous, ces tendances déplorables tirent un nouvel aliment de la haine et du mépris traditionnels que tous les musulmans nourrissent contre les chrétiens.

Il est impossible que le principe musulman, qui a disputé la domination du monde au principe chrétien, ne conserve pas pour lui une répulsion invincible. Cette répulsion, en quelque sorte originaire, n'a pu que grandir dans le cours des siècles, toutes les fois que les peuples qui les représentent ont été en contact.

Les Arabes, dans les premiers élans de leur foi primitive, sont venus nous envahir, et, sans la vigueur de l'homme de génie qui gouvernait alors la France, il est probable que douze siècles plus tard nous ne serions pas venus recommencer la lutte dans leur propre pays. La raison qui les avait poussés sur nous, l'enthousiasme de la foi, produisit la grande crise des croisades, la plus extraordinaire qui ait agité le monde chrétien. Huit échecs successifs, en deux siècles, nous forcèrent à la retraite, et le christianisme, retiré dans ses limites premières, dut renoncer à la lutte, comprenant en quelque sorte instinctivement que la religion qui proclame la fraternité des hommes ne pouvait pas, sans renier son principe, se propager à travers le monde à grands coups d'épée. Le christianisme renonça aux croisades, et créa des missions; il entra dans les voies évangéliques qui lui étaient tracées. L'islamisme, prenant sa retraite pour une défaite complète, osa plus tard venir l'attaquer presque chez lui, et commença cette guerre de corsaires qui est la plus grande honte que la chrétienté ait eue à subir. On vit alors des Etats puissants comme la France, l'Espagne, et qui le croirait, l'Angleterre, qui aspire à la souveraineté des mers, payer un tribut annuel au chef de ces corsaires, au pacha d'Alger. Charles-Quint, l'empereur puissant, qui commandait aux deux mondes, veut secouer le joug honteux qui pèse sur la chrétienté tout entière, et il échoue misérablement devant le repaire des forbans.

De cette époque néfaste date le mépris du musulman pour les chrétiens, mépris, osons l'avouer, justement mérité. Avant, c'était la haine; dans les luttes précédentes, les défaites et les succès s'étaient équilibrés des deux parts, l'expulsion de l'Espagne avait contre-balancé nos croisades; mais notre honteuse faiblesse devant ces voleurs de mer qui emmenaient nos pères esclaves à Alger, mais le rôle mesquin et timide de l'occupation espagnole durent ajouter infailliblement le mépris à la haine, et c'était justice. A cette époque de honte pour nous, les Arabes parlaient des chrétiens comme ils parlent à présent des nègres, leurs esclaves, et probablement avec plus de dédain; car le nègre, s'il est vil, est au moins musulman. Nous étions les égaux des juifs, et, en effet, dans l'esprit des Arabes, le terme de *roumi* a été et est encore, pour bien des gens, tout aussi injurieux que celui d'*ihoudi*. L'agha Ben-Zitouni a voulu, sous nos yeux, frapper d'une amende de 50 douros un homme des Sendjes, qui avait osé l'appeler chrétien, et ce n'est qu'avec beaucoup de peine que nous sommes parvenus à lui faire comprendre toute l'impertinence de son indignation.

A cette époque malheureuse, les petits enfants jouaient sous leurs tentes avec les débris de certains objets français, pillés par les corsaires et répandus ensuite dans le pays par les colporteurs arabes, et quand ces enfants demandaient d'où leur venaient ces jouets, leur mère leur répondait qu'ils avaient été pris aux chrétiens, et leur première pensée était un mépris pour ce peuple qui se laissait ainsi prendre tout ce qu'il avait. L'homme, au berceau, com-

mençait donc à nous jeter le dédain, et à mesure qu'il grandissait, les préjugés religieux, développant peu à peu ce premier germe, finissaient par produire l'antipathie et la haine à leur plus haut degré.

Maintenant, pendant notre domination, où bien des causes qui inspiraient ces sentiments hostiles ont disparu, d'autres circonstances viennent, dans le secret de la tente, nous rendre odieux et défigurer notre caractère. L'Arabe, quoique fort malheureux en cet endroit, est pourtant fort jaloux sur ses droits conjugaux. Le sentiment de la pudeur, qui est le parfum de la femme civilisée, étant inconnu à la femme arabe, il essaye de contenir ses déréglements par la terreur. Pour se préserver de ses voisins, il ne compte que sur son fusil; mais pour se préserver de nous, il tâche de nous rendre un objet d'horreur. Il raconte donc à sa volage moitié que nous buvons du sang comme des tigres, que nous égorgeons les femmes et les petits enfants, et que nous mangeons leurs membres tout crus. La moitié n'en croit peut-être rien, mais l'enfant qui écoute ouvre ses oreilles, et ne perd pas un mot de tout ce qui se dit. Ces horribles mensonges se gravent dans son esprit, et lui laissent une impression tout aussi fâcheuse que le jouet dont nous parlions tantôt. Pour lui, nous sommes les ogres de nos fables, et il ne faut pas s'étonner qu'il se sauve à notre approche en poussant des cris de terreur.

C'est ainsi que l'Arabe, tout en voulant préserver sa tente d'un affront qui, quoique extrêmement commun, n'en est pas moins fort affligeant, perpétue dans ses enfants les sentiments d'hostilité et d'antipathie qui l'animent contre nous. Il obtient ainsi deux résultats qui lui sont également chers : le secret de la famille et la transmission de la haine du nom chrétien.

Dans sa nature et dans ses relations avec les siens, l'Arabe ment toujours et ne dit la vérité que par accident, et en quelque sorte par hasard. On doit juger, d'après cela, quel doit être le genre de nos relations avec lui. Nous trahir et nous mentir sont non-seulement deux choses qui sont dans son caractère, mais deux actes extrêmement louables devant sa conscience. Il est fier d'une mauvaise action commise contre nous, comme un Français peut l'être d'un trait d'esprit ou d'un acte de bravoure. Dans ses relations avec nous, il ne peut donc apporter que perfidie et trahison, et l'histoire de nos seize années d'occupation est là pour en témoigner d'une manière éclatante. Malheureusement, il est dans notre caractère d'être extrêmement confiants et de croire assez volontiers à ce qu'on nous dit; c'est un grand défaut, parce qu'avec les Arabes, la première qualité indispensable à quiconque a des relations avec eux, est de ne jamais croire un mot de ce qu'ils racontent. Il faut, pour découvrir la vérité au milieu du déluge de mensonges dont ils l'inondent, employer la méthode connue en topographie sous le nom de *méthode de recoupement*. Ce n'est qu'en prenant plusieurs indications diverses, et partant de sources étrangères qu'on peut, à l'aide de leur coïncidence, s'assurer de l'exactitude d'un fait.

Un Arabe que l'on consulte sur la meilleure route à prendre commence à se consulter lui-même sur celle qui lui convient le mieux, et, pour le plaisir de manger une figue de Barbarie, ou de boire une jatte de *leben* (lait) dans un douar ami, il ne se fait pas le moindre scrupule de jeter une armée entière dans des ravins inextricables, et dont elle a beaucoup de peine à se tirer.

Nous pensons avoir maintenant suffisamment fait apprécier la largeur de l'abîme qui nous sépare de l'Arabe, et nous allons, par un dernier trait, essayer d'en sonder toute la profondeur.

IV. — *Des confréries religieuses. — Exemples de quelques influences religieuses. — Hostilités entre l'ordre des Moule-Taïeb et celui des Moule-Abd-el-Kader. — El-Hhadj-el-Arbi, chef des Moule-Taïeb. — Un mot sur le Maroc. — Un mot sur le Sahara et sur la Kabylie.*

La population du nord de l'Afrique se divise en plusieurs confréries religieuses. Les plus importantes et les plus nombreuses sont celles de Moule-Taïeb et de Moule-Abd-el-Kader. Le chef de la première, El-Hhadj-el-Arbi, a son siége à Ouezan, ville du Maroc, environ à six lieues de Fez; le chef de la seconde a le sien à Alexandrie, la capitale même de l'Egypte. Sans entrer dans le détail de l'organisation et des statuts de ces diverses confréries, nous allons seulement nous occuper du rôle qu'elles jouent dans la lutte du peuple arabe contre nous, et l'action qu'elles exercent sur lui dans ses rapports avec nous.

Ce qui distingue ces confréries au point de vue religieux, c'est d'abord le *dzeker*, c'est-à-dire les paroles qui doivent être dites sur le chapelet, puis le nombre et la variété des prières, et enfin certaines pratiques de piété particulières. Le dzeker est donné aux khrouans (1), membres de la confrérie, par leurs chefs respectifs ou par leurs correspondants, que les Arabes appellent *monkedam*. Ce *dzeker* est un secret, ainsi que les instituts de l'ordre; c'est en quelque sorte le mot d'ordre des *khrouans;* il ne doit être divulgué par eux sous aucun prétexte.

Ces confréries prétendent n'avoir aucune relation avec les choses politiques; elles prétendent que les affaires de ce monde ne les regardent point, et tout en feignant de ne pas s'en mêler, elles s'y mêlent, malgré leur apparente humilité et leurs protestations, avec beaucoup d'ardeur. Du reste, comme la lutte contre les chrétiens est une affaire essentiellement religieuse, on ne peut guère, en bonne justice, leur reprocher d'y prendre une part active.

Les membres des confréries religieuses ont des relations intimes avec les *zaouïas* (2) de marabouts, bien qu'ils diffèrent de beaucoup de ceux-ci. Les *marabouts*, quoique de race sainte, peuvent aller à la guerre, commander des hommes armés, porter eux-mêmes des armes, comme notre kalifa Sidi-el-Aribi, par exemple, tandis que les *krouans* d'une confrérie ne doivent jamais aller au combat, et ne peuvent porter des armes que par exception, et quand ils craignent pour leur vie. Ils n'ont, du reste, jamais besoin de se défendre; respectés par tout le monde, ils peuvent sans crainte visiter des camps ennemis; leur faire du mal est un sacrilége qui attire aussitôt sur la tête du coupable la vengeance du ciel. Il perd un œil, il devient sourd, il se casse une jambe, il lui arrive enfin nécessairement un malheur, dont la gravité dépend de la sévérité du saint qui le punit.

Beaucoup d'entre eux sont savants, et s'adonnent à l'éducation des enfants. D'autres, d'un ordre plus élevé, n'enseignent plus à lire; ils se livrent à des travaux plus difficiles; ils expliquent les livres saints aux jeunes gens qui ont déjà vaincu les difficultés de la lecture et qui recherchent une instruction plus étendue.

Ceux qui se livrent ainsi à l'instruction publique ont une influence immense; ils ajoutent au prestige, que tout homme religieux et savant a devant les Arabes, l'ascendant du maître qui instruit.

Les membres des confréries conservent le dépôt sacré des livres et des traditions. Ils expliquent le sens mystérieux des prophéties, et convaincus de leur vérité, ils attendent avec confiance que le moment de notre expulsion soit venu. Dans la conviction que cet événement s'accomplira un jour, ils

(1) *Krouan*, pluriel de *kro*, frère.
(2) Réunion, douar de marabouts qui prennent ainsi le nom de zouas.

se gardent de toute communication avec nous, voulant avant tout paraître sans reproche devant le *Moule-Saâ*. Ces hommes sont nos plus dangereux ennemis ; la réputation de pureté et de sainteté qui les entoure leur donne un grand ascendant sur les autres ; et comme ils n'emploient leur autorité et leur crédit qu'à nous combattre sourdement dans l'opinion publique, ils nous font un mal d'autant plus dangereux que nous en ignorons la source. Ils nous étreignent de toutes parts dans un vaste réseau de haine et de conspiration : ce sont eux qui font parler les *derouiches* (1) contre nous, qui, suivant les circonstances, repandent telle ou telle prophétie qui nous est hostile ; ce sont eux qui font circuler tous ces bruits menteurs sur nos actes, qu'ils défigurent, et sur nos quelques revers dont ils déculplent l'importance. Ils font passer avec une célérité extraordinaire les lettres incendiaires de l'émir ; c'est à eux que ses courriers arrivent, et ceux-ci reçoivent toujours pour leur peine une bonne *diffa* (2) et de bons douros : ces lettres sont, du reste, des sources considérables de bénéfices pour ceux qui les apportent. Bien des fanatiques, dans leur enthousiasme religieux, les payent jusqu'à 10 douros. Tous ces courriers mystérieux qui nous échappent et qui nous glissent entre les doigts comme des anguilles, réalisent à ce métier des sommes considérables, et ont de plus l'avantage d'être bien reçus partout. Nos chefs indigènes les plus élevés, et même ceux sur la fidélité desquels nous comptons le plus, font comme les autres, et croiraient commettre une profanation en arrêtant, ou seulement en recevant mal le messager qui porte le cachet de celui qui combat pour la religion.

Ce sont les membres de ces confréries qui font arriver à destination les secours que les fidèles envoient à l'émir ou à tout autre défenseur de la foi qui lutte contre nous, et ces secours sont plus considérables que nous ne pourrions le penser. Enfin, ce sont eux, en un mot, qui centralisent les correspondances, les offrandes qui alimentent la haine du chrétien, qui sont l'âme des conspirations, et qui, un beau jour, quand la lutte s'engage contre nous, apparaissent tout à coup au milieu des groupes hostiles, comme des étendards jusque-là cachés, qui nous semblent flotter au vent pour la première fois...

Il est inutile de le dire, ces confréries religieuses sont hostiles les unes aux autres. Ainsi, celle de *Moule-Taïeb*, qui domine dans le Maroc, et celle de *Moule-Abd-el-Kader*, qui devient plus puissante en s'avançant vers l'est, luttent entre elles, suivant leurs moyens et suivant les circonstances. Le père d'Abd-el-Kader, El-Hhadj-Mahhidin, était le grand *moukedam* de la seconde, et cette circonstance peut expliquer l'antipathie et l'inimitié qui séparent l'émir de El-Hhadj-el-Arbi, et, par suite, de l'empereur lui-même. Peut-être bien qu'au fond de cette répulsion que l'Etat constitué du Maroc éprouve pour lui y a-t-il autant de haine de moines que de haine de rivaux.

El-Hhadj-el-Arbi, le chef des Moule-Taïeb, exerce une influence immense sur les populations du Maroc et sur celles de l'Algérie. C'est un saint, c'est, pour les musulmans, le représentant de Dieu sur la terre. On raconte qu'il a une mule qui sert à ses ancêtres et à lui depuis plus d'un siècle, et qui ne marque jamais plus de quatre ans. Il a le don des miracles, et les fidèles ne tarissent pas sur les merveilles qu'il exécute journellement. Du fond de sa petite ville d'Ouazan, il correspond avec tout le Maroc et l'Algérie, tient toutes les consciences suspendues à ses ordres, et remue tous les fils secrets qui agitent le peuple arabe. Il peut d'un mot produire bien des commotions et des bouleversements. C'est lui qui désigne le successeur à l'empire, et le nouveau sultan vient recevoir l'investiture de ses mains. Comme on le voit, il jouit de tous les immenses priviléges de notre papauté chrétienne. . . . . .

Par une circonstance fort heureuse pour nous, il est l'ennemi religieux d'Abd-el-Kader, et nous avons connu une lettre dans laquelle il le combattait de toutes ses forces, mais avec beaucoup de sens et de raison. Il disait que ce n'était qu'un chef de soldats, incapable de lutter contre nous et de rien constituer ; qu'il ne faisait que le malheur des Arabes, et que Dieu s'était retiré de lui à cause de ses iniquités. Il ordonnait de lutter contre son influence, ajoutant que notre heure n'était pas encore venue, et que tous les efforts pour nous expulser n'aboutiraient qu'à des désordres sanglants et ruineux pour le pays...

Dans un gouvernement comme celui du Maroc, où la politique touche à chaque instant à la religion, il est impossibile que El-Hhadj-el-Arbi n'ait pas une grande influence sur les décisions de l'empereur. Et cette circonstance explique, en dehors de la haine que Mouley-Abd-er-Rhaman éprouve pour l'homme qui vient ainsi établir une autorité rivale à côté de la sienne, les bonnes dispositions qu'il a manifestées à notre égard, dans nos relations avec lui, depuis la bataille d'Isly. Ces bonnes dispositions ne peuvent être que sincères pour le moment.

Tout le monde comprend maintenant parfaitement cette question du Maroc, qui nous a d'abord paru fort obscure. Il est évident pour tous ceux qui ont un peu réfléchi sur le caractère d'Abd-el-Kader et sur le rôle qu'il prétend jouer, que dans ses projets d'avenir il ne songe à rien moins qu'à détrôner l'empereur lui-même, en soulevant son propre peuple à l'aide du levier puissant dont il dispose : le fanatisme religieux. La déira de l'émir est le noyau d'un nouvel Etat qui, des montagnes du Rif, échappées à l'autorité de Mouley-Abd-er-Rhaman, doit lutter à la fois contre celui-ci et contre nous, et s'agrandir graduellement sur les débris qu'il formera autour de lui. L'idée est, sans contredit, très-hardie, et pourrait bien réussir de l'autre côté de la Moulouïa ; l'empereur le sait fort bien. Dans un état aussi mal constitué que le sien, où l'équilibre de la paix n'est jamais qu'instable, une faible secousse peut amener des catastrophes terribles. Devant une si cruelle perspective, il comprend que ce qu'il a de mieux à faire, c'est de s'unir à nous contre l'ennemi commun. Mais, comme il est le chef légitime de l'islamisme, et qu'il doit conserver dans toute sa pureté le dépôt sacré de la foi, et respecter, aux yeux de la foule, jusqu'aux scrupules qu'elle impose ; il ne peut guère s'allier à nous d'une manière ostensible et faire, en quelque sorte, marcher ses soldats à côté des nôtres.

L'empereur du Maroc ne peut être l'allié des chrétiens sans ruiner son crédit, et surtout dans une entreprise ayant pour but d'anéantir le seul homme qui tienne encore l'étendard du prophète et suive rigoureusement les préceptes du Koran. Quand on est souverain d'un Etat musulman, on ne lutte pas impunément contre le vétéran de l'armée qui combat pour l'intégrité de la foi. Toute manifestation publique indiquant une communauté de vues entre ce souverain et des chrétiens, ne peut que lui être funeste, et grandir le crédit du rival qui se présente au peuple pur de leur contact. L'empereur comprend fort bien les difficultés de sa position, et elles expliquent parfaitement les irrésolutions de sa conduite à notre égard... Une alliance publique des Français avec l'empereur du Maroc, pendant tout le temps qu'Abd-el-Kader durera, ne peut que ruiner l'in-

(1) *Derouiches*, fanatiques qui renoncent aux richesses et acceptent la pauvreté pour se livrer plus librement au service de Dieu. Ils sont généralement inspirés et prophétisent.

(2) *Diffa*, hospitalité, cadeaux et repas que les Arabes offrent à leurs hôtes.

fluence du premier et augmenter d'autant celle du second. Quant à une alliance secrète, nous devrions l'alimenter de tous nos moyens.

Nous devrions, pour profiter efficacement des dispositions actuelles de l'empereur, entretenir auprès de lui et auprès de El-Ilhadj-el-Arbi des agents particuliers, dont la mission serait, tout en n'affichant aucun caractère officiel, d'amener Abd-er-Rhaman à agir suivant nos vues. Il serait peut-être plus important d'avoir un agent auprès de El-Hadj-el-Arbi, qu'auprès de l'empereur, et dans le cas où le manque d'hommes capables de remplir des fonctions aussi délicates nous forcerait à n'en employer qu'un, nous pensons qu'il vaudrait mieux le placer auprès du premier qu'auprès du second. Ces agents de l'alliance secrète prépareraient les voies à l'alliance publique qui ne peut avoir lieu qu'à la mort d'Abd-el-Kader. Nous devons le plus tôt possible entrer en relations avec cet empire menaçant qui touche notre frontière de l'ouest, car une invasion de ces populations indisciplinées et avides de désordres est une chose inévitable. Toute notre politique doit avoir pour but de reculer cette crise aussi loin que possible dans l'avenir; quant à l'éviter, nous ne pouvons pas nous flatter d'y parvenir.

Un jour viendra, sans nul doute, où un autre envoyé du ciel arrivera, suivi de ces masses turbulentes et fanatiques, que Bou-Maza faisait mouvoir d'un geste, et produira de nouvelles et terribles commotions. Tous les Arabes s'y attendent; leurs prédictions et un vague pressentiment leur annoncent que leur délivrance sortira de l'empire de l'islamisme, et dans cette espérance, leurs yeux, hors les heures de la prière, se tournent plus souvent vers le Maroc que vers la Mecque. Soyons-en bien convaincus, un terrible ouragan nous viendra de l'ouest; tâchons seulement d'être assez forts pour lui résister quand il éclatera, et pour cela, reculons le moment de son explosion le plus que nous pourrons.

On a dit que les populations du Sahara manquant de céréales, cette circonstance devait nécessairement les placer dans un état de vassalité à l'égard du souverain de la contrée qui les produit, c'est-à-dire du Tell, et qu'en conséquence, il leur était impossible de nous être hostiles; nous pensons qu'on n'a pas bien saisi toutes les difficultés de la question. Il est probable, au contraire, que l'absence de céréales dans le Sahara, et leur abondance dans le Tell, amèneront tôt ou tard un conflit entre les populations si inégalement partagées. Nous avons toujours vu, dans l'histoire des individus comme dans l'histoire des nations, que la tendance générale de celui qui désire une chose est de faire la guerre à celui qui la possède, quand il ne peut pas l'obtenir à l'amiable. Le premier sentiment de celui qui n'a rien est un sentiment d'hostilité envers celui qui a; et cette vérité acquiert une plus grande force chez un peuple qui ne comprend pas la vie sans la lutte.

Les populations du Sahara arrivent chaque année de leur mer de sable pour acheter des grains sur la frontière du Tell; elles y sont reçues de la manière la plus inhospitalière. Chaque petit cheikh exige de la caravane qui passe sur son territoire une rétribution vexatoire et la pille autant que ses forces le lui permettent. L'habitant du Tell, fier des richesses que la nature lui donne, traite avec hauteur celui du Sahara qui en manque et qui est obligé d'avoir recours à lui. Ces contacts des populations sahariennes et telliennes doivent faire naître entre elles de grandes antipathies. Le Saharien doit être humble devant le Tellien, mais il doit le détester très-cordialement.

Les conditions et les sentiments de ces deux peuples étant ainsi, supposons qu'un chérif, un de ces envoyés du ciel prédits par Sidi-el-Akredar, se manifeste un jour à l'Agrouat, à Grardaïa ou dans tout autre lieu du Sud, et qu'en proclamant la guerre sainte, il parvienne à attirer à lui toutes ces contrées qui échappent à notre autorité, il est évident pour tout le monde que le premier appât qu'il offrira aux Sahariens, après la gloire de combattre pour la religion, sera de vider tous les silos du Tell. Il leur dira que le moment est venu de se venger des humiliations qu'il ont subies de la part des impies qui servent les chrétiens, et de les réduire à la condition de leurs fermiers; que le grain produit par le Tell appartient de droit aux purs musulmans qui n'ont jamais été souillés par la domination chrétienne, et que Dieu a condamné leurs anciens ennemis à le cultiver pour eux.

Or, d'après les sentiments de sourde haine que tout Saharien doit garder dans son cœur, il n'y a pas à douter que ce nouveau Bou-Maza parviendrait à traîner après lui toutes les populations du Sud et à les jeter sur celles du Nord, étonnées d'une lutte aussi inattendue. Ce chef de révolte aurait d'autant plus de chances de succès qu'il satisferait à la fois à l'intérêt de la religion, à la soif du pillage, et qu'il promettrait en outre une large satisfaction aux vieilles haines du Sahara pour le Tell. Une crise du côté du sud est donc une chose probable, mais nous pouvons la reculer et même l'atténuer un peu en protégeant de tous nos efforts les caravanes qui viennent acheter nos grains, en veillant avec le plus grand soin à ce qu'elles soient parfaitement traitées et surtout à ce qu'elles soient le moins volées possible par ceux auxquels elles ont affaire dans leurs voyages et dans leurs achats.

On a aussi dit que nous n'avions rien à craindre de la Kabylie. Nous avouons sans peine que le danger est moins grand de ce côté que de tout autre, mais nous sommes loin de penser que les montagnards nous laisseront toujours tranquilles. On a dit que les Kabyles ne faisaient pas invasion dans la plaine; il est vrai que l'histoire en offre peu d'exemples; mais ce qu'ils n'ont pas fait sous les Turcs, ils peuvent bien le faire sous notre domination. Il faut s'attendre encore de ce côté à quelque chérif montagnard, qui viendra ainsi faire la guerre aux chrétiens, et satisfaire en même temps à la haine des Kabyles pour les Arabes. Cette invasion est sans contredit la moins à craindre, car l'ennemi à pied qui nous attendra une fois dans une plaine ne nous y attendra certainement pas une seconde fois.

Nous avons montré des dangers pour l'avenir dans l'Ouest, le Sud et le Nord; heureusement qu'en portant nos regards vers l'Est, nous pouvons dire que nous n'apercevons aucun nuage inquiétant. Nous avons là, de Tunis à Constantinople, une série de princes fort débonnaires, qui, en face des progrès de la chrétienté, ont l'air tout honteux d'être encore musulmans. Ils envoient les fils des grandes familles de leurs Etats étudier à Paris; il n'y a plus à nous inquiéter de leurs projets d'avenir et des tendances de leurs peuples. Ils ont mis le pied dans la voie du progrès, ils vont marcher tout seuls. Leur religion les gêne encore bien un peu, mais elle subira chez eux le sort de toutes celles qui ont trop comprimé le génie humain; un Luther musulman n'est pas une chose impossible.

CH. RICHARD, *capitaine du génie*,
chef du bureau arabe d'Orléansville.

Maintenant, pour achever de pénétrer autant que possible, dans la pensée et dans les habitudes religieuses des Arabes, disons quelques mots de leurs prières.

Outre un grand nombre de prières et d'observances surérogatoires, les musulmans sont, d'après le texte même du *Coran*, tenus de prier à cinq époques différentes de la journée. Ces prières, obligatoires, comme étant de précepte divin, sont appelées *namaz*; chacun de ces *namaz* doit être précédé de l'annonce (*ezann*), qui consiste en ces paroles :

Dieu est très-grand ! Dieu est très-grand ! Dieu est très-grand !
J'atteste qu'il n'y a point d'autre Dieu qu'Allah !
J'atteste qu'il n'y a point d'autre Dieu qu'Allah !
J'atteste que Mohammed est le prophète de Dieu !
J'atteste que Mohammed est le prophète de Dieu !
Venez à la prière, venez à la prière !
Venez au temple du salut, venez au temple du salut !
Dieu est grand ! Dieu est grand ! Il n'y a point de Dieu si ce n'est Allah !

A la première des cinq heures canoniques, celle du matin, on ajoute après les mots : *Venez au temple du salut !* ceux-ci :

La prière est préférable au sommeil.
La prière est préférable au sommeil.

Nous avons dit ailleurs que cet *ezann* tient lieu de cloches, dont l'usage est inconnu aux musulmans, et qu'il est proclamé par des hommes préposés à ces annonces, que l'on nomme *muezzinns* (hérauts) et qui excellent ordinairement par la mélodie et l'éclat de leur voix. Montés sur le haut des minarets, ils entonnent l'*ezann*, tournés vers la Mecque, les yeux fermés, les deux mains ouvertes et élevées, les pouces dans les oreilles. Dans cette attitude, ils parcourent à pas lents la petite galerie (*chursè*) qui règne autour de chaque minaret. Le calme et le silence des villes orientales portent au loin la voix de ces muezzinns à toutes les heures où elle s'élève, mais surtout dans l'ezann qui se fait avant l'aurore : elle acquiert alors un degré de solennité dont on peut difficilement se faire une idée; et tous les voyageurs s'accordent unanimement à reconnaître l'impression profonde qu'elle produit sur les esprits les moins religieux. Voici quelle fut l'origine de cette institution :

Comme Mahomet, lors de sa retraite à Médine, ne faisait pas toujours ses cinq prières canoniques à la même heure, ses disciples s'assemblèrent pour délibérer sur les moyens d'annoncer au public les moments du jour et de la nuit où le prophète s'acquittait de ce devoir. Les drapeaux, les cloches, les trompettes, les feux, furent successivement proposés pour signaux, et rejetés : les drapeaux, comme ne convenant pas à la sainteté de l'objet; les cloches, pour ne pas imiter les chrétiens; les trompettes, comme instruments consacrés au culte des Hébreux; les feux, comme ayant trop d'analogie avec la religion des pyrolâtres. On se sépara sans rien conclure; mais pendant la nuit un d'entre eux, Abd-Allah Ibn-Zéid, voit en songe un être céleste vêtu de vert : il l'interroge sur l'objet qui occupait les disciples du prophète. « Je vais vous montrer, lui dit cet esprit céleste, comment vous devez remplir ce devoir important du culte divin. » Il monte alors sur le toit de la maison, et fait l'ezann à haute voix, avec les mêmes paroles dont on s'est servi depuis. A son réveil, Abd-Allah court exposer sa vision au prophète, qui le comble de bénédictions et autorise à l'instant même un autre de ses disciples à s'acquitter, sur le toit de sa maison, de cet office auguste, sous le titre de *muezzinn*.

Ce premier muezzinn, nommé *Bilal-Habechi*, remplit ses fonctions avec beaucoup de zèle et de piété. Un jour qu'il annonçait l'ezann dans l'antichambre même du prophète, Aïché (une des femmes de Mahomet) lui ayant dit tout bas derrière la porte que l'envoyé céleste reposait encore, il ajouta à la première formule ces paroles : *Certes, la prière est préférable au sommeil.* Le prophète, à son réveil, y applaudit, et ordonna qu'elles fussent insérées dans tous les ezanns du matin.

Le muezzinn doit être en âge de majorité, doué de vertu, de science et de doctrine, attendu que son office, qui a été exercé plusieurs fois par le prophète lui-même, est des plus nobles et des plus saints. La pureté légale est nécessaire pour qu'il puisse s'en acquitter dignement.

VIII.

DE LA POÉSIE ARABE,

ET EN PARTICULIER DES SEANCES DE HARIRI,

Par M. S. Munk.

Dernièrement (Voyez le *Temps* du 19 janvier), en parlant de l'influence arabe sur la poésie hébraïque postérieure à la Bible, nous avons parlé du célèbre Hariri. Voici à propos de ce poëte et de la poésie arabe en général, de curieuses observations que notre collaborateur a communiquées au *Nouveau Journal Asiatique* :

On se forme ordinairement, dans le monde, une idée peu exacte de l'ancienne poésie arabe; on croit retrouver là l'Orient avec son imagination ardente, ses images hardies et ses hyperboles. Loin de là, la poésie arabe, avant Mahomet, pèche par le défaut contraire. Elle est souvent d'une simplicité monotone comme les sables du désert; on n'y rencontre presque jamais de ces idées élevées qui exaltent l'âme, de ces sentiments nobles qui touchent le cœur. On est tout d'abord étonné quand on met les chants des Arabes à côté de la Bible; on se demande comment deux peuples issus de la même souche, habitant le même climat, environnés de la même nature, et dont les langues ont tant d'analogie, aient pu être, l'un si éminemment poétique, l'autre totalement abandonné de la muse.

Tandis que les prophètes font retentir leur voix éloquente, qu'ils inspirent à ceux qui les entourent une sainte terreur par la sévère vérité avec laquelle ils dépeignent le vice, la plus douce espérance par leurs touchantes consolations, l'Arabie est encore dans un profond sommeil. Plus de dix siècles avaient passé déjà sur les tombeaux des prophètes lorsque l'Arabe fit retentir les premiers sons de ses chants monotones. Mais cette différence entre les Hébreux et les Arabes s'explique facilement : c'est que ces derniers manquaient non-seulement de la grande idée qui inspirait le poëte hébreu, mais en général de presque tous les éléments de la poésie.

La religion des anciens Arabes, le sabéisme, était trop peu polythéiste pour fournir à une riche mythologie; elle était trop païenne pour pouvoir inspirer les sentiments élevés que nous admirons tant dans les psaumes. Les Arabes, avant Mahomet, n'ont jamais joué un grand rôle dans l'histoire; il ne s'est conservé chez eux aucune tradition de héros fabuleux, ou de quelque événement mémorable de l'antiquité. Deux choses s'opposaient à ce que l'amour inspirât à l'Arabe ces sentiments nobles et cette mélancolie qui en forment toute la poésie : la dégradation de la femme et le manque de sensibilité dont leurs anciens poëtes se font gloire. « On pleure sur nous, dit l'un d'eux, mais nous ne pleurons sur personne, car nous avons le cœur plus dur que les chameaux (1). » Et comment avoir une poésie

(1) *Hamasa*, page 293. Le commentateur Tébrizi ob-

sans religion, sans amour, sans mythologie, sans histoire?

Ce n'est que peu de temps avant Mahomet que les Arabes commencent à sortir de leur léthargie. Un grand événement se prépare pour ces peuples arabes; cet événement ne peut être regardé comme un simple hasard; il doit avoir son fondement dans le besoin de l'époque, dans le besoin qu'éprouvaient ces peuples de tourner enfin leur pensée vers quelque chose de plus noble que les querelles des tribus et les vengeances. Ce besoin se fait sentir vaguement, mais les Arabes ne possèdent pas les moyens de le satisfaire; il faut attendre que des secours viennent du dehors : ils leur seront offerts par la religion.

Le judaïsme et le christianisme viendront enfin leur ouvrir un nouveau monde d'idées et de sensations; et la voix des prophètes, après tant de siècles, trouvera enfin quelque retentissement parmi les nomades du désert. En attendant, le vague désir d'élever son âme, d'ennoblir ses passions, donne à l'Arabe quelques éclairs d'enthousiasme; il a quelques élans poétiques, mais qui ne peuvent pourtant l'entraîner hors du cercle étroit de ses idées. Un beau chameau, un noble coursier, une lance droite, une flèche rapide, une épée étincelante, quelquefois une belle femme : voilà à peu près tous les objets qu'il sait décrire; l'hospitalité, voilà toute sa vertu; la vengeance, voilà toute sa passion; la valeur, voilà sa gloire. Ce sont là les idées que vous voyez se reproduire sans cesse dans les poëmes qui précèdent l'arrivée de Mahomet, et que l'on peut regarder comme les précurseurs du Coran.

La plupart des chants arabes roulent sur la valeur; mais la valeur, pour être noble, a besoin d'une noble cause. Or, ce qui l'ennoblit le plus, le patriotisme, est une vertu entièrement inconnue aux anciens Arabes. La patrie de l'Arabe, c'est sa tente; sa famille, sa tribu : les différentes tribus s'entretuent quelquefois pour la plus petite chose, et la victoire remportée dans une expédition de pillage est le digne sujet de leurs chants de guerre. Peu leur importe que la victoire soit noble par elle-même, ils ne célèbrent point la valeur comme vertu; elle n'est pour leur insupportable orgueil qu'une occasion de sèche vanterie. Cette observation n'a pu échapper au plus profond penseur des Arabes; l'immortel Abou'l Walid ibn Roschd,

Averroes che 'l gran commento feo,

dans son commentaire sur la poésie d'Aristote, s'exprime ainsi au sujet de la poésie arabe : «Les chants arabes, comme le dit Abou-Nasr (Al-Farabi), ne traitent, en grande partie, que de choses lascives; car le genre qu'ils appellent érotique n'est qu'une excitation au vice. On devrait donc en écarter les jeunes gens et ne leur laisser lire que ceux où l'on encourage à la valeur et à la gloire, car les Arabes n'ont célébré dans leurs poëmes que ces deux vertus *quoique au fond ils n'en parlent que pour encourager les autres, mais seulement par manière de vanterie.* »

Des sentiments plus élevés animent quelques-uns de ces poëtes qui eurent l'honneur de voir leurs poëmes affichés à la porte du temple de la Mecque. Ils ont des accents pour un amour plus noble que celui dont parle Averroès; çà et là ils offrent des traces de vertus bien au-dessus de l'égoïsme de leurs contemporains. Lébid, l'un des plus célèbres parmi eux, vit paraître le prophète, qui, au nom du Dieu unique, annonça aux peuples effrayés le grand jour du jugement. Lorsque Lébid eut entendu les paroles foudroyantes de Mahomet, il brisa sa lyre et *se résigna* (1); car certes il y avait là quelque chose de plus sublime que les querelles et le talion, ou même que les regrets d'un amant trahi par une infidèle.

Malheureusement le Coran, qui ne devait être que le berceau de la poésie arabe, en devint en même temps le tombeau. Mahomet, non content d'être grand prophète et grand roi, ambitionnait aussi la gloire d'être grand poëte. Il défia cent fois ses contemporains de produire quelque chose qui ressemblât à ses versets, et certes il pouvait avec raison leur porter ce défi. Mais on reçut comme un article de foi qu'on ne pouvait mieux faire que le Coran, et ce livre, où il y avait de quoi produire un Dante, un Milton, paralysa le génie au moment même où il commença à s'éveiller et à sentir ses forces.

La Perse, il est vrai, a produit de grands poëtes malgré le Coran, mais la différence est très-notable entre les Arabes et les Persans. Chez ces derniers il existait une civilisation ancienne que le glaive dévastateur de l'islamisme n'a pu extirper; la religion de Mahomet a pu modifier le génie poétique des Persans et lui donner une nouvelle direction, mais il n'a pu le tuer. Chez les Arabes, au contraire, le Coran devait éveiller le génie et créer des poëtes; mais avant qu'on eût le temps de se pénétrer de ce qu'il y avait de poétique dans l'Islam, le dogme prévalut, et la lettre tua le génie.

Les poëtes persans ont souvent allié la poésie du Coran et ses légendes à la riche imagination de la Perse, et ils ont produit des chefs-d'œuvre; mais aucun des versificateurs arabes ne peut se mesurer avec les Firdousi, les Djami, les Hafiz, et si quelques écrivains ont prodigué le nom de grand poëte à l'ampoulé, à l'orgueilleux Moténabbi, celui-ci a trouvé, parmi les Arabes eux-mêmes, des critiques sévères qui refusaient de lui reconnaître même un talent médiocre. En effet il a les défauts des anciens poëtes arabes, sans en avoir la simplicité.

Sous le califat d'Almansour, le besoin matériel, et non pas le goût, porta les Arabes vers les sciences de la Grèce. Les chefs-d'œuvre des poëtes classiques leur restaient inconnus; on fit traduire du grec en syriaque, et du syriaque en arabe, une foule de livres scientifiques, et ce furent surtout les œuvres d'Aristote qui devinrent le foyer d'une nouvelle civilisation parmi les Arabes. On les commentait, on tâchait de les mettre d'accord avec le Coran, et une tendance analogue à celle du scolasticisme se manifesta dès lors dans l'esprit des Arabes. Cette tendance n'était pas propre à donner de l'essor à la poésie, et bientôt la science grammaticale, poussée à un excès de subtilité et de sécheresse dont un Européen peut difficilement se former une idée, acheva de tout prosaïser et de noyer dans des commentaires prolixes et sans goût les véritables beautés poétiques, déjà si rares chez les anciens Arabes.

Le scalpel des grammairiens se mit aussi à analyser les beautés extérieures des anciennes poésies. Si chez les Grecs tout ce qui a trait à la poésie est un don d'Apollon et des Muses, il n'en est pas ainsi chez les Arabes. Dans leurs rhythmes on ne trouve pas la musique des vers grecs et romains; excepté deux ou trois au plus, ces rhythmes n'ont rien d'harmonieux pour l'oreille. Aussi fallut-il à Khalil-ben-Ahmed, inventeur de l'art métrique, un singulier hasard pour lui faire découvrir la prosodie des vers anciens. L'anecdote que l'on raconte à ce sujet est trop caractéristique, tant pour la prosodie arabe elle-même que pour l'esprit des grammairiens, pour que l'on ne me permette pas de la citer ici :

serve que les anciens Arabes se vantaient d'être durs, et que c'était chez eux une chose honteuse que de verser des larmes.

(1) Le verbe arabe *aslam* (à l'infinitif *islâm*), veut dire *soumettre, résigner*; de là *se résigner à la volonté de Dieu.* Au participe on dit *moslim*. De là viennent les mots *musulman* (homme résigné) et *islamisme* (résignation) Lebid, dit-on, n'a fait que ce seul vers après sa conversion : « Grâces soient rendues à Dieu de ce que l'heure de mon « trépas n'est point arrivée avant que je me fusse revêtu « du manteau de l'islamisme. »

Khalil se promenait un jour dans la rue des Foulons, à Basra; les battements des fouloirs frappèrent ses oreilles par leur cadence variée; il entendit dans une maison *dak*, dans une autre *dakdak*, dans une troisième *dakak dakak*. Tout rempli de cette douce harmonie, Khalil rentra chez lui et trouva. . . . . la prosodie arabe.

Le goût se corrompait de plus en plus; la rime, que l'on trouve déjà dans les poésies anciennes et dans le Coran, commença à jouer un très-grand rôle dans les compositions des Arabes; elle devint presque indispensable, même pour la prose; tout écrivain qui se piquait d'élégance ne pouvait se dispenser d'écrire au moins la préface de son ouvrage en prose rimée; mais on alla jusqu'à employer cette manière d'écrire dans des ouvrages d'histoire, qu'on rimait d'un bout à l'autre.

Bientôt on ne se contenta plus de la rime, qui était devenue trop commune, et qu'on commençait à trouver monotone. Les écrivains élégants tâchaient donc de donner à leur style un nouveau charme par toutes sortes d'allitérations, d'assonances, de jeux de mots, etc. Ainsi de la corruption du goût naquit chez les Arabes un nouveau genre de poésie, une espèce de prose rhythmique qui, bien exécutée, avait le plus grand charme. Cette prose se composait de petits membres rimés et consonnants; et souvent le parallélisme des différents membres va si loin que chaque mot de l'un trouve sa rime ou sa consonnance dans un mot de l'autre, comme par exemple dans la première makamat :

Il cadençait avec harmonie des idées précieuses;
Il annonçait à la compagnie des pensées sérieuses.

Et dans la troisième :

Et lorsque nous engageâmes d'aimables conversations,
Et que nous nous égayâmes par d'agréables improvisations,
En jouissant des attraits d'une gracieuse éloquence,
Et en bannissant les traits de la hideuse médisance.

Dans une langue aussi riche en mots que la langue arabe, et dont les formes grammaticales offrent assez de facilité pour la rime et la consonnance, cette prose rimée est plus facile que dans aucune autre langue, et il n'en est aucune où il soit aussi facile de faire un long discours sans rien dire, en répétant toujours la même idée par d'autres paroles. Aussi la plupart de ces compositions rhythmiques n'ont de mérite que dans la forme; le contenu est souvent frivole et même absurde. Nous devons donc d'autant plus admirer un poëte qui, en donnant à ses compositions les formes les plus gracieuses, a su en même temps ennoblir ces formes par un esprit pétillant, par une imagination vive, et qui, dans un chef-d'œuvre d'éloquence, a tracé le plus grand, le plus riche tableau des mœurs de son siècle et de la sphère intellectuelle de ses contemporains. Ce vaste génie, c'est Abou-Mohammed al-Kasem al-Hariri, qui, par ses *Makâmât* ou Séances, a acquis le plus juste titre à l'immortalité.

Le mouvement intellectuel imprimé aux Arabes par l'étude des sciences et de la philosophie des Grecs, en fit, comme l'on sait, le peuple le plus civilisé du moyen âge. Le besoin de s'instruire alla toujours croissant; on établit des universités, des académies; il se forma des sociétés savantes, et rien, à ce qu'il paraît, ne fut plus fréquent que ces réunions littéraires où le bel esprit faisait briller son talent par des improvisations spirituelles, par des nouvelles amusantes et par des tours de génie de tout genre. Une semblable réunion s'appelait *medjlis* ou *makâma*, et ce dernier nom a été donné aux nouvelles mêmes qu'on y racontait.

Plusieurs poëtes composèrent des nouvelles sous le titre de *makâmât*; un des plus célèbres fut Hamadani, surnommé *Bedi al-Zemân* (le prodige du siècle), qui en composa jusqu'à quatre cents; mais, s'il faut en juger par les extraits publiés par MM. Silvestre de Sacy et Grangeret de Lagrange, les Séances de Hamadini sont bien inférieures à celles de Hariri. Il y a dans le style du premier beaucoup moins d'art, et ses personnages manquent tout à fait de ce que Hariri a su donner au siens de spirituel, de piquant et d'original. C'est donc une trop grande modestie lorsque ce dernier, dans sa préface, s'appelle lui-même un *boiteux*, qui ne saurait atteindre le *robuste* (Hamadini). Aussi l'ouvrage de Hamadini a-t-il été entièrement négligé par les savants arabes, tandis que celui de Hariri a trouvé une foule de commentateurs.

De Basra, où florissait Hariri, à la fin du XI^e^ siècle, son nom s'était répandu jusqu'en Espagne, et il pénétra dans les écoles des rabbins, qui prenaient alors une part si active aux études des musulmans. Un rabbin espagnol du XIII^e^ siècle, Yéhouda al-Harizi, qui, après avoir traduit en hébreu les Séances de Hariri, composa un ouvrage du même genre sous le titre de *Thahkemoni*, fait, dans la préface de ce dernier ouvrage, un éloge pompeux du poëte arabe, où il dit entre autres choses, en jouant sur les mots : « Le poëte le plus célèbre est *Hariri*, et tout poëte autre que lui est *ariri*. » (*Ariri*, en hébreu, veut dire *sans enfants*, *stérile*.)

Telle était l'admiration que l'on portait alors à ce poëte dans tous les pays musulmans.

Pour les détails sur la vie de Hariri, je renvoie à l'article extrait du Dictionnaire biographique d'Ibn-Khallecan, et publié par M. Silvestre de Sacy, en arabe et en français, à la tête de son édition des Séances de Hariri, et en français seulement, dans sa Chrestomathie arabe (Tom. III, pag. 173 et suiv.).

Il me reste à ajouter quelques mots sur les Séances. Il faut qu'en les lisant, nous nous transportions dans une réunion d'hommes de lettres arabes, où un certain Hareth ben-Hammâm, espèce d'aventurier qui a parcouru tous les pays, raconte les aventures qu'il a eues avec Abou-Zéid, aventurier comme lui, mais beaucoup plus instruit et surtout plus spirituel. Partout Hareth rencontre le jovial Abou-Zéid de Saroudj, avec lequel il se lie d'une intime amitié, ce qui n'empêche pas qu'il ne soit souvent dupe lui-même de ses ruses inépuisables.

Saroudji, le spirituel Protée, embrasse toutes les carrières de la vie, ou plutôt il n'en embrasse aucune, mais il joue à merveille tous les rôles. Partout il excite l'admiration, chacun lui ouvre son cœur, et, qui plus est, sa bourse, car c'est là le but principal d'Abou-Zéid, qui n'a jamais le sou, et qui pourtant aime la bonne chère. Par ses talents distingués, il aurait pu souvent faire fortune et être élevé à de hautes places; mais il ne peut se résoudre à s'arrêter nulle part; il n'est heureux que dans la vie vagabonde, couvert de haillons et tenant dans sa main le bâton de pèlerinage. Tantôt nous le rencontrons comme prédicateur; ses sermons font verser des larmes, et lui pourtant, dans son intérieur, se rit des préceptes religieux. Tantôt il est plaideur, et il se trouve alors qu'il s'est entendu avec son adversaire pour duper le juge. Ici il est mendiant, boiteux ou aveugle; là maître d'école, improvisateur ou médecin. Partout il rançonne les gens; l'état de mendiant lui paraît le meilleur que l'on puisse choisir, et c'est cet état que vers la fin de ses jours il recommande à son fils. Enfin, lorsqu'il sent approcher le terme de sa vie aventurière, il se convertit sincèrement, il se retire à Saroudj, sa ville natale, et là, solitaire et adonné aux pratiques religieuses, il attend son heure suprême. Ici Hareth le voit pour la dernière fois, et les deux amis, avec un sincère attendrissement, se disent les derniers adieux. C'est là le canevas sur lequel Hariri a composé ses cinquante séances.

S'il était permis de trouver une allégorie dans le personnage d'Abou-Zéid, je croirais que c'est le gé-

nie arabe personnifié. Abou-Zéid résume en lui ce génie avec ses tendances variées, avec ses formes multipliées; l'empire du monde lui appartient; il est partout, et ne trouve pas de bornes à l'étendue de sa domination. Ce vaste génie réunit en lui toutes les qualités intellectuelles; il a cultivé tous les arts et toutes les sciences; mais le vrai repos, la vraie consolation, il ne les trouve enfin que dans la résignation de l'Islam.

Plusieurs des séances de Hariri ont été traduites en français : deux par M. Silvestre de Sacy, dans sa Chrestomathie arabe, et quelques autres dans les Mines de l'Orient et le *Journal Asiatique*.

J'ai voulu essayer de donner au lecteur français un échantillon du style de Hariri, en suivant l'exemple donné par le rabbin Harizi, dans sa traduction hébraïque; et par M. Frédéric Rückert, dans ses Métamorphoses d'Abou-Zéid (*Die verisandlungen des Ebu-Seid von serug*).

Le premier essai de ce genre fait en langue française pourra servir au moins à appeler l'attention des littérateurs sur le poëte qui fut le plus grand dans le seul genre de poésie où les Arabes aient excellé. J'ai tâché d'imiter fidèlement la forme de l'original arabe. Cette forme consiste en une prose rimée, telle que je l'ai décrite plus haut, et qui est entremêlée de vers où l'on retrouve en général toutes les particularités des anciens poëmes arabes : ce sont des pièces de vers qui ont d'un bout à l'autre la même rime.

Ordinairement ces poëmes, appelés *kassida*, se divisent par *béits*, ou distiques, et la rime ne se trouve qu'à la fin de chaque *béit*; mais quelquefois, et chez Hariri bien souvent, la rime se retrouve à chaque vers; et les grammairiens prétendent que dans ces vers, qu'ils appellent *meschtour*, il y a suppression d'un hémistiche entier. Les deux morceaux de la troisième mekamat sont de ce genre. J'ai tâché autant que possible de rendre vers par vers, et ma traduction n'en a ni plus ni moins que l'original. Ces vers sont presque toujours inférieurs à la prose, et en général peu poétiques; on y remarque plutôt des tours de force et des difficultés vaincues que de l'inspiration.

PREMIERE MAKAMA.

LE PRÉDICATEUR.

Hareth ben-Hammâm raconta :

Forcé par la misère — de visiter une terre étrangère, — je préparai le bâton du voyage — et je me séparai des compagnons de mon âge; — et voilà que le sort me mène — à Sanaa, dans le Yemène. — En y entrant, je vis dépouillée ma valise, — pas de souliers ni de chemise, — pas un sou à cacher dans ma poche, — rien à mâcher dans ma sacoche. — Je parcourus les rues comme un homme qui flâne, — je volai par les allées comme un oiseau qui plane. — Sur les marchés ennuyeux, — je cherchai des yeux — un homme généreux — pour lui ouvrir ma visière — et découvrir ma misère, — ou un homme bien élevé dont le sourire aimable pût délasser mon cœur — et le dire agréable effacer ma douleur. — Enfin, au bout de ma course, — je cherchai une ressource — dans des demandes d'adresses — faites avec politesses. — Avec ce moyen, — je parvins enfin, — par une généreuse indication, — à une nombreuse réunion, — où je vis prendre des alarmes, — et répandre des larmes. — Je coudoyai de tout côté pour pénétrer dans ce mystère, — pour connaître la chose entière, — la cause des larmes amères; — et je vis au milieu un personnage — dans l'appareil du pèlerinage. — Il avait la stature chétive et maigre, — la voix plaintive et aigre; — il cadençait avec harmonie ses idées précieuses; — il annonçait à la compagnie des pensées sérieuses. — Et autour de lui la foule bourdonnait — et l'environnait, — comme le halo entoure l'astre de la nuit — et le calice le fruit. — Et sans bruit — de lui je m'approche — pour écouter ses reproches — et pour ramasser avec attention — une parole de son sermon, — une perle de sa leçon. — Et voici ce qu'il dit avec vigueur et articulation, — avec ardeur et gesticulation, — dans la chaleur de l'improvisation : — « O toi qui t'oublies — dans les joies et les folies; — qui flânes, — qui te pavanes — dans l'appareil — de l'orgueil, — qui t'emportes dans ta stupidité, — qui te portes vers des futilités; — jusqu'à quand répéteras-tu tes erreurs — et te repaîtras-tu de tes horreurs? — Jusqu'à quand veux-tu t'adonner à tes forfanteries — et ne pas abandonner tes plaisanteries, — braver par ton allure — le maître de ta chevelure (1), — irriter par ta conduite indiscrète — celui qui connaît tes voies secrètes, — te dérober à la vue de ton prochain, — tandis que tu es vu de ton gardien, — cacher à l'esclave ton chemin, — et rien n'est caché à ton souverain? — Crois-tu que ton entourage te servira — quand l'heure du voyage arrivera? — que ta possession te gardera — quand ton action te perdra? — que ton regret te débrouillera — quand ton pied s'embrouillera? — que ta famille te surveillera — quand le cercueil t'accueillera? — As-tu marché dans le chemin de la raison? — as-tu cherché le moyen de ta guérison? — as-tu émoussé l'aiguillon de la rébellion? — as-tu repoussé le tourbillon de ta passion? — Quand l'heure malheureuse arrivera, — quelle œuvre pieuse te survivra? — Quand ta tête blanche te l'annoncera, — qu'est-ce que tu avanceras? — Quand dans la tombe tu reposeras, — qu'est-ce que tu opposeras — aux questions qu'on te posera (2)? — Quand devant Dieu tu plaideras, — qui est-ce qui t'aidera? — Depuis longtemps les années t'atteignaient pour t'éveiller, — mais tu feignais de sommeiller; — on avait beau te désabuser et t'avertir, — tu as refusé de te convertir. — Devant les amples exemples tu faisais l'aveugle; — devant la clarté de la vérité tu méconnaissais la règle. — Maintes fois la mort s'est présentée à tes yeux, — mais tu es oublieux; — maintes fois le sort t'a présenté un remède — pour ton aide; — tu le voyais, — mais ne l'employais. — Tu aimes mieux prendre une obole — que d'apprendre une parabole; — élever un édifice de gémi — que de prélever un bénéfice pour l'indigent; — solliciter un subside temporel — que de te féliciter d'un guide spirituel. — Tu préfères les oripeaux et la vaine parure — au repos de la vie future; — tu connais mieux la valeur des pierres — que les heures des prières; — tu aimes mieux enchérir sur une belle moitié (3) — que de secourir le pauvre avec amitié; — les bons morceaux te sont plus précieux — que les beaux morceaux des livres religieux; — tu sais mieux lire une gravelure — que lire l'écriture. — Tu prêches aux autres d'être généreux, — pour toi, tu le trouve onéreux; — tu te récries contre l'ingratitude, — et tu oublies la gratitude; — tu te défends contre l'injustice, — mais tu

(1) Littéralement *le maître* ou *le roi de ton toupet*. C'est une allusion à un verset du Coran (ch. 96, v. 15) où Dieu dit : « Certes s'il ne s'abstient pas (du péché), nous l'entraînerons par le toupet (dans l'enfer). »

(2) Selon la croyance des musulmans, le défunt, immédiatement après la sépulture et avant de se présenter devant le Juge suprême, subit un interrogatoire de la part de deux anges terribles de figure et de voix, et appelés Monkir et Nakir. Après avoir fait rentrer l'âme dans le corps, ils adressent au défunt les questions suivantes : Quel est ton maître? Quelle est ta religion? Quel est ton prophète? Si l'homme fait les réponses convenables, il s'endort et ses ossements jouissent d'un doux repos; si, au contraire, il ne sait pas répondre, des châtiments terribles lui sont réservés.

(3) On sait que chez les Orientaux le mari acquiert sa femme par un cadeau qu'il fait à son père, et qui varie selon les qualités de la femme et de sa famille. Le même usage existait chez les anciens Germains, dont Tacite dit : *Dotem non uxor marito, sed uxori maritus, offert*. Chez les Arabes, ce cadeau s'appelle *mahr* ou *sadouka*.

n'exerces pas la justice ; — tu crains le mortel, — et tu braves l'éternel.

Malheur à toi, mortel frivole,
Qui, plein d'erreur et plein de songes,
Demeures toujours dans l'ivresse,
Sans revenir de tes mensonges.
Viderais-tu l'amer calice,
Si tu savais où tu te plonges ?

Et là il cessa ses clameurs — et sécha ses pleurs, et il reprit son sac de voyage — et son bâton de pèlerinage. — Lorsque la foule vit ses préparatifs — et son départ hâtif, — chacun mit la main dans la bourse — pour lui faire goûter une goutte de sa source, — en lui disant, c'est pour subvenir à tes besoins — ou pour porter à tes amis de tendres soins. — Il l'accepta en baissant les yeux, — et les remercia en faisant ses adieux. — Il congédia ceux qui tâchaient de le suivre — pour leur cacher sa manière de vivre, — et il les renvoya de bonne manière, — pour qu'ils ne connussent pas sa tanière. — Hareth ben-Hammâm dit : Je le suivis en cachette, — et sans qu'il me vit, je me mis en vedette. — Arrivé sur son terrain, — il se glissa dans un souterrain ; — je lui laissai le temps de délier ses souliers — et de laver ses pieds souillés. — Ensuite je m'avance rapidement — et je m'y lance brusquement ; — et voilà notre homme aux graves préceptes — vis-à-vis d'un brave adepte, — et devant eux des tartines de fleur de farine, — d'un cabri rôti la savoureuse poitrine, — de vin pétillant une mousseuse chopine. — « Ah ! dis-je, est-ce là ta vie intérieure — et ta conduite supérieure ? » — Alors il rougit de chaleur — et rugit de fureur ; — et par le regard qu'il me lançait, j'étais terrifié, — et je pensai d'être pétrifié. — Mais peu à peu sa fureur expira, — et sa bonne humeur l'inspira ; — et, avec un air moins sévère, — il récita ces vers : —

Je me revets du froc pour faire bonne chère,
Et je tends mes filets à tout bord de rivière.
Je fais de mes sermons mainte espèce de rets
Pour prendre le gibier, selon toute manière.
Poussé par le destin, j'use de toute ruse ;
Je poursuis le lion jusque dans sa tanière.
Du sort je puis sans peur voir les vicissitudes ;
Je ne tremble jamais ni ne marche en arrière.
Ce n'est pas un cœur bas ni la vile avarice
Qui me mène à la source où je me désaltère.
Si le sort était juste, on ne verrait jamais
Les méchants dominer sur l'entier hémisphère.

Ensuite il me dit : « Viens ici et récrée ton ame, — ou, si tu aimes mieux, reste là et déclame. » — Je clignai les yeux — et je lançai à l'élève un regard curieux. — « Je t'en conjure, lui dis-je, par celui qui détourne le dommage, — que tu me fasse connaître ce personnage. — C'est, répondit-il, Abou-Zéid le Saroudji, le phare des orateurs, — la tiare des littérateurs. » — Et je m'éloignai, je vous l'assure, — tout émerveillé de cette aventure.

TROISIEME MAKÂMA.

LES DUCATS.

Hareth Ben-Hammâm raconta :

Je me trouvai un jour dans une réunion — où régnait toujours une tendre union ; — où les soucis des amis furent toujours partagés, — où les malheurs des demandeurs furent toujours soulagés. — Et lorsque nous engageâmes d'aimables conversations, — et que nous nous égayâmes par d'agréables improvisations, — en jouissant des attraits d'une gracieuse éloquence — et en bannissant les traits de la hideuse médisance, — il se présenta à nous un boiteux personnage, — en misérable équipage, — et il dit : « O brillants météores de l'humanité, — vaillants matadors de la société, — je vous souhaite un matin heureux, — un déjeûner savoureux. — Jetez un regard de compassion — sur un ancien compagnon — qui fréquentait souvent votre réunion matinale, — qui présentait des présents d'une main libérale, — qui possédait des biens, — des terrains, — qui régalait ses hôtes — d'anecdotes. — Hélas ! le destin au visage austère — a changé les festins en ravage et misère ; — le sort envieux m'a accablé de lassitudes, — de noires vicissitudes ; — je ne tiens rien — dans ma main ; — plus de liaison — dans ma maison ; — ma bourse est vide, — ma source fétide, — mes appartements encombrés, — mes vêtements délabrés, — mes tables desservies, — mes étables dégarnies ; — il ne me reste — pas un zest — pour que j'achète un petit pain, — une miette pour mes bambins. — L'envie elle-même se désespère — de notre misère ; la haine elle-même s'approche en deuil — de notre seuil ; — notre chaussure est l'enflure, — l'amertume notre nourriture, — notre ivresse — la tristesse ; — de nos nuits, l'insomnie (1) — est la compagnie ; — une pierre notre chevet, — la terre notre duvet. — Heureux si l'heure prédestinée — accomplit notre destinée, — si notre sort s'achève, — si la mort nous enlève. — Trouverai-je parmi vous un cœur généreux, — un remède à ma souffrance, — un aide à ma subsistance ? — J'en jure par celui qui m'a fait sortir d'une noble souche — qu'aujourd'hui je n'ai rien mis dans ma bouche, — que pour ce soir je n'ai pas de couche. » — Hareth Ben-Hammâm dit : Au récit de son malheur, — j'eus le cœur — navré de douleur ; — et, pour soulager son indigence — et encourager son éloquence, — je tirai de ma bourse un ducat — d'un brillant éclat — et je lui dis : « Fais une pièce de vers à sa louange, — et tu auras la pièce entière en échange. » — Et il n'hésita pas un instant, — et il récita sur-le-champ les vers suivants :

Qu'il est beau ce rond jaune et d'un éclat riant !
Il parcourt l'univers de l'ouest à l'orient ;
Et son métal sonore, et son lustre brillant,
Rend le riche joyeux par son air souriant,
Toute affaire prospère à lui se mariant.
Que le mortel chérit son regard sémillant !
On le dirait des cœurs-souffle viviliant,
Si ma bourse l'enferme, alors je suis régnant,
Fût même ma tribu dans un sort défaillant.
Quelle belle lueur, oh quel feu pétillant !
Que sa splendeur ravit le pauvre mendiant !
Tel maître vous prescrit plus d'un ordre effrayant,
Qui sans lui resterait docile et suppliant.
Devant lui le chagrin se dissipe en fuyant.
Telle lune s'éteint, pour lui s'humiliant.
Et l'on a vu maint homme, en son courroux bouillant,
Adouci devant lui, prendre un ton bienveillant ;
On a vu des captifs qui, sur lui s'appuyant,
Furent sauvés, au jour un chemin se frayant,
Je voudrais l'adorer en le glorifiant ;
Mais crains, grand Allah, ton pouvoir foudroyant.

Et il me tendit la main — et me dit à la fin : — « L'homme d'honneur dégage sa promesse, — car le tonnerre présage l'averse (2). » — Je donnai le ducat, qu'il invoqua — en lui disant : « Mon cher, — c'est de bon cœur. » — Il mit dans sa bouche ses épices — et dit : « Que Dieu vous soit propice ! » — Et après s'être acquitté de son remercîment, — il voulut nous quitter dans le moment ; — mais j'étais si enchanté — de ce qu'il avait chanté, — que je m'entêtai de le retenir ; — et je me serais endetté pour le réjouir. — Et pour qu'il chantât, — je tirai un second ducat, — et je lui dis : « De flétrir son ravage — te sens-tu le courage ? » — Il n'y avisa guère — et improvisa de cette manière :

(1) L'original porte : « Nous nous fardons d'insomnie. » On sait que les Orientaux se peignent les yeux d'une espèce de fard qu'ils appellent *cohol*.

(2) L'eau, la pluie, en général l'humidité, est chez les Arabes l'image de la générosité.

Qu'il est laid, le trompeur, le traître diabolique!
A deux faces, jaunâtre et jamais véridique.
Si vous l'examinez, à vos yeux il indique,
Et de l'objet aimé la splendeur magnifique,
Et du sombre amoureux la pâleur morbilique.
Les vertueux ont dit : Quiconque s'y applique,
Haï du Créateur, est un vil hérétique.
Sans lui vous ne verriez, au monde pacifique,
Ni crimes à punir, ni vol, ni fraude inique.
Pour l'avare, la nuit n'aurait point de panique.
Pour le créancier, pas de délai juridique.
Ni charme préservant d'envieux maléfique
Si le pervers vous aide en un moment critique,
Ce n'est qu'en s'enfuyant; son chemin est oblique.
Heureux qui sait bannir ce métal magnétique,
Et n'est pas ébloui par son lustre magique;
Qui dit avec dédain à ce bien chimérique
Loin de moi! je te hais; ta faveur, je l'abdique.

Je lui dis : « Tu réjouis par ta faconde — comme la pluie qui abonde; » — et il me répondit : « Garde pour toi tes caresses — et garde-moi tes promesses. » — Je lui sacrifiai de nouveau — et je le gratifiai d'un second cadeau, — en lui disant : — « Loue la divinité — de sa bonté. » — Il joignit la pièce bien-aimée — à sa sœur aînée; — et, se louant de sa matinée, — il quitta la loge — et fit l'éloge — de la société — et de sa générosité. — Alors mon cœur me dit que c'était Abou-Zéid, notre rusé personnage, — et son pied estropié un pur badinage. — Je le fis revenir et je lui dis : « On reconnaît la monnaie par son empreinte; — mais va droit sans crainte. — C'est toi, me dit-il, mon cher Ben-Hammâm, — je te salue de toute mon âme : — puisses-tu vivre heureux — parmi les généreux! — Oui, dis-je, je suis de tes amis fidèles; — donne-moi donc de tes nouvelles. — Mon cher, me dit-il, mon terrestre voyage — se partage — entre les soupirs — et les plaisirs; — un jour, dans l'orage — je fais naufrage; — demain, un doux zéphyr me soulage. — Mais pourquoi, dis-je, contrefaire le boiteux? — pour un homme comme toi c'est honteux. » — Alors son sourcil se fronça, — et le souci s'annonça; — et en me tournant son revers, — il murmura ses vers :

Ce n'est pas par plaisir que je fais le boiteux,
C'est afin de frapper au seuil où l'on soulage.
Je suis libre, mon frein est jeté sur mon dos (1),
Je m'étends à loisir dans un grand pâturage.
Et si vous me blâmez, je vous dis : Excusez,
On ne peut accuser un boiteux personnage.

(1) Ceci, dit le commentaire arabe, est une expression proverbiale prise de l'usage qu'ont les Arabes, lorsqu'ils font paître le chameau, de lui jeter la corde sur le dos; car en la laissant traîner elle pourrait l'empêcher de paître.

IX.

PRÉCIS HISTORIQUE SUR LA RELIGION MUSULMANE (1).

I. *Aperçu de l'histoire musulmane depuis Muhammad jusqu'à la mort de Huçaïn.*

La puissance musulmane eut les plus faibles commencements; la treizième année de sa prétendue mission, le prophète fut obligé de s'enfuir de la Mecque, accompagné du seul Abu-Bakir, son beau-père, et se réfugia à Yasrib, aujourd'hui Médine, où il fut bien reçu de ses sectateurs. Cette fuite mémorable arriva le 16 juillet de l'an de J.-C. 622, et c'est de cette époque que date l'ère mahométane. Il partagea ses partisans en deux classes, les *Ansars* ou auxiliaires, qui, pour la plupart, étaient de Médine, et qui l'avaient aidé dans la propagation de la nouvelle doctrine, et les *Muhajirs* ou émigrés, qui avaient quitté la Mecque après lui, pour venir se ranger sous ses drapeaux. Deux ans après fut livré un petit combat qui décida de l'avenir d'un grand peuple. Muhammad, à la tête de trois cent quatorze combattants, dont quatre-vingt-trois Muhajirs et deux cent trente-un Ansars, ne craignit pas d'attaquer une caravane de Curaïschites composée d'environ mille hommes, et remporta sur ceux-ci une signalée victoire; c'est ce que l'on appelle le combat de Bedr. Dès-lors cet homme, autrefois chamelier, poussa de telle sorte ses conquêtes spirituelles et temporelles, que huit ans après il retourna à la Mecque à la tête de quatre-vingt mille pèlerins, et qu'à sa mort il comptait, dit-on, cent quatorze mille disciples, tant Muhajirs que Ansars, auxquels on donne le nom générique de *Ashabs* ou compagnons du prophète.

Il mourut sans désigner expressément son successeur; mais de tous ses disciples, Ali, fils d'Abu-Talib, cousin-germain de Muhammad, paraissait réunir en sa personne les droits les mieux fondés pour se mettre à la tête de ce peuple déjà immense. Tenant plus que tout autre au prophète par les liens du sang, il avait été, pour ainsi dire, son bras droit dans toutes les grandes entreprises; c'était de tous les membres de sa famille celui que Muhammad chérissait le plus; enfin, il paraît certain que plusieurs fois celui-ci s'était prononcé ouvertement en sa faveur. Dans les commencements de son apostolat, Muhammad avait un jour réuni dans un repas tous ses amis; après leur avoir développé ses idées, et parlé avec une inspiration prophétique des destinées futures de sa religion, il s'écria : « Qui veut être mon lieutenant et mon successeur? — Moi! » s'écria Ali, alors enfant, en se jetant à ses genoux. Muhammad prit l'enfant, l'éleva dans ses bras et le proclama son lieutenant. L'événement prouva que le prophète n'avait pas compté à tort sur le dévouement de son petit-cousin. Les Curaïschites ayant formé le complot d'assassiner Muhammad, Ali se revêtit du manteau vert du prophète, se coucha dans son lit, et offrit son corps au poignard des meurtriers. — Plus tard, Muhammad disait en parlant de lui : « Ali tient auprès de moi le rang que Aaron tenait auprès de Moïse : je suis la cité de la science et Ali en est la porte. » Il resserra encore les nœuds qui l'attachaient à son cousin, en lui donnant en mariage Fatima, la plus chérie de ses filles; aussi regardait-il comme ses propres enfants Haçan et Huçaïn qui naquirent de cette union. Enfin, dans le dernier voyage à la Mecque que Muhammad exécuta quelque temps avant sa mort, lorsque l'on fut arrivé à la station de Gadir-Khum, le prophète proclama solennellement Ali pour son successeur.

D'autres, cependant, prétendent qu'à son lit de mort Muhammad autorisa Abu-Bakir, son beau-père, à s'acquitter en son nom des fonctions de la religion

(1) Le culte musulman répandu en Arabie, dans l'Inde et dans la Turquie joue un trop grand rôle dans nos pèlerinages, et, il faut bien l'avouer, est trop peu connu parmi les gens qui ne se vouent pas spécialement aux études orientales, que nous croyons devoir mettre ici un extrait de l'excellent ouvrage de M. l'abbé Bertrand : *Les séances de Haïdari*, auquel ces réflexions servent de préliminaires : elles donnent une idée très-exacte de l'origine et des développements de la religion prêchée par le prophète d'Allah.

(Nous devons avertir nos lecteurs que M. Bertrand, traduisant un livre hindoustain, a cru devoir conserver dans tout son ouvrage, même dans les parties qui sont entièrement de lui, comme cette introduction, l'orthographe indienne; nous la conserverons aussi toutes les fois que nous aurons l'occasion de le citer.)

C'est cette circonstance, plus que toute autre, qui attira sur ce dernier les suffrages de la majorité des musulmans. En effet, les disciples du Prophète, après plusieurs contestations, s'accordèrent à déférer la souveraineté temporelle et spirituelle à Abu-Bakir, qui prit le titre de *khalife* ou successeur de l'apôtre de Dieu. Mais les sectateurs du parti d'Ali soutiennent opiniâtrement que jamais celui-ci ne voulut accorder son consentement à cette élection, pas plus qu'à celle des deux autres khalifes qui furent élus ensuite.

Abu-Bakir étendit ses conquêtes hors des limites de l'Arabie; il envoya Khalid, fils de Walid, qui pénétra, à la tête d'une nombreuse armée, dans l'empire des Perses, soumit l'Irac et passa ensuite en Syrie pour combattre les troupes de l'empereur Héraclius, sur lesquelles il remporta la victoire. Abu-Bakir mourut l'an 13 de l'hégire, après un règne de deux ans et trois mois, et désigna pour lui succéder Omar, fils de Khitab; mais l'assemblée, qui confirma ce choix, décida de ne pas lui donner le titre de khalife (successeur), puisqu'il ne succédait pas immédiatement au Prophète. Alors on convint de lui décerner celui d'*émir* ou prince des croyants. Osman et Ali gardèrent le même titre.

Sous son règne, qui dura dix ans et demi, les Arabes subjuguèrent la Syrie, la Chaldée, la Mésopotamie, la Perse et l'Egypte; et dans ce petit nombre d'années, ils se rendirent maîtres, au rapport de Khondemir, de trente-six mille villes ou places fortes, détruisirent quatre mille temples de chrétiens, de mages ou d'idolâtres, et construisirent quatorze cents mosquées. Omar fut assassiné l'an 23 de l'hégire, par un esclave à qui ce prince n'avait pas donné raison dans une contestation que celui-ci avait eue avec son maître touchant son salaire. Comme il ne nomma pas expressément son successeur, mais qu'il laissa ce soin à un conseil composé de six notables de la tribu, on put dès lors espérer de voir Ali parvenir à une dignité à laquelle il avait tant de droits; mais les électeurs s'en étant remis sur l'un d'eux, nommé Abdurrahman, du choix du khalife, celui-ci, quoique gendre d'Ali, donna sa voix à Osman, fils d'Affan. Ali protesta de nouveau contre cette nomination; mais, craignant de susciter un schisme parmi les musulmans, il rendit hommage à l'élu, et se soumit encore.

Ce fut sous Osman que les Arabes achevèrent de réduire la Perse; ils étendirent leur domination en Nubie, en Mauritanie, et pénétrèrent jusque dans l'Espagne; ils enlevèrent aussi aux Grecs l'île de Crète. Mais, après un règne de onze ans, les Arabes et les Egyptiens se révoltèrent contre lui, l'accusant de malversation, le bloquèrent dans sa maison de Médine, et le percèrent de coups l'an 35 de l'hégire. On accusa Ali d'avoir prêté les mains aux conjurés; mais le loyal caractère, la générosité, l'esprit de justice et la sincère piété de ce prince doivent écarter de lui ces soupçons, qui n'ont été accrédités que par les Ommiades, qui ont voulu justifier leur usurpation en se portant comme vengeurs de la maison d'Osman. En outre, la conduite d'Ali dans cette occurrence est une nouvelle preuve de son innocence; en effet, les Egyptiens qui avaient trempé dans le meurtre d'Osman lui déférèrent le khalifat; mais il leur répondit qu'ils ne devaient pas s'ingérer dans l'élection du khalife; que ce droit appartenait aux Muhajirs et aux Ansars, compagnons du Prophète. Ceux ci s'étant assemblés l'élurent d'une commune voix; il refusa encore d'accepter, jusqu'à ce qu'il eût obtenu le consentement de Talha et de Zubair, deux des principaux parmi les Ashabs. Etait-ce là la conduite d'un assassin et d'un usurpateur?

Ali commit l'imprudence, au commencement de son khalifat, de destituer les gouverneurs de province nommés par son prédécesseur et de leur substituer ses créatures. De ce nombre étaient Muawia, gouverneur de Syrie, et Amr, fils d'Alas, gouverneur d'Egypte, dont il avait été le conquérant. Celui-ci passe à Damas et porte Muawia à profiter des circonstances pour lever l'étendard de la révolte. D'un autre côté, Talha et Zubaïr, à qui Ali avait refusé les gouvernements de Kufa et de Basra, se rendent à la Mecque, et cabalent avec Aïscha, qui était fort opposée à Ali, et à qui sa qualité de veuve du Prophète donnait une grande prépondérance auprès des Arabes.

Ils lèvent une armée, sortent de la Mecque et se dirigent vers Basra. Aïscha part avec eux et se met à l'avant-garde. Arrivée auprès d'une source, des chiens se mettent à aboyer après elle; elle demande le nom de cette fontaine, on lui apprend qu'elle s'appelle *Haub;* aussitôt elle refuse de passer outre, et donne l'ordre de rebrousser chemin. « L'apôtre de Dieu, dit-elle, m'a appris qu'une de ses femmes se trouverait un jour près d'une source nommée *Haub*, où des chiens aboieraient après elle, et m'engagea à prendre garde que cela ne m'arrivât, parce que ce devait être le présage d'un grand danger. Maintenant donc aucun motif ne saurait me déterminer à vous accompagner plus loin, et je veux sur-le-champ retourner sur mes pas. » Les conjurés, consternés de cette résolution, ne savent comment surmonter cet obstacle, quand Abdallah, fils de Zubaïr, imagine d'aposter cinquante faux témoins, qui tous lui certifient que le nom de cette fontaine n'était point *Haub*, et que la source de ce nom avait été passée la nuit précédente. C'est le premier mensonge solennel que constate l'histoire musulmane.

Lorsque les conjurés furent arrivés à Basra, Aïscha choisit Abdallah, fils de Zubaïr, et Muhammad, fils de Talha, pour remplir les fonctions d'imam; puis l'armée se rangea en bataille, et Abdallah prit le commandement de l'infanterie.

Ali, de son côté, assembla ses troupes et ne tarda pas à se trouver en présence de l'ennemi; son armée était de trente mille hommes, tous gens aguerris et bien disciplinés; celle des ennemis était beaucoup plus nombreuse, mais moins bien composée. Ali, toujours généreux, essaya de prévenir l'effusion du sang; il écrivit à Aïscha et aux deux chefs des lettres pressantes pour leur rappeler leurs serments, la soumission qu'ils lui avaient jurée et les conjurer de mettre bas les armes. Il sortit même des rangs, et demanda encore à parler à ceux-ci; il rappela entre autres à Zubaïr qu'un jour Muhammad lui ayant demandé s'il aimait Ali, son cher fils, et en ayant obtenu une réponse affirmative, il lui avait prédit qu'un temps viendrait où cependant il s'élèverait contre lui, et qu'il serait ainsi cause de grands malheurs. Zubaïr en convint, et avoua que, s'il s'était rappelé ce fait avant l'expédition, il ne l'aurait point entreprise, mais qu'il était trop tard pour reculer. Peut être eût-il fini par céder, sans les reproches de lâcheté que lui adressa son fils Abdallah, qui l'accusa d'imprimer sur sa famille un déshonneur ineffaçable. Alors s'engagea la célèbre bataille connue dans l'histoire sous le nom de *combat du chameau*, à cause de celui que montait Aïscha. Dix-sept mille Arabes restèrent sur la place; Talha et Zubaïr périrent en combattant courageusement, et Aïscha tomba entre les mains d'Ali, qui la traita avec respect, lui offrit une capitulation honorable et la renvoya à la Mecque. Le prince donna le gouvernement de Basra à Abdallah, fils d'Abbas, son cousin, et se rendit à Kufa, dont il fit le siége de son empire.

Tranquille désormais du côté de l'Arabie, Ali ne tarda pas à être inquiété du côté de la Syrie. Muawia, petit-cousin d'Osman, étala sur la chaire de la Mosquée de Damas la chemise ensanglantée de ce khalife, en appelant tout le peuple à venger son sang

sur Ali. Sur ces entrefaites Amr, fils d'Alas, arriva, comme nous l'avons dit plus haut, prêta serment de fidélité à Muawia ; le peuple suivit son exemple et reconnut celui-ci pour kalife.

Ali commença, suivant sa coutume, par employer les voies de la douceur pour ramener les rebelles à leur devoir ; mais voyant que toute négociation était inutile, il s'avança à la tête d'une armée de quatre-vingt-dix mille hommes, et arriva dans les plaines de Siffin où les ennemis étaient campés. Il y eut plusieurs escarmouches entre ses troupes et celles de Muawia, et enfin les deux armées s'étant avancées, elles se trouvèrent en présence le dernier mois de l'an 36 de l'hégire. Elles commencèrent à se battre par pelotons, sans hasarder un combat général, dès les premiers jours de l'année 37, et ne se quittèrent point l'une et l'autre pendant onze mois entiers. On dit même que, pendant cent jours, il y eut quatre-vingt-dix combats, qu'Ali y perdit cinq mille hommes, parmi lesquels il y en avait vingt-cinq qui portaient le titre de compagnons du Prophète. Mais la perte fut beaucoup plus grande du côté de Muawia, qui laissa morts sur la place quarante-cinq mille des siens. C'est pourquoi, voyant que ses troupes diminuaient considérablement, il résolut, de concert avec Amr, d'user de cet artifice : il fit attacher des feuilles du Coran au bout de plusieurs lances et les fit porter à la tête de ses troupes, par des gens qui criaient : « Voici le livre qui doit décider de nos différends, et qui défend de répandre inutilement le sang musulman. » Ce stratagème eut le succès que les ennemis en attendaient. Une partie des habitants de l'Irac, qui faisaient la plus grande force de l'armée d'Ali, mit bas les armes, et menaça de l'abandonner, de le livrer même à Muawia s'il n'ordonnait la retraite.

Alors on convint de part et d'autre de remettre l'issue du différend entre les mains de deux plénipotentiaires, ou plutôt Muawia, qui avait des intelligences dans l'armée d'Ali, fit en sorte qu'on nomma du côté de ce noble prince et malgré lui, Abu-Muça, homme de bien, mais fort simple ; quant à lui, il chargea de ses intérêts le rusé Amr, fils d'Alas. Alors les deux compétiteurs se retirèrent, l'un à Kufa et l'autre à Damas.

Au bout de sept mois, terme prescrit pour la décision fatale, les deux arbitres se rendirent entre l'Irac et la Syrie, sur un territoire à peu près neutre, accompagnés d'une foule de grands personnages et escortés chacun de quatre cents soldats. Après mille discussions infructueuses, Amr s'insinua dans l'esprit de son collègue, lui persuada que l'intérêt public exigeait que l'on déposât les deux compétiteurs, afin d'élever un khalife au gré de tous les partis, et lui proposa de voter pour Abdallah, fils du khalife Omar. Cet article étant bien arrêté entre eux, on éleva une tribune au milieu des deux camps. Le faible Abu-Muça se laissa persuader encore, par toute sorte de faux prétextes, d'y monter le premier, puis il dit à haute voix : « Sachez, ô peuple! que le parti que nous avons dû prendre d'un commun accord pour le maintien de la paix et de la tranquillité publiques, consiste dans la déposition d'Ali et de Muawia et dans la nomination d'un nouveau khalife, à votre choix, puisque nous vous considérons en ce moment comme les représentants du peuple musulman. Ainsi, en vertu des pouvoirs qui me sont conférés, je destitue à la fois Ali et Muawia, et je les rejette, comme je retire cet anneau de mon doigt. » Il descendit ; Amr prit aussitôt sa place et s'écria : « Vous venez d'entendre, ô peuple! comment Abu-Muça a déposé Ali et Muawia ; quant à moi je dépose aussi Ali, et je donne le khalifat à Muawia, l'en investissant de la même manière que je mets cet anneau à mon doigt, et je le déclare le successeur légitime d'Osman et le vengeur de sa mort. »

Les partisans d'Ali, honteux d'un pareil succès, se plaignirent amèrement d'Abu-Muça ; celui-ci de son côté accusait Amr de n'avoir pas gardé la convention qu'ils avaient faite entre eux ; on en vint des plaintes aux injures, et Abu-Muça, craignant le courroux d'Ali, s'enfuit et se réfugia à la Mecque. Tout ceci arriva l'an 37 de l'hégire.

Ali ne se tint pas, avec raison, pour légitimement dépossédé ; mais comme il avait conclu un traité avec Muawia, il résolut de garder sa parole, et consentit même à ne pas prendre le titre d'émir des croyants, ce qui divisa encore les habitants de l'Irac ; car quelques-uns d'entre eux étant d'avis de continuer la guerre, Ali leur démontra que c'étaient eux-mêmes qui l'avaient entraîné dans le piége, en lui refusant le concours de leurs armes, lorsque Muawia avait fait porter le Coran à la tête de son armée, et qu'ils avaient tort, d'exiger de lui la violation d'un traité qu'ils l'avaient forcé de signer. Alors les rebelles mirent à leur tête Abdallah, fils de Wahab, et grossirent leur armée d'un certain nombre d'habitants de Kufa, de Basra et de l'Arabie. Ce sont eux que l'on appelle les *Kharijis*.

Ali les négligea d'abord ; mais ayant appris qu'ils étaient déjà au nombre de vingt-cinq mille, qu'ils se présentaient sous forme de secte qui taxait d'impiété ceux qui ne pensaient pas comme eux, et qu'ils avaient déjà fait mourir plusieurs musulmans qui refusaient d'embrasser leur doctrine, il s'efforça de les ramener à leurs devoirs par ses bons avis. Voyant enfin que tout était inutile, il marcha contre eux à la tête d'une armée considérable, et arriva à Naharwan, où les rebelles étaient campés. Cependant, avant d'engager le combat, il fit planter un étendard hors de son camp, et fit publier que quiconque se rangerait sous ce drapeau aurait la vie sauve, et que quiconque se retirerait à Kufa y trouverait un asile assuré. Ce stratagème lui réussit ; l'armée des Kharijis se dissipa d'elle-même, et Abdallah, son chef, se trouva réduit à quatre mille hommes ; mais il ne se regarda pas comme vaincu et osa, avec des forces si inégales, attaquer l'armée d'Ali. Sa témérité fut punie ; il fut taillé en pièces avec les siens, à l'exception de neuf soldats, nombre égal à ceux qui furent tués du côté d'Ali.

Cette victoire, qui fut remportée l'an 38 de l'hégire, réunit tous les Arabes sous le commandement du kalife légitime ; il n'y eut plus que les Syriens qui tenaient toujours pour Muawia.

Celui-ci suscita encore à Ali de nouveaux embarras ; il fit empoisonner le gouverneur que ce prince avait mis en Egypte, et envoya Amr, fils d'Alas, avec six mille chevaux, pour prendre possession en son nom de ce pays-là, d'où il résulta diverses dissensions et guerres civiles que nous passons sous silence.

Enfin, l'an 40 de l'hégire, trois fanatiques Kharijis, savoir, Abdurrhaman fils de Maljam, Barak fils d'Abdallah, et Amr fils de Bakir complotèrent ensemble d'assassiner en même temps Ali, Muawia et Amr fils d'Alas, afin de mettre un terme aux divisions qui régnaient parmi les musulmans. Ces trois conjurés choisirent pour l'exécution de leur dessein le vendredi 17 du mois de ramazan, et après avoir empoisonné leurs épées, ils se mirent en route chacun de son côté.

Barak se rendit à Damas, et frappa Muawia dans les reins ; mais la blessure ne fut pas mortelle. L'assassin fut pris, et on lui coupa les mains et les pieds.

Amr, fils de Bakir, alla en Egypte ; mais, le 17 de ramazan, le gouverneur se trouva justement tourmenté par une colique qui l'empêcha de remplir la fonction d'îman dans la mosquée ; il se fit remplacer par un autre qui tomba sous les coups de l'assassin, celui-ci l'ayant pris pour Ibn-Alas. Le meurtrier fut puni du dernier supplice.

Le troisième des conjurés réussit mieux que ses associés dans son funeste dessein ; car, étant arrivé

à Kufa, il se trouva logé chez une femme dont les parents avaient été tués à la bataille de Naharwan, et qui depuis ce temps entretenait dans son cœur des sentiments de vengeance contre Ali. Ibn-Maljam trouvant cette femme à son gré lui fit des propositions de mariage. — « J'y consens, répondit cette malheureuse, mais la dot que j'exige de celui qui m'épousera, c'est trois mille pièces d'argent, un esclave, une servante et la tête d'Ali. » Ibn-Maljam souscrivit à ces conditions, et cette femme lui donna encore deux hommes, Darwan et Schaïs, pour l'aider à mettre son forfait à exécution ; mais Haïdari ne parle que du seul Ibn-Maljam.

Les historiens rapportent que Ali avait des pressentiments de sa mort prochaine ; il en parlait souvent avec ses amis; on l'entendit s'écrier un jour : « Eh bien, mon cœur! il faut prendre patience ; car il n'y a point de remède contre la mort. » L'anecdote des oiseaux de basse-cour, rapportée dans la troisième séance du présent ouvrage, est aussi consignée dans d'autres écrits orientaux. Lorsque Ali entrait dans la mosquée, Darwan lui porta un coup d'épée ; mais il le manqua, et le coup alla donner dans la porte du temple. Alors Abdurrahman le frappa sur la tête, justement à l'endroit où Ali avait déjà reçu une blessure à la journée du *fossé*, au temps de Muhammad. Darwan se retira froidement chez lui, où quelqu'un qui l'avait vu tirer l'épée contre le khalife alla le tuer; Schaïs se cacha si bien qu'on ne put jamais le saisir. Quant au principal meurtrier, il fut trouvé, peu d'instants après, blotti dans un coin, l'épée nue à la main. Il voulut d'abord nier son crime, mais il laissa échapper quelques paroles qui le trahirent. Ali qui vivait encore, le confia à la garde du Haçan, son fils aîné, avec ordre de ne le laisser manquer de rien, et recommanda, s'il venait à mourir de sa blessure, de ne frapper l'assassin que d'un seul coup, parce que lui-même n'en avait pas reçu davantage. Ce grand homme se montra ainsi jusqu'à la fin scrupuleux observateur des lois du Coran. Il mourut trois jours après avoir été frappé ; son corps fut lavé et enseveli par ses deux fils, Haçan et Huçaïn. Ils l'inhumèrent dans un lieu qui fut d'abord tenu secret; mais découvert plus tard sous les khalifes Abbassides, il est actuellement en grande vénération. Ali avait régné quatre ans et neuf mois ; il était âgé de soixante-trois ans.

La succession au khalifat appartenait de droit à Haçan ; il fut en effet proclamé khalife à Kufa, et reconnu comme tel en Arabie; mais ce n'était pas là le compte de Muawia, qui, se prévalant de la manière frauduleuse dont il avait été proclamé lui-même, et accusant Haçan de complicité au meurtre d'Osman, arma contre le fils d'Ali. Ce prince, qui avait plutôt hérité de la piété que de la valeur de son père, ayant rencontré son ennemi à Sakin, sur la frontière de l'Irac, craignit de répandre le sang des fidèles. Jugeant qu'il n'était pas capable de se mesurer avec l'armée de Muawia qui lui était de beaucoup supérieure en forces, ébranlé d'ailleurs par différents attentats commis déjà contre sa personne, il se détermine à tout sacrifier à sa sûreté et au repos public. Il mande à Muawia qu'il est disposé à se démettre du khalifat, dans la seule vue d'éviter l'effusion du sang musulman, exigeant pour condition la reconnaissance de ses droits dans le cas où il survivrait à Muawia, la conservation du titre d'imam, et l'assurance que le khalife cesserait ses poursuites en Arabie et dans l'Irac contre les partisans d'Ali. C'est à ces conditions que Haçan fit sa renonciation solennelle en faveur de son rival, le 25 de rabiulawal, l'an 41 de l'hégire ; son règne ne fut ainsi que de six mois, ce qui complétait le nombre des trente années que devait durer le khalifat parfait, d'après la prédiction du Prophète.

Haçan, rentré dans Kufa, gouverna l'Irac en qualité d'imam, au nom et sous l'autorité de Muawia, regardé dès lors comme légitime par tous les musulmans, à l'exception toutefois des Schiites, dont nous parlerons plus loin, qui ne veulent point reconnaître de khalifes hors de la lignée d'Ali. Dans la suite, Haçan se retira à Médine, sa patrie, où il menait la vie d'un simple particulier. Muawia lui avait assigné une pension de deux millions, qu'il employait presque tout entière en aumônes.

Il ne put jouir cependant d'une tranquillité achetée si chère. Muawia voulait laisser l'empire à son fils Yazid, mais la vie de Haçan mettait obstacle à ce projet, car, d'après leurs stipulations, ce prince devait rentrer en possession du khalifat à la mort de Muawia. Il résolut donc d'ôter la vie à Haçan ; il suborna à cet effet Jada ou Juda, une des femmes de ce malheureux imam, par l'appât d'une forte somme d'argent et par la promesse de la marier à Yazid. La misérable femme empoisonna son mari ; Muawia lui envoya 500,000 pièces d'argent pour prix de son forfait, mais il se garda bien de la marier à son fils. La mort de Haçan arriva l'an 49 de l'hégire ; il était âgé de quarante-sept ans.

Muawia voulut alors couronner de son vivant son fils Yazid et le faire reconnaître pour l'héritier du khalifat; il ordonna en conséquence à tous ses sujets de lui prêter serment de fidélité. Tous obéirent, à l'exception de cinq hommes également distingués par leur mérite et par leur naissance, savoir : Huçaïn fils d'Ali, Abdallah fils d'Abbas, Abdallah fils de Zubaïr, Abdallah fils du khalife Omar, et Abdurrahman fils d'Abu-Bakir. Muawia, voulant tâcher de vaincre leur résistance, se rendit lui-même à Médine, sous prétexte de faire un pèlerinage à la Mecque ; mais il ne put triompher de leur obstination : ceux-ci même quittèrent Médine et se retirèrent à la Mecque. Il les retrouva dans cette dernière ville, les fit venir devant lui, leur représenta hypocritement les bienfaits dont il les avait comblés, et les pressa de reconnaître Yazid ; mais il ne put y réussir.

Arrivé au terme de sa carrière, Muawia fit approcher son fils Yazid, et lui donna des conseils sur la conduite qu'il avait à tenir au commencement de son règne, pour assurer sa domination. Il lui recommanda surtout de ménager Huçaïn, et de chercher à le gagner par ses bienfaits, parce qu'il devait le regarder comme le plus redoutable de ses concurrents, sa descendance du prophète pouvant lui concilier l'affection de la majeure partie des musulmans. Yazid ne tint aucun compte des avis de son père, car s'étant fait reconnaître comme khalife par les habitants de Damas et de la Syrie, immédiatement après la mort de Muawia, l'an 60 de l'hégire, il nomma au gouvernement de Médine son cousin Walid, fils d'Ataba, en lui intimant l'ordre formel d'exiger de tous les habitants de la ville le serment de fidélité envers lui. Il lui enjoignit particulièrement de mander en sa présence Huçain et ceux qui avaient refusé d'approuver sa nomination sous Muawia, et d'obtenir leur adhésion de gré ou de force. « Si quelqu'un d'entre eux, ajoutait Yazid, refuse sa soumission, fais-lui couper la tête et envoie-moi-la immédiatement. »

Conformément à ses instructions, Walid dépêcha un de ses officiers pour faire venir les réfractaires ; celui-ci trouva Huçaïn dans la mosquée avec trois de ses associés ; il les salua avec respect et leur annonça que Walid désirait leur parler. Huçaïn répondit qu'ils allaient se rendre à cette invitation. Mais après le départ du messager, Abdallah, fils de Zubaïr, dit à Huçaïn : « Ce n'est pas ici le moment où le gouverneur donne ses audiences ; que peut-il avoir à nous dire? Tout ceci m'inquiète. » Huçain répondit : « Il se pourrait que Muawia fût mort ; en effet, la nuit dernière, pendant mon sommeil, j'ai vu la cloire de ce prince renversée et son palais livré aux flammes. A mon réveil j'ai pensé que ce songe m'annonçait la mort de Muawia. » (D'autres prétendent que

Huçaïn avait d'autres raisons qu'un songe pour supposer la mort du khalife, et qu'il avait, la veille, soupçonné ce fait du silence qu'avait gardé un voyageur revenu de Syrie et qu'il avait interrogé à ce sujet.) « S'il en est ainsi, reprit Abdallah, le gouverneur nous mande pour prêter serment de fidélité à Yazid. Quel parti allez-vous prendre? » Huçaïn protesta que jamais il ne reconnaîtrait celui-ci pour son souverain. « En effet, ajouta-t-il, cet homme est passionné pour le vin, la débauche et la chasse. Son père d'ailleurs a juré que, lorsqu'il viendrait à mourir, il me laisserait le khalifat au défaut de Haçan, et ne le transmettrait à aucun de ses fils. »

Cependant l'envoyé de Walid revint trouver les quatre amis et leur annonça que le gouverneur les attendait; Huçaïn élevant la voix déclara qu'il allait se rendre à l'audience. Il rentra chez lui, se lava, se para de ses plus beaux habits; puis il rassembla ses esclaves et ses affranchis au nombre de cinquante, leur commanda de s'armer d'épées nues cachées sous leurs robes et de se tenir à la porte de la maison du gouverneur. « Si vous m'entendez élever la voix et appeler au secours, leur dit-il, entrez sur-le-champ et délivrez-moi des assassins. »

Il se rendit alors auprès de Walid qui lui apprit la mort de Muawia et l'invita à reconnaître Yazid pour khalife légitime. Huçaïn allégua qu'une affaire aussi importante ne devait pas être traitée à huis clos, et promit de se rendre le lendemain matin sur la place publique, lorsqu'on notifierait au peuple cet événement et qu'on demanderait aux Médinois le serment de fidelité. Mais la nuit suivante, ayant eu connaissance du danger qui les menaçait, il s'enfuit à la Mecque avec Abdallah.

Sur ces entrefaites, les habitants de Kufa, qui, pour la plupart, étaient fortement attachés à la famille d'Ali, envoyèrent à Huçaïn un message en le pressant vivement de venir se mettre à leur tête; ils promettaient de le reconnaître pour khalife et de faire déclarer en sa faveur toute la population de l'Irac. Huçaïn, ébranlé par des offres si séduisantes, songea sérieusement à tenter l'entreprise. Il y était de plus fortement engagé par les conseils d'Abdallah, qui lui disait : « Si, comme vous, je comptais à Kufa un certain nombre de partisans zélés, je ne serais jamais sorti de cette importante cité. » Le but d'Abdallah était d'éloigner Huçaïn de la Mecque, car lui aussi aspirait à se faire déclarer khalife, et il craignait avec raison la concurrence d'un rival aussi accrédité. Les intentions d'Abdallah n'échappèrent point à Huçaïn; mais redoutant les embûches et la perfidie de ses ennemis de Médine et de Damas, il se détermina à se mettre en route pour Kufa, malgré les avis d'Ibn-Abbas qui lui était sincèrement dévoué.

Il voulut cependant envoyer devant lui son cousin Muïsim, fils d'Aqual, pour lui préparer les voies dans Kufa, réunir ses partisans et tout disposer pour le grand événement qu'il méditait; il envoya pareillement un message à Basra, pour inviter les partisans qu'il comptait dans cette ville à se réunir aux Kufites. Muslim fut parfaitement accueilli, et écrivit à Huçaïn qu'il pouvait venir en toute assurance. Celui-ci sortit alors de la Mecque fort secrètement avec toute sa famille, accompagné seulement de soixante-douze cavaliers qui tous étaient ses frères, ou ses enfants, ou ses neveux, ou ses proches parents, et se mit en route pour Kufa à travers le désert, escorté de quelques troupes d'infanterie arabe.

Ici nous n'avons plus que quelques mots à ajouter, la suite des événements se trouvant consignée dans les *Séances* que nous donnons au public. On verra, dans la cinquième et dans les suivantes, comment Yazid ayant appris le soulèvement des Kufites, leur envoya en qualité de gouverneur Obaïdallah, fils de Ziyad, homme cruel et inflexible, avec plein pouvoir d'user dans toute son étendue de l'autorité qu'il lui confiait. Celui-ci, digne serviteur d'un tel maître, ramena par la terreur les habitants de Kufa au parti de Yazid, fit périr Muslim, leva une nombreuse armée dont il donna le commandement à Omar, fils de Saad, et l'envoya à la rencontre de Huçaïn pour lui couper le chemin. Omar le rencontra dans le désert, en un lieu nommé Karbala, où plusieurs troupes étant encore venues se joindre à lui, Huçaïn se vit tout à coup investi par une armée de dix mille chevaux. Son escorte arabe, effrayée de cette dangereuse position, l'abandonna lâchement. Dans une telle conjoncture le noble prince n'avait qu'à se rendre ou à périr en combattant; il choisit ce dernier parti. Harcelé pendant dix jours entiers, privé totalement d'eau et en grande partie de vivres, consumé ainsi que tous les siens par une soif intolérable sous un ciel de feu, il vendit chèrement sa vie, et fut taillé en pièces avec tous ses compagnons, après des prodiges inouïs de bravoure. Ses tentes furent brûlées, les femmes de sa maison furent faites prisonnières avec son fils Ali, surnommé Zaïn-Ulabidin, le seul qui échappa au carnage, parce qu'étant malade, il n'avait pu prendre part au combat.

Obaïdallah envoya à Yazid les prisonniers avec la tête de Huçaïn et celles des autres victimes. D'après notre auteur, le khalife leur rendit la liberté au bout de quelque temps, et les renvoya à Médine avec une escorte pour leur sûreté. Lorsque la caravane repassa à Karbala, Zaïn-Ulabidin réunit la tête de son père à son corps et lui rendit, ainsi qu'aux autres martyrs, les derniers devoirs. Mais on lit dans la *Bibliothèque Orientale*, que la tête du prince fut inhumée à Damas, d'où elle fut dans la suite transportée au Kaire en Egypte, sous les khalifes Fatimites.

La bataille de Karbala fut livrée l'an 61 de l'hégire, le 10 du mois de muharram. La mort de Huçaïn fut cruellement vengée quelques années après par Mukhtar, général arabe, qui, s'étant rendu maître de Kufa, fit périr plus de cinquante mille hommes qui avaient trempé dans la mort de ce malheureux prince.

Les détails qu'on vient de lire sont empruntés à la *Bibliothèque Orientale* de d'Herbelot, au *Tableau général de l'Empire Ottoman* de Mouradgea d'Ohsson, et au *Mémoire historique sur la vie d'Abdallah, fils de Zobéir*, par M. Quatremère.

II. *Les Schiites et la religion musulmane dans l'Hindoustan.*

Le parti d'Ali ne fut pas anéanti par la mort de ce grand homme et de ses enfants. Huçaïn avait laissé un fils nommé Ali, comme son aïeul, et surnommé Zaïn-Ulabidin (l'ornement des serviteurs de Dieu). Les amis de sa famille, le regardant comme le légitime successeur des droits et de l'autorité de ses pères, l'engagèrent à les faire valoir; mais les grands malheurs qui avaient fondu sur sa race, son éloignement du monde, et peut-être une certaine pusillanimité naturelle, lui firent refuser formellement la dignité suprême qu'on l'engageait à revendiquer. Il se contenta du titre d'imam, dont il paraît qu'on le laissa jouir tranquillement jusqu'à sa mort, arrivée l'an 75 de l'hégire. Un grand nombre de musulmans n'en demeura pas moins attaché à cette famille; pour eux il n'y avait de khalifes légitimes que Ali et ses descendants; les trois premiers khalifes eux-mêmes, Abu-Bakir, Omar et Osman, n'étaient que des usurpateurs, parce qu'ils n'avaient joui de cette autorité qu'au détriment d'Ali; le titre d'*imam* exprimait la souveraineté tant spirituelle que temporelle, laquelle ne pouvait être transmise que dans la postérité de Huçaïn; quoique la plupart des descendants de ce prince aient vécu dans l'obscurité, et même dans l'obéissance aux khalifes universellement reconnus, ils n'en étaient pas moins les chefs suprêmes de la religion et de l'État; tous ceux qui refusaient de les reconnaître comme tels étaient des hérétiques. Aussi ils ne cessèrent, pendant l'espace

de deux siècles de chercher à stimuler l'amour-propre ou l'ambition des descendants d'Ali, pour les engager à remonter sur un trône qui leur était dû. Mais presque toujours ceux-ci se montrèrent fort au-dessous du rôle qu'on voulait leur faire jouer; cependant, comme ils étaient la cause ou du moins l'occasion de fréquents désordres, ils périrent la plupart par le poison, jusqu'à ce qu'enfin la branche imamienne s'éteignit dans la personne de Mahdi, qui disparut dans un âge encore tendre. Mais les sectateurs d'Ali ne se tinrent pas pour vaincus; ils soutinrent, et la plupart soutiennent encore, que Mahdi n'est pas mort, mais qu'il est réservé miraculeusement pour un temps plus opportun. Ils le regardent comme le véritable imam, vivant et invisible, et attendent qu'il plaise à la Providence de le manifester à la terre pour réunir tous les musulmans dans l'unité de la foi et de l'imamat.

Ce sont ces partisans des Alides que l'on appelle communément les *Schiites*, c'est-à-dire les dissidents; on leur donne encore le nom d'*imamiens* ou sectateurs de l'imamat. Ils sont regardés par les Musulmans *sunnites* ou réputés orthodoxes, comme les protestants de l'islamisme. Néanmoins, quand on étudie l'histoire mahométane avec impartialité et en dehors des préjugés des Sunnites, on ne peut s'empêcher de convenir que chez les Schiites se trouvent la légitimité et la tradition. Jamais il n'y eut renonciation formelle des Alides en faveur d'une autre famille, et il est certain qu'ils ont toujours protesté contre ceux qui les ont dépouillés de leurs droits par violence et contre toute justice.

Mais ce ne fut qu'en l'année 363 de l'hégire, sous le khalifat de Muti-Lillah l'Abbasside, que les Sunnites et les Schiites se partagèrent pour ainsi dire en deux peuples distincts; les Sunnites se rangèrent du côté des Turcs alors tout-puissants à la cour des khalifes, et les Schiites embrassèrent le parti des Boïdes, qui se rendirent maîtres de la Perse et de quelques autres provinces. De là l'animosité qui a toujours subsisté entre les Persans et les Turcs.

Au commencement du siècle suivant (x^e^ de J.-C.), Mahmud le Gaznévide, qui régnait sur la Perse, poussant ses conquêtes, fit dans la partie occidentale de l'Hindoustan plusieurs invasions successives, convertit à l'islamisme, de gré ou de force, un certain nombre d'Hindous, laissa dans le pays de nombreuses et fortes garnisons de Persans, et rentra dans Gazna, sa capitale. Dès ce moment les Indiens de cette partie du pays demeurèrent sous le joug des mahométans. Plusieurs dynasties se succédèrent, et les musulmans, étendant de plus en plus leur domination, se fixèrent successivement dans diverses provinces de l'Inde, jusqu'à ce que Babur, arrière-petit-fils de Timur, vint lui-même en conquérant y poser les fondements du vaste empire mogol, qui subsista jusqu'à la fin du dernier siècle, et fit place à la domination anglaise. Or, ces invasions successives avaient attiré dans l'Hindoustan un nombre infini de musulmans de différentes nations, qui y implantèrent leur doctrine, ils y sont maintenant au nombre d'environ vingt millions. Ils sont Schiites pour la majeure partie, mais il s'y trouve aussi une assez grande quantité de Sunnites; cependant les musulmans semblent avoir participé dans ce climat à l'esprit de douceur et de tolérance qui fait le caractère distinctif des Hindous. Aucune inimitié ne se fait remarquer entre les deux sectes, qui vivent entre elles du meilleur accord. Quelques-uns même se sont formés comme un système mixte, étant en même temps Sunnites et Schiites.

III. *Culte de Huçaïn dans l'Hindoustan.*

Les cérémonies religieuses des mahométans de l'Inde diffèrent beaucoup de celles qui sont en usage dans les autres contrées de l'univers soumises à l'islamisme. Il semble en effet que l'austérité du culte musulman ne répondait pas aux besoins d'une population habituée à toute la pompe du culte brahmanique, et à la riche théogonie qui était autrefois et qui est encore fort accréditée dans ces immenses contrées. Et sans doute, disons-le en passant, cet amour des Indiens pour les pompes et pour les cérémonies religieuses, est une des causes pour lesquelles le culte catholique fait dans ce pays, avec infiniment moins de secours, beaucoup plus de progrès que les communions protestantes.

Les Hindo-musulmans ont encore enchéri sur les pratiques dont ils ont hérité des Persans; beaucoup ont, pour ainsi dire, allié le culte brahmanique aux cérémonies musulmanes; il en est qui poussent la superstition jusqu'à vénérer comme saints certains personnages morts dans l'idolâtrie, ce qui est un grand sujet de scandale pour les musulmans éclairés, et surtout pour les Sunnites. Il n'entre pas dans notre sujet de donner ici le détail de toutes les pratiques de ces mahométans hybrides; on peut consulter là-dessus le savant *mémoire* de M. Garcin de Tassy *sur quelques particularités de la religion musulmane dans l'Inde*; nous nous bornerons à ce qui concerne le culte de Huçaïn, objet de ces *Séances*; et comme le mémoire précité est jusqu'à présent le seul qui ait traité cette matière, nous ne nous ferons pas scrupule d'y puiser la plupart des particularités qu'on va lire.

Le culte de Huçaïn a commencé à Bagdad l'an 352 de l'hégire; ce fut Muiz-Eddaulat, sultan Buide, qui l'institua sous le nom de *Yaum-Aschura*, ou fête du dixième jour. Le dix du mois de muharram, jour de deuil et de tristesse, à cause de la mort de ce malheureux prince, « toute la cour et le peuple prenaient l'habit noir. Il n'était permis à personne de travailler ce jour-là; boutiques, magasins, marchés publics, tout était fermé. Les femmes en pleurs parcouraient les rues, le visage couvert, les cheveux épars; faisaient retentir l'air de leurs gémissements, de leurs sanglots et offraient le spectacle le plus triste, le plus lugubre, le plus effrayant. » (*Tableau général de l'empire ottoman.*) On peut voir dans la *Revue indépendante* (juillet 1844), un article de M. Chodzko sur le *théâtre en Perse*, qui relate d'une manière fort curieuse comment se passe actuellement cette fête.

Dans l'Hindoustan cette solennité se nomme généralement *Muharram*, du nom du mois où elle est placée, qui est le premier de l'année arabique. On l'appelle aussi *Daha* ou *Aschura*, mots persan et arabe qui signifient *dix jours* ou *dixième jour*, parce que c'est le dix du même mois que périt Huçaïn dans le désert de Karbala.

« En mémoire de ce funeste événement, dit Jawan, auteur hindoustani, traduit par M. Garcin de Tassy, on a établi la fête lugubre de *Muharram*. Quiconque y prendra part en recevra la récompense dans le ciel. On doit manifester par des pleurs et des cris l'horreur qu'on éprouve pour le lâche attentat qui priva de la vie le petit-fils du Prophète; ou, si on ne peut le faire soi-même, on doit charger quelqu'un de ce devoir..... Dès le moment où la nouvelle lune paraît sur l'horizon, le dévôt musulman fait entendre des soupirs et des gémissements, et prépare ce qu'on appelle *le festin du deuil*, à savoir : d'un côté, de l'eau pour étancher la soif des gens altérés, de l'autre, des vases de sorbets destinés aux pleureurs. Ces oblations sont chaque jour prépaparées depuis le premier jusqu'au dix du mois. En outre, chacun s'étant revêtu d'habits noirs, ayant planté des bannières et disposé des représentations de la tombe de Huçaïn, pleure en se frappant la tête pour exprimer son chagrin. On prépare une salle tendue de noir, avec une chaire dans la partie supérieure. C'est là qu'on lit, chaque soir des dix jours, la triste narration de l'événement qui est l'objet de cette fête. Celui à qui est confié ce soin accompagne sa lecture de tels gémissements, qu'ils passent toute borne. A

leur tour, les assistants donnent des marques extérieures de leur douleur, par des lamentations et des cris de *Salam* (paix sur Huçaïn). On chante ensuite un poëme élégiaque en l'honneur du saint, poëme plein de détails lamentables sur son martyre, et qui excite dans l'assemblée de nouveaux sanglots. »

La fête de Muharram, continue M. Garcin de Tassy, dure dix jours; parce que, dit-on, Huçaïn fut poursuivi pendant cet espace de temps.

« Nous avons déjà vu que les piques ou bannières signalent dans l'Inde les processions musulmanes. On donne à celles de Muharram le nom spécial de *Schadda*. On les plante en terre, autour du lieu de réunion du deuil, comme cela se pratique dans les pèlerinages.

« Les représentations de la tombe de Huçaïn, ou, pour mieux dire, de la chapelle qui renferme son tombeau, sont plus ou moins richement ornées. On leur donne le nom métaphorique de *Taazia*, deuil, ou simplement de *Tabut*, cercueil. On les porte en procession dans les rues le dixième jour, et elles sont ensuite déposées en terre ou jetées dans une rivière ou un étang. Si ces cénotaphes sont très-riches, on se contente de renoncer à l'image du tombeau, et on rapporte la figure de l'édifice, qu'on place dans l'*imam-bara* ou même dans le monument de *Karbala*. Quelquefois, pour représenter l'inhumation de l'imam Huçaïn, on dépose simplement dans la terre des fleurs que l'on prend sur ces cénotaphes, et cette cérémonie termine le deuil.

« La salle tendue de noir, dont il a été question, est sans doute l'édifice nommé proprement *imam-bara*, maison de l'imam..... Cet édifice est désigné aussi sous le nom de *maison du deuil;* il est connu dans l'Inde seule, et spécialement destiné à la célébration de la fête funèbre instituée en mémoire du martyre de Huçaïn. Afsos nous apprend que les *imam-baras* sont en très-grand nombre à Calcutta. « Le moindre musulman aisé, homme ou femme, « dit-il, en fait construire un attenant à sa maison, « avec un petit cénotaphe, élevé de deux ou trois « coudées, sur une sorte de terrasse de la même « longueur et largeur. Il l'entoure souvent d'un « enclos et y joint d'autres édifices accessoires, sans « être arrêté par les frais énormes qu'entraînent ces « constructions. »

« C'est dans l'imam-bara que les fidèles, la plupart vêtus de vert ou de noir, s'assemblent, comme nous l'avons vu, les dix premiers jours de muharram pour entendre lire, du haut de la chaire qui y est dressée, la tragique histoire du martyre de Huçaïn, à laquelle on ajoute quelquefois la narration de la mort de Haçan et d'autres saints. Cette relation est, comme il a été dit, lue avec un ton et des gestes propres à exciter l'émotion dans le cœur des auditeurs. A chaque pause, les gens qui composent l'assemblée frappent leurs poitrines en prononçant alternativement les noms de Huçaïn et de Haçan. Des bandes de dévots, animés par ces lectures, parcourent les rues en faisant de folles démonstrations de douleur, et comme ils sont pour la plupart armés, il est quelquefois dangereux de les rencontrer dans cet état de frénésie religieuse. Il paraît qu'on provoque quelquefois ces dévots fanatiques; car, le 9 juillet 1828, quelques jours avant l'époque où commençait le mois de muharram 1244, la police de Bombay publia une ordonnance, conformé aux règlements du gouvernement de 1827, où, entre autres choses, il était dit que tout musulman qu'on trouverait assistant aux processions des *cercueils* en état d'ivresse, excitant du tumulte ou proférant des discours injurieux tendant à mettre la désunion entre les habitants, serait de suite mis en prison; mais que, d'un autre côté, on se saisirait aussi de ceux qui molesteraient les musulmans en leur jetant des pierres, de la boue, etc., ainsi que des personnes qui interrompraient la procession pacifique du cheval, qui a lieu la dernière nuit de la fête.

« On a déjà vu que le dixième jour était celui où l'on transporte dans un lieu désigné les images du cercueil de Huçaïn; soit pour les jeter dans la rivière, soit pour les déposer en terre. On conduit des chevaux et même des éléphants à ces processions pompeuses; mais par le cheval dont il a été question dans l'ordonnance de la police de Bombay, il faut entendre un mannequin représentant le cheval de Huçaïn, percé de flèches de toutes parts.

« L'eau qui fait partie du festin de deuil dont il a été parlé... contraste avec le manque de cette liqueur, *la plus estimée de toutes lorsqu'on en est privé, et la moins appréciée lorsqu'on en trouve en abondance* (1), manque que Huçaïn éprouva à Karbala, et qui fut une de ses plus terribles souffrances.

« Le récit de ce qui se passe à Calcutta, dans cette circonstance, fidèlement rapporté par l'écrivain musulman Afsos, complétera la narration de Jawan que je viens de commenter :

« Le 7 du mois de muharram, dit-il, les musul-« mans de Calcutta, qui veulent prendre part à la « fête du *Taazia* ou deuil; qui a lieu à cette époque « en commémoration du martyre du saint imam « Huçaïn, se réunissent, et, chargés de bannières « et de drapeaux, ils s'acheminent vers un lieu dé-« signé de réunion, en faisant entendre des cris « perçants et des gémissements lugubres, et re-« viennent de là dans leurs habitations respectives. « Les rues sont encombrées d'une telle quantité de « monde, qu'on est forcé de se laisser entraîner par « la multitude sans être maître d'aller où l'on veut. « Cette foule inonde la ville depuis midi jusqu'à la « nuit, célébrant à sa manière, par des clameurs ai-« guës, la fin déplorable du petit-fils du Prophète. « On nomme généralement, à Calcutta, cette fête « *deuil de midi*. En ce jour solennel les musulmans, « hommes ou femmes, portent aux *imam-baras*, « grands ou petits, des oblations de volaille rôtie, de « pain ou de riz cuit, oblations sur lesquelles ils font « réciter le *fatiha* de Huçaïn. On immole en ce jour « une si grande quantité d'oiseaux de basse-cour, « qu'on voit couler un ruisseau de sang dans chaque « rue de la ville.

« Les musulmans du bas peuple se livrent, à cette « occasion, à des actes ridicules. On a dit avec rai-« son : Chacun a son grain de folie. Ainsi se passent « les dix premiers jours de Muharram. »

Je compléterai ces détails par l'extrait suivant emprunté au *Moniteur indien* (article *Déha*) :

« A cette époque, la plus grande tristesse règne dans toutes les classes; on affecte de négliger sa personne; on ne va plus au bain, on ne change plus d'habits; les grands dévots vont même jusqu'à se couvrir de haillons. Les mosquées sont tendues de noir; des ministres de la religion montent en chaire, et débitent, d'un ton lamentable, tous les détails de la mort de Huçaïn. On élève sur divers points des *taazias*, c'est-à-dire des simulacres du tombeau de Huçaïn. Ces tombeaux sont formés d'une charpente très-mince recouverte d'étoffes légères, de galons, de papier doré, etc. On place près de chacun de ces tombeaux de grandes jattes pleines d'eau fraîche et de sorbets, pour que chacun puisse venir se désaltérer. Autour des mêmes édifices, on plante des perches, dont les unes sont surmontées de banderolles, les autres de grandes mains ayant des doigts étendus, emblème des cinq personnes regardées comme sacrées par les Schiites (c'est-à-dire Muhammad, Ali, Fatima, Haçan et Huçan). Devant les *taazias* sont étendues des toiles blanches sur lesquelles

(1) Paroles d'Ali.

viennent se placer des groupes nombreux: Un mulla débite des *marsias* (stances élégiaques), en prenant les intonations qu'il croit les plus propres à émouvoir les assistants. Ceux-ci écoutent avec l'attention la plus soutenue; bientôt ce récit excite la plus vive émotion; et lorsque l'orateur en vient aux détails de la mort de Huçaïn, non-seulement on voit des larmes s'échapper des yeux de tous les fidèles, mais la plupart même d'entre eux se découvrent la poitrine et se la frappent assez rudement; et le degré d'enthousiasme allant toujours croissant, ils finissent par y mettre une sorte de fureur, et se frappent avec la plus grande violence, poussant de profonds gémissements et des cris effrayants. Quelques-uns se forment volontairement des blessures, en mémoire de la manière fatale dont périt Huçaïn.

« Dans les lieux publics... des bandes nombreuses; dont les unes représentent les soldats de Huçaïn et les autres ses ennemis, en viennent aux mains et se battent avec un tel acharnement qu'il y a toujours un assez grand nombre de blessés dans ces escarmouches, et que souvent même des gens y perdent la vie. Les individus qui prennent part à ces combats sont atteints d'une espèce de frénésie; ceux qui succombent sont enterrés le dixième jour du déha. Il faut remarquer que des personnes d'un certain rang ne se mêlent jamais dans ces scènes tumultueuses, et qu'il n'y a que des gens du peuple qui y prennent part. »

Après ce que nous venons de dire, il ne sera sans doute pas sans intérêt de faire connaître les principaux dogmes musulmans. Nous empruntons ce qui suit au *Magasin Pittoresque*.

DOGMES PRINCIPAUX DE LA RELIGION MUSULMANE.

Le Coran. — Un ange apporta à Mohammed le Coran, écrit par Dieu, afin qu'il l'enseignât et le fit pratiquer aux hommes.

De Mohammed et des vrais croyants. — Dieu fut toujours avec Mohammed; il a combattu pour lui en toutes circonstances. Il prête de même son appui à ceux qui suivent la loi de son dernier prophète. Les musulmans sont les premiers de la terre: eux seuls auront part aux délices du paradis; et les autres peuples sont au-dessous d'eux, comme les chiens sont au-dessous des hommes.

Voyage du Prophète au septième ciel. — Mohammed reçut de Dieu un *bourag*. Le bourag est une monture céleste qui tient le milieu entre l'âne et le mulet. D'un seul pas il franchit l'intervalle à parcourir et n'est jamais arrêté par les montagnes: ses jambes de derrière s'allongent pour les gravir, et ses jambes de devant s'allongent à leur tour pour les descendre. Le Prophète monta donc un bourag pour aller de la Mecque à Jérusalem. Dieu avait ordonné à un ange d'y attendre Mohammed et de lui présenter un *méarag* (cheval céleste), avec lequel il escalada le premier ciel. Au premier ciel l'attendait un autre ange et un autre méarag, et il monta ainsi au second ciel. Toujours un ange et un méarag l'attendaient pour le transporter au ciel supérieur. Cependant tout le trajet de la Mecque au septième ciel se fit plus rapidement qu'un homme ne change de pensée.

Des anges. — Un musulman porte un ange invisible sur chacune de ses épaules. Celui de la droite écrit les bonnes actions en les décuplant; celui de la gauche écrit les mauvaises, en attendant toutefois l'ordre du premier qui est son supérieur, et qui fait attention si le musulman s'est repenti, car quelque temps est accordé pour effacer les fautes par le repentir. En commençant sa prière, un vrai croyant doit incliner la tête à droite et à gauche pour saluer ses deux anges.

Du destin. — La destinée des hommes est écrite de toute éternité; mais, à force de prière, on peut obtenir grâce et faire changer ce qui est écrit. C'est la nuit du 15 du mois de chaban que la destinée de chaque individu est écrite par un ange; si l'on passe cette nuit en priant, l'ange n'écrit que des événements heureux. Dieu permet quelquefois aux bons musulmans de lire dans le livre des destins.

La tache du cœur. — Tous les hommes ont en naissant une petite tache noire sur le cœur; cette tache grandit ou diminue à mesure que l'on devient mauvais ou bon musulman. Les méchants finissent par avoir un cœur noir et dur comme de la pierre; les bons ont le cœur blanc et sans tache. Lorsque le Prophète fut élu, Dieu lui fit ouvrir la poitrine et enlever la tache dont son cœur était souillé comme celui des autres hommes.

Devoirs des bons musulmans. — Un musulman a cinq devoirs à remplir, après quoi il n'est plus nécessaire qu'il s'inquiète des actions de sa vie; tout ce qu'il fait est racheté par la prière.

1° Il ne faut reconnaître qu'un seul Dieu.

2° Il faut faire la prière cinq fois par jour. Au *fèyre*, le matin, descend un ange qui reste jusqu'au *dour*, à midi. Il inscrit les noms de ceux qui ont prié; à midi sa liste est close; malheur à ceux qui n'ont pas fait la prière! Cependant ils peuvent, en priant et jeûnant plus qu'il ne l'est ordonné, effacer cette faute. Un autre ange demeure de midi à l'*asr* (trois heures et demie), un autre de l'asr au *magreb* (coucher du soleil), et enfin le dernier du magreb à l'*èche* (deux heures après le coucher du soleil).

3° Un musulman doit, chaque année, donner la dixième partie de ses biens aux pauvres qui, comme lui, appartiennent à Dieu.

4° Au mois de ramadah, il faut jeûner tous les jours. Il n'est pas permis même de boire et de fumer tant que le soleil est sur l'horizon. Ceux qui jeûneront pendant d'autres mois en seront récompensés.

5° Il faut aller en pèlerinage à la Mecque au moins une fois durant sa vie.

Paradis. — Celui qui fait toutes les choses prescrites est placé, au jour du jugement, dans des palais tapissés d'or, d'argent et de pierres précieuses, meublés avec des divans de soie couverts de perles et de franges d'argent. Des femmes, plus blanches que le lait, le bercent sur des lits de satin, parfumés d'ambre gris, et lui procurent un sommeil plus suave que *le miel et l'eau de rose*. Les mets dont il se rassasie tous les jours sont plus succulents que tout ce qu'on peut imaginer sur la terre. Les élus ne vieillissent jamais; en un mot, l'on peut désirer sans rien craindre, les moindres souhaits sont accomplis.

Enfer. — Les méchants, qui ne rachètent pas leurs méfaits par l'aumône et la prière, souffrent dix fois tout ce qu'ils ont fait souffrir aux autres. Par exemple, quand un homme tue son semblable, il fait souffrir et pleurer le père, la mère les sœurs, les frères, tous les parents et tous les amis de celui qu'il a tué: or, dans l'autre vie, il éprouvera lui seul les peines qu'il a faites à tant de monde; et chacune de ces peines sera décuplée avant qu'il ait expié son crime.

Dieu est clément et miséricordieux. — Mais Dieu est clément et miséricordieux. S'il punit le mal, il récompense le bien avec usure: il est dans le ciel un ruisseau, qui s'appelle *Réguеb*, d'où s'élèvent « semblables à de majestueuses montagnes, des flammes douces comme le sucre le plus beau et blanches comme le lait des chamelles; » si un vrai croyant jeûne quelquefois durant le mois de régueb, il aura le bonheur de se purifier et de boire à cette source.

X.

DICTIONNAIRE

DES MOTS EMPLOYÉS DANS LA RELIGION MUSULMANE,

Par M. l'abbé Bertrand, pour les Séances d'Haïdari.

A

Abbas Ali, fils d'Ali l'approuvé et d'Omm-Unnabiin que Ali avait épousée après la mort de Fatima. Il combattit à Karbala, sous les ordres de son frère Huçaïn, dont il portait l'étendard. Il périt en tâchant de se procurer de l'eau dans l'Euphrate, pour désaltérer les femmes du harem de Huçaïn, qui se mouraient de soif. Sa mort fait le sujet de la neuvième séance.

Abdallah, fils d'Abbas. Voyez *Ibn-Abbas*.

Abdallah, fils de Mubarak, est un homme en grande réputation de sainteté parmi les musulmans; il a dû être contemporain du Prophète. Il a été inhumé dans la ville de Hit, située sur les bords de l'Euphrate, dans l'Irac, où l'on visite son tombeau. On lit une de ses traditions dans la cinquième séance.

Abu-Abdallah, père d'Abdallah, surnom donné à Huçaïn, peut-être parce qu'il avait eu un fils de ce nom.

Abulfas-Suhail, surnommé Saïdi; un des compagnons de Muhammad. On lit une de ses traditions dans la séance du dixième jour après le décès.

Abul-Mubid, écrivain arabe; on en trouve un fragment dans la séance du quarantième jour.

Abul-Mufakir, écrivain arabe; on trouve un fait rapporté par lui dans la séance pour le vingtième jour.

Ahmad. Les musulmans donnent à leur Prophète quatre-vingt-dix-neuf noms ou attributs, précisément autant qu'ils en donnent à Dieu: mais il en est trois plus célèbres que les autres, car, d'après eux, il s'appelle *Ahmad* dans le ciel, *Muhammad* sur la terre, et *Mahmoud* dans les enfers. Ces trois noms dérivent de la même racine, et signifient *le loué*.

Akbar ou Ali Akbar, Ali le grand ou l'aîné; fils de Huçaïn et de Schahar-Banu. Il perdit la vie en combattant pour son père à la bataille de Karbala. Sa mort fait le sujet de la dixième séance.

Alcama; c'est le nom d'un ruisseau affluent de l'Euphrate ou, peut-être, un nom de l'Euphrate même.

Ali, fils d'Abu-Talib, petit-fils d'Abdal-Mutalib, aïeul de Muhammad, et par conséquent cousin-germain du Prophète, dont il devint le gendre en épousant Fatima, sa fille. Proclamé par Muhammad son successeur, à la station d'Arafa, il ne fut cependant que le quatrième khalife, et ne garda cette dignité que quatre ans et neuf mois, ayant été assassiné le 19 du mois de ramazan, l'an 40 de l'hégire, par un fanatique nommé Abdurrahman, fils de Maljam, qui le frappa dans la principale mosquée de Kufa, pendant qu'il faisait la prière publique. Ali était âgé de soixante-trois ans; sa mort fait le sujet de la troisième séance. Avec lui finit le khalifat parfait, qui, suivant la prédiction de Muhammad, ne devait durer après sa mort que l'espace de trente ans. Les Schiites le regardent même comme le seul vrai et unique khalife, car ils ne comptent ses prédéces-eurs Abu-Bakir, Omar et Osman, que comme des usurpateurs. On peut voir les principaux événements de sa vie dans l'introduction de cet ouvrage.

Ali joignait à la dignité de khalife celle d'imam, ou chef suprême de la religion musulmane. Il a joué pendant toute sa vie un fort beau rôle. Intrépide guerrier, souverain équitable, docteur pieux et consciencieux, il était encore ami des lettres, habile orateur et poëte estimé. On a de lui plusieurs ouvrages. Ses *Sentences morales* et ses *Proverbes* se trouvent dans la Bibliothèque bodléienne et dans la Bibliothèque royale de Paris. Golius et Lette en ont publié une partie. Ses discours sont encore restés manuscrits; on en désire la publication. On verrait avec non moins de plaisir éditer ses poésies, qui existent au Vatican, à la Bibliothèque bodléienne, et à la Bibliothèque royale.

Les schiites professent pour Ali la vénération la plus profonde; quelques-uns le regardent comme l'égal de Muhammad, ils lui rendent une espèce de culte; il en est qui l'ont en quelque sorte divinisé. Aussi lui donnent-ils un grand nombre de noms ou d'épithètes, dont nous rapportons ici les principaux qui se trouvent la plupart dans cet ouvrage. Ils l'appellent donc *Amir ulmuminin*, le commandeur des croyants; — *l'Iman*, ou le pontife des deux mondes; — le défenseur ou l'avocat du jour du jugement; — *Al-galib*, le victorieux; — *Açad Ullah* ou *Scher-i-Khuda*, le lion de Dieu; — *Haïdar*, le lion; — *Waci*, le légataire ou le mandataire du Prophète; — *Murtara*, l'approuvé ou l'agréé de Dieu et des hommes; — *Faïz-ulnuwar*, le distributeur des grâces; — *Schah marduman*, le roi des hommes; — *Saqui-Kauçar*, l'échanson du Kauçar, etc.

Ali Akbar. Voy. *Akbar*, ci-dessus.

Ali Asgar. Voy. *Asgar*, ci-après.

Ali ben Huçain ou Ali, fils de Huçaïn. Voy. *Zain-Ulabidin*.

Amina. Voy. *Emina*.

Amir. Voy. *Emir*.

Amir, fils d'abd-Wudd. Il y avait déjà plus de vingt jours que les infidèles harcelaient Muhammad et ses partisans assiégés dans Médine (c'est ce que l'on appelle la guerre du fossé), lorsque Amr, fils d'Abd-Wudd, officier ennemi, sortit des rangs pour terminer le différend par un combat singulier. Ali, qui était son cousin, répondit à l'appel. « O fils de mon frère, lui dit Amr, je ne voudrais pas te tuer. — Et moi je veux ta mort, reprit Ali. » A ces mots, Amr, enflammé de colère, descendit de son cheval auquel il coupa les jarrets, et courant vers Ali, ils se livrèrent un furieux combat. Un nuage de poussière s'éleva autour d'eux; mais les musulmans entendirent retentir *Allah akbar!* et ils surent ainsi que Ali avait tué son ennemi. Bientôt le nuage se dissipa et l'on vit Ali sur la poitrine d'Amr qu'il égorgeait; mais Ali avait reçu à la tête une blessure formidable, qui, ayant été guérie, fut r'ouverte plus tard, par le cimeterre d'Ibn-Maljam. (*Vie de Mohammed*, par M. Noël des Vergers.)

Amr, fils de Laïs, succéda à son frère Yacoub, fondateur de la dynastie des soffarides ou des chaudronniers, qui régna sur le Khorassan. Yacoub, fils de Laïs, ouvrier en cuivre ou chaudronnier, dédaigna le travail; il se fit chef de bandits; puis s'étant attiré l'estime de Darham, prince du Ségestan,

il parvint peu à peu à gagner les troupes de cette province, dont il avait été fait général, et s'en fit proclamer souverain, au détriment de la postérité de son bienfaiteur. Il conquit le Khorassan l'an 257 de l'hégire, prit la ville de Balk, sa capitale, et soumit ensuite le Tabaristan. Il eut des guerres à soutenir contre le khalife Mutamid, et mourut enfin l'an 265, laissant son royaume à son frère Amr. Celui-ci fut reconnu et confirmé dans ses possessions par le khalife; mais plus tard le même Mutamid, mécontent de lui, fit supprimer son nom, qu'on avait coutume de joindre à celui du khalife dans les prières publiques. Amr, piqué de cet affront, porta les armes contre lui; mais il fut battu. Il fit ensuite la guerre à Muhammad, fils de Zaïd, qui, se prévalant de sa naissance (il descendait d'Ali par Haçan), s'était fait proclamer khalife dans le Khorassan, le vainquit et l'envoya pieds et poings liés à Mutamid, ce qui le réconcilia avec le khalife. Mais Mutazid, frère et successeur de Mutamid, jaloux de la puissance d'Amr, excita contre lui un prince voisin, nommé Ismaïl Samani. Lorsque les deux armées étaient en présence, il arriva une aventure singulière qui mit fin aux succès d'Amr, fils de Laïs : son cheval, qui était fougueux, prit le mors aux dents et emporta son maître dans le camp ennemi. Il fut pris et envoyé, quelque temps après, au khalife, qui le garda prisonnier jusqu'à sa mort; on prétend que Mutazid, étant au lit de la mort, ordonna de laisser son ennemi mourir de faim dans sa prison (d'Herbelot, *Bibliothèque orientale*). On trouve une anecdote sur ce prince dans la séance pour la cérémonie des fleurs.

Ansar. On appelle *ansars* ceux des compagnons du Prophète qui étaient de Médine: ce mot veut dire aide ou auxiliaire. Ils contribuèrent en effet puissamment à l'établissement de la nouvelle religion. Ils formaient, avec les muhajirs ou réfugiés de la Mecque, ce qu'on appelait les *ashabs*, ou compagnons de Muhammad, dont on porte le nombre jusqu'à 114,000.

Arafa, montagne située non loin de la Mecque, où les pèlerins vont faire leurs dévotions le 9 du mois de zilhijja. Les musulmans la vénèrent, parce qu'ils croient que c'est sur son sommet que Adam et Ève se rencontrèrent et se reconnurent après avoir été bannis du paradis terrestre, et séparés l'un de l'autre durant l'espace de cent vingt ans. C'est pourquoi elle est appelée montagne d'*Arafa* ou de la reconnaissance.

Arwa, soldat de l'armée d'Ibn-Ziyad, qui, à la journée de Karbala, perça d'une flèche Asgar, fils de Huçaïn, dans les bras de son père. D'autres appellent le meurtier Harmal, fils de Kahil.

Arzac, Syrien de l'armée d'Ibn-Ziyad, qui, à la journée de Karbala, fut tué avec ses quatre fils par la main de Cacim, fils de Haçan.

Asadi, surnom de Saïd Ibn-Jubaïr de Kufa; c'était un disciple du célèbre Ibn-Abbas. Il fut mis à mort par Hajjaj, l'an 95 de l'hégire. Celui-ci entendit une voix qui lui annonçait qu'il souffrirait la mort pour chaque personne qu'il avait fait mourir, mais qu'il la souffrirait soixante-dix fois pour celui-ci. Il y a dans la séance pour le dixième jour du deuil une tradition rapportée par lui.

Asgar ou Ali Asgar, c'est-à-dire Ali le petit ou le cadet, fils de Huçaïn et de Schahar-Banu; il périt entre les bras de son père, à la journée de Karbala, n'étant pas encore sevré. Sa mort fait le sujet de la onzième séance.

Askari. Ce mot veut dire natif ou habitant d'Askar, ville située sur la rive orientale du Tigre, dans l'Irac; on l'appelle autrement Sarmanrai. Cette ville a été la résidence de plusieurs imams descendants de Huçaïn, qui en ont pris le surnom d'Askari.

Asma, suivante de Fatima. Il en est question dans la seconde séance. J'ignore si elle est la même que l'épouse de Haçan, surnommée Jada ou Juda.

Asma, surnom de Jada ou Juda, épouse de Haçan. (Voyez *Jada*.)

Aun, fils d'Ali l'approuvé et de Asma, la troisième des femmes de ce khalife. Il se trouva à la bataille de Karbala, où il perdit la vie.

Azan. C'est l'appel à la prière. Les musulmans ne se servent point de cloches; ils croient que la voix humaine est le seul instrument assez noble pour appeler le peuple à un devoir aussi auguste que celui de la prière. Aux cinq heures canoniques, les *muazzins* ou crieurs montent sur les galeries qui environnent les minarets, et, dans une attitude et avec des modulations déterminées, ils entonnent ces paroles: «Dieu très-grand! Dieu très-grand! Dieu très-grand! Dieu très-grand! J'atteste qu'il n'y a point d'autre Dieu que Dieu! J'atteste qu'il n'y a point d'autre Dieu que Dieu! J'atteste que Muhammad est l'apôtre de Dieu! J'atteste que Muhammad est l'apôtre de Dieu! Venez à la prière! Venez à la prière! Venez à l'œuvre de salut! Venez à l'œuvre de salut! (*A la prière du matin, on ajoute:* La prière vaut mieux que le sommeil! La prière vaut mieux que le sommeil.) Dieu très-grand! Dieu très-grand! Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu!» Le but de ces répétitions de ces formules est de donner plus de force aux invitation que fait le muazzin d'abandonner toute affaire temporelle pour vaquer au devoir de la prière. Mohammed le premier prononça l'azan. Les premiers khalifes ne dédaignaient pas de l'imiter en cela. (*Tableau général de l'empire othoman*, tome II.)

B

Baquir, surnom de Muhammad, fils de Zain-Ulabidin; il est compté pour le cinquième imam de la race d'Ali. Il était en même temps petit-fils de Haçan, par sa mère Omm Abdallah. Il naquit à Médine, l'an 59 de l'hégire, et mourut l'an 114; empoisonné, comme l'on croit, par les ordres du khalife Hascham. Il mérita par sa science le surnom de *Baquir*, qui signifie *profondément savant*: on lui donne encore ceux de *Schakir*, qui veut dire *celui qui rend grâces à Dieu*, et de *Hadi*, guide ou directeur. Son fils Jafar lui succéda. (D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*.)

Baschir, fils de Malik, soldat de l'armée d'Ibn-Ziyad, qui, s'étant vanté faussement en présence de Yazid, d'avoir tué Huçaïn à Karbala, paya de sa tête cette forfanterie.

Baschir Numan, gouverneur de Kufa pour le khalife Yazid; il fut destitué par celui-ci pour avoir montré trop de mollesse dans la sédition des Kufites en faveur de Huçaïn, et remplacé par Obaïdallah, fils de Ziyad. J'ignore si ce Baschir Numan est le même que celui qui est appelé communément Numan, fils de Baschir. (Voy. *Numan*.)

Basra. C'est la ville communément appelée Bassora; elle est située dans l'Irac. J'emprunte à M. Marcel la traduction de la notice d'El-Bakoui sur cette ville. « Basra est une ville célèbre, qui a été construite par les musulmans, un an et demi avant la fondation de Kufa. Elle est située près de la mer, entourée de palmiers et d'arbres de toute espèce. Cependant la terre n'y est pas bonne, et l'eau y est salée, parce que le flux remonte jusqu'à trois journées de chemin au-dessus de Basra. Alors l'eau du Tigre et de l'Euphrate, se mêlant aux eaux de la mer, participe à leur saure et à leur amertume. Les phénomènes du flux et du reflux sont ici remarquables. C'est près de Basra que le Tigre et l'Euphrate se réunissent en un seul lit, et ne forment plus qu'un grand fleuve; lorsque le courant coule du nord au midi, alors il prend le nom de *Gezr*. Les eaux reviennent ensuite, et remontent du midi vers le nord, alors le courant est appelé *Madd*; ces changements arrivent deux fois dans l'espace d'un jour et d'une nuit. On remarque à Basra le château

blanc; qui est tout environné d'eau, et qui a été élevé par Obaïdallah, fils de Ziyad. »

Batha, vallée située près de la Mecque, et qui est souvent prise pour la Mecque elle-même.

Bhathial, poëme élégiaque en vers, chanté dans l'Inde, en l'honneur de la mort de Haçan et Huçaïn.

Bekhar, nom d'une tribu chez les Arabes (?).

Burca, écrivain arabe, qui a composé un livre intitulé : *Sanin tarmizi.* — On trouve dans la quatrième séance une anecdote tirée de son ouvrage.

C

Cacim, fils de Haçan. Il épousa Fatima Kubra, fille de Huçaïn, et, d'après notre auteur, fut tué le jour même de ses noces, à la bataille de Karbala ; sa mort fait le sujet de la huitième séance.

Cadécia, ville de l'Irac, célèbre par la bataille qui s'y donna entre les Arabes et les Persans, l'an 32 de l'hégire, sous le khalifat d'Omar. L'armée des musulmans était commandée par Saad, fils d'Abu-Wacaz, et celle des Persans par Farukhzad, général de Yezdegerd. Le combat dura trois jours ; enfin la victoire se déclara pour les musulmans, qui étaient de beaucoup inférieurs en nombre à leurs ennemis. Yezdegerd prit la fuite ; en lui finit la dynastie des Sassanides et l'ancienne monarchie des Persans. (D'Herbelot.)

Calam, sorte de roseau fin dont les Orientaux se servent en guise de plume pour écrire ; les Latins l'appelaient *Calamus.*

Cazi ou Cadhi, suivant la prononciation arabe, magistrat musulman qui juge en matière civile et religieuse. Les contrats de mariage se passent devant lui ; il surveille la vente des immeubles ; et les écrits passés devant lui et revêtus de son sceau deviennent pièces authentiques. (Dupeuty-Trahon, *Moniteur indien.*)

Chosroès, ou Khosrau, un des plus célèbres rois de Perse, de la dynastie des Sassanides, célèbre dans l'histoire du Bas-Empire par ses longues guerres avec l'empereur Héraclius.

Coran, mal à propos nommé Alcoran ; c'est le livre sacré des musulmans, qui le regardent comme la parole de Dieu incréée. Ce mot *Coran* veut dire lecture par excellence ; on l'appelle encore *Kitab*, le livre ; *Kitab-Ullah*, le livre de Dieu ; *Mashaf*, le code ; *Furkan*, la distinction du bien et du mal, du vrai et du faux, et *Kalam Scharif*, la noble parole ou la parole sacrée.

J'emprunte à Mouradgea d'Ohsson (*Tableau général de l'Empire othoman*) les détails suivants sur la manière dont le Coran fut révélé à Muhammad : « D'après les meilleurs auteurs nationaux qui ont écrit l'histoire de ce législateur, sa prétendue mission lui a été révélée en songe, dans la quarantième année de son âge, par l'archange Israfil, la nuit du 19 de ramazan 6203, qui correspond à l'ère chrétienne 609, treize ans avant l'hégire. Dès cet instant, Muhammad, saisi d'une sainte frayeur, se voue à une vie solitaire. Il se retire dans une grotte de la montagne de Hira, qui domine sur la Mecque. Il y passe les jours et les nuits en jeûnes, en prières et en méditations. Au milieu d'une de ses extases profondes, l'ange Gabriel lui apparaît et lui ordonne de lire. Muhammad répond qu'il ne sait pas lire. L'ange le prend dans ses bras, le serre, le presse avec force, lui renouvelle le même ordre pour la seconde et la troisième fois, en le serrant toujours davantage, et lui met enfin dans la bouche ces paroles : « Lis, au nom de ton Créateur, etc. » Ce premier des chapitres du Coran, intitulé l'Union des deux sexes, est cependant le quatre-vingt-seizième du livre rédigé. Peu de jours après, étant en oraison sur la même montagne de Hira, Muhammad vit encore apparaître l'ange du Seigneur qui, assis sur un trône éclatant, au milieu des nues, lui récite ces paroles : « O toi qui est convert d'un manteau ! lève-toi et prêche. » Ce second des chapitres forme le soixante-quatorzième du livre. C'est ainsi que l'ange Gabriel, disent les mêmes écrivains, remit, par l'ordre de l'Eternel, à son Prophète, dans les vingt-trois dernières années de sa vie, feuillet par feuillet, chapitre par chapitre, tout le livre du Coran. Ce grand ministre des volontés du Seigneur, ajoutent-ils, qui avait apparu douze fois à Adam, quatre fois à Enoch, cinquante fois à Noé, quarante-deux fois à Abraham, quatre cents fois à Moïse, et dix fois à Jésus-Christ, honora de sa présence le dernier et le plus auguste des prophètes vingt-quatre mille fois. »

Le Coran fut originairement écrit sur des feuilles volantes, et jamais, à ce qu'il paraît, son auteur n'avait songé à le mettre en ordre. C'est le khalife Abu-Bakir qui nomma, pour recueillir toutes les copies et en former un tout complet, une commission composée de Zaïd, fils de Sabit ; Abdallah, fils de Zubair ; Saïd, fils d'Asi, et Abdurrahman, fils de Haris. Cette rédaction manque de méthode ; défaut qui, au reste, est inhérent à la composition même de l'ouvrage, qu'on ne peut guère entendre qu'à l'aide des commentateurs. En outre les Schiites incriminent cette rédaction, parce qu'elle fut opérée sans qu'on eût consulté l'exemplaire demeuré entre les mains d'Ali, exemplaire qui, selon eux, était le plus fidèle et le plus complet. C'est pourquoi on trouve chez eux des chapitres et des passages qu'on ne lit point dans le Coran tel que nous l'avons. M. Garcin de Tassy et Mirza Kazem-beg ont donné un de ces chapitres inconnus, dans le *Journal Asiatique* de 1842 et 1843. L'ouvrage que nous traduisons cite aussi plusieurs versets que l'on chercherait en vain dans le Coran actuel.

Ce livre est divisé en 114 chapitres, que l'on nomme surates, et qui tous ont un titre particulier, et en 6666 versets. La meilleure traduction française que nous en ayons, est due à M. Kasimirski, qui la fit paraître, en 1841 et 1844, dans la *Bibliothèque Charpentier.*

Curaisch, une des tribus les plus illustres parmi les Arabes. C'était aux Curaïschites, qu'étaient dévolues, même avant l'islamisme, l'intendance et la garde de la Kaaba ou Maison sacrée. Muhammad descendait de cette tribu ; c'est pourtant dans son sein que le prétendu Prophète compta ses ennemis les plus acharnés, et plusieurs fois il eut des guerres à soutenir contre eux.

Curban ou Id-Ulcurban, la fête du sacrifice. Elle se célèbre le 10 de zilhijja, dernier mois de l'année musulmane, en mémoire du sacrifice que Abraham était disposé à faire de son fils Ismaël. « Cette solennité religieuse donne lieu à de grandes réjouissances. Quelques jours avant le Curban, chaque famille achète un mouton, le plus beau qu'elle peut trouver, sans tache, sans défaut, pour représenter dignement la pureté et la candeur d'Ismaël. Le jour de la cérémonie, après avoir bien lavé l'animal, après lui avoir teint différentes parties du corps avec du hinna, on le pare de rubans, d'ornements de toute espèce, de perles même, si on le peut. On le conduit ensuite au lieu du sacrifice, et on l'immole en grande cérémonie. On en distribue ensuite différentes parties à ses amis ; on en donne aussi aux pauvres. Les gouverneurs des villes et les très-grands personnages immolent ordinairement un chameau, ou tout au moins un taureau au lieu d'un mouton. Dans ce cas, la cérémonie a lieu hors de l'enceinte de la cité. Au retour, des échafauds sont dressés sur les places publiques, et des batteleurs, des danseurs de corde, des jongleurs, des musiciens, des chanteurs amusent le peuple pendant le reste de la journée. » (Dupeuty-Trahon, *Moniteur indien*, au mot *Iyd-el-Qorban.*)

D

Damas, une des plus grandes, des plus peuplées et des plus anciennes villes de la Syrie ; on la suppose fondée par Damascli ou Eliézer, serviteur d'Abraham. Elle était autrefois renommée par ses fabriques de soie et ses manufactures d'acier pour les armes, comme l'atteste le nom de *damas*, qui a passé dans notre langue, et qui désigne en même temps deux produits industriels bien opposés.

Dew. Ce mot appartient à la langue persane : il désigne une espèce d'êtres qui ne sont ni hommes, ni anges, ni démons, qui sont supposés participer à la nature des uns et des autres. Comme les hommes ils ont un corps, mais un corps monstrueux et difforme, et sont capables d'engendrer ; comme les anges, ils ont un pouvoir surnaturel, et peuvent changer de forme ; enfin, comme les démons, ils cherchent la plupart du temps à nuire aux humains.

Diwan. Ce mot signifie en Orient ce que nous appelons ici chambre de conseil, de justice, salle d'audience ; c'est en ce sens qu'il se trouve dans notre auteur. Les Orientaux appellent aussi *diran* le recueil des poésies d'un auteur. C'est à la première acception que nous avons emprunté le nom de *divan*, que nous donnons à certaine espèce de siége qui décore nos salons.

Duldul. Nom d'une des mules de Muhammad ; elle lui avait été donnée par celui qui gouvernait l'Egypte pour l'empereur Héraclius. C'est sur elle qu'était monté Muhammad au combat de Honaïn ; le Prophète voyant que les siens commençaient à plier, dit à sa mule : « Couche-toi, couche-toi. » Aussitôt Duldul mit ventre à terre. Muhammad prit alors une poignée de terre et la jeta au visage des infidèles qui prirent la fuite. Duldul était aussi le nom de la mule ou du cheval d'Ali. On ne peut supposer que le Duldul dont il est parlé dans la troisième séance, et qui survécut à son maître fût celui qui avait servi à Muhammad ; l'intervalle de trente ans qui s'écoula entre la mort des deux personnages s'y oppose.

E

Emina ou Amina, fille de Wahb, fils d'Abd-Manaf. Elle épousa Abdallah, fils d'Abdal-Muttalib, fils de Haschim, fils d'Abd-Manaf, et lui donna Muhammad, le prétendu Prophète. D'après les auteurs orientaux cités par Gagnier, dans son *Introduction à la Vie de Mahomet*, Emina avait été recherchée en mariage par les plus nobles d'entre les Curaïschites ; mais elle les avait tous refusés. Elle était douée d'une très-grande beauté, et avait tant de vertu, qu'elle fut appelée la plus sage d'entre les femmes de son peuple. Elle perdit son mari vers le temps où elle donna naissance à Muhammad, quelques-uns disent deux mois après, notre auteur avance que ce fut auparavant. Quoi qu'il en soit, elle ne dut rien prévoir des destinées futures de son fils, étant morte elle-même lorsque celui-ci n'était encore âgé que de six ans.

Emir ou Amir. Ce mot signifie commandant, chef. Le chef suprême des musulmans portait le titre d'*Emir-almuminin*, prince ou commandeur des croyants. Ce titre, aussi sacré que celui de khalife, fut porté principalement par Omar, Osman et Ali, successeurs d'Abu-Bakir, ainsi que par les khalifes Ommiades ou Abbassides. Les princes musulmans qui, après avoir secoué le joug du khalife se rendaient libres et indépendants, sans se soustraire néanmoins à leur juridiction spirituelle, se contentaient de la qualification d'*émir*, de *malik* ou de *sultan*.

Éthiopie. Ce royaume d'Afrique qui, au temps des premiers musulmans, était beaucoup plus puissant qu'il ne l'est aujourd'hui, porte en Orient le nom de Habasch ou Habech, dont nous avons fait Abyssinie. C'est dans ce pays que le Nil prend sa source.

F

Fatiha. Ce mot, qui signifie *introït, commencement*, est le titre du premier chapitre du Coran ; c'est celui que les musulmans répètent le plus fréquemment, car il fait partie des prières quotidiennes. Cette surate est composée de sept versets, la voici :

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux ! — Louange à Dieu, Seigneur de l'univers, — très-clément, très-miséricordieux, — souverain roi du jour du jugement ! — C'est toi que nous adorons ; c'est toi que nous implorons. — Dirige-nous dans le sentier droit, — dans le sentier de ceux que tu as comblés de tes bienfaits, — de ceux qui n'ont pas encouru ta colère, ni de ceux qui se sont égarés. »

On donne par extension le nom de fatiha à certaines prières qui se font sur les morts ; il y est fait plusieurs fois allusion dans cet ouvrage. Voici d'après l'Eucologe musulman, imprimé à Calcutta, le fatiha commun à Huçaïn et à son frère Haçan :

« Que l'Eternel daigne accepter les vœux que je forme pour le repos de l'âme glorieuse des deux braves imams, des deux martyrs bien-aimés de Dieu, les innocentes victimes de la méchanceté, les bienheureux Abu-Muhammad ul-Haçan et Abu-Abdallah ul-Huçaïn, et pour les quatorze purs et les soixante-douze martyrs de la plaine de Karbala. » Les quatorze purs sont Muhammad, Fatima et les douze imams. (*Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde*, par M. Garcin de Tassy.)

Fatima, fille de Muhammad et de Khadija, la première de ses femmes (1), naquit cinq ans avant que son père voulût passer pour Prophète. Elle épousa Ali, fils d'Abu-talib, et lui donna trois garçons, Haçan, Huçaïn et Mubaçan (ce dernier mourut en bas âge), et deux filles, Zaïnab et Omm-Kolsum. Elle ne survécut à son père que de six mois, étant morte à Médine, l'an 11 de l'égire, âgée de vingt-huit ans. Sa mort fait le sujet de la seconde séance. Sa mémoire est en grande vénération chez les musulmans qui vantent surtout sa pudeur. Elle la porta jusqu'au point de défendre, malgré les prescriptions rigoureuses de la religion, qu'on dépouillât son corps après sa mort et qu'on le lavât.

Fatima Kubra, fille de Huçaïn ; elle est surnommée *kubra*, l'aînée, pour la distinguer d'une autre Fatima appelée Sugra ou la cadette, aussi fille du même imam. Fatima Kubra suivit son père lorsqu'il se rendit à Kufa pour recevoir les soumissions des habitants de cette ville. Elle fut mariée dans le désert à Cacim, fils de Haçan, et, devenue veuve le même jour, son mari ayant péri à Karbala, elle retourna à Médine.

Fazl, fils d'Abbas, et cousin-germain de Muhammad ; il était, après Ali, le plus brave des descendants d'Abdal-Muttalib. Le khalife Yazid voulant soumettre les habitants de Médine, qui tenaient encore pour Abdallah, fils de Zubaïr, envoya contre eux une armée sous la conduite de Muslim, fils d'Okba. Fazl commandait l'avant-garde et toute la cavalerie des Médinois, sous la conduite d'Abdallah, fils de Handala. L'armée syrienne ayant d'abord été mise en déroute, Fazl se mit à la poursuite des fuyards et arriva à la tente de Muslim, où ce général s'était couché parce qu'il était malade. Voyant à la porte un soldat qui portait l'étendard du général, il le prit pour Muslim ; il lui asséna un coup d'épée qui lui fendit le corps en deux. Persuadé qu'il avait tué le chef de l'armée ennemie, Fazl, rejoint ses troupes et proclame son triomphe. Muslim entendant la voix de son ennemi, surmonte sa faiblesse et sort de sa

(1) M. Marcel a avancé à tort, d'après d'Herbelot, que Fatima était née d'Aïscha, car il est certain que Khadija fut témoin des commencements de l'apostolat de son mari, et que celui-ci n'eut point d'autre femme du vivant de Khadija. De plus, il est probable que Aïscha n'eût pas été si acharnée contre Ali si celui-ci eût été son gendre.

tente, en s'écriant : « Je suis vivant et je vais bientôt verser ton sang. » En même temps il revêt sa cuirasse, monte à cheval, court à la rencontre de Fazl, le perce de sa lance, et le renverse sans vie sur le champ de bataille. Cet événement fit tourner la victoire du côté des Syriens. (*Mémoire sur Abdallah, fils de Zobaïr*, par M. Quatremère.)

Fazl, fils de Tuci, écrivain arabe, auteur d'un livre intitulé *Ilam anwari*; on en trouve un extrait dans la quatrième séance.

G

Gadir-Khum, ou l'étang de Khum, situé à moitié chemin de la Mecque à Médine. C'est un lieu de station pour les caravanes, parce qu'il y a en cet endroit de petites fosses presque toujours remplies d'eau. Lors de son dernier pèlerinage, Muhammad y étant arrivé, proclama solennellement Ali pour son successeur. Aussi les Schiites ont établi une fête en mémoire d'un événement aussi important pour eux ; ils la célèbrent le 18 de zilhijja. On passe la nuit en prières ; on fait encore une prière particulière le matin, on prend des habits neufs, on affranchit des esclaves ; on fait toutes sortes de bonnes œuvres, et on immole des victimes. Cette fête commença en Irac l'an 252 de l'hégire, et en Egypte l'an 362. (Silvestre de Sacy. *Chrestomathie arabe*, tome II.)

Gazal ou Gazelle. C'est une espèce d'ode qui ne peut pas être moindre de sept distiques, ni excéder dix-sept ou dix-huit. Chaque distique n'est compté que pour un seul vers dans la métrique arabe. Les deux hémistiches du premier distique doivent toujours rimer entre eux, et la même rime doit se répéter à la fin de chaque vers, jusqu'au dernier, dans lequel doit se trouver le nom de l'auteur de la pièce. Ces règles sont applicables à plusieurs autres petits poëmes. Non-seulement tous les distiques doivent avoir la même consonnance, mais souvent ils se terminent par le même mot, quelquefois même par plusieurs mots. Dans ce cas, la rime doit avoir lieu à la syllabe qui précède les termes répétés. Il y a des gazals dont les rimes portent jusque sur les neuf dernières syllabes de chaque vers ; ce qui fait jusqu'à huit syllabes répétées, par exemple : « *Haï haï, baba! haï haï, baba!* ce qui signifie : Hélas, mon père ! hélas, mon père ! » J'ai donné aux gazals qui terminent les séances le nom d'élégies, à cause de la tristesse du sujet, quoique ce nom convienne mieux aux *cassidas*, pièces de vers du genre des gazals, mais composées d'un plus grand nombre de vers.

Grèce. Je ne mets ici ce terme que pour observer que dans cet ouvrage, comme dans la plupart des langues musulmanes, cet empire porte le nom de *Roum*, ce qui veut dire proprement l'empire romain, dont l'empire grec n'a été qu'un démembrement.

Gulgun, nom du cheval de Schirin, amante de Farhad, fameux statuaire de la Perse, qui, pour plaire à sa maîtresse, perça une montagne. Le nom de ce cheval est aussi célèbre en Orient que celui de Bucéphale chez les lettrés européens, et se donne à tout cheval dont on veut faire l'éloge.

H

Haçan, fils aîné d'Ali et petit-fils de Muhammad, par Fatima, sa mère. Ce prince, dit d'Herbelot, avait plutôt hérité de la piété de son père que de sa valeur. En effet, ayant été proclamé khalife à Kufa, après la mort d'Ali, il tenta d'abord de s'opposer à Muawia ; mais à la vue de l'armée ennemie, il abdiqua en faveur de son compétiteur, se réservant seulement le titre d'imam, et se retira à Médine, sa patrie, où il mourut l'an 50 de l'hégire, âgé de quarante-sept ans, empoisonné par sa femme, qui avait été subornée par Muawia. Celui-ci s'était porté à ce crime dans la crainte qu'après sa mort Haçan ne fût un obstacle à ce que son fils Yazid lui succédât paisiblement. Haçan n'avait gardé le khalifat que six mois ; ce court espace de temps complète, selon quelques-uns, les trente années que devait durer le khalifat parfait, suivant la prédiction de Muhammad. Quoiqu'il eût laissé plusieurs enfants mâles, on s'accorde généralement, surtout parmi les Schiites, à convenir que l'imamat passa à son frère Huçaïn. La mort de Haçan fait le sujet de la quatrième séance.

Haçan Askari, fils aîné d'Ali Askari. Il est compté pour le onzième imam de la postérité d'Ali. Il naquit à Médine, l'an 232 de l'hégire. Il vint avec son père et ses frères dans la ville d'Askar, d'où ils prirent le surnom d'Askari. Il mourut dans la même ville, l'an 260, âgé de vingt-huit ans, empoisonné par le khalife Mutamid, fils de Mutawakkil. Il ne laissa qu'un fils, Muhammad, surnommé Mahdi. On donne à Haçan Askari les surnoms de *Zaki*, le Pur, *Khalis*, le Sauveur, et *Chirag*, la Lampe ; ce qui indique ses qualités ou les espérances qu'on avait fondées sur lui. (D'Herbelot, *Bibliothèque orientale.*)

Haidar. Ce mot arabe, qui veut dire *le Lion*, est un des surnoms d'Ali ; il le dut à son courage dans les combats. On l'appelle aussi le Lion de Dieu.

Haidarien, partisan ou sectateur de Haïdar. Les Schiites se glorifient de ce titre.

Haiz, fils de Tamiz, soldat de l'armée d'Ibn-Ziyad, qui, à la journée de Karbala, perça Huçaïn d'une flèche.

Hamza, fils d'Abdalmuttalib et oncle de Muhammad ; il embrassa l'islamisme la seconde année de la mission de son neveu, qui le chargea de porter le premier étendard qu'il fit faire. Il se signala au combat de Bedr, le premier que livrèrent les musulmans, et dans lequel il perça neuf Curaïschites de sa propre main. Quelques-uns croient qu'il y perdit lui-même la vie, et c'est sans doute le sentiment de notre auteur, qui l'appelle pour cette raison *le prince des martyrs ;* mais il est certain qu'il mourut l'année suivante, troisième de l'hégire, à la journée d'Uhud. Cette bataille eut encore lieu contre les Curaïschites. Il y fit aussi des prodiges de valeur ; mais il fut tué d'un coup de pique, par un esclave abyssin. Après sa mort, Hind, femme d'Abu-Sofian, chef des ennemis, lui coupa le nez et les oreilles, ainsi que ceux des autres compagnons du Prophète, pour s'en faire des colliers à elle et à ses compagnes ; puis elle arracha le foie de Hamza et le mâcha, mais sans l'avaler. Après le combat, Muhammad chercha son oncle, et l'ayant trouvé le ventre fendu, le nez et les oreilles coupés, il dit : « Si Dieu me fait triompher des Curaïschites, je vengerai sur trente des leurs la mort de Hamza. » Ensuite il fit couvrir son corps d'un manteau, pria sur lui, et répéta sept fois : *Allah Akbar!* Puis il le fit inhumer sur le champ de bataille, au pied de la montagne. (Desvergers, *Vie de Mohammed.*)

Hani, fils d'Arwa, habitant de Kufa, mis à mort par Ibn-Ziyad pour avoir donné retraite à Muslim, fils d'Aquil, envoyé dans cette ville par Huçaïn.

Haram ou Harem. Ce mot veut dire *prohibé, sacré ;* c'est le nom qu'on donne en Orient à l'appartement des femmes. On appelle aussi Haram le temple de la Mecque.

Haris, habitant de Kufa, qui mit à mort les deux petits enfants de Muslim, fils d'Aquil.

Harmal, fils de Kahil. Voy. *Arwa.*

Haschimite. On appelle ainsi les proches parents de Muhammad, qui descendaient comme lui de Haschim, bisaïeul du Prophète. Les khalifes Abbassides se glorifiaient de ce titre, parce qu'ils descendaient d'Ali.

Hégire, en arabe *hijra.* Ce mot veut dire *fuite* ou *émigration*, et indique principalement l'époque où Muhammad fut obligé de fuir de la Mecque pour échapper à la persécution des Curaïschites, la quatorzième année depuis qu'il eut commencé à prêcher sa religion. Cette époque, si mémorable pour les mu-

sulmans, arriva le jeudi 15 juillet 622 de l'ère chrétienne; et c'est du premier muharram précédent qu'ils commencent à compter leurs années. — Les années des mahométans ne sont composées que de 354 jours 8 heures 48 minutes; mais pour obtenir un nombre rond sans fractions d'heures ou de minutes, ils ajoutent onze fois, dans une période de trente ans, un jour supplémentaire au dernier mois de leur année; cette espèce de cycle est donc composé de 10631 jours. — On voit que, dans ce système, l'année musulmanique est plus courte que la nôtre d'environ onze jours, d'où il résulte que, dans l'espace de trente-trois ans, ils gagnent une année sur nous. (Voy. *Muharram*.)

Hind, mère de Mabid.

Hindou-tan, vaste contrée de l'Asie, qui s'étend depuis l'extrémité méridionale de la péninsule cisgangétique jusqu'aux montagnes de l'Himalaya, et depuis l'Indus à l'ouest jusqu'à l'empire des Birmans, ce qui lui donne une étendue de 650 lieues de longueur sur 510 lieues dans sa plus grande largeur. Le nom d'Hindoustan lui a été donné par les musulmans lorsqu'ils en firent la conquête; auparavant ils l'appelaient *Hind* et *Sind*. Les indigènes lui donnaient le nom de *Bharata*.

Hinna, plante qui produit une fleur blanche dont l'odeur est assez pénétrante; elle est connue des botanistes sous le nom de *Lawsonia inermis*. Les feuilles vertes de l'arbrisseau, desséchées et réduites en poudre impalpable, forment une poussière colorante d'une grande activité, et dont on fait en Orient un grand usage. Les femmes de toutes les classes s'en servent pour se teindre les ongles et les paumes des mains en rouge orangé très-vif; cette teinture dure très-longtemps et résiste à tous les détersifs ordinaires. Elles emploient ce genre singulier de parure, principalement aux jours de fêtes et de réjouissances, et surtout dans la célébration des noces. Les courtisanes se teignent aussi en couleur de *hinna* la plante et les ongles de leurs pieds ainsi que les malléoles des chevilles (*Contes Scheyk-el-Mohdy*, tome III). M. Marcel ajoute qu'au Caire les chevaux et les ânes eux-mêmes ne sont pas étrangers à ce genre de fard et de coquetterie, et que ces animaux, lorsqu'ils sont employés pour une cérémonie ou pour la parade, ont le poil ainsi orné de bandes orangées. J'ignore si ce dernier usage existe aussi dans l'Inde.

Houri, vierges aux yeux noirs comme ceux des gazelles. On sait que ces beautés sont promises aux voluptés des fidèles musulmans dans le paradis. On lit dans le Coran, chapitre 55, verset 56 et suivants : « Là (dans les jardins du paradis) seront de jeunes « vierges, au regard modeste, que n'a jamais tou- « chées ni homme, ni génie, — semblables à l'hya- « cinthe et au corail. — Là il y aura des vierges « jeunes et belles, — des vierges aux yeux noirs, « renfermées sous des pavillons; — jamais homme, « ni génie n'attenta à leur pudeur, etc. »

Huçain, second fils d'Ali et de Fatima, et petit-fils de Muhammad, succéda à son frère dans la dignité d'imam; mais moins pusillanime que son aîné, il voulut aussi recouvrer celle de khalife, et refusa de reconnaître comme tel Yazid, fils de Muawia. Obligé, en conséquence, de se réfugier à la Mecque, il fut invité par les habitants de Kufa à venir dans leur ville, où il serait proclamé khalife et Yazid déclaré usurpateur. Il se mit, en effet, en route avec son harem, ses enfants et soixante-douze cavaliers tous de sa famille, escorté seulement de quelques troupes d'infanterie arabe. Ce qu'ayant appris Obaïdallah, fils de Ziyad, général de l'armée de Yazid, il marcha contre lui avec un corps de dix mille chevaux, et le rencontra dans le désert de Karbala, non loin de Kufa. Huçaïn, abandonné de son escorte, manquant de tout, et surtout de vivres et d'eau, y périt avec tous les siens, en combattant avec un courage digne d'un meilleur sort, l'an 61 de l'hégire. Sa mort fait le sujet de la douzième séance. Son fils, Ali Zaïn-Ulabdin, échappa seul au massacre, parce qu'étant malade au commencement du combat, il ne put y prendre part; il fut fait prisonnier avec les femmes. C'est lui qui est regardé, par les Schiites, comme le quatrième imam.

Hurr, soldat de l'armée d'Ibn-Ziyad, qui, en marchant contre Huçaïn, fut touché de repentir, abandonna son rang, courut se ranger sous le drapeau du petit-fils de Muhammad, et se fit tuer glorieusement pour lui.

I

Ibn. Ce mot veut dire *fils* en arabe. Il est un certain nombre de personnages célèbres qui sont plus connus sous le nom de leur père que sous le leur propre : tels sont ceux qui sont nommés ci-après.

Ibn-Abbas. Son véritable nom était Abdallah; il était fils aîné d'Abbas, oncle de Muhammad, et de Libbaba, fille de Haris, fils de Hazin. « Il vint au monde trois ans avant le commencement de l'hégire. Son père le porta à Mahomet, qui l'embrassa, lui frotta la tête et le visage, en implorant pour lui la bénédiction de Dieu. « Seigneur, dit-il, veuillez éclai- « rer cet enfant, remplir son esprit de lumières et « d'intelligence; faites de lui un de vos plus vertueux « serviteurs. » Abdallah, par la pénétration et l'étendue de son esprit, par ses vastes connaissances, qui lui avaient fait donner le surnom de *Bahr*, la mer, acquit au plus haut point l'estime et le respect de tous les musulmans. Profondément versé dans les matières religieuses, regardé à juste titre comme le plus docte et le plus fidèle interprète de l'Alcoran et des sentiments de Mahomet, il était consulté comme un oracle par les personnages du plus haut rang, et jamais on ne croyait pouvoir appeler de ses décisions. A ces qualités estimables, Abdallah joignait une libéralité et une munificence qui seules auraient suffi pour rendre son nom célèbre. » (*Mémoire historique sur la dynastie des khalifes Abbassides*, par M. Quatremère.) Il fut toujours sincèrement attaché à Ali et à sa famille, et prit part à plusieurs combats sous les drapeaux de ce malheureux khalife. Il mourut l'an 68 de l'hégire, âgé de soixante-onze ans, et l'on cria partout alors que le grand *Rabbani*, c'est-à-dire le grand docteur des musulmans, était mort; son tombeau subsista dans la ville de Tayef jusqu'en 1803, où il fut renversé par les Wahabis.

Ibn-Maljam. Trois fanatiques kharijis complotèrent entre eux d'assassiner les trois compétiteurs au khalifat. Barak, fils d'Abdallah, se rendit à Damas pour tuer Muawia; mais la blessure qu'il lui fit aux reins ne fut pas mortelle. Amr, fils de Bakir, alla en Egypte pour assassiner Amrou, fils d'Alas; mais il tua par erreur un autre individu. Quant à Abdarrahman, fils de Maljam, qui s'était chargé de faire périr Ali, il réussit mieux dans son mauvais dessein. Il se rendit à Kufa, où il fut encore confirmé dans son projet par une femme dont les parents avaient été tués à la bataille de Naharwan, et qui en conservait un vif ressentiment contre Ali. Il consomma son crime le 17 (ou, suivant notre auteur, le 19) du mois de ramazan, dans la principale mosquée de Kufa, pendant que le khalifat faisait la prière publique du matin. Ali ordonna qu'après sa mort on ne punît son meurtrier que d'un seul coup, parce que lui-même n'en avait reçu qu'un seul. (*Voyez* d'Herbelot, *Bibliothèque orientale*, au mot Ali.)

Ibn-Ziyad. Son nom propre est Obaïdallah (notre auteur le nomme mal à propos Abdallah); Ziyad, son père, était fils naturel d'Abu-Sofian, père du khalife Muawia; ce dernier étant parvenu au khalifat, donna à Ziyad le gouvernement de Basra, que celui-ci exerça avec beaucoup de sévérité, pour ne pas dire de cruauté. Son fils, Obaïdallah, lui succéda dans cette charge; mais à l'époque du soulèvement

de Kufa en faveur de Huçaïn, Yazid, fils de Muawia, le nomma au gouvernement de cette dernière ville, parce qu'il le connaissait tout dévoué à ses intérêts. Il remplit parfaitement les intentions du khalife ; il réussit à détourner les Kufites de la soumission qu'ils avaient promise à Huçaïn, coupa le chemin à ce malheureux prince, qui se rendait à Kufa, et le tailla en pièces avec la petite troupe qui l'accompagnait et qui était composée tout entière de membres de sa famille. Yazid lui écrivit ensuite pour lui enjoindre de marcher contre la Mecque, afin de comprimer les tentatives d'Abdallah, fils de Zubaïr, qu'on avait reconnu khalife en Arabie. En recevant cet ordre, Obaïdallah s'écria : « Quel sort m'est donc échu en partage ? J'ai égorgé les enfants du Prophète, et maintenant j'irais porter la guerre contre la maison de Dieu ? » Il commanda les armées des khalifes Ommiades, et prit part à plusieurs combats, jusqu'à ce qu'enfin il périt dans une sanglante bataille que lui livra Mukhtar, auprès de Mossul. (*Voy.* le *Mémoire* de M. Quatremère *sur Abdallah, fils de Zobéir.*)

Ibrahim, un des petits-enfants de Muslim, fils d'Aquil, qui fut mis à mort à Kufa avec son frère, en haine de Huçaïn.

Içunia, nom d'une femme qui exerçait à Médine le métier de revendeuse, et qui servit à Muawia d'entremetteuse pour suborner l'épouse de Haçan et engager cette malheureuse à faire périr son mari.

Id, mot arabe qui veut dire *fête :* on l'emploie pour désigner une fête quelconque. Lorsqu'il n'est pas suivi du terme qui spécifie la fête en particulier, il désigne ou celle du premier schawal qui a lieu à l'expiration du jeûne du ramazan, et qui correspond en quelque sorte à la Pâque des chrétiens, ou bien la fête du sacrifice d'Ismaël.

Id Curban. Voy. *Curban.*

Ikasa, nom d'un Arabe qui, la dernière fois que Muhammad officia dans la mosquée de Médine, fit semblant d'exiger du Prophète la peine du talion, sous prétexte qu'il avait, un jour, reçu de lui par mégarde un coup de fouet ; mais c'était afin d'avoir le bonheur de toucher sa peau et de baiser le sceau de la prophétie empreint entre les épaules de Muhammad.

Imam. Ce mot exprime le souverain pontife de l'islamisme ; dans son acception primitive, il indiquait le chef suprême de la religion, tant au temporel qu'au spirituel. Il a été affecté d'une manière particulière à Ali, à ses deux fils Haçan et Huçaïn, et à neuf autres de leurs descendants, qui sont regardés comme les douze imams par excellence. Voici leurs noms et l'année de leur mort :

		Ans de l'hégire.
1	Ali, fils d'Abu-Talib,	40
2	Haçan, fils d'Ali,	50
3	Huçaïn, frère de Haçan,	60
4	Ali, surnommé *Zaïn-alabidin*, fils de Huçaïn,	75
5	Muhammad *Baquir*, fils de Zaïn-alabidin,	114
6	Jafar *Sadic*, fils de Muhammad *Baquir*,	148
7	Muça, fils de Jafar,	183
8	Ali *Riza*, fils de Muça,	203
9	Abu-Jafar Muhammad, surnommé *Taqui*, fils d'Ali Riza,	220
10	Ali Askari, surnommé *Naqui*, fils d'Abu-Jafar,	254
11	Haçan Askari, fils d'Ali Askari,	260
12	Muhammad, surnommé *Mahdi*,	264

L'imâm suprême devait être issu de la tribu de Curaïsch, qui était celle du Prophète ; mais depuis longtemps cette dignité est dévolue, comme plusieurs autres, à la maison othomane actuelle, par la renonciation formelle qu'en fit Muhammad Abu-Jafar, le dernier des khalifes abbassides, en faveur de Sélim Ier, l'an 923 de l'hégire (1517 de J.-C.). Le schérif de la Mecque, aussi descendant de la même tribu, lui céda pareillement ses droits en lui envoyant les clefs de la Kaaba.

Indépendamment de l'imam suprême, que l'on pourrait comparer au pape, il y a des imams particuliers attachés à la plupart des localités, qui correspondent à nos curés. Ils sont chargés de faire la prière publique dans les mosquées au nom et sous l'autorité du souverain possesseur des droits de l'imamat.

On donne encore le nom d'imam aux docteurs des premiers siècles de l'islamisme, comme étant les plus anciens théologiens et les premiers interprètes du Coran et des lois de Muhammad (D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*, et Mouradgea d'Ohsson, *Tableau général de l'empire othoman*).

Imamat, fonction et dignité d'imam.

Irac, grande contrée de l'Asie qui s'étend sur les deux rives du Tigre ; on l'appelle aussi Irac Arabi, parce qu'elle confine au midi avec l'Arabie, pour la distinguer d'une province de la Perse que l'on appelle l'Irac Ajémi. L'Irac Arabi est la Chaldée des anciens ; ses principales villes sont Mossul, Bagdad, Kufa, Basra, Cadécia, etc.

Izrail est l'ange de la mort ; c'est lui qui est chargé de séparer les âmes des corps, lorsque le terme de la vie est arrivé. Les musulmans prétendent que quand il s'agit de rendre ce devoir au Prophète, il lui en demanda préalablement et en obtint la permission ; encore ce fut l'ange Gabriel qui servit d'intermédiaire.

J

Jada ou Juda, fille d'Aschas, épouse de Haçan. Cette malheureuse, subornée par Muawia, qui lui avait promis une forte somme d'argent et la main de son fils Yazid, empoisonna son mari. Muawia lui fit tenir la somme dont il était convenu, mais il se garda bien de donner à son fils une telle femme en mariage. Elle portait aussi le nom d'Asma.

Jafar, surnommé *Sadic*, ou le Juste, fils aîné de Muhammad Baquir. Il est reconnu pour le sixième imam de la race d'Ali. Il naquit à Médine l'an 83 de l'hégire, et mourut dans la même ville l'an 148. Il était en grande réputation de doctrine parmi les musulmans. D'Herbelot cite de lui cette belle parole : « O vous, qui êtes fidèles ! puisque le paradis est le prix de votre achat, gardez-vous bien de vous vendre pour quelque autre chose. » Il laissa l'imamat à Muça, son second fils, parce que Ismaïl, l'aîné, était mort avant lui. Les enfants d'Ismaïl ont cependant eu des partisans connus sous le nom d'Ismaéliens, qui, plusieurs fois, ont excité des troubles dans l'Etat et dans la religion.

Jafar, surnommé Tayar, c'est-à-dire l'Oiseau, fils d'Abu-Talib et par conséquent frère d'Ali et cousin du Prophète. Abdallah, un de ses petits-fils, se prévalant de cette parenté, voulut se faire proclamer khalife à Kufa, sous le règne de Marwan, deuxième du nom, de la dynastie des Ommiades, mais il fut chassé et mis à mort. Jafar fut tué à l'expédition de Mouta, en Syrie, où les musulmans combattirent contre les Grecs.

K

Kaaba ou Kaba. Ce mot, qui veut dire *carré, cubique*, est le nom du célèbre temple de la Mecque, que les Arabes supposent avoir été bâti par Abraham et son fils Ismaël, en remplacement de celui qu'avait construit en cet endroit Seth, fils d'Adam, et qui avait été détruit par le déluge, ou plutôt enlevé par les anges, au dire des musulmans, et placé dans le ciel perpendiculairement au-dessus du sanc-

tuaire actuel. Nous n'en ferons ici point la description ; on la peut trouver dans la plupart des auteurs qui ont traité de l'Arabie ou du musulmanisme. Nous rappellerons seulement que les musulmans, qui n'en sont point légitimement empêchés, sont tenus de faire, au moins une fois dans leur vie, un pèlerinage à ce temple vénéré, et que c'est vers lui qu'ils doivent se tourner pour faire leurs prières, en quelque contrée du monde qu'ils se trouvent. Cette direction s'appelle *quibla;* elle est communément indiquée dans l'intérieur des mosquées et des maisons, et même dans la campagne et le long des routes, par de petits monuments en pierre ou en marbre, érigés à cet effet.

Kacim, fils de Schihab, officier d'Ibn-Ziyad, général des armées de Yazid.

Karbala, plaine située dans l'Irac, auprès de l'Euphrate, non loin de la ville de Kufa. Elle est très-célèbre parmi les musulmans pour avoir été le théâtre du dernier combat de Hoçaïn, lorsqu'il y fut investit par les troupes d'Yasid, commandées par Obaïdallah, fils de Ziyad. Hoçaïn y périt avec les soixante-douze cavaliers qui l'accompagnaient et qui étaient tous de sa famille ; c'est là qu'il fut inhumé ; aussi ce lieu est-il en grande vénération chez les Persans et chez les Hindous musulmans, qui sont Schiites pour la plupart, et qui se font un pieux devoir d'aller visiter son tombeau.

Kauçar. Ce mot signifie proprement *abondance;* c'est le nom d'un fleuve du paradis, qui prend sa source dans le huitième ciel; son cours est d'un mois de chemin, ses rivages de pur or; ses cailloux des perles et des rubis; son sable est plus odoriférant que le musc; son eau plus blanche et plus douce que le lait ; son écume plus brillante que les étoiles. C'est Ali qui est constitué l'échanson de cette précieuse liqueur ; et celui qui en boit une seule fois n'est plus jamais altéré. Néanmoins ces qualités ne sont point consignées dans le Coran; il est même fort douteux que Muhammad ait eu intention de spécifier un fleuve dans le chapitre du Coran qui traite du Kauçar. Voici ce qui lui donna lieu : — As, fils de Waïl, pour railler Muhammad de ce qu'il n'avait point d'enfant mâle, l'appelait *abtar*, ce qui veut dire *sans queue*, ou *sans postérité ;* mais Dieu, pour consoler son prophète, lui envoya ce chapitre, qui est le cviii^e^ du Coran et composé de trois versets : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux ! — 1. Nous t'avons donné le Kauçar. — « 2. Prie ton seigneur et offre-lui un sacrifice. — « C'est celui qui te persécute qui est *abtar*. » Le premier verset peut fort bien se traduire par : *Nous t'avons donné une abondance de toute sorte de biens;* et le troisième par : *Celui qui te persécute mourra sans postérité* (*Voyez* d'Herbelot,) au mot Cautser.

Khaibar, place forte située en Arabie, dans le Hijaz, à quatre journées de Médine. C'est là que les Juifs confédérés livrèrent bataille à Muhammad, la septième année de l'hégire ; mais, après avoir résisté aux efforts d'Abu-Bakir et d'Omar, qui avaient successivement dirigé l'attaque, ils ne purent tenir contre l'impétuosité d'Ali. Ce fut là qu'une juive tenta d'empoisonner le Prophète, en lui servant de la chair d'agneau rôti ; il s'en aperçut encore assez à temps, mais comme il en avait mangé un peu, on croit que ce mets influa sur sa santé le reste de sa vie, et même qu'il finit par causer sa mort, qui arriva trois ans après.

Khalife. Ce mot, francisé depuis longtemps, veut dire le *vicaire* ou le *successeur* du Prophète. Ces trois titres de *khalife*, d'*imam* et d'*émir*, dont le premier implique la souveraineté universelle, le second le pontificat spirituel et le troisième la monarchie temporelle, devaient dans l'origine appartenir au même personnage, au successeur légitime du Prophète; mais, dès la mort de Muhammad, ils ont été disputés et usurpés, soit collectivement, soit les uns indépendamment des autres. Muhammad avait dit : « Le khalifat, après moi, sera de trente années; après ce terme il n'y aura que des puissances établies par la force, l'usurpation et la tyrannie. » C'est pourquoi la domination d'Abu-Bakir, Omar, Osman et Ali, est regardée comme le temps du khalifat parfait ; ce dernier fut assassiné trente ans après la mort du Prophète. Muawia, arrière-petit-fils d'Ommaia, usurpa l'autorité et fut le premier khalife de la maison des Ommiades ; elle lui fut assurée par la renonciation formelle de Haçan, l'an 41 de l'hégire, et demeura dans sa famille sous quatorze princes jusqu'à l'an 132 (de 661 jusqu'à 749 de J.-C.). Le siége de l'empire était alors à Damas. — Le khalifat passa ensuite dans la maison des Abbassides, descendants d'Ali, qui résidèrent successivement à Kufa, à Bagdad, puis en Egypte. Il y eut cinquante-quatre princes de cette dynastie, qui régnèrent depuis l'an 132 de l'hégire jusqu'à l'an 923 (749-1517 de J. C.). La souveraineté passa alors dans la maison othomane par l'abdication de Muhammad-Abu-Jafar, en faveur de Sélim I^er^, sultan des Turcs.—Actuellement le titre de khalife est bien déchu ; on ne le trouve guère plus que dans l'Inde, où il sert à qualifier les gens à gages, tels que les cuisiniers, les blanchisseurs, etc. (*Tableau général de l'empire othoman ; Moniteur indien.*)

Khanjar, poignard à large lame qui se porte à la ceinture.

Kharij, secte musulmane qui regarde Ali et plusieurs autres compagnons du Prophète comme des usurpateurs. Les kharijis sont ennemis mortels des schiites, quoique cependant ils soient considérés comme hérétiques par les sunnites ou orthodoxes. Les schiites donnent souvent par haine le nom de kharijis aux sunnites. (*Moniteur indien. — Tableau des soixante-treize sectes de l'islam*, par M. de Hammer.)

Khizr. C'est, suivant les musulmans, un prophète de l'Ancien Testament ; mais ils ne sont pas d'accord sur le temps où il a vécu. Quelques-uns le font contemporain d'Abraham, d'autres de Moïse, d'autres d'Elie, d'autres d'Alexandre le Grand. Il en est qui veulent que son âme ait passé de Phinées, enfant d'Aaron, dans le corps d'Elie, puis enfin dans celui de saint Georges. Au reste, tous conviennent qu'il a trouvé la fontaine de Jouvence, qu'il a bu de son eau à longs traits, et qu'en conséquence il jouit d'une vie immortelle, ainsi que le prophète Elie qui a eu le même bonheur.

Khorassan, grande et belle province située à l'orient de la Perse; tantôt elle fit partie de ce royaume, et tantôt elle eut ses souverains particuliers. Les Arabes s'en rendirent maîtres sous le khalifat d'Osman. Ses principales villes sont Balkh, Merou, Nischabour et Hérat. Elle est maintenant partie sous la domination des Perses, partie sous celle des princes d'origine tatare.

Khutba. C'est une espèce de prône ou de profession de foi de l'islam, qui fait partie de l'office public du vendredi. Le khatib, ou officiant, le prononce au nom du khalife ou du sultan actuellement régnant. En voici la formule d'après le *Tableau général de l'Empire othoman :*

« Grâces au Très-Haut, à cet Être suprême et immortel qui, n'a ni dimensions, ni limites, qui n'a ni femmes, ni enfants, qui n'a rien d'égal à lui, ni sur la terre, ni dans les cieux, qui agrée les actes de componction de ses serviteurs, et pardonne leurs iniquités. Nous croyons, nous confessons, nous attestons qu'il n'y a de Dieu que Dieu seul, Dieu unique, lequel n'admet point d'association en lui ; croyance heureuse à laquelle est attachée la béatitude céleste. Nous croyons aussi en notre Seigneur, notre appui, notre maître, Muhammad, son serviteur, son ami, son prophète, qui a été dirigé dans la vraie voie, favorisé d'oracles divins, et distingué par des actes

merveilleux. Que la bénédiction divine soit sur lui, sur sa postérité, sur ses femmes, sur ses disciples, sur les khalifes orthodoxes, doués de doctrine, de vertus et de sainteté, et sur les vizirs de son siècle; mais particulièrement et spécialement sur l'imam, le khalife réel du prophète de Dieu, l'émir des croyants Abu-Bakir, le certificateur pieux, l'agréable à l'Eternel; sur l'imam, le khalife réel du prophète de Dieu, l'émir des croyants Omar, le discernateur pur, l'agréable à l'Eternel; sur l'imam, le khalife réel du prophète de Dieu l'émir des croyants Osman, le possesseur des deux lumières, l'agréable à l'Eternel; sur l'imam, le khalife réel du prophète de Dieu, l'émir des croyants Ali, le généreux, l'intègre, l'agréable à l'Eternel; sur les deux grands imams, tous deux parfaits en doctrine et en vertu, distingués en sciences et en œuvres, illustres en race et en noblesse, résignés aux volontés du ciel et aux décrets du destin, patients dans les revers et dans les infortunes; les émirs, les princes de la jeunesse céleste, la prunelle des yeux des fidèles, les seigneurs des vrais croyants, Haçan et Huçaïn, les agréables à l'Eternel, à qui tous puissent également être agréables!

« O vous, assistants! ô vous, fidèles! craignez Dieu et soyez-lui soumis, etc. » Puis, après différentes exhortations à faire le bien et à bénir Dieu, on termine ainsi le khutba :

« O mon Dieu! exaltez ceux qui exaltent la religion, et avilissez ceux qui avilissent la religion. Protégez les soldats musulmans, les armées orthodoxes, et accordez-nous salut, tranquillité, prospérité, à nous, aux pèlerins, aux militaires, aux citoyens en demeure comme aux voyageurs sur terre et sur mer, enfin à tout le peuple mahométan. Salut à tous les prophètes et à tous les envoyés célestes; louanges éternelles à ce Dieu créateur et maître de l'univers. Certes, Dieu ordonne l'équité et la bienfaisance; il ordonne et recommande le soin des proches; il défend les choses illicites, les péchés, les prévarications; il vous conseille d'obéir à ses préceptes, et de les garder religieusement dans la mémoire. »

KOLSUM, ou OMM-KOLSUM, fille d'Ali l'approuvé et de Fatima.

KUFA, ville de l'Irac, située sur la rive droite de l'Euphrate; célèbre autrefois, elle était le séjour d'Ali, comme elle le fut par la suite des premiers khalifes Abbassides; mais aujourd'hui elle est bien déchue de son ancienne splendeur. Les habitants de Kufa étaient en général dévoués à la famille d'Ali; cependant ils jouèrent un rôle assez odieux à l'égard de l'imam Huçaïn. Après l'avoir convié à venir au milieu d'eux pour le proclamer khalife et prononcer la déchéance de Yazid, ils l'abandonnèrent lâchement aux premières démonstrations de son ennemi. Aussi Abdallah, fils de Zubaïr, ayant appris la mort de ce prince, ne craignit-il pas de signaler, en pleine mosquée, les Kufites à l'indignation publique. « La population de cette province, dit-il, est, à quelques exceptions près, composée d'hommes fourbes et perfides, et les habitans de Kufa l'emportent en méchanceté sur tous ceux de l'Irac. Ils ont appelé Huçaïn, promettant de s'armer en sa faveur et de le reconnaître pour leur chef; mais à peine était-il arrivé, qu'ils se sont déclarés contre lui et lui ont dit : Nous te laissons le choix entre deux partis seulement : ou soumets-toi à nous, ou nous t'enverrons à Ibn-Ziyad..... Certes la perfidie des habitants de Kufa à l'égard de Huçaïn, leur révolte contre lui, auraient dû être pour un si grand homme un avertissement efficace, et le détourner de se fier à des êtres de ce caractère..... Après une catastrophe si tragique, devons-nous accorder à ces hommes fourbes une confiance aveugle, ajouter foi à leurs paroles, et recevoir leurs serments? Non, certes, non; ils ne sont pas dignes d'un pareil témoignage d'estime, etc..... » (*Mémoire sur Abdallah, fils de Zobéir*, par M. Quatremère.)

KUFITE, habitant de Kufa.

L

LA MECQUE, la ville sainte des musulmans; ils ne prononcent jamais son nom sans y ajouter l'épithète de *muazima*, la grande, l'excellente. Elle a surtout deux titres à leur vénération : elle est la patrie de leur Prophète, et elle renferme les objets les plus saints à leurs yeux, entre autres la *kaaba*, ou maison de Dieu, et le puits *zamzam*. (*Voy.* ces mots.) Son territoire est regardé comme sacré et inviolable, ce qui n'a pas empêché la ville d'être prise et saccagée plusieurs fois. La Mecque est située en Arabie, dans le Hijaz, au milieu d'une plaine aride et sablonneuse, entre plusieurs montagnes, à trois journées de la mer Rouge, à laquelle cependant elle donne son nom, car les Arabes et les Turcs l'appellent mer de la Mecque, et les Italiens *golfo di Mecra*. — Tout bon Musulman doit aller en pèlerinage à la Mecque, au moins une fois dans sa vie.

LAULAK. C'est le premier mot arabe d'une tradition célèbre ainsi conçue : « Si ce n'était toi, les mondes n'auraient pas été créés. » Ces paroles sont censées adressées à Muhammad par le Créateur lui-même. On lit dans le *Tableau général de l'empire othoman*, tom. I : « Adam à peine créé eut le surnom d'Abu-Muhammad, c'est-à-dire le père de Muhammad. En ayant demandé l'explication, Dieu lui ordonna de lever les yeux, et ce premier père des hommes vit le saint nom de Muhammad écrit dans l'empyrée, sur le trône même de l'Eternel, couvert du voile étincelant de la lumière prophétique. Adam, en extase, entendit alors ces paroles divines : Cette lumière est celle d'un prophète qui naîtra de ta race, et dont le nom aux cieux est Ahmad et sur la terre Muhammad. Sans lui, je n'aurais créé ni toi, ni la terre, ni les cieux. » On voit que les musulmans regardent leur Prophète comme la fin et le but de la création.

M

MACTA. On appelle ainsi les deux derniers hémistiches ou le dernier vers d'un gazal, d'une cassida, et de quelques autres genres de poésie arabe. Le macta doit contenir le nom de l'auteur de la pièce.

MAHDI. Ce mot, qui veut dire le *directeur* par excellence, est le surnom de Muhammad, fils de Haçan Askari, douzième et dernier des imams véritables de la postérité d'Ali. Il hérita de l'imamat à l'âge de cinq ans et se perdit à l'âge de douze ans, dans une grotte, auprès de la ville d'Askar ou Sermenraï, l'an 260 de l'hégire. Les musulmans sunnites ou orthodoxes croient qu'il viendra à la fin des temps avec Jésus-Christ, assisté de trois cent soixante esprits célestes, pour combattre l'antechrist et réunir en une seule religion les musulmans et les chrétiens, et fonder sur la terre le véritable imamat. Mais les schiites croient que Mahdi vit encore dans une grotte, ignoré du reste des hommes; et ils l'attendent chaque jour, comme les Juifs attendent le Messie, espérant qu'il rétablira sur la terre le véritable khalifat, car ils ne veulent pas en reconnaître d'autre que celui d'Ali et de ses enfants. (D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*; M. d'Ohsson, *Tableau général*.)

MAMSCHUC. Ce mot, qu'on pourrait traduire par *sanglade*, est le nom d'un des fouets de Muhammad, de celui dont il se servait quand il montait un chameau, et par conséquent un des plus durs. C'était assez l'usage à cette époque de donner un nom particulier à chacun des objets de même espèce, afin de les distinguer; c'est ainsi qu'une des cinq mules du Prophète s'appelait *Duldul*; ses deux ânes *Ufaïr* et *Iafur*; le plus célèbre de ses sabres *Zulfacar*, etc.

MARCIYA, élégie ou oraison funèbre en l'honneur d'un grand personnage, et principalement celle que

l'on psalmodie dans les Iudes en mémoire de la mort des deux enfants d'Ali.

Mardan. Ce mot est moins un nom propre qu'un surnom que donne notre auteur hindoustani à Muawia, premier khalife de la maison d'Ommaia, regardé comme usurpateur par les Schiites; en effet ce mot signifie le *rebelle*, ou *celui qui persévère dans sa rébellion.* (Voy. *Muawia.*)

Marie, mère de Jésus. Je ne mets ici ce nom, bien qu'il n'appartienne point à l'islamisme, que pour avoir occasion de rapporter une tradition assez singulière de Muhammad. Ce faux prophète avait coutume de dire qu'on pouvait trouver un certain nombre d'hommes accomplis, mais qu'il n'y avait que quatre femmes parfaites : Asia, femme de Pharaon, Marie, mère de Jésus, Khadija, sa première femme, et Fatima, sa fille.

Mar-Schadid, nom d'un des principaux serpents de l'enfer. Ce nom signifie *serpent cruel.*

Maschkur, concierge de la prison de Kufa : il fit évader secrètement les enfants de Muslim, fils d'Aquil. Ibn-Ziyad lui fit payer de sa tête sa compassion pour ces innocents.

Masnawi, genre de poëme dont chaque vers a une rime particulière; chaque couplé d'hémistiche rimant ensemble, à la différence des *gazals* et des *cassidas*, dont tous les vers ont la même désinence, et où les hémistiches impairs sont, à l'exception du premier, dépourvus de rime.

Matla, le premier vers d'un gazal ou autre poëme, dont les deux hémistiches doivent rimer ensemble; le dernier vers de la même pièce s'appelle *macta.*

Maulawi, docteur, professeur. Les savants ou ceux qui se livrent à l'instruction parmi les musulmans de l'Inde font précéder leur nom du titre de maulawi, qui correspond à celui de licencié ès lettres. (*Moniteur indien.*)

Médine, une des villes principales de l'Arabie, située dans le Hijaz; c'est celle où Muhammad se retira lorsqu'il fut obligé de quitter la Mecque; c'est là qu'il mourut : on y voit son tombeau que presque tous les musulmans se font un devoir de visiter en revenant du pèlerinage de la Mecque. Cette ville s'appelait autrefois *Yasrib*; mais depuis qu'elle eut l'honneur de devenir la résidence du Muhammad et de sa famille, elle prit le nom de *Medinat-al-Nabi*, la ville du Prophète, ou, plus communément et par abréviation, *Medina*, la ville; on lui donne l'épithète de *Munauwera*, la brillante ou la lumineuse. Les premiers khalifes y firent leur résidence.

Mendi, nom indoustani du *lawsonia inermis* ou *Hinna* des Arabes. *Voy.* Hinna.

Miurab. C'est une concavité ou espèce de niche haute de six ou huit pieds, pratiquée dans le mur intérieur d'une mosquée, et qui n'a d'autre objet que d'indiquer la *quibla*, ou la direction de la Mecque vers laquelle on doit se tourner pour prier.

Mosquée. Ce mot, qui vient de l'arabe *mesgid*, par l'espagnol *mezquita*, est le nom des temples musulmans. Les mosquées sont communément environnées de *minarets*, ou hautes tourelles, qui sont entourées de galeries sur lesquelles circulent les *muazzins* qui annoncent la prière.

Mossul, ville de l'Irac, située sur le Tigre; elle est actuellement sous la domination des Turcs. On prononce aussi *moussel*, et c'est de ce nom que nous avons fait le mot *mousselines*, parce qu'autrefois on tirait ces étoffes de cette ville, où elles étaient apportées de l'Inde.

Muawia, fils d'Abu-Sufian, usurpa le khalifat au préjudice de Haçan, fils d'Ali. Celui-ci avait été, il est vrai, proclamé khalife à Kufa après l'assassinat de son père, et avait même tenté de résister à l'usurpateur; mais la crainte de répandre le sang musulman le détermina à mettre bas les armes, et même à abdiquer le khalifat, se contentant du titre d'imam. Mais Muawia, craignant qu'après sa mort Haçan ne recommençât à faire valoir ses droits, et voulant assurer l'empire à son fils Yazid, fit empoisonner ce malheureux prince. C'est lui qui est le chef et le fondateur de la dynastie des Ommiades qui garda le pouvoir pendant quatre-vingt-onze ans. Ce prince fit la guerre pendant la plus grande partie de son règne, soit par lui-même, soit par le moyen de son fils et de ses généraux. Il soumit l'Arménie, la Natolie, porta ses armes jusqu'auprès des murs de Constantinople, et défit une partie des Arabes qui tenaient encore pour le parti d'Ali. Son règne fut de dix-neuf ans, depuis l'an 41 de l'hégire jusqu'à l'an 60. Il fut enterré dans la ville de Damas, où il avait établi le siége de son empire. (*Voy.* d'Herbelot, d'Ohsson, Quatremère, etc.) C'est lui qui dans la quatrième séance est présenté sous le nom de Mardan, c'est-à-dire le rebelle.

Muazzin, celui qui est chargé de faire l'*azan* (*Voy.* ce mot) ou annonce des prières canoniques du haut des minarets. On choisit ordinairement pour cette honorable fonction des hommes qui excellent par la mélodie de leur voix.

Muça, ou Moïse, second fils de l'imam Jafar. Son père lui transmit la succession à l'imamat, parce que Ismaïl, son fils aîné, était décédé. Toutefois les enfants d'Ismaïl ont eu des partisans qui voulaient que la succession de l'imamat ait été perpétuée dans la branche aînée. Mais le khalife Haroun-al-Raschid lui-même regardait Muça comme le véritable héritier des droits d'Ali, car il l'attira à Bagdad, dans la crainte que sa présence à Médine n'occasionnât des troubles, puis enfin le fit empoisonner quelque temps après. Muça mourut l'an 183 de l'hégire, âgé d'environ cinquante-cinq ans. Son fils aîné, Ali Riza, hérita de l'imamat. (*Voy.* d'Herbelot, et Sylvestre de Sacy, *Chrestomathie arabe.*)

Muplih, esclave de l'imam Zaïn-Ulabidin.

Muhajir. Ce mot signifie *fugitif* ou *émigré.* Les Muhajirs sont les habitants de la Mecque qui accompagnèrent le Prophète dans sa fuite; ils forment avec les Ansars ou habitants de Médine, ce que l'on appelle les *ashabs* ou compagnons de Muhammad. On donne ce dernier nom à tous ceux qui de son vivant embrassèrent sa doctrine, qui furent admis en sa présence ou qui assistèrent à ses prédications. On en porte le nombre à cent quatorze mille.

Muhammad, vulgairement appelé *Mahomet*, naquit l'an 569 de J.-C. (d'autres disent l'an 570 ou 571), à la Mecque, ville du Hijaz, en Arabie. Son père, Abdallah, fils d'Abd-Almuttalib, fils de Haschim, de l'illustre tribu de Curaïsch, mourut quelques jours après la naissance de son fils, selon d'autres auteurs deux mois après, d'autres enfin prétendent qu'il mourut deux mois auparavant; Haïdari est du sentiment de ces derniers. Il commença à prêcher sa religion la quarantième année de son âge, l'an 609 de J.-C., et mourut la onzième année de l'hégire (8 juin 632), âgé de soixante-trois ans, suivant le calcul d'Abulféda, sans avoir positivement déclaré son successeur, ainsi que le prétendent les sunnites; mais les schiites soutiennent que plusieurs fois il avait solennellement proclamé comme tel Ali, son gendre. Il ne laissa point d'enfant mâle, malgré le grand nombre de ses femmes. Il avait cependant eu plusieurs garçons, mais ils moururent tous en bas âge; un d'entre eux, toutefois, lui avait donné sans doute plus d'espoir que les autres, car il prit du nom de cet enfant, nommé Cacim, le surnom d'*Abul-Cacim* (père de Cacim); mais son illusion fut de courte durée, ce qui l'exposa aux railleries de ses ennemis. C'est pour remplacer cette lignée masculine tant désirée, que les musulmans s'accordent généralement à lui assigner pour fils Haçan et Huçaïn, enfants de Fatima, sa fille. Nous nous contentons de donner ici ce simple aperçu chronologique; chacun est à même de consulter les diverses vies du Prophète, éditées en France. Nous signalerons seulement comme la plus estimée celle que M. Noël Desvergers a tirée

d'Abulféda et d'autres auteurs originaux, et qu'il a donnée au public en 1837, sous le nom de *Vie de Mohammed*.

Muhammad, fils d'Aschas, un des officiers de l'armée d'Ibn-Ziyad, général des troupes de Yazid; il prit part au combat de Karbala, contre Huçain. Il fut ensuite nommé gouverneur de Mossul, par Abdallah, fils de Zubaïr; mais Mukhtar, fils d'Abu-Obaïda, ayant voulu le faire périr avec tous ceux qui avaient porté les armes contre Huçaïn, il parvint à s'échapper avec Schaïs, fils de Ribi; ils se réfugièrent tous deux auprès de Musab, gouverneur de Basra, et furent les principaux instigateurs de la guerre que celui-ci déclara à Mukhtar, et dans laquelle périt celui-ci.

Muhammad, un des deux petits-enfants de muslim, fils d'Aquil, qui furent égorgés à Kufa, par les ordres d'Ibn-Ziyad. Sa mort forme avec celle de son frère le sujet de la sixième séance.

Muharram, premier mois de l'année des musulmans. Nous donnons ici la liste des douze mois lunaires avec le nombre de jours qui les compose :

1	Muharram.	30 jours.
2	Safar.	29
3	Rabi-Ulawal,	30
4	Rabi-Ussani, ou Rabi-Ulakhir,	29
5	Jumad-Ulawal,	30
6	Jumad-Ussani, ou Jumad-Ulakhir,	29
7	Rajab,	30
8	Schaban,	29
9	Ramazan,	30
10	Schawal,	29
11	Zilcada, ou Zi-Cada,	30
12	Zilhijja, ou Zi-Hijja,	29

Onze fois, dans une période de trente années, ce dernier mois est de trente jours. On conçoit que, dans ce système, chaque mois ne correspond pas à une saison particulière, mais qu'il fait successivement le tour de l'année solaire. Quant à l'année musulmane, *Voy.* au mot Hégire.

Mukhtar, fils d'Abu-Obaïda, est assez maltraité dans le mémoire de M. Quatremère, sur la vie d'Abdallah, fils de Zobéir, parce que c'était un homme fourbe, ou du moins parce qu'il jouait son rôle suivant que les circonstances lui semblaient l'exiger, embrassant tour à tour les partis les plus opposés; mais il est fort estimé des schiites, parce qu'en résumé il se porta comme le vengeur de la mort de Huçaïn, et mit à mort la plupart de ceux qui avaient trempé dans ce forfait. On prétend qu'il en fit périr ainsi plus de cinquante mille, sans compter ceux qui avaient été tués dans les combats qu'il avait livrés; mais ce nombre est sans doute exagéré. Il poussa la rigueur jusqu'à faire égorger Omar, fils de Saad, qui avait épousé sa fille, ou suivant d'autres sa sœur. On sait que cet Omar était le chef de l'armée d'Ibn-Ziyad, l'un des plus implacables ennemis de Huçaïn. Il tenait ses pouvoirs, d'abord d'Abdallah, fils de Zubaïr, qui s'était fait proclamer khalife en Arabie, puis de Muhammad Ibn-Hanifia, fils d'Ali, qui soutenait les droits de son père et de sa postérité. Musab, frère d'Abdallah, fils de Zubaïr, marcha contre lui, à l'instigation de Muhammad, fils d'Aschas, et de Schaïs, fils de Ribi, échappés au massacre des ennemis de Huçaïn, ordonné par Mukhtar; celui-ci, investi dans Kufa et abandonné de presque tous ses soldats, périt en combattant courageusement, l'an 67 de l'hégire.

Mukhtar, neveu de Saad, de Mossul; j'ignore s'il est le même que le précédent.

Murtaza. Ce mot, qui veut dire *approuvé*, *agréé* de Dieu et des hommes, est un des surnoms donnés à Ali, fils d'Abu-Talib.

Muslim, fils d'Aquil et petit-fils d'Abu-Talib. Il fut envoyé à Kufa par Huçaïn, son cousin, afin de recevoir la soumission des habitants de cette ville et s'entendre avec eux pour faire reconnaître les droits de celui-ci au khalifat; mais son message eut une issue malheureuse : il fut mis à mort par les partisans de Yazid, qui poussèrent la rage jusqu'à faire périr ses deux fils Ibrahim et Muhammad, encore enfants. Les détails de sa mission, de ses combats et de sa mort forment le sujet de la cinquième séance.

Muslim, fils d'Ausha, parent de Huçaïn; il faisait partie de l'expédition de ce prince lorsqu'il se rendait à Kufa, et périt avec lui à Karbala. On lit de lui un très-beau discours dans la neuvième séance.

Mustafa. Ce mot arabe, qui veut dire *choisi*, *élu*, est un des surnoms de Muhammad, le Prophète.

N

Najaf. Ce mot, qui signifie *une éminence sur laquelle l'eau ne peut pas venir*, est le nom d'un lieu proche de Kufa, dans lequel est inhumé Ali, qui, pour cette raison, est appelé prince de Najaf.

Namaz. C'est le nom de la prière journalière que tout musulman est obligé de réciter cinq fois le jour : le matin, à midi, l'après-midi, le soir et la nuit. On peut en voir le cérémonial et le formulaire dans le *Tableau général de l'empire othoman*, et dans l'*Eucologe musulman*, de M. Garcin de Tassy. Elle consiste en diverses formules et dans la lecture d'un ou plusieurs chapitres du Coran, accompagnées d'inclinations, de prostrations et de différentes autres attitudes.

Naqui, surnom d'Ali Askari, dixième imam, fils de Muhammad Abu-Jafar; il naquit à Askar, l'an 212 de l'hégire, et mourut du poison comme la plupart de ses ancêtres, l'an 254. Le surnom de *Naqui* signifie *pur*; on lui donne encore ceux de *Zaqui*, innocent, de *Taqui*, craignant Dieu, et de *Hadi*, directeur. Son fils Haçan Askari fut le onzième imam.

Nath, mot indoustani; grand anneau d'or que les femmes indiennes portent au nez, passé à la narine gauche.

Naubat, autre mot indien; timbales placées à la porte d'entrée de l'habitation d'un grand personnage et qu'on fait retentir à différents intervalles. On les emploie aussi dans les solennités.

Numan, fils de Baschir, fut chargé par le khalife Yazid d'accompagner jusqu'à Médine et de rendre à leur famille les femmes, les filles et les sœurs de Huçaïn, faites prisonnières après la bataille de Karbala. Il s'acquitta avec dignité et respect de ce pieux devoir, et refusa toute espèce de récompense de la part de la famille d'Ali. Il fut employé par Yazid dans différentes autres négociations, à cause de son esprit de douceur et de conciliation. Il fut massacré dans une émeute populaire à Hamat, ville de Syrie, dont il était devenu gouverneur.

O

Obaidallah, fils de Ziyad. Voy. *Ibn-Ziyad*.

Omar, fils de Hajjaj, un des principaux officiers de l'armée d'Ibn Ziydad; il commandait l'aile droite à la journée de Karbala.

Omar, fils de Numan.

Omar, fils de Saad, de la tribu de Curaïsch, commandait l'armée qu'Ibn-Ziyad, gouverneur de Kufa, avait levée et envoyée contre Huçaïn; c'est lui qui dirigea l'expédition de Karbala, qui fut si funeste à ce malheureux imam. Il fut dans la suite nommé lui-même gouverneur de Kufa, en remplacement d'Obaïdallah, fils de Ziyad, par Abdallah, fils de Zubaïr, qui avait pris le titre de khalife en Arabie; mais il fut dans la suite mis à mort par les ordres de Mukhtar, en représailles de ce qu'il avait porté les armes contre Huçaïn à Karbala, où il avait commandé l'armée sous les ordres d'Ibn-Ziyad.

Omm-Kolsum. Voy. *Kolsum*.

Omm-Salama. Voy. *Salama*.

Q

Quibla. Ce mot indique la direction de la Mecque vers laquelle un musulman doit avoir soin de se tourner en faisant ses prières. C'est afin qu'on ne soit pas exposé à se tromper, que la *quibla* est communément indiquée dans l'intérieur des maisons, et même dans les champs et sur les routes, par de petits monuments élevés à cet effet.

R

Ramazan, neuvième mois de l'année musulmane, pendant lequel tous les mahométans sont tenus au jeûne le plus rigoureux : il leur est interdit de prendre la moindre nourriture tant que le soleil est sur l'horizon ; mais la nuit venue, ils peuvent, sans scrupule, satisfaire leur appétit. Il n'y a d'exemptés que les vieillards, les malades, les enfants au-dessous de quatorze ans, et les femmes en certaines circonstances. Ce jeûne a été institué en mémoire de ce que le Coran est descendu du ciel pendant ce mois. Le premier jour du mois suivant, on célèbre avec de grandes réjouissances la rupture du jeûne. (Voy. *Id.*)

Rikat. On appelle ainsi un certain nombre d'attitudes, d'inclinations et de prostrations, qui se répètent plusieurs fois pendant le *namaz*.

Riza. Ce mot, qui signifie *celui en qui Dieu a mis sa complaisance*, est le surnom du huitième imam, Ali, fils de Muça. Il naquit à la Mecque, l'an 148. Le khalife Mamun le nomma son successeur ; il sembla dès-lors que la famille d'Ali allait rentrer dans ses droits méconnus depuis si longtemps ; mais cette déclaration suscita de grands désordres dans l'Etat, auxquels mit fin la mort de cet imam, qui arriva fort à propos l'an 203 de l'hégire ; aussi est-elle regardée comme le résultat du poison administré à ce malheureux prince. Notre auteur l'appelle le martyr de Tus, parce qu'il mourut et fut inhumé dans cette ville. Son fils, Muhammad Abu-Jafar, surnommé *Taqui*, lui succéda dans la dignité d'imam. (*Voy.* d'Herbelot, et *Mémoire sur les khalifes Abbassides*, par M. Quatremère.)

Rizwan. Ce mot, qui signifie la *bonne volonté* ou *la bienveillance* que Dieu a pour les hommes, est le nom de l'ange préposé à la garde de la porte du paradis, qui, pour cette raison, est appelé le jardin ou les bosquets de Rizwan.

S

Saad, gouverneur de Mossul ; du temps de Haçan.

Safar, second mois lunaire de l'année arabique ; il est composé de vingt-neuf jours.

Salama, ou Umm-Salama, une des épouses de Muhammad ; on voit par le Mémoire de M. Quatremère, sur Abdallah, fils de Zubaïr, qu'elle favorisait Ali et sa famille. On lit dans la séance pour le vingtième jour une anecdote que l'on tient d'elle.

Salman, affranchi de Muhammad, Persan de nation. On dit qu'il était chrétien, et il passe pour avoir lu les Livres saints. Il fut cependant un de ceux qui contribuèrent le plus à la proclamation de l'islamisme, et son maître en faisait beaucoup de cas. Il était d'une force prodigieuse ; aussi Muhammad ayant assigné quarante brasses de terrain à creuser par chaque dizaine d'hommes, à la journée du fossé, chaque escouade voulait avoir Salman de son côté. Il mourut à Madaïn, en Perse, dont le khalife Omar l'avait fait gouverneur, l'an 35 de l'hégire, âgé de deux cent cinquante ans, si l'on en croit le *Rauzat-ulakhiar*. (D'Herbelot, *Bibliothèque orientale.*)

Sándal, bois odoriférant dont on obtient une essence qu'on fait passer pour de l'huile de rose, mais qui lui est fort inférieure. (*Moniteur indien.*)

Sarkhun, grec de nation, vizir ou ministre du khalife Yazid.

Sar-Pesch, joyau, pierre précieuse placée sur le devant du turban.

Sayid, mot arabe qui veut dire *seigneur* ; c'est une des qualifications que les Persans donnent à Haçan et à Huçaïn ; ils en décorent aussi tous ceux qui descendent de ce dernier prince. C'est pourquoi tous ceux qui prétendent être issus de la race de Huçaïn ont bien soin de faire précéder leur nom du titre honorifique de Sayid.

Schabir et Schapar. Ces deux mots paraissent être des sobriquets donnés par Fatima à ses deux enfants, Haçan et Huçaïn ; le premier surtout, affecté à Huçaïn, se reproduit fréquemment dans l'ouvrage que nous traduisons ; mais il ne se trouve guère que dans les pièces de vers. Il est quelquefois écrit *schapir*, *schappir* ou *schabpir*. On trouve aussi *schabar* pour *schapar*, surnom de Haçan ; je n'ai pu trouver l'origine ni l'étymologie de ces noms, qui ont la physionomie persanne. M. Bianchi dit, dans son Dictionnaire, que *scheper* et *schepir* sont les noms que les Grecs donnent à Haçan et Huçaïn ; ils n'ont point cependant une tournure grecque, cette langue même manque de l'articulation *sch*, prononcée à l'orientale ou à la française.

Schahar-Banu, fille de Yezdejird, dernier roi de la race persanne de la dynastie des Sassanides, dépouillé de ses états par les musulmans, sous le khalifat d'Omar. Lorsqu'Ali fut parvenu au khalifat à son tour, il envoya en Perse Haris, fils de Jabar, pour y commander en son nom. Ce gouverneur lui envoya les deux princesses filles de Yezdejird, dont l'aînée se nommait Schahar-Banu et la cadette Kahar-Banu. Ali donna la première à Huçaïn, et la seconde à Muhammad, fils d'Abu-Bakir, premier khalife. Schahar-Banu fut mère entre autres d'Ali Akbar et d'Ali Asgar, tous deux tués dans la journée de Karbala, et d'Ali Zaïn-Ulabidin, qui est compté par les schiites pour le quatrième imam. (*Bibliothèque orientale*, article *Ali ben Hussaïn.*)

Schaikh. Ce mot correspond à celui de *seigneur*, *senor*, *signore* dans nos langues modernes ; comme ceux-ci, il a voulu dire originairement *un vieillard*, et maintenant il se donne à tout homme respectable, mais principalement à certains docteurs et magistrats, ou aux descendants du Prophète.

Schais, fils de Ribi, un des chefs de l'armée d'Ibn-Ziyad. Il combattit contre Huçaïn à la journée de Karbala. (*Voy.* l'article *Muhammad*, fils d'Aschas.)

Schapar. Voy. *Schabir.*

Scharih, cadi ou juge dans la ville de Kufa ; c'est lui qui avait retiré dans sa maison les petits-enfants de Muslim ; ne pouvant ensuite les tenir cachés plus longtemps, il prit, pour les renvoyer à Médine, des mesures qui n'eurent pas de succès.

Schimar, surnommé *Zuljauchan*, ou le Cuirassé, parce qu'il portait constamment une armure pour dérober aux regards son corps couvert des pustules de la lèpre ; il cachait pareillement sa figure sous un voile ou sous un masque, afin qu'on n'aperçût pas deux dents qui lui sortaient de la bouche comme à un sanglier. La méchanceté de son âme correspondait à la laideur affreuse de son extérieur. Il commandait l'aile gauche de l'armée d'Ibn-Ziyad, à la journée de Karbala, où il se signala par sa férocité. C'est lui qui abattit la tête de Huçaïn déjà blessé, après lui avoir fait subir plusieurs outrages.

Sidra, arbre mystérieux planté dans le septième ciel ; c'est une espèce de lotus. C'est de son bois qu'ont été faites, au dire des musulmans, les tables de la loi que Dieu donna à Moïse.

Sinan, fils d'Ans, ou Anis, soldat de l'armée d'Ibn-Ziyad, qui accompagnait Schimar le Cuirassé, lorsque celui-ci trancha la tête à Huçaïn.

Sukaina, fille de Huçain ; son véritable nom était Amina, ou Omaïma. Elle accompagna son père à l'expédition de Karbala, lorsqu'elle n'était encore qu'une enfant : comme elle souffrait beaucoup de la

soif, son oncle, Abbas-Ali, se fit fort de lui apporter de l'eau de l'Euphrate; mais il périt malheureusement, comme on le voit dans la neuvième séance. Devenue grande, elle joignait à une rare beauté des talents et une éloquence admirable; sa maison était le rendez-vous des littérateurs et des poëtes. Elle épousa Musab, frère d'Abdallah, fils de Zubaïr, qui lui assigna pour dot un million de pièces d'argent; elle eut de lui une fille nommée Rebab; elle la couvrait de perles, et disait : « Je ne l'en pare qu'afin de faire voir qu'elles ne brillent point auprès de ma fille. » Devenue veuve elle se maria à Abdallah, fils d'Osman, à qui elle donna un fils nommé Kuraïn; elle épousa en troisièmes noces Alasbagh, fils d'Abdalaziz, et en quatrième, Zaïd, fils d'Amr; ces deux derniers la répudièrent. C'est d'elle qu'en Orient les femmes à la mode adoptèrent une coiffure appellée de son nom coiffure à la Sukaïna. (Ibn-Khallican, et *Mémoire sur Abdallah, fils de Zobéir*, par M. Quatremère.)

Sulaiman ou Salomon, esclave de Huçaïn, député par celui-ci aux habitants de Basra, pour les attirer à son parti; mais il fut arrêté par les gens d'Ibn-Ziyad.

Surma, poudre impalpable, composée d'antimoine, qui forme un article de toilette pour les femmes de l'Orient. « La poudre de surma, dit M. Marcel, est conservée dans un étui dont le couvercle est traversé par une aiguille d'or ou d'argent. Cette aiguille, plongeant dans le collyre, se charge légèrement des atomes qui s'y attachent, et introduite avec dextérité entre l'œil et la paupière, y dépose sa teinture noire dans l'intérieur. L'effet de cette teinture est de faire paraître les yeux plus grands, plus fendus, plus vifs, et en même temps de donner aux regards une langueur tendre et vraiment enchanteresse pour les Orientaux, quoique au premier aspect elle puisse sembler désagréable aux Européens. » (*Contes* du Scheykh El-Mohdy, t. III.)

T

Tabuk, lieu situé à moitié chemin de Médine à Damas. La neuvième année de l'hégire, Muhammad entreprit de faire la guerre aux Romains, ou plutôt aux Grecs : il y eut des préparatifs, on se mit en route; mais l'expédition n'eut point de suite, plusieurs princes étant venus d'eux-mêmes se soumettre au Prophète. C'est cette expédition néanmoins que les historiens musulmans appellent la guerre de Tabuk, parce que c'était en cet endroit qu'était situé le camp des Arabes.

Takbir. C'est une formule qui se répète plusieurs fois dans les prières canoniques; on la prononce debout, les mains élevées à la hauteur des oreilles; elle est conçue en ces termes : « Dieu très-grand! Dieu très-grand! Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu. Dieu très-grand! Dieu très-grand! A Dieu est la gloire. »

Takti, instrument de supplice; espèce de table ou de chevalet sur lequel on étend le patient condamné à recevoir la bastonnade.

Taqui, surnom de Muhammad Abu-Jafar, neuvième imam, fils d'Ali-Riza. Il naquit à Médine, l'an 195 de l'hégire, vint avec son père à Thus, en Khorassan, et se fit aimer du khalife Mamun, qui lui donna sa fille en mariage. Mais il mourut à Bagdad, âgé seulement de vingt-cinq ans, empoisonné, comme l'on croit, par les parents du khalife, qui craignirent que ce prince ne conçût pour lui les intentions qu'il avait eues pour Riza, son père, c'est-à-dire de le désigner pour son successeur. Le surnom de *Taqui* veut dire craignant Dieu; on lui donne encore ceux de *Zaqui*, pur, et de *Jauwad*, libéral. Son fils, Ali Askari, surnommé Naqui, fut le dixième imam. (*Bibliothèque orientale.*)

Tasbih. C'est une partie intégrante du namaz; on le récite debout, les mains croisées sur le ventre. Il consiste en ces paroles : « Gloire à toi, ô Seigneur suprême! »

Tua, vieille femme de Kufa, qui cacha dans sa maison Muslim, fils d'Aquil, mais dont le fils trahit celui-ci, et le livra à Ibn-Ziyad.

Turquestan, le pays habité par les Turcs. Les Orientaux donnent généralement ce nom à toute l'étendue des pays situés au-delà du fleuve Gihon, et qui correspond à l'ancienne Transoxiane. Les musulmans s'en rendirent maîtres sous le khalifat de Walid, sixième prince de la dynastie des Ommiades.

Tus, une des principales villes du Khorassan, en Perse; c'est là que fut inhumé Ali-Riza, huitième imam de la postérité d'Ali, appelé, par le poëte Haïdari, le martyr de Tus. C'est pourquoi elle fut nommée, depuis cette époque, *Maschhad Ali*, ou simplement *Maschhad*, c'est-à-dire le lieu du martyre, ou le sépulcre d'Ali-Riza. (Les anciens géographes écrivaient *Mexat*, à la manière portugaise.)

V

Vizir, Vazir ou Vézir, ministre d'Etat.

W

Warid, porte-étendard d'Omar, fils de Saad, à la journée de Karbala.

Y

Yahia. C'est ainsi que les musulmans appellent saint Jean-Baptiste. Ils le regardent comme un prophète, et soutiennent qu'il a été préservé et affranchi de tout péché, ayant été sanctifié dès le sein de sa mère, et ayant toujours mené une vie chaste et innocente, en quoi ils sont d'accord avec l'Evangile.

Yaman ou Yémen, contrée de l'Arabie; c'est celle que les Européens appellent l'Arabie heureuse, à cause des parfums et autres substances précieuses qu'elle produit.

Yasrib (d'autres prononcent *Yathreb*), ancien nom de la ville de Médine. (Voy. *Médine.*)

Yazid, fils de Muawia, second khalife de la dynastie des Ommiades; il est regardé par les schiites comme un usurpateur. Après la mort de son père, il fut reconnu comme khalife légitime dans la Syrie, la Mésopotamie, l'Egypte, la Perse et dans presque tous les autres pays musulmans; mais la Mecque, Médine, Kufa, et quelques autres villes tenaient encore pour la postérité d'Ali. Les habitants de Kufa ayant convié Huçaïn à venir chez eux pour se faire proclamer khalife, Yazid envoya contre ce prince une nombreuse armée, qui écrasa Huçaïn avec la petite escorte qui l'accompagnait. Il fit ensuite marcher ses troupes contre Médine et contre la Mecque, qui avaient élu pour khalife Abdallah, fils de Zubaïr; mais il mourut avant d'avoir réduit cette dernière ville, l'an de l'hégire 64, après un règne de trois ans et neuf mois. C'était un prince impie, cruel, orgueilleux et avide du bien d'autrui. Les sunnites et ses partisans eux-mêmes n'ont pas dissimulé ses défauts; mais les schiites surtout l'ont en horreur, moins à cause de ses vices, que parce que c'est lui qui fit répandre le sang de Huçaïn. C'est de tous les khalifes de la maison d'Ommaia celui qu'ils exècrent le plus; ils accompagnent ordinairement son nom de la formule : « maudit soit-il! » et le poëte Haïdari ne le nomme jamais sans adjoindre à son nom *Yazid* l'épithète *palid*, qui fait assonnance et qui signifie *l'infâme*, ou plus littéralement *le sale*. Le nom même de Yazid est devenu chez les Persans et chez les Indiens un substantif synonyme de *méchant* ou *scélérat*. Son fils Muawia, deuxième du nom, lui succéda. (*Bibliothèque orientale.* — *Mémoire sur Abdallah, fils de Zobéir*, par M. Quatremère.)

Yazid, de Batha, ou de la Mecque, soldat de l'armée d'Omar, fils de Saad, qui combattit en duel

l'imam Huçaïn à la journée de Karbala, et tomba sous les coups de ce prince.

Z

Zainab, fille d'Ali et de Fatima, accompagnait son frère Huçaïn à la journée de Karbala.

Zain-Ulabidin, surnom d'Ali, fils de Huçaïn et de Schahar-Banu; ce surnom signifie *l'ornement des serviteurs (de Dieu)*. Ce fut le seul des enfants de Huçaïn qui survécut au désastre de Karbala, parce que s'étant trouvé très-malade le jour du combat, il ne put y prendre part. Il fut fait prisonnier avec sa mère, ses tantes et ses sœurs; mais ayant été relâché par Yazid, il rendit les derniers devoirs à son père et à ses parents morts dans la bataille. Les habitants de Médine lui déférèrent le khalifat, mais il eut la sagesse de refuser; il déclara que la mort tragique de son père l'avait entièrement détaché des grandeurs du monde, et qu'il n'avait plus d'autre but que de vouer le reste de ses jours à la retraite et au service de Dieu. En effet, il quitta Médine et se retira dans un village, se contentant du titre d'imam; c'est lui qui est compté pour le quatrième; il mourut l'an 75 de l'hégire, âgé de trente-sept ans. Il était d'une piété si grande qu'il mérita encore les surnoms de *Sajjad*, celui qui se prosterne, et de *Zulsafinat*, celui qui contracte des callosités, comme celles d'un chameau, aux cinq parties du corps qui touchent la terre dans les prostrations, c'est-à-dire aux pieds, aux genoux, aux mains, au nez et au front. — Son fils, Muhammad, surnommé Baqir, lui succéda et fut le cinquième imam. (*Bibliothèque orientale. — Mémoire sur Abdallah, fils de Zobéir.*)

Zamakuschari, surnom d'un célèbre écrivain arabe, dont le véritable nom était Abul-Cacim Mahmud. Il naquit l'an 467 de l'hégire et mourut l'an 538, sous le règne de Muctafi, trente-unième khalife de la maison des Abbassides. Ses principaux ouvrages sont le *Keschaf*, savant commentaire sur le Coran, et le *Rabi Ulabrar*, ou le Printemps des Justes, cité plusieurs fois dans le présent ouvrage; c'est une anthologie, ou recueil de sentences et d'anecdotes, composée pour délasser l'esprit de ceux qui se seront adonnés à la lecture sérieuse de ses commentaires. (*Bibliothèque orientale.*)

Zamzam, nom d'un puits qui est à la Mecque, dans l'enceinte où se trouve la Kaaba. Les musulmans prétendent qu'il s'est formé de la source que Dieu fit jaillir de terre en faveur d'Agar et d'Ismaël, lorsqu'ils furent chassés par Abraham. La possession de ce puits miraculeux donna naissance à de fréquentes contestations parmi les tribus arabes, jusqu'à ce qu'enfin il fût comblé dans des temps fort antérieurs à l'islamisme. Mais Dieu ayant révélé à Abd-Almuttalib, aïeul de Muhammad, l'endroit où était le puits, celui-ci se mit à le déblayer avec son fils, malgré la résistance des Curaïschites, qui s'opposaient à ce qu'on fouillât leur terre sacrée. Il y trouva la pierre noire, les deux gazelles d'or qu'un roi arabe avait autrefois données au temple, les épées, les cuirasses et les autres objets précieux que les Juramites y avaient précipités plus de cinq cents ans auparavant. L'eau de ce puits possède les vertus les plus merveilleuses : elle affermit la santé, guérit tous les maux, assure la mémoire et procure la rémission de tous les péchés; aussi en boit-on avec beaucoup de dévotion dans le pélerinage à la maison sainte. (*Bibliothèque orientale.* — Gagnier, *Vie de Mahomet.* — Eheman, etc.)

Zimmi. On donne ce nom à tous les sujets chrétiens, juifs ou païens, asservis à la domination musulmane, et par là soumis à la capitation, qui n'est jamais imposée que sur ceux qui ne professent point l'islamisme.

Zuhra. Ce nom, qui signifie *fleurie*, *blanche*, *brillante*, est celui que les Arabes ont donné à la planète de Vénus à cause de son éclat. Les musulmans en ont fait un surnom appliqué à Fatima, fille de Muhammad, par allusion à sa rare beauté. C'est ce nom qui est connu en France sous la forme altérée de *Zaïre*.

Zulfacar, ou **Zulficar**, nom du cimeterre de Muhammad, et dont Ali, son gendre, hérita. Le Prophète l'avait gagné au combat de Bedr; son nom lui venait des crénelures qu'on remarquait sur le dos de la lame. Cette lame se bifurquait vers la pointe; on en voit la figure sur différents étendards de l'armée turque. *Zulfacar* est aussi célèbre chez les musulmans, que *Durandal*, l'épée de Roland, chez les légendaires du moyen âge.

Zuljanah, nom du cheval de Huçaïn.

FIN DES APPENDICES.

TABLE DES ARTICLES CONTENUS DANS LES DEUX VOLUMES DE CE DICTIONNAIRE.

Nota. Les articles ayant une double indication appartiennent en même temps au Dictionnaire et au Supplément.

Introduction, I, 10.

A

Aba, I, 53.
Abatos, I, 53.
Abbecourt, I, 54.
Abbeville, I, 54.
Aberdeen, I, 55.
Abila, II, 1081.
Ablis, I, 55.
Abousir, I, 55.
Abreschwiller, I, 56; II, 1081.
Abydos, I, 55.
Accaron, I, 56.
Acco, II, 1082.
Achibalba, I, 56.
Acidulie, I, 57.
Acq, I, 57.
Acradine, I, 57.
Acræphium, I, 57.
Adams-Brugh. *V.* Ceylan.
Adams-Pic, I, 57.
Adana, I, 57.
Adjmir, I, 58.
Ælia-Capitolina, II, 1082.
Ærschoot, I, 63.
Afflingen, I, 62.
Aganippe, II, 1083.
Agde, I, 63.
Agen, I, 63.
Agilla, II, 1083.
Agius, II, 1083.
Agnetz, I, 64.
Agon, I, 64.
Agra, I, 65.
Agraule, I, 65.
Agreda, I, 66.
Agrigente, I, 66.
Ahmedabad, I, 66.
Ahmednagar, I, 67.
Ahun, I, 67.
Aiasaloué, I, 67.
Aiayouni, I, 67.
Aighiai, I, 67.
Aignay, I, 67.
Ainay, I, 68.
Aïn-Charin, I, 68.
Aïn-el-Ginoun, I, 68.
Aïn-Mariam, I, 69.
Airaines, II, 1083.
Aire, I, 69.
Airvault, I, 69.
Aisy, II, 1084.
Aix, I, 69.
Aix (Sardaigne), I, 72.
Aix-la-Chapelle, I, 92.
Ajaccio, I, 82.
Aké, I, 107.
Akhabytos, I, 107.
Akharaca, I, 107.
Alacananda, I, 107.
Alolcomine, I, 107.
Albanies, I, 107.
Albano, I, 107.
Albenga, I, 108; II, 1084.
Albert, I, 108.
Albi-la-Royale, I, 110.
Alby, I, 110; II, 1084.
Alcala, I, 110.
Alcamo, I, 111.
Alcantara, I, 111.
Alcazar-Segher, I, 111.
Alcobaça, II, 1086.
Aldea, I, 111.
Alea, I, 111
Alençon, I, 111; II, 1086.
Alep, I, 111.
Alès, II, 1087.
Alet, I, 112.
Alevi, I, 112.
Alexandria-Troas, II, 1088.
Alexandrie, I, 113.
Alexandrie (Piémont), I, 114.
Algayola, II, 1090.
Alghero, II, 1090.
Aliaga, I, 141.
Alicante, I, 114.
Ali-Chang, I, 114.
Alise, I, 114.
Allahabad, I, 115.
Allan, I, 115; II, 1091.
Allerstorff, I, 115.
Allofroy, I, 115.
Allonnes, II, 1091.
Allouville, I, 115.
Almon, I, 116.
Alpenus, I, 116.
Alpium, I, 116.
Alsenberg, I, 116.
Altach, I, 117.
Altenbourg, I, 117.
Altenstadt, I, 117.
Altis, I, 117.
Alt-Wilmsdorff, I, 118.
Alzen, I, 118.
Amalfi, I, 118.
Amance, II, 1091.
Amand-les-Eaux, I, 118.
Amantea, I, 118.
Amarapoura, I, 118.
Amathonte, I, 119.
Amberi, I, 119.
Ambronay, I, 120.
Amelia, I, 120.
Ameruogen, I, 120.
Amfreville, II, 1091.
Amieus, I, 121; II, 1091.
Ammon, I, 121.
Amorgos, I, 129.
Amphissa, I, 130.
Amretsir, I, 131.
Amsteg, I, 132.
Amyclée, I, 132.
Ancône, I, 133.
Andomatunum, II, 1092.
Andelys, I, 137.
Andrinople, II, 1093.
Andros, I, 138.
Andujar, I, 138.
Angély, I, 138.
Angloua, II, 1093.
Angers, I, 138.
Anges (Notre-Dame-des), I, 139.
Le même (Italie), I, 142.
Angillon, I, 148.
Angoulême, II, 1098.
Angra-de Reys, I, 148.
Angy, I, 149.
Anhof, I, 149.
Aniane, I, 149.

Anigrus, I, 149.
Ankhesmôs, I, 149.
An-King, I, 150.
Anne de la Palue, I, 150.
Annecy, I, 150.
Antequera, I, 151.
Anthéla, I, 151.
Anthusa, I, 151.
Antibes, I, 151; II, 1093.
Antioche, I, 151; II, 1095.
Antioche (Saint-), II, 1096.
Antipatride, I, 152.
Antium, I, 152.
Antoine (St-), I, 152.
Antonin (St-), I, 153.
Antony, II, 1097.
Antras, I, 153.
Anvers, I, 153.
Anxur, I, 154.
Aoste, I, 154.
Aoude, I, 160.
Apamée, II, 1097.
Aphaca, I, 156.
Apone, I, 156.
Aquilée, I, 227.
Arabida, I, 156.
Arafat, I, 156.
Arakan, I, 156.
Arakil-Vane, I, 156.
Ararat, I, 157.
Arauco, I, 164.
Arcachon, I, 165.
Arcate, I, 165.
Archidona, I, 165.
Arcot, I, 166.
Ardara, II, 1097.
Ardebil, I, 166.
Ardennes, I, 169.
Ardents (N.-D.-des), I, 169.
Ardilliers (N.-D.-des), I, 169.
Aregno, II, 1098.
Arezzo, I, 170.
Argensole, I, 170.
Argentan, I, 171; II, 1098.
Argenteuil, I, 172.
Argos, II, 1098.
Aricie, I, 219.
Arles, I, 219; II, 1099.
Arles, I, 228.
Armentières, I, 224.
Arnaux, I, 226.
Arnbruck (N.-D.-d'), I, 226.
Arnedo, I, 226.
Arnèke, I, 226.
Arnoult (St-), I, 226.
Arona, I0 226.
Arpajon (Seine-et-Oise), I, 227.
Arpajon (Cantal), II, 1109.
Arras, I, 227.
Arrouaise, I, 225.
Arsinoé, I, 223.
Artemira, I, 225.
Artemisium, I, 234.
Artins, I, 234.
Artonne, I, 234.
Arty, I, 234.
Arudy, I, 234.
Ascalon, I, 234; II, 1100.
Asopus, I, 234.
Aspe, I, 234.
Asphaltite (Lac), I, 235.
Assise, I, 235.
Astana-Djedong, I, 238.
Astaroth, I, 238.
Asti, I, 238.
Astina, I, 239.
Astorga, I, 239.
Atella, I, 239.
Ath, I, 239.
Athènes, I, 239.
Athos, I, 243.
Aubagne, I, 246.
Aubazine, I, 246.
Aubervilliers, I, 246.
Aubiac, I, 247.
Auch, I, 247.
Aufkirchen (N.-D.-d'), I, 248.
Augsbourg, I, 248; II, 1100.
Augustin (St-), I, 248.
Aulica, I, 248.
Auneau, I, 249.
Auray, I, 249.
Aureng-Abad, I, 249.
Aurillac, II, 1109.
Austreberte, I, 249.
Autras, I, 250.
Autun, II, 1101.
Auvillars, I, 250.
Auxerre, I, 250.
Auxume, II, 1102.
Avallon, II, 1102.
Avellino, I, 253.
Avenay, I, 253.
Aversa, I, 253.
Avesnes, I, 255.
Avignon, I, 255.
Avila, I, 259.
Avrangabad, I, 260.
Azambija, I, 260.
Ayzac, I, 260.
Azor, II, 1102.
Azoth, II, 1102.

B

Babel, I, 259.
Bachiseraye, II, 1103.
Badrinath, I, 262.
Bag, I, 262.
Bagdad, I, 262.
Bagneux, I, 262.
Bagolino, I, 263.
Baia ou Baies, II, 1103.
Baraitch, I, 263.
Bailleul (Le), I, 264.
Bailleul-le-Soc, I, 264.
Bakou, I, 265.
Balagny-sur-Thérain, I, 270.
Balbek, I, 270.
Bâle, II, 1106.
Balleroy, I, 272.
Balme, I, 272
Balvanera (La), I, 272.
Bamberg, I, 272; II, 1106.
Baugkok, I, 272.
Banos, I, 273.
Buranton, I, 293.
Barcelone, I, 275.
Barcena, I, 275.
Barcy, I, 275.
Bargemont, I, 275.
Barjols, I, 275.
Baselga, I, 275.
Bassæ, I, 275.
Bassano, I, 275.
Bassorah, I, 276.
Bastia, II, 1166.
Batalha, II, 1107.
Bauladu, II, 1107.
Baume, I, 279.
Baume (Ste-), I, 284.
Baunei, II, 1108.
Baux-de-Breteuil, I, 285.
Bauzens, I, 285.
Bayeux, I, 285; II, 1108.
Bayonne, I, 285.
Bayruth, II, 1112.
Bazas, II, 1112.
Béatitudes (Montagnes), I, 286.
Beaulieu, I, 286.
Beaumont (Vaucluse), I, 287.
Beaumont (Oise), I, 287.
Beauvais, II, 1112.
Bedjapour, I, 287.
Behnesé, I, 288.
Béhuard, I, 288.
Belcaro, I, 288.
Belem, I, 289.
Belen, I, 289.
Belgrade, II, 1120.
Bellefonds, I, 289.
Bellevue, I, 289.
Belment, I, 290.
Bénarès, I, 290.
Benetutti, II, 1120.
Benoîte-Vaux, I, 293.
Beost, I, 293.
Berico, I, 294.
Bernard (St-), I, 294.
Bernay, I, 295.
Berne, II, 1120.
Berthevin, I, 295.
Berthouville, I, 296.
Bertichères, I, 296.
Bertrand de Comminges, I, 296.
Besançon, I, 296; II, 1121.
Besse, I, 301.
Béthanie, I, 301.
Betharam, I, 302.
Bétharram, I, 302.
Bethléem (Palestine), I, 311.
Bethléem (France), I, 318.
Bethphagé, I, 319.
Bethsaïda, I, 320.
Béthulie, I, 321.
Betis, I, 321.
Bey, I, 327.
Béziers, I, 327.
Bhagrinath, I, 327.
Bhaghirati, I, 327.
Bhaldi, I, 327.
Bhatgong, II, 1127.
Bhatprayaga, I, 329.
Bhoudj, II, 1127.
Biarle Brioto, I, 329.
Bias, I, 329.
Bider, I, 329.
Bielle, I, 330.
Billom, I, 330.
Bindraband, I, 330.
Bingen, I, 330.
Birca, II, 1127.
Bisarcio, II, 1127.
Bisnagar, I, 330.
Bitti, II, 1127.
Biville, I, 331.
Blainville, I, 331.
Blamont, I, 331.
Blancmesnil, I, 331.
Blesle, II, 1128.
Blois, I, 332.
Blosseville, I, 332.
Bois-le-Duc, I, 332.
Boissets, I, 333.
Boissy, I, 333.
Bokhda-Oola, II, 1128.
Bollezeelle, I, 333.
Bologne, I, 333; II, 1129.
Bolothana, II, 1129.
Bolsena, I, 335.
Bombay, I, 335.
Bonarcado, II, 1130.
Bonaria, II, 1130.
Bon-Encontre, I, 335.
Bonifacio, II, 1131.
Bonko, I, 335.
Bonne-Fontaine, I, 338.
Bono, II, 1132.
Bordeaux, I, 338.
Borgo, II, 1133.
Boro-Bodo, I, 340.
Bortigali, II, 1133.
Borula, II, 1133.
Boruta, II, 1133.
Bosa, II, 1133.
Bosphore de Thrace, I, 341.
Bottidda, II, 1133.
Bouconvilliers, I, 341.
Bouffemont, I, 341.
Boukhara, I, 341.
Boulogne-sur-Mer, I, 341.
Bourbon-l'Archambault, I, 362; II, 1134.
Bourg, I, 365.
Bourg-en-Bresse, I, 365.
Bourg-Saint-Andéol, I, 365; II, 1135.
Bourges, I, 365.
Bourchanpour, I, 367.
Boutigny, I, 368.
Braga, II, 1135.
Brambanan, I, 368.
Brescia, I, 360.
Brésil, I, 360.
Bretigny, I, 370.
Breuil, I, 371.
Breuil-Benoît, I, 371.
Brieuc (St-), I, 372.
Brioude, I, 372; II, 1135.
Brives, I, 372; II, 1137.
Bronitskoi-Yam, I, 372.
Brou, I, 373; II, 1137.
Brouay, I, 373.
Bruguières, I, 373.
Brunn, I, 373.
Bruxelles, I, 373.
Bubaste, I, 375.
Buglose, I, 375.
Bukohola, II, 1139.
Burgos, II, 1140.
Busiris, I, 400.
Butis, I, 400.

C

Cabras, II, 1139.
Caderousse, I, 399.
Cadouin, I, 399.
Caen, I, 399; II, 1140.
Caestre, I, 405.
Caf, I, 405.
Cagliari, II, 1143.
Cahors, II, 1145.
Caillouville, I, 405.
Caire. *V.* Kaire.
Calauria, I, 406.
Calenzana, II, 1146.
Calvaire, I, 406.
Calvi, II, 1461.
Camaldoli, I, 406.
Cambrai, I, 407; II, 1149.
Cambron, I, 408.
Campo (Saint-Pierre de), II, 1149.
Cana, I, 410.
Canari, II, 1149.
Candor, I, 411.
Candy. *V.* Kandy.
Caniac, I, 411.
Cannet (le), I, 412.
Canope, I, 412.
Cantorbéry, I, 412.
Canubin, I, 412.
Capoliveri, II, 1149.
Capoterra, II, 1149.
Capharnaum, I, 414.
Capraia, II, 1149.
Caprée, I, 144.
Caravaggio, I, 414.
Carcassonne, I, 414; II, 1150.
Cargiègne, II, 1150.
Caridad del Cobre, I, 414.
Carignan, I, 414.
Caritena, I, 415.
Carloforte, II, 1150.
Carmel, I, 415.
Carnac, I, 437.
Carnaprayaga, II, 437.
Caronno, I, 437.
Carpentras, I, 437.
Casaluce, I, 437.
Casan, I, 437.
Cashin, I, 437.
Casi ou Casy. *V.* Bénarès.
Casr-Sad, I, 437.
Cassin, I, 438.
Castellane, I, 438.
Castel-Sardo, II, 1151.
Castel-Vetrano. *V.* Sélinonte.
Castillon de la Plana, II, 1151.
Castro-Giovanni. *V.* Enna.
Catane, I, 458.
Catania, II, 1151.
Cateau-Cambrésis, I, 440.
Cattack, I, 441.
Caudebec, I, 441; II, 1152.
Cauderan, I, 441.
Caudiès de Saint-Paul, I, 441.
Cédron, I, 441.
Celle-Neuve, I, 442.
Celle (la) lès-Saint-Cloud, I, 442.
Celles, I, 442.
Celsoy, II, 1152.
Cenery-le-Géré, I, 442.
Céphalonie, I, 443.
Cère (St-), I, 445.
Cernin (St-), II, 1153.
Cervione, II, 1153.
Césène, I, 445.
Ceylan, I, 446.
Chablis, I, 449.
Chaise-Dieu (la), II, 1154.
Chalkha, I, 449.
Châlons-sur-Marne, I, 450; II, 1154.
Chamant, I, 450.
Chambon, I, 451.
Chambourcy, I, 451.
Chamond (St-), I, 451.
Champ-Dolent, I, 451.
Chan-Pa-Chan, I, 452.
Chapelle-d'Angillon, I, 452.
Chapelle-aux-Planches, I, 452.
Charité (la), I, 452.
Charleville, I, 452.
Chartres, I, 452.
Chartreuse, I, 460.
Charybde et Scylla, , 461.
Châteauroux, I, 462.
Châtillon-sur-Sèvres, I, 462.
Chaudesaignes, I, 462.
Chaumont, I, 462.
Chaumont en Vexin, I, 465.
Chelles, I, 465; II, 1156.
Cherson, II, 1156.
Chirchie, II, 1156.
Chéron (St-), I, 465.
Cherre, I, 465.
Chester, I, 465.
Chiavari, I, 466.
Chinquiquira, I, 466.

Chiraz, I, 466.
Chiroubles, I, 466.
Chiusi, I, 467.
Cholula, I, 467.
Chorges, I, 468.
Chunar. *V.* Tchounar.
Chusans, I, 468.
Chypre, I, 468.
Cimier, II, 1156.
Cirey, II, 1158.
Cîteaux, II, 1158.
Cividale, II, 1160. *V.* Udine.
Clair-sur-Epte, I, 470.
Claire-Fontaine, I, 470.
Clairvaux, II, 1160.
Claude (Saint-), I, 470.
Cléder, I, 472.
Clermont-Ferrand, I, 472.
Cléry, I, 473.
Clichy-en-l'Aunois, I, 474.
Clitumne, I, 475.
Cloud (Saint-), I, 476.
Cluny, I, 476; II, 1164.
Coban, I, 476.
Coblentz, I, 477.
Collioure, I, 479.
Cologne, I, 479.
Cölognola, I, 486.
Combourg, I, 486.
Côme, I, 488; II, 1176.
Comonacre, I, 490.
Comorin, I, 190.
Compiègne, I, 490; II, 1777.
Compostelle, I, 499.
Compulteria, I, 503.
Conception (la), I, 503.
Conflans-Sainte-Honorine, I, 497.
Constance, II, 1182.
Constantinople, I, 499.
Conti, II, 1182.
Copis, I, 521.
Corbeil, I, 522.
Corbigny, I, 525.
Cordoue, I, 525.
Cori, I, 528.
Corne-de-Cerf, I, 528.
Cornigliano, I, 528.
Corozain, I, 528.
Corps, I, 528.
Cortone, I, 528.
Cotignac, I, 529.
Cougouri, I, 529.
Courtisols, I, 529.
Coutances, II, 1182.
Coutoub, I, 529.
Cova-Dunga, II, 1185.
Crach, I, 531.
Cracovie, I, 531.
Crépy, II, 1186.
Cressonsacq, I, 535.
Créteil, I, 535.
Creuzburg, II, 1186.
Croissy, I, 536.
Croix-St-Ouen, I, 536.
Cros. *V.* Notre-Dame du Cros.
Crosnes, I, 536.
Crouy-sur-Ourcq, I, 537.
Ctesiphon, I, 537.
Cucotto, II, 1186.
Cuddapah, I, 538.
Cumes, I, 538.
Cunault, I, 538.
Cuise-Lamotte, II, 1189.
Cunlin, I, 539.
Cuzco, I, 539.
Cyr (Saint-), I, 540.
Cyr-au-Mont-d'Or (St-), I, 540.
Czenstochowa, I, 540.
Czerniakow, ., 542.

D

Dabir, II, 1187.
Damian, I, 541.
Damas, I, 541.
Damboulou, I, 548.
Dame-Marie-les-Lys, I, 548.
Dan, II, 1187.
Daoulas, I, 548.
Daphni, I, 548.
Darnetal, I, 548.
Dastarcum, II, 1187.
Daumont, I, 549.
Davayat, I, 549.
Deggendorf, II, 1187.
Dehli, I, 549.
Delium, II, 1187.
Délivrande (la), I, 550.
Délos, I, 550.
Déols, I, 566; II, 1187.
Delphes, I, 551.
Denis (Saint-), I, 561.
Depal-Dal, I, 567.
Derbent, I, 568.
Dettey, I, 568; II, 1187.
Deuil, I, 568.
Deux-Evailles, I, 568.
Devraprayaga. *V.* Gange.
Devitscheipol, I, 569.
Dhiampour, I, 569.
Dianium, II, 1188.
Didyme, II, 1188.
Dieppe, I, 569; II, 1188.
Dieulouard, I, 570.
Digne, I, 590.
Dijon, I, 591.
Dinan, I, 575.
Dionysopolis, II, 1189.
Diospolis, II, 1189.
Diospolis-la-Grande, II, 1189.
Divona, I, 574.
Djagad-Natha, I, 574.
Djagon, I, 574.
Djannapour. *V.* Jannpour.
Djeypour, I, 574.
Djosimath, I, 575.
Djouaré-Kadd, I, 575.
Dodone, I, 575.
Doingt, I, 579.
Dol, I, 579.
Dôle, I, 580.
Domfront, II, 1189.
Domremy, II, 1189.
Dorat, I, 583.
Dormans, II, 1191.
Douai, I, 583.
Dougours-Izet, I, 585.
Doullens, I, 585.
Dourdan, I, 525; II, 1191.
Dourgne, I, 585.
Draguignan, I, 585.
Drama, II, 1192.
Dreux, I, 585.
Drugeac, II, 1192.
Droyes-lès-Belles-Fontaines, I, 586; II, 1192.
Dsutsi-Jamma, I, 586.
Dudingen, I, 586.
Dueil. *V.* Deuil.
Dugny, I, 586.
Duliem, I, 586.
Dunkerque, I, 587.
Duravel, I, 588.

E

Ecbatane, II, 1193.
Echillais, I, 587.
Ecmiazin. *V.* Etchmiatzin.
Edesse, I, 587.
Edfou, I, 588.
Egeste, II, 1193.
Egialée, II, 1193.
Eibengen, I, 588.
Eichstædt, I, 588.
Einsiedlen, I, 589.
Elatée, I, 600.
Eléphanta, I, 600.
Eleusis, I, 602.
Elisée (Tombeau d'), I, 603.
Ellora, I, 603.
Elne, I, 605.
Elvas, II, 1194.
Embrun, I, 606.
Emesse, I, 606.
Emilion (St-), I, 606, II, 1194.
Endor, II, 1195.
Enna, II, 1196.
Entrains, I, 606.
Ephèse, I, 607.
Ephra. *V.* Sichem.
Epidaure, I, 639.
Epinac, I, 619.
Epine (l'), II, 1196.
Epinoy, I, 620.
Ercé-en-Lamée, I, 621.
Erdeven. *V.* Gaule.
Eredvi, I, 621.
Eritrée, I, 621.
Erfurt, II, 1196.
Erix, I, 621.
Ernée, I, 621.
Eros, I, 621.
Ervy, I, 621.
Escourie, I, 621.
Escurial, I, 621.
Esdrelon, I, 625.
Esnandes, I, 625.
Espalion, I, 625.
Essonne, I, 626.
Essuiles, I, 626.
Estagel, I, 626.
Esterel, I, 627.
Estival, II, 1196.
Etampes, I, 627.
Etaples, I, 629.
Etchmiadzin, I, 629.
Etival, I, 631.
Euchaïtes, I, 631.
Euphrate, I, 632.
Evisa, I, 640; II, 1198.
Evora, II, 1198.
Evreux, I, 641.
Evron, I, 642.
Eymoutiers, I, 644.

F

Fakone, I, 645.
Fano, I, 645.
Faremoutiers, I, 645
Fatihpour, I, 646.
Faucogney, I, 646.
Favernay, I, 646.
Favières, I, 646.
Fay-Saint-Quentin, I, 647.
Fayence, I, 647.
Fécamp, I, 647
Felletin, I, 649.
Fermo, I, 649.
Feroniæ Fanum, I, 649.
Ferques, I, 650.
Ferrare, I, 650.
Ferrières (Gatinais), I, 651.
Ferrières (Touraine), I, 651.
Ferté-Bernard, I, 651.
Feuillancourt, I, 652.
Feuillant, I, 653.
Fiacre (St-), I, 653.
Fiésole, I, 655.
Figeac, I, 653; II, 1197.
Flaive (St-), I, 654.
Flavacourt, I, 655.
Flavigny, I, 655; II, 1195.
Fleurines, I, 655.
Fleury-Sainte-Anne, I, 655.
Flora, I, 656.
Florence, I, 656; II, 1198.
Flour (St-), II, 1239.
Follygoet ou Foll-Goat, II, 1239.
Fondi, I, 667.
Fontaine-Bonne. *V.* Bonne-Fontaine.
Fontaine-le-Port, I, 667.
Fontaine-la-Sorêt, I, 667.
Fontenay-Trézigny, I, 667.
Fontenay-sous-Louvres, I, 668.
Fontenay, I, 668.
Fontenelle, I, 668.
Fontevrault, II, 1239.
Font-Romeu, I, 669.
Fossé, I, 669.
Fourvière. *V.* Lyon.
Fouvent-le-Bas, I, 669.
Foy, I, 669.
Francières, I, 670.
Fresnay-sur-Sarthe, I, 670.
Fresne-Saint-Mamès, I, 671.
Fresnoy. *V.* Grand-Fresnoy.
Fribourg, II, 1241.
Frouville, I, 672.
Fulde, I, 672.

G

Gabala, I, 671.
Gabaon, I, 671.
Gabarret, I, 672.
Gabies, I, 672.
Goëte, I, 672.
Galaad, I, 673.
Galgala, II, 1241.
Galilée, I, 673.
Gallardon, I, 673.
Galloro, I, 675.
Gange, I, 674.
Gangotri, I, 673.
Gannat, I, 678.
Gannes, I, 678.
Gaou-Moki, I, 679.
Gap, I, 679.
Gargilesse, I, 679.
Garizim, I, 679.
Garoupe, I, 679.
Gasny, I, 679.
Gassicourt, I, 679.
Gaule, I, 679.
Gauricound. *V.* Gange.
Gavrinnis, I, 691.
Gayah, I, 691.
Gaza, I, 691.
Geay, I, 691.
Gelles, I, 692.
Gênes, I, 691.
Génésareth, I, 694.
Genest, I, 694.
Geneviève-des-Bois, I, 695.
Genouillé, I, 695.
Georges (St-), I, 695.
Gerare, I, 695.
Gerasa, I, 695.
Gercy, I, 696.
Gergésa, I, 696.
Germain-en-Laye (Saint-), I, 696.
Germigny-l'Evêque, I, 697.
Ghergheti, I, 697.
Gherval, I, 697.
Geth, II, 1242.
Gif, I, 697.
Gignac, I, 698.
Gilles-les-Boucheries (St-), I, 698.
Girgenti, I, 698.
Gisors, I, 699.
Glastenbury, I, 699.
Glyce (la), I, 699.
Gnide, I, 700.
Goar (Saint-), I, 700.
Goersdorf, I, 700.
Golgotha, I, 700.
Gondo, I, 700.
Gortyne, I, 700.
Gouda, I, 701.
Gouesnou, I, 701.
Gouffern, I, 701.
Goumong-Dien, I, 701.
Gour, I, 702.
Goussonville, I, 702.
Grâce (Notre-Dame-de-), I, 702.
Grand-Bey. *V.* Bey.
Grandchamp, I, 705.
Grand-Fresnoy, I, 706.
Granges-le-Roi, I, 706.
Granville, I, 706.
Grasse, I, 707.
Gravedona, I, 707.
Graville, I, 707.
Grenade, I, 707.
Grenoble, I, 710.
Grimaud, I, 715.
Grisy, I, 715.
Gros-Bois, I, 714.
Groslay, I, 714.
Grotta-Ferrata, I, 714.
Gruissan, I, 715.
Grutli. *V.* Kussnacht.
Guadalupe, I, 715.
Guatavita, I, 722.
Gubbio, I, 722.
Gueberschwihr, I, 722.
Guebwiller, I, 723.
Guérande, II, 1242.
Guilhain (St-), I, 723.
Guin. *V.* Dulingen.
Guingamp, I, 723.
Guzarat. *V.* Tchosigoujarat.

H

Haceldama, I, 723.
Haguenau, I, 727.
Haiderabad, I, 727.
Halinghen, I, 727.
Halles, I, 728.
Halycarnasse, I, 731.
Ham (Picardie), II, 1211.
Ham (Normandie), II, 1243.
Hamah, I, 732.
Hambourg, II, 1243.
Hannuy, I, 732.
Haran, I, 732.
Harcourt, I, 733.
Hardouar, I, 733.
Harfleur, I, 736.
Harlem, II, 1243.
Harmes, I, 736.
Hastach, I, 736.
Hautcomble, II, 1243.
Hautcourt, I, 737.
Hauteville (La), I, 737.
Hautvillers, I, 737.
Havre-de-Grace, ., 737.
Hawaii, I, 737.
Hazebrouck, I, 737; II, 1244.
Hébron, I, 739.
Héléna, I, 740.
Hélicon, I, 740.
Héliopolis, I, 741.
Henonville, I, 746.

Héraclée, I, 747.
Herblay, I, 747.
Herculanum, II, 1244.
Herdouar. *V.* Hardouar.
Hermies, I, 748
Hermione, I, 748.
Hermon, I, 749.
Hésébon, I, 749.
Hesse, I, 749.
Hiérapolis, I, 749.
Hierre, I, 749.
Higuey, I, 751.
Hilaire (St-), I, 751.
Hindoustan, I, 752.
Hippocrène, I, 752.
Hippone-Royale, I, 752.
Hipsheim, I, 752.
Hira, I, 752.
Hirki-Pari. *V.* Hardouar.
Hix, I, 752.
H'lassa, I, 753.
Hodenc-en-Bray, I, 753.
Hoguette(La), I, 753.
Homs, I, 754.
Houdainville, I, 755.
Honfleur, I, 755.
Honnecourt, I, 762.
Horeb. *V.* Sinaï.
Houx, I, 763.
Huanco, I, 764.
Hubert (St-), I, 764.
Hure (La), I, 767.
Huy, I, 767.
Hyacinthe, I, 767.
Hyrcanie, I, 768.

I

Iauernick, I, 767.
Ibis, I, 767.
Ida (Europe et Asie, I, 767.
Idalie, I, 769.
Ifs, I, 769.
Igel, I, 769; II, 1243.
Iguapé, I, 769.
Hahabad, I, 770.
Iiegh, II, 1243.
Ile-lès-Meldeuses, I, 771.
Ilia-Leghetté, I, 771.
Ilissus, I, 772.
Imbro, II, 1244.
Inden-la-Chapelle, I, 772.
Indra-Prastha, I, 775.
Inspruck, I, 775.
Isaïe (Tombeau d'), I, 775.
Isje ou Izi, I, 775.
Isola sacra, I, 781.
Issy, I, 781.
Isthmiques (Jeux), I, 782.
Ivoy, I, 782.
Ivry-sur-Eure, I, 781.
Ivry-sur-Seine, I, 781.
Ixio, I, 783.
Izernore, I, 781.
Izi. *V.* Isje.

J

Jaffa, II, 1245.
Jaggatnatha, I, 783.
Jagrenat. *V.* Jaggatnatha.
Jalindhar, I, 787.
Janvry, I, 787.
Jard (Le), I, 787.
Jard (La), I, 787.
Jarnè (La), I, 788.
Jassy, II, 1245.
Jaunpour, I, 788.
Javarsay, I, 788.
Jean-d'Angély. *Voy.* Angély.
Javols ou Javous, I, 789.
Jean du Désert, I, 789.
Jean du Doigt, I, 790.
Jeho, I, 790.
Jéricho, I, 791, et II, 1245.
Jérusalem, I, 791.
Jeufosse, I, 825.
Jeypour, I, 826.
Jikadzé, I, 826.
Jil, I, 826.
Joigny, I, 827.
Jonas (Tombeau de), I, 827.
Jort, I, 827.
Josaphat (Vallée de), I, 828.
Jouarre, I, 828.
Jouques, I, 819.
Jourdain, I, 829.
Jouy-en-Argonne, I, 830.
Jouy-l'Abbaye, I, 830.
Juillé, I, 831.
Juilly, I, 831.
Julien (St-) en Picardie, I, 831.
Julien (St-), en Champagne, I, 851.
Julienne (Sainte-), I, 851.
Jumièges, I, 852.
Junien (Saint), I, 837.
Juniès, I, 838.

K

Kaabah (La), I, 838.
Kaira, I, 850.
Kaire, I, 851.
Kaisarieh, I, 857.
Kalibening, I, 858.
Kambaya, I, 858.
Kambodje, I, 858.
Kandy, I, 858.
Kangra, I, 858.
Kanobin. *V.* Canubin.
Kanoudj, I, 859.
Karbala, I, 859.
Kasan, I, 872.
Kasi. *V.* Bénarès.
Keabé. *V.* Kaabah.
Kedal, I, 872.
Kedarnath. *V.* Gange.
Kefil, I, 873.
Keliganga. *V.* Gange.
Kergadiou, I, 873.
Kergrist, II, 1246.
Kerhan, I, 873.
Kerkeville, I, 873.
Kerloas, I, 874.
Kermorvan, I, 874.
Kerven-Burel, I, 874.
Kesora, I, 875.
Kevelaër, I, 875.
Khalil, I, 875.
Kharli, I, 876.
Khlassa, I, 883.
Khorazin. *V.* Corazaïm.
Kiak-Kiak, I, 883.
Kiaso, I, 884.
Kicou-Hou-Chan, I, 884.
Kiev, I, 884.
Kikokko. I, 885.
Kio, I, 885.
Kircheh, I, 886.
Kitchi-maniton, I, 886.
Kiu-Fou-Kien, I, 886.
Kiwasa, I, 887.
Kondjeveram, I, 887.
Koufa, I, 887.
Koukoukoto, I, 894.
Koum (Perse), I, 894.
Koum-Zalat, I, 894.
Kremlin, I, 894.
Kubenski, I, 894.
Kuen-Lun, II, 1346
Kufa. *V.* Koufa.
Kussnacht, I, 895.

L

Labessay, I, 899.
Labruyère, I, 900.
Lacha, II, 1245.
Lachas-Djvari, I, 901.
Lafont-Sainte, II, 1247.
Laigle, II, 1247.
Laitre-St-Amance, I, 901; II, 1248.
Lambader, I, 901.
Lamballe, I, 902.
Lamonzie-St-Martin, I, 902.
Landévennec, I, 903.
Langogne, I, 903.
Langres, I, 903.
Lanleff, I, 904.
Launeur, I, 905.
Launion, I, 905.
Lantic, I, 908.
Lauuejols, I, 908.
Laon, I, 909.
Larchant, I, 910.
Lardy, I, 910.
Laréole, II, 1248.
Laurent-de-Salenque, I, 910.
Laudun, I, 910.
Laus (N.-D.-de), I, 910.
Lazare (Tombeau de), I, 911.
Lazarieh, I, 911.
Lectoure, I, 911.
Lentillac, I, 912.
Léon, I, 912.
Léonard (St-), Seine-et-Oise, I, 912.
Léonard (St-), Haute-Vienne, I, 912.
Lescar, I, 915.
Leschinitz, I, 913.
Lesigny, I, 913.
Lesneven, I, 913.
Lescure, I, 914.
Lettret, I, 914.
Leu-Desserant (St-), I, 914.
Lèves, I, 914.
Leymen, I, 914.
Liban, I, 915.
Lié (Saint-), I, 916.
Liége, I, 917.
Liesse (N.-D.-de), I, 917.
Ligua, I, 922.
Lille, I, 922.
Lima, I, 922.
Limay, I, 923.
Limoges, I, 923.
Limours, I, 925.
Linster, I, 926.
Lirey, I, 926.
Liris, I, 927.
Lisieux, I, 927.
Livernon, I, 928.
Livourne, I, 928; II, 1248.
Livry-en-Launoy, I, 928.
Lizier (Saint-), I, 929.
Loando, I, 933.
Loango. *V.* Kikokko.
Loches, I, 933.
Lochrist, I, 933.
Locmariaquer, I, 933.
Lodève, I, 933.
Lodi, I, 934.
Loges (Les), I, 934.
Lomiça, I, 935.
Londres, I, 936.
Longchamp, I, 936.
Longpont, I, 937.
Loujumeau, I, 937.
Lonlay-l'Abbaye, I, 938.
Lorette (N.-D.-de), I, 939.
Louviers, I, 970.
Luc-sur-Aude, I, 970.
Lucheux, I, 970.
Lucien-lès-Beauvais, I, 970.
Luçon, I, 971.
Lucque, I, 971.
Lucques, I. 972.
Luxembourg, I, 985.
Luxeuil, I, 995.
Luzarches, I, 995.
Lycée, I, 996.
Lyon, I, 996.

M

Macaire (St-), I, 1013.
Macan-Pour, I, 1015.
Macassar, I, 1018.
Macerata, I, 1019.
Machelle, II, 1249.
Macon, I, 1020.
Macoraba, II, 1251.
Madhera-Mariam, I, 1020.
Madrid, I, 1020.
Mafanga, I, 1022.
Mafra, II, 1251.
Magny-lès-Hameaux, I, 1022.
Magoula, I, 1022.
Mahabalipouram, I, 1223.
Maha-Neuva, I, 1023.
Mailkotta, I, 1223.
Maintenon, I, 1023.
Malaca, I, 1023.
Malans. *V.* Val-Sainte-Marie.
Malathia, I, 1023.
Maldah, I, 1026.
Malo (Saint-), I, 1026.
Malte, I, 1026.
Mamers (St-), I, 1038.
Manah, I, 1038.
Mandachi. *V.* Gange.
Mandau, I, 1038.
Mandé (St-), I, 1038.
Manikyala, I, 1038.
Manresa, I, 1039.
Mans (Le), I, 1039.
Mantes, I, 1041.
Mantoue, I, 1042.
Marbourg, I, 1042; II, 1251.
Marc (Saint-), I, 1043.
Marcel (St-), I, 1043.
Marcoussis, I, 1043.
Mariabach, I, 1044.
Mariabrunn, I, 1044.
Maria di Caravaggio, I, 1044.
Mariaelend, I, 1044.
Mariafeld, I, 1044.
Mariaschein, I, 1044.
Mariana, II, 1252.
Mariaschnée, I, 1044.
Mariaschutz, I, 1044.
Maria-Stein, I, 1044.
Mariatafert, I, 1045.
Mariathal, I, 1045.
Mariatrost, I, 1045.
Mariazell, I, 1045.
Marie (Tombeau de), I, 1047.
Marienthal, I, 1047.
Marienveiher, I, 1047.
Maries (Les trois saintes), I, 1047.
Marillais (Le), I, 1048.
Marin (St-), I, 1048.
Marissel, I, 1049.
Marmanhac, I, 1049.
Marmoutier, I, 1049.
Maroc, I, 1049.
Marrha, I, 1053.
Marsan, I, 1055.
Marseille, I, 1055.
Martin-la-Garenne (Saint-), I, 1056.
Martin de Londres (Saint-), I, 1057.
Marville, I, 1057.
Massiac, I, 1057.
Mastaing, I, 1057.
Matarieh, I, 1057.
Matelles, I, 1057.
Mathurin-de-Larchant, I, 1058.
Matoura, I, 1058.
Matra ou Mathoura, I, 1058.
Maubeuge, I, 1058.
Maubuisson, II, 1252.
Mauléon-sur-Sèvres. *V.* Châtillon-sur-Sèvres.
Maur-lès-Fossés (St-), I, 1058.
Maur-sur-Loir (St-), I, 1059.
Maure (St-), I, 1059.
Maurecourt, I, 1059.
Mauriac, I, 1059.
Maurice (St-) en Valais, I, 1062; II, 1252.
Maurigasima, I, 1062.
Maximin (St-), I, 1064.
Mazan, I, 1065.
Mechhed-Ali, I, 1065.
Mechhed-Hussein, I, 1065.
Mecque (La), I, 1066.
Médine, I, 1098.
Mega-Spiléon, I, 1100.
Melan, I, 1100.
Mello, I, 1100.
Membig, I, 1100.
Memmie (St-), I, 1101.
Memnonium. *V.* Thèbes.
Ménale, I, 1101.
Mende, I, 1101.
Menoux (St-), II, 1253.
Mergentheim, I, 1101.
Meros, I, 1102.
Mesca, II, 1253.
Mesithra, I, 1102.
Messine, I, 1102.
Messines, I, 1103.
Methydrium, I, 1104.
Metz, I, 1104.
Mia, I, 1106.
Miaco. *V.* Kio.
Miaiday, I, 1107.
Miano, I, 1107.
Milan, I, 1107.
Milet, I, 1111.
Millam, I, 1111.
Millan de Cogolla, I, 1111.
Misitra. *V.* Mesithra.
Mitylène, I, 1111.
Modène, I, 1111.
Mouchy-Saint-Eloi, I, 1120.
Monghir, I, 1121.
Mons, I, 1122.
Monsalvy, II, 1253.
Monserrat, II, 1254.
Monsol, I, 1122.
Montagnes, I, 1122.
Montagny, I, 1122.
Montargis, I, 1122.
Montbrison, I, 1123.
Montenero, I, 1123.
Montferrar, II, 1254.
Mont-Pulciano, I, 1123.
Montéty, I, 1125.
Montfabert. *V.* Gaule.
Montferraud, I, 1124.
Montferrer, II, 1253.
Montiers, I, 1125.

Montmartre, I, 1125.
Montmeillant, I, 1146.
Montmorency, I, 1146.
Montpellier, I, 1147.
Moutreuil-sur-Mer, I, 1149.
Monts (N.-D. des), I, 1149.
Mont-Saint-Michel, I, 1151.
Mont-Serrat, I, 1152 ; II, 1254.
Mont-Valérien. *V.* Valérien.
Monza, I, 1173.
Morainvilliers, I, 1173.
Mortagne, I, 1174.
Mortain, I, 1174.
Morte (Mer), I, 1174.
Moscow, I, 1178.
Moultan, I, 1183.
Mourgueran, I, 1185.
Moustiers, I, 1186.
Moutier d'Ahim, I, 1186.
Moyenmoutier, II, 1254.
Moyvillers, I, 1187.
Mqinwari, I, 1187.
Mtskhetha, I, 1187.
Mudubidry, I, 1189.
Mugnano, I, 1191.
Muret, I, 1216.
Murviedro, II, 1256.
Muy, I, 1216.
Myans, I, 1216.
Mysie I, 1220.

N

Nadir, II, 9.
Næfels II, 13.
Naïm, II, 13.
Namur, II, 14.
Nancy, II, 14.
Nangasaki, II, 16.
Nangis, II, 22.
Nan-King, II, 13.
Nant, II, 26.
Nan-Tchbang, II, 27.
Nanterre, II, 27.
Nantes, II, 32.
Nantilly. *V.* Saumur.
Naples, II, 34.
Naplouse, II, 59.
Nara, II, 60.
Nare-O-Keave, II, 61.
Narraingang, II, 61.
Natron-Urao, II, 1255.
Naxos, II, 61.
Nazareth, II, 61.
Nectaire (St-), II, 66.
Nefliach, II, 66.
Néhémie, II, 66.
Nemi, II, 67.
Neptune. *V.* Nettuno.
Nesle-la-Reposte, II, 67.
Nettuno, II, 67.
Neufchâteau. *V.* Domremy.
Neuville-en-Hez, II, 67.
Neuville-aux-Joutes, II, 68.
Neuwiller, II, 68.
Niamtz, II, 69.
Nicey, II, 69.
Nicolai, II, 69.
Nicolas-du-Port, II, 1255.
Nicomédie, II, 69.
Niederhaslach, II, 70.
Nil, II, 70.
Nilkantha, II, 81.
Nimes, II, 81.
Nimutch, II, 86.
Ninivah. *V.* Ninive.
Ninive, II, 86.
Niort, II, 87.
No-Ammon. *V.* Ammon.
Noblac, II, 88.
Nogent-sur-Seine, II, 88.
Nogent-lès-Vierges, II, 88.
Noirmoutiers, II, 88.
Noisy-le-Sec, II, 89.
Noli, II, 89.
Notre-Dame d'Alet, II, 89.
N.-D. des Anges. *V.* Anges (N.-D. des) et Assise.
N.-D. des Ardilliers. *V.* Saumur.
N.-D. d'Auray. *V.* Auray.
N.-D. de Barre-y-va, II, 93.
N.-D. de Bonne-Encontre, II, 93.
N.-D. de Bon-Secours, II, 93.
N.-D. de Bruguières, II, 93.
N.-D. de Cléry, II, 93.
N.-D. du Cros, II, 94.
N.-D. de Dusenbach, II, 94.
N.-D. de l'Épine, II, 94.
N.-D. de l'Espinar, II, 95.
N.-D. de l'Etang, II, 95.
N.-D. de Font-Romeu. *V.* Font-Romeu.
N.-D. de Garaison, II, 95.
N.-D. de la Garde, II, 99.
N.-D. de Grâce, II, 99.
N.-D. de Lacken, II, 99.
N.-D. du Lans, II, 100.
N.-D. de Laval, II, 100.
N.-D. de Liesse. *V.* Liesse.
N.-D. de Lorette, II, 100.
N.-D. de la Mer, II, 100.
N.-D. de Myans. *V.* Myans.
N.-D. de Nantillé. *V.* Saumur.
N.-D. la Riche, II, 101.
N.-D. de Roc-Amadour. *V.* Roc-Amadour.
N.-D. de Roche, II, 101.
N.-D. de Roqueville, II, 101.
N.-D. du Thil, II, 103.
N.-D. de Verdelais. *V.* Verdelais.
Nouradjapoura, II, 103.
Noyon, II, 103.
Nukui, II, 118.
Numatsju, II, 118.
Nuremberg, II, 119.

O

Oasis de Thèbes, II, 121.
Ochsenbach, II, 121.
Odile (Ste-), II, 121.
OEgnies, II, 123.
OEta, II, 123.
OEttingen, II, 123.
OEumré, II, 124.
Ognies. *V.* OEgnies.
Oignies. *V.* OEgnies.
Olaimi, II, 125.
Olba, II, 125.
Olerès, II, 125.
Olinda, II, 125.
Oliviers (Mont des), II, 125.
Olmeto, II, 128.
Olympe (Mont), II, 128.
Olympie, II, 128.
Omer (St-), II, 134.
On. *V.* Onion.
Oncheste, II, 134.
Onion, II, 134.
Ophir, II, 136.
Orchomène, II, 136.
Orcival, II, 136.
Oreb, II, 136.
Orgeval, II, 137.
Orléans, II, 137.
Ormoy-Villiers, II, 139.
Ornée, II, 139.
Oronte, II, 139.
Orope, II, 139.
Orta, II, 140.
Orthygie, II, 140.
Orval, II, 140.
Orvieto, II, 141.
Osmoy, II, 141.
Osroène, II, 142.
Ossa, II, 142.
Oudipore, II, 142.
Oudjein, II, 145.
Ouen-sur-Seine (St-), II, 145.
Oulon-Elt, II, 146.
Ourscamp, II, 146.
Oussassir, II, 147.
Ouville, II, 148.
Oviédo, II, 1255.
Oxyrinchus, II, 148.

P

Paderborn, II, 147.
Padoue, II, 147.
Pagham, II, 150.
Paimpont, II, 150.
Palerme, II, 150.
Palestrine, II, 153.
Palmyre, II, 154.
Palue (La). *V.* Anne de la Palue.
Panipat, II, 157.
Parinaggar, II, 158.
Paris, II, 158.
Parme, II, 361.
Parnasse, II, 392.
Passaw, II, 394.
Patan, II, 398.
Patare, II, 398.
Patna, II, 398.
Paul de Fenouillet, II, 399.
Pausilippe, II, 399.
Pavie, II, 399.
Pecq, II, 400.
Pégou, II, 401.
Pekin, II, 401.
Pellegrino, II, 402.
Peneran, II, 402.
Pequigny, II, 405.
Périgueux, II, 406.
Permesse, II, 406.
Pérouse, II, 406.
Pertuis, II, 406.
Pessinonte, II, 407.
Peten ou Remedios, II, 1255.
Pétersbourg (St-), II, 408.
Pétra, II, 410.
Peyrolles, II, 412.
Peyrusse, II, 412.
Phalère, II, 412.
Philé, II, 412.
Pierre le Puellier (St-) II, 412.
Pierre de Rèdes (St-), II, 412.
Piève, II, 412.
Pilari, II, 413.
Pilon (Saint-), II, 413.
Pindar. *V.* Gange.
Pinols, II, 413.
Pirène, II, 413.
Pise, II, 413.
Pistoie, II, 425.
Plabennec, II, 426.
Plaisance, II, 426.
Plan-d'Aulps, II, 440.
Plancher-les-Mines, II, 440.
Plancy, II, 440.
Planès, II, 1255.
Plessis-Garnier, II, 441.
Plestin, II, 441.
Plobsheim, II, 442.
Plombières, II, 442.
Plouarzel. *V.* Gaule.
Plougain, II, 442.
Plouha, II, 442.
Podandum, II, 442.
Pœstum, II, 442.
Poissy, II, 445.
Poix, II, 1256.
Poitiers, II, 445.
Polignac, II, 453.
Poligny, II, 1257.
Polletana, II, 453.
Polynésie, II, 454.
Pompéi, II, 455.
Pont-à-Raisse, II, 458.
Pont-Audemer, II, 458.
Pont-Euxin, II, 459.
Pontigny, II, 459.
Pontoise, II, 450.
Pont-Ste-Maxence, II, 459.
Portorson, II, 1257.
Port-du-Salut, II, 459.
Port-Vendres, II, 459.
Porta, II, 460.
Portici, II, 460.
Porto-Longone, II, 461.
Port-Royal, II, 461.
Possagno, II, 476.
Pouey-la-Hue, II, 476.
Pouilly, II, 476.
Poulana, II, 476.
Pounah, II, 476.
Poursos, II, 476.
Pouy, II, 480.
Pouzzoles, II, 480.
Poy. *V.* Buglose.
Pra-Bat, II, 482.
Praga, II, 482.
Prato, II, 486.
Prayaga. *V.* Gange.
Préneste, II, 486.
Presbourg, II, 1258.
Pringy, II, 486.
Prix, II, 486.
Provins, II, 487.
Pruim, II, 487.
Prunet, II, 487.
Psiloriti, II, 1258.
Puche, II, 488.
Puebla de los Angeles, II, 492.
Pulney, II, 492.
Puy-en-Velay, II, 492.
Puyloubier, II, 497.
Puy-Notre-Dame, II, 498.
Pyrène, II, 498.
Pyr-Pan-Jal, II, 498.
Pyrsos. *V.* Poursos.

Q

Qrennah, II, 497.
Quadrata, II, 498.
Quarantaine (Mont et désert de la), II, 498.
Québec, II, 499.
Quenza, II, 1257.
Quimper, II, 501.
Quimperlé, II, 503.
Quinipily, II, 503.
Quintin, II, 504.
Quirina, II, 504.
Quirini (St-), II, 504.
Quirium. *V.* Rome.

R

Rachel (Tombeau de), II, 503.
Raguse, II, 505.
Rama, II, 505.
Rapallo, II, 506.
Rasgrad, II, 1257.
Ratanpour, II, 506.
Ravello, II, 506.
Ravenne, II, 506
Ray, II, 507.
Reggio, II, 507.
Reichenbach, II, 509.
Reims, II, 510.
Reine (Ste-), II, 511.
Rémérangles, II, 509.
Rekom-Dsouaré, II, 511.
Remi, II, 511.
Remiremont, II, 1257.
Revigny-aux-Vaches, II, 511.
Reyhartsbrunn, II, 1259.
Rheims. *V.* Reims.
Rhodes, II, 512.
Rhodez, II, 514.
Rhuis, II, 1260.
Ribeauvillé, II, 515.
Riche. *V.* Notre-Dame-la-Riche.
Riencourt-la-Poterie, II, 515.
Rigi. *V.* Kussnacht.
Rimini, II, 515.
Riom, II, 516.
Rio de Janeiro, II, 517.
Riva, II, 518.
Roc-Amadour, II, 518.
Roche-Saint-Mamert, II, 519.
Rochefort, II, 519.
Rœult, II, 519.
Rœux ou Le Rœulx, II, 519.
Rois (Tombeau des,) II, 519.
Roissy, II, 519.
Rome, II, 519.
Roque d'Alberès, II, 825.
Rostan, II, 825.
Roudaprayaga. *Voy.* Gange.
Rouen, II, 826.
Royaumont, II, 831.
Rozah, II, 832.
Rualis. *V.* Udine.
Rue, II, 832.
Rumengol, II, 832.

S

Saba, II, 833.
Sabas (Saint-), II, 833.
Sabéens. *V.* Bassora.
Sachsien, II, 833.
Sacy-le-Grand, II, 834.
Sagonte, II, 834.
Saigaing, II, 834.
Sains, II, 1259.
Saint-Dié, II, 1260.
Saint-Michel de Cuxa, II, 1261.
Saintines, II, 834.
Saïs, II, 835.
Salamanque, II, 835.
Salency, II, 835.
Salerne, II, 836.
Salette (La). *V.* La-

.bessay.
Sallèles-Cabardès, II, 836.
Salon, II, 836.
Salonique, II, 839.
Salsette, II, 857.
Samira. *V.* Sermeuraï.
Samothraki, II, 837.
Sampigny, II, 837.
Sana ou Szanaa, II, 839.
San-Bennato, II, 839.
Sancey. *V.* Julien (St-).
Sandomir, II, 839.
Sanluri, II, 839.
San-Salvador, II, 839.
Santiago. *V.* Compostelle.
Santi-Pietri, II, 839.
Saragosse, II, 840.
Sardara, II, 845.
Sardes, II, 845.
Sarepta, II, 847.
Saron, II, 847.
Saron ou Sarona, II, 847.
Saronno, II, 847.
Sartène, II, 847.
Sartrouville, II, 848.
Sas-el-Hadjar, II, 848.
Sassari, II, 848.
Saulge, II, 848.
Saulieu, II, 849.
Saulve (St-), II, 849.
Sauveur (St-), II, 851.
Savigny, II, 852.
Savone (N.-D.-de), II, 852.
Scamandre, II, 858.
Sceaux, II, 858.
Sclargius, II, 858.
Scutari, II, 1261.
Seauve-Benoite, II, 859.
Sébaste, II, 859.
Sébourg, II, 859.
Secandra, II, 859.
Séclin, II, 859.
Séez, II, 859.
Segor, II, 860.
Ségovie, II, 861.
Seine (St-), II, 862.
Sélincourt, II, 863.
Sélinonte, II, 864.
Sémur, II, 867, 1262.
Sendomir, II, 867.
Senlis, II, 868 et 1263.
Senones, II, 1264.
Sens, II, 868.
Séphoris, II, 871.
Septem, II, 872.
Sept-Fons, II, 872.
Septiçollis. *V.* Rome.
Sept-Pagodes. *Voy.* Mahabalipouram.
Sergines, II, 872.
Serinagar. *V.* Gange.
Serkaze, II, 872.
Sermenraï, II, 872.
Serrabona, II, 1265.
Serrato. *V.* Mont-Serrat.
Serrour, II, 873.
Séville. II, 873.
Seydnaï, II, 874.
Sézanne, II, 874.
Siam, II, 874.
Sichar ou Sichem, II, 875.
Sidon, II, 877.
Sienne, II, 877.
Sigée, II, 893.
Sihouan, II, 893.
Siliqua, II, 894.
Silo, II, 894.
Siloé, II, 894.
Simmios, II, 895.
Simorre, II, 896.
Sina. *V.* Sinaï.
Sinagawa, II, 896.
Sinaï, II, 896.
Sing' a Sari, II, 898.
Sion, II, 898.
Sixt, II, 898.
Smolensk, II, 899.
Sogamoso, II, 899.
Soissons, II, 900, 1265.
Soligny-la-Trappe, II, 901.
Sorrente, II, 901.
Souvigny, II, 1271.
Speos-Artemidos, II, 906.
Spire, II, 906.
Spolette, II, 906.
Stalimène, II, 907.
Stantz, II, 907.
Strasbourg, II, 907.
Subiaco, II, 908.
Sulci, II, 908.
Sulpice de Favières (Saint-), II, 908.
Sunam, II, 908.
Surate, II, 908.
Suresnes, II, 910.
Surtainville, II, 910.
Suse, II, 910.
Swghis-Dsouaré, II, 911.
Syracuse, II, 912.
Szekes-Fejervar, II, 912.

T

Tabara ou Tebaira, II, 911.
Tabou. *V.* Polynésie.
Tain, II, 913.
Talant, II, 913.
Talence, II, 913.
Tanagre, II, 913.
Tandjaore, II, 914.
Tanis. *V.* Zan.
Tanna, II, 914.
Tantah, II, 914.
Taormina, II, 914.
Tarascon, II, 915.
Tareita, II, 915.
Tarragone, II, 916.
Tarse, II, 918.
Tassitudon, II, 918.
Tatta, II, 919.
Tauris, II, 919.
Taygète, II, 919.
Tchampanir, II, 919.
Tchandère, II, 919.
Tchetoumbroun, II, 920.
Tcherkask, II, 920.
Tchillambaram, II, 920.
Tchilmary, II, 921.
Tchintchour, II, 921.
Tchitore, II, 922.
Tchoti-Goujarat, II, 922.
Tchounar, II, 923.
Tell-Bastah, II, 923.
Tellenplatte. *V.* Kussnasht.
Tellensprung. *V.* Kussnacht.
Telmesse, II, 924.
Téménium, II, 924.
Téménos, II, 924.
Tempé, II, 924.
Ténaré, II, 926.
Ténériffe, II, 926.
Tentation (Mont de la), II, 927.
Térébinthe (Vallée de), II, 927.
Terracine, II, 928.
Tersat ou Tersatz, II, 929.
Tessonville, II, 929.
Thabor, II, 929.
Thadmor. *V.* Palmyre.
Thèbes (Grèce et Egypte), II, 932.
Théodosie, II, 933.
Thérapia, II, 934.
Thibaut-lès-Vignes, II, 933.
Thiers, II, 934.
Thiéville, II, 1271.
Thil. *V.* Notre-Dame du Thil.
Thorigny. *V.* Torigny.
Thuin ou Thoune.
Tibériade, II, 934.
Tibur. *V.* Tivoli.
Tica, II, 935.
Tiflis, II, 936.
Titicaca, II, 936.
Tivoli, II, 936.
Tmay-el-Emid, II, 944.
Tmolus, II, 944.
Tmuis, *V.* Tmay-el-Emid.
Todi, II, 944.
Tolède, II, 944.
Tomino, II, 946.
Tomu, II, 947.
Tongres, II, 948.
Tonnerre, II, 950.
Topary, II, 950 et 1271.
Torigny, II, 950.
Torlach, II, 950.
Torre Pignatara, II, 951.
Tortosa, II, 951.
Toul, II, 951.
Toulon, II, 952.
Toulouse, II, 952.
Tourlande, II, 954.
Tournay, II, 955.
Tournus, II, 957.
Tours, II, 957.
Trapani, II, 959.
Trappe (La). *V.* Port-du-Salut.
Tréchâteau, II, 959.
Tréguier, II, 959.
Treillères, II, 959.
Trente, II, 959.
Trèves, II, 960.
Trézène, II, 997.
Trinomalli, II, 997.
Tripetty, II, 997.
Tripoli, II (Syrie et Afrique), 998.
Tritchinapoli, II, 998.
Troie, II, 998.
Trois-Eglises (Arménie). *V.* Etchmiadzin.
Trois-Maries (Les). *V.* Maries.
Troïtza, II, 1000.
Troyes, II, 1002.
Truxillo, II, 1002.
Trye-Château, II, 1002.
Tschonfort-Kalé, II, 1003.
Tsetta, II, 1003.
Tulle, II, 1004.
Tullight-Bothelim, II, 1005.
Tunis, II, 1005.
Turin, II, 1008.
Tus, II, 1009.
Twerskoï, II, 1009.
Tyr, II, 1009, 1272.

U

Udine, II, 1009.
Ulm, II, 1010.
Ulpia Trajana, II, 1011.
Unterwald, II, 1011.
Upsal, II, 1011.
Ur, II, 1014.
Urbana, II, 1014.
Urbin, II, 1014.
Uri. *V.* Kussnacht.
Uscudama, II, 1015.
Uscup, II, 1015.
Ussel, II, 1015.
Ustica, II, 1015.
Uston, II, 1015.
Usumienta, II, 1015.
Utatland, II, 1015.
Utch-Kilisseh, ou Trois-Eglises. *V.* Etchmiadzin.
Utiquè, II, 1016.
Utrecht, II, 1016.
Utrera, II, 1016.n

V

Vaast-de-Longmont (Saint-), II, 1015.
Vaison, II, 1016.
Valenciennes, II, 1018.
Valentia, II, 1019.
Valérien (Mont-), II, 1019.
Valette, II, 1022.
Val Fleury, II, 1032.
Vallombreuse, II, 1033.
Valmagne, II, 1037.
Val-St-Germain (Le), II, 1039.
Val-Sainte-Marie, II, 1041.
Valverde, II, 1044.
Varallo, II, 1044.
Varanasi, II, 1279.
Varèse, II, 1044.
Varhely. *Voy.* Ulpia Trajana.
Vasina, II, 1045.
Vaudreuil, II, 1046.
Vaugirard, II, 1046.
Vaux-en-Dieulet, II, 1046.
Velletri, II, 1046.
Vendôme, II, 1046.
Vendres, *Voy.* Port-Vendres.
Vénestauville, II, 1047.
Venise, II, 1047.
Venzolasca, II, 1051.
Verceil, II, 1051.
Verdelais, II, 1051.
Vérone, II, 1053.
Versailles, II, 1053.
Vescovato, II, 1053.
Vesoul. *V.* Val-Sainte-Marie.
Vésuve, II, 1055.
Vézelay, II, 1054.
Vicence, II, 1057.
Vico, II, 1058.
Victoire (Abbaye de la), II, 1058.
Vienne, II, 1059.
Vienne (France), II, 1060.
Vieux-Condé, II, 1061.
Viko, II, 1061.
Villadordis, II, 1062.
Villa Franca de Paradès, II, 1063.
Villa-Viciosa. *V.* Cordoue.
Villefranche, II, 1063.
Villejuif, II, 1063.
Villemaur, II, 1063.
Vinça, II, 1063.
Vincennes, II, 1063.
Vironchaux, II, 1066.
Visitation (La), II, 1066.
Viterbe, II, 1067.
Vivielski, II, 1068.
Vizapour. *V.* Bedjapour.
Vohèrre, II, 1068
Volturnus, II, 1280.
Vrain (St-), II, 1069.

W

Waldstetten, II, 1069.
Warkworth, II, 1069.
Wartbourg, II, 1071.
Wastein, II, 1072.
Weiswasser, II, 1072.
Wexiow, II, 1072.
Wone, II, 1073.
Worms, II, 1073.
Wurtzbourg, II, 1074.

X

Xanthe, II, 1073.
Xaou'u, II, 1073.
Xerès de la Frontera, II, 1073.
Xoa, II, 1074.

Y

Yaloni, II, 1075.
Yaroslaf, II, 1074.
Yerda, II, 1075.
Yères, II, 1075.
Yezd, II, 1075.
Yzé, II, 1078.
Yzeure, II, 1279.

Z

Zacharie (Saint), II, 1077.
Zahle, II, 1077.
Zamzam. *V.* Kaabah.
Zan, II, 1077.
Zara, II, 1077.
Zarmizegethusa. *Voy.* Ulpia Trajana.
Zeggers-Cappel, II, 1077.
Zeyst. *V.* Utrecht.
Zobtenberg, II, 1077.
Zoétée, II, 1280.
Zoplen, II, 1077.
Zyrowicz, II, 1078.

APPENDICES.

I. Calendrier majeur de Notre-Dame. Tom. II, 1281
II. Litanies péruviennes. 1335
III. Litanies en l'honneur de sainte Philomène. 1337
IV. Notice sur la prière bouddhique. 1339
V. Quelques aperçus sur la chute du paganisme en Occident, etc. 1341
VI. Eglise grecque. 1351
VII. Lutte actuelle du principe musulman en Algérie contre l'envahissement de la civilisation chrétienne. 1353
VIII. De la poésie arabe. 1373
IX. Précis historique de la religion musulmane. 1383
X. Dictionnaire des mots employés dans la religion musulmane. 1399

FIN DE LA TABLE.